Shelf No. M010.5.P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1913

T. CXXVII. 1.

Tome
7. 128

RENNES

IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME

(CENT-VINGT-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

127-128

554493
6.12.52

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1913

Z
1007
P73
c.127-
12p
486555

LIBRARY
REFERENCE.

MAY 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs.* Année 1912. Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XIV-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. relié, 32 fr. 50. — 2. *Explorateurs et terres lointaines*, par H. DE MATHUISIEULX. Tours, Mame, s. d., in-4 de 400 p., illustré de nombr. grav. dans le texte et hors texte. Broché, 5 fr. 75; relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. 50. — 3. *L'Harmonie du geste, exercices de maintien et de grâce à l'usage des jeunes filles*, par HENRIETTE RÉGNIER. Paris, Colin, 1913, in-4 de 117 p., avec fig. schématiques de André Meaux-Saint-Marc, musique de Gluck, Grétry, Neveu, Sacchini, Rigel. Relié toile pleine, fers spéciaux, 10 fr. — 4. *Un Défi au pôle nord*, par EMILIO SALGARI. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 301 p., illust. de L. Amato. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 5. *Jacqueline Sylvestre*, par MICHEL ÉPUY. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 240 p., illustr. de Léonce Burret. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 6. *Le Fils du planteur*, par MAURICE CHAMPAGNE. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 240 p., illustr. de A. Raynolt. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 7. *Disparu ! Histoire d'un enfant perdu*, par ALBERT CIM. Paris, Hachette, 1912, gr. in-8 de 285 p., illustré de 66 grav. d'après les dessins de J.-L. Beuzon. Broché, 3 fr.; relié, 4 fr. 60. — 8. *Un Sauvage à Paris*, roman scientifique et de voyages, par HENRY DE GRAFFIGNY. Tours, Mame, s. d., gr. in-8 de 368 p., avec de nombr. illustrations. Relié toile, tr. dorées, 4 fr. — 9. *Le Château de grand'mère*, par Mme G. DU PLANTY. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 243 p., illustré de 46 vignettes, par Ed. Zier (*Bibliothèque rose illustrée*). Broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. 50.— 10. *La Bonne Idée de l'oncle Mathieu* par E. NOUVEL. Paris, Colin, 1913, in-8 de 251 p., illustr. de L. Comte. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 11. *Contes*, transcrits par MAURICE BOUCHOR, *d'après la tradition populaire de divers pays d'Europe*. T. II. Paris, Colin, 1912, petit in-16 de XVII-235, avec figures. Broché, 1 fr. 50 ; relié toile, 2 fr. — 12. *Les Veillées des chaumières*, journal bi-hebdomadaire illustré. 35e année. Paris, Henri Gautier, 1911-1912, in-4 de 836 p., avec de nombr. grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 13. *La Poupée modèle*, revue des petites filles. 49e année. Paris, 46, rue Saint-André-des-Arts, gr. in-8 de 290 p., avec de nombr. grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; départements, 9 fr.; Union postale, 11 fr. — 14. *La Bergère de Nanterre*. Tours, Mame, s. d., album, gr. in-8 de 16 p., avec des reprod. de tableaux de maîtres. Cartonné, couverture en couleurs, 1 fr. — 15. *Une Charité... peu méritoire*, par MARIE VERGNE. Tours, Mame, s. d., album in-8 de 15 p., illustr. de R. DE LA NÉZIÈRE. Cartonné, couverture en couleurs, 0 fr. 80. — 16. *Curieuse*, par JEAN DE LA GOBARDIÈRE. Tours, Mame, s. d., album in-8 de 16 p., illustr. de GUYDO. Cartonné, couverture en couleurs, 0 fr. 80. — 17. *Une Chasse aux tigres*, par par LOYS CLET. Tours, Mame, s. d., album petit in-8 de 15 p., illustr. de H. AVELOT. Cartonné, couverture en couleurs, 0 fr. 65.

1. — Des deux parties dont se compose chaque livraison du *Tour du monde*, la seconde, *A travers le monde*, est celle dont on parle le moins, et c'est cependant la partie la plus vivante de cette intéressante revue. Quelle masse de renseignements, en effet, se trouvent groupés, au hasard des événements quotidiens, dans ces huit pages hebdomadaires, au papier moins beau, au tirage un peu moins soigné, mais pleines de faits ! Courts récits de voyage, nouvelles des explo-

rations, informations sur les transformations politiques et économiques des États aussi bien que sur les embellissements et les progrès des cités, sur l'avancement des grands travaux publics, sur l'extension des cultures, analyses de livres ou d'articles présentant un intérêt géographique, indications pratiques relatives à des excursions de touristes, voilà, sans parler de mentions bibliographiques et cartographiques, et de bien d'autres choses encore, ce que contiennent les livraisons d'« A travers le monde », dont l'ensemble constitue, à la fin de chaque année, un vrai volume illustré, d'un puissant intérêt et d'une incomparable variété, en même temps qu'une inépuisable mine de renseignements ... Il convenait d'y insister avant de signaler le charme et l'agrément des récits développés que contient *le Tour du monde* proprement dit. Nous ne reviendrons pas sur ceux d'entre eux dont nous avons déjà parlé, comme le voyage de M. Léon Pervinquière sur les confins de la Tripolitaine (*Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 318-319); mais que d'autres relations méritent d'être mentionnées ici ! Signalons, avant toutes autres, celle du Dr Émily sur le voyage de la célèbre Mission Marchand, et les *Impressions antarctiques* de M. Clément Alzonne, un compagnon du Dr Charcot. Pour être moins sensationnels, l'étude de M. Charles de Fouchier sur l'industrie des constructions navales en France, le voyage de MM. L. et C. de Fouchier à travers les différentes provinces de la pittoresque Hollande, le récit de la visite de M. G. Lecarpentier aux paysans danois, la promenade de M. Maurice Chalhoub en Finlande méritent toutefois de retenir l'attention du lecteur, comme aussi les pages écrites par Mme Fernande Pobéguin sur son séjour au Fouta-Djallon, la description (par M. Jean Leune) de la petite ville turque de Kérasonde sur la Mer Noire, les voyages de Mme Marthe Bassenne au Laos et au Siam et de M. Francis Mury chez les Houngouses de Mandchourie, enfin la très agréable étude de M. Georges Daireaux sur la chasse dans la Pampa de l'Argentine. Comme on le voit, l'Europe occupe cette année une place d'honneur dans *le Tour du monde* dont les illustrations sont d'ordinaire très remarquables. Ces gravures, — dont quelques-unes paraîtront peut-être un peu déshabillées à certains lecteurs, mais on ne peut cependant pas vêtir des gens qui ne le sont pas, — charmeront leurs yeux et leur feront faire par la pensée, d'admirables voyages dans les pays les plus variés, dont la plupart sont encore peu accessibles relativement, — du moins hors de l'Europe, — et dont quelques-uns ne le sont pas du tout.

2. — Aux morceaux choisis que, naguère, les regrettés Raffy, Dussieux et Lanier ont publiés sous le titre de *Lectures géographiques*, voici que M. de Mathuisieulx donne une suite dans un beau volume qu'il intitule : *Explorateurs et terres lointaines*, et qu'il voudrait

constituer «le livre d'or des explorateurs et voyageurs français». Non pas de ceux de tous les temps, bien entendu, mais seulement de ceux de l'époque contemporaine, qui, d'ailleurs, beaucoup plus que ceux des siècles passés, ont raconté ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu dire et ce qu'ils ont découvert. Mais tous ne l'ont pas exposé littérairement; bon nombre d'entre eux, S. de Brazza, par exemple, se sont bornés à relater leurs découvertes « sous la forme lapidaire de rapports officiels ». Tous ceux-là ne figurent point dans l'anthologie de M. de Mathuisieulx, dont le souci a été de faire une œuvre littéraire en même temps qu'une œuvre instructive », de réunir des pages empruntées aux livres des explorateurs et voyageurs français qui ont le plus littérairement raconté leurs séjours hors de la métropole » : Mme Massieu, le duc d'Orléans et le prince Henri d'Orléans, Élisée Reclus, Fernand Foureau, le capitaine Lenfant, le colonel Baratier, le baron Hulot, le R. P. Girod et l'abbé Hermeline, C. de Varigny et M. Gaston de Ségur, voilà quelques-uns des voyageurs aux ouvrages desquels M. de Mathuisieulx a emprunté des pages aussi intéressantes comme forme que comme fond; malheureusement, il a — volontairement ou bien malgré lui — omis deux ou trois conteurs dont il est impossible de ne pas remarquer l'absence : Pierre Loti d'abord, et ensuite Albert Vandal, dont le volume intitulé : *En Karriole* méritait qu'on le citât, et le vicomte E.-M. de Vogüé, et Mgr Le Roy. D'autre part, une ou deux notices ne sont pas rédigées de manière assez précise, celle, en particulier, consacrée à Louis Gentil, qui semble n'avoir jamais voyagé au Maroc qu'avec le marquis de Segonzac et sous ses ordres ! Vétille, d'ailleurs, que M. de Mathuisieulx pourra facilement corriger dans un second tirage, qui ne saurait tarder, car *Explorateurs et terres lointaines* méritent l'accueil le plus favorable et sont bien faits pour plaire à la jeunesse à qui cet ouvrage est destiné.

3. — *L'Harmonie du geste*, la grâce du maintien, la science des attitudes, cette partie tout extérieure de l'éducation de la jeune fille n'a peut-être pas revêtu jusqu'ici, aux yeux des professeurs et des parents, toute l'importance qu'elle mérite d'avoir. L'enseignement des «bonnes manières» ne se compose à l'ordinaire que de conseils donnés en passant, et sans exemples à l'appui. C'est pour suppléer à ces généralités, à ces préceptes vagues, que Mlle Henriette Régnier, premier sujet de l'Académie nationale de musique, professeur de maintien et de danse à l'Université des Annales et à l'Orphelinat des arts, a entrepris le livre ingénieux, ou plutôt le très élégant album que nous avons sous les yeux. Elle y a groupé, avec un accompagnement musical et des figures schématiques de la décomposition des mouvements rythmés, soixante-quinze exercices qui indiquent de la façon la plus claire les attitudes harmonieuses à prendre et les gestes

à exécuter par les jeunes filles pour arriver à la souplesse et à la grâce parfaite du maintien. Sans exagérer la portée de ces conseils de culture physique, on reconnaîtra volontiers qu'ils apportent un complément fort utile aux leçons essentielles de l'éducation intellectuelle et morale.

4. — Un Américain, Mister Torpon, et un Canadien portant un nom historique français, Gaston de Montcalm, aspirent l'un et l'autre à la main d'une belle et richissime Américaine, Miss Ellen Perkins qui, embarrassée du choix, se décide à n'accorder sa main qu'à celui des deux rivaux qui se montrera le plus fort et vaincra l'autre à un sport quelconque. Les candidats s'étant déjà défiés de diverses façons et se trouvant égaux sur tous les terrains, se mettent d'accord, avec l'agrément de Miss Ellen, pour se lancer, concurremment, à la conquête du pôle nord en automobile. Le premier arrivé épousera la belle Américaine. Et les voilà partis. M. Salgari, dans *Un Défi au pôle nord* ne suit que Montcalm et ses deux compagnons. C'est pour lui l'occasion de nous montrer les voyageurs aux prises tour à tour avec une bande de loups, puis avec des Esquimaux, des ours blancs, enfin avec un troupeau de morses et un autre de bœufs musqués. Nos explorateurs triomphent de tout et se tirent sains et saufs de plusieurs tempêtes de neige menaçant de les anéantir. Près d'atteindre leur but, ils doivent livrer un dernier combat à une bête formidable : un mammouth, dernier survivant de son espèce en ces régions. A courte distance du pôle, surgit Torpon qui, voulant empêcher la victoire de son rival, se jette sur lui pour le tuer. Dans la lutte, tous deux tombent dans l'eau glacée. Seul, le Canadien en est retiré par son chauffeur. Bien soigné, il se remet vite de l'alerte, alors que Torpon a disparu pour toujours. C'est alors que le vainqueur plante le drapeau français sur une roche aiguë, centre du pôle nord. Après ce dernier exploit, les trois héros reprennent le chemin de Montréal d'où ils étaient partis. Avertie de leur arrivée, Miss Ellen est accourue : « Vous m'épousez, dit-elle, au Canadien, puisque vous avez triomphé. » — « Eh bien ! Miss, réplique l'ancien adversaire de Torpon, je renonce à votre main. Les femmes qui exigent des victimes et qui poussent les hommes à se tuer n'ont jamais fait fortune au Canada. Cherchez un mari parmi vos compatriotes. » Et, là-dessus, Montcalm s'en va et la demoiselle aussi, mais furieuse ; il y a de quoi ! Gravures hors texte très réussies ; reliure superbe décorée d'une plaque or et couleurs, où l'on voit les automobilistes luttant contre un ours blanc.

5. — *Jacqueline Sylvestre* était une brave petite fille que son oncle, un paysan du Vercors, avait recueillie après la mort de ses parents. Dur au travail, l'oncle Mathieu avait le vilain défaut d'être avare. Écu par écu, il avait amassé une véritable fortune, 50.000 francs, qu'il

tenait cachée dans les ruines d'un vieux château, jadis propriété de son frère défunt, le père de Jacqueline. Jacqueline avait deux frères, l'un plus jeune qu'elle, un arriéré, un innocent, que l'oncle Mathieu voyait sans plaisir vivre à sa charge, n'ayant aucun espoir d'en tirer le moindre service, l'autre, beaucoup plus âgé, parti jadis pour l'Amérique. Un jour un chemineau se présente et réussit à se faire embaucher par l'oncle Mathieu. Puis, peu après, deux étrangères, en villégiature dans les montagnes du Dauphiné, s'enthousiasment du pays et prennent en location le vieux manoir. Une chose inquiétait pourtant l'oncle Mathieu : la pensée de son trésor. Ne voulant pas le laisser sous la main de ses locataires, il le charge de nuit sur ses épaules et le dépose dans une autre cachette, au fond d'une grotte qu'il croit inaccessible. Hélas ! un jour d'hiver qu'il avait bravé une tempête de neige pour revoir son cher magot, il eut la douleur d'en constater la disparition. Il faillit en perdre l'esprit. Mais bientôt tout s'arrange : le chemineau rapporte l'argent. Il l'avait enlevé pour guérir de son avarice son oncle Mathieu. Car le chemineau c'est Samuel retour d'Amérique, où il s'est marié. Les étrangères sont sa femme et sa belle-sœur. Vous jugerez si Jacqueline est heureuse, quand je vous aurai dit que son frère trouve moyen de satisfaire une fantaisie dont elle était possédée depuis longtemps et que nous vous laisserons le plaisir de découvrir dans le livre lui-même.

6. — L'histoire que raconte cette année M. Maurice Champagne contient une foule d'éléments susceptibles de plaire au gros public : le Français bon enfant, adroit, débrouillard, ayant naguère servi aux chasseurs d'Afrique, l'Anglais décavé, que le démon du jeu pousse au crime, le méchant conseiller, le policier appartenant aux agences privées, le noir sympathique, les saltimbanques tout dévoués. Tout ce monde s'agite et se démène autour du jeune Georges de Fenzac, *le Fils du planteur*, que les uns veulent assassiner afin de s'approprier sa fortune, tandis que les autres travaillent à le défendre de leur mieux. De Londres jusqu'au Mexique, à travers les péripéties les plus mouvementées — et parfois les plus invraisemblables — se poursuivent la chasse à l'homme et la course aux dollars, en Angleterre, sur mer, à la Nouvelle-Orléans, le jour et la nuit. Les animaux, les éléments jouent aussi leur rôle dans cette histoire qui se termine, vous le devinez sans qu'il soit besoin de le dire, par le triomphe de la vertu et de l'innocence. Georges retrouve son père au moment où les méchants qui veulent sa mort vont s'emparer de lui; ceux-ci subissent la peine de leur méchanceté, et l'on nous fait entrevoir que « le fils du planteur » épousera un jour sa bonne fée, la petite Edith, la fille des saltimbanques Graam. Y aurait-il donc une Providence ? Oui, sans doute; et l'histoire racontée par M. Champagne le prouve, mais elle

se garde bien de le dire et même de prononcer le nom du bon Dieu. Ce sont de vrais païens que les personnages mis en scène dans *le Fils du planteur*, on ne peut pas le constater sans regret.

7. — L'air fait la chanson : prenez par exemple des paroles quelconques, avantagez-les d'une musique charmante et vous tiendrez un succès. C'est, il nous semble, la manière dont M. Albert Cim a procédé avec son nouveau roman : *Disparu ! Histoire d'un enfant perdu.* Ce titre dit clairement de quoi il s'agit. Le sujet a été souvent traité, mais rarement avec pareil talent ; il en fallait, d'ailleurs, et beaucoup, pour échapper à la banalité. L'auteur met en scène un bambin de cinq ans, Lucien Jeandheurs, qui, s'étant égaré loin de la maison de sa tante, est « recueilli » par une vieille bohémienne qui l'enferme dans la roulotte qu'elle occupe avec sa piètre famille. Puis véhicule et gens quittent aussitôt le pays. Le pauvre petit Lucien, à qui le nom de Franz est imposé, rencontre chez ses ravisseurs une fillette de son âge, très intelligente, que l'on appelle Rita, enlevée elle aussi à sa famille. Les deux enfants se lient d'amitié, ce qui leur permet de supporter mieux les mauvais traitements des « camps volants » qui les exploitent odieusement ; ils en arrivent même à se jurer mutuellement de ne jamais se séparer. Mais un jour vient où cette séparation s'accomplit malgré eux, sans qu'ils aient rien pu prévoir : Rita retrouve providentiellement son aïeule, une grande dame très riche, alors que Lucien-Franz, cédé à un brave « maignien » (ou rétameur), suit une voie tout opposée, ce qui ne l'empêche pas de devenir, à vingt-cinq ans, chef d'atelier dans une grande industrie lorraine et bientôt associé de son patron. Il est donc sur le chemin de la fortune lorsque diverses circonstances fort bien amenées lui font retrouver sa famille, puis sa petite amie d'enfance, transformée en une jeune fille accomplie et qui devient sa femme. Émouvant conte bleu, gracieusement illustré, qui renferme plus d'un enseignement et dont la moralité est parfaite.

8. — Charles a fait ses études à l'École coloniale, Guy sort de l'École de physique et de chimie industrielles de Paris. Munis d'une provision très suffisante d'argent, leur famille les envoie vers des terres inexplorées pour y découvrir des lieux producteurs de gutta ou de caoutchouc. Leur premier voyage en mer leur permet d'initier le lecteur à la machinerie d'un grand paquebot. Un naufrage, dont ils se tirent heureusement, les transforme en nouveaux Robinsons. Avec des éléments rudimentaires et beaucoup d'ingéniosité ils construisent un poste de télégraphie sans fil. Un croiseur anglais répond à leur appel et les ramène à Tunis où ils ont l'occasion de visiter les sous-marins et de se rendre compte de ce qu'est une torpille. De leur île, ils ramènent *Un Sauvage à Paris.* L'étonnement de celui-ci à la vue d'un phare

nous vaut une petite histoire de l'éclairage. A Paris, nos jeunes gens le promènent à travers les merveilles de la science : aéroplane, rayons X, etc. Écrit pour des enfants de douze à quinze ans, l'ouvrage de M. H. de Graffigny est très sérieusement documenté; la fiction qui lui sert de cadre en rend la lecture tout à fait agréable.

9. — Le nouveau volume de la « Bibliothèque rose », signé de Mlle du Planty, plaira aux petits lecteurs par l'entrain du style, la variété des épisodes et les péripéties comiques dont est émaillé le récit. *Le Château de grand'mère* offre une large et aimable hospitalité aux jeunes visiteurs qu'y amènent les vacances; parmi eux se trouvent deux enfants volontaires, dont les mésaventures ne sont pas la partie la moins réussie du volume. A leur sujet et tout en faisant rire ses petits lecteurs, Mlle du Planty sait glisser quelques utiles vérités, qui seront d'autant mieux acceptées qu'elles sont dites sous une forme amusante.

10. — *La Bonne Idée de l'oncle Mathieu*, vieux loup de mer, capitaine au long cours, retiré à l'île d'Yeu, fut d'inviter son neveu, M. Bernier, collaborateur modèle du Crédit foncier, à venir passez chez lui son mois de congé annuel, avec sa femme et ses enfants. La joie du départ, celle du voyage, les distractions des vacances sont narrées de charmante façon. Mais voilà que l'oncle Mathieu reçoit une visite, celle d'un colon français établi à la Nouvelle-Zélande, qui rentre dans sa patrie, après dix-huit années d'absence, ramenant, à défaut d'une femme, qu'il a eu la douleur de perdre, un fils et une fille. Or, il se trouve que M. Deslandes, c'est le nom du survenant, avait été le meilleur ami de M. Bernier, son camarade au lycée d'Orléans, puis son associé. Un malentendu les avait jadis brouillés. Ils ne résistent pas aux sollicitations de la Providence qui les jettent si manifestement dans les bras l'un de l'autre; ils se réconcilient. Une dangereuse escapade en mer, où les enfants risquent de perdre la vie, resserre encore l'amitié renaissante des pères. M. Deslandes, qui vient d'acquérir une maison d'armement à Bordeaux, offre une nouvelle association à son vieux camarade. En sorte que la bonne idée de l'oncle Mathieu vaut à ses neveux et nièces non seulement d'agréables vacances, mais une large augmentation de bien-être, en attendant sans doute la fortune. Cet excellent livre fera la joie des adolescents, et aussi celle de leurs parents qui auront « la bonne idée » de le lire après eux.

11. — Dans une Préface écrite pour « les grandes personnes », M. Maurice Bouchor explique les raisons qui l'ont guidé dans le choix qu'il a fait de ces *Contes d'après la tradition populaire de divers pays d'Europe*, à l'usage des petits enfants de France. Quinze de ces récits émanent des frères Grimm, qui les ont recueillis des lèvres de

paysans allemands, d'autres viennent d'Irlande, de Pologne, d'Écosse, de Russie. Le texte est accompagné de notes claires et simples qui expliquent aux lecteurs le sens des récits et quelquefois même la signification des mots employés. Le volume est bien imprimé, joliment illustré et peut être donné à tous les enfants auxquels leurs parents veulent faire lire des contes de fées. Notons seulement, en passant, que la pensée morale qui a inspiré le texte et les notes est toute laïque.

12. — Le camarade — le frère convient-il de dire — de *l' Ouvrier*, vient d'entrer dans nos bureaux : c'est assez désigner *les Veillées des Chaumières*. La physionomie générale ne diffère guère et le sens chrétien se montre également accentué dans ces deux périodiques dont l'illustration, ajoutons-le, procède de la même inspiration. Bref, entre eux, le choix est difficile : l'un et l'autre s'équivalent de toutes façons. On remarquera dans le volume de 1911-1912 des *Veillées des Chaumières* des *Croquis à la plume* et des *Croquis de route, des Miettes de l'histoire, des Notes artistiques* ou d'*hygiène*, des *Portraits et silhouettes* et d'autres variétés nombreuses écrites par divers auteurs. Mais, comme toujours, la place principale est occupée par des romans, que nous allons citer : *Le Miracle des perles*, par Mme Mathilde Alanic; *Aux Ciseaux d'or*, par M. François du Clos; *La Mystérieuse Aurore*, par Mme B. de Buxy; *Loulouto*, par Mme H. Besançon; *Les Lointains s'éclairent*, par Mme Berthe de Puybusque; *Cœurs d'autrefois*, par Mme Pierre du Château; *Florise*, par M. F. Delille; *La Promesse*, par M. Max Constant; *Roman d'âmes*, par Marie Le Mière; *L'Idée du notaire*, par M. Léon Lambry; *La 12 H.P.*, par Mme Berthe de Puybusque; *L'Oncle d'Amérique*, par M. J. Lacaze-Bastard; *Celle qui est restée*, par Mme Marguerite de Lesté; *Roman d'automne*, par Mme M. Maryan.

13. — Bien certainement, les fillettes qui reçoivent *la Poupée modèle* ne manquent pas d'interroger d'abord les « annexes » de ce charmant périodique. Pensez-donc ! Chaque livraison mensuelle en renferme plusieurs : planches en noir ou en couleurs, patrons en papier ou imprimés sur étoffe; il y a de quoi combiner de beaux vêtements pour la poupée. Les petites lectrices sont guidées dans leur travail par des « Explications », de sorte que, peu à peu, en réclamant de leurs mamans certains éclaircissements et quelques conseils, elles peuvent arriver à confectionner des chemises, des pantalons, des robes en miniature, et bien d'autres pièces encore, ce qui les prépare pratiquement à des occupations du genre, mais plus sérieuses. Certaines gravures du recueil sont des « tableaux parlants », sans texte, qui exercent l'enfant à la réflexion si elle veut en pénétrer la signification. A noter aussi quelques poésies et des morceaux de musique. Mais ce qui doit surtout, après les images et les patrons, intéresser les mignonnes abonnées de *la Poupée modèle*, ce sont les

contes, nouvelles, historiettes, comédies appropriées à leur âge et que l'on trouve ici. Nous pouvons citer entre autres : *Mademoiselle Bric-à-Brac*, par R. Miguel; *Le Royaume des aveugles*, par M. Rouquès; *Poupée vivante*, par Mme Mary Floran et *Un Joli Conte*, par E. Clermont. Ce dernier est un conte de fée qui ne plaira pas qu'aux seules fillettes : leurs petits et leurs grands frères, même les parents, le liront avec un vif plaisir. Ajoutons que la note religieuse n'a pas été négligée dans ce périodique, qui mérite la sympathie des familles.

14 à 17. — Voici encore quelques albums que la maison Mame nous a fait remettre trop tard pour être annoncés le mois dernier : *La Bergère de Nanterre*, on le devine aisément, n'est autre que sainte Geneviève, patronne de Paris, dont un anonyme retrace l'histoire, illustrée par des peintures de maîtres : Puvis de Chavannes, Delaunay, J.-P. Laurens et Maillot. — Mme Marie Vergne, dans *Une Charité ... peu méritoire*, met en scène une petite fille qui, ayant dérobé à sa mère une pièce de deux francs pour acheter du chocolat, donne, par mégarde, cette pièce à une pauvre mère de famille, ne conservant que deux sous, erreur dont elle s'aperçoit seulement chez le confiseur. Repentante, elle fait l'aveu de sa faute à sa chère maman, qui lui pardonne. Les illustrations de M. R. de la Nézière sont parlantes. — Les mésaventures d'une fillette *Curieuse*, exposées par M. de la Gobardière et illustrées par M. Guydo, sont de nature à corriger les enfants qui possèdent le même travers. — L'oncle Verlet, retour du Tonkin, ayant conté des histoires de chasse devant son petit neveu et sa toute petite nièce, ceux-ci organisent dans le parc de leurs parents *Une Chasse aux tigres*. Ces tigres sont représentés par des chats, et les deux enfants se livrent avec eux à de tels ébats qu'ils mettent leurs vêtements en lambeaux, ce qui leur attire une punition. Ils prennent alors la résolution d'être plus sages à l'avenir. Le texte de M. L. Clet et les gravures de M. H. Avelot sont également amusants.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS.—1. *Les Dieux ont soif*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 2. *La Vallée bleue*, par JACQUES DES GACHONS. Paris, Fontemoing, 1912, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 3. *Leur petit Garçon*, par LÉON CATHLIN. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 240 p., 3 fr. 50. — 4. *Des Hommes*, par BERNARD COMBETTE. Paris, Édition du « Temps présent », 1912, in-12 de VIII-295 p., 3 fr. 50. — 5. *Conteurs français de terroir. Anthologie régionaliste*. Tourcoing, Duvivier, 1912, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Paraboles cyniques*, par HAN RYNER. Paris, Figuière, 1912, in-18 de X-246 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Épopée au faubourg. Les Cent Gosses*, par ALFRED MACHARD. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de 255 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Chaînes du passé*, par AUGUSTE BAILLY. Paris, Grasset, 1912, in-18 de 290 p.,

3 fr. 50. — 9. *Jean du Béquet*, par Flamba t des Bords. Paris, Ficker, 1912, in-12 carré de 224 p., 3 fr. 50. — 10. *M. Guérin fonctionnaire*, par Louis Ténars. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 225 p., 3 fr. 50. — 11. *Plus fort que la mort*, par Charles Lambert. Paris, Lethielleux, 1911, in-12 de 240 p., 2 fr. — 12. *Les Errants*, par Jean Renaud. Paris, Grasset, 1912, in-18 de ix-313 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Chemin de paix*, par Maurice Vallet. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1912, in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 14. *Alceste au couvent*, par l'abbé Jules Fachet. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 246 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Rose et le gris*, par Louis Roubaud. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 374 p., 3 fr. 50.

Romans de femmes. — 16. *Docteur Germaine*, par Noelle Roger. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 312 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Idéal au fil des jours*, par Paul Dormise. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Autre Werther*, par Marie Simon-Muller. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 199 p., 3 fr. 50. — 19. *Fraîcheur*, par Gyp. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 375 p., 3 fr. 50. — 20. *Trois quarts de lycéennes*, par Junia Letty. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 75 p., 3 fr. 50.

Romans étrangers. —21. *Les Étangs noirs*, par André Fontainas. Paris, Mercure de France, 1912, in-12 de 225 p., 3 fr. 50. — 22. *Parmi les cheminots de l'Inde*, par Rudyard Kipling; trad. de l'anglais par Albert Savine. Paris, Stock, 1913, in-12 de 332 p., 3 fr. 50. — 23. *Contes et romans posthumes* du comte Léon Tolstoï; trad. du russe par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1913, in-16 de iv-459 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Arbre du bien et du mal*, par Alfons Maseras. Paris, Figuière, 1912, in-12 de 235 p., 3 fr. 50. — 25. *Plutôt la mort*, par Tokutomi Kenjirō; trad. du japonais par Olivier Le Paladin. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de iii-302 p., 3 fr. 50.

Romans divers. — 1. — M. Anatole France retourne cette fois à ses anciennes façons de sceptique; il dépouille la discipline de parti, reprend l'apparence du moraliste. Longtemps asservi à la cause de Dreyfus, auteur sectaire de *Bergeret à Paris*, de *l'Ile des Pingouins*, préfacier des *Discours* de Combes, voici que sa moquerie, sa pitié, ses dédains, recommencent à pleuvoir indistinctement sur le genre humain tout entier. *Les Dieux ont soif* sont une satire de la Révolution française, en même temps qu'une critique de la foi catholique. On a pu louer cette espèce de retour; et du reste il a pu paraître qu'il remettait en liberté les vieilles ressources d'humour gracieux, d'ironie agile et piquante, de philosophie souvent profonde, qui font de ce talent l'un des premiers du temps. Dirai-je en quoi le scepticisme nouveau me paraît différer de l'ancien ? L'ancien était vraiment celui du moraliste, c'est-à-dire de l'observateur appliqué à regarder les travers des hommes, lesquels sont répandus partout, chez le bon comme chez le méchant, sur la famille et sur la cité, et sur les degrés de l'autel même. Joignez à cela un genre de littérature légère, qui se défend d'aller au fond, qui, tant bien que mal, justifie cette abstention par une affectation d'impertinence, et vous aurez une espèce de vérité (vérité provisoire, mais vive et pénétrante), dont ne laissera pas de faire partie la satire des choses respectables. C'est le ton de Montaigne, de Fontenelle, de Voltaire, de Courier, ton moralement infâme, mais où se trouve réservé, grâce aux ressources d'un beau génie, tout ce

qu'exige de vérité la littérature pour être bonne. Telle était le roman de *la Rôtisserie,* celui de *Coignard* les premiers *Bergerets.* Celui d'aujourd'hui est bien différent. Le scepticisme y est une thèse : celle de l'égale malfaisance des religions, en y comprenant la religion des sans-culottes, la religion révolutionnaire. Raisonnons. C'est une chose parfaitement certaine que ,même si l'on met à part le déisme de Robespierre, les théophilanthropes et le reste, l'esprit de la Révolution a présenté tous les caractères de l'enthousiasme religieux, et proprement d'un fanatisme. Maistre a pu comparer les soldats de l'an II aux sectateurs de Mahomet portant une foi nouvelle à la pointe de l'épée : foi en la bonté de la nature, en l'infaillibilité de la raison, au salut par les philosophes, à la vertu rénovatrice, rédemptrice, palingénétique des événements alors en cours. Donc ne reprochons pas à M. Anatole France d'avoir fait de la Révolution une religion, ne reprenons pas ce que sa critique de la Révolution emporte de critique du fanatisme religieux; mais le même auteur fait plus. Dans la Révolution il trouve non pas seulement une religion, mais un type choisi des religions, propre à faire comprendre ce qu'elles sont, et sur lequel il faut les juger.

Tantum religio potuit suadere malorum.

Un commentaire de ce vers de Lucrèce, voilà ce livre: et c'est le tableau des effets de la religion révolutionnaire qui est appelé à le justifier. Or, voyez la conséquence. D'abord la satire de la foi catholique qui, dans *la Rôtisserie,* s'exerçait en surface et ne resplendissait qu'en fuyant, prétend s'exercer ici en profondeur; ce qui fait que le sophisme s'étale, et que des allures gracieuses et agréables sont remplacées par la pesanteur. En second lieu, la liberté du peintre fait place à la discipline du prêcheur, discipline étroite et tyrannique à proportion que ce qu'il prêche est plus éloigné du sens commun. Il n'y a de jeu de bascule qui tienne, de satire alternée du bon et du mauvais, du blanc et du rouge qu'on admette, si ce qui dicte ce jeu est un propos sérieux, laborieusement poursuivi, dont cette mimique même représente l'exercice. Chez Fontenelle et chez l'ancien France ces alternatives délassent le lecteur de la contention de prouver, comme la promenade repose de la sujétion d'un but; illicites dans leurs effets, elles ne laissent pas de correspondre dans leur mode à un besoin légitime de l'esprit : en sorte qu'ainsi considérées elles ont du sain et du raisonnable; mais dans les *Dieux ont soif,* quelle terrible charrette! Que ne va-t-il sans cela! que ne court-il au but, comme Voltaire : *la secte nazaréenne,* et le reste!... Le procédé de Voltaire n'est pas plus dogmatique; de plus, il économise, en fait d'erreur, tout ce que l'auteur ne va pas rechercher d'idées intermédiaires pour abou-

tir à cette conclusion honteuse; enfin il est moins ennuyeux, et, dans un genre infâme, sauve tout ce qui se peut de vivacité et d'élégance. Cela n'est pas beaucoup ? Soit. Mais lisez ceci : « C'était surtout des simples (les juges révolutionnaires); la justice abrégée les contentait. Ils s'enquéraient seulement des opinions des accusés, ne concevant pas qu'on pût sans méchanceté penser autrement qu'eux. Comme ils croyaient posséder la vérité, la sagesse, le souverain bien, ils attribuaient à leurs adversaires l'erreur et le mal. Ils se sentaient fort, ils voyaient Dieu. » Que dites-vous de ce ton? Quant à moi, j'en fais mes excuses à l'Intelligence, je réserve tout ce dont celle de M. France fut et demeure capable, et je le dis franchement : cela est digne de Zola. Sauf l'inexpérience littéraire, qui fut grossière chez ce dernier, c'est son esprit et c'est son style. Et ceci. Il s'agit de la mort de Robespierre : « Tu dors, Robespierre ! L'heure passe, le temps précieux coule... Enfin le 8 thermidor, à la Convention, l'Incorruptible se lève et va parler. Gamelin (le héros du livre, son disciple) attend, espère...» Plus loin : « Le soir aux Jacobins, on s'étouffe dans la salle, dans les couloirs, dans la cour. Ils sont là tous, les amis bruyants et les ennemis muets. Robespierre leur lit ce discours que la Convention a entendu dans un silence affreux et que les jacobins couvrent d'applaudissements. — C'est mon testament de mort, dit l'homme, vous me verrez boire la ciguë avec calme. — Je la boirai avec toi, répond David. — Tous ! tous ! s'écrient les jacobins, qui se séparent sans rien décider. *Evariste* (Gamelin), *pendant que se préparait la mort du Juste, dormit du sommeil des disciples au jardin des Oliviers...* » Laissons l'indignation d'une parodie obscène; mordons nos lèvres, lecteur, restons dans le littéraire. Au seul point de vue du goût, est-il rien de plus affreux ? Ce costumage évangélique des simagrées sanglantes de tant de plats gredins, est une chose qui en difformité passe tout. Que l'auteur, qui lira ceci, nous comprenne bien. Il ne s'agit que de l'imagination. Je prends pour exemple Atala, Chactas, que Chateaubriand, imbu de l'assimilation absurde d'Homère au primitif et du primitif au sauvage, a dépeint de traits homériques. La muse d'Homère requise pour décrire le tatouage et les arêtes de poissons dans le nez, cela est littérairement hideux. Or ce hideux n'est rien au prix de ce qui s'étale dans le morceau qu'on vient de lire. Ajoutez ceci : Chateaubriand croyait à son erreur; M. Anatole France se compose. Il sent le paradoxe, il y appuie, il en tient la gageure mortelle, il ajuste en grammairien le morceau. D'éléments notoirement disparates et hostiles il faut tirer une unité. Du ridicule surnom d'*incorruptible*, où tout le charlatanisme jacobin s'étale, il faut passer à celui de *juste*. L'évocation de Socrate fait l'entredeux, avec sa *ciguë* de nuance équivoque, où se mêle la noblesse antique et l'emphase révolutionnaire. L'ouvrage

est achevé. De près, en suivant mot à mot, rien n'est si juste; c'est un chef-d'œuvre de proportion et de jointure; mais voyez l'ensemble, toutes ces finesses s'effacent, noyées dans la grimace, comme l'artifice du fard sur le museau d'une sorcière. M. A. France n'a pas tenu compte, n'a pas voulu tenir compte d'une chose : c'est qu'il y a religion et religion. Nos manuels de classe d'autrefois, quand ils émanaient de bonne source, se croyaient obligés de charger Calvin, Luther, les princes allemands, du reproche d'ambition hypocrite, pour exciter contre eux la haine dont ils sont dignes. Une connaissance plus profonde des hommes permet de leur garder cette haine, tout en avouant leur zèle religieux. Car ce zèle, puisé dans de faux sentiments, dans un enthousiasme adultère, où le goût de la révolte et de l'oppression domine, est pire que l'ambition même, quoiqu'il se donne Dieu pour objet. Or Robespierre n'en était même pas là. Le fanatisme qui l'emportait était celui de la *vertu*, de la *nature*, de la *raison*, abjectement divinisées; et, de cette abjection, quand bien même dans le détail l'héroïsme y aurait germé (comme on en voit assez d'exemples), n'a pu sortir en somme et au total que la mascarade atroce de la Révolution. Une religion mauvaise inspirera de nobles actes? Soit, mais à l'état dispersé; le tableau d'ensemble sera digne du principe. Ces différences sont essentielles; elles se vérifient sur le fait. En les maquillant avec soin, M. Anatole France a cru déshonorer l'institution chrétienne; a-t-on réfléchi qu'il rendait la Révolution présentable ? A ceux que le soupçon d'enthousiasme religieux doit suffire à écarter d'elle, il l'aura rendu détestable; mais il en est aussi que cet enthousiasme sera capable d'y rattacher, comme cela eut lieu à l'époque même, et avec plus d'attrait encore : l'auteur ayant peint cet enthousiasme plus pur qu'il ne fut jamais.

2. — Le contraste de la vie des champs avec ce qu'on nomme aujourd'hui la vie de Paris, joint à la préférence donnée à la première pour la salubrité et pour les mœurs, font le sujet du roman de M. Jacques des Gachons. Remarquez que ce qu'il nous présente n'est pas la critique du *déracinement*, aujourd'hui traînée et galvaudée dans presque autant de romans qu'il y a d'étoiles dans le ciel. La thèse a moins de philosophie, d'autre part elle évite les à-peu-près où cette philosophie, le plus souvent mal comprise, précipite un peuple d'auteurs. Non, c'est le thème ancien du repos qu'on goûte aux champs. *O fortunatos nimium...*

Tircis, il faut songer à faire la retraite.

L'auteur reprend ce thème avec grâce, avec esprit, avec tendresse; il le teinte des couleurs de son Berry, maniées d'une main agréable et légère; il le relève du contraste essentiellement saisi de l'existence

mondaine d'un habitant de Monceaux. Sur ce fond je ne ferai qu'une querelle : c'est que Monceaux n'est pas Paris. Annexons-y, je le veux, en plus brillant, le faubourg Saint-Honoré et le Roule, en plus bohême (en pis somme toute) Courcelles; mais Chaillot est différent déjà, et combien plus le faubourg Saint-Germain, le Gros-Caillou, toute la rive gauche ! Je ne dis pas que la thèse ne subsiste quand même, mais avec des nuances qui eussent plu davantage que l'espèce de brutalité offerte par la famille Baroney : Madame Baroney, Rolande Baroney et l'étonnant Maxime Baroney; ce dernier d'un relief parfait. Évidemment, ce personnage-là manquerait au livre; mais, de quelque manière qu'on s'y prît, je persiste à croire que les espèces intermédiaires devaient être marquées, autant pour l'harmonie que pour la vérité de la peinture et pour la portée de la leçon. Les Baroney vivent sur quarante mille francs, ce qui paraîtra peu pour le train qu'ils mènent; mais l'auteur a voulu qu'ils vécussent du métier d'architecte d'un père qui se tue de travail, ce qui force à limiter le revenu. Un frère de Baroney architecte vit de la terre. Témoin à Paris du train de frivolité, d'agitation, de fainéantise auquel son frère fournit à peine, il fait le projet de l'enlever avec toute sa famille. Un château de la Renaissance à restaurer pour un riche propriétaire fait l'occasion et le motif du départ. Un doux coin du Berry, une vallée, *la Vallée bleue* (c'est le titre du livre), rassemble les deux frères Baroney, les deux familles. M. des Gachons a peint avec adresse les effets de ce rapprochement : d'une part, le scandale causé par les façons de Maxime et de Rolande chez les parents, d'autre part, l'amusement qu'elles donnent aux enfants. L'automobile joue là son rôle prévu, divertissant et désheurant la famille, esbrouffant le village et ses alentours. Au milieu des romans où les mêmes peintures paraissent, la vraie originalité du livre sera d'avoir poussé tranquillement au noir le personnage de Maxime. L'auteur n'a fait de lui ni le *gommeux* sympathique, généreux, soudain attendri, qui défraya jadis le théâtre d'Augier, ni le petit croquemitaine américanisant dont se fait peur et s'enchante le naïf M. Lavedan. Ce que M. des Gachons nous offre, c'est tout uniment la vérité : celle du jeune Parisien, né de famille honnête, que l'oisiveté, l'ignorance, le plaisir et la nécessité de briller sans cesse ont corrompu et proprement dissous. Le néant de ce caractère, d'abord caché à nos regards sous un vernis de conversation plaisante, puis pressenti, puis enfin découvert dans deux ou trois scènes décisives, est la partie solide du livre, elle en est l'attrait substantiel; elle en est aussi l'honneur. Un tel processus classe un auteur. On demande en quoi consiste la moralité d'un livre. La voilà : à ne point faire grâce au vice, disons au péché, de ses conséquences. Toute une littérature s'applique à faire passer pour peccadille, pour

désordre de surface aisément réparé, la frivolité mondaine. De temps en temps des moralistes surviennent, pour en tirer des catastrophes. Le public les écoute sans peine, car les catastrophes sont rares, et l'on s'assure bien d'y échapper. Mais les liens de famille relâchés, puis rompus, la honte publique d'un défaut de cœur prouvé, le train d'une existence coûteuse maintenue à l'aide de besognes humiliantes qui mettent un homme en marge de tous les mondes, cela est du train commun des choses, et c'est ce que nous trouvons ici. La vie est sérieuse, nous dit M. des Gachons. La prendre comme un amusement peut être élégant en paroles : la sordidité de fait est au bout. Que si l'on répond que cela est égal, alors pourquoi tant se mettre en peine de briller et d'être agréable, quand il faut finir en malotru ? — Maxime débauche des grisettes à la ville; au village, il enlève le cœur d'une jeune fille promise à son cousin. Des avances trop hardies les compromettent tous deux; on le prie d'épouser. Quoiqu'il n'y soit pas tenu, il obéit; il obéit par lâcheté, par paresse, par crainte vile des complications, et six mois plus tard, il abandonne sa jeune femme. Sans ressource d'abord que le gain de son père, que la dot de sa femme ensuite, il vit désormais à Paris du paiement de la réclame que sa situation mondaine lui permet de placer dans les journaux pour une fabrique d'automobiles, et de quelques autres métiers pareils. On ne nous dit pas s'il reviendra. Le roman ne finit pas; c'est un défaut sensible. L'auteur, visiblement, a craint les partis pris du dénouement. Il a eu honte de finir comme Berquin, sur le tableau de la famille parisienne réparée. D'autre part, ne trouvant rien à casser, il a laissé les choses en l'état : ses Parisiens rentrés pour la saison, son architecte poursuivant sa cure des champs, ses villageois prospérant de plus belle. Cependant un trait finement senti lui permettait de tout terminer. Rolande vaut mieux que son frère; elle n'est gâtée qu'en surface; comme femme, elle recèle des sources de résistance que nous voyons percer peu à peu. On la voit sur le point d'épouser le châtelain. N'était-ce pas le dénouement ? M. des Gachons a préféré faire épouser au châtelain une couturière de la ville, à laquelle l'attache une liaison galante. Il dépeint ce parti comme l'effet d'une délicatesse morale. Cela peut être; mais cela n'est pas assez nécessairement vrai, pour faire accepter du lecteur le sacrifice d'une fin avantageuse, vraisemblable et tranquillisante, que tout le monde attendait. J'estime que l'auteur a manqué cette partie du livre.

3. — M. Léon Cathlin dépeint, auprès d'un ménage de province, vivant à peu près sous l'empire de l'amour-propre et de l'intérêt, *leur petit Garçon*. Comme ce portrait n'est pas beau, l'auteur ajoute en sous-titre : *histoires plus vraies qu'il ne faudrait*. Je lui en ferai

tout de suite le reproche. Ce sous-titre est une usurpation. Il contient une restriction, une excuse, par où nous voyons que le livre, dans l'estime de l'auteur, risque de n'être pas compris. Or cela n'arrive pas aux livres bien entendus. Je renvoie M. Cathlin à Boileau :

Un auteur à genoux dans une humble préface...

L'ouvrage doit s'expliquer tout seul. Ceci soit dit sans préjudice de la vérité des peintures et de l'humour qui les assaisonne; seulement que l'auteur prenne garde : il est jeune, il a devant lui une carrière d'écrivain, de romancier. Il a déjà écrit le roman d'*Un Prêtre*, et on le trouve dans ce nouvel ouvrage un peu plus sujet au même reproche, qui tombait sur le premier. La méthode dite *naturaliste* domine, c'est-à-dire une peinture uniquement pittoresque, nullement philosophique, des mœurs. On voit des gestes, on entend des propos, qui se succèdent et se développent sans souci de la morale, en dehors des notions de bien et de mal, qui sont la racine même, le moteur essentiel des actions humaines. Il est vrai que la zone des raisons secondaires les fait se mêler et s'enchevêtrer si fort, qu'elles y sont à peine reconnaissables : en sorte qu'il est parfaitement loisible au moraliste de les abstraire, de s'en tenir par exemple à une morale de l'amour-propre, et, s'il veut même, de l'habitude; mais c'est à condition qu'il se montre averti et que la notion morale, absente de sa peinture, habite dans le tour de sa pensée, donne la forme à son éloquence. Une juste proportion de ces choses fait même la perfection du genre, comme chez La Rochefoucauld et surtout chez La Bruyère. Le naturalisme a pris une autre route. Peignant comme « des produits » le vice et la vertu, ces auteurs ont, d'une part, outré le mécanisme des tableaux, d'autre part affecté l'indifférence morale. Chez les mieux doués comme Flaubert, la pensée ne laisse pas de s'échapper dans la violence même avec laquelle le mécanisme est recherché. Impassibles avec rage, ils ne laissent pas de joindre une vie morale à leurs peintures; chez les brutes comme Zola, c'est un guignol. M. L. Cathlin est catholique; c'est dire que sa pensée fait entendre partout sa protestation contre le système; partout le sous-titre inscrit en tête de son roman a d'honorables correspondances; mais c'est tout. Sa réputation morale sera sauve; littérairement son livre en est gâté. Il est gâté par le peu d'intérêt qu'on prend à des personnages peu réels, dénués de sens moral en gros et en détail; gâté par le défaut de goût où ce genre tombe naturellement, par suite d'une esthétique (Brunetière l'a remarqué) qui lui est commune avec le vaudeville. L'épisode de la tante à héritage venue chez les parents de Jacques, et à qui Jacques met un pétard dans les jambes, est de cette espèce. Peignant des enfants, j'imagine qu'il dira que le défaut

de sens moral à cet âge explique ce qu'on lui reproche ici. Bon. Je le renverrai donc aux enfants de La Bruyère. C'est un passage qu'il sait par cœur, j'en suis sûr. Tout ce qu'on peut rêver en fait de morale du simple amour-propre s'y trouve; cependant quelle différence de ton ! « La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie... » Comme on sent là l'estime, le respect, l'amour même de son sujet ! Au contraire, M. Cathlin suit une école que le sujet humain laisse froid ou met en courroux. Aussi, en fait de calculs, ne prête-t-il à ses enfants que les plus grossiers, là où La Bruyère nous dit : « *L'unique soin des enfants* est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres... *dès qu'ils ont pu les entamer* ils gagnent le dessus ... *Il n'y a nuls vices extérieurs* qui ne soient aperçus des enfants... » Point de sens moral, dit-on ? Et ceci ? « C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent, etc. » Écoutez maintenant M. Cathlin, faisant tirer à son Jacques la moralité de la vie : « Quand vous êtes sages on vous donne des bonbons; mais quand vous êtes *malin*, on est fier de vous et vous pouvez tout vous permettre. » Ou ceci, tiré par le petit frère et par la petite sœur de Jacques : « Il faut être sage lorsque papa est là. Il faut pleurer lorsque maman refuse quelque chose. Il faut être gentil avec grand'mère parce qu'elle a des bonbons. Il faut obéir à Jacques parce qu'il est méchant. » Quelle différence ! je dis dans la méthode. Il y a toute la distance de la vie sentie dans son sérieux ou dans sa gravité, avec la suggestion littéraire d'une convention tyrannique.

4. — *Des Hommes...* C'est le titre que M. Bernard Combette donne à une série de tableaux et de nouvelles dont le théâtre est l'Afrique ou l'Extrême Orient. Beaucoup de vigueur dans la peinture et d'intérêt dans le récit, les recommandent au lecteur.

5. — Les *Conteurs français de terroir*, représentés sous une même couverture par les meilleurs auteurs régionalistes du temps, forment un volume des plus agréables. On y rencontre Le Braz, Ageorges, Hugues Lapaire, Harel, Jean Nesmy, Jérôme et Jean Tharaud, etc. C'est comme un chœur de toutes nos provinces, entendues dans leur meilleur style et leurs inventions les plus agréables.

6. — *Les Paraboles cyniques* de M. Han Ryner risqueront de choquer, par le ton d'emphase biblique (ou hellénique, au vrai (un style de traduction) qui, fort en vogue au temps du romantisme, puis renouvelé par les parnassiens, est aujourd'hui assez loin de nos habitudes. Pour les symboles que les nouvelles enferment, on ne les trouve pas

toujours ni bien lumineux, ni bien neufs. A vrai dire ce n'est pas le talent qui manque, mais la simplicité, et, de la part de l'auteur, une idée plus modeste de lui-même.

7. — Les tableaux de faubourg sont une mine toujours prête, pleine de pittoresque dans les sites et les gens. Mais il faut savoir s'en servir. Beaucoup d'adresse est nécessaire à cause du trop de facilité même. L'erreur est de se contenter du comique émané de l'objet lui-même. M. Alfred Machard, dans *les Cent Gosses* n'en présente guère davantage. Cela rend le livre languissant, outre les libertés qui tiennent à la matière.

8. — *Les Chaînes du passé* se font sentir dans l'âme qui s'en croit la plus affranchie. Le doute et l'amour perdu font le sujet de ce livre. A la fin la foi revient, domptant le sens égoïste. M. Auguste Bailly n'en montre pas le triomphe, mais le commencement seulement de la résignation.

9. — Un paysan déserteur du village, nourri de lecture à la ville, c'est *Jean du Béquet,* dont M. Flambart des Bords nous fait connaître les entretiens, tous pleins de lambeaux philosophiques mal digérés de ses lectures, que l'auteur présente comme admirables. En vérité, cela est bien commun, sans en être moins faux ni moins repréhensible.

10. — *M. Guérin fonctionnaire,* c'est la première de plusieurs nouvelles, où se trouvent moqués les fonctionnaires, les politiciens, les ministres et les paysans de ce temps-ci, sans préjudice de la noblesse, représentée par une dame issue d'une longue série d'ancêtres adultères, et qui signe « Marquise de Valgenêt ». Ce dernier trait indique de la part de l'auteur, M. Louis Ténars, peu de connaissance des mœurs de l'aristocratie. De plus, ce qu'il appelle *caricatures sociales* est en réalité bien terne, bien conventionnel, bien rebattu.

11. — Un roman écrit dans un excellent esprit par M. Charles Lambert,, a pour titre : *Plus fort que la mort.* Ce plus fort est l'amour divin, qui gouverne un amour contrarié, et les épreuves d'une vie qu'une double vocation termine.

12. — La scène de ce roman : *Les Errants,* est en Indo-Chine, occasion favorable de peintures exotiques et d'étude de mœurs chez ceux que, moins poétiquement, nous appelons les « coloniaux ». Il est malheureux qu'à ces peintures d'évidentes intentions politiques soient mêlées. Ce qu'elles contiennent de thèse est soigneusement rangé aux intérêts du parti qui gouverne la France. Le livre de M. J. Renaud est dédié au gouverneur de l'Indo- Chine, M. Albert Sarraut.

13 — Un jeune homme, engagé publiquement dans la défense de l'Église par la parole et par l'action, tombe dans un amour adultère

qui le déshonore à ses yeux, ruine son autorité publique et le jette intérieurement dans le doute. Un prêtre l'exhorte; il résiste et ne trouve qu'à Rome *le Chemin de paix*. Il y a en cet endroit des impressions ressenties, en particulier une messe dite à la prison Mamertine, riche d'émotions fortes et salutaires. Les sottises débitées à Rome même par une libre-penseuse, à l'éloge du paganisme, composent un excellent contraste. « Je viens de voir des beautés mortes, dit-elle. — Et moi un ordre vivant », répond le jeune homme. C'est fort bien dit. L'auteur est M. Maurice Vallet. Ce beau roman se termine par des fiançailles.

14. — M. l'abbé Pacheu a mis dans *Alceste au couvent*, ses réflexions d'ancien jésuite sur la crise de l'apostolat. Il y a de fortes et justes réflexions, malheureusement peu de conclusions pratiques. Puis, dans la critique même, ce terrain a été si souvent remué par des mains indiscrètes, qu'à chaque instant le pied manque et fait craindre de tomber dans le vide des chimères. Quant au remède, l'auteur croit-il que des bonnes volontés puissent suffire? N'y faut-il pas la mise en jeu d'autorités reconnues et légitimes? Allons plus loin: Pour que celles-ci puissent s'exercer avec efficacité dans l'Église, ne faudrait-il pas la restauration de l'État ? La puissance spirituelle a-t-elle sa liberté quand la politique est en souffrance? On croit sage de mettre en principe que cette question ne sera pas posée ? Soit; mais si l'ordre des faits la pose, n'est-ce pas se condamner à ne rien faire que de l'omettre? Il faudrait au moins prouver qu'elle est vaine.

15. — *Le Rose et le gris*, de M. Louis Roubaud, sont une suite de nouvelles, dont l'aventure amoureuse fait le fond, en dehors de tout scrupule moral, de toute dignité, même et de tout bon sens. Quant à l'analyse des sentiments, voici : « Roger aurait voulu s'indigner, mais il s'effara de ne trouver en lui ni étonnement excessif, ni colère. La déclaration de Paul ne le choquait pas comme il aurait convenu; il eut quelque rancune contre lui-même d'en éprouver presque un soulagement tant l'attitude de son ami l'avait disposé à d'autres catastrophes. » Je pense que c'est cela que M. Henri Bataille ,dans une préface au livre, appelle le *sens humain*. « Le sens humain, dit M. Bataille, voilà le don suprême et inné de l'artiste... Sans conteste on peut vous classer au nombre des premiers élus. » Il ajoute que l'auteur est très jeune, ce qui est peut-être son excuse.

Romans de femmes. — 16. — Je lis avec le plus grand intérêt les romans de Mme Noëlle Roger. Aux catholiques de pensée ferme, je les recommanderais volontiers, à titre d'ouvertures précieuses sur l'âme huguenote, ravagée de scrupules, affolée d'héroïsme indiscret, désolée par l'incertitude, abêtie par l'humanitarisme. Je dis que tout cela se voit dans ces romans, à la lumière d'une flamme infiniment

sincère et généreuse qui, d'une part, ne laisse pas de faire aimer l'auteur, de l'autre, donne à l'ouvrage, par endroits, un accent émouvant et tragique. Touchant au vif le désarroi de ces âmes, on ne peut s'empêcher de les plaindre; le tableau de leur angoisse est affreux. Il est vrai, dira l'auteur, et c'est leur gloire, c'est la gloire de la Réforme, comme la honte de l'Église catholique est de mettre l'âme en paix. Telle est l'aberration huguenote. Le trouble lui est matière d'orgueil; elle y voit l'essence même du sentiment moral: hors de là, ce n'est que formalisme, hypocrisie. Donc une jeune fille anglaise, qu'on nomme *Docteur Germaine*, de son titre de médecin joint à son nom de baptême, fait un riche mariage, qui l'enlève à la profession de la médecine. Le roman d'une jeune fille catholique finirait là: au contraire le roman huguenot commence. Le soin des malades que Germaine a quitté n'était pas pour elle une profession, mais la matière d'un apostolat, exercé dans une «colonie sociale» par un certain nombre de jeunes filles, sous la direction d'une Miss Loughton, qui exige d'elles l'abnégation totale. L'état d'esprit de ces jeunes filles est l'exaltation perpétuelle. Elles sont apôtres, quelques unes missionnaires. Ces noms, dans le livre, s'emploient au féminin, la *missionnaire*, l'*apôtre*, ce qui fait un effet comique. Tant pis pour la grammaire, dira l'auteur. Oui, mais ce comique accuse une contradiction avec le sentiment public, lequel, même quand la sainteté fait délaisser aux femmes les soins d'épouse et de mère, n'a garde de les admettre à ceux d'apôtre. Il a trop de risques pour leur faiblesse. Germaine, mariée, brûle d'y retourner. L'image des infâmes quartiers de Londres, séjour de débauche et d'ivrognerie, occupe sa pensée et l'enflamme. Son mari prétend l'en détourner par des raisons de bon sens, que la superbe de l'auteur méprise. Là-dessus, tableau des miséreux de Covent Garden, plongés dans la crapule, alcool, prostitution, dénuement effrayant et sordide. L'auteur, à qui la pédanterie naturelle aux personnes de sa religion dicte assez souvent un style prétentieux, pillé de l'*artiste*, redevient ici vive, forte et directe. Émue, troublée des infortunes qu'elle retrace, elle trouve les paroles qu'il faut pour émouvoir et troubler son lecteur. Surtout elle peint en traits de feu la pitié soulevée dans son héroïne par ces horreurs: pitié atroce et proprement animale, car c'est la chair et le sang qui tressaillent, et le corps seul y répond au corps. Or cette aveugle réaction des nerfs est aux yeux de Mme Noëlle Roger ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus digne de fonder le devoir et de supporter toute la morale. Il n'est relevé chez elle d'aucune prière, d'aucun acte de confiance dans une volonté supérieure, dans un ordre divin qui prévoit l'infortune avec la charité chargée de l'adoucir; il n'est le point de départ d'aucun effort réglé, d'aucune politique du

bien faire, exigeant la patience et la méditation, le ministère d'une action commune! non, ce frémissement tout cru, voilà le bien, voilà la vertu, voilà la charité, voilà ce qu'il faut écouter, satisfaire, sans considérer, sans attendre. Le haut-le-corps qui vomit la souffrance d'autrui, par un instinct heureux, certes, mais en soi aussi mécanique que celui de la conservation, c'est le sacré de l'homme; n'y touchez pas : ce serait profanation, sacrilège, hypocrisie. Hypocrites ceux que cette pitié fait faire l'aumône à leur paroisse; égoïstes ceux qu'elle conduit à quelque semblant de charité administrée. Il faut *se donner*, tout simplement. Se donner, je ne dis pas. C'est ce qu'ont fait les saints. Mais dans l'état de sainteté, que de vertus acquises par d'infinies préparations, par un lent, pénible et graduel exercice ! Ce n'est pas là le compte du calvinisme, dont toute la loi consiste à se promouvoir saint par un simple jeu de la volonté. Ce que, sous la loi de la véritable Église, des êtres d'exception seuls pratiquent, ce que la sagesse d'un confesseur va même jusqu'à déconseiller aux âmes imparfaites menant une vie commune, est pour le protestant devoir de tous les jours. S'il satisfait, n'est pas l'affaire; telle est sa loi, au nom de laquelle il juge le monde abominable, et trace des portraits de complaisance comme celui du docteur Germaine. Seulement pendant le temps que le docteur Germaine s'occupe d'abreuver de thé, dans des quatre-à-sept en musique les ivrognesses de Covent Garden, le petit garçon du docteur Germaine, qui n'a pas de maman près de lui pour le garder, tombe du haut de l'escalier et se tue. Je vous vois venir : juste punition, dites-vous, du chimérisme moral de Germaine. — Point du tout. L'auteur vous répond, avec une candeur admirable, que si Germaine n'avait pas eu ses pauvres, elle aurait eu « de visites mondaines et dû quitter l'enfant bien davantage. » Ainsi, on commence par exécrer, maudire et conjurer l'esprit du monde qui fait faire des visites; on prêche une sagesse sublime à cent piques au-dessus de ce train-là; là-dessus l'expérience montre-t-elle l'inconvénient de cette morale, on se trouve assez lavé en disant qu'après tout elle n'engendre pas des maux pires que l'autre. Mais, chère madame, alors pourquoi changer, pourquoi prêcher, pourquoi bouleverser votre vie et celle des autres ? C'est comme en fait de gouvernement; il y a longtemps que la chanson vous l'a dit : *C'était pas la peine, c'était pas la peine...* Vous êtes bien de l'école de la Révolution, qui guillotinait vingt mille personnes, pour en venir à ce point de répondre à la critique que Barras valait autant que Louis XV. Mais cela encore on ne vous l'accordera pas. Le caractère frivole est moins insupportable et, tout compte fait, moins corrompu que le caractère prédicant et réformant, et, puisque vous déférez à l'Évangile, rappelez-vous après quelles sortes de personnes, dans le chemin du ciel, le Sauveur Jésus

marquait la place des pharisiens. Maintenant ajoutons que l'auteur ne conclut pas. Le protestant ne saurait. Sa morale est absurde, il faut vivre : tout finit par un compromis. Germaine n'ira plus à Drury Lane, elle reprendra seulement son métier de médecin dans un hôpital d'enfants. Autre chose, qui n'est pas un moindre trait du genre. Mme N. Roger a fait Germaine incroyante, étrangère à toute religion, même au plus vague des protestantismes, qu'un pasteur lui prêche en un certain endroit du livre. Ici encore on voit l'esprit huguenot à l'œuvre, dans cette inimitié secrète nourrie à l'égard de lui-même en tant qu'il lui reste des dogmes, dans le relâchement qui fait de ses adeptes la proie de l'humanitarisme béat, sauvant tout le monde sans condition. Oui, ce roman de l'héroïsme féminin, écrit par une plume protestante, est mis au compte d'une libre penseuse. Ce qui n'empêche la morale de cette libre penseuse d'être essentiellement protestante. L'auteur l'a voulu ainsi, et je n'étonnerai aucun de mes lecteurs en disant que cela ne fait pas contradiction.

17. — Ce roman-ci n'est guère qu'une conversation prolongée entre deux femmes, Laure et Colette, supposées par l'auteur en train de refaire le monde. *L'Idéal au fil des jours*, c'est toute sorte d'idées sur tout: la société, la famille, la morale et l'art, débitées avec une candeur presque touchante, quand on songe qu'elles ont traîné partout et que la moindre réflexion les réfute. Elles sont vraies et nouvelles encore pour Mme Paul Dormise qui, je ne sais comment, quoique elles soient en révolte contre le train de la vie commune, ne laisse pas pour terminer de les amalgamer avec la vie. J'avoue que le secret de cette synthèse a chance de laisser le lecteur indifférent.

18. — Werther se tuait par désespoir d'amour; *l'Autre Werther* est sauvé par la foi. Il ne manque à ce beau roman de Mme Simon-Müller, qu'une plus grande simplicité de style. Rien n'est si touchant que le tableau qu'il présente des angoisses du cœur guéries par la religion.

19. — *Fraîcheur*, dans le roman de Gyp, est le nom d'une femme de trente ans, adorée d'un mari que l'indifférence dont elle le paie finit par tuer. Aussitôt elle rêve de remariage, non pour satisfaire son cœur mais pour asseoir sa situation dans le monde. Mais il lui faut de l'argent, objet de tout son désir, et pour l'obtenir elle assassine. Le crime a lieu loin de Paris, en grand mystère. Un mot d'un domestique en découvre l'auteur au prétendant de Fraîcheur, qui, dépris à ce coup, épouse une jeune fille qui l'aime. Il y aurait bien à dire sur cette intrigue. Le moindre reproche est qu'elle manque de grâce et de naturel. Tout alentour circulent des personnages dont quelques-uns, tracés de l'ancien crayon de Gyp, ne laisseront pas de divertir le lecteur. D'autres peints en noir, comme Mme Alberty, n'exciteront

que de la répulsion. On sait les grandes libertés que l'auteur a prises de tout temps avec les mœurs. Il s'y joint ici par place une note d'infamie qui dégoûte et qui fait horreur.

20.—Des petites jeunes filles sans mœurs qui parlent argot et que l'auteur, Mme Junia Letty, s'efforce de présenter avec un cynisme élégant, tels sont ces *Trois quarts de lycéennes,* matière de roman courte et banale, qu'on ne recommandera ni aux curieux de récits honnêtes, ni aux amateurs de bon style, ni aux personnes qui craignent de s'ennuyer.

Romans étrangers. — 21. — Sous ce titre : *Les Étangs noirs*, M. André Fontainas conte la vie manquée d'un jeune homme. Il attribue le mal au sentiment; je le crois plutôt dans la littérature. Musset, Hugo, Stéphane Mallarmé, Hérédia et Pierre Quillard me semblent jouer dans cette existence un rôle de dissolvant parfait. Savez-vous ce que le héros compte trouver dans le mariage? « La paix intime et le secours, la confiance en ses espoirs, en ses idées, en son labeur... Sa maison, il l'avait imaginée asile d'art, de beauté, de voluptés discrètes et merveilleuses, retentissante de musique et de poésie, tapissée de dessins et de clairs tableaux ». Naturellement, il se trouve mal marié. Il est Belge; né sur Sainte-Gudule. N'est-il pas effrayant de penser à quel point le prestige de l'imbécile presse du boulevard exerce, pour leur perdition, de prestige sur ces étrangers !

22. — Rudyard Kipling a promené son observation sur les employés de chemin de fer des Indes. Il a visité la fabrique d'opium de Ghazipour et les mines de charbon de Giridih. C'est le tableau de ces spectacles dont M. Savine présente la traduction sous ce titre : *Parmi les cheminots de l'Inde.* On en goûtera surtout le chapitre d'*Une Vraie Flotte,* où l'escadre anglaise de la Manche est décrite.

23. — M. Teodor de Wyzewa donne la traduction des *Contes et romans posthumes de Tolstoi.* C'est une série de nouvelles remplies de pittoresque et d'émotion. La première est un récit tiré de la soumission d'un chef de la guerre du Caucase, Hadgi Mourad, survenue en 1851. C'est le plus intéressant du livre par le sentiment dramatique que communique la réalité.

24. — *L'Arbre du bien et du mal.* Ce roman de mœurs italiennes, où des Monténégrins sont mêlés, tente partout la lecture par le pittoresque des sites et l'exotisme des caractères; malheureusement, le style en est si convenu, si banal, que l'intérêt en est découragé partout. L'auteur, M. Alfons Maseras, a comme passé le vernis de la littérature la plus vague et la plus commune sur tout ce que le sujet contenait d'original : littérature qui passait, il est vrai, il

y a vingt ans, pour fort rare, mais dont le lecteur s'est lassé à proportion même de ses prétentions de nouveauté.

25. — Voici le commencement d'un roman japonais par Tokutomi Kenjirō : « Au second étage de l'hôtel Chigira, une femme vient d'ouvrir un *shôji* pour contempler le spectacle du soleil couchant. Elle paraît âgée de dix-huit à dix-neuf ans; sa magnifique chevelure est surmontée du *maru-mage*, elle est vêtue d'un *hifu*... » On assure que cela est traduit. Moi, je me demande pourquoi on a laissé encore quelques mots de français là-dedans. Il fallait tout en japonais; cela aurait eu bien plus de couleur. *Plutôt la mort.* C'est mon avis; plutôt la mort que cette lecture. La librairie Plon-Nourrit a publié quelques parfaites traductions de roman, les meilleures qu'on ait eues de nos jours. Assurément, celle-ci n'est pas du nombre. Elle est proprement illisible. Au reste, rien n'est si détestable partout que cette traduction. On se l'expliquera quand on saura qu'elle est d'un auteur anglais, pour qui *plate forme* (deviné d'après *plat form*, je pense) signifie le quai du chemin de fer. Cet auteur n'est-il pas femme ? En ce cas, je l'avertirais du rôle malheureux qu'elle se donne, sans le savoir, avec une abondance de mots d'argot de Paris vraiment ignobles. Peut-être lui a-t-on dit que cela rendait le ton familier du japonais. Je serais vraiment curieux de savoir comment on dit en japonais : *Ça, c'est un comble !* L. Dimier.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

Économie politique proprement dite. — 1. *Précis d'économie politique*, par Charles Brouilhet. Paris. Roger, 1912, gr. in-8 de viii-820 p., 19 fr.—2. *Précis d'économie sociale*, par Georges Legrand. Louvain, Uystpruyst-Dieudonné. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 de 359 p., 4 fr.—3. *Le Bilan du protectionnisme en France*, par G. Schelle. Paris, Alcan, 1912, petit in-18 de 250 p., cartonné, 2 fr. — 4. *Malthus et ses disciples*, par G. Hardy. Paris, Edition de « Génération consciente », 1912, in-12 de 48 p. et 4 portraits, 0 fr. 60. — 5. *L'Appropriation du sol, essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée*, par Paul Lacombe. Paris, Colin, 1912, in-8 de viii-411 p., 5 fr. —6. *La Lutte préventive contre la misère*, par Sydney et Beatrice Webb; trad. par H. La Coudraie. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de x-345 p., 8 fr.— 7. *L'Évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans*, par Georges Renard et Albert Dulac. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 458 p., 5 fr. — 8. *La Concentration des entreprises industrielles et commerciales*, par A. Fontaine, L. Milch, P. de Rousiers, F. Samazeuilh, A. Sayous, G. Veillat, P. Weiss. Paris, Alcan, 1913, in-12 de 271 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Évolution de la France agricole*, par Michel Augé-Laribé. Paris, Colin, 1912, in-18 de xvii-304 p., 3 fr. 50.—10. *Le Transport des primeurs sur le réseau P.-L.-M.* par René Abrial. Auxerre, imp. auxerroise, 1911, in-8 de 86 p., 2 fr. 50.— 11. *La Suisse au xxe siècle, étude économique et sociale*, par Pierre Clerget. Paris, Colin, 1912, in-12 de 310 p., avec 6 cartes et graphiques, 3 fr. 50. — 12. *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, publiés sous la direction de Julien Hayem. 2e série. Paris Hachette, 1912, in-8 de viii-287 p., avec 9 grav., 3 fr. 50 — 13. *Les Syndicats féminins et les syndicats mixtes*

en France, par Auguste Paulowski. Paris, Alcan, 1912, in-16 de 188 p., 2 fr. 50. — 14. *The Standard rate in American trade unions*, by David A. Mac Cabe. Baltimore, Hopkins Press, 1912, in-8 de 251 p. — 15. *Les Abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux*, par Ernest Mahain. Bruxelles et Leipzig, Misch et Thron; Paris, Rivière, in-8 de xv-259 p., 20 fr. — 16. *Enquête sur le régime alimentaire de 1065 ouvriers belges*, par A. Slosse et E. Waxweiler. Bruxelles, Misch et Thron, in-8 de vi-260 p. — 17. *Library of Congress. Select list of references on employers' liability and workmen's compensation*, compiled under the direction de H. H. Bernard Meyer. Washington, Government printing office, in-8 de ix-196 p., 1 fr. 25.— 18. *Library of Congress. Additional references relating to taxation of incomes*, compiled under the direction of H. H. Bernard Meyer. Washington, Government printing office, 1911, gr. in-8, de 56 p., 1 fr.

Sociologie. — 19. *La Sociologie générale et les lois sociologiques*, par Gaston Richard. Paris, Doin, 1912, in-16 de iv-396-xii p., cartonné, 5 fr.— 20. *Le Rapport social, essai sur l'objet et la méthode de la sociologie*, par Eugène Dupréel. Paris, Alcan, 1912 in-8 de 304 p., 5 fr.

Socialisme. — 21. *Illusions socialistes et réalités économiques*, par Daniel Bellet. Paris, Rivière, 1912, in-16 de 196 p., 3 fr. — 22. *Les Actions de travail dans les Sociétés anonymes à participation ouvrière*, par Étienne Antonelli. Paris, Alcan 1912, in-16 de iv-192 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Prolétariat international, étude de psychologie sociale*, par R. Broda et Jul. Deutsch. Paris, Giard et Brière, 1912, in-18 de vii-255 p., 3 fr.— 24. *Plans de réalisation de la société future*, par Stéphen Bergeret. Paris, Daragon, 1912, in-16 de 169 p., 2 fr. — 25. *La Solution de la question sociale*, par E. Willaey. Paris, Messein, 1912, in-8 de 16 p., 0 fr. 50.— 26. *Essai sur l'extinction du pauperisme, prévoyance obligatoire imposée à tous*, par Charles Coré. Paris, Jouve, 1912, in-18 de 60 p., 0 fr. 60. — 27. *Essai de transformation sociale. Richesse fictive ou richesse vermine, parasitisme social*, par J.-M. L. Reuta. Paris, Jouve, 1912, in-8 de 289 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Luxe*, par Félix de Béthune. Paris, Fischbacher, 1912, in-8 de xvi-160 p., 2 fr. — 29. *La Question agraire et le socialisme en France*, par Compère-Morel. Paris, Rivière, 1912, in-8 de 455 p., 8 fr. — 30. *La Coopération neutre et la coopération socialiste*, par E. Vandervelde. Paris, Alcan, 1913, in-16 de 227 p., 3 fr. 50. — 31. *Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire*, par Ghilde. Paris, Jouve, 1912, petit in-16 de viii-131 p., 1 fr. — 32. *Salaires, prix, profits*, par Karl Marx; trad. par Charles Longuet. Paris, Giard et Brière, 1912, in-12 de 103 p., 0 fr. 50.— 33. *Solidarité*, par Léon Bourgeois. 7e édition, revue et augmentée. Paris, Colin, 1912, in-18 de ii-294 p., 3 fr. 50.

Économie politique proprement dite.— 1.—M. Charles Brouilhet professeur d'économie politique à la Faculté de droit de l'État à Lyon, publie un gros volume (de plus de 800 pages) qu'il intitule : *Précis d'économie politique*. Mais rien n'est moins précis que son livre. Destiné en apparence aux étudiants, celui-ci ne renferme ni définitions, ni divisions, ni classifications, et je défie n'importe qui de préparer un examen quelconque avec cet ouvrage-là. Qu'on en juge. Il se décompose en seulement quinze chapitres, eux-mêmes non subdivisés visiblement. C'est dans cet ordre-ci : la population; les forces économiques (en 40 pages, il y est traité tout à la fois des besoins de l'État, des sociétés anonymes, des coopératives et des syndicats : quelle macédoine !); suivent, les dépenses et l'épargne; les institutions sociales (assurance et assistance); l'agriculture; les mines et les forces motrices; les villes; l'industrie; le commerce; les

transports; la monnaie et les prix; le crédit; capital et travail; le parasitisme social et les doctrines économiques; enfin l'économie politique comparée. Comprenne qui pourra. Jean-Baptiste Say appelait l'œuvre d'Adam Smith un chaos d'idées justes : mais M. Brouilhet, s'il est beaucoup supérieur à Adam Smith au point de vue du chaos, a cette infériorité que chez lui les idées ne sont pas justes. A chaque instant, après une proposition intelligible et qui paraît absolue, il s'empresse d'en ajouter d'autres qui l'atténuent ou la renversent. Ce qu'il a pourtant de bon, c'est son habitude d'écrire en caractères gras, de distance en distance, certaines phrases à retenir. — En matière d'opinions ou de tendances, il est très nettement étatiste socialiste. Son socialisme s'appelle « juridique »; il y découvre « une vision nouvelle des choses, fort utile dans une science où l'on a précisément grand besoin d'apprendre à voir » (p. VI). Apprendre à voir... je suis de cet avis et j'en donne le conseil à M. Brouilhet. A tout prendre, ce socialisme juridique est une conception du droit telle que par là l'on puisse réaliser le socialisme. Mais le droit, qu'est-il ? Une croyance ou une imagination. « Pour les uns, dit-il, je dirai même pour des peuples entiers, le droit provient de Dieu. Je ne discuterai pas cette conception : elle n'est plus celle des civilisés (p. 48)... Si le droit repose sur des croyances, c'est que les hommes croient devoir lui obéir. Le salarié se contente de son salaire, parce qu'il croit ne pouvoir faire autrement; le fermier paye son fermage, parce que sa croyance est qu'il doit le payer. En réalité, ils ne sont obligés ni l'un ni l'autre, et pour nous le faire voir, ils n'ont qu'à s'unir. Ce seul fait, leur groupement, change la face des choses. » (p. 59.). Les institutions actuelles, telles que propriété, famille, crédit, etc., ne sont que le produit de forces économiques qui se sont imposées (p. 59). L'État, lui, est la « monopolisation de la violence » (p. 63 et 61). Ce qu'il faut demander, c'est qu'il soit « créateur de droits » au lieu d'en être simplement définisseur » (p. 68). Or, créer signifie faire de rien; par conséquent l'État fera le droit sans des principes d'où il le tire. Pour créer ainsi le droit, on se servira de tribunaux à la façon du président Magnaud; les assemblées législatives se borneraient à mettre en lois ce que les magistrats auraient mis en jugements (p. 69 et s.). Le capital passera un mauvais quart d'heure : « il n'y a pas, a dit en effet M. Brouilhet, de biens matériels autres que les objets de consommation; le capital n'est pas un bien, mais un droit, celui de faire travailler un prolétariat organisé » (p. VII). — Ouvrant son volume par le chapitre de la population, il constate (« il ne s'agit pas, dit-il de s'en indigner ») que « l'homme n'a pas renoncé à l'amour, au contraire, mais qu'il a habilement dissocié ce que la nature avait fortement uni » (p. 10). La dépopulation de la France

ne l'émeut donc aucunement. Il y aura des échanges par l'émigration, car le monde n'a pas encore son plein. Puis on fera de la « viriculture et de la sélection sociale » (p. 42 et s.) : en attendant, « c'est le chaos, l'absence de méthode la plus complète ». Pourtant M. Brouilhet ne veut pas « insister sur l'absolu désordre qui préside aux relations des sexes entre eux et au fait de la procréation » (p. 44). Peut-être le socialisme juridique corrigera-t-il tout cela. N'entrons pas, en tout cas, dans les haras futurs de l'humanité, car M. Brouilhet se souvient qu'il écrit « un livre exposé, par l'innocence de son titre, à tomber entre toutes les mains » (p. 46). — Notons, pour finir, l'abus des mots bizarres comme abscons, excédentarité, etc.

2. — Le *Précis d'économie sociale* de M. Georges Legrand, professeur d'économie sociale à l'Université catholique de Louvain, a au moins de bien meilleures intentions. Au fond il ne vaut pas mieux. M. Legrand prend « économie sociale » comme synonyme de « économie politique » (p. 4) : à quoi bon, lui dirai-je, cette révolte contre un vocabulaire dûment consacré ? Là-dessus, il embrasse tout, au risque de ne rien étreindre. Cinq pages sur les finances; trois sur le commerce extérieur : c'est tout. Pour ce dernier article, il se borne à donner le sens de certains mots de douane; il définit, par exemple, la « balance du commerce », mais il n'en donne qu'une fausse définition, puisqu'il la confond avec la balance économique (p. 281). Le reste est à l'avenant. Il laisse ignorer ce que signifient scientifiquement des mots comme capital, capital fixe et capital circulant, etc. Il n'admet pas même le capital comme un agent de production (p. 138), quoiqu'il l'en regarde comme un instrument (p. 291). Ce qui est un peu plus creusé — la théorie de la valeur par exemple (p. 124 et s.) — l'est beaucoup trop confusément pour que l'étudiant en tire quelque chose. J'en dis autant de la « doctrine sur le prêt à intérêt » (p. 290), doctrine qui est incapable de supporter l'épreuve d'une confrontation avec les textes, notamment avec l'encyclique *Vix pervenit*. Le report est défini « prêt sur dépôt de titres en vue d'opérations de bourse » (p. 315) : mieux vaudrait ne rien dire que de passer ainsi à côté de la vérité. Nulle part, donc, les termes ne sont pesés comme ils doivent l'être dans un manuel d'enseignement. Par exemple encore, l'économie politique est définie « la science qui a pour objet l'organisation de la société en tant que, etc... » (p. 4). Eh bien ! faut-il comprendre qu'elle a pour but de décrire seulement — ce qui n'est pas assez si on ne se propose pas d'expliquer par des lois en même temps que de décrire — ou bien comprendre qu'elle a pour but de faire, c'est-à-à-dire d'organiser, ce qui la transformerait en un art ? La bibliographie, enfin, est trop partiale; elle cite avec trop de faveur des catholiques sociaux dépourvus de toute autorité scientifique ou bien

de vieux ouvrages tombés justement en discrédit. Notre critique s'applique particulièrement aux sources qui sont indiquées pour l'histoire des doctrines économiques. (p. 83). C'est très bien aussi sans doute de citer l'encyclique *Rerum novarum* ; mais pourquoi ignorer ou laisser ignorer le *motu proprio* de Pie X et sa lettre sur le Sillon ?

3. — *Le Bilan du protectionnisme en France*, de M. G. Schelle, publication de la Ligue du libre-échange, est un petit volume populaire pour la glorification du libre-échange le plus absolu et le plus inconditionnel. On y accuse le protectionnisme « d'entretenir des causes de conflits entre les nations », tandis qu'avec le libre-échange « les peuples s'achemineraient peu à peu vers la paix universelle ». Voilà « l'idéal que le libre-échange offre aux cœurs généreux » (p. 10). C'est donc aussi du pacifisme à outrance, et les « cœurs généreux » de M. Schelle riment avec les « cœurs sensibles » du XVIIIe siècle. M. Schelle, par ailleurs, n'expose pas exactement les arguments du système protecteur; il le confond intentionnellement avec le mercantilisme; il lui attribue, sans distinction de personnes, la fausse théorie des droits compensateurs, aujourd'hui bien abandonnée ou bien atténuée : aussi bien, selon lui, « on n'a jamais pu prouver que les charges fiscales en France soient plus lourdes que dans d'autres pays voisins » (p. 29). Ce que je regrette surtout, c'est de ne trouver ni une discussion, ni même une mention du problème de l'émigration du travail et du capital de nation à nation par le fait du libre-échange. Le protectionnisme reste chargé de tous les méfaits, y compris l'état stationnaire de la fortune nationale. Mais, cela dit, on peut trouver dans cet opuscule quelques exposés intéressants de notre histoire douanière sur les traités de 1860, sur les tarifs de 1892 et de 1910, etc.

4. — *Malthus et ses disciples*, par M. G. Hardy, n'est qu'un opuscule de propagande néo-malthusienne. L'auteur y suppose déjà résolues les questions de morale et d'économie politique; il s'affranchit des scrupules de patriotisme et se borne à décrire le mouvement néo-malthusien. Sous ce dernier aspect, cette brochure bourrée de citations de noms et de ligues est fort instructive. Inutile de dire qu'elle est d'un cynisme absolu, comme il convient aux émules et aux disciples de Robin et de Drysdale. Mais c'est là un signe aussi des temps où nous sommes.

5. — L'ouvrage de M. Paul Lacombe : *L'Appropriation du sol, essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée*, est moins compréhensif et moins didactique que son titre ne promet. C'est surtout une discussion des systèmes communément admis en matière de colonat et de servage, une polémique contre Fustel de Coulanges et les « fustéliens », contre MM. Sée, Brutails, Lefebvre, etc. Encore n'y a-t-il pas là, selon nous, assez de citations et de références :

le moyen de remonter aux sources n'est pas toujours donné. En effet, M. Lacombe est un adversaire de la «religion des textes »; il reproche même à Fustel de Coulanges de « s'arrêter là où les textes manquent et de s'interdire toute opinion hypothétique » (p. 256). Au contraire, il aime beaucoup à déduire d'une hypothèse. Ce qu'il veut prouver, c'est que le colonat et la servitude colonaire ont existé toujours et partout, en Grèce avant l'empire romain comme dans tous les âges de Rome. Les Hilotes en Laconie, les Pénestes en Thessalie, ailleurs les Ornéates, les Cynuriens, les Cynophiles, les Compodes, les Craulides, etc., n'étaient pas d'anciens indigènes asservis par une autre race, c'étaient les vrais propriétaires du sol, de même sang, mais tenus à des redevances qui n'étaient pas même assez élevées pour représenter un prix de fermage. La moitié du volume est consacrée ainsi aux Grecs. Après cela les empereurs romains n'ont rien innové. Le *colonus* se trouve de tout temps, comme on doit le conclure de l'inscription du *saltus buritanus* qui remonte à l'an 181 ou 182 de notre ère (p. 188 et s.). Si le *dominus* ne pouvait pas vendre la terre sans le colon ni le colon sans la terre, c'est que le colon avait lui-même la terre et que vendre celle-ci signifiait tout simplement une cession des redevances futures exigibles du colon. Les colons étaient-ils libres ou serfs ? Ceci, c'est une autre question, et elle ne relève que du statut personnel. Ainsi s'expliquent très bien des legs de *franci* et des ventes de moitié de colons. Il s'en dégage une conception toute nouvelle de la féodalité. Mais nous aurions préféré beaucoup que ce travail de M. Lacombe eût revêtu la forme d'une thèse de doctorat, avec les indications de textes et les bibliographies qui sont de règle pour ce genre d'études.

6. — Mme Webb, un nom bien connu en Angleterre, faisait partie de la Commission royale d'enquête sur la loi des pauvres et sur le chômage; elle y fut de la minorité qui demanda, mais sans succès, l'abrogation de la loi des pauvres (p. VI). Aujourd'hui, Sydney et Béatrice Webb nous donnent un intéressant volume intitulé: *La Lutte préventive contre la misère*. Le paupérisme est une maladie sociale; il faut le combattre comme tel, par des mesures préventives, comme on combat la peste ou le choléra. Il faudrait que les pouvoirs publics ajournassent pour les périodes de dépression économique tous les travaux non urgents (réparations ou constructions d'édifices, développement du réseau télégraphique, etc.) (p. 121). Il faudrait que le service des aliénés enlevât à l'assistance le soin des dégénérés et des anormaux et qu'on les empêchât de procréer : ce serait une manière d'eugénisme (p. 56 et s.). La charité chrétienne est peu intéressante, parce qu'on ne pourra pas la guérir de la manie de secourir les plus misérables (p. 48 et s.). L'assistance publique est vivement à blâmer d'a-

voir des maternités gratuites qui favorisent le pullulement des misérables (p 56). Je ne sais pas même si le néo-malthusianisme n'est pas encouragé, puisque les auteurs se félicitent de constater que « la restriction des naissances est due à l'influence d'un travail régulier et d'un logement décent », en un mot, « à l'amélioration des conditions de la vie » (p. 56). J'aime mieux le jugement porté sur l'assurance : celle-ci n'a pas d'effet préventif » (p. 161); elle mène au gaspillage des deniers publics »; elle « porte atteinte au caractère des citoyens et l'on est pris d'une véritable inquiétude quand on suppute l'effet probable de l'assurance obligatoire sur la conduite et le caractère individuels » (p. 174).

7.— *L'Évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans*, par MM. Georges Renard et Albert Dulac, est une intéressante description de la transformation économique qui s'est accomplie dans cette période. On trouve là une foule de faits, une nomenclature bibliographique très détaillée et très complète, voire même un bon nombre d'utiles gravures. Le cadre des auteurs ne comportait aucune étude de l'évolution intellectuelle, morale et sociale, ou tout spécialement économique, qui se poursuivait en même temps.

8. — *La Concentration des entreprises industrielles et commerciales* est une œuvre descriptive du même genre, mais peut-être avec une orientation plus proprement économique. Elle groupe dix études différentes qui ont été données sous forme de conférences à l'École des hautes études sociales. M. Lucien March a envisagé la concentration dans les industries de fabrication et d'entretien; M. Samazeuilh, dans les banques privées; M Veillat, dans le commerce d'exportation et le commerce colonial; M,. André Sayous, dans le commerce de détail; M. P. de Rouziers, dans la navigation maritime; M. P. Weiss, dans les industries extractives et métallurgiques ; M. Fontaine, enfin, a fait une préface.

9. — Dans le même ordre d'idées, *l'Évolution de la France agricole*, de M. Augé-Laribé, manque peut-être un peu de précision ou d'exactitude. Ce n'est pas qu'on n'y trouve point des détails intéressants et de judicieuses observations; mais on y voit trop un fond de scepticisme moral et politique. Si, en maint endroit, M. Augé-Laribé critique très justement les statistiques officielles qui prétendent nous renseigner sur des masses de choses qu'elles ignorent, par ailleurs il accepte trop complaisamment les déclarations administratives au sujet des étendues emblavées et des rendements à l'hectare (p. 50). Les conditions naturelles ne sont pas non plus prises en assez sérieuse considération : ainsi, quand Seine-et-Oise récolte 31 hectolitres à l'hectare et les Alpes-Maritimes seulement 10 hectolitres 20 litres, il ne faudrait pas l'expliquer tout uniment parce que la « cul-

ture, ici, mais non là, est organisé suivant les méthodes les meilleures». Que fait-on donc du sol et du climat ? M. Augé-Laribé a bien raison de dire que « c'est une utopie que d'attendre d'institutions économiques, de groupements d'intérêts professionnels, une floraison de sentiments altruistes » (p. 216) ; mais sa philosophie n'est pas toujours aussi éclairée. Par exemple, tout en s'occupant avec quelques détails de la stérilité volontaire, ce spectacle le laisse indifférent. Il tient pour « difficile de mesurer équitablement ce que les mœurs ont peut-être perdu à l'abandon des habitudes religieuses » (p. 274). Vous avez bien lu ce « peut-être », n'est-ce pas ? Il y a donc tout un côté des choses qu'il n'a pas regardé. La preuve, c'est sa conviction que ce sont « les embarras financiers des associations cultuelles qui ont entraîné la fermeture des églises dans les communes pauvres » (p. 274). Qu'il nous cite donc une association cultuelle ! et comment auraient-elles des embarras financiers si elles n'existent pas seulement ? Alors je me prends à douter de sa documentation. On sent qu'il voudrait être optimiste et il ne le peut pas. Il appelle les paysans « une race qui va mourir, voilà ce que les médecins nous montrent en eux » (p. 282), et il finit sur ces mots découragés : « C'est avec quelque inquiétude que nous confions nos derniers espoirs à l'élite paysanne qui s'éduque dans les syndicats, les coopératives et les mutualités ». M. Duport, à qui M. Augé-Laribé veut bien rendre hommage, avait une autre confiance et une autre connaissance des choses de la terre. Il est vrai que M. Duport les avait puisées dans la pratique et l'expérience, ce qui vaut beaucoup mieux que les statistiques et les livres.

10. — *Le Transport des primeurs sur le réseau P.-L.-M* est une thèse économique de M. René Abrial, soutenue devant l'Institut économique de la rue Lhomond (ancienne rue des Postes). Elle fait honneur à l'esprit de judicieuse observation que l'on puise à l'École Sainte-Geneviève. Provenance, emballage, conditions matérielles, tarifs, délais, application du froid, tout est prévu et examiné, avec une très intéressante documentation.

11. — Je regrette de ne pas avoir connu plus tôt *la Suisse au* XXe *siècle*, de M. Clerget, professeur à l'École supérieure de commerce de Lyon. C'est la seconde édition qui vient de paraître, et j'aurais été heureux de pouvoir faire l'éloge de la première. On trouve là une masse de renseignements du plus haut intérêt dans tous les ordres : constitution, impôts et finances, régime des banques, propriété rurale et modes d'exploitation, politique douanière, rôle international de la Suisse, tout est passé en revue avec une véritable richesse d'informations et un très sage esprit de discernement. M. Clerget est de la bonne école et n'a point de parti pris. Très souvent, du reste, il décrit

ou raconte, plus qu'il ne juge et partout il joint à la description de l'état actuel un court exposé de ses précédents. Il y a des chiffres et il en faut, mais ils ne coupent pas désagréablement la lecture. Nous signalons d'une façon toute particulière le chapitre sur « la monnaie, le crédit et la prévoyance »; on y trouve un excellent exposé de la création de la Banque nationale suisse (p. 105 et s.).

12. — M. Julien Hayem nous ramène à l'histoire. Les *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, publiés sous sa direction viennent d'avoir leur second volume. Nous pouvons en faire le même éloge que du premier. Les articles de celui-ci, dus à la plume de MM. Eugène Guitard, Émile Isnard Paul Destray, Georges Mathieu, Cherrière et Julien Hayem, concernent la délimitation ancienne du « bordeaux », l'industrie de la soie en Provence au XVIIIe siècle, le commerce des vins en Bourgogne et l'industrie du Bas-Limousin au même temps, la lutte contre l incendie à Paris sous l'ancien régime, enfin l'inspection des manufactures dans la généralité d'Orléans. Nous allions oublier un projet sur un canal de Paris à Dieppe, présenté en 1791 par Lemoyne, maire de Dieppe ; mais ceci n'est pas de la rédaction, c'est la publication d'un mémoire original fort intéressant.

13.— Dans son petit ouvrage : *Les Syndicats féminins et les syndicats mixtes*, M. Auguste Paulowski a réuni deux sujets assez différents, sur lesquels, du reste, il a donné des renseignements d'un égal intérêt. — En ce qui concerne les syndicats féminins s'il nous apprend que « la C. G T. a la haute main » sur beaucoup de syndicats d'ouvrières, par ailleurs il cite avec de justes éloges les admirables créations de Mlle Rochebillard à Lyon. Il a cependant oublié de dire que Mlle Rochebillard n'aurait pas même rien entrepris si elle n'avait pas vu là un véritable apostolat à exercer : on la connaît mal si on veut l'isoler de l'idée purement surnaturelle qui l'a inspirée. — Quant au syndicat mixte, il a eu, au temps jadis, les sympathies exclusives de M. de Mun (p. 132). Mais a-t-il tenu toutes les espérances qu'on avait fondées sur lui? Non (p. 98). On ne le rencontre à peu près nulle part si ce n'est dans la Seine, le Finistère, le Nord et Maine-et-Loire. Il était apparu comme une fondation chrétienne et patronale et cela seul avait suffi pour détourner de lui. M. Paulowski pense pourtant que « beaucoup des critiques formulées s'évanouissent à l'examen » néanmoins il eût mieux valu que « les promoteurs du syndicalisme mixte chrétien eussent évité qu'on pût les porter » (p. 142). Ailleurs M. Paulowski déclare le syndicat mixte « entaché de cléricalisme » (p 151). Le cas, cela est clair, est pendable Mais, à notre avis, M Paulowski passe trop légèrement sur l'objection de la lutte de classes, qui est pour beaucoup dans le mouvement syndical ainsi que sur

l'objection de l'énorme disproportion de nombre entre les deux éléments patronal et ouvrier dans la grande industrie. On peut bien y faire des comités de conciliation, oui, mais de la collaboration syndicale, non. — Suivent en appendice les statuts du syndicat confédéral des dames de cafés, restaurants et assimilés de la Seine, et ceux du syndicat mixte féminin de Carcassonne, qui est d'esprit chrétien et remonte à 1888 (p. 28 et 158).

14. — M. David Mac-Cabe vient de publier en volume, avec une mise au point et des développements nouveaux, une thèse de docteur en philosophie qu'il avait présentée en juin 1910 à l'Université John Hopkins, sur les salaires-types arrêtés par les unions ouvrières aux États-Unis : *The Standard rate in American trade unions.* C'est une étude minutieuse qui a coûté certainement un grand effort. Travail au temps et travail aux pièces, champ géographique de chacune des réglementations, etc., tout y passe. Ce qui me frappe cependant c'est que cette nomenclature aride, ce catalogue dressé avec infiniment d'ordre n'a aucune vue générale, ni morale, ni sociale, ni économique, ni philosophique quelconque.

15. — Mais si nous passons aux publications des Instituts Solvay, c'est bien là que nous trouverons autrement de minutie dans les recherches. M. Ernest Mahain a étudié *les Abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux.* On sait que les abonnements ouvriers sont très usités en Belgique qu'ils y sont à très bas prix et qu'ils facilitent beaucoup le logement et le recrutement des travailleurs d'usines. M. Mahain a fait d'une part un « exposé statistique », d'une autre une étude sur les « principaux effets sociaux des abonnements » (fixation ou déplacement des populations, immigration sur le marché du travail, économie nationale dans son ensemble, etc.) Le tout est illustré de cartes et de tableaux, véritable travail de patience

16. — J'en dis autant sinon bien plus de l'*Enquête sur le régime alimentaire de* 1065 *ouvriers belges,* travail qui sort également de l'Institut Solvay. Mais ici il y a plus que la minutie des détails et l'imperturbable patience des statisticiens occupés très gravement à couper un cheveu en quatre : il y a le côté chimique des recherches. Vous qui sortez de table, dites-moi donc combien vous avez absorbé d'albumine, de graisse, d'hydrates de carbone, d'apport « énergétique », etc. Vous n'en savez rien. Eh bien ! pour l'apprendre, lisez l'ouvrage de MM. Slosse et Waxweiler. Vous y trouverez des tableaux à dix et vingt colonnes qui se suivront pendant des pages et des pages J'en suis resté tout sceptique et tout rêveur.

17 et 18. — Parmi les publications bibliographiques du gouvernement de Washington, nous relevons la *Select list of references on em-*

ployer's liability and workmen's compensation (responsabilité des employeurs et dommages-intérêts aux ouvriers), puis une liste de livres ou articles de revues qui forme un fascicule intitulé: *Additions references relating to taxation of incomes.* Le premier de ces deux ouvrages poursuit et complète ceux de 1906 et de 1908, l'un sur la *Employer's liability,* l'autre sur la *Workmen's insurance.* Le second se réfère à l'impôt sur le revenu.

Sociologie. — 19. — Passons à la sociologie. M. Gaston Richard écrit *la Sociologie générale et les lois sociologiques.* Il part de la formule d'Auguste Comte, à savoir, que « la sociologie est l'étude de l'unité des phénomènes sociaux dans l'espace et le temps, la science qui recherche si les phénomènes sociaux ont des lois et quelles lois » (p. 2). Pour lui, il y a « trois hypothèses directrices de la sociologie générale » (ch. I); 1° la théorie de la solidarité ou du *consensus* social; 2° le déterminisme ou matérialisme économique; 3° la théorie de l'opposition et de la relation de la société et de la communauté (p. 22 et s.). Et la Providence, demanderai-je, n'aurait-elle pas à dire aussi son mot, même à travers des lois sociologiques naturelles qui respecteraient pourtant la liberté et la responsabilité de chacun? Le problème est donc plus profond et plus mystérieux que M. Richard ne l'a entrevu. — Deux autres parties sont intitulées « la Sociologie et l'histoire » et « les Lois sociales dans leur rapport avec les lois naturelles ». A propos d'histoire, je reconnais que M. Richard a raison de noter que « le commerce des hommes obéit à une loi d'extension et d'accélération » (p. 228 et s.) et que « l'histoire de la communauté se résume en une différenciation progressive » (p. 237 et s.), comme l'avait déjà noté Spencer. Mais j'aurais voulu qu'une part plus large fût faite à « l'objection de l'accident historique ». Ici M. Richard ne se prononce pas clairement, quoique cet « accident historique » arrive si volontiers en trouble-fête à travers l'ordonnance bien régulière des lois sociologiques. Car, enfin, si Alexandre, Justinien, Mahomet, Charlemagne et Napoléon avec des génies si divers, si le Christ surtout n'étaient pas venus, l'histoire et l'organisation sociale auraient-elles quand même évolué comme elles l'ont fait? — En terminant je relève l'insuffisance des citations et l'impossibilité de contrôler les sources. Les renvois bibliographiques sont mal faits.

20.—M. Eugène Dupréel remonte encore plus haut, si possible, dans son volume *le Rapport social, essai sur l'objet et la méthode de la sociologie.* L'élément dernier de la sociologie, d'après lui, la molécule en quelque sorte qu'elle analyse, c'est le « rapport social ». Cela dit, la sociologie est la science de toutes les actions et réactions des faits biologiques, psychologiques et même physiques, d'individu à individu (p. 21). Or, si tout part du rapport social, tout doit également y

converger. Moralité, religion, art, etc., ne sont donc que des rapports sociaux. Si M. Dupréel avait une morale à lui, je le rangerais volontiers derrière Adam Smith parmi les disciples de la «théorie des sentiments moraux» (p. 79). Mais non, il le dépasse de beaucoup. Il personnifie les vertus pour créer des rapports sociaux entre elles et nous. « La justice, la pudeur, dit-il textuellement, sont comme des personnes » avec qui nous nous imaginons d'entretenir des rapports sociaux (p 96). Nous en avons aussi avec nos morts, et ces morts cessent d'exister quand nous cessons de penser à eux (p. 96). Même une religion n'est pas autre chose qu'un rapport social un rapport avec une chose, un homme, un mythe auxquels nous prêtons une personnalité (p. 86). Ce sont enfin des rapports sociaux que nous créons entre « les êtres divins, vrais ou imaginaires », rapports sociaux qui, existant par exemple entre les trois personnes de la Sainte Trinité, tombent pour ce fait dans le domaine de la sociologie (p. 93). M. Dupréel nous rappelle ainsi le fameux adage que « tout est dans tout, à la condition de l'y trouver... ou de l'y mettre ». Partout l'auteur subtilise à l'excès, dans ses infinies variations sur son *leit motiv* du rapport social; puis, trop souvent, il se borne à exprimer savamment une pensée toute courante, comme si c'était trouver des choses que de trouver seulement des mots et des phrases. La métaphysique, au demeurant, n'est guère mieux traitée que la logique.

Socialisme. — 21. — Sur le socialisme, la moisson est abondante. Commençons au moins par une réfutation M. Daniel Bellet, dont nous avions résumé récemment, avec de justes éloges, un volume sur le chômage, vient d'en faire un autre d'égale valeur : *Illusions socialistes et réalités économiques*. Sur ce thème il aurait pu être long, mais il s'est borné à trois points : 1° l'arbitrage obligatoire dans le régime des grèves; 2° comment pourrait-on modifier le salaire? 3° les expériences socialistes australiennes et leur échec. La première partie est la moins développée. Dans la seconde, nous avons remarqué tout particulièrement une fort bonne critique des actions de travail (p. 112 et s.). Mais nous avons été tout particulièrement intéressé par la troisième partie, où M. Bellet trouvait plus de choses neuves à dire, ce qu'il a fait avec infiniment d'à-propos. Il y a décrit avec détails les réformes socialistes auxquelles l'Australie a servi de champ d'expérience; il a montré que les résultats pratiques ne sont point ceux qu'un enthousiasme de commande avait imaginés (p. 179 et s.); il a enfin discuté fort judicieusement les conclusions de M. Albert Métin (p. 123). Que voulez-vous? le socialisme mène à tout, à la condition que l'on en sorte, et les gens qui ont de l'ambition politique prennent volontiers ce chemin-là, puisqu'il en a conduit tant d'autres à la fortune. M. Métin s'y est donc engagé. « Socialisme sans doctrines »

était le mot qu'il avait mis à la mode à propos de l'Australie. M Daniel Bellet ne l'accepte point et il a parfaitement raison. Le socialisme australien est, en effet, fort bien une doctrine et il est tout aussi bien de la lutte de classes (p. 125). Seulement en Australie on bavarde moins qu'en France et l'on légifère plus et plus vite. — Le volume de M. Daniel Bellet est un excellent livre de vulgarisation, très clair, très sensé, digne en tout point d'être recommandé.

22 — Nous allons entendre un son de cloche tout à fait différent avec *les Actions de travail dans les sociétés anonymes à participation ouvrière*, de M. Étienne Antonelli. Ici c'est la note socialiste. Aussi, comme de juste, M. Briand y est allé de vingt lignes de sa plume en guise de préface. Ces actions de travail, disons-nous, appartiendraient non pas aux individus ouvriers, mais à la collectivité ouvrière. Eh bien ! comment ? Cela dépendrait, dit M. Antonelli, des règles spéciales de chacune des sociétés ouvrières, sauf qu'aucune d'entre elles ne pourrait se dissoudre séparément de la société capitaliste qui lui serait annexée : sans quoi, en effet, les ouvriers pourraient céder à la tentation de partager le gâteau pour le manger tout de suite (p. 30 et s.). Mais cela dit, M. Antonelli a tort de ne rien prévoir pour les attributions ou non attributions soit des dividendes, soit du capital lors de la liquidation. Il compare les projets Mildé, Périssé et Godart (p. 38 et s.); il en donne aussi les textes (p. 165 et s.); au reste, il plaide énergiquement pour sa formule à lui, qui est la formule même de M. Briand. Ce qu'il faut combattre, répète-t-il, c'est la jouissance individuelle de l'ouvrier, parce qu'elle ne serait pas d'essence socialiste. — Les objections ne manqueraient pas. Notamment M. Germain Martin, l'éminent professeur de Dijon, en a fait que M. Antonelli essaye de réfuter (p. 110 et s.). On devra trouver pourtant que sa réfutation est plutôt faible. J'en dis autant de sa critique de la comptabilité industrielle et de sa discussion du problème des amortissements (p. 98 et s.). Il conclut avec beaucoup de légèreté que le concours des « actionnaires de travail » corrigerait « les erreurs de l'organisation interne de l'entreprise; qu'elle pourrait découvrir de nouvelles sources de profit et ferait apparaître des bénéfices supérieurs à ceux qui sont actuellement répartis » (p. 100). Comme cet accroissement de bénéfices distribuables s'opérerait aux dépens de l'amortissement, et cela d'après M. Antonelli lui-même, on peut bien croire que la tactique serait de couper l'arbre pour en avoir les fruits. Qu'importe ? M. Antonelli est un ennemi du capital et il sait gré aux actions de travail d'écarter toute apparence d'un « paternalisme » qui excite toujours la « suspicion légitime » des ouvriers (p. 64). Il y a une mentalité ouvrière spéciale, un esprit de classe qu'il ne veut pas laisser transformer en un esprit bourgeois d'intérêt pécuniaire et personnel.

23. — Puisque nous parlons de la mentalité ouvrière, causons-en. Est ce que MM. Broda et Deutsch vont nous la faire connaître avec leur volume *le Prolétariat international, étude de psychologie sociale* ? Pas précisément. Glanons au moins quelques formules. Eh bien ! « la première période du prolétariat constitue une ligne descendante, un processus de décomposition de toutes les anciennes traditions, de tous les anciens idéaux, de toutes les anciennes valeurs morales » (p. 20). Puis on remonte, avec le « sentiment de mécontentement à l'égard des mesures prises individuellement par les patrons » (p. 45); on achève enfin de remonter avec l'organisation des forces prolétariennes pour la lutte de classes comme moyen et la socialisation de la production comme but (p. 78). Nous touchons ainsi au socialisme, qui est la véritable psychologie du prolétariat. Je m'y attendais. Suit un prétendu tableau des idées prolétariennes en matière d'art, de nationalité, de famille, etc. Sur la famille « l'idée du prolétariat est une vie sexuelle affranchie de tout ce qui est factice ». Que ne parlez-vous donc d'union libre et passagère? Un appendice, qui fait bien le tiers du volume, donne des pages « de littérature ouvrière », essais dus à des ouvriers de divers pays et destinés à faire comprendre la mentalité prolétarienne. — Au demeurant, l'ouvrage ne présente aucun intérêt.

24. — Les *Plans de réalisation de la société future*, de M. Stéphen Bergeret, ne dépareraient pas cette soi-disant littérature prolétarienne. C'est du verbiage, tour à tour déclamatoire ou puéril et même tous les deux à la fois. Sachez que nous aurons une société nouvelle animée d'un esprit nouveau. Toute mère recevra de l'État les frais d'éducation de son enfant; il n'y aura plus ni enfants légitimes, ni enfants naturels (probablement aussi, n'est-ce pas? plus de mariage); l'État aura le monopole de tous les enseignements; le suicide sera honoré, etc., etc. Mais rien, absolument rien, pas même une seule ligne sur l'organisation économique et administrative de cette société. Sous ce rapport, le volume de M. Bergeret est au-dessous de toutes les ébauches analogues Il faut que je me contente de savoir que le travail des hommes adultes, quand il est bien organisé, suffit parfaitement avec une durée de deux heures douze minutes — pas une de plus, pas une de moins — pour faire vivre toute la société (p. 62). On passera quelques siècles dans le collectivisme et l'on finira par le communisme.

25. — La *Solution de la question sociale*, de M. Willaey, n'est qu'une bluette de quelques pages, dans le même esprit. S'il n'y avait plus d'oisifs et que les travaux inutiles ou nuisibles fussent supprimés, il suffirait que les hommes de vingt à quarante-cinq ans travaillassent de quatre à cinq heures par jour pendant 235 jours de l'année. Les femmes sans enfants travailleraient moitié moins longtemps; les autres pas du tout (p. 4). Tout le reste est à l'avenant.

26. — L'*Essai sur l'extinction du paupérisme,* par M. Charles Coré, n'est pas une œuvre plus sérieuse. L'auteur a sa panacée, que voici : « Un impôt général à partir de la naissance jusqu'à soixante ans, auquel nul ne pourrait se soustraire; pauvres comme riches y seraient astreints... Nous pensons qu'un versement mensuel de 2 francs par existence suffirait ». L'argent serait placé à 3 °/₀. « suivant les décisions prises par le conseil ou la commission ». Les retraites seraient à capital réservé (p. 14 et 15). Eh bien ! pensez-vous que la grande partie des familles françaises puisse et veuille verser sans aucune exonération une somme de 24 francs par tête, y compris les enfants? Et la gestion de cette main-morte colossale, qu'en faites-vous ? Dire pourtant que M. Coré s'imagine que cette contribution impitoyable de 24 francs par enfant et par an exigée de tout le monde serait un encouragement à la natalité !

27. — M. Reuta, dans son *Essai de transformation sociale. Richesse fictive ou richesse vermine, parasitisme social,* est à peine moins simpliste et moins absolu. On trouve là beaucoup d'affirmations et de prétendues définitions un peu en désordre; puis il manque une connaissance assez complète des faits et surtout une appréciation critique des mobiles humains et des lois naturelles qui les régissent. Évidemment M. Reuta n'est pas collectiviste. Combien socialiste pourtant n'est-il pas ? Pour lui la propriété du sol devrait n'être que temporaire: elle serait adjugée au plus offrant pour une durée qui dût donner une sécurité suffisante; en tout cas l'adjudicataire pourrait toujours résilier son traité et se décharger en rendant le fonds (p. 188). Il pourrait donc miser à des prix fous. Il y en a ainsi près de 300 pages, pleines de billevesées et d'utopies.

28.— L'œuvre de M. Félix de Béthune : *Le Luxe,* déborde beaucoup sur son titre. En réalité, sous prétexte de parler de luxe, c'est purement du socialisme chrétien, mais chrétien protestant, comme le relève M. Gide, qui a accepté le patronage de l'entreprise. « La question préalable au nivellement du luxe, ainsi que M. Gide le constate expressément, c'est la révolution dans le bon sens du mot, par la socialisation des moyens de production et d'échange » (p. VI). Alors nous voilà en plein collectivisme. Parfaitement oui, mais le parrain de M. de Béthune ne s'en effraye pas trop. Tout au plus fait-il « quelques réserves au point de vue économique » : car il est convaincu « qu'au point de vue moral et chrétien, elle (l'œuvre de M. de Béthune) obtiendra l'adhésion fervente de tous ceux qui ne peuvent pas accepter comme un état définitif »... le contraste de l'indigence et de richesse (p. VII). Ainsi le collectivisme est conforme à la morale ou tout au plus lui est indifférent. M Gide finira donc par rejoindre MM. Jaurès et Jules Guesde. Mais revenons à M. de Béthune. Jusqu'à quel

point celui-ci est-il chrétien ? Sans doute il ne « voit pas bien le christianisme existant sans églises organisées »; pourtant il « pressent les organisations de la démocratie chrétienne dans les fraternités anglaises », groupements interconfessionnels, « culte essentiellement laïque, réunions où l'on discute de tout ce qui intéresse l'homme, le monde et la société », morale, arts, sciences, etc. (p. 91). On ne voit guère ce qu'il resterait ensuite de dogmes et d'Évangile ?

29. — Sous le titre : *La Question agraire et le socialisme en France*, M. Compère-Morel, bien connu comme député socialiste, a fait un gros volume pour prouver que « la transformation sociale poursuivie par le parti socialiste ne se fera pas plus contre les paysans qu'elle ne se fera sans les paysans ». Il faut donc les avoir avec soi, et on le peut. Les ouvriers de l'industrie viennent assez: « les syndicats de métiers et les groupements socialistes » réussissent à les amener. Mais les ruraux sont plus difficiles à atteindre (p. 7 et s.). De là ce livre. Pour les convaincre, M. Compère-Morel entreprend une description économique de la France agricole en deux parties, l'une générale et l'autre locale. La première fait de la statistique d'ensemble. Il y triture volontiers des chiffres qu'il faudrait d'abord apprécier et discuter : qu'est-ce que prouvent en effet des comparaisons de nombres absolues entre les départements, si l'on ne tient compte ni de l'étendue de ces derniers, ni de la nature de leur sol? Bien entendu, « l'impôt colonique » du Bourbonnais est anathématisé (p. 62 et s.); mieux aurait valu l'analyser dans ses causes économiques et juridiques, comme l'avait fait M. de Fraix dans un travail spécial recommandé ici même l'an dernier. La description du métayage, tel qu'il est pratiqué avec les vignerons du Beaujolais,est forcée (p. 71 et s.); je puis en parler en connaissance de cause. Ce défaut de critique est général chez M. Compère-Morel. Ainsi, que le nombre des cotes foncières aille en décroissant — 13.533.026 en 1905 (p. 22) — est-ce une preuve de la centralisation capitalistique de la propriété ou bien une conséquence de la stérilité volontaire et du dépeuplement des campagnes ? Il fallait se le demander. Bien entendu, M. Compère-Morel se défend de vouloir toucher à la propriété paysanne; celle-là, le socialisme la respectera (p. 120), ce qui est présenté comme n'étant aucunement contraire aux principes. Il y en a ainsi 140 pages. Les 200 autres sont les monographies de chaque département. Pour les apprécier, j'ai pris le département du Rhône, que des motifs très divers m'ont fait parcourir dans toutes ses parties depuis quarante ans. Eh bien ! je ne l'ai pas reconnu. M. Compère-Morel en fait un département « plutôt viticole qu'agricole » (p. 369), sans s'apercevoir qu'à la page suivante il le décompose (et ce peut être exact) en 39.400 hectares de vignes contre 130.600 de terres arables, 47.500 de prairies, 5.000 de

jardins et 31.000 de bois. Voilà comment il le trouve surtout viticole ! La division qu'il en fait est aussi de haute fantaisie : car, au lieu de le couper longitudinalement (d'une part les bords du Rhône et de la Saône, en coteaux peu élevés, d'autre part la chaîne de séparation des deux bassins de l'Océan et de la Méditerranée avec des montagnes entre 900 et 1.000 mètres), M. Compère-Morel le coupe par le travers et met les bords de la Saône avec les montagnes de Tarare, de Lamure et de Monsols, par conséquent les vignes avec les sapins et les « vassibles ». Ce n'est plus de la géographie, c'est tout simplement de l'imagination.

30. — M. Vandervelde, avec *la Coopération neutre et la coopération socialiste*, étudie, au point de vue historique, ce qu'il y a de divergent ou de convergent entre les sociétés coopératives et le mouvement socialiste caractérisé par la lutte de classes. Owen, Buchez, Louis Blanc, Lassalle et Marx, puis le régime actuel des divers pays passent ainsi sous nos yeux. La conclusion personnelle de M. Vandervelde, c'est que les coopératives de consommation (ce sont de beaucoup les plus importantes ou les seules importantes) doivent seconder le mouvement prolétarien et qu'elles peuvent contribuer beaucoup au remplacement du travail salarié par le travail associé. — L'ouvrage est dédié à M. Anseele, fondateur du fameux *Vooruit* de Gand : M. Anseele et M. Vandervelde sont des gens bien faits pour s'entendre.

31. — Il y a plusieurs socialismes et il y a aussi plusieurs syndicalismes. Ceci m'amène à une brochure de propagande des syndicats jaunes : *Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire*, par M. Ghilde. A la première page, des griefs contre la franc-maçonnerie, la révolution de Portugal et les lois de 1791; à la dernière, cette affirmation que « le problème social se pose entre ces deux termes, le syndicalisme professionnel ou l'anarchie collectiviste » (c'est-à-dire la Confédération générale du travail) (p. 130). Le syndicat « procède de la force des choses, des nécessités économiques qui unissent et coalisent les ouvriers » (p. 1); malheureusement la loi de 1884 et toute la politique contemporaine ont essayé d'endiguer le courant au lieu de le laisser suivre son cours en pleine liberté. Voilà le thème. Eh bien ! demanderai-je, n'y a-t-il pas là beaucoup d'illusions sur le régime corporatif tel qu'il existait au XVIIIe siècle ? N'y en a-t-il pas encore davantage sur cet avenir qu'on nous promet, où « nous verrions la conquête des industries par les syndicats ouvriers et leur maîtrise économique », une fois qu'ils auraient été « organisés et fédérés par le syndicalisme professionnel ? » (p. 131). Ce ne serait pas, je le veux bien, le socialisme de la C. G. T., puisque c'en serait un autre. Ce serait tout de même un socialisme; bien plus, la différence serait davantage dans l'esprit que dans la forme et le procédé.

32. —*Salaires, prix, profits,* de Karl Marx, sont une réédition d'une conférence que le célèbre agitateur avait faite en 1865 devant le conseil général de l'Association internationale des travailleurs, soit pour discuter des opinions d'un de ses collègues, M. Weston, soit pour lancer quelqu'une des propositions destinées à être développées dans son futur premier volume du *Capital,* à paraître en 1867. Ici, on trouve déjà la formule du travail « substance sociale de toutes les marchandises » (p. 45). — Inutile, dirons-nous, de propager cette brochure, toute faite de logogriphes ou de sophismes.

33. — Nous avons rendu compte en son temps de la *Solidarité* de M. Léon Bourgeois, parue en 1896. En voici aujourd'hui une septième édition, revue et augmentée. Augmentée, celle-ci l'est d'un certain nombre de rapports et discours lus ou prononcés en 1900 au congrès d'éducation sociale, puis de conférences sur la justice sociale, etc., faites à l'École des hautes-études sociales. M. Bourgeois, comme on sait, se pose en prophète d'une religion nouvelle, purement naturaliste, athée et maçonnique. Il la tire tout entière de la répercussion de nos actes sur la condition et les actes de nos semblables. Comment un fait engendre-t-il un droit et une philosophie, lorsqu'on a soi-même éliminé tout principe et balayé toute métaphysique? Voilà bien l'énigme et l'on peut lire cette septième édition sans être plus éclairé qu'après la première. M. Bourgeois saute à pieds joints sur le problème. J. Rambaud.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

Premiers Essais de colonisation. Les Français au Brésil et en Floride (1530-1563), par Eugène Guénin. Paris, Bigot, in-12 de 101 pages. — 2. *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles, des origines à* 1815, par Jules Mancini. Paris Perrin, 1912, in-8 de 606 p., avec un portrait et carte, 7 fr. 50. — 3. *La Brèche maritime allemande dans l'empire colonial anglais,* par Marcel Brunet. Paris, Guilmoto, 1912, petit in-8 de 169 p., 3 fr. 50. — 4. *Dans l'Atlantique,* par Henri Dehérain. Paris, Hachette, 1912, in-16 de viii-243 p., avec 5 cartes, 3 fr. 50. — 5. *La Colonisation dans l'Afrique du nord. Algérie, Tunisie, Maroc,* par Victor Piquet. Paris, Colin, 1912, petit in-8 de x-538 p., avec 4 cartes hors texte, 6 fr. — 6. *L'Œuvre française en Algérie,* par Raymond Aynard. Paris, Hachette, 1912, in-16 de viii-360 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Afrique occidentale française,* par Louis Sonolet. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 255 p., avec 49 grav. hors texte et une carte, 4 fr. — 8. *Les États d'âme d'un colonial,* par Maurice Delafosse. Paris, Comité de l'Afrique française, 1909, in-8 de 84 p., 3 fr. — 9. *Une Colonie modèle sous le régime britannique. La Birmanie,* par Joseph Dautremer. Paris, Guilmoto, s. d., in-8 de 300 p., avec carte et 8 grav., 8 fr. — 10. *L'Irrigation dans le delta du Tonkin,* par E. Chassigneux. Paris, Delagrave, s. d. [1912], in-4 de 123 p. avec carte et grav., 5 fr. — 11. Émilien Petit. *Droit public ou Gouvernement des colonies françaises d'après les lois faites pour ces pays,* 1771, publié avec Introduction et table analytique par Arthur Girault. Paris, Geuthner, in-8 de xxii-xvi-512 p., 16 fr.

1. — Dans ses travaux relatifs à l'histoire de l'ancienne France,

M. Eugène Guénin avait naguère laissé quelques lacunes; il en a comblé une en 1910 en publiant sur les premiers essais de colonisation de nos marins au Brésil et en Floride entre 1530 et 1568 un court, mais intéressant petit livre. Si nous n'y avons rien trouvé de nouveau, du moins avons-nous eu plaisir à relire, sous une nouvelle forme, dans *les Français au Brésil et en Floride* de M. Guénin, une histoire bien triste sans doute, mais qui montre néanmoins l'initiative et l'audace de nos ancêtres sous un jour singulièrement favorable, et permet de comparer les qualités des marins du milieu du XVIe siècle à celles des pilotes d'Ango un peu auparavant. Sur un point seulement, nous différons d'opinion avec l'excellent historien : il nous semble que Villegaignon a, dans l'échec de la tentative d'établissement de Guanabara, une part moins considérable que le dit M. Guénin. Affaire d'impression personnelle, dira-t-on. Sans doute; mais ce qui est indéniable par contre, c'est la légitimité de l'admiration professée par l'historien pour l'œuvre coloniale de nos ancêtres, et l'utilité de l'œuvre faite par lui en la racontant.

2. — D'autant plus que les Portugais pour le Brésil, les Espagnols pour la Floride, s'ils ne peuvent nier certains faits qui sont loin d'être à leur honneur, s'efforcent néanmoins de les atténuer, de les excuser. De même encore font les historiens espagnols quand ils racontent l'émancipation des colonies américaines; aussi faut-il applaudir à l'apparition d'un ouvrage comme celui de M. Jules Mancini sur *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles,* où se sentent de manière constante le souci de l'impartialité, le désir de rendre à chacun, dans des proportions équitables, un juste tribut d'hommages, comme aussi de formuler les réserves qui s'imposent. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule qualité du livre de M. Mancini; composé à l'aide, non seulement des ouvrages déjà publiés, mais aussi des documents eux-mêmes, de sources officielles pour la plupart inédites et de pièces extraites d'archives de famille, après une visite plus ou moins rapide des pays où s'est déroulée l'histoire de l'émancipation, cet ouvrage est une tentative de synthèse extrêmement méritoire. Est-elle toujours absolument réussie ? L'auteur ne s'est-il pas parfois laissé submerger par la masse et par la complexité des événements qu'il avait à raconter ? Il nous a paru, en lisant le travail de M. Mancini, que parfois l'intérêt se disséminait trop, et que la figure principale sur laquelle eût dû se concentrer toute l'attention, celle de Bolivar même, pâlissait trop et allait presque jusqu'à s'estomper, sinon à s'effacer. Sans doute la faute en est à cet énorme sujet qui s'étend sur tout un monde, du Mexique aux rives de la Plata et aux côtes chiliennes, qui a mis en mouvement tant d'acteurs; nous croyons cependant qu'il eût été possible d'introduire plus d'air et de lumière. Cette réserve ne nous

empêche nullement, d'ailleurs, d'apprécier à sa valeur qui est très grande, le livre de M. Mancini, d'applaudir aux efforts de l'auteur pour reconstituer les événements dans leur cadre original et de déclarer que cet ouvrage sur Bolivar doit être, en dépit de ses négligences de style et de ses imperfections, accueilli avec une réelle faveur. Pourquoi faut-il que la mort soit venue arrêter M. Mancini dans son laborieux effort, et ne lui ait permis de mener son travail que jusqu'à 1815 ? Puisse une main pieuse utiliser les notes que le malheureux écrivain avait dû réunir pour l'histoire postérieure de Bolivar, et achever un ouvrage qui rendra de grands services !

3. — Il n'y a plus guère de colonies européennes au Nouveau Monde; le passé surtout amène à en parler, tandis qu'on ne peut guère, quand il s'agit du présent, s'occuper que des colonies d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie. Sur elles presque seules se porte l'attention quand on étudie les questions coloniales essentielles. En voici un exemple probant.— C'est une question coloniale au premier chef que celle des relations maritimes entre la métropole et ses possessions d'outre-mer, et bien mal avisées sont les puissances qui ne s'efforcent pas de nouer entre leurs prolongements éloignés et elles-mêmes les liens les plus étroits. Aussi ne peut-on pas voir avec indifférence l'extension croissante des lignes maritimes allemandes, le développement de la flotte commerciale germanique et la fréquence toujours plus grande des services; il y a là, pour les autres puissances maritimes, plus qu'une menace pour l'avenir. En douterait-on que le volume de M. Marcel Brunet : *La Brèche maritime allemande dans l'empire colonial anglais,* en fournirait des preuves convaincantes ? Sans phrases, à l'aide de faits et de chiffres, de tableaux statistiques et de citations documentaires, ce livre montre de manière irréfutable le recul du commerce britannique devant l'initiative allemande jusque dans les colonies anglaises d'Asie et d'Afrique, et aussi en Australie. Pas plus que la côte de l'Or ou le Cap, l'Inde n'échappe à l'emprise germanique; quant à l'Australie, c'est, selon les fortes expressions de M. Brunet, « le vrai domaine de l'expansion allemande, celui où ses progrès se révèlent les plus décisifs ». Tous les moyens semblent d'ailleurs bons aux Allemands pour arriver à leurs fins, et leur absence totale de scrupules rend leurs progrès plus dangereux encore, et aussi l'avenir plein de menaces prochaines, car l'Angleterre ne peut pas se laisser déposséder sans protester de ce magnifique domaine colonial dont elle est justement fière. De là, à brève échéance, une lutte à outrance dont le volume de M. Brunet permet de bien comprendre une des causes.

4. — Une cause essentielle toutefois, et qui intéresse, aussi bien que les colonies anglaises, les territoires néerlandais et français

d'outre-mer, en particulier ces pays africains dont le passé est le domaine de M. Henri Dehérain. Au cours de ses patientes recherches sur l'histoire du Cap de Bonne-Espérance et de l'Afrique australe, cet excellent travailleur a rencontré bon nombre de faits très intéressants relatifs aux débuts de la colonisation des petites îles perdues dans les solitudes de l'Atlantique méridional, de Sainte-Hélène et de l'archipel Tristan da Cunha en particulier. Ces faits, il les a systématiquement groupés, puis commentés à l'aide de documents encore inédits ou fort peu connus, dans les deux séries d'études qui occupent la majeure partie du volume intitulé : *Dans l'Atlantique*. Les prises de possession de Sainte-Hélène par l'Angleterre en 1659 et en 1673 et les débuts de l'administration de la Compagnie des Indes orientales, le gouvernement de l'île par le huguenot français Étienne Poirier (émigré lors de la révocation de l'édit de Nantes) entre 1697 et 1707, la manière dont les colons de Sainte-Hélène traitaient leurs esclaves, voilà ce qu'étudie M. Henri Dehérain dans les premiers chapitres de ces nouvelles contributions à l'histoire coloniale et maritime des temps modernes. Les chapitres suivants montrent comment l'internement de Napoléon Ier à Sainte-Hélène amena le gouvernement britannique à occuper temporairement, en 1816 et en 1817, l'archipel Tristan da Cunha, jusqu'alors demeuré sans habitants permanents, sinon sans possesseur officiel; ils exposent aussi comment cette occupation temporaire marque le début de la colonisation régulière de terres où, aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Hollandais avaient renoncé à s'établir. Dans une troisième série d'études, M. Dehérain traite de quelques menus épisodes relatifs à l'histoire de la navigation française sur les côtes de l'Afrique australe au XVIIe siècle, et il termine en racontant la vie d'Auguste Broussonet, qui fut membre de l'Assemblée législative, dut émigrer, comme suspect, à la fin de la Terreur, fit au Maroc deux voyages, — le second en qualité de vice-consul de France à Mogador et de voyageur subventionné par l'Institut dont il était membre — passa ensuite aux Canaries et termina ses jours dans sa ville natale, à Montpellier, comme professeur de botanique à l'École de médecine (1807). Avec M. Dehérain, on regrettera, en terminant la lecture de *Dans l'Atlantique*, que Broussonet ne se soit pas décidé à publier les observations faites par lui, soit au Maroc, soit aux Canaries; l'on remerciera d'autre part le savant bibliothécaire de l'Institut d'avoir du moins remis en lumière cette figure aujourd'hui bien oubliée, comme aussi d'avoir, dans son nouvel ouvrage, précisé sur nombre de points cette histoire de l'Afrique australe que, mieux que personne en France, il est qualifié pour raconter.

5.— Broussonet, dont M. Henri Dehérain pourra peut-être préciser davantage, un jour, l'œuvre africaine, nous amène dans une contrée

qui, officiellement, est aujourd'hui presque exclusivement nôtre, dans la Berbérie ou Afrique mineure. M. Victor Piquet, à qui nous devons déjà deux excellents volumes sur *les Civilisations de l'Afrique du nord* (*Polybiblion* de janvier 1910, t. CXVIII, p. 39-40) et sur les campagnes militaires françaises dans le Maghreb, a poursuivi ses études sur la région en composant sur la colonisation française en Algérie, en Tunisie et au Maroc, un tableau d'ensemble destiné à mettre nos compatriotes à même de suivre et de juger les questions africaines qui se posent chaque jour plus nombreuses. Effort méritoire et dont il convient d'autant plus de féliciter M. Piquet qu'un tel travail n'existait pas encore. Nous possédons, en effet, sur une foule de points de détail, des monographies plus ou moins développées, plus ou moins précises; quant à un exposé groupant les résultats de ces ouvrages de valeur inégale, en comblant les lacunes et coordonnant le tout en un livre mettant chaque chose à sa place, envisageant d'un même point de vue tous les aspects de la colonisation française dans l'Afrique du nord, M. Piquet est le premier à l'avoir écrit. Et non seulement, il l'a écrit, mais — ce qui est plus méritoire encore — il l'a réussi. Avec une complète indépendance d'esprit, un jugement très sûr, une impartialité absolue, une insouciance totale des opinions courantes, il a exposé et apprécié l'œuvre française dans les différentes parties du Maghreb, n'hésitant pas à signaler les illusions (p. 108) et les erreurs (p. 109, 217, 300, 416, 477), les imperfections (p. 135) et les réformes à réaliser (p. 529), le mal en un mot tout comme le bien (p. 156, 373). Que de jugements exacts seraient, si la place ne nous était mesurée, à signaler et à citer, l'appréciation d'ensemble sur la colonisation française en Algérie, par exemple (p. 208), ou encore sur les finances de ce pays (p. 265), ou sur l'attitude « incroyable » de l'opinion métropolitaine au cours de la campagne de Tunisie (p. 321) et que d'idées intéressantes, comme celle de la création d'un ministère de l'Algérie et des colonies (p. 134), comme celle encore de l'expérimentation en Algérie de l'impôt sur le revenu (p. 270)! Naturellement, c'est à la partie centrale du Maghreb, celle où nous sommes depuis 1830, qu'est consacrée la majeure partie de l'ouvrage; sur la Tunisie, colonie ou plutôt possession plus récente, sur le Maroc, colonie de demain plus exactement encore que d'aujourd'hui, les pages plus brèves écrites par le capitaine Piquet ne sont ni moins solides, ni moins instructives, et l'on y relève bien des indications qui font penser, celle-ci par exemple : « Il y a quelque ironie à répéter sans cesse que l'Algérie est le prolongement de la France quand, dans les mauvaises années, les indigènes n'y sont pas à l'abri des plus cruels effets de la disette. Certaine année de disette récente, on vit quelques rares personnalités faire de vains efforts pour émouvoir l'opinion fran-

çaise. En même temps, l'on apprit qu'une catastrophe avait mis en deuil une ville de Sicile, et aussitôt des sommes considérables furent réunies pour secourir les sinistrés... Parvenue au rang de grande puissance colonisatrice, la France oublie trop souvent encore son devoir en même temps que son intérêt » (p. 393-394). — Si, sur un point — un seul — je diffère d'opinion avec M. Piquet, sur sa manière d'envisager l'islamisme simplement comme « une réforme de la religion chrétienne » (p. 525), je n'hésite pas à applaudir à toutes les autres conclusions formulées par l'auteur et à recommander chaleureusement la lecture de *la Colonisation française dans l'Afrique du nord*; c'est un excellent livre, plein de faits et plein d'idées, et c'est l'œuvre d'un bon Français.

6. — L'époque actuelle n'est pour M. Piquet que le couronnement d'une œuvre commencée dès 1830; elle semble à M. Raymond Aynard digne d'être étudiée exclusivement et mériter qu'on lui consacre un volume. Nous y contredirons d'autant moins que, en dépit d'indiscutables mérites, la toute récente œuvre française en Algérie est généralement fort mal connue et même en partie ignorée. La publication du livre de M. Aynard va, espérons-le, modifier cette regrettable situation. Ancien collaborateur de M. C. Jonnart, qu'il aime et dont il admire profondément l'œuvre algérienne, comme le prouvent de nombreux passages de son ouvrage (v. les pages 260, 325, 337, etc.), M. Aynard s'est proposé d'expliquer en quoi consistait cette œuvre, de montrer en quoi elle continuait et complétait la politique antérieurement suivie, en quoi elle innovait. Telle apparaît, à travers les différentes parties de *l'Œuvre française en Algérie*, la préoccupation constante de l'auteur, alors que, d'une plume très alerte et parfois très pittoresque, — mais parfois aussi un peu négligée — il dépeint le sol du pays, étudie le peuple musulman de l'Algérie, en montre la misère et les pressantes nécessités matérielles, puis expose à grands traits l'organisation française, et enfin l'action économique et sociale. Pour être moins doctrinal qu'un précis de colonisation destiné à des étudiants, le livre de M. Aynard n'en constitue pas moins, on le voit, un précieux tableau d'ensemble, que l'on consultera avec profit; d'autant plus que, tout en vantant à juste titre l'œuvre accomplie en Algérie par la France, particulièrement au début du xxe siècle, alors qu'il en fut lui-même un des bons ouvriers (cf. p. 310), l'auteur n'a pas la superstition de ce qui existe, et se garde bien de prétendre que tout est irréprochable. « Si, écrit-il quelque part (p. 351), notre armée et notre administration nous font respecter, notre législation, notre formalisme, notre procédure, nos hommes de lois surtout nous font trop souvent maudire, et si notre enseignement est à même d'ouvrir les intelligences, il n'atteint guère les cœurs et n'améliore

pas les conditions de la vie pratique ». Ainsi M. Aynard sait découvrir les points faibles et signaler les défectuosités; ainsi accroît-il encore l'intérêt d'un livre dont le sujet est déjà intéressant par lui-même et qui, par sa liberté d'allure, sa précision, son ferme jugement, plaira même aux lecteurs dont l'opinion différerait de celle de M. Aynard.

7. — Quittons maintenant l'Afrique mineure pour gagner, à travers le Sahara, en territoire soumis à notre influence, notre empire du Sénégal et du Soudan. Si, au moment de rendre compte, à cette place même, du livre de M. Jean Dybowsky sur *le Congo méconnu* (*Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 522-523), nous avons naguère éprouvé quelque hésitation à le classer parmi les ouvrages de géographie plutôt que parmi les ouvrages spécialement relatifs à la colonisation, nous n'avons pas le même scrupule à l'égard du volume de M. Louis Sonolet relatif à l'Afrique occidentale française. C'est exclusivement, en effet, une étude — appuyée d'ailleurs sur des observations personnelles recueillies au cours de voyages dans la contrée, — c'est exclusivement une étude sur l'action française dans cet immense empire de 4.500.000 kilomètres carrés, devenu nôtre à la fin du XIXe siècle. Étude systématique bien conduite, où l'auteur, en huit chapitres, traite de l'organisation administrative; des services civils d'État (si l'on peut ainsi parler), c'est-à-dire des postes et télégraphes, de l'instruction publique, de la justice et de l'organisation sanitaire; de l'organisation militaire et des troupes noires; des villes et de la vie coloniale; des chemins de fer et des travaux publics; du commerce et de l'industrie; des ressources économiques de la contrée et de leur exploitation par l'agriculture, l'élevage, la chasse et la pêche; enfin de la société indigène. Que de graves problèmes traités ou plutôt effleurés par M. Sonolet sous ces différentes rubriques, dont l'ensemble constitue vraiment l'action coloniale d'un peuple en pays neuf ! Très sagement traités d'ailleurs, avec beaucoup de prudence, de modération et de bon sens. C'est ainsi que M. Sonolet, pour qui « l'Islam en Afrique occidentale n'est pas le péril qu'on a signalé » (p. 230), préconise néanmoins une politique musulmane de méfiance et de circonspection, surtout en Mauritanie... Auparavant, il a dit très justement que la politique à suivre à l'égard des indigènes doit être une politique non d'assimilation ni d'association, mais d'apprivoisement, ce qui rendra possible, plus tard, l'adoption d'une politique de tutelle bienveillante (p. 29-30)... Pleine de faits, pleine d'idées aussi, voilà ce qu'est *l'Afrique occidentale française* de M. Sonolet; on la lira avec plaisir et avec fruit, comme un petit manuel des questions coloniales relatives au pays et l'on y remarquera particulièrement les pages relatives à ces troupes noires dont les actions d'éclat sont trop peu connues et dont, à l'aide du « Livre d'or des tirailleurs sénégalais », —

un manuscrit dont la publication s'impose, — M. Sonolet a exalté à très juste titre, comme naguère le lieutenant-colonel Baratier dans *A travers l'Afrique* (*Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 321-322), la bravoure, le dévouement et l'esprit militaire.

8. — Convient-il, à côté de l'ouvrage de M. Louis Sonolet, de faire une place aux *États d'âme d'un colonial* ? Oui, sans doute, puisque le colonial de M. Maurice Delafosse, c'est le « broussard africain », celui qui a contribué à faire de notre Afrique occidentale ce que l'a montré le livre de M. Sonolet. Quels sont, pendant le cours de sa carrière, les différents états d'âme de ce broussard, ou plutôt les étapes successives par lesquelles passe, en se transformant sans cesse, son être intellectuel et moral, voilà ce que M. Delafosse a entrepris d'analyser, et ce qu'il a effectivement déterminé avec beaucoup d'exactitude, de finesse et d'humour. Il faut lire les pages alertes et vives, spirituelles et parfois émouvantes dans lesquelles sont décrits les différents états d'âme du colonial, depuis son premier départ de France jusqu'à l'heure de la retraite; il faut les lire parce qu'elles montrent bien l'intérêt de la vie coloniale, l'existence que mènent ceux qui « font » l'histoire de notre action dans ces contrées, parce qu'elles permettent de comprendre l'existence du fonctionnaire envoyé au fond d'une possession nouvelle, qu'elles expliquent le mal que les articles des journalistes métropolitains font parfois à ceux qui, au loin, peinent pour le pays. Elles sont spirituelles, vraies, vécues, ces pages de M. Delafosse; elles méritent de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent au développement de notre empire africain, car elles leur donneront la clef de bien des événements ou, pour parler plus exactement, de bien des incidents de la vie coloniale.

9. — Si variée que puisse être la vie coloniale, son but est le même partout; partout il s'agit de mettre en valeur des pays encore imparfaitement exploités; les deux ouvrages, relatifs à l'Asie sud-orientale, dont il nous reste à parler, vont nous en fournir la preuve, même celui de M. Joseph Dautremer. *Même*, disons-nous; en effet il ne faut pas se laisser tromper par ce titre : *Une Colonie modèle sous le régime britannique, la Birmanie*, — comme nous l'avons été nous-même. Ce livre est bel et bien, comme les précédents volumes de l'auteur, un ouvrage de géographie économique, et non pas un exposé de l'œuvre coloniale accomplie par les Anglais dans les pays arrosés par l'Iraouaddy et le Salouen; ce que M. Dautremer fait connaître, ce sont simplement les résultats de la politique suivie en Birmanie par les dominateurs, c'est le développement de la contrée, ses progrès, — tant au point de vue commercial qu'au point de vue de l'exploitation des matières premières... Tout cela, dit très justement l'auteur, qui fut, durant quatre ans, de 1904 à 1908, consul de France à Ran-

goun, s'est fait grâce à l'activité, à l'énergie, à la méthode du peuple conquérant »; nous aurions souhaité que M. Dautremer fournît les preuves de cette assertion, les indiquât avec plus de précisions et de détails qu'il ne l'a fait dans les chapitres II, VI, et XIII de son ouvrage et, dans la conclusion, qu'il montrât avec quelque développement comment la Birmanie est devenue, selon sa très juste expression, « une colonie modèle, telle que doit être comprise de nos jours une colonie d'exploitation ». Le volume est un peu court, et aurait pu, sans inconvénient, s'accroître de 25 ou 30 pages consacrées à cet intéressant sujet, comme aussi, à la page 69, de quelques lignes sur les sources de l'Iraouaddy. M. Dautremer, qui donne en passant tant d'indications précieuses et fort justes sur la vie des Anglais en Birmanie et sur l'utilité qu'auraient nos colons de l'Indo-Chine orientale à s'inspirer de leur exemple et de leur expérience (p. 115, 150 et s., etc.), comme aussi à disputer aux Nippons, pour les soies manufacturées, le marché birman (p. 220), — M. Dautremer, qui consacre son chapitre XI à un très intéressant exposé de ce qu'est et de ce que pourrait être le commerce français en Birmanie, s'en tient trop aux résultats actuels, comme aussi, parfois, il néglige trop l'examen de la géographie physique du pays (voir, par exemple, l'imprécision des renseignements fournis à la p. 67 sur le Mon laï yit). Avec de plus rigoureuses indications géophysiques, avec une étude un peu précise de la politique britannique en Birmanie, M. Dautremer eût fait de son livre, déjà si intéressant et si utile, un ouvrage de tous points excellent. Ce sera, espérons-le, pour la seconde édition.

10. — Exclusivement colonial, et même exclusivement relatif à la mise en valeur du pays, est le travail que M. E. Chassigneux vient de publier sur une partie de notre empire d'Indo-Chine, sur le Tonkin. Ce jeune géographe, dont le Tonkin avait déjà sollicité l'attention au cours d'un voyage autour du monde, y est ensuite retourné comme pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, et a profité de son séjour à Hanoï pour étudier très soigneusement, avec sa culture générale et à son point de vue particulier, différentes questions que seuls jusqu'alors avaient traitées des spécialistes, des techniciens. La lecture de *l'Irrigation dans le delta du Tonkin* (tel est le titre du premier mémoire rédigé par M. E. Chassigneux depuis son retour) captivera tous ceux qui seront attirés par l'importance de la question; l'exposé géographique par lequel, après quelques pages sur la sécheresse au Tonkin et sur son importance économique et sociale, débute le travail, les frappera par sa clarté, par sa précision, par ses qualités d'ordre et d'ingénieuse déduction, par sa méthode et par sa rigueur scientifiques; et la partie historique, c'est-à-dire l'histoire des travaux d'irrigation exécutés dans le delta du Tonkin sous les

dynasties annamites et sous le protectorat français, ne les séduira pas moins par sa nouveauté et l'abondance de ses indications de toute nature. Dans sa conclusion, M. Chassigneux fait comprendre comment la lutte contre les forces naturelles, contre la sécheresse, contre l'inondation, ne peut réussir que par une subordination complète de l'individu à l'État; sous l'impulsion des Français, l'évolution commencée depuis des siècles par la constitution de la commune annamite est en voie d'accomplissement, mais l'aménagement hydraulique du Delta du Tonkin ne sera complet et ne fonctionnera rationnellement que le jour où la population dense et laborieuse de la contrée sera soumise à un régime d'organisation collective étatiste. C'est là, dans la circonstance, une opinion que fera sienne chaque lecteur du mémoire de M. Chassigneux, en rendant hommage à la valeur considérable de ce travail, comme à l'esprit d'observation et à la science de son auteur.

11. — Quelques mots, avant de terminer, sur une précieuse réimpression, qu'il importe de signaler ici. Il n'est pas d'historien de la colonisation française aux Antilles qui n'ait eu recours au *Gouvernement des colonies françaises* d'Émilien Petit, à cet ouvrage fondamental publié en 1771 par un homme compétent entre tous, par celui que Choiseul avait désigné comme devant être la cheville ouvrière de la commission constituée en 1761 pour préparer une réforme législative et judiciaire de nos possessions d'outre-mer. Exposé très documenté du droit administratif en vigueur aux Antilles à la fin de la guerre de Sept-Ans, étude critique des principes directeurs qui ont inspiré ce droit comme aussi de la politique suivie à l'égard de ces mêmes colonies par le gouvernement métropolitain, voilà ce qu'est le livre de Petit, actuellement devenu assez rare. En le réimprimant, dans la « Collection des économistes et des réformateurs sociaux de la France, » en y ajoutant une brève notice biographique sur Émilien Petit, M. Arthur Girault a rendu aux études d'histoire coloniale un service dont on ne peut que lui être reconnaissant, et qu'il importe de faire connaître.

HENRI FROIDEVAUX

THÉOLOGIE

Christus. *Manuel d'histoire des religions*, par JOSEPH HUBY, avec la collaboration de Mgr A. LE ROY et de L. DE GRANDMAISON, L. WIEGER, J. DAHLMANN, A. CARNOY, L. DE LA VALLÉE POUSSIN, C. MARTINDALE, J. MAC NELL, E. BOMINGHAUS, A. MALLON, A. CONDAMIN, E. POWER, J. NIKEL, A. BROU et P. ROUSSELOT. 5e édition. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 de XX-1036 p., relié, coins arrondis, tr. rouges, 7 fr.

Rarement livre a répondu autant que celui-ci aux préoccupations des milieux intellectuels. Le problème des religions n'est pas nouveau,

mais c'est surtout depuis un tiers de siècle qu'il provoque une attention croissante. Aussi peut-on dire que, de toutes parts, on sentait le besoin d'un exposé précis et loyal des différents cultes qui se sont succédé ou qui subsistent encore dans le monde. C'est cette attente que ce manuel semble avoir voulu satisfaire. Et vraiment on peut affirmer qu'il y a réussi, si l'on en juge par les éloges qui lui ont été prodigués, depuis son apparition, dans toute la presse.

De fait, l'ouvrage réalise un plan que tous avaient en vue, mais qui paraissait d'une exécution plutôt difficile.

Pour rassembler tous les éléments du problème à résoudre, il fallait en effet mettre sous les yeux du lecteur une monographie de chacune des religions qui s'imposent à l'examen. Mais où trouver l'homme capable d'écrire avec une égale compétence sur toutes les religions, alors qu'un certain nombre d'entre elles, pour se laisser pénétrer, n'exigent rien moins que le travail d'une vie entière? Il y avait bien la ressource d'utiliser les études déjà parues et de juxtaposer des analyses plus ou moins fidèles qui, pour être de seconde main, n'en auraient pas moins suffi à plusieurs. Ce plan de vulgarisation a heureusement été écarté. Dans l'état actuel de la science, il a paru qu'un effort plus sérieux pouvait être tenté.

On a donc fait résolument appel au concours des spécialistes les plus autorisés, en les invitant à décrire celle des religions qui fait l'objet particulier de leurs études.

Ce sont les travaux nés de cette pensée qui composent le manuel, travaux, on le voit, de toute première main. Une pareille collaboration peut ne pas favoriser l'unité du livre, mais cet inconvénient, si inconvénient il y a, est amplement compensé non seulement par la variété qui est aussi un élément d'intérêt, mais encore par cet immense avantage de n'offrir que des monographies d'une valeur indiscutable.

Tous les auteurs ont un nom qui suffit à les recommander, mais plusieurs appartiennent à des nationalités étrangères et la plupart ne sont connus que par des travaux absolument techniques. Peut-être eût-il été bon de les présenter aux lecteurs, parfois peu au courant des spécialités où se confinent les vrais savants.

Je ne sais si on a songé à une discussion sur la valeur relative des différentes religions dont on devait faire l'exposé; mais, si cette pensée s'est présentée, elle a été nettement rejetée. Les auteurs ont eu la délicatesse de ne point tirer eux-mêmes la conclusion de leurs études. Strictement renfermés dans leur rôle d'historiens, ils se sont contentés d'exposer loyalement tous les éléments du problème, laissant à la clairvoyance et à la bonne foi du lecteur le soin de le résoudre.

Pour faciliter cette solution on aurait pu composer toutes ces mono-

graphies d'après un plan uniforme, où l'on eût indiqué, à la suite d'un aperçu historique, ce que chaque religion enseigne sur les graves problèmes qui ont toujours préoccupé l'humanité : notre origine et notre destinée, notre dépendance et nos devoirs envers l'Être qui nous domine. Si cette uniformité n'existe pas, si chaque auteur a été abandonné pour sa rédaction à sa propre initiative, il faut reconnaître qu'il n'est pas malaisé, en parcourant ces pages, d'en dégager ce qui se rapporte à ces points capitaux.

A la fin de chaque étude, on trouve une bibliographie qui permet de recourir aux différents travaux qui ont été faits jusqu'ici sur la question. Dressée par des hommes compétents, cette bibliographie est précieuse par sa sûreté et par son abondance.

CHRISTOPHE SIMON.

SCIENCES ET ARTS

La Médecine vraie, la religion vraie, la politique vraie et leurs rapports. *Nouvelles Études d'ophtalmologie sociale*, par le docteur F. BOÉ. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1912, in-12 de 135 p. — Prix : 1 fr. 50.

Écrit original, plein de verve, débordant d'idées, œuvre d'un médecin distingué, qui n'a rien d'un esprit louvoyant et neutre, cet opuscule se lit jusqu'au bout. Le docteur F. Boé ne cache pas la profonde antipathie que lui inspire l'enseignement d'État, mais cette animosité n'est pas une animosité aveugle. M. F. Boé nous en expose les raisons. Voici, par exemple, le jugement qu'il porte sur les professeurs des Facultés : « Il ne faut pas seulement incriminer l'outillage, il faut incriminer aussi la mentalité de ceux qui devraient s'en servir. Ils n'ont ni le cerveau, ni la conscience préparés pour cela. Il faut remonter à la source d'où vient tout le mal. C'est une loi naturelle, d'ailleurs, que les hommes ne peuvent se développer intellectuellement que par la découverte des causes. »

Le docteur F. Boé appelle de tous ses vœux « l'établissement d'une corporation de médecins praticiens s'instruisant mutuellement ». Cette corporation remplacerait les Facultés et l'enseignement d'État. Mais il ne faut pas compter sur le régime actuel pour la réalisation de cette réforme. « La médecine restera dans l'empirisme, dit le docteur Boé, tant que la Monarchie traditionnelle et héréditaire ne sera pas rétablie en France. A un régime républicain ou césarien, il ne faut pas de médecins qui réfléchissent, il faut une médecine officielle ayant le monopole de l'enseignement et ne pouvant donner que du « déjà vu », les « Manuels ».

Quelques lecteurs jugeront peut-être que le docteur Boé donne une forme un peu vive à ses revendications; mais il est impos-

sible de méconnaître la justesse des critiques dirigées contre un enseignement officiel qui, de l'avis de tous, périclite. O. H.

Annuaire pour l'an 1913, publié par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de VI-707 + A 28 + B 52 + C 16 + D 25 + E 55 = 889 p. — Prix : 1 fr. 50.

Conformément à l'usage adopté depuis 1904, le présent annuaire, correspondant à un millésime impair, ne contient pas les données physiques et chimiques qui n'occupaient pas moins de 325 pages dans l'Annuaire de 1912. D'autre part, il affecte un nombre de pages au moins égal, à la Géographie, Statistique, Heure légale, Mortalité et Amortissement, Métrologie, Monnaies et Météorologie.

A signaler, dans la partie astronomique, les tables des parallaxes stellaires, des étoiles doubles et des spectroscopiques; les mouvements propres des étoiles (positions moyennes, grandeur et direction). — Rien d'autre part de bien saillant dans les matières renouvelées des années précédentes.

Les *Notices*, d'après les indications A, B, C et D seraient au nombre de quatre; mais dans chacune des lettres C et D on a réuni les discours prononcés aux obsèques, le 21 novembre 1911, de M. Radau; le 19 juillet 1912, de M. Henri Poincaré. Les notices proprement dites, au nombre de deux, sont A : sur l'*Éclipse du soleil du 17 avril* 1912, par M. Bigourdan; B, sur l'*Application de la télégraphie sans fil à l'envoi de l'heure*, par le commandant Terrié.—Dans la première, M. Bigourdan qui, en 1911 (*Annuaire*, notice B), avait déjà établi les prévisions des travaux que cette éclipse susciterait, rend compte des constatations faites dans chacune des localités, chacun des établissements où elle a été observée : en Portugal, en Espagne, en France, en Belgique, en Allemagne, en Russie. Ces constatations acquièrent une importance spéciale par ces deux faits : 1° pareil phénomène ne s'était pas produit dans des conditions aussi favorables pour nos régions, depuis 1724, et ne se reproduisant pas avant 1999; 2° deux moyens d'observation nouveaux et non sans importance ont été employés, savoir : l'observation en ballon et l'envoi de l'heure à plusieurs observatoires par la télégraphie sans fil.

L'application technique de ce nouveau mode télégraphique à la distribution de l'heure fait l'objet de la notice B.

En C, discours aux funérailles de M. Radau, par M. Deslandres, au nom de l'Académie des sciences, par M. Bigourdan au nom du Bureau des longitudes et par M. H. Poincaré au nom du Conseil de l'Observatoire.

En D, aux funérailles de M. H. Poincaré, discours : 1° de M. Guisthau, ministre de l'instruction publique; 2° de M Claretie pour

l'Académie française; 3° de M. Lippmann pour l'Académie des sciences; 4° de M. Paul Painlevé, de l'Institut; 5° de M. Paul Appel, pour la Faculté des sciences; 6° de M. Bigourdan, pour le Bureau des longitudes; 7° du général Cornille, au nom de l'École polytechnique.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Les Soirs du Doyen, par F. FERTIAULT. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre ne se présente pas dans des conditions ordinaires : c'est l'œuvre d'un quasi-centenaire bien connu, M. F. Fertiault, lequel est entré dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

Le vénérable écrivain, doyen d'âge de la Société des gens de lettres, porte allègrement ses nombreux printemps : je dis printemps à dessein, car il est resté alerte, très gai, ayant bon pied, bon œil, oreille très satisfaisante et excellente mémoire. Je souhaite à tous les lecteurs du *Polybiblion* et spécialement à tous ses rédacteurs, moi y compris bien entendu, de défier le temps d'aussi victorieuse façon. Et espérons que les pages de ces *Soirs* sont loin encore d'être le chant du cygne.

Car, en vérité, les poésies de M. Fertiault, impeccables comme forme, nous apparaissent remplies de choses douces, aimables, pittoresques, parlant tour à tour à l'esprit, à la raison et au cœur. Ses « Quelques Proses » sont à l'avenant.

Il me faudrait une place dont je ne dispose pas pour citer non point tout, mais une partie convenable de ce qui le mérite plus particulièrement; je vais donc me borner, à regret.

De la pièce intitulée : *Centenaire* ! je détache les vers suivants :

Or, voilà, j'ai cent ans; oui, je suis « centenaire ».
Eh bien ! qu'ai-je de plus que d'être un peu plus vieux ?
On me flatte, on me fête. Est-ce donc ordinaire ?
Est-ce que ces cent ans me feraient valoir mieux ?

. . . . . .

Que de noms disparus ! que d'amitiés éteintes !
D'affables entretiens que je n'entendrai plus !
Que d'horizons troublés de douloureuses teintes
Quand c'est resplendissant qu'on les aurait voulus !

Puis, lorsque autour de soi, contristé, l'on regarde
Et qu'on dresse un bilan de ceux qui sont partis,
Pleins de mélancolie, oh ! la peine qu'on garde !
Que d'absents, et quel vide !... oh ! chers grands ! chers petits !...

Ai-je fait le meilleur choix dans ce délicieux morceau? Je n'en sais rien, car, au fond, le choix est impossible : tout est d'égale valeur.

Je tiens encore à reproduire ici quatre des vingt et une strophes que M. Fertiault a écrites sous ce titre bref : *Une Colère* :

Je te vois dédaigneux, gonflé de ta science,
Front altier. Tu te crois le puissant d'aujourd'hui ;
En nul autre que toi, n'ayant de confiance,
Ton orgueil a voulu te hausser jusqu'à Lui,

Jusqu'à Lui, qui te gêne et que, fiévreux, tu nies.
Tu le sens bien pourtant, mais ne veux plus le voir.
Va, reste confiné sous tes lueurs ternies,
T'imaginant remplir un lumineux devoir.

. . . . . .

De là tes lourds mépris et tes froids anathèmes.
De lutter contre lui tu n'es jamais lassé ;
Tu veux le détrôner, fort de tes coups extrêmes...
Mais malgré tes assauts Dieu n'est pas remplacé.

Ah ! c'est que ton savoir égare ton génie ;
Tu ne tiens pas en main l'ordre de ce bas lieu.
Quoique intense, ta vue est loin d'être infinie...
Science vient de Dieu, Science n'est point Dieu.

Cette fois, je suis obligé de couper court ; mais je ne puis m'empêcher, après avoir lu ce beau recueil, d'en conseiller la méditation à tous les petits fabricants de vers qui, de bonne foi, s'imaginant être des poètes, nous inondent de productions banales que les critiques seuls se résignent à lire et qui croient être originaux en décorant leurs volumes de titres d'une pitoyable extravagance. Je ne doute pas que cet exercice soit profitable à ceux d'entre eux qui, comme Chénier, se sentent « quelque chose là... » E.-A. Chapuis.

Les Grands Écrivains français. Lamartine, par René Doumic. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 207 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

On a souvent reproché à l'esprit de M. Doumic d'être sec et froid, à sa critique d'avoir quelque chose d'acide et de pinçant. On le goûte plus qu'on ne l'aime, disaient beaucoup, parce que lui-même semble, en faisant son métier de juge, s'être fermé à la sympathie et n'aimer pas d'amour les lettres auxquelles sa vie est vouée. Aussi pourrait-on croire qu'à un moment où le romantisme est en si grande défaveur, ayant à pourtraire ce grand élégiaque de Lamartine, dont les bêlements humanitaires et les *Marseillaises de la paix* apparaissent aussi démodés que les pleurnicheries de l'*Automne* et du *Lac* et souvent aussi faux que le lyrisme de l'*Histoire des Girondins*, il allait s'en donner, de son ironie, pour mettre à nu le pauvre grand homme dans la réalité de sa vie — qui ne fut pas sans grandes misères — et pour dégonfler tant de sonores billevesées... Eh bien ! non. Est-ce que la grâce du poète, cette fois, fut la plus forte ? Ou faut-il penser qu'ayant

maintenant atteint la cime, la cime de la vie et celle du succès tout ensemble, n'ayant plus qu'à descendre l'autre versant des jours sans effort sur soi-même, il va désormais laisser librement circuler de son cœur d'homme à son cerveau de liseur et de critique l'enthousiasme, la tendresse, l'indulgence et la pitié? Toujours est-il que, sans se désarmer de son précieux bon sens, et sans manquer de souligner au passage ce qu'il y eut de roman dans les confidences de Lamartine, d'idéalisme vague dans sa poésie, d'utopie dans sa politique, il a écrit sur le poète des *Méditations* et des *Harmonies* — il faut ajouter sur le poète de *Jocelyn* et des *Recueillements* — un livre de sympathie et d'admiration qui remet l'homme et l'écrivain dans le rayonnement d'une gloire incomparablement pure. Il a tout connu pourtant de sa vie et de ses œuvres, et sur tout dit l'essentiel en sobres chapitres très pénétrants et très pleins. Mais soit qu'il fasse valoir avec son expérience de professeur et son accent personnel l'éternelle beauté des choses les plus connues, soit qu'il éclaire les parties aujourd'hui moins visitées de cette œuvre immense, haute et luxuriante comme une forêt de grande futaie et qu'après le rêveur il étudie l'homme d'action, et après le politique, l'historien, l'écrivain de souvenirs personnels, le romancier, le critique et le journaliste, négligeant, ainsi qu'il le devait faire en un livre de cette collection, les vétilles, mais cherchant le secret ou, pour mieux dire, la faculté maîtresse de ce puissant génie, la ligne de cette longue vie si agitée et si féconde, il n'a rien trouvé que de généreux et de limpide : une belle âme sincère et, malgré les erreurs dont l'a imprégné le siècle, le poète de toute notre littérature le plus grand et à la fois le plus chrétien, « un des exemplaires qui font le plus d'honneur à notre race et à l'humanité ». Étant donnée la mesure du livre, je ne pense pas qu'on pouvait l'écrire d'une manière plus digne de l'admirable écrivain dont, en plein naufrage du romantisme, il sauve la gloire et l'élève, d'un geste de maître au dessus de toute éclaboussure, de toute discussion.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Les Origines du servage en France, par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1913, in-12 de 332 p. — Prix : 3 fr.

Quand on lit le nom de M. Paul Allard sur le titre d'un ouvrage, on s'attend toujours à un excellent livre. Notre attente a été, cette fois, non seulement remplie, mais dépassée. C'est une de ces lectures qui, par l'agrément qu'on y trouve comme par l'instruction qui vous en reste, dédommagent de beaucoup d'autres. Cette étude sur *les Origines du servage en France*, outre la lumière qu'elle jette sur son sujet propre,

éclaire d'un jour, pour ainsi dire, réfléchi et prolongé l'histoire de la civilisation, des institutions et des mœurs en France dans la période qu'elle embrasse et qui s'étend du IVe au IXe siècle. Elle est divisée en deux livres : I. Époque des invasions; II. Époque carolingienne. Nous y avons particulièrement remarqué et goûté la peinture de la société romaine du IVe siècle (p. 5 et s.), le tableau de la société barbare après les invasions (p. 34 et s.), la représentation de ce qu'était une *villa* royale mérovingienne (p. 79 et s.), les pages relatives à l'affranchissement des serfs d'Église (p. 109 et s.) et celles qui concernent l'administration temporelle de saint Grégoire le Grand (p. 119 et s.), les très curieux et très notables détails sur les églises rurales (p. 184-186) et les ouvriers des *villas* (p. 187, 236 et s.). Une étude soigneuse et pénétrante du célèbre *polyptique d'Irminon* et d'autres documents analogues a permis à M. Paul Allard de nous tracer un solide et vivant tableau de l'état social du IXe siècle et en particulier de la civilisation monastique (p. 197 et s., 246 et s., 255 et s.). Nous relèverons encore l'intéressante et utile digression sur les écoles carolingiennes (p. 279, 283 et s.), et le piquant aperçu sur la « question juive » au temps de Louis le Débonnaire (p. 317 et s.). L'érudition exacte de M. Paul Allard et son excellente méthode, qui ressortent du texte et des notes, sobres, mais nourries, qui l'accompagnent, forment le solide appui d'une exposition clairement élégante, en un style de bon goût et de bon aloi. L'apologétique chrétienne et sociale a grand besoin aujourd'hui d'être fournie de bonnes armes, c'est-à-dire de faits bien constatés et d'arguments vrais, pour mener à bien la lutte nécessaire contre les ignorances présomptueuses et les extravagantes assertions dont la France est inondée par les *primaires* de toute classe, de tout rang, de toute origine. Ces armes, ces arguments de forte trempe, elle les trouvera dans des livres tels que celui de M. Paul Allard. Mais il faut qu'elle prenne la peine de les y chercher.

MARIUS SEPET.

Histoire des conciles d'après les documents originaux, par CHARLES-JOSEPH HEFELE ; trad. française par Dom H. LECLERCQ. Paris, Letouzey et Ané. T. IV, 2e partie, 1911, p. 613-1458 ; t. V, 1re partie, 1912, p. 1-847.— Prix : 15 fr.

Ces deux volumes vont de la fin du IXe au milieu du XIIe siècle. Ils portent sur deux périodes tout à fait différentes de l'histoire de l'Église; l'activité conciliaire se ressent de ces contrastes. Au Xe siècle, elle se ralentit au point de s'arrêter presque. Dans le découragement universel du siècle de fer, on n'a plus l'initiative, la sécurité, la volonté de réforme que supposent les réunions conciliaires. Dans le seul pays qui offre un spectacle un peu plus consolant, en

Allemagne, l'autorité impériale se charge de gouverner l'Église pour se servir d'elle. La Papauté, tombée très bas, est incapable de donner une direction. Un seul concile a quelque importance et quelque célébrité, et précisément par une manifestation violente de gallicanisme; c'est celui de Reims, en 991. Ce spectacle change soudain au XIe siècle, avec le vent de rajeunissement et de réforme qui souffle alors. Quelques grandes questions surgissent, qui réclament des solutions communes et solennelles : la paix et la trêve de Dieu, l'hérésie de Bérenger, celle d'Abélard; la croisade; surtout les conciles sont l'arme par excellence des papes et des légats du parti grégorien, le moyen dont ils se servent pour faire la revue de leurs forces, distinguer l'ivraie du bon grain, éliminer de l'épiscopat les éléments tarés ou douteux, propager leurs idées et leur législation. A la fin de la période grégorienne, on reverra une apparition oubliée depuis des siècles, les conciles œcuméniques; mais sous une forme très différente des anciens : convoqués, présidés par le Saint-Siège, ils ne font guère qu'en acclamer les décisions; ils ne comprennent d'autre part que l'épiscopat occidental; ils témoignent, et du rôle très agrandi de la Papauté, et de la séparation définitive des deux Églises. On chercherait en vain dans Hefele le développement de ces idées générales ou d'aucune autre. Son livre continue à présenter le même grave défaut : l'intelligence n'y est point à la hauteur de l'érudition; c'est un recueil de fiches plutôt qu'une histoire, et la lecture suivie en est à peu près impossible. Ceci n'en diminue pas la très grande utilité comme ouvrage de consultation; et surtout n'atteint en rien le mérite du traducteur, qui continue à s'acquitter admirablement et rapidement de sa tâche. L'annotation ajoutée par lui au texte est très précieuse, très abondante, parfois trop; la bibliographie gagnerait à être plus critique et à ne donner que l'essentiel; il semble aussi que Dom Leclercq pourrait se dispenser de transcrire des pages entières des livres qu'il cite, et de déverser dans son commentaire les fruits de toutes ses lectures; certaines parties de l'ouvrage finissent par prendre l'aspect de deux textes continus qui courent l'un au-dessus de l'autre. Il est vrai que c'est par ce procédé que Dom Leclercq fait pénétrer dans Hefele les vues qui y manquent. Ses couleurs sont parfois un peu crues et tranchées; je ne suis pas convaincu qu'il ait parfaitement compris Grégoire VII et surtout saint Pierre Damien. En voulant relever le chauvinisme allemand d'Hefele, n'est-il pas un peu tombé dans le défaut opposé ? N'a-t-il pas été trop sévère, et non exempt de contradictions, en appréciant la politique religieuse de Henri III, vraiment excusée par les circonstances (cf. p. 998, n. 2, et 1005, n. 1) ? Mais ce sont des détails. E. Jordan.

Regeste dauphinois, ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1349, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. T. I., 1er fascicule. Valence, imp. valentinoise, juillet 1912, in-4 de 320 col.

Par la publication de ce premier fascicule, M. le chanoine U. Chevalier donne un commencement d'exécution à un projet caressé par lui depuis bien longtemps, puisque c'est au début même de sa carrière scientifique qu'il en a conçu l'idée, et les nombreux travaux qu'il a depuis lors accomplis, les multiples recueils documentaires qu'il a publiés, les grands répertoires bibliographiques dont il a doté ses confrères en érudition, avec une abnégation qui n'a d'égale que sa science, ne l'ont pas empêché d'assembler silencieusement et avec une inlassable patience les matériaux de cette œuvre considérable.

Le sous-titre transcrit ci-dessus indique d'une manière suffisamment précise l'objet du *Regeste dauphinois* : M. le chanoine Chevalier y donne, suivant l'ordre chronologique ,la mention de tous les documents relatifs à l'histoire du Dauphiné; à côté des chartes et diplômes, on trouvera ici l'analyse des inscriptions, des obituaires, des passages des historiens qui nous révèlent les faits grands ou petits dont le Dauphiné a été le théâtre. Le désir légitime d'être complet autant que possible a conduit l'auteur à ne rien négliger; il observe, en effet, qu'il est bien difficile, sinon impossible, de dire quel acte est insignifiant; ce qui le pourra sembler au géographe ne le sera pas pour le juriste ni pour l'historien, etc. Les actes faux même n'ont pas é é éliminés et il était en effet nécessaire de les signaler en prévenant le lecteur de leur inauthenticité. Pour chaque mention d'ailleurs, l'auteur nous donne une bibliographie aussi complète qu'on pouvait l'espérer de sa science; on y trouvera l'indication des manuscrits et des imprimés où est donné le texte de l'acte et celui des travaux qui lui ont été consacrés. On imagine aisément les services que rendra à l'érudition, et non pas seulement à l'érudition locale, un répertoire de ce genre. Et l'on aura une idée de l'étendue des recherches qui ont été faites quand nous aurons dit que ce premier fascicule ne nous apporte pas moins de 1894 articles pour les années 140 à 1051; naturellement le nombre des mentions va croissant à mesure qu'on avance à travers les siècles; la première moitié du XIe siècle à elle seule en comporte près de 350.

M. le chanoine U. Chevalier termine l'avertissement joint à ce fascicule en réclamant l'indulgence pour les fautes qui auraient pu lui échapper. « A l'heure qu'il est, dit-il, pour moi, les facultés de l'esprit n'ont plus la même souplesse, la mémoire autant de ressources. » Hélas ! en dépit de ces paroles modestes, que d'érudits plus jeunes

peuvent envier la science solide et sûre, les vastes connaissances et la merveilleuse activité du savant auteur ! Souhaitons que Dieu lui donne la force de poursuivre et d'achever rapidement cette grande et utile entreprise ! E. G. Ledos.

Clément IV dans le monde et dans l'Église (1195-1268), par le chanoine Nicolas. Nîmes, Gellion et Bandini, 1912, gr. in-8 de xxi-651 p., illustré. — Prix : 6 fr.

A côté des grandes figures dont le xiiie siècle est justement fier, le pape Clément IV occupe une bonne place; il est digne de compter dans cette magnifique pléïade formée par saint Louis, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, sainte Élisabeth de Hongrie. Mais je ne sais pourquoi ce pape avait été laissé dans l'ombre, à peine connu de quelques érudits. Sachons gré à M. le chanoine Nicolas de l'avoir mis en pleine lumière, de nous avoir révélé le juriste, l'orateur, le savant, le saint que fut Gui Fulcodi qui, en montant sur le trône pontifical, avait pris le nom de Clément IV. Il a fallu à l'auteur, sans découragement, affronter un pénible et long labeur, fouiller tout un passé de sept siècles, authentiquer tous les documents, suivre les diverses phases d'une vie si mouvementée. Le succès a couronné ses efforts et il nous a donné un Clément IV aussi complet que réussi.

Jurisconsulte d'une remarquable science, avocat d'une éloquence incontestée et d'une droiture d'esprit à toute épreuve, Clément IV préféra toujours l'accomplissement d'un devoir de conscience à la recherche de la fortune et des honneurs. Devenu veuf, il eut un instant la pensée de fuir le monde et d'aller s'ensevelir dans la solitude d'une chartreuse, mais, sur les instances de saint Louis, il y renonça et fut admis dans le clergé séculier. Archidiacre de Notre-Dame du Puy, il succéda bientôt à l'évêque de ce diocèse qu'il dirigea pendant trois ans avec la même piété, la même droiture et le même esprit de justice.

Il ne fit que passer ensuite sur le siège archiépiscopal de Narbonne, d'où il fut appelé par Urbain IV à entrer dans le Sacré Collège des cardinaux, avec le titre d'évêque de Sabine. Il avait à peine accompli la légation dont l'avait chargé le pape auprès de Henri III, roi d'Angleterre, que la mort d'Urbain IV survenant il fut appelé au conclave : son élection allait le faire monter — à la grande surprise de sa modestie — sur le siège pontifical; il était dans la 70e année de son âge.

L'auteur nous montre son héros dans toutes ses situations, si diverses et si rapides, toujours égal à lui-même, à la hauteur de sa difficile tâche, honoré de la confiance des grands et des rois; puis, comme Souverain-Pontife, relevant encore sa suprême dignité par son désintéressement, par sa fermeté pour la discipline, par son

zèle à favoriser la science et à protéger les écoles, par sa sollicitude à l'égard des ordres religieux. Il frappe le roi d'Aragon, règle les affaires de Danemark, négocie l'union de l'Église grecque. En trois ans de règne, il eut le privilège de fournir un pontificat fécond dont les actes devaient assurer la paix et accroître le prestige de la Papauté. Clément IV mourut le 29 novembre 1268, à Viterbe, où se trouve son tombeau. Dieu se plut aussitôt à manifester sa sainteté par des faveurs accordées à son intercession et le culte populaire dont il a été honoré fait espérer que l'Église un jour ratifiera ce verdict instinctif de la piété des fidèles.

Mgr l'évêque de Nîmes a félicité l'érudit chanoine de sa cathédrale d'une œuvre si courageusement entreprise et si heureusement menée à bonne fin. Clément IV, originaire de Saint-Gilles-du-Gard, est une des plus pures figures de son diocèse et il se réjouit de le voir enfin prendre dans les annales catholiques la place qui lui était due, objet d'admiration et d'édification pour tous. F. Chapot.

Les Sources de l'histoire de France. XVIe siècle (1494-1610), par Henri Hauser. III. **Les Guerres de religion, (1559-1589)**. (*Manuels de bibliographie historique*. III.). Paris, Auguste Picard, 1912, in-8 de xv-327 p. — Prix : 5 fr.

Dans son *Avant-Propos*, M. H. Hauser s'excuse presque d'avoir mis un intervalle de trois ans entre la publication de son second volume et celle du troisième. Tous ceux qui parcourront ce dernier, à plus forte raison ceux qui le manieront et l'étudieront, ne trouveront pas l'intervalle trop long et remercieront l'auteur du temps qu'il a passé et de la peine qu'il a prise pour leur mettre entre les mains un manuel aussi considérable, une mine aussi riche de renseignements critiques et bibliographiques. On peut différer d'opinion avec l'auteur sur l'appréciation de telle ou telle source, sur les questions parfois délicates de paternité ou d'autorité, l'on ne peut que rendre hommage à sa richesse d'information et à l'énorme labeur que représente l'examen, le classement, l'énumération de tant de publications. Pour les trente années qui s'étendent de la mort d'Henri II au meurtre des Guise, plus de onze cents ouvrages, mémoires, histoires, pamphlets, publications documentaires nous sont signalés; et ce n'est qu'exceptionnellement pour des pièces d'une importance particulière, pour Brantôme ou pour Monluc, par exemple, que M. Hauser revient sur des sources dont il a parlé antérieurement.

Un premier chapitre nous donne une esquisse d'ensemble, fort intéressante, de l'historiographie de cette période· puis il passe tour à tour en revue les sources générales soit françaises, soit étrangères, puis les

sources relatives aux détails des règnes de François II, de Charles IX et de Henri III.

Ce ne sont plus seulement les sources narratives qui font l'objet du manuel; une part de plus en plus large est faite aux recueils documentaires; part que justifie d'ailleurs, dans une certaine mesure, l'importance de plus en plus considérable qu'elles prennent.

En attendant les tables générales que M. Hauser nous promet avec le quatrième et dernier volume de cette partie du *Manuel*, on lui saura gré d'avoir joint à celui-ci une table provisoire des noms d'auteurs, qui facilitera les recherches. E.-G. L.

Récits du temps des troubles (XVIe siècle). De quelques assassins, par Pierre de Vaissière. Paris, Émile-Paul, 1912, in-8 de x-409 p., avec 22 grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Vaissière, archiviste aux Archives nationales, qui a déjà donné tant de travaux sur le « temps des troubles » du XVIe siècle, vient de réunir en un volume d'attachantes études sur les grands attentats politiques qui sont : l'assassinat du duc François de Guise, devant Orléans; le meurtre de Coligny, à Paris, la veille de la Saint-Barthélemy; l'assassinat de Henri de Guise, à Blois; la mort de Henri III à Saint-Cloud. Ce sont assurément de beaux crimes ! Ils sont curieux à étudier surtout pour les circonstances qui les ont préparés, la manière dont ils ont été exécutés, la psychologie de leurs auteurs. M. de Vaissière rétablit l'histoire minutieuse des « assassins », leurs origines, leurs mobiles, leurs complices, et, en ajoutant à cela la description des lieux, des plans, et des portraits, il satisfait la curiosité des plus difficiles. Toutes ses conjectures sont-elles justes et a-t-il prouvé, par exemple, que Catherine de Médicis, responsable pour sa part du 24 août 1572, l'est aussi du meurtre de Guise par Poltrot ? C'est un problème difficile à résoudre. Il y en avait un autre peu aisé : c'était de retrouver les noms des fameux « Quarante-Cinq » de Henri III. Du moins une partie de la tâche est remplie.

L'histoire ainsi traitée peut piquer la curiosité : elle apprend aux plus avisés chercheurs beaucoup de choses qu'ils ne savaient point, et elle peut même charmer les ignorants par l'habileté de la mise en œuvre. M. de Vaissière a toutes les qualités qu'il faut pour y réussir. G. Baguenault de Puchesse.

Une Grande Dame de la Cour de Louis XV. La Duchesse d'Aiguillon (1726-1796), d'après des documents inédits, par Paul d'Estrées et Albert Callet. Paris, Émile-Paul, 1912, in-8 de VI-432 p., avec 6 planches. — Prix : 5 fr.

Louise-Félicité de Bréhan Plélo était la fille de ce vaillant et dévoué

comte de Plélo qui mourut si héroïquement à Dantzig. Restée orpheline à onze ans, assez négligée par ceux qui auraient dû s'occuper d'elle, sa grand'mère la marquise de la Vallière, devenue duchesse de Mazarin, et son tuteur, le frivole comte de Maurepas, elle fut heureuse d'épouser, le 4 février 1740, le duc d'Agenois qui devait devenir duc d'Aiguillon. Ce fut une triste union, comme on en voit trop à cette époque : avant même la fin de l'année, d'Agenois trompait sa femme avec la marquise de la Tournelle, la future duchesse de Châteauroux. A celle-là en succédèrent bien d'autres jusqu'à la trop fameuse comtesse du Barry. Quant à Louise de Plélo, elle resta toujours irréprochable et mérite bien une place d'honneur dans le catalogue trop court des femmes honnêtes du règne de Louis XV. Absolument dévouée à son mari, elle s'associa pleinement, de cœur comme de fait, à ses fortunes diverses, aux mauvaises comme aux bonnes, peut-être même davantage aux mauvaises. Et, en somme, ce volume est plus encore l'histoire du duc d'Aiguillon, de son gouvernement de Bretagne, de son ministère, de son exil, de ses ambitions et de ses rancunes, que celle de la duchesse, qui est un peu effacée au milieu de ces splendeurs, malgré sa noble attitude et le charme très réel de ses lettres, dont M. le marquis de Chabrillan, dernier héritier des d'Aiguillon, a gracieusement donné communication aux deux très distingués auteurs. Et c'est aussi une tentative de réhabilitation de l'homme d'État. Quelle était la valeur politique du duc d'Aiguillon? Qui avait raison de lui ou de la Chalotais, du Parlement de Paris ou du gouverneur de Bretagne? Le procès est pendant encore; *adhuc sub judice lis est*, et beaucoup de bons esprits sont divisés. Mais sa politique comme ministre des affaires étrangères, son aversion pour l'alliance autrichienne, rendue nécessaire par l'ambition de la Prusse, son abstention lors du partage de la Pologne ne sont guère soutenables. MM. d'Estrées et Callet sont sévères pour Marie-Antoinette, qui fut en effet l'ennemie acharnée de d'Aiguillon. Mais cette antipathie de la Reine n'est-elle pas excusable vis-à-vis de l'homme qu'elle accusait d'encourager les odieux pamphlets vomis contre elle, et une note de l'appendice semble bien prouver qu'elle n'avait pas tort de l'en soupçonner, puisqu'on y trouve le secrétaire du duc parmi les associés de ces pamphlétaires infâmes. Nous regrettons aussi que MM. Paul d'Estrées et Albert Callet citent trop souvent comme sources les ouvrages apocryphes de Soulavie sur le règne de Louis XV. Soulavie ne peut guère être invoqué comme une autorité; eux-mêmes reconnaissent que « cet homme avait le génie de l'inexactitude voulue ». En revanche, ils citent une bien curieuse brochure de M. Tholin sur le mobilier du château d'Aiguillon, confisqué en 1792.

La duchesse d'Aiguillon avait en effet émigré; elle rentra en France,

fut incarcérée aux Filles anglaises et sauvée seulement par le 9 thermidor. Elle se retira alors à Rueil, l'ancien château du cardinal de Richelieu, où elle vécut en fermière, exploitant une laiterie et cultivant des légumes qu'elle allait vendre elle-même au marché. Elle y mourut le 15 septembre 1796, grande dame et courageuse jusqu'au bout. La femme qui avait brillé à la cour de Versailles, présidé les fêtes de son splendide château de Veretz et plus tard celles du château d'Aiguillon, laissait, d'après l'inventaire dressé par le citoyen Ardent : « 20 têtes de mouton, 5 vaches et 61 têtes de volaille. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Vernier Ami de J.-J. Rousseau, Le Marquis de Girardin (1735-1808), d'après des documents inédits, par ANDRÉ MARTIN-DECAEN. Paris, Perrin, 1912, petit in-8 de XV-250 p., avec 12 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Habitant Ermenonville, M. Martin-Decaen a voulu recueillir des souvenirs historiques sur le châtelain qui rendit ce domaine célèbre au XVIIIe siècle par ses travaux agricoles, les paysages de ses jardins, et l'hospitalité qu'il y donna à J.-J. Rousseau, qui y mourut. René de Girardin fut un « original » et en même temps il demeure assez représentatif de ces gentilhommes « sociaux » (si l'on peut dire), idéologues certainement, qui s'enthousiasmèrent si fort de la « nature » et des théories de Rousseau. A ce dernier il avait voué un véritable culte, il lui éleva un tombeau dans son parc et entoura sa mémoire d'attendrissement et de respect. Ce sont tous les épisodes de cette admiration, tous les efforts de cette « philosophie bucolique », tous les travaux accomplis dans le domaine d'Ermenonville que M. Martin-Decaen décrit, en s'appuyant sur les ouvrages du temps, les archives municipales, les collections du marquis de Girardin. Sur les méthodes de l'art paysagiste il apporte des renseignements curieux, et douze charmantes gravures illustrent agréablement son texte, en nous donnant la physionomie du parc et du château d'Ermenonville. Un chapitre consacré à la mort de Jean-Jacques met bien au point la vérité sur cet épisode très simple en soi et très vulgaire; le personnage paraît bien être mort naturellement d'une attaque d'apoplexie, tristement, lourdement comme il avait vécu. Le récit d'un pèlerinage accompli à sa tombe, dans l'île des peupliers, en juillet 1783, par un abbé Brizard et Anacharsis Clotz, le futur « orateur du genre humain » est bien ce que l'on peut voir de plus bouffon dans le genre déclamatoire; ces gens-là faisaient de Rousseau une véritable divinité; M. Martin-Decaen a été heureusement inspiré en publiant ce document curieux dont l'original est aux manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. Quelques pages agréables de M. André Hallays

précédent une étude qui présente de l'intérêt et un heureux souci de l'exactitude. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

En feuilletant de vieux papiers, par EUGÈNE WELVERT. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in 18 de XII-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Eug. Welvert aime à feuilleter les vieux papiers et à dépouiller les vieilles archives. C'est tout plaisir pour lui et tout profit pour nous; car il nous fait part de ses découvertes et elles sont souvent bien curieuses. Il a surtout exploré la série F. D II des Archives nationales, l'une des plus ignorées et des plus délaissées, et, dit-il, le plus injustement. Cette série est remplie de demandes adressées aux chefs de l'État, aux ministres, à tous les dispensateurs des grâces et des pensions. Et l'on apprend là des choses étranges. Voici, par exemple, Mme Rivarol, la comtesse de Rivarol, la femme, la vraie femme — car il en eut deux en même temps — du célèbre pamphlétaire royaliste, abandonnée par lui, tombée dans la misère la plus noire, et qui harcèle tous les ministres, ceux de la République, ceux de l'Empire, ceux de la Restauration, de ses réclamations et de ses plaintes. Voici, d'un autre côté, la veuve d'un des chefs de la Gironde, la veuve Buzot, qui en est réduite à demander une corde de bois — car elle meurt de froid — et qui s'adresse à qui? A Champlatreux, le gendre de la femme célèbre pour laquelle son mari l'a abandonnée. Puis la voilà qui s'épuise à disputer aux parents de Buzot les débris de sa fortune, et à établir qu'elle est réellement veuve et que son mari est bien mort. A côté de ces deux femmes, c'est un Caumartin, ancien maître des requêtes, ancien intendant de Flandre, ancien prévôt des marchands de la ville de Paris, le dernier descendant d'une des plus illustres et plus honorées familles de France, chantée par les poètes, qui sollicite du Premier Consul une modeste pension et qui meurt sans l'avoir obtenue. C'est Sallmard de Montfort, le dernier abbé de Septfons, qui, chassé de son cloître par la Révolution, réduit à une pension de deux cents francs, s'engage dans les armées de la République, puis demande à l'Empereur une place qu'il n'obtient pas, essaie d'écrire pour gagner sa vie et finit par mourir dans une mansarde, lui qui avait eu un revenu de plus de cent mille livres. C'est un conventionnel régicide, Richard, qui devient préfet des Bourbons et, malgré la loi qui exile ceux qui ont condamné Louis XVI, réussit à rester en France et à conserver sa place. C'est un autre régicide, dont M. Welvert n'a pas donné le nom, qui sollicite de Louis XVIII des lettres de noblesse, au nom des services que sa famille a rendus à la dynastie. Ce sont d'autres solliciteurs de tout genre qu'il serait trop long d'énumérer. Signalons pourtant encore un très curieux chapitre sur la mystérieuse affaire Favras et un autre sur Louis XVI serrurier, où l'auteur établit, contre l'opi-

nion de la plupart des historiens, que le roi martyr ne fut pas du tout le serrurier grossier qu'ont dépeint Soulavie et Mme Campan, mais qu'il exécuta des pièces de serrurerie d'un travail parfait et même une très remarquable pendule, aujourd'hui passée dans les collections de la famille de Rothschild.

La mine est riche, on le voit, et M. Welvert l'a très habilement exploitée pour le plus grand agrément de ses lecteurs.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808, *estudio histórico critico*, por el marquès DE LEMA. T. I. (*1801-1803*). Madrid, Beltran, 1912, in-8 de 398 p. — Prix : 7 fr.

Parmi les travaux historiques que le centenaire de la « Guerre de l'Indépendance » aura si naturellement suscités, en Espagne, il faut réserver une des meilleures places à l'étude actuelle du marquis de Lema. Sa Préface est modeste et le livre tient plus qu'elle ne promet; le contraire arrive trop souvent; félicitons l'auteur de son impartialité et de son labeur. Il connaît, il a étudié avec soin, il cite avec discernement les écrivains qui l'ont précédé; avec un soin judicieux il se refère à nos archives françaises et aux publications imprimées que nous avons pu en faire; il connaît naturellement par lui-même les Archives espagnoles et les utilise; ici, c'est à nous de profiter à notre tour de ce qu'il nous permet de mieux savoir. Ses découvertes aux « Archives réservées » de la Maison royale sont particulièrement intéressantes; il en fait un constant et scrupuleux emploi. Le personnage du prince de la Paix est analysé minutieusement et de nombreuses lettres de la reine Marie-Louise sont produites. Le rôle de l'ambassadeur Azara est mis en relief d'une façon plus élogieuse que l'on avait jusqu'ici l'habitude de faire.

En des chapitres successifs sont examinées la situation diplomatique au début du XIXe siècle, les relations du prince de la Paix avec ses souverains; les actions des deux ambassades à Paris et à Madrid. Les négociations avec le Portugal amènent le récit de la « Guerre des Granges » au printemps de 1801 et l'exposé des traités qui en furent les conséquences. Enfin la paix d'Amiens permet d'analyser les nouveaux rapports établis, à sa suite, entre la France, l'Angleterre et l'Espagne. Un aperçu curieux, appuyé de documents inédits, nous éclaire sur le rôle de Godoy à la Cour à cette époque et la situation militaire et économique du royaume. Cet ensemble présente un intérêt qui mérite à M. le marquis de Lema les plus sincères félicitations des historiens. Ils attendent avec impatience la suite de son travail.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Études sur l'année 1813. L'Intervention de l'Autriche, (décembre 1812 mai 1813), par le Vte JEAN D'USSEL. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de II-457 p., avec une carte. — Prix : 7 fr. 50.

Décembre 1812, mai 1813, ce sont là les dates d'une période décisive dans l'histoire diplomatique de l'Autriche, la phase la plus mouvementée d'une de ses nombreuses palinodies au temps de l'époque impériale. L'auteur a grand'raison de reprendre le sujet d'un peu plus haut, depuis le traité d'alliance signé entre les Cours de Paris et de Vienne, le 14 mars 1812, à la veille de la campagne de Russie; de rappeler l'entrevue «familiale de Dresde,» au moment où Napoléon se rend à la Grande Armée. Le contraste se voit mieux avec la conduite adoptée tout aussitôt après les nouvelles du désastre de Moscou et de la Bérésina, dès l'arrivée du fameux 29e Bulletin. Nous suivons la marche rétrograde de l'Autriche, soit sur le terrain diplomatique, soit surtout par le retrait discret et déloyal du corps auxiliaire de ses troupes sortant des rangs de la Grande Armée. L'ambassade secrète qu'elle dépêche à Londres, celle qu'elle envoie en Russie, l'autre mission du prince de Schwarzenberg à Paris, présentent la suite de ses hésitations, de ses habiletés, de sa défection progressive mais inéluctable. L'exemple de fidélité à l'alliance française donné par le roi de Saxe semble conduire Metternich à une action diamétralement contraire. C'est à la veille des luttes militaires en Allemagne, à l'été de 1813. La présente étude s'arrête là.

M. d'Ussel l'a menée avec soin, scrupule et nettteté; son récit est sobre, clair, précis; il eût gagné à être écrit avec un peu plus de chaleur: les événements présentent une gravité assez éloquente pour justifier une narration moins didactique. Beaucoup de notes, de références empruntées aux sources diplomatiques (imprimées et manuscrites) donnent du poids à ces pages. Une carte des frontières russo-polonaises aide à la compréhension des événements décrits. Un Index alphabétique eût été nécessaire. Nous ne nous lasserons jamais de signaler cette lacune dans les ouvrages historiques où elle se rencontre; il faut que les auteurs n'ignorent pas qu'ils enlèvent à leur livre la moitié de son utilité quand ils négligent de prendre ce soin et qu'ils le frappent par là même d'une véritable infériorité. C. H.

Influencia del cleró en la Independancia Argentina (1810-1820), por AUGUSTIN PIAGGIO. Barcelona, Luis Gili, 1912, in-18 de XV-434 p.

Quand on veut s'expliquer le succès des colonies révoltées contre l'Espagne, il ne faut pas songer à chercher une comparaison avec la révolte des colonies anglo-saxonnes. Dans l'Amérique du sud la population comprenait une proportion prépondérante d'Indiens,

et ces indigènes, exploités depuis trois siècles, ne s'étaient jamais donnés à leurs maîtres. Ils saisirent avec passion l'occasion offerte par les circonstances de reconstituer leur patrie, pendant que les créoles ne songeaient qu'à la liberté. Ils formèrent la masse intransigeante qui lutta pour satisfaire ses haines de race.

Les Espagnols n'avaient obtenu qu'un résultat pendant leur longue domination : ils avaient converti les Indiens à la religion chrétienne et recruté parmi eux une partie du clergé. Les prêtres indigènes n'avaient rien abandonné de leurs sentiments indiens, voilà pourquoi nous les retrouvons en grand nombre parmi les insurgés. Leur présence, étant donnée leur origine, est donc toute naturelle et nous savons qu'au Mexique les curés indigènes furent les initiateurs. Dans l'Argentine, ils se contentèrent d'appuyer et de soutenir le mouvement par des actes, que nous rappelle M. Piaggio. Il s'élève avec colère contre le silence des historiens modernes qui ont voulu ignorer les services rendus dans les assemblées auprès de l'armée et surtout dans les provinces par les curés. Si le mouvement de révolte inauguré à Buenos-Aires en mai 1810 fut soutenu par ces provinces, qui accueillirent avec sympathie la petite armée envoyée par la junte, ce fut grâce aux curés, pour la plupart de race quichua qui recommandèrent l'adhésion. Le vice-roi Cisneros dut à cette propagande sa dernière déception, et l'échec complet de son dernier effort : la conduite du chanoine de Cordoba, Gregorio Funes, fit échouer la résistance du chevaleresque Liniers. M. Piaggio a raison de consacrer tout un chapitre à ce chanoine et de rappeler assez longuement les détails de sa biographie; il fut d'ailleurs mal récompensé de son dévouement et dut passer les dernières années de sa vieillesse malheureuse loin de sa patrie, victime nouvelle de l'inconstance et de l'ingratitude populaires.

On lit avec intérêt la longue série des preuves qui documentent l'action du clergé et les biographies qui suivent en appendice. Nous avons été un peu surpris de trouver un chapitre sur la Bibliothèque publique, dont le premier directeur fut un religieux, le P. Cajetano Rodriguez. Nous estimons qu'il est déplacé dans un livre destiné à nous faire comprendre la révolte plutôt qu'à nous expliquer les institutions du nouvel État. L. Didier.

La France morale et religieuse à la fin de la Restauration par le vicomte de Guichen. Paris, Émile-Paul, 1912, in-16 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte de Guichen a publié, il y a deux ans, un livre où il étudiait l'évolution morale et religieuse de la France pendant les pre-

mières années de la monarchie restaurée (*Polybiblion* de février-mars 1911, t. CXXI, p. 196). Dans le présent volume, il termine son œuvre et la conduit jusqu'à la catastrophe de 1830.

L'auteur s'est préparé à écrire cette histoire par l'exploration des fonds principaux des archives françaises et anglaises; il a eu la bonne fortune d'être admis à consulter les collections particulières de la famille de Barante et il ne s'est pas cru dispensé de recourir aux sources classiques, celles qui sont à la disposition de tout le monde, bien que certains historiens affectent de les ignorer.

Prudent et courtois comme un bon diplomate, M. de Guichen s'est enfermé dans une objectivité qui n'est cependant pas de l'indifférence et du scepticisme. Il assiste au combat en spectateur bien élevé et ne cède pas à la tentation de se jeter dans la mêlée. Il s'abstient de manifester ses sentiments personnels en tirades pathétiques ou indignées et l'exposé qu'il nous donne n'en est que plus éloquent.

Il nous montre l'assaut donné à la monarchie chrétienne des Bourbons par les factions qui se sont solidarisées sous l'étiquette menteuse de «parti libéral»; la passion qui unit ces hommes d'origines si diverses est leur haine implacable contre le catholicisme; leurs moyens sont la diffamation, la moquerie, l'exploitation perfide de la crédulité publique; ils savent profiter des moindres fautes d'un adversaire trop loyal qu'ils bafouent, ridiculisent, provoquent, calomnient impudemment, mais avec une ténacité infatigable: Rompus aux chicanes procédurières, ils savent esquiver les responsabilités et escomptent la complicité plus ou moins avouée d'une magistrature formaliste où ils savent avoir des alliés.

En face de cet ennemi acharné, le gouvernement royal fait fautes sur fautes; s'il veut réprimer c'est au moyen de lois de circonstance qui portent des sanctions tellement rigoureuses qu'elles sont inapplicables et qui ont été si gauchement rédigées qu'elles laissent partout des fissures ; leurs lacunes assurent souvent l'impunité à ceux qu'elles prétendaient intimider.

Se sentant désarmés, les ministres de Charles X prennent peur et reculent : ils croient avoir apaisé les assaillants en leur jetant en pâture quelques collèges de jésuites et ils ne font que surexciter les appétits de la meute qui gagne chaque jour du terrain et se prépare à la curée désormais inévitable.

Ce récit est composé au moyen de documents officiels, et l'impassibilité apparente de l'auteur contribue à souligner ce que les faits ont de dramatique. On voit s'écrouler, victime de sa faiblesse et de ses maladresses, ce régime que quinze ans plus tôt on avait salué avec enthousiasme parce qu'on pensait qu'il apportait la paix et le salut.

M. de Guichen est sobre dans l'appréciation des événements et

plus réservé encore quand il s'agit de juger les hommes; aussi bien, ces hommes sont souvent des prélats, sur lesquels il ne se reconnaît pas juridiction. Il s'applique à respecter les vaincus et après avoir mis le lecteur à même de se former une opinion, il s'en rapporte à lui pour la formuler. P. PISANI.

REGNAULT DE BEAUCARON. **Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (1175-1906)**, par un de leurs descendants. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 de 619 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les anecdotes accumulées ici, à propos des parents les plus proches et des alliés les plus lointains que l'auteur a curieusement rattachés à sa famille, sont d'une amusante variété et fournissent une multitude de détails intéressants pour l'histoire des diverses classes de la société française. Certains chapitres intéressent davantage l'histoire générale. Nous signalerons ceux qui concernent la Révolution dans le Châtillonois; l'île Bourbon; l'influence française au Mexique après 1830; le rôle joué par le père de l'auteur, intendant de la garde nationale de Paris pendant le siège de 1870-1871, honnête fonctionnaire, mal soutenu, pour défendre les biens dont il a la garde, par des ministres naturellement impuissants à l'égard de la tourbe de gens avides qui a hissé au pouvoir leurs tristes personnalités, bénéficiaires des revers de la nation auxquels ils avaient si bien travaillé pour leur large part.

Nous noterons enfin le naïf journal rédigé par des enfants pendant l'occupation de la ville de Blois par l'armée allemande, du mois de décembre 1870 au mois de mars 1871. H. DE L.

Pauvres Pierres ! Les Mégalites bretons devant la science, par l'abbé A. MILLON. Saint-Brieuc, Prudhomme'; Paris, Lechevalier, s. d., in-8 de XIII-297 p., avec planches. — Prix : 4 fr.

Malgré un titre un peu énigmatique, ce qui offre toujours des inconvénients que le sous-titre atténue, le livre de M. l'abbé Millon est le type de l'ouvrage bien fait, et absolument adéquat à son but. Le chapitre consacré à chaque classe de monuments mégalithiques se divise en trois rubriques : Avant-Propos (description du monument), Opinions, Résumé et discussion.

Sous la rubrique « Opinions » on trouve, dans leur ordre chronologique, des extraits de tous les auteurs qui s'en sont occupés. Beaucoup sont fort peu connus ou très difficiles à se procurer. Leur groupement constitue une véritable bibliothèque et parfois la démonstration la plus saisissante de la vanité des théories scientifiques.

VILLENOISY.

Bibliographie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes *imprimés et manuscrits (langue française et langue latine)*, par PAUL FESCH, JOSEPH DENAIS et RENÉ LAY. 1er fascicule : *A — Cérémonie.* Paris, Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon, 1912, in-8 de 272 p. — Prix : 30 fr., le volume ; sur papier de Hollande, 45 fr.

Il y a quelques années, l'on n'avait guère pour se renseigner d'une manière générale sur les publications relatives à la franc-maçonnerie que l'ouvrage, déjà bien vieux puisqu'il remonte à plus d'un demi-siècle, de G. Kloss, complété, il est vrai, par le livre de R. Tante, sur lequel un quart de siècle a déjà passé.

En même temps que l'Allemagne, à qui nous devons déjà ces deux publications, entreprenait sur un plan plus vaste une œuvre nouvelle, dont le premier volume a paru il y a quelques mois, M. l'abbé Paul Fesch concevait un travail analogue; mais, avec beaucoup de raison, il entendait se borner aux seules publications françaises et latines, se rendant compte des difficultés, pour ne pas dire des impossibilités, qu'il y avait pour un seul homme à embrasser la littérature maçonnique du monde entier.

Mettant à cette œuvre toute l'ardeur de son caractère, et en même temps une patience et une ténacité inlassable, parcourant, avec l'aide de M. Lay, son secrétaire, les bibliothèques tant françaises qu'étrangères, les collections particulières comme les collections publiques, se créant à lui-même une collection qu'il ne négligeait pas d'accroître par tous les moyens, M. l'abbé Fesch assembla d'amples matériaux. Détourné un moment de cette œuvre par d'autres préoccupations, il fut surpris par la mort avant d'y avoir mis la dernière main et l'exécution en semblait ajournée quand le dévouement d'un de ses amis, notre très distingué collaborateur M. Joseph Denais, vint assurer la mise au point et l'impression de ce vaste répertoire.

Le travail de MM. Fesch et Denais se distingue de celui de leurs prédécesseurs en ce qu'il se restreint aux publications françaises et latines; il s'en différencie également par son plan : au lieu de classer ses matériaux dans un ordre méthodique, il a pris simplement l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou des titres d'ouvrages.

Cet ordre lui était presque dicté par le caractère analytique qu'il entendait donner à sa bibliographie; car nous n'avons pas seulement ici la description purement bibliographique des livres et opuscules répertoriés, mais souvent des notes nous offrent des renseignements sur la composition, le contenu, la portée des ouvrages; les recueils périodiques (*Annales maçonniques, Bastille, Bulletin du Grand Orient*, par exemple) font l'objet de dépouillements analytiques dans lesquels on nous fait connaître tout ce qu'ils contiennent d'important, et comme le souci de la documentation exacte a été le guide de M. l'abbé Fesch et M. J. Denais, ils ont pris soin de signaler avec la même

impartialité ce qui est favorable à la franc-maçonnerie que ce qui est contre elle.

On conçoit qu'une publication de ce genre dépasse, et de beaucoup, le cadre et la portée d'une bibliographie ordinaire; c'est une mine d'informations des plus précieuses et des plus précises sur la franc-maçonnerie et sur les sociétés secrètes en général. Les 2916 numéros que comporte ce premier fascicule représentent un nombre d'articles bien plus considérable puisqu'un seul numéro est affecté par année aux recueils ainsi dépouillés. Il est vrai que parfois, mais non pas toujours, les articles des revues sont repris aux noms des auteurs. La raison de cette différence de traitement, si elle n'est pas l'effet d'un simple hasard, nous sera sans doute donné dans l'Introduction. D'ailleurs, comme l'observe M. Denais, « il serait sans précédents qu'une publication de cette importance fût exempte d'erreurs ou d'omissions ». Elles ne sont point de nature à discréditer une publication excellente appelée à rendre les plus grands services, indispensable à consulter pour quiconque s'occupe de ces matières. Il serait fort souhaitable qu'on y joignît, comme on nous le laisse entendre, des tables qui corrigeraient ce qu'offre de peu commode l'ordre alphabétique.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Prière et silence, *simples méditations pour chaque jour du mois*, par Wilfred Monod. 2e série. Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de vi-232 p. — Prix : 2 fr.

Idées flottantes sur le Christ et même sur les attributs de Dieu ou sur la personnalité de l'Éternel. Il semble que M. le Pasteur W. Monod ait rompu toute attache avec les doctrines spécifiquement protestantes pour faire profession d'agnosticisme. Toutefois, du jeune rabbi de Nazareth, qu'il nomme encore le Sauveur, le Libérateur, le Glorifié, ce livre grave et parfois très noble cherche à propager l'esprit de pureté, de prière, de charité. Il n'y aurait rien à changer à ces pages ardentes, poétiques, si elles rendaient au Christ l'hommage divin qui lui est dû. Faute de quoi tous les enseignements de l'Evangile ne sont plus que des phrases sans portée ni vertu, que les foules n'entendront pas, et la voix de Jésus n'est plus que la voix d'un homme perdue dans le désert.

P. Bernard.

Le Penseur dans Tolstoï, par Joseph Serre. Lyon et Paris, Vitte, 1911, in-8 de 63 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure ne donne pas l'analyse originale et suivie que son titre faisait espérer. Elle est faite surtout de fragments de définitions de l'individualité morale de Tolstoï, empruntés à différents auteurs. Deux passages peuvent fixer l'idée directrice de cet ouvrage et en résumer la conclusion : « Le malheur de Tolstoï fut, non pas, certes, son esprit chrétien, mais son interprétation outrancière, incomplète, hétérodoxe du christianisme... A

cette âme aspirant aux cimes de la perfection évangélique, la sévère discipline du catholicisme seul, qui a fait les François d'Assise, eût pu fournir une sûre direction. Plus il y a d'amour, plus il faut d'ordre. » D. R.

Elementos de ciencias físicas y naturales, por Ed. Fontseré. Barcelona, Gustavo Gili, 1912, in-8 de viii-286 p. avec 774 fig.—Prix, cartonné : 3 fr.

Pendant de longs mois le Dr Fontseré a réfléchi à ce qu'il devait exposer dans ses *Elementos de ciencias físicas y naturales*, car il s'était posé un problème pédagogique ardu : Quelles sont les éléments de sciences que l'on peut raisonnablement enseigner aux enfants pour que ceux-ci puissent réellement assimiler les connaissances données? Sauf sur deux ou trois points (mouvement apparent des planètes, lignes isothermes) d'un niveau trop élevé, l'auteur a résolu le problème d'une façon qui surpasse de beaucoup tous les travaux analogues. Le texte est d'une simplicité et d'une netteté merveilleuse, le nombre des mots techniques est réduit au minimum. Ce qu'il y a de plus parfait dans ce livre ce sont les figures. Sauf dans le cas où il y a impossibilité absolue, elles sont *exactes*. Par exemple, les flèches qui indiquent la pression exercée sur un corps immergé, ont réellement une dimension proportionnelle à la pression. La mécanique, la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, l'anthropologie et la cosmographie ont été successivement mises à contribution. Dans les pays de langue espagnole, il sera certainement très adopté comme livre de classe, de prix et même pour cadeau. Nous souhaitons que nos pédagogues français en prennent connaissance, qu'il leur serve de modèle pour réduire à une forme pratique la trop grande quantité d'éléments scientifiques enseignés dans nos écoles primaires. Ce livre étant édité à Barcelone, les catholiques pourraient craindre qu'il ne convînt point à leurs enfants. Qu'ils se rassurent ; M. Fontseré écrit (p. 205) : l'homme a reçu de Dieu la conscience du bien et du mal... E. Chailan.

Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire. Classe de sixième. *Géographie générale. Amérique, Australie*, par Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser. Paris, Alcan, 1912, in-12 de vi-324 p., avec 118 grav. et 38 cartes dans le texte. — Prix : 2 fr. 50. — Classe de troisième. *La France et ses Colonies*, par Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser. Paris, Alcan, 1912, in-12 de vi-412 p., avec 91 grav. et 67 cartes dans le texte. — Prix : 3 fr.

Il a déjà été suffisamment question du « Cours de géographie » de MM. Busson, Fèvre et Hauser pour que nous n'en parlions pas longuement aujourd'hui ; bornons-nous à dire que le volume de troisième, consacré à la France et à ses colonies et venant s'intercaler dans la série à une place demeurée vide (à la fin du premier cycle) permet de constater de quelle façon vraiment pédagogique les auteurs ont traité leur sujet, insistant sur les questions qu'ils estimaient susceptibles d'être bien comprises par les élèves, réservant pour la classe de première des questions plus délicates et plus complexes. — C'est ce dont on se rendra certainement mieux compte encore en comparant la première partie du volume de sixième que nous avons sous les yeux au volume (en préparation) de Géographie générale qui doit paraître dans quelques mois ; les notions tout élémentaires sur l'ensemble du globe que comprend ce volume sont très habilement

proportionnées à l'âge des élèves de sixième, mais suffisent pour leur permettre de comprendre les faits dont on leur parle. — Comme d'habitude, ces volumes sont admirablement illustrés et c'est à la fois un plaisir pour les yeux et un profit pour l'esprit que d'en regarder les gravures. H. F.

Municipal problems in mediæval Switzerland, by JOHN MARTIN VINCENT. Baltimore, John Hopkins Press, s. d., in-8 de 32 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur paraît connaître le sujet qu'il traite en ces quelques pages, et ce n'est pas chose commune lorsqu'il s'agit de l'histoire si complexe de l'ancienne Confédération suisse. Ne s'occupant que des villes, il n'a visé que les deux principales sortes de gouvernement existant en ces Ligues des Hautes-Allemagnes, et n'a point parlé du gouvernement purement démocratique — en principe du moins — des petits cantons. Il a pris, à juste titre, Berne pour type du gouvernement aristocratique et Zurich pour type du gouvernement semi-aristocratique des tribus. Nous regrettons qu'il ne se soit étendu, en somme, que sur le fait de Zurich.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Histoire secrète de la Cour de Berlin. Correspondance d'un voyageur français depuis le 5 juillet 1786 jusqu'au 17 octobre 1786, par MIRABEAU. Paris, Glomeau, s. d., in-12 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Quelle appréciation devons-nous porter sur cette correspondance de Berlin ? » demande M. de Loménie dans son beau livre sur Mirabeau. Passons sur les détails cyniques qui firent tant de scandale au moment de la publication. Il reste un document historique d'un réel intérêt et celui de tous les écrits de Mirabeau qui, peut-être, mérite le mieux d'être relu et réimprimé de nos jours.

C'est à ce vœu du savant historien que vient de répondre M. Glomeau en rééditant les lettres écrites de Berlin depuis le 5 juillet jusqu'au 17 octobre 1786. On sait comment cette mission avait été donnée à Mirabeau, non pas par le ministre des Affaires étrangères mais par le contrôleur général, M. de Calonne. Ce sont les amis de ce dernier, le duc de Lauzun et l'abbé de Périgord, qui recevaient les lettres et les déchiffraient; M. de Vergennes n'en avait connaissance qu'indirectement et il n'avait pas confiance dans l'émissaire secret; en revanche on assure que Louis XVI lisait la correspondance avec intérêt.

Mirabeau arrivait à Berlin à une heure particulièrement solennelle : Frédéric II se mourait et il était important de savoir ce qu'était son héritier et quelle serait l'attitude du futur gouvernement. Mirabeau avait une vive admiration pour le prince Henri, admiration passagère d'ailleurs, et une admiration plus durable pour le duc de Brunswick. Par eux il put savoir beaucoup de choses, mais peut-être fut-il un peu crédule. Il ne soupçonna jamais, par exemple, l'expédition que la Prusse préparait contre les patriotes hollandais, amis de la France, et que Brunswick devait commander. Il fut mieux renseigné sur le futur roi et sut juger sévèrement la moralité et la capacité de Frédéric-Guillaume; l'histoire ne l'a pas démenti. Et le tableau qu'il fait du soulagement éprouvé par la Prusse, lors de la mort du Roi qui la laissait glorieuse, mais épuisée, est un tableau frappant, en même temps qu'une grande leçon. « Les deux tiers de Berlin, écrit-il, s'évertuent à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire et presque

au-dessous des autres. » Mais Mirabeau n'était pas éloigné de croire la mission de la Prusse finie. Ce jour-là, malheureusement, il n'a pas été bon prophète.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Terreur à Poitiers, *d'après des documents inédits ou peu connus*, par ÉTIENNE SALLIARD. Paris, Oudin, 1912, in-8 de XVI-344-LXXIX p.— Prix : 4 fr.

En trois chapitres : Poitiers après la mort du Roi ; La Police révolutionnaire ; La Justice révolutionnaire, l'auteur met en œuvre les documents qu'il a recueillis. Une longue suite de pièces inédites avec pagination à part (I à LXXIX) complète sa narration. Cette dernière partie est importante par les listes qu'elle contient des détenus dans les prisons de Poitiers. On ne connaît pas assez les crimes multipliés du jacobinisme en province; voici, sur un point précis, un travail qui en révèle les infamies. Il offre donc une importance réelle et l'auteur ne cache pas le dégoût qu'inspire à son patriotisme cette époque sanglante. On peut le féliciter de ces sentiments; on voudrait lui reconnaître deux autres qualités qui, malheureusement, font défaut : la méthode et le style. Les faits sont présentés sans ordre et le récit conduit sans clarté; cela nuit à une thèse juste soutenue avec émotion.

C. H.

Contre l'aigle. Contre nous, par PAUL ADAM. Paris, Falque, s. d., in-18 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre a toute l'apparence d'un recueil d'articles, de longueur au surplus fort inégale, les uns sans doute articles de journaux, les autres articles de revues. Il y est traité de tout : de politique étrangère, de questions sociales, de la mode, de la science, et de bien d'autres choses encore. La couverture du livre représente un coq affrontant fièrement un aigle qui le regarde d'un air menaçant. Ceci probablement pour nous faire entendre que le titre de fantaisie *Contre l'aigle*, inscrit en tête de son ouvrage, a été choisi par l'auteur comme allusion au souffle patriotique qui circule en effet dans toutes ses chroniques et constitue leur meilleur titre de recommandation. Il se manifeste surtout dans les cinquante premières pages consacrées à l'histoire d'une famille alsacienne entre 1869 et 1909, qui nous fait assister à un douloureux épisode de la germanisation des provinces perdues.

L'auteur unit à ses sentiments nationalistes une admiration sans bornes pour la Révolution et les idées révolutionnaires, j'entends les plus avancées, puisqu'il se proclame socialiste. Preuve que son esprit sait faire la synthèse des contraires, et non pas la seule. Car en même temps qu'il s'avoue patriote, il célèbre le syndicalisme et la décentralisation. Et pourtant, si la Révolution fut patriote par accident, elle était humanitaire dans son essence, comme elle fut imbue d'une ardeur de centralisation effrénée, comme elle fut ennemie des associations professionnelles, jusqu'à nier, dans la loi du 14 juin 1791, l'existence d'intérêts communs entre gens du même métier. M. Paul Adam ne paraît guère se douter que MM. Paul Deschanel et Paul-Boncour, en prônant le régionalisme et les groupements syndicaux, continuent, non les idées de la Révolution, mais celles du comte de Chambord, qui en développait les avantages, voici un demi-siècle, dans sa lettre du 14 novembre 1862 sur la décentralisation, et dans celle du 20 avril 1865 sur les ouvriers.

H. RUBAT DU MÉRAC.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un saint religieux et l'une des plus grandes figures du journalisme moderne, le R. P. Vincent de Paul BAILLY, assistant général des Augustins de l'Assomption, fondateur et ancien directeur de *la Croix* et de la Maison de la Bonne Presse, est mort pieusement à Paris, le 2 décembre, jour anniversaire de sa naissance, à 80 ans, dans le modeste appartement où il vivait depuis l'exécution de la loi sur les congrégations. Fils du fondateur de *la Tribune catholique*, qui devait plus tard devenir *l'Univers*, il semblait destiné au journalisme, et cependant, après avoir terminé ses études aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand, c'est la carrière administrative qu'il embrassa à l'âge de vingt ans. Placé dans le service des télégraphes au ministère de l'intérieur, il fut adjoint au cabinet des dépêches secrètes pendant la guerre de Crimée et plusieurs fois il fut détaché au service télégraphique de l'Empereur à Saint-Cloud et aux Tuileries. On sait que c'est lui qui, le premier, imagina de télégraphier à longue distance, sans passer par les relais intermédiaires. En 1853, ayant été envoyé à Nîmes, il habita le collège des Assomptionnistes dirigé par le P. Alzon, ami de sa famille. Le souvenir qu'il conserva de cet admirable religieux le décida, lorsqu'il résolut d'abandonner lui-même le monde, à retourner à Nîmes, en 1860, pour se faire assomptionniste. Ordonné prêtre, il dirigea d'abord le collège de Nîmes. En 1867, il part pour l'Italie comme aumônier de l'armée pontificale et assistera à la bataille de Mentana ; en 1870, il est dans les ambulances de Metz et se trouve sur les champs de bataille de Borny et de Gravelotte. Fait prisonnier, il fut envoyé à Mayence. Après la Commune, il employa tout son zèle à côté du P. Picard et se consacra à l'organisation des pèlerinages nationaux annuels à Lourdes, Rome et Jerusalem ainsi qu'aux congrès de l'Union des œuvres ouvrières. Mais c'est au journalisme catholique qu'il devait surtout appliquer son activité organisatrice. La Bonne Presse fut fondée. Ce fut d'abord *le Pèlerin* qui commença à paraître en 1874, puis les *Vies des saints*, puis *la Croix* qui, hebdomadaire d'abord, devint quotidienne le 16 juin 1883, et enfin d'innombrables publications que l'on connaît. Personne plus que le P. Bailly n'avait compris la puissance de la presse moderne, car il était journaliste dans l'âme et savait se servir de cette arme avec une merveilleuse habileté. Il prenait lui-même une part active à la rédaction de *la Croix* et chaque jour il en jugeait les événements dans un article court et substantiel, signé « Le Moine ». Le succès rapide de ce journal ne fut pas sans lui attirer des inimitiés violentes que la campagne contre les congrégations, sous le ministère Waldeck-Rousseau, n'était pas faite pour calmer. Première victime de cette lutte, la congrégation de l'Assomption fut dissoute, mais la *Croix* subsistait. Le pape Léon XIII, dans une intention de pacification, invita le P. Bailly à abandonner la direction du journal. Celui-ci obéit aussitôt, mais son âme était brisée, car il se voyait contraint de renoncer à ce qu'il avait de plus cher.

— M. Alfred MASSON-FORESTIER, romancier et dramaturge connu, est mort à Paris, le 6 décembre, à 60 ans. Docteur en droit, il fut d'abord avocat-agréé près le tribunal de commerce de Rouen, mais il abandonna bientôt cette fonction pour se livrer entièrement à la littérature. En dehors de diverses études publiées dans plusieurs journaux et revues, il écrivit des romans dont quelques-uns obtinrent du succès, tels que : *La Jambe*

coupée (Paris, 1894, in-12); — *Pour ma signature ; Le Douanier Porret* (Paris, 1894, in-12); — *Remords d'avocat* (Paris, 1896, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française, etc. Il composa également quelques pièces, notamment : *Attaque nocturne* (théâtre Antoine), *Médecin de campagne* (Renaissance) et *Baraterie* (Grand-Guignol). Enfin, M. Masson-Forestier, qui était un arrière-petit-neveu de Racine, a donné sur ce dernier des articles et surtout un volume, *Autour de Racine ignoré* (Paris, 1911, in-8), qui ont eu du retentissement.

— M. Jules Comte, membre de l'Institut, écrivain et historien d'art de grand mérite, est mort à Paris le 13 décembre, à 66 ans. Né en 1846, il était entré fort jeune à l'administration des beaux-arts, où sa carrière fut des plus brillantes. Inspecteur général des écoles des beaux-arts et d'art décoratif en 1881, il fut nommé en 1885, directeur des bâtiments civils et des bâtiments nationaux. Depuis 1909 il était membre libre de l'Académie des beaux-arts. M. Jules Comte dirigeait depuis longtemps la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » sous le titre de *Collections des maîtres de l'art* et il avait fondé la *Revue d'art ancien et moderne*, où parurent d'excellentes études. En dehors de nombreux articles de critique artistique, M. Jules Comte a publié un volume estimé : *La Tapisserie de Bayeux* (Paris, 1878, in-4) et traduit de l'anglais l'ouvrage de J. C. Carr, l'*Art en France* (Paris, 1887, in-16).

— M. George-Howard Darwin, savant anglais, mort le 7 décembre, à 67 ans, était le second fils du célèbre philosophe Charles Darwin. Né dans le comté de Kent, en 1845, il fut élevé au Trinity College de Cambridge, prit ses grades en 1868, puis, après avoir étudié le droit, se fit inscrire au barreau de Lincoln's Inn en 1872. Mais, renonçant bientôt à la profession d'avocat, il se tourna vers les sciences naturelles, astronomiques et autres. Devenu membre de la Société royale de Londres, puis de la Société de statistique, il publia dans leurs recueils des mémoires qui furent très appréciés et lui obtinrent, en 1885, le titre de docteur ès lois de l'Université de Glasgow. En 1883, il avait été nommé professeur de philosophie expérimentale à l'Université de Cambridge, en remplacement de James Challis et, deux ans plus tard, il entra au conseil de l'Office météorologique. M. George Darwin, qui collaborait à divers périodiques, entre autres à la revue française *la Nature*, a publié plusieurs ouvrages de valeur, parmi lesquels nous citerons : *Des Mariages consanguins* (1875) ; — *De l'Influence des transformations géologiques sur le mouvement de l'axe de la terre* (1876) ; — *De l'Histoire primitive de la terre* (1878) ; — *Des Altérations de la surface du globe et des tremblements de terre* (1880) ; — *Théorie et prévision des marées* (1882), etc. Enfin, de concert avec son frère Francis, il a fait paraître un ouvrage considérable, qui a été traduit en français par M. Ch. C. de Varigny : *Vie et correspondance de Charles Darwin* avec un *Chapitre autobiographique* (Paris, 1887-1888, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort de MM. Paul d'Albigny, ancien directeur du *Patriote de l'Ardèche*, mort à Paris, au commencement de décembre, à 82 ans; — Ernest Bailly, doyen de la Faculté de droit de Dijon, auteur de : *Examen de quelques difficultés découlant de la loi du 4 mars 1889, sur les liquidations judiciaires*, mort au commencement de décembre, à 72 ans; — Arsène-Henri Bellot, archiviste du Conseil d'État, mort dernièrement à Paris, à 73 ans; — René Bichet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à Budapest, mort à Paris, à la fin de décembre; — Daniel Brisset, professeur honoraire de mathématiques au lycée Saint-Louis de Paris,

mort à la Gruterie, près La Mastre (Ardèche), au milieu de décembre, à 74 ans; — le R. P. Edouard DESNOYELLE, de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur du collège Saint-Joseph de Lille, mort au commencement de décembre; — Edmond GIRARD, professeur agrégé au lycée de Nice, mort en cette ville, le 25 décembre, dans sa 36e année; — Jules KONT, professeur de littérature hongroise à la Sorbonne, mort à Paris à la fin de décembre, à 56 ans, lequel était un ami de la France et avait vulgarisé la littérature française en Hongrie; — Louis LUIGI, personnalité protestante très en vue, qui dirigeait le journal *l'Église libre*, dont l'influence sur le protestantisme français et étranger était considérable; — Jules MANCINI, secrétaire d'ambassade, chef de bureau de la presse au ministère des affaires étrangères, mort à Paris le 6 décembre, à 37 ans, lequel a fait paraître le premie volume d'un travail considérable : *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles;* — Claude-Daniel MATER, ancien bâtonnier, président de la Société des antiquaires du Centre et de la Commission du musée du Berry, mort dernièrement à Bourges, à 68 ans; — Brunel-Ismaël MATHIEU, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort à la fin de novembre, à Saint-Geniès-de-Malgoirès (Gard); — François MORISSEAUX, jeune écrivain de talent, mort dernièrement à Bruxelles, à 32 ans; — Félix DE PARNAJON, professeur honoraire au lycée Henri IV, à Paris, mort en cette ville, au milieu de décembre, à 83 ans; — Louis PÉNICAUD, membre du conseil de surveillance du *Figaro*, mort au château de Fay-les-Étangs, près de Chaumont-en-Vexin (Oise), au milieu de décembre; — le baron Roger PORTALIS, collectionneur et écrivain bien connu, mort à la fin de décembre, en son château de Thielle, près de Neuchâtel (Suisse), à 71 ans, lequel laisse entre autres ouvrages estimés : *Les Dessinateurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle* (Paris, 1877, 2 vol. in-8); *Charles Étienne Gaucher, graveur, notice et catalogue* Paris, 1879, in-8); *Les Graveurs du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1880-1882, 3 vol. in-8), avec H. Béraldi, et *Honoré Fragonard, sa vie et son œuvre*, avec 210 pl. et vign. (Paris, 1888, gr. in-8); — QUÉNARDEL, ancien directeur d'école normale, ancien membre du conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de l'école industrielle de Versailles, connue sous le nom d'institution Bertrand, mort le 15 décembre, à 67 ans; — Émile QUÉRU, correspondant du journal *l'Univers* en Abyssinie, mort dernièrement à Aryhitti; — Adolphe-Jean RONDEAU, qui a collaboré à *la Patrie*, à *la Défense*, à *l'Observateur français*, et a publié les *Biographies de l'épiscopat français* (1881), une brochure en l'honneur du *Cardinal Lavigerie* (1887, in-8) et un volume de pensées : *En Rêvant* (1910, in-8), mort à Tours, le 18 décembre, à l'âge de 52 ans; — le R. P. Henri VAUTIER, bénédictin de Saint-Wandrille, archiviste paléographe, mort le 2 décembre, à Caen, à 48 ans, lequel a publié plusieurs articles intéressants sur divers sujets historiques et qui collaborait à la préparation de l'édition bénédictine de la Vulgate et laisse inachevé un *Cartulaire de Saint-Wandrille*, dont le premier volume allait paraître.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le comte Stéphane D'ALCANTARA, qui a collaboré aux *Fastes eucharistiques* de Paray-le-Monial et laisse divers ouvrages d'histoire religieuse, notamment sur l'Eucharistie, mort le 7 décembre, à Gand, à l'âge de 75 ans; — Dr. Edward ARBER, ancien professeur au collège de l'Université de Londres et au collège Mason de Birmingham, mort accidentellement à Kensington, le 23 novembre, à 76 ans, lequel était un des derniers survivants de ces écrivains qui ont rendu plus facile l'étude de la littérature anglaise; — le chanoine Victor BARTHE, professeur, puis directeur pendant de nombreuses années du collège Marie-

Thérèse à Herve, mort à Liège, le 21 décembre, à l'âge de 75 ans ; — Mme Elise Beck, femme de lettres allemande, morte à Munich, à la fin de novembre, à 57 ans, laquelle laisse des poésies écrites dans la langue populaire ; — Dr. William Bernhardt, naturaliste anglais, qui fut un des collaborateurs de Darwin, mort à Golder's Green, à la fin de novembre, à 97 ans, auquel on doit *The Book of one Hundred Beverages* (Londres, 1850, in-8), etc. ; — Otto Brahm, directeur du Lessing Theater de Berlin, mort en cette ville, à la fin de décembre, à 57 ans, lequel n'était pas seulement un homme de théâtre, car, après avoir étudié dans les Universités de Strasbourg et de Heidelberg, il était devenu, à Berlin, un des membres les plus zélés du « Germanistenkreis » et avait écrit des pages remarquables sur Schiller et Heinrich Kleist ; — le doyen d'âge du Sacré-Collège, Son Ém. le cardinal Alfonso Capecelatro de Castelpagano, archevêque de Capoue, de la congrégation de l'Oratoire de Naples, mort au milieu de novembre, à 88 ans, lequel était un écrivain et un orateur distingué et avait publié, entre autres ouvrages fort estimés, une *Vie de sainte Catherine de Sienne* et une *Vie du cardinal Newman* ; — le capitaine allemand Ernst Alexander Clausen, mort en décembre, à Iéna, à 52 ans, qui a publié, sous le pseudonyme de Claus Zehren : *Henny Hurrah ! Roman* (Berlin, 1909, in-8) ; — Dr. Walter Cronheim, privat-docent de biologie animale à l'École supérieure d'agriculture de Berlin, mort en cette ville au commencement de décembre, à 44 ans ; — le Dr Jules Félix, professeur à l'Université nouvelle, qui a fait une étude spéciale des eaux minérales de la Belgique et des autres pays d'Europe, mort à Bruxelles, le 6 décembre ; — Dr. Wilhelm Fiedler, ancien professeur de mathématiques à l'École technique supérieure fédérale de Zurich (Suisse), mort le 19 novembre, à Zurich, à 81 ans ; — Dr. Alfred Genzmer, professeur de chirurgie à l'Université allemande de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 10 décembre, à 62 ans, lequel est l'auteur de : *Die elektrischen Druckknopfsteuerungen für Aufzüge* (Hannover, 1905, in-8) ; — Dr. Crescentino Giannini, le doyen des écrivains italiens, mort à Rome au commencement de décembre, à 94 ans, lequel a donné de bonnes éditions de plusieurs auteurs italiens et a publié divers ouvrages biographiques, littéraires et philologiques, entre autres : *Vita di Giuseppe Ignazio Montanari* (Ferrare, 1872) ; *L'Orditura della Divina Commedia proposta degli studiosi* (Florence, 1894) ; *I Veri e falsi dantisti : capitolo in terza rima* (Florence, 1896), etc ; — Dr. Karl Justi, professeur d'histoire des beaux-arts à l'Université allemande de Bonn, mort en cette ville, le 10 décembre, à 80 ans ; — Julius Katz, éditeur et rédacteur en chef de la *Suddeutsche Korrespondenz*, mort à Carlsruhe, au commencement de décembre, à 56 ans ; — Dr. Karl Kopp, professeur de dermatologie à l'Université allemande de Munich, mort en novembre, à 58 ans ; — Dr. Hermann Julius Koestler, naturaliste et mathématicien allemand, mort au commencement de décembre, à Naumburg, à 76 ans ; — Dr. Ernst von Koten, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université allemande de Tubingue, mort le 21 novembre, à 52 ans ; — Dr. Rudolf Luginbuhl, professeur de droit suisse moderne à Bâle (Suisse), mort à la fin de novembre ; — Raffaele Mariano, écrivain italien, ancien professeur d'histoire de l'Église à l'Université de Naples, mort en décembre, à Florence, à 72 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages sur diverses questions religieuses, philosophiques, politiques et sociales, notamment : *La Pena di morte, considerazioni* (1864) ; *Il Problema religioso in Italia* (1877) ; *Contro il libero scambio* (1879) ; *Giordano Bruno* (1882) ; *Le Origini del papato* (1894) ; — Victor Masius, professeur émérite à l'Université de Liège, mort en cette ville

à la fin de décembre; Dr. Richard MEISTER, philologue allemand, un des recteurs du gymnase Nicolaï de Leipzig, mort en cette ville, le 30 novembre, à 64 ans; — Dr. Rudolf MENGE, philologue et archéologue allemand, mort le 25 octobre, à Oldenbourg, à 68 ans, dont nous citerons : *Die Kunst des Alterthums* (Leipzig, 1892, in-fol.) et *Ithaka, nach eigener Anschauung* (Guetersloh, 1891, gr. in-8); — Oscar MERTEN, professeur et ancien recteur de l'Université de Liège., mort dans les premiers jours de décembre, à l'âge de 74 ans; — Eugène MONSEUR, professeur de sanscrit à l'Université libre de Bruxelles, mort le 7 novembre, en cette ville, à 52 ans; — W. F. MONYPENNY, écrivain et journaliste anglais, mort en novembre, à 46 ans, qui collabora au *Spectator* et au *Times* et alla diriger dans l'Afrique du sud le *Johannesburg Star*, puis, revenu en Angleterre, redevint un des rédacteurs du *Times* et écrivit une biographie de Disraëli; — Dr. Theodor NOERDLINGER, professeur des sciences forestières aux Universités allemandes de Tubingue et de Giessen, mort à la fin de novembre, à Reutlingen, à 57 ans; — le R. P. Anno NEUMANN, de l'ordre des Frères prêcheurs, mort dernièrement à Dusseldorf, lequel, étant encore prêtre séculier, avait été le fondateur du mouvement de l'abstinence des liqueurs alcooliques chez les catholiques d'Allemagne et propageait ses idées à l'aide de nombreuses brochures et surtout d'une revue créée par lui, *la Sobriété*; — NICOLAÏDÈS, directeur du journal *l'Orient*, organe des intérêts de l'empire ottoman, dans lequel il menait une campagne ardente contre les Jeunes-Turcs, mort au commencement de décembre, à Bruxelles; — Sidney James OWEN, professeur d'histoire de l'Inde au collège Christchurch d'Oxford, mort dans cette ville, à la fin de novembre, à 81 ans; — Théodore-Jules-Joseph PETY DE THOZÉE, numismate belge, qui, de 1847 à 1854, a collaboré à la *Revue belge de numismatique* et au *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, mort le 30 octobre dernier, à Liège, à l'âge de 84 ans; — Adolf PFARR, professeur à l'École technique supérieure de Darmstadt (Allemagne), mort en cette ville, le 12 décembre; — Whitelaw REID, ambassadeur des États-Unis en Angleterre, mort à Londres, au milieu de décembre, à 75 ans, lequel avait été journaliste et bibliothécaire, puis était devenu le propriétaire et l'éditeur de la *New York Tribune*, et à qui on doit l'introduction du linotype en Amérique; — Dr. P. H. RITTER, professeur de philosophie à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas), mort en cette ville, à la fin de novembre, à 56 ans; — Dr. Julius ROBAUER, professeur d'économie politique à l'Université autrichienne d'Agram, mort à Vienne, dans le courant de décembre; — Dr. Rudolf SCHIM, directeur de gymnase allemand à Goettingue et professeur d'enseignement des sciences mathématiques, mort le 2 décembre, à 32 ans; — Dr. Erich SELLO, juriste allemand, mort à Berlin, le 9 décembre, à 62 ans, lequel est l'auteur de : *Die Hau-Prozesse und ihre Lehren. Auch ein Beitrag zur Strafprozessreform* (Berlin, 1908, in-8); *Zur Psychologie der Cause célèbre* (Berlin, 1910, in-8), etc.; — Dr. Karl SEYDEL, professeur de médecine légale à l'Université allemande de Kœnigsberg, mort en cette ville, en novembre, à 74 ans; — D. Mamine SIBIRJAK, écrivain russe, mort à Saint-Petersbourg, le 15 décembre, à 60 ans; — Dr. Asmus SORENSEN, professeur des langues, de la littérature et de l'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Leipzig, mort en cette ville, le 24 novembre, à 58 ans; — Dr. Wolfang STEGEL, écrivain allemand, mort à Berlin, le 10 novembre, à 37 ans, lequel laisse des ouvrages de médecine; — Dr. Hanns VON WEISENBACH, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur les beaux-arts, notamment : *Theorie und Praxis der neudeutschen Stickerei* (Leipzig, 1903, in-8, plu-

sieurs fois réimprimé), mort à Wiesbaden, au commencement de décembre, à 65 ans ; — WILLEMS, professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, mort à la fin de novembre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 13 décembre, M. le comte Durrieu fait observer, au cours de son travail sur les statuts de l'ordre de Saint-Michel, que plusieurs académiciens ont été décorés de cet ordre, entre autres Dacier, le marquis de Vogüé et M. Héron de Villefosse, ancêtres de deux académiciens actuels. — M. Cuq lit en seconde lecture son travail sur *l'Apokeruis*, institution qui chasse l'enfant de la famille et lui fait perdre tous ses droits. Le 20 décembre, le P. Schell lit un travail sur le dernier roi de Babylone, Nabonide, et sur sa fille, prêtresse cloîtrée dans le temple d'Our en Chaldée. — M. Héron de Villefosse lit et commente une lettre de M. Roy-Chevrier, président de la *Société d'histoire et d'archéologie* de Chalon-sur-Saône, relative à un autel récemment découvert dans un rempart de construction romaine, contenant le nom des « Cabillonenses » et de la déesse « Souconna », origine du mot Saône. — M. de Gironcourt donne connaissance à l'Académie des résultats de son exploration en Afrique. — L'Académie vote l'impression des manuscrits rapportés par cet explorateur. — Le 27, M. Omont annonce à l'Académie la découverte à la Bibliothèque nationale d'un document nouveau relatif à une donation faite par Charles VIII d'une somme de mille livres tournois à Jehan Bourdichon pour le mariage de la fille de ce peintre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 14 décembre, M. Colson a commencé la lecture d'une étude sur la vie et les œuvres de M. Cheysson. — Le 21, il continue la lecture de cette étude. Le 28, M. Welschinger résume un mémoire inédit du comte Joseph de Maistre sur la campagne de 1812, récemment découvert aux archives d'État à Turin.

LA FRANCE FRANCISCAINE. — Nous avons déjà signalé le projet formé, il y a quelques mois, de consacrer un recueil spécial à faire mieux connaître l'action dans le passé de l'ordre de saint François d'Assise en France. C'est la première année de ce recueil qui vient de paraître sous ce titre : *La France franciscaine, mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature* (Lille, R. Giard, 1912, in-8 de 355 p.) Ce premier volume est composé d'une manière fort intéressante qui fait bien augurer de la collection. Comme il s'agit d'une publication destinée au grand public, les textes latins ou étrangers sont donnés dans une traduction française. C'est ainsi que le P. Pacifique M. d'Aincreville, a traduit les passages de la chronique de Salimberre, relatifs à la France (p. 21-75) et M. Jules Linot la partie de la *Chronica XXIV generalium* sur le bienheureux Roger de Provence (p. 76-90). Tout en laissant ces traductions, ne pourrait-on y ajouter à l'avenir le texte même, dans le bas des pages par exemple? Ce serait un moyen de rendre la publication plus utilisable à ceux qui travaillent et qui ne peuvent se contenter d'une traduction. Le P. Antoine de Sérent nous donne une très utile géographie de la province de France (1217-1792), (p. 91-135), nous fait connaître une sainte clarisse française demeurée à peu près inconnue, sainte Perrine, abbesse du Moncel au XIVe siècle (p. 201-205) et nous apporte des documents sur les Frères mineurs à l'Université de Paris (p. 297-338). Le P. Germain Delorme fait revivre, à l'aide de documents dont il publie quelques-uns, et notamment de comptes, les cordeliers de Saint-André de Cubzac (1628-1791)

(p. 136-200). Une note de M. René Giard sur le tiers ordre à Reims en 1330 (p. 206-212), des documents sur l'histoire littéraire et bibliographique de l'ordre (p. 213-256), des *Glanes franciscaines* (p. 257-270), une bibliographie (p. 271-290) et une chronique (p. 291-296), complètent ce volume fort intéressant, que terminent une table des noms de couvents et une table des noms de personnes des trois ordres.

La Bibliothèque de Chapelain. — En mourant, Chapelain laissait une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, dont il subsiste, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, un catalogue sommaire dressé après sa mort. Comme le dit justement M. Colbert Searles, professeur de langues romanes à l'Université de Stanford, la position de Jean Chapelain, le rôle qu'il a joué dans le monde littéraire de son époque, les relations dont il a joui donnent à ce catalogue une réelle importance et l'on y peut prendre une idée suffisamment exacte des livres qui composaient alors la « bibliothèque d'un homme de goût. » En publiant ce *Catalogue de tous les livres de feu M. Chapelain* (*Leland Stanford junior University publications. University series*. Stanford University, California, 1912, in-8 de 119 p. ; portrait de Chapelain, fac-similé du catalogue), M. Searles a pris la peine d'en répartir les articles suivant un ordre méthodique, en sorte que le lecteur pourra se rendre compte des goûts de Chapelain et des ouvrages possédés par lui sur telle ou telle branche des connaissances humaines : l'on ne sera pas étonné que la part la plus large ait été faite aux belles-lettres et ensuite à l'histoire. Comme les descriptions du rédacteur du catalogue sont assez souvent vagues et sommaires, il a fallu à M. Searles un labeur parfois pénible, pour essayer d'identifier les ouvrages contenus dans la bibliothèque. On lui saura gré des efforts qu'il a faits et des résultats auxquels il est arrivé sans lui faire griel des erreurs qu'il a pu commettre, ni des points qu'il a dû laisser dans le doute.

Association de documentation bibliographique, scientifique, industrielle et commerciale. — Les industriels français se rendent compte, aujourd'hui, combien il leur devient important de connaître ce qui a été publié sur le sujet qui les préoccupe. Ceux qui ne se renseignent pas se mettent, *ipso facto*, en état d'infériorité par rapport à ceux qui se documentent. Il est reconnu que l'un des facteurs de la prospérité si rapide de plusieurs industries allemandes consiste justement en ce que les chefs de ces industries se sont préoccupés d'une façon toute spéciale d'assurer leur documentation industrielle. Une organisation vient de se créer en France, qui a pour objet de fournir aux industriels leur documentation, c'est l'*Association de documentation bibliographique, scientifique, industrielle et commerciale*, 40 bis rue Fabert, à Paris. Elle a pour présidents d'honneur MM. E. Bertin, A. Gautier, E. Roux, de l'Institut. Elle fournit sans frais à ses membres les réponses à leurs demandes sur tout sujet de recherches qui les préoccupe, et les documents qui peuvent leur être utiles. Les patronages qu'elle a su s'attirer, le désir d'être utile qui inspire ses créateurs et sa direction, les services qu'elle rend déjà, l'accueil qu'elle reçoit en font une création particulièrement intéressante. Il suffit que le membre pose une ou deux questions à l'Association pour qu'il récupère, bien au-delà, le montant de sa cotisation. L'Association veut être utile à l'industrie française et se refuse à faire aucun bénéfice. Autour de cette société industrielle, un nombre sans cesse croissant d'industriels et de travailleurs viennent se grouper, et l'on peut espérer que, déjà très vivante, elle prendra une place, peut-être fort importante, comme organisme nouveau dans l'outillage industriel de notre pays.

Le Chanoine U. Chevalier.— L'on ne pouvait mieux fêter l'infatigable érudit, le bibliographe éminent qu'est M. le chanoine Ulysse Chevalier qu'en dressant un catalogue raisonné et en donnant un aperçu de son œuvre scientifique. C'est la pensée qui, dès 1903, au moment de l'achèvement du Répertoire des sources historiques du moyen âge, a inspiré à quelques amis du grand savant dauphinois la publication d'un volume dont la rédaction a été confiée à Mgr Bellet, et dont nous avons eu le plaisir de parler à nos lecteurs (t. XCVIII, p. 87). Comme depuis cette époque l'activité de M. le chanoine U. Chevalier ne s'est pas ralentie et que sa production scientifique s'est augmentée d'une manière notable, il était naturel que l'on profitât de son élection comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour donner du travail de Mgr Bellet une nouvelle édition mise au point. La voici sous le titre : *M. le chanoine Ulysse Chevalier, membre de l'Institut, son œuvre scientifique, sa bibliographie. Nouvelle édition publiée par les soins de la Société d'archéologie de la Drôme* (Valence, imp. de Jules Céas et fils, 1912, in-8 de xliv-105 p., avec 3 pl.). La bibliographie, précédée de la liste des souscriptions, de la poésie latine écrite en 1903 par M. l'abbé Devaux, de l'appréciation de l'œuvre scientifique et du *curriculum vitae*, ne comprend pas moins de 519 articles (l'édition de 1903 en renfermait 462), répartis d'abord en deux grandes séries (A. Livres, articles ; B. Comptes rendus), et dans chaque série groupés méthodiquement sous des rubriques diverses. En même temps qu'un hommage au savant qui nous a longtemps honorés de sa collaboration, le livre de Mgr Bellet est un service rendu à tous ceux qui travaillent et les amis de M. le chanoine Chevalier ne seront pas les seuls à lui savoir gré de ce labeur.

Paris. — La *Notice sur le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre*, que publie M. le marquis de Chateaubrun (Paris, Champion, 1912, in-18 de 86 p.), n'a pas la prétention d'être complète ; elle vise seulement à mettre en relief le rôle politique que Clermont-Tonnerre, chef du groupe des « Impartiaux » joua à l'Assemblée nationale de 1789. L'auteur s'est bien acquitté de sa tâche ; mais il a joint à ses cinq chapitres un appendice assez inattendu. Il croit, sur la foi d'un poème de Laharpe (*Le Roi-martyr*) que Clermont-Tonnerre fut appelé après 1791 dans les conseils de Louis XVI, puis envoyé en mission secrète près du duc de Brunswick, au printemps de 1792. Je crains bien que le « jeune et brillant Clermont » glorifié dans ce poème ne soit le comte de Clermont-Gallerande, qui se rendit en effet à Coblenz à cette époque, comme il l'a raconté dans ses Mémoires, publiés dès 1826. Tenons donc pour non avenues, sauf plus ample examen, les pages 69-82 et rappelons qu'en revanche, au commencement et à la fin du volume, sont reproduites deux intéressantes miniatures représentant, l'une Clermont-Tonnerre, l'autre sa femme, née de Soran.

— *L'Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1913* (Paris, Lethielleux, in-18 de xvi-276 p. — Prix : relié toile : 1 fr. 50) est le *vade-mecum* du prêtre dans le ministère. Il offre, cette année, un double intérêt particulier : les indications relatives aux congrégations romaines ont été revisées d'après la récente législation, et le guide liturgique est en conformité avec les nouveaux décrets modifiant le Psautier et le Bréviaire.

— Signalons à nos lecteurs désireux de se rendre compte de la situation de la péninsule des Balkans à propos de la guerre actuelle la *Carte des Balkans*, dressée sous la direction de E. Toutey, que vient de publier « l'établissement géographique André Lesot ». Une substantielle notice géographique, historique et politique, accompagnée de plusieurs cartons en noir,

commente la carte générale des Balkans et les quatre petites cartes en couleurs (des races et des religions, de l'ensemble de l'empire ottoman et de l'Islam dans le monde) qui encadrent cette dernière, et, en éclairant les unes et les autres, fournit un memento commode des notions indispensables à tout homme soucieux de l'avenir comme aussi du présent (in-4 de 16 p., avec 5 cartes en couleurs).

— Des *Petits Manuels du foyer* dont la librairie Armand Colin poursuit la publication, voici le quatrième : *La Loi au foyer* (in-16 de VIII-141 p — Prix : 1 fr.). Dans la première partie de ce volume, consacrée à *la Famille*, l'auteur, M. Henri Michel, substitut au tribunal de la Seine, nous entretient successivement des formalités qu'exige la célébration du mariage, des précautions à prendre pour sauvegarder les intérêts pécuniaires des futurs époux, des droits et devoirs résultant du mariage, etc. Il suit l'enfant depuis sa naissance jusqu'à sa majorité et termine cette première partie par l'exposé des règles concernant les actes de décès, les inhumations, etc. La seconde partie a trait aux dispositions légales les plus importantes visant *le Patrimoine* : droit de propriété, usufruit, successions, donations, testaments, enfin elle donne de brèves notions sur les accidents du travail et le bien de famille insaisissable. L'ensemble s'adresse surtout aux personnes qui n'ont qu'une très vague connaissance des choses du droit; l'auteur, tout en les renseignant sur des questions courantes et généralement simples, a bien soin de les avertir qu' « il en est d'autres pour lesquelles il faut se garder des demi-notions. » Si donc, conclut-il, « vous n'avez pas trouvé la solution claire de la question qui vous occupe; n'hésitez pas à consulter un avocat appartenant à un barreau, un avoué ou un notaire ».

— Il nous est toujours agréable de signaler aux érudits un nouveau fascicule de la *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique par M. Robert de Lasteyrie, avec la collaboration de M. Alexandre Vidier (Paris, Imp. nationale; Leroux, 1911, in-4 de 207 p. à 2 colonnes). Ce fascicule embrasse les années 1908-1909 et, pendant ce laps de temps, MM. de Lasteyrie et Vidier n'ont pas enregistré moins de 4.424 titres relevés dans les Annales, Bulletins, Mémoires, etc. dont la publication plus ou moins fréquente est due aux sociétés savantes des départements métropolitains, de nos diverses colonies et même des instituts français à l'étranger. Ensemble bien complet et précieux pour les travailleurs.

— L'on s'exposerait à une déception si l'on espérait trouver dans la *Bibliographie des livres français de médecine et de sciences, publiée par la section de médecine du syndicat des éditeurs, 1900-1912* (Paris, 117, boul. Saint-Germain, 1912, in-16 de 144 p.), un tableau d'ensemble de la production française dans le domaine des sciences médicales. Il s'agit simplement du catalogue collectif des ouvrages publiés par les maisons faisant partie du syndicat susdit (MM. Alcan et Lisbonne, Asselin et Houzeau, J.-B. Baillière, O. Doin, Masson et G. Steinheil). C'est dire que l'on ne trouvera pas ici les publications de maisons importantes comme Carré et Naud, Maloine, de Rudeval. Cette réserve faite, et tout en regrettant que l'on ait adopté un titre capable de tromper ceux qui n'y regarderont pas d'assez près, nous reconnaîtrons que ce catalogue, dressé par ordre alphabétique de matières (les *journaux* ont été groupés à la fin) et pourvu d'une table alphabétique des auteurs et des titres anonymes, peut rendre des services;

les indications bibliographiques nous ont paru être données avec précision et exactitude.

BEAUCE. — M. le chanoine Sainsot a extrait de la *Revue des Archives historiques du diocèse de Chartres*, son travail sur *le Culte eucharistique dans le diocèse de Chartres*, (Chartres, Rénier, gr. in-8 de 59 p.). Dans cette brochure, qui répond à une préoccupation plus religieuse que scientifique, M. le chanoine Sainsot étudie successivement le dogme, puis le culte eucharistique dans le diocèse de Chartres. Il y joint des notes complémentaires diverses sur les fêtes, saluts, objets, associations, etc., ayant trait au Saint-Sacrement. Le tout se termine par une curieuse légende. Ce sont là des notes éparses et très fragmentaires qui n'ont pas la prétention de faire un ensemble sur la matière : elles ont quand même leur utilité.

FRANCHE-COMTÉ. — La Société d'émulation du Doubs nous envoie le sixième volume (année 1911) de la huitième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, 1912, in-8 de XXXII-488 p., avec un portrait et deux figures). Dans ce volume, il convient de signaler : *Un Artiste comtois à la Cour de Chine au* XVIII*e siècle, le Frère Attiret* (*1702-1768*), par M. Georges Gazier (p. 17-40). Le tirage à part de ce travail a été analysé ici même (*Polybiblion* de mai 1912, t. CXXIV, p. 473); — *Le Général Griois, d'après ses Mémoires*, par M. L. Pingaud (p. 46-61). De même, cette étude a déjà fait l'objet d'une notice dans le *Polybiblion* de juillet 1912 (t. CXXV., p. 89-90); — *Victor Jeanneney, artiste peintre et professeur de dessin* (*1832-1885*), par M. Georges Blondeau (p. 63-235), importante biographie que l'on eût aimé à voir complétée par un portrait de l'artiste; — *Principales Données météorologiques concernant les années 1891-1910*, résumées par M. A. Kirchner (p. 237-289); — *Découverte à Baume-les-Dames de monnaies du Haut Empire*, par M. René Bouton (p. 290-293); — *Notes archéologiques* (1911), par M. H. Michel (p. 294-300, avec 2 fig.); — *Études de toponymie franc-comtoise. Les Noms de lieu en « ans-ange »*, par M. Th. Perrenot (p. 301-308); — *Notes sur le conventionnel Verneret et sur sa famille*, par M. Maurice Dayet (p. 349-375, avec portrait), biographie précise de ce personnage, dont le tirage à part a été examiné dans notre dernière livraison (t. CXXV, p. 541-542); — *Jean Boyvin, président du parlement de Dole, d'après ses lettres aux Chifflet* (*1625-1650*), par M. E. Longin, qui ne nous donne encore qu'une première partie de ce remarquable « essai biographique » (p. 377-456).

— Le 15 février 1909, à la conférence Saint-Thomas d'Aquin à Besançon, M. le docteur Maxime Druhen avait (avec projections) parlé de *Besançon disparu*. Sous ce titre-là même, M. Druhen a eu l'idée un peu tardive, mais très méritante à divers égards, de publier cette conférence en l'appuyant des photographies utilisées antérieurement pour les projections (Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1912, in-8 non paginé [36 p.], papier fort). C'est « une contribution à l'étude des aspects disparus de la ville, dit l'auteur, et si l'art n'y trouve pas son compte, la vie du moins, saisie par l'objectif, leur donne un peu plus qu'un intérêt documentaire. » D'autant mieux, convient-il d'ajouter, que le texte qui commente les images est vivant, humoristique et parfois très justement critique. Outre les 31 photographies reproduites, exécutées de 1860 à 1865 par deux amateurs bisontins, cette luxueuse plaquette donne une jolie aquarelle de Zechender, appartenant à la famille de l'auteur et représentant une vue de Besançon prise du pied de Chaudanne (XVIII*e* siècle). M. G. Coindre, l'artiste écrivain qui a écrit *Mon vieux Besançon* a composé pour *Besançon disparu* une courte préface.

— Dans des papiers de famille, M. Julien Feuvrier a trouvé un cahier

où sont consignés les faits et gestes d'un vieux brave et il l'a publié sous ce titre : *Le Capitaine Puffeney (1772-1848). Souvenirs d'un grognard* (Paris, Honoré Champion, 1912, in-8 de 47 pages). Nous avons là une véritable biographie du personnage, né aux Planches, près Arbois, le 6 novembre 1772, engagé volontaire en 1791, à l'âge de dix-neuf ans, et qui prit part aux campagnes de l'armée du Rhin, de la Vendée, d'Espagne, d'Italie, d'Autriche, de Prusse, de Russie, c'est-à-dire à l'epopée républicaine et impériale presque entière. Échappé, non sans blessures, cependant, à tous les périls, Puffeney vint mourir tranquillement sur la terre natale, à Montigny-lez-Arsures (Jura), le 27 août 1848. Il eût été regrettable que ces souvenirs d'un soldat qui aperçoit les choses depuis le rang, écrits de façon naïve, sans l'ombre de prétention littéraire, disparussent chez l'épicier, ce qui eût été leur sort probable sans l'intervention de M. Feuvrier, un fureteur avisé, qui n'en est pas à son coup d'essai.

— Signalons le *Catalogue des manuscrits relatifs à la Franche-Comté conservés aux Archives nationales, suivi d'un inventaire de quelques documents concernant cette province*, dressé par M. V. Thomassin (Paris, Boutet, 1912, petit in-8 de 15 p. — Prix : 1 fr. 50). L'auteur, tout en regrettant que sa récolte n'ait pas été plus abondante, se felicite d'avoir retrouvé un manuscrit du P. Tiburce, capucin, qui en a laissé plusieurs, dont le bibliothécaire Weiss avait déploré la perte. Il a découvert également « un Rapport sur l'état moral des monastères cisterciens, adressé à l'abbé général de Citeaux, document très curieux, fixant d'une façon irréfutable la dissolution des moines à la fin du XVIIIe siècle. » L'auteur nous apprend qu'il a copié ces deux documents, ainsi que quelques autres, et qu'il a envoyé les copies à la Bibliothèque de la ville de Besançon, où elles pourront être consultées par les intéressés qui hésiteraient à se déplacer.

Gascogne. — M. Philippe Lauzun, dans son opuscule intitulé : *Le Château de Herrebouc* (Auch, imp. Cocharaux, 1911, in-8 de 54 p. et 2 pl.) donne une histoire sommaire mais précises de ce château et de ses possesseurs. Situé dans le département du Gers, canton de Vic-Fezensac, à quelques mètres de la Baïse, il était sans doute destiné à protéger le moulin à eau construit sur cette rivière et qui, depuis le XIIIe siècle, moud encore le froment des cultivateurs des alentours. Les familles qui le possédèrent depuis le haut moyen âge jusqu'à la Révolution sont les Herrabouc, les Castelbajac, les Verduzon et les de Cours. Actuellement il est entre les mains de M. Amiot, ingénieur des mines, et Philippe Lauzun a pu obtenir de son propriétaire tous les renseignements qu'il nous fournit sur cette antique demeure.

Lorraine. — M. E. Hauviller, directeur des Archives départementales de la Lorraine, préconise dans son opuscule intitulé : *A propos de l'édition d'un armorial lorrain* (Metz, 1912, in-8 de 15 p. et pl.) la publication des armoiries au nombre de plus de 4000 conservées à Paris dans l'Armorial général de la Bibliothèque nationale, qui intéressent la Lorraine. Tous les érudits ne peuvent qu'approuver cette proposition et souhaiter la voir se réaliser promptement.

Normandie. — M. l'abbé Émile Sévestre vient de publier une nouvelle brochure : *Quelques notes de bibliographie normande. L'Année du millénaire* (Paris, A. Picard et fils, s. d., in-8 de 64 p.) dans laquelle il donne une excellente vue d'ensemble de ce qui fut fait en Normandie à l'occasion du Millénaire (1911-1912). Ce travail sera d'autant mieux accueilli qu'il répond à un besoin, et les érudits normands sauront gré à M. Sévestre d'y avoir

apporté son exactitude de bon ouvrier. Le chapitre premier est intitulé *Manuel général et instruments de travail* ; le second donne la physionomie des deux congrès tenus à Caen et à Rouen ; le troisième est consacré aux publications du Millénaire, et le quatrième aux faits saillants de cette année si bien remplie ; le dernier chapitre enfin complète les deux précédents.

— Ce sont les mêmes solennités qui nous valent une brochure de M. Étienne Deville, intitulée : *Millénaire de Normandie* (Evreux, imp. Hérissey, 1912, in-8 de 45 p.). Ce récit, pris sur le vif, émaillé de détails pittoresques, nous conduit aux fêtes de Saint-Clair-sur-Epte, à celles de Paris, puis et surtout à celles de Rouen, dont elles donnent une idée très exacte et une fidèle peinture. Soucieux d'être complet, l'auteur n'a omis ni les réjouissances extérieures, ni les séances d'études, et sa brochure, pour être moins didactique que la précédente, n'en est pas moins intéressante.

— Du même auteur, nous devons signaler le savant *Cartulaire de l'église de la Sainte-Trinité de Beaumont-le-Roger* (Paris, Champion, 1912, in-4 de 411 p.). M. Étienne Deville expose d'abord l'histoire du Cartulaire, celle du prieuré de Beaumont, puis la table chronologique des chartes et enfin il aborde le Cartulaire lui-même. Cette étude, menée avec une méthode sûre, fait honneur à l'érudition et à la patience de l'auteur ; elle est suivie d'un appendice qui contient la liste des prieurs et celle des biens du prieuré.

Orléanais. — Ce n'est pas dans l'opuscule de M. J. Perrochot : *Mon vieux Blois. Essai sur les origines de Blois* (Blois, imp. Migault, 1912, in-18 de 116 p.) qu'il faudra chercher des vues neuves et originales sur les origines de cette ville. Ce sont des suites de dissertations et de notes présentées sous une forme plutôt romanesque, qui n'apprendront rien de nouveau aux érudits qui voudraient, à l'aide de documents sérieux ou de vestiges bien contrôlés, étudier le passé de la ville de Blois au moment de la conquête romaine et faire connaître ce qu'était cette cité à l'époque gallo-romaine. Nous ne nous attarderons donc pas davantage sur ce petit volume que l'on pourra lire par curiosité, mais non consulter avec fruit pour écrire l'histoire.

Touraine. — Le joli petit volume que M. Jacques Rougé vient de faire paraître sous ce titre : *Le Parler tourangeau. Région de Loches* (Paris, Lechevalier, 1912, in-18 de 137 p. — Prix : 3 fr.) n'est pas un livre savant; c'est un simple travail de curiosité, qui n'en offre pas moins une grande utilité. « Ne contenant pas d'étymologie, ne se reportant à aucune référence scientifique ou littéraire, dit l'auteur dans son Introduction, il ne vise qu'un but, celui de noter et, par conséquent, de conserver la langue parlée actuellement dans l'arrondissement de Loches. L'orthographe employée sera donc l'orthographe phonétique plutôt que l'orthographe étymologique. » Cet intéressant recueil, qui a paru d'abord par fragments dans la *Gazette médicale du centre*, sera recherché également par les linguistes, les curieux et les régionalistes.

Alsace. — Comme suite à la revue bibliographique des alsatiques récemment parus, que nous avons donnée dans notre livraison de décembre dernier, mentionnons les ouvrages ci-après : *Un Castel féodal, ou le Château de Werde et ses propriétaires*, par M. Fr. Sitzmann (Strasbourg, Le Roux, 1912, in-8 de 228 p. et 2 gravures. — Prix : 3 fr. 50). Fruit de longues et patientes recherches de M. le chanoine Mertian, complétées par l'auteur du *Dictionnaire biographique d'Alsace*. Une des plus intéressantes publications parues récemment en Alsace où l'on trouvera une foule de renseigne-

ments sur les landgraves de la Basse-Alsace. — M. l'abbé Lévy, dont le zèle infatigable s'exerce dans le domaine des recherches historiques comme dans l'action pastorale, nous donne trois intéressantes monographies : *Geschichtliche Notizen über Grussenheim* (Carspach, 1911, in-8 de 71 p., avec 2 grav.); *Die Pfarreien des ehem. Landkapitels Markolsheim und des Kantons Holzweier* (Strasbourg, Le Roux, 1910, in-8 de 91 p.);— *Das Schloss von Weier im Tal* (Saverne, Fuchs, 1911, in-8 de 7 p.). — *Les Soldats alsaciens sous Napoléon* (Colmar, H. Hüffel, in-12 de 258 p., avec 20 grav.). Cette curieuse œuvre historique, dont l'auteur se cache sous de modestes initiales E. S., a paru d'abord dans le *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, mais on est heureux de voir réunies en volume ces pages instructives, écrites d'un style alerte, bien alsacien. — *Alte Zehnt-und Gültenrechte des Basler Domstiftes im Ober-Elsass*, par M. Th. Walter (Altkirch, Masson, 1912, in-12 de 61 p.). Cette savante brochure analyse un précieux manuscrit des archives de Karlsruhe, daté de 1470, qui mentionne toutes les localités d'Alsace où le chapître de Bâle avait des droits et possessions. — 1870. *Autour de Strasbourg assiégé*, par le Dr Goldschmidt (Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1912, in-8 de 223 p. — Prix : 4 fr.). C'est un témoin oculaire qui nous raconte les événements du siège et du bombardement de la ville; le récit est précédé d'une préface de M. Er. Lavisse et contient un certain nombre de documents inédits.

Allemagne. — C'est un événement littéraire considérable et qu'il importe de signaler ici que la création, à Leipzig, d'une *Deutsche Bücherei*, destinée à contenir toutes les publications, sauf la musique et les périodiques, qui paraîtront en Allemagne à partir du 1er janvier prochain, en quelque langue que soient écrites ces publications, et aussi tous les ouvrages allemands publiés à l'étranger. C'est le Börsenverein qui a pris l'initiative de cette institution pour laquelle il a reçu du gouvernement royal de Saxe et de la municipalité de Leipzig l'aide la plus efficace.

Italie. — *Le Rôle des « théoriciens » dans les sciences biologiques et sociologiques* (Bologna, Zanichelli; Paris, Alcan, in-8 de 16 p.) est une plaquette extraite de la revue *Scientia*, et destinée à former la préface d'un volume qui doit paraître prochainement à la librairie Alcan, sous ce titre : *Essais de synthèse scientifique*. Dans ce projet de préface, l'auteur, M. Eugenio Rignano, de Milan, énonce les avantages comme les inconvénients des deux méthodes exclusivement expérimentale et exclusivement théorique dans les sciences biologiques. Il préconise une sorte d'association de l'une et de l'autre. Il n'est pas aisé de démêler quelles sont au juste, dans ce mémoire, les tendances de l'auteur. Il semble toutefois partisan d'une sorte de compromis entre finalistes et antifinalistes, qui nous paraît bien difficile à établir. On verra si l'ouvrage annoncé jettera plus de clarté sur cette délicate question.

Espagne. — C'est toujours avec plaisir que nous lisons les travaux de M. Lucien Briet ; en dépit de l'absence de conclusions générales dont nous nous sommes plaint si souvent déjà, la relation de ses pérégrinations *Sous la Peña Montañesa* présente les mêmes qualités de précision que ses précédents récits de voyage; on y trouve des observations minutieuses, des renseignements nouveaux, et la preuve, — ou plutôt une preuve nouvelle, — que, même à quelques pas de la frontière française, dans l'Aragon septentrional, il y a encore beaucoup à faire pour arriver à la connaissance précise de la contrée (*Sous la Peña Montañesa, Haut-Aragon, Espagne*, par Lucien Briet. *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*. Paris, au siège de la société, 1911, in-8 de 51 p., avec 11 fig.).

Brésil. — Il semble, en étudiant avec soin le dernier volume de la *Revista da Academia Cearense* (T. XVI, 1911, Ceará-Fortaleza, typ. Minerva, 1912, in-8 de 205 p.), que la docte compagnie ait un peu manqué de « copie » au cours de l'année 1911. Comment en effet ne pas considérer comme un remplissage ces études littéraires du Dr Pedro de Queiroz, qui ne sont que de simples comptes rendus bibliographiques, dépourvus de toute discussion critique? Sans doute, ceux qui ont trait à l'ancienne histoire du Brésil sont-ils à leur place dans la *Revista*; mais les autres?... Ce que nous remarquons comme digne de mention dans le tome XVI, c'est la suite du précieux catalogue de dates, de faits et d'actes relatifs à l'histoire de Ceará, dressé par le baron de Studart (il va, dans ce volume, de 1.701 à 1.727); c'est, du même auteur, un intéressant complément aux *Annaes da Imprensa Cearense* donnant la liste des journaux et périodiques parus dans la province de Ceará durant les années 1908-1911; c'est enfin une bonne conférence de M. Gustavo Barrozo sur le « pandeirante » Pero Coelho de Souza, explorateur du Ceará en 1603. Par là se trouve avec raison maintenu et affirmé le caractère local qui donne tant de prix à la *Revista*.

États-Unis. — Grâce à un don anonyme d'un riche Américain, l'Université de Columbia va s'enrichir d'un immeuble qui portera le titre de Maison française, qui sera un centre d'études françaises et qui comprendra, avec une bibliothèque spéciale, des locaux pour les professeurs français venant enseigner à Columbia.

Publications nouvelles. — *La Morale chrétienne. Les Commandements de Dieu, les commandements de l'Église*, par le P. A. Guillaume (in-12, Bruxelles, Dewit) — *Prenez et lisez, réflexions sur l'esprit du christianisme au* XXe *siècle*, par Mgr de Mathies (A. Albing)l; trad. de l'allemand par l'abbé P. Mazoyer (in-16, Lethielleux). — *Le Mouvement religieux contemporain. Études de théologie et d'histoire*, par C. Wendte, Cauderlier, H. Lhotzky, Bousset, Harnack, etc. (in-12, Fischbacher). — *Le Pain quotidien du Pater*, par le R. P. J. P. Bock; trad. par A. Villien (petit in-8, Lethielleux). — *Le Missel romain, ses origines, son histoire*, par Dom J. Baudot. II. *Le Missel plénier* (in-16, Bloud). — *La Réforme du Bréviaire et du Calendrier*, par Dom F. Cabrol (in-16, Bloud). — *Retraite d'ordination sacerdotale*, par Mgr Dadolle (in-32, Lecoffre, Gabalda). — *Ite ad Oves. Le Grand Devoir pastoral des temps actuels*, par l'abbé Guéret (in-12, Lethielleux). — *Le Besoin de Dieu dans les âmes et les sociétés*, par l'abbé Delabroye (in-12, de Gigord). — *Le Culte des mystères et des paroles de Jésus*. II. *Élévations évangéliques*, par C. Sauvé (in-8, Amat). — *Le Divin Médecin, pages d'Évangile*, par E. Thiriet (in-16, Desclée, de Brouwer). — *Pour mes homélies des dimanches et des fêtes*, par I.-L. Gondal (2 vol. in-8, Lethielleux). — *L'Évangile du paysan*, par P. Gérald (in-16, Beauchesne). — *Notre vie surnaturelle*, par C. de Smedt. T. I. (in-16, Bloud). — *La Doctrine de l'Assomption de la T. S. Vierge, sa définibilité comme dogme de foi divine catholique*, par D. P. Renaudin (in-8, Téqui). — *Le Virginal, mois de Marie*, par le P. C. Laurent (in-12, Haton). — *Histoire de l'apparition de la Mère de Dieu sur la montagne de la Salette*, par le R. P. L. Carlier (in-8, Tournai, chez les missionnaires de la Salette). — *Lourdes, les guérisons*, par le Dr Boissarie (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *L'Unité morale des religions*, par G. Bonet-Maury (in-16, Alcan). — *Traité de droit civil comparé*, par E. Roguin. T. IV et V (2 vol. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Code manuel de la recherche de la paternité (commentaire de la loi du 16 novembre 1912)*, par H. Lavollée (in-18, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *L'Assurance contre le chômage à l'étranger et en France*, par J. Lefort (2 vol.

in-8, Fontemoing). — *Le Rythme universel, essai de philosophie générale*, par G. de Tollemonde (in-8, Jouve). — *La Sophistique contemporaine. Petit Examen de la philosophie de mon temps*, par G. Dumesnil (in-4, Beauchesne). — *L'Intuition bergsonienne*, par J. Segond (in-16, Alcan). — *Volonté et liberté*, par W. Lutoslawski (in-8, Alcan). — *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, par F. Paulhan (in-8, Alcan). — *L'Obligation morale raisonnée, ses conditions* par A. de Gomer (in-16, Alcan). — *Des Armes pour la vie, conseils aux jeunes*, par le Dr E. Levrat (in-16, Bloud). — *La Méthode positive dans l'enseignement primaire et secondaire*, par M. Berthonneau, A. Bianconi, H. Bourgin, etc. (in-16, cartonné, Alcan). — *L'Année pédagogique*, publiée par L. Cellérier et L. Dugas, in-8, Alcan). — *La Femme, sa situation réelle, sa situation idéale* ; trad. de l'anglais, par Mlle A, Terrier (in-16, Alcan). — *Fénelon. Politique tirée de l'Évangile*, par M. Cagnac (in-16, Tralin). — *Essais politiques et sociaux*, par R. W. Emerson ; trad. de M. Dugard (in-18, Colin). — *La Gestion par l'État et les municipalités*, par Y. Guyot (in-16, Alcan). — *Le Placement public à Paris, situation actuelle et projets de réforme*, par L. Varlez, C. Picquenard, Darcis, G. Alfassa et M. Lazard (in-18, Rivière). — *La Lutte préventive contre la misère*, par S. et B. Webb ; trad. par H. La Coudraie (in-8, Giard et Brière). — *Éléments de sociologie*, par P. Caullet (in-8, Rivière). — *Sociologie de la paix*, par le Dr A. de Maday (in-16, Giard et Brière). — *La Coopération neutre, la coopération socialiste*, par E. Vandervelde (in-16, Alcan). — *Mécanique appliquée*, par J. Perry ; trad. de l'anglais par E. Davaux. T. I. *L'Énergie mécanique* (in-8, Hermann). — *Emploi des engrais chimiques en horticulture*, par J. Fritsch (in-8, Laveur). — *Nos Frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense*, par le général Maitrot (in-8, Berger-Levrault). — *Les Lois de la guerre continentale*, par le lieut^t R. Jacomet (in-16 cartonné, Fournier). — *Dressage du chien d'arrêt au collier de force*, par J. Levitre (in-18, Laveur). — *Histoire générale de l'art. Égypte*, par G. Maspero (in-16 cartonné, Hachette). — *Pages d'art chrétien*, par A. Fabre. 3e série (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Peinture, les divers procédés, les maladies des couleurs, les faux tableaux*, par C. Moreau-Vauthier (in-8, Hachette). — *La Défense de la langue française*, par A. Dauzat (in-18, Colin). — *Les Oasis*, par C. Clerc (in-18, Lemerre). — *La Splendeur douloureuse*, par H. Allorge (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Fleurs de givre*, par W. Chapman (in-16, Éditions de la « Revue des poètes », Jouve). — *Les Taciturnes*, par R. Scheffer (in-18, Figuière). — *La Muse noire*, par J. Leroux (in-18, Figuière). — *Rêveries*, par L. Marie (in-18, Figuière). — *Cendres et flammes*, par E. Laforest (in-12, Messein). — *Poèmes de la ville*, par P. Costel (in-12, Messein). — *Stances haïtiennes*, par Duraciné Vaval (in-16, Messein). — *Le Toit qui fume*, par G. David (in-16, Édition du Beffroi). — *La Vie intérieure*, par R. Maran (in-16, Édition du Beffroi). — *L'Éternel Vainqueur*, poème épique religieux et patriotique, par M. Lépine (in-18, Amat). — *Le Confesseur*, drame lyrique, par M. Allotte de la Fuÿe (in-16, Plon-Nourrit). — *Aspasie*, tragédie en quatre actes, par J.-M. Lentillon (in-16, Amat). — *Théâtre du Petit Chaperon-Rouge*, par M. Bouchor (in-18 cartonné, Colin). — *Notre Enfant, journal d'un père et d'une mère*, par M. et G. Braunschvig (in-16, Hachette). — *L'Écho du passé*, par Maryan (in-16, Hachette). — *La Voix qui accuse*, par Brada (in-16, Hachette). — *Le Glas des monarchies*, par H. Baraude (in-18, Grasset). — *Les Mœurs du temps*, par A. Capus (in-18, Grasset). — *La Route s'éclaire*, par H. Soulié (in-12 cartonné, Grasset). — *Les Vrais Pauvres*, par G. Teissandier (in-18, Figuière). — *La Chasse au bonheur*, par C. Lorrey (in-18, Figuière). — *Les Abeilles*, contes, par Y. Durand

(in-16, Édition du « Temps présent »). — *C'étaient deux petites filles...*, par A. de Pène (in-18, Messein). — *Roman d'automne*, par M. Maryan (in-12, H. Gautier). — *Une Visite au pays du diable*, par K. May; trad. par J. de Rochay (in-12 cartonné, Mame). — *Panteléïmon*, par P. Christoff (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Djenné, ou le Triomphe du christianisme*, par F. de Nocé (in-12, Haton). — *Par les rudes sentiers*, par M. Levray (in-12, Haton). — *Le Collier de perles roses*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Correspondance de Bossuet*, publiée, avec des notes et appendices, par C. Urbain et E. Levesque. T. VI (in-8, Hachette). — *Carlyle et Emerson. Correspondance (1834-1872)*, trad. de E.-L. Lepointe (in-18, Colin). — *Chateaubriand*, textes choisis et commentés par A. Beaunier (2 vol. in-16, Plon-Nourrit). — *Honoré de Balzac. Morceaux choisis*, avec une Introduction et des notes, par J. Merlant (in-12 cartonné, Didier.) — *An Introduction to the French Classical drama*, by E. F. Jourdain (in-8 cartonné, London, Frowde). — *L'Année dramatique 1911-1912*, par H. Bidou (in-16, Hachette). — *La Géographie enseignée par les yeux, étude descriptive basée sur des notions élémentaires de géologie. Cours moyen*, par A. Lemoine et A. Marlot (in-4 cartonné, Le Soudier). — *Marseille et la colonisation française, essai d'histoire coloniale*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *Souvenirs d'un pèlerinage de pénitence. Une Semaine sainte à Jérusalem*, par P. Robert de Laval (in-12, Librairie Saint-François). — *Notre France d'Extrême-Orient*, par le duc de Montpensier (petit in-8, Perrin). — *Instantanés d'Extrême-Asie*, par H. Mylès (in-18, Sansot). — *Les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, par le docteur A. Cureau (petit in-8, Colin). — *Le Maroc*, par A. Bernand (in-8, Alcan). — *Aux Sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda*, par J. Leclercq (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Argentine telle qu'elle est*, par P. Walle (in-8, Guilmoto). — *Le Tourisme. L'Art de voyager et d'utiliser ses vacances*, par C. Sevrette (petit in-8, Colin). — *Histoire des rapports de l'Église et de l'État du* Ier *au* XXe *siècle*, par E. Chénon (in-16, Bloud). — *Histoire de la Franche-Comté*, par L. Febvre (petit in-8, Boivin). — *Vie de saint Dominique*, par le R. P. H.-D. Lacordaire; nouv. éd. avec notes historiques et critiques par l'abbé A. Chauvin (in-18, Garnier). — *Figures franciscaines*, par L. Roure (in-16, Plon-Nourrit). — *Études sur l'histoire byzantine*, par A. Rambaud (in-18, Colin). — *Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, 1474-1539*, par Mrs. A. J. Cartwright; trad. et adapté de l'anglais par E. Schlumberger (in-8, Hachette). — *La Seigneurie de Genève et la Maison de Savoie de 1559 à 1603. Première partie. Le Règne d'Emmanuel-Philibert (1559-1580)*, par L. Cramer (2 vol. in 8, Fontemoing). — *Supplément à la maison du roi Louis XIII*, publié par E. Griselle (in-8, Éditions de documents d'histoire). — *Écurie, vénerie, fauconnerie et louveterie du roi Louis XIII*, publié par E. Griselle (in-8, Éditions de documents d'histoire). — *Maisons de la Grande Mademoiselle et de Gaston d'Orléans, son père*, publié par E. Griselle (in-8, Éditions de documents d'histoire). — *La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse, notes et documents*, par l'abbé A. Auguste (in-8, Picard et fils). — *Une Famille vivaroise, histoires d'autrefois racontées à ses enfants* par le marquis de Vogüé (2 vol. in-8, Champion). — *L'Hôtel royal des Invalides, 1670-1789*, par R. Burnand (in-8, Berger-Levrault). — *L'Épopée des Alpes. Épisode de l'histoire militaire des Alpes*, par J. Perreau (3 vol. in-8, Berger-Levrault). — « *Mes loisirs* », *Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1764-1789)*, par S. P. Hardy, publié par M. Tourneux et M. Vitrac. T. Ier (1764-1773) (in-8, A. Picard et fils). — *La Révolution dans ses causes. Qui a fait la France ? L'Ancien Régime, l'ancienne société en France avant 1789*, par E. Clavequin-Rosselot (petit in-8, Amat). — *La Révolution dans ses causes.*

Le Clergé, les sectes et la France, par E. Clavequin-Rosselot (petit in-8, Amat). — *Histoire générale de l'Église*, par F. Mourret. T. VII. *L'Église et la Révolution* (gr. in-8, Bloud). — *Études sur la question Louis XVII. Autour du Temple*, par G. Bord (3 vol. in-8, avec un vol. gr. in-8 de fac-similés et Index, Émile-Paul). — *Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles-Guillaume Nauendorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, par A. Pillet. II. *L'Arrestation à Brandenburg sur le soupçon de fabrication de fausse monnaie* (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Femmes de l'émigration*, par J. Turquan. 2e série (petit in-8, Émile-Paul). — *Le Congrès de Rastatt (11 juin 1798-28 avril 1799). Correspondance et documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine*, par P. Montarlot et L. Pingaud. T. II (in-8, A. Picard et fils. — *Bleus, Blancs et Rouges, récits d'histoire révolutionnaire, d'après des documents inédits*, par G. Lenotre (in-16, Perrin).—*La Conversion d'un sans-culotte, Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel (1739-1810)*, par E. Defrance (in-8, Mercure de France). — *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par Geoffroy de Grandmaison. T. VI. *Janvier-août 1812* (in-8, A. Picard et fils).— *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, par É. Ollivier T. XVI (in-18, Garnier).—*Souvenirs de guerre et de garnison*, par H. Le Pointe (in-16, Chapelot). — *L'Impératrice douloureuse. Élisabeth, impératrice-reine d'Autriche-Hongrie*, par C. de Tschudi; adapté de l'allemand par H. Heinecke (in-18, Édition du « Temps présent ». — *Les Femmelins, les grandes figures romantiques*, par P.-J. Proudhon, avec une Introduction par H. Lagrange (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Charles Ier, roi de Roumanie*, par P. Lindenberg (in-8, Le Soudier). — *La Défense de Port-Arthur*, par A. von Schwarz et G. Romanowski; traduit par J. Lepoivre. 1re partie (in-8, Berger-Levrault). — *Six Années. La Russie de 1906 à 1912*, par P. Poléjaïeff, adapté du russe par G. Dru (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire de la guerre italo-turque, 1911-1912*, par Un Témoin (in-8, Berger-Levrault). — *Les Aspirations autonomistes en Europe*, par J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry, etc. (in-8 cartonné, Alcan). — *Les Champs-Élysées, étude topographique, historique et anecdotique jusqu'à nos jours*, par P. d'Ariste et M. Arrivetz (gr. in-8, Émile-Paul). — *Histoire des communes annexées à Paris en 1859. Vaugirard*, par L. Lambeau (gr. in-8 carré, Leroux). — *Les Instituteurs et la démocratie*, par A. Vincent (in-16, Nouvelle Librairie nationale).— *Une Page de l'histoire du Brésil. Monseigneur Vital (Antoine Gonçalvès de Oliveira), frère mineur capucin, évêque d'Olinda*, par le P. Louis de Gonzague (in-8, Librairie Saint-François). — *Le Jubilé de Frédéric Mistral. Cinquantenaire de Mireille, Arles, 29, 30, 31 mai 1909*, par J. Charles-Roux (petit in-8, Bloud). — *Manuel d'épigraphie chrétienne*, par R. Aigrain (2 vol. in-16, Bloud). — *Manuel de sigillographie française*, par J. Roman (in-8, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr Simon. Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. PRÉDICATION. — 1. *Exposition de la morale catholique. Morale spéciale.* II. *La Foi. III. La Vertu de foi et les vices qui lui sont opposés.* Carême 1912, par le R. P. M.-A. JANVIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 378 p., 4 fr. — 2. *Allocutions pour les jeunes gens*, par PAUL LALLEMAND. 3e série. Paris, Téqui, 1913, in-12 de 306 p., 3 fr. — 3. *Les Mariages de demain. Quatre conférences*, par Mgr HENRY BOLO. Paris, Haton, s. d., in-12 de 163 p., 2 fr. — 4. *Au-delà du tombeau*, par le R. P. AD. HAMON. 3e édit. Paris, Téqui, 1912, in-12 de VIII-335 p., 3 fr. — 5. *Manuel des missions paroissiales*, par l'abbé J. SABOURET. Paris et Lyon, Desclée, de Brouwer, s. d., gr. in-8 de 396 p., 4 fr. 50. — 6. *L'Arbre divin, ou Entretien simple et familier sur le Credo catholique romain*, par CAMILLE POURMARIN. 1er fasc. Chez l'auteur, à N.-D. du Laus, in-12 de XVI-102 p., 1 fr. 50.

ÉVANGILES. RELIGION. — 7. *Pour mes homélies des dimanches et des fêtes. Textes évangéliques. Indications exégétiques. Inspirations oratoires*, par I.-S. GONDAL. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de VIII-612 et 685 p., 12 fr. — 8. *Le Chrétien intime*, par CHARLES SAUVÉ. VII. *Le Culte des mystères et des paroles de Jésus.* II. *Elévations évangéliques.* Paris, Amat, 1912, in-8 de XVI-588 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Divin Médecin, pages d'Evangile*, par EDMOND THIRIET. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, s. d., in-12 de 256 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Pain évangélique, explication dialoguée des Évangiles des dimanches et fêtes d'obligation*, par l'abbé E. DUPLESSY. T. III. *De la Saint-Pierre à l'Avent.* Paris, Téqui, 1912, in-18 de 240 p., 2 fr. — 11. *L'Évangile du paysan*, par PROSPER GÉRALD. Paris, Beauchesne, 1913, in-16 de 368 p., 3 fr. 50. — 12. *Toute l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à nos jours en 75 instructions, suivies de 14 instructions sur l'histoire de la T. S. Vierge*, par l'abbé ALLARD. Paris et Lyon, Vitte, 1912, 2 vol. in-16 de XXIII-273 et XII-320 p., 6 fr.

EUCHARISTIE ET SACERDOCE. — 13. *Retraite d'ordination sacerdotale*, par Mgr DADOLLE. Paris, Gabalda, 1912, in-32 de II-85 p., 0 fr. 75. — 14. *Œuvres oratoires* de l'abbé STEPHEN COUBÉ. *Gloires et bienfaits de l'Eucharistie.* 3e édit. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 402 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Eucharistie et le Sacré-Cœur*, par le R. P. A. DE WOUTERS. Tournai, Casterman, 1912, gr. in-8 de 16 p., 10 fr. 25. — 16. *Les Apprêts du beau jour de la vie, ou Suite d'entretiens entremêlés de comparaisons et d'histoires intéressantes pour les enfants de la première communion*, par l'abbé FLICHE. Paris, Téqui, 1912, in-16 de 477 p., 1 fr. 50. — 17. *Le Privilège des petits enfants. Entretiens familiers avec parents et catéchistes sur la préparation des petits enfants à la sainte communion*, par la R. M. MARIE LOYOLA; trad. de l'anglais par la baronne AUGUSTE DE NEXON. Paris, J. de Gigord, 1912, in-32 de XV-187 p., 1 fr. — 18. *Manuel préparatoire à la première communion privée*, par l'abbé L. POULIN. Paris, Bloud, 1912, in-16 cartonné et illustré de 79 p., 0 fr. 50. — 19. *Ite ad oves. Le Grand Devoir pastoral des temps actuels*, par l'abbé GUÉRET. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-200 p. 2 fr.

MORALE SOCIALE. JEUNESSE. — 20. *A la messe de onze heures. La Vérité aux gens du monde*, par JOSEPH TISSIER. Paris, Téqui, 1913, in-21 de XV-364 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Besoin de Dieu dans les âmes et les sociétés. Discours, pensées et souvenirs*, par l'abbé DELABROYE. Paris, de Gigord, 1912, in-12 de VIII-495 p., 3 fr. 75. — 22. *De la Préservation morale de l'enfant. Faut-il l'instruire pour le préserver?* par l'abbé A. CHAUVIN. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 de II-101 p., 1 fr. 25. — 23. *Jeunesse et idéal*, par l'abbé HENRI MORICE. Paris,

Téqui, 1912, in-12 de 200 p., 2 fr. — 24. *L'Éducation de la chasteté*, par A. Knoch. Paris, Téqui, 1912, in-8 de 100 p., 1 fr. 50. — 25. *Innocence et ignorance. Éducation de la pureté*, par M.-S. Gillet. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 216 p., 2 fr. — 26. *Les Tentations du jeune homme, étude théorique. étude pratique*, par Émile Bruneteau. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 370 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Droits et les devoirs de la propriété*, par J.-B. Paquet. Bruxelles, Dewit, in-8 de 161 p., 1 fr. 50.

Spiritualité. — 28. *Œuvres de S. François de Sales*. Édition complète. T. XVII. *Lettres*, vol. VII. Paris et Lyon, Vitte, 1911, gr. in-8 de xviii-479 p., 8 fr. — 29. *La Vie spirituelle, ou l'Itinéraire de l'âme à Dieu*, par le R. P. Malige. Paris, Lethielleux, s. d., 3 vol. petit in-8 de xv-356, 420 et 327 p., 10 fr. — 30. *Traité de la paix intérieure*, par le P. Ambroise de Lombez. Paris, Librairie S. François, 1912, in-12 de xv-389 p., 2 fr. — 31. *La Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Stanislas Legueu. 2e édit. Angers, Chemin de la Meignanne, 1, s. d., in-12 de 386 p., 3 fr. 25. — 32. *La Bonté et les affections naturelles chez les saints*, par le marquis de Ségur. 3e série. Paris, Téqui, 1912, in-12 de 273 p., 2 fr. — 33. *Se vaincre. La Lutte*, par Louis Rouzic. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de xxiv-197 p., 1 fr. — 34. *Se dévouer. L'Apostolat*, par Louis Rouzic. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de xxiv-304 p., 1 fr. — 35. *La Journée sanctifiée*, par Louis Rouzic. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xix-404 p., 3 fr. 50. — 36. *Vers la vie pleine à la suite du P. Gratry*, par Ad. Goutay. Paris, Téqui, 1913, in-12 de xxxii-278 p., 3 fr. 50.

Piété. Dévotions. — 37. *Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples*. Paris, Téqui, 1912, in-32 de xi-187 p., 1 fr. — 38. *Ma Journée avec Marie, ou Pratique de la vie d'intimité avec la douce reine des cœurs, à l'usage des prêtres, des religieux et religieuses*, par le P. J.-M. de Lombaerde. Paris, Téqui, 1913, in-32 de xxiv-462 p., 1 fr. 50. — 39. *Le Virginal, Mois de Marie*, par le P. Ch. Laurent. Paris, Haton, 1913, in-12 de x-304 p., 2 fr. — 40. *La Petite Somme du chrétien, ou le Chrétien persévérant dans la connaissance et la pratique de la religion*, par Un Curé de campagne. Tonneins, imp. Ferrier, s. d., in-12 de x-606 p., cartonné, 0 fr. 85. — 41. *Qu'est-ce que le tiers-ordre franciscain?* par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Librairie S. François, 1912, in-32 de 30 p., 0 fr. 05.— 42. *Pourquoi entrer dans le tiers-ordre?* par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Librairie S. François, 1912, in-32 de 32 p., 0 fr. 05. — 43. *Grâces et bienfaits du tiers-ordre*, par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Librairie S. François, 1912, in-32 de 32 p., 0 fr. 05. — 44. *La Vie chrétienne intégrale par le tiers-ordre franciscain*, par le P. Jean Delacroix. Paris, Librairie S. François, s. d., in-12 de 56 p., 0 fr. 15. — 45. *Manuel du tiers-ordre Saint-François, d'après le Directoire spirituel*, par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Librairie Saint-François, 1912, in-12 de 558 p., 1 fr. — 46. *Catéchisme, ou Petit Manuel à l'usage des novices tertiaires de Saint-François*, par le P. Eugène d'Oisy. Paris, Librairie Saint-François, 1912, in-12 de 256 p., 0 fr. 60.

Enseignement. — Prédication. — 1 à 6. — L'éminent conférencier de Notre-Dame en est à son dixième volume de l'*Exposition de la morale catholique*. Comme le précédent, celui-ci traite de la foi, non plus dans son objet et dans ses actes, mais dans son essence ou dans sa vertu ainsi que dans les vices qui lui sont opposés : c'est le sujet du Carême de 1912. Le R. P. Janvier venait d'être encouragé dans son œuvre par une très flatteuse lettre, partie du Vatican et qui le félicite de « donner plus que jamais aux âmes angoissées et avides de Dieu la splendide et vivifiante lumière de la vérité intégrale, dégagée avec soin, grâce à la doctrine ferme et précise du Docteur angélique, de tout préjugé et de toute erreur ». Il peut poursuivre son apostolat

avec plus de sécurité et d'efficacité : il continuera d'apporter aux âmes les bienfaits de sa parole éloquente et apostolique. Dans la 1re conférence il considère la noblesse de la foi, ensuite la cause de son éclosion en nous. La 2e et la 3e traitent des péchés d'infidélité et d'hérésie. La 4e et la 5e exposent l'attitude de l'Église vis-à-vis des infidèles et des hérétiques. La 6e est consacrée au péché du blasphème. Aux instructions de la semaine sainte ont été réservées les questions pratiques : relations religieuses, intellectuelles, sociales, entre les croyants et les incroyants; péchés contre la foi dans la Passion de Notre-Seigneur. L'allocution à la messe de la communion générale des hommes a pour sujet : Les péchés contre la foi et l'Eucharistie. Le livre se termine, comme les précédents, par des appendices où sont indiqués les principaux auteurs consultés et groupées des notes explicatives sur les conférences. Une table des matières, selon l'usage de l'auteur, résume fidèlement chaque conférence, en la réduisant à son expression la plus concise et permet au lecteur d'en mieux saisir l'ordonnance et le développement.

— La troisième série des *Allocutions pour les jeunes gens*, par M. Paul Lallemand, en est à sa 2e edition. Elle traite des grandes vérités de la foi et des sujets d'une intéressante actualité : la mort, le jugement, l'ennemi, ce qu'est Jésus, Notre-Dame des Victoires, les saints de France, la France catholique, Noël, une première messe, un prêtre, l'amiral Bergasse du Petit-Thouars, etc., etc. Ce sont des instructions courtes, entraînantes, pleines de doctrine et de conseils pratiques : l'orateur, qui aime et connaît les jeunes gens, sait adapter son enseignement à leur mentalité et à leurs besoins. L'accueil, qui lui est fait par la sympathie pour le livre, nous dit assez avec quel intérêt sa parole devait être écoutée. A cette heure où les œuvres de jeunesse sont si opportunes, les directeurs prendront pour modèle le distingué professeur de l'école Massillon ; en marchant sur ses traces, ils rempliront avec le même succès leur ministère si délicat et si nécessaire. Nous nous permettrons de signaler une lacune : l'absence de l'*imprimatur* de l'Ordinaire. C'est un oubli qui sera facilement réparé à la prochaine édition.

— Les conférences données par Mgr Henry Bolo, à Paris, sur *les Mariages de demain*, nous tracent de la société contemporaine un tableau plutôt triste et désolant. Par malheur, à qui compare avec les constatations les plus sérieuses, il ne saurait paraître exagéré. La dégénérescence masculine est un fait assez patent : il n'est pas nécessaire d'être un moraliste chrétien pour reconnaître qu'au point de vue des plus simples convenances sociales la tenue de nos contemporains laisse bien à désirer. L'orateur leur compare « leurs grands ancêtres » de la Révolution et il a la douleur de constater que ceux-ci

étaient presque moins mal. C'est dur, cela paraît invraisemblable : l'exposé et le développement de la thèse de Mgr Bolo nous amènent à conclure que cet invraisemblable est malheureusement trop vrai. La 2e conférence sur l'avènement de la femme nous montre la supériorité incontestable de la femme : la supériorité morale. C'est plus consolant. Mais encore faut-il que la femme évite tout ce qui est contraire à la morale, à la religion, à la discipline de la vie maternelle, car elle ne ferait alors que devenir complice de la décadence de l'homme. La 3e conférence : La lutte autour du mariage, a pour but de défendre cette institution chrétienne, aujourd'hui attaquée avec plus de violence, subissant l'assaut des theories les plus subversives de la morale, l'assaut des hostilités verbales et vécues. Que pourrait devenir la femme au milieu de ces ruines du mariage chrétien? Et les jeunes filles à marier, qui font le sujet de la 4e conférence, quelle sera ou quelle doit être leur préoccupation en face de cette perspective de demain? L'orateur les avertit paternellement que le mariage de demain dépend exactement de leurs dispositions; il sera ce qu'elles le feront et c'est pourquoi il leur donne une juste idée du mariage. Ce sont des enseignements bien opportuns.

— Les leçons de l'au-delà ont aussi et toujours leur à-propos; si austères soient-elles, elles ne manquent, d'autre part, d'offrir un sérieux intérêt et de procurer quelques consolations. Ouvrez donc le livre du R. P. Hamon : *Au-delà du tombeau*, et vous trouverez à lire de remarquables chapitres sur la mort et le dogme de la résurrection, sur le dernier jour du monde, le triomphe de la vie, les corps glorieux, le Ciel. Et ici s'arrête longuement l'auteur, nous décrivant avec complaisance le bonheur et les joies de la cité des élus : la vision béatifique, l'extase; la jouissance même de tous nos sens au Ciel, celle du cœur surtout, au milieu de la famille reconstituée et des amis retrouvés, auprès de ce Dieu dont la possession nous garantira la perpétuité de notre gloire et de notre bonheur. On ne connaît pas assez cette vie d'outre-tombe. Il est vrai que l'Église est sobre de définitions dogmatiques sur ce point. Mais elle ne défend pas de recueillir les enseignements de ses docteurs et d'en exprimer toute une doctrine « qui édifie la piété, console le cœur et nous encourage ». La mort n'aurait rien de trop effrayant si nous savions nous familiariser avec les espérances que Dieu a voulu nous donner; le monde de l'au-delà, malgré les ombres qui l'entourent, n'est pas un monde inconnu; sachons gré à l'auteur de nous y conduire à la lumière de la tradition : nous serons heureux de penser que nos morts y goûtent les plus pures joies et combien nous serons incités à vivre chrétiennement afin de mériter d'aller à notre tour participer, pour toujours, à leur bonheur !

— *Le Manuel des missions paroissiales*, par M. l'abbé Sabouret,

est l'œuvre d'une longue et sérieuse expérience, on dirait aujourd'hui c'est un livre vécu, car il est le résultat de toute une vie de missionnaire. L'auteur se trahit aussitôt en se plaisant à nous livrer son secret : il nous parle de ce qu'il aime, de ce qu'il fait, et avec quel entraînement ! l'importance des missions par des preuves intrinsèques et par des témoignages, réduisant à néant les objections diverses;les qualités et les dispositions du missionnaire. C'est l'objet de la première partie. La seconde, qui est, pour ainsi dire, le livre lui-même, contient tout ce qui a trait à la mission : préparatifs, arrivée et visites du missionnaire, ouverture des exercices pour une mission de huit jours et alors réglement de chaque jour avec les instructions pour toutes les catégories de personnes qui composent une paroisse, les enfants, les mères de famille, les hommes, chaque catégorie avec ses allocutions adaptées à ses devoirs et à ses besoins. Au sujet de la prédication, l'auteur donne en résumé les règles qui doivent la conduire à sa fin. Il traite ensuite du sacrement de pénitence, où il est un guide sûr. Il énumère et décrit les cérémonies de la mission, les œuvres à fonder. Le voici enfin à la clôture, avec toutes les recommandations que suggère un zèle éclairé. Le livre se termine par un appendice où sont renfermées les principales formules pour les consécrations et amendes honorables, pour bénédictions, scapulaires, etc. En un mot, le titre n'est pas trompeur, c'est un vrai *Manuel* et nous le recommandons à nos missionnaires, qui en retireront le plus grand bien.

— Sous le titre un peu surprenant, de prime abord, mais d'une heureuse originalité : *L'Arbre divin,* Mme Camille Pourmarin publie un *Entretien simple et familier sur le Credo catholique romain.* Ce n'est pas un enseignement sous forme théologique ou même catéchistique; c'est une causerie, ce sont des réflexions sur tel point de doctrine divisées en chapitres, le long desquels se continue assez naturellement la même figure. De l'arbre divin, nous avons ici la racine principale qui est romaine, l'autorité de Pierre; la tige qui est la nécessité et la puissance de cette autorité; les branches, les racines adventives, c'est-à-dire la hiérarchie; nous avons là les canaux qui servent à arroser l'arbre ou les sacrements, etc., etc.On voit le plan, la méthode de l'auteur; elle les portera dans tous les opuscules qui suivront, car elle y est vivement engagée par les encouragements d'un grand nombre d'évêques qui lui souhaitent le meilleur succès.

Évangiles. — Religion. — 7 à 12. — En offrant son ouvrage : *Pour mes homélies,* au clergé paroissial, M. le supérieur du grand séminaire de Toulouse a voulu leur donner un « répertoire » et un « instrument », « un livre qui fût à la fois un répertoire, énumérant les sujets et classant les idées, un instrument de travail, indiquant les sources et analysant les chefs-d'œuvre ». L'auteur, toutefois, ne se

propose qu'une étude en vue de nos entretiens sur les évangiles lus à la messe *les dimanches et les fêtes* : « explication et application des évangiles ». C'est un assez gros travail, en effet, et le lecteur se plaira certainement à constater qu'il a été consciencieusement accompli. Il y a quelques années, M. le chanoine Martin, du diocèse d'Autun, avait publié *les Évangiles des dimanches et des fêtes au point de vue historique et archéologique* : c'était dans la même donnée et ce livre a rendu de très grands services. L'ouvrage de M. Gondal s'adapte mieux à son objet; il est surtout plus complet : textes évangéliques, indications exégétiques, inspirations oratoires; c'est-à-dire qu'après l'étude de l'évangile dans son texte et dans son parallélisme, s'offrent à nous ses développements par les principaux de nos orateurs de la chaire chrétienne. Cette dernière partie ne dénote pas moins de connaissances variées que de labeur considérable; les résumés de ces nombreux discours nous donnent la pensée vraie de leur auteur en même temps que l'aspect sous lequel ils l'ont considérée. Cet ouvrage servira très efficacement à fixer davantage l'attention du clergé paroissial sur l'Écriture sainte; à trouver plus d'intérêt et plus de ressources dans cette méditation; à donner aux fidèles un enseignement plus substantiel et qui offre même plus d'attraits. Rappelons-nous la parole de Pie X : « La source incontestablement la plus abondante de l'éloquence sacrée, c'est donc la Bible. » C'est ce qui explique, dit Mgr Germain, dans sa lettre à M. le supérieur de son grand séminaire, « l'efficacité et le succès des retraites pastorales » prêchées par l'auteur et dont le fonds doctrinal avait été puisé dans la Bible. Sa Grandeur souhaite à cette œuvre la seule récompense qu'ambitionne un cœur sacerdotal : « Ranimer la foi parmi nos fidèles et surtout la grâce de voir se multiplier parmi nous le nombre des prêtres ».

— Le nouveau livre de M. Charles Sauvé, qui est le VIIe du *Chrétien intime,* contient les *Élévations évangéliques* sur *le Culte des mystères et des paroles de Jésus.* Le pieux et savant auteur est inépuisable; il poursuit son œuvre sans trêve ni repos. Faut-il s'en étonner quand on est encouragé par la parole si autorisée du Chef de l'Église? Pie X a loué M. Sauvé d'avoir travaillé longtemps « à réchauffer, par l'exposition de la théologie mystique, l'amour de la religion et le culte des vertus chrétiennes dans les âmes attachées au bien ». Il dit de ses ouvrages qu'ils se distinguent par la richesse et la solidité du fond, par la sûreté de la doctrine et par la chaleur du style »; il l'exhorte enfin « très vivement à poursuivre cette œuvre avec ardeur ». Et l'œuvre, en effet, se poursuit sous les bénédictions du Pontife pour le bien et la sanctification des âmes. Quelques titres indiqueront l'objet du présent volume : Jésus veut être baptisé et prêché par saint Jean-Baptiste; Jésus au désert, il appelle ses premiers disciples, il revient

en Galilée et se manifeste à Cana; Jésus purifie le Temple; Jésus maître du sabbat et de la loi mosaïque, Jésus parlant sur la montagne, etc... Ainsi au cours de quarante-quatre élévations, dont une table analytique résume brièvement, mais avec clarté, les principales pensées. Nous sommes bien assurés que le nouveau livre obtiendra le même favorable accueil que ses aînés : il en est digne en tous points.

— Les *Pages d'Évangile*, de M. Edmond Thiriet, nous remettent en mémoire et sous les yeux les nombreux miracles opérés par le divin Rédempteur ou, comme il le dit avec raison, par *le Divin Médecin*. Car presque tous sont des guérisons corporelles auxquelles viennent se joindre quelques guérisons spirituelles et même des résurrections. C'est sans doute du mal du péché que Notre-Seigneur est venu nous guérir, mais sa bonté très compatissante a étendu ses bienfaits jusqu'à nos maux physiques; « il a guéri toute langueur et toute infirmité, dit saint Mathieu, ... on lui présenta tous ceux qui étaient malades ...et il les guérit ». C'est l'image visible de la guérison invisible qui devait s'accomplir dans les âmes. Il est toujours opportun de rappeler ces bienfaits plus sensibles qui peuvent accroître en nous notre confiance en la pitié et la miséricorde de notre Dieu qui « a passé en ce monde en faisant le bien ». L'auteur a fait entrer son étude en vingt-cinq chapitres où il étudie ces miracles : guérison du fils de l'officier, du lépreux, du paralytique, des aveugles, du sourd-muet, de l'hydropique, etc. Il conclut en formant ce vœu : « Heureux serions-nous si ces pages d'Évangile allument dans les cœurs un amour plus ardent pour Celui qui a tant aimé les hommes ! » Il peut être assuré que ce désir sera réalisé, car de chaque bienfait s'échappe l'éloge du bienfaiteur et l'action de grâce pour le divin Médecin !

— Nous avons, en août 1912 (t. CXXV, p. 100-101), annoncé les deux premiers tomes du *Pain évangélique*, de M. l'abbé Duplessy, et exprimé le vœu de voir bientôt paraître le troisième. L'auteur ne nous a pas fait trop attendre : aujourd'hui l'ouvrage est complet : le tome III comprend les dimanches et fêtes d'obligation qui forment la période liturgique depuis la fête de saint Pierre jusqu'à l'Avent. Même méthode et même procédé : d'abord, la traduction de l'Évangile, ensuite l'*Explication dialoguée* à l'usage des catéchismes, du clergé et des fidèles. Ces entretiens sont au nombre de vingt et un et sont le commentaire des évangiles des dix-neuf derniers dimanches après la Pentecôte et des deux évangiles de l'Assomption et de la Toussaint. Nous n'avons pas besoin de répéter notre jugement sur ce livre qui ressemble en tout aux deux autres; il termine et complète une œuvre très utile et qui contribuera puissamment à nous familiariser davantage avec les enseignements de l'Évangile : il nous fera désirer un peu plus de nous nourrir du « Pain évangélique ».

— *L'Évangile du paysan,* comme l'indique son titre. a recueilli dans l'Évangile tout ce qui, dans la vie et l'enseignement de Jésus, se rapporte à la campagne. Nous félicitons M. l'abbé Prosper Gérald d'avoir eu cette pensée et nous devons le remercier de l'avoir mise à exécution : il y a là des leçons toutes spéciales qui plairont à nos excellents paysans et dont ils sauront bien profiter. Dans l'étable; les bergers; le village de Nazareth; jougs et charrues; l'agneau de Dieu, oiseaux du ciel, les arbres; le semeur, la mauvaise herbe; près des fontaines; sur le lac; etc.. Ce sont quelques-uns des titres et ils fixent bien fidèlement les lecteurs sur l'objet de ce livre. « Il devait naître dans un presbytère de campagne, car il faut une longue communion avec les choses et les gens de la terre pour trouver ces aperçus si justes, ces applications si heureuses d'un texte serré aux menus faits de la vie rurale ». Cette réflexion d'un critique est très judicieuse et ceux qui liront ce livre seront de son avis. Aussi bien, ajouterons-nous avec M. Vézère, ce livre que M. l'abbé Gérald a voulu si simple, si près du pâtre et du laboureur, trahit, malgré lui, sa belle culture intellectuelle, son goût très sûr pour discerner les choses de l'esprit et les dons d'imagination et de sensibilité qui révèlent en lui un psychologue et un poète.

— *Toute l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à nos jours, en* 75 *instructions,* relativement assez brèves, de 5 ou 6 pages, ne peut être évidemment qu'un rapide résumé. Toutefois la trame est complète, bien suivie, formée des traits principaux et ainsi c'est bien en vérité *toute* l'histoire de la religion que M. l'abbé Allard nous raconte : Histoire sainte, Évangile, histoire de l'Église jusqu'à Pie X, c'est-à-dire l'histoire de Jésus-Christ promis, figuré, attendu; l'histoire de Jésus-Christ, depuis son incarnation jusqu'à son ascension; l'histoire de Jésus-Christ vivant dans son Église jusqu'à la fin des siècles. Un court Avant-propos justifie la publication de cette œuvre, en dit le but et en escompte le bienfait. L'auteur a raison. Si la religion elle-même est encore si ignorée de nos jours, une des causes, et non des moindres, est dans l'ignorance particulière de l'histoire de la religion, et le remède à cette ignorance est la publication même de cette histoire. Quelques pages bien raisonnées établissent victorieusement cette thèse et alors la conclusion doit être que l'œuvre de M. l'abbé Allard est une des plus opportunes, peut-être une des plus nécessaires. — Le 2e volume comprend en outre, quatorze instructions sur l'histoire de la Sainte Vierge : couronnement logique, puisque l'union est si intime entre un fils et sa mère et que, ayant suivi Jésus avant, pendant et après son incarnation, il est bien naturel de nous arrêter un instant sur sa mère. Deux instructions terminent l'œuvre : l'une sur saint Joseph, le père nourricier de Jésus; l'autre sur saint Jean-Baptiste, le

précurseur de l'Homme-Dieu et le plus grand parmi les enfants des hommes. L'auteur dédie cette œuvre à ses paroissiens actuels et anciens : c'est à tous les chrétiens que doivent aller ces pages où la religion, l'Église catholique nous apparaissent si manifestement l'œuvre de Dieu. A chaque fait on peut dire : « Le doigt de Dieu est là. » C'est bien par le Seigneur que tout s'est accompli. *A Domino factum est istud.*

Eucharistie. — Sacerdoce. — 13 à 19. — Le très regretté évêque de Dijon, Mgr Dadolle, avait jeté sur le papier, jour par jour, les réflexions que lui inspirait sa piété pendant sa *Retraite d'ordination sacerdotale* : c'est son âme qui s'ouvrait de plus en plus sous le souffle puissant de la grâce et nous l'entendons se faire l'écho de cette action divine. On hésitait à publier ces quelques pages à cause de leur caractère intime; nous sommes heureux qu'on se soit résolu à les faire connaître : elles nous aident à pénétrer plus avant dans cette belle âme de prêtre et elles sont une vraie prédication. Le prêtre qui se préparait ainsi au sacerdoce ne devait et ne pouvait être qu'un saint prêtre. Il servira de modèle à beaucoup qui entendront la voix de Dieu leur dire intérieurement : « Et vous aussi, faites comme il a fait ».

— Parmi les *Œuvres oratoires* de M. le chanoine Coubé nous devons donner une bonne place au volume qui nous rappelle les *Gloires et bienfaits de l'Eucharistie.* Ce sont vingt-cinq discours prononcés par l'éminent orateur sur le divin mystère de l'autel : Pain quotidien, vin qui fait germer les vierges; les fruits de l'Eucharistie; la présence réelle; la gloire de l'ostensoir; le prêtre; saint Joseph et l'Eucharistie, etc., autant de sujets dont l'ensemble constitue presque un traité, fleurs eucharistiques qui forment autour du trône de l'Ageau une gerbe opulente dont le parfum embaume l'autel. Nous n'avons pas besoin de louer cette œuvre; le nom seul de son auteur suffit à la recommander. Nous nous bornerons à déclarer qu'elle vient à son heure pour aider à la forte poussée qui presse les fidèles vers la sainte Table; elle est bien dans le mouvement provoqué par l'initiative du Chef de l'Église pour inviter les âmes à mettre plus à profit les miséricordieuses et affectueuses avances du Dieu de l'Eucharistie. C'est encore un très grand mérite d'avoir une si bonne part à cet apostolat.

— *L'Eucharistie et le Sacré-Cœur* : c'est le rapport présenté au congrès eucharistique de Metz, le 9 août 1907, par le R. P. de Wouters, de la Compagnie de Jésus. L'éditeur le recommande comme renfermant « d'excellentes idées personnelles dont on pourra tirer un grand profit pour la préparation de retraites et de sermons ». Son but est de démontrer que la dévotion au Saint-Sacrement reçoit son complément de la dévotion au Sacré-Cœur et que les dévotions primitives au Cœur de Jésus se sont unies en une dévotion consacrée par la divine liturgie

et dont le caractère est essentiellement eucharistique. Suivent les conclusions pratiques.

— M. l'abbé Fliche réédite pour la 34e fois son livre : *Les Apprêts du beau jour de la vie, ou Suite d'entretiens entremêlés de comparaisons et d'histoires intéressantes pour les enfants de la première communion.* Il est peu d'ouvrages qui arrivent à ce succès qui suffit — et au-delà — à sa louange. Mais à cette édition actuelle manque l'approbation ou l'*imprimatur* de l'Ordinaire : simple oubli, sans doute, que l'édition, très prochaine, certainement, ne manquera pas de réparer. Les entretiens ont pour objet tout ce qui peut favoriser le développement de la piété dans le cœur d'un enfant; ils lui font connaître davantage ce Dieu qui se donne à nous pour nous sanctifier et nous aider à mériter le bonheur du Ciel; ils les instruisent du malheur de nos premiers parents qui désobéirent à Dieu, et dont le péché a eu et aura pour nous les conséquences les plus douloureuses. Heureusement, Dieu a eu pitié de nous et a daigné nous envoyer son Fils pour nous racheter en expiant notre prévarication. Les mérites de sa passion et de sa mort se renouvellent, chaque jour, par le sacrifice de la messe auquel chacun de nous peut participer au moyen de l'Eucharistie : c'est la communion. Çà et là des traits bien appropriés, saisissants, qui font pénétrer l'enseignement dans l'esprit et touchent le cœur. Le jour de la première communion est l'objet d'exhortations spéciales, et le livre se termine par les prières qui précèdent ou qui suivent la réception du divin sacrement.

— *Le Privilège des petits enfants*, par Mme Marie Loyola, traite plus particulièrement de la communion pour les tout petits; c'est la même méthode que dans le précédent; des *Entretiens familiers avec parents et catéchistes sur la préparation des petits enfants à la première communion.* Le livre se propose surtout d'offrir aux professeurs moins expérimentés sur ce point, quelques avis sur le fond et sur la forme de leurs instructions; de suggérer la pensée que ses petits peuvent et doivent être encouragés à pratiquer, comme préparation, de petits actes de vertu bien définis, d'insister sur la nécessité de la coopération des mères de famille. « Ce petit volume, dit justement l'auteur de la Préface, écrit par une maîtresse expérimentée et compétente comme l'est la Mère Loyola, ne peut manquer d'être accueilli avec enthousiasme... il *fait voir* comment on peut utiliser la charte de la première communion des enfants », en activant le zèle des catéchistes, en diminuant leurs difficultés, en conseillant l'emploi de moyens dont on peut espérer les meilleurs résultats.

— Voici d'ailleurs M. l'abbé Poulin qui vient faciliter encore plus la tâche par son *Manuel préparatoire à la première communion privée* : joli volume cartonné, illustré, gros caractères, un vrai livre pour les

tout petits; il leur apprend les prières du pieux chrétien; il leur donne quelques notions essentielles sur Dieu, la religion, l'âme, l'enfer, le Ciel, le purgatoire; sur Jésus-Christ, dont il résume la vie et les œuvres, la prière, le baptême, la préparation au sacrement de pénitence, pour lequel il donne un modèle d'examen de conscience, l'Eucharistie, les autres sacrements, l'Église, etc. : un petit résumé de l'enseignement catholique mis à la portée des plus jeunes enfants, facile à comprendre et à retenir; les images qu'ils aiment tant servent encore à merveille leur formation religieuse.

— Le soin des petits ne doit pas faire négliger les plus grands qui continuent à réclamer les marques de la sollicitude pastorale. M. l'abbé Guéret dit à ses confrères : « *Ite ad oves* » et leur rappelle *le Grand Devoir pastoral des temps actuels.* Cette œuvre est donc d'une réelle opportunité; elle constate d'abord la situation elle-même, l'isolement du prêtre; elle indique ensuite le remède, qui est la visite de la paroisse. Voilà qui est le devoir urgent, fondé sur le précepte divin et la loi ecclésiastique; l'auteur alors entre en plein dans son sujet en établissant la nécessité de la visite paroissiale pour l'enseignement religieux et pour les œuvres, ses avantages surtout pour les malades, sa possibilité, ses qualités qui sont celles du prêtre, du pasteur, de l'ami, du père, du médecin; il nous rend le devoir facile à remplir en nous donnant une méthode à suivre. Ainsi est-il autorisé à conclure que « le jour où tous les curés de France parcourront leurs paroisses, les visitant réellement, leur portant Jésus-Christ, ils auront autour d'eux une force, ils trouveront des élites plus nombreuses ». Nous le croyons, nous aussi; nous faisons donc des vœux pour que son livre soit bien connu et que ses conseils soient suivis.

Morale sociale. — Jeunesse. — 20 à 27. — La vérité suffirait à elle seule pour régénérer la société humaine. Mais comment faire entendre *la Vérité aux gens du monde*? C'est le problème que s'est proposé de résoudre M. l'abbé Joseph Tissier, vicaire général de Chartres, évêque nommé de Châlons. Mgr Bouquet, évêque de Chartres, avait confié à son vicaire général, archiprêtre de sa cathédrale, la mission d'évangéliser l'auditoire de la messe de onze heures, la messe ordinaire des gens du monde : cet apostolat a eu le plus flatteur succès et il en a félicité Mgr Tissier, qui, ainsi encouragé, a pensé que sa prédication, élargissant par le livre l'étendue de son action, pouvait, au dehors de la cathédrale, et même au dehors du diocèse, obtenir le même consolant résultat. La vérité ira donc à tout le monde; les enseignements pleins d'actualité, donnés par l'orateur, seront lus avec autant d'empressement et de sympathie qu'ils ont été entendus, et l'on reconnaîtra non seulement l'opportunité des sujets traités mais aussi la franchise de l'apôtre qui dit toute

la vérité, et son tact, sa délicatesse qui évite de blesser; on goûtera, ainsi que le dit Mgr Bouquet, « ce langage tour à tour élevé, incisif, vivant, gracieux, énergique », qui « a toutes les qualités capables de séduire et d'entraîner vers les plus hauts sommets ». Le Saint-Père avait, un jour, en présence de l'évêque, daigné « remercier M. l'abbé Tissier pour sa prédication à la dernière messe du dimanche, devant un très nombreux auditoire ». Il a pensé qu'il pouvait traduire mieux encore sa vive satisfaction et il a élevé le vicaire général de Chartres au siège épiscopal de Châlons.

— *Le Besoin de Dieu dans les âmes et les sociétés.* C'est bien, hélas ! ce que soupçonnent le moins les sociétés et les âmes à notre époque de matérialisme et de sensualisme. M. l'abbé Delabroye s'est proposé de le leur rappeler. Son livre, que nous présente Mgr Baudrillart, se compose de deux parties : la 1re comprend des discours ou des allocutions prêchés en diverses circonstances aux jeunes gens; dans la 2e sont groupés pensées et souvenirs, mais, ici comme là, l'enseignement de l'auteur a pour but de faire rentrer Dieu dans l'esprit et dans le cœur des contemporains. « Ce n'est pas sans motif, écrit l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris, que vous avez réuni sous le même titre ces études si diverses d'allures. Le besoin de Dieu, tout le crie dans les pages que vous nous proposez; vous nous rappelez comment notre génération a trouvé Dieu et vous indiquez aux hommes d'aujourd'hui, aux hommes de tous les temps, comment ils le trouveront ». Parmi les discours, nous citerons : Croire en Dieu et penser à Dieu; Notre Père qui êtes aux cieux; aller à Jésus; prier; bien penser pour bien agir; écouter Dieu, etc. Parmi les pensées et souvenirs : Étudiants et professeurs, récréations intellectuelles; crises d'âmes; le problème moral, nos devoirs envers la vérité; l'épreuve : ses leçons, ses bienfaits. Et Mgr Baudrillart a raison de conclure : « Votre livre ne sera pas seulement un régal pour quelques-uns, mais un bienfait pour beaucoup. Que Dieu lui donne le succès ! »

— Dans son livre : *De la Préservation morale de l'enfant,* M. l'abbé A. Chauvin se pose et cherche à résoudre la difficulté suivante : « *Faut-il instruire l'enfant pour le préserver*? Difficulté très délicate et sur laquelle les meilleurs esprits sont bien divisés. Car, surtout ici, nous trouvons d'excellentes raisons pour la négative comme pour l'affirmative. M. l'abbé Chauvin traite cette question si grave avec tout le sérieux et toute la réserve qu'elle réclame. Sa solution nous paraît sage; elle tient compte de toutes les considérations qui doivent guider l'intelligence du moraliste. Mais encore faut-il laisser une certaine latitude à la pratique, en raison des caractères et des tempéraments, des intelligences et des inclinations. Ces pages, dédiées aux

familles chrétiennes et aux éducateurs par un chef d'Institution, doivent fixer l'attention de tous ceux qui ont charge d'élever les enfants.

— *Jeunesse et idéal*, de M. l'abbé Henri Morice, se propose, comme l'indique son titre, de considérer la vieille morale chrétienne sous un de ses aspects les plus attachants : l'aspiration à l'idéal. Excellente méthode, semble-t-il, pour plaire à cette jeunesse que l'auteur veut former et élever. Et alors sa première leçon a pour objet de montrer que l'humilité est le fondement de la vie meilleure; suivent : les deux vies, la puissance de l'idée, l'ascension sans fin, la peur du sacrifice, la confiance, l'enthousiasme, l'esprit pratique, Jésus notre idéal, la présence et l'action de Jésus, le culte des saints, la Vierge Marie, idéal de pureté et de bonté, la vie heureuse. Ainsi s'élève toujours la pensée, ainsi se spiritualise le sentiment, ainsi se transforment et l'esprit et le cœur. Si la jeunesse pouvait s'éprendre de cet idéal, quelle force ne recevrait-elle pas de cette belle vision qui la ferait monter, sans peine, même sans qu'elle s'en doute, dans les plus hautes sphères où l'âme transfigurée se soutient dans cette condition par son union plus intime avec Dieu : c'est l'idéal réalisé et qui nous permet de nous écrier à notre tour : « Quand je regarde le Ciel, je dédaigne la terre. »

— Mais cette ascension est difficile. Même saint Paul a eu à se plaindre des difficultés que « les soufflets de Satan » lui opposaient pour s'élever à l'idéal qu'il avait entrevu et qu'il s'efforçait d'atteindre. C'est ce que constate d'abord M.A. Knoch, docteur en théologie, dans son opuscule sur *l'Éducation de la chasteté.* « Ce qui éloigne de la religion bien des hommes, c'est la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens ». L'auteur divise son œuvre en trois parties : les ennemis modernes de la chasteté, la chasteté chrétienne et le code mondain, la formation d'une jeunesse pure et chaste. Ici revient le même problème qui s'est offert plus haut; il est étudié avec le même soin par le docte moraliste et nous recommandons son enseignement et ses conseils pratiques aux familles et aux maîtres. C'est un grand bien que de prendre si grand souci de la préservation du cœur de l'enfant, pour lequel les païens eux-mêmes réclamaient le plus grand respect : *Maxima debetur puero reverentia.* La rénovation sociale dépend surtout, presque uniquement, de la formation, de l'éducation de la jeunesse.

— Encore un autre livre sur le même sujet : *Innocence et ignorance. L'Éducation de la pureté*, par le R. P. Gillet, des Frères prêcheurs. C'est aussi la même préoccupation : solution du difficile problème : Faut-il parler? Faut-il se taire? L'auteur expose pour la démonstration de sa thèse plusieurs méthodes, celles de la science, du silence et du bon sens; il se pose en face de l'ignorance d'aujourd'hui tout en

voulant pour demain préserver l'innocence; il termine en offrant son programme d'éducation de la pureté. Il réprouve la méthode scientifique qu'il déclare n'être ni humaine, ni surtout chrétienne; dans la méthode du silence, il condamne tout ce qui serait systématique; il se prononce pour une *initiation de bon sens* qui devra remplacer l'ignorance à partir du jour où le besoin s'en fera sentir, à cette condition même encore que cette initiation soit calquée sur les besoins réels, revête un caractère strictement individuel et s'appuie à une forte éducation chrétienne. C'est bien la solution qui semble tout concilier. Ce livre, d'ailleurs, s'inspire de toute la tradition chrétienne « qui, par la voix des Pères de l'Église, des théologiens, des mystiques et des ascètes, s'est approprié les principes évangéliques et apostoliques et les a mis en lumière. En dehors de ces principes, concluronsnous avec l'auteur, il n'y a pas d'éducation possible de la chasteté.

— M. Émile Bruneteau va droit à l'ennemi et considère exclusivement *les Tentations du jeune homme.* Ce ne sont pas en effet les tentations, en général, qui font l'objet de son étude, ce sont celles qui assaillent spécialement les jeunes. L'auteur les envisage dans la théorie et dans la pratique. La première partie définit la tentation et en indique les causes qui sont notre nature, la société des autres hommes, les démons et même l'intervention de Dieu; elle traite de l'universalité et de l'utilité des tentations, en réservant un chapitre spécial pour quelques tentations. Dans l'étude pratique, il faut se défier des illusions, chercher à se bien connaître soi-même, s'imposer une vive résistance, profiter des secours qui nous sont promis; puis, s'il y a chute se relever aussitôt, et s'instruire, surtout par notre propre expérience. Une dernière causerie révèle au jeune Français catholique trois motifs assez puissants pour travailler à sa perfection morale. Comme dédommagement de son labeur, M. Bruneteau ne voudrait avoir atteint et convaincu qu'une demi-douzaine de jeunes gens. Nous croyons pouvoir lui présager qu'il sera servi bien au-delà de ce trop modeste désir.

— Achevons ce qui concerne la morale sociale par le livre que R. P. J.-B. Paquet, de la Compagnie de Jésus, consacre au septième précepte du Décalogue : *Les Droits et les devoirs de la propriété.* Ces devoirs et ces droits sont également trop méconnus de nos jours pour que nous ne nous empressions de faire des vœux en faveur de cette œuvre. Dans les sept conférences qu'il prêcha dans l'église du Gesù, à Bruxelles, le P. Paquet traita du fondement du droit de propriété, de la négation de ce droit par les théories socialistes, de sa violation qui est le vol et de la restitution qui le répare, de l'obligation morale des propriétaires chrétiens, du jeu, l'un des abus de la propriété; de l'aumône qui en est un des devoirs, enfin de la privation et de l'abdication du droit de propriété ou lespauvres dans l'Église.Nous

voudrions que nos spoliateurs prissent quelque connaissance de ce commentaire du septième commandement : ils seraient bien obligés d'avouer qu'ils sont très coupables d'avoir violé des droits si sacrés et de n'avoir rempli aucun de leurs devoirs. Quel exemple pour le respect de la propriété, droit primordial sur lequel est basé l'ordre social !

Spiritualité. — 28 à 36. — L'édition complète des *Œuvres* de saint François de Sales en est à son dix-septième tome, septième volume des *Lettres* : vrai monument d'érudition et de piété à la mémoire du saint évêque de Genève ! Les volumes se succèdent — peut-être un peu lentement pour les disciples du grand docteur — mais avec le même soin, la même sollicitude. Et saint François de Sales nous apparaît toujours sous les mêmes traits, mélange admirable de douceur et de fermeté. Signalons, en particulier quelques lettres (du mois de mai 1616), « pages sublimes, dit l'éditeur, éclairées et complétées par celles de sainte Jeanne Françoise qui y correspondent; elles seront lues avec bonheur et avec fruit par ceux qui aiment à pénétrer dans le fond intime des saints, par ceux qu'attire la haute spiritualité, par ceux encore qui se sont passionnés pour l'étude de l'union suréminente créée par Dieu entre les deux fondateurs ». De nombreuses lettres de ce volume nous montreront le doux François de Sales entraînant vigoureusement à la lutte, énergique mais tranquille, contre soi-même, non seulement les habitants du cloître mais aussi les personnes du monde. Mais il est en même temps père tendre et dévoué, plein d'une sollicitude affectueuse qui s'étend aux moindres détails, même des affaires temporelles.« Prenez donc, ajoutent les éditeurs, et lisez... Dans ces pages, c'est l'âme, l'âme vivante qui parle, c'est le cœur qui palpite, c'est la parole fixée sur le papier avec son émotion et ses bienfaisants effets. » Comme les précédents, ce volume qui contient 221 lettres de saint François de Sales, reproduit en appendice quelques lettres de divers correspondants, donne un glossaire des locutions et des mots surannés, un index des correspondants et des notes, une table de correspondance de cette nouvelle édition avec les précédentes, une table des matières avec l'indication sommaire du contenu de chaque lettre.

— *La Vie spirituelle, ou l'Itinéraire de l'âme à Dieu*, par le R. P. Prosper Malige, se distingue, de l'avis du censeur, par deux caractères: d'une part sûreté et profondeur de la doctrine: d'autre part, puissance de l'analyse dans les applications pratiques. L'auteur suit les sentiers battus : vie purgative, vie illuminative, vie unitive, c'est-à-dire éviter le mal et faire le bien, corriger ses défauts et pratiquer la vertu. Pour remplir ce programme, il s'inspire de l'enseignement des principaux maîtres de la vie spirituelle, anciens et modernes; il

s'attache surtout, pour les questions modernes, aux décisions récentes du Saint-Siège. Sa doctrine, enseignée par lui dans les chaires de philosophie et de théologie, pendant de longues années, a dû passer par le crible d'une expérience assez prolongée, grâce aux nombreuses retraites données à des auditoires très divers, de prêtres, de religieux, de simples fidèles. Le premier volume traite de la fin de l'homme qui est Dieu et des obstacles à cette fin : le péché, la tiédeur, les passions, l'orgueil, chacun accompagné de son remède : abnégation, confession, communion. Le deuxième volume est consacré aux conseils évangéliques : vie religieuse, pauvreté, chasteté, obéissance; vie surnaturelle : vertus de la foi et de l'espérance. Au troisième volume se continue cette vie surnaturelle par la charité, soit en général soit pour le prochain et pour les âmes du Purgatoire. Suivent trois chapitres sur le Sacré-Cœur, pratique de la charité; sur l'oraison, exercice de la charité, et sur l'adoration. Le R. P. Flavien Prat, vicaire général, approuve la publication de cet ouvrage, en souhaite la diffusion et déclare que « *La Vie spirituelle* facilitera aux personnes pieuses du monde l'acquisition d'une justice chaque jour plus parfaite et sera un puissant stimulant de perfection pour les âmes religieuses. »

— Il faut remonter presque à deux siècles pour retrouver l'origine du livre du P. Ambroise de Lombez : *Traité de la paix intérieure.* Même déjà au XVIIIe siècle, vers l'an 1777, il en était à sa cinquième édition et, depuis, il a atteint la cinquantième. Il a donc fait ses preuves et la nouvelle édition se présente ainsi à nous avec l'auréole du plus brillant succès. La première partie énumère les bienfaits de la paix intérieure qui affermit en nous le règne de Dieu; nous dispose aux communications diverses, aide beaucoup au recueillement. Les obstacles de cette paix font l'objet de la deuxième partie : la vaine joie et la noire tristesse, le zèle impétueux, l'activité naturelle, l'indolence, mais surtout le scrupule sur lequel l'auteur s'est arrêté longtemps, car, de tous les obstacles, c'est le plus dangereux. La troisième partie indique les moyens propres à acquérir cette paix : l'humilité, la mortification, vie de foi, la conformité à la volonté de Dieu, la fréquente communion, l'oraison mentale. Dans la quatrième partie, qui comprend presque la moitié du livre, l'auteur enseigne la pratique de la paix. Excellent traité qui aidera efficacement les âmes avides de perfection, guide expérimenté dont les conseils sont si autorisés et si justifiés par une longue pratique.

— Le modèle parfait comme le meilleur docteur de la spiritualité est bien le divin Rédempteur : M. l'abbé Stanislas Legueu nous invite à contempler avec lui *la Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* D'abord le corps de Notre-Seigneur, sa réalité, ses qualités, sa sainteté; le corps de Jésus-Christ dans le Ciel et dans l'Eucharistie;

ensuite son âme : la réalité et la perfection de cette âme, ses facultés, intelligence, science, sensibilité et volonté; la sainteté de l'âme de Jésus-Christ : sa grandeur, sa fécondité; puis encore le sacerdoce de Notre-Seigneur : son existence, sa nature, son éternité, la messe de Jésus. Le livre cinquième nous dit ce que fut la prière de Notre-Seigneur; le sixième quelle fut son autorité, pouvoir royal et pouvoir judiciaire; le septième est l'historique de la vie de Notre-Seigneur: la création de son âme, sa vie voyagère, les limbes, la résurrection, la vie nouvelle de cette âme sur la terre. Dans le huitième, l'auteur propose diverses pratiques pour aider à l'imitation de l'âme sainte du Sauveur. « C'est un enseignement, dit Mgr l'évêque d'Arsinoe, un enseignement exact, élevé, pratique, une vraie page de théologie *mentis et cordis*. A d'autres mérites, il joint celui d'être un excellent recueil de sujets d'oraison. »

— Pour nous encourager à l'imitation de Jésus-Christ, M. le marquis de Ségur, dans la nouvelle édition de son livre : *La Bonté et les affections naturelles chez les saints* (3e série), nous montre ce qu'ont fait les saints des temps modernes. Le plan de l'auteur est bien simple : il résume rapidement la vie du saint qu'il nous présente; ensuite il revient et s'arrête « avec plus de détail sur les actions les plus aimables ou les plus héroïques de sa bonté, de sa charité, de sa tendresse; il cite ses discours, ses lettres, ses paroles », et comme il y a des figures de saints dans toutes les classes, dans toutes les conditions de la vie, « chaque lecteur peut trouver en parcourant ces pages, des leçons pratiques s'adaptant plus directement à sa nature d'esprit ou à sa situation personnelle ». Les saints qu'étudie l'érudit auteur sont saint François-Xavier, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint Pie V, saint Camille de Lellis, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, saint François Régis, saint Alphonse Rodriguez et saint Pierre Claver, saint Vincent de Paul, le bienheureux Pierre Fourier, saint Alphonse de Liguori, la bienheureuse Marguerite-Marie, saint Benoît Labre.

— Mais la sainteté ne s'acquiert que par *la Lutte*. Donc M. l'abbé Louis Rouzic nous prêche la nécessité de *se vaincre*. Cette condition est un peu difficile à remplir, mais l'auteur veut bien nous prêter son secours en nous précisant d'abord la nature de la lutte, en nous faisant connaître nos ennemis, les moyens efficaces de défense, enfin la récompense qui nous dédommagera de tout notre labeur. Ce petit volume, aux pages encadrées de rouge, plaît à l'œil et attire; il y a mieux : ces pages sont pleines de citations de l'Évangile et de la pure doctrine catholique de l'Église; elles tracent avec précision et netteté un plan de vie sérieusement chrétienne.

— Un jeune victorieux sera un homme de dévouement; ayant fait l'apprentissage de la lutte, il comprendra ce que M. l'abbé Rouzic

entend par ces mots : *Se dévouer.* Mgr l'archevêque de Rennes nous présente ce second volume comme Mgr l'évêque de Vannes nous avait présenté le précédent; ils sont heureux, l'un et l'autre, de recommander de belles œuvres aux professeurs et aux élèves de leurs maisons d'éducation et même à tous leurs prêtres, qui pourront y trouver des conseils ingénieux et sages, un véritable guide pratique pour la fondation et la direction d'œuvres de jeunesse et d'action catholique. Se dévouer, c'est faire de l'apostolat. M. l'abbé Rouzic nous donne la vraie notion de l'apostolat, nous en révèle l'obligation, nous dit comment il faut nous y préparer, à quelles sources nous pourrons le puiser, quelle étendue nous devrons lui donner, les moyens à employer, les vertus dont un apôtre doit être orné, quelle récompense sera certainement accordée à notre apostolat.

— M. l'abbé Rouzic nous retiendra encore un peu avec son troisième livre, celui-ci bien plus grand et bien plus gros, plus pratique peut-être aussi, parce que son objet rentre mieux et davantage dans notre vie ordinaire de chaque jour et de chaque instant; son titre le dit : *La Journée sanctifiée.* C'est la troisième édition qui voit le jour; elle est précédée d'une Lettre-Préface du R. P. Janvier, qui dit à l'auteur : « Votre âme sacerdotale parle dans ce livre avec une simplicité touchante qui n'enlève rien à la noble et pure élégance de votre langage. Une philosophie discrète éclaire votre enseignement, des traits délicats, des citations choisies avec goût en confirment l'autorité ».Ce jugement dit la valeur de l'œuvre; en voici le plan et la trame : Sanctification des actions ordinaires; les petites actions, la présence de Dieu et la conformité à sa volonté; le sacrifice et le règlement; le réveil, le lever et l habillement; la prière et la méditation, l'examen de prévoyance; la sainte messe et la communion; le travail, les repas et la récréation; les conversations, la visite au Saint-Sacrement, la soirée, la prière et l'examen général. Trente chapitres se partagent ainsi toute la journée : si nous suivons fidèlement la ligne de conduite tracée par l'auteur et si nous nous conformons à tous ses conseils, notre journée, bien sanctifiée, sera toute pour Dieu. *Hoc fac et vives.*

— C'est *Vers la vie pleine* que voudrait conduire ses lecteurs Mme Ad. Goutay, *à la suite du P. Gratry.* Le guide est excellent : le P. Gratry était « un grand conducteur d'âmes ». L'auteur est un disciple enthousiaste de l'illustre oratorien; elle est très pénétrée de son enseignement; elle a subi l'influence, on pourrait presque dire la fascination de son talent et de sa vertu ; elle a pour but, dans son livre, de communiquer à ses lecteurs quelque peu, le plus possible, de cette influence que S. E. le cardinal Perraud, dans sa Lettre-Préface, ne craint pas de qualifier de « douce, puissante et bénie ». C'est à l'illustre prince de l'Église que nous empruntons aussi le jugement

si autorisé qu'il porte sur cette œuvre. « Ce livre, écrit-il, pourrait très bien prendre comme épigraphe cette phrase de Montesquieu dans l'*Esprit des lois* : « Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » C'est bien là, en effet, la conclusion qui s'offrira et s'imposera à l'esprit de tout lecteur sérieux qui se sera pénétré de ces pages imprégnées de la pensée et de la doctrine du P. Gratry : oui, c'est à sa suite qu'on se plaira à marcher.

Piété. — Dévotions. — 37 à 46. — *Le Salut assuré par la dévotion à Marie* est un recueil de témoignages et exemples qui sont bien de nature à inspirer la plus filiale confiance envers l'auguste Mère de Dieu, qui est aussi notre mère. C'est consolant pour le pécheur, à condition, s'entend, qu'il n'en abusera pas — par présomption — pour persévérer dans son péché. Non, Marie n'abandonnera pas les âmes qui l'auront servie et aimée. C'est la conclusion de ce petit livre.

— Mais elle aura certainement encore plus de tendresse maternelle pour qui la servira avec plus de dévotion et d'amour. S'il est vrai que la mort est, d'ordinaire, ce qu'a été la vie, combien je serais heureux à ce moment suprême, d'avoir, pendant la vie, passé *Ma Journée avec Marie*, d'avoir connu la *Pratique de la vie d'intimité avec la douce reine des cœurs*. Le R. P. de Lombaerde fait passer sous nos yeux chaque action de la journée en la rapprochant de notre modèle et nous apprenant à l'accomplir selon son esprit. Il s'adresse surtout aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, auxquels il convient encore mieux de comprendre et de pratiquer ses leçons. C'est en leur nom que le vénéré auteur des *Paillettes d'or* lui dit : « Merci de nous avoir donné ces pages qui nous attirent à Marie, nous enchaînent à elle, nous aident à agir avec elle. »

— *Le Virginal de Marie* est le *Mois de Marie* déjà si connu et dont l'auteur, le R. P. Laurent, est si apprécié pour ses ouvrages de piété et de doctrine; il date de quelques années, mais il ne vieillit pas et réalise toujours de plus en plus les espérances qu'en avaient conçues ses magnifiques parrains, le cardinal évêque de Rodez, NN. SS. les évêques de Moulins et d'Agen. Il n'y a pas de plans très divers pour les Mois de Marie et le nôtre suit le courant; ce qui le distingue, c'est le développement de la méditation, toujours clair, intéressant, pratique, ni trop long, ni trop court. « Votre livre, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Moulins, est plein d'aperçus nouveaux et de considérations d'un ordre toujours élevé. Votre style est d'une limpidité et d'une élégance noble et simple à la fois... »

— Un curé de campagne offre *aux Dirigeants des Œuvres de jeunesse* ce qu'il appelle la *Petite Somme du chrétien*. C'est d'abord ce qu'un chrétien doit savoir: l'exposé de la doctrine chrétienne, nos principaux

devoirs et les vertus, l'histoire de la religion et les preuves de sa divinité. Vient alors ce qu'un chrétien doit faire pendant sa journée, chaque semaine, chaque mois, chaque année. Puis, ce sont les moyens de sanctification : sacrements, œuvres de piété, confréries : la matière de cent volumes, dit l'éditeur, admirablement concrétisée dans 600 pages ! Et cette *Somme* de doctrine, d'enseignement, de pratiques, ne coûte presque rien; un beau manuel relié, 85 centimes ! Livre de propagande à mettre entre les mains de tous nos enfants de patronages !

— Nous ne ferons que signaler les spécialités qui concernent le tiers-ordre franciscain : destinés à le faire mieux connaître *(Qu'est-ce que le tiers-ordre franciscain?)* ou à engager à en être membre *(Pourquoi entrer dans le tiers-ordre?)* ou à rappeler *les Gloires et les bienfaits du tiers-ordre*. Un quatrième opuscule indique comment le tiers-ordre doit aider à réaliser *la Vie chrétienne intégrale*. Le *Manuel du tiers-ordre de saint François* nous en explique la règle et les cérémonies; il donne le catalogue des indulgences, les prières franciscaines, l'office de la Sainte Vierge. Enfin *le Catéchisme, ou Petit Manuel à l'usage des novices* est un petit commentaire, par demandes et par réponses, du grand Manuel pour faciliter la formation des novices.

F. Chapot.

AVIATION

1. *Note sur le vol des oiseaux*, par E. Delsol. Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-8 de 22 p., avec 7 fig., 1 fr. — 2. *La Conquête de l'air*, par le commandant P. Renard. Paris, J. de Gigord, 1912, in-16 de 31 p. (Publications de la Société bibliographique), 0 fr. 25. — 3. *Vocabulaire de l'aviateur constructeur*. Paris, Vivien, 1912, in-8 de 143 p., 0 fr. 95. — 4. *Études techniques sur l'Aviation*, 2e volume, par divers auteurs. Paris, Vivien, s. d., in-8 de 215 p., 3 fr. 50. — 5. *Petits Modèles d'aéroplanes, historique, théorie élémentaire, constructions et expériences*, par E.-H. Dollfus. Paris, Vivien, s. d., in-8 de 121 p., 3 fr. — 6. *Vol de l'aéroplane en hauteur*, par le commandant Faraud. Paris, Vivien, 1912, in-8 de 15 p., 1 fr. — 7. *La Théorie de l'Aviation, son application à l'aéroplane*, par Robert Gastou. Paris, Vivien, s. d., in-8 de 31 p., 1 fr. 50.

1. — L'auteur de la *Note sur le vol des oiseaux* s'est efforcé, après bien d'autres, de donner une explication satisfaisante du vol plané des oiseaux. Sa théorie, dont l'exposé est précédé d'une étude sur le vol ramé, est fort intéressante et originale. Donne-t-elle la clef du problème ? Il ne nous appartient pas de le dire, mais, en tous cas, M. Delsol a apporté une contribution précieuse à l'étude du vol des oiseaux et, comme conséquence, au perfectionnement de l'art de l'aviation.

2. — Le commandant Renard, frère du regretté et éminent colonel Charles Renard, et lui-même professeur à l'École supérieure d'aéros-

tatique, expose, dans une brochure d'une lecture agréable, intitulée : *La Conquête de l'air*, la genèse de la locomotion aérienne, ses progrès, et exalte, en terminant, le courage patriotique de nos aviateurs. Ces quelques pages, fort intéressantes, sont écrites avec simplicité, trop de simplicité même, peut-être, car elles présupposent chez le lecteur une instruction scientifique moins que primaire.

3. — Un *Vocabulaire de l'aviateur constructeur*, tel que celui édité récemment par la maison L. Vivien, peut rendre de grands services, mais à la condition de n'admettre que les termes vraiment particuliers à la science ou à l'industrie dont il s'occupe. S'il en est autrement, un vocabulaire de ce genre manque ou dépasse son but, car, sans règles précises, comment fixer le choix des mots à admettre ou à rejeter ? Le volume que nous avons sous les yeux, souvent intéressant et utile, n'a pas su éviter cet écueil. On y trouve des mots tels que cabillot, valencine, maître couple, étrave, estrope, etc., qui ne sont pas particuliers au langage de l'aviation mais appartiennent soit à la langue courante, soit à la terminologie maritime. Ils n'auraient donc dû figurer dans ces pages que s'ils avaient eu une signification toute spéciale, ce qui n'est pas le cas. Pourquoi mentionner « haubannage », qui est l'ensemble du système des haubans, et ne pas faire figurer ce mot ? Pourquoi, également, avoir omis de citer les moteurs à deux temps, dont certains, tel que le moteur Côte, peuvent avoir leur application en aviation ? On peut enfin faire remarquer qu'à propos du mot « aileron » il n'est parlé que des monoplans, et la figure représente avec raison, un biplan. Corrigé de ces défauts, ce petit vocabulaire, que de nombreux articles, en particulier sur les moteurs, rendent très intéressant, deviendra facilement parfait.

4. — La revue mensuelle des sciences aéronautiques *Avia* a réuni, dans un volume, sous le titre d'*Études techniques sur l'aviation*, les six numéros du second semestre de 1910. Les articles ainsi groupés, très variés, forment un volume très intéressant et très instructif. Il nous est impossible de les mentionner tous, mais nous ne pouvons résister au plaisir de citer ceux relatifs à certains moteurs, aux turbines et enfin à l'étude du vol des oiseaux.

5. — L'étude de l'aviation au moyen de modèles présente de grands avantages, dont les principaux sont, comme le fait remarquer M. Gabriel Voisin, dans une spirituelle Préface, de ne pas coûter cher et de ne pas présenter de danger. Aussi, MM. Henri et Étienne Dollfus ont-ils été bien inspirés en exposant dans un élégant volume, après l'historique et la théorie, élémentaire des *Petits Modèles d'aéroplane*, les moyens de les construire, avec les ressources que peut offrir l'atelier d'un amateur. Fabriquer un modèle d'aéroplane, puis l'expérimenter, est une occupation intéressante et instructive, passionnante

même, pour le temps des vacances de nos écoliers. Ceux-ci trouveront dans le volume de E. H. Dollfus tous les renseignements nécessaires pour mener à bien leur travail et éviter les tâtonnements, les échecs, parfois si décourageants, auxquels tous les inventeurs se sont heurtés.

6. — Le commandant Faraud, qui s'est spécialisé dans l'étude mathématique des conditions de vol des aéroplanes, apporte aujourd'hui, en une brochure substantielle et précise, une importante contribution à la théorie du *Vol de l'aéroplane en hauteur*. Avec un minimum d'équations d'ailleurs simples, l'auteur étudie les conditions des mouvements de montée ou de descente des appareils, l'action du gouvernail et son influence sur la stabilité et la trajectoire de l'aéroplane. Le constructeur tirera de cette étude de précieux enseignements qui, mis en pratique, augmenteront la sécurité de nos aviateurs et le rendement des appareils.

7. — L'auteur de la brochure sur *la Théorie de l'aviation* a eu pitié de l'insuffisance des connaissances mathématiques de certains lecteurs. Il n'a pas hésité à rappeler les principales lois de la physique qui régissent les mouvements de l'aéroplane et ensuite, en exposant la théorie de l'aviation, il s'est appliqué à ne faire usage que d'équations simples, élémentaires. Nous devons remercier M. R. Gastou d'avoir agi ainsi et reconnaître, avec M. Maurice Farman, dans sa Préface, que cette nouvelle étude présente deux qualités essentielles, la clarté et la simplicité, qui en rendent la lecture particulièrement instructive, facile et agréable. J. C. T.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *La Ville au Bois-Dormant*, par Georges Audigier. Paris, Dorbon aîné, s. d., in-18 de 339 p., 3 fr. 50. — 2. *Passage de rêve*, par Gérard Batbedat. Paris, Falque, 1911, in-16 de 218 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Ile Bourbon et la Mer*, par Émile Lambert. Paris, Figuière, 1911, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 4. *Toute mon âme*, par Charles de Saint-Cyr. Paris, Marcel Rivière, s. d. in-16 de 126 p., 3 fr. 50. — 5. *Rimes galantes*, par Ferdinand Bailly. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 198 p., 3 fr. — 6. *Rêves et pensées*, par Paul Baudry. Paris, Messein, 1912, in-16 de 140 p., 2 fr. — 7. *Thyms et lavandes*, par Henri des Baumettes. Paris, Jouve, 1912, in-18 de 187 p., 3 fr. — 8. *Mes dernières Fleurs*, par Justin Bellanger. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 102 p., 3 fr. — 9. *Les Rosiers sur la tombe*, par C.-Francis Caillard. Paris, éd. du *Temps présent*, 1912, in-16 de 189 p., 3 fr. 50. — 10. *Par delà les yeux*, par Marc-José de Chantal. Paris, Figuière, 1912, in-12 de 179 p., 3 fr. 50. — 11. *J'entends des appels mystérieux*, par Auguste Cheylack. Paris, Messein, 1912, in-16 de 128 p., 3 fr. 50. — 12. *La Danse de Sophocle*, par Jean Cocteau. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de 216 p., 3 fr. 50. — 13. *Chants de l'écolier français. Notre Patrie, la France!* par Anatole Collin. Paris, Jouve, 1912, in-16 de vi-40 p., 1 fr. — 14. *Sensations*, par Paul Costel. Paris, Messein, 1912, in-16 de 155 p., 3 fr. 50. — 15. *Au Fil du rêve*, par Jean Delom de Mézerac. Paris, Jouve, 1912, in-16 de 114 p., 2 fr. — 16. *Le Vent du soir*, par André Derzac. Paris, Messein, 1912, in-16 de 197 p., 3 fr. 50. — 17. *Heures de France et d'exil*, par Abel Doysié. Paris, Jouve, 1912, petit

in-8 de 157 p., 3 fr. 50. — 18. *Ronces et lierres*, par François Fabié. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 124 p., 3 fr. — 19. *Vivre en Dieu* (Ballades françaises, xive série), par Paul Fort. Paris, Figuière, 1912, in-16 de 197 p., 3 fr. 50. — 20. *Grimaces et fantaisies*, par Herman Frenay-Cid. Paris, édition du *Beffroi*, 1912, in-16 de 133 p., 3 fr. 50. — 21. *Pour la Patrie!* par André Gilbert. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 de 206 p., 3 fr. — 22. *La Clairière aux sources*, par Philippe Henriot. Paris, éd. du *Temps présent*, 1912, in-16 de 154 p., 3 fr. 50. — 23. *Toiles et bronzes*, par Fernand Lame. Paris, Jouve, 1912, in-16 de 223 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Lion de pierre*, par Victor Lemarchand. Paris, Messein, 1912, in-8 de 47 p., illustré, 2 fr. — 25. *L'Agonie des fleurs*, par A.-Yves Le Moyne. Paris, Figuière, 1912, in-8 non paginé, 3 fr. 50. — 26. *Cœur et Raison*, par Émile Perret. Paris, Figuière, 1912, in-16 de 183 p., 4 fr. — 27. *Le Rouet de buis*, par Alcide Ramette. Paris, édition du *Beffroi*, 1912, in-12 de 127 p., 3 fr. 50. — 28. *La Vaine Chanson*, par Charles Régismanset. Paris, Messein, 1912, in-18 de 90 p., 3 fr. — 29. *La Flûte enguirlandée*, par Charles Simon. Paris, Jouve, 1912, petit in-8 de 84 p., 2 fr. — 30. *Les Heures émues*, par Pierre Valdelièvre. Paris, édition du *Beffroi*, 1912, in-16 de 133 p., 3 fr. 50. — 31. *En attendant la nuit*, par Pierre Weill. Paris, Figuière, 1912, in-16 de 85 p., 3 fr. 50.

Poésie féminine. — 32. *Au Jardin des roses*, par Jeanne Bernard-Arnoux. Paris, éd. du *Temps présent*, 1912, in-16 de 163 p., 3 fr. 50. — 33. *Les Églantines*, par Alice Lobert. Saint-Quentin, Imp. générale, 1912, petit in-8 de 174 p., 3 fr.

Traductions. Anthologies. — 34. *Atta Troll*, d'Henri Heine; trad. en vers par Édouard Chenal. Paris, Figuière, 1912, in-16 de 154 p., 3 fr. 50. — 35. *Atta Troll, Allemagne*, d'Henri Heine; transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 241 p., 3 fr. 50. — 36. *Prométhée enchaîné*; trad. d'Eschyle, par Charles Dubois. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 81 p., 2 fr. 50. — 37. *Prométhée délivré*, traduit de Shelley, par Tola Dorian. Paris, Lemerre, 1912, petit in-8 de 145 p., 3 fr. 50. — 38. *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* (*Angleterre, Allemagne*), par O.-W. Milosz. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 208 p., 3 fr. 50. — 39. *Alfred de Musset, Œuvres choisies*, par Jean Giraud. Paris, Hachette, 1912, in-16 de lx-303 p., 3 fr. 50. — 40. Saint-Pavin, *Poésies choisies* et précédées d'une Introduction par G. Michaut. Paris, Sansot, 1912, petit in-8 de 104 p., 2 fr. — 41. *Les Poètes*, 1er fascicule. Nicolas Beauduin. Paris, Basset, 1912, in-18 de 134 p., 2 fr. — 42. *Poètes français. Première Anthologie de la « Renaissance contemporaine »*, précédée des *Quinzaines poétiques*, par Robert Veyssié et d'une étude critique par Édouard Schuré. Paris, édition de *la Renaissance contemporaine*, 1912, gr. in-8 de 340 p., 3 fr.

Théatre. — 1. *Drames égrillards*, par K.-O. Athom. Paris, Messein, 1911, in-16 de 126 p., 3 fr. 50. — 2. *La Fée aux oiseaux*, féerie en 5 actes, par Marguerite Berthet. Paris, Gastein-Serge, s. d., in-18 de 82 p., 2 fr. — 3. *Le Théâtre au pensionnat*, par Marguerite Duportal. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-16 carré de 216 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Théâtre au salon*, par la même. Paris, même librairie, s. d., in-16 carré de 211 p., 3 fr. 50. — 5. *Scènes cécues*, par Léopold Julien. Paris, Jouve, 1912, in-16 de 101 p., 2 fr. — 6. *Dix levers de rideau*, par Henri Le Pointe. Paris, Jouve, 1912, in-16 de viii-333 p., 3 fr. 50. — 7. *Aspasie*, tragédie en 4 actes, par Jean-Marie Lentillon. Paris, Amat, 1912, in-16 de 103 p., 2 fr. 50. — 8. *Sâdya*, par Jean Ott. Paris, édition de *l'Hexagramme*, 1912, in-16 de 120 p., 1 fr. 50. — 9. *Visionnaires*, par A.-R. Schneeberger. Paris, Figuière, 1912, in-16 de 250 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. En écrivant *la Ville au Bois-Dormant*, M. Georges Audigier a eu l'excellent dessein, tout d'abord, de célébrer une de nos plus exquises cités de France, Senlis. Ainsi le début de son volume, édité avec un goût délicat par Dorbon aîné, nous apparaît comme

une réplique en vers réguliers des fantaisistes rêveries de M. Paul Fort. — Quoique, pour rimer avec *filles*, j'eusse aimé autre chose que de problématiques *campanilles* (p. 23) toutes ces pages consacrées au pays de Senlis sont très attachantes. Malheureusement, elles n'ont pas suffi au poète et il a vidé dans ce livre tous ses tiroirs : intimités, visions d'art, poèmes narratifs, descriptions, méditations philosophiques et religieuses, et même des enfantillages (cf. *les Poussins de Lionel*). Danger de la facilité et de la prolixité. Ce n'est plus Senlis, c'est Capharnaüm.

2. — M. Gérard Batbedat, s'il est moins fécond, est doué d'un lyrisme qui ne peut manquer de déconcerter les lecteurs de quelque bon sens. Qu'on en juge par le poème de quatre vers intitulé : *Soif*, que je copie dans son livre *Passage de rêve* (?) :

> O toi qui le premier sur un corps doux de femme
> Te laissas choir, perçus sous sa blancheur une âme,
> Et, pour boire, aussitôt, fébrile et frémissant,
> De l'ongle y fis la bouche en grattant jusqu'au sang !

Cela suffit à classer un auteur.

3. — Nous retombons dans la prolixité avec M. Émile Lambert, dont l'étrange livre : *L'Ile Bourbon et la Mer* doit contenir douze mille vers environ ! Cette espèce de chronique rimée pourrait de plus être signée Homais; et le pharmacien célèbre aurait seul le droit de réclamer.

4. — Avec M. Charles de Saint-Cyr, fondateur de l' « Intensisme », nous retrouvons une littérature plus attachante. M. de Saint-Cyr produit beaucoup. Aussi son dernier recueil, *Toute mon âme*, n'est-il pas très sensiblement meilleur que les précédents. Il est, comme les autres, très inégal, avec son vocabulaire archaïque ou ultra-moderne, ses curieuses notations psychologiques, ses effusions mystiques, d'une sincérité parfois poignante, et ses prosaïsmes. A côté d'une pièce vraiment très belle sur Puvis de Chavannes, on est ennuyé de lire des choses de ce goût :

> ..... Car du pain noir, et encor du pain noir,
> — Serait-ce avec le beurre irréel de l'espoir ! —
> Ce seul menu vous écœure à la longue. (p. 56.)

M. de Saint-Cyr a l'inspiration du poète; mais il a besoin d'une forte discipline. Les temps d'anarchie sont passés.

5. — Tout différent est M. Ferdinand Bailly. Malgré leur titre léger, ses *Rimes galantes* sont consacrées à une poignante histoire : celle d'une femme, plus jeune que lui, que l'auteur a aimée, surtout platoniquement, semble-t-il, et qui est allée mourir dans le tremblement de terre de Messine. Sous le titre secondaire de *Sonnets et madrigaux*, M. Bailly nous livre, avec assez de discrétion, d'ailleurs, tous les

billets d'amour qu'il adressa à la bien-aimée. Certains sont très vifs et d'autres très prosaïques, notamment *Méchante* (p. 10) et *les Chauffeurs* (p. 57). Mais, malgré tout, l'ensemble est séduisant par sa correction appliquée et par sa sincérité. Les amoureux liront certainement ce livre avec plaisir.

6. — Les *Rêves et pensées* de M. Paul Baudry contiennent quelques romances dont la musique peut être jolie.

7. — Les *Thyms et lavandes*, de M. Henri des Baumettes, commencent par des poésies bucoliques et s'achèvent par des cantiques. On peut en louer sans réserve les excellents sentiments.

8. — De bons sentiments aussi chez M. Justin Bellanger, dont le livre : *Mes dernières Fleurs*, est d'une lecture agréable. On y trouvera, au travers de « pièces à dire » et de morceaux de circonstance, le souvenir de Coppée et encore de M. Jacques Normand.

9. — Ce ne sont point les mêmes souvenirs qu'évoquent les poèmes de M. C.-Francis Caillard, *les Rosiers sur la tombe*. Il semble plutôt que ses auteurs préférés soient Verlaine, Rodenbach, et peut-être mon compatriote Maurice Magre. Quoi qu'il en soit, ce volume ne peut pas être lu sans émotion. Il s'y déroule une tragique histoire : un poète a une amie bien chère, et voici qu'elle va mourir. Il est appelé à son chevet, et là il a l'héroïsme de la convertir, de la préparer au terrible passage. Lui, pendant quelque temps, va se consoler au cloître; puis, sans entrer en religion, il se réfugie définitivement en Dieu, tout en rêvant parfois d'un foyer idéal. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la poésie aussi directement personnelle, sur des confessions aussi peu transposées, on ne peut manquer de reconnaître en M. Caillard l'âme d'un poète sincère, aux aspirations nobles et pures, au cœur ardent et tendre. Dès lors on peut bien lui passer quelques chevilles, quelques vers flous, quelques phrases alambiquées. Cela se rachète d'autant mieux qu'il est doué d'une sensibilité très affinée et que certains de ses morceaux bien réussis sont charmants. Voyez, par exemple, *le Blanc Dimanche* :

> Il n'y a plus de gens qui crient leur marchandise.
> Le clocher blond répand, tel un règne, sa voix
> Qui baigne comme un flot tout autour de l'église
> Et réjouit le cœur des quartiers d'autrefois.
>
> Il est plus fier que tous les jours; il est la Route.
> Il importe; et dans toutes les maisons on dit :
> « C'est donc l'heure déjà du déjeuner? Écoute.....
> Voici sonner là-haut la messe de midi. »

Et si l'on jugeait que Francis Jammes est passé trop souvent par là, on pourrait se rattraper avec cette belle pièce à saint Benoît qui se termine ainsi :

Vous mettrez à notre heure à nos yeux apaisés
La pure vision de vos vertus plénières
Et sur la lèvre où fut l'émoi des faux baisers
Le goût de votre espoir aux mots de nos prières...

Il faut compter M. Caillard dans les premiers rangs de ces jeunes poètes qui reviennent au catholicisme, source de toute beauté.

10. — Où pourra-t-on ranger M. Marc-José de Chantal ? Parmi les auteurs qui produisent beaucoup. Il n'est pas une de ces chroniques qui ne mentionne un nouvel ouvrage issu de sa plume. Le dernier, *Par delà les yeux,* est d'ailleurs aussi déconcertant que les autres. En voici les deux vers les plus compréhensibles :

La lune est descendue au *raz* de ma demeure.
Je la prends sur mes doigts et la retiens une heure...

11. — M. Auguste Cheylack n'appartient pas heureusement à la même école. Toutefois, son recueil : *J'entends des appels mystérieux* ne satisfait pas le lecteur. L'auteur ne manque ni d'imagination ni d'originalité; il possède un vocabulaire fort riche; il a de la culture et il s'applique... Mais, ce qui paraît lui manquer, c'est la langue poétique. Comment s'expliquer autrement qu'à côté de sonnets travaillés, ainsi que *le Pèlerinage à la cité des morts,* ou de pièces d'un agréable archaïsme, M. Cheylack imprime des machinettes de ce genre :

Petit soldat, va sur la route
Et *porte-moi* gaiement ton sac.
Ne crains rien, sinon la déroute.
En avant! Du jarret! Cric! Crac! (p. 37.)

12. — On ne relèvera pas de pareilles naïvetés dans le livre de M. Jean Cocteau : *La Danse de Sophocle.* Sophocle éphèbe débuta dans la renommée en dansant la victoire de Salamine. M. Jean Cocteau débute par un recueil plein de fougue, d'ivresse, d'enthousiasme et de jeunesse. On serait bien étonné, par conséquent, que ce volume fût très personnel. Pour ma part, j'y distingue deux influences : celle de Mme de Noailles, dont certains vers servent d'épigraphe à un fragment, et celle de M. Rostand, qui a légué au jeune poète sa préciosité. Cette préciosité, on la retrouve un peu partout, notamment dans les poèmes dialogués intitulés : *Le Soir.* Savez-vous comment M. Jean Cocteau voit la lune ?

... La lune de Mai sur les Champs-Élysées
Pose un blanc nymphéa dans le bol bleu du ciel. (p. 30.)

Le soleil ?

... On dirait une cymbale ronde
Attendant le grand choc d'une cymbale sœur. (p. 97.)

La mer ?

Immense et bleu baquet d'un sublime Mesmer. (p. 103.)

Évidemment tout cela — et bien d'autres choses encore — se sont échappées de *Chantecler*. Et cependant, quand M. Jean Cocteau veut abandonner toutes ces jongleries, comme il est séduisant ! Écoutez *le Faune troublé* :

> Je suis païen, sans doute à la façon d'un faune
> Qui, triste et grelottant, par une nuit d'hiver,
> Aurait à Bethléem tout à coup découvert
> Le Sauveur endormi dans de la paille jaune.
>
> On chuchote, il fait sombre, un groupe est assemblé.
> Joseph aide à mieux voir un valet des Rois Mages.
> De beaux pâtres naïfs apportent des fromages.
> On ne le chasse pas... Et son cœur est troublé. (p. 50.)

Hé donc ! que M. Cocteau se rapproche de l'Enfant divin qui apporte la paix aux hommes de bonne volonté ! Il apprendra auprès de lui à moduler des accents plus prenants que les plus brillantes virtuosités.

13. — M. Anatole Collin a dédié une plaquette à la jeunesse sous ce titre : *Chants de l'écolier français*, et M. Henri Galli, conseiller municipal de Paris, les recommande dans une chaude Préface. Il n'y a là nulle trace de virtuosité. Et il n'est pas sûr du tout que le fond de ce petit recueil primaire vaille mieux que sa forme.

14. — M. Paul Costel, lui, est un artiste. Cette fois, dans son recueil : *Sensations* (campagnes, intimités, visions sociales) il affirme un réel progrès. Quel dommage que cet agréable paysagiste, sous l'influence de Verhaeren, se laisse aller à élever le ton, à désarticuler ses vers, à boursoufler son style et à nous présenter avec véhémence une série d'idées pas mal surannées ! Qu'il demeure un intimiste : là réside tout son charme.

15. — Le charme de M. Delom de Mézerac est plus difficile à découvrir dans *Au fil du rêve*, à moins qu'il ne consiste à nommer « Rondel » ou « Vilanelle » de braves petits sonnets qui en demeurent tout étonnés.

16. — On ne relèvera pas de choses de ce genre dans *le Vent du soir* de M. André Derzac. Ce livre, à la vérité, ne présente rien de bien saillant; mais, dans l'ensemble, il est ému, harmonieux, neuf sans extravagances, traditionnel sans poncifs. C'est le type du recueil modeste et distingué qui passera inaperçu, parce qu'il n'a rien qui raccroche, et qu'il répond excellemment à son titre et à son épigraphe extraite d'Édouard Rod : « Le soir arrive pour toutes les vies. Il en est qui s'éteignent comme de pâles crépuscules ». Ceux qui aiment de tels crépuscules mélancoliques aimeront les vers de M. André Derzac.

17. — Les *Heures de France et d'exil*, de M. Abel Doysié, ne sont pas non plus négligeables. Elles recèlent de la sincérité et de l'émotion. Mais l'auteur est-il toujours bien maître de son expression poétique ?

La grille du balcon d'un enroulement pur
De ses ans glorieux manifestait la somme. (p. 9.)

Et de plus est-il sûr de son goût ?

Que ne puis-je toujours vivre ainsi loin du bruit,
Tes deux yeux pour soleil, tes deux lèvres pour fruit,
Et, pour boisson, ton innocence ! (p. 43.)

18. — Reposons-nous avec le cher et bon maître François Fabié, l'une des gloires de nos provinces. Voici qu'il nous envoie *Ronces et lierres*, un nouveau recueil de vers précis, pittoresques, impeccables, mais où palpite une âme sensible, délicate et meurtrie. Il sera difficile de ne pas se laisser prendre par cette œuvre, dont la simplicité n'exclut jamais la parfaite tenue littéraire, dont la richesse verbale n'étouffe jamais l'émotion. On y sent encore une fois la souffrance de ce terrien d'avoir vécu si longtemps loin de son Rouergue, auquel son nom est attaché à jamais dans la géographie littéraire de la France; on y goûte ces sensations rustiques qu'il a toujours excellé à donner à ses lecteurs... Mais, vers la fin, que de tristesse ! M. Fabié nous avoue le deuil cruel qui assombrit sa vie, la perte déchirante d'une fille tendrement aimée. Et *Ronces et lierres* se terminent par un douloureux *Adieu*, où le poète semble se détacher de tout pour se replier sur son chagrin. Tous les amis de la saine et vraie poésie souhaiteront que cet adieu ne soit pas définitif. Il faut que, sur notre terre de France, des voix comme celles de François Fabié continuent longtemps encore la bonne chanson.

19. — M. Paul Fort, lui, n'a pas l'intention de s'arrêter. Quoique prince des poètes, il travaille toujours, et toujours avec le même désordre fantaisiste. Son dernier recueil : *Vivre en Dieu*, contient trois parties très inégales : *Vivre en Dieu* en tête (cela n'a rien de mystique, c'est au contraire d'un panthéisme assez déplaisant); le livre III de *l'Aventure éternelle*, qui ne m'attire pas beaucoup plus, — et, entre les deux, une délicieuse rêverie inimitable : *Naissance du Printemps à la Ferté-Milon*... Le titre lui-même est un vers ! — Il faut lire surtout là-dedans *les Sept Maisons de Jean Racine* :

Homère naquit dans sept villes, et Racine dans sept maisons. Ainsi l'ont voulu sans raison, mais d'une façon fort civile, — voulant profiet d'un grand renom, — L'orgueilleuse Hellade et ses îles, et l'aimable Ferté-Milon.

20. — M. Herman Frenay-Cid a moins de désinvolture. Cependant, son préfacier, M. J.-J. Van Dooren, déclare, en tête de *Grimaces et fantaisies* : « J'estime qu'il est sacrilège de garder inédits des poèmes comme ceux-ci... C'est comme un lied de Debussy, une mélodie verlainienne, une chanson simplement dolente qui se continue sans

interruption d'un bout du livre à l'autre... » Je n'ai pas remarqué tout cela; ce qui m'a frappé seulement, c'est le goût de M. Herman Frenay-Cid pour un vocabulaire périmé : le val, les rais, les ris... A un moment, il évoque même « des ris d'enfant ». C'est presque de l'anthropophagie.

21. — M. André Gilbert est moins archaïque. S'il a des maîtres, ce sont Paul Déroulède et Auguste Barbier. En s'efforçant de les imiter, il chante Jeanne d'Arc, Marchand, Villebois Mareuil et bafoue les panamistes.

22. — Pas de fracas au contraire dans *la Clairière aux sources*, où M. Philippe Henriot se révèle un agréable paysagiste, discret et correct. Cependant, à la fin du volume, le poète élève le ton. Avouerai-je que je l'aime un peu moins ainsi ? Ses élévations chrétiennes sont d'une belle sincérité, mais parfois, notamment page 125, elles rappellent un peu trop directement le *Jésus* de M. Jean Aicard.

23. — Nous arrivons ainsi à l'un des volumes de cette année qui ont été annoncés comme une révélation : les *Toiles et bronzes*, de M. Fernand Lame. Ce poète, nous a-t-on dit, s'est décidé à publier sur le tard les vers qu'il avait gardés longtemps pour ses intimes. Condisciple de M. Jean Richepin à l'École normale, il appartient aussi à la même école poétique, et l'on ne s'étonne pas que l'auteur de *la Chanson des Gueux* le prise hautement. La *Revue des poètes* a tout fait pour qu'il soit vite connu et apprécié, et elle a accompagné *Toiles et bronzes* d'un « papillon » qui n'admet guère de modération dans l'éloge. Je me souviens d'une soirée charmante où l'aimable M. de Ribier, qui s'est constitué en quelque sorte le héraut de M. Fernand Lame, me lut de sa voix chaude et prenante, avec un choix habile et des commentaires éloquents, quelques bonnes feuilles de *Toiles et bronzes*... Il n'y avait certainement qu'à applaudir. Le volume cependant ne me paraît pas répondre tout à fait à cette première impression. D'abord, il a le défaut commun aux volumes de cette sorte, qui résument une existence entière, de contenir un peu de tout, des pièces écrites sous des inspirations très diverses et à des époques très différentes : d'où confusion et inégalités. Et puis, certainement, M. Fernand Lame possède une extraordinaire virtuosité, une étonnante richesse de vocabulaire; certainement, il est maître de sa langue, sa pensée est souvent profonde, sa vision est pittoresque et colorée, mais toutes ces qualités ne compensent pas l'absence de ce je ne sais quoi que l'on appelle le « don poétique », ce qu'un pauvre maladroit comme Verlaine possédait à un si haut degré. *Toiles et bronzes* sont un très beau livre, un livre de lettré, d'humaniste, d'universitaire; mais il y manque la musique et le frisson. Ajoutez enfin qu'à côté de poèmes magnifiques comme *les Éléphants au soleil* ou *l'Océan et la*

Lune, on tombe parfois sur des duretés rocailleuses qui font penser à l'Auguste Barbier d'*Il Pianto* ou de *Lazare* :

> Chèvres, moutons et bœufs des troupeaux du Lizay
> Trouvent, sans le frais, l'ombre, au bois, four embrasé. (p. 34.)

Des inversions pénibles comme celle qui nous montre la jeune Hébé :

> Présentant de nectar au vieux Zeus une goutte. (p. 25.)

Ou même des erreurs de goût :

> On m'a dit : Espérez, c'est l'espoir qui nous sauve.
> De grâce, épargnez-moi ce refrain décevant,
> Et réservez pour la femmelette et l'enfant
> Ce remède banal d'écœurante guimauve. (p. 179.)

Empressons-nous d'ajouter que ces faiblesses sont rares. Il faut remercier la *Revue des poètes* d'avoir fait connaître l'œuvre de M. Fernand Lame; mais on ne découvre pas tous les jours un Vermenouze.

24. — M. Victor Lemarchand ne vise pas si haut. Son *Lion de pierre* est une espèce de dialogue où le poète a pour interlocuteur le lion de pierre « bucéphale » (?) du pont d'Ouilly, en Basse-Normandie. Cette plaquette est illustrée d'agréables photographies.

25. — Autre plaquette que *l'Agonie des fleurs*. Sous ce titre, M. Yves Le Moyne s'est essayé à refaire *la Charogne*, ce qui était bien inutile, et avec une telle grossièreté qu'on ne saurait en rien citer.

26. — Par contre, M. Émile Perret n'écrit rien dont on puisse s'offusquer; et, dans *Cœur et Raison*, il tourne gentiment la chansonnette.

27. — *Paulo majora*... avec M. Alcide Ramette, dont une chronique précédente a signalé le talent. Pourquoi M. Ramette s'est-il autant hâté de nous donner un second ouvrage ? Certes, *le Rouet de buis* témoigne d'une âme poétique; mais en s'appliquant un peu plus, l'auteur aurait évité bien des négligences :

> *Sortons* le beau rouet du printemps et des joies. (p. 14.)

Est-ce que *sortir* n'est plus un verbe neutre ?

Et puis, dans son juvénile empressement, le poète n'a pas assez surveillé ses images. Voyez, par exemple, au chevet du jeune malade : la mère

> Suçait son désespoir comme une tige amère. (p. 21.)

Ou bien, voici l'heure du crépuscule bizarrement assimilée à une chienne :

> Comme une chienne, aux pieds du fauteuil de son maître
> Sommeillant sur la peau rousse qui la vit naître. (p. 80.)

Avec un peu de temps et de travail tout cela eût été évité.

28. — M. Charles Régismanset a intitulé son livre : *La Vaine Chanson*. Ce titre est fort exact car il semble bien qu'il ne s'agisse ici que d'un amusement littéraire, où se mêlent l'archaïsme, la gouaillerie, la musique décadente, la sentimentalité et tout à la fois des peintures romantiques ou baudelairiennes et des vers libres. Tout cela ne constitue guère un ensemble. Notons, entre autres curiosités, la singulière ponctuation de M. Régismanset : il n'écrit pas : ô mon ami, ou oh ! mon ami, — mais o ! mon ami. Cela doit être très moderne.

29. — On trouvera une originalité de meilleur aloi dans le petit recueil de M. Charles Simon, qui a obtenu, si je ne me trompe, le prix de la *Revue des poètes*. M. Charles Simon, qui choisit des thèmes divers comme les enfants de chœur, les locomotives ou les couvents, est doué d'une véritable virtuosité qui se rapproche souvent de celle de Jean Richepin, mais évite soigneusement les chevilles d'un Rostand ou d'un Zamacoïs. Il serait d'ailleurs, absurde de prétendre que *la Flûte enguirlandée* est une œuvre, au plein sens du mot ; à la vérité, c'est plutôt un cahier d'essais, un ensemble d'études, une série de gammes ; mais cela suffit pour montrer ce dont sera capable M. Charles Simon, s'il veut être patient et sobre, et aussi éviter le vers libre pour lequel il ne prouve pas suffisamment ses aptitudes.

30. — M. Auguste Dorchain déclare à M. Pierre Valdelièvre au début des *Heures émues* : « Vos vers sont simples et charmants ». En réalité, ils sont honnêtes : ils célèbrent Dieu, la patrie, la famille. Mais, par moments, ils ne respectent guère la syntaxe :

> ... Ramenez sur vos genoux
> La fourrure que le vent *bouge*. (p. 41.)

Ou bien :

> ... Je sens mes doigts engourdis,
> Et l'air *fait figer* votre haleine. (p. 43.)

Ou enfin :

> J'ai dû compter sans doute au rang de mes aïeux
> Des coureurs d'océan...
> De ceux qui s'en allaient, voguant toute leur vie,
> Sans avoir jamais craint que la mer *n'abimât*
> Leur rêve et leur fortune à la gloire asservie (p. 66.)

31. — Il y a peut-être plus de talent dans les vers d'*En attendant la nuit*, de M. Pierre Weill. Mais il y a aussi, là-dedans, trop de vague, trop d'amertume, trop de baudelairisme. Espérons que du désenchantement que nous présentent toutes ces rêveries intimes, sortiront de viriles résolutions, et que M. Weill attend non pas la nuit, mais l'aurore d'une vie courageuse et saine.

Poésie féminine.—32.— Le livre de Mme Jeanne Bernard-Arnoux, *Au jardin des roses*, se recommande par une qualité extrêmement

rare à notre époque : il est fort bien composé. Le poète, au début, chante et exalte la beauté des roses; elles s'ouvrent au sourire du matin, elles s'épanouissent, puis elles se ferment et s'effeuillent... alors, sur leur jonchée éphémère, il ne reste plus qu'à s'agenouiller et à prier, ce qui donne à Mme Bernard-Arnoux l'occasion d'écrire de beaux vers chrétiens, après avoir discrètement fait vibrer la lyre profane. On le voit, c'est d'un symbolisme facile, mais qui permet, sur un thème des plus gracieux, de suivre toute la gamme des sentiments. En somme, un excellent livre de début, et si l'auteur veut bien s'appliquer un peu plus à surveiller sa forme, quelquefois trop rapide, à ne pas se contenter de l'à peu près, à ne pas se satisfaire de « ce qui n'est pas mal », en un mot, à rechercher sans trêve la perfection, on peut être assuré que, dans son jardin, s'épanouiront de magnifiques floraisons.

33.— Il est difficile d'en dire autant, pour le moment, de Mme Alice Lobert. *Les Églantines* contiennent des pièces de circonstance qui ont certainement obtenu de précieux suffrages amicaux, et même une saynète couronnée aux Jeux- Floraux de Cahors; elle se contentera de ce succès: on ne peut avoir tout à la fois.

Traductions. Anthologies. — 34 et 35. — MM. Édouard Chenal et Maurice Pellisson ont essayé de traduire Henri Heine en vers français. L'entreprise est périlleuse, car ils se sont attaqués à ce que le célèbre juif a écrit de plus sarcastique et de plus déconcertant, la satire funambulesque d'*Atta Troll*. M. Maurice Pellisson — dont la traduction paraît, d'ailleurs, la plus élégante — ne s'est pas contenté d'*Atta Troll*, et il a transcrit en quatrains français le long poème intitulé : *Allemagne*. Travail méritoire, certes, qui pourra intéresser les germanisants, mais qui me laisse bien froid. Ces farces d'Henri Heine sont lugubres. Il n'y a pas un éclair de vraie gaieté, telle que nous la comprenons chez nous.

36. — M. Charles Dubois est remonté plus haut, et il s'est appliqué à traduire, dans la meilleure langue classique, le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Rendons justice à cet effort consciencieux et un peu vain. Le théâtre d'Eschyle ne saurait, en effet, être réalisé sur nos scènes modernes, même sur nos scènes de plein air. On en eut la preuve à Béziers, lorsque, avec magnificence, il y a une douzaine d'années, y fut interprété le *Prométhée* de MM. Jean Lorrain et Ferdinand Hérold. L'œuvre eschylienne, sorte de grande évocation symbolique et philosophique, est plutôt faite pour être méditée, et, dès lors, une traduction aussi littérale que possible nous aidera davantage à en percer l'obscurité. La traduction, ou mieux, l'adaptation en vers, conviendra plutôt aux tragédies, comme celles de Sophocle et surtout d'Euripide, qui pourraient s'acclimater chez nous, ainsi que l'a fait notamment

M. Georges Rivollet. Tout ceci, d'ailleurs, n'enlève rien au réel talent de M. Charles Dubois.

37. — M. Tola Dorian nous apporte un autre *Prométhée* : c'est le *Prométhée délivré*, de Shelley, avec son style apocalyptique, sa pensée bondissante, son romantisme échevelé. Mais pour nous faire sentir sa beauté quelque peu étrange, il a usé d'un moyen terme. Il a traduit les vers de Shelley aussi littéralement que possible, en leur laissant leur disposition typographique. Beau travail et magnifique édition. A recommander aux amateurs d'un certain lyrisme révolutionnaire qui tend singulièrement à passer de mode.

38. — C'est encore sur les littératures septentrionales que travaille M. O.-W. Milosz. Ses *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* contiennent d'intéressantes traductions de morceaux choisis dans Byron, Shelley, Coleridge, Dante-Gabriel Rossetti, Gœthe et Schiller, transposés suivant le procédé de M. Tola Dorian. On pourra, avec ce livre, pénétrer un peu le génie lyrique de l'Angleterre et de l'Allemagne.

39.— Nous revenons en France avec M. Jean Giraud, qui a essayé, lui aussi, de nous donner un « Musset des familles ». Ses *Œuvres choisies d'Alfred de Musset*, et l'érudite introduction qui les précède, ont pour but, en effet, de mettre l'auteur de Rolla à la portée de la jeunesse, ou même du bon public honnête (la naïveté de certaines notes ne s'explique que de cette façon). Or, on voit tout de suite la gageure : enlever à Musset son lyrisme passionné, c'est vouloir draper la Vénus de Médicis. Il demeure tout aussi suggestif et il perd de réelles beautés. Qu'est-ce que *Rolla* ou *la Nuit d'octobre* mutilés ? — Et alors, la question se pose : est-il indispensable que les collégiens ou les bonnes gens connaissent l'œuvre de Musset ? On me permettra de répondre par la négative et de penser, avec Sainte-Beuve, que ce fut surtout un délicieux fantaisiste; et la moyenne des esprits peut fort bien ignorer un fantaisiste, quand il y a Marivaux, et Gautier et Banville. Restent les grands cris de passion : réservons-les pour des cerveaux paisibles et éclairés, qu'ils ne risqueront plus de troubler. Y perdra-t-on beaucoup de poésie ? Ce n'est pas sûr. Il y a dans Musset beaucoup plus d'éloquence lyrique, à proprement parler, que de vraie poésie. Je supplie qu'on y regarde de près. La poésie, elle est dans Vigny et surtout dans l'incomparable Lamartine.

40. — Bien loin du goût romantique, on lira avec plaisir, dans la charmante « Petite Bibliothèque surannée », les *Poésies choisies* de Saint-Pavin, que nous présente M. G. Michaut. Ce Saint-Pavin fut un libertin, et un assez sale et cynique personnage : cependant, M. Michaut a trouvé le moyen de glaner dans son œuvre une série de pièces fugitives, qui sont toutes de bonne compagnie et quelques-unes spirituelles et charmantes.

41. — *Les Poètes* sont un « recueil de haute poésie », publié sous la direction d'un groupe de poètes. Chaque fascicule est entièrement consacré à l'un d'eux : il contient quelques-unes de ses œuvres, suivies des appréciations de la critique. C'est ainsi que nous avons en mains un fascicule voué à M. Nicolas Beauduin. Il y a longtemps que je lis les livres fiévreux et hâtifs de ce jeune poète, et j'ai retrouvé ici son même lyrisme débordant, son même romantisme exaspéré, qui s'agitent sous l'ombre protectrice de Verhaeren :

Je suis le blanc crucifié d'un rêve fou...

Mais il faut reconnaître que M. Beauduin s'efforce de devenir plus personnel, plus correct, plus équilibré, quoique les images forcées ne l'arrêtent jamais :

Tes longs cheveux battent comme des ailes...

42. — Il y avait longtemps que je voulais parler de la première *Anthologie de la « Renaissance contemporaine »*, où force poètes ont été présentés au public par MM. Robert Veyssié et Édouard Schuré. Les critiques de M. Veyssié sont, en général, consacrées à de bons poètes; et ce gros volume contient une série de poèmes toujours honorables et souvent fort beaux de Mmes Émilie Arnal, Lya Berger, Jeanne Perdriel-Vaissière, et de MM. Sébastien-Charles Leconte, Henri Allorge, Ernest Gaubert, Jean Ott et André Salmon.

Théatre. — 1. Les *Drames égrillards* de M. K.-O. Athom contiennent des obscénités, des rébus grivois et surtout de pures insanités. Tout y est en vers de huit pieds, jusqu'aux indications scéniques et aux dates. Triste.

2. — Nous nous consolerons en lisant *la Fée aux oiseaux*, une gracieuse féerie de Mme Marguerite Berthet. L'auteur a eu l'excellente idée de faire de cette pièce comme une suite poétique des Contes de Perrault : On y rencontre le Petit Poucet, qui est devenu, grâce aux bottes de sept lieues, le courrier du Prince Charmant, et qui a épousé le petit Chaperon Rouge, miraculeusement échappé au loup; le Chat Botté, aujourd'hui majordome de Peau-d'Ane qui est montée sur le trône, et mari de Mme Barbe-Bleue, etc. Tout cela est bien un peu candide; mais il y a là l'idée exploitée déjà par Richepin, Mæterlinck, Fernand Gregh, et dont on n'a pas tiré toutes les ressources : à savoir que les contes de fées renferment une source intarissable de rêve, de symboles, de poésie, et peuvent fournir d'autres thèmes que des thèmes d'opérette.

3 et 4. — Une autre dame d'un talent délicat, Mme Marguerite Duportal, dont on a lu déjà des vers exquis, sous le pseudonyme de Louis Maigue, publie *le Théâtre au pensionnat*. Cette série de pièces pour

jeunes filles et fillettes aurait pu facilement n'être qu'une suite d'aimables niaiseries : Mme Duportal y a mis beaucoup de poésie, d'esprit et de grâce. Le volume, d'ailleurs, se termine par quelques poèmes à dire, qui, à eux seuls, révéleraient la valeur véritable de l'auteur, si un autre volume, *le Théâtre au salon*, paru en même temps, ou presque, ne l'affirmait bien davantage. C'est la réunion de six pièces, très faciles à jouer et à mettre en scène, dont l'une, le *Juif-Errant chez Cendrillon*, a été couronnée par la *Revue des poètes*, et qui, toutes, portent un cachet d'art indéniable. Malgré la banalité regrettable de leurs titres, *la Confession de Pierrette, le Ménage d'Arlequin, les Voisins* évoquent parfois le souvenir de Théodore de Banville. Et, pour ma part, je serais bien empêché de leur adresser un meilleur éloge.

5. — Bien différentes sont les *Scènes vécues* de M. Léopold Julien. Ces quatre pièces : *En pleine grève, Complot politique hongrois, Deux Amants, Georgette et Vincent* ne ressemblent en rien à du théâtre de pensionnat, ou de salon et, d'autre part, le style dont elles sont écrites a peu de points communs avec la poésie. Contentons-nous de relever dans la dremière pièce :

... Cette grève folle
Qui, pour les malheureux, est l'étroit tabouret...

Et dans la seconde ce vers énigmatique. :

Mener à l'étranger une *imposture* (?) vie...

6. — Les *Dix levers de rideau* de M. Henri Le Pointe sont écrits en prose, ce qui vaut mieux ; la préface de M. Charles de Bussy le démontre d'ailleurs fort bien. Ces levers de rideau, pour la plupart, sont amusants et l'un d'eux est fortement dramatique ; ils valent bien, certainement le plus grand nombre de ceux que l'on nous inflige un peu partout. M. Henri Le Pointe, tout en faisant parler à ses personnages une langue parfois ultra-moderne, semble s'inspirer des procédés de Scribe, ce qui peut paraître bien ridicules à certains, et ce qui est pourtant très raisonnable. Si nos auteurs dramatiques d'aujourd'hui méprisaient un peu moins Scribe, sans l'avoir lu, ils nous donneraient des pièces plus intéressantes et mieux bâties.

7. — M. Jean-Marie Lentiflon vise plus haut que Scribe ; il choisit solennellement pour maîtres Racine et Corneille. Il reste à savoir si sa tragédie, *Aspasie*, justifie le choix de tels modèles. Je ne le crois pas. Cette *Aspasie*, dont les quatre actes en vers ont été créés sur la scène des Célestins à Lyon, le 26 juin dernier, est plutôt une espèce de mélodrame, où l'on voit Platon, fils de Périclès et d'Aspasie (!), traqué par la haine de son demi-frère, un certain Mélythus, issu d'Aspasie, alors courtisane, et d'un marchand de bestiaux. Tout cela est présenté

dans un style qui ne rappelle *Athalie* ou le *Cid* que de très loin. N'en citons qu'un petit exemple :

ROXANE.

J'étais ambitieuse et voulais pour amant
Un homme aussi parfait que Platon notamment.
Mélythus me disait : « J'aime la poésie;
Fais-moi donc recevoir au salon d'Aspasie.
Je crus qu'un vrai poète était inné dans lui... (p. 47.)

Tout est dans ce goût. Nous permettra-t-on de rappeler à M. Jean-Marie Lentillon que, avant de couvrir de mépris toute l'école moderne, il ferait bien d'apprendre qu'on ne dit pas : « Pardonner quelqu'un » (p. 31, 35, etc.), mais « pardonner *à* quelqu'un ». Ponsard lui même n'aurait pas écrit cela.

8. — A l'ample tragédie de M. Lentillon, je préfère, certes, la brève saynète de M. Jean Ott, *Sâdya*. M. Jean Ott est un bon poète et un érudit qui s'amuse à transporter à la scène nos vieux fabliaux. Cette fois, il déroule devant nous, de façon preste, l'histoire célèbre d'Aristote, à quatre pattes, et portant sur son dos la maîtresse d'Alexandre. C'est quelquefois un peu vif, mais toujours spirituel et bien rimé. De plus, cette farce très littéraire s'accompagne de curieux documents bibliographiques, linguistiques, et iconographiques habilement et savamment groupés.

9. — Sous le titre générique de *Visionnaires*, M. A.-R. Schneeberger a groupé des œuvres fort disparates, scènes dialoguées, poèmes en prose, poèmes en vers, etc. La variété même de ces fragments ne permet guère de deviner la véritable personnalité de l'auteur. Tantôt avec *l'Étape*, qui ne manque ni de lyrisme ni de profondeur, nous songeons à Maurice Mæterlinck; tantôt c'est Mallarmé dont l'influence paraît prédominer; tantôt enfin, c'est M. Francis Jammes qui semble avoir présidé à l'élaboration de certains poèmes, tels que *Famille* (p. 191). Il reste donc à M. Schneeberger à s'affirmer davantage, — et en des livres mieux composés. ARMAND PRAVIEL.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. XXXVI (*Esprit-Saint-Eucharistie*), col. 705-992. — Fasc. XXXVII (*Eucharistie*), col. 993-1312.—Fasc. XXXVIII (*Eucharistie-Évangiles apocryphes*), col. 1313-1632. — Fasc. XXXIX (*Évangiles apocryphes-Extrême-Onction*), col. 1633-1920. Paris, Letouzey et Ané, 1912, 4 fasc. gr. in-8. — Prix de chaque fasc. : 5 fr.

La distribution alphabétique des matières amène, dans trois des présentes livraisons, la question capitale de l'*Eucharistie*, qui est développée, avec toute l'ampleur qu'elle comporte, en près de 450 colonnes, soit le fascicule XXXVII en entier, une partie du précédent et la

moitié du suivant. Huit auteurs ont été chargés de la présenter au point de vue scripturaire, patristique, archéologique, historique et philosophique, et avec une compétence à laquelle tous les lecteurs rendront un hommage légitime.

Dans le fascicule XXXVI se trouvent les 150 dernières colonnes du très savant article du P. Palmieri sur le *Saint-Esprit*; traité en partie d'après des sources orientales peu explorées jusqu'à lui.

M. Michel examine comme métaphysicien les mots *Essence* et *Éternité*; la notion d'*État* est commentée très largement par M. Valton.

Dans l'ordre des études d'exégèse, nous trouvons les notices de MM. Bigot *(le Livre d'Esther)* et Mangenot *(le Livre de l'Exode)*. Je dois citer encore les articles *Ève* (Mangenot), *Évangiles apocryphes* (Amann), *Évêques* (Prat et Valton), *Eutychès et Eutychianisme* (Jugie), *Estius* (Salembier), *le P. Eudes* (Lebrun), *Extase* (Hamon).

Comme toujours on nous fournit sur les écrivains ecclésiastiques, catholiques et dissidents, et sur les hérésiarques des notes succinctes mais substantielles, signées : Heurtebize, Brucker, Godet, Salaville, Bareille. M. Clerval nous parle des papes ayant porté le nom d'*Étienne* et celui d'*Eugène*.

M. Coulbeaux, lazariste, a consacré 45 colonnes excellentes à une Histoire de l'Église d'Éthiopie, dont nul mieux que lui n'était à même de parler.

Au fascicule XXXVI est jointe une excellente carte ecclésiastique de l'Espagne complétant la monographie publiée précédemment.

P. Pisani.

Le Psalterium Breviarii romani et les Nouvelles Rubriques, par l'abbé A. Boudinhon. Paris, Lethielleux, 1912, in-18 de 92 p. — Prix : 0 fr. 80.

A peine le nouveau Psautier du Bréviaire romain avait-il paru, que *le Canoniste contemporain* en faisait connaître l'heureuse disposition, publiait le texte des « Nouvelles Rubriques » et en donnait un lumineux commentaire. Ces articles de M. A. Boudinhon, réunis en volume, sont une Introduction des plus utiles à la récitation du bréviaire, telle qu'elle s'imposera pour tous les clercs dans les ordres sacrés, à partir du 1er janvier 1913.

En trois chapitres distincts sont étudiés les raisons et la méthode de la réforme, le nouveau *Psalterium* et les autres mesures réformatrices de la Bulle *Divino afflatu*.

Le chapitre IV est le plus important. Il commente avec précision et clarté les nouvelles rubriques dans l'ordre même où elles sont publiées. On trouve au chapitre V des renseignements pratiques relatifs à la mise en œuvre des changements dès maintenant autorisés et bientôt imposés.

Déjà de nombreuses précisions sollicitées auprès de la Sacrée Congrégation des Rites ont paru dans les *Acta apostolicae Sedis*; il n'est donc pas étonnant que des interprétations de détail soient à modifier, et le *Canoniste contemporain* n'a pas manqué de signaler ces précisions nouvellles.

Tous ceux qui sont obligés à la récitation de l'office voudront lire et consulteront souvent un commentaire si net et si lucide.

A. VIGOUREL.

Nouveaux Mélanges oratoires, par Mgr D'HULST. XI. *Retraites ecclésiastiques.* Paris, J. de Gigord, 1912, in-8 de III-349 p. — Prix : 5 fr.

Mgr Odelin continue la publication des œuvres posthumes de Mgr d'Hulst et y apporte toujours le même soin touchant. Le tome XI a un caractère tout spécial, qui en fait vraiment un livre à part : il ne contient que des retraites ecclésiastiques; il y en a seize, plus deux instructions spéciales pour la retraite au séminaire des Carmes. Quelques discours sont très étendus, mais aucun n'a, je crois, reçu sa forme définitive, l'auteur se fiant aux circonstances pour les modifier et les adapter à l'auditoire qui se pressait autour de sa chaire. Mais, longuement développés ou simplement esquissés, tous ces discours sont pleins de substance et riches d'enseignements. Le caractère un peu spécial de cette prédication ne me permet pas de l'apprécier avec une entière compétence; mais le durable souvenir qu'elle a laissé dans l'âme de tous ceux qui en ont bénéficié, suffit à en prouver la haute valeur. Oui, vraiment, comme l'écrit Mgr Odelin, empruntant les heureuses expressions de Mgr l'évêque d'Orléans, c'était un prêtre, un prêtre grand par son âme vraiment sacerdotale et par ses vertus. Et ce nouveau volume en apporte un nouveau témoignage. P. TALON.

Œuvres du R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE. I. *Sainte Marie-Madeleine*, ouvrage accompagné d'une notice biographique sur le P. Lacordaire, du fragment autobiographique relatif au rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs, des Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne, avec notes et appendices, par M. l'abbé A. CHAUVIN. — II. *Vie de saint Dominique*, précédée du Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs. Nouvelle édition, avec notes historiques et critiques, de M. l'abbé A. CHAUVIN. Paris, Garnier frères, s. d., 2 vol. in-18 de 464 et VIII-428 p. — Prix : 3 fr. le vol.

Les œuvres de Lacordaire sont tombées dans le domaine public et il était naturel que la maison Garnier frères en profitât pour leur donner une place dans sa collection des classiques. Elle s'est adressée pour cette tâche à M. le directeur de l'École Massillon, auquel on doit notamment un livre sur le P. Gratry. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une édition complète, comme celle que préparent les PP. Domi-

nicains, mais d'un choix, d'ailleurs très large puisqu'il comprendra huit volumes, et dont seront exclus des ouvrages comme les *Considérations sur le système philosophique de Lamennais.*

La nouvelle édition, qui se propose d'être rigoureusement conforme aux textes originaux publiés par Lacordaire lui-même, a été excellemment inaugurée par l'admirable livre sur *Sainte Marie-Madeleine*, l'un des plus populaires de l'illustre dominicain et qui mérite cette popularité, quoi que l'on pense des légendes provençales et de la critique historique de l'auteur. Les appendices que M. l'abbé Chauvin a joints à sa réimpression exposent rapidement l'état des discussions relatives aux légendes provençales, auxquelles il semble sympathiser. Comme l'indique le titre transcrit ci-dessus, ce volume contient encore les *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, que le P. Lacordaire dut malheureusement interrompre (pourquoi dans la petite note relative à cet ouvrage M. l'abbé Chauvin ne dit-il pas qui est l'Emmanuel des *Lettres*? Ce n'est pourtant pas un mystère), et la *Notice sur le rétablissement en France de l'ordre de saint Dominique*, cette précieuse autobiographie, dictée par le grand orateur à la fin de sa vie, sur la demande de Montalembert. M. l'abbé Godet a donné pour ce premier volume une notice biographique sobre mais intéressante.

M. l'abbé Chauvin n'a joint à ce premier volume que quelques notes, qu'il a eu le tort de ne pas distinguer clairement de celles qui appartiennent à Lacordaire. Dans le t. II, au contraire, les notes de l'éditeur, d'ailleurs peu nombreuses, sont signalées d'une manière précise. Ce tome II nous apporte la *Vie de saint Dominique* et le *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs*, qui renferme sur l'utilité des ordres religieux et sur leur droit à l'existence des considérations si justes et qui demeurent pleines d'actualité. Les notes de M. l'abbé Chauvin sont surtout des explications historiques et des éclaircissements sur des points sur lesquels la critique historique appellerait des rectifications. Page 108, n. 5, une faute typographique a fait imprimer 1833 au lieu de 1233. E.-G. L.

JURISPRUDENCE

Cours de droit forestier, par Charles Guyot. t. III, fasc. II, Liv. VII. Paris, Laveur, 1912, in-8, p. 305-769. — Prix : 10 fr.

Avec ce fascicule, prend fin l'ouvrage vraiment magistral et destiné à devenir classique, publié sur le droit forestier par M. Ch. Guyot, ancien directeur et professeur de droit de l'École des eaux et forêts de Nancy.

Des deux premiers volumes et du fascicule I du tome III, le *Polybiblion* a rendu compte en mars 1908, t. CXVII, p. 223-224; septembre 1910, t. CXIX, p. 232-233, et janvier 1912, t. CXXIV, p. 52-54. A cette dernière date, nous exposions, d'après l'auteur, le droit en matière de travaux publics appliquée aux attributions relativement nouvelles du service forestier, quant à la fixation des dunes de l'ouest et à la restauration pastorale et forestière des montagnes.

L'exercice spécial de la pêche fluviale et de la chasse en France occupe les chapitres I à III (pêche) et IV à VII (chasse) du fascicule; à ceux-ci s'en ajoute un huitième, consacré aux mêmes sujets en Algérie et dans les colonies, plus une quinzaine de pages d'*Additions* concernant diverses lois ou dispositions réglementaires, survenues pendant ou après la publication des fascicules précédents.

L'espace restreint qui nous est assigné ne nous permet malheureusement pas d'analyser, avec les développements et éloges mérités, la substance de ce livre VII. Remarquons toutefois le curieux et d'ailleurs naturel parallélisme entre les différentes matières afférentes au droit et à l'exercice de la pêche et de la chasse. Historique du droit et de la mise en valeur de ces deux exercices dans l'antiquité, aux âges suivants, depuis la Révolution et enfin de nos jours; au temps actuel, règles de police pour l'exercice de ces deux droits; délits de pêche à partir des lois de 1829 et de 1865, délits de chasse sous le régime de la loi de 1844.

Là s'arrête le parallélisme. En matière de chasse il y a, de plus qu'en matière de pêche, le chapitre des bêtes fauves et autres animaux nuisibles, qui n'ont pas leurs analogues dans la faune des eaux douces. Les questions de droit comme aussi l'institution de la louveterie fournissent la substance d'un chapitre exclusivement spécial à la pratique cynégétique.

Comme dans tout l'ouvrage, chaque point de droit, chaque aspect des questions fait le sujet d'un paragraphe numéroté avec renvoi, s'il y a lieu, à des numéros précédents ou suivants.

En résumé, ces trois volumes forment comme un monument de droit et de jurisprudence en tout ce qui concerne les forêts, les boisements, les pâturages alpestres, la fixation et consolidation des dunes littorales, la pêche fluviale, la chasse et la louveterie. Nul ouvrage aussi étendu et aussi complet n'avait été publié jusqu'ici sur ces vastes et complexes matières. C. DE KIRWAN.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté, par l'abbé Paul Brune. Paris, Bibliothèque d'art et d'archeologie; Schemit, 1912, gr. in-8 de xxix-239 p. — Prix : 12 fr.

La Bibliothèque d'art et d'archéologie, fondée, comme l'on sait, par M. Jacques Doucet, — un Mécène aussi éclairé que généreux, — a entrepris la publication d'un immense *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France*, établi par province. L'œuvre générale s'ouvre par un volume concernant la Franche-Comté.

Dans sa très intéressante Introduction, M. l'abbé Paul Brune, pour se conformer au plan adopté, jette un coup d'œil rapide sur l'histoire de l'art en Franche-Comté. Là, après avoir rappelé que feu Jules Gauthier s'est autrefois occupé de rédiger des notices, 300 environ, sur des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes comtois antérieurs à la Révolution, M. Brune fait remarquer que l'intérêt s'attachant de plus en plus aux industries d'art l'a obligé d'étendre ces limites et de comprendre dans son recueil de simples ouvriers. Puis il s'explique ainsi : « On sait, en effet, que l'art pur et l'industrie, trop séparés aujourd'hui, ne connaissaient pas autrefois de frontières; tel artisan, par exemple, qualifié de maçon ou tailleur de pierre, pouvait fort bien être un architecte ou un sculpteur de grand mérite. Toutes les professions artistiques rentraient alors dans l'organisation des métiers. Toutes mes citations, en ce qui concerne les métiers manuels, ne vont pas au delà du milieu du xviie siècle, suivant l'usage adopté, sauf pour les maîtres maçons ayant fait œuvre d'architectes-entrepreneurs et pour les serruriers, dont les listes pourront aider à identifier des œuvres d'un véritable intérêt, encore existantes. J'ai tenu aussi à citer les horlogers du haut Jura, comme ceux de Besançon, jusqu'au xixe siècle, à cause de l'importance de leur production, soit en cartels artistiques, soit en grosse horlogerie; les ingénieurs des ponts et chaussées de l'ancien régime ont trouvé place, ainsi que les ingénieurs militaires, parce que j'ai constaté que la plupart s'étaient occupés aussi d'architecture. N'ayant pas à opérer de sélection, puisque je ne fais pas œuvre de critique, j'ai pris comme règle de citer tout artiste moderne dont on trouve des œuvres dans un musée ou qui a été admis à des expositions publiques; le renseignement peut avoir son utilité, ne serait ce que pour la rédaction des catalogues. La matière des articles est répartie suivant un plan invariable : d'abord les noms et prénoms, la profession, le lieu et l'époque; puis le *curriculum vitae*, aussi précis que possible : dates de naissance et de décès, éducation artistique, carrière. Cette notice peut faire l'objet d'une biographie plus développée, bien que toujours limitée

aux faits, quand l'importance ou le caractère du personnage le requiert. Viennent ensuite l'iconographie, le catalogue des œuvres et enfin la bibliographie et les références de l'article. Il va sans dire que ces éléments ne se trouvent au complet que dans les notices d'artistes modernes. Quant aux anciens, j'ai dû me contenter de donner ce que les documents m'en ont appris. »

L'auteur, travailleur consciencieux, minutieux et précis, autant que la matière et les sources le permettaient, a donc réuni dans ce volume un nombre considérable de noms. Quant aux professions exercées, il n'y en a pas moins de soixante-dix-sept ! Souvent les indications sont brèves, parfois même un peu vagues : il n'en pouvait être différemment, car ces indications concernent surtout des artistes ou des ouvriers ayant vécu antérieurement au XVIIe et au XVIIIe siècles. Mais combien d'autres sont importantes ! J'ai savouré quantité de détails sinon entièrement ignorés, du moins fort peu connus, sauf des spécialistes. Par exemple, sont-ils nombreux ceux qui savent que le général Carteaux, né à Gouhenans (Haute-Saône), dont « le siège de Toulon révéla l'incapacité, mais lui fit connaître Bonaparte », qui, par la suite, le pensionna, était un peintre,« peintre du Roy »,que la journée du 10 août avait mis en évidence et qui, du coup, fut nommé général à l'armée des Alpes. De simple rapin,passer général, comme cela, brusquement,... ce n'est assurément pas ordinaire !

Personnellement, je dois remercier M. Brune de sa notice sur Nicolas Chapuis, à qui la ville de Besançon est redevable de la grande grille de son hôpital, que la plupart des voyageurs anciens et modernes, depuis 1703, date de non érection, ne manquent pas de citer dans leurs relations comme un travail admirable. En mes jeunes ans, j'avais bien entendu dire autour de moi que cet artiste de la serrurerie était un de mes ancêtres; mais où donc était la preuve ? Or, la notice de M. Brune me fixe clairement : Nicolas Chapuis était le grand-père de mon trisaïeul.

L'auteur, dans son Introduction, « ne se flatte pas d'être complet ». Tous les travaux du genre, sans aucune exception, offrent des lacunes; des erreurs également. Je ne rechercherai ici ni les unes ni les autres; toutefois je puis donner l'assurance à M. Brune que les sources bibliographiques qu'il indique et l'iconographie qu'il cite (je parle, bien entendu, des artistes modernes) ne sont pas toujours aussi au complet qu'il le croit. Prenons un exemple : Gustave Courbet. La rubrique « Iconographie » est omise, et cependant, indépendamment de sa propre figure reproduite par le maître de toutes sortes de façons (ce qui est indiqué du reste par l'auteur dans l'œuvre cataloguée de Courbet), les portraits et les caricatures du peintre d'Ornans sont nombreux. De même, les sources, à la fin des onze colonnes et

demie consacrées à Courbet auraient pu être doublées et même triplées.

Mais, ne sont-ce point là des vétilles, si l'on considère le volume dans son entier ? Il a fallu à M. Brune des années, de longues années de recherches difficiles et persévérantes et de contrôle ardu pour pouvoir mener à sa fin un tel ouvrage, dont un public considérable d'artistes, d'amateurs, d'écrivains est appelé à bénéficier. Et je ne doute pas que les compatriotes de l'auteur ne lui sachent le plus grand gré d'avoir ainsi élevé ce monument à la Franche-Comté.

Il convient, pour finir, de noter que ce Dictionnaire contient une importante Bibliographie générale du sujet et qu'il se clôt par un copieux *Index des noms cités dans les notices*. On le voit, rien n'a été négligé pour que l'ensemble soit exécuté dans toutes les règles modernes de l'érudition. E.-A. CHAPUIS.

La Chasse des grives au fusil, par MAURICE DE LA FUYE. Paris, Laveur, 1912, in-16 de XX-326 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

Contrairement à l'opinion émise par M. Charles Diguet : « la grive est le gibier du petit chasseur », M. Maurice de la Fuye prétend que ce volatile est digne des plus grands fusils et son affirmation ne sera pas démentie par quiconque a chassé la grive devant soi ou en battue.

L'ouvrage débute par une étude ornithologique approfondie sur les grives et les merles qui vont souvent de compagnie, ainsi que l'avait dit Pline l'ancien : *Merulae et turdi amicae sunt aves*. Les variétés en sont nombreuses et les mœurs intéressantes.

Puis M. de la Fuye envisage les méthodes employées dans les diverses régions de la France pour chasser grives et merles au fusil.

Un chapitre spécial est consacré à la chasse de ce petit gibier en Tunisie où il pullule. En grand détail l'auteur donne des indications et des conseils sur l'organisation des battues de grives.

Le livre, soigneusement édité, est illustré d'une dizaine de gravures et figures et se termine par une étude juridique dont les chasseurs tireront profit, mais d'où l'on peut déduire une insuffisante protection des couvées de grives et de merles. R. L.

LITTÉRATURE

La Vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814), par DANIEL DELAFARGE. Paris, Hachette, 1912, in-8 de XXI-555 p. — Prix : 10 fr.

A la loterie des sujets de thèses pour le doctorat, M. Delafarge n'a pas tiré un très bon numéro. Il semblait pourtant que ce Palissot dût faire voir à qui se consacrerait à lui bien du pays. Songez donc ! Il

vécut 84 ans; il débuta dans la vie littéraire, en 1755, par une attaque contre Jean-Jacques Rousseau, souleva plus tard par sa comédie des *Philosophes* la poussière d'un grand tumulte, se vit exalté par les uns, honni par les autres, et classé à tout jamais comme un adversaire des Encyclopédistes, à ce point qu'à de certains moments de la Révolution on lui refusait encore son certificat de civisme pour avoir outragé les libérateurs de la pensée humaine et montré sur la scène Jean-Jacques marchant à quatre pattes! Puis, dans la douzaine d'éditions successives de sa *Dunciade* ou *Guerre des sots*, il avait pu, pendant quarante ans, faire défiler à la lanterne magique toutes les figures littéraires de l'époque; il avait écrit des *Mémoires*, tenus aussi par lui-même à jour pendant plus d'un quart de siècle; il avait été un journaliste, un polémiste, et apprécié de Voltaire, et célèbre, un homme d'esprit d'ailleurs, et sans doute intelligent. Or, après avoir grandi à une époque où le goût, tout en restant fidèle aux grandes directions de la tradition classique, s'élargissait par l'esprit critique et la connaissance des littératures étrangères, il avait connu et combattu Rousseau, Diderot, d'Alembert et leur séquelle; puis, ayant traversé la Révolution — et c'est toujours curieux de savoir *comment* on l'a traversée — il avait eu tout le temps de voir glorieux Chateaubriand, Mme de Staël et les premiers ouvriers du romantisme; et il avait eu dans les journaux auxquels il ne cessa guère de collaborer à dire son mot sur tout cela : quel beau gibier à poursuivre!... Eh bien! la battue, quoique méthodiquement et laborieusement faite, avec tout le dépouillement des recueils, mémoires, correspondances, documents de tout genre, manuscrits et inédits, n'a pas *rendu* beaucoup. Et c'est sans doute un peu la faute de l'auteur qui ne paraît pas très riche ni très curieux d'idées générales, et qui s'est un peu trop prudemment tenu, comme un élève, au lieu de faire œuvre de maîtrise, à un récit détaillé de toutes les querelles assez stériles entre Palissot et ses ennemis, et à une analyse un peu longuette de toutes ses productions. Mais c'est, je pense, aussi beaucoup celle de son personnage qui fut partout, comme auteur dramatique, comme critique — et comme caractère, — désespérément médiocre et pauvre de principes. Voltairien, comme presque toute sa génération, sceptique et sans mœurs, dès son *Histoire des rois de Rome* laissant voir un « anticléricalisme » à peine mitigé de quelque déisme vague, qui devait, sous la Révolution, se déchaîner en violences ridicules contre les tyrans (qui l'avaient pensionné), contre l'Église (qui l'avait élevé), et accuser un jour Robespierre lui-même de modérantisme; puis, théophilantrope, suivant la mode, et réprouvant, une fois qu'elle fut passée, la Terreur; bien dans son rythme donc en adulant Bonaparte et recevant ses faveurs, il ne fut point un

adversaire sérieux des philosophes; mais ne combattit pour des raisons personnelles que ceux qui l'offusquaient ou prenaient sa place au soleil : « philosophe » lui-même au sens que le mot avait alors, fidèle aux admirations de sa jeunesse pour le patriarche de Ferney jusqu'à éditer ses œuvres avec des corrections destinées à le mettre au goût du jour, et à demeurer stupide devant Chateaubriand et *le Génie du christianisme*: un pauvre homme de lettres en somme, dont l'esprit, né souple et non sans clairvoyance ni finesse, fut enfermé dans une âme étroite : si bien que tout de lui fut petit et froid, et qu'à vrai dire il a traversé des temps très intéressants sans y rien comprendre. Son défaut est un peu celui de son biographe, qui remue des doigts de menus détails, mais, faute de sympathie affirmée, de flamme pour rien ni personne, n'éclaire toute cette histoire, proprement faite, que d'une lumière assez grise. GABRIEL AUDIAT.

L'Illusion et la désillusion dans le roman réaliste français (1851-1890), par GUSTAVE JAKOB. Paris, Jouve, 1912, gr. in-8 de 147 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici le type du livre parfaitement inutile, bon tout juste à conquérir à son auteur ce doctorat nouveau, de tarif réduit, qu'on nomme le doctorat d'université. En toute sincérité, on n'en peut recommander la lecture qu'à ceux qui ont encore à apprendre combien est *vaine* (aux deux sens du mot) l'érudition allemande, chercheuse de petites bêtes et découvrant avec un ébahissement comique l'océan ou la lune. Elle colle ses lunettes sur une taupinée et puis s'écrie doctoralement : «Voilà les Apennins ! et voici le Caucase !... » Oui, au dire de M. Jakob, toutes les théories sur le réalisme sont jusqu'ici insuffisantes. Mais par une méthode nouvelle, personnelle, de *psychologie littéraire*, dont il se fait lourdement honneur et qui consiste à « établir des relations entre la psychologie et les produits mêmes de la littérature » et à « faire la traduction scientifique de l'œuvre des romanciers » on va vous expliquer des choses merveilleuses «que toute la vie n'est qu'illusions et désillusions; — que le romantisme vécut surtout d'illusions; — que le réalisme, littérature d'une époque désenchantée et triste, peignit volontiers des personnages déçus et meurtris par l'expérience ... » La montagne en travail enfante une souris. La montagne, c'est une Introduction confuse, pâteuse et d'un pédantisme réjouissant, où l'auteur, docteur en philosophie de l'Université de Leipzig, pour nous expliquer son système, définir l'illusion et la désillusion, en expliquer le mécanisme, patauge dans un mélange de Taine, de Bergson, de Schopenhauer et — travail évidemment fort nécessaire ! — de Fouillée, d'où il ne sort qu'en nous disant : « Et puis enfin, si vous voulez comprendre, voyez *Don Quichotte* ou *les Illusions perdues* de

Balzac... » Ce par quoi un Français aurait tout simplement commencé.

Après quoi, comme un étudiant sans art qui débalie ses fiches, il nous passe en revue, par de très superficielles analyses, un certain nombre de « personnages à illusions » de Flaubert, de Goncourt, de Daudet et de Maupassant ; illuminés de la foi religieuse, comme sœur Philomène, Mme Gervaisais, Salammbô et les dévots de *l'Évangéliste*, ou du patriotisme ou de la science, hallucinés comme le saint Antoine de *la Tentation*, et tous les rêveurs éveillés, tous les imaginatifs, tous les hypnotisés de l'amour, tous les pêcheurs de lune, les inventeurs chimériques, les ratés qu'il appelle les *pseudo-génies*, tous les Tartarins... Parbleu, le monde entier y pourrait passer. Car La Fontaine, qui avait prévu et peint M. Jakob dans le *Rat et l'Huître*, l'a dit depuis longtemps à propos de Perrette :

Quel esprit ne bat la campagne ?.....

Et un Français qui se serait amusé à regarder ces marionnettes n'aurait pas d'autre conclusion. Mais M. Jakob numérote onze propositions, onze théorèmes qu'a, dit-il, démontrés son travail : « que la reproduction de la réalité comme produit d'une désillusion est possible »... etc., etc., et que l'introduction d'éléments réalistes (nous dirions, nous : la vérité et le bon sens), dans la matière de l'enseignement s'impose, pour éviter, avec les désillusions, les maladies, les crimes et les suicides qui en naissent...

En dépit de ce pédantisme qui, chez nous, serait ridicule, et d'un style que, sous une plume française, nous appellerions barbare, remercions toujours l'étranger de l'effort qu'il fait pour se donner notre culture, et d'un travail qui est un hommage à notre littérature et à notre langue.

G. Audiat.

Correspondance et fragments inédits d'Eugène Fromentin. Biographie et notes par Pierre Blanchon. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de IV-452 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'impression de satisfaction éprouvée à la lecture de cette nouvelle et dernière série de lettres de Fromentin n'est peut-être pas aussi complète que celle que nous ressentions lorsqu'on nous donna ses *Lettres de jeunesse*. Moins d'imprévu sans doute, plus de banalités et de terre à terre. Nos réserves viennent probablement du commentaire assez terne dont l'éditeur les accompagne ; à parler de ce véritable artiste on eût aimé plus de flamme, à entendre commenter cet écrivain charmant, on eût souhaité que le commentateur n'écrivît pas, pour son compte, des phrases semblables à celle-ci : « Fromentin en *cause* avec M. Bussou... » Et surtout, on regrette une absence totale du

sentiment religieux, une sorte d'effroi à prononcer des mots décisifs; sans une petite ligne d'une note de la dernière page, nous ne nous douterions même pas qu'Eugène Fromentin pouvait mourir « en chrétien ». Il avait parfois vécu en indifférent, mais la hauteur de sa pensée devait le corduire certainement vers les vérités éternelles.

Ces lettres vont de janvier 1849 au mois d'août 1876, quelques jours avant sa mort, presque subite. C'est l'époque de son plein épanouissement. Nous entrons dans l'intimité de ses travaux, de ses déceptions, de ses luttes artistiques, de ses succès. Le peintre s'efface un peu devant l'écrivain et sa plume, en fin de compte, paraît avoir été meilleure encore que son pinceau. Un livre ne permet de le juger que dans le second de ces rôles. Il est des passages de lettres charmants et des croquis littéraires pleins d'agrément. La narration de son séjour à Compiègne, en 1864, hôte de l'Empereur, est une petite page historique. Son voyage en Belgique et en Hollande lui fournit l'occasion d'aperçus extrêmement heureux et puissants. La façon dont il analyse la « nature » et les mérites de l'artiste qui en expriment ces beautés (p. 390) est saisissante. Des fragments inédits qui auraient pu prendre place dans les *Maîtres d'autrefois* offrent de l'attrait.

L'ensemble de ce livre est très agréable parce qu'il nous fait mieux connaître un homme de haute valeur, sympathique et distingué.

C. C.

HISTOIRE

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, publié sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart, Albert Vogt et Urbain Rouziès. Fasc. V (*Aix-la-Chapelle-Albert*), col. 1249-1568. — Fasc. VI (*Albert-Albus*), col. 1569-1744. — Fasc. VII (*Alcaini-Alidosi*), col. 1-448. Paris, Letouzey et Ané, 1912, 3 fasc. gr. in-8.—Prix de chaque fasc. : 5 fr.

Avec le 6e fascicule a été distribuée l'Introduction que Mgr Baudrillart a écrite pour présenter au public le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Il indique très clairement ce qu'on est en droit d'y chercher et ce qu'il ne faut pas s'attendre à y trouver; il s'agit, en effet, de ne pas répéter ce qui a été dit ou le sera dans les autres dictionnaires édités à la même librairie. Après avoir exposé le plan de l'ouvrage, il répond aux objections qui ont été présentées. Les articles sont trop nombreux ? — mais pour satisfaire, il faut s'efforcer d'être complet et ce qui paraitra superflu à quelques-uns sera au contraire une ressource précieuse pour plus d'un travailleur. — La façon dont le plan est établi amènera des lenteurs et des retards sans fin ? — Pour commencer, la machine a eu besoin d'être mise

en train : si on avait voulu s'en rapporter à l'érudition superficielle de quelques faiseurs, on aurait beaucoup plus avancé, mais qu'aurait valu cette œuvre hâtive? Pour s'assurer du concours de spécialistes « sur tout et partout » il a été nécessaire de les chercher; de là de multiples démarches, des correspondances prolongées, mais les préliminaires sont à leur terme et les difficultés du début sont vaincues.

Le programme de l'ouvrage est résumé en ces quelques lignes : Soucieux de faire œuvre scientifique, nous ne le sommes pas moins de faire œuvre catholique : tous les articles ont été soigneusement revus au point de vue doctrinal. Dans les limites de l'orthodoxie, les auteurs ont d'ailleurs joui de la liberté d'appréciation la plus étendue. »

Mgr Baudrillart rend hommage au dévouement des deux confrères qui l'assistent dans le travail de préparation du Dictionnaire. Nous leur associerons les savants collaborateurs dont le nom revient le plus souvent dans les colonnes : MM. les abbés Fraikin, Richard, Vidal, Constant, Boiteux, Fournier, et les RR. PP. Berlière, Rivière, Antoine de Sérent, Ubald d'Alençon, Tournebize, Coulon. Nous n'oublierons pas les PP. Palmieri, Pétridès, Vailhé, Karalewski et Salaville, des augustins de l'Assomption, dont on lit avec le plus grand intérêt les remarquables études sur l'Orient et les Orientaux. Enfin, l'élément laïque n'est pas exclu d'une publication qui fait appel à toutes les compétences : je relève, dans les trois fascicules ci-dessus, les noms de MM. Audollent, Bréhier, Dufourcq, Froidevaux, Guiraud; ce dernier consacre aux *Albigeois* un chapitre qui contient la matière d'un volume.

Il est impossible d'énumérer les notices dues à la plume de près de cent auteurs. Tous les *Albert* y sont réunis et aussi tous les *Alexandre*, dont les huit papes de ce nom; l'article *Alexandre VI* est un modèle d'érudition et de conscience historique.

D'importants développements sont consacrés aux églises d'*Aix-la-Chapelle*, d'*Alep*, d'*Alexandrie*, à l'*Algérie*, aux diocèses d'*Albi* et d'*Alet*, et les cartes jointes à ces deux derniers articles ne laissent rien à désirer.

P. Pisani.

La Vie paroissiale en France au XIIIe siècle, *d'après les actes épiscopaux*, par Olga Dobiache-Rojdestvensky. Paris, Auguste Picard, in-8 de 191 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur a, dans une première partie (p. 19-87), étudié : 1° les actes conciliaires intéressant la vie du clergé français; 2° les synodes diocésains; 3° les ordonnances et statuts des évêques concernant l'administration de leur diocèse; 4° les procès-verbaux des visiteurs ecclésiastiques, pour peindre, dans une seconde partie (p. 87-176), la vie

paroissiale, dont le curé était le centre, durant la période qui va de l'avènement de saint Louis aux premières années du XIVe siècle.

Son travail est intéressant et utile, quoique sommaire et un peu superficiel : il s'y rencontre çà et là des interprétations hasardées et mêmes fausses (p. 162, 165). La conclusion générale, plutôt défavorable aux curés du moyen âge, manque d'un contrepoids nécessaire. Les documents étudiés, quoique d'ordre administratif, sont comme les sermons : ils signalent les faits délictueux, à peu près exclusivement. Pour avoir une impression plus adéquate, il faudrait relever les documents qui sont à l'honneur du clergé. — On pourrait même, pour des diocèses aussi connus que celui de Rouen, faire un essai de statistique. Ajoutons que le style accuse une plume d'origine non française en plusieurs endroits. A. CLERVAL.

Histoire de Chevron. T. II. *Les Communiers avant 1792*, par JOSEPH GARIN. Paris, Champion, 1912, in-16 de x-556 p., avec 2 planches et fig. — Prix : 6 fr.

Le second volume de l'*Histoire de Chevron* n'est pas seulement consacré aux communiers comme son sous-titre semblerait l'indiquer, mais aussi à l'histoire religieuse de cette localité. En effet, près de la moitié du volume est occupée par les chapitres relatifs à la paroisse et aux écoles.

Après une sérieuse indication des sources tant manuscrites qu'imprimées auxquelles l'auteur dut puiser pour composer son volume, il donne, dans un premier chapitre, l'histoire de la paroisse de Gemilly qui, plus tard, réunie à celle de Mercury, forma la commune de Mercury-Gemilly, connue au point de vue spirituel sous le nom de paroisse de Chevron. La paroisse de Gemilly, d'après la tradition, remontait à une haute antiquité; mais ce n'est cependant qu'à partir du XIe siècle que M. Garin put l'étudier à l'aide des documents. Depuis cette époque jusqu'à 1807, date de sa réunion à Mercury, il décrit très rapidement l'état de cette église, de ses revenus et de la situation des curés qui l'administrèrent. Dans les chapitres suivants et d'après le même plan, mais avec beaucoup plus de détails, surtout pour les XVIIe et XVIIIe siècles, il retrace l'histoire de la paroisse de Mercury. Il écrit alors de véritables notices sur les curés, depuis le XVIIe siècle, faisant bien ressortir leur action sur la paroisse. Le chapitre suivant est intéressant; il montre combien, à Chevron comme, au reste, dans toute la chrétienté, l'instruction du peuple fut toujours la grande préoccupation de l'Église.

C'est seulement dans la deuxième partie de ce volume que M. Garin aborde l'étude de la communauté de Mercury et Gemilly.

On a dans cette partie un bon travail sur la condition des terres et des personnes dans cette localité, tant dans la période féodale du XIe au XIVe siècle que dans le régime communal. Il retrace le tableau des réformes du duc Emmanuel-Philibert (1559-1580) de la vie économique du XVIe au XVIIIe siècle, de l'organisation judiciaire et municipale et, enfin, de la vie de famille du XVIe siècle à 1791. Quelques gravures ornent ce volume qui, avec le précédent, forme une intéressante monographie. JULES VIARD.

Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, par ALBERT DE BERZEVICZY. Paris, Champion, 1912, 2 vol. in-8 de XXIII-267 et 295 p. — Prix : 8 fr.

Béatrice d'Aragon, qui fut l'épouse d'un des plus grands rois de Hongrie, Mátyás, fils de Hunyady, dont Comines disait : « Chevalier puissant, noble et très vertueux », tient dans l'histoire une place importante dont M. A. de Berzeviczy vient, dans un ouvrage aussi savant qu'intéressant, de fixer les limites. Il ne s'est pas borné, en simple historiographe, à retracer les péripéties de la vie de son héroïne, il l'a étudiée en psychologue et en cherchant à connaître le mobile de ses actions; en scrutant la vie morale de Béatrice, il a pu, à bien des égards, réformer et compléter les jugements, souvent superficiels, portés sur elle par les Italiens qui l'admiraient, par les Hongrois qui l'avaient prise en aversion. De plus, le savant auteur d'ouvrages, devenus classiques, sur la Renaissance italienne, a placé Béatrice d'Aragon dans le milieu où elle vécut, et c'est dans ce milieu brillant et corrompu qu'il trouve l'explication de la conduite de cette femme, belle, intelligente, ambitieuse et malheureuse. Fille de Ferdinand, prince de Calabre, héritier du trône de Naples, Béatrice naquit le 14 novembre 1457. Elle avait à peine six ans quand elle fut fiancée au duc Jean-Baptiste Marzano de Sessa, de deux ans plus jeune qu'elle; mais bientôt son père, guidé par des raisons politiques, rompit ses fiançailles et fit jeter en prison le jeune duc de Sessa et son père. D'autres prétendants se présentèrent : le duc de Savoie, Louis XI pour son fils le dauphin Charles; mais Ferdinand accorda la main de sa fille à Mátyás Corvin, roi de Hongrie, veuf de Catherine Podjebrad. Ce choix s'explique assez par le fait que les Hongrois jouissaient en Italie d'une grande sympathie, les victoires de Jean Hunyady sur les Turcs avaient trouvé un écho dans ce pays et, pour fêter celles de son fils, on organisa des fêtes à Rome. Calixte III disait de Mátyás : « Ce présent du Ciel »; Paul II voyait en lui son plus fidèle représentant et son meilleur champion.

Béatrice, devenue reine de Hongrie, s'entoura de seigneurs et d'artistes italiens, elle put donner libre cours à ses goûts dispendieux; mais une ombre s'étendait sur son bonheur : elle n'avait nulle

perspective de donner un héritier au Roi. Une idée s'empara alors de son esprit : être reconnue comme héritière du royaume. Mátyás, qui ne pouvait se résoudre à voir s'évanouir ses espérances, voulut assurer le sort de sa dynastie en désignant pour lui succéder son fils Jean qu'il avait eu d'une union illégitime et il chercha à lui faire épouser une princesse de maison royale. Béatrice sembla se résigner à ce projet, mais elle chercha à diriger le choix du Roi sur une princesse de la maison d'Aragon; en même temps elle ne perdait pas de vue ses propres intérêts. Elle faisait venir d'Italie ses parents et leur donnait les postes les plus élevés et les plus avantageux, c'est ainsi que son frère Jean d'Aragon devient archevêque d'Esztergom et qu'elle parvient à lui faire donner comme successeur son neveu Hippolyte d'Este, âgé de six ans. Ce n'était pas sans peine que Mátyás consentait à ces nominations, mais la beauté et l'esprit dominateur de Béatrice venaient à bout de toutes ses résistances; de plus en plus elle exerça sur les affaires du pays une influence qui causait en Hongrie un mécontentement croissant. Le Roi mourut le jour des Rameaux 1490, à peine âgé de 46 ans. Le trône de son vaste empire fut disputé par des prétendants : Ulászló, roi de Bohême, réunit le plus de partisans et, pour assurer son élection, il élabora un projet d'union avec la reine Béatrice, sans se préoccuper de ce qu'il était déjà marié, par procuration, avec Barbe de Brandebourg, et qu'il recherchait la main de Marie-Blanche Sforza, déjà mariée, elle aussi, par procuration, à Jean Corvin. Il finit par épouser Anne de Foix, nièce de Louis XII.

L'histoire de ce mariage simulé, béni par un évêque, renié par Ulászló, déclaré nul par le Saint-Siège, remplit les années 1492 à 1500 et est un émouvant chapitre de la vie d'une femme ambitieuse qui, après avoir occupé l'un des plus brillants trônes de l'Europe, passa les dernières années de sa vie dans l'abandon, presque dans la misère.

Elle quitta la Hongrie en 1500 et se rendit en Italie; elle vécut à Naples avec ses parentes, veuves aussi, et leur demeure était appelée la « Corte delle triste Regine ». Elle assista à la dépossession de sa famille et mourut le 13 septembre 1508 à Ischia.

Pour donner cette histoire complète, si bien documentée et si riche en aperçus nouveaux, le savant historien de Béatrice a consulté les archives non seulement de la Hongrie, mais aussi de l'Italie; il a découvert de nombreuses lettres inédites de la Reine.

L'ouvrage de M. de Berzeviczy est précédé d'une Notice due à l'érudit secrétaire de l'Académie hongroise, M. Gustave Heinrich; en quelques pages, il résume l'œuvre fort importante d'Albert de Berzeviczy, président de l'Académie et en même temps président de la Chambre des députés, membre de la Conférence interparlementaire,

du tribunal d'arbitrage de la Haye, et qui consacre à l'histoire les loisirs que lui laisse la politique. E. Horn.

Mémoires du cardinal de Richelieu, publiés pour la Société de l'histoire de France. T. III (1620-1623). Paris, Laurens, 1912, in-8 de 355 p. — Prix : 8 fr.

La publication des *Mémoires de Richelieu* (voir pour les t. I et II, *Polybiblion* de mars 1910, t. CXVIII, p. 246) se poursuit avec le même soin, le même souci de l'exactitude du texte, la même abondance de notes, d'identifications, de références. Mais il faut avouer qu'ils sont composés comme une simple chronique, très abrégée souvent, sans grande couleur, assez passionnée et dénuée pourtant de ces idées générales sur le gouvernement qu'aurait dû avoir déjà le grand ministre.

Nous sommes à la période ingrate, il est vrai, où Richelieu, après la défaite de ses amis aux Pont-de-Cé, s'accroche pour ainsi dire à la Reine mère, dont il célèbre à chaque instant les qualités et dont il fait, pour les besoins de la cause, un éloge qu'assurément il ne pensait pas, comme la suite l'a bien prouvé.

M. Hanotaux esquisse, dans sa grande histoire inachevée du cardinal, quelle aurait dû être la politique de la France au moment où Luynes tout puissant « tenait le sort de l'Europe entre ses mains », Il eût fallu, selon lui, utiliser la belle armée que le Roi commandait avec tant d'ardeur pour marcher au secours du Palatin, régler l'affaire de la Valteline avec la maison d'Autriche affaiblie, s'appuyer sur la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne pour dicter des lois à l'Europe. Au lieu de cela, on rouvre l'ère des guerres civiles et on entreprend une campagne difficile et peu glorieuse contre les protestants de France.

L'éminent académicien reconnait plus loin que le parti huguenot, déjà imbu d'idées républicaines, peu patriote, toujours prêt à s'allier avec l'étranger, était bien un danger permanent, que Henri IV avait évité sans le supprimer; et c'est bien ce que comprendra Richelieu quand il sera au pouvoir.

Pour le moment, toutefois, l'évêque n'a qu'une idée, celle de rétablir sa fortune, de rentrer en grâce. Sa politique ne se dessine aucunement dans ses *Mémoires*; il attaque les ministres en exercice, il traite dédaigneusement Luynes et même le Roi, tout en intriguant près d'eux pour être nommé cardinal; il se réjouit de leurs échecs militaires; nulle part il ne dit ce qu'il aurait fait à leur place. Quand, très inopinément, une mort imprévue lui laissa la place libre, il trace sans générosité un portrait du duc de Luynes qui ressemble à un pamphlet.

Lorsqu'en 1622, il est nommé cardinal, tout en remerciant assez platement les ministres, il continue à les attaquer. Ni Schomberg, ni les Puizieux ne trouvent grâce devant lui. Il plaisante « la faiblesse

de leur âge », de même que la paresse du jeune Roi, qui ne demande qu'à s'exempter des « corvées du Conseil ». Il joint à cela des racontars assez indignes d'un historien sérieux, et arrive ainsi au moment souhaité depuis longtemps où il reprendra enfin le pouvoir. On sait qu'il en a fait bon usage; mais on aurait aimé qu'après coup il eût parlé avec plus de sérénité de la préparation de son « avènement ».

G. Baguenault de Puchesse.

Richelieu et le clergé de France. *La Recherche des amortissements d'après les Mémoires de Montchal*, par Jean Tournyol du Clos. 1re partie (*1639 1640*). Paris, Giard et Brière, 1912, gr. in-8 de VIII-494 p. — Prix : 9 fr.

Les études sur Richelieu sont à l'ordre du jour et la bibliographie du grand ministre de Louis XIII vient de s'enrichir de plusieurs volumes très étudiés, qui témoignent du vif intérêt qu'on prend aujourd'hui aux divers aspects de sa vie, à son gouvernement, à ses œuvres. Hier, M. Maximin Deloche donnait un minutieux travail sur *la Maison du cardinal*, splendidement édité, qui nous initie au train de l'existence journalière et nous fait connaître mille détails précis sur la demeure de Richelieu, ses domestiques, ses aumôniers et médecins, sa bouche, ses écuries, ses pages, sa maison militaire, ses voyages, ses dépenses, etc. Déjà on annonce pour demain une étude sur *Richelieu et la réforme des monastères bénédictins* (Paris, Champion), et voici qu'aujourd'hui M. Tournyol du Clos, reprenant pour son compte les accusations de Montchal, archevêque de Toulouse, l'adversaire résolu de Richelieu, s'efforce de montrer que, dans les démêlés fiscaux qui éclatèrent entre le clergé de France et le cardinal ministre, celui-ci fut un dur chef de gouvernement, avide et peu scrupuleux dans les moyens employés.

Les *Mémoires* de Montchal sont passionnés; sont-ils véridiques? pouvaient-ils être impartiaux? peut-on les considérer comme un document historique sûr? et la violence de ton de ces *Mémoires* n'a-t-elle pas rejailli parfois sur certaines affirmations de M. Tournyol du Clos, qui a des mots si durs pour l'évêque de Chartres ou le surintendant Bullion, qui, visiblement, manifeste peu de sympathie pour le cardinal de Richelieu et réprouve les procédés vigoureux par lesquels il « extorqua » au clergé gallican près de dix-huit millions de subsides extraordinaires en moins de vingt ans?

On a remarqué, depuis longtemps, que l'administration financière avait été le côté faible du gouvernement de Richelieu; mais il importe de se souvenir aussi de la détresse profonde des finances royales à cette époque, des besoins d'argent immédiats et considérables qu'entraînait l'entretien de cinq armées de terre et de deux flottes, sans

compter les subsides payés aux alliés de Suède et d'Allemagne, et il faut savoir que le cardinal, peu porté par goût à entrer dans le détail de ces questions, laissa volontiers à Bullion le soin de se procurer par n'importe quels moyens les ressources nécessaires.

Quoi qu'il en soit des responsabilités encourues par le cardinal en personne ou par ses sous-ordres, le présent livre met très bien en relief les divers procédés qui furent imaginés par les gouvernants d'alors pour porter atteinte aux immunités financières du clergé. Outre les *Mémoires* de l'archevêque de Toulouse, il met à contribution diverses correspondances ou journaux inédits de l'époque, les recueils de lois et d'arrêts, les procès-verbaux des assemblées du clergé de France et, grâce à tous ces documents, établit nettement et dans le plus minutieux détail le problème de la recherche des amortissements tel qu'il fut présenté en 1639, à l'instigation de l'évêque de Chartres. Cette recherche permit d'exiger par un moyen qui demeurait légal et régulier, le paiement de dettes considérables accumulées depuis de longues années par l'insouciance ou la confiance excessive des « gens de mainmorte ».

Cette thèse de droit administratif témoigne d'un labeur considérable et de consciencieuses recherches; peut-être trouvera-t-on que les longues citations d'arrêts du conseil et de mémoires particuliers qui remplissent ce volume en rendent la lecture un peu pénible; mais c'est un inconvénient qu'il est difficile d'éviter entièrement dans les ouvrages de pure érudition. On peut dire que l'auteur a vraiment épuisé la question, et seule la conclusion, qu'il nous donnera sans doute avec le second volume pour établir à la fois le but qu'a poursuivi Richelieu et la légitimité des moyens, sera peut-être reprise et contredite par un autre historien, qui voudra répéter avec Voiture, un contemporain : « Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité, comme un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas eu un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles, s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui, et l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que, de son temps, les rentes sur l'Hôtel de Ville se seront payées un peu plus tard, et que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la

Chambre des comptes? Toutes les grandes choses coûtent beaucoup. »

PAUL DENIS.

Un Grand Procès de sorcellerie au XVIIe siècle. L'Abbé Gaufridy et Madeleine Demandolx (1609-1670), d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1912, in-12 de XIV-436 p., avec 9 grav. et 2 fac-similes.— Prix : 5 fr.

On ne s'étonnera pas de trouver dans ce volume des histoires étranges, d'autant que l'auteur, assurément fort érudit, est tenté de voir de la magie un peu partout et qu'il va jusqu'à appeler Jeanne d'Arc « notre héroïque et pure sorcière nationale ». Mais il est certain que, sans remonter au moyen âge, le grand XVIIe siècle, qui semblait l'âge de raison, fut troublé par des affaires d'hallucinés, de magiciens, d'adorateurs du diable ou de coureurs de sabbats. Témoins des religieuses qui s'agitaient dans leurs couvents en Provence et en Flandre, de nombreux sorciers qui furent jugés en Berry et en Sologne, de 1615 à 1616; l'affaire d'Urbain Grandier qui éclata à Loudun en 1637, le prêtre Thomas Boullé, brûlé vif sur la place du Marché à Rouen. Ayant rencontré sur son chemin beaucoup de pièces du procès fait en 1611 à Louis Gaufridy, bénéficier des Accoules, et à sa complice, Madeleine de Demandolx, religieuse aux Ursulines de Marseille, M. Lorédan en a profité pour nous donner un curieux tableau des pratiques de sorcellerie, de la manière dont on les jugeait, des personnages mêlés à ces instructions, des « acteurs du drame », comme il dit, des affreux supplices qu'on leur infligeait.

Tous les détails tirés des documents sont assez étranges : l'intervention du diable y joue un grand rôle, et la crédulité publique a dû ajouter aux faits constatés dont le contrôle est difficile. C'est de l'histoire assurément, mais de l'histoire un peu morte et dont les cendres remuées présentent plus de dangers que d'utilité. Le livre s'adresse donc à quelques esprits curieux, mais il est heureusement très éloigné des préoccupations du grand public. G. B. DE P.

Trois Drames de l'histoire de Russie, par le vicomte E.-M. DE VOGÜÉ. Paris, Colin, 1912, in-18 de VI-302 p.— Prix : 2 fr. 50.

On relira avec plaisir cette réédition des premières études historiques de M. de Vogüé, qui parurent jadis sous le titre de la principale : *Le Fils de Pierre le Grand*. Les emprunts aux archives étrangères, les considérations philosophiques de l'auteur, les impressions personnelles qu'il mêle à son récit gardent toute leur valeur. Le sort du fils de Pierre le Grand reste palpitant. Il subsiste plus d'énigme autour de lui qu'autour de Mazeppa, dont M. de Vogüé éclaire la figure historique. Le troisième « drame » du volume, sur lequel, depuis M. de

Vogüé, on a plus travaillé en France que sur les précédents, est la mort de Catherine II et l'avènement au trône de Paul Ier.

DENIS ROCHE.

La Représentation diplomatique de la Suisse, par RENÉ DE WECK. Paris, Fontemoing, petit in-8 de VI-140 p. — Prix : 3 fr.

Les Cantons, anciennement, n'avaient point de représentants officiels auprès des Cours; aussi bien eût-il fallu que chaque canton, souverain absolu, accréditât quelqu'un de ses propres sujets auprès de chaque Cour, car la jalousie était trop vive entre eux pour s'en remettre à un seul agent comme représentant de toute la Confédération. Quant aux ambassades accidentelles des Suisses, en France notamment, elles n'avaient généralement pour but que de discuter des intérêts pécuniaires ou économiques. Les ambassades chargées de « solenniser » l'alliance, lors des « renouvellements », étaient toutes d'apparat; encore, nos rois se dispensèrent-ils de les recevoir, en 1715 et en 1777, et la solennité eut-elle alors lieu à Soleure, sous la présidence de l'ambassadeur de France. On note, au XVIIe siècle et vers 1731 (p. 6), certaines velléités d'instituer une représentation diplomatique de la Confédération; mais le projet, plus ou moins vague, échoua toujours : l'auteur en donne pour raison que les frais à faire parurent trop lourds; mais la meilleure raison, outre celle que nous marquons plus haut, en est que notre Cour n'eût jamais accepté de traiter ainsi directement avec les Suisses : elle entendait que toutes les négociations avec eux fussent conduites par l'intermédiaire de l'ambassadeur du Roi.

En 1798, la « République helvétique », *une et indivisible*, à l'instar de son institutrice française, envoya des ministres à Paris et à Milan auprès de la République cisalpine, et, en 1801, à Vienne (p. 14-15). En 1803, l'*Acte de médiation* du consul Bonaparte, qui rappela, dans une certaine mesure, les Cantons à leur ancienne tradition politique, abolit, en principe, les légations permanentes; mais, en fait, elles furent maintenues à Vienne et à Paris, et cet état *de fait* a duré jusqu'à présent.

Nouveaux ministres : en 1860, à Turin; en 1866, à Berlin; en 1881, à Washington. Depuis lors, les légations permanentes de la Suisse se multiplient dans le nouveau monde comme dans l'ancien.

La constitution radicale, essentiellement centralisatrice de 1874, est équivoque en ce qui regarde la permanence de la représentation diplomatique de la nation. Le 3 février 1895, le peuple souverain, consulté par la voie du *Referendum*, a refusé de sanctionner une proposition de loi relative à l'organisation d'un service diplomatique permanent, auquel le sentiment commun demeure évidemment

hostile (p. 37 et 46). Néanmoins, le pouvoir exécutif, le Conseil fédéral, appuyé de la majorité radicale du Conseil national, a toujours réussi à se passer du consentement du peuple souverain dans cette démocratie modèle, par une politique à laquelle M. de Weck — qui l'approuve, du reste — reconnaît « que les démocrates sincères peuvent reprocher, avec quelque apparence de raison, un certain manque de franchise » (p. 41). L'auteur, qui appartient à une bonne famille de l'ancienne bourgeoisie patricienne de Fribourg, en vient à renier libéralement le *Sonderbund* catholique de 1847 et à bénir le gouvernement anglais d'en avoir favorisé l'écrasement, au plus grand profit du radicalisme sectaire (p. 47-48) : *O tempora !...*

En somme, « le droit public fédéral considère les agents diplomatiques comme n'étant toujours qu'*en mission extraordinaire* » (p. 110). Aussi « la carrière » n'est-elle pas, en Suisse, aussi recherchée qu'on le pourrait croire (p. 107-108), malgré les appointements relativement considérables alloués aux simples attachés de légation (5.000 francs).

Ce livre, dont le sujet a été sérieusement étudié, est instructif au point de vue juridique, qui est surtout celui de l'auteur.

Il conviendrait, dans une nouvelle édition, de faire disparaître cet helvéticisme qui se trouve en tête de la première page : « Note *liminaire* ». A la page 8, il faut lire : 1521, au lieu de : 1512; le terme d'ambassade d'*obédience* n'est pas exact en ce cas.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Histoire de la race française aux États-Unis, par l'abbé D.-M.-A. MAGNAN. Paris, Amat, 1912, gr. in-8 de XVII-356 p., avec 18 grav. et une carte.— Prix : 10 fr.

M. Magnan a raison de déclarer que le sujet attend depuis longtemps son auteur . L'influence des races latines a joué un grand rôle dans l'Amérique du nord; elle a affecté de grandes régions territoriales comme la Louisiane; elle a été soutenue par un autre élément ethnique qui garde avec la France latine des affinités lointaines, l'élément celtique des Scotch-Irish; qu'ils le veuillent ou non, les Anglo-Saxons ne peuvent soutenir la prétention de former seuls la nation américaine.

Le peuple, nous pouvons dire la nation nouvelle, a été la résultante d'un antagonisme colonial qui a duré deux siècles. On oublie trop que les grandes guerres du XVIIIe siècle ont été précédées de luttes obscures dans le pays des Iroquois.

M. Magnan a retenu de cette période deux ordres de faits : ceux qui se rattachent à la découverte géographique du pays et qui sont exposés dans deux chapitres sommaires sur la prise de possession du Canada et de la Caroline, et surtout les faits nombreux de propagande française dus à l'initiative des missionnaires. Nos religieux employèrent

tous leurs efforts pour gagner les tribus des Iroquois, alliées aux Hollandais d'abord, puis aux colons anglo-saxons. Ils créèrent chez eux des missions permanentes, et notre auteur résume en quelques chapitres le beau sujet que le jésuite T. J. Campbell vient de traiter avec plus de développement dans son livre : *Pioneer Priests of North America*, 1908. Quand les prêtres eurent perdu l'espoir de triompher de ces Indiens soumis à l'influence rivale, ils eurent l'inspiration heureuse d'envelopper les territoires des Iroquois, et allèrent plus à l'ouest; c'est ainsi qu'ils prirent possession de la région des grandes plaines et jetèrent à travers l'Illinois et au delà du grand fleuve les fondements d'institutions et de traditions qui durent encore. Elles ont d'ailleurs servi les entreprises des Américains quand, avec le général Clark, ils sont venus occuper le pays des Illinois : les colonies françaises sont devenues leurs alliées, parce qu'à cette date la France, tant détestée pendant deux siècles, était devenue l'amie généreuse et désintéressée de la république indépendante.

Aux rapports hostiles succéda enfin une période de rapports amicaux, et l'influence française agit directement sur la société des nouveaux États. Parmi les nombreux effets que signale l'histoire, M. Magnan insiste surtout sur les conséquences religieuses, et explique la tolérance par le contact du catholicisme (p. 235). Il y eut autre chose : l'amitié de la France préserva les États-Unis d'un retour offensif de l'Angleterre; puis vinrent des circonstances qui valurent à la république un accroissement prodigieux par l'achat de la Louisiane. Tout l'ouest devint américain, et partout les Yankees rencontrèrent les institutions et les colons de la vieille France. De sa source à son embouchure, le grand fleuve baigne des créations françaises, et, pendant que la Nouvelle-Orléans reste un foyer de vie latine, la vallée s'emplit par le haut de population franco-canadiennes.

L'heureux auteur de ce beau sujet examine ensuite un ordre d'idées plus limité : à propos de l'émigration canadienne il prend parti dans les polémiques actuelles. Il présente une suite d'observations très autorisées et très documentées sur l'assimilation, sur le maintien de la langue française, sur les intérêts de la religion catholique. La statistique justifie ses réflexions sentimentales, et les discussions sur ces actualités constituent la partie la plus neuve de l'ouvrage.

M. Magnan a donc accompli une tâche importante. Nous lui signalons une lacune : pourquoi n'a-t-il pas rappelé et caractérisé l'influence produite par l'émigration au moment de la Révolution, et plus tard, à la chute de l'Empire ? Il aurait pu également signaler la puissance de l'élément celtique comme préface à l'*Histoire de la race française aux États-Unis*.

L. Didier.

Le Directoire et la paix de l'Europe, des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799), par RAYMOND GUYOT. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 956 p. — Prix : 15 fr.

En ce gros volume, M. Raymond Guyot a entrepris l'histoire diplomatique du Directoire; il l'a fait à l'aide de longues et minutieuses recherches : la liste seule des archives publiques ou privées, françaises ou étrangères qu'il a fouillées, des documents imprimés ou manuscrits qu'il a consultés, remplit plus de trente pages. Le Directoire voulait-il sérieusement la paix? Ne négociait-il que pour la forme, afin de donner une satisfaction apparente à l'opinion, mais avec le désir secret de continuer la guerre, comme le prétendait Mallet du Pan et comme l'ont admis la plupart des historiens, et particulièrement le regretté Albert Sorel? Il est assez difficile de le dire. Les négociations sont si embrouillées, engagées sur tant de points différents et par des négociateurs si divers, qu'il est malaisé de s'y reconnaître et d'en dégager le véritable esprit. Mais il est certain que si les intentions furent réellement pacifiques, les moyens employés furent habituellement bien maladroits. C'est une des grosses erreurs des régimes démocratiques — on pourrait dire parfois démagogiques — que de croire que tout homme est bon à tout et qu'il suffit d'occuper une place pour être capable de la remplir. La plupart du temps, les négociateurs choisis par le Directoire n'étaient nullement au courant des affaires qu'ils avaient à traiter, et leur nomination même était une sorte de défi aux puissances avec lesquelles ils avaient à discuter. Envoyer, par exemple, Garat à Naples, l'homme qui avait conduit Louis XVI à l'échafaud, au beau-frère de Louis XVI; Sieyès à Berlin où Frédéric-Guillaume le regardait comme le principal auteur d'une Révolution détestée, était-ce bien habile? Clarke à l'armée d'Italie, Pérignon à Madrid, Bernadotte à Vienne, Ginguené à Turin, Sotin à Gênes, étaient-ils bien désignés par leurs antécédents pour des missions aussi délicates, où en effet ils ne commirent guère que des sottises? Le ministre des affaires étrangères lui-même, Delacroix, semblait-il appelé par son caractère tranchant aux fonctions qu'il remplissait? M. Guyot est le premier à reconnaître que « le défaut des instructions rédigées par Delacroix et la faiblesse des plénipotentiaires français furent la cause principale de la rupture des conférences de Lille ». Ajoutez que les négociateurs attitrés étaient flanqués de tout un essaim d'agents et sous-agents véreux, agioteurs et espions, chargés d'acheter sous main des consciences et dont la conscience était tout d'abord à vendre, que cette vénalité remontait même plus haut que ces agents, jusqu'aux ministres et jusqu'aux directeurs, et l'on aura une idée de cette diplomatie étrange dont les résultats furent si médiocres. Puis la propagande révolutionnaire faite par les

représentants de la France, militaires ou civils, dans les États mêmes auprès desquels ils étaient accrédités, en Piémont, à Florence, à Rome, en Suisse, la tyrannie exercée par eux, «minorité éclairée», pour imposer leur volonté au peuple « ignorant et fanatique » — on sait ce que ces mots veulent dire — les vols, les rapines, les concussions, tout cela n'était guère de nature à les rendre sympathiques et à pacifier les esprits. Que la création par Bonaparte des républiques italiennes, puis l'expédition d'Égypte et la conquête de Malte aient contribué à la reprise des hostilités, cela semble bien probable; mais les procédés révolutionnaires du Directoire et son attitude maladroite et blessante y ont contribué bien plus encore. Il est facile de s'en rendre compte à travers les détails, un peu touffus peut-être mais très intéressants et très documentés, donnés par M. Raymond Guyot dans ce curieux volume. En somme, politiquement et moralement, les quatre années du régime directorial ont été l'une des plus tristes périodes de notre histoire. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Pillage des biens nationaux. Une Famille française sous la Révolution, par PAUL DE PRADEL DE LAMAZE. Paris, Perrin, 1912, in-8 de 403 p., avec grav. et une carte.— Prix : 5 fr.

Jean de Pradel de Lamaze appartenait à une très ancienne famille du Limousin qui possédait autour d'Uzerches des domaines considérables. Il avait largement payé sa dette à la patrie ; dans la guerre de la Succession d'Autriche, en Italie et en Flandre, il n'avait pas reçu moins de six blessures. Obligé par ces infirmités de renoncer au service militaire, il avait pris sa retraite avec la croix de Saint-Louis et occupé la lieutenance générale de la sénéchaussée, héréditaire dans sa famille. Il ne s'était pas contenté de cela : dans son manoir féodal de Roffignac, il avait mené la vie méritoire de gentilhomme campagnard et s'était associé aux efforts de Turgot pour développer l'agriculture et l'industrie dans la province du Limousin; il avait même construit à ses frais une route pour faciliter l'écoulement des produits du pays. Pourquoi, lorsque la Révolution éclata, lui qui n'avait rendu que des services, fut-il plus particulièrement poursuivi par la haine des révolutionnaires? Probablement parce que ses œuvres lui avaient donné de l'autorité et que, pour arriver à abattre le pouvoir central, il fallait commencer par détruire toutes les influences locales. Quoi qu'il en soit, le 24 janvier 1790 une bande de plusieurs milliers d'hommes se porta sur le château de Roffignac et en commença l'assaut; quelques vaillants gentilshommes des environs accoururent à son aide; mais que pouvaient quelques braves contre une pareille masse? La garde nationale de Brives, appelée par les assiégés, vint soi-disant à leur secours; mais, commandée par des révolutionnaires exaltés, les Lidon

et les Durieux, elle resta inactive et hostile; le château fut forcé et pillé et M. de Lamaze et sa famille se retirèrent à Limoges; mais les haines populaires les y poursuivirent et le malheureux vieillard dut s'enfuir avec sa femme et sa fille à Strasbourg, où l'un de ses fils était en garnison. Il n'y fut pas longtemps en sûreté et fut obligé de passer la frontière et de se réfugier à Offenbourg. Il était *émigré*, non pas émigré volontaire, mais émigré forcé; il n'en fut pas moins inscrit sur la liste des émigrés, et toutes les fois qu'il essaya de rentrer en France, il ne le put pas. Lorsque enfin, en 1802, confiant dans les intentions réparatrices du Premier Consul, il s'adressa à Fouché pour obtenir sa radiation, on la lui fit attendre plusieurs années, malgré l'intervention de M. de Lubersac, son beau-frère, et même de celle, plus puissante, de Sieyès. Son petit-fils prétend que si l'on tarda tant c'est qu'il y avait encore quelques biens du proscrit non vendus et qu'on voulait achever de le dépouiller avant de lui rendre sa patrie. Ce qui est certain c'est que la grosse fortune des Lamaze servit de proie à la rapacité d'une foule d'intrigants et de spoliateurs qui obtinrent ainsi de magnifiques terres pour un morceau de pain. L'auteur, admirablement documenté à cet égard, en cite des exemples renversants : une prairie de 100.000 francs vendue pour 15.000, qui, payés en assignats se réduisirent à 1.200. Et ce qui se passa là se passa dans toute la France. La famille de Lamaze fut victime de vols épouvantables; mais que de milliers d'autres en furent victimes également, et que de grosses fortunes se sont ainsi fondées sur des ruines. L'auteur remarque que ce n'est pas fini et que la spoliation des congrégations au XXe siècle n'est que la suite et le pendant de la spoliation du clergé et des émigrés pendant la Révolution.

M. Paul de Pradel se livre à ce sujet, pendant les premiers chapitres de son intéressant volume, à des considérations théoriques qui soulèveront évidemment d'assez vives polémiques et où nous ne le suivrons pas. Qu'il nous permette de regretter qu'il ait parfois employé vis-à-vis de personnages historiques comme Louis XVIII, Charles X, Napoléon, un ton violent qui pourra indisposer bien des lecteurs, et qu'il ne se soit pas abstenu de dénigrer amèrement certains hommes, comme le général d'Houdetot, qui ont cependant rendu service à son bisaïeul. Comme la note comique se mêle toujours aux sujets les plus graves, nous signalerons dans le chapitre XIII : *Les Sept Enfants de Jean de Lamaze*, les notices amusantes consacrées à *Poulou* et au *chevalier du diable*. MAX DE LA ROCHETERIE.

Le Clergé du pays rémois pendant la Révolution, par l'abbé EM. BOUCHEZ. Reims, Monce, 1913, in-8 de 592 p. — Prix : 10 fr.

M. l'abbé Bouchez n'a pas entendu écrire l'histoire du diocèse de

Reims, ni celle du département de la Marne pendant la Révolution. Il n'a voulu publier que des notices individuelles concernant les prêtres de l'arrondissement de Reims. Ces notices sont au nombre de plus de *Douze cents*; elles comprennent les membres des administrations, tant légitime que constitutionnelle, les chanoines, les curés, les aumôniers, les vicaires, les religieux employés ou non dans le saint ministère, les prêtres originaires du pays qui y sont rentrés quand les événements les ont obligés à abandonner le poste qu'ils occupaient en dehors du diocèse.

Je ne puis dire à quel point j'ai admiré la persévérance de cet infatigable chercheur qui a découvert de véritables trésors et qui semble avoir épuisé toutes les sources auxquelles il a eu à recourir. Il a rédigé ses notices avec méthode, clarté, et a fait un monument d'érudition aussi bien que de conscience scientifique.

A la fin de chaque chapitre, des résumés font connaître l'attitude des ecclésiastiques de la région qui vient d'être examinée. A la fin, une récapitulation, accompagnée de tableaux, donne des indications générales, et amène cette conclusion que dans l'arrondissement de Reims les adhésions à la constitution civile représentent environ la moitié des prêtres séculiers; la ville a fourni un excédent de prêtres fidèles, mais les campagnes donnent une assez forte majorité aux assermentés; c'est exactement la proportion que j'ai constatée à Paris et à laquelle M. Sagnac arrive pour un grand nombre de diocèses français.

Les premières et les dernières pages contiennent quelques considérations générales, très judicieuses et très réservées; soucieux à la fois de la vérité et de l'honneur sacerdotal, l'auteur n'a rien caché, mais sépare de la masse fidèle, ou simplement égarée, quelques indignes dont les scandales ne doivent pas rejaillir sur tout un corps qui a compté des sujets excellents et trop d'individus faibles mais vertueux.

Comme je l'ai dit, ce volume n'a pas la prétention d'être une histoire, c'est un précieux recueil de matériaux qui servira à l'écrire. On nous annonce pour 1915 un travail analogue pour les Ardennes et, quand il aura paru, un historien sera outillé pour se mettre à l'œuvre. C'est un très grand mérite pour M. l'abbé Bouchez d'avoir préparé cette histoire en en groupant les éléments indispensables. P. Pisani.

Études et fantaisies historiques, par E. Rodocanachi. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre d'*Études et fantaisies historiques*, M. Rodocanachi a réuni un certain nombre d'*essais*, publiés, ce semble, antérieurement dans des recueils périodiques. Les sujets traités sont les suivants :

Pie VII à Paris; L'Origine du nom de Napoléon; Une Phèdre italienne; Une Courtisane vénitienne à l'époque de la Renaissance; Un Aventurier florentin; Le Premier Jubilé (1350); Les Voyageurs français à Rome; Le Sifflet au théâtre; Les Bêtes dans l'histoire. Comment et pourquoi l'on voyageait dans l'empire romain. Quelques-uns de ces titres peuvent suffire à indiquer que cet ouvrage ne convient pas à toutes les classes de lecteurs ni surtout de lectrices. Pour les esprits mûrs et cultivés il n'est ni sans intérêt ni sans agrément. L'information en est étendue et variée, mais pas toujours d'une sûreté parfaite. L'auteur, préoccupé d'amuser son lecteur, accumule parfois les anecdotes un peu au hasard, sans souci de leur origine et de leur aloi. Son inspiration générale n'est pas exempte, mais sans mauvaise intention, de quelque tendance, de quelque légèreté rationaliste et sceptique. Ni le talent d'ailleurs, ni le sens historique ne lui font défaut. Les deux premiers morceaux, le premier surtout, apportent une contribution intéressante et utile aux études napoléoniennes. Nous avons goûté, dans celui qui a pour titre : *Un Aventurier florentin*, une assez vive et solide esquisse se rapportant à l'histoire des mœurs, notamment dans la haute société française sous le règne de Charles VI (p. 122 et suiv.). — L'article sur *le Sifflet au théâtre* est curieux, mais pas toujours exact. On y regrette des lacunes et aussi des assertions téméraires. Quand, par exemple, l'auteur affirme (p. 196, 197) que l'usage du sifflet au théâtre ne remonte pas chez nous au delà de 1677 il est contredit par des textes formels (cf. E. Rigal, *Le Théâtre français avant la période classique*, p. 205 et suiv.). On s'étonne, en particulier, que, parmi ses citations, il ait oublié les vers de Boileau :

> Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
> Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
> Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;
> Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.

Ces vers figurent au chant III de *l'Art poétique*, ouvrage dont l'impression fut achevée le 10 juillet 1674, mais qui était sur le métier depuis cinq ans au moins (1669). M. S.

La Situation du catholicisme à Genève (1815-1907). *Étude de droit et d'histoire*, par William Martin. Paris, Alcan ; Lausanne, Payot, in-16 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est point de gaîté de cœur que la cité de Calvin, réunie à la Confédération helvétique, reçut du Congrès de Vienne, en 1815, le présent de vingt-deux communes de la Savoie catholique, au milieu desquelles s'allait noyer le protestantisme dont elle se faisait gloire de tenir la bannière au nom de tous les sectateurs de la R. P. R. Les traités de cette époque garantirent les droits des catholiques dans

ce nouveau canton et dans cette ville où, jusqu'à la Révolution, le culte de la vraie religion ne put être célébré que dans la chapelle du résident du roi de France, à la fin du XVIIe siècle, puis dans celle du ministre du roi de Sardaigne. Le gouvernement conservateur se soumit, quoique avec chagrin, aux prescriptions de ces traités solennels, et il eut même, en 1847, la sagesse et l'honnêteté de protester contre la spoliation des monastères d'Argovie et contre la dissolution du *Sonderbund* catholique. Il méconnut cependant les droits de l'Église dans le domaine de l'instruction et du mariage et sur le chapitre des nominations épiscopales, suscitant ainsi naturellement la résistance des fidèles. Le gouvernement libéral radical de James Fazy arbora le funeste drapeau de la neutralité de l'État en matière religieuse; à diverses reprises, en 1846, 1855, 1856, 1861, 1862 et 1866, fut proposée la dénonciation des traités de 1815, et la défaite de l'Autriche encouragea à les dénoncer en effet, sous ce rapport, en 1868. « La loi de 1868 a été la cause très directe des lois » persécutrices « de 1873, qui y étaient tout entières en germe ». Les catholiques ne cessèrent de lutter avec énergie. La crise semble s'être dénouée par la « Séparation » qu'a décrétée l'État de Genève. Nous disons *semble*, car d'excellents et très intelligents catholiques ont refusé, en principe, leur approbation à ce nouveau régime. Aussi nous bornerons-nous à dire avec l'auteur du présent livre : « Ce que sera la Séparation, l'avenir le dira... »

M. William Martin, jeune juriste protestant fort instruit, a fait ici œuvre de beaucoup de valeur, traitée de haut avec une évidente bonne foi. Nous voudrions n'avoir pas à lui reprocher les injustes appréciations auxquelles il s'est laissé entraîner quant au rôle joué par le vénérable curé Vuarin. HYRVOIX DE LANDOSLE.

Œuvres. Jours d'exil, par ERNEST CŒURDEROY. Paris, Stock, 3 vol. in-18 de XXXIX-450, XXVI-432 et XXXI-443 p. — Prix : 10 fr. 50.

Ces volumes sont la réimpression d'une œuvre écrite de 1849 à 1855 et passée, lors de sa publication sous le second Empire, à peu près inaperçue. Ernest Cœurderoy appartenait à la fraction la plus avancée du parti républicain, celle qui suivait les directions de Barbès et de Blanqui. Insurg contre Louis Philippe en 1848, il s'insurgea de nouveau contre l'Assemblée nationale en 1849. La haute cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. Prévoyant en effet l'issue des poursuites intentées contre lui, il avait réussi à devancer l'arrêt qui le menaçait et à gagner la Suisse, en traversant le Jura, grâce à l'aide de contrebandiers. Surveillé de près par la police française et par la police locale, constamment en butte à des mesures d'expulsion, il erra de Genève à Lausanne, se réfugia à Londres, passa

de là en Espagne, puis séjourna à Turin, ensuite à Annecy, et vint achever son odyssée dans la banlieue de Genève. Il vivait, à travers ses déplacements successifs, d'une pension que lui servait son père, médecin à Tonnerre et notable habitant de cette ville, désapprobateur de ses théories anarchistes, quoique lui même professât des opinions de gauche et fût traité en suspect par le gouvernement impérial. Il unit son sort, en 1855, à Marie Rampont, fille de l'ancien représentant à la Constituante de 1848 et futur sénateur de la troisième république. En 1862, âgé de trente-sept ans, il termina sa vie par un suicide.

Les idées d'Ernest Cœurderoy peuvent se définir d'un mot : ce sont celles de l'anarchie la plus absolue. Il n'accepte l'autorité sous aucune forme : ni celle du gouvernement établi, ni celle des chefs du parti républicain qu'il dénomme « les pontifes de la proscription »; non pas même l'autorité paternelle. Son ouvrage se compose d'une suite de rapsodies, généralement inspirées par l'aspect physique des lieux où il se trouve; il exalte les beautés de la nature, les montagnes, les lacs, la mer, la lumière du soleil méridional, en même temps qu'il s'emporte contre les exigences parfois dures, et les iniquités souvent, en effet, douloureuses de l'ordre social. Le Lamennais des *Paroles d'un croyant* peut donner une idée de sa manière d'écrire : c'est le même genre littéraire fait d'interjections et d'apostrophes, le même ton inspiré; c'est aussi la même facilité élégante, on peut aller jusqu'à dire le même talent, et ce n'est pas sensiblement plus fou.

M. Max Nettlau, qui s'est intéressé à cet incompris, depuis longtemps oublié, a réuni sur son compte un dossier fort documenté, d'où il a extrait une biographie d'une centaine de pages. Elle est répartie à peu près par tiers entre les trois tomes de l'ouvrage.

H. Rubat du Mérac.

Veuillot, par Louis Dimier. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

En mettant à part, bien entendu, la grande *Vie de Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot, qui, pour l'ampleur de l'information, ne peut être comparée à aucune autre, le livre que notre très distingué confrère et ami M. Dimier vient de consacrer à Veuillot est certainement, dans sa brièveté sobre et nerveuse, l'une des meilleures biographies, je ne serais pas éloigné de dire même la meilleure qu'on en ait jamais écrite. M. Dimier connaît très bien son sujet, et a pu, sans multiplier le détail, en dire tout l'essentiel dans cette forme ramassée et forte qui est la sienne et qui lui crée une véritable originalité. Le principal du livre, comme il convenait à un cours fait à

l'Institut d'Action française, c'est l'histoire de l'évolution politique de Louis Veuillot, depuis le jour où, sous le gouvernement de Juillet, il se mettait sur le terrain du droit commun et presque du libéralisme pour revendiquer les libertés de l'Église, jusqu'à celui où, éclairé par les événements et par l'expérience, il se plaça résolument sur le terrain royaliste et français, comme seul capable d'assurer à l'Église catholique tous ses droits. Cette évolution d'ailleurs ne détruit pas l'unité de ligne de conduite de Louis Veuillot, qui se résume en ces mots dont il a fait la règle de sa vie : l'intérêt de l'Église avant tout. Il a changé de terrain, au gré des circonstances variables, mais il a toujours visé le même but et servi la même cause, et c'est ce qui fait qu'en dépit des apparences on peut dire qu'il n'a jamais changé. M. Dimier explique très bien cette évolution, dont le point d'arrivée toutefois ne me semble pas, aussi évidemment qu'à lui, identique à celui de l'Action française. Louis Veuillot, s'il avait assez vécu, aurait vu avec sympathie ce mouvement et cette action, mais sans renoncer à son point de vue et à son programme qui faisaient de lui non le soldat d'un groupe politique, mais uniquement et avant tout le soldat de l'Église. Il eût pu être l'ami de l'Action française, il ne lui aurait pas donné son adhésion : telle est du moins l'impression que je garde de la lecture attentive de ses œuvres et d'une longue fréquentation avec les fidèles héritiers de ses traditions. En ce sens, je ne crois pas qu'il soit exact de parler du « royalisme » de la *Vérité*, qui était un journal catholique simplement, avec un programme catholique sans alliage de préoccupations politiques. Il suffit, pour en être sûr, de relire sa profession de foi, qui ne se réclame d'aucun parti. Je ne serais donc pas tout à fait d'acord en ce point avec M. Dimier, mais je ne défends pas d'admirer son livre, très remarquable et très intéressant, et que je recommande bien volontiers à tous nos lecteurs. En dehors des chapitres d'histoire politique, j'y signale spécialement les deux chapitres sur Louis Veuillot écrivain et sur la vie privée de Louis Veuillot où éclatent la sagacité du critique et le talent charmant du biographe.

J'ai lu le livre avec intérêt et attention, ce qui m'a permis d'y relever de petites erreurs, faciles à corriger : je les signale à l'auteur en vue des éditions prochaines : Louis Veuillot a eu six enfants, et non cinq (p. 206) : il en perdit une avant la mort de sa femme, et plus tard trois, et non pas deux, comme le rappellent les vers du *Cyprès* :

> .....avant qu'il fût deux mois,
> De mes tremblantes mains, j'en ensevelis trois.

L'extrait cité p. 228 est tiré du tome XII et non pas XI des *Mélanges* ou mieux du tome VI de la deuxième série.

Il est inexact de dire (p. 229) que Louis Veuillot n'a jamais écrit dans *le Monde* pendant la suppression de *l'Univers* : je sais tel article qui y a été inséré, mais sans porter bien entendu la signature du maître. L'expression que cite l'auteur (p. 288) est de la Préface, non de la troisième, mais de la quatrième série des *Mélanges*.

Et c'est tout, et c'est peu: M. Dimier y verra tout au moins la preuve de l'attention avec laquelle j'ai lu son livre, qui m'a fait la meilleure impression et m'a laissé les plus charmants souvenirs.

P. Talon.

Les Grands Problèmes de la politique intérieure russe, par René Marchand. Paris, Alcan, 1912, in-16 de XXI-265 p.—Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, qui est correspondant du *Figaro* à Saint-Pétersbourg, a suivi de près pendant plusieurs années la politique intérieure de la Russie; il en connaît ou en a connu personnellement les principaux acteurs et c'est une œuvre autorisée, très digne d'attention qu'il nous donne. Elle est écrite avec aisance et empreinte d'impartialité. Il fallait en avoir beaucoup pour traiter convenablement des questions brûlantes comme la question polonaise, la question finlandaise et la question politique, par exemple. En disant ce qu'il pense et en comptant à chacun ses torts, M. Marchand s'attend évidemment à n'avoir satisfait aucun camp; il s'adresse, dit-il, « au lecteur sans idées préconçues », mais il sait bien qu'il y a peu de ces lecteurs-là. Dans ce livre, dont la Préface est datée de novembre 1911, M. Marchand exposait naturellement la politique de M. Stolypine. Il la critiquait très librement dans ce qu'elle lui semblait avoir de critiquable et ne prévoyait pas que son livre paraîtrait quand le courageux ministre russe aurait déjà disparu. Il a tenu à lui adresser dans sa Préface l'hommage de son admiration, comme à « un *homme* foncièrement loyal, droit et bienveillant, toujours soucieux de diminuer autour de lui la souffrance et la misère ». Le ton de déférence et d'estime qu'a M. Marchand pour d'autres hommes, comme Alexandre Goutchkov, le général Soukhomlinov, l'amiral Grigorovitch, est aussi très caractéristique et honorable. Les chapitres consacrés à la défense nationale et à la question agraire (chapitres très étudiés), sont réconfortants et ont le caractère de vérité. L'auteur croit à l'avenir de la Russie dont il voit de ses yeux les ressources et suit le développement; son livre est extrêmement intéressant, au lendemain de l'ouverture de la quatrième Douma, au sein de laquelle il se plaisait à pronostiquer la situation de M. Stolypine.

Denis Roche.

Un Moine au XXe siècle. Dom Mayeul Lamey, prieur-majeur des bénédictins de Cluny (1842 1903). Choix de ses œuvres, avec une introduction biographique, par ÉDOUARD GOUTAY. Paris, Bloud, 1912, in-16 de LXIV-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dom Mayeul Lamey, originaire de Strasbourg, tenta une restauration bénédictine avec un but très personnel. Il voulait se consacrer, avec un groupe de moines, à l'étude des sciences naturelles et plus particulièrement de l'astronomie. Il embrassa la vie monastique en Suisse, au monastère de Mariastein. Quelques religieux le rejoignirent et ils se mirent à l'œuvre : on les vit travailler à leur observatoire de Grignon, puis à celui que leur avait légué M. d'Abbadie. Cependant Dom Lamey se préoccupait d'avoir un ou plusieurs monastères. Il essaya vainement de restaurer l'ordre de saint Benoît en Pologne. Cluny l'attira. Il réussit à y élever un prieuré, d'où il envoya une colonie à Souvigny (Allier). Malgré ses intentions élevées, il ne réussit point à donner à ses fondations une base canonique stable; ce fut pour lui une source d'épreuves. Les efforts qu'il fit méritaient autre chose qu'un insuccès. M. Goutay lui a rendu hommage en publiant quelques extraits de ses œuvres. On le trouve tout entier dans son *Plan d'une fondation monastique* avec ses soucis d'apologétique scientifique et dans ses *Fragments sur l'histoire de Cluny* avec son ambition de rattacher son œuvre au passé de la grande abbaye bourguignonne. Les lettres et les articles insérés dans ce volume témoignent de sa grande sincérité monastique. On se prend à regretter, en les lisant, qu'il n'ait pas mieux réussi à greffer son entreprise sur le vénérable tronc bénédictin. Celui qui voudra écrire un jour son histoire ne manquera point de rechercher et de découvrir les causes de son insuccès.

J. BESSE.

Zadoc Kahn (1839-1905), par JULIEN WEILL. Paris, Alcan, 1912, in-16 de VI-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand rabbin Zadoc Kahn, dont on vantait les nombreuses qualités, la science, l'éloquence, l'activité, l'amabilité, etc., est une figure dont il n'était pas inutile de retracer les traits. Mais ce qui rend sa biographie particulièrement intéressante, c'est que, étant données les diverses situations qu'il a occupées dans le monde israélite, celle-ci est en quelque sorte une histoire de la société juive de France pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Si l'on veut avoir une idée suffisamment précise de l'organisation de la communauté juive dans notre pays, des œuvres qu'elle a créées, des dissensions qui la divisent, du but qu'elle poursuit et de ses espérances, il faut lire le livre de M. Julien Weill. Cet auteur étant le gendre de Zadoc Kahn, on peut croire, sans craindre de se tromper, qu'il représente parfaitement la façon de penser juive. Il est en outre très utile pour un chrétien de lire

ce que peut écrire une plume juive sur l'antisémitisme, sur la place que les juifs jugent avoir le droit d'occuper au milieu de la vieille société française, sur l'espèce de modernisme dont le judaïsme est travaillé, etc. On ne regrettera certainement pas le temps passé à parcourir ce volume dont on ne peut, du reste, que louer le style agréable et clair. LÉON CLUGNET.

Aux Portes de Paris, par C. LEROUX-CESBRON. Paris, Émile-Paul, 1912, petit in-8 de IX-297 p., avec 14 grav. — Prix : 5 fr.

Sous ce titre, que nous aurions souhaité un peu plus précis, M. Leroux-Cesbron nous a donné un recueil d'études sur Neuilly et ses abords. Le tout forme un agréable volume, et c'est avec plaisir que nous en signalons la publication. Ce sont, du reste, de vieilles connaissances et nous avions lu la plus grande partie d'entre elles dans le *Bulletin de la Commission municipale* de la localité. De toutes les communes des environs immédiats de Paris, Neuilly est une des plus riches en souvenirs historiques : il comprend dans son territoire le Bois de Boulogne, Longchamp, Bagatelle, Madrid, Armenonville et la Folie Saint-James; il est célèbre par son château et par celui de Villiers, aujourd'hui disparus. M. Leroux-Cesbron s'est constitué l'historien de cette banlieue ouest de Paris; il en évoque les mille souvenirs avec talent et pour le plus grand agrément du lecteur. Très renseigné sur l'état contemporain des lieux qu'il décrit, sur les noms des propriétaires aux mains desquels les monuments anciens ont passé dans les temps modernes, il a pu réunir, pour le plus grand profit de l'histoire, un faisceau de renseignements dont, sans lui, la trace se serait trouvée perdue. C'est là un excellent résultat et un exemple qui mérite d'être imité. P. LBE.

Les Tyrans ridicules, par HENRY LEYRET. Paris, Fayard, s. d., in-18 de VI-256 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Lorsqu'on n'impose point de bornes à l'autorité représentative, écrit Benjamin Constant, les représentants du peuple ne sont point des défenseurs de la liberté, mais des candidats à la tyrannie : or, quand la tyrannie est constituée, elle est peut-être d'autant plus affreuse que les tyrans sont plus nombreux. Sous une constitution dont la représentation nationale fait partie, la nation n'est libre que lorsque ses députés ont un frein. » Ce frein, c'est le droit de dissolution aux mains du pouvoir exécutif. Le gouvernement de la République n'osant pas utiliser le droit de dissolution, la tyrannie parlementaire s'aggrave d'année en année. Telle est la thèse que M. Henry Leyret soutient dans une série de « Lettres de province », où le bon sens rivalise avec l'humour et l'indépendance. L'auteur pronostique

un nouveau 18 Fructidor et même qui sait? peut-être un nouveau Brumaire. En 1797, quand les derniers terroristes se sentirent menacés par la liberté renaissante, le directeur Sieyès traduisit leurs sentiments en cet aveu : «Il ne s'agit plus de sauver la Révolution, mais de sauver les révolutionnaires. » C'est ce qui arriva : les jacobins se rallièrent au Premier Consul. Sommes-nous à la veille de la même évolution? M. Leyret le croit. « Le peuple, dit M. Henry Leyret, est lassé d'attendre. Prenons garde qu'il n'arrive au point où il ne pourra plus ni souffrir ses maux ni en supporter le remède. Tite-Live raconte que ce fut l'état du peuple romain dans les dernières années de la République, et César parut ! » O. H.

BULLETIN

VICTOR HUGO. **Œuvres choisies illustrées**, par LÉOPOLD LACOUR. Paris, Larousse, s. d., 2 vol. petit in-8 de 558 et 540 p., avec 36 grav. dont 24 hors texte. — Prix : 10 fr.

Les anthologies de poètes sont à la fois très légitimes et très faciles à faire. On se contente, généralement, de prendre en chaque recueil les pièces les plus belles ou les plus caractéristiques. C'est ce qu'a fait M. Lacour dans le premier de ces deux volumes, *Poésie*, qui se distingue du petit-in-12 de la librairie Delagrave par une part plus importante (80 pages au lieu de 12) accordée aux œuvres de la vieillesse et aux œuvres posthumes : *Les Quatre Vents de l'esprit*, *la Fin de Satan*, *Dieu*, *Toute la lyre*, *Dernière Gerbe*, etc... Outre l'illustration de trois douzaines de gravures assez disparates (photographies du poète, de sa famille et de ses habitations, reproductions du *Moïse* de Poussin ou de *l'Enfant à la cage* de Greuze...), il a aussi sur lui le triple avantage de donner en tête une assez importante bibliographie des éditions principales et des ouvrages relatifs à Victor Hugo, de présenter par une courte notice à sa date de publication chaque recueil et de mettre au bas des pages les notes les plus indispensables. C'est donc ce qu'on appelle un livre bien présenté, agréable et commode.

Pour les romans, les pièces de théâtre et généralement les œuvres en prose, on sait que j'aime beaucoup moins ces découpages. Pourtant, avec un écrivain aussi touffu que Victor Hugo, ils sont utiles et même nécessaires pour qui veut avoir une idée de ce fatras; et ils n'ont ni la difficulté ni l'inconvénient qu'ils présentent appliqués à d'autres, puisque tout cela, *le Rhin*, *Notre-Dame*, *les Misérables*, *Shakespeare*, etc... fut « à tiroirs », et vaut ou amuse surtout par de belles pages, par des portraits, des scènes ou tableaux *à effet*. L'éditeur a d'ailleurs rendu la lecture plus claire et plus intéressante en faisant avec sobriété les analyses et les raccords, et en marquant d'un trait, généralement assez juste, les caractères, c'est-à-dire la fantaisie extravagante et l'absence de vérité historique de tous ces jeux de l'imagination et du verbe. Il me semble que le livre serait meilleur encore et plus *expressif* si, au lieu de suivre l'ordre de publication des ouvrages, on avait, autant que cela se pouvait, restitué l'ordre de composition, évité de nous faire détonner l'*Histoire d'un crime* à la date de 1877, et de mettre à la fin des notes de voyage qui sont de 1837 ou de 1843, et les *Lettres à la fiancée* qui seraient si bien en tête à côté des pages d'amour de *Han d'Islande*

qu'elles éclairent. Nulle part la méthode de mêler la vie à l'œuvre et d'expliquer l'une par l'autre n'eût été d'un meilleur emploi que pour l'homme-cymbale, l'homme-orchestre, qui fut le grand « écho sonore » accompagnant la marche du siècle. Et puisque M. Lacour en faisant son butin a, très commercialement, évité — même à travers *les Châtiments*, *le Pape*, *l'Ane* et tant de pompeux manifestes, — ce qui était agressif, violent, diffamatoire ou obscène, au risque d'affadir la physionomie du « mage » et de l'expurger de toute une moitié de lui-même; parmi les imprudences qui, çà et là, leur nuiront, je signale aux éditeurs (p. 300) quelques mauvaises lignes contre les couvents, et dans les *Actes et paroles* une diatribe bien virulente contre ce parti clérical qui veut, en demandant la liberté de l'enseignement, continuer de « mettre un bâillon à l'esprit humain ! ... » Point sensible...

Disons que le théâtre qui, dans l'anthologie Delagrave, avait son volume à part, bien mis en œuvre par M. Parigot, se trouve sacrifié dans celle-ci — ce qui ne m'indigne pas du tout, d'ailleurs — par la façon dont on l'a coupé en deux pour en répartir les morceaux à la *Poésie* et à la *Prose*, comme si tout n'était pas également du mélodrame ! GABRIEL AUDIAT.

La Frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine, par A. CAGNAT. Paris, C. Klincksieck, 1912, in-4 de 37 p. avec 4 pl. — Prix : 3 fr.

Encore une fois, l'histoire ancienne voisine ici avec la plus actuelle histoire en formation. De cette frontière comme de la contrée qu'elle limite, on ne savait pas grand'chose il y a vingt ans. M. Cagnat, dans son *Armée romaine d'Afrique*, s'en tenait à peu près aux données de Tissot. En attendant les recherches dont l'érudition italienne escompte déjà l'honneur, les officiers des renseignements du sud tunisien, les missions archéologiques du capitaine Lecoy de la Marche, de Blanchet, de M. Mathuisieulx, les fouilles opérées dans les camps, les fortins, les bordjs qui jalonnent la frontière, ont fourni sur celle-ci de précieux renseignements. C'est le résultat de ces travaux divers que M. Cagnat expose dans le présent mémoire.

Si l'on tire une ligne perpendiculaire à la mer, la Tripolitaine comprend une plaine parallèle au littoral, puis des pentes conduisant à une région de hauts plateaux et, au delà de ceux-ci, de nouvelles pentes descendant doucement vers le désert. La plaine seule (*Djeffara*) fut colonisée. Une série de postes fortifiés furent établis sur les plateaux (*Dahar*) pour protéger la plaine. Cette ligne était en même temps une route indiquée par l'*Itinéraire d'Antonin* de Leptis à l'est et au delà jusqu'à Turris Tamalleni vers l'ouest. L'état actuel des connaissances ne permet pas d'identifier tous les postes indiqués par l'*Itinéraire*. On peut seulement suivre la direction générale du *limes*, assez rapproché de la mer jusqu'au défilé de Bergaonad, plus éloigné de ce point jusqu'à Leptis. Quelques postes semblent avoir été identifiés avec succès. Plusieurs camps, fortins et villes fortifiées ont laissé des ruines importantes dont plusieurs ont été relevées avec soin et dont M. Cagnat reproduit les plans.

En résumé, conclut M. Cagnat, le *limes* de Tripolitaine se composait de trois sortes d'ouvrages défensifs..... 1° de grands camps établis le long de la frontière et reliés par des postes de moindre importance ; 2° dans les vallées et aux points de passage une muraille analogue à celles de Bretagne et des confins danubiens ; 3° dans la direction du sud, des bordjs occupés militairement et disséminés le long des routes des caravanes.

ANDRÉ BAUDRILLART.

Le Mouvement romantique, par P. Van Tieghem. Paris, Hachette 1912, in-16 de VIII-118 p., avec 4 grav. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume fait partie de la collection *l'Histoire par les contemporains*. « Il ne vise pas à être neuf, dit la Préface, mais à être utile. » Il me paraît admirablement compris. C'est un manuel clair et bien coupé, où un savoir très étendu et très précis a su faire tenir, par des citations classées, reliées et comme fondues en chapitres au moyen d'un exposé très sobre mais très net, toute l'histoire didactique, théorique et critique du mouvement romantique en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France. La dernière partie sans doute pourra paraître un peu mince et sèche, même incomplète : nous savons, nous avons lu tant de choses sur ce sujet; tant de noms, tant de souvenirs de batailles littéraires nous reviennent en mémoire ! Le difficile était ici justement de condenser tout cela en quelques traits caractéristiques. Je fais encore cette remarque qu'il n'est peut-être pas très juste d'avoir mis l'Italie avant la France qui fut bien son initiatrice en cette affaire et son « entraîneuse ». Mais on ne saurait trop louer les chapitres de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui sont pleins de choses et qui montrent si bien que le romantisme fut en ces deux pays « extrêmement nationaliste », réaction contre les anciens, contre les classiques, mais surtout contre l'influence française, effort pour tirer une poésie et une littérature originale de l'histoire nationale, des chansons populaires, ou de la nature extérieure, ou du tempérament de la race, ou de la fantaisie insurgée contre la tradition. Mais si M. Van Tieghem a ici sagement remonté jusqu'au XVIIIe siècle, à Young et à Warton, à Gœthe et à Novalis, j'ai le droit de me plaindre que non seulement il n'ait rien glané dans notre XVIIIe siècle français qui n'ignora pourtant et ne laissa sans discussion aucune des idées dont se devait composer le romantisme de 1815, mais qu'il ait systématiquement écarté Chateaubriand, qui a été un autre remueur d'esprits que Mme de Staël ! Trois gravures significatives font à ce petit traité froidement historique et descriptif de la folie romantique une illustration d'une aimable ironie. Gabriel Audiat.

Les Souveraines des Tuileries, *histoire du château*, par Imbert de Saint-Amand. Tours, Mame, s. d., in-12 de 335 p. illustré. — Prix, cartonné : 1 fr. 50.

Que de souvenirs douloureux et tragiques évoque le palais incendié par la Commune ! Palais des grandes espérances et des grandes catastrophes, si les Tuileries furent le berceau du roi de Rome, du duc de Bordeaux, du comte de Paris et du prince impérial, elles furent aussi la première étape de Louis XVI sur le chemin du Temple, de Napoléon Ier vers Sainte-Hélène, de Charles X, de Louis-Philippe et de Napoléon III vers l'exil !

M. Imbert de Saint-Amand nous raconte toutes les vicissitudes du château royal depuis Charles IX jusqu'à nos jours. C'est, surtout, à la période du second Empire que l'auteur accorde ses préférences. « Les Tuileries, nous dit-il, arrivèrent sous Napoléon III, à l'apogée de leur splendeur. En regardant leurs débris, je me rappelle les soirs des grandes fêtes, l'escalier avec un cent-gardes des deux côtés de chaque marche, j'entends la voix de l'huissier criant : « L'Empereur ! » et les musiciens entonnant l'hymne : *Partant pour la Syrie* ! »

Pourquoi suis-je obligé d'ajouter que les Tuileries virent aussi le comte de Cavour tramant, avec Napoléon III, la spoliation des princes italiens et

l'amputation du domaine pontifical? Nous ne saurions oublier, non plus, les fêtes extravagantes qui donnèrent un si fâcheux renom aux bals des Tuileries, et ces soirées intimes où une impure divette de café-concert chantait devant les Souverains et leurs invités des deux sexes : *C'est dans l' nez qu' çà m' chatouille* et *la Barbe d'un sapeur*. Dans un livre qui fut lu par toute la France honnête, *les Odeurs de Paris*, Louis Veuillot formula sur ces excentricites un jugement sévère et laissa prévoir l'expiation que la Providence réservait à de tels scandales. Fidèle ami de l'Empire dans le malheur, M. Imbert de Saint-Amand ne pouvait pas faire revivre ces tristes souvenirs, mais il était de notre devoir de préciser les responsabilités et de montrer que si les fêtes des Tuileries, sous la période impériale, revêtirent un certain éclat, cet éclat ne fut pas sans mélange.

OSCAR HAVARD.

Budapest et les Hongrois. *Le Pays, les mœurs, la politique*, par ANDRÉ DUBOSCQ. Paris, Rivière, 1913, in-18 de 105 p. — Prix : 2 fr. 50.

Vaste sujet que M. A. Duboscq n'a pu qu'effleurer dans les 103 pages de son opuscule, qui n'en est pas moins très intéressant à lire, car il diffère sur quelques points, des idées que l'on a en général sur la Hongrie. Un long séjour a permis à l'auteur de voir, d'observer, de se documenter, et c'est le résultat de ses études qu'il présente aux lecteurs français pour les mettre en garde contre l'opinion qu'ils ont de la sympathie des Hongrois pour la France. Il énumère, avec quelque complaisance, les raisons qui amenèrent le comte Andrassy à demander la neutralité de la Hongrie pendant la guerre franco-allemande; si des raisons péremptoires obligèrent le gouvernement austro-hongrois à prendre cette décision, il ne fut pas le seul en Europe, l'auteur oublie que si les amis de la France étaient évidemment peu nombreux, elle en eut pourtant en Hongrie, et celui que le *Temps* nommait, il y a quelques années encore, le « chevaleresque courtisan du malheur » qui, membre du Parlement, écrivait, en 1870 : « La grande Nation est plus grande que son malheur, elle ne meurt pas, elle ne se rend pas... », n'était pourtant pas un ami des Allemands. Les « révolutionnaires », comme l'auteur nomme les Hongrois qui luttèrent, en 1849, pour obtenir l'indépendance de leur pays, n'etaient pas germanophiles, et leurs descendants ne le sont pas davantage ; la France, dont les Hongrois furent autrefois les alliés et dont l'influence s'exerça sur leur littérature et sur leur vie politique, reste pour eux le pays qu'ils aiment. S'il se trouve en Hongrie quelques admirateurs de la science allemande, sont-ils seuls en Europe, et n'en a-t-on jamais connu en France? L'ouvrage de M. Duboscq est bien documenté au point de vue des statistiques et sera lu avec profit par tous ceux qu'intéressent les questions économiques. E. H.

Le Colonel de Villebois-Mareuil, par GUSTAVE HUE. Paris, Bloud, 1912 in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La lecture de la biographie dont on vient de lire le titre permettra-t-elle de comprendre la valeur morale du colonel de Villebois-Mareuil? Il est, semble-t-il, permis d'en douter. Trop sommaire, en effet, est cette biographie, à peu près exclusivement réduite aux quelques mois passés par le colonel dans l'Afrique australe, et de nombreuses citations empruntées au carnet de campagne de Villebois-Mareuil contribuent encore à la raccourcir. Ce n'est nullement à dire que ces citations soient inopportunes, mais elles

ont réduit M. Gustave Hue à une portion tellement congrue que celui-ci n'a pas pu tracer de son héros le portrait ou mieux l'esquisse sur laquelle nous comptions. Il n'a pas non plus suffisamment expliqué, à notre avis, les événements auxquels le colonel de Villebois-Mareuil a été mêlé, ni précisé comme il eût convenu la biographie de ce vaillant. Trop peu d'équilibre et de précision, voilà, au total, le principal défaut de cette plaquette, que M. Hue fera bien de reviser sérieusement avant un second tirage. H. F.

Das Kleid der deutschen Sprache, *unsere Buchschrift in Gegenwart und Zukunft*, von GUSTAV RUPRECHT. 5e erweiterte Auflage. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1912, in-8, de IV-76 p., facsimilés. — Prix : 1 fr. 25.

J'ai dit, à propos d'une brochure antérieure de M. Ruprecht (*Polybiblion*, t. CXXV, p. 173) qu'il se laissait entraîner par la polémique à des assertions exagérées et quelque peu paradoxales, et à une argumentation plus spécieuse qu'exacte. Je regrette d'être obligé de répéter la même critique à propos de celle-ci, car il me semble que par là, M. Ruprech fait plus de tort qu'il ne rend service à la cause qu'il veut défendre, qui est celle de l'emploi exclusif pour les impressions de livres allemands des caractères dits germaniques dérivés du gothique. Proclamer (p. 45-46) que l'emploi des caractères dits latins est une arme aux mains des ennemis de la civilisation germanique, parce que ces caractères sont ceux qu'emploient aussi les Polonais, affirmer (p. 50) que cette écriture latine a été « un retour à un degré dépassé depuis longtemps de l'évolution de l'écriture monastique, que c'est la négation de tout progrès naturel, sont des arguments qui ne se prêtent pas à une discussion sérieuse.

M. Ruprecht cite et semble prendre à son compte l'assertion d'un de ses compatriotes que « notre écriture (l'écriture allemande) fait l'envie de tout étranger qui la possède ». C'est une règle qui souffre des exceptions et elles sont trop nombreuses pour en être la confirmation.

Il y a d'ailleurs dans l'opuscule de M. Ruprecht des arguments moins faibles et qui méritent à coup sûr d'être pris en considération : par exemple quand il insiste sur l'utilité de maintenir les deux *s*, et l'*sz* qui permettent de distinguer, au premier coup d'œil, des mots comme *Zentrum-strum* et *Zentrums-turm*, *Mass-e* et *Mas-se*, etc. Le fait que le plus souvent le contexte empêche toute confusion, l'objection que l'extrême facilité de la langue allemande à composer des mots rendrait des artifices analogues désirables pour bien d'autres lettres, n'empêchent pas qu'il y ait là un argument assez spécieux. Seulement, rien n'empêche de rétablir dans l'alphabet latin l'ancien *s* long qui y a subsisté longtemps, ni d'y introduire, comme on l'a fait d'ailleurs, un caractère nouveau pour l'*sz*.

Une autre considération, à laquelle il est raisonnable de s'arrêter, c'est que l'écriture germanique, avec ses nombreuses lettres qui dépassent la ligne, soit par en haut, soit par en bas, peut faciliter la lecture des mots allemands d'une longueur parfois démesurée.

Par contre, M. Ruprecht me paraît passer bien légèrement sur l'inconvénient qu'offre pour la lecture la ressemblance trop accentuée de certains caractères. Même si la cause que défend M. Ruprecht devait triompher, — et j'avoue que son argumentation ne m'a pas pleinement convaincu, — il ne serait pas inutile de chercher les moyens de remédier à cet inconvénient.

E.-G. LEDOS.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le monde des orientalistes vient de faire une grande perte en la personne de M. Charles-Eugène Revillout, professeur à l'Institut catholique, conservateur honoraire au Musée du Louvre, professeur honoraire à l'École du Louvre, directeur de la *Revue égyptologique*, qui est mort à Paris, le 16 janvier, à 69 ans. Né à Besançon en 1844, M. Eugène Revillout était le frère de M. Victor Revillout, le savant assyriologue. Comme ce dernier, il entreprit assez tard d'étudier les langues orientales, mais il y fit de rapides progrès, et, se cantonnant dans le domaine de la langue et de la littérature coptes, il ne tarda pas à s'acquérir une réputation universelle, ainsi que le prouvent les distinctions honorifiques qu'il obtint à l'étranger. Il était, en effet, docteur *honoris causa* en philosophie de l'Université de Louvain et en droit de l'Université d'Utrecht. Lorsque, après avoir, pendant plusieurs années et avec une grande compétence, dirigé le Musée égyptien et professé à l'École du Louvre, il eut pris sa retraite, l'Institut catholique de Paris fut heureux de l'admettre dans son corps enseignant. M. Eugène Revillout laisse de nombreux et très importants ouvrages. Voici la liste de ceux qui nous sont connus : *Le Concile de Nicée, d'après les textes coptes. Exposition de foi. Gnomes du saint concile* (Paris, 1873, in-8) ; — *Première Étude sur le mouvement des esprits dans les premiers siècles de notre ère. Vie et sentences de Secundus d'après divers manuscrits orientaux* (Paris, 1873, in-8) ; — *Le Concile de Nicée et le concile d'Alexandrie* (Paris, 1874, in-8) ; — *Mémoire sur les Blemmyes, à propos d'une inscription copte trouvée à Dendur* (Paris, 1874, in-4) ; — *Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre* (Paris, 1876, in-4) ; — *Apocryphes coptes du Nouveau Testament* (Paris, 1876, in-4) ; — *Nouvelle Chrestomathie démotique ; Mission de 1878 ; Contrats de Berlin, Vienne, Leyde, etc.* (Paris, 1878, in-4) ; — *Le Concile de Nicée d'après les textes coptes et les diverses collections coptes et les diverses collections canoniques* (Paris, 1880-89, 2 vol., gr. in-8) ; — *Le Roman de Setna, étude philologique et critique, avec traduction et commentaire* (Paris, 1880, in-4) ; — *Rituel funéraire de Pamonth en démotique, avec les textes hiéroglyphiques et hiératiques correspondants* (Paris, 1880, in-4) ; — *Corpus papyrorum Ægypti* (Paris, 1885-1892, 2 vol., in-4), avec M. Eisenlohr ; — *Cours de droit égyptien à l'École du Louvre* (Paris, 1885, in-8) ; — *Cours de langue démotique à l'École du Louvre* (Paris, 1885, in-4) ; — *Étude complémentaire du cours de droit égyptien. Le Procès d'Hermias* (Paris, 1884, in-4) ; — *Les Obligations en droit égyptien, comparé aux autres droits de l'antiquité. Leçons professées à l'École du Louvre* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Second Mémoire sur les Blemmyes, d'après les inscriptions démotiques des Nubiens* (Paris, 1888, in-4) ; — *Un Papyrus bilingue du temps de Philopator* (Paris, 1892, in-8) ; — *Lettres sur les monnaies égyptiennes* (Paris, 1895, in-8) ; — *Quelques textes démotiques archaïques* (Paris, 1895, in-4) ; — *Mélange sur la métrologie, l'économie politique et l'histoire de l'ancienne Égypte* (Paris, 1895, in-4) ; — *Les Actions publiques et privées en droit égyptien* (Paris, 1896, in-4) ; — *Notice des papyrus démotiques archaïques et autres textes juridiques et historiques...* (Paris, 1896, in-4) ; — *La Propriété, ses démembrements, la possession et leurs transmissions en droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité* (Paris, 1896, in-8) ; — *Précis du droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité* (Paris, 1889-1902, 2 vol. in-8) ; — *La Créance et le droit commercial dans l'antiquité* (Paris, 1897, in-8) ; — *Les Rapports historiques et légaux des Quirites et des Égyptiens depuis la fondation de Rome jusqu'aux emprunts faits par les auteurs de la Loi des Douze Tables au*

Code d'Amasis (Paris, 1902, in-8); — *L'Évangile des Douze Apôtres récemment découvert* (Paris, 1904, in-8); — *Le Livre de Jacques; La Sage-Femme Salomé et la princesse Salomé, fille du tétrarque Philippe* (Paris, 1905, in-8). M. Eugène Revillout a collaboré en outre à diverses revues savantes, telles que la *Revue historique*, les *Études égyptologiques*, le *Journal asiatique*, la *Revue des questions historiques*, etc.

— Mgr Julien LOTH, protonotaire apostolique et curé de Saint-Maclou de Rouen, est mort dans cette ville le 5 janvier, à 76 ans. Mgr Loth, frère de M. Loth, rédacteur en chef de l'*Univers*, était né à Lille, en 1837. Il commença ses études dans cette ville au pensionnat Saint-Joseph, les continua au petit séminaire du Mont-aux-Malades et les termina au grand séminaire de Rouen. Ordonné prêtre en 1861, il fut d'abord professeur à l'institution Jouin-Lambert, puis exerça le ministère dans plusieurs paroisses. Reçu docteur en théologie en 1868, il obtint la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie et, à la même époque, il fondait la *Semaine religieuse* du diocèse de Rouen, qu'il devait diriger pendant de longues années. Nommé en 1871 aumônier du 3e corps d'armée, il conserva ce poste jusqu'à la suppression des aumôniers militaires. L'abolition des Facultés de théologie, en 1885, l'arracha à l'enseignement supérieur et c'est alors que l'archevêque le mit à la tête de la paroisse de Saint-Maclou, à Rouen. Mgr Julien Loth était un érudit et faisait partie de la Société d'histoire de Normandie et de la Société des antiquaires de Normandie. Il laisse de nombreux ouvrages qui font le plus grand honneur à son savoir, tels que : *Un Confesseur de la foi en 1794. M. l'abbé d'Anfernet de Bures, exécuté sur la place publique le 7 septembre* (Rouen, 1865, in-8); — *Mgr Blanquart de Bailleul, 97e archevêque de Rouen. Sa vie, sa mort, son oraison funèbre et ses funérailles* (Rouen, 1869, in-12); — *Les Cloches de Rouen* (Rouen, 1870, in-12); — *Les Communautés religieuses de femmes de Rouen pendant la Révolution* (Rouen, 1872, in-12); — *Fleurs de la première communion, souvenirs et récits d'un catéchiste* (Rouen, 1873, in-12); — *Farin, historien de Rouen* (Rouen, 1876, in-8); — *Notice historique sur l'école normale primaire de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1880, in-8); — *La Cathédrale de Rouen, son histoire, sa description, depuis les origines jusqu'à nos jours* (Rouen, 1879, in-8); — *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges, par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publiée pour la première fois* (Rouen, 1882-1886, 3 vol. in-8); — *Sainte Thérèse, son siècle, sa vie; sermons prêchés au Carmel de Rouen pendant le triduum du troisième centenaire de la sainte* (Rouen, 1883, in-8); — *Les Conventionnels de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1884, in-8); — *Fénelon orateur* (Rouen, 1890, in-12); — *Notre-Dame de Bon-Secours* (Paris, 1891, gr. in-8); — *Une Visite à l'église Saint-Maclou* (Rouen, 1892, in-8); — *Histoire du cardinal de la Rochefoucauld et du diocèse de Rouen pendant la Révolution* (Évreux, 1894, gr. in-8); — *A travers le monde des âmes. Souvenirs et récits d'un orateur chrétien* (Lille, 1895, in-8).

— M. Étienne DEJEAN, ancien député des Landes, directeur des Archives nationales, est mort à Paris, le 20 janvier, à 52 ans. Né à Labastide d'Armagnac (Landes), le 11 juillet 1859, il fit ses études aux lycées de Mont-de-Marsan d'abord, puis de Charlemagne et Henri IV à Paris. Entré à l'École normale supérieure en 1880, il en sortit agrégé d'histoire en 1883 et fut professeur successivement aux lycées d'Agen, de Carcassonne et de Toulouse. Élu député des Landes en 1893, il ne fut pas réélu en 1898 et rentra dans l'Université. Il venait d'être envoyé au lycée Janson de Sailly, lorsque, en novembre 1898, M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, fit de lui son chef de cabinet. A la chute du ministère Waldeck-Rousseau,

il fut, en récompense des services qu'il avait rendus au parti républicain, place à la tête des Archives nationales, poste auquel sa vie politique ne semblait pas l'avoir préparé. On se rappelle que cette nomination provoqua un recours d'archivistes paléographes au Conseil d'État et qu'elle fut ratifiée par cette haute assemblée. M. Étienne Dejean laisse les quelques ouvrages suivants : *Souscription nationale. Monument Pascal Duprat* (Bayonne, 1887, in-8); — *Association nationale républicaine. Réformes républicaines* (Paris, 1898, in-16); — *Un Préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot, organisateur des préfectures au ministère de l'intérieur, 1799-1800* (Paris, 1907, in-8); — *Un Prélat indépendant au* XVII*e siècle, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, 1637-1677* (Paris, 1909, in-8). Au moment de mourir, M. Étienne Dejean achevait la correction de deux autres volumes : *La Duchesse de Berry* et *la Dernière Ambassade de Chateaubriand.*

— On annonce encore la mort de MM : Émile ALCINDOR, inspecteur général adjoint des services administratifs du ministère de l'intérieur, secrétaire général adjoint de la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, professeur au Collège libre des sciences sociales et auteur de diverses publications sur les questions d'assistance et les question pénitentiaires, mort subitement à Paris. le 15 janvier, à 38 ans ; — Armand D'ARTOIS, conservateur de la Bibliothèque Mazarine, mort à Paris, le 13 décembre, dans sa 68e année ; — BRENOT, conservateur des eaux et forêts, qui a publié des études très estimées sur *les Variétés d'épicéas, l'Aménagement des futaies, la Coloration des graines de l'épicéa, l'Accroissement des futaies*, etc., mort le 8 décembre, à Morteau (Doubs), à l'âge de 70 ans ; — Louis CAILLETET, l'illustre physicien, un des doyens de l'Académie des sciences depuis 1884, ancien élève de l'École des mines de Paris, membre de nombreuses sociétés savantes de France et de l'étranger, universellement connu par ses remarquables travaux sur les propriétés des métaux, sur la dissociation de l'hydrogène, etc. ,mort à Paris au commencement de janvier, à 85 ans ; — Jules CHAVANON, ancien élève de l'École des chartes, ancien archiviste au Mans et à Arras, mort subitement à Paris, le 20 janvier, à 47 ans, lequel, après avoir dirigé un journal à Montauban, avait, pendant plusieurs années, rédigé la chronique sur la politique étrangère à *la Croix* et traitait depuis deux ans les mêmes questions à *l'Autorité*, où il remplissait également les fonctions d'administrateur, auquel, enfin, on doit un certain nombre d'ouvrages historiques, dont plusieurs ont été couronnés par l'Institut ;—le Dr Henri DESPLATS, professeur de clinique médicale à la Faculté catholique de médecine de Lille, ancien président de la Société scientifique de Bruxelles, qui a collaboré antérieurement à la *Revue des questions scientifiques*, publiée par cette société, mort à Lille, le 31 décembre, dans sa 69e année ; — DEVILLEBICHOT, président du tribunal civil d'Autun, ancien secrétaire de Gambetta, sous la direction duquel il avait collaboré à la *République française*, mort dernièrement, à 66 ans ; — Louis DIDIER, professeur à la Faculté de droit et directeur de l'École de notariat de Bordeaux, mort dernièrement à Libourne, lequel laisse les deux brochures suivantes : *Barreau de Bordeaux. Loysel, ou le Barreau français au* XVIe *siècle* (Paris, 1886, in-8) et *Études sur la loi du 13 février 1889, renonciation à l'hypothèque légale de la femme mariée, et à la loi du 24 juillet 1883, protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés* (Paris, 1891, in-8) ; — Jules DUFAY, qui laisse, entre autres publications, un ouvrage sur *l'Impôt progressif en France* (Paris, 1905, in-8), mort à Salins (Jura) dans sa 81e année ; — Jean DUPUIS, explorateur, qui a publié divers ouvrages tels que :

L'Ouverture du Fleuve Rouge au commerce et les Événements du Tonkin, 1872-1873, journal de voyage et d'expédition (Paris, 1879, in-4); *Les Origines de la question du Tong-Kin* (Paris, 1896, in-18); *Le Tonkin de 1872 à 1886, histoire et politique* (Paris, 1910, in-8), mort à Monaco le 28 novembre 1912, à l'âge de 64 ans ; — Eugène HALPHEN, historien estimé, mort dernièrement à l'âge de 92 ans, lequel a publié : *Véritable Discours de la naissance et vie de Mgr le prince de Condé...* de Fiefbrun (Paris, 1861, in-8) ; *Journal inédit du règne de Henri IV, 1598-1602* de Pierre de l'Estoile (Paris, 1862, in-8), etc. — HARAUCOURT, ancien professeur au lycée Corneille, à Rouen, mort dernièrement à l'âge de 68 ans ; — Adrien JAVARY, professeur honoraire à l'École polytechnique, mort à Paris au milieu de janvier, à 78 ans ; — Francis LATOUCHE, jeune poète, mort tragiquement à Paris, au milieu de janvier ; — Henri LECLERE, directeur-administrateur de la *Gazette de Château-Gontier* et du *Nouvelliste de la Mayenne*, mort en janvier ; — Paul LÉON, agrégé de l'Université, professeur à Caen, mort dernièrement en cette ville, à 47 ans ; — Mlle Marguerite MALMANCHE, inspectrice de l'enseignement commercial et des langues vivantes de la ville de Paris, morte à Paris au commencement de janvier, à 65 ans, dont la vie entière avait été consacrée à l'enseignement populaire commercial et à laquelle on doit les deux volumes : *Manuel pratique de tenue des livres à l'usage des écoles primaires* (Paris, 1889, in-8) et *Exercices pratiques de tenue des livres à l'usage des écoles primaires* (Paris, 1894, in-8), souvent réimprimés ; — Alfred MARGIS, compositeur de musique, qui avait écrit la *Valse bleue*, etc., mort dernièrement à Paris, à 38 ans ; — Mgr Philippe MEUNIER, évêque d'Évreux, ancien professeur au séminaire d'Arras, mort dans sa ville épiscopale le 12 janvier, à 69 ans ;— François OLTRAMARE, ancien astronome adjoint à l'Observatoire de Paris, mort en janvier ;—le Dr PAULIN-MÉRY, ancien député, qui avait pris une part active au mouvement boulangiste et à qui on doit plusieurs publications médicales, mort à Paris au milieu de janvier, à 52 ans ; — le baron Roger PORTALIS, qui laisse un certain nombre d'ouvrages sur les beaux-arts et les artistes, tels que : *Les Dessinateurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle* (Paris, 1877, 2 vol. in-8) ; *Les Graveurs du* XVIIIe *siècle*, en collaboration avec Henri Beraldi (Paris, 1880-1882, 3 vol. in-8) et *Henri Fragonard, sa vie et son œuvre* (Paris, 1889, in-4), mort à Thiele (Suisse), dans les derniers jours de décembre ; — Louis-Georges RODIER, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, mort dernièrement en cette ville, à 48 ans, lequel est l'auteur de : *La Physique de Straton de Lampsaque* (Paris, 1891, in-8), thèse pour le doctorat ; *De vi propria syllogismi* (Paris, 1892, in-8), thèse également, ainsi que d'une édition de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote (Paris, 1897, in-12) et d'une traduction du *Traité de l'âme* d'Aristote (Paris, 1900, 2 vol. in-8) ; — le Dr SAINT-LAGER, ancien bibliothécaire du palais des Arts et de l'Académie de Lyon, mort dernièrement en cette ville ; — Léon TEISSERENC DE BORT, membre libre de l'Académie des sciences, qui s'était attiré comme météorologiste une grande réputation, et dont les recherches sur l'état de l'atmosphère, faites en son petit observatoire de Trappes, à l'aide de ballons-sondes, sont bien connues, mort le 2 janvier, à Cannes, à 56 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Wilhelm ALTER, écrivain allemand, mort le 16 janvier, à Salzbourg ; — Dr. ALY, directeur de gymnase et philologue allemand, mort au milieu de janvier, à Cassel, à 61 ans. — James ARROWSMITH, éditeur anglais, qui publiait principalement des romans et nouvelles à l'usage des classes populaires, mort au milieu de

janvier, à Clifton, à 74 ans ; — Dr. Karl BINZ, professeur de pharmacie à l'Université de Bonn, mort en cette ville, le 12 janvier, à 80 ans ; — Enrico Annibale BUTTI, écrivain italien, qui a publié des romans parmi lesquels on peut citer : *L'Anima* (1894), *l'Immorale* (1895) et *l'Incantesimo* (1897) et de nombreuses pièces de théâtre, drames et comédies, mort à Milan, sa ville natale, le 25 novembre 1912, dans sa 45e année ; — Dr. Gustav-Adolf DIRNER, professeur de gynécologie chirurgicale à l'Université de Budapest (Hongrie), mort en cette ville, au milieu de décembre ; — Dr. Oskar EBERDT, custode et bibliothécaire en chef de la « Verlagakademie » de Berlin, mort en cette ville, le 15 janvier, à 50 ans ; — Dr. Julius EUTING, professeur de langues sémitiques à l'Université de Strasbourg, mort le 2 janvier, en cette ville, à 74 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages historiques et descriptifs sur la ville de Strasbourg ; — Robert GERTLOFF, professeur et poète allemand, mort à Cobourg, le 13 janvier ; — Dr. Paul GORDAN, professeur de mathématiques à l'Université d'Erlangen, mort en cette ville, le 22 décembre, à 75 ans ; — Edmond DE GOUY, ancien rédacteur de la *Gazette de Mons*, un des fondateurs de l'Association de la presse belge, mort le 22 février, à l'âge de 72 ans ; — Dr. Heinrich HOEFT, sous-directeur de l'Institut agricole de Kiel, mort en cette ville, au milieu de décembre, à 51 ans ; — Vigilio DE INAMA, helléniste italien du Trentino, professeur de littérature grecque à l' « Accademia scientifico-litteraria » de Milan, depuis 1866, vice-président de l' « Istituto Lombardo », mort à Milan au milieu de décembre, à 77 ans, auquel on doit de nombreux ouvrages fort appréciés par les philologues, entre autres : *Degli aoristi greci* (1873) ; *Intorno ai dialetti nella letteratura greca* (1874) ; *Filologia classica greca e latina* (1893) ; *Esercizi greci* (*1895*) ; — l'abbé François JOMINI, archéologue suisse, mort à Avenches, au commencement de janvier, à 85 ans ; — Mme Minna KAUTSKY, femme de lettres allemande, laquelle est l'auteur d'un certain nombre de romans et nouvelles, notamment : *Victoria* (Zurich, 1887, in-8) et *Helene* (Stuttgart, 1894, in-8), morte le 21 décembre, à Berlin, à 75 ans ; — Dr. Hermann KINKELIN, professeur de mathématiques à l'Université suisse de Bâle, mort en cette ville, au commencement de janvier, à 80 ans ; — Dr. KIRSCHNER, professeur de gymnase à Weimar (Allemagne), mort en cette ville, le 9 janvier ; — Dr. Heinrich LENZ, zoologue allemand, directeur du musée d'histoire naturelle de Lubeck, auteur d'ouvrages fort appréciés dans le monde scientifique, mort à Lubeck, au milieu de janvier, à 66 ans ; — Dr. Georg LIEBE, archiviste allemand, attaché aux Archives d'État de la ville de Magdebourg, mort en cette ville, le 17 décembre, à 53 ans, auquel on doit quelques ouvrages sur l'histoire de la civilisation ; — Dr. Moritz MELTZER, juriste allemand, mort le 20 décembre, à Leipzig, à 77 ans, lequel est l'auteur de l'ouvrage plusieurs fois réimprimé : *Verzeichniss der Stipendien und Beneficien welche ausschlisslich oder doch eventlich für Studirende an der Universitaet Leipzig fundirt sind* (Leipzig, 1896, in-8) ; — Dr. Hans-Georg MEYER, philologue et professeur de gymnase à Berlin, mort en cette ville, le 5 janvier, à 64 ans ; — Dr. Ernst MISCHLER, président de la Commission centrale de statistique de Vienne, mort en cette ville, le 28 décembre, à 55 ans, après avoir publié, entre autres ouvrages : *Œsterreichisches Staatsrtœwerbuch. Handbuch des gesamten œsterreichischen œffentlichen Rechtes* (Vienne, 1904-1906, in-8), avec J. Ulrich ; — Albert MULLER, architecte suisse, directeur de l'École des arts industriels et du Musée des arts industriels de Zurich, mort en cette ville, au commencement de janvier, à 67 ans ; — Dr. Hans NOBSSKE, privat-docent de chirurgie à l'Université allemande

de Kiel, mort le 16 janvier, à Greifswald, à 41 ans ; — l'archiduc autrichien RAINER, administrateur de l'Académie impériale des sciences, membre honoraire de l'Académie des beaux-arts de Vienne, mort en janvier, à 86 ans ; — Dr. Alfred RESCH, professeur de théologie allemand, mort à la fin de décembre à Kloster-Lausnitz, a 77 ans ; — Dr. Otto SCHOTTENSACK, professeur d'anthropologie à l'Université allemande de Heidelberg, mort en cette ville le 23 décembre, à 63 ans, dont nous citerons : *Das Kesslerloch, eine Hoehle aus palaeolithischer Zeit* (Bâle, 1904, in-8) ; — Dr. Frank SCHULTZ, privat-docent de chirurgie à Berlin, mort en cette ville, le 6 janvier, à 40 ans ; — Richmond SEELEY, éditeur anglais, mort au commencement de janvier, à Londres, à 80 ans ; — le R. P. SOLVYNS, de la Compagnie de Jésus, professeur d'économie politique à l'Institut Saint-Ignace d'Anvers, de cours commerciaux et de langues au Collège Sainte-Barbe de Gand, mort en cette ville le 22 janvier ; — Dr. Paul STOESSNER, professeur de gymnase et bibliothécaire à Zwickau (Saxe), mort en cette ville, le 1er janvier, à 54 ans ; — Lewis SWIFT, astronome américain, mort à Washington, au commencement de janvier, à 93 ans ; — Dr. Albert TEICHMANN, professeur de droit criminel et de procédure criminelle à l'Université suisse de Bâle, mort en cette ville, le 30 décembre, à 68 ans ; — Dr. Friedrich TELLER, directeur de l'Institut impérial géologique de Vienne, mort en cette ville, au milieu de janvier, à 60 ans ; — Dr. Alexander TILLE, ancien professeur de langue allemande à l'Université écossaise de Glasgow, mort le 16 décembre, à 46 ans, après avoir publié dans divers recueils de nombreux mémoires sur des sujets d'histoire littéraire et surtout d'économie politique, sans compter un important ouvrage : *Die Berufstands-Politik der Gewerbe und Handelstandes* (Berlin, 1910, 4 vol., gr. in-8) ; — Ferdinand VAN DER HAEGHEN, bibliothécaire en chef honoraire de l'Université de Gand, mort à un âge avancé, dans les derniers jours de janvier ; — Gustave VAN HORY, ancien directeur de l'Académie de musique de Malines (Belgique), mort dernièrement à 74 ans ; — Dr. Anton VIERTEL, directeur de gymnase et professeur de philologie classique à Goettingue, mort en cette ville, à la fin de décembre, à 71 ans ; — Dr. Theodor VOGEL, pédagogue allemand, mort le 30 décembre, à Dresde, à 77 ans ; — Dr. Bernhard WEGE, pédagogue allemand, mort à Berlin, au commencement de janvier ; — Gustav WEISE, éditeur à Stuttgart, mort en cette ville, le 13 janvier, à 81 ans ; — Dr. Richard WELTRICH, écrivain allemand, mort à Munich, au commencement de janvier, à 69 ans, lequel laisse des ouvrages sur l'histoire littéraire, entre autres : *Richard Wagners Tristan und Isolde als Dichtung, nebst einigen Bemerkungen ueber Wagners Kunst* (Berlin, 1904, in-8) ; — William WOLF, musicologue allemand, mort le 8 janvier, à Berlin, à 75 ans, auquel on doit *Musik-Æsthetik in kurzer und gemeindssl. Darstellung* (Stuttgart, 1896, in-8) ; — le général allemand Constantin VON ZEPPELIN, écrivain militaire, mort le 14 janvier, à Eberswalde, à 71 ans, dont nous citerons : *Die Kuesten und Haefen des Russischen Reiches in Europa und der Kaukasus mit Rucksicht auf der Landesverteidigung* (Berlin, 1896, gr. in-8) et *Das russische Kuestengebiet in Ostasien* (Berlin, 1902, in-8).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES — Le 3 janvier, M. le secrétaire perpétuel lit une adresse en vers latins envoyée à l'Académie par M. le chanoine Pottier. — M. Héron de Villefosse parle de la découverte faite à Carthage par le P. Delattre d'une inscription votive écrite par un Italien en l'honneur de la déesse Céleste, qui lui était apparue en songe. — M. Salomon Reinach décrit une colonne découverte à

Mayence en 1905 et qui remonte au temps de Néron. — Le 10, M. Cordier lit une lettre de M. le commandant Tilho au sujet d'une tentative inutilement entreprise pour percevoir au moyen d'un cerf-volant les signaux de la télégraphie sans fil, à un point de la région du Tchad. — M. Collignon lit une communication de M. P. Paris, relative à un vase trouvé à Carthage et qu'il croit de fabrication ibérique. — M. Pottier demande quelle est la couleur de la terre de ce vase. — M. Dieulafoy précise : il y a eu deux terres employées en Espagne. — M. André Humbert parle des fresques découvertes sous plusieurs couches de badigeon dans l'église de Brinay (Cher). — Plusieurs membres de l'Académie échangent leurs observations au sujet de l'âge probable de cette remarquable peinture. — M. Homolle présente un rapport sur les fouilles dirigées par l'École d'Athènes en Grèce, dans les îles, en Asie et en Égypte. — Le 18, M. Homolle continue la lecture de son rapport sur les fouilles de l'École d'Athènes et notamment sur les travaux exécutés à Délos aux frais de M. le duc de Loubat. — Le 24, M. le comte Durrieu annonce qu'un comité français vient d'être constitué pour participer à l'érection à Gand, d'un monument aux frères Van Eyck. — M. Thomas annonce la découverte qu'il a faite à la Bibliothèque nationale d'un manuscrit du *Speculum historiae* contenant des textes bretons remontant au XIVe siècle. — M. Cagnat fait part à l'Académie de la découverte par M. Merlin d'une inscription latine dans les environs de Mateur. — MM. Thiers et Ebersold exposent qu'ils ont découvert à Constantinople des substructions des palais des empereurs byzantins.— M. Michon analyse une inscription athénienne très importante relative aux Thesmophores.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 janvier, M. Nourrisson lit un mémoire ayant trait aux procès des corporations de métiers avant la Révolution.— M. Paul Leroy-Beaulieu fait remarquer que la raison pour laquelle les Bourbons en 1815 ne firent pas revivre les corporations, c'est qu'apparemment celles-ci n'avaient pas laissé de bons souvenirs. — M. d'Haussonville décrit les variations de l'opinion à ce sujet et la mauvaise impression laissée par les excès du syndicalisme. — Le 11 janvier, M. Joly commence la lecture d'un travail sur l'Italie. — Le 18, M. de Lanzac de Laborie lit un travail sur les pièces de circonstance jouées sur les théâtres pendant le règne de Napoléon Ier. — Le 25, M. Paul Leroy-Beaulieu décrit le mouvement d'immigration de population étrangère qui se produit dans diverses régions de la France, notamment dans les parties les plus riches de notre sol.

Congrès des bibliothécaires. — C'est du 28 au 31 août 1910 que s'est tenu le Congrès international des bibliothécaires à Bruxelles, et il n'y a que quelques semaines que les actes du congrès ont été distribués aux souscripteurs. Ce long délai est regrettable; il s'explique en partie par la masse des rapports à imprimer (il n'y en a pas moins de soixante-huit), rapports écrits et publiés en diverses langues (français, allemand, anglais, flamand). Cette variété de langues pourrait être gênante pour beaucoup de lecteurs; les procès-verbaux, assez développés, des séances en offrent heureusement le résumé. Il n'est pas possible de donner ici l'énumération de tous ces rapports; nous en signalerons seulement quelques-uns : *La Suppression de la voie diplomatique pour le prêt des livres et manuscrits*, par le P. Van den Gheyn (vœu adopté par le congrès); *Gedrukte catalogussen van briefenverzamelingen*, par M. C. P. Burger; *International exchanges*, par M. Paul Brockett (vœu adopté pour que les institutions et sociétés scientifiques et littéraires et les autorités gouvernementales dans tous les pays,

unissent leurs efforts afin d'obtenir une intervention officielle pour les échanges internationaux); *Les Registres paroissiaux en France*, par M. Fr. Galabert; *De orde van den inventaris*, par MM. Muller, Fruin et Feith; *De la Restauration d'anciens manuscrits par le kitt*, par Mlle Elise Samuelson; *Note sur les règles de catalogue d'auteurs et d'anonymes suivies en France*, par M. Ch. Sustrac; *Le Code international des règles catalographiques*, par M. Oscar Grojean; *Les Archives privées*, par M. F. Pasquier. Il nous reste à indiquer le titre du volume dont nous venons de parler : *Commission permanente des congrès internationaux des archivistes et des bibliothécaires. Congrès de Bruxelles, 1910. Actes*, publiés par J. Cuvelier et L. Stainier (Bruxelles, au siège de la Commission, 1912, in-8 de LXIII-812 p., avec portraits de MM. Muller et H. Martin).

Le Siège de Dole par le prince de Condé (27 mai-15 aout 1636). — L'Académie de Besançon vient de mettre en distribution le tome X des *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, collection dont elle a commencé la publication en 1838 (Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1912, in-8 de LXXIX-615 p., avec un portrait d'Antoine Brun et 3 plans. — Prix : 10 fr.). Ce fort volume — copieusement annoté et pourvu de deux tables, dont une alphabétique des noms cités — est précédé d'une *Introduction* due à l'écrivain comtois le plus compétent actuellement sur les guerres du XVIIe siècle en Franche-Comté, M. Émile Longin, et aussi d'une *Notice biographique sur Antoine Brun (1599-1654)*, procureur général au Parlement de Dole, rédigée par M. le vicomte A. de Truchis, secrétaire perpétuel de l'Académie bisontine. — Sur ce siège célèbre, bien près d'être digne de l'épopée, il a été écrit d'assez nombreux ouvrages, notamment celui du président Boyvin qui, comme Antoine Brun, vécut ces jours terribles ; mais « il restait néanmoins des lacunes à combler », lesquelles disparaissent avec la publication du présent recueil. C'est à l'archiviste du Doubs, feu Jules Gauthier, que le travail avait été primitivement confié ; la mort ne lui permit pas de le mener à sa fin. Heureusement M. Émile Longin a accepté la tâche de le poursuivre, et il s'en est acquitté à merveille. Son « labeur ininterrompu de plusieurs mois » a été fructueux : « En joignant, dit-il, aux dépêches copiées par notre regretté confrère celles que mes propres investigations m'ont fait découvrir dans les dépôts négligés ou trop rapidement explorés par lui, je suis parvenu à réunir quatre cents pièces. L'importance de ce recueil sera facilement saisie si l'on songe qu'il renferme, entre autres, quarante lettres de Louis XIII, dix lettres du cardinal infant, vingt-trois lettres du cardinal de Richelieu, trente-quatre lettres du prince de Condé, trente-cinq lettres du secrétaire d'État au département de la guerre Sublet de Noyers et trente-trois lettres du grand-maître de l'artillerie La Meilleraie : quelques-unes ont déjà été imprimées, mais la plupart sont inédites. L'étude de ces documents restituera au siège de Dole la place qu'il n'aurait jamais dû cesser d'occuper dans l'histoire. » — Que fut donc ce siège ? Il ne nous est pas possible d'en résumer ici les phases. Quelques passages empruntés à l'*Introduction* de M. Longin en donneront cependant une idée générale : « Quinze mille hommes allaient prendre part au siège. C'était vraiment l'élite de l'infanterie française que Louis XIII mettait sous les ordres de Monsieur le Prince... Jusqu'à la fin, l'armée assiégeante ne cessera d'ailleurs de recevoir des renforts : on verra au camp les gendarmes et les chevau-légers du Roi, les chevau-légers du duc d'Orléans, les gendarmes du cardinal [de Richelieu] ; à la dernière heure on y verra venir les milices de Bresse. » Et

quels étaient les chefs de cette armée? Outre le prince de Condé (Henri II, père de celui qui devait être le grand Condé), il y avait là La Meilleraie, Villeroi, La Mothe-Houdancourt, Ranzau, Hocquincourt et le très actif colonel de Gassion. Ce siège de la petite capitale de la Franche-Comté au XVIIe siècle, qui dura 80 jours (27 mai-15 août 1636), fut enfin levé par les Français à l'approche de l'armée de Gallas et des troupes du duc de Lorraine, Charles IV. Une chose singulière, relevée naturellement par M. Longin, mais restée inexpliquée, c'est la facilité apparente avec laquelle les chefs des assiégés parvinrent à correspondre avec l'extérieur pendant toute la durée de l'investissement : les lettres de l'archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, et celles du procureur général Antoine Brun, entre autres, sont là pour témoigner de ce fait extraordinaire, qui amène M. Longin à constater que, « de trente courriers, à peine trois ou quatre furent-ils arrêtés par les Français. On envoya les lettres interceptées à Paris, où le fameux Rossignol en découvrit aisement le chiffre; sur l'ordre du cardinal de Richelieu, il se rendit au camp et proposa d'utiliser sa découverte pour attirer les assiégés à une sortie, mais le procureur général ne se laissa point prendre au piège des fausses dépêches chiffrées qu'on fit tomber entre ses mains et se moqua spirituellement des assiégeants en leur faisant tenir à son tour un grimoire indéchiffrable, dont, déclare M. Longin, j'ai retrouvé la minute au château de Buthiers. » Ce dernier détail fournit la note gaie dans cette longue tragédie : ne dirait-on pas, vraiment, que les Comtois avaient voulu, en la circonstance, prouver aux Parisiens « nés malîns » qu'ils l'étaient autant qu'eux?... — Les 400 lettres formant ce recueil ont été en grande majorité découvertes dans les archives du Doubs et de Dole ; dans celles de la maison de Condé, des affaires étrangères France-Suisse, de la guerre, des archives générales du royaume de Belgique et enfin, pour la partie la plus neuve, dans les archives du château de Buthiers, propriété de M. le marquis de Scey de Brun. — Nous sommes ici, purement et simplement, en face de documents historiques. Eh bien! croirait-on que M. Longin (dont le tort unique est de vivre en quelque sorte l'époque dont il nous entretient) a cru devoir se défendre de célébrer une victoire de la maison d'Autriche. Et ce n'est peut-être pas là précaution inutile puisqu'on l'a déjà accusé, en pareille occurrence, d'oublier par trop sa qualité de Français...Or, M. Longin, pas plus que les Dolois de nos jours, ne peuvent être suspectés sous ce rapport : et pour ne parler que de ces derniers, si, en 1636, les pères ont, derrière leurs bonnes murailles (et devant aussi, parfois), résisté victorieusement à une excellente armée française, les fils, en 1871, n'ont pas hésité à faire le coup de feu contre les Allemands, bien que leur cité ne fût plus qu'une ville ouverte... — Il ne nous reste plus que quelques lignes pour dire que M. le vicomte de Truchis a résumé, en trente-trois pages, avec une précision remarquable, la vie du fin diplomate que fut Antoine Brun, « l'un des meilleurs hommes d'État de la chrétienté, dit Clarendon en ses *Mémoires*, le plus capable de comprendre les intérêts de tous les pays d'Europe » et qui joua un rôle des plus importants pendant le siège de Dole. Il serait désirable que M. de Truchis fît tirer à part cette très intéressante biographie.

Annuaire pontifical catholique. — Mgr Battandier fait paraître pour la seizième fois son *Annuaire pontifical catholique* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 818 p. à 2 colonnes, illustré, Prix : 5 fr.). On y trouvera, comme par le passé, les listes soigneusement tenues à jour de dignitaires ecclésiastiques, cardinaux, évêques, prélats et de plus, cette année, celle

des ducs, marquis et comtes romains crées depuis 1870; les lecteurs français constateront avec satisfaction que sur 400 titres concédés depuis cette date, près de la moitié l'ont été à nos compatriotes. Parmi les articles historiques, je signalerai celui qui est consacré aux Papes du premier siècle; l'auteur fait preuve d'un grand savoir archéologique; je mentionne aussi les notes, dont plusieurs sont fort détaillées, qui sont relatives à la situation des sociétés religieuses et aux progrès des missions catholiques dans le monde entier. La vie extérieure de l'Église se manifeste par les décisions rendues en matière dogmatique, canonique et liturgique par ce qu'on appelle maintenant les « Dicastères pontificaux », autrement dits : Congrégations cardinalices, tribunaux et offices de la Cour de Rome. Les pièces principales sont analysées avec soin et compétence ; les passages particulièrement importants sont reproduits intégralement. De nombreuses gravures, souvent fort artistiques, égaient un texte qui y perd quelque chose de son austérité ; des portraits d'évêques sont semés au milieu des listes, mais je regrette de dire que plusieurs sont plutôt mal venus, et que d'autres sont de date trop ancienne pour qu'on puisse facilement reconnaître ceux qu'ils représentent. La nécrologie ne se borne pas à une simple nomenclature ; pour beaucoup de prélats, prêtres et laïques notables, morts en 1911 et 1912, il est donné une biographie substantielle même quand elle est courte. On ne peut trop applaudir au succès croissant d'une publication aussi pratiquement conçue et qui offre autant d'intérêt que d'utilité.

Annuaire des bibliothèques et des archives. — La nouvelle édition que nous offre M. Alex. Vidier de l'*Annuaire des bibliothèques et des archives* (Paris, Leroux, 1912, in-16 de xxi-396 p.) présente quelques modifications au plan adopté en 1908. Tout en gardant comme base de classement l'ordre alphabétique des villes, il a semblé et il était en effet préférable de reporter en tête l'article de Paris. D'autre part, à la table alphabétique du personnel, a été jointe une table groupant les villes par ordre alphabétique des départements. Dans les renseignements généraux on trouvera une liste des bibliothèques nationales universitaires et municipales classées. L'Avertissement signale, entre autres, les décrets et règlements nouveaux. Il suffit de comparer les deux éditions d'ailleurs pour se rendre compte des efforts qui ont été faits non seulement pour mettre au point mais pour améliorer et rendre d'un usage plus commode cet annuaire qui ne se recommande pas aux seuls professionnels, mais à tous ceux qui ont à travailler dans les bibliothèques et les archives.

Annuaire de la curiosité et des beaux-arts. — Cet annuaire en est à sa 3e année (Paris, 90, rue Saint-Lazare, ixe arr., in-8 de 572 p. — Prix : 8 fr.). La nouvelle édition, qui compte 105 pages de plus que la précédente, contient, dans une 1re partie, le résumé des principaux événements artistiques de 1912 ; des tableaux détaillés des grandes ventes qui ont eu lieu, au cours de cette même année, en France et à l'étranger ; une liste des expositions artistiques annoncées pour 1913 et une foule de renseignements pratiques intéressant les amateurs, artistes et antiquaires. La 2e partie donne la liste des antiquaires en tous genres du monde entier, ainsi que les professions qui s'y rattachent. La 3e partie renferme une importante liste des collectionneurs de Paris et des départements, avec des indications sur la nature de leurs collections. La 4e partie est formée d'une liste d'adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France, avec leurs titres et récompenses aux expositions. Volume vraiment indispensable à toutes les personnes qui, par pro-

fession ou par goût, s'occupent d'art ancien ou moderne ou de collection quelconque.

Paris. — Pour la 14e fois, un déjeuner, qui a eu lieu au Restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton, le dimanche 16 février, a réuni la plupart des collaborateurs du *Polybiblion* présents à Paris. Un autre déjeuner prévu, autant que possible, pour le 18 mai prochain, réunira encore, avant la dispersion annuelle du plus grand nombre d'entre eux, les rédacteurs parisiens et aussi ceux de leurs confrères de la province ou même de l'étranger qui seraient de passage à cette date. A cet effet, ils n'auraient qu'à aviser de leurs intentions le secrétaire de la rédaction.

— On sait que le *Paris-Hachette*, si précieux à tant d'égards pour tous ceux qui veulent être bien renseignés sur les habitants et les choses de la capitale, comporte deux éditions. La première, dite édition *simple* (17e année, 1913, petit in-8 carré de XXIV-1553-XXVI p. — Broché, 3 fr. 75 ; cartonné, 5 fr.; relié, 7 fr. 50) et ainsi composée : 1° Liste complète par professions des adresses du commerce et de l'industrie, des professions libérales et des administrations ; 2° Indicateur des 4 150 rues de Paris, avec l'origine de leur nom; 3° Liste générale des adresses mondaines à Paris et à la campagne, avec téléphone et jours de réception.—Quant à la 2e édition, dite *complète* (petit in-8 carré de XXIV-2997-XXVI p. — Cartonné, 10 fr. ; toile grise, 11 fr. 50 ; relié, 15 fr.), elle renferme, outre les matières de l'édition simple : 1° la Liste complète alphabétique des adresses du commerce et de l'industrie avec nos de téléphone ; 2° la Liste complète par rues et par maisons des adresses mondaines, du commerce, de l'industrie et des professions libérales ; 3° les 78 communes du département de la Seine, avec la liste des adresses du commerce et de l'industrie, classées par professions, et les adresses mondaines de chaque commune. Dans les deux éditions, les 26 dernières pages sont remplies par les plans des principaux théâtres et des renseignements variés sur tous les théâtres et toutes les salles de spectacle de Paris. A noter enfin le plan de Paris, avec les lignes et les stations du chemin de fer métropolitain. Étant donnée la masse des indications que l'on trouve dans cette publication, ses divers prix sont vraiment modérés.

— Après avoir rapidement passé en revue les principaux calendriers usités, M. Paul Delaporte, pour *le Calendrier universel* (Paris, Le Soudier, 1913, in-8 de 85 p. — Prix : 2 fr. 50), se rallie à la division de l'année en 13 mois de 4 semaines plus 1 jour complémentaire (2 pour les années bissextiles). Son œuvre personnelle consiste en deux points. D'abord il crée pour les mois et pour les jours des noms nouveaux ; si l'on ne veut se contenter d'une simple désignation numérique, son choix est fort heureux pour les langues d'origine latine. Que n'a-t-il fait le même travail pour celles d'origine germanique ou slave, puisque son calendrier doit être universel ! Ensuite il place dans l'année le nouveau mois et le ou les deux jours complémentaires. Tant que la règle actuelle qui fixe Pâques subsistera, la solution que donne l'auteur pour le second jour complémentaire des années bissextiles ne sera admise ni par les catholiques ni par les orthodoxes. En dehors des spécialistes qui discuteront la proposition de M. Delaporte, ce livre intéressera le grand public curieux de se mettre au courant d'une question à l'ordre du jour.

— Du *Journal de la Société nationale d'horticulture de France*, M. Georges Gibault a extrait une courte mais suggestive étude sur *les Anciennes Lois relatives au jardinage* (Paris, imp. Maretheux, décembre 1912, gr. in-8 de

8 p.). « De tout temps, observe M. Gibault, le législateur a considéré comme un de ses premiers devoirs de faire respecter les limites des héritages ; il a dû régler, conformément à la saine justice, les rapports entre voisins et les servitudes, enfin édicter des pénalités pour protéger les vergers et les cultures légumières contre les déprédations. » L'auteur a examiné cette législation spéciale depuis le premier établissement des Francs dans les Gaules jusqu'à la veille de la Révolution. On a vite l'impression, en lisant ces lignes, que les pouvoirs publics ne badinaient pas jadis avec les gens incapables de distinguer le tien du mien : aux voleurs de légumes ou de fruits ou aux destructeurs d'arbres, de fortes amendes étaient infligées ; on les exposait au pilori, parfois on leur coupait les oreilles, ils pouvaient même être condamnés aux galères. Certains de ces châtiments paraîtraient aujourd'hui trop sévères; mais l'on est tombé dans l'excès contraire, et les malfaiteurs de toutes espèces pullulent.

— *Les Petits Manuels des syndicats agricoles*, tel est le titre d'une très utile collection nouvelle en vente à Paris (Librairie agricole de la Maison rustique) et à Villefranche (Rhône) (Librairie du *Progrès agricole et viticole*), au prix de 0 fr. 30 l'exemplaire. Deux fascicules ont déjà paru. Le premier intitulé : *Le Noyer et sa culture*, a pour auteur M. F. Peneveyre, jardinier-chef à la station viticole de Lausanne (petit in-12 de 80 p., avec fig.). Après un examen rapide des sols favorables à la culture du noyer, M. Peneveyre passe en revue les différentes opérations culturales, semis, taille, greffage, plantation, récoltes, maladies et traitements, etc., de sorte que l'on trouvera ici tout ce qu'il est utile de savoir pour obtenir beaucoup de noix à peu de frais. — Le manuel n° 2 : *Maladies des animaux de la ferme. Traitements*, par M. Jo Micha, vétérinaire, (petit in-12 de 47 p.) donne un résumé succinct des symptômes que révèlent les diverses maladies du bétail et de la volaille et indique les moyens à mettre en œuvre pour apporter les premiers secours en attendant l'arrivée du vétérinaire.

— Notre très distingué collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse a récemment publié, sur *Marie Touchet et ses filles* (*1549-1638*), une étude des plus attachants (Paris, A. Picard, in-8 de 23 p., extrait de la *Revue des études historiques*, septembre-octobre 1912). Marie Touchet, chantée par les poètes sous le nom de *Callirhoé* ou *Callirée*, est une figure un peu effacée de favorite royale ; elle n'eut que peu de goût pour l'intrigue ; mais, pendant sa longue existence, elle fut témoin de bien des événements, de bien des drames, et nous la suivons de règne en règne avec un vif intérêt. Elle mourut en 1638, cinq ans seulement avant l'avènement de Louis XIV. « Que de chemin parcouru, dirons-nous avec M. Baguenault de Puchesse, depuis les années tragiques de Charles IX ! » — Bien différente de Marie Touchet fut sa première fille, issue de son mariage avec le gouverneur d'Orléans, François de Balzac d'Entragues. L'auteur passe assez rapidement sur l'histoire mouvementée, mais bien connue, des amours de la trop fameuse marquise de Verneuil; il s'étend davantage sur les menées des d'Entragues et du duc d'Angoulême, fils de Marie Touchet et de Charles IX, et sur leurs complots contre Henri IV.— Quant à la seconde fille de Madame d'Entragues, Marie-Charlotte, nous ne saurions d'elle presque rien, sans sa liaison avec François de Bassompierre, liaison sur laquelle le maréchal a pris soin de nous renseigner amplement lui-même, dans ses *Mémoires*. Avec « madame de Bassompierre », disparut en 1664, le dernier des enfants de Marie Touchet.

— Aux personnes qui aiment leur *home* et qui tiennent à le rendre

agréable le plus possible pour eux-mêmes et aimable pour leurs visiteurs, nous conseillerons la lecture de ce nouveau venu dans la collection des *Petits Manuels du foyer* de la librairie Colin, qui s'appelle : *L'Art et le goût au foyer. Une des conditions du bonheur* (in-16 de 155 p., avec fig.— Prix : 1 fr.). L'auteur, M. Hennequin, s'adresse à toutes les classes sociales : chaque maîtresse de maison, donc, prendra là ce qui peut lui être plus spécialement utile, selon sa situation et ses moyens. M. Hennequin, après quelques généralités, sobrement présentées, expose ses idées sur l'appropriation, l'extérieur et la préparation du logement, après quoi il nous entretient du choix du mobilier et de la décoration du foyer, pour finir par la description de ce que peuvent ou doivent être les diverses parties de la demeure et par la question, très importante à coup sûr, de l'éclairage de jour et de nuit.

— Un almanach remarquable en son genre, qui nous arrive un peu tard, c'est l'*Almanach des viticulteurs de France* pour 1913, par M. A. Vermorel, un très distingué praticien (Paris, rue Garancière, 10; Villefranche-du-Rhône, librairie du *Progrès agricole et viticole*, petit in-12 de 154 p. — Prix : 0 fr. 50). Cette publication, qui compte vingt années d'existence, devrait être lue par tous ceux qui, à un degré quelconque, s'occupent de la vigne et des vins.

— Les catholiques ont vraiment le droit d'être fiers de posséder une revue générale aussi bien rédigée, aussi attrayante à tous égards et aussi richement illustrée que *le Mois littéraire et pittoresque*. Nous avons sous les yeux les deux derniers volumes de la collection de ce beau périodique (t. XXVII, janvier-juin 1912 et t. XXVIII, juillet-décembre 1912. Paris, VIIIe arr., 5, rue Bayard, 2 vol. gr. in-8 de chacun 576-192 p., avec de très nombreuses grav. — Prix : Brochés, 12 fr.; Étranger, 14 fr.; reliés toile, plaques spéciales, tr. dorées, 16 fr.). La variété dans *le Mois*, n'a pour ainsi dire pas de limites; on y trouve donc de tout, mais ce tout peut se caractériser par trois mots : instruction, délassement, édification. Pour esquisser la physionomie des deux volumes de 1912, nous allons, comme nous l'avons fait précédemment pour d'autres, rappeler ici un certain nombre de titres classés par genres : I. Romans et nouvelles : *Un Miracle*, par M. René Jan; *Les Discours aux pèlerins d'Emmaüs, récit évangélique*, par M. Jean Monique; *Au Moulin de Virelune*, par M. Pierre Billaud; *Rêve d'un soir*, par M. Philippe Régnier; *La Vraie Lumière*, par M. Henri Carrère; *Une Mauvaise Bête*, par M. Jean des Cognets; *Le Guide aveugle*, par M. François Marney.— II. Histoire : *Mariage de prétendant*, par M. Th. Borel d'Agay; *La Seconde République racontée par les affiches*, par M. André Lucien; *La Bête du Gévaudan*, par M. Jean de Barasc; *Louise de la Vallière*, par M. Michel d'Englême; *Les Saints de l'époque de la Révolution*, par M. Henri Joly; *Le Service d'état-major sous le 1er Empire*, par notre collaborateur le comte de Sérignan. — III. Beaux-Arts : *Les Primitifs français*, par M. Abel Fabre; *La Porcelaine de Copenhague*, par M. P. Leblanc; *Un Congrès de musique d'église*, par M. Amédée Gastoué; *Du Néo-Gothique au moderne*, par M. Abel Fabre; *Joseph Vernet*, par M. Alphonse Germain. — IV. Littérature : *Les Fautes de la princesse de Clèves*, par M. Gabriel Aubray; *Les Poètes de la Camargue*, par M. Jules Véran; *Politique et religion au théâtre*, par M. François Veuillot; *Romanciers champêtres*, par M. Nientino; *Charles Dickens*, par M. René Jan; *Lettres à ma cousine*, de M. Gabriel Aubray. — V. Sciences : *L'Électrification des voies ferrées*, par M. Henri Laurent; *La Conquête du pôle sud*, par M. l'abbé Th. Moreux; *Le Chimisme de la digestion*, par M. A. Acloque; *L'Éclipse du 17 avril 1912*, par M. l'abbé Th. Moreux; *Quelques nouvelles manières de s'éclairer à l'électricité*,

par M. A. des Chaumes. — VI. Variétés : *Le Château de Meillant*, par M. André Aurat; *Rocamadour*, par M. Philippe Henriot; *La « Charité » de la ville de la Rochefoucauld*, par notre collaborateur M. Denis Roche; *Le Théâtre populaire breton à Sainte-Anne d'Auray*, par M. Julien Dudi; *Une Université catholique sous le gouvernement pontifical à Bologne*, par M. Léra; *La Révolution chinoise par la caricature*, par M. J. Desmarquest; *La Forêt australienne*, par M. Albert Delvalle; *Omnibus d'autrefois*, par Mme Blanche Tarride; *La Guillotine et ses ancêtres*, par M. A.-G. de Manet; *Le Chemin de fer de la Jungfrau*, par M. F. Hervagault; *Le Cloître de Saint-Just à Lyon*, par M. O. Lavalette; *Loches et Beaulieu*, par M. Jacques Rougé. *Le Mois* rappelle aussi de temps à autre certaines pages oubliées de nos bons auteurs et publie des morceaux de musique. Bref, ensemble excellent à tous les points de vue.

— Nous avons reçu dernièrement quatre jolis volumes de la collection *Pour tous*, éditée par la maison Mame. Ils conviennent à merveille pour les distributions de prix et pour les bibliothèques populaires (1 fr. 50 le vol. cartonné). Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de ces ouvrages lorsqu'ils parurent soit dans la collection à 3 francs de la même librairie, soit à propos des étrennes, dans le format in-4 ; nous devons donc nous borner à renvoyer nos lecteurs aux articles publiés antérieurement : *Vendée!* par M. Charles Foleÿ (in-12 de 303 p., illustr. d'après des documents du temps (*Polybiblion* de juin 1905, t. CIII, p. 506-507 p.) ; — *L'Enclos des cerisiers*, par M. Georges de Lys (in-12 de 269 p., illustr. de M. G. Dutriac) (décembre 1908, t. CXIII, p. 496-497) ; — *L'Année terrible. La Defense de Paris*, par M. Jules Mazé (in-12 de 296 p., illustré) (janvier 1910, t. CXVIII, p. 7-8) ; — *Le Secret du livre d'heures*, par M. Ch. Dodeman (in-12 de 355 p., illustr. de A. Robida) (décembre 1912, t. CXXV, p. 489-490).

Bresse. — M. Edmond Chapoy publie un très utile instrument de travail : *Table générale de la Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain (1872-1888)* (Paris, Champion, 1912, in-8 de 60 p.). Mensuel d'abord, puis bimestriel, ce périodique formait un volume annuel. Quant à la Société, elle vécut dix-sept années. « Il nous a paru bon, il nous a paru juste, dit M. E. Chapoy, de raviver son souvenir et de tirer d'un oubli regrettable les études de ses membres érudits, en en publiant la table générale récapitulative, par ordre de matières et par noms d'auteurs. Est-il besoin d'ajouter que les travailleurs pourront ainsi plus rapidement faire leurs recherches dans la collection de cette intéressante revue locale. » Nous n'avons qu'à approuver.

Dauphiné. — Les nos 3 et 4 du tome XVIIIe du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, portant la date : juillet et décembre 1911, vient seulement de nous parvenir (Grenoble, imp. Allier, 1913, in-8, paginé 59-134). Nous trouvons là d'abord la première partie d'une monographie consciencieuse : *Grenoble. Le Cours Berriat, étude géographique d'une rue*, par M. Ch.-Anthelme Roux (p. 59-112). Ces pages sont accompagnées de deux plans de Grenoble reproduits photographiquement, qui eussent gagné à être plus nets : beaucoup de détails sont flous et les indications sont illisibles en majeure partie. — A signaler ensuite : *État estimatif des biens meubles et immeubles du clergé déclarés appartenir à la Nation, sur le territoire de Saint-Julien de Raz, par décret de l'Assemblée nationale*, par M. A. Picard (p. 113-124) ; — *Le Compagnonnage. Présentation d'une canne et d'un brevet de compagnon*, par M. L. Jacquot (p. 125-132).

Flandre. — M. le chanoine Looten, le très distingué professeur de l'Institut catholique de Lille, a eu la bonne fortune de mettre la main sur une

suite de documents qui faisaient partie de la bibliothèque de A.-W. Mouton, juge de paix à Bergues et ami du constituant Bouchotte, dont il a déjà édité la correspondance. Il en publie aujourd'hui une partie sous le titre : *La Réforme municipale du duc de Choiseul (1764-66) et son échec dans la Flandre maritime* (Lille, Ducoulombier, 1912, in-8 de 118 p.). Cette réforme avait pour but de rendre l'élection des maires aux notables des villes et des bourgs. Cet essai échoua malheureusement dans la Flandre maritime, grâce à l'opposition obstinée du subdélégué général de l'intendant Lenglé et malgré les très actives et intelligentes démarches de l'avocat bailleulois Top ; cette fois encore la routine l'emporta sur le progrès. M. le chanoine Looten donne les principales pièces de ce dossier et les fait précéder d'une courte Introduction qui est le très intéressant historique de cet important et peu connu épisode de la vie municipale des Flandres.

Franche-Comté. — *Voyage archéologique et pittoresque dans la chaîne du Lomont et les vallées environnantes*, tel est le titre d'un intéressant petit volume, que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a récompensé, et dont l'auteur est un officier supérieur du génie en retraite, M. Gallet de Recologne (Besançon, imp. Jacques, in-12 de 206 p., avec carte. Prix : 2 fr.). Les dernières lignes de l'Introduction résument parfaitement le sujet traité : « Appelé au cours de sa carrière à diriger l'exécution des ouvrages de défense du Lomont et à résider sur ces sommets, l'auteur a pu acquérir une connaissance étendue de la région. Il y conduira le lecteur en prenant pour point de départ Montbéliard et en y pénétrant successivement par les lignes de Besançon, de Saint-Hippolyte et de Delle. Il en suivra les crêtes et les vallées, s'arrêtant partout où se rencontreront un site, un monument capables d'intéresser le touriste ou l'archéologue. Cet itinéraire pourra être suivi dans des sens différents, en partant soit de Baume-les-Dames, soit de Maîche, soit de Saint-Ursanne. Le but de ce travail sera atteint s'il contribue à faire connaître une portion importante de la terre de Franche-Comté, et à répandre des notions d'histoire locale que l'on ne peut trouver qu'en consultant des ouvrages sérieux. » Une observation : page 8, note 2, M. Gallet de Rocologne assure que la domination espagnole en Franche-Conté « a laissé, surtout dans les villes, une empreinte encore visible sur les physionomies, les mœurs, les noms et les monuments. » Pure illusion : l'Espagne n'a jamais exercé d'influence sensible sur les Comtois ; par contre c'est bien chez eux, comme le rappelle l'auteur, que l'Espagne avait pris plusieurs de ses meilleurs conseillers (au temps de Charles-Quint et de Philippe II).

— « La forêt domaniale de Levier, le massif le plus important de la région, une des plus belles sapinières et la forêt la plus riche et la plus productive de France, avec sa voisine la Joux, méritait une notice spéciale que j'essaie aujourd'hui d'entreprendre. » Ainsi s'exprime M. C. Mongenot, ancien garde général des forêts à Levier même, au début d'une brochure intitulée : *La Forêt domaniale de Levier* (Paris, Laveur, 1912, in-8 de 23 p., avec 2 grav., un plan et 4 graphiques). Cette forêt, située dans l'arrondissement de Pontarlier « constitue, avec les bois domaniaux, communaux et particuliers qui l'entourent, dans les départements du Doubs et du Jura, un massif de près de dix mille hectares. » Son altitude varie de 700 à 850 mètres. Excellente monographie historique et descriptive dans laquelle sont données les indications les plus complètes relatives à l'entretien et à l'exploitation de cette forêt qui tient visiblement au cœur de M. Mongenot.

— Après le docteur Cabanès qui, dans *la Médecine internationale* de juil-

let 1912, a inséré une intéressante étude sur *le Nestor de la chirurgie militaire : le baron Percy*, que le *Polybiblion* a signalée, à cette place, en août dernier (t. CXXV, p. 187-188), voici l'un de ses confrères, le docteur Bonnette, médecin militaire, qui, dans la luxueuse revue *Esculape* (n° de décembre 1912, p. 274-279) publie sur le même personnage un travail intitulé : *Le Baron Percy, chirurgien en chef des armées impériales (1754-1825)* illustré de 15 gravures et de deux fac-similés, parmi lesquels nous remarquons surtout les portraits de Percy, de sa mère et de sa sœur aînée et diverses vues de Montagney (Haute-Saône), où est né le célèbre chirurgien. L'auteur débute par un parallèle judicieux entre Larrey et Percy. Sans réduire en quoi que ce soit la valeur du premier, il déclare que le second « dont le nom est gravé sur les piliers de l'Arc de triomphe, est regardé, par les membres du Corps de santé, comme la plus haute personnification du médecin militaire ». Cet éloge, déjà fort beau, n'est pas le seul que l'on trouvera dans ces pages très animées, où M. Bonnette a esquissé avec autant de précision que d'agrément la physionomie de l'illustre Franc-Comtois, dont le buste, par le sculpteur Léonce Dumoulin, va être érigé dans les jardins du Val-de-Grâce à Paris.

— La brochure de M. Maurice Pigallet : *Les Élections de Montalembert dans le Doubs* (Paris, Champion, 1912, in-8 de 44 p. — Prix : 1 fr. 50) débute (p. 3-9) par une biographie succincte de Montalembert jusqu'à l'année 1848, date à laquelle il posa sa candidature à la Constituante devant les électeurs du Doubs. Il fut élu, mais le dernier de la liste. L'année suivante, il fut réélu, en meilleur rang (le 3e). Aux élections de 1852, très appuyé par l'Administration, il fut confirmé dans son mandat ; mais ayant fait de l'opposition à l'Empire, cinq ans plus tard « le gouvernement désigna contre lui le marquis de Conegliano », qui l'emporta une deuxième fois en 1863 et resta en possession du siège de député jusqu'en 1869. Montalembert ne survécut que de sept années à son dernier échec : il mourut le 13 mars 1870. Le travail de M. Pigallet est curieux à plus d'un titre : notamment il fait revivre une époque différant assez sensiblement de la nôtre au point de vue des mœurs électorales qui, si elles n'étaient pas pires, ne se montraient guère meilleures à certains égards.

Languedoc. — Du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, nous devons mentionner deux fascicules du tome XII (Narbonne, imp. Caillard, 1912-1913, in-8, paginés XLI-LXXI-157 à 299 et LXXIII-LXXXV-301 à 481, avec planches). Le premier de ces fascicules (2e semestre 1912) renferme, outre la suite de la *Bibliographie de l'Aude*, de M. A. Sabarthès, les quatre mémoires suivants : *Notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Polycarpe*, par M. Clément Clercy (p. 251-264, avec 5 plans et planches) ; — *Un des architectes de Saint-Just*, par M. Julien Yché (p. 265-270) ; — *Monnaies antiques oblitérées*, par M. G. Amardel (p. 271-290) ; — *Le Parlement de Narbonne*, par M. Louis Berthomieu (p. 291-299). — Le deuxième fascicule se compose ainsi : *Un Tableau signé « Giotto » au musée de Narbonne*, par M. Louis Berthomieu (p. 405-420, avec 4 planches ; — *Les Faïences à reflets métalliques fabriquées à Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 421-435) ; *Le Livre de raison d'un bourgeois d'Armissan, près Narbonne, dans le premier tiers du* XVIIIe *siècle*, par M. J. Régné (p. 436-468) ; — *Discours prononcé à l'inauguration de la plaque commémorative en l'honneur des troubadours de Narbonne (26 mai 1912)*, par M. J. Anglade. Là encore l'on trouve une deuxième suite de la *Bibliographie de l'Aude*. Ces deux fragments occupent les pages 157-250 et 301-404 ; ils contiennent les 4e et 5e parties du travail (Sciences économiques et sociales et Histoire, —

cette dernière n'étant peut-être pas encore terminée). L'ensemble comprend les nos 986 à 2645.

NORMANDIE. — A l'occasion de l'inauguration, à Saint-Evroul, d'un monument en l'honneur d'Orderic Vital, la Société historique et archéologique de l'Orne a publié un important volume de mélanges ayant pour titre : *Orderic Vital et l'abbaye de Saint-Evroul. Notices et travaux publiés en l'honneur de l'historien normand, moine de cette abbaye. Fêtes du 27 août 1912* (Alençon Imprimerie alençonnaise, 1912, in-4 de 201 p et 23 planches). La meilleure idée que l'on puisse donner de cet ouvrage est d'en citer les différentes études dans l'ordre qui leur fut assigné : Léopold Delisle : *Notice sur Orderic Vital*, mise au point par M. Omont, membre de l'Institut (p. 2-71) ; — Émile Picot : *Liste des abbés de Saint-Evroul* (p. 79-101) ; — René Gobillot : *Notes d'histoire et d'archéologie sur l'abbaye de Saint-Evroul* (p. 103-116, avec 6 fig.) ; — Gaëtan Guillot : *Les Objets d'art de Saint-Evroul* (p. 117-136) ; — Henri Tournouër : *Iconographie et sigillographie de l'abbaye de Saint-Evroul* (p. 137-162) ; — Étienne Deville : *Essai de bibliographie de l'abbaye de Saint-Evroul* (p. 163-201).

POITOU. — Les spécialistes apprécient les travaux de M. Jules Welsch sur la géologie du Poitou et des pays avoisinants; le mémoire qu'il vient de publier sur l'*Hydrologie souterraine du Poitou calcaire* (*Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie.* Paris, 1912, in-8 de 67 p., avec 5 figures ne pourra qu'augmenter encore leur estime pour la science et la conscience du professeur de l'Université de Poitiers. Au cours de ses excursions dans la région, M. Welsch avait, depuis de longues années déjà, recueilli de multiples et précieux renseignements sur les cavernes et les sources, et son rôle dans l'administration municipale de Poitiers l'avait conduit d'autre part, au point de vue pratique, à se préoccuper de la valeur des eaux potables qu'utilise cette ville. De là, dans le mémoire dont nous venons d'indiquer le titre, une remarquable abondance d'informations des plus précises, à côté desquelles on lira avec intérêt des pages curieuses sur le folk-lore des fontaines du Poitou, sur les « sources » et sur la discussion de quelques idées de M. E.-A. Martel.

ESPAGNE. — Voici déjà longtemps que M. E.-A. Martel a révélé au public français les beautés de quelques-unes des cavernes de Majorque et en a recommandé l'étude systématique. Afin d'établir une comparaison entre les grottes des terrains siliceux de la Catalogne, grottes étudiées par lui-même au cours de ses campagnes de 1905, 1907 et 1908, et celles des terrains calcaires, tant au point de vue géologique qu'au point de vue biologique, M. J. Maheu a poursuivi en 1911 aux Baléares les recherches naguère entreprises par le savant secrétaire général de la Société de spéléologie. Iviça, Formentera, Minorque et Majorque, c'est-à-dire les Pityuses des anciens comme les Baléares proprement dites, ont donc été successivement visitées par Mme L. Maheu et par son mari, et soigneusement explorées. Le résultat de cette exploration a été, non pas la découverte, mais l'étude et la description minutieuse de cuevas et de grottes marines dans les Pityuses, de différentes grottes et d'un aven à Minorque, enfin d'assez nombreuses cavités majorcaines présentant un très vif intérêt. Tel est en particulier le cas pour le système souterrain d'Els Hams et de Fumases, qui représente le lit d'une ancienne rivière disparue, un bras souterrain du Larga, et qui possède de fort belles et très pittoresques concrétions, ainsi que la « Salle Léontine » de la Cueva del Drach, découverte par Mme et M. Maheu. On trouvera, du système d'Els Hams, des plans et des coupes très intéres-

santes dans le mémoire plein de faits qui a récemment paru sous le titre d'*Exploration et Faune souterraine de cavernes de Catalogne et des îles Baléares* (*Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*. Paris, au siège de la société, 1912, in-8 de 108 p., avec 26 fig. et 2 pl. hors texte); on y trouvera également tous les résultats spéléologiques et botaniques des explorations de M. J. Maheu aux Baléares comme aussi en Catalogne; là le consciencieux spéléologiste a particulièrement étudié le massif du Montserrat, et il a écrit sur cette curieuse montagne des pages très précises, où les folkloristes mêmes trouveront à glaner.

Italie. — Rien ne donnera mieux l'idée de l'autorité et de l'estime dont jouit en Italie M. Francesco Torraca que le beau volume de Mélanges qui vient de lui être dédié pour célébrer le 36e anniversaire de son doctorat, par une quarantaine des meilleurs érudits qui travaillent à l'heure actuelle à déblayer le champ de l'histoire littéraire italienne ; et la variété des sujets qui sont traités dans ces *Studi dedicati a Francesco Torraca nel XXXVI anno della sua laurea* (Napoli, F. Perrella, 1912, in-4 de xv-557 p., portrait) sont un reflet de la variété des points littéraires sur lesquels s'est exercée la sagacité du directeur de la *Biblioteca critica*, de l'auteur des *Saggi e rassegne*, des *Discussioni e ricerche*, des *Studi di storia letteraria napoletana*, et de tant de monographies et d'études spéciales. Voici la liste de ces mémoires qui font honneur au brillant professeur de l'Université de Naples : Ancona (Alessandro d') : *Aneddoto manzoniano*; — Arnone (Nicola) : *Pasquale Galuppi giacobino* ; — Bacci (Orazio) : *La Data di nascita di Giovanni Boccacio* ; — Bertana (Emilio) : *Alcune relazioni di Giuseppe Baretti con due suoi amici bresciani* ; — Biagi (Guido) : *Il Libro di motti di messer Vanni Giudice* ; — Bonifacio (Gaetano) : *L'Amata e le Lettere poetiche di Baldassare Bonifacio* ; — Bortone (Giuseppe) : *Alcune lettere inedite di Francesco De Sanctis* ; — Brognoligo (Gioacchino) : *Personaggi bandelliani, saggio d'illustrazione storica delle novelle XXXV e XLVII della parte I* ; — Calandra (Carmine) : *I galeotti in un passo tansilliano e in una prammatica viceregale* ; — Capasso (Carlo) : *Pasquinate contro i Farnesi nei codd. Ottobon. 2811-2812* ; — Casini (Tommaso) : *Due discorsi parlamentari di Dionigi Strocchi in materia di pubblica istruzione (1802)* ; — Correra (Luigi) : *Cinque lettere inedite di Bernardino Rota* ; — Crescini (Vincenzo) : *Per l'esordio della cantafavola su Alcassino e Nicoletta* ; — Croce (Benedetto) : *La dottrina del riso e dell'ironia in Giambatista Vico* ; — Farinelli (Arturo) : *Il Moloch di Hebbel* ; — Garuffi (Carlo Alberto) : *Consuetudini e statuti in volgare del capitolo della cattedrale di Giovinazzo* ; — Gentile (Giovanni) : *La prima fase della filosofia di G. B. Vico* ; — Giordano (Carlo) : *Un lapidario in volgare del sec. XV* ; — Gorra (Egidio) : *La Leggenda di Lanfranco da Pavia e di Alano da Lilla* ; — Jeanroy (Alfred) : *Sur une pièce de Rambaut de Vaqueiras (no m'agràda iverns ni pascors)* ; — Lo Parco (Francesco) : *Il viaggio di Francesco Petrarca ad extrema terrarum* ; — Mackenzie (Kenneth) : *Le Noie di Antonio Pucci secondo la lezione del codice di Wellesley già Kirkupiano* ; — Masietta-Caracci (Lorenzo) : *Per la storia e la morfologia del periodo dantesco* ; *a proposito del verso : Biondo era, bello e di gentile aspetto* ; — Mazzoni (Guido) : *Una tragedia di Andrea Calbo* ; — Papa (Pasquale) : *Storiografia spicciola* ; — Parducci (Amos) : *Intorno alla redazione tosco-veneta della leggenda di Susanna* ; Pellizzari (Achille) : *Strenne di Leon decimo* ; — Pèrcopo (Erasmo) : *Un codice autografo di rime tansilliane in Ispagna* ; — Proto (Enrico) : *L'Ordinamento degli angeli nel Convivio e nella Commedia* ; — Rajna (Pio) : *Nei paraggi della Sibilla de Norcia* ; — Rigillo (Michele) : *Il Torquato Tasso di W. Goethe e l'Aminta* ; — Rosalba (Giovanni) : *XV lettere inedite di Fulvio Testi* ; — Savi-

Lopez (Paolo) : *La Commedia divina di Cervantes ;* — Schipa (Michelangelo) : *Un grido di libertà nel seicento* ; — Soldati (Benedetto) : *Pietro Aretino a Carlo V, lettere inedite* ; — Toldo (Pietro) : *Come il La Fontaine s'ispirasse de Boccaccio* ; — Toynbee (Paget) : *Dante's Convicio in some Italian writers of the Cinquecento and incidentally of the title of the treatise* ; — Trabalza (Ciro) : *Una singolare testimonianza sull'Alberti grammatico* ; — Zingarelli (Nicola) : *L'Allegoria del Roman de la rose.*

SUISSE. — Nous avous reçu le *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles. Compte rendu 1910-1911.* (Vol. XIX. Fribourg, imp. Fragnière, 1911, in-8 de 134 p., avec 3 graphiques.) Comme d'habitude, ce petit volume contient diverses études bien documentées sur des sujets d'histoire naturelle. Notons principalement : *Les Réserves de chasse en Suisse,* par M. R. de Boccard ; *Un nouvel Essai de cosmogonie tourbillonnaire (origine dualiste des mondes) de E. Belot,* par M. le Dr G. Michel.

ÉTATS-UNIS.— Poursuivant la publication de ses bibliographies choisies, la Bibliothèque du Congrès nous donne celle de la peine de mort. C'est M. Hermanu H. B. Meyer qui a dressé cette liste : *Library of Congress. Select list of references on capital punishment* (Washington, Government printing office, 1912, in-4 de 45 p.). L'auteur énumère tour à tour, dans une série de chapitres : la bibliographie, les généralités, les travaux en faveur de la peine de mort, ceux qui ont été écrits pour sa suppression. Deux tables alphabétiques : 1. des auteurs ; 2. des matières, complètent cette publication qui nous donne des titres d'ouvrages ou d'articles de revue et même la mention de chapitres consacrés au sujet dans tel ou tel livre. Ce n'est d'ailleurs ici qu'un essai incomplet ; les ouvrages étrangers ne figurent le plus souvent que dans leurs traductions anglaises; nous n'avons trouvé mention ni d'Holtzendorff, *Das Verbrechen des Mordes und die Todesstrafe* (1875), ni de F. Nicolay, *Histoire sanglante de l'humanité, la peine de mort* (1909), ni de Lacassagne, *Peine de mort et criminalité* (1908), ni de Laurain, *La peine de mort contre la justice* (1908), etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des commentaires de Tarse qui s'y trouvent contenus,* par J. Deconinck (gr. in-8, Champion). — *Cursus scripturae sacrae. Commentarii in psalmos,* auctore J. Knabenbauer (gr. in-8, Lethielleux). — *Jésus selon les Évangiles,* par E. Rochard (in-18, Lemerre). — *La Constitution « Divino afflatu » et les nouvelles Rubriques du Bréviaire romain,* par D. R. Trilhe (in-8, Casterman). — *Les Psaumes du bréviaire,* traduits de l'hébreu par H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne,* par S. Em. le cardinal Gibbons ; trad. de l'anglais par l'abbé A. Saurel. 3e édition (in-12, Téqui). — *Saint Bonaventure,* par G. Palhories (in-16, Bloud). — *Les Sept Sacrements de l'Église,* par A.-D. Sertillanges (in-12, Lethielleux). — *Les Magnificences de l'Église,* par P. Lœwengard (in-16, Perrin). — *Un Missionnaire du* XXe *siècle. Sermons et panégyriques pour le temps actuel,* par E. Jarossay (2 vol. in-12, Téqui). — *Œuvres oratoires* de l'abbé S. Coubé. *Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge* (in-8, Lethielleux). — *Œuvres oratoires* de l'abbé S. Coubé. *Gloires et bienfaits des saints* (petit in-8, Lethielleux). — *Le Livre du petit séminariste,* par l'auteur des « Paillettes d'or » (in-32, Avignon, Aubanel). — *Le Livre du jeune travailleur, conseils pour la vie chrétienne,* par G.-A. Heinrich (petit in-18, Vitte). — *Aux jeunes travailleuses. Vos horizons* (1re série), *causeries religieuses,* par l'auteur de « *Chemin d'ombre* » (petit in-12, Lethielleux). — *Les Origines humaines,* par

J.-P. Brisset (in-12, chez l'auteur, à Angers). — *La Liberté chez Descartes et la théologie*, par E. Gilson (in-8, Alcan). — *Les Idéalistes passionnés*, par le Dr M. Dide (in-16, Alcan). — *Science et philosophie*, par A. de Lapparent (in-16, Bloud). — *Les Sciences psychologiques, leurs méthodes et leurs applications*, par R. Meunier (in-16, Bloud). — *L'Ennui, étude psychologique*, par E. Tardieu (in-8, Alcan). — *Les Nerveux. Comment les reconnaître ? Comment les corriger ?* par l'abbé J. Toulemonde (in-16, Bloud). — *L'Honnête Femme contre la débauche*, par Mme Leroy-Allais (in-16, Bloud). — *Paroles devant la vie*, par A. Mercereau (in-18, Figuière). — *La Vie compliquée*, par F. Nicolaÿ (in-12, Perrin). — *Éclaireurs. Un programme d'éducation civique*, par Baden-Powell (in-16, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé ; Paris, Fischbacher). — *Les Fondements de l'économie politique*, par A. Wagner ; trad. par K. L. T. III (Giard et Brière). — *Municipalización y nacionalización de los servicios publicos*, por Lord Avebury ; trad. de l'inglesa por J.-P. Hervás (in-8, Barcelona, Subirana). — *Le Logement dans les villes. La Crise parisienne*, par G. Cahen (in-16, Alcan). — *La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, par M. Halbwachs (in-8, Alcan). — *Le Problème social*, par E. Garnier (in-16, Bloud). — *Les Vies sociales*, par G. Maze-Sencier (in-16, Rivière). — *Les Idées sociales de Ruskin*, par J. Danel (in-16, Bloud). — *Étude médicale, physiologique et philosophique de la femme*, par le Dr C. Vidal (petit in-8, Bloud). — *Les Atomes*, par J. Perrin (in-16, Alcan). — *Culture potagère*, par J. Vercier (in-16, cartonné, Hachette). — *Notions de mathématiques*, par A. Sainte-Laguë (in-8, Hermann). — *La Réforme du calendrier. Le Calendrier universel*, par P. Delaporte (in-8, Le Soudier). — *Abrégé sur l'hélice et la résistance de l'air*, par M. Gandillot (in-4, Gauthier-Villars). — *L'Apprentissage de la guerre*, par le colonel Gory (in-8, Chapelot). — *Peine perdue et temps gâché, notes à propos de l'instruction des cadres*, par le capitaine G. Cognet (in-8, Chapelot). — *La Chasse à l'alouette*, par A. Simon (in-16, Laveur). — *L'Art moderne (1500-1800), essais et esquisses*, par H. Lemonnier (in-16, Hachette). — *L'Ameublement français sous Louis XV*, par H. Clouzot (gr. in-8 cartonné, les Arts graphiques). — *École buissonnière*, par C. Saint-Saëns (in-16, Lafitte). — *Le Latin en quinze leçons*, par C. Dumaine (in-12, Tralin). — *Chansons inédites de Gauthier d'Argies, trouvère picard du* XIIIe *siècle*, publiées par E. Vaillant (in-8, Messein). — *La Divine Comédie* de Dante Allighieri. 2e éd. ; trad. en vers français, accompagnée du texte italien, par A. de Margerie (2 vol. in-8, Téqui). — *La Divine Comédie. L'Enfer*, de Dante Alighieri ; trad. nouvelle et notes de L. Espinasse-Mongenet (petit in-8 carré, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Ame sonore*, par L. Pocat (in-18, Lemerre). — *L'Ame sans miroir*, par S. Royé (in-18, Figuière). — *La Première Sonate*, par P. Rougier (in-18, Figuière). — *Les Heures intenses*, par M. Coleman (in-18, Figuière). — *La Forêt enchantée*, par Mme G. de Montgomery (in-16, Messein). — *Judith, suivi de Au bord du nid*, par T. Delore (in-16, Messein). — *Vaines Étreintes*, par E. Payen (in-12, Sansot). — *Les Chrysanthèmes*, par H. Herlemont (in-12, Édition du Beffroi). — *La Chrétienne*, pièce en 3 actes, par P. Janot (in-8, Bloud). — *Saynètes et farces à l'usage des théâtres d'amateurs*, par M. Bouchor (in-16, Cornély). — *Pièces plaisantes et déptaisantes*, par B. Shaw, en la version française faite sur son instance, par A. et H. Hamon. T. I. 3 pièces déplaisantes (in-8, Figuière). — *Un Belge*, par H. Davignon (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Besoin d'aimer*, par A. Bar (in-16, Plon-Nourrit). — *La Reprise*, par M. Lair (in-18, Grasset). — *Ben-i'-Kelbb (Fils de chien)*, par J. de Montlaur (in-18, Lemerre). — *Jusqu'au bout*, par Belloc-Lowndes ; trad. de l'anglais par P. Helwé (in-16, Hachette). — *Une brillante Affaire*, par H. Ménabréa (in-16, Stock). — *Le*

N° 19759. Confessions d'un condamné, publiées par J. Hawthorne ; trad. par A. Savine (in-16, Stock). — *Dick le galopeur*, par H.-B. Marriott Watson ; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *La Tutrice*, par A. Callies (in-18, Figuière). — *Le Secret du Juif-errant (1786-1815)*, par J. Drault (in-12, Publications de « l'Œuvre »). — *Une Fleur sur les ruines*, par C. Balesta (in-12, Berger-Levrault). — *L'Ile enchantée*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Le Jardin du philosophe*, par A. Bruyère (in-12, H. Gautier). — *En silence*, par F. Parn (in-12, Lethielleux). — *Dormilhouze-la-Jeune*, par L. Barracand (gr. in-8, Bonne Presse). — *La Caravane de la mort*, par K. May ; trad. par J. de Rochay (in-12 cartonné, Mame). — *Boileau et l'Italie*, par G. Maugain (gr. in-8, Champion). — *La Fontaine*, par G. Michaut (in-16, Hachette). — *Montaigne*. Textes choisis et commentés par P. Villey (petit in-8, Plon-Nourrit). — *La Vie et l'œuvre de J.-G. Hamann, le « Mage du Nord », 1730-1788*, par J. Blum (in-16, Alcan). — *Napoléon*, textes choisis et commentés par E. Guillon (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Shakespeare en Russie, 1748-1840*, par A. Lirondelle (in-8, Hachette). — *Un Précurseur du romantisme. Millevoye (1782-1816), essai d'histoire littéraire*, par P. Ladoué (petit in-8, Perrin). — *Œuvres choisies* de Lamartine, publiées avec une Introduction, des notices et des notes par R. Waltz (in-16, Hachette). — *Honoré de Balzac critique littéraire*. Introduction de L. Lumet (in-8, Messein). — *Robert Browning*, par P. Berger (in-16, Bloud). — *Le Poète Alexis Tolstoï, l'homme et l'œuvre*, par A. Lirondelle (gr. in-8, Hachette). — *Les Disciplines, Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique*, par H. Clouard (in-16, Rivière). — *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français*, par G. Charlier (gr. in-8, Fontemoing). — *Figures d'évocateurs*, par V.-E. Michelet (in-18, Figuière). — *Les Siècles de bronze*, par E. Gebhart (in-16, Bloud). — *Promenades parisiennes, croquis et fantaisies*, par Pierre-Gauthiez (in-16, Bloud). — *Initiation littéraire*, par E. Faguet (in-16, Hachette). — *Études de littérature italienne*, par M. Mignon (in-16, Hachette). — *La Terre et l'homme par l'image. L'Europe*, par J. Fèvre (gr. in-8, Hachette). — *Les Divisions régionales de la France*, par C. Bloch, L. Laffitte, J. Letaconnoux, M. Levainville, etc. (in-8, cartonné, Alcan). — *L'Albanie inconnue*, par G. Louis-Jaray (in-16, Hachette). — *Le Peuple annamite*, par E. Langlet (in-18, Berger-Levrault). — *D'Alger à Tombouctou, des rives de la Loire aux rives du Niger*, par le comte R.-L. More (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Deux Congo*, par le baron J. de Witte (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Amérique latine. République Argentine*, par E. Garzôn (in-8, Grasset). — *Les Logis*, par M. de Chansac (in-16, Émile-Paul). — *Vitteaux (Côte d'Or)*, par F. Hutinel et J.-B. Mathey (in-8, Champion). — *Vies des frères de l'ordre des Frères-Prêcheurs*, trad. des Chroniques du XIIIe siècle (petit in-8 carré, Lethielleux). — *Henri IV raconté par lui-même*, par J. Nouaillac (in-12, A. Picard et fils). — *Le Cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins*, par Dom P. Denis (in-8, Champion). — *La Flandre wallonne et les pays de l'intendance de Lille sous Louis XIV. Michel Le Peletier, Dugué de Bagnols*, par A. Troquez (gr. in-8, Champion). — *Histoire de la conquête de la Corse par les Français. La Corse pendant la guerre de la Succession d'Autriche*, par A. Le Glay (gr. in-8, A. Picard et fils). — *J.-A. Starck et la Querelle du cryptocatholicisme en Allemagne, 1785-1789*, par J. Blum (in-8, Alcan). — *La Vérité sur Louis XVII. Souvenirs inédits de la comtesse d'Apchier* précédés d'une Introduction sur Louis XVII par J. de Bonnefon (in-8, Dorbon-aîné). — *Légendes et curiosités de l'histoire*, par le Dr Cabanès. 2e série (in-16, A. Michel). — *La Démocratie révolutionnaire. De la Constituante à la Convention*, par G. Gautherot (in-8, Beauchesne). — *La Déportation du clergé orthodoxe pendant*

la Révolution. Registres des ecclésiastiques insermentés embarqués dans les principaux ports de France, août 1792-mars 1793, publiés et annotés par E. Sevestre, X. Eude et E. Le Corbeiller (in-8, Catin, Éditions de documents d'histoire). — *Département de la Gironde. Documents relatifs à la vente des biens nationaux*, publiés par M. Marion, J. Benzacar et Caudrillier. T. II (in-8, Bordeaux, imp. Cadoret). — *Le Général Dagobert (1736-1794)*, par A. Chuquet (in-8, Fontemoing). — *Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix. Kléber et Marceau*, par A. Chuquet. 3e série (in-8, Fontemoing). — *Quatre batailles. Rivoli, Marengo, Austerlitz, Heilsberg*, par le comt d'André (in-8, Berger-Levrault). — *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara (1837-1839)*, par G. Yver (gr. in-8, Geuthner). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, par l'abbé C. Boutard. III. *L'Éducation de la démocratie (1834-1854)* (in-8, Perrin). — *Un Miracle de N.-D. de Lourdes. Pierre de Rudder et son récent historien*, par H. Bolsius (in-16, Téqui). — *L'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemande*, par J. Novicow (in-16, Alcan). — *Aux écoutes de la France qui vient*, par G. Riou (in-16, Grasset). — *La France de demain*, par C. Heyraud (petit in-8, Perrin). — *Au Pays des lys noirs, souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, par A. Retté (in-12, Téqui). — *Ce que demande la cité*, par R. Poincaré (gr. in-8, Hachette). — *L'Impérialisme occidental. Genèse de l'impérialisme anglais*, par L. Hennebicque (in-8, Alcan).— *L'Italie économique et sociale (1861-1912)*, par E. Lémonon (in-8, Alcan). — *Histoire politique du* XIXe *siècle*, par P. Feyel. T. Ier (petit in-8 cartonné, Bloud). — *L'Islam*, par M. Landrieux (in-12, Lethielleux). — *Bibliographisches Jahrbuch für deutsches Hochschulwesen* bearbeitet und herausgegeben von O. E. Ebert und O. Scheuer. I. Band (gr. in-8, Leipzig, Beyers Nachfolger). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Les Lettres de Hammurapi à Sin-idinnam, transcription, traduction et commentaire, précédées d'une Étude sur deux caractères du style assyro-babylonien*, par F.-Charles Jean. Paris, Lecoffre, Gabalda, in-8 de vi-280 p., 6 fr.—2. *Le Temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux*, par L. Legrain. Paris, Champion, 1912, in-8 de 159 p., avec album in-4 de 57 planches et d'une carte, 30 fr. — 3. *Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des commentaires de Diodore de Tarse qui s'y trouvent contenus*, par Joseph Deconinck. Paris, Champion, 1912, in-8 de ii-175 p., 6 fr.— 4. *Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain*. Texte, traduction et commentaire par L.-Cl. Fillion. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1913, in-12 de viii-532 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Psaumes du Bréviaire, traduits de l'hébreu*, par H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, s. d. (1913), in-18 de xii-412 p., 2 fr.— 6. *Commentarii in Psalmos*, auctore J. Knabenbauer (*Cursus Scripturae sacrae*). Paris, Lethielleux, 1912, gr. in-8 de 492 p., 10 fr. — 7. *Jérémie, sa politique, sa théologie*, par F.-Charles Jean. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1913, in-12 de xii-86 p., 1 fr. 50.— 8. *Les Prophéties d'Ezéchiel contre Tyr*, par P. Chemnant. Paris, Letouzey et Ané, 1912, in-8 de x-131 p., 4 fr.— 9. *Les Prophéties d'Ézéchiel contre l'Égypte*, par Joseph Plessis. Paris, Letouzey et Ané, 1912, in-8 de viii-121 p., 4 fr. — 10. *L'Ecclésiaste*, par E. Podechard. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1912, gr. in-8 de xvii-499 p., 12 fr. — 11. *Le Temple de Jérusalem*, par Henri Lesêtre. Paris, Beauchesne, 1912, in-12 de viii-216 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 12. *Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne*, par E. Jacquier. T. II. *Le Texte du Nouveau Testament*. Paris, Lecoffre, Gabalda, in-12 de 535 p., 3 fr. 50. — 13. *Manuel biblique ou Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires*. T. III. *Nouveau Testament*, par A. Brassac. *Les Saints Evangiles*. 14e édit. entièrement revue. Paris, Roger et Chernoviz, 1913, in-12, de xviii-813 p., avec 90 grav. dans le texte et 5 grav. ou cartes hors texte, 3 fr. 50. — 14. *Nova Evangeliorum synopsis*, par A. Brassac. Paris, Roger et Chernoviz, 1913, gr. in-8 de xxx-204 p. — 15. *Lectures parallèles des Saints Evangiles*, par le baron de Favières. Paris, Lethielleux, s. d. (1912), in-12 de viii-369 p., avec carte et plan, 3 fr. 50. — 16. *Jésus-Christ, sa vie et son œuvre. Esquisse des origines chrétiennes*, précédée d'une Introduction générale sur la valeur historique des Évangiles, par M. Lepin. Paris, Beauchesne, 1912, in-12 de 269 p., avec carte, 2 fr. 50.— 17. *Épîtres de saint Paul. Leçons d'exégèse*. II. *L'Épître aux Romains*, par C. Toussaint. Paris, Beauchesne, 1913, in-12 de xvi-308 p., 4 fr. — 18. *Les Actes de Paul et ses lettres apocryphes*. Introduction, textes, traduction et commentaire par Léon Vouaux. Paris, Letouzey et Ané, 1913, in-8 de vii-384 p., 6 fr. — 19. *Die Vulgata Sixtina von 1590*. Eine quellenmässige Darstellung ihrer Geschichte mit einem Quellenmaterial aus dem Venezianischen Staatsarchiv, von Fridolin Amann. Freiburg im Breisgau, Herder, 1912, in-8 de xix-160 p., 4 fr. — 20. *Jésus selon les Évangiles*, par Emile Rochard. Paris, Lemerre, 1913, in-12 de viii-349 p., 3 fr. 50.

1. — Nous commençons notre compte rendu par deux publications qui concernent les études assyro-babyloniennes et qui nous font remonter à une époque antérieure à Moïse. Un lazariste, M. Jean, a transcrit, traduit en français et commenté *les Lettres de Hammurapi à Sin-idinnam*, dont la majeure partie est conservée au British

Museum et qui ont déjà été traduites en anglais et en allemand. Mais il les a fait précéder d'une *Étude sur deux caractères du style assyro-babylonien*. Il s'agit d'abord des formules stéréotypées et sans style qui se lisent uniformément dans les textes historiques au cours séculaire de la littérature assyro-babylonienne. Les scribes se transmettaient la tradition des formules qui leur servaient de cadres et par lesquelles ils exprimaient mécaniquement les faits et gestes des rois. Les narrations personnelles et vivantes sont l'exception et elles sont loin de ressembler aux écrits contemporains des prophètes d'Israël et de Juda. M. Jean expose ensuite le caractère théocratique du style assyro-babylonien. Les scribes attribuaient régulièrement aux dieux les phénomènes naturels, les événements de l'histoire, même les atroces cruautés des rois contre leurs ennemis. Or, l'ignorance des causes naturelles ne suffit pas à expliquer cette attribution; il faut y reconnaître un profond sentiment de religion, qui n'est devenu protocolaire que tardivement. Aussi, M. Jean a-t-il appelé théocratique cet usage littéraire. Il justifie ces deux caractères par de nombreux exemples empruntés à toute la littérature assyro-babylonienne qui lui est très familière. Quant aux lettres de Hammurapi (on ne dit plus Hammurabi), au nombre de 55, elles ont été écrites au moins 2.000 ans avant notre ère et elles ont été adressées par ce roi à Sin-idinnam, gouverneur des territoires de Larsa, d'Ur et peut-être d'Erek. Leur importance vient de ce qu'elles ont fait connaître des mots inconnus jusqu'à leur première publication et de ce qu'elles nous ont appris des détails de l'administration du célèbre monarque de Babylone. M. Jean les a groupées d'après leur objet principal : calendrier, religion, affaires militaires, bateaux, esclaves et fonctionnaires, justice, finances et impôts, canaux, travaux divers. Elles sont courtes et ont la même forme. Le texte de quelques-unes est en si mauvais état qu'il est presque inutilisable. Il faut savoir gré à l'auteur de les avoir mises à la portée du public français et de les avoir rapprochées, le cas échéant, du fameux code du roi Hammurapi. Il a terminé son livre par des tables très utiles : vocabulaire, idéogrammes, noms propres, citations, matières par ordre alphabétique. Son livre n'est pas trop technique et les non-initiés le liront avec facilité et intérêt. Le seul reproche que je lui ferai, c'est de ne pas renseigner les profanes, à qui il s'adresse, sur la bibliographie et d'employer pour les références des abréviations, dont il n'a pas donné la clef et qui ne sont intelligibles qu'aux spécialistes.

2. — M. l'abbé Legrain, ancien élève de l'Institut catholique de Paris, nous fait remonter plus haut encore dans l'histoire. Il a acquis, transcrit et catalogué 390 tablettes qui proviennent de Dréhem. Cette localité, voisine de Nippur, était jadis un centre où aboutis-

saient les contributions du royaume d'Ur, sur le Bas-Euphrate, au XXIIIe ou XXIVe siècle avant notre ère. Les tablettes étudiées s'étendent chronologiquement de la vingt-quatrième année du règne de Dungi à la première de celui d'Ibi-sin et comprennent donc des pièces rédigées sous deux autres rois, Bur-sin et Gimil-sin, de la dynastie d'Ur. Presque toutes sont des pièces de comptabilité au sujet des bestiaux qu'on livrait probablement au sanctuaire d'Enlil à Nippur. Les renseignements qu'elles fournissent ne peuvent pas servir à reconstituer l'histoire de l'époque. Ils jettent cependant du jour sur l'état social et ont permis à M. Legrain d'apporter une importante contribution à l'étude de la société sous les rois d'Ur, sur le royaume lui-même, le calcul du temps, le bétail, les scribes et leurs comptes, les délégués, les contribuables et l'organisation des classes, les dépenses du culte. L'auteur a dressé aussi la liste des noms propres de personnes, contenus dans ces tablettes, celles des divinités nommées, des noms de temples et de maisons, des noms de lieux et de pays, enfin la table analytique des signes cunéiformes de ces tablettes. Une carte du Bas-Euphrate permet de se rendre compte de la situation géographique des localités nommées. Le mémoire intitulé : *Le Temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux*, a valu à M. Legrain le titre d'élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes-Études, et il forme le fascicule 199e de la *Bibliothèque* de cette École.

3.— Le 195e fascicule de la même *Bibliothèque* reproduit le mémoire qui a valu à un autre prêtre le même diplôme. Ce mémoire est intitulé : *Essai sur la chaîne de l'Octateuque*. Chacun sait qu'une chaîne biblique est un recueil de fragments exégétiques autour du texte d'un ou de plusieurs livres de la Bible et que l'Octateuque désigne les huit premiers livres de l'Ancien Testament. Le mémoire comprend deux parties. La première est l'étude de la chaîne. Après la bibliographie du sujet, l'auteur, M. l'abbé Joseph Deconinck, expose avec beaucoup de précision et de clarté les généralités sur les chaînes et il met ce thème au courant des derniers travaux, quoique cependant une publication nouvelle ait été publiée en Allemagne depuis lors (Hoppmann, *Chaîne des Proverbes*). Il parle ensuite en particulier de la chaîne de l'Octateuque, de ses manuscrits, dont il établit le classement d'après les éléments, scolies et fragments patristiques, groupés autour d'une même partie du texte ou attribués à un même auteur. Il a trouvé un noyau commun aux trois classes de manuscrits et il conclut que la chaîne a passé par cinq étapes, que l'étude des modifications accidentelles ne change pas. Pour fixer une date et un nom propre à l'une ou l'autre de ces étapes, il recherche les rapports que

chacune d'elles peut avoir avec l'œuvre de Procope de Gaza, rhéteur et exégète du VIe siècle, auquel on attribue plus ou moins la chaîne de l'Octateuque, mais, faute de connaître toutes les données du problème, il se borne à en préciser l'état actuel et à conclure que le développement de la chaîne a été beaucoup plus gradué qu'on ne l'a d'abord imaginé. Le chapitre III de cette première partie traite de l'utilisation parcellaire de la chaîne, utilisation qui consiste à recueillir tout ce que la chaîne contient d'un auteur en particulier : il expose les difficultés qu'elle présente et les moyens de la faire avec quelque sécurité. M. Deconinck, dans la deuxième partie de son mémoire, a entrepris cette utilisation pour Diodore de Tarse, dont les œuvres sont presque toutes perdues. Il donne une courte notice sur cet évêque, qui fut un des maîtres de l'école d'Antioche, et il caractérise sommairement sa méthode exégétique. Puis il édite les fragments de la Genèse au livre de Josué, qu'il croit authentiques, douteux ou inauthentiques. Les fragments authentiques commentent Gen., I, 1, 2, 8, 14, 17, 22, 26; II, 5, 6, 7, 8, 23; III, 1, 21; V, 4; VI, 3, 4, 6; VIII, 20, 21; IX, 24, 25, 26; XI, 32; XIV, 13; XV, 8-12; XVI, 2; XVII, 14; XIX, 31; XX, 12; XXI, 6, 9-14; XXII; XXIV, 2; XXV, 22, 26, 33; XXVII, 18, 41; XXVIII, 18, 19; XXX, 40; XXXI, 7; XXXII, 24-28; XXXVII, 2; XXXVIII, 1, 18, 27; XXXIX, 2; XLIV, 5; XLVII, 31; XLIX, 3, 4,, 8-12, 16, 17, 27; Exod., I, 19; III; IV, 24; VI, 3; XIII, 18; XX, 5, 6, 25; XXI, 22; XXIII, 26, 28; XXXI, 16; XXXII, 3, 4; Lev., XII, 5; XIII; XXII-XXIV; Deut., I, 5; XXXIII, 6; Jos., V, 31. Le mémoire de M. Deconinck a donc le double mérite de nous renseigner aussi exactement qu'on le peut aujourd'hui sur la chaîne de l'Octateuque et d'en extraire les commentaires de Diodore de Tarse. Il est inutile d'ajouter qu'il est composé conformément aux règles de la méthode scientifique. Je n'y ai relevé qu'une légère inexactitude : à la page 13 il est dit que Victor de Capoue « avait traduit du grec en latin une autre chaîne sur les Évangiles »; il s'agit de la traduction latine, non pas d'une chaîne, mais du Diatessaron de Tatien, conservée dans le *codex Fuldensis*.

4. — *Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain* de M. Fillion, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, est la reproduction du texte du *Psalterium Breviarii romani*, récemment imposé par Pie X aux prêtres pour la récitation de l'office divin. Il est donc disposé selon l'ordre des diverses heures de l'office de la semaine. Il est accompagné d'une traduction française, imprimée, comme le texte latin d'ailleurs, selon les lois du parallélisme hébraïque, et d'un commentaire succinct, qui n'est qu'un résumé du commentaire plus développé de l'auteur dans le t. IV de son ouvrage : *La Sainte Bible*. Dans ce commentaire clair et précis, M. Fillion indique le sujet traité

par le psalmiste et la marche logique des pensées; il donne aussi l'explication des expressions et des idées qui sont obscures, surtout dans la version latine du Psautier, et il signale les divergences du texte hébreu. Il ne s'occupe avec raison que du sens littéral du psaume, bien capable à lui seul d'alimenter la piété des bréviaristes, et il laisse de côté les applications mystiques. Les cantiques, empruntés aux autres livres de la Bible, sont insérés à leur place et expliqués suivant la même méthode. Une courte Introduction rappelle les notions les plus utiles pour l'étude pratique du Psautier. Elle traite successivement de l'importance et de la beauté des psaumes, de leur sujet et de leurs différentes espèces, de leurs auteurs, de la version latine et de ses obscurités, des sentiments de piété et des anathèmes dans les psaumes. Deux tables rétablissent l'ordre alphabétique des cantiques et des psaumes. L'ouvrage de M. Fillion rendra de grands services aux prêtres pour l'intelligence des prières qu'ils récitent chaque jour à l'office divin; aussi a-t-il obtenu déjà un grand succès et il le mérite. Au lieu de notes suggestives, imagées, lyriques parfois, une explication suivie, quoique sommaire, de l'ensemble, donnant la solution des difficultés de détail, répondrait mieux, me semble-t-il, au but pratique de l'ouvrage. La version française, qui est celle de Sacy, modifiée et même transformée pour la rendre plus littérale ou moins archaïque, n'est pas toujours d'accord avec les notes. Les lecteurs devront recourir à un dictionnaire spécial de rhétorique pour comprendre le terme technique « aposiopèse », employé à la page 158.

5.— Pour aider les prêtres à comprendre le sens littéral des Psaumes à l'office divin, M. Lesêtre vient de publier aussi *les Psaumes du Bréviaire traduits de l'hébreu*. Dans l'Avant-propos, il explique les obscurités du texte latin du Psautier par son origine et son histoire. S'il est certain que saint Cyprien se servait de la version africaine, il ne l'est pas pour Tertullien. M. Lesêtre ne donne qu'une simple traduction du texte hébreu (le texte latin étant reproduit au-dessous). C'est celle qu'il a publiée en 1883 dans la *Bible* de Lethielleux, mais retouchée. Le texte est disposé conformément aux lois du parallélisme et de la strophique hébraïques. Les cantiques de Laudes ne sont pas traduits. Les notes sont très rares et très succinctes. L'ouvrage se termine par deux tables, alphabétique et numérique, des psaumes, qui, dans le texte, sont rangés suivant l'ordre du Bréviaire. L'impression est soignée et le format très maniable.

6.—Voici maintenant un commentaire complet sur les Psaumes : *Commentarii in Psalmos*. Il fait partie du *Cursus Scripturae sacrae* des jésuites allemands et il a pour auteur le P. Knabenbauer, aujourd'hui décédé. De courts préliminaires complètent l'Introduction faite

par le P. Cornely dans un autre volume de la même collection. Nous en extrayons les renseignements suivants, qui servent à comprendre le commentaire. L'auteur attribue aux titres des Psaumes, au moins à la plupart, une antiquité et une stabilité qui permettent de déterminer avec certitude l'attribution d'une partie des hymnes qui en sont munis. Ainsi sont l'œuvre de David tous ceux dont les titres sont attestés par tous les manuscrits, toutes les versions anciennes et tous les Pères. Ces mêmes titres fixent aussi parfois la date et l'occasion des cantiques. Knabenbauer dit un mot de la théorie de Thirtle, qui place les notes musicales à la fin, et non au commencement du psaume; elle ne lui paraît fondée que pour quelques cas. Il ne se rallie avec raison à aucun des systèmes récents sur la métrique des Psaumes; leur variété et les graves modifications qu'ils apportent au texte hébreu empêchent d'en tenir compte. Il admet seulement que les psaumes hébreux ressemblent extérieurement aux psaumes babyloniens. Le texte hébreu du Psautier est assez corrompu; il peut être corrigé souvent par la version des Septante, mais cette traduction contient des additions qui ne sont pas originales. Knabenbauer rappelle les trois psautiers de saint Jérôme et il reproduit le *Psalterium gallicanum* avec ses astérisques et ses obèles. Un tiret indique la séparation des stiques. Quant au commentaire, nous ne pouvons ici qu'en donner une caractéristique générale. Il suit, pour chaque psaume, une marche uniforme. Après les indications générales, vient la division logique qui tient compte des strophes, lorsqu'il y a lieu. Le commentaire est continu; il fait ressortir le sens littéral, en expliquant la signification des mots, à l'aide du texte hébreu, de la version des Septante et d'autres traductions anciennes et du *Psalterium hebraicum* de saint Jérôme. L'auteur indique aussi, sans les discuter longuement, les corrections et les interprétations proposées par les commentateurs modernes; il ne les accepte qu'à bon escient. Il a réussi à faire ressortir brièvement la pensée des psalmistes et la liaison des idées. Son explication fait bien comprendre ces beaux chants inspirés, que l'Église a fait entrer dans ses offices.

7. — Le traducteur des *Lettres d'Hammurapi* présente en même temps au public un ouvrage moins développé, qui est intitulé : *Jérémie, sa politique, sa théologie*. Après une courte Introduction sur l'état du texte du prophète, qui nous est parvenu en double recension (texte massorétique et version des Septante), et sur les cinq étapes, par lesquelles la composition du livre semble avoir passé, après une simple note bibliographique, il parle, en deux chapitres, de la politique et de la théologie de Jérémie. Pour comprendre la politique du prophète, il faut connaître la situation internationale à son époque : elle consiste dans le triomphe d'Assurbanipal, roi d'Assyrie, sur l'Asie et l'Égypte,

le monde d'alors. Quant à l'action politico-religieuse du prophète, elle fut différente avant et après la défaite des Égyptiens à Carchémis. Avant, son ministère est purement moral d'abord, mais comme Juda ne faisait pas pénitence de ses crimes, Jérémie annonça comme châtiment l'invasion des Scythes. Après le triomphe des Chaldéens sur les Égyptiens, les vainqueurs apparurent comme les dévastateurs des pays voisins de Juda et de Juda lui-même. Le prophète ne fut pas écouté; les faux prophètes tranquillisaient le peuple et le roi Sédécias s'alliait à l'Égypte. Jérusalem fut brûlée, ses habitants transportés en Chaldée. Le prophète inspiré de Dieu avait seul vu clair. Pour nous faire comprendre sa théologie, on nous expose d'abord l'état religieux et moral du royaume de Juda : le peuple adorait les faux dieux et pratiquait les vices que leur culte tolérait. Jérémie annonçait le châtiment de tels crimes que Jahvé ne pouvait laisser impunis. M. Jean précise l'idée que le prophète avait et qu'il exposait dans ses oracles sur l'unique et vrai Dieu, à la fois Dieu national de Juda et le maître de tous les peuples, un Dieu bon, miséricordieux, mais jaloux et saint, et par suite grand justicier. Toutefois, s'il punit son peuple, il a sur lui pour l'avenir des vues de restauration et c'est l'occasion pour l'auteur de nous dire les perspectives futures ou l'idée du royaume de Dieu, telle que Jérémie les prévoit et les annonce. La brochure est un bon résumé des doctrines de Jérémie tant au point de vue politique que théologique.

8. — Deux élèves de la Faculté de théologie d'Angers viennent de présenter simultanément, pour l'obtention du grade de docteur, des thèses de critique biblique. C'est la première fois que des sujets de ce domaine étaient soumis à l'appréciation du jury académique. Cet essai fait honneur aux jeunes docteurs et aussi à l'enseignement de leurs maîtres, Mgr Legendre et M. l'abbé Gry. Ces thèses portent sur quelques prophéties d'Ézéchiel contre les nations païennes. La disposition générale est la même : introduction historique, commentaire, critique littéraire et historique, avec appendices. — M. Cheminant a étudié *les Prophéties d Ézéchiel contre Tyr* (XXVI-XXVIII, 19). Ces oracles sont remis dans leur cadre historique au moyen d'un résumé de l'histoire de la ville phénicienne, si florissante sous les Sargonides et tendant à sa ruine par son hostilité contre l'Assyrie. Le commentaire, qui accompagne la traduction du texte hébreu, a permis à l'auteur de critiquer avec fermeté les théories de Manchot, qui voulait retrouver dans ces chapitres cinq couches d'oracles successifs. Il propose parfois des corrections au texte, qui n'a pas toujours été bien conservé. La critique textuelle, le rythme servent à cette reconstitution, qui a nécessairement une part d'appréciation personnelle et subjective. C'est pourquoi toutes les corrections proposées ne

s'imposent pas au même titre, et quelques-unes pourront être discutées, mais c'est le sort commun à tous les travaux de ce genre. Ce léger déficit se rencontre moins dans la critique littéraire et historique, où il est question de la forme (métrique et strophique), du plan et de l'unité des prophéties contre Tyr, de la date, des opérations et de l'issue du siège de Tyr par Nabuchodonosor, de la déchéance de la cité, de son commerce et de son industrie. Dans l'appendice, le texte des oracles est traduit et disposé en vers et en strophes.

9. — M. Plessis a pris le morceau suivant : *Les Prophéties d'Ézéchiel contre l'Égypte* (XXIX-XXXII). Dans l'Introduction, il résume l'histoire de l'Égypte du VIIIe au VIe siècle et il revendique contre Zunz et Seinecke l'authenticité et contre Winckler la date exacte de ces oracles. Son commentaire, comme celui de son confrère, est à la fois historique et critique. Il comprend les explications géographiques et historiques nécessaires à l'intelligence du texte. Il tend aussi à rétablir, à l'aide de toutes les ressources de la critique textuelle, dans sa pureté primitive le texte hébraïque, altéré en plusieurs endroits. Les corrections proposées sont plus nombreuses, et partant plus subjectives, que dans la thèse précédente. La critique littéraire porte sur le plan général, la structure métrique et strophique et le style de ces oracles. La critique historique expose leur réalisation et la part que Nabuchodonosor y a prise. En appendice, M. Plessis reproduit l'inscription égyptienne de Nsi-hor dans la traduction anglaise de Breasted, puis la transcription de celle de Nabuchodonosor concernant Ahmasis d'après le texte du P. Strossmaier et sa traduction française, d'après les notes de M. Gry. Ce texte de 28 lignes est bien mutilé et sa restauration n'est pas encore définitive.

10.— Nous ne sortons pas de nos Instituts catholiques. Qui donc disait récemment qu'ils avaient manqué leur but et qu'ils ne faisaient pas de théologie? Après Paris et Angers, c'est le tour de Lyon. Voici encore une thèse de doctorat, très volumineuse et très savante, présentée par un maître, M. Podechard, sur *l'Ecclésiaste*. L'érudition allemande s'y joint à la vive allure et à la clarté française. Une longue Introduction de 212 pages traite à fond toutes les questions générales afférentes à ce livre si discuté. La canonicité de l'Ecclésiaste est fort bien débrouillée, surtout dans les textes rabbiniques. Suivent des notes sur l'histoire de l'interprétation et de ses phases diverses. Pour le *Sépher-ha-Zohar* (p. 25), on aurait pu renvoyer à la traduction française, publiée par les soins de M. Lafuma. L'analyse du livre précède l'étude approfondie de la langue, des mots et des usages tardifs, des aramaïsmes et des termes et usages néo-hébreux, qui montrent qu'elle est parvenue à la dernière phase de son développement, pourtant elle ne contient ni grécismes ni latinismes.

L'Ecclésiaste, toutefois, est antérieur à l'Ecclésiastique et la thèse contraire de M. Peters n'est pas démontrée. La Sagesse n'a pas pour but de corriger les propositions de l'Ecclésiaste, qui pouvaient paraître scandaleuses à certains pharisiens. M. Podechard ne retrouve dans le livre aucune trace d'influence de la littérature apocalyptique, ni aucune allusion aux doctrines sadducéennes, pharisiennes et esséniennes. Il n'y voit non plus aucun rapport direct avec la philosophie grecque, aristotélisme, stoïcisme, système d'Épicure ou d'Héraclide. Cependant le livre n'a pas dû échapper complètement à la diffusion des méthodes et des idées des philosophes grecs. L'arrière-plan historique du livre ne permet pas de fixer l'époque de sa composition et le tableau général de la société contemporaine ne justifie que des conclusions négatives; les personnages historiques qu'on y a cru visés ne s'y reconnaissent pas. M. Podechard ne s'attarde pas à réfuter l'opinion ancienne de l'origine salomonienne. La langue, les circonstances historiques reflétées, l'état de la société décrite écartent cette attribution qui, aujourd'hui, est abandonnée de tous. Il développe plutôt ses conclusions personnelles sur la date et l'auteur réel. La priorité, relativement à l'Ecclésiastique, interdit de descendre au-delà de 180. Les considérations historiques peuvent s'interpréter en faveur du IIIe siècle et de la seconde moitié de ce siècle. On peut dater le livre de 290 à 190. L'auteur vivait à Jérusalem; il n'était ni vieux, ni malheureux; il n'est pas certain que sa vie ait été très traversée, puisqu'il décrit les misères courantes de l'humanité. S'il parle au nom de Salomon, ce n'est pas par fraude littéraire, mais par une fiction transparente, qui n'a trompé personne de son temps. Ce n'est que plus tard, quand on a ignoré les circonstances de la composition, qu'on a pu attribuer le livre au célèbre roi d'Israël. Le nom hébreu de Qohéleth n'est pas un nom propre, c'est un nom commun de forme féminine, dont la signification paraît être « chef de l'assemblée ». Après un chapitre sur le style et la forme métrique des quelques passages écrits en vers, on étudie l'unité ou la pluralité des auteurs. M. Podechard expose et critique les systèmes antérieurs et il propose le sien. Il admet qu'il y a des parties étrangères au texte primitif. Un disciple de l'auteur ajouta l'épilogue, XII, 9-12, et quelques maximes : I, 2; VII, 27, 28; XII, 8. Un juif pieux inséra des affirmations plus nettes sur la rétribution temporelle que l'auteur primitif avait laissée dans l'ombre. Enfin, des sages, à diverses époques, complétèrent la doctrine sur la sagesse par quelques maximes d'un genre sentencieux et rythmique. L'écrit fondamental, œuvre de Qohéleth, avait été rédigé pour les sages; c'est un ouvrage d'école. La multitude ne le connut que dans son état actuel. Évidemment, ce n'est là qu'une hypothèse; mais la pluralité d'auteurs n'a point d'inconvénient pour les livres sapien-

tiaux, qui sont des recueils de maximes et qui peuvent être complétés et interprétés par plusieurs écrivains inspirés. L'étude de la doctrine est fort bien menée : que pensait l'auteur de la vie, de Dieu, de la morale, de la sanction surtout, qui ne paraissait exister ni ici-bas ni dans l'au-delà? On discute ensuite les prétendues erreurs de Qohéleth : scepticisme, incrédulité, négation de l'immortalité de l'âme, épicurisme, déterminisme, pessimisme, égoïsme. On expose enfin le rôle du livre dans le développement de la religion et sa valeur permanente. Le dernier chapitre traite du texte hébreu et des versions anciennes. La traduction précède le commentaire. Elle est cependant reproduite au haut des pages du commentaire. Dans celui-ci l'auteur prend le texte, verset par verset; il examine les variantes hébraïques et les leçons des versions; il corrige les passages altérés et donne l'exégèse doctrinale du texte adopté. Sans être touffu, ce commentaire est très développé; il ne laisse rien dans l'ombre. Peut-être la discussion des corrections arbitraires que certains commentateurs ont proposée est-elle trop longue. M. Podechard ne se flatte pas d'avoir dit le dernier mot sur Qohéleth; il a du moins fait avancer son interprétation, et le nouveau commentaire comptera dans l'exégèse contemporaine. Un index des mots hébreux et une table analytique des matériaux terminent ce gros volume de 500 pages, qui fait grand honneur à son auteur et au clergé français.

11.— Dans son livre : *Le Temple de Jérusalem*, M. Lesêtre s'est proposé de résumer, pour l'usage des lecteurs ordinaires de l'Évangile, ce qu'il est nécessaire de savoir sur l'unique sanctuaire de la religion d'Israël et sur le culte qui s'y célébrait. Il est donc surtout question du temple, qui avait été bâti par Hérode et dans lequel Notre-Seigneur a pénétré. Le chapitre premier sur les lieux de culte des anciens Hébreux traite brièvement du tabernacle, du temple de Salomon et du temple de Zorobabel; on y donne leur description et leur histoire. Le chapitre II raconte la construction et fait la description du temple d'Hérode. Le chapitre III décrit le service de ce temple : il y est question des ministres : grand-prêtre, prêtres et lévites; du service quotidien, du chant, des sacrifices, de leurs espèces, de leurs rites, de leur valeur religieuse, des fêtes juives, du sabbat, des pèlerinages. Le chapitre IV fait l'histoire du temple d'Hérode, nous y montre Jésus et ses disciples et relate les principaux événements qui s'y sont produits jusqu'à son incendie; il y est parlé enfin de ses ruines et de leur sort jusqu'à nos jours. 24 gravures illustrent ce petit volume, fort intéressant pour tous ceux qui n'ont pas lu les grandes monographies consacrées à ce monument célèbre. Une table alphabétique facilite les recherches. C'est à tort qu'il est dit, p. 82-83, que les sadducéens n'admettaient pas la survivance des âmes; ils niaient seulement la résurrection des corps.

12. — Voici encore le dernier volume d'un ouvrage : *Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne*, qu'on doit à la plume féconde d'un maître distingué de l'Institut catholique de Lyon. Après l'histoire du canon du Nouveau Testament, M. Jacquier nous donne une étude qui nous manquait en France, sur *le Texte du Nouveau Testament*. J'avais rêvé de l'écrire. Désormais, nous avons un bon manuel de critique textuelle. Son plan est net : après une courte Introduction sur l'objet et le but de la critique textuelle, le sujet est traité en trois livres : le premier sur les matériaux, le second sur les règles de la critique textuelle, le troisième sur l'histoire du texte grec du Nouveau Testament. Comme les règles ont été élaborées successivement au cours des travaux des critiques, elles auraient pu être placées en dernier lieu. Les matériaux sont les manuscrits, les versions anciennes et les citations des écrivains ecclésiastiques. Tel est bien l'ordre d'importance; au point de vue chronologique, il aurait fallu intervertir l'ordre. Sur les manuscrits grecs, un chapitre préliminaire fournit des notions paléographiques nécessaires et suffisantes pour les non-spécialistes et des renseignements sur les systèmes de notation. La liste des manuscrits majuscules est complète et la description est plus ou moins développée selon leur importance. Les papyrus sont mis à part, comme Gregory l'a fait. Il y a quatre pages seulement sur les minuscules et deux sur les lectionnaires grecs, qui n'ont guère été étudiés encore. Sur les versions anciennes : latines, syriaques, coptes et autres d'importance secondaire, on trouve un résumé substantiel et généralement exact des travaux des spécialistes, la liste de leurs manuscrits et des considérations sur leur importance, leur usage et leur autorité. L'histoire de la Vulgate après saint Jérôme est un peu sommaire. M. Jacquier est un bon guide dans le dédale des études si divergentes sur les versions syriaques et il donne de bonnes indications sur les traductions coptes. Sur les rapports de la version gothique avec le *Brixianus*, il y avait à signaler (p. 282) d'autres travaux que celui de Burkitt. L'essentiel est dit sur les citations du Nouveau Testament dans les ouvrages des écrivains ecclésiastiques. Il fallait indiquer les recueils de citations de Tertullien, de saint Cyprien et de Lactance, faits par Rönsch, comme celui de Zingerle pour saint Hilaire de Poitiers. Le livre second n'a que 23 pages et il expose sommairement les règles de la critique interne par l'examen des diverses espèces de variantes, et les principes de la critique externe. Le livre troisième contient l'histoire du texte manuscrit et du texte imprimé. Dans la première section, il est parlé des manuscrits originaux et du texte du IIe au IVe siècle. L'importance accordée au texte occidental aux IIe et IIIe siècles ferait croire aux lecteurs non initiés qu'il n'y a pas eu à cette

époque d'autres textes, dont l'étude est renvoyée à l'exposé du système de Hort et de Westcott. L'étude du texte au IIIe et au IVe siècle est bien maigre aussi. Elle se confond avec les travaux des critiques modernes dont il est parlé dans l'histoire du texte imprimé. Il y a une immense lacune du Ve siècle à l'invention de l'imprimerie. Elle est, il est vrai, difficile à combler dans l'état actuel de la critique. Pourtant, les recherches de von Soden la comblent pour une bonne part, et les résultats en sont indiqués plus loin. Ces observations montrent le défaut de la division adoptée, qui réserve pour les derniers temps de cette histoire les résultats définitifs des critiques comme leurs hypothèses. Aussi la conclusion dernière est-elle exclusivement négative et a-t-elle donné lieu à une méprise singulière que M. Jacquier n'avait pas prévue. Ce déficit tient à la difficulté réelle du sujet et ne diminue guère la valeur de l'excellent manuel que nous a donné le savant professeur de Lyon. Comme il aura bientôt de nouvelles éditions, signalons en terminant quelques fautes à corriger. Le P. Denifle a prouvé que Nicolas Maniacoria n'a pas été cardinal (p. 187). La tradition d'un autographe de saint Marc à Venise (p. 339) est fausse et cet autographe prétendu est le *codex Forojuliensis*, mentionné p. 196. Quel Français reconnaîtra Luc de Bruges dans Lukas de Brügge (p. 425)? L'expression « coadjuteur », employée (p. 440) pour dire que Buttmann a aidé Lachmann, est amphibologique. Lucius d'Antioche, nommé p. 459, est saint Lucien. Il serait plus précis, en parlant du verset des trois témoins (p. 67, 113, etc.), d'ajouter « célestes », puisqu'il y a aussi, dans le verset suivant de la I Joa., trois témoins terrestres.

13. — Le volume sur *les Saints Évangiles* du *Manuel biblique*, dont M. Brassac est l'auteur, vient de subir une refonte complète. Le plan en est assez profondément modifié. Des considérations sur les miracles, les possessions et les guérisons qui se trouvaient dans le livre II de la deuxième partie ont été insérées dans l'Introduction générale au Nouveau Testament, et un paragraphe sur le syncrétisme et l'évolutionnisme a été ajouté à cette Introduction. La deuxième partie a une disposition tout à fait nouvelle. Elle suit l'ordre exclusivement chronologique. Cependant, pour la vie publique de Jésus, les Synoptiques et le quatrième Évangile sont étudiés à part, en vue d'éviter les difficultés que présente leur concordance et de mieux marquer leur caractère si différent. Les œuvres surnaturelles et la doctrine de Jésus rentrent donc ainsi à leur place logique et chronologique. Au point de vue pédagogique, c'est un immense progrès pour l'étude des Évangiles dans les grands séminaires. La combinaison des quatre récits n'a été maintenue que pour la Passion et la Résurrection. Plusieurs sections ont été abré-

gées; d'autres, plus importantes, ont été développées. Des passages entiers ont été imprimés en petits caractères ou rejetés en notes. Les notes elles-mêmes ont été élaguées ou complétées. L'illustration a été augmentée et améliorée, en particulier par des photographies prises en Terre Sainte par l'auteur lui-même. Une table alphabétique des matières a été jointe à la table analytique, entièrement refaite. Bref, le volume est mis dans un meilleur ordre, augmenté et tenu à jour des publications les plus récentes. Le livre précédent de M. Jacquier pourra suggérer quelques corrections au sujet du texte du Nouveau Testament. Les citations de Tertullien ne prouvent pas l'existence d'une version latine avant 200, et il est exagéré de dire (p. 12) que la Vulgate actuelle est « la plus remarquable des anciennes versions ». Cela n'est pas vrai pour le Nouveau Testament. Il y aurait à modifier aussi tout ce qui est dit (p. 14-21) de la discussion des variantes et de la reconstitution du texte grec; c'est incomplet et hypothétique.

14. — Ce tome III du *Manuel biblique* a désormais un supplément dans la *Nova Evangeliorum synopsis*, que vient de publier le même auteur. Elle est disposée selon le même plan et chaque paragraphe a dans son titre un renvoi au numéro correspondant du *Manuel*. M. Brassac a adopté le texte latin de la Vulgate; mais pourquoi donc a-t-il justifié son choix dans son Avant-propos par une affirmation si défavorable à l'égard des séminaires français? Il lui semble « certain que la majorité des élèves des grands séminaires, en France du moins, sont incapables de suivre un commentaire du texte grec des Évangiles, à plus forte raison de s'y intéresser ». Mon expérience de vingt années d'enseignement dans un grand séminaire m'oblige à m'inscrire en faux contre cette affirmation et mes élèves de Nancy étaient capables de suivre mon commentaire du texte grec des Évangiles et de s'y intéresser. Si la majorité des élèves de Saint-Sulpice, qu'on dit pourtant le premier séminaire de France, n'en sont pas à ce point, c'est le devoir de leurs directeurs de les y amener graduellement, au lieu de favoriser leur incapacité. En dehors de cette observation malencontreuse, je n'ai guère que des éloges à faire à la Synopse de M. Brassac, qui a essayé de diminuer les inconvénients, qu'il reconnaît, d'une Synopse latine. Les documents relatifs à l'origine des Évangiles, qui sont cités dans l'Introduction, bien que ne rentrant pas dans le cadre d'une synopse, seront utiles aux séminaristes. Mais pourquoi les anciens prologues latins, que S. Berger reportait au IVe siècle, sont-ils placés vers 200 (p. XVI) ? et pourquoi saint Jérôme précède-t-il Eusèbe de Césarée (p. XIX) ? Les principaux points parallèles entre les Synoptiques et saint Jean, signalés aussi dans

l'Introduction, aideront à comprendre les rapports de ces deux sortes d'Évangiles. Le texte latin est accompagné de notes critiques qui relèvent les principales variantes des manuscrits grecs et des anciennes versions et aussi les divergences entre la Vulgate clémentine et l'édition de M. White. A propos des citations de l'Ancien Testament, l'auteur a reproduit la traduction française de l'hébreu et le texte grec des Septante, pour permettre aux élèves de se rendre compte de la manière de citer des évangélistes. Les passages des Évangiles apocryphes, qui ont quelque rapport avec le texte canonique, sont cités encore. L'ordre de la Synopse est fondé sur l'Évangile de saint Marc. Il n'a pas la prétention d'être chronologique et il a seulement pour but de tracer les lignes générales de la vie du Sauveur et de faciliter l'étude des passages parallèles des Synoptiques. Bref, la Synopse de M. Brassac est, au point de vue critique, une œuvre hybride, qui ne répond pas aux exigences du travail scientifique et qui ne rendra pas les services qu'on en attend.

15. — M. le baron de Favières a fait, à l'usage des laïques et sans aucune prétention scientifique, une sorte d'harmonie des quatre récits évangéliques dans ses *Lectures parallèles des saints Évangiles*. Le texte n'est pas reproduit en entier, mais il est ou analysé ou traduit et toujours mêlé d'observations et de réflexions capables d'en donner l'intelligence par une lecture suivie sans recourir à des notes. L'auteur n'ayant pas justifié l'ordre qu'il a adopté, il n'y a pas lieu de le critiquer. Foncièrement chrétien, il fait ressortir souvent dans l'Évangile des pensées qui frappent spécialement les laïques et sur lesquelles un prêtre passerait rapidement. Il a des vues personnelles et il les expose en un style toujours noble et bien frappé. Il a moins approfondi les discours de Notre-Seigneur, que parfois il se borne à résumer. Son livre intéressera donc les laïques et leur fera du bien. Malgré le soin qu'il a mis à étudier le sujet, il lui est échappé des inexactitudes qu'un théologien n'aurait pas commises, telles que l'inspiration du Saint-Esprit accordée au Pape (p. 2). La note sur le Fils de Dieu dans l'Ancien Testament (p. 13) est incomplète. M. de Favières n'est pas au courant des problèmes exégétiques sur le secret messianique et la divinité de Jésus. Un exégète de profession aurait à relever aussi un certain nombre de détails qui manquent de précision ou qui sont inexacts; mais ce sont là de légères taches. Quand le texte grec est cité, les accents ne sont pas marqués ou le sont mal. Nonobstant cela, le livre de M. de Favières a justement mérité les éloges de plusieurs évêques.

16. — M. Lepin, si avantageusement connu par ses études sur les Évangiles, a essayé de mettre en relief, en un petit volume

destiné au grand public, les lignes générales de la vie de Notre-Seigneur et de faire valoir ce qu'elle offre de plus important au point de vue de la foi. Il s'est borné à la vie publique et il s'est efforcé d'en dégager les traits principaux et de montrer la portée des discours et des actes du Sauveur. Il a écarté à dessein tout appareil d'érudition et il a visé à la brièveté, à la simplicité et à l'utilité apologétique. On peut dire qu'il a réussi. Son ouvrage : *Jésus-Christ. Sa vie et son œuvre,* débute par une assez longue Introduction sur l'origine, les auteurs et la valeur historique des Évangiles. C'est le résumé de ses travaux antérieurs. A propos du quatrième Évangile, il a oublié (p. 24) la voix discordante des Aloges. Il a esquissé (p. 46-48), pour résoudre la question synoptique, une théorie nouvelle de deux sources primitives, qui est purement hypothétique et qui n'a pas sa raison d'être dans un écrit de vulgarisation. Le plan est très simple. Un chapitre préliminaire décrit la situation politique de la Palestine au début du ministère de Jésus. Les trois chapitres suivants groupent les actes et les paroles du Sauveur en chacune des trois années du ministère public. Comme M. Lepin n'entre pas dans le détail des faits, il évite l'écueil des harmonies évangéliques et il marque bien le développement de l'action du Sauveur sur la foule. Au fond, il a disposé le récit de saint Marc dans les trois années indiquées par saint Jean. Le chapitre IV est consacré à la dernière semaine et à la Passion et le Ve à la résurrection de Jésus et à l'origine de l'Église. Le groupement logique des faits a amené l'auteur à glisser trop rapidement sur la Passion. M. Lepin n'admet qu'une seule expulsion des vendeurs hors du Temple, qu'il place au début du ministère (p. 189, note 2). Il attribue aussi aux sadducéens la négation de l'immortalité de l'âme (p. 190, note 4). Il cherche à concilier les Évangiles au sujet de la Pâque (p. 193, note 2), en classant logiquement les textes. Son petit volume est vraiment une esquisse des origines chrétiennes. Un index alphabétique facilite les recherches et une carte de la Palestine permet au lecteur de suivre Jésus dans ses pérégrinations.

17. — Un professeur de l'Université catholique de Lille, cette fois, M. Toussaint, a consacré un volume tout entier de ses *Leçons d'exégèse* sur les *Épîtres de saint Paul* à *l'Épître aux Romains.* C'est, en effet, l'écrit fondamental de la pensée de l'apôtre des Gentils. On connaît le genre adopté par M. Toussaint. Ses *Leçons* tiennent le milieu entre le commentaire détaillé et la simple paraphrase. Elles ont le fond critique et scientifique du premier, sans en avoir l'apparat austère, qui rebuterait bien des lecteurs. Après une courte Introduction, où sont traitées sommairement, mais soli-

dement, toutes les questions générales sur l'Épître aux Romains et où on voudrait cependant, à propos de l'intégrité, voir au moins signalés les savants articles de Dom de Bruyne, vient l'exégèse du texte. Elle comporte, pour chaque morceau, une traduction soignée et élégante, qu'on désirerait parfois plus littérale, faite sur le texte grec et accompagnée de notes courtes, mais suggestives, sur les mots les plus importants ou les moins clairs de ce texte. Ces notes sont ce que l'auteur nous donne des études approfondies qu'il a faites dans l'exégèse ancienne et contemporaine. Elles sont toujours très précises et généralement justifiées. Parfois cependant je préférerais une interprétation différente; mais le plus souvent c'est affaire d'appréciation personnelle. La traduction annotée est suivie d'explications moins techniques, qui exposent en style très châtié les idées principales énoncées par l'apôtre. Ces explications, parfois très personnelles, supposent de nombreuses lectures, une érudition sûre et beaucoup de réflexions. Le fond en est très relevé et la forme très noble et très distinguée. M. Toussaint est un penseur qui a médité longuement la pensée de saint Paul et qui la fait ressortir telle qu'elle lui apparaît. Je signale une étude très fouillée de la justice de Dieu (p. 107-125). Sur la proximité de la parousie, je crains que M. Toussaint n'ait forcé parfois le texte et n'ait voulu voir ce sentiment énoncé là où il ne l'est pas. Si la venue prochaine du juge a tenu tant de place dans la théologie de saint Paul, je ne vois pas comm nt on pourrait dire qu'elle n'était pas une affirmation qu'il enseignait, mais une simple opinion qu'il énonçait en passant. M. Toussaint ne s'est pas demandé avec Bultmann si la forme dialoguée qu'il a constatée au chapitre III de l'Épître était une imitation des prédicateurs moralistes cynico-stoïciens. En somme, travail approfondi et soigné, qui fait honneur aux maîtres de nos Instituts catholiques.

18. — Le recueil : *Les Apocryphes du Nouveau Testament,* dirigé par MM. Bousquet et Amann, vient de s'enrichir d'un second volume : *Les Actes de Paul et ses lettres apocryphes,* œuvre de M. Léon Vouaux: Selon le plan du recueil, il comporte une Introduction, les textes, leur traduction et leur commentaire. L'Introduction n'a pas moins de 140 pages. Le chapitre premier résume les Actes et traite du texte original et des versions. Le chapitre II expose les témoignages des écrivains ecclésiastiques des dix premiers siècles et montre la connaissance qu'ils en ont eue et l'usage qu'ils en ont fait. Le chapitre III, plus important, indique le caractère non historique du livre et expose ses doctrines. Notons que les doctrines sont beaucoup moins intéressantes que celles du *Protévangile de Jacques,* qui forme le premier volume de la collection. Leur intérêt est de nous faire connaître la

pensée chrétienne des milieux non théologiques du IIe siècle de notre ère. Si l'auteur recommande très fortement la chasteté, il ne va pas jusqu'à l'erreur des incratites, puisqu'il ne condamne pas le mariage. L'état primitif du texte et l'unité de tous les fragments qui nous sont parvenus, partie dans l'original grec, partie dans une version copte seulement, sont traités dans le chapitre IV. Les questions de l'auteur, du lieu et de la date de composition sont abordées dans le chapitre suivant. Tertullien affirme qu'un prêtre d'Asie a composé les *Acta Pauli* par amour pour Paul, sans dire à quelle province de l'Asie il appartenait. De l'étude du sujet, M. Vouaux conclut que ce prêtre était d'Antioche de Pisidie, parce que le récit commence en cette ville, et il pense qu'il aurait écrit après 150, entre 160 et 170. Le dernier chapitre traite des rapports de ces Actes avec le Nouveau Testament, de la valeur historique du livre et de son influence. L'auteur a emprunté aux Actes canoniques le cadre des voyages de l'apôtre, notamment celui de la première mission; il leur a emprunté aussi des faits ainsi qu'aux Épîtres canoniques, mais il les déplace, les reprend, les corrige et les combine à sa guise. C'est un pieux roman, qui n'a aucune valeur historique. La légende de sainte Thècle, en particulier, est créée de toutes pièces, et il n'en reste de réel que l'existence de l'héroïne. Cette partie détachée du tout fut très connue et exerça une grande influence sur l'hagiographie chrétienne. M. Vouaux a toujours supposé que le martyre de saint Paul correspondait à la première captivité de l'apôtre à Rome, racontée à la fin des Actes canoniques et il a exclu l'idée d'une autre captivité. Pourtant la présence de Luc et de Tite et la liberté dont jouit saint Paul font penser plutôt à la seconde captivité que la tradition catholique admet et que reconnaissent aujourd'hui des critiques indépendants de l'envergure de Harnack, par exemple. Les fragments sont publiés dans leur ordre chronologique. Quand le texte grec existe, il est reproduit et traduit en français; on ne nous donne que la traduction des fragments coptes. Les fragments latins sont aussi reproduits. Le bas des pages est occupé par deux sortes de notes : les unes, critiques, collationnent toutes les variantes des versions, les autres, littéraires et historiques, sont plus intéressantes et servent de commentaire. Comme les Actes comprennent la correspondance apocryphe des Corinthiens avec saint Paul et de saint Paul avec eux, qui existe en copte et en latin, M. Vouaux a édité, traduit et commenté en appendice : 1° l'Épître apocryphe de saint Paul aux Laodicéens; 2° l'Épître aux Alexandrins; 3° la correspondance de Sénèque et de l'apôtre. Une table alphabétique des matières et des noms propres et la liste des passages bibliques cités facilitent les recherches. L'exposition de M. Vouaux est claire et ferme; sa discussion, rapide et solide tout ensemble; il est à l'aise

dans son sujet qu'il connaît bien et qu'il fait bien valoir. La bibliographie aurait pu être enrichie de quelques travaux de seconde main; il n'y manque aucun ouvrage de première main, sinon la traduction de la *Didascalie* syriaque par M. Nau. J'ai relevé de légères inexactitudes. Si le *codex Claromontanus* contient un catalogue biblique qu'on fait remonter au IIIe siècle, il n'est pas lui-même du IVe (p. 31), mais du VIe seulement. La thèse du P. Brewer, qui place Commodien au Ve siècle (p. 53), est fortement combattue maintenant, et on revient à la date du IIIe siècle. Il n'est pas certain que I Cor., v, 9; VII, 1, rappellent expressément une correspondance échangée et perdue (p. 117). La doctrine de Démas et d'Hermogène sur la résurrection n'est pas gnostique (p. 173), car la gnose admettait plutôt que la connaissance de Dieu déifiait dès ici-bas. Il ne me paraît pas si clair que l'Esprit et l'Esprit du Christ se confondaient pour l'auteur des Actes avec le Christ lui-même (p. 259-263). L'opinion qui reconnaît l'Épître aux Laodicéens dans la lettre aux Éphésiens a d'autres arguments que ceux qui sont indiqués à la page 315. En somme, excellent ouvrage, qui fait désirer celui que l'auteur annonce sur les Actes de saint Pierre.

19.— Au cours de 1911 et de 1912, il a paru, sur la Bible de Sixte V, trois ouvrages apportant chacun sa part de documents inédits. Le troisième, annoncé aujourd'hui, est l'œuvre de M. Amann, de Fribourg-en Brisgau, et il a pour titre : *Die Vulgata Sixtina von* 1590. C'est une monographie complète, faite d'après les sources originales, de la célèbre Bible. Elle est nettement divisée en six parties et seize paragraphes, et on y suit, année par année, l'histoire de cette revision de la Vulgate. La première partie expose les causes de l'entreprise : la multiplicité des versions latines en usage au XVIe siècle, l'ordre donné par le concile de Trente de publier une édition la plus correcte possible de la Vulgate latine, et les premiers travaux de revision à Rome jusqu'à Sixte V. Ce résumé apporte beaucoup de précision et des détails nouveaux sur des faits déjà connus et montre qu'on avait fait peu de choses pour la Vulgate avant 1585. La seconde partie concerne la commission, nommée par Sixte V, et ses travaux. Ici, la part du neuf sur les membres de cette commission, sur les éléments de critique dont ils disposaient, sur leur méthode et sur les principes qu'ils appliquaient, est plus considérable que dans la première partie. La troisième partie est plus intéressante encore. Elle nous apprend à quelle occasion et pour quelles raisons Sixte V intervint personnellement dans la revision de la Vulgate, les corrections qu'il fit seul et à l'encontre des conclusions de la commission qu'il avait nommée, et elle raconte l'histoire de l'impression et de la publication de la Bible sixtine. Dans la quatrième partie, il s'agit de la

fameuse bulle *Æternus ille*, de sa rédaction et de son contenu. Dans la cinquième partie M. Amann raconte l'opposition qui s'éleva, du vivant du Pape et après sa mort, contre la Bible et la bulle qui la promulguait. Les adversaires furent les membres de la commission sixtine pour des raisons de critique biblique, l'ambassadeur d'Espagne, par opposition politique, et le doge de Venise, pour soutenir les droits des libraires lésés, prétendait-il, par les dispositions pratiques de la bulle. Pour ce dernier conflit, M. Amann a publié dans un premier appendice et utilisé dix dépêches de l'ambassadeur vénitien Badoer, qui n'avaient pas encore été versées au débat. Après la mort de Sixte V l'opposition, sourde de son vivant, devint publique et aboutit à interdire la vente de la Bible et de la bulle et à remettre sur le métier la correction de la Vulgate. La sixième partie expose les controverses postérieures. Elles roulent sur trois points: 1° la Bible et la bulle de Sixte V et l'infaillibilité pontificale; 2° la publication de la bulle *Æternus ille*; 3° la préface de la Bible clémentine. Sur le premier point, M. Amann montre clairement que l'infaillibilité pontificale n'est pas en cause et que, si elle y a été mise, c'est que les théologiens du temps n'avaient pas encore sur ce point les notions précises que le concile du Vatican a consacrées. Sixte V agissait en vertu de son pouvoir de gouvernement et M. Amann insiste même trop sur les termes de sa bulle par lesquels il le déclare pour y voir une sorte de charisme d'un genre particulier. Sur le second point, la promulgation de la Bible, M. Amann n'a pas suffisamment parlé de l'attestation des *cursores* et de la théorie du P. Azor sur l'anticipation du certificat d'affichage. Ce certificat est-il, oui ou non, authentique? Oui, jusqu'à preuve du contraire, qui ne me semble pas suffisamment faite. D'autre part, M. Amann s'est arrêté à une opinion mitoyenne, en distinguant une publication de fait et une publication de droit. Si cette dernière n'avait pas eu lieu l'ambassadeur d'Espagne et le doge de Venise auraient lutté, j'ose le dire, contre une bulle de savon. Sans dire crument avec Mgr Baugarten que Bellarmin a menti, M. Amann a nettement montré par les faits que ce qu'il a dit dans la préface de la Bible clémentine n'est pas exact et que Sixte V n'a jamais eu l'intention de corriger sa Bible. Un second appendice donne la description de l'exemplaire de la Bible sixtine qui se trouve à Fribourg en Brisgau. Cette description que j'ai comparée avec les trois exemplaires de la Bibliothèque nationale est exacte. La comparaison que j'ai faite m'a permis de constater que les corrections des fautes d'imprimerie avaient commencé avant la fin du tirage et pendant l'impression, puisque quelques-unes sont faites déjà dans les grands exemplaires du texte imprimé. La monographie de la Bible sixtine par M. Amann est très importante et très intéressante : c'est une œuvre de science et de critique.

20. — Au dernier moment, j'ai reçu un ouvrage en vers français. Y aurait-il erreur d'attribution? Non. D'abord, ce poème a un titre exégétique : *Jésus selon les Évangiles*; ensuite, le poète s'est proposé de traduire littéralement les textes sacrés et de donner une Vie de Jésus, non pas de sa fantaisie, mais conforme à l'idéal des âmes chrétiennes et scrupuleusement respectueuse des récits évangéliques. On ne me demande pas de dire s'il a suivi fidèlement les règles de la composition versifiée, que j'ignore complètement, ni si la forme de son poème est impeccable, en quoi j'avoue mon incompétence absolue. On s'attend à ce que j'examine si la traduction poétique est littérale et si le poète a réalisé son beau dessein et a rendu dans son exactitude et sa simplicité les gestes et les paroles de notre divin Maître. Or, il m'est agréable d'affirmer que M. Émile Rochard, ancien directeur de l'Ambigu, a si foncièrement médité l'Évangile, depuis qu'il l'a « découvert », qu'il a écrit, dans la « simple versification » des poètes contemporains, « une Vie de Jésus d'après les quatre Évangiles canoniques très heureusement joints et combinés ». « Les paroles essentielles de Jésus y sont traduites avec une littéralité surprenante. » Un certain nombre forment tout naturellement un hexamètre parfait. La simplicité de la traduction versifiée a dû coûter beaucoup de travail. L'art ne fait pas défaut à cette Vie de Jésus en vers français, que, « toute idée de fiction écartée », M. Jules Lemaître dans sa Préface, à laquelle sont empruntés les mots guillemettés, a appelé « le Divin Roman (comme on dit la *Divine Comédie*) ». M. Rochard reconnaît lui-même que la « dramaturgie » n'a pas été tout à fait étrangère à l'agencement de son poème. Son esthétique lui a fait éviter les redites, car les répétitions voulues de formules bien frappées sont un effet de l'art, lui a fait mettre chaque événement en situation, encore que l'ordre, auquel nous sommes habitués, mais qui n'est pas chronologique, soit parfois à dessein interverti. Ces libertés, permises à un poète, ne modifient pas la signification des faits évangéliques; elles la dramatisent seulement. La Vie de Jésus est naturellement divisée en six parties chronologiquement ordonnées : l'enfance, les trois années du ministère public, la semaine sainte et la résurrection. Elle nous conduit jusqu'après la Pentecôte, en empiétant sur les deux premiers chapitres des Actes des Apôtres. C'est vraiment le Christ de l'Évangile qu'elle chante. Il n'y a pas à craindre ici le modernisme qu'on a appelé littéraire; le double *imprimatur* de l'évêque de Nice et de l'archevêque de Paris nous en est un sûr garant. Cet hommage sincèrement rendu au « laïque qu'aucune étude préparatoire ne désignait pour une tâche aussi redoutable », dit-il trop modestement de lui-même, payons notre tribut d'éloge au poète. La poésie, qui n'est jamais absente, s'est donné plus libre jeu et plus brillante allure dans

les descriptions des beaux sites palestiniens, dans les portraits des personnages et dans quelques agréables fantaisies. Le joli noël d'un des bergers de Bethléem mériterait d'être chanté à l'Église. Signalons aussi la chanson de la Samaritaine et celle des enfants. Dans le drame de la Passion, le rôle de Pilate est rendu avec une perfection de touche particulièrement saisissante. Quelques traits, çà et là, sont empruntés soit à la légende soit à la tradition, par exemple, en vue de suivre les quatorze stations du chemin de la croix. La plupart des vers sont des alexandrins à rimes plates; le mètre est changé de temps en temps pour introduire plus de variété. Sous une forme vraiment nouvelle et poétique, la Vie de Jésus est présentée au grand public; elle sera lue dans des milieux qui ne supporteraient pas la version littérale de Sacy et elle fera connaître même aux mondains la divine figure de notre bon Sauveur et sa céleste doctrine; peut-être la leur fera-t-elle aimer. *Jésus selon les Évangiles* ne serait pas déplacé dans les mains d'une pieuse chrétienne, qui y lirait les méditations du chemin de la croix. Un sentiment de zèle a animé le poète; il n'a pas nui à la forme littéraire. A ce « bon chrétien » et à ce « bon lettré », qui « n'a cherché que le royaume de Dieu », le succès « sera donné par surcroît ».

E. Mangenot.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie*, dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. Paris, Hachette, nov. 1912, in-folio de 3 planches doubles de cartes en couleurs avec texte explicatif au dos, 3 fr. — 2. *La Géographie enseignée par les yeux*. Cours moyen, par Alcide Lemoine et Amédée Marlot. 3e édition. Paris, Le Soudier, s. d., in-4 de 76 p., avec cartes et gravures en noir et en couleurs, cartonné, 1 fr. 65. — 3. *Le Tou isme. L'Art de voyager et d'utiliser ses vacances*, par Gaston Sevrette. Paris, Colin, 1913, in-8 de II-153 p., avec 35 grav., 1 fr. 50. — 4. *La Terre et l'homme par l'image. Voyage pittoresque à travers le monde*, par J. Fèvre. *L'Europe*, 2e édition, revue. Paris, Hachette, 1913, gr. in-8 de 96 p. ave 250 grav., 1 fr. — 5. *En Écosse. Sites, légendes et récits*, par Alfred Baraudon. Paris, Stock, 1912, in-16 de 240 p., 3 fr. 50. — 6. *Atlas pittoresque de la France*, par Onésime Reclus. T. III. *Oise-Yonne*. Paris, Attinger, s. d. [1913], in-4 de 650 p., avec cartes et grav., 44 fr. — 7. *Sur les routes d'Italie*, par la princesse Marie Wolkonsky. Paris, Hachette, 1913, gr. in-4 de 113 p., avec carte et grav., 15 fr. — 8. *L'Europe en automobile. Voyage en Dalmatie, Bosnie Herzégovine et Monténégro*, par Pierre Marge. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-12 de x-373 p., avec 56 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 9. *L'Albanie inconnue*, par Gabriel-Louis Jaray. Paris, Hachette, 1913, in-16 XXIV-239 p., avec carte et 60 grav. hors texte, 4 fr. — 10. *Aux Pays balkaniques. Monténégro, Serbie, Bulgarie*, par Alphonse Muzet. Paris, Pierre Roger, s. d. [1913], in-8 de 236 p., avec une carte et 26 photogravures hors texte, 4 fr. — 11. *Souvenirs d'un pèlerinage de pénitence. Une Semaine sainte à Jérusalem*, par le P. Robert de Laval. Paris, Librairie Saint-François, 1912, in-16 de XII-146 p., avec grav., 2 fr. 50. — 12. *Au Pays des mystères. Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine*, par Albert Le Boulicaut. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de XXVII-231 p., avec carte, 3 fr. 50. — 13. *Le Maroc*, par Augustin Bernard. Paris, Alcan, 1913,

in-6 de VIII-412 p., avec 5 cartes hors texte, 5 fr.—14. *D'Alger à Tombouctou. Des rives de la Loire aux rives du Niger*, par le comte RENÉ LE MORE. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de II-250 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 15. *Les Tomas*, par le lieutenant F. BOUET. Paris, Comité de l'Afrique française, 1912, in-8 de 119 p., avec carte et grav., 2 fr. — 16. *Les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, par le Dr AD. CUREAU. Paris, Colin, 1912, in-8 de XII-420 p., avec carte, planches et figures, 6 fr. — 17. *Aux Sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda*, par JULES LECLERCQ. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de VI-302 p., avec 16 grav. hors texte et une carte, 4 fr.— 18. *A travers l'Inde*, par le capitaine CLAUDE-LAFONTAINE. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 283 p., 3 fr. 50. — 19. *Instantanés d'Extrême-Asie*, par HENRI MYLÈS. Paris, Sansot, 1913, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 20. *Promenades au Far-West*, par FRANÇOIS DE TESSAN. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de III-337 p., 3 fr. 50. — 21. *A descriptive List of Maps of the Spanish Possessions within the present limits of the United States*, 1502-1820, by WOODBURY LOWERY, edited with notes by PHILIP LEE PHILLIPS. Washington, Government printing office, 1912, in-8 de X-567 p., avec portrait et frontispice. — 22. *Le Chili après cent ans d'indépendance*, par JORGE FERNÁNDEZ PRADEL. Paris, Beauchesne, 1912, in-8 de 293 p., 5 fr. — 23. *L'Argentine telle qu'elle est*, par PAUL WALLE. Paris, Guilmoto, s.d. [1913], in-8 de 590 p., avec 3 cartes et 120 illustrations, 8 fr. 50. — 24. *Visions du Brésil*, par L.-A. GAFFRE. Paris, Aillaud, 1912, in-16 de 398 p.

1. — Est-il besoin de relater une fois encore les mérites de *l'Année cartographique* et d'en vanter l'incontestable utilité? Voilà trop longtemps que nous indiquons ici le but qui a présidé à la publication de ce « supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie » pour qu'il convienne de le répéter; bornons-nous donc à indiquer ce que contient le plus récent fascicule, le 22e, de cette précieuse collection de documents. Le cadre en demeure invariable, c'est-à-dire qu'on y trouve, comme d'habitude, trois planches consacrées l'une à l'Asie et à l'Insulinde, la seconde au continent noir et la dernière au Nouveau Monde et aux régions antarctiques, et fournissant dans leurs différentes cartes, l'ensemble du travail géographique effectué au cours de l'année 1911 dans ces différentes parties du monde. En voici la preuve : les itinéraires de l'expédition Jitkoff dans la péninsule sibérienne des Samoyèdes, entre la mer de Kara et l'estuaire de l'Ob, ceux du baron Max von Oppenheim, de MM. R. Campbell Thompson et E. Banse dans l'Asie turque, de MM. L.-C. White, de Brunhuber et Schmitz, du capitaine Audemard et du comte de Polignac, de la mission Legendre et du capitaine F. Bailey dans les monts Himalaya et au Se-tchouen entre 1906 et 1911, sont groupés sur les différentes cartes de la planche d'Asie, que complète une carte de la Nouvelle-Guinée d'après les explorations récentes; le Maroc et ses zones d'influence, les frontières du Cameroun d'après l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, le tracé de la région comprise entre les rivières Mbomou et Mbokou, d'après les levés de M. A. Piquet, enfin le tracé des régions du Ouadaï et de l'Ennedi d'après les travaux les plus récents des officiers du Territoire militaire, voilà ce qui constitue la planche consacrée à l'Afrique; quant à la dernière planche,

elle contient une carte de la chaîne canadienne des Rocheuses d'après les levés les plus récents (1907-1911), l'indication des relevés hydrographiques effectués dans les bassins du Xingu et du Tapajoz par Mlle E. Snethlage, une carte de la Précordillère entre Mendoza et Jachal, dans la République Argentine, d'après les travaux du Dr Richard Stappenbeck, et une carte générale de la région polaire antarctique portant les itinéraires de Roald Amundsen et du glorieux *Fram*. Un texte sobre, mais précis, de MM. D. Aïtoff, M. Chesneau et V. Huot montre l'intérêt de chacune de ces cartes, en indique les bases, en fournit un utile commentaire et ajoute encore à la valeur du dernier fascicule de *l'Année cartographique*, bien que, sur un point, la désolante nouvelle de la mort du capitaine Scott en ait, depuis sa publication en novembre 1912, modifié les indications.

2.— Ce n'est pas, d'ordinaire, à cette place que sont signalés les livres classiques. Si nous dérogeons aujourd'hui, en faveur du travail de MM. Lemoine et Marlot, à un usage traditionnel, il faut s'en prendre à *la Géographie enseignée par les yeux*. Voici en effet un livre-atlas fort simple, aux cartes très lisibles, au texte très clair, qu'illustrent des séries de tableaux présentant, ingénieusement groupées, les principales productions des différentes régions de la France, des graphiques parlants. Rien qui soit plus susceptible de frapper les jeunes enfants et de leur graver dans l'esprit, surtout si les gravures sont habilement commentées par le maître, les caractéristiques économiques des grandes régions françaises et l'étroite corrélation existant entre le sol lui-même et les richesses agricoles et industrielles d'un pays. MM. Alcide Lemoine et Amédée Marlot ont réalisé leur pland'heureuse façon; nous les en félicitons chaudementetsouhaitons qu'ils ne nous fassent pas longtemps attendre un cours supérieur qui, conçu dans le même esprit, ne pourra être que très intéressant.

3. — Des livres comme *la Géographie par les yeux*, de MM. Lemoine et Marlot, donnent envie de voyager; des livres comme ceux de MM. Dauzat et Sevrette enseignent comment il convient de voyager. Ne revenons pas sur le premier, dont nous avons parlé naguère avec éloge; arrêtons-nous, au contraire, sur le second, qui vient de paraître sous ce titre très simple : *Le Tourisme*. Très simple, mais qui serait un peu vague, tant il est de manières de l'interpréter, s'il n'était pas immédiatement suivi de ce sous-titre explicatif : « L'Art de voyager et d'utiliser ses vacances ». Mais là encore ne vous trompez pas, et n'allez pas demander à M. Sevrette des renseignements sur l'art de voyager en chemin de fer, en bateau à vapeur ou en car alpin; c'est uniquement, ou presque, du voyage à pied, du tourisme à bicyclette, en automobile, en canot et en yacht, c'est aussi de la roulotte et du camping et même un peu du dirigeable et de l'aéroplane qu'il est

question dans *le Tourisme*. Que d'indications intéressantes on pourrait y joindre encore ! Mais M. Gaston Sevrette n'a pas tant visé à écrire un livre complet qu'à donner un bref aperçu de tout; c'est ce qu'il a su parfaitement faire dans ce petit volume, illustré de jolies gravures, contenant de très judicieux préceptes, et instructif à beaucoup d'égards.

4. — Ces beaux voyages, dont le petit volume de M. G. Sevrette esquisse la théorie, comment les préparer ? Autrefois on eût répondu : à l'aide de renseignements recueillis auprès d'autres voyageurs vous ayant précédé dans les pays que vous vous proposez de visiter, ou encore à l'aide de «guides»; aujourd'hui on peut conseiller de débuter par feuilleter un album systématiquement ordonné, un recueil de vues bien classées, comme, par exemple, *la Terre et l'homme par l'image*, de M. J. Fèvre. Nous avons déjà eu l'occasion de dire naguère tout le bien que nous pensions de cette publication, de son idée première, de son plan, de son exécution; la mise en vente d'une seconde édition, revue, de l'*Europe*, nous permet de le répéter aujourd'hui. En étudiant avec soin ce petit album, en en lisant attentivement les brèves notices, on se rendra compte des aspects caractéristiques de chaque contrée de l'Europe, de sa géographie physique, et aussi de sa géographie humaine. Initiation sommaire pour les uns, commode revision pour les autres, voilà ce qu'est *l'Europe* de M. J. Fèvre, surtout destinée aux élèves des écoles et des lycées, mais susceptible de séduire et de charmer les parents aussi bien que les enfants.

5. — Avec ses lacs pittoresques, dont l'album de M. Fèvre contient une belle vue, celle du Loch Lomond, sa dramatique histoire et ses poétiques légendes, dont Walter Scott a su tirer un bon parti, l'Écosse séduit toujours les visiteurs et inspire heureusement ceux qui, après en avoir parcouru Lowlands et Highlands, entreprennent de décrire ce qu'ils ont vu et de raconter leurs impressions. Ç'avait naguère été le cas de Mme M. A. de Bovet; c'est aujourd'hui celui de M. Alfred Baraudon, qui, en donnant pour sous-titre à son *En Écosse* les mots « sites, légendes et récits », donne une idée très exacte du dessein qu'il a conçu et réalisé. Aux descriptions de montagnes et de lacs, de villes, de cathédrales et de châteaux, de côtes et de bras de mer, se mêlent en effet dans son livre des légendes et des traditions telles que celles du cygne de Closeburn et de la dame de Duart, des esquisses historiques dont une des plus intéressantes est consacrée au farouche John Knox, qui introduisit en Écosse la Réforme. Bien entendu, M. Baraudon n'a pas omis de parler de Marie Stuart; il l'a fait fréquemment, avec bonheur, et, en raccordant les uns aux autres les différents passages qu'il lui a consacrés, on arrive à constituer un bon aperçu d'ensemble du séjour en Écosse de la ravissante et malheureuse

veuve de notre François II. Naturellement, comme tout sérieux historien de l'époque actuelle, M. Baraudon est un défenseur convaincu de l'innocence de Marie Stuart; plus on ira, et plus on rendra justice à la reine infortunée qui n'était vraiment pas faite, après son séjour à la Cour des Valois, pour gouverner un pays toujours agité et que les troubles religieux et les intrigues d'Élisabeth rendaient précisément alors absolument ingouvernable... Très agréablement écrit, le volume de M. Baraudon plaira beaucoup. Il est seulement dommage qu'on puisse lui reprocher, à la page 2, de n'avoir pas, à propos de la légende de Lady Coventry, évoqué le souvenir du poème de Tennyson, et complété son récit à l'aide de l'histoire de Lady Godiva.

6. — Il est à peine question de la France dans le petit album de M. Fèvre, et il est naturel qu'il en soit ainsi puisqu'un autre fascicule de ce même recueil est entièrement consacré à notre patrie. Là ne se trouvent que les traits absolument essentiels et tout à fait frappants; on rencontre bien autre chose dans le « recueil de vues géographiques et pittoresques de tous les départements », publié par les frères Attinger sous le titre d'*Atlas pittoresque de la France*. Non seulement les aspects caractéristiques, les harmonies et les contrastes, mais les nuances, les dégradés, les transitions, les détails y défilent tour à tour sous les yeux du lecteur, non pas dans l'ordre géographique et régional, mais dans un ordre purement factice et accidentel, l'ordre alphabétique des départements français. C'est là un avantage pour l'éditeur, qui évite ainsi tout naturellement la monotonie; mais, en est-ce un pour le lecteur? Celui-ci s'avisera-t-il de replacer chaque département où il convient de le mettre, dans sa région, et, avec le superbe jeu de patience qu'on lui donne entre les mains, de reconstituer le tableau géographique de la France? Nous n'osons trancher la question, mais nous reconnaissons très volontiers que, s'il le fait, ce sera pour lui tout bénéfice, puisqu'il réalisera œuvre personnelle et tirera lui-même parti des matériaux d'études placés en si grand nombre à sa disposition. Dans son travail de mise en œuvre, le lecteur sera aidé par des cartes schématiques et par les notices et les légendes explicatives rédigées par M. O. Reclus, par les succès déjà obtenus et par les difficultés vaincues; il ne craindra plus, maintenant que le recueil est terminé, de constater des lacunes et de véritables trous; il apprendra la signification des paysages et s'habituera à les différencier. Ce sera donc pour lui tout avantage, encore que parfois un peu difficile, — surtout lorsque, comme à la fin de la publication, les gravures seront moins nombreuses, et que la nécessité de terminer avec le 40e fascicule amènera une altération du plan primitif, — et cet avantage est bien pour nous faire oublier nos petites critiques et nous inciter à admirer sans restrictions « la cabane », dit modestement M. O. Reclus,

ou plutôt le superbe monument érigé par ce bon géographe et ce bon Français à la gloire de sa patrie !

7. — Il est très bien de voyager, mais il ne faut pas aller trop vite, et il faut prendre le temps de pénétrer l'âme des paysages et celle des villes; à propos des petites cités de l'Italie centrale, la princesse Marie Wolkonsky le dit excellemment : visiter l'une quelconque d'entre elles avec un réel profit en l'espace de deux jours est à peu près impossible, « car il n'en est pas une qui ne mérite d'être étudiée avec l'âme fervente d'un artiste ou l'esprit curieux d'un érudit ». C'est ce dont naguère Eugène Müntz avait fourni la preuve dans ses remarquables travaux sur « les petites villes et le grand art en Toscane »; on en trouve une preuve nouvelle dans le bel ouvrage de la princesse Marie Wolkonsky, dont nous venons de résumer ou de citer quelques lignes. Ouvrage doublement séduisant par la façon dont il a été imprimé par la Société anonyme des arts graphiques d'une part, et plus encore, d'autre part, parce que, sans prétention, plein d'impressions personnelles, évoquant des souvenirs de famille justement chers à l'auteur et dédié par elle à ses enfants; livre rendant bien l'aspect des paysages entrevus en automobile, et mieux encore celui des villes où la voyageuse s'est arrêtée : Pise, Volterra, San Gimignano, Sienne, Bologne, Parme et Plaisance; livre étudiant surtout avec une légitime complaisance les trésors artistiques de ces mêmes villes. De superbes gravures, partiellement empruntées aux collections photographiques d'Alinari, d'Anderson, de Brogi, etc., une carte d'un relief saisissant illustrent *Sur les routes d'Italie* (tel est le titre du livre de la princesse Marie Wolkonsky) et fournissent la justification de ses appréciations et de ses enthousiasmes.

8. — Naguère, à la suite de M. Pierre Marge, nous avons eu grand plaisir à faire le tour de l'Espagne, puis à voyager à travers la Hongrie pittoresque, c'est-à-dire dans le pays compris entre Danube et Tatra, brûlant ensuite les étapes jusqu'au fond de la mer Adriatique et jusqu'à Fiume. De ce point, précisément, M. Marge nous emmène aujourd'hui loin dans le sud, sur les rivages occidentaux de la péninsule des Balkans et à l'intérieur du pays, à travers la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine et le Monténégro; en automobile sur des routes parfois excellentes, parfois au contraire détestables, nous roulons avec lui à travers des plateaux karstiques, des poljes ou de sombres forêts, admirant ici de merveilleux paysages maritimes, là des ruines romaines superbes, ailleurs de riches musées ou de pittoresques costumes, ou bien des lacs ou encore des cascades, évoquant complaisamment les souvenirs du passé romain ou des luttes contre les Turcs, chantant les anciennes ballades, racontant les vieilles légendes ou lisant des fragments des *Mémoires* de Marmont, etc. A toutes ces

réminiscences du passé, à tous ces enthousiasmes, à la satisfaction qu'on éprouve à voir à Spalato des Avares authentiques, d'Almissa à Raguse une Dalmatie inconnue, à Raguse de véritables chefs-d'œuvre de la peinture vénitienne, joignez un entrain que rien ne vient altérer, une imperturbable bonne humeur, même dans les auberges les plus malpropres, de l'esprit et pas la moindre prétention, et vous vous ferez une idée des nombreux mérites qui me font recommander la lecture du *Voyage en Dalmatie, en Bosnie-Herzégovine et Monténégro* de M. Pierre Marge. Ce joli volume, accompagné de nombreuses gravures hors texte qui ne sont pas sans mérite, fournit la preuve que, même en parcourant l'« Europe en automobile », on peut voir, on peut regarder, on peut apprendre, on peut exercer ses facultés d'observation et ne pas seulement couvrir des kilomètres.

9. — L'automobile de M. Marge n'a pas pénétré jusque dans cette *Albanie inconnue* où s'est, en 1907, aventuré M. Gabriel-Louis Jaray; sans doute eût-elle pu rouler, non pas partout où a passé le voyageur, mais du moins sur certaines grandes routes qu'il a suivies dans une voiture lourde, massive, dont la forme et les ornements attestaient la vétusté; seulement les habitants lui auraient-ils permis de circuler? Certaine anecdote racontée par l'auteur de *l'Albanie inconnue* (p. 98-99) nous incite à en douter. Plus heureux que ses prédécesseurs, M. Jaray a pénétré dans ce pays des Mirdites, sur lequel, depuis les travaux de Wiet et de Guillaume Lejean en 1866 et en 1870, rien de documenté n'avait, croyons-nous, été publié en France; avant de traverser le territoire montagneux des Albanais du nord pour, de Prisrend, gagner Scutari, il a, depuis Uskub, visité les Albanais de la plaine et évoqué les souvenirs historiques de Kossovo; partout il a conversé avec les uns et avec les autres, recueilli des renseignements de toute nature, étudié de son mieux le pays. De là, dans ce livre, une foule d'indications ethnographiques, économiques, politiques, qui ont leur prix et qui nous permettent de mieux comprendre les événements auxquels nous assistons; de là des chapitres d'ensemble dont l'un, économique, est consacré aux communications entre la plaine de Diakovo, Scutari et l'Adriatique, dont l'autre, politique, étudie la question même de l'Albanie et indique quel doit être, dans ce pays, le rôle de la France, nullement passif, mais effectif, « actif et profitable », dit M. Jaray, qui voudrait nous voir demeurer, en Albanie comme ailleurs, « les continuateurs et les héritiers des *Francs* d'autrefois ». Une carte de l'itinéraire suivi par l'auteur et d'excellentes photographies accompagnent le texte de *l'Albanie inconnue*.

10. — A la fin de son voyage, M. G.-L. Jaray est rentré dans des pays vraiment accessibles et relativement visités; M. Marge nous en fournit une preuve et M. A. Muzet une autre; M. Muzet, dont le livre

sur le Monténégro, la Serbie et la Bulgarie est, au premier chef, un livre d'actualité tout en n'ayant pas été écrit comme tel. *Aux Pays balkaniques* (tel est le titre de ce volume) était en effet sous presse au moment où ont éclaté les hostilités; ce nous est, tout d'abord, une garantie du sérieux avec lequel a été fait l'ouvrage de M. Muzet, qui se recommande par ailleurs pour sa documentation vécue. L'auteur a passé plusieurs années dans les pays dont il parle, il connaît leurs ressources, l'esprit de leurs habitants, les progrès réalisés dans la mise en valeur et dans l'outillage économique, aussi bien que l'état social, et il expose ce qu'il a constaté, simplement, sans phrases, en homme qui sait et qui se sent capable de fournir les preuves de ce qu'il avance. Les trois tableaux d'ensemble tracés par lui du Monténégro, de la Serbie et de la Bulgarie seront utiles à plus d'un, et compléteront heureusement des ouvrages un peu antérieurs comme celui que M. L. de Launay a naguère écrit sur la Bulgarie. Un exposé sommaire et clair en même temps — ce qui n'est pas très banal — des causes ayant amené le conflit balkanique ouvre ce petit volume plein de faits et dans lequel on peut apprendre beaucoup.

11. — Convient-il de classer parmi les livres de voyage les *Souvenirs d'un pèlerinage de pénitence* du Père capucin Robert de Laval? Oui et non. Oui, parce qu'il y est effectivement question d'une Semaine sainte passée par le vénérable religieux à Jérusalem avec un de ces pieux pèlerinages que l'*Étoile*, bien connue des lecteurs du *Polybiblion*, conduit périodiquement en Terre-Sainte; non, parce que, comme il est naturel, les préoccupations religieuses l'emportent sur les autres et parce que les impressions de voyages sont réduites à leur plus simple expression. A peine, çà et là, au point de vue touristique, quelques pages dignes d'être signalées, celles en particulier où est décrit le pèlerinage musulman au tombeau du prophète Moïse (p. 41-46); mais par contre, à propos de « l'insuffisance de l'habituel Chemin de la Croix à donner une idée complète de la Passion » (p. 76), quels développements de toute autre nature à signaler! C'est, en réalité, un volume d'édification, très bien illustré, accompagné de quelques attaques directes contre les conducteurs de la politique française, de réflexions un peu vives sur les contradictions de la politique intérieure et extérieure de notre pays, que ces *Souvenirs d'un pèlerinage de pénitence*; en se les procurant, on réalisera un double bénéfice, puisqu'on fournira quelques ressources à la Mission des Pères capucins français du Radjpoutana hindou, et que l'on apprendra comment, aux quatorze stations du Chemin de la Croix, il est possible d'en ajouter dix-sept autres et de constituer ainsi un mémorial de la Passion entière du Sauveur.

12. — Comme il y a loin de Jérusalem à la Mecque et à Médine ! En vain le chemin de fer du Hedjaz réduit-il déjà les distances; la séparation n'en demeure pas moins profonde, incommensurable, entre les chrétiens et les musulmans, et il y a entre eux un insondable abîme. M. A. Le Boulicaut l'a dit avec une grande force dans la Préface-dédicace de son *Voyage au pays des mystères*, et il en a fourni des preuves multiples dans son récit du pèlerinage d'un chrétien (qui n'est autre que lui-même) aux villes saintes de l'Arabie. Très attrayant ce récit, et comme fond et comme forme, très « vécu », et plein d'anecdotes topiques, de traits frappants, de réflexions personnelles et profondément vraies, de contes et de poésies arabes, de descriptions pittoresques et précises à la fois, d'observations psychologiques à retenir. A tous les points de vue il faut le lire et le méditer, ... le compléter aussi par la lecture de ceux des explorateurs qui peuvent aider à bien comprendre le pays et ses habitants, par celle de Jean-Louis Burckhardt, qu'a cité à juste titre M. Le Boulicaut, peut-être (je n'oserais trop l'affirmer) par celle des *Trente-deux Ans à travers l'Islam*, de Léon Roches, en tout cas par celle des travaux du savant hollandais Snouck Hurgronje, dont ne parle nulle part l'auteur du *Voyage au pays des mystères*... Omission regrettable, même dans un livre qui ne prétend nullement être un livre de science, — son signataire déclare avoir « voyagé simplement en artiste, en homme de lettres, curieux de sensations rares » (p. XIX),— mais à la lecture duquel les géographes prendront sans aucun doute, comme nous, le « plaisir extrême » que prenait le bon La Fontaine à s'entendre conter Peau d'Ane.

13. — Du cœur du monde islamique, gagnons maintenant une de ses extrémités, celle de l'ouest, ce Maghreb el Aksa sur lequel tant de volumes ont tenté, depuis quelques mois, de nous renseigner; le beau livre que M. Augustin Bernard vient de publier sur le pays mérite, à différents points de vue, de retenir l'attention; la géographie, l'histoire, la société indigène, enfin l'intervention européenne ont également, en effet, et à très juste titre, été étudiées par l'excellent professeur de géographie de l'Afrique du nord à la Sorbonne, de telle sorte que nous nous trouvons ici en présence d'une excellente étude d'ensemble sur le Maghreb el Aksa. Est-il besoin de dire que ce livre manquait et que *le Maroc* de M. Augustin Bernard comble une lacune? Nous possédions déjà de bons ouvrages sur différentes parties de ce vaste sujet, et d'excellentes monographies de détail; quant à une vigoureuse synthèse, bien équilibrée, fondant les travaux déjà parus dans un véritable tout, nous n'en connaissons aucune qui mérite d'être mentionnée. Il en va tout autrement de l'ouvrage qui vient de paraître : ce n'est pas une œuvre purement livresque ni un récit de voyage;

avec beaucoup d'art, M. Augustin Bernard, qui a personnellement visité à maintes reprises le pays dont il parle, qui a vécu de la vie des populations décrites par lui, a fondu ses propres observations et celles de ses prédécesseurs ou des voyageurs contemporains; doubles sont donc les bases de son livre, celles qu'il cite en note infrapaginale au début de chaque chapitre et celles qu'il ne mentionne nulle part et qui sont ses propres observations, une vision personnelle et très nette d'une partie du Maroc, une étude, personnelle également, d'une partie de ses populations. De là, si l'on lit avec soin *le Maroc* de M. Augustin Bernard, une série de restrictions, de retouches, d'indications qui contribuent ici à rectifier, là à préciser telle ou telle idée d'un écrivain faisant autorité, d'un voyageur éminent, d'un homme politique ou d'un économiste; de là encore la netteté du programme exposé par l'auteur dans le dernier chapitre de sa quatrième partie, et surtout de son programme économique, qui a précisément pour bases essentielles les deux « livres » du *Maroc* sur lesquels il convient d'insister surtout ici, ceux qui traitent des conditions géographiques et de la société indigène. On trouvera dans les trois chapitres consacrés par M. Aug. Bernard aux conditions géographiques de la contrée (livre I), à la fois plus et moins que dans l'ouvrage de M. Louis Gentil : *A travers l'Afrique*, dont nous avons récemment parlé (*Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 321-322); ici pas de géomorphogénie, pas de considérations sur l'Atlantide, pas de détails techniques dont seuls les savants ont à tenir compte, et par contre, des indications totalement négligées par M. L. Gentil, qui parlait surtout en géologue alors que M. Aug. Bernard parle exclusivement en géographe. Moins frappant est le contraste existant entre les remarquables études de M. Edmond Doutté (auxquelles l'auteur du *Maroc* s'est plu à rendre justice à la note 1 de la page 133) et le livre III consacré à la société indigène; là encore, toutefois, M. A. Bernard a parlé en géographe, comme il l'a fait également lorsqu'il a montré, en différentes pages de son quatrième livre, comment l'Algérie fut et demeure toujours « notre meilleure carte, si nous voulons faire au Maroc la politique que dicte l'intérêt national » (p. 409). Ainsi, d'un bout à l'autre de son livre, l'auteur demeure fidèle à une conception excellente, à la conception géographique; science et finesse pénétrante, logique et clarté concourent à faire de ce *Maroc* un ouvrage à lire, et même à relire souvent et à soigneusement étudier.

14. — Au milieu d'octobre de l'année 1910, le comte René Le More, qu'un premier voyage en 1905 avait passionnément attaché à la terre d'Afrique, quittait la gare de Tours pour regagner l'Algérie et, de là, traverser, si la chose était possible, le Sahara jusqu'au Soudan. Ce beau projet, qui parut chimérique à plus d'un, le jeune

touriste l'a réalisé de la manière la plus simple : avec deux Chambas, il a franchi le grand désert du nord au sud, en passant par Fort Motylinski, puis, après une pointe depuis Gao jusquà Tombouctou, du sud au nord, en coupant le Tanescouft pour revenir à In-Salah. Comment s'est accomplie cette excursion, avec quelles difficultés et quels incidents? Le comte René Le More l'a raconté dans un livre sans prétention, intitulé : *D'Alger à Tombouctou*, avec beaucoup de bonne humeur; il expose, dans ce petit volume, ses joies et ses déceptions, ses préoccupations et ses surprises, sa vie quotidienne et ses constatations. Ces dernières ne sont ni aussi nombreuses, ni aussi précises qu'on le souhaiterait et ne permettent pas de saluer dans le comte René Le More mieux qu'un simple touriste; mais ce touriste sait bien voir, il ne cherche pas à se faire valoir, il se borne à dire avec agrément et modestie, selon le conseil du vieil auteur, qu'il était là et que telle chose lui advint... Ce sont là de véritables qualités, moins banales qu'on serait tenté de le croire et qui donnent au récit du voyage effectué par l'auteur, « des rives de la Loire aux rives du Niger », un charme auquel il est impossible de demeurer insensible.

15. — Le Comité de l'Afrique française, à qui nous sommes redevables d'une précieuse série de monographies sur différentes régions et différentes populations de notre empire noir, vient d'en accroître le nombre en publiant une excellente étude du lieutenant F. Bouet, de l'infanterie coloniale, sur les Tomas. Peut-être se souvient-on que la soumission de ce peuple, à cheval sur la frontière entre le Libéria et l'Afrique occidentale française, a, tout récemment, donné à nos vaillants officiers beaucoup de peine, et que, chez les Tomas, avaient été naguère tués, en 1894 le lieutenant Lecerf, en 1897 les deux explorateurs Bailly et Pauly. On trouvera dans *les Tomas*, du lieutenant Bouet, les renseignements les plus précis et les plus sûrs sur la géographie physique de la contrée (qui couvre, en territoire français seulement, une superficie d'environ 5.000 kilomètres carrés), sur les mœurs d'une population fétichiste et barbare qu'on peut évaluer à 500.000 âmes au moins, enfin sur l'histoire de la soumission du pays. Quelques cartes et croquis, quelques gravures aussi, accompagnent ce travail, digne de l'attention de ceux qui s'intéressent aux progrès de notre influence comme aux progrès de la géographie.

16. — Le travail du lieutenant F. Bouet n'est qu'une monographie; celui du Dr Ad. Cureau sur *les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale* est une synthèse, celle de toutes les observations faites avec sagacité, patience et critique par l'auteur depuis plus de vingt ans, non pas dans toute la zone intertropicale du continent noir, mais seulement au Congo français. Étant données l'étendue du champ d'ob-

servation et la variété des études faites, le titre de l'ouvrage ne se justifie-t-il pas? Si vous hésitez, écoutez le Dr Cureau vous parler de ses recherches sur les noirs de notre colonie. « Depuis plus de vingt années, déclare-t-il, je les ai étudiés, au Congo français, sous tous leurs aspects et dans toutes les régions de ce vaste territoire. Je les ai examinés à tous les degrés de leur progrès, depuis l'homme de la simple nature jusqu'au citoyen des petits royaumes. Je les ai vus, comme en une série de petits tableaux vivants, incarner l'ébauche des civilisations. J'ai parlé leurs idiomes, j'ai vécu leur vie. J'ai pu ainsi m'exercer à penser leur pensée, autant que le peut faire un esprit très dissemblable du leur ». Et, pour contrôler ses observations, le Dr Cureau s'est adressé à d'autres bons observateurs, à des missionnaires comme Mgr Martrou, à des fonctionnaires tels que M. Bruel. De tout ce travail préparatoire, voici le résultat : un beau livre, dont les différentes parties (sur le milieu géographique et humain, sur l'individu, sur la société et ses formes complexes) sont traitées de manière très simple, très attachante et très sincère, et documentairement illustrées. Bornons-nous à le signaler aujourd'hui, sans y insister davantage, car nous aurons souvent à nous en servir et à le citer comme terme de comparaison, comme élément de contrôle, comme base d'études. A tous les points de vue, en effet, *les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale* s'imposent à l'attention de tous; chacun y trouvera des informations positives et même d'utiles leçons.

17. — Avec une ardeur inlassable et une curiosité qu'aucun voyage ne parvient à assouvir, M. Jules Leclercq continue de parcourir le monde et de visiter les pays les plus variés; bientôt l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, du moins dans leurs points accessibles, n'auront plus de secrets pour lui et seules l'Australie et la Polynésie demeureront les contrées sur lesquelles il n'aura pas posé le pied. Espérons que l'infatigable globe-trotter, qui sait si bien observer et si joliment décrire tout ce qu'il voit, le plaisant comme le sévère, les harmonies comme les contrastes, ira un jour faire une randonnée aux Sandwich, ou encore en Tasmanie, et en rapportera un volume comme il en sait écrire, tel que ce livre intitulé : *Aux Sources du Nil*, que nous venons de lire avec un si grand plaisir. Quel contraste entre l'Ouganda d'aujourd'hui, tel que le dépeint M. Jules Leclercq, avec son chemin de fer, les bateaux à vapeur qui parcourent le lac Victoria, et, hélas ! la maladie du sommeil, et l'Ouganda que connurent les premiers explorateurs de la contrée, les plus illustres : Speke et Grant, Stanley, dont parle notre voyageur, et ceux dont il ne parle pas, comme l'Américain Chaillé-Long ! Ils sont loin les temps de Mtésa, le despote farouche et sanguinaire auquel ont rendu visite, dans sa capitale de Kampala, les premiers Européens qui ont pénétré dans l'Ouganda ! Voici en effet

qu'à côté du jeune roi Daudi Cheva, le *Kabaka* héritier du pouvoir de Mtésa, se trouve, — oh ! a 24 milles de Kampala, — à Entebbe, le gouverneur anglais du pays, le véritable chef de l'Ouganda; voici qu'une immense cathédrale catholique, susceptible de contenir 5.000 personnes, s'élève sur la colline de Boubaga. Quant aux anciennes institutions du *Loukiko* et du *Katikiro*, l'une au moins, le *Loukiko*, subsiste encore et fonctionne avec une impartialité qu'on ne lui connaissait pas naguère. Nous renvoyons au si intéressant volume de M. Jules Leclercq les lecteurs désireux d'être renseignés sur ce point, comme aussi sur l'œuvre admirable des Pères Blancs et de leurs collaboratrices les Sœurs Blanches, dans l'Ouganda.

18. — N'avez-vous pas remarqué que, comme les écrivains anciens, comme les grands personnages de l'histoire, comme les artistes, les différentes contrées du globe sont soumises aux fluctuations de la mode? Pourquoi tel pays a-t-il été pendant longtemps relativement délaissé? pourquoi, subitement, est-il très visité et est-il le sujet de nombreux ouvrages? Affaire de mode, vous dis-je ! L'Inde, avec ses antiques civilisations, ses races multiples, ses religions si diverses, ses paysages si variés, a toujours attiré les artistes et les savants; la voici maintenant qui provoque la curiosité des amateurs de pittoresque et des touristes... Le capitaine Claude-Lafontaine ne m'en voudra pas de ne le considérer que comme un touriste; son *A travers l'Inde* ne contient, en effet, que des notes sur les villes de la grande péninsule asiatique visitées par lui, depuis Bombay jusqu'à Pondichéry, en passant par Ahmedabad, Ajmere, Jugpore, Amritsar, Delhi, Lahore, Luknow, Bénarès et Calcutta. On y trouve la description des monuments célèbres que tant d'autres ont visités avant lui, çà et là quelques rapides aperçus sur certaines questions à l'ordre du jour, mais rien qui permette de mieux comprendre la complexité du problème indien, ni les causes de ce malaise du pays, dont M. Valentine Chirol a, dans son *Indian unrest*, donné une si magistrale analyse ni les efforts tentés par les Anglais pour donner satisfaction à leurs nombreux sujets. Ce ne sont que des notes et impressions, très agréablement écrites par un auteur qui a su fort bien voir et qui a comparé très heureusement ses sensations indiennes avec celles qu'il avait éprouvées ailleurs.

19. — C'est avec une réelle méfiance que nous avons ouvert les *Instantanés d'Extrême-Asie*, de M. Henri Mylès. Pourquoi, pensions-nous, un pareil titre? Quelle mode déplorable que celle qui tend à s'acclimater en France ! Plus d'études sérieuses : rien que des heures de ceci, des minutes ou des moments de cela; et voici maintenant des instantanés; c'est complet ! Mais à peine avions-nous commencé la lecture de ces mêmes *Instantanés d'Extrême-Asie* que nous étions complètement captivés, tenus sous le charme, et que nous avions peine

à ne pas aller d'un seul trait jusqu'au bout. C'est que, en quelques phrases, en quelques lignes, en quelques mots même parfois, M. Henri Mylès sait brosser un paysage, décrire une scène, camper un personnage; vous en faut-il une preuve entre beaucoup? Lisez, à la page 115, cet instantané : « Osaka, toute basse sur la plaine, élève la forêt de ses cheminées fumantes ». Et, non content de peindre, M. Mylès pense... et il fait penser. Écoutez cette brève réflexion, si profondément juste : « Le Japon est comme ces femmes qui, au premier abord, ne vous paraissent qu'agréables et qui, peu à peu, vous attachent par des liens insoupçonnés » (p. 116). Parfois, aussi, les propos de l'auteur surprennent, mais ce n'est encore qu'un moyen habile de retenir plus fortement le lecteur. De tels artifices sont bien inutiles, puisque M. Mylès possède les dons les plus souhaitables pour un écrivain, puisqu'il sait peindre, qu'il sait écrire, qu'il sait charmer; mais il y recourt sans doute par dilettantisme, et c'est aussi par dilettantisme que nous feignons de nous y laisser prendre. Pour un peu, la forme nous ferait oublier le fond géographique de ce volume, les impressions ressenties par le voyageur à Ceylan, à Saïgon, en Chine, au Japon; fort heureusement, le sujet nous y ramène sans cesse, de telle sorte que double a été notre jouissance au cours de la lecture des *Instantanés d'Extrême-Asie* : nous étions heureux de trouver, en M. Henri Mylès, un aussi excellent observateur et un aussi habile écrivain.

20.— Franchissons maintenant d'ouest en est les solitudes du Pacifique et gagnons les côtes américaines de la Californie. Depuis le jour déjà bien lointain, où M. C. de Varigny a consacré la dernière partie de son *Océan Pacifique* à l'histoire des origines de San Francisco, aucun livre relatif au Far-West américain ne nous a causé autant de plaisir que celui de M. François de Tessan. Ne demandez pas à l'auteur ce qu'il n'a pas entendu donner, c'est-à-dire une étude systématique et d'ensemble des provinces yankees du Pacifique; mais prenez-le comme guide dans vos pérégrinations dans le Far-West; nul ne vous conduira plus sûrement là où il faut aller, et ne vous expliquera de meilleure grâce et avec plus de compétence ce que vous avez besoin de savoir. « Au hasard de longs vagabondages, écrit-il dans sa Préface, j'ai brossé une série de tableaux qui m'ont paru typiques, et j'ai noté quelques-uns des traits significatifs des jeunes populations qui sont marquées d'une originalité particulière dans le monde américain. » Rien qui définisse mieux les *Promenades au Far-West*, réunion de chapitres de longueur inégale, d'importance variable, mais toujours écrits d'une plume alerte et toujours intéressants et instructifs; tantôt ce sont des descriptions de paysages ou de cités, tantôt des études de mœurs et d'amusantes anecdotes, tantôt encore quelques

pages pleines d'esprit sur quelques... singularités, pour ne pas dire excentricités (lisez en particulier le chapitre XXIV : « De quelques danses »), ou bien l'indication de nouveaux procédés de colonisation et de publicité, ou enfin la mise au point de graves questions politiques. Rien de plus digne d'être cité, à cet égard, que les chapitres XII-XV, consacrés aux colonies chinoises et japonaises des bords américains du Pacifique; on les consultera souvent, car elle demeure toujours brûlante, cette question des Jaunes aux États-Unis, et elle peut, un jour ou l'autre, surgir inopinément avec une nouvelle acuité. A signaler aussi, à un autre point de vue, le chapitre où M. de Tessan a raconté ce curieux épisode de la guerre de classes qu'est l'affaire Mac Namara. Oui, vraiment, il y a beaucoup à retenir dans les *Promenades au Far-West*; on y trouvera matière à amusement et aussi à réflexion.

21. — En mourant, M. Woodburg Lowery avait laissé à la Bibliothèque du Congrès de Washington, sa collection de cartes des anciennes possessions espagnoles contenues dans les limites actuelles des États-Unis, ainsi que la liste provisoire de ces cartes dressées par lui-même pour la rédaction d'un grand ouvrage commencé sur les établissements espagnols des États-Unis contemporains. La liste provisoire mentionnait 750 cartes dont 306 faisaient partie de la collection Lowery, dont 206 appartenaient aux séries cartographiques de la Bibliothèque du Congrès; elle constituait un précieux instrument de travail. En la revisant et en la complétant, en « étoffant » les descriptions sommaires données par M. Lowery, en assignant à chaque carte sa date exacte, comme aussi en la replaçant dans son milieu cartographique, M. Lee Phillips en a encore augmenté la valeur; de la sorte, il a établi un répertoire extrêmement utile et qui rendra de très grands services aux érudits. N'est-ce pas une véritable cartographie du sujet que cette liste (encore sujette à accroissement) de 750 cartes allant de 1502 à 1820, dont deux tables, dressées l'une dans l'ordre alphabétique des titres, l'autre dans l'ordre alphabétique des noms propres de géographes ou de voyageurs, facilitent le maniement? Comme aux publications antérieures du Département des cartes et plans de la Bibliothèque du Congrès, on recourra fréquemment à cet inventaire de la collection Lowery, intitulé : *A descriptive List of Maps of the Spanish Possessions with in the present limits of the United States*, 1502-1820, et l'on remerciera M. Lee Phillips d'y avoir donné tous ses soins.

22. — A l'autre extrémité de l'Amérique du sud, sur les mêmes côtes du Pacifique, ce n'est pas tout à fait le même genre d'activité que dans la partie occidentale des États-Unis; pas de sang saxon, ou à peine, une prédominance incontestable du sang espagnol sur tous

les autres, et un mélange énorme et profond de ce sang avec celui des indomptables Araucans, voilà ce qui a produit la population robuste dont tous les visiteurs du Chili admirent la force et la beauté. Mais ce ne sont pas là les seuls mérites de cette population; elle en a d'autres qui lui ont permis de donner à la jeune république hispano-américaine du Chili, au bout d'un siècle d'indépendance, un très solide et très brillant essor. Pour vous rendre compte de l'ampleur de cet essor, pour en connaître les bases et aussi les traits généraux, ouvrez le récent ouvrage de M. Jorge Fernández Pradel : *Le Chili après cent ans d'indépendance*; vous serez pleinement édifié. Sans doute vous faudra-t-il faire la part du patriotisme ardent qui conduit l'auteur à ne pas voir d'ombres au tableau ou à les indiquer à peine — et celle aussi d'un reste de grandiloquence castillane; mais les faits, les chiffres sont là pour prouver le merveilleux essor de la contrée au triple point de vue politique, économique et intellectuel. A cet essor, non pas seulement littéraire et artistique, mais aussi moral, l'Église catholique a grandement participé; M. Pradel l'a montré et il a eu raison d'en fournir les preuves et de consacrer un excellent chapitre à l'action morale, charitable et sociale de l'Église au Chili. Aussi, en fermant son livre, éprouve-t-on un double sentiment : d'admiration à l'égard d'un peuple qui veut et sait si bien se développer, et d'envie à l'égard d'un pays où l'on a le bon sens de faire concourir au même but, éminemment et exclusivement patriotique, toutes les forces vives de la nation.

23. — Il est peu de Français connaissant aussi bien, il n'en est pas connaissant mieux que M. Paul Walle l'Amérique du sud : voilà si longtemps que ce chargé de missions en parcourt ou en étudie les différents états. De là plusieurs livres, monographies ou articles dont le plus récent est consacré à *l'Argentine telle qu'elle est*. Bien de didactique, à proprement parler, dans cet ouvrage pour la rédaction duquel M. Walle a mis à contribution non seulement les observations faites par lui au cours de son voyage de 1911-1912, mais celles que, depuis 1887, il avait recueillies pendant ses pérégrinations dans les différentes parties du pays; c'est plutôt une promenade que nous exécutons à travers l'Argentine en compagnie de M. P. Walle, dans les provinces et même dans les territoires nationaux, en partant de la capitale, de Buenos-Aires, à propos de laquelle l'auteur nous fournit les renseignements d'ordre général qu'il est indispensable de connaître. Mais ce n'est pas de Buenos-Aires et de ses transformations, et de la mise en valeur des territoires les plus rapprochés d'elle que, à l'encontre des autres voyageurs-touristes, parle surtout M. Walle; il en parle, certes, et il ne pouvait pas ne pas le faire, mais il n'en parle pas exclusivement, il entend nous entretenir de l'Argentine tout

entière, et il le fait; il met même quelque coquetterie à insister surtout sur les parties moins étudiées de la contrée, à nous en exposer la vie, les ressources, les progrès et l'avenir probable. Ne les a-t-il pas parcourues, au moins en partie, et n'en a-t-il pas constaté les richesses latentes, les « possibilités »? Étant bien documenté sur ces pays, pourquoi n'en parlerait-il pas? M. Paul Walle nous entretient donc des provinces de l'intérieur et des territoires nationaux, encore imparfaitement connus; il nous donne, au total, dans le livre admirablement illustré qu'est *l'Argentine telle qu'elle est*, un exposé aussi complet que possible de la situation économique présente du pays. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à signaler ce livre comme un document précieux à étudier et à consulter.

24. — Un autre pays en plein développement, celui dont l'entente avec l'Argentine et le Chili constitue l'ABC de la politique internationale de l'Amérique du sud, c'est le Brésil, immense empire dont certaines parties sont encore à peine entrevues et naturellement exploitées moins encore. M. l'abbé L.-A. Gaffre n'a pas pénétré dans ce Brésil que l'on peut, sans grande exagération, qualifier d'inconnu; il est resté dans les pays peuplés et civilisés et encore est-il loin de les avoir visités tous et de les avoir longuement parcourus. A peine un coup d'œil sur l'État de Rio, sa capitale et ses environs immédiats, Nichteroy et Pétropolis; à peine un rapide regard à l'État de Saint-Paul, à la ville et à la magnificence de ses terres les plus proches. Franchement, il était difficile à M. Gaffre, en un séjour de deux mois seulement, de faire davantage, et il ne peut rapporter du Brésil que des visions. Ainsi s'explique le titre de son livre : *Visions du Brésil* qu'il convient en fait d'interpréter ainsi : « Visions de deux parties du Brésil ». On y trouvera des digressions, des attaques *ad hominem* que je n'aime pas beaucoup, pour ma part, encore qu'elles soient malheureusement vraies, mais M. Gaffre ne fait, dans la circonstance, qu'écrire pour soi et s'est dédié son livre à soi-même, ou encore à ses amis brésiliens, on y trouvera aussi des indications intéressantes, de bonnes descriptions de divers coins du Brésil, des traits de caractère, des conversations qui sont de vraies contributions à la connaissance des idées de certains Brésiliens. C'est donc un livre instructif, mais qui eût gagné, croyons-nous, à ne compter que 300 pages.

HENRI FROIDEVAUX.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Épisodes de la guerre de Trente ans. Le Maréchal de Guébriant* (1602-1643), par le vicomte DE NOAILLES. Paris, Perrin, 1913, in-8 de IX-552 p., avec pl. et cartes, 7 fr.50. — 2. *L'Hôtel royal des Invalides*, 1670-1789, par ROBERT BURNAND. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8 de XXIII-299 p., avec grav. et pl., 10 fr.— 3. *Le Général Joseph-François Dours, sa vie politique et militaire, sa mort tra-*

gique, par le Dr Victorin Laval. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de xvi-740 p., avec 1 pl., 7 fr. 50. — 4. *Soldats suisses au service étranger. Mémoires d'un lieutenant au service de France*, par J.-P. Maillard. *Notes d'un appointé de voltigeurs*, par J.-M. Bussy. Genève, Jullien, 1913, in-16, x-314 p., 3 fr. 50. — 5. *Études d'histoire*, par Arthur Chuquet. Paris, Fontemoing, s. d., petit in-8 de 346 p., 3 fr. 50. — 6. *Correspondance inédite de Napoléon Ier conservée aux archives de la guerre*, publiée par le lieutenant-colonel Ernest Picard et Louis Tuetey. T. II. 1808-1809. Paris, Charles-Lavauzelle, 1912, in-8 de 856 p., 15 fr. — 7. *L'Épopée des Alpes. Épisodes de l'histoire militaire des Alpes, en particulier des Alpes françaises*, par le commandant Joseph Perreau. Paris, Berger-Levrault, 1903-1912, 3 vol. in-8 de iv-347, x-473 et ii-509 p., 27 fr. 50. — 8. *Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin* (27 *octobre* 1870-18 *mars* 1871), par le capitaine Henri Choppin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-12 de xxxv-387 p., 3 fr. 50. — 9. *Souvenirs de révolution et de guerre*, par le général baron Rebillot. Paris et Nancy, Berger-Levrault, gr. in-8 de ii-229 p., 4 fr. — 10. *Souvenirs de guerre et de garnison*, par Henri Le Pointe. Paris, Chapelot, 1912, in-16 de xii-210 p., illustré, 3 fr. 50. — 11. *La Défense de Port-Arthur*, par les colonels A. von Schwarz et G. Romanowski; trad. par le commandant J. Lepoivre. 1re partie. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de 459-xv p., avec 73 fig. et 11 pl., 12 fr. — 12. *L'Artillerie au Maroc. Campagnes en Chaouïa*, par le capitaine Féline. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, gr. in-8 de vii-317 p., avec 11 illustr., 2 pl. et 1 carte, 5 fr. — 13. *Histoire de la guerre italo-turque*, 1911-1912, par Un Témoin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de vii-135 p., 2 fr. 50. — 14. *La Belgique à jamais indépendante*. Étude stratégique par le colonel Arthur Boucher. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de v-62 p., avec 2 croquis, 1 fr. — 15. *La Bataille. Conduite stratégique, exécution tactique*, par le capitaine G. Becker. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de xvii-238 p., avec 8 cartes et 6 croquis, 7 fr. 50. — 16. *Opinions allemandes sur la guerre moderne*. 2e fasc. *Méthodes de commandement. Mécanisme des marches. L'Offensive et la défensive*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de viii-86 p., 1 fr. — 17. *Une Réponse française au programme militaire allemand*, par le capitaine Le Francais. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de xi-158 p., 2 fr. 50 — 18. *Préparons-nous à la victoire*, par le major de bersaglieri Luigi Nasi; trad. par le commandant Painvin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-16 de viii-84 p., 1 fr. 50. — 19. *De la Marche et des chances de la prochaine guerre*, par Charles Malo. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de xxix-117 p. et portrait, 2 fr. — 20. *Le Soldat dans la guerre de demain*, par le lieutenant P. Rimbault. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-18 de 127 p., 1 fr. 50. — 21. *Nos Frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense*, par le général Maitrot. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de x-230 p., avec 8 cartes et 8 croquis, 3 fr. 50. — 22. *La Loi des cadres de la cavalerie. Réformes dangereuses et réformes utiles*, par le général Aupier. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de xiii-49 p., 1 fr. 50. — 23. *Nos Mitrailleuses, ce qu'elles sont et ce qu'il faut en attendre*, par le lieutenant Dupeyré. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de viii-99 p., avec 6 photogr. et 11 croquis, 2 fr. — 24. *Cours d'artillerie à l'usage des élèves-officiers de réserve*, par le capitaine Béraud. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-18 de vi-116 p., avec 76 fig., 2 fr. 50. — 25. *Les Lois de la guerre continentale*, par le lieutenant Robert Jacomet. Paris, Fournier, 1913, in-16 cartonné, 160 p., 3 fr. — 26. *Les Archives militaires*, fasc. 2 et 3. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-4, p. 159 à 412, 4 fr. — 27. *Les Armées des principales puissances au printemps de* 1912. Paris, Chapelot, 1912, petit in-8 cartonné de vii-403 p., 4 fr. — 28. *Bulgaria y Rumania. Notas de viaje*, por el general Don Joaquin de la Llave. Madrid, imp. Alemana, 1912, in-8 de 104 p. — 29. *Le Artillera rumana*, por el general Don Joaquin de la Llave. Madrid, Eduardo Arias, 1912, in-8 de 74 p. — 30. *El Cuerpo de ingenieros del ejército rumano*, por el general Don Joaquin de la Llave. Madrid, « Memorial de ingenieros », 1912, gr. in-8 de 42 p.

1. — M. le vicomte de Noailles est un écrivain bien connu des lecteurs du *Polybiblion*. Dans le déluge des publications sur le premier Empire qui nous submerge depuis cinquante ans, l'éminent historien n'a pas hésité à remonter le courant, à nous montrer que si la Révolution et l'Empire furent des périodes brillantes de gloire militaire, il y eut d'autres époques où la France atteignit la même splendeur et le même éclat; qu'au XVIIe siècle, en particulier, notre pays s'honora de guerriers qui, aux qualités du cœur, à la grandeur du caractère, unirent des talents militaires de premier ordre. Parmi toutes les figures de cette grande époque qui pouvaient tenter un historien, aucune, peut-être, n'a l'intérêt de celle de ce *Maréchal de Guébriant*, dont M. de Noailles nous donne aujourd'hui la vie. « Arrêtons-nous, a écrit jadis, au sujet de Guébriant, le duc d'Aumale, devant cette figure dont la contemplation s'impose. On aime à rester un peu avec cet homme d'un mérite si solide et si complet, qui ne fut ni ambitieux ni cupide, que les honneurs allèrent chercher, qui ne fit que le bien et ne pratiqua que le devoir. » Guébriant fut très effectivement cela et rien que cela. Issu d'une ancienne maison de Bretagne, ayant fait au collège de La Flèche, à cette époque tenu par les jésuites, des études sérieuses et approfondies, brave jusqu'à la témérité, mais de cette bravoure calme et réfléchie qui sait apprécier le danger qu'elle affronte, doué d'observation et d'à-propos, d'une étonnante décision, le futur maréchal avait évidemment tout ce qu'il fallait pour devenir un de nos premiers hommes de guerre. Si l'on songe que la carrière de Guébriant, celle où il commanda en chef et put donner sa mesure, n'alla pas à deux années, il est permis de déduire par ce qu'il fit de ce qu'il aurait pu faire et il n'est pas osé de dire que s'il avait vécu, il eût égalé Turenne. Malheureusement la mort le guettait et, le 24 septembre 1643, à 41 ans, il expirait dans Rottweil, conquis par lui l'avant-veille, d'une fracture du bras — qui, de nos jours, eût été vraisemblablement guérissable, mais que l'ignorance des chirurgiens du temps rendit mortelle. Le Laboureur nous avait donné déjà le récit de cette existence qui fut toute d'exemple et de vertus, mais M. de Noailles a eu à sa disposition des documents inconnus à son devancier qui rend l'œuvre actuelle plus colorée, plus vibrante et, historiquement, plus sérieuse. L'ouvrage est d'ailleurs intéressant et par les détails concernant Guébriant lui-même et par ceux qui mettent en lumière quantité de personnages étranges et bien curieux comme ce soudard de Rantzau, comme Banner et quelques autres. Le récit, comme on le voit par les dates, étudie les événements de la guerre de Trente ans, et M. de Noailles, qui était, comme on pense, très préparé à son sujet, par ses volumes sur *le Cardinal de La Valette* et sur *Bernard de Saxe-Weimar*, a creusé davantage encore la matière

dans ce nouveau volume, qui forme en réalité une trilogie avec les deux premiers. L'ouvrage, orné de jolis dessins ou phototypies, empruntées pour la plupart au cabinet des estampes, est édité avec le soin qu'apporte d'ordinaire la maison Perrin à tous ses travaux; signalons cependant une singulière coquille : la date de 1653 imprimée sur la couverture comme celle de la mort du maréchal, alors que sur le titre apparaît la véritable date : 1643.

2. — Le livre de M. R. Burnand : L'*Hôtel royal des Invalides*, est consacré non pas à un homme mais à une des institutions les plus glorieuses de la Monarchie. A vrai dire, l'histoire de cette fondation, essentiellement humanitaire, a été faite bien des fois, mais il n'est pas mauvais qu'un écrivain moderne revienne aujourd'hui sur ce sujet en apparence épuisé et qu'il rappelle à nos générations trop oublieuses du passé, avec quelle sollicitude nos princes veillèrent jadis sur l'existence des glorieux soldats mutilés sur les champs de bataille pour la gloire et la défense du pays. Nos pères, et avant eux les anciens —les Romains notamment — reconnaissaient les services rendus par les vétérans de leurs armées, soit en recueillant les vieux militaires blessés et infirmes, soit au moyen de primes en argent conférées généralement une fois pour toutes. Mais il était réservé à un Bourbon d'avoir cette idée généreuse de recevoir dans une maison spéciale, luxueusement organisée, les débris inutilisés de ses armées et de les y traiter non plus comme des miséreux qu'on recueille par pitié, mais comme des hommes d'élite et de devoir dignes de la considération particulière du prince et des citoyens. Le nouveau travail de M. Robert Burnand est divisé en dix chapitres consacrés successivement aux origines et à la fondation de l'Hôtel, aux règles fixées pour l'admission, à la description du bâtiment principal et des annexes, au personnel administratif de l'Hôtel, à ses finances, aux services de santé, d'alimentation, du culte, au règlement déterminant le service intérieur, enfin aux compagnies détachées. Une illustration très soignée et très artistique complète les mérites de cette publication qui fait honneur, à ce dernier titre, à la maison d'édition Berger-Levrault.

3. — *Le Général François Dours*, auquel M. le médecin-major de 1re classe Victorin Laval consacre une longue notice ou pour mieux dire, un gros volume, ne fut ni un héros ni un tacticien distingué, et les événements militaires auxquels il prit part tiennent plutôt de la guerre civile que de la guerre contre l'étranger. Il semblerait donc que consacrer à ce personnage de second, même de troisième plan, un in-8 de près de 800 pages soit un hommage peut-être démesuré. Mais les pères ont pour leurs enfants, même les plus indignes, des tendresses inexplicables et c'est ainsi que l'érudit docteur, auteur du

volume dont nous inscrivons le titre en tête de cette notice bibliographique, aperçoit dans Dours des qualités que ne distingueront vraisemblablement pas la plupart des lecteurs. Né en 1737 à Bollène, dans le Comtat Venaissin, Dours, issu d'une famille de noblesse problématique, entra dans l'armée à quatorze ans et servit en qualité d'officier dans Rouergue-infanterie (1751). Il assista, avec son régiment, à diverses batailles de la guerre de Sept ans, notamment à Minden, Warbourg, Willinghausen, alla à Saint-Domingue, prit part à l'expédition de Mahon et se retira du service vers 1762, époque à laquelle nous le retrouvons citoyen de Bollène et premier consul de sa ville natale. Les années s'écoulent, le temps marche et, à la surprise générale, au moment où éclate la Révolution, Dours, qui, jusque-là, s'était fait appeler d'Ours de Saint-Ciergues, devient un sans-culotte à tous crins, renie effrontément son passé, même sa pseudo-noblesse, ne parle plus que de ses amis de la Montagne et du Comité de salut public, reprend du service dans l'armée révolutionnaire et se distingue dans cette guerre du fédéralisme qui devait si tristement finir. Après des allées et venues sans nombre, des incidents sans intérêt, nous trouvons Dours général à l'armée des Alpes : mais la roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole et, après une éphémère grandeur, l'ancien officier de Rouergue est précipité dans l'abîme où s'effondrent ses amis de la Montagne. Le Neuf Thermidor marque le terme de sa carrière; il revient à Bollène et y meurt assassiné par ceux-là mêmes qu'il avait persécutés iniquement aux jours de sa scandaleuse omnipotence. Tel est le personnage, peu sympathique en somme. Mais si l'homme ne valut guère, il n'en est pas de même du livre que lui consacre son biographe. Écrit avec clarté et précision, basé sur une documentation éclairée et abondante, le volume de M. le docteur Victorin Laval est une précieuse contribution à l'histoire des dissensions civiles qui ensanglantèrent le Midi au début de la Révolution. Il ne sera plus permis d'aborder l'étude de ces événements sans se référer au travail du judicieux historien : c'est dire la valeur de cette monographie.

4. — L'éditeur A. Jullien, de Genève, nous donne aujourd'hui le cinquième volume de la collection qu'il a entreprise sous le titre : *Soldats suisses au service étranger*, et nous trouvons dans ce tome V en premier lieu les *Mémoires d'un lieutenant au service de la France* (J.-P. Maillard), puis les *Notes d'un appointé de voltigeurs* (J.-M. Bussy). Jean-Pierre Maillard, l'auteur du « Mémoire », était né à Vevey en 1784 et s'engagea, à quatorze ans, en qualité de tambour, dans un régiment vaudois chargé d'appuyer les Français dans leur expédition de 1799 contre le Valais. Il passa de là au régiment de Castella, prit part aux campagnes d'Espagne de 1808 à 1811, fut dirigé sur la Russie où il assista à tous les engagements du corps Oudinot, notamment aux

deux batailles de Polotsk, fut fait prisonnier par les Russes, et, après être rentré de captivité en 1814 et avoir refusé, aux Cent Jours, de reconnaître Bonaparte, il servit dans la Garde royale jusqu'en 1827, date à laquelle il prit un repos bien gagné. Sous le premier Empire, les tambours joignaient généralement à leur profession musicale, celle de maître d'armes et la plupart étaient des bretteurs plus ou moins habiles, mais très hargneux et mauvais coucheurs. Maillard ne sut pas échapper à ces traditions déplorables et s'il en faut croire ce qu'il en dit lui-même, il dut expédier dans un monde meilleur un certain nombre de gens qui n'eussent pas demandé mieux que de demeurer quelque temps encore dans celui-ci. Mais, le duel,— qui fit à cette époque, des ravages désastreux dans nos armées — était tellement dans les mœurs qu'on n'arrivait même plus à le défendre ni à le punir. « A Vitoria, raconte à ce sujet Maillard, j'eus un coup d'épée à donner pour un soldat du régiment. Je tuai mon adversaire d'un coup de seconde et j'en fus quitte pour deux jours de salle de police. » Évidemment c'était pour rien et, à ce taux-là, Maillard pouvait se permettre de recommencer souvent ses innocentes distractions. Il ne s'en priva pas. Quoi qu'il en soit, à cet égard, et quel qu'ait été le nombre de ses rencontres, il est certain qu'elles le faisaient davantage craindre qu'aimer, ce qui explique peut-être les injustices et les passe-droits dont il prétend avoir souffert dans sa carrière. Le lecteur n'accepte pas toujours ses raisons et trouve souvent que ses doléances sont vaines; il s'arrêtera avec plus de plaisir sur certains détails curieux que nous donne le mémorialiste, sur la vie du soldat dans les armées du premier Empire et sur certains faits de guerre tels que la journée de Polotsk par exemple. La façon dont la plupart des régiments suisses au service de la première Restauration de 1814 refusèrent de s'associer à l'équipée des Cent Jours et surtout celle dont on essaya de les rallier au rescapé de l'île d'Elbe, nous vaut de la part de Maillard quelques détails amusants que nous croyons inédits. Ces détails ne font pas honneur, non pas à Napoléon, qui ignora très certainement ces vilenies, mais aux subalternes trop dévoués sur qui doit retomber la responsabilité de ces procédés de maison close. — Bussy, dont les *Notes d'un appointé voltigeur* constituent la deuxième partie du volume dont nous nous occupons ici, est un autre homme que Maillard, moins prétentieux, plus bon enfant. Né à Orbe en 1789, le futur appointé s'engagea en 1807 dans le 3e régiment suisse au service de France et partit presque aussitôt pour le camp de Boulogne qui servit, comme on sait, pendant tout l'Empire, comme dépôt de recrues. Du camp de Boulogne, Bussy est envoyé en Espagne et commence là la vie de misère et de fatigues qui fut celle de la plupart de nos soldats dans cette guerre, déplorable à bien d'autres points de vue. Il nous donne

son itinéraire dans ce « pays de malheur », itinéraire qu'on ne devra pas toujours prendre à la lettre, car on y rencontre des erreurs de date et de lieu, bien naturelles d'ailleurs chez un soldat peu lettré. D'autre part, nous trouvons dans Bussy d'intéressants détails sur certains faits de guerre que les historiens avaient jusqu'ici négligés — tel le siège de la Puebla par exemple — et qui, cependant, méritent bien de n'être pas oubliés. Ce siège de la Puebla marque d'ailleurs pour Bussy, une date capitale, puisque c'est celle où, prisonnier des Anglais, il quitte la péninsule pour être ramené sur les pontons de Plymouth. Heureusement pour lui, sa qualité d'étranger lui permet d'être échangé dès son retour en Grande-Bretagne, et il rentre en France à la fin de 1811, juste à temps pour être envoyé en Russie. C'était en réalité tomber de Charybde en Scylla, mais au début de la campagne, tout au moins, Bussy n'apprécie pas sa situation comme fâcheuse et c'est le cœur léger qu'il entame les premières marches. A Polotsk, dont il nous donne un récit détaillé et très vivant, plus tard à la Bérésina, dont il nous trace également une vigoureuse esquisse, Bussy se bat avec une bravoure, un calme véritablement héroïques, dans ces circonstances terribles où la mort ramasse à pleines mains les cadavres que lui jettent en abondance le froid, les boulets, les cosaques. Tout ce récit de la campagne de Russie est véritablement plein de grandeur et d'émotion poignante, et l'écrivain produit d'autant plus d'effet que sa naïveté et sa modestie ne cherchent, avec évidence, à en produire aucun. Il fut du petit nombre de ceux qui échappèrent au désastre et purent regagner leur patrie pour y mourir entourés de la considération de leurs concitoyens.

5. — C'est encore du premier Empire que nous parle M. Chuquet dans le cinquième volume de ses *Études d'histoire*. Signalons, parmi les principaux chapitres de la nouvelle publication, ceux consacrés à la mission du comte de Narbonne à Vilna, au début de la campagne de Russie, à la légende suivant laquelle Bonaparte eût songé, au début de sa carrière, à passer au service de la Russie, aux juifs polonais, à divers officiers auteurs de Mémoires, tels Pion des Loches, le général Boulart, le général de Fezensac, Jacquemont, etc., etc. Encore que ces derniers chapitres ne soient guère que des articles bibliographiques, ils seront utiles en signalant au lecteur des personnages qu'il sera à même de mieux connaître, s'il en a le désir, en se reportant aux ouvrages originaux publiés par ces mémorialistes.

6. — Le tome second de la *Correspondance inédite de Napoléon conservée aux archives de la guerre*, publiée par MM. Ernest Picard et Louis Tuetey met sous nos yeux 1562 documents portant la date de 1808 à 1809, c'est-à-dire écrits ou rédigés pendant une époque où la politique du Souverain fut particulièrement active, notamment en ce

qui concerne l'Espagne. Comme nous l'avons indiqué à propos du premier volume, cette correspondance est purement militaire; cependant, au milieu de nombreuses décisions où la part de l'Empereur se borne au mot : approuvé, accordé, refusé, on trouve plus d'une pièce dont l'intérêt général est suffisant pour qu'on puisse signaler aux érudits et aux chercheurs, spécialement à ceux qui s'occupent de l'histoire du premier Empire, cette publication de longue haleine.

7. — M. Joseph Perreau, chef de bataillon de l'armée territoriale, ancien capitaine de chasseurs alpins, ancien professeur d'histoire militaire à Saint-Cyr, publie chez Berger-Levrault trois volumes qu'il intitule : *L'Épopée des Alpes* et dans lesquels il décrit les principaux épisodes militaires dont les Alpes, spécialement les Alpes françaises, ont été le théâtre. Si de tous les champs de bataille sur lesquels depuis vingt-cinq siècles se sont heurtés des masses humaines, un petit nombre a été plus fréquenté que les massifs montagneux dont nous parle cetouvrage, aucun n'a été plus décrit, aucun cependant ne demeure aussi peu connu. On lira dans la copieuse bibliographie citée par M. le commandant Perreau, les noms de la plupart des écrivains de marque qui ont pris pour thème de leurs recherches, de leurs investigations l'intéressant sujet qui a séduit, à son tour, le nouvel historien. Aucun n'a traité la matière avec plus d'ampleur, de couleur, surtout, avec une documentation plus riche. L'ouvrage de M. Perreau n'est pas un répertoire de tous les événements militaires dont les Alpes ont été le théâtre. L'écrivain a fait un choix judicieux des événements, a su discerner les plus frappants, les plus marquants au point de vue militaire, et ceux-là il les décrit avec détails, avec des détails à la fois attrayants et instructifs, les reliant par une trame légère qui fait de son travail une œuvre une et compacte. Le premier volume est consacré à la description des Alpes avant la conquête romaine, aux expéditions d'Annibal et de Jules César, sujet vieux de plus de deux mille années mais que l'éminent historien a su heureusement rajeunir. Viennent ensuite les campagnes du moyen âge, les guerres d'Italie sous François Ier, les campagnes de Catinat, de Villars, etc. Le deuxième volume est réservé tout entier aux luttes dans les Alpes que synthétisent, au XVIIIe siècle, les grands noms de Berwick, de Bourcet et de Napoléon; enfin, dans le tome troisième, l'auteur nous décrit par le menu la campagne de 1814 dans le sud-est de la France. Comme le dit, dans sa Préface, M. le général Borson— la voix la plus autorisée qui puisse être entendue de nos jours pour ce qui concerne les Alpes — les trois volumes de M. Perreau se recommandent à l'attention des érudits par une connaissance approfondie de l'histoire et du terrain, par la précision dans le récit des faits, la netteté des aperçus généraux qui servent à les grouper et à les fixer dans la mémoire. L'auteur manie

en homme du métier la langue militaire et celle du topographe. Le récit, dégagé de digressions superflues, se déroule avec clarté, dans un style rapide et coloré, qui s'attache à faire saisir la physionomie des hommes et des choses, en sorte que le lecteur s'abandonne avec confiance aux impressions qu'il reçoit, se sachant entre les mains d'un guide sûr et compétent. Nous ne saurions trop recommander cet excellent travail : il est de ceux qui demeurent et dont la consultation s'impose à quiconque voudra désormais étudier l'histoire militaire des Alpes.

8. — D'Annibal, de César, de Louis XIV et même de Napoléon à la guerre de 1870, le saut est d'importance. Nous sommes cependant obligé de le risquer, en passant du travail de M. le commandant Perreau au volume publié par le capitaine Choppin sous le titre : *Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin* (27 *octobre* 1870 *au* 18 *mars* 1871). M. Choppin est trop connu des lecteurs du *Polybiblion*, son bagage historique, analysé en maintes circonstances dans notre revue est trop considérable, trop présent à toutes les mémoires pour que nous ayons à leur présenter ici le laborieux écrivain. Disons que son livre a l'intérêt et le mérite de tous ceux qu'il a publiés naguère et que les pages qu'il nous donne sur sa captivité en Allemagne à la suite de la capitulation de Metz, constituent un des plus poignants récits qu'il nous ait été donné de lire sur ce triste sujet. Le capitaine Choppin a jugé à propos d'ajouter à son travail personnel quelques lettres à lui écrites par sa mère, au cours de sa carrière militaire, et quand on a lu cette correspondance on ne s'étonne plus qu'une femme d'un si haut mérite, d'une culture littéraire aussi profonde, ait inculqué à son fils les sentiments d'honneur et de devoir qui en firent un officier accompli, un peu récalcitrant peut-être à certaines exigences du règlement, mais soldat quand même, soldat dans l'âme. On lira ces lettres avec autant de plaisir que d'intérêt ; elles sont une post-face très digne au *Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin.*

9. — Non moins intéressant que le précédent volume, nous apparaissent les *Souvenirs de révolution et de guerre* du général baron Rebillot. Un écrivain qui nous parle aujourd'hui de la révolution de 1848 et qui peut dire : « J'y étais », devient par cela même un personnage particulièrement intéressant, et nous pensons que beaucoup de lecteurs tiendront à lire ces pages d'un acteur du drame qui fut à la fois un témoin bien informé. Attaché, à cette époque, au maréchal Bugeaud, le baron Rebillot, alors simple lieutenant, put voir de près les événements et il nous fournit sur eux des détails que n'ont point connus des écrivains qu'on supposait jusqu'ici impeccablement documentés. Plus tard, mêlé à la guerre d'Orient, le jeune officier d'alors, le vétéran d'aujourd'hui, rappelle aux jeunes générations actuelles

les sentiments professés par l'armée française de son temps et en raconte les héroïsmes. Nous avons entendu souvent ces jeunes générations parler avec dédain de l'armée de 1870 comme d'une institution n'ayant à son actif que la défaite. Nous conseillons à ces jeunes de lire avec attention le livre du baron Rebillot : ils y trouveront des enseignements, des révélations qui les étonneront, qui les instruiront, qui leur montreront que les malheurs de l'Année terrible ne sont pas suffisants pour effacer un long passé de gloire et de dévouement.

10. — Qu'ils parcourent tout de même le volume non plus d'un octogénaire comme le général Rebillot, mais d'un des leurs, M. Henri Le Pointe; qu'ils lisent ses *Souvenirs de guerre et de garnison*, ils y verront tout de même le récit d'événements comme la prise de Cerro-Borrigo par le lieutenant Détrie au Mexique, comme la défense de Sainte-Marie-aux-Chênes par le 94e, en 1870, comme les zouaves pontificaux à Loigny, comme l'escarmouche de Gross-Tenquin, etc., qui mettent en mémoire, par des faits précis, les vertus de cette armée dont un chef comme Bazaine devait rendre inutile les merveilleuses qualités combatives. Ce petit volume de M. Le Pointe est d'un réel intérêt, d'un patriotisme ardent et réconfortant. C'est un livre à vulgariser et à répandre le plus possible, à cette heure surtout où le *sursum corda* ! doit être dans toutes les bouches et surtout dans tous les cœurs.

11. — La défense de Port-Arthur, dans la dernière guerre de Mandchourie, n'a pas été, en ce qui concerne le commandement, ce qu'elle eût pu être et l'on sait que malheureusement le général Stœssel, que l'on compara naguère aux héros de Numance, de Saragosse, de Belfort, ne montra pas l'opiniâtreté de caractère qui fait les grands capitaines et les grands citoyens. Cependant, les troupes russes, dans ce siège mémorable, ne peuvent être rendues responsables des faiblesses de leur chef et, d'autre part, jusqu'à la capitulation, la défense fut assez active pour fournir aux militaires des enseignements probants et fort instructifs. C'est la pensée de mettre en lumière ces leçons qui a incité les colonels Romanovski et von Schwarz a entreprendre l'histoire de *la Defense de Port-Arthur* et nous avons à signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'apparition du tome premier de cette étude. Cette première partie contient tout d'abord un exposé géographique indispensable aux nombreux lecteurs à qui n'est pas familière la topographie de la péninsule de Liaotang; vient ensuite l'historique de la préparation de la défense, l'organisation des différents services, le résumé des ressources en tout genre, de la place, et enfin le récit des événements survenus dans le Kwantoung depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à l'investissement resserré. Cette période embrasse les nombreuses attaques, tant de jour que de nuit, exécutées par la

flotte japonaise contre Port-Arthur, le débarquement des troupes de terre japonaises, leur marche sur Tsintchéou, sur les Montagnes vertes et sur les Monts du Loup. On sait que l'état-major russe a déjà commencé une relation complète de la guerre de Mandchourie et que, naturellement, le siège de Port-Arthur formera un des chapitres de cette publication; nous doutons que cet état-major puisse faire mieux que le travail dont nous avons la première partie sous les yeux. En tous cas, ce sera beaucoup qu'il fasse déjà aussi bien. Ajoutons que des cartes très détaillées, très soignées, accompagnent l'ouvrage de MM. les colonels von Schwarz et Romanowski; grâce à elles on peut suivre pas à pas et fructueusement les détails les plus minutieux des opérations.

12. — Les événements militaires qui se déroulent actuellement au Maroc attirent forcément notre attention sur tout ce qui s'est passé dans ce lointain pays depuis quelques années. Pour cette raison, le volume publié par M. le capitaine d'artillerie Féline : *L'Artillerie au Maroc. Campagnes en Chaouïa,* obtiendront, sans aucun doute, la faveur du public. On se rappelle que, dans l'expédition commandée par le général d'Amade, cinq batteries, dont quatre de 75, participèrent aux opérations de la campagne de 1908 en Chaouïa et, plus d'une fois, ces quatre batteries eurent à intervenir dans le même combat. A en croire M. Féline, aucune de nos guerres coloniales modernes n'aurait entraîné un usage « aussi généreux » du canon; il aurait été l'outil principal. Encore qu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans cette allégation, un peu de partialité d'un artilleur convaincu en faveur de l'importance de son arme, il est certain que notre artillerie joua, en Chaouïa, un rôle considérable. L'ouvrage de M. Féline contient plusieurs pages absolument techniques qui intéresseront surtout des officiers d'artillerie. Quantité d'autres, d'intérêt général, seront lues avec profit par ceux qui chercheront simplement dans ce livre non pas des leçons sur la conduite d'une batterie de 75, mais un récit vécu des événements de 1907-1908 en Chaouïa. Parmi ces derniers chapitres il faut citer ceux consacrés à la description du terrain, aux tribus Chaouïas et toute la troisième partie.

13.— Il est peut-être bien tôt pour raconter *l'Histoire de la guerre italo-turque de* 1911-1912, et il est vraisemblable que si l'auteur avait voulu nous retracer par le menu les opérations en Cyrénaïque, plus d'une allégation de la brochure dont nous venons de citer le titre serait bientôt controuvée. Aussi l'écrivain a-t-il sagement agi en se contentant de généralités qui ne dépassent pas les vagues renseignements fournis jadis par les journaux. Ce livre est surtout l'historique des négociations diplomatiques qui aboutirent à la guerre, etc., celles qui se déroulèrent pendant le cours des hostilités jusqu'aux conférences d'Ouchy et à la paix de Lausanne.

14. — Le colonel Arthur Boucher, auteur de *la France victorieuse dans la guerre de demain* et de la récente brochure : *L'Offensive contre l'Allemagne*, nous donne encore aujourd'hui le fruit de ses veilles. La nouvelle étude stratégique du laborieux écrivain : *La Belgique à jamais indépendante*, tend à démontrer que nos voisins et amis les Belges sont, pour le moment, à la merci d'une offensive allemande et que, s'ils ne prennent le parti d'augmenter notablement leurs forces militaires, ils demeureront incapables de défendre, le cas échéant, non seulement leur neutralité mais même leur indépendance. Le gouvernement belge s'est, comme on ne l'ignore pas, préoccupé de cette situation : il a demandé aux Chambres un accroissement important de ses effectifs et il est vraisemblable que, devant les nouveaux crédits qui vont élever à 850.000 hommes les contingents allemands entretenus en temps de paix, la représentation nationale belge n'hésitera pas à consentir à ses dirigeants l'effort qu'on lui demande. Quoi qu'il en soit à cet égard, on lira sans perdre son temps la brochure du colonel Boucher : elle a, de plus, le grande mérite de l'actualité.

15. — La langue militaire n'est pas assez précise pour que, en l'employant, on cherche encore à la rendre plus vague. C'est un regret qui nous venait en lisant le titre du travail de M. le capitaine Becker : *La Bataille, conduite stratégique, exécution tactique*. Jusqu'ici, dans la langue militaire courante, l'expression stratégie signifiait l'ensemble des marches, des combinaisons logistiques à grande envergure qui, suivant le plan du général en chef, mettait en mouvement les armées pour les conduire jusqu'au champ de bataille. Une fois rendues là, c'est la tactique qui les dispose, leur donne leurs emplacements, leur choisit des formations adéquates au but à atteindre. Comment une bataille peut-elle être conduite *stratégiquement*? C'est ce que nombre de militaires se demanderont. Sans doute, avec les masses qui seront mises en mouvement dans la prochaine guerre, la bataille aura une envergure qu'elle n'atteignit peut-être jamais dans les guerres passées. mais sera-t-elle aussi différente des luttes d'hier que le pensent certains officiers? Il est peut-être hasardé de l'affirmer. Il y aura souvent plusieurs batailles juxtaposées, mais chacune d'elle formera un tout homogène qui ne différera pas beaucoup vraisemblablement de ce que nous avons vu jusqu'ici. Comme le dit très justement un maître — M. le général Kessler — l'extérieur du front de combat a des limites; elle dépend de la faculté de marche de l'homme, faculté qui est toujours la même, qui peut être même moindre que jadis. Il faut de plus que dans une armée, les réserves puissent intervenir en temps utile, sur les points où la manœuvre décisive devra produire son effet et 25 kilomètres semblent être l'effort maximum de déplacement à demander à une réserve d'armée. Or, à 25 kilomètres du champ de bataille,

une réserve n'opère plus *stratégiquement*; elle est sur le terrain de l'action, elle est exposée à des mouvements tournants et d'enveloppements d'aile, à des raids de cavalerie, etc. Pour elle, la stratégie a fini son rôle. Le livre de M. Becker contient d'ailleurs d'excellentes choses et nous ne voudrions pas donner à cette querelle de mots plus d'importance qu'elle n'en mérite: la chose a cependant son importance.

16.— Nous avons déjà parlé, en son temps, du premier fascicule des *Opinions allemandes sur la guerre moderne.* L'écrivain anonyme de ce travail nous donne aujourd'hui la suite de son étude, consacrée aux *Méthodes de commandement,* au *Mécanisme des marches,* aux systèmes d'*offensive* et de *défensive* adoptés par nos voisins d'au-delà des Vosges. Il nous suffit de signaler les trois parties de ce nouveau volume pour en souligner l'importance.

17.— Le travail de M. le capitaine Le Français : *Une Réponse française au programme militaire allemand,* quoique paru tout récemment, n'a eu la prétention de répondre qu'aux augmentations d'effectif prévues par le gouvernement de Berlin pour 1912. Que dira l'auteur des nouveaux projets soumis à l'heure actuelle au Reichstag et qui vont porter à 850.000 hommes la masse des forces dont disposeront désormais nos adversaires en temps de paix. M. Le Français en est encore à penser que les troupes noires nous fourniront l'appoint qui nous manque : or une enquête sérieuse a démontré qu'il n'était pas possible de faire fonds sur ces contingents et l'on sait que c'est au service de trois ans que le gouvernement français a pris le parti de revenir pour combler la différence de près de 300.000 hommes qui nous sépare de nos dangereux voisins. Le livre de M. le capitaine Le Français n'en est pas moins à lire, car il contient diverses propositions excellentes, qu'il sera utile d'appliquer même avec la nouvelle organisation.

18. — *Préparons-nous à la victoire* est une étude italienne publiée par le major Luigi Nasi, du 4e bersaglieri, et traduite en français par le commandant Painvin. M. Nasi met en garde ses compatriotes contre les effets dangereux produits, dans une nation, par un état de paix trop prolongé. Parmi les chapitres les plus saillants nous citerons : III. Les Influences délétères de la paix sur les armées. V. L'Art de se préparer à la victoire. VII. Les Enseignements de la défaite. VIII. La Femme et la guerre. Intéressante plaquette, pleine d'humour, écrite d'un style alerte et facile.

19. — M. Charles Malo, notre regretté confrère du *Journal des Débats,* n'aura pas vu imprimée l'étude qu'il avait écrite dans les tout derniers jours de sa vie et que son ami, M. Welschinger, de l'Institut, vient de publier pour lui. On sait quelle était la compétence de Charles Malo en tout ce qui touchait aux questions militaires. Son dernier travail ne démentira pas sa réputation à cet égard. Le sympa-

thique écrivain militaire, dont on a dit, avec raison, qu'aucun professionnel n'était plus documenté et plus expert, a cherché, dans l'étude que nous signalons au lecteur: *De la Marche et des chances de la prochaine guerre*, avec quels sujets d'espérance dans la victoire nous pouvions envisager la lutte de demain. Cette étude claire et précise, comme tout ce qui sortait de la plume de Charles Malo, méritait d'être conservée. Elle sera accueillie avec faveur, surtout dans les circonstances particulièrement graves que traverse aujourd'hui l'Europe.

20. — Les causeries morales sur la guerre, publiées par M. le lieutenant Rimbault sous le titre : *Le Soldat dans la guerre de demain*, sont une série d'entretiens familiers destinés à donner aux soldats sous les drapeaux l'instruction morale qui fait partie désormais des programmes régimentaires. L'ouvrage est divisé en quatre parties intitulées : Avant la bataille. La Bataille. Après la bataille. Annexes. Dans Avant la bataille, M. Rimbault dit à ses hommes ce qu'est la mobilisation, la concentration, l'ennemi, l'Europe sous les armes; il les invite également à veiller sur leur santé, il leur prescrit la gaieté qui rend le soldat dispos. Viennent ensuite quatre causeries sur la bataille d'hier et celle de demain, sur la peur, sur le chef et les camarades, sur les blessés et les prisonniers. Ses deux causeries d'Après la bataille parlent de l'humanité en campagne et du loyalisme; enfin les Annexes comprennent un entretien consacré au chargement de guerre, un autre aux Devoirs des réservistes dans leurs foyers, un vocabulaire franco-allemand. Écrites avec la simplicité qui convient, animées d'un sentiment patriotique élevé et réfléchi, ces causeries sont agréables à lire. Nul doute qu'elles ne fassent impression sur le public auquel elles sont destinées.

21. — M. le général Maitrot, l'ancien chef d'état-major du 6e corps, qui n'a jamais fait de politique, que nous sachions, mais qu'un gouvernement maladroit n'a cependant pas voulu nommer divisionnaire parce que suspect de n'être pas assez admirateur du régime actuel, M. le général Maitrot vient de réunir en volume les articles sur la défense nationale qu'il a publiés récemment dans une de nos grandes revues et il a donné pour titre à cette publication à part: *Nos Frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense.* Sept articles ou chapitres composent ce volume, chapitres n'ayant en apparence que peu de rapports entre eux; mais formant cependant un tout homogène en ce que les uns et les autres étudient la question de la défense nationale sous toutes ses faces, exposent les dangers auxquels nous livrent l'incurie et l'ignorance de nos députés et spécialement le service de deux ans. Le chapitre premier est consacré aux troupes de couverture, le second traite de l'offensive allemande par la Belgique. Dans le troisième, M. Maitrot

recherche ce qu'il faut penser d'une offensive allemande ou italienne par la Suisse. « L'Armée belge, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être », est le titre du quatrième chapitre. Dans le cinquième nous voyons étudiés «les Débuts probables de la guerre franco-allemande ». Dans le sixième « la Comparaison entre les outillages de guerre de deux armées adverses.» Enfin, un chapitre est intitulé :«Où la loi de deux ans a conduit l'armée française ». De l'ensemble de ce livre il faut déduire que, suivant le général Maitrot, très qualifié par son ancienne situation au 6e corps pour connaître à fond les questions qu'il traite, les Allemands, dans la prochaine guerre, essaieront de tourner notre front de Lorraine par une attaque tentée à travers la Belgique, attaque qu'ils effectueront avec une armée forte de cinq corps d'armée et une divison de cavalerie, alors que deux corps et une division de cavalerie seront opposés à l'armée belge. Quant à l'attaque principale, celle exécutée sur le front Épinal-Verdun, elle serait effectuée par l'armée allemande tout entière, sauf les corps destinés à l'attaque d'aile et ceux laissés sur la Vistule pour parer à un mouvement offensif des Russes. Il n'y a rien là que nous ne sachions ,que nous ne prévoyions; mais, là où le général Maitrot émet un avis particulier et tout personnel qui, sous sa plume, est de nature à nous donner quelque angoisse, c'est quand *il affirme* que l'Allemagne nous attaquera sans déclaration de guerre et que ses dispositions sont prises afin que ses troupes de couverture franchissent notre frontière avec un jour et demi d'avance sur nous, mettant de prime abord la main sur nos voies ferrées, nos points de concentration, paralysant, dès le premier jour, notre mobilisation, nous mettant, pour la lutte future, dans une situation d'infériorité des plus périlleuses. Le tableau que trace l'écrivain de ce plan d'attaque brusque, avec les précisions qu'il indique pour chaque mouvement, pour chaque corps de notre adversaire est véritablement effrayant, et comme nous savons que cette hypothèse est malheureusement établie sur des données certaines, nous espérons que les autorités militaires aussi bien que le gouvernement feront leur profit de ces révélations. Tous les chapitres de ce livre sont à lire, tous sont d'un intérêt extrême, passionnant; nous ne pouvons les analyser tous et nous nous bornerons à dire quelques mots de celui où le général examine : « Où la loi de deux ans a conduit l'armée française ». Il faut noter à cet égard que ces pages étaient écrites bien avant les projets actuels de l'Allemagne pour le renforcement. Mais déjà, l'année dernière, à la suite des lois allemandes de 1911 et de 1912, la différence entre le chiffre de nos combattants et celui de notre adversaire, était telle qu'elle constituait à notre endroit une infériorité du plus grand danger, et le général Maitrot, notant ce péril imminent, déclarait catégoriquement que seul le retour au ser-

vice de trois ans pourrait compenser cette infériorité redoutable. Quand les Chambres de 1905 votèrent le service de deux ans, elles prétendirent que ce qui était bon en Allemagne ne pouvait pas être mauvais en France; or, il y avait une première différence entre le système des deux pays en ce sens que l'Allemagne a maintenu le service de trois ans pour la cavalerie et l'artillerie alors que nous l'avons rabaissé à deux ans pour toutes les armes. Mais ce n'est pas tout. Comme l'Allemagne dispose chaque année d'un contingent de 350.000 hommes, elle est même obligée d'en laisser un certain nombre de côté (80.000 par an) pour ne pas grever inconsidérément son budget — et comme notre contingent à nous, s'élève à peine à 215.000 conscrits, il est bien évident que nos deux classes ne peuvent atteindre, au maximum, que 430.000 soldats, alors qu'il est loisible aux Allemands d'appeler sous les drapeaux (pour deux classes également) 700.000 hommes. Elle n'en appelle en réalité que 540.000 en laissant 160.000 dans la situation dite à la disposition, mais rien qu'avec ses deux classes de 270.000 hommes elle compte 110.000 hommes de plus que nous. Avec les nouveaux projets, cette différence va s'augmenter de 150 autres mille hommes sans compter que les trois ans de service de la cavalerie et de l'artillerie donnent à nos adversaires des canonniers et des cavaliers infiniment plus nombreux et instruits que les nôtres. L'on sait, d'ailleurs, qu'au cas d'une guerre éclatant en hiver nous n'aurions qu'une classe mobilisable, des escadrons de 70 sabres, des compagnies de 40 hommes et que, si cette guerre éclatait au printemps nos régiments devraient présenter sur le champ de bataille des escadrons où la moitié des hommes auraient quatre mois de cheval. Tout ce que nous disons-là et quantité d'autres remarques aussi instructives, aussi peu rassurantes, l'éminent chef d'état-major du 6e corps les fait avec une autorité très supérieure à la nôtre. Nous renvoyons le lecteur à son livre. Ce travail, comme nous le disions tout à l'heure, a été écrit avant l'accroissement d'effectif actuellement en projet de l'armée allemande : combien pressantes deviennent les raisons du général depuis que cet accroissement qu'on peut considérer d'ores et déjà comme atteint, est entré dans le domaine des faits. « Pour rétablir l'équilibre, il nous faut des hommes, écrivait, il y a plus de deux ans, le général Maitrot, et *seul un retour à la loi de trois ans peut nous les donner.* Il n'y a pas d'autres solutions; tout le reste n'est que verbiage et mirage. La France le comprendra-t-elle à temps? L'opinion publique n'est pas, nous dit-on, suffisamment préparée à ce retour à la loi de trois ans; elle n'en discerne pas encore la nécessité. Quand la discernera-t-elle? Sera-ce quand les Allemands seront sur la Meuse? » — Le soir de Sedan, l'empereur Napoléon rencontra le général Ducrot qui, depuis cinq années, commandait

la division de Strasbourg, qui, depuis ces cinq années, signalait avec une inlassable insistance le péril allemand et que les familiers des Tuileries avaient traité de visionnaire, de fâcheux voyant des Prussiens partout, et jusque dans son verre. « Général, lui dit l'Empereur, vous aviez raison; j'aurais dû vous écouter ». Ce *meâ culpâ* tardif n'était pas capable de réparer le désastre. Espérons que la patriotique clairvoyance du général Maitrot aura un meilleur sort que celle de son illustre aîné.

22. — Dans sa brochure sur *la Loi des cadres de la cavalerie*, M. le général Aubier cherche la manière de restituer à la cavalerie l'unité d'organisation et de préparation et l'égalité de valeur dont elle est privée depuis trente ans. Il demande notamment qu'on organise dans le temps de paix le commandement et l'artillerie des brigades de cavalerie de corps attachés aux armées, les formations improvisées au moment d'une entrée en campagne manquant nécessairement de cohésion et de force.

23. — Le volume *Nos mitrailleuses*, de M. le lieutenant Duperyré, est une brochure de 100 pages consacrée à la mitrailleuse française actuelle, à l'organisation des sections chargées d'utiliser le nouveau matériel dans l'infanterie, enfin à l'emploi tactique des mitrailleuses dans le combat de demain. L'auteur possède bien son sujet et nous fait profiter d'une façon intéressante de son savoir et de son expérience.

24. — Le *Cours d'artillerie*, écrit par M. le capitaine Béraud, *à l'usage des élèves-officiers de réserve*, nous a paru rédigé avec clarté et méthode. Encore qu'on eût pu souhaiter voir l'auteur développer davantage certaines parties de son sujet, qui nous semblent un peu sommaires, il est certain que tel qu'il est ce travail rendra les plus précieux services aux candidats auxquels il est destiné. Nous le leur recommandons comme un livre essentiellement utile et pratique.

25. — *Les Lois de la guerre continentale* existent-elles? Évidemment non au sens rigoureux du mot *loi*. Toute loi suppose une sanction qui en rend l'application obligatoire et qui contraigne, s'il y a lieu, les récalcitrants à son application. Qui obligera une puissance qui a pour elle la force, à observer une loi de guerre à laquelle, pour un motif ou pour un autre, elle trouvera à propos de ne pas se soumettre? Sans remonter plus loin que 1870, nous avons vu, à cette époque, les Allemands se moquer du droit des gens, du droit de la guerre et répondre, quand on leur faisait quelque observation à cet égard, que la force prime le droit. La maxime est malheureusement vraie en fait. Ce n'est pas une raison, certes, pour ne rien tenter à cet égard, notamment pour ne pas essayer de pratiquer sur l'esprit public un effort assez puissant pour que cet esprit agisse, par choc en retour, vis-à-vis de

certaines nations récalcitrantes, sur certains gouvernements trop enclins à tout soumettre à leur bon plaisir, et les contraindre, sous la pression d'une opinion publique générale, à s'incliner devant les règles de la justice et du droit. C'est l'idée que nous venons d'indiquer qui a amené à M. le lieutenant Robert Jacomet, dont la thèse de doctorat en droit : *La Guerre et les traités*, a été naguère justement remarquée, à publier le volume dont nous inscrivons le titre en tête de ces lignes. L'ouvrage est divisé en cinq parties, dans lesquelles l'écrivain analyse successivement : les belligérants, les hostilités, les droits de l'autorité militaire en pays ennemi, les relations entre belligérants, l'état de neutralité. Cinq annexes et deux appendices complètent le travail. M. Jacomet s'est servi pour établir son traité des textes des diverses Déclarations ou Conventions (Saint-Pétersbourg, Genève, La Haye), tendant à codifier les différents usages admis à propos d'hostilités et de guerre par la plupart des puissance européennes. Présentées dans le cadre où nous les rencontrons dans son livre, ces *lois* revêtent une apparence de *chose acceptée*, de fait officiel, qu'il faut souhaiter qu'elles gardent dans la réalité. Dans la situation critique que traverse actuellement l'Europe, il est permis de dire que ce livre vient à son heure. Il fait, de plus, honneur au légiste en épaulettes qui l'a signé.

26. — Nous avons parlé naguère à nos lecteurs, à propos du *Dictionnaire militaire*, édité par la maison Berger-Levrault, du premier fascicule des *Archives militaires*, publication destinée, comme nous l'avons dit alors, à tenir constamment le *Dictionnaire* au courant, en donnant, au fur et à mesure qu'ils se produisent, les changements, modifications, améliorations concernant l'organisation, l'armement l'outillage, l'instruction et la tactique de toutes les armées du monde, les événements de guerre contemporains les plus saillants. Nous avons aujourd'hui sous les yeux les fascicules 2 et 3 de ces *Archives* et nous constatons avec plaisir qu'ils réalisent bien les promesses que nous avaient faites les éditeurs. Notons spécialement la nouvelle organisation de l'aéronautique militaire, la guerre italo-turque, etc., etc. Disons également qu'un index méthodique des matières facilite singulièrement les investigations et permet de trouver instantanément la matière qui intéresse particulièrement le chercheur.

27. — Du même genre que les *Archives*, mais conçu dans un autre esprit et rédigé sous une autre forme, est le memento édité par la maison Chapelot, sous le titre : *Les Armées des principales puissances au printemps de* 1912. Cette publication annuelle en est aujourd'hui à sa troisième édition et il est vraisemblable que son utilité, la faveur avec laquelle elle a été accueillie du public, lui donnera longue vie. En une crise politique comme celle que traverse notre continent, au

moment où l'on n'entend parler que d'armées aux prises, de mobilisation, de conflagration européenne possible, on aime à savoir de quel côté sont les gros bataillons, ceux qui, aux termes de Frédéric II, remportent la victoire. Dans cet ordre d'idées, le travail édité par MM. Imhaus et Chapelot rendra de journaliers services.

28, 29, 30. — Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs du *Polybiblion* M. le général de la Llave, dont, à maintes reprises, nous avons analysé, ici même, les intéressants travaux. Notre éminent ami a bien voulu nous adresser les notes de voyage qu'il vient de publier, à la suite d'un séjour qu'il a fait récemment en Roumanie et en Bulgarie, sous les titres de : 1° *Bulgaria y Rumania*; 2° *La Artilleria rumana*; 3° *El Cuerpo de ingenieros del ejercito rumano* (le corps du génie de l'armée roumaine). *L'Artillerie roumaine* et *le Corps du génie* sont des travaux spéciaux qui intéresseront particulièrement les artilleurs et les officiers du génie tant de l'armée française que des différentes armées d'Europe; au contraire, *Bulgaria y Rumania* sera lu avec autant d'intérêt que de profit par des lecteurs de toute qualité et nous n'avons pas à insister sur l'actualité d'une telle publication. Disons, sur-le-champ, que bien que le voyage du général de la Llave ait eu lieu avant le commencement des hostilités actuelles, la perspicacité de l'observateur sur la valeur des peuples balkaniques n'avait pas été mise en défaut, et, dès l'année dernière, il prédisait avec une clairvoyance entendue, le succès des armées qu'il avait étudiées sur place. La conviction que l'écrivain non seulement possédait lui-même mais inculquait aussi à tous ses lecteurs était telle que le roi Alphonse XIII, après avoir lu la brochure que nous analysons, adoptant la thèse du général, fit le pari en octobre dernier, avec quelques-uns de ses familiers, que la Turquie serait inévitablement battue dans le conflit qui la met aux prises avec ses anciens vassaux. On trouvera, dans ces notes, une description fort claire et très attrayante des pays visités, une étude approfondie sur les armées bulgare et roumaine, des appréciations très humoristiques sur les mœurs, les coutumes, la physionomie de ces races balkaniques, si peu connues jusqu'ici de la plupart des autres peuples de l'Europe. Reçu à Bucharest dans l'intimité du roi Karol et de la reine Élisabeth, le voyageur a pu nous tracer de ces princes un portrait qui a le mérite d'être croqué *de visu*. Il en a d'ailleurs d'autres. Disons à cet égard que la Souveraine voulut bien expliquer au général l'origine du pseudonyme (Carmen Sylva) qu'elle a adopté pour ses compositions littéraires. On croyait généralement que cette appellation avait été choisie en l'honneur de Carmen Sylva, l'héroïne de la guerre de l'indépendance espagnole en 1808. Il n'en est rien et c'est la princesse qui a bien voulu l'affirmer elle-même. *Carmen* est une allusion à ses compositions poétiques et a son origine dans

la langue latine : *carmen*, vers, poème; *sylva* vient également du latin : forêt, bois, la nature par allusion aux origines champêtres des poèmes composés par la Reine. Ces détails, joints à beaucoup d'autres du même genre, donnent un attrait particulier aux notes de voyage du général de la Llave. On apprendra beaucoup en les lisant.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Le Bréviaire, par le R.P. A. VELGHE. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XXXI-223 p.— Prix : 2 fr.

Le nouvel ouvrage du R. P. Velghe est essentiellement pratique. Il est destiné à diriger ceux qui, obligés à la récitation du Bréviaire, doivent, à partir du 1er janvier 1913, appliquer les nouvelles rubriques et employer le nouveau psautier promulgués par la bulle *Divino afflatu*. Ouvrage pratique : il est complet, clair et précis. Le texte même de la bulle et les rubriques qu'elle impose s'offrent tout d'abord au lecteur dans la langue originale, le latin.

Après quelques notions préliminaires : liturgiques, canoniques, théologiques, sur le Bréviaire et les obligations qu'il impose, l'auteur, en quatre chapitres, aborde l'explication détaillée des rubriques : 1° celles des divers offices et du choix à faire quand plusieurs se présentent le même jour; 2° celles qui s'appliquent à chaque heure de l'office en particulier; 3° les règles concernant chaque élément de l'office; 4° enfin les cérémonies de l'office public.

La méthode reste celle adoptée par le R. P. Velghe dans les ouvrages précédents: le succès l'a couronnée : une question pose le problème, en caractères gras qui tirent l'œil; la réponse et les éclaircissements viennent après.

Il est assez aisé de se retrouver, grâce à la table des matières où les titres des articles sont bien en relief. Plusieurs regretteront de ne pas voir leurs recherches facilitées par une table alphabétique : ce serait un perfectionnement, désirable dans une prochaine édition.

A. VIGOUREL.

SCIENCES ET ARTS

Les Ravageurs. *Récits sur les insectes nuisibles à l'agriculture*, par J.-H. FABRE. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 284 p., avec 16 planches hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage du célèbre entomologiste ne le cède en rien à ceux qu'il a précédemment écrits. Cette fois encore, c'est la science mise à la portée de tous de la manière la plus charmante et la plus instructive.

Dans les 50 chapitres qui le composent, l'auteur passe en revue les ennemis de nos jardins et de nos vergers, décrivant leurs mœurs, exposant leurs ravages, indiquant le moyen de les combattre, constituant, pour chacun d'eux, une étude du plus haut intérêt, en raison des applications d'utilité pratique qui en découlent et dont la lecture sera attachante pour tous les admirateurs des merveilles de la Création.

D. B.

A la mer. Des abîmes au rivage. Chasses et pêches, par Ch. Epry. Paris, Plon-Nourrit, 1912, petit in-8 de xx-531 p., avec 198 dessins de Cassas. — Prix : 6 fr.

Ceux qui penseraient trouver uniquement, dans l'élégant volume dû à la plume experte de M. Charles Epry, des descriptions de chasses ou des récits de pêches, se tromperaient; ces matières n'occupent en effet, que 219 pages. Naturellement, puisqu'il s'agit de la mer, la pêche l'emporte de beaucoup sur la chasse. L'auteur décrit les résultats des pêches scientifiques sans entrer dans le détail des appareils nécessaires pour ces difficiles et coûteuses recherches; il préfère nous éclairer sur la physiologie du monde abyssal qui, de fait, est extrêmement curieuse. Il passe ensuite aux pêches industrielles, aux pêches littorales, enfin à la chasse des oiseaux de mer. Presque partout, on sent l'homme qui parle avec conviction et compétence de choses vues et longuement pratiquées, amoureux de son métier d'écrivain et de poète, amoureux passionné de la mer.

La mer, M. Charles Epry prétend la faire connaître, des abîmes au rivage; pour cela il résume d'une façon très claire les enseignements de cette toute jeune science qu'est l'océanographie. Successivement, dans son style pittoresque, et, çà et là, avec une note émue, il retrace la répartition des océans, il étudie les propriétés physiques de l'eau de mer, il décrit les différents mouvements qui agitent les flots, il recherche les causes de la forme du lit occupé par les eaux marines, enfin il examine les conditions de la vie dans les océans. On comprend qu'il ne faille pas moins de 300 pages (les premières du livre), pour traiter avec quelque détail un pareil ensemble de questions. Ces pages, comme tout le volume d'ailleurs, seraient excellentes si la note évolutionniste et moniste n'y résonnait trop souvent et parfois avec une ampleur démesurée, comme dans le paragraphe suivant (p. 264, lignes 12-25) :

« Que nous descendons du singe, cela ne fait pas le moindre doute, mais, bien entendu, nous n'en descendons pas directement et, pour que cette première affirmation prît un caractère d'indiscutable vérité, il faudrait qu'on eût retrouvé toute la série des races lentement différenciées qui relient les anthropoïdes de l'époque tertiaire au civilisé

moderne. Or, le sol a bien restitué quelques-uns de ces types disparus, types chelléen, acheuléen, moustérien, aurignacien, solutréen, magdaléen; l'individu de la Chapelle-aux-Saints est la dernière de ces trouvailles, mais on est encore loin de compte.»

Ces lignes déparent un livre de vulgarisation scientifique. Il n'est pas permis en effet, d'affirmer que l'homme descend, même d'une manière indirecte, d'un anthropoïde; de plus, il ne saurait être question de races intermédiaires entre les singes et le civilisé moderne, mais au moins d'espèces; enfin, où est le type chelléen et quelles différences le séparent du type acheuléen ou moustérien?

Il est regrettable qu'un ouvrage de la valeur de celui de M. Ch. Epry ne soit pas exclusivement consacré, lorsqu'il s'agit de questions aussi délicates que l'origine et l'évolution de la vie, à l'exposition des seules conclusions scientifiques véritablement démontrées.

J.-B. Martin.

LITTÉRATURE

Une Amie inconnue d'Eugénie de Guérin. Coraly de Gaïx. Correspondance et œuvres, publiées avec notes par le baron de Blay de Gaïx. Paris, Champion, 1912, petit in-8 de xliv-395 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Ce fut une compatriote et une amie inconnue d'Eugénie de Guérin. A ce titre elle est agréable à connaître. Sans égaler le mérite littéraire de son amie, Mlle de Gaïx nous présente à son tour un charmant tableau de la vie provinciale de ces temps passés. C'est l'évocation de ce monde aristocratique, très simple, bien français, royaliste fidèle et chrétien pratiquant qui habitait ses maisons des champs aux beaux jours de la Restauration. Dans leurs manoirs du pays albigeois règnent une hospitalité courtoise, une bonne grâce rieuse, une cordialité de manières et de mœurs qui éloignent les jalousies de fortune et les rivalités d'ambition. En leur province retirée, sous le soleil du midi, ces honnêtes gens vivaient heureux; leurs lectures les tenaient au courant des choses de l'esprit, et M. de Chateaubriand ne comptait parmi eux que des admirateurs enthousiastes. Coraly de Gaïx, ses sœurs, ses cousines, ses amies sont parmi les plus ferventes. Elles font des vers, décrivent les spectacles de la nature, en même temps qu'elles visitent les pauvres du village et tiennent leur maison. Elles quêtent pour les missionnaires de Chine et groupent les jeunes filles de la paroisse; à Louis Veuillot, prisonnier à la Conciergerie pour avoir défendu la liberté d'enseignement (juin 1844), elles écrivent leur sympathie et elles en reçoivent une lettre charmante. Tout cela n'est point banal et garde un parfum de délicatesse, de piété et de distinc-

tion. Voilà pourquoi ce livre, qui est une révélation, offre un agrément particulier, tout intime, dont M. Armand Praviel, dans une Préface alerte, a souligné à merveille le charme et l'attrait.

G. DE G.

La Littérature tchèque contemporaine, par H. JELINEK. Paris, Mercure de France, s. d., in-16 de 124 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis quelques années, le goût et la mode vont à la nation et à la littérature tchèques, si longtemps dédaignées ou oubliées. Ces jours derniers encore, après les manifestations si brillantes des Sokols de Prague, M. Louis Léger, professeur au Collège de France, consacrait un souvenir ému à l'une des plus nobles figures du pays tchèque, à Iaroslav Vrchlicky (prononcez Verschlitsky), qui vient de disparaître, sans avoir rempli tout son mérite. Un jeune professeur de Prague, M. H. Jelinek, a fait, l'année dernière, à la Sorbonne, une série de conférences sur la littérature tchèque au XIXe siècle, et M. E. Denis, professeur à la Sorbonne, à qui ces études sont dédiées, introduit, dans une Préface documentée, le jeune et sympathique professeur auprès des lecteurs français. Il est difficile, comme le dit si bien M. Denis, de parcourir ce volume sans éprouver un sentiment de respect et de sympathie pour cette nation, petite par le nombre et grande par le cœur, qui, tenace et vaillante, supporte sans faiblir, depuis des siècles, l'assaut de la masse germanique. » C'est en effet toute l'histoire de la Bohême que nous revivons dans ces pages, histoire toute mouillée de larmes et de sang, toute frémissante d'armes et de cris de bataille, l'histoire des idées, des luttes et des souffrances de tout un peuple qui sort de son tombeau séculaire et veut renaître à la vie. On peut dire que dans ces leçons éloquentes, coupées de citations nombreuses, empruntées aux poètes les plus récents, M. Jelinek a servi noblement la cause de sa patrie : il apprend à l'Europe sceptique ou indifférente ce que peuvent « une volonté obstinée et un dévouement tenace. »

L. MENSCH.

Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters, von EMIL MICHAEL, S. J. Vierter Band. *Deutsche Dichtung und deutsche Musik während des dreizehnten Jahrhunderts.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1906, in-8, XXVII et 457 p. — Fünfter Band. *Die bildenden Künste in Deutschland während des dreizehnten Jahrhunderts.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1911, in-8 de XXX-443 p., avec 24 pl. et 89 fig. (Kulturzustände des deutschen Volkes während des dreizehnten Jahrhunderts, viertes fünftes Buch.)

J'ai dit ici même (*Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 72-74, t. LXXXIX, p. 534-536, et t. C, p. 163-164) le bien que je pensais des précédents

volumes de ce grand ouvrage. Les tomes IV et V ne le cèdent aucunement en intérêt aux trois premiers.

Des deux parties dont se compose le quatrième volume, la première est de beaucoup la plus considérable par l'étendue. On y trouvera, en un peu plus de trois cents pages, un tableau complet de la poésie, ou mieux de toute la littérature allemande au XIIIe siècle; en effet, jusqu'en 1250 environ, la prose allemande est à peu près inexistante, et, de 1250 à 1300, elle n'est guère représentée que par quelques sermonnaires, David d'Augsbourg et Berthold de Ratisbonne notamment, qui, comme tels, ont déjà trouvé place dans le deuxième volume de la publication. Le plan, d'ailleurs très rationnel, adopté par le P. Michael, et qui a consisté à passer successivement en revue les différents genres poétiques, l'a obligé à revenir plusieurs fois sur certains auteurs, considérés d'abord comme poètes épiques et plus loin comme poètes lyriques. Le savant jésuite étudie tour à tour l'épopée dite courtoise, avec Henri de Veldeke, Hartmann d'Aue, Gottfried de Strasbourg, Conrad de Würtzbourg, surtout avec Wolfram d'Eschenbach et son *Parzival*, — l'épopée populaire, avec les poèmes des *Nibelungen* et de *Gudrun*, — la fable et les contes plaisants, avec le Stricker, — la poésie didactique avec Thomasin de Zirclaria et sa *Bescheidenheit*, avec Hugo de Trimberg et son encyclopédie rimée, intitulée le *Coursier* (*Renner*).— Puis, passant à la poésie lyrique, il insiste principalement, comme il convenait, sur l'œuvre si variée et historiquement si précieuse de Walther von der Vogelweide, le plus grand nom, avec Wolfram d'Eschenbach, de la poésie allemande à l'époque des Hohenstaufen.

L'auteur termine cette première partie de son livre par quelques pages sur des poètes de moindre célébrité tels que Reinmar de Zwetter et Henri de Meissen, dit Frauenlob, apologistes des vertus bourgeoises. Mais déjà nous avons, avec ce dernier, franchi les limites du XIVe siècle.

La deuxième partie est distribuée en huit chapitres, également importants pour l'histoire de la liturgie et pour l'histoire de la musique; le dernier de ces chapitres, sur les représentations liturgiques et les origines du drame, nous ramène à l'histoire littéraire.

Si, dans le fait de traiter isolément, comme dans le présent ouvrage, l'histoire d'un siècle déterminé, il y a quelque chose d'artificiel et d'arbitraire, l'inconvénient qui en résulte est moins sensible dans le tome IV que dans le suivant. En effet, exception faite pour Henri de Veldeke, dont l'œuvre tout entière appartient à la seconde moitié du XIIe siècle, et à qui l'auteur ne pouvait néanmoins se dispenser de consacrer quelques pages, il n'était pas nécessaire que le P. Michael, pour l'intelligence de son exposé, accordât plus que

de courtes mentions aux poètes allemands antérieurs à la période envisagée par lui. Dans le tome V, au contraire, où est retracée l'histoire de l'art allemand au XIIIe siècle, de très fréquents retours sur le XIIe étaient indispensables.

Plus historien qu'archéologue, le P. Michael a, du moins, su tirer un excellent parti des travaux de ses devanciers, ouvrages généraux, tels que ceux de Dehio, de von Bezold, de Haseloff, de Janitschek, de Clemen, ou simples monographies. Son nouveau volume, par la nature même du sujet qui y est traité, et en raison des rapports si étroits qui rattachent l'art allemand à l'art français, mérite d'attirer particulièrement l'attention des lecteurs de notre pays. Je signalerai, dans la première partie, consacrée à l'architecture, les deux chapitres (V et VI) où sont sommairement décrites les principales églises d'outre-Rhin, des périodes romane, de transition et gothique. L'auteur s'est attaché ensuite à mettre en lumière les plus belles œuvres de la sculpture et des divers arts mineurs, de l'orfèvrerie, notamment, sans oublier les cloches, à propos desquelles il a écrit une vingtaine de pages pleines de faits curieux. On remarquera, dans la quatrième et dernière partie, un chapitre très documenté sur les peintures murales, relativement nombreuses en Allemagne; en revanche, on pourra trouver que le P. Michael a mesuré un peu parcimonieusement la place à la miniature et au vitrail.

Les 89 illustrations, groupées en 24 planches, qu'annonce le titre, sont généralement bien choisies; mais nous offrent-elles bien toutes des spécimens de l'art allemand du XIIIe siècle? Et la reproduction en couleurs d'une miniature de l'*Hortus deliciarum* se justifie-t-elle ici suffisamment?

Avec ce cinquième volume s'achève la première partie du magistral ouvrage auquel le P. Michael travaille depuis une quinzaine d'années. On peut attendre avec confiance la deuxième partie, dans laquelle l'auteur se propose de traiter l'histoire politique de l'Allemagne pendant la même période. L. Auvray.

HISTOIRE

Histoire des Arabes, par Cl. Huard. T. I. Paris, Geuthner, 1912, in-8 de IV-381 p.— Prix : 10 fr.

M. Huart, qui nous avait donné, il y a dix ans, à la librairie A. Colin, un bon tableau de la littérature arabe, reprend aujourd'hui l'œuvre de Sédillot, de Caussin de Perceval, de Dozy, de Gustave Le Bon, pour ne parler que des publications françaises ou traduites en français, relatives à l'histoire des Arabes.

Son livre, qui comprendra deux volumes, s'arrête, avec le premier,

au temps de la décadence définitive des Abassides. Après une description physique et politique de l'Arabie, il traite des mœurs, de la religion primitive, de l'origine probable et de l'histoire la plus ancienne de ses habitants. Il parle ensuite des rois de Ghassan et de Hira, de la Mecque avant Mahomet, de la vie si curieuse du Prophète jusqu'à l'hégire, de l'émigration à Médine et de l'organisation de la société musulmane. Les chapitres suivants montrent l'expansion rapide de l'islamisme, la chute des empires sassanide et byzantin, la revanche de la Syrie sous les Omméyades et de la Perse sous les Abassides, enfin le morcellement de l'immense empire arabe par suite des discordes civiles et religieuses et des invasions mongoles et turques. Le volume finit par une étude sur les institutions politiques et administratives : justice, police, constitution de la propriété et régime des impôts.

M. Huart, à la fin de sa Préface, exprime le désir que le public, en lisant son manuel, se fasse « une idée nette d'un développement historique poursuivi pendant treize siècles ». Nous pensons que ce désir sera réalisé, sauf, peut-être, pour les événements qui ont préparé l'avènement des Abassides.

Nous nous permettrons cependant de regretter que l'auteur n'ait rien dit de l'écriture des inscriptions anciennes de l'Arabie et de son déchiffrement, et qu'il n'ait pas suffisamment expliqué la chute des empires grec et persan. Pourquoi, d'autre part, considérer comme inexplicables les sept tours rituels des pèlerins autour de la Ka'ba, alors qu'ils se rattachent très probablement aux idées sémitiques relatives aux sept planètes ?

Nous souhaitons aussi que M. Huart ne parle plus, dans la prochaine édition de son ouvrage, à la page 33, au milieu de l'énumération des divinités anté-islamiques, de « Chems le Soleil [divinité féminine] honorée sous le nom de Sin par les Babyloniens », alors qu'à la page 28, il a mentionné lui-même « Sin, dieu babylonien de la lune ». Nous croyons enfin que les égyptologues protesteront contre l'origine sémitique qu'il donne au mot *Pharaon*. H. Guérin.

Saint-Gilles ; sa légende, son abbaye, ses coutumes, par J. Charles-Roux. Paris, Bloud, s. d., in-16 carré de 405 p., avec 89 grav. — Prix : 5 fr.

M. J. Charles-Roux, qui a déjà publié une suite de bons travaux sur la Provence et en particulier un magnifique volume sur Saint-Gilles, a voulu, dans un ouvrage plus accessible aux bourses modestes faire connaître toutes les richesses archéologiques qu'offre encore cette vieille cité. Saint-Gilles, aujourd'hui bien déchu, fut, au moyen âge, une ville importante. Elle compta jusqu'à sept pa-

roisses, fut le siège d'un grand prieuré de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et, enfin, un des pèlerinages des plus fréquentés. De tous les monuments qui ornaient cette ville il ne subsiste plus que des ruines. Les Huguenots en firent disparaître la majeure partie pendant les guerres de religion et mutilèrent tout ce qu'ils ne purent anéantir; le vandalisme révolutionnaire acheva l'œuvre si bien commencée par les fanatiques du XVIe siècle.

L'ouvrage de M. Charles-Roux débute par une intéressante étude sur la légende de Saint-Gilles. Si l'histoire ne nous a laissé rien de bien positif sur ce saint, la légende au contraire est très riche et son culte fut très répandu au moyen âge. Après avoir fait connaître le personnage auquel la ville de Saint-Gilles dut sa prospérité, l'auteur nous promène à travers cette ville et nous décrit ses monuments et les vestiges de sa splendeur passée; successivement, on trouve dans ce volume d'excellentes descriptions accompagnées de nombreuses phototypies de l'église, de sa crypte et de son portail, de la vis de saint Gilles, du musée, de la maison romane, etc. A la suite de la description des monuments de Saint-Gilles, M. Roux donne une bonne histoire de la ville, retraçant toutes ses péripéties, soit au XIIIe siècle, à l'époque des Albigeois, soit dans les siècles qui suivirent, jusqu'à la période néfaste des guerres de religion, pendant laquelle les bandes des huguenots la dévastèrent avec la sauvagerie dont sont témoins encore les ruines qui la couvrent. Un chapitre sur les coutumes de Saint-Gilles termine ce volume qui sera consulté avec fruit tant par les archéologues que par les historiens. JULES VIARD.

D'Artagnan, capitaine aux mousquetaires du Roi. *Histoire véridique d'un héros de roman*, par CHARLES SAMARAN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in 18 de 351 p. avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne le connaissions jusqu'ici que comme héros de roman, du roman le plus palpitant, le plus mouvementé, le plus « mousquetaire » qui soit. Voici qu'on nous raconte son histoire vraie, qu'on perce pour nous le mystère de la légende, qu'on précise les exploits, qu'on détaille les états de service. Il est rare que de ces enquêtes, le grand homme ne sorte point un peu diminué, qu'à la vouloir descendre de son piédestal on ne casse pas plus ou moins l'effigie. Rien de semblable ici. M. d'Artagnan, vu au grand jour de l'histoire, nous apparaît aussi hardi, aussi batailleur, aussi héroïque que chez le bon père Dumas : il reste mousquetaire et Gascon délicieusement. Pourtant, M. Samaran, qui est le plus érudit des biographes, a soin de nous avertir que l'immense fortune dont a joui le nom de son héros est une fortune posthume. Si brave, si adroit qu'il fût, il eût peut-être sombré dans l'oubli, si un polygraphe de talent,

pamphlétaire à ses heures, ne s'était avisé de lui attribuer des *Mémoires*, où choses et gens étaient assez durement critiqués. Alexandre Dumas ouvre un volume de ces Mémoires; les aventures vraies ou fausses de d'Artagnan l'enchantent et voici né « le héros national ». Il faut se méfier des ouvrages de Courtils de Sandras, leur authenticité est plus que douteuse, et cependant il convient de ne pas les dédaigner absolument. Ils contiennent pour l'histoire des mœurs des renseignements curieux, et les faits mêmes qu'ils allèguent sont parfois confirmés par les sources les plus sérieuses. Mémoires, documents d'archives, correspondances, états militaires, chronologies diverses, monographies, tout a été mis en œuvre par M. Samaran, et nous pouvons suivre d'un bout à l'autre, sans lacune, la biographie de d'Artagnan. Il s'appelait Charles de Batz-Castelmore et était fils de Bertrand II de Batz et de Françoise de Montesquiou, fille du seigneur d'Artagnan en Bigorre, d'où le nom sous lequel on le désigna généralement. Sa naissance, au château de Castelmore, se place entre les années 1610 à 1620. Tout bon Gascon aime la guerre et ses périls et s'attarde plus volontiers aux rixes et aux batailles qu'aux bancs des écoles. Vers 1640, plein d'enthousiasme et riche d'espérances, sinon d'écus, d'Artagnan s'en vint chercher fortune à Paris. Il y trouvait des appuis importants et force méridionaux comme lui, tous désireux de réussir. Il entra comme cadet au régiment des Gardes françaises; il se battit probablement en Flandre et en Roussillon. Vers 1646, après un court passage aux Mousquetaires, il lui advint une heureuse fortune : il devint gentilhomme du cardinal Mazarin, qui le chargea de plusieurs missions diplomatiques; en 1655 ou 1656, il était capitaine aux Gardes. En 1658 seulement, il passait aux Mousquetaires du Roi, en qualité de sous-lieutenant. On sait combien ce corps d'élite, composé de gentilshommes, était admiré et envié. Le neveu du cardinal, Philippe-Julien Mancini, duc de Nevers, le commandait. Dès 1659, d'Artagnan faisait partie d'un voyage d'importance : Louis XIV s'en allait en grande pompe épouser, à Saint-Jean-de-Luz, la jeune Marie-Thérèse d'Espagne. Le mousquetaire accompagna le Roi dans le Midi et l'année suivante figurait dans le cortège imposant qui se déroula à travers les rues pavoisées, lors de l'entrée solennelle du couple royal dans Paris. Entre temps, il s'était marié lui-même. Une veuve accorte, Charlotte-Anne de Chaulecy, dame de Sainte-Croix, lui apportait des biens importants et un douaire respectable. Il semble téméraire d'affirmer que d'Artagnan ait toujours été le modèle des maris; sa femme renonça par la suite à la communauté de biens; il s'installa alors dans un hôtel situé à l'angle de la rue du Bac et du quai de la Grenouillère, aujourd'hui quai d'Orsay. Il avait la confiance entière de Louis XIV, de Colbert et de Louvois et on

le chargea à deux reprises de besognes qui n'avaient rien de militaire. En 1661, il fut chargé d'arrêter Fouquet, et, après la condamnation du surintendant, en 1665, de le conduire à sa prison de Pignerol; en 1671, il y amenait Lauzun. Son crédit grandissait à la Cour; le soin qu'il apportait au commandement de sa compagnie, sa bravoure, sa fidélité à toute épreuve, le font désigner pour les hautes fonctions de capitaine des Mousquetaires. Une dignité plus haute encore l'attend. En 1672, il est nommé gouverneur de Lille, en l'absence du maréchal d'Humières. Les lettres qu'il adresse alors au ministre sont bien savoureuses. Ce Gascon, irritable et fier, prompt à s'indigner de tous les manquements à sa haute fonction, ne pouvait s'entendre avec des fonctionnaires froids, des ingénieurs guindés. Aussi bien, dès 1672, il repartait en campagne. L'année suivante le siège fut mis devant Maëstricht. Le 25 juin 1673, à l'assaut de la demi-lune, d'Artagnan tombait héroïquement. Il reçut après sa mort les regrets qui lui étaient dus. Il a aussi trouvé l'historien qu'il méritait. Maintenant, nous n'ignorons plus rien de lui. Son biographe nous a tracé un portrait que nous n'oublierons pas. Son livre est solidement appuyé, richement documenté, mais il est bien agréable à lire. M. Samaran a su être érudit, sans être ennuyeux, ce qui n'est pas un mince éloge. Il est telles de ces pages qui sont vraiment charmantes : je me contenterai de citer la description de la Gascogne de d'Artagnan et l'évocation du Paris de Henri IV. C'est un plaisir de lire ce petit volume, et un plaisir plus grand encore d'avoir à en rendre compte.

ROBERT BURNAND.

Une Ambassade suisse à Paris (1663), ses aventures et ses expériences, par TONY BOREL. Paris, Fontemoing, in-8 de XVI-268 p, avec illustrations hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

Il a été rappelé ailleurs que cette ambassade de 1663 n'avait eu, en réalité, quelque importance que sous le rapport économique, et que le sujet avait déjà été étudié, à ce point de vue, par M. Paul Schweizer, en 1880-1881, et par M. Hermann Wartmann, en 1906. M. Borel y ajoute les anecdotes à la fois amusantes et instructives qu'on peut recueillir sur le voyage des envoyés des Cantons, leur passage à Dijon et à Troyes et leur réception à la Cour, mais sans indiquer exactement ses références. Le reste n'est que hors-d'œuvre, telles les pages sur la mode au milieu d'un tableau de la France vers 1660. Le principal mérite du livre consiste dans une très intéressante et nombreuse illustration.

Les erreurs ne sont malheureusement pas rares. Page 2 : la religion catholique n'était pas seulement « dominante » à Soleure, mais elle y était exclusivement pratiquée; c'est au couvent des Cordeliers que

logèrent d'abord les ambassadeurs de France; page 7 : jusqu'au milieu du XVIIIe siècle l'ambassadeur fit présenter des lettres de créance à chaque Canton et non pas seulement au *Vorort* de Zurich; page 56 : le prince de Saint-Gall était l'*abbé* de l'illustre monastère de ce nom, et non pas un *évêque*; les Reding représentent la principale famille de Schwyz, qui s'est grandement illustrée au service de la Couronne de France, mais cette famille a été anoblie par l'Empereur et n'est point noble *de race*. Page 99 : Qu'est-ce que le sieur Parfaict, *commandant général de la maison du Roi* ?... ». Page 143 : il est parlé de « l'*étoile* du Saint-Esprit »; page 168 : le duc d'Enghien était *fils* et non *frère* du prince de Condé.

Quelques helvéticismes. Page 159: «vins *adultérés*»; page 219 : il est dit que les trésoriers « se *rechangeaient* par périodes triennales »; page 231 : « maisons *conséquentes* ».

Il n'est pas permis à un écrivain qui veut paraître instruit, fût-il protestant, de prétendre qu'il y eût, au XVIIe siècle, « peu de ferveur religieuse » dans la campagne, et que « les fortes convictions religieuses fussent rares » dans la société française (p. 70 et 115).

M. Lardy n'a pas laissé de commettre aussi certaines erreurs dans la Préface de sept pages dont il a honoré ce livre. Page 9 : Les Suisses ne se sont point trouvés liés « pour plus d'un siècle » par le traité de 1663, vu que l'alliance, en raison de la mort du Dauphin, qui précéda celle de Louis XIV, s'est trouvé devoir expirer huit ans après le décès du Roi lui-même. Les Cantons catholiques consentirent au renouvellement de cette antique alliance, en 1715; mais les Cantons protestants y demeurèrent étrangers, de 1723 à 1777. M. Lardy ne traite pas ici l'histoire des Suisses avec plus de compétence qu'il n'a fait au tome IV de l'*Histoire générale*, où il n'a produit qu'un si mauvais plagiat. Page 10 : le même auteur dit que la guerre de Trente Ans a *dévalisé* l'Allemagne; il a sans doute voulu dire : *dévasté*. Enfin, M. Lardy parle de « l'*émotion* qu'excita dans la foule parisienne l'arrivée des ambassadeurs ». Les entrées des embassadeurs suisses à Paris n'excitaient que la curiosité: L'Estoile, en 1602, en rapporta simplement qu'il leur avait trouvé « bonne trogne et la face cramoisie »; M. Borel lui-même note (p. 72, 66-67 et 97-98) les indécentes railleries dont ils eurent à se plaindre de la part du peuple et des gazetiers, en 1663. HYRVOIX DE LANDOSLE.

La Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye (1689-1717), par G. DU BOSCQ DE BEAUMONT et M. BERNOS. Paris, Émile-Paul, 1912, petit in-8 de XII-400 p., avec 6 grav.— Prix : 5 fr.

Est-il plus lamentable destinée que celle des Stuarts, alors que leur étoile pâlissait et que, chassés de leur trône, ils devaient, sur la terre

d'exil, mener une vie médiocre et douloureuse? Et, cependant, Jacques II, par la hauteur de son caractère, la noblesse de ses sentiments, l'intensité de sa foi catholique, l'excellence de ses qualités militaires, semblait réunir les conditions requises pour lutter contre les forces adverses. Son portrait par Largillière nous le montre grave, le regard doux et comme désabusé — un grand air de majesté royale avec cela et l'attitude d'un chef sous la lourde cuirasse et la perruque aux boucles flottantes. Il ne put pourtant arriver à reconquérir sa couronne : ce roi était un timoré, ce saint était un faible. MM. du Bosc de Beaumont et Bernos nous ont retracé la triste odyssée de cette malheureuse famille royale : à Londres, la fille ingrate qui règne et Guillaume d'Orange qui poursuit implacablement son beau-père, les jacobites en déroute, la Reine et le prince de Galles traversant en hâte le détroit, l'arrivée en France, l'accueil courtois et bienveillant de Louis XIV. Pendant ce temps, le Roi en fuite est ramené dans sa capitale, dans des conditions que son orgueil blessé n'oubliera jamais. Quand il arrive à son tour à Saint-Germain et que commence pour lui la vie d'exil, il lui faudra subir la générosité un peu condescendante du grand Roi et abandonner toutes ses ambitions. L'expédition d'Irlande a échoué, le désastre de la Hougue a ruiné les dernières espérances. Que faire à Saint-Germain, dans le château vieux qui dresse son architecture bigarrée, devant la fameuse terrasse? Le temps passe à des visites à Versailles, des représentations à Saint-Cyr, à de monotones causeries, à des chasses en forêt. Autour de la petite Cour, s'agite tout un monde de jacobites fidèles, de serviteurs dévoués, mais aussi d'aventuriers dont les éclats scandalisent la ville paisible. Le site est admirable et le château somptueux, mais le roi d'Angleterre ne peut sans amertume songer qu'il vit de la magnificence de son cousin, presque d'aumônes. Quand, le 16 septembre 1701, il terminera sa malheureuse vie, sa dernière joie sera encore due à la bonté de Louis XIV qui saluera dans le jeune prince de Galles le roi Jacques III. Après la mort prématurée de la princesse Louise-Marie, les Stuarts n'auront plus d'espérance. La tempête qui risque de balayer la France les chasse de leur retraite et, après le traité d'Utrecht, le Roi, habitué désormais aux humiliations et aux tristesses, quittera Saint-Germain pour toujours, tandis que sa mère se réfugiera au couvent de Chaillot.

Il faut lire ce livre, et on ne saurait le faire sans émotion. Le récit est alerte et l'intérêt soutenu. Nous devons savoir gré aux auteurs de n'avoir pas fait étalage d'une érudition qu'on devine cependant solide ; ils nous ont donné une histoire très simple, mais la plus attachante qui se puisse.

ROBERT BURNAND.

La Démocratie révolutionnaire. De la Constituante à la Convention, par GUSTAVE GAUTHEROT. Paris, Beauchesne, 1912, in-8 de XI-438 p. — Prix : 5 fr.

Continuation heureuse, dans le même esprit et sous la même forme, des travaux historiques relatifs à la Révolution entrepris par M. Gautherot avec une loyale et généreuse ardeur. Il montre comment l'esprit démocratique amena la confusion des pouvoirs, la déchéance du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif pendant l'Assemblée législative (octobre 1791-septembre 1792) : plaçant le Roi et les ministres au service de l'Assemblée, l'Assemblée aux ordres du peuple. Pour en expliquer les *causes*, il remonte à l'exemple de l'Angleterre (chapitre Ier) et aux influences de la franc-maçonnerie (chap. VII); pour en préciser les *moyens*, il décrit les foyers révolutionnaires de Paris et la dictature des sections (chap. V et VII; pour en peindre les *effets*, il raconte l'émeute du 20 juin (chap. XIV) et la révolution du 10 août (chap. XV à XVIII). Il caractérise les événements : 1° par les portraits de trois soi-disant modérés : l'académicien Bailly et le philosophe Petion, les deux premiers maires de Paris (chap. VIII et IX), et le marquis de Condorcet (chap. X); 2° par la silhouette de trois sinistres figures d'enragés : Danton, Robespierre et Marat (chap. XI à XIII). Une érudition très au courant des plus récents travaux historiques permet à M. Gautherot de donner une force puissante à ses récits, à ses arguments, à ses déductions. Sous sa plume on sent encore la chaleur du conférencier et les élans oratoires d'une conviction profonde, par conséquent éloquente et persuasive.

Ce volume fait suite à l'ouvrage précédent de M. Gautherot : *La Constituante*; il sera suivi évidemment de l'étude que l'auteur doit nous réserver sur la Convention; pourquoi, dès lors, n'avoir pas donné à ce travail intermédiaire son vrai titre : « L'Assemblée législative, »? C'eût été plus simple, plus homogène et tout à fait conforme au sujet.

G. DE G.

La Déportation du clergé orthodoxe pendant la Révolution. *Registres des ecclésiastiques insermentés embarqués dans les principaux ports de France. Août 1792-mars 1793*, publiés et annotés par ÉMILE SEVESTRE, XAVIER EUDE et ÉDOUARD LECORBEILLER. Paris, Catin, 1913, in-8 de XXXII-280 p. — Prix : 6 fr.

En poursuivant ses patientes et consciencieuses recherches sur l'histoire religieuse de la Révolution, M. l'abbé Sevestre a été amené à constater que nous sommes encore fort incomplètement renseignés sur une foule de points d'une importance capitale. Combien de prêtres et quels prêtres ont adhéré à la constitution civile? Combien d'insermentés ont péri en septembre 1792? Combien de prê-

tres insermentés ou assermentés ont été mis à mort? Combien ont été déportés de 1792 à 1799? Combien se sont soumis en 1793 et 1794 à signer la déclaration qui faisait d'eux des apostats? Combien ont repris leur ministère dans les années qui suivirent la première pacification religieuse de 1795? Et, pour être concluantes, ces réponses doivent être groupées par diocèse, département ou région.

Faute de posséder ces éléments indispensables d'information, les historiens ont souvent divagué, chacun suivant ses tendances politiques ou religieuses. Tout ce que la rhétorique pouvait fournir de mouvements oratoires a été utilisé et il serait peut-être temps maintenant de raisonner sur des données un peu moins sentimentales. Assez de métaphores et de prosopopées, de prétéritions et d'hyperboles, d'insinuations et de réticences! La véritable éloquence est celle de la vérité.

L'œuvre est immense et je comprends qu'elle ait épouvanté beaucoup d'écrivains remplis des meilleures intentions. M. Sevestre est laborieux et il est jeune : l'avenir est à lui et ses études l'ont préparé à entreprendre ce travail colossal. Il a déjà trouvé quelques collaborateurs compétents et dévoués; leur succès en attirera d'autres et à lui reviendra l'honneur d'avoir ouvert la marche.

La tâche était d'une complexité déconcertante : le présent volume fait toucher du doigt les difficultés auxquelles il faudra se heurter. Il ne s'agit ici que des prêtres déportés en septembre et octobre 1792 par la voie de mer; les auteurs publient les listes d'embarquement trouvées à Dunkerque, Boulogne, le Tréport, Dieppe, Bernières, Granville, les Sables et Agde; ils contiennent plus de 3.600 noms, dont 3.000 normands, mais combien d'exilés sont sortis par les autres ports? Combien par les frontières de terre? Les travaux de M. Contrasty nous renseignent sur les prêtres ayant traversé les Pyrénées, mais où découvrira-t-on le reste et quel parti tirer de réponses incomplètes?

Il y a aussi une autre source d'incertitudes : les scribes qui dressaient les listes étaient souvent ignorants ou négligents, les noms sont massacrés ou illisibles et en les déchiffrant on les a défigurés. Ce reproche a été adressé à M. Contrasty, et M. Sevestre n'a pas réussi à y échapper. Sur 80 Parisiens, qui figurent dans ses listes, il y en a près de la moitié que je n'ai pu identifier; j'ai bien reconnu Delacour dans Lacour, Frizon dans Firon, Faucières dans Faucier, Dancel dans Daniel (c'est le professeur du collège d'Harcourt qui est devenu évêque de Bayeux en 1827); pour une trentaine d'autres, je n'ai rien trouvé dans les listes que j'ai eu à ma disposition.

Quoi qu'il en soit, la tentative de M. Sevestre est des plus inté-

ressantes; il faut lui savoir gré de sa courageuse initiative et souhaiter qu'il mène à bonne fin cette œuvre méritoire.

P. Pisani.

La Défense nationale de 1792 à 1795, par Pierre Caron. Paris, Hachette, 1912, in-16 de VI-109 p., avec 6 grav. — Prix : 2 fr.

Ce volume fait partie de la collection de l'*Histoire par les contemporains*, entreprise par la maison Hachette, sous les auspices de M. Lavisse. Il s'agit de mettre entre les mains des étudiants des documents ou des fragments de documents, inédits ou déjà publiés, qui les aideront à se former une conviction. Ces documents sont généralement bien choisis; nous en exceptons pourtant certain discours d'une petite fille de douze ans qui est quelque peu grotesque. La défense nationale contre la coalition européenne, ce fut l'affaire du Comité de salut public et surtout de celui qui l'inspirait, Carnot. Il fallait des hommes, il fallait des munitions et des vivres. Les hommes, on les eut par les enrôlements volontaires, puis par le tirage au sort et l'appel des conscrits. Les munitions et les vivres, on les eut par les réquisitions. Ces réquisitions furent incessantes; nous connaissons une petite commune rurale du centre où, en moins d'un an, il y eut plus de trente réquisitions de toutes choses : réquisitions de chevaux, de harnais, de bœufs, de porcs, de blé, d'avoine, de fourrages, de bois et de sarments pour faire du salpêtre, de vêtements, de sabots, de fer, même de botteleurs pour botteler le foin. Il y eut là un immense effort et un déploiement d'énergie considérable. Que valaient les volontaires? M. Camille Rousset l'a dit et, malgré les réserves de M. Caron, nous croyons bien qu'il a dit le mot vrai, confirmé d'ailleurs par une correspondance récemment publiée et que l'auteur cite également parmi ses sources, celle de Gabriel Noël qui tenait en médiocre estime les volontaires parisiens.

Nous aurions bien quelques réserves à faire sur l'esprit tendancieux de cette étude.

Tout en admirant le grand mouvement qui rejeta l'ennemi hors de la frontière, nous ne saurions lier intimement, confondre en quelque sorte, la défense nationale et le gouvernement révolutionnaire. L'énergie n'est pas la violence et nous avons d'autres héros que Saint-Just et Danton. Mais il ne nous déplaît nullement de constater l'intérêt de ce petit volume qu'illustrent six jolies reproductions de gravures du temps, et où l'auteur a eu soin d'indiquer à la fin de chaque chapitre ses principales références. — R. M.

Manuel pratique pour l'histoire de la Révolution, par Pierre Caron. Paris, A. Picard et fils, 1912, in-8 de xv-294 p. — Prix : 6 fr.

On ne saurait guère présenter ici le compte rendu d'un semblable ouvrage qu'en résumant le résumé fait par l'auteur lui-même, c'est-à-dire la table des matières. Dans son chapitre premier, M. Caron fait connaître les centres et les principales formes de travail (Commissions officielles, Sociétés libres, Périodiques parisiens, régionaux et étrangers, Collections de Mémoires et de Textes). Le deuxième traite des sources manuscrites (Archives nationales et départementales, Archives diverses et étrangères, Mss. conservés dans les bibliothèques). Le troisième est consacré aux sources imprimées (Bibliographies, Recueils législatifs et administratifs, Journaux et Almanachs, Instruments de travail courant tels que Dictionnaires, Manuels, etc.).

La partie de ce volume la plus précieuse peut-être pour les chercheurs est la concordance des calendriers républicain et grégorien donnée en appendice. Ceux qui étudient l'histoire de la Révolution savent combien de temps ils doivent perdre pour rendre leur forme usuelle aux dates de mois et de jour imaginées par la Convention et restées inscrites dans les documents officiels de l'époque. Les concordances déjà publiées sont anciennes et rares. Celle-ci n'a qu'un défaut, c'est d'avoir été inutilement prolongée, au-delà du 10 frimaire an XIV jusqu'à l'an XVII inclusivement. Pourquoi pas jusqu'à nos jours, comme l'ont fait certains journaux soucieux de prouver leur « orthodoxie » ?

Avant d'avoir achevé la mise en état de son volume, l'auteur a dû y ajouter quatre pages de corrections et d'additions. C'est là l'inconvénient d'un travail semblable, étant donné la continuité, on pourrait dire l'encombrement de la production. M. Caron l'atténue en publiant, dans les annexes de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, dirigée par lui, la bibliographie, tenue à jour, des ouvrages nouveaux sur la Révolution.

L. Pingaud.

Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation, *d'après les documents authentiques*, ouvrage du P. Théodore Granderath, édité par le P. Conrad Kirch et traduit de l'allemand par des religieux de la même Compagnie. T. III. Première partie. *L'Infaillibilité pontificale.* Bruxelles, Dewit, 1912, in-8 de 438 p.— Prix : 10 fr.

Le résumé scrupuleusement exact des délibérations conciliaires, de longues citations des discours prononcés, des documents inédits continuent à être présentés au lecteur.

Les répétitions dont on avait parfois à se plaindre dans les premiers volumes disparaissent heureusement dans celui-ci. C'est que les traducteurs ont sagement cru devoir condenser quelques passages un

peu diffus dont les longueurs ne rebutent pas les esprits allemands; ils ont, au contraire, précisé les questions qui intéressent spécialement le public français. Nous voyons ici : la préparation de la Constitution dogmatique sur l'Église, le débat général et la discussion des articles; les controverses entre les Pères, la question de « l'unanimité morale » du concile, les premières discussions sur l'infaillibilité, l'opportunité de cette définition, la nature du pouvoir de juridiction du Souverain Pontife. — L'auteur insiste sur la loyauté des réunions, la liberté des discours, il prouve le sens élevé des controverses et la courtoisie constante des orateurs, dominés par la grandeur de leur caractère et de leur responsabilité. — Certains points de détail offrent un intérêt particulier : l'attitude de Mgr Dupanloup (p. 82, 361), assez effacée dans des questions de science théologique, la brochure anonyme de l'abbé Gaduel (p. 94), les objections historiques de Mgr Hefele (p. 162), un étrange rapport déposé par Mgr de Ketteler (p. 38), son discours (p. 180), le grand rôle de Mgr Manning (p. 249), du cardinal Deschamps (p. 311), le catéchisme napoléonien (p. 107), la question d'un petit catéchisme universel (p. 117), un curieux débat sur le gallicanisme qu'il ne faut pas confondre avec l'Église de France (p. 363). Tous ces points disent l'intérêt, la valeur, l'autorité d'un travail qui restera le document essentiel de toute étude impartiale sur cette illustre assemblée.

G. G.

La Chronique de nos jours. *Notes et souvenirs pour servir à l'histoire*, par Ernest Daudet. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de IV-310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Combien de fois, en lisant dans la presse quotidienne quelque chronique bien troussée, n'avons-nous pas regretté que l'auteur laissât se perdre des notes documentaires, parfois si utiles à l'histoire de notre temps ! Notre distingué confrère M. Ernest Daudet a eu la bonne inspiration de réunir en un volume les pages que lui ont suggérées, au jour le jour, les événements contemporains. Relues à distance, ces pages prennent l'importance de témoignages spontanés et ouvrent aux recherches futures une mine abondante de renseignements, d'anecdotes, de jugements et de faits. Dans cette sorte de *memento* piquant, d'une forme primesautière, défilent les personnalités de premier et de second plan de la politique, de la société, de l'art : Casimir-Périer, Ismaël-Pacha, la reine de Portugal, le général Saussier, l'impératrice d'Autriche, la maréchale de Mac-Mahon, le duc de Broglie, Thiers, Montalembert, le duc de Chartres, Gambetta, Bismarck, le cardinal Perraud, Guillaume II, etc. C'est une époque entière qui revit dans ces brèves monographies dictées par l'actualité et d'un intérêt substantiel.

O. H.

BULLETIN

Le Missel romain, ses origines, son histoire, par Dom J. Baudot. T. II. *Le Missel plénier*. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 144 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Exposer les origines et l'histoire du Missel romain est le but que s'est proposé Dom J. Baudot continuant la série de ses opuscules liturgiques. Le tome II étudie la période du Missel plénier, recueil où viennent successivement se réunir en un seul volume les diverses parties de la Messe : euchologie, lectures, textes chantés, rubriques, qui formaient d'abord des recueils séparés. L'étude du travail liturgique accompli du IXe au XXe siècle pour arriver à l'état actuel est pleine d'intérêt. Cependant, l'auteur ayant voulu donner une courte notice des principaux manuscrits et des éditions imprimées qui acheminent vers le Missel de saint Pie V, de nombreuses pages ont assez l'aspect d'un catalogue. Néanmoins les grandes lignes sont apparentes et bien résumées dans la conclusion.

Les indications bibliographiques et les références seront précieuses pour les travailleurs. A. Vigourel.

Géométrie plane. Classe de 2e C. D, par P. Camman et A.-G. Rébouis. Paris, J. de Gigord, 1912, in-8 de 392 p., avec 391 fig. — Prix : 3 fr.

Geometrie dans l'espace. Classe de 1re C. D., par P. Camman et A.-G. Rébouis. Paris, J. de Gigord, in-8 de 200 p., avec 163 fig. — Prix : 2 fr.

Premiers Éléments d'algèbre. Classe de 3e A., par P. Camman et Ch. Fassbinder. Paris, J. de Gigord, 1912, in-16 cartonné de 83 p. — Prix : 0 fr. 75.

Algèbre et Géométrie. Classe de 2e A. et B., par P. Camman et Ch. Fassbinder. Paris, J. de Gigord, 1912, in-18 cartonné de 152 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 30.

Algèbre et Géométrie. Classe de 1re A. et B., par P. Camman et Ch. Fassbinder. Paris, J. de Gigord, 1912, in-18 cartonné de 158 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 30.

Cours préparatoire d'arithmétique, par P. Camman et J. Huot. Paris, J. de Gigord, 1912, in-16 cartonné de 150 p., avec fig. — Prix : 0 fr. 75.

Cours élémentaire d'arithmétique, par P. Camman et J. Huot. Paris, J. de Gigord, 1912, in-16 cartonné de 340 p., avec 68 fig. — Prix : 1 fr. 50.

Cours moyen d'arithmétique, par P. Camman et J. Huot. Paris, J. de Gigord, 1912, in-16 cartonné de 530 p., avec 149 fig. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà eu le plaisir de parler de la *Nouvelle Collection de mathématiques* (Cf. *Polybiblion*, janvier 1912, t. CXXIV, p. 75 et novembre 1912, t. CXXV, p. 404) publiée par M. P. Camman, directeur des études scientifiques au collège Stanislas, avec la collaboration d'un groupe de professeurs.

Contrairement à ce qui se produit trop souvent, il y a collaboration effective entre le directeur de la publication et ses auxiliaires, de telle sorte que l'unité d'enseignement est pleinement réalisée pour les divers programmes qu'embrasse cette importante entreprise.

— La *Géométrie plane* et la *Géométrie dans l'espace* ont, dans leur rédaction, profité de l'expérience professionnelle de M. Rébouis. Ces deux volumes s'adressent aux sections scientifiques de l'enseignement secondaire ; ils

sont inspirés par le bon esprit classique et rédigés de façon à désigner et solutionner toutes les difficultés pouvant se présenter à l'esprit des élèves.

— Les trois volumes pour lesquels M. Fassbinder a donné sa collaboration forment l'exposé le plus simple, le plus réduit, mais aussi le plus compréhensible des notions de mathématiques qu'il faut inculquer aux élèves de l'enseignement secondaire des sections littéraires. Grâce à ces livres, ils arriveront à posséder le *quod justum* qui leur vaudra une note honorable au baccalauréat. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'ils sont des mathématiciens de premier ordre.

— M Huot a apporté sa compétencé spéciale pour la rédaction d'un *Cours d'arithmétique* destiné à l'enseignement primaire. Trois volumes sont actuellement parus. Pour les tout petits, il a surtout fait appel à l'intuition, éveillée par de nombreuses gravures. Pour les plus grands, ceux qui, par exemple, preparent le certificat d'étude, les auteurs se sont tout particulièrement attachés à être modernes dans l'exposé des matières et dans le choix des exercices. Nous insisterons tout particulièrement sur ce dernier point. Toutes les sciences pratiques sont tributaires de l'arithmétique ; il y a une tendance très marquée à ne plus donner que des problèmes correspondants à des faits réels; mais jamais auteurs ne se sont donné la peine de réaliser une collection pareille à celle de MM. Camman et Huot. Pour résoudre ces problèmes, il faut avoir quelques bonnes notions de physique, mécanique, etc., les auteurs les donnent ; leur excellente arithmétique est donc, en même temps, le meilleur recueil de leçons de choses.

E. Chailan.

La Vie littéraire dans la Suisse française. par René de Weck. Paris, Fontemoing, 1912, in-8 de 69 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur, qui est bon Suisse et qui a une bonne culture française, voudrait bien que son pays eût enfin une litterature nationale et qu'elle se distinguât de la littérature française qu'elle imite et suit — à distance — par autre chose que par cette lourdeur de style et ce « prêchi-prêcha » dont Édouard Rod lui-même — le grand écrivain du pays vaudois : tout est relatif — fut si déplorablement infecté. Il a si vif désir que ses compatriotes « se déniaisent, s'efforcent à être moins pédants, à mettre dans leurs livres plus d'art, plus de vérité, moins de sentimentalisme et d'homélies », que, s'il sacrifie assez aisément ceux du passé, il donne déjà plus d'éloges que nous n'en donnerions aux romans de MM Ramuz, Dumur, Robert de Traz, Porret, Noëlle Roger, aux livres de vers signés de Reynold Ami Chantre, Marcelle Eyris, Roger-Cornaz, Henry Spiess, aux études critiques de MM. Philippe Godet, de Reynold, Ernest Bovet, Maurice Muret, Paul Seippel..... Encore est-il que moins « artistes » qu'il ne le dit, ils ne le sont pas encore, de son propre aveu, autant qu'il aimerait. Et lui-même, si excessif dans l'eloge et si lourd dans la critique, lui qui trouve que Sainte-Beuve écrivait mal et qui admire fort Édouard Rod, fait-il bien autre chose que disserter, morigéner, — et répéter, sans les appliquer de façon très juste, les leçons de goût français qu'il a prises à Paris ? G. A.

A la Cour du Grand Roi (Saint-Simon). *Nouvelle Collection historique pour la jeunesse*, publiée par la comtesse C. d'Arjuzon. Paris, Émile-Paul 1912, in-16 de xxiii-234 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Saint-Simon, jusqu'ici, ne paraissait guère propre à intéresser la jeunesse. Son style, si prodigieusement divers et imagé, est souvent âpre et parfois

malaisé à suivre. Mme la comtesse d'Arjuzon a jugé cependant qu'elle ne pouvait puiser à meilleure source, pour renseigner ses jeunes lecteurs sur le grand siècle, sur le Grand Roi, sur les splendeurs et les tares de Versailles. Elle nous présente donc un résumé assez habile des fameux *Mémoires ;* nous y revivons la vie de Saint-Simon, jusqu'à l'avènement du duc d'Anjou au trône d'Espagne (1700). Ce petit volume nous en offre un récit intéressant et exact, mais forcément très bref, et la plupart des qualités littéraires de Saint-Simon disparaissent dans cette transposition.

Mme d'Arjuzon nous annonce la même tentative pour le *Mémorial de Sainte-Hélène* et nous promet un Las-Cases ainsi remanié. Soit ; mais, dans le cas présent, je ne trouve pas le résultat bien favorable : on n'imagine pas un Saint-Simon banal et plat, un Saint-Simon pour demoiselles, un Saint-Simon à l'eau de rose. ROBERT BURNAND.

Le « Génie politique » de Catherine II. Mémoire contemporain, par BRONISLAS DEMBIŃSKI. Paris, Champion, 1912, in-8 de 49 p. — Prix : 2 fr.

L'abbé Piattoli, auteur du mémoire que publie M. Dembiński, doit être classé parmi les contemporains de Catherine II qui ne furent pas éblouis par la Sémiramis du Nord. Familier du roi Stanislas-Auguste, ayant fait de son sejour à la cour de Pologne, — de même sans doute que de la question polonaise, — « le roman de sa vie », Piattoli écrivit plusieurs mémoires politiques, dont deux se trouvent parmi ses papiers dans les archives de la comtesse Potocka à Cracovie. Celui qui est édité aujourd'hui a pour titre complet : *Catherine a-t-elle montré dans sa conduite envers la Pologne ce génie politique que la flatterie et l'imbécillité s'obstinent à lui accorder ?* Le titre présuppose la conclusion, que voici : « Catherine aura joué pendant quelques moments le rôle éphémère de Charles-Quint et de Louis XIV. L'histoire effacera d'une main les titres fastueux que la bassesse, l'ignorance ou la craintive superstition lui auront prodigués. » — Si, comme l'écrit son éditeur, « le Mémorial de Piattoli ne contient pas de faits inconnus, il donne un tableau clair de la politique européenne... ; il présente d'une façon juste le rapport entre la question polonaise et la question française, entre la chute de la République de Pologne et la Révolution » (p. 1[illegible] D. R.

Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles-Guillaume Nauendorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. I. *L'Acquisition du droit de bourgeoisie à Spandau.* II. *L'Arrestation à Brandenburg sous le soupçon de fabrication de fausse monnaie,* par ANDRÉ PILLET. Paris, A. Picard et fils, 1912, 2 broch. in-8 de 42 et 72 p. — Prix : 4 fr.

La Question Louis XVII, *réponse à M. Frédéric Masson, de l'Académie française, et à quelques autres,* par BOISSY D'ANGLAS. Paris, Daragon, 1912, in-8 de 28-311 p., avec illustr. et fac-similés. — Prix : 1 fr. 25.

Les deux brochures de M. Pillet retracent, d'après les documents authentiques conservés dans les archives allemandes, le véritable *curriculum vitae* de Nauendorff, à partir du moment où il quitte Berlin pour aller s'établir à Spandau (1812), jusqu'en 1825, après son arrestation à Brandenburg ; et elles confrontent les récits de Nauendorff ou de ses partisans, avec les faits réels. La comparaison, on le pense bien, ne manque pas d'intérêt. Ces deux brochures ne sont que le commencement d'une publication qui suivra le personnage dans ses diverses aventures en Allemagne.

M. Pillet, grâce à de patientes recherches, a réuni des documents intéressants. Mais nous souhaitons qu'il abandonne le mode fragmentaire de publication qu'il a adopté, et qu'il veuille bien nous donner son ouvrage sous une forme plus continue; nous souhaitons aussi que la suite soit d'une lecture plus agréable : car les observations personnelles dont il accompagne l'exposé des faits, sont conçues le plus souvent dans un style bien entortillé et bien lourd.

— Quant au volume de M. Boissy d'Anglas, ce n'est pas, à proprement parler, une nouvelle édition de son livre sur *la Question Louis XVII au Sénat* (dont le *Polybiblion* a rendu compte, t. CXXII, août 1911, p. 149), c'est tout simplement la première, dans laquelle on a intercalé : en tête, 28 pages de réponses, sur le ton de l'invective, à MM. Fréderic Masson, Ernest Daudet, Laurentie, de Manteyer, etc., — et, à la fin, le discours prononcé au Sénat par l'auteur, à la séance du 28 mars 1912. ANDRÉ LEMAIRE.

Les Jeunes d'aujourd'hui, par HENRY REVERDY. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 de 32 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr 25.

La Société de Saint Vincent de Paul, par LOUIS RIVIERE. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 de 32 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr. 25.

Ces opuscules renseignent bien sur deux libres groupements qui sont parmi les plus importants organes de notre vie religieuse.— Nul n'était plus compétent que M. Henry Reverdy pour parler d'une œuvre à la création et au développement de laquelle il a pris une si large part : l'*Association catholique de la Jeunesse française*. Fondée en 1886 sous l'inspiration de M. de Mun, elle compte à présent 53 Unions diocésaines, 9 Unions provinciales ou régionales, 2 285 groupes affiliés, environ 120 000 membres. Ce n'est pas seulement une école de formation : c'est déjà une puissante force organisée et un facteur efficace de reconstitution sociale. On comprend que les Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X lui aient prodigué les témoignages de bienveillance et d'encouragement. — Bien plus ancienne, puisque ses débuts remontent à 1833, la Société de Saint-Vincent de Paul garde une activité qui, loin de s'assoupir, progresse continuellement, et elle ne cesse de se développer même hors de France, non seulement en Belgique ou en Italie, mais en Amérique ou en Australie. M. Louis Rivière, qui en a une connaissance approfondie, la connaissance que donne une longue et active pratique, fait voir le mécanisme simple, mais parfaitement agencé de ses divers rouages. Il rend bien son esprit très compréhensif dans sa modestie. Elle se considère un peu, selon le mot de l'un de ses présidents généraux, comme « la marmite où l'on doit cuire toutes les œuvres ». BARON ANGOT DES ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul THUREAU-DANGIN, l'éminent historien, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est mort à 76 ans, le 23 février, à Cannes, où il était allé dernièrement en convalescence. Né à Paris, le 14 décembre 1837, il suivit les cours de droit, s'inscrivit au barreau comme avocat et devint auditeur au Conseil d'État sous l'Empire. Mais en 1868 il donna sa démission pour rédiger, avec M. F. Beslay, le journal *le Français*, qui, un peu plus tard, devait mener une campagne fort vive contre le gou-

vernement de M. Thiers en faveur des princes de la maison d'Orléans. La longue série d'articles de polemique qu'il a donnés à ce journal sont des modèles de courtoisie, de fine ironie, d'erudition et de style. En dehors de ces articles de presse et de ceux, plus importants, qu'il a fait insérer dans le *Correspondant*, M. Thureau-Dangin a publié de remarquables ouvrages historiques qui tous ont plus ou moins pour but de défendre la cause du parlementarisme et du libéralisme politique et religieux. Le plus considérable d'entre eux, l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, lui obtint deux fois le grand prix Gobert et lui ouvrit les portes de l'Académie française, qui lui donna, le 2 fevrier 1893, le fauteuil de Camille Rousset et, à la mort de Gaston Boissier, en 1908, le nomma son secrétaire perpétuel. Voici la liste à peu près complète des volumes dus à sa plume, tous écrits dans une langue fort belle, quoique parfois un peu froide : *La Pologne et les traités de Vienne* (Paris, 1863, in-8°) ; — *Paris capitale pendant la Révolution française* (Paris, 1872, in-8) ; — *Royalistes et républicains* (Paris, 1872, in-8) ; — *Le Parti libéral sous la Restauration* (Paris, 1876, in-8);— *Pie IX* (Paris, 1878, in-12) ;— *L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet* (Paris, 1879, in-12) ; — *Histoire de la monarchie de Juillet* (Paris, 1884-1892, 7 vol. in-8) ; — *Un Prédicateur populaire dans l'Italie de la Renaissance, saint Bernardin de Sienne, 1380-1444* (Paris, 1896, in-18) ; — *La Renaissance catholique en Angleterre au* XIXe *siècle* (Paris, 1899-1906, 3 vol. in-8) ; — *Le Catholicisme en Angleterre au* XIXe *siècle* Paris, 1909, in-12).

— Un saint religieux, le R. P. Léonard Cros, de la Compagnie de Jésus, vient de terminer une vie de travail opiniâtre et d'inlassable charité sur la terre d'exil, à Vitoria, en Espagne, où il est mort le 17 janvier. Né à Vabres en Rouergue, après avoir fait de fortes études au collège de Villefranche, il commença à étudier le droit ; mais bientôt, à 22 ans, suivant l'exemple de deux de ses frères, il quitta le monde pour entrer dans l'ordre de saint Ignace, où, contrairement à ce que son caractère fier et entier semblait annoncer, il devint le modèle des religieux. Doué de remarquables qualités oratoires, il fut certainement un des premiers prédicateurs de notre temps. Inébranlable dans son opposition à diverses coutumes et à certaines opinions admises dans l'Église de France et qui devaient être un jour blâmées par le Pape, il eut à subir de nombreuses contradictions et vit même quelques-uns de ses livres déférés à Rome, ce qui a fait dire de lui qu'il avait un grand tort, celui d'avoir raison quelques années trop tôt. Parmi les excellents ouvrages qu'a publies le P. Cros, nous citerons seulement les suivants : *Un Enfant de Marie, ou Vie de saint Stanislas de Kotzka* (Le Puy, 1862, in-32) ; — *Les Martyrs japonais, notice historique* (Le Puy, 1862, in-18) ; — *Le Cœur de sainte Gertrude, ou un Cœur selon le cœur de Jésus* (Toulouse, 1863, in-18) ; — *Vie du bienheureux J. Berchmans* (Toulouse, 1870, in-18) ; — *Fleurs de saint Joseph de Tivoli* (Toulouse, 1873, in-18) ; — *Les Dévotions des douze mois de l'année* (Toulouse, 1878, in-18) ;—*Saint Jean-François Régis* (Toulouse, 1894, in-8) : — *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie* (Toulouse, 1894, in-8); — *Notre-Dame de Lourdes, récits et mystères* (Toulouse, 1901, in-16). Les volumes que le P. Cros a fait imprimer ne représentent qu'une faible partie du fruit de ses travaux. Il laisse en outre une énorme quantité de manuscrits qui contiennent le résultat de ses recherches dans un grand nombre de bibliothèques publiques ou privées. Parmi eux se trouve une histoire authentique de Notre-Dame de Lourdes, dont la publication redressera de nombreuses inexactitudes.

— Un prêtre bien connu à Paris, M. l'abbé Gabriel de Bessonies, chape-

lain à Notre-Dame des Victoires, est mort subitement dans la nuit du 3 au 4 février, à 54 ans. Né à Melun, le 27 avril 1859, il suivit ses parents appelés à Paris et fit ses études au lycée Louis-le-Grand. A dix-sept ans, il obéit à une vocation religieuse irrésistible et entra au séminaire. Ordonné prêtre en 1883, il fut pendant deux ans professeur au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, puis, le 2 février 1885, il était nommé vicaire à Notre-Dame des Victoires. C'est dans ce sanctuaire qu'il passa vingt-huit ans de sa vie. Écrivant avec une grande facilité et une grande netteté de style, il a donné de nombreux articles très documentés à la *Semaine religieuse* de Paris et au journal *la Croix*, où il était connu sous le pseudonyme du « Chercheur ». Un des fondateurs de l'Association antimaçonnique de France, M. l'abbé de Bessonies a été pendant un certain temps le directeur de la revue *la Franc-Maçonnerie démasquée*, à laquelle, depuis qu'elle a passé en d'autres mains, il n'a cessé de collaborer sous le nom de « Gabriel Soulacroix. Il est, de plus, l'auteur de six brochures pratiques destinées à combattre la franc-maçonnerie : *Ni Francs ni Maçons ; La Franc-Maçonnerie et Jeanne d'Arc*, etc. Le rôle qu'il joua dans les révélations sur le régime des « fiches » est peu connu : c'est chez lui qu'elles furent conservées jusqu'au moment où elles furent produites à la tribune de la Chambre par M. Guyot de Villeneuve. En dehors de ces publications d'un caractère tout spécial, M. l'abbé de Bessonies laisse divers opuscules de piété, dont voici la liste: *Trois rosaires : le rosaire des enfants de Marie, le rosaire des âmes pieuses, le rosaire des personnes affligées* (Paris, 1884, in-32, autres éditions en 1885 et 1890); — *Rosaire pour le mois de Marie...* (Paris, 1885, in-32, autre édition en 1892); — *Rosaire pour le mois d'octobre...* (Paris, 1885, in-32, autres editions en 1890 et 1896);—*Le Chemin de la croix fait en union avec sainte Marie Madeleine, saint Jean et la très sainte Vierge* (Paris, 1886, in-32); — *Notre-Dame des Victoires* (Abbeville, 1889, in-12); — *Courtes Méditations pour le Saint Rosaire...* (Paris, 1890, in-32, souvent réimprimé); — *Mois de saint Joseph d'après l'encyclique de Léon XIII : Quanquam pluries...* (Paris, 1891, in-32); — *Manuel des serviteurs de sainte Anne* (Paris, 1890, in-16); — *Mois du Sacré-Cœur...* (Paris, 1900, in-32).

— M. Victor Duval, membre de l'Association des journalistes parisiens, un des plus ardents défenseurs de la cause royaliste, est mort à Marly-le-Roy, au commencement de février. Après avoir pris une part active à la pacification du Sud-Algérien, où plusieurs tribus s'étaient révoltées en 1870, il fut administrateur, puis sous-préfet de la province de Tlemcen. Rentré en France en 1877 et fixé à Paris, il fut successivement directeur de *l'Union* et de *la Civilisation*, sous-directeur de la *Correspondance de Saint-Chéron* et collaborateur de la *Correspondance nationale des Nouvelles* et du *Triboulet*. Plus tard il prit la direction du *Nouvelliste de Rouen* et devint le propriétaire du *Journal de Neuchâtel*. M. Victor Duval, qui préparait un important ouvrage historique, avait déjà publié les volumes suivants : *Sa Sainteté Léon XIII* (Paris, 1878, in-18); — *Le Secret d'Hermine* (Rouen, 1880, in-12); — *La Charité à Rouen, les œuvres catholiques* (Rouen, 1895, in-16).

— On annonce encore la mort de MM. : Élie Bargerol, journaliste, collaborateur du *Lyon républicain* et du *Petit Méridional*, mort dernièrement à Paris, à 71 ans; — Alexandre Berseville, prefet honoraire, directeur des journaux officiels, mort à Paris, le 23 février, à 64 ans; — Camille Chabrier, professeur de sixième au lycée Janson de Sailly, mort à Paris, au milieu de février, à 50 ans; — le Dr Clavel, médecin inspecteur des troupes coloniales, auteur de travaux scientifiques qui font autorité, entre autres, d'un

important ouvrage sur l'*Organisation de l'assistance médicale en Indo-Chine*, mort à Paris, au commencement de février; — Mme Émilien DESMOUSSEAUX DE GIVRÉ, femme de lettres distinguée, morte dernièrement à Saint-Christophe en Touraine, à 77 ans, laquelle a écrit plusieurs bons ouvrages, notamment : *Un Curé de campagne au* XIXe *siècle. Vie de Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars* (Paris, 1882, 2 vol. in-8); *Sœur Artémise, du couvent de la Providence de Portieux* (Saint-Dié, 1884, in-8); *Notre-Dame de la Brosse à Bains-les-Bains (Vosges)* (Paris, 1885, in-16), etc.; — Fritz EHRMANN, un des membres les plus notables de la colonie française de Vienne, qui fut pendant de longues années un des correspondants du *Temps* en Autriche, mort au commencement de février, à Strasbourg, sa ville natale; — Achille FINET, le distingué botaniste, associé au Muséum d'histoire naturelle, connu par ses remarquables recherches sur les orchidées, pour lesquelles l'Académie des sciences lui avait attribué un de ses prix en 1911, mort subitement à Paris, le 30 janvier; — Henri GOUNOUILHOU, journaliste bordelais, qui avait succédé l'année dernière à son père Gustave Gounouilhou dans la direction de la *Gironde* et de la *Petite Gironde*, mort à Bordeaux, au milieu de février, à 59 ans; — Ernest GRENET-DANCOURT, ancien acteur, nouvelliste et auteur dramatique, mort à Paris, au commencement de février, à 55 ans, dont les comédies, monologues, vaudevilles, etc., sont innombrables, parmi lesquels nous citerons seulement : *Le Torchon brûle*, comédie (Paris, 1893, in-12); *Norah la Dompteuse*, vaudeville (Paris, 1894, in-32); *La Petite Veuve*, comédie (Paris, 1895, in-12); — Oscar MÉTÉNIER, romancier, mort à Paris, le 8 février, à 54 ans; — le R. P. A. MORINEAU, de la Compagnie de Jésus, mort à Paris, le 17 février, à 68 ans, lequel fut professeur de physique et d'histoire naturelle au collège Saint-Grégoire et trouva le temps, au milieu d'un ministère très chargé, de collaborer à la traduction du *Précis de la doctrine chrétienne* du P. Wilmers et de publier tout récemment un excellent *Exposé succinct du dogme catholique;* — Charles NÉROUD, professeur de français à l'École polytechnique de Varsovie (Pologne), mort dernièrement à 51 ans; — POIDEVIN, professeur de philosophie au collège d'Auxerre, mort en février; — Georges QUATREMAIN, ancien rédacteur au *Temps* et au *Petit Parisien*, ancien président de l'Association des nouvellistes parisiens, mort dernièrement à Paris; — Mgr Étienne-Marie-Alphonse SONNOIS, archevêque de Cambrai, ancien professeur de philosophie au grand séminaire de Dijon, dont on se rappelle les remarquables lettres de protestation adressées, en 1895, à M. Poincaré, alors ministre de l'instruction publique et des cultes, à propos des incidents soulevés par la loi dite d'abonnement, mort à Cambrai, le 7 février, à 85 ans; — l'abbé Henri TISSIER, supérieur au collège de Juilly, mort à la fin de février, à 36 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Prospero ASCOLI, professeur de droit international à Gênes, mort au commencement de février; — Georges-Louis BECKE, romancier australien, dont les œuvres les plus marquantes sont : *By Reef and by Palm*; *The Jalasco Brig* et *Sketches from Normandy*, mort à Sidney (Australie), en février, dans sa 65e année; — Vladislas BELZA, poète polonais, mort à Lemberg, le 28 janvier, à 65 ans; — Udo BRACHVOGEL, le doyen des écrivains germano-américains, mort à la fin de janvier, à New York, à 78 ans; — Wilhelm BRAUN, directeur de l'École internationale de Milan, mort en cette ville, en janvier, à 51 ans; — Dr. Fritz BURCKHARDT, ancien professeur de physique à l'Université suisse de Bâle, mort en cette ville, au commencement de février, à 83 ans; — le R. P. CARON, professeur et préfet à l'Institut Saint-Stanislas, à Rachem

(Belgique), mort le 20 février, à l'âge de 37 ans ; — le comte DE CRAWFORD, premier comte écossais, savant connu, ancien président de la Société royale d'astronomie, mort dernièrement à Londres ; — Dr. Hermann FBERT, professeur de physique expérimentale à l'École technique supérieure de Munich, mort en cette ville, le 13 fevrier, à 52 ans ; — Dr. Francisco FEDE, médecin italien, président de la Faculté de médecine et de chirurgie à l'Université de Naples, mort en cette ville, le 11 février, à 81 ans, dont nous citerons : *Ricerche microscopiche intorno alla struttura delle artrie ; Della parte attiva del pus vaccinico e sifilitico nelle innoculazioni* et *Contribuzione allo studio del coma bacillo ;* — Dr. Ivan FILEWITSCH, historien russe, mort, à la fin de janvier, à Saint-Pétersbourg ; — Dr. Rudolf FRANK, professeur de chirurgie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 13 février, à 51 ans ; — Julius FRANZ, professeur d'astronomie à l'Université allemande de Breslau, mort en cette ville, le 28 janvier, à 66 ans ; — Dr. Marx VON HECKEL, professeur des sciences politiques a l'Université de Munster (Westphalie), mort en cette ville, le 30 janvier, à 48 ans ; — Dr. Arnold HELLER, médecin allemand, professeur de pathologie à l'Université de Kiel, mort en cette ville, à la fin de janvier, à 73 ans ; — Dr Gustav KOERTING, professeur de philologie romane à l'Université allemande de Kiel, mort en cette ville, à la fin de janvier, à 68 ans ; — Dr. Ludwig LANTSCHNER, professeur de médecine à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort en cette ville, le 19 janvier, à 87 ans ; — Mme Adda VON LILIENCRON, femme de lettres allemande, morte le 23 janvier, à 69 ans, au cours d'un voyage de Leipzig à Berlin, laquelle laisse de nombreux ouvrages, principalement des romans historiques, tels que *Reiterbriefe aus Südwest. Briefe und Gedichte aus dem Feldzuge in Sudwest-Afrika im Jahre 1904* (Oldenburg, 1907, in-8) ; *Inkas. Auf Maerchenfahrt nach dem sonndurchgluethen Afrika* (Berlin, 1910, in-8) ; *Getreu bis in dem Tod* (Bâle, 1910, in-8), etc. ; — Eirik MAGNUSSON, bibliothecaire adjoint de l'Université anglaise de Cambridge et professeur de langue islandaise, auteur de divers ouvrages relatifs à l'Islande, où il était ne, tels que *Grettis Saga* (1869), *Völsunga Saga* (1870), *The Saga Library* (collection publiée de 1891 à 1895), mort à la fin de janvier, à 81 ans ; — Joachim MILLER, poète américain, qui a publié notamment des *Chants d'outremer* et des *Chants pour les Boers*, mort en fevrier, à San-Francisco (États-Unis), à l'âge de 72 ans ; — Dr. Wilhelm MITTLERER, professeur de pharmacie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, à la fin de janvier ; — Dr. Wladimir PODWYSSOTZKI, directeur de l'Institut de médecine expérimentale, à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 4 février ; — Dr. Paul SALOW, privat-docent de philosophie à l'Université allemande de Leipzig, mort en cette ville, le 20 janvier, à 27 ans ; — SANCHEZ-MOGUEL, le distingue professeur et ecrivain espagnol, doyen de la Faculté des lettres de Madrid, membre de l'Académie d'histoire d'Espagne et de la Société de linguistique de Paris, mort dernièrement à Madrid ; — Ferdinand DE SAUSSURE, philologue suisse de grand merite, qui appartenait à la France autant qu'à la Suisse, etant à la fois professeur à l'École des hautes études de Paris et à l'Université de Genève, mort subitement à la fin de février ; — Richard SCHNRIDER, musicologe allemand, mort le 20 janvier, à Dresde, à 55 ans ; — A.-Z STÉPHANOPOLI, publiciste grec, ancien collaborateur du *Temps*, directeur du *Messager d'Athènes* et de *l'Agence d'Athènes*, qui, depuis plus de quarante ans travaillait par ses ecrits à l'œuvre de l'union entre la France et la Grèce, mort dernièrement à Phalère ; — Dr. Hermann TRAUBE, ancien professeur de minéralogie à l'Université allemande de Greifswald, mort en cette ville,

le 3 février, à 52 ans ; — Dr. Richard-Mario Werner, ancien professeur à l'Université de Lemberg (Galicie), mort à Vienne, au commencement de février, à 59 ans, lequel laisse divers ouvrages d'histoire littéraire, et qui dirigeait la publication des *Hebbel-Forschungen* et de la *Gallerie von deutschen Schauspielern und Schauspielerinnen* ; — Dr. August Wittowski, professeur de physique à l'Université autrichienne de Cracovie, mort en cette ville, le 20 janvier, à 59 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 janvier, M. Héron de Villefosse entretient l'Académie de l'acquisition par le Louvre d'un bas-relief en marbre provenant d'Alexandrie, où il faisait partie d'un arc de triomphe dédié à l'empereur Hadrien. — Le P. Scheil parle de la tablette dont l'inscription porte la description d'un grand temple babylonien dédié au dieu Esagit. — M. Babelon lit en seconde lecture son mémoire sur le temple de Junon moneta. — Le 7 février, M. Dieulafoy présente une explication fort ingénieuse de la tablette dont a parlé le P. Scheil, et indique comme l'unité de mesure qui sert de base à l'inscription le pouce au lieu du doigt. — Le 14, M. Haussoulier parle d'une inscription des plus importantes découverte à Lindos (île de Rhodes) et relative au culte d'*Athêna lindia*. — M. Th. Reinach indique une explication de cette inscription. — M. Formigé décrit le théâtre d'Arles qui était fermé par un rideau mobile et dans lequel, suivant lui, l'orchestre était réservé aux choristes, avec quelques places pour les sénateurs. — M. Cagnat prétend que le théâtre romain ne comportait pas de chœurs. — Le 21, M. Omont annonce la donation faite à la Bibliothèque nationale de deux manuscrits latins remontant au VIIe siècle après J.-C. — M. André de Hévesy fait connaître à l'Académie l'histoire de la bibliothèque rassemblée en Hongrie par le roi Mathias Corvin. — M. Monceaux, au nom de M. l'abbé Bayard, commente une inscription placée sur une tombe chrétienne conservée au Musée de Latran et qui intéresse le texte des œuvres de saint Cyprien.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er février, M. Paul Leroy-Beaulieu parle des moyens qui pourraient enrayer le mouvement de dépopulation qui afflige la France. — M. Rocquain fait remarquer les inconvénients de la propagande néo-malthusienne. — M. Lépine signale l'obstacle apporté à la répression de la prédication de telles doctrines par l'arrêt de la Cour de cassation. — M. P. Leroy-Beaulieu dit qu'il faudrait une répression méthodique et suivie. — M. Al. Ribot demande que le législateur intervienne, mais il ne se fait pas illusion sur l'efficacité des mesures législatives : ce sont les mœurs qu'il faudrait modifier. — Le 8, M. Joly achève la lecture de son rapport sur l'Italie du nord au point de vue économique. — M. Béranger reprend la discussion de la dernière séance et croit que les lois n'ont qu'une vertu tardive bien qu'elle soit sûre et discute les moyens législatifs à employer contre cette propagande malsaine. — Le 15, M. Lépine, à propos des moyens à employer contre la prédication des doctrines néo-malthusiennes, demande que des faveurs spéciales soient accordées aux pères de nombreux enfants, dans le choix des fonctionnaires. — M. Al. Ribot résume la discussion en faisant appel à l'opinion publique. — Le 22, M. Flach revient sur le débat des deux séances précédentes et affirme l'influence des lois sur les mœurs. Il demande la réforme des lois sur les partages d'ascendants. — M. Lacour-Gayet fait observer qu'il s'agit surtout d'atteindre la volonté des deux époux, celle notamment de la mère. — M. Morizot-Thibault proclame la faillite judiciaire

en ce qui concerne les poursuites contre les pratiques abortives, et réclame la suppression du secret professionnel des médecins en cette matière.

Prix. — L'Académie française, dans sa séance du 21 novembre dernier, a décerné les prix suivants :

Prix d'éloquence (4 000 fr.). — Sujet : *Discours sur la langue française*. De 3.000 fr à M. Paul Hazard, et 1.000 fr. à M. Ferdinand Gohin.

Prix Montyon (19.000 fr.). — Deux prix de 1.000 fr. : *Alfred de Vigny*, par M. Ernest Dupuy ; — *Hommes et choses de l'ancienne Rome*, par M. René Pichon.

34 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Le Journal d'une Sévrienne*, par Mlle Marguerite Aron ; — *Paysages d'Asie*, par M. Henri Asselin ; — *Les Anglais à Paris (1800-1850)*, par M. Roger Boutet de Monvel ; — *Récits de guerre*, par M. le general Brunéau ; — *Saint Charles Borromée*, par M. Leonce Celier ; — *Le Régionalisme*, par M. J. Charles Brun ; — *Au Tchad*, par le capitaine Cornet ; — *Du Luthéranisme au Protestantisme*, par M. Léon Cristiani ; — *L'Œuvre shakespearienne*, par M. Georges Duval ; — *Un Après-midi chez Julie de Lespinasse*, par M. Georges Eliac ; — *La plus Heureuse*, par M. Paul de Garros ; — *L'École des indifférents*, par M. Jean Giraudoux ; — *Grant's Artilleurs. Le Maréchal Valé (1775-1846)*, par M. Maurice Girod de l'Ain ; — *A travers la Chaouïa*, par le capitaine Grasset ; — *La Bible dans Victor Hugo*, par M. l'abbé Claudius Grillet ; — *Vladimir Soloviev (1853-1900)*, par M. Michel d'Herbigny ; — *La Demoiselle de la rue des Notaires*, par M. Louis Latzarus ; — *Otahiti*, par M. Henri Lebeau ; — *Novalis*, par M. Henri Lichtenberger ; — *Maison hantée*, par Mme Maryan ; — *Jean Gulbert*, par M. Gaston Mercier ; — *L'Afrique noire*, par le comte O. Meynier ; — *Le Tiers État à Dragnignan*, par M. F. Mireur ; — *Les Maîtres du roman russe contemporain*, par M. Serge Persky ; — *Marie-Edmée intime*, par Mlle Marie Pesuel ; — *Les Neveux de tante Delphine*, par Mlle Amélie Pitteurs ; — *En Angleterre*, par M. Raymond Recouly ; — *Le Moulin sur la Soufroide*, par Mme Marguerite Reynaud ; — *Marine de guerre et Défense nationale*, par M. Henry Rollin ; — *D'Artagnan*, par M. Charles Samaran ; — *Les Mages*, par M. Édouard Schneider ; — *L'Afrique occidentale française*, par M. Louis Sonolet ; — *Moulaye-Ali*, par M. R.-H. de Vandelbourg ; — *Le Métier de roi*, par Mme Colette Yver.

Prix Juteau-Duvigneaux (1.000 fr.). — Un prix de 1.000 fr. à M. l'abbé Georges Michelet : *Dieu et l'agnosticisme contemporain*. — 6 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Histoire des séminaires français jusqu'à la Révolution*, par M. A. Degert ; — *Sainte Fare, sa vie et son culte*, par M. H.-M. Delsart ; — *L'Éducation morale et ses conditions*, par M. l'abbé Léon Desers ; — *Lamennais et le Saint-Siège (1820-1834)*, par M. Paul Dudon ; — *Leçons de théologie dogmatique*, par M. l'abbé L. Labauche ; — *Un prêtre d'autrefois, l'abbé de Moussac (1755-1827)*, par M. de Moussac.

Prix Sobrier Arnould (2.000 fr.). — Deux prix de 1.000 fr. : à M. C. de Maleissye : *Les Lettres de Jeanne d'Arc* ; — à M. Henry de la Vaulx : *Le Triomphe de la navigation aérienne*.

Prix Furtado (de Bayonne) (1.000 fr.). — Deux prix de 500 fr. : *La Crise maritime*, par M. Marcel Dubois ; — *Pierre de Ronsard*, par M. Henri Longnon.

Prix Fabien (4 000 fr.). — Un prix de 800 fr. à M. M. Proflt, intitulé : *La Mutualité nouvelle*. — Un prix de 700 fr à M Frédéric Duval : *Les Livres qui s'imposent*. — 5 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *L'Acheteur, son rôle économique et social*, par M. Maurice Deslandres ; — *Les Orientations syndicales*, par M. Victor Diligent ; — *La Protection de la maternité en France*, par

M. Jacques Mornet ; — *A travers les ruelles*, par M. Rochenor ; — *Problèmes sociaux*, par M. Maurice Vanlaer.

Prix Charles Blanc (2 400 fr.). — 4 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *E. Frémiet*, par M. Jacques de Biez ; — *Les Peintres du Bosphore au* XVIIIe *siècle*, par M. A. Boppe ; — *Le Mont-Saint-Michel*, par M. Paul Gout ; — *Salles en Beaujolais*, par M. Eugène Méhu. — Un prix de 400 fr. à M. de Fels : *Ange-Jacques-Gabriel (1698-1782)*.

Prix Davaine. — Prose (1.500 fr.). — A M. Georges Ducrocq : *La Blessure mal fermée, notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine*.

Prix Gobert (10.000 fr.). — Le grand prix à M. Louis Madelin : *La Révolution* ; le second prix à M. Pierre Champion : *Vie de Charles d'Orléans (1394-1465)*.

Prix Thérouanne (5.000 fr.). — 4 prix de 1.000 fr. aux ouvrages suivants : *Les Prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc (1684-1700)*, par M. Charles Bost ; — *Jean Chapelain (1595-1674)*, par M. Georges Collas ; — *L'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire du 22 avril 1815*, par M. Leon Radiguet ; — *Naples sous Joseph Bonaparte (1806-1808)*, par M. Jacques Rambaud. — Deux prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Les Levées départementales dans l'Allier sous la Révolution (1791-1796)*, par le lieutenant-colonel Dulac ; — *Les Brûlots anglais en rade de l'île d'Aix (1809)*, par M. J. Silvestre.

Prix Jean-Jacques Berger (15.000 fr.). — Un prix de 10.000 fr. à M. L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon. (La Religion. Assistance et bienfaisance. Approvisionnement. Le Monde des affaires et du travail. Le Théâtre français)*. — Deux prix de 1.000 fr. aux ouvrages suivants : *Église de Saint-Merry de Paris. Histoire de la paroisse et de la collégiale (700-1910)*, par M. l'abbé Baloche ; — *L'Église réformée de Paris sous Henri IV*, par M. le pasteur Pannier. — 6 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *L'Industrie de la boucherie à Paris pendant la Révolution*, par M. Hubert Bourgin ; — *Le Roman de Paris d'après les documents et renseignements fournis par Victorien Sardou*, par M. Paul Fournier ; — *Les Images des confréries parisiennes avant la Révolution. Saint-Hippolyte. Le Couvent des bénédictines anglaises du Champ-de-l'Alouette*, par M. l'abbé Jean Gaston ; — *La Beauté de Paris*, par M. Charles Magny ; — *Un Echevin de Paris au* XVIIIe *siècle. Michel Martel*, par M. Adrien Varloy ; — *Le Trésor de la Sainte-Chapelle. Inventaires et documents*, par M. A. Vidier.

Prix Bordin (3.000 fr.). — Un prix de 1.000 fr. à M. A. Jeanroy : *Giosuè Carducci, l'homme et le poète*. — 4 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *L'Abbé Frifillis*, par M. N.-M. Bernardin ; — *L'Évolution morale de Gœthe. Les Années de libre formation (1749-1794)*, par M. H. Loiseaux ; — *Voiture et les origines de l'hôtel de Rambouillet (1597-1635). Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet (1635-1648)*, par M. Émile Magne. — *L'Alexandrin chez Victor Hugo*, par M. Auguste Rochette.

Prix Marcellin Guérin (5.000 fr.). — Un prix de 1.000 fr. au comte d'Ollone : *Les Derniers Barbares. Chine. Tibet. Mongolie*. — Deux prix de 750 fr. aux ouvrages suivants : *La Grande Attente*, par M. Charles Legras ; — *L'Esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*, par M. Henri Moysset. — 5 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *De Bordeaux au Tchad, par Brazzaville*, par le capitaine Deschamps ; — *Madame de Genlis, sa vie intime et politique (1746-1830)*, par M. Jean Harmand ; — *La Prière, essai de psychologie religieuse*, par M. J. Second ; — *Hebbel, sa vie et ses œuvres 1813 à 1845*, par M. André Tibal ; — « *La Guzla* », *de Prosper Mérimée*, par M. Voyslavm Yovanovitch.

Prix Langlois (1.700 fr.). — Un prix de 500 fr. à M. D. Seners : Traduction en vers des « *Œuvres de Théocrite* ». — 3 prix de 400 fr. aux traductions

suivantes : *Martin Hume. La Cour de Philippe IV et la décadence de l'Espagne (1621-1665)*, par MM. J. Condamin et P. Bonnet; — *Xénophon. De la Cynégétique, ou Art de la chasse*, par M. Cunisset-Carnot; — *Jean Janssen. La Civilisation en Allemagne depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans*, par Mme E. Paris.

Prix Saintour (3.600 fr.). — 6 prix de 600 fr. aux ouvrages suivants : *Le Moyen Age dans la légende des siècles et les sources de Victor Hugo*, par M. Paul Berret; — *Fénelon. Explication des maximes des saints sur la vie intérieure*, par M. Albert Chérel; — *Les Strophes*, par M. Ph. Martinon; — *Pierre Grignon*, par M. Charles Oulmont; — *Les Origines de la prononciation moderne étudiées au* XVIIe *siècle*, par M. Théodore Rosset; — *Villon et Rabelais*, par M. Louis Thuasne.

Prix Archon-Desperouses (2.500 fr.). — Un prix de 700 fr. au livre de poésies, intitulé : *L'Envolée*, par Mlle Antonine Coullet. — 3 prix de 400 fr. aux ouvrages suivants : *Dans le jardin de notre amour*, par Mlle Alice Clerc; — *Poésies d'un marin*, par M. le vice-amiral de Jonquières; — *L'Ami désabusé*, par M. Joseph Mélon. — Deux prix de 300 fr. : *Le Sablier d'or*, par Mme Basset d'Abriac; — *Sur le vieux clavier*, par M. Francis Bœuf.

Prix Jules Davaine. — Poésie (2 000 fr.). — 4 prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Muse et Musette*, par M. Armand d'Artois; — *Le Second Volume des chants perdus*, par M. Lucien Rolmer; — *L'Heure qui passe*, par M. Jacques Sermaize; — *Nouveaux Poèmes*, par M. Etzer Vilaire.

Prix de Saint-Cricq Theis (3.000 fr.). — Décerné à M. Francis Jammes : *Les Géorgiques chrétiennes*.

Grand Prix de littérature (10.000 fr.). — Décerné à M. André Lafon : *L'Élève Gilles*.

Prix Toirac (4.000 fr.). — Décerné à MM. Robert de Flers et G. de Caillavet pour leur pièce : *Primerose*, représentée en 1911 au Théâtre-Français.

Prix Nee (3.500 fr.). — Décerné à M. René Boylesve.

Prix Vitet (2.500 fr.). — Décerné à M. Gaston Deschamps.

Prix Botta (2.000 fr.). — Décerné à M. Alfred Rébellian.

Prix Maillé-Latour-Landry (1.200 fr.). — Décerné à Mlle Claude Silve : *La Cité des lampes*.

Prix Lambert (1.600 fr.). — Décerné à M. Paul Harel.

Prix Marmier (850 fr.). — Décerné à M. Gabriel Sarrazin.

Paris. — Quel précieux répertoire que cette « bibliographie géographique annuelle » des *Annales de géographie* dont le vingtième fascicule, portant la date du 15 septembre 1911, a paru au début de l'année 1912 et contient l'analyse des principaux ouvrages et articles qui portent le millesime 1910! M. Louis Raveneau, qui consacre depuis si longtemps une bonne partie de son activité à la publication de cet instrument de travail dont l'éloge n'est plus à faire, trouve le moyen d'y grouper chaque année de nouveaux renseignements, d'y fondre et d'y condenser sous la forme la plus laconique une foule d'indications des plus utiles. Faut-il dire que nous regrettons parfois cette extrême brièveté, et l'obligation où se trouve le directeur de la publication de supprimer des manuscrits reçus par lui nombre de faits d'un indiscutable intérêt? Oui, sans doute, mais sans insister, car M. Raveneau est sans doute le premier à déplorer que les dimensions de son cadre l'obligent à de tels sacrifices ; de là des lacunes, plus apparentes que réelles d'ailleurs, celle par exemple du plan de voyage antarctique du malheureux capitaine F.-R. Scott, publié en juillet 1910 dans le *Geographica Journal*. Ne nous montrons pas d'ailleurs plus exigeants qu'il ne convient

et saluons plutôt avec joie la mise entre nos mains d'une nouvelle livraison d'un répertoire indispensable à tout géographe (Paris, Colin, in-8 de 336 p.)

— Avec sa compétence bien connue sur le difficile sujet des antiquités américaines, M. le comte de Charencey nous retrace l'*Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne* (Paris, Klincksieck, 1912, gr. in-8 de 119 p. Extrait du *Journal de la Société des américanistes de Paris*, t. VIII et IX). « L'on ne prétend pas, nous dit l'auteur, aborder ici le problème ardu du peuplement de l'Amérique ni rechercher d'où vinrent ses premiers habitants. Notre tâche sera beaucoup plus modeste. Nous nous bornerons à quelques observations sur les origines de la civilisation dans l'hémisphère occidental, ce qui reporte visiblement à une époque beaucoup moins reculée. Tenons-nous-en pour aujourd'hui à la comparaison des légendes et à quelques considérations de l'ordre purement ethnologique... La présente étude aura, nous l'espérons, pour effet de démontrer les nombreux emprunts faits, au point de vue du folklore, par le Nouveau Monde à l'ancien. On a lieu de croire qu'ils n'apparaîtraient pas moins fréquents dans le domaine artistique, et particulièrement celui de l'architecture ; mais c'est là un terrain que nous laisserons à d'autres le soin d'aborder. »

— La très féconde librairie Bloud a donné place, dans sa collection *Science et Religion*, à une série nouvelle : *Biographie*. Si l'on en juge par les trois opuscules que nous avons sous les yeux, ce ne sera pas la moins remarquable. L'un a pour sujet : *Falloux, 1811-1886* (1912, in-16 de 63 p., avec un portrait). L'auteur, M. de Lanzac de Laborie, y a montré une fois de plus son beau talent d'historien et d'écrivain, et a peint son modèle avec une sympathie parfois un peu passionnée. Parmi les documents publiés dans l'*Appendice*, on remarque une curieuse lettre du duc de Persigny sur la question romaine (25 janvier 1866). — Les deux autres opuscules : *Madame Swetchine* (1912, in-16 de 64 p., avec un portrait) et *Augustin Cochin* (1912, in-16 de 63 p., avec un portrait) sont l'œuvre de M. Fernand Laudet, qui y a fait preuve d'un talent délicat et fin.

— En deux brochures, M. A. L'Esprit nous parle de trois poètes, l'un bien connu, l'autre célèbre, et le troisième... inattendu. Ajoutez qu'en ces pages il est encore et particulièrement question d'un rimeur dont nul, à ce jour, ne s'était soucié, et pour cause. L'auteur a déniché dans une boîte des quais un manuscrit de chansons inédites dues à un certain J.-A. Guilleme, lequel, appartenant à diverses *goguettes*, « florissait sous Charles X et Louis-Philippe. » C'est tout ce qu'on en sait. On trouvera dans *A propos d'Émile Debraux et Béranger* (Lille, imp. Lefebvre, 1913, gr. in-8 de 9 p., avec 2 reproductions. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique le Vieux Papier*) deux pièces dudit Guillemé, datant de 1831 ou 1832 : l'une adressée « Aux Mânes d'Émile Debraux », l'autre formant « Réponse à la chanson de M. Béranger intitulée : A mes amis devenus ministres. » Si ces deux morceaux ne peuvent rivaliser, même de loin, avec les œuvres des deux chansonniers qu'ils visent, il n'en était pas moins intéressant de les faire connaître, pour la satisfaction des curieux. — Quant au poète insoupçonné dont nous entretient ensuite M. L'Esprit, c'est « un très grand et grave personnage », le baron Haussmann, le célèbre préfet de la Seine sous Napoléon III. M. L'Esprit a eu communication de sept opuscules très rares, qui sont autant de recueils de poésies du baron Haussmann. Le futur préfet avait pour condisciple, au collège royal Henri IV, le jeune Alfred de Musset :

> Musset mon camarade était moins fort que moi
> — Et notamment en vers — sur les bancs du collège,

déclare Haussmann avec une modestie relative. M. L'Esprit a très joliment analyse les chefs-d'œuvre ignorés du préfet impérial dans une étude qui, insérée d'abord dans le tome VI du *Bulletin de la Montagne Sainte-Geneviève*, a été ensuite tirée à part : *M. Haussmann inconnu* (Paris, Champion, 1913, in-8 de 14 p.).

— Sous ce titre un peu singulier : *Massenet historien* (Paris, Flammarion, 1913, gr. in-8 de 9 p. avec figures et fac-similés. — Prix : 1 fr.), M. Albert Soubies a examiné rapidement la place que tiennent l'histoire et la légende dans l'œuvre du célèbre compositeur et exprimé, en manière de conclusion, quelle est, selon lui, son inspiration dominante. — Le même critique, en collaboration avec M. Henri de Curzon, avait antérieurement publié un travail intéressant : *Documents inédits sur le « Faust » de Gounod* (Paris, Fischbacher, gr. in-8 de 71 p. avec fig. — Prix : 3 fr.). Ces documents sont distribués en quatre chapitres : I. *Faust* en 1859 et ses 57 premières recettes. II. La Version originale et inédite. III. *Faust* au Théâtre-Lyrique du Châtelet et à la Renaissance. — Liste générale des interprètes. IV. *Faust* à l'Opéra. Les auteurs ont recueilli dans cette brochure agréablement illustrée des statistiques et des anecdotes curieuses.

— « Madame Julie Lavergne fut une femme très française par ses qualités, ardente patriote, mère dévouée, qui sut allier la tendresse et la gaieté de l'esprit à la fermeté du caractère. Ce fut aussi une femme de lettres et une moraliste qui, sans rien négliger de ses devoirs d'état, sut faire au travail intellectuel une place honorable et utile dans sa vie. Il m'a paru intéressant de vous la présenter aujourd'hui... » Ces quelques lignes, par lesquelles débute la conférence que Mme Marthe Richardière a faite à l'Institut catholique de Paris le 1er mai dernier et qu'elle a eu l'excellente idée de fixer dans une brochure intitulée : *Madame Julie Lavergne et le Devoir de la femme contemporaine* (Paris, Taffin-Lefort, 1913, in-12 de 51 p.), ces quelques lignes, disons-nous, résument parfaitement la conférence. Mais cette conférence, dont une femme de cœur et d'esprit a été l'objet de la part d'une autre femme d'esprit et de cœur, toutes deux mères de famille modèles vaut surtout par les détails, qui sont charmants, et par les aperçus, qui sont judicieux. Mme Richardière déclare modestement que sa tâche lui a été bien facilitée parce qu'elle a pu se baser non seulement sur les œuvres et sur la correspondance de son héroïne, mais aussi sur sa Vie, écrite par son fils M. Joseph Lavergne. Soit ; mais en un si petit nombre de pages, esquisser aussi remarquablement une telle figure n'était point chose aisée, et la conférencière, tout en tirant de son sujet les enseignements qui en découlent, a su intéresser son auditoire, comme le seront ses lecteurs assurément, au plus haut point.

— Alexandre Mercereau, proclame M. Metzinger, qui est sans doute son meilleur ami et qui, en tous cas, écrit tout comme lui, c'est le « torrentiel » auteur des *Thuribulums affaissés*, « monument d'une crise » où « la lune concourt à des fantasmagories grammaticales » — et où *cloche* rime avec *les Temps impairs* ; — des *Gens de là et d'ailleurs*, où « il s'efforce à l'écriture » ; — des *Contes des ténèbres*, « livre shakespearien » et dont « le lyrisme est absolu » : — des *Paroles devant la vie*, encore inédites, où « il synthétise intuitivement les dimensions », « développe les idées héroïquement jusqu'au sophisme » (exemple : Oh ! comme la race serait plus forte si l'homme naissait dans le flanc dur et rugueux de l'homme !), — « invente une rhétorique où ressuscitent et s'enflamment tous les moments de la durée », — et de *la Littérature et les idées nouvelles*, où, « fort d'une colossale érudition,

il nettoie le cerveau contemporain » .. Etc., etc... Aujourd'hui le papier supporte tout (*Alexandre Mercereau*, par M. Jean Metzinger. Paris, Figuière, 1912, in-12 de 32 p. — Prix : 1 fr.).

— Le *Bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris*, qui porte aussi le titre caractéristique de : *La Cité*, est, sans nul doute, l'un des plus intéressants — le plus interessant peut-être — de tous ceux qui se publient à Paris. Mais aussi il a trait au cœur historique de la capitale, si l'on peut dire. Nous recevons la livraison de janvier 1913 de cette publication, qui commence sa douzième année (Paris, Champion, in-8 de 136 p., avec des illustrations). La première étude que l'on trouve dans ce fascicule est consacrée par M. M.-H. Fucore aux *Domiciles de Scarron* (p. 5-28, avec 2 portraits et deux vues). — M. A. L'Esprit s'occupe ensuite des « *Mays* » *de la Cité, à Notre-Dame et au Palais de justice* (p. 29-38, avec 4 grav.). — A mentionner également : *Vente de la Tour Saint-Jacques*, par M. Georges Hartmann (p. 39-49, avec 4 grav.) ; — *La Rue Pierre-au-Lard*, par M. G. (M. H. Hartmann, probablement) (p. 50-54, avec une grav. et 1 vign.) ; — *Histoire de l'île Saint-Louis*, par M. Léon Riotor (p. 87-110, avec 5 grav.) ; — *Le Pilleur de Brévannes dans le Marais*, par M. H.-V. Dandrieux (p. 120-125) ; — *L'Œuvre de Charles Sellier*, par M. G. H. (p. 126-130). Pour finir, nous signalerons les quelques pages où, sous le titre : *A travers le 4e*, ont été groupés divers faits et variétés dont les curieux se délecteront bien certainement (p. 59-70, avec 3 grav. et 2 vign.).

— Dans notre précédente livraison (p. 183-184), nous avons rappelé à nos lecteurs *le Mois littéraire et pittoresque*, la riche et très intéressante revue que publie la Maison de la Bonne Presse. Aujourd'hui nous sommes heureux de saluer le *Noël*, édité par la même maison. *Le Mois* s'adresse aux personnes sérieuses ; *le Noël* convient à l'enfance et à l'adolescence. Nous avons sous les yeux les deux volumes, très gracieusement reliés, de ce dernier périodique, parus en 1912 (18e année, 2 gr. in-8 de chacun 832 p., illustrés. — Prix : 13 fr. Abonnements : France, 10 fr. ; étranger, 12 fr.). Le nombre des gravures en couleurs et en noir jetées à travers ces volumes est des plus considérables : l'œil en est égayé, ravi. On trouve là, de temps à autre, des morceaux de musique. Quant au texte, il est aussi varié qu'attachant. On comprendra du reste que nous ne pouvons offrir qu'une imparfaite esquisse de cette publication que toutes les familles chrétiennes aisées devraient recevoir. Cependant nous essaierons de donner une idée de la physionomie des deux volumes de 1912. Si nous suivons l'ordre de classement adopté pour les tables, nous rencontrons d'abord, groupés sous un titre austère : *Piété. Morale*, divers récits, édifiants à coup sûr, mais tout autant divertissants. Passant à la galerie des *Célébrités contemporaines*, les jeunes lecteurs apprendront l'essentiel de la vie de personnalités recommandables. Sous deux rubriques : *A travers le monde de l'actualité et de l'histoire* et *A travers le monde de la science et de l'industrie*, ont été réunies quantité de choses qui concourront à l'instruction des lecteurs et des lectrices. A signaler enfin des poésies, de petites comédies et surtout des romans, nouvelles et légendes parmi lesquels nous avons remarqué : *Raoul du Vertfaucon*, par M. Max Colomban ; *Galons de sergent*, par Yanka ; *La Sibylle*, par une anonyme qui signe : « Violette des Pyrénées » ; *Les Cloches de Pâques*, par M. René Bazin ; *Rose de Noël*, par Mme Charlotte Mayval ; *Abdul-Beg*, par Mme Étienne Marcel ; *La Révolte du bronze*, par « Violette des Pyrénées », déjà nommée ; *La Voie divine*, par M. Delly ; *L'Esclave blonde*, par M. Nalim ; *Pour une Nuit de Noël*, par M. F. Natalis. Mais ne croyez pas

que nous ayons tout dit : il s'en faut ; nous voulons, au surplus, laisser aux nouveaux abonnés de ce charmant écrin qu'est *le Noël* le plaisir d'y découvrir eux-mêmes des perles sur lesquelles nous garderons le silence.

— A l'occasion des étrennes, il y a dix ans, c'est-à-dire en décembre 1902, le *Polybiblion* a parlé (t. XCV, p. 506) d'un roman fort dramatique de M. Simon Boubée intitulé : *Le Petit Boscot*, lequel réapparaît aujourd'hui dans la collection *Pour tous*, de la librairie Mame, sous ce titre nouveau : *Le Compagnon du Dauphin* (in-12 cartonné de 287 p., illustr. de Zier. — Prix : 1 fr. 50). En nous référant à notre article de 1902, nous recommandons à tous les âges cette émouvante lecture.

Bretagne. — Les *Contes bretons*, que nous donne M. Joseph Berthier dans la collection : *L'Ame des provinces françaises* (Paris, la Nouvelle Édition française, 1912, in-16 de 159 p. — Prix : 2 fr. 50) n'ont rien à démêler avec la vieille Armorique : ils sont tout ce qu'il y a de plus modernes. Mais de la plupart se dégage un parfum de terroir bien prononcé, et puis il y a des types aussi pittoresques que caractéristiques, tels, entre autres, un ivrogne dont le sobriquet sert de titre au conte intitulé : *Grande-Goule*. Ajoutons que les dix contes de M. J. Berthier n'ont pas été écrits pour les jeunes pensionnaires... M. Anatole Le Braz a mis en tête de ce petit livre une Préface où claironne le plus pur régionalisme, comme l'on dit aujourd'hui, et de laquelle nous détachons cette jolie et fort judicieuse pensée : « Le parfum secret de la patrie ne se respire en pleine suavité que dans l'exil. »

Franche-Comté. — Le tome Ier de l'*Inventaire sommaire des archives communales de Besançon antérieures à 1790. Série BB.* (*Administration communale*), *1290-1576*, vient de paraître (Besançon, imp. Dodivers, 1912, gr. in-4 de VI-340 p. à deux colonnes. — Prix : 10 fr.). La rédaction des analyses des délibérations municipales a été faite successivement par MM. Max Prinet, Just Berland et Georges Gazier, ce dernier conservateur actuel de la Bibliothèque de Besançon (depuis 1903). Sur les 35 registres inventoriés dans ce volume, M. Prinet en a dépouillé 13 (de 1290 à 1531), M. Berland, 3 (de 1531 à 1534), et c'est M. Gazier qui a été chargé d'examiner les 19 autres (1534-1576). « Parmi nos vieilles cites françaises, lisons-nous dans l'*Avant-Propos*, la ville de Besançon est l'une des rares qui aient eu la bonne fortune de conserver la plus grande partie de ses anciennes archives municipales. L'antique Vesontio, qui, depuis son érection en commune en 1290, a su maintenir presque intactes ses libertés jusqu'à la conquête française de 1674, a toujours eu, en effet, le souci de mettre en lieu sûr les titres qui constataient les franchises et les privilèges dont elle était fière. Plus de 500 registres et de 180 layettes, dont les documents vont du XIIIe siècle à la Révolution, constituent aujourd'hui une source de tout premier ordre pour l'histoire de Besançon et de la Franche-Comté... En raison de ce fait que les *Délibérations municipales* de Besançon sont les plus anciennes des corps de ville que l'on connaisse en France et qu'elles constituent le fonds le plus important de nos archives, il fut décidé que le répertoire de ces collections (Série BB.) serait tout d'abord imprimé. Un volume contenant l'inventaire de la série AA. (Actes et titres constitutifs de la Commune) paraîtra ultérieurement ; il sera précédé d'une étude sur l'histoire municipale de Besançon. » — Les précieuses indications que renferme ce tome Ier nous renseignent non seulement sur les événements et les choses de la politique générale, mais aussi sur tout ce qui touche aux mœurs et aux coutumes locales, à l'administration de la justice, aux mesures de police, souvent rigoureuses, à la détermination des peines, parfois très

sévères et dont l'exécution était immédiate dans beaucoup de cas. On remarquera aussi que ceux à qui était confiée la sécurité de la ville savaient à merveille prendre les précautions militaires imposées par les circonstances. Certains articles de l'inventaire nous apprennent quelle était la nature des rapports des autorités civiles avec les « gens d'église »; d'autres rappellent les ordonnances édictées à l'égard des commerçants en tous genres, surtout des fournisseurs de vivres, et aussi les règlements appliqués aux divers corps de métiers. Il serait trop long d'énumérer tout ce que l'on découvre d'intéressant et de suggestif dans ces brèves analyses; toutefois, il est un chapitre à ne point oublier, c'est celui des élections : celles « des 28 et des gouverneurs », notamment, qui nous transmettent des dates et des noms. Il serait à désirer que la suite de cette publication marchât rapidement; mais le champ apparaît singulièrement vaste; aussi est-il bien probable que ce n'est pas la présente génération qui verra poser la dernière pierre du monument.

— La neuvième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* débute par un premier volume du plus grand intérêt pour l'histoire de la Franche-Comté (Lons-le-Saunier, Declume, 1912, in-8 de 389 p., avec un plan). Tout d'abord, c'est M. L. Lautrey qui, après plusieurs autres, notamment Désiré Monnier et Philippe Perraud, nous raconte la *Vie du capitaine La Cuzon* (p. 1 à 150). L'auteur, ayant pu consulter nombre de documents inédits, va donc renouveler l'histoire du célèbre chef de partisans, resté indompté et qui préféra l'exil à la soumission au Roi Soleil. Il s'arrête ici à l'année 1651. Or, La Cuzon, né en 1607, étant mort en 1681, nous avons encore bien des pages à lire sur ce personnage fort peu édifiant à coup sûr, mais curieux et intéressant. — Notons ensuite : *Testament de Béatrix de Cusance, duchesse de Lorraine (23 mai 1663)*, par M. É. Longin (p. 151-195), déjà analysé à cette place, à l'occasion d'un tirage à part (*Polybiblion* de juillet 1912, t. CXXV, p. 89); — *Histoire du fief de Prépavin*, par M. Pierre Baille (p. 197-291), bonne monographie, appuyée de quelques pièces justificatives et précédée d'une courte Préface due au spirituel écrivain qu'est M. Émile Monot; — *Les Fondations d'une villa gallo-romaine à Savigna (Jura)*, par M. E. Hugon (p. 325-331, avec un plan); — *Une Affaire de haute trahison en Franche-Comté au* XVIIe *siècle. Le Procès de Poneet Barillet*, d'après des documents d'archives inédits, par M. Roger Roux (p. 333-365); — *Charles Nodier, naturaliste, par M. le Dr Magnin*, compte rendu par M. Émile Monot (p. 367-378). Ceci est mieux qu'un compte rendu ordinaire; c'est une petite étude aussi fine que judicieuse de cet ouvrage dont le *Polybiblion* a parlé en son temps (mai 1912, t. CXXIV, p. 427-428). N'oublions pas, enfin, le poète P. Guichard qui, sous le titre de : *Vingt-cinq pages de vers* (p. 295-323), nous offre une grande variété de poésies dont la plus intéressante et la mieux à sa place dans ce recueil est celle intitulée : *A travers le Jura*.

— La Bibliothèque de la ville de Besançon possède un manuscrit du XVIe siècle intitulé : *La Belle Diane de Montemaior, traduite d'espagnol en françois*. Pas de nom de traducteur; mais M. Max Prinet, avec beaucoup de sagacité, est arrivé à le découvrir : c'est un gentilhomme comtois, Pierre Bordey, de la parenté du cardinal de Granvelle. Ledit personnage s'était livré à cet exercice « pour plaire à sa dame et pour servir le cardinal, son protecteur », en s'appliquant à écrire la langue espagnole. Or, cette dame, Mme de Toulouse, née de Bonnières, était une veuve pour laquelle Bordey avait conçu une véritable passion et qu'il désirait épouser bien qu'elle ne parût nullement pressée de convoler en secondes noces. D'où impatience

finale et grosses maladresses du soupirant, qui reçut son congé après une cour assidue de plusieurs années (1559-1565). Il se consola toutefois en se mariant en 1576 avec une très riche héritière, veuve également, Mme de la Villette. Pierre Bordey, qui mourut à Besançon en 1586, ne se recommandait guère par son talent littéraire ; mais cela n'a pas empêché M. Prinet d'écrire à son sujet quelques pages aussi amusantes qu'érudites : *Une Traduction française de la « Diana » de Montemayor* (Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1913, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*).

— Dans ces mêmes *Mémoires* de l'Académie de Besançon M. Julien Feuvrier a consacré à *l'Ingénieur Pierre Vernier à Dole* une courte étude (tirage à part. Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1913, in-8 de 12 p., avec fac-similé d'autographe) qui rectifie les dictionnaires biographiques en ce qui concerne notamment les dates de naissance et de décès (1580-1637). La vérité est que Vernier, capitaine du château d'Ornans et général des monnaies du comté de Bourgogne, né à Ornans le 19 août 1584, y est mort le 14 septembre 1638. Des recherches faites par M. Feuvrier il résulte que cet ingénieur, qui a laissé un ouvrage sur *la Construction, l'usage et propriétés du quadrant nouveau de mathématique* (Bruxelles, 1631), a contribué pour une part notable aux travaux de fortification de Dole, en 1631 et 1633, c'est-à-dire presque à la veille du siège de cette ville par le prince Henri II de Condé. A l'heure même où commençait l'investissement de la capitale comtoise (27 mai 1636), il donnait encore des ordres pour des travaux de terrassement sur les remparts, ce qui permet de supposer que, en dépit d'une santé alors fort ébranlée, il ait voulu rester au milieu de ses compatriotes menacés pour les aider encore de ses conseils.

Lyonnais. — En une très gracieuse brochure, M. Hugues Vaganay vient de rassembler *les Très véritables Maximes de Messire Honoré d'Urfé, nouvellement tirez de « l'Astrée »* (Lyon, H. Lardanchet, 1913, in-32 de xv-54 p.). Dans une agréable Préface, M. Louis Mercier fait remarquer que « ces maximes, qui n'ont été écrites pour telles, qui ne sont que des réflexions venues à l'occasion du récit, ne sauraient être comparées, un instant, aux *Maximes* de La Rochefoucauld, ni même aux pensées de Joubert. Telles quelles, elles sont loin d'être indifférentes ; elles rappellent qu'avant d'écrire *l'Astrée*, Honoré d'Urfé composa des *Épîtres* où se révèle un moraliste averti ». Et il ajoute : « Cette menue monnaie d'observations et d'idées, négligemment répandue à travers le fouillis des aventures, dénote une enviable richesse. »

Nivernais. — Voici l'un des plus gros fascicules qu'ait publiés le *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*. C'est le 3e du XXIVe volume de la collection (Nevers, Gremion ; Paris, Champion, 1912, in-8 paginé 159-450, avec une planche). Trois études d'importance très variable se recommandent à l'attention : *Un Grand Mariage au* XVIIIe *siècle* (le marquis d'Estampes et Mlle de Flavacourt), par le comte J. d'Estampes (p. 159-208) ; — *Hôtel du* XVe *siècle, place Carnot (à Nevers)*, par M. Massillon Rouvet (p. 209-214, avec une planche) ; — *Le Nivernais pendant la guerre de Cent ans. Le* XVe *siècle*, par M. de Flamare (p. 215-414). Le fascicule se termine par 35 pages de *Chronique et Mélanges pour l'année 1912*, dus à M. de Lespinasse, où sont consignées de nombreuses indications, précieuses pour l'histoire générale du Nivernais (p. 415-450).

Normandie. — La délivrance du chevalier des Touches est un des faits d'armes les plus émouvants de la période révolutionnaire. Sur ce thème

historique, Barbey d'Aurevilly a brodé un roman, le *Chevalier des Touches*, son chef-d'œuvre. M. l'abbé Émile Sevestre nous fait connaître les sources où l'illustre écrivain puisa ses renseignements, et celles qu'il négligea de consulter (*Les Sources du chevalier des Touches, de Jules Barbey d'Aurevilly*. Paris, A. Picard et fils, 1912, gr. in-8 de 27 p. — Prix : 2 fr.). M. Sevestre fournit d'utiles indications aux écrivains qui seraient tentés de refaire cette histoire.

— L'opuscule du même Émile Sevestre, intitulé : *Après la Séparation. La Vie religieuse en Normandie, d'après les comptes rendus des congrès diocésains (1910-1911)* (Paris, A. Picard et fils, 1912, in-16 de 28 p. — Prix : 1 fr.), nous donne un très interessant aperçu de la vie religieuse dans les cinq diocèses de la Normandie depuis la Separatiou. Ce tableau est des plus consolants et prouve que les œuvres catholiques ont pris en Normandie un essor contre lequel nulle campagne hostile n'a pu prévaloir.

Orléanais. — Nous croyons devoir signaler l'intéressante brochure qui vient d'être imprimée en memoire de l'éminent professeur et helléniste M. Anatole Bailly, né à Orléans le 16 décembre 1833, décédé dans cette ville ou s'écoula presque tout entière sa laborieuse existence, le 12 décembre 1911. On y trouvera tout d'abord une notice biographique à la fois très précise et très attachante, et dont la documentation est puisée aux meilleures sources, telle qu'on pouvait l'attendre de M. Georges Goyau, qui fut, parmi les anciens eleves de M. Bailly, un de ceux, certes, dont le vieux maître pouvait à bon droit être le plus fier. Elle est extraite de l'*Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure*. Suit une seconde notice, un peu moins développée, tirée des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*. Celle-ci est due à M. A. Bouvier, qui, longtemps professeur au lycée d'Orléans, comme M. Bailly, l'a connu pendant ses dernières années. En termes excellents, M. Bouvier nous montre successivement ce que fut l'homme, le professeur, le savant. Un peu ternes, en comparaison de ces deux biographies, pourront paraître les quelques pages de M. Max Egger, qui y sont jointes. Viennent ensuite les discours prononcés aux obsèques du regretté philologue. Une bibliographie dressee avec beaucoup de soin par M. Louis Piau termine utilement cette plaquette, qui a pour titre : *Notices. Discours. Bibliographie. — Anatole Bailly, professeur honoraire de l'Université, correspondant de l'Institut. Sa Vie et ses travaux* (Paris, Hachette, 1913, in-8 de 99 pages ; bon portrait en tête de la brochure).

Touraine. — M. Louis de Grandmaison, ancien archiviste d'Indre-et-Loire, vient de rendre un nouveau service à l'histoire de l'art français par son intéressante publication : *Compte de la construction du château royal d'Amboise, 1495-1496* (Paris, Champion, 1912, in-8 de 60 p.). Le registre qui en a fourni la matière fait partie du château de Coulaine, près Chinon. Il comprend, trimestre par trimestre, toutes les dépenses de la construction pour l'année comprise entre le 1er octobre 1495 et le 30 septembre 1496. Il fournit des renseignements précieux et nouveaux sur les maçons, peintres, sculpteurs, etc., ayant travaillé, durant cette période, au château d'Amboise et montre la grande influence que ce chantier, peut-être le plus considérable de la fin du xve siècle, eut sur toutes les constructions élevées au début du xvie.

Vendômois. — Le tome LI du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* (Vendôme, imp. Launay et fils, 1912, in-8 de 388 p., avec fig. et planches) se présente fort bien. Ce Bulletin est un de ceux qui nous parviennent le plus régulièrement ; aussi sommes-nous

toujours heureux de signaler aux érudits les travaux de ses rédacteurs. Ce volume est ainsi composé : *Monographie de la Ribochère*, par M. l'abbé Brisset (p. 23-47 ; 163-183 et 281-303) ; — *Promenade à Verdes et à Tripleville*, (*31 août 1911*), par M. J. Alexandre (p. 48-58) ; — *Le Compendium de Pierre Bordier, de Lancé* (suite et fin), par M. Jean Martellière (p. 59-103) ; — *Le Pont gothique de Lavardin*, par l'abbé E. Pilté (p. 104-106); — *Bibliographie du Loir-et-Cher* (1911), par M. Pierre Dufay (p. 107-135) ; — *Statue de sainte Catherine d'Alexandrie*, par M. G. R. (p. 136-142, avec une grav.) ; — *Un Cimetière franc à Saint Rimay* (*Loir-et-Cher*), par M. Ernest Aubin (p. 143-157, avec 11 fig.) ; — *Procès en Cour de Rome, entre Vendôme et Lavardin* (1211-1235), par M. l'abbé Ch. Métais (p. 189 231) ; — *Rues, places et maisons de Vendôme*, par M. Jean Martellière (p. 244-280, avec 5 planches); — *Essais sur l'histoire des comtes et ducs de Vendôme de la maison de Bourbon*, par M. L.-A. Hallopeau (suite) (p. 312-333) ; — *En route pour l'exil de Sainte-Hélène. Napoléon passe pour la quatrième fois à Vendôme le 30 juin 1815*, par M. G. Chanteaud (p. 334-343) ; — *Histoire des registres paroissiaux d'Artins*, par M. P. Clément (p. 344-365) ; — *Observations sur le dernier travail de M. l'abbé Métais intitulé « Procès en Cour de Rome »*, par M. R. de Saint-Venant (p. 366-383).

Espagne. — Au congrès international d'apologétique qui s'est tenu à Vich, en 1910, un religieux dominicain, le P. Sabino Lozano avait émis au sujet du B. Raymond Lulle quelques assertions tendancieuses touchant l'orthodoxie de son enseignement. Un chanoine d'Urgel, professeur au séminaire de cette ville, repond victorieusement dans une brochure : *Al margen de un discurso*, par D. Salvator Bové (Urgel, J. Burès, in-8 de 64 p.), à chacune de ses insinuations et remet toutes les choses au point avec les documents et les textes authentiques.

Italie. — Comme chaque année, le *Calendario della basilica pontificia, del santissimo Rosario in valle di Pompéi* pour l'année 1913 (Valle di Pompei, Scuola tipografica pontificia, in-16 de 272-112 p. Prix : 0 fr. 50, au profit de l'œuvre), nous apporte des nouvelles de l'œuvre fondée par M. Bartolo Longo. En 1912, seize orphelines (dont une venant des États-Unis) ont été recueillies dans l'hospice ; neuf en sont sorties pour s'établir dans des familles ; pour les fils des condamnés, le nombre des départs est égal à celui des entrées (17). De 1887 à 1912, l'œuvre a hospitalisé 706 fillettes et de 1892 à 1912, 325 garçons. Toujours en quête des améliorations possibles, la direction a institué en 1911, parmi ses pupilles, une société sportive, la Nuova Pompei. Entre autres récits que contient le *Calendario*, on lira avec un interêt particulier celui qu'a écrit un des enfants de l'hospice de la visite faite par lui à sa mère, dans les prisons de Venise.

Algérie. — A des titres différents, les deux plaquettes que vient de publier M. G. Esquer, archiviste-bibliothécaire du gouvernement général de l'Algerie, méritent également de retenir l'attention. L'une est un travail d'ensemble sur *les Archives algériennes et les sources de l'histoire de la conquête* (Alger, Jourdan, 1912, in-8 de 63 p. Extrait des *Annales universitaires de l'Algérie*, numéro de septembre 1912), dont la première partie, relative aux archives algériennes, fournit surtout des renseignements sur les archives du gouvernement general, en retrace l'histoire mouvementée et en donne les cadres de classement ; non moins utile est la seconde partie de l'étude de M. Esquer (elle traite de l'histoire de la conquête dans les archives et bibliothèques de France), encore que certains paragraphes en soient trop sommaires, et ne contiennent que des indications incomplètes, destinées sans

doute à servir d'annonce à un travail plus développé. — De tout autre nature est l'article sur *les Débuts de l'administration civile à Alger : le personnel* (Alger, Jourdan, 1912, in-8 de 40 p. Extrait de la *Revue africaine*). On y trouvera les détails les plus précis sur le baron Pichon et ses collaborateurs, comme aussi sur l'entourage du duc de Rovigo, et, par suite, l'explication de plus d'un fait encore mal connu des débuts de la conquête. Espérons que M. G. Esquer donnera un complément à ce travail curieux et utile et, non content de faciliter aux autres l'exécution de leurs projets, contribuera lui-même à faciliter, par la publication d'instructives monographies analogues à celle-ci, la tâche du futur historien de la conquête de l'Algerie.

Maroc. — Indépendamment de recueils de textes bien connus, M. E. Rouard de Card a dejà publié sur l'histoire coloniale ou diplomatique du Maroc quelques plaquettes intéressantes que nous avons signalées lors de leur apparition ; en voici une nouvelle, inspirée en partie par l'ouvrage de M. E.-M.-G. Routh sur l'occupation anglaise de Tanger entre 1662 et 1684 ; l'auteur y raconte quelle grave defaite subirent en 1664, le 3 mai, à quelques kilomètres de la ville, les nouveaux maîtres de Tanger. Une vue de Tanger à la fin du XVIIe siècle accompagne cette brochure, dans laquelle M. Rouard de Card a eu l'heureuse idée de reproduire à peu près intégralement le texte des « extraordinaires » de la *Gazette de France* relatifs à l'échec du 3 mai 1664 (*La Défaite des Anglais à Tanger en 1664*. Paris, Pedone et Gamber, 1912, in-8 de 33 p., avec une planche).

États-Unis. — Nous est parvenu : *Contributions from the united States national Herbarium*. Vol. XVI. Part. 2. *Studies of tropical American Ferns*, n° 3, by William R. Maxon (Washington, Government printing office, 1912, in-8 paginé 25-64, avec 17 planches). Ce fascicule contient une étude sur les fougères de l'Amerique tropicale. L'auteur a décrit un certain nombre d'espèces nouvelles, principalement dans les genres *Hemitelia*, *Notholaena* et *Polystichum*. La Part. 3 du même volume (Washington, Government printing office, 1912, in-8 paginé VIII-63-109, avec nombreuses planches et fig.) est consacrée à une description d'espèces de nenuphars de l'Amérique du nord. (*The North American species of Nymphaea*, by Gerrit S. Miller, Jr. and Paul C. Standley.). Cette monographie énumère et décrit quelques espèces nouvelles de ces belles plantes aquatiques.

Publications nouvelles. — *Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain* ; trad. par le chanoine E. Pannier (in-8, Lille, Giard ; Paris, Lethielleux). — *Questions théologiques et canoniques*, par le R^me P. D. P. Renaudin. T. I (in-12, Téqui). — *La Vocation ecclésiastique*, par l'abbé H. Le Camus (in-12, Tequi). — *Ad vos o sacerdotes ! Méditations sacerdotales*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Beauchesne). — *Manuel de prédication populaire*, par H.-C.-A. Juge (2 vol. in-12, Haton). — *La Victime*, par le chanoine E. Gibelin (in-12, Lethielleux). — *A l'École du Maître*. II. *La Vie issue du tabernacle*, par l'abbé C. Cordonnier (in-12, Lethielleux). — *Retraites spirituelles*, par Mgr Dadolle (in-18, Lecoffre, Gabalda). — *Nouveau Mois de Marie, protectrice de l'Église catholique*, par l'abbé Derrouch (in-12, Haton). — *Index scolastico-cartésien*, par E. Gilson (in-8, Alcan). — *Immanence. Essai de critique sur la doctrine de M. Maurice Blondel*, par J. de Tonquédec (in-16, Beauchesne). — *Un Romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*, par R. Berthelot (in-8, Alcan). — *La Volonté d'harmonie*, par L. Hendryk (in-18, Grasset). — *Pages scientifiques et morales*, par F. Levy-Wogue (in-16, Hachette). — *Pédagogie de la théorie à l'action*, par Mlle Burret (in-16, Beauchesne). — *Parents, professeurs et écoles d'aujourd'hui*, par W. Münch ; trad. et commentaires par

G. Raphaël (in-12, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *La Question de la population*, par P. Leroy-Beaulieu (in-16, Alcan). — *La Science moderne et l'Anarchie*, par P. Kropotkine (in-18, Stock). — *Le Problème biologique*, par E. Lévy (in-16, Perrin). — *Vingt Guérisons à Lourdes discutées médicalement*, par le Dr de Grandmaison de Bruno (in-16, Beauchesne), — *Défendons nos cultures*, par C. Duval. To I. *Jardins d'agrément et serre* (in-16, Hachette). — *Pour qu'on apprenne les mathématiques*, par E. Pouthier (in-12, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *Le Cuirassé et ses ennemis sous-marins*, par J. Blanchon [Michel Mérys] (in-12, Berger Levrault). — *L'Officier. Le Haut Commandement et ses aides en Russie*, par J. Poirier (in-12, Chapelot). — *Vaincre. Esquisse d'une doctrine de la guerre basée sur la connaissance de l'homme et sur la morale*, par le lieut-col Montaigne (3 vol. in-8, Berger-Levrault). — *Lexique militaire à l'usage des administrations préfectorales et municipales et des autorités militaires*, par E. Chaulet (in-8, Chapelot). — *La Vie militaire en France et à l'étranger. 1re année, 1911-1912* (in-16, Alcan). — *Savants du jour. Armand Gautier. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par E. Lebon (in-4. Gauthier-Villars). — *L'Église abbatiale de Westminster et ses tombeaux*, par P. Biver (in-18, Longuet). — *Titien*, par H. Caro-Delvaille (petit in-8, Alcan). — *Greuze*, par L. Hautecœur (petit in-8, Alcan). — *Les Vingt-cinq Récits du mauvais génie*; trad. de l'hindi, par M. Deromps (in-16, Geuthner). — *Vers pour Elle*, par A. Génin (in-18, Lemerre). — *Litanies*, par G. Socor (in-18, Lemerre). — *Vibrations*, par T. Legrand (in-18, Figuière). — *Les Phantasmes*, par H. Duroch (in-18, Figuière). — *Adam*, par P. de Nay (in-16, Jouve). — *Les Feuilles tombent !* par M. L. Dromart (in-16, Jouve). — *Sonnets et Poésies diverses*, par R. Preslefont (in-18 allongé, Namur, Godenne). — *La Race immortelle*, par R. Milan (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Contes de Minnie*, par A. Lichtenberger (in-16, Plon-Nourrit). — *Liselotte*, par P. A. Chevinay (in-16, Plon-Nourrit).— *Mon Maître chéri (Effendijiîm)*, par E Edwards (in-16, Plon-Nourrit). — *François et Guadalupe*, par P.-H. Capdevielle (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Amour rôde. La Mort fait le guet*, par G. Gaulène (in-16, Perrin). — *Les Aveux d'un terroriste*, par E. Daudet (in-18, Grasset). — *Le Bandeau*, par la Bonne Michaux (in-18, Grasset). — *L'Australienne*, par C. Garvice; trad. de l'anglais par F. Laurent (in-16, Hachette). — *Fantômes de Chine. Six légendes*, par L. Hearn; trad. de l'anglais par M. Logé (in-18, Mercure de France). — *Les Clowns*, par M. Montégut (in-18, Lemerre). — *Hermiston, le juge-pendeur*, par R. L. Stevenson; trad. par A. Bordeaux (in-16, Fontemoing). — *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï; trad. par J.-M. Bienstock. T. XXII et XXVIII (2 vol. in-12, Stock). — *Une Mésalliance au* XXe siècle, par A.-J.-A. Lobry (in-12, Messein). — *La Revanche de Valdérée*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *Défendons-nous !* par l'abbé C. Grimaud (in-12, Téqui). — *Anthologie du moyen âge* (IXe-XVe *siècles*), par A. Rochette (in-18, J. de Gigord). — *Bossuet*, par H. Brunetière (in-16, Hachette). — XVIIIe *siècle. J.-J. Rousseau; textes choisis et commentés*, par A. Bazaillas (2 vol. petit in-8, Plon-Nourrit). — *Charles Maurras et la Critique des lettres. Trois Études : Verlaine, Brunetière, Barrès*, avec une Introduction par H. Clouard (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Quelques écrivains de ce temps*, par E. Poitrau (in-18, Grasset). — *Esthétique et littérature*, par L. Humblet (in-12, Bruxelles, Vromant). — *Derniers Essais de littérature et d'esthétique (août 1887-1890)*, par O. Wilde; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Le Théâtre italien de 1801 à 1913*, par A. Soubies (in-4, Fischbacher). — *France et Allemagne. Littératures comparées*, par A. Dupouy (in-12, Delaplane). — *Le Surnaturel dans le théâtre des Shakespeare* par A. de Berzeviczy; trad. du

hongrois (in-16, Fontemoing). — *Sur les routes d'Italie*, par Mme la princesse M. Wolkonsky (gr. in-4, Hachette). — *Romanisation de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Maroc*, par le P. J. Mesnage (in-8, Beauchesne). — *L'Église catholique aux premiers siècles*, par D. Vieillard-Lacharme (in-12, Téqui). — *Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants de France*, par le P. L. de Chérancé (in-8, Beauchesne). — *Notes sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères*, par le vte Le Bouteiller. T. III (in-8, Rennes, Plihon et Hommay) — *Le Culte de la Très Sainte Vierge Marie dans le Poitou à travers les siècles jusqu'à nos jours*, souvenirs et documents recueillis par J.-M.-U. Béduchaud (in-8, Librairie des Saints-Pères). — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, publié sous les auspices du conseil de l'Université de Montpellier, T. II (in-4, Montpellier, imp. Lauriol). — *La Société française du dix-septième siècle, d'après les Mémoires*, par l'abbé A. Samouillan (in-18, J. de Gigord). — *La Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. Deux Mystiques normands au* XVIIe *siècle. M. de Renty et J. de Bernières*, par M. Sourian (petit in-8, Perrin). — *Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et à la reine*, publiées pour la Société de l'histoire de France par Mgr A. Baudrillart et L. Lecestre. T. I (*1701-1708*) (in-8, Laurens). — *La Société française au dix-huitième siècle, d'après les Mémoires*, par A. Samouillan (in-18, J. de Gigord). — *Figures du passé Mirabeau*, par L. Barthou (in-8, Hachette). — *Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy pour les États-Généraux de 1789*. 1re série. *Département de Meurthe et-Moselle*. T. II. *Cahiers du bailliage de Dieuze*, publiés par C. Étienne (in-8, Nancy, Berger-Levrault). — *L'Œuvre législative de la Révolution*, par L. Cahen et R. Guyot (in-8, Alcan). — *La Jeunesse de Bonaparte*, par J. Mazé (in-12 cartonné, Mame). — *Préceptes et jugements de Napoléon*, recueillis et classés par le lieut-col E. Picard (in-8, Berger-Levrault). — *Un Homme politique lorrain. François de Neufchâteau (1750-1828), d'après des documents inédits*, par J. Lhomer (in-12, Berger-Levrault). — *Le Général Malet*, par S.-C. Gigon (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Villemain (1790-1870), essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*, par G. Vauthier (in-16, Perrin). — *La Franche-Comté en 1814*, par le capitaine F. Borrey (in-8, Berger-Levrault). — *L'Esprit public chez les prêtres franc-comtois pendant la crise de 1813 à 1815*, par le capitaine F. Borrey (in-8, Leroux). — *L'Europe et la conquête d'Alger, d'après les documents originaux tirés des archives de l'État*, par E. Le Marchand (in-8, Perrin). — *Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850). Journal du comte Rodolphe Apponyi, attaché de l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris*, publié par E. Daudet. T. I (in-8, Plon-Nourrit). — *Le Clergé du diocèse de Poitiers au* XIXe *siècle (de 1801 à 1905)*, par J.-M.-U. Béduchaud (in-8, Librairie des Saints-Pères). — *Les Laïques chrétiens en Poitou durant le dernier demi-siècle, de 1861 à 1911*, par J.-M.-U. Beduchaud (in-8, Librairie des Saints-Pères). — *La Fusion monarchique, 1848-1873*, par C.-N. Desjoyeaux (in-8, Plon-Nourrit). — *Le Comte de Montalembert*, par F. Gibon (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Profils russes. Une Princesse russe à Rome*, par H. Poltoratzki (in-16, Perrin). — *Louis-Étienne Rabussier, de la Compagnie de Jésus (1831-1897)* (in-18, Beauchesne). — *Un Apôtre de la charité. Le Bon Père Serres, fondateur des Petites-Sœurs des malades*, par J. Thermes (petit in-8, Beauchesne). — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, par J. Delafosse (in-16, Plon-Nourrit). — *Œuvres* de M. Bakounine. T. VI (in-18, Stock). — *La Famille française et son évolution*, par L. Delzons (in-16, Colin). — *L'Europe et la Pologne*, par E. Starczewski (petit in-8, Perrin). — *La Poursuite du bonheur aux États-Unis*, par B. Van Vorst (in-16, Hachette). — *En colonne au Maroc. Rabat, Fez, Méquinez, impressions d'un témoin*, par F. Khorat (in-16, Perrin).

— *La Guerre turco-balkanique 1912. Thrace-Macédoine-Albanie-Épire*, par le lieut[t]-col[el] Boucabeille (in-8, Chapelot). — *Vers la victoire avec les armées bulgares*, par le lieut[t] H. Wagner ; trad. de l'allemand par le com[t] Minart (in-8, Berger-Levrault). — *Au feu avec les Turcs, journal d'opérations (campagne de Thrace : 12 octobre-14 novembre 1912)*, par G. von Hochwæchter ; trad. de l'allemand par le com[t] Minart (in-8, Berger-Levrault). — *Le Problème méditerranéen*, par C. Vellay (in-8, Berger-Levrault). — *L'Avant-Guerre, études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*, par L. Daudet (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *La Guerre éventuelle*, par le lieut[t]-col[el] A. Grouard (in-18, Chapelot). — *L'Église et les libertés*, par le R. P. Dom Besse (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Œuvres catholiques au lendemain de la « Séparation »*, par Fourvière (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Assassinat triomphant. Ses victimes, ses procédés, ses risques, l'abdication des honnêtes gens*, par Vital-Mareille (in-12, Oudin). — *Écritures des peuples non chinois de la Chine. Quatre dictionnaires Lolo et Miao Tseu*, dressés par le com[t] d'Allone avec le concours de Mgr de Guébriant (gr. in-4, Leroux). — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900*, par G. Lanson. T. IV. *Révolution et dix-neuvième siècle* (in-8, Hachette).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *La Colline inspirée*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Émile-Paul, 1913, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Crime de Biodos*, par PIERRE LASSERRE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 332 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Pèlerin d'Angkor*, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16 de II-234 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Vrais Pauvres*, par GUSTAVE TISSANDIER. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 192 p., 3 fr. 50. — 5. *Jalina*, par le capitaine GARENNE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 333 p., 3 fr. 50. — 6. *La Reprise*, par MAURICE LAIR. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 345 p., 3 fr. 50. — 7. *Une brillante Affaire*, par HENRI MÉNABRÉA. Paris, Stock, 1913, in-16 de 468 p., 3 fr. 50. — 8. *Une Mésalliance au* XXe *siècle*, par A.-G.-A. LOBRY. Paris, Messein, 1913 in-12 de VIII-350 p., 3 fr. 50. — 9. *Une Fleur sur les ruines*, par C. BALESTA. Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-12 de 166 p., 3 fr. 50. — 10. *La Race immortelle*, par RENÉ MILAN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 368 p., 3 fr. 50. — 11. *La Fange*, par ADOLPHE ORNA-GALATZ. Paris, Messein, 1912, in-12 de 173 p., 3 fr. 50. — 12. *Luis*, par PIERRE LHANDE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 13. *Benn-i'-Kelbb* (*Fils de chien*), par le vicomte JEAN DE MONTLAUR. Paris, Lemerre, 1913, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 14. *La Tutrice*, par ALICE CALLIÈS. Paris, Figuière, s. d., in-18 de 221 p. 3 fr. 50. — 15. *La Route s'éclaire*, par HENRY SOULIÉ. Paris, Grasset, s. d., in-18 cartonné de 268 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Contes de Minnie*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Taciturnes*, par ROBERT SCHEFFER. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 242 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 18. *François et Guadalupé*, par PAUL-HENRI CAPDEVIELLE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 268 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Amour rôde, la mort fait le guet*, par GUILLAUME GAULÈNE. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Clowns*, par MAURICE MONTÉGUT. Paris, Lemerre, 1913, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 21. *Notre Enfant*, par M. et G. BRAUNSCHWIG. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 264 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Besoin d'aimer*, par AUGUSTIN BAR. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 365 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE FEMMES. — 23. *Madeleine au miroir, journal d'une femme*, par MARCELLE TINAYRE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Bandeau*, par la baronne MICHAUX. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 304 p., 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS. — 25. *Un Belge*, par HENRI DAVIGNON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de XVI-356 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Australienne*, par CH. GARVICE; trad. de l'anglais par FERNAND LAURENT. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 320 p., 1 fr. — 27. *Jusqu'au bout*, par Mme BELLOC-LOWNDES; trad. de l'anglais par PIERRE HELWÉ. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 215 p., 1 fr. — 28. *Dick le galopeur*, par H. B. MARIOTT-WATSON; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1913, in-16 de 313 p., 3 fr. 50. — 29. *Le N° 19.759. Confessions d'un condamné*, par JULES HAWTHORNE; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1913, in-16 de XVI-333 p., 3 fr. 50. — 30. *Hermiston le juge-pendeur*, par ROBERT-LOUIS STEVENSON; trad. de l'anglais par ALBERT BORDEAUX. Paris, Fontemoing, 1912, in-16 de XX-361 p., 3 fr. 50. — 31. *Lucius Flavus*, par le R. P. JOSEPH SPILLMANN; trad. de l'allemand par J. LENORMAND. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., in-16 de 478 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Impératrice douloureuse. Élisabeth, impératrice-reine d'Autriche-Hongrie*, par C. DE TSCHUDI; adapté de l'allemand par H. HEINECKE. Paris, Éditions du « Temps présent », 1912, in-16 de 194 p., 3 fr. 50. — 33. *Œuvres*

complètes du comte Léon Tolstoï; trad. du russe par J.-W. Bienstock. T. XXVIII. Paris, Stock, 1913, in-12 de 415 p., 2 fr. 50.

Romans divers. — 1. — M. Maurice Barrès a entrepris quelque chose de très difficile, qui était de présenter un sujet en soi trivial et populaire sous l'aspect de l'éthique la plus relevée. Et cette éthique touche à la religion; ce qu'il y a de plus délicat dans la discipline catholique y est engagé, en sorte que la philosophie n'était pas moins essentielle à cette entreprise que le goût. L'un et l'autre dans un degré médiocre eussent causé une chute ridicule; je ne crois pas qu'il y ait de plus grand éloge à faire de M. Barrès que de dire que, dans un pareil sujet, il a réalisé le sérieux et la beauté. Il s'agit d'une secte *vintrassienne* établie en Lorraine sur la colline de Sion, *la Colline inspirée*, aux environs de 1848, dont la prédication débauche les paysans des alentours. Un prêtre, Léopold Baillard, et ses deux frères, en furent les auteurs. Ils n'émanaient pas de Vintras; l'influence de ce dernier trouva leur caractère déjà formé : formé des traits ordinaires à cette sorte d'égarement, l'enthousiasme et l'indiscipline. Bossuet a gravé dans l'airain de son *Histoire des variations* cette commune inspiration des sectes. Il l'a saisie chez les théologiens; ici il s'agit d'illuminés, d'illuminés qui touchent à la souche populaire. Les Messieurs Baillard sortent du peuple, et c'est de paysans ou de menus bourgeois qu'ils s'entourent. Ainsi le portrait psychologique de la secte n'était qu'ébauché dans le sujet, il fallait que le *tracé* vînt de l'auteur : c'est la part de la philosophie. Mais en même temps le goût exigeait que la lumière ainsi versée ne dérangeât rien, qu'elle illuminât les profondeurs sans que disparût le modèle réel. Car le livre n'est pas une thèse, il n'est pas une histoire non plus, mais une peinture : peinture d'un objet trop petit pour nous plaire, si l'on n'eût pris le soin de nous faire voir le fond, de nous montrer, sous la paysannerie grossière, les traits diaboliques, effrayants, de l'hérésie et du fanatisme éternels; cependant il fallait que la fruste incarnation de cette horreur restât et fût sentie. Ce dessein parfaitement atteint fait le mérite exceptionnel du livre. L'histoire des Messieurs Baillard commence par des fondations, c'est-à-dire, matériellement parlant, par des bâtisses. Commune histoire du zèle sage ou non, de la charité vraie ou fausse : saint Vincent de Paul a bâti beaucoup; sœur Candide aussi. Léopold Baillard s'élève d'abord, puis tombe en faillite; c'est le premier acte du drame. Il était fourni à l'auteur par des documents assez abstraits; mais il y joint le mouvement et l'intérêt d'un commentaire à la fois très original et très favorable au plan de l'ouvrage. M. Barrès l'emprunte à ces sentiments de la terre et des ancêtres dont les nuances et la mise en œuvre lui

sont connues. Sion-Vaudémont est un lieu historique où la Lorraine a ses plus grands souvenirs; c'est l'endroit le plus sacré de son sol. Aux motifs qui conduisent le prêtre à y entasser les fondations, se mêle le puissant instinct de la province et de la race, réalisé dans l'amour paysan de posséder. On voit l'importance de ces raisons mêlées, et combien le zèle religieux, confondu au moyen de remarques ingénieuses avec l'avarice paysanne et le nationalisme lorrain, offrira désormais de ressources à la peinture, engendrera de vraisemblances, présentera de points saisissables à l'ouvrier subtil et passionné d'une trame romanesque unique en son genre. L'évêque a blâmé le failli, qui se mutine. Depuis *le Miracle de Théophile*, c'est la banale étape de ces sortes d'histoires. Mais cette mutinerie resterait sourde sans l'entrée en scène de Vintras : Vintras, le fanatique de Tilly en Bessin, florissant vers 1845, qui prêchait le règne du Saint-Esprit, déclarait l'Église romaine déchue, et promettait à son village une célébrité qu'on ne manqua pas de rappeler quand, en 1896, eurent lieu les fameuses apparitions de la Vierge. Baillard s'en va trouver Vintras, aiguillonné par le malaise que lui cause l'improbation de l'évêque. M. Barrès a imaginé et peint la rencontre de ces deux hommes avec un génie supérieur : « M. Vintras? demanda-t-il. — C'est moi, dit le petit homme. Et vous êtes M. l'abbé Baillard. Léopold avait une finesse paysanne. Il comprit aussitôt que le baron ayant appris son nom à l'hôtel dès la veille était venu l'annoncer à Vintras. La brusquerie de l'accueil lui donna une sensation de charlatanisme qui lui fit répondre avec brusquerie : Eh bien! quand je le serais? — Vous l'êtes, et je sais ce qui vous amène ici. Mais du moment que vous avez la pensée que je lis dans votre âme, ce n'était pas la peine de venir. L'Esprit ne vous parlera pas. L'impatience inspire à Baillard une réponse qui ne fait que rendre le thaumaturge plus hautain. Employé d'un cartonnier du bourg, assis dans la boutique, Vintras « continuait avec une insolence supérieure à étaler tranquillement sa colle sur son papier jaune ». Quelles pensées? s'était écrié le prêtre. « Quelles pensées? Vous avez quitté vos œuvres, vous avez obéi au faux représentant de Dieu, quand la voix de Dieu vous avait parlé à vous-même. Qu'est-ce qu'un évêque? Rien, quand il n'a pas Dieu avec lui. Qu'est-ce qu'un pauvre homme comme moi quand il a Dieu avec lui? Tout. Qu'est-ce que vous étiez quand vous aviez Dieu avec vous? Plus encore que moi. Mais vous avez douté. Voilà pourquoi vous avez souffert. Vous doutez encore. Vous venez de vous dire : Qu'est-ce que c'est donc que ce pauvre ouvrier qui me parle comme un maître? En pensant cela, vous avez insulté l'Esprit. L'Esprit ne vous parlera plus. Allez-vous en ». Imaginez ce tableau aux mains du premier

venu, non pas même de Zola, mais de Loti par exemple. Voyez-vous d'ici le trait d'enflure, la grandiloquence, et, sous prétexte d'impartialité, d'impassibilité, la fade connivence de l'auteur avec son modèle pseudo-mystique? Allons plus loin, supposez M. Anatole France; nous tombons aux grâces renaniennes d'une moquerie sourde mêlée de caresses. Toujours le convenu, le tic littéraire, le préjugé métaphysique, je ne sais quelle rhétorique montée noyant le contour des choses et chargeant leurs couleurs. Dans ce qu'on vient de lire, au contraire, quelle netteté, quelle limpidité d'atmosphère! C'est le ton dépouillé, c'est la lumière d'argent du Véronèse courant à travers les objets, réveillant d'un mouvement agile leur charme naturel et leur vrai caractère. « En même temps, il fit un geste à Léopold Baillard pour lui montrer la porte, en lui jetant un regard plus impérieux encore. Mais cette fois le supérieur de Sion n'opposa plus orgueil à orgueil. Les quelques phrases prononcées par le voyant avaient éveillé un écho trop profond dans cette âme de rebelle, qui, depuis des semaines, voulait et n'osait se formuler cet appel à la révolte : Dieu est avec moi, et quand on a Dieu on ne peut pas avoir tort. Un magnétisme émanait du voyant, par lequel le prêtre se sentait subjugué. Placés vis-à-vis l'un de l'autre, ils représentaient à cette minute les deux types éternels du révolutionnaire et de l'hérétique : l'un, Baillard, homme de passion et d'entreprise, ayant besoin de certitudes extérieures pour y accrocher un fanatisme qui, chez lui, était surtout un tempérament; l'autre, véritable maniaque possédé par l'abstrait, par l'idée, au point qu'il la projetait dans l'espace, qu'il la *voyait*. Et comme il arrive toujours, c'était la volonté la plus fanatique qui allait dominer l'autre. Mais, dit Baillard, croyez-vous que ce soit mon évêque qui m'a envoyé ici? — Ah! Léopold, s'écria Vintras, il y a longtemps que l'Esprit et moi nous t'attendions. Tu as dit le mot libérateur. Maintenant, tu vois... tu vois... tu vois ». Rentré à Sion, Baillard bâtit sa secte; les habitants de deux paroisses soulevées par un instinct obscur, où l'orgueil paysan de la terre se mêle au goût populaire du merveilleux, la composent. Affranchies de la discipline d'Église, ces forces redoutables se déchaînent en saturnales. Les égarements des sens que mentionne la sévère histoire de Bossuet, prennent ici leur place marquée. L'auteur touche ce point avec la réserve, il faudrait dire la chasteté, d'un art exquis. Je n'opposerai qu'un doute. Il dit que ces saturnales sont le paganisme; je dirais plutôt que c'est le fait de toute religion sans frein, attente indiscrète du miracle, ou vie intérieure sans contrôle, et ce second trait n'est pas d'essence païenne. M. Barrès a pris cette occasion d'exprimer magnifiquement la nécessité de ce

frein. La fin du livre, où se développe la philosophie de l'aventure, est pleine des considérations les plus saisissantes à cet égard. D'accord avec les plus rudes théologiens, conduit à ce point de sévérité par la seule expérience morale, il range dans le même degré de bassesse et d'infamie tous les écarts du mysticisme qu'une règle d'Église ne gouverne pas. Par là se trouve justifié le soin qu'il a pris d'écrire l'histoire des Baillard, égale, dans la commune infirmité du genre, aux folies mystiques les plus illustres. Mais aussi M. Barrès ne veut-il pas que le fond mystique soit négligé, et que, par amour de la règle, on ferme « le royaume ténébreux de l'enthousiasme ». Et cette réserve chez lui ne va pas sans insistance. On dirait qu'il la croit menacée. Pourquoi? Personne de sérieux ne prétendra jamais édifier la règle sur la ruine des sources vives de l'action. Discipliner des forces n'est pas les diminuer; ce n'est que leur donner leur cours, leur vrai cours, le cours que leur nature exige, et que l'absence de règle, en le livrant au hasard, contrarie, dissipe et stérilise. Leibniz a bien remarqué que la pierre qui tend d'une force aveugle au centre de la terre, n'y parvient pas précisément à cause de l'impétuosité qui l'y porte, et qui la fait heurter au sol; il faudrait l'intelligence et une sorte de contrainte pour l'y conduire. Ainsi personne ne sera scandalisé que Baillard ait besoin de sentir l'amour chez le confesseur qu'on lui envoie, pour abjurer l'affreux passé: cependant on se demandera comment, la rétractation consentie, il n'en profère pas moins ces mots : « Vintras, tu as passé par ces épreuves. » C'est tenir à son erreur, c'est dérober quelque chose à la règle, seule capable de tout affranchir; car quel essor réel Vintras a-t-il donné à tout ce zèle, religieux, paysan et lorrain? En le leurrant d'indépendance, il l'a tué. Et si l'on prétend que la règle soit une production autonome jaillie du fond de l'instinct même, si l'enthousiasme lorrain ne doit relever que de Lorraine, la plus sûre manière d'y pourvoir n'est-elle pas d'en chercher le conseil en un lieu qui ne soit pas plus Normandie que Lorraine, à Rome par exemple? Faute de ce faire, Baillard tombe dans la dépendance de Tilly. C'est une des moralités du drame.

2. — M. Pierre Lasserre nous donne, dans *le Crime de Biodos*, un roman qui n'est ni une thèse, ni une dissertation, ni un prêche, ni un système social, ni une monographie professionnelle, ni une allégorie, mais un roman. Son titre accuse cela. On l'en louera; car s'il est vrai que les romans philosophiques nous reposent du roman-feuilleton, rien d'autre part n'est propre à nous reposer de la dissertation philosophique mise en roman comme le roman où se passent des faits, où l'on attend un dénouement, où des péripéties surviennent

pour troubler et faire avancer la trame d'un récit lié et d'une intrigue construite. Au fait le roman-feuilleton ne pèche qu'à l'exécution; son esthétique est l'esthétique du genre. Je ne sais qui a remarqué qu'Aristote, dans sa Poétique, donnant les règles de l'invention tragique, avait l'air de donner celle du mélodrame. Sarcey n'aura pas dit le contraire. Que manquait-il à Sarcey, pour voir juste ? L'élévation; mais la doctrine n'était pas ce qui péchait en lui. Donc, un assassinat est commis à Biodos, bourg du Béarn. La justice instruit, mais instruit de travers. Un innocent est accusé : c'est un gentilhomme inoffensif, de manières élégantes et honnête homme. L'incapacité de la justice, la légèreté de la presse, l'une et l'autre mêlées de passion et d'intérêt, mettent les choses au point qu'un non-lieu même le laissera déshonoré. Pour éviter ce malheur, ses amis tentent un coup direct sur l'assassin, par eux saisi au cabaret et dépouillé de papiers dont la publication ne laisse aucun doute dans l'opinion. La presse change de ton, le magistrat compose, l'innocent est sauvé de vie et de réputation. L'auteur a composé son livre de manière que le crime tombe au milieu. Ce n'est donc que pour moitié un roman judiciaire; la peinture des passions fait l'intérêt du reste. Nous y voyons placer et mêler à loisir les fils qui sortiront dans l'intrigue judiciaire. La victime est un mari trompé. Ce méfait a pour premier auteur le gentilhomme, lequel est supplanté ensuite par celui qui doit commettre le crime. L'épouse est une demi-citadine, riche en séduction et sans moralité. L'époux est de vieilles mœurs et dévot. Fort jaloux du premier galant, il ignore toujours le second, lequel s'introduit chez lui, connaît son testament et ne le tue (sous couleur de jalousie, afin d'y être aidé de la femme) que pour s'emparer du magot. Les rencontres ont lieu dans un hôtel d'Oloron, excellent pour la chère, où descendent les marchands et les paysans riches qui vont aux foires, tenu par une majestueuse et jadis belle personne, propre tante de l'épouse infidèle qui discrètement favorise ces manèges. M. Lasserre a traité cette figure avec bonheur. Aucune dans tout le livre n'a tant de relief, de chaleur, et, malgré l'infamie de l'objet, de grâce plaisante et d'agrément. Maintenant, sachez qu'au-dessus de tous ces personnages la politique tend son réseau. M. Lasserre est des chefs de l'Action française, il y figure principalement comme juge des écoles littéraires et comme critique de l'enseignement; mais le terme de ses pensées va à la politique, en sorte que, moins que personne, en peignant la province, il pouvait éviter de la mêler dans le tableau. Chacun sait la place qu'elle y tient. On admirera de quelle façon discrète elle figure dans *le Crime de Biodos*. Son entrée n'a lieu que dans la seconde partie, quand la machine judiciaire est en jeu. A vrai dire, le nœud du procès sans elle ne serait pas formé. Cependant elle n'y

concourt pas seule, et l'auteur a parfaitement gardé les règles du genre à cet égard; il n'a pas passé au factum, il est demeuré dans le roman. Ce qui pousse à l'erreur judicaire en question, c'est d'abord les passions des hommes et la scélératesse adroite de l'assassin. Seulement il arrive que l'épouse criminelle est la fille d'un gros paysan du vieux parti républicain, et que le juge est conservateur, partant secrètement anxieux de donner des gages au gouvernement dont il dépend. Sa timidité devant la contradiction, jointe à l'obscurité de la cause, favorisent cette disposition, et le font s'engager contre le gentilhomme, au risque de déplaire à la bonne société d'Oloron; risque médiocre, puisque cette société, formée de gens bien élevés, oisifs, ignorants et peureux, ne sait elle-même que penser et tourne à tous les vents. Seule une jeune fille ose prendre parti, et visite publiquement, à la sortie de la messe, le gentilhomme dans sa prison. Une générosité de nature, autant qu'un amour naissant, la pousse. M. Lasserre a peint de traits plaisants l'effet produit par cette action. Tout le monde élégant d'Oloron remonte en causant la petite rue qui mène de l'église chez lui. La jeune fille, en retardant sa marche, oblige tout ce monde à s'arrêter. La prison est auprès. Elle attend un moment, le temps que tout le monde puisse la voir, puis elle salue, fait trois pas, sonne à la porte et disparaît. « L'assistance, écrit M. Lasserre, fut un moment sans bouger de place. Quel que dût être, par la suite, l'heureux effet de cette démarche audacieuse, elle donnait à toutes les personnes présentes le motif d'irritation le plus légitime contre Mlle Thérèse Candelet, qui les laissait les unes en face des autres dans la plus profonde incertitude sur ce qu'il convenait de penser et de dire. Pourquoi ne les avait-elle pas prévenues? Elles auraient laissé le prédicateur célèbre prêcher pour les chaises et entendu la messe de Notre-Dame, qui est loin de la prison. La rue Centulle Ier n'a d'issue ni à droite ni à gauche, et il fallait que, sur un parcours de trois cents mètres au moins, chacune de ces personnes distinguées donnât à toutes les autres le spectacle de sa stérilité prolongée d'opinion. Un vieillard osa dire : Troublante affaire ! Ce fut un soulagement. » Ajoutez que derrière la société il y a M. le comte de Balansun, sénateur, qui n'a d'yeux dans cette affaire qu'aux élections prochaines. De lui dépend le journal local aussi. Usera-t-on jamais d'assez de prudence? Ne pas s'embarquer, c'est la consigne · puisque, selon le mot fameux, dans le gouvernement populaire, on ne saurait conserver le rang de chef qu'à condition de suivre. L'action se dénoue par la méthode contraire, par ce que l'auteur nomme « un peu d'action directe ». C'est dans cette partie du livre que l'inspiration de l'Action française se fait sentir, mais dans une adaptation parfaite et exactement réduite à la matière du roman, car ce qu'elle dicte est des actes d'in-

térêt privé, et, de plus, c'est par le côté psychologique et moral qu'elle apparaît, par son caractère moral et philosophique. Cela est très bien exprimé dans un compliment de Thérèse Candelet à Lamon, rédacteur en chef de *l'Abeille*, lequel, empêché par M. de Balansun dans le journal, n'en est pas moins l'artisan de la tactique qui livre à la fin l'assassin. « Depuis que je vous connais, dit cette jeune fille, j'admire chaque jour davantage la force de vos lumières et de votre jugement. J'ai appris par vous, par votre manière de calculer, de raisonner sur les éléments d'une situation difficile et d'en déduire le parti à prendre, plus d'histoire et de politique que ne m'en avaient enseigné les livres. Ou plutôt, grâce à vous, j'ai beaucoup mieux compris ce que j'avais lu dans les livres. Vos analyses, vos méditations sur cette intrigue qui me touche si cruellement, illuminaient pour moi d'autres intrigues du passé, semblables au fond à celle-ci et restées fameuses dans la mémoire des hommes. » Il me semble que ceci déborde la fiction, qu'il exprime une pensée de l'auteur. Il y parle en son nom et s'adresse à Maurras, dont le commentaire des événements contemporains a fourni à ceux qui le suivent une philosophie de l'histoire étendue jusqu'aux faits de l'ordre semi-privé, en sorte que rien n'empêche qu'elle n'ait des retentissements jusque dans le genre du roman même, je dis du roman restant roman. Et celui-ci en est la preuve.

3. — Je dirai à ceux que les ruines d'Angkor et les monuments de l'art khmer intéressent : lisez les catalogues de musée, les descriptions archéologiques, les relations de voyage, tout; mais ne comptez pas sur *le Pèlerin d'Angkor*, de M. Pierre Loti, pour vous donner de ces choses ni la notion ni le goût. Cela assomme. Les descriptions sont indistinctes, faute de dégager nulle part le trait réel, enfoui sous une friperie d'ornements pittoresques, et quant à ce pittoresque même, quelle monotonie, quelle fatigue! Je dirai quelle médiocre imagination! Rien n'est vu. Tout se passe en simagrées de style, en jongleries de mots menées par quelqu'un qui, ne sachant pas la langue, laisse à tout coup rouler les boules par terre. Ajoutez que les règles du jeu même, fournies par Théophile Gautier et les Goncourt, nous apparaissent aujourd'hui comme tout ce qu'il y a de plus suranné. Je trouve pour commencer un « quai nostalgique », un « sol rouge comme de la sanguine », sous des « feuillées trop magnifiquement vertes ». Plus loin, ce sont des cimetières « qui sont *inquiétants d'être* si vastes et si envahis d'herbes folles », puis des arbres qui « tendent un rideau intensément noir », puis des lucioles qui « continuent leurs danses d'étincelles ». Puis, dans la forêt, les hôtes des branches « s'épeurent », et l'auteur fait lever au passage de grands oiseaux « qui s'effarent » (celui-là ne s'attend pas du tout. !) Et « c'est un enchantement de

regarder », et « la flore tropicale s'éploie ». Il y en a comme cela des chapitres. Passons aux antiquités. Voici un temple dont le toit vous ferait dire « que plusieurs taureaux géants ont été décoiffés » pour orner sa toiture. Des taureaux décoiffés ! Là-dessus recevez cet aperçu synthétique que « les différents peuples de race jaune restent hantés pendant des siècles par cette conception des toitures cornues ». Les tours d'Ankor sont de « prodigieuses tours mortes », les temples sont « ciselés de mille figures ». Pourquoi ciselés? Rien n'est si lourd, si rond que l'exécution de ces morceaux. Quant au caractère de ces sculptures, écoutez. « Je frémis tout à coup d'une peur inconnue en apercevant *un grand sourire figé* qui tombe d'en haut sur moi... (les points de suspension sont dans le texte et font partie de l'éloquence du morceau), et puis un autre sourire encore là-bas sur un autre pan de muraille... (même remarque) et puis trois, et puis cinq, et puis dix; il y en a partout, et j'étais surveillé de toutes parts... les tours à quatre visages! » M. Loti met ces tours à quatre visages en italique, comme quelque chose de rare et de tout à fait effrayant. Comptant sur notre émoi, il tousse, enfle son éloquence et reprend : « Je les avais oubliés, bien qu'on m'eût averti. Ils sont de proportions tellement surhumaines (il veut dire *vastes*), ces masques sculptés en l'air (il veut dire *en haut*), qu'il faut un moment pour les comprendre (*les distinguer*); ils sourient sous (?) leurs grands nez plats et gardent les paupières mi-closes, avec je ne sais (*ni moi non plus*) quelle féminilité caduque; on *dirait* des (*de*) vieilles dames discrètement narquoises ». Voilà ce qu'on dirait, et chacun sera d'avis que ce n'est pas trop payer cette image vaudevillesque, de tous les laborieux efforts d'imagination qui précèdent. Une espèce d'hymne commence là-dessus, sur les *vieilles dames*. « Image des dieux qu'adorèrent dans les temps abolis (*passés*) les hommes dont on ne sait plus (*pas*) l'histoire; images auxquelles, depuis des siècles, ni le lent travail de la forêt, ni les lourdes pluies dissolvantes n'ont pu enlever l'expression... » cette expression, comme chacun sait, qui consiste à n'en pas avoir : rien n'étant plus plat, plus béat, plus insignifiant de visage que ces figurations imparfaites. Cependant l'auteur persiste à découvrir là-dedans « l'ironique bonhomie » et à la trouver (devinez un peu?) inquiétante. Oui, inquiétante. Au fait, qu'est-ce qui n'est pas *inquiétant* dans cette littérature-là? C'est un tic. Inquiétante donc, « plus inquiétante encore que le rictus des monstres de la Chine ». Brrr ! Or, voici. Après avoir fini le livre de M. Loti, je suis allé à ma bibliothèque; j'ai pris sur les rayons *l'Art Khmer, étude historique, suivie d'un Catalogue du musée de Compiègne*, par le comte de Croizier, 1876. J'y ai lu ceci : « Préa-put

(bouddha) en grès, hauteur 1m 11. Provenant des fouilles faites dans les galeries recouvertes de Ponteay-Prakan. Cette statue est très endommagée; le buste et la tête sont cependant intacts. Préapui, assis sur le naga, dont les replis concentriques lui servent de trône, tandis que les sept gueules du monstre s'arrondissent au-dessus de sa tête en guise d'auréole et de baldâquin, est dans l'attitude de la contemplation et de la méditation ». J'ai lu cela et j'ai trouvé qu'au point de vue, je ne dis pas de la science des antiquités, mais du simple pittoresque et de l'art de décrire, de l'art d'émouvoir les imaginations, ces textes valaient dix fois ceux de M. Pierre Loti. Ils m'ont rafraîchi, consolé.

4. — Il n'y a pas de plus noble souci que celui qui inspire ce roman, *les Vrais Pauvres*, où s'agite la question des influences mauvaises exercées sur les Français d'en bas. L'auteur, M. Gustave Teissandier, est disciple de Le Play, par un prêtre, l'abbé Arnauld, à qui le livre est dédié. Renaud, son héros, réalise le type du mauvais ouvrier révolté contre les patrons, et qu'il fait voir à la fin converti. Qu'est-ce qui refera la société française? La famille, dit l'auteur, et l'individu régénéré. Il est vrai, mais n'a-t-il pas tort de poser le problème comme s'il ne s'agissait que de rassembler les forces nécessaires à le résoudre? Il ne compte pas avec celles qui combattent en sens contraire, et qu'il faudrait d'abord neutraliser. Elles viennent d'en haut, elles s'exercent par la puissance publique, par les pouvoirs d'État. Elles ont de quoi faire échec à tout ce que la famille, tout ce que l'individu corrigé apportera d'énergies contraires. Aussi longtemps que ces forces ennemies seront debout, l'œuvre ne pourra pas même commencer. L'action a lieu au rebours et perdra tout.

5. — *Jalina* est une fille malgache, dont le capitaine Garenne, auteur du livre, conte qu'il a fait son épouse de quelques mois à Madagascar. Le récit a lieu sans détour, quoique sans indécence formelle, et cela fait une matière qui n'est ni belle, ni honnête, ni agréable. Une prière d'insérer le compare à Pierre Loti, et il est certain que nous devons à cet auteur l'idée de ces histoires cyniques et falotes de galanteries coloniales. Avant lui, les officiers gardaient cela pour eux. Avouons toutefois que celui-ci n'ayant aucun souci d'écrire artistement et s'exprimant comme tout le monde, est bien plus agréable à lire que M. Loti, et qu'il ne manque dans les épisodes ni d'imprévu, ni d'imagination, ni de mouvement.

6. — *La Reprise* est celle qu'un Français réfugié en Allemagne, fait de lui-même à ce pays, où il avait fait une carrière. A la fin, il rentre à Paris, en dépit d'un mariage promis avec la fille d'un manufacturier, dont il était chimiste en chef. La chose se

passe à Francfort, et ce manufacturier s'appelle Heymann. Chose curieuse, l'auteur, M. Maurice Lair, ne s'est pas aperçu que le nom était juif. Il a conté bonnement l'histoire, où l'on trouve de l'invention, du pathétique et du talent.

7. — M. Henri Ménabréa nous conte l'installation d'une usine en pays savoyard. Cette entreprise, *Une brillante Affaire*, selon le titre du livre, est l'occasion de peindre les mœurs du pays avec chaleur, avec accent. Le changement apporté dans ces mœurs par la présence de l'usine, est dépeint avec la justesse et l'impartialité d'un moraliste. M. Ménabréa est d'avis que ces révolutions ne peuvent être évitées, et qu'il ne s'agit que d'en faire un bon usage. Contre des récriminations que j'ai plus d'une fois entendues, je suis tout à fait de son avis. Le défaut du livre consiste en trop de soin à reproduire les conditions les plus matérielles de l'affaire, et dans des tableaux trop minutieux. Par là l'ouvrage s'allonge sans mesure, et l'élément dramatique est noyé. Je parle ici de longueur relative; la fable est courte pour tant de pages. Le style est franc et vif, de bon aloi. Il fait le plus grand honneur à l'une des provinces de France où l'on parle le mieux. Il serait plus net si le sujet était plus resserré.

8. — Un roman à tendances sociales, moralisant dans le genre maçon, humanitaire, judaïsant, écrit d'un style prêcheur et pauvre, c'est l'ouvrage de M. Lobry : *Une Mésalliance au* XXe *siècle*, dont le titre porte en outre ce chapeau : « Notes pour servir à l'étude de la bourgeoisie ». Pourtant toute note sérieuse y fait défaut; cela est conventionnel comme tous les petits bons livres. Il n'y manque même pas le ridicule essentiel à la secte que sert l'auteur, de la revision des classiques. Homais, le pharmacien Homais, de Mme Bovary, fait un des personnages du livre, et reçoit les éloges de M. Lobry. Le bon est de voir M. Alfred Croiset venir en tête de l'ouvrage, qui lui est dédié. Tels sont les honneurs que reçoit maintenant cet helléniste. Et voici ce qu'on lui écrit : « Ma jeunesse s'est écoulée loin des collèges et des Facultés, et je n'ai jamais connu la *beauté de la forme entourant l'idée...* » La forme entourant l'idée ! c'est ainsi que les admirateurs du Croiset d'à présent conçoivent le mérite de beaux vers ou d'une belle prose; et je ne suis pas sûr, mais pas sûr du tout, que de Lysias empilé sur Sophocle, le doyen de la Sorbonne ait su tirer pour lui une autre conception du style.

9.—Un imbroglio de paternité fait le sujet du roman d'*Une Fleur sur les ruines*, de M. Balesta. Le dénouement n'a lieu qu'après la mort du principal intéressé, ce qui jette sur le livre une ombre de tristesse, joint un certain accent huguenot jeté dans les propos d'honneur et de « conscience ». L'auteur n'est-il pas protestant ?

10. — Il est tout à fait impossible d'entrer dans les raisons qui ont dicté à M. René Milan cette histoire des époques de l'humanité depuis vingt-cinq siècles, composant ce qu'il appelle *la Race immortelle*. Outre que ce plan n'en est pas un, trop de connaissances y sont requises, faute desquelles on ne saurait mettre au jour que des tableaux de surface, aussi fastidieux que frivoles. L'auteur a joint une préface où il se vante de n'avoir rien négligé. On croit voir le jeune Pierre Nozière d'Anatole France entreprenant, aidé de son ami Fontanet, l'histoire de France avec tous les détails, en commençant par Teutobochus.

11. — Sous ce titre : *La Fange*, M. Adolphe Orna-Galatz conte un roman d'amour terminé par un suicide, mêlé de beaucoup de réflexions humanitaires dans le style de la nation israélite, à laquelle l'auteur appartient. L'ouvrage était une pièce d'abord, il en a fait un roman. Il l'annonce avec une lettre-préface de M. Victor Margueritte. Cette lettre-préface consiste en cinq lignes, que l'auteur n'ose même pas donner seules, qu'il encadre dans un commentaire d'une page, et qui disent poliment que sa pièce ne valait rien.

12. — *Luis* est le nom d'un enfant que sa mère, corrompue par la galanterie, abandonne aux soins des serviteurs d'une ambassade. Le roman se passe à Madrid. Les propos de la cuisine et de l'office lui enseignent toutes les hontes de la vie que mène sa mère. De là s'ensuit une vie affreuse pour cet enfant, qui d'une part s'entretient hors de toute idée de morale, de l'autre conçoit une jalousie féroce de ceux qui détournent sa mère de lui. Ce sujet est pénible. Peut-être on l'excusera en faveur de ce qu'il offre de ressources dramatiques. Mais de ces ressources l'auteur, M. Pierre Lhande, ne tire que peu de parti. Ses tableaux sont glacés. Une scène où l'enfant s'efforce de battre sa mère, qui devrait être atroce, reste terne, en dépit de la brutalité du récit. A cette histoire est mêlé l'ordre des johannites, qui s'efforcent dans leur collège de refaire l'éducation de Luis. L'ouvrage finit sur une parole touchante d'espoir en Dieu.

13. — L'histoire de *Ben-i'-Kelbb* est celle d'un petit Arabe, qui suit les légionnaires dans leurs expéditions, faisant métier de valet et mêlé à toutes leurs aventures. Quelques-unes sont brillantes, d'autres libres. Le petit Arabe y fait une figure à la fois plaisante et touchante. La scène est l'Afrique avec tous ses prestiges, parfaitement bien rendus par le vicomte Jean de Montlaur.

14. — La scène est à Nîmes. *La Tutrice* est une figure de vieille fille, pleine de travers, mais agréable, à laquelle le menu tracas des mœurs provinciales compose un cadre approprié. M. A. Calliès l'a peinte avec adresse, dans une action dont l'intérêt n'est malheureusement pas égal partout. Le style affecte un certain humour, qui n'est pas exempt de monotonie.

15. — *La Route s'éclaire.* C'est un roman de piété huguenot, avec tous les inconvénients du genre. L'auteur, M. Henry Soulier, est le pasteur qui présidait, il y a quelques années, les Unions chrétiennes des jeunes gens à côté de M. Sangnier. L'histoire qu'il nous propose n'est qu'un long prêche, orné de toutes sortes de coquetteries moroses, dont le goût vient aux protestants soit de leurs origines, soit de leurs alliances naturelles : en fait de pompes mondaines, les splendeurs de la banque; en fait de joies de l'esprit, les cours de l'Université de Genève. Un fils de banquier huguenot est le héros du livre. Comme l'auteur fait habiter ces banquiers au château de Jouy en Josas, chacun devinera sans peine le vrai nom de la famille. Je l'omets ici par discrétion, sans pouvoir m'empêcher de trouver le pasteur Soulier bien imprudent ou bien rustique. Quant aux délectations universitaires, je ne sais si le personnage qui les donne est également le fait d'un démarquage. Je ne connais pas assez Genève pour cela. Ce qui est sûr c'est que le type est complet. Toute la pédanterie protestante se donne carrière dans ce portrait. C'est un certain tour inimitable, fruit d'une déformation séculaire, celle qui consiste à vouloir mêler, dans des vies d'ailleurs ordinaires, le ton de la plus sublime piété à toutes choses. C'est ce que l'auteur appelle quelque part une « manière si humaine d'exprimer sa foi ». Il est fâcheux que cette manière humaine ressemble à l'humanité de Tartufe.

> Oui mon père, je suis un méchant, un coupable,
> Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité...

Est-ce que le professeur de Genève, nommé Duprat, ne s'avise pas de raconter en public, à l'occasion d'un cours sur Pascal, les imperfections de son existence ! « Il raconte, pour la première fois en public, sur le ton de la conversation, sa maladie, ses troubles de conscience... sa repentance suivie de la libération définitive. Depuis ce jour sa vie a été loin d'être ce qu'il l'aurait voulue; il a eu ses misères, ses laideurs, publiquement il s'en humilie... » M. Soulier trouve cela très beau. De plus il croit servir dans un pareil modèle la cause du simple sens droit autant que de la piété. Il n'est pas difficile de voir qu'il viole à la fois l'un et l'autre. Je remarque autre chose dans ce livre, c'est le ton rococo de l'apologie. Parlant de la perte de la foi chez son héros, l'auteur écrit : Certaines conversations submergèrent vite l'édifice de *poésie et d'idéal* que le printemps avait vu naître ». Poésie et idéal ! Ce ton eût dégoûté Calvin, lequel, tout hypocrite et vain qu'il fût, gardait le fort bon sens de son siècle. Vous verrez que les dernières défroques du *Génie du christianisme,* refuies du genre humain et des mécréants mêmes, se retrouveront après cent cinquante ans dans les sacristies de la rue Chauchat.

16. — Autre ouvrage protestant : *Les Contes de Minnie.* J'ai peu

de goût pour le genre de M. André Lichtenberger, empreint d'une suffisance littéraire extrême, au milieu de dons limités. Cette suite de nouvelles, « histoires, dit le sous-titre, de bêtes, d'enfants, de fées et de bonnes gens », n'est pas pour changer cette impression. La bonhomie des apparences y couvre un ton de supériorité peu agréable, et l'invention y est médiocre.

17. — M. Robert Scheffer a réuni sous ce nom : *Les Taciturnes*, un certain nombre de nouvelles de mérite inégal. Quelques détails sont plaisants, quelques inventions sans décence. Nulle part on ne conçoit bien le sens contenu dans le titre.

18. — Deux récits, dont le premier a pour titre : *François et Guadalupé*, forment le volume de M. Henri-Paul Capdevielle. François est peintre; ce que sa qualité d'artiste suppose en lui de goût pour la nature, le rend aux campagnes de Béarn, d'où il s'était d'abord éloigné. Guadalupé est celle qui l'y ramène. Il y a dans ce livre quelques jolis tableaux, qui causeraient plus de plaisir si le style avait moins d'emphase.

19. — Un adolescent que des intrigues galantes sollicitent et qui, sans y céder, n'excite pas moins le soupçon, d'abord chassé de ce chef par son père, puis assassiné par des ruffians, tel est le roman que M. Guillaume Gaulène a nommé de ce titre compliqué : *L'Amour rôde, la Mort fait le guet.* L'invention est un pur dévergondage, et la liberté des épisodes en achève le caractère. Rien n'est si mauvais, soit au point de vue des mœurs, soit au simple point de vue de l'art de composer et d'écrire.

20. — *Les Clowns*, de M. Maurice Montégut, ne sont guère plus recommandables, malgré un talent supérieur. Sous prétexte de peindre les mœurs du second Empire, l'auteur s'y accorde toutes les libertés. Quant à la peinture, elle y pâtit d'un certain parti pris de légèreté, qui ne réussit que bien difficilement, particulièrement en ce genre, où la pédanterie menace : une pédanterie qui, pour être celle de la grivoiserie professionnelle, n'en est pas moins insupportable. Ce n'est pas à tout le monde qu'il est loisible d'écrire les *Mémoires du chevalier de Grammont.* Il manque à nos auteurs une certaine candeur, et à la société (quelque paradoxe que cela semble : ces livres diffèrant fort d'un portrait véridique), des mœurs.

21. — Il n'y a rien de si beau, de si majestueux, de si touchant que le sentiment de la famille chez les Juifs, fait de religion et de tradition, héritage sacré recueilli par eux de leurs pères de l'Ancien Testament. Seulement, ce sentiment, dans la race déchue, n'existe le plus souvent que de nom, et les formules seules en tiennent la place. Il a cédé chez le plus grand nombre à la sordide avidité qui fait le caractère de cette race. Depuis son triomphe assuré par la révolution de

1870, un sentiment de stupide orgueil est venu précipiter cette dissolution. Chez ceux qui se mêlent de lettres, cet orgueil engendre la plus ridicule des emphases. Plagiaires de tous les mauvais styles, accueillis chez eux pour le brillant, ou seulement parce qu'ils les voient fêtés, ces Juifs de lettres ne laissent pas d'y ajouter un ton de vanité plus grossière. M. et Mme Braunschwig écrivent le journal de leur enfant, *Notre Enfant*, et se flattent d'en faire une contribution à la science pédagogique. Le livre est plein des mièvreries, des enfantillages, des fausses bonhomies qui, sur ce sujet, traînent partout. Il y a aussi les recettes paradoxales, mises pour faire entendre aux lecteurs que jusqu'ici la science de l'éducation était à naître : ton à la mode depuis Rousseau et Pestalozzi. Tout cela dans un degré de basse exagération. Mais savez-vous comment ces pédagogues appellent, à la face du monde, les sentiments qu'un enfant leur inspire? « Un autre sentiment nous guidait, écrivent-ils dans leur Préface, celui de laisser à notre fils le témoignage écrit *de notre adoration.* » Notre adoration! l'adoration de l'enfant! Je demande qu'on mette au musée pédagogique des Ursulines (rue Gay-Lussac), ce trait d'une préface de pédagogue, comme une curiosité tératologique.

22.— *Le Besoin d'aimer* conduit un jeune homme dans quelques débuts d'aventures, et se termine enfin à la religion. Il y a dans ce livre de M. Augustin Bar de touchantes peintures, mais le style est négligé, quelquefois jusqu'à l'excès. De plus, le mot d' « idéalisme » y est trop prodigué comme synonyme d'élévation morale. Ce vocabulaire est au moins dangereux.

Romans de femmes. — 23. — En une série de tableaux familiers, courts et d'une grande variété, Mme Marcelle Tinayre nous montre *Madeleine au miroir.* Cette héroïne du livre est supposée veuve et mère de deux enfants, menant une vie tranquille et légèrement retirée dans le silence des passions apaisées. Le cadre est joli, propice à d'agréables leçons, autant qu'à de plaisantes peintures. L'auteur a du bon sens, de la grâce, du pittoresque, bref de quoi remplir un tel sujet, qui tient moins du roman que de l'essai moral. Quelques parties sont réellement charmantes. Seulement c'est l'effet d'ensemble qui ne satisfait qu'imparfaitement. Le défaut de Mme Marcelle Tinayre, dans un sujet où il ne faudrait être que femme, est de montrer partout l'homme de lettres. Oh! je vois bien qu'elle s'en défend. Elle a le sens assez bon pour voir l'inconvénient de jouer un tel personnage : n'empêche qu'il lui échappe, et quelquefois dans les endroits mêmes où elle fait effort pour s'en saisir et le cacher. Par exemple, elle nous présente dans Mme Robin le type de la pédante, peinte d'assez bons traits. Mme Robin méprise les magazines courants; elle lit ou feint de lire Kant, Hegel et Stuart Mill; elle affiche peu d'estime pour les

avantages de la beauté. Tout cela est assez ridicule et l'auteur fait bien de l'en railler. Mais pourquoi le même auteur, parlant de ces magazines, a-t-elle soin de nous avertir qu'ils contiennent « les portraits de ses amis célèbres ou notoires ». Je sais bien que c'est Madeleine qui parle; mais comme Madeleine se confond pour le lecteur avec Mme Marcelle Tinayre, cela n'est pas exempt d'ostentation. Puis Mme Robin congédiée, l'auteur ne va-t-elle pas se jeter dans des réflexions sur le rôle de la beauté, qui versent au bout de trois lignes dans la critique des livres. Une vraie Madeleine, celle que le sens droit de Mme Marcelle Tinayre se montre en plusieurs lieux curieuse de nous faire voir, emprunterait, sur ce sujet-là, des exemples à son entourage, à la vie de famille ou à la vie mondaine, à des traits recueillis de la bouche des aïeules dans ces entretiens plaisants et terre-à-terre auxquel un esprit de femme sait donner tant de piquant, de charme, de tendre profondeur. Non, on nous parle d'Hélène, d'Andromaque et de Pénélope, et de la façon la moins exacte du monde. « Hélène n'était pas une très honnête femme. Pourquoi nous émeut-elle plus qu'Andromaque ou Pénélope? » Chère madame, point du tout. Hélène nous intéresse, elle nous étonne et nous enchante; mais c'est Pénelope, c'est surtout Andromaque qui nous émeut; je dis selon l'intention même du poète. Homère l'a voulu ainsi. En sorte que cette saillie littéraire, plus ressemblante au genre de Saint-Marc-Girardin ou de feu Patin qu'aux bons endroits de Mme Marcelle Tinayre, n'a pas même l'avantage du vrai, et ne sert qu'à porter une philosophie que ni Homère ni personne n'eût avoué, à savoir que c'est d'être belle qui rend les femmes touchantes. Sans nier que c'en soit une cause, il y en a plusieurs autres, que la beauté ne peut suppléer. Je sais bien qu'on attribue le principe contraire aux Grecs; mais j'ai peur que ces Grecs soient de Tréguier, comme Renan, ou de Brandebourg, comme Winckelmann. Cela, heureusement, ne touche pas au fond, mais il est sûr que ce préjugé qui fait parler de beauté à tort et à travers, obscurcit fâcheusement le miroir de Madeleine en plusieurs endroits. Par exemple je ne crois pas qu'il y ait rien de si choquant que la satire du salon d'une vieille tante de province, présentée par l'auteur en ces termes : « Meubles hideux, bureau d'acajou, tapis en mousse de laine piquée d'horribles petites fleurs, etc. » Cette manie ruskinienne de considérer tout ce qui nous approche sous l'angle unique de l'esthétique, de ne voir dans un meuble que sa forme, dans une ville que le tableau qu'elle fait, est d'une part le contraire du naturel, d'autre part le souci d'un esprit chimérique. Nous aurons beau faire, jamais notre vie ne se passera au milieu de décors faits exprès, dont toutes les perspectives ne composeront que d'harmonieux tableaux. La considération de l'usage, qui domine les pensées ordinaires de la vie, sauve heureusement le

commun des hommes des regrets distingués qu'on nous dépeint ici. Et voyez la rencontre. Les femmes assurément ont un goût de l'ornement meilleur que celui des hommes en ce qui concerne l'intérieur; cependant vous les verrez les dernières à pousser ces cris d'alarme devant les incongruités du goût. Une femme de vrai bon goût trouvera moyen de vivre dans le salon de la tante de province. Je ne suis pas sûr que la mousse de laine ne prendra pas par ses soins le chemin de quelque chambre de garçonnet ou de petite fille, où l'humilité du décor rafraîchira son atmosphère; mais le bureau d'acajou, mais les meubles hideux « rappelant les plus mauvais jours du second Empire », ah ! comme elle en tirera parti ! et que son goût sera loin de ces plaisanteries superbes, du genre « artiste », dictées, remarquez-le, par les hommes. Cette expression de « mauvais jours du second Empire » n'est pas, mais pas du tout, d'une femme. Après cela, je conviens que ce style est très laid et je ne demanderais pas mieux que de m'en rapporter à Mme Tinayre ou à quelque autre pour le corriger; mais quand je vois cet auteur afficher de l'indulgence pour les chalets *modern style* des bords de mer, je me méfie; quand je la vois fureter (comme Madeleine en fait le récit) les boutiques de bric-à-brac de Plaisance et revenir les mains pleines (étant donné ce qu'on trouve dans ces endroits-là maintenant), je me méfie davantage encore. Mais tout cela est peu de chose; ceci est plus sérieux. « A la femme d'aujourd'hui, écrit Mme Marcelle Tinayre, quand l'amour manque, tout manque. Elle ne croit plus aux revanches de la vie éternelle... » Pardon, qui, elle? La femme d'*aujourd'hui* ? Je regarde autour de moi. J'y vois des femmes en nombre, de tout âge, aïeules, tantes, mères de famille, sœurs aînées, fillettes. Elle ne sont pas d'hier ni de demain, ce sont donc des femmes d'aujourd'hui : cependant elles croient en Dieu, à la vie future. Elles y croient fermement. Elles lisent les vies des saints. Jeunes filles, elles en disputent entre elles, mêlent le récit de leurs lectures en ce genre, comme ailleurs on mêle celui de pièces récentes. Et ces femmes, ces jeunes filles, ne sont pas ignorantes. Quelques-unes lisent avec facilité les textes de Dante et de Shakespeare, de plus rares ceux de Virgile même, quoiqu'elles parlent peu de ces lectures, retenues par une honte de paraître; elles se contentent d'en profiter. Elles ont aussi des idées de beau et de laid. Elles disent : *j'aime* et *je n'aime pas*, et elles rient de ce qu'on veut leur imposer ce qui leur déplaît. Cependant il ne leur viendrait pas à l'esprit que de louer le *modern style* ou les *trecentisti* leur donnât un rang intellectuel dans le monde. Elles ignorent ces hiérarchies, elles n'en ont cure. Le paraître chez elles n'a point de part à ces choses. Elles n'y connaissent que le solide ou rien. S'habiller gracieusement pour plaire, à la bonne heure :

voilà le domaine des apparences; mais lire ou regarder des tableaux à seule fin de faire de l'effet, quelle niaiserie ! Telle est leur philosophie, toute d'instinct, sans complication, sans nul égard social ou esthétique, Et cela me semble très féminin; et cela en fait est d'aujourd'hui. Et cela, je crois, est aussi digne d'en être, que ce que le miroir nous renvoie de traits moins heureux du visage de Madeleine.

24. — Sous ce titre symbolique : *Le Bandeau,* la baronne Michaux nous présente un tableau de la vie qu'on mène en Suède, dans les grands domaines campagnards. Une intrigue amoureuse, conduite entre un Français et une jeune fille du pays, où l'on voit s'opposer les caractères de race, sert de cadre agréable à cette présentation.

Romans étrangers. — 25. — *Un Belge.* C'est un roman de mœurs belges, où sont agréablement représentées plusieurs villes des Flandres et du pays de Liège, et où se mêlent agréablement la matière de Flandre et la matière wallonne. Il me semble que cet éclectisme enferme plus de vrai amour de son pays, chez un Belge, que le particularisme de race, le fanatisme flamingant par exemple. M. Bordeaux a mis au livre une charmante préface. On félicitera l'auteur, M. Henri Davignon, du chapitre de Bruges-la-Vivante, où les niaiseries *pompières* de Rodenbach sont relevées comme il convient.

26. — *L'Australienne* fait contraste, par ses allures hardies, avec la société de Londres, dans laquelle elle se trouve mêlée. Sa fortune ne l'en met pas moins en mesure d'y trouver un époux, avec lequel, après le mariage fait, elle ne peut s'entendre. L'auteur, M. Ch. Garvice, n'en termine pas moins le livre par un accord, après des aventures nombreuses.

27. — Un roman d'amour terminé par une catastrophe imprévue, c'est le sujet de ce roman : *Jusqu'au bout,* par Mme Belloc-Lowndes, moins étendu que le commun des romans anglais qui compose les séries Hachette, et aussi plus agréable, à cause du juste choix des épisodes et la peinture des mœurs qui y est mêlée.

28. — Voici de nouveau un roman historique de source anglaise. L'événement se passe au temps de Charles II. *Dick le galopeur,* qui en est le héros, réalise un bon type de gentilhomme pillard, vaguant par les routes, plein de pittoresque et d'audace.

29. — Les *Confessions d'un condamné* nous représentent la vie qu'on mène dans les prisons d'Amérique. Jules Hawthorne, qui en trace le tableau, a su le rendre aussi attachant qu'instructif. Il y a là de précieuses ouvertures sur les plaies profondes d'un pays que la légèreté et l'illusion de plusieurs de nos compatriotes ont bien osé nous proposer en modèle.

30. — Est-il sage de traduire un roman dont la fin manque? Au froid que fait sentir au lecteur l'imperfection d'une traduction, des

mœurs mal connues, des prénoms étrangers, etc., convient-il d'ajouter le dégoût d'une fable interrompue? Cela suppose une estime exceptionnelle de l'ouvrage, de la traduction même. Le lecteur ne trouvera certainement pas qu'elle soit justifiée par celui de Stevenson, *Hermiston, le juge-pendeur* qu'on nous présente. Tel qu'il est, le livre plaira peu. Reste le service de ceux qui font une étude particulière de Stevenson. Mais ceux-là sans doute sauront l'anglais.

31. — Sous ce titre : *Lucius Flavus*, un jésuite allemand, le R. P. Spillmann a donné un roman chrétien de l'époque des Évangiles. La librairie Desclée et de Brouwer en publie l'excellente traduction. Ce genre, dont Fabiola est demeuré le chef-d'œuvre, compte, du fait de cette traduction, un échantillon de plus.

32. — L'impératrice Élisabeth de Bavière se reconnaît aisément sous ce nom : *L'Impératrice douloureuse*, sous lequel M. de Tschudi a conté son histoire, depuis la Cour de Munich jusqu'à la villa de Corfou et à l'hôtel Beaurivage, où elle est morte assassinée. Ce livre présente sa figure dans un cadre et avec des réflexions qui l'apparient au genre du roman, en lui laissant tout le prenant de l'histoire.

33. — Le tome XXVIII de la traduction des *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï a paru à la librairie Stock. Il contient *la Puissance des ténèbres, le premier Bouilleur* et *les Fruits de l'instruction*, ouvrages déjà connus du public français, mais dont une traduction nouvelle était bien loin d'être inutile. L. Dimier.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois.* 2e série, par le Dr Cabanès. Paris, Maloine, 1913, in-18 de 389 p., 5 fr. — 2. *Légendes et curiosités de l'histoire.* 2e série, par le Dr Cabanès. Paris, Albin Michel, 1912, in-18 de 413 p., avec 30 grav., 3 fr. 50. — 3. *Idées paramédicales et médicosociales*, par le Dr Grasset. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de II-371 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Problème biologique*, par Eugène Lévy. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 297 p., 3 fr. 50. — 5. *Étude médicale, physiologique et philosophique de la femme*, par le Dr Charles Vidal. Paris, Bloud, 1912, petit in-8 de XI-296 p., 5 fr. — 6. *L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines. Les Merveilles du corps humain*, par les Dr L. et P. Murat. Paris, Téqui, 1912, in-16 de CXXXVIII-752 p., 6 fr. — 7. *Le Goût et l'odorat*, par J. Larguier des Bancels. Paris, Hermann, 1912, gr. in-8 de X-94 p., cart., 3 fr. 50. — 8. *Les Parathyroïdes*, par Louis Morel. Paris, Hermann, 1912, gr. in-8 de 344 p., cart., 10 fr. — 9. *La Cellule, son origine*, par le Dr abbé Maumus. Paris, Bonne Presse, 1912, gr. in-8 de IV-105 p., avec fig., 1 fr. — 10. *Vingt guérisons à Lourdes, discutées médicalement.* 2e éd. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 de 313 p., 3 fr. 50. — 11. *La Lutte antitoxique. La Fumée divine (l'opium)*, par G. Miraben. Paris, Giard et Brière, 1912, in-16 de XII-283 p., avec 1 carte et 14 grav., 4 fr. — 12. *L'Education physique, ou l'entraînement complet par la méthode naturelle*, par Georges Hébert. Paris, Vuibert, 1912, gr. in-8 de 85 p., avec 24 grav., 2 fr. — 13. *International Catalogue of the scientific literature. L. General Biology. R. Bacteriology*; *L. General Biology.* Paris, Gauthier-Villars; London, Harrison, 1912 et 1913. 3 vol. in-8 de VIII-117, VIII-530 et VIII-138 p., 13 fr. 10, 26 fr. 25 et

13 fr. 10. — 14. *Rapport présenté à l'occasion d'expériences faites... sur un groupe de 35 enfants débiles*, etc., par le Dr Ricardo Linch. Buenos-Aires, s. n. d'éd., 1911, gr. in-8 de IV-293 p. — 15. *L'Esthétique dans la médecine*, par le Dr Héliodore Swiecicki; trad. du polonais par le Dr V. Bugiel. Paris, Agence polonaise de presse, 1912, gr. in-8 de 52 p., 1 fr. 75. — 16. *J.-J. Rousseau, Schumann, Nietzsche. Des Résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence*, par le Dr Paul Voivenel. Toulouse, Mollat, 1912, in-8 de 50 p., 1 fr. 50. — 17. *Infantile mortality*. London, Royal statistical Society, 1912, in-8 de 61 p., 1 fr. 25.

1. — Le succès obtenu par la première série des : *Remèdes d'autrefois* a sans doute encouragé le Dr Cabanès à poursuivre ses investigations sur la façon dont se soignaient nos pères, et la deuxième série qu'il nous donne aujourd'hui ne le cède nullement en intérêt à la précédente. C'est aux rois guérisseurs qu'il consacre son premier chapitre; on sait l'attirance particulière qu'a toujours exercée la médecine sur ceux qui n'ont pas été initiés à l'art de guérir. Les rois eux-mêmes, sur leurs trônes, n'ont pas été exempts de cette fascination, et nombre d'entre eux se sont livrés dans un but humanitaire à l'étude de l'alchimie, et même de la médecine et de la thérapeutique. L'auteur les passe en revue depuis le roi Salomon, réputé, à tort ou à raison, pour avoir étudié les vertus des plantes, jusqu'au Roi Soleil lui-même qui, au dire de Philippe de la Marre, aurait eu une apothicairerie à Versailles « où il travaillait seul à faire des remèdes pour l'hernie ». Puis le Dr Cabanès parle longuement du toucher royal qui, chez nos rois, avait la vertu de guérir les écrouelles et a été pratiqué depuis Clovis, à ce que raconte la légende, jusqu'à Charles X, le dernier de nos rois qui ait été couronné et sacré suivant la tradition. Ce roi, le jour de son sacre, ne toucha pas moins de 121 écrouelleux. Vient en suite le rôle de la musique dans les maladies, chapitre des plus curieux. Assurément, l'un de nos ministres de la guerre, celui qui a rétabli les retraites militaires, ne se doutait pas qu'il mettait à la portée de nombre de malades un procédé curatif fort prôné jadis, et même prescrit par des médecins et non des moindres. Récamier lui-même en était arrivé à faire invariablement aux dyspeptiques qui s'adressaient à lui l'ordonnance suivante : « L'estomac aime le rhytme. Monsieur suivra pendant deux mois la retraite militaire qui s'exécute tous les soirs sur la place Vendôme ». Une fois cependant il y aurait mis une légère variante; il s'agissait d'une duchesse qui, sans doute, devait éprouver quelque difficulté à marcher : « L'estomac aime le rhytme. Madame la duchesse prendra ses repas au son du tambour.» Et dire que, tout récemment, un dentiste avait imaginé pour pratiquer une avulsion dentaire sans trop faire hurler son patient, de placer à côté du sujet un phonographe, avec les deux récepteurs fixés aux oreilles. Le Dr Cabanès traite également de la médecine vibratoire, dont un idéologue, l'abbé

de Saint-Pierre, paraît avoir eu la première idée, réalisée d'ailleurs par l'invention d'un fauteuil à ressort, le trémoussoir; du rire et de son rôle sur la santé de l'homme; du mal d'amour et de ses remèdes; de la poudre de sympathie; des parfums, envisagés comme médicaments ou poisons; des odeurs et de leur influence sur l'organisme; de l'action curative des couleurs. Une troisième et dernière partie traite de la médecine dans les temples, du culte des pierres, des arbres et des eaux, des amulettes et talismans. Enfin tout un appendice est consacré aux miracles de Jésus, aux saints médecins, ainsi qu'à l'exercice de la médecine par les ordres religieux. Si les deux premiers chapitres de cet appendice appellent de sérieuses réserves, ils n'en sont pas moins intéressants, et le troisième rend justice aux moines qui, dans les périodes d'enfance ou de décadence de l'art, ont su contribuer aux progrès de la thérapeutique.

2. — Le même auteur en est aussi, pour les *Légendes et curiosités de l'histoire*, à une deuxième série, tout aussi documentée que la première, et qui n'est pas appelée à un moindre succès. A tout seigneur tout honneur. L'ouvrage débute par un chapitre consacré à Napoléon Ier et à l'identification de son masque et des moulages *post mortem* de sa tête, qui ont fait partie de telle ou telle collection; plus loin, sous la rubrique : « Un Ménage royal à la cour impériale », il est question du roi Louis, frère de Napoléon, et de sa femme, la reine Hortense; puis de la grossesse de la duchesse de Berry. Dans le chapitre intitulé : « Louis-Philippe est-il le fils d'un geôlier ? » le Dr Cabanès fait justice d'une légende dont l'auteur est resté inconnu, mais a été colportée et répandue par les légitimistes qui ne pardonnaient pas au duc d'Orléans l'usurpation, contre tout droit et avec violation de la parole donnée, du trône de France. L'histoire de la mort de « l'Aiglon » est racontée avec force détails; de même l'odyssée lamentable et la fin, à tort attribuée au poison, de Marie-Louise, veuve de l'Empereur. Talleyrand, l'« illustre pied-bot », a aussi son chapitre spécial, où il est apprécié à sa juste valeur. « Frère d'empereur, Comment périssent les prétendants, l'Appendicite de Gambetta, la Tragédie de Meyerling », sont les derniers sujets traités dans les *Légendes et curiosités de l'histoire*. Il y aurait sans doute lieu de faire çà et là quelques petites réserves de détail, tant au point de vue historique qu'au point de vue médical : pour ne parler que de l'historique de l'appendicite, l'auteur n'en fait remonter les débuts qu'à 1827, alors qu'on trouve des travaux antérieurs à cette époque, et d'autres un peu postérieurs, très importants mais passés sous silence. Malgré ces petites omissions ou de petites erreurs, les légendes et curiosités du Dr Cabanès seront bien accueillies du public érudit et lettré.

3. — Il a été rendu compte ici-même, naguère, d'un volume de

M. Grasset sur les idées médicales envisagées au point de vue du grand public. Ce dernier sera bien plus intéressé encore à la lecture d'un nouveau travail de l'éminent professeur de Montpellier : *Idées paramédicales et médicosociales,* idées qui représentent et expriment l'application des idées médicales et biologiques aux problèmes sociaux et à la biologie. La question médicosociale proprement dite y est l'objet d'une étude suffisamment détaillée et substantielle, avec le mode de recrutement du corps enseignant médical et la querelle du concours d'agrégation, querelle qui a si vivement passionné et passionne encore le corps médical tout entier, et a été marquée, plusieurs années de suite, par de violentes manifestations. On peut dire que la question a été traitée avec une très grande modération de forme et de fond, et quiconque voudra se faire des idées saines sur le sujet, fera bien de se pénétrer de ce chapitre rédigé de main de maître. L'auteur s'attache encore à démontrer la nécessité de la lutte contre le plus grand fléau de la société contemporaine : l'alcoolisme, et de l'organisation de la défense sociale contre les maladies nerveuses qui, par suite surtout des progrès de l'alcoolisme, ont pris, ces derniers temps, une extension si considérable. Pour l'auteur, loin d'être impossible, cette entreprise de préservation sociale est réalisable parce qu'aucune des causes des maladies du système nerveux, quelque puissante et redoutable qu'elle puisse être, n'est absolue ou inéluctable. Aussi s'étend-il tout particulièrement sur les devoirs et les droits de la société vis-à-vis d'une des formes les plus graves des affections nerveuses, l'aliénation, en insistant sur cette idée que la défense sociale contre les aliénés comporte nécessairement aujourd'hui l'assistance, et que cette dernière est bien plus obligatoire que la défense proprement dite. Les demi-fous et les demi-responsables, auxquels l'auteur naguère consacrait tout un volume, font ici l'objet d'un chapitre spécial, dans lequel la question si délicate et si ardue de la responsabilité atténuée est étudiée sous toutes ses faces, tandis que, plus loin, tout un chapitre est consacré à l'examen psychologique d'un spécimen célèbre de demi-fou, dans la personne d'Auguste Comte. Tout en développant ces idées d'hygiène sociale, l'auteur s'est vu obligé d'en envisager et approfondir les bases essentielles : il les trouve à la fois dans la science et la morale qui, tout en étant distinctes, se complètent l'une l'autre. L'invasion croissante de la morale par la science, et spécialement par la science biologique, lui fournit une occasion merveilleuse de montrer l'impuissance radicale de cette science à établir une morale qui ait la haute portée et l'efficacité de la morale religieuse; il n'a nulle peine à prouver qu'en sociologie, de ces deux morales, la dernière seule, celle de l'Évangile, est génératrice de progrès et de vie. Enfin, dans un dernier chapitre, il

traite des faits du spiritisme et de nos connaissances sur l'au-delà, telles qu'on prétend les fixer au nom de la science positive. Cette question est d'autant plus d'actualité que le spiritisme cherche, depuis un demi-siècle, et surtout depuis une vingtaine d'années, à faire de nombreux adeptes. Ce problème n'est pas moins bien étudié que les précédents et force est au professeur Grasset de conclure qu'il ne reste décidément rien de la tentative faite pour éclairer scientifiquement l'au-delà par l'occultisme. On ne peut que savoir gré à l'auteur d'avoir réuni en un volume des conférences si intéressantes publiées à différentes époques dans plusieurs revues.

4. — Si le prof. Grasset est intimement convaincu qu'en matière de morale la science a fait faillite, et que c'est en somme à l'Évangile du Christ qu'il faut recourir, tel n'est point l'avis de M. E. Lévy dans son ouvrage : *Le Problème biologique*. Il nous parlera bien d'évangile, mais d'un évangile tout spécial qu'il appelle l'évangile de la raison. Ce nouvel évangile « tente de réaliser, nous dit l'auteur lui-même, une conception organique de l'homme, une pénétration de la nature humaine tout entière, basées exclusivement sur l'observation et sur l'expérience raisonnées ». Il prétend, tout d'abord, nous donner « une nouvelle méthode d'investigation psychique, rigoureusement scientifique, assurant à la pensée une emprise réelle sur le déterminisme des phénomènes de la conscience ». Cette méthode sera suivie d'un examen approfondi des caractères universels de la matière brute, permettant un classement déterminé de ses propriétés; d'où la possibilité de faire une enquête fructueuse sur le problème biologique. Ce volume n'est que le premier des trois qui doivent parfaire et représenter l'évangile de la raison. Deux autres suivront qui traiteront, et de la psychologie animale et de la psychologie humaine. Une idée directrice, nous dit M. Lévy, a nécessairement inspiré la conception de son travail : « Essayer de l'énoncer, c'est (pour lui) entreprendre de pratiquer une sorte de coupe transversale dans l'enchevêtrement de sa vie intérieure, de ses expériences accumulées à travers la suite des jours et des années, pour tenter ainsi de mettre à nu la coopération d'un ensemble de mobiles, d'observations, de réflexions, d'inquiétudes, d'espoirs et d'efforts... Mais la conscience est un foyer vivant où se confondent les empreintes successives, où les plus lointaines mêmes et les plus profondes subsistent à tout instant, coefficients impondérables d'une atmosphère, d'une orientation intérieure déterminées ». Aussi s'est-il essayé à « cristalliser cette atmosphère » par l'évocation du problème qui a contribué le plus à la créer, qui a été sa préoccupation quotidienne : « le problème du devenir de l'humanité en général et sa physionomie particulière à notre époque ». L'auteur ne veut, ou du moins ne pré-

tend, ne se rattacher à aucune école psychologique, à aucune conception particulière de l'univers, et il affirme, après avoir abouti à une connaissance intégrale de la nature humaine, établir la physionomie définitive du problème moral; une nouvelle méthode d'investigation psychique réalisant une pénétration effective des phénomènes conscients; enfin une thèse biologique irréfutablement concluante. On n'est pas plus modeste !

5. — C'est d'une idée de défense et de préservation sociales que procède l'ouvrage du Dr Ch. Vidal : *Étude médicale, physiologique et philosophique de la femme.* Il y embrasse dans une vue d'ensemble toutes les questions générales concernant la femme de manière à en former comme une sorte de synthèse, tout en reconnaissant qu'il y a fait entrer bien des banalités. Mais s'il a donné place à ces dernières, c'est qu'il y a « des vérités banales qu'il est nécessaire de redire et de répéter à satiété afin de les rendre plus banales encore...» Les formules, les méthodes, les conseils d'hygiène insérés dans l'ouvrage n'étaient pas nécessaires à la démonstration de la thèse poursuivie par l'auteur; s'il les a donnés, c'est qu'il a pensé qu'à cause d'eux le livre serait conservé et feuilleté peut-être plus souvent par les représentants du sexe auquel il s'adresse. Les femmes y « puiseront ainsi la vision claire de leur rôle de gardiennes et de dépositaires de l'espèce et de la tradition. Elles y apprendront que tout en elles est subordonné au rôle magnifique d'épouse et de mère, qu'en lui seul elles trouvent le véritable bonheur ». L'auteur s'est efforcé d'étudier la femme de manière à rendre service à toutes les personnes désireuses d'en acquérir une connaissance à la fois synthétique et suffisamment analytique pour se faire une opinion sans avoir à se livrer à de longues recherches ou des études plus ou moins pénibles. Il espère par là apporter une aide, si modeste soit-elle, à ceux qui ont mis leur temps et leur talent à la défense de la famille contre laquelle tout semble se coaliser : lois, mœurs, habitudes, théâtre, littérature. Dans un livre moderne traitant de la femme, le féminisme ne pouvait être laissé de côté; aussi l'auteur y a-t-il consacré un chapitre où l'on trouve, comme dans le reste du volume, d'excellentes choses.

6. — On ne saurait énumérer toutes les publications plus ou moins scientifiques qui ont pris pour thème les doctrines darwiniennes et transformistes, afin de combattre l'idée religieuse, tant le dogme que la morale. Or voici que ces doctrines sont de plus en plus battues en brèche au nom de cette même science et des observations mêmes qui avaient jadis servi à les étayer. On sait que le transformisme est le système, ou mieux l'hypothèse, permettant d'expliquer l'apparition spontanée et progressive de ces mécanismes merveilleusement coordonnés, comme le corps humain par exemple. En présence des

graves et irréfutables observations que l'expérience a dressées, en nombre toujours croissant, contre ce système, une théorie nouvelle s'est développée qui détrône le transformisme dans les milieux scientifiques. En effet, de Vries, botaniste hollandais, a montré que, loin de se faire par progression lente, l'apparition des espèces nouvelles se fait par des variations fortuites, par des changements, par des sauts brusques; et la paléontologie paraît confirmer à son tour cette nouvelle doctrine. Aussi, est-on unanime à reconnaître que cette dernière est d'une importance extrême et qu'il ne tend à rien moins qu'à bouleverser toute la philosophie moderne. Et l'on constate, en fait, un retour marqué de la pensée philosophique à l'interprétation, à l'intuition traditionnelle de l'humanité. En entreprenant leur travail : *Les Merveilles du corps humain*, les Drs L. et P. Murat ont voulu montrer et prouver que ce corps humain est bien vraiment et sans conteste la plus grande merveille de l'univers, la plus admirable que notre pensée puisse scruter et nos yeux contempler; que par son étude, ce n'est pas l'illusion finaliste, comme disent les matérialistes, qui va frapper notre esprit et s'imposer à notre raison, mais bien plutôt, si l'on peut ainsi parler, l'éblouissement finaliste. « Jamais, a dit Flourens, la science ne nous a révélé d'aussi grandes choses, et c'est bien ici que Bossuet pourrait s'écrier encore qu'on voit la suite des desseins de Dieu ». Le corps humain, et plus particulièrement ses organes les plus compliqués, sont incontestablement les créations de la nature où apparaît le mieux, de la façon la plus claire et la plus probante, la main divine, l'intervention directe de l'Intelligence ordonnatrice. L'exposition de cette grande preuve physico-théologique a paru aux Drs L. et P. Murat, mériter d'être traitée descriptivement, dans toute son ampleur, et de constituer le sujet d'un volume entier, d'autant qu'à leur connaissance une semblable étude de détail n'avait pas été faite, du moins dans un esprit à la fois philosophique et scientifique. Ils n'ont rien négligé pour rendre leur démonstration claire et lumineuse et l'on peut dire qu'ils y ont pleinement réussi.

7, 8. — Le volume de M. Larguier des Bancels : *Le Goût et l'odorat*, inaugure la série de monographies scientifiques dont la librairie Hermann a entrepris la publication sous la direction de M. A. Dastre. On sait l'influence qu'ont eue les deux ouvrages célèbres de Helmholtz sur l'optique et l'acoustique, au point de vue de la doctrine et au point de vue de la physique. Pour le sens commun et même pour une critique rigoureuse, disent les physiologistes, le monde n'est autre chose qu'un composé de sensations : la lumière c'est telle ou telle couleur, le son tel ou tel bruit. Pour le physicien la lumière est une perturbation cheminant dans l'éther, le son est la vibration d'une

masse aérienne. Le son, la lumière, la chaleur, sont autant de mouvements, et l'univers tout entier est constitué par des mouvements. De sorte que la sensation devient pure apparence, tandis que le mouvement, impossible en aucun cas à saisir immédiatement, finit par constituer la réalité dernière. Cette doctrine a eu de grandes conséquences sur l'orientation des recherches. La sensation étant considérée comme le signe d'un objet, le problème capital qui doit tout d'abord retenir l'attention consiste dans l'établissement d'une correspondance exacte entre l'ordre des sensations et l'ordre des objets. Ce problème relève à la fois de la psychologie et de la physique. Mais les physiologistes ont, en fait, négligé l'étude des sens. Aussi le mécanisme des fonctions sensorielles étant plus particulièrement mal connu pour les sens du goût et de l'odorat, M. Larguier des Bancels a-t-il entrepris de l'élucider. Considérant en premier lieu les sensations, puis les objets,—les excitants—qui leur correspondent, il passe ensuite à la recherche du mode d'action de tel excitant défini sur l'appareil sensoriel, où il détermine une excitation. Il cherche à établir, enfin, comment cette excitation est transmise de la périphérie aux centres, où elle provoque divers effets et où, « par hypothèse », elle se double d'une sensation. L'auteur a coordonné les recherches très nombreuses et très variées dont le goût et l'odorat ont été l'objet. Il a eu surtout pour but de donner à l'égard de ces deux sens le bilan de nos connaissances actuelles. Aussi a-t-il négligé les mémoires n'ayant plus qu'un intérêt historique, en rappelant toutefois les données anciennes qui méritent d'être retenues. — *Les Parathyroïdes*, de M. Louis Morel, font, comme le précédent ouvrage, partie de la Collection des « Questions biologiques actuelles ». Il y a déjà trente-trois ans que le Dr Sandstroem, d'Upsala, découvrait au voisinage immédiat du corps thyroïde du chien, et enclose dans la capsule fibreuse de ce corps, une formation de la grandeur d'un grain de chénevis et qu'il dénommait *glandula parathyroidea*. Onze ans plus tard, un physiologiste, M. Gley, de Paris, démontrait l'importance de l'organe découvert par le savant suédois. Il faut rappeler qu'avant la publication des rapports de Sandstroem et de M. Gley, il était unanimement admis que l'ablation de la glande thyroïde était suivie d'effets très différents suivant l'espèce animale, accidents nerveux convulsifs ou tétaniques à évolution aiguë et fatale, chez tels animaux, accidents nuls, ou, s'il y en avait, à marche lente et à gravité très relative chez d'autres. Mais cette conception est aujourd'hui complètement modifiée, et considérée comme erronée, car M. Gley a démontré que l'ablation isolée de l'un ou l'autre organe n'est suivie d'aucun trouble physiologique. Des accidents se manifestent seulement lorsque les deux organes sont enlevés simultanément. Mais le fait signalé par

M. Gley, que les glandes parathyroïdiennes pouvaient suppléer le corps thyroïde n'a pas été admis sans discussion. De nombreuses expériences ont cependant permis d'affirmer que les fonctions thyroïdienne et parathyroïdienne sont distinctes. M. L. Morel s'est donné la tâche, dans l'intéressante monographie qu'il nous a tracée des parathyroïdes, de condenser les résultats acquis par les différents expérimentateurs et de les compléter ou fixer par les siennes propres.

9. — De même que les deux monographies précédentes n'ont d'autre ambition que de donner l'état actuel de nos connaissances sur les sujets traités, celle du Dr abbé Maumus : *La Cellule*, n'est qu'un chapitre de biologie générale écrit dans le but de permettre au chercheur désireux de poursuivre ses études sur la matière, de se rendre compte des résultats acquis actuellement. Il n'est peut-être pas de question plus troublante que celle de la vie et de la mort. En tout cas c'est celle qui paraît avoir le plus préoccupé philosophes et physiologistes, métaphysiciens et chimistes. Aussi a-t-il paru intéressant à l'auteur d'étudier l'histoire de la cellule qui, comme celle de tout individu, peut se résumer ainsi : elle naît, vit et meurt. Il envisage ce triple stade de l'organisme le plus élémentaire, en faisant appel à l'histologie, à la physiologie et à la chimie biologique. L'auteur se réserve de traiter ultérieurement la double question de la vie et de la mort de la cellule; mais il aborde dans son étude d'aujourd'hui celle de l'origine de la cellule, qui est le prélude obligé des deux autres. On connaît les nombreuses descriptions qui ont été données de la multiplication des cellules; mais l'auteur veut remonter plus haut, et il se demande comment a dû paraître la première cellule, et c'est là tout ce qui fait l'intérêt de l'étude qu'il soumet au public. La conclusion de cette dernière est que l'apparition spontanée de la cellule ou que sa naissance par suite de certaines affinités chimiques étant scientifiquement impossibles à démontrer, il suit de toute évidence qu'elle est le produit d'un acte créateur.

10. — Les incrédules ont depuis longtemps nié les miracles qui ont eu lieu à Lourdes, et pourtant il est hors de doute qu'il s'en est produit un certain nombre, que l'auteur de : *Vingt guérisons à Lourdes* estime pouvoir et devoir être étudiées et discutées médicalement, indépendamment des conditions dans lesquelles elles se sont accomplies. Le Dr de Grandmaison est d'avis que le médecin doit juger des faits sans se préoccuper des circonstances qui les accompagnent, et décider, en dernier ressort, si le fait est explicable ou non, d'après les connaissances scientifiques en cours. Aussi s'est-il efforcé de démontrer qu'à Lourdes il se produit des guérisons sortant du cadre habituel des observations de la médecine. Nul doute qu'après avoir lu son livre, les plus incrédules ne soient ébranlés dans leur conviction négative.

11. — L'ouvrage de M. G. Miraben : *La Lutte antitoxique. La Fumée divine (l'opium)* vient à son heure, au moment même où ce poison social commence à préoccuper en France les pouvoirs publics. L'auteur, ayant longtemps vécu en Extrême-Orient, a su nous tracer un tableau émouvant des misères qu'engendre la « fumée divine qui roule en nuages épais sur tout le monde asiatique ». Ce qui produit cette fumée, quels sont ces effets sur l'organisme humain comme sur la destinée des peuples jaunes, et comment ces peuples, mieux inspirés, essaient maintenant de se défendre contre elle, tel est le plan suivi et développé par M. Miraben. L'ouvrage, très intéressant à lire et très documenté, est accompagné d'un certain nombre de caricatures, charges chinoises ou japonaises sur les fumeries et les fumeurs d'opium.

12. — On sait tous les obstacles que les habitudes dites civilisées apportent au développement et au bon fonctionnement de l'organisme humain : *L'Éducation physique, ou l'entraînement complet par la méthode naturelle*, de M. G. Hébert, a pour but de combattre les funestes effets de la civilisation sur le physique des individus, et d'indiquer à ces derniers le moyen d'acquérir, par un retour à la nature, le plus haut degré de santé et de force. La méthode naturelle d'éducation physique doit être basée, comme l'expérience l'a démontré, sur la pratique raisonnée de différents exercices, « la marche, la course, le saut, le grimper, le lever, le lancer, la défense naturelle et la natation ». Mais on ne saurait tirer tout l'effet, toute l'efficacité dont ces exercices sont susceptibles qu'à condition de les doser, de les graduer, de les associer judicieusement. Telle est la manière de travailler que M. Hébert s'est donné la tâche de faire connaître dans son ouvrage, après en avoir déterminé les principes par une longue expérience.

13. — Le Répertoire international de la littérature scientifique *(International Catalogue of the scientific literature)* poursuit toujours sa publication pour la plus grande commodité des travailleurs et des chercheurs. Le concours des différents États civilisés du monde entier et les souscriptions qu'ils se sont engagés à fournir permettent et permettront à cette œuvre de continuer. Chaque volume renferme les titres de tous les mémoires publiés pendant une année dans les recueils scientifiques existants et classés d'abord par ordre alphabétique d'auteurs, puis par ordre méthodique. D'ailleurs une explication de leur classification et de la table est jointe à chaque volume, et rédigée en quatre langues : en allemand, en anglais, en français et en italien. Ces langues, ainsi que le latin, sont les seules employées pour les traductions, mais, dans le catalogue par noms d'auteurs, le titre de chaque publication est donné dans la langue originale. Je me contente de signaler, une fois de plus, la publication de ce réper-

toire, instrument de travail de première nécessité pour tous ceux qui ont à s'occuper de recherches scientifiques.

14, 15, 16, 17. — Je ne dirai qu'un mot des publications suivantes : *Rapport présenté* par le Dr Lynch, *à l'occasion d'expériences faites sur un groupe de* 35 *enfants débiles*, à l'effet de les améliorer et de renforcer leur état psychique et somatique, et ce par « l'emploi systématique et continu de certaines substances associées de telle façon que les actions et réactions à produire dans l'organisme se meuvent dans de certaines limites sans déficits ni excès toujours dangereux». C'est, somme toute, une application de la méthode désobstruante ou laxative. Peut-être l'auteur du rapport se fait-il quelque peu illusion sur la valeur de son traitement, qu'il qualifie de tonique et régénérateur de la nature et de la dignité humaine et même de la nature animale ! — A ceux qui croient que le sentiment du beau n'a rien à voir avec les soins à donner aux malades, le Dr H. Swiecicki s'efforcera de prouver le contraire par sa conférence : *L'Esthétique dans la médecine*, lue au XIe Congrès des médecins et naturalistes polonais à Cracovie, et traduite en français par le Dr V. Bugiel. On jugera sans doute que cette conférence est bien empreinte de ce vague qui caractérise la mentalité slave, mais on y trouvera aussi des idées fort élevées et tout à l'honneur de la profession médicale. — Dans sa brochure : *Des Résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence*, le Dr Paul Voivenel élucide et fixe quelles sont les lésions cérébrales qui déterminent la folie. Que ces lésions soient primitives ou secondaires, elles sont diffuses, superficielles et siègent surtout sur la convexité des hémisphères cérébraux, et ce sont les fibres d'association tangentielles qui sont touchées les premières; d'autre part, les aliénés, quoique arrivés à ne plus vivre que la vie végétative, ont encore conservé les neurones avec leurs fibres de projection. Ce qui permet de comprendre comment les centres de projection résistent relativement dans la folie, et comment un aliéné dont un centre de projection verbal sera normalement développé et anormalement indépendant, automatique, par exemple un musicien, un poète, un écrivain de génie, verra se détruire les associations intellectuelles, mais persister une richesse relative des images verbales ou musicales. Ce qui est une manière détournée de démontrer l'existence et l'indépendance des images verbales. Après ce préambule technique, suit une courte étude psychologique de trois hommes plus ou moins fameux : J.-J. Rousseau, Schumann et Nietzsche, mais envisagée au point de vue spécial de la persistance de telle ou telle qualité ou faculté, tandis que l'intelligence de ces sujets avait déjà, en grande partie, sombré dans un délire systématisé progressif. — Je signalerai, en terminant cette revue, la brochure : *Infantile*

Mortality, qui est surtout un rapport statistique sur la mortalité infantile dans divers pays du monde, notamment de l'Europe et de l'Amérique, et sur les moyens employés à la combattre.

Dr J.-L. de Sainte-Marie.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de André Michel. T. V. Première partie. Paris, Colin, 1912, in-8 de 512 p., avec 296 grav. et 6 pl., 15 fr. — 2. *Manuels d'histoire de l'art. L'Architecture. L'Orient médiévol et moderne*, par François Benoit. Paris, Laurens, 1912, in-8 de iv-543 p., avec 337 grav., 10 fr. — 3. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, par Joseph Déchelette. T. II. *Archéologie celtique ou proto-historique*. Deuxième partie. Paris, A. Picard et fils, 1913, in-8 de viii-400 p., avec 171 fig., 3 planches et 1 carte, 15 fr. — 4. *Appendices (supplément)* au volume précédent. Paris, A. Picard et fils, 1913, in-8 de 163 p., 5 fr. — 5. *Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. Égypte*, par G. Maspero. Paris, Hachette, 1912, in-16 de xii-326 p., avec 565 grav., cartonné, 7 fr. 50. — 6. *Fouilles à Samara en Mésopotamie. Un Palais musulman du* ixe *siècle*, par H. Viollet. Paris, C. Klincksieck, 1911, in-4 de 35 p., avec 23 pl., 8 fr. 50. — 7. *L'Église abbatiale de Westminster et ses tombeaux, notice historique et archéologique*, par Paul Biver. Paris, Longuet, 1913, in-18 de ii-198 p., avec 36 pl., 10 fig. et 2 cartes, 5 fr. — 8. *Histoire artistique des ordres mendiants*, par Louis Gillet. Paris, Laurens, 1912, in-8 de viii-376 p., avec 12 planches, 9 fr. — 9. *Die Legende der Drei Lebenden und der Drei Toten und der Totentanz*, von Dr Karl Künstle. Freiburg im Breisgau, Herder, in-8 de 116 p., avec 7 pl. et 17 grav., 8 fr. 75. — 10. *Les Études d'art à l'étranger. L'Art classique. Initiation au génie de la Renaissance italienne*, par H. Wölfflin; trad. de l'allemand par Conrad de Mandach. Paris, Laurens, 1912, in-8 de viii-343 p., avec 80 pl., 12 fr. — 11. *Isabelle d'Este, marquise de Mantoue* (1474-1539), par Julia Cartwright; trad. de l'anglais par Mme Emmanuel Schlumberger. Paris, Hachette, 1912, in-8 de xviii-463 p., avec 33 pl., 15 fr. — 12. *Les Tombeaux de Gaston de Foix et de la famille Birago, par Agostino Busti, dit le Bambaja*, par Gustave Claussé. Paris, Laurens, 1912, in-8 de 76 p., avec 19 pl., 12 fr. — 13. *Michelino da Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI*, par le comte Paul Durrieu. Paris, C. Klincksieck, 1911, in 4 de 29 p., avec 5 pl., 3 fr. — 14. *Léonard de Vinci*, par le baron Carra de Vaux. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 15. *La Pensée ésotérique de Léonard de Vinci*, par Paul Vulliaud. Paris, Grasset, s. d., in-12 de 103 p., 2 fr. — 16. *Quinze jours à Florence*, par André Maurel. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 255 p., avec 123 grav. et 16 plans, cartonné, 7 fr. 50. — 17. *Les Villes d'art célèbres. Saint-Pétersbourg*, par Louis Réau. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 196 p., avec 150 grav., 4 fr. — 18. *Les Villes d'art célèbres, Stockholm et Upsal*, par Lucien Maury. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 148 p., avec 128 grav., 4 fr. — 19. *Chantilly et le Musée Condé*, par Gustave Macon. Paris, Laurens, 1912, in-8 de 300 p., avec 36 pl. et 3 plans, 12 fr. — 20. *Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par Mme Isabella Errera. Paris, Hachette, 1913, in-16 de xvi-715 p., relié, 10 fr. — 21. *La Peinture. Les Divers Procédés, les maladies des couleurs, les faux tableaux*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Hachette, 1913, in-8 de xii-321 p., avec 16 grav. en couleur et 24 en noir, 10 fr. — 22. *Conférences sur l'architecture et la peinture*, par John Ruskin; trad. de l'anglais par E. Cammaerts. Paris, Laurens, s. d., in-8 de xvi-203 p., avec 20 pl., 6 fr. — 23. *Les Principes de l'architecture*, par John Belcher; traduit de l'anglais par François Monod. Paris, Laurens, 1912, in-8 de xx-172 p., avec 75 grav., 4 fr. — 24. *Les Grands*

Artistes. Les Peintres chinois, par Raphaël Petrucci. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 25. *Les Grands Artistes. Les Bellini*, par Émile Cammaerts. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 26. *Les Grands Artistes. André Le Nostre*, par Jules Guiffrey. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50.

1. — La première partie du tome V de l'*Histoire de l'art*, que M. André Michel dirige avec tant d'autorité et de succès, achève l'étude de la Renaissance, en nous conduisant dans les pays du nord. M. Louis Réau a rédigé pour ce volume deux longs chapitres sur la peinture et la sculpture allemandes au xve et au xvie siècles, qui sont, en vérité, mieux que des chapitres, des traités complets et tels que l'on n'en possédait pas encore en France. M. Jean de Foville continue ses belles études sur l'art des médailleurs par un chapitre sur la médaille allemande et flamande au xvie siècle; et c'est encore M. Louis Réau qui nous explique l'architecture de la Renaissance en Allemagne, dans les Pays-Bas et dans les pays scandinaves. M. Louis de Fourcaud, qui nous avait parlé au tome précédent des Van Eyck, expose de façon magistrale toute l'histoire de la peinture dans les Pays-Bas depuis les successeurs des Van Eyck et de Rogier Van der Weyden, l'étude de la sculpture dans les Pays-Bas, qui vient ensuite, étant dévolue à M. Paul Vitry. MM. Henry Marcel et Paul Biver ont accepté de traiter de l'architecture ,de la peinture et de la sculpture en Angleterre au xvie siècle. M. Conrad de Mandach a réussi à faire tenir en une quarantaine de pages un très érudit et attachant résumé de l'histoire de la gravure à l'époque de la Renaissance.Plus développé, le chapitre de M. Jean-J. Marquet de Vasselot sur l'orfèvrerie et l'émaillerie au xvie siècle sera consulté avec profit par les spécialistes, ainsi que les pages de M. Gaston Migeon sur la céramique en Occident. Une éloquente conclusion sur la Renaissance, de M. André Michel, termine ce beau volume, dont l'illustration, il n'est plus besoin de le dire, est infiniment précieuse et variée.

2. — J'ai dit l'an dernier (*Polybiblion* de mars 1912, t. CXXIV, p. 207-208) quelle était l'importance et la nouveauté du grand travail de M. François Benoit sur *l'Architecture*. La seconde partie de ce *Manuel d'histoire de l'art, L'Orient médiéval et moderne*, vient de paraître. Plus encore que la première partie, consacrée à l'antiquité, elle est riche en révélations et en suggestions de toute sorte. La même rigoureuse méthode d'analyse (étude de la commande, des conditions, des programmes, de la construction, de l'effet) s'applique tour à tour aux régions de la Mésopotamie et de la Perse durant les époques parthe et sassanide, puis à l'Orient médiéval et chrétien (Asie antérieure et Afrique du nord, Empire byzantin), aux civilisations musulmanes, à la Russie et aux régions voisines, à l'Asie méridionale, centrale et orientale, enfin à l'Amérique, à l'Océanie et à l'Afrique.

On voit toute la richesse nouvelle d'informations, que complète une illustration extraordinairement nombreuse et variée; la conception et l'exécution de ce travail monumental n'ont d'équivalent en aucun pays.

3 et 4. — L'admirable *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, de M. Joseph Déchelette, continue à paraître régulièrement par volumes que suivent des appendices. La seconde partie du tome II, que nous avons sous les yeux, est consacrée au premier âge du fer, ou époque de Hallstatt. Il y est traité de la Grèce et de l'Italie, des origines et des migrations des Celtes, de la fondation de Marseille, des *tumuli* de l'Allemagne, de la Belgique, de la France, de la péninsule ibérique, ainsi que des enceintes fortifiées, des armes, des vases en bronze, en verre et en terre, enfin des vêtements et des objets de parure; le tout illustré de très nombreuses figures, tantôt dessinées, tantôt reproduites photographiquement. L'appendice contient une liste bibliographique des nécropoles et sépultures isolées de l'époque de la Tène découvertes en France, et un inventaire par tombes des objets recueillis dans les sépultures non tumulaires de la même époque.

5. — L'Histoire générale de l'art, que la librairie Hachette, simultanément avec cinq grandes librairies étrangères, publie en d'élégants petits volumes merveilleusement illustrés, sous ce titre général : *Ars una, species mille*, s'est enrichie d'un chef-d'œuvre de M. Maspero, *l'Égypte*. C'est la première fois que nous est présenté dans tout son développement cet art mystérieux, si longtemps oublié, si longtemps ignoré, et dont les archéologues semblaient avoir seuls le monopole. M. Maspero, qui, on le sait, dirige depuis bien des années, avec sa grande autorité et sa science impeccable, le service des Antiquités de l'Égypte, nous devait et se devait à lui-même de condenser en ce petit livre toute une longue expérience et le trésor de ses réflexions. Les artistes et les lettrés, auxquels il nous dit avoir songé de préférence en écrivant ces pages, les goûteront avec un plaisir extrême, et l'extraordinaire petit musée d'illustrations si fidèles (il y en a près de six cents) qui les accompagne n'en sera pas le moindre attrait.

6. — C'est dans le recueil des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (tome XII, 2e partie) qu'a été publié l'intéressant travail de M. Viollet sur ses *Fouilles à Samara en Mésopotamie. Un Palais musulman du* IXe *siècle*; nouvelle et importante contribution à l'étude si incomplète encore et si discutée des origines de l'art musulman. On doit au regretté général de Beylié d'avoir orienté vers la Mésopotamie des recherches archéologiques qui promettent d'être fécondes; nous avons apprécié en son

temps le livre qu'il fit paraître sur *Prome et Samara* (V. *Polybiblion* d'avril 1908, t. CXII, p. 321). Le travail de M. Viollet n'est guère qu'une analyse architecturale, mais singulièrement érudite et ingénieuse, de ruines du IXe siècle, où apparaissent distinctement les lois de construction et surtout les principes décoratifs de l'art musulman à ses débuts. Les restitutions que nous présentent les dessins de M. Viollet aident à comprendre par quels procédés de simplification et d'élimination le style abbasside remonte jusqu'à la source même de l'art oriental.

7. — Le cinquième volume de la collection de *Notices historiques et archéologiques sur les grands monuments*, que publie l'éditeur Longuet, *l'Église abbatiale de Westminster et ses tombeaux*, a été rédigé par M. Paul Biver; il fait un digne pendant au volume sur Saint-Denis, par lequel MM. Paul Vitry et Brière ont inauguré cette belle série. Le Saint-Denis anglais, moins ravagé que le nôtre par les révolutions, est, pour l'art aussi bien que pour l'histoire, le monument le plus précieux de l'Angleterre; et il nous plaît que ce soit à un jeune archéologue français, dont l'érudition en matière anglaise a déjà fourni ses preuves, que nous devions une monographie aussi claire, aussi complète, et, pouvons-nous ajouter, aussi dépourvue de préjugés chauvins dans un sens comme dans l'autre, d'un édifice illustre entre tous.

8. — On a souvent parlé du rôle joué par les ordres monastiques, et tout particulièrement par les ordres mendiants, dans la formation et le développement de l'art religieux moderne; personne n'avait eu la simple et heureuse idée d'écrire une *Histoire artistique des ordres mendiants*. M. Louis Gillet nous a donné ce livre, et nous ne saurions trop l'en remercier; il y a mis une curiosité infatigable au service de la sensibilité la plus raffinée. Ce sont des conférences plutôt que des chapitres, dix leçons professées, sous les auspices de la Société de Saint-Jean, à l'Institut catholique de Paris. On les lit comme on les a entendues, avec un plaisir, une curiosité, une facilité que rien n'arrête; et puis l'on regarde les notes, si précieuses, qui se blottissent au bas des pages, et l'on frémit d'admiration, un peu d'effroi aussi : cet historien qui écrit comme un romancier a dévoré des bibliothèques ! rien ne lui a échappé; il s'excuse, tout simplement et gentiment, d'y mettre si peu de lui-même (mais gardons-nous de l'en croire). Il faut lire, il faut répandre cette *Étude sur l'art religieux en Europe du* XIIIe *au* XVIIe *siècle* (tel est le sous-titre de ce beau livre); il faut la mettre tout auprès des grands livres déjà classiques de M. Male; elle sera une compagne aimable autant que grave dans nos voyages en France et à l'étranger, et, parmi les lectures qui nous aideront à méditer, l'une des plus fécondes en inspirations généreuses.

9.— Les images des Danses macabres ont fait l'objet en France, en Italie et en Allemagne, de toute une littérature spéciale, du plus vif intérêt. Il ne se passe guère d'année sans que cette littérature s'enrichisse. M. le Dr Künstle, à qui l'on est redevable, entre autres travaux, d'un fort bel ouvrage sur les fresques de l'abbaye de Reichenau, a pris le prétexte de la publication de peintures encore inédites en diverses églises de Bavière pour revenir sur le sujet dont il nous donne (en texte allemand : *Die Legende der Drei Lebenden und der Drei Toten und der Totentanz*), avec une bibliographie raisonnée, une étude minutieuse et très bien classée, que termine un essai critique sur les origines de la Danse macabre, rattachée à *la Légende des Trois vifs et des Trois morts.*

10. — Le livre de M. Wölfflin sur *l'Art classique* mérite d'autant mieux d'être médité aujourd'hui, que notre art, comme notre littérature, se ressent encore cruellement d'une longue période d'anarchie. Mais cette anarchie aura été bienfaisante si elle nous conduit à comprendre et à désirer la vivante beauté de l'art vraiment classique. M. Wölfflin en dégage les lois, en ressuscite le sentiment dans les chapitres où il nous initie peu à peu au génie de la Renaissance italienne. Son appréciation des œuvres, ou plutôt de l'esprit de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël nous fait pénétrer dans l'intimité de l'élaboration créatrice, sans toucher cependant aux subtiles ressources de la technique. La clarté, la simplicité parfaites de ces analyses si fines et profondes ajoutent à leur charme et à l'action qu'elles doivent exercer sur des intelligences françaises. Le texte allemand a été traduit par M. Conrad de Mandach de façon à laisser l'impression d'une œuvre originale, et de fort bonnes gravures y sont jointes.

11. — C'est un livre d'art, plus encore que d'histoire, et un très beau livre, que celui de Julia Cartwright sur *Isabelle d'Este, marquise de Mantoue,* traduit et adapté de l'anglais par Mme Emmanuel Schlumberger. On peut le lire comme un roman, et n'est-ce pas, d'un bout à l'autre, le vrai roman de la Renaissance italienne, avec sa grâce et son bel esprit (et ses beaux esprits encore, si je puis dire, car la Cour de Mantoue en foisonna), avec ses jolies amitiés, avec ses rivalités atroces et les figures tragiques, inconsciemment monstrueuses qui se mêlent à ses fêtes et à ses drames? Mais la figure de la douce et précieuse marquise rayonne au travers de ces pages avec un éclat incomparable; les poètes la célèbrent et les peintres l'exaltent. Le Louvre possède, disséminés en ses galeries, les chefs-d'œuvre dont cette parfaite amie des arts avait orné son petit salon de travail et de repos, ce *studio* que l'on visite à Mantoue comme un sanctuaire; n'en verrons-nous pas un jour les membres disjoints rassemblés, res-

suscités en une salle discrète, où Mantegna, Pérugin, Costa reprendraient le dialogue si longtemps interrompu autour du portrait délicieux qui garde sous l'usure du fusain l'inimitable sourire de Vinci ? Du moins le livre si soigneusement édité et bellement illustré que nous a donné la maison Hachette nous permet d'attendre, d'admirer et de rêver. Une Préface de M. Robert de la Sizeranne brille sur toute cette orfèvrerie délicate et savante, comme le joyau le plus pur.

12. — M. Gustave Clausse, qui nous donnait, il y a quatre ans, chez l'éditeur Leroux, un fort beau livre sur *les Sforza et les Arts en Milanais*, continue ses études sur la Renaissance dans le nord de l'Italie par un travail des plus intéressants, publié, chez l'éditeur Laurens, à tirage restreint et numéroté, avec un luxe et un goût parfaits. Il y reconstitue, après des recherches sagaces et patientes, *le Tombeau de Gaston de Foix*, le neveu de Louis XII, vainqueur de Bologne et de Brescia, qui périt glorieusement à Ravenne. Les débris de ce précieux monument, œuvre du sculpteur milanais Agostino Busti, dit le Bambaja, sont épars un peu partout : le gisant est au Château de Milan, les bas-reliefs du sarcophage dans la villa de Castellazzo, d'autres bas-reliefs et des statuettes de Vertus au Musée de South-Kensington à Londres, des pilastres au Musée de Turin; un bas-relief même a émigré jusqu'à Madrid, au Musée du Prado. Les voici tous photographiés pour la première fois, et réunis idéalement; en même temps, l'auteur a reconstitué la seconde grande œuvre du sculpteur milanais, le tombeau de la famille Birago, enfoui et oublié aux îles Borromée, dans un recoin de l'Isola Bella. Ce charmant livre d'érudition, s'ajoutant aux travaux déjà considérables de M. Gustave Clausse, vient fort à propos servir tout à la fois l'histoire de France et l'histoire de l'art italien.

13. — On peut considérer la savante étude donnée par M. le comte Paul Durrieu aux Mémoires de l'Académie des inscriptions sur *Michelino da Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI* comme un appendice à sa magnifique publication des *Très riches Heures du duc de Berry*. Ce Michelino, que notre regretté ami Henri Bouchot nommait, par amusement, dans une hâte un peu extrême de le franciser, « le petit Michel de Vesoul » (or Besozzo est un village voisin de Varese en Lombardie), a reconquis désormais, grâce aux travaux de M. Pietro Toesca sur la miniature lombarde, une bonne part de sa célébrité d'autrefois; l'étude de M. le comte Durrieu précise et surtout aidera à mieux préciser un jour ses relations avec les artistes français du premier tiers du XVe siècle.

14 et 15. — Dans la collection de petits livres sur les *Philosophes et penseurs*, que publie la librairie Bloud, *Léonard de Vinci* avait sa

place désignée. Le résumé de sa vie et de ses théories, qui a été rédigé par M. le baron Carra de Vaux, est sagement conduit, et fait pour instruire et intéresser à la fois les nombreux clients de ces publications populaires. — Le travail de M. Paul Vulliaud sur *la Pensée ésotérique de Léonard de Vinci* se perd aux brouillards d'une exégèse où il paraît difficile et surtout dangereux de le suivre; les symboles où souvent s'est complu ce grand esprit n'ont jamais confiné à l'enfantillage.

16. — M. André Maurel, pèlerin assidu de la chère Italie, après son *Mois à Rome*, après ses *Quinze jours à Naples*, nous offre *Quinze jours à Florence*. Ce petit livre, rempli d'images charmantes et souvent neuves, est, comme les précédents, tout vibrant de bonne humeur, de fantaisie alerte, d'érudition pittoresque et nombreuse. L'auteur est si familier avec les Médicis que, dans une promenade à leur villa de Poggio à Cajano, ayant rencontré parmi les cyprès et les ifs une aimable dame un peu décolletée, « aux narines sensuelles », il crut avoir affaire au fantôme de Bianca Capello, et échangea avec elle un dialogue des plus curieux; était-ce vraiment un fantôme ? Je dois à la vérité de dire encore que M. Maurel préfère évidemment la Vénus de Titien aux fresques de l'Angelico; je ne puis lui en faire un crime, non plus que d'évoquer le *Décaméron* et le *Lys rouge* à la villa Palmieri.

17 et 18. — La jolie collection des *Villes d'art célèbres* nous promène, ce printemps-ci, dans le nord de l'Europe, en Russie et en Suède. M. Louis Réau, directeur du nouvel Institut français de Saint-Pétersbourg, qui tout à l'heure nous instruisait excellemment de l'art germanique, nous conduit aux bords de la Néva. Sa description de *Saint-Pétersbourg* joint un sentiment très vif et délicat du pittoresque à toute la précision de l'histoire; et le détail des musées et des collections révèlera aux lecteurs curieux des choses d'art une foule de trésors pour la plupart bien peu connus. — La même louange est due au charmant livre de M. Lucien Maury sur *Stockholm et Upsal*; il nous donne la plus ardente envie d'aller voir de nos yeux tant de merveilles. Le Stockholm moderne lui-même, conçu avec tant d'intelligence, s'adapte aux beautés de la ville ancienne sans les déparer; et avec quel plaisir un Français ne retrouvera-t-il point dans les musées la plus vivante tradition de notre esprit et de notre goût, des chefs-d'œuvre de notre XVIIIe siècle, si bien représenté là-bas, jusqu'aux essais de l'art contemporain! L'illustration de ces deux livres, si variée, d'une si jolie exécution, fait goûter à elle seule toutes les séductions du voyage.

19. — Nous ne connaissions encore de *Chantilly* que les collections, peu à peu publiées par les soins du duc d'Aumale et de l'Institut, son

héritier, en une série de somptueux volumes; il nous manquait l'histoire du domaine, l'histoire de ce *Musée Condé*, si généreusement donné à la France par son glorieux fondateur. C'était au savant conservateur du musée, à M. Gustave Macon, qu'il appartenait de donner ce livre indispensable, auquel l'avaient déjà préparé de nombreuses études de détail. Il l'a écrit sans aucun appareil d'érudition visible, dissimulant ses longues et patientes recherches sous un récit aimable, d'un style toujours alerte et facile. Plus de la moitié du volume est consacrée à l'histoire de Chantilly, depuis les origines jusqu'à la mort du dernier Condé, avec les débuts modestes, les embellissements toujours accrus, enfin le faste magnifique des Condé aux XVIIe et XVIIIe siècles; la seconde partie raconte la vie et l'œuvre du duc d'Aumale à Chantilly, et l'histoire infiniment intéressante de ces collections merveilleuses. Les belles et nombreuses gravures, les plans qui accompagnent l'étude de M. Macon aideront le lecteur à en comprendre les moindres détails.

20. — Comment louer à leur valeur la patience, la méthode obstinée, le zèle voisin de l'héroïsme auxquels nous devons le *Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, que la librairie Hachette nous présente comme le complément indispensable de ses publications d'art présentes, passées ou futures? Mme Isabelle Errera nous était surtout connue par ses belles publications sur les tissus; elle a voulu nous rendre de plus grands services. Le répertoire Errera (c'est ainsi, j'imagine, que nous appellerons désormais notre précieux *vade-mecum*) a rassemblé les noms de plus de trente mille peintres, depuis l'antiquité jusqu'aux dernières années du XIXe siècle — il s'arrête à 1882; — ces noms sont accompagnés de la date de naissance et de mort, de la nationalité, et même de l'indication de l'ouvrage où l'on trouvera le plus de renseignements sur l'artiste; tout cela classé, revisé, corrigé avec le plus grand soin; pour beaucoup de peintres, dont les noms étaient confondus jusqu'ici, les identifications, les distinctions les plus précises nous sont enfin données; c'est un instrument de travail essentiel.

21. — Que d'historiens d'art s'imaginent tout connaître des peintres, alors qu'ils ignorent leur technique, et non seulement les procédés spéciaux, les habiletés de tel ou tel, mais les règles élémentaires du mélange des couleurs, et leur conservation, et leur altération en certaines circonstances! Et que de peintres aussi, et non pas seulement des rapins, ignorent ces conditions indispensables de leur métier, les dangers possibles auxquels s'expose, faute d'observer certaines lois, l'œuvre la plus belle et la plus séduisante! M. Ch. Moreau-Vauthier a entrepris de nous révéler ces lois et ces dangers de *la Peinture, les divers procédés, les maladies des couleurs, les faux tableaux*, et il nous

donne une causerie pleine d'attrait, qu'illumine (ce n'est pas trop dire) l'illustration la plus originalement conçue : reproductions, en noir et en couleurs, de fragments de toiles célèbres où nous saisissons, dans la grandeur même d'exécution, chaque touche et chaque repentir des maîtres; et sur la couverture, hélas ! la bouche de la Joconde, avec l'énigme de son sourire disparu.

22. — Ruskin commence à être connu et apprécié en France. Ce n'est point sans doute le grand rêveur socialiste que l'on préfère ici, comme l'on fait de l'autre côté de la Manche; c'est l'artiste enthousiaste et religieux, qui a aimé d'un même amour les plus pures beautés de la nature et la sincérité naïve des peintres primitifs. Les *Conférences sur l'architecture et la peinture,* qu'il prononça à Édimbourg en 1853, présentent en un éloquent abrégé l'esssentiel de la doctrine qu'il allait développer dans *les Peintres modernes.* Les deux premières sont l'éloge de l'architecture gothique, opposée au style néo-grec qui régnait alors en Angleterre et dans toute l'Europe; la troisième étudie, à propos de Turner, l'évolution moderne de la peinture de paysage; la quatrième enfin n'est autre que le célèbre manifeste sur le préraphaélisme, d'où sortit pour l'Angleterre tout un art nouveau. M. Cammaerts a traduit et annoté ce précieux recueil, comme il avait fait déjà *les Pierres de Venise* et *les Matins à Florence,* et de belles illustrations ont trouvé place entre les pages.

23. — Un des plus éminents architectes anglais, M. John Belcher, a eu l'excellente idée de mettre à la portée de tous les lecteurs ce qu'ils ignorent le plus et ce qu'ils devraient tous connaître : *Les Principes de l'architecture.* Il s'est fait vulgarisateur avec cette simplicité et cette bonne grâce parfaites qu'ont parfois les plus grands savants, et, grâce à son précieux petit volume, si bien traduit par M. François Monod, si joliment présenté et illustré par l'éditeur Laurens, il sera désormais possible à ces hommes et à ces femmes qui ont des lumières sur tout, dès qu'il s'agit de peinture ou de musique, de comprendre quelque chose au plus noble et au premier des arts; et surtout les élèves architectes et les élèves des écoles de beaux-arts et d'art industriel y trouveront à former leur goût, au lieu de rabâcher éternellement des exemples vides de pensée.

24, 25 et 26. — Nous sommes aujourd'hui familiers avec l'art japonais; il s'est imposé peu à peu à l'étude de nos peintres; il les a aidés à simplifier leur vision et à renouveler leur palette. Mais *les Peintres chinois,* ces grands ancêtres des Japonais, nous demeurent encore mystérieux et presque inaccessibles. Il nous faut donc savoir infiniment de gré à M. Raphaël Petrucci, historien et collectionneur tout à la fois, de nous initier à leur connaissance par un de ces petits livres clairs et charmants qui font partie d'une des collections les

plus répandues de l'éditeur Laurens. Il y a expliqué les singularités de leur technique en même temps que l'étrangeté apparente de leur inspiration; il nous a fait pénétrer au cœur d'une civilisation jalousement fermée, dont un choix heureux de gravures nous rend les phrases et l'intelligence profonde. — M. Émile Cammaerts, traducteur de Ruskin, ne se borne pas à nous raconter la vie et l'œuvre des *Bellini*, il explique non sans éloquence leur esthétique et la filiation de leurs peintures, depuis les compositions un peu rudes de Jacopo et de Gentile jusqu'à celles où le grand Giovanni annonça, en les égalant déjà, les chefs-d'œuvre de Giorgione et de Titien. Mais je ne puis m'empêcher de noter dans ce travail si consciencieux une singulière disproportion. Il semble que l'auteur, forcé à se restreindre par le plan immuable de la collection, ait taillé dans le vif de la biographie de son dernier héros, Giovanni Bellini, celui pourtant qui méritait, infiniment plus que son frère et son père, la plénitude d'un commentaire élogieux; que seraient pour nous Jacopo et Gentile, si le maître de Titien n'avait porté à la perfection leurs tentatives et leurs désirs? — Les fêtes qui célébreront, cette année même, *André Le Nostre*, le créateur des jardins de Vaux, de Versailles, des Tuileries, de Fontainebleau et de Chantilly, donnent au petit livre que M. Jules Guiffrey vient de lui consacrer un vif attrait d'actualité. Ce livre, tout austère qu'il puisse paraître au premier abord, est rempli d'autant d'agrément que d'érudition. La physionomie si originale du grand jardinier de Louis XIV y est tracée d'une main respectueuse et fidèle; le savant membre de l'Institut, à qui l'histoire de l'art français était déjà redevable de si nombreuses et précieuses contributions, a su condenser sous la forme la plus aimable les derniers résultats de longues et patientes recherches.

(A suivre.) André Pératé.

THÉOLOGIE

Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne. III. *La Fin de l'âge patristique (430-800)*, par J. Tixeront. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1912, in-12 de 583 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume comprend l'exposé des grandes controverses christologiques qui ont agité les Églises orientales du ve siècle à la fin du vn^e et qui ont pris fin grâce à l'intervention de l'Église romaine, mère de toutes les Églises, gardienne de la tradition et arbitre des formules qui fixent le dogme. A l'apollinarisme a succédé le nestorianisme, au nestorianisme le monophysisme, comme au flux le reflux, puis le monothélisme et l'adoptianisme, formes adoucies du monophysisme et du nestorianisme : les conciles d'Éphèse, de Chalcédoine, de Franc-

fort, d'Aix-la-Chapelle précisent les données de la foi, rétablissent l'unité de croyance et toujours c'est l'Église de Rome qui impose sa terminologie et fait recevoir ses formules. En même temps, dans l'Église latine, la question de la grâce entre dans sa dernière phase par la condamnation du semi-pélagianisme au concile d'Orange et sa doctrine sacramentaire achève de se fixer, de même que la doctrine du Purgatoire, pendant que le culte de la Vierge, des saints, des reliques prend de plus en plus possession des âmes.C'est le plein épanouissement et de la foi et de la piété qui sort de la foi comme sort la fleur de la tige. Avec un vigoureux relief, M. Tixeront a su faire ressortir cette marche progressive des idées et des faits et donner ainsi à l'exposé, d'ailleurs très méthodique, des doctrines la part d'intérêt dramatique qu'il comporte. Ce n'était point la partie la plus aisée de sa tâche; mais dans un ouvrage d'enseignement, c'est là un mérite de tout premier ordre et qui dénote la parfaite maîtrise du sujet.

On s'étonnera sans doute de voir fixer à l'an 800 la fin de l'âge patristique. L'auteur a prévu les objections et il essaie de légitimer cette date en faisant remarquer que la renaissance carolingienne, au point de vue de l'histoire du dogme, appartient à l'antiquité. Ce n'est pas tout à fait la question. Il ne s'agit pas de savoir si la théologie au temps de Charlemagne vit encore du passé, mais si elle marque de sa vie le présent, si elle contribue à l'éclosion de la foi, au développement du dogme, ou bien si la période d'acquisition ayant pris fin, elle se contente de maintenir l'héritage des ancêtres; en d'autres termes, la question est de savoir si Alcuin, Théodulphe d'Orléans, Leidrade de Lyon méritent vraiment le titre de Pères de l'Église, au sens classique du mot, ou bien si l'ère de la patristique est définitivement close avec saint Jean Damascène et la controverse des images.

L'autorité de Harnack importe peu en la matière. Que l'histoire des dogmes au moyen âge commence ou non avec l'ordre de Cluny, la renaissance carolingienne ne constitue pas pour autant le dernier terme d'une série, et si l'on ne veut pas admettre qu'elle inaugure une ère nouvelle, à tout le moins faudra-t-il la considérer comme une époque de transition. Mais qui ne voit que cette époque prépare déjà l'avenir?

M. Tixeront a voulu surtout faire rentrer dans son *Histoire des dogmes* les controverses sur le *Filioque*. Mais l'addition du *Filioque* n'a été adoptée qu'en 809, au concile d'Aix-la-Chapelle, et ne fut approuvée par le pape Benoît VIII que deux siècles plus tard, en 1014. La date de 800, comme couronnement de l'ère patristique, ne semble donc pas pouvoir se justifier d'aucune sorte.

Détail, somme toute, et de minime importance. Il n'en reste pas

moins que l'ouvrage est digne de tous éloges et que nous avons en lui le presque parfait manuel des séminaires. P. BERNARD.

L'Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours, par Un Religieux bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Paris, Beauchesne, 1912, in-12 de 215 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre donne plus que son titre ne promet; on y trouve sur la vie et les vertus chrétiennes des enseignements faits pour tous ceux qui ont un idéal de perfection. Les titres sous lesquels ils sont distribués déroutent un peu le lecteur peu familiarisé avec les écrivains ascétiques des premiers siècles. Les voici : componction du cœur, obéissance, pénitence, baptême et profession, vie apostolique, fraction du pain, prière liturgique, pauvreté, discrétion et largeur, joie, simplicité. L'auteur connaît la littérature ecclésiastique des cinq premiers siècles; il en a surtout l'esprit : c'est ce qui fait l'originalité de sa doctrine. On est avec lui dans la société des Pères et des écrivains apostoliques. Il ne les cite pas cependant, ce n'est pas le lieu ; sa pensée est nourrie de la leur, cela se reconnaît aux termes, aux idées, aux sentiments; par contre, les textes des divines Écritures abondent, ceux de la règle bénédictine aussi. Ils n'alourdissent pas la phrase, tant leur emploi est justifié. Ce livre peut être présenté comme un modèle. On ne l'aura pas compris si, en le fermant, on ne s'arrête à la résolution d'éclairer et fortifier sa vie spirituelle avec les divines Écritures et les œuvres des Pères. J. BESSE.

SCIENCES ET ARTS

L'Œuvre de Frédéric Le Play, *suivie de Pensées choisies de nos maîtres, Joseph de Maistre, Bonald, Auguste Comte, Balzac, Taine, Renan*, par le comte LÉON DE MONTESQUIOU. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-16 de 281 p. — Prix : 3 fr. 50.

P.-G.-F. Le Play. L'Œuvre de science, par PIERRE MÉLINE. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Le livre du comte de Montesquiou est formé de leçons données à l'Institut d'Action française. C'est dire de quel point de vue est examinée l'œuvre de Le Play, mais non pas qu'elle soit défigurée. Elle est bien exposée, dans tout ce qu'elle a d'essentiel, par des analyses critiques de ce qu'elle enseigne sur la méthode en science sociale, sur la souveraineté, les principes révolutionnaires, la famille, l'atelier de travail et le gouvernement local. On n'entreprend nullement de solidariser le fondateur des *Unions de la paix sociale* avec toutes les doctrines et méthodes de l'Action française. Les divergences sont honnêtement accusées. Elles portent principalement sur l'impor-

tance de la réforme gouvernementale, que Le Play ne plaçait pas au premier rang, qu'il écartait même d'ordinaire, soit dans l'espoir de rallier plus facilement ainsi tous les braves gens, soit par aversion des agitations électorales et des intrigues de politiciens; sans dissimuler pourtant, qu'à son avis, pour éviter le sort de la Pologne, la France devrait revenir au principe de la monarchie héréditaire. Et puis, il y a des vivacités de langage et de geste qui n'auraient pas été sans doute du goût de ce pacifique. Mais, sur bien des points pourtant, ceux qui mènent si vaillamment campagne pour remettre en honneur et restaurer la tradition nationale s'inspirent des leçons du maître, qui dut à son réalisme, à sa méthode expérimentale, d'être absolument affranchi des faux dogmes révolutionnaires, et qui défendit contre eux l'organisation normale de la province, de l'atelier, et surtout de la famille, vrai fondement de tout l'édifice social.

— L'opuscule de M. Pierre Méline est intéressant à consulter pour savoir comment les disciples de l'abbé de Tourville jugent celui qu'ils considèrent comme son précurseur tâtonnant, Fr. Le Play. On reconnaît qu'il a fait œuvre de science pure, et on prétend la dégager des applications pratiques, des entreprises d'apostolat vers lesquelles il a dévié. Il a fondé la science sociale sur la méthode expérimentale. Appliquant l'analyse monographique aux familles ouvrières, il faisait pénétrer ainsi au cœur même de toute constitution sociale. Et à la monographie de famille il avait compris que devait se joindre la monographie de société, dont il a ébauché un cadre provisoire. Et il avait tenté une classification des types sociaux, en prenant pour base le régime de la famille, spécialement le régime successoral, classification que l'on discute, mais dont l'essai même lui fait honneur. Nous ne saurions trop souhaiter que se développe l'œuvre scientifique à laquelle travailla Le Play et qu'il fut loin d'achever. Mais sera-t-elle jamais achevée ? L'auteur des *Ouvriers européens* sentait profondément que sa discipline même est bienfaisante, parce que le contact qu'elle donne avec l'humanité réelle dégrève des abstractions creuses et des vaines phraséologies.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Essai sur l'évolution des Cérithidés dans le Mésonummulitique du bassin de Paris, par JEAN BOUSSAC. (*Annales Hébert. Annales de stratigraphie et de paléontologie du laboratoire de géologie de la Faculté des sciences de l'Université de Paris.* T. VI.) Paris, Laboratoire de géologie à la Sorbonne, 1912, gr. in-8 de 93 p., avec 16 planches ; non mis dans le commerce.

Le plus grand nombre des naturalistes de nos jours admettent la transformation de l'espèce, et M. Boussac, dans le travail qu'il vient de faire paraître, nous donne une preuve nouvelle de l'exactitude de cette théorie, en recherchant la filiation réelle d'un certain

nombre de Cérites évoluant dans les différentes couches de l'éocène moyen et supérieur du bassin de Paris. Les Cérites ont été choisis de préférence à tout autre genre, à cause de l'abondance des individus, de la diversité des espèces, de leurs nombreuses variétés et de la richesse de leur ornementation.

Pour grouper les diverses formes de ces coquilles, différents caractères ont été proposés par les auteurs : M. Cossmann s'appuie sur la forme du canal, M. Douville sur la forme du labre et sur l'ornementation de la coquille. C'est cette dernière manière de voir, qui sera admise par M. Boussac, car il est impossible, dit-il, de reconnaître, d'après le canal, un *Cerithium* d'un *Potamides*; et, les *Campanile* mis à part, considérant tous les autres genres et sous-genres, établis aux dépens des Cérites comme des divisions artificielles, il n'admettra que le genre *Cerithium* tant qu'on n'aura pas étudié l'enchaînement des espèces permettant de les grouper d'une façon rationnelle.

En rejetant en bloc toutes les divisions des Cérites, M. Boussac ne va-t-il pas un peu loin ? Nous sommes entièrement d'accord avec lui pour reconnaître que trop de sections ont été établies, mais dans un genre aussi nombreux en espèces nous croyons, cependant, qu'un certain nombre de ces sections peuvent utilement être maintenues. Nous reconnaissons également qu'un trop grand nombre de sous-genres ont été élevés au rang de genres, mais pour les *Potamides*, tout en admettant la difficulté de reconnaître certaines formes fossiles, l'opercule dans les espèces vivantes est tellement différent de celui des vrais Cérites, qu'il est naturel, croyons-nous, de ranger dans un genre spécial les coquilles présentant cette particularité.

Dans le chapitre I de son ouvrage, M. Boussac s'occupe de l'évolution dans l'ornementation des Cérites, étudiant successivement les filets et cordons longitudinaux, les carènes, les rangées tuberculeuses ou denticulées, les côtes et nodosités, l'évolution du labre, et enfin les rapports entre la forme du labre et l'ornementation de la coquille.

Le chapitre II est consacré à l'étude du genre *Campanile*, dont le type est, d'après M. Boussac, le *Cerithium laeve*, coquille actuelle de l'Australie et non le *C. giganteum* fossile éocène, comme le prétendent certains auteurs. Mais ces deux coquilles ne doivent cependant pas être séparées, et par l'étude de l'ornementation et de ses modifications successives, M. Boussac montre, en s'appuyant sur de nombreuses figures, les relations existant entre ces deux espèces. Les coquilles du genre *Campanile* forment trois rameaux : celui du *C. giganteum*, celui du *C. parisiense* et celui du *C. cornucopiae*, et M. Boussac indique pour chaque rameau les diverses formes qui s'y rattachent et les horizons géologiques où elles se trouvent.

Ce que M. Boussac a fait pour le genre *Campanile*, il le fait également

pour le genre *Cerithium* dans son chapitre III. Ce dernier genre est aussi divisé en plusieurs rameaux autour, desquels viennent se grouper les espèces qui s'y rattachent. Ces rameaux, au nombre de 17, sont ceux des *Cerithium filiferum, C. lamellosum, C. gonetense, C. tiara, C. turritellatum, C. serratum, C. denticulatum, C. conoideum, C. cinctum, C. tricarinatum, C. lapidum, C. scalaroides, C. interruptum, C. echinoides, C. Bouei, C. imperfectum* et *C. muricoides*; laissant de côté le groupe du *C. striatum*, car les espèces qui le composent ayant une extension stratigraphique très grande, on ne peut voir leurs relations.

Le chapitre IV, ayant pour titre « Les Processus de l'évolution des cérithes », est divisé en cinq parties : la première traite de l'évolution phylogénétique des éléments de l'ornementation, et nous fait voir les modifications graduelles de ces éléments. Dans la deuxième, « Modes d'enchaînement des espèces », M. Boussac montre que, parfois l'espèce souche ne persiste pas en même temps que la mutation à laquelle elle a donné naissance, tandis que, d'autres fois, les formes nouvelles apparaissent brusquement et se développent à côté de l'espèce souche. C'est alors la mutation du deuxième genre, décrite et observée par de Vries chez les plantes actuelles. La troisième partie traite de la variété qui, pour M. Boussac, ne diffère de l'espèce que par un seul caractère, alors que les mutations d'un même rameau diffèrent entre elles par l'ensemble de leurs caractères. La quatrième cite quelques exemples de races, sans définir cependant cette subdivision. Enfin, dans la cinquième, M. Boussac, résumant les observations tirées de ses travaux, fait remarquer : « 1° Que tous les rameaux phylétiques de Cérithes varient en même temps; 2° que les périodes de mutations de la faune de Cérithes se produisent toujours à la limite d'un étage à l'autre, c'est-à-dire qu'elles coïncident avec les changements de faune généraux de la région. »

Cet ouvrage, qui, certainement, présente un grand intérêt au point de vue de la filiation des espèces, est accompagné de seize planches ornées de très nombreuses figures d'une exactitude parfaite, permettant de suivre jusqu'à leurs moindres détails l'ornementation des coquilles qu'elles représentent. L. Vignal.

Étude pratique des roches, par F. Rinne; traduit et adapté par Léon Pervinquière. 2e édit. Paris, Lamarre, 1912, in-12 de xx-955 p., avec 450 fig. — Prix : 16 fr.

Cet épais volume de près d'un millier de pages, est une *adaptation* plutôt qu'une traduction, sensiblement différente de l'original, et l'édition actuelle différant beaucoup aussi de l'édition précédente; elle comporte de nombreuses additions, notamment un chapitre

d'une cinquantaine de pages sur l'étude optique des roches par la lumière polarisée, à l'aide du microscope polarisant.

Cet ouvrage destiné aux praticiens de tout genre : ingénieurs, architectes, agronomes, chimistes, ainsi qu'aux étudiants se préparant aux grades universitaires, traite le même sujet que *les Roches et leurs éléments minéralogiques* de M. Ed. Jannettaz, dont le *Polybiblion* a rendu compte en juillet 1911 (t. CXXII, p. 37-38). Mais le but comme le plan et la composition de l'ouvrage en diffèrent notablement.

Après avoir consacré une division de plus de 300 pages aux considérations générales et de méthode sur l'aspect des différentes roches, leurs mouvements, leur composition, leurs propriétés principales, l'auteur aborde l'étude systématique de ces mêmes roches. Il les classe en trois groupes : roches *éruptives*, roches *sédimentaires*, roches *cristallophylliennes* et *schistes cristallins*, ce troisième groupe n'occupant d'ailleurs que trente à quarante pages.

Il est impossible d'entrer ici dans le détail des multiples subdivisions, sections et paragraphes entre lesquels se répartissent les matières enseignées dans ce substantiel volume. Disons seulement que les figures et gravures explicatives sont répandues à profusion, soit dans le texte, soit parfois même hors texte. Parmi celles-ci, appelons l'attention sur deux vues panoramiques intéressantes : l'une de la chaîne des Puys d'Auvergne prise du sommet du Puy-de-Dôme, l'autre des collines de la Limagne prise du pic d'Ysson.

Ajoutons qu'une table alphabétique de tous les noms et termes employés dans le cours du texte, et placée à la fin du volume, donne pour les recherches, toutes les facilités désirables.

C. de Kirwan.

LITTÉRATURE

Textes patois recueillis en Lorraine, par L. Zeliqzon et G. Thiriot. Metz, Verlag der *Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Altertumskunde*, s. d., in-8 de XII-477 p.

Les auteurs de ce recueil ont obéi à une heureuse inspiration en glanant dans les campagnes de la Lorraine et surtout aux environs de Metz ces contes, ces chansons, ces trimazos et ces « daymants » dont ils ont composé ce volume. Ils ont donné un exemple qui serait à suivre dans beaucoup de provinces, si l'on ne veut voir sombrer dans l'oubli non seulement les patois, mais aussi quantité de légendes et de coutumes qui se transmettaient autrefois dans les veillées d'hiver. En lisant ce volume, nous avons retrouvé plusieurs contes que nous avions entendu dans une région assez éloignée de Metz. Dans cette même région, nous avons entendu chanter également les épîtres

et les évangiles d'animaux rapportés aux pages 335 et suivantes de ce recueil. Aussi il serait à souhaiter de voir publier de nombreux recueils analogues à celui que nous signalons.

Tout ce que donnent MM. Zeliqzon et Thiriot n'a certes pas une égale valeur; mais dans ce genre de littérature il est préférable de tout prendre que d'écarter tel conte ou telle tradition qui, rapproché d'autres contes, peuvent servir à expliquer des coutumes dont on a perdu le sens maintenant. On pourra aussi retrouver dans ces récits populaires la source où ont pu puiser beaucoup de conteurs du moyen âge et du XVIe siècle. A bien des points de vue il serait donc utile que, dans chacune de nos anciennes provinces, des érudits locaux glanent autour d'eux tout ce qu'ils peuvent encore trouver; car, comme le disent MM. Zeliqzon et Thiriot, il ne faut pas tarder à faire cette moisson; dans quelques années, comme j'ai déjà pu le constater, il serait trop tard : les patois disparaissent ou s'altèrent et les veillées ne se continuant plus, les traditions se perdent. JULES VIARD.

Jean-Jacques Rousseau. *Leçons faites à l'École des hautes études sociales*, par F. BALDENSPERGER, G. BEAULAVON, I. BENRUBI, G. BOUGLÉ, A. CAHEN, V. DELBOS, G. DWELSHAUVERS, G. GASTINEL, D. MORNET, D. PARODI et F. VIAL. Paris, Alcan, 1912, in-8 de XII-303 p. — Prix cartonné : 6 fr.

Ils se sont mis à douze professeurs, y compris quelques étrangers pour glorifier Rousseau à l'occasion du second centenaire de sa naissance et tenir tête à la vague de défaveur qui bat en ce moment la mémoire du pauvre fou et emporte au vent ses pernicieuses utopies. En tête de l'escouade, M. Lanson essaie habilement de désarmer des adversaires dont il voit la force redoutable : « Voyons, M. Lemaître, voyons M. Barrès, au nom du nationalisme même », au nom de « l'apaisement et de l'union des esprits » (!), il ne faut pas diminuer l'héritage national et nous priver de la gloire de Rousseau, qui est un écrivain français (mais qui a une tête de métèque); « qui a été la nourriture de l'âme nationale » (ou son poison); qui est un élément de notre histoire nationale », à preuve ce que lui doivent Mme de Staël et Mme Roland, Chateaubriand, Gœthe, Schiller, Kant, Byron, George Sand et Tolstoï !... Et puis, cette méthode biographique (tant vantée quand c'était ce libertin de Sainte-Beuve qui s'en servait), elle est bien dangereuse, « elle ne vaut que dans certain domaine » (et lequel, s. v. p.?) et « les défaillances de la vie de Rousseau, les tares de son caractère », ou les gommes de son cerveau, ce n'est pas « ce qui fait la bienfaisance ou la malfaisance de l'*Émile* » (non, mais c'est ce qui *l'a faite*, ce qui l'explique, ce qui ruine l'autorité de ce *roman* écrit par un homme qui jette ses enfants dans la rue)...

M. Cahen, qui s'est chargé de *la Vie*, marchant, lui, sur le terrain solide des faits, n'a pas pu ne pas souffrir des vilaines histoires et des mauvais sentiments qu'il rencontrait : et s'il plaide la pitié, il a cause gagnée; M. Mornet, dans le *Rousseauisme avant Rousseau*, nous refait, à force de citations et de fiches, l'histoire déjà connue du sentimentalisme et de l'anglomanie au XVIIIe siècle; M. Gastinel montre ingénieusement, de son côté, que Jean-Jacques, avant d'entrer en conflit avec les Encyclopédistes, fut leur élève et leur dut, en somme, ses principes de rationalisme et d'individualisme. Et tout cela jusqu'ici est de bon aloi. Mais voici M. Vial qui, dans *Rousseau éducateur*, exécute, lui, un chef-d'œuvre d'acrobatie, de sophistique et de logomachie, pour justifier en toutes ses folies contradictoires la pédagogie de *l'Émile* : jusque-là qu'il nous défend d'en critiquer le caractère abstrait, imaginaire, parce que « c'est blâmer Rousseau d'avoir fait très exactement ce que, justement, il se proposait de faire » (!) et qu'il explique, démontre que « les partisans des vieilles humanités ne sauraient invoquer un patron plus authentique que Rousseau », le pédagogue ivre de ses songes qui, ne voulant pour institutrice que la bonne Nature, ne tolérait aux mains de son élève d'autre livre que *Robinson Crusoé* ! Cela est d'une belle virtuosité... D'autres « discours » du même genre traitent : de *la Philosophie religieuse* de J.-J. (signé Parodi, celui-ci est un des plus précis, des meilleurs); de la *Doctrine politique du Contrat social* (celui-là bien superficiel); *Rousseau et le socialisme*; *Rousseau et Kant*; *Rousseau et la Pensée allemande* (catalogue emphatique, et très germanique, de tous les écrivains, de Herder à Nietzsche et Eucken, qui ont subi l'influence « extrêmement bienfaisante » de Rousseau); *Rousseau et Tolstoï*; *Rousseau et le Romantisme*.

Or, tout cela a bien un peu la même couleur, la même façon universitaire, le même esprit général. Mais, malgré quelques contradictions, cela ne fait pas un livre; et toutes ces dissertations théoriques, bons devoirs d'agrégation auxquels excellent les professeurs, où l'on sent toujours de l'arbitraire et du parti pris, non seulement sont froides, vagues et un peu stériles; mais, quoi qu'en dise M. Lanson, il s'en faut bien qu'elles fassent connaître, comprendre, et je dis même pardonner ou aimer Rousseau comme la pénétrante et sincère biographie morale que fit en ses dix conférences M. Jules Lemaître. G. A.

Lettres de LOUIS VEUILLOT **à Mademoiselle Charlotte de Grammont,** publiées avec une Introduction et des notes par J. CALVET. Paris, Lethielleux, s. d. [1912], petit in-8 de XXIV-260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Même pour ceux qui ont pratiqué, lu, aimé, admiré Louis Veuillot,

cette publication offrira un intérêt nouveau, particulier, inattendu. Sur l'écrivain, le journaliste, le catholique rien qui ne corrobore ce que l'on savait, rien de véritablement inédit; il en va autrement pour « l'homme », dont les sentiments sont ici révélés dans un jour que l'on ne connaissait pas, du moins sous cet aspect de l'amitié envers une femme, professée avec autant de discrétion que de profonde sincérité. Il paraît que les intimes des deux correspondants avaient pensé à un mariage; ni Louis Veuillot ni Mlle de Grammont ne semblent avoir eu l'envie de poursuivre réellement cette conclusion de relations pleines de confiance réciproque; il y a eu un côté littéraire dans leur affection dont le charme se serait peut-être évanoui en abandonnant les cimes de l'âme.

Par une discrétion légitime, Louis Veuillot gardait secrète une correspondance qui n'avait d'ailleurs rien à cacher; c'est Mlle de Grammont elle-même qui a souhaité de faire connaître au public intelligent des lettres délicieuses et tendres, fines et fortes, parfois montrant une pointe de raffinement dans leur spontanéité. Telles qu'elles sont, ces 124 lettres présentent un agrément infini. Il serait superflu d'insister sur le mérite de leur style; à en souligner quelques-unes, on peut recommander au lecteur celles qui portent les dates des 2 avril, 8 mai, 16 août, 21 octobre 1864, 17 avril 1867, 1er janvier, 2 mars, novembre 1868, 27 février 1871 (mal datée : 1870 dans le volume), 16 mars, 14 août 1873 et surtout celle du mois d'avril 1874 (p. 190) qui montre tout à la fois la grandeur d'âme de Louis Veuillot, la sincérité de son humilité et de sa foi catholique, non seulement en face de l'enseignement de l'Église, mais en présence d'une simple parole du Pape. Ce sont là des traits qui caractérisent un homme, la cause qu'il défend et la valeur des calomnies qui ont cherché à l'atteindre en des circonstances difficiles où les principes eux-mêmes étaient en jeu.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

HISTOIRE

Histoire juridique des persécutions contre les chrétiens, de Néron à Septime-Sévère, par LÉONCE CEZARD. Paris, Larose et Tenin, 1912, gr. in-8 de XIV-129 p. — Prix : 4 fr.

Cette thèse pour le doctorat en droit n'apporte pas de conclusion neuve, mais présente des parties intéressantes, en particulier le commentaire au point de vue juridique des lettres de Pline à Trajan et des réponses de l'Empereur, des rescrits de ce dernier et d'Hadrien, de l'Apologétique de Tertullien.

En somme, suivant l'auteur, la base légale des persécutions pendant les deux premiers siècles n'apparaît pas clairement. Il repousse la

thèse de MM. Allard et Guérin, reprise par M. Callewaert, qui supposent l'existence d'édits aujourd'hui perdus. Toutefois il admet que, sans doute, nous ne possédons pas tous les documents juridiques antérieurs à l'édit de Décius. Il rejette également l'opinion de Mommsen, à savoir que le refus de *supplicationes* aux images des empereurs défunts, au génie de l'empereur vivant entraînait une accusation de *Majestas*, à laquelle pouvait suppléer le *jus coercitio*, ou droit de police, très élastique. Sur ce dernier point, et d'accord avec M. Allard, l'auteur n'a pas de peine à montrer qu'il y a contradiction formelle avec le rescrit de Trajan qui exclut l'initiative du magistrat. Finalement il conclut que le crime dont se rendaient coupables les chrétiens est celui de *perduellio*. Autant que nous pouvons nous permettre de risquer un avis en cette matière controversée, le faible de cette conclusion, qui avait été indiquée d'ailleurs par Mommsen lui-même et qu'admettent MM. Humbert et Lécrivain (*Dict. des antiquités*, art. *Majestas*), c'est la difficulté qu'il y a d'établir bien nettement la différence entre la *Majestas* et la *perduellio*.

M. Cezard se montre plus compétent en matière juridique qu'en antiquités chrétiennes. C'est assez naturel pour un jurisconsulte. Toutefois, il ne devrait pas appeler M. de Rossi, Rossi tout court, ni confondre par deux fois M. Louis Havet avec son père Ernest Havet. Il ne devrait pas non plus ignorer les découvertes de de Rossi aux cimetières de Domitilla et de Priscilla. La question de Fl. Clemens, de Flavia Domitilla, d'Acilius Glabrio est depuis longtemps résolue. M. Cezard semble admettre, sur la foi de textes bien connus, la culpabilité de Néron dans l'incendie de Rome. C'est une opinion. On sait toutefois qu'elle est loin d'être irréfutable. La thèse de M. Audollent sur les *Tabulae defixionum*, puisque l'auteur fait allusion à cette sorte de maléfices, aurait dû figurer à la suite de la *Carthage romaine* du même érudit. A notre avis, qui est, comme le reconnaît M. Cezard, celui de la majorité des critiques, il eût pu se montrer plus affirmatif sur l'authenticité intégrale des lettres de Pline à Trajan. Les phrases élogieuses à l'égard des chrétiens n'ont ici, en effet, rien qui puisse étonner beaucoup sous la plume de Pline. Rapporteur consciencieux, il ne fait que reproduire les réponses, très vraisemblables en elles-mêmes des accusés. Il ne les prend pas à son compte. L'étude de M. Cezard est d'ailleurs composée avec un manifeste désir d'impartialité que l'on ne peut qu'approuver. André Baudrillart.

L'Église wisigothique au VIIe siècle, par E. Magnin. T. I. Paris, A. Picard et fils, 1912, in-12 de XLI-203 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume inaugure un travail considérable sur l'Église wisigothique. Observons seulement que le plan, tel qu'il est exposé dans l'Introduction, ne paraît pas devoir répondre tout à fait au titre. Il laisse en dehors certains aspects, moins intéressants, il est vrai, de l'Église espagnole; ainsi la vie intellectuelle et morale. En somme, c'est d'un exposé du droit canon wisigothique qu'il s'agit. Nous n'en avons encore que la première partie, qui comprend l'étude des degrés supérieurs de la hiérarchie. Après avoir marqué les tendances générales de cette Église et montré comment, d'une part, elle témoigne vis-à-vis de Rome d'un particularisme, d'un « hispanisme » indéniable, mais qui n'exclut pas la pleine reconnaissance de l'autorité supérieure du Saint-Siège, comment, d'autre part, elle est unie à l'État dans une compénétration réciproque tellement intime qu'il est à peu près impossible de distinguer les limites de leurs deux domaines, M. Magnin en décrit l'organisation, en commençant par le sommet. Pendant la plus grande partie de l'époque envisagée, l'Église espagnole n'a pas de chef national; ce n'est que vers la fin du VIIe siècle que l'archevêque de Tolède commence à jouer en fait, sans en porter le titre, le rôle d'un primat. Mais l'union la plus étroite est maintenue par l'institution des conciles : conciles nationaux, irréguliers mais fréquents; ou conciles provinciaux, annuels en principe, bien que beaucoup plus rares en fait. Leur compétence, celle surtout des conciles nationaux, est extrêmement étendue, et embrasse à peu près autant de matières séculières que de matières ecclésiastiques. Ils sont d'ailleurs, au moins jusqu'à la fin du VIIIe siècle, largement ouverts aux laïques; le Roi les convoque, fixe leur ordre du jour, confirme leurs décrets; mais, d'autre part, s'adresse à eux pour faire consacrer son autorité, si elle est contestée, en obtenir des condamnations contre les rebelles, leur soumettre les causes importantes. Sur les avantages et les inconvénients de cette confusion du spirituel et du temporel, M. Magnin a d'excellentes pages. En plus petit, et sans jouer le même rôle politique, les conciles provinciaux offrent les mêmes caractères. Dans chaque diocèse, l'autorité épiscopale apparaît comme très forte, tant sur le clergé régulier que sur le clergé séculier; en revanche la Royauté disposait à peu près complètement des nominations aux évêchés. Notre analyse n'a pu que dégager quelques idées générales sans donner une impression suffisante de l'abondance de renseignements curieux que contient le livre de M. Magnin. Il est également remarquable par la science, la clarté, la méthode, le sens des nuances, et fait désirer impatiemment la suite.

J.

Jeanne d'Arc. Texte par F. Funck-Brentano. Paris, Boivin, s. d., album gr. in-4 de 82 p., illustré de 40 aquarelles de O. D. V. Guillonnet. — Prix : 15 fr.

Jeanne d'Arc d'après les documents contemporains, par F. de Richemont. Paris, Librairie Saint-Paul, 1912, in-8 de 583 p., avec figures. — Prix : 3 fr. 50.

Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants de France et de Lorraine, par le P. Léopold de Chérancé. Paris, Beauchesne, 1913, in-8 de xvii-165 p., avec figures. — Prix : 2 fr. 50.

Étude sur Jeanne d'Arc, par Mgr A. Fabre. Paris, Chéronnet, 1912, in-8 de v-409 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Lettres de Jehanne d'Arc et la prétendue Abjuration de Saint-Ouen. *Histoire des sept derniers jours de la vie de la Bienheureuse*, par le comte C. de Malleissye. Paris, Bonne Presse, s. d., in-8 de xvii-133 p., avec figures. — Prix : 2 fr.

Une Étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais, (*Octobre-novembre 1429*), par Eugène Le Brun. Paris, Champion, 1912, in-4 de 33 p., avec 4 figures et un plan. — Prix : 2 fr.

Les Baufiremont et Jeanne d'Arc, par Charles-Léon Bernardin. Paris, Jouve, 1912, in-4 de 15 p., avec un dessin hors texte de Raymond-Pierre Guédon. — Prix : 2 fr.

Dans sa revue des « Récentes Publications illustrées », au mois de décembre dernier, le *Polybiblion* (t. CXXV, p. 502), a signalé, à titre d'album et en raison des compositions de M. Guillonnet qui en accompagnent le texte, une nouvelle *Jeanne d'Arc*, due à la plume de M. Funck-Brentano. Il a réservé l'examen et l'appréciation de ce texte même, qui méritait bien, eu égard au nom et au talent de l'auteur, d'être considéré à part. La lecture attentive en a été pour nous d'un grand intérêt et même, pour certaines pages, d'un grand charme. Les dons littéraires et narratifs de l'auteur y brillent d'un vif éclat, et la couleur pittoresque dont s'anime le récit, çà et là un peu trop romantique, est en général d'un ton solide et fin. Nous voudrions pouvoir faire de cette étude un égal éloge au point de vue scientifique et doctrinal. Mais ce n'est vraiment pas possible. Pour qui connaît un peu le sujet, il est manifeste que l'information de l'auteur est incomplète et qu'elle a été trop hâtive. Il a négligé de pénétrer à fond la source capitale de cette incomparable histoire, à savoir les deux immortels *Procès* et s'en est trop rapporté soit aux chroniques, soit au *Mystère du siège d'Orléans*. Il a subi à l'excès l'influence des travaux de Siméon Luce et laissé à tort de côté les recherches des récents historiens ecclésiastiques de Jeanne, le P. Ayroles, le chanoine Dunand, Mgr Debout. Bien que la réfutation faite par lui naguère (*Revue hebdomadaire*, 4 juillet 1908) des paradoxes de M. Anatole France soit assurément l'une des meilleures, il s'est laissé quelque peu envahir, quoique avec un esprit tout autre et un sentiment bien plus élevé, par la brume de fantasmagorie à la fois sceptique et légen-

daire dont le célèbre académicien s'est efforcé d'envelopper l'héroïque vierge. Le rapport qu'il cherche à établir entre les visions de Jeanne et la conception bornée du monde que l'on se faisait au moyen âge (p. 10) ne repose sur aucun fondement réel et est en contradiction avec le caractère éminemment positif et pratique des révélations surnaturelles où elle a puisé sa force. L'astronomie erronée du temps n'a, certes, rien à voir avec des prédictions aussi précises et aussi bien attestées que celle, par exemple, de la blessure reçue par Jeanne devant les Tourelles. D'une façon générale, il est fâcheux que M. Funck-Brentano, sans mauvaise intention ni parti pris d'ailleurs, soit, lui aussi, demeuré captif du préjugé rationaliste qui gâte trop souvent la critique historique ou philosophique de notre époque. Quand on connaît Jeanne d'Arc et les détails exacts de son histoire, on demeure stupéfait de lire des assertions comme celle-ci, que nous relevions récemment dans un article de M. J. Bourdeau (*La Survivance humaine*, feuilleton du *Journal des Débats* du 29 janvier 1913) : « Nous ne connaissons pas, à travers toute l'histoire, l'exemple d'une seule prophétie exacte dans le détail ». C'est une prévention analogue, inconsciente et involontaire, que l'on sent trop constamment présente dans le récit, d'ailleurs intéressant et original et, en certaines parties, même au point de vue historique, très remarquable, de M. Funck-Brentano.

— L'ouvrage posthume auquel un officier supérieur, M. F. de Richemont, a consacré de longues années de labeur et tous les loisirs de sa retraite : *Jeanne d'Arc d'après les documents contemporains*, est en parfait contraste avec le brillant écrit de M. Funck-Brentano. Composé principalement à l'aide des textes publiés par Quicherat et de l'ample recueil de faits, de remarques et de discussions auquel le P. Ayroles a donné pour titre : *La Vraie Jeanne d'Arc*, ce livre rappelle la manière précise, détaillée, minutieuse des ouvrages de Lenain de Tillemont. Toute rhétorique en est absente. On ne peut pas dire que la lecture en offre beaucoup d'attrait, mais c'est une très bonne source d'information, une sorte de manuel exact et méthodique, dont pourront utilement tirer parti toutes les personnes désireuses de se renseigner sur Jeanne d'Arc, sur sa courte et glorieuse carrière. Nous le signalons et le recommandons en particulier, comme un précieux instrument de travail, aux futurs historiens de l'héroïque vierge. Au point de vue doctrinal l'esprit de l'auteur est excellent.

— C'est pour la troisième fois qu'un religieux bien connu, le P. Léopold de Chérancé, met sa plume au service de la mémoire de Jeanne. Son nouvel ouvrage : *Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants de France et de Lorraine*, nous a paru très digne d'estime. Ce récit a un caractère à la fois narratif et oratoire. Les habitudes de l'éloquence de la chaire s'y font quelquefois un peu trop sentir, surtout

par rapport aux lecteurs et lectrices auxquels il est spécialement destiné. Mais le ton en est généralement simple et l'auteur a le grand mérite de ne pas exagérer, comme c'est parfois le cas des historiens ecclésiastiques, les côtés surnaturels de la vie de Jeanne d'Arc au détriment de sa personnalité humaine, si ravissante. Son information est bonne et au courant des plus récents travaux sur le sujet; il y a même recueilli et adopté sur certains points des conjectures fort discutables. On relève çà et là, dans son livre, quelques erreurs de détail, mais aussi quelques observations qui attestent un sens historique assez perspicace et, autant qu'il nous est permis d'en juger, une bonne et saine théologie. C'est en somme un fort bon livre, à recommander. L'auteur, qui a fait, selon son droit, largement usage des récits antérieurs au sien, n'a pourtant nommé aucun de ses devanciers, sauf Andrew Lang (p. 7). Un peu plus de bibliographie n'aurait peut-être pas été de trop. La préface, un peu exclusive, de M. le chanoine Crosnier, est joliment écrite et contient de bonnes idées sur l'éducation. L'illustration du volume a été conçue avec goût et fait honneur à l'éditeur.

— Il serait très fâcheux que le remarquable écrit de Mgr A. Fabre, évêque de Saint-Denis de la Réunion : *Étude sur Jeanne d'Arc*, n'obtînt pas en France l'attention que certainement il mérite. Sous la forme d'un examen principalement élogieux, mais pourtant critique et indépendant, du livre de M. Hanotaux, c'est un travail original, qui ne doit être négligé par aucun de ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'héroïque vierge. Il abonde en observations et remarques dignes d'attention, parfois contestables, mais toujours indicatives d'un jugement très en éveil, hardi et sage tout ensemble, d'un esprit fin, discret, mesuré, mais pénétrant et qui ne se met à la remorque de personne. Nous y avons noté d'utiles rectifications ou conjectures de détail qui attestent une étude directe et personnelle des textes originaux. L'excellent style de Mgr Fabre, où l'on retrouve le fruit de son long commerce d'autrefois avec Fléchier, auquel il a consacré plusieurs volumes, rend la lecture de la présente étude très agréable, et nous lui souhaitons, pour notre part, beaucoup de lecteurs vraiment dignes de l'apprécier. Nous devons une mention et un éloge spécial à la « table analytique » placée à la fin du volume.

— Nous avons signalé naguère à nos lecteurs (*Polybiblion* de mai 1912, t. CCIV, p. 441) l'intéressant mémoire de M. le comte de Maleissye : *Les Lettres de Jehanne d'Arc et la prétendue abjuration de Saint-Ouen*. L'auteur vient d'en donner une édition nouvelle, augmentée et ornée d'une illustration. Au titre est ajoutée la mention suivante : *Histoire des sept derniers jours de la vie de la Bienheureuse*. M. de Maleissye a plutôt accentué qu'atténué ses conclusions et ses

vues originales, notamment dans l'interprétation et la discussion de textes très importants des deux *Procès*. Nous serions actuellement obligé, par contre, dans un examen critique de son travail, d'accentuer assez fortement sur plusieurs points nos objections et nos réserves. Mais, pour des raisons diverses, dont le manque de temps et d'espace n'est pas la moindre, il nous paraît plus à propos de nous borner à reproduire ici, en y insistant, cette remarque de notre précédent article : « Nous considérerions comme une imprudence de tenir pour acquises et d'adopter telles quelles et sans plus ample informé les solutions et interprétations qu'il nous propose. C'est donc seulement à titre de « mémoire à consulter » que son travail nous paraît intéressant et pourra être utile. »

— C'est à qui maintenant se réclamera de Jeanne d'Arc et l'on fait aisément abus de son nom. L'opuscule de M. Charles-Léon Bernardin : *Les Bauffremont et Jeanne d'Arc* a de l'intérêt pour l'histoire d'une noble famille, mais n'a qu'un rapport bien éloigné avec celle de l'héroïque vierge. Celui de M. Eugène Lebrun : *Une Étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais*, a trait à l'itinéraire de la Pucelle dans les mois d'octobre et de novembre 1429. Il nous a paru conçu selon les bonnes règles de la critique. Il est à souhaiter que l'auteur donne suite au projet qu'il nous annonce, d'écrire en collaboration avec M. Pierre Champion la vie de l'aventurier que Jeanne eut alors à combattre, Perrinet Gressart, une curieuse figure de *condottiere* du temps.

MARIUS SEPET.

Histoire d'Alsace, par ROD. REUSS. Paris, Boivin, 1912, petit in-8 de VIII-372 p., avec 16 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Un des premiers volumes de la nouvelle collection : *Les Vieilles Provinces de France*, est consacré à l'Alsace et dû à la plume si autorisée de M. Rod. Reuss, maître à l'École des hautes études. C'est un manuel excellent, qui peut instruire le public docte comme les ignorants; exact, impartial, c'est aussi une étude de la formation de l'individualité alsacienne. L'auteur a déjà écrit une importante histoire de l'Alsace au XVIIe siècle et il prépare une grande histoire de l'Alsace pendant la Révolution. Il était admirablement préparé pour nous donner cet excellent résumé, et si, écrivant pour le grand public, il a dû renoncer à donner des notes et des références, sa haute probité et sa lucide intelligence sont pour nous des garanties suffisantes. La plus sérieuse critique que l'on puisse faire à l'auteur c'est que son ouvrage manque un peu de proportions. Fils de la Basse-Alsace et de Strasbourg, il lui a donné la place prépondérante en négligeant un peu l'histoire de la Haute-Alsace; les temps modernes sont aussi bien plus développés que les temps anciens et le moyen

âge, et c'est ce qui nous fait dire plus haut que c'est surtout une étude de l'évolution de l'individualité de ce pays. Relevons aussi quelques légères inexactitudes : p. 45, la Madone aux roses de Schöngauer est à l'église Saint-Martin de Colmar et non au musée; p. 190, *l'Alsace sacrée* de Schoepflin n'est pas tout à fait perdue puisque d'importants fragments en sont reproduits dans l'*Alsatia sacra* de Grandidier, publiée par l'abbé Ingold; p. 342, le candidat de Napoléon III aux élections de 1869 ne fut pas Léon Lefébure, mais bien Frédéric Hartmann. Quant à l'illustration, elle eût pu être mieux choisie et elle est peu digne du texte si remarquable. A. G.

Souvenirs de famille. Voyages, agriculture (1175-1912), par REGNAULT DE BEAUCARON ; précédés d'une *Causerie sur le passé*, par le baron ANDRÉ DE MARICOURT. Paris, Plon-Nourrit, 1912, 2 vol. in-8 de 485 et 433 p. — Prix : 15 fr.

M. Regnault de Beaucaron a entrepris de raconter à ses enfants l'histoire de sa famille. Le plan qu'il a choisi est fort vaste. Déjà, il a publié un volume de *Souvenirs anecdotiques et historiques* et un autre, intitulé : *Donations et fondations*. Aujourd'hui, il nous montre ses parents en voyage et il signale leur rôle agricole.

Les voyageurs dont il est question ont réalisé des itinéraires d'étendue très variée. Les uns n'ont pas dépassé les limites de la Bourgogne et de la Champagne; d'autres se sont transportés jusqu'à l'Extrême-Orient et au Nouveau Monde.

Le plus souvent, M. Regnault de Beaucaron laisse la parole aux voyageurs eux-mêmes; il publie, *in extenso* ou par fragments, les lettres et les notes, écrites en cours de route, qu'il a eu la bonne fortune de réunir. A l'exception du premier chapitre, occupé par un récit d'allure romantique qui aurait trouvé sa place légitime dans un recueil de légendes, tout l'ouvrage est rempli de textes d'une réelle valeur documentaire. Pour les temps antérieurs à la Révolution, nous y recueillons des renseignements sur la vie coloniale : les Azéma et les Hubert, les Couet de Montarand et les Jauvin, ancêtres de l'auteur, ont été des planteurs principaux de l'île Bourbon et de Saint-Domingue. Musset-Pathay, le père du poète, et Nicolas de Mauroy, parents de M. Regnault de Beaucaron, nous donnent, par son entremise, de précieux détails, l'un sur la bataille de Marengo, l'autre sur les campagnes napoléoniennes, de 1806 à 1809.

On relèvera des indications précises sur les moyens de transport, en même temps que de curieuses observations sur les régions visitées, dans les récits des voyages de M. Roze et de M. Regnault de Beaucaron en France et en Angleterre, de ceux de M. Meurville

dans les pays scandinaves et en Russie, d'un autre Meurville au Mexique, de M. Roze et de M. Luce en Italie, aux États-Unis et au Canada. Les historiens de nos récentes entreprises coloniales auront profit à consulter la relation d'un soldat, le capitaine Roze, sur les débuts de l'occupation du Tonkin, et celle d'un administrateur, M. le gouverneur Cousturier, sur l'organisation de la Guinée.

A la fin de son ouvrage, l'auteur expose, en deux chapitres, les services rendus par sa famille à l'agriculture française, sous l'ancien régime; ses ancêtres ont cultivé le sol, en exploitant leurs propres domaines et les terres seigneuriales dont ils s'étaient faits les « amodiateurs ». Depuis le règne de Louis-Philippe, les Regnault de Beaucaron se sont succédé de père en fils, durant quatre générations, à la tête de la Société agricole d'assurances mutuelles *l'Étoile*.

Les *Souvenirs de famille* de M. Regnault de Beaucaron offrent aux historiens de la vie intime des derniers siècles un très riche recueil de documents. Ils seront aisément consultés, grâce à la table des noms de lieux et de personnes qui termine l'ouvrage. MAX PRINET.

Les Parlementaires au XVIe siècle, par FLEURY VINDRY. T. II, fasc. II. Paris, Champion, 1912, in-8 paginé 135 à 285. — Prix : 6 fr.

M. Vindry poursuit avec persévérance son catalogue raisonné des parlementaires, dont le nouveau fascicule traite du *Parlement de Toulouse*. L'auteur ne se contente pas des recherches ordinaires; il se rend sur les lieux, consulte les manuscrits des bibliothèques publiques et privées, les archives des anciennes cours, les écrivains locaux compétents. Il a été à Carcassonne, à Béziers, à Castelsarrazin, comme à Castres et à Toulouse, et c'est ainsi qu'il a pu donner des notices exactes et même développées sur des personnages comme Duranti, Sarrat, les du Faur, Bertrandi, Daffis, les Canaye, les Rességuier, les Hébrard, les Assézat et beaucoup d'autres moins connus. Ce sont autant de services signalés que M. Vindry rend à la biographie et à l'histoire. G. B. DE P.

Le Cœur d'une reine. Anne d'Autriche et Mazarin, par PAUL ROBIQUET. Paris, Alcan, 1912, in-8 de XIV-307 p — Prix : 5 fr.

On se rappelle le petit scandale qui se produisit lors de la lecture à l'Académie des sciences morales et politiques du « Mémoire d'un savant étranger », qui traitait avec un certain sans-façon le vieux problème des rapports d'Anne d'Autriche avec Mazarin. M. Paul Robiquet, sensible au reproche pour le moins de légèreté qui lui avait

été fait, a voulu défendre sa thèse, et il lui a consacré, un peu *ab irato*, un volume spécial qui est daté d'un mois à peine après la fameuse lecture.

Laissons de côté les détails connus sur la consommation tardive du mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, qui n'ont rien à voir dans la question, puisque toute l'affaire est de savoir si, devenue veuve et régente, la Reine eut pour le cardinal une « affection d'un caractère très réaliste et très passionnel », ou bien si son attachement était simplement politique et si elle crut habile et avantageux pour elle de soutenir jusqu'au bout la fortune du premier ministre et finalement d'assurer son pouvoir. L'épisode du projet de mariage de Marie Mancini avec le jeune Louis XIV, auquel, non sans abnégation, Mazarin s'opposa, est à peu près étranger au sujet, à moins que le cardinal n'ait cru qu'il aurait à lutter contre sa nièce devenue reine, tandis que la Régente lui était absolument soumise. Quoi qu'il en soit, les témoignages des historiens anciens et modernes présentent de simples suppositions : et c'est dans les lettres chiffrées, déjà publiées par Ravenel, Cousin ou Chéruel, qu'on voudrait trouver les preuves d'une union quasi-semblable à celle de Louis XIV et de Mme de Maintenon, puisqu'on va jusqu'à supposer un mariage secret qui aurait été possible, Mazarin n'étant pas prêtre. Or, il faut bien torturer cette correspondance pour y trouver des lettres d'amour. Exilé en 1651, le cardinal écrit à la Reine : « Mon Dieu ! que je seroys heureux et vous satisfaite si vous poviez voyr mon cœur, ou si je povois vous escrire ce que en est, et seulement la moitié des choses que je me suis proposé... » Il lui dit encore : « Mandé-moi — et non *mande-moi* — je vous prie, sy je vous reverrai et quand, car cela ne peut durer de la sorte. Pour moy, je vous asseure que cela sera, quand mesme je deveroys périr. »

De son côté, Anne d'Autriche répond, en 1653 : « Je ne say plus quand je dois attendre votre retour. Tout ce que je puis vous dire est que je m'ennuie fort et supporte ce retardement avec beaucoup d'impatience... J'ay reçu de vos lettres tous les jours presque, et sans cela je ne says ce qui arriverait... » Et le surlendemain : « J'en diroy davantage si je ne craignès de vous importuner, et quoique je soys bien ayse de vous escrire, je m'ennuye si fort que cela dure, que je voudrois fort vous entretenir autrement... » Elle termine par ces mots : « Croyès moi de tout mon cœur... » Lorsque de retour en 1658, Mazarin tombe malade à Calais, Anne d'Autriche lui mande : « Au nom de Dieu aiés bien soin de vostre santé, préférablement à toute autre chose... Je meurs d'envie de savoir dans combien vous pouriés revenir... Sachant que vous endurez du mal, je ne suis pas en grand repos. »

Tout cela n'est pas bien probant. Et ne faut-il pas en revenir à cette

réponse de la Régente à La Porte, qui l'avait avertie franchement que son attitude vis-à-vis du cardinal faisait scandale : « Je t'avoue que je l'aime, et je puis même dire tendrement, mais mes sens n'y ont point de part; mon esprit seulement est charmé de la beauté de son esprit... » Pas plus que M. Robiquet nous ne pouvons affirmer si la Reine disait vrai. Il faut avouer pourtant que son volume n'éclaircit point le problème. B. P.

La Marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, par G. Lacour-Gayet. T. I. *Richelieu, Mazarin, 1624-1661*. Paris, Champion, 1912, in-8 de x-268 p., avec 2 pl. — Prix : 7 fr. 50.

Le très distingué professeur à l'École supérieure de la marine, continuant la publication de ses magistrales études sur la marine militaire de la France, donne aujourd'hui au public le premier volume de l'histoire de la marine sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Suivant, non pas l'ordre chronologique, mais celui des conférences professées à l'École de marine, M. Lacour-Gayet a commencé par étudier le règne de Louis XVI, puis celui de Louis XV, avant de traiter celui de Louis XIII. *A priori*, on pourrait regretter cette inversion des années, car, pour la généralité du public, les hauts faits des marins de la fin du XVIIIe siècle présentent un intérêt plus grand que ceux de l'archevêque Sourdis, du bailli de Forbin et du chevalier Paul, si connus que soient ceux-ci, grandis par la légende, et il est certain que l'auteur est plus maître de son talent dans le dernier volume que dans les précédents. Mais, en lisant le récit du développement et aussi de la décadence de notre marine sous Richelieu, on s'apercevra bien vite, captivé par ces pages si éloquentes et si vivantes, que cette période de notre histoire méritait bien tous les soins de M. Lacour-Gayet. Avec l'auteur, on admirera la justesse des idées maritimes du cardinal de Richelieu, la méthode et la ténacité avec lesquelles il a poursuivi l'exécution de son plan pour doter la France de la marine réclamée par le pays et sa politique. On suivra ensuite nos escadres dans ses opérations sur les côtes du golfe de Gascogne et en Méditerranée et, une fois de plus, on constatera que l'histoire est un perpétuel recommencement sans que ses leçons, hélas ! profitent jamais aux nouvelles générations. Le dernier chapitre de l'ouvrage, consacré à l'étude de la guerre entre l'Angleterre et la Hollande et terminé d'intéressantes et fort justes considérations sur la tactique navale de l'époque, n'est pas le moins remarquable de l'ouvrage. En fermant le volume, on ne peut qu'exprimer le vœu de voir paraître prochainement le tome second que suivra bientôt, nous l'espérons, le récit des guerres de la République et de

l'Empire, si dignes du talent et de l'expérience de M. Lacour-Gayet. J. C. T.

Anglais et Français du XVIIe siècle, par CH. BASTIDE. Paris, Alcan, 1912, in-16 de XII-362 p. — Prix : 4 fr.

M. Ch. Bastide, docteur ès lettres, déjà connu par un livre sur Locke et un autre sur *l'Anglicanisme*, a recueilli en un volume une série d'articles sur les rapports de la France avec l'Angleterre au XVIIe siècle. Il s'est amusé d'abord à nous décrire les difficultés du voyage de Paris à Londres sous Louis XIV; ce qui n'empêchait pas la cour des Stuart d'être toute française. En même temps que notre langue se parlait presque exclusivement de l'autre côté de la Manche et que nos habitudes et nos modes florissaient à Londres, il s'y imprimait des gazettes en français. Le triomphe définitif des puritains et des protestants changea tout cela. La révolution produite par le libre examen atteignit à la fois la religion et le pouvoir, des rapports intimes existant « entre l'esprit de révolte contre le prêtre et l'esprit de révolte contre le Roi ». L'auteur cite, à ce propos, un écrivain du pays qui disait : « Les esprits du peuple veulent porter dans les affaires de l'Estat la mesme liberté qu'ils donnent dans celles de la Religion. Ils croyent que s'il leur est permis de controller les sentimens de leurs conducteurs dans l'Église, il leur doit estre aussi libre d'examiner la conduite de ceux qui sont establis sur eux par le gouvernement politique. »

Cela lui permet de rapprocher la révocation de l'Édit de Nantes en France de la guerre civile en Angleterre, et de trouver là le germe des idées que les réfugiés français propagèrent en Europe contre le pouvoir absolu et des aspirations parlementaires, sinon révolutionnaires, que Voltaire et les Encyclopédistes développèrent en France au siècle suivant.

Nous ne pouvons discuter ici ces questions, qui ne sont pas neuves, d'ailleurs. Mais à côté, on trouve dans l'ouvrage de M. Bastide beaucoup d'observations intéressantes sur la vie anglaise et sur quelques vieux auteurs, le tout dans un style agréable et avec des remarques ingénieuses. G. B. DE P.

La France et le Saint Empire romain germanique *depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, par BERTRAND AUERBACH. Paris, Champion, 1912, in-8 de LXXIII-485 p. et 8 pl. — Prix : 15 fr.

En faisant de la France l'un des garants des traités de Westphalie, l'instrument de paix créait entre cette puissance et l'Allemagne un

lien de droit, dont le gouvernement français entendit bien profiter pour empêcher l'Allemagne de se constituer sur le modèle de la France en un état centralisé. La conservation de la liberté de l'Empire, à laquelle la France s'était obligée de veiller, consistait à maintenir l'éparpillement et la division de ce fouillis d'États, parfois minuscules, dont l'existence empêchait « les forces de ce vaste empire de se réunir tout à coup sous la volonté d'un seul ». C'est à cet effet que la France avait soin d'entretenir un représentant auprès de la diète germanique; cependant le rôle de ces agents, qui forme l'objet du gros et important ouvrage de M. Auerbach, est souvent effacé; « il n'eût tenu qu'à la France, en provoquant des réquisitions opportunes, — car la puissance garante devait être requise — de susciter en Allemagne d'incessantes complications. Mais la garantie, cette épée de Damoclès suspendue sur la tête des Allemands, fut décrochée à de si rares intervalles qu'elle eut le temps de se rouiller ».

La politique française, qui, au début, avait songé à faire entrer le roi de France dans le corps germanique, à lui donner voix à la Diète soit comme possesseur des trois évêchés, soit comme possesseur de l'Alsace, qui, par l'alliance du Rhin, s'était du moins assuré une influence assez considérable, excita les méfiances et les suspicions par l'ère des réunions, irrita sa clientèle protestante par la révocation de l'édit de Nantes et prit, au XVIIIe siècle, une attitude assez incertaine; le rapprochement avec l'Autriche rendit la politique encore plus flottante; il fallut les ambitions de Joseph II pour lui faire, en dépit des alliances matrimoniales, adopter une attitude moins favorable à la maison d'Autriche.

Si le rôle de nos représentants à la Diète n'eut rien, le plus souvent, de très actif, ce poste fut, du moins, un excellent poste d'observation, et M. Auerbach nous fait assister à l'éveil des idées unitaires qui devait, au XIXe siècle, prendre un essor si considérable.

L'auteur a mis à son travail une excellente Introduction, dans laquelle il nous expose la constitution territoriale si embrouillée de l'Allemagne aux XVIIe et XVIIIe siècles et passe en revue les théories des juristes et des publicistes de l'époque sur la constitution de l'Empire.

E.-G. L.

Histoire de la Révolution française, par TH. CARLYLE. Nouvelle éd. Paris, Alcan, 1912, 3 vol. in-16 de XXII-381, 427 et 455 p. — Prix : 10 fr. 50.

Ceci est une réimpression. L'*Histoire de la Révolution*, de Carlyle, parut en 1836 et la première traduction en français, si nous ne nous trompons, en 1865. Michelet la jugeait très sévèrement, Taine aussi, et M. Aulard lui-même, qui a fait précéder cette nouvelle édition d'un *Avertissement*, convient que les éléments dont s'est servi Carlyle

pour écrire son livre sont surtout les Mémoires dont les auteurs sont toujours suspects, étant habituellement partiaux, mais qu'il n'a pas fouillé et d'ailleurs n'a pas pu fouiller les archives dont s'inspirent les historiens d'aujourd'hui. A vrai dire même, ce n'est pas, à proprement parler, une histoire de la Révolution, comme le porte le titre, une histoire du sans-culottisme, comme disait Carlyle; c'est plutôt une succession de tableaux, brillants et colorés, mais parfois plus brillants qu'exacts, précisément parce qu'il n'a pas consulté les documents originaux. S'il avait pu compulser les archives, s'il avait lu les rapports des intendants du règne de Louis XVI, si bien connus aujourd'hui, avec sa passion de chercher la vérité, il eût probablement rendu plus de justice à leurs efforts pour améliorer le sort des populations qu'ils administraient et n'aurait pas écrit que la cause de la Révolution était dans les misères de vingt-cinq millions d'affamés.

En revanche, quand il écrivait : « Est-ce généralement dans la nature des assemblées nationales d'aboutir, après un bruit et un travail sans fin, à ne rien faire? Les gouvernements représentatifs sont-ils, au fond, la plupart, des tyrannies ? », avait-il prévu les Assemblées du commencement du XXe siècle. R. M.

Étude sur la question Louis XVII. Autour du Temple, par GUSTAVE BORD. Paris, Émile-Paul, 1912, 3 vol. in-8 de 583, 541 et 481 p. et un vol. in-8 contenant 12 fac-similé et un Index alphabétique. — Prix : 25 fr.

C'est à un travail considérable, un vrai travail de bénédictin, que nous devons les quatre beaux volumes que nous annonçons aujourd'hui. La liste des documents que l'auteur a dépouillés pour les composer, documents publics ou privés, français, anglais, allemands, ne remplit pas moins de trente pages. C'est que *Autour du Temple* se déroule une partie imposante de la vie politique et administrative de la France et de la vie diplomatique de l'Europe pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Qui a conduit au Temple la famille royale ? Qu'a-t-on fait pour l'en tirer ? A-t-on pu l'en tirer ? Autant de questions que M. Bord examine avec une grande hauteur de vues, un grand luxe et une grande précision de détails. Quand la Révolution française éclata, amenée par la déplorable faiblesse du Roi, toute l'Europe fut attentive, avec plus ou moins de sympathies pour ceux qui en allaient être les victimes, suivant qu'on leur était plus ou moins attaché par les liens de famille ou les alliances, mais, il faut bien le dire, avec le désir de profiter de la crise où se débattaient une nation et une famille qu'on admirait peut-être, mais qu'on jalousait plus encore. La Prusse ne vit là qu'un moyen de rompre l'alliance de la France et de l'Autriche qui lui portait ombrage; sa conduite après

Valmy, où elle recule bien plus devant des négociations louches que devant la canonnade de Dumouriez, en est la preuve. L'Angleterre, de son côté, y voit surtout une revanche de la guerre d'Amérique et dans les émeutes qui désolaient Paris on eût pu probablement retrouver des traces de l'or anglais. L'Autriche regretta peut-être l'Alliance, mais se réjouit au fond que l'affaiblissement de son alliée lui laissât les mains libres en Pologne et en Bavière. L'Autriche laissa périr une de ses archiduchesses sans rien tenter pour la sauver, et à toutes les instances qu'on lui faisait pour qu'il cherchât, par une marche rapide, à sauver Marie-Antoinette, Cobourg ne répondit que par une inconcevable force d'inertie. Si, plus tard, Thugut se prêta à l'échange de Madame Royale, il espérait bien que ce serait au profit de l'archiduc Charles. Seule l'Espagne essaya de sauver Louis XVI et, plus tard, la famille royale; mais l'Espagne était faible et elle finit par prendre son parti du fait accompli. En résumé, la conduite de l'Europe fut abominablement égoïste; par un juste retour des choses, cet égoïsme fut puni par vingt ans de guerre, des désastres et des humiliations de toute sorte.

Mais, en face de la coupable inertie des puissances, il y eut des dévouements admirables; de simples particuliers, des hommes politiques, des femmes du peuple, de grandes dames, des étrangers, mirent leur fortune, leur activité, leur vie, au service des royales victimes et s'efforcèrent de les arracher à leurs bourreaux. De ces dévoués on en connaît beaucoup : les Vendéens d'abord, la Rouërie, les Lézardières, Goguelat, Fersen, Batz, Toulan, Michonis, Rougeville, Frotté, Mme Atkins, La Guiche, Benoist, d'autres encore. Mais ici il ne faut procéder qu'avec une certaine méfiance. Après la Restauration beaucoup de personnages voulurent se faire un mérite auprès des Bourbons en se vantant de ce qu'ils avaient fait pour les augustes prisonniers du Temple et même de ce qu'ils n'avaient pas fait. M. G. Bord ne se laisse pas prendre à toutes ces vanteries intéressées. Il examine sévèrement les textes, compare les dates, vérifie scrupuleusement les assertions et n'admet que ce qui lui est indubitablement prouvé. C'est un grand démolisseur de légendes et il rend ainsi un réel service à l'histoire vraie.

Un des plus intéressants chapitres de ce beau livre est celui consacré à Mme Atkins. M. G. Bord ne nie pas les bonnes intentions et les efforts de cette Irlandaise, sur le témoignage de laquelle s'appuient les partisans de l'évasion du Dauphin, mais il réduit à sa juste mesure son intervention et surtout il montre, par ses propres aveux et ceux de ses principaux agents, par le témoignage aussi de Frotté, qui fut un moment mêlé à ses projets, que ces tentatives ont échoué. Et, partant de là, il démontre par tous les témoignages les plus authentiques, par les

procès-verbaux des-médecins, par les documents officiels, par le relevé des dates,le tout appuyé par un volume entier de pièces justificatives, que l'enfant royal est bien mort au Temple,et que de toute la tragique famille, Madame Royale seule est sortie vivante de la prison. Nous croyons son argumentation absolument irréfutable et il était bon qu'elle se produisît lorsqu'il s'est trouvé à la Chambre française un député pour soutenir, dans un rapport officiel, les prétentions des Naundorff.

M. Bord nous promet maintenant de passer en revue les divers personnages qui se sont disputé le titre de fils de Louis XVI. Après *Autour du Temple* doit venir *Autour des faux Dauphins*. Avec un travailleur infatigable comme lui, nous espérons que cette nouvelle œuvre, qui complètera et confirmera la première ne se f ra pas longtemps attendre. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Fiançailles de Madame Royale, fille de Louis XVI, et la première année de son séjour à Vienne, d'apres des documents nouveaux, par le comte DE PIMODAN. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de 116 p., avec portrait. — Prix : 3 fr.

M. le comte de Pimodan est un infatigable et un heureux chercheur. Après ses archives de famille qui lui ont fourni d'intéressants documents pour sa belle histoire du comte de Mercy-Argenteau, il s'est mis à explorer les Archives impériales et royales de Vienne qui n'ont plus de secrets pour lui : il y a découvert, dans leur *Varia France* (fascicule 70), un volumineux dossier de lettres écrites ou reçues par Madame Royale ou les personnes de son entourage. La police autrichienne exerçait en grand la pratique du cabinet noir, et les correspondances qu'on supposait intéressantes au point de vue politique étaient scrupuleusement ouvertes, copiées et conservées. A l'aide de ces intercepts, M. le comte de Pimodan a pu reconstituer la vie de Madame Royale pendant la première année de son séjour à Vienne. On sait dans quelles conditions elle sortit du Temple, échangée contre les représentants du peuple et le ministre Beurnonville, qu'avait livrés à l'Autriche Dumouriez. Il semble bien que le gouvernement impérial et le ministre Thugut, dont le désintéressement n'a jamais été la vertu primordiale, aient entendu, tout en accomplissant un acte d'humanité, faire une bonne affaire. *Tu, felix Austria, nube*, disait le vieil axiome. La fille de Marie-Antoinette paraissait une épouse tout indiquée pour le frère de l'Empereur, l'archiduc Charles,auquel elle eût apporté des prétentions, peut-être à la couronne de France, en tout cas à la possession de certaines provinces. Et, en fait, il est certain qu'on chercha à l'isoler non seulement de sa famille paternelle, mais de tout Français royaliste : le prince de Gavre, qui eut la

mission de l'accompagner de Bâle à Vienne, ne permit à aucun émigré de l'approcher. Et à Vienne même, la jeune princesse fut, nous ne dirons pas séquestrée, mais au moins tenue fort à l'écart. Tout ce petit complot échoua devant l'autorité de Monsieur et surtout la fermeté de Madame Royale elle-même qui, dès avant son départ de France, avait déclaré à Mme de Tourzel qu'elle comptait, conformément aux intentions formelles de ses parents, épouser son cousin, le duc d'Angoulême. Mais tout cela lui fit en Autriche une situation difficile et une vie très dure. C'est cette vie que M. le comte de Pimodan raconte dans des pages très documentées et très attachantes, comme tout ce qu'il écrit. Il reproduit, à l'appui, un assez grand nombre de lettres, la plupart inédites, empruntées au dossier dont nous avons parlé, et émanant de hauts personnages comme Louis XVIII, la reine de Naples, Madame Victoire, le duc d'Angoulême, le duc de Berry, le prince de Gavre, le comte de Fersen, Mgr de la Fare, le comte d'Avaray. Il y a joint un très curieux portrait de Madame Royale mis en vente à Vienne en 1796 et qui doit être très ressemblant, car il porte, dans un âge si jeune, l'impression de gravité et de tristesse qu'elle devait à ses cruelles épreuves et qui ne l'abandonna guère pendant toute sa vie. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Congrès de Rastatt, 11 juin 1798-28 avril 1799. Correspondance et documents, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par P. MONTARLOT et L. PINGAUD. T. II. Paris, A. Picard et fils, 1912, in 8 de 407 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Le premier volume de cette publication documentaire nous avait laissé cette nette impression que le brillant traité de Campo-Formio était inexécutable et que le congrès chargé de le ratifier était voué à un échec certain. Le deuxième volume qui va nous montrer les ambassadeurs français toujours aussi divisés (v., p. 234, lettre du 10 décembre), toujours aussi peu ou aussi dédaigneusement secondés par leur gouvernement (v. la note de la page 321), s'entêtant à négocier au moment où les armées russes alliées à l'Autriche arrivaient aux portes de la Suisse, confirmera pleinement cette impression.

Pour plus de clarté, les auteurs ont divisé ce second volume de documents en cinq parties correspondant à cinq périodes de négociations : V. Neutralité équivoque de la Prusse (p. 1 à 85). VI. La Question des dettes (p. 85 à 145). VII. L'Ultimatum (p. 145 à 247). VIII. Les Indemnités (p. 247 à 329). IX. La Marche des Russes (p. 329 à 404).

A vrai dire, ces divisions sont forcément un peu arbitraires, car il n'y a véritablement que deux périodes dans cette partie des

négociations du congrès, l'une d'atermoiements misérables terminés par une sorte d'ultimatum rédigé par Jean Debry et remis le 6 septembre (p. 215), l'autre de négociations sur le fond même des indemnités territoriales, négociations sans issue, puisque l'Autriche mobilisait déjà d'accord avec la Russie, que le Directoire s'en désintéressait, que la Prusse se réjouissait de la reprise des hostilités et que la Diète employait son temps à des protocoles qui ne cachaient pas son impuissance (p. 301).

Les documents de la première partie intéressent donc surtout par l'état d'esprit qu'elle révèle chez les négociateurs. Elle fait voir des agents français sottement anticléricaux (p. 3), ennemis de l'inquisition (p. 77), faisant le jeu des protestants allemands (p. 8 et p. 25), fructidoriens zélés (p. 6) et non moins ennemis des anarchistes, lire des « patriotes », et des socialistes (p. 69), très fiers de leur goujaterie parce qu'ils sont restés assis à l'entrée de la reine Louise de Prusse au théâtre (p. 51). Leur correspondance avec le Suisse Laharpe ne manque pas non plus de sel. Ils le plaignent d'avoir eu pour élèves les fils du tyran Paul Ier (p. 39), mais Laharpe craint surtout qu'on le « cisalpine », c'est-à-dire qu'on le dépossède de sa charge de directeur, comme on a fait pour les administrateurs de l'Italie.

A signaler, dans la deuxième partie, la dépêche du 1er novembre, qui établit bien le point de vue prussien sur l'île Buderich, située entre le Wahal et le Leck (p. 86) et celle du 8 novembre, qui classe en trois catégories les dettes des pays annexés à la France, et indique celles que la République a le devoir de prendre à sa charge (p. 101). Tous ces points furent l'objet d'une note, résumé *sine qua non* des réclamations de la France le 23 novembre (p. 108) puis d'un véritable ultimatum le 6 décembre (p. 215).

L'on savait déjà à quels marchandages devait s'attendre le congrès. Si la question des indemnités eût été sérieusement abordée, les documents de ce volume en donnent une idée précise (p. 265-283) ainsi que du plan de travail que s'étaient tracé Roberjot et J. Debry (p. 288).

Les représentants français ne se faisaient cependant plus d'illusion sur l'issue de leurs travaux (p. 297) ni sur ceux de l'intervention de la diète (p. 301); ils notaient les progrès de la marche des Russes (p. 373) et semblaient prédire, dès le 14 février, à quelle triste situation ils allaient être réduits : « nous nous attendons d'un instant à l'autre à nous voir les seuls plénipotentiaires du congrès à leur poste. Toutes les lettres de Bavière, d'Autriche, de Franconie et de quelques États du Nord font entendre que la rupture aura bientôt lieu » (p. 379).

La publication et les notes qui l'accompagnent ont été faites avec le plus grand soin. Remarquons cependant l'inexactitude des notes de la page 291 : au lieu de Ferdinand Ier, roi de Naples, il faudrait dire : Ferdinand IV, roi de Naples, car il ne devint Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, que le 8 décembre 1816. L'archiduc Ferdinand ne devint réellement Ferdinand III de Toscane que le 7 mars 1791, Léopold ayant conservé le duché jusqu'à cette date.

J.-A. Bernard.

Mémoires de la marquise de Nadaillac, **duchesse** d'Escars, *suivis des Mémoires inédits du duc* d'Escars, publiés par son petit-fils, le colonel marquis de Nadaillac, Paris, Émile-Paul, 1912, petit in-8 de xviii-360 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Ce sont les fragments, les seuls qui existent, des souvenirs d'une femme de grande maison qui écrit avec autant de simplicité que de vigueur; elle passait, dans le monde, pour une personne charmante, son style garde ces qualités et la pointe de passion politique dont elle l'aiguise donne à sa plume un piquant singulier. Elle a connu les splendeurs de la Monarchie avant la Révolution et les sécurités de la Restauration; mais le temps dont elle parle ici est celui (à travers les troubles, les misères et les larmes) de l'émigration et de l'Empire. Pour la première période, les détails nouveaux qu'elle fournit concernent surtout la Cour de Berlin où elle fut accueillie et recueillie; ses renseignements sont à retenir, spécialement à propos de la mort du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II (p. 81). Pour la seconde, elle apporte des détails vraiment curieux et caractéristiques sur la persécution tyrannique dont furent atteints les royalistes intransigeants dans leur fidélité pendant l'Empire, même au cours des années de la glorieuse toute-puissance de Napoléon, alors qu'on aurait pu croire à une paix sociale dans la France triomphante. Pour une vétille, Mme d'Escars est séquestrée aux îles Sainte-Marguerite, exilée loin des siens, pendant sept années. Et les précisions qu'elle apporte sur les procédés de la police et les brutalités de Fouché, de l'Empereur en personne, éclairent terriblement ces jours fameux. Elle écrivait en cachette, au milieu de son exil (en 1813), par conséquent lorsqu'elle courait des risques immédiats à enregistrer toutes ces infamies; ce témoignage vécu en garde une force plus grande; ces faits documentés permettent de mieux comprendre les colères qui s'accumulaient contre l'Empereur et les facilités avec lesquelles s'écroula d'un seul coup une machine politique qui paraissait si formidable et que l'on veut encore, parfois, nous présenter comme passionnément aimée de tous les Français. Les Bourbons apparurent tout à coup comme des sauveurs en face d'une

épouvantable tyrannie. Historiquement les détails sans bienveillance que Mme d'Escars apporte sur la famille Bonaparte sont exacts; ceux qu'elle avance à propos des mœurs de Pauline Borghèse (p. 200) paraissent d'une inconvenance à peine croyable; elle les garantit cependant avec l'énergie d'un témoin oculaire.

Son second mari, le baron d'Escars (créé duc par Louis XVIII), avait laissé des *Mémoires*, publiés en 1890; un fragment inédit et complémentaire nous est donné ici; il va des années 1793 à 1812. On peut noter ce qu'il dit du respect que conservait pour ses anciens seigneurs le peuple des campagnes (p. 265), même parmi les acquéreurs des biens nationaux; les difficultés à se faire effacer de la liste des émigrés; les lenteurs à recouvrer les terres non encore vendues et déjà dilapidées.

Des lettres, des pièces d'archives corroborent et terminent bien ce volume dont l'intérêt est puissant et qui dit des choses neuves sur un temps qui a déjà suscité une si abondante littérature.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Réveil religieux au lendemain du Concordat. Guillaume-Joseph Chaminade, fondateur des marianistes (1761-1850), par HENRI ROUSSEAU. Paris, Perrin, 1913, in-16 de XXVII-392 p., avec 3 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une dizaine d'années, le P. Simler, alors supérieur général des marianistes, publiait une importante biographie du fondateur de la société : M. Chaminade. Le cardinal Lecot écrivait la préface. Le *Polybiblion* en rendit compte. Aujourd'hui une vie plus courte, plus condensée nous est donnée par un autre membre de la Société de Marie, le P. Henri Rousseau; et Mgr Baudrillart la fait précéder d'un Avant-Propos expressif. Les deux récits, composés sur les mêmes documents, se ressemblent beaucoup et ils évoluent dans le même cadre, adoptant la même ordonnance de chapitres. Tous deux sont louables parce qu'ils tendent à faire mieux connaître un prêtre véritablement éminent, dont la longue vie apostolique a renouvelé la piété d'une grande ville comme Bordeaux au début du XIXe siècle, a rayonné dans le Midi, puis jusqu'en Alsace et en Franche-Comté et a créé des œuvres dont les services sont encore utiles à l'Église. M. Chaminade allait droit au surnaturel, et appuyait son action sur le culte de la Sainte Vierge. Il comprenait les temps troublés qui suivirent la Révolution, dont lui-même fut une victime en supportant l'exil, et il eut des réminiscences heureuses des œuvres d'autrefois en les appliquant aux besoins de son pays qui sortait d'une crise politique, religieuse et sociale terrible. La « Congrégation » qu'il fonda à Bordeaux, les deux groupes religieux : l'un pour les femmes (*Filles de*

Marie), l'autre pour les hommes (*Société de Marie*) qu'il organisa et où il n'a été besoin, depuis lors, d'introduire aucune modification, proclament son zèle. Il voulut appliquer les formes religieuses de la vie d'autrefois dans deux familles religieuses nouvelles. Il donna l'exemple des vertus qu'il prêchait et suscitait parmi la jeunesse. Sans exagérer aucun de ses mérites, son biographe en parle avec une admiration filiale qui tendrait à effacer jusqu'aux ombres de cette figure vénérable. On regrette aussi un peu d'obscurité dans l'historique des Sociétés marianistes, leur but, leurs règles, leur esprit. Des détails très circonstanciés sont fournis sur la Congrégation de Bordeaux qui vécut précisément autant que celle de Paris (1801-1830) et qui eut un caractère un peu différent, mais peut-être pas de la façon dont M. Rousseau l'explique. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Après le Concordat, l'opposition de 1803 à nos jours. par C. LATREILLE. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Latreille a publié, il y a déjà deux ans, un livre intitulé : *L'Opposition au Concordat* [de 1801], dont il a été rendu compte dans cette revue (Cf. *Polybiblion* de juin 1910, t. CXVIII, p. 523-524). Un autre volume a suivi, qu'il importe de faire aussi connaître, car on y trouve l'histoire de cette opposition jusqu'à nos jours.

La « Petite Église », gardienne d'une tradition fondée sur le droit canon et déclarée par elle inviolable, est, depuis cent ans passés, toujours plus restreinte et impuissante, néanmoins toujours aussi tenace, dans ses *Réclamations* contre la démission imposée aux anciens évêques français par Pie VII, sur les instances du Premier Consul. M. Latreille la montre s'organisant spontanément sous le Consulat (ch. I), poursuivie dans ses représentants sous l'Empire (ch. II), déçue dans ses espérances après la restauration des Bourbons (ch. III) et faisant encore inutilement entendre sa voix au concile du Vatican (ch. IV). L'abolition récente du Concordat l'a encore trouvée debout. Il suffirait à ses derniers fidèles d'obtenir du Saint-Siège une réparation d'honneur faite aux évêques dépossédés en 1801, mais ils ne l'obtiendront jamais : car, comme l'a dit Léon XIII, « il n'est permis à personne d'affirmer que l'Église catholique est réduite à résider uniquement dans quelques hommes privés de pasteurs ».

Ce second volume est riche, comme le précédent, en documents inédits et en faits nouveaux. L'auteur aime son sujet; il évite soigneusement toute polémique, mais on le sent porté plutôt du côté des vaincus que de celui des vainqueurs. Il n'en fait que mieux apparaître, dans un coin infime du monde religieux, un état d'esprit analogue à celui des hommes qui, dans le monde politique, rêveraient encore des doctrines et des institutions de l'ancien régime. L. P.

La Révolution de 1848, *étude critique sur les journées des 21, 22, 23, 24 février 1848*, par ALBERT CRÉMIEUX. Paris, Cornély, 1912, gr. in-8 de 535 p. — Prix : 10 fr.

La Propagande bonapartiste en 1848, par ROBERT PIMIENTA. Paris, Cornely, 1912, in-8 de 128 p. — Prix : 3 fr. 50.

Estimant que les journées de février 1848 «n'ont jamais été jusqu'à présent l'objet d'une étude critique », M. A. Crémieux a entrepris d'en poursuivre une « analyse méthodique ». Utilisant sans doute les Mémoires, les Souvenirs, les récits historiques publiés, il a été surtout déterminé dans son projet par l'étude des pièces du procès des ministres, l' « instruction judiciaire sur les journées de février 1848 » déposées au ministère de la justice et versées, en 1905, aux Archives nationales (BB [30], 296, 297, 298). Trois groupes de documents sont ainsi utilisés : ceux saisis dans les administrations, les procès-verbaux des commissaires de police, les dépositions des témoins cités. Ces dernières présentent l'intérêt le plus évident, en tenant compte, naturellement, de l'importance que se donnent toujours des gens qui se mettent en scène ou répondent aux questions qui leur sont posées. Nous sommes donc appelés à examiner dans leur ordre chronologique les événements révolutionnaires où M. Crémieux voit des déductions logiques et non pas une surprise accidentelle qui causa la chute du régime de Juillet : le banquet du XIIe arrondissement, les préparatifs de l'émeute, la manifestation réformiste, la fusillade du boulevard des Capucines, le désarmement des troupes, le combat du Château-d'Eau et l'abdication du Roi, la prise des Tuileries, la Régence de la duchesse d'Orléans, l'installation du gouvernement provisoire à l'hôtel de ville. Toutes ces circonstances parallèles ou successives sont narrées avec sobriété, étayées par de très nombreuses notes; il demeurerait encore à éclaircir plus d'un détail resté mystérieux et obscur au milieu de circonstances tragiques, mouvementées et diverses. La conclusion qui se dégage de ces documents» corrobore bien celle que l'on tirait déjà : le dégoût qu'inspirent ces émeutes victorieuses par l'incendie, l'assassinat, le pillage, la tristesse de la lâcheté et de l'impéritie des gouvernants, l'effarement des troupes abandonnées sans ordres, la facilité de l'écroulement du trône sous une impopularité qui semble la punition de la révolution de 1830, comme Louis-Philippe le confessait lui-même dans le premier moment. Les récits sont ici palpitants d'intérêt et donnent une impression de vive émotion. Les plus grands soins matériels ont été apportés à ce volume, édité d'une façon parfaite; des plans de Paris, des références précises, le Catalogue de toutes les pièces du procès sont mises sous nos yeux.

Cette poussée révolutionnaire qui créa la « République » de 1848 devait amener une prompte réaction. Celle qui se présenta la plus

inattendue, mais la plus logique, car l'Empire c'est la Révolution couronnée, ce fut l'arrivée au pouvoir, neuf mois après, du prince Louis-Napoléon. M. Robert Pimienta montre la façon dont s'y prirent ses partisans pour organiser « la propagande bonapartiste en 1848 », et il a recueilli, groupé, mis en œuvre des documents variés (journaux, affiches, placards, chansons, dessins, brochures, almanachs). L'enquête est menée soigneusement, dans un esprit très-nettement hostile au neveu de l'Empereur.

Le premier de ces deux ouvrages forme le n° 13 de la *Bibliothèque d'histoire moderne*; le second le n° 7 de la *Bibliothèque de la Révolution de* 1848. G. G.

Retours sur la vie. Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps, par A. Chambolle. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de VII-544 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Michel-Auguste Chambolle a eu son heure de notoriété. Il fut un des 44 signataires de la fameuse protestation contre les Ordonnances de 1830. Rédacteur au *Courrier français*, au *National*, directeur du *Siècle*, de 1837 à 1849, fondateur de *l'Ordre*, après avoir été, pendant dix ans, député de la Vendée, il représenta la Mayenne, puis la Seine, à l'Assemblée nationale et fut exilé lors du coup d'État. Très lié avec Thiers, c'est sur les instances de cet homme d'État qu'il décida de mettre au net les souvenirs de sa longue carrière. On trouve dans le livre de M. Chambolle, avec de piquantes anecdotes sur ses débuts et sur ses amitiés, des détails inédits sur les *Trois Glorieuses*, sur Casimir Périer, Thiers, Mignet, Armand Carrel, Guizot, Odilon Barrot, Lamartine, Balzac, enfin sur Cousin et Villemain. Les incertitudes du gouvernement provisoire, les divisions secrètes qui séparaient les républicains, les journées de juin, les scènes du 2 décembre sont racontées avec un probe souci du fait exact. En exil, Chambolle rencontre Girardin, Charras, Lamoricière, Victor Hugo, Thiers, etc. Rentré en France, il ne se fit pas illusion sur les suites prochaines de la politique impériale. Pendant son absence, il avait été successivement remplacé au *Siècle* par Perrée et par Léonor Havin. Ce fut sous les auspices de Chambolle que le célèbre journal acquit une notoriété presque européenne. Le *Siècle* n'était pas alors aussi hostile à l'Église qu'il le devint plus tard. Parmi les lettres adressées à Chambolle, nous en trouvons une où le comte de Montalembert fait appel à « l'esprit de justice » de Chambolle et l'adjure de le protéger « contre les calomnies du *Journal des Débats* ». Le grand orateur venait de défendre, à la tribune de la Chambre des pairs, la cause de l'enseignement libre. Furieuse de cet acte d'indépendance, la

feuille ministérielle avait accusé Montalembert d'être « un agent du duc de Bordeaux ». Dans un des premiers chapitres, nous relevons un curieux détail. Chambolle nous apprend qu'il fut élevé au collège de Bourbon-Vendée avec un grand jeune homme maladif, nommé Wilson « qui passait pour être le fils d'un célèbre philosophe qui a joué un rôle sous la Restauration ». De quel philosophe s'agit-il? Edmond Wilson fut, en 1829, le fondateur du premier *Correspondant*. Dans la notice que lui a consacrée le comte de Carné (*Correspondant* de février 1862, p. 380), il est simplement dit que Wilson était né en Italie, en 1801, de parents anglais et qu'il « fut jeté en France par un concours de tristes circonstances, sans appui, sans famille et sans patrie ». Une noble femme, la comtesse d'Aumale, recueillit l'enfant abandonné et se voua à son éducation — « tâche d'autant plus belle qu'à une aussi ardente sollicitude, dit M. de Carné, s'unissait un désintéressement plus complet ». Voilà bien du mystère! Quel curieux le percera?

OSCAR HAVARD.

L'Empire libéral, études, récits, souvenirs, par ÉMILE OLLIVIER. T. XVI. *Le Suicide. Premier acte : Wœrth-Forbach. Renversement de ministère.* Paris, Garnier, 1912, in-18 de 609 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des « Mémoires » plus encore qu'un récit historique, tant la personne de l'auteur est mêlée aux événements qu'il raconte avec une chaleur puissante, une passion que quarante années n'ont pas amortie, une verdeur de pensée surprenante, un intérêt soutenu. Tous les tableaux des batailles, hélas pour nous des défaites! de Wissembourg, Wœrth et Forbach sont fort travaillés, étudiés, documentés; mais ils paraissent longs et remplis de détails trop minutieux. Au contraire, les épisodes qui amènent à Paris (le 10 août 1870) le renversement du ministère Émile Ollivier se lisent avec un entraînement égal à la vivacité mise à les écrire. L'émotion ne s'arrête pas un instant. Les péripéties variées de ces journées dramatiques sont appuyées non pas sur des souvenirs douteux qui auraient aujourd'hui presque un demi-siècle, mais sur des notes rédigées, des renseignements recueillis au moment même et dans les mois qui ont suivi.

L'immense travail de M. Ollivier a été mené pour aboutir à ce XVIe volume qui est la justification de sa conduite; il ne plaide pas les circonstances atténuantes, il proclame la pleine et entière victoire du procès; sa bonne foi, sa loyauté sont indiscutables comme aussi est éclatante sa confiance absolue en ses moyens de sauver la France si ses adversaires politiques et les jaloux ne l'a-

vaient pas renversé. Il fut le « bouc émissaire » civil, comme le maréchal Lebœuf fut le « bouc émissaire » militaire.

Plus d'une page est à signaler pour son intérêt et sa valeur, par exemple : l'arrivée du général Changarnier à Metz (p. 285); la conduite de l'Impératrice (p. 333); la fermeté du maréchal Baraguey d'Hilliers (p. 345); l'entrevue d'Émile Ollivier et de Trochu (p. 354) ; le portrait du général comte de Palikao (p. 458); les sentiments plus ou moins sincères de Victor-Emmanuel en abandonnant Napoléon III (p. 534). Aux Appendices, une lettre fort curieuse du cardinal Haynald est suivie d'une réponse non moins typique d'Émile Ollivier relative à Mgr Dupanloup (p. 587).

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Politique de l'équilibre, 1907-1911, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de v-349 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Hanotaux a réuni dans un volume dont la presse quotidienne a déjà beaucoup parlé, un certain nombre d'articles publiés par lui dans la *Revue hebdomadaire*, au fur et à mesure des événements diplomatiques de 1907 à 1911. Les sujets en sont indiqués par le sous-titre : « L'Entente cordiale et l'encerclement; la Crise orientale: Jeune Turquie, Bosnie et Herzégovine; L'Affaire marocaine ». Le volume débute par des considérations sur la conférence de la Haye de 1907. Il s'arrête au moment où le traité franco-allemand du 4 novembre 1911 sur le Maroc et le Congo vient d'être signé. Il est superflu d'insister sur l'intérêt qui s'attache à l'opinion d'un des plus brillants diplomates de la troisième République sur la manière dont les intérêts français ont été gérés pendant la période qui vient de s'écouler et qui comptera parmi les plus agitées de l'histoire diplomatique des temps modernes. Mais il n'est pas indifférent d'en signaler l'idée directrice. M. Hanotaux oppose sa politique, celle qu'il a autrefois pratiquée et qu'il appelle à juste titre : la politique de l'équilibre, à celle qui, suivie depuis, principalement par M. Delcassé, a été appelée : politique de l' « encerclement ». La première consiste pour la France — réserve faite de l'alliance avec la Russie — à rester libre de tout engagement aussi bien vis-à-vis de l'Angleterre que de l'Allemagne et à porter le poids de sa force et de son crédit dans les conflits internationaux là, où suivant les circonstances du moment, elle a intérêt à le faire. La seconde est caractérisée par l'entente cordiale avec l'Angleterre, par le rapprochement avec l'Italie, par l'énervement de la Triple Alliance. Elle est accentuée par le rapprochement anglo-russe. Elle tend à opposer à l'Allemagne un faisceau permanent de forces dont il faut toutes les ressources de la langue diplomatique pour mal dissimuler le caractère menaçant. M. Hanotaux tient pour le premier

système en faisant ressortir que si l'entente cordiale a déjà beaucoup rapporté à l'Angleterre elle a coûté assez cher à la France, qu'elle n'a pas empêché l'Autriche, appuyée sur l'Allemagne, d'annexer la Bosnie et l'Herzégovine, malgré la France et l'Angleterre; qu'elle ne nous a pas rendus plus forts contre l'Allemagne dans la négociation pénible qui a abouti à la mutilation de l'Afrique équatoriale française; qu'enfin, au Maroc même, elle ne supprime pas les difficultés avec l'Espagne et comporte au contraire, en ce qui concerne l'organisation de Tanger, des nécessités qui ne sont pas faites pour flatter notre amour-propre. — Ces critiques sont assurément fondées, mais on pourrait répondre à M. Hanotaux que l'inconvénient de sa politique (et cet inconvénient est grave) consiste à risquer constamment de nous trouver dans un état d'infériorité angoissant dans un conflit toujours menaçant avec l'Allemagne qui, elle, s'appuie sur un système d'alliances fixe et permanent. La diplomatie officielle oublie trop volontiers que, malgré les paroles de paix et le silence imposé par les nécessités du moment, les rapports internationaux de l'Europe et même du monde sont dominés, depuis le second Empire, par la question franco-allemande. Le traité de Francfort ne l'a pas réglée. Il n'y a pas d'équilibre possible en Europe tant que l'empire allemand occupera l'Alsace-Lorraine. Il n'y a pas pour la France d'autre politique nationale que de tendre toujours à la reconstitution de l'intégrité de notre territoire. Tant que cette affaire n'est pas réglée, toutes les autres ne sont que secondaires. Voilà pourquoi l'instinct de la France la rend indulgente pour la politique de l'encerclement et ses conséquences, malgré les charges qu'elle impose, malgré même ses échecs. Si ces lignes étaient lues dans un cercle diplomatique, je sais bien qu'elles provoqueraient plus d'un sourire. Croit-on cependant que si, il y a un an, la nation française a mis la main sur la garde de son épée, c'était au Maroc qu'elle pensait?

EUGÈNE GODEFROY.

BULLETIN

La Réforme du Bréviaire et du calendrier, par Dom FERNAND CABROL. Paris. Bloud, 1912, in-8 de 110 p. (Collection *Science et Religion*.) — Prix : 1 fr. 20.

Cette étude éclaire la nouvelle réforme du Psautier, premier pas vers la réforme intégrale du Bréviaire. L'auteur montre l'esprit de la réforme, il en explique l'ensemble et les détails.

Les vues générales de l'Avant-Propos sur la place du Bréviaire dans la liturgie et des notions montrant l'harmonie du double principe de tradition et de progrès qu'on pourrait croire antagonistes préparent l'exposé de la réforme. Vient alors l'étude successive de l'ancien psautier romain et du psautier bénédictin, en mentionnant les inconvénients et les avantages

respectifs. On apprécie d'autant mieux tout ce qu'a d'ingénieux la nouvelle réforme. L'auteur en pose les principes, en énumère les avantages, indique les nouvelles rubriques qui réglementent l'usage du nouveau psautier; enfin il fait entrevoir le sens probable des réformes futures. En terminant on recueille la grande leçon qui se dégage de la réforme de Pie X : l'importance de la dévotion à la liturgie sacrée, la première des dévotions. Le texte de la bulle *Divino afflatu*, celui des nouvelles rubriques et de quelques décrets plus récents, complètent cet excellent opuscule où le charme de la mise en œuvre le dispute à la science du fond. A. VIGOUREL.

Le Modernisme, par EUGÈNE TAVERNIER. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 de 31 p. (*Publications de la Société bibliographique.*) — Prix : 0 fr. 25.

Avec une remarquable lucidité d'exposition et la souple vigueur d'un raisonnement qui a vite fait de réduire à néant les sophismes, M. Eugène Tavernier a su mettre à la portée de tous les esprits capables d'associer entre elles deux idées — ce qui n'est plus aujourd'hui si fréquent — la doctrine de l'encyclique *Pascendi* sur le modernisme. La conclusion pourra paraître quelque peu indulgente, tout au moins dans la forme. B.

Les Reliques et les images légendaires, par P. SAINTYVES. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. P. Saintyves a fait un louable effort et s'est donné beaucoup de peine pour recueillir d'un peu partout les légendes et croyances populaires, les vieilles pratiques superstitieuses qui sont le revers de toute religion et dont le catholicisme lui-même n'a pu toujours préserver les foules ignorantes. Ces faits, dont le nombre pourrait d'ailleurs indéfiniment s'étendre, ont été empruntés aux sources les plus diverses, sans discussion ni critique, et adaptés en bloc à un but nettement défini. Non seulement M. P. Saintyves se plaît à mettre directement au compte de l'Eglise catholique les erreurs ou les excès de la dévotion populaire, mais, en se référant au *Traité des reliques*, de Calvin, il dénonce une vaste entreprise d'exploitation dont seraient surtout responsables les ordres monastiques et le clergé paroissial « créant des mythes ou des mystifications pour répondre au besoin de merveilleux dont la plupart des hommes demeurent assoiffés ».

M. P. Saintyves se flatte de servir ainsi l'Église, dont il s'est séparé. « On conserve malgré tout une secrète tendresse pour une Église sur les genoux de laquelle on a été bercé. » De ceci nul ne doutera, tout en formulant le désir que cette tendresse se fît moins secrète et que la question de fait et de droit fût étudiée de plus près, sans parti pris, en la plaçant d'abord bien exactement dans son cadre. Alors seulement M. Saintyves pourra songer à servir l'Église et la vérité sans se desservir lui-même.

P. BERNARD.

Les Abeilles et leurs ruches, par l'abbé PAUL LEMAIRE. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 80 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit livre, écrit par un apiculteur initié à son sujet par de longues années d'études pratiques, sera consulté avec profit par ceux qui se livrent à la culture des abeilles.

La description de l'insecte, son mode d'existence, ses maladies et ses ennemis, l'indication des modèles de ruches les plus parfaits, les soins à

donner aux abeilles pendant les derniers mois de l'année, en constituent les principaux chapitres. D. B.

Ma Franche-Comté, par ALPHONSE GAILLARD. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 172 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un poète régionaliste, un vrai.

Jusqu'à la page 113, il chante sa province qu'il n'a jamais quittée d'ailleurs, sa Franche-Comté. Je néglige délibérément le reste, qui a cependant son charme, parce que je ne veux connaître que les poésies inspirées à M. Gaillard par l'amour du pays natal, lesquelles sont au nombre de quarante-deux. Je pourrais faire de nombreuses citations ; mais je dois me borner.

D'après le Dr Perron, qui a conté l'histoire en prose, le poète rapporte sous ce titre : *Un Franc-Comtois*, le cas d'un compatriote solide qui, en Espagne, au temps jadis, assistant à un combat de taureaux, sauta tout bonnement dans l'arène, saisit la bête par les cornes... et

Lui tordit prestement la nuque, ainsi qu'on vire
Un cabestan : on crut ouïr craquer des os,
Et — le fauve affaissé, râlant — notre héros
Se redressa, vainqueur, avec un fin sourire.

Puis très calme, — fixant les Espagnols jaloux,
Encore épouvantés de son exploit, — la bouche
Dédaigneuse : « Voilà, leur dit-il, comme on couche
Les taureaux — et sans tant de manières — *chez nous* !... »

J'ai savouré aussi la poésie intitulée : *Les Grandvalliers*, ces rouliers fameux qu'avant les chemins de fer l'on rencontrait sur toutes les routes de France. J'en mentionnerai seulement huit vers :

Ainsi, de leur Grandvaux à Dijon, à grands cris
Ils allaient conduisant de pesantes voitures,
Puis repartaient, rêvant d'épiques aventures,
Enfin, en conquérants, ils entraient dans Paris !

Et là, dans ce Paris, si quelques mauvais drôles
Voulaient les plaisanter avec un air narquois,
Les ayant écoutés gravement, nos Comtois
Leur tournaient les talons en haussant les épaules !...

M. Gaillard connaît évidemment la pièce si amusante de l'humoristique poète comtois Charles Thuriet : *La Polisseuse de pipes*, car *Nos Pipières*, que l'on trouve ici, me semblent en procéder directement.

Arrêtons-nous ici, comme l'on chante dans *le Chalet*, pour féliciter M. Alphonse Gaillard : son joli volume, qui possède une saveur de terroir prononcée, sort absolument de l'ordinaire. E.-A. CHAPUIS.

Initiation littéraire, par ÉMILE FAGUET. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 176 p. — Prix : 2 fr.

Autrefois cela se serait appelé modestement *Résumé* ou *Sommaire* ou *Memento*. C'est, en effet, un tout petit manuel, où, en chapitres minuscules, coupés de beaucoup de papier blanc, défilent à peu près toutes les littératures de tous les temps et de tous les pays : indienne (150 lignes), hébraïque (60, avec cette phrase énorme : « Il est possible, sans que nous voulions dire que nous le souhaitions, que la *Bible* survive aux religions si nombreuses et si considérables, qui sont nées d'elle) ; — grecque, latine, fran-

çaise (Rabelais, 8 lignes, Ronsard, 7, Racine, 13, Voltaire, 16 ... et La Chaussée 45 !), anglaise, allemande, espagnole, italienne, portugaise, russe, polonaise...; six à sept cents noms, y compris MM. Haraucourt, Aulard, Seignobos, Bernstein, et autres *minimi*, et non compris X. de Maistre, Jouffroy, Lacordaire, Veuillot, Barbey d'Aurevilly, Girardin, Gratry, Ozanam, Laprade, Huysmans, Jules Lemaître, etc., etc...; sans idées générales d'ailleurs, sans beaucoup d'ordre, sans dates précises, de sorte qu'on ne voit pas du tout à qui cela peut bien servir.

G. A.

Histoire moderne (1498-1715). Classes de seconde A. B. C. D., par P.-G. Heinrich. Paris, Bloud, 1912, in-16 cartonné de VIII-514 p., illustré. — Prix : 4 fr.

L'auteur de ce cours d'histoire ne s'est pas borné à donner une sèche nomenclature des événements qui agitèrent l'Europe de 1498 à 1715. Il a voulu, par un rapide coup d'œil jeté sur le moyen âge, faire connaître la société dans laquelle avaient germé toutes les idées devant transformer le monde. Les six premiers chapitres sont consacrés à la société féodale, à l'Église et à la civilisation du moyen âge. Grâce à cette sorte de préambule, les élèves saisiront mieux les événements dont le tableau leur est tracé dans la suite. L'ensemble du volume est bien compris et il sera consulté avec fruit non seulement par les élèves préoccupés de se graver dans la mémoire des suites de faits en vue de passer un examen mais aussi par toute personne qui voudra avoir de la période si agitée du XVIe siècle et de la magnifique efflorescence du XVIIe siècle une idée nette et juste.

L'ensemble des événements est retracé avec un grand esprit d'impartialité. Rendant justice à l'action civilisatrice de l'Église, il sait faire aussi la part des passions humaines et condamne tous les excès qui, sous l'influence de ces passions, furent commis d'un côté comme de l'autre. En somme, on ne saurait trop recommander l'usage de ce manuel : c'est un excellent livre à mettre entre les mains des jeunes gens dont l'intelligence commence à s'ouvrir, pour juger les faits qui leur sont présentés.

J. Viard.

Un Épisode de la réforme catholique avant Luther. La Fondation des Clarisses de l'Ave Maria et l'établissement des Frères mineurs de l'Observance de Paris (1478-1485), par le P. Gatien. Couvin et Paris, Librairie Saint-François, 1913, in-8 de 52 p. — Prix : 2 fr.

La fondation du couvent de l'*Ave Maria* à Paris, au XVe siècle, se rattache à l'histoire de la famille franciscaine. Sous l'influence de l'esprit de réforme qui travaillait alors les ordres religieux, les Frères mineurs s'étaient scindés en deux branches, les conventuels et les observants, et ces derniers s'efforçaient de faire revivre dans l'ordre l'esprit de leur saint fondateur. Les franciscains de Paris étaient sous la direction des conventuels et les observants voulaient établir un couvent où les religieuses pratiqueraient, comme eux, la règle non mitigée. C'est dans un ancien couvent de béguines qu'ils réussirent à installer leurs Sœurs.

Ce projet n'avait pas été sans rencontrer de puissantes oppositions et donna lieu à de laborieux pourparlers dans lesquels interviurent de très hauts personnages, à commencer par les princesses de la famille royale.

Le P. Gatien, capucin, expose cette histoire compliquée en quelques

pages écrites avec agrément et qui prouvent qu'on peut être savant sans être ennuyeux. P. PISANI.

Galilée et l'Église, l'histoire et le roman, par PIERRE AUBANEL. Avignon, Aubanel, s. d., petit in-8 de 239 p., avec portrait.

Et Galilée ? demandait un député à Mgr Freppel qui venait de parler du traitement des desservants. — Je ne demande pas d'augmentation de traitement pour lui, répondit l'évêque d'Angers. — Et ce genre de réponse, plus efficace que directe, sera longtemps encore le meilleur pour plusieurs partisans du progrès, cristallisés dans ce double préjugé : l'Église a maltraité Galilée ; l'Église n'est pas infaillible puisqu'elle a condamné Galilée. A ceux qui veulent rapidement s'instruire sur cette matière — définitivement éclaircie après les travaux d'H. de l'Épinois, du P. Grisar, et de l'abbé Jaugey, — la conférence de M. Aubanel pourra rendre service. Elle montre clairement la bienveillance des hommes d'Église, et en particulier d'Urbain VIII ; les incertitudes scientifiques et le défaut de caractère chez Galilée, son acharnement malencontreux à enrichir son système d'un *Probatur ex Scriptura sacra*, alors que des envieux l'épiaient, et que le temps était mal choisi pour dogmatiser sans mission. Les deux décrets de l'Index en 1616, et du Saint-Office, en 1633, sont bien présentés dans leur véritable caractère de décisions disciplinaires, où l'infaillibilité, privilège du Pape et non des Congrégations, ne saurait être intéressée. Pour donner à ces détails techniques plus de netteté, l'auteur aurait pu consulter l'ouvrage d'un canoniste : *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège*, par le P. Choupin (1907). A. R.

La France rouge. 1793, ou le Bloc sanglant, par CHARLES DECONGE, Paris, 31, avenue La Motte-Picquet, Imprimerie des publications contre-révolutionnaires, 1913, in-8 de 72 p., avec carte en couleur. — Prix : 2 fr. — Édition sans la carte : 0 fr. 50.

On ne peut que féliciter M. Deconge de la pensée qui lui a inspiré ses publications contre-révolutionnaires. Il a voulu faire œuvre de justice, renverser les idoles, stigmatiser les crimes, démasquer les hypocrisies et éclairer les esprits que cherchent à séduire les déclamateurs. Dans les présentes brochures, il a recherché quelle fut la fin des régicides ; il fait voir les palinodies des uns, la fin tragique ou misérable des autres, le repentir d'un grand nombre.

Malheureusement, pour donner à ses conclusions un caractère plus probant, il lui eût fallu les asseoir sur une base plus solide qu'on regrette de ne pas trouver dans des travaux par trop superficiels. On sait que le 21 janvier 1793, Reubell était à Mayence et Grégoire à Chambéry ; ils n'ont donc pu prendre part au vote dont on les rend responsables. Je lis (p. 55), « ... Debry ... on ne sait ce qu'il est devenu ». Debry, c'est le plénipotentiaire de Rastatt, le préfet de Besançon, auquel M. Pingaud a consacré une copieuse biographie et dont la notice se trouve dans n'importe quel dictionnaire. On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples, mais ceux-ci suffisent pour prouver que les plus excellentes intentions ne suffisent pas pour écrire l'histoire. P. PISANI.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le R. P. Ambroise Matignon, né à Cholet (Maine-et-Loire) en 1824, est mort à Paris, le 10 mars dernier, comme il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année. Il avait fait ses études de droit et s'était inscrit au barreau quand une vocation plus haute l'appela dans la Compagnie de Jésus. Il y enseigna la philosophie et la théologie. Il s'appliqua ensuite à la prédication, pour laquelle son talent approchait du premier ordre. Aussi occupa-t-il avec distinction les principales chaires de Paris et eut-il une réputation seulement un peu au-dessous de celles des Ravignan et des Félix. Il donna plusieurs années de suite (1872-1875) les conférences de l'Avent à Notre-Dame, et ces beaux discours furent publiés en plusieurs volumes : *Jésus-Christ et la France* (1873, in-8), *Jésus-Christ et les unités sociales* (1874 et 1875, 2 vol. in-8). Son apostolat oratoire s'exerça d'une façon non moins remarquable, quoique plus familière, dans une série de conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris, et d'où sont issus les ouvrages intitulés : *La Paternité chrétienne* (1872 1879, 4 vol. in-12) ; — *Les Familles bibliques* (1883-1888, 5 vol. in-12). Le P. Matignon ne maniait pas moins habilement la plume que la parole et il traita de hautes et difficiles questions avec beaucoup de vigueur et de largeur d'esprit : *La Question du Surnaturel, ou la Grâce, le merveilleux, le spiritisme au* XIXe *siècle* (1861, in-12) ; — *Les Morts et les vivants, entretiens sur les communications d'outre-tombe* (1862, in-12) ; — *La Liberté de l'esprit humain dans la foi catholique* (1864, in-8) ; — *L'Évocation des morts* (1902, in-16. Collection *Science et Religion*). Il prit part, dans le juste sens romain, aux polémiques qui précédèrent ou accompagnèrent le concile du Vatican : *Une Résurrection du gallicanisme, ou l'Infaillibilité papale et ses nouveaux adversaires* (1869, in-8) ; — *La Question de l'infaillibilité papale aux cinq premiers siècles de l'Église, à propos des Lettres du P. Gratry* (1870, in-18). Le P. Matignon avait été l'un des plus distingués collaborateurs des *Études* dans les premières années de ce recueil si justement estimé. Ses articles y furent très remarqués, même en dehors du monde religieux, et ils méritent d'être lus aujourd'hui encore. La ferme lucidité de son intelligence, dont il donna constamment des preuves dans le cours de sa longue vie, lui fut conservée dans une extrême vieillesse, jusqu'à ses derniers instants, et il n'interrompit — on peut le dire — que pour entrer dans une vie meilleure l'exercice de son ministère. Son souvenir demeurera impérissable et cher dans l'âme des nombreux amis, ecclésiastiques et laïques, dont il fut le guide éclairé, dévoué, judicieux et paternel. M. S.

— M. Jules-Gabriel Compayré, membre de l'Institut, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, ancien député du Tarn, est mort à Paris, le 23 mars, à 70 ans. Né à Albi (Tarn), le 2 janvier 1843, M. Gabriel Compayre fit ses études à Castres, à Toulouse et à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Entré à l'École normale supérieure en 1862, il fut reçu agrégé de philosophie en 1866 et alla professer successivement aux lycées de Pau, de Poitiers et de Toulouse. Ayant obtenu en 1873 le diplôme de docteur, il fut nommé suppléant à la Faculté des lettres de Toulouse et devint titulaire en 1876. En 1880, lorsque fut fondée l'École normale supérieure d'institutrices à Fontenay-aux-Roses, il y fut chargé d'un cours de pédagogie. Nommé député du Tarn aux élections législatives de 1881 et de 1885, il marqua sa place à la Chambre dans les discussions sur l'enseignement

public. Non réélu en 1889, il rentra dans l'Université comme recteur de l'Académie de Poitiers et fut placé, en 1895, à la tête de l'Académie de Lyon qu'il dirigea jusqu'en 1908, époque où il fut fait inspecteur général de l'instruction publique pour l'enseignement secondaire. En 1901 il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Gabriel Compayré, qui avait appartenu à de nombreuses commissions chargées de préparer les projets de réorganisation de l'enseignement primaire, fut toute sa vie un ardent défenseur et propagateur de l'instruction laïque, comme on le peut voir par la liste suivante de ses ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés par l'Institut et dont le plus connu. *Éléments d'éducation civique*, a été mis à l'*Index : De Ramundo Sebundo ac de theologiae naturalis libro* (Paris, 1872, in-8), thèse pour le doctorat ; — *La Philosophie de David Hume* (Paris, 1873, in-12) ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le* XVIe *siècle* (Paris, 1879, 2 vol. in-8) ; — *Éléments d'éducation civique et morale* (Paris, 1880, in-12) ; — *L'Instruction civique* (Paris, 1883, in-12) ; — *Histoire de la pédagogie* (Paris, 1884, in-12) ; —*Cours de pédagogie théorique et pratique* (Paris, 1885, in-12) ;—*Notions élémentaires de psychologie* (Paris, 1886, in-12) ; — *Cours de morale théorique et pratique* (Paris, 1887, in-12) ; — *Psychologie appliquée à l'éducation* (Paris, 1890, in-12) ; — *Organisation pédagogique et législation des écoles primaires* (Paris, 1890, in-12) ; — *Études sur l'enseignement et sur l'éducation* (Paris, 1891, in-12) ; — *Yvan Gall, le pupille de la marine. Livre de lecture courante* (Paris, 1894, in-12) ; — *Enseignement secondaire aux États-Unis* (Paris, 1896, in-8) ; — *Enseignement supérieur aux États-Unis* (Paris, 1896, in-8) ; — *L'Évolution intellectuelle et morale de l'enfant* (Paris, 1893, 2e édit. 1896, in-8) ; — *Herbert Spencer et l'éducation scientifique* (Paris, 1901, in-18) ; — *J.-J. Rousseau et l'éducation de la nature* (Paris, 1901, in-18) ; — *Pestalozzi et l'éducation élémentaire* (Paris, 1902, in-18) ; — *Herbart et l'éducation par l'instruction* (Paris, 1903, in-8) ; — *Montaigne et l'éducation du jugement* (Paris, 1904, in-18) ; — *Jean Macé et l'instruction obligatoire* (Paris, 1902, in-18) ; — *Charles Démia et les origines de l'enseignement primaire* (Paris, 1905, in-12) ; — *Horace Mann et l'école publique aux États-Unis* (Paris, 1905, in-12) ; — *Le P. Girard et l'éducation par la langue maternelle* (Paris, 1906, in-18) ; — *L'Adolescence. Études de psychologie et de pédagogie* (Paris, 1906, in-12) ; — *L'Enseignement secondaire des jeunes filles* (Paris, 1907, in-8) ; — *L'Éducation intellectuelle et morale* (Paris, 1908, in-12) ; — *Jules Gaufrès, sa vie et son œuvre* (Paris, 1909, in-12). M. Gabriel Compayré a donné de nombreux articles à plusieurs revues et journaux, à la *Revue française*, au *Temps*, etc.

— M. Alfred-Maurice PICARD, vice-président du Conseil d'État, membre de l'Institut, ancien commissaire général de l'Exposition de 1900, ancien ministre de la marine dans le cabinet Clémenceau, est mort à Paris, le 7 mars, à 69 ans. Né à Strasbourg, le 21 décembre 1844, il fit la plus grande partie de ses études dans cette ville et à Nancy. Entré à l'École polytechnique en 1862 et à celle des ponts et chaussées en 1864, il fut successivement ingénieur ordinaire, ingénieur en chef, inspecteur général de deuxième classe et enfin ingénieur en chef de première classe en 1891. La carrière de M. Alfred Picard comme ingénieur fut des plus brillantes. Innombrables sont les travaux qu'il a exécutés. Il s'est principalement signalé par sa participation à l'organisation des Expositions universelles. Malgré la tâche absorbante que lui imposaient ses nombreuses fonctions, car personne n'a fait partie d'un plus grand nombre de comités et de commissions, il a trouvé le temps, non seulement d'écrire des mémoires

pour divers recueils, tels que les *Annales des ponts et chaussées*, mais encore de rédiger plusieurs grands ouvrages qui contiennent l'histoire des travaux qu'il a accomplis. Parmi eux nous citerons : *Alimentation du canal de la Marne au Rhin et du canal de l'Est* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Chemins de fer français ; étude historique sur la constitution et le régime du réseau* (Paris, 1883-1884, 6 vol. in-8) ; — *Traité des chemins de fer ; économie politique, commerce, finances, administration, droit, études comparées sur les chemins de fer étrangers* (Paris, 1887, 4 vol. gr. in-8) ; — *Traité des eaux. Droit et administration* (Paris, 1890-1895, 5 vol. gr. in-8) ; — *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du jury international* (Paris, 1891-1892, in-8) ; — *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Monographie* (Paris, 1892-1895, in-8), avec MM. A. Alphand et Georges Berger ; — *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapport général* (Paris, 1892-1894, 10 vol. in-8) ; — *Exploitation commerciale des chemins de fer* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Commission des méthodes d'essai des matériaux de construction* (Paris, 1894-1895, 4 vol. in-4) ; — *Rapport général administratif et technique sur l'Exposition universell internationale de 1900, à Paris* (Paris, 1903-1904, 9 vol. gr. in-8) ; — *Le Bilan d'un siècle, 1801-1900* (Paris, 1906-1907, 6 vol. in-8).

— Le comte Angelo DE GUBERNATIS, le littérateur et orientaliste italien bien connu, est mort à Rome, le 26 février, à 73 ans. Né à Turin, le 7 avril 1840, il fit ses études à l'Université de cette ville, fut reçu docteur en philologie et devint professeur au gymnase de Chieri. Peu de temps après, le gouvernement italien l'envoya à Berlin pour y étudier les langues orientales et, à son retour, l'année suivante il fut nommé professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'École des hautes études de Florence. A plusieurs reprises il visita les différents pays de l'Europe et même les Indes et prit une part active à tous les congrès internationaux des orientalistes. On lui doit la fondation à Florence d'un musée indien et d'une Société asiatique italienne. L'activité littéraire de M. Angelo de Gubernatis s'est exercée dans les domaines les plus variés. Il se fit connaître d'abord par des pièces de théâtre, débutant par une tragédie : *Pier delle Vigne*, que suivirent des drames en vers : *La Mort de Caton* et *Romolo*, puis des traductions de drames indiens : *Il Re Nala*, *Il Re Desarata* et *Mâya*. Comme indianiste, il a donné entre autres ouvrages, écrits en italien ou en français ou en anglais : *Piccola Enciclopedia indiana* (Florence, 1868, in-16) ; — *Fonti vediche dell' epopea* (Florence, 1867, in-8) ; — *Memoria sui viaggiatori nelle Indie orientali* (Florence, 836, in-8) ; — *Storia comparata degli usi nuziali* (Milan, 1863, in-8) ; — *Zoological mythology or the Legends of Animals* (Londres, 1872, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en français par P. Regnaud (Paris, 1874, 2 vol. in-8) ; — *Savitri, idylle dramatique indienne* (Rome, 1877, in-16) ; — *Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie* (Paris, 1876, in-8) ; — *Peregrinazioni italiane* (Rome, 1886-1887, 3 vol. in-8). Connu également comme critique et publiciste, M. de Gubernatis a fondé plusieurs publications périodiques, telles que l'*Italia letteraria*, en 1862, la *Rivista orientale*, en 1867, la *Civiltà italiana*, en 1869, et, la même année, la *Rivista europea*, dont il garda la direction et qui devint bientôt la plus importante des revues italiennes. Il fut en même temps le collaborateur de plusieurs périodiques étrangers, de l'*International Review* de New York, de l'*Athenæum* de Londres, de la *République française* de Paris, etc. Enfin M. de Gubernatis a publié un *Dizionario biographico degli scrittori contemporanei* (Florence, 1878-1879, gr. in-8), dont une édition française remaniée a paru plus tard (Florence 1888-1891, 3 vol. gr. in-8) et qui a été réimprimé sous ce titre : *Dictionnaire international des écrivains du monde latin* (Rome-Florence 1905, gr. in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : le général André, ancien ministre de la guerre, mort à Dijon, le 19 mars, à 75 ans, dont nous n'avons pas à rappeler jusqu'à quel point il s'associa à la politique du cabinet Waldeck-Rousseau et surtout à celle du cabinet Combes, mais dont nous avons à dire ici qu'il commanda pendant quatre ans l'École polytechnique et qu'il fut un des collaborateurs de Littré pour les questions militaires et les sciences mathématiques ; — Maurice Boutet de Monvel, peintre et graveur de grand talent, qui laisse une œuvre considérable et qui a illustré de nombreux ouvrages, tels que la *Xavière* de Ferdinand Fabre, le *La Fontaine*, la *Jeanne d'Arc*, la *Farce de Pathelin*, d'Anatole France, mort à Paris, au commencement de mars, à 62 ans ; — l'abbé Edmond Chamouton, directeur au grand Séminaire de Montciel, près de Lons-le-Saunier (Jura), mort le 25 mars, à 73 ans, lequel avait publié divers ouvrages de piété et d'histoire religieuse locale, tels que : *Le Sanctuaire de Notre-Dame de Lorette et la madone miraculeuse de Conliège* (Lons-le-Saunier, 1889, in-16) ; *Notre-Dame de Mièges. Notice historique et recueil de prières* (Lons-le-Saunier, 1885, in-16) et *Mois de Marie des Madones du diocèse de Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, 1892, in-16) ; — Léonce Depont, le délicat poète, peu connu du grand public, mais très estimé de l'Académie française qui lui avait décerné entre autres le grand prix de poésie, mort dernièrement à Surgères (Charente-Inférieure), à 51 ans, lequel a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Correspondant*, à la *Revue hebdomadaire*, etc., et a écrit : *Sérénités* (Paris, 1899, in-12) ; *Déclins* (Paris, 1899, in-12) ; *Pèlerinages* (Paris, 1902, in-18) et *la Flûte Alexandrine*, qui va paraître chez Lemerre ; — Alphonse Dumas, homme de lettres et bibliophile connu, mort dernièrement à Paris ; — Mlle Sophie Féval, romancière, nièce de Paul Féval, arrière-petite-fille du célèbre jurisconsulte Pothier, morte à Rennes, en février, à 70 ans ; — Jules Gariel, membre très en vue de la presse radicale du Midi, qui, après avoir collaboré à divers journaux politiques et littéraires de la Provence, était entré à la rédaction du *Frondeur*, puis était devenu le directeur du *Petit Méridional*, mort subitement à Montpellier, au commencement de mars, à 63 ans ; — Léon Godard, professeur de physique au lycée Condorcet depuis de nombreuses années, mort à Paris, au commencement de mars, à 53 ans ; — Julien Godfrin, directeur de l'École de pharmacie de Nancy, mort en cette ville, à la fin de mars ; — Fernand Gras, correspondant de guerre d'un journal parisien, assassiné au milieu de mars, à 34 ans, à Toulon, peu après son retour du Maroc ; — Émile-Jean Guérin-Catelain, président fondateur de la Société nationale des conférences populaires, mort à la fin de février, à Saint-Germain-en-Laye, à 57 ans ; — Antoine Guillois, mort dernièrement à Auxerre, à 57 ans, lequel avait publié entre autres ouvrages intéressants : *Napoléon : l'homme, le politique, l'orateur, d'après sa correspondance et ses œuvres* (Paris, 1889, 2 vol. in-8) ; *Le Salon de Madame Helvétius, Cabanis et les idéologues* (Paris, 1894, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; *La Marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis*, 1764-1782 (Paris, 1897, in-8) ; — le comte Horric de Beaucaire, ministre plénipotentiaire de France en Danemark, mort à Copenhague, le 27 mars, à 58 ans, qui avait publié divers ouvrages historiques remplis d'érudition, entre autres une édition des *Mémoires du cardinal de Richelieu* ; — Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa, ancien évêque auxiliaire du cardinal Caverot à Lyon et du cardinal Thomas à Rouen, directeur de l'Œuvre antiesclavagiste de France, mort à Granville (Manche), au commencement de mars, à 72 ans, lequel avait

acquis une certaine réputation comme orateur sacré et a écrit un ouvrage estimé : *L'Oratoire de Saint-Philippe de Néri ; ses origines, son esprit, sa mission, avec une étude sur les religieuses oratoriennes et les constitutions* (Dragnignan, 1879, in-12) ; — Léon LEYS, professeur honoraire au lycée Condorcet, à Paris, mort au milieu de mars, à Nice, à 76 ans ; — Louis MARIN, journaliste, directeur de *l'Hiver à Nice*, mort dernièrement à 59 ans ; — Augustin MONOD, professeur au lycée Montaigne, mort à Paris, au commencement de mars ; — Jean NEYMARCK, compositeur de musique, mort prématurément, à Paris, au commencement de mars, à 23 ans ; — le Frère PRUDENCE, directeur du grand collège français des Frères de Saint-Joseph à Kadikeuï, mort dernièrement ; — l'abbé Florian PRUDHAM, mort à Paris, au milieu de mars, à 71 ans, qui avait dirigé le collège Stanislas pendant de longues années, de 1884 à 1903, période pendant laquelle ce collège avait connu ses plus brillants succès ; — Joseph ROUX, conservateur du musée de Gray (Haute-Saône), ancien professeur de dessin au collège de cette ville, auteur d'ouvrages d'enseignement classique de l'art, tels que : *Une Leçon de dessin* et *Le Dessin*, mort à Gray, en février, dans sa 81e année ; — Édouard SIVIANDE, professeur au lycée de Sens, auteur d'un volume de poésies, *Du cœur aux lèvres*, et d'un opéra comique, en un acte, *le Secret de maître Cornille*, mort au milieu de mars ; — Ernest TOULOUZE, journaliste bordelais, collaborateur de *la Gironde* et de *la Petite Gironde*, mort dernièrement a Bordeaux, à 64 ans ; — Georges VILLAIN, ancien rédacteur au *Temps* et à *la Liberté*, mort à Montmorency, au commencement de mars, à 53 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Paul Friedrich August ASCHERSON, botaniste allemand, mort au commencement de février, à Berlin, à 79 ans, auquel on doit de nombreux ouvrages fort estimés, entre autres : *Flora des norddeutschen Flachlander* (Berlin, 1899, in-8) et *Synopsis der mitteleuropaeischen Flora* (Leipzig, 1899-1902, in-8) ; — Dr. Fritz BAUMGARTEN, professeur à l'Université allemande de Fribourg en Brisgau et directeur du gymnase de Donaueschingen, mort à Stuttgart, le 27 février ; — le comte Eduardo BERTOLELLI, publiciste et journaliste italien, directeur du journal *l'Italie*, ancien rédacteur à la *Riforma*, au *Diritto* et à la *Tribuna*, mort dernièrement à Rome, à 64 ans ; - Dr. Magnus BIERMER, professeur de sciences politiques à l'Université allemande de Giessen, mort en cette ville, le 27 février, à 51 ans ; — Dr. Ernst BRANDES, professeur de gymnase et écrivain allemand connu par ses recherches sur le dialecte bas-allemand, mort à la fin de février, à Deutsch-Krone (Prusse Orientale), à 52 ans ; — Felix DRAESEKE, compositeur de musique allemand, mort en février, à Dresde, à 78 ans ; — W. DWELSHAUWERS-DERY, professeur émérite de l'Université de Liège, mort en cette ville dans le courant de mars ; — Dr. Rudolf FRANK, professeur de chirurgie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 13 février, à 51 ans ; — le comte A. GOLENICHTCHEV-KUTUSOV, poète lyrique russe connu, mort à Saint-Pétersbourg, le 10 février, à 65 ans ; — Mme HAMILTON-GEETE, femme de lettres suédoise, morte à la fin de février, à Stockholm, à 65 ans ; — L. HENRY, professeur de chimie honoraire de l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, mort à Louvain, le 9 mars ; — Heinrich-Eduard JESORA, professeur de géométrie à l'École technique supérieure de Chemnitz (Allemagne), mort en cette ville, le 17 février, à 46 ans ; — Joaquin MILLER, poète américain, mort à la fin de février, à San Francisco, à 71 ans ; — Gennaro NATALE, magistrat et latiniste italien, mort dernièrement à Naples ; — Dr. Eberhard NESTLE, pro-

fesseur de philosophie et de théologie au séminaire évangélique, mort le 10 mars, à Schoenthal (Wurtemberg), à 62 ans, à qui on doit, entre autres ouvrages, plusieurs éditions critiques de l'Écriture sainte, notamment : *Testamentum novum graece et latine cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto* (Stuttgart, 1906, in-8) et *Testamentum novum latine. Textus vaticanus cum apparatu critico* (Stuttgart, 1906, in-8) ; — Lady Dorothy NEVILL, fille du troisième duc d'Oxford et veuve de Reginald Henry Nevill, petit-fils du comte d'Abergaverny, morte à Londres, le 24 mars, à 87 ans, laquelle avait été en relations avec la plupart des hommes d'État du règne de la reine Victoria et était très connue dans la haute société londonienne, sur laquelle elle a écrit plusieurs volumes de mémoires fort intéressants ; — Dr. Otto PERTIK, professeur d'anatomie pathologique et d'histologie à l'Université hongroise de Budapest, mort le 28 février, à 61 ans ; — le cardinal Pietro RESPIGHI, ancien vicaire du pape Léon XIII pour le diocèse de Rome, qui avait été professeur au séminaire archiépiscopal de Bologne, mort au milieu de mars, à Rome, à 70 ans ; — Carlo ROMUSSI, député au Parlement italien, directeur depuis une vingtaine d'années du journal le *Secolo*, mort dernièrement à 66 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages d'histoire, entre autres : *Petrarca a Milano, 1353-1358* (1874) ; *Storia di Francia narrata al popolo* (1876) et *S. Ambrogio, i tempi, l'uomo, la basilica* (1897) ; — Dr. Eduard SCHIFF, professeur de dermatologie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 5 mars, à 68 ans, dont nous citerons : *Erfolge der Roentgentherapie. Mitteilungen aus dem Institute für Radiographie und Radiotherapie in Wien* (Wien, 1903, in-8) ; — Dr. Reinhold SCHMIDT, professeur allemand, mort à la fin de février, à Meiningen, à 74 ans ; — Charles STRUYVE, ancien professeur au collège Saint-Bernard à Nieuport et à l'école apostolique de Turnhout, mort en cette ville, le 5 mars ; — Theodor TALPA, professeur de géométrie et de géodésie à l'École d'agriculture de Vienne, mort en cette ville, au milieu de février, à 60 ans ; — Dr. Justus TEWES, professeur de droit romain à l'Université autrichienne de Gratz, mort à Vienne, en février, à 82 ans ; — Howard THOMPSON, journaliste américain, qui fut, pendant plusieurs années, le représentant de l'« Associated Press » à Paris et qui était un des membres le plus en vue aussi bien de la presse américaine que de la presse européenne, mort au commencement de mars, à New York ; — le vicomte Garnet Joseph WOLSELEY, field-maréchal de l'armée anglaise en retraite, à qui l'on doit plusieurs traités de science militaire et une étude intitulée : *Déclin et chute de Napoléon*, mort à Menton, le 25 mars ; — Napoleone ZARDO, compositeur de musique italien, qui fut professeur à la « Guildhall School of Music » aux États-Unis, mort dernièrement à 55 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 28 février, M. l'abbé Breuil expose les progrès de la paléontologie humaine faits depuis les découvertes des cavernes d'Aragon, de l'est de l'Espagne et de l'Estremadure. — M. le comte Durrieu signale la présence dans un manuscrit d'un beau portrait d'homme accompagné de deux lettres dont l'une est un B, et émet l'opinion que cette lettre indique que la miniature est apparentée à l'atelier de Bourdichon. — Le 7 mars, M. Schiffer lit un travail sur le dieu Marsyas et les Phrygiens venus jusqu'à Alep, en Syrie. — M. Seymour de Ricci présente son rapport sur la mission qu'il avait reçue de rechercher la description des monnaies de la Paphlagonie, du Pont, de la Bithynie, de la Galatie et de la Cappadoce. — M. Léon Levillain lit le commencement d'une étude sur deux documents carolingiens ayant trait

à l'abbaye de Moissac. — Le 14, il continue la lecture de son travail. — M. Loth explique à l'Académie que la fable de Tristan et Yseult n'a rien de particulièrement celtique. — M. l'abbé Tejay parle de trois passages des Géorgiques. — Le 19, M. Loth continue ses explications sur les archétypes du roman de Tristan et Yseult. — M. Haussoulier commente une inscription grecque découverte à Salumbria. — Le 28, M. l'abbé de Launay expose à l'Académie le résultat de ses recherches sur l'architecte qui construisit Notre-Dame de Paris, la Sainte Chapelle et travailla à Saint-Denys et à Saint-Germain-des-Prés. Il s'appelait Pierre de Montreuil et était né dans ce village dépendant de Versailles. — M. Héron de Villefosse commente les découvertes faites par M. le comte de Chabannes la Palice dans le nord de l'Afrique. — M. le comte de Laborde parle d'une Bible moralisée appartenant au chapitre de la cathédrale de Tolède, réplique d'une autre exécutée pour le roi saint Louis et dont les feuillets sont actuellement dispersés. — M. Schwab décrit un livre de comptes tenu au XIVe siècle par Mardoche Joseph, négociant à Marseille.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er mars, M. Sabatier lit un travail sur M. Aucoc, son prédécesseur. — Le 8, M. Louis Passy, continuant l'étude sur les causes de la dépopulation, constate la désorganisation de la famille. — M. Joly fait remarquer que Montaigne, Descartes et Richelieu ne sont pas des aînés, argument puissant en faveur des familles à naissances multiples. — M. d'Eichthal prouve que la natalité augmente la faculté productrice dans un pays. — M. Rocquain appelle l'attention des pouvoirs publics sur les matrones qui, dans les campagnes, organisent l'avortement. — M. d'Haussonville insiste sur le côté moral de la question. Il n'est pas partisan des pénalités, mais voudrait voir établir des fonds de gratification aux familles nombreuses, d'encouragement aux sociétés maternelles. Il fait observer que l'aisance est plus stérile que la pauvreté, et insiste sur les inconvénients de la propagande antireligieuse. — M. Colson se déclare aussi l'ennemi des moyens de coercition et voudrait voir appliquer aux fonctionnaires ayant beaucoup d'enfants des fonds qui actuellement sont dispersés inutilement dans d'autres directions. — M. Paul Leroy-Beaulieu estime que la guerre aux croyances religieuses doit cesser : il faut provoquer la naissance du troisième enfant. — M. Al. Ribot et M. Leroy-Beaulieu proposent d'instituer une enquête que M. Ch. Benoist est chargé de diriger. — Le 15, M. d'Eichthal résume un mémoire adressé à l'Académie en 1835 par l'économiste allemand Frédéric List sur la liberté commerciale. — M. Welschinger lit à l'Académie la préface de son livre sur l'exécution du duc d'Enghien.

Congrès marial. — C'est en France, dans l'antique cité métropolitaine de Reims, que devait se tenir au mois d'août 1912 le sixième congrès marial. L'impossibilité de trouver des locaux suffisants après les confiscations faites par le gouvernement et devant la mauvaise volonté d'une municipalité avancée, fit échouer le projet; et c'est à Trèves qu'eut lieu, du 3 au 6 août, cette assemblée solennelle. On sait que « le but principal des congrès marials est d'approfondir les vérités dogmatiques concernant la Mère de Dieu, de la faire mieux connaître et aimer et d'être nous-mêmes entraînés à sa suite ». Mgr P. Bauron, protonotaire apostolique, curé de Saint-Eucher à Lyon, président de la section française, a voulu conserver le souvenir de cette imposante réunion, où les congressistes se divisèrent en sections, d'après leur nationalité : la section allemande reçut 32 mémoires, la section belge, 9; la section polonaise, 8; la section italienne, 4 seulement; la sec-

tion espagnole, 16; la section française, 26, dont 25 se trouvent reproduits dans ce *Compte rendu du Congrès marial international, tenu à Trèves, en Allemagne du 3 au 6 août 1912, sous le patronage de Mgr Korum, évêque de Trèves* (Lyon, Revue mariale, 1913, in-8 de 349 p., avec 9 illustrations). La place nous manque pour les énumérer, signalons du moins : *Comment la Sainte Vierge est la gardienne de la foi*, par M. l'abbé Marie-Pierre Aloyse Comte; *Le Culte de Marie dans les pays de missions en Afrique*, par Marie-Thérèse de Ledochowska; *Deux années de trouvailles mariales à Carthage (1910-1912)*, par le P. A. Delattre; *Lourdes et les trois derniers papes*, par M. J. Rousseil; *La Sainte Vierge et le Saint-Siège*, par Mgr Kleiser; *la Vierge dans les littératures*, par l'abbé C.-A. Maurin.

La Démopsychologie. — *La Démopsychologie* est le nom que les Italiens donnent couramment aux études que nous désignons sous le nom de folklore, emprunté aux Anglais; sous ce titre, l'éminent érudit Giuseppe Pitrè, professeur de cette discipline à l'Université de Palerme, a donné une leçon d'ouverture où il a présenté un tableau des origines, de l'objet, de l'utilité, de l'avenir de cette science. On saura gré à M. L.-G. Pélissier d'en avoir donné une traduction dans la *Revue des langues romanes* (Tiré à part, Montpellier, Société des langues romanes, 1912, in-8, paginé 497-526).

Paris. — Il y a toujours autant de plaisir que de profit à lire les travaux dans lesquels M. Emmanuel Cosquin étale les richesses de son érudition folklorique. Voici qu'il fait passer sous nos yeux les diverses transformations qu'a subies, dans sa course de l'Inde à travers le monde, un conte qu'il intitule: *Le Magicien et son apprenti* et dans lequel nous assistons à la lutte entre le maître et l'élève devenu plus savant que lui. Parfois le thème primitif se transforme singulièrement quand le conte « a la malechance d'arriver dans certains pays ». M. Cosquin, qui sait toujours dégager avec tant de sûreté les éléments caractéristiques des récits, démolit, ici comme ailleurs, les rapprochements hâtifs et tentés à tort; c'est ainsi qu'il établit que l'épisode de Mestra dans Ovide et chez les Grecs n'est pas du tout le prototype du conte du Magicien et son apprenti. Ce nouveau livre du très savant correspondant de l'Institut offre un autre intérêt : c'est qu'il précise, contrairement à l'opinion de Benfey, que les Mongols n'ont pas été les intermédiaires qui ont transmis à l'Europe le conte indien. Il nous reste à donner le titre de ce beau mémoire : *Les Mongols et leur prétendu rôle dans la transmission des contes indiens vers l'Occident européen. Étude de folklore comparé sur l'introduction du « Siddhi-Kûr » et le conte du « Magicien et son apprenti »*. (Extrait de la *Revue des traditions populaires*, année 1912. Niort, imp. Clouzot, 1913, in-8, 128 p.).

— Le même érudit est revenu, dans le fascicule d'octobre 1912 de la *Revue des questions historiques*, sur un sujet qu'il y avait traité il y a quelques années : *La Légende du page de sainte Élisabeth et les nouveaux documents orientaux*. (Tiré à part. Paris, bureaux de la Revue, 1912, in-8, 47 p.). Le nouvel objet de son étude, ce sont trois contes bouddhiques, dont l'un remonte au IIIe siècle de notre ère, qui présentent l'épisode de l'envoi à la fournaise. Mais, au lieu d'une substitution de personne, c'est à une lettre substituée que nous avons affaire ; et cela permet au savant auteur d'étudier ce thème de la lettre substituée, que l'on retrouve en Occident, par exemple dans le *Panthéon* de Godefroi de Viterbe. Il montre d'autre part que ni la légende de Bellerophon ni l'histoire d'Urie dans la Bible ne se rattachent aux contes indiens qui font l'objet de ces recherches.

— La *XXIe Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie*,

consacrée aux publications de l'année 1911, n'est ni moins intéressante, ni moins utile que celles des années précédentes. Ce qui nous y a surtout frappé, c'est la tendance à grouper sous une même rubrique une série considérable de travaux publiés sur un même sujet de géographie économique ou politique, et de réserver par conséquent les analyses proprement dites pour les études ou les livres traitant des questions purement scientifiques. Nous signalerons, à titre d'exemples, les nos 319 et 661, relatifs l'un à Paris port de mer, l'autre aux voies actuelles de communication et aux chemins de fer projetés en Perse, — les nos 673 et 783 dont le premier traite des questions politiques de l'Inde actuelle, tandis que le second donne la liste des publications italiennes sur la Libye qui, en 1911, virent le jour; on ne consultera pas avec moins de fruit les articles relatifs aux voies fluviales et aux voies ferrées du Congo belge (n° 823), au développement économique du Katanga (n° 831), au canal de Panama (n° 945), etc. A noter aussi les paragraphes relatifs aux travaux de commissions de délimitation en Nouvelle-Guinée (n° 724), en Lybie-Tunisie (n° 784), au Congo belge (n° 822), comme aussi celui qui a trait à l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911 relatif au Maroc et au Congo (n° 732). Que l'on en rapproche des groupes de renseignements tels que celui qui traite du tremblement de terre ressenti en janvier 1911 dans la région de Vêrnyï (n° 639), et l'on comprendra tout l'intérêt présenté, même pour d'autres que les géographes, par la *XXIe Bibliographie géographique annuelle* publiée sous la direction de M. Louis Raveneau (Paris, Colin, 15 septembre 1912, in-8 de 336 p.).

— En 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, M. Louis Salembier avait publié une courte étude sur l'influence qu'avait pu exercer Pierre d'Ailly sur les idées de Christophe Colomb. Il reprend aujourd'hui, à la suite de la publication des *Études critiques* de M. Henry Vignaud et de bien d'autres travaux, l'esquisse tracée par lui il y a vingt ans, la développe et la complète; après avoir indiqué ce que fut Pierre d'Ailly, en quoi consiste son système cosmographique et quelles sont les lacunes et les erreurs de son *Imago mundi*, M. Salembier examine la question dont il s'était déjà occupé naguère et recherche si Christophe Colomb a connu avant sa première expédition, ou seulement au cours de son second voyage, les livres du savant évêque de Cambrai. Il conclut en revendiquant pour Pierre d'Ailly « la gloire d'avoir exercé sur l'esprit de l'explorateur une influence décisive, et d'avoir été directement » mêlé à la découverte du Nouveau Monde (*Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*. Paris, Letouzey et Ané, 1913, in-8 de 56 p. Extrait de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, de septembre-décembre 1912).

— Après que son brusque rappel de Naples eut amené Dominique Vivant Denon à abandonner la carrière diplomatique, il alla vivre à Venise où il se trouvait quand éclata la Révolution. Bien qu'il s'y absorbât dans sa passion pour les estampes et dans ses travaux de gravure, il ne pouvait manquer d'exciter les soupçons du gouvernement vénitien, surtout quand, par crainte peut-être d'être porté sur la liste des émigrés et de voir ses biens confisqués, il dut se rapprocher du ministre de France, le citoyen Hennin. M. L.-G. Pélissier a retrouvé aux archives de Venise et publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, les rapports et interrogatoires de l'inquisition à son sujet : *Vivant Denon, suspect à Venise*, (1795). (Tiré à part. Paris; Nogent-le-Rotrou. imp. Daupeley-Gouverneur, 1913, in-8, 32 p.).

— La communication que M. Henri Omont avait faite à l'Académie des

inscriptions et qui, à ce titre, a déjà été signalée ici sur *Un nouveau Manuscrit grec des Évangiles et du psautier illustré* a été publiée dans les *Comptes rendus* de cette assemblée (Tiré à part. Paris, Auguste Picard, 1912, in-8 de 4 p. et 6 pl.). Les planches qui accompagnent cette note permettent d'apprécier l'art de cette illustration faite au XIIe siècle et qui, par son caractère réaliste et sa technique, se rapproche du psautier de la Vaticane du XIe siècle, étudié récemment par J. Tikkanen.

— Il est toujours utile et intéressant de parcourir l'inventaire que nous donne tous les deux ans M. Henri Omont des nouvelles acquisitions faites par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale qu'il dirige avec tant de compétence. Nous avons sous les yeux celui qu'il a rédigé pour les années 1911-1912 : *Bibliothèque nationale. Nouvelles Acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1911-1912. Inventaire sommaire* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*) (Paris, Leroux, 1913, in-8 de 74 p.). 1152 volumes sont venus dans ces deux années enrichir les collections de notre grand dépôt national. Le fonds éthiopien est actuellement le plus important d'Europe. Parmi les 743 manuscrits latins et français décrits ici sommairement, que l'on nous permette de signaler les suivants qui donneront une idée des accroissements : Nouv. acq. lat. 1031. De Moribus et actis primorum Normanniae ducum de Dudon de S. Quentin, dont la Bibliothèque ne possédait encore aucun manuscrit ; 1035-1036, Minutes d'Étienne Marcelleti, notaire royal d'Aix, pour les années 1436-1438 à 1445-1446 ; 2040, Lettres et poèmes autographes de Paganinus Gaudentius adressés à Gabriel Naudé (1631-1641) ; 2 434, Recueil de chartes relatives à la seigneurie de Cardaillac (Lot) (1427-1567) ;— Nouv. acq. franç. 10835, Chronique de Metz par François Buffet (1580-1588 ; 10837, Lettres de Lacordaire à la princesse Borghèse (1837-1841) ; 10846, Lettres de Mgr Z. Guillemin à Élise Veuillot ; et lettres d'Eugène Veuillot (1854-1871) ; 10848, Lettres de Paul Verlaine à Émile Blémont (1871-1894) ; 10851, Correspondance de Félix Henin, chargé d'affaires de France à Constantinople (1793-1794) ; 10852-10854, Journal et correspondance de Mandoux, confesseur de Louis XV et de Marie-Antoinette ; 10879-10886, Recueil de vaudevilles historiques de 1600 à 1738 ; 10989, Commentaire sur le décalogue du diacre Paris ; 11051-11057, Visions et écrits de Vintras ; 11059, Procès-verbaux de la Commission chargée de préparer les bases d'une loi sur l'Instruction secondaire (1849) ; 11098-11117, les Œuvres de Condillac avec corrections autographes ; 11127-11150 et 22013-22017, les papiers et correspondances de Raymond Bordeaux ; 21685, les Procès-verbaux originaux du tribunal des Maréchaux de France de 1694 à 1695 ; 21698, des Lettres à Henri II et au duc de Guise ; 21700, la Correspondance du peintre Claude Gautherot 1794-1818) ; 21703, la Correspondance de Léon Lacabane (1798-1884) ; 21744, des Comptes de l'écurie du Roi en 1521, 1583, 1589 et 1610 ; 21798, des documents sur les lazaristes (1825-1827) ; 21880-21933, la Correspondance et les papiers de Daunou ; 21993-22003, les papiers d'Auguste Longnon ; 22004-22008, la Correspondance du Cte de Broglie, ambassadeur en Saxe (1756-1757) ; 22009-22011, celle de Douglas chargé d'affaires en Russie, pour la même période ; 22012, celle de Durand, ministre en Pologne (2e semestre 1756).

— Les grands bibliophiles apprendront avec plaisir la naissance d'une *Revue des livres anciens*, dont le titre est ainsi expliqué : *Documents d'histoire littéraire, de bibliographie et de bibliophilie*. Placé sous la direction de M. Pierre Loüys, ce nouveau périodique, qui paraîtra quatre fois par an, « se propose de décrire les livres rares, curieux ou mal connus, et de si-

gnaler les manuscrits inédits qui intéressent l'histoire littéraire avant le romantisme... Notre but, déclare un bref programme, est de donner ici un grand nombre de documents sous une forme exacte et concise... Une place sera réservée à l'histoire des bibliophiles et des anciennes collections célèbres. » Le fascicule I de cette publication, qui n'a pas d'autre date que le millésime 1913 (in-8 de 128 p., avec 15 grav., reproductions de dessins anciens) se compose de notices et de variétés intéressantes, et aussi de neuf articles, savoir : *Les Jean Petit, libraires à Rouen*, par M. Émile Picot ; — *Sur une gravure d'Antoine Vérard*, par M. André Martin ; — *Le Comte de Beaumont et Mlle de la Haye*, par M. F. Lachèvre ; — « *Histoire d'Isménie et d'Agésilan* », par M. Émile Magne ; — *Le Mystérieux Seigneur de Cholières*, par M. Louis Loviot ; — *Recherches sur une collection in-32 publiée en Italie au début du* XIXe *siècle*, par M. René Sturel ; — *Le Poète Antoine du Saix*, par M. Antoine Loüys ; — « *La Bourgeoise desbauchée* », par M. Louis Loviot ; — *Un Roman inédit de Restif*, par M. Pierre Loüys (Paris, Fontemoing. Abonnements : France, 18 fr. ; Étranger, 20 fr.).

— A la librairie Larousse, le Dr Pascault et M. Georges Moreau publient un opuscule qui ne doit pas passer inaperçu : *Pour vivre cent ans. Toute l'hygiène en 22 commandements* (in-12 de 48 p., illustré. — Prix : 0 fr. 60). « Ce petit livre, déclarent les auteurs dans leur *Avant-propos*, est un hommage à la vie que nous voulons plus heureuse et à la Patrie que nous voulons forte et respectée. Il est pratique et ne renferme que des notions très sûres ; il condense en *vingt-deux commandements* tout ce que nous pensons être « la substantifique moelle » de l'hygiène ; chacun de ces préceptes est accompagné d'un commentaire dont la forme impérative en corrobore l'autorité. Pas une ligne n'en est inutile, car notre but, c'est de le faire apprendre aux enfants. Les commandements doivent même leur devenir si familiers, qu'ils restent à jamais gravés dans leur mémoire et ramènent spontanément, avec leur rythme, le souvenir de tout ce qu'ils contiennent. » Très utile manuel qui rendra certainement de grands services, non seulement à l'école, mais dans la famille.

— Nous ne doutons pas que le tome CXLIII des *Mémoires publiés par la Société nationale d'agriculture de France* ait le droit de compter parmi les plus intéressants de la collection (Paris, typ. Renouard, 1912, in-8 de 447 p. avec planches, gravures et figures). Là ont trouve place les travaux suivants : *Congrès international d'agriculture de Madrid en 1911 et Excursion en Espagne*, par M. Henry Sangnier (p. 5-95, avec gravures) ; — *Liste des arbres et arbustes cultivés, existant en mars 1911 dans le parc et les dépendances du château d'Harcourt, propriété de la Société nationale d'agriculture*, dressée par Maurice-L. de Vilmorin (p. 97-117) ; — *L'Assainissement de la Seine et les champs d'épandage de la ville de Paris*, par M. Paul Vincey (p. 119-254, avec figures) ; — *La Colonisation française en Tunisie*, par M. Paul Faucon (p. 255-294) ; — *Trois Siècles de pratique agricole. Le Domaine de Roye (Somme), de 1687 à 1909*, par M. Eugène Anxionnat, monographie remarquable sous tous les rapports (p. 295-363, avec portraits, planches et plan) ; — *Le Vaccin de la piroplasmose bovine*, par M. J. Lignières (p. 365-390) ; — *Le Tabac de Cuba et les Cigares de la Havane*, par M. Paul Serre (p. 391-476).

BERRY. — Nous venons de recevoir le 26e volume de la 4e série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (année 1912. Bourges, Renaud ; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de XVIII-286 p., avec planches et figures, plus 46 p. de *Bulletins mensuels* de la Société). Cet important volume se compose des travaux ci après : *La Seigneurie et l'ancien canton de*

Saint-Florent-sur-Cher. 2e partie. *Monographies locales ;* 1re série : *Saint-Florent, Civray*, par M. C. de Saint-René (p. 1-74, avec plan); — la première partie d'un *Essai de bibliographie berruyère. Topo-bibliographie*, par M. Louis Rollet, revue par M. Émile Pivoteau et M. Édouard Brody de Lamotte (p. 75-116) ; — *Monographie de Chalivoy-Milon* (suite), par MM. les abbés C. Lelièvre et F. Vilaire (p. 117-209) ; — *Les Presbytères berrichons au* XVIIIe *siècle*, par M. Georges Hardy (p. 211-230) ; — *Le Parlement exilé à Bourges en 1753*, par M. F. Vilaire (p. 231-242) ; — *Une Station préhistorique près de Vierzon*, par M. Achille Louis (p. 243-258, avec 5 planches) ; — *Les Véritables Armoiries de la ville de Sancerre*, par M. Maurice Supplisson (p. 259-276, avec une planche et 7 armoiries dans le texte) ; — *Notes sur quelques bornes anciennes*, par M. E. Godon (p. 277-283, avec une planche).

— M. Henri Brun vient de publier en brochure la conférence donnée par lui à Paris, au Cercle du Luxembourg, le 15 mars 1912, sur *la Renaissance littéraire dans les provinces du centre, particulièrement en Berry* (Nevers, Ropiteau, 1913, in-8 de 55 p. — Prix : 1 fr.), laquelle constitue une excellente manifestation régionaliste. Le Berry (le titre l'annonce) occupe ici la place principale ; mais le Nivernais et le Bourbonnais, voire la Sologne, ne sont pas oubliés. Reconnaissons toutefois que le Berry est de beaucoup le mieux partagé comme écrivains cités. Le conférencier débute par une exposition de principes s'appliquant au régionalisme en général, puis il évoque le meilleur de la légion des artistes, des poètes et des romanciers du cru. Les premiers sont vite passés en revue, les derniers sont très suffisamment présentés ; mais M. Henri Brun semble avoir une prédilection pour les poètes, et il les a si bien choisis, il a surtout si bien choisi dans leurs œuvres, que l'on ne peut pas ne point l'approuver. Et parmi ces poètes, il en est deux qui, s'exprimant en un savoureux patois berrichon, nous ont conquis : Nigond, avec deux fragments de ses poésies, et surtout Hugues Lapaire, dont *le Dernier Attelage* est un petit chef-d'œuvre. Très morales, d'inspiration religieuse, remplies de cœur et de patriotisme, telles sont ces charmantes pages de M. Henri Brun.

Corse. — Nous avons déjà eu l'occasion de dire l'année dernière tout le bien que nous pensions de l'*Indicateur officiel, guide général de la Corse*, publié par la maison Clavel ; l'examen du dernier fascicule de cette publication périodique paraissant trois fois par an (en février, en juin, en octobre) nous fournit l'occasion d'y revenir et de répéter combien grande est son utilité pour les touristes à cause de la masse de renseignements de toute nature qui s'y trouvent accumulés : horaires des paquebots et des chemins de fer, horaires des diligences et des automobiles, notices géographiques, dictionnaire des communes et d'autres localités. Tout cela est constamment remanié et tenu à jour, et accompagné de cartes, de plans (modifiés eux aussi, dès que le besoin s'en fait sentir) et de vues. Sous un très petit volume et dans un format très maniable, il y a là, comme le dit le titre de la publication, un guide véritable et peu coûteux de la Corse (Paris, A. Clavel, 1er février 1913, in-8 de 96-IV p., avec cartes, plans et grav.).

Dauphiné. — Nous avons signalé déjà la publication de la bibliographie de notre éminent collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier, publiée à l'occasion de sa nomination comme membre libre de l'Académie des inscriptions. En même temps que ce monument littéraire à la gloire de l'illustre académicien, la Société d'archéologie de la Drôme en avait fait élever un autre, en lui offrant son buste en marbre par le maître sculpteur Jean Chorel. M. Alfred Dujet a consigné dans une intéressante brochure (*la So-*

ciété d'archéologie de la Drôme à M. le chanoine Ulysse Chevalier, membre de l'Institut. Valence, imp. Jules Céas et fils, 1913, in-8 de 46 p., portrait) le récit du banquet et de l'assemblée dans lesquels la Société a célébré son savant collègue. On y trouvera les toasts et discours, parmi lesquels, outre celui de M. le chanoine Chevalier, plein de pensées à méditer pour l'érudit, nous citerons particulièrement celui dans lequel Mgr Bellet a résumé la carrière de son ami, et l'improvisation brillante de M. Maurice Faure.

Franche-Comté. — *La Croix d'or, institution de charité, et les Fondations pieuses avant la Révolution à Montbéliard*, tel est le titre d'une étude très documentée que vient de publier M. Léon Sahler (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1913, gr. in-8 de 96 p., avec vues et portraits dans le texte). La création de cet établissement est due à un marchand de Montbéliard nommé Beurnier, personnage peu banal et sur lequel M. Sahler nous donne des détails amusants. Le donateur étant mort en 1770, son testament disposait qu'une ancienne hôtellerie, devenue sa maison d'habitation et connue sous le nom de « la Croix d'or », serait affectée à une fondation charitable où l'on entretiendrait, en les habituant au travail, six jeunes garçons et six jeunes orphelines, de religion protestante. Toutes les conditions d'administration étaient réglées par ce même testament qui léguait en outre 40 000 livres tournois au nouvel établissement. Dans un bref *Avertissement*, l'auteur expose très clairement la façon dont il a compris son sujet : « Nous parlerons d'abord, dit-il, des assauts et des attaques qu'à différentes reprises l'institution, sous l'ancien régime wurtembergeois, a eu à soutenir... Puis, vient la conquête du pays et la période révolutionnaire ; le gouvernement français veut considérer l'asile comme bien national et, comme tel, le vendre aux enchères... Ce danger put être écarté. Ensuite, c'est la ville de Montbéliard, débitrice de la « Croix d'or »... qui, pendant des années, ne lui sert aucun intérêt... Aussi, en 1812, les administrateurs, acculés, sont réduits à en fermer les portes. Elles ne seront rouvertes que bien des années plus tard... Nous ferons, à la suite, l'historique de l'établissement depuis sa fondation jusqu'à nos jours et, comme le titre l'indique, il sera dit quelques mots des fondations pieuses à Montbéliard, de leur origine et de leur absorption par la ville. » On trouve dans ce petit volume des détails bien curieux, entre autres ceux relatifs à la nourriture des enfants recueillis à la « Croix d'or », laquelle se rapprochait beaucoup plus du brouet spartiate que des festins de Lucullus. Mais il en est d'autres aussi qui contribueront à jeter plus de jour sur les mœurs montbéliardaises à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe : c'est d'ailleurs l'une des spécialités de M. L. Sahler.

— C'est sa 13e campagne de *Recherches spéléologiques et hydrologiques dans la chaîne du Jura* que M. E. Fournier a exécutée en 1910-1911 (Paris, Société de spéléologie, in-8 de 32 p., avec 11 fig. *Spelunca*. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie, n° 70, decembre 1912). Après quelques mots sur la sécheresse de l'été 1911, l'auteur nous apprend que, dans la région comtoise jusqu'aux Vosges et au territoire de Belfort, il a procédé à l'examen géologique de 89 projets d'alimentation en eau, puis il nous entretient de l'hydrologie souterraine et des travaux publics, ce qui l'amène à critiquer fortement les opérations de percement du tunnel du Mont-d'Or, que l'on a préféré à celui de la Faucille, ce qui a causé des déceptions de toutes sortes, qui s'accentueront et s'aggraveront encore. M. Fournier nous promène ensuite à travers des grottes, des souterrains, des abîmes, qu'avec des amis il a explorés dans les départements du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura. L'une des

descriptions les plus suggestives que l'on peut lire dans ce fascicule est celle du « Creux de la Vieille Folle », entre Montmahoux et Déservillers, où les explorateurs se proposent de retourner, car, faute d'un matériel suffisamment complet, ils n'ont pu tout visiter. A noter aussi le parcours, pendant plusieurs kilomètres, de la rivière souterraine de Gonvillars, large de un à trois mètres, où les grottes, les cavernes et les lacs se succèdent de façon pittoresque.

LANGUEDOC. — Les papiers de Michel Provençal, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler ici, renferment entre autres documents très intéressants des lettres adressées au professeur montpelliérain par l'illustre savant Alexandre de Humboldt. Les quatorze pièces que nous fait connaître le regretté Léon-G. Pélissier (*Lettres de Alexandre de Humboldt au professeur Provençal.* Extrait de la *Miscellanea di studi storici in onore di A. Manno.* Torino, officina Opes, 1912, gr. in-8 de 10 p.) s'échelonnent de 1808 à 1836 : elles nous montrent quels liens d'amitié unissaient Provençal à Humboldt, qui ne dédaignait pas sa collaboration. Elles nous apportent l'écho des compétitions qui se disputaient ces chaires ; elles nous témoignent aussi combien, après les invasions, la susceptibilité française prenait ombrage des interventions, même scientifiques, de l'étranger.

— Un autre correspondant de Provençal, moins illustre assurément, était Gabriel Prunelle, qui fut bibliothécaire de l'École de médecine de Montpellier et plus tard député de l'Isère. Les neuf *Lettres inédites du bibliothécaire Prunelle*, dont on doit la connaissance à l'inlassable activité de M. L.-G. Pélissier (Extrait du *Bulletin du bibliophile.* Paris, H. Leclerc, 1912, in-8 de 16 p.), nous éclairent sur la carrière et sur le caractère du personnage.

— Dans la brochure où l'on a réuni les discours prononcés aux obsèques de notre très regretté ami et collaborateur Pélissier par MM. le professeur Gachon, le recteur Benoist et un élève M. Bousquet, l'on nous donne une « bibliographie partielle » de ses publications. L'abondance de son œuvre imprimée, la difficulté de dresser une liste complète de ces notices dispersées dans de multiples recueils a obligé de ne présenter ici que la liste des ouvrages publiés en volume, des articles et recueils de textes les plus étendus, de leçons faites à la Faculté, et de publications posthumes, dont plusieurs sont mentionnées dans le présent fascicule de notre revue. Un portrait fidèle de Pélissier à sa table de travail orne cette brochure : *Université de Montpellier. Discours prononcés aux funérailles de M. Léon-G. Pélissier* (Montpellier, imp. Roumégou et Dehan, 1913, in-8 de 24 p.).

BELGIQUE. — Depuis mars 1910 s'édite au Couvent Sainte-Wivine, à Grand-Bigard (Belgique), un périodique intitulé : *Lectures spirituelles. Revue bibliographique spéciale à l'usage du clergé et des communautés religieuses.* Nous avons sous les yeux la 1re série composée de 10 fascicules dont le dernier porte la date du 25 mars 1913. Quelques lignes extraites du programme de la revue en donneront une idée suffisante : « Nous garderons le silence sur les ouvrages, même nouveaux, même de réelle valeur, qui ne nous paraîtront pas utiles à nos abonnés, soit pour leur profit personnel, soit en vue de leur apostolat professionnel. Dans cet ordre d'idées, nous ne nous contenterons pas non plus d'annoncer les nouveautés : nous mentionnerons les ouvrages anciens aussi, tant qu'on peut encore les trouver en librairie... Nous y ajouterons les lectures de table, les livres bons pour les bibliothèques paroissiales ou scolaires, ceux qui peuvent être donnés en récompense au

catéchisme ou à l'école, voire même parfois un ouvrage pratique sur les choses matérielles du cloître ou du presbytère. Nous renseignerons aussi nos abonnés sur la musique religieuse d'orgue ou de chant, sur les chœurs, chansonnettes, dialogues, comédies, drames, en vue des œuvres de jeunesse et des maisons d'éducation... Nos lecteurs trouveront dans la Revue... pour les ouvrages les plus importants, des extraits plus ou moins considérables du texte... Nos abonnements : 5 fr. pour la Belgique, 6 fr. pour toute l'Union postale, se compteront par séries de 10 fascicules, chacun de 32 pages... Chaque fascicule paraîtra aussitôt terminé, et les séries se succèderont, à peu près une par an... La série de 320 pages formera un volume avec titre et tables méthodiques facilitant les recherches. »

Espagne. — Le *Museum, revista mensual de arte español antiguo y moderno y de la vida artística contemporanea*, qui, tout dernièrement, a achevé la deuxième année de son existence, a tenu de manière fort large ce que l'on était en droit d'en attendre. Les gravures en noir, déjà très soignées, du premier volume signalé ici même en février 1912 (t. CXXIV, p. 187-188), ont gagné encore comme netteté : elles sont absolument irréprochables. Il en est de même des planches en noir et en couleurs qui sont un charme pour les yeux. Chacune des douze livraisons composant le tome II de la superbe revue d'art que nous parcourons mensuellement avec le plus vif plaisir se présente ainsi : d'abord, en langue française, la traduction des articles en espagnol qui suivent, tirés sur papier de luxe et illustrés avec autant de profusion que de goût; puis des *Échos artistiques*, qui sont comme une sorte de chronique générale sur les choses et les faits intéressant les artistes et les amateurs d'art et aussi une *Bibliographie ;* enfin une « légende des gravures » donnant, en français, la traduction des mentions portées en espagnol sous chaque gravure. On peut dire que le *Museum* a conquis une place de choix parmi les publications européennes du genre. Comme l'an dernier, nous allons signaler les principaux articles publiés dans ce tome II : *Le « Primitivisme, »* par M. Utrillo; — *Dessins de Frank Brangwyn*, par Manue Rodriguez Codolá; — *La Peinture de Félix Mestres*, par Manuel Marinel-lo; — *A propos du « Textus Argenti » de la cathédrale de Vich*, par J. Gudiol; — *La Patrie de Valdés Leal, documents inédits*, par Henri Romero de Torres; — *Les Zubiaurre*, par M. Utrillo; — *Une Nécropole à Reus*, par Artur Masriera; — *Les Sujets profanes dans les sculptures des églises espagnoles*, par Pelayo Quintero Atauri; — *Dentelles à la main*, par Carlos de Bofarull; — *Exposition nationale des beaux-arts. Madrid*, par R. Balsa de la Vega; — *Costumes anciens de l'Amérique*, par N. Sentenach; — *L'Homme à la mappemonde de Velasquez (musée de Rouen)*, par Paul Lafond; — *Gregorio Fernandez, sa vie et ses œuvres (1576-1636)*, importante étude de José Martí y Monsó; — *Exposition d'art historique. Grenade*, par Diego Marín; — *Dario de Regoyos*, par Paul Lafond; — *La Pinacothèque de Munich. Les Tableaux espagnols récemment acquis*, par A. L. Mayer; — *L'Art d'Anselmo Miguel Nieto*, par J. Fabré y Oliver; — *Manuel Benedito*, par A. de Beruete y Moret; — *Ferrer Bassa*, par S. Sanpere y Miquel; — *La Cathédrale de Huesca*, par Anselmo Gascon de Gotor; — *Aureliano de Beruete*, par R. Domenech; — *Saint Cucufate del Vallés*, par J. Gudiol. (Abonnement : Espagne, 20 fr.; Étranger, 25 fr. Barcelona, calle Mallorca, 291, gr. in-4 de 123-487 p., tables comprises).

— Nous avons reçu de Barcelone les *Discours* prononcés le 25 février 1912 à l'Académie royale de *Buenas letras* pour la réception de D. José Jordán de Urries y Azara (Barcelona, casa provincial de Caridad, gr. in-8 de 94 p.). Le récipiendaire a fait l'éloge de son prédécesseur Rubió y Ors

qu'il a considéré comme poète castillan. La réponse à ce beau discours a été faite très finement par D. Antonio Rubió y Lluch.

IRLANDE. — C'est une contribution très importante à l'histoire générale des littératures que la conférence faite récemment à Dublin par M. Kuno Meyer et publiée sous ce titre : *Learning in Ireland in the fifth century, and the transmission of letters* (Dublin, Hodges, Figgis, in-8 de 29 p.). M. Meyer, suivant une voie ouverte par feu Zimmer, établit qu'il y a eu au Ier siècle une émigration de lettrés et de grammairiens de l'ouest de la Gaule, qui, fuyant leur pays devant l'invasion des barbares, ont été s'établir en Irlande. L'Irlande n'était pas un pays inconnu pour les Gallo-Romains, divers textes montrent des relations sociales et commerciales, surtout entre le sud-est de l'Irlande et la Gaule maritime, de Nantes à Bordeaux. Ce sont les écoles fondées par ces lettrés qui préparèrent la suprématie littéraire de l'Irlande dans notre Occident du VIe au IXe siècle; ce sont eux dont saint Patrice parlait comme *rhetorici* dans sa *Confessio;* et c'est à eux beaucoup plus qu'aux premiers missionnaires chrétiens que l'Irlande a dû sa floraison littéraire et grammaticale. M. Meyer a tiré de l'ancienne littérature irlandaise de nombreux exemples de l'imitation et de la culture des lettres classiques chez les anciens Irlandais, et c'est là une partie tout à fait originale de son mémoire.

ITALIE. — Plusieurs fois nous avons eu à signaler dans cette revue les *Notes italiennes d'histoire de France* de notre savant collaborateur M. Léon-G. Pélissier. Le n° 35 qui vient de paraître, après la mort, hélas ! de cet érudit distingué, est un véritable volume composé de *Documents relatifs au règne de Louis XII et à sa politique en Italie* (Montpellier, Imp. générale du Midi, 1912, in-8 de 311 p.). On y trouvera d'abord un traité de Jacques Gohon, sur le règne de Louis XII, qui forme le livre XIII du *De Rebus gestis Francorum* ; « bien qu'il ne raconte pas de faits nouveaux et ne puisse passer pour une source, il présente des idées souvent originales et intéressantes » (p. 1-84). 25 lettres ducales empruntées aux Archives nationales, vont de 1499 à 1501 (p. 85-115). C'est aux Archives de Milan que sont empruntées les Nouvelles et lettres politiques de 1498-1499 (au nombre de 9, p. 116-128), le projet de traité entre Louis XII et l'archiduc Philippe, du 21 juillet 1498 (p. 129-130); les 41 Documents sur les relations entre l'empereur Maximilien et Ludovic Sforza en l'année 1499 (p. 131-244). La dernière partie du volume (p. 245-308) réunit vingt-quatre notes publiées antérieurement par M. Pélissier dans divers recueils (*Correspondance historique, Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, etc.), que l'on ne sera pas fâché de trouver groupées ici ensemble, ce qui en facilitera la consultation.

ÉTATS-UNIS. — Le volume 41 (1912) des *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government printing office, in-8 de 719 p., avec 61 planches) qui vient de paraître, se compose de nombreux articles publiés depuis le 7 juin 1911 jusqu'au 6 avril 1912, parmi lesquels, très arbitrairement, faute de place, nous citerons : *The structure and relationships of certain Eleutherozoic Pelmatozoa*, by Edwin Kirk (p. 1 à 137, pl. 1 à 11); — *Descriptions of recently discovered Cladocera from New-England*, by Alfred A. Doolittle (p. 161 à 170, pl. 13 à 19) ; — *The crinoid fauna of the Knobstone formation*, by Frank Springer (p. 175 à 208) ; — *The Waverlyan period of Tennessee*, by Ray S. Bassler (p. 209 à 224) ; — *Names applied to bees of the genus Nomada found in North America*, by T. D. A. Cockerell (p. 225 à 243 ; 4 espèces nouvelles) ; — *Descriptions of new Hymenoptera. N° 3*, by I. C. Graw-

ford (p. 267 à 282, fig. 1 à 6; 3 genres nouveaux, 21 espèces nouvelles et 1 nom nouveau); — *The West American mollusks of the genus Nodulus*, by Paul Bartsch (p. 289 à 291, figures 1 à 4; 2 espèces nouvelles); — *Descriptions of one new genus and three new species of Ichneumon-flies*, by H. L. Viereck (p. 293 à 295; 1 genre nouveau, 3 espèces nouvelles); — *The recent and fossil mollusks of the genus Alvania from the West coast of America*, by Paul Bartsch (p. 333 à 362, pl. 29 à 32; 18 espèces nouvelles); — *New sawflies in the collections of the United States National Museum*, by S. A. Rohwer (p. 377 à 411, fig. 1 à 14: 1 genres et 2 sous-genres nouveaux, 46 espèces, 4 sous-espèces et 5 variétés nouvelles, 1 nom nouveau); — *Descriptions of fifteen new fishes of the family Cheilodipteridæ from the Philippine Islands and contiguous waters*, by Lewis Radcliffe (p. 431 à 446, pl. 34 à 38; 1 genre et 1 sous-genre nouveau, 15 espèces nouvelles); — *Descriptions of new species of wasps in the collections of the United States National Museum*, by S. A. Rohwer (p. 447 à 478, fig. 1 à 24; 3 genres nouveaux, 36 espèces et 6 sous-espèces nouvelles, 1 nom nouveau, 1 variété nouvelle); — *The Crustacea of the order Cumacea in the collection of the United States national Museum*, by William T. Calman (p. 603 à 676, fig. 1 à 112; 1 genre nouveau, 17 espèces nouvelles); — *The Squaloid sharks of the Philippine Archipelago, with descriptions of new genera and species*, by Hugh Smith (p. 677 à 685, pl. 60 à 54, fig. 1 à 4; 2 genres nouveaux, 4 espèces nouvelles).

Publications nouvelles. — *El Progreso en la revelación cristiana. Contribución à la historia de los dogmas sobre todo en el periodo anteniceno*, por L. Murillo (gr. in-8, Roma, Pontificio Instituto biblico). — *Nouveau Mois de Marie, ou Marialogie des âmes pieuses*, par le R. P. P. Malige (in-12, Lethielleux). — *Les Conflits de juridiction entre les tribunaux civils et les tribunaux de commerce*, par J. Champcommunal (in-8, Rousseau). — *Précis de philosophie*, par l'abbé Levesque. T. II. *Logique. Morale.* T. III. *Métaphysique* (2 vol. in-8, J. de Gigord) — *La Philosophie et la sociologie d'Alfred Fouillée*, par A. Guyau (in-8, Alcan). — *De la Cosmosociologie*, par R. de la Grasserie (in-18, Giard et Brière). — *La Personne humaine*, par l'abbé C. Piat (in-8, Alcan). — *Le Sentiment religieux, base logique de la morale*, par le comte Perovsky-Petrovo-Solovovo (in-8, Rivière). — *Sornettes et rapsodies. Cahiers d'un optimiste*, par A.-J. Dalsème (in-18, Figuière). — *Traité de la science des finances*, par A. Wagner. T. IV. et V; trad. par E. Bouché-Leclercq et L. Couzinet (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Les Revenus de l'État*, par N.-G. Pierson; trad. par L. Suret (in-8, Giard et Brière). — *Les Caisses de prêts sur l'honneur*, par G. Olphe-Galliard (in-18, Giard et Brière). — *Cours de physique générale*, par H. Ollivier. T. II. *Thermodynamique et étude de l'énergie rayonnante* (in-8, Hermann). — *Optique physique*, par R.-W. Wood; trad. de l'anglais, par H. Vigneron et H. Labrouste. T. I. *Optique ondulatoire* (in-8, Gauthier-Villars). — *La Théorie du rayonnement et les quanta. Rapports et discussions*, publiés par P. Langevin et M. de Broglie (in-8, Gauthier-Villars). — *La Télégraphie et la téléphonie simultanées et la téléphonie multiple*, par K. Berger (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de chimie organique*, par F. Swarts. 2e éd. (in-8, Hermann). — *L'Évolution de la chimie au* XIXe *siècle, pages choisies des grands chimistes*, par M. Oswald (in-8, Larousse). — *Élevage des bêtes bovines*, par H. de Lapparent (in-18, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Aménagement des fumiers et des purins*, par M. Ringelmann (in-16, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Cours de géométrie infinitésimale*, par G. Demartres (in-8 cartonné, Gauthier-Villars). — *Les Appareils d'intégration*, par H. de Morin (in-8 cartonné, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les équations inté-*

grales et les équations intégro-différentielles, par V. Volterra, publiées par M. Tomassetti et F.-S. Zarlatti (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Armes automatiques*, par le capitaine Cordier (in-8, Chapelot). — *Questions de critique militaire et d'actualité*, par le général H. Bonnal (in-12, Chapelot). — *Considérations sur la défense de la frontière du nord*, par le général Herment (in-8, Chapelot). — *L'Évolution de la guerre*, par le lieut-col Le Marchand (in-8, Chapelot). — *L'Année scientifique et industrielle*, par E. Gautier. 56e année, 1912 (in-16, Hachette). — *Premier Recueil*, par E. Cambuzat (in-18, Lemerre). — *Nouvelles Heures chantantes*, par C. d'Ollone (in-18, Lemerre). — *Fleurs éparses*, par L. Dégut (in-18, Lemerre). — *Le Cantique des saisons*, par A. Praviel (in-16, Édition du Temps présent). — *Sur la route claire*, par C. Grolleau (in-12, Édition du Temps présent). — *Les Cloches de Dieu*, par E. Aube (in-12, Messein). — *Le Pèlerinage amoureux. Le Cœur intime*, par E. Martin-Videau (in-12, Messein). — *Les Poèmes de la mente*, par N. Conytigne (in-16, Figuière). — *Le Village*, par M.-J. Le Coq (in-18, Figuière). — *Des Regrets... des visions... des cantiques*, par S. Vignial (in-18, Figuière). — *L'Ombre des fumées*, par Albert-Jean (in-16, Crès). — *Spectacles dans un fauteuil (notes de théâtre)*, par M. Sauzay (in-18, Figuière). — *Le Duc Rollon*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Madeleine au miroir, journal d'une femme*, par M. Tinayre (in-18, Calmann-Lévy). — *En plein vol, vision d'avenir*, par A. Quantin (in-18, Lemerre). — *La Terre refleurira*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Mémoires d'un prisonnier*, par L. Andréief; trad. par S. Persky (in-16, Fontemoing). — *Les Yeux dans la brume*, par F. Rabot (in-16, Fontemoing). — *Le Sénateur Sonerva*, par H. Pylkhänen (in-18, Grasset). — *En Aérobus*, par H. Cordonnier (in-18, Jouve). — *La Visite du berger*, par P. Vaillant-Couturier (in-12, Édition du Temps présent). — *Ceux qui espèrent*, par J. Imbert (in-12, cartonné, Mame). — *La Pensée de Paul Bourget*, par le Vte J. de Bonne (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Balzac*, par E. Faguet (in-16, Hachette). — *Poètes et critiques*, par É. Dupuy (in-16, Hachette). — *Per Antonio Fogazzaro*, (in-8, Vicenza, tip. S. Giuseppe). — *Littérature allemande*, par W. Thomas (petit in-8, Larousse). — *Jérémie Gotthelf. Sa vie et ses œuvres*, par G. Muret (gr. in-8, Alcan). — *L'Alpe enchanteresse*, par le comte J. du Plessis (in-16, Hachette). — *L'Ame de Rome*, par le chanoine H. Calhiat (in-8, Tours, Cattier). — *A Constantinople*, par G. Deschamps (in-18, Calmann-Lévy). — *Nord-Sud. Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Mémoires de Saint-Simon*, nouvelle éd. publiée par A. de Boislisle, L. Lecestre et J. de Boislisle. T. XXV (in-8, Hachette). — *Énigmes du grand siècle. Le Masque de fer. Jacques Stuart de la Cloche. L'Abbé Prignani, Roux de Marsilly*, par E. Laloy (in-16, Le Soudier). — *Histoire des conciles, d'après les documents originaux*, par C.-J. Hefele; trad. de l'allemand, par Dom H. Leclercq. T. V, 2e partie (in-8, Letouzey et Ané). — *Les Origines politiques des guerres de religion*, par L. Romier. T. I. *Henri II et l'Italie (1547-1555)* (in-8, Perrin). — *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*, par le P. H. Fouqueray. T. II. *La Ligue et le bannissement (1578-1604)* (in-8, A. Picard et fils). — *L'Éducation morale dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'ancien régime* (XVIe, XVIIe, XVIIIe *siècles*), par A. Schimberg (in-8, Champion). — *Le Campagne di guerra in Piemonte (1705-1708 e l'Assedio di Torino (1706)*. Vol. sesto (gr. in-8, Torino, Bocca). — *De Bergerac à Quiberon (1789-1795). Souvenirs d'Edme de la Chapelle de Béarnès*. Introduction et notes, par le vte G. de Gérard du Barry (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre*, par O. Havard. T. II. *Brest. Rochefort*

(in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Histoire d'un port normand sous la Révolution et l'Empire (Dieppe)*. par G. Lebas (in-8, Dieppe, Imprimerie d'édition). — *Les Panégyristes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, 1793-1912, essai de bibliographie raisonnée*, par P. Ladoué (in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804) et documents sur son enlèvement et sa mort*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le Cte Boulay de la Meurthe. T. IV (in-8, A. Picard et fils). — *Mémoires de A.-C. Thibaudeau (1799-1815)* (in-8, Plon-Nourrit). — *Campagnes du capitaine Marcel, du 69e de ligne, en Espagne et en Portugal (1808-1814)*, par le comt Var (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Rôle du Xe corps au 16 août 1870*, par le général Palat (in-8, Chapelot). — *Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos jours, 485-1915*, par le R. P. Guérin Songeon (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870)*. Vol. IV (grand in-8, Torino, Fratelli Bocca). — *Quatre ans à la Cour de Saxe*, par G. Batignac (in-16, Perrin). — *L'Évolution de la marine américaine. Réformes du personnel*, par H. de Roquefeuil (in-18, Chapelot). — *Dictionnaire topographique du département de l'Aude, comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, par l'abbé Sabarthès (in-4, Leroux). — *L'Avenir de nos villes. Nice, capitale d'hiver*, par R. de Souza (in-8, Berger-Levrault). — *Force au droit. Le Problème d'Alsace-Lorraine*, par H. Maringer (in-12, Berger-Levrault). — *Un Pays de célibataires et de fils uniques*, par G. Rossignol (in-18, Delagrave). — *La Belle Madame Colet. Une Déesse des romantiques*, par J. de Mestral-Combremont (in-16, Fontemoing). — *Louis Veuillot. l'homme, le lutteur, l'écrivain*, par E. Tavernier (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, par E. La Jeunesse (in-18, Perrin). — *Le Retour ou : Mes Raisons*, par C. Morice (in-12, Messein). — *Feuilles de route bulgares*, par A. de Penennrun (in-12, Chapelot). — *Bibliografia storica degli Stati della monarchia di Savoia*, compilata da A. Manno. Vol. IX (gr. in-8, Torino, Bocca).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Philosophie générale. — Psychologie. — Métaphysique. — 1. *Précis de philosophie*, par l'abbé Levesque. Paris, J. de Gigord, 1912-1913, 2 vol. in-8 de x-595 et ii-480 p., 9 fr. 50. — 2. *Recueil de compositions philosophiques*, par Eug. Lenoble. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 de vii-712 p., 5 fr. — 3. *Eléments de psychologie expérimentale*, par J. de la Vaissière. Paris, Beauchesne, 1912, in-16 cartonné de xiv-382 p., 5 fr. — 4. *Les Sciences psychologiques, leurs méthodes et leurs applications*, par Raymond Meunier. Paris, Bloud, 1912, in-16 de ii-181 p., 3 fr. — 5. *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, par Fr. Paulhan. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 586 p., 10 fr. — 6. *Les Nerveux, comment les reconnaître ? Comment les corriger ?* par l'abbé J. Toulemonde. Paris, Bloud, 1913, in-16 de viii-230 p., 3 fr. — 7. *Les Idéalistes passionnés*, par le Dr Maurice Dide. Paris, Alcan, 1913, in-16 de 176 p., 2 fr. 50. — 8. *Les Sentiments généreux*, par A. Cartault. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 314 p., 5 fr. — 9. *L'Ennui, étude psychologique*, par Émile Tardieu. Paris, Alcan, 1913, in-8 de ii-283 p., 5 fr. — 10. *Volonté et liberté*, par Wicenty Lutoslawski. Paris, Alcan, 1913, in-8, de xi-352 p., 7 fr. 50. — 11. *L'Un-Multiple, esquisse d'une métaphysique*, par Robert Miraraud. Paris, Alcan, 1912, in-16 de 103 p., 2 fr. — 12. *Le Rythme universel, essai de philosophie générale*, par Georges de Tollemonde. Paris, Jouve, 1912, in-8 de iii-799 p., 15 fr.

Philosophie morale, sociale et religieuse. — 13. *Cours de morale théorique et pratique*, par J. Guibert. Paris, J. de Gigord, 1912, in-18 de xii-399 p., 2 fr. 50. — 14. *L'Obligation morale raisonnée, ses conditions*, par A. de Gomer. Paris, Alcan, 1913, in-16 de iv-274 p., 3 fr. 50. — 15. *La Volonté d'harmonie*, par Léon Hendryck. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 335 p., 3 fr. 50. — 16. *Avis au public. Petits Grains de philosophie à l'usage des jeunes filles*, par l'abbé Champly. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 170 p., 1 fr. 50. — 17. *De la Cosmosociologie*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1913, in-18 de 170 p., 2 fr. 50. — 18. *Le Bilan de la philosophie religieuse*, par Albert Leclère. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 63 p., 0 fr. 60.

Histoire de la Philosophie. — Critique philosophique. — 19. *Histoire de la philosophie ancienne*, par Gaston Sortais. Paris, Lethielleux, 1912, petit in-8 cartonné de xviii-627 p., 6 fr. — 20. *Philon le Juif*, par M. Louis. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 63 p., 0 fr. 60. — 21. *Index scolastico-cartésien*, par Étienne Gilson. Paris, Alcan, 1913, in-8 de ix-355 p., 7 fr. 50. — 22. *La Liberté chez Descartes et la Théologie*, par É. Gilson. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 452 p., 7 fr. 50. — 23. *Bossuet moraliste*, par Pierre Bonnet. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xxiv-410 p., 4 fr. — 24. *Hume*, par Jean Didier. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 63 p. et portrait, 0 fr. 60. — 25. David Hume. *Œuvres philosophiques choisies*; trad. de l'anglais par Maxime David. II. *Traité de la nature humaine. De l'Entendement*. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 342 p., 6 fr. — 26. *La Religion dans les limites de la raison*, par Emmanuel Kant, nouvelle traduction française avec notes et Avant-Propos, par A. Tremesaygues. Paris, Alcan, 1913, in-8 de xxi-254 p., 5 fr. — 27. *Essai sur les apparitions et opuscules divers*, par Arthur Schopenhauer. Première traduction française avec Préface et notes, par Auguste Dietrich. Paris, Alcan, 1912, in-12 de 201 p., 2 fr. 50. — 28. *La Philosophie allemande au xixe siècle*, par Ch. Andler, V. Basch, J. Benrubi, C. Bouglé, V. Delbos, G. Dwelshauvers, B. Groethuysen, H. Norero. Paris, Alcan, 1912, in-8 de vi-255 p., 5 fr. — 29. *L'Esiglio di sant' Agostino*, da Lorenzo Michelangelo Billia. Torino, Fiandesio, 1912, in-8 de xv-296 p., 4 fr. — 30. *Immanence. Essai critique sur la doctrine de M. Maurice Blondel*, par Joseph de Tonquédec. Paris,

Beauchesne, 1913, in-16 de XV-307 p., 3 fr. 50. — 31. *L'Intuition bergsonienne*, par J. Segond. Paris, Alcan, 1913, in-16 de VIII-157 p., 2 fr. 50. — 32. *Un Romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*. T. II. *Le Pragmatisme chez Bergson*, par René Berthelot. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 358 p., 7 fr. 50. — 33. *La Philosophie de M. Bergson. Exposé et critique*, par Mgr Albert Farges. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 491 p., 3 fr. — 34. *La Sophistique contemporaine. Petit Examen de philosophie de mon temps*, par Georges Dumesnil. Paris, Beauchesne, 1912, in-4 de 116 p., 5 fr.

Philosophie générale. — Psychologie. — Métaphysique. — 1. — Les amateurs de philosophie devraient, chaque année, pour se mettre au courant et se tenir en haleine, lire quelque traité récemment paru. A ceux qui auront le loisir de suivre ce conseil, je recommande instamment le *Précis de philosophie*, par M. l'abbé Levesque, dont les deux premiers volumes sont publiés; l'un contient la *Psychologie*, l'autre *la Logique* et *la Morale*. L'auteur s'est efforcé d'y marquer « le trait d'union entre la philosophie universitaire et la philosophie scolastique » et il y a réussi. Sa doctrine s'accorde à celle des grands docteurs chrétiens, et elle est exposée dans une langue moderne. Par une heureuse innovation, l'histoire et la critique des systèmes sont mêlées aux spéculations et aux théories. M. Levesque est très informé des questions contemporaines, mais il n'est pas dupe des solutions aventureuses qu'elles ont trop souvent reçues. Ceux qui se montrent sensibles à l'art si dédaigné et si nécessaire de la composition seront satisfaits par les divisions de ce livre et par leur netteté. Grâce à cette qualité, ces pages pleines et riches ne sont point touffues; du reste d'excellents tableaux synoptiques, assez courts pour être précis, orientent et guident l'élève attentif. Ce n'est pas seulement à nos futurs bacheliers mais aux candidats à la licence que le *Précis de philosophie* rendra de réels services. — Par exemple, je ne m'habituerai jamais à ce que la psychologie précède la logique, et bien moins encore à ce qu'on étudie la morale avant la métaphysique.

2. — Le *Recueil de compositions philosophiques*, par M. Eugène Lenoble, complète le précis de M. Levesque. Les quinze dissertations dont il se compose, développent des thèses capitales et fournissent des solutions raisonnées à plusieurs questions importantes. L'auteur a une manière bien à lui de concevoir et de diviser ces études substantielles. Nous signalerons : *l'Argument théologique des causes finales, la Nature de la conscience, l'Histoire est-elle une science?* où s'avère une réflexion très personnelle, mais nous aurions désiré qu'à propos des *Principales Théories de la matière*, il prît nettement parti contre le monisme idéaliste. Ce livre, écrit dans un style élégant et attrayant, sera lu avec plaisir et profit par tous les esprits cultivés, plus encore que par les jeunes gens auxquels il est destiné.

3. — *Éléments de psychologie expérimentale*, par le Père J. de la Vaissière. L'Introduction de ce ouvrage est consacrée à définir l'objet et à distinguer les espèces de cette science complexe qui soutient des rapports avec la physique, la physiologie, la zoologie, la médecine mentale, et que plusieurs de ses adeptes se flattent d'affranchir de la philosophie. Le P. de la Vaissière décrit les phénomènes et formule les lois de la psychologie animale et de la psychologie humaine, individuelle et collective, sensible et intellectuelle, normale et pathologique. Le savant religieux nous avertit que « son livre n'est pas un manuel de laboratoire; la technique des expériences en est absente ». Nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté à son remarquable traité quelques détails sur les instruments, les appareils et leurs usages; vingt pages auraient suffi, avec quelques figures pour les éclairer. Cependant tel qu'il est, ce livre est excellent; il suppose une immense lecture, il débrouille un vrai chaos d'expériences et d'hypothèses, il dégage les résultats acquis et utiles, il détermine les conditions de l'alliance indispensable et féconde entre la psychologie expérimentale et la psychologie rationnelle, il montre à merveille que les phénomènes étudiés et observés ne sont intelligibles que grâce à la personnalité *en* ou *par* laquelle ils sont produits, et autour de laquelle ils se groupent.

4. — *Les Sciences psychologiques, leurs méthodes, leurs applications.* L'objet de la psychologie est « l'étude des états conscients et extra-conscients, leur description et la recherche des lois qui les unissent entre eux et les expliquent partiellement. Son domaine est donc celui de toute mentalité statique et dynamique ». Ses diverses subdivisions sont : la Psycho-physique; la Psycho-chimie; la Psychologie physiologique; la Psychologie individuelle; la Psychologie pathologique; la Psychologie infantile; la Psychologie collective; la Psychologie ethnique; la Psychologie comparée; la Métapsychie. — Les méthodes se groupent sous quatre titres généraux : Observation expérimentale; méthodes psycho-physiques et psycho-physiologiques; méthodes statistiques; méthodes d'analyse psychologique. — Les conséquences théoriques diverses se font sentir en logique, en morale, en sociologie, en métaphysique. Ses applications pratiques intéressent la vie sociale, la psychothérapie, la pédagogie. — M. Raymond Meunier, chef de travaux à l'École des hautes études, possède bien son sujet, s'efforce de justifier les propositions qu'il émet, critique judicieusement les définitions ou les théories des psychologues. Il se garde de nier l'âme, mais il ne veut pas qu'elle intervienne en psychologie. Nous persistons à admettre, à côté et au-dessus de la psychologie empirique une psychologie rationnelle qui en est distincte mais lui demeure indissolublement unie.

5. — M. Paulhan étudie, dans la première partie de son livre, les éléments qui s'organisent en des synthèses actives dont l'ensemble constitue la vie de l'esprit. Ils se montrent dociles aux lois d'association ou d'inhibition systématiques, de contraste, de contiguïté et de ressemblance; ils forment des synthèses partielles : amour, langage; et générales : personnalités. « Synthèse des phénomènes organiques et des phénomènes psychiques qui sont de véritables produits sociaux, éléments du sytème social, principe de finalité dans le monde, voilà les trois principaux caractères de l'esprit. » On a rendu compte, ici même, de l'ouvrage de M. Paulhan : *L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit.* Il semble difficile de pousser plus loin la finesse et la subtilité de l'analyse, mais ces descriptions qui aspirent à l'objectivité donnent l'impression de *l'irréel* et ressemblent à des projections cinématographiques auxquelles notre œil confère seul l'unité et la continuité.

6. — M. l'abbé Toulemonde examine les caractères psychologiques et physiologiques du tempérament nerveux, les remèdes, l'hygiène propres à prévenir ou à guérir les désordres dont il est la source. Il a trouvé le moyen d'être original en traitant des questions souvent abordées avant lui. Son principal mérite c'est de remonter à quelques principes clairs, à quelques faits décisifs dont il déduit de justes observations et de rigoureuses conséquences. Il atteint le but pratique auquel il tend parce qu'il ne se contente jamais de considérations vagues et qu'il associe les données de la science, de la psychologie et de la morale suivant un ordre logique. Ce petit livre : *Les Nerveux. Comment les reconnaître ? Comment les corriger ?* est agréablement écrit et rendra de grands services au confessionnal, au collège et dans la famille.

7. — *Les Idéalistes passionnés,* étude d'une catégorie d'anormaux, est un recueil d'observations et de réflexions sur des états psychopathiques, dont l'examen s'impose, non seulement à l'aliéniste, mais encore au moraliste et au philosophe. Le Dr Maurice Dide, médecin en chef des asiles, s'est efforcé de ramener aux aspirations vers l'amour, la bonté, la beauté et la justice, des manifestations morbides provenant de leur désordre et de leur excès. Ces perversions créent et constituent des psychoses dont on nous montre les dangereux et cruels résultats. L'auteur emprunte à la clinique et à l'histoire des anomalies caractéristiques dont il établit scientifiquement la séméiologie et l'étiologie. Certaines assertions religieuses ou métaphysiques exigent d'expresses réserves, mais elles ne doivent pas faire méconnaître la compétence, le talent et la pénétration de l'auteur.

8. — Croyez-vous que la morale est une invention humaine ? que

l'humanité s'élève progressivement au-dessus de l'animalité primitive? que la générosité, si elle était générale, nous dispenserait de morale parce qu'elle est plus noble et plus efficace que l'obligation abstraite? que les préceptes directeurs de la conduite sont essentiellement relatifs? — Vous serez d'accord avec M. Cartault, qui, dans son livre : *Les Sentiments généreux*, affirme quelque peu tout cela (et c'est vraiment dommage), mais sans y tenir, semble-t-il, car il ne faut pas confondre cet écrivain avec un Lévy Brühl ou un Bayet. Sur le désintéressement et la bonté, sur le courage, l'admiration, l'enthousiasme, sur les rapports de l'intelligence et de la sensibilité, vous trouverez ici quantité de remarques justes et fines, des vues suggestives, des aperçus ingénieux exprimés avec délicatesse. En vérité, c'est bien un peu ce qu'on nommait autrefois de la philosophie littéraire, mais pourquoi les « penseurs seraient-ils tenus de traduire leurs spéculations dans une langue inintelligible et rébarbative »?

9. — M. Tardieu nous donne une deuxième édition de son livre : *L'Ennui, étude psychologique*. Il remonte d'abord aux causes : épuisement physique et mental; impuissance de l'imbécile, du médiocre, du faible, du raté, du rêveur; déception de ceux qui ont manqué leur vie, qui sont inférieurs à leur tâche; monotonie de l'existence, des occupations, des situations, des milieux; satiété produite par les richesses et les plaisirs; sentiment du néant de la vie : autant d'espèces qui sont loin d'être fixes et empiètent les unes sur les autres. Il définit ensuite la nature de cet état douloureux : abattement, sentiment désolé (ceci est un peu vague). Il examine ses diverses formes, suivant l'âge, le caractère, le sexe, les civilisations, l'influence des littératures, et, enfin, il préconise les remèdes : la connaissance de soi-même, la culture de ses facultés, le dévouement à un idéal, le repos, etc. Mais à quoi bon, puisque, d'après M. Tardieu, « la vie n'a ni fond ni but et poursuit en vain un état d'équilibre et de bonheur » ? Conclusion désespérante et abominablement fausse d'un livre très intéressant, dont la pénétrante psychologie est digne d'une moins sombre métaphysique.

10. — *Volonté et liberté*. Les matérialistes, les idéalistes, les panthéistes ne sauraient admettre la volonté qui est une réalité consciente et individuelle; le spiritualiste qui proclame l'unité du composé humain peut seul en constater l'existence, en déterminer les conditions physiologiques et psychologiques, résoudre les antinomies qui s'érigent et se déploient dans les conflits individuels, familiaux et sociaux. Cette tâche réalisée, on peut démêler les divers objets vers lesquels tend la volonté, décrire la discipline qui lui convient, mesurer son pouvoir et prédire l'immense étendue et la souveraine maîtrise qu'elle peut acquérir. — M. Lutoslawski emprunte au philosophe

polonais Cieszkowski la doctrine développée dans cet ouvrage, *Révélation et glorification de la pensée slave.* Cela est inattendu et savoureux comme un fruit exotique; mais les réincarnations, les polypsychies, les considérations sur les miracles, les sacrements, le messianisme sont absolument déconcertantes. Tantôt on se réjouit d'affirmations catholiques où la clairvoyance s'unit à l'originalité, tantôt on s'alarme de voir prendre au sérieux les chimères théosophiques et les superstitions des spirites. A tout prendre, ce livre n'est pas banal.

11. — *L'Un-Multiple, esquisse d'une métaphysique.* — « Il y a un seul esprit commun à toute individualité.» Cette pensée d'Émerson est le *leit motiv* de ces modulations panthéistiques. « Dieu est multiple pour connaître dans ses parties l'amour, le sacrifice et la gloire ». Ce qui est navrant, c'est que M. Robert Mirabaud, qui se complaît en ces folies, n'est dépourvu ni de force dans la pensée, ni d'art dans l'écriture. Il aurait donc été capable d'exprimer des idées raisonnables.

12. — *Le Rythme universel, essai de philosophie générale.* — Ce gros volume comprend deux parties : I. Mélanges de science et d'art; II. Les Cariatides. L'auteur, M. Georges de Tollemonde, est fidèle aux promesses de son titre. Il y a de tout en cette compilation : d'abord de la prose et des vers; ensuite des théories sur la matière éternelle et la guerre universelle, sur l'origine de l'idée de Dieu et la banque, sur l'appétit, maître souverain de l'univers, et l'hygiène et la santé, voilà pour la philosophie et voici pour l'esthétique : De la naissance de la poésie du sein de la musique; parallèle entre Corneille et Racine; du Gothique et du Romantique, etc. Ces 800 pages d'allure lyrique ne sont-elles pas rattachées par un lien? Vous ne le voudriez pas; lisez donc le chapitre IX : tableau synoptique ou échelle progressive de quelques grandeurs : chaos, matière, univers; Dionysos et Apollon, harmonie; cœur, tête, philosophie. « On peut multiplier ces exemples à volonté, on verra que les deux premiers termes sont partout ici les extrêmes et que le troisième marque le juste milieu ». Avez-vous compris? En ce cas je suis moins heureux que vous; mais, M. de Tollemonde nous avertit que son livre est un morceau de choix sur les grandes matières, destiné à n'être goûté que d'un petit nombre de lecteurs... »: « Je ne veux que peu de suffrages; mais je veux qu'ils partent de bon lieu. » Alors !..

PHILOSOPHIE MORALE, SOCIALE ET RELIGIEUSE. — 12. — *Cours de morale théorique et pratique*, par M. J. Guibert. Après des préliminaires clairs et précis sur la définition, l'objet et l'utilité de la morale, l'auteur traite de la morale théorique, très justement attachée à l'idée de bien dont les divers concepts ont engendré les systèmes des philosophes; de leur critique résulte la transcendance de la morale chrétienne dérivée de la loi éternelle, source du bien

moral, interprété par la raison. Cette loi, révélée par la conscience, se résume dans le devoir. Elle suppose la liberté, exige l'effort, est le principe de l'ordre et du progrès, réclame une sanction temporelle et immortelle, conduit au bonheur par la vertu. — La deuxième partie débute par une exacte classification de nos devoirs correspondant à la vie religieuse, individuelle, domestique, sociale, nationale et internationale. — Synthèse logique et ordonnée, doctrine substantielle et sûre, intérêt des nombreuses questions nettement posées et sagement résolues, précision des définitions et richesse des aperçus, langue sobre et ferme, rien ne manque à cet excellent manuel. A la suite des divers chapitres, des sujets de devoirs écrits et des résumés seront très utiles aux élèves pour retenir et développer les leçons du maître et se préparer aux divers examens. M. Guibert a fait œuvre très utile et le savant sulpicien, qui a écrit tant de bons livres, mérite une fois de plus notre reconnaissance.

14. — M. de Gomer n'est point satisfait de la manière dont les moralistes fondent l'obligation; il nous propose un principe général dans son ouvrage : *L'Obligation morale raisonnée : ses conditions.* L'obligation devient consciente par le blâme que provoquent nécessairement telles ou telles actions dont le caractère commun est qu'elles sont nuisibles à quelqu'un : *neminem laede*, tel est l'axiome qui engendre tous nos devoirs. Il suppose donc le libre arbitre, ne tire pas uniquement son origine et sa valeur de la société et ne se confond pas avec la science des mœurs. M. de Gomer réfute un peu longuement et confusément, les théories de Durkheim et de Lévy Brühl; il y a d'utiles réflexions et de valables arguments dans ces pages qui gagneraient à être plus simples et, surtout, à s'appuyer sur la métaphysique sans laquelle la règle des mœurs demeure absolument injustifiée.

15. — La volonté de puissance de Nietzsche ne peut servir de base à une conception de la vie, mais on peut avantageusement lui substituer *la Volonté d'harmonie* qui se manifeste en des organes majeurs ou mineurs, intégraux ou partiels, sert de critérium pour concevoir la réalité, l'idéal, la vérité, la morale, et fonde les harmonies individuelles, humaines, sociales et familiales. « Il est difficile de lire ce livre avec fruit sans un fil directeur. » Je n'ai pas su probablement le saisir, car je confesse n'avoir pas compris grand'chose à ce pandemonium énigmatique, écrit trop souvent en style apocalyptique.

16. — Les avis au public qu'on peut lire dans la rue, sur les murs, dans les gares, peuvent-ils fournir matière à philosophie, insinuer des conseils de vie pratique et de vertu, suggérer des leçons de prudence, d'énergie, de douceur, de pureté, de bonté, de dévouement, de piété? M. Champly l'a pensé et il offre aux jeunes filles de petits grains de philosophie, grains de blé, grains de sel, grains de café,

grains de sucre, fortifiants, piquants, vivifiants et agréables. Ces charmantes méditations sont alertes et spirituelles mais non moins avisées et salutaires. Souhaitons aux *Avis au public* de M. Champly d'attirer et de fixer l'attention des jeunes lectrices qu'elles instruiront à réfléchir et à vivre chrétiennement.

17. — *De la Cosmosociologie*, par M. Raoul de la Grasserie. La cosmosociologie est une science nouvelle qui détermine et règle les rapports de tous les êtres de la nature; elle est liée à la biologie, à la psychologie et à la sociologie. Douze petits triangles expriment ces relations d'une manière schématique; pour les définir, les hommes ont eu successivement recours à la magie, à la religion, à la métaphysique, à la science. Naturellement, l'auteur explique les actions et réactions des êtres par la synthèse scientifique. Rien n'est comique comme la dédaigneuse impartialité et la prétentieuse gravité avec lesquelles il s'érige en arbitre des conflits religieux et métaphysiques du passé. Il reconnaît pourtant que « l'échafaudage religieux a protégé l'humanité pendant des siècles »; mais une religion sans métaphysique c'est un ballon sans gaz, un cadre sans tableau, un fourreau sans lame, un flacon vide. Il est fâcheux qu'un sociologue compétent et informé, comme l'est M. de la Grasserie, ne s'en soit pas avisé.

18. — La philosophie religieuse doit-elle concevoir et nourrir l'ambition de construire une religion? Non. Peut-elle démontrer la nécessité d'une religion positive? Oui. Doit-elle s'efforcer de réduire un symbole religieux en système philosophique? Non. Dans son opuscule intitulé: *Le Bilan de la philosophie religieuse*, M. A. Leclère développe ces trois propositions et on peut lui accorder qu'elles sont exactes; à la condition cependant de remarquer : 1° qu'en l'absence d'une révélation surnaturelle, la philosophie religieuse pourrait et devrait construire une religion naturelle, cohérente et obligatoire; 2° qu'elle peut et doit prouver la crédibilité du christianisme; 3° que la raison est indispensable à la théologie, qui est vraiment et proprement une science déduisant des conclusions logiques et véritables des principes révélés. La pensée de M. Leclère, pénétrante et forte, est parfois difficile à saisir.

Histoire de la philosophie. — Critique philosophique. — 19. — *L'Histoire de la philosophie ancienne*, par M. Gaston Sortais, est le troisième volume de son cours de philosophie. Elle comprend : l'Antiquité classique de Thalès à Marc Aurèle; l'Époque patristique de saint Justin à saint Augustin; la Philosophie médiévale de Boèce à Guillaume d'Occam; la Renaissance de Pierre de la Ramée à Suarez. — La plupart des ouvrages de ce genre sont des catalogues ou des tables de matières; d'autres nous offrent des séries de propositions qui ressemblent à la pensée humaine, comme un squelette à un orga-

nisme vivant; d'autres encore ne cherchent dans l'exposé des systèmes qu'une occasion de développer leur propre pensée: d'autres enfin se targuent d'objectivité à tel point qu'ils n'indiquent jamais le moyen de distinguer la vérité de l'erreur. M. Sortais évite heureusement tous ces écueils : à la compréhension lucide, il unit la critique judicieuse; il prend soin de renvoyer aux principaux paragraphes de son traité où sont indiqués les principes de solution des problèmes abordés au cours des âges et dans les diverses écoles. Son érudition, qui est considérable, ne nuit pas à l'ordre et à la clarté; enfin la bibliographie, d'une richesse exceptionnelle, permet d'aborder l'étude spéciale et approfondie d'une doctrine ou d'un philosophe. — Signalerons-nous, pourtant, quelque disproportion entre diverses parties? Par exemple : la philosphie à Rome est trop écourtée... Il est vrai qu'elle s'y est montrée peu originale.

20.— *Philon le Juif.*— M. Louis a condensé en 60 pages les nombreux travaux consacrés à Philon (un peu négligé par M. Sortais), notamment les savantes études de MM. Bréhier et Martin; il a mis de l'ordre en ce syncrétisme confus de théories juives et grecques, et marqué, souvent d'un trait juste, les distinctions et les oppositions de la pensée néo-platonicienne et du dogme chrétien. Tout ce qu'il est nécessaire ou même utile de connaître, sur la personne et les œuvres de ce singulier et influent personnage est suffisamment indiqué dans cet opuscule bien composé et nettement divisé.

21, 22. — Les deux volumes de M. Étienne Gilson: *Index scolastico-cartésien* et *la Liberté chez Descartes et la Théologie,* bien qu'indépendants l'un de l'autre, se complètent et s'expliquent mutuellement. Dans les œuvres du philosophe français on rencontre fréquemment des expressions scolastiques; quel était leur vrai sens ? Pour le retrouver il faut interroger saint Thomas et ses commentateurs : les théologiens de Coïmbre, Tolet, Suarez, Eustache de Saint-Paul, etc. Les textes extraits de leurs volumineux *in-folio* sont colligés avec discernement et sagacité et rangés en ordre alphabétique. Ils sont essentiels pour élucider et interpréter les idées cartésiennes relatives à la liberté divine et à la liberté humaine. Les questions furent certainement suggérées au philosophe par son éducation philosophique chez les jésuites du collège de la Flèche, et, s'il les a résolues dans un sens opposé à celui de ses anciens maîtres, ce n'est pas sans avoir profité de l'enseignement reçu, et même sans avoir gardé des traces du milieu intellectuel dans lequel il s'est développé. Ce qu'il a gardé, ce qu'il a laissé, ce qu'il a soutenu, ce qu'il a combattu, sous quels mobiles, en quelles circonstances, avec quelles réserves, tout cela est exactement et finement démêlé par M. Gilson. Il remarque très justement, après avoir étudié consciencieusement et lumineusement

présenté les théories de Descartes, que si ce grand génie ne fut pas un adversaire conscient et volontaire du christianisme, il faut encore moins le ranger parmi ses apologistes.

23. — Bossuet ne fut pas seulement le plus éloquent des théologiens, mais encore un moraliste hors de pair, c'est l'opinion de M. Bonnet et il la justifie admirablement dans son *Bossuet moraliste*, où il réunit, avec intelligence, les passages les plus démonstratifs, tirés de l'œuvre entière de l'incomparable orateur. Personne n'a mieux connu la nature humaine, son néant et sa grandeur, ses passions et ses richesses; il nous a dépeint de saisissants portraits des dévots et des courtisans, des incredules et des femmes, des riches et des pauvres. Ces fragments, bien choisis et groupés, sont enrichis de notes intéressantes, de rapprochements et de comparaisons qui rendent plus attrayante la lecture de ces belles et bienfaisantes pages.

24. — *Hume*, par M. Jean Didier. — Vie et ouvrages (détails précis), impressions et idées (analyse exacte). La causalité, la croyance, morale, politique et religion (exposé clair et cohérent). L'auteur de ce petit livre connaît très bien le système de Hume, le condense en quelques propositions essentielles. Il a poussé le souci de l'objectivité jusqu'à l'impartialité la plus impassible.

25. — *L'Entendement* est le premier livre du *Traité de la nature humaine*. On sait que Hume prétendait y appliquer la méthode expérimentale aux questions morales. L'origine de nos idées, spécialement des idées d'espace et de temps, la théorie de la connaissance et de la croyance, la critique du spiritualisme sont l'objet de cet ouvrage destructeur, le plus dangereux qui eût paru au XVIIIe siècle. Le style du philosophe anglais est remarquable par sa netteté incisive. M. David a réussi à lui conserver, dans la traduction française, ses qualités natives.

26. — *La Religion dans les limites de la raison* est un ouvrage trop peu connu, dont l'importance est considérable. Je ne sais si personne a jamais fait un plus puissant effort qu'Emmanuel Kant pour réduire le christianisme à la religion naturelle et la religion naturelle à la morale. Le protestantisme libéral est tout entier dans ce livre, et aussi le modernisme dont toutes les erreurs s'y retrouvent. Les mystères, les miracles, les sacrements, le sacerdoce, l'Église, la grâce y sont rationnellement interprétés sous les déguisements d'une terminologie piétiste. Si l'on considère que les trois *critiques* reçoivent ici leur complément, que les affirmations de Kant en matière religieuse sont des conséquences rigoureuses des principes philosophiques, on avouera combien est vaine et désastreuse la tentative de concilier le Kantisme avec le christianisme. — La traduction de M. A. Tremezaygues constitue un réel progrès sur celle de J. Trullard; si elle n'est

point toujours claire c'est au texte allemand qu'il faut s'en prendre. On songe, malgré soi, en lisant cet ouvrage, à l'irrévérencieuse boutade de W. James qui appelait la critique de la raison pure « le plus rare et le plus compliqué de tous les vieux musées de bric-à-brac ».

27.—Arthur Schopenhauer, dans son *Essai sur les apparitions*, inséré dans les *Parerga et Paralipomena*, aborde les questions dont l'ensemble constitue à peu près ce qu'on appelle, aujourd'hui, la métapsychie; il est très curieux de suivre sa pensée à travers les phénomènes qu'il décrit : rêves somnambuliques, télépathie, hallucinations, visions, et de constater les efforts qu'il déploie pour les ramener à une confirmation de son système sur la volonté. — Des allégories, parfois assez piquantes, et des remarques du philosophe sur lui-même, où s'étalent son prodigeux contentement de soi et son insupportable mépris, se joignent à ces pages intéressantes, fort bien rendues dans notre langue par M. Dietrich, qui termine aujourd'hui la lourde tâche vaillamment entreprise il y a huit ans. On admire son patient labeur en regrettant qu'il ait adopté la désolante doctrine du pessimiste de Francfort.

28. — A l'École des hautes études sociales, il y a deux ans, des professeurs français et étrangers donnèrent des conférences réunies en un volume intitulé : *La Philosophie allemande au* XIXe *siècle*. M. Benrubi étudia la philosophie religieuse de Rudolf Eucken; M. Bouglé, la sociologie psychologique de Simmel; M. Andler initie ses auditeurs aux tendances contradictoires des historiens allemands, réalistes, dans les œuvres de Meyer et de Lindner, sociologiques, en celles de Lamprecht et de Breysig. On sait que Wundt, dont G. Dwelshauvers apprécie les travaux de psychologie expérimentale, les a couronnés par une socio-psychologie résumée par M. Norero. — M. V. Basch s'attache aux esthéticiens; M. Groethuysen à Dilthey qui veut conserver une position indépendante entre les positivistes et les métaphysiciens; enfin, M. V. Delbos décrit la réaction de Husserl contre le psychologisme, au nom de la logique pure. Les noms des conférenciers indiquent de quel esprit sont animées ces diverses études, dont la conclusion nous paraît être que, bonne ou mauvaise, une métaphysique s'impose à ceux qui la repoussent avec le plus d'acharnement.

29. — M. Billia affecte volontiers de donner à sa pensée un tour paradoxal et un accent combatif; le titre même de l'ouvrage, dont il publie la deuxième édition est une protestation : *L'Esiglio di sant'Agostino*. La philosophie chrétiennne a banni l'évêque d'Hippone, avec Platon, son maître, Malebranche et Rosmini, ses disciples; elle leur a préféré des sensualistes tels qu'Aristote et les scolastiques, entachés de matérialisme. La doctrine des néo-scolastiques est la négation même de la philosophie : soyons idéalistes! Beaucoup d'esprit et de verve, de la finesse et de l'éloquence, des injustices et des rêves. Per-

sonne ne songe à exiler saint Augustin, dont l'admirable génie est l'objet d'une universelle vénération, mais sa pensée n'avait point toujours atteint le degré de précision que lui imprima son disciple, le Docteur angélique; cela permit aux jansénistes et aux ontologistes d'abuser de quelques-unes de ses expressions un peu flottantes; il eût désavoué les uns et les autres.

30. — M. Maurice Blondel a marqué un sillon et ouvert une direction dans le champ de l'apologétique; ses livres et brochures ne sont jamais négligeables; sa doctrine est le fruit d'une réflexion profonde; sa dialectique est déliée et ingénieuse; c'est un philosophe de talent et un chrétien convaincu et courageux. Personne n'en doute. Mais il a donné des gages au subjectivisme, au pragmatisme, au relativisme; plusieurs de ses expressions ne sauraient s'accorder avec les formules précises du dogme. Son apologétique doit être maniée avec d'infinies précautions, car elle semble souvent détruire — contre son intention — les preuves les plus solides de la crédibilité du christianisme. M. de Tonquédec signale ces dangers dans son livre : *Immanence*, avec une compréhension et une vigueur très dignes d'éloges; il se meut avec aisance parmi les plus hautes spéculations de la philosophie et de la théologie et il est difficile de ne point approuver ses réserves et de ne point souscrire à ses conclusions.

31. — La littérature bergsonnienne, déjà très abondante, s'enrichit ou se charge, presque chaque jour, de quelque ouvrage nouveau, panégyrique ou réquisitoire, qui contribue à nous convaincre que l'interprétation de la philosophie nouvelle est particulièrement malaisée. L'*Intuition bergsonienne*, par M. J. Segond, est un commentaire favorable et laudatif; il débute par une analyse des antithèses dialectiques : qualité et quantité, durée et espace, mémoire et matière, corps et esprit, nécessité et liberté, science et art, vie sociale et vie individuelle, langage et pensée, intelligence et intuition, connaissance pratique et connaissance pure, action et métaphysique. Les relations entre la durée et la vie, l'unité radicale du devenir, catégorie suprême des formes fuyantes de l'être, permettent la réduction de ces antithèses qui s'évanouissent du point de vue central de l'intuition vivante. La pensée bergsonienne nous apparait alors « comme une doctrine religieuse de la transcendance, comme une doctrine moniste de l'intuition, comme une doctrine évolutionniste du devenir, comme une doctrine pragmatiste de la spiritualité, comme une doctrine rationaliste de l'action créatrice. » — M. Segond a réussi à se transporter au cœur même du mobile organisme qu'il décrit, il s'insinue dans les replis de cette pensée sinueuse et complexe; il l'envisage sous tous ses aspects, la suit en tous ses détours, et l'on ne peut qu'admirer la souplesse et la richesse de son talent.

32. — Dans le second volume de son ouvrage : *Un Romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*, M. Berthelot se pose résolument en adversaire. Il dégage, avec sagacité, les éléments pragmatistes dont le système est composé. (A noter le chapitre IV : comparaison entre le pragmatisme de Bergson, celui de Poincaré et celui de Nietzsche); il en recherche les origines romantiques et critique sa conception des mathématiques, de la physique, de la biologie, de la psychologie, de la métaphysique. D'après lui, les notions de réalité absolue, d'intuition immédiate et de liberté, telles qu'on les rencontre dans l'*Evolution créatrice*, sont ambiguës; cependant, la notion de durée ou temps psychologique est nouvelle et, bien qu'elle ne soit pas pleinement suffisante, on peut en retenir l'idée d'un continu qui n'est pas indéfiniment divisible. Certes, nous ne saurions admettre tous les principes qui dominent la critique de M. Berthelot (par exemple la prétendue incompatibilité de la liberté divine avec la liberté humaine), mais nous rendons hommage à la variété de son information et à son esprit philosophique.

33. — *La Philosophie de M. Bergson*, par Mgr Farges. La philosophie de M. Bergson est la négation de l'être, de la vérité définitive et éternelle, des principes d'identité et de contradiction, du principe de causalité. Elle confond tous les individus dans une unité confuse, opprime la raison sous la tyrannie de l'instinct, sépare violemment la philosophie et les sciences et n'aboutira jamais à la foi religieuse. Telle est la conclusion de l'étude ferme et lumineuse de Mgr Farges. Ses raisonnements sont irréfutables; il ne laisse passer aucune des affirmations du séduisant philosophe sans la soumettre à une critique aiguë et définitive. Il enferme cette pensée ondoyante en des dilemmes dont les termes sont rigoureusement définis. Nous ne croyons pas qu'elle ait encore été examinée et contrôlée plus complètement et plus judicieusement; aussi bien, ce qu'il y a d'admissible et de plausible dans le bergsonisme est discerné et loyalement avoué. Enfin les conséquences et les dangers de ce système confus et incohérent ressortent avec lucidité de cet examen. Pourtant une impression subsiste après la lecture de cette solide et énergique réfutation; il y a quelque chose dans le bergsonisme, une inspiration, un esprit, un charme qui échappe aux prises du redoutable polémiste, parce qu'il a envisagé toutes les notions au point de vue statique et que M. Bergson se place toujours au point de vue dynamique. Mais cela n'enlève rien au mérite et à la valeur de ce livre décisif et nécessaire. Un *lapsus* : C'est M. Hamelin et non M. Huvelin qui est l'auteur de : *Les Éléments principaux de la représentation.*

34. — La brochure de M. Georges Dumesnil sur *la Sophistique contemporaine* est consacrée à quelques ouvrages de métaphysique, de

science, de morale et de religion. L'auteur remarque très justement que la doctrine de Bergson « délie tout », que M. Chide, dans son *Mobilisme moderne*, va « logiquement jusqu'au bout de l'alogisme ». Il dénonce l'imperfection et le caractère incertain des spéculations scientifiques ou, plutôt, antiscientifiques d'Henri Poincaré et de M. Milhaud. Il combat l'amoralisme de Rauh et de M. Lévy Brühl; il condamne le monstre protéiforme du modernisme et les abusives prétentions de la légitime histoire des religions. L'unité de ces diverses études est la foi catholique, mais M. Dumesnil la proclame et la défend d'une manière très personnelle; son intelligence limpide et vive saisit à merveille le point essentiel autour duquel s'ordonne un système; sa clairvoyance en découvre les faiblesses et les lacunes; il détruit, à l'aide de quelques preuves directes et fortes, des édifices chimériques; il est robuste et fin, spirituel et aimable et il sait concilier, avec l'intransigeance de la vérité, l'estime et la sympathie que lui inspirent ses amitiés. J'avoue néanmoins que je serais peut-être moins indulgent que lui pour Frédéric Rauh dont la physionomie ne me paraît point « attachante » et généralement pour les juifs « de philosophie » qui ont bouleversé, par leur funeste pouvoir de dissolution, tous les domaines de l'action et de la pensée.

LOUIS MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Optique physique*, par R. W. WOOD; trad. de l'anglais par H. VIGNERON et H. LABROUSTE. T. I. *Optique ondulatoire*. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de VIII-433 p., avec 262 fig. et 5 pl., 16 fr. — 2. *Cours de physique générale*, par H. OLLIVIER. T. II. *Thermodynamique et étude de l'énergie rayonnante*. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de 295 p. et 112 fig., 10 fr. — 3. *La Théorie du rayonnement et les quanta*. Rapports et discussions du Conseil de physique tenu à Bruxelles (1911), publiés par P. LANGEVIN et DE BROGLIE. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de VI-461 p., avec 21 fig., 15 fr. — 4. *Les Atomes*, par JEAN PERRIN. Paris, Alcan, 1913, in-16 de XVI-296 p., 3 fr. 50. — 5. *Théorie de la couche capillaire plane des corps purs*, par GERRIT BAKKER. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-8 de 96 p. et 14 fig., cartonné, 2 fr. — 6. *La Couche capillaire des corps purs et ses phases homogènes adjacentes*, par GERRIT BAKKER. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-8 de 82 p. et 10 fig., cartonné, 2 fr. — 7. *La Télégraphie et la Téléphonie simultanées et la Téléphonie multiple*, par K. BELGER; trad. de l'allemand par P. LE NORMAND. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de 134 p. et 111 fig., 4 fr. 50. — 8. *International Catalogue of scientific litterature, Physics*. Vol. 10. Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-8 de VIII-597 p., 20 fr.

CHIMIE. — 9. *Cours de chimie organique*, par FRÉD. SWARTS. 2e éd. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de VII-754 p. et 45 fig., 15 fr. — 10. *Notions de chimie-physique*, par J. GAILLARD. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 de 194 p., avec 28 fig., 3 fr. — 11. *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. POST et R. NEUMANN; trad. de l'allemand par G. CHENU et M. PELLET. T. III, fasc. 2. 2e édit. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 paginé 465-904, 15 fr. — 12. *L'Evolution de la chimie au XIXe siècle*, par MARCEL OSWALD. Paris, Larousse, 1913, in-8 de 128 p. et 16 portraits, 1 fr. 50.

MATHÉMATIQUES. — 13. *Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles*, par V. VOLTERRA. Paris, Hermann, 1912, réimpression, in-4 de IV-83 p., 6 fr. — 14. *Leçons sur les équations intégrales et les équations intégro-différentielles*, par VITO VOLTERRA; publiées par M. TOMASSETTI et F. S. ZARLATTI. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de VI-172 p., 5 fr. 50. — 15. *Cours de géométrie infinitésimale*, par G. DEMARTRES. Paris, Gauthier-Villars, 1913, in-8 de X-418 p. et 111 fig., cartonné, 17 fr. — 16. *Problème d'analyse mathématique*, par E. FABRY. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de 460 p., 12 fr. — 17. *Les Appareils d'intégration*, par H. DE MORIN. Paris, Gauthier-Villars, 1913, in-8 de II-208 p. et 119 fig., cartonné, 5 fr. — 18. *Mécanique appliquée*, par JOHN PERRY; trad. de l'anglais par E. DARVAUX, avec addition et un appendice de E. et F. COSSERAT. T. I. *L'Énergie mécanique*. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de VIII-398 p. et 205 fig., 10 fr. — 19. *Notions fondamentales de mathématiques. Introduction au cours de mathématiques générales*, par A. SAINTE-LAGUË. Paris, Hermann, 1913, in-8 de VI-512 p. et 231 fig., 7 fr. — 20. *Pour qu'on apprenne les mathématiques*, par E. POUTHIER. Paris, Didier, 1912, in-16 de 407 p. et 87 fig., 3 fr. 50.

BIOGRAPHIE. — 21. *Savants du jour. Armand Gautier. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par ERNEST LEBON. Paris, Gauthier-Villars, 1912, gr. in-8 de VIII-96 p., avec portrait, 7 fr.

PHYSIQUE. — 1. — Le premier volume de *l'Optique physique* de M. R. W. Wood se compose de *l'Optique ondulatoire*, c'est-à-dire de l'optique classique ; nous n'indiquerons donc pas les matières traitées, mais les éléments caractéristiques qui ont présidé à sa rédaction. La partie mathématique est réduite au minimum et, l'auteur l'avoue bien haut, elle est presque totalement empruntée à la physique de P. Drude (Cf. *Polybiblion* de novembre 1911, t. CXXII, p. 414-415 et de novembre 1912, t. CXXV, p. 400). Par contre, la partie expérimentale est très développée. En dehors des expériences fondamentales qui, par leur nature même, ont un caractère de permanence intangible, l'auteur a choisi, parmi les travaux anciens et modernes, celles qui possèdent au maximum le pouvoir démonstratif. Il agit de même pour les appareils, mais en se contentant presque toujours de schémas. Les travaux personnels de M. R. W. Wood lui ont permis d'enrichir d'une façon très heureuse cette partie expérimentale. Il laisse de côté la description des microscopes, lunettes, etc., il s'étend sur les phénomènes provenant de l'atmosphère, tels que le scintillement ou l'arc-en-ciel. Former de bons expérimentateurs est la préoccupation intime de l'auteur.

2. — Le *Cours de physique générale* de M. H. Ollivier est spécialement destiné aux étudiants des Universités abordant l'étude de la physique supérieure et aux candidats au diplôme d'ingénieur électricien. Quoique la partie mathématique soit très clairement exposée, nous ne pensons pas, comme l'auteur, qu'un peu de calcul différentiel et de mécanique suffisent pour tirer parti de cet ouvrage; nous croyons, au contraire, qu'il faut posséder les mathématiques générales. Cette restriction faite, nous affirmons que ce cours est un guide sûr pour l'étudiant. L'auteur a réduit au minimum son expo-

sition en supprimant, d'une part, les théories et expériences n'ayant qu'un intérêt historique, d'autre part, en se limitant strictement au nécessaire pour une première étude; les étudiants voulant poursuivre leurs études physiques devront avoir recours aux grands traités; il y en a d'excellents. La division adoptée s'impose actuellement. Elle est indiquée par les différentes formes de manifestation de l'énergie. Par suite, les trois volumes sont indépendants; cela a permis de commencer par le tome II : *Thermodynamique et étude de l'énergie rayonnante.* En conséquence de la division logique que nous venons d'indiquer, à l'étude théorique de la thermodynamique sont jointes ses applications aux gaz parfaits, aux fluides homogènes, aux corps solides, puis celles concernant la vaporisation, liquéfaction, fusion, etc. Une brève théorie cinétique des gaz termine la première partie. Pour l'énergie rayonnante, les propriétés générales des radiations, la loi de Kirchoff sur l'émission et l'absorption précèdent l'étude de tous les phénomènes dépendant de la transmission et de la transformation de l'énergie rayonnante. Nous n'avons donné aucune appréciation sur les différentes questions, pour ne pas constamment répéter : c'est bien. Nombreux seront les étudiants qui profiteront de cet excellent instrument de travail.

3. — *La Théorie du rayonnement* ne peut pas être faite d'une façon satisfaisante avec les hypothèses qui, actuellement, suffisent pour expliquer les autres modes du transfert de l'énergie. Planck, en imaginant (1901) les quantas, en introduisant une discontinuité nouvelle dans le transport de l'énergie, ouvrit la voie à l'explication de tout un groupe de phénomènes, mais il y eut incompatiblité avec la théorie des ions. Cet antagonisme n'est peut-être pas absolu. Devant l'intérêt que présentait ces questions; M. Solvay eut l'idée de réunir à Bruxelles (1911) un congrès limité de savants qui exposeraient dans des rapports spéciaux la théorie du rayonnement et des questions immédiatement connexes. A ce conseil de physique, présidé par M. H. A. Lorentz, assistaient : MM. W. Nernst, M. Plank, H. Rubens, A. Sommerfeld, W. Wien, E. Warburg (Allemagne); J. H. Jeans, E. Rutherford (Angleterre); M. Brillouin, Mme Curie, P. Langevin, J. Perrin, H. Poincaré (France); A. Einstein, F. Hasènöhrl (Autriche); K. Kamerlingh Onnes (Hollande); M. Knudsen (Danemark). Lord Raleigh avait envoyé une communication écrite. Douze rapports furent lus par leurs auteurs; nous regrettons de n'en pouvoir donner les titres. Chaque lecture a été suivie d'une discussion, scrupuleusement relatée. Il y a là toute une mine d'idées à creuser. Les chercheurs du présent et de l'avenir seront heureux d'étudier les rapports qui présentent, sous une forme condensée, tout un groupe de doctrines connexes; ils devront mille remerciements pour les recherches qui

leur sont ainsi évitées, et une profonde reconnaissance aux éminents savants ayant pris part aux discussions dans ce conseil physique. En toute sincérité, ceux-ci ont fait connaître leurs doutes actuels, les vides à combler, les idées à développer; ils appellent tout le monde savant à collaborer à la solution de questions qui peuvent transformer nos idées sur la constitution de la matière et sur la mécanique.

4. — Les hypothèses et les expériences fondamentales qui ont successivement contribué à développer nos connaissances sur *les Atomes* sont très scientifiquement décrites par M. J. Perrin. Tout d'abord il parle des fondateurs de la chimie pour lesquels l'atome n'est qu'un élément indivisible indiquant le minimum de quantité des corps simples se groupant pour former une molécule ou pour se substituer les uns aux autres dans les combinaisons. C'est, si nous osons le dire : l'atome inanimé. Mais l'hypothèse d'Avogadro lui assigne un rôle physique, amenant des développements progressifs, la théorie cinétique des gaz : l'atome vit, il est animé d'un mouvement vibratoire; l'étude des mouvements browniens le met expérimentalement en évidence. Ces mouvements visibles, désordonnés en apparence, proviennent du mouvement propre, rotation et translation, de l'atome, qui résultent, en général, de six composantes indépendantes; les atomes se classifient d'après le nombre particulier de composants de son mouvement. Ici apparait un nouvel élément : l'énergie qui ne se transmet pas d'une façon continue; comme l'atome était pour les premiers chimistes le minimum de matière transportable, il y a un minimum d'énergie transportable; la théorie des quanta, encore discutée, étudie ces questions, il faut l'accorder avec celle des ions, véhicules de l'électricité. Un dernier chapitre est consacré à la destruction des atomes. Les nombreux travaux personnels de M. J. Perrin sur le sujet pouvaient faire craindre un certain parti pris dans la rédaction de quelques questions; il n'en est rien. Ce livre est à tous les points de vue excellent.

5 et 6. — Dans la théorie ordinaire de la capillarité, on considère les phases homogènes du liquide et de la vapeur comme séparées par une surface géométrique. M. G. Bakker a pensé à toute une succession d'états d'équilibre intermédiaires, les uns répartis dans les parties immédiatement voisines du liquide, les autres dans le gaz et, de plus, que l'état gazeux et liquide subsistait dans une couche. Partant de ces idées et des faits déjà connus, l'auteur les soumet à une analyse mathématique rigoureuse consignée dans ses deux petits volumes : *Théorie de la couche capillaire des corps purs.* Il fait une étude séparée de la couche plane et de la couche courbe. Les résultats auxquels il parvient sont absolument satisfaisants : ses formules contiennent comme cas particuliers celles établies théoriquement ou empirique-

ment dans les traités ou mémoires s'occupant de la capillarité; elles conduisent à des calculs s'accordant avec les expériences, quand celles-ci sont assez précises, ce qui n'a pas lieu en particulier aux limites de la couche courbe; elles suggèrent de nouvelles recherches, comme la mesure de la température des bulles dans l'ébullition, température nécessairement supérieure à celle de la vapeur émise.

7.— *La Télégraphie et la téléphonie simultanées* comportent deux problèmes distincts : la téléphonie sur ligne télégraphique unifilaire; la télégraphie sur circuits téléphoniques bifilaires. Pour l'exposé des principes physiques, M. K. Berger s'est surtout inspiré des travaux belges ou allemands; pour la disposition pratique il a fait une sélection parmi toutes les installations européennes. La même méthode est suivie à l'égard de *la Téléphonie multiple.* En dehors d'un texte précis, des schémas très nets permettent à des personnes instruites de se rendre compte des solutions adoptées pour ces utiles moyens de communication; de plus, et c'est un point que nous tenons tout particulièrement à signaler, les notions contenues dans ce livre suffisent pour établir un avant-projet d'une des installations décrites par un télégraphiste occasionnel, comme cela se produit souvent chez nos officiers coloniaux, par exemple. Dans les lignes télégraphiques ou téléphoniques employant les deux modes de communication, le système à choisir dépend de la longueur de la ligne et de la recherche du rendement maximum de celle-ci; pour la téléphonie multiple, le nombre et la nature des circuits composants jouent le même rôle, l'auteur indique toujours le moyen pratique de résoudre ces questions.

8. — Le dixième volume de l'*International Catalogue of scientific litterature, Physics,* contient les manuscrits reçus de septembre 1910 à septembre 1911. Il comporte 3 846 fiches nouvelles. Nous avons constaté avec plaisir, d'une part, que la transcription du russe en caractère latin était faite souvent d'après la règle tchèque, mais que, d'autre part, son usage n'est pas encore absolu, de telle sorte (Cf. 38 064) que, dans un même article, deux modes de transcription sont parfois employés.

Chimie. — 9.— Sans se départir en rien de ses idées de simplicité, M. Swarts nous donne une seconde édition de son *Cours de chimie organique* dépassant de 85 pages la première; de plus, il nous a paru, qu'en moyenne, la matière contenue dans chaque page était augmentée. Cet accroissement est largement légitimé par les progrès de la chimie depuis sept ans. Les dérivés prévus des différents types chimiques sont successivement réalisés, il faut donc indiquer leur mode de préparation et leurs propriétés fondamentales. Ces différentes additions ont trouvé leur place légitime dans la première

rédaction de M. Swarts; nous n'avons rien à ajouter ni à retrancher à notre avis sur les précieuses qualités didactiques de cette chimie (Cf. *Polybiblion* de mai 1907, t. CIX, p. 404-405). D'un autre ordre est l'adjonction des notions de cinétique chimique; cet ouvrage étant écrit pour les médecins, pharmaciens, ingénieurs non spécialistes de la chimie,etc., elles seront peu lues; si, intrinsèquement, elles sont bien rédigées, pratiquement elles sont de trop. Nous formulons deux desiderata en vue de la future édition. M. Swarts fait des incursions dans le domaine industriel. Les unes se rapportent à l'utilisation immédiate de corps étudiés, nous voudrions qu'elles soient complétées; par exemple : il nous plairait de lire que le benzol est employé dans les moteurs à explosion, mais qu'il ne peut se substituer toujours à l'essence de pétrole à cause de son point de solidification + 5. Les autres ont trait à certaines industries chimiques; une simple indication serait préférable à des renseignements plus étendus mais incomplets qui donnent naissance à des idées fausses, telle la demi-page consacrée aux encres.

10. — Le droit de cité est, partiellement au moins, acquis dans l'enseignement secondaire aux *Notions de chimie physique*. M. Gaillard a eu l'heureuse idée de réunir dans un petit volume les hypothèses et les lois régissant les phénomènes chimiques. Chaque loi est énoncée avec la plus grande précision, les hypothèses qu'elle entraîne, les limites de son applicabilité, loin d'être dissimulées, sont mises en pleine lumière. Par suite le lecteur comprend le rôle éphémère des hypothèses, il saisit pourquoi les lois scientifiques ne sont pas des vérités absolues, il voit que, si une loi se substitue à une autre, c'est que la dernière venue embrasse un champ plus étendu que la précédente. Des exemples typiques de réactions chimiques accompagnent chaque fois l'énoncé, en langage vulgaire, du fait dont parle l'auteur. Si, dans la pensée de l'auteur ce livre, a été écrit pour les élèves de l'enseignement secondaire (il leur rendra de grands services), nous le conseillons de plus aux philosophes et aux simples curieux; malgré leurs connaissances légères en chimie, ils pourront se rendre compte des voies nouvelles suivies par la chimie dans son développement théorique.

11. — Le dernier fascicule du *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels* est entièrement rédigé par M. G. Schutz (Munich). Pour *le Goudron de houille*, l'auteur traite des différents corps que l'on en retire par distillation fractionnée. Rares sont ceux pour lesquels la pureté chimique est nécessaire, les températures limites de séparation suffisant presque toujours pour distinguer le produit industriel, l'auteur a exposé tout ce qui était pratiquement nécessaire. Pour les *matières colorantes*, M. G. Schutz a envisagé, avec

un soin minutieux, tous les cas où une action chimique joue un rôle : quelles sont les couleurs employables en peinture suivant la nature du support; en teinture, quel est le rôle de la fibre et du mordançage; quels sont les effets de la lumière ou des agents atmosphériques ? Toutes ces questions reçoivent une réponse complète, sans compter celles dont nous ne parlons pas, comme le pouvoir colorant, les solvants, etc. L'étude des couleurs en elle-même est divisée d'après leur origine : minérale, naturelle ou artificielle; végétale ou dérivée organique artificielle. Les caractères physiques, chimiques ou optiques sont précisés pour chaque couleur de façon à assurer toujours l'exactitude de l'identification à l'expérimentateur; celle-ci est d'ailleurs compliquée par le fait que les différents fabricants donnent le même nom à des couleurss diverses ou les même appellations à des teintes différentes. 100 pages de tableaux très clairs sont consacrées aux réactions chimiques; les noms donnés par les fabricants y sont joints. Une autre question importante est traitée avec presque autant d'ampleur : c'est la détermination d'une couleur portée par une fibre. Enfin l'auteur indique les éléments de fabrication des couleurs; mais naturellement il laisse de côté les procédés industriels. Les matières colorantes de G. Schultz forment un chapitre des plus documentés qui augmentera de beaucoup le succès légitime obtenu par les autres parties du traité d'analyse chimique.

12.— Ayant fait une heureuse sélection parmi les grands chimistes, M. Oswald nous les fait connaître par une courte biographie. Des pages choisies dans leurs propres œuvres nous révèlent les grandes lignes de *l'Évolution de la chimie au* XIXe siècle. Ce livre est bien ordonné et puissamment documenté. Quoiqu'on puisse le lire sans avoir de connaissances préalables en chimie, son caractère scientifique est élevé; on doit le considérer comme un livre d'étude et non comme un simple ouvrage de vulgarisation. Les membres du grand public qui s'assimileront ce livre acquèreront des notions exactes à la condition de ne pas adopter cette phrase de Oswald : « Toute science a pour but l'amélioration de notre existence ».

Mathématiques. — 13. — La réimpression des *Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles* professée par M. V. Volterra, à Stockholm, en 1906, est identique (sauf quelques notes bibliographiques) au texte primitif. L'auteur regrette de n'avoir pu mettre son travail au courant des développements les plus récents. Les mathématiciens se consoleront facilement de cette lacune en pensant à l'importance des autres travaux récents de M. V. Volterra. Les étudiants se réjouiront de la réimpression d'un livre devenu introuvable. Dans cet ouvrage, mieux que dans tout autre, ils verront comment les problèmes de la physique mathématique ont conduit à

étudier les trois types d'équations différentielles : elliptique, hyperbolique et parabolique. Ils trouveront surtout le résumé des connaissances acquises à une date relativement récente (1906), résumé bien complet présenté sous une forme didactique parfaite leur permettant d'aborder directement la lecture des mémoires originaux de date postérieure.

14. — MM. Tomassetti et F. S. Zarlatti n'ont pas publié intégralement les *Leçons sur les équations intégrales et les équations intégro-différentielles*, professées par M. V. Volterra à Rome (1910). Ils en ont séparé les questions se liant aux leçons faites par l'illustre savant à la Sorbonne (1912). Ce volume traite de trois questions différentes de dénomination, mais connexes de fait. On conçoit facilement, et la physique mathématique en donne des exemples, qu'il existe des fonctions dont chaque valeur dépend de toutes celles que prend une autre fonction dans un domaine donné. M. Vito Volterra expose les connaissances mathématiques actuelles sur cette question, en se limitant toutefois sur les fonctions de lignes pour la raison donnée au début de cet article. Les équations intégrales se rencontrent en physique-mathématique, on sait qu'elles contiennent la fonction inconnue engagée sous le signe d'intégration. Plusieurs types d'entre elles sont dus aux travaux de M. V. Volterra et sont désignées par son nom; un autre type aussi très utile est dû à Fredholm; leur étude occupe le deuxième et le troisième chapitre de ce livre. Le dernier est consacré aux équations intégro-différentielles, dans lesquelles la fonction inconnue et ses dérivées sont soumises au signe d'intégration; elles se rencontrent dans les problèmes de physique dits « héréditaires », c'est-à-dire ceux où l'état actuel dépend de tous les états antérieurs. Les travaux personnels de M. V. Volterra sont considérables, exposés avec méthode, mais ils laissent malgré cela la place légitimement due aux autres savants qui se sont occupés des mêmes questions. Ce livre présente forcément des parties communes avec celui de M. Lalesco (Cf. *Polybiblion* de mai 1912, t. CXXIV, p. 403), l'un n'exclut pas l'autre, au contraire : l'étude simultanée des deux ouvrages s'impose.

15. — Les premiers éléments de géométrie infinitésimale sont ordinairement donnés dans les cours d'analyse. Ils s'y présentent soit comme applications directes de théories propres au calcul différentiel ou intégral, soit comme chapitres isolés se reliant mal au reste de l'ouvrage. Parfois de petits volumes ont été consacrés à cette science. Si nous exceptons celui de B. de Tannenberg, ils ne son; pas conçus de façon méthodique. Dans les deux cas, les notions données sont trop brèves pour que l'étudiant puisse aborder, sans trop d'efforts, la lecture des travaux originaux ou l'étude du magistral traité sur les surfaces de M. G. Darboux. Dans son *Cours de géométrie infinitésimale*,

M. G. Demartres satisfait à tous les desiderata nés des imperfections que nous venons de signaler. Dans une première partie, il définit et apprend à calculer d'une façon générale tous les éléments des courbes ou liés aux courbes qui sont introduits dans la science seulement par la considération d'infiniment petits; quelques applications usuelles éclaircissent ces premières notions. Celles-ci serviront de base à la théorie analytique des courbes planes ou gauches formant la deuxième partie de cet ouvrage, la troisième étant consacrée aux courbes tracées sur une surface. L'emploi des coordonnées cartésiennes sert naturellement de base à l'exposition générale; mais quand cela est possible, M. G. Demartres emploie le trièdre mobile de référence qui, en chaque point d'une courbe, met en évidence le rôle particulier des caractéristiques géométriques de cette courbe. Ce trièdre est connu de tous nos lecteurs, mais ce qu'ils ignorent c'est l'emploi méthodique fait par l'auteur et donnant une valeur toute particulière à son travail. Les coordonnées curvilignes sur une surface forment la dernière partie du cours; elle est limitée à 80 pages, elle suffit pour exposer les propriétés des courbes tracées sur les surfaces, celles des surfaces utilisées le plus fréquemment. Cet ouvrage comble donc une lacune. Assez simple pour qu'un bon étudiant l'utilise, il est assez complet pour servir de base à une étude sérieuse de la géométrie infinitésimale. L'esprit de méthode et de clarté domine; dans cet excellent cours; nous estimons que les professeurs de mathématiques auraient, en général, intérêt à en prendre connaissance.

16. — M. E. Fabry, en publiant ses *Problèmes d'analyse mathématique*, rend un signalé service aux étudiants de nos Universités préparant le certificat de calcul différentiel et intégral; d'une façon plus générale, à tous ceux qui abordent l'étude de ce calcul. Les problèmes donnés à la licence sont le reflet exact de l'état actuel de l'enseignement; par un choix judicieux, portant sur les énoncés proposés ces dernières années, M. E. Fabry réunit 279 problèmes-types portant sur les différents chapitres du calcul différentiel et intégral. Les solutions sont présentées de la façon la plus simple. Nous entendons par cette épithète : non pas la plus courte, celle-ci reposant presque toujours sur un artifice de calcul, mais la plus régulière, c'est-à-dire celle qui se lie intimement avec la théorie, comme elle est exposée dans les cours. M. E. Fabry a supprimé, dans la rédaction de son livre, les transformations de calcul tout à fait élémentaires; l'étudiant moyen, même un peu faible, peut donc facilement l'utiliser. Les futurs mathématiciens doivent considérer les problèmes traités comme une introduction à de plus difficiles; cependant, ils ne trouveraient dans aucun ouvrage analogue autant de questions sur les équations aux dérivées partielles.

17. — Une monographie des *Appareils d'intégration* est forcément incomplète, car le dispositif mécanique varie avec le constructeur. Ce qu'il est intéressant de connaître c'est l'énumération de tous les problèmes dont la solution dépend du calcul intégral et dont la valeur numérique s'obtient mécaniquement. A ce point de vue s'est placé M. H. de Morin en se limitant toutefois aux cas où les appareils donnent certainement une approximation pratique suffisante. Chaque problème étant mathématiquement défini, M. H. de Morin nous fait connaître la machine qui, à son point de vue, est la meilleure pour le résoudre. Ses descriptions sont très claires, elles sont accompagnées de la théorie mathématique prouvant que l'appareil choisi résoud bien le problème proposé. La sélection des appareils dépend un peu du goût personnel de l'auteur; quoique nous trouvions excellent l'ouvrage de M. H. de Morin, nous conseillons aux lecteurs de consulter également : L. Jacob, *le Calcul mécanique* (Cf. *Polybiblion* d'avril 1911, t. CXXI, p. 274); sur quelques points ces deux ouvrages se complètent.

18. — Au titre : *Mécanique appliquée*, M. John Perry adjoint : *à l'usage des élèves qui peuvent travailler expérimentalement et faire des exercices numériques et graphiques.* Ce livre, sauf deux exceptions dont nous parlerons plus loin, indique les machines que l'on rencontre fréquemment dans les laboratoires ou dans l'industrie courante et qui se prêtent à des expériences conduisant à un calcul numérique. L'auteur présente donc des types d'expériences et de calculs; pour faire ces derniers, presque toujours l'arithmétique et l'algèbre élémentaire suffisent, quelquefois il faut avoir les toutes premières notions de calcul intégral. Un tel livre, s'adressant à des étudiants très différents, ne pouvait comporter une division logique; celle, un peu factice, adoptée par l'auteur, est très suffisante pour se retrouver au milieu des multiples documents. L'auteur expose très clairement (p. 111), son but, sa méthode : « la mécanique théorique est comprise lorsqu'on lui adjoint la pratique ». Depuis quelques années cette idée se développe en France; sa marche, lente d'abord, s'accélère rapidement, aussi l'ouvrage de M. John Perry sera très favorablement accueilli dans les trois ordres de notre enseignement. L'auteur aurait pu alléger son livre en supprimant le chapitre XII : Matériaux de construction, contenant des descriptions, peu d'applications numériques; le chapitre XV, qui présente une très belle théorie mathématique de la déformation des corps, mais faisant appel à des notions élevées de calcul intégral ignorées de l'immense majorité des lecteurs que nous prévoyons pour cet utile ouvrage. Des tables numériques très pratiques font connaître la presque totalité des nombres nécessaires dans les calculs de mécanique; leur intérêt intrinsèque est tel qu'il en a été fait un tirage à part.

19. — L'enseignement secondaire, purement littéraire, est encore en très grand honneur en France. Mais les nécessités de l'existence orientent souvent les jeunes gens ayant reçu cette culture vers les carrières pour lesquelles la connaissance des mathématiques est indispensable. M. Sainte-Laguë, dans les *Notions fondamentales de Mathématiques, Introduction au cours de mathématiques générales*, a réduit au minimum pratique les branches des mathématiques professées dans les sections scientifiques de l'enseignement secondaire. Il a fallu à M. Sainte-Laguë de longues réflexions pour rédiger son livre; sa brièveté n'a rien de commun avec celle des *mementos*; en aucun point la rigueur mathématique n'a été sacrifiée. Pour l'arithmétique, l'algèbre, la trigonométrie, la géométrie, l'auteur s'est posé la double question : quelles sont les théories donnant lieu à des applications usuelles et quelles sont celles indispensables pour aborder, dans le même ordre d'esprit, les mathématiques supérieures? Après avoir sélectionné les questions à résoudre, M. Sainte-Laguë les a classées et encadrées des théories nécessaires pour que toute démonstration soit absolument rigoureuse; il a mis très en évidence les points fondamentaux et s'il suppose que ses lecteurs ont conservé « un très léger souvenir » du peu de mathématiques étudiées par eux, il ne néglige pas les choses les plus simples. Une lecture attentive de cet ouvrage, sa comparaison avec les cours de mathématiques générales ne nous ont point révélé de lacunes; il satisfera les plus exigeants.

20. — *Pour qu'on apprenne les mathématiques*, point n'est besoin que l'on ait, dès l'enfance, des dispositions spéciales, mais il faut une bonne initiation qui, actuellement, existe peu ou pas. Tel est l'avis de M. Pouthier, et nous le partageons entièrement. Cette initiation doit être, de préférence, donnée par les parents; très exceptionnellement on peut la faire en classe. L'auteur donne d'excellents conseils pour rendre les premiers éléments du calcul et de l'arithmétique attrayants, il en est de même pour l'algèbre, Il a moins bien réussi pour la géométrie; à notre avis, il a voulu aller trop loin : le dessin géométrique n'est bon que pour éclaircir quelques définitions premières; la considération de figures matérielles pour montrer une relation métrique (M. Pouthier se défend, avec raison, de vouloir démontrer et de faire une nouvelle tachymétrie) risque fort de faire confondre démonstration et vérification. Excellent en lui-même, ce livre ne rendra pas tous les services désirables. Il convient à merveille aux professeurs et aux parents très instruits en science, désireux d'étudier la question de l'initiation mathématique; pour le grand public il faut que M. Pouthier nous donne un petit livre, très simple, très pratique. Pour ce faire il n'a qu'à s'inspirer de son travail actuel.

Biographie. — 21. — Le sixième volume de la collection : *Savants*

du jour, est consacré à *Armand Gautier*. Il a fallu que M. E. Lebon mette en œuvre toutes ses qualités d'écrivain pour nous donner une biographie, agréable à lire, de cet illustre chimiste. Sauf pendant sa jeunesse, épanouie en pleine liberté et en plein air, la vie de M. A. Gautier ne présente aucune particularité : il a travaillé toute sa vie, il travaille encore. Sa biographie ne peut donc nous faire connaître que ses maîtres, les laboratoires où il a travaillé, les postes qu'il a occupés : c'est donc un tour de force littéraire d'avoir rendu cette nomenclature intéressante. La bibliographie mentionne six cent dix travaux de l'auteur. Ils se rapportent à toutes les branches de la chimie, ce sont surtout ceux relatifs à la biologie, à la médecine, à l'hygiène et à l'alimentation, qui font de ce savant un bienfaiteur de l'humanité. Les mémoires les plus importants sont exactement et sobrement analysés. Un magnifique portrait orne ce volume appelé au même succès que ceux déjà parus dans cette collection. E. CHAILAN.

BEAUX-ARTS

(*Suite.*)

27. *Les Jardins de Versailles*, par PIERRE DE NOLHAC. Paris, Goupil, 1913, in-16 de 158 p., avec 40 pl., cartonné, 5 fr. — 28. *Les Jardins de l'intelligence*, par LUCIEN CORPECHOT. 2e éd. Paris, Émile-Paul, 1912, in-12 de 285 p., 3 fr. 50. — 29. *Art et êsthétique. Titien*, par HENRY CARO-DELVAILLE. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 122 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 30. *Art et esthétique. Greuze*, par LOUIS HAUTECŒUR. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 154 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 31. *L'Ameublement français sous Louis XV*, par HENRI CLOUZOT. Paris, les Arts graphiques, s. d., in-4 de 109 p., avec 5 pl. et 42 fig., cartonné, 6 fr. — 32. *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, par A. BOPPE. Paris, Hachette, 1911, in-16 de VII-232 p., 3 fr. 50. — 33. *La Chine en France au* XVIIIe *siècle*, par HENRI CORDIER. Paris, Laurens, 1912, in-4 de 139 p., avec 16 pl. teintées, 12 fr. — 34. *La Société du* XVIIIe *siècle et ses peintres*, par LÉANDRE VAILLAT. Paris, Perrin, 1912, petit in-8 de IX-273 p., avec 12 portraits, 5 fr. — 35. *Écrits d'amateurs et d'artistes. Vies d'artistes du* XVIIIe *siècle. Discours sur la peinture et la sculpture, Salons*, par le comte DE CAYLUS, publiés par ANDRÉ FONTAINE. Paris, Laurens, s. d., in-8 de XLIV-228 p., avec 16 pl., 9 fr. — 36. *L'Art dans l'ancienne France. Les Collections de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, par ANDRÉ FONTAINE. Paris, Laurens, s. d., in-8 de XVI-294 p., avec 12 pl., 9 fr. — 37. *L'Art moderne* (1500-1800), *essais et esquisses*, par HENRY LEMONNIER. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 292 p., avec 22 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 38. *Ecrits d'amateurs et d'artistes. Edouard Manet*, par ANTONIN PROUST. Paris, Laurens, 1913, in-8 de III-183 p., avec 39 pl., 6 fr. — 39. *Théories* (1890-1910), par MAURICE DENIS. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1912, in-8 de VIII-271 p., 7 fr. 50. — 40. *Bagatelle et quelques visages*, par J.-F.-LOUIS MERLET. Paris, L'Édition libre, 1908, in-12 de 181 p., avec 11 pl., 3 fr. — 41. *L'Art et l'Époque*, par FLORIAN-PARMENTIER. Paris, Gastein-Serge, s. d., in-16 carré de 47 p., 1 fr. — 42. *Après l'impressionnisme*, par J.-C. HOLL. Paris, Librairie du XXe siècle, s. d., in-12 de 75 p., 1 fr. 50. — 43. *Art et Apologétique*, par A.-D. SERTILLANGES. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 335 p., 3 fr. 50. — 44. *L'Expérience esthétique et l'Idéal chrétien*, par ARMAND LOISEL. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 235 p., avec 3 grav., 5 fr. — 45. *L'Art, la Religion et la Renaissance*, par J.-C. BROUS-

SOLLE. Paris, Téqui, s. d., in-8 de XIII-491 p., avec 139 grav., 5 fr. — 46. *Art et Pornographie*, par GEORGES FONSEGRIVE. Paris, Bloud, 1912, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 47. *Pages d'art chrétien*, par ABEL FABRE. Paris, Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 123 p., avec 181 grav., 1 fr. — 48. *Pages d'art chrétien*, par ABEL FABRE. 2e série. Paris, Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 121 p., avec 89 grav., 1 fr. — 49. *Pages d'art chrétien*, par ABEL FABRE. 3e série. Paris, Bonne Presse, gr. in-8 de 127 p., avec 119 grav., 1 fr. — 50. *Introduction à l'esthétique*, par CH. LALO. Paris, Colin, 1912, in-12 de IX-343 p., 3 fr. 50. — 51. *Critica e arte*, di CARLO VILLANI. Città di Castello, Lapi, s. d., in-16 de 189 p., 2 fr. — 52. *Pour la défense du paysage français*, par MAURICE GRIVEAU. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 119 p., avec 6 pl., 2 fr. — 53. *Pour l'Art contre les Vandales*, par GEORGES GROSJEAN. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 128 p., 2 fr. — 54. *Les Vandales du Louvre*, par le Dr JOUSSEAUME. Paris, Maloine, s. d., in-8 de 167 p., 2 fr. — 55. *L'Ame des cathédrales*, par BÉATRIX RODÈS. Paris, Perrin, s. d., in-16 de XXXI-171 p., 3 fr. 50. — 56. *Le Costume en Provence*, par J. CHARLES-ROUX. Paris, Bloud, s. d., petit in-8 carré de 250 p., avec 125 grav., 5 fr. — 57. *Nouvelle Anatomie artistique. Les Animaux. I. Le Cheval*, par le Dr PAUL RICHER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., petit in-8 de III-67 p., avec 18 pl., 2 fr. 50. — 58. *Phèdre*, par ANDRÉ ROUVEYRE. Paris, Mercure de France, s. d., in-4 de 28 p., avec 10 dessins gravés sur bois, 5 fr. — 59. *Exécution secrète d'un peintre par ses confrères*, documents publiés par ANDRÉ ROUVEYRE. Paris, Mercure de France, 1912, in-12 de 30 p., 1 fr.

27. — J'ai parlé ici même, il y a sept ans, de la première édition des *Jardins de Versailles*, de M. Pierre de Nolhac, édition de grand luxe et somptueusement illustrée. Je ne répéterai point ce que j'ai dit du texte, aujourd'hui qu'il nous est rendu en un charmant volume de poche; tout le monde sait qu'un livre de M. de Nolhac sur Versailles ne peut qu'être le guide le plus agréable et le plus sûr. Mais il faut louer, en même temps que l'auteur, l'éditeur d'avoir su présenter si joliment et à un prix si modique ce texte aimable, sous un cartonnage souple d'un gris-bleu fort alléchant, et surtout avec une illustration très séduisante, un peu documentaire, comme il convient, mais pittoresque encore plus, originale et variée. On trouvera même, à la fin du livre, quelques pages blanches réservées aux notes, où j'imagine très bien que de gracieuses personnes, avant l'heure du thé au Trianon-Palace, consigneront, d'une grande écriture allongée, leurs impressions toutes fraîches de nature et d'art.

28. — Le portrait de Le Nôtre est placé en frontispice aux *Jardins de Versailles* de M. de Nolhac; c'est son esprit qui anime toutes les pages des *Jardins de l'intelligence*, de M. Corpechot. Ce beau livre, au titre un peu mystique, contient l'apologie fervente de la discipline intellectuelle appliquée aux forces de la nature; quel plus noble exemple en choisir que ces jardins ordonnés par le Nôtre comme une tragédie par Racine et un sermon par Bossuet ? Il n'est nullement paradoxal de soutenir que le génie du siècle de Louis XIV n'apparaît pas moins dans ses jardins que dans ses livres : Versailles, Chantilly, les Tuileries, Fontainebleau sont de grandes œuvres d'art, des œuvres d'intelligence et de raison. Dans ce plaidoyer enthousiaste pour un

artiste longtemps oublié, mais qui se trouve être, nous l'avons vu, le héros de cette année-ci, on reconnaîtra avec plaisir la tradition des maîtres de la pensée moderne, d'un Barrès, d'un Maurras, expliquée, défendue par un de leurs meilleurs disciples.

29 et 30. — J'avoue que je n'aime guère la manière de peindre de M. Caro-Delvaille, et encore moins sa manière d'écrire. Le *Titien* qu'il nous présente n'est pas mon Titien; mais enfin il n'en reste pas moins qu'il sera toujours intéressant d'entendre un peintre parler d'un de ses grands ancêtres, et puis M. Caro-Delvaille a du succès, il dirige même, si je ne me trompe, une Académie des plus fréquentées, et il doit savoir, infiniment mieux que la plupart des historiens, nous expliquer le pourquoi et le comment de certaines œuvres illustres. Aussi bien n'est-ce pas au hasard que M. Pierre Marcel a choisi ses auteurs, pour la nouvelle collection de vies d'artistes qu'il dirige à la librairie Alcan. Cette collection ressemble de fort près à celle que publie depuis plusieurs années déjà, et avec un succès mérité, la librairie Plon; il faut souhaiter qu'elle ne fasse point double emploi. Après avoir été longtemps privés de ces sortes de livres d'art, qu'il nous fallait chercher à l'étranger, voici que nous en avons surabondance. Mais ne nous plaignons point. — Le second volume de la série, le *Greuze*, de M. Louis Hautecœur, est fort intéressant. Il met à sa vraie place ce peintre habile et ce faux vertueux, ce voluptueux qui assaisonne sa sentimentalité de condiments équivoques, ce moraliste bavard et pleurard, bien digne de l'amitié et de l'admiration de Diderot; et ce n'est pas le moindre charme d'un si aimable livre que la fidèle et vivante reconstitution du milieu où l'auteur de la Cruche cassée connut, après l'enivrement du succès, un mépris et un oubli d'ailleurs immérités.

31. —A côté des somptueuses publications d'art décoratif destinées aux riches amateurs et aux grandes bibliothèques, il y avait place pour des livres de luxe populaire — ces deux termes ne sont point contradictoires — offrant, avec un bon marché surprenant, des planches en couleurs très soigneusement exécutées, et un bon nombre de gravures en noir suffisamment lisibles, autour d'un texte rédigé de façon érudite et vivante à la fois par un spécialiste; le tout imprimé sur beau papier, et cartonné élégamment ; telle est la nouvelle *Bibliothèque de l'art décoratif*, dont le premier volume, *l'Ameublement français sous Louis XV*, a été confié aux soins éclairés de M. Henri Clouzot. On en lira le texte et on en regardera les images avec plaisir et profit; cette histoire de la période la plus élégante et spirituelle de notre mobilier est aussi vivement que savamment conduite. De précieux appendices contiennent un dictionnaire sommaire des décorateurs et artisans, une bonne bibliographie, et un relevé des princi-

paux prix atteints par les meubles Louis XV dans les ventes de 1912.

32. — Le livre de M. Boppe sur *les Peintres du Bosphore au* XVIIIe *siècle* mérite plus que jamais l'attention, à un moment où la Turquie agonisante attire tous les regards. Les Turcs, au XVIIIe siècle, ont joué un rôle important, non seulement dans la politique, mais dans la littérature et les arts de l'Europe; la mode a imposé les « turqueries » à des artistes qui n'ont jamais songé à aller voir le Bosphore; au lieu que des peintres de talent, qui ont cherché dans l'empire ottoman leurs modèles et leur inspiration, sont tombés dans l'oubli le plus profond. Liotard a survécu; mais connaît-on Van Mour, Favray, Melling, Hilair, et tant d'autres fils adoptifs de Constantinople? M. Boppe les ressuscite, et avec eux tout un coin de la civilisation la plus gaie, la plus originale et la plus pittoresque.

33. — Non moins que les Turcs, les Chinois ont eu droit de cité dans le Paris déjà cosmopolite du XVIIIe siècle. M. Henri Cordier, après avoir, en 1908, vivement intéressé ses collègues de l'Institut par une lecture sur *la Chine en France au* XVIIIe *siècle*, lecture qui fut l'origine d'une très belle exposition au Musée des arts décoratifs, a repris et développé son travail pour nous l'offrir sous la forme d'un volume élégamment imprimé et illustré, et tout fourmillant des plus curieuses observations. Meubles vernis et laqués, boiseries, étoffes peintes, brodées ou imprimées, porcelaines surtout, que de bibelots dans le goût chinois! Dans l'architecture même et les jardins, il est amusant de relever les traces de cette mode qui devait passer, comme toutes les modes, mais en nous laissant quelques petits monuments des plus précieux. Je me permets de signaler à l'auteur, qui a cité plus d'une fois Versailles, les merveilleuses boiseries du petit cabinet de bains de Louis XV, où, parmi de gracieuses compositions à la Boucher, des scènes et des paysages chinois mêlent leur note exotique et un peu bizarre. C'est, dans un des décors les plus harmonieusement et spirituellement français, un durable souvenir des influences chinoises.

34. — Le livre de M. Léandre Vaillat sur *la Société du* XVIIIe *siècle et ses peintres* réunit quelques études délicates et spirituelles sur une époque qui gardera longtemps encore la faveur du public. Ce sont des réflexions et causeries — le mot dissertation serait ici pédant — sur « la femme », l'« enfant », « le portrait et le costume »; et puis des articles sur des peintres charmants comme Liotard ou le pastelliste Perronneau, auquel M. Vaillat avait déjà consacré, en collaboration avec M. Ratouis de Limay, tout un grand ouvrage magnifiquement illustré. On rêvera volontiers devant quelques images de ce livre-ci, la figure souffreteuse et touchante du pauvre petit duc de Bourgogne, que Fredou peignait, bien près de sa mort, à Versailles, en

présence du Roi et de toute la famille royale, et celle de ce délicieux « Jeune homme aux trois roses », qu'une exposition récente nous a permis d'admirer; mais le texte de M. Vaillat traduit bien joliment toutes les nuances du rêve que nous suggèrent ces gravures.

35. — M. André Fontaine a fait œuvre utile et juste en réhabilitant la mémoire d'un grand amateur et collectionneur du XVIIIe siècle, *le comte de Caylus,* que l'on a, bien à tort, rendu responsable du mouvement pseudo-classique en peinture et de la réaction davidienne. Déjà un intéressant Essai de M. Rocheblave avait attiré de nouveau l'attention sur ce personnage peu banal; il restait de nous révéler ses œuvres sérieuses, les seules dont on se souvînt étant les badines. Les *Vies d'artistes,* ou plutôt les éloges lus à l'Académie d'Antoine Watteau, de François de Troy, de François Lemoyne, de Pierre Trémollière, d'Edme Bourchardon, de Thomas Germain, nous apportent de précieux documents; les *Discours sur la peinture et la sculpture,* qui sont aussi des lectures académiques, et la très curieuse lettre à Lagrenée, témoignent du goût le plus pur et le plus classique; enfin les Salons de 1751 et de 1753, publiés dans le *Mercure de France,* méritaient d'être reproduits, bien que l'honnête Caylus n'ait vraiment rien du sentiment et de la fougue d'un Diderot.

36. — La seconde publication de M. André Fontaine (dont j'ai grand'honte de parler aussi tard) est d'une importance exceptionnelle pour l'histoire de notre art et de nos collections. Une des principales sources d'enrichissement des Musées du Louvre et de Versailles, de l'École des beaux-arts et de quelques musées de province, est sortie des *Collections de l'Académie royale de peinture et de sculpture,* dispersées par la Révolution. M. Fontaine s'est attaché à reconstituer l'histoire de cette Académie puissante, en qui se résument cent cinquante ans d'art français; il a suivi la trace des morceaux de réception, trace parfois décevante, et qui disparaît au moment où on croit la ressaisir; il a reproduit et commenté les inventaires dressés en 1793, et, à la lumière, souvent bien confuse, des catalogues et des inventaires de nos musées, il a pu refaire l'état civil de bon nombre d'œuvres souvent fort belles, sottement reléguées dans l'ombre ou dispersées au loin, et dont, le plus souvent, on ignorait le sort. Quelle leçon donnée aux conservateurs de nos musées ! et quel exemple aussi, car la méthode est excellente, et depuis deux ans déjà, plus d'une des rectifications si ingénieusement proposées par M. Fontaine, revisée, complétée, a pu en déterminer d'autres. Ce beau livre doit avoir sa place auprès du travail célèbre de Courajod sur le Musée des monuments français; il n'est pas moins utile, et digne d'une étude attentive.

37. — Les *Essais et esquisses* que M. Henry Lemonnier a réunis en volume sous ce titre général : *L'Art moderne* (1500-1800) sont, et des

leçons du cours d'histoire moderne à la Sorbonne, professé pendant de longues années par l'éminent membre de l'Institut, et des articles de revues sur les sujets les plus variés, mais auxquels une doctrine très ferme donne le lien et l'unité. Les trois importants chapitres sur les Origines des temps modernes et la Renaissance, les Origines de l'art classique en France, les Origines de l'art du XVIIIe siècle, forment les assises robustes du livre, où des artistes comme Jean Goujon, les Carrache, Boucher, Pajou, Vincent et Suvée sont l'objet des remarques les plus ingénieuses et les plus fines. Avec son heureux choix d'illustrations, ce modeste recueil d' « esquisses » complète ou continue de la plus utile façon les beaux livres de doctrine déjà publiés par l'auteur sur l'art français au XVIIe siècle.

38. — Depuis la brochure passionnée, ou, si l'on veut, le manifeste d'Émile Zola sur *Édouard Manet*, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle, rien n'a été publié sur le grand réformateur de la peinture moderne que l'on puisse comparer aux souvenirs d'Antonin Proust. La mort a empêché l'ancien ministre des arts d'achever le livre qu'il préparait sur son camarade d'atelier, son fidèle et cher ami; mais tout l'essentiel est dit dans ces notes vives et alertes, qui ont la fraîcheur des impressions du moment. Elles font revivre l'artiste et son milieu, lettres, politique ou commerce de tableaux; elles nous rendent la parole et jusqu'à l'accent de Manet. M. Barthélemy, en les éditant, a obtenu de la librairie Laurens qu'y fût jointe l'illustration la plus heureusement choisie, où le réalisme souvent brutal et déplaisant du maître se fleurit par endroits de la poésie la plus délicate.

39. — M. Maurice Denis s'est conquis en bien peu d'années une des toutes premières places parmi les peintres dont on parle, et dont l'œuvre compte. Malgré les détracteurs et les mauvais plaisants, il est arrivé, très jeune encore, à cette gloire que Puvis de Chavannes ne put goûter que vers la fin d'une longue carrière; surtout il exerce une influence, parce qu'il sait raisonner sa peinture. Le volume de *Théories* qu'il a donné à la Bibliothèque de l'Occident, avec ce sous-titre significatif : *Du Symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique*, demeurera comme un témoignage des luttes, des ambitions, des espoirs et des rêves qui agitèrent les jeunes peintres vers la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. On y trouvera, en même temps, de fort belles études critiques sur les élèves d'Ingres, sur Gauguin, sur Cézanne, et des études techniques qui méritent une longue méditation, comme celle qui est intitulée « Le Soleil ». Que l'on discute, que l'on blâme ou approuve ces pages si pleines d'idées, l'essentiel est d'abord de les lire; on ne peut qu'en tirer profit.

40, 41 et 42. — Voici des théories encore, de petits livres de jeunes auteurs (du moins je l'imagine), que je m'excuse d'avoir laissés trop

longtemps au bas de la pile où s'amoncelaient toujours les livres nouveaux. A en juger par la liste d'œuvres déjà publiées, études, poèmes ou romans que ces jeunes auteurs ont jointe à leurs brochures, ce retard, je le crains, va être irréparable. Cependant il y a de jolis souvenirs fixés aux pages trop étincelantes de M. Louis Merlet sur *Bagatelle et quelques visages*, et ceux qui n'ont pas oublié la charmante exposition de portraits que l'on vit, au printemps de 1908, dans ce cadre délicieux de Bagatelle, en retrouveront ici les impressions fraîches encore, avec des photographies fort ingénieusement choisies. — M. Florian-Parmentier, dans sa dissertation sur l'*Art* et *l'Époque*, où il vise surtout les divers Salons ou Expositions de 1907, aboutit à des conclusions aussi brumeuses que la peinture de Carrière, dont il semble avoir fait son idéal. — M. Holl cherche également la « physionomie de l'art actuel », *Après l'impressionisme*, et il voit dans cet impressionisme « la force triomphatrice à laquelle se ramifient les tendances nouvelles », et « le fleuve qui fécondera l'avenir ». Jeunes, oh ! combien jeunes auteurs !

43, 44, 45 et 46. — Je dois des excuses bien plus graves et sincères aux auteurs d'excellents livres dont, fort heureusement, l'action bienfaisante ne s'atténue pas avec les années, et que l'on peut recommander, aujourd'hui comme hier, à tous les lecteurs non seulement chrétiens, mais simplement sérieux. M. l'abbé Sertillanges étudie, à la lumière de saint Thomas, tout ce que l'apologétique moderne peut attendre de l'art. *Art et Apologétique*, quel plus beau sujet pour une âme enthousiaste, à qui rien n'est étranger des œuvres d'autrefois et d'aujourd'hui ! L'esthétique thomiste, mais vivante et moderne, anime d'un bout à l'autre ces pages toutes vibrantes d'une parole jeune, sincère, et, malgré les misères présentes (il ne s'agit ici que d'art chrétien), confiante en l'avenir. — M. Armand Loisel, plus méthodique, mais non moins généreux, analysant *l'Expérience esthétique et l'Idéal chrétien*, fait le procès de la religion de l'art, telle qu'on l'entend aujourd'hui, et nous donne, sous le titre un peu barbare d' « intégration esthétique », une théorie très noble de la sainteté dans l'art. — M. l'abbé Broussolle a réuni en un volume, largement et joliment illustré, les leçons qu'il a données à l'Institut catholique de Paris sur *l'Art, la Religion et la Renaissance*. Avec des considérations très délicates et justes sur la qualité nouvelle de l'art de la Renaissance au point de vue de l'apologétique chrétienne, il entreprend l'analyse de la grande iconographie religieuse, dans les figures du Christ, de la Vierge et des Apôtres; puis il explique la décroissance continue de la dévotion dans l'art, après la création d'œuvres admirables, dont les principales sont au service de la Papauté; il résume enfin, dans la description de la célèbre « Dispute du Saint-Sacrement »,

le suprême développement mystique de cet art, et l'oppose au naturalisme toujours en progrès, qui l'envahit et va le perdre. On goûtera tout particulièrement dans ce beau livre, comme dans tous les travaux de M. l'abbé Broussolle, la sécurité et la plénitude que donne à sa critique l'appui des connaissance théologiques si rares malheureusement parmi les meilleurs de nos historiens d'art. — La brochure de M. Fonsegrive : *Art et Pornographie,* se recommande par son seul titre et le nom très respecté de l'auteur. Une fois de plus, l'éminent philosophe combat avec son ardeur coutumière pour les légitimes exigences de la morale, sans diminuer en rien les légitimes exigences de l'art.

47, 48 et 49. — Je voudrais voir dans les mains de tous les jeunes gens et de toutes les jeunes filles qui s'intéressent à l'art les excellentes *Pages d'art chrétien,* de M. Abel Fabre, dont la Bonne Presse a déjà publié trois séries. Si un recueil mérite vraiment le nom de populaire, c'est bien celui-là : accessible à tous, par un prix étonnamment modique, séduisant au possible par une illustration photographique de la plus haute valeur, enfin et surtout recommandable par un texte où la science la plus sérieuse et la plus sûre se fait toute aimable et gracieuse. Les principales études, sur les images du Christ, sur le Crucifix, sur les Madones, sur la généalogie des cathédrales et l'histoire de l'évolution gothique, puis sur les grands peintres chrétiens d'Italie et des Flandres, sur l'iconographie des rois mages et celle des anges, sur les primitifs français, enfin sur l'histoire de l'autel et sur l'architecture religieuse moderne, nous montrent en l'auteur un artiste en même temps qu'un vulgarisateur fidèle aux plus saines traditions, mais que les nouveautés n'effraient point, si une piété sincère les inspire. Demandons-lui de continuer pour notre profit et notre joie l'œuvre si intelligemment entreprise, et souhaitons cordialement son grand succès.

50, 51. — Il semble qu'il y ait eu depuis quelque temps un répit dans la publication des traités d'esthétique (exception faite pour ceux dont nous parlions tout à l'heure,et qui ont un caractère plus spécialement chrétien). Peut-être la raison en est-elle dans l'usure et le discrédit des vieilles méthodes. M. Ch. Lalo l'indique discrètement dans son *Introduction à l'esthétique,* où il cherche dans une fusion possible de la critique d'art, de l'histoire et de la philosophie de l'art le remède à l'insuffisance et à l'impuissance de chacune de ces disciplines pratiquées isolément. L'esthétique nouvelle doit être l'achèvement et la conclusion de l'histoire de l'art. La partie la plus neuve et durable du livre si curieux et approfondi de M. Lalo me paraît être son étude sur l'impressionisme et le dogmatisme, où le grand public pourra s'initier, à côté des théories d'un Taine et d'un Brunetière,

à l'empirisme pittoresque et hardi de la grande romancière et critique anglaise Vernon Lee. — L'esthétique de Lalo appartient aux lettres aussi bien qu'aux arts; celle de M. Carlo Villani se confine dans le domaine des lettres, et je n'aurais même pas à citer ici son volume *Critica e arte,* si le premier chapitre, qui donne son titre à l'ensemble, n'établissait nettement les indissolubles rapports des deux modes d'expression du sentiment et de la pensée par les arts et par les lettres.

52, 53 et 54. — M. Maurice Griveau, dont nous avons lu jadis avec un très vif intérêt l'excellent traité d'esthétique, *la Sphère de beauté,* a publié *Pour la défense du paysage français* une plaidoirie qui mérite d'être abondamment répandue. Il aime les arbres et nous apprend à les aimer, non seulement comme les éléments indispensables du grand décor de la nature, mais comme des amis bienfaisants et généreux, des protecteurs de notre sol. Voyez, et faites connaître ces photographies, dont il a illustré son texte, de vallées déboisées dont les terrains s'écroulent, dont les torrents emportent tout l'humus nourricier. — Mêmes préoccupations généreuses dans la brochure de M. Georges Grosjean : *Pour l'Art, contre les Vandales,* animée de ce zèle auquel nous devons les campagnes, que nous pouvons dire désormais glorieuses, de MM. Maurice Barrès et André Hallays. L'ouvrage se termine très heureusement par le texte, en français, de la loi italienne du 12 juin 1902, sur la Conservation des monuments, des antiquités et des objets d'art, loi dont la rigoureuse application en France arrêterait enfin la dilapidation de nos trésors d'art par les « Vandales ». — Quant au volume du Dr Jousseaume, *les Vandales du Louvre,* j'aurai la charité de n'en point parler; dans cet interminable bavardage je n'ai rien pu découvrir qui mérite d'être retenu.

55. — Une préface éloquente, et un peu inquiétante, de M. Édouard Schuré, nous fait comprendre l'idée qui anime cette sorte de poème en prose que Mme Béatrix Rodès a intitulé *l'Ame des cathédrales.* Dans les cathédrales échelonnées le long du Rhin, cette jeune femme, d'un romantisme qui retarde singulièrement, a cherché « l'énigme de l'art chrétien et celle de sa propre âme ». Un fantôme l'accompagne, qui lui apparaît dans les sanctuaires, et disserte mystérieusement. Ce fantôme est théosophe; il a « un vif sentiment poétique » et une foi « plus large que la foi orthodoxe ». Mais nous laisserons Mme Béatrix Rodès à son fantôme, et nous chercherons sans elle, dans nos cathédrales, la foi orthodoxe et vivante.

56. — La « Bibliothèque régionaliste » de la librairie Bloud a publié en édition de propagande les études de M. J. Charles-Roux sur *le Costume en Provence*; leur donnant, à défaut des somptueuses illustrations de l'édition originale, une abondante parure d'images

qui reproduisent, soit d'après des tableaux soit d'après nature, les belles filles d'Avignon et d'Arles, leurs mères et grand'mères. Cela ne veut point dire que les pages si vivantes de M. Charles-Roux dédaignent l'élément historique et rétrospectif; loin de là, mais on sent bien que Mireille et ses sœurs sont, aux yeux de l'auteur, les reines de la Provence. Il connaît, avec les costumes, les mœurs et les usages, et il cite les charmants et ardents poètes du félibrige; son livre doit être populaire là-bas, et dans nos froides et pluvieuses régions il apporte joyeusement les rayons d'un admirable soleil.

57. — La *Nouvelle Anatomie artistique* que le Dr Paul Richer a commencé de publier à la librairie Plon ne doit pas comprendre que l'étude du corps humain; elle comprendra également des leçons sur les animaux. Le fascicule où il est traité du *Cheval* réunit à l'usage des jeunes artistes, en un exposé clair et concis, les notions qu'il leur faudrait extraire de volumineux traités d'hippologie. De nombreux dessins, d'une excellente exécution, accompagnent pas à pas le texte du professeur artiste.

58 et 59. — Le spirituel dessinateur des « Carcasses divines » et du « Gynécée », André Rouveyre, s'est attaqué à un sujet sacré. Que les ombres d'Euripide et de Racine lui pardonnent ! Sa *Phèdre* fait-elle rire ? Je n'en suis pas bien sûr; l'outrance de la sauvagerie y semble un peu grosse, mais d'un comique, en somme, que les Grecs eussent peut-être approuvé. Il n'est donné qu'aux gens d'esprit de blasphémer aussi effroyablement. — La brochure du même auteur : *Exécution secrète d'un peintre par ses confrères*, réunit quelques « documents » sur une petite, oh ! bien petite querelle de Salon d'automne; et je ne la cite que pour mémoire. André Pératé.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *L'Aimable petite sainte Agnès*, par Florian Jubaru. Paris, Lethielleux, s. d. (1912), in-12 de 159 p., illustré de grav. documentaires, 1 fr. 50. — 2. *Figures franciscaines. Saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise, saint Antoine le Padouan*, par Lucien Roure. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de x-279 p., 3 fr. 50. — 3. *Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente pour objets perdus, le Pain des pauvres*, par Mgr Ant. Ricard. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1912, in-12 de x-404 p., 3 fr. 50. — 4. *Saint Elzéar de Sabran et la bienheureuse Delphine de Signe*, par Pierre Girard. Paris, librairie Saint-François, 1912, in-12 de x-119 p., 1 fr. — 5. *La Bienheureuse Bonne d'Armagnac* (1434-1457), par Guy Daval Paris, Bloud, 1912, in-16 de lxviii-184 p., avec portrait, 2 fr. 50. — 6. *Sainte Chantal*, par Henri Brémond (1572-1641). (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, in-12 de viii-245 p., 2 fr. — 7. *Le Révérend Père A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. Sa Vie*, par le R. P. Alexandre de Gabriac. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1912, in-12 de xviii-482 p., 4 fr. — 8. *L'Abbé Beraud, ancien curé de Blanzy et de Montceau-les-Mines, fondateur d'orphelinats*, par l'abbé J.-B. Chaillet. Paris et Lyon, Vitte, 4e édit., 1912, in-12 de 405 p., avec portrait, 2 fr. 50. — 9. *Louis-Etienne Rabussier, de la Compagnie de Jésus*

(1831-1897). Paris, Beauchesne, 1913, in-16 de VIII-367 p., 3 fr. 50. — 10. *Une petite sainte, Visite au Carmel de Lisieux, aux reliques, à la tombe de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus*, par JEAN SAINT-YVES. Paris, Lethielleux, s. d. (1912), in-12 de 85 p., 1 fr. — 11. *Un Apôtre de la charité. Le Bon Père Serres, fondateur des Petites-Sœurs des malades*, par le R. P. JOSEPH THERMES. Paris, Beauchesne, 1913, petit in-8 de VII-443 p., avec 2 portraits, 4 fr. — 12. *Le Petit Journal des saints, ou Abrégé de leur vie*, par deux Missionnaires. 2e éd. refondue. Paris, Téqui, 1913, in-32 de LXXX-400 p., 1 fr. 25.

1. — Dans sa *Sainte Agnès de la voie Nomentane*, le R. P. Jubaru avait présenté, sous forme de récit, les conclusions d'un grand ouvrage de recherches, paru sous les auspices de Sa Sainteté Pie X, et qui avait renouvelé l'histoire de la jeune sainte. Pour étendre encore davantage la dévotion à sainte Agnès, il donne aujourd'hui un nouveau récit, aussi dégagé que possible d'érudition critique et mis à la portée de la jeunesse chrétienne : *L'Aimable petite sainte Agnès*. Il l'a agrémenté de gravures, choisies de manière à représenter chacune un sujet artistique tout en contribuant à rendre l'histoire plus vivante. Heureuse idée que celle de cet exposé destiné à rendre plus attrayante encore la virginale héroïne, douée d'un charme si prenant. L'autre ouvrage, avec son appareil scientifique, donnait une réponse précise et claire à tous les pourquoi. Celui-ci est un parfum céleste où, d'un bout à l'autre, on respire la sainte, on la voit, elle s'épanouit dans sa beauté exquise.

2. — Les *Figures franciscaines de saint François d'Assise, de sainte Claire d'Assise et de saint Antoine le Padouan* sont non moins exquises de grâce surnaturelle. M. Lucien Roure n'a point voulu tracer une monographie définitive; il a eu seulement la prétention de montrer que la psychologie contemporaine est impuissante à expliquer ces grandes figures sans l'intervention du surnaturel. Avec une haute conscience, il a recherché comment le saint s'est formé, en pénétrant l'un des types les plus étonnants de la sainteté catholique. Après avoir étudié la réalité et le cadre des stigmates qui marquent le *Poverello* d'un caractère unique, l'auteur a interrogé, avec la même préoccupation psychologique, la suave et forte figure de sainte Claire. De saint Antoine le Padouan, ce saint inconnu ou mal connu, il s'est demandé quelle conception on pouvait se faire dans l'état présent de la critique historique. Nous estimons que ce qu'il en dit sera une révélation pour beaucoup. Enfin, un court épilogue, consacré aux *Stigmatines de Galluzzo*, ces tertiaires quêteuses, institutrices des enfants pauvres, démontre, par un exemple éloquent, que la tradition franciscaine est toujours bien vivante.

3. — Le volume sur *Saint Antoine de Padoue*, par Mgr Ricard, est proprement une biographie du saint populaire et si extraordinaire. Combien peu connaissent sa vie si souvent dénaturée par la végéta-

tion des légendes ! C'est donc une heureuse pensée d'en avoir publié une nouvelle édition avec des notes explicatives qui éclaireront la croyance parfois trop naïve des fidèles. Ce livre, espérons-le, fera comprendre pourquoi on offre du pain à ce saint et pourquoi on lui réclame les choses égarées.

4. — A la fin du siècle de saint Louis, la Provence vit fleurir deux enfants spirituels de saint François d'Assise : c'était *Elzéar de Sabran*, baron d'Ansouis (Vaucluse), comte d'Ariano, et la *Bienheureuse Delphine de Signe*, son épouse. Tous les deux, d'après Pierre Girard, furent de fervents imitateurs des vertus du grand patriarche, particulièrement de la pauvreté et de la vertu angélique. Ils vécurent comme deux ascètes sous le toit conjugal, au château d'Ansouis, mieux réglé qu'un monastère, bien qu'Elzéar ait joué un rôle important à la cour royale, à celle de Naples et auprès des papes : les archives des Bouches-du-Rhône possèdent la procuration par laquelle Charles, duc de Calabre, donne pouvoir au comte Elzéar de Sabran, au sénéchal de Gamboteza et à deux chanoines d'Aversa de contracter mariage en son nom avec la princesse de Valois (p. 71), un seul des mandants pouvant « acter », à défaut des autres. Les reliques des saints époux reposent aujourd'hui en la chapelle royale d'Apt, où, en les vénérant, nous avions la charge de vérifier leur authenticité canonique. La documentation de ce volume a été puisée aux meilleures sources, un certain nombre originales, sans compter la biographie de saint Elzéar par les Bollandistes. C'est une sérieuse contribution à l'histoire religieuse et civile de la Provence.

5. — Comme saint Elzéar et la bienheureuse Delphine, la *Bienheureuse Bonne d'Armagnac* était de haute lignée et avait même pour aïeul l'illustre roi saint Louis; elle était petite-fille du célèbre connétable. C'est la vie bien authentique de cette princesse que retrace, avec toute la rigueur des méthodes historiques, M. Guy Daval. Elle a, en même temps, l'attrait d'un roman et l'édification d'une sainte qui renonça à tout pour la vie ascétique. Elle avait failli devenir reine de France : elle était fiancée à un fils de Charles VII, mais elle préféra les noces mystiques de l'Époux divin. L'Introduction : « Aperçu historique sur l'influence politique et religieuse de sainte Colette », situe le récit dans son cadre historique (p. I-LXVIII). A la fin de l'ouvrage, on rencontre la généalogie de la B. Bonne d'Armagnac, ligne paternelle et ligne maternelle, qui intéressera les érudits. Le 25 mai 1911, la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers a décerné à l'auteur une médaille d'argent bien méritée.

6. — Encore une grande dame du monde, *Sainte Chantal*, qui abandonna les séductions de la terre pour les austérités du cloître. M. Costa de Beauregard et M. Brunetière s'étaient chargés de cette

belle histoire : la mort les a ravis avant la fin de leur tâche. C'est M. l'abbé Henri Brémond qui vient de leur succéder et a écrit l'un des livres les plus originaux et les plus charmants de la collection *les Saints*. Il a appliqué cette puissance de pénétration psychologique qui a valu tant de succès à ses précédents ouvrages et nous donne une vie de Mme de Chantal aussi émouvante que forte. Avant de rencontrer saint François de Sales sur les voies mystiques où la Providence l'acheminait, la fondatrice de la Visitation avait été jeune fille rieuse, puis épouse très aimante d'un grand seigneur mondain qu'elle avait su fixer, mère attentionnée et tendre, veuve douloureuse. En nous la montrant telle, en étudiant ses rapports avec l'évêque de Genève, en affranchissant la R. Mère de cette sorte de raideur que l'imagination tendait à lui prêter, M. Brémond a publié un livre vivant, pieux d'une piété ferme, soutenant, animant la sécheresse des recherches pour atteindre à l'union des méthodes scientifiques et de la foi. N'est-ce pas la vraie formule de l'hagiographie actuelle? Ce travail sera certainement l'un des plus remarqués de la collection, par sa documentation convaincante et sa force communicative.

7. — Ainsi que saint François de Sales auprès de sainte Chantal, *le R. P. Armand de Ponlevoy* fut un directeur éminent des âmes intérieures, disciple, ami, supérieur, historien du P. de Ravignan, dont il continua l'œuvre ascétique de l'illustre prédicateur de Notre-Dame de Paris. C'est le P. de Gabriac qui a retracé sa vie en y ajoutant des opuscules et des lettres où se trouvent rendues, en un style sobre et brillant, les maximes et les leçons les plus pures de saint Ignace. Cet ouvrage sera d'un très utile secours pour les prédicateurs, les religieux, les personnes du monde. Les opuscules ascétiques peuvent servir de livre de méditations pour tous; les lettres de conseils de dévotion, pour les jeunes gens, les dames et les enfants de Marie. Cette édition, grâce à de nouveaux documents, est deux fois plus considérable que la précédente (4e). Elle contient d'inédites méditations, de nouveaux canevas de retraites, des sermons pour des jeunes gens, une suite de lettres nouvelles fort attachantes. Dans cette lecture on trouvera une foule de maximes où la grâce, la piété, la sainteté s'unissent à la science et à l'expérience pour frapper plus fortement l'esprit et le cœur.

8. — *L'Abbé Beraud*, que M. l'abbé Chaillet a pourtraicturé avec autant de goût, de sens apostolique que de minutieuse documentation, était un homme essentiellement d'action, un géant de la bienfaisance. M. Beraud fut le premier curé de Montceau-les-Mines et l'organisateur de cette paroisse ouvrière, dont les agitations socialistes sont connues dans le monde entier. Il fut « vraiment un émule du bienheureux curé d'Ars »; ascète très dur à lui-même, pauvre,

mal vêtu, mal nourri, et avec cela d'une force herculéenne, sauveteur incorrigible, bravant le feu et les inondations, portant un homme comme un nourrisson, médecin des pauvres, maçon, charpentier, fondateur de deux orphelinats agricoles, laboureur, premier maître de Mgr Petitjean, tout à tous, premier prix Montyon, légendaire de son vivant et désormais, grâce à son biographe, entré dans la plus authentique des histoires, dans le livre d'or du clergé français au XIXe siècle. Ce livre doit avoir sa place dans toute bibliothèque des œuvres. M. Beraud ne savait guère ce qu'étaient les œuvres sociales : congrès, comités, syndicats. A lui seul il était tout cela et résolvait chaque jour, sans user de ce pavillon des œuvres sociales, la question sociale, en se donnant tout entier : son temps, son argent, ses forces, son cœur, sa vie. Il nous aurait pris en pitié, nous autres, avec nos organisations d'œuvres si bien alignées sur le papier !

9. — Ce fut une vie tout intérieure, celle du *R. P. Louis-Étienne Rabussier*, donc délicate à retracer par l'auteur anonyme. Son histoire est presque uniquement celle de son âme, mais combien pleine d'intérêt pour les personnes appelées à la perfection. Apôtre de la vie cachée en Dieu, il a fondé malgré ses répugnances et mille difficultés, une famille religieuse qui s'est vouée à la vie d'union à Dieu, puisée au livre des « Exercices de saint Ignace ». Les sources dont s'est servi l'auteur sont les notes intimes du saint religieux, prises par ce dernier exclusivement pour lui seul. Aussi y a-t-il des négligences de style et des obscurités bien explicables. Ces notes nous initient à sa vie d'enfant; les souvenirs personnels et une nombreuse correspondance, à l'autre période de son existence. A l'aide de ces divers documents, le biographe a rendu exactement la sainte physionomie du R. P. Rabussier. Ainsi vivra-t-il dans les âmes surtout qui l'ont aimé et ont suivi ses conseils spirituels.

10. — Fleur du Carmel, cette *Petite Sainte, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus*, a écrit son autobiographie : « l'Histoire d'une âme ». M. Saint-Yves la définit la littérature du cœur... chose délicieuse et émouvante. Or, il se trouve qu'il a précisé l'impression de ses pages à lui, lorsqu'on les a lues. « Sa visite au carmel de Lisieux », c'est le résumé plein de parfum et de lumière de la vie de la petite sainte privilégiée; c'est le récit ému d'un pèlerinage à la cellule, aux reliques, à la tombe de l'aimable enfant — elle avait vingt-quatre ans — qui a promis de semer du haut du ciel « une pluie de roses » sur la terre. Et quand on a lu cette brochure, on dit tout bas avec Eugénie de Guérin : « il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue » et l'on voudrait rester dans cette atmosphère de douceur, de pureté, de générosité qui embaume la jeune âme.

11. — *Le Bon Père Serres* consacra sa vie à une œuvre toute de

compatissante charité, celle des « Petites-Sœurs des malades » qu'il avait fondée et qui rend toujours des services aussi humbles que précieux devant Dieu. Cette vie est celle d'un prêtre dont la mémoire est en honneur en Auvergne. Le R .P. Thermès a recueilli les souvenirs du « Bon Père », avec une scrupuleuse conscience. « Aucun trait de la divine charité n'a manqué à ce grand cœur, écrit Mgr Lecœur, évêque de Saint-Flour. Patient et bon, exempt de ces étroitesses de l'envie qui s'insinue si facilement dans les plus belles entreprises, sans ambition comme sans fiel, voyant le bien partout au risque d'être victime d'une confiance excessive ou de trop généreuses illusions, prêt à tout supporter et à tout souffrir, rempli d'un espoir que rien ne pouvait abattre, ouvert aux rêves du zèle le plus courageux : voilà le prêtre qui vit dans ce livre, qui se survit dans les admirables « Petites Sœurs des malades ». On ne saurait rien ajouter à ce beau portrait d'un apôtre de la charité.

12. — *Le Petit Journal des saints* est destiné au fidèle auquel ses occupations quotidiennes ne permettent pas le loisir des longues lectures. Un saint par page, telle est l'étendue de chaque vie. La page est divisée en trois points et chaque division est accompagnée par une réflexion pieuse qui résume le fruit à en retirer. Une résolution pratique dans la journée termine chacune de ces vies condensées. On s'est attaché à y faire connaître les saints familiers à la foule en admettant toutefois les serviteurs de Dieu canonisés ou béatifiés par Léon XIII ou Pie X en ces vingt-cinq dernières années. Ainsi l'actualité l'exigeait. Ce travail, qui paraît modeste, a demandé beaucoup de patience, de souplesse de plume pour faire entrer une biographie dans une page in-32 avec des réflexions appropriées. Livre à répandre dans les familles indifférentes ou hostiles à la religion par l'intermédiaire des enfants des catéchismes et des patronages. Cette bonne semence lèvera pour les greniers célestes. LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Theologia fundamentalis, auctore IGNATIO OTTIGER. T. II. *De Ecclesia Christi ut ineffabili revelationis divinae magistra.* Friburgi Brisgoviae, Herder, s. d., gr. in-8 de XXIII-1061 p. — Prix : 30 fr.

Le tome second de la Théologie fondamentale du R. P. Ottiger expose l'origine de l'Église, ses propriétés, les caractères ou notes qui permettent de la discerner au milieu des sectes chrétiennes comme l'héritière légitime de la mission et des promesses de Jésus-Christ. Ces mille pages très denses n'ont rien d'un manuel pour les étudiants, mais elles rendront de grands services aux professeurs de théologie et à tous ceux qui cherchent plus et mieux que les informations som-

maires qui suffisent au commun. La doctrine en est solide, puisée aux meilleures sources, l'érudition vaste, encore que les travaux de langue française paraissent trop ignorés. On s'étonne de ne pas voir mentionnée, à côté de la thèse de M. Harnack sur l'origine de l'Église, celle de M. Loisy qui prétendait la réfuter, et plus encore de voir ignoré le livre de Mgr Batiffol sur l'Église naissante.

De manière générale l'auteur est au courant des difficultés modernes. Il les discute; dans l'ensemble, on ose dire qu'il les résout. Mais la mise en œuvre de ces richesses laisse à désirer. Les questions d'authenticité des textes sont abordées, comme subsidiairement, après l'argumentation, et l'argumentation elle-même se fonde d'ordinaire sur l'exégèse isolée de quelques passages explicites, comme si la preuve par la convergence des indices n'était pas plus appropriée aux démonstrations historiques et d'une tout autre solidité. L'érudition est à jour, non la méthode. H. Gisors.

Leçons de théologie dogmatique, par L. Labauche. T. I. *Dieu, la T. S. Trinité, le Verbe incarné, le Christ rédempteur.* Paris, Bloud, s. d., in-8 de VIII-388 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur a raison de nous avertir (p. v) qu'il n'a jamais eu l'intention de faire un manuel de grand séminaire. « Le terme de *Leçons*, que nous avons choisi, indique seulement l'ordre didactique dans lequel nous avons tenu à présenter nos exposés et nos preuves, et ne doit pas être considéré comme l'équivalent du terme scolastique *Praelectiones*. » Cet avis préviendra de nouveaux malentendus.

C'est un livre d'apologétique destiné aux ecclésiastiques, que M. Labauche a voulu écrire. Nous croyons qu'il a réussi à donner une synthèse exacte et suffisamment nuancée des doctrines sur la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, et de leur développement historique.

Le plan est clair et logique; les formules sont précises et fermes. On est heureux de n'avoir pas, à propos de ce volume, à formuler les réserves qui ont été faites, avec raison, au sujet du volume paru en 1908. Ici l'exactitude théologique, de rigueur dans un exposé de la doctrine catholique, ne laisse rien à désirer.

Il y aurait bien à signaler encore quelques imprécisions (Cf. Le Bachelet, *Études*, 1911, t. 128, p. 383); elles sont sans importance. Le livre est bon, écrit par un théologien qui ne sacrifie rien, ni de sa foi ni de sa probité scientifique la plus scrupuleuse. A. E.

Ecce mulier, ou l'Éternelle blessée, par le Dr J. Miclesco. 1re partie. Paris, Ficker, s. d., in-16 de XVI-378 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est daté de Constantinople; c'est un vrai soulagement de

faire cette constatation quand on a parcouru ces pages consacrées à condamner tout ce que nous respectons, à justifier tout ce que nous condamnons, au point de vue de la morale la plus élémentaire.

La loi du mariage, la loi civile, comme la loi ecclésiastique, paraît à l'auteur la pire des tyrannies. Il propose d'y substituer le droit à l'union libre, au concubinage, à l'avortement, à l'adultère. Au Dieu créateur, législateur et rémunérateur, il oppose la nature : « Nature, tu es ma divinité suprême, et c'est à toi que sont voués mes services. »

Je n'ose relever les erreurs qu'on rencontre mêlées à ce plaidoyer en faveur de la pire immoralité : erreur dogmatique, la conception immaculée de Marie est confondue avec sa conception virginale de l'Enfant-Dieu (p. 131); erreur historique, l'Église aurait organisé la Saint-Barthélémy (p. 139); erreur canonique, un tribunal ecclésiastique aurait fondé une sentence de divorce sur l'infidélité présumée d'une épouse (p. 297).

On conçoit après cela que le dogme de l'enfer réservé au pécheur impénitent n'apparaisse plus que comme « une doctrine enfantine qui n'impose à aucun esprit éclairé » (p. 153). On s'explique même cet appel renouvelé de Voltaire : « Il faut que les fils du XXe siècle obtiennent la mentalité nécessaire pour écraser l'*Infâme* » (p. 117).

CHRISTOPHE SIMON.

SCIENCES ET ARTS

La Vie compliquée, *étude d'actualité, exemples typiques*, par FERNAND NICOLAÏ. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans sa Préface, très brève, l'auteur a fort bien résumé son dessein : « La vie qui se complique... par la force des choses et la vie que l'on complique... c'est-à-dire les difficultés factices... Les idées générales et critiques d'abord, les épisodes justificatifs ensuite », tel est le résumé de ce livre, plein d'ingéniosité, de fines observations et d'humour, suivant la manière de l'auteur, trop connu de nos lecteurs pour qu'il ait besoin d'être longuement présenté.

Dans la première partie, la théorique, il ne faudrait pas chercher une étude méthodique et complète des façons dont se complique aujourd'hui la vie. L'auteur observe, regarde, analyse, et, au fur et à mesure qu'elles passent devant lui, il décrit avec humour les diverses complications que les circonstances, les institutions et les mœurs introduisent dans la vie d'aujourd'hui. Exigences de la vie sociale, mentalité nouvelle, surcharge des programmes scolaires, concurrence vitale, complications du langage, esprit critique, snobismes, extravagances de toutes sortes, contribuent à compliquer la vie au grand

détriment des individus et des sociétés, qui en sont devenus, les premiers moins heureux, les secondes beaucoup moins tranquilles.

Et pour concrétiser ses observations et les préciser en de vivantes figures, l'auteur nous raconte ensuite toute une série de petites histoires dont les personnages se sont comme étudiés à introduire dans leur vie des complications qui en ont à jamais compromis le bonheur et la paix. Dans ces histoires, faites pour prouver une thèse, il y a sans doute bien un peu d'artifice et pourtant je ne serais pas étonné que la plupart de ces histoires n'eussent un grand fond de vérité, et que, comme il arrive souvent en ce bas monde, elles ne fussent plus vraies encore que vraisemblables. En tout cas elles sont topiques et disent très nettement au lecteur : voyez tout ce que vous perdriez à vouloir sottement compliquer votre vie. Et la conclusion est qu'il est avantageux à tous égards de ne pas s'écarter de la règle, de la modération, du bon sens. Précieux enseignement, qui donne au livre de de M. Nicolay, en dehors de ses réelles qualités philosophiques et littéraires, un très sérieux et très pratique intérêt. P. Talon.

L'Année pédagogique, publiée par L. Cellérier et L. Dugas. Première année, 1911. Paris, Alcan, 1912, in-8 de VIII-487 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici exactement ce que comprend ce recueil. D'abord quelques études pédagogiques : 1° L'École et la vie, par E. Boutroux; 2° Idéal et Éducation, par M. L. Cellérier; 3° La Sympathie dans l'Éducation, par M. L. Dugas; 4° Étude psychologique des méthodes d'enseignement, par M. L. Cellérier; 5° L'Enseignement primaire, par X...; 6° Une note anonyme très brève sur deux nouvelles écoles de pédagogie en langue française, l'une à Genève, l'autre à Bruxelles. Et voilà la première partie.

La seconde partie, de beaucoup la plus importante, puisqu'elle occupe plus des quatre cinquièmes du livre, c'est la bibliographie des travaux publiés en 1911; chaque titre de livre est accompagné d'une analyse impartiale et bien faite, et qui permet, sinon d'apprécier complètement l'ouvrage, du moins de se rendre compte de ce qu'on y trouve et du profit qu'on en peut tirer. Voici la division de cette bibliographie : I. Ouvrages généraux; II. Philosophie de l'éducation; III. Histoire et description de l'éducation en divers pays; IV. Psychologie, avec subdivisions spéciales pour chacune des facultés; V. Éducation physique et hygiène; VI. Le Milieu et son influence; VII. L'Éducateur; VIII. Discipline; IX. L'École et toutes les questions de détail qui s'y rattachent; X. L'Enseignement, didactique générale et didactique spéciale, pour chaque partie de l'enseignement; XI. Éducation morale; XII. Éducation religieuse, où l'édu-

cation catholique occupe, notons-le en passant, une très petite place; XIII. Éducation civique: XIV. Institutions extra-scolaires: XV. Éducation spéciale des infirmes, arriérés, anormaux, etc. Le volume se termine par un index alphabétique des matières, un index des noms d'auteur, enfin la table des matières.

Ainsi qu'on le voit, sauf pour la première partie, très courte, le livre est moins un livre de lecture qu'un instrument de recherches et de travail. Il ne sort guère des limites d'une honnête neutralité, et donnera plus de satisfaction aux éducateurs protestants qu'aux éducateurs catholiques. Les études du début, d'ailleurs bien faites, me paraissent, la plupart assez contestables, du point de vue où j'ai le devoir de me placer ici, et en tout cas, tout à fait insuffisantes. Les éducateurs catholiques pourront les consulter utilement sans doute et même en tirer parti dans une certaine mesure; mais ils devront aussi se pourvoir ailleurs. P. Talon.

Histoire de la Société nationale d'agriculture de France, par Louis Passy. T. I. (*1761-1793*). Paris, imp. Renouard, 1912, in-8 de VIII-475 p., avec 24 portraits et planches. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre a été écrit, par son savant et vénérable auteur, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'illustre compagnie dont il est depuis longtemps le secrétaire perpétuel. On peut dire qu'il retrace l'histoire de l'agriculture française, liée intimement à celle de l'institution elle-même.

M. Louis Passy expose d'abord la situation de l'Europe avant la Révolution française; il montre que les sociétés d'agriculture furent les premiers symptômes de l'évolution qui devait amener le renouvellement des institutions et le progrès de toutes les sciences. Pendant le moyen âge, dit-il, s'étaient partout établies des institutions semblables qui constituèrent le régime féodal. De même, dans la société moderne, des institutions, qui en représentaient les intérêts et les idées, naquirent partout en même temps.

La France ne parut pas la première dans l'ordre des associations agricoles; elle se laissa devancer par la Société économique de Berne, la Société d'agriculture de Dublin, l'Association de Bath et de l'ouest de l'Angleterre, mais elle les suivit de près, en même temps qu'un certain nombre d'autres, créées en Angleterre, en Russie, en Italie, en Amérique, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle qui fut, pour le monde entier, le commencement d'une ère nouvelle.

Au début du XVIIIe siècle, l'agriculture était primée par le commerce. Le numéraire était considéré comme la représentation de la richesse. Cette théorie donnait à l'industrie et au commerce la première place

dans les préoccupations du public et les efforts de l'Administration. La chute du système de Law modifia l'état de la propriété foncière, et, par suite, dirigea les esprits vers les ressources qu'offrait le travail de l'agriculture. Puisque l'agriculture créait des richesses sans cesse renaissantes, on se demanda pourquoi ces richesses ne serviraient pas à faire vivre la nation et le gouvernement.

A quels moments, sous quelles influences, avec quels hommes les sociétés d'agriculture, en France, prirent-elles naissance? L'auteur répond qu'on peut fixer la date et répondre : entre 1740 et 1760.

La science s'efforçait de sortir des généralités et des erreurs dans lesquelles elle était enfermée. Grâce à l'esprit scientifique qui se développait peu à peu, l'agriculture allait posséder des agronomes qui en détermineraient la conduite. Tournefort et les deux de Jussieu avaient créé la science botanique; Buffon posait les bases de la géologie; Daubenton prend le parti de la zoologie et de la zootechnie; Rouelle crée la chimie et a pour élève le célèbre Lavoisier; enfin le Jardin des plantes devient le centre des connaissances sur l'histoire naturelle. Pendant ce même temps, de nombreux écrits proclament l'agriculture le premier, le plus utile et le plus essentiel des arts, faisant naître chez beaucoup de grands seigneurs et de riches bourgeois le goût de diriger eux-mêmes l'exploitation de leurs domaines, alors que d'autres publications, d'un caractère plus populaire, répandaient dans le public les connaissances élémentaires de l'agriculture et de l'horticulture. Tel fut l'*Almanach du bon jardinier*, qui parut pour la première fois en 1750.

C'est à Bertin et à Turbilly qu'est due la création de la Société royale d'agriculture de la généralité de Paris, dont la première réunion eut lieu le 12 mars 1761, chez Berthier de Sauvigny, intendant de la généralité.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les nombreux chapitres qu'il consacre à l'histoire du développement de la Société, des travaux qu'elle a poursuivis, des hommes qui l'ont dirigée, de ses vicissitudes pendant la période révolutionnaire. Constatons seulement que, sous l'influence des Bertin, Turbilly, Daubenton, Broussonnet, Parmentier, Desmarest, Thouin, Cretté de Palluel, Béthune-Charost, Varenne de Fénille, Malesherbes, Lavoisier, elle prépara le relèvement de l'agriculture par l'étude de toutes les questions qui sont de son domaine : pratique des défrichements et des plantations, dessèchement des marais et régime des eaux, relations du sol avec les diverses cultures, culture de la pomme de terre, étude des diverses sortes de blé, maladies des végétaux, art vétérinaire, transformation des races de moutons, sylviculture, acclimatation des plantes et des arbres exotiques, sériciculture, horticulture, génie rural, économie rurale, comme le

montre la liste des mémoires publiés dans la période comprise entre la fondation de cette société et l'année 1793. D. B.

Dans la Pampa. Chasses impromptues, par Geoffroy Daireaux. Paris, Hachette, 1912, in-16 de x-225 p., avec 53 grav.— Prix : 4 fr.

Voilà un livre qui intéressera les chasseurs aussi bien que les amateurs de tourisme.

La République Argentine, avec ses trois millions de kilomètres carrés, s'étendant du 20e au 55e degré de latitude sud sur une ampleur de 20 degrés de longitude, avec ses climats variés, ses plaines immenses, majestueuses (Pampa), ses montagnes imposantes (Cordillères), ses lacs et ses belles vallées des Andes, ses admirables cataractes de l'Iguazu, ses grandioses forêts du Chaco, présente les spectacles les plus divers et les plus splendides, bien dignes de tenter le voyageur.

La Pampa offre aux amateurs de chasse les gibiers les plus divers, mais non les grands fauves qu'il faudra continuer à aller chercher dans l'Afrique centrale, bien qu'on y puisse parfois tirer le jaguar, que l'on appelle tigre, et le puma, qu'on appelle lion, pour rappeler leur ressemblance assez éloignée avec ces redoutables félins.

Le lecteur suivra avec le plus vif intérêt M. Daireaux dans le récit de ces chasses, acompagné de la description des paysages et d'instructives observations sur les mœurs des hommes et des animaux. Parmi les principaux animaux dont il parle, citons le *tinamou*, sorte de grande perdrix, et le *nandou*, sorte d'autruche, dont la Société nationale d'acclimatation de France a tenté la propagation en Europe; la petite perdrix, le lièvre, le tatou, le lama, la bécassine, les canards, les oies, le cygne à col noir, le flamant rose, l'aigrette, la grèbe, la grue, etc. D. B.

La Pêche au bord de la mer, par Lucien Joubenne et J.-H. Perreau. Paris, Baillière, 1912, in-18 de ix-311 p., avec 101 photogravures. — Prix : 4 fr.

Ce livre est destiné aux personnes qui vont villégiaturer au bord de la mer et qui cherchent à employer leur temps de manière utile et agréable. Il les intéressera au sort de nos pêcheurs et développera en eux le goût d'un sport hygiénique par excellence, en raison de l'exercice qu'il fait prendre sous l'action vivifiante de l'air marin. Il développera en outre le goût de l'étude des productions de la mer, si curieuses et si variées, qu'il s'agisse de poissons, de mollusques ou de crustacés.

Les divers modes de pêche : sur les grèves, sur les rochers, en pleine eau, y sont détaillés d'une manière parfaite et pratique, par des

hommes qui connaissent à fond le sujet. Les animaux décrits et figurés le sont de telle manière que l'identification scientifique des captures est chose facile et distrayante. D. B.

LITTÉRATURE

L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. IV. 1908-1910. Paris, C. Klincksieck, 1912, in-12 de 245 p. — Prix : 6 fr.

Sous un titre modeste mais précis, cet annuaire donne plus qu'on ne pourrait s'y attendre, car il ne traite pas seulement de questions grammaticales et il ramène l'étude des langues de notre globe tout entier aux questions de parenté et d'origine. Ce grand côté des questions linguistiques est celui par lequel M. de Charencey les a toujours abordées, depuis l'époque, bien ancienne, où le basque l'attirait et aussi les langues américaines et d'autres encore. Voici bien un demi-siècle qu'il a fondé chez nous la Société de linguistique, et cet annuaire, dont voici le quatrième volume, atteste que son activité reste inlassable et que son regard porte toujours aussi loin.

M. de Charencey inspire et dirige cette œuvre; elle est formée de rapports qu'il demande à des spécialistes sur les diverses familles de langues; la variété de ces rapports donne à chaque annuaire nouveau une valeur originale. Plusieurs de ces rapports ne peuvent intéresser que de grands curieux d'ethnographie, comme ceux sur les familles linguistiques du nord de l'Amérique du sud, ou (encore plus), sur les langues *kol* ou *munda*. Plus rapprochées de nous sont les études sur la linguistique arménienne (M. K. Basmadjan), la langue et la littérature éthiopienne (M. S. Guidi), sur les langues égyptienne et copte (M. H. Guérin); à ce dernier rapport se joint par le sujet un long compte rendu (par M. de Charencey) sur un ouvrage de M. Reinisch, car celui-ci, à propos de l'égyptien, traite des rapports des langues chamitiques avec les langues sémitiques, et M. de Charencey conclut à la variabilité des races humaines sous l'influence prolongée du milieu.

Mais quelle que puisse être la valeur de ces différents rapports, le plus intéressant pour la plupart des lecteurs non spécialistes sera certainement celui de M. J. Vinson sur les langues artificielles. M. Vinson a passé en revue tous les systèmes qui ont été proposés depuis la Renaissance pour créer une langue universelle, et aussi les essais fantaisistes de langues conventionnelles. De ce que des langues conventionnelles et figuratives peuvent devenir internationales pour la chimie, les mathématiques, les signaux de la marine, on ne peut conclure à la possibilité d'une langue parlée, c'est-à-dire d'une langue

réelle, adoptée par des hommes de mentalité différente, prononcée sans différence d'accent et maintenue sans former des dialectes. M. Vinson a, du reste, raconté et exposé plus qu'il n'a jugé; nous exprimons ici le jugement qui ressort de son étude historique et critique, et nous sommes heureux de voir que ce jugement est conforme à nos propres sentiments devant la propagande du *volapuk*, de l'*espéranto* et de l'*ido*, ...d'autres encore demain...

Notre Occident catholique a eu sa langue universelle, le latin; la révolte des langues dites vulgaires l'a détrôné. Il y a deux siècles le *Polybiblion* eût été rédigé en latin, mais, pour vivre de réalité, notre français passera moins vite que l'*espéranto* et l'*ido*, œuvres d'un bel esprit et fantaisies d'un jour ! H. Gaidoz.

Un Précurseur du romantisme. Millevoye (1782-1816), *essai d'histoire littéraire*, par Pierre Ladoué. Paris, Perrin, 1912, petit in-8 de xvi-413 p. — Prix : 5 fr.

Je n'ai pas été déçu. Ayant jadis acheté sur les quais tout Millevoye pour quatre sous, j'avais pensé qu'un poète, si menu fût-il, qui était venu après Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, qui avait écrit dans le même temps que Chateaubriand, et qui n'était pas beaucoup plus âgé que Lamartine, ne pouvait pas ne pas être « *un précurseur du romantisme* » et avoir mis tout l'automne de son âme dans sa sempiternelle et médiocre *Chute des feuilles*. Or, il se trouvait bien là tout entier. Le reste, vers d'écolier, chansons à boire, romances, discours en vers, poèmes de concours ou d'anniversaires (et grâce, grâce pour les *Saül*, les *Charlemagne*, les *Hermann et Thusnelda* !) m'apparaissait, à moi qui cherchais le frisson du nouveau siècle et qui aurais passé condamnation même sur la forme si j'avais rencontré la moindre idée historiquement intéressante, le moindre mouvement de sentiment original ou un peu profond, m'apparaissait, dis-je, d'une rhétorique insipide, sans inspiration, sans couleur, sans style, sans rien de ce qui fait qu'on est un penseur, un moraliste, un poète, un artiste : en somme un pur néant. Il y a dix fois plus de vers spirituels ou gracieux et vingt fois plus de romantisme dans Delille, voire dans Parny, Léonard, ou même Saint-Lambert. Or sa vie, qui fut d'un homme léger d'abord, et puis aimable et honnêtement bourgeois, est sans accent, comme son œuvre, sans signification, sans portée. Le caractère de cette littérature d'Empire est de n'avoir aucun caractère. Ce n'est même pas mauvais : c'est fade, c'est inutile, et sonne creux...

M. Ladoué, cependant, qui est un lettré délicat et un joli poète, a écrit sur ce mince rimeur un livre irréprochable. Avec un soin minutieux, digne vraiment d'un meilleur héros, il a, par un dépouillement méthodique de tous les almanachs où parurent ses poésies, de tous

les journaux, de tous les rapports académiques qui les signalèrent, et de toutes les éditions, et des rares lettres ou billets qu'il a, dans les plus obscurs recoins, dépistés, reconstitué, année par année, la vie médiocre de celui qu'il lui échappe à lui-même d'appeler quelque part « le type accompli du bon élève ». Puis, de ce bon élève, il a systématisé le mieux qu'il a pu les « idées littéraires », qui se résument dans l'admiration de Boileau et la crainte docile des critiques; il a, dans *Millevoye classique*, relevé toutes ses imitations, toutes ses réminiscences et beaucoup de ses périphrases; essayé de lui faire un sort comme *novateur et romantique*; rempli tout un chapitre de ses corrections et variantes; aligné enfin tous les jugements énoncés sur son compte par les historiens de la littérature et les critiques; et tâché, à l'aide de rapprochements de détail, parfois un peu forcés, de lui attribuer quelque influence sur Lamartine, Vigny, Hugo... Le dossier est donc très bien composé; l'avocat est habile et d'autant plus qu'il est discret, qu'il n'enfle point la voix, et ne demande pour son *poeta minor* ou *minimus* qu'une petite place. Mais la cause est perdue. Et je crois bien que, malgré son « fade » chef-d'œuvre et sa mort de poitrinaire à trente-quatre ans, Millevoye n'est pas du tout un poète.

GABRIEL AUDIAT.

Promenades littéraires, par REMY DE GOURMONT. 4e série. Paris, Mercure de France, 1912, in-12 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce ne sont que des articles de critique courante — il n'y en a pas moins de trente-huit en ces 340 pages — écrits sur les livres du jour ou les morts de la veille. Mais ils sont d'un homme qui a l'esprit fin, une longue pratique, et donc un savoir étendu et varié, un goût d'artiste curieux et sympathique à toutes les modernités, avec un sens juste et qu'a formé une bonne culture classique (cet ami des Gustave Kahn et des René Ghil plaide encore bravement pour le latin), et un style alerte, délicat, plein de lumière, un style vraiment personnel, chose rare, et que je trouve charmant. Naturellement tous les morceaux ne sont pas d'égale valeur : des politesses à quelques livres de femmes ou à quelques jeunes amis ne valent pas les jugements plus libres écrits sur les auteurs du passé, sur Héloïse et Abélard, le Roman de la Rose, Macbeth, Maynard, Casanova, Sénancour, Lamartine, Sainte-Beuve, Flaubert, Maupassant. M. de Gourmont est surtout excellent quand un peu de chronique se mêle à sa critique et qu'il avive sa causerie littéraire de souvenirs personnels. Ainsi a-t-il trop aimé et trop bien connu les symbolistes, les décadents, les « mercuriels », Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Mallarmé, Moréas, Laforgue et jusqu'à M. Paul Fort et Anatole Baju, pour n'en pas parler d'une façon intéressante; trop favorable, cela va sans dire,

mais partiale avec intelligence (et un petit grain de sel ironique), de façon à ombrer ce qu'ils eurent d'excentrique et à les rapprocher, par ce qu'ils ont de meilleur, de la tradition française : ce qui est le meilleur moyen de servir leur gloire.

Mais pourquoi, chez un homme intelligent, bien informé, cette ignorance et cette incompréhension du christianisme, de son « génie » et de sa merveilleuse richesse vitale, qui le fait sourire de la foi comme d'un affaiblissement d'esprit, se gaudir de la « bêtise professionnelle » des curés, déclarer « absurde » le *Génie du christianisme* et « bornée » Mme de Lamartine, écrire qu' « un esprit un peu élevé ne succombera jamais à l'éducation religieuse trop contraire à la nature »; qui rend son paganisme çà et là agressif et même inconvenant (exemple : p. 146) ?... Est-il bien prudent de parler comme d'une superstition périmée et négligeable d'une religion qui conquiert tous les jours de si bonnes têtes ? Et, pour se tenir sur le terrain littéraire, comment, quand on fait si peu de cas de Boileau et qu'on a si grande tendresse pour les romantiques et que, par ailleurs, on est frappé de ce que ce romantisme, qui a renouvelé notre littérature, doit au christianisme, ne pas tirer de ce fait les déductions qu'il comporte?

GABRIEL AUDIAT.

Novalis, par HENRI LICHTENBERGER. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 268 p. — Prix : 2 fr. 50.

La librairie Bloud publie une série de monographies des grands écrivains étrangers, comme la maison Hachette le fait pour les grands écrivains français. J'ai lu avec un très réel plaisir la belle étude que M. Henri Lichtenberger vient de consacrer à Novalis dans cette série. Il retrace sa jeunesse dans sa famille et à l'Université, ses fiançailles avec Sophie de Kühn, la maladie et la mort de sa fiancée, les effets de cette mort prématurée sur son caractère et son génie, les sources de sa pensée (mysticisme, christianisme, sciences naturelles, théosophie et magie), ses doctrines philosophiques et religieuses, et enfin son œuvre poétique, depuis ses *Hymnes à la nuit* jusqu'à son poème de *Henri d'Ofterdingen*. Les anciens disaient déjà :

« Que lorsque l'on meurt jeune, on est aimé des dieux. »

Novalis est mort à vingt-huit ans, et c'est un peu à cette mort prématurée qu'il doit une partie de sa gloire. De son vivant, ses amis Schlegel, Tieck, Ritter et Schleiermacher l'entouraient d'une affectueuse sympathie et estimaient son talent de poète, mais ils étaient loin de considérer ses écrits comme de purs chefs-d'œuvre. Dès qu'il fut mort, il devint une sorte de Christ romantique, un saint Novalis, comme disait Zacharias Werner, et Schleiermacher célébrait sur un

ton lyrique « le divin jeune homme, trop tôt arraché à la vie, pour qui se changeait en art tout ce qu'effleurait le vol de sa pensée ». Son poème d'Ofterdingen devient une révélation mystique, une Bible nouvelle, malheureusement inachevée. Cette admiration est évidemment exagérée, et M. Lichtenberger fait observer avec raison que, dans la vie ordinaire, Novalis ne fut pas ce mystique, cet illuminé que les romantiques se plaisent à nous dépeindre. L'école plus réaliste et plus positive qui succéda au romantisme, se fit un Novalis à sa façon et ne vit plus en lui qu'un décadent, « un dégénéré supérieur », comme dirait Max Nordau. Mais, vers la fin du XIXe siècle, le symbolisme idéaliste apporta un renouveau à la gloire de Novalis, et, aujourd'hui, en laissant de côté les exagérations des amis, on le considère comme une des figures les plus pures du groupe romantique.

Clarté de l'exposition, sûreté du jugement, élégante simplicité du style, voilà les qualités maîtresses qui distinguent cette étude. Sans être impersonnelle, la critique de M. Lichtenberger se plaît à accumuler les témoignages des contemporains et les jugements des générations littéraires successives. Il étale les pièces du procès, mais cela ne l'empêche pas de donner une conclusion très personnelle à ce brillant essai.

L. MENSCH.

Essais de littérature et d'esthétique (1877-1885), par OSCAR WILDE; trad. d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1912, in-18 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce recueil, au titre trop ambitieux, il y a deux parties. La première se compose presque uniquement de lettres adressées à des périodiques par Oscar Wilde en réponse à des critiques faites au sujet de ses pièces ou de ses livres. Des articles de journaux complètent le volume; ce sont surtout des comptes rendus d'expositions, de conférences, d'ouvrages divers, avec quelques courts essais originaux. Malgré la verve et l'esprit qui, à côté d'une affectation et d'une impertinence agaçantes, ne manquent pas à l'auteur, la plupart de ces morceaux sont d'un intérêt éphémère, tout personnel et souvent assez mince; les plus curieux, qui ne le sont pas extrêmement, sont sans doute ceux où Wilde Oscar expose ses idées sur la mise en scène qui convient aux pièces de Shakespeare ou bien encore sur le costume moderne et les réformes qu'il appelle. La traduction porte, çà et là, des traces de hâte et de négligence; on y voit (p. 183, 188, etc.) l'anglais *doublet* (pourpoint) régulièrement traduit par « doublet » qui n'a point ce sens dans notre langue, et, pire encore (p. 174), *dressimprover* (tournure) rendu par « perfectionneur de costume »! Des notes auraient été utiles pour renseigner sur l'occasion des articles ou éclaircir les allusions qui

sont faites à des incidents ou à des personnages qu'ignore légitimement ou qu'a oubliés le lecteur. A. Barbeau.

La Renaissance tchèque au dix-neuvième siècle, par Louis Leger. Paris, Alcan, 1912, in-16 de xv-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peut-il y avoir beaucoup de sujets plus sympathiques à des Français que celui-là? On regrette seulement qu'il soit traité sans plan d'ensemble, au hasard d'études ou d'articles réunis sous un titre ample et frappant. Il laisse aussi l'impression, pour beaucoup, ce sujet, d'avoir été choisi pour permettre à l'auteur de rappeler tout ce qu'il a fait en France pour la Bohême qui y était, paraît-il, avant lui, *terra incognita*. Et l'auteur aime bien à citer tous ses livres... Mais laissons... Il ne manque vraiment pas de faits intéressants dans les chapitres anecdotiques et épisodiques de ce volume, consacrés principalement aux hommes de lettres de la Bohême. Car ce sont les écrivains tchèques qui redonnèrent surtout à leurs compatriotes la conscience de leur nationalité. L'un d'eux, Vaclav Hanka, auteur d'une supercherie patriotique dont furent victimes presque tous ses compatriotes, plusieurs écrivains russes et aussi M. Leger, qui le reconnaît avec bonne grâce, Hanka a même rendu par cette supercherie un service plus grand qu'il ne croyait à son pays : il le dotait des chants épiques que l'amour-propre national réclamait. Après cette autre manière d'Ossian, l'historien Tomek, le philologue Schaffarik, le poète Svatopluk Czech, l'homme d'État Rieger sont peints en portraits familiers. Le dernier chapitre traite de l'extension de Prague, des progrès de la Bohême slave et des relations franco-tchèques. Un appendice rapporte, d'après *le Pilote de la Somme*, le compte rendu de l'inauguration du *Monument de Jean de Luxembourg*, monument dont M. Leger prit l'initiative. Denis Roche.

HISTOIRE

La Géographie humaine. *Essai de classification positive, principes et exemples*, par Jean Brunhes. Paris, Alcan, s. d., gr. in-8 de iv-843 p., avec 202 gravures et cartes dans le texte et 4 cartes hors texte. — Prix : 20 fr.

C'est par l'annonce d'un double succès que doit débuter ce compte rendu : *La Géographie humaine* a valu à son auteur une chaire, spécialement créée à son intention, au Collège de France, et le livre en est à sa seconde édition. Qu'à des faits déjà si éloquents par eux-mêmes on joigne diverses sanctions très flatteuses : récompenses académiques, prix de la Société de géographie, etc., et l'on comprendra qu'il ne soit pas besoin de faire longuement ici l'éloge du bel ouvrage de M. Jean Brunhes. Il nous suffira de dire que ce livre, s'il s'inspire indiscuta-

blement de l'*Anthropogéographie* de l'Allemand Friedrich Ratzel, le fait de la manière la plus libre et la plus originale; l'auteur pense par lui-même, comme aussi, précédemment, au cours de nombreux voyages d'études, il a observé par lui-même, en pleine indépendance d'esprit. *La Géographie humaine*, écrite dans une langue excellente et d'une limpidité parfaite, est ordonnée de la manière la plus claire et la plus logique; ses différentes parties définissent la géographie humaine et montrent les relations générales existantes entre elle et la géographie physique, puis de quelle façon il convient de grouper et de classer les faits de géographie humaine; elles étudient ensuite les faits essentiels d'occupation improductive du sol, de conquête végétale et animale, d'économie destructive; enfin, après deux monographies de petites unités naturelles, elles traitent différentes questions moins importantes (de géographie régionale, d'ethnographie, de géographie sociale, de géographie historique, etc.). Un chapitre de conclusion, consacré à l'esprit géographique, termine ce beau volume dont les dix sections se corroborent et se complètent les unes les autres; les nombreux exemples qui y sont fournis à l'appui de chaque fait forcent la conviction du lecteur, à qui, d'ailleurs, — hâtons-nous de le dire — il n'est pas besoin de faire violence pour l'amener à admettre l'exactitude d'idées dont, dès les premières pages, il sent la parfaite justesse et l'indéniable vérité. Sans doute a-t-on pu faire, çà et là, quelques réserves; mais à quoi bon les signaler aujourd'hui que, dans une nouvelle édition, l'auteur, soucieux de l'excellence de son œuvre, a corrigé ce qui était défectueux, élagué quelques développements un peu longs, et rendu *la Géographie humaine* plus alerte encore et plus intéressante, si possible? Une abondante série de gravures vraiment géographiques, de cartes parlantes, accompagnent le texte de M. Jean Brunhes et contribuent pour leur part à faire de cet ouvrage, pourvu d'un index alphabétique des noms propres et d'excellentes tables, un livre de tous points remarquables, un véritable livre de chevet.

H. F.

A travers le monde romain, par R. Cagnat. Paris, Fontemoing, 1912, in-18 de 303 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un vif plaisir qu'on lira cet aimable volume où le savant professeur du Collège de France a réuni huit conférences faites au Musée Guimet. Je ne sais si vous êtes de mon avis. Pour moi peu de lectures ont plus de charme que celles où l'on sent l'érudit se détendre en quelque sorte, laisser enfin apercevoir l'homme, le touriste éclairé, l'artiste. C'est tout à fait l'impression que l'on éprouve en lisant ce recueil d'études détachées et l'on s'abandonne d'autant plus à son plaisir, que du côté de l'information on se sent en parfaite sécurité.

Il est donc tout à fait charmant de passer, en la compagnie de M. Cagnat, une journée sur les bords de ce lac de Némi, cher aux poètes, de ce lac où dorment encore des galères ou pontons antiques qui n'ont pas livré tous leurs secrets. Ce qu'on leur en a arraché, on nous le conte dans un autre chapitre, en même temps que les péripéties des recherches faites près des côtes de Grèce et de Tunisie en d'autres navires coulés à fond dans l'antiquité. Et vraiment, à lire ces récits animés, nous partageons les émotions et les joies des intrépides chercheurs.

Avec les *Figures de Romaines au déclin de la République* et les *Figures d'impératrices*, nous pénétrons dans l'intimité de la société romaine, tandis que *la Sorcellerie et les sorciers* nous en font apercevoir les « en marge ». *Le Commerce et la propagation des religions dans l'empire romain* ainsi que *la Vie de garnison et la religion des soldats* nous montrent différents aspects de la vie religieuse dans l'antiquité. Dans *les Romains et la conquête de l'Afrique du nord*, l'auteur nous fait voir nos prédécesseurs en face des problèmes qui se posent à nous, et comment ils les ont résolus. Il trace aussi dans ce chapitre un portrait bien vivant du roi Juba II, cet Africain hellénisant, élevé à Rome, et le type de ces *reges inservientes* dont parle Tacite et que rappellent, de notre temps, les rois indigènes en pays de protectorat.

Des figures, fort bien venues, complètent agréablement le volume. Peut-être quelque curieux mis en goût regrettera-t-il que l'auteur n'ait pas cru devoir donner un petit nombre de références, rapports de fouilles, communications académiques, etc.

André Baudrillart.

Histoire de Franche-Comté, par Lucien Febvre. Paris, Boivin, 1912, petit in-8 de VIII-260 p., illustré de gravures hors texte. (Collection *les Vieilles Provinces de France.*) — Prix : 3 fr.

Il était permis d'espérer mieux du talent et de l'érudition de M. L. Febvre. En matière d'histoire, un volume de vulgarisation doit être aussi soigné qu'une œuvre scientifique, et il me semble que ce n'est pas ici tout à fait le cas.

L'auteur a bien résumé les origines de la Séquanie, les circonstances de la conquête romaine et celle de l'invasion des Burgondes. Il a fait un clair exposé de l'époque si embrouillée du moyen âge en Franche-Comté, ce qui n'était pas aisé, à coup sûr. Avec les quatre grands ducs bourguignons de la maison de Valois, qui possédèrent la Comté de 1364 à 1477, commence la partie vraiment intéressante des annales de la province. A la mort du dernier de ces princes, Charles le Téméraire, Louis XI met la main sur les deux Bourgognes; mais son successeur, à la veille d'aller guerroyer en Italie, rétrocède

la Comté à l'empereur Maximilien, héritier du vaincu de Nancy. Nous arrivons bientôt à Charles-Quint, qui fit aux Comtois une place fort importante à sa Cour et dans ses conseils. Les deux Granvelle, le père, qui fut garde des sceaux de l'Empereur, et le fils, qui devint cardinal et occupa les plus hautes situations dans les Pays-Bas, à Naples, à Madrid, ne sont point, me paraît-il, suffisamment mis en relief. Et cependant, avec l'illustre Pasteur, ces deux hommes d'État sont les plus grands parmi les Comtois de toutes les époques. Les guerres si impressionnantes du XVIIe siècle, qui amenèrent finalement la réunion de la Franche-Comté à la France, sont trop brièvement esquissées; la période révolutionnaire, l'Empire et la Restauration sont traités en 18 pages. Vraiment, c'est trop peu; il eût été préférable de se montrer plus bref à propos des temps primitifs et même en ce qui concerne le moyen âge, afin de donner plus de détails au moins à partir du XVe siècle.

Mais ce qui dépasse ma compréhension, c'est que l'histoire de la guerre de 1870-71, en cette Franche-Comté où se déroula notamment la funeste campagne de l'Est et où se livrèrent, entre autres, les batailles de Villersexel et d'Héricourt, bientôt suivies de la retraite — on peut dire la déroute — de Bourbaki, est bâclée en 29 lignes ! Du coup, la concision est excessive...

L'avant-dernier chapitre fournit des indications curieuses sur le caractère et les mœurs des Comtois au début du XIXe siècle (ou mieux à la fin du XVIIIe); mais l'auteur, pour ce tableau, n'a guère utilisé que le *Voyage dans le Jura*, de Lequinio; des écrivains autres que ce Breton jacobin auraient pu être consultés concurremment avec fruit.

Le petit livre de M. Febvre, fort bien édité, est orné de jolies gravures hors texte; j'eusse désiré toutefois qu'il fût complété par une grande carte de la province. Tel quel, cependant, et malgré les observations qui précèdent, ces pages, très vivantes, donneront une idée suffisante de l'histoire de la Franche-Comté à ceux qui l'ignorent ou qui n'en possèdent que de vagues notions. Le but visé par la collection *les Vieilles Provinces de France* est donc atteint.

E.-A. CHAPUIS.

La Sénéchaussée de la Basse-Marche, *contribution à l'étude de la géographie de l'ancienne France*, par RAOUL MORTIER. Paris, Hachette, 1912, gr. in-8 de XXIV-271 p., avec 2 planches et une carte. — Prix : 8 fr.

Un reproche à faire à ce livre est que le titre trompe le lecteur sur le sujet. L'auteur veut, dit-il, faire « plutôt un manuel d'histoire provinciale qu'un ouvrage d'érudition » (p. VIII). Mais ce « manuel » commence avec les origines du comté de la Marche, bien avant la création de la sénéchaussée dont le titre annonce l'étude, et seuls la

carte et certains appendices concernent la « géographie de l'ancienne France ».

La basse Marche, « région de transition entre le haut Limousin et la haute Marche » d'une part, le Poitou de l'autre (p. 2), ne fut féodalement qu'une partie du comté de la Marche. Elle en fut cependant détachée, en 1390, pour constituer la dot de la fille du comte, Anne, qui épousa ensuite, en secondes noces, Louis de Bavière, et elle en resta séparée jusqu'en 1442, que le duc de Bavière, leur fils, vendit ses droits à Bernard d'Armagnac, comte de la Marche. Le comté fut réuni définitivement à la couronne en 1531.

« En ... mars 1515, la sénéchaussée ... de la Marche reçut deux sièges fixés, l'un à Guéret, pour la haute Marche, l'autre à Bellac, pour la basse Marche. De Bellac, le siège... fut transféré à Calais, en 1526, puis au Dorat, en 1561 (p. 60,200)... L'édit de 1561, qui proclamait la supériorité du Dorat sur les autres villes de la basse Marche, notamment sur Bellac », laquelle ayant « déjà souffert de la dépossession dont elle avait été frappée, ne pouvait se résigner... à être subordonnée au Dorat », et qui, d'autre part, portait atteinte aux privilèges du chapitre seigneur du Dorat, fut aussitôt attaqué. Au mois de février 1572, un édit trancha « la difficulté en établissant deux sièges : l'un, principal, au Dorat... l'autre, secondaire, à Bellac » (p. 62,201). Mais « la lutte allumée entre les deux villes » dura jusqu'à la Révolution, le siège du Dorat voulant « maintenir sa suprématie » et celui de Bellac « conquérir son autonomie ». Quant au chapitre, il continua à se plaindre d'avoir été spolié. A l'époque de la Révolution on pensa à réunir la basse et la haute Marche pour en former un département. Les rivalités locales empêchèrent ce projet d'aboutir. Le pays fut « émietté, partagé entre les départements de la Haute-Vienne, de la Vienne, de la Charente » (p. 192). Bellac et le Dorat furent chacun chef-lieu d'un district, mais, en l'an VIII, Bellac l'emporta sur sa rivale et obtint un sous-préfet.

Le récit de la rivalité de ces deux villes occupe une grande partie du livre. Mais on y trouvera aussi des chapitres consacrés à « la justice, l'administration communale, le clergé », les habitants..., leur vie, leurs mœurs » et, en appendice, des tableaux généalogiques des comtes de la Marche, des listes d'officiers, malheureusement dépourvues de références, quelques pièces justificatives, des dénombrements de paroisses, de fiefs, etc., qui seront utilement rapprochés de la carte.

PIERRE FOURNIER.

Luther et le luthéranisme, par Henri Denifle ; trad. de l'allemand par J. Paquier. T. II et III. Paris, A. Picard et fils, 1911-1912. 2 vol. in-12 de 472 et 502 p. — Prix : 7 fr.

La traduction du *Luther* du P. Denifle se poursuit avec une louable activité. Elle continue d'être extrêmement soignée; M. Paquier et son collaborateur, M. Bayol, poussent le scrupule, en présence de certains mots qui n'ont pas leur équivalent exact en français, jusqu'à donner en note un commentaire explicatif; de même ils signalent toujours les différents sens possibles d'une expression ambiguë; toutes précautions qui sont de mise à propos d'un ouvrage si passionnément discuté, et qui roule sur de difficiles questions théologiques où les moindres nuances importent. Aussi la traduction peut vraiment remplacer l'original. Ajoutons qu'elle est aussi aisée que possible; si certaines parties en paraissent un peu pénibles, la faute n'en est pas à MM. Paquier et Bayol; on sait combien le livre de Denifle, si plein de faits et d'idées, est touffu et compact. Les grands mérites, comme aussi les défauts de forme, en sont bien connus, et nous n'avons pas à y insister; signalons seulement que les deux présents volumes renferment quelques-uns des chapitres les plus intéressants de tout l'ouvrage (les vues de Luther sur le « baptême monastique », sur le mariage et la femme; la légende de ses soi-disant pénitences excessives: la détermination du moment précis de sa crise morale et doctrinale: la discussion des reproches qu'il adresse à la scolastique et de sa théorie de la foi justifiante). Mais il convient de mentionner les notes rajoutées par M. Paquier, et qui mettent au courant, expliquent et parfois, très loyalement, rectifient les assertions de Denifle. Nous citerons entre autres, les notes : II, p. 27 (sur l'origine de l'expression de baptême monastique); p. 91, 99 et 113 (sur la théorie du mariage chez Luther, son opposition avec la doctrine catholique et ses conséquences pour la situation de la femme); p. 120 (sur l'interprétation à donner du passage célèbre de Mélanchton sur les mœurs de Luther); p. 141 (Luther a-t-il supprimé tous les empêchements de mariage ?); p. 391 (comparaison entre l'interprétation de Denifle et celle de Grisar de la doctrine de l'invincibilité ou de l'inextirpabilité de la concupiscence chez Luther); III, 41 (que la théorie de la certitude du salut est bien luthérienne); p. 191 (comparaison entre saint Thomas et Occam en tant que représentants du réalisme et du nominalisme).

E. Jordan.

Une Famille vivaroise, *histoires d'autrefois racontées à ses enfants*, par le marquis de Vogüé. Paris, Champion, 1912, 2 vol. in-8 de VII-378 et 370 p. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage n'avait été d'abord tiré qu'à petit nombre et destiné

seulement à quelques parents et amis. L'auteur vient d'en faire une nouvelle édition plus considérable offerte au grand public, et nous l'en remercions. Cette histoire d'une famille vivaroise n'est qu'un tableau détaché de la grande histoire de France. C'est le développement d'une de ces antiques familles féodales qui, avec la Royauté, ont fait la France, son ascension plus ou moins lente jusqu'au plein épanouissement. Dès le XIe siècle, les Vogüé sont puissants en Vivarais et leur puissance s'affirme, non pas seulement par l'étendue de leurs domaines que chaque génération se fait une loi d'augmenter, mais plus encore par les services rendus au pays. Il y a là un curieux tableau de cette féodalité où les diverses influences et les divers pouvoirs, Royauté, Église, aristocratie, se mêlent, s'enchevêtrent, se complètent, s'appuient, parfois aussi se combattent. Les Vogüé ont leur place et leur place importante dans tout ce mouvement. Ils se la font plus importante encore au XVIe siècle pendant les guerres de religion, où Guillaume de Vogüé se montre un des plus fervents soutiens du parti catholique et royaliste. Son fils Melchior n'est pas moins fidèle ni moins héroïque. C'est lui qui, dans une bataille livrée aux rebelles, voyant son fils aîné tomber grièvement blessé et ses troupes ébranlées, crie aux soldats : « Ce n'est qu'un homme mort », et au mourant : « Pense à Dieu, mon fils ! » Après lui, les Vogüé, sans quitter complètement le Vivarais, se produisent sur un plus grand théâtre, celui de Paris et de la Cour. Le fils de Melchior, Cerice-François, s'y distingue pendant la guerre de la Succession d'Espagne; mais c'est surtout son petit-fils, Charles, qui s'y établit avec éclat. Élève des jésuites de Louis-le-Grand, marié à dix-neuf ans, il laisse sa jeune femme dans son château d'Aubenas et prend part à toutes les grandes guerres du règne de Louis XV; il y exerce des commandements importants, rend des services signalés et devient non seulement un des chefs les plus en vue, mais un écrivain militaire des plus autorisés; M. le marquis de Vogüé cite de nombreux passages de ses écrits qui établissent sa compétence incontestée en matière d'organisation de l'armée. Une seule dignité lui manqua, qu'il désirait pourtant vivement : le maréchalat.

Mais la Révolution approchait. Le chef de la famille était alors le fils de Charles, Cerice II. M. le marquis de Vogüé trace un tableau émouvant de l'attitude et des sentiments de la noblesse à cette époque. La grande majorité était partisan enthousiaste des réformes; elle acceptait entre autres, sans difficulté, l'égalité devant l'impôt. A cette bonne volonté on répondit par l'émeute, le pillage et l'incendie des châteaux. Ce fut, dans bien des cas, l'origine et la cause des émigrations. Cerice de Vogüé émigra et ce fut la ruine pour les propriétés du Vivarais qui furent confisquées. Ses fils purent rentrer et sauver quelques débris de leur fortune. L'auteur raconte, dans des pages charmantes et émues,

le mariage d'amour du cadet de ces fils, nommé Charles, comme son grand-père, avec une jeune fille des plus distinguées, Zéphyrine de Damas; union trop tôt brisée par un épouvantable accident.

Là s'arrête le livre auquel M. le marquis de Vogüé a consacré des années de sa verte vieillesse, livre plein de tableaux délicats, de considérations politiques profondes et de jugements d'une haute sagesse; livre appuyé sur les documents les plus authentiques et les plus irréfutables et qui justifie pleinement cette pensée de l'auteur : « Il n'y avait pour eux —les Vogüé — que le service de Dieu ou le service du Roi. »

Mais si le livre est fini, l'histoire de la famille ne l'est pas, grâce à Dieu; M. le marquis de Vogüé nous en laisse espérer la suite; nous comptons bien que cet espoir ne sera pas trompé.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Origines politiques des guerres de religion. T. I. *Henri II et l'Italie (1547-1555)*, par LUCIEN ROMIER. Paris, Perrin, 1913, in-8 de IX-577 p. — Prix : 20 fr.

M. Lucien Romier a bien employé son séjour à l'École française de Rome : il a parcouru les archives, les bibliothèques d'Italie et il en a tiré, sur les rapports des grandes villes de la péninsule avec la France, au commencement du XVIe siècle, de très curieuses révélations, appuyées sur des documents tout à fait nouveaux. Il a, de plus, cherché la solution d'un problème inexpliqué : pourquoi Henri II a-t-il tout d'un coup renoncé à la politique traditionnelle française, abandonné les conquêtes et l'influence en Italie, négocié avec l'Empire — ennemi implacable de son père, François Ier — accordé la trêve de Vaucelles, bientôt suivie de la paix de Cateau-Cambrésis, et rendu sans compensation le Piémont et les places des Alpes au duc de Savoie ?

Deux causes, selon l'auteur, ont déterminé le Roi et son ministre, le connétable de Montmorency : l'une a été les progrès de l'hérésie luthérienne et les troubles qu'on prévoyait devoir être causés en France par le protestantisme; l'autre, l'injustice, avouée par le premier Valois à son lit de mort, de la conduite politique vis-à-vis de son voisin très catholique, auquel, sans raison, on avait enlevé la plus grande partie de ses États.

Mais, pour justifier sa thèse, M. Romier commence par raconter copieusement les péripéties de l'hégémonie française sur les petites principautés italiennes. Florence et Sienne jouent un grand rôle à cette époque, et les papes, selon qu'ils sont Farnèse, Caraffa ou Médicis. Un moment, les cardinaux « protecteurs » l'emportent. Puis

l'échec des Strozzi à Florence, la capitulation de Sienne ruinent le prestige français, et les réfugiés italiens à Paris, les *fuorusciti*, achèvent, par leurs intrigues et leurs défaites, de compromettre le roi de France. Quand la Papauté, lasse de toutes ces révolutions, pèse de son influence pour obtenir une paix générale, Henri II, qui ne se sent plus soutenu, dont les sujets sont fatigués des campagnes infructueuses dans la péninsule, se laisse faire, espérant regagner par une bonne administration intérieure ce qu'il perd volontairement au-delà des monts. Mais il meurt au moment où il croyait recueillir les fruits de sa sagesse.

Les historiens étaient divisés sur l'appréciation de cette politique. Seront-ils convaincus par la démonstration nouvelle ? En tous cas, ils seront séduits par la richesse des documents, les détails précis sur les personnages, les aperçus ingénieux de l'auteur. Le malheur est que, en pareille matière, il est toujours difficile de prévoir ce qui serait arrivé si la politique avait été autrement dirigée. Les successeurs d'Henri II n'abandonnèrent pas entièrement leurs visées sur l'Italie et, au lieu de se faire de la Savoie une alliée, ils continuèrent à la jalouser et à défendre contre elle l'indépendance, très inutile, de Genève. D'autre part, au lieu de porter toutes leurs forces contre les protestants, ils les combattent par les armes et, vainqueurs, leur accordent tous les privilèges, en même temps qu'ils les ménagent au dehors, en dépit de la haine peu dissimulée qu'ils portent à la France.

De ces contradictions qui se prolongèrent jusqu'après le ministère du cardinal de Richelieu, découle une situation dont les conséquences furent incalculables.

C'est sans doute ce que nous expliquera M. Romier dans le second volume annoncé, qui devra traiter des guerres de religion, dont, aujourd'hui, le titre seul fait mention. Ajoutons que les notes sont nombreuses et très bonnes à consulter. Elles seraient plus précieuses encore si le tome II et dernier contenait une table complète renvoyant aux noms de lieux et de personnes si nombreux que contient l'ouvrage.

G. Baguenault de Puchesse.

La Seigneurie de Genève et la maison de Savoie de 1559 à 1603, par Lucien Cramer. Première partie. T. I et II. *Le Règne d'Emmanuel-Philibert (1559-1580)*. Genève, Kündig ; Paris, Fontemoing, 1912, 2 vol. in-8 de xxiii-312 et xi-497 p. — Prix : 20 fr.

La ville de Genève avait pour légitime seigneur temporel son évêque, dont l'autorité se trouva peu à peu amoindrie par les usurpations de ses avoués ou vidomnes, les comtes de Genevois d'abord, les comtes et ducs de Savoie ensuite. Les princes de cette maison en étaient venus à accaparer complètement, de fait, la souveraineté, en occupant presque constamment le siège épiscopal, depuis le règne

d'Amédée VIII, l'ex-antipape Félix V. Ils entrèrent en lutte avec la commune qui s'appuya sur les Suisses : Berne la délivra du péril savoyard, mais fit du même coup triompher l'hérésie dans ses murs.

Les ducs de Savoie songèrent toujours à rétablir leur autorité sur Genève ainsi qu'à récupérer le pays de Vaud sur les Bernois. Dès que le vainqueur de Saint-Quentin, Emmanuel-Philibert, dont il s'agit ici aujourd'hui, eut recouvré ses États par la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559, il visa à restaurer l'autorité de sa maison à Genève : champion de la cause catholique, il fut naturellement soutenu par le Pape. Le parti catholique, en France, lui fut aussi favorable; mais les fils de Catherine de Médicis, par crainte des huguenots du royaume, et pour ne pas risquer de s'aliéner les cantons hérétiques, refusèrent d'appuyer ses prétentions. Le roi d'Espagne lui-même n'osa lui prêter son concours, de peur que ces cantons ne lui fissent perdre la Franche-Comté, qui se trouvait située à leur merci, et le Pape, en conséquence, crut lui devoir conseiller d'ajourner une entreprise trop hasardeuse dans ces conditions. Cependant Genève se sentait de plus en plus menacée par ce prince, fort de nouvelles alliances avec les cantons catholiques, lorsque, en 1579, le roi de France, Henry III, signa avec Berne, et aussi avec Soleure — au grand scandale des autres cantons catholiques — le traité de « conservation » de la « Rome protestante ». Emmanuel-Philibert mourut l'année suivante.

M. Cramer retrace, avec beaucoup de développements et beaucoup d'érudition, cette histoire si intéressante et pour la France et pour Genève et les Suisses; son second volume est un précieux recueil de documents qui en forment la base solide.

Quelques observations : T. I, p. 5, il faut lire *comte* au lieu de *duc* de Savoie. P. 26, l'auteur dit que, depuis la première alliance des douze autres cantons avec la Couronne de France, en 1521, « Zurich resta fidèle à son engagement et le maintint inviolablement *pendant deux siècles*, en répudiant, avec une persévérance inébranlable, les alliances qui l'eussent obligée à envoyer ses fils au service étranger... »; or, Zurich, dès 1613, accéda au traité de renouvellement de l'année 1602, et prit part au renouvellement suivant, de l'année 1663. P. 28, il est trop absolu de dire que, depuis la Révolution protestante, « il n'y eut plus désormais, en Suisse, que les alliés des cantons protestants et ceux des cantons catholiques ...» Les Neufchâtelois calvinistes, par exemple, gardaient avec Lucerne, Fribourg et Soleure, catholiques, des traités de combourgeoisie, qui ne furent rompus qu'en 1712, par le fait qu'ils avaient — sans gloire il est vrai — porté les armes contre les Waldstætten, à la suite des Bernois.

Hyrvoix de Landosle.

Le Maître inconnu Cagliostro, *étude historique et critique sur la haute magie*, par le Dr Marc Haven. Paris, Dorbon aîné, s. d., in-8 de 332 p., avec 18 grav., portraits, vues ou fac-similés. — Prix : 9 fr.

Quel était, en somme, ce comte de Cagliostro, auquel le docteur Marc Haven vient de consacrer un gros volume de plus de 300 pages, illustré de dix-huit gravures, dont six portraits du héros? Il semble bien, s'il faut en croire M. Funck-Brentano, qui, au dire même de l'auteur, est celui dont le récit est le plus impartial et le plus vrai, qu'il s'appelait Joseph Balsamo et était né à Palerme, en 1743. Après quelques aventures dans son pays et à Rome, où il se maria en 1768, il partit pour parcourir le monde et on le trouve successivement à Londres, à Mittau, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, à Strasbourg, à Lyon, à Paris, à Bordeaux. Il se pose partout en savant, en médecin, en thaumaturge; il évoque les esprits, prophétise, soigne les malades, en guérit, dit-on, quelques-uns; s'occupe surtout de propager les doctrines franc-maçonniques et fonde en divers lieux, à Lyon notamment, des loges du rite égyptien, mais suscite partout des inimitiés acharnées et puissantes qui le forcent à émigrer ailleurs. A Paris, il est impliqué dans l'affaire du collier, à laquelle il semble pourtant qu'il ait été étranger; emprisonné à la Bastille, déclaré innocent, mais forcé de quitter la France. Il retourne à Londres, puis en Suisse, d'où il se fait encore expulser, puis rentre en Italie, à Roveredo et à Trente pour aboutir à Rome, où il a la prétention de faire approuver son rite maçonnique égyptien par le Pape. Après une séance de magie, dont l'auteur donne complaisamment l'étrange récit, d'après les Mémoires de l'abbé Benedetti, il est arrêté par la police du Saint-Office, enfermé au château Saint-Ange, condamné à la détention perpétuelle et incarcéré à San Leone, où il meurt en 1797, au moment où les troupes françaises entrent à Rome.

Voilà l'homme qui semble bien avoir été un charlatan, intéressant surtout par le mystère dont il s'est entouré, avec ses grands gestes, ses grandes phrases, ses remèdes magiques, son élixir, sa pierre lumineuse, ses secrets pour faire de l'or et grossir les diamants. Mais, aux yeux de M. le docteur Haven, c'est un homme supérieur, un prophète, « possesseur de pouvoirs étranges, maître de forces inconnues », maître du feu et de la maladie. « Il entendait parler les cœurs... il regardait l'âme, indifférent aux grimaces du corps ». « Le monde spirituel obéissait à sa voix » : « les vieilles femmes égrenaient des rosaires ou se signaient à son passage en signe de vénération ». C'était « un être de lumière et de bonté », « l'envoyé de Dieu », le « *divin* Cagliostro ».

On le voit, ce livre n'est pas seulement une tentative de réhabilitation, ce n'est même pas une apologie, c'est une apothéose; nous craignons bien qu'un pareil enthousiasme ne provoque plus de sourires que d'adhésions.

Max. de la Rocheterie.

Le Gouvernement révolutionnaire (10 août 1792-4 brumaire an IV), par PAUL MAUTOUCHET. Paris, Cornély, 1912, gr. in-8 de 406 p. — Prix : 12 fr.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Camille Bloch, inspecteur général des bibliothèques et des archives, d'entreprendre la publication d'une *Collection de textes sur l'histoire des institutions et des services publics de la France moderne et contemporaine.* On retrouvera ainsi réunis en un volume des documents qu'on serait obligé d'aller chercher dans une foule de compilations et de recueils différents, souvent difficiles à consulter. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui comprend les textes relatifs au gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire, comme le remarque l'auteur lui-même, à la partie de notre histoire comprise entre le 10 août 1792 et le 4 brumaire an IV, fin de la Convention. Qui dit gouvernement révolutionnaire dit gouvernement violent et tyrannique et c'est bien, en effet, une période de violence, une période de *Terreur,* qui est comprise entre ces deux dates. C'est la création du comité de salut public qui ne tarde pas à centraliser entre ses mains tous les pouvoirs; c'est celle du tribunal révolutionnaire, sans cesse remanié, et toujours pour le rendre plus dur et plus sanglant, et pour supprimer, par la loi du 22 prairial, les dernières garanties qui restaient aux accusés; c'est l'époque des lois de proscription et de confiscation contre les émigrés, de la loi des suspects, de la prépondérance des jacobins et de la commune de Paris, des missions des représentants dans les provinces, des armées et des comités révolutionnaires.

Ce recueil se compose de trois parties différentes : la plus importante et la plus précieuse est le *Recueil* des textes législatifs et administratifs, accompagnées d'un certain nombre de pièces annexes. Ce recueil est suivi d'une *Bibliographie* fort complète où sont indiqués les sources manuscrites, les documents déjà publiés et les ouvrages qui traitent de ces diverses matières. Il est précédé d'une Introduction très considérable — 139 pages — où l'auteur explique le fonctionnement du régime, retrace les diverses phases du gouvernement révolutionnaire et analyse ses différents actes. Il cite. à la fin de cette Introduction, l'opinion de plusieurs historiens, comme MM. Ernest Mellié, Campagnac, Combet, etc., qui semblent vouloir atténuer le rôle néfaste des comités révolutionaires de province. Une lettre, citée dans le recueil, celle du citoyen Labouvrie, délégué — il y avait déjà des délégués dans ce temps-là — délégué du représentant Laplanche, en mission dans le centre, répond suffisamment à ces allégations et montre clairement quelle oppression brutale et bête faisaient peser sur les populations terrorisées et passives les comités ainsi institués par ces représentants.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Fouquier-Tinville, accusateur public du tribunal révolutionnaire (1746-1795), *d'après les documents des Archives nationales*, par ALPHONSE DUNOYER. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de 470 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Parmi les figures sinistres de l'histoire de la Révolution, celle de Fouquier-Tinville est, assurément, l'une des plus répugnantes, et, en voyant son portrait dessiné par Bonneville, ce front plissé, ces yeux durs, cet aspect farouche, on s'étonne que la malheureuse princesse de Monaco lui ait trouvé « l'air humain ». Cet air humain, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de garder pour lui le dépôt sacré et touchant que l'infortunée victime lui avait confié pour ses enfants, de même qu'il avait confisqué l'admirable lettre écrite par Marie-Antoinette à Mme Élisabeth. Mais Fouquier, pour sa défense, a allégué qu'il n'avait fait qu'exécuter docilement les ordres du comité de salut public. Cette prétention est-elle admissible et la responsabilité de l'accusateur public disparaît-elle derrière celle de Robespierre, de Saint-Just et de Billaud-Varennes? Dans un volume très impartial et très documenté, M. A. Dunoyer a voulu examiner la question. Après avoir raconté la vie de Fouquier, sa carrière de procureur, puis d'accusateur public, après avoir peint les audiences du tribunal révolutionnaire et tracé un tableau dramatique de la journée du 9 thermidor, il a résumé largement le procès du terrible accusateur, les dépositions, les débats. La défense de Fouquier est habile; on y sent le procureur retors, nourri dans la chicane : il nie tout ce qui le compromet; il n'a été qu'un instrument docile, mais non mal intentionné; il a même eu des velléités d'indulgence. Malheureusement pour lui, les témoins sont formels; les faits sont là et les pièces aussi. Fouquier est un autoritaire et un violent, et sa violence est souvent augmentée par l'ivresse. Il s'irrite quand il y a des acquittements; il change les jurés trop indulgents; il lui en faut de *solides*. Il se fâche même contre les guichetiers qui ne lui composent pas assez vite ses *fournées*. Il lui faut son compte, y eût-il des erreurs de nom et d'âge; Loizerolles père est condamné pour son fils; le jeune de Saint-Pern pour son père; Maurin pour Morin; Sallier, président de la Cour des aides, pour Sallier, président du Parlement. Pendant qu'on cherche le dossier de la marquise de Feuquières, elle est condamnée et exécutée. Il ne lâche pas ceux qu'il poursuit : Fréteau est acquitté, on le reprend et on le guillotine. Et de tout cela M. Dunoyer apporte les preuves, en reproduisant les *fac-simile* des pièces authentiques. Que le comité de salut public, que les présidents Dumas, Herman, Coffinhal, le substitut Liendon, les jurés Trinchard et Chrétien, etc., aient une effroyable responsabilité dans les massacres du tribunal révolutionnaire, cela n'est pas douteux, mais celle de Fouquier n'en est pas diminuée et l'on ne peut que s'associer à l'apostrophe indignée du substitut

Ardenne lui criant : « Quelque supérieures que fussent les lois révolutionnaires, vous ne deviez pas ajouter à leur cruauté. »

Et il y a largement ajouté : toutes les pages de ce volume le démontrent. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoire de Marie-Caroline, reine de Naples, intitulé « De la Révolution du royaume de Sicile par un témoin oculaire », publié avec introduction, notes critiques et deux fac-similes, par R. M. JOHNSTON. London, Frowde, 1913, in-8 de XXXII-340 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume de la collection « Harvard Historical Studies » (c'est le seizième) est le premier qui nous apporte un texte français. Il a été pris à la Bibliothèque nationale de Naples (manuscrits X, AA. 19, 20), et le titre complet des deux petits tomes originaux reproduits est : « De la Révolution du royaume de Sicile, des événements qui y ont servi de prétexte et de la manière dont la Famille royale a été traitée. Le tout appuyé sur un grand nombre de pièces justificatives. Par un témoin oculaire bien instruit des faits et qui en a soigneusement recueilli les détails. » C'est un récit du duel politique entre la reine Caroline et l'ambassadeur anglais Lord William Bentinck, qui eut lieu en Sicile de 1810 à 1814, au milieu de la grande crise européenne. Marie-Caroline de Bourbon y fut vaincue et dut quitter la terre italienne pour se réfugier à la Cour d'Autriche, sa patrie.

L'éditeur, M. Johnston, n'hésite pas à attribuer à la Reine elle-même la rédaction de ce travail, qui est très vif à certains moments et dans une langue française un peu particulière. Le Mémoire est curieux, assez intéressant, bref et passionné, mais n'apporte pas à l'histoire des lumières extraordinaires. « L'éditeur » en a rendu la lecture plus facile en donnant (p. VII) un abrégé sommaire du texte. Le nom du duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, y apparaît souvent, et comme un ami très chaud des Anglais. La politique égoïste de ceux-ci s'y étale très nettement; et les intrigues diplomatiques de la Reine s'y dévoilent. L'édition est faite avec grand soin, quelques erreurs de date doivent donc être vraisemblablement attribuées à des fautes initiales du manuscrit plutôt qu'à des négligences d'impression. Ainsi (p. 29) le nom du ministre espagnol Saavedra est écrit correctement, puis Suavedra et encore Snavureda; cependant, quand on lit (p. 22) ce « mime Philippe » pour : ce même Philippe, évidemment on est en présence d'une négligence typographique. Et en certaines notes ce sont de véritables ignorances : à la seule page 21, par exemple, on lit : M. de Baconel pour M. de Bacourt, et le nom d'Imbert de Saint-Amand devient : Saint-Imbert. G. DE G.

Histoire diplomatique. La France et le Saint-Siège sous le premier Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, *d'après les documents officiels et inédits*, par l'abbé FERET. Paris, Savaète, s. d., 2 vol. gr. in-8 de VIII-420 et 480 p — Prix : 16 fr.

L'intention du vénérable abbé Feret était de donner trois volumes pour résumer les relations de Rome et de la France au XIXe siècle : *Le Premier Empire et le Saint-Siège, la Restauration et le Saint-Siège, la Monarchie de Juillet et le Saint-Siège.* Nous n'avons et nous n'aurons que les deux premiers tomes, la mort ayant arrêté le travail de l'auteur. Nous nous inclinons donc devant son tombeau, atténuant par respect d'assez nombreuses critiques qu'en d'autres circonstances nous eussions voulu présenter. Le labeur est considérable mais il s'offre sous la forme de compilation et puisé à une source unique : les archives des Affaires étrangères au quai d'Orsay. Source précieuse, abondante, de premier ordre, mais qu'il eût fallu corroborer par la contre-partie des Archives Vaticanes. Le texte des dépêches est donné assez arbitrairement et par fragments, coupés de réflexions d'un style familier. Les notes demeurent incomplètes, insuffisantes et trop souvent banales. Il semblerait que l'abbé Feret n'ait point connu les historiens, sauf deux ou trois, qui ont abordé cette période déjà féconde en travaux importants. Il ne les cite jamais, quand il donne quelquefois en référence d'insignifiants articles de journaux.

Évidemment il aurait dû mûrir davantage son étude et lui apporter une méthode historique plus rigoureuse. Tel qu'il se présente à nous, ce recueil offre une réelle utilité par la multiplicité des documents et la gravité de leur contenu. C'est corroborer de la façon la plus saisissante et la plus péremptoire ce que l'on savait sur la persécution de Napoléon envers Pie VII. Nous signalerons (appendice du tome I) des Lettres d'Eugène de Beauharnais à l'Empereur pendant la captivité du Pape à Savone. Des pièces fort curieuses éclairent les affaires diplomatiques et religieuses à propos du concordat de 1816, de celui de 1817, et surtout lors des conclaves qui suivirent la mort de Pie VII, de Léon XII et de Pie VIII. Une table alphabétique, qui fait malheureusement défaut, eût rendu ces gros volumes d'un usage infiniment plus appréciable. G. DE G.

Correspondance du comte DE LA FOREST, **ambassadeur de France en Espagne (1808-1813),** publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON. Tome VI. (*Janvier-août 1812*). Paris, A. Picard et fils, 1912, in-8 de 401 p. — Prix : 8 fr.

Plus nous approchons de la fin de cette grande épopée napoléonienne, plus nous sentons croître l'intérêt qui s'attache aux Mémoires diplomatiques de l'ambassadeur impérial auprès de ce souverain que subit pendant un temps un pays essentiellement rebelle à toute domi-

nation étrangère. Le comte de la Forest nous fait toucher du doigt la plaie saignante, que nul effort ne cicatrisera : le malade qui agonise, ce n'est pas l'Espagne subjuguée et vaincue en apparence, c'est l'Empire, engagé dans une lutte inextricable contre un peuple qui n'admet pas le frein et dont les défaites ne servent qu'à réveiller plus fortement le patriotisme. Confusion, affaiblissement progressif, isolement du roi Joseph, malgré son titre de général en chef, tout annonce le dénouement fatal, la catastrophe qui va casser les ailes de l'Aigle impérial et rendre l'indépendance et l'autonomie au royaume d'Espagne. Tous ces événements qui se précipitent désormais revivent dans la correspondance de notre ambassadeur, fidèle écho de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, loyal serviteur de la France et de son Empereur. On ne saurait trop remercier la Société d'histoire contemporaine d'avoir patronné une publication de cette importance, et M. Geoffroy de Grandmaison d'y avoir apporté tant de talent et tant de soin. G. Bernard.

Autour de Saint-Simon. *Documents originaux*, par Alfred Pereire. Paris, Champion, 1912, in-18 de xii-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est assurément une des plus curieuses figures du xixe siècle que celle de Claude-Henry de Rouvroy, comte de Saint-Simon, gentilhomme de bonne souche, apparenté au terrible auteur des *Mémoires*. Héritier des comtes de Vermandois, soldat brillant, il paraissait devoir mener la vie aventureuse des officiers nobles de l'ancien régime. La Révolution lui ouvrit des horizons nouveaux. Dès le 10 août, il renonçait publiquement, dans sa seigneurie de Fulvy, à ses titres de noblesse et se lançait résolument dans la voie de la philanthropie. On sait ce que fut le saint-simonisme, cette doctrine de réforme à outrance, cette théorie parfois obscure du bonheur de l'humanité, mêlée de spéculations philosophiques hasardeuses et d'un néo-mysticisme assez déconcertant : la morale sociale érigée en face de la morale chrétienne, la transformation de la société, le relèvement de l'espèce humaine par l'action et l'intelligence, la nécessité et la sainteté du travail, la création enfin d'un ordre de choses nouveau et d'une hiérarchie d'industriels, de savants et de prêtres, appliquant la règle fondamentale « à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ». Cette doctrine, incomplète sur certains points, exagérée sur d'autres, inapplicable dans la plupart des cas, ne manquait cependant pas de grandeur; des esprits éminents l'adoptèrent d'enthousiasme. Les quelques articles que M. Alfred Pereire a judicieusement réunis nous rappellent les données essentielles de cette philosophie et les diverses étapes de son évolution. On y lira avec intérêt les deux fameuses lettres d'Auguste Comte à Saint-

Simon, touchant la publication du quatrième cahier de l'*Industrie*, à laquelle avait étroitement collaboré l'apôtre du positivisme. Il faut signaler aussi un exposé de la vie de Saint-Simon, rédigé par un secrétaire resté anonyme et conservé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris. Ces quelques pages, un peu touffues, mais fort intéressantes, se complètent par un chapitre d'ensemble où est retracée l'influence de Saint-Simon sur les hommes de sa génération, la propagande faite pour ses idées par ses disciples, l'œuvre exercée par Olivide Rodriguez, Émile et Isaac Pereire, Bazard et le Père Enfantin. Notons enfin une courte étude, d'un intérêt moins rétrospectif et presque d'actualité où Saint-Simon se découvre comme un précurseur de l'Entente cordiale. Dès 1814, il préconisait l'alliance avec l'Angleterre et, quelques semaines avant Waterloo, il publiait une curieuse brochure intitulée : *Opinion à prendre contre la coalition de* 1815; il s'adressait à la nation française et y disait expressément : « Vous céderez un jour à la force des choses et vous y viendrez malgré vous. C'est là que vous poussent votre intérêt et la nécessité présente : vous y résisterez peut-être, mais, quoique vous pensiez maintenant, quelque parti contraire que vous preniez, le temps viendra toujours où vous serez unis à la nation anglaise et ce sera le terme de vos agitations et de vos maux. »

ROBERT BURNAND.

Ozanam. Livre du Centenaire, par GEORGES GOYAU, LÉON DE LANZAC DE LABORIE, HENRY COCHIN, ÉDOUARD JORDAN, EUGENE DUTHOIT, Mgr ALFRED BAUDRILLART. Paris, Beauchesne, 1913, gr. in-8 de XV-481 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.

A part les « Lettres » d'Ozanam (qui resteront toujours la source vive de sa pensée) même en rendant justice à la récente biographie due à Mgr Baunard, et à celle plus ancienne, mais, à notre avis, préférable toujours, écrite par Mgr Ozanam, le frère de Frédéric, nous estimons que le recueil qui nous est présenté ici contient l'analyse la plus heureuse et la plus complète de l'âme du grand chrétien dont on célèbre le centenaire. Avec des mérites divers et dans une conception somme toute assez analogues, les six auteurs qui tiennent successivement la plume confondent leur hommage au point d'empiéter de ci de là sur le terrain de leur voisin. Il était difficile de faire autrement, car les analogies abondent. M. Goyau, à qui il est réservé de parler le premier, avait peut-être le rôle le plus facile, il a justifié le privilège de cette bonne place en nous apportant une analyse extrêmement fouillée de la « formation » d'Ozanam; or, la formation intellectuelle et morale, c'est tout l'homme. De là nous comprenons mieux (grâce à M. Jordan), la direction des travaux de l'historien préparé par ses voyages, inspiré par sa loyauté, soigneux de la forme; nous goûtons

(grâce à M. Henry Cochin) le charme de l'homme de lettres, qui aborde les arts, comme l'histoire, par le côté philosophique, qui s'inspire de sa propre culture à la fois italienne et française, pour trouver dans le poème de Dante son modèle et son maître, dans saint François et ses disciples l'idéal de la beauté et de la foi; nous pénétrons (grâce à M. Duthoit) dans les conséquences pratiques de la pensée sociale d'Ozanam qui voit autre chose que des lois économiques dans les problèmes du travail au XIXe siècle. Et comme synthèse de ces diverses actions, Mgr Baudrillart nous trace le portrait de l'apologiste, c'est-à-dire le résumé naturel de tous les efforts littéraires, scientifiques, politiques de Frédéric Ozanam, qui, avant tout, étant un enfant de l'Église, ne travaillait que pour défendre, louer, servir sa Mère. Sa gloire, survivant à sa célébrité, c'est d'avoir mis en pratique sa foi par sa charité, et le fondateur des Conférences Saint-Vincent de Paul surpasse en renommée l'écrivain et le penseur. M. de Lanzac de Laborie a traité cet aspect essentiel d'une vie si courte et si remplie avec une plume savante, précise, habile à tout dire sans trop dire, à ne rien compromettre sans rien omettre; c'est une page importante des annales charitables de notre époque. La « Bibliographie » d'un sujet est toujours intéressante et utile; il convient de remercier M. l'abbé Corbière d'avoir assumé la peine de l'établir, encore qu'elle nous paraisse manquer un peu de clarté et mêler l'œuvre d'Ozanam avec les travaux qu'elle a inspirés et sa propre biographie.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le P. Gratry, *essai de biographie psychologique*, par ALBERT AUTIN. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1912, in-12 de 151 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Le P. Gratry a compté des amis séduits par l'élévation de son âme et le charme de son zèle apostolique; mais la légèreté de son imagination, les variations de son intelligence et le manque de pondération d'un caractère mobile lui ont valu de nombreux contradicteurs. Le sens de l'orthodoxie faisait certainement défaut à ce prêtre respectable et, en toutes les phases de sa carrière sacerdotale, il a dû subir les reproches de l'autorité compétente. Appuyant sur les qualités plus que sur les lacunes de cet esprit brillant, M. Autin en dit loyalement les côtés faibles; son indulgence plaide autant qu'elle le peut les circonstances atténuantes. C'est avec plaisir que l'on suit les heures admirables de la vocation du jeune Gratry, son ardeur désintéressée, son élévation de pensée. La défense présentée de ses erreurs théologiques et historiques s'accepterait moins volontiers. C'est à tort que l'auteur, pour disculper son client, applique à Louis Veuillot le qualificatif de « pamphlétaire » qui ne

peut être pris qu'en mauvaise part; il se trouve que, fond et forme, Louis Veuillot avait raison contre le P. Gratry dans la campagne entreprise par ce dernier pendant le concile et sous l'inspiration de Mgr Dupanloup, paraît-il (p. 76 et 80). Par inadvertance, on fait de Lacordaire, mort en 1861, un de ceux qui « supportèrent impatiemment » le *Syllabus*, paru en 1864. Des rapprochements avec la philosophie moderniste seraient susceptibles de restriction. Unanimement, on s'inclinera avec respect devant la mort stoïque du P. Gratry. M. Autin aborde ces points délicats d'une vie traversée par l'épreuve avec beaucoup de tact, de réserve et de modération.

G. DE G.

Le Comte de Montalembert, par FÉNELON GIBON. Paris, Béduchaud, 1913, in-12 de 259 p. — Prix : 2 fr.

La charmante collection *les Grands Hommes de l'Église* vient de s'enrichir d'un volume où M. Fénelon Gibon, le distingué secrétaire de la Société générale d'éducation, nous raconte en fort bons termes la vie du comte de Montalembert. Sous un petit format, il ne pouvait guère être fait qu'un rapide et bref résumé de cette vie si pleine d'événements et de choses : du moins le résumé est intéressant, et met très judicieusement à profit les ouvrages précédemment consacrés au leader célèbre du catholicisme libéral français, principalement ceux de M. de Meaux et du P. Lecanuet, et aussi des documents moins connus qui donnent à la nouvelle biographie un caractère personnel, bien fait pour en augmenter l'intérêt. Sans doute, ce petit livre est une apologie, d'ailleurs discrète ; mais le genre de la collection ne permettait guère de faire autre chose, et, de plus, il valait mieux ne pas évoquer des querelles intestines aujourd'hui à peu près oubliées, tout au moins sous la forme qu'elles avaient revêtue au temps de Montalembert. J'ajoute que l'auteur a fait les réserves qu'exigeait vraiment le libéralisme un peu intempérant de l'illustre orateur.

Le livre s'ouvre par une Préface de M. le comte d'Haussonville, charmante à lire, mais dont les idées, d'un libéralisme impénitent, pourraient être discutées. Préface et livre, bien faits et intéressants l'un et l'autre, méritent d'être lus et recommandés. Je le fais volontiers, et j'appelle sur ce joli volume la sympathie toute spéciale de la jeunesse chrétienne : c'est pour elle surtout que l'auteur, vaillant apôtre de l'éducation chrétienne, l'a écrit *con amore*; elle lui fera certainement très bon accueil.

P. TALON.

Souvenirs de la Combe (*Mgr Dupanloup à la Combe*), par NETTY DU BOYS. Paris, Téqui, 1912, in-12 de XVIII-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

La moitié environ des matières contenues dans ce volume a fait

l'objet de trois articles du *Correspondant* (numéros des 25 août, 10 septembre et 10 octobre 1912). C'est une œuvre posthume et malheureusement inachevée, l'auteur ayant été, dans la force de l'âge, enlevée à l'affection des siens.

C'est grâce au dévouement de son frère que l'œuvre de Mlle Netty a vu le jour. Cette œuvre, c'est très principalement le tableau des inoubliables journées du château de la Combe, pittoresquement assis aux flancs des Alpes de l'Isère, où Mgr Dupanloup venait se reposer, au sein d'une famille d'élite, des fatigues de son laborieux apostolat. Mais quel repos fécond pour les hôtes et les invités de la Combe ! Le grand évêque, entouré d'un petit groupe d'amis avides de sa parole, témoignait là de la chaude tendresse de son cœur, de son zèle apostolique, de son dévouement pour les âmes. Mais, profondément versé dans les lettres sacrées et profanes, entouré d'un milieu de haute culture intellectuelle, profondément épris lui-même du charme des montagnes alpestres, l'hôte épiscopal, soit en gravissant les pentes conduisant vers les sommets, soit durant les stations de repos dans les bois, soit au salon ou sur la terrasse de la Combe, tenait ses compagnons suspendus à ses lèvres, ou bien devisait avec eux, mais toujours en élevant les esprits et les âmes.

Ces *Souvenirs* sont, nous l'avons dit, malheureusement incomplets. Il s'y ajoute, comme épilogue, le récit, d'un charme douloureux, en même temps que de haute édification, des derniers jours de l'évêque qui, terrassé par la maladie, s'en vint finir son terrestre voyage entre les bras d'amis dévoués, ses vrais fils spirituels.

La Conversion de Mlle Julie B. est le récit de la conversion extraordinaire d'une jeune protestante anglaise, sous l'influence de l'idéal artistique développé chez elle durant un voyage en Italie, par le *Cicerone* incomparable qu'était un ami de la famille du Boys, M. Rio.

Bien qu'incidemment, Mgr Dupanloup s'est trouvé mêlé à l'histoire de cette conversion, et, mieux encore, il coopéra activement à celle d'une autre amie de Netty, Harriett S., qui vint faire son abjuration à la Combe, entre les mains du pieux évêque.

Quand nous aurons dit qu'un autre évêque, Mgr Chapon, de Nice, présente ce livre au lecteur, dans une Introduction où se reflète l'esprit tout évangélique de son éminent confrère, nous aurons achevé d'indiquer la substance de ce livre très utile à répandre.

C. de Kirwan.

Quatre Français. *Pasteur, Chevreul, Brunetière, Vandal*, par DENYS COCHIN. Paris, Hachette, 1912, in-16 de VIII-273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une étude parue dans la *Revue des Deux Mondes* en 1884, une autre publiée par le *Correspondant* en 1886, une conférence donnée à Besançon en avril 1911, et enfin le discours de réception à l'Académie française de l'auteur succédant à M. Vandal, telle est la substance de ce volume.

Il était intéressant que ces biographies fussent réunies. Les deux premières, tracées du vivant de ceux qui en étaient l'objet, contiennent un exposé vraiment lumineux des travaux de ces deux savants et montrent chez l'auteur une compétence scientifique égale à son mérite littéraire et philosophique.

La conférence sur Brunetière constitue une sorte d'oraison funèbre de l'éminent publiciste avec une véritable silhouette de cette grande figure littéraire, tandis que le discours de réception à l'Académie française est l'éloge de l'historien de *Louis XV et Élisabeth de Russie* et de *Napoléon et Alexandre*. C. DE KIRWAN.

Victoria I. Édouard VII, Georges V, par JACQUES BARDOUX. Paris, Hachette, 1912, in-16 de XIV-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jacques Bardoux était admirablement préparé par toute une série de travaux sur l'Angleterre contemporaine à tracer la silhouette de la reine Victoria, celle du roi Édouard VII et à esquisser la physionomie, assez peu connue en France, de Georges V, leur héritier. Il s'est acquitté de sa tâche avec une véritable maîtrise. Par l'ampleur de son règne de soixante-trois ans, Victoria avait droit à occuper la plus grande place du livre. Elle y apparaît avec toutes ses qualités d'épouse modèle, de mère de famille admirable, de souveraine laborieuse, attentive à contrôler l'œuvre diplomatique de ses ministres, appliquée à ne pas sortir de son rôle constitutionnel, jalouse aussi de ne rien laisser perdre des prérogatives encore attachées à la Couronne. L'auteur insiste à bon droit sur la formation intellectuelle et morale de la Reine, sur les influences qu'elle subit dans sa jeunesse et qui s'exercèrent toutes dans le même sens, hélas ! en faveur de l'Allemagne. Elles furent le fait de trois hommes, Léopold de Saxe-Cobourg, le premier roi des Belges, Stockmar et le prince Albert. L'influence de Léopold fut en somme prépondérente, puisque c'est lui qui, avant de présenter pour époux à sa nièce le prince Albert, lui avait envoyé, en le décorant d'un titre de baron, le Dr Stockmar, apparemment pour veiller à sa santé, et, en réalité, pour lui donner des conseils politiques. Ces circonstances expliquent pourquoi la reine Victoria se montra toujours favorable à la création de l'unité allemande, si désas-

treuse pour la France, sans être destinée, semble-t-il, à procurer beaucoup d'avantages à l'Angleterre.

L'éducation d'Édouard VII, livré seul à seul à des professeurs de droit constitutionnel et d'économie politique, sa vie peu édifiante comme prince de Galles, ses voyages répétés sur le continent sont également racontés avec beaucoup d'intérêt. Sur le trône, Édouard se montra diplomate habile, quoiqu'on s'exagère en France, dit M. Bardoux, l'importance de son rôle personnel. A l'intérieur, il se prêta avec une aisance remarquable à l'évolution qui a fait passer le pouvoir politique des mains de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie à celle de petits politiciens radicaux, assez semblables aux nôtres.

La jeunesse de Georges V n'eut rien de commun avec celle de son père. En 1877, dès l'âge de onze ans, on l'envoya à l'école navale de Dartmouth. Il en sortit officier de marine en 1883 et, pendant dix ans, il remplit avec une assiduité et une conscience exemplaires les fonctions de son grade. La mort imprévue du duc de Clarence, en 1892, fit de lui l'héritier du trône. Une série de visites officielles dans presque toutes les colonies anglaises furent dès lors les événements les plus marquants de son existence, jusqu'au jour où il recueillit la succession d'Édouard VII.

M. Bardoux s'abstient de tirer aucune leçon des événements qu'il relate. De nombreux enseignements n'en sortent pas moins de ses récits. C'est la marque d'un livre fortement pensé.

H. Rubat du Mérac.

L'Italie contemporaine. Enquêtes sociales, par Henri Joly. Paris, Bloud, 1912, in-16 de VII-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les enquêtes de M. Joly sont intéressantes pour leur mélange de science et de psychologie. La statistique, discrètement employée, en fournit le point de départ et l'indication des questions à résoudre. L'auteur s'attache et réussit le plus souvent à interroger les hommes compétents et à compléter leurs réponses par des observations intelligentes, par des détails vivants. Peut-être interroge-t-il trop volontiers des interlocuteurs dont les idées politiques et sociales sont les siennes propres. Dans ce volume il y a entre autres d'intéressants chapitres sur les luttes de la grande propriété, sur le métayage et la petite propriété dans la Haute Italie, sur les prix et les salaires en Italie, sur les causes et obstacles du progrès économique, les œuvres sociales dans l'Italie du nord, les fermages collectifs, l'état moral de la criminalité : toutes questions sur lesquelles l'opinion des catholiques sociaux a son importance. Un long essai sur l'Italie du midi et la réforme de son clergé termine le volume. Le tout est discutable, mais fort intéressant.

L.-G. P.

La Grande Illusion, par NORMAN ANGELL. Paris, Hachette, s. d., in-16 de xx-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'édition originale de ce livre a été publiée en anglais et traduite par les soins de l'auteur dans toutes les langues de l'Europe. Il s'agit d'un ouvrage de propagande pacifiste. Son originalité consiste en ce qu'il ne prêche pas à proprement parler le désarmement, et ne se contente pas de prendre pour des raisons de simples bêlements humanitaires. Il nous annonce la fin prochaine des guerres, en se basant sur l'évolution des phénomènes économiques et la transformation des idées. Les peuples de l'antiquité luttaient vraiment pour l'existence : tout alors était la proie du seigneur, et les biens des vaincus qui formaient le butin, et les vaincus eux-mêmes qui devenaient esclaves. Les peuples modernes combattent surtout pour la suprématie politique. Or, la suprématie politique ne procure pas de grands bénéfices (voyez la prospérité des petits États : la Suisse, la Belgique, la Hollande); plutôt que des avantages, elle comporte des frais et des soucis d'administration. L'indemnité de guerre que la rapacité du plus fort réussit parfois à arracher au plus faible constitue un gain à peu près illusoire; et cela, à cause du mélange d'intérêts qui s'est établi entre gens de nationalités diverses. Dans la mesure où le vainqueur réussit à s'approprier l'argent du vaincu, il tarit chez ce dernier sa puissance d'achat et ferme des débouchés à son propre commerce, c'est-à-dire qu'il se nuit à lui-même. Tel est, si je l'ai bien compris, le raisonnement de M. Norman Angell.

J'admets volontiers que les exactions financières ne causent pas à l'ennemi tout le mal que son adversaire en attendait. Le tribut de cinq miliards imposé par Bismarck à la France en 1871 en est la preuve. Il faudrait pourtant un parti pris solide pour soutenir que cette mesure ne nous a pas causé une certaine gêne et que l'Allemagne n'en ait pas tiré un sérieux profit. Nos aimables voisins d'outre-Rhin n'ont pas conservé de cet épisode de nos relations un mauvais souvenir; ils ne demandent qu'à récidiver, et leurs publicistes ne se font pas faute de nous avertir que la prochaine fois, ils nous réclameraient vingt milliards, ce qui est d'ailleurs vendre la peau de l'ours. Quant aux annexions territoriales, si elles n'enrichissent pas individuellement les sujets de l'État victorieux, c'est que tel n'est pas leur but. Elles flattent, en tous cas, singulièrement leur amour-propre, et il ne semble pas que l'appétit des conquêtes soit, chez aucune nation de l'Europe, en voie de diminuer. Mr. Norman Angell croit que cette disposition psychologique est appelée à disparaître : le jour où pareille transformation sera réalisée, il se peut en effet que la disparition des guerres s'ensuive. Mais ce jour luira-t-il jamais ?

H. RUBAT DU MÉRAC.

Pages de Lourdes, par l'abbé Aug. Mailles. Paris et Tournai, Casterman, 1912, in-18 de 278 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Surnaturel dans les apparitions et dans les guérisons de Lourdes, par le P. A. Castelein. Bruxelles, Goemaere, 1912, in-8 de 227 p. — Prix : 2 fr. 50.

Lourdes, les guérisons, par le Dr Boissarie. 2e série. Paris, Bonne Presse, 1911, in-8 de 120 p., avec 50 photographies. — Prix : 1 fr.

Les Divines Apparitions de Lourdes, par l'abbé P. Moniquet. Nouvelle édition. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1912, petit in-8 de IV-148 p., avec photogr. — Prix : 1 fr.

Pendant un long séjour à Lourdes, M. l'abbé Mailles a éprouvé toutes les émotions qui font tressaillir les pieux visiteurs de la grotte bénie, et, comme beaucoup d'autres l'ont fait déjà dans des circonstances pareilles, il a rassemblé ses souvenirs et les a fixés dans des pages qui témoignent de son ardente dévotion envers la Vierge immaculée. Sans doute les mêmes choses ont été dites mille fois déjà dans une foule d'ouvrages analogues, mais le sujet est tellement intarissable et le même fonds d'idées et de sentiments, quand il s'agit de Lourdes, peut revêtir tant de formes diverses, qu'un nouveau volume tel que celui de l'abbé Mailles est toujours accueilli avec joie.

— Le livre du P. Castelein a une autre allure. Plus scientifique, il s'adresse spécialement à ceux que peuvent troubler les attaques dirigées contre le surnaturel en général et particulièrement contre les miracles de Lourdes par certains savants libres-penseurs, qui s'autorisent de leur irréligion pour se donner comme les seuls représentants de la science. On a réfuté souvent déjà les sophismes qui vicient l'argumentation de ces derniers. Mais de même que les pamphlets publiés par les ennemis de Lourdes se multiplient de plus en plus depuis un certain temps, ainsi ne doit-on pas se lasser de mettre en lumière le caractère surnaturel des faits dont le rocher de Massabielle est le témoin. Aussi l'ouvrage du P. Castelein sera-t-il lu avec le plus grand fruit par quiconque a besoin d'être mis en garde contre les assertions erronées des savants incrédules.

— Le deuxième volume de *Lourdes, ses guérisons*, par le Dr Boissarie, mérite, cela va sans dire, tous les éloges que nous avons faits du premier. La compétence universellement reconnue du directeur du Bureau des constatations médicales est une garantie de la valeur scientifique de tout ce qu'il publie sur Lourdes. Ce nouvel opuscule, magnifiquement illustré et d'un prix minime, aura donc, nous n'en doutons pas, tout le succès de son aîné.

— Au sujet du livre de M. l'abbé Moniquet, qui a déjà été signalé aux lecteurs du *Polybiblion* l'année dernière, nous avons simplement à faire remarquer aujourd'hui que la nouvelle édition qui en est donnée est une preuve qu'il mérite le bien que nous en avons dit. Bien

écrit et plein d'aperçus nouveaux, il doit contribuer par sa diffusion à faire connaître dans les masses populaires le grand miracle du XIXe siècle. LÉON CLUGNET.

Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900, par GUSTAVE LANSON. IV. *Révolution et dix-neuvième siècle.* Paris, Hachette, 1912, in-8 paginé I-XX et 925-1526 et 17 p de table des matières. — Prix : 8 fr.

Le premier sentiment que l'on éprouve en parcourant ce gros fascicule, qui, sauf l'index annoncé, termine la publication commencée en 1909 par M. G. Lanson, est un sentiment de reconnaissance pour le maître qui a mené à terme ce labeur considérable et qui a voulu, au prix de sa propre peine, faciliter aux autres l'étude de la littérature et leur éviter les tâtonnements et les longues recherches auxquels les hommes de sa génération ont dû s'astreindre.

En dépit de l'énorme masse de matériaux réunis ici par l'auteur (ce fascicule renferme à lui seul presque autant d'articles que les trois précédents, nos 12 631-23 131), on pourra sans doute, en épluchant ce volume, y constater quelques lacunes, de même qu'on y peut relever quelques erreurs ou quelques fautes d'impression (la mention du no 12 659 est inexacte; no 12 677 au lieu de *Halein,* il faut lire *Halem;* no 12 647 *Alain* est pour *Allain;* no 21 951, *Lorrain* pour *Lorain;* no 27 969, *Paulié* pour *Pauthe,* etc.); mais la simple équité obligera de reconnaître que de si légères taches n'ôtent guère au mérite de l'ouvrage et que l'on gagne à fréquenter ce livre où l'on a beaucoup à apprendre.

M. Lanson se plaint, dans sa Préface, d'avoir été obligé de faire de nombreux sacrifices; je ne sais pas s'il n'aurait pu légitimement en faire quelques autres et si le désir de donner beaucoup ne l'a pas rendu un peu large dans son choix; dans un fascicule précédent, il exprimait la difficulté, mais par là même, la nécessité de faire un choix entre les correspondances purement documentaires et celles qui offrent un intérêt littéraire; n'a-t-il pas admis ici des lettres qui présentent bien plus le premier caractère que le second? J'en dirai autant des mémoires. Mais, si l'on peut estimer que M. Lanson a quelque peu débordé son cadre, il faut bien reconnaître que le travailleur ne lui en saura pas mauvais gré et ne sera pas fâché de trouver groupés ici tant de renseignements, dont l'utilisation sera rendue plus facile encore quand aura paru l'index annoncé. E.-G. LEDOS.

CORRESPONDANCE

M. Marius Sepet a reçu la lettre suivante. Il laisse à nos lecteurs le soin d'en apprécier le fond et la forme. Il ose d'ailleurs maintenir son appréciation.

Courbevoie, le 3 mai 1913.

Monsieur,

Je lis avec stupéfaction la note que vous osez écrire sur ma plaquette *Les Bauffremont et Jeanne d'Arc,* dans le *Polybiblion* d'avril 1913. Ainsi j'ai patiemment lu les cartulaires des abbayes du pays de Jeanne d'Arc, de Mureau, de l'Étanche, des Cordeliers de Neufchâteau — ils ne courent pas les rues, et les revues, ceux qui l'ont fait, Monsieur — je suis allé cent fois à Domremy, pour m'entendre dire, à la fin d'un compte rendu bibliographique où vos louanges vont à des ouvrages de vulgarisation, que mon étude n'a qu'un rapport bien éloigné avec l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais, Monsieur, relisez mon texte si court. Pas une ligne qui ne soit étudiée, qui ne soit l'histoire même de Jeanne. Je n'ai eu sans doute qu'un tort : recourir aux documents, au lieu de copier pour la millième fois de gros volumes insipides.

Je vous demande de façon précise de vouloir bien réparer, sans que j'aie besoin de faire appel à la loi contre un historien de Jeanne d'Arc. Et nous verrons sans doute bientôt qui connaît le mieux Domremy de vous ou de moi...

« Veuillez excuser, Monsieur, la vivacité militaire et lorraine de ma lettre, et agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Lieutenant BERNARDIN.

20, rue de Rouen, Courbevoie (Seine).

BULLETIN

Le Cérémonial, par Dom JULES BAUDOT. Paris. Bloud, 1913, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'Introduction explique le sens des mots Cérémonies et Cérémonial. On est quelque peu surpris de voir que les cérémonies de l'Église ne sont guère étudiées en cet opuscule que dans les fonctions pontificales solennelles. L'histoire du développement des cérémonies à travers les siècles, développement jalonné par les divers *ordines romani*, aboutit au *Cérémonial* des évêques. Le mémorial des rites de Benoît XIII pour les petites églises n'est même pas mentionné.

Tel qu'il est conçu, l'opuscule plaira aux spécialistes de la liturgie. Les autres lecteurs y glaneront d'excellentes idées générales. L'Appendice sur le symbolisme aurait fait utilement remarquer qu'en outre du symbolisme plus ou moins fantaisiste ou ingénieux pouvant servir à l'édification personnelle, il en est un officiel autorisé par les textes liturgiques eux-mêmes.

A. V.

J'ai perdu la foi ! *Réponse à l'incrédulité moderne. Conférences philosophiques et scientifiques sur les fondements rationnels de la religion*, par le R. P. Ramón Ruiz Amado ; trad. de l'espagnol par l'abbé Ev. Grebeaud. Paris, Tequi, 1912, in-12 de xvi-238 p. — Prix : 2 fr.

Après une Introduction sur la maladie contemporaine de l'incrédulité, l'auteur aborde dans ces huit conférences les problèmes les plus capables de faire réfléchir les esprits préoccupés de la question religieuse : les critériums de l'incrédulité, l'immortalité de l'âme, la spiritualité de l'âme, conscience et incrédulité, obligation et responsabilité, contre le matérialisme, nécessité de la foi et de la révélation, possibilité de la foi.

Ce qui caractérise ces conférences et ce qui en fait la valeur, c'est qu'elles unissent une clarté parfaite à une grande rigueur scientifique. Utiles aux hommes en quête de la foi, elles peuvent également servir à ceux qui doivent leur adresser la parole et qui y trouveront des matériaux et des modèles. C. S.

Notre pain quotidien, par Henri Rousset. Paris, Bonne Presse, 1912, gr. in-8 de ii-87 p. à 2 colonnes, avec 125 illustrations. — Prix : 1 fr.

Par suite de quelles merveilleuses transformations le grain de blé arrive-t-il à donner le pain, si nécessaire à notre existence ? Quelles sont les conditions qui règlent et favorisent son développement, augmentent sa production ? Comment l'utilise-t-on ? Quel est son rôle et son importance dans la vie de l'homme ?

Telles sont les questions auxquelles M. Henri Rousset répond de la manière la plus intéressante et la plus attachante. Il expose les phénomènes scientifiques d'une manière simple, familière, mais exacte, profitable à tous ceux qui admirent et cherchent à comprendre les beautés de la Création. De nombreuses figures reproduisant les œuvres d'artistes inspirées par les semailles et la moisson, d'autres, plus particulièrement explicatives, ajoutent encore à l'intérêt du livre. D. B.

L'Année scientifique et industrielle, par Émile Gautier. Année 1912. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 368 p., avec 38 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Les années se suivent et ne se ressemblent pas. 1912 a permis à M. É. Gautier de réunir un faisceau d'articles qui, dans leur ensemble, présentent plus d'intérêt que la moyenne générale de ses publications précédentes. Nous avons lu les 122 questions exposées dans ce volume ; nous avions fait un choix de titres pour nos lecteurs, mais ayant constaté que ce choix ne coïncidait que fort peu avec celui que nous signalait l'éditeur, nous nous abstenons de publier notre liste ; par contre, nous concluons que ce livre peut être mis dans toutes les mains et nous sommes persuadé que chacun, après avoir lu les articles l'intéressant le plus, fera comme nous : il lira tous les autres. Cependant, nous signalons à part, car si notre mémoire ne nous trompe pas c'est une innovation, la publication de 20 biographies de savants disparus dans le courant de l'année. Le grand public aime beaucoup lire les biographies, surtout lorsqu'elles sont claires et précises comme dans ce livre. M. É. Gautier a donc ajouté un élément de succès à son volume, qui en était déjà abondamment pourvu.

E. Chailan.

Manuel du bridge aux enchères, par J. JACQUIER. 3e édition revue et corrigée. Paris, Jouve, 1912, in-18 cartonné de 79 p. — Prix : 2 fr.

Petit manuel commode, inspiré des réglementations de Dalton, pour jouer le bridge aux enchères, cette variété qui a fait son apparition vers 1905 et qui, presque partout aujourd'hui, a détrôné le bridge première manière. On y trouvera, clairement expliquées et raisonnées, les combinaisons principales que l'on peut prévoir, les indications nécessaires pour déclarer le jeu, surenchérir, contrer, interpréter et marquer les points. Dans un court appendice, sont spécifiées les règles du bridge à trois, qui se joue plus rarement. Mais l'auteur ne sera-t-il pas amené à donner prochainement une nouvelle édition, avec la nouvelle manière de compter les couleurs (en débutant non plus par le pique, mais par le trèfle), car ce jeu, comme d'autres d'ailleurs, peut se prêter à des combinaisons variées. Il serait nécessaire aussi de bien spécifier si le contre fait doubler les points de la demande, ou non. Z.

Les Lois françaises contre la famille, par HENRY TAUDIÈRE. Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de 31 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr. 25.

A la recherche d'une morale laïque, par G. DE LAMARZELLE. Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de 31 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr. 25.

Tableau des églises rurales qui s'écroulent, par MAURICE BARRÈS. Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de 52 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr. 25.

Tandis qu'en consacrant l'indissolubilité du mariage et en réprimant l'égoïsme individuel, l'Église catholique donne une solidité et une dignité incomparables à la famille, il est tout naturel que les ennemis de la tradition s'attaquent à elle. Ils n'y ont pas manqué chez nous. Quelle fut jadis sa forte constitution, quelles atteintes lui ont portées la franc-maçonnerie révolutionnaire et puis la franc-maçonnerie contemporaine, c'est ce que M. Taudière expose, en ces pages d'une brièveté précise, avec un mélange rare d'ardente conviction et de science sûre. En ce qui concerne particulièrement le rétablissement et l'élargissement de la faculté de divorcer, les faits et les chiffres notés ici sont bien démonstratifs. Inutile d'insister sur l'opportunité de cet opuscule en des jours où tout le monde s'alarme à constater combien de familles françaises manquent à leur mission essentielle, qui est de donner des enfants à la patrie.

— Rappelant une phrase caractéristique de Jules Ferry : « Mon but est d'organiser l'humanité sans Dieu et sans roi », M. de Lamarzelle expose comment, la notion de Dieu qui avait été provisoirement maintenue par politique ayant été vite éliminée, on a cherché pour la morale laïcisée des bases successives : impératif catégorique de Kant, conformisme social de M. Durkheim, foi au progrès, culte de la science, solidarité. Les plus clairvoyants, comme M. Raymond Poincaré, arrivent à reconnaître qu'il faut s'en tenir à enseigner les préceptes courants partout reconnus, ou, comme M. Frédéric Rauh, dont on cite des lignes posthumes amèrement désabusées, que la prétendue morale est bien vaine. De toutes ces expériences négatives, racontées par M. de Lamarzelle avec sa verve et son autorité habituelles, la conclusion se dégage d'elle-même. — Quelques erreurs dans l'orthographe de noms propres devraient être corrigées dans les éditions ultérieures.

— Dans la campagne que mène obstinément M. Maurice Barrès pour la sauvegarde des églises de France, et à laquelle la Chambre des députés n'a pu se dispenser, le 13 mars dernier, de donner un tout petit commencement de satisfaction, l'opuscule que nous avons à signaler fera bonne figure. Des tableaux, dans lesquels ont place presque tous les diocèses et qui ont la prétention, non d'être complets, mais d'être exacts, donnent une idée du nombre des églises de France qui courent risque de tomber en ruines. Et cet aperçu de statistique est complété par quelques pages bien éloquentes dans leur lumineuse netteté. C'est donc l'une des pièces les plus fortes et les plus precieuses de ce grand débat qui ne sera clos vraiment — M. Maurice Barrès l'indique avec sa clairvoyance et son courage habituels — que le jour où le gouvernement français osera causer avec Rome. BARON ANGOT DES ROTOURS.

L'Église russe, par VASSILI ROZANOV ; trad. par N. LIMONT-SAINT-JEAN et DENIS ROCHE. Paris, Jouve, 1912, in-8 carré de 42 p. — Prix : 1 fr. 25.

Les traducteurs de cette plaquette, en une courte Préface, disent leur admiration pour le publiciste russe dont ils veulent faire connaître le nom et répandre les idées. Je ne saurais, je l'avoue, m'associer à leurs éloges. Sans doute, les premières pages contiennent une analyse très curieuse du mysticisme russe et quelques critiques fort justes de l'organisation bureaucratique de la hiérarchie des « orthodoxes ». Mais, quand il en vient à exposer ses sentiments personnels sur le fait religieux, quand, élargissant son champ d'étude, il cherche à y faire entrer les autres églises chrétiennes, la catholique et la protestante, quand il prétend prouver que le mystère de la Redemption ne répond pas à sa façon de comprendre le problème du mal, alors, il tombe dans des rêveries fuligineuses qui montrent le désordre de son esprit. Sa doctrine serait des plus dangereuses si son incohérence ne la rendait inintelligible et par suite inoffensive. P. PISANI.

L'Islam. Les Trompe-l'œil de l'Islam ; la France, puissance musulmane, par MAURICE LANDRIEUX. Paris, Lethielleux, s. d. [1913], in-12 de VIII-107 p. — Prix : 1 fr. 50.

La vertu civilisatrice de l'islamisme, si vantée en France il y a quelques années, paraît actuellement très discutable, et beaucoup de bons esprits estiment qu'ils ont été simplement le jouet d'un mirage, ceux qui voyaient naguère dans la propagation de l'Islamisme parmi les populations fétichistes de l'Afrique un moyen d'approcher les noirs de notre niveau et de les préparer à recevoir une civilisation plus élevée encore. Combien grande est cette erreur ! M Maurice Landrieux, qui a été à plusieurs reprises en contact avec des musulmans, en Afrique et en Orient, en Algérie, en Tunisie, chez les Kabyles et dans le M'Zab, au Caire, à Jérusalem, à Damas, hier encore à Constantinople, le montre après ou en même temps que beaucoup d'autres ; à l'en croire, il n'est en réalité meilleur moyen pour empêcher nos sujets d'adopter les idées chretiennes et la monogamie, pour les mner en ennemis irreconciliables. La France est déjà une grande puissance musulmane; qu'elle n'aille pas benévolement, par fausse sentimentalité, accroître encore parmi ses sujets le nombre des sectateurs de Mahomet ; elle le regretterait certainement un jour... Telle est la thèse soutenue, avec textes et faits à l'appui, par M. Landrieux. Comme le *Voyage au pays des mystères* de M. Le Bouticaut, on placera utilement ce

petit livre sur l'islamisme à côté des ouvrages dans lesquels des explorateurs bien connus ont soutenu la proposition inverse ; ce sera l'antidote à côté du poison. H. F.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le docteur François-Sigismond Jaccoud, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, ancien professeur à la Faculté de médecine, est mort à Paris, le 26 avril, à 83 ans. Né à Genève (Suisse), le 20 novembre 1830, il vint à Paris pour étudier la médecine. Reçu docteur en 1860 et agrégé en 1863, il fut envoyé en Allemagne pour y étudier l'organisation des Facultés de médecine et publia à son retour un *Rapport* qui attira vivement l'attention des hommes compétents. Successivement médecin de la Maison municipale de santé, de la Charité et de l'hôpital Lariboisière, il fut chargé du cours de pathologie, puis devint, en 1876, professeur titulaire de clinique médicale à la Faculté de medecine. Élu, le 3 janvier 1877, membre de l'Académie de médecine, il devait en être nommé plus tard le secrétaire perpetuel. Parmi les nombreux et importants ouvrages qu'a publiés le docteur Jaccoud nous citerons : *Les Conditions pathologiques de l'albuminurie*, thèse pour le doctorat (Paris, 1860, in-8); — *L'Humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne*, thèse pour l'agrégation (Paris, 1863, in-8); — *Études de pathogénie et de séméiotique* (Paris, 1864, in-8) ; — *Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital de la Charité* (Paris, 1867, in-8), deux fois réimprimé ; — *Traité de pathologie interne* (Paris, 1872, in-8), réimprimé plusieurs fois ; — *La Station médicale de Saint-Moritz* (Paris, 1873, in-8) ; — *Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital Lariboisière* (Paris, 1872, in-8, 2e édit. en 1875) ; — *Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital de la Pitié* (Paris, 1835-1837, 4 vol. in-8) ; — *Curabilité et traitement de la phtisie pulmonaire* (Paris, 1881, in-8). En outre, le Dr Jaccoud a collaboré activement au *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (vol. XXVII-XL, Paris, 1879-1886, in-8) et enfin il a traduit de l'anglais du docteur Graves : *Leçons de clinique médicale* (Paris, 1861-1862, 2 vol. in-8).

— Un autre deuil a frappé récemment le monde médical. Le Dr Paul Yvon, membre titulaire de l'Académie de médecine pour la section de pharmacie, ancien chef de travaux chimiques à l'École vétérinaire d'Alfort, est mort subitement à Paris, au milieu d'avril, à 65 ans. Ce savant chimiste, qui a collaboré activement à la publication de la dernière édition du *Codex*, laisse en outre divers ouvrages qui font autorité et dont plusieurs ont eu de nombreuses éditions, notamment : *De l'Analyse chimique de l'urine normale et pathologique au point de vue clinique* (Paris, 1875, in-8); — *Traité de l'art de formuler, comprenant un abrégé de pharmacie chimique de matière médicale et de pharmacie galénique* (Paris, 1879, in-12) ; — *Manuel clinique de l'analyse des urines* (Paris, 1880, in-12), plusieurs fois réimprimé ; — *Manuel d'hygiène scolaire à l'usage des délégués cantonaux, des médecins inspecteurs et des instituteurs* (Paris, 1886, in-12), avec le Dr Jules Dubrisay ; — *Formulaire pratique de thérapeutique et de pharmacologie* (Paris, 1887, in-8), avec le Dr G. Dujardin-Beaumetz ; — *Notions de pharmacie nécessaires au médecin* (Paris, 1892, in-12).

— M. Georges Houdard, compositeur de musique et musicologue distingué, élève de Massenet, est mort au milieu de mars, à 53 ans. Il était né à Neuilly-sur-Seine en 1860. Ses aptitudes pour l'étude scientifique de la musique le portèrent à faire une analyse minutieuse principalement du

chant grégorien et à en consigner les résultats dans les ouvrages suivants, dont plusieurs sont le résumé d'un cours libre d'histoire musicale professé à la Sorbonne : *L'Art du grégorien, d'après la notation neumatique* (Paris, 1897, gr. in-8) ; — *Le Rythme du chant dit grégorien d'après la notation neumatique* (Paris, 1898, gr. in-8) ; — *La Cantilène romaine. Étude historique* (Paris, 1905, gr. in-8) ; — *Deux Mémoires sur la notation neumatique* (Paris, 1902, 2 vol. in-4) ; — *La Richesse rythmique musicale de l'antiquité, leçon d'ouverture d'un cours d'histoire de la musique professé à la Sorbonne* (Paris, 1903, in-8) ; — *Cours libre d'histoire musicale professé à la Sorbonne. L'Évolution de l'art musical et l'art grégorien* (Paris, 1902, in-12) ; — *La Question grégorienne en 1904* (Saint-Germain-en-Laye, 1904, in-8).

— Le libraire-éditeur parisien bien connu M. Honoré CHAMPION est mort subitement le 8 avril, à 67 ans. Il avait débuté comme simple apprenti, à l'âge de treize ans, dans l'ancienne maison Dumoulin et, depuis lors, il n'avait plus quitté les quais de la Seine. En 1872 il fondait au numéro 9 du quai Voltaire, dans la boutique du libraire Thibaut, sa propre maison d'édition, qu'il devait transporter plus tard au numéro 5 du quai Malaquais. Le cabinet d'éditeur d'Honoré Champion était en même temps un salon littéraire où de nombreux écrivains se rencontraient journellement. Sa maison de librairie et d'édition avait pris une extension considérable. Le nombre des ouvrages d'histoire, de linguistique et de critique littéraire qu'elle a publiés est énorme. Elle faisait paraître également plusieurs grandes revues spéciales. M. Honoré Champion collaborait quelquefois au plan des travaux édités par lui et à ce titre il mérite une place non seulement parmi les grands éditeurs, mais aussi parmi les hommes de lettres.

— L'historien italien Antonio CAVAGNA-SANGIULANI, comte DE GUALDANA, est mort dernièrement à Celada près de Pavie, à 70 ans. Ancien officier de cavalerie, conseiller provincial de Pavie, membre de nombreuses sociétés savantes italiennes et étrangères, cet inlassable travailleur est l'auteur de plus de 300 écrits historiques qui concernent principalement la ville de Pavie et ses environs et dont la liste et la description se trouvent dans le *Catalogo dei lavori di archeologia, arte, storia patria e di economia politica pubblicati dal conte Antonio Cavagna Sangiulani* (1901-1906). Parmi ces nombreuses et toujours intéressantes publications, nous citerons seulement : *L'Agro Vegherese, memorie sparse di storia patria* (1890-1900, 4 vol. in-8) ; — *Il Castello e gli statuti di Stefanago con notizie sulla famiglia Corti* (1891) ; — *La Chiesa di San Marcello in Montalino* (1893) ; — *Il Museo civico di storia patria in Pavia* (1894) ; — *Il Tempietto di San Fedelino sul lago Mezzola* (1902) ; — *Il Castello di Lardirago nella storia e nell' arte* (1904), etc., etc. Le comte Antonio Cavagna-Sangiulani collaborait à plusieurs journaux et revues, au *Corriere Ticinese*, à la *Gazetta di Pavia*, etc., et il avait fondé et dirigeait le *Bolletino storico Pavese*, devenu plus tard le *Bolletino della Società di storia patria*.

— On annonce encore la mort de Mlle Renée ALLARD, femme de lettres, auteur de quelques intéressantes nouvelles, morte à Blois, en avril ; — MM. : le Dr Jean-Marc ANDRÉ, chef de laboratoire à l'hôpital Lariboisière, auteur d'études et de monographies fort appréciées, mort à Paris au commencement d'avril ; — Léon BARRY, jeune écrivain de talent, qui a écrit un livre de pensées : *Amicitiae sacrum* (Paris, 1908, in-12), mort dernièrement à Paris ; — Marie-Paul-Gabriel BAUDRY-LACANTINERIE, doyen honoraire de la Faculté de droit de l'Université de Bordeaux, à qui l'on doit un *Précis de droit civil* très apprécié (1882-1884) et qui a publié un très important *Traité théorique et pratique de droit civil* (25 vol. in-8), mort à Bordeaux, le 16 janvier, dans sa 76e année ; — le comte A. BÉRAUD, membre de l'Univer-

sité, qui fut pendant trente ans professeur de littérature au collège Stanislas, à Paris, mort au milieu d'avril ; — Louis BONNET, directeur et fondateur de l'*Auvergnat de Paris*, mort à Paris au commencement d'avril ; — Paul BRUNAND, qui a publié un certain nombre de mémoires et de catalogues sur les champignons de la région de Saintes, mort en cette ville, le 6 mars, à l'âge de 71 ans ; — Paul FAFIOTTE, rédacteur en chef du journal *l'Aéro*, mort dernièrement à Bois-Colombes (Seine), à 46 ans ; — le Dr GAGNON, professeur honoraire à l'École de médecine, chirurgien honoraire de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, mort en cette ville à la fin de mars, à 85 ans ; — Antoine GUILLOIS, qui a publié des ouvrages sur *Madame Helvétius* et *Madame de Condorcet*, et a donné une édition des *Mémoires de Grouchy*, mort à Auxerre (Yonne), le 28 février, dans sa 58e année ; — le R. P. Charles GUYOT, supérieur du collège de Fort-de-France, lequel, étant professeur au collège de Saint-Pierre (Martinique) en 1902, avait échappé aux catastrophes du 8 mai et du 30 août, mort dernièrement à Fort-de-France, à 45 ans ; — LABALETTE-ESCOUBES, secrétaire de la rédaction du *Journal officiel*, mort à Paris au commencement d'avril, à 47 ans ; — le R. P. LACOUTURE, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur au collège de Saint-Clément de Metz, ancien préfet des études aux collèges de Reims et de Bologne, dont le souvenir a été précieusement conservé par un grand nombre d'anciens élèves de Saint-Cyr et de Polytechnique, mort dernièrement en exil, au noviciat des Pères jésuites de Florennes, en Belgique ; — Léon MICHAUD D'HUMIAC, nouvelliste, poète et auteur dramatique, mort au commencement d'avril, lequel s'était fait applaudir aux théâtres d'Orange, de Champigny et d'Aulnay-sous-Bois, et avait publié, entre autres volumes : *Les Contes de la Reine* (Paris, 1891, in-12), *Les Golfes bleus* (Paris, 1892, in-12), *Miss Recordinett, aventures cyclistes* (Paris, 1895, in-12), *Les Grandes Légendes de l'humanité* (Paris, 1898, in-12) ; — le chanoine ODIEUVRE, directeur de la *Semaine religieuse du diocèse d'Évreux* et de l'Imprimerie de l'Eure, ancien supérieur du collège Saint-François de Sales, qu'il réussit à préserver de la destruction après que les Pères jésuites en eurent été chassés en 1901, décoré pour sa belle conduite comme aumônier des mobiles de l'Eure pendant la guerre de 1870, mort à Évreux, le 12 avril, à 70 ans ; — F. PIGACHE, journaliste fixé à Belgrade, qui fut pendant plusieurs années le correspondant du *Temps*, mort à Belgrade au commencement d'avril ; — le Dr Auguste PUTON, savant entomologiste, mort au milieu d'avril, à Remiremont (Vosges) ; — Léon ROUX, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Poitiers, directeur du laboratoire départemental d'analyses agricoles, mort subitement à Poitiers, au commencement d'avril ; — Victor TATIN, un des membres les plus actifs de l'Aéro-Club de France, très connu comme praticien et théoricien dans le monde aéronautique de notre pays, pour lequel il avait écrit deux bons ouvrages : *Éléments d'aviation* et *Théorie et pratique de l'aviation*, mort à Paris dans le courant d'avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : James BELL, libraire éditeur anglais, mort dernièrement à Londres, à 73 ans ; — Dr. Georg BOEHM, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université allemande de Fribourg-en-Brisgau, mort en cette ville, en mars, à 59 ans, lequel était un des principaux collaborateurs de la publication *Palaeontographica ; Beitraege zur Naturgeschichte der Vorzeit ;* — William St. Chad BOSCAWEN, savant orientaliste anglais, conservateur adjoint du département des antiquités orientales au British Museum, mort subitement à Londres au commencement d'avril, à 59 ans, lequel a largement contribué à l'élucidation des textes cunéiformes soit dans des conférences, soit par d'importants ou-

vrages, notamment : *Extracts from the Assyrian Texts, for the Use of Students* (Londres, 1877, in-4) et *Theological and other Essays* (Londres, 1885, in-12) ; — John BULLOCH, écrivain et journaliste écossais, mort dernièrement à Aberdeen, lequel a dirigé pendant quelques années les *Scottish Notes and Queries*, et a publié de nombreux ouvrages sur son pays natal, notamment : *George Jamesone, the Scottish Vandyck* (Edimbourg, 1885, in-8) ; — Lord Archibald CAMPBELL, historien et poète écossais, frère du duc d'Argyll, mort à la fin de mars, à Rhua-na-Craig, à 67 ans, lequel avait publié plusieurs ouvrages d'érudition sur la région des Highlands, par exemple : *Records of Argyll : Legends, Traditions and Recollections of Argyllshire Highlanders* (Edimbourg, 1885, in-4) ; — DE CEUSTER, rédacteur en chef du *Nieuws van den Dag*, mort à Bruxelles, le 6 avril, à l'âge de 53 ans ; — Andrew CHATTO, libraire anglais connu, mort dernièrement à Londres ; — Edward DOWDEN, professeur de littérature anglaise à l'Université de Dublin, mort au commencement d'avril, à 71 ans, lequel a publié, sur divers écrivains anglais, des ouvrages qui font autorité, notamment : *Shakspere ; a critical Study of his Mind and Art* (Londres, 1875, in-8) ; *Studies in Literature* (Londres, 1878, in-8) ; *Southey* (Londres, 1880, in-8) ; *The life of Percy Bisshe Shelley* (Londres, 1886, in-8), etc. ; — le Dr. Thore FRIES, célèbre botaniste suédois, professeur à l'Université d'Upsal, auquel on doit, en outre de travaux scientifiques de premier ordre, une remarquable étude sur Linné et ses principaux disciples, mort dernièrement à Upsal, à 81 ans ; — Federico GARLANDA, avocat, philologue et littérateur italien, ancien député au parlement, professeur de philologie anglaise à l'Université de Rome, fondateur et directeur du journal *la Minerva*, propriétaire du journal *la Legge*, directeur de la « Società éditrice Laziale », mort à Rome, le 23 avril, à 53 ans, auquel on doit : *Eletto ed Elettori negli Stati Uniti d'America ; note storiche* (1885) ; *The Philosophy of Words* (Londres, 1890), etc. ; — August GEHRING, écrivain allemand connu surtout par ses travaux sur Homère, mort à la fin de mars, à Géra, à 70 ans, dont nous citerons : *Griechisches Elementarbuch zur Einführung in die Homerlektüre* (Gera, 1884, in-8) et *Index Homericus. Appendix hymnorum vocabula continens* (Leipzig, 1895, in-8) ; — Dr. Karl GIEHLOW, écrivain allemand, auteur d'un bon ouvrage sur Albert Dürer : *Dürers Entwürfe für das Triumphrelief Kaiser Maximilians I im Louvre* (Vienne, 1910, in-4), mort à Paris, dans le courant de mars, à 49 ans ; — Dr. Franz Adam GOEPFERT, professeur de théologie morale à l'Université allemande de Wurzbourg, mort à Gries, près de Bozen, en avril, à 64 ans ; — Oswald GRUBER, professeur d'art technique à l'École technique supérieure de Vienne, mort en cette ville, en avril, à 73 ans ; — Dr. HAGEMANN, attaché aux Archives d'État, mort en avril à Wiesbaden, à 65 ans ; — Mme Henriette HERTZ, fondatrice de la bibliothèque Hertziana établie à Rome dans le palais Zuccari et qui appartient à la « Kaiser-Wilhelm-Stiftung » allemande ; — le romancier Venceslas HLADIK, rédacteur au *Narodny Listy* et à la *Correspondance tchèque*, mort à Prague (Bohême), le 29 avril ; — Dr. Thomas HODGKIN, historien anglais, mort en mars, à Falmouth, à 84 ans ; — Dr. Armin KAUSEN, le directeur de l'*Allgemeine Rundschau*, mort en mars, à Munich, à 58 ans ; — Thomas P. KRAGH, écrivain norvégien, mort en mars à Christiania, à 44 ans ; — Baldassare LABUNCA, philosophe, critique et historien des religions, professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Rome, auquel on doit plus d'une centaine d'ouvrages, tels que : *Il Problema della filosofia cristiana* (1881), *La Storia del cristianesimo nella Università di Roma* (1889), *L'Insegnamento religioso nelle scuole italiane* (1891), etc., mort à Rome dernièrement, à 84 ans ; — Dr. Karl VON LEMCKE,

ancien professeur de littérature et d'histoire de l'art à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort en avril, à Munich, à 82 ans ; — le R. P. A. LEMOINE, S. J., professeur au collège Saint-Joseph, à Alost (Belgique), mort en cette ville, le 29 mars, à l'âge de 68 ans ; — Dr. Bela VON LENGYEL, professeur de chimie à l'Université hongroise de Budapest, mort en cette ville, en mars, à 69 ans ; — Samuele LEVI, orientaliste italien, mort en mars, à Turin ; — Lamberto LORIA, ethnographe italien, mort à Rome, au commencement d'avril, à 51 ans ; — Dr. Karl NOESGEN, professeur de théologie à l'Université allemande de Rostock, mort en cette ville, le 9 avril, à 79 ans ; — Alessandro PARISOTTI, musicologue italien, mort au commencement d'avril, à Rome, à 58 ans ; — le célèbre industriel et collectionneur américain PIERPONT MORGAN, qui, par ses libéralités, a facilité à divers savants la publication d'ouvrages importants, mort à Rome, le 31 mars, à 76 ans ; — Dr. Ernst Georg RAVENSTEIN, géographe de grande valeur, un des meilleurs élèves du Dr. Petermann, qui laisse entre autres volumes : *A Life's Work*, mort le 13 mars, à Hofheim, à 78 ans ; — Dr. Theodor REY, auteur de travaux sur la période de la Réforme, mort en mars, à Gauting, près de Munich à 75 ans ; — Dr. F. W. RISTENPART, professeur d'astronomie à Santiago (Chili), mort en avril, à 45 ans ; — Sir John E. ROBINSON, érudit anglais, auteur de travaux sur les beaux-arts, mort à Londres, en avril, à 89 ans ; — Dr. William SCHEFFER, professeur de langues modernes à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 16 avril, à 66 ans ; — Dr. Eduard SCHMITT, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Darmstadt, mort en cette ville, au milieu de mars, à 71 ans ; — Dr. Wilhelm SCHUPPE, professeur de philosophie à l'Université allemande de Greifswald, mort à Breslau, à la fin de mars, à 77 ans, auquel on doit quelques ouvrages appréciés, tels que : *Grundriss der Erkenntnistheorie und Logik* (Berlin, 1894, in-8) ; — le Rev. W. A. SEARLE, érudit anglais qui a écrit une *History of Quen's College*, un *Catalogue of the Illuminated Manuscripts of the Fitzwilliam Museum*, un *Onomasticon anglo-saxonicum*, etc., mort à Cambridge, au milieu d'avril, à 85 ans ; — Dr. John SEEMANN, professeur de physiologie à l'École de médecine pratique de Cologne (Allemagne), mort en cette ville, en mars, à 39 ans ; — Robert SIMKER, exégète anglais, auteur d'ouvrages sur l'Écriture sainte, mort en mars, à Cambridge, à 75 ans ; — Dr. Henry SIMONSFELD, professeur d'histoire à l'Université de Munich, mort en cette ville, au commencement d'avril, à 61 ans ; — Dr. Adolf SLABY, professeur d'électro-technique à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 4 avril, à 64 ans ; — Dr. Friedrich VON THUDICHUM, professeur de droit civil et de droit ecclésiastique à l'Université de Tubingue, mort en mars, à Wildbad, à 82 ans, lequel a publié : *Historisch-statistische Grundkarten* (Tubingue, 1892, in-8), *Der Achtsprozess gegen Friedrich den Grossen und seine Verbündeten 1757 und 1758* (Tubingue, 1892, in-8), *Geschichte des deutschen Privatsrechts* (Stuttgart, 1894, in-8), etc. ; — Dr. Johannes TREFFTZ, directeur des Archives d'État du grand-duché de Saxe, mort le 3 avril, à Weimar, à 48 ans ; — Dr. Emanuel VON ULLMANN, professeur de droit civil et de droit criminel à l'Université autrichienne de Vienne, mort en cette ville, le 4 avril, à 72 ans ; — le chanoine Adolphe VANDER MOOREN, professeur au séminaire de Gand, mort en cette ville, le 30 mars, à l'âge de 78 ans ; — Friedrich WACHTL, professeur des sciences forestières et d'entomologie forestière à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort en cette ville, en mars, à 73 ans ; — Carl WAHLUND, philologue suédois, mort dernièrement, à 67 ans, à Upsal ; — Byron WEBBER, journaliste et publiciste anglais, mort dernièrement, dans l'île Jersey, lequel avait fondé et dirigé les

Illustrated Sporting and Dramatic News, et publié *Pigskin and Willow*, *Kingsclere*, etc. ; — Dr. John WESTLAKE, professeur de droit international à Cambridge, de 1888 à 1908, mort au commencement d'avril, à 86 ans, lequel avait joué un rôle important comme membre de la Cour internationale d'arbitrage et publié un ouvrage important plusieurs fois réimprimé : *Treatise on Private International Law or the conflict of Laws* (Londres, 1858, in-8) ; — William Halle WHITE, philosophe anglais, auteur de divers ouvrages, entre autres de la traduction anglaise suivante : *Ethic demonstrated in Geometrical Order, by Benedict de Spinoza* (Londres, 1883, in-8), mort à Cambridge, au milieu de mars, à 81 ans ; — Mme Emma WUTTKE-BILLER, femme de lettres allemande, qui laisse des romans et des ouvrages pour la jeunesse, morte à Dresde, en avril, à 80 ans, dont nous citerons : *Geschichte eines unerzogenen Maedchens* (Stuttgart, 1891, in-8) et *Die Puppenfamilie. Kleinen Maedchen erzaehlt* (Stuttgart, 1891, in-8).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 avril, M. Haussoulier communique un papyrus du IIIe siècle av. J.-C. relatif à l'histoire du droit grec. — M. Capitan présente des specimens de l'art des cavernes, découverts par MM. Peyronie et Boussonié, les plus intéressants ayant eu pour modèles les animaux, bisons, rennes, chevaux. — M. le comte Durrieu raconte l'histoire d'un manuscrit exécuté pour François Rochechouart, chambellan de Louis XII, par un Italien nommé Salvago, pendant l'occupation de Gênes par les Français, de 1507 à 1512. — Le 11, M. de Mely, décrivant le livre d'heures de Louis de Laval, l'un des plus beaux manuscrits de la Bibliothèque nationale, indique des noms d'artistes signataires, celui de Wielan de Bruges, de Nicole, de Varin, de Mathieu, de Fortin, d'Yvone, de Coulart de Bourges, miniaturiste connu, et enfin, en toutes lettres, celui de Fouquet. — Le 17, M. l'abbé Henri de Genouilhac fait un rapport sur sa mission à El Ahymer au sud de Bagdad, où était autrefois la ville de Kich, l'une des capitales de la Babylonie. — Le 26 avril, M. Héron de Villefosse rend compte des résultats d'une fouille pratiquée dans un tumulus situé près de Villeneuve-les-Converts, en Bourgogne, par M. Henri Corot. — M. Reinach parle des sacrifices humains chez les Gaulois et exprime l'opinion que les druides n'avaient pas le droit de verser le sang, qu'ils étaient, à cause de ce devoir, exemptés du service militaire, et que les exécutions des criminels étaient faites par un corps spécial et non par les druides.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 12 avril, M. Brodley lit un mémoire qui traite de l'influence de l'âge mécanique sur la civilisation. — Le 20, M. Jules Hayaux lit un travail sur l'éducation antialcoolique des ouvriers.

CONGRÈS. — Parmi les sujets qui seront discutés à la huitième session du Congrès international des éditeurs (Budapest, 1-5 juin 1913), nous relevons les suivants : Dispositions législatives contre la littérature immorale, M. J. Wiesner, de Budapest, rapporteur ; — Le Musée international des éditeurs, M. L. Volkmann, de Leipzig, rapporteur ; — Droit de reproductions photographiques, M. Arthur Seemann, de Leipzig, rapporteur ; — La Langue esperanto et les intérêts de l'éditeur, M. Alex. Giesswein, de Budapest, rapporteur ; — Les Grandes Bibliothèques nationales et les intérêts de l'éditeur, M. Carl Siegismund, de Berlin, rapporteur.

MÉLANGES R. RENIER. — L'un des maîtres les plus incontestés et les plus vénérés de l'érudition italienne, l'un de ceux dont les exemples et les leçons ont le plus contribué à la formation de l'excellente école de critique litte-

raire qui fait honneur à l'Italie contemporaine, est assurément M. Rodolfo Renier. On aura une nouvelle preuve de l'estime et de l'admiration qu'il a su conquérir dans le beau volumé que soixante-huit érudits, dont plusieurs sont eux-mêmes des maîtres, viennent d'écrire en son honneur sous le titre : *Scritti vari di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier* (Torino fratelli Bocca, 1912, in-4 de XXXI-1157 p., 20 pl.). Le portrait du maître et la liste de ses travaux ajoutent du prix à ce volume, dont il n'est pas inutile de faire connaître à nos lecteurs la composition : Barbi (Michele), *Giordani o Gherardini contro Madama di Staël* ; — Bartoli (M. G.), *România e Ῥωμανία* ; — Baudi di Vesme (Alessandro), *Paralipomeni tiepoleschi* ; — Bellorini (Egidio), *Il Conciliatore e la censura austriaca, spigolature d'archivio* ; — Benedetto (Luigi Foscolo), *Jean-Jacques Rousseau tassofilo* ; — Bertana (Emilio), *Intorno a La Ginestra* ; — Bertoni (Giulio), *Il pianto in morte di Raimondo Berengario IV conte di Provenza (1245)* ; — Bettazzi (Enrico), *Appunti biografici e bibliografici intorno a Federico Nomi* ; — Biàdego (Giuseppe), *Ippolito Pindemonte intomi* ; — Carrara (Enrico), *Aridulum Rus* ; — Cassi (Roberto), *Di alcune relazioni familiari di Gasparino Barzizza* ; — Cian (Vittorio), *Per l'iconografia di Leone X : appunti* ; — Cipolla (Carlo), *Il processo ecclesiastico contro Rinaldo Bonacolsi dal 1323 al 1326* ; — Cochin (Henri), *Sur un manuscrit du Bucolicum carmen de Pétrarque à la Bibliothèque royale de Belgique* ;—Cosmo (Umberto), *Intorno alla metafora* ; — Counson (Albert), *Louis Guichardin et la Belgique* ; — Croie (Benedetto). *La teoria dell' arte come pura visibilità (Von Marées, Fiedler, Hildebrand)* ; — Crocioni (Giovanni), *Giacinto Campana poeta e dantista dello scorcio del Cinquecento* ; — D'Ancona (Alessandro), *Chi è l'abate Mario in Guerra e pace del Tolstoï* ; — Debenedetti (Santorre), *Spunti e motivi boccacceschi in un antico novelliere umbro* ; — Della Torre (Arnaldo), *Per una nuova interpretazione dei Trionfi* ; — Di Francia (Letterio), *Una fonte di Giovannie Sercambi* ; — Farinelli (Arturo), *Il Giudizio di Michelangelo e l'ispirazione dantesca* ; — Fassò (Luigi), *Dal carteggio di un ignoto lirico fiorentino (Lettere inedite di F. Testi, G. B. Marino, C. Achillini, ecc.)* ; — Fedele (Pietro), *Teodora nella liturgia* ; — Gallavresi (G.), *Fra Stendhal e Cousin* ; — Galletti (Alfredo), *La ragione poetica di Albertino Mussato ed i poeti-teologi* ; — Gentile (Giovanni), *Veritas filia temporis : postilla bruniana* ; — Gorra (Egidio), *Ancora del ritornello dell' alba bilingue* ; — Graf (Arturo), *Perchè diletta la tragedia ?* — Lang (H. R.), *The original meaning of the metrical terms estrabot, strambotto, estribote, estrambote* ; — Levi (Ezio), *Frammenti inediti di poesia trecentesca* ; — Luzio (Alessandro), *La prammatica del cardinal Ercole Gonzaga contro il lusso (1551)* ; — Monacorda (Guido), *Frammenti di un ricettaria medico-olandese del sec. XV, con glossario* ; — Mazzoni (Guido), *Fioretti di san Francesco tra le mani di un gesuita* ; — Medin (Antonio), *Per la storia della seconda ambasceria di Lodovico Ariosto a Roma* ; — Merlo (Clemente), *La carta 1093 dell' Atlas linguistique de la France* ; — Michaëlis de Vasconcellos (Carolina), *Historia de uma canção peninsular : Ven muerte, tan escondida* ; — Momigliano (Attilio), *I limiti dell' arte goldoniana* ; — Neri (Ferdinando), *Le moralità di Fabio Glissenti* ; — Nicolini (Fabio), *Spigolature vichiane : sul testo delle Vindiciae* ; — Novati (Francesco), *Contributo alla storia della lirica musicale italiana popolare e popolareggiante dei secoli XV, XVI, XVII* ; — Pélissier (Léon-G.), *Au temps de Louis XV ; quelques documents inédits tirés d'un recueil arlésien* ; — Pellegrini (Flaminio), *Canzone inedita di Matteo Paterino* ; — Piccioni (Luigi), *Fra abbati e mangiapreti : due lettere inedite di Giuseppe Baretti* ; — Picco (Francesco), *I viaggi e la dimora del Bandello in Francia* : — Proto (Enrico), *La dottrina dantesca delle macchie lunari* ; — Rajna (Pio), *Le origini del Certame Coronario* ; — Restori (Antonio), *Un elenco di comedias dal 1628* ; — Rossi

(Giorgio), *Alcune poesie medioevali latine sulla guerra di Troia* ; — Rossi (V.), *Un aneddoto della storia della Riforma a Venezia* ; — Sabbadini (Remigio), *Tre autografi di Angelo Decembrio* : — Salvioni (Carlo), *Gli scrittori greci e latini nelle versioni, parafrasi e parodie dialettali a stampa : saggiuolo bibliografico* ; — Salza (Abd-el-Kader), *I lamenti di Pasquino* ; — Sanesi (Ireneo), *Sul ritmo bellunese* ; — Savj-Lopez (Paolo), *Una cavalcata con Don Chisciotte* ; — Segarizzi (Arnoldo), *Antonio Baldana* ; — Segrè (Carlo), *Alcuni cenni su le memorie del dottor Bozzi* ; — Sforza (Giovanni), *Alberico Cybo Malaspina, principe di Massa e il suo carteggio letterario* ; — Soldati (Benedetto), *Esperimenti foscoliani di versione da Omero* ; — Solmi (Edmondo), *La politica di Lodovico il Moro nei simboli di Leonardo da Vinci (1489-1499)* ; — Toesca (Pietro), *Le miniature dell' Entrée de Spague della biblioteca Marciana (cod. fr. XXI)* ; — Toldo (Pietro), *Quello che la signora di Sévigné scrive delle cose nostre* ; — Toynbee (Paget), *Chronological list, with notes, of paintings and drawings from Dante by Dante Gabriel Rossetti* ; — Venturi (Adolfo), *Lina Signorelli interprete di Dante* ; — Wiese (Berthold), *Zur Satire auf die Bauern* ; — Zippel (Giuseppe), *Un cliente mediceo.*

Paris. — Du 9 au 12 avril 1912, dans la salle de l'hémicycle, à l'École nationale des beaux-arts, s'est tenue la 36e session de la *Réunion des sociétes des beaux-arts des départements*. Il en est résulté le volume que nous annonçons aujourd'hui (Paris, typ. Plon-Nourrit, 1912, in-8 de xv-224 p., avec 40 planches. — Prix : 7 fr. 50). Vingt-huit lectures et communications faites dans cette réunion ont trouvé place ici, savoir : *Quelques détails de la rose du croisillon nord de la cathédrale d'Angers*, par M. le chanoine Ch. Urseau (p. 3-9, avec 4 planches) ; — *Le Tryptique de Cuisery attribué à Grégoire Guérard*, par MM. Gabriel Jeanton et H. Reynaud (p. 10-16, avec 2 pl.) ; — *L'Église de Cuisery et ses œuvres d'art*, par MM. Gabriel Jeanton et H. Reynaud (p. 16-35, avec 1 pl.) ; — *Notice sur un vitrail du Musée de Besançon. Les anciens vitraux de la Franche-Comté*, par M. l'abbé P. Brune (p. 36-41, avec 4 pl.) ; — *Le Vitrail des pénitents bleus de Saint-Martin à Marseille*, par M. Maurice Raimbault (p. 42-43) ; — *Sept « Saint Sébastien », tableaux et statuettes en Provence (notes descriptives et documentaires)*, par M. le baron Guillibert (p. 44-47, avec 2 pl.) ; — *Le Christ pleuré par les Saintes Femmes. Panneau inédit de l'École d'Anvers (débuts du dix-septième siècle)*, par M. Gaston Chrismant (p. 48-55, avec 2 pl.) ; — *Statues des saints Cosme et Damien*, par M. L. Bossebœuf (p. 55-61, avec 5 pl.) ; — *Notes sur des œuvres d'art du musée de Chinon*, par M. L. Bossebœuf (p. 61-65, avec 5 pl.) ; — *L'Architecte Pierre Le Mercier et son portrait à Richelieu*, par M. L. Bossebœuf (p. 66-68, avec 1 pl.) ; — *Compte de la façon des orgues de Saint-Martin de Tours, 1565*, par M. Louis de Grandmaison (p. 68-76) ; — *A propos d'un livre d'heures écrit pour Michel Colombe par Pierre Fabri, de Bourges, en 1487*, par M. Louis de Grandmaison (p. 77-78, avec 1 pl.) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon* (suite), par M. É.-L.-G. Charvet (p. 79-112, avec 2 pl.) ; — *Documents inédits sur l'art français*, par M. Léon Plancouard (p. 113-123, avec 1 pl.) ; — *Essai de répertoire des artistes lorrains, imprimeurs, relieurs*, par M. Albert Jacquot (p. 123-141, avec 4 pl.) ; — *Le Théâtre à Alençon au dix-huitième siècle*, par M. Louis Duval (p. 142-151, avec 2 pl.) ; — *Les Tableaux de Cazotte*, par M. Octave Beuve (p. 151-170, avec 2 pl.) ; — *Ch.-J. Avisseau, imagier (notes pour servir à l'histoire des Avisseau)*, par M. Horace Hennion (p. 171-190, avec 2 pl.).

— Pendant quatre ans, M. André Rouveyre a donné au *Mercure de France* une série de physionomies connues sous le titre de *Visages*. Aucun texte ; une figure, un nom, et c'est tout. Or, voici qu'il réunit ces esquisses en un volume : *Visages de contemporains, portraits dessinés d'après le vif (1908-1913)*

(Paris, Mercure de France, 1913, in-16 de x-287 p. — Prix : 3 fr. 50). Pour ce recueil, peu banal assurément, M. Remy de Gourmont (représenté lui aussi sous le numéro VII) a écrit une Préface de quatre pages : « Il y a beaucoup de peintres et de dessinateurs, dit-il ; il y en a peu qui aient du paysage ou de la figure humaine une vision originale. Leurs impressions oscillent de la photographie à la caricature... En réalité, la caricature, ou ce que nous appelons ainsi, n'est qu'un procédé de déformation, dont les miroirs convexes ou concaves nous donnent les types les plus ingénus. Il s'agit de faire rire et on y arrive à peu de frais. Rouveyre, au contraire, veut, par ses images étudiées, construites, analysées, puis recomposées, nous faire réfléchir. » Telle est l'opinion de M. de Gourmont. Que dirons-nous, à notre tour, des 136 « visages » qui viennent de défiler sous nos yeux ? Nettement, que ces « portraits » sont tous, plus ou moins des portraits-charges. A peine quelques-uns sont-ils plus voisins du vrai portrait que de la caricature, par exemple ceux de J.-H. Fabre, Henri Longnon, Anatole France, Henri Rochefort. Quant aux femmes (nous nous garderons d'en nommer une seule), combien y en a-t-il qui se reconnaîtront ici ? La plupart justifieraient la thèse de l'origine simienne de l'homme... Ceci n'empêche nullement ce recueil d'être suggestif ; à ce point même, croyons-nous, que quand l'édition sera épuisée, tous les bibliophiles rechercheront le volume.

— Dans le *Cosmos* ont paru deux articles qui, réunis, forment la brochure : *Télégraphie sans fil. Réception des signaux horaires et des télégrammes météorologiques* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 96 p. et fig. — Prix : 1 franc). Comment installer pour les petites, les moyennes, les grandes distances, les postes récepteurs des signaux envoyés par la tour Eiffel en n'employant que des éléments simples et peu coûteux ? C'est ce qu'explique par le détail l'auteur. Il n'est pas besoin de connaissances spéciales ; toute personne un peu adroite de ses mains peut exécuter ce travail, et, ce qu'il faut dire bien haut, l'administration n'a aucun droit de s'opposer à de pareilles installations ; elle a bien tenté de le faire, mais elle a été obligée d'y renoncer. Naturellement M. Corret détaille la nature des signaux et leur signification. Une petite collection d'adresses permet de se procurer les éléments nécessaires aux diverses installations décrites.

— Voici le sixième volume de l'intéressante collection des *Petits Manuels du foyer*. Il a pour titre : *Le Jardin fruitier et potager* (Paris, Colin, 1913, in-16 de 167 p., avec fig. — Prix : 1 fr.). L'auteur, M. H.-L.-Alph. Blanchon fait connaître les résultats que l'on peut tirer de ce jardin et les moyens de le mettre en valeur avec tout le soin et l'économie désirables. Les quatre premiers chapitres, consacrés au jardin fruitier, fournissent les renseignements les plus pratiques et les plus complets sur la plantation, le greffage et la taille des arbres, ainsi que sur leurs meilleures variétés et aussi sur l'hygiène à leur appliquer et les soins à leur donner. Les quatre derniers chapitres concernent le potager ; ils nous fixent sur la manière de l'organiser, sur la culture des plantes potagères et les meilleures plantes à utiliser, enfin sur la conservation des fruits et des légumes.

— Aux personnes qui recherchent un dictionnaire portatif pouvant facilement être glissé dans la poche, il convient de signaler le *Petit Dictionnaire français*, dont la librairie Garnier met en vente la 2e édition (in-32 de VIII-731 p., mesurant 9 centimètres sur 13 et demi et pesant 140 grammes. — Prix : cartonné dos toile, 3 fr. ; relié toile pleine à biseaux, 3 fr. 50 ; relié peau souple, 4 fr. 50). Ce dictionnaire, qui sera utile à tout le monde, notamment en voyage, renferme environ 40.000 mots. Il est extrait du *Dic-*

tionnaire encyclopédique de Commelin et Rittier. « Bien que ce ne soit qu'un dictionnaire de la langue générale, lisons-nous dans l'*Avertissement*, on n'a pas cru devoir en écarter de nombreux mots empruntés aux vocabulaires spéciaux de l'histoire, de la géographie, du droit, des sciences, de l'histoire littéraire, des jeux même et des sports, qui sont d'un usage courant et qu'il est possible d'expliquer sans se perdre dans de trop longs et trop ardus développements... On s'est appliqué, en un mot, à faire de ce livre un livre aussi utile que possible, en y faisant entrer tout le nécessaire, et seulement le nécessaire. » A la fin du volume (p. 683-731) on trouve une liste alphabétique des verbes irréguliers français, avec leurs temps irréguliers; un aperçu des règles générales de la ponctuation ; une liste des mots impropres et des locutions vicieuses ; enfin des remarques sur certaines difficultés orthographiques et grammaticales.

— Mais, dans le genre, voici qui est plus fort : *le Tout-Petit Dictionnaire des mots usuels français*, que la même librairie Garnier nous offre au prix minime de 1 franc. On nous assure que ce dictionnaire, qui compte 744 pages, en est au soixantième mille. Il mesure 4 centimètres sur 6, son épaisseur est de 8 millimètres, il pèse 26 grammes. Couverture toile légère de couleur rouge, avec tranches rouges. On peut le placer dans une poche de gilet. Nombre de mots, avec définition claire et précise : 13.000. Lisibilité parfaite.

— De la *Revue internationale des sociétés secrètes* du 5 mars dernier, M. Léonce Grasilier a extrait son étude intitulée : *Un Secrétaire de Robespierre. Simon Duplay (1774-1827) et son Mémoire sur les sociétés secrètes et les conspirations sous la Restauration* (Paris, 1913, in-8 de 49 p.). L'auteur a trouvé dans les papiers de la police de la Restauration conservés aux Archives nationales un petit manuscrit non signé, lequel n'est autre que « la minute définitive d'un travail sur les sociétés secrètes, fait en 1822 par un sous-chef de bureau de la Direction de la Sûreté générale au ministère de l'intérieur ». Or, ce travail est l'œuvre de Simon Duplay, ancien secrétaire de Robespierre, qui devint ensuite « l'auxiliaire de Fouché, lit partie de la police du Consulat, de l'Empire et fut maintenu dans ses fonctions avec avancement sous la Restauration ». M. Grasilier nous donne, en une douzaine de pages, une biographie très curieuse de ce personnage qui, né à Saint-Dizier-la-Seauve (Haute-Loire) le 16 juin 1774, mourut à Paris, rue du Bac, 98, le 21 mars 1827, à l'âge de 53 ans. Les pages 18 à 49 sont remplies par le *Mémoire* de Duplay *sur les sociétés secrètes et les conspirations, 1815-1825*, dont l'intérêt est réel et qui sera utilement consulté par les historiens de l'Empire et de la Restauration.

— L'Association des bibliothécaires français a continué de donner en 1912 l'enseignement qu'elle avait inauguré l'année précédente à l'École des hautes études sociales dans l'intérêt de tous ceux qui ont à se servir des bibliothèques, soit à titre professionnel, soit à titre de lecteurs. Des seize conférences qui ont été données, huit sont publiées dans le volume qui a pour titre : *Association des bibliothécaires français. Bibliothèques, livres et librairies. Conférences.* 2e série (Paris, Marcel Rivière, 1913, in-8 de IV-183 p.). M. Eugène Capet a retracé l'histoire de *la Bibliothèque du British Museum* (p. 1-37), indiqué la façon dont elle est administrée, donné sur la salle de lecture, les magasins, les livres, les lecteurs, le personnel, le budget et les catalogues des renseignements précis. En parlant de *la Bibliothèque du Congrès à Washington* et de *la Nouvelle Bibliothèque de New York* (p. 39-51), M. Henri Lemaître a montré que, si les bibliothèques françaises pouvaient

emprunter des améliorations à celles d'Amérique, elles pouvaient aussi, sur plus d'un point, leur servir d'exemple. M. P. Vaurycke a traité des *Bibliothèques universitaires* et de *la presse scientifique en Hollande* (p. 53-71). M. Eug. Morel a étudié à *la Bibliothèque royale de Berlin le prêt et le bureau de renseignements* (p. 73-96). M. Paul Cornu a fait connaître *les Bibliothèques d'art de Paris* : Union centrale des arts décoratifs, Bibliothèque Forney, bibliothèques de musées et de l'École des beaux-arts, Bibliothèque d'art et d'archéologie (p. 97-126). M. J. Laude a fait un tableau un peu sombre des *Bibliothèques universitaires de province* (p. 137-152). M. Giraud-Mangin a exposé tout ce qu'il y avait à faire pour les *Bibliothèques municipales*, qu'il a placées *devant l'opinion* (p. 153-168). Enfin M. X. Pelletier a étudié le grave problème de *l'Hygiène dans les bibliothèques* (p. 153-181).

— M. Jacques Bonzon, l'avocat bien connu, ouvre dans la revue trimestrielle *la Liberté d'opinion*, dont il est le directeur, une enquête sur cette question : *Faut-il un nouveau Concordat ?* Avec une indépendance d'esprit qui fait honneur à sa loyauté, il ne craint pas de qualifier la Séparation de « lourde erreur ». Il l'a entrevue, dit-il (cette erreur), dès l'origine, avec « les rares esprits attachés à la liberté, non pour eux-mêmes, mais pour elle-même », et constate qu'on ne peut pas changer une société sans tenir compte des faits sociaux. — « Or, la religion est un fait social..... Quelle niaiserie d'avoir pu proclamer la religion un fait individuel et sans action sur la vie nationale ! » M. Bonzon pense que l'action du christianisme ne peut être niée ni à l'intérieur du pays, ni au dehors, et il s'honore en rendant à nos missionnaires un éloquent témoignage. Il en conclut que « la suppression de l'ambassade » du Vatican est une faute, et c'est de plus une niaiserie ! La Papauté, elle aussi, est un fait social. « Il y a des souverains qui, pour gouverner une montagne pelée et dix mille détrousseurs monténégrins (c'est M. Bonzon qui parle), n'en sont pas moins des rois d'opérette. Et celui qui a le magistère spirituel sur des millions de catholiques, qui est vraiment *catholicos* universel, reste le plus puissant des empereurs.» L'ignorer ne peut « être possible qu'à la science d'un vénérable ou d'un délégué de fédération socialiste ». Le pouvoir du Pape ne se discute pas ; et c'est précisément pour lui opposer un contrepoids que l'auteur voudrait la conclusion d'un nouveau concordat, et il ajoute : « Ce concordat existe, ou plutôt les éléments s'en accumulent dans les recueils judiciaires. Un véritable concordat jurisprudentiel se développe jour après jour ; et les décisions les plus récentes montrent combien le vieil édifice romain réapparaît sous la pioche, si l'on peut prendre ce cliché, des démolisseurs de l'œuvre combiste. Mais c'est bien un édifice romain, où les derniers vestiges de gallicanisme ne seront bientôt plus visibles, où les prêtres sont livrés aux évêques, eux-mêmes livrés à Rome ». On comprend que nous ne puissions suivre M. Bonzon sur ce terrain ; il y a aussi quelques réserves à faire sur le projet qu'il soutient avec beaucoup d'art et qui consisterait à reconnaître les églises comme établissements communaux d'utilité publique. Mais, malgré tout, on ne peut qu'applaudir à l'effort d'un vrai libéral demandant la liberté pour les autres.

Anjou. — Un bon poète, auteur dramatique angevin, Julien Daillière (1812-1887), fils d'un pauvre sabotier de hameau, eut la noble pensée de consacrer le peu d'argent qu'il avait réuni par son travail à récompenser ses compatriotes poètes et il institua un « concours Daillière », dont la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers, suite de l'Académie royale, créée en 1680, formerait le jury. C'est sous ce titre : *Concours*

Daillière. Séance solennelle du 26 décembre 1912 (Angers, Grassin, 1913, gr. in-8 de 99 p.) que l'on vient de réunir, avec la liste des lauréats et le procès-verbal de la séance solennelle, l'allocution de M. Guillaume Bodinier, sénateur, le dévoué président de la Société, le mémoire de M. Ernest Jac sur *les Lois somptuaires au* XVIIe *siècle*, le rapport de M. Germain Dufour sur *les Prix de vertu* et le rapport de M. A.-J. Verrier sur *le Prix de poésie*, attribué à M. Alphonse Métérié.

DAUPHINÉ. — La Société des touristes du Dauphiné vient de publier son 38e *Annuaire* portant la date de 1912 (2e série, tome XVIII. Grenoble, imp. Allier, 1913, in-8 de 331 p., avec 16 planches et 2 croquis hors texte). Comme l'an dernier, nous avons d'abord à mentionner une fine allocution de M. Flusin, président (p. 12-22) et le rapport du secrétaire général, M. Beudant, sur les travaux des membres de la Société (p. 23-39). Une *Chronique alpine de 1912* nous renseigne sur les *Courses et excursions au-dessus de 3 000 mètres* (p. 49-66), que suivent divers comptes rendus d'*Excursions collectives de la Société en 1912* (p. 67-113). Nous devons ensuite enregistrer les travaux ci-après : *La Tête nord du Replat*, par M. Gignoux (p. 115-128, avec 3 planches) ; — *L'Olan*, par M. Stéphane Gayet (p. 129-142, avec 1 planche) ; — *Quatre itinéraires de courses à skis autour d'Allevard*, par M. A. Coutagne (p. 143-152, avec un croquis hors texte) ; — *Des deux côtés du Val d'Arly*, par M. Joseph Roux (p. 153-168, avec 1 planche) ; — *Au Pic de Rochebonne*, par M. Ettore Santi (p. 169-179, avec 2 planches) ; — *Contribution à l'étude étymologique des noms de lieu*, par M. E. C. (p. 181-203) ; — *Les Avalanches*, par M. V. Hulin (p. 205-229, avec un croquis hors texte) ; — *Alpinisme rétrospectif. Une Excursion aux Sept-Laux en 1867*, par H. Ferrand (p. 231-244, avec une planche). La *Bibliographie alpine* placée à la fin du volume est importante : elle occupe les pages 245 à 325 ; elle mérite d'être consultée par les spécialistes.

FRANCHE-COMTÉ. — Que dire de la conférence faite par M. Lucien Febvre au théâtre municipal de Lons-le-Saunier, le 14 février dernier, et qui vient d'être imprimée sous le titre de : *Une Vieille Famille comtoise. Les Granvelle* (Paris, éditions « Presse française », 1913, in-18 de 26 p., avec 2 portraits. — Prix : 0 fr. 50) ? Tout simplement qu'elle a été débitée sur un ton plus voisin, en général, du burlesque que du sérieux. Le sérieux, le conférencier n'en a cure. Et malgré cela, en y regardant de près, le portrait des deux Granvelle est exact : on voit que M. Febvre connaît à fond ses personnages. On peut lui reprocher cependant de s'être livré, en discourant, à quantité de digressions n'ayant avec son sujet que des rapports lointains ou contestables. M. Febvre semble s'être amusé à ce jeu et il a visé à égayer son auditoire : ses boutades, ses plaisanteries, ses images comiques, fortement peinturlurées, à la façon d'Épinal pourrait-on dire, ont dû provoquer le rire de la salle entière. Seulement il nous paraît que si le premier Granvelle, qui fut garde des sceaux de Charles-Quint, et le second, qui revêtit la pourpre romaine et remplit les plus hautes fonctions gouvernementales sous cet empereur et sous Philippe II, son fils, « revenaient parmi nous demain », ils déclareraient bien certainement, en prenant connaissance du travail de M. L. Febvre, que ce n'est pas ainsi qu'ils eussent voulu être rappelés à la mémoire de leurs compatriotes du XXe siècle. Et ils n'auraient point tort.

— M. Charles Thuriet nous a donné en 1899, sous le titre : *Profil d'un ministre sous la Terreur*, la biographie d'un personnage assez singulier, qui vient également de solliciter la plume de M. Simon Istria. Dans la revue *la Révolution française* (livr. du 14 avril dernier, p. 311-326), M. S. Istria nous

raconte *la Vie de Philibert Buchot*, qui, d'ecclésiastique manqué, puis de simple régent au collège de Lons-le-Saulnier, devint ministre des relations extérieures de la République, par la grâce du citoyen Dumas cadet, président du tribunal révolutionnaire, son compatriote et son ami, qui le recommanda à M. de Robespierre. Philibert Buchot, né à Maynal (Jura), le 11 septembre 1751, s'était, depuis sa sortie du collège de Lons, fait recevoir avocat et avait accompli de nombreux actes de parfait jacobin, mais de jacobin non sanguinaire. Quand survint la chute de son patron, Buchot fut congédié. A ce moment, si l'on en croit son successeur Miot, qui le détestait, le pauvre homme lui aurait demandé à rester au ministère à titre de commis ou même de garçon de bureau. Sa requête n'ayant pas été accueillie, il finit par échouer à l'octroi de Paris où il n'occupa qu'un emploi des plus inférieurs. En 1808, sentant déjà les atteintes de l'âge, il eut l'idée d'écrire à M. de Champagny, l'un de ses successeurs (!), pour lui exposer sa situation et le prier de « la mettre sous les yeux de l'Empereur ». Cette simple épître valut à ce ci-devant ministre de la Révolution en ses plus mauvais jours une pension napoléonienne de 6 000 francs qu'il toucha jusqu'en 1812 ou 1813, époque de sa mort.

— M. Amédée Deprat est un professeur de l'Université en congé, qui habite le Tonkin. De cette lointaine colonie, M. Deprat nous adresse de temps à autre une plaquette où il consigne quelques pièces de vers où se trouvent des souvenirs comtois. Celle que nous venons de recevoir : *En Chine, au Yunnan* (Dole, typ. Rousseau, petit in-12 de 16 p.) renferme une *Légende chinoise*, qui vaut d'être analysée. Un pauvre brave homme parvient, à force de travail et de privations, à réunir une somme assez importante pour acheter un cheval dont il a besoin. Mais au moment où ce rêve longtemps caressé va se réaliser, un voisin vient lui emprunter son pécule, déclarant qu'en cas de refus il n'a plus qu'à mourir. Le prêt est consenti ; mais encaisser et rendre, cela fait deux : le voisin trouve toujours une bonne excuse pour garder les espèces. Puis, certain jour, il se noie... et un cheval se trouve tout à coup dans l'écurie du créancier. Or, ce cheval c'est le débiteur lui-même ainsi transformé et condamné par « le juge des enfers » à servir ainsi sa victime jusqu'à la mort de celle-ci.

Languedoc. — Nous avons reçu la 2e livraison du tome X de la 3e série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (*Hérault*) (Volume XLII de la collection. Béziers, imp. générale Barthe, Soueix, Bourdou et Rul, 1912, in-8 de 216 p., avec 3 planches). La très large première moitié de ce fascicule est occupée par la monographie de M. P. Cassan : *La Commanderie et la paroisse de Campagnoles, près Cazouls-lès-Béziers* (*1109-1793*) (p. 5-142, avec une planche). On trouve ensuite : *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. Auguste Capdeville (p. 155-163) ; — *Rapport sur le concours de mémoires historiques et archéologiques*, par M. A. Soucaille (p. 164-172) ; — *Raport sul councours de pouesío neo-roumano*, per lou douctou Vivas, pages que les linguistes et les patoisants savoureront certainement (p. 173-192). A signaler enfin une *Chronique archéologique* régionale, intéressante quoique anonyme (p. 195-201, avec 2 planches).

Poitou. — L'étude dans laquelle M. Étienne Clouzot nous retrace *Les Modifications littorales de l'île de Noirmoutier* à travers les siècles (Extrait de *la Géographie* de janvier 1913. Paris, Masson, 1913, gr. in-8 de 32 p., carte hors texte et croquis), n'est pas seulement l'histoire de l'action des flots et du sable poussé par le vent, mais aussi celle de la lutte de l'homme contre les éléments pour leur arracher des terres cultivables et se défendre contre

leur invasion. On y voit d'ailleurs que les efforts de l'administration ont été bien mal secondés par l'imprévoyance des habitants, uniquement préoccupés de leurs avantages immédiats.

VELAY. — Il convient de signaler comme curiosité bibliographique le *Livret garde-notes du mariage de M. le comte de Surel de Saint-Julien avec Mlle Gabriella de Caprara de Montalba, célébré le 17 juillet 1912, en la chapelle de l'évêché du Puy-en-Velay* (Paris, Savaète, in-8 de 38 p. — Prix : 2 fr. 70). Outre l'allocution adressée aux jeunes époux par S. G. Mgr Boutry, évêque du Puy, ce livret donne le texte de divers actes religieux ou d'état civil, et aussi des portraits d'ancêtres, une planche d'armoiries, des reproductions photographiques de documents de famille, enfin le groupe tout à fait gracieux des époux.

ANGLETERRE. — Il n'est pas inutile de noter ici qu'à l'exemple des Instituts français de Saint-Pétersbourg, de Madrid, de Florence, dont nous avons parlé à diverses reprises à nos lecteurs, un établissement analogue vient de se fonder à Londres par les soins de l'Université de Lille. Tandis que, dans une des sections de l'Institut, des conférences seront faites par des professeurs de l'Université pour donner au peuple anglais des notions exactes sur la vie et la culture françaises, trois autres sections seront consacrées l'une à la formation de professeurs de français de nationalité anglaise ; une autre à l'instruction des Français qui se destinent au commerce ; la dernière à des cours artistiques et littéraires.

ITALIE. — L'âge ne ralentit pas l'admirable activité de M. le baron Antonio Manno : et l'illustre érudit italien, au milieu d'autres travaux, poursuit avec une inlassable persévérance la publication de sa précieuse *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*. Le tome IX, qui vient de paraître (Torino, fratelli Bocca, 1913, gr. in-8 de 536 p.), nous donne la suite de la bibliographie de l'histoire locale. On sait que dans cette section de son travail, M. Manno suit l'ordre alphabétique des lieux : nous avons ici toute la lettre L et la moitié de la lettre M, jusqu'à Mondonio. Il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur nous donne la liste même des lieux pour lesquels il n'a aucune publication à enregistrer et que par là son répertoire peut tenir lieu d'un lexique topographique. Nous noterons aussi qu'en plus des indications bibliographiques, on trouvera ici des renseignements d'ordre divers : par ex. la liste des évêques de Luni (p. 202), celle des curés des paroisses de Lanello (p. 169-120), celle des curés de Medi (p. 350) La liste des articles répertoriés dans ce volume s'élève à plus de 4,700 (nos 35264 à 37283). Nous signalerons plus particulièrement les rubriques suivantes : Lac Majeur, Lavagna, Ligures et Ligurie, Loano, Lomellino, Marengo, Menton, Millesimo, Monaco, Montcenis. On le voit, l'histoire de France a dans ce volume une large part.

ÉTATS-UNIS. — Les papiers du Président de 1836 sont arrivés récemment à la Bibliothèque du Congrès par un don de Mme Smith Thompson Van Buren et du Dr Stuyvesant Fish Morris en 1904 et 1905. La Bibliothèque les a versés dans un fonds qui comprenait déjà quelques articles, et le departement des manuscrits nous en donne un catalogue complet. *Library of Congress. Calendar of the Papers Martin Van Buren*, prepared from the original manuscripts in the library of Congress by Elisabeth Howard West (Washington, Government printing office, in-8 de 757 p., avec portrait). Selon les méthodes américaines, rien n'a été écarté : on enregistre les moindres notes, les lettres insignifiantes que l'homme d'État a négligé de détruire. Le catalogue remplit 662 pages où les documents sont placés dans l'ordre chrono-

logique ; puis un Index de 92 pages fournit toutes les indications désirables par ordre de matières. On y trouvera de nombreuses références concernant l'acquisition du Texas, qui fut la grande pensée de l'homme d'État. Le travail de classement avait été préparé par Worthington Chaucer Ford, qui a passé à la Société historique de Massachusetts. Miss Elisabeth H. West a mis la dernière main à cette œuvre qui fournit tous les éléments d'une biographie définitive.

— La Bibliothèque du Congrès poursuit la publication de ses très utiles travaux bibliographiques. M. Edwin M. Borchard nous donne un guide critique, excellent, pour l'étude du droit international et du droit européen : *Library of Congress. The Bibliography of international law and continental law* (Washington, Government printing office, 1913, gr. in-8 de 93 p. — Prix : 0 fr. 75). On y trouvera mentionnées, avec une sobre appréciation de leur valeur, les bibliographies spéciales et les ouvrages qui contiennent des renseignements bibliographiques importants. Il ne nous paraît pas que rien d'important ait échappé à M. Borchard : le *Catalogue des factums* de la Bibliothèque nationale n'a pas quatre volumes, mais sept. Dans ce livre où abondent les titres en toutes langues, les fautes d'impression sont vraiment peu nombreuses ; je signalerai p. 53, n. 1 *Fortgenelse* pour *Fortegnelse*, p. 63 n. 1 *letzen* pour *letzten*, p. 73 n. 5 *delle corporazione* pour *corporazioni*.

— Beaucoup plus spécial est le travail de M. Hermann H. B. Meyer sur la mise en accusation devant la haute cour. C'est la refonte et la mise au point d'un travail analogue publié en 1904 par M. Appleton Prentiss Clark Griffin. A côté des ouvrages d'un caractère général, il y a une longue liste de références sur les affaires spéciales, dont les deux plus récentes, celles du juge Charles Swayne en 1904 et du juge Robert Wodrow Archbald en 1912, ont donné l'occasion de ces deux éditions ; la dernière est intitulée : *Library of Congress. Select list of references on impeachment* (Washington, Government printing office, 1912, gr. in-8 de 38 p. — Prix : 0 fr. 50).

— Dans le volume intitulé : *Library of Congress. A check list of American eighteenth century news papers in the library of Congress* (Washington, Government printing office, 1912, gr. in-8 de 186 p. — Prix : 2 fr. 50), M. John Van Ness Ingram nous donne l'indication des journaux du XVIIIe siècle conservés à la Bibliothèque du Congrès. Ils sont classés par États, dans chaque État par ordre alphabétique des villes, dans chaque ville par ordre alphabétique des titres. M. Ingram a soin de nous indiquer quand chaque journal a commencé de paraître, et de nous préciser l'état des collections de la Bibliothèque ; bien souvent ce ne sont que des numéros isolés qu'on y rencontre. Une table alphabétique des titres, une autre des imprimeurs, éditeurs ou directeurs de journaux complètent cette très précieuse publication.

Publications nouvelles. — *La Vocation sacerdotale, traité théorique et pratique*, par J. Lahitton (petit in-8, Beauchesne). — *R. P. H.-D. Lacordaire. Conférences de Notre-Dame de Paris.* Nouvelle édition avec notes historiques et critiques, par l'abbé A. Chauvin. T. I. Années 1835-1836-1843 (in-16, Garnier). — *La Communion des enfants*, par la R. M. M. Loyola ; trad. de l'anglais par Mme E. Paris (in-12, J. de Gigord). — *Aux pieds du Maître, Méditations eucharistiques*, par A.-L. Masson (petit in-12, Vitte). — *Cas de conscience à l'usage des personnes du monde*, par L. Desbrus (in-12, Téqui). — *Les Idées religieuses de J.-L. Guez de Balzac*, par J.-B. Sabrié (in-8, Alcan). — *Les Transformations du droit public*, par L. Duguit (in-18, Colin). — *Molière et le droit*, par F. Sanlaville (in-16, Fontemoing). — *Traité de droit maritime*, par

D. Danjon. T. III. *Affrètement, passage, avaries* (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Fragments philosophiques de Royer-Collard*, réunis et publiés, avec une *Introduction sur la philosophie écossaise et spiritualiste au* XIX*e siècle*, par A. Schimberg (in-8, Alcan). — *Me connaître ; me discipliner*, par B. W. Maturin ; trad. de l'anglais (in-12, Amat). — *La Psychologie objective*, par W. Bechterew ; trad. du russe par N. Kostyleff (in-8, Alcan). — *Introduction à la psychologie des convertis*, par T. Mainage (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Dessins d'un enfant, étude psychologique*, par G.-H. Luquet (in-8, Alcan). — *De l'Humanisme au rationalisme. Pierre Charron (1541-1603), l'homme, l'œuvre, l'influence*, par J.-B. Sabrié (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Montesquieu*, par J. Dedieu (in-8, Alcan). — *L'Art d'être maman*, par Mgr Rozier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Comment caser nos filles*, par A. Caron (in-16, Jouve). — *Les Assurances sociales en France et à l'étranger*, par P. Pic (in-8 cartonné, Alcan). — *Les Merveilles de l'instinct chez les insectes*, par J.-H. Fabre (in-18, Delagrave). — *La Vie de J.-H. Fabre, naturaliste*, par le Dr G.-V. Legros (in-18, Delagrave). — *Évolution individuelle et hérédité*, par F. Le Dantec (in-8, cartonné, Alcan). — *La Sécrétion pancréatique*, par E.-F. Terroine (gr. in-8 cartonné, Hermann). — *Initiation à la physique*, par F. Carré (in-16, Hachette). — *La Matière, sa vie et ses transformations*, par L. Houllevigue (in-18, Colin). — *Les Applications de la télégraphie sans fil*, par E. Rothé (in-16 cartonné, Berger-Levrault). — *Ma leçon-type d'entraînement*, par G. Hébert (in-18, Vuibert). — *L'Art du peintre. La Peinture et les peintres depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Écoles étrangères*, par C. Bellanger (in-18, Garnier). — *Velasquez*, par Aman-Jean (in-8 carré, Alcan). — *La Sculpture vénitienne*, par P. de Bouchaud (in-18, Grasset). — *Le Style Louis XIV*, par Émile Bayard (in-18, Garnier). — *Histoire de la musique des origines à la mort de Beethoven*, par J. Combarieu. T. I. *Des Origines à la fin du* XVIe *siècle* (in-8, Colin). — *Le Mysticisme musical espagnol au* XVIe *siècle*, par H. Collet (in-8, Alcan). — *Les Instructions de Commodien*, traduction et commentaire, par J. Durel (gr. in-8, Leroux). — *La Flûte alexandrine*, par L. Depont (in-18, Lemerre). — *En Demi-teintes*, par M. Delaporte (in-16, Jouve). — *Les Poèmes du clocher*, par R. Toscan (in-12, Moulins, Édition des « Cahiers du centre »). — *L'Ame du fleuve*, par R. Georgin (in-12, Crès). — *Amours, peines, folies*, par H. de Chertemps (in-16, Bibliothèque de la « Vie moderne »). — *Les Tragédies de la foi*, par R. Rolland (in-16, Hachette). — *On frappe les trois coups, saynètes et monologues*, par R. Dombre (in-18, Colin). — *Mme de la Galaisière*, par P. Harel (in-18, Plon-Nourrit). — *Jacotte et son cousin*, par A. Decaen (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Amour et la haine*, par G. Deledda ; trad. de l'italien par A. Lécuyer (in-16, Hachette). — *Désiré Beaudru*, par A. Gaudel (in-18, Grasset). — *L'Héritage de Tippou Akbar*, par G. Richet (in-18, Grasset). — *Le Soleil de pourpre*, par A. Thibaut (in-18, Grasset). — *Vita Vera*, par J. Joergensen ; trad. par Sirgel-Launoy et de la Fabrège (in-12, Beauchesne). — *A l'échelle*, par J. Thiéry (in-18, Colin). — *Justin Pinard, professeur en Sorbonne*, par A. Faure (in-18, Stock). — Paraboles et diversions, par P. Mille (in-18, Stock). — *Anatole*, par A. Schnitzler ; trad. par M. Rémon et M. Vaucaire (in-16, Stock). — *Idylles de la mer*, par F. T. Bullen ; texte français de A. Savine (in-18, Stock). — *L'Enthousiasme*, par Mme M. Gjertz (in-12, Ficker). — *Un Père*, par H. Gaillard de Champris (in-12, Lethielleux). — *Marie de Magdala*, par A. Lefranc (in-12, Lethielleux). — *La Prisonnière de la Sierra*, par P. Luguet (in-12 cartonné, Mame). — *Trémor aux mains rouges*, par H. de Brisay (in-12 cartonné, Mame). — *Commodien. Recherches sur la doctrine, la langue et le vocabulaire du poète*, par J. Durel

(gr. in-8, Leroux). — *Le Sens intime de la tétralogie de Richard Wagner. La Chute. La Rédemption*, par C. de Crisenoy (in-16, Perrin). — *Le Roman social en Allemagne (1850-1900)*, par J. Dresch (in-8, Alcan). — *Essais de critique littéraire et philosophique*, par R. Gillouin (in-18, Grasset).—*Histoire des Séleucides (323-64 av. J.-C.)*, par A. Bouché-Leclercq (in-8, Leroux). — *L'Unité de l'Église et le schisme grec*, par l'abbé J. Bousquet (in-16, Beauchesne). — *Mémoires du maréchal de Florange*, publiés pour la Société de l'histoire de France par R. Goubaux et P.-A. Lemoine. T. I (*1505-1521*) (in-8, Laurens). — *Mémoires de Philippe Prévost de Beaulieu-Persac, capitaine de vaisseau (1608-1610 et 1627)*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par C. de la Roncière (in-8, Laurens). — *Les Relations entre la France et la Pologne de 1680 à 1683*, par S. Rubinstein (in-8, Alcan). — *Un Drame d'amour à la Cour de Suède, 1784-1795*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, par F. Guex (in-8, Alcan). — *Histoire de l'enseignement secondaire en Provence. L'École centrale du département des Bouches-du-Rhône (1798-1802)*, par F.-N. Nicollet (in-8, Aix-en-Provence, Dragon). — *Mémoires* de Théodore de Lameth, publiés avec Introduction et notes par E. Welvert (in-8, Fontemoing). — *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine*, par Imbert de Saint-Amand (in-12 cartonné, Mame). — *Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815)*, par la M^ise de la Tour du Pin, publié par son arrière-petit-fils le colonel comte Aymar de Liedekerke-Beaufort (2 vol. in-8, Chapelot). — *Le Camp de Coëtquidan*, par le Mis de Bellevüe (in-8, Champion). — *Paimpont*, par le Mis de Bellevüe (in-8, Champion). — *L'Empereur Alexandre Ier est-il mort catholique?* par le R. P. Pierling (in-12, Beauchesne). — *Ozanam*, par l'abbé C. Calippe (in-16, Tralin). — *Ozanam et ses continuateurs*, par H. Joly (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Biographie et Mémoires du frère Marin Fouquet, religieux convers de la congrégation des Sacrés-Cœurs dite « de Picpus »*, par le P. I. Alazard (in-8, Braine-le-Comte, Belgique, « Annales des Sacrés-Cœurs »). — *Waldeck-Rousseau*, par Paul-Reynaud (in-18 carré, Grasset). — *Éloges, notions et souvenirs*, par L. Passy (2 vol. in-8, typ. Renouard). — *La République américaine*, par J. Bryce. T. IV. *Exemples et réflexions* (in-8, Giard et Brière). — *Panama. La Création, la destruction, la résurrection*, par P. Bunau-Varilla (in-8, Plon-Nourrit). — *Guerre russo-japonaise (1904-1905). Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe.* T. IV (2 vol. et 2 atlas in-8, Chapelot). — *Études d'histoire*, par A. Chuquet. 6e série (in-18, Fontemoing). — *Au hasard de la vie, notes et souvenirs*, par E. Lockroy (in-18, Grasset). — *Estudios históricos y críticos*, por el marqués de Lema. 1re série (in-8, Madrid, Beltrán).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon. Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Les Transformations du droit civil*, par Joseph Charmont. Paris, Colin, 1912, in-18 de xv-298 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Transformations générales du droit privé depuis le code Napoléon*, par Léon Duguit. Paris, Grasset, 1912, in-16 de ii-206 p., 3 fr. 50. — 3. *Code manuel de la recherche de la paternité (commentaire de la loi du 16 novembre 1912)*, par Henri Lavollée. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1913, in-18 de vii-316 p., 4 fr. — 4. *Traité de droit civil comparé*, par Ernest Roguin. *Les Successions*, t. IV et V. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1912, 2 vol. in-8 de viii-754 et lviii-706 p., 10 fr. le vol.

Droit commercial. — 5. *Les Faux Marchés à terme sur marchandises et sur valeurs mobilières, ou l'Escroquerie au contrat direct*, par Henri Petellat. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1912, in-16 de 220 p., 5 fr. — 6. *Les Lois commerciales de l'univers*, par Ch. Lyon-Caen, P. Carpentier et F. Daguin. T. XII. *San-Salvador*; *République Dominicaine et Nicaragua*, par Reyes Arrieta Rossi, Robert Kuck et Ramon Zelaya; trad. par Fernand Daguin et Gabriel Gamblin. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1912, gr. in-8 de 132+132, 81+81, 90+90 p., 43 fr.

Législation ouvrière. — 7. *L'Assurance contre le chômage à l'étranger et en France*, par J. Lefort. Paris, Fontemoing, 1913, 2 vol. in-8 de ix-400 et 288 p., 12 fr. — 8. *Code du travail et de la prévoyance sociale*. Livre I. *Des Conventions relatives au travail*, texte annoté par Paul Sumien et revu par André Groussier. Paris, Plon-Nourrit, s. d., petit in-8 de 354 p. cartonné, 5 fr. — 9. *La Crise du libéralisme en matière d'assistance, étude critique sur la loi d'assistance aux vieillards, infirmes et incurables du 14 juillet 1905*, par G. Delfrat. Paris, Giard et Brière, 1912, gr. in-8 de 91 p., 2 fr.

Droit international. — 10. *La Seconde Conférence de la paix. La Haye (juin-octobre 1907)*, par Ernest Lémonon. 2e éd. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1912, gr. in-8 de iv-770 p., 20 fr. — 11. *Traité de droit public international*, par A. Mérignhac. 3e partie. *Le Droit de la guerre*. T. I. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1912, in-8 de 596 p., 10 fr. — 12. *L'Asile interne devant le droit international*, par C. M. Tobar y Borgoño. Paris, Giard et Brière, 1911, in-8 de 367 p., 6 fr.

Histoire du droit. — 13. *Questions de droit romain étudiées d'après la nouvelle méthode historique du droit comparé*, par Stanislas Pinélès, avec la collaboration de Nicolas Herzen. Paris, Giard et Brière, s. d., gr. in-8 de viii-115 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Droit de glanage, grappillage, ratelage, chaumage et sarclage, patrimoine des pauvres*, par Paul Degrully. Paris, Giard et Brière, 1912, gr. in-8 de 304-cxv-xxxi p., 8 fr.

Droit civil. — 1. — Bien qu'immuable dans ses principes, le droit doit nécessairement varier, dans ses applications, avec les usages, les idées, les mœurs, les institutions, les phénomènes économiques de chaque époque. Or, les changements ont été si considérables en toutes choses depuis un siècle qu'il n'est pas étonnant que le droit, même fixé par des textes et en quelque sorte figé dans les codes, ait subi d'importantes modifications. Dans un livre intitulé : *Les Transformations du droit civil*, M. Joseph Charmont, professeur à l'Université de Montpellier, s'est proposé de décrire l'évolution du

droit privé en France depuis le code civil. Cette évolution s'est produite de deux manières ; elle n'a été parfois que le développement de certains principes admis dans le code; d'autres fois, elle a été une réaction contre les dispositions de l'œuvre législative de 1804. M. Charmont signale d'abord l'effet de ce double courant dans la constitution de la famille. Tout en conservant, au moins dans la rubrique d'un de ses titres, l'expression romaine de « puissance paternelle », le code civil a restreint, quelquefois outre mesure, l'autorité du père, notamment en matière testamentaire. Par contre, ce même code a méconnu un peu trop les droits de l'enfant naturel, en interdisant toute recherche de la paternité. Si la liberté testamentaire n'a pu encore prévaloir contre les textes trop restrictifs du code, en revanche des lois nouvelles ont amélioré la situation des enfants illégitimes. Celle qui permet la recherche de la paternité est toute récente, et M. Charmont n'a pu encore en parler. En général, toutefois, il faut remarquer que toutes les réformes législatives qui ont été réalisées jusqu'ici sont de celles qui tendent à affaiblir encore les liens familiaux; celles qui auraient pour objet de fortifier la famille n'ont pas abouti. Rien n'a été fait pour élargir le droit de tester, pour accorder au père un pouvoir d'exhérédation; rien contre les inconvénients si évidents du partage forcé. En matière de propriété, M. Charmont constate encore une double action en sens inverse. Le droit du propriétaire est devenu plus exclusif, plus absolu, par la suppression des derniers vestiges de communauté agraire qui avaient subsisté après le grand coup de balai révolutionnaire; plus de droits d'usage réciproques, plus de vaine pâture. Mais, d'autre part, la propriété a de plus en plus perdu de son inviolabilité devant l'État. Pour les mines, pour les sources, le droit du propriétaire a déjà été en partie confisqué. De nouvelles atteintes sont à prévoir en vue de l'utilisation des chutes d'eau et de la préservation des sites. Enfin une autre restriction, en quelque sorte implicite, du droit de propriété résulte de la responsabilité que la jurisprudence et des lois nouvelles font peser sur le propriétaire. Même s'il n'est pas en faute, il est tenu pour responsable des accidents fortuits qui arrivent par le fait des choses qu'il possède. On tend à l'assimiler au patron, auquel la loi sur les accidents du travail a imposé la responsabilité du risque professionnel.

2. — Sous un titre presque semblable à celui de M. Charmont, M. Duguit publie un ouvrage tout différent : *Les Transformations générales du droit privé*. En la forme, tout d'abord, ce sont six conférences que le savant professeur de Bordeaux a faites, pendant les vacances de 1911, à la Faculté de droit de Buenos-Aires. Pour

le fond, M. Duguit considère les transformations du droit privé plutôt dans leurs principes que dans leurs applications pratiques. M. Duguit est l'ennemi déclaré de la métaphysique; il réprouve ce qu'il appelle « le droit subjectif » et qui n'est en définitive que le droit individuel ou même le droit tout court. Pour lui, ce droit, dont l'inviolabilité a été proclamée par la Déclaration des droits de l'homme, n'existe pas. Du fait que tout droit suppose un rapport entre les hommes, M. Duguit conclut que le droit n'est constitué que par la société et pour la société. Théoriquement au moins, il ne recule devant aucune conséquence de ce système. Il répète, après Auguste Comte : « Dans l'état positif, qui n'admet plus de titre céleste, l'idée du droit disparaît irrévocablement. » Ainsi, ajoute M. Duguit, « point de droits aux individus, point de droits aux gouvernants, point de droits aux groupes sociaux, quels qu'ils soient. Mais une fonction sociale à remplir, et la protection assurée à tous les actes faits en vue de cette fonction, et seulement à ceux-là, et seulement dans la mesure où ils sont faits en vue de cette fonction. » Dans ce système, la liberté individuelle, la propriété, la volonté humaine qui s'affirme dans les contrats, n'ont de raison d'être protégées qu'autant que l'exigent les conditions d'existence de la société. Mais qui déterminera les conditions d'existence de la société? La loi évidemment. D'où, l'omnipotence absolue du législateur. Avec ces principes, M. Duguit n'a pas de peine à expliquer et à justifier toutes les lois restrictives des droits du propriétaire ou extensives de la responsabilité patronale. Tout cela cadre admirablement avec sa théorie, qui mène directement, quoiqu'il ne veuille pas en convenir, au communisme... En définitive, tout en se défendant de faire de la métaphysique, M. Duguit ne fait que substituer une métaphysique à une autre, celle du socialisme à celle de l'individualisme. L'une n'est pas meilleure que l'autre; la nouvelle sera même pire dans ses conséquences, car en niant le droit de l'individu, elle met le citoyen complètement à la discrétion du pouvoir politique. La seule vraie métaphysique est celle qui reconnaît aussi bien les droits de l'individu que ceux de la famille, de la commune, de la corporation, de la cité, de tous les groupements légitimes, et qui parvient à les concilier pour le plus grand profit de la paix sociale.

3. —On a beau nier le droit naturel; il arrive pourtant tôt ou tard à renverser les préjugés qui lui sont contraires. C'est ainsi que l'immorale barrière que l'article 340 du code civil opposait à toute recherche de la paternité illégitime vient enfin d'être renversée par la loi du 16 novembre 1912. Cette loi est une nouvelle réaction contre l'esprit révolutionnaire et un retour à la vieille jurisprudence française. Elle permet à l'enfant naturel ou à la mère, comme exerçant

les droits de l'enfant, de faire reconnaître judiciairement la paternité, non seulement en cas d'enlèvement et de viol, mais aussi en cas de séduction, de concubinage notoire ou lorsque le père a pourvu ou participé à l'entretien ou à l'éducation de l'enfant. Pour prévenir les abus, le législateur, tout en laissant un large pouvoir d'appréciation aux magistrats, s'est montré difficile, trop difficile même peut-être, sur la preuve de la séduction, car il exige qu'il y en ait un commencement de preuve par écrit, et il limite le temps dans lequel peut être intentée l'action à un court délai. Sous le titre de *Code manuel de la recherche de la paternité*, M. Henri Lavollée, avocat à la cour d'appel, a donné un très bon commentaire de la nouvelle loi; les questions si délicates qu'elle soulève y sont résolues à la lumière des principes et de la jurisprudence et dans un esprit de haute moralité. Le volume s'ouvre par une éloquente préface de M. Émile de Saint-Auban.

4. — Suivant la promesse qu'il en avait faite à ses lecteurs, M. Ernest Roguin ne leur a pas fait longtemps attendre les deux derniers volumes de son *Traité de droit civil comparé* sur les successions. Dans ces tomes IV et V, l'éminent professeur de Lausanne étudie, avec l'esprit d'indépendance qui le caractérise, les questions les plus délicates, les plus brûlantes, du droit successoral. Il estime à juste titre que de tous les articles des codes, ceux qui définissent le droit de tester, la part de ses biens dont un père a le droit de disposer à l'égard de ses enfants, sont ceux qui exercent la plus grande influence sociale. Par cela même, il trouve souvent l'occasion de critiquer le code civil français. Il est loin aussi d'être l'admirateur du code impérial allemand et du nouveau code suisse. A l'occasion même il se fait un malin plaisir de signaler la naïveté de quelques jurisconsultes français qui, après avoir condamné les rigueurs et le formalisme de notre code civil, invoquent le code allemand, comme si celui-ci était plus libéral ! En fait de libéralisme, M. Roguin n'a aucune illusion. En maint endroit de son ouvrage, il signale l'antagonisme irréductible de la démocratie et de la liberté. La démocratie, en effet, veut l'égalité; or la liberté conduit à l'inégalité. « Il est tout aussi impossible, dit M. Roguin, de combiner l'égalité avec la liberté que l'eau avec le feu ! » Sans se faire le champion fanatique de l'une, ni de l'autre, M. Roguin se préoccupe avant tout de l'intérêt social. Comme Napoléon, il se demande pour chaque chose si elle est utile et si elle est juste; tel est son critérium. Ces principes le conduisent à penser que les lois, dans l'intérêt de la famille, devraient permettre plus largement les substitutions ; qu'il serait même utile de revenir à la pratique des contrats sur les successions futures; que la quotité disponible devrait être élargie, fixée à la moitié de la succession, quel que soit le nombre des

enfants; que le droit accordé au père de famille par le code allemand de réduire un fils prodigue à un simple usufruit doit être approuvé: qu'il conviendrait, en général, de laisser aux pères et mères un sérieux pouvoir d'exhérédation. M. Roguin voudrait même, au risque d'ameuter contre lui les féministes, que la part héréditaire des filles fût réduite à la moitié de celle de leurs frères, « cela afin d'atténuer les très graves inconvénients qu'il y a à faire passer incessamment les biens d'une famille dans une autre, à la suite des mariages, et afin de faire prédominer dans le choix des épouses leurs qualités personnelles sur la considération de leur avoir actuel et futur. » On peut juger par ces indications du vif intérêt que présente pour les jurisconsultes et pour les sociologues l'ouvrage du savant maître de l'Université vaudoise. Notons encore que M. Roguin ne se contente pas, dans la comparaison qu'il établit entre les différentes législations , de signaler leurs tendances générales. Il entre dans tous les détails qui ont quelque importance. Sur les questions de la saisine, de l'obligation aux dettes, du partage, des rapports, il est au courant des dissidences qui se sont produites entre les jurisconsultes de chaque pays. Sa méthode consiste, non à procéder par principes doctrinaux, mais à partir des hypothèses de fait. Il prend les questions telles qu'elles se présentent dans la réalité et les étudie dans leurs subdivisions, en passant des plus générales à celles qui le sont moins, pour montrer comment elles sont résolues par les divers droits positifs. Grâce à cette marche, logique et simple, le lecteur n'éprouve aucune gêne à suivre l'éminent juriste dans tous les méandres si diversifiés et si complexes des législations. Ajoutons enfin que le style familier et naturel, imitant la conversation du professeur avec ses élèves, contribue à enlever aux ouvrages de M. Roguin tout caractère pédantesque et rebutant.

Droit commercial. — 5. — A toutes les personnes qui peuvent se laisser tenter par les offres de spéculation que répandent à travers la France d'innombrables journaux ou prospectus financiers, il faudrait faire lire le remarquable petit volume de M. Henri Petellat: *Les Faux Marchés à terme sur marchandises et sur valeurs mobilières ou l'escroquerie au contrat direct.* La jurisprudence a condamné depuis longtemps la contre-partie, c'est-à-dire le fait du banquier qui, recevant des ordres d'achat ou de vente à terme, se porte lui-même vendeur ou acheteur. Par le fait même le banquier devient l'antagoniste du client qui lui a confié ses intérêts; tout ce que le client perdra, c'est lui qui le gagnera. Or, malgré les condamnations de la jurisprudence, la contre-partie est plus florissante que jamais; des banques, qui sont aujourd'hui haut cotées à la Bourse, n'ont

grandi que par elle. Pour éluder les règles légales, elles ont imaginé le « contrat direct », qui n'est que la contre-partie cyniquement pratiquée; par la formule de ce contrat, le client est censé avoir accepté que le banquier soit son contre-partiste, ce qui n'empêche pas celui-ci de prélever les mêmes frais de courtage, de report, d'impôts que s'il agissait comme intermédiaire. « Lorsque plus tard, dit M. René Lafarge dans la préface du livre de M. Petellat, on écrira l'histoire de la Bourse contemporaine, le chapitre du « contrat direct » ne sera pas le moins curieux, comme exemple de ce qu'a pu inventer l'ingéniosité de l'homme pour tromper son prochain. » Les formules de contrat direct sont, en effet, extrêmement ingénieuses; les magistrats, les experts eux-mêmes y voient quelquefois des opérations sérieuses. M. Henri Petellat démontre que, même dans les hypothèses les plus favorables, elles ne couvrent que de simples paris, de pures opérations de jeu, et que le plus souvent ce sont des procédés d'escroquerie. Pour y mettre un terme, il n'y aurait qu'à obliger tous les exécuteurs d'ordres de Bourse à porter réellement les ordres de leurs clients sur le marché. Il ne serait même pas nécessaire, suivant M. Petellat, de légiférer pour cela; quelques décisions judiciaires, énergiques et bien motivées, suffiraient pour mettre un terme à des abus qui, non seulement sont funestes aux particuliers, mais encore faussent les cours des valeurs et des marchandises.

6.— L'importante publication des *Lois commerciales de l'univers* vient de s'augmenter d'un nouveau volume, le tome XII, qui comprend les codes de commerce du San-Salvador, de la République Dominicaine et du Nicaragua. Nous avons déjà indiqué, lors de la publication des premiers volumes, que, dans cette collection, les codes sont publiés dans leur langue originale, avec la traduction française en regard. La partie relative à chaque nation comprend un exposé de l'organisation judiciaire et de la procédure civile du pays. Dans le volume dont nous parlons, ce travail préliminaire a été fait, pour le San Salvador, par M. Rossi, professeur à l'École de droit de San Salvador; pour la République Dominicaine, par M. Robert Kück, secrétaire de la légation dominicaine à Hambourg, et pour le Nicaragua, par M. Ramon Zelaya, consul général de Costa-Rica à Gênes. Le code de commerce de San Salvador ne date que de 1904; il a été fait sur le modèle du code portugais. Celui du Nicaragua remonte à 1869 et reproduit surtout l'ancien droit espagnol. Le code de commerce dominicain n'est guère que la traduction du code français; avant même sa promulgation, qui date de 1884, c'était le code de commerce français lui-même qui était la loi en vigueur dans la république. Comme le fait remarquer l'un

des auteurs du présent volume, il est utile pour ces petites nations de l'Amérique centrale de rendre accessibles au monde intellectuel, aussi bien qu'au monde des affaires, les textes de leurs institutions juridiques; c'est là un moyen de provoquer l'immigration européenne, source de progrès pour les peuples neufs. A ce point de vue, la collection des Lois commerciales du monde, ouvrage unique en son genre, favorisera la propagande civilisatrice dans ces républiques latines.

Législation ouvrière. — 7. — M. J. Lefort, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, vient d'ajouter à ses nombreux et savants ouvrages sur les assurances et les retraites ouvrières un traité de l'*Assurance contre le chômage à l'étranger et en France*. On a nié que le chômage fût un risque susceptible d'être garanti par l'assurance. M. Lefort, après avoir déterminé le sens précis qu'il faut donner à l'expression de « chômage », réfute les objections diverses qui ont été dirigées contre la possibilité d'appliquer l'assurance en cette matière. Il est certain qu'ici se rencontrent des difficultés qui n'existent pas au même degré lorsqu'il s'agit de la maladie, des accidents, de l'invalidité. Ces difficultés consistent surtout dans l'appréciation des risques et le contrôle des sinistres. Le chômage est-il involontaire? La recherche du travail est-elle réelle ? L'ouvrier sans travail ne s'est-il pas lui-même par sa faute mis dans le cas d'être congédié? Ces questions toutefois ne sont pas insolubles; elles sont même d'une solution facile entre ouvriers appartenant à la même profession. C'est ce qui explique que la garantie contre le chômage s'est organisée d'abord dans les associations ouvrières. La majeure partie du premier volume de M. Lefort est remplie par l'exposé de ce qui a été fait pour remédier au chômage dans les pays étrangers, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, en Belgique, etc. C'est en Angleterre que la lutte paraît avoir été entreprise d'abord; l'initiative a été prise par les *Trade Unions*; les sommes consacrées chaque année à venir en aide aux chômeurs se comptent par millions, et enfin une loi du 16 décembre 1911 a réglementé l'assurance contre le chômage au même titre que l'assurance contre la maladie et l'invalidité. En Suisse et en Belgique, les associations ouvrières ont été fortement encouragées à entrer dans la même voie par des subventions qu'elles ont reçues des villes. Par ce fait, il est vrai, l'assurance est mélangée d'assistance; mais une cotisation est toujours exigée des ouvriers qui y participent, et en présence des misères occasionnées par le manque de travail, l'intervention de la charité n'a que trop sa raison d'être. Arrivant à la France, M. Lefort signale quelques sociétés mutuelles qui, dès les premières années du XIXe siècle, ont accordé des secours aux

chômeurs. Il rend compte, avec des détails et des chiffres puisés aux sources authentiques, de tout ce qui a été tenté, soit par des compagnies d'assurance, soit par des sociétés de secours mutuel, soit par des caisses syndicales ou patronales, soit enfin par l'État, qui, en 1905, sur la proposition de M. Millerand, a inscrit un crédit de 110 000 francs dans la loi de finances pour subventions aux caisses de secours contre le chômage involontaire. Recherchant enfin quel doit être le fonctionnement juridique et technique de l'assurance-chômage, M. Lefort soutient que l'intervention de l État n'est pas nécessaire, que des résultats sérieux peuvent être réalisés avec l'assurance libre, à la condition toutefois qu'elle ne s'écarte pas du terrain professionnel. Sans faire fi de l'assistance, il convient de lui substituer, autant que possible, pour ménager la dignité du travailleur, l'assurance proprement dite, c'est-à-dire la création de ressources acquises à l'intéressé en retour des prestations qu'il a fournies.

8. — Parmi toutes les toiles de Pénélope que notre Parlement est en train de tisser, il y a, comme on sait, un *Code du travail et de la prévoyance sociale.* Le livre premier en est même promulgué depuis le 28 décembre 1910. Il comprend 107 articles et a pour titre : *Des Conventions relatives au travail.* Même avec les annotations qu'y ont ajoutées MM. Paul Sumien et Arthur Groussier, ce livre ne formerait qu'un bien petit volume si les annotateurs ne lui avaient donné comme introduction le rapport rédigé en 1905 par M. Charles Benoist au nom de la commission du travail de la Chambre des députés. Dans ce rapport, l'éminent député de Paris expose de façon magistrale les effets de la révolution, à la fois économique et politique, qu'ont occasionnée, au XIXe siècle, le développement de la grande industrie et l'avènement du suffrage universel. Les travailleurs, concentrés autour des usines, ont vu qu'ils étaient le nombre, et le nombre est devenu le maître de l'État. N'est-il pas temps que l'État, dans sa législation, s'occupe des travailleurs? Le code civil est le code de la propriété, mais le code du travail est maintenant à faire. M. Charles Benoist montre sans peine l'utilité d'un tel code. Mais, renonçant à le rédiger d'un trait, on a cru pouvoir le composer seulement des lois déjà votées sur les matières qui s'y rattachent. Une commission extraparlementaire a été chargée par M. Millerand, lorsqu'il était ministre, de ce travail de coordination, et c'est la première partie de son œuvre qui a été adoptée par les Chambres en 1910. Or, un simple regard sur cette œuvre suffit pour en faire reconnaître l'insuffisance et l'infirmité. Le titre Ier, consacré au contrat d'apprentissage, est la reproduction d'une loi déjà vieille de soixante ans et qui ne répond plus guère aux besoins

actuels de l'industrie. Le titre III, qui doit traiter du salaire, s'ouvre par une loi relative au tissage et au bobinage. Un code doit être une œuvre méthodique; une réunion de lois votées sans ordre et sans suite ne sera jamais qu'un assemblage de choses disparates.

9.— Dans une brochure intitulée : *La Crise du libéralisme en matière d'assistance*, M. Delprat, professeur de philosophie, développe cette thèse que « le droit à l'assistance voté par les représentants de la République française le 14 juillet 1905 — plus simplement, la loi de cette date sur l'assistance aux vieillards et aux infirmes — n'a pas des origines chrétiennes, ni des origines monarchiques; qu'il a des origines laïques et démocratiques ». C'est là, suivant M. Delprat, « une application rationnelle du solidarisme scientifique et juridique ». Toutefois, M. Delprat avoue que « le solidarisme républicain à forme juridique n'a pas encore trouvé sa formule ». Le prétendu quasi-contrat social, sur lequel M. Léon Bourgeois a essayé de l'établir, n'est qu'une rêverie. Au point de vue pratique, notre philosophe reconnaît encore que « les œuvres philanthropiques de l'État seront toujours au-dessous des besoins ». Alors, vraiment, est-ce bien la peine de revendiquer pour le socialisme et la libre-pensée une institution qui consiste à donner quelques sous aux vieillards indigents avec l'argent des contribuables?

Droit international public. — 10. — Bien que la guerre ne soit dans la vie des nations qu'un moment de crise exceptionnelle et qui, espérons-le, deviendra de plus en plus rare, la détermination des règles de la guerre a toujours passé pour la partie la plus importante et la plus difficile de la science du droit des gens. Et cela se comprend sans peine : quand les nations vivent en paix, leurs relations sont tout naturellement régies par des accords réciproques. Mais, si la guerre éclate ,les accords antérieurs n'ont plus de valeur ; les abus de la force seraient alors sans frein si, même alors, les belligérants n'étaient tenus de se rappeler qu'ils sont hommes et qu'ils doivent encore obéir à certains principes supérieurs, qui sont la suprême sauvegarde des droits de l'humanité. De là vient que, même quand les peuples civilisés se réunissent dans des conférences comme celles qui ont eu lieu à la Haye en 1899 et en 1907 et qu'on a appelées des conférences de paix, le but qu'ils se proposent n'est pas seulement d'éviter le fléau de la guerre, c'est aussi de le prévoir et d'en fixer par avance les conditions et les lois. C'est à cette tâche surtout que se sont appliquées les deux conférences internationales dont nous venons de parler. La première avait été réunie, comm on le sait, sur l'initiative du tsar Nicolas II, pour essayer de mettre un terme au développement excessif des armements militaires. Elle dut reconnaître son impuissance quant à ce premier

article de son programme. Sa tâche consista surtout à codifier les lois et coutumes de la guerre et à organiser un système facultatif d'arbitrage; c'est à elle qu'est due l'institution de la Cour permanente de la Haye. La seconde conférence, réunie en 1907, aussi sur l'invitation de Nicolas II, eut seulement pour mission d'améliorer la procédure d'arbitrage et de compléter les dispositions arrêtées en 1899 comme lois de la guerre, en les adaptant à la guerre maritime et en y ajoutant des règles sur la neutralité. M. Ernest Lémonon a publié un compte rendu très complet et très fidèle des travaux de cette *Seconde Conférence de la paix*, à laquelle étaient représentés quarante-quatre États. Beaucoup de ses membres auraient voulu lui faire adopter une convention d'arbitrage obligatoire sur les questions d'interprétation ou d'application des conventions internationales. Mais, devant la résistance de quelques-uns et principalement du représentant de l'Allemagne, on dut se borner à affirmer en théorie la possibilité de cet arbitrage. Tel fut l'objet, tout platonique, de la première des quatorze conventions qu'adopta la conférence. Les treize autres comprennent des dispositions sur la guerre terrestre ou maritime et sur les droits et les devoirs des États neutres. Quant à la Cour permanente d'arbitrage, on s'entendit pour régler sa compétence et sa procédure, mais non pour fixer la manière de nommer les juges. Ce point essentiel a été réservé pour une troisième conférence de la paix dont la réunion a fait l'objet d'un vœu adopté à l'unanimité. En attendant, s'élève à La Haye, grâce aux millions de M. Carnegie, le Palais de la paix; il a été lui aussi le sujet d'un vœu unanime, tendant à ce que toutes les nations envoient des matériaux pour sa construction ou sa décoration, « de façon, a-t-on dit avec un peu d'emphase, que ce palais, expression de la volonté et de l'espérance universelles, soit fait de la substance même de tous les pays ». Comme appendice aux travaux de la seconde conférence de la paix, M. Lémonon a donné ceux de la conférence navale de Londres de 1908-1909, à laquelle participèrent dix puissances maritimes; cette conférence a adopté une déclaration comprenant soixante et onze articles sur des questions relatives à la guerre maritime que la conférence de La Haye n'avait pas eu le temps de solutionner.

11. — M. Mérignhac, professeur à l'Université de Toulouse, vient de faire paraître le troisième volume de son excellent *Traité de droit public international*, dont les deux premiers volumes ont été publiés en 1905 et en 1907 (Voir *Polybiblion* d'octobre 1905, t. CIV, p. 319-320; novembre 1907, t. CX, p. 395-396). Comme nous l'avons déjà indiqué dans de précédents comptes rendus, ce traité ne doit pas être confondu avec les livres élémentaires destinés aux

étudiants; c'est un ouvrage de science et de pratique, qui se distingue par des qualités bien françaises de méthode et de clarté. Les deux premiers volumes sont consacrés aux principes généraux et aux relations des États en temps de paix. Le troisième traite du droit de la guerre, sujet qui remplira aussi le quatrième. Il y a deux sortes de guerres bien distinctes, la guerre continentale et la guerre maritime : chacune a ses règles spéciales. Mais chacune aussi est dominée par des règles générales qui constituent le droit commun de la guerre : telles sont notamment les conditions qui rendent une guerre légitime, les mesures par lesquelles elle peut débuter ou prendre fin. De là, la division naturelle adoptée par M. Mérignhac : droit commun de la guerre, guerre continentale et guerre maritime. Un temps viendra peut-être où il faudra ajouter à cette division celle de la guerre aérienne, mais actuellement encore, malgré les progrès rapides de l'aéronautique, les avions, les aéronefs et les hydroaéroplanes ne peuvent être considérés que comme des accessoires et des auxiliaires de la guerre sur terre ou sur mer. Ce genre d'accessoires toutefois soulève déjà bien des problèmes dont le droit international est obligé de se préoccuper. Les conférences de La Haye, à deux reprises, ont interdit de lancer du haut des ballons des projectiles et des explosifs. Mais les grandes puissances militaires ont refusé leur adhésion à cette clause, et l'Italie dans sa guerre contre la Turquie ne s'est pas abstenue de faire pleuvoir, au moyen de ses avions, des bombes chargées d'explosifs sur les Arabes. Il y a désaccord aussi sur les questions de savoir si les aéronefs des belligérants peuvent passer au-dessus du territoire des États neutres, et réciproquement si les aéronefs des neutres sont autorisés en temps de guerre à circuler dans l'atmosphère des États belligérants. La télégraphie sans fil, à son tour, soulève des difficultés. Ce sont là quelques-unes des questions neuves que traite M. Mérignhac. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on trouve aussi dans son ouvrage l'étude et la solution de toutes les questions plus anciennes, telles que celles des réquisitions en territoire ennemi, des contributions de guerre, et tant d'autres sur lesquelles, malgré les déclarations de principe des conférences et les avis des jurisconsultes, bien des contradictions continuent de subsister.

§ 12. — C'est bien aussi une question controversée et difficile que celle qu'a traitée M. Tobar y Borgoño, ancien premier secrétaire de la légation de l'Équateur, dans sa thèse de doctorat intitulée : *L'Asile interne devant le droit international.* La plupart des auteurs, depuis Grotius, proclament que le droit d'asile est un anachronisme, un reste des coutumes barbares, et qu'il ne doit plus exister nulle part. Utile

peut-être au temps de la loi du talion et des guerres privées, il n'a plus de raison d'être à notre époque de lumière et de civilisation. En dépit de ces beaux discours, ce droit affirme encore parfois son utilité : à la suite des révolutions, des coups d'État, des *pronunciamentos*, toutes choses qui se voient encore quelquefois dans le monde, il arrive souvent que les vaincus se réfugient, pour éviter les représailles des vainqueurs, dans les légations ou les consulats ou sur des navires étrangers. Il est même arrivé que des hommes d'État qui avaient protesté contre l'asile accordé à leurs adversaires, n'ont dû ensuite leur salut qu'à ce même droit d'asile qu'ils réprouvaient. Les républiques de l'Amérique du sud, qui savent ce qu'il en est, ont pris la précaution d'assurer le droit d'asile à leurs légations par une convention signée au congrès de Montevideo de 1888. Et même en Europe, en 1908, à Constantinople, lors de la victoire des Jeunes Turcs et en 1910, à la suite de la révolution portugaise, le droit d'asile diplomatique a encore sauvé des vies humaines. Ne médisons donc pas trop de cet anachronisme. Qu'est-ce, en définitive, que le droit d'asile? C'est une des formes du devoir d'assistance et de secours qui s'impose aux peuples, comme aux individus, de par la fraternité humaine. Tout en regrettant que M. Tobar y Borgoño unisse sa voix à toutes celles qui réclament la disparition du droit d'asile, nous nous plaisons à reconnaître que son ouvrage contient beaucoup de renseignements intéressants tant sur l'histoire de ce droit que sur les conditions dans lesquelles il s'exerce encore actuellement.

Histoire du droit. — 13. — L'étude de la législation comparée, qu'on recommande surtout en vue de l'amélioration des lois nouvelles, peut être encore utile pour l'intelligence des lois anciennes. C'est ce que prouve M. Stanislas Pinélès, privat-docent à l'Université de Vienne, dans ses *Questions de droit romain, étudiées d'après la méthode historique du droit comparé.* Cette nouvelle méthode est expliquée par M. Nicolas Herzen, professeur à l'Université de Lausanne, dans la préface de l'ouvrage de M. Pinélès. Elle consiste à rechercher les solutions données à chaque question par toutes les législations anciennes et modernes; en comparant ces solutions avec celles du droit romain, on arrive presque toujours soit à mieux comprendre celles-ci, soit à rectifier certaines opinions erronées admises jusqu'ici par les commentateurs. Ainsi, Savigny a pensé que les Romains n'admettaient pas qu'une même maison pût appartenir par portions divises à plusieurs propriétaires. M. Pinélès, après avoir constaté que la division d'une maison par étages se retrouve dans la plupart des législations méridionales, démontre que certains textes du Digeste supposent l'existence

de cette sorte de copropriété. Ainsi encore, on admet généralement en droit romain et dans presque tous les droits civils modernes, qu'une obligation commune à plusieurs débiteurs se divise entre eux, que la solidarité est exceptionnelle et doit être formellement stipulée; M. Pinélès montre qu'au contraire la solidarité est la règle aux époques les plus anciennes du droit; qu'à Rome, dans les obligations conclues par stipulation, les codébiteurs étaient tenus solidairement; que le principe de la division de la dette fut introduit seulement dans les nouvelles formes de contrat comme un adoucissement à la rigueur du droit civil. L'ouvrage de MM. Pinélès et Herzen contient encore d'intéressantes dissertations sur divers sujets, spécialement sur les partages provisoires, la propriété des choses trouvées, la théorie des risques dans les contrats de prêt, la lésion, etc.

14. — M. Paul Degrully, ingénieur agricole et docteur en droit, a trouvé dans *le Droit de glanage* le sujet d'une thèse curieuse et originale. Il s'est fait lui-même glaneur à travers toutes les législations, depuis celle de Moïse jusqu'aux lois rurales les plus modernes, et il a colligé tous les textes relatifs à cette vieille coutume qui remonte au temps des patriarches et fut toujours considérée comme une partie du « patrimoine des pauvres ». « Lorsque vous ferez la moisson dans vos champs, dit le Deutéronome, vous ne couperez pas le blé jusqu'au pied, et vous ne ramasserez point les épis qui seront restés; mais vous les laisserez pour le pauvre et les étrangers. » La défense de couper les blés jusqu'au pied avait pour but de permettre aux pauvres de recueillir le chaume, dont ils pouvaient se servir pour leur couchage, leur chauffage ou pour la couverture de leur chaumière. C'est en faveur de ce « droit de chaumage » que les Parlements s'opposèrent jadis à ce que la récolte des blés se fît avec la faux. Aujourd'hui qu'on emploie non seulement la faux, mais encore les machines à moissonner, le vieux droit de chaumage est bien compromis. Du reste, le glanage lui-même a beaucoup perdu de son importance par la dépréciation de la propriété rurale et par la baisse des céréales. Le temps, dont parle Mistral dans ses *Souvenirs*, où des troupes de glaneuses, un mois durant, parcouraient la campagne, couchaient dans les champs sous de petites tentes, appelées « tabanéou», qui leur servaient de moustiquaires, est déjà loin de nous. Il n'est plus guère question non plus du « ratelage », qui s'exerçait dans les pays de prairies, et encore moins du « sarclage », qui consistait à cueillir l'herbe dans les blés et les seigles, au printemps. Le grappillage a conservé plus de vogue, mais il est la source de beaucoup d'abus et l'on s'en plaint vivement dans le midi. La loi de 1898 sur la police rurale stipule que les grappilleurs et les gla-

neurs ne peuvent entrer dans les vignes et dans les champs ouverts que pendant le jour et après complet enlèvement des récoltes. Cette disposition ne fait que rappeler les anciens règlements. M. Degrully, pour conclure, propose que tous les genres de glanage soient supprimés. Il estime qu'ils seraient avantageusement remplacés par une bonne loi de retraites ouvrières. C'est une opinion de jurisconsulte; ce ne serait peut-être pas celle des poètes, comme Mistral, ni même celle des contribuables.

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *La Voix qui accuse. Le Coup de feu L'Evasion. Le Rescapé*, par BRADA. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 245 p., avec 10 grav. d'après Biron, Roger, Mahut et Pouzargues, 3 fr. 50. — 2. *Roman d'automne*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, 1913, in-12 de 320 p., 3 fr. — 3. *L'Écho du passé*, par M. MARYAN. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 315 p., illustré d'après les dessins de Casimacker, 3 fr. 50. — 4. *Autour d'un testament*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 5. *Boy*, par P. LUIS COLONNA; trad. de l'espagnol par M. DEMARÈS DE HILL. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 319 p., 2 fr. 50. — 6. *Les Lointains s'éclairent*, par BERTHE DE PUYBUSQUE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr. — 7. *Roman d'âmes*, par MARIE LE MIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 8. *L'Ile enchantée*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. — 9. *Le Jardin du philosophe*, par ANDRÉ BRUYÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 10. *La Revanche de Valdérée*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 11. *Le Collier de perles roses*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 252 p., 3 fr. — 12. *Par les rudes sentiers*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 288 p., 3 fr. — 13. *En silence*, par FRANCISQUE PARN. Paris, Lethielleux, in-12 de 199 p., 1 fr. — 14. *Fleurs du foyer, fleur du cloître*, par M. DELLY. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 247 p., 0 fr. 60. — 15. *Qui vive? Vertu et bravoure*, par C. RULLIER. Paris, Desclée, de Brouwer, 1911, in-12 de 159 p., 1 fr. 50. — 16. *Après la haine*, par EDMOND COZ. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 268 p., 0 fr. 60. — 17. *Leur péché*, par JEAN VÉZÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 248 p., 0 fr. 60. — 18. *Les Mauvais Gars*, par CHARLES FOLEY. Tours, Mame, s. d., in-12 de 311 p., illustr. de G. Lhuer, cartonné, 1 fr. 50. — 20. *Pantéleïmon*, par PAUL CHRISTOFF. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 142 p., illustré, 1 fr. — 20. *Djenné, ou le Triomphe du christianisme*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-12 de 286 p., 3 fr. — 21. *Mademoiselle Pompon*, par PIERRE MAËL. Tours, Mame, s. d., in-12 de 311 p., illustr. de G. Dutriac, cartonné, 1 fr. 50. — 22. *Mère et enfant*, par ANGE DESROSES. Paris, Vic et Amat, 1912, in-12 de 147 p., 2 fr. — 23. *Dormilhouze-la-Jeune*, par LÉON BARRACAND. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 110 p. à 2 col., illustr. de Damblans, 1 fr. — 24. *Une Visite au pays du diable*, par KARL MAY; trad. par J. DE ROCHAY. Tours, Mame, s. d., in-12 de 411 p., illustré par Tofani, cartonné, 1 fr. 50. — 25. *La Caravane de la mort*, par KARL MAY; trad. par J. DE ROCHAY. Tours, Mame, s. d., in-12 de 420 p., illustr. de H. Meyer, cartonné, 1 fr. 50. — 26. *Trémor aux mains rouges*, par HENRY DE BRISAY. Tours, Mame, s. d., in-12 de 293 p., illustr. de Ed. Zier, cartonné, 1 fr. 50. — 27. *Ceux qui espèrent*, par JULES IMBERT. Tours, Mame, s. d., in-12 de 284 p., illustr. de Jordic, cartonné, 1 fr. 50.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Théâtre du Petit Chaperon-Rouge*, par MAURICE BOUCHOR. Paris, Colin, 1912, in-18 de VII-309 p., cartonné, 4 fr. 50. — 2. *Dîner de Roi*, saynète enfantine pour petits garçons, par NOËL FRANCÈS. Paris, Haton, s. d. in-12 de 32 p., 1 fr. — 3. *Le Docteur Babourlochinsky*, charlatanerie pour jeunes gens, par GABRIEL VESPER. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50. — 4. *Le*

Locataire du deuxième, comédie en un acte, par Besse de Larzes. Paris, Haton, s. d., in-12 de 19 p., 1 fr. — 5. *Le Rond*, comédie en un acte, par Julien Richer. Paris, Haton, 1912, in-12 de 45 p., 1 fr. — 6. *Dix-huit Mille Francs* ! saynète en un acte par Julien Richer. Paris, Haton, 1912, in-12 de 28 p., 1 fr. —7. *La Barbe ou les cheveux*, comédie en acte, par Joseph Maury. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 8. *Les Rayons X*, comédie en un acte, par Joseph Maury. Paris, Haton, s. d., in-12 de 59 p., 1 fr. — 9. *Pitou cinématographiste*, comédie bouffe et militaire, par Daniel Auschitzky. Paris, Haton, s. d., in-12 de 46 p., 2 fr. — 10. *L'Idée du cousin Arthur*, monologue en prose, par Paule Dagheron. Paris, Haton, s. d., in-12 de 7 p., 0 fr. 50. — 11. *Un Chapeau maltraité*, monologue en prose, par Paule Dagheron. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50. — 12. *La Surprise de Germaine*, monologue en prose, par Paule Dagheron. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50. — 13. *Les Terreurs de Ginette*, monologue en prose par Paule Dagheron. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50. — 14. *Mademoiselle Phana, astrologue*, monologue, par Gabriel Vesper. Paris, Haton, s. d., in-12 de 7 p., 0 fr. 50. — 15. *Un Cauchemar*, saynète comique, par Marie Lafeuille. Paris, Haton, s. d., in-12 de 16 p., 0 fr. 50. — 16. *Linotte*, dialogue, par Marie Lafeuille. Paris, Haton, s. d., in-12 de 12 p., 0 fr. 50. — 17. *La Nuit de cristal*, par Geneviève Hennet de Goutel. Paris, Haton, s. d., in-12 de 82 p., 2 fr. — 18. *La Dame de céans, épisode du* XIIIe *siècle*, par Jeanne Balze. Paris, Haton, 1912, in-12 de 53 p., 1 fr. 50.—19. *L'American Club contre la coquetterie*, comédie bouffe, par Jacques d'Ars. Paris, Haton, s. d., in-12 de 60 p., 1 fr. — 20. *Un Trésor mal gardé*, comédie, par Pierre de Montry. Paris, Haton, s. d., in-12 de 69 p., 1 fr. — 21. *Fridlise*, opérette, par Jean Grech. Paris, Haton, in-12 de 72 p., 1 fr. — 22. *Orgueil de Reine*, drame, par l'abbé Joseph Oger. Paris, Haton, s. d., in-8 de 76 p., 1 fr. 50.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — Les quatre récits que renferme ce livre se lisent avec plaisir depuis la première jusqu'à la dernière ligne; celui qui donne son titre au volume : *La Voix qui accuse* est le dernier du recueil : *Le Rescapé* sont peut-être les plus émouvants. Le style de M. Brada est vif, clair, alerte, il sait éveiller et retenir la curiosité du lecteur; et, sans trop appuyer, donner à ces courtes histoires une note tour à tour dramatique ou émue, qui en relève l'intérêt. Si *le Rescapé* paraît quelque peu invraisemblable, les lecteurs d'âge mûr se rappelleront peut-être qu'une aventure à peu près semblable amena en Angleterre, il y a quelque quarante ans, un procès retentissant : comme ici, un imposteur s'imposa à une mère et eut l'habileté de se faire reconnaître par elle comme un fils depuis longtemps disparu.

2. — Dans le *Roman d'automne*, Mme Maryan nous raconte l'histoire de la comtesse Geneviève Claret; restée veuve, avec un fils unique, elle a refusé d'abord, par tendresse maternelle, d'épouser Léonard Dhyerès, puis, touchée de sa fidélité discrète, elle va prononcer le oui attendu, quand elle est brusquement ressaisie par ce devoir maternel dont elle se croyait libérée. Loys, son fils, a épousé, par coup de tête, une jeune fille du peuple, merveilleusement jolie; comme on pouvait le prévoir, il ne tarde pas à regretter sa folie; la désunion du ménage rend la vie commune impossible, Loys part pour une expédition lointaine et la jeune femme, défiante et aigrie, est recueillie par

sa belle-mère. Celle-ci entreprend la tâche infiniment délicate de refaire la mentalité de sa belle-fille; elle y réussit, à force de tact et d'abnégation et en sacrifiant, pour s'y donner toute, son « roman d'automne ». Léonard se console en épousant une amie d'enfance, petite Bretonne qui l'aime depuis longtemps et Geneviève trouve son propre bonheur dans le bonheur de son fils, refait par ses soins. Le style de l'auteur est nuancé et harmonieux, ses jolies peintures de la petite ville bretonne sont vécues et celles de Rome inspirées par un sentiment religieux profond qui, du reste, imprègne tout le récit.

3.— *L'Écho du passé*, du même écrivain, a une donnée plus sombre : M. de Champserolles a dans son passé une page sinistre, dont l'ombre s'étendra sur toute sa vie et aussi sur la vie de sa fille Laurentia. Informée de la faute de son père, qui s'est jadis battu dans les rangs de la Commune, celle-ci brise un projet de mariage et se consacre à Dieu chez les Filles de Saint-Vincent de Paul dans une pensée de rachat et d'expiation. Son fiancé, Donnat de Cerneuilles, épousera sa cousine Béatrix, qui l'a refusé jadis, mais qui, depuis, a su apprécier sa valeur. Le style de l'auteur est toujours charmant et ses sentiments toujours élevés; mais peut-être pourrait-on s'étonner, au point de vue psychologique, que Donnat ait si vite oublié Béatrix, pour se fiancer à une jeune fille, dont il sait, à tout prendre, bien peu de chose. Il est vrai que quand il s'agit du « coup de foudre » tout est possible.

4. — Dans *Autour d'un testament*, Mme Maryan nous transporte à Innsprück où la petite Française Dorothée Laneufoille a trouvé, après le second mariage de sa mère, un asile sous le toit de sa marraine, une grand'tante allemande qui fera d'elle son héritière. Mais Dorothée découvre qu'il existe des parents beaucoup plus proches , qui ont plus de droits qu'elle à cet héritage et, dans un généreux élan, elle déchire le testament dont elle seule connaît l'existence. La vieille maison pittoresque, le linge qui s'empile dans les armoires, l'argenterie massive, tout s'en va aux Stoltz, gens peu intéressants, en somme, qui ne se douteront jamais du beau geste de la Française. Dorothée rentre pauvre, mais ne regrettant rien, car elle a appris à envisager la vie sous un autre angle et elle épouse avec joie Gervais de Plagol, le camarade d'enfance, qu'elle a refusé jadis, parce qu'il ne peut lui offrir qu'une existence laborieuse et étroite. La grandeur d'une pareille existence, quand elle est bien menée, voilà la morale austère qui se dégage d'un récit joliment conté.

5. — *Boy*, histoire traduite de l'espagnol, est émouvante. Xaverito de Baza, futur duc et grand d'Espagne, est un personnage inquiétant et fantasque ,attachant quand même, qui possède un fond de noblesse

et de foi, et un souci du point d'honneur, caractéristiques de son pays et de sa race. Son histoire, folle et tragique, est contée par son meilleur ami avec une simplicité parfois poignante, et elle a la saveur d'une œuvre très humaine dans un décor nouveau. Ce récit, dont la traduction est excellente, a eu en Espagne un très grand succès; il convient plutôt aux jeunes femmes et aux jeunes gens qu'aux fillettes.

6. — *Les Lointains s'éclairent*, par Mme Berthe de Puybusque : histoire un peu longue, assez dramatique et pas très vraisemblable, dont le nœud est une substitution d'enfants. Cette substitution, première invraisemblance, est acceptée par une femme qu'on nous représente cependant comme honnête. Pour éviter à son mari malade le chagrin d'apprendre que sa fille est morte, elle accepte de vivre dans un perpétuel mensonge. La situation se complique avec les années qui passent; elle se dénoue par les bavardages malveillants d'une vieille servante, dépositaire du secret, mais au prix de quelles souffrances pour la fausse mère et pour la jeune fille *substituée !* Celle-ci finit par se faire religieuse et consacre sa vie à des enfants pauvres et sans famille; c'est ainsi que pour elle « les lointains s'éclairent ». L'auteur fait preuve d'un sentiment profondément religieux et certaines situations émouvantes sont bien décrites, malgré trop de longueurs.

7. — On peut reprocher à *Roman d'âmes* d'être trop compliqué dans le fond et aussi trop pompeux dans la forme, mais les sentiments y sont élevés et la note religieuse sincère. Guillemette de Vérignon, l'héroïne du récit, refuse, pour se consacrer à une œuvre de rédemption , un mariage, qui lui promet la fortune et le bonheur; mais son frère Adalbert, qui est « l'obstacle », ayant disparu, elle peut, sans faillir à sa tâche, reprendre son rêve et épouser le duc de Chevrault-Martel. Une foule d'autres personnages se meuvent dans le récit de Mme Marie Le Mière, dont nous ne donnons ici qu'un résumé; parmi eux, Hervé Le Tiennec représente le catholique militant, l'apôtre laïque, dont, pour le plus grand bonheur de la France, le type tend à se multiplier parmi nous.

8. — La pensée qui domine *l'Ile enchantée* est heureuse : c'est l'épuration d'une âme par la souffrance; mais les moyens par lesquelles Maëlle Hermenault atteint ce but manquent, à notre avis, de vraisemblance. Élevée dans un milieu vulgaire et vaniteux, elle vaut mieux que l'entourage, dont, malgré son inclination secrète, elle subit l'influence quand il s'agit de son mariage avec le baron Hugues de la Roche Pouzac. Or Hugues n'est ni baron, ni la Roche Pouzac, mais un vulgaire escroc, veuf avec deux filles, qui s'est approprié sur un champ de bataille africain les papiers d'un cama-

rade auquel il ressemblait. L'aventurier rachète son imposture et ses autres méfaits par une mort héroïque au Tonkin et Maëlle, qui se dévoue à l'éducation des filles de son mari, aborde, après tant d'orages, à « l'île enchantée », de la paix recouvrée par la souffrance chrétiennement acceptée. L'auteur, Mme Jeanne de Coulomb, écrit, on le sait, avec facilité et agrément, dans d'excellents sentiments.

9.— *Le Jardin du philosophe* est situé dans un village perdu, mais pittoresque, du Haut-Armagnac. Là, débarque un jour un inconnu dont l'arrivée fait sensation : Richard Le Hardeuil, neveu et héritier d'un richissime industriel, vient de briser son avenir pour rester fidèle à son idéal chrétien et social. Il prend pied dans le village des montagnes, dont il connaît déjà les habitants, grâce à un album, qui lui est tombé entre les mains à Paris. Montfermeil est solitaire et une jeune fille, jolie, ambitieuse et gâtée, Sybille Dalbray, y meurt d'ennui. Richard, on le devine, s'éprend d'elle, mais, en apprenant son histoire, Sybille traite ses rêves d'utopies et son sacrifice de folie. Elle finit par le mieux apprécier quand, forcée elle-même de travailler pour vivre, elle comprend qu'elle a passé près du bonheur. Bien entendu, à la fin tout s'arrange : l'oncle meurt sans avoir déshérité Richard et celui-ci revient à Sybille qui sera millionnaire après tout. Quelques invraisemblances et quelques longueurs, de très jolies descriptions, des sentiments irréprochables et un dénouement banal, voile le résumé de ce roman de M. André Bruyère.

10.— Dans *la Revanche de Valdérée* nous retrouvons les qualités et les défauts dont est coutumière Mme B. de Buxy : un sentiment vrai de la nature et une certaine originalité de conception à côté d'un élément obscur et irréel. Valdérée, jolie, pauvre et fière, contribue, d'une façon à peu près inconsciente, à la mort tragique de Glady Darneville son élève et surtout son tyran. Ce secret pèse sur sa vie; il est deviné par Simon de Montpreux, qui, par un sentiment chevaleresque de protection, épouse Valdérée ; mais le soupçon d'un crime rend fou son second mari, Gustave Darneville, l'ex-fiancé de Glady. Après de nombreuses péripéties, compliquées et invraisemblables, Valdérée, acculée, avoue l'incident tragique qui a pesé si lourdement sur son existence; elle a compris « qu'en se dépouillant... en perdant tout, elle avait, à la fin, obtenu son pardon et sa revanche ».

11. — *Le Collier de perles roses* est un bon livre pour les enfants. Pierre de Lernes, faussement soupçonné de vol, a été chassé par son grand-père, mais sa sœur Simone reste fidèle à son souvenir, que lui rappellent du reste « les perles roses », don de son frère disparu. Un jour,

le vrai coupable s'étant dénoncé sur son lit de mort, Pierre rentre au foyer de famille, mûri par l'épreuve. Il se consacre désormais à la moralisation des habitants du pays, où il établit une usine, que dominera une statue de la Sainte Vierge à laquelle Simone a fait hommage des « perles roses ». Ce récit de Mme Lucie des Ages est écrit dans un style simple et facile, la dernière phrase du volume en montre l'esprit : « Nous ne pouvons mieux faire que de nous confier à la Providence. Les chemins par lesquels elle nous mène aboutissent au port, pourvu que nous soyions dociles à les suivre ».

12. — Une enfant frustrée de son héritage par son oncle rentre en possession de ses droits *Par les rudes sentiers*. Les sentiments de l'auteur, Mme Marguerite Levray, sont bons et une note morale et religieuse domine le récit, destiné à de petits lecteurs, qui n'auront pas l'idée de critiquer l'invraisemblance de certains épisodes et dont la curiosité sera tenue en éveil par un soupçon de mystère.

13. — *En silence*, par M. Francisque Parn, a plus de valeur littéraire. C'est l'histoire émouvante d'un officier, Pierre Hermont, qui pour épargner à la femme qu'il aime un mortel chagrin, lui cache un vol commis par son fils; il supporte même d'en être soupçonné et finalement il est rejeté de l'armée! Mal préparé pour la lutte quotidienne, cette victime de son silence traîne une vie misérable jusqu'à l'heure où le vrai coupable ayant tout avoué, Pierre Hermont est réhabilité et Mme Vareynes, pour laquelle il s'est sacrifié, consent à l'épouser. Le caractère de l'officier est très noble et ses souffrances morales sont décrites avec émotion, mais une question s'imposera peut-être aux lecteurs de ce livre, qui n'est cependant pas sans valeur. Quand on fait partie de l'armée comme officier a-t-on le droit, à moins d'un devoir supérieur, de laisser soupçonner son honneur? N'est-il pas, en quelque sorte, le patrimoine de l'armée toute entière?

14. — *Fleurs de foyer et fleur du cloître*, par M. Delly, nous présente deux sympathiques figures de jeunes filles; Emmanuelle Harbreuze est l'ange de son foyer et n'entre chez les clarisses qu'après avoir fait tout son devoir envers sa famille, où elle ramène l'union et la paix. Cette tâche n'est pas facile : il s'agit de rapprocher le grand industriel Gualbert Harbreuze de sa femme, la comtesse Ottilie de Walberg, épousée par amour, mais qui ne s'acclimate pas dans son milieu. Il faut aussi marier la petite Thècle, enfant douce et craintive, qui, sans l'appui moral d'Emmanuelle, serait incapable d'affronter les heurts de la vie. Une fois ces tâches diverses accomplies « la fleur du cloître » est libre de suivre le dur chemin qu'elle a choisi pour son partage. Récit dont l'esprit est excellent, mais le style ordinaire; l'épisode du mariage de Gualbert présente quelques invraisemblances.

15.— *Qui vive? Vertu et bravoure,* est un volume que M. C. Rullier a « dédié aux mères ». Une aïeule y raconte à ses petits-enfants des légendes, des histoires morales, traits de courage ou anecdotes édifiantes. Ces récits, courts et variés, contés avec simplicité et agrément, conviennent aux petits lecteurs de sept à dix ans, chez lesquels ils n'éveilleront que des sentiments généreux.

16. — *Après la haine* est un drame assez confus et enchevêtré. L'auteur, M. Edmond Coz, nous transporte en Russie, au milieu des nihilistes et nous raconte leurs aventures, leurs attentats et aussi leur expiation. Aucun d'eux n'est bien intéressant et le style du volume est ordinaire; mais comme l'esprit en est bon, il peut servir à démontrer, une fois de plus, le danger de ces dévoyés dont les doctrines soi-disant humanitaires conduisent aux pires forfaits.

17. — Le récit de M. Jean Vézère intitulé : *Leur péché* est inspiré par cette idée juste que les parents dont le fils annonce une vocation au sacerdoce ont le droit d'examiner cette vocation, mais non pas de l'étouffer en jetant leur enfant dans une vie de plaisir à outrance. C'est là le « péché » des parents d'Henri Miremont; ils en sont punis, du reste, en voyant leur fils, trop faible pour résister à l'ambiance, non seulement, perdre sa vocation, mais aussi son sens moral, sa santé et sa vie. Son camarade Lucien Rivière, animé des mêmes désirs de vie sacerdotale, mais dirigé avec plus de sagesse et vivant dans une atmosphère plus saine, arrive au but et assiste au lit de mort son malheureux camarade. Il y a dans l'opposition de ces deux vies une idée heureuse; les autres personnages du récit sont peu intéressants.

18. — M. Charles Foley, dans *les Mauvais Gars,* nous conduit en Vendée pendant la « grande guerre ». Les « mauvais gars », dont le nom en dit long, trahissent les Vendéens au profit des Bleus et, entre temps, pillent et tuent pour leur compte. L'un d'eux, Guillaume Loiseau, dit l'Enfer, est le frère de lait d'une jeune fille noble, Lucille de Serteuil. Pour protéger l'enfant qu'elle a nourrie et assagir le gars dont les folies la désolent, la vieille paysanne Manette imagine d'unir Guillaume et Lucille par un rit breton, sorte de pacte religieux où « le frère et la sœur en Dieu », échangent des médailles et se promettent un mutuel appui. C'est en effet, grâce à ce pacte, que Lucille échappe à la mort au cours de la « grande guerre ». Autour de l'héroïne, se meuvent une foule d'autres personnages : son oncle, philosophe et rêveur, type des idéologues qui, sans le vouloir, ont laissé la Révolution s'implanter en France; le chevalier, son fiancé, soldat de l'armée catholique et royale: des Bleus, des Vendéens, sans oublier des personnages louches, agents mystérieux, qui sèment le trouble dans le camp royaliste. Une figure sympathique est « Trottinet

ou petit Jacques » dont l'identité n'est révélée qu'à la dernière page du volume. Ne trahissons pas ici ce secret et conseillons aux jeunes lecteurs d'aller le chercher eux-mêmes dans ce volume, tout rempli de péripéties émouvantes et dramatiques.

19. —*Pantéleïmon*, par M. P. Christoff, a un intérêt particulier en ce moment où l'attention du monde civilisé est fixée sur les Balkans. C'est l'histoire mouvementée et vraie dans ses grandes lignes d'un moine bulgare schismatique, né en 1793, dont la longue vie se passe à la recherche de l'idéal religieux, qu'il finit par rencontrer dans l'Église catholique. Tour à tour anachorète, fondateur d'écoles et de monastères, persécuté en haine de la vérité pendant de longues années, emprisonné plus d'une fois, ce moine remarquable exerça autour de lui une grande influence. Il mourut en 1868, en odeur de sainteté, assisté par un assomptionniste français, le Père Galabert.

20. — *Djenné*, qui donne son nom au volume, est une juive, esclave, puis affranchie de l'impératrice Valérie, femme de Dioclétien. Elle retrouve son père dont, tout enfant, elle a été violemment séparée, et périt avec lui pour la foi chrétienne, dans l'amphithéâtre de Rome. L'auteur, M. F. de Nocé, s'est évidemment inspiré — peut-on le lui reprocher? — de *Quo vadis*? et surtout de *Fabiola*; ses descriptions de la Rome païenne, des catacombes et des origines de l'Église sont conformes à l'histoire et le sujet dont il traite est par lui-même toujours émouvant.

21. — Moins dramatique est la donnée de *Mademoiselle Pompon*, histoire gaie, bien contée par M. Pierre Maël aux petits lecteurs dont il sait éveiller l'intérêt. Simone, orpheline, qui a bon cœur et mauvaise tête, se défend contre la tutelle revêche d'une tante si peu sympathique que le lecteur comprend sa révolte, s'il ne l'en loue pas. La discipline du couvent, plus maternelle que celle de la tante, assouplit ensuite le caractère indompté de la fillette, sans briser son élan généreux et, comme tout roman qui se respecte, celui-ci finit par un mariage qui donnera à Simone assagie l'atmosphère familiale dont son enfance a été privée.

22. — *Mère et enfant*, par M. Ange Desroses, est un volume dont il est difficile de saisir, au premier abord, le plan exact. D'après la table des matières, le livre a trois parties : *Mère et enfant, La Nature et le rêve, La Route des saisons*. Ce sont des impressions plutôt que des récits, imprégnées de mysticisme, mais qui sont exprimées dans un langage pompeux et fatigant. Il y manque de la clarté et de la mesure.

23. — Les habitants d'un village dauphinois, chassés de chez eux par la misère, s'en vont, guidés par leur curé, fonder à Madagascar une colonie, à laquelle ils donnent le nom de leur village

des montagnes et qui s'appellera : *Dormilhouze la Jeune.* Les difficultés ne manquent pas à ces braves gens : les trahisons, les attaques à main armée, les embuscades se succèdent, mais ils tiennent bon et le récit, en s'achevant, nous montre la nouvelle colonie en pleine prospérité. Cette prospérité, ajoutons-le, est due, en partie, à une bonne fée, Mlle Bérangère de Chichilianne, riche à millions et généreuse à souhait, qui adopte comme siens les habitants de Dormilhouze et dont le mariage avec François de Sennetière, le chef de la colonie, leur assure pour toujours sa protection. Tel est le nouveau roman de M. Léon Barracand.

24. — *Une Visite au pays du diable,* par M. Karl May, fait suite aux *Pirates de la Mer Rouge,* dont, il y a quelques mois, nous avons eu occasion de parler. C'est un récit mouvementé, traduit de l'allemand, par M. J. de Rochay et qui nous conduit, à travers le Kurdistan, jusqu'aux frontières de Perse.

25. — *La Caravane de la mort* est un nouvel épisode du même voyage, également rempli de péripéties dramatiques et qui renferme, en particulier, une curieuse description de la caravane de la Mecque. Ces deux volumes conviennent aux jeunes lecteurs et peuvent être mis dans toutes les mains.

26.— *Trémor aux mains rouges,* par M. Henry de Brisay, est une œuvre d'imagination ayant pour base des événements historiques. M. de Trémor, dont le vrai nom est le marquis de Lancieux, poursuivi par la haine atroce de son beau-frère, se fait corsaire, rentre en France au moment de la Révolution, retrouve son ennemi et échappe par miracle à une mort épouvantable. Ce récit, rempli de péripéties dramatiques, écrit d'une plume alerte, intéressera les jeunes lecteurs; il se termine, à l'encontre de bien des drames de la vie réelle, par le triomphe de la vertu et le châtiment du crime.

27. — Plus calme est l'atmosphère où se meuvent *Ceux qui espèrent,* récit simple et ému des luttes, des joies et des douleurs d'un groupe d'humbles chrétiens, au milieu desquels se détache une belle figure de prêtre : l'abbé Arsène.

Pièces de théâtre. — 1. — Le volume de M. Maurice Bouchor intitulé : *Théâtre du Petit Chaperon Rouge,* donne quatre pièces, qui peuvent être jouées par des enfants ou des jeunes filles. Ces féeries, parfaitement morales, sont accompagnées d'indications minutieuses sur la façon dont elles doivent être interprétées et comme le dit, du reste, l'auteur, dans sa Préface, « les pages sont farcies de notes » qui aideront les jeunes artistes à jouer d'une façon « vraie et vivante ».

2. — Dans *Diner de Roi,* saynète enfantine destinée par M. N. Francès aux petits garçons, il y a treize rôles dont dix peu-

vent être joués par des enfants très jeunes. La saynète est gaie et ses accessoires très simples. Disons, une fois pour toutes, que cette piécette, comme celles qui vont suivre, est morale ; toutes sont, à ce point de vue, irréprochables; aucune, cependant, n'est marquée par un intérêt très grand.

3. — *Le Docteur Babourlochinsky*, charlatanerie, par M. G. Vesper, est destinée « aux jeunes gens ».

4. — On peut en dire autant du *Locataire du deuxième*, comédie en un acte, par M. Besse de Larzes, qui renferme huit rôles, tous d'hommes, que l'on pourrait, à la rigueur, réduire à cinq.

5. — *Le Rond*, de M. Julien Richer, a quatre rôles d'hommes; c'est une comédie en un acte, satire assez comique, des habitudes des employés dans un ministère de nos jours.

6. — *Dix-huit Mille Francs*, du même auteur, est une saynète en un acte, avec trois rôles masculins; qui montre, sous une forme très humoristique, les avantages, même matériels, de la confession et comment, quand il s'agit de restitution, un franc-maçon forcené trouve qu'elle a du bon; nous avons ici une idée juste drôlement exprimée.

7 et 8. — *La Barbe ou les cheveux*, comédie en un acte pour jeunes gens, a cinq rôles masculins; c'est une pièce comique, comme l'est également *les Rayons X*, du même M. J. Richer, et qui a six rôles d'hommes.

9. — *Pitou cinématographiste*, comédie bouffe et militaire en deux actes, de M. D. Auschitzki, compte six rôles d'hommes, dont le principal est celui du soldat cinématographiste, devenu artiste sans le savoir.

10 à 13. — *L'idée du cousin Arthur, Un Chapeau maltraité, la Surprise de Germaine, les Terreurs de Ginette* : quatre monologues, par Mme Paule Dagheron, destinés à de toutes petites filles.

14 à 16. — *Mademoiselle Phana, astrologue*, est un monologue de M. G. Vesper, qui convient à des jeunes filles plus grandes, comme aussi *Un cauchemar*, saynette comique par Mme Marie Lafeuille, qui renferme deux rôles de femmes, et *Linotte*, du même auteur, dialogue avec deux rôles de jeunes filles.

17. — *La Nuit de cristal*, œuvre plus importante, de Mme Geneviève Hennet de Goutel : c'est un « rêve de Noël » en trois actes pour jeunes filles et fillettes, dont la musique et les chœurs sont de M. Jacques Tinel. Les personnages sont nombreux; il y a trois rôles de femmes et un rôle de jeune garçon, pouvant être rempli par une fillette; de nombreux anges, archanges et petits enfants du ciel jouent aussi un rôle dans cette pièce pieuse et poétique.

18. — *La Dame de céans*, par Mme Jeanne Balze, est un épisode

du XIIIe siècle en un acte, destiné, comme le précédent, aux jeunes filles. La pièce a quatre rôles d'hommes, mais qui peuvent être joués par des jeunes filles, et sept rôles de femmes. Le décor est moyennâgeux et la pièce simple et jolie.

19. — *L'American Club contre la coquetterie*, comédie bouffe en deux actes, par M. Jacques d'Ars, a cinq rôles de femmes, pouvant être joués par des jeunes filles. La partition musicale est de Jos. Blanchon.

20. — *Un Trésor mal gardé*, comédie en trois actes, par M. P. de Montry, est aussi, comme la pièce qui précède, destiné aux jeunes filles. Elle a trois rôles féminins.

21. — *Fridlise*, opérette mérovingienne, en trois actes, est plus importante comme donnée, costumes et décors, que les deux pièces qui précèdent; les paroles sont de M. Jean Grech et la musique de M. Jos. Blanchon. Il y a en tout seize rôles, tous féminins, dont les principaux sont ceux de sainte Clotilde et de sainte Geneviève. La scène se passe au temps de la bataille de Tolbiac.

22. — *Orgueil de Reine* est, comme *Fridlise*, une pièce historique avec chants, écrite, tout spécialement, par M. l'abbé Oger, pour les patronages de jeunes filles; la musique est de M. l'abbé Joseph Thomas. L'héroïne de ce drame en quatre actes est la reine de Suède, Christine, qui, en 1657, fit assassiner à Fontainebleau son écuyer Monaldeschi. Ce dernier acte se passe à Rome, vingt ans plus tard; nous y revoyons la Reine repentante, désireuse de réparer son crime en assurant l'avenir du fils de sa victime. Il y a en tout quatorze rôles de femmes et deux ou trois rôles d'hommes, lesquels, comme l'explique l'auteur dans une note, peuvent facilement être joués par des jeunes filles.

COMTESSE DE COURSON.

THÉOLOGIE

L'Euchologie latine étudiée dans la tradition de ses formules et de ses formulaires. 2. *L'Eucharistia canon primitif de la messe ou formulaire essentiel primitif de toutes les liturgies*, par Dom PAUL CAGIN. (*Scriptorium solesmense*. II. Paris, A. Picard et fils ; Rome, Paris et Tournai, Desclée, 1912, gr. in-8 de 334 p. — Prix : 12 fr.

Dom P. Cagin poursuit ses belles et passionnantes études sur *l'Euchologie latine*, dont le premier volume a été annoncé ici par une plume plus autorisée que la mienne : *Te Deum ou Illatio* (cf. *Polybiblion* de décembre 1908, t. CXIII, p. 521-524). Aujourd'hui, comme l'indique avec netteté le titre de l'ouvrage, il se propose de nous montrer dans l'Eucharistia le canon primitif de la messe, le formulaire essentiel qui est demeuré dans toutes les liturgies,

au milieu des développements et des modifications qu'elles ont pu subir. Quel sujet plus beau et plus digne de l'attention non pas seulement des théologiens et des liturgistes, mais de tous les fidèles instruits ! Quel intérêt s'attache à ces études qui nous ramènent aux origines de l'Église et, en nous permettant de reconstituer la messe dans son originalité primitive, nous laissent voir qu'elle est demeurée radicalement identique à elle-même dans sa partie essentielle ! Et la discussion est menée ici avec une admirable clarté que rendent plus saisissante encore les tableaux synoptiques et polychromes dont elle est accompagnée par une critique forte et persuasive, appuyée sur une vaste érudition; en sorte que, en dépit de termes techniques, expliqués d'ailleurs et auxquels on s'habituera vite, tout lecteur un peu averti peut lire ce volume sans peine: il y trouvera plaisir, profit et édification.

Il ne saurait être question dans ces études historiques, Dom Cagin le remarque justement, de s'abandonner à de stériles regrets sur les transformations de l'euchologie ni, moins encore, de faire de vaines tentatives pour ramener la messe à sa forme primitive. Il est incontestable en effet, il ressort des études de Dom Cagin que le canon romain a subi des modifications, qu'il s'y est mêlé des parties adventices qui rompent l'unité de l'anaphore, tout en permettant à un observateur attentif d'en reconnaître et d'en retrouver sous ces modifications l'unité radicale. Les Diptyques, par exemple (Mémento des vivants et des morts), sont une de ces intercalations; d'autre part, le canon romain actuel manque d'un *Post sanctus,* qui n'a pas subsisté seulement dans le canon gallican ou mozarabe, mais dont le missel de Stowe nous révèle la présence autrefois dans le canon romain. Dégagée de ces embolismes, l'anaphore se manifeste comme une action de grâce continue (*eucharistia*) « s'étendant de la préface à l'épiclèse inclusivement et trouvant la conclusion qui lui manquait sans cela dans le *per quem haec omnia* dont la séparent aujourd'hui le *Mémento des morts* et le *Nobis quoque peccatoribus.* « Mais, tandis que les diverses parties qui composent cette eucharistie, soit la préface par exemple ou l'épiclèse, admettent des pièces de rechange, il est remarquable qu'un seul texte reste toujours invariable, c'est le *Qui pridie* ,c'est-à-dire la portion de l'anaphore impliquant la consécration. »

Mais en poussant plus loin l'étude critique et la comparaison des divers textes litturgiques, Dom Cagin nous amène à cette conclusion que le *Sanctus* lui-même est un embolisme de l'anaphore, embolisme dont l'introduction remonte au pape Sixte Ier qui enjoignit au peuple d'entonner ce *Sanctus,* cantique populaire, dont le célébrant lui donnait l'intonation.

L'examen comparatif et critique de documents qui nous ont conservé, sous une forme certainement antique, l'anaphore primitive : les statuts apostoliques égyptiens, conservés dans le palimpseste latin de Vérone, les statuts apostoliques éthiopiens, le *Testamentum Domini* syriaque, la liturgie du Sauveur et la liturgie des apôtres, l'une et l'autre éthiopienne, confirme et précise ces conclusions. Dom Cagin nous paraît mettre hors de doute que ces textes ne dépendent point les uns des autres et qu'ils représentent cinq versions différentes de l'anaphore apostolique, telle qu'elle a été établie par les apôtres. Son étude, dont les tableaux polychromes déjà signalés augmentent singulièrement la clarté, abonde en renseignements nouveaux et en réflexions suggestives. Sans préciser la date à laquelle ont été composés ces cinq textes, il les classe respectivement entre eux et il montre fort bien comment les interpolations qui s'y sont glissées nous fournissent de précieux indices chronologiques. C'est ainsi qu'une interpolation antitrinitaire commune au Testament et à la liturgie du Sauveur accuse, par les charismes dont elle est parsemée, une très haute antiquité.

Le savant bénédictin rapproche ensuite de ces textes les constitutions apostoliques, qui s'accusent, par l'introduction du *Sanctus* et de l'Intercession comme plus récentes; puis de la Didaché, dont il montre que le chapitre XIV seul est eucharistique, tandis que les chapitres VII à X intéressent seulement les agapes.

Et c'est après ces comparaisons attentives et scrupuleuses que Dom Cagin est autorisé à nous présenter un essai de restitution du texte de l'anaphore apostolique, essai qu'il ne considère d'ailleurs que comme un « schéma provisoire » mais bien « fait pour donner l'occasion d'approfondir un texte auquel il semble qu'on n'ait pas pris garde, mais qui, certes, mériterait encore, presque au même titre que les livres canoniques, un large commentaire ».

Nous souhaitons, en terminant ce compte rendu, que Dom Cagin ne nous fasse pas attendre trop longtemps la suite de ces belles études, si édifiantes et si instructives, si riches en enseignement de toute sorte.

E.-G. L.

Les Magnificences de l'Église, par PAUL LOEWENGARD. Paris, Perrin, 1913, in-16 de v-345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent ouvrage : *La Splendeur catholique*, dont j'ai parlé ici en son temps, l'auteur, nouveau converti, racontait les événements et plus encore l'évolution psychologique qui l'avait amené du judaïsme à l'Eglise. Cette fois, il veut chanter les magnificences de l'Église dont il est devenu l'enfant, et comme refaire un *Génie du christianisme* mieux adapté aux exigences du XXe siècle, qui ne saurait

plus s'accommoder « de la théologie superficielle et du mysticisme sans profondeur de Chateaubriand », c'est, bien entendu, l'auteur qui parle, et je le cite pour mieux faire comprendre son dessein : « Puisque le don de la poésie est en toi, se dit-il à lui-même, sertis dans la beauté la vérité éternelle. Aux magnificences de l'art illumine la grave théologie. » Et voilà pourquoi il s'est mis à son tour à chanter les magnificences catholiques, la grâce, les vertus, les sacrements, la liturgie, les institutions catholiques, le Pape enfin et le magistère de l'Église, dans des chapitres d'une belle envolée, qui peuvent servir en même temps à l'enchantement et à l'édification des lecteurs catholiques. Je rends hommage aux bonnes intentions de l'auteur et aussi à son talent : peut-être eût-il été préférable que sa Préface fût écrite dans un ton plus modeste. Il eût mieux valu aussi, je crois, ne pas accrocher au chapitre sur le Saint Sacrement une polémique avec l'*Action française*. Vaine querelle, qui classe l'auteur dans un parti où bon nombre de catholiques ne le suivront pas. Le sujet ne comportait pas cette digression, et l'auteur eût été bien inspiré de s'en abstenir. Sous ces légères réserves, le livre mérite d'être recommandé. P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

Mon filleul au « jardin d'enfants ». *Comment il s'instruit*, par Félix Klein. Paris, Colin, 1912, in-18 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'avoue que je ne partage pas, pour les méthodes froebelliennes et pestallozziennes de pédagogie, l'engouement des pédagogues, protestants pour la plupart, qui président depuis trop d'années aux destinées de l'instruction publique en France. Sans doute on peut tirer parti, comme de toute méthode, de ces petits trucs de dressage dont ces lourds pédants allemands ou suisses ont fait un système d'éducation. Mais il ne faudrait pourtant pas laisser croire que, depuis tant de siècles que la France existe, les mères et maîtresses françaises ont ignoré l'art d'élever les enfants, et qu'il a fallu, pour le leur apprendre, l'avènement des Froebel et des Pestalozzi, commentés par les Monod et les Wagner, les Brandt et les Kotzemberg, les Kergomard et les Vander-Molen, et plus récemment — c'est l'objet du présent livre — par M. l'abbé Félix Klein, ancien professeur à l'Institut catholique de Paris. Cette réserve formulée, je ne doute pas que les mamans et les maîtresses chrétiennes puissent profiter des indications du livre de M. l'abbé Klein, d'autant plus qu'il est fort bien écrit, charmant de forme et très vivant, et que la leçon pratique se double ici, ce qui n'arrive pas toujours, d'une agréable lecture. Mais en le lisant, elles ne tarderont pas à se rendre compte combien, du point de vue chrétien surtout, ce livre est insuffisant et incomplet.

L'éducation de l'enfance, et même son instruction, puisque le titre indique qu'il s'agit ici seulement d'instruction, doit viser plus haut que le terre à terre de ces leçons de choses : le souci de l'*unum necessarium* n'apparait guère dans toute cette vaine pédagogie, et j'avoue que j'y vois une très grave lacune, puisque le principal y manque et que l'abondance de l'accessoire ne saurait y suppléer. Un livre d'éducation, écrit par un prêtre catholique, très distingué d'ailleurs, devrait rendre un autre son qu'un livre de M. le pasteur Wagner ou de Mme Kergomard. Je ne ferai donc pas de reproche à M. l'abbé Klein de ce qu'il a mis dans son livre (bien que quelques réserves fussent peut-être nécessaires, même sur ce point) mais surtout de ce qu'il a oublié. Espérons que le prochain ouvrage qu'il annonce en finissant : *Comment il s'élève*, nous donnera plus de satisfaction et fournira à l'auteur l'occasion de nous offrir ce que nous avons le droit d'attendre de lui.

P. Talon.

L'Art de faire un homme, *conseils pratiques d'éducation moderne. De la première enfance à la fin des études*, par l'abbé H. Mocquillon. Paris, Perrin, 1912, petit in-8 de 416 p. — Prix : 5 fr.

Deux parties me semblent pratiques et intéressantes dans le livre : la deuxième, qui a trait à l'éducation physique et la sixième, intitulée *le Développement de la volonté chez l'enfant*. On trouvera dans l'une et l'autre des indications utiles, où se marquent à la fois l'homme d'expérience et l'observateur pénétrant. Dans cette dernière partie, un tout petit chapitre, 14 pages sur 416, traite ce sujet : *Croyance en Dieu et religion*. C'est toute la part de la religion dans *l'Art de faire un homme*, et, malgré les explications que donnne l'auteur, nous trouvons que c'est vraiment trop peu.

Les autres parties: *L'Éducation*, où il y a surtout de la rhétorique et pas mal d'idées contestables; *la Culture intellectuelle*, où la question n'est pas traitée sérieusement; *les Réformes*, qui se résument à peu près à diminuer le nombre des heures de travail et à augmenter le nombre des heures de sommeil; *la Culture morale*, qui reste à côté du sujet, ces parties, dis-je, ne me semblent pas présenter un grand intérêt et je ne vois pas trop le profit qu'on en pourrait tirer. Le livre d'ailleurs se lit avec agrément, parce qu'il est écrit avec verve et que l'esprit critique de l'auteur s'y exerce avec une ardeur qui communique une certaine vie à toutes ces pages et ne laisse pas au lecteur le temps de s'ennuyer et de languir.

M. l'abbé Mocquillon ne se cache pas d'appartenir à l'école anglo-saxonne, dont mon regretté ami et cher camarade Demolins s'était fait jadis l'apôtre ardent et convaincu. J'ai toujours pensé que cette école qui nous, a fourni du reste quelques indications utiles, bonne

sans doute pour les Anglo-Saxons, s'adaptait mal aux nécessités de l'éducation chrétienne et française, et qu'à la suivre étroitement, nous risquions de perdre les meilleures de nos qualités françaises, et de contracter surtout les défauts des autres. L'éducation en France doit viser à faire de bons chrétiens et de bons Français; elle a sans doute contracté quelques défauts en ces derniers temps, défauts dont les institutions sont surtout coupables, mais elle a su aussi, tant qu'elle a gardé ses traditions, former un type d'homme qui n'a vraiment rien à envier à aucun autre, et dont les qualités d'initiative, de vigueur et de générosité montrent assez que les Anglo-Saxons n'ont assurément pas grand'chose à nous apprendre. C'est dire assez que la partie critique du livre me paraît très exagérée et très sujette à contestation. Il serait trop long d'en donner la preuve ici : comme l'ouvrage vaut la peine d'être lu, nos lecteurs sauront eux-mêmes trouver les points visés par ces réserves nécessaires, et profiter aussi des bonnes indications qui n'y manquent pas. P. Talon.

Chasses aux loups et autres chasses en Bretagne, par le Rev. E. W. L. Davies; trad. par le comte René de Beaumont. Paris, Laveur, 1912, in-16 de xi-382 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Chasse à l'alouette, par André Simon. Paris, Laveur, 1913, in-16 de xvi-178 p., avec 17 grav. — Prix : 3 fr.

Dressage du chien d'arrêt au collier de force, par Joseph Levitre. Paris, Laveur, 1913, in-16 de xiv-63 p. — Prix : 2 fr.

La collection cynégitique de l'éditeur Laveur vient de s'enrichir de trois volumes qui, à des titres divers, intéresseront les disciples de saint Hubert et méritent d'être mis en bonne place dans leurs bibliothèques.

L'auteur des *Chasses aux loups* passa deux hivers dans les Montagnes noires de la Basse Bretagne, il y a un demi-siècle environ, et il chassa le gros gibier dans les forêts avoisinantes. C'est dans la vieille petite ville de Carhaix, sise au point où se touchent les trois départements du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère que les maîtres d'équipage avaient leur quartier général. Le comte de Saint-Prix exerçait le fonctions de louvetier et, avec sa meute de grands chiens à poils durs, il chassait loups et sangliers qui pullulaient alors et causaient aux paysans des dommages considérables.

Les récits de chasses de M. E. W. L. Davies, très exactement documentés au point de vue technique, sont émaillés d'anecdotes piquantes, de descriptions pittoresques, de scènes de la vie locale qui présentent un attrait réel même pour les lecteurs que ne passionnerait pas la chasse à courre. Quant aux vrais chasseurs, ils ne pourront commencer

la lecture de cet ouvrage sans la poursuivre jusqu'au bout et ils seront tentés d'entonner le refrain du *Chansonnier* :

Vive la chasse !
Elle surpasse
Tous les plaisirs
Qui charment nos loisirs.

Le distingué sportsman qu'est le comte René de Beaumont a donc droit à un tribut de reconnaissance pour l'excellente traduction qu'il a publiée de ce livre.

— Avec *la Chasse à l'alouette* nous quittons les forêts pour les plaines et, au lieu de forcer du gros gibier, nous fusillons de petits oiseaux. Dans une Préface, M. Paul Lacour décrit l'âme du chasseur et rend hommage au palais des gourmets. M. André Simon, après avoir exposé quelques notions d'ornithologie et décrit les diverses espèces d'alouettes, fait une incursion dans le domaine littéraire et cite certains passages de Toussenel, de La Fontaine et même de Tolstoï, où il est question du petit oiseau qu'il est si amusant de tirer au miroir. Mais les chapitres substantiels sont consacrés à la chasse proprement dite, au filet et au fusil, à l'installation du miroir, aux temps favorables, aux heures propices. L'auteur donne des conseils pratiques sur le ramassage des alouettes, le chien rapporteur, et termine par des considérations culinaires empruntées à Elzéar Blaze et Brillat-Savarin. Dix-sept gravures illustrent ce petit livre.

— M. Joseph Levitre, à qui l'on doit une excellente étude sur *le Piégeage*, a voulu initier les profanes au *Dressage du chien d'arrêt*. Il démontre que le collier de force n'est un instrument de supplice que si l'on en use maladroitement; bien manié, c'est le meilleur auxiliaire du dressage. Le chien n'obéit pour revenir, se coucher, arrêter, rapporter, qu'après une adaptation aux gestes et à la voix du maître. Le collier de force est le plus précieux adjuvant pour faire comprendre sa volonté à l'animal, mais il faut s'en servir d'une main légère, sans nervosisme. De nombreuses gravures sont insérées dans ce manuel, pour lequel M. Gabriel de Saint-Agnan a écrit une élogieuse Préface.

ROGER LAMBELIN.

LITTÉRATURE

Mission d'Ollone 1906-1909. Écritures des peuples non chinois de la Chine. *Quatre Dictionnaires lolo et miao-tseu* dressés par le commandant D'OLLONE, avec le concours de Mgr DE GUÉBRIANT, évêque du Kien-tchang. Paris, Leroux. 1912. gr. in-4 de 303 p., avec 9 planches, 103 tableaux et une carte hors texte. — Prix : 15 fr.

En 1868, la mission Doudard de Lagrée et Garnier avait réussi à se procurer quelques mots lolos. En 1873, le P. Crabouillet, missionnaire

au Se-tchoan méridional, signala l'écriture lolo; en 1877, Baber parla de cette écriture et peu après M. Terrien de Lacouperie étudia le document que l'on connaissait; mais aucun de ces chercheurs ne savait parler la langue ou lire l'écriture lolo, et, par conséquent, ne pouvait formuler que des hypothèses philologiques plus ou moins hasardées

En 1890 le P. Vial, missionnaire au Yun-nan depuis 1879, publia une étude intitulée : *De la Langue et de l'écriture indigènes au Yun-nan*, et la même année une autre *étude sur l'Écriture des Lolos*. C'était la première fois qu'on offrait aux savants des éléments sérieux d'appréciation sur ce sujet. Le même missionnaire continua ses travaux, et en 1909 il donna un *Dictionnaire français lolo* (dialecte *gni*), précédé d'une *Grammaire*. En 1909 également, le P. Liétard, un des compagnons du P. Vial au Yun-nan, publia des *Notions de grammaire lolo (dialecte a-hi)* et en 1911 un *Essai de dictionnaire lolo-français* (même *dialecte a-hi)*. Ces deux missionnaires connaissent très bien ces deux dialectes, ils les parlent et les écrivent.

Aujourd'hui, M. le commandant d'Ollone, qui a fait une exploration dans l'ouest de la Chine, nous apporte une contribution à l'étude de plusieurs dialectes lolo. Outre les inscriptions dont il a pris ou fait prendre des estampages, il publie trois dictionnaires de ces dialectes. Il faut entendre ce mot de dictionnaire dans un sens restreint. Le premier a 250 caractères, le second 480 et le troisième 1.030. Le premier et le dernier sont dûs à M. d'Ollone seul; le second à M. d'Ollone et à Mgr de Guébriant, vicaire apostolique du Kien-tchang. Malheureusement, ni M. d'Ollone ni Mgr de Guébriant ne connaissent la langue et l'écriture lolo d'aucun dialecte. Pour recueillir ces séries de mots et de caractères, M. d'Ollone s'est servi d'un procédé simple et ingénieux : un *pimo*, lettré plus ou moins savant, écrivait devant lui à sa guise les caractères tels qu'ils lui venaient à l'esprit, il lui présentait son travail, lui en expliquait par interprète le son et le sens que le voyageur notait au dessus de chaque caractère. Les tableaux publiés reproduisent ces documents. Grâce à ce travail exécuté au Se-tchoan, au Yun-nan, au Kouy-tcheou, il sera possible de faire des rapprochements instructifs entre les dialectes et les caractères employés par plusieurs tribus lolo. Il faut bien dire cependant que ces documents n'ont d'autre base et d'autre valeur que la science des *pimo* interrogés par l'explorateur. Un quatrième dictionnaire est miao-tseu. M. d'Ollone répète ce qu'il avait déjà écrit au cours de son exploration : que l'existence de l'écriture des Miao-tseu était jusqu'à présent absolument inconnue. Cependant les *Notes and Queries on China and Japan* (I, p. 104 et p. 116), sous la signature Deka, en avaient parlé; de plus, Devéria, d'après un ouvrage chinois daté de 1683, a donné, en 1891, dans le *Journal asiatique*, des spécimens de l'écriture des Miao-tseu.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage que vient de publier M. le commandant d'Ollone et qui fait partie d'une série de documents sur sa mission, offre une contribution à l'étude des langues et écritures lolo et miao-tseu. C'est un résultat appréciable et qui n'a pas été atteint sans peine au cours d'une exploration ardue. L. A.

Pages choisies des grands écrivains. Les Auteurs arabes, avec Introduction, par L. Machuel. Paris, Colin, 1912, in-18 de xxx-379 p — Prix : 3 fr. 50.

M. Machuel, directeur honoraire de l'enseignement public en Tunisie, inspecteur général de l'Université et auteur de très bons manuels pour l'étude de l'arabe vulgaire, vient de publier, dans la collection des *Pages choisies des grands écrivains*, une œuvre très utile à qui veut connaître la littérature arabe sans s'astreindre au long travail qui est nécessaire pour entrer en contact direct avec elle.

Après avoir esquissé rapidement son caractère et son histoire et indiqué les traits principaux de la grammaire, il inaugure la liste de ses extraits par quelques sourates du Coran suivies de versets détachés qui lui servent à en montrer la morale. Puis viennent des proverbes, maximes, sentences, etc., que les Arabes aiment particulièrement citer, — les sept mou'allaqat ou poèmes antéislamiques d'Imroulqaïs, Tarafa, Zouhaïr, Antara, Lebid, Amr et Harits, — d'autres poèmes anciens presque aussi célèbres, — enfin des bons mots, fables, contes, anecdotes, dont les peuples du désert nourrissent leur esprit.

L'auteur aborde alors les grands écrivains post-islamiques avec Hariri, dont il donne neuf des maqamat ou séances. Il continue par Hamadani, rival du précédent, El Moutanebbi, Zamakhchari, le poète des Colliers d'or et le commentateur du livre sacré, Abou'l Isfahani qui a écrit le Livre des Chansons, El Abchiri, qui nous donne de si précieux renseignements sur les Arabes antérieurs au Prophète, Aboul Féda qui raconte l'histoire de celui-ci, Ibn Khaldoun, dont les Prolégomènes sont empreintes d'une philosophie souvent élevée, enfin El Qazwoinî, le naturaliste.

Tous ces extraits ont été traduits, soit par l'auteur lui-même, soit par les meilleurs arabisants tels que Silvestre de Sacy, Caussin de Perceval, Garcin de Tassy, Chèzy, Noël des Vergers, le Dr Perron, Cherbonneau, Houdas, René Basset, etc.

L'ouvrage est terminé par un lexique qui explique clairement, quoique brièvement, les termes spéciaux et fournit des détails biographiques sur les écrivains et leurs traducteurs.

En somme, grâce à M. Machuel, il ne sera plus permis d'ignorer les, grandes œuvres d'une des plus vastes littératures du monde, dans le temps et dans l'espace, que le grand public n'a cependant guère connue

bien longtemps, que par une de ses productions les plus agréables et les plus typiques, il est vrai, qui s'appelle les *Mille et une Nuits*.

H. Guérin.

Il Concetto e l'ordine del Paradiso dantesco, da Giovanni Busnelli; indagini e studi preceduti da una lettera di Francesco Flamini. Parte I. *Il Concetto*. Parte II. *L'Ordine*. Citta di Castello, Lapi, 1911-1912, 2 vol. in-16 de 271 et 197 p. — Prix : 4 fr. et 3 fr. 20.

Des trois parties de la *Divine Comédie*, le *Paradis* est certainement celle dont la pleine intelligence demande le plus d'effort. Elle ne saurait être vraiment goûtée, comme l'a dit justement M. Vittorio Rossi, cité par le P. Busnelli, sans certaines dispositions d'esprit, aussi rares de nos jours qu'elles étaient communes au temps de Dante. C'est faute d'une préparation théologique suffisante, que, récemment encore, des dantologues pourtant réputés, ont jugé le *Paradis* avec une singulière défaveur. Or, cette préparation spéciale, bien peu de ceux qui ont écrit sur Dante l'ont possédée au même degré que l'auteur du présent livre, déjà connu, d'autre part, par divers travaux de dantologie justement estimés. Le P. Busnelli sera un guide sûr pour qui voudra, à sa suite, se livrer à une étude sérieuse du troisième « cantique ». Dans la première partie de son ouvrage, il traite du « concept dogmatique, caché par le poète dans l'architecture de son *Paradis* »; dans la seconde, « de l'ordre ou de la répartition des esprits bienheureux dans les diverses sphères célestes, » répartition établie d'après des lois qui sont les unes théologiques, les autres astronomiques. Dans cette seconde partie principalement, l'auteur a fait nettement ressortir ce que Dante doit à saint Thomas d'Aquin. — Le premier volume s'ouvre, comme l'annonce le titre, par une lettre de M. Francesco Flamini. L'éloge qu'il y pourra lire du P. Busnelli et de sa doctrine, sera pour le lecteur la meilleure des garanties.

L. A.

HISTOIRE

Le Travail dans le monde romain, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 416 p., avec 41 grav. — Prix : 5 fr.

Clair dans l'exposition, prudent dans les conclusions, l'ouvrage de M. Paul Louis mettra facilement au courant de cet important sujet le lecteur et l'étudiant. On n'y trouvera pas de vues nouvelles, mais point non plus de ces exagérations inquiétantes sur le capitalisme et la grande industrie qui donnent à quelques livres contemporains un ton plus paradoxal que scientifique. Circonspect, sans scepticisme pourtant, l'auteur sait au besoin s'abstenir de conclure et ne se fait pas faute de signaler et les obscurités documentaires et les contra-

dictions des statisticiens. La seule divinité à laquelle il sacrifie volontiers est la théorie matérialiste de l'histoire. Que, économiste, il soit surtout frappé de la valeur, trop négligée jusqu'à ces dernières années, du facteur économique dans l'évolution antique, c'est, après tout, assez naturel. Le dosage est d'ailleurs bien difficile. Il y a là des imponderables. Puis, en bien des cas, plusieurs facteurs ont concouru. Il en est deux, tout au moins, que l'auteur rejette beaucoup trop dans l'ombre, à notre avis du moins, à savoir les nécessités de la défense contre les ennemis du dehors et le développement des sentiments de justice et d'humanité. La conquête de la Gaule a été encouragée par les faiseurs d'affaire, soit, mais il ne faut pas oublier que César fut appelé par les Gaulois eux-mêmes, envahis par les Germains, lesquels n'étaient pas une menace seulement pour la Gaule. De même l'extension des Romains en Afrique, progressive, poussée à contre-cœur le plus souvent, eut pour principal motif d'assurer la sécurité dans la zone exploitée. C'était toujours à recommencer. D'autre part, il est vraiment difficile de ne pas faire une part assez large au facteur moral dans l'histoire du droit romain, à la politique aussi. L'extension du droit des gens, la reconnaissance des droits de l'individu, le progrès vers l'équité ne sont certainement pas dus aux seules conditions économiques. Il y a même parfois désaccord entre celles-ci et les tendances sociales et c'est pourquoi on voit, sous Auguste, avec la loi Aelia Sentia, par exemple, se produire une intervention gouvernementale et clairvoyante qui va droit à l'encontre des tendances de l'époque. Les idées de justice, d'égalité, d'humanité issues du stoïcisme et d'un christianisme latent semblant avoir plus influé que ne le croit l'auteur dans l'œuvre de la législation bien avant même les empereurs chrétiens. Il n'est pas juste d'ailleurs de mettre sur le même plan la philosophie stoïcienne et le christianisme. L'une reste plus théorique, le second est plus efficace. L'affranchissement n'est pas un vague conseil donné par l'Église, elle en fait une œuvre pie particulièrement recommandée et largement pratiquée. Quant au principe, c'est justement s'il eût été ouvertement contesté par les chrétiens que l'on pourrait les traiter d'anarchistes, ce que d'ailleurs a sagement évité M. Paul Louis, mais grief que l'on rencontre fréquemment sous la plume d'écrivains auxquels il semble plutôt se rattacher, les mêmes qui par une singulière contradiction reprochent à l'Église de n'avoir pas combattu directement l'esclavage. L'Église en effet ne s'intéresse pas à une politique, à un système. Elle accepte, et il le faut bien, les états de fait, et, dans chaque état de fait, recommande à chacun l'accomplissement de ses devoirs d'état. Si saint Paul eût conseillé aux esclaves la révolte et non l'obéissance, c'est alors qu'il pourrait être qualifié d'anarchiste. M. Paul Louis, du reste

je le répète, ne tombe pas dans cette confusion. Il reproche à Constantin d'être en recul lorsqu'il autorise la vente des enfants, mais ne voit-il pas que cette autorisation, entourée de conditions expresses, a pour objet supérieur d'éviter les infanticides? Et il ne faut pas oublier que cette loi ne vint qu'après une autre, antérieure de huit ans, reconnue impraticable, et qui mettait à la charge de l'État tous les enfants pauvres auxquels la misère paternelle ne permettait pas de donner la nourriture et les vêtements nécessaires. Ceci n'est qu'un point de détail.

Réserve faite sur la tendance trop exclusive de l'auteur, son livre, résumé fidèle des résultats acquis par les travaux des spécialistes, sera d'un usage utile. Il n'y a point de références ni d index, double lacune, fâcheuse pour un manuel et que nous aurons sans doute à regretter dans les volumes suivants de la même collection. La bibliographie n'y supplée pas. Quant à l illustration elle est ordinaire par l'exécution et bien quelconque par le choix. Il n'y avait qu'à puiser parmi les figures du Dictionnaire des antiquités pour trouver mieux et plus précis. ANDRÉ BAUDRILLART.

Les Siècles de bronze, par ÉMILE GEBHART. Paris, Bloud, 1913, in-16 de VI-311 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre posthume d'Émile Gebhart s'accroît chaque jour. Il a laissé des admirateurs qui se croient obligés de recueillir tous les articles donnés par lui de son vivant à des revues ou journaux et de les replacer sous les yeux du public, allé ché par des titres à effet, mais d'une exactitude très approximative. Le volume intitulé : *Les Siècles de bronze,* comprend des sujets fort divers : L'Asie mystique. — Juifs d'Orient. — Nouvelles Études byzantines (I. Moines d'Orient. II. Les Premiers Moines de Constantinople. III. Le Schisme irréparable. IV. Le *Filioque.*) — Le César byzantin de l'an mille. — Les Causes et les origines du pouvoir temporel de l Église. — Le Pape Gerbert. — Une Révolution religieuse à Milan. — Un Moine singulier. — Le Roi de la Mer morte. — Un Empereur allemand au Saint Sépulcre. — Légendes florentines. — Légendes de l'Italie méridionale. — Le Juif-Errant italien. — La Sorcellerie et la science. — L'Université de Paris au treizième siècle. — Dans la vieille Asie. — Saint Antoine de Padoue. — La Lutte d'un moine du quatorzième siècle contre l'Inquisition. — L'Apothéose de sainte Catherine. — Une Nouvelle Traduction de l'*Enfer* de Dante. — Un Nouveau Drame sur Françoise de Rimini. — La plupart de ces essais ont été publiés primitivement dans le *Journal des Débats,* quelques-uns dans *le Temps* ou *le Gaulois,* deux dans l'ancienne *République française.* Ils offrent, en général, au point de vue littéraire, de bons

modèles du genre des *Variétés* ou des *Feuilletons* d'histoire ou de littérature, en honneur autrefois dans la presse française.

Gebhart était sans contredit un homme de beaucoup de talent, d'une instruction étendue et multiple, mais superficielle, armé d'une plume alerte, agréable, souvent pittoresque. Sa façon de voir et de présenter les choses était celle d'un bel esprit universitaire, d'abord *philosophe* anticlérical, très amélioré ensuite, mais toujours encombré des préjugés d'un rationalisme sceptique, considérant plutôt l'histoire religieuse et ecclésiastique avec l'œil d'un détracteur à la recherche de l'effet qu'avec celui d'un apologiste, mais capable pourtant de reconnaître et d'exprimer, à l'occasion, de bonnes vérités, persuadé du reste de sa compétence universelle, même (à tort) en théologie. Le présent volume ne doit être lu, même par des personnes cultivées et averties, qu'avec précaution et sous toutes réserves.

M. S.

La Fin des Parlements (1788-1790), par Henri Carré. Paris, Hachette, 1912, in-8 de XXI-382 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une attachante histoire que celle de la fin des Parlements, et nul n'était mieux qualifié pour l'entreprendre que M. Henri Carré avec ses remarquables travaux sur le Parlement de Bretagne, sur la Chalotais, sur le conseiller d'Eprémesnil, sur le règne de Louis XV et celui de Louis XVI. Le Parlement était une des grandes institutions et une des gloires de la France; son histoire se confondait avec celle de la Royauté et ses luttes avec elle l'avaient rendu populaire; mais cette popularité ne le sauva pas. C'est que, s'il voulait des réformes, il ne voulait pas un changement aussi complet que celui que rêvait l'Assemblée nationale. Il ne voulait surtout pas de réforme judiciaire, et c'est pour avoir lutté contre celle de Maupeou et plus tard celles de Lamoignon et de Brienne qu'il avait subi l'exil ou la disgrâce. Mais il entendait conserver ses privilèges et son monopole de juge. Aussi les quelques membres du Parlement qui siégeaient à l'Assemblée, d'Eprémesnil tout le premier, faisaient-ils partie presque tous de la droite et s'associaient aux espérances et aux projets de ceux qu'on considérait comme contre-révolutionnaires. Il en résulta que l'Assemblée, qui entendait refondre entièrement l'organisation judiciaire de la France, comme elle voulait faire table rase de presque toutes les institutions du pays, entre, dès le début, en lutte avec les Parlements. Elle n'était pas réunie depuis six mois que, le 3 novembre 1789, elle décrétait leur « mise en vacances ». Les « chambres de vacations » devaient faire le service jusqu'à ce qu'il eût été définitivement statué à cet égard ». Il y avait en France treize Parlements, un Conseil souverain, celui d'Alsace et trois Conseils

supérieurs. Leur attitude varia en face de cette décision de l'Assemblée: la plupart s'inclinèrent, quoique avec regret, quelques-uns en faisant des réserves, d'autres en protestant secrètement, comme le Parlement de Paris, d'autres encore en protestant ouvertement, comme ceux de Toulouse, de Rennes, de Rouen et de Bordeaux. Il y en eut même qui ordonnèrent des poursuites contre les malfaiteurs trop nombreux qui pillaient et incendiaient les châteaux; c'était leur rôle; mais les municipalités, les « armées patriotiques » — c'est ainsi qu'on nommait les gardes nationales — protestèrent contre ce qu'elles regardaient comme un empiètement sur leur autorité. L'Assemblée cita les chefs du Parlement à sa barre; les uns y vinrent, d'autres s'abstinrent. On lira avec grand intérêt le détail de ces luttes dans le très beau livre de M. Carré; il les raconte à l'aide d'une foule de documents souvent inédits, en tous cas rassemblés et étudiés avec grand soin. Le dénouement du reste ne pouvait guère être douteux : le 3 septembre 1790, les Parlements furent supprimés et ainsi disparut une des plus antiques et des plus glorieuses institutions de la France. Les juges furent désormais élus par ceux qu'ils devaient juger, jusqu'à ce que Napoléon réorganisât la magistrature. L'Assemblée avait décidé que les offices seraient liquidés et leurs titulaires remboursés. M. Carré raconte combien ils eurent de peine à l'être; quelques-uns même tombèrent dans la misère. Il ne se borne pas là; il a voulu suivre les membres du Parlement jusqu'au bout et il nous montre les uns émigrants, les autres incarcérés et guillotinés — le Parlement de Toulon est celui qui eut le plus de victimes — les autres survivant et retrouvant une place dans la magistrature de l'Empire ou celle de la Restauration. Ce qu'il a dépouillé pour cela de dossiers, consulté d'archives, parcouru de publications et de mémoires, est énorme. Mais aussi a-t-il composé l'ouvrage le plus complet et le plus attachant sur la *fin des Parlements*. Après lui, il n'y a rien à ajouter.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Femmes de l'émigration, par JOSEPH TURQUAN. Paris, Emile-Paul, 1911-1912, 2 vol. petit in-8 de 371 et 393 p. — Prix : 10 fr.

M. Turquan est l'auteur d'au moins une douzaine de volumes sur les femmes qui marquèrent dans le monde et à la Cour sous la République, l'Empire et la Restauration. Il vient de s'attaquer à un sujet plus vaste, à la fois dispersé et concret, et par là même très délicat à traiter, car il s'agit d'un groupe de femmes volontairement exilées à travers toute l'Europe et jusqu'en Amérique, et ne formant elles-mêmes, malgré la diversité de leurs conditions et de leurs épreuves, qu'une partie de l'ancienne société française

déracinée par la Révolution. Le danger de transformer cette galerie spéciale de portraits en un tableau général de l'émigration se présentait à chaque page, et M. Turquan ne semble pas l'avoir toujours évité.

Dans ces deux volumes, qui ont paru à quelque intervalle l'un de l'autre, l'auteur a essayé successivement deux procédés de composition. La première partie nous montre les débuts du « refuge » féminin aux Pays-Bas et aux bords du Rhin, puis, après 1792, son extension en Hollande, en Prusse, dans les villes hanséatiques. La seconde se divise à peu près par moitié entre la description de la vie des nobles émigrés en Angleterre et celle de leur passage en Savoie et en Sardaigne (dès 1789), dans les pays du nord et aux États-Unis. Un chapitre final fournit quelques traits, en forme de conclusion, sur les « rentrantes », de 1802 à 1814.

En dépit de ce défaut d'ordonnance dans la composition et de certaines imperfections de style, l'ouvrage se soutient et se recommande aux lecteurs par ce fait qu'il nous donne la substance des nombreux mémoires édités depuis plusieurs années, où il est question de l'émigration. Dans son ensemble il fournit une impression très nette, très vivante, de ce que fut la société polie de l'ancien régime transplantée à l'étranger, toujours frivole, incorrigible à certains égards et néanmoins personnifiant, sous sa forme la plus aimable, l'esprit français. M. Turquan a beaucoup lu et su choisir dans ses lectures; il pourra, dans une nouvelle édition, tirer parti des publications les plus récentes, comme les *Mémoires* de Mme de Nadaillac, les *Souvenirs* de Mme Golovine, le *Journal* de Mme de la Tour du Pin, etc., et, tout en la corrigeant, compléter et perfectionner son œuvre. L. Pingaud.

Le Clergé de Versailles pendant la Révolution française, par l'abbé Allior. Versailles, Librairie de l'évêché, 1913, in-8 de IX-403 p. — Prix : 5 fr.

Mgr l'évêque de Versailles a été heureusement inspiré en nommant M. l'abbé Alliot archiviste de son diocèse; c'est un travailleur infatigable que ses honorables publications avaient admirablement préparé à cette délicate fonction. Il existe à Versailles d'importants matériaux qui n'avaient pas encore été coordonnés; M. Alliot y trouvera une besogne digne de ses goûts et de ses aptitudes.

Le présent volume nous promet toute une série de monographies; en effet, ce que M. Alliot entend par le « clergé de Versailles » c'est seulement celui de la ville et de ses environs immédiats, 85 paroisses sur plus de 700; il reste en dehors de cette étude les districts de Saint-Germain, Mantes, Pontoise, Gonesse, Corbeil, Étampes,

Dourdan, Montfort-l'Amaury, dont chacun peut fournir matière à une étude détaillée.

Dans sa Préface, l'auteur expose sur sa manière de travailler quelques idées originales, voire quelque peu paradoxales, mais il les défend avec une bonne humeur légèrement combative qui désarme toute velléité de contradiction. Il n'est pas douteux que, dans beaucoup d'ouvrages encombrés de notes, les renvois sont fastidieux, même quand ils sont exacts, et que la meilleure garantie pour le lecteur c'est la droiture de l'auteur qui expose la vérité telle qu'elle résulte de ses études et dépouillée d'un appareil rébarbatif et pédantesque de références. Quoi qu'il en soit, tout n'est pas méprisable dans les documents, et si M. Alliot avait pris la peine de consulter, par exemple, la liasse F[19] 891 des Archives nationales, il aurait pu compléter et rectifier ce qu'il dit d'une cinquantaine de prêtres de Versailles.

On trouvera dans ce volume l'histoire des deux évêques constitutionnels de Seine-et-Oise, de leurs vicaires épiscopaux, des curés et vicaires de la ville et du district. Le récit est bien conduit, semé de réflexions dont quelques-unes sont légèrement triviales, mais remplies de bon sens; les déductions sont souvent heureuses, les appréciations judicieuses et ordinairement modérées.

Dirai-je, pour employer un cliché un peu usé, que l'œuvre est définitive? Non. Je crois même qu'il y aura lieu de revoir quelques passages dont la composition trahit une certaine hâte.

Voici, page 270, un abbé Fontaine, dont on nous annonce que son nom est tout à fait inconnu. M. Alliot nous en a parlé trois fois (p. 58, 59 et 157) et nous a appris qu'il avait été vicaire à Embleville en Picardie, ce qui est d'ailleurs inexact, vu qu'il était vicaire à Embleville, près de Marines. Ce malheureux l'explique lui-même dans la lettre qu'il adresse au légat en 1802, pour obtenir la régularisation de sa situation.

Sur Bassal, curé constitutionnel de Saint-Louis, l'auteur nous dit (p. 109) qu'en 1792, « sentant sans doute la fausseté de sa position, il quitta Versailles sans bruit et se fit attribuer une place lucrative, tranquille, conforme à ses goûts, dans les bureaux du ministère de la guerre ». Ce n'est pas tout à fait cela : Bassal fut élu député à la Législative par le département de Seine-et-Oise, puis il appartint à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI et remplit ensuite diverses missions à l'étranger, dont l'une, celle de Rome, a laissé des souvenirs particulièrement odieux. Au lieu de conjecturer, l'auteur eût pu feuilleter un dictionnaire quelconque.

La table des noms qui termine l'ouvrage aurait été plus utile si elle était moins incomplète et plus exacte.

Malgré ces critiques de détail, qu'il me serait aisé de multiplier, je continue à penser que le livre de M. Alliot est intéressant et peut rendre service à ceux qui veulent connaître l'histoire de Versailles pendant la Révolution; une nouvelle édition en rendra plus si elle est débarrassée des plus grosses erreurs. P. Pisani.

La Junte supérieure de Catalogne, par G. Desdevises du Dézert. New York et Paris, *Revue hispanique*, s. d., in-8 de 426 p.

Écrite avec précision, exactitude, cette étude historique est d'une lecture un peu austère, mais elle abonde en renseignements de détails précieux. La trame des événements est empruntée au livre commencé de M. Conard : *Napoléon et la Catalogne* (t. Ier, 1910); les renseignements sont puisés à une source unique mais très riche : les archives de cette "Junte suprême" (1808 1812) dont M. Desdevises du Dézert narre les péripéties. Les 18 premières pages contiennent la nomenclature des CXIX registres ou liasses, conservés et classés avec soin au Palais des archives d'Aragon, à Barcelone. De cette histoire particulière de la Catalogne, on peut tirer des conclusions vraisemblablement applicables aux autres provinces de l'Espagne lors de la guerre de l'Indépendance; et c'est là le grand profit de ce livre. Si de semblables études étaient menées à bien à travers les différentes villes de la péninsule, le problème historique si ardu et si obscur encore de cette époque mémorable serait résolu. Mais dix vies d'hommes n'y suffiraient pas.

Nous avons ici le récit sommaire des déplacements successifs de la Junte créée par les Catalans pour remplacer tous les pouvoirs supprimés, (elle changea 24 fois de résidence du 18 juin 1808 au 1er décembre 1812). Nous voyons comment l'esprit de « régionalisme » se réveilla en Espagne. La Junte de Catalogne, qui ne posséda jamais qu'un pouvoir d'opinion, garda une attitude loyale très nette vis-à-vis des différents pouvoirs représentant la monarchie espagnole : 1° Junte supérieure, 2° Régence, 3° Cortès. Nous constatons la misère atroce de la province pendant l'occupation française; l'anarchie judiciaire, les rivalités municipales, l'énergie du sentiment national au milieu des fureurs réciproques de la guerre. Des notes particulièrement intéressantes sont fournies sur le clergé : les évêques (p. 150 et 170); l'Inquisition (157); les prêtres (160); les moines (161); les réquisitions financières sur les biens d'église (180). — Un tableau complet et suivi des efforts militaires sous les « capitaines généraux » successifs, dont le pouvoir impératif et impérieux ne tint jamais grand compte des avis de la Junte supérieure. — A signaler des précisions intéressantes relativement aux prisonniers français (p. 249), aux essais d'échange, aux mesures irréconciliables contre les *afrancesados* (p. 251); des détails

curieux au sujet d'une application d'impôt sur le revenu tentée par les Espagnols (p. 258) ; les taxes, les emprunts, les contributions de guerre. On voit manifestement un pays ruiné, désolé, à l'agonie. L'auteur a donné (p. 423), un résumé de ses "conclusions" sur les actes de cette Junte qu'il considère, peut-être un peu favorablement, comme "l'âme de la résistance". Qu'une table des noms cités eût été bien placée à la fin du volume ! G. DE G.

Lamennais, sa vie et ses doctrines, par l'abbé CHARLES BOUTARD. III. *L'Éducation de la démocratie (1834-1854)*. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de 485 p. — Prix : 5 fr.

Le dernier volume, qui complète le grand travail de M. l'abbé Boutard sur La Mennais est poussé très à fond. Cette période de la vie de La Mennais a été jusqu'ici la moins étudiée, elle est moins connue ; une sorte de curiosité nouvelle s'attache au récit qui nous en est donné. L'auteur s'est efforcé d'analyser de très près les ouvrages de La Mennais depuis sa rupture avec l'Église : *Paroles d'un croyant*, *Troisièmes Mélanges*, *Affaires de Rome*, *Le Livre du peuple*, *L'Esclavage moderne*, *Une Voix de prison*, *Du passé et de l'avenir du peuple*, *Esquisse d'une philosophie*, *Amchaspands et Darvands*. *Les Évangiles*, *Introduction à la Divine Comédie*. En quatre chapitres, il groupe ses réflexions sur les « opinions » philosophiques, esthétiques, religieuses et sociales de La Mennais à cette triste époque de sa carrière. Il le suit dans ses étapes : son dernier séjour à la Chesnaie (1836), sa prison à Sainte-Pélagie (1841), son rôle comme représentant du peuple à l'Assemblée de 1848 ; sa mort enfin, triste, lugubre, désemparée. Une foule de détails recueillis avec soin encadrent bien cette figure malheureuse et tourmentée ; ses relations nouvelles, entre un Beranger et une George Sand, les révolutionnaires plus ou moins anarchistes, les esprits faux, les sectaires antireligieux, les publicistes en quête de popularité de mauvais aloi, présentent le tableau d'une décadence intellectuelle et sociale pénible. Très charitablement, M. l'abbé Boutard cherche et met en lumière les qualités littéraires persistantes de La Mennais, ses malheurs qui inspirent de la pitié, son entêtement qui côtoie presque la bonne foi, mais aussi ses colères, son orgueil, ses ingratitudes, disons ses apostasies. C'est un drame moral poignant à suivre. Pour le mieux raconter, M. l'abbé Boutard a beaucoup lu, beaucoup étudié ; il semble cependant écarter de parti pris les renseignements des écrivains catholiques sévères pour le prêtre transfuge. C'est peut-être une impartialité à rebours. Notes nombreuses, précises, utiles et intéressantes. Le style de l'historien a pris une ampleur et une énergie très heureuses. Ces trois volumes présentent ce que nous avons à l'heure actuelle de plus complet sur Féli de La Mennais. G. G.

Portraits d'hier et d'aujourd'hui, par JULES DELAFOSSE. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de 305 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Mun, depuis plusieurs années, réunit ses articles de journaux sous le titre : *Combats d'hier et d'aujourd'hui* ; M. André Beaunier nous a donné : *Visages d'hier et d'aujourd'hui* ; voici M. Jules Delafosse qui nous offre des *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*. Cette qualification à peu près identique semble donc d'un usage courant, facile à employer pour l'auteur, claire pour le lecteur ; elle permet des développements nombreux et variés. Député, M. Delafosse prend ses « types » au Palais Bourbon de préférence. Avec une sympathie justifiée il trace la silhouette de M. de Mun à la tribune, celle de Mgr Freppel dans son rôle politique, celle de Maurice Barrès dans sa campagne patriotique pour la défense de nos églises. Avec un mépris plus justifié encore, il met à nu la misère morale de Waldeck-Rousseau, de Combes, de Clémenceau, de Briand ; sa verve incisive se déploie contre ces personnages qu'il a pu voir de près à l'œuvre. Les autres « portraits », du genre « littéraire » (Renan, Bourget, J.-J. Weiss, Jean-Jacques Rousseau, Racine) sont moins poussés et n'offrent rien de très caractéristique.

Les pages consacrées à Napoléon, à propos des ouvrages de M. Frédéric Masson, partagent l'enthousiasme débordant de celui-ci ; et c'est beaucoup, et c'est trop si l'on veut demeurer impartial. Le style de M. Jules Delafosse est captivant, plein d'humour, agile, net, agréable et vibrant ; sa verve railleuse touche au bon endroit ses adversaires et fait justice des politiciens que flétrit son patriotisme bien informé et indigné. Il y a double plaisir à parcourir ce livre. Son agrément et son mérite d'une forme toute académique conduisent naturellement à dire que la place de l'auteur serait bien non seulement au Palais Bourbon, mais encore au Palais Mazarin. G.

L'Ame de Rome, par le chanoine HENRI CALHIAT. Tours, Cattier, s. d., in-8 de XVI-505 p. — Prix : 5 fr.

M. le chanoine Calhiat est un causeur agréable et abondant. Il est de ceux qui ont subi le charme de la Ville Éternelle, et qui ne peuvent s'en déprendre. Il avoue qu'un frisson le saisit à tout ce qui lui en rappelle le souvenir, et qu'il ne saurait voir passer un petit joueur de mandoline ou d'accordéon, venu de la campagne romaine sous le ciel de France pour y gagner sa vie, sans l'arrêter, lui parler dans sa langue maternelle, et chercher dans sa prunelle noire l'image de la haute coupole, des grands pins parasols ou des aqueducs mordorés. Ceux qui ne connaissent pas la péninsule prendront aussi grand plaisir à ses causeries.

Les détails pittoresques, les bons mots, les répliques spirituelles, les anecdotes piquantes y fourmillent, et chaque trait dévoile quelque

chose de l'*âme de Rome*, comme chaque pierre d'une mosaïque contribue à l'ensemble décoratif.

Il faut le remercier aussi d'avoir montré la foi profonde et la vraie piété des Romains. C'est toujours une tristesse de constater que trop de nos compatriotes ne veulent voir que des manifestations vaines et un paganisme latent là où nombre de dissidents ont reconnu la religion véritable.

Les lecteurs du chanoine Calhiat seront peu renseignés sur la Cour du Quirinal et sur les antiquités romaines ; du moins seront-ils en garde contre des partis pris invraisemblables et auront-ils de la véritable Rome une idée incomplète, à coup sûr, — l'auteur le proclame — mais suggestive, et, à tout prendre, plus compréhensive, que les admirateurs exclusifs d'un écrivain récent, estimable pourtant et certainement lettré, qui ose bien écrire « qu'une visite à Rome ne peut être qu'un hymne à l'antiquité », et « qu'il n'y a rien de plus plat et de moins riche en souvenir que les Catacombes ». CHARLES LANDRY.

Les Luttes présentes de l'Église, par YVES DE LA BRIÈRE. 1re série, *1909-1912*. Paris, édition des *Questions actuelles*, 1913, in-8 de XI-562 p. — Prix : 3 fr.

Les essais réunis dans le présent ouvrage ont paru d'abord comme « Chroniques du Mouvement religieux » dans la revue les *Études*. Aujourd'hui, plus encore qu'à d'autres époques, l'Église de la terre justifie son titre d' « Église militante ». Exposer les faits religieux des dernières années, c'est écrire un bulletin de campagne, c'est raconter les luttes présentes de l'Église.

L'auteur les a distribuées en trois groupes : Luttes du Saint-Siège ; luttes de l'Église de France et luttes religieuses à l'étranger (1909-1912).

Les luttes du Saint-Siége, ce sont les conflits doctrinaux relatifs au modernisme, au sillonnisme, à l'interconfessionnalisme des œuvres, à la Souveraineté pontificale, au libéralisme catholique. Les luttes de l'Église de France — luttes dont les péripéties extérieures ont varié, comme a varié la physionomie ou la tactique des ministères successifs — trouvent leur cause permanente dans la loi de Séparation, dans les lois contre les congrégations religieuses, mais surtout dans le redoutable travail de déchristianisation que poursuivent plus ardemment que jamais les éducateurs laïques. Enfin, parmi les principales luttes religieuses à l'étranger figurent la campagne des catholiques belges à l'effet d'établir dans leur pays un régime scolaire pleinement équitable ; le conflit déterminé en Espagne par la politique anticléricale du ministère Canalejas ; la persécution monstrueuse dirigée contre le catholicisme par la République portugaise. Sur le terrain de la législation civile ou sur le terrain des doctrines religieuses et sociales, l'Église militante, fidèle à sa mission, livre partout le bon combat de

la foi. M. l'abbé Yves de la Brière publie ses chroniques telles qu'elles parurent dans les *Études*, pour témoigner plus exactement de l'impression suscitée par les faits à courte distance de l'événement. Avons-nous besoin de dire quel esprit anime ces chroniques ? Champion inflexible des doctrines, des droits et des prérogatives de l'Église et du Saint-Siège, si M. l'abbé de la Brière combat l'erreur et défend avec une louable énergie la vérité, il ne se départ jamais des égards qui sont dus aux personnes. O. H.

Bibliographisches Jahrbuch für deutsches Hochschulwesen, bearbeitet und herausgegeben von O. E. Ebert und O. Scheuer. I. Band. *Berichtsjahre 1910 und 1911.* Wien und Leipzig, Beyers Nachfolger, 1912, in-4 de XIV-250 p.

On ne peut saluer qu'avec sympathie et reconnaissance le travail dont MM. Ebert et Scheuer nous donnent la première année et qui se poursuivra régulièrement, ils nous le font espérer, de deux ans en deux ans. Comme presque partout et plus même qu'en beaucoup de pays, l'opinion intellectuelle se préoccupe en Allemagne des choses de l'enseignement supérieur ; tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui se publie sur ces matières, leur donner des indications bibliographiques aussi complètes et aussi précises que possible, non seulement sur les livres qui paraissent, mais aussi sur les articles de revue, et même sur ceux de la presse quotidienne, qui est le but que se sont proposé les auteurs de ce répertoire, c'est donc répondre à un désir et à un besoin du public qui pense.

Quels efforts les auteurs ont fait pour être complets, on s'en rendra compte rien que par ce chiffre des articles de leur bibliographie : 5180 ; il est vrai que certains titres sont répétés en deux endroits, ce que rendait nécessaire le plan méthodique — le seul bon en pareille matière — adopté par MM. Scheuer et Ebert ; mais, d'autre part, il y a quelques numéros *bis*, dont le nombre est grossi par un petit supplément.

Nous venons de dire que le plan de la bibliographie était méthodique ; voici les grandes lignes du cadre de classement : A. Partie générale ; 1. Bibliographie ; 2. Œuvres collectives ; 3. Écrits universitaires ; 4. Essence et objet des établissements d'enseignement supérieur ; 5. Sièges qu'ils occupent ; 6. Histoire et statistique ; 7. Constitution et administration ; 8. Juridiction et discipline ; 9. Fonctions et dignités ; 10. Facultés ; 11. Corps professoral ; 12. Employés de l'Université ; 13. Dotation et institutions ; 14. L'Étudiant ; 15. Degrés universitaires ; 16. Études supérieures ; 17. Étude des différentes sciences ; 18. Vie des étudiants ; 19. Associations et corps ; 20. Livres poétiques, satiriques ou humoristiques sur la vie des étudiants et des Universités ; 21. Représentations artistiques de cette vie. B. Partie topographique dans l'ordre alphabétique des localités.

Ces chapitres comportent, le plus souvent, des subdivisions plus ou moins nombreuses.

Dans chaque subdivision les ouvrages sont classés par ordre alphabétique des auteurs et, pour les ouvrages anonymes, des titres; d'ailleurs les rédacteurs se sont efforcés de percer, quand ils l'ont pu, l'anonymat, le pseudonymat ou l'initialisme. Les indications bibliographiques et les titres sont donnés avec toute la précision possible et quand les auteurs n'ont pu voir directement les volumes, ce qui était inévitable dans une masse aussi considérable, ils ont pris soin de nous en avertir par un signe spécial. Lorsque les titres ne sont pas suffisamment explicites, quelques mots ajoutés entre [] y suppléent. MM. Ebert et Scheuer n'ont pas hésité à indiquer les comptes rendus critiques qui ont paru de telle ou telle publication.

Il n'est pas inutile peut-être de noter, bien que cela rentrât naturellement dans le plan de la publication, que l'on y trouvera relevé ce qui intéresse le séjour des étrangers dans les Universités allemandes, comme celui des Allemands dans les centres intellectuels de l'étranger.

Nous ne rechercherons pas s'il a pu échapper quelque omission aux auteurs, d'autant moins que les années subséquentes du recueil pourront y remédier. Ce que nous devons dire en terminant ce rapide aperçu c'est que l'ouvrage nous semble excellemment conçu et non moins bien exécuté, qu'il rendra de précieux services et qu'on ne peut qu'en souhaiter la publication régulière. E.-G. Ledos.

BULLETIN

L'Antiphonaire, par Dom J. Baudot. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 67 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'édition vaticane du Graduel nous a rendu dans leur pureté primitive les chants propres à chaque messe. Il serait intéressant de connaître l'histoire de chacun d'eux, la manière dont le recueil de l'Antiphonaire de la messe s'est constitué, la contribution apportée à ce recueil par les différents siècles.

D. Baudot résume ce que les auteurs les plus compétents nous enseignent à cet égard. Les résultats consignés dans ce catalogue entremêlé avec raison, pour en masquer la sécheresse, d'explications érudites, sont les uns certains, beaucoup seulement probables; un petit nombre sont de simples conjectures. En tous cas, le tableau est de nature à intéresser vivement les amateurs, devenus si nombreux, de chant grégorien. A. V.

Ce que demande la cité, par Raymond Poincaré. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 de 113 p., avec 27 illustrations. — Prix, cartonné : 1 fr. 50.

Dans ce livre, écrit avec une limpide clarté, les jeunes gens apprendront à connaître les rouages de l'État depuis la commune et le département jusqu'à la Présidence de la République, sans oublier les Chambres et les Ministères. Mais si le lecteur est renseigné sur le budget, les impôts, etc.,

M. Poincaré ne lui dit rien de ce qui constitue l'esprit même de la France. Nous connaissons son corps, nous ne connaissons pas son âme. La cité pourtant a une âme, et cette âme, grâce à Dieu, ce n'est ni le Parlement, ni les ministères qui l'ont créée, mais l'Église. Or, dans cet opuscule, le nom de l'Église n'est pas même prononcé. M. Raymond Poincaré l'ignore. Ce silence systématique révèle une intelligence courte. On n'anéantit pas ce qu'on tait. OSCAR HAVARD.

Enseignement agricole et ménager, par A. MÉNARD. Paris, Vuibert, 1912, in-12 cartonné de VIII-322 p., avec 223 fig. — Prix : 1 fr. 50.

Le plan de l'ouvrage est bon et certains chapitres sont traités de manière satisfaisante. Il en est d'autres que l'on peut regretter de ne pas voir plus développés. Ce défaut s'observe surtout dans les parties relatives à l'Horticulture. C'est ainsi que les plantes potagères, qui jouent cependant un si grand rôle dans les campagnes, y sont seulement citées et figurées, sans indication de culture. Les pages consacrées aux plantes d'ornement devraient aussi être revues avec soin. D. B.

La Crise de la domesticité, par HENRI JOLY. Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de 32 p. (*Publications de la Société bibliographique*). — Prix : 0 fr. 25.

Le sujet traité dans cette brochure ne manque certes pas d'actualité. La lutte des classes se propageant même dans les services qui font vivre les représentants des deux classes de la vie la plus rapprochée, sous le même toit, n'est pas, hélas ! un mal chimérique, bien qu'il faille se garder de l'exagérer en le déclarant universel ; on risquerait ainsi de développer, tant chez les maîtres que chez les serviteurs, un état d'esprit fâcheux. M. Henri Joly fait sentir l'acuité de la crise par nombre de petits faits typiques et dont quelques-uns nous paraîtraient amusants, s'il ne s'agissait d'une calamité. Sur la question des remèdes, il se montre fort bref, sagement réservé. Sans négliger de recommander l'amélioration générale de nos mœurs, d'indiquer que la réforme du logement des domestiques est désirable, il fait entrevoir, avec une particulière complaisance, les avantages qui pourraient résulter de syndicats mixtes, sérieux et consciencieux, s'aidant d'une bonne organisation de l'enseignement ménager. BARON ANGOT DES ROTOURS.

Tri-Centenaire de Le Nôtre. La Renaissance du jardin français. Enquête. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, in-8 de 94 p. — Prix : 2 fr.

Le tri-centenaire de Le Nôtre devait attirer l'attention sur le célèbre architecte du parc de Versailles. M. Jean-Marc Bernard a eu l'idée d'adresser un questionnaire à divers écrivains et artistes afin de connaître leur opinion sur l'œuvre de Le Nôtre et sur la valeur du jardin dit « à la française », dont la mode renaissante grandit chaque jour.

La présente brochure n'est donc pas, à proprement parler, un livre, mais le résultat de l'enquête spéciale faite par M. Bernard. Nous y voyons figurer les « consultations » de Mme la comtesse de Noailles, de MM. Maurice Barrès, René Bazin, de Nolhac, L. Corpechot, Forestier, pour ne citer que les plus connus. Notons celle, ultra-fantaisiste, de M. Willy et regrettons l'omission à peu près complète des écrivains horticoles et des architectes paysagistes, qui eussent peut-être donné une note quelque peu discordante. Tous, ou presque tous, s'accordent pour faire, en termes très laudatifs, l'apologie de l'œuvre de Le Nôtre et du jardin à la française. En cela ils

ont raison, car ce genre de jardin brille par ses qualités éminemment françaises : l'ordre, la symétrie, le bon goût. Il est classique, au même titre que les œuvres de nos bons auteurs du XVIIe siècle. Toutefois, nous nous permettrons une observation qui a son importance : en glorifiant Le Nôtre d'une manière exclusive et, à notre avis, exagérée, on s'expose à créer une légende. Combien de personnes s'imaginent déjà que Le Nôtre est l'*inventeur* du jardin à la française ! Or rien n'est plus faux. Ce jardin existait bien avant lui. Le genre régulier remonte à l'antiquité. Le jardin italien de la Renaissance présentait déjà les dispositions générales du jardin à la française. Ceux de Rueil, à Richelieu, ceux de la duchesse de Liancourt, qui datent de l'époque où Le Nôtre était encore un inconnu, ne différaient guère de Versailles que par les proportions. Il est entendu que Le Nôtre a porté le jardin français au plus haut point de perfection, mais son génie — si génie il y a — n'est pas un génie inventif. Il s'est borné à mettre en œuvre, et fort habilement, tous les éléments décoratifs que les siècles antérieurs avaient préparés. Pour l'exécution de ses plans, il s'est trouvé dans des conditions qui ne se retrouveront jamais. A quel architecte de jardin prodiguera-t-on désormais les millions, comme l'ont fait Fouquet à Vaux et Louis XIV à Versailles ? Serait-il juste d'attribuer à Le Nôtre les fontaines et les merveilles de l'hydraulique de Versailles, dont l'honneur revient aux Francini ? D'autre part, Le Nôtre n'est pour rien dans la décoration artistique du jardin : statues, vases, treillages et constructions diverses, due à la légion d'artistes qui travaillaient sous la direction de Lebrun et de Mansart. Enfin, Le Nôtre a eu des précurseurs comme Cl. Mollet, l'inventeur des parterres de broderies, comme Boyceau, qui a publié un magistral traité sur l'art des jardins à la française. Il eût été juste de les associer à la gloire de l'architecte des jardins de Versailles. GEORGES GIBAULT.

Les Grands Historiens. Fustel de Coulanges, par EUGÈNE LABELLE. Paris, Bloud, 1913, in-16, 71 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Il était naturel que l'on fît une place d'honneur à M. Fustel de Coulanges dans la série des *Grands Historiens* de la collection *Science et Religion*. Professeur admirable dont le souvenir reste vivant dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'entendre ses leçons, et qui ont pris au contact de cette belle et lucide intelligence la sainte passion dont il était animé pour la science de l'histoire, le goût et le respect de la vérité historique, et cette haute probité sans laquelle la science n'existe pas vraiment, il a laissé des livres qui, sans aucune recherche de style, mais simplement parce qu'ils ont été longuement médités et mûrement pensés, sont excellemment écrits et font de lui un des bons écrivains de notre langue, un modèle de sobriété, d'aisance et de clarté, en même temps que par le fond ils offrent des exemples de la meilleure méthode historique.

M. Eugène Labelle a écrit sur ce grand historien un excellent petit volume, joignant à l'esquisse d'une vie simple et sans grands incidents une analyse courte mais précise de ses maîtres ouvrages : *la Cité antique* et l'*Histoire des institutions*, dégageant sa philosophie de l'histoire, exposant sa méthode et indiquant ses qualités d'écrivain.

La juste admiration que M. Labelle professe pour M. Fustel de Coulanges ne l'empêche point de faire des réserves sur tel point des livres du maître. Personne, d'ailleurs, plus que Fustel de Coulanges, n'était l'ennemi d'une admiration béate et irraisonnée, lui qui demandait à ses auditeurs, comme

récompense de son enseignement, d'aller contrôler par l'étude directe des documents la vérité de ce qu'il leur disait. E.-G. LEDOS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alfred DE FOVILLE, l'économiste et statisticien bien connu, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, conseiller maître honoraire à la Cour des comptes, est mort à Paris, le 13 mai, à 71 ans. Né à Paris, le 26 décembre 1832, il entra à l'École polytechnique en 1861 et fut classé à sa sortie dans les ingénieurs télégraphistes. Mais bientôt après il donna sa démission, suivit les cours de droit et entra comme auditeur au Conseil d'État, puis devint chef de bureau de statistique et de législation au ministère des finances et dirigea d'une façon remarquable le *Bulletin de statistique* que publie ce ministère. En 1885 il fut nommé professeur d'économie industrielle et de statistique au Conservatoire des arts et métiers. Plus tard il devait être choisi par M. Boutmy pour professer à l'École libre des sciences politiques de la rue Saint-Guillaume l'économie politique. En 1900, il avait été appelé à la Cour des comptes en qualité de conseiller maître. M. Albert de Foville est l'auteur des publications suivantes : *La Transformation des moyens de transport et ses conséquences économiques et sociales* (Paris, 1880, in-8) ; — *La Statistique et ses ennemis* (Paris, 1885, in-8) ; — *Études économiques et statistiques sur la propriété foncière : le morcellement* (Paris, 1885, in-8) ; — *L'Administration de l'agriculture au ministère des finances, 1785-1787, procès-verbaux et rapports* (Paris, 1882, in-8) ; — *La Chambre des communes ; origine et transformation de quelques usages parlementaires*, traduction de l'anglais de R. Palagrave (Paris, 1878, in-8) ; — *La France économique. Statistique raisonnée et comparative* (Paris, 1887-1889, 2 vol. in-12) ; — *La Tour Eiffel* (Paris, 1888, in-8) ; — *F. Bastiat. Œuvres choisies* (Paris, 1890, in-12) ; — *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les Maisons-types* (Paris, 1894-1899, 2 vol. in-8) ; — *L'Industrie des transports dans le passé et dans le présent. Progrès réalisés* (Paris, 1893, in-8) ; — *La Monnaie de l'Éthiopie sous l'empereur Ménélick* (Paris, 1898, in-8) ; — *Rapport du directeur des monnaies et médailles au ministère des finances* (Paris, 1897-1899, 4 vol. in-8) ; — *La Monnaie* (Paris, 1907, in-12) ; — *Le Dépeuplement de la France. Enquête de la « Revue hebdomadaire »* (Paris, 1909, in-12), avec Ch. Gide, Mgr Gibier, Lyon-Caen, etc. En outre M. Alfred de Foville a donné un certain nombre d'articles au *Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques, section des sciences morales et sociales*, au *Journal des économistes* et aux *Annales du conservatoire des arts et métiers*.

— Une des personnalités parisiennes les plus en vue, le comte Stanislas RZEWUSKI, est mort à Paris le 16 mai, à 59 ans. Appartenant à l'une des familles les plus anciennes et les plus illustres de l'aristocratie polonaise, il descendait directement de l'hetman Wenceslas Rzewuski et de Séverin Rzewuski, le chef de la confédération du Bar et il était le neveu de la comtesse Hanska, qui avait épousé Balzac. Il était encore tout jeune lorsque, après avoir passé par l'École militaire des cadets de Saint-Petersbourg, il vint se fixer à Paris, ce qui ne l'empêcha pas de faire divers séjours dans les autres capitales de l'Europe. Fréquentant régulièrement les théâtres, il obtint comme auteur quelques succès sur diverses scènes parisiennes avec les pièces : *Le Comte Witold* (Théâtre-Libre), *Tibère à Caprée* (Porte Saint-Martin), *Faustine* et *Don Juan*. Il écrivit également quelques romans ainsi qu'un livre sur Schopenhauer.

— Le littérateur, philologue et poète italien, Arturo GRAF, mort à Turin à la fin de mai, à 65 ans, était né à Athènes, le 19 janvier 1848, et avait été élevé en Roumanie. Venu en Italie, il suivit les cours de droit et de littérature à l'Université de Naples et, avoir pris ses grades, rentra en Roumanie, où il séjourna jusqu'en 1874. De retour en Italie, où il se fixa définitivement, il devint professeur de langues et littératures neo-latines, puis professeur de litterature italienne à l'Université de Turin. Écrivain qui se distingue par l'élégance de la forme et par une tendance tantôt mystique, tantôt sceptique, M. Arturo Graf laisse un grand nombre de travaux littéraires dont nous citerons seulement les suivants : *Dell' Epica neolatina primitiva* (1876) ; — *Dello Spirito poetico dei tempi nostri* (1877); — *La Leggenda del Paradiso terrestre* (1878) ; — *L'Insegnamento classico nella scuole secondarie* (1887) ; — *La Crisi letteraria* (1888) ; — *Prometeo nella poesia* (1888) ; — *Il Diavolo* (1889) ; — *I recursatori del barone di Münchhausen* (1889) ; — *Miti, leggende superstizioni del medio evo* (1889) ; — *La Gelosia d'Otello* (1892) ; — *Le Danaidi* (1897) ; — *Foscolo, Manzoni, Leopardi, saggi* (1898) ; — *Poemetti drammatici* (1894). M. Arturo Graf a été l'un des fondateurs du *Giornale storico della letteratura italiana.*

— Le Dr. Eric SCHMIDT, professeur de littérature allemande à l'Université de Berlin, est mort dernièrement en cette ville à l'âge de 60 ans. Fils du naturaliste Oscar Schmidt, il naquit à Iéna le 20 juin 1853. Après avoir terminé ses etudes classiques à Schulpforta, il suivit les cours de philologie dans les Universités de Graetz, de Iéna et de Strasbourg. Reçu privat-docent à Wurtzbourg en 1875, il fut chargé du cours de littérature allemande successivement aux Universités de Strasbourg, de Vienne et de Berlin. Pendant un certain temps il occupa, à partir de 1885, le poste de directeur des archives de Gœthe, à Weimar. M. Eric Schmidt, qui a été le secrétaire de la Société de Gœthe, a publié sur plusieurs des grands écrivains allemands des ouvrages dont quelques-uns resteront classiques, entre autres : *Lessing, Geschichte seines Leben und seiner Schriften* (Berlin, 1892, in-8); — *Uhland's « Maerchenbuch » des Koenigs von Frankreich* (Berlin, 1897, in-8) ; — *Die Quelle des « Comischen Einfaelle und Züge » Lessings* (Berlin, 1897, in-8) ; — *Deutsche Reimstudien* (Berlin, 1900, in-8); — *Die Weiber von Weinsberg* (Berlin, 1902, in-8) ; — *Gedaechtnissrede auf Karl Weinhold* (Berlin, 1902, in-8); — *Schopenhauer und die Mystik* (Halle, 1909, in-8), etc. M. Eric Schmidt a collaboré, en outre, à diverses grandes collections, telles que les *Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte,* les *Quellen und Forschungen zur Sprach und Culturgeschichte der germanischen Voelker*, etc.

— L'un des plus savants archeologues hongrois, M. Joseph HAMPEL, ne à Pest le 10 novembre 1849, est mort en la même ville le 25 mars. Entré en 1870 au Musée national, à la section des antiquités, il en devint directeur. Parmi ses principaux travaux, on peut citer: *Die Folgen der Einführung des Christenthums in Ungarn* (1866) ; — *A bání méltóság eredetétöl kezdve napjainkig* (1868) ; — *Aquineum* (1870) ; — *Catalogue de l'Exposition préhistorique* (1876) ; — *Découvertes relatives à l'âge du bronze en Hongrie* (1876) ; — *Adaélk Pannónia történetéhez Antoninus Pius Korában* (1884) ; — *A nagyszentmiklósi Kincs* (1884) ; — *Das mittelalterische Drahtemail* (1888) ; — *A régibb középkor emlékei Magyarországon* (1894) ; — *Ujabb tanulmányok a rézkórról* (1895) ; — *A honfoglalási kor hazai emlékei* (1896) ; — *Az antik szobrászat története* (1897) ; — *A jászkürt domborművei* (1903) ; — *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn* (1905) ; — *Ujabb tanulmányok a honfoglalási kor hazai emlékeiröl* (1907) ; — *A honfoglalók* (1908). M. Joseph Hampel, élu, en 1884, membre de l'Académie hongroise, était également membre de nombreuses sociétés savantes de l'etranger : sous sa direction, l'archéologie a fait, en Hongrie, de grands progres ; on peut dire que sa mort est une grande perte pour la science

— Le mathématicien Jules KÖNIG, né 16 décembre 1849, à Györ, est mort à Budapest le 9 avril. Élève de Helmholtz et de Königsberg, il étudia, en même temps, les mathématiques et la médecine et publia en 1870 : *Beiträge zur Theorie der elektrischen Nervenreizung*, puis *Zur Theorie der Modulargleichungen* (1871) ; — *Ueber die Darstellung von Functionen durch ungleiche Reihen* (1871) ; — *Nouvelle Démonstration du théorème de Taylor* (1874) ; — *A resolvensek elméletéhez* (1880) ; — *Bevezetés a felsöbb algebrába* (1877) ; — *Algebra at középtanodák felsöbb osztályai számára* (1880) ; — *A természettudományok kezde* (3 vol., 1890) ; — *A müvelödés egységéröl* (1892) ; — *Helmholtz és a jelenkori német tudományosság* (1895), etc. M. Jules König, que la Hongrie considère comme son plus grand mathématicien, était membre de l'Académie hongroise depuis 1881.

— M. Corneille ABRÁNYI, né le 31 décembre 1849, à Pest, est mort en cette ville le 10 mars. Journaliste très actif, il écrivit, en collaboration avec son frère : *Europa kö'töiböl* (Pest, 1870), puis, tout en collaborant aux principaux journaux hongrois, il publia des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, etc. Un de ses principaux ouvrages est : *Coloman de Tisza et le comte Jules Andrássy comme hommes politiques.*

— On annonce encore la mort de : MM. le comte Roger D'AVREGOURT, homme de lettres, mort à la fin de mai, à Corbeil (Seine-et-Oise), à 62 ans ; — le Dr. Auguste-Éloi BARILLÉ, pharmacien principal de l'armee en retraite, chimiste distingué, mort a Brest le 2 mai, à 66 ans, lequel est l'auteur de nombreuses communications faites à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences, ainsi que de plusieurs volumes, tels que : *Étude sur les eaux potables des garnisons de Rennes, Saint-Brieuc, Dinan et Domfront* (Rennes, 1882, in-8) et *Dosage de l'azote nitrique dans les eaux à l'état de bioxyde d'azote* (Paris, 1894, in-8) ; — Léon BRÉHIER, ancien directeur du petit lycée Janson de Sailly, à Paris, mort dernièrement en cette ville, à 73 ans ; — Albert CONTANT, docteur en droit, ancien secretaire de la Conférence des avocats, mort dernièrement à Paris ; — le R. P. Dom Gustave DE DARTEIN, bénédictin de la Congregation de France, mort dernièrement, à 76 ans, au couvent de Chevetogne (Belgique), lequel a publié plusieurs travaux d'érudition, dont quelques-uns sont relatifs à l'histoire de l'Alsace, son pays natal, notamment *Introduction à l'Histoire des collectes* du chanoine Hamart (Rixheim, 1898, in-8), *L'Évangéliaire d'Erkanbold* (Rixheim, 1906, in-4) et *Histoire de la famille bourgeoise de Mussey jusqu'en 1706* (Nancy, 1898, in-8) ; — James FILLIS, mort à Paris, au commencement de mai, à 74 ans, lequel est l'auteur de remarquables ouvrages sur l'équitation, notamment : *Principes de dressage et d'équitation* (Paris, 1890, in-8, 2e édit. en 1892) ; — le chanoine GIROUX, supérieur du grand séminaire de Troyes, mort dernièrement en cette ville, à 51 ans ; — Mgr GODIN, curé doyen d'Albert (Somme), mort subitement en cette ville, le 8 mai, à 73 ans, lequel après avoir fait construire une superbe basilique à Notre Dame de Brebières, avait fondé le *Messager de Notre-Dame de Brébières* et publie divers opuscules relatifs à ce pèlerinage si bien réorganisé par lui ; — l'abbé LUCOT, chanoine et curé archiprêtre de la cathédrale de Châlons, ecclésiastique fort érudit, auteur de divers mémoires insérés dans les revues savantes de la région et de quelques ouvrages d'histoire religieuse, tels que *Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin* (Paris, 1876, in-8), mort à le fin de mai, à Châlons-sur-Marne, à 88 ans ; — l'abbé François MARTIN, orientaliste distingué, professeur d'assyrien et d'éthiopien à l'Institut catholique de Paris, mort subitement en cette ville le 18 mai, à 46 ans, lequel laisse entre autres ouvrages très appréciés : *Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaires* (Paris, 1900-1903, 2 séries gr. in-8), *Homélie de Narsès sur les trois doc-*

teurs nestoriens (Paris, 1901, in-8) et *Lettres assyriennes et babyloniennes* (Paris, 1905, in-8); — Léon PERVINQUIÈRE, chef des travaux pratiques à la Sorbonne, chargé des conferences de paléontologie, mort à Paris au commencement de mai, à 40 ans, à qui on doit : *Étude géologique de la Tunisie centrale* (Paris, 1903, in-4) et une traduction de l'ouvrage allemand *le Microscope polarisant* de F. Rinne (Paris, 1904, in-12); — Georges ROBERT, vice-président du syndicat de la presse départementale, rédacteur en chef du *Progrès du Nord*, mort dernièrement à Paris, à 59 ans; — le chanoine URMÈS, curé de Saint-Sauveur, à Pont-à-Mousson, ancien directeur de l'école Saint Sigisbert-Saint-Léopold, mort dernièrement à Nancy, à 43 ans; — Auguste VERNEUIL, professeur au Conservatoire des arts et métiers, mort à Paris à la fin d'avril, à 56 ans; — le docteur Ambroise VIAUD-GRANDMARAIS, professeur à l'école de médecine de Nantes, qui a collaboré à la *Revue de Bretagne et de Vendée* et à la *Revue du Bas-Poitou*, dans lesquelles il a publié de nombreux travaux scientifiques, littéraires et historiques, mort dernièrement à Nantes, à l'âge de 80 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Karl ANDREAE, directeur du gymnase et professeur de pédagogie à Munich, mort en cette ville, au milieu de mai, à 72 ans; — Andreas AUBERT, écrivain norvégien, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort au milieu de mai, à Christiania, à 61 ans; — Lord AVEBURY, homme politique, ancien membre du Parlement anglais et naturaliste distingué, mort à la fin de mai, près de Ramsgate, à 79 ans, lequel est l'auteur de divers ouvrages de zoologie et de botanique, qui ont mérité d'être traduits dans plusieurs langues; — Dr. Richard BEHREND, juriste allemand, auteur de : *Reichsgesetz über den Versicherungsvertrag nebst dem zugehörigen Einführungsgesetze* (Berlin, 1908, in-8), avec P. Hager, et de *Handelgesetzbuch (mit Seerecht)* (Leipzig, 1908, in-8), mort le 9 avril, à Tannenfeld (Thuringe), à 39 ans; — Dr. Hermann BENNECKE, privat-docent de médecine interne à l'Université allemande d'Iéna, mort en cette ville, le 27 avril; — Richard BORNSTEIN, professeur de physique à l'École supérieure d'agriculture de Berlin, mort en cette ville, le 13 mai, à 62 ans; — Dr. Fritz VON BRAMANN, le célèbre médecin allemand qui assista l'empereur Fréderic dans sa maladie et qui a écrit d'importants mémoires sur le processus vaginalis, les dermoïdes nasales, etc., et était un des principaux collaborateurs du *Handbuch der praktischen Chirurgie* publié à Stuttgart, mort à la fin d'avril, à 59 ans, à Halle-sur-la-Saale, où il était chef de clinique depuis 1890; — Dr. Else CRONBACH, dont les ouvrages sur l'économie politique sont estimés, notamment : *Die Oesterreichische Spitzenhausindustrie* (Vienne, 1907, in-8) et *Das landwirthschaftliche Betriebsproblem in der deutschen Nationaloeconomie bis zur Mitte des XIX Jahrhundert* (Vienne, 1907, in-8), mort à Vienne, à la fin d'avril, à 34 ans; — Dr. Hermann DALTON, écrivain allemand, qui laisse des ouvrages sur l'histoire de la Reforme, tels que : *Aus dem Tagebuche eines evangelischen Seelsorgers* (Guttersloh, 1907, in-8) et *Joannes Calvin-Festrede* (Berlin, 1909, in-8), mort à Charlottenbourg, au milieu de mai; — Hector DENIS, député à la Chambre belge, ancien recteur de l'Université de Bruxelles, mort subitement en cette ville, dans le courant de mai, à l'âge de 71 ans; — Sir Robert K. DOUGLAS, sinologue anglais de grande réputation, directeur de la section des livres chinois au British Museum, ancien consul en Chine, mort dernièrement à Londres, à 76 ans, dont les publications sont très estimées dans le monde des orientalistes, entre autres : *The Language and Literature of China* Londres, 1875, in-8), *Catalogue of the Chinese printed Books, Manuscripts and Drawings in the Library of the British Museum* (Londres, 1877, in-8), *Confucianism and Taouism* (Londres, 1879, in-8), etc.; — Dr. Max Thomas EDELMANN,

professeur de mécanique et de physique appliquée à l'École technique supérieure de Munich, mort en cette ville à la fin d'avril, à 68 ans ; — Giustino-L. Ferri, journaliste et é rivain italien, rédacteur au *Capitan Fracassa*, ancien rédacteur en chef du *Fanfulla*, mort dernièrement, à 56 ans, lequel laisse un grand nombre d'articles de critique et de romans qui lui auraient attiré une beaucoup plus grande reputation s'il ne s'était plu à se dissimuler sous une grande variete de pseudonymes, tels que Leandro, Maffio, Savelli, Marchese di Carabas, etc. ; — Dr. Felix Hermann, le chimiste allemand connu, mort à la fin d'avril, à Berlin, à 64 ans ; — Dr. Julius Hoffmann, écrivain autrichien, qui laisse des ouvrages sur l'histoire de l'art, mort à Vienne, au milieu de mai ; — Dr. Fridrich Hugh, romancier allemand, auteur de *Enzio. Ein musikalischer Roman* (Munich, 1911, in-8), mort à Munich, le 12 mai, à 39 ans ; — Dr. Eugen Prym, professeur de langues orientales à l'Université de Bonn, mort en cette ville, au commencement de mai, à 70 ans, dont nous citerons : *Kurdische Sammlungen* (Leipzig, 1887, 1890, 2 vol. in-8) ; — Dr. Eduard Rahussen, écrivain hollandais, auteur d'ouvrages sur la jurisprudence, mort le 16 avril, à Amsterdam, à 82 ans ; — Dr. Emil Redard, professeur des littératures nordique, allemande et anglaise à l'Université de Genève, mort en cette ville, à la fin d'avril ; — Dr. Adolf Roemer, professeur de philologie classique et de pédagogie gymnasiale à l'Université allemande d'Erlangen, mort en cette ville, le 27 avril, à 70 ans ; — Dr. Gabriel von Seidl, architecte bavarois, conservateur du Musée national de Munich, mort en cette ville, le 27 avril, à 65 ans ; — l'abbé Pierre-Amand de Smet, curé de Michelbeke (Belgique), qui, pendant vingt-trois ans, fut professeur au collège de Grammont, mort à Michelbeke, le 26 mai, à l'âge de 80 ans ; — Dr. Bogelius Steenstrup, le savant géologue danois, mort le 6 mai, à Copenhague, à 70 ans ; — Augustin-Pierre-Joseph Thys, qui a collaboré activement à divers journaux belges et qui laisse, entre autres ouvrages : *Historique des rues et places publiques de la ville d'Anvers* (1873), *La Persécution religieuse en Belgique sous le Directoire exécutif en 1798-99* (1898), *Un Drame judiciaire sous l'empire français (1813-1814)* (1901), *Scènes guerrières en Belgique, pendant les années 1792-1794* (1912), mort à Anvers le 27 février dernier ; — Dr. Josef Unger, juriste autrichien, mort à Vienne, le 2 mai, à 85 ans ; — Mgr Van Cooth, recteur de l'Institut Saint-Pie, à Amsterdam, qui, pendant trente années, se consacra à la rédaction de l'importante revue *De Katholiek*, pour laquelle il a écrit de nombreuses études, mort en mai, à Amsterdam, à l'âge de ans ; Dr. Adolf Wahrmund, ancien professeur de langue arabe à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 15 mai, à l'âge de 82 ans ; — Dr. Hugo Winckler, professeur des langues sémitiques à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 19 avril, à 50 ans, lequel s'est placé au premier rang des orientalistes allemands par une série de publications de premier ordre, telles que : *Altbabylonische Keilschrifttexte zum Gebrauche bei Vorlesungen* (Leipzig, 1892, in-8), *Sammlung Keilschrifttexten* (Leipzig, 1893-1895, 3 vol. in-4), *Alttestamentliche Untersuchungen* (Leipzig, 1892, in-8), *Alt-orientalische Forschungen* (Leipzig, 1893-1900, 13 parties), *Voelker und Staatendes alten Orients* (Leipzig, 1895, in-8), *Kritische Schriften* (Berlin, 1901-1905, 4 vol. in-8), *Abraham als Babylonier, Joseph als Aegypter* (Leipzig, 1903, in-8), *Die im Sommer 1906 in Kleinasien ausgefuehrten Ausgrabungen* (Berlin, 1906, in-8), etc. ; — Dr. Wolfram von Zingerle, bibliothécaire en chef et professeur des langues romanes à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort en cette ville, au milieu de mai, à 60 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 mai, M. Salomon Reinach lit la fin d'un travail sur le culte d'Isfali et

le druidisme. — Il est ensuite question des fouilles de Saint-Bertrand de Comminges, et de la découverte d'un cimetière chrétien du ve siècle. — M. Paul Fournier expose l'opinion qu'une collection de documents canoniques conservés au Vatican remonte au xie siècle et a préparé la réforme opérée par Grégoire VII.— M. Thomas rapproche le mot *marevitre*, fréquemment employé dans les manuscrits du moyen âge, du mot *mare vitreum* qui se trouve dans l'Apocalypse. — Le 9, M. de Gironcourt entretient l'Académie des découvertes importantes qu'il a faites au cours de sa mission en Afrique. — M. Henri Cordier annonce que la date de 1111, trouvée dans les documents épigraphiques de M. de Gironcourt, a une importance capitale au point de vue de l'histoire de l'Afrique. — M. Léon Dorez signale la découverte à Paris d'un portrait de femme qui doit être celui de Julie Gonzague, par Sebastien del Piombo. — M. Havet donne une interprétation d'un vers de Tibulle, jusqu'ici incompris. — Le 23, M. Collignon lit le rapport de MM. Ch. Picard et Avezou sur les fouilles de Thasos, et indique la véritable destination de l'édifice auquel appartenaient les bas-reliefs découverts en 1863 et appartenant au Musée du Louvre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 mai, M. Maurice Bellom lit un mémoire sur la prévoyance et les classes moyennes. — Le 10, M. Charles Benoît lit un chapitre du livre : *l'Homme de 1848. Comment il s'est développé. Le Communisme.* — Le 17, M. Fagniez prononce quelques mots sur la perte de M. de Foville. — Le 24 mai, M. Germain Bapst lit une étude sur la bataille de Saint-Privat.

Prix. — Dans sa séance du 7 juin courant, l'Academie des sciences morales et politiques a decerné les prix suivants :

Prix Drouyn de Luys (3.000 fr., questions consacrées à l'histoire des négo iations de la France) : 1° 1.500 fr. à M. Auerbach, doyen de la Faculté des lettres de Nancy : *La France et le Saint Empire germanique.* — 2° 1.000 fr. à notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison : *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France à Madrid (1808-1813).* — 3° 500 fr. à M. Charles-Roux (François) : *Alexandre II, Gorchakow et Napoléon III.* — 4° Mention très honorable : le comte du Lhomel : *Relations d'Antoine de Lumbres (1645-1666).* — 5° Mention très honorable : M. Goelz-Bernstein : *La Députation de la Gironde, J.-P. Brissot.* — 6° Mention très honorable : M. Raestad (Arnold) : *La Mer territoriale.*

Index. — Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index interdit les *Annales de philosophie chrétienne* de 1905 à 1913 ; *Ce qu'on a fait de l'Église*, et la *Sainte Chantal* de l'abbé H. Bremond. — Dans le dernier article qu'il a publié sur les livres nouveaux relatifs à l'*Hagiographie* (mai 1913, p. 418-423), le *Polybiblion* a parlé avec éloges de la vie de *Sainte Chantal*, par M. l'abbe Henri Bremond. A côté des mérites que notre collaborateur, M. Louis Robert, a fait ressortir dans son article, cet ouvrage contenait quelques opinions qui avaient peut-être échappé à son examen, mais qui ont eté jugees hasardeuses et ont amené la mise à l'Index du livre de M. l'abbé Bremond. — Nous sommes trop respectueux des decisions de l'Église pour ne pas nous incliner sans réserves devant une condamnation que l'auteur lui-même a acceptée avec la plus absolue soumission.

Société des amis de la Bibliothèque nationale et des grandes bibliothèques de France. — Il vient de se fonder sous ce titre une association dont l'objet essentiel est d'enrichir la Bibliotheque nationale, mais qui se propose également d'étendre son action aux autres grandes bibliothèques de Paris, tant à celles de l'Etat qu'à celles de l'Institut, de l'Université, etc., et même aux grandes bibliothèques provinciales. Un bulletin

servira de lien entre ses membres, qui bénéficieront aussi des visites et des expositions organisées par les soins de la Société. C'est M. Francis Charmes qui a été élu président de la nouvelle Société; le secrétaire en est M Claude Noël Desjoyeaux et le trésorier notre distingué collaborateur M. Paul Lacombe, dont le dévouement est toujours acquis aux œuvres de ce genre.

Paris. — Pour la 15e fois, les collaborateurs du *Polybiblion* se sont réunis dans un déjeuner qui a eu lieu le dimanche 18 mai, au Restaurant des sociétés savantes, 8, rue Danton. Aux rédacteurs parisiens s'étaient joints deux collaborateurs habitant la province et de passage à Paris, M. Maurice Lambert, de Besançon, et M. Armand Praviel, de Toulouse.

— Nous avons annoncé ici, au fur et à mesure de leur apparition, les volumes qui forment la magistrale *Histoire de France* publiée à la librairie Hachette sous la direction de M. Ernest Lavisse. En parcourant ces beaux volumes d'une impression remarquable, rédigés avec tant de soin par une élite de spécialistes qui en ont fait, somme toute, la meilleure histoire de France que nous possédions et un instrument de travail indispensable, on ne pouvait s'empêcher de regretter que l'on n'y eût pas joint une illustration digne du texte, capable de l'éclairer et qui en aurait fait un des plus beaux livres de bibliothèque. La maison Hachette a voulu nous épargner ce regret et voici que l'histoire de France reparaît, illustrée de 679 gravures qui en font un véritable musée. Voici dans le t. I. 1re partie, des vues admirables qui font mieux comprendre, s'il est possible, cette description de la France, si vivante, que nous a donnée M. Vidal de la Blache. Puis, dans les tomes suivants, les vues de monuments ou d'objets, les facsimilés de manuscrits ou de plans, les portraits, les gravures de tout genre et jusqu'à des caricatures se succèdent, faisant revivre à nos yeux, dans des reproductions excellentes, toute la vie du passé. Des tables analytique et alphabétique des gravures facilitent les recherches dans cette collection qui n'est pas seulement un plaisir pour les yeux, mais, elle a aussi, une valeur documentaire.

— La famille d'Honoré Champion, le très regretté libraire dont nous avons annoncé la mort dans notre dernière chronique, a voulu justement élever à sa mémoire un modeste, mais solide monument en réunissant dans une élégante brochure les discours prononcés à ses obsèques par MM. Émile Chatelain, Abel Lefranc, Édouard Rabier, Jerôme et Jean Tharaud et les articles ou notices qui lui ont été consacrés par les écrivains les plus divers dans la presse de toute opinion. Dans ce recueil où voisinent les Welschinger, les Maurras, les Taillade, les Miomandre, on verra combien générale était l'estime qui entourait cette figure originale de libraire passionné de son métier et qui savait, à l'occasion, ne pas sacrifier les intérêts de la science à ceux de son commerce. Trois beaux portraits ornent ce volume que se plairont à conserver tous ceux qui ont connu *Honoré Champion* (*13 janvier 1846-8 avril 1913*) (Abbeville, imp. F. Paillart, 1913, in-8 de 77 p.).

— La Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris nous envoie le n° d'avril 1913 de son bulletin trimestriel *la Cité* (Paris, Champion, in-8, paginé 137-264, avec grav.). Il renferme notamment : l'histoire, due à M. P.-M. Emard, de *la Maison du Mareschal en Grève* (p. 137-152), qui, démolie pour agrandir l'hôtel de ville de Paris, amena entre l'hospice des Quinze-Vingts et le prévôt des marchands et les échevins un procès qui se termina en 1541 ; — la biographie de *Favart* et de sa femme, racontée de façon humoristique, mais aussi très précise, par M. Paul Destrée (p. 153-177, avec portraits et gravures); — un travail, assurément peu ordi-

naire, de M. Piton, ayant trait à *la Rue Michel-le-Comte* (p. 197-261, avec 2 vues et un plan). L'auteur a dressé la liste des habitants de cette rue, dans l'ordre chronologique et pour chaque maison, depuis son percement (fin du XIIIe siècle) jusqu'à nos jours.

— Dans la collection des *Petits Manuels du foyer* de la librairie Colin, nous avons à signaler deux nouveaux volumes. Le premier a trait aux *Fiançailles et fiancés* (in-16 de 151 p. — Prix : 1 fr.). Avec autant de tact que d'esprit et de bonne humeur, Mme Adrienne Cambry, en treize courts chapitres, octroie aux intéressés les meilleurs conseils. Elle les guide très gracieusement à travers les écueils divers contre lesquels ils pourraient voir leur barque légère sinon sombrer toujours, du moins subir parfois quelques fâcheuses avaries. Il y a là de petits bijoux de lettres extraites d'une collection assurément imaginaire, lesquelles comportent des leçons aussi utiles que charmantes. — Dans la corbeille de mariage, afin que la fiancée ait le temps d'en prendre connaissance avant l'entrée en ménage, il serait à propos de glisser le petit livre de M. Léchalet, qui forme le deuxième « manuel du foyer » dont nous nous occupons aujourd'hui et qui a pour titre : *Fraudes et falsifications* (in-16 de III-157 p. avec figures. — Prix : 1 fr.). M. Max de Nansouty, dans l'*Introduction* qu'il a écrite pour ces pages si grandement utiles, s'exprime ainsi : « Ce petit manuel sera un guide précieux et un sûr auxiliaire de l'hygiène à la maison. Il apportera également son aide à l'économie du budget domestique, et ceci n'est pas un paradoxe : étoffes mélangées de coton, produits inférieurs d'éclairage et de chauffage, viandes douteuses, légumes commençant à fermenter, sont de dépense plus onéreuse que les produits de bonne qualité, parce que tout cela est de moindre durée, de rendement inférieur ou de plus faible valeur nutritive. On le reconnaîtra tout de suite en parcourant les pages qui suivent. Après les avoir lues, on n'hésitera pas à en appliquer les renseignements faciles et l'on deviendra, sans y penser, un adversaire résolu des falsifications dans les achats de son intérieur. » Si nous conseillons cette lecture aux « fiancées », nous ne la recommandons pas moins aux maîtresses de maison, même expérimentées.

— L'Argus de la Presse publie sous le titre : *Salons 1913*, une revue, de de M. H. de Julliany, sommairement descriptive et critique, des œuvres diverses en matière de peinture, sculpture, gravure, etc., qui, en 1913, ont trouvé place aux Salons de la Société nationale des beaux-arts, de la Société des artistes français et de plusieurs autres petites expositions spéciales. Texte sans reproductions. A signaler tout particulièrement l'intéressante et très utile nomenclature : *Les Gloires de la province*, où l'on a réuni les noms des artistes nés dans chaque département, et, à la suite, les noms de ceux qui sont originaires des pays étrangers. Ce travail est précédé d'une notice sur les *Salons de peinture depuis leur origine jusqu'à nos jours* (Paris, 37, rue Bergère, IXe arr., gr. in-4 de 32 p. — Prix : 2 fr.).

ANJOU. — La *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois* publie (avril 1913) le n° 11, 4e année, de ses travaux (Saumur, Paul Godet, in-8 de 78 p.). Notons : *Une Visite au Musée* (en formation) *du Cheval*, dans l'antique château de Saumur où figurent, entre autres, avec les moulages de l'époque préhistorique, en attendant les originaux promis, les deux derniers omnibus à chevaux que Paris ne reverra plus. La présentation des objets exposés fut faite par un spécialiste très compétent, M. Joly, vétérinaire major de l'École de cavalerie, auteur, dans ce même recueil, d'une étude sur *Un Étrier à lanterne pour chevauchée nocturne* (p. 60-61), après une note de M. J. Tasset sur des *Fers et mors de chevaux anciens* (p. 59-60). C'est le Dr Bontemps qui a décrit *les Obsèques à Paris et la demeure dernière à Saumur du dernier om-*

nibus (p. 41-52). L'illustre abbaye de Fontevraud a été l'occasion de plusieurs études : *La Légende et le miracle d'Evraud*, par le colonel Picard (p. 15-21) ; *La Fontaine miraculeuse de Saint-Robert*, par le même (p. 22-25) ; *Robert d'Arbrissel et la fondation de Font-Evraud*, par Mlle Marthe Peton (p. 62-76). Le commandant Rolle raconte *les Mouvements populaires à Saumur* (la disette des grains en 1790; une cabale, en l'an III, à propos du marché ; l'arrachement de la couronne royale à la grille de l'École, en 1848 ; une manifestation contre le maréchal de Castellane en 1850) (p. 25-32); un extrait des *Affiches de Saumur* du 27 septembre 1825 sur *la Visite du ministre de la guerre* (p. 32-33); *Les Armoiries de la ville de Saumur*, par le commandant Rolle, documents et fac-similé (p. 34-40) ; une courte etude sur *les Caves fortes du château du Fault*, par M. D. de Chavigny (p. 43-47) ; des extraits (fac-similé) de fragments de l'*Obituaire de l'abbaye de Fontevraud*, allant de Richard Cœur-de-Lion jusqu'à Bochard, 1558, d'après une copie du XVIIIe siècle, des mss. latins de la Bibliothèque nationale communiqués par M. Étienne Port.

Bourgogne. — Le tome XL de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* est vraiment remarquable (Autun, imp. Dejussieu et Demasy, 1912, in-8 de XXIV-432 p., avec 5 planches). Les procès-verbaux des seances (p. 379-429) sont remplis de détails interessants sur lesquels nous ne pouvons nous arrêter ; mais les études qui ont trouvé place dans ce volume vont être mentionnées. En premier lieu, M. Paul Montarlot nous donne un curieux *État du département de Saône-et-Loire à la veille du 18 brumaire* (p. 1-71), puis M. G. Valat commence la biographie de *Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne. 13..-1461* (p. 73-145, avec 2 planches). — Nous signalerons ensuite : *Le Château de Germolles et Marguerite de Flandre*, par M. Et. Picard (p. 147-218) ; — *Note sur une inscription chrétienne provenant de Saint-Pierre-de-Lestrier*, par M. A. de Charmasse (p. 219-226. avec planche) ; — *Montjeu et ses seigneurs*. 2e partie *Le Président Jeannin et ses descendants, 1596-1748*, par M. Ch. Boëll (p. 227-300, avec planche) : — *Les Quêtes à Autun au quinzième siècle, 1447-1455*, par M. A. de Charmasse (p. 301-318) ; — *Note sur un couteau à charnière de l'époque gallo-romaine*, par M. R. Gadant (p. 319-323, avec planche) ; — *Les Sources de l'histoire du Brionnais*, par M. J.-M. Guillard (p. 325-377), travail dont la suite sera insérée dans le prochain volume de la Societé eduenne.

Champagne. — Il nous faut tout d'abord constater l'importance exceptionnelle des deux volumes du *Congrès archéologique de France* dont la LXXVIIIe session à été tenue à Reims en 1911, par la Société française d'archéologie (Paris, A. Picard ; Caen, Delesques, 1912, 2 vol. in-8 de XCVIII-532 p., avec 279 planches et figures, et 400 p., avec 268 pl. et fig.). Le premier volume est relatif au *Guide archéologique du congrès*, redige par MM. L. Demaison, E. Lefèvre-Pontalis, H. Jadart et L. Broche. Ces quatre écrivains nous promènent à travers Reims Laon, Fère-en-Tardenois, La Ferté-Milon, Soissons, Longpont, Braine, Bazoches, Chalons, etc., et nous font admirer, en les decrivant et en en retraçant l'historique, tous les monuments religieux et civils, ainsi que diverses maisons particulières qui se recommandent à l'attention. Le texte est on ne peut plus intéressant et instructif ; les gravures ont été l'objet d'un choix et d'un soin qui meritent des éloges sans restriction. Ce guide est tout à la fois une œuvre d'érudition et un album prestigieux. — A côté du *Guide*, il y a le recueil des *Mémoires* lus au cours des diverses seances du congrès, qui s'est ouvert le 19 juin 1911 et a été clos le 27. Nous allons en donner la nomenclature complète : *Monuments romains trouvés à Reims et conservés à Paris*, par M. Héron de Villefosse (p. 69-81, avec une planche) : — *Les Découvertes faites depuis le XVIe siècle au*

château d'Albâtre, par le même (p. 82-98, avec 2 planches et 1 figure) ; — *Le Cimetière gallo-romain des Longues-Raies*, par M. J. de Valois (p. 99-114, avec 2 pl. et 6 fig.) ; — *Les Églises de Chevregny et de Trucy*, par M. Maurice Cherrier (p. 115-125, avec 5 pl. et 5 fig.) ; — *L'Église de Courville (Marne)*, par M. H. Jadart (p. 126-137, avec 6 pl. et 3 fig.) ; — *Les Niches d'autel au* XII*e siècle dans le Soissonnais*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 138-145, avec 5 pl. et 3 fig.) — *Chapiteau à incrustations et « chef-d'œuvre » de vitrerie au musée de Reims*, par M. L. Begule (p. 146-150, avec 1 pl.) ; — *Les Maîtres de l'œuvre de la cathédrale de Reims et leurs collaborateurs au moyen âge*, par M. L. Demaison (p. 151-169, avec 4 fig.) ; — *L'Église Boult-sur-Suippe (Marne)*, par M. Charles-Henri Besnard (p. 170-185, avec 5 pl. et 4 fig.) ; — *L'Église de Mareuil-sur-Ourcq (Oise)*, par M. G. Amiral (p. 186-200, avec 4 pl. et 6 fig.) ; — *Étude archéologique de l'église de Lesges (Aisne)*, par M. R. Michel-Dansac (p. 201-225, avec 6 pl. et 11 fig.) ; — *L'Abbaye de Vauclère*, par M. André Rhein (p. 226-246, avec 8 pl. et 4 fig.) ; — *Le Jugement dernier de la cathédrale de Reims et ses prétendues figures de Vertus*, par Mlle Louise Pillion (p. 247-258, avec 4 pl.) ; — *L'Ancien Portail de l'église Saint-Yved de Braine (Aisne)*, par M. Amédée Boinet (p. 259-278, avec 5 pl. et 4 fig.) ; — *Le Portail de l'église de Saint-Eugène (Aisne)*, par M. Amédée Boinet (p. 279-287, avec 2 pl. et 1 fig.) ; — *Notes sur les vitraux de la cathédrale de Reims*, par M. Paul Simon (p. 288-304, avec 3 pl. et 9 fig.) ; — *Les Tombeaux de l'abbaye de Longpont*, par M. Marcel Aubert (p. 305-336, avec 5 pl.) ; — *La Statuaire de la tour sud de la cathédrale de Soissons*, par M. Fernand Blanchard (p. 317-323, avec 3 pl.) ; — *L'Église de Chaudardes (Aisne)*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 324-336, avec 9 pl. et 10 fig.) ; — *Le Manoir du Tonloir*, par MM. F. de Fossa et E. Lefèvre-Pontalis (p. 337-361, avec 8 pl. et 11 fig.) ; — *Les Églises de bois en Champagne*, par M. J. Tillet (p. 362-375, avec 8 pl. et 4 fig.) ; — *Notes sur les vitraux des églises Saint-Nicolas et Notre-Dame de la Ferté-Milon*, par M. l'abbé Félix Devigne (p. 376-403, avec 7 pl. et 2 fig.) ; — *La Fausse Effigie funéraire de Gabrielle d'Estrée au musée de Laon*, par M. Louis Régnier (p. 404-409, avec 1 pl.) ; — *Le Rétable de l'église de Fromentières*, par M. Amédée Boinet (p. 410-433, avec 7 pl.) ; — *Cuve baptismale de l'abbaye de la Val-Roy*, par M. Jules Carlier (p. 434-436, avec 1 fig.) ; — *La Cloche de Givron (Ardennes)*, par le même (p. 437-440).

Dauphiné. — Le fascicule double de mars et juin 1912 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* vient d'être mis en distribution (Grenoble, imp. Allier frères, 1913, in-8 de 52 p.). M. Ch.-Anthelme Roux termine ici sa monographie : *Le Cours Berriat, étude géographique d'une rue* (p. 9-44). A mentionner ensuite : *Relation du grand malheur arrivé à la porte du Rône à Lyon, le 11 octobre de l'année 1711, au retour de la promenade de Bron, hors le faux-bourg de la Guillotière*, publiée par M. Girard (p. 45-48). — *Notes préliminaires sur un trésor de monnaies gallo-romaines découvert à Cozances-de-Trept (Isère)*, par M. H. Müller (p. 49-50) ; — *Un petit Trésor de petits bronzes gallo-romains découvert à l'Allégrerie, commune de Vinay (Isère)*, par le même (p. 51-52).

Franche-Comté. — Nous recevons à la fois les tomes XL et XLI des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* (Montbéliard, imp. montbeliardaise, 1911 et 1912, 2 vol. gr. in-8 de XXVI+366+7 p., avec planches ; et XVIII-303 p., avec 2 planches et des armoiries dans le texte). Ces beaux volumes sont formés principalement de travaux que nous avons examinés en tirages à part. C'est ainsi que, dans le tome XL, nous retrouvons avec un vrai plaisir l'excellente étude de M. Leon Sahler intitulée : *La Fin d'un régime, Montbéliard, Belfort et la Haute-Alsace au début de la Révolution française (1789-1793)* (p. 1-212, avec planches), laquelle, à propos d'un tirage à

part, a fait l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion* de mars 1912 (t. CXXIV, p. 246-247) ; — les pages 213 à 224 sont occupées par un travail curieux de M. Emmanuel Fallot sur *Voltaire et la géologie* ; — vient ensuite l'*Essai sur l'histoire du collège Cuvier, collège universitaire de Montbéliard, 1811-1911*, de M. Jules Maneville (p. 231-366, avec planches), qui a été signalé ici même, en tirage à part, en novembre 1911 (t. CXXII, p. 473-474, avec fig. et armoiries dans le texte). Sous une pagination spéciale (1-7), M. Emmanuel Fallot a publié de *Vieux Souvenirs du collège de Montbéliard*, pleins de vie, de couleur et de sentiment. — Le tome XLI s'ouvre par une étude très importante sur *les Inscriptions de l'ancien comté de Montbéliard et seigneuries limitrophes*, dont l'auteur est M. le pasteur B. Meriot (p. 5-239), qui, dans son *Introduction* déclare n'avoir « pas hésité à faire figurer les inscriptions disparues que différents auteurs ont reproduites, à commencer par celles qui provenaient des fouilles effectuées jadis à Mandeure et qui se rapportent à Epamanduodurum. Nous publions d'abord ces dernières, explique M. Mériot, puis nous donnons, par ville et village, dans l'ordre alphabétique, toutes les inscriptions que nous avons pu découvrir... Mais comme la connaissance de l'histoire du comté de Montbéliard et des seigneuries qui l'environnaient doit faciliter l'intelligence des inscriptions transcrites, nous nous permettons de donner ici un aperçu très bref de cette histoire. » Les inscriptions décrites ici sont au nombre de soixante-sept. Nul doute que plus d'un travailleur ne tire profit de cette œuvre consciencieuse que termine et complète un « Index alphabétique » de 9 pages à 2 colonnes. Les deux mémoires qui suivent, de moindre envergure, ont déjà été portés à la connaissance de nos lecteurs au moyen des tirages à part qui nous en sont parvenus, savoir : *La Vie parisienne des princes de Wurtemberg-Montbéliard au* XVIIIe *siècle*, par M. Georges Cucuel (p. 241-285) (Cf. *Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 381) et *Un Tribunal éphémère. La Justice de paix du canton de Désandans (1795 1804)*, par M. Léon Sahler (p. 287-303) (Cf. *Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV p. 381-382).

— En un an, l'excellente collection des *Contemporains* a fait place à quatre personnalités comtoises, dont une seule, si bruyante fût-elle, n'est pas recommandable. C'est d'abord *le Général Pajol* (21 avril 1912), dont M. Brichambeau de Tournay nous donne la biographie. Né à Besançon le 3 février 1772, mort à Paris, le 21 mars 1844, Pajol nous apparaît comme l'un des « grands sabreurs » du premier Empire. « Ses charges étaient proverbiales à la Grande Armée. De 1789 à 1815, il avait reçu une dizaine de blessures, eu douze chevaux tués sous lui et accompli huit actions d'éclat. » — Le 30 juin suivant a paru, sous la signature de M. C. Libert, une vie très bien résumée de *Pierre-Joseph Proudhon*, le trop fameux sociologue révolutionnaire, qui, né à Besançon, le 15 janvier 1809, mourut à Paris, le 19 janvier 1865, sans s'être reconcilié avec Dieu, qu'il n'avait cessé d'outrager. — Pour l'année courante, nous avons à signaler deux biographies aussi attachantes qu'édifiantes. En premier lieu (18 mai 1913), *le P. Hyacinthe Besson, des Frères prêcheurs*. Comme presque tous ceux qui se sont occupés de ce religieux, le « dominicain » anonyme à qui nous devons ces pages, fait naître le P. Besson « aux environs » de Besançon. De plus, il lui donne pour prénoms Jean-Baptiste-Charles. Or, d'après l'état civil de Besançon, il ne reçut, le 23 août 1816, que le seul prénom de Jean, et ceux de Jean-Baptiste lors de son baptême. Il reste donc acquis que Jean ou Jean-Baptiste Besson, depuis le P. Hyacinthe Besson, est né à Besançon même et non pas « aux environs ». Moine et missionnaire, il fut aussi un artiste de mérite, dont le talent est affirmé par les peintures qu'il exécuta, sur l'ordre de ses supérieurs, pour Saint-Sixte-le-Vieux, à Rome. Il mourut à

Mar-Yacoub, non loin de Mossoul, en Mésopotamie, le 4 mai 1861. — Cette série de portraits se termine par celui de *la Vénérable Jeanne-Antide Thouret*, que notre distinguée collaboratrice Mme la comtesse de Courson a esquissé (8 juin 1913) avec beaucoup d'agrément. Cette fondatrice des Sœurs de la Charité de Besançon est née à Sancey-le-Long (Doubs), le 22 novembre 1765. « Peu de vies furent aussi éprouvées que celle de la servante de Dieu; jetée hors de son couvent par la tourmente de la Révolution, elle expérimenta toutes les detresses morales et toutes les souffrances matérielles. Les yeux fixés, à travers les obscurités qui l'enveloppaient, sur le but auquel elle avait voué son existence, elle poursuivit ce but, malgré les difficultés et les dangers. » Si bien que, lorsque, à Naples, le 24 août 1826, la Mère Thouret rendit son âme à Dieu, l'institut fondé par elle était en pleine voie de prospérité.

Italie. — Le traité d'Utrecht avait reconnu au duc de Savoie le titre de roi et lui avait attribué l'île de Sicile. Victor-Amédée II prit possession de son royaume en 1713, dut l'échanger au bout de cinq ans contre la Sardaigne et s'intituler roi de Sardaigne. M. le Dr. Prospero Cardona a découvert aux archives de Catane et de Syracuse de curieux documents sur cette période historique et les publie en une brochure qui sera consultée avec fruit par ceux qui auront à s'occuper de la domination piémontaise en Sicile : *Contributo alla storia del regno di Vittorio Amedeo II, in Sicilia, Catania e Siracusa dal 1713 al 1720* (Catania, Giannotta, 1912, gr. in-8 de 85 p.).

Perse. — M. L.-J. Olmer, qui a été pendant plusieurs années chargé d'une mission scientifique à Téhéran, a consigné dans un rapport très clair et très sobre le résultat de ses observations sur l'industrie persane : *Rapport sur une mission scientifique en Perse. L'Industrie persane* (*Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. XVI, fasc. I). (Paris, Leroux, in-8 de 111 p.— Prix : 1 fr. 75). Opuscule fort intéressant pour les géographes et les négociants, et aussi — malgré l'aridité voulue de l'exposition — pour les amateurs de pittoresque.

États-Unis. — Dans son rapport pour l'année 1911-1912, M. Herbert Putnam, l'éminent bibliothécaire du Congrès à Washington, nous donne sur les dons et acquisitions qui sont venus grossir les collections, et sur les travaux qui ont été exécutés des renseignements précis. Des donations, la plus importante est celle des Judaica de la collection Deinard; Mrs. Bolton a donné la bibliothèque de son mari, auteur d'une importante bibliographie de la chimie, riche en ouvrages bibliographiques, et Mme Karow les ouvrages sur Napoleon recueillis par le major Karow. Parmi les acquisitions, nous notons celle de la collection Hoes sur la dernière guerre hispano-américaine, qui ne renferme pas moins de 43.800 pièces (livres, affiches, musique, cartes, gravures). Parmi les acquisitions de manuscrits nous relevons des papiers relatifs à l'Inquisition dans l'Amérique espagnole de 1611 à 1795, ceux de l'amiral A.-H. Foote (1822-1863), les journaux de bord de Silas Duncan (1812-1813) et de David Geringer (1814): *Library of Congress. Report of the Librarian of Congress, and report of the superintendant of the Library building and grounds for the fiscal year ending June, 30, 1912* (Washington, Government printing office, 1912, in-8 de 235 p. et 6 pl.).

— M. H. Putnam nous donne en même temps un catalogue des publications faites par la Bibliothèque depuis 1897 : *Library of Congress, publications of the library issued since 1897* (Ibidem, 1913, in-16 de 52 p.). Comme la bibliothèque publie de nombreuses bibliographies, on ne sera pas fâché d'en avoir ici une liste : les ouvrages sont classés méthodiquement ; il y a en

outre un tableau chronologique et un index alphabétique de ces publications.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Bible et protestantisme. Lettres intimes*, par V. Franque (in-16, Bloud). — *L'Incarnation. Lectures théologiques*, par L. Berthé (gr. in-8, Bloud). — *Jésus-Christ, principe et fin de la vie humaine*, par J. Fontaine (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Synchronismes de la théologie catholique*, par R. Aigrin. T. I. *Des Origines à la controverse berengarienne* (in-16, Bloud). — *Hors de l'Église pas de salut, dogme et théologie*, par J.-V. Bainvel (in-16, Beauchesne). — *Discours eucharistiques*. 5e serie. *Discours prononcés à la section française du congrès eucharistique international de Vienne* (in-12, Lethielleux). — *L'Entretien de Jésus avec le jeune homme riche*, par l'abbé Davot (in-16, Bloud). — *Miriam. Essai pour replacer dans leur cadre historique les seize premières années de la Sainte Vierge*, par M Marnas (in-8, Vitte). — *Prêtre et apôtre. Documents de ministère pastoral à l'usage du clergé*, par l'abbé P. Baudot (2 vol. in-8, Desclee, de Brouwer). — *Prêtre*, par L. Rouzic (in-16, Lethielleux). — *Étincelles de foi et d'amour*, par le P. de Nadaillac (in-16, Beauchesne). — *Deux Œuvres de jeunesse de Frédéric Ozanam rééditées à l'occasion des fêtes du premier centenaire de sa naissance (1813-23 avril-1913)* et précédées d'un Avant-propos, par J. Condamin (in-8, Vitte). — *Pensées et conseils de F. Ozanam*, publiés par A.-J. Corbierre (petit in-16, Librairie des Saints-Pères). — *L'Ascétique moderniste*, par Mgr J.-A. Chollet (in-12, Lethielleux). — *Les Droits réels dans le code civil suisse*, par le Dr C. Wieland ; trad. par H. Bovay. T. I (in-8, Giard et Brière) — *Questions d'enseignement de philosophie scolastique*, par le R. P. Geny (in-16, Beauchesne). — *La Philosophie de Jean-Baptiste Vico*, par B. Croce ; trad. par H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin (in-8, Giard et Brière). — *La Vérité religieuse*, par A. Godard (in-16, Bloud). — *L'Idee de vérité*, par W. James ; trad. de l'anglais par Mme L. Veil et M. David (in-8, Alcan). — *Psychologie de la volonté*, par E. Martin (in-16, Alcan). — *La Culture morale aux divers degrés de l'enseignement public*, par A. Bauer (in-8, Giard et Brière). — *La Vocation au mariage*, par le R. P. F. A. Vuillermet (in-12, Lethielleux). — *Lettres à mes amis sur quelques points de durable actualité*. II. *L'Amour et la mort*, par C. Morice (in-16, Messein). — *Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médievales*, par L. Picavet (gr. in-8, Alcan). — *La Monnaie. La Circulation fiduciaire et les échanges internationaux*, par J.-B. Dorsainvil (in-16, Giard et Brière). — *Les Lois de la sociologie économique*, par A. Bochard (in-8, Marcel Riviere). — *La Réglementation du travail réalisée ou projetée, ses illusions, ses dangers*, par E. Payen (in-16, Alcan). — *La Grenouille, élevage pratique en plein champ et en parc*, par R. de Noter (in-16, Lamarre). — *Comment j'entretiens ma santé. Ma méthode de culture physique*, par le lieutenant Gelly (in-8, Berger-Levrault). — *Leçons de thermodynamique*, par le Dr Max Planck ; trad. de l'allemand par P. Chevassus (g . in-8, Hermann). — *Problèmes de mécanique et cours de cinématique*, par C. Guichard (gr. in-8, Hermann). — *Systèmes de culture et assolements*, par H. Hitier (in-16, Librairie agricole de la Maison rustique). — *La Culture du cresson*, par F. Lesourd (in-16, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Le Système du monde, des Chaldéens à Newton*, par J. Sageret (in-16, Alcan). — *Avionnerie militaire*, par C. Ader (in-8, Berger-Levrault). — *Les Arts et Métiers de l'ancienne Égypte*, par W. M. Flinders Petrie ; trad. de l'anglais par J. Capart (in-8 carre, Bruxelles et Paris, Vromant). — *Lagynos, recherches sur la céramique et l'art ornemental hellénistiques*, par G. Leroux (in-8, Leroux). — *Histoire générale de l'art. Espagne et Portugal*, par M. Dieulafoy (in-16 cartonne, Hachette). — *Le Bois sculpté*, par G. Jack ; trad. et adapté de l'anglais par Wouters de Bouchout (in-12 cartonné,

Bruxelles et Paris, Vromant). — *Christine de Pisan, épître d'Othéa, déesse de la Prudence, à Hector, chef des Troyens*, reproduction de 100 miniatures du manuscrit 9392 de Jean Miélot, par J. Van den Gheyn (in-8 cartonné, Bruxelles, Vromant). — *L'Église de Saint-Germer de Fly (Oise) et sa Sainte-Chapelle*, par A. Besnard (in-4, Lechevalier). — *Les Maîtres de la musique. Schütz*, par A. Pirro (in-16, Alcan). — *Les Maîtres de la musique. Meyerbeer*, par L. Dauriac (in-8, Alcan). — *Le Folk-Lore, littérature orale et ethnographie traditionnelle*, par P. Sebillot (in-18 cartonné, Doin). — *Légendes de la vieille France*, par M. Teissier (in-16, Bloud). — *Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*, par le comte de Charencey (in-4, C. Klincksieck). — *Discours 1910-1913*, par M. Sangnier (petit in-8, Bloud). — *La Chambre et le jardin*, par J. Chenevière (in-18, Lemerre). — *Jeunes Filles*, par E. Le Mouël (in-18 Lemerre). — *Les Feux du soir*, par F. Bailly (in-16, Lemerre). — *Le Parfum du passé*, par P. Paul (in-16, Messein). — *Le Poème de Sainte-Anne*, par L. Lahovary (in-18, Jouve). — *La Moisson des jours*, par P. Blanc (in-16 Figuière). — *Épaves*, par O. de Rougé (in-18, Grasset). — *Le Théâtre de Corneille* (in-16 cartonné, Hachette). — *Racine, textes choisis et commentés* par C. Le Goffic (2 vol. in-16, Plon-Nourrit). — *La Maison*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Absente*, par H. Bezançon (in-16, Plon-Nourrit). — *Nouvelles asiatiques*, par le comte de Gobineau (in-16, Perrin). — *Le Droit d'aimer*, par P. Villetard (in-16, Hachette). — *Laure*, par E. Clermont (in-16, Grasset). — *Jenny s'en va-t-en guerre, scènes anglaises*, par P. Millet (in-16, Grasset). — *Dans la grande Famille*, roman militaire, par A. Delorme (in-16, Fontemoing). — *L'Enfant chargé de chaînes*, par F. Mauriac (in-16, Grasset). — *La Villa Sans-Souci*, par H. Mirabel (in-16, Figuière). — *Vénusberg, la cité sirène*, par Chilosa; trad. de l'anglais (in-18, Figuière). — *L'Oncle Jules*, par M. Dubroca (in-18, Figuière). — *Le Crime du bouf*, par J. de la Fouchardière (in-16, Librairie des lettres). — *Roman d'automne*, par M. Maryan (in-16, H. Gautier). — *Le Vertige*, par J. de Lacrousille (in-18, H. Gautier). — *Le Jouet*, par J. Rivière (in-16, H. Gautier). — *Matutinaud lit la Bible*, par l'abbé E. Duplessy (in-8, Tequi). — *Saint-Paul à Thessalonique*, roman de l'époque apostolique, par J.-C. de Saint-Avit (in-8, Tours, Cattier). — *Ronsard*, par J.-J. Jusserand (in-16, Hachette). — *André Chénier*, textes choisis et commentés, par F. Roz (in-16, Plon-Nourrit). — *Giacomo Leopardi*, par P. Hazard (in-16, Bloud). — *Carlyle*, par L. Cazamian (in-16, Bloud). — *Le Génie de Flaubert*, par J. de Gaultier (in-16, Mercure de France). — *Edmond Rostand*, par J. Haraszti (in-16, Fontemoing). — *Étude sur les œuvres d'Annette de Droste-Hüshoff*, par E. Berens (in-8, Bloud). — *Sourires et grimaces*, par A. Joubert (in-16, Figuière). — *Voyage du cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande, Belgique, France et Italie (1517-1518*, par Don A. de Beatis; trad. de l'italien, par M. Havard de la Montagne (petit in-8, Perrin). — *La Vie des grandes capitales. Études comparatives sur Londres, Paris, Berlin, Vienne, Rome*, par G. Cadoux (in-16, Berger-Levrault). — *Vedi Napoli*, par E.-A. de Molina (in-12, Fischbacher). — *Au Cœur du Maroc*, par L. Botte (in-16, Hachette). — *Histoire d'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par Dr F. Kayser et E. M. Roloff; trad. de l'allemand par A. Le Boulicaut et J. d'Allemagne (in-8, Nilsson). — *La Navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*, par L. Bonnard (in-8, A. Picard et fils). — *Une Fille aînée de saint François. Sainte Claire d'Assise, sa vie et son œuvre*, par L. Moisson (petit in-8, Librairie des Saints-Pères). — *Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme*, publiées par F.-M. Graves (in-8, Champion). — *Les Prisons du Mont-Saint-Michel (1425-1864)*, par E. Dupont (in-8, Perrin). — *Un Humaniste toulousain, Jehan de Boysson (1505-*

1559), par R. de Boysson (in-8, A. Picard). — *Victoires françaises. Bouvines*, par P. Alain (in-16, Bloud). — *Victoires françaises. Denain*, par J. Ferratier (in-8, Bloud). — *Essai historique sur Tréguier*, par A. Guillou (in-8, Champion). — *Figures du passé. La Duchesse de Chevreuse. Vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII*, par L. Batiffol (in-8, Hachette). — *Les Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV*, par L. Cahen (in-16, Hachette). — *La Guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748)*, par le major Z*** (in-8, Chapelot). — *Le Conseil supérieur et le grand bailliage de Lyon (1771-1774-1788)*, par P. Metzger (in-8, A. Picard et fils). — *Un Procès militaire sous l'ancien régime. L'Affaire du régiment Royal-Comtois (1778-1791)*, par le capitaine A. Latreille (in-8, Chapelot). — *La Révolution préparée par la franc-maçonnerie*, par de Lannoy (in-16, Lethielleux). — *Magistrats et criminels (1795-1844), d'après les Mémoires de Gaillard*, par le baron Despatys (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Papiers militaires des comités militaires de la Constituante, de la Législative et de la Convention (1789-an IV)*, par P. Caron (gr. in-8, Cornély). — *Les Fantoches de la peur (1792 à 1794)*, par C. Foleÿ (in-16, Bloud). — *Sous la rafale*, par R. Arnaud (petit in-8, Perrin). — *La Citoyenne Bonaparte*, par Imbert de Saint-Amand (in-12 cartonné, Mame). — *Napoléon en campagne*, par le cel Vachée (in-8, Berger-Levrault). — *Victoires françaises. Iéna*, par N. Aymès (in-8, Bloud). — *Histoire de la démocratie catholique en France, 1789-1903*, par A. Rastoul (in-16, Bloud). — *Souvenirs de A. Cournot (1760-1860)* (in-8, Hachette). — *Le Général de division comte de Martinprey*, par le général Derrécagaix (in-8, Chapelot). — *Une Fille de Saint-Vincent-de-Paul au quartier Mouffetard. La Sœur Rosalie intime*, par C. Baussan (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Louis Veuillot*, par C. Lecigne (in-16, Lethielleux). — *Carlyle intime. Jane Welsh Carlyle « Reminiscences »*; trad. du texte de C.-E. Norton, par E. et E. Masson (in-16, Mercure de France). — *Impressions et souvenirs* de Dom Bruno Destrée (petit in-8, Bloud). — *Le Cardinal Lavigerie et son action politique, 1863-1892*, par J. Tournier (in-8, Perrin). — *Ranc. Souvenirs, correspondance, 1831-1908* (in-16, Cornely). — *La République de Bismarck*, par le Mis de Roux (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Rouen, étude d'une agglomération urbaine*, par J. Levainville (in-8, Colin). — *Par l'énergie et le travail. Dix années d'une vie*, par J. de la Poulaine (in-16, Plon-Nourrit). — *En marge de la vie politique, religieuse et sociale de notre pays*, par H. Brun (in-16, Bloud). — *Immeubles et ressources des œuvres catholiques*, par A. Rivet (in-16, Éditions de la « Revue d'organisation et de défense religieuse ». — *Nos Églises artistiques et historiques*, par Péladan (in-16, Fontemoing). — *Les Luttes présentes de l'Église*, par Y. de la Brière. 1re série : *1909-1912* (in-8, Éditions des « Questions actuelles »). — *Le Coup d'Agadir et la guerre d'Orient*, par J. de Bainville (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Fiches d'histoire politique et sociale contemporaine (1910-1911-1912)*, par Franc-Nohain (in-8, Lethielleux). — *L'Église et la guerre*, par Mgr P. Batiffol, P. Monceaux, E. Chénon, etc (in-8, Bloud). — *La Patrie guerrière*, par H. Houssaye (in-16, Perrin). — *L'Armée toujours prête*, par J. Reinach (in-12, Berger-Levrault). — *Les États Unis d'Amérique*, par d'Estournelles de Constant (in-18, Colin).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Littérature orientale. Les Lettres de Hammurabi à Sin-idin am transcription, traduction et commentaire, précédées d'une Étude sur deux caractères du style assyro-babylonien *(F.-Charles Jean)* 193
Le Temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux *(L. Legrain)* 194
Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des commentaires de Diodore de Tarse qui s'y trouvent contenus *(Joseph Deconinck)* 195
Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain. Texte, traduction et commentaire (par *L.-C. Fillion)* 196
Les Psaumes du Bréviaire, traduits de l'hébreu *(H. Lesêtre)*. 197
Commentarii in Psalmos *(J. Knabenbauer)* 197
Jérémie, sa politique, sa théologie *(F.-Charles Jean)* 198
Les Prophéties d'Ézéchiel contre Tyr *(P. Cheminant)* 199
Les Prophéties d'Ézéchiel contre l'Égypte *(Joseph Plessis)* 200
L'Ecclésiaste *(E. Podechard)* 200
Le Temple de Jérusalem *(Henri Lesêtre)* 202
Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne *(E. Jacquier)* T. II. Le Texte du Nouveau Testament 203
Manuel biblique, ou Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires. T III. Nouveau Testament *(A. Brassac)*. Les Saints Évangiles 204
Jésus-Christ, sa vie et son œuvre. Esquisse des origines chrétiennes, précédée d'une Introduction générale sur la valeur historique des Évangiles *(M. Lepin)* 206
Nova Evangeliorum synopsis *(A. Brassac)* 205
Lectures parallèles des Saints Evangiles *(le baron de Favières)* .. 206
Épîtres de saint Paul. Leçons d'exégèse. II. L'Epître aux Romains *(C. Toussaint)* 207
Les Actes de Paul et ses lettres apocryphes. Introduction, textes, traduction et commentaire par *Léon Vouaux* 208
Die Vulgata Sixtina von 1590 *(Fridolin Amann)* ..... » 210

Liturgie. L'Euchologie latine étudiée dans la tradition de ses formules et de ses formulaires. 2. L'Eucharistia canon primitif de la messe ou formulaire essentiel primitif de toutes les liturgies *(Paul Cagin)* 504

Le Missel romain, ses origines, son histoire *(Dom J. Baudot)* T. II. Le Missel plénier 265
Le Bréviaire *(le R. P. A. Velghe)* 248
La Réforme du Bréviaire et du calendrier *(Dom Fernand Cabrol)* .. 361
Le Psalterium Breviarii romani et les Nouvelles Rubriques *(l'abbé A. Boudinhon)* 133
L'Antiphonaire *(Dom J. Baudot)* 525
Le Cérémonial *(Dom Jules Baudot)* 460

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot.* Fasc. XXXVI (Esprit-Saint-Eucharistie). Fasc. XXXVII (Eucharistie). Fasc. XXXVIII (Eucharistie-Évangiles apocryphes). Fasc. XXXIX (Évangiles apocryphes-Extrême-Onction) 132
Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne. III. La Fin de l'âge patristique (430-800) *(J. Tixeront)* 327
Leçons de théologie dogmatique *(L. Labauche).* T. I. Dieu, la T. S. Trinité, le Verbe incarné, le Christ rédempteur 424
Theologia fundamentalis *(Ignatio Ottiger).* T. II. De Ecclesia Christi ut ineffabili revelationis divinae magistra 423
L'Arbre divin ou Entretien simple et familier sur le Credo catholique romain. *Camill Pourmarin).* 1er fasc 101
La Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ *(l'abbé Stanislas Legueu).* 112
La Petite Somme du chrétien, ou le Chrétien persévérant dans la connaissance et la pratique de la religion *(Un Curé de campagne)* 115

Théologie morale. Sermons. Traité de la paix intérieure *(le P. Ambroise de Lombez)* 112
L'Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours *(Un Religieux bénédictin de l'abbaye de Maredsous)* 329
Œuvres de *saint François de Sales.* T. XVII. Lettres, vol. VII... 111
Retraite d'ordination sacerdotale *(Mgr Dadolle)* 105
Toute l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à nos jours en 75 instructions, suivies de 14 instructions sur l'histoire de la T. S. Vierge *(l'abbé Allard)* 104
Exposition de la morale catholique. Morale spéciale. II. La Foi. III. La Vertu de foi et les vices qui lui sont opposés *(le R. P. M. A. Janvier)* 98
J'ai perdu la foi! Réponse à l'incrédulité moderne. Conférences philosophiques et scientifiques sur les fondements rationnels de la religion *(le R. P. Ramón Ruiz Amado)*; trad. de l'espagnol par l'*abbé Ev. Gerbeaud* 461
Nouveaux Mélanges oratoires *(Mgr d'Hulst).* XI. Retraites ecclésiastiques 134
Allocutions pour les jeunes gens *(Paul Lallemand)* 99
Les Mariages de demain. Quatre conférences *(Mgr Henri Bolo).* 99
Au-delà du tombeau *(le R. P. Ad. Hamon)* 100
Manuel des missions paroissiales *(l'abbé J. Sabouret)* 100
Pour mes homélies des dimanches et des fêtes. Textes évangéliques. Indications exégétiques. Inspirations oratoires *(J.-S. Gondal)* 101

Le Pain évangélique, explication dialoguée des Évangiles des dimanches et fêtes d'obligation *(l'abbé E. Duplessy)*. T. III. De la Saint-Pierre à l'Avent..... 103
Œuvres oratoires *(l'abbé Stephen Coubé)*. Gloires et bienfaits de l'Eucharistie..... 105
L'Eucharistie et le Sacré-Cœur *(le R. P. A. de Wouters)*..... 105
Ite ad oves. Le Grand Devoir pastoral des temps actuels *(l'abbé Guéret)*..... 107
A la messe de onze heures La Vérité aux gens du monde *(Joseph Tissier)*..... 107
Le Besoin de Dieu dans les âmes et les sociétés. Discours, pensées et souvenirs *(l'abbé Delabroye)*..... 108
Les Droits et les devoirs de la propriété *(J.-B. Paquet)*..... 110
De la Préservation morale de l'enfant. Faut-il l'instruire pour le préserver? *(l'abbé A. Chauvin)*..... 108

Apologétique. Les Magnificences de l'Église *(Poul Loewengard)*. 506

Ascétisme et Piété. Le Divin Médecin, pages d'Évangile *(Edmond Thiriet)*..... 103
L'Évangile du paysan *(Prosper Gérald)*..... 104
Les Apprêts du beau jour de la vie, ou Suite d'entretiens entre mêlés de comparaisons et d'histoires intéressantes pour les enfants de la première communion *(l'abbé Fliche)*..... 106
Le Privilège des petits enfants. Entretiens familiers avec parents et catéchistes sur la préparation des petits enfants à la sainte communion *(la R. M. Marie Loyola)*; trad. de l'anglais par *la baronne Auguste de Nexon*..... 106
Manuel préparatoire à la première communion privée *(l'abbé L. Poulin)*..... 106
Le Chrétien intime *(Charles Sauvé)*. VII. Le Culte des mystères et des paroles de Jésus. II. Élévations évangéliques..... 102
Jeunesse et idéal *(l'abbé Henri Morice)*..... 109
L'Éducation de la chasteté *(A. Knoch)*..... 109
Innocence et ignorance. Éducation de la pureté *(M.-S. Gillet)*.. 109
Les Tentations du jeune homme, étude théorique, étude pratique *(Émile Bruneteau)*..... 110
La Vie spirituelle, ou l'Itinéraire de l'âme à Dieu *(le R. P. Malige)*..... 111
Se Vaincre. La Lutte *(Louis Rouzic)*..... 113
Se dévouer. L'Apostolat *(Louis Rouzic)*..... 113
La Journée sanctifiée *(Louis Rouzic)*..... 114
Vers la vie pleine à la suite du P. Gratry *(Ad. Goutay)*..... 114
Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples..... 115
Ma Journée avec Marie, ou Pratique de la vie d'intimité avec la douce reine des cœurs, à l'usage des prêtres, des religieux et religieuses *(le P. J.-M. de Lombarde)*..... 115
Le Virginal, Mois de Marie *(le P. Ch. Laurent)*..... 115
La Bonté et les affections naturelles chez les saints *(le marquis de Ségur)*. 3e série..... 113
Qu'est-ce que le tiers ordre franciscain? *(le P. Eugène d'Oisy)*.. 116
Pourquoi entrer dans le tiers ordre? *(le P. Eugène d'Oisy)*..... 116

Grâces et bienfaits du tiers ordre *(le P. Eugène d'Oisy)* 116
La Vie chrétienne intégrale par le tiers ordre franciscain *(le P. Jean Delacroix)* 116
Manuel du tiers-ordre de Saint-François, d'après le Directoire spirituel *(le P. Eugène d'Oisy)* 116
Catéchisme, ou Petit Manuel à l'usage des novices tertiaires de Saint-François *(le P. Eugène d'Oisy)* 116

Histoire des religions. Christus. Manuel d'histoire des religions *(Joseph Huby, Mgr A. Le Roy, L. de Grandmaison, L. Wieger, J. Dahlmann, A. Carnoy, L. de la Vallée Poussin, C. Martindale, J. MacNell, E. Bominghaus, A. Malvon, A. Condamin, E. Power, J. Nikel, A. Brou* et *P. Rousselot)* 54

Mélanges. Les Reliques et les images légendaires *(P. Saintyves)* .. 362

Hétérodoxie. Ecce mulier, ou l'Éternelle blessée *(le Dr J. Miclesco)*. 1re partie 424
Le Modernisme *(Eugène Tavernier)* 362
Prière et silence, simples méditations pour chaque jour du mois *(Wilfred Monod)*. 2e série 76

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Questions de droit romain étudiées d'après la nouvelle méthode historique du droit comparé *(Stanislas Pinelès* et *Nicolas Herzen)* 492
Le Droit de glanage, grappillage, ratelage, chaumage et sarclage, patrimoine des pauvres *(Paul Degrully)* 493

Droit international. La Seconde Conférence de la paix. La Haye (juin-octobre 1907) *(Ernest Lémonon)* 489
Traité de droit public international *(A. Mérignhac)*. 3e partie. Le Droit de la guerre. T. I. 490
L'Asile interne devant le droit international *(C. M. Tobar y Borgoño)* 491

Droit public. *Émilien Petit.* Droit public, ou Gouvernement des colonies françaises d'après les lois faites pour ces pays, 1771, publié par *Arthur Giault* 54

Droit civil. Les Transformations du droit civil *(Joseph Charmont)* 481
Les Transformations générales du droit privé depuis le code Napoléon *(Léon Duguit)* 482
Code manuel de la recherche de la paternité (commentaire de la loi du 16 novembre 1912) *(Henri Lavollée)* 483
Traité de droit civil comparé *(Ernest Roguin)*. Les Successions, T. IV et V 484

Droit commercial. Les Faux Marchés à terme sur marchandises et sur valeurs mobilières, ou l'Escroquerie au contrat direct *(Henri Petellat)* 485
Les Lois commerciales de l'univers *(Ch. Lyon-Caen, P. Carpentier* et *F. Daguin)*. T. XII. San-Salvador; République Dominicaine et Nicaragua *(Reyes Arrieta, Rossi, Robert Kuck* et *Ramon Zelaya*; trad. par *Fernand Daguin* et *Gabriel Camblin*). 486

Législation ouvrière. L'Assurance contre le chômage à l'étranger et en France *(J. Lefort)* 487
Code du travail et de la prévoyance sociale. Livre I. Des Conventions relatives au travail, texte annoté par *Paul Sumien* et revu par *André Groussier* 488
La Crise du libéralisme en matière d'assistance, étude critique sur la loi d'assistance aux vieillards, infirmes et incurables du 14 juillet 1905 *(G. Delpiat)* 489

Droit forestier. Cours de droit forestier *(Charles Guyot)*. T. III, fasc. II. 135

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Précis de philosophie *(l'abbé Levesque)* 386
Recueil de compositions philosophiques *(Eug. Lenoble)* 386
Le Rythme universel, essai de philosophie générale *(Georges de Tollemonde)* 390
La Volonté d'harmonie *(Léon Hendryck)* 391
Avis au public. Petits Grains de philosophie à l'usage des jeunes filles *(l'abbé Champly)* 391
Le Bilan de la philosophie religieuse *(Albert Leclère)* 392
La Liberté chez Descartes et la Théologie *(E. Gilson)* 393
Index scolastico-cartésien *(Etienne Gilson)* 393
David Hume. Œuvres philosophiques choisies; trad. de l'anglais par *Maxime David*. II. Traité de la nature humaine. De l'Entendement 394
La Religion dans les limites de la raison *(Emmanuel Kant)*; trad., avec notes et Avant-Propos, par A. *Tremesaygues* 394
Essai sur les apparitions et opuscules divers *(Arthur Schopenhauer)*; trad., avec Préface et notes, par *Auguste Dietrich* 395
L'Esiglio di sant' Agostino *(Lorenzo Michelangelo Billia)* 395
Immanence. Essai critique sur la doctrine de M. Maurice Blondel *(Joseph de Tonquédec)* 396
L'Intuition bergsonienne *(J. Segond)* 396
La Philosophie de M. Bergson. Exposé et critique *(Mgr Albert Farges)* 397
La Sophistique contemporaine. Petit Examen de philosophie de mon temps *(Georges Dumesnil)* 397

Psychologie. Éléments de psychologie expérimentale *(J. de la Vaissière)* 387
Les Sciences psychologiques, leurs méthodes et leurs applications *(Raymond Meunier)* 387
L'Activité mentale et les éléments de l'esprit *(Fr. Paulhan)* 388
Les Nerveux, comment les reconnaître? Comment les corriger? *(l'abbé J. Toulemonde)* 388
Les Idéalistes passionnés *(le Dr Maurice Dide)* 388
L'Ennui, étude psychologique *(Emile Tardieu)* 389
Volonté et liberté *(Wicenty Lutoslawski)* 389

Morale. Les Sentiments généreux *(A. Cartault)* 388
Cours de morale théorique et pratique *(J. Guibert)* 390
L'Obligation morale raisonnée, ses conditions *(A. de Gomer)*.... 391
Bossuet moraliste *(Pierre Bonnet)*..... 394
A la recherche d'une morale laïque *(G. de Lamarzelle)* 462
La Vie compliquée, étude d'actualité, exemples typiques *(Fernand Nicolaÿ)*..... 425
Le Penseur dans Tolstoï *(Joseph Serre)* 76

Métaphysique. L'Un-Multiple, esquisse d'une métaphysique *(Robert Mirabaud)* 390
De la Cosmosociologie *(Raoul de la Grasserie)* 392

Histoire de la philosophie. Histoire de la philosophie ancienne *(Gaston Sortais)* 392
Philon le Juif *(M. Louis)* 393
Hume *(Jean Didier)* 394
La Philosophie allemande au XIXe siècle *(Ch. Andler, V. Basch, J. Benrubi, C. Bouglé, V. Delbos, G. Dwelshauvers, B. Groethuysen, H. Norero*..... 395
Un Romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste. T. II. Le Pragmatisme chez Bergson *(René Berthelot)*..... 397

Éducation. Enseignement. Mon filleul au «jardin d'enfants». Comment il s'instruit *(Felix Klein)* 507
L'Art de faire un homme, conseils pratiques d'éducation moderne. De la première enfance à la fin des études *(l'abbé H. Mocquillon)*. 508
Enseignement agricole et ménager *(A. Mélard)*..... 526
L'Année pédagogique, publiée par *L. Cellérier* et *L. Dugas*. Première année, 1911..... 426

Sciences politiques, économiques et sociales. Ce que demande la cité *(Raymond Poincaré)* 525
Précis d'économie politique *(Charles Brouilhet)*..... 29
Précis d'économie sociale *(Georges Legrand)* 31
Le Bilan du protectionnisme en France *(G. Schelle)*..... 32
Malthus et ses disciples *(G. Hardy)* 32
L'Œuvre de Frédéric Le Play, suivie de Pensées choisies de nos maîtres, Joseph de Maistre, Bonald, Auguste Comte, Balzac, Taine, Renan *(le comte Léon de Montesquiou)*..... 329
P.-G.-F. Le Play. L'Œuvre de science *(Pierre Mélinz)*..... 330
L'Appropriation du sol, essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée *(Paul Lacombe)* 32
La Lutte préventive contre la misère *(Sydney* et *Béatrice Webb)*; trad. par *H. La Coudraie)* 33
L'Évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans 34
(Georges Renard et *Albert Dulac)* 34
Le Concentration des entreprises industrielles et commerciales *(A. Fontaine, L. March, P. de Rousiers, F. Samazeuilh, A. Sayous, G. Veillat, P. Weiss)*..... 34
L'Évolution de la France agricole *(Michel Augé-Laribé)*..... 34
Le Transport des primeurs sur le réseau P.-L.-M. *(René Abrial)*.. 35
Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de *Julien Hayem*. 2e série 36

Les Syndicats féminins et les syndicats mixtes en France *(Auguste Paulowski)* 36
Les Abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux *(Ernest Mahain)* 37
Enquête sur le régime alimentaire de 1065 ouvriers belges *(A. Slosse* et *E. Waxweiler)* 37
La Suisse au XXe siècle, étude économique et sociale *(Pierre Clerget)* 35
The Standard rate in American trade unions *(D. A. Mac Cabe)*. 37
Library of Congress. Select list of references on employers' liability and workmen's compensation *(H. H. Bernard Meyer)* 37
Library of Congress. Additionnal references relating to taxation of incomes *(H. H. Bernard Meyer)* 37
La Sociologie générale et les lois sociologiques *(Gaston Richard)*. 38
Le Rapport social, essai sur l'objet et la méthode de la sociologie *(Eugène Duprécl)* 38
Illusions socialistes et réalités économiques *(Daniel Bellet)* 39
Les Actions de travail dans les sociétés anonymes à participation ouvrière *(Etienne Antonelli)* 40
Le Prolétariat international, étude de psychologie sociale. *(R. Broda* et *Jul. Deutsch)* 41
Plans de réalisation de la société future *(Stéphen Bergeret)* 41
La Solution de la question sociale *(E. Willaey)* 41
Essai sur l'extinction du paupérisme, prévoyance obligatoire imposée à tous *(Charles Coré)* 42
Essai de transformation sociale. Richesse fictive ou richesse vermine, parasitisme social *(J.-M. L. Reuta)* 42
Le Luxe *(Félix de Béthune)* 42
La Question agraire et le socialisme en France *(Compère-Morel)* .. 43
La Coopération neutre et la coopération socialiste *(E. Vandervelde)* 44
Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire *(Ghille)* 44
Salaires, prix, profits *(Karl Marx)*; trad. par *(Charles Longuet)* .. 45
Solidarité *(Léon Bourgeois)* 45
La Crise de la domesticité *(Henry Joly)* 526

Sciences naturelles. Les Abeilles et leurs ruches *(l'abbé Paul Lemaire)* 362
Les Ravageurs. Récits sur les insectes nuisibles à l'agriculture *(J.-H. Fabre)* 248
Essai sur l'évolution des Cérithidés dans le Mésonummulitique du bassin de Paris *(Jean Boussac)* 330

Médecine. Histoire. Généralités. Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois. 2e série *(le Dr Cabanès)* 308
Légendes et curiosités de l'histoire. 2e série *(le Dr Cabanès)* 309
Idées paramédicales et médico sociales *(le Dr Grasset)* 309

Biologie. Le Problème biologique *(Eugène Lévy)* 311
La Cellule, son origine *(le Dr abbé Maumus)* 315
Les Parathyroïdes *(Louis Morel)* 314

Physiologie. L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines. Les Merveilles du corps humain *(les Drs L. et P. Murat)* 312

Étude médicale, physiologique et philosophique de la femme (*le Dr Charles Vidal*) 312
Le Goût et l'odorat (*J. Larguier des Bancels*) 313

Hygiène. La Lutte antitoxique. La Fumée divine (l'opium) (*G. Miraben*) 316
L'Éducation physique, ou l'entraînement complet par la méthode naturelle (*Georges Hébert*) 316
Rapport présenté à l'occasion d'expériences faites... sur un groupe de 35 enfants débiles, etc. (*le Dr Ricardo Linch*) 317
Infantile mortality 317

Pathologie et Thérapeutique. Vingt guérisons à Lourdes, discutées médicalement 315
L'Esthétique dans la médecine (*le Dr Héliodore Swiecicki*); trad. du polonais par *le Dr V. Bugiel* 317

Sciences psychiques. J.-J. Rousseau, Schumann, Nietzsche. Des Résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence (*le Dr Paul Voivenel*) 317

Sciences physiques et chimiques. Optique physique (*R. W. Wood*); trad. de l'anglais par *H. Vigneron* et *H. Labrouste*. T. I. Optique ondulatoire 399
Cours de physique générale (*H. Ollivier*). T. II. Thermodynamique et étude de l'énergie rayonnante 399
La Théorie du rayonnement et les quanta. Rapports et discussions du Conseil de physique tenu à Bruxelles (1911), publiées par *P. Langevin* et *de Broglie* 400
Les Atomes (*Jean Perrin*) 401
Théorie de la couche capillaire plane des corps purs (*Gerrit Bakker*) 401
La Couche capillaire des corps purs et ses phases homogènes adjacentes (*Gerrit Bakker*) 401
La Télégraphie et la Téléphonie simultanées et la Téléphonie multiple (*K. Berger*); trad. de l'allemand par *P. Le Normand*. 402
Elementos de ciencias fisicas y naturales (*Ed. Fontseré*) 77
Cours de chimie organique (*Fréd. Swarts*) 402
Notions de chimie-physique (*J. Gaillard*) 403
Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels (*J. Post* et *R. Neumann*); trad. de l'allemand par *G. Chenu* et *M. Pellet*. T. III, fasc. 2 403
L'Évolution de la chimie au XIXe siècle (*Marcel Oswald*) 404

Agriculture. Horticulture. Histoire de la Société nationale d'agriculture de France (*Louis Passy*). T. I. (1761-1793).. 427
Tri-Centenaire de Le Nôtre. La Renaissance du jardin français. Enquête 526

Sciences mathématiques. Cours élémentaire d'arithmétique (*P. Camman* et *J. Huot*) 266
Cours préparatoire d'arithmétique (*P. Camman* et *J. Huot*) 266
Cours moyen d'arithmétique (*P. Camman* et *J. Huot*) 266
Géométrie plane (*P. Camman* et *A.-G. Rébouis*) 265
Géométrie dans l'espace (*P. Camman* et *A.-G. Rébouis*) 265
Premiers Éléments d'algèbre (*P. Camman* et *Ch. Fassbinder*) 266

Algèbre et Géométrie *(P. Comman* et *Ch. Fassbinder)* 266
Notions fondamentales de mathématiques. Introduction au cours de mathématiques générales *(A. Sainte-Laguë)* 408
Pour qu'on apprenne les mathématiques *(E. Pouhier)* 408
Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles *(V. Volterra)* 404
Leçons sur les équations intégrales et les équations integro-différentielles *(Vito Volterra)*; publiées par *M. Tomassetti* et *F. S. Zarlatti* 405
Cours de géométrie infinitésimale *(G. Demartres)* 405
Problème d'analyse mathématique *(E. Fabry)* 406
Les Appareils d'intégration *(H. de Morin)* 407
Mécanique appliquée *(John Perry)*; trad. de l'anglais par *E. Darcaux*, avec addition et un appendice de *E.* et *F. Cosserat*. T. I. L'Energie mécanique 407

Biographie scientifique. Savants du jour. Armand Gautier. Biographie, bibliographie analytique des écrits *(Ernest Lelon)*. 408

Astronomie. Annuaire pour l'an 1913, publié par le *Bureau des longitudes* 57

Géologie. Étude pratique des roches *(F. Rinne)*: trad. et adaptée par *Léon Pervinquière* 332

Aéronautique. Aviation. Note sur le vol des oiseaux *(E. Delsol)* 116
La Conquête de l'air *(le commandant P. Renard)* 116
Vocabulaire de l'aviateur constructeur 117
Études techniques sur l'aviation. 2e vol. *(divers auteurs)* 117
Petits Modèles d'aéroplanes, historique, théorie élémentaire, constructions et expériences *(E.-H. Dollfus)* 117
Vol de l'aéroplane en hauteur *(le commandant Faraud)* 118
La Théorie de l'aviation, son application à l'aéroplane *(Robert Castou)* 118

Sciences militaires. La Bataille. Conduite stratégique, exécution tactique *(le capitaine G. Becker)* 240
La Belgique à jamais indépendante. Étude stratégique *(le colonel Arthur Boucher)* 240
Opinions allemandes sur la guerre moderne. 2e fasc. Méthodes de commandement. Mécanisme des marches. L'Offensive et la défensive 241
Une Réponse française au programme militaire allemand *(le capitaine Le Français)* 241
Préparons-nous à la victoire *(le major de bersaglieri Luigi Nansi)*; trad. par *le commandant Painvin* 241
De la Marche et des chances de la prochaine guerre *(Charles Malo)* 241
Le Soldat dans la guerre de demain *(le lieutenant P. Rimbault)* 242
Nos Frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense *(le général Maitrot)* 242
Les Lois de la guerre continentale *(le lieutenant Robert Jacomet)* 245
La Loi des cadres de la cavalerie. Réformes dangereuses et réformes utiles *(le général Aubier)* 245

Nos Mitrailleuses, ce qu'elles sont et ce qu'il faut en attendre *(le lieutenant Dupeyré)* 245
Cours d'artillerie à l'usage des élèves-officiers de réserve *(le capitaine Beraud)* 245
Les Archives militaires, fasc. 2 et 3 246
Les Armées des principales puissances au printemps de 1912 246
Le Artillera rumana *(le général Don Joaquin de la Llave)* 247
El Cuerpo de ingenieros del ejército rumano *(el général Don Joaquin de la Llave)* 247

Jeux. Chasse. Pêche. Sports Manuel du bridge aux enchères *(J. Jacquier)* 462
Dressage du chien d'arrêt au collier de force *(Joseph Lévitre)* 510
Chasses aux loups et autres chasses en Bretagne *(le Rev. E. W. L. Davies)*; trad. par le *comte René de Beaumont* 509
La Chasse des grives au fusil *(Maurice de la Fuye)* 139
La Chasse à l'alouette *(André Simon)* 510
Dans la Pampa. Chasses impromptues *(Geoffroy Daireaux)* 429
A la mer. Des abîmes au rivage. Chasses et pêches *(Ch. Epry)* 249
La Pêche au bord de la mer *(Lucien Jouenne* et *J.-H. Perreau)* ... 429
L'Harmonie du geste, exercices de maintien et de grâce à l'usage des jeunes filles *(Henriette Régnier)* 76

Beaux-arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de *André Michel*. T. V. Première partie 319
Manuels d'histoire de l'art. L'Architecture. L'Orient médiéval et moderne *(François Benoît)* 319
Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine *(Joseph Déchelette)*. T. II. Archéologie celtique ou proto historique Deuxième partie et Appendices (supplément) 320
Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. Égypte *(G. Maspero)* 320
Fouilles à Samara en Mésopotamie. Un Palais musulman du IXe siècle *(H. Viollet)* 320
L'Église abbatiale de Westminster et ses tombeaux, notice historique et archéologique *(Paul Boyer)* 321
Histoire artistique des ordres mendiants *(Louis Gillet)* 321
Die Legende der Drei Lebenden und der Drei Toten und der Totentanz *(Dr Karl Künstle)* 322
Les Études d'art à l'étranger. L'Art classique. Initiation au génie de la Renaissance italienne *(H. Wölfflin*; trad. de l'allemand par *Conrad de Mandach* 322
L'Art dans l'ancienne France. Les Collections de l'Académie royale de peinture et de sculpture *(André Fontaine)* 413
L'Art moderne (1500-1800), essais et esquisses *(Henry Lemonnier)* 413
Isabelle d'Este, marquise de Mantoue (1474-1539) *(Julia Cartwright)*; trad. de l'anglais par *Mme Emmanuel Schlumberger* .. 322
Les Tombeaux de Gaston de Foix et de la famille Birago, par Agostino Busti, dit le Bambaja *(Gustave Clausse)* 323
Michelino da Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI *(le comte Paul Durrieu)*. 323

Léonard de Vinci (*le baron Carra de Vaux*) 323
La Pensée ésotérique de Léonard de Vinci (*Paul Vulliaud*) 324
Quinze jours à Florence (*André Maurel*) 324
Les Villes d'art célèbres. Saint-Pétersbourg (*Louis Réau*) 324
Les Villes d'art célèbres. Stockolm et Upsal (*Lucien Maury*) 324
Chantilly et le Musée Condé (*Gustave Macon*) 324
Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*Mme Isabella Errera*) 325
Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté (*l'abbé Paul Brune*) 137
La Peinture. Les Divers Procédés, les maladies des couleurs, les faux tableaux (*Ch. Moreau-Vauthier*) 325
Conférences sur l'architecture et la peinture (*John Ruskin*); trad. de l'anglais par *E. Cammaerts* 326
Les Principes de l'architecture (*John Belcher*); trad. de l'anglais par *François Monod* 326
Les Grands Artistes. Les Peintres chinois (*Raphaël Petrucci*) 326
Les Grands Artistes. Les Bellini (*Emile Cammaerts*) 327
Les Grands Artistes. André Le Nostre (*Jules Guiffrey*) 327
Les Jardins de Versailles (*Pierre de Nolhac*) 410
Les Jardins de l'intelligence (*Lucien Corpechot*) 410
Art et esthétique. Titien (*Henry Caro-Delvaille*) 411
Art et esthétique. Greuze (*Louis Hautecœur*) 411
L'Ameublement français sous Louis XV (*Henri Clouzot*) 411
La Chine en France au XVIIIe siècle (*Henri Cordier*) 412
Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle (*A. Boppe*) 412
La Société du XVIIIe siècle et ses peintres (*Léandre Vaillat*) 412
Ecrits d'amateurs et d'artistes. Vies d'artistes du XVIIIe siècle. Discours sur la peinture et la sculpture, Salons (*le comte de Caylus*), publiés par *André Fontaine* 413
Écrits d'amateurs et d'artistes. Édouard Manet (*Antonin Proust*) 414
Théories (1890-1910) (*Maurice Denis*) 414
Bagatelle et quelques visages (*J.-F.-Louis-Mailet*) 414
Après l'impressionnisme (*J.-C. Holl*) 415
L'Art et l'Époque (*Florian-Parmentier*) 415
Pages d'art chrétien (*Abel Fabre*). (1re, 2e et 3e séries) 416
Art et Apologétique (*A.-D. Sertillanges*) 416
L'Expérience esthétique et l'Idéal chrétien (*Armand Loisel*) 416
L'Art, la Religion et la Renaissance (*J.-C. Broussolle*) 416
Art et Pornographie (*Georges Fonsegrive*) 416
Introduction à l'esthétique (*Ch. Lalo*) 416
Critica e arte (*Carlo Villani*) 417
Pour la défense du paysage français (*Maurice Griveau*) 417
Pour l'Art contre les Vandales (*Georges Grosjean*) 417
Les Vandales du Louvre (*le Dr Jousseaume*) 417
L'Ame des cathédrales (*Béatrix Rocès*) 417
Le Costume en Provence (*J. Charles-Roux*) 417
Nouvelle Anatomie artistique. Les Animaux. I. Le Cheval (*le Dr Paul Richer*) 418
Phèdre (*André Rouveyre*) 418

Exécution secrète d'un peintre par ses confrères (*André Rouveyre*) 418

Mélanges La Médecine vraie, la religion vraie, la politique vraie et leurs rapports. Nouvelles Études d'ophtalmologie sociale (*le docteur F. Boé*). 56
Notre pain quotidien (*Henri Rousset*) 461
L'Année scientifique et industrielle (*Emile Gautier*). Année 1912. 461

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. L'Année linguistique. T. IV. 1908-1910 430
Textes patois recueillis en Lorraine (*L. Zéliqson* et *G. Thiriot*) . . 333
Mission d'Ollone, 1906-1909. Écritures des peuples non chinois de la Chine. Quatre Dictionnaires lolo et miao-tseu (*le commandant d'Ollone* et *Mgr de Guébriant*) 510

Poésie. Jésus selon les Évangiles (*Emile Rochard*) 212
Les Soirs du Doyen (*E. Fertiault*) 58
Ma Franche-Comté (*Alphonse Gaillard*) 363
La Ville au Bois-Dormant (*Georges Audigier*) 119
Passage de rêve (*Gérard Barbedat*) 120
L'Ile Bourbon et la Mer (*Emile Lambert*) 120
Toute mon âme (*Charles de Saint-Cyr*) 120
Rimes galantes (*Ferdinand Bailly*) 120
Rêves et pensées (*Paul Baudry*) 121
Thyms et lavandes (*Henri des Baumettes*) 121
Mes dernières fleurs (*Justin Bellanger*) 121
Les Rosiers sur la tombe (*C.-Francis Caillard*) 121
Par delà les yeux (*Marc-José de Chantal*) 122
J'entends des appels mystérieux (*Auguste Cheylack*) 122
La Danse de Sophocle (*Jean Cocteau*) 122
Chants de l'écolier français Notre Patrie, la France! (*Anatole Collin*) 123
Sensations (*Paul Costel*) 123
Au Fil du rêve (*Jean Delom de Mézerac*) 123
Le Vent du soir (*André Dersac*) 123
Heures de France et d'exil (*Abel Doysié*) 123
Ronces et lierre (*François Fabié*) 124
Vivre en Dieu (Ballades françaises, XIVe série) (*Paul Fort*) 124
Grimaces et fantaisies (*Herman Frenay-Cid*) 124
Pour la Patrie! (*André Gilbert*) 125
La Clairière aux sources (*Philippe Henriot*) 125
Toiles et bronzes (*Fernand Lame*) 125
Le Lion de pierre (*Victor Lemarchand*) 126
L'Agonie des fleurs (*A. Yves Le Moyne*) 126
Cœur et Raison (*Emile Perret*) 126
Le Rouet de buis (*Alcide Ramette*) 126
La Vaine Chanson (*Charles Régismanset*) 127
La Flûte enguirlandée (*Charles Simon*) 127
Les Heures émues (*Pierre Valdelièvre*) 127

En attendant la nuit *(Pierre Weill)* 127
Au Jardin des roses *(Jeanne Bernard-Arnoux)* 127
Les Églantines *(Alice Lobert)* 128
Atta Troll *(Henri Heine)*; trad. en vers par *Édouard Chenal* 128
Atta Troll, Allemagne *(Henri Heine)*; transcriptions en rimes françaises par *Maurice Pellisson* 128
Chefs-d'œuvre lyriques du Nord (Angleterre, Allemagne) *(O.-W. Milosz)* 129
Alfred de Musset. Œuvres choisies *(Jean Giraud)* 129
Saint-Pavin. Poésies choisies et précédées d'une Introduction par *G. Michaut* 129
Les Poètes, 1er fasc. *Nicolas Beauduin* 130
Poètes français. Première Anthologie de la « Renaissance contemporaine », précédée des Quinzaines poétiques *(Robert Vaysié)* et d'une étude critique *(Edouard Schuré)* 130

Théâtre. Prométhée enchaîné; trad. d'*Eschyle*, par *Charles Dubois*. 128
Prométhée délivré, trad. de *Shelley* par *Tola Dorian* 129
Drames égrillards *(K.-O. Athom)* 130
La Fée aux oiseaux, féerie en 5 actes *(Marguerite Berthet)* 130
Le Théâtre au pensionnat *(Marguerite Duportal)* 130
Le Théâtre au salon *(la même)* 131
Scènes vécues *(Léopold Julien)* 131
Dix levers de rideau *(Henri Le Pointe)* 131
Aspasie, tragédie en quatre actes *(Jean-Marie Lentillon)* 131
Sâdya *(Jean Ott)* 132
Visionnaires *(A.-R. Schneeberger)* 132
Théâtre du Petit Chaperon-Rouge *(Maurice Bouchor)* 522
Dîner de Roi, saynète *(Noël Francès)* 502
Le Docteur Babourlochinsky, charlatanerie *(Gabriel Vesper)* 503
Le Locataire du deuxième, comédie *(Besse de Larzes)* 503
Le Rondel comédie *(Julien Richer)* 503
Dix-huit mille Francs, saynète *(Julien Richer)* 503
La Barbe ou les cheveux, comédie *(Joseph Maury)* 503
Les Rayons X, comédie *(Joseph Maury)* 503
Pitou cinématographiste, comédie *(Daniel Auschitzky)* 503
L'Idée du cousin Arthur, monologue *(Paule Dagheron)* 503
Un Chapeau maltraité, monologue *(Paule Dagheron)* 503
La Surprise de Germaine, monologue *(Paule Dagheron)* 503
Les Terreurs de Ginette, monologue *(Paule Dagheron)* 503
Mademoiselle Phana, astrologue, monologue *(Gabriel Vesper)* 503
Un Cauchemer, saynète *(Marie Lafeuille)* 503
Linotte, dialogue *(Marie Lafeuille)* 503
La Nuit de cristal *(Geneviève Hennet de Goutel)* 503
La Dame de céans, épisode du XIIIe siècle *(Jeanne Balze)* 503
L'American Club contre la coquetterie, comédie *(Jacques d'Ars)*. 504
Un Trésor mal gardé, comédie *(Pierre de Montry)* 504
Fridlise, opérette *(Jean Grech)* 504
Orgueil de Reine, drame *(abbé Joseph Oger)* 504

Romans, contes et nouvelles. Les Dieux ont soif *(Anatole France)* 14

La Vallée bleue *(Jacques des Cathons)* 17
Leur petit Garçon *(Léon Cathlin)* 19
Des Hommes *(Bernard Combette)* 21
Conteurs français de terroir. Anthologie régionaliste 21
Les Paraboles cyniques *(Han Ryner)* 21
L'Épopée au faubourg. Les Cent Gosses *(Alfred Machard)* 22
Les Chaînes du passé *(Auguste Bailly)* 22
Jean du Béquet *(Flambard des Bords)* 22
M. Guérin, fonctionnaire *(Louis Ténars)* 22
Plus fort que la mort *(Charles Lambert)* 22
Les Errants *(Jean Renaud)* 22
Le Chemin de paix *(Maurice Vallet)* 22
Alceste au couvent *(l'abbé Jules Pacheu)* 23
Le Rose et le gris *(Louis Roubaud)* 23
La Colline inspirée *(Maurice Barrès)* 290
Le Crime de Biodos *(Pierre Lasserre)* 293
Le Pèlerin d'Angkor *(Pierre Loti)* 296
Les Vrais Pauvres *(Gustave Tissandier)* 298
Jalina *(le capitaine Garenne)* 298
La Reprise *(Maurice Lair)* 298
Une brillante Affaire *(Henri Mérabréa)* 299
Une Mésalliance au XXe siècle *(A.-G.-A. Lobry)* 299
Une Fleur sur les ruines *(C. Bélesta)* 299
La Race immortelle *(René Milan)* 300
La Fange *(Adolphe Orna-Galatz)* 300
Luis *(Pierre Lhande)* 300
Benn-i'-Kelbb (Fils de chien) *(le vicomte Jean de Montlaur)* 300
La Tutrice *(Alice Calliès)* 300
La Route s'éclaire *(Henry Soulié)* 301
Les Contes de Minnie *(André Lichtenberger)* 301
Les Taciturnes *(Robert Scheffer)* 302
François et Guadalupé *(Paul-Henri Capdevielle)* 302
L'Amour rôde, la mort fait le guet *(Guillaume Gaulène)* 302
Les Clowns *(Maurice Montégut)* 302
Notre enfant *(M. et G. Braunschwig)* 302
Le Besoin d'aimer *(Augustin Bar)* 303
Docteur Germaine *(Noelle Roger)* 23
L'Idéal au fil des jours *(Paul Dormise)* 26
L'Autre Werther *(Marie Simon Muller)* 26
Francheur *(Gyp)* 26
Trois quarts de lycéennes *(Junia Letti)* 27
Madeleine au miroir, journal d'une femme *(Marcelle Tinayre)* 303
Le Bandeau *(la baronne Michaux)* 306
Les Étangs noirs *(André Fontainas)* 27
Parmi les cheminots de l'Inde *(Rudyard Kipling)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine* 27
Contes et romans posthumes *(comte Léon Tolstoï)*; trad. du russe par *Teodor de Wyzewa* 27
L'Arbre du bien et du mal *(Alfons Maseras)* 27
Plutôt la mort *(Tokutomi Kenjirō)*; trad. du japonais par *Olivier Le Paladin* 27

Un Belge *(Henri Davignon)* 306
L'Australienne *(Ch. Garvice)*; trad. de l'anglais par *Fernand Laurent* 306
Jusqu'au bout *(Mme Belloc Lowndes)*; trad. de l'anglais par *Pierre Helwé* 306
Dick le galopeur *(H. B. Marriott-Watson)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine* 306
Le N° 19.759. Confessions d'un condamné *(Jules Hawthorne)*; traduction de l'anglais par *Albert Savine*. 306
Hermiston, le juge-pendeur *(Robert Louis Stevenson)*; trad. de l'anglais par *Albert Bordeaux* 306
Lucius Flavius *(le R. P. Joseph Spillmann)*; trad. de l'allemand par *J. Lenormand* 307
L'Impératrice douloureuse. Élisabeth, impératrice-reine d'Autriche-Hongrie *(C. de Tschudi)*; adapté de l'allemand par *H. Heineeke* 307
Œuvres complètes *(comte Léon Tolstoï)*; trad. du russe par *J.-W. Bienstock*. T. XXVIII 307

Ouvrages pour la jeunesse. Un défi au pôle nord *(Emilio Salgari)* 8
Jacqueline Silvestre *(Michel Epuy)* 8
Le Fils du planteur *(Maurice Champagne)* 9
Disparu ! Histoire d'un enfant perdu *(Albert Cim)* 10
Un Sauvage à Paris, roman scientifique et de voyages *(Henry de Graffigny)* 10
Le Château de grand'mère *(Mme G. du Planty)* 11
La Bonne Idée de l'oncle Mathieu *(E. Nouvel)* 11
Contes d'après la tradition populaire de divers pays d'Europe *(Maurice Bouchor)*. T. II 11
La Voix qui accuse. Le Coup de feu. L'Évasion. Le Rescapé *(Brada)* 495
Roman d'automne *(M. Maryan)* 495
L'Écho du passé *(M. Maryan)* 496
Autour d'un testament *(M. Maryan)* 496
Boy *(P. Luis Colonna)*; trad. de l'espagnol par *M. Demarès de Hill* 496
Les Lointains s'éclairent *(Berthe de Puybusque)* 497
Roman d'âmes *(Marie Le Mière)* 497
L'Ile enchantée *(Jeanne de Coulomb)* 497
Le Jardin du philosophe *(André Bruyère)* 498
La Revanche de Valdérée *(B. de Buxy)* 498
Le Collier de perles roses *(Lucie des Ages)* 498
Par les rudes sentiers *(Marguerite Levray)* 499
En silence *(Francisque Parn)* 499
Fleurs du foyer, fleur du cloître *(M. Delly)* 499
Qui vive? Vertu et bravoure *(C. Rullier)* 500
Après la haine *(Edmond Coz)* 500
Leur péché *(Jean Vézère)* 500
Les Mauvais Gars *(Charles Foleÿ)* 500
Pantéléïmon *(Paul Christoff)* 501
Djenné, ou le Triomphe du christianisme *(F. de Nocé)* 501

Mademoiselle Pompon *(Pierre Mœl)* 501
Mère et enfant *(Ange Desroses)* 501
Dormilhouze-la-Jeune *(Léon Barracand)* 501
Une Visite au pays du diable *(Karl May)*; trad. par *J. de Rochay*. 502
La Caravane de la mort *(Karl May)*; trad. par *J. de Rochay* 502
Trémor aux mains rouges *(Henry de Brisay)* 502
Ceux qui espèrent *(Jules Imbert))* 502

Périodiques illustrés. Les Veillées des chaumières 12
La Poupée modèle 12

Albums La Bergère de Nanterre 13
Une Charité... peu méritoire *(Marie Vergne* et *R. de la Nézière)*. 13
Curieuse *(Jean de la Gobardière* et *Guydo)* 13
Une Chasse aux tigres *(Loys Clet* et *H. Acelot)* 13

Épistoliers. Une Amie inconnue d'Eugénie de Guérin. *Coraly de Gaïr*. Correspondance et œuvres, publiées avec notes par le *baron de Blay de Gaïr* 250
Correspondance et fragments inédits d'*Eugène Fromentin* 142
Lettres de *Louis Veuillot* à Mlle Charlotte de Grammont, publiées avec une Introduction et des notes par *J. Calvet* 335

Polygraphes. *Victor Hugo*. Œuvres choisies illustrées *(Léopold Lacour)* 166

Littérature française. La Vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814) *(Daniel Delafarge)* 139
Jean-Jacques Rousseau. Leçons faites à l'École des hautes études sociales *(F. Baldensperger, G. Beaulavon, J. Benrubi, C. Bougé, A. Cahen, V. Dellos, G. Dwelshauvers, G. Gastinel, D. Mornet, D. Parodi* et *F. Vial)*. 334
Un Précurseur du romantisme. Millevoye (1782-1816), essai d'histoire littéraire *(Pierre Ladoué)* 431
Les Grands Écrivains français. Lamartine *(René Doumic)* 59
Initiation littéraire *Emile Faguet)* 363
Le Mouvement romantique *(P. Van Tieghem)* 168
L'Illusion et la désillusion dans le roman réaliste français (1851-1890) *(Gustave Jakob)* 141

Littératures étrangères. Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters *(Emil Michael)* 251
Novalis *(Henri Lichtenberger)* 433
Essais de littérature et d'esthétique (1877-1885) *(Oscar Wilde)*; trad. d'*Albert Sacine* 434
Il Concetto e l'ordine del Paradiso dantesco *(Giovanni Busnelli)*. Parte I. Il Concetto. Parte II. L'Ordine 513
La Vie littéraire dans la Suisse française *(René de Weck)* 266
La Renaissance tchèque au XIXe siècle *(Louis Leger)* 435
La Littérature tchèque contemporaine *(H. Jelinek)* 251

Mélanges. Promenades littéraires *(Remy de Gourmont)*. 4e série. 432
Pages choisies des grands écrivains. Les Auteurs arabes, avec Introduction par *L. Machuel* 512

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie *(F. Schrader)* 214
La Géographie enseignée par les yeux. Cours moyen *(Alcide Lemoine* et *Amédée Marlot)* 215
Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire. Classe de sixième. Géographie générale. Amérique, Australie *(Henri Busson, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)*. Classe de troisième. La France et ses colonies *(Henri Busson, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)* 77
La Géographie humaine. Essai de classification positive, principes et exemples *(Jean Brunhes)* 435
Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1912. 5
Le Tourisme. L'Art de voyager et d'utiliser ses vacances *(Gaston Severette)* 215
La Terre et l'homme par l'image. Voyage pittoresque à travers le monde *(J. Fèvre)*. L'Europe 216
Atlas pittoresque de la France *(Onésime Reclus)*. T. III. Oise-Yonne 217
En Écosse. Sites, légendes et récits *(Alfred Baraudon)* 216
Sur les routes d'Italie *(la princesse Marie Wolkonsky)* 218
L'Europe en automobile. Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro *(Pierre Marge)* 218
L'Albanie inconnue *(Gabriel-Louis Jaray)* 219
Aux Pays balkaniques. Monténégro, Serbie, Bulgarie *(Alphonse Muzet)* 219
Souvenirs d'un pèlerinage de pénitence. Une Semaine sainte à Jérusalem *(le P. Robert de Laval)* 220
A travers l'Inde *(le capitaine Claude-Lafontaine)* 225
Instantanés d'Extrême-Asie *(Henry Mylès)* 225
Le Maroc *(Augustin Bernard)* 221
Au Pays des mystères. Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine *(Albert Le Boulicault)* 221
D'Alger à Tombouctou. Des rives de la Loire aux rives du Niger *(le comte René Le More)* 222
Les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale *(le Dr A. Cureau)* 223
Les Tomas *(le lieutenant F. Bouet)* 223
Aux Sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda *(Jules Leclecq)* 224
Promenades au Far-West *(François de Tessan)* 226
A descriptive List of Maps of the Spanish Possessions within the present limits of the United States, 1502-1820 *(Woodbury Lowery)*, edited with notes by *Philip Lee Phillips* 227
L'Argentine telle qu'elle est *(Paul Walle)* 228
Visions du Brésil *(L.-A. Caffre)* 228
Explorateurs et terres lointaines *(H. de Mathuisieulx)* 6

Histoire ancienne. A travers le monde romain *(R. Cagnat)*.... 436
Le Travail dans le monde romain *(Paul Louis)*..... 513
La Frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine *(A. Cagnat)*..... 167

Histoire de l'Église. Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, publié sous la direction de *Mgr Alfred Baudrillart, Albert Vogt* et *Urbain Rouziès*. Fasc. V (Aix-la-Chapelle-Albert). Fasc. VI (Albert-Albus). Fasc. VII (Alcaini Alidosi)..... 143
Histoire juridique des persécutions contre les chrétiens, de Néron à Septime-Sévère *(Léonce Cezard)*..... 336
L'Église wisigothique au VIIe siècle *(E. Magnin)*..... 338
Histoire des conciles d'après les documents originaux *(Charles-Joseph Hefele)*; trad. française par *Dom H. Leclercq*. T. IV, 2e partie..... 65
Clément IV dans le monde et dans l'Église (1195-1268) *(le chanoine Nicolas)*..... 64
Luther et le luthéranisme *(Henri Denifle)*; trad. de l'allemand par J. Paquier. T. II et III..... 440
Galilée et l'Église, l'histoire et le roman *(Pierre Aubanel)*..... 365
Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation *(P. Théodore Grandertah)*, éditée par le *P. Conrad Kirch* et trad. de l'allemand par des religieux de la même Compagnie. T. III. Première partie. L'Infaillibilité pontificale..... 263

Histoire des ordres religieux. Un Épisode de la réforme catholique avant Luther. La Fondation des Clarisses de l'Ave Maria et l'établissement des Frères mineurs de l'Observance de Paris (1478-1485) *(le P. Gatien)*..... 364

Hagiographie Biographie ecclésiastique. Œuvres du *R. P. Henri-Dominique Lacordaire*. I. Sainte Marie-Madeleine, avec notes et appendices, par l'*abbé A. Chauvin*. II. Vie de saint Dominique, avec notes historiques et critiques par l'*abbé A. Chauvin*..... 134
Figures franciscaines. Saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise, saint Antoine le Padouan *(Lucien Roure)*..... 419
Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente pour objets perdus, le Pain des Pauvres *(Mgr Ant. Ricard)*..... 419
L'Aimable petite sainte Agnès *(Florian Jubaru)*..... 419
Saint Elzéar de Sabran et la bienheureuse Delphine de Signe *(Pierre Girard)*..... 420
La Bienheureuse Bonne d'Armagnac (1434-1457) *(Guy Dacal)*.. 420
Sainte Chatnal *((Henri Brémond)*(1572-1641)..... 420
Le Réveil religieux au lendemain du Concordat. Guillaume-Joseph Chaminade, fondateur des marianistes (1761-1850) *(Henri Rousseau)*..... 355

Le Révérend Père A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. Sa Vie *(le R. P. Alexandre de Gabriac)* 421
Un Moine au xxe siècle. Dom Mayeul Lamey, prieur-majeur des bénédictins de Cluny (1842-1903). Choix de ses œuvres *(Edouard Goutay)* 164
Souvenirs de la Combe (Mgr Dupanloup à la Combe) *(Netty du Boys)* 453
Le P. Gratry, essai de biographie psychologique *(Albert Autin)* .. 452
L'Abbé Berand, ancien curé de Blanzy et de Montceau-les-Mines, fondateur d'orphelinats *(l'abbé J.-B. Chaillet)* 421
Louis-Etienne Rabussier, de la Compagnie de Jésus (1831-1897). 422
Une petite sainte. Visite au Carmel de Lisieux, aux reliques, à la tombe de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus *(Jean Saint-Yves)* .. 422
Un Apôtre de la charité. Le Bon Père Serres, fondateur des Petites-Sœurs des malades *(le R. P. Joseph Thermes)* 422
Le Petit Journal des saints, ou Abrégé de leur vie *(Deux Missionnaires)* 423

Histoire de France Jeanne d'Arc *(F. Funck-Brentano)* 339
Jeanne d'Arc d'après les documents contemporains, *(F. de Richemont)* 340
Jeanne d'Arc racontée aux petits enfants de France et de Lorraine *(le P. Léopold de Chérancé)* 340
Étude sur Jeanne d'Arc *(Mgr A. Fabre)* 341
Les Lettres de Jehanne d'Arc et la prétendue Abjuration de Saint-Ouen. Histoire des sept derniers jours de la vie de la Bienheureuse *(le comte C. de Maleissye)* 341
Une Étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais (octobre-novembre 1429) *(Eugène Le Brun)* 342
Les Beauffremont et Jeanne d'Arc *(Charles-Léon Bernardin)* 342
Histoire moderne (1498-1715). Classes de seconde A. B. C. D. *(P.-G. Heinrich)* 364
Les Origines politiques des guerres de religion. T. I. Henri II et l'Italie (1547-1555) *(Lucien Romier)* 442
Les Sources de l'histoire de France, xvie siècle (1494-1610) *(Henri Hauser)*. III. Les Guerres de religion (1559-1589) 65
Les Parlementaires au xvie siècle *(Fleury Vindry)*. T. II. fasc. II. 344
Récits du temps des troubles (xvie siècle). De quelques assassins *(Pierre de Vaissière)* 66
Mémoires du *cardinal de Richelieu*, publiés pour la Société de l'histoire de France. T. III (1620-1623) 148
Richelieu et le clergé de France. La Recherche des amortissements, d'après les mémoires de Montchal *(Jean Tournyol du Clos)*. 1re partie (1639-1640) 149
Le Cœur d'une reine. Anne d'Autriche et Mazarin *(Paul Robiquet)* 344
A la Cour du Grand Roi *(Saint Simon)*. Nouvelle Collection historique pour la jeunesse, publiée par *la comtesse C. d'Arjuzon* 266
Anglais et Français du xviie siècle *(Ch. Bastide)* 347
La France et le Saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française *(Bertrand Auerbach)* 347

La Fin des Parlements (1788-1790) *(Henri Carré)* 516
Histoire de la Révolution française *(Th. Carlyle)* 348
Le Gouvernement révolutionnaire (10 août 1792-4 brumaire an IV) *(Paul Mautouchet)* 446
Les Femmes de l'émigration *(Joseph Turquan)* 517
La Démocratie révolutionnaire De la Constituante à la Convention *(Gustave Gautherot)* 260
Fouquier-Tinville, accusateur public du tribunal révolutionnaire (1746-1795), d'après les documents des Archives nationales *(Alphonse Dunoyer)* 447
Le Pillage des biens nationaux. Une Famille française sous la Révolution *(Paul de Pradel de Lamaze)* 156
La France rouge. 1793, ou le Bloc sanglant *(Charles Deconge)* .. 365
La Déportation du clergé orthodoxe pendant la Révolution. Registres des ecclésiastiques insermentés embarqués dans les principaux ports de France. Août 1792, mars 1793, publiés et annotés par *Emile Sevestre Xavier Eude* et *Edouard Lecorbeiller.* 260
La Défense nationale de 1792 à 1795 *(Pierre Caron)* 262
Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles-Guillaume Nauendorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. I. L'Acquisition du droit de bourgeoisie à Spandau. II. L'Arrestation à Brandenburg sous le soupçon de fabrication de fausse monnaie *(André Pillet)* 267
La Question de Louis XVII, réponse à M. Frédéric Masson, de l'Académie française, et à quelques autres *(Boissy d'Anglas)*. 267
Étude sur la question Louis XVII. Autour du Temple *(Gustave Bord)* 349
Les Fiancailles de Madame Royale, fille de Louis XVI, et la première année de son séjour à Vienne *(le comte de Pimodan)* 354
Mémoires de *la marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars*, suivis des Mémoires inédits du *duc d'Escars*, publiés par son petit-fils, *le colonel marquis de Nadaillac* 354
Les Souveraines des Tuileries, histoire du château *(Imbert de Saint-Amond)* 168
Retours sur la vie. Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps *(A. Chambolle)* 355
La Révolution de 1848, étude critique sur les journées des 21, 22, 23, 24 février 1848 *(Albert Cremieux)* 357
La Propagande bonapartiste en 1848 *(Robert Pimienta)* 357
L'Empire libéral, études, récits, souvenirs *(Emile Ollivier)*. T. XVI. Le Suicide. Premier acte : Wœrth-Forbach. Renversement de ministère 359

Histoire religieuse. Le Clergé de Versailles pendant la Révolution française *(l'abbé Alliot)* 518
Le Clergé du pays rémois pendant la Révolution *(l'abbé Em. Bouchez)* 157
Après le Concordat, l'opposition de 1803 à nos jours *(C. Latreille)* 356
Le Surnaturel dans les apparitions et dans les guérisons de *Lourdes (le P. A. Castelein)* 458

Lourdes, les guérisons *(le Dr Boissarie)* 2e série..... 458
Les Divines Apparitions de Lourdes *(l'abbé P. Moniquet)*..... 458
Pages de Lourdes *(l'abbé Avg. Mailles)*..... 458
Les Luttes présentes de l'Église *(Yves de la Brière)*. 1re série, 1909-1912..... 523

Histoire des institutions, des mœurs et de la civilisation

Les Origines du servage en France *(Paul Allard)*..... 60
La Vie paroissiale en France au XIIIe siècle, d'après les actes épiscopaux *(Olga Dobiache-Rodiestwensky)*..... 144
Un Grand Procès de sorcellerie au XVIIe siècle. L'Abbé Gaufridy et Madeleine Demandolx (1600-1670) *(Jean Loédan)*..... 151
La France morale et religieuse à la fin de la Restauration *(le vicomte de Guichen)*..... 72
La Société de Saint-Vincent de Paul *(Louis Rivière)*..... 268

Histoire diplomatique et militaire. Une Ambassade suisse à Paris (1663), ses aventures et ses expériences *(Tony Borel)*..... 257
Le Directoire et la paix de l'Europe, des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799) *(Raymond Guyot)*..... 155
Le Congrès de Rastatt, 11 juin 1798-28 avril 1799. Correspondance et documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *P. Montarlot* et *L. Pingaud*. T. II. 352
Correspondance du *comte de la Forest*, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par *Geoffroy de Grandmaison*. T. VI. (Janvier-août 1812)..... 449
Études sur l'année 1813. L'Intervention de l'Autriche (décembre 1812-mai 1813) *(le vicomte Jean d'Ussel)*..... 71
Histoire diplomatique. La France et le Saint-Siège sous le Premier Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, d'après les documents officiels et inédits *(l'abbé Feret)*..... 449
La Politique de l'équilibre, 1907-1911 *(Gabriel Hanotaux)*.... 360
Épisode de la guerre de Trente ans. Le Maréchal de Guébriant (1602-1643) *(le vicomte de Noailles)*..... 231
L'Hôtel royal des Invalides, 1670-1789 *(Robert Burnand)*..... 232
Le Général Joseph-François Dours, sa vie politique et militaire, sa mort tragique *(le Dr Victorin Laval)*..... 232
Soldats suisses au service étranger. Mémoires d'un lieutenant au service de France *(J.-P. Maillard)*. Notes d'un appointé de voltigeurs *(J.-M. Bussy)*..... 233
Études d'histoire *(Arthur Chuquet)*..... 235
Correspondance inédite de *Napoléon Ier* conservée aux archives de la guerre, publiée par le lieut-colonel *Ernest-Picard* et *Louis Tuetey*. T. II. 1808-1809..... 235
L'Épopée des Alpes. Épisodes de l'histoire militaire des Alpes, en particulier des Alpes françaises *(le commandant Joseph Perreau)* 236
Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin (27 octobre 1870-18 mars 1871) *(le capitaine Henri Choppin)*..... 237
Souvenirs de révolution et de guerre *(le général baron Rebillot)*.. 237
Souvenirs de guerre et de garnison *(Henri Le Pointe)*..... 238

L'Artillerie au Maroc. Campagnes en Chaouïa *(le capitaine Féline)* 239

Histoire maritime et coloniale La Marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV *(G. Lacour-Gayet)*. T. I. Richelieu, Mazarin, 1624-1661..... 346
Premiers Essais de colonisation. Les Français au Brésil et en Floride (1530-1563) *(Eugène Guénin)* 45
Dans l'Atlantique *(Henri Dehérain)* 47
La Colonisation dans l'Afrique du nord. Algérie, Tunisie, Maroc *(Victor Piquet)* 48
L'Œuvre française en Algérie *(Raymond Aynard)* 50
L'Afrique occidentale française *(Louis Sonolet)* 51
Les États d'âme d'un colonial *(Maurice Delcfosse)* 52
L'Irrigation dans le delta du Tonkin *(E. Chassigneux)* 53

Histoire provinciale et locale. Aux Portes de Paris *(C. Leroux-Cesbron)* 165
Histoire d'Alsace *(Rod. Reuss)* 342
Histoire de Franche-Comté *(Lucien Febvre)* 437
Regeste dauphinois, ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1319 *(le chanoine (Ulysse Chevalier)*. T. I. 1er fasc. 63
La Sénéchaussée de la Basse-Marche, contribution à l'étude de la géographie de l'ancienne France *(Raoul Mortier)* 438
La Terreur à Poitiers, d'après des documents inédits ou peu connus *(Etienne Salliard)* 79
Histoire de Chevron. T. II. Les Communiers avant 1792 *(Joseph Garin)* 145
Saint-Gilles; sa légende, son abbaye, ses coutumes *(J. Charles-Roux)* 254

Questions du jour. L'Islam. Les Trompe-l'œil de l'Islam; la France, puissance musulmane *(Maurice Landrieux)* 463
Les Lois françaises contre la famille *(Henry Taudière)* 462
Les Jeunes d'aujourd'hui *(Henry Reverdy)* 268
Tableau des églises rurales qui s'écroulent *(Maurice Barrès)* 463
La Grande Illusion *(Norman Angell)* 457
Les Tyrans ridicules *(Henry Leyret)* 165

Histoire étrangère. Histoire secrète de la Cour de Berlin. Correspondance d'un voyageur français depuis le 5 juillet 1786 jusqu'au 17 octobre 1786 *(Mirabeau)* 78
La Brèche maritime allemande dans l'empire colonial anglais *(Marcel Brunet)* 47
La Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye (1689-1717) *(G. du Bosc de Beaumont* et *M. Bernos)* 258
Victoria I, Édouard VII, Georges V *(Jacques Bardoux)* 455
Bulgaria y Rumania Notas de viage *(el general Don Joaquin de la Llave)* 247
Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808: estudio histórico critico *(el marqués de Lema)*. T. I. (1801-1803).. 70
La Junte supérieure de Catalogne *(G. Desdevises du Dézert)* 520

Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie *(Albert de Berzeviezy)* 146
Budapest et les Hongrois. Le Pays, les mœurs, la politique *(André Duboscq)* 169
Mémoire de *Marie-Caroline, reine de Naples*, intitulé « De la Révolution du royaume de Sicile par un témoin oculaire », publié avec Introduction, notes critiques et deux fac-similés, par *R. M. Johnston* 448
L'Ame de Rome *(le chanoine Henri Calhiat)* 522
L'Italie contemporaine. Enquêtes sociales *(Henri Joly)* 456
Histoire de la guerre italo-turque, 1911-1912 *(Un Témoin)* 239
La Défense de Port-Arthur *(les colonels A. von Schwarz* et *G. Romanowski)*; trad. par *le commandant J. Lepoivre*. 1re partie.... 238
Les Grands Problèmes de la politique intérieure russe *(René Marchand)* 163
L'Église russe *(Vassili Rozanov)*; trad. par *N. Limont-Saint-Jean* et *Denis Roche* 463
Le « Génie politique » de Catherine II Mémoire contemporain *(Bronislas Dembinski)* 267
Trois Drames de l'histoire de Russie *(le vicomte E.-M. de Vogüé)* 151
Municipal problems in mediæval Switzerland *(John Martin Vincent)* 78
La Seigneurie de Genève et la maison de Savoie de 1559 à 1603 *(Lucien Cramer)*. Première partie. T. I et II. Le Règne d'Emmanuel-Philibert (1559-1580) 443
La Situation du catholicisme à Genève (1815-1907). Étude de droit et d'histoire *(William Martin)* 159
La Représentation diplomatique de la Suisse *(René de Weck)* 152
Une Colonie modèle sous le régime britannique. La Birmanie *(Joseph Dautremer)* 52
Histoire des Arabes *(Cl. Huard)*. T. I 253
Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles; des origines à 1815 *(Jules Mancini)* 46
Influencia del clero en la Independancia Argentina (1810-1820) *(Augustin Piaggio)* 71
Le Chili après cent ans d'indépendance *(Jorge Fernández Pradel)*. 227
Histoire de la race française aux États-Unis *(l'abbé D.-M. A. Magnan)* 153

Biographie française Une Famille vivaroise, histoires d'autrefois, racontées à ses enfants *(le marquis de Vogüé)* 440
D'Artagnan, capitaine aux mousquetaires du Roi. Histoire véridique d'un héros de roman *(Charles Samaran)* 255
Une Grande Dame de la Cour de Louis XV. La Duchesse d'Aiguillon (1726-1796) *(Paul d'Estrées* et *Albert Callet)* 66
Le Dernier Ami de J.-J. Rousseau. Le Marquis de Girardin (1735-1808) *(André Martin-Decaen)* 68
Autour de Saint-Simon. Documents originaux *(Alfred Pereire)*. 450
Lamennais, sa vie et ses doctrines *(l'abbé Charles Boutard)*. III. L'Éducation de la Démocratie (1834-1854) 521
Ozanam. Livre du Centenaire *(Georges Goyau, Léon de Lanzac de Laborie, Henry Cochin, Edouard Jordan, Eugène Duthoit, Mgr Alfred Baudrillart)* 451

Les Grands Historiens. Fustel de Coulanges *(Eugène Libelle)* ... 527
Le Comte de Montalembert *(Féneon Gilon)* 453
Œuvres. Jours d'exil *(Ernest Cœurderoy)* 160
Veuillot *(Louis Dimier)* 161
Quatre Français. Pasteur, Chevreul, Brunetière, Vandal *(Denys Cochin)* 455
Le Colonel de Villebois-Mareuil *(Gustave Hue)* 169
Zadoc Kahn (1939-1905) *(Julien Weill)* 164
Portraits d'hier et d'aujourd'hui *(Jules Delafosse)* 522

Biographie étrangère. Le Maître inconnu Cagliostro, étude historique et critique sur la haute magie *(le Dr Marc Haven)* . 445

Archéologie Écriture. Pauvres Pierres! Les Mégalithes bretons devant la science *(l'abbé A. Millon)* 74
Das Kleid der deutschen Sprache, unsere Buchschrift in Gegenwart und Zukunft *(Gustav Ruprecht)* 170

Mélanges Les Siècles de bronze *(Émile Gebhart)* 515
Regnault de Beaucaron. Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (1175-1906) par un de leurs descendants. 74
Souvenirs de famille. Voyages, agriculture (1175-1912) *(Regnault de Beaucaron)*, précédés d'une Causerie sur le passé par *le baron André de Maricourt*. 343
La Chronique de nos jours. Notes et souvenirs pour servir à l'histoire *(Ernest Daudet)* 264
Études et fantaisies historiques *(E. Rodocanachi)* 158
En feuilletant de vieux papiers *(Eugène Welcert)* 69
Contre l'aigle. Contre nous *(Paul Adam)* 79

Bibliographie International Catalogue of the scientific literature. L. General Biology. R. Bacteriology 316
International Catalogue of scientific litterature, Physics 402
Bibliographisches Jahrbuch für deutsches Hochschulwesen *(O. E. Ebert* und *O. Scheuer)*. I. Band. Berichts jahre 1910 und 1911 524
Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900 *(Gustave Lanson)*. IV. Révolution et XIXe siècle.. 459
Bibliographie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes, imprimés et manuscrits (langue française et langue latine, *Paul Fesch, Joseph Denais* et *René Lay*. 1er fasc. A-Cérémonie.. 75
Manuel pratique pour l'histoire de la Révolution *(Pierre Caron)* . 263

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abrial (René) 35
Adam (Paul) 79
Ages (Lucie des) 498
Allard (l'abbé) 104
Allard (Paul) 60
Alliot (l'abbé) 518
Amado (le R. P. Ramón Ruiz) 461
Amann (Fridolin) 210
Andler (Ch.) 395
Angell (Norman) 457
Anglas (Boissy d') 267
Antonelli (Étienne) 40
Arjuzon (la comtesse C. d') 266
Ars (Jacques d') 504
Athom (K.-O.) 130
Aubanel (Pierre) 365
Aubier (le général) 245
Audigier (Georges) 119
Auerbach (Bertrand) 347
Augé-Laribé (Michel) 34
Auschitzky (Daniel) 503
Autin (Albert) 452
Avelot (H.) 13
Aynard (Raymond) 50

Bailly (Auguste) 22
Bailly (Ferdinand) 120
Bakker (Gerrit) 401
Baldensperger (F.) 334
Balesta (C.) 299
Balze (Jeanne) 503
Bancels (J. Larguier des) 313
Bar (Augustin) 303
Baraudon (Alfred) 216
Bardoux (Jacques) 455
Barracand (Léon) 501
Barrès (Maurice) 290, 463
Basch (V.) 395
Bastide (Ch.) 347
Batbedat (Gérard) 120
Baudot (Dom Jules) 265, 460, 525
Baudrillart (Mgr Alfred) 143, 451
Baudry (Paul) 121
Baumettes (Henri des) 121
Beaucaron (Regnault de) 74, 343
Beauduin (Nicolas) 130
Beaulavon (G.) 334
Beaumont (le comte René de) 509
Beaumont (G. du Boscq de) 258
Becker (le capitaine G.) 240
Belcher (John) 326
Bellanger (Justin) 121
Bellet (Daniel) 39
Belloc-Lowndes (Mme) 306
Benoit (François) 319
Benrubi (J.) 334, 395
Béraud (le capitaine) 245
Berger (K.) 402
Bergeret (Stéphen) 41
Bernard (Augustin) 221
Bernard-Arnoux (Jeanne) 127
Bernardin (Charles-Léon) 342
Bernos (M.) 258
Berthelot (René) 397
Berthet (Marguerite) 130
Berzeviczy (Albert de) 146
Besse de Larzes 503
Béthune (Félix de) 42
Bienstock (J.-W.) 307
Billia (Lorenzo Michelangelo) 395
Biver (Paul) 321
Blay de Gaïx (le baron de) 250
Boé (le docteur F.) 56
Boissarie (le Dr) 458
Boissy d'Anglas 267

Bolo (Mgr Henry)..... 99
Bominghaus (E.)..... 54
Bonnet (Pierre)..... 394
Boppe (A.)..... 412
Bord (Gustave)..... 349
Bordeaux (Albert)..... 306
Bords (Flambert des)..... 22
Borel (Tony)..... 257
Borgoño (C.-M. Tobary).... 491
Boscq de Beaumont (G. du) 258
Boucher (le colonel Arthur) . 240
Bouchez (l'abbé Em.)..... 157
Bouchor (Maurice)..... 11, 502
Boudinhon (l'abbé A.)..... 133
Bouet (le lieutenant F.).... 223
Bouglé (C.)..... 334, 395
Bourgeois (Léon)..... 45
Boussac (Jean)..... 330
Boutard (l'abbé Charles).... 521
Boys (Netty du)..... 453
Brada 495
Brassac (A.)..... 204, 205
Braunschwig (G.)..... 302
Braunschwig (M.)..... 302
Brémond (Henri)..... 420
Brisay (Henry de)..... 502
Broda (R.)..... 41
Broglie (de)..... 400
Brou (A.)..... 54
Brouilhet (Charles)..... 29
Broussolle (J.-C.)..... 416
Brune (l'abbé Paul)..... 137
Brunet (Marcel)..... 47
Bruneteau (Émile)..... 110
Brunhes (Jean)..... 435
Bruyère (André)..... 498
Bugiel (Dr V.)..... 317
Burnand (Robert)..... 232
Busnelli (Giovanni)..... 513
Busson (Henri)..... 77
Bussy (J.-M.)..... 233
Buxy (B. de)..... 498

Cabanès (le Dr)..... 308, 309
Cabrol (Dom Fernand) 361
Cagin (Dom Paul)..... 504
Cagnat (A.)..... 167
Cagnat (R.)..... 436
Cahen (A.)..... 334
Caillard (C.-Francis)..... 121
Calhiat (le chanoine Henri).. 522
Callet (Albert)..... 66
Calliès (Alice)..... 300
Calvet (J.)..... 335
Cammaerts (E.)..... 326, 327
Camman (P.)..... 265, 266
Capedevielle (Paul-Henri).. 302
Carlyle (Th.)..... 348
Carnoy (A.)..... 54
Caro-Delvaille (Henri).... 411
Caron (Pierre)..... 262, 263
Carpentier (P.)..... 486
Carra de Vaux (le baron).... 323
Carré (Henri)..... 516
Cartault (A.)..... 388
Cartwright (Julia)..... 322
Castelein (le P. A.)..... 458
Cathlin (Léon)..... 19
Caylus (le comte)..... 413
Cellérier (L.)..... 426
Cezard (Léonce)..... 336
Chaillet (l'abbé J.-B.)..... 421
Chambolle (A.)..... 358
Champagne (Maurice)..... 9
Champly (l'abbé)..... 391
Chantal (Marc-José de)..... 122
Charencey (le comte H. de). 430
Charles-Jean (F.)..... 198
Charles-Roux (J.)..... 254, 417
Charmont (Joseph)..... 481
Chassigneux (E.)..... 53
Chauvin (l'abbé A.).... 108, 134
Cheminant (P.)..... 199
Chenal (Edouard)..... 128
Chenu (G.)..... 403
Chérancé (le P. Léopold de). 340
Chevalier (le chanoine Ulysse). 63
Cheylack (Auguste)..... 122
Choppin (le capitaine Henri).. 237
Christoff (Paul) 501
Chuquet (Arthur)..... 235
Cim (Albert)..... 10
Claude-Lafontaine (le capitaine) 225
Chausse (Gustave)..... 323
Clerget (Pierre)..... 35
Clet (Loys)..... 13
Clos (Jean Tournyol du)... 149
Clouzot (Henri) 411
Cochin (Denys)..... 455
Cochin (Henry)..... 451
Cocteau (Jean)..... 122
Cœurderoy (Ernest)..... 160
Collin (Anatole)..... 123

Colonna (P. Luis) 496
Combette (Bernard) 21
Compère-Morel 43
Condamin (A.) 54
Cordier (Henri) 412
Coré (Charles) 42
Corpechot (Lucien) 410
Cosserat (E.) 407
Cosserat (F.) 407
Costel (Paul) 123
Coubé (l'abbé Stéphen) 105
Coulomb (Jeanne de) 497
Coz (Edmond) 500
Cramer (Lucien) 443
Crémieux (Albert) 357
Cureau (le Dr Ad.) 223

Dadolle (Mgr) 105
Dagheron (Paule) 503
Daguin (Fernand) 486
Dahlmann (J.) 54
Daireaux (Geoffroy) 429
Darveaux (E.) 407
Daudet (Ernest) 264
Dautremer (Joseph) 52
Daval (Guy) 420
David (Maxime) 394
Davies (Rev. E. W. L.) 509
Davignon (Henri) 306
Déchelette (Joseph) 320
Deconge (Charles) 365
Deconinck (Joseph) 195
Degrully (Paul) 493
Dehérain (Henri) 47
Delabroye (l'abbé) 108
Delacroix (le P. Jean) 116
Delafarge (Daniel) 139
Delafosse (Jules) 522
Delafosse (Maurice) 52
Delbos (V.) 334, 395
Delly (M.) 499
Delom de Mezérac (Jean) ... 123
Delprat (G.) 489
Delsol (E.) 116
Demarès de Hill (M.) 496
Demartres (G.) 405
Dembinski (Bronislas) 267
Denais (Joseph) 75
Denifle (Henri) 440
Denis (Maurice) 414
Derzac (André) 123
Desdevises du Dézert (G.) .. 520
Desroses (Ange) 501
Deutsch (Jul.) 41
Dézert (G. Desdevises du) . 520
Dide (Dr Maurice) 388
Didier (Jean) 394
Dietrich (Auguste) 395
Dimier (Louis) 161
Dobiache-Rodjestvensky (Olga) 144
Dollfus (E.-H.) 117
Dorian (Tola) 129
Dormise (Paul) 26
Doumic (René) 59
Doysié (Abel) 123
Dubois (Charles) 128
Duboscq (André) 169
Dugas (L.) 426
Duguit (Léon) 482
Dulac (Albert) 34
Dumesnil (Georges) 397
Dunoyer (Alphonse) 447
Dupeyré (le lieut^t) 245
Duplessy (abbé E.) 103
Duportal (Marguerite) . 130, 131
Dupréel (Eugène) 38
Durrieu (le comte Paul) 322
Duthoit (Eugène) 451
Dwelshauvers (G.) 334 395

Ebert (O. E.) 524
Epry (Ch.) 249
Epuy-Michel 8
Errera (Mme Isabella) 325
Escars (le duc d') 354
Escars (la duchesse d') 354
Eschyle 128
Estrées (Paul d') 66
Eude (Xavier) 260

Fabié (François) 124
Fabre (Mgr A.) 341
Fabre (Abel) 416
Fabre (J.-H.) 248
Fabry (E.) 406
Faguet (Emile) 363
Faraud (le comt^t) 118
Farges (Mgr Albert) 397
Fassbinder (Ch.) 266
Favières (le baron de) 206
Fevbre (Lucien) 437
Féline (le capitaine) 239
Feret (l'abbé) 449

Fertiault (F.) 58
Fesch (Paul) 75
Fèvre (J.) 77, 216
Fillion (L.-Cl.) 196
Flambard des Bords 22
Fliche (l'abbé) 106
Florian-Parmentier 415
Foleÿ (Charles) 500
Fonsegrive (Georges) 416
Fontainas (André) 27
Fontaine (A.) 34
Fontaine (André) 413
Fontseré (Ed.) 77
Fort (Paul) 124
France (Anatole) 14
Francès (Noël) 502
Frenay-Cid (Herman) 124
Fromentin (Eugène) 142
Funck-Brentano (F.) 339

Gabriac (le R. P. Alexandre de) 421
Gachons (Jacques des) 17
Gaffre (L.-A.) 228
Gaillard (Alphonse) 363
Gaillard (J.) 403
Gaïx (Coraly de) 250
Gaix (le baron de Blay de) .. 250
Gamblin (Gabriel) 486
Garenne (le capitaine) 298
Garin (Joseph) 145
Garvice (Ch.) 306
Gatinel (G.) 334
Gastou (Robert) 118
Gatien (le P.) 364
Gaulène (Guillaume) 302
Gautherot (Gustave) 260
Gautier (Emile) 461
Gebhart (Emile) 515
Geoffroy de Grandmaison . 449
Gérald (Prosper) 104
Gerbeaud (l'abbé Ev.) 461
Ghilde 44
Gibon (Fénelon) 453
Gilbert (André) 125
Gillet (Louis) 321
Gillet (M.-S.) 109
Gilson (Etienne) 393
Girard (Pierre) 420
Giraud (Jean) 129
Girault (Arthur) 54
Gomer (A. de) 391
Gondal (I. S.) 101
Gourmont (Remy de) 432
Goutay (Ad.) 114
Goutay (Edouard) 164
Goutel (Geneviève Hennet de) 503
Goyau (Georges) 451
Graffigny (Henry de) 10
Granderath (le P. Théodore). 263
Grandmaison (L. de) 54
Grandmaison (Geoffroy de) 449
Grasset (le Dr) 309
Grech (Jean) 504
Griveau (Maurice) 416
Groethuysen (B.) 395
Grosjean (Georges) 417
Groussier (André) 488
Guébriant (Mgr de) 510
Guenin (Eugène) 45
Guéret (l'abbé) 107
Gulbert (J.) 390
Guichen (le vicomte de) 72
Guiffrey (Jules) 327
Guydo 13
Guyot (Charles) 135
Guyot (Raymond) 155
Gyp 26

Hamon (R. P. Ad.) 100
Hanotaux (Gabriel) 360
Hardy (G.) 32
Hauser (Henri) 65, 77
Hautecœur (Louis) 411
Haven (le Dr Marc) 445
Hawthorne (Jules) 306
Hayem (Julien) 36
Hébert (Georges) 316
Hefele (Charles-Joseph) 61
Heine (Henri) 128
Heinecke (H.) 307
Heinrich (P.-G.) 364
Helwé (Pierre) 306
Hendryck (Léon) 391
Hennet de Goutel (Geneviève) 503
Henriot (Philippe) 125
Herzen (Nicolas) 492
Hill (M. Demarès de) 496
Holl (J. C.) 415
Huard (Cl.) 253
Huby (Joseph) 54
Hue (Gustave) 169

Hugo (Victor)..... 166
Hulst (Mgr d')..... 134
Hume (David)..... 394
Huot (J.)..... 266

Imbert (Jules)..... 502
Imbert de Saint-Amand.... 168

Jacomet (le lieutenant Robert)..... 245
Jacquier (E.)..... 203
Jacquier (J.)..... 462
Jakob (Gustave)..... 141
Janvier (le R. P. M.-A.)..... 98
Jaray (Gabriel-Louis)..... 219
Jean (F.-Charles)..... 193, 198
Jelinek (H.)..... 251
Johnston (R. M.)..... 448
Joly (Henri)..... 526
Jordan (Edouard)..... 451
Jouenne (Lucien)..... 429
Jousseaume (le Dr)..... 417
Jubaru (Florian)..... 419
Julien (Léopold)..... 131

Kant (Emmanuel)..... 394
Kipling (Rudyard)..... 27
Kirch (le P. Conrad)..... 263
Klein (Félix)..... 507
Knabenbauer (J.)..... 197
Knoch (A.)..... 109
Kuck (Robert)..... 486
Kunstle (Dr Karl)..... 322

Labauche (L.)..... 424
Labelle (Eugène)..... 527
Laborie (Léon de Lanzac de). 450
La Brière (Yves de)..... 523
Labrousse (H.)..... 399
Lacombe (Paul)..... 32
Lacordaire (le R. P. Henri Dominique)..... 134
La Coudraie (H.)..... 33
Lacour (Léopold)..... 166
Lacour-Gayet (G.)..... 346
Ladoué (Pierre)..... 431
Lafeuille (Marie)..... 503
La Forest (le comte de)..... 449
La Fuye (Maurice de)..... 139
La Gobardière (Jean de)... 13
La Grasserie (Raoul de).... 392
Lair (Maurice)..... 298

La Llave (el general Don Joaquin de)..... 247
Lallemand (Paul)..... 99
Lalo (Ch.)..... 416
Lamarzelle (G. de)..... 462
Lamaze (Paul de Pradel de)..... 156
Lambert (Charles)..... 22
Lambert (Émile)..... 120
Lame (Fernand)..... 125
Landrieux (Maurice)..... 463
La Nézière (R. de)..... 13
Langevin (P.)..... 400
Lanson (Gustave)..... 459
Lanzac de Laborie (Léon de) 451
Larguier des Bancels (J.). 313
Larzes (Besse de)..... 503
Lasserre (Pierre)..... 293
Latreille (C.)..... 356
Laurent (le P. Ch.)..... 115
Laurent (Fernand)..... 306
La Vaissière (J. de)..... 387
Laval (le P. Robert de)..... 220
Laval (le Dr Victorin)..... 232
La Vallée Poussin (L. de).. 54
Lavollée (Henri)..... 483
Lay (René)..... 75
Lebon (Ernest)..... 408
Le Boulicaut (Albert)..... 221
Le Brun (Eugène)..... 342
Leclercq (Dom H.)..... 61
Leclercq (Jules)..... 224
Leclère (Albert)..... 392
Lecorbeiller (Édouard).... 260
Lefort (J.)..... 487
Le Français (le capitaine) .. 241
Legrain (L.)..... 194
Legrand (Georges)..... 31
Leger (Louis)..... 435
Legueu (l'abbé Stanislas).... 112
Lema (el marqués de)..... 70
Lemaire (l'abbé Paul)..... 362
Lemarchand (Victor)..... 126
Le Mière (Marie)..... 497
Lemoine (Alcide)..... 215
Lemonnier (Henry)..... 413
Lémonon (Ernest)..... 489
Le Moré (le comte René) 222
Le Moyne (A.-Yves)..... 126
Lenoble (Eugène)..... 386
Lenormand (J.)..... 307
Le Normand (P.)..... 402

Lentillon (Jean-Marie)..... 131
Léopold de Chavagé (le P.) 340
Le Paladin (Olivier)..... 27
Lepin (M.)..... 206
Le Pointe (Henri)..... 131, 238
Lepoivre (le comt J.)..... 238
Leroux-Cesbron (C.)..... 165
Le Roy (Mgr A.)..... 54
Lesètre (Henri) 197, 202
Letty (Junia)..... 27
Levesque (l'abbé)..... 386
Levitre (Joseph)..... 510
Levray (Marguerite)..... 499
Lévy (Eugène)..... 311
Leyret (Henry)..... 165
Lhande (Pierre)..... 3 0
Lichtenberger (André) 301
Lichtenberger (Henri)..... 433
Limont Saint-Jean (N.).... 463
Linch (le Dr Ricardo)..... 317
Lobert (Alice)..... 128
Lobry (A.-G.-A.)..... 299
Loewengard (Paul)..... 506
Loisel (Armand)..... 416
Lombaerde (le P. J.-M. de).. 115
Lombez (le P. Ambroise de).. 112
Longuet (Charles)..... 45
Lorédan (Jean)..... 151
Loti (Pierre) 296
Louis (M.)..... 393
Louis (Paul)..... 513
Lowery (Woodbury)..... 227
Loyola (la R. M. Marie)..... 106
Lutoslawski (Wicenty)..... 389
Lyon-Caen (Ch.)..... 486

Mac Cabe (David A.)..... 37
Machard (Alfred)..... 22
Machuel (L.)..... 512
Mac Nell (J.)..... 54
Macon (Gustave)..... 324
Maël (Pierre)..... 501
Magnan (l'abbé D.-M.-A.)... 153
Magnin (E.)..... 338
Mahain (Ernest)..... 37
Maillard (J.-P.)..... 233
Mailles (l'abbé Aug.)..... 458
Maitrot (le général)..... 242
Maleissye (le comte C. de).. 341
Malige (R. P.)..... 111
Mallon (A.)..... 54
Malo (Charles) 241
Mandach (Conrad de)..... 322
Mancini (Jules)..... 46
Mangenot (l'abbé)..... 132
March (L.)..... 34
Marchand (René)..... 163
Marge (Pierre)..... 218
Maricourt (le bon André de) 343
Marie-Caroline, reine de Naples..... 448
Mariott-Watson (H. B.).... 306
Marlot (Amédée)..... 215
Martin (William)..... 159
Martindale (C.)..... 54
Martin-Decaen (André).... 68
Marx (Karl)..... 45
Maryan (M.) 495, 496
Maseras (Alfons)..... 27
Maspero (G.)..... 320
Mathuisieulx (H. de)..... 6
Maumus (le Dr abbé)..... 315
Maurel (André)..... 324
Maury (Joseph)..... 503
Maury (Lucien)..... 324
Mautouchet (Paul)..... 446
May (Karl)..... 502
Méline (Pierre)..... 330
Ménabréa (Henri)..... 299
Ménard (A.)..... 526
Mérignhac (A.)..... 490
Merlet (J.-F.-Louis)..... 414
Meunier (Raymond)..... 387
Meyer (H. H. Bernard)..... 37
Mézerac (Jean Delom de) .. 123
Michael (Emil)..... 251
Michaut (G.)..... 129
Michaux (la baronne)..... 306
Michel (André)..... 319
Miclesco (le Dr J.)..... 424
Milan (René)..... 300
Millon (l'abbé A.)..... 74
Milosz (O. W.)..... 129
Mirabaud (Robert)..... 390
Mirabeau..... 78
Miraben (G.)..... 316
Mocquillon (l'abbé H.)..... 508
Moniquet (l'abbé P.)..... 458
Monod (François)..... 326
Monod (Wilfred)..... 76
Montarlot (P.)..... 352
Montégut (Maurice)..... 302
Montesquiou (le comte Léon de)..... 329

Montlaur (le vicomte Jean de) 300
Montry (Pierre de) 504
Moreau Vauthier (Ch.) 325
Morel (Louis) 314
Morice (l'abbé Henri) 109
Morin (H. de) 407
Mornet (D.) 334
Mortier (Raoul) 438
Murat (le Dr L.) 312
Murat (le Dr P.) 312
Musset (Alfred de) 129
Muzet (Alphonse) 219
Mylès (Henri) 225

Nadaillac (le colonel marquis de) 354
Nadaillac (la marquise de). 354
Nasi (le major Luigi) 241
Neumann (R.) 403
Nexon (baronne Auguste de). 106
Nicolas (le chanoine) 64
Nicolaÿ (Fernand) 425
Nikel (J.) 54
Noailles (le vicomte de) 231
Nocé (F. de) 501
Nolhac (Pierre de) 410
Norero (H.) 395
Nouvel (E.) 11

Oger (abbé Joseph) 504
Oisy (le P. Eugène d') 116
Ollivier (Émile) 359
Ollivier (H.) 399
Ollone (le comt d') 510
Orna-Galatz (Adolphe) 300
Oswald (Marcel) 404
Ott (Jean) 132
Ottiger (Ignatio) 423

Pacheu (l'abbé Jules) 23
Painvin (le comt) 241
Paquet (J.-B.) 110
Paquier (J.) 440
Parn (Francisque) 499
Parodi (D.) 334
Passy (Louis) 427
Paulhan (Fr.) 388
Paulowski (Auguste) 36
Pellet (M.) 403
Pellisson (Maurice) 128
Pereire (Alfred) 450
Perreau (le comt Joseph) 233
Perreau (J.-H.) 429
Perret (Émile) 126
Perrin (Jean) 401
Perry (John) 407
Pervinquière (Léon) 332
Petellat (Henri) 485
Petit (Emilien) 54
Petrucci (Raphaël) 326
Phillips (Philip Lee) 227
Piaggio (Augustin) 71
Picard (Ernest) 235
Pillet (André) 267
Pimienta (Robert) 357
Pimodan (le comte de) 351
Pinélès (Stanislas) 492
Pingaud (L.) 352
Piquet (Victor) 48
Planty (Mme G. du) 11
Plessis (Joseph) 200
Podechard (E.) 200
Poincaré (Raymond) 525
Post (J.) 403
Poulin (l'abbé L.) 106
Pourmarin (Camille) 101
Pouthier (E.) 408
Power (E.) 54
Pradel (Jorge Fernandez) ... 227
Pradel de Lamaze (Paul de) 156
Proust (Antonin) 414
Puybusque (Berthe de) 497

Ramette (Alcide) 126
Réau (Louis) 324
Rebillot (général baron) 237
Rébouis (A.-G.) 265
Reclus (Onésime) 217
Régismanset (Charles) 127
Regnault de Beaucaron. 74,343
Régnier (Henriette) 7
Renard (Georges) 34
Renard (le comt Paul) 116
Renaud (Jean) 22
Reuss (Rod.) 342
Reuta (J.-M.-L.) 42
Reverdy (Henry) 268
Reyes-Arrieta 486
Ricard (Mgr Ant.) 419
Richard (Gaston) 38
Richelieu (le cardinal de) ... 148
Richemont (F. de) 340
Richer (Julien) 503

Richer (le Dr Paul)..... 418
Rimbault (le lieutenant P.). 242
Rinne (F.)..... 332
Rivière (Louis)..... 268
Robiquet (Paul)..... 344
Rochard (Emile)..... 212
Rochay (J. de))..... 502
Roche (Denis)..... 463
Rodès (Béatrix)..... 417
Rodocanachi (E.)..... 158
Roger (Noël)..... 23
Roguin (Ernest)..... 484
Romanowski (colonel G.).... 238
Romier (Lucien)..... 442
Rossi 486
Roubaud (Louis)..... 23
Roure (Lucien)..... 419
Rousiers (P. de)..... 34
Rousseau (Henri)..... 355
Rousselot (P.)..... 54
Rousset (Henri)..... 461
Rouveyre (André)..... 418
Rouzic (Louis)..... 113, 114
Rouziès (Urbain)..... 143
Rozanov (Vassili)..... 463
Rullier (C.)..... 500
Ruprecht (Gustav)..... 170
Ruskin (John)..... 326
Ryner (Han)..... 21

Sabouret (l'abbé J.)..... 100
Saint-Amand (Imbert de)... 168
Saint-Cyr (Charles de)..... 120
Saint-Pavin..... 129
Saint-Simon..... 266
Saint-Yves (Jean)..... 422
Saintyves (P.)..... 362
Sainte-Lagi e (A.)..... 408
Sales (saint François de).... 110
Salgari (Emilio)..... 8
Salliard (Étienne)..... 79
Samaran (Charles) 255
Samazeuilh (F.)..... 34
Sauve (Charles)..... 102
Savine (Albert).... 27, 306, 434
Sayous (A.)..... 34
Scheffer (Robert)..... 302
Schelle (G.)..... 32
Scheuer 524
Schlumberger (Mme Emmanuel)..... 322
Schneeberger (A. R.)..... 132
Schopenhauer (Arthur)..... 395
Schrader (F.)..... 214
Schuré (Edouard)..... 130
Schwarz (colonel A. von)... 238
Segond (J.)..... 396
Ségur (le marquis de)..... 113
Serre (Joseph)..... 76
Sertillanges (A. D.)..... 416
Sevestre (Emile)..... 260
Sevrette (Gaston)..... 215
Shelley 129
Simon (André)..... 510
Simon (Charles) 127
Simon-Muller (Marie)..... 26
Slosse (A.)..... 37
Sonolet (Louis)..... 51
Sortais (Gaston)..... 392
Soulié (Henry)..... 301
Spillmann (le R. P. Joseph).. 307
Stevenson (Robert-Louis)... 306
Sumien (Paul)..... 488
Swarts (Fréd.)..... 402
Swiecicki (le Dr Héliodore).. 317
Sydney 33

Tardieu (Émile)..... 389
Taudière (Henry)..... 462
Tavernier (Eugène)..... 362
Ténars (Louis)..... 22
Tessan (François de)..... 226
Thermes (R. P. Joseph)..... 422
Thiriet (Edmond)..... 103
Thiriot (G.)..... 333
Tinayre (Marcelle)..... 303
Tissandier (Gustave)..... 298
Tissier (Joseph)..... 107
Tixeront (J.)..... 327
Tobar y Borg ñ (C. M.)... 491
Tokutomi Kenjiro..... 27
Tollemonde (Georges de)... 390
Tolstoï (le comte Léon).. 27, 307
Tomassetti (M.)..... 405
Tonquédec (Joseph de)..... 396
Toulemonde (l'abbé J.)..... 388
Tournyol du Clos (Jean)... 149
Toussaint (C.)..... 207
Tremesaygues (A.)..... 394
Tschudi (C. de)..... 307
Tuetey (Louis)..... 235
Turquan (Joseph)..... 517

Ussel (le vicomte Jean d')... 71

Vaillat (Léandre)..... 412
Vassière (Pierre de)..... 66
Valdelièvre (Pierre)..... 127
Vallet (Maurice)..... 22
Vandervelde (E.)..... 44
Van Tieghem (P.)..... 168
Vaux (le baron Carra de).....323
Veillat (G.)..... 34
Velghe (le R. P. A.)..... 248
Vergne (Marie)..... 13
Vesper (Gabriel)..... 503
Veuillot (Louis)..... 335
Veyssié (Robert)..... 130
Vézère (Jean)..... 500
Vial (F.)..... 334
Vidal (le Dr Charles)..... 312
Vigneron (H.)..... 399
Villani (Carlo)..... 417
Vincent (John Martin)..... 78
Vindry (Fleury)..... 344
Viollet (H.)..... 320
Vogt (Albert)..... 143
Vogüé (le marquis de)..... 440
Vogüé (le vicomte E.-M. de). 151
Voivenel (Dr Paul)..... 317
Volterra (Vito)..... 404, 405
Vouaux (Léon)..... 208
Vulliaud (Paul)..... 324

Walle (Paul)..... 228
Waxweiler (E.)..... 37
Webb (Béatrice)..... 3
Weck (René de).....152, 266
Weill (Julien)..... 164
Weill (Pierre)..... 127
Weiss (P.)..... 34
Welvert (Eugène)..... 69
Wieger (L.)..... 54
Wilde (Oscar)..... 434
Willaey (E.)..... 41
Wölfflin (H.)..... 322
Wolkonsky (la princesse Marie)..... 218
Wood (R. W.)..... 399
Wouters (le R. P. A. de).... 105
Wyzewa (Teodor de)..... 27

Zarlatti (F. S.)..... 405
Zelaya (Ramon)..... 486
Zeliqzon (L.)..... 333

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Abranyi (Corneille), 530. — Bailly (le R. P. Vincent de Paul), 80. —Bessonies (l'abbé Gabriel de), 269. — Champion (Honoré), 465. —Compayré (Jules-Gabriel), 366.—Comte (Jules), 81. —Cros (le R. P. Léonard), 269.—Darwin (George Howard), 81. —Dejean (Étienne), 172. — Duval (Victor), 270. —Foville (Alfred de), 528. —Graf (Arturo), 529. —Gualdana (Antonio Cavagna-Sangiulani, comte de), 465. —Gubernatis (le comte Angelo de), 368. —Hampel (Joseph), 529. —Houdard (Georges), 464. —Jaccoud (le Dr François-Sigismond), 464. —König (Jules), 530. —Loth (Mgr Julien), 172. — Masson-Forestier (Alfred), 80.— Matignon (le R.P. Ambroise), 366. — Picard (Alfred-Maurice), 367. — Revillout (Charles-Eugène), 171. —Rzewuski (le comte Stanislas), 528. — Schmidt (le Dr. Eric), 529. —Thureau-Dangin 268. —Yvon (le Dr Paul), 464.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85 176, 273, 371, 469, 532.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 177, 273, 372, 469, 533.

Prix, 533.

Congrès, 177, 372, 469.

Correspondance, 460.

Mélanges : Index, 533. — La Démopsychologie, 373. —Le Siège de Dole par le prince de Condé

(27 mai-15 mai 1636), 178. — La France franciscaine, 85. — Mélanges R. Renier, 469. — La Bibliothèque de Chapelain, 86. — Société des amis de la Bibliothèque nationale et des grandes bibliothèques de France, 533. — Le Chanoine U. Chevalier, 87. — Annuaire pontifical catholique, 179. — Annuaire des bibliothèques et des archives, 180. — Annuaire de la curiosité et des beaux-arts, 180. — Association de documentation bibliographique, scientifique, industrielle et commerciale, 86.

Nouvelles : Paris, 87, 181, 276, 373, 471, 534. — Anjou, 474, 535. — Beauce, 89. — Berry, 376. — Bourgogne, 536. — Bresse, 184. — Bretagne, 280. — Champagne, 536. — Corse, 377. — Dauphiné, 184, 337, 475, 537. — Flandre, 184. — Franche-Comté, 89, 185, 280, 378, 475, 537. — Gascogne, 90. — Languedoc, 186, 379, 476. — Lorraine, 90. — Lyonnais, 282. — Nivernais, 282. — Normandie, 90, 187, 282. — Orléanais, 91, 283. — Poitou, 187, 476. — Touraine, 91, 283. — Velay, 477. — Vendômois, 283. — Alsace, 91. — Allemagne, 92. — Angleterre, 477. — Belgique, 379. — Espagne, 92, 187, 284, 380. — Irlande, 381. — Italie, 92, 188, 284, 381, 477, 539. — Suisse, 189. — Perse, 539. — Algérie, 284. — Maroc, 285. — Brésil, 93. — États-Unis, 93, 189, 285, 381, 477, 539.

Publications nouvelles, 93, 189, 285, 382, 478, 540.

ERRATA

Page 151, ligne 4, *après* : 1600-1670, *ajoutez* : par Jean Lorédan.

Page 162, ligne 27-28, *au lieu de* : je ne défends pas, *lisez* : je ne me défends pas.

Page 381, ligne 7, *au lieu de* : Ier siècle, *lisez* : IVe siècle.

Page 651, ligne 9, *au lieu de* : Olivide, *lisez* : Olinde.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon. Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1913. T. CXXVIII. 1.

RENNES

IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DIX-HUITIÈME

(CENT-VINGT-HUITIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1913

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *La Maison*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit s. d., in-16 de 456 p., 3 fr. 50. — 2. *Madeleine jeune femme*, par RENÉ BOYLESVE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 449 p., 3 fr. 50. — 3. *Dans la grande Famille* par AMÉDÉE DELORME. Paris, Fontemoing, 1913, in-16 de 396 p., 3 fr. 50. — 4. *Mme de la Galaisière*, par PAUL HAREL. Paris, Plon-Nourrit. s. d., in-16 de 265 p. 3 fr. 50. — 5. *Le Duc Rollon*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Glas des monarchies*, par HENRI BARAUDE. Paris Grasset, 1912, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 7. *La Dame aux millions*, par CHARLES FOLEY. Paris, Fontemoing, 1912, in-16 de 340 p., 3 fr. 50. — 8 *La Ruée*, par GASTON STARBACH. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 142 p. 3 fr. 50. — 9. *Les Aveux d'un terroriste*, par ERNEST DAUDET. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Secret du Juif-errant* (1786-1815), par JEAN DRAULT. Paris, édit. de l'Œuvre, 1913, in-16 de 400 p., 2 fr. — 11. *L'Oncle Jules*, par MAXIME DUBROCA. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 235 p., 3 fr. 50.— 12. *Mon Maître chéri* (*Effendijim*), par ÉMILE EDWARDS. Paris, Plon-Nourrit. 1913, in-16 de 275 p., 3 fr. 50. — 13. *Justin Pinard, professeur en Sorbonne*, par APEL FAURE. Paris, Stock, 1913, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 14. *Désiré Beaudru*, par HENRI CAUDEL. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 15. *La Mère Quenotte*, par HARRY HOPS. Paris, Sevin, 1913, petit in-12 de 93 p., 1 fr. — 16. *La Chasse au bonheur*, par CLAUDE LORREY. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 202 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Enfant chargé de chaînes*, par FRANÇOIS MAURIAC. Paris, Grasset, 1913, in-16 de 275 p., 3 fr. 50 —18. *Un Sabre*, par le capitaine FABIEN MOUGENOT. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 339 p., 3 fr. 50. — 19. *En plein Vol*, par ALBERT QUANTIN. Paris, Lemerre, 1913, in-18 de VIII-312 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Héritage de Tippou-Akbar*, par GEORGES RICHET. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 331 p., 3 fr. 50. — 21. *Saint Paul à Thessalonique*, roman de l'époque apostolique, par J.-CHARLES DE SAINT-AVIT. Tours Cattier, 1913, in-8 de x-322 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Soleil de pourpre*, par ARMAND THIBAUT. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 307 p. 3 fr. 50.

ROMANS FÉMININS. — 23. *L'Absente*, par HENRIETTE BEZANÇON. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 305 p., 3 fr. 50. — 24. *Jacotte et son cousin*, par ALICE DECAEN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 245 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Chanteurs florentins*, suivis de *l'Enfant Septentrion*, par JEAN BERTHEROY. Paris, Colin, 1912, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 26. *C'étaient deux petites filles*, par ANNIE DE PÈNE. Paris Messein, 1912, in-18 de 240 p., 3 fr. 50. — 27. *La Terre refleurira*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1913, in-18 de 351 p., 3 fr. 50.

CONTES ET NOUVELLES. — 28. *Les Derniers Oiseaux*, par MAURICE OLIVAINT. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 29. *Nouvelles asiatiques* par le comte DE GOBINEAU. Paris, Perrin, 1913, in-16 de XII-367 p., 3 fr. 50. — 30. *Paraboles et diversions*, par PIERRE MILLE. Paris, Stock, 1913, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 31. *Les Abeilles*, par YVONNE DURAND. Paris, édit. du *Temps présent*, 1912, in-16 de 195 p., 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS. — 32. *La Dette de Jettchen Gebert*, par GEORGES HERMANN; trad. de T. DE WYZEWA. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 315 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Idylles de la mer*, par FRANK-TH. BULLEN; texte français d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1913, in-18 de VIII-294 p., 3 fr. 50. — 34. *L'Amour et la haine* par GRAZZIA DELEDDA; trad. de l'italien par ALBERT LÉCUYER. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 35. *L'Enthousiasme*, par MARIE GJERTZ. Paris, Ficker, 1913, in-12 de VIII-348 p., 3 fr. 50. — 36. *Fantômes de Chine*, par LAFCADIO HEARN; trad. de l'anglais par MARC LOGÉ. Paris, *Mercure de France*, 1913, in-18 de 236 p., 3 fr. 50. — 37. *Vita vera*, par JOHANNÈS JÆRGENSEN; trad. de SIRGEL-

LAUNOY et DE LA FABRÈGE. Paris, Beauchesne, 1913, in-18 de XXVIII-324 p., 3 fr. 50. — 38. *Le Sénateur Sonerva, mœurs finlandaises*, par HILMA PYLKKÄNEN. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 288 p., 3 fr. 50.

ROMANS DIVERS. — 1. — En ouvrant cette revue d'ensemble, où je retrouve le souvenir, lourd pour moi, de mon excellent confrère Louis Dimier et de mon ancien collègue à l'Académie des Jeux-Floraux, Charles Arnaud, il m'est très agréable de parler du dernier ouvrage de M. Henry Bordeaux : *La Maison*. Je n'ai jamais partagé, en effet, l'hostilité ou même l'indifférence, qui sont de mise en certains milieux « intellectuels » contre cet écrivain. De ce qu'il a été adopté par un public plus occupé de morale que de littérature, on lui a fait la réputation d'un « romancier pour jeunes filles », avec le sourire indulgent que ce titre comporte. Cette réputation est tout à fait imméritée, car M. Henry Bordeaux, quelque préoccupé qu'il soit, et avec raison, de haute moralité, n'a jamais reculé devant les hardiesses nécessaires, n'a nullement évité l'examen des plus délicats problèmes, et de plus, n'oubliant pas qu'il a jadis écrit des vers, dans le cénacle de *l'Ermitage*, conserve toute son application à la beauté purement formelle de ses romans . Mais il continue à se vendre beaucoup, et c'est là probablement ce que les « esthètes » lui pardonnent avec plus de difficulté. En réalité, *la Maison*, qu'il vient de publier est un coup droit dirigé contre leurs critiques. Non point que ce livre, ne soit pas destiné aux jeunes filles; au contraire, M. Henry Bordeaux n'en avait pas publié depuis longtemps qui fût aussi résolument chaste, même au risque de négliger certains aspects de son sujet; mais *la Maison* fait fi de tous les artifices romanesques, pour se borner à l'étude de ce cas psychologique si émouvant et si profond : l'éveil d'une âme. Ici, pas d'intrigues, pas d'amusettes, pas d'amour — ou si peu, une timide rêverie sentimentale de collégien — : de simples souvenirs d'enfance et de jeunesse, auxquels des événements un peu décisifs ne se mêlent que vers la 300e page, mais qui permettent à l'auteur de soulever et d'étudier les plus graves questions, tout en faisant montre, mieux que jamais, de ses précieuses qualités. L'art de la composition d'abord; M. Bordeaux l'a déjà prouvé depuis longtemps, il compose avec une rare dextérité. J'ignore ce qu'il y a de réel et ce qu'il y a d'imaginaire dans *la Maison*, mais, en tout cas, les incidents y ont été groupés de façon à mettre le mieux en lumière le sujet psychologique de l'ouvrage. C'est l'histoire de trois générations : le grand-père, imbu des rêveries révolutionnaires dont a vécu le dix-neuvième siècle; le père, revenu à la tradition catholique et monarchiste qui fut celle de toute sa race, et le petit-fils que se disputent ces deux influences. Il ne faudrait pas voir là, d'ailleurs, une critique de cette vie en commun, contre laquelle notre époque

s'est si malheureusement insurgée; comme M. Faguet, M. Bordeaux pense que la famille se compose, non seulement du père, de la mère et des enfants, mais aussi des grands-parents, dont la présence et l'autorité persistante assurent au foyer la continuité... Non, dans les conflits qui troublent *la Maison*, il a voulu étudier, avec un symbolisme aisément déchiffrable, les conflits qui agitent la pensée française contemporaine, sollicitée par tant de courants divers. C'est dans le sens de ce symbolisme que M. Bordeaux a fait appel à ses ressources de romancier rompu à toutes les difficultés, afin de nous montrer le petit Rambert, son héros, guidé par son grand-père, image de l'esprit révolutionnaire, vers l'anarchie, le communisme, l'idéologie, la liberté absolue des sentiments et des pensées, loin de tout ce que représente *la Maison*, incarnée peut-on dire dans l'admirable figure de son père, le docteur Rambert: l'ordre, la hiérarchie, la tradition, la soumission à toutes les hautes disciplines. C'est un véritable tour de force que d'enfermer tout cela dans l'histoire d'un enfant; cela rappelle les merveilleux *Memori e Raconte* de Mistral, je ne crains pas de le suggérer, bien que, parfois, un tel effort de construction conduise à l'artificiel, et que, pour les besoins de la démonstration, le jeune François Rambert ne me semble pas avoir, au moment voulu, les idées ou les occupations que réclame son âge. Il passe presque sans transition de l'entance à la jeunesse, et mêle une anarchie assez cultivée à une ignorance pratique surprenante. Ne serait-ce point, pour confirmer ma thèse, qu'il est moins un sujet qu'un prétexte? Cela se dessine surtout dans la seconde moitié de ce gros livre, où s'entrechoquent violemment les systèmes. Dans le début, M. Henry Bordeaux s'est plus volontiers abandonné à lui-même, à ses souvenirs sans doute, et cela nous a valu des pages exquises d'évocations émues et spirituelles : la famille d'abord, avec la chère tante Dine, si vivante, si vraie; la mère dont on ne parle qu'à voix étouffée, et puis tout le petit monde qui gravite autour de *la Maison* : Mariette, Tem Bossette, Mimi Pachoux, le Pendu, Oui-oui, la Zize Million... On a fait grand bruit, ces temps derniers, autour d'un Charles-Louis Philippe, d'un Jules Renard: il y a ici bien des passages, bien des scènes, des notations qui égalent les leurs. Dirai-je toute ma pensée? Il y en a même trop. Ces 460 pages sont trop bourrées de choses vivement exprimées, de portraits criants de ressemblance, de scènes lestement croquées... A la longue, — et bien que M. Henry Bordeaux ait essayé de dégager les points principaux par le procédé bien connu du *leit-motiv* — il se produit un peu de confusion : c'est le défaut de trop de richesse. Défaut presque impossible à éviter par un tel auteur en un tel ouvrage. Depuis longtemps, en effet, M. Bor-

deaux s'est présenté comme « le romancier de la famille française » : des études lui ont été consacrées à ce point de vue. Ici, abandonnant les affabulations compliquées, faisant appel au plus intime de son cœur, il s'est trouvé en plein dans son sujet. On ne peut pas lui reprocher d'en avoir dit un peu plus qu'il n'en fallait, à propos de cette vieille « Maison » qu'abandonnent, hélas ! tous les gens de France. Réussira-t-il à ralentir cet exode formidable qui pousse un peuple de déracinés vers des gîtes de hasard, instables comme leurs unions, comme leurs amours, comme leurs goûts capricieux? Je n'en sais rien; mais n'eût-il réussi à rallumer que dans quelques âmes le culte des vieux foyers, des lits où les aïeux sont nés et sont morts, des tables où ils se sont assis, des petits jardins où ils ont senti venir l'automne et le crépuscule, il doit en être loué et remercié.

2. — M. René Boylesve, si je ne me trompe, est de la même génération, celle de *l'Ermitage*. Voici qu'il a maintenant dépassé le cercle des lettrés, et que sa *Madeleine jeune femme* est un des livres les plus justement remarqués de ces derniers mois. Comme M. Henry Bordeaux, M. Boylesve se rattache à la conception essentiellement romanesque du « récit », par opposition à la « crise », chère à M. Bourget, et qui se rapproche plutôt du théâtre. Dans son dernier livre, il nous raconte l'histoire de la « jeune fille bien élevée » telle qu'on la voyait, il y a trente ans environ, lancée dans la vie conjugale. Madeleine quitte sa Touraine pour épouser un brave homme d'architecte dont elle a deux enfants; leur vie est assez étroite, pénible même vers la fin, où les revers s'abattent sur le ménage. Malgré tout Madeleine trouve le moyen de s'étudier, de se scruter l'âme et d'observer autour d'elle avec une acuité extraordinaire. Sans le dire, elle a évidemment pris pour secrétaire M. Boylesve. A un moment, elle s'éprend d'un M. Juillet, beau parleur et beau rêveur, qui d'ailleurs n'obtient rien d'elle, déconcerté qu'il est par son honnêteté héréditaire, presque involontaire. Comme il serait fâcheux que les dames se confient à cette suprême ressource, et pensent qu'il existe beaucoup de M. Juillet ! Ne manquons pas de leur affirmer que ce personnage constitue une exception. Une exception aussi, le mari de Madeleine : il a une femme charmante, qu'il est allé chercher sans dot au fond de sa province, il travaille pour elle avec acharnement, et nous sommes étonnés que Madeleine ne l'aime pas davantage; et puis, voilà que, vers la fin, nous apprenons qu'il la trompe depuis toujours, sans que cette révélation amène, d'ailleurs, aucun changement notable dans la marche du roman. Mais laissons cette affabulation qui est, d'ailleurs, peu de chose. M. Boylesve a un autre but que de nous conter par le menu une histoire assez plate; il a voulu étudier « la femme de transition »,

celle qui fera prévoir la triste transformation morale d'aujourd'hui. Par sa plume elle se décrit ainsi : « Je porte en moi le spectre de mes aïeules, au point de faire reculer l'amant que mes bras entr'ouverts appellent, mais je n'ai ni la simplicité ni la rude foi de ma mère et de la mère de ma mère qui leur ont épargné, à elles, de se demander — jamais ce qu'elles étaient... Je ne doute point; mais déjà, je n'ai plus la foi qui agit. Et quand un instinct secret, une voix du plus profond de moi m'affirme que ce que je sens de meilleur en moi provient des restes de cette foi candide et parfaite, je pâlis, et je tremble à la pensée de ce que vaudra ma fille élevée par l'ombre que je suis et dans une atmosphère cent fois plus hostile à la cohésion de nos vieux atomes chrétiens, si raréfiés, que ne le fut l'air que j'ai respiré ! ... » (p. 432 et 433). Ce passage résume bien le livre de M. René Boylesve. Il donne une idée assez précise de son talent : talent d'observateur, de moraliste, qui, à une autre époque, aurait composé des « pensées » et qui, maintenant, se contente de les verser dans des romans, puisque ce genre accepte tout. Citons-en quelques-unes de toute espèce : « Dès que ce n'est plus Dieu qui est le point de départ et l'aboutissement de tout, comme tout change ! » (p. 46) — « C'est la période dite des vacances, pendant laquelle il faut s'éloigner de chez soi. Nous autres, en province, il y a vingt ou trente ans ,nous voyions se succéder les quatre saisons dans le clos ou sur les plates-bandes du parterre, sans songer jamais à nous demander quelle figure elles eussent pu faire ailleurs. » (p. 172) — « Il y a beaucoup moins de femmes amoureuses, ou du moins destinées irrévocablement à l'amour, qu'on ne le croit ou que l'on se plaît à le dire. Les femmes ont l'instinct de la maternité, avant tout, et après cela ou à défaut de cela, le goût de la vanité et de la coquetterie qui souvent se confondent... Mais celles qui ont l'instinct de l'amour? ... Il n'y en a pas probablement beaucoup plus qu'il n'y en a qui ont l'instinct de l'art, du commandement ou de la véritable charité; ce sont des exceptionnelles, etc. » (p. 357 et 358). — « J'avais absorbé le mépris de l'opinion qui peut mener à ce qu'il y a de plus beau, mais qui laisse le champ libre aux plus néfastes extravagances, qui a fait les saints, mais qui fait le premier excentrique venu, car le mépris de l'opinion ne vaut que ce que vaut celui qui le professe » (p. 361 et 362). Des notations semblables, sur toutes sortes de sujets, l'ouvrage en regorge. A la fois, elles montrent la force et la variété d'observation de M. Boylesve, et la qualité de son style : quelquefois diffus, embarrassé, lent, il se laisse aller parfois à un lyrisme admirable, que l'on aime à citer. Cependant,comme *la Maison* de M. Henry Bordeaux, le livre semble si touffu que les scènes principales n'y prennent pas tout le relief désirable, quoique l'au-

teur soit parfaitement capable de réussir le morceau brillant, comme en témoigne ce croquis de l'exposition de 1889 : « ... Entre la Tour Eiffel et la Galerie des Machines, ces colosses tout à fait inédits, les fontaines lumineuses rejaillissaient sur les imaginations; on regardait, regardait tout le jour en piétinant des kilomètres de galeries, on regardait avec des yeux ahuris dans l'attente de je ne sais quelle trouvaille, un peu plus fiévreux à mesure que venait la fatigue; et parmi tant de produits et de si divers, des désirs insensés vous prenaient de posséder les objets les plus saugrenus, les plus inutilisables, ou d'obéir à l'appel de musiques inouïes, les plus barbares et même les plus désagréables, jusqu'à ce qu'on en vînt à tomber d'inanition dans quelque czarda à l'atmosphère poivrée, dans quelque kiosque de cacao hollandais, ou aux pieds d'un groupe de Lautars, dont l'orchestre vous tirait tous les nerfs du corps, un à un » (p. 107). Par ces quelques citations, on peut voir que M. René Boylesve est toujours intéressant. Son livre a beaucoup plu, il plaira encore, surtout aux femmes, desquelles dépend, quoi qu'on en ait, bonne partie de la réputation littéraire. Leur serait-il profitable au point de vue moral? Le romancier ne s'en préoccupe guère, et il le déclare en une Préface sans ambages; mais nous avons le droit d'y songer et d'en douter, car elle courrait gros jeu celle qui s'abandonnerait à la sentimentalité romanesque de Madeleine, et qui compterait sur les vertus héritées de sa grand'mère pour la protéger contre les entreprises d'un autre M. Juillet.

3. — M. Amédée Delorme nous transporte dans un monde tout différent. Son roman, *Dans la grande Famille*, n'a pas les hautes ambitions des œuvres précédentes; c'est simplement un livre d'actualité, d'actualité tragique, qui ressuscite vigoureusement quelques heures cruelles de notre histoire contemporaine. Avec une documentation que l'on sent personnelle et exacte, l'auteur n'a pas craint de tracer un tableau de l'école Saint-Maixent et de notre armée sous le sinistre régime des fiches, et d'établir un parallèle terrible entre ceux qui *servent* et ceux qui *se servent*, entre les héros modestes et les arrivistes. C'est donc un roman à clef, et ceux qui sont au courant des choses militaires en reconnaîtront aisément tous les personnages, dont pas un, d'ailleurs, n'osera protester. L'intrigue en est bien menée, surtout dans la première partie qui a pour cadre Saint-Maixent. On rencontre là, sous le commandement du sinistre colonel Farreux, deux jeunes sous-officiers, Raphaël Alquier, fils d'un commandant, et de Lonaro, fils d'un général, qu'entourent toute une série de types bien observés. Or, Alquier aime la fille de son chef, Édith Farreux, et il serait agréé sans doute, s'il n'était fidèle à la foi et aux traditions de sa famille, et surtout s'il ne se révoltait pas contre la délation

organisée par le père de celle qu'il aime... Il y a là tout un drame vraiment émouvant, intimement uni au grand drame de l'armée et de la patrie avec un art que je ne veux pas manquer de saluer. Lorsque les sous-officiers quittent l'école, l'action s'éparpille un peu : on dirait que M. Delorme n'a pas osé élargir suffisamment sa manière. Son livre est toujours une remarquable étude militaire; il perd beaucoup de son intérêt purement romanesque. Cependant, pour conclure, Édith s'enfuit de la maison paternelle et finit par entrer au couvent, attirée par la religion que lui a révélée Raphaël; le commandant Alquier meurt, de honte et de fureur, au cours d'une revue passée par Farreux devenu son général de division... Le jeune lieutenant qui guerroie au Maroc apprend ce double malheur; mais la pensée du devoir le soutient; il continuera sa tâche sans faiblir. Tel est ce roman, si plein d'histoire qu'à chaque instant, en le lisant, on se sent frémir d'indignation et de colère; telles sont ses lignes générales, qui ne manquent pas d'ampleur, mais dont la conclusion eût gagné peut-être à quelques développements. Œuvre poignante, bonne à mettre entre toutes les mains, pour inspirer encore davantage aux Français l'horreur de ceux qui voudraient faire servir à leurs intérêts de secte celle qui doit demeurer toujours, malgré tout, « la grande Famille ».

4. — Attaché comme M. Delorme aux idées les plus saines, M. Paul Harel vient de faire, cette fois, une excursion aux pays du romanesque pur. L'héroïne de son nouveau livre, *Mme de la Galaisière*, est, pour le moins, aussi sentimentale que Madeleine jeune femme. Ce n'est pas M. Juillet qu'elle rencontre, mais son voisin, le baron Le Forhu, qui est tout auréolé de gloire cynégétique. Sans qu'elle sache très bien pourquoi, le baron exerce sur elle une véritable emprise; elle ne rêve que de lui, et se compromet fort à ses côtés : et, cependant, pas plus que M. Juillet, le baron ne profite de ses avantages : les dames honnêtement sentimentales ont bien de la chance aujourd'hui ! Mme de la Galaisière demeure donc intacte et fidèle : mais son pauvre cœur a été tellement troublé qu'elle meurt, pourrait-on dire, « d'amour inexprimée », comme l'autre. Et je ne voudrais, pour rien au monde, avoir l'air de railler, en vous contant cela, car le poète qu'est M. Paul Harel a fait de cette histoire d'amour comme une vaste symphonie, dans l'atmosphère de forêts et de prairies normandes qu'il affectionne, avec de truculents épisodes de chasse et de ripaille, au refrain prestigieux des cors sonnant à l'aurore, au crépuscule, au clair de lune. D'autre part, c'est très beau, cette jeune femme qui préfère mourir de langueur que de s'abandonner à une passion coupable; — mais n'est-ce pas un peu trop beau pour la moyenne commune des lecteurs, et même des lectrices? Quel est celui, hélas !

qui ne préfèrera pas à l'amour dont on meurt, l'amourette dont on trompe l'ennui de la vie, même sans accompagnement de cors de chasse et de chansons de vénerie? On serait donc presque tenté d'admettre qu'en ce roman si chaste et si pur, l'excellent M Paul Harel a risqué de donner le scandale, si l'on ne s'empressait de remarquer qu'il n'a écrit encore une fois que pour les âmes nobles et hautes, comme la sienne. Si les chasses de Mme de la Galaisière ont gardé un peu trop de mystérieux prestiges, il en est bien innocent. Comment M. Paul Harel pourrait-il écrire et nous conter une histoire normande sans la baigner de poésie! *Nascuntur poetae...*

5. — Nous sommes encore en Normandie avec *le Duc Rollon*, dont M. Léon de Tinseau nous conte l'extraordinaire histoire; mais nous sommes au vingt-unième siècle. Les États-Unis sont devenus un empire très puissant, où s'est réfugiée toute la civilisation du globe. La vieille Europe, rongée par l'anarchie et le socialisme, a fini dans d'épouvantables soubresauts et est retournée à l'état sauvage. Mon ancien maître, M. Deloume, l'auteur des *Manieurs d'argent à Rome*, aimait assez à nous prédire cela, en constatant que les progrès moraux et religieux ne coïncidaient nullement avec les terribles progrès de la science. Quoi qu'il en soit, nous sommes donc retournés à la barbarie. Seul, en Normandie, le vieux marquis de Mandeville a groupé les derniers survivants honnêtes du grand Soir, et avec eux il a résisté aux attaques des Saboteurs, dont une peuplade continue à leur faire la guerre. On a ainsi formé une société rudimentaire, qui rappelle celle qui suivit les invasions barbares, autour de ce nouveau féodal que l'on a surnommé, en souvenir du passé, *le Duc Rollon*. Nulle science dans cette sorte de burg; mais les bénédictins, comme dans le haut moyen âge, recommencent l'œuvre de la civilisation, les yeux tournés vers le Pape Pie XIII, qui a dû se réfugier en Amérique. — Or, le sol européen, laissé en friche, garde encore des trésors, quand ce ne serait que l'énorme quantité de fer provenant de toutes les constructions, ponts et voies abandonnés; et les Américains, auquel le fer va manquer pour leurs industries, songent à s'en emparer. Ils arrivent donc en deux ambassades : celle des Colombiens, en bateau, celle des Canadiens, en aéroplane, et leur rivalité est le premier thème de ce roman original; mais le second est bien plus intéressant : il est constitué par le contact des hommes du Nouveau Monde avec les survivants de l'Ancien. On pourrait craindre les heurts; mais comme l'amour s'en mêle, et que la Colombienne Édith se fait aimer de Pierre de Mandeville, tout s'arrange : l'Amérique refera la France, avec l'aide toute-puissante de la religion. Vous voyez que cela ne manque pas de paradoxes, mais que c'est fort intéressant. M. Léon de Tinseau y a entièrement renouvelé sa très agréable manière.

6. — Ce n'est pas de l'avenir que nous entretient M. Henri Baraude dans *le Glas des monarchies*, mais d'un passé tout voisin de nous. Il s'agit de la sanglante révolution de Portugal dont l'auteur a évoqué les scènes atroces, les reliant par une intrigue saisissante. Mais son dessein ne s'arrête pas là : il tend à montrer que cette révolution n'est qu'un acte isolé de la formidable campagne internationale, menée par la franc-maçonnerie contre toute autorité légitime et toute foi religieuse. Et après avoir dénoncé le péril, il montre le remède, en prêchant une véritable croisade contre la Bête. Nous assistons même déjà à la première réunion des forces catholiques et nous applaudissons à leur clairvoyance et à leur initiative.

7. — *La Dame aux millions*, de M. Charles Foley, n'a rien d'apostolique. C'est un aimable roman romanesque, alertement écrit, où l'on voit le fils d'une raffineuse millionnaire épouser une petite jeune fille sans fortune. Cela fait toujours plaisir de lire une œuvre d'un aussi aimable optimisme. Pourquoi M. Charles Foley, qui a des lettres, ne l'aurait-il pas appelé « le Roman d'une jeune fille pauvre »?

8. — M. Gaston Starbach, lui, est pessimiste. Il a composé *la Ruée*, pour nous dégoûter un peu plus des « mœurs contemporaines », si besoin était. Et il n'y va pas de main morte, comme on dit, quand il s'agit de flageller Paris : « Ah ! cette ville, condensation de toutes les énergies de vivre, elle-même devenue une énergie polymorphe immense, étendant jusqu'au cœur des provinces les plus lointaines l'offre de ses appâts et la succion tentaculaire de ses débauches élégantes... » (p. 67). Est-ce que M. Starbach, comme le fameux chirurgien du *Roi s'amuse*, ne manquerait pas un peu de simplicité?

9. — Un peu d'enflure, par moments, c'est, au contraire, de la bonne couleur locale pour le dernier roman de l'infatigable M. Ernest Daudet : *Les Aveux d'un terroriste*. En voici le sujet, très intéressant, car l'âme d'un criminel, longtemps après le crime, offre un poignant sujet d'étude : rappelez-vous le célèbre *Juif polonais*. Le conventionnel Bénodet a conduit jadis à l'échafaud, à Toulon, M. et Mme de Baralis. Trente-sept ans s'écoulent. En 1830, Bénodet rentre en France, converti et repentant; et, sous un faux nom, il s'installe auprès de sa fille, mariée à un brave garçon. Il arrive bien; sa petite-fille, éprise d'un officier de marine, Roger de Saint-Alvère, est tout à la joie, lorsqu'on apprend que ce Roger est le petit-fils des Baralis ! Bénodet n'a qu'à s'enfuir à la trappe d'Aiguebelle, où il finit ses jours sous le nom de F. Victor. Tout ceci est très dramatique et très intéressant. Mais qu'en pensent les trappistes d'Aiguebelle? Un jour, un bon religieux de mes amis ayant ainsi évacué chez les cisterciens le « traître » d'un de ses romans édifiants, reçut d'un Révéren-

dissime Père abbé le billet suivant : « Je regrette bien, mon Père, que vous nous ayez fait cadeau de cet individu; nous n'en recevons pas de cette trempe. La prochaine fois que vous aurez à disposer d'une canaille, je vous serai reconnaissant de la réserver pour votre propre congrégation? » Cette remarque mise à part, *les Aveux d'un terroriste*, où M. Daudet a utilisé avec une grande habileté les ressources de sa profonde science historique, constituent un des livres passionnants de cette année.

10. — Il est facile d'en rapprocher *le Secret du Juif-errant*, de M. Jean Drault. Après avoir longtemps musé autour des inénarrables aventures de Chapuzot, M. Jean Drault a trouvé un filon excellent dans le roman historique. Les adversaires de nos croyances et de notre patrie ont trop longtemps usé de cette arme qui aurait dû, dès l'origine, nous appartenir. Avec sa verve inlassable, son style sobre, vigoureux, rapide, sa fertile imagination, M. Jean Drault est en passe de nous donner comme un Eugène Sue catholique ou un Dumas contre-révolutionnaire. Son dernier roman, *le Secret du Juif-errant*, illustre d'aventures horrifiques et à fondements vérifiés la thèse antisémite; il nous montre, au travers d'une histoire extrêmement mouvementée, la part prise par les Hébreux dans toutes les catastrophes qui ont miné l'existence de notre patrie. En somme, un livre à lire, à faire lire et que tous les journaux vraiment français devraient reproduire à leur rez-de-chaussée.

11. — Je n'en puis dire autant de *l'Oncle Jules*, de M. Dubroca. Ce volume de notations provinciales contient évidemment des choses drôles, mais est-il bien utile de ressusciter Paul de Kock?

12. — M. Émile Edwards a plus d'actualité. Il s'occupe de la Turquie. Dans *Mon Maître chéri*, il nous raconte l'histoire sans imprévu de la petite Nébilé Hanoum qui épouse un Français, et qui, très heureuse tant qu'elle demeure auprès de lui en Orient, souffre horriblement dès qu'il lui faut vivre à Paris. Ce pourrait être à la fois très banal et très poétique; mais M. Émile Edwards a jugé bon de mêler à cette innocente turquerie un antichristianisme aigu et une sensualité encore plus aiguë, l'un, d'ailleurs, provenant de l'autre. Nous avons quelque satisfaction à nous trouver aussi loin de cet état d'esprit que *Mon Maître chéri* est loin d'*Effendijiim*.

13. — Encore l'actualité avec *Justin Pinard, professeur en Sorbonne*, de M. Abel Faure. On peut juger par ce roman de la portée des campagnes entreprises, ces dernières années, contre l'esprit de la Sorbonne, par MM. Pierre Lasserre, Agathon, Leguay, etc. *Justin Pinard* n'est que l'illustration amusante de ces livres de combat, un moyen de répandre dans un plus nombreux public les

thèses réservées jusqu'à présent à l'élite. Il fait sentir le néant auquel aboutissent les méthodes prônées actuellement, et grâce auxquelles semblent triompher de laborieux impuissants. Mais pourquoi avoir fait de ce triste Pinard un classique? J'imagine qu'aujourd'hui les pauvres bonshommes de son espèce ont le culte de Victor Hugo, de Michelet, de Quinet. Cela complète mieux leur physionomie.

14. — Comme *la Maison*, le livre de M. Henri Gaudel, *Désiré Beaudru*, est consacré à des impressions d'enfance. Désiré, fils d'un riche paysan et d'une orpheline délicate et affinée, est élevé dans un collège libre, dont l'auteur fait une description sans bonté; puis il fait ses études de médecine à Paris, s'abandonne à une aventure extrêmement banale, et perd ses parents. C'est tout. Est-ce une autobiographie? En tout cas, nous sommes loin de l'art de composition de M. Henry Bordeaux. Puis, pourquoi mêler à une touchante peinture de l'amour filial, tant de réflexions affligeantes sur les religieux, l'Église, la confession, etc? Cela ne relève en rien la valeur intellectuelle du récit.

15. — Simple récit également, *la Mère Quenotte*, de M. Harry Hops : c'est l'histoire attendrie d'une centenaire que l'on fait mourir en la fêtant. Mais, du moins, c'est d'une innocuité parfaite.

16. — *La Chasse au bonheur*, de M. Claude Lorrey, a d'autres prétentions et le « papillon » qui l'accompagne nous parle de Chamfort, de Sterne, de Voltaire. Rien que cela. A la vérité, l'histoire piquante de MM. d'Auteuil et de Diablenterre, l'homme qui ne pouvait pas sourire, s'efforce de nous rappeler la malice du XVIIIe siècle; mais pourquoi s'obstiner à appeler *Bourbouroche* le célèbre héros de Courteline? Seul, le père Ubu savait ajouter des r avec quelque à-propos.

17. — Nous passons dans un tout autre pays avec M. François Mauriac, qui demeure, je crois bien, rue Vaneau. Aussi, *l'Enfant chargé de chaînes*, qu'il vient de publier en volume, traîne-t-il ses chaînes en pleine rive gauche, de l'église Saint-François Xavier à l'église Saint-Sulpice, en faisant de fréquentes haltes au boulevard Raspail, à ce qu'il appelle l'Union *Amour et Foi*, dont il nous décrit le fondateur : « Il était seul, debout, le front collé contre la vitre, les poings enfoncés dans les poches d'un veston déformé et taché. Ceux qui l'aimaient ne voyaient pas sa cravate mal nouée, ses cheveux en désordre, cette bouche commune dans la face lourde, le cou énorme, les joues flasques et toujours mal rasées; ils ne voyaient que ses yeux admirables, un regard perdu, un regard qui atteignait les âmes, et de belles mains longues et fines, qui, dans un geste habituel, allaient sans cesse vers les mains de l'homme à conquérir, et, crispées, les retenaient d'une étreinte impérieuse »(p. 54). Quoique ce personnage

s'appelle Jérôme Servet— un nom de dissident — vous voyez sans doute de qui il s'agit, et cela a soulevé un peu d'émotion. Je n'aurai garde de prendre parti, et je ne retiens le passage que pour montrer que M. Mauriac écrit aussi bien en prose qu'en vers. Si vous me demandez quel est le fond de son roman, je vous dirai que M. Mauriac, qui ressemble assez physiquement à M. Maurice Barrès il y a vingt-cinq ans, se livre, lui aussi, au « culte du moi ». Il veut échapper au dilettantisme et se faire apôtre, mais il n'y réussit pas; sa petite cousine Marthe est bien gentille, mais l'amour le sollicite sous la forme plus délurée de la jeune Liette... Enfin tout rentre dans l'ordre, et il est à supposer que « l'Enfant chargé de chaînes » deviendra un bon père de famille et ne se mêlera guère d'évangéliser ses contemporains, mais qu'il ne renonce pas à faire de la littérature ! Ceci est d'autant plus important qu'il est à présumer que la vie lui offrira sans doute matière à des livres plus poignants et plus profonds, où il sera plutôt obligé de diminuer et de gazer ses impressions personnelles que de les exagérer et de les amplifier. Il aura certainement d'autres chaînes à porter, d'autres souffrances morales ou matérielles à endurer. Je le lui souhaite, d'ailleurs, car, malgré leur romantisme, les vers de Musset sont éternellement vrais :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Mais, pour le moment, on serait mal venu à reprocher à M. Mauriac sa sincérité. Vous connaissez le mot d'Henri Becque. Toutes les fois qu'il rencontrait un jeune auteur venant de publier son premier livre, il s'écriait d'un ton railleur : « Hé bien, jeune homme, vous nous avez donc raconté votre petite histoire? » Et si l'autre faisait mine de se récrier : « Non? Alors vous avez bien tort, car nous en sommes tous là ! »

18. — La « petite histoire » que nous conte le capitaine Fabien Mougenot : *Un Sabre*, n'a aucun rapport avec celle de M. François Mauriac : elle se passe dans une caserne. L'auteur, comme M. Amédée Delorme que j'ai cité plus haut, a été attiré par la question militaire; mais pour éviter les problèmes trop irritants, il a reculé son roman jusqu'aux environs de 1880. Ce qui le frappe, c'est le malentendu qui semble avoir séparé l'armée et la nation juste au moment où, par suite des lois que vous connaissez, on tendait à identifier presque entièrement l'armée et la nation ! Cependant, il se rend bien compte de l'origine de ce malentendu si bizarre à première vue : c'est qu'on a voulu appliquer à la nation armée, amenée de gré ou de force sous les drapeaux, les idées, les sentiments, les goûts, la discipline de l'ancienne armée de carrière. Ce heurt ne devait-il pas apparaître

comme la conséquence fatale de la conception révolutionnaire de la nation armée, conception barbare que les siècles les plus guerriers n'ont jamais envisagée? La conclusion logique de cette conception, c'est la garde-nationale ou la milice chère à M. Jaurès; sinon, pour adoucir les rigueurs de l'universelle caserne que nous impose la nécessité, à quel système hybride essaiera-t-on d'aboutir, — système qui, d'ailleurs, un jour ou l'autre, fera disparaître la véritable armée? Le capitaine Mougenot n'est pas aussi pessimiste, il salue les temps nouveaux qui vont luire sur notre organisation militaire, et, en sa qualité de poète, se laisse aller à de généreuses illusions. Elles n'empêchent pas son livre d'être vivant, mouvementé et très *caserne*, sans trop de brutalité, ce qui est un tour de force. Quand on veut donner l'impression exacte de la vie au régiment, on tombe dans le style du 74me *Trainglaux*, ce livre documentaire pour lequel M. de Beaurepaire-Froment ne trouva pas d'éditeur.

19.— M. Albert Quantin, en écrivant *En plein Vol*, qui porte comme sous-titre: *Visions d'avenir*, ne s'est pas inquiété du militarisme, par la bonne raison qu'il nous fait un tableau de la future Salente socialiste. Tableau optimiste qui ne rappelle en rien les sombres pressentiments de M. Léon de Tinseau. Pour M. Albert Quantin, le socialisme tient compte de l'imperfection de la nature humaine; il ne supprime ni la passion, ni la faute, ni la chute, mais il les répare. Ses *Visions d'avenir* ne sont donc pas essentiellement absurdes. Oserai-je indiquer toutefois que son livre a beau être daté de 2001, il a l'air d'avoir été écrit en 1848? A un moment, l'auteur nous déclare : « Le Christ revenant sur la terre aurait dit : « Cette société est mienne; c'est celle que j'ai prêchée; je la reconnais » (p. 97). Pour ma part, je n'en suis pas tout à fait sûr.

20. — Voici encore du fantastique : *L'Héritage de Tippou-Akbar*, de M. Georges Richet, se rapproche des imaginations d'Edgar Poë ou de son héritier H.-G. Wells. Sir Herbert Wallis a voyagé dans les Indes, l'exotisme étant très favorable aux prémisses de ces sortes de récits; là, un vieux brahmine, Tippou-Akbar, dont il a conquis les bonnes grâces, lui lègue en mourant un pouvoir extraordinaire et terrible : celui de lire dans la conscience de ses semblables comme en un livre ouvert. On devine d'ici les belles découvertes qu'il va y faire. Tour à tour, ses serviteurs, ses amis, sa bien-aimée subiront ses investigations mystérieuses, et ce sera atroce. On n'a pas oublié le mot de Joseph de Maistre sur le fond de l'âme de l'honnête homme. Enfin, abreuvé des pires déceptions, Sir Herbert Wallis essaie de se réfugier en lui-même; mais il est tellement épouvanté par les tares intellectuelles et morales qu'il se reconnaît, qu'une seule solution s'impose

à son cerveau détraqué : le suicide; et, dans les eaux du lac Nénis où il se laisse glisser disparaît avec lui l'héritage dangereux du brahmine Tippou-Akbar. Ce qui démontre, en somme, que Dieu a eu bien raison de rendre l'homme impénétrable à l'homme. Comme le disait le bon La Fontaine :

> Dieu fait bien ce qu'il fait; sans en chercher la preuve
> Dans les citrouilles je la trouve.

Nous, c'est dans le livre de M. Georges Richet, qui, d'ailleurs, est mouvementé et impressionnant à souhait. — A la vérité, est-il aussi moral qu'il en a l'air dans ce résumé? On peut en douter. Sans vouloir insister sur la hardiesse de certains détails, nous devons signaler surtout l'amer pessimisme qui s'en dégage, pessimisme que ne rachète aucune aspiration vraiment religieuse; et l'appel au néant qui conclut cet ouvrage suffirait seul à le rendre suspect.

21. — Le *Saint Paul à Thessalonique*, de M. J.-Charles de Saint-Avit, mérite une appréciation diamétralement opposée. « Notre but, en écrivant ce roman, nous dit l'auteur, a d'abord été de nous intéresser nous-même à une étude captivante, et, ensuite, de faire lire saint Paul sous une forme attrayante, tout en révélant une quantité de détails de cette époque primitive de l'Église, peu connus d'un grand nombre ». Ce triple but a été atteint certainement; mais il ne s'ensuit pas que M. de Saint-Avit ait composé un véritable roman : il faut encore beaucoup d'autres choses pour réussir dans le genre auquel on doit *le Rayon*, *Quô Vadis*? et surtout l'immortelle *Fabiola*.

22. — Pour terminer cette première série, M. Armand Thibaut nous pose dans *le Soleil de pourpre* (quel beau titre !) la question suivante : à supposer qu'un homme de trente ans, ayant reçu une éducation très raffinée, devienne amoureux d'une jeune fille réalisant pour lui l'idéal rêvé de l'épouse, et que celle-ci lui avoue qu'elle a tué un misérable qui l'attaquait au détour d'un sentier, — quelle sera sur l'imagination de ce sensitif l'influence de ce meurtre, commis d'ailleurs en état de légitime défense? Si l'hypothèse vous semble un peu exceptionnelle, permettez-moi d'ajouter que l'action se déroule en Sicile, ce qui rend tout vraisemblable. Hé bien, finalement, le héros de M. Armand Thibaut, — si héros il y a — recule devant la jeune personne si prompte à dépêcher les Falsacappa. Les gens paisibles et rangés, ceux qu'Alphonse Daudet appelait dans *Tartarin* les lapins de choux, approuveront certainement sa prudence. Les lapins de garenne la condamneront sans doute. Le tout est de choisir.

ROMANS FÉMININS. — 23. — Mme Henriette Bezançon nous parle de *l'Absente*. Elle entend par là une jeune fille, gâtée par des parents faibles, mal défendue par des habitudes religieuses empreintes d'un

pur formalisme, qui, dès lors, cède vite à l'entrainement des relations mondaines et ne tarde pas à affirmer sa volonté de « vivre sa vie », comme l'on dit. Elle est pour ses parents l'éternelle *absente*, qui, même dans les courtes trêves qu'elle accorde à sa passion, montre que, par la pensée, elle est toujours ailleurs. Les catastrophes ordinaires de ces sortes de situations se produisent. Puis, un beau jour, la prodigue revient; mais sa destinée est brisée, il est trop tard, et c'est l'enfant de la faute, accepté par l'indulgence maternelle, qui vient occuper la place de *l'Absente*. — Il y avait là un beau sujet; je ne suis pas sûr qu'il ait été parfaitement traité. Ce qui frappe dans le style de Mme Henriette Bezançon, c'est d'abord son goût prononcé pour les italiques; elle en met partout. Ensuite, ce sont les comparaisons : tour à tour Madeleine — Mad dans l'intimité — évoque le souvenir de Psyché, ou de *la Source* d'Ingres (ce qui me laisse un peu rêveur) ou même... de sainte Philomène, qu'on ne s'attendait guère à voir apparaître en cette affaire : sainte Philomène, nous dit Mme Bezançon, « dont une investigation trop érudite a supprimé les autels ». Vraiment, en êtes-vous bien certaine, Madame?

24. — *Jacotte et son cousin*, dont Mme Alice Decaen nous conte gentiment l'histoire, ne se préoccupent pas de haute littérature. Ils se taquinent, ils se détestent, ils s'adorent. A la fin, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils s'épousent; tout le monde l'avait deviné dès la première ligne. Ce petit roman sans prétention amusera beaucoup les jeunes filles.

25. — Je me suis beaucoup plus amusé en lisant le dernier ouvrage de Mme Jean Bertheroy : *Les Chanteurs florentins*, qui continue la série des évocations historiques et romanesques de cet auteur. Cette fois, quel magnifique décor! Florence, Fiesole, le Quattrocento, le vieux sculpteur Ghiberti, Savonarole, le jeune Botticelli, et, dans le cloître de Saint-Marc, où se pâment des roses en corbeilles, où volent paisiblement des colombes, l'Angelico devant ses fresques, en extase! Puis, les fêtes civiques et religieuses, les Médicis fendant la foule et un soleil glorieux inondant ces visions de pure beauté! Mme Jean Bertheroy a su peindre tout cela avec sa vigueur et son éclat habituels, et tout un choix de ses descriptions mérite d'être lu et examiné de près. Mais quel dommage que le cadre étouffe le sujet principal, une petite amourette enfantine, bien brève, bien mince, on devrait presque dire insignifiante! Ainsi ce qui aurait pu devenir un beau tableau est demeuré à l'état d'ébauche, et ce titre si suggestif, *les Chanteurs florentins*, ne correspond qu'à la moitié du volume. Le second récit, qui le complète, se déroule à Antibes. Or, il y a à Antibes, tout le monde le sait, deux grands souvenirs : celui de *l'Enfant Septentrion*, qui donne

son nom à la nouvelle, et celui du débarquement de l'Empereur en 1815. Mme Jean Bertheroy a réussi à rapprocher ces deux faits si éloignés de toute manière, en opposant, au grondement du canon des dernières guerres de l'Empire, la mélancolie d'un amour qui ne peut parvenir à éclore et ne se satisfait qu'un instant. *Saltavit et placuit...* Encore une fois, emportée par sa hâte, Mme Jean Bertheroy est passée trop vite.

26. — *Paulo minora canamus...* Encore des souvenirs d'enfance. *C'étaient deux petites filles,* nous dit Mme Annie de Pène, en guise de titre. Me permettra-t'on d'ajouter que c'étaient deux petites filles bien mal élevées, dans toute la force du terme? Elles jugent le monde, déclarent que « les grandes personnes ne savent jamais ce qu'elles veulent, sont pétries d'injustices, et que les petites filles sont beaucoup moins fantasques, beaucoup plus raisonnables.» Mais ces gamines ne s'en tiennent pas là, et, à dix ans, elles fouillent les coins les plus défendus de la bibliothèque, et ne se gênent pas pour lire, par exemple, *le Rouge et le Noir.* Cet abominable Stendhal! A dix ans! Aussi, n'est-ce pas sans une profonde tristesse que l'on arrive à la première communion de ces deux demoiselles : elles ne s'occupent, ce jour sacré, que de leur toilette et de leur coiffure, et surtout d'une guêpe qui a failli les piquer. On s'étonne que Mme Annie de Pène, à laquelle on doit l'anthologie des plus belles Prières, n'ait pas voulu écrire autre chose sur ce poétique, ce divin sujet. A la vérité, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements que suscite ce livre, l'une des deux petites filles entre en religion au dernier chapitre, on ne sait pas trop pourquoi. Comme disait Madame Mère, « pourvu que ça dure ! »

27. — *La Terre refleurira,* de Mme Marie-Anne de Bovet, ajoute un anneau de plus à la brillante chaîne des romans de cette *authoress* bien connue. Ici elle a voulu nous présenter un cas malheureusement trop rare : celui d'une jeune fille indissolublement attachée à la terre patrimoniale et consacrant tous ses efforts à la défendre contre des mains étrangères... en général, à notre époque, les femmes partagent si peu ce sentiment-là! Mais l'héroïne de Mme de Bovet n'a aucune banalité; elle trouve le moyen de porter à la fois le nom héroïque de Glossinde de Thieucourt et le sobriquet plus familier de Cabri, et aussi de correspondre, suivant les heures, à cette double personnalité. Ainsi, elle s'épuise à sauvegarder la Sablonnière, son vieux domaine lorrain, des entreprises chimériques de son père, un bonhomme sympathique qui semble venir tout droit du *Maître Guérin* d'Émile Augier : la seule chose qui le modernise et le sépare du fameux des Roncerets, c'est qu'il s'occupe à fabriquer infructueusement des aéroplanes. Un moment, on espère que Glossinde ou Cabri va trouver le

bonheur avec un bel officier de chasseurs. Gaspard de Pertuis... mais le malheur veut qu'ils soient séparés et que M. de Pertuis aille se faire tuer au Maroc. Alors, comment la terre refleurira-t-elle? Parce que Glossinde a beaucoup de courage, et qu'il faut être optimiste. Mme de Bovet nous le laisse entendre en terminant ce roman qui a tout ce qu'il faut pour plaire à une élégante clientèle féminine.

Contes et nouvelles. — 28. — M. Maurice Olivaint, excellent poète, dramaturge aimable, a vécu et vit même peut-être encore loin de France; aussi ne faut-il pont s'étonner qu'il publie trois nouvelles d'un exotisme impressionnant sous le titre de la première d'entre elles : *Les Derniers Oiseaux*. Ces « derniers oiseaux » sont un épisode de la vie des Papous ou des Maoris, dont l'archaïsme ingénu et la sauvagerie sentimentale peuvent plaire. Les deux autres nouvelles ont pour théâtre l'Indo-Chine, et dégagent une foncière tristesse. Dans *le Martyre*, nous assistons à l'odyssée vraiment lamentable d'un jeune missionnaire qui, parti de France avec les plus héroïques espoirs, se heurte aux mille difficultés quotidiennes de la vie, aux basses tentations, aux découragements obsédants et mesquins; il ne peut y échapper qu'en se laissant assassiner par des brigands... enfin, il tient le martyre ! Ce conte, par un symbolisme facile, pourrait présenter l'image exacte de la vie, que l'on ferait si belle, si on n'était pas usé tous les jours par la lutte contre les infiniment petits; malheureusement, je ne crois pas que M. Olivaint se soit élevé à cette philosophie générale; il a voulu nous présenter une peinture de la vie des missionnaires en Indo-Chine, et nous ne pouvons nous empêcher d'en être choqués. Je ne mets pas sa bonne foi en doute, je dis seulement qu'il aurait pu choisir d'autres exemples, l'histoire de nos admirables Missions en fourmille, et l'auteur n'avait que l'embarras du choix, tandis que tout ce qui tend à rabaisser le missionnaire, comme la sœur de charité nous blesse profondément. Au point de vue littéraire, c'est une faute de goût, et Eugène Suë lui-même s'est gardé de la commettre. — Le troisième récit, *Amours d'exil*, se rapproche du *Maître chéri* de M. Émile Edwards; c'est une petite *congaï* annamite qu'on emmène en France, et qui y meurt. L'ensemble est fort bien écrit. On sent toujours le poète chez le prosateur, et malgré le souvenir inévitable de Loti, l'auteur garde sa personnalité; mais comme tout cela est pétri d'a-moralité ! Ce doit être la faute des pays chauds...

29. — Encore l'Asie avec une réédition des *Nouvelles asiatiques* de Gobineau, réédition menée à bien par M. Tancrède de Visan, qui l'a fait précéder d'une excellente Introduction. Ce livre a été publié pour la première fois à la librairie Didier en 1876, alors que son extraordi-

naire auteur se promenait avec Don Pedro, empereur du Brésil, en Russie, en Turquie et en Grèce. Je n'ai donc point à examiner en détail cet ouvrage curieux, à propos duquel on a parlé de Stendhal et de Mérimée. En réalité, ces histoires très variées, quelquefois ironiques, d'autres fois poignantes, intéressent beaucoup les amateurs d'un certain exotisme, — celui des *Mille et une Nuits*; on pourrait en tirer à volonté des ballets ou des drames, des poèmes ou des féeries: j'admire aussi la psychologie « aiguë et froide » de cet écrivain unique en son genre, dont l'exemple est bien fait pour consoler tous ceux qui s'en remettent à la postérité du soin de les venger des injures du présent... Cependant, il me semble qu'il est difficile d'être entièrement conquis : il faut faire effort pour pénétrer complètement ces contes d'allure baroque, si loin de notre tournure d'esprit d'Occidentaux, et l'on n'y est pas toujours encouragé par le style, plus mouvementé que savoureux, plus rapide que brillant. Tout cet Orient ne devrait-il pas resplendir davantage?

30. — Si Gobineau est difficile à lire, M. Pierre Mille ne l'est pas. Ses *Paraboles et diversions* ont été écrites pour plaire rapidement au public et elles y réussissent. Le genre auquel elles se rattachent est, d'ailleurs, de ceux qu'un écrivain de métier apprend très vite, et M. Anatole France comme M. Jules Lemaître en ont donné des modèles imitables. Si l'on continue dans ce sens, on ne tardera pas à créer des poncifs. Ce n'est pas à dire que le recueil de M. Pierre Mille soit négligeable: il est au contraire plein de choses verveuses et quelquefois justes. Si je n'aime pas beaucoup l'esprit voltairien qui anime les contes du début, je dois reconnaître que certains fragments sont tout à fait amusants, et quelquefois plus profonds qu'ils n'en ont l'air; par exemple l'apologue social qui s'intitule *le Radeau*, et la simple historiette consacrée à *la Joconde*. *Le Pays où l'on est né* est plus déconcertant : M. Pierre Mille revient chez lui, dans la petite ville et dans la maison de son père, et il trouve tout désuet, triste, laid, ridicule. « Oh ! l'enthousiasme, le plaisir de vivre quand on est revenu à Paris ! s'écrie-t-il. Paris ne vous dit pas que vous avez vieilli». Comme cela est inexact ! C'est au contraire chez soi, dans la maison pleine de souvenirs d'enfance que l'on se trouve allégé, rajeuni, presque ressuscité, alors que, à Paris, dans la fièvre du travail quotidien, de la lutte pour la vie, on sent les années peser sur ses épaules d'un formidable poids. Mais, au fait, pourquoi discuter là-dessus? C'est affaire de tempérament. M. Pierre Mille n'a pas le tempérament provincial, et il doit aimer à le montrer. Je n'en veux pour preuve que la façon bien parisienne dont il envisage la question « déménagement ». « C'est plein de mélancolie — et de volupté », déclare-t-il. Pour ma part, je

n'ai jamais goûté cette volupté; et quant à la « mélancolie » que M. Pierre Mille sait découvrir en ces sortes d'événements domestiques, elle ne m'est jamais apparue que sous la forme d'une affreuse tristesse et d'un énervement insupportabe. Mais voilà, je n'aime pas à changer; je n'ai pas de plus cher désir que m'enfermer humblement pour y vieillir et mourir dans la maison que mon bisaïeul a bâtie, en un canton ignoré... Comme je suis mal placé pour rendre hommage au talent brillant et boulevardier de M. Pierre Mille ! Il aura la bonté de m'excuser, avec cette indulgence qu'on ne pratique bien qu'à Paris.

31. — Mlle Yvonne Durand publie une série de contes agréables, de longueur inégale : l'un d'eux, *la Brèche du grand mur*, a même l'étendue d'un petit roman. Le tout porte le titre du premier fragment, *les Abeilles*, qui ne manque pas de poésie.

Romans étrangers. — 32. — Plus j'avance dans cette revue, plus j'ai le sentiment de mon incompétence. « Quelle vie de bâtons de chaises il aurait fallu mener pour être capable de juger toutes les situations dramatiques ! » s'écriait un jour M. Émile Faguet. Il en est de même pour examiner les romans. Me voici au milieu des romans étrangers; or, ayant toujours été incapable d'apprendre une langue vivante et n'ayant jamais eu la plus petite envie de franchir nos frontières, je me trouve tout à fait dépaysé. C'est le mot. Et j'ai bien envie de répéter la boutade célèbre : « Il n'y a pas de chefs-d'œuvre étrangers ! » J'ouvre, par exemple, dans la superbe collection Hachette, le roman de mœurs berlinoises de M. Georges Hermanp : *La Dette de Jettchen Gebert*. Certes, le sujet en est intéressant, quoique pas très neuf, cet amour entre deux jeunes gens, dont l'un, poète et par conséquent pauvre, ne saurait prétendre à la main de la nièce de riches marchands, qui, elle, de son côté, lutte contre les préjugés et l'esprit tyrannique de sa famille ! Mais, soyons-en convaincus, ce qu'il y a de plus remarquable dans ce roman, c'est le tableau amusant et pittoresque du Berlin d'autrefois, avec ses avenues et ses faubourgs, ses dames en châle d'Italie, ses bourgeois cossus en énorme chapeau tromblon : cela, c'est charmant. Est-ce bien exact? Qui le dira ? Quelques anachronismes, d'une savoureuse modernité, donnent à réfléchir et à douter. Mais ces anachronismes ne viennent-il pas du traducteur? Autre question : le meilleur des traducteurs, fût-ce M. de Wyzewa, arrivera-t-il jamais à nous donner l'impression exacte du style original? Hé non ! On connaît le mot célèbre; il est inutile de le répéter. Chaque langue n'a-t-elle pas son génie insaisissable ?

33. — L'objection est moins forte en ce qui concerne *les Idylles de la mer*, de M. Franck Th. Bullen, traduites par M. Albert Savine. En effet, ce qui caractérise ce livre de marin, auquel on ne peut guère

comparer que les *Chansons et récits de mer* de notre poète-matelot Yann Nibor, c'est qu'il est étranger à toute espèce de littérature. Bullen, né à Paddington en 1857, n'a suivi l'école que jusqu'à sa neuvième année; depuis ce moment, il erre « comme un chien abandonné » sur le port de Londres, et navigue jusqu'en 1883. Il commence ensuite à écrire; mais en 1897, il était encore complètement ignoré. Il ne fut mis en lumière que très tard par son livre *la Croisière du « Cachalot »*. En tout cas, il faut remercier M. Albert Savine de faire connaître cet auteur au public français. Les personnes qui aiment la mer et ses drames, car vous pensez bien que le titre *Idylles* n'est mis là que par antinomie, pour manifester un peu d' « humour », liront et reliront les brefs récits de M. Franck Th. Bullen. J'en connais peu d'aussi tragiques. Certains passent même toute vraisemblance littéraire, comme le *Nouveau Jonas*, mais *l'Ile des Crabes* est d'une puissance effrayante dans sa simplicité. Il y a là de quoi peupler plusieurs nuits des plus épouvantables cauchemars. Nous souscrirons donc bien volontiers au jugement de Rudyard Kipling : « C'est immense : il n'y a pas d'autre mot. Je n'ai jamais rien lu qui rende ainsi le merveilleux et le mystère des profondeurs marines. Je ne crois pas non plus que, jusqu'à ce jour, aucun livre ait traité, d'une façon aussi complète ce qui concerne la pêche de la baleine, tout en offrant des tableaux de la mer aussi vrais, aussi nouveaux... C'est un monde inconnu dont vous nous avez ouvert la porte ».

34. — Avec Mme Grazzia Deledda et son livre : *L'Amour et la haine*, nous retrouvons la littérature. Nous sommes peut-être cependant plus déroutés, car cette littérature nous est tellement étrangère ! Nous voici transportés dans un petit village de Sardaigne. On a tellement écrit sur la Corse et la Sicile qu'à la rigueur nous connaissons ces deux îles comme si nous les avions visitées; mais, placée entre elles deux, la Sardaigne n'a vraiment pas eu de chance jusqu'ici et, au point de vue purement littéraire, on pourrait presque réputer infranchissable le détroit de Bonifacio. Nous le franchissons cependant, et nous voici dans une bourgade haute en couleurs : riches fermiers vindicatifs, femmes radoteuses, vieux médecin fantasque, jeune curé dépaysé, querelles, vengeances, amour fatal, mystérieuse aventure de vol, rien n'y manque; et nous nous laisserions sans trop de réserves entraîner par cette passionnante histoire, si la traduction ne nous paraissait pas encore un peu bien rapide. Pourquoi, par exemple, de plus en plus employer le verbe *sortir* au sens actif? Ne veut-il plus se contenter d'être neutre? Je comprends cette généreuse ambition chez les citoyens; mais chez les verbes...

35. — De Sardaigne nous remontons en Norvège. Mais là

ma conscience est plus à l'abri, car il ne s'agit pas d'un roman nouveau. *L'Enthousiasme*, de Mme Marie Gjertz, date déjà de longtemps. Louis Veuillot avait pour ce beau livre catholique une vive affection; et François Coppée, dans la brève petite Préface qu'il consacra à sa première édition française en 1901, en a loué « l'inspiration si élevée, d'une forme si pure ». Ces deux cautions sont suffisantes.

36. — Et nous voici en Extrême-Orient. C'est M. Lafcadio Hearn, traduit par M. Marc Logé, qui nous y mène, avec *Fantômes de Chine*. Dans ce livre, adaptateur, traducteur, milieu, se sont accordés à merveille pour nous donner les plus délicates impressions, et il est difficile de dire laquelle de ces six légendes est la plus exquise : est-ce *l'Ame de la grande cloche*, où, pour obéir à un oracle, la fille du fondeur elle-même se jette dans le métal en fusion, de sorte qu'à jamais son âme chantera dans le bourdon? Est-ce l'*Histoire de Clair Esprit*, poétiquement frissonnante comme un conte d'Edgar Poë? Est-ce l'*Origine du thé*? Un ascète s'est endormi, a été livré à un songe coupable; à son réveil, il arrache ses paupières, et les jette à terre où elles fleurissent et donnent naissance au thé, pour lequel est composée cette prédiction : « Les hommes qui boiront ton suc y trouveront un soulagement tel que la fatigue ne pourra plus les terrasser ni la langueur les abattre. Et ils ne connaîtront plus la confusion de l'assoupissement ni le désir du sommeil pendant l'heure de la prière et du devoir »... Quant à moi, je préférerais peut-être encore la légende de *la Tisseuse céleste*, car elle ne se contente pas de nous transporter dans un monde de féerie et de rêverie; elle dégage les plus belles idées morales et glorifie comme il convient la sainte piété filiale.

37. — Avec *Vita vera*, l'illustre écrivain catholique du Danemark nous raconte ses luttes intimes sur le chemin de la croyance. En une belle et copieuse Introduction, M. Georges Goyau analyse ainsi ce livre palpitant : « M. Jœrgensen et son héros, Hermann Ronge, avaient parcouru toutes les étapes de la désillusion... D'autres étapes restaient à parcourir, au cours desquelles ces pèlerins éperdus reconstruiraient leur âme, et puis aviseraient à des reconstructions sociales... Hermann Ronge nous est montré comme apprenant tout d'abord le renoncement à l'école de Schopenhauer, et trouvant ainsi dans une philosophie qui pourtant n'a rien de catholique une occasion d'élan vers le catholicisme ». Et c'est là un rapprochement avec Huysmans, auquel M. Jœrgensen ressemble par plus d'un côté : rappelez-vous son application à mélanger dans ses *Pèlerinages franciscains* les plus pures élévations mystiques aux moindres détails réalistes de son voyage. Mais dans *Vita vera* le rapprochement ne va pas très loin; on n'y trouve point les luttes brutales et violentes de l'homme arraché

par la grâce à sa misérable nature. En revanche, on y découvre bien autre chose, — tout ce côté social, dont Huysmans s'est toujours détourné : Hermann Ronge, M. Goyau vient de nous le dire, « avise à des reconstructions sociales. Il n'est plus seulement, comme son créateur Jœrgensen, un interprète de la pensée franciscaine; il devient, à la façon franciscaine, un initiateur d'œuvres sociales ... Écrivain, M. Jœrgensen fait le siège de l'élite intellectuelle danoise; mais voici qu'il détache au-devant de lui son porte-parole Hermann Ronge, voici qu'il le charge d'offrir aux masses profondes de la population danoise l'hospitalité d'une cité ouvrière catholique. Ce n'est qu'une fiction, un rêve; mais cette fiction déjà a des allures de conquête. Le beau songe fit scandale à Copenhague; on y voyait comme un défi à la Réforme, comme un défi à l'Église d'État. M. Jœrgensen laissait dire; il laissait l'individualisme radical porter de plus en plus des fruits amers ». Certes, il est beau de voir un écrivain aller ainsi « jusqu'au bout de sa foi, en déduire toutes les conséquences, et transporter son *Credo* sur le terrain social. On ne peut qu'admirer son attitude, tout en faisant les réserves nécessaires sur ses idées. Il est rare, en effet, l'exemple l'a montré, que les littérateurs ne bronchent pas quand ils s'engagent sur le terrain de la sociologie. Êtres d'imagination, épris de cette fiction et de ce rêve que cite M. Georges Goyau, ils s'accommodent mal avec une science qui demande plus qu'une autre peut-être une froide raison, une documentation scrupuleuse, une calme impartialité. Aussi, malgré toute notre sympathie, nous est-il bien difficile de partager l'enthousiasme d'Hermann Ronge pour Jean-Jacques Rousseau et d'adopter certaines de ses idées. Peu à peu, par l'Allemagne, M. Johannès Jœrgensen regagne le Danemark. Peut-être eût-il mieux fait de ne pas le quitter pour nous donner des aperçus à sa façon sur la Révolution française. Il est toujours dangereux de s'occuper des affaires du voisin, même quand elles semblent facilement confirmer nos jugements *à priori*.

38. — Avec *le Sénateur Sonerva*, de Mme Hilma Pylkkänen, nous ne quittons pas les affaires de la Finlande, sur lesquelles nous nous garderions de ratiociner. Ce sénateur Sonerva défend l'indépendance de la Finlande contre le Tsar de toutes les Russies; mais, avant tout, il poursuit ses querelles de parti, ses ambitions personnelles, ses haines de race : aussi échouera-t-il dans ses entreprises, et sera-t-il acculé au suicide, ce qui est vraiment une tache pénible à la fin de ce beau roman. Hâtons-nous d'ajouter, pour les personnes sentimentales, qu'un drame de famille fort bien mené se mêle au drame politique : en voilà assez sans doute pour attirer à ce livre tous ceux que les mœurs finlandaises ne laissent pas indifférents. Armand Praviel.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. — *Les Fondements de l'économie politique*, par Adolph Wagner; trad. par K.L. T. III. Paris, Giard et Brière, 1912, in-8 de 434 p., 10 fr. — 2. *La Gestion par l'État et les municipalités*, par Yves Guyot. Paris, Alcan, 1913, in-16 de VIII-437 p., 3 fr. 50. — 3. *La Question de la population*, par Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Alcan, 1913, in-12 de V-512 p., 3 fr. 50. — 4. *La Classe ouvrière et les niveaux de vie, recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, par Maurice Halbwachs. Paris, Alcan, 1913, in-8 de XVII-495 p., 7 fr. 50. — 5. *Le Logement dans les villes, la crise parisienne*, par Georges-Cahen. Paris, Alcan, 1913, in-16 de 292 p., 3 fr. 50. — 6. *Essai sur le problème de la misère*, par Anatole Weber. Paris, Marcel Rivière, 1913, gr. in-8 de XI-493 p., 5 fr. — 7. *Les Caisses de prêts sur l'honneur*, par G. Olphe-Galliard. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de 223 p., 4 fr. — 8. *Le Problème social, éléments de science économique et sociale*, par Émile Garnier. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 108 p., 1 fr. — 9. *Le Livre du jeune travailleur. Conseils pour la vie chrétienne*, par G.-A. Heinrich. Lyon et Paris, Vitte, s. d. (1913), in-18 de 211 p., 1 fr. 25. — 10. *Éléments de sociologie, la science et l'art; lois et hypothèses, systèmes et utopies*, par Paul Caullet. Paris, Marcel Rivière, 1913, in-8 de 356 p., 7 fr. — 11. *Le Placement public à Paris, situation actuelle et projets de réforme*, par Louis Varlez, Ch. Picquenard, Dargis, Georges Alfassa et Max Lazard. Paris, Rivière, 1913, in-12 de VI-327 p., 3 fr. 50. — 12. *Admission to American trade-unions*, by F. E. Wolfe. Baltimore, John Hopkins Press, 1912, gr. in-8 de 181 p. — 13. *L'Évolution actuelle du socialisme en France*, par L. Garriguet. Paris, Bloud, 1912, in-12 de XI-292 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Syndicalisme chrétien en Allemagne*, par Maurice Kellersohn. Paris, Bloud, 1912, in-12 de XXIII-319 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Salaire féminin*, par Marguerite Gemahling. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 61 p. (collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 16. *Monopoles et régies*, par Georges Maze-Sencier. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 64 p. (Même collection.), 0 fr. 60. — 17. *La Grève dans les services publics et les industries nécessaires*, par Louis Hoffmann. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 63 p. (Même collection), 0 fr. 60.

Économie politique proprement dite. — 1. — La traduction du très important ouvrage du professeur de Berlin, M. Wagner, les *Fondements de l'économie politique*, se poursuit d'année en année. Nous en avons maintenant le tome III. Il comprend : 1° la fin du livre IV de l'auteur : Population et économie nationale; 2° le livre V : Organisation de l'économie nationale; 3° le livre VI : L'État au point de vue de l'économie nationale. La disposition en est originale : le texte proprement dit est en assez gros caractères et c'est lui qui sollicite le lecteur; puis il est coupé par de longs alinéas imprimés plus fin, qui sont de véritables notes, coupées elles-mêmes par les références aux autres auteurs (presque tous allemands) et remplies surtout par des discussions que M. Wagner engage contre eux. — Ce volume accentue très nettement la doctrine philosophique du célèbre professeur. C'est du socialisme d'État très marqué. M. Wagner se sert fort justement de l'expression « socialisme partiel » et il entreprend énergiquement la « justification » du sien (§ 295, p. 147 et s.), en opposant ce socialisme-là au socialisme extrême, socialisme de Marx et des autres. Pourtant ce socialisme extrême, s'il le rejette, c'est pour des « considérations d'opportunité » autant que pour des « consi-

derations de principes ». Il déclare, en effet, ne s'occuper que de ce qui est vrai « pour le moment et pour un temps indéterminable », mais il tient pour seulement temporaires les « raisons psychologiques, économiques et politiques » qui militent contre le socialisme intégral » (p. 151). Est-il même sûr qu'il y ait un droit naturel? M. Wagner le laisse ignorer. Il aime mieux poser comme loi essentielle du progrès et de la civilisation la formule brutale d'une extension croissante des activités de l'État, « au double point de vue extensif et intensif », par cette raison, péremptoire selon lui, que l'histoire du passé montre une marche toujours parallèle de la civilisation et de l'étatisme (p. 378 et s.). Seulement M. Wagner, s'il ne veut pas être accusé de faire une pétition de principe, devrait bien définir la civilisation. Voyons, entre nous, comment classez-vous, au point de vue de la civilisation, le siècle d'Auguste ou la période de Dioclétien, d'une part et, d'une autre, le XIIIe siècle en France, le XVe et le XVIe en Italie? Au demeurant, M. Wagner est un des plus redoutables apôtres d'un socialisme de gouvernement que l'apparente modération de ses formules ne parviendra pas à retenir longtemps à mi-chemin. Les marxistes exploiteront cet ouvrage; ils en tireront tout ce qui s'y trouve en puissance et ils pervertiront avec lui la jeunesse des Universités allemandes. Chrétiens d'Allemagne et d'ailleurs, adorez le Dieu-État, César de demain!

2. — M. Yves Guyot est un adversaire de ce socialisme-là, non pas par des arguments de fond ou de principe, mais par la description infiniment suggestive de ses résultats. Il est surtout un polémiste des plus redoutables. C'est ainsi que nous le trouvons dans son dernier volume : *La Gestion par l'État et les municipalités.* Nous le félicitons de mettre son talent au service d'une aussi bonne cause. L'État industriel a eu des défenseurs que l'ignorance et l'esprit de système lui ont procurés. A ceux-là, M. Yves Guyot déclare tout crûment : « J'ai vainement cherché le bien produit par la gestion directe de l'État ou des communes; une étude sans parti pris permet d'apprécier le mal qui en résulte » (p. VIII). Suit la discussion. M. Yves Guyot met d'abord en parallèle la formule *économique* : « Ni l'État, ni les communes ne doivent jamais faire ce que peut faire un particulier », et la formule *socialiste*, qui à « l'industrie pour le gain » veut substituer « l'industrie pour le service ». Il expose ensuite les mobiles psychologiques de chaque action. Voilà l'entrée en matière ou plutôt la première partie, de beaucoup la plus courte. Les livres suivants sont consacrés : 1° aux résultats financiers des gestions de l'État et des municipalités; 2° aux résultats administratifs; 3° aux conséquences politiques et sociales. Le tout est bourré de faits qui sont tout autant

d'arguments. Sous ce rapport c'est une très précieuse documentation. Bien entendu le rachat de l'Ouest n'est pas oublié. Cependant j'ai trouvé plus curieux les renseignements sur les entreprises étrangères, parce que ceux-ci étaient plus nouveaux et qu'ils sont plus difficiles à rassembler. Peut-être bien, à la fin, voudrait-on un style plus suivi, un raisonnement moins haché, et que le ciseau se fût un peu moins substitué à la plume, de manière à ce que les conclusions finales de l'auteur parussent mieux assises. Nous n'insisterons pas davantage; aussi bien cette verve et cette exubérance de vie qui se soutiennent jusqu'à la fin du volume, ont-elles l'avantage de le rendre plus facile à suivre et méritent-elles de lui trouver plus de lecteurs.

3. — Il est difficile d'être nouveau sur *la Question de la population*. A beaucoup d'égards, cependant, dans le livre qui vient de paraître sous ce titre, M. Paul Leroy-Beaulieu a le mérite de l'avoir été, tout en mettant ici beaucoup de choses reprises de son excellent *Traité d'économie politique*. Il faut louer tout d'abord l'abondance de la documentation. Le volume est une source où l'on peut puiser tout à son aise. Nous citons tout particulièrement les nombreux états statistiques sur la démographie de l'Europe et des États-Unis tout au cours du XIXe siècle. L'ouvrage n'est pas moins instructif sur l'histoire de la propagande néo-malthusienne. M. Leroy-Beaulieu commence en justifiant bien Malthus et nous ne pouvons que l'en féliciter; puis il montre en Angleterre le berceau de cette prédication du vice, d'abord dans la période de 1820 à 1835, après James Mill en personne, avec Mary Fildes et Francis Place (p. 297-313), plus tard, de 1854 à maintenant, avec Drysdale et Annie Besant et autres (p. 313 et s.).— M. Leroy-Beaulieu s'est interdit de remonter au XVIIIe siècle dont la statistique lui a paru trop rudimentaire. Nous le regrettons. Par Messance et par bien d'autres, il aurait vu en France une natalité féconde entre 35 et 40 °°/₀₀, bien supérieure par conséquent aux chiffres déjà appauvris des débuts du XIXe siècle; d'autre part, par Moheau, dont les *Recherches et considérations sur la population de la France*, de 1778, viennent précisément d'être rééditées, il aurait vu que le néo-malthusianisme, mis en pratique, quoique non encore en théorie, commençait à s'infiltrer dès le XVIIIe siècle dans nos populations rurales. Par ailleurs, M. Leroy-Beaulieu rattache trop directement la stérilité volontaire à la civilisation et à la démocratie, non pas sans doute qu'il y voie une action purement physiologique, mais en ce sens qu'il ne remonte pas assez aux vices parfaitement libres de la volonté, vices qui sont la cause première du mal, tandis que les calculs d'ambition ou d'intérêt sont seulement des raisons de plus

de pratiquer ces vices et ne peuvent jouer par conséquent qu'un rôle de causes secondes. En tout cas, les conclusions sont navrantes tout autant que vraies. C'est la disparition matérielle de la France si l'étranger ne la repeuple pas; c'est sa disparition morale, s'il la repeuple à défaut de Français qu'il n'y a plus. — Notons deux jugements très intéressants, et selon nous très exacts. « On se trompe, dit M. Leroy-Beaulieu, quand on accuse la riche bourgeoisie de stérilité volontaire »; on se trompe, parce que «d'une des classes qui, au temps présent, montrent le retour même à la prolificité », c'est « la haute bourgeoisie s'imprégnant à nouveau de sentiments chrétiens » (p. 399 et s.). Ailleurs il note que le clergé catholique, « soit par insouciance, soit pour ne pas compromettre son autorité », s'abstient trop de « rappeler en chaire ou au confessionnal que l'Église est contraire à la réduction abusive du nombre des enfants » (p. 398). C'est bien notre avis. Il conclut donc énergiquement qu'il faut « en premier lieu s'efforcer de maintenir ou de restaurer les croyances religieuses » (p. 434). Très bien! nous applaudissons. Nous ne prendrons pas non plus la défense de l'arrivisme ou du « néo-paganisme » (p. 411). Cependant nous voudrions quelque chose de plus clair et de plus formel contre les dangers au moins de l'abstention conjugale. M. Leroy-Beaulieu croit-il donc que d'époux à épouse cette abstention aboutisse facilement, en fait, à autre chose qu'à l'onanisme à deux, si ce n'est pas à l'adultère à côté du mariage? Enfin je ne comprends pas qu'il demande au clergé de « proclamer *tout au moins* le devoir du troisième enfant » (p. 437). Pourquoi ce *tout au moins*? Le droit naturel et divin changerait-il à ce troisième enfant? On le voit : M. Leroy-Beaulieu a craint d'aborder clairement le chapitre du devoir et de « placer, comme il le dit lui-même, l'idéal trop haut, de manière qu'on le regarde comme inaccessible » (p. 417). — Voila bien des lacunes au milieu de tant de saines notions : mais ces lacunes m'étonnent moins chez lui quand je l'entends proclamer que « la philosophie qui paraît le mieux comprendre les conditions de vie et de progrès, c'est la philosophie de M. Bergson » (p. 325). M. Leroy-Beaulieu ne s'est donc pas fait une synthèse de vérité intégrale : il a seulement des fragments épars de la vérité, mais si nombreux que beaucoup de ses lecteurs ne verront pas ce qui manque à ces fragments pour qu'ils soient la vérité tout entière.

4. — M. Maurice Halbwachs a fait un énorme travail sur *la Classe ouvrière et les niveaux de vie*, avec ce sous-titre : « Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines. » Il y a déployé beaucoup de sagacité et d'esprit d'analyse, quelque gêné qu'il fût, cela est incontestable, par le peu de matériaux sta-

tistiques exacts ou certains qu'il avait à sa disposition. J'aurais cependant bien des critiques à formuler. M. Halbwachs se hâte un peu trop de faire à la théorie de l'utilité finale ou marginale le reproche de « reposer sur une grosse confusion » (p. 397). C'était une question de la plus haute importance, qui ne devait pas être tranchée aussi sommairement. J'aime encore moins son point de départ. Dans une longue dissertation sur ce qu'il faut entendre par « classes », il pose en principe, que « l'idéal, le bien par excellence, c'est la vie sociale la plus intense qu'on puisse se représenter « (*sic*) (p. III) : car, dit-il encore, « plus la vie est sociale, plus elle est conforme à la nature de l'homme » (p. V). Alors que devient l'individu? Que devient même la famille? Et comment pourra-t-on se défendre d'aboutir au socialisme le plus absolu, au communisme même, qui est bien le *summum* de la vie sociale? L'homme de M. Halbwachs, enfin, est un peu trop un animal à l'égard duquel la grosse ou l'unique question est de savoir si c'est le vivre ou bien le couvert qui lui prend le plus de son revenu, de savoir aussi si c'est sa nature physique d'homme ou bien plutôt l'influence de son milieu qui développe le plus ses tendances et qui lui crée le plus de besoins. Que fait donc M. Halbwachs des besoins d'ordre moral, intellectuel ou religieux? Cependant ces besoins, s'ils existent, se traduisent en causes de dépense. Ils s'y traduisent d'autant mieux que tout ce côté-là de la mentalité humaine exerce une immense influence sur l'homme, en déterminant, dans l'ordre des besoins ou désirs physiques, la part plus ou moins grande qui va être faite à la gourmandise, à la débauche, aux plaisirs même coupables, ou bien au contraire aux devoirs les plus saints du foyer conjugal.

Questions d'économie sociale. — 5. — Ici, la moisson est bonne. Dans son volume : *Le Logement dans les villes, la crise parisienne*, M. Georges-Cahen, maître des requêtes au Conseil d'État, ne s'occupe que du besoin de logement et spécialement à Paris. Au moins nous donne-t-il de fort utiles renseignements sur les habitations ouvrières. Il constate une crise, une rupture d'équilibre. Après cela, va-t-il au fond des choses et ne compte-t-il pas un peu trop sur l'intervention des pouvoirs publics? Je le croirais volontiers. Il avoue bien que la construction a renchéri beaucoup par la hausse de la main-d'œuvre de la construction proprement dite (p. 11) et par la hausse des matériaux, qui se ressentaient, eux aussi, de la hausse de la main d'œuvre nécessaire pour les obtenir (p. 12 et 13); mais il ne se demande pas assez comment et pourquoi, dans une ville qui augmente de population, le jeu de la concurrence provoque naturellement une hausse des loyers; surtout il ne discute ni les charges fiscales croissantes qui grèvent la propriété, ni l'écart entre le montant

brut des loyers et le revenu net des maisons, écart que M. Ferrand, dans son excellent ouvrage : *L'Habitation ouvrière et à bon marché*, établissait expérimentalement pour Paris aux environs de 45 % du brut. M. Georges-Cahen croit trop aux lois positives, mais il n'approfondit pas suffisamment les lois économiques. Ses conclusions se ressentent de cette disposition d'esprit. Il réclame la suppression du privilège du bailleur (p. 269 et s.) et l'interdiction des paiements par anticipation : on adopterait les paiements par semaine échue. En revanche, et ceci vaut mieux, il demande que la procédure d'expulsion soit plus expéditive et moins onéreuse, en un mot moins abusivement fiscale. Il a raison sur ce point.

6. — M. Anatole Weber a fait paraître déjà plusieurs volumes, dont les uns ont été couronnés par l'Académie française et les autres par l'Académie des sciences morales et politiques. Celui-ci, *le Problème de la misère*, sera-t-il également récompensé? Peut-être bien, quoique, à mon sens, il soit fort loin de le mériter, malgré ses 500 immenses pages. Le thème, le voici. La misère existe et il faut la faire disparaître. Elle existe parmi les débiles; elle existe aussi parmi les adultes valides. Des préjugés parfois l'ont accrue, par exemple celui qui atteint les enfants naturels. Heureusement, « dans la plupart des nations civilisées, le mariage a cessé d'avoir le caractère d'une union sacro-sainte et indissoluble » (p. 48). On voit que le souci de la vieille morale ne gêne guère M. Weber. Il est très dur pour le christianisme et l'Église. A la vérité, selon lui, « le christianisme, à ses débuts, semble s'être dirigé vers le communisme » (p. 86) ; mais « le christianisme communiste du début est devenu conservateur » (p. 89) et « l'Église a retardé l'apparition d'un régime plus équitable dans la répartition des richesses » (p. 91); en tout cas, la charité envenime la misère et il y a « une part de vérité » à dire qu'elle l'a créée (p. 43, 60, etc.). Jusqu'ici trois concepts ou plutôt trois solutions ont été en présence : la loi morale et la charité; la méthode répressive; la prévoyance individuelle, collective ou sociale (p. 170). Un peu plus loin M. Weber prétendra qu'il a démontré « la faillite des quatre fondements empiriques : la morale, mensongère; la charité, pernicieuse; la répression, insuffisante; la prévoyance, impraticable » (p. 272). En réalité, il n'a démontré rien du tout. Il ne l'a pas même essayé dans de bonnes conditions; car en histoire et en psychologie M. Weber n'est qu'un observateur superficiel et partial, quand il n'est pas purement un imaginatif et un faiseur d'aphorismes. Pour lui « philanthropie, solidarité, altruisme et charité ne sont que les noms variés d'un même baume magique » (p. 173); bien plus, « les règles de la morale ne sont, au demeurant, que le recueil des prières, conseils ou ordres que nous

adressons à autrui en vue de notre propre sécurité »(*ib.*). La charité n'est qu'une forme de l'égoïsme pour ce monde et pour l'autre (p. 181); elle « ne peut pas obtenir le sacrifice du superflu » (p. 202). La bonté, quand elle existe par sentiment et en dehors de toute logique, est la même chez Vincent de Paul que chez Louise Michel et inversement (p. 188), peut-être la même aussi que chez Anacharsis Clootz et Gracchus Babeuf (p. 193). De ci de là des citations mal étudiées et mal présentées, de Tolstoï, de Bossuet, de Mætterlinck, d'Izoulet, de Massillon, de Stuart Mill, etc.! Quelle salade! On comprend donc que l'estomac de M. Weber n'en ait rien digéré. En fin de compte, où trouver une solution? Il faut chercher, dit M. Weber, dans une voie toute nouvelle; il faut que l'on s'adresse à « l'égoïsme rationnel des individus » (p. 281), en instituant « l'aide sociale » et le droit au secours, avec la contrainte à la base, parce que « la contrainte est la condition essentielle de tout progrès » (p. 287). Au moins M. Weber ne se fera pas accuser d'être un libéral! L'impôt fournira les fonds nécessaires. Les agriculteurs seront bien trop heureux d'en payer un qui les délivre de la maraude. La fin est empreinte ainsi d'un socialisme d'État très accentué, avec tout ce qui est nécessaire pour que l'on aboutisse au socialisme intégral. L'erreur historique et psychologique de l'auteur l'a donc promené d'un bout à l'autre à travers tous les genres de sophismes, et nous n'y avons pas même eu la consolation de nous distraire avec des considérations économiques, voire même avec des faits et des chiffres quelconques. Au demeurant, c'est une œuvre absolument nulle à tous égards.

7. — M. Olphe-Galliard, bien connu déjà par ses travaux sur la transformation qui s'accomplit dans le monde ouvrier, donne une intéressante étude sur *les Caisses de prêt sur l'honneur*. Mais qu'est-ce bien au juste qu'un prêt sur l'honneur et en quoi diffère-t-il essentiellement de beaucoup d'autres genres de prêt? En quoi diffère-t-il du crédit personnel en général? J'aurais voulu pouvoir commencer par là. Eh bien! M. Olphe-Gaillard suit un ordre tout autre. Un premier chapitre nous parle de « l'objet du prêt sur l'honneur » (ce doit être du but qu'il a voulu parler, car on ne conçoit guère que l'objet de ce prêt-là, comme de tous les autres, soit autre chose que de l'argent). C'est le dernier chapitre seulement qui nous parle de « la nature et des conditions du prêt sur l'honneur ». Le premier chapitre était plutôt une sorte d'introduction historique. Le dernier seul se réservait de nous dire que « le prêt sur l'honneur aboutit invariablement à un caractère de bienfaisance » (p. 139). Théoriquement, le crédit ordinaire — fût-ce le crédit populaire — « a essentiellement pour but de favoriser la production en augmentant les fonds qui lui

sont destinés, tandis que le prêt sur l'honneur vise seulement à aider les travailleurs gênés momentanément dans les besoins courants de leur existence » (p. 145). (J'y suis enfin !) « Le crédit populaire reste donc une opération commerciale au premier chef » (p. 146). Mais la « distinction est moins nette dans la pratique que dans la théorie, et l'on ne trouve pas une grande différence entre les banques populaires et les caisses de prêt sur l'honneur » (p. 148). — Les annexes donnent diverses statistiques et modèles de statuts. — Mais pourquoi M. Olphe-Galliard s'est-il amusé à dire que crédit et *credere* viennent de *cor dare*, donner son cœur (p. 14)? Il a donc la naïveté de le croire?

8. — M. Émile Garnier ouvre son *Problème social, éléments de science économique*, en partant de l'encyclique *Rerum novarum*, c'est donc un catholique; il continue par le *Motu proprio* de Pie X, transcrit en entier, je vois donc aussi que ce n'est pas un catholique social. Effectivement il ne l'est point. En quelques pages, il expose à son point de vue les causes de la misère, les moyens imaginés pour la supprimer et les moyens les plus efficaces pour la diminuer. Il est vrai que ses connaissances économiques sont peu étendues. Je remarque certaines propositions (sur la production, etc.) qu'il ne pourrait pas démontrer. Son jugement sur Malthus n'est pas davantage fondé (p. 39). Mais il y a partout une grande élévation de pensées, et sa formule dernière — l'intérêt individuel considéré comme le moteur du mouvement économique avec le renoncement pour frein (p. 102) — si elle rappelle peut-être la formule analogue de Charles Périn, a le mérite de la compléter et de la rectifier par cette heureuse mention du ressort essentiel de « l'activité personnelle ».

9. — Tout le monde connaît *le Livre de persévérance* du regretté M. Heinrich, ancien doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Ses fils viennent de publier de lui *le Livre du jeune travailleur, conseils pour la vie chrétienne*, que M. Heinrich avait commencé en poursuivant le même but d'édification, mais qu'il avait laissé inachevé. Ici, c'est particulièrement aux jeunes ouvriers que s'adresse l'écrivain. Il évoque le souvenir de ses modestes origines, il s'inspire de toutes les impressions qu'elles lui ont laissées et il fait apprécier partout cette sobriété, cette élégance, ce charme de diction qui sont les caractéristiques de son talent. Il s'y montre quelque chose de plus : le grand chrétien qu'il a été. Voilà un opuscule dont on ne saurait trop recommander la diffusion : mais nous devons dire qu'il relève beaucoup plus de la piété que de l'économie, même sociale.

10.— Les *Éléments de sociologie* de M. Caullet, avec leurs trois parties (objet, méthodes et historique de la sociologie; sociologie élémentaire; sociologie générale) sont un exposé de la sociologie évolution-

niste actuellement en faveur. L'homme descend du singe, qui descend de la grenouille, qui descend du roseau, qui descend de, etc. Chacun sait ça. Cela étant, les qualités morales ou intellectuelles de l'individu sont les produits de la vie en commun : on n'a qu'à l'imaginer pour le prouver. Donc, « logiquement et chronologiquement, la société précède l'individu... L'esprit est l'œuvre commune de la société » (p. 95). C'est ce que M. de Roberty a appelé « l'hypothèse bio-sociale... doctrine de l'antériorité du fait social sur le fait mental » (p. 96). Cette hypothèse, paraît-il, est « admise aujourd'hui par les sociologues les plus autorisés » (il est clair que je n'en suis pas un, puisque je ne l'admets pas), et cela, aux dépens de « l'école organiciste » qui marchait derrière Spencer (p. 99). Voilà M. Izoulet sacré grand prophète parce qu'il a dit : « l'âme est fille de la Cité » (p. 105). Conclusion : un être qui vivrait seul n'aurait pas de devoirs (Quoi? pas même envers Dieu et envers soi-même?), parce que « la morale individuelle ne se conçoit que par rapport à la morale sociale » (p. 208). Tout naturellement l'économie politique classique est fort mal traitée (p. 213). — A part cela, l'ouvrage est bien écrit, d'une lecture facile, et il éclaire utilement sur beaucoup d'affirmations ou de systèmes qui jouissent maintenant d'une grande vogue. Je regrette cependant l'absence presque complète de notes, et il n'y est pas suppléé suffisamment par les index bibliographiques qui sont en tête de chaque chapitre.

11. — Nous allons maintenant nous rapprocher des questions de syndicats. *Le Placement public à Paris, situation actuelle et projet de réforme*, est le recueil de cinq conférences que l'Association française pour la lutte contre le chômage a fait faire dans les locaux de l'École des hautes études sociales par MM. Louis Varlez, Ch. Picquenard, Darcis, Georges Alfassa et Max Lazard. Les conférences sont suivies de la sténographie des discussions auxquelles elles ont donné lieu. J'y note une tendance vers le monopole du placement par les syndicats ouvriers. M. Keufer, notamment, qui appartient au Conseil supérieur du travail et qui fait autorité, se prononce pour cette solution, en prenant comme un pis aller le « système paritaire » (bureau mixte de patrons et d'ouvriers) (p. 116). MM. Honnorat et Hennequin trouvent la situation plus mauvaise qu'autrefois (p. 120) et tous se rencontrent pour déplorer que des associations, parfois confessionnelles, puissent faire du placement sous la condition très insuffisante de sa gratuité. En somme, on veut nous mener à la tyrannie du syndicalisme et la lutte contre le chômage sera un prétexte plus encore qu'un moyen.

12. — Au moment où ces questions de syndicat et de liberté du travail suscitent tant de conflits, l'ouvrage de M. Wolfe, professeur

d'économie à Colby College, *Admission to American trade-unions*, présente un réel intérêt. C'est une description minutieuse de la pratique des *trade-unions* des États-Unis en matière de recrutement de leurs membres, avec de longues recherches dans l'histoire du XIXe siècle tout entier. L'auteur envisage toutes les faces du sujet, apprentissage, capacité technique, condition spéciale des femmes, des étrangers et des nègres, démission, suspension, exclusion, enfin rentrée éventuelle dans l'union professionnelle. Il y a même une conclusion, chose que les écrivains des États-Unis oublient souvent de nous donner. J'aurais voulu, il est vrai, dans cette conclusion, des vues plus générales et plus hautes. Je n'y ai trouvé qu'un simple exposé des éloges et des blâmes, des plaidoyers pour tel système ou bien des plaidoyers contre lui. M. Wolfe, quand il envisage les conséquences possibles des usages, ne regarde que l'intérêt professionnel exclusif. A peine un dernier alinéa daigne-t-il nous avertir que « l'association peut être investie d'une puissance vraiment dangereuse, si elle fait disparaître en industrie toute liberté du travail et du capital, avec la menace des abus dont peuvent se rendre coupables des chefs à courte vue. Alors l'intérêt public pourrait exiger une intervention de l'État, de telle façon que les portes de l'association demeurassent raisonnablement ouvertes ». Mais il faudrait, pour cette nécessité-là, que les associations eussent atteint des proportions plus considérables. Or, « à aucun moment, il n'y a eu plus de 15 % des salariés des États-Unis qui fussent *unionisés*, et actuellement les unions sont des organisations *ouvertes* en même temps que la grande majorité des professions n'est que partiellement organisée » (p. 173-174).

13. — M. Garriguet, dont la plume ne se repose guère, nous donne *l'Évolution actuelle du socialisme en France*, ce qui pourrait être une étude du plus haut intérêt. Non sans raison, c'est au socialisme syndicaliste, plus brièvement c'est au syndicalisme tout court qu'il s'attache. Jusque là tout va bien. Seulement, après nous avoir promis un travail tout simplement objectif, ce qui veut dire une étude impartiale du sujet (p. 11), il tient assez peu sa parole. D'ailleurs, deux pages plus haut déjà, il avait déclaré « qu'il y a dans le système syndicaliste révolutionnaire des réclamations fondées, des aspirations légitimes, des tendances généreuses, des conceptions justes, des théories très soutenables » (p. 9). C'était dire où il penchait, et il y est tombé en plein. Non seulement il se déclare ouvertement catholique social, mais il aspire à une société nouvelle, à « l'établissement d'un ordre de choses plus équitable, qui sera surtout le fait des ouvriers devenus puissants par l'association » (p. 280). Il demande « que l'ouvrier bénéficie de l'intégralité de son travail » : car, dit-il, « la corporation maîtresse du

métier est l'idéal plus ou moins avoué des membres de l'école catholique » (p. 282). Tout cela est grave de la part d'un supérieur de grand séminaire, car tout cela va à l'encontre de la Lettre de Pie X sur le Sillon.

14. — Comparé à l'ouvrage de M. l'abbé Garriguet, *le Syndicalisme chrétien en Allemagne,* que M. Maurice Kellersohn a écrit pour la même collection Bloud, a une bien autre valeur. Il renseigne réellement, quoique la suite ait démenti beaucoup de ses renseignements ou de ses prévisions. On connaît la dissidence qui, en Allemagne, sépare les syndicats chrétiens, dits de la direction de Cologne, des syndicats catholiques de la direction de Berlin. M. Kellersohn tient énergiquement pour les premiers. Il affirme qu'ils possèdent « la sympathie du Souverain Pontife lui-même » (p. 306); il les félicite d' « opposer au syndicalisme socialiste un système cohérent, donnant satisfaction aux plus intransigeantes exigences de la justice sociale » (p. 307) et il les loue surtout de ne pas être confessionnels. Car, dit-il, « il n'y a pas plus de syndicalisme catholique que de syndicalisme protestant ou de syndicalisme franc-maçonnique » (p. 310). Et là-dessus il dénonce « la manie de surenchère d'orthodoxie qui semble s'être emparée depuis quelque temps de certains catholiques français » (p. 311). N'oublions pas que M. Kellersohn était ou avait été une des sommités du Sillon. — Puis, le volume à peine publié, les démentis sont arrivés, d'une part par la préférence que le Saint-Siège a exprimée pour les syndicats catholiques allemands, puis par la lettre du cardinal Merry del Val à l'évêque de Périgueux sur la confessionnalité des œuvres. M. Kellersohn, avant de larguer sa voile, avait oublié de regarder de quel côté le vent soufflait. Il a donné vraiment trop beau jeu à ces bouledogues d'orthodoxie qu'il s'est plu à narguer.

15. — La librairie Bloud nous donne encore trois opuscules de questions sociales. Commençons par *le Salaire féminin,* de Marguerite Gemahling (Madame ou Mademoiselle?). C'est un plaidoyer pour le relèvement des salaires des femmes jusqu'à l'égal niveau de celui des hommes. Les femmes y arriveront par le syndicat et la pleine conscience de sa force. Alors, « les salaires masculins, libérés de la concurrence, pourront s'élever et devenir des salaires familiaux qui dispenseront les femmes mariées et les jeunes filles vivant avec leurs parents d'aller chercher à l'usine un appoint à ce salaire » (p. 59). Le petit nombre des femmes qui travailleront encore n'aura pas à sortir des métiers où les hommes ne peuvent pas les concurrencer. Ici, pourtant, je poserai une question : s'il y a, hommes ou femmes, moins de travailleurs à population égale et que ces travailleurs-là soient mieux payés, est-ce qu'une égale demande des produits jointe

à une moindre production ne les aura pas fatalement renchéris? Madame (ou Mademoiselle) Gemahling ne soupçonne pas le problème. Les lauriers des suffragettes l'empêchent de dormir : elle demande « l'accession des femmes à la vie politique », en un mot les « revendications politiques » comme moyen d'assurer les revendications syndicales.

16. — J'aime mieux les *Monopoles et régies* de M. Georges Maze-Sencier. Cependant il y a ici une dualité de sujets et une divergence de conclusions qui sont fâcheuses. M. Maze-Sencier est opposé aux monopoles industriels d'État, et il arguë, entre autres exemples, des résultats que le rachat de l'Ouest a donnés. Mais il est moins absolu à l'égard des régies municipales de services publics, jusqu'au point de mettre du pour et du contre dans les mêmes alinéas (p. 60). Il aurait fallu expliquer — mais c'était impossible — pourquoi l'État, d'une part, et les communes, de l'autre, ne devraient pas souffrir des mêmes causes d'erreurs, d'inertie et de gaspillages, alors que les mêmes formules démocratiques président à l'administration de tout ce qu'il y a en France de national ou de municipal.

17. — Les pages de M. Louis Hoffmann sur *la Grève dans les services publics et les industries nécessaires*, ne sont guère plus profondes. M. Hoffmann est assez favorable aux grèves, au double point de vue de leur fondement juridique et de leurs résultats économiques; néanmoins il se préoccupe de celles des fonctionnaires et même de toutes celles des industries qui, concédées ou non, sont nécessaires au public et ne sauraient comporter d'interruptions (p. 27). Ici il néglige de citer les mines, où précisément nous avons eu déjà notre seule grève générale sérieuse. Il vante alors le régime du Bas-Empire, que M. Esmein lui a fait connaître (comme si M. Esmein avait trouvé là quelque chose de bien neuf !). Ce régime, c'était la réglementation et la surveillance de toutes les professions indispensables à la vie des cités, avec succession obligatoire des enfants aux parents (p. 25). M. Hoffmann donne même aux gouvernements le droit et le devoir d'assurer par la militarisation ou la contrainte le recrutement des professions nécessaires et méprisées ou abandonnées, comme pourrait être un jour l'agriculture (p. 40). Il est donc fortement étatiste. Quelques pages très superficielles sur l'arbitrage obligatoire complètent cet opuscule.

J. Rambaud.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Histoire de la comédie romaine.* I. *Sur les tréteaux latins*, par G. Michaut. Paris, Fontemoing, 1912, in-8 de vi-455 p., avec fig., 6 fr. — 2. *Officium Pastorum. A Study of the dramatic developments within the liturgy of Christmas*, by Karl Young. Wisconsin Academy, octobre 1912, in-8 de 97 p. (Extrait du t. XVII, partie I

des *Transactions of the Wisconsin Academy*). — 3. *A New Text. of the Offleium Stellae*, by Karl Young. Baltimore, the Hopkins Press, 1912, in-4 de 3 p. (Extrait des *Modern Language Notes*, mars 1912.) — 4. *La Renaissance du théâtre breton et l'Œuvre de l'abbé Le Bayon*, par Gustave Cohen. Paris, Mercure de France, 1912, in-8 de 45 p. — 5. *An Introduction to the french classical Drama*, by Eleanor F. Jourdain. Oxford, at the Clarendon Press; London, Frowde, 1912, in-8 cartonné de 208 p., avec 1 grav., 7 fr. 50. — 6. *Le Théâtre-Italien de* 1801 *à* 1913, par Albert Soubies. Paris, Fischbacher, 1913, in-4 de IV-186-IV p., avec fig, fac-similés et tableau synoptique, 15 fr. — 7. *Les Idées sociales dans le théâtre de A. Dumas fils*, par Carlos M. Noël. Paris, Messein, 1912, gr. in-8 de XXI-295 p., avec un portrait, 5 fr. — 8. *La Femme dans le théâtre d'Ibsen*, par Friedericke Boettcher. Paris, Alcan 1912, in-8 de VIII-208 p., 4 fr. — 9. *L'Année dramatique*, 1911-1912, par Henry Bidou. Paris, Hachette, 1912, in-16 de XV-321 p. 3 fr. 50. — 10. *Spectacles dans un fauteuil. Notes de théâtre*, par Marc Sauzay. Paris, Figuières, s. d., in-12 de 173 p., avec 2 gravures d'A. Wilette, 3 fr. 50. — 11. *Quelques auteurs et quelques pièces. Essai de critique dramatique*, par Carlos M. Noël. Paris, Messein, 1912, in-16 de XI-254 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Trente-six Situations dramatiques*, par Georges Polti. Nouvelle édition. Paris, Mercure de France, 1912, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 13. *Pour monter et jouer une pièce*, par Jean Blaize. Paris, Colin, 1912, petit in-8 de 163 p., avec fig., 1 fr. 50. — 14. *Manuel théâtral des œuvres, patronages et pensionnats*, par H. Morienval. Paris, Haton, s. d., in-8 de 300 p., illustré de 7 pl. d'après les dessins de H. Charousset, 3 fr.

1. — M. G. Michaut, aujourd'hui maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, a été pendant dix années professeur de littérature latine à l'Université de Fribourg en Suisse. L'un des sujets qu'il a traités dans ses cours est l'histoire de la comédie romaine. C'est de ses leçons sur ce sujet, revues et complétées, qu'il a tiré, à notre grand profit, le volume que nous avons sous les yeux : *Sur les tréteaux latins*, et qui sera sans doute suivi d'un ou plusieurs autres, formant l'histoire totale du théâtre comique dans l'ancienne Rome. La matière en est divisée ainsi qu'il suit : Chapitre I. Les Romains et la comédie. II. *Les Origines indigènes de la comédie romaine.* — Les Vers fescennins. III. La Sature. L'Exode. IV. Critique des traditions touchant les origines indigènes de la comédie romaine. V. *La Comédie romaine et ses différentes formes.* — La Comédie romaine : sa définition, ses formes. VI. La Palliata. VII. L'Atellane. VIII. Le Mime. IX. *Le Théâtre.* — Organisation légale et matérielle du théâtre à Rome. — Ce sont donc, pour ainsi dire, la genèse et les conditions extérieures du drame comique à Rome qui nous sont exposées ici. Elles le sont avec un soin consciencieux, beaucoup de sens critique et autant de clarté que le comportent des recherches et des discussions toujours minutieuses et parfois subtiles. On y goûte un talent souple et ingénieux, un esprit chercheur et original, un style qui unit à la netteté l'agrément. L'auteur a une pleine connaissance des travaux techniques se rapportant à son sujet, notamment en Allemagne. Il a toutes les qualités et aussi, mais à un moindre degré, quelques-uns des défauts de l'érudition germanique. Il s'embarrasse quelquefois dans une broussaille de petits détails et se

complaît en de minuscules contentions et conjectures au sujet de problèmes assez souvent insolubles. Son goût pour Kant (p. 91) a peut-être contribué à s'enfoncer dans l'hypercritique. Les lumières résultant de son livre ne l'emportent pas moins de beaucoup sur les ombres qui les accompagnent. C'est un ouvrage qui fait grand honneur à l'érudition et à la critique françaises. Mais comment un aussi bon écrivain que M. Michaut s'est-il laissé entraîner à cette prétentieuse métaphore : « L'ancienne plante romaine, malgré la greffe étrusque, n'avait pas encore produit ses fruits, quand elle a brusquement dévié vers le soleil de la Grèce. Pourtant, à côté de la branche maîtresse, un rejeton plus faible a poussé, et cette jeune branche continue, pour un temps, à grandir, à fleurir dans la direction première du vieux tronc » (p. 87). O Chateaubriand ! Chateaubriand !

2 et 3. — M. Michaut nous avertit dans sa Préface que ses études sur la comédie romaine sont aujourd'hui, dans sa pensée, une introduction à celles qu'il a entreprises sur les origines de la comédie française. Le lien entre les deux sujets n'est pas douteux. Mais on n'en peut suivre le fil ténu à travers le moyen âge sans rencontrer d'autres éléments, propres à cette époque, qui, des ruines de la littérature antique, vit sortir, sous l'influence de l'idée et du culte chrétiens, un nouveau théâtre, vraiment neuf et original. C'est ce que nous avons essayé naguère, sans rencontrer beaucoup de contradictions de montrer en divers ouvrages, et notamment dans notre volume intitulé : *Origines catholiques du théâtre moderne* (Lethielleux, in-8). Le fait que nous nous sommes particulièrement attaché à mettre en lumière, à savoir l'influence de la liturgie catholique sur la naissance et les premiers développements du drame nouveau, surtout dans le genre sérieux, a été examiné, depuis nos travaux, de plus près encore et dans ses plus minutieux détails, par divers érudits, entre lesquels un jeune professeur américain, M. Karl Young, est en train de se faire une place de plus en plus distinguée. En attendant qu'il nous donne le livre d'ensemble qu'il nous promet, « A general treatise on the subject of liturgical drama », il a déjà publié plusieurs études détachées sur divers points de ce sujet et nous en avons signalé quelques-unes à nos lecteurs. Nous leur présentons et leur recommandons aujourd'hui le très remarquable mémoire intitulé : *Officium pastorum. Études des développements dramatiques dans la liturgie de Noël.* L'importance de ce travail est considérable, au double point de vue, d'une part, de la genèse et de la filiation détaillée de l'un des tout premiers monuments du drame chrétien, et, d'autre part, des textes et des coutumes de la très ancienne liturgie du moyen âge. La bibliographie en est extrêmement riche. L'auteur a épuisé, autant que cela se peut

faire, toutes les sources directes ou indirectes de renseignements exacts sur son sujet, ses circonstances et dépendances. Nous avons remarqué, parmi celles-ci, les pages consacrées à l'histoire de la *Crèche* et de ses représentations. En somme, le travail de M. Young est un frappant témoignage des progrès accomplis, depuis quelques années, dans l'ordre des études historiques et archéologiques, par la science américaine. — Un autre opuscule du même érudit nous apporte *Un texte nouveau de l'office* (dramatique) *de l'Étoile*, c'est-à-dire de la représentation en forme liturgique de l'adoration des Mages. Ce texte, tiré d'un manuscrit du Vatican, remonte au onzième siècle.

4. — Les personnes un peu au courant de l'histoire littéraire n'ignorent plus quel immense courant dramatique est issu, chez toutes les nations de l'Europe catholique, et tout particulièrement en France, de ces antiques dialogues et représentations que l'on avait admis, surtout dans les monastères, parmi les cérémonies du culte. Depuis que la langue vulgaire (chez nous dès le douzième siècle) se fut emparée du drame naissant, un flot croissant et surabondant de textes et de représentations, sous le nom de *jeux*, d'*histoires*, de *mystères*, de *moralités*, de *miracles*, inonda le sol français. L'ensemble de ces manifestations de la foi, de la curiosité, de la fécondité d'esprit de nos pères constitua, du douzième au seizième siècle, un théâtre chrétien et national, plein de vie, mais dépourvu d'art. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'exposer les causes diverses qui, avec le triomphe de la Renaissance, amenèrent la chute de cette création du moyen âge. Mais il est intéressant d'en noter çà et là, depuis lors, la survivance et même, à certains égards, le développement, et il est curieux et significatif de voir apparaître aujourd'hui, en plusieurs lieux et de plusieurs façons, des indices d'une réapparition de ce drame religieux et populaire. Ce n'est pas le moindre mérite de l'excellent opuscule de M. Gustave Cohen : *La Renaissance du théâtre breton et l'Œuvre de l'abbé Le Bayon*, de nous présenter avec une vigueur saisissante un exemple de ce double phénomène. « Sur deux points de notre territoire (ainsi débute l'auteur), mais en dehors des limites linguistiques du français, au pays basque et au pays breton, notre ancien théâtre religieux s'est conservé. Bien plus, transplanté en terre étrangère, revivifié par des greffons nouveaux, il a porté des fruits nombreux. Hier, desséché en apparence, il se prépare aujourd'hui à refleurir ». Dans une première partie : *Le Passé*, M. Cohen passe en revue l'histoire du théâtre breton, issu, cela n'est plus contestable, des mystères français, mais reproduits et continués avec un esprit et certaines nuances originales, comme l'auteur le montre par des comparaisons et des citations judicieuses et pleines d'intérêt. Il met surtout en relief la persistance

remarquable de ce théâtre traditionnel. « Alors, dit-il (p. 15), que le genre périssait en France sous les coups du Parlement, en 1548, et du classicisme naissant, vers la même date, les « clercs » d'Arvor, insensibles aux arrêts du Parlement, continuaient à écrire des mystères et à les faire jouer par les paysans et les citadins. En vain le Parlement de Rennes, dès 1565, leur fait « deffences de jouer aucuns misterez, farces ni moralités ». Les prohibitions se succèdent, provoquées par tel évêque janséniste. Rien n'y fait. On ne parvient pas à persuader à ces braves gens que jouer la vie des saints et de Dieu soit œuvre impie. La seconde partie : *Le Présent*, est consacrée à nous retracer le pittoresque tableau de la revivification toute contemporaine de cette création littéraire des ancêtres et de la part qu'a prise et prend à cette œuvre le zèle plein de verve et de talent d'un ecclésiastique morbihannais, M. l'abbé Le Bayon, licencié-ès-lettres, vicaire, poète et *impresario*, type charmant, émouvant du clergé breton. Des citations bien choisies nous donnent une haute idée des dons d'auteur tragique et comique que les compositions de M. Le Bayon révèlent. Aussi rencontrent-elles en Bretagne un accueil encourageant. « La première représentation de *Nicolazig*, nous dit M. Coheu (p. 32), eut lieu le 25 juillet 1909, au moment du Grand Pardon de Sainte-Anne d'Auray. Quatre évêques, Mgr Gouraud, Mgr Picbon, Mgr Duparc, Mgr de Bonfils y assistèrent, ainsi qu'un ministre canadien. Les pèlerins, même ceux qui ne comprenaient pas le breton, manifestèrent un grand enthousiasme. Le théâtre de Sainte-Anne était créé. »

5. — Tout en regrettant, comme nous persistons, pour notre part, à le faire, la révolution accomplie chez nous, au seizième siècle, dans l'ordre littéraire et dramatique, alors qu'une réforme, d'ailleurs nécessaire, aurait dû suffire, il est certain que la hauteur où s'est élevé en France, au dix-septième siècle, le théâtre classique, est une grande et belle compensation. Si l'on en doutait, le cas fait à l'étranger des chefs-d'œuvre de ce théâtre et de leur convenance avec quelques-unes des qualités particulières de l'esprit français, est bien de nature à nous ramener à une appréciation plus juste. Cette estime, cette admiration motivée est le trait général et frappant de la remarquable étude d'un critique anglais, M. Eleanor F. Jourdain, vice-principal de l'un des collèges de l'Université d'Oxford : *Introduction au drame classique français*. L'ouvrage comprend dix chapitres : I. Le Drame du dix-septième siècle en France. Caractéristique générale. II. Corneille et la scène française. III. Corneille et le drame espagnol. IV. Corneille et la théorie du drame. V. Molière, le théâtre français et le théâtre italien. VI. Molière de *l'École des maris* au *Misanthrope*.

VII. La Comédie de Molière. VIII. Racine et le drame grec. IX. L'Arrière-plan dramatique dans les pièces de Racine. X. Racine, considéré comme auteur dramatique et comme poète. Deux notes en appendice : I. Interprétation du texte d'Aristote par Corneille. II. Adaptation en Allemagne des pièces classiques françaises. Le volume se termine par une *Table chronologique* des pièces citées et par un *Index* alphabétique. — Docteur de l'Université de Paris, M. Jourdain est parfaitement au courant de la *littérature* de son sujet et les nombreuses citations de nos auteurs, toujours en français, que son livre renferme, attestent une information et une instruction qui assurent sa compétence. Sa tendance naturelle le porte, pour ainsi dire, à l'anatomie comparée, esthétique et psychologique, voire sociologique, des œuvres dramatiques qu'il examine, et il appelle au besoin à son aide, même jusqu'à l'excès, les théoriciens ou philosophes de profession : Paul Janet, Bergson, Le Bon, Davenport, etc. Il aime à lier ses observations et ses idées entre elles selon des vues spéciales, originales, parfois singulières, et qui (nous l'avouons) ne nous ont pas toujours semblé d'une clarté parfaite. Ses rapprochements, nombreux et intéressants, sont souvent inattendus et parfois bizarres. Son esprit ingénieux et pénétrant, mais peut-être trop dédaigneux de la voie commune, laisse ici et là quelques doutes à son lecteur sur les chemins qu'il lui ouvre. Nous avons d'ailleurs remarqué dans cet ouvrage une érudition aussi solide qu'étendue, des analyses très approfondies, des aperçus pleins de finesse, et nombre de détails intéressants. La dramaturgie comparée (France, Angleterre, Espagne, Italie) y tient une place importante. Nous devons savoir beaucoup de gré au docte professeur d'Oxford de sa vive sympathie, fortement raisonnée, hautement avouée, pour notre langue, notre littérature, notre théâtre, et, plus généralement, pour notre tournure d'esprit et notre conception de l'art.

6. — Entre autres rappels à l'histoire générale du théâtre que renferme le livre de M. Eleanor F. Jourdain, se trouvent d'exactes notions sur les troupes italiennes et les représentations qui s'y rapportent en France depuis le commencement du dix-septième siècle. Le critique anglais note justement à ce propos l'influence de Mazarin sur l'importation dans notre pays de l'*Opéra* d'outre-monts. C'est sous la forme propre à ce genre à la fois dramatique et musical que les compositions en langue italienne ont conservé ou repris chez nous vie et durée au théâtre durant le cours du siècle dernier et occupé, parmi les scènes parisiennes, une place et un rang particuliers sous le nom de Théâtre-Italien, allant de pair avec l'Opéra et la Comédie-Française et subventionné comme eux par l'État. M. Albert Soubies,

dont la compétence et l'activité en un pareil ordre de travaux sont hors de contestation, vient de nous donner l'histoire détaillée de cette partie des spectacles contemporains sous ce titre : *Le Théâtre-Italien de* 1801 *à* 1913. On y trouve, comme dans les autres publications de l'auteur, une grande abondance de renseignements et de documents précis, obtenus par des recherches méthodiques et assaisonnés d'anecdotes intéressantes, d'où résultent, outre le sujet propre, des indications qui ne sont pas à négliger pour l'histoire des mœurs. M. Soubies, par exemple, a eu la bonne fortune de mettre la main sur une correspondance inédite. « Cette correspondance se rapporte précisément à la période la plus brillante de l'histoire du Théâtre-Italien au dix-neuvième siècle, celle à laquelle présida Robert, assisté de Severini, avec l'influence occulte, toute-puissante et habituellement bienfaisante, de Rossini. Si le style de ces lettres est faible, on y trouve des indications caractéristiques sur les engagements d'artistes, les relations et les combinaisons avec la scène italienne de Londres, les répétitions générales déjà l'objet de tant de convoitises, les fournitures de costumes et d'accessoires, les recettes, le chapitre des amendes, etc., etc. » La riche illustration, elle-même *documentaire* et anecdotique, qui orne le texte de l'ouvrage de M. Soubies, ne peut manquer de contribuer à son succès.

7. — Tandis que les circonstances extérieures et les moyens d'expression du genre dramatique sont éclairés par des recherches comme celles que nous venons de signaler, son fond intime et ses rapports avec les idées et les institutions présentes font l'objet de travaux tels que celui de M. Carlos M. Noël : *Les Idées sociales dans le théâtre de A. Dumas fils.* C'est une étude sérieuse, fondée sur une bibliographie étendue. L'auteur a, en particulier, le mérite de ne pas tenir pour non avenus les écrits signés de noms, comme on dit, *cléricaux*, et c'est avec plaisir que nous avons rencontré, au cours d'une lecture qui n'a été pour nous ni sans intérêt ni sans fruit, ceux de Mgr Dupanloup, de Léon Gautier, de Georges Seigneur, et, parmi les vivants, ceux du R. P. Longhaye, de René Bazin, de Gabriel Audiat, d'E. de Saint-Auban, etc. Ce ne sont pas, bien entendu, les seuls *auteurs*, ni même, ce semble, les préférés de M. Noël, mais c'est déjà beaucoup de ne pas les exclure, surtout pour un docteur ès lettres de l'Université de Paris, disciple (américain il est vrai) de la *Sorbonne nouvelle.* Nous aurions, certes, des réserves à faire, non seulement sur les « idées », de Dumas fils, cela va sans dire, mais aussi sur celles de son diligent et studieux commentateur. Mais nous avons, d'autre part, noté de fort bonnes observations morales ou littéraires dans l'écrit de M. Noël, qui est digne, en somme, d'être pris en considération par les esprits

cultivés, curieux de s'instruire des traits distinctifs, de l'inspiration et de l'influence de l'une des œuvres les plus saillantes de notre littérature dramatique.

8. — Un écrit analogue au précédent : *La Femme dans le théâtre d'Ibsen,* est dû aussi à un docteur étranger de l'Université de Paris, Mme Friedericke Boettcher. Il est divisé en trois parties : I. Le Problème du féminisme dans Ibsen. II. Le Droit individuel de la femme. III. La Soumission de l'individu à l'idéal collectif. Quoiqu'il ne semble pas sans inconvénient de scinder l'œuvre d'un poète pour l'examiner à tel ou tel point de vue particulier, l'étude dont il s'agit fait, croyons-nous, bien sentir le caractère général du théâtre d'Ibsen et le génie du dramaturge norvégien, si peu concordant avec l'esprit et le goût français. Nous nous demandons toutefois si Mme Boettcher n'a pas quelquefois plié la pensée du poète à la sienne propre et poursuivi, pour ainsi dire, à travers lui, des vues à elle. Elle est douée assurément d'un talent délicat et fin et manie notre langue d'une façon remarquable; mais sa doctrine morale et sociale est loin de l'orthodoxie chrétienne et nous n'y saurions donner notre assentiment.

9. — De l'examen théorique, didactique et à tête reposée, nous en venons à la critique immédiate et active avec le recueil de M. Henry Bidou : *L'Année dramatique* 1911-1912. Les lecteurs du *Journal des Débats* connaissent et goûtent, malgré certains défauts, les feuilletons hebdomadaires dont ce volume est formé, mais avec un choix, une revision et un classement qui ont réussi, selon nous, à en composer à peu près un *livre*, auquel les esprits cultivés feront bon accueil. La matière en est répartie en douze chapitres : I. Le Tableau de l'année. II. Les Œuvres classiques. III. Les Romantiques. IV. Autour de l'antiquité. V. La Saison de Paris. VI. Japoneries. VII. Fantaisie poétique. VIII. Les Pièces historiques. IX. Le Théâtre idéaliste. X. Passions et caractères. XI. Les Comédies du sentiment. XII. La Comédie de mœurs. M. Bidou a, certes, des dons remarquables, non seulement de critique militant, mais d'esthéticien et d'historien de la littérature. Son instruction est forte, ample et variée; sa pensée vigoureuse et souple; son style alerte, original, pittoresque. Il a infiniment d'esprit. Mais il ne se défend pas assez du paradoxe et de l'antithèse et recherche trop constamment l'effet. Son goût, fin et délicat, n'est pas toujours sûr. Il abuse des descriptions physiques. Il mêle et confond trop souvent, par une sorte de *tic* désagréable, les *personnages* des pièces qu'il analyse avec les *acteurs* qui les représentent. Enfin il est vraiment d'une indulgence outrée pour la pourriture, qu'il n'ignore pas et signale par instants, du théâtre immédiatement contemporain. Avec un si beau talent d'écrivain on voudrait de plus qu'il se gardât

de certaines *préciosités* et aussi de néologismes d'expression peu dignes de sa plume. « Il faut, nous dit-il (p. 285), une force nouvelle pour *déclencher* le consentement de Colette ». Est-ce que Colette est une mécanique? M. Bidou a une responsabilité, parce qu'il est de ceux qu'on lit et qu'on aime à lire.

10. — C'est aussi une série d'articles, publiés dans un journal de Lyon, mais réunis tels quels, dont M. Marc Sauzay a voulu prolonger l'existence dans le recueil intitulé : *Spectacles dans un fauteuil. Notes de théâtre.* L'auteur a des qualités de critique et d'écrivain et parle, en général, une fort bonne langue. Il ne laisse pas, par instants, d'être précieux et prétentieux. Il manie avec dextérité la plume et l'encensoir. Mais l'ironie non plus ne lui est pas étrangère. Sur ses façons de voir et de juger il y aurait beaucoup à dire. Il a plus d'esprit que de bon esprit.

11.— M.Carlos M.Noël,dont nous avons signalé plus haut une étude de haute critique, prend part aussi à la critique journalière, active et militante, au moyen de comptes rendus de pièces parisiennes, publiés dans les journaux de son pays natal, la République argentine. Il en a réuni un certain nombre dans son volume : *Quelques auteurs et quelques pièces,* dont l'ensemble donne une assez juste idée de l'inspiration et de l'aspect du théâtre immédiatement contemporain. Dans ses appréciations M. Noël nous a semblé partagé entre deux tendances : l'une excellente, qui tient, pensons-nous, à son éducation chrétienne et catholique, et l'autre, plutôt regrettable, qui le porte, de peur de paraître embarrassé dans les liens d'une orthodoxie et d'une pruderie surannées, à se conformer, tout au moins par une indulgence excessive, au milieu sur lequel il s'est chargé de renseigner ses compatriotes. On ne peut que le louer d'affirmations comme celle-ci : « Pour nous, le critique commet une erreur et une faute en affectant d'ignorer le moraliste. L'art est une fonction sociale. Prétendre lui assigner un domaine absolu, c'est prendre une distinction logique pour une distinction réelle, c'est méconnaître la vie, opérer un coupable renversement dans l'échelle des valeurs, et pratiquement, à force d'indépendance, aboutir à l'anarchie. » (p. 1). Il faut lui savoir gré des notes sévères appliquées ici et là aux ordures systématiques, dont se compose tel ou tel succès, telle ou telle renommée récente. Mais on est obligé aussi de constater et de regretter dans ses comptes rendus, au double point de vue doctrinal et moral, de fâcheuses complaisances et défaillances de spectateur professionnel, à un moment où, on peut le dire, jusque sur nos plus hautes scènes, l'art dramatique n'est plus guère, sauf d'éminentes exceptions, que la prédication des idées fausses et la peinture des mauvaises mœurs.

12. — L'invention et la composition dramatiques ou même, plus généralement, littéraires, sans être assujetties à un déterminisme qui risquerait de les annihiler par l'esclavage, peuvent être éclairées et guidées par l'étude exacte et méthodique des conditions de leur exercice. C'est une étude de ce genre, inspirée d'un esprit vraiment *aristotélique*, qu'a entreprise et conduite avec grand soin M. Georges Polti dans son ouvrage : *Les Trente-six Situations dramatiques*, où il classe, énumère, définit et combine le plus grand nombre, sinon la totalité, des motifs qui peuvent être mis en action sur le théâtre. Toutes réserves faites au point de vue doctrinal et moral, on ne peut qu'admirer la force et l'ingéniosité d'esprit ainsi que la vaste érudition de l'auteur et son sens philosophique et psychologique. Il se montre également bibliographe remarquable dans l'ample *Index alphabétique des pièces, romans, etc., classés par situations dans cet ouvrage* et dans l'*Index alphabétique* par nom d'auteurs, qui le terminent. Pourquoi faut-il que ces qualités éminentes soient obscurcies au delà de toute mesure par un abus d'imagination et surtout par l'aberration d'avoir écrit un tel livre, auquel la clarté de notre langue classique et traditionnelle convenait au premier chef, dans l'absurde et inintelligible *pathos* que l'on décore du nom d'*écriture artiste*? Comment une puissante intelligence (car l'épithète ne paraît pas de trop) peut-elle se complaire à s'envelopper d'un aussi absurde galimatias? Tel que le volume se présente, ce n'est qu'un travail utile à consulter. Mais, si l'auteur veut suivre un bon conseil, il l'épurera en le développant, pour le fond, dans une édition nouvelle, et, pour la forme, il le récrira d'un bout à l'autre dans le français de tout le monde, qu'il ne lui est pas défendu d'ailleurs d'employer mieux que tout le monde. Il en fera ainsi un livre possible et utile à lire, au moins pour les esprits cultivés.

13 et 14. — Le drame est, par nature, destiné à la représentation, à l'interprétation vivante. Les procédés pour y réussir sont l'objet des deux ouvrages que nous allons maintenant signaler. L'un et l'autre toutefois ne s'appliquent qu'incidemment au théâtre public. Leur objet principal se rapporte aux représentations d'ordre plus ou moins particulier. A son titre général : *Pour monter et jouer une pièce*, M. Jean Blaize ajoute, en guise d'explication : « en famille, à l'école, dans les sociétés, dans le monde ». Son livre s'adresse surtout au public mondain et aux établissements universitaires ou assimilés, mais il pourra être utile aux directeurs d'institutions ou d'œuvres chrétiennes, à condition qu'ils sachent l'approprier à leur objet. La matière en est distribuée comme il suit : I. La Pièce. II. La Troupe. III. L'Étude. IV. La Scène. V. Les Répétitions. VI. La Tête (au

sens où l'on dit « se faire une *tête* »). VII. Le Costume. VIII. Les Représentations. L'auteur, pour finir, a dressé une liste de « plus de 200 pièces à jouer », dans laquelle il y a naturellement beaucoup à laisser. Les renseignements et conseils techniques, pour lesquels M. Blaize a une compétence professionnelle, sont présentés avec esprit et avec goût, et mêlés de quelques bonnes remarques littéraires, bien que l'excès d'admiration pour Victor Hugo indique un peu d'asservissement à des opinions toutes faites. A propos de la « diction », nous ne saurions partager l'avis de M. Blaize contre l'*allongement* de la syllabe précédant (ou suivant) l'*e muet* dans la récitation des vers. La marche inévitable de la langue imposera de plus en plus cette compensation, peut-être heureuse, à l'effacement de l'*e muet* (p. 55). Ce livre se lit avec agrément. Il est semé çà et là de jolies anecdotes, comme celle-ci : « Quelques jours avant une représentation, nous nous étions adressés à un couple précieux, un acteur devenu professeur de lycée et sa femme. Le mari nous répondit par dépêche : « Mille regrets. Je divorce » (p. 97). — Le titre même de l'ouvrage de M. H. Morienval : *Manuel théâtral des œuvres, patronages et pensionnats* indique quelle est, dans l'intention de l'auteur, la destination de son livre. C'est spécialement au public catholique qu'il s'adresse. Voici les sujets traités: I. Construction d'une salle de théâtre. II. Conseils aux artistes. III. Les Costumes. — Costumes du moyen âge. — Costumes des XVe et XVIe siècles. — Costumes des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. — Costumes pour féeries ou saynètes. IV. Préparation des accessoires. V. La Diction. Le Maintien. VI. Les Fards. — Les Coiffures. — Les Postiches. VII. La Danse. — Danse de société. — Danse théâtrale. — Les Ballets. — Les Danses populaires en France et en Europe. VIII. Législation théâtrale. IX. Comment organiser une soirée artistique. X. Comment organiser une fête en plein air. XI. Explication des différentes expressions employées dans les livrets, partitions etc. XII. Index contenant par ordre alphabétique tous les termes usités dans le costume ancien ou moderne. — La partie consacrée à la danse nous a paru disproportionnée avec l'objet spécial du livre. Il ne semble pas qu'il soit fort utile aux « œuvres, patronages et pensionnats » catholiques d'être si bien renseignés, par exemple, sur « la gigue anglaise des salons » et sur « la habanera, danse espagnole de E. Giraudet » (p. 197 et suiv.). — L'auteur s'est cru obligé de donner dans sa Préface quelques notions sur l'histoire générale du théâtre. Comme elles sont remarquablement inexactes, il aurait mieux fait de s'en abstenir. Son domaine et sa compétence sont assez bien établis pour qu'il s'y renferme.

MARIUS SEPET.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *Marseille et la Colonisation française. Essai d'histoire coloniale*, par PAUL MASSON. 2e édition. Paris, Hachette, 1912, gr. in-8 de XI-592 p., avec cartes et illustrations, 2 fr. — 2. *Histoire du commerce français dans le Levant au* XVIIIe *siècle*, par PAUL MASSON. Paris, Hachette, 1912, gr. in-8 de XII-678 p., 12 fr. — 3. *Correspondance du capitaine* DAUMAS, *consul à Mascara* (1837-1839), par GEORGES YVER. Alger, Jourdan; Paris, Geuthner, 1912, gr. in-8 de XXVIII-686 p. avec 4 cartes et plans, 12 fr. 50. — 4. *Traités de délimitation concernant l'Afrique française. Supplément* 1910-1813, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone; Gamber, 1913, in-8 de XVI-129 p., avec 8 cartes, 10 fr. — 5. *Les Deux Congo*, par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de XII-408 p., avec grav. et 2 cartes, 4 fr. — 6. *État politique de l'Inde en* 1777, par LAW DE LAURISTON. Paris, Champion, 1913, in-8 de 187 p., 5 fr. — 7. *Le Peuple annamite*, par E. LANGLET. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-18 de XIV-308 p., avec 8 photographies et une carte, 3 fr. 50. — 8. *Notre France d'Extrême-Orient*, par le duc DE MONTPENSIER. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de III-348 p., avec 18 grav., 5 fr. — 9. *Panama, la création, la destruction, la résurrection*, par PHILIPPE BUNAU-VARILLA. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de II-774 p., avec cartes, profils et gravures, 10 fr.

1. — L'Exposition coloniale de Marseille de l'année 1906, si intéressante et si instructive, n'a pas laissé seulement à ses visiteurs le souvenir d'une exposition fort bien ordonnée, peu fatigante, et néanmoins d'une très grande valeur; elle a prolongé son existence en donnant naissance à une excellente série de publications relatives à la colonisation française et à la part prise par Marseille dans l'œuvre coloniale de la France. Des treize volumes dont se compose cette collection, le plus remarquable sans contredit était celui qui en constituait à proprement parler l'introduction, cet « Essai d'histoire coloniale » écrit par M. Paul Masson sous le titre de : *Marseille et la Colonisation française*, qui montrait, de la manière la plus attachante et la plus scientifique à la fois, comment, dès le XVIIIe siècle, Marseille a pris une part très active, à côté des Ponantais, à la colonisation, en dehors même de la Méditerranée, comment aussi, au XIXe siècle, Marseille a, plus qu'aucune autre ville de France, contribué à la formation de notre nouvel empire d'outre-mer. Cette brillante synthèse méritait une seconde édition; la librairie Hachette vient de nous la donner sous forme d'un beau volume grand in-8, illustré de quelques reproductions de tableaux et de cartes anciennes, de quelques cartes ou vues documentaires de l'époque contemporaine, toutes gravures ayant d'ailleurs déjà figuré dans l'édition originale. Quant au texte, il y avait, depuis le moment de sa publication première, si peu à y changer que M. Masson a préféré le reproduire purement et simplement; il s'est contenté de placer au début de son volume, sous le titre de « Deuxième Avant-propos », un court exposé de 14 pages dans lequel il indique les « additions ou corrections qu'il [lui] a paru utile de faire aux chapitres d'histoire coloniale qui remplissent

presque tout » l'ouvrage primitif; on a ainsi un précieux tableau des progrès réalisés par l'histoire coloniale de la Provence au cours des six dernières années; on a aussi, sur l'intérêt historique de cet André Brüe, dont la personnalité est actuellement discutée par quelques historiens coloniaux, quelques indications présentant un très vif intérêt. Il faut donc remercier M. Paul Masson d'avoir écrit ce « Deuxième Avant-propos », comme d'avoir donné une seconde édition de *Marseille et la Colonisation française*; aucun ouvrage, à notre connaissance, ne fait mieux connaître la part prise par une province française à la grande œuvre qui, dans le passé comme dans le présent, fait tant d'honneur à notre pays.

2. — Sur un des points rapidement traités dans *Marseille et la Colonisation française*, M. Paul Masson a lui-même apporté, quelque temps avant la réimpression de cet ouvrage, des précisions nouvelles et des indications dont on ne saurait trop louer la valeur ni exagérer l'importance. C'est dans un volume non moins considérable que celui dont nous venons de parler, dans une *Histoire du commerce français dans le Levant au* XVIIIe *siècle*. Il y a bien des années déjà, en 1896, M. Paul Masson avait raconté l'histoire de ce commerce à l'époque précédente, et avait laissé espérer qu'il continuerait ensuite ce travail : quinze ans après la publication de sa thèse de doctorat ès lettres, en voici la suite, — une suite excellente, aussi intéressante et aussi instructive que l'avait été naguère le premier volume du travail. Le plan n'en est pas moins systématique que celui de l'*Histoire du commerce français dans le Levant au* XVIIe *siècle*; c'est par l'étude de la constitution du commerce de Marseille, des doctrines qui ont présidé et des éléments qui ont contribué à sa constitution, que débute M. Masson dans une première partie, déjà considérable, mais cependant moins importante que les deux autres; l'examen des influences extérieures si nombreuses et si variées, les unes générales, les autres locales, celles-ci économiques et financières, celles-là politiques, d'autres encore militaires, retient ensuite l'attention de M. Masson, qui consacre aux relations de la France et de la Sublime Porte, à l'anarchie turque, aux guerres maritimes du XVIIIe siècle et aux concurrents étrangers de nos négociants quatre chapitres des plus substantiels et des plus neufs; aux résultats obtenus par l'initiative, l'audace, l'ingéniosité, la persévérance de nos négociants est consacré le dernier livre que terminent trois excellents chapitres sur les Échelles et l'expansion française. — On voit, par ce bref exposé de l'ordonnance de l'ouvrage, quels rapports étroits existent entre le volume publié en 1896 et celui qui a paru en 1911; mais on ne saurait se rendre compte, sans

lire d'un bout à l'autre le travail de M. Masson, par quels points il diffère du précédent. Durant presque toute la période, le commerce français atteint, dans le Levant, à un épanouissement admirable, incomparablement supérieur à celui dont il fut, au temps de Louis XVI, redevable à la sollicitude de Colbert; il triomphe de concurrents non moins ardents et plus nombreux que jamais, grâce à une politique toujours en éveil, à une activité toujours soutenue, à une masse énorme d'efforts : « ministres et ambassadeurs, Bureau du commerce, Chambre du commerce de Marseille, inspecteurs du commerce du Levant, consuls, négociants, nombreux furent les artisans de ce succès national ». A l'aide des documents d'archives, M. Paul Masson rend hommage à leur zèle et à leur labeur, rectifie les idées fausses et les erreurs trop communément répandues, et montre la perpétuité de la tradition française, si persistante que, plus d'une fois, on s'y est plié inconsciemment. C'est une des leçons les plus frappantes qui se dégagent de l'ouvrage de M. Masson. « Notre politique européenne, écrit-il quelque part, aurait été mieux conduite depuis trente ans, l'opinion publique et le Parlement auraient, à l'occasion, mieux soutenu nos gouvernants si l'on eût moins ignoré nos efforts et nos succès séculaires sur ce théâtre privilégié de notre activité ». Impossible de mieux dire; impossible de plus discrètement, mais aussi de mieux faire comprendre l'utilité capitale d'ouvrages tels que cette *Histoire du commerce français dans le Levant* dont nous voudrions maintenant voir M. Masson mettre à notre portée les documents essentiels, les « preuves » capitales. Comme le savant historien, nous croyons que la France attendra longtemps encore la publication d'un tel recueil, à moins que lui-même ne s'y attelle. Ce serait là le digne complément d'une œuvre qui, dès maintenant, fait le plus grand honneur à son auteur.

3. — L'État français, qui publie sur la Révolution française tant de documents d'importance beaucoup moindre, hésiterait peut-être à entreprendre l'impression d'une série de pièces qui montreraient le gouvernement de Louis XV sous un de ses aspects les plus honorables; le gouvernement général de l'Algérie prouve qu'il est, pour les débuts de l'histoire de l'Algérie contemporaine, au-dessus de considérations de ce genre. Il vient en effet d'inaugurer une « Collection de documents sur l'histoire de l'Algérie après 1830 » destinée à permettre aux historiens de l'avenir d'écrire scientifiquement, d'après les documents eux-mêmes, sur les premiers temps de la conquête, des ouvrages qui font encore actuellement défaut. C'est par la *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara* entre 1837 et 1839 auprès d'Abd-el-Kader, qu'a débuté la collection nouvelle. On sait

quel brillant officier fut Daumas, et aussi quel écrivain de valeur, quel savant géographe et ethnographe il fut; on le saura mieux encore après avoir étudié cette correspondance, publiée par M. Georges Yver, professeur à la Faculté des lettres d'Alger, d'après les originaux conservés aux archives historiques de la Guerre et aux archives du Gouvernement général de l'Algérie. Il y a de tout dans les 121 lettres dont se compose le recueil constitué et annoté avec beaucoup de soin par M. Yver : des renseignements historiques d'abord, toutes les indications, parfois contradictoires, parfois erronées, mais souvent exactes, recueillies par Daumas sur les faits et gestes d'Abd-el-Kader, sur les établissements fondés par lui, sur le recrutement de son armée et la vie à Mascara; puis une foule de données du plus grand prix sur la géographie physique et économique de l'Ouest algérien, sur les tribus, sur les routes; enfin la personnalité même de Daumas sort grandie de la publication de sa correspondance, que nous souhaitons voir complétée dans l'avenir par d'heureuses trouvailles... Une dizaine d'appendices contenant pour la plupart des notes sur Abd-el-Kader ou des renseignements politiques, mais parfois aussi des renseignements géographiques et même des cartes complètent cette excellente publication dans laquelle un volumineux index facilitera beaucoup les recherches. Par elle débute de manière tout à fait satisfaisante et honorable la « Collection de documents inédits sur l'histoire de l'Algérie après 1830 », dont nous souhaitons que de nouveaux volumes ne se fassent pas longtemps attendre.

4. — Ce recueil constitué par M. Yver nous reporte aux temps héroïques et déjà lointains de la conquête, de la lutte contre Abd-el-Kader; venons-en maintenant à une histoire d'hier, et même presque d'aujourd'hui. En signalant naguère à cette place même (*Polybiblion* de janvier 1910, t. CXVIII, p. 41), l'utile recueil des *Traités de délimitation concernant l'Afrique* publié par M. E. Rouard de Card, nous avions occasion de montrer comment, dès le moment même où il avait paru, cet ouvrage aurait eu besoin d'un supplément; voici notre désir réalisé, et le *Supplément* demandé dès 1910 composé et publié. Tout naturellement, ce fascicule considérable, orné de huit cartes, présente surtout de l'intérêt pour l'établissement du protectorat français sur le Maroc et le démembrement de l'ensemble des possessions françaises du Congo; il est toutefois utile pour d'autres pays aussi, pour la délimitation des territoires français et étrangers du côté du Kameroun et de la Guinée espagnole, par exemple, ou encore de nos colonies de la côte d'Ivoire et de la Guinée française, de la Tunisie du côté de la Tripolitaine. On consultera donc avec profit le texte et les cartes, comme aussi les introductions historiques et les notes

explicatives de ce *Supplément*; c'est, pour les années 1910 à 1913, une précieuse continuation du travail publié par M. Rouard de Card dans les premiers mois de 1910.

5. — L'ouvrage du baron Jehan de Witte, même quand il ne traite pas exclusivement du Congo français, raconte une histoire trop intimement mêlée à celle de notre colonie pour qu'on puisse l'en séparer complètement; aussi n'hésitons-nous pas à considérer comme très utile dans son ensemble, — même quand l'auteur ne le montre pas, — pour l'intelligence de l'évolution de notre Afrique équatoriale, la connaissance du passé du Congo belge. A un double point de vue, par conséquent, *les Deux Congo* prendront place dans la bibliothèque de tout Français épris de l'histoire de l'expansion de son pays au-delà des mers. C'est surtout, mais non pas exclusivement, tant s'en faut, à l'aide de deux excellents ouvrages : les *Trente-cinq Ans d'apostolat* de Mgr Augouard et l'*Histoire politique du Congo belge* de M. A.-J. Wauters, que le baron Jehan de Witte a écrit son livre; il en a su faire un résumé très vivant, très bien composé et très exact tout à la fois du développement des deux colonies à l'époque contemporaine. Que de ressemblances physiques et ethniques entre les deux pays, que de richesses naturelles communes à l'un et à l'autre, et cependant que de divergences dans le développement et dans la mise en valeur ! « Quel État et quel état ! » selon le mot célèbre de Bossuet. Pourquoi en est-il ainsi, le baron Jehan de Witte l'indique très bien dans son ouvrage, où l'on peut critiquer certaines imperfections très légères (on ne peut dire par exemple, à la page 7, qu'en 1876 déjà les explorations de Brazza avaient « beaucoup étendu le rayon de pénétration à l'intérieur du pays ») et relever quelques fâcheuses fautes typographiques (*Wiseman* pour *Wissman*, à la p. 53), mais dont on doit proclamer hautement les mérites et dire qu'il est un des ouvrages les plus intéressants, les plus impartiaux et les mieux faits que nous possédions sur l'histoire des deux Congo français et belge.

6. — L'année 1763, qui consacre la déchéance politique des Français dans l'Inde et qui ne laisse à la Compagnie que des territoires insignifiants, a pu marquer officiellement la fin de cette situation prépondérante que déjà le rappel de Dupleix et le traité signé par Godeheu nous avaient fait perdre; mais elle n'a nullement empêché les agents français de rêver pour leur patrie un renouveau d'influence, de chercher les moyens de le lui procurer et de travailler dans ce but. On s'en rendra compte en lisant l'*État politique de l'Inde en* 1777 dont M. A. Martineau, ancien gouverneur des établissements de l'Inde française, vient de publier le texte. Sous le titre qu'on vient

de lire, M. Martineau a groupé trois mémoires rédigés dans les premiers mois de l'année 1777 par un de ses prédécesseurs, Jean Law de Lauriston, pour M. de Bellecombe, appelé à prendre après lui la direction des comptoirs français de l'Inde. Dans ces trois mémoires, intitulés « Observations sur l'état politique actuel de l'Inde », « Réflexions sur la proposition de faire passer 4.000 hommes à Delhi et sur la province de Tatta », enfin, « Supplément aux observations sur l'état politique actuel de l'Inde », on trouvera une foule d'indications historiques très précises et très précieuses; M. Martineau les a mises en valeur dans une excellente Introduction, qui replace les mémoires de Law de Lauriston dans le temps où ils ont été composés et permet d'en bien comprendre toutes les données, comme aussi d'apprécier l'expérience personnelle et approfondie qu'avait leur auteur des affaires de l'Inde.

7. — Quand on s'occupe de colonisation, d'histoire de la colonisation, et plus encore de colonisation pratique, on est heureux de savoir exactement quels sont les usages des populations au milieu desquelles on vit et comment il convient de se conduire pour éviter des froissements et des heurts involontaires, susceptibles parfois d'en déterminer ensuite de plus graves. Rien de plus important que de posséder un « code de la civilité puérile et honnête » du pays où l'on vit... Voilà précisément, ce que peut être, sinon ce qu'est absolument, l'ouvrage de M. E. Lenglet sur le peuple annamite. Rédigé à l'aide de notes et d'observations recueillies entre 1900 et 1910, au cours de plusieurs années de missions topographiques, ce livre renseigne sur la vie des Annamites des campagnes, — au milieu desquels l'auteur a vécu, seul, et vit encore pendant plusieurs mois chaque année, — permet de la mieux comprendre, et facilitera certainement, à ceux qui seront dans le même cas que M. Lenglet, le moyen de tirer de ces paysans « le meilleur rendement ». C'est donc un ouvrage utile et pratique que *le Peuple annamite*; c'est également un volume présentant un véritable intérêt scientifique, et comme le dit fort bien son auteur, « une étude de folklore ».On sait, en effet, combien peu sont connus, partout, les indigènes des campagnes, et combien, partout aussi, la mentalité des paysans diffère de celle des citadins; en Indochine, comme dans l'Inde, comme en Europe, les distances, sinon les contrastes ,sont sensibles. En les signalant avec finesse dans *le Peuple annamite*, M. Lenglet a rendu service aux ethnologues et aux sociologues, comme, d'une autre manière, il rend service aux hommes d'action et aux colons.

8. — C'est un livre très différent de celui de M. Paul Lenglet que *Notre France d'Extrême-Orient*, du duc de Montpensier, mais nous

n'hésitons pas à le rapprocher du *Peuple annamite* parce qu'il en donne le cadre, et un cadre vécu et vivant tout à la fois. Vécu, puisque son auteur a passé cinq années à visiter la Cochinchine, le Cambodge, le Laos et l'Annam, à se documenter auprès des colons, des fonctionnaires, des notables indigènes, puisque, pour bien se rendre compte de la vie matérielle et morale du Français d'Indochine, il n'a pas hésité à se faire pendant un temps planteur de caoutchouc; vivant, puisque l'on y retrouve les qualités de cette *Ville au Bois dormant*, dont aucun de ses lecteurs n'a pu perdre le souvenir. *Notre France d'Extrême-Orient* constitue un tableau d'ensemble, écrit par un homme d'expérience, du pays dont nos colons travaillent actuellement à faire, autant que le sol et le climat s'y prêtent, un véritable prolongement de notre patrie; il faut en peser les termes, afin d'en bien comprendre toute la portée, comme l'auteur lui-même en a pesé la valeur avant de les employer. Nous en avons, quant à nous, particulièrement apprécié les chapitres relatifs aux produits d'origine animale, végétale et minérale (ch.VII à IX) comme aussi le tableau (tracé au ch. XI) de l'industrie et du mouvement commercial. Signalons enfin le court et curieux chapitre, — un appendice en quelque sorte, — qui traite des « armes célestes » au Cambodge; C'est un hors-d'œuvre, mais combien intéressant! En dehors de lui, *Notre France d'Extrême-Orient* (où nous n'avons relevé qu'une faute d'impression, — *Charmes* pour *Charner*, à la p. 7) se présente comme un ouvrage au double caractère, également utile : un exposé d'ensemble de l'œuvre accomplie, un appel discret, et cependant éloquent, aux bonnes volontés désireuses de collaborer à l'exécution de ce qui reste à faire.

9. — On s'étonnera peut-être de trouver mentionné à cette place l'ouvrage de M. Philippe Bunau-Varilla sur *Panama*; c'est cependant une œuvre de véritable colonisation, je veux dire de mise en valeur, que celle dont l'auteur, ancien ingénieur en chef du canal de Panama, expose successivement les vicissitudes, et, pour employer ses propres termes, « la création, la destruction, la résurrection ». Que l'on songe à ce qu'est le Panama d'aujourd'hui, assaini, débarrassé de la fièvre jaune, bien différent de ce qu'il était jadis, en dépit des travaux nécessités par l'établissement du canal, et de leurs conséquences ! Que l'on songe à la transformation du pays, de ses ports et que l'on conteste ensuite, si on l'ose, qu'il n'y a pas là œuvre éminente de colonisation ! A cette œuvre remarquable, que les Français ont pour ainsi dire conçue les premiers (M. Bunau-Varilla ne prononce pas le nom de Champlain, je ne sais pourquoi), et que les Américains achèvent actuellement, est consacré le gros livre qui vient de paraître, un ouvrage bourré

de chiffres et de faits, et parfois de documents inédits ou tout récemment publiés pour la première fois, — ceux, par exemple, qu'a cités M. Fullerton dans une intéressante conférence. En ouvrant le volume, on devra réagir contre un sentiment de méfiance; les allures sont celles d'un panégyrique, et le style est parfois très emphatique; mais de cette parure un peu trop chatoyante, il faut dégager les textes et les faits, il faut extraire ce qui permettra d'écrire un jour une histoire complète des phases par lesquelles passa successivement l'œuvre entreprise naguère par « le grand Français ». Bornons-nous seulement à dire aujourd'hui que le projet de Ferdinand de Lesseps n'était nullement chimérique, — on ne peut plus le nier, à la veille de l'ouverture du canal, — que les travaux furent conduits avec sagesse et méthode, et exécutés avec un soin auquel les Américains, dont on ne suspectera pas le témoignage, ont rendu hommage, et que, le jour où la statue du promoteur de l'œuvre sera érigée à Panama, ce ne sera que justice et tardive réparation. Voilà, quant à nous, ce que nous voulons, actuellement, retenir du *Panama* de M. Philippe Bunau-Varilla que l'on peut, par ailleurs, qualifier de « plaidoyer *pro domo* », mais de plaidoyer très solide, constamment édifié sur des textes indiscutables. Les historiens de l'avenir ne pourront se passer d'y recourir; quant à nous, nous nous réservons de le rouvrir souvent, d'en consulter les gravures et aussi les documents, parce que, en dehors de son intérêt politique capital, nous voyons et nous ne pouvons voir à cette place, dans ce très important livre d'histoire contemporaine, qu'un précieux recueil de textes sur la mise en valeur et l'exploitation des terres tropicales par le génie européen.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Annus liturgicus *cum introductione in disciplinam liturgicam*, auctore MICHAELE GATTERER. Editio secunda. Innsbruck, Rauch (L. Pustet), 1912. in-12 de XXI-402 p. — Prix : 3 fr. 60.

C'est un traité canonique de l'Année liturgique. Disons tout d'abord qu'il est remarquable par l'ordre méthodique qui préside à la disposition de l'ensemble et des moindres détails. Il en résulte une grande clarté. La sûreté de doctrine, la connaissance des derniers travaux historiques, les références précises aux décrets de la Sacrée Congrégation des rites recommandent cet ouvrage. Il sera précieux aux professeurs de liturgie des grands séminaires et à tous les prêtres qui aiment à se rendre compte des moindres détails de l'*Ordo*.

Une *Introduction* fort érudite explique les principes de la liturgie, donne un aperçu historique de son évolution et traite toutes les

questions de droit liturgique, qu'elles se rapportent au législateur, aux livres ou aux décrets et réponses de la Sacrée Congrégation. Le corps de l'ouvrage expose tout ce qui, dans le culte de Dieu, est en dépendance du calendrier : année, mois, semaines, fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints. Tout ce qui concerne le propre du temps et le sanctoral trouve ici sa place.

Nous dirions que le traité est aussi actuel que possible puisqu'on a tenu compte du *motu proprio* du 2 juillet 1911 et des décrets parus en août suivant, si la bulle *Divino afflatu*, du 1er novembre 1911, n'était venue, depuis, modifier un bon nombre de détails des rubriques du bréviaire en même temps qu'elle en transforme la récitation par la nouvelle ordonnance du psautier.

L'œuvre du R. P. Gatterer n'en garde pas moins toute sa valeur. Il suffira d'y ajouter quelques pages qui expliqueront ce couronnement de l'évolution historique de la liturgie. A. VIGOUREL.

Essai d'apologétique intégrale. La Religion expliquée à un incrédule instruit par plusieurs théologiens. I. *L'Incrédulité et les temps prémessianiques*, par A. DUTILLIEUX. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1912, in-8 de 494 p. — Prix : 4 fr.

Dans une série de lettres, l'auteur parcourt les différents problèmes soulevés par l'histoire révélée de nos origines et par les annales d'Israël. Comme l'indique le titre, il cède la parole, aussi souvent que possible, aux théologiens et aux savants catholiques. On a ainsi un ensemble de témoignages qui peuvent avoir leur intérêt. Mais si ces pages sont utiles comme lecture à ceux qui ont des doutes sur la religion, il ne faudrait pas y chercher ce que, je crois, l'auteur n'a pas voulu y mettre, une démonstration rigoureusement scientifique, ni surtout les derniers renseignements que nous ont valus des études et des discussions récentes.

Sous le bénéfice de cette observation, on ne peut que recommander ce volume et souhaiter qu'il produise tout le bien que l'auteur s'est proposé de faire en l'écrivant. C. S.

Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. LACORDAIRE. Nouvelle édition avec notes historiques et critiques de l'abbé A. CHAUVIN. T. I. *Années 1835, 1836, 1843.* (*Classiques Garnier*). Paris, Garnier, s. d., in-18 de 366 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Chauvin poursuit avec régularité la publication, qu'il a entreprise pour la collection Garnier, des œuvres du R. P. Lacordaire. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs les deux premiers volumes de cette édition. Le troisième comprend la première partie des

Conférences, de cette œuvre célèbre qui a fondé la réputation de l'orateur et qui a inauguré, dans la chaire de Notre-Dame de Paris, un enseignement nouveau, glorieusement continué jusqu'à nos jours avec un succès qui jamais, d'ailleurs, n'a dépassé, si même il a atteint, celui du fondateur. Nous n'avons pas, ici, à donner une appréciation de ces conférences justement célèbres qui contiennent des beautés de premier ordre et qui « ont mérité, comme l'observe le nouvel éditeur, de ne pas vieillir ».

On trouvera ici les vingt premières conférences (on sait qu'il y en a soixante-dix-neuf, en comptant celles de Toulouse), dans lesquelles l'orateur a traité tour à tour de l'Église (Carême de 1835, conférences 1-7), de la doctrine de l'Église en général, de sa nature et de ses sources (Carême de 1836, conférences 8-13), des Effets de la doctrine catholique sur l'esprit (Avent de 1843, conférences 14-20).

En tête de chaque groupe, une brève notice de M. l'abbé Chauvin rappelle l'origine des conférences, les conditions dans lesquelles elles ont été prononcées, l'ordonnance des matières qui y sont traitées.

L'annotation continue d'être fort sobre; et cette sobriété est sans doute nécessitée par le désir de ne pas grossir le nombre des volumes de cette édition. Parfois, cependant, on la désirerait plus nombreuse ou plus précise. En voici deux exemples : p. 61 : le passage : « Vous avez vu des hommes se poser devant l'humanité comme fondateurs d'une religion » qui contient une allusion, fort claire pour les auditeurs, au saint-simonisme, demandait une explication, si brève fût-elle, pour les lecteurs d'aujourd'hui; p. 160, la note sur Bacon, au lieu de se borner à nous donner son titre de chancelier et les dates extrêmes de sa vie, aurait dû contenir quelques mots sur son rôle philosophique, auquel Lacordaire fait allusion.

Nous souhaiterions que, dans les volumes suivants, sans dépasser les limites qui lui sont assignées par les nécessités de son édition, M. l'abbé Chauvin développât quelque peu son annotation. Il rendrait ainsi plus utile un recueil qui ne pourra que profiter à la gloire du grand orateur dominicain. E.-G. Ledos.

SCIENCES ET ARTS

Le Naturalisme devant la science, par Antonin Eymieu. Paris, Perrin, s. d., in-16 de xi-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des conférences, prononcées devant un auditoire d'hommes, à Marseille, qu'a réunies en ce volume le sagace auteur du *Gouvernement de soi-même*. Il fait voir clairement combien est peu fondée la prétention du naturalisme de se faire passer pour la science, qu'il

s'agisse des origines de l'homme, de la conscience, de la vie ou de l'univers, de notre nature et de notre destinée, de la morale individuelle ou de la morale sociale. Et sans doute on peut dire que ces pages de vive et sérieuse critique font surtout œuvre négative; mais n'est-ce pas déjà commencer l'œuvre constructive ébauchée çà et là que de déblayer le terrain de ce qui l'encombre indûment ? J'aurais aimé trouver un chapitre, que M. Antonin Eymieu aurait su admirablement écrire, non plus sur telle ou telle affirmation présentée abusivement comme scientifique, mais sur le vice général d'un état d'esprit qui n'admet d'autre certitude que celle qui dérive des procédés des sciences naturelles. Ne croyez pas d'ailleurs que pour être alerte et facile à lire, ce livre soit superficiel : ses solides assises apparaissent dans les copieuses notes, riches en références, qui permettent d'approfondir les diverses questions abordées dans le texte.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Les Merveilles de l'instinct chez les insectes, par J.-H. FABRE. *Morceaux choisis extraits des « Souvenirs entomologiques » et « Histoires inédites »*. Paris, Delagrave, 1913, in-18 de 271 p., avec 16 planches de Paul H. Fabre. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume du grand entomologiste est extrait des *Souvenirs entomologiques* et continue la série de ses publications si instructives et si précieuses pour la vulgarisation de la science.

On y trouve exposés, en des pages d'une lecture extrêmement agréable, les résultats d'observations minutieusement et longuement poursuivies, sur les mœurs de certains insectes qui vivent autour de nous et que nous ne connaissons cependant que d'une manière très imparfaite. Il nous révèle les merveilleuses manifestations de l'instinct, la manière de vivre, les travaux, les luttes, la propagation de ce petit monde avec lequel l'agriculture et la philosophie doivent très sérieusement compter.

Une quinzaine d'attachantes études sont consacrées à la sauterelle verte, l'empuse, le capricorne, les nécrophores, la mouche bleue de la viande, la chenille processionnaire du pin, les araignées, le ver luisant, la chenille du chou, etc.

D. B.

LITTÉRATURE

Linguae hebraicae grammatica institutio *quam in usum discipulorum suorum* scripsit P. FERRUTIUS VALENTE. S. Juliani ad Veronam, typ. Camilliana, s. d., in-8 de VIII-144 p. — Prix : 2 fr.

Florilegium hebraicum. *Locos selectos librorum Veteris Testamenti in usum scholarum et disciplinae domesticae adjuncta appendice quinquepartita*

edidit Dr. Hub. Lindemann. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1912, in-8 de XII-215 p.

Les Quarante-neuf Vieillards de Scété. Texte copte et traduction française par Seymour de Ricci et Eric O. Winstedt. Paris, C. Klincksieck, s. d., in-4 de 36 p.

De loin en loin les partisans de l'écriture hébraïque, débarrassée de l'appareil compliqué des points-voyelles, font un nouvel effort pour démontrer la supériorité de leur système. Le livre du P. F. Valente est certainement un des meilleurs qu'ils aient donnés sur la question. On y voit exposées très clairement les objections qui peuvent être faites contre la lecture de la Bible, suivant la méthode massorétique. Mais ces objections ne détruisent pas les avantages que présente cette méthode, consacrée par la tradition, et il est bien à craindre que cette nouvelle tentative, faite pour lui substituer la lecture terne et historiquement fausse, dans laquelle un e muet remplace toutes les voyelles, ne réussisse pas mieux que celles auxquelles Masclef et Houbigant ont attaché leur nom.

— L'ouvrage du Dr. Lindemann, destiné également aux personnes qui apprennent l'hébreu, a pour but de mettre rapidement sous leurs yeux, sans qu'elles aient besoin de les chercher dans le gros volume de l'Ancien Testament, un choix de textes qui, par l'intérêt du sujet traité et par l'élégance du style, doivent captiver l'attention et se graver plus aisément dans la mémoire. La lecture de ces textes est, de plus, facilitée par la netteté des caractères, des accents et des points-voyelles. Un appendice, fort utile, contient un spécimen de la ponctuation dite babylonienne, un modèle d'écriture cursive néo-hébraïque, etc. Bref, cette anthologie, bien conçue et bien présentée, est appelée à rendre un grand service aux maîtres et aux élèves des cours d'hébreu.

— L'histoire des *Quarante-neuf vieillards de Scété*, contenue dans le manuscrit copte 58 de la Bibliothèque Vaticane, n'était connue que par quelques extraits que Zoega en avait donnés, et encore d'une façon incorrecte. On doit donc savoir gré à MM. Seymour de Ricci et E. O. Winstedt de l'avoir publiée en entier en y ajoutant une traduction et des notes. Elle est un curieux spécimen de la façon dont la plupart des compilateurs coptes écrivaient les vies des saints, en soudant ensemble, sans se donner toujours la peine de bien ménager les transitions, des textes de provenances diverses. Si de pareils amalgames de récits laissent à désirer au point de vue de l'authenticité des fait racontés, ils n'en sont pas moins d'un très grand intérêt pour les hagiographes et les liturgistes modernes à cause des nombreux détails qu'ils révèlent sur les croyances, les mœurs et les coutumes religieuses des moines et des anachorètes d'Égypte. On fera

donc toujours bon accueil à des publications comme celle dont il est question ici, surtout lorsqu'elles ont pour auteur des savants aussi compétents que MM. de Ricci et Winstedt. LÉON CLUGNET.

La Bataille romantique, par JULES MARSAN. Paris, Hachette, 1912, in-16 de VII-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'aime pas ces tricheries. Le titre promet un livre, histoire littéraire ou critique; et ce n'est qu'un arlequin composé, de pièces décousues, de rogatons d'école et de quelques articles faisant sauce autour d'assez minces documents inédits. Au genre des travaux d'école appartiennent : 1° un mémoire à fiches, *les Origines du débat*, qui effeuille sous nos yeux un certain nombre de livres, de journaux, d'articles, de libelles, où fut défini, discuté, parodié, exalté le romantisme depuis 1813, l'année de la *Littérature du Midi* de Sismondi et la *Littérature dramatique* de Schlegel, jusqu'à 1826 et la préface des *Odes et Ballades*; 2° un autre travail bibliographique et analytique du même genre sur le *Théâtre historique et le romantisme*, où l'ordinaire chapitre des histoires dramatiques qui, du *François II* du président Hénault nous mène par le chemin très connu des tragédies de Manzoni avec sa *Lettre sur les unités* et le *Théâtre de Clara Gazul* jusqu'à *Cromwell* et *Henri III*, est moins rajeuni que justifié tant bien que mal par l'exhumation de quelques « ours » ou « fours » du comte Rœderer, de M. Ch. d'Outrepont, ou de M. de Fougeray : ce qui, même en y ajoutant les *Scènes historiques* de Vitet, n'a ni l'intérêt, ni l'importance de Shakespeare, Goethe et Schiller, d'une part, ou, de l'autre, de Chateaubriand, Walter-Scott et Augustin Thierry; 3° sous le titre : *L'Unité romantique et le Cénacle*, titre encore plus inexact que celui du volume lui-même, une macédoine assez confuse du butin fait soit dans le *Mercure* de 1825-1826, soit à travers de petits ouvrages comme l'*Histoire du romantisme* de Ronteix (1829), les brochures, lettres critiques, épîtres, satires ou parodies d'obscurs Gandois, Farcy, Talari de Roanne, etc., etc. voire à travers le *Provincial* franc-comtois de Louis Bertrand : tous documents qui ne sont peut-être pas méprisables, je le veux bien, mais qui, ne provenant pas d'un dépouillement méthodique et d'un choix, font ici figure non de témoins véritables mais de passants raccrochés au hasard et sans nulle autorité.

Le reste, ce sont de ces articles de revue où l'on assaisonne de quelques généralités plus ou moins consistantes et de lieux communs ses petits papiers. M. Marsan a eu dans les mains les papiers d'Émile Deschamps : il y a trouvé des lettres ou billets de ses correspondants, Victor Hugo, Vigny, Saint-Valery, Latouche, Gutinguer, Soumet, Guiraud, Nodier, Gaspard de Pons, Sophie et Delphine Gay, Amable

Tastu, Marceline Desbordes-Valmore, Chênedollé et d'autres moins célèbres. Cela, avec la collection de l'éphémère *Muse française*, où collaborèrent, à côté de Deschamps, la plupart de ces écrivains, a permis d'établir un chapitre, qui n'est pas désagréable à lire quoique un peu encombré et qui n'est pas non plus tout à fait inutile, sur la *Muse française* (1823-1824) et le premier groupement romantique. De la même source nous vient un *Antoni Deschamps*, qui n'a pas seulement pris le temps de se dresser en étude complète, qui n'est que la présentation d'une douzaine de lettres éparses sur 30 années et signées de Malartic, de Wailly, de Montalembert, Lefèvre, Pavie et Lamartine.— Le meilleur du lot c'est la monographie consacrée à un écrivain charmant autant que méconnu, poète, romancier, auteur dramatique, chroniqueur, dont M. Marsan a aussi visité les papiers, qui s'appelait Jules de Saint-Félix, qui fut très apprécié de Dumas père, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, de Leconte de Lisle, qui, par ses *Poésies romaines*, ses *Nuits de Rome*, sa *Cléopâtre* et ses romans historiques, donna à bien des romantiques qui en ont tiré parti des idées et même des modèles, qui écrivait avec couleur, élégance et goût, et qui, mort seulement en 1874, après une vie littéraire très féconde, dut sans doute à sa foi catholique et royaliste d'être demeuré dans la pénombre ou dans l'ombre.

Mais que viennent faire dans ce volume, sinon pour dénoncer le gros mensonge du titre, des lettres de Quinet à Buloz, qui n'ont guère d'autre intérêt que de nous faire voir un prophète et un mystagogue harcelant, comme tout homme de lettres, le directeur de la revue pour l'impression de ses articles et défendant son texte du mieux qu'il peut contre les terribles ciseaux?...

Tout cela dit, non pour écarter de ces « inédits », qui peuvent avoir ici ou là leur utilisation, les collectionneurs, mais pour faire des réserves sur la façon dont ils nous sont présentés. GABRIEL AUDIAT.

Lettres de Frédéric Ozanam (1831-1853). Huitième édition, avec notes et plusieurs lettres inédites. Paris, de Gigord, 1912, 2 vol. in-16 de 448 et 540 p. — Prix : 7 fr.

Les correspondances ont un attrait tout spécial pour le lecteur moderne. C'est là — bien mieux que dans les ouvrages destinés aux savants et aux lettrés — que les âmes se révèlent; et quand, pour conquérir la sympathie, ces âmes ont, avec leur culture intellectuelle et leur noblesse morale, je ne sais quelle fraîcheur, quelle délicatesse exceptionnelle de pensées et de sentiments, elles exercent un charme irrésistible. A ces traits, chacun reconnaît Frédéric Ozanam.

Cette réédition a été enrichie de quelques fragments particulièrement intéressants, discrètement détachés des lettres qu'au prin-

temps de 1841 il adressait à Mlle Soulacroix, sa fiancée. Il venait d'inaugurer son enseignement à la Sorbonne, et raconte avec autant de franchise que de bonne grâce les incidents de tout genre qui l'ont tour à tour fait trembler de crainte ou tressaillir d'espoir. C. Huit.

Les Frères Grimm, leur œuvre de jeunesse, par Ernest Tonnelat. Paris, Colin, 1912, gr. in-8 de xii-438 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Contes des frères Grimm. *Étude sur la composition et le style des « Kinder-und Hausmärchen »*, par Ernest Tonnelat. Paris, Colin, 1912, gr. in-8 de 212 p. — Prix : 12 fr.

Dans une importante et consciencieuse étude, M. Tonnelat nous a retracé la formation de deux grands esprits, Jakob et Wilhelm Grimm, qui furent, en Allemagne, les véritables créateurs de la philologie germanique. Dès leur jeunesse, et à peine sortis des mains de leur maître et ami, Savigny, ils se sont révélés tous les deux, mais surtout Jakob, comme des initiateurs hardis. Avec une ardeur juvénile, ils explorent tous les domaines de l'archéologie : langue, littérature, légendes populaires, mythologie, lois, coutumes et jurisprudence. Pendant près de quatre-vingts ans ils vécurent ensemble et travaillèrent à la même tâche : la résurrection littéraire de l'Allemagne. Leur caractère était différent, mais ils poursuivirent le même but. Jakob, l'aîné, devenu le chef de la famille à l'aurore de la jeunesse, sentit peser sur ses épaules les soucis et les inquiétudes du lendemain; de là, sa gravité naturelle, mêlée d'une nuance de tristesse; Wilhelm, de deux années plus jeune, mena une vie moins ascétique que son frère, véritable bénédictin laïque; il se maria, eut un fils illustre, Hermann Grimm, et l'on peut dire que s'il fut inférieur à son frère, il fut peut-être plus heureux : l'infériorité n'est-elle pas quelquefois la rançon du bonheur?

M. Tonnelat n'a étudié dans ce volume que les œuvres de jeunesse des deux frères, c'est-à-dire les écrits publiés par eux entre les années 1807 et 1822, depuis leur contribution au *Wunderhorn* de Brentano et d'Arnim jusqu'au premier volume de la *Deutsche Grammatik*. Cette première période de leur vie est particulièrement intéressante à cause du travail de transformation qui s'est opéré dans leur esprit, et l'auteur a fort bien montré comment les deux savants, dominés au début par des préjugés patriotiques, religieux ou philosophiques, se sont dégagés peu à peu de leurs théories préconçues, où se manifestait l'influence des romantiques de Heidelberg, et ont inauguré une méthode plus objective, la véritable méthode scientifique. A l'origine, en effet, ces philologues furent presque des mystiques qui se laissaient guider plus par l'intuition que par l'observation. « L'origine divine du langage, de la poésie, du droit, la supériorité infinie

de la littérature populaire sur la littérature d'art, de la *Nature* ou *Volkspoesie* sur la *Kunstpoesie*, la décadence constante de l'humanité qui, de siècle en siècle, s'éloigne davantage de Dieu, la précellence de la race allemande sur toutes les autres races voisines, c'étaient là des idées qui avaient, pour les deux frères, la valeur d'un dogme et qui dominèrent longtemps leurs études.

Parmi tous leurs écrits de jeunesse, M. Tonnelat fait ressortir deux œuvres maîtresses, qui suffiraient à leur gloire : les *Contes*, les *Kinder- und Hausmärchen*, qui rendirent leur nom célèbre dans toute l'Europe, et d'autre part la *Deutsche Grammatik* qui orienta leur esprit vers la philologie scientifique. Nous souhaitons à M. Tonnelat de parcourir jusqu'au bout la carrière dans laquelle il vient d'entrer si brillamment, d'achever l'esquisse commencée, et de nous présenter dans tout son ensemble la vie et l'œuvre de ces deux héros de l'esprit.

—. M. Tonnelat a complété son travail sur la jeunesse des deux frères Grimm par une étude sur la composition et le style des *Kinder- und Hausmärchen*. Il s'est demandé pourquoi les *Contes* ont réuni à la fois les suffrages de la foule ignorante et l'approbation des lettrés, et il a su démêler avec beaucoup de sagacité les raisons de ce grand succès. D'abord, les Grimm ont cherché par des suppressions ou par des additions successives, à mettre leur œuvre à la portée des enfants et du grand public. Ils ont voulu tantôt ménager les croyances religieuses, tantôt ils ont craint de blesser l'âme des enfants ou simplement de ternir leur imagination et sont ainsi devenus les maîtres ou les collaborateurs des maîtres de l'enfance. Une autre raison plus importante encore, c'est que les deux frères ont remis leur ouvrage vingt fois sur le métier, et en cela ils imitaient nos bons auteurs français, qu'ils n'aimaient guère. Entre la première édition, parue en 1812, et la septième, qui date de 1837, l'ouvrage a été inlassablement remanié et perfectionné, dit M. Tonnelat, si bien que le texte primitif a été pour ainsi dire complètement renouvelé. Peu d'écrivains ont eu, au même degré qu'eux, le souci de la composition et du style. Il apparaît donc que si les *Contes* ont eu une popularité durable, c'est qu'ils étaient l'œuvre d'artistes patients et laborieux. C'est le style qui fait vivre les beaux ouvrages. « Il n'y a que les ouvrages bien écrits, a dit Buffon, qui passeront à la postérité. »

L. Mensch.

HISTOIRE

Henri IV raconté par lui-même. *Choix de Lettres et Harangues* publiées avec une Introduction par J. Nouaillac. Paris, A. Picard et fils, 1913, in-12 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la volumineuse correspondance de Henri IV, M. Nouaillac

choisit deux cent trente six lettres, particulièrement intéressantes et caractéristiques, se rapportant à chacune des étapes, heureuses ou malheureuses, de la carrière du Béarnais. Des notes historiques renseignent le lecteur sur les personnes, les faits et les circonstances. Aussi le présent volume sera-t-il un régal même pour le public le moins initié aux travaux d'érudition, car c'est un livre attrayant, varié, non moins qu'instructif. On y prend contact avec *Henri IV raconté par lui-même.*

L'Introduction est digne d'un maître aussi compétent que M. Nouaillac sur l'histoire de Henri IV et de son règne. L'auteur trace, en quelques pages brillantes, le portrait légendaire et populaire de Henri IV. Puis, résumant avec précision, avec méthode, avec finesse, les conclusions équitables d'une enquête historique et documentaire sur Henri IV homme de guerre, Henri IV homme d'État, Henri IV homme privé, Henri IV écrivain, M. Nouaillac établit que la légende populaire, au sujet de Henri IV, n'est pas bien loin de la vérité de l'histoire. « On dirait un chromo avec ses exagérations de tons, ses simplifications d'attitude et son enluminage violent. Mais, en dépit de ses naïvetés ou de ses outrances, le portrait est vrai. L'instinct populaire ne s'est pas trompé ... Pour une fois, la critique la plus sévère n'est pas iconoclaste ». — La critique, cependant, ne relègue-t-elle pas dans le domaine de la pure légende la plupart des mots historiques attribués à Henri IV? — « Que les amis fervents du roi Henri se rassurent! On découvre des phrases écrites de sa propre main plus belles que tous les mots qu'on lui prêtait jadis. »

Sur les galanteries de Henri IV, M. Nouaillac professe une indulgence vraiment excessive. Sur la conversion de Henri IV au catholicisme, l'auteur devrait accorder moins de crédit à la narration suspecte et tendancieuse de L'Estoile et tenir compte de plusieurs indices qui rendent probable, à partir du printemps de l'année 1592, un changement réel dans les idées religieuses de Henri IV. L'influence de Jacques Davy du Perron fit alors tomber, croyons-nous, la plupart des préjugés du Béarnais contre l'Église romaine et l'achemina vers cette conclusion, précédemment rejetée par lui avec indignation, qu'il pourrait opérer son salut dans le catholicisme. Le mot fameux : *Paris vaut bien une messe* n'a pas seulement le tort d'être apocryphe, il exagère un aspect de la vérité au point de suggérer une erreur.

YVES DE LA BRIÈRE.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, par A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre et de J. de Boislisle. T. XXIV. Paris, Hachette, 1912, in-8 de 569 p. — 7 fr. 50.

C'est toujours un grand plaisir que de feuilleter un nouveau volume des *Mémoires* de Saint-Simon. Voici longtemps qu'on l'a dit : tout le XVIIe siècle est dans cette édition nouvelle. J'ai souvenir du cabinet de feu M. de Boislisle aux Archives nationales et du prodigieux amas de documents que l'on y trouvait : son jeu de fiches forçait l'admiration. Dans les innombrables gloses, dans les notes, les additions, les appendices, le plus savant et le plus consciencieux des éditeurs nous donnait le fruit de ses immenses recherches. Depuis qu'il n'est plus, ses collaborateurs, MM. Lecestre et Jean de Boislisle, ont continué ce grand travail et chaque nouveau tome qu'ils nous présentent prouve qu'à changer de main, l'édition n'a rien perdu.

Le volume XXIV embrasse la fin de l'année 1713 et une partie de 1714. Ce n'est pas, à vrai dire, un des plus intéressants de la série. Après les terribles secousses des années précédentes, l'horreur de la défaite, de l'invasion toute proche, la tempête qui faillit emporter la couronne du vieux Roi, après les deuils cruels, les morts successives et mystérieuses, l'angoisse à la Cour, la hantise du poison, voici qu'un peu de tranquillité semble revenu à Versailles. Le « Marly » de 1714 sera encore assombri cependant par la mort du duc de Berry, mais, à l'extérieur, la guerre se termine, le prestige de la France est rétabli : Louis XIV ne songe plus qu'à bien mourir. Peu d'événements sensationnels, peu d'intrigues à la Cour. Saint-Simon n'a guère de portraits à nous tracer; tout au plus s'attarde-t-il à celui du duc de la Rochefoucauld ou du chancelier Pontchartrain. Le reste du volume est occupé par de brèves notations sur les affaires extérieures, d'assez fastidieuses généalogies, des nouvelles de la Cour d'Espagne. Du reste, notre auteur est surtout retenu par la déclaration du 29 juillet 1714, par laquelle les bâtards du Roi sont mis au rang des princes du sang. D'une part, ses vœux sont satisfaits, puisque nul échelon intermédiaire ne sépare maintenant les ducs et pairs de la famille royale; d'autre part, il ne peut que s'indigner du « monstrueux événement ». Il énumère complaisamment tous les degrés qu'ont franchis les enfants illégitimes, comment ils sont arrivés à la première place, quels sont les privilèges qu'ils ont successivement obtenus, grâce à l'appui de Mme de Maintenon. Cette affaire, qui bouleversa Versailles, au moment où l'avenir de la Monarchie reposait sur un fragile enfant, inspire à Saint-Simon les plus amères réflexions. On trouvera dans l'appendice du volume, plusieurs pièces intéressantes, relatives no-

tamment aux affaires d'Espagne, aux intrigues de Mme des Ursins, à la mort de la reine Anne d'Angleterre et à l'affaire des princes légitimés.

ROBERT BURNAND.

Réflexions sur la Révolution française, par EDMOND BURKE; traduites par JACQUES D'ANGLEJAN. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-8 de XXVIII-418 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette nouvelle traduction d'un livre célèbre, datant de 1790, a paru à la librairie affectée spécialement à la diffusion des publications royalistes. M. d'Anglejan la présente donc comme une pièce de polémique courante et non comme un document historique qui est en même temps un des chefs-d'œuvre oratoires de son auteur. Il descend directement du premier traducteur français (Du Pont), dont il a revisé l'œuvre hâtive et imparfaite. Pour en faciliter l'intelligence, il a opéré dans le texte des divisions et des subdivisions nombreuses caractérisées par des titres spéciaux qui deviennent à la fin du volume une table explicative des matières. Il a mis ainsi de la clarté dans cette catilinaire débordante à travers les 526 pages de la première édition. En tête il a placé une Introduction où il rappelle le caractère d'Edmond Burke, le sens général de son œuvre et les circonstances au milieu desquelles celle-ci a été composée. Les notes sont peu nombreuses; il suffit à l'éditeur d'offrir au public un texte aussi exact que possible de la thèse traditionaliste et nationaliste que l'auteur a posée et soutenue en face des principes de 1789 et de la Déclaration des droits de l'homme.

On peut regretter que M. d'Anglejan n'ait pas songé à donner en même temps une édition critique de ce livre, au moins en exposant la polémique soulevée en Angleterre et en France par ce manifeste, en faisant brièvement connaître les écrits qui le commentèrent et le discutèrent (ceux de Stanhope, Priestley, Thomas Payne, Lally-Tollendal, etc.), ainsi que ceux par lesquels l'auteur entendit défendre et corroborer son opinion sur l'œuvre des constituants français. Comme les *Lettres de Junius* et les *Considérations* de Joseph de Maistre, les *Réflexions* sont un ouvrage de circonstance; elles ont été composées à la fois pour combattre certain publiciste anglais gagné aux idées nouvelles et pour affermir dans ses convictions certain gentilhomme français, non moins obscur que le précédent. On trouve encore, après un siècle écoulé, des hommes politiques pour s'y instruire et des hommes lettrés pour s'y plaire ou tout au moins pour admirer un des chefs-d'œuvre de l'éloquence cicéronienne dans les temps modernes.

L. PINGAUD.

La Conversion d'un sans-culotte. Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel (1739-1810), par Eugène Defrance. Paris, Mercure de France, 1912, in-18 de 288 p., avec portrait et autographe. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas d'ordinaire dans les archives de l'Assistance publique qu'on va chercher des documents pour une étude d'histoire révolutionnaire. C'est là pourtant que M. Eugène Defrance a trouvé les éléments du très curieux volume que nous annonçons aujourd'hui. Il les a complétés à la bibliothèque de la Société historique et archéologique du Périgord et avec les travaux de deux distingués érudits périgourdins, M. le Dr Galy et M. Gabriel Lafon. C'est une très étrange figure que celle du héros de ce livre, Gabriel Bouquier. Fils du commissaire de l'Intendance de Guyenne, après avoir fait ses études chez les jésuites de Brive, il s'était destiné à la carrière littéraire et artistique. Il avait fait des poésies assez médiocres et des tableaux qui, dit-on, valent mieux que ses poésies. Puis il était allé, pour se perfectionner, à Paris, et ensuite en Italie. Il avait visité Bologne, Rome, Naples, où il avait été reçu dans les salons les plus distingués; il s'y était passionné pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance; mais il y avait conçu de violents préjugés contre le gouvernement pontifical et la religion catholique. Quand il rentra en France, la Révolution approchait. Bouquier se jeta avec ardeur dans le mouvement. Il lança divers écrits, proclamations, brochures, etc., où il attaquait avec fougue la noblesse et le clergé. Il continua ses attaques pendant l'Assemblée constituante et l'Assemblée législative; il était, dit son biographe, « ouvertement à la tête du mouvement révolutionnaire de Tarascon », sa ville natale. Un siège à la Convention fut sa récompense, et, là, il s'associa à toutes les mesures les plus odieuses et les plus sanguinaires, vota la mort de Louis XVI, qu'il qualifiait d'anthropophage, la proscription des Girondins, de Danton, de Camille Desmoulins, fut le séide dévoué de Robespierre, mais eut la bonne fortune de ne pas être entraîné dans sa chute. A la fin de la Convention, sa chance l'abandonna : il ne fut pas des deux tiers réélus et retourna à Tarascon où il retrouva sa femme et ses deux filles. Est-ce cette déception de son ambition qui le fit réfléchir? Toujours est-il qu'il se mit à brûler avec éclat tout ce qu'il avait adoré, se fit le détracteur acharné de la Révolution, l'apologiste enthousiaste, en vers et en prose, du christianisme, qu'il avait voulu détruire, consacra son talent de peintre à des tableaux de piété, donna une éducation religieuse à ses filles et songea même à se faire chartreux. Ajoutons que cet ennemi des tyrans chanta avec enthousiasme Napoléon; il eut du moins la pudeur de ne pas lui demander, comme tant de ses confrères, une clef de chambellan. C'est l'histoire de cette vie, si étrangement

coupée en deux parties absolument différentes, que M. Eugène Defrance a retracée dans ce petit volume, curieux et instructif, qu'on lira avec plaisir et en tête duquel il a mis un joli portrait de son héros. Nous devons cependant lui signaler une petite erreur : Lantara, qui fut l'ami de Bouquier, n'était pas né à Oncy (Seine-et-Oise), mais à Chalette, près de Montargis, où son souvenir est encore vivant.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Debertier, évêque constitutionnel, et le clergé de Rodez, par A.-C. SABATIÉ. Paris, Beauchesne, 1912, in-8 de 518 p. — Prix : 5 fr.

Claude Debertier était un curé du Rouergue qui, en 1791, fut élu évêque constitutionnel de l'Aveyron. Il était suffisamment instruit et sa vie était régulière; il apporta dans ses fonctions une conscience qui eût été à son honneur si, d'autre part, des préjugés tenaces et des rancunes mesquines ne l'avaient amené à jouer un rôle en somme assez peu édifiant.

En 1793, il résista aux persécuteurs, se refusa à tout acte de faiblesse et, caché dans la montagne, mena pendant plusieurs mois la vie de proscrit. En 1795, il était complètement découragé et n'eût pas repris ses fonctions si Grégoire ne l'avait secoué, attiré dans son orbite, où il ne cessera plus de graviter, même après le Concordat, alors que, démissionnaire, il se sera fixé à Paris. Il y vivra jusqu'en 1834, survivant de quelques mois à son ami.

Cette histoire nous est racontée en un beau volume, qu'a couronné l'Académie française. M. Sabatié paraît avoir eu peur de sortir de son rôle de biographe et s'est généralement gardé de toute incursion dans le récit des événements contemporains avec lesquels il ne semble pas très familier. On eût aimé cependant à avoir, à l'occasion de ce personnage assez terne, quelques chapitres où il eût été parlé des destinées de l'Église constitutionnelle dans le Rouergue; le sujet n'a encore été traité par personne. En tout cas, cela eût mieux valu que la reproduction intégrale de mandements qui ne se recommandent ni par la forme ni par le fond.

L'auteur s'est abstenu presque systématiquement d'indiquer ses sources, bien qu'il soit notoire qu'il en ait utilisé quelques-unes que je connais. En particulier, les vingt dernières pages sont consacrées à un tableau abrégé de l'épiscopat constitutionnel; ces vingt pages sont prises intégralement dans l'ouvrage d'un autre auquel on a emprunté jusqu'à ses erreurs et à ses fautes d'impression... et on trouverait sans chercher longtemps pas mal d'autres réminiscences.

P. PISANI.

L'École centrale du département des Bouches-du-Rhône (1798-1802), par F.-N. Nicollet. Aix, A. Dragon, 1913, in-8 de XI-339 p. — Prix : 6 fr.

Les écoles centrales furent le produit de l'esprit chimérique des conventionnels; aux classes on substituait des cours dont les programmes encyclopédiques mélangeaient sans méthode les enseignements les plus disparates; le corps enseignant se composait en grande partie de prêtres défroqués, dont plusieurs n'étaient pas dépourvus de talent, mais qui ne contribuaient pas à augmenter le prestige de l'institution.

M. Nicollet, professeur au lycée d'Aix, auteur d'estimables monographies se rapportant à l'histoire de l'instruction publique, a fait un excellent livre pour raconter les destinées de l'école centrale des Bouches-du-Rhône ouverte à Aix. La susceptibilité jalouse des Marseillais autant que les préventions des familles catholiques retardèrent l'inauguration de cette école jusqu'en 1798 et, aussi longtemps qu'elle dura, elle n'atteignit jamais le nombre de 100 élèves (alors qu'avant 1789, neuf collèges en recevaient près de 2.000), et encore étaient-ce pour la plupart des boursiers, fils de fonctionnaires.

L'auteur a utilisé une foule de documents que sa patiente sagacité a su découvrir dans les archives où ils étaient éparpillés; son récit, auquel on pourrait peut-être reprocher quelques redites, est fort instructif et fait penser. Les documents les plus longs sont renvoyés à la fin du volume dont ils forment la seconde moitié.

Une copieuse table des matières termine l'ouvrage et facilite les recherches; les renvois (chose extraordinaire!) sont généralement exacts et c'est une preuve de la conscience que M. Nicollet a apportée à la composition de son livre. Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé avec éloge.

P. Pisani.

L'Europe et la Conquête d'Alger, *d'après les documents originaux tirés des Archives de l'État*, par E. Le Marchand. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de VIII-340 p. — Prix : 5 fr.

Comment était constituée la Régence d'Alger au commencement du XIXe siècle, quelles furent les difficultés du dey avec l'Europe, l'Angleterre et la France en particulier, l'insulte faite à notre consul, M. Deval, par le brutal Hussen, le dey d'Alger, lors de l'audience célèbre du 29 avril 1827, et les conséquences qu'entraîna l'incident, tels sont les points que traite ce livre avant de narrer les péripéties de notre conquête en 1830. L'exposition des faits est claire, sobre, concluante, impartiale et intéressante. L'auteur entre dans des détails précis sur les négociations du cabinet des Tuileries avec la Porte pour l'avertir

de nos desseins de répression contre les pirateries des Barbaresques, avec le vice-roi d'Égypte pour obtenir éventuellement son concours. La mauvaise humeur de l'Angleterre est évidente, mais nous étions alors en un temps où le roi de France, au-dessus des compromissions et des concessions, pouvait parler de ses droits avec une juste fierté, sans avoir souci des colères de voisins jaloux. Tout le récit des préparatifs de notre expédition, de leurs difficultés vaincues, du débarquement suivi de la victoire est conduit avec un intérêt soutenu. M. Le Marchand, diplomate consciencieux et bien informé, rend pleine justice au gouvernement de la Restauration, à son sens de la dignité nationale, à la prudence et l'habileté de ses armements, au loyalisme de ses officiers, au courage de ses soldats. Et la comparaison s'impose entre la dignité patriotique de Charles X et la mesquinerie haineuse de l'opposition qui redoute le succès moral que vaudra à la Couronne une victoire; entre la conduite du ministère, confiant le commandement de la flotte à l'amiral Duperré, à cause de ses mérites militaires, et les sourdes ingratitudes de cet officier, « libéral » hostile aux Bourbons; entre la conduite très digne du maréchal de Bourmont, le conquérant d'Alger, et les procédés insolents du gouvernement de Juillet bien moins soucieux de notre honneur militaire que de ses intérêts politiques. La simplicité de cet exposé, où les faits parlent très haut, donne toute sa valeur à ce livre. Remarquons cependant qu'il ne renferme aucune note, aucune référence, aucune table. G. G.

Louis Veuillot. L'Homme. Le Lutteur. L'Écrivain, par Eugène Tavernier. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 391 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

En cette année du centenaire de la naissance de Louis Veuillot, j'ai grand plaisir à recommander à nos lecteurs le touchant témoignage que son ancien secrétaire, M. Tavernier, vient de rendre à sa mémoire. Parmi les livres déjà publiés cette année, pour célébrer le grand écrivain, il en est peut être de mieux composés, plus approfondis en certains points, écrits d'un style plus élégant et plus souple, mais aucun de plus intéressant à lire, à cause du caractère très personnel, et par cela même émouvant, que M. Tavernier a su donner à son livre. Je signale à ce point de vue, d'abord et avant tout, le premier chapitre : *Quelques Souvenirs personnels*, qui précise de façon très heureuse quelques traits de la physionomie de l'illustre rédacteur en chef de l'*Univers*, et nous fait voir, sous un aspect si sympathique l'homme privé, en promenade ou dans son cabinet de travail, causant ou écrivant, revivant en un mot dans cette lumière chaude, où se devine, plus encore que la main du peintre qui tient le pinceau,

le cœur et l'affection du collaborateur et de l'ami. Notons dans ce chapitre, qui ne peut être analysé, une curieuse révélation : le célèbre manifeste du comte de Chambord, qui se termine par cette phrase : « La parole est à la France et l'heure est à Dieu », est l'œuvre de Louis Veuillot : il n'y a que deux mots de changés, et « ces deux corrections, disait L. Veuillot, auraient suffi à me donner du prince la plus haute idée.» Voilà donc une belle page à ajouter aux œuvres de Louis Veuillot, et l'on pourrait y joindre, M. Tavernier ne l'a pas dit, quelques passages du discours de réception de Montalembert à l'Académie, et plusieurs pages du pamphlet de Cormenin : *Feu ! feu !*

Après ce chapitre préliminaire, l'auteur raconte la vie de Louis Veuillot, puis, livre par livre, résume son œuvre. Un chapitre entier est consacré aux *Mélanges*, l'œuvre essentielle de L. Veuillot, et ce chapitre est fort bien fait; un autre, aux œuvres diverses, des *Pèlerinages de Suisse*, la première en date, aux *Odeurs de Paris*; une autre, aux poésies, enfin un quatrième à la *Correspondance*. Ce dernier chapitre est remarquable, et un très heureux choix de lettres exquises en fait la plus délicieuse des anthologies.

Après les *Œuvres*, le rôle de Louis Veuillot dans les luttes du dernier siècle, fait l'objet d'une série de chapitres, bien étudiés, et de nature à éclairer la plupart des difficultés qui se sont élevées entre les catholiques des deux écoles adverses, qui se sont disputé au XIXe siècle la conduite de l'opinion catholique. Cette analyse est très impartiale et, je crois, de nature à ne blesser personne, sans diminuer en rien le mérite et la gloire de Louis Veuillot, dont la grande figure domine de très haut tous ces différends apaisés. Ses adversaires gardent leurs mérites, mais lui qui, en somme eut, du point de vue catholique, à peu près toujours raison, reste de tous le plus grand. Je note un intéressant chapitre sur la phrase célèbre tant de fois prêtée à Louis Veuillot : « Nous demandons la liberté aux libéraux parce que c'est leur principe; nous la leur refusons parce que c'est le nôtre. » Ces mots, répétés un peu partout, je les ai lus encore dans le discours de rentrée d'un avocat général, n'ont jamais été ni dits ni écrits par Louis Veuillot, et M. Tavernier nous en raconte la très curieuse histoire; par exemple, je ne crois pas que l'enquête faite à ce sujet, et que l'auteur semble placer en 1911, doive rien à M. de Cormenin, qui est mort en 1868.

La conclusion du livre : *Le Pape et la Grammaire*, établit bien la double gloire de Louis Veuillot, à la fois grand chrétien et grand écrivain, et digne d'être placé aux tout premiers rangs dans l'histoire littéraire et dans l'histoire religieuse de la France.

Pour finir, je me permettrai quelques menues observations, qui

montreront à l'auteur avec quel soin j'ai lu son livre et lui indiqueront quelques corrections utiles en vue des prochaines éditions. A la page 44, il parle du troisième et dernier duel de Louis Veuillot : les lettres au *Guide*, que M. Tavernier semble ne pas connaître, ou dont il n'a pas tenu compte, bien qu'elles éclairent d'un jour très nouveau l'histoire de la conversion de Louis Veuillot, montrent que Louis Veuillot eut, en outre de ses deux duels à Rouen, deux duels à Périgueux, donc quatre en tout et non trois.

Parmi les premiers ouvrages de Louis Veuillot, l'auteur cite *Sub tuum, opuscule de piété*, dit-il, et *Agnès de Lauvens*. Ce sont là les deux titres d'un seul livre, qui n'est pas un opuscule de piété (p. 64 et 137). Le recueil *Historiettes et fantaisies* ne devrait pas être placé entre *Pierre Saintive*, qui est de 1840, et *l'Honnête femme*, qui a paru en 1844, en volume; car *Historiettes et fantaisies* n'a été publié qu'en 1862, et est formé de deux recueils précédents : *Les Nattes*, de 1844, et *Petite Philosophie*, de 1850 (p. 137).

Au sujet de la *Correspondance* (p. 208), l'auteur parle de huit volumes : il n'y en a, à ce jour, que sept de parus, qui en réalité comprennent non deux mille lettres (p.209) mais exactement quinze cent vingt-cinq, en retranchant cinq lettres publiées en double par distraction de l'éditeur. De même, les lettres de Mme de Pitray sont au nombre de quatre-vingt-quinze et non de cent, et celles à Mlle de Gramont, cent vingt-quatre au lieu de cent cinquante. A ce sujet, M. Tavernier indique, contrairement à l'opinion de l'abbé Calvet, qu'il n'a jamais été question d'un mariage de L. Veuillot avec Mlle de Gramont, mais avec une autre personne, dont le nom n'est pas donné.

Je veux noter aussi quelques indications intéressantes, qui nous révèlent l'existence de correspondances, inédites encore, avec Léontine Fay, l'actrice jadis célèbre, et l'abbé Compans, et aussi avec Gustave Olivier. Mais ces dernières ne se confondent-elles pas avec celles publiées dans le *Correspondant* du 10 octobre 1906?

Enfin, remercions M. Tavernier de nous avoir donné la joie de lire deux lettres inédites à l'abbé Louis Klingenhoffen, l'une en fac simile, l'autre malheureusement incomplète.

Et pour terminer, je prie nos lecteurs d'oublier les petites critiques ci-dessus, qui sont sans importance, et de lire ce livre, qui mérite de prendre une place de choix dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

P. Talon.

Ma Vie, par Richard Wagner; trad. de N. Valentin et A. Schenk. T. III. *1850-1864*. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de 497 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici le troisième et dernier volume des *Mémoires* de Wagner, si

élégamment traduits par MM. Valentin et Schenk. Il embrasse une période de quatorze ans, et va de 1850 à 1864, c'est-à-dire jusqu'à l'année où les déboires finissent, où les tribulations s'apaisent et se perdent dans l'amitié de Louis II de Bavière. Tout n'y est pas d'un égal intérêt, et on retrouvera encore ici, comme dans les deux volumes précédents, des racontars parfois puérils, une vanité chatouilleuse et des prétentions outrecuidantes. Il m'est agréable, cependant, de signaler au lecteur quelques pages intéressantes sur la représentation de *Tannhauser* à Paris. Wagner voit les faits à travers le prisme de son imagination et de sa passion. Depuis Royer, le directeur de l'Opéra, jusqu'àPetit-Pas, le maître de ballet, tout le monde, à l'entendre, était conjuré contre lui et conspirait à faire échouer la grande représentation. On sait, au contraire, grâce au témoignage des contemporains, et spécialement à celui de M. Gasperini, que les Tuileries et les ambassades étrangères, la direction de l'Opéra et la critique, tout le monde favorisait ses projets et lui laissait les coudées franches pour le choix des acteurs, des décors, et pour la forme de la représentation ; le ténor Niemann fut engagé pour 80.000 francs. Sa colère et ses accusations contre le Jockey-Club passent les bornes et sont au niveau du fameux pamphlet, où il raconta plus tard cette mémorable soirée. Wagner voit des ennemispartout, dans Meyerbeer, dans Berlioz, dans les journaux ; c'est à peine s'il reconnaît par un mot aimable l'amitié et le dévouement de Gounod et de Saint-Saëns. Cet homme n'a jamais connu la modestie : il est, à vrai dire, la personnification de l'égoïsme transcendental.

L. MENSCH.

Le Coup d'Agadir et la guerre d'Orient, par JACQUES BAINVILLE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, in-18 de IX-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est ni un récit banal ni un résumé sans couleur des événements. C'est une suite d'articles parus dans *l'Action française*, articles du tour le plus vif et de la lecture la plus agréable et la plus variée sur la politique des grands États contemporains et sur le mouvement des idées à travers les peuples. L'auteur porte, surtout, son attention sur les conflits de la Triple Entente et de la Triplice, et il explique pourquoi l'un de ces groupements d'alliances l'a généralement emporté sur l'autre. La renaissance du principe d'autorité, l'affermissement et l'essor de la monarchie héréditaire, la décadence du libéralisme chez les différents peuples, les influences de la politique intérieure et des institutions sur les succès de la presse et de la diplomatie, voilà le thème ordinaire de ces études vraiment substantielles. M. Jacques Bainville a écrit sur la Révolution turque et sur ses conséquences pour l'empire ottoman, sur les caractères de la Révolution

du Portugal, sur la crise anglaise, sur l'attitude de la République française en face de l'intimidation allemande après Agadir et, aussi, sur la situation de l'Allemagne, la résurrection de l'Autriche, etc..., des pages pleines d'enseignements, riches d'idées et fécondes en ingénieux aperçus, indispensables à qui veut se rendre compte des grands courants directeurs du monde moderne et des destinées vers lesquelles il est emporté. Le livre de M. J. Bainville devrait être le *vade mecum* de nos hommes politiques. R. Z.

L'Avant-Guerre, études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France, depuis l'affaire Dreyfus par Léon Daudet. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, in-18 de XVI-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vers la mi-septembre 1911, M. Léon Daudet commençait, dans *l'Action française*, une série d'articles sur l'espionnage allemand, qui se sont poursuivis de semaine en semaine pendant dix-huit mois. De la masse énorme de documents ainsi accumulés est sortie la matière du présent livre. La lecture en est tout simplement effarante. Il résulte des renseignements recueillis par M. Léon Daudet qu'une véritable armée allemande de pseudo-fermiers est campée sur le sol français en Lorraine et en Champagne, prête à guider l'envahisseur à travers une région souvent difficile; que bon nombre d'usines, en général affectées à l'industrie chimique, sont installées le long de nos voies ferrées, spécialement dans le voisinage des travaux d'art (ponts, viaducs, tunnels), ou des gares importantes, comme si elles étaient appelées à faciliter une œuvre de destruction en cas de guerre, ou contiguës à des ateliers militaires (celui de Puteaux, entre autres, où se fabriquent une partie de nos canons); ce qui éveille trop naturellement le soupçon d'une curiosité indiscrète. Bien mieux, l'État lui-même s'adresse volontiers à des fournisseurs allemands, par exemple pour acheter le charbon nécessaire à nos forts de l'Est ou l'hydrogène destiné à gonfler nos dirigeables. On a laissé un juif originaire de Strasbourg, naturalisé Français pour la circonstance, mettre la main sur les moulins de Corbeil, d'où la capitale tire presque toute la farine qu'elle consomme, un Prussien authentique créer en plein Paris une agence qui établit des fiches sur tous les commerçants français et emploie au besoin des manœuvres frauduleuses pour compromettre leur crédit. Le plus fort c'est que le gouvernement républicain a accordé à des sociétés allemandes des concessions de mines de fer en Normandie; il a autorisé un prête-nom de l'usine Krupp à construire pour l'usage de celle-ci, à la pointe du Cotentin, le port de Diélette, et à établir, à quelques kilomètres de notre grand arsenal de la Manche, un énorme dépôt de dynamite. Bien mieux, il dispense les navires

allemands qui viennent accoster à Cherbourg et y concurrencer nos armateurs, de payer les droits de pilotage et de tonnage prévus par les lois et qu'on exige impitoyablement des paquebots français. Comme vous le voyez, nous sommes bien gardés. A quoi, direz-vous, pensent donc nos gouvernants? Eh bien! il faut d'abord vivre. Ils s'occupent, en conséquence, de faire nommer, aux élections prochaines, de bons républicains; ensuite il y a la guerre au cléricalisme, beaucoup plus urgente que la surveillance des Prussiens. Quant au surplus, une distribution opportune de subsides doit apaiser de temps en temps certains scrupules. Nos anciens ont assisté, pendant les années qui ont précédé 1870, à des manœuvres semblables du même ennemi. Il s'est trouvé alors quelques hommes clairvoyants pour pousser le cri d'alarme. L'incurie du second Empire ne les a pas entendus. M. Léon Daudet sera-t-il plus heureux? Espérons-le, car il y va du salut de la France. H. Rubat du Mérac.

Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, *supplément au De Backer-Sommervogel*, par Ernest-M. Rivière, S. J. 2e fascicule. Toulouse, l'auteur, 7, rue Boulbonne, 1912, gr. in-4, col. 45-312.

L'accueil fait au premier fascicule de cet ouvrage a pu convaincre le savant auteur, s'il en était besoin, que l'intérêt n'en a pas échappé au public qui travaille. Le nouveau fascicule qu'il nous donne confirme cette excellente impression. Il contient près de 600 notices (n° 154-721, sans compter près de 250 mentions d'anonymes, omis par Sommervogel, p. 722-970). Les notices qui vont de *Abad* à *Zigliara* ne nous font pas seulement connaître de nombreux écrivains demeurés inconnus à la *Bibliothèque de la Cie de Jésus* (Alonso Fernandez de Avila, Vincenzo Marie Bargellini, Louis Barotin, Balthasar Carrel, Gian Pietro Centurion, François Espagnas, Ignace Watson, etc., etc.), mais il apporte aux articles de la *Bibliothèque* (auxquels il renvoie d'ailleurs avec précision pour chaque auteur cité) d'innombrables additions, précisions et rectifications : et les rectifications portent aussi bien sur les notices biographiques des personnages que sur les descriptions bibliographiques. Quelque reconnaissance que l'on garde au P. Sommervogel et à ses prédécesseurs pour l'immense travail qu'ils avaient entrepris et pour le vaste répertoire à l'achèvement duquel ils avaient consacré toutes leurs forces, l'on est bien forcé de reconnaître combien était indispensable la revision que nous en offre le P. Rivière; et aucun de ceux qui possèdent la *Bibliothèque* ne saurait se dispenser d'y joindre les précieux fascicules des *Corrections et additions*. L'on ne saurait désormais recourir à la *Bibliothèque* sans contrôler si les *Corrections et additions* ne sont pas

venus la modifier; on ne pourra citer le De Backer-Sommervogel sans y joindre, le cas échéant, le P. Rivière. Le P. Rivière, dans son travail, fait preuve, bien plus que ses devanciers, de la précision bibliographique et de la rigueur scientifique. Cet esprit scientifique se reconnaît jusque dans de simples détails, comme le soin qu'il prend de ne pas franciser, à l'exemple du P. Sommervogel, les prénoms des personnages étrangers qu'il cite.

L'on ne peut que souhaiter que le P. Rivière, avec les forces nécessaires pour la continuation de ce travail, trouve les ressources qui lui permettront d'en poursuivre rapidement l'impression.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Pourquoi nous sommes sociaux, par le comte Louis de Clermont-Tonnerre. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion.*) — Prix : 0 fr. 60.

Appliquer le mot social aux personnes pour exprimer un état d'esprit c'est bien un néologisme contre lequel je serais tenté de protester au nom de la bonne vieille langue française, mais qui est fort en vogue. On l'emploie pour désigner ceux qui ont le sens des devoirs sociaux. Et les devoirs ne se réduisent évidemment pas à l'aumône. Pourquoi et comment les privilégiés de la vie doivent prêter une assistance fraternelle au peuple des travailleurs et promouvoir l'éducation de plus en plus nécessaire des masses, c'est ce que montrent ces pages éloquentes et généreuses. Sans négliger d'indiquer qu'en agissant ainsi on continuera, sous des formes nouvelles, les meilleures traditions de notre ancienne aristocratie, l'auteur témoigne un peu trop de complaisance, à mon gré, pour des vocables tels que démocratie, solidarité, qu'il faut laisser aux politiciens, et il fait un peu trop silence sur la vertu sociale du catholicisme. Mais il ne pouvait et ne voulait pas dire, en un bref opuscule, tout ce qu'il a dans le cœur. Il a bien fait entrevoir l'ampleur et la noblesse de l'apostolat social auquel il se voue autrement qu'en paroles. Baron Angot des Rotours.

Anatomie et physiologie végétales. Classes de philosophie A, B et de mathématiques A, B, par L.-J. Dalbis. Paris, J. de Gigord, 1912, in-12 cartonné de 277 p., avec 327 fig. — Prix : 3 fr.

Cet excellent manuel est rédigé conformément au programme officiel du 31 mai 1902, commun aux classes de philosophie A et B et de mathématiques A et B.

Le texte en est précis, clair, et les nombreuses figures schématiques qui l'accompagnent en facilitent la compréhension. D. B.

La Mise en valeur du petit domaine, par G. Fleury de la Roche. Paris, Henri Gautier, s. d., in-32 cartonné de 108 p. — Prix : 1 fr.

Ce nouveau volume de la *Bibliothèque des petites sources de richesse* traite de l'élevage de petits animaux aquatiques : anguille, cyprin doré, grenouille, du parcage de l'escargot, de l'élevage du cobaye, de la poule de

Yokohama ; puis de la culture de plantes arbustives : osier, cassissier, laurier-sauce, cerisier Sainte-Lucie, châtaignier en taillis ; enfin de plantes médicinales ou industrielles, que l'auteur considère comme dignes d'intérêt, ce qui n'est malheureusement pas toujours incontestable. Il semble douteux, en effet, que l'on puisse tirer bénéfice de la culture de la morille, de la culture du fraisier en tonneau, de la culture du chou-fleur en cave, pour ne citer que ces exemples. D. B.

La Guerre des boutons, *roman de ma douzième année*, par Louis Pergaud. Paris, Mercure de France, 1912, in-12 de 366 p. — Prix : 3 fr. 50.

Titre singulier ; récits naturistes à un fort degré (je dis *naturistes* et non point *naturalistes*, parce que ce dernier vocable, mis à la mode par Zola, ne me donne pas entière satisfaction).

L'auteur se réclame de Rabelais ; pourquoi pas, aussi et surtout, du grand Scatologique qui dort son dernier sommeil sous le dôme du Panthéon ? Au fond, cette « guerre des boutons » m'apparaît comme une sorte d'Iliade rustique, dont les héros sont des gamins remarquablement mal embouchés, et donc mal élevés, ou, pour dire mieux, pas élevés du tout. Et il doit y en avoir beaucoup de cette espèce, aujourd'hui, dans nos pauvres campagnes de France...

Ici, nous sommes dans la haute Franche-Comté, où deux villages nous donnent le spectacle de combats fréquents que, sur une frontière commune, se livrent les enfants de ces localités. M. Pergaud nous présente ses « guerriers » sous leurs sobriquets imagés : Boulot, La Crique, Lebrac, Gambette, Grangibus, Tintin, Toueguéule, l'Aztec des Gués, Migue la Lune, etc. Tous ces polissons ont une littérature spéciale ; maint dragon blanchi sous le casque serait incapable de les surpasser comme crudité d'expression. Et ils se battent comme des enragés ! Les prisonniers sont toujours allégés des menus objets qu'ils possèdent ; de plus, les boutons de leurs vêtements sont arrachés ou coupés, puis les vaincus sont prestement renvoyés vers les leurs dans un état assez pitoyable. Il arrive alors que les parents interviennent : correction forte à leur progéniture ; mais à peine les vauriens sont-ils réunis qu'ils s'empressent de traîner dans la boue leurs pères et leurs mères, se racontant sur le compte de ceux-ci des histoires scandaleuses...

M. Pergaud, dans une Préface dont je ne relèverai pas le ton provocant, déclare que son livre est sain. Je proteste absolument. Mais je concède qu'il est à la fois « gaulois, épique et rabelaisien ». J'ai eu l'occasion, précédemment, de saluer le talent de cet écrivain ; j'ai trop le sens de la justice pour ne point reconnaître que ce talent est encore réel, ici même, mais je me hâte d'ajouter qu'il est bien mal employé. Je me réserve donc de complimenter plus tard M. Pergaud, lorsqu'il nous servira autre chose que le récit, si pittoresque soit-il, de juvéniles grossièretés.

E.-A. Chapuis.

Les Laïques chrétiens en Poitou durant le dernier demi-siècle (de 1861 à 1911). *Notices biographiques*, par J.-M.-U. Béduchaud. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-8 de xxiv-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé du diocèse de Poitiers au XIXe siècle (1801-1905). *Notes et documents recueillis jusqu'à nos jours*, par J.-M.-U. Béduchaud,

Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-8 de VII-263 p., avec grav. Prix : 2 fr. 25.

Il est fâcheux que le nombre considérable de notes, de renseignements, de dates, de portraits, de biographies accumulés dans ces volumes forment un amalgame sans cohésion, avec des répétitions, des etrangetés, des anomalies ; il sera aussi difficile au lecteur de les utiliser qu'au critique de les analyser et même d'en indiquer superficiellement le contenu ; on ne peut que les signaler, afin qu'à l'occasion le chercheur y découvre, au gré du hasard, quelque indication profitable. G.

Eugénie de Guérin, par J. MAZE-SENCIER. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*.) — Prix : 0 fr. 60.

C'est un mérite d'avoir rajeuni, en le synthétisant, le « sujet », toujours agréable d'ailleurs, de cette femme chrétienne, d'un commerce littéraire charmant et d'une influence morale qui ne s'éteint pas. En quelques pages émues, le lecteur revoit rapidement le milieu de famille d'Eugénie de Guérin, son apostolat auprès de son frère Maurice, l'emploi de sa vie, et c'est la grande leçon qui se dégage de ces courtes pages, pleines d'idées élevées. G.

La République de Bismarck, par le marquis DE ROUX. *Correspondance secrète de Gambetta et de Bismarck*, traduite par JACQUES BAINVILLE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, in-16 de XIII-96 p. — Prix : 1 fr. 50.

En 1848, le principal orateur républicain de l'époque, Ledru-Rollin, disait : « L'unité de l'Allemagne, c'est la démocratie de l'Allemagne, et qui dit démocratie dit sympathie acquise à la France ». Tout le parti républicain, pendant cinquante ans, préconisa l'alliance de la démocratie française avec l'Allemagne. Une Prusse agrandie devait fatalement mettre sa main dans la main de la France libérale et démocratique. Ce fut sous l'empire de ces billevesées qu'en 1868, les Jules Simon, les Jules Favre, les Pelletan, les Garnier-Pagès, etc. combattirent avec tant d'acharnement la loi destinée à réformer notre organisation militaire. On aurait pu croire que les événements de 1870 instruiraient le parti républicain. Il n'en fut rien. Six ans à peine après la guerre, le chef de la gauche, Gambetta, entamait avec Bismarck des négociations secrètes qui aboutissaient au pacte que voici : 1° la France républicaine fait son deuil des provinces perdues et renonce à toute campagne contre l'Allemagne ; 2° la guerre de revanche sera remplacée par la guerre contre Rome. Voilà le schéma du fameux traité qui fut signé au château de Pontchartrain, dans le courant de l'été de 1877, entre Gambetta et le comte Henckel, le représentant de Bismarck. M. de Roux et M. Jacques Bainville nous mettent sous les yeux les documents et les faits qui attestent l'existence de ce traité. Ce pacte tient toujours. Les socialistes et les radicaux socialistes qui luttent, à l'heure actuelle, contre la loi des trois ans, restent fidèles à la pensée de Gambetta : point d'hostilité contre l'Allemagne. La France doit réserver toute son énergie, toutes ses forces et toutes ses ressources contre l'Église catholique. O. H.

Le Problème méditerranéen, par CHARLES VELLAY. Paris, Berger-Levrault, 1913, gr. in-8 de 87 p. — Prix : 1 fr. 25.

Il est difficile de lire, à notre époque, un livre plus complètement d'actualité, plus intéressant, mais aussi plus attristant que l'ouvrage consacré

par M. C. Vellay à l'étude du problème méditerranéen. L'auteur y expose, avec une grande clairvoyance, les ambitions des diverses puissances dans la Méditerranée orientale et, en même temps, explique leurs attitudes, leurs actes diplomatiques. Mais, si, pour faire connaître les « points de vue » anglais, allemand, italien, austro-hongrois et russe, des pages assez nombreuses, où sont relatés des faits précis, nets, visant un but bien déterminé, sont nécessaires, hélas! quelques pages suffisent pour indiquer le point de vue français, que n'appuie aucune réclamation diplomatique. Les rares démarches que nous ayons tentées au cours des dernières années ont été si maladroites, si inhabiles, qu'elles se sont retournées contre nous et ont plus souvent consacré une diminution de notre influence qu'appuyé une revendication positive. C'est presque l'aveu de la renonciation à des droits séculaires, l'abandon, à l'étranger, de populations qui nous aiment, qui nous appellent, qui parlent notre langue et dont la mentalité a été, autant que possible, façonnée, par nos religieux, à l'image de la nôtre. Si, connaître le péril est un gage de victoire, la lecture du livre de M. C. Vellay est une nécessité et une action bonne et française. J. C. T.

Revolución de Portugal de 1910. Proscritos. por el P. L. Gonzaga de Azevedo ; versión castellana del P. Constancio Eguía Ruiz. Madrid, *Razón y Fe*, 1912, in-8 de xxx-367 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

Proscrits. Histoire anecdotique de la persécution des jésuites de Portugal en octobre 1910, par Luiz G. de Azevedo ; trad. et adapté par J.-M. Le Thiec. Tournai, Casterman, 1912, gr. in-8 de xxviii-328 p., avec de nombr. illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

Rien d'éloquent comme le simple récit de ces épisodes, où les républicains se sont chargés de nous donner comme une leçon de choses de ce que serait le monde, au jour où la secte maçonnique réaliserait son idéal.

Dispersés, traqués, les uns à coups de fusil, comme des bêtes sauvages, entassés pendant des semaines dans des cachots, traités comme des criminels dangereux, avec tous les raffinements que sut inventer une haine diabolique, expulsés enfin du territoire de la nouvelle république, les jésuites portugais, préservés par un continuel miracle de la Providence, ont eu chacun leur histoire particulière, emouvante souvent et toujours palpitante d'intérêt.

C'est cette histoire qu'a racontée en portugais le P. de Azevedo et que viennent de nous donner en espagnol et en français deux autres religieux de la même Compagnie. La version, ou plutôt l'adaptation française, plus accessible à beaucoup de lecteurs, contient les mêmes et très nombreuses illustrations du texte original et de la version castillane ; on pourrait seulement la désirer plus élégante, d'autant que le P. Le Thiec, ainsi qu'il le déclare lui-même, n'a pas voulu nous donner une traduction littérale.

Une belle Préface du P. Cabral ouvre ce livre, qu'on pourrait appeler les *Actes des Martyrs* de ce commencement de siècle. Au moment où nous assistons à une poussée formidable de la secte internationale, il serait superflu de recommander les *Proscrits* à ceux qui s'intéressent à la défense de l'Église et de l'ordre social. G. Bernard.

CHRONIQUE

Nécrologie.— Un des membres les plus en vue de la Chambre des députés, M. Édouard Aynard, est mort subitement au Palais-Bourbon, le 25 juin, à

76 ans. Banquier à Lyon, où il était né le 1er janvier 1837, il fut vice-président, puis président de la Chambre de commerce de cette ville, et prit part à la fondation de toutes les grandes sociétés financières ou industrielles de la région lyonnaise. Nommé député en 1889, il n'a cessé depuis lors de représenter sa ville natale à la Chambre et s'est acquis une réputation méritée par le talent avec lequel il a pris part aux discussions sur les grandes questions économiques et le courage qu'il a maintes fois montré en prenant la défense des libertés menacées ou violées. En politique, il appartenait au parti républicain progressiste et, dans le domaine religieux il était le type achevé du catholique libéral, plein de zèle sans doute, mais manquant de doctrine. Son credo en matière de libertés religieuses a été exposé dans la préface qu'il a écrite pour une intéressante biographie : *L'Abbé Camille Rambaud*, par Joseph Buche (Lyon, 1907). M. Édouard Aynard, dont un grand nombre de discours prononcés à la Chambre et de rapports présentés à la Chambre de commerce et au Conseil municipal de Lyon ont été imprimés, a écrit entre autres ouvrages : *A propos des élections prochaines à la Chambre de commerce. Le Suffrage commercial et la situation politique à Lyon* (Lyon, 1869, in-8). Les questions d'art l'intéressaient vivement et étaient pour lui un délassement dans ses travaux. Il en a donné la preuve en publiant les volumes suivants : *Un Pèlerinage au Cayla* (Lyon, 1886, in-16);— *Les Peintures décoratives de Puvis de Chavannes au Palais des Arts* (Lyon, 1884, in-4); — *Les Poésies de Barthélémy et de Jean Tisseur* (Lyon, 1886, in-16) ;— *Jean Tisseur* (Lyon, 1886, in-12), etc. Il était membre du Conseil des Musées nationaux et, en 1901, il avait été nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts.

— Mme Georges Goyau, née Lucie Faure, fille du président de la République Félix Faure, est morte à Paris, le 22 juin, à 47 ans, emportée par une maladie aussi rapide qu'inattendue. Née à Amboise en 1866, elle fit avec une aménité charmante les honneurs du palais de l'Élysée pendant la présidence de son père. Tous ceux qui l'approchaient étaient émerveillés de sa culture littéraire et de l'étendue de son érudition. Mais ce n'est qu'après la mort de son père qu'elle se fit connaître comme écrivain et conférencière. Animée d'un esprit religieux sincère, elle a écrit dans ces dernières années quelques ouvrages d'un réel intérêt, empreints pour la plupart d'une foi éclairée, notamment : *Newman, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1901, in-12) ; — *Les Femmes dans l'œuvre de Dante* (Paris, 1902, in-12); — *Méditerranée. Notes de voyage, Égypte, Terre-Sainte, Grèce, Italie* (Paris, 1903, in-12) ; — *La Vie nuancée : Italie, Grèce. Poésies* (Paris, 1905, in-12); — *Vers la joie. Ames païennes et âmes chrétiennes* (Paris, 1906, in-12). Mlle Lucie Faure avait épousé, il y a une dizaine d'années, l'éminent écrivain M. Georges Goyau.

— M. Antoine-Louis-Camille Lemonnier, critique d'art et romancier belge, aussi connu en France que dans son pays, est mort à Bruxelles, le 13 juin, à 78 ans. Né à Ixelles, près de Bruxelles, le 24 mars 1835, il débuta par une série de *Salons de Bruxelles* (Bruxelles, de 1863 à 1866, in-18), continuée par le *Salon de Paris* (Paris, 1870, in-8), puis il donna dans le même ordre : *Gustave Courbet et son œuvre* (Paris, 1878, in-8); — *La Belgique* (Paris, 1887, in-8), ouvrage qui obtint le grand prix quinquennal de littérature française institué par le gouvernement belge ; — *Les Peintres de la vie* (Paris, 1888, in-18). Comme romancier, M. Lemonnier a publié de nombreux volumes, dont plusieurs se sont imposés à l'attention du public, au moins d'une certaine catégorie de lecteurs, par l'audacieuse étrangeté des données et par la crudité brutale du style, entre autres : *Contes flamands et wallons* (Bruxelles, 1873, in-18);

— *Un Coin de village* (Paris, 1879, in-18) ; — *Bébés, et joujoux*, contes pour les enfants (Paris, 1880, in-18) ; — *Les Charniers* (Paris, 1881, in-18) ; —*Un mâle*, Bruxelles, 1881, in-18), dont fut tiré un drame qui, représenté à Bruxelles, fut assez bien accueilli ; — *Les Concubins* (Bruxelles, 1885, in-4), recueil de nouvelles d'une immoralité achevée ; — *Hystérique* (Bruxelles, 1885, in-18);— *Happe-Chair* (Bruxelles, 1886, in-18);—*Madame Lupar* (Paris, 1886, in-18) ; — *La Comédie des jouets*, recueil de nouvelles enfantines (Paris, 1888, in-18) ; — *Ceux de la glèbe* (Paris, 1888, in-18) ; — *Les Maris de Mlle Noumouche* (Paris, 1888, in-32) ; — *Le Mort, suivi de Le Doigt de Dieu, le Vieux Sonneur et l'Hôtel de Quadvlied* (Paris, 1888, in-12) ; — *Le Bestiaire* (Paris, 1893, in-12) ; — *La Petite Femme de la mer* (Paris, 1858, in-12) ; — *Au Cœur frais de la forêt* (Paris, 1899, in-12) ; — *Le Bon Amour* (Paris, 1900, in-18) ; — *Les Petits Contes* (Bruxelles, 1903, in-8) ; — *Tante Amy* (Paris, 1906, in-12), etc., etc. En outre, M. Camille Lemonnier a collaboré activement à plusieurs journaux et revues de Belgique et de France, notamment : *L'Art universel, l'Actualité, la Revue de Belgique, l'Artiste, l'Europe, la Gazette des beaux-arts, le Bien public, le Magasin pittoresque, le Livre, la Vie moderne, l'Art moderne, le Gil Blas, l'Écho de Paris, le Figaro, le Journal*, etc. C'est dans le *Gil Blas* qu'il fit paraître en 1889, une nouvelle : *L'Enfant du Crapaud*, qui lui attira des poursuites pour outrage aux mœurs, devant la Cour d'assises de Paris et une condamnation à une amende de 1.000 francs.

— Le très distingué poète et journaliste anglais Alfred AUSTIN est mort à Swinford Old Manor, le 2 juin, à 78 ans. Né à Headingley, près de Leeds, le 30 mai 1835, de parents catholiques, il fut élevé au collège de Stonehurst et à celui d'Oscatt et, après avoir suivi les cours de l'Université de Londres il se fit inscrire, en 1857, au barreau d'Inner-Temple. Tout en plaidant, il s'adonnait à la littérature, à la poésie surtout. Son premier poème, *Randolph*, parut en 1860, sans nom d'auteur, et fut suivi en 1861 de *The Season, a Satire* (Londres, 1861, in-12), plusieurs fois réimprimé), poésie qui, ayant été publiée sous son nom, fut vivement critiquée, ce qui lui fit écrire en réponse à ces attaques : *My Satire and its censors* (Londres, 1861, in-12). Puis il donna *The Human Tragedy* (Londres, 1862, in-8, et 1876; — *Madonna's Child* (Londres, 1873, in-16) ; *Rome or Death* (Londres, 1873, in-16) ; — *The Tower of Babel* (Londres, 1874, in-16) ; — *Soliloquies in Song* (Londres, 1882, in-8) ;—*At the Gave of the Convent and other Poems* (Londres, 1885, in-8) ; — *Prince Lucifer* (Londres, 1887, in-8) ; — *The Days of the Year* (Londres, 1887, in-8). M. Austin, qui appartenait au parti conservateur, a publié un certain nombre de brochures politiques de circonstance, telles que : *Russia before Europe* (Londres, 1876, in-8) ; — *Torry Horrs or The Question of the Hour* (Londres, 1876, in-8) ; — *Leszko the Bastard : a Tale of Polish Grief* (Londres, 1877, in-8) ; — *England's Policy and Peril* (Paris, 1877, in-8) ; — *Savonarola* (Londres, 1881, in-8) ; — *Hibernian Horrors* (Londres, 1880, in-8). Il a collaboré en outre à quelques périodiques. Il fut notamment, en sa qualité de catholique, le correspondant du *Standard* à Rome pendant le concile œcuménique, ce qui ne veut pas dire que ses convictions religieuses fussent d'une excessive précision, puisqu'on a prétendu parfois qu'il était considéré comme catholique par les protestants et comme protestant par les catholiques. M. Austin, ayant écrit une ode à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, avait succédé à Tennyson comme poète lauréat de l'Angleterre.

— On annonce encore la mort de MM. : René BARDET, jeune poète de talent, mort dernièrement au Mans, lequel avait obtenu le prix Sully-Prudhomme pour un volume charmant : *La Vieille Maison* (Paris, 1910, in-18) ; — Eugène COMBETTE, membre de l'Université, ancien élève de l'École

polytechnique, qui fut successivement professeur de mathématiques dans divers lycées de province, puis à Versailles et à Paris au lycée Saint-Louis, inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général des économats des lycées et enfin inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les mathématiques, mort à Paris, le 22 juin, à 72 ans ; — COMMELIN, secrétaire de l'administration du journal parisien le *Gaulois*, mort à Paris, au commencement de juin ; — Léon DEUBEL, jeune poète du Quartier latin, que la misère a poussé dernièrement au suicide après avoir publié : *La Chanson balbutiante* (Poligny, 1899, in-18) ; *Lèliancolies. Le Chant des routes et des déroutes* (Poligny, 1901, in-16) et *Sonnets intérieurs* (s. l., 1903, in-18) ; — DUREL, le libraire-expert parisien bien connu, mort dernièrement à Paris, à 66 ans ; — Ernest HAUSER, publiciste, mort à Asnières, le 13 mai, dans sa 72e année ; — Armand LÉZY, journaliste parisien, collaborateur du *Matin*, mort à Paris au milieu de juin ; — MAIGNIEZ, professeur au collège de Baume-les-Dames, mort en cette ville, dans le courant de mai ; — Mlle Marie PERRON, collaboratrice du journal *les Gaudes*, de Besançon, dans lequel elle a publié, sous le pseudonyme de P. Maire, un certain nombre de contes et de nouvelles, morte à Besançon, le 7 mai, à l'âge de 56 ans ; — Joseph-Alfred PROTEAU, inspecteur honoraire des écoles, membre du comité diocésain des œuvres de la Côte-d'Or, mort dernièrement à Senlis, à 65 ans ; — le T. C. Frère PRUDENCE, dans le monde Antoine Gallifet, des Écoles chrétiennes, directeur de l'École Saint-Joseph et de l'Institut commercial de Constantinople, mort dernièrement dans cette ville ; — le Dr. Paul VERGELY, professeur de pathologie et de thérapeutique générale à la Faculté de médecine de Bordeaux, mort à Bordeaux, au commencement de juin, à 74 ans, lequel est l'auteur de l'ouvrage : *Essai sur l'anatomie pathologique du rhumatisme articulaire chronique primitif (forme généralisée)* (Paris, 1856, in-8) ; — Richard WADDINGTON, sénateur, mort le 25 juin, à 75 ans, à Saint-Léger-de-Bourg-Denis, lequel avait consacré ses loisirs à la publication d'un important ouvrage : *La Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire* (Paris, 1905-1908, 4 vol. in-8).

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Thomas ALLIBONE JANVIER, écrivain américain descendant d'une famille de protestants français émigrée aux États-Unis, mort subitement à New York le 18 juin, lequel laisse des ouvrages géographiques, tels que *Mexican Guide* et *An Ambassy to Provence*, ainsi que divers romans, dont le meilleur est *In the Sargasso Sea* ; — le Rev. BARNETT, ministre protestant anglais, auteur de : *The Service of God, Religion and Progress, Towards Social Reform*, mort dernièrement à Londres, à 69 ans ; — Mme Caroline BASCHMAKOFF, née Wistaz d'Ivernois, femme du directeur de la *Revue contemporaine* de Saint-Pétersbourg, qui, sous le pseudonyme de Sionrévi, qui lui rappelait la Suisse dont elle était originaire, a collaboré à la *Revue contemporaine* et a publié des traductions françaises d'œuvres russes connues, telles que : *Le Prince Sérébrianny*, d'Alexis Tolstoï, *Une Ambassade russe au* XVIIe *siècle*, *Serge Gorbatoff* et *le Voltairien*, de V. Solovieff, et *Babylone*, du prince Galitzine-Mouravline, morte à Saint-Pétersbourg, le 26 mai ; — Ch. BORVEN, compositeur populaire, mort en juin, à Anvers, à l'âge de 84 ans ; — Charles Augustin BRIGGS, professeur de théologie à l'Institut de l'Union théologique de New York, mort en cette ville, le 9 juin, à 72 ans ; — Giovanni CATTANEO, professeur de langue italienne à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort en cette ville, le 18 mai, à 65 ans ; — Émile DELPHIN, ancien professeur au collège de Genève, qui fut pendant vingt-cinq ans le correspondant genevois du *Lyon républicain* et qui avait donné au *Temps* de nombreux et intéressants feuil-

letons sur l'activité dramatique en Suisse, mort au milieu de juin, à 60 ans; — Dr. Max DITTRICH, professeur de chimie à l'Université allemande de Heidelberg, mort en cette ville, le 6 juin, à 48 ans; — GOUTKOWSKY, professeur à l'École normale d'instituteurs de Lemberg (Galicie), assassiné en cette ville, le 11 juin, par un étudiant; — Dr. Theodor GROSS, professeur de physique à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, à la fin de mai; — Angus HAMILTON, journaliste et écrivain anglais, qui fut pendant une vingtaine d'années attaché à divers journaux comme correspondant de guerre et qui a écrit plusieurs volumes, notamment : *The Siege of Mafeking*, *Korea*, *Afghanistan*, mort dernièrement aux États-Unis; — Dr. Eduard HOLZAPFEL, professeur de zoologie à l'Université alsacienne de Strasbourg, mort en cette ville, au milieu de juin, à 59 ans; — Dr. Ernst KITTL, professeur de géologie à l'École technique supérieure et directeur de la section géologique et paléontologique du Musée d'histoire naturelle de Vienne, mort en cette ville, au commencement de mai, à 59 ans; — le chanoine Jean KREKELBERG, inspecteur de l'enseignement moyen du diocèse de Tournai (Belgique), professeur à l'école supérieure commerciale et consulaire de Mons, mort en cette ville le 14 juin; — le R. P. Jean-Baptiste DE LEU, de la Compagnie de Jésus, qui a professé pendant de longues années dans divers collèges de la Compagnie, mort à Bruges, le 2 juin, dans sa 72e année; — Wladislas VON LOZINSKI, historien polonais, mort à Lemberg (Galicie), le 21 mai; — Antonio MARRO, médecin et psychiatre italien, professeur agrégé de clinique psychiatrique à l'Université de Turin et directeur de l'Asile d'aliénés de cette ville, mort dernièrement à 75 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages, notamment : *I Caratteri dei delinquenti : studio antropologico-sociologico* (1887), *Processo Romboli, contribuzione allo studio della pazzia transitoria da avvelenamento alcoolico* (1888), etc.; — Dr. Adam MODIONSKI, professeur de philologie classique à l'Université polonaise de Cracovie, mort en cette ville, le 16 mai, à 52 ans; — Dr. August MOMMSEN, recteur adjoint de la « Domschule » de Schleswig, frère du célèbre archéologue Théodore Mommsen, et auteur lui-même d'ouvrages sur le calcul du temps chez les anciens, notamment *Die Zeit der Olympiaden* (Leipzig, 1891, in-8); — Dr. Arnold PAGENSTECHER, directeur du Musée municipal des sciences naturelles à Wiesbaden (Allemagne), mort en cette ville, au milieu de juin, à 75 ans; — Eduard PECHUËL-LŒSCHE, géographe allemand, mort à Munich, le 29 mai, à 73 ans; — Dr. Emil POTT, professeur d'agriculture à l'École technique supérieure de Munich, mort sur le Wendelstein, au cours d'une excursion, le 22 mai, à 62 ans; — Dr. Otto REUBKE, musicologue et compositeur de musique allemand, attaché à l'Université de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 19 mai, à 71 ans; — Dr. Louis SAALSCHÜTZ, professeur de mathématiques à l'Université allemande de Kœnigsberg, mort en cette ville, à la fin de mai, à 78 ans; — Dr. Adolf SCHEFFLER, professeur de construction des machines et de la théorie des machines à l'École technique supérieure de Brunswick (Allemagne), mort en cette ville, le 14 juin, à 85 ans; — Otto Franz SCHMIDT-BURGK, écrivain allemand, auteur de travaux sur la statistique, mort au milieu de mai, à Weimar, à 56 ans; — Sigmund SINGER, l'éminent directeur en chef du grand journal le *Pester Lloyd*, mort au milieu de juin, à Budapest; — Otto TANDOR, professeur d'architecture au Polytechnicum de Budapest (Hongrie), mort au milieu de juin, à 61 ans; — Dr. Jules THIRIAR, professeur à l'Université de Bruxelles, qui fut le médecin du roi Léopold II, mort dernièrement à Bruxelles; — Alexander TSCHECHOW, écrivain russe, mort le 30 mai, à Saint-Pétersbourg, à 57 ans; — VAN DER SLICHELE, principal du collège épiscopal de Pope-

ringhe (Belgique), mort à Gand, le 15 juin, dans sa 50e année ; — Dr. Heinrich WEBER, professeur de mathématiques à l'Université alsacienne de Strasbourg, mort en cette ville, le 17 mai, à 72 ans ; — John WESTLAKE, juriste anglais, auteur de *Treatise on Private International Law or the Conflict of Laws* (Londres, 1858, in-8), mort à Londres, au commencement de mai, à 85 ans ; — Dr. Theodor WEYL, professeur de chimie à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, le 6 juin, à 62 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 mai, M. Homolle montre à l'Académie des dessins exécutés par des élèves de l'Académie des beaux-arts de Copenhague, pensionnaires de l'École française, et donnant la restitution opérée grâce aux travaux des savants français, de deux monuments dont on n'avait encore trouvé que des fragments. — M. Jules Maurice expose les raisons qui le font adhérer aux conclusions présentées par M. Mispoulet, au sujet de l'*Histoire Auguste* et des seconds Flaviens. — Le 5 juin, M. Paul Monceaux montre et commente des inscriptions chrétiennes découvertes à Djemila, près de Sétif, par MM. Cagnat et Ballu. — Le 13 juin, M. Morel-Fatio lit un éloge de M. d'Arbois de Jubainville considéré comme le fondateur de l'étude scientifique du celtique en France, et comme un patriote déclaré et convaincu. — Le 20 juin, M. Cordier fait connaître à l'Académie une note du commandant Tilpo, au sujet de la mission qu'il accomplit au Kanem, dont il étudie la population, le régime météorologique, en même temps que la navigabilité du lac Tchad. — M. Pirenne fait remarquer l'analogie qui existe entre les hanses marchandes de l'Europe septentrionale et la Hanse parisienne, dont le chef deviendra le prévôt des marchands. — M. le comte Durrieu montre à l'Académie la photographie d'une miniature vue par lui à Saint-Pétersbourg et qu'il croit être de la main de Jean Fouquet. — M. A. Bigot décrit les procédés de fabrication de la faïence des palais de Darius, et donne la formule de composition de la terre qui a servi à les exécuter. — Le 29 juin, M. Cagnat lit un rapport sur les résultats des fouilles pratiquées à Fourvières, en 1913, fouilles qui ont donné lieu à des découvertes archéologiques importantes intéressant le Lyon gallo-romain. — M. Omont décrit un recueil de descriptions de l'Asie ancienne, recueil contenu dans un manuscrit du IXe siècle que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale. — M. Diehl lit un mémoire de M. Maspero sur les fouilles exécutées à Baouit (Égypte).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 31 mai, M. Jacques Bardoux fait connaître à l'Académie les conclusions de son livre sur *l'Angleterre radicale*, les résultats obtenus par les lois nouvelles sur la propriété, et les projets des conservateurs. — Le 14 juin, M. Ch. Benoist poursuit la lecture de son travail sur l'homme de 1848. — Le 21 juin, M. Fagniez prononce l'éloge d'un correspondant anglais de l'Académie, M. Hodgson.

CONCOURS. — La Société de l'histoire du théâtre met au concours une Histoire des théâtres de verdure. Le prix de 500 francs sera décerné en 1914. Délai pour la remise des manuscrits : 31 décembre 1913.

— La Ligue française d'éducation morale décernera en 1915 des prix, pour une valeur totale de 15.000 francs, aux meilleurs Manuels d'éducation morale. Délai : 31 décembre 1914.

PRIX DU CONCOURS DE LITTÉRATURE SPIRITUALISTE DE 1913. — Pour la poésie : Grand prix hors concours : M. Achille Paysant : *Vers Dieu*. — Prix de la fondation prix Claire Virenque : notre collaborateur M. Armand

Praviel : *Le Cantique des saisons.* — Prix social : M. Georges Gourdon : *Théâtre*, et M. Théodore Botrel : *Chansons des clochers à jour.* — M. Achille Millien : *L'Heure du couvre-feu.* — Mlle Marguerite Duportal : *Le Prisme des heures.* — Mme Mathilde Delaporte : *En demi-teintes.* — M. Charles Grolleau : *Sur la Route claire.* — M. Alcide Marot : *Alouettes et Alérions.* — Pour les romans et récits : M. Pierre Gourdon : *Les Courtagrè.* — Mme Henriette de Vismes : *Les Petites Ames.* — Mme Louise Fisquet : *Thérèse Dalbran.* — Mme Éveline Le Maire : *Le Rêve d'Antoinette.* — M. Jean Vezère : *Leur Péché.* — Mentions : Jules Dupin : *Les Ascensions du cœur*, poésies. — M. Louis Villardeau : *Latiniste*, récit.

Index. — Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index vient de frapper les ouvrages suivants : La Berthonnière, *Sur le chemin du catholicisme* et *le Témoignage des martyrs* ; Stephen Coubé, *Ames juives ;* S. Merkle, *Le Passé et le présent des Facultés de la théologie catholique* ; M. D. Petri, *Vie de G. Tyrrell*; et Van Dalsum, *La Révolution française et l'Évangile.* M. l'abbé Coubé s'est soumis sans délai à cette décision.

Mélanges Émile Picot. — Le nombre seul des érudits qui ont tenu à collaborer aux *Mélanges offerts à M. Émile Picot, membre de l'Institut, par ses amis et ses élèves* (Paris, E. Ratier, 1913, 2 vol. gr. in-8 de LXXX-558 et 648 p., portrait et fig.), le nombre plus considérable encore de ceux qui se sont associés par leur souscription à cette publication, est un témoignage éloquent de l'estime universelle que s'est acquise M. Émile Picot, des amis et des admirateurs que lui ont valu tant en France qu'à l'étranger ses travaux si variés et les services qu'il a rendus à la cause de l'érudition. La bibliographie dressée par M. Paul Lacombe avec le soin qu'il apporte à ce genre de travaux permet de se rendre compte de l'étendue des connaissances de M. Picot et des multiples domaines sur lesquels s'est exercée son érudition. Les fonctions qu'il a remplies dans l'Europe orientale, la chaire qu'il tient avec tant de distinction à l'École des langues orientales l'ont amené naturellement à s'occuper de ces pays qui intéressent au plus haut point en ce moment l'opinion européenne. Mais, en même temps, M. Picot s'est acquis dans les études romanes une place considérable. Voici la liste des mémoires contenus dans ces mélanges : Auvray (L.), *La Bibliothèque de Claude Bellièvre (1530)* (t. II, p. 333-365) ; — Babelon (J.), *Les Laudes et Complaintes du Petit-Pont* (t. I, p. 83-91) ; — Barbier fils (Paul), *Note sur les sens du mot « picot »* (t. I, p. 453-459) ; — Baudrier (J.), *Michel Servet, ses relations avec les libraires et les imprimeurs lyonnais* (t. I, p. 41-57) ; — Beaulieux (Ch.), *Le Premier Traité d'orthographe française imprimé* (t. II, p. 557-569 ;) — Bédier (J.), *Un personnage de chanson de geste non identifié jusqu'ici* (t. II, p. 221-227) ; — Benedetto (L. F.), *L'« Hélène » de Leconte de Lisle* (t. II, p. 279-333) ; — Blanchet (A.), *Le Corps de la mercerie de Paris en 1592* (t. I, p. 463-471) ; — Blum (A.), *De l'esprit satirique dans un recueil de « Dicts moraux » du* XVIe *s.* (t. II, p. 431-447) ; — Bourrilly (V. L.), *Lazare de Baïf, maître des requêtes* (t. I, p. 121-135) ; — Brandin (L.), *Vie de sainte Agathe (rédaction anglo-normande en vers)* (t. I, p. 91-101) ; — Brugi (Biagio), *Gli antichi scolari di Francia allo Studio di Padova* (t. I, p. 535-555) ; — Cartier (A.), *Les Dixains catholiques de Jacques Estange* (t. I, p. 307-315) ; — Champion (P.), *Du succès de l'œuvre de Charles d'Orléans et de ses imitateurs jusqu'au* XVIe *s.* (t. I, p. 409-421) ; — Charencey (Cte de), *Étymologies françaises* (t. I, p. 57-67) ; — Chatelain (E.), *Recherches sur les plus vieux livres des Condé* (t. II, p. 487-505) ; — Cohen (G.), *Le Thème de l'aveugle et du paralytique dans la littérature française* (t. II, p. 393-405) ; — Corbierre (abbé A. J.), *Correspondance inédite entre Mabillon et Mont*

faucon (t. II, p. 459-477) ; — Cordier (H.), *Giuseppe Panzi, peintre italien à Pe-King* (XVIIIe s.) (t. I, p. 429-445) ; — Crescini (V.), *Gabella* (t. I, 177-195) ; — D'Ancona (A.), *Descrizione di un banchetto del 1600* (t. I, p. 421-429) ; — Debenedetti (S.), *Le ansie d'un bibliofilo durante il sacco di Roma* (t. I, p. 511-515) ; — Dejob (Ch.), *Lettres de Guglielmo Libri conservées à la bibliothèque Victor Cousin* (t. I, p. 515-525) ; — Deny (J.), *Sari Saltiq et le nom de la ville de Babadaghi* (t. II, p. 1-17) ; — Dorez (L.), *Le « Zibaldone » de Baccio Tinghi* (t. II, p. 261-279) ; — Dorveaux (P.), *Synonymes anciens et modernes d'« ecchymose »* (t. I, p. 21-29) ; — Dufour (Th.), *« Calviniana »* (t. II, p. 51-67) ; — Farinelli (A.), *Viaggi e viaggiatori nella Spagna e nel Portogallo* (t. II, p. 583-635) ; — Gaiffe (F.), *L'Art poétique abrégé de Claude de Boissière (1554)* (t. I, p. 487-495) ; — Gerig (John), *Une lettre d'Antoine Arlier à Louis Grille* (t. II, p. 17-26) ; — Gohin (F.), *Huitains inédits de Marguerite de Navarre et d'un amant platonique* (t. I, p. 395-409) ; — Grand (D.), *Charte berrichonne de 1268* (t. I, p. 261-267) ; — Hauvette (H.), *Principe Galeotto* (t. I, p. 505-511) ; — Hoepffner (E.), *La Chronologie des Pastourelles de Froissart* (t. II, p. 26-43) ; — Huet (G.), *Le Thème de Camaralzaman en Italie et en France* (t. I, p. 113-121) ; — Jeanroy (A.), *Notes sur l'histoire d'un chansonnier provençal* (t. I, p, 525-535) ; — Karl (L.), *Sur la mort de Pan dans Rabelais et quelques versions modernes* (t. I, p. 267-275) ; — Keidel (G. C.), *I Santi di Manerbi printed on vellum* (t. II, p. 103-115) ; — Kont (F.), *La Première Étude française sur la langue et la littérature hongroises* (t. I, p. 471-481) ; — Lacombe (Paul), *Bibliographie des travaux de M. Émile Picot* (t. I, p. IX-LXXX) ; — Laloy (E.), *Les Plans de Catherine II pour la conquête de Constantinople* (t. I, p. 135-151) ; — Längfors (H.), *Deux témoignages inédits sur le costume des élégants au XIVe s.* (t. I, p. 159-167) ; — Langlois (E.), *Fragment d'un roman de la Table ronde* (t. I, p. 383-391) ; — Lanson (G.), *Manuscrit de « La Mort de Socrate » de Lamartine* (t. II, p. 199-221) ; — La Roncière (Ch. de), *Chronique inédite de la guerre de Bretagne (1487-1492)* (t. I, p. 495-505) ; — Lefranc (A.), *Rabelais et Cornélius Agrippa* (t. II, p. 477-487) ; — Le Verdier (P.), *Jacques de Camprond et son « Psalterium »* (t. II, p. 377-385) ; — Lollis (C. de), *« Polyeucte » entre les mains de Voltaire, Baretti et Paradisi* (t. I , p. 405-417) ; — Martin (H.), *La Diatribe de Jean d'Anneux* (t. II, p. 227-241) ; — Maurice (J.), *Histoire politique des provinces espagnoles de 285 à 310* (t. I, p. 451-463) ; — Mazon (A.), *La Notion morphologique de l'aspect des verbes chez les grammairiens russes* (t. I. p, 343-366) ; — Mazzoni (Guido), *Un poema su Carlo magno dedicato a Enrico IV* (t. II, p. 143-149) ; — Medin (A.), *Il Gran Credo di Venezia* (t. II, p. 43-51) ; — Mély (F. de), *Le Banquier et sa femme, de Quentin Matsys* (t. II, p. 505-515) ; — Morel-Fatio (A.), *« Châteaux en Espagne »* (t. I, p. 335-343) ; — Moschetti (A.), *Per la « Caccia di Teoderico » sulla facciata del S. Zeno di Verona* (t. II, p. 547-557) ; — Muret (E.), *Une lettre inédite de Lope de Vega* (t. II, p. 365-371) : — Novati (Fr,), *Bigorne e Chicheface* (t. II, p. 67-89) ; — Nyrop (K.), *L'Étymologie du verbe « tuer »* (t. I, p. 391-395) ; — Omont (H.), *Lettres d'indulgences en faveur des religieuses pénitentes ou repenties de Paris* (t. I, p. 445-451) ; — Ott (A. C.), *Die Pariser Handschrift Nat. Bibl. It. 2034 (fonds Libri) und Benedetto Menzini* (t. I, p. 275-289) ; — Oulmont (Ch.), *Pierre Gringore et l'entrée de la reine Anne en 1504* (t. II, p. 385-393) ; — Paget-Toynbee, *A note on « storia, storiato »* (t. I, 195-209) ; — Pélissier (L. G.), *Origines et caractères généraux de la Signoria* (t. II, p. 241-261) ; — Pereire (A.), *Les Quinze Lois de la Bibliothèque des Vargas Maccincea* (t. II, p. 163-171) ; — Pernot (H.), *Le Poème crétois de la Belle Bergère* (t. II, p, 89-103) ; — Piaget (A.), *La « Complainte du prisonnier d'amours »* (t. II, p. 155-163) ; — Polain (M. L.), *Note sur un hommage d'Erasme* (t. II, p. 135-143) ; — Préchac (F.), *Note sur le sommaire du « De Clementia »* (t. II, p. 569-583) ; — Rahir (E.), *La Première Édition des*

œuvres de Clément Marot (t. II, p. 635-645); — Rajna (Pio), « *Rosaflorida* » (t. II, p. 115-135); — Ravaisse (P.), *Un ex-libris de Guillaume Postel* (t. I, p. 315-335); — Rebelliau (A.). *Le « l'hevalier chrestien » du père capucin Benoît de Canfeld (1609)* (t. I, p. 369-383); — Roersch (A.), *Quarante six lettres inédites d'Érasme* (t. I, p. 1-11); — Roques (M.), *L'Original de la « Polia » d'Orastie* (t. II, p. 515-533); — Roy (E.), *Un régime de santé du* XVe *s. pour les petits enfants et l'hygiène de Gargantua* (t. I, p. 151-159); — Ruelle (C. E.), *La Cryptographie grecque* (t. I, p. 289-307; — Seymour de Ricci, *Les Feuillets perdus d'un manuscrit de Léonard de Vinci* (t. II, p. 447-453); — Söderhjelm (W.), *Le Manuscrit des nouvelles de Francesco Maria Molza* (t. I, p. 167-177); — Stein (H.), *Scipion Sardini et sa famille* (t. II, p. 171-187); — Stengel (E.), *Einige Bemerkungen über die altfranzösischen poetischen Bearbeitungen des Lebens Christi und die Jungfrau Maria* (t. I, p. 215-225); — Sturel (R.), *Notes sur Maître Jacques Mathieu le Bazochien* (t. II, p. 417-431); — Luchier (H.), *Das älteste Vorkommen des Wortes « coisel »* (t. I, p. 257-261); — Thomas (A.), *Le Roman du lévrier Archilès* (t. I, p. 481-487); — Tourneux (M.), *Livres annotés par Mercier de Saint-Léger* (t. II, p. 533-543); — Vaganay (H.), *Vingt fables d'Esope, traduction française du* XVe *s.* (t. I, p. 67-83); — Van der Haeghen (V.), *Correspondance inédite de Claude Aquaviva au sujet de l'installation d'un collège de jésuites à Gand* (XVIe *s.*) (t. I, p. 101-113); — Vidier (A.), *Un bibliophile du* XVIe *s.*, *Nicolas Moreau d'Auteuil* (t. II, p. 371-377); — Villey (P.), *Montaigne et le Timber de Ben Jonson* (t. I, p. 29-41); — Wahlund (C. W.), *Trois siècles (1576-1875) de littérature relative aux Serments de Strasbourg* (t. I, p. 225-239); — Wallensköld (A.), *Le Sort de la voyelle protonique non initiale latine en roumain* (t. I, p. 239-257); — Wecks (R.), « *Bones Artu* » (t. I, p. 209-215); — Wickersheimer (E.), *Le Traité de la saignée de Jehan Lelièvre* (t. I, p. 11-21); — Wickersheimer (M. E.). *Deux imitations de la « Ressource de la Chrétienté »* (t. II, p. 543-547); — Wilmotte (A.), *A propos d'un passage d'Alfred de Vigny* (t. II, p. 149-155).

Paris. — M. Pierre Gauthiez a eu l'excellente pensée de réunir en un volume un certain nombre de chroniques par lui publiées dans *l'Écho de Paris*, de 1908 à 1912. L'ensemble, ainsi que l'indique le titre du recueil (*Promenades parisiennes, Croquis et fantaisies*. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50), se rapporte à Paris, au passé et au présent de la Ville unique au monde; mais on y trouve aussi des portraits d'artistes ou de savants, ainsi que des discussions d'une portée générale, animées d'un esprit de parfaite indépendance, du patriotisme le plus pur et d'une excellente moralité. L'auteur a le sentiment de l'art et du pittoresque : il y a plaisir et profit à relire posément ces études dont l'intérêt a pu échapper au lecteur le jour où, dans la presse de la vie quotidienne, il n'a pu que les parcourir hâtivement dans le journal où elle ont paru pour la première fois.

— Le *Polybiblion* rendra compte très prochainement du livre qu'un magistrat, M. Louis André, a publié chez Plon-Nourrit sur *l'Assassinat de Paul-Louis Courier*. En attendant, il n'est pas sans intérêt de signaler à nos lecteurs la conférence que M. Victor Perrot a prononcée le 25 février dernier à l'occasion de la 90e réunion des membres de *la Société archéologique, historique et artistique le Vieux Papier*. Cette conférence, qui a pour titre : *La Participation du Vieux Papier dans l'Assassinat de Paul-Louis Courier*, a été insérée dans le fascicule du 1er mai 1913 du Bulletin de la Société (p. 210-240, avec 3 pl. hors texte, une carte et un portrait dans le texte). En premier lieu, l'auteur raconte gaîment comment un exemplaire du journal *le Globe*, du 7 juin 1830, rappelant brièvement les circonstances de l'assassinat du pamphlétaire et offert par lui à M. André, a conduit celui-ci à reprendre rétros-

pectivement l'instruction du crime commis dans la forêt de Larçay, le 10 avril 1835. Puis il retrace la vie « un peu incohérente de P.-L. Courrier », l'assassinat dont il fut victime et le procès qui intervint. Les dernières pages de ce travail sont relatives à une manière de procès-verbal semi-sérieux, semi-comique où M. Perrot, accompagnant M. André, a consigné le résultat d'une enquête sur place intitulée : *Descente sur les lieux : la Chavonnière. Reconstitution du crime : Forêt de Larçay.* — Un tirage à part de cette curieuse conférence est annoncé.

— La collection des *Petits Manuels du foyer* édités par la librairie Colin, au prix de 1 fr. le volume, va de l'avant, sans arrêt. Voici encore deux nouveautés : *Les Conserves du ménage*, par M. Jacques Léchalet (in-16 de 151 p., avec fig. et *le Budget familial*, par M. Paul Jolis (in-16 de 164 p). Le livre de M. Léchalet, en six chapitres, indique clairement, et de façon aussi simple que pratique, les moyens de conserver avec succès les légumes, les poissons, les viandes, la volaille, les gibiers, les fruits, enfin le bouillon, le lait, le beurre et les œufs. L'auteur a divisé les procédés de conservation en : 1° conservation momentanée ; 2° conservation prolongée ; 3° conserves. En suivant les conseils que l'on trouve ici, la maîtresse de maison réalisera certainement de notables économies dans son budget. — Et puisque nous parlons de budget, nous devons recommander à l'attention le manuel de M. Paul Jolis : *Le Budget familial.* « Les conditions d'existence, dit l'auteur, les besoins et les goûts sont tellement différents suivant les lieux et les personnes, qu'il serait chimérique, sous prétexte que tels individus jouissent de revenus égaux, de prétendre leur imposer à tous la même utilisation de leurs ressources, la même répartition de leurs dépenses... La seule manière de faire véritablement œuvre pratique, c'est précisément d'indiquer d'après quels principes et comment un particulier doit établir et gérer son budget ; puis de laisser aux initiatives personnelles le soin d'appliquer ces principes. » Ceci exposé, M. Jolis explique d'abord pourquoi et comment il faut établir le budget familial, puis il donne des conseils généraux pour divers types de situation, examine les différentes catégories de dépenses d'un ménage et termine par un aperçu de ce que doit être la comptabilité.

— Signalons une jolie édition des *Aventures de Télémaque*, par Fénelon (Tours, Mame, s. d., in-12 de 334 p., avec une grav. et quelques vignettes. — Prix, cartonné : 1 fr. 50). Elle est précédée d'une notice sur l'auteur par Poujoulat. — La même librairie nous donne des *Caractères* de La Bruyère une édition semblable, au même prix (in-12 cartonné de 327 p., avec portraits et vignettes).

Champagne. — Le 131e volume de la collection des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* vient d'être mis en distribution : il correspond au tome 1er de l'année 1912-1913 (Reims, Michaud, 1912, in-8 de 381 p., avec planches, fac-similés et vignettes). A noter d'abord le discours d'ouverture de la séance du 11 juillet 1912, prononcé par M. Ernest Freville, président annuel ; sur *le Goût de l'histoire* (p. 1-10), puis le compte rendu du *Banquet offert à M. Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie, à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la légion d'honneur, 13 mai 1912* (p. 109-116, avec un beau portrait de M. Jadart). Nous mentionnerons ensuite : *Compte rendu du Congrès international contre la tuberculose, (Rome, avril 1912)*, par M. le Dr Téchoueyres (p. 117-133) ; — *Le Péril bleu*, par M. Maurice Renard (p. 135-141) ; — *Projet d'une carte phonétique du département de la Marne*, par M. Lucien Ponsinet (p. 143-150) ; — *Le Mariage de Henri III à Reims et son épithalame par Noël Gillet, poète rethélois du* XVIe *siècle*, par M. Henri Jadart (p. 151-169, avec un

fac-similé); — *Rilly et Chigny au moyen âge*, par M. Gaston Robert (p. 171-232); — *Une Œuvre d'enlumineur*, par M. Lucien Poirot (p. 233-237); — *Les Séjours à Reims du cardinal Mazarin pendant la Fronde*, par M. Albert Cans (p. 239-262); — *Notes généalogiques tirées des registres paroissiaux du canton de Beine*, par M. le Dr Pol Gosset (p. 263-330, avec 1 pl. et 4 vignettes); — *La Bazoche de Reims en 1784; lettres d'érection de la Bazoche; son existence antérieure au bailliage royal et ses dérivés modernes*, par M. Henri Jadart (p. 331-348). — *Jean-Simon Lévesque de Pouilly, lieutenant général au présidial de Reims, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1734-1820)*, par M. Henri Jadart (p. 349-377, avec un portrait, une reproduction d'épitaphe et une autre d'armoiries).

— Les questions de défense nationale et de préparation militaire de la jeunesse ne sont pas nouvelles et l'ancien régime y avait répondu par diverses organisations, qui reposaient sur ce qu'on appelle aujourd'hui le volontariat, c'est-à-dire la bonne volonté et l'émulation. On aura de nouveaux détails à cet égard dans une monographie très documentée de M. L. Moulé : *La Compagnie de l'Arquebuse de Vitry-le-François* (1601-1790), (Vitry-le-François, Tavernier, 1912, in-8 de 157 p.). Par un heureux hasard, les archives de cette « compagnie » se sont conservées intactes depuis le début du XVIIe siècle et cette circonstance a permis à un érudit local de reconstituer toute l'histoire. C'est au début du XVIe siècle, lorsque l'usage des armes à feu se vulgarisa, que les compagnies d'arquebusiers remplacèrent celles d'archers. La compagnie vitryate fut organisée par des ordonnances et lettres-patentes de Henri IV. M. Moulé décrit en détail son organisation et son fonctionnement, avec ses chevaliers, ses capitaines, un roi, désigné chaque année par son succès au tir du *papegault*, un fol, etc. et les incidents divers d'une existence de deux siècles (difficultés avec les corps constitués, etc.). L'ouvrage de M. Moulé est intéressant au point de vue général, comme décrivant la vie sociale d'une ville sous l'ancien régime et il s'adresse par là à d'autres lecteurs encore qu'aux Vitryats. — On a négligé de dire que ce volume est extrait des *Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François* (volume encore à paraître).

Franche-Comté. — Le 6 mars dernier, au théâtre de Lons-le-Saunier, M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque de Besançon, a fait, sous le patronage de la Société d'émulation du Jura, une conférence sur *les Poètes comtois du passé*, laquelle vient de paraître en brochure (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1913, petit in-8 de 41 p.). Le passé embrassé par le conférencier va du XVIe siècle, avec Ferry Julyot, jusqu'à Édouard Grenier, mort il y a peu d'années, en s'arrêtant à Chassignet, Pierre Mathieu, qui fut historiographe de Henri IV, Mairet, auteur de *Sophonisbe* et précurseur de Corneille, Rouget de Lisle, le conseiller Bizot qui, entre autres, a laissé un poème patois de ton fort léger : *L'Arrivée dans l'autre monde d'une dame habillée en panier* (1738), l'abbé Talbert, le Dr Giraud, Charles Nodier, Louis de Ronchaud, le mal édifiant président Trémolières, l'humoristique Viancin, Gindre de Mancy, Armaud Barthet et Max Buchon. Les Comtois, contrairement à ce que l'on a dit et écrit, sont aussi bien doués pour la poésie et pour l'art que pour les sciences de toute espèce : M. Gazier le prouve, avec beaucoup d'esprit, tout le long de sa conférence qui, de même que sa brochure, s'est terminée par un joli aperçu sur les noëls.

— Le même M. G. Gazier a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, une étude intéressante et très solide concernant *le Chirurgien Édouard Acton et l'Inoculation à Besançon au XVIIIe siècle* (Besançon, imp. Dodivers, 1913, petit in-8 de 25 p.). Ce praticien, Irlandais d'origine, vint se

fixer à Besançon en 1732, s'y maria et ne quitta cette ville que huit ans environ après la mort de sa femme, c'est-à-dire vers 1775, pour se retirer à Paris. L'auteur raconte les tribulations par lesquelles Édouard Acton, père de ce Joseph Acton qui devint principal ministre du roi de Naples, dut passer avant de conquérir de haute lutte celle qu'il aimait et qui voulait elle-même être sa femme ; puis il montre quel fut, à Besançon, le rôle particulièrement actif du chirurgien dans la pratique de l'inoculation comme préservatif contre la variole. On ne peut que remercier M. Gazier d'avoir mis en lumière ce personnage moins connu que son fils Joseph, parce qu'il agit sur un théâtre plus modeste, mais dont la mémoire méritait d'être conservée et honorée.

— M. l'abbé Letondal est l'auteur d'un volume qui, tout en méritant d'être spécialement recommandé comme récompense scolaire dans les écoles libres, n'en sera pas moins bien à sa place dans une bibliothèque franc-comtoise sérieuse. Titre : *Un Disciple du curé d'Ars en Chine, le Père Jean Rigaud, missionnaire et martyr* (Tours, Cattier, 1912, gr. in-8 de 246 p., avec grav. — Prix : 2 fr. 50). Jean Rigaud, né à Arc-et-Senans (Doubs), le 2 juin 1834, passa successivement par les séminaires de Marnay, de Vesoul et de Besançon et entra en 1868 aux Missions étrangères de la rue du Bac, à Paris, d'où il sortit deux ans plus tard pour aller évangéliser la Chine. C'est dans la ville de Yéou-Yang-Tchéou qu'il subit le martyre, le 2 janvier 1869. Cette biographie, écrite surtout à l'aide des lettres mêmes du P. Rigaud, est aussi attachante qu'édifiante.

— Pour la quinzième fois, nous signalons ici le *Bulletin de la Société grayloise d'émulation*, dont le volume de 1912 a paru dernièrement (Gray, imp. G. Roux, in-8 de 229 p., avec grav. et planches). Cette société savante, la plus jeune des sociétés franc-comtoises du genre, garde amplement son activité des premiers jours. Ainsi, dans le volume que nous avons sous les yeux, nous citerons : *L'Occupation allemande en 1870-1871 à Gray et les environs*, par M. Gilbert Roux (p. 19-128, avec des grav. et de nombreuses reproductions de documents). C'est une contribution utile à l'histoire de l'Année terrible dans l'est de la France ; — *Les Moulins et fours banaux de Gray*, par M. Ch. Godard (p. 129-135) ; — *Notes sur le régime municipal à Gray* (XIVe *et* XVe *siècles*), par M. Camille Rochard (p. 137-151). Ces notes seront continuées ; — *Recherches archéologiques et historiques sur le territoire de Mantoche*, par M. A. Gasser (p. 153-200, avec 6 pl.), travail très intéressant faisant suite à ceux que le même auteur a publiés dans les *Bulletins* de la Société grayloise d'émulation en 1901, 1904 et 1911 ; — *Coupe et faune du rauracien supérieur à Roche-sur-Vannon* (*Haute-Saône*), par M. V. Maire (p. 201-210) ; — *L'Éclipse du 17 avril 1912 dans la Haute-Saône*, par M. A. Gasser (p. 211-227).

Saintonge et Aunis. — Le tome XLIII des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Saintes, Prévost ; Paris, A. Picard et fils, in-8 de XVII-445 p.) comprend trois parties bien différentes. Dans la première partie, qui s'étend jusqu'à la page 113, M. Louis Delavaud a publié soixante-dix-huit documents sur les établissements religieux et hospitaliers à Rochefort, de 1683 à 1715, tirés des papiers de l'intendant Arnoul, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. La seconde partie comprend vingt-trois lettres inédites de Raymond Phélipeaux d'Herbault, secrétaire d'État, et de Paul Ardier, son principal commis, au maréchal d'Estrées, presque toutes relatives au siège de la Rochelle (1627-1628). Ces lettres sont également éditées par M. Louis Delavaud. Enfin dans la troisième partie, M. Ch. Dangibeaud a tiré des minutes de notaires une suite de pièces des plus intéressantes au point de vue des usages et des mœurs de la ville de

Saintes. Il les a divisées en deux séries : les pièces relatives au clergé et aux communautés et les pièces civiles. Ce volume, publié avec des notes, des études sur chaque ensemble de documents et une table onomastique, sera des plus utiles à consulter pour l'histoire saintongeaise aux XVIIe et XVIIIe siècles.

BELGIQUE. — L'*Annuaire illustré de l'enseignement catholique en Belgique* en est à sa troisième année ; il se publie sous le patronage de la Ligue scolaire catholique (Bruxelles, 15, rue du Bailli, 1913, in-8 de 564 p., avec de très nombreuses gravures, reliure toile). M. Valentin Brifaut, membre de la Chambre des représentants, a écrit pour cet annuaire une Préface dont il convient de détacher quelques lignes : « Trop de catholiques belges et étrangers, dit M. Brifaut, ignorent encore les ressources que la Belgique leur offre pour l'éducation de leurs enfants (formation morale profondément imprégnée de la vérité religieuse). Quand se présente pour la plupart des parents le moment d'arrêter leur choix, les éléments d'appréciation leur manquent et ils ne savent où s'adresser pour les obtenir. » Or, le volume que nous avons sous les yeux ne peut manquer de donner satisfaction aux intéressés. C'est, conclut M. Brifaut, « un manuel pratique et bien documenté, fournissant les renseignements désirables sur nos établissements d'enseignement à tous les degrés... Notre Annuaire est assuré de l'accueil le plus chaleureux en France, où, par suite des lois de spoliation et d'oppression, la question de l'enseignement chrétien se pose avec tant d'acuité aux pères et mères de famille. » On trouvera là, en résumé, toutes les indications utiles sur les écoles, collèges et pensionnats de Belgique et sur l'excellente Université de Louvain. L'illustration est abondante et des plus soignées : elle donne au volume l'aspect d'un très agréable album. Outre une ample table des matières, l'Annuaire est pourvu d'un index géographique qui facilite les recherches. L'utilité d'une telle publication est, on peut le dire, européenne.

IRLANDE. — C'est un important chapitre de l'histoire de la littérature irlandaise que vient d'écrire M. Quiggin, professeur de celtique à l'Université de Cambridge, dans les *Proceedings of the British Academy*. Tome V. Le tirage à part forme une brochure (Londres, Frowde, 1913, gr. in-8 de 55 p. — Prix : 4 fr. 50) intitulée : *Prolegomena to the Study of the Later Irish Bards 1200-1500*. Par « bardes » il faut entendre ici des poètes de cour, attachés à la personne de chefs de clan ou autres seigneurs, chantant, par profession, l'éloge de ces seigneurs, de leurs ancêtres, de leurs exploits, écrivant aussi d'autres poèmes, soit religieux soit de circonstance. C'est une littérature peu originale au point de vue de l'invention, mais pourtant intéressante parce qu'elle reflète les idées du temps et qu'elle a parfois du mérite. Après en avoir fait une revue générale, avoir déterminé le caractère de cette poésie, indiqué ses rapports avec d'autres littératures (notamment la galloise) et dans quelques cas avec la littérature chrétienne (latine) du moyen âge, M. Quiggin établit l'inventaire de tous les poèmes de cette nature, publiés ou inédits, conservés dans les manuscrits, avec extraits à l'occasion : quoique ayant surtout sa valeur pour la littérature irlandaise, le travail de M. Quiggin a aussi son intérêt pour la littérature comparée du moyen âge.

ITALIE. — La mort de Fogazzaro, survenue le 7 mars 1911, fut considérée comme un deuil national. De toutes parts, de la cour royale, des hautes sphères ecclésiastiques et politiques, de nombreuses villes d'Italie, affluèrent au municipe de Vicence, à la famille, les télégrammes de condoléances ;

à la Chambre des députés, au Sénat, dans mainte assemblée fut prononcé l'éloge du défunt : les inaugurations de monuments élevés à sa mémoire, à Vicence ou ailleurs, furent également l'occasion de plusieurs discours ; des épitaphes, des pièces de vers furent composées en son honneur. De ces innombrables témoignages de sympathie pour la famille ou d'admiration pour l'illustre écrivain, les plus importants ont été réunis, par les soins pieux de sa veuve et de ses filles, en un fort volume, d'une sévère élégance (*Per Antonio Fogazzaro*. Vicenza, tip. Giuseppe, 1913, in-8 de 552 p., avec portrait). Plus de la moitié du livre (pages 255-552) est occupée par les *commemorazioni*, académiques ou autres, sur la vie et les œuvres de Fogazzaro ; il convient d'en nommer ici les auteurs, dont plusieurs, tout au moins, sont bien connus en France du public lettré ; ce sont MM. Vincenzo Crescini, Filippo Crispolti, Adolfo Crosara, Nicola de Donato, Piero Giacosa, le comte Lao, A. Lalia Paternostro, Filippo Masci, Pompeo Molmenti, Filippo Sacchi et Fausto Squillace. Le volume s'ouvre (pages 9-26) par une très complète *cronologia fogazzariana*, dressée par M. Sebastiano Rumor, à qui l'on doit la biographie la plus complète qui ait encore été écrite de l'auteur du *Piccolo mondo antico*. Un second volume comprendra les principaux articles, soit purement nécrologiques, soit critiques, publiés sur Fogazzaro, à l'occasion de sa mort, dans les revues ou périodiques de l'Italie et de l'étranger. Il sera le très bien venu.

États-Unis. — La Bibliothèque du Congrès de Washington publie, comme on sait, des cadres de classement longuement étudiés. Une preuve que ces publications sont appréciées, c'est que telle ou telle d'entre elles est épuisée et nécessite un nouveau tirage. Comme bien on pense, on en profite pour reviser et compléter le travail antérieur : c'est le cas pour la section réservée à la science, dont le cadre, publié en 1905, avait été dressé par M. J. David Thompson, avec le concours de MM. F. B. Wecks, J. C. Bay et S. C. Stuntz. La nouvelle édition : *Library of Congress. Classification. Clas., Q. Science* (Washington, Government printing Office, 1913, in-4, 196 p. — Prix : 1 fr.) dressée par les soins de M. Clarence W. Perley, se distingue surtout de la précédente par l'ampleur donnée à l'index alphabétique. Sous la rubrique Science sont englobées les matières suivantes : mathematiques, astronomie (et géodésie), physique, chimie, géologie, histoire naturelle, botanique, zoologie, anatomie humaine, physiologie (et psychologie expérimentale), bactériologie.

— La même institution nous donne un catalogue, dressé par M. Hermann H. B. Meyer, des publications relatives à la conservation des richesses naturelles des États-Unis : *Library of Congress. Select list of references on the conservation of natural resources in the United States* (Washington, Government printing office, 1912. In-4, 110 p. — Prix : 0 fr. 60). Le choix a porté surtout sur des ouvrages récents : la plupart sont postérieurs à 1900. On a joint à ce qui concerne les États-Unis quelques travaux relatifs au Canada (une dizaine) ; une section spéciale est consacrée aux phoques. Deux tables alphabétiques (auteurs, matières) facilitent les recherches dans les 600 articles (sans compter quelques numéros doubles) de cet utile répertoire.

Publications nouvelles. — *Œuvres de saint François de Sales*. Édition complète, publiée par les soins de religieuses de la Visitation du Ier monastère d'Annecy. T. XVIII. Lettres. Vol. VIII (gr. in-8, Vitte). — *Saint Vincent de Paul*, textes choisis et commentés, par J. Calvet (in-16, Plon-Nourrit). — *Œuvres choisies oratoires et pastorales*, par Mgr Touchet. T. VI (in-12, Lethielleux). — *L'Ame de tout apostolat*, par Dom J.-B. Chautard

(in-32, Téqui). — *L'Inquisition et l'hérésie*, par l'abbé L. Garzend (in-8, Beauchesne). — *L'Initiation dans les sociétés secrètes. L'Initiation maçonnique*, par C. Nicoullaud (in-16, Perrin). — *La Réforme de la législation civile*, par F. Cosentini (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Les Lois commerciales de l'Univers*. T. II. *Colombie*, par J. Uribe; trad. par P. Carpentier, F. Daguin, L. Hacquin et H. Prudhomme (gr. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *La Vente et le nantissement des fonds de commerce*, par J. Bouchet (in-16, Giard et Brière). — *Code manuel des tribunaux pour enfants (commentaire de la loi du 22 juillet 1912)*, par M. Nast et M. Kleine (in-18, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *La Casuistique chrétienne contemporaine*, par A. Bayet (in-16, Alcan). — *Essai d'une logique systématique et simplifiée*, par G.-H. Luquet (in-8, Alcan). — *Le Néant et la vie*, par J. Jœrgensen; trad. du danois par P. d'Armailhacq (in-16, Perrin). — *Une Révolution dans la philosophie; la doctrine de M. Henri Bergson*, par F. Grandjean (in-16, Alcan). — *De l'animal à l'enfant*, par P. Hachet-Souplet (in-16, Alcan). — *L'Amour contre la haine, pour faire suite à « la Jalousie »*, par l'abbé G. Monteuuis (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Pensées et aphorismes sur les sujets les plus divers*, par G. de Tollemonde (in-8, Giard et Brière). — *De toutes les paroisses*, par A. Barratin (in-8, Lemerre). — *Les Grands Philosophes. Descartes*, par D. Cochin (in-8, Alcan). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon, 23e année 1912, (in-8, Alcan).— *Principes d'éducation catholique*, par le R. P. M. Meschler; trad. de l'allemand par l'abbé P. Mazoyer (in-12, Lethielleux). — *L'Écriture des musiciens célèbres. Essai de graphologie musicale*, par L. M. Vauzanges (in-8, Alcan). — *Les Prêts sur l'honneur (assistance et crédit populaire)*, par M. Dufourmantelle (in-8, Giard et Brière).— *L'A. B. C. du libre échange*, par Y. Guyot (in-32 cartonné, Alcan). — *L'Espèce et son serviteur (sexualité, moralité)*, par A. Cresson (in-8 cartonné, Alcan). — *Méthode pour obtenir de forts rendements en céréales*, par N. et B. Démtchinsky (in-8, Chapelot; Laveur). — *Notes d'horticulture expérimentale*, par A. Petit (in-16, Librairie agicole de la Maison rustique). — *Monographie du genre primevère*, par S. Mottet (in-16, Librairie agricole de la Maison rustique). — *L'Aviation*, par P. Painlevé, E. Borel et C. Maurain (in-16, Alcan). — *Nos Forces militaires*, par J.-L. de Lanessan (in-16, Alcan). — *Les Armées des principales puissances au printemps de 1913* (petit in-8 cartonné, Chapelot). — *Étude sur la décoration des édifices de la Gaule romaine*, par A. Blanchet (in-8, Leroux). — *Les Tableaux du Louvre*, par L. Hourticq (in-16, Hachette). — *Impressions d'art contemporain*, par H. Duhem (in-16, Figuière). — *Mélanges sur l'art français*, par M. Bengesco (in-18, Dorbon aîné). — *La Peinture bolonaise au* XVIe *siècle. Les Carrache (1575-1619)*, par G. Rouchès (gr. in-8, Alcan). — *Le Latin des Françaises*, par Dom Hébrard (gr. in-8, abbaye Saint-Martin de Ligugé à Chevetogne, Belgique). — *Comment lire et étudier avec le plus de profit*, par P. Nyssens (in-16, Bruxelles, Librairie de culture humaine). — *Comment il faut lire les auteurs classiques français (de Villon à Victor Hugo)*, par A. Albalat (in-18, Colin). — *Béranger*, textes choisis et commentés, par S. Strowski (in-12, Plon-Nourrit). — *Les Archipels lumineux*, par Mme A. Daudet (in-12, Lemerre). — *Les Yeux et le Rêve*, par A. Mathieu (in-18, Lemerre). — *La Cendre des soirs*, par J. Riffault (in-18, Lemerre). — *Poésies complètes*, par C. Le Goffic (in-16, Jouve). — *Au nid*, par A. Prieur (in-16, Jouve). — *Flux et reflux*, par L. Well (in-16, Crés). — *Poésies (1850-1913)*, par H. Beaunis (in-8, chez l'auteur, Le Cannet). — *Da Imitação de Christo*, trad. em verso dos quatros livros, por A. Celso (in-32, São Paulo, Escola typografica salesiana). — *Pages choisies des grands écrivains. Dante;* trad., résumés et commentaires par A. Valentin (in-16, Colin). —

Théâtre complet de Racine. T. I (in-16 cartonné, Hachette). — *L'Homme de désir*, par R. Vallery-Radot (in-16, Plon-Nourrit). — *Au soleil couchant*, par M. Alanic (in-16, Plon-Nourrit). — *Ma tante Vincentine*, par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Les Jeux de l'ombre*, par E. Pradez (in-16, Perrin). — *L'Autre Miracle*, par A. Blech (in-16, Perrin). — *Souvenirs d'un attaché de cabinet*, par M. Chaillou du Cœurjoly (in-16, Perrin). — *P'tite Mère*, par K. M. Stangeland ; trad. par N. Valentin et M. Klüm (in-16, Perrin). — *La Transplantée*, par A. Georget (in-16, Lemerre). — *La Boutique d'Arlequin*, par P. Leclercq (in-16, Fontemoing). — *Le Songe d'Attis*, par Reynès-Montlaur (in-16, Grasset). — *Les Blasés*, par M. Rogniat (in-16, Figuière). — *Les Manches de lustrine*, par M. des Ombiaux (in-16, Figuière). — *Le Jardin des fruits*, par Saâdi ; trad. du persan par F. Toussaint (in-16, Mercure de France). — *Claudette*, par C. Souillart-Desmons (in-16, Jouve). — *Contes et légendes de Bretagne*, par M. Caröef (in-16, Messein). — *Au vieux pays*, par P. Gourdon (in-12 cartonné, Mame). — *L'Ile envahie*, par G. de Lys (in-12 cartonné, Mame). — *Mme de Girardin*, textes choisis et commentés, par J. Balde (in-18, Plon-Nourrit). — *Études et recherches*, par A. de Bersaucourt (in-16, Mercure de France). — *Le Simsone Grisaldo de F. M. Klinger*, par E. Vermeil (in-8, Alcan). — *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, par J.-L. Borgerhoff (in-16, Hachette). — *L'Archipel de la Manche*, par C. Vallaux (in-16, Hachette). — *Au Pays hollandais*, par L. et C. de Fouchier (in-16, Hachette). — *La Vivante Roumanie*, par P. Labbé (in-16, Hachette). — *Dans la jungle. A travers l'Indo-Chine anglaise et les Indes néerlandaises*, par E. Guilloteaux (gr. in-8, Perrin). — *Le Monde polaire*, par O. Nordenskjöld ; trad. du suédois par G. Parmentier et M. Zimmermann (in-16, Colin). — *Mystères égyptiens*, par A. Moret (in-18, Colin). — *Le Christ dans l'Église*, par Mgr R.-H. Benson ; trad. de l'anglais par l'abbé F. Thellier et P. Deron (in-16, Perrin). — *Grégoire de Tours. Histoire des Francs*. Textes des manuscrits de Corbie et de Bruxelles, publié par H. Omont et G. Collon. Nouvelle édition par R. Poupardin (in-8, A. Picard et fils). — *Les Bienheureuses dominicaines (1190-1577)*, par M.-C. de Ganay (petit in-8, Perrin). — *L'Ame franciscaine*, par le P. Ubald d'Alençon (in-16, Librairie Saint-François). — *Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie*, par E. Horn (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *France et Rome*, par L. Madelin (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Histoire du crédit en France sous le règne de Louis XIV*, par G. Martin et M. Bezançon. T. Ier. *Le Crédit public* (gr. in-8, Larose et Tenin). — *Figures du passé. Lauzun, un courtisan du grand Roi*, par le duc de la Force (in-8, Hachette). — *Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse d'Orléans. La Jeunesse (1753-1791)*, par le baron A. de Maricourt (petit in-8, Émile-Paul). — *Études et leçons sur la Révolution française*, par A. Aulard. 7e série (in-18, Alcan). — *L'Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution (1700-1808)*, par l'abbé A. Sicard (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Joséphine de Savoie, comtesse de Provence (1753-1810)*, par le vicomte de Reiset (in-8, Émile-Paul). — *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815)*, publiés par S. A. le prince Murat. T. VII. *Royaume de Naples (1er février-9 septembre 1809)* (in-8, Plon-Nourrit). — *Un Mariage de prince. Madame Fitzherbert et Georges IV, roi d'Angleterre (1756-1837)*, par W.-H. Wilkins ; texte français par Monjoux-Capilléry (petit in-8, Perrin). — *Paris sous Napoléon*. T. VIII. *Spectacles et musées*, par L. de Lanzac de Laborie (petit in-8, Plon-Nourrit). — *La Famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution*, par C. Maréchal (in-8, Perrin). — *La Jeunesse de La Mennais, contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au XIXe siècle*, par C. Maréchal (in-8, Perrin). — *La Duchesse de Berry et les monarchies européennes (août 1830-décembre 1833)*, par

E. Dejean (in-8, Plon-Nourrit). — *Grands Procès oubliés. L'Assassinat de Paul-Louis Courier*, par L. André (in-18, Plon-Nourrit). — *Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850). Journal du comte Rodolphe Apponyi, attaché de l'ambassade d'Autriche à Paris*, publié par E. Daudet. T. II (*1831-1834*) (in-8, Plon-Nourrit). — *La Promotion des officiers-élèves de Saint-Cyr. Souvenirs de 1870*, par J. Aigoin (in-8, Chapelot). — *Historique du 69e régiment d'infanterie (1672-1912)*, par J. Vassias (in-8, Chapelot). — *Impressions et souvenirs d'un diplomate*, par M. Trubert (in-16, Perrin). — *Nos Frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense*, par le général Maitrot (in-8, Berger-Levrault). — *Une Erreur militaire, une faute politique. Le Service obligatoire pour les musulmans d'Algérie*, par le capitaine Le Français (in-8, Berger-Levrault). — *Causeries militaires*, par le général Thoumas. 5e série (in 16, Berger-Levrault). — *Vers l'espérance*, par le général Cherfils (in-18, Chapelot). — *Patriotisme et paternité*, par F. Boverat (in-16, Grasset). — *L'Aéroflotte, aile de la victoire*, par J. Perreau (in-8, Berger-Levrault). — *Le Règne de S. M. l'empereur Nicolas II*, par le professeur Eltchaninow ; trad. du russe par Mme la Ctesse de Hohenfelsen (in-8, Hachette). — *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*, par A. Chéradame (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Déclin du croissant*, par S. Lévy (in-18, Grasset). — *La Mort de Stamboul*, par V. Bérard (in-16, Colin). — *Les Réformes en Turquie d'Asie. La Question arménienne. La Question syrienne*, par L. de Contenson (in-8, Plon Nourrit). — *Le P. Ludovic de Besse O. M. C.* 1re partie. *Le Religieux, l'orateur, l'apôtre de la mystique*, par Hilaire de Barenton (in-8, Librairie Saint-François). — *Gaston Darboux*, par E. Le on (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Anatole France, étude psychologique*, par G. Michaut (in-16, Fontemoing). — *L'Espagne au XXe siècle. Étude politique et économique*, par A. Marvaud (in-16, Colin). — *Miscellanea di storia italiana* (terza serie). T. XV (in-4, Torino, Bocca). — *Histoire du Canada*, par F.-X. Garneau. 5e édition. T. Ier (gr. in-8 carré, Alcan). — *Les Promesses de la vie américaine*, par H. Croly ; trad. de l'anglais par F. Roz et Fénard (in-8, Alcan). — *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, da P. G. Golubovich. T. II (gr. in-8, Firenze, Collegio di S. Bonaventura) VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes—Paris

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — PRÉDICATION. — 1. *La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*, par S. E. le cardinal GIBBONS; trad. de l'anglais par l'abbé ADOLPHE SAUREL. 3e édit. Paris, Téqui, 1913, in-12 de XXVI-474 p., 3 fr. 50. — 2. *Œuvres choisies oratoires et pastorales* de Mgr TOUCHET. T. VI. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 478 p., 3 fr. 50. — 3. *Œuvres oratoires de l'abbé* STEPHEN COUBÉ. *Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge*. 3e édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 415 p., 3 fr. 50. — 4. *Œuvres oratoires de l'abbé* STEPHEN COUBÉ. *Gloires et bienfaits des Saints*. 2e édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 407 p., 3 fr. 50. — 5. *Un Missionnaire du* XXe *siècle. Sermons et panégyriques pour le temps actuel*, par E. JAROSSAY. Paris, Téqui, 1913, 2 vol. in-12 de X-438 et 454 p., 7 fr. — 6. *Manuel de prédication populaire*, par H.-C.-A. JUGE. Paris, Haton, 1913, 2 vol. in-12 de VI-460 et 464 p., 6 fr.

EUCHARISTIE. — SACERDOCE. — 7. *A l'école du Maître*. II. *La Vie issue du tabernacle*, par l'abbé CH. CORDONNIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XV-301 p., 1 fr. 50. — 8. *Aux pieds du Maître. Méditations eucharistiques destinées à éviter la routine dans l'usage de la communion fréquente*, par A.-L. MASSON. Paris et Lyon, Vitte, 1913, petit in-12 de 297 p., 1 fr. 25. — 9. *La Communion des enfants*, par la R. M. MARIE LOYOLA; trad. de l'anglais par Mme ÉMILE PARIS. Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de XVIII-468 p., 4 fr. — 10. *L'Action de grâces avec le Cœur de Jésus, ou l'Art de bien employer le temps qui suit la communion*, par le R. P. G. VILLEFRANCHE. Paris et Lyon, Vitte, s. d., in-32 de 320 p., cartonné 1 fr. 25. — 11. *Ad eos, o sacerdotes! Méditations sacerdotales sur l'Exhortation de S. S. Pie X au clergé catholique*, par le R. P. J.-M. LAMBERT. Paris, Beauchesne, 1913, in-18 de XII-281 p., 3 fr. — 12. *Prêtre*, par LOUIS ROUZIC. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 259 p., 1 fr.

JÉSUS-MARIE. — 13. *La Victime*, par le chanoine ED. GIBELIN. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XVI-332 p., 3 fr. 50. — 14. *Práctica y doctrina de la Devoción al sagrado Corazón de Jésus, para uso del Clero y de los fieles*, par A. VERMOERSCH; trad. de la cuarta edicion francesa por el S. ANTONIO VILADEVALL. Barcelona, Subirana, 1912, 2 vol. in-16 de 480 et 344 p., 6 fr. — 15. *Mois du Sacré-Cœur de Jésus, ou l'Amour, les vertus, l'imitation du Cœur de Jésus*, par le R. P. GODFROY. 5e édit. Paris, Téqui, 1913, petit in-12 de VIII-215 p., 1 fr. — 16. *Nouveau Mois de Marie, protectrice de l'Eglise catholique*, par l'abbé DERROUCH. Nouv. édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 215 p., 1 fr. 25. — 17. *Nouveau Mois de Marie, ou Marialogie des âmes pieuses*, par le R. P. PR. MALIGE, Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de IV-341 p., 2 fr. 50.

SPIRITUALITÉ. — 18. *Œuvres de* S. FRANÇOIS DE SALES, *évêque et prince de Genève et docteur de l'Église*. Édition complète. T. XVIII. *Lettres*. Vol. VIII. Paris et Lyon, Vitte, 1913, gr. in-8 de XV-497 p., 8 fr. — 19. *De la Ciudad de Dios y del Evangelio de la Paz*, por JOSÉ TORRAS Y BAGES. T. I. *Cartas pastorales traducidas al castellano* por el P. IGNACIO CASANOVAS. Barcelona, Balmes, 1913, in-8 de XXVIII-392 p., 5 fr. — 20. *Le Carquois de saint Augustin, ou Pieux Élans du cœur vers Dieu pour la louange, le repentir, l'humilité, l'action de grâces, l'amour, la prière*. Extraits avec soin des *Confessions* de *S. Augustin*, par A. R. T. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-32 de XV-143 p. 0 fr. 50. — 21. *Sacrum commercium. Les Noces mystiques du B. François d'Assise avec Madame la Pauvreté*, trad. par le P. UBALD D'ALENÇON, Paris, librairie S. François, 1913, in-16 de XXII-83 p., 1 fr. — 22. *Retraites spirituelles*, par Mgr DADOLLE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1912, in-12 de 223 p., 3 fr. 50. — 23. *Direction de conscience. Lettre à une supérieure religieuse au sujet d'un décret pontifical*; trad. de l'italien par l'abbé A.-E. GAUTIER. Paris, Téqui, 1913, in-12 de IX-129 p. — 24. *Étincelles de foi et d'amour*, par le P. DE NADAILLAC. Paris, Beauchesne, 1913, petit in-16 de 270 p., 1 fr. 50. — 25. *L'Ame de*

tout apostolat, par Dom J.-B. Chautard. Paris, Téqui, 1913, in-32 de 142 p., 0 fr. 70. — 26. *El Secreto de la felicidad*, por el P. Ramon Ruiz Amado. Barcelona, Libraria religiosa, 1913, in-12 de 236 p., illustré. 2 fr.

Éducation. — Jeunesse. — 27. *L'Entretien de Jésus avec le jeune homme riche*, par l'abbé G. Davot. *Notes de retraites à des jeunes gens*. Paris, Bloud, 1913, in-12 de xl-278 p., 3 fr. — 28. *Le Livre du petit séminariste*, par l'auteur des *Paillettes d'or*. Avignon, Aubanel, s. d., in-32 de xvi-301 p., 1 fr. 25. — 29. *La Educación moral*, por el P. Ramon Ruiz Amado. Barcelona, Libraria religiosa, 1913, in-16 de viii-573 p., 4 fr. — 30. *Formación moral y religiosa de las niñas*, por el autor de *la Pratique progressive de la confession et de la direction*; trad. de Luis Casseras. Barcelona, Subirana, 1913, in-32 de xxviii-371 p., 3 fr. — 31. *L'Enfant de Marie vertueuse et pratique*, par l'abbé J. Paris et Lyon, Vitte, 1913, in-18 de 132 p., 0 fr. 60. — 32. *Aux Jeunes travailleuses. Vos horizons* (1re série). *Causeries religieuses*, par l'auteur de *Chemin d'ombre*. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xv-183 p., 2 fr.

Piété — Dévotions. — 33. *L'Ame franciscaine*, par le P. Ubald d'Alençon. 2e édit. Paris, Librairie S. François, 1913, in-12 de vii-140 p., 1 fr. 50. — 34. *La Parfaite Tertiaire de S. François d'Assise. Recueil de conférences pour l'année du noviciat*, par une tertiaire maîtresse des novices. 8e édit. Paris, Librairie S. François, 1913, in-12 de xx-581 p., 1 fr. 50. — 35. *Aux jeunes gens. Chemin de croix et Mystères du Rosaire*, par Henri Mazet. Cette, Librairie catholique Grégoire, 1913, in-32 de iv-77 p., 0 fr. 75.

Enseignement. — Prédication. — 1 à 6. — Nous avons, il y a quelques années (mars 1899, p. 220) fait connaître cette traduction du remarquable ouvrage de S. E. le cardinal archevêque de Baltimore : *La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*. L'œuvre et sa traduction ont reçu du public un si favorable accueil que les éditions se sont multipliées et que le texte anglais a dépassé son deux centième mille : la traduction en est à sa troisième édition avec un nombre considérable d'exemplaires. C'est que cet ouvrage, comme l'a si bien dit le R. P. Maguire, jésuite, « est pour les catholiques une défense très solide de notre foi antique et immuable... Pour nos frères séparés, ils trouveront dans ce livre, le meilleur qu'on puisse leur offrir, un exposé lucide, agréable et sans passion, de notre religion. Le ton doux et modéré qui y règne et l'esprit apostolique qui est comme l'âme du livre ne peuvent que laisser une excellente impression dans l'esprit du lecteur le plus prévenu ». M. l'abbé Saurel, traducteur de ce livre, encouragé par les sympathies les plus flatteuses de l'éminent auteur, s'est attaché à cette œuvre avec un dévoûment qui l'honore et qui a réussi à vulgariser parmi nous *la Foi de nos pères* pour éclairer et raffermir la foi parmi les catholiques, pour dissiper tous les nuages et triompher de tous les partis pris de nos frères séparés. Aussi bien ce contact presque habituel avec l'enseignement « solide » et « le ton doux et modéré » de Mgr l'archevêque de Baltimore l'a peu à peu amené à produire a son tour, soit en anglais, soit en français, des œuvres apologétiques très estimées, elles aussi : c'est avec ce poids de mérites et de succès qu'il va nous revenir du Canada; ses confrères de France seront heureux de lui faire le meilleur accueil.

— Mgr l'évêque d'Orléans publie le tome sixième de ses *Œuvres*

choisies oratoires et pastorales. Ce volume nous apporte plus de vingt questions importantes, toutes traitées avec la compétence et la maîtrise du grand orateur et du remarquable écrivain qu'est Mgr Touchet. Citons-en quelques-unes, prises çà et là : Protestation contre l'acte de M. Vallé, ministre de la justice, qui ordonna l'enlèvement des crucifix des prétoires, le Vendredi saint 1904; devoirs des jeunes hommes catholiques à l'heure présente; la politique antireligieuse de M. le ministre de l'intérieur, Combes; la prière pour le clergé de France; l'expulsion de Messieurs de Saint-Sulpice; l'action de l'Église sur l'évolution sociale; la séparation (avant le vote); protestation contre la loi de séparation votée le 6 décembre 1905; les écoles d'Orient; la hiérarchie, etc. Alternant avec ces sujets d'un palpitant intérêt, on prend plaisir à lire : La France théologique et l'Immaculée Conception, le panégyrique de Jeanne d'Arc, la fête du Pain, le panégyrique du B. Charles de Blois, etc. Cette lecture est un charme et encore permet-elle à peine de soupçonner les merveilleux effets que la voix, l'action, la vie de la physionomie devaient produire dans l'esprit et l'âme des auditeurs. Nous devons remercier Mgr Touchet d'avoir répondu au désir de ses admirateurs en conservant à la postérité ces pages de vraie et haute éloquence.

— *Œuvres oratoires* aussi les discours que M. le chanoine Coubé vient de publier et où il rappelle *les Gloires et les bienfaits de la Sainte Vierge.* Il faut bien croire que la renommée de cette éloquence si sympathique avait préparé l'apparition de ce volume, puisqu'à peine avait-il vu le jour que la seconde édition suivait aussitôt la première et était suivie sans retard de la troisième. Il n'est pas, croyons-nous, pour un auteur, de meilleur éloge que cette avidité du lecteur à connaître son œuvre. Ajoutons que cette avidité pour des œuvres sérieuses, si elle est méritoire pour le lecteur, ajoute bien un charme de plus au succès de l'auteur. Royauté de Marie, Notre-Dame du Sacré-Cœur, l'Épopée mariale de l'Espagne et de la France, Notre-Dame des Victoires, de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin, de Bréhières, des Champs, l'Assomption, la Nativité, Notre-Dame des Sept Douleurs et du Rosaire, la Pureté de Marie, l'Immaculée-Conception et la France, tels sont les sujets développés avec cette correction de doctrine et cette chaleur d'âme qui conviennent au panégyriste de Notre-Dame; ils constituent une vraie théologie mariale pour l'instruction et l'édification des fidèles.

— Ce sont maintenant *les Gloires et les bienfaits des Saints* que nous racontent les *Œuvres oratoires* de M. le chanoine Coubé. Quinze discours ou panégyriques qui ont pour sujets : S. Joseph, S. Jean-Baptiste, S. Pierre, S. Quentin, S. Martin, S. Remy, S. Louis, S. Domi-

nique, S. François de Sales, S. Jean-Baptiste de la Salle, le Curé d'Ars, la B. Postel; çà et là, entremêlés de deux discours sur la Sainte Tunique d'Argenteuil et le Songe de Dom Bosco. Nous voyons, dans ce rapide aperçu, défiler sous nos yeux les plus grands saints de l'Église catholique, ou les saints les plus populaires de l'Église de France : belles pages où l'intérêt du récit s'unit si opportunément avec l'utilité de l'enseignement, où la vie chrétienne se développe au milieu de tant de prodiges pour nous rassurer et nous permettre d'espérer, où Dieu nous prouve par tant de faits providentiels que nous sommes sa nation privilégiée. Remercions l'auteur d'avoir mis en relief ces leçons du passé qui nous donneront un peu plus de force pour supporter les épreuves présentes, et hâter un meilleur avenir.

— Les *Sermons et panégyriques* de M. l'abbé Jarossay forment bien la *somme* complète de la prédication pour *Un Missionnaire du* xxe *siècle*. Au nombre de soixante, ils comprennent tous les sujets qui forment l'ensemble de la doctrine chrétienne, avec cet avantage que leur développement est plus directement adapté aux besoins religieux de notre temps : c'est un trésor où prêtres et fidèles peuvent puiser, ceux-ci pour entretenir et accroître la connaissance des vérités de la foi, ceux-là pour donner à leur apostolat de nouvelles ressources et un plus vif intérêt. Le premier volume contient trente discours dont quatre sur sur les vérités fondamentales, seize sur les fins dernières, sept sur l'Eucharistie et trois sur l'Église; dans le second volume, les trente un discours traitent des vertus chrétiennes, de la Très Sainte Vierge Marie et des saints; parmi les vertus, c'est la force chrétienne, la puissance de la prière, la charité, le pardon des injures, etc.; de la Sainte Vierge, c'est sa double royauté au Ciel et sur la terre, ce sont aussi ses douleurs; parmi les saints loués par l'auteur, citons S. Étienne, S. Marc, S. Laurent, S. Aignan, B. Jeanne d'Arc, sainte Geneviève; le livre se termine par quatre discours sur Ste Cécile et la musique, la culture de la vigne et le soin de l'âme, la culture des jardins et la vie chrétienne, enfin une leçon de tapisserie. « En développant ces sujets si variés, l'auteur s'est appliqué à les rendre aussi attrayants que possible .... Il n'a rien négligé de ce qui peut rompre la monotonie d'une pure exposition doctrinale et lui faire produire des fruits abondants de salut .» Et le lecteur trouvera à les lire autant de satisfaction et d'utilité que l'auditoire en a ressenti en les écoutant.

— Le *Manuel de prédication populaire* de M. Juge a cet avantage tout particulier qu'il s'adresse plus spécialement aux classes populaires de la campagne et des villes : c'est un recueil « de discours en raccourci sur toutes les vérités de la religion »; ils serviront à Messieurs

les curés matière excellente et abondante soit pour leurs prônes ordinaires du dimanche où il est si nécessaire de rappeler souvent aux fidèles ces vérités, soit pour les instructions qui peuvent être données en certaines circonstances, comme retraites, missions, mois de Marie, adoration, première communion, etc. Ces prônes ou ces instructions se distinguent autant par la précision et la brièveté du développement que par la sûreté et l'orthodoxie de la doctrine. Ces deux volumes embrassent l'enseignement complet de la vérité catholique; dans le premier, les instructions traitent du Symbole, du Décalogue, de la prière et des sacrements; le second volume contient la série de sujets plus adaptés aux retraites, aux missions, aux exercices spirituels de circonstance. Le style en est simple, tel qu'il convient à une exposition — populaire — de la doctrine ; à d'autres mérites encore, l'œuvre de M. Juge joint la brièveté, la simplicité et la clarté : ainsi se justifie son titre.

Eucharistie.— Sacerdoce.— 7 à 12.— Jésus-Christ, qui est la vie, est venu au milieu de nous pour nous la communiquer en abondance, *ut abundantius habeant.* Non seulement il nous donna la vie par son Incarnation et son immolation, mais il a voulu continuer à nous la donner : ce qu'il fait par l'Eucharistie. M. l'abbé Cordonnier nous avait d'abord fait pénétrer dans le tabernacle, où est présent, sous les saintes espèces, Celui qui est la vie; maintenant, par son nouveau livre, il nous montre Jésus-Hostie nous communiquant *la Vie issue du tabernacle.* C'est même la vie du corps que l'Eucharistie soutient, répare, accroît et conserve, parce que le corps est autant l'œuvre de Dieu créateur que l'âme elle-même. C'est ensuite et surtout la vie de l'intelligence, de la volonté et du cœur que l'Eucharistie soutient et développe en nous : la vie de l'intelligence en éclairant, fortifiant et agrandissant notre foi; la vie de la volonté, en épurant, orientant et rendant invincible notre volonté; la vie du cœur en détachant le cœur des faux biens d'ici bas, en élevant les affections de notre cœur, en fixant les cœurs près de Dieu. Admirable théologie que Mgr l'évêque d'Arras « bénit et loue de grand cœur » la déclarant plus apte à « faire mieux connaître et mieux aimer le sacrement de nos autels. » C'est à bonne école — *à l'école du Maître* — que l'auteur s'est lui-même formé. A la suite de ce fervent disciple nous nous formerons, nous aussi; puissions-nous devenir à notre tour des disciples aussi fidèles !

— Les *Méditations eucharistiques* que nous offre M. A.-L. Masson viennent fort à propos, pour nous aider, *aux pieds du Maître,* à converser avec l'hôte du tabernacle devenu l'hôte de notre cœur. Même dans ces colloques de l'âme avec le Dieu de l'Eucharistie, l'habitude, disons même la routine se glisse, certes à notre insu, et nous empêche

de tirer de ces entretiens intimes tous les bienfaits qu'ils apportent avec eux. Les *Méditations* du pieux auteur sont destinées à nous tenir éloignés de ce piège, à nous faire éviter cette fâcheuse routine que nous contractons dans l'usage de la communion fréquente : elles sont au nombre de 32, très variées, adaptées toujours à la grande action à laquelle nous participons et aux dispositions dont notre âme doit être remplie; elles sont accompagnées de traits édifiants qui piquent l'attention et rendent plus sensible l'impression que nous fait la vérité méditée. Ce sont d'excellents exercices qu'il est bon d'avoir à sa disposition pour ne rien perdre du fruit de la communion ; se suivant une par jour, elles remplissent tout un mois et, ne revenant ainsi que dix à douze fois par an, elles ne sauraient passer en habitude. Le livre contient ensuite toutes les prières relatives à l'Eucharistie, spécialement l'Office du T. S. Sacrement, dont l'auteur est S.Thomas d'Aquin. Il n'y a pas jusqu'à la partie typographique qui ne vienne accroître le prix de ce gentil volume.

— La R. M. Marie Loyola se préoccupe surtout de *la Communion des enfants* et Mme Émile Paris a bien voulu, par sa traduction de l'anglais, nous faire bénéficier de l'enseignement et des conseils que l'auteur donne avec tant d'à-propos à ses jeunes protégés. L'ouvrage serait un peu trop hors de proportion si l'auteur avait eu en vue les tout petits: mais elle s'adresse aux petits communiants de dix à douze ans et ceux-là sont bien d'âge à la comprendre. La 1re partie rappelle comment Notre Seigneur s'est préparé à venir à nous dans la sainte communion. Après quelques pages préliminaires sur l'éternité, nous sommes en présence de la première promesse; puis voici le sacrifice de Melchisédech et la prophétie de Malachie, la manne dans le désert et le pain d'Élie; Bethléem, l'Égypte, Nazareth, Jérusalem, multiplication des pains, promesse de l'Eucharistie, la dernière cène, le Calvaire. La 2e partie nous apprend comment nous devons nous préparer à recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion : en combattant nos ennemis; il y en a au dehors et à l'intérieur, surtout le défaut dominant; souvenirs de la robe nuptiale, de la brebis perdue; penser à celui qui vient et à celui à qui il vient et pourquoi il vient. La 3e partie est consacrée au grand jour. Le grand jour est arrivé : Restez avec nous, Seigneur — Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain — Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. — Cette charmante Introduction à la vie chrétienne, ces récits évangéliques présentés d'une façon si vivante, si simple, auront pour nos chers communiants l'avantage de leur faire mieux connaître le divin Modèle et par conséquent de le leur faire aimer. Est-il une meilleure préparation à la première communion?

— Il est nécessaire de s'y bien préparer; plus nécessaire peut-être d'en recueillir les fruits, si bien que pour accomplir ce second acte du grand mystère eucharistique nous avons besoin de nous aider du divin Maître qui s'est donné à nous et qui habite en notre âme. Le R. P. Villefranche nous convie à faire *l'Action de grâces avec le cœur de Jésus*, en nous indiquant le moyen d'en agir ainsi. Il ne tarde pas à nous démontrer la nécessité de cette coopération divine; il distingue ensuite l'action de grâces aux jours de grande consolation, et l'action de grâces aux jours de grande émotion. Puis il conseille de ne pas trop se servir de prières vocales, de formules toutes faites, indiquant ses préférences pour un colloque intime de l'âme avec son Dieu. Il donne cependant quelques modèles des actes à produire soit à l'égard de Jésus, soit envers le Père : actes d'adoration, d'amour, de reconnaissance, de réparation, de demande, soit envers le Saint-Esprit, la Sainte Trinité, la Sainte Vierge. Il termine par des considérations spéciales sur la pratique de l'Incorporation à N.-S. J.-C., la durée de l'action de grâces, l'action de grâces des enfants. Par ses considérations doctrinales, comme par ses conseils pratiques, le livre du R. P. Villefranche a mérité les éloges de NN. SS. les archevêques de Reims et de Lyon.

— Voici qui est plus important encore : le livre que le R. P. Lambert adresse aux prêtres avec cette apostrophe : *Ad vos Sacerdotes*. Ce sont des *Méditations sacerdotales sur l'exhortation de S. S. Pie X au clergé catholique*. L'œuvre papale qui fait l'objet de ce commentaire sous forme de méditations, la valeur si hautement appréciée du religieux, directeur des prêtres éducateurs, la classe privilégiée des lecteurs auxquels il communique ses pensées, tout contribue en effet à donner une grande importance à ce livre. La Préface par Mgr de La Porte met d'abord en bon relief la remarquable leçon que donne au clergé catholique le Souverain Pontife aussi bien qu'elle constate l'accueil aussi filial que sincère qui lui fut fait par tout le clergé. Il donne ensuite une large place à son jugement sur le commentaire de la parole pontificale par le R. P. Lambert; dans ce livre, Mgr l'évêque du Mans trouve un « certain nombre de pensées et surtout de résolutions d'un caractère éminemment pratique qui indiquent chez l'auteur une véritable expérience des âmes sacerdotales ». Mgr de La Porte ajoute, en forme de conclusion : « Nous estimons que ce livre peut rendre de très grands services au clergé en le nourrissant tous les jours de la solide substance spirituelle que, dans sa bonté paternelle le Souverain Pontife a servie à nos âmes dans « l'Exhortation». Il est vraiment à souhaiter, avec le prélat que nous venons de citer, qu'il y ait beaucoup de prêtres qui lisent et relisent ce petit ouvrage, ainsi

commenté et ainsi dosé pour chaque jour; ils y trouveront un véritable rajeunissement de leur sacerdoce.

— Charmant petit volume, celui que publie M. l'abbé Rouzic, intitulé : *Prêtre.* Le titre est aussi bref que grand : ce seul mot en dit long, mais c'est si bien dit, si concentré, que les 250 pages, si petites, mais si coquettes dans leur encadrement rouge, contiennent la matière d'un immense traité qui réclamerait plusieurs gros volumes. Cinq chapitres se divisent toute la matière. Dans le 1er et le 2e, origine et nature du sacerdoce; dans le 3e, fonctions du prêtre; dans le 4e, excellence du sacerdoce; dans le 5e, recrutement du sacerdoce. Ces simples indications suffisent pour dire le caractère de ce livre qui est un vrai manuel sacerdotal; il peut être le *vade-mecum* de chaque prêtre, qui peut le consulter à toute heure, à la promenade comme à l'église ou au presbytère; c'est le mémorial des vertus sacerdotales, des devoirs du prêtre, de ses joies et de ses tribulations.

Jésus-Marie. — 13 à 17. — *La Victime*, c'est bien Jésus, victime immolée pour nous, que nous présente M. le chanoine Gibelin. Nous le suivons dans les diverses phases de sa douloureuse Passion, depuis son agonie à Gethsémani jusqu'à la Résurrection. Et dans le cours de ce long et pénible trajet, que de souffrances et d'humiliations, que d'enseignements et quels exemples! Ce drame de la Passion, qui, parmi les pieux fidèles, ne l'a lu cent fois! Et cependant il est relu toujours comme s'il n'était pas connu, avec le même intérêt et, si nous le voulons, avec le même profit. La victime, telle que nous la contemplons dans le livre de M. le chanoine Gibelin, nous apparaît bien avec ce caractère qui convient au Dieu-Homme, c'est-à-dire, qui proclame à la fois sa divinité et son humanité. Nous n'attendons pas la fin pour nous écrier : « Cet homme est vraiment le Fils de Dieu ! » Cette conviction nous pénètre plus profondément à chaque détail. « Votre récit complet de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit à l'auteur Mgr l'évêque de Luçon, plaira en effet par ses descriptions vivantes » mais surtout « il instruira par les conclusions doctrinales que vous excellez à dégager des différentes scènes du drame divin; il édifiera enfin par le parfum de piété qu'on y respire. » Avec Mgr l'évêque de Fréjus, le vénéré prélat souhaite à cette œuvre « la plus large diffusion ».

— Le livre du R. P. Vermeersch, S. J., sur *la Pratique et la doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* nous revient d'Espagne, traduit du français par le P. Antonio Viladevall. C'est un honneur pour le religieux écrivain en même temps qu'un témoignage en faveur du mérite et du succès de son livre. Mais cette traduction est tout à l'avantage et au profit de nos voisins d'au-delà les Pyrénées et nous

félicitons le P. Viladevall d'avoir pensé à faire connaître cet excellent ouvrage à ses compatriotes. C'est donc à nos confrères d'Espagne qu'il nous faut adresser notre invitation à favoriser l'extension ou la diffusion de cette œuvre. Il y a là tout ce qui peut faciliter la pratique sérieuse de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dans une suite de méditations mentales et une longue série de prières vocales et de pratiques de piété; c'est l'objet du premier volume. Dans le second, l'auteur s'attache à faire connaître théologiquement la doctrine de cette dévotion. Le premier chapitre précise quel est l'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus; dans le second il commente les litanies du Sacré-Cœur; le troisième affirme l'autorité, explique la signification et détermine l'usage de la grande promesse. Un appendice documentaire contient quelques pièces officielles concernant cette dévotion. Sur la 1re page de l'œuvre, l'auteur a écrit quelques lignes qui se terminent par le vœu de voir ce travail « aider à connaître mieux et à aimer davantage ce Dieu d'amour, qui est payé par tant d'ingratitude ». Nous nous unissons à ce souhait; n'est-il pas conforme à celui du « divin Cœur qui a tant aimé les hommes » !

— Une des pratiques les plus usitées est le *Mois du Sacré-Cœur de Jésus* qui peut se faire ou à l'église, collectivement, ou chez soi, en famille. Le R. P. Godfroy, S. J. a rédigé pour les exercices de ce mois de juin des méditations qu'il a divisées entre trente jours et qui ont pour objet, dans la 1re partie de nous initier à l'amour du Cœur de Jésus pour nous; dans la 2e de nous faire connaître les vertus du Cœur de Jésus; dans la 3e de nous exciter à l'imitation du Cœur de Jésus. Quelques avis pratiques et un acte d'offrande, suivis en forme d'appendice du décret de Pie X sur la communion fréquente et quotidienne terminent opportunément le petit volume, destiné à éclairer, à diriger et à étendre cette dévotion.

— Le mois de juin suppose le mois de mai, car c'est par Marie que nous allons à Jésus : la Mère nous présente à son Fils. Il y a même longtemps que le mois de Marie a précédé le mois du Sacré-Cœur. Il semble que la matière devrait être épuisée et chaque année nous voyons paraître une floraison nouvelle de Mois de Marie. Ce n'est certes pas pour nous déplaire, d'autant mieux que les deux qui sont sous nos mains se distinguent assez de leurs devanciers. Le *Nouveau Mois de Marie protectrice de l'Église catholique*, par M. l'abbé Derrouch en est à une nouvelle édition, ce qui prouve bien en sa faveur et nous sommes d'avis qu'il mérite ce succès. Chaque exercice débute par des considérations précises, courtes, sur un mystère de la vie de la T. S. Vierge, ou sur une de ses vertus, ou sur un de ses privilèges; une application nous est faite de l'enseignement que nous

donne notre parfait modèle; suit une pratique après laquelle un exemple, une prière, une invocation en rapport avec la méditation. Quelques prières en l'honneur de Marie terminent le volume.

— *Le Nouveau Mois de Marie,* par le R. P. Malige, se compose aussi de méditations pour chaque jour, mais elles nous paraissent moins à la portée des simples fidèles; elles s'adressent à des intelligences plus cultivées : Marie fille, épouse et mère de Dieu, Marie associée de Jésus Sauveur; Marie trésorière de la grâce, Marie et la Très Sainte Trinité, etc.; puis aussi les vertus et les privilèges de Marie, mais d'un degré plus élevé que dans le précédent ouvrage. C'est ainsi que,ou par les uns ou par les autres, la Providence pourvoit aux besoins et aux convenances de chaque esprit et de chaque cœur. Au dernier jour du mois, les méditations ont pour objet le saint esclavage du B. de Montfort, le saint Rosaire, le petit Office. Ce livre pourrait très bien convenir aux élèves des grands séminaires et aux membres du clergé.

Spiritualité. — 18 à 26. — « Une nouvelle série de deux cent trente-deux lettres (dont trente-trois inédites) et fragments divers s'offre aujourd'hui aux admirateurs de saint François de Sales; elle retrace vingt-sept mois de cette vie féconde qui maintenant semble « emprunter quelque chose des beautés sereines du couchant, sans perdre l'éclat rayonnant du plein midi ». C'est ainsi que l'éditeur, dans son Avant-Propos, annonce le huitième volume des Lettres qui est le tome XVIII de l'édition complète des *Œuvres de saint François de Sales.* L'Avant-Propos expose les événements au milieu desquels le saint évêque de Genève écrivait les lettres de cette série; il le fallait bien, car c'était le cadre que les éditeurs devaient préparer à ce tableau fidèle, mais sans cela presque inexplicable, de la société contemporaine de saint François de Sales. L'Avant-Propos rappelle aussi les pénibles épreuves que traversa, en ces années, l'établissement de la Visitation et met bien à point cette courtoisie du gentilhomme qu'était François de Sales et que quelques esprits pourraient être tentés de mal interpréter : ce n'est qu'une exquise politesse aussi éloignée de la flatterie que de la servilité. Après avoir lu quelques-unes de ces lettres nous avons compris cette exclamation des éditeurs : « Quelle belle âme ! Une fois de plus, dans le miroir si limpide de ses écrits, elle nous apparaît noble, pure, attachante, pétrie d'amour de Dieu et du prochain... Ajoutons sans hésiter : quelle belle langue ! A mesure qu'on l'étudie, on n'est plus surpris de l'ardeur avec laquelle Ozanam, soutenant sa thèse de doctorat en Sorbonne, revendiquait pour François de Sales une place de choix parmi les fondateurs de la langue française ». Comme les autres volumes, celui-ci porte en tête un fac-simile de l'écriture du saint évêque et se termine fort à

propos par un glossaire des locutions et des mots surannés, un index des correspondants, la table de correspondance de cette nouvelle édition avec les précédentes, enfin la table des matières avec un bref sommaire de chaque lettre de ce volume.

— Le livre qui nous arrive d'Espagne sous le titre : *De la Ciudad de Dios y del Evangelio de la Paz* est le premier volume des *Lettres pastorales* de Mgr l'évêque de Vich ; elles paraissent sous le haut patronage de S. E. le cardinal Vivès, traduites du catalan en espagnol par le R. P. Ignace Casanovas, S. J. En première page se trouve le texte latin de la lettre de Pie X au vénérable évêque, en date du 1er mai 1911, dans laquelle le Souverain Pontife félicite Mgr Torras y Bages de sa saine doctrine adaptée aux problèmes ardus de l'heure présente, de son ardeur à rappeler les principes qui doivent régler les rapports entre les deux pouvoirs, ecclésiastique et civil, de la prudence et de la fermeté qu'il a apportées dans la lutte contre nos adversaires et dans l'exposé des desseins occultes et des sophismes d'un faux libéralisme. Voici quelques titres de ces lettres pastorales : De la cité de Dieu et de l'Évangile de la paix. — Le prêtre de nos jours selon le pape Léon XIII. — Le symbole de la lumière. — La consécration des hommes au Sacré-Cœur de Jésus. — Le très saint mystère. — La puissance de la croix. — Les réformes ecclésiastiques. — La cité pontificale. — Notre filiation (contre le principe maçonnique), etc. etc. Tout est à lire dans ces lettres remarquables et il y a beaucoup à retenir. Nous souhaitons qu'un nouveau traducteur permette au clergé de France de profiter de l'enseignement si opportun « pour le prêtre de nos jours » que donne d'après Léon XIII Mgr de Vich.

— *Le Carquois de S. Augustin* contient en raccourci toutes les flèches avec laquelle la charité de Dieu peut blesser tous les cœurs : c'est un résumé de tout ce qui est renfermé dans les *Confessions*, sous ces titres divers : Louanges, repentir, humilité, actions de grâces, amour de Dieu, prière. L'auteur du *Carquois* n'est pas, il s'en faut, un de nos contemporains ; il vivait au milieu du XVIe siècle, mais c'était un admirateur du grand évêque d'Hippone, et, abeille intelligente, il a pris de ces belles fleurs aromatisées qu'il trouvait à sa portée, le suc délicieux dont il a formé son miel. Tous les lecteurs n'ont pas le temps de méditer sur toutes les pages d'un livre pour en extraire, ici et là, ce qui est relatif à telle vertu, à tel devoir. L'auteur du *Carquois* a travaillé pour rendre cette cueillette et plus vite faite et de meilleure qualité.

— Le R. P. de Nadailhac vient en aide aux âmes peu familiarisées avec la spiritualité : ses *Étincelles de foi et d'amour*, qu'il leur destine,

leur serviront très efficacement soit à se préparer à la communion, soit à faire leurs actions de grâces. Encore même, pour les habituer peu à peu à agir par elles-mêmes, leur donne-t-il le conseil d'essayer chaque fois, avant tout, d'entrer en conversation avec l'hôte divin qui va venir habiter en elles ou qui est déjà en possession de ce sanctuaire. Jésus parlant de la crèche; Jésus croissant; la Samaritaine; le docteur, le médecin, le roi, l'ami, le père, le bon pasteur : Jésus couronné d'épines; Jésus porte sa croix; le Rédempteur; Jésus-Hostie; Madeleine, etc. Quelques titres qui indiquent les divers sujets traités avec parfaite adaptation à l'acte de la communion. On a dit avec raison de ce petit livre : « c'est une âme pieuse qui s'épanche devant le Dieu de l'Eucharistie, dans la simplicité de sa foi, et la ferveur de son amour. »

— Rien de plus merveilleux que *les Noces mystiques du B. François d'Assise avec Madame la Pauvreté* : si ce n'était de la plus haute spiritualité, ce serait de la poésie la plus sublime. On peut s'en assurer en lisant à petites doses l'opuscule du R. P. Ubald d'Alençon. En 82 pages, nous assistons à ces Noces, après avoir suivi François d'Assise à la recherche de la Pauvreté et à sa rencontre sur la montagne; nous voilà admis à ces confidences entre la Pauvreté et François, celui-ci l'invitant à demeurer toujours avec lui et ses compagnons; la pauvreté se faisant connaître telle qu'elle est, comme pour éclairer davantage leurs sentiments et leurs désirs; puis quelques aperçus sur les apôtres, la persécution, les faux pauvres, l'avarice, la paresse. Une Préface assez développée nous fixe sur l'excellence et l'objet du livre, sa date et son influence; les manuscrits qui l'ont conservé, sur l'auteur de l'édition actuelle, enfin sur les gravures au nombre de cinq, reproductions de vrais chefs-d'œuvre. Mais d'où vient que l'opuscule ne porte aucune approbation? C'est une lacune regrettable que devra combler l'auteur dans une prochaine édition : le Saint-Siège réclame rigoureusement cette formule disciplinaire.

— La publication des œuvres de Mgr Dadolle se continue par les *Retraites spirituelles* prêchées aux dames de Dijon en 1907. On retrouve là l'évêque de Dijon tel qu'on l'a reconnu dans ses précédents ouvrages, l'apôtre et le mystique. Les retraites touchent à tous les sujets qui conviennent le mieux à ce recueillement où se plonge l'âme pour entendre plus facilement la voix de Dieu, rentrer en elle même, se connaître plus fidèlement et prendre des résolutions mieux adaptées à ses besoins spirituels. Ce sont des sujets traités ordinairement dans une retraite, mais Mgr Dadolle y met sa *manière* qui n'est pas celle de tout le monde, son plan, son développement, ses pensées et son style : ce qui fait qu'on préfère ses allocutions. De la 1re retraite

citons : l'apostolat, l'âme catholique, l'âme de foi, etc.; de la 2e, la parole de Dieu, le salut, la vie chrétienne, la fille de Jaïre, les œuvres, l'Eucharistie, *omnia mea tua sunt*, etc. On jugera, par ces citations, ce que peut être une série d'allocutions prononcées par le regretté évêque de Dijon. Ça été une bonne inspiration de les livrer à la publicité : elles lui permettront de continuer après sa mort le bien qu'il avait commencé pendant sa vie et l'on peut dire ainsi de lui : *Defunctus adhuc loquitur.*

— La *Lettre à une supérieure religieuse au sujet d'un décret pontifical* a été traduite de l'italien par M. l'abbé A.-E. Gautier, du clergé de Bordeaux, et elle en est, après quelques années seulement, à sa troisième édition. Elle était venue bien opportunément pour donner sa vraie signification au décret relatif à la direction de conscience et son actualité est toujours évidente. L'usage établi était si invétéré, surtout si bien consigné dans tous les statuts ou coutumiers de congrégations que la nouvelle disposition canonique rencontre quelque peine à se faire faire sa place. Ce n'est, certes, pas œuvre d'opposition réfléchie, mais on ne se rend pas bien compte de la pensée de la Sacrée Congrégation et du Pape; l'on demande quelques nouvelles explications sur ce qui paraît être des difficultés nouvelles et l'on accueille volontiers tout ouvrage qui puisse assez concilier le passé avec le présent : le bond d'un usage accepté à une règle qui le détruit semblerait appeler quelque transition édulcorée et l'âme paraît troublée. Il est donc bien toujours plus utile que des opuscules comme celui-ci, commentant avec une précision très sûre de doctrine le décret pontifical, déterminent exactement la portée de la nouvelle règle imposée pour la direction de conscience. Le livre traduit par M. l'abbé Gautier continuera à rendre, sur ce point, les plus signalés services.

— Dom J.-B. Chautard publie la 2e édition de son petit livre : *L'Ame de tout apostolat*; il y a été encouragé d'abord par les félicitations de plusieurs cardinaux et surtout par les circonstances. La faveur est aux patronages, à toutes les œuvres extérieures de l'Apostolat. L'auteur a peur que cet « extérieur » n'ait point un fondement solide et ne puisse regarder l'avenir avec confiance : il déclare que l'âme de cet apostolat doit être la vie intérieure « dont les œuvres ne doivent être que le débordement ». Il nous dit aussitôt ce qu'est la vie intérieure : sa nature, ses effets, ses accroissements, son excellence. La vie intérieure est la base de la sainteté de l'ouvrier apostolique le prémunissant contre les dangers du ministère extérieur, réparant ses forces, décuplant ses énergies, lui donnant joie et consolation, le sanctifiant et l'abritant contre le découragement. La vie intérieure est aussi pour les œuvres la condition nécessaire de leur fécondité. Il

termine par quelques conseils aux hommes d'œuvre pour la vie intérieure.

— *El Secreto de la felicidad* : tel est l'objet du livre que le R. P. Ramon Ruiz Amado, S. J. présente aux jeunes gens de 15 à 20 ans. Ce sont des articles courts, même encore entrecoupés de sous titres, qui ne réclament pas une attention trop soutenue. Il définit la félicité : l'accomplissement de tous nos désirs, et tous nos désirs doivent tendre à la perfection. Il divise son traité en quatre grandes parties, ornées chacune de belles gravures. La première est consacrée à considérer la beauté, la beauté et l'art, la beauté et le démon, les contrastes, la toilette et l'idéal. Dans la 2e partie, il est question de la curiosité, de l'instruction, de la religion, de la vie grande, de la vie fausse, etc. La 3e comprend l'amour, l'amitié, le ciel et la terre, la famille du ciel. A la 4e se rattachent les questions de la félicité et du plaisir, du trésor féminin, du choix d'une profession, de la vocation religieuse. Toutes questions très actuelles, très délicates, mais traitées avec une sûreté incontestable de jugement, une très grande discrétion et cependant avec le plus vif intérêt pour les jeunes lecteurs qui se plairont à lire ces considérations si élevées et si pratiques, réclamant chacune tout au plus quinze minutes d'attention.

Éducation.— Jeunesse. — 27 à 32. — Le Maître-éducateur, c'est Jésus-Christ. Quelques mots lui ont suffi pour tracer le programme d'une éducation parfaite; il nous le donne dans son *Entretien avec le jeune homme riche.* Hélas ! il ne réussit pas à convaincre son interlocuteur trop peu courageux. Mais la leçon du Maître allait au-dessus et plus loin que celui-ci : elle était donnée pour le moment présent et aussi pour l'avenir. M. l'abbé G. Davot a repris ce programme du chef des éducateurs et il s'en est inspiré pour ses retraites aux jeunes gens. Nous aimerions à nous arrêter sur cette belle et pieuse figure d'apôtre, que se plaît à nous décrire un de ses amis, dans la Préface du livre : elle nous a vivement intéressé et réellement édifié. Mais il m'est défendu de m'arrêter et j'ai tout juste le temps et la place pour dire un mot du livre vraiment utile que nous annonçons. Non pas qu'il n'y ait çà et là quelques lacunes, quelques répétitions, quelques négligences; mais l'éditeur nous avertit qu'il a tenu à laisser à l'œuvre son caractère d'inachevé; il croit, il espère — et avec raison, que le lecteur, loin de s'en plaindre, y trouvera quelque saveur d'attendrissement. En retraite, le sens de la vie, la lumière de vie, les obstacles à la vie, le programme de la perfection, l'apostolat, à la lumière de la mort, l'aide d'en-haut, résolution, le pain de vie, la joie. « Toutes ces retraites aux jeunes gens sont conçues sur un plan à peu près identique : il exploite indéfiniment un fonds d'idées riches, mais toujours les mêmes », c'est

qu'il n'a pu que commencer son œuvre : il était bien doué pour la continuer; Dieu ne lui a point permis de l'achever. C'est très à regretter.

— Le jeune homme avec qui s'entretient le divin Maître, c'est surtout celui qu'il destine et prépare à devenir un prêtre. L'auteur vénéré des *Paillettes d'or* prend ce jeune homme sous sa conduite et lui met en main *le Livre du petit séminariste*. Ce petit livre, comme tout ce qui a été produit par la plume, disons mieux, par le cœur du pieux vicaire général d'Avignon, respire un délicieux parfum de piété sacerdotale; il semble être le miroir du prêtre qui l'a écrit et il devrait être entre les mains de toutes les recrues du sacerdoce. 1re partie : Vue générale du petit séminaire; nature du prêtre; désir d'être prêtre; formation du prêtre. — 2e partie : La vie au petit séminaire; formation de l'âme par la piété, de la volonté par l'obéissance, du cœur par le dévoûment, de l'intelligence par l'étude. — 3e partie : Obstacles à cette formation et moyen d'en triompher. Conclusion générale : Les joies du petit séminaire, la vie avec Jésus; quelques histoires de vocations. — La sainte messe : explication. Tel est ce livre que Mgr l'archevêque d'Avignon loue sans restriction et dont il remercie l'auteur.

— *La Educación moral*, par le R. P. Ramon Ruiz Amado, S. J., avec lequel nous faisions tout à l'heure si volontiers connaissance, s'adresse à tous les jeunes gens; cette œuvre en est à sa seconde édition et, à en juger par son succès déjà si rapide, elle ne s'arrêtera pas là. L'auteur considère l'éducation comme une nouvelle génération, la génération morale qui est le complément de la génération physique. Faut-il s'étonner qu'il comprenne si sérieusement sa tâche, s'il donne un si grand soin à cette œuvre éminemment sociale, le fondement même de la famille et de la société? Les quatre chapitres de son livre traitent de la fin de l'éducation, du sujet de l'éducation, de la formation théorique et de la pratique de l'éducation. En passant, ici et là, l'auteur dit son avis bien motivé sur la part qui revient dans l'éducation à la religion, sur l'école neutre, sur la famille et l'école, sur les écoles publiques et privées, sur les exercices de piété et les exercices corporels. Rien de ce qui rentre dans cette œuvre de l'éducation n'est oublié : *la Educación moral* mériterait d'être traduite en français et figurerait parmi nos meilleurs ouvrages de l'éducation.

— Aussi bien serait-ce répondre par un bon procédé à la traduction espagnole que vient de faire M. l'abbé Louis Carreras de l'ouvrage d'un de nos écrivains français : *Formación moral y religiosa de las niñas*. M. l'abbé Carreras appelle ce livre « un joyau de grande valeur, le plus beau qui existe, de nos jours, dans la littérature ascétique »;

il nous en dit tout ce qu'il y a de plus flatteur et le considère comme capable de faire réaliser dans les âmes des jeunes filles « l'idéal chrétien de beauté et de bonté, de force et d'amour. » Dans le chapitre 1er, il s'agit de la formation des sentiments par les rapports avec tous ceux qui doivent contribuer à cette œuvre : Jésus, le Sacré-Cœur, la Vierge, saint Joseph, l'ange gardien, les âmes du purgatoire, nos prêtres, nos pères et mères, etc. Le 2e chapitre s'occupe de la formation des idées : sur notre fin, nos mauvaises inclinations, les grâces auxiliaires, la prière, etc. Dans le 3e chapitre, c'est la formation de l'entendement et du savoir, en s'habituant à raisonner toutes nos actions, à comprendre nos responsabilités, à connaître le prix des âmes, etc. Les trois derniers chapitres de cette première partie traitent de la formation du caractère et de la volonté, des œuvres surnaturelles et de la piété. Toute la seconde partie est réservée au moyen d'accomplir cette formation, la confession, et elle rappelle ce que réclame ce devoir de la confession : l'examen, l'aveu, la contrition, le ferme propos.

— *L'Enfant de Marie vertueuse et pratique*, par M. l'abbé J.,.. complète la jeune fille du livre précédent; l'auteur lui parle des vertus dont elle doit orner son âme : vertus théologales et cardinales (1re partie) c'est la jeune fille vertueuse. La 2e partie : la jeune fille pratique, traite de l'avenir éternel et de l'avenir temporel. Suit un petit traité d'éducation, dont l'auteur dit l'importance et énumère les qualités. La 3e partie considère l'enfant de Marie comme bonne chrétienne, bonne paroissienne, bonne congréganiste. Dans un appendice la chanteuse parfaite nous apparaît à l'église, aux répétitions, au chant et dans ses rapports. L'auteur, trop modeste, appelle son livre « un petit *memento*, un simple *indicateur*. Mgr Sevin l'a mieux jugé en écrivant cette appréciation — qui est la vraie : « C'est une véritable somme des devoirs de la jeune fille, exposés avec ordre, méthode et précision. »

— L'auteur, encore celui-ci anonyme, du *Chemin d'ombre*, adresse à son tour *aux Jeunes Travailleuses* la 1re série de ses *Causeries religieuses* qu'il intitule : *Vos horizons*. A ces jeunes filles, absorbées, du matin au soir, par les occupations les plus matérielles, l'auteur, qui veut les instruire, les consoler, les fortifier, montre les horizons vers lesquels doivent se diriger toujours leurs regards. Les causeries sont courtes — car les « travailleuses » ont très peu de loisirs — mais elles sont substantielles ; elles pénètreront toutes les âmes, non seulement celles qui les ont entendues et qui se les rappellent volontiers, mais « toutes ces âmes sœurs des leurs par le travail et la vertu, celles aussi que ne laissent indifférentes ni le zèle de l'apostolat, ni

l'élévation des pensées, ni la beauté de la forme qu'elles revêtent. » Ces causeries se résument en deux noms : Dieu et le Christ. » On ne peut offrir rien de meilleur à la méditation des jeunes travailleuses.

Piété. — Dévotions. — 33 à 35. — Nous retrouvons ici le R. P. Ubald d'Alençon qui nous fait pénétrer dans l intérieur de *l'Ame franciscaine*. Ce livre est la justification de l'ordre de Saint-François d'Assise; il se propose de montrer « ce qui est, de l'âme franciscaine, l'essence et la marque extérieure et intérieure. » Dans l'intention de l'auteur, ces pages « émanent d'un historien » plutôt que d'un philosophe et d'un prédicateur; « elles veulent être une étude historique de psychologie religieuse. » Il définit d'abord l'esprit franciscain qui est le retour à l'observance primitive du saint évangile; la concorde et la paix; la soumission à l'Église catholique; l'amour personnel et passionné de l'humanité de Jésus; enfin la pauvreté ou détachement des créatures. Un appendice reproduit le portrait de S. François d'après Thomas de Célano. — Nous regrettons de ne pouvoir encore ici nous prononcer pertinemment sur la doctrine de ce livre; la permission des ordinaires ne suffit pas; il faut la signature d'un ordinaire.

— Nous sommes bien renseignés, au contraire, avec le *Nihil obstat* de Bourges, la permission du supérieur et l'imprimatur de l'évêché de Vannes que porte en ses premières pages *la Parfaite Tertiaire de S. François d'Assise*, par une tertiaire, recommandée en outre par une lettre de Mgr l'évêque de Valence. Nous voilà donc bien autorisés à recommander à notre tour, ce livre, manuel du tiers ordre franciscain. Il se compose de douze conférences sur le postulat et le noviciat, sur la règle de l'ordre de la pénitence que l'auteur explique chapitre par chapitre, sur les dévotions et les pratiques de l'ordre, sur l'esprit du tiers-ordre. Sont groupées ensuite diverses prières; puis la préparation à la mort, la règle primitive du tiers-ordre; le cérémonial de la vêture, de la profession, des élections, des bénédictions papales et générales; enfin le calendrier séraphique, des neuvaines en l'honneur de S. François et de sainte Élisabeth, etc., etc.

— Nous terminons par le tout petit livre destiné aux jeunes gens pour leur faire aimer et pratiquer deux de nos meilleures dévotions : *Chemin de croix et Mystères du Rosaire*. A tous les jeunes gens, à ceux surtout que découragent le sentiment et l'expérience de leur faiblesse aussi bien que la malice astucieuse du monde, ces deux pratiques de piété seront d'un précieux secours pour les fortifier et assurer leur persévérance. La pensée de la Passion de Jésus et le souvenir des mystères de la vie et de la mort de Marie seront leur joie et leur force. Ainsi l'examinateur de l'opuscule a raison de dire que

« ces méditations destinées aux jeunes gens paraissent de nature à les porter à la piété et à produire dans leurs âmes un véritable bien ».

F. CHAPOT.

POÉSIE. — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *La Splendeur douloureuse*, par HENRI ALLORGE. Paris Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 192 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Village*, par M.-J. LE COQ. Paris, Figuière, s. d., in-18 de 99 p., 3 fr. 50. — 3. *Premier Recueil*, par EDMOND CAMFUZAT. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 154 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Oasis*, par CHARLES CHEVIC. Paris, Lemerre, 1912, in-18 de 117 p., 3 fr. — 5. *Les Fleurs de givre*, par W. CHAPMAN. Paris, Jouve, 1912, in-16 de 242 p., 3 fr. 50. — 6. *Poèmes de la ville* (*Sensations*, 2e série), par PAUL COSTEL. Paris, Messein, 1912, in-16 de 145 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Toit qui fume*, par GEORGES DAVID. Paris, éd. du *Beffroi*, 1912, in-16 de 143 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Cœur qui vibre*, par MAURICE FRAGIN. Paris, éd. du *Temps présent*, 1912, in-16 de 134 p., 3 fr. 50. — 9. *Présences*, par P.-J. JOUVE. Paris, Crès, 1912, in-12 de 126 p., 3 fr. 50. — 10. *Cendres et flammes*, par EDMOND LAFOREST. Paris, Messein, 1912, in-16 de 260 p., 3 fr. 50. — 11. *La Vie intérieure*, par RENÉ MAFAN. Paris, éd. du *Beffroi*, 1912, in-16 de 163 p., 3 fr. 50. — 12. *Vieil Hypocras au vin de Beaune*, par ANNIBAL DE MONCHANUT. Paris, Crès, 1912, petit in-8 de 259 p., 3 fr. 50. — 13. *Légendes d'Alsace*, par GEORGE SPETZ. Paris, Perrin, 1912, in-16 de 399 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Grain de sénevé*, par PIERRE D'ARCANGUES. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 186 p., 3 fr. 50. — 15. *Sub tegmine fagi*, par JEAN MARC BERNARD. Paris, éd. du *Temps présent*, 1913, in-16 de 165 p., 3 fr. 50. — 16. *Aubes et vesprées*, par MAURICE CHARPENTIER. Paris, éd. de la Maison des arts, 1913, in-16 de 64 p., 3 fr. — 17. *Fleurs éparses*, par LUCIEN DÉGUT. Paris, Lemerre, 1913, in-16 de 14 p., 3 fr. — 18. *L'Angoisse*, par ANDRÉ DELACOUR. Paris, éd. du *Temps présent*, 1913, in-16 de 123 p., 3 fr. 50. — 19. *La Flûte alexandrine*, par LÉONCE DEPONT. Paris, Lemerre, 1913, in-16 de 160 p., 3 fr. — 20. *L'Ame du fleuve*, par RENÉ GEORGIN. Paris, Crès, 1913, petit in-8 de 187 p., 3 fr. 50. — 21. *Sur la route claire*, par CHARLES GROLLEAU. Paris, éd. du *Temps présent*, 1913, in-16 de 144 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Ombre des fumées*, par ALBERT JEAN. Paris, Crès, 1913, in-16 de 131 p., 3 fr. 50. — 23. *Vibrations*, par THÉODORE LEGRAND. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 183 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Pèlerinage amoureux, le Cœur intime*, par ED. MARTIN-VIDEAU. Paris, Messein, 1913, in-16 de 108 p., 2 fr. 50. — 25. *Les Fleurs de l'arbre de science*, par HENRY MUCHART. Paris, Grasset, 1913, in-16 de 217 p., 3 fr. 50. — 26. *Adam*, par PAUL DE NAY. Paris, Jouve, 1913, petit in-8 de 144 p., 3 fr. 50. — 27. *Nouvelles Heures chantantes*, par CHARLES D'OLLONE. Paris, Lemerre, 1913, in-16 de IV-164 p., 3 fr. — 28. *Le Parfum du passé*, par PIERRE PAUL. Paris, Messein, 1913, in-16 de 260 p. — 29. *Sonnets et poésies diverses*, par RENÉ PRESLEFONT. Namur, imp. Godenne, 1913, in-12 de 89 p., 1 fr. 25. — 30. *La Première Sonate*, par PAUL ROUGIER. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 241 p., 3 fr. 50. — 31. *L'Ame sans miroir*, par SYLVAIN ROYÉ. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 172 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Clochers de brique à l'horizon*, par LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 99 p., 2 fr. 50. — 33. *La Visite du berger*, par PAUL VAILLANT-COUTURIER. Paris, éd. du *Temps présent*, 1913, in-16 de 167 p., 3 fr. 50. — 34. *Le Cantique des saisons*, par ARMAND PRAVIEL. Paris, même édit., 1913, in-16 de 222 p., 3 fr. 50.

POÉSIE FÉMININE. — 35. *Les Heures intenses*, par MARGUERITE COLEMAN. Paris, Figuière, 1912, in-18 de 171 p., 3 fr. 50. — 36. *En demi-teintes*, par MATHILDE DELAPORTE. Paris, Jouve, 1913, in-18 de XI-159 p., 3 fr. 50. — 37. *Les Feuilles tombent !* par MARIE-LOUISE DROMART. Paris, Jouve, 1913, in-18 de 153 p., 3 fr. 50. — 38. *Des Riens... Tout l'Infini*, par J. MARVIG. Paris, Sansot, 1913, in-16 de 161 p., 3 fr. 50. — 39. *La Forêt enchantée*, par Mme G. DE MONTGOMERY. Paris, Messein, 1913, in-16 de 154 p., 3 fr. 50. — 40. *Litanies*, par GETTA SOCOR. Paris, Lemerle, 1913, in-16 de 119 p., 3 fr.

Poèmes en prose. — 41. *Consolations*, par J. Valcler. Paris, Figuière, s. d., in-16 de 133 p., 3 fr. 50.

Poésie étrangère. — 42. *Flores y espinas*, por Julian Castro Bajo. Barcelona, Subirana, 1912, in-16 de 175 p.

Anthologies. Critiques. — 43. *Le Jubilé de Frédéric Mistral* (*Cinquantenaire de Mireille*), par J. Charles-Roux. Paris, Bibliothèque régionaliste, Bloud, 1913, petit in-8 de 472 p., une héliogravure, 169 illustrations dont 57 portraits de Mistral, et 44 autographes, 5 fr.

Théâtre. — 1. *Le Confesseur*, drame lyrique en trois actes, par Marguerite Allotte de la Fuye. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 91 p., 2 fr. 50. — 2. *Le Consentement*, comédie bretonne en un acte, par Auguste et Joseph Berthier. Paris, Nouvelle Édition française, 1912, in-8 de 31 p., 0 fr. 50. — 3. *Sonnets et farces à l'usage des théâtres d'amateurs*, par Maurice Bouchor. Paris, Cornély, 1913, in-16 de 219 p., 2 fr. 50. — 4. *La Chrétienne*, pièce en trois actes, par Paul Janot. Paris, Bloud, 1913, petit in-8 de 92 p., 1 fr. 50. — 5. *Cæsarion*, drame en trois actes, par Michaud d'Humiac. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 95 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Tragédies de la foi*, par Romain Rolland. Paris, Hachette, 1913, in-16 de vi-255 p., 3 fr. 50. — 7. *Anatole*, par Arthur Schnitzler; trad. de Maurice Rémon et Maurice Vaucaire. Paris, Stock, 1913, in-16 de iii-275 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. — Il est d'un bon augure de commencer cette chronique par M. Henri Allorge. Son dernier ouvrage, *la Splendeur douloureuse* — ce titre signifie-t-il que la beauté ne se conquiert qu'avec beaucoup de peine et de labeur? — témoigne d'un nouveau progrès. Avec persévérance, M. Allorge, qui débuta par les curieux poèmes de *l'Ame géométrique*, si je ne me trompe, poursuit la plus haute poésie avec le goût éclairé d'un classique de race. On peut être effrayé par moments de le voir aborder des sujets marqués encore de puissantes empreintes, comme *la Mort d'Adam*, *la Fille de Jephté*, *Lazare* ou même la célèbre *Légende de la sauge* : le poète, par son art volontaire et appliqué, où passe parfois le souvenir de Sully-Prudhomme, sort en bonne posture de la redoutable épreuve. Parfois, son amour pour le symbole, qui est, en somme, l'essence de la poésie, l'entraîne à des allégories un peu forcées, comme dans *Hymen*; mais, le plus souvent, son recueil nous donne l'impression apaisante de ce qui est vraiment beau, et M. Allorge révèle à son lecteur non seulement un pur talent, mais aussi une âme noble et haute.

2. — Nous descendons de ces hauteurs avec *le Village* de M. Le Coq, gentiment illustré par M. Paul Duvernoy. Ici, nous avons les *Existences* de Jammes avec les grossièretés en moins et l'habileté rythmique et verbale en plus.

3. — M. Edmond Cambuzat est d'une autre école. Elle se devine très vite. Au dos de son *Premier Recueil* se trouve la liste des œuvres de Coppée, et il semble bien que l'influence de l'auteur de *la Bénédiction* s'est fortement exercée sur lui. M. Cambuzat a donc, comme son illustre modèle, de beaux sentiments, de l'envol, de l'imagination, un style correct et soigné, mais aussi, parfois, de ces prosaïsmes que *les Humbles* n'ont pas toujours évités. Il ne lui reste donc plus qu'à

dégager pleinement sa personnalité, ou bien si, décidément, de secrètes affinités le rapprochent trop fortement de François Coppée, « à lui ressembler par ses beaux côtés ». Il a tout ce qu'il lui faut pour y réussir, et déjà les récits qu'il nous donne sont intéressants à souhait; ils fournissent une remarquable série de « pièces à dire ».

4. — Après Coppée, Sully-Prudhomme. M. Charles Clerc, avec *les Oasis*, a, en effet, obtenu, l'année dernière, le prix fondé par le poète du *Vase brisé*. M. Clerc, comme il convient, a une muse délicate. Ainsi que M. Allorge, il célèbre *la Fille de Jephté*, et il en tire une belle allégorie. Mais pourquoi ce sonnet à Danton, où le poète exalte « son fier profil de juste »

Dans la procession sinistre des martyrs?

Ce n'est pas avec les martyrs qu'il faut ranger l'homme de Septembre, mais avec les bourreaux.

5. — Nous ne trouverons pas de taches de ce genre dans le beau livre de l'éminent poète canadien W. Chapman, *les Fleurs de givre*. Sous ce titre évocateur est rangée une œuvre considérable, impeccablement écrite, harmonieusement composée. Tout d'abord, avec *les Preux*, défilent nos héros : les Martyrs du Long-Saut, Cadieux, le grand Montcalm; — puis, l'*Année canadienne* nous offre un calendrier pittoresque, haut en couleur locale; — *les Forts* sont une série de portraits vivement enlevés : le trappeur, les flotteurs, les paspeyas (pêcheurs), etc.; — *Visions* renouvellent encore le genre de l'auteur, et l'on y admirera tout particulièrement les poèmes au crépuscule qu'il intitule *A la Brumante*; — enfin *Intima Verba* réunissent une série de pièces de circonstance qui n'ont rien de négligeable : citons spécialement le curieux poème à Rostand, où M. Chapman soutient que le vrai symbole de la France, ce n'est pas le coq, mais l'alouette. A la vérité, *Chantecler* méritait-il l'honneur de cette belle réplique? On me permettra d'en douter; mais c'est là un des phénomènes d'optique qui se produisent pour l'observateur placé un peu loin. De même, M. Chapman croit que M. Jean Aicard est un vrai poète de Provence, et il lui dédie ces jolis vers :

Et lorsque les échos de tes chants du Midi
M'arrivent à travers l'Atlantique attiédi,
Je sens mon cœur léger danser la farandole.

Quel dommage que ce sonnet exquis soit adressé à l'auteur de *Tata*, et non point à Mistral, — que dis-je? au plus humble des félibres provençaux : il serait mieux mérité.— Mais tout ceci n'enlève rien au grand talent de M. Chapman dont l'œuvre sera chez nous, par tous les bons poètes, unanimement admirée.

6. — M. Paul Costel m'envoie son troisième livre en dix-huit mois. Rien d'étonnant par conséquent à ce que ses *Poèmes de la ville* soient pleins de négligences. L'auteur y dit de pauvres petites choses sur Versailles; par contre, il chante les villes, les ports, d'autres endroits moins convenables, et encore les gares, qui lui suggèrent des plaisanteries périmées :

La vie est douce ici au chef de gare abscons.

Tout ce volume ressemble terriblement au chef de gare.

7. — Et ne condamnons pas pour cela la poésie de la simple vie ! M. Georges David, avec *le Toit qui fume,* nous en empêcherait. Simple horloger d'une petite ville du Poitou, le soir, sa tâche faite, il écrit des vers, très artistes, où il note ce qu'il voit. Il faut remercier M. Léon Bocquet de nous avoir fait connaître ce poète qui nous console des fausses naïvetés d'un Francis Jammes. Lisez, par exemple, sa *Chanson de Pâques* :

Les champs sont préparés. La terre retournée
Va respirer le vent de la tiède journée.
La charrue a remis tous les sillons à neuf.

Le fossé plein d'ajoncs sent bon la violette,
Et, derrière le mur, une poule caquette,
Conviant l'univers à regarder son œuf.

Pendant que tout dormait, les anges du bon Dieu
Ont dû laver le ciel, car il paraît plus bleu
Au dessus de l'église et du vieux presbytère,

Et, spectateurs naïfs d'un théâtre charmant,
Deux pigeons sur un toit écoutent gravement
La nouvelle chanson qui monte de la terre.

M. Léon Bocquet dans sa Préface n'a-t-il pas eu raison de rappeler le mot de Samain : « La province est un véritable endroit d'élection pour qui sait distiller l'élixir Précieux de la vie intérieure »?

8. — M. Maurice Fragin, lui, si l'on peut dire, se préoccupe surtout de la « vie extérieure ». Il dédie *le Cœur qui vibre* à Paul Déroulède et « à la mémoire du noble poète, du bon Français et du fervent chrétien que fut François Coppée ». Ce livre d'actualité réjouira tous les patriotes.

9. — Celui de M. P.-J. Jouve fera plaisir aux « unanimistes ». J'ai quelquefois souri de l'unanimisme; mais il faut être impartial, et je confesse qu'avec M. Jouve, comme avec M. Romains, il peut apporter quelques éléments nouveaux au genre descriptif. Par exemple, les tout petits ont heureusement inspiré M. Jouve dans ses *Présences.*

10. — M. Edmond Laforest n'est pas unanimiste. Je le regrette presque, car son volume, bien édité, où apparaît fréquemment la preuve d'une imagination poétique et d'un certain sens du rythme,

est bien souvent d'une platitude morne. *Cendres et flammes* justifient donc leur titre en faisant alterner des banalités avec des trouvailles quelquefois bizarres, comme le bon Dieu en train de pêcher des âmes à travers les étoiles qui frétillent.

11. — M. René Maran montre dans *la Vie intérieure* une conception plus juste de la poésie. Quelquefois le mauvais goût apparaît et je n'aime guère « le goître des collines » (p. 126); mais la plupart du temps, M. Maran s'affirme comme un bon disciple de Rodenbach et de Charles Guérin; son *Bréviaire d'amour* comprend une série de petits poèmes bien modulés et ses *Stances*, malgré quelques néologismes, ont de la grâce. Enfin, si *l'Évangile des oliviers* n'est peut-être pas d'un christianisme très orthodoxe, il n'en révèle pas moins une âme élevée, et *le Visage calme* contient des vers émouvants.

12. — Quel contraste avec le *Vieil Hypocras au vin de Beaune* de M. Annibal de Monchanut ! Ce livre, comme on n'en écrit plus, éclate de santé et de gaîté. L'auteur nous déclare :

> Rien ne peut, ici-bas, donner plus d'assurance
> Que de sentir son cœur, frère des cœurs anciens,
> S'harmoniser avec sa province et les siens
> Et battre au rythme fort du vieux cœur de la France !... (p. 91).

Ce quatrain pourrait servir de devise à ce volume joyeux et mélodieux, où, sauf quelques prosaïsmes au début, dans le *Dialogue du Luxembourg*, on ne peut glaner que de charmantes citations. Ballades, rondeaux, églogues, chansons, poésies bachiques se succèdent avec une séduisante variété. On songe à nos vieux poètes du XVIIe siècle, et, de nos jours, à André Mary, à Paul Harel, le lyrique aubergiste. Que cette ripaille sans malice ne vous effraie pas, d'ailleurs; car l'auteur s'écrie, à propos de Santeul :

> Le vin et la religion
> Que tu joins sans discrétion
> Peuvent-ils bien aller ensemble?
> Quoi ! Nos vieux maîtres ont-ils cru
> Chez nous offenser la morale
> En sculptant la vigne du cru
> Au portail de la cathédrale ?

Mais ne nous trompons point. Annibal de Monchanut (ai-je besoin de dire que c'est là un truculent pseudonyme) ne se confine pas dans ce genre bon vivant, qui n'est pas sans difficulté. A la fin de son beau volume, *les Soirs mélancoliques et funèbres* révèlent une autre face de son probe et vigoureux talent.

13. — J'ai bien du regret de ne pouvoir découvrir un peu de tout cela chez M. Georges Spetz. Certes, ses *Légendes d'Alsace* sont sympathiques, émouvantes, passionnantes. Mais pourquoi ne pas les écrire en prose?

14. — M. Pierre d'Arcangues a un sentiment plus exact de la poésie, et son livre, *le Grain de sénevé*, est supérieur au *Chant des sources* qui le précéda. Cet ouvrage comprend deux parties : la première, ouverte par une Préface de Mlle Reynès-Montlaur, est consacrée à des poèmes évangéliques d'un sentiment louable; mais qu'il est difficile d'écrire des vers sur de tels sujets !

15. — Nous changeons entièrement de gamme avec M. Jean-Marc Bernard. Celui ci vit dans le culte exclusif de notre poésie classique, et dans le mépris non déguisé de tout le romantisme. Aussi, avec une logique implacable, sentant combien il est difficile, malgré tout, de se hausser à l'inspiration lamartinienne, et impossible, d'autre part, d'atteindre un Racine, voire un Malherbe, il s'est contenté de prendre pour modèles les petits poètes de jadis ou les petits vers des grands poètes. Son élégant volume, *Sub tegmine fagi, Amours, Bergeries et Jeux*, l'affiche dès le début :

Or, ce livre vraiment
Estival et champêtre
N'a voulu jamais être
Qu'un divertissement.

Ce serait à merveille si le divertissement était sans malice. Mais je crois bien que les « Jeux » de M. Jean-Marc Bernard ne sont guère innocents. Il y étale un épicurésme facile, qui lui semble très français : si l'amour devenait quelque chose de sérieux, ne serait-il pas aussitôt affreusement romantique? Aussi déclare-t il sans ambages :

On ne meurt pas quand il s'achève.
Il ne laisse que le regret
Émouvant d'une heure trop brève.

... Faut-il donner tant d'importance
A des choses qui n'en ont pas?

Que si vous vous récriez, M. Jean-Marc Bernard vous répondra : « Un poète peut fort bien considérer, à certaines heures, la poésie comme un jeu, sans devenir cependant pour ses confrères un objet de scandale. Toute âme vraiment lyrique sait donner à ses divertissements, voire les moins innocents, un accent qui les relève, et apporter jusque là les disciplines nécessaires. S'il ne faut point confondre les genres, il ne faut point non plus en dédaigner aucun : il suffit de les mettre à leur place. Si l'on ne doit pas « abandonner la grande culture pour le jardinage », n'allons pas délaisser celui ci. Comment oublier qu'il est des jardiniers et des horticulteurs charmants, bien incapables de cultiver proprement de vastes propriétés; qui balayent chaque jour les allées de leur jardin, mais laissent le chiendent envahir leur vigne? Irons-nous décourager ces petits jardiniers et les obliger à devenir de

mauvais agriculteurs? » — *(Revue critique des idées et des livres,* 25 mai 1913*)*. — On le voit, M. Jean-Marc Bernard est modeste; il se contente de son petit parterre; mais pourquoi y a-t-il tant de Belles-de-Nuit?

16.— Les soixante quatre sonnets réunis par M. Maurice Charpentier sous le titre : *Aubes et vesprées* ne soulèveront pas autant d'objections. Ce sont des sonnets à la manière de l'excellent Joséphin Soulary, et ils plairont à tous ceux qui ont gardé un souvenir sympathique à l'auteur des *Deux Cortèges.*

17. — M. Lucien Dégut accompagne ses *Fleurs éparses* de commentaires variés : « Mlle E. P... était une cousine germaine que j'entourais de la plus respectueuse affection. Sa société, je puis le dire, a charmé mon adolescence. Au jeune homme qui manque d'une sœur, je souhaite une cousine semblable » (p. 27). — « Cette poésie date de l'époque triste de mon veuvage. J'ai voulu honorer d'un souvenir pieux la sainte compagne que j'avais perdue. En lui payant cette dette de reconnaissance, mon cœur s'est senti soulagé. » (p. 72) etc. Les romantiques faisaient ainsi; mais, le plus souvent, leurs vers étaient meilleurs que ceux de M. Dégut.

18. — *L'Angoisse*, de M. André Delacour, est aussi, à sa manière, un livre romantique. L'auteur y a essayé une conciliation toujours délicate entre l'amour humain et l'amour divin. Il déclare à sa compagne :

... Tu fleuris mon toit puisque tu viens de Dieu.
... Et pour mon univers je veux toi seule, — en Dieu !

C'est toujours l'éternel problème que Polyeucte résolvait à sa façon. M. Delacour n'atteint pas à cette hauteur; on sent qu'il hésite, qu'il est troublé. Parfois il se laisse aller à des exagérations scrupuleuses :

Mais si le doute est un blasphème...

et parfois, il se laisse aller lui-même à un doute non déguisé :

... Moi, rien ne m'assure
Que, dans ma longue meurtrissure,
Je n'aurai pas souffert en vain !

On le voit, c'est le livre de l'inquiétude, sinon tout à fait de l'angoisse. Heureusement, le poète est consolé par son idéalisme bien lamartinien :

J'accepte de souffrir puisque trop de bonheur
Bornerait mon rêve à la terre;

il est consolé surtout par le foyer qu'il a construit sous l'œil de Dieu, et qui lui inspire déjà ses meilleurs accents. On peut à la fois être

poète et père de famille. M. André Delacour sera les deux, excellemment. Son nom est déjà de ceux qui comptent.

19. — Après l'aurore, le soir. J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt *la Flûte alexandrine*, l'ouvrage quasi-posthume de M. Léonce Depont, puisqu'il a paru au moment où mourait son auteur. M. Charles Le Goffic, dans une de ses remarquables chroniques de la *Revue hebdomadaire*, étudiait récemment le cas de Léonce Depont et se demandait pourquoi ce poète « arrivé » était demeuré si inconnu. C'est un cas bizarre, car, chose aggravante, Depont était non seulement ignoré de la foule mais dédaigné des jeunes cénacles. — Cet échec avait-il pour cause la froideur parnassienne du poète? Je ne le crois pas. Une espèce de panthéisme chrétien, vague mais chaleureux, s'exhale de son œuvre; il ne méprisait pas la poésie personnelle; dans la *Flûte alexandrine*, il souhaite même d'exercer une influence sociale :

> Ah! si mon verbe ému fut assez éloquent,
> Dans sa naïveté pastorale évoquant
> Ce qui fermente et germe en d'immuables rites,
> Pour rendre aux vieux logis leurs familles proscrites
> Et ramener aux champs natals leurs exilés,
> Comme alors mes plus chers désirs seront comblés! (p. 135).

Léonce Depont fut-il trop parfait pour la foule? Je ne le crois pas. Je crois plutôt qu'il fut — et c'est sa secrète faiblesse — un faux parnassien, habile à se parer de cet éclat factice, de cette afféterie compliquée, de cette somptuosité superficielle qui paraît réaliser parfois pour les académies le suprême de l'art, mais ne s'obtient qu'au prix de beaucoup d'inversions ou même d'incorrections. Je ne veux pas dire que Léonce Depont fut un mauvais poète, mais simplement expliquer comment il a raté la gloire : il était de l'école d'Oronte.

20. — M. René Georgin, dans *l'Ame du fleuve*, est plus moderne. Il s'est efforcé de célébrer en vers libres assez obscurs non point un fleuve déterminé, mais « le Fleuve » en soi, chargé de transporter sur ses eaux les émotions du poète lui-même. Beau dessein, imparfaitement réalisé.

21. — M. Charles Grolleau, au contraire, réalise parfaitement; et je crois bien que son volume *Sur la route claire* est le plus beau livre mystique de ces dernières années. Songez qu'il a choisi pour thème préféré l'un des plus sublimes que nous offre le christianisme, *l'Eucharistie*. Sur ce thème que l'on n'ose aborder qu'en tremblant, et où seul, en notre siècle, le pauvre Verlaine trouva quelques justes accents, M. Grolleau écrit une série de méditations qui feront tout ensemble la joie des croyants et des lettrés :

> Il descend, l'Adorable! et si bas, ô mystère!
> Plus bas qu'à Bethléem, cette Maison du pain,
> Que le corps, vase obscur qu'Il a pétri de terre,
> Le reçoit, pour que l'âme apaise en Lui sa faim.

Et l'homme extasié, frémissant jusqu'aux moelles,
Devine par éclairs tous les cieux révélés,
Quand l'âme dans son ombre et le Christ sous ses voiles
S'étreignent longuement comme deux exilés (p. 69, 70).

Je voudrais tout citer de ces beaux vers chrétiens, ignorés d'un public encore dévoré de snobisme; la place me manque pour montrer comment M. Charles Grolleau sait unir les sentiments de tendre humanité au mysticisme le plus orthodoxe, dans ses pièces à la mémoire de sa mère; comment il trace leur devoir aux poètes de notre temps; comment il sait se perdre en Dieu d'un magnifique élan.

22. — M. Albert Jean est lui aussi un bon poète. L'année dernière, j'avais plaisir à signaler les qualités de son premier livre : *La Pluie au printemps*. On retrouve ces qualités avec de notables progrès dans *l'Ombre des fumées*. Je n'en veux pour preuve que ces brèves notations dédiées à un autre écrivain plein de talent, M. Paul Vaillant-Couturier :

Lorsque je serai las de trop souffrir, de trop aimer,
Je n'aurai même pas une maison d'enfance
Modeste et un peu délabrée,
Avec des retombées de vigne vierge sur les volets,
Et de grandes pièces fraîches et accueillantes
Au fond d'un vieux pays de France
Où venir me réfugier...
Je voudrais tant, le soir, participer de tout mon rêve
A l'odeur des foins mûrs, aux cris des hirondelles
Et aux vibrations chantantes et lointaines
De la cloche modeste qui sonna mon baptême...

On peut ne pas aimer les vers libres; mais il y a quelque chose là...

23.— Il y a même beaucoup plus que dans *les Vibrations* de M. Théodore Legrand, qui a remporté pourtant le prix Jacques Normand à la Société des gens de lettres. M. Legrand, dont le lyrisme tapageur rappelle un peu celui de M. Jean Rameau, fait pêle-mêle l'apologie de Lamartine, de Musset et de Zola, le tout assaisonné d'un anti-papisme démodé.

24. — Je préfère de beaucoup les poèmes, ciselés comme du Gautier, de M. Ed. Martin-Videau, dans *le Pèlerinage amoureux* : mais est-il vraiment bien utile de raconter ainsi les intimités de son ménage?

25. — Avec M. Henry Muchart nous sortons de telles banalités. Dans *les Fleurs de l'arbre de science*, il a tenté une grande œuvre et a donné un livre intéressant et original. A ses yeux, les prodiges inouïs créées par la science moderne ont trop longtemps rebuté les poètes :

Les savants au cœur sec avaient longtemps cherché
Les lois de la matière et les règles abstraites,
Mais la Science en vain fleurissait leurs retraites
Ainsi qu'un arbre rare en un jardin fermé.

De fabuleux dragons, gardiens des Hespérides,
En défendaient l'accès au rêveur ingénu,

Qui, faisant chatoyer les mots, n'aurait pas su
Dire le sens caché des formules arides.

Hé bien, maintenant, il faut que se réalise cette union de la poésie et de la science, tant prônée par les parnassiens. Pour cela, M. Muchart a son procédé : ne mettre la documentation technique qu'à la base, et ensuite construire au dessus tout ce que ce thème peut inspirer de poésie :

La Science est pareille aux mornes étendues
Des plaines d'eau, des grands étangs aux bateaux plats,
Aux rectangles sans fin des salines perdues
Qu'attristent un ciel pâle et des mots sans éclats.

Ah ! qui nous donnera la chaude périphrase
Qui pare de reflets ce paysage mort,
Et, comme le soleil crépusculaire, embrase
Ces salines de pourpre et ces lagunes d'or !...

Ces quelques citations permettent de juger si M. Henry Muchart était de taille à réaliser cette œuvre difficile; mais il ne l'a pas poussée jusqu'au bout. Il s'est contenté d'une assez brève série de poèmes, qui, du moins, ouvrent admirablement la voie.

Bien des points importants nous séparent de la pensée de M. Muchart. Il a dans la science et dans ses progrès indéfinis une foi qui date du temps de M. Berthelot. Son œuvre, dont les premiers fragments ont paru dans les revues d'il y a dix ans, vient aujourd'hui se heurter à l'inspiration spiritualiste et chrétienne qui soulève une grande part de la jeunesse. Mais ces réserves faites, rien n'est plus juste que de souhaiter que la poésie s'unisse à la science, qui, elle aussi, quand elle atteint certains sommets, est une créatrice de rêve et de beauté.

26. — *Adam*, par Paul de Nay (lisez M. Louis de Launay, membre de l'Institut) n'est pas un poème scientifique, mais philosophique, où, grâce au récit de la Genèse, l'auteur a chanté tour à tour l'Amour, la Paternité, la Famille, la Vieillesse, la Mort. Oserai je dire que la forme poétique n'est pas toujours à la hauteur de l'inspiration? On le devine. Victor Hugo et Leconte de Lisle, à peu près seuls, ont pu aborder la peinture de ces premiers temps bibliques. Quels sujets difficiles ! Comment rimer, par exemple, le premier enfantement? Vous savez de quelle façon preste la *Légende des siècles* a esquivé la difficulté. M. Paul de Nay y va plus simplement :

O miracle inouï ! penser qu'un nouvel être
Germe en un corps tremblant, doucement le pénètre,
S'en imprègne, lui prend sa substance, et, caché,
Tombe un jour comme un fruit de l'arbre détaché !
Ce prodige étonnant, l'accomplir la première
De se couper en deux et de rester entière . . . (p. 43)

27. — M. Charles d'Ollone n'écrit pas de poèmes philosophiques,

mais il rime agréablement des *Heures chantantes*, qui se grouperont en *Heures légères*, *Heures douces*, *Heures mélancoliques* et *Heures graves*. Nous tenons déjà le troisième volume des *Heures chantantes*, et il ne le cède en rien aux précédents.

28. — M. Pierre Paul, au contraire, en est à son premier livre; cependant, ce *Parfum du passé* est déjà considérable. Il comprend trois parties : *le Parfum des âges*, réplique un peu trop hâtive des *Trophées*; *le Parfum de l'amour*, qui contient des pages vraiment délicates; et enfin *le Parfum de la montagne et de la mer*, qui est plus mêlé : *le Vieux Bahut*, notamment, est un enfantillage. — M. Pierre Paul a certainement du talent; mais il doit faire effort pour se dégager des lourdes influences qui pèsent sur lui et étouffent sa personnalité : Hérédia, Henri de Régnier, Rostand :

> Pourquoi la brise enfin s'achemine, folâtre,
> Des tilleuls odorants à ce bleu cyclamen,
> C'est qu'apportant en elle un souffle de théâtre
> A passé dans ce parc l'ombre de Beethoven... (p. 200).

Ai-je besoin de rappeler d'où vient cette réminiscence? M. Pierre Paul sait écrire et il a le goût de la poésie. Il peut boire dans son verre. Nous sommes sûr qu'il y boira.

29. — M. René Preslefont forme un beau contraste avec M. Pierre Paul. Ses *Sonnets et poésies diverses* ne constituent qu'une plaquette, mais on sent que tous les vers en ont été limés avec soin. L'auteur, qui nous a donné il n'y a pas longtemps *la Grand'Route*, aurait pu attendre d'avoir un bagage plus considérable à présenter au public. Il ne l'a pas voulu, et il en portera sans doute la peine, car son recueil n'attire ni par sa réalisation typographique ni par sa composition. C'est dommage,car, sous les vers, un peu froids au premier abord, de M. Preslefont, palpite une âme sympathique et un cœur sincèrement ému. Il me suffira de citer les pièces relatives à la mort d'un enfant ou à l'entrée d'une fille au couvent; cela fait songer aux bonnes pages de Victor de Laprade. On ne peut donc que regretter qu'une œuvre aussi saine, aussi chrétienne, aussi belle, se présente dans des conditions aussi défavorables.

30. — *La Première Sonate*, de M. Paul Rougier, n'a rien de bien sérieux; mais elle est souvent pétillante d'esprit et de fantaisie. Gare seulement à la versification trop rapide, bâclée à la diable :

> A partir avec eux nous avons presque eu maille ! ... (p. 52).

31. — Beaucoup plus sincèrement poète, M. Silvain Royé, dans *l'Ame sans miroir*, ne nous offre encore qu'un volume assez inégal. Une sensibilité délicate se devine dans des sonnets charmants sur la Bretagne, ou dans ces poèmes d'amour qui se nomment *Rupture* et

la Confidente; mais quels vers bizarres sur les Vierges, et quel dilettantisme navré :

Un soir d'été, je me tuerai dans le jardin ...

32. — M. Louis Théron de Montaugé, lui, n'a rien d'un dilettante; c'est un homme de foi tranquille et courageuse : foi en Dieu, en sa terre, en son devoir familial et social. On retrouve tous ces sentiments dans ses livres précédents, mais ils sont comme résumés dans le dernier en date : *Les Clochers de brique à l'horizon.* Là, le poète languedocien a chanté avec son habituel lyrisme son pays très aimé :

O terre, ô bonne terre, ô terre maternelle !

mais aussi il a regardé fréquemment vers les flèches roses, qui, à toutes les ondulations des collines montent vers le ciel; il a suivi leur geste; et cela nous a valu, à côté de poèmes purement terriens, de véritables élévations religieuses, comme *la Mort de sainte Germaine,* ou *les Feux de la Saint-Jean.* Dans le chœur de nos poètes régionalistes il est peu de voix aussi pures, aussi sympathiques que celle de M. Louis Théron de Montaugé : l'Académie française et l'Académie des Jeux floraux l'ont déjà distinguée; souhaitons-lui d'être écoutée de plus en plus, car elle ne célèbre que les grandes et nobles choses sur les modes les plus harmonieux.

33. — Encore un excellent poète. J'ai déjà écrit son nom tout à l'heure. C'est M. Paul Vaillant Couturier. Son premier volume, *la Visite du berger,* me paraît bien l'un des plus remarquables de ces derniers mois. S'en apercevra-t on? Je me souviens d'un concours où on lut ses vers originaux et vigoureux sur la tombe :

Si je n'aimais pas tant le cimetière
Où l'on enterre
Les vieux de chez nous qui s'en sont allés,
Je demanderais que l'on mît ma bière
Dans un champ de blé...

Le jury, naturellement, ne comprit pas ces vers libres; ils ne le sont pourtant qu'à la façon de La Fontaine. Et l'on commit une injustice de plus. Que ces petits déboires n'arrêtent pas le poète auquel nous devons des pièces d'un accent si profondément humain et chrétien à la fois. Il est, lui aussi, de l'école de Francis Jammes. Mais comme il le dépasse déjà en fraîcheur, en émotion, et, ce qui est plus facile, en correction ! — Ou je me trompe fort, ou avec M. Vaillant-Couturier nous arrive un de nos meilleurs écrivains de demain.

34. — Je signale avec plaisir *le Cantique des saisons,* car tous les poètes mécontents de mes appréciations pourront y trouver une vengeance facile. Signer à la fois une critique régulière de la production poétique et un volume de vers est peut-être chose imprudente. Je

l'ai faite, et me livre pieds et poings liés au *genus irritabile vatum*... La seule chose qui les calmera, j'espère, c'est que *le Cantique des saisons* n'a rien d'une œuvre de combat. Il a été imprimé à Ligugé, à l'ombre et presque dans l'enceinte du célèbre monastère aujourd'hui désert, et il en porte quelque reflet. Les *Saisons* dont il s'occupe sont les saisons liturgiques, l'Avent, le Temps de Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, la Pentecôte, et chacune y chante son cantique d'allégresse mystique ou de surnaturelle mélancolie. Tout cela se présente sans grand fracas. Je n'ai pas eu l'ambition de faire une œuvre, simplement de donner une indication, de guider les poètes, après mon maître Louis Le Cardonnel, vers les incomparables trésors poétiques que conserve le catholicisme, dans ses dogmes, sa liturgie, ses rites, ses psaumes, et ses pieuses légendes. Ce qui m'a été très sensible, toutefois, ç'a été de voir que cette indication avait été reconnue de quelque justesse et de quelque utilité par le comité pour le concours de littérature spiritualiste, puisqu'il a bien voulu accorder au *Cantique des saisons* son prix de fondation, le prix Virenque, attribué précédemment à M. André Lafon et à Mme la comtesse d'Avancourt.

Poésie féminine. — 35. — Mlle Marguerite Coleman a obtenu le prix Jacques Normand, à la Société des gens de lettres, en 1912, avec *les Heures intenses*, qui sont un livre d'amour à la fois passionné et chaste, d'un lyrisme agréable. Mais pourquoi Mlle Coleman appelle-t-elle le bien-aimé « Cher » ? En poésie, cela semble un peu bizarre.

36. — Mme Mathilde Delaporte chante *En demi-teintes*, pour son beau pays de Bretagne, pour son mari, pour les siens. Ce livre de début est donc extrêmement estimable, et à côté de maladresses, il contient des choses délicates, finement exprimées. M. Ernest Prévost les a soulignées en une excellente Préface; nous en retiendrons quelques heureuses formules :

> Si le devoir nous crie : Il faut mourir ! On meurt.
> Rien ne sert au vaincu de paraître vainqueur ...
> ... Notre âme ne sait pas comment porter la joie ...

Et ceci :

> L'exil, c'est de n'avoir personne au cimetière.

37. — Mme Marie-Louise Dromart suit peu les bons conseils. Il y a un an à peine, elle publiait *le Front voilé*, où il n'était pas difficile de signaler à la fois une inspiration exubérante et une écriture beaucoup trop négligée. Il fallait attendre, travailler, appliquer les préceptes de *l'Art poétique*; Mme Dromart a préféré faire imprimer un autre volume : *Les Feuilles tombent* ! On pense bien qu'il ne s'y manifeste aucun progrès. Jugez-en d'après cette paraphrase de l'*Ave-Maria* :

Vous ! Notre-Dame en qui dormit la Sainte-Face !
... Auprès du Bien-Aimé qui si bien nous aima,
Intercédez, Mater Dei, Mater Alma ...

... J'ai profané souvent le lys de la vertu ...

L'expression dépasse certainement la pensée de Mme Dromart.

38. — En général, il n'en est pas de même de Mme J. Marvig : celle-ci, dans son dernier volume : *Des Riens... Tout l'Infini*, fait preuve d'un lyrisme passionné, vibrant, chaleureux, qui l'apparente à nos grandes poétesses à la mode; mais, de plus, elle soigne consciencieusement son écriture; on sent qu'elle a lu et aimé des poètes comme Samain, Guérin, de Régnier; elle s'applique. Parfois le résultat est précieux, mais toujours joli :

Je rêve à ce chemin où nous vînmes, la nuit,
Bordé de peupliers, de hêtres et de frênes,
Où le ciel, resserré comme un ruisseau qui fuit,
Semblait porter l'azur vers des rives lointaines ...
Invisible, un canal glougloutait sur le bord
Avec un bruit léger de brise enflant des voiles ...
Et, tandis que nos yeux suivaient leur lent essor,
Nous avons cru dans l'ombre écouter les étoiles.

Mais comme il est curieux de constater que, pour les femmes, la poésie impersonnelle n'existe pas ! Dans son livre, Mme Marvig n'abandonne les intimités que lorsque l'impression vraiment trop vive réclame l'allégorie, comme dans *l'Amour de Cynthie*; il faut dire que cette pièce pousse loin le déshabillé ...

39. — Un jour que j'écoutais une romance italienne et que je demandais : « Qu'est-ce que cela veut dire ? », on me répondit : « C'est le verbe aimer conjugué à tous les temps ». On pourrait définir de même les recueils de poésie féminine. Ainsi, *la Forêt enchantée*, de Mme G. de Montgomery. L'auteur, qui a consacré, je crois, un livre à S. S. Pie X, n'a plus rien ici d'ecclésiastique. Elle fait parler avec talent les âmes torturées par l'amour, de des Grieux à Musset, de Lord Byron à Vigny; et parfois sa fougueuse imagination l'emporte un peu loin :

Tes yeux sont des sofas où l'on voudrait s'étendre,
S'étirer lentement comme un noble félin;
Tes yeux sont des filets où les cœurs vont se prendre,
Phosphorescents parfois comme un feu de Kremlin ! (p. 100).

40. — Plus calmes sont les *Litanies* de Mme Getta Socor. Il y a là un livre d'amour douloureux que l'image d'un enfant éclaire parfois. Ces vers, un peu gris, un peu ternes, mais mélodieux et purs, évoquent le souvenir de Sully Prudhomme.

Poèmes en prose. — 41. — Très bien éditées les *Consolations*, de J. Valcler. Il est dommage que l'on saisisse si difficilement le sens, l'ordre et le rythme cachés de ces poèmes en prose, séduisants malgré tout.

Poésie étrangère. — 42. — Le poète catalan Julian Castro Bajo s'est efforcé, dans *Flores y espinas* (*Fleurs et épines*) de perpétuer le goût de la poésie religieuse, si populaire en Espagne, surtout depuis la seconde moitié du XVIe siècle. Son recueil, tout imprégné des souvenirs de l'Écriture sainte, tresse à la Vierge une guirlande attendrie, naïve, presque amoureuse; mais la poésie chrétienne a ses périls, et bien souvent, trop souvent, les strophes ne se distinguent guère des couplets d'un cantique. Ce sont des bouquets à la Vierge, et il faut en saluer hautement l'intention; mais que de bouquets de fleurs artificielles ! ...

Anthologies. — Critiques. — 43. — C'est tout un article qu'il faudrait consacrer à l'excellent ouvrage de M. J. Charles-Roux sur *le Jubilé de Frédéric Mistral* et les fêtes du cinquantenaire de Mireille. Après en avoir donné une magnifique édition, il en présente maintenant, dans la *Bibliothèque régionaliste*, si bien dirigée par M. Frédéric Charpin, une sorte de *compendium*. Ce beau livre contient des documents que l'on ne trouve que là, concernant la vie et la glorification de Mistral; à citer notamment les détails relatifs au séjour de Gounod en Provence et à la composition de l'opéra de Mireille. Volume indispensable aux méridionalisants, précieux aux lettrés, intéressant pour tout le monde.

Théatre. — 1. — Mme Allotte de la Fuye, qui a déjà fait jouer un beau drame évangélique, *le Maître de la mort*, nous envoie *le Confesseur*, où elle a mis à la scène l'histoire célèbre de saint Jean Népomucène (Jean de Népomück), mort pour ne pas trahir le secret de la confession. L'idée était belle, mais le sujet comportait de grosses difficultés : l'aventure de la reine Johanna, le caractère répugnant de son mari, Wâslas l'Ivrogne, l'attitude surtout passive du saint, jeté au travers de cette intrigue, etc. Mme de la Fuye en a-t-elle complètement triomphé? On me dit qu'à Nantes, où le drame a été créé, l'émotion a été grande. Je le crois aussi, mais il me semble que, malgré tout, cette pièce, pleine d'excellentes intentions, côtoie des situations si facilement scabreuses, qu'elle doit laisser, malgré le talent de son auteur, une impression de gêne.

2. — Rien de semblable à redouter avec *le Consentement*, la petite comédie bretonne de MM. Auguste et Joseph Berthier. Germaine Durand est éprise d'Yvon Le Gallo; alors le père Matho (Mathurin) Le Gallo vient à Paris incognito pour connaître la petite amie de son fils; finesse bretonne et finesse parisienne se confrontent; à la fin, le mariage a lieu. Comme vous le voyez, c'est, à l'envers, *le Choix d'un gendre*, de Labiche; cela constitue, avec un amusant dialogue, une pièce bien faite pour soirées régionalistes. Elle y aura toujours du succès.

3. — Le dernier recueil de M. Maurice Bouchor, dont on connaît les tendances, comprend trois *Saynètes* : *le Feu, les Quatre Saisons, Pour un mariage,* et trois *Farces* : *la Muette et le Sourd, le Procès de Mardi-Gras* et *Polichinelle en enfer.* Je m'empresse de dire que je préfère les farces. Les saynètes montrent bien davantage l'intention de M. Maurice Bouchor de « laïciser » la religion. Ainsi, dans *le Feu,* il a voulu indiquer « comment la fête de Noël peut être célébrée dans une famille de « libres-penseurs » au large esprit, où, jugeant avec une pleine indépendance les manifestations historiques de l'esprit religieux, on ne se croit nullement obligé de le déprécier d'une façon systématique »; et il s'imagine « que de « libres-croyants », tout en réservant leur pensée, pourraient en faire la lecture et en suivre la représentation, sans être aucunement blessés dans leurs sentiments personnels ». M. Bouchor se trompe : pour les vrais croyants, Noël évoque autre chose, que l'on ne peut diminuer ou déformer sans les blesser profondément. — Certes, M. Maurice Bouchor a du talent; il y a cependant plus de poésie dans le moindre cantique populaire, dans le moindre rite liturgique que dans ses laborieuses saynètes.

4. — J'ai déjà recommandé ici même le *Théâtre chrétien* de M. Paul Janot. Il vient de l'enrichir en composant et en faisant jouer *la Chrétienne,* drame en trois actes, en prose, tout frémissant d'actualité. Nous sommes très loin de la fraternité bêlante de M. Bouchor : le commandant Philippe Sainte-Croix Beaufort a brisé son épée à l'occasion des inventaires; il souffre de sa situation, et tout le monde le pousse à rentrer dans l'armée : sa sœur, ses enfants, son fils surtout, qui, élevé au lycée, désapprouve son abstention et cultive une belle neurasthénie. Sur ces entrefaites, survient le préfet qui vient offrir à Sainte-Croix sa réintégration dans l'armée avec le grade de colonel, à la condition qu'il ne se mette pas à la tête des pères de famille de la région bretonne, soulevés contre les nouvelles lois scolaires. Le commandant est ébranlé; il cède même, lorsque son fils pousse sa neurasthénie jusqu'au suicide, dans une fin d'acte très dramatique. Mais sa femme Monique le soutient, relève son courage, se dresse contre le préfet qui essaie de faire dissoudre la réunion, et Philippe est sauvé. Il accourt prendre son rang et renvoie sa nomination de colonel, que le préfet, plus gentilhomme que nature, n'accepte pas. — On voit dans quel milieu brûlant se déroule le drame de M. Janot. Il est à craindre, justement à cause de cela, que, dans quelques années, il perde de son intérêt ou de sa portée; mais, pour le moment, il est plus qu'un écrit, un acte, et il mérite d'être frénétiquement applaudi, comme il l'a été déjà.

5. — La présente revue est pleine de contrastes : *Cæsarion,* le

dernier drame de M. Michaud d'Humiac, décédé récemment, n'est, guère d'actualité; c'est l'histoire du dernier des Ptolémées, fils de César et de Cléopâtre, qui périt assassiné par Octave. Ce qu'il y a d'original dans cette pièce, c'est que tout se passe à peu près dans la coulisse; on n'y voit ni Cléopâtre ni Antoine ... Mais les tirades, fort longues, contiennent en revanche force épisodes répugnants.

6. — Par *les Tragédies de la foi*, M. Romain Rolland, lauréat du grand prix de littérature, et dont on connaît le talent robuste et original, s'apparente à ces dramaturges un peu irréels qui se nomment Mæterlinck, Claudel et aussi Henri Mazel, qu'il ne faut pas oublier. Un jour, ce dernier me disait, par manière de boutade : « Si vous voulez faire un beau drame historique, ne vous préoccupez pas des précisions de l'histoire ! » Ainsi a agi M. Paul Claudel, qui, dans *l'Annonce faite à Marie*, a montré le roi Charles VII allant se faire sacrer à Reims la nuit de Noël, alors qu'il est avéré que cet événement eut lieu au mois de juillet ... Il a confondu avec Clovis. Une paille. Ainsi, M. Romain Rolland, dans sa première tragédie, *Saint Louis*, nous montre le roi de France mourant devant Jérusalem, au bruit d'arquebusades, qui probablement n'éclatèrent que deux siècles plus tard. Ce n'est encore rien. Ce qui est plus grave, ce sont les anachronismes ou les inexactitudes psychologiques : or, dans cette vaste fresque lyrique, sont-ils bien exacts, cette amoureuse moderne qu'est Rosalie de Brèves, ce Saint-Père féroce, ce Louis IX purement mystique, sacrifiant son peuple à sa foi? Est-il vrai ou vraisemblable que ce grand Roi a pu dire : « J'étais un mauvais Roi; j'étais fait pour être moine »? Ce sont là propos de ses ennemis. — Le second drame, étant purement imaginaire, *Aërt*, est le meilleur : joué à l'Œuvre en 1898, il a donné un véritable précurseur à *l'Aiglon* de M. Rostand, que l'on ne devait applaudir que deux ans plus tard; certaines similitudes sont frappantes. — Quant au *Triomphe de la raison*, joué en 1899, c'est un drame déconcertant, où les personnages semblent frappés d'aliénation mentale, caractère essentiel de l'époque révolutionnaire; cela se termine par une ignoble fête de la Raison dans une église profanée. A la fin, on emmène les Girondins à la guillotine. Cela ne les décourage pas, et l'un d'eux, « indomptable », s'écrie : « J'ai devancé la victoire, mais je vaincrai ! » — Est-ce donc à la victoire de cet indomptable que nous assistons aujourd'hui? C'est là peut-être l'opinion de M. Romain Rolland, et aussi de M. Gabriel Monod, auquel l'œuvre était dédiée. Dans ce cas, on m'excusera de ne pas m'en réjouir avec eux.

7. — Terminons sur un sourire avec les différentes saynètes sur *Anatole*, de M. Schnitzler, qui semble faire écho en Autriche à Georges

Courteline et à Tristan Bernard. L'éternelle niaiserie de l'homme et l'inconsciente duplicité de la femme sont souvent habilement caricaturées dans ce théâtre très amoral et pourtant plus profond qu'il n'en a l'air.

ARMAND PRAVIEL.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Zurich. Masséna en Suisse. Messidor an VII-brumaire an VIII* (*juillet-octobre 1799*). par le capitaine HENNEQUIN. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de XXII-560 p., avec 4 portraits et 8 cartes, 12 fr. — 2. *Victoires françaises. Bouvines*, par PIERRE ALAIN. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 104 p., illustré, 1 fr. — 3. *Victoires françaises. Denain*, par JEAN FERRATIER. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 110 p., illustré, 1 fr. — 4. *Le Campagne di guerra in Piemonte* (1703-1708) *e l'assedio di Torino* (1706), *studi, documenti, illustrazioni*. Vol. 7. Torino, Locca, 1912, gr. in-8 de XV-543 p. — 5. *La Guerre de la Succession d'Autriche* (1740-1748), *Campagne de* 1744 *dans les Pays-Bas. Opérations sur le Rhin et sur le Main en* 1745, par le major Z.***. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 205 p., 5 fr. — 6. *Un Procès militaire sous l'ancien régime. L'Affaire du régiment Royal-Comtois* (1773-1791), par le capitaine ALBERT LATREILLE. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 131 p., 3 fr. — 7. *Etudes d'histoire*, par A. CHUQUET. 6e série. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de 394 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Papiers des comités militaires de la Constituante, de la Législative et de la Convention* (1789-an IV), par PIERRE CARON. Paris, Cornély, 1912, gr. in-8 de XLV-146 p., 5 fr. — 9. *Napoléon en campagne*, par le colonel VACHÉE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de VII-217 p., avec 2 cartes et 1 croquis, 4 fr. — 10. *A propos d'un centenaire. Sur la campagne de* 1813, par le commandant D'OSIA. Paris, Nancy, Chapelot 1912, in-8 de 80 p., 1 fr. 50. — 11. *Victoires françaises, Iéna*, par NOËL AYMÈS. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 108 p., avec grav., 1 fr. — 12. *Questions de critique militaire et d'actualité*, par le général H. BONNAL. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, petit in-8 de 295 p., 3 francs 50. — 13. *Historique du* 69e *régiment d'infanterie*, par JULES VASSIAS. Paris, Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 431 p., avec 19 gravures et 12 croquis, 3 francs. — 14. *La Patrie guerrière*, par HENRI HOUSSAYE, publiée avec une Introduction et des notes par LOUIS SONOLET. Paris, Perrin, 1913, in-16, XXXVIII-424 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 15. *Les Lendemains d'Altensberg et de Ligny*, par le lieutenant FLIECX. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 32 p., 0 fr. 60. — 16. *Causeries militaires*, par le général THOUMAS. 5e série. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-16 de II-480 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Rôle du* Xe *corps au* 16 *août* 1870, par le général PALAT [PIERRE LEHAUTCOURT]. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 107 p., 2 fr. 50. — 18. *Le Général de division comte de Martimprey*, par le général DERRÉCAGAIX. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de VIII-506 p., avec 7 pl. et 5 cartes, 10 fr. — 19. *La Promotion des officiers-élèves de Saint-Cyr* (*Souvenirs de* 1870), par JULIEN AIGOIN. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 145 p., 3 fr. — 20. *Les Horreurs de l'invasion* (1870-1871). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de VI-98 p., 0 fr. 90. — 21. *Guerre russo-japonaise*. 1904-1905. *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe*. T. IV. 2 vol. in-8 de 626-658 p. et 2 atlas, 60 fr. — 22. *Les Journées sanglantes de Fez* (7-18-19 *avril* 1912). par HUBERT-JACQUES. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-16 de 362 p., avec cartes, 3 fr. 50. — 23. *En colonne au Maroc. Rabat, Fez, Méquinez. Impressions d'un témoin*. Paris, Perrin, 1913, in-16, II-281 p., avec nombr. illustr. et 1 carte, 3 fr. 50. — 24. *Aperçu sur la campagne de Thrace*, par le colonel DESMIÈRE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de 54 p. et 5 croquis, 1 fr. 25. — 25. *La Guerre turco-balkanique*, 1912. *Thrace, Macédoine, Albanie, Epire*, par le lieutenant-colonel BOUCABEILLE. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8, 226 p., avec 11 cartes et 10 croquis, 5 fr. — 26. *Feuilles de route bulgares. Journal de marche d'un correspondant de guerre pendant la campagne de Thrace*, par ALAIN DE PENNENRUN. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-16 de IX-259 p., avec nombr. grav. et carte, 3 fr. 50. — 27.

Vers la victoire avec les armées bulgares, par le lieutenant autrichien H. Wagner; trad. de l'allemand par le commandant Minart. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de viii-243 p., avec 24 grav. et 4 cartes, 5 fr. — 28. *Au feu avec les Turcs. Journal d'opérations (campagne de Thrace, 12 octobre-14 novembre 1912)*, par G. von Hochwaechter; trad. de l'allemand par le commandant Minart. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de vi-122 p., avec 4 cartes, 3 fr. — 29. *Nos Forces militaires*, par J.-L. de Lanessan. Paris, Alcan, 1913, in-16 de viii-350 p., 3 fr. 50. — 30. *L'Armée toujours prête*, par Joseph Reinach. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-16 de xviii-452 p., 3 fr. 50. — 31. *France et Allemagne. La Guerre éventuelle*, par le lieutenant-colonel A. Gloxard. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-18 de xiii-253 p., 3 fr. 50.

I. — Bien que la campagne de 1799 en Suisse constitue un sujet historique de premier intérêt, bien qu'elle ait été traitée, à l'étranger, notamment en Autriche, en Prusse, en Suisse, avec une ampleur qui indique, à elle seule, son importance, encore que des écrivains français comme Mathieu Dumas et, plus récemment, le colonel Picard lui aient consacré une étude spéciale, il n'est pas douteux qu'il restait beaucoup à dire sur cette vaste matière. En tous cas, l'utilisation complète de nos archives historiques de la Guerre, enrichies dans ces derniers temps d'acquisitions importantes, permettait de traiter la question avec une lumière nouvelle, et c'est cette restitution qu'a entreprise M. le capitaine Hennequin, tout désigné par sa situation à la Section historique de l'état-major de l'armée, pour mener à bien une tâche de ce genre. On se rappelle qu'après l'échec de Joubert à Novi, après la retraite de Masséna derrière la Limmat, la situation militaire de notre pays paraissait fort compromise, d'autant qu'à l'intérieur un germe de sédition se manifestait un peu partout, dans le nord, dans le midi, en Vendée, et que le faible rendement des levées de Messidor semblait accuser un déclin du patriotisme et un refroidissement de l'esprit militaire. Le Directoire ne voyait guère que l'armée du Danube pour la tirer de cette situation critique et envoyait courrier sur courrier à Masséna pour l'inviter à prendre l'offensive. Mais bien que le temps fût passé où, suivant l'expression de Thiébault, les « brevets de général en chef étaient des brevets de guillotine », la responsabilité de Masséna ne lui paraissait pas moins lourde et le futur duc de Rivoli entendait choisir son heure avant de se porter résolument en avant. On sait de quelle façon cette offensive fut enfin prise, la façon dont la division Lecourbe commença par repousser, en août, les Autrichiens de la haute Reuss, les manœuvres au cours desquelles Masséna en personne, mettant à profit le départ l'archiduc Charles, tombait avec le gros de ses forces sur le corps russe de Korsakoff et lui infligeait la défaite de Zurich. Mais, suivant que nous l'écrivions tout à l'heure, il y avait à ajouter à ces événements connus quantité de détails intéressants, souvent d'importance majeure, non entrevus ou négligés par les historiens précédents, et c'est ce travail

dont s'est acquitté d'une façon très louable M. le capitaine Hennequin. Les chapitres où l'écrivain peint la situation générale au début de la campagne, celui dans lequel il nous fait voir le dénûment de l'armée du Danube, celui où il étudie les projets du Directoire pour la campagne d'été sont fort bien traités et à peu près entièrement nouveaux : le reste de l'ouvrage, relatant les événements de guerre, sans avoir le même inédit, apparait cependant comme également neuf en bien des points. Quatre jolis portraits, ceux de Masséna, de Lecourbe, de Soult et de Molitor, et huit cartes complètent heureusement cette utile publication.

2 et 3. — Un lieutenant d'infanterie, M. Roland, a eu naguère la pensée de faire dans son peloton — cela pendant plusieurs années — une enquête sur le degré d'instruction de ses recrues et il a constaté que l'ignorance de tous ces jeunes gens, en fait d'histoire nationale, dépassait tout ce qu'il est possible d'imaginer. Les quatre-vingt quinze pour cent de ces conscrits ignoraient ce qu'avait été Jeanne d'Arc; certains, dans la même proportion, ne savaient pas que l'Alsace-Lorraine avait été arrachée à la France en 1871; d'aucuns prenaient Gambetta pour un grand général, etc., etc. Ce n'est donc pas sans raison que l'éditeur Bloud a entrepris de vulgariser pour ces malheureux ignorants quelques-uns des grands faits dont s'honore notre histoire nationale, et sa collection de *Victoires françaises* mérite assurément d'être encouragée. Les deux volumes que nous avons sous les yeux : *Bouvines* et *Denain*, sont des récits intéressants qui plairont dans leur simplicité non pas seulement à des débutants, mais à beaucoup de jeunes gens et même d'hommes faits moins grossièrement équarris — littérairement parlant — que les jeunes conscrits dont nous parlions au début. Bouvines est notre première victoire *nationale* et M. Alain a lumineusement montré en décrivant cette grande journée comment s'était heureusement effondré ce jour-là l'effort de la puissance féodale sous ce pouvoir capétien qui représentait l'unité contre le désordre. M. Jean Ferratier n'a pas été moins heureux en racontant la bataille de Denain, cette victoire brillante elle aussi, qui après tant d'insuccès, permettait à Louis XIV de signer, avant de mourir, une paix honorable.

4. — Nous avons parlé à diverses reprises de la publication historique entreprise il y a quelques années déjà par la commission d'études d'histoire nationale italienne sous le titre : *Les Campagnes de guerre en Piémont* (1703-1708) *et le siège de Turin en* 1706. Comme nous le disions naguère, cette publication n'est pas un récit suivi des événements, mais une série de documents inédits s'y rapportant, et presque tous sont d'un intérêt puissant. Le volume sept, qui vient de paraître et que nous avons sous les yeux, est loin, comme valeur,

d'être inférieur aux volumes déjà publiés. Signalons spécialement parmi les pièces tout à fait importantes celles qui traitent des négociations entamées par le duc de Savoie Victor Amédée II et les puissances neutres ou ennemies pendant la seconde période de la guerre en Italie; les négociations diplomatiques échangées entre la Cour de Savoie et la Cour de Bavière des origines à 1704, celles avec la Cour de Prusse et la Diète de Ratisbonne avec les Cantons suisses et la République valaisane.

5. — En dépit de la faveur populaire qui se porte aujourd'hui, d'une façon démesurée, vers la Révolution et l'Empire, certains écrivains persistent à penser qu'il est d'autres époques de notre histoire nationale qui est digne d'être étudiée et c'est, sans doute, une appréciation de ce genre qui a induit M. le major Z. à nous dire ce que fut *la Guerre de la Succession d'Autriche*, et spécialement, dans cette guerre, la *Campagne de 1744 dans les Pays-Bas* et *celles de 1745 sur le Rhin et le Main*. Utilisant des documents qui jusqu'ici avaient échappé aux historiens, notamment ceux qu'il a pu emprunter aux archives de Vienne, M. le major Z. a écrit sur une matière qui n'est pas neuve, tout au moins qui ne passe pas pour l'être, sur un sujet traité déjà par de nombreux historiens, un livre très nouveau en quantité de points, un livre plein de couleur, d'une lecture facile. On sait qu'à la fin de l'année 1743 la question de la Succession d'Autriche, cause primordiale de la guerre, était à proprement parler devenue secondaire et que l'écrasement de la France était presque ostensiblement visé par l'Autriche et surtout par l'Angleterre, bien éloignée à cette époque, de songer à l'entente cordiale. Les événements militaires de la campagne de 1744 où le maréchal de Noailles et le maréchal de Saxe surent tenir dans des mains vigoureuses le drapeau de notre patrie, sont racontés dans le livre du major Z. avec une exactitude qui n'est jamais sécheresse et une variété de détails très méritoire. L'ouvrage est de ceux qu'on peut recommander aux érudits comme une contribution de valeur aux luttes politiques et militaires du milieu du dix-huitième siècle.

6. — C'est une histoire à peu près ignorée, tout au moins fort mal connue, que celle de ce procès militaire dont M. le capitaine Latreille nous raconte les péripéties dans sa brochure : *Un Procès militaire sous l'ancien régime. L'Affaire du régiment Royal-Comtois* (1773-1791). Quelques historiens l'avaient cependant entrevue, notamment le général Susane dans son *Histoire de l'infanterie française*, le colonel Belhomme dans son *Histoire de l'infanterie en France*, M. Babeau dans sa *Vie militaire sous l'ancien régime*, sans compter le prince de Montbarrey dans ses *Mémoires*. M. Latreille, qui a eu en mains les documents originaux de cette affaire curieuse, estime que ces divers

écrivains sont passés à côté de la vérité, et, prenant le parti des condamnés, il essaie de réhabiliter leur mémoire, comme le fit d'ailleurs l'Assemblée nationale en 1791. Le nouvel historien ne nous paraît pas avoir fait sur cette affaire la pleine lumière qu'il nous annonçait dans sa Préface. Quoi qu'il en soit à cet égard, son plaidoyer en faveur des trente-trois officiers de *Royal-Comtois*, condamnés pour insubordination et indiscipline par le Conseil de guerre de Lille, en 1773, est intéressant à lire : nous y renvoyons le lecteur.

7. — M. Arthur Chuquet continue à publier les *Études d'histoire* dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et la 6e série qui vient de paraître chez Fontemoing nous donne plusieurs récits intéressants. Il est regrettable que l'écrivain ne nous fournisse aucune des sources auxquelles il a puisé ses renseignements. La plupart de ses allégations auraient besoin d'être contrôlées et, faute d'indication d'origine, le lecteur est obligé de croire l'auteur sur parole. C'est un défaut qu'il serait facile à l'éminent historien de faire disparaître.

8. — De 1789 au début de l'an IV quatre comités militaires se succédèrent sans interruption dans les trois Assemblées qui assumèrent, dans cette époque troublée, la direction de nos affaires politiques. Le travail de ces comités qui avaient à s'occuper non seulement des demandes individuelles mais de toutes questions concernant l'organisation de l'armée, fut généralement actif et fructueux et c'est la liste des dossiers résumant ces travaux que nous donne aujourd'hui M. Pierre Caron dans une brochure intitulée : *Les Papiers des comités militaires de la Constituante, de la Législative et de la Convention* (1789 *an IV*). Ce laborieux travail sera extrêmement précieux pour tous ceux qui s'occupent de notre histoire militaire au début de la Révolution; on peut même dire qu'il leur sera indispensable. C'est un éloge qu'on ne peut pas faire de toutes les publications sur la matière.

9.—Dans son *Napoléon en campagne*, M. le colonel Vachée a cherché à montrer l'Empereur vivant, pensant, agissant, dans son quartier-général, à faire ressortir ses habitudes de travail et ses méthodes de commandement, de telle sorte que le lecteur ait — nous dit l'auteur — l'impression « d'avoir servi près du grand homme dans ses immortelles campagnes » . Il ressort de la lecture de cet intéressant travail que si les procédés de commandement de Napoléon lui donnèrent la victoire au début de sa carrière, en assurant l'originalité et la force des conceptions, la vigueur et la concordance des efforts, le secret et la rapidité des opérations, ils eurent en même temps le grave inconvénient de détruire toute initiative chez ses subordonnés et d'être, en somme, la cause la plus efficiente de sa chute. « Moi, seul, sais ce que je veux faire », écrivait-il en 1806 à Berthier, n'admettant

pas qu'aucun de ses lieutenants eût une idée à lui ,et déviât, si peu que ce fût, de la ligne de conduite imposée par le grand chef. Comment, dans de telles conjonctures et avec un tel homme, ne pas excuser l'inertie de Bernadotte à Auerstaedt ou de Grouchy à Waterloo? Ce n'est pas avec de tels principes qu'on fonde une école ni qu'on crée des élèves qui puissent non pas vous suppléer, mais même simplement vous aider. Et le résultat d'un tel système apparut nettement en Espagne, surtout dans la campagne de 1813 et dans celle de 1814. Napoléon se rendit-il compte à cette époque du funeste inconvénient de sa manière d'agir pendant les dix années qu'il avait été au pouvoir? Peut-être. Mais, en 1814, il était trop tard pour recommencer sa vie : il était irrémissiblement condamné à périr victime de ses propres fautes.

10. — La brochure de M. le commandant d'Osia : *A propos d'un centenaire. Sur la Campagne de* 1813 met encore davantage en lumière que ne l'avait fait M. le colonel Vachée le défaut signalé par ce dernier dénonçant chez Napoléon cette volonté absolue de tout faire par soi-même, le soin rigoureux de supprimer toute initiative, toute idée personnelle chez ses lieutenants, cet autoritarisme extravagant qui traitait de vieux maréchaux comme des gamins, n'admettant chez eux ni réplique, ni d'autre volonté individuelle que celle d'exécuter à la lettre les prescriptions du maître. Après avoir rappelé que la campagne de 1813 est, de toutes les campagnes de l'Empire, celle qui se rapproche le plus de la guerre moderne, partant celle qu'il est pour nous le plus utile d'étudier, M. d'Osia laisse de côté la conduite même des opérations militaires, — qu'il suppose suffisamment connue et cherche ailleurs la cause de l'échec final qui amena la chute de l'Empire. Après la débâcle de Russie, l'organisation de la nouvelle armée était un tour de force inouï, puisque le total des levées, pour la seule année 1813, s'éleva au chiffre fantastique de *un million deux cent mille hommes,* c'est-à-dire au quart de ce qu'avait fourni la France au cours de la période impériale. Mais c'était là un effort sans renouvellement possible et c'est avec ce suprême atout en main que Napoléon entreprenait de gagner la partie. Or, si l'on se rappelle qu'en cette année 1813 l'Empereur — dans la première partie de la campagne — attaqua l'ennemi avec des forces supérieures, que dans la deuxième il disposait encore de 400.000 hommes contre 500.000, disproportion qui n'était pas de nature à effrayer un général de son envergure, il faut bien admettre, pour expliquer l'insuccès final des armées françaises, qu'il y eut des fautes commises, des fautes d'une gravité indiscutable. C'est ici que M. le commandant d'Osia serre de plus près la question, cherchant l'origine et la cause de ces fautes. Et, dans une argumentation frappante d'évidence, il nous montre le

commandement prêtant à des critiques sérieuses chez le chef suprême, « déjà physiquement affaibli, sujet à de fréquents caprices, plus que jamais fataliste, enorgueilli jusqu'à l'infatuation, obstiné contre l'évidence même ». Si l'on joint à ces causes la fatigue morale et physique des lieutenants de l'Empereur, l'insuffisance des nouveaux élus qui ont remplacé ceux qu'a moissonnés le champ de bataille, la tutelle étroite où ils sont maintenus par le maître, l'ébranlement de la discipline, la maraude, la désertion, enfin le peu de fond à faire sur des contingents dont certains ont moins de dix-huit ans, on s'explique combien, en entamant la campagne de 1813, Napoléon avait peu de chance de triompher, combien son échec final est explicable. De toutes ces causes d'insuccès, la plus certaine, la plus évidente provenait de l'Empereur lui même, et M. d'Osia nous la donne dans quelques pages aussi remarquablement écrites que profondément pensées. Cette brochure de M. d'Osia est une des meilleures études que nous ayons lue sur la matière. Par l'élévation des idées, la lumineuse clarté des aperçus, la profondeur des pensées qu'elle creuse et des horizons qu'elle entr'ouvre, elle constitue une œuvre de philosophie militaire d'une très sérieuse valeur. Elle est à lire pour quiconque veut bien comprendre la chute foudroyante de ce météore qui, après avoir jeté pendant vingt ans sur l'Europe sa lueur éblouissante, disparut avec une rapidité inexplicable au premier abord.

11. — Le travail que nous venons d'analyser met au compte des défauts qui entraînèrent Napoléon à l'abîme cette tendance à prendre ses désirs pour des réalités et à se figurer que l'ennemi ferait toujours ce que lui, Napoléon, avait conjecturé qu'il ferait. En diverses circonstances cette manière d'agir faillit lui devenir fatale et elle eût dû l'être le 14 octobre 1806, jour de la bataille d'Iéna. On sait que pendant toute cette journée l'Empereur s'imagina avoir devant lui le gros de l'armée prussienne, alors que celle-ci, ayant filé vers Naumbourg, en venait aux mains, à vingt kilomètres de là, avec le corps du maréchal Davout. En somme, la grande bataille, le grand triomphe du 14 octobre, est l'engagement d'Auerstaedt; mais Napoléon n'était pas homme à admettre qu'un de ses lieutenants pût acquérir, à la même date et à quelques lieues de lui, presque sur le même terrain, une gloire supérieure à la sienne, et le fameux « Bulletin » qui apprit à la France et à l'Europe le succès de nos armées en cette journée, ne parle que de Iéna, faisant semblant d'ignorer Auerstaedt. Cette bataille d'*Iéna*, où une supériorité numérique sensible nous permit d'écraser facilement le corps du prince de Hohenlohe, n'en est pas moins une journée glorieuse pour notre armée et M. Noël Aymès a eu raison de la classer au

nombre des *Victoires françaises* dont sa collection a entrepris de donner le tableau.

12. — Le volume publié par M. le général H. Bonnal sous le titre : *Questions de critique militaire et d'actualité* réunit une série d'articles de journaux et de revues n'ayant entre eux qu'un lien fragile. L'écrivain nous y parle successivement, mais côte à côte, de Napoléon, de Bazaine, de l'aviation, de la campagne de Russie, de la guerre des Balkans, etc., etc. Il y en a, comme on voit, pour tous les goûts et nos lecteurs choisiront facilement dans cette nomenclature le chapitre qui pourra le mieux les intéresser : ils ne peuvent manquer d'en rencontrer un ou plusieurs, car la liste est longue et la matière variée.

13. — Les historiques de régiment sont, d'ordinaire, des publications de mince valeur historique et littéraire; quelques-uns cependant font exception et nous mentionnerons volontiers parmi ces derniers l'*Historique du* 69e *régiment d'infanterie* (1672-1912), publié par M. le lieutenant de réserve Jules Vassias. En dehors des documents empruntés aux Archives historiques de la guerre, aux Archives nationales et aux Affaires étrangères, M. Vassias a pu utiliser un certain nombre de documents privés et de papiers de famille qui donnent à son œuvre un cachet d'inédit non sans mérite.

14. — D'une tout autre valeur est, sans doute, le volume d'Henry Houssaye, le regretté maître, publié chez Perrin par M. Louis Sonolet. *La Patrie guerrière* est le titre donné par l'éditeur à cette œuvre posthume dans laquelle ont été réunis la plupart des articles consacrés par l'éminent historien aux armées françaises. Ces articles ont été groupés par M. Sonolet sous sept rubriques auxquelles il a donné les titres suivants : I. Autour de Napoléon; II. Portraits d'hommes de guerre; III. Soldats du temps passé; IV. Récits de guerre; V. Souvenirs et impressions; VI. Questions militaires; VII. L'Armée et la patrie. Tous ces articles n'ont pas le même intérêt et sur certains nous serions disposés à formuler quelques réserves, comme, par exemple, lorsque M. Houssaye assure que si les volontaires de 1791 furent supérieurs à ceux de 1792 et aux réquisitionnaires de 1793, « c'était *tout simplement* parce qu'en septembre 1793 les premiers volontaires avaient un an ou deux ans de service alors que les réquisitionnaires étaient incorporés seulement depuis deux ou trois mois ». L'erreur est manifeste et presque grossière; mais M. Houssaye la commet de bonne foi et nous n'y insisterons pas. A part quelques allégations du même genre, le livre est intéressant, il vibre d'un patriotisme éclairé et réconfortant; c'est un travail qui fait davantage encore aimer l'illustre et regretté écrivain.

15. — Encore une publication qui démontre que même en 1809,

déjà en 1809, la sûreté du coup d'œil s'affaiblissait chez Napoléon. Dans sa brochure : *Les Lendemains d'Abensberg et de Ligny*, M. le lieutenant Fliecx, tout en déclarant « admirer sans conditions » le génie de l'Empereur, nous fait toucher du doigt deux erreurs capitales commises par lui, celles qui après Abensberg, en 1809, plus tard après Ligny, en 1815, lui firent admettre dur comme fer que l'ennemi avait pris telle ligne de retraite, pour la seule raison que lui, Napoléon, désirait voir cet ennemi se retirer dans cette direction, et non dans une autre. L'énergie de Davout put réparer la première de ces « illusions d'optique »; la seconde fut irréparable, Grouchy n'ayant jamais été le tacticien d'élite que fut le duc d'Auerstaedt : M. Fliecx admet d'ailleurs que l'exploration et les conclusions de Grouchy le 18 juin « n'ont pas été si mauvaises qu'on s'est plu à le dire ». Dès qu'il vit clair dans le mouvement de Blücher, Grouchy fit bien ce qu'il devait faire, c'est-à-dire diriger le 4e corps sur Limale. Sans doute cette marche qui, exécutée six heures plus tôt eût sauvé la Grande Armée et lui eût évité le désastre de Waterloo, était exécutée trop tard pour être efficace. Cependant, dit justement M. Fliecx, « n'était-ce pas à Napoléon à voir clair six heures plus tôt dans le jeu des Prussiens et à envoyer par conséquent six heures plus tôt aussi, l'ordre de les poursuivre vers Limale? » La réponse n'est pas douteuse. Tout ce que dit là le jeune écrivain n'est pas neuf. En ce qui concerne Abensberg en particulier, il y a un quart de siècle que le général Bonnal l'a magistralement démontré. Nous nous souvenons de l'émoi qui se produisit à cette époque, quand étudiant dans son cours de l'École supérieure de guerre la campagne de 1809, M. Bonnal, à cette date simple chef de bataillon, assura que la manœuvre d'Abensberg et d'Eckmuhl « appelait une critique sévère ». L'allégation parut à quelques-uns monstrueuse, d'autant qu'il y a un quart de siècle le génie de l'Empereur passait encore pour intangible. Et critiquer un plan d'opérations dont le captif de Sainte-Hélène avait dit qu'il constituait « la plus belle, la plus savante manœuvre de l'Empereur » semblait une prétention outrecuidante. On en a bien rabattu depuis.

16. — Le général Thoumas, dont les travaux militaires ont joui naguère de la juste faveur du public, avait laissé au moment de sa mort, une série inédite de ces intéressantes études dont le journal *le Temps* eut jadis la primeur. Son éditeur ordinaire a eu la bonne pensée de réunir et de publier ces feuilles prêtes pour l'impression et tout le monde approuvera cette initiative. Sur les vingt-cinq études qui composent cette cinquième et dernière série de *Causeries militaires*, vingt-deux sont consacrées à la Révolution et au premier Empire; c'est dire que cette grande époque de notre histoire militaire

constitue à peu près intégralement le fond du nouveau volume. On sait combien le général Thoumas était documenté sur cette période, combien il la connaissait, avec quelle couleur, quelle humour il savait en rendre la physionomie saisissante. Sans doute on ne trouve pas uniquement, dans ces nouvelles *Causeries*, de l'inédit, par la raison que certaines ne sont guère que l'analyse de souvenirs originaux aujourd'hui intégralement publiés (Marbot, Larrey, Parquin, Aubry, etc.); mais, les commentaires de l'éminent écrivain amplifient et éclairent heureusement ce que les auteurs mêmes des Mémoires n'avaient pas su ou pas voulu dire; il les met en lumière sans jamais les déflorer et son œuvre demeure ainsi très personnelle dans cette ingénieuse collaboration.

17. — Laissons le premier Empire pour en venir à la guerre de 1870, de M. le général Palat, dont les travaux, publiés naguère sous le pseudonyme de Pierre Lehautcourt, jouissent encore d'une faveur si méritée. Il y a deux ou trois ans l'éminent écrivain reçut d'Allemagne, à propos de son volume sur *Rezonville et Saint-Privat*, une lettre où le général-major von Lessing, sans s'inscrire absolument en faux contre les allégations de l'historien français, lui signalait quelques erreurs, tout au moins quelques lacunes à propos de la conduite du Xe corps prussien sur les champs de bataille du 16 et du 18 août 1870. M. Palat a tenu compte de ces observations et, utilisant les documents que lui avait envoyés le général von Lessing, il publie aujourd'hui sous le titre : *Le Rôle du Xe corps (prussien)* au 16 *août* 1870 une étude qui met bien en lumière la conduite de ce corps allemand à Rezonville.

18.— M. le général Derrécagaix, dont nous avons signalé ici même, à maintes reprises, les intéressants travaux, publie aujourd'hui une nouvelle monographie consacrée au *Général de division comte de Martimprey*. A côté des Berthier, des Pélissier, même à côté de Yusuf dont M. Derrécagaix nous a raconté naguère la vie, Martimprey paraît un peu effacé. Il semble effectivement n'avoir été qu'un homme de second plan, tout de même, d'ailleurs, que Berthier n'avait été, à côté de Napoléon, qu'un adjoint dont tous les mérites étaient absorbés par la gloire éblouissante du maître. Mais, si la carrière de Martimprey ne lui permit pas un rôle à grande envergure, ses qualités morales le placent au-dessus de quantité de personnages plus heureux que lui à cet égard et c'est surtout cette pensée qui a incité son nouveau biographe à nous peindre en termes souvent émus et éloquents cette figure martiale et énergique, ce soldat intrépide qui fut avant tout un homme de devoir et de cœur. Issu d'une bonne et ancienne famille de Bourgogne, Edmond-Charles de Martimprey était né à

Meaux le 16 juin 1808. Élève de Saint-Cyr en 1826, sous-lieutenant en 1828, il entra à l'École d'état-major au moment de la révolution de Juillet et partit presque aussitôt pour l'Algérie où il devait servir jusqu'au moment où débuta la campagne de Crimée. Pendant les vingt années passées sur le sol africain, Martimprey avait appris à la fois la guerre et le service d'état-major sous des maîtres qui étaient capables de former de bons élèves, notamment La Moricière et Bugeaud, et au moment où le second Empire succédait à la deuxième République, Martimprey, nommé général de brigade, assumait les fonctions de chef d'état-major de l'Algérie. Appelé en Crimée pour y occuper une situation identique, le général de Martimprey se montra sur ce nouveau terrain aussi habile, aussi apte à ses fonctions qu'il l'avait été en Algérie et il obtint, devant Sébastopol, les étoiles de général de division. Mais le sol africain exerçait sur lui une sorte de fascination; il y revint en 1857, il demanda à y retourner encore après la guerre d'Italie, à laquelle il prit glorieusement part et ne rentra en France qu'en 1864 pour exercer le commandement de la division de Metz. En 1867, quand il pouvait se croire appelé aux plus hautes destinées de l'armée, une congestion cérébrale faillit l'emporter; il guérit pourtant, mais une seconde attaque du même genre le laissa paralysé du côté gauche. C'était irrémédiablement la fin de sa vie active; il le comprit et se retira aux environs de Metz, au centre de cette terre lorraine où s'était passée son enfance et où il désirait mourir. Il vivait là dans le calme et l'oubli, lorsque le gouvernement de l'hôtel des Invalides étant venu à vaquer, il y fut porté par le suffrage de nombreux amis qu'il avait laissés dans l'armée. L'Empereur ratifia cette proposition et le 27 avril 1870 Martimprey était placé à la tête du grand établissement national élevé par Louis XIV pour abriter les glorieux mutilés de nos armées. La guerre franco-allemande trouva le général dans cette situation, puis la Commune, pendant laquelle il fut incarcéré et à deux doigts d'être fusillé comme le furent l'archevêque de Paris, le président Bonjean et tant d'autres victimes de la plus criminelle des insurrections. L'entrée à Paris de l'armée de Versailles vint juste à temps sauver le général du sort qui lui était réservé. Il devait survivre douze années à cette tragique période de sa carrière et mourut seulement en 1883, terrassé par la terrible maladie qui deux fois déjà l'avait frappé. Ce fut un deuil profond pour tous ceux qui l'avaient connu, car ce vaillant soldat n'avait que des amis et avait laissé partout sur son passage le souvenir d'actions qui ne pouvaient que le faire aimer. La monographie que vient de consacrer à la mémoire de cet homme de bien M. le général Derrécagaix n'est donc pas seulement un bon livre, elle est aussi

une bonne action; c'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer la faveur du public.

19. — Quand, en 1870, les désastres du début de la campagne eurent privé l'armée de la plupart de ses officiers, la nécessité de trouver des cadres pour en doter les troupes de seconde ligne organisées par la Défense nationale amena Gambetta à nommer sous-lieutenants les jeunes gens qui avaient été admissibles aux examens de Saint-Cyr en juillet 1870; on alla même jusqu'à conférer l'épaulette à un certain nombre d'élèves de La Flèche sur des données de capacité que nous ignorons. Nommés à titre provisoire, ces officiers revinrent à Saint-Cyr en 1871 pour y suivre les cours qui eussent dû leur être faits régulièrement l'année précédente et c'est cette promotion qui porte dans l'histoire de notre École spéciale militaire le nom de *Promotion des officiers-élèves*. M. Julien Aigoin vient de raconter, dans une brochure, les débuts et la carrière des membres de cette promotion : ce petit livre constitue un document curieux et, à divers points de vue, intéressant.

20. — « Les peuples qui n'ont pas le culte du souvenir sont tout près de leur chute » a écrit Joseph de Maistre. Moins d'un demi-siècle nous sépare des luttes de l'Année terrible et bien peu de jeunes gens aujourd'hui connaissent les transes, les misères par lesquelles passèrent alors leurs aînés, en particulier les exactions, les vexations, les assassinats commis par les troupes allemandes dans nos provinces envahies. C'est pour rappeler, pour faire connaître à nos jeunes générations cette conduite odieuse et impitoyable qu'un écrivain anonyme vient de publier sous le titre : *Les Horreurs de l'invasion* (1870-1871) le récit de quelques-uns des crimes dont nous parlions tout à l'heure. Ce petit livre, ce nécrologe qui est bien loin de contenir la liste complète des exactions commises en France par nos ennemis est, tel qu'il est, plein d'intérêt; c'est un travail à vulgariser et dans nos régiments et dans nos écoles. Nous le signalons spécialement aux ministres de la guerre, de la marine et de l'instruction publique comme un de ceux qu'ils devraient inscrire d'office parmi les publications à acquérir par les bibliothèques militaires, scolaires, municipales.

21. — Nous en venons, avec la relation de la guerre de Mandchourie rédigée par l'état-major-général russe, traduite en français sous le titre : *Guerre russo-japonaise* 1904-1905 et publiée chez Chapelot, à la fois à une autre époque et à un genre de récit différent des travaux que nous venons d'analyser. Nous sommes, ici, en pleine tactique appliquée. Nous avons dit déjà, en parlant des trois premiers volumes de cette publication, sa valeur et son intérêt. Le volume IV, publié en deux grosses parties, à chacune desquelles est annexé un

atlas, présente le même mérite que les tomes déjà parus. Ce quatrième volume nous raconte les événements allant des combats sur le Chaho au raid d'Yngkeou, y compris les engagements qui eurent lieu au cours de la campagne d'hiver et le combat de Sandepou. On comprendra qu'il ne nous soit pas possible d'analyser en quelques lignes ces deux volumes de près de 1500 pages grand in-octavo, série d'événements la plupart distincts, en dépit de leur source commune et de l'unité du but cherché. Signalons comme particulièrement intéressant, le raid du général Michtchenko sur Yngkéou, au cours duquel périt glorieusement notre compatriote le lieutenant Burtin qui s'était engagé dans l'armée russe pour la campagne et dont la vie et la fin tragique ont été racontées par un autre officier, son ancien camarade à Saint-Cyr, M. de Fonclare. La cartographie jointe au texte de la *Guerre russo-japonaise* est soignée, claire et détaillée ; elle était indispensable pour pouvoir suivre avec profit le détail des opérations.

22. — Encore qu'on ait la mémoire courte en France et que le flot pressé des événements journaliers ne laisse guère la possibilité de songer longtemps à ceux d'hier, il n'est pas possible qu'on ait oublié encore les massacres qui ensanglantèrent la ville de Fez au printemps de l'année dernière et qui coûtèrent la vie à près d'une centaine de nos compatriotes. Ces événements douloureux furent mal connus en France à cette époque et il semble que le souci de dégager la responsabilité d'un diplomate fort compromis en la circonstance ait amené le gouvernement à ne pas dire toute la vérité à cet égard. Mais les mystères de ce genre ne peuvent servir à dissimuler longtemps des faits qui eurent des milliers de témoins et l'un d'eux, M. Hubert-Jacques, nous dit aujourd'hui, avec de poignants détails, ce que furent *les Journées sanglantes de Fez*, 17, 18, 19 *avril* 1912. Le volume est divisé en trois parties dans lesquelles l'écrivain nous donne tout d'abord un récit des massacres, en second lieu la relation des opérations militaires auxquelles donna lieu la répression de l'insurrection, enfin et en troisième lieu, l'examen des causes réelles de l'émeute et de la responsabilité de notre envoyé au Maroc, M. Regnault. Document vécu au premier chef, le livre de M. Hubert-Jacques est écrit avec une vigueur de pensée et d'expression qui en accentue encore l'intérêt.

23. — M. Pierre Khorat, pseudonyme d'un militaire que nous avons le regret de ne pouvoir divulguer, fit partie des troupes envoyées au Maroc, pour délivrer Fez assiégé en 1911 par les contingents rebelles qui se proposaient de nous y exterminer. Le récit de la marche de Casablanca sur la capitale du Moghreb, la concentration des diverses colonnes parties de points différents et aboutissant, après des péripéties parfois sanglantes, au centre désigné, la description des pays

parcourus, des tribus traversées, des villes ou centres habités entrevus ou visités, tout cet ensemble, semé d'aperçus pris sur le vif, présente de la vie et de la couleur. Ce qui ressort le plus évidemment de ces pages, c'est la fâcheuse rivalité qui met aux prises, trop souvent, nos troupes coloniales, la légion étrangère, les troupes d'Afrique proprement dites, suscitant des froissements d'amour-propre qui pourraient, en certains cas, nuire au but poursuivi en commun. L'auteur a-t-il exagéré la note ou bien les misères d'une campagne préparée à la hâte ont-elles influé sur son moral et sur ses appréciations : il ne nous est pas possible de le dire. Quoi qu'il en soit à cet égard, *En colonne au Maroc, Rabat, Fez, Meqinez* est à l'heure présente une étude tout à fait d'actualité.

24. — La guerre des Balkans est à peine terminée que déjà les publications sur la première partie de la campagne apparaissent de toutes parts. Les Bulgares et leurs alliés d'hier ayant interdit aux correspondants de guerre toute révélation sur leurs opérations et n'ayant laissé transpirer de la vérité que ce qu'il leur plaisait de laisser dire, on se demande quel fond il est permis de faire sur les récits militaires qui voient aujourd'hui le jour. Le premier de ces récits, dont nous ayons à parler à cet égard, est une brochure de M. le colonel Desbrière : *Aperçu de la campagne de Thrace* qui n'est que le compte rendu d'une conférence faite aux officiers de Poitiers en avril dernier. M. Desbrière, qui a été chef de la Section historique au ministère de la guerre, sait, mieux que personne, qu'on n'écrit pas l'histoire sans documents, que même, avec des documents, un certain recul est nécessaire, est indispensable pour envisager l'ensemble des événements, les juger avec mesure et impartialité. Il a donc la précaution et la sagesse de nous dire que sa conférence n'a d'autre but que de donner à ses lecteurs « un aperçu très vague, très général de la campagne ». Dans ces conditions il est permis de dire qu'on lira avec intérêt la brochure de M. Desbrière : on aurait tort d'y chercher ce que l'auteur lui-même déclare n'avoir pu y mettre.

25. — *La Guerre turco-balkanique* 1912, de M. le lieutenant-colonel Boucabeille, ne présente pas plus de garanties d'authenticité que celui de M. le colonel Desbrière et l'auteur dit, tout de même, qu'il n'écrit pas de l'histoire, que son livre est « à peine une silhouette de l'histoire. » Tel qu'il est cependant, M. Boucabeille estime que « quelque imprécis » parfois que soit son « précis » il pourra offrir un certain intérêt au lecteur qui voudra avoir une idée approchée de ce qu'ont été les événements militaires sur les divers théâtres d'opérations de Thrace, de Macédoine, d'Épire, etc. Ce travail pourra encore présenter quelque commodité à l'historien qui voudra, plus tard, « édifier une

bâtisse plus complète que la sienne, avec des matériaux plus solides ». Dans ces conditions et ces restrictions faites il n'y a pas de doute que le livre de M. Boucabeille a sa valeur et son utilité. C'est d'ailleurs le seul travail d'ensemble que nous connaissions sur la matière.

26. — M. Alain de Penennrun est le pseudonyme d'un officier de notre armée qui, grâce à un congé de longue durée et à une carte de correspondant d'un de nos grands journaux illustrés, a pu partir pour le théâtre de la guerre turco-balkanique avec l'intention de suivre de près les opérations et de prendre, sur le terrain, pour son instruction personnelle, une véritable « leçon de choses ». Malheureusement les alliés et spécialement les Bulgares, persuadés à juste titre que le secret dans la direction des opérations est un élément prépondérant du succès, avaient, comme nous venons de le dire, édictédes règles absolument draconiennes au sujet des indiscrets et des curieux qui étaient partis pour la Thrace, l'Épire ou la Macédoine, avec l'intention de dévoiler, à tant la ligne, tout ce qu'ils verraient et même tout ce qu'ils ne verraient pas. L'état-major accueillit partout ces messieurs avec la plus grande amabilité, on les invita à dîner, on leur offrit le champagne, mais quand il s'agit de s'approcher des troupes en marche, de se mêler aux colonnes, d'arriver près des champs de bataille, ce fut autre gamme : partout s'étalait la pancarte affichée à la porte des bureaux des états-majors « avec ces mots écrits en français : Défense aux journalistes d'entrer. » Après quelques jours d'attente et de vaines sollicitations, la situation s'annonça comme décidément peu favorable aux divulgations retentissantes. « Une crise de découragement s'empare de nous, écrit M. Alain de Penennrun dans ses *Feuilles de route bulgares*... quel sacrifice inutile d'être venu jusqu'ici pour ne jamais assister à un combat... L'on ne peut s'imaginer quelle souffrance c'est pour nous de sentir que l'on se bat là, tout près, et d'être condamnés à rester sur les bords de la Maritza, à regarder le fleuve dont les eaux semblent s'enfuir en nous narguant, vers Andrinople où nous voudrions courir ». Réduit à ne connaître des opérations que ce qu'il pourrait en savoir de la bouche de gens qui n'y avaient pas assisté, mais qui assuraient avoir vu d'autres personnes qui avaient été acteurs dans la bataille, M. de Penennrun n'a donc pu nous fournir que des généralités. Il a pu noter cependant quelques détails intéressants, qui ont rendu son voyage plus profitable qu'il ne l'avait cru tout d'abord. — A citer encore quelques jolis « instantanés » pris sur le vif par M. de Penennrun.

27. — M. de Penennrun a eu le courage de nous dire la vérité et de nous avouer qu'en somme il avait vu surtout les coulisses du drame sans pénétrer jamais ou peu s'en faut sur la scène. Tous les

correspondants de guerre n'en ont pas vu plus que lui, mais certains n'ont pas, comme lui, la franchise d'avouer leur déconvenue. C'est le cas, dit-on, du correspondant allemand qui envoyait chaque jour à son journal, naturellement d'un point où les correspondances n'étaient pas soumises à la censure, c'est-à-dire de Constanza, en Roumanie, ou de tout autre point aussi voisin du théâtre de la guerre, des dépêches circonstanciées, où les moindres détails sur les opérations étaient fournis avec une exactitude problématique et surtout avec un formidable aplomb. Ce sont des correspondances plus exactes, espérons-le, qu'un officier autrichien, M. Wagner, correspondant de la *Reichspost*, vient de réunir en volume : *Vers la Victoire avec les armées bulgares* dans lequel, en somme, il y a encore moins à glaner, au point de vue des opérations militaires proprement dites, que dans celui de M. de Penennrun. Par contre, le chapitre consacré à l'alliance balkanique envisagée au point de vue politique, ceux qui étudient la préparation de la guerre, l'état de la Bulgarie avant la guerre, le peuple bulgare, etc., chapitres qui tiennent plus de la moitié de l'ouvrage, sont intéressants à consulter et émanent d'un écrivain bien documenté sur la question. De très jolies phototypies, dont plusieurs reproduisent la figure des généraux bulgares les plus en vue, Savoff, Fitscheff, Toscheff, Ivanoff, Ratko-Dimitrieff, le tsar Ferdinand, etc., illustrent très artistiquement cette publication; quatre cartes complètent utilement cette illustration.

28. — Avec le livre du major allemand Hochwaechter : *Au feu avec les Turcs. Journal d'opérations. Kirk-Kilissé, Lulé-Bourgas, Tchataldja*, nous passons de l'autre côté de la barricade, c'est-à-dire dans le camp opposé à celui où nous avons vu opérer tout à l heure MM. de Penennrun et Wagner. M. Hochwaechter n'avait pas à craindre, du côté turc, les entraves qui, dans le camp adverse, liaient bras et jambes aux correspondants dont nous parlions il y a un instant. Faisant partie de l'armée ottomane, attaché officiellement à l'état-major du 3e corps (Mahmoud-Mouhktar-Pacha), il avait ses coudées franches, pouvait circuler librement partout et, ayant beaucoup vu, est aujourdhui en mesure de nous raconter beaucoup de choses. A vrai dire, l'écrivain n'a assisté qu'aux opérations de Thrace et c'est de celles-là seulement qu'il nous parle; mais comme ces événements ont été prépondérants dans la lutte, ce sont eux surtout qu'il importe de connaître, ceux dont on peut tirer le plus d'enseignements. Quatre bonnes cartes permettent de suivre partout utilement le texte.

29. — M. de Lanessan vient de publier chez Alcan un livre intitulé : *Nos Forces militaires*, qui, vraisemblablement inspiré pour faire

échec au service de trois ans récemment voté par le Parlement, est encore à lire aujourd'hui pour montrer combien de bons esprits peuvent être égarés par le préjugé et par l'ignorance dans laquelle ils vivent des nécessités de la défense nationale. Quand l'éminent publiciste écrit qu' « il semble que les énormes armements de l'Allemagne n'indiquent pas sa résolution d'attaquer ses voisins », on se demande si M. de Lanessan pense vraiment que plus nos voisins augmenteront leur armée, plus les chances de paix, ainsi accrues chaque jour, nous inviteront à diminuer la nôtre. Nous ne suivrons pas M. de Lanessan dans son argumentation, rendue caduque par le vote de la loi contre laquelle était dirigée sa publication. Nous signalons toutefois son livre comme un document à lire, document dangereux, à vrai dire, par sa modération dans la forme et par son apparente innocuité.

30. — Très différent d'idées, d'allure, de possession du sujet est le livre de M. Joseph Reinach : *L'Armée toujours prête.* M. Reinach, qui s'est fait une spécialité de l'étude des questions militaires, est, comme on le sait, l'auteur, avec M. Lannes de Montebello, du contre-projet sur le recrutement, établissant la fixité des effectifs, contre-projet adopté par le conseil supérieur de la guerre et le gouvernement, celui en somme qui est devenu la loi nouvelle. Le livre qu'il publie aujourdhui, n'est pas tout entier consacré à la question du recrutement; on y trouve quelques chapitres abordant des questions spéciales, comme celle de l'armée d'Afrique, comme la réorganisation de l'artillerie, comme une étude sur l'armée russe, etc.; cependant plus de la moitié de ce travail envisage la réorganisation urgente de l'ensemble de nos forces nationales telles que nous sommes contraints de les remanier par suite de la nouvelle loi militaire allemande. Ce livre est donc tout d'actualité et la consécration que vient de lui donner le vote de la Chambre en rend la lecture spécialement agréable.

31. — Dans son étude : *France et Allemagne. La Guerre éventuelle,* M. le lieutenant-colonel Grouard estime que, si désirable que soit l'offensive stratégique, la France, pour des raisons politiques et militaires, doit se borner, au début des opérations, à une défensive stratégique *active.* Laisser à l'adversaire l'initiative des premiers mouvements et, dès qu'on les aura reconnus, riposter par une énergique contre-attaque, telles sont, suivant M. Grouard, les idées directrices d'après lesquelles nous devons nous préparer à conduire les opérations contre l'Allemagne. Quelles sont à cet égard les appréciations de l'état-major général français? Nous les ignorons. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les motifs mis en avant par l'auteur

de *la Guerre éventuelle* sont étayés de solides raisons et que son livre, à l'heure présente en particulier, est d'un intérêt captivant.

(A suivre). COMTE DE SÉRIGNAN.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. *Napoléon Ier. Son œuvre au dedans et au dehors*, par J. DONTENVILLE. Paris, Jouve, 1912, in-16 de 108 p., 1 fr.— 2. *L'Ame de Napoléon*, par LÉON BLOY. Paris Mercure de France, 1912, in-12 de 257 p., 3 fr.50.—3. *Sentiment de Napoléon Ier sur le christianisme*, par le chevalier DE BEAUTERNE, texte remanié par BATHILD BOUNIOL. 14e édition revue par PH.-G. LABORIE. Paris, Téqui, 1912, in-12 de 216 p., 1 fr. — 4. *La Jeunesse de Bonaparte*, par JULES MAZÉ. Tours, Mame, s. d., in-12 de 292 p., avec figures, cartonné, 1 fr. 50. — 5. *Souvenirs de l'expédition d'Égypte*, par FRANÇOIS-ÉTIENNE SANGLÉ-FERRIÈRE, publiés par LÉON MIROT. Paris, Émile-Paul, 1913, in-8 de 56 p. — 6. *Le Duc d'Enghien. L'Enlèvement d'Ettenheim et l'exécution de Vincennes*, par HENRI WELSCHINGER. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de XI-481 p., avec portrait, 8 fr. — 7. *La Police secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur*, publiés par ERNEST D'HAUTERIVE. Tome II. 1805-1806. Paris, Ferrin, 1913, in-8 de 626 p., 15 fr. — 8. *Napoléon Ier en Basse-Normandie*, par le baron A. DES ROTOURS. Alençon, imprimerie Alençonnaise, 1912, in-8 de 25 p. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, t. XXXI). — 9. *La Captivité de Pie VII d'après des documents inédits*, par le comte de MAYOL DE LUPÉ. Paris, Émile-Paul, 1912, in-8 de XV-707 p., 7 fr. 50. — 10. *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine*, par IMBERT DE SAINT-AMAND. Édition spéciale destinée à la jeunesse. Tours, Mame, s. d., in-12 de 263 p., avec figures, cartonné, 1 fr. 50. — 11. *La Citoyenne Bonaparte*, par le même. Édition spéciale destinée à la jeunesse. Tours, Mame, s. d., in-16 de 299 p., avec figures, cartonné, 1 fr. 50. — 12. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*. 1767-1815, publiés par S.A. le prince MURAT, avec une Introduction et des notes par PAUL LE BRETHON. T. VI. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8 de 520 p., avec portrait et fac-similés, 7 fr. 50. — 13. *Mémoires* de A.-C. THIBAUDEAU. 1799-1815. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de IV-561 p., 7 fr. 50. — 14. *Paris sous Napoléon. Spectacles et Musées*, par L. DE LANZAC DE LABORIE. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de IV-454 p., 5 fr.

1. — Malgré les progrès de la méthode historique, même dans l'étude et l'exposé des événements de la période contemporaine, il est certain que cette époque est encore en proie aux préjugés et aux partis-pris qu'impose la passion politique, et que Napoléon, par exemple, a plus de détracteurs ou d'apologistes que de véritables historiens. C'est parmi les plaidoyers les plus décidés en sa faveur qu'il faut ranger l'opuscule de M. J. Dontenville : *Napoléon, son œuvre au dedans et au dehors*. La forme en est modérée et le style simple et correct. Mais, pour le fond, c'est une apologie qui va jusqu'à l'apothéose et par conséquent un travail sans valeur critique. Bien informé en tant que plaidoyer, cet écrit peut n'être pas sans utilité là où Napoléon a eu effectivement raison. Mais, pour ses torts, bien que l'auteur nous dise qu'il ne prétend pas que « l'Empereur ne commit jamais de fautes » (p. 59), il les colore du mieux qu'il peut ou les passe tout simplement sous silence. Ainsi en agit-il pour le meur-

tre du duc d'Enghien et la captivité de Pie VII. Ce système peut être commode pour la controverse et la propagande politiques, mais c'est tout justement le contraire de la vraie histoire.

2. — On regrette d'être obligé de dire qu'il y a encore moins lieu de tenir compte de la dissertation en forme de poème apocalyptique, à laquelle M. Léon Bloy a donné pour titre : *L'Ame de Napoléon.* L'auteur est un fervent catholique, mais imbu d'une philosophie et d'une théologie fort inexactes, et qui s'exalte dans les rêves fantastiques d'un mysticisme incohérent. L'apothéose du grand homme, telle qu'elle est ici ardemment et obscurément présentée, n'est pas de nature à servir sa cause dans l'esprit des gens sensés. Nous y apprenons que « Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les ténèbres » (p. 8). Les ténèbres tiennent une place excessive dans les conceptions de l'auteur, dans sa façon de penser et dans sa façon d'écrire. Ils sont parfois traversés de quelques éclairs, qui montrent un talent fâcheusement dévoyé par l'habitude de laisser la bride lâche à une imagination exubérante et à un style échevelé. L'*écriture artiste* de M. Bloy s'élance au delà de toutes les bornes. On en aura quelque idée par cette appréciation violemment injurieuse des rois prédécesseurs ou successeurs de Napoléon : « Henri IV, le roi gascon, destructeur de l'unité catholique en France et absurdement ambitieux d'une hégémonie européenne que ne permit pas le *providentiel* couteau de Ravaillac ... Le protocolaire Louis XIV, chef suprême du bureau des monarchies et l'un des plus médiocres bellâtres qu'on ait jamais vus ... Le bourbeux Louis XV, très digne de son ascendance, aussitôt après sa mort, ô Juvénal ! dut être précipitamment mis en bière par l'effroyable moyen d'une pompe de vidangeur, et c'est le trait le plus caractéristique de son règne. Enfin Louis XVI, le Rien royal pneumatique et automatique, tueur d'hirondelles et serrurier, ... excellent objet pour la guillotine et trésor inappréciable pour les diptyques du martyrologe des imbéciles ... Et, quand Napoléon a cessé de barrer l'espace qui est sous le ciel, cela continue ignoblement avec le *sac d'excréments* qui s'est appelé Louis XVIII et son imbécile puîné Charles X, tous deux fratricides et supplantateurs dégoûtants de leur neveu l'infortuné Louis XVII, aussi peu capables l'un et l'autre d'un éclair d'intelligence supérieure que d'un mouvement de courage ou de bonté magnanime. » (P. 83-85). Nous devons ajouter d'ailleurs que M. Bloy n'est pas plus favorable aux « grands mimes de la Révolution, en allant de Mirabeau jusqu'au *verdâtre* Robespierre », ni non plus à Louis-Philippe, au « capitulard de Sedan » et aux « Présidents de notre *salope* de République ». Il met, comme on le voit, quelque impartialité dans l'injure. Mais c'est assez.

3. — L'apologétique napoléonienne a commencé de bonne heure. Sous la Restauration, eu égard à l'union des partisans de l'Empire avec l'opposition libérale d'alors et aux opinions royalistes de la très grande majorité du clergé et des catholiques fervents, ce furent plutôt les aspects *anticléricaux* et révolutionnaires du caractère et du règne de Napoléon que l'on se plut à mettre en lumière. Mais l'attitude des apologistes impériaux se modifia sous le gouvernement de Juillet, en même temps que celle des catholiques militants, en lutte sur plusieurs points avec le nouveau régime. Surtout à l'occasion des tentatives du prince Louis-Napoléon (plus tard Napoléon III) pour une restauration de l'Empire, il parut opportun de présenter sous un aspect favorable à la religion la vie et la mort de l'Empereur. Certains publicistes catholiques se laissèrent volontiers entraîner dans cette voie parce qu'ils y virent avec quelque légèreté un puissant argument en faveur de leur foi. C'est à ce double mouvement que se rapporte l'ouvrage du chevalier de Beauterne : *Sentiment de Napoléon Ier sur le christianisme*, publié en 1840, c'est à-dire l'année même de la tentative de Boulogne, et qui eut un très grand succès. Lacordaire s'y laissa prendre et s'en inspira dans une page éloquente et demeurée célèbre. Le travail de Beauterne est, quant à son auteur, une œuvre de bonne foi, mais sans aucune valeur critique. C'est une compilation de double apologie, composée sous l'action d'un parti-pris, à l'aide d'une information très incomplète et en bonne partie contestable, où domine l'influence de Montholon. Elle contient certainement des textes, des renseignements et des indications à retenir, mais dont l'usage est périlleux et demande un esprit très éclairé d'autre part et très exercé. La considérer comme l'expression pure et simple de la vérité historique, ce serait, aujourd'hui surtout, une naïveté presque ridicule. En 1864, un excellent chrétien, de nuance bonapartiste, mais d'esprit indépendant, sans habitudes critiques, M. Bathild Bouniol, crut bon de donner une édition nouvelle, retouchée et corrigée, de la compilation de Beauterne et elle eut encore, sous cette forme, un regain de succès auprès du clergé et des catholiques. Enfin M. Ph.-G. Laborie vient de rééditer, avec quelques additions, le texte de M. Bouniol. La Préface qu'il y a jointe montre qu'il n'est pas plus au courant que ses deux prédécesseurs de la façon dont il convient de considérer et de traiter une question d'histoire.

4. — La nuance d'apologie est encore sensible dans l'ouvrage de M. Jules Mazé : *La Jeunesse de Bonaparte*, composé, ce semble, plus particulièrement en vue de la jeunesse actuelle. C'est Napoléon considéré par ses beaux côtés, mis en relief et exagérés. Aussi faut-il savoir d'autant plus de gré à l'auteur d'avoir écrit ceci (p. 288) :

« La mort du duc d'Enghien, qui souleva l'indignation des honnêtes gens, pesa comme un crime sur la conscience du Premier Consul et pèse aujourd'hui encore sur sa mémoire. » M. Mazé a un réel talent pour les récits militaires et un remarquable don d'exactitude pittoresque dans la description des paysages, des localités, des édifices. Mais son livre nous offre un singulier mélange de détails précis, voire techniques, d'anecdotes légendaires et de conversations imaginées. C'est de l'histoire romanesque, genre aussi contestable que le roman historique. L'illustration du volume est bien choisie et fort agréable.

5. — Les *Souvenirs de l'expédition d'Égypte* de François-Étienne Sanglé-Ferrière, publiés par M. Léon Mirot, n'apportent rien de nouveau sur l'ensemble de l'expédition ni sur Bonaparte, son chef. Mais ils jettent de la lumière sur l'un des coins du tableau. « Tandis que Bonaparte s'enfonçait, à la tête de l'armée, dans les terres, pour conquérir l'Égypte, les débris de la flotte demeurèrent, après le désastre d'Aboukir, à Alexandrie; réorganisés à grand'peine, ils surveillèrent pendant toute une année les abords de la rade, s'opposant au bombardement de la flotte anglaise, appuyant par leurs croisières sur les divers bras du fleuve les démonstrations militaires dirigées contre les villages rebelles, ravitaillant les forts de Rosette et d'Aboukir. Cette vie de la flotte n'a pas encore été étudiée en détail; et c'est sur elle que les souvenirs d'un témoin oculaire, François-Étienne Sanglé-Ferrière, nous fournissent de précieux renseignements. » — Dans une Introduction nette et précise, M. Mirot nous fait connaître l'auteur de ces *Souvenirs*, ses origines, sa famille et les traits principaux de sa carrière.

6. — L'ouvrage de M. Henri Welschinger sur *le Duc d'Enghien* est un de ceux qui ont le plus contribué à établir sa brillante renommée d'historien. La nouvelle édition qu'il vient d'en donner diffère assez sensiblement de la précédente. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de lui laisser la parole sur ce point : « J'ai, en l'année 1888, fait paraître un livre consacré à la vie tout entière du duc d'Enghien ... Vingt-quatre ans se sont écoulés, et voici qu'on me demande, après l'épuisement de cet ouvrage, d'en rééditer la partie la plus importante et la plus dramatique, celle qui a trait aux derniers jours du prince à Ettenheim et à Vincennes. Je cède d'autant plus volontiers à ce désir que les documents et les livres mis au jour durant ce long intervalle — et dont je tiendrai compte dans cette publication nouvelle — n'ont fait que corroborer mes jugements et mes affirmations ... Des communications personnelles du marquis de la Rochethulon, parent du comte de Marans, aide-de-camp du duc d'Enghien, les Mémoires de Pasquier et de Talleyrand, les controverses et les lumières qu'ils ont suscitées,

la publication de la correspondance du duc d'Enghien par le comte Boulay de la Meurthe, les ouvrages parus sur la personne du prince et de ses parents, les documents considérables édités par la Société de l'Histoire de Russie, les papiers des Affaires étrangères que j'avais déjà employés en partie dans une publication ultérieure, *l'Europe et l'Exécution du duc d'Enghien* (1890), enfin des pièces intéressantes mises récemment encore à ma disposition, me permettent de compléter mon œuvre et donner à sa réédition un attrait de nouveauté.» — Nous signalerons l'addition d'un *Appendice* (Lettres provenant des archives de Chantilly. — Pièces diverses. — Le Théâtre et le duc d'Enghien. — Deux lettres de Sœur Marie-Joseph de la Miséricorde (la princesse Louise de Bourbon) sur la mort du duc d'Enghien et d'une *Bibliographie*. Il est inutile d'insister sur l'intérêt de cet ouvrage pour l'histoire de Napoléon.

7. — Il n'est pas nécessaire non plus de nous étendre sur le mérite et l'utilité de la publication vaillamment entreprise et poursuivie par M. Ernest d'Hauterive : *La Police secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur.* On voit d'abord quelle multitude variée de renseignements et d'indications de toute espèce peuvent fournir aux historiens de tels documents, conservés aujourd'hui en originaux aux Archives nationales. Le tome II, qui a récemment vu le jour, s'étend du 12 juillet 1805 au 30 septembre 1806. L'usage en est singulièrement facilité par une ample *Table analytique* des matières, une non moins ample *Table des noms de personnes*, et enfin une *Table des noms géographiques.*

8. — Les visites que Napoléon, dans les trop rares intervalles de ses expéditions militaires, se plut à entreprendre dans telle ou telle partie de la France, furent, en général, accompagnées de faits et d'incidents qui peuvent servir à mettre en plus vive lumière, avec son caractère personnel, le régime qu'il avait institué et que se plaisait à maintenir et à développer sa forte main. C'est donc avec agrément et avec fruit qu'on lira l'opuscule de notre très distingué collaborateur, M. le baron A. des Rotours : *Napoléon Ier en Basse-Normandie.* L'Empereur fit ce voyage avec Marie-Louise en 1810. C'était l'époque où il tournait plus volontiers ses regards vers l'ancienne monarchie adaptée à son usage, que vers ses propres antécédents révolutionnaires. M. des Rotours rapporte à ce propos (p. 7, note 1) une curieuse anecdote : « Le prince de Cambacérès, se trouvant le 18 janvier 1810 chez l'Empereur, supplia Sa Majesté d'assister au bal qu'il donnait le 21 janvier. — Le 21 janvier ! dit brusquement et avec colère l'Empereur. Je ne danse pas le jour de la mort d'un honnête homme. Et il tourna le dos à l'archi-chancelier. Le bal n'eut pas lieu. »

9. — Il y a peu d'ouvrages aussi importants pour la connaissance du caractère, de la politique, du régime, de l'administration, de la diplomatie et de la police de Napoléon, que celui de M. le comte de Mayol de Lupé : *La Captivité de Pie VII d'après des documents inédits*, d'où sort également une vive lumière sur le caractère et la conduite de l'auguste prisonnier de Savone et de Fontainebleau. Le principal des *documents inédits* employés par l'auteur est une série de bulletins journaliers adressés au ministère de la police, pendant le séjour du Pape à Savone, par M. de Chabrol, préfet du département de Montenotte, son surveillant et son interlocuteur constant. Les originaux sont entre les mains de M. de Lupé. Il a de plus en sa possession plusieurs autres dossiers curieux. Il a d'ailleurs fouillé directement ou par intermédiaires les sources diverses de documents et de renseignements qu'il a pu atteindre en France et à l'étranger, et notamment les archives de notre ministère des affaires étrangères. Il a lu, dépouillé, extrait, contrôlé les collections imprimées de textes et les ouvrages de ses devanciers. La préparation de son livre a été faite en toute conscience et la mise en œuvre des amples et multiples matériaux ramassés ainsi témoigne de la même qualité par un très honorable et très louable souci d'exactitude analytique et textuelle. C'est à bon droit que M. de Lupé se rend ce témoignage dans son Avant-Propos : « Pour laisser parler les documents, sans les réduire à un simple commentaire suspect de partialité, nous n'avons pas craint de les insérer dans le corps de notre ouvrage, au risque de l'alourdir. Nombreux sont les mots et les phrases cités entre guillemets, parce que nous avons voulu, dans la plus large mesure, faire notre récit en employant le langage même des témoins que nous invoquons. Toutes ces correspondances diplomatiques, ces notes de police, ces lettres d'agents officiels ou officieux, tous ces rapports confidentiels, qui ont passé sous nos yeux, donnent aux enseignements de l'histoire une vigueur de réalisme à laquelle leur analyse ne pourrait atteindre. » Par là, et par d'autres traits encore, le livre de M. de Lupé, considéré comme source d'information, dépasse de beaucoup son sujet propre et s'étend sur tout le règne de Napoléon et sur ses divers aspects. L'auteur, en effet, n'a pas fui les indications rétrospectives ou latérales, quand il les a jugées instructives et intéressantes. Ses exposés sont loyaux et animés de l'esprit critique, bien que ses références trop vagues montrent quelque inexpérience en fait de bibliographie, et que ses sentiments personnels, non seulement religieux, mais politiques, s'épanchent un peu trop souvent en considérations générales et doctrinales. Net et ferme dans le récit et la discussion des faits, le style de M. de Lupé ne se défend pas assez,

dans les réflexions, d'un goût de pompe et d'emphase, où se trahit le disciple de Chateaubriand, et qui, çà et là, mais avec plus de vigueur, nous a rappelé la manière de l'excellent Poujoulat. Au reste, dans un livre tel que celui-ci, le fond importe plus que la forme, et le fond est d'un grand et solide mérite. C'est un témoignage qu'en raison d'anciens souvenirs il nous est particulièrement agréable d'être appelé à rendre ici à M. le comte de Mayol de Lupé.

10 et 11. — Personne n'ignore la place tenue dans la vie et la carrière de Napoléon par Joséphine, sa première femme. M. Imbert de Saint-Amand, nom connu et estimé dans les lettres, lui a consacré des ouvrages dont il vient de publier, en deux volumes, sous ces titres : *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine*, — *La Citoyenne Bonaparte*, une « édition spéciale destinée à la jeunesse ». Cette destination ne lui permettait pas de conserver bien des traits caractéristiques de la personne dont il s'agit. Il semble d'ailleurs qu'il était de lui-même disposé à la voir et à la peindre en beau. Le portrait qu'il en donne ici est donc plus idéal que fidèle. L'histoire exacte est obligée de faire ses réserves non seulement sur ce portrait lui-même, mais sur le tableau où l'auteur l'encadre et les personnages dont il l'environne, en particulier sur la façon dont il y présente Napoléon, le premier de tous. Les anecdotes rapportées ne sont pas toujours authentiques. L'ensemble offre pourtant une assez bonne peinture des circonstances historiques de temps et de lieu et de la société d'alors. Le style est agréable, mais légèrement romanesque et d'une élégance un peu *lustrée*. L'illustration est bien choisie et ajoute à cet agrément.

12. — Il convient de remercier une fois de plus S. A. le prince Murat et son très distingué collaborateur, M. Paul Le Brethon, pour la source aussi précieuse qu'abondante qu'ils continuent d'ouvrir aux historiens de l'époque napoléonienne par la monumentale publication des *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*. Le tome VI, que nous signalons aujourd'hui, se rapporte à la lieutenance générale, si importante, exercée par Murat en Espagne (avril-juillet 1808) et à ses débuts comme souverain dans le royaume de Naples (15 juillet 1808-1er février 1809). On y remarque notamment des lettres de Jérôme Bonaparte, de la reine Hortense, des princesses Élisa, Pauline et Caroline, qui éclairent de curieuse façon l'intimité de la famille impériale.

13. — Légiste, fils de légiste et de Constituant, élu à la Convention par le département de la Vienne, Antoine-Claire Thibaudeau, entraîné par le vertige qui saisit même des honnêtes gens dans cette assemblée, vota la mort de Louis XVI. Mais, esprit naturellement

judicieux et modéré, la Terreur lui répugna et il ne fit que la subir. Après thermidor, il s'associa délibérément au mouvement de réaction réparatrice et fut l'un des principaux auteurs de la Constitution de l'an III. Sous le Directoire, au Conseil des Cinq-Cents, il devint l'un des chefs du parti constitutionnel et, s'il évita la déportation, il fut exclu en fructidor. Il rentra dans la vie publique après le 18 brumaire, fut préfet de la Gironde, conseiller d'État, puis préfet des Bouches-du-Rhône, où Napoléon, qui l'estimait, mais l'aimait peu, à cause de son caractère indépendant et de ses sentiments demeurés tacitement républicains, le maintint avec obstination jusqu'à la fin de l'Empire. Il ne se rallia point à la Restauration, car il avait conservé et garda toujours contre les Bourbons une antipathie passionnée. Il ne leur pardonnait pas le vote qui pesait sur sa conscience. Membre de la Chambre des pairs pendant les Cent-Jours, il s'exila de lui-même en 1815. Il composa et publia plusieurs ouvrages historiques sur les événements auxquels il avait assisté ou avait pris part : *Mémoires sur la Convention et le Directoire* (1824). — *Mémoires sur le Consulat* (1826). — *Le Consulat et l'Empire, ou Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte de* 1799 *à* 1815 (1834-1835). — Il mourut dans un âge avancé, en 1854, sénateur du second Empire. Il laissait des *Mémoires* manuscrits, d'un caractère politique, mais plus intimes, plus confidentiels que ses précédents ouvrages. On vient de les publier sous ce titre : *Mémoires de A.-C. Thibaudeau* 1799-1815. C'est un document fort intéressant et fort important pour l'histoire de cette période, au double point de vue politique et administratif. En dehors de son action propre, Thibaudeau, qui avait des amitiés ou des relations dans le haut personnel du gouvernement impérial, et entretenait avec elles des correspondances suivies, nous communique des informations et des appréciations très instructives. Il faut signaler en particulier ses rapports avec Fouché, qu'il n'estimait pas, mais avec lequel il conserva toujours des liens familiers de camaraderie. Rien de plus curieux que leurs entretiens, avant et pendant les Cent-Jours. De l'ensemble même de ces *Mémoires* se dégage, dans la personne de Thibaudeau, un type significatif de certains hommes de l'époque impériale, type intéressant par ses qualités et par ses défauts, par ses préjugés tenaces et par ses vues justes, par sa docilité intelligente et sa modération ferme de haut administrateur et par l'indépendance morose et rétive de son esprit.

14. — Nous avons à plusieurs reprises signalé et recommandé à nos lecteurs la belle série d'études de M. L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*. L'auteur la continue avec le même talent et le même succès. En raison de circonstances fortuites et par un retard

involontaire, le dernier volume publié : *Spectacles et Musées*, vient seulement d'arriver entre nos mains comme nous achevions le présent article. Nous tenons à le lire avec le même soin que les précédents et toute l'attention qu'il mérite. Nous nous bornons donc, pour aujourd'hui, à transcrire ce début de l'*Avertissement*, qui en indique la matière : « Le présent volume comprend deux parties juxtaposées, mais bien distinctes. Les quatre premiers chapitres complètent l'étude des théâtres et spectacles, entamée dans le tome précédent avec le Théâtre-Français. Les trois derniers sont consacrés aux musées et expositions d'art, ainsi qu'aux rapports du gouvernement napoléonien avec les principaux artistes contemporains. — Pas plus qu'en critique dramatique, je n'ai eu l'outrecuidance de m'ériger en critique d'art. Ma seule ambition, ici comme ailleurs, a été de ressusciter un aspect de la vie parisienne du temps de Napoléon. J'ai continué aussi à mettre en relief le rôle de ce personnel administratif, si varié d'origine et de caractère, mais uniformément laborieux, discipliné, zélé, préoccupé d'assurer dans tous les ordres d'idées, avec l'exécution des volontés du maître, la prééminence de la « grande nation ». — Nous y reviendrons dans un article ultérieur.

MARIUS SEPET.

THÉOLOGIE

La Constitution « Divino afflatu » et les nouvelles rubriques du Bréviaire romain, par DOM ROBERT TRILHE. Paris et Tournai, Casterman, 1912, in-8 de 267-LXXXIV p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles parus dans la *Nouvelle Revue théologique* aussitôt après la publication de la constitution *Divino afflatu* méritaient d'être réunis en volume. Il débute par le texte latin de cette constitution. Chaque titre des nouvelles rubriques est étudié en un chapitre spécial qui le commente. La clarté de l'exposition, la netteté des solutions apportées aux difficultés qui pouvaient s'offrir avaient donné pleine satisfaction aux lecteurs de la Revue. Quelques points restés douteux ont trouvé en de nouvelles décisions de la Sacrée Congrégation des Rites l'éclaircissement nécessaire.

Le volume que nous annonçons a tenu compte de ces décisions. Il sera un guide précieux pour les rédacteurs d'*ordo*. De plus, la comparaison des rubriques nouvelles avec les anciennes permet à tous de se rendre un compte exact des moindres détails de la nouvelle réforme. L'auteur, négligeant le côté historique, vise surtout à la pratique. Les canonistes et les rubricistes apprécieront ce commentaire écrit en français et remarquable par sa précision. Le texte latin

des décrets plus récents est donné en *Appendice*; il met cette étude au courant du droit liturgique actuel. A. VIGOUREL.

La Prière, *étude de psychologie religieuse*, par J. SEGOND. Paris, Alcan, s. d., in-8 de 364 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'étude de M. J. Segond témoigne d'une lecture considérable, d'une réflexion intense, d'un effort vraiment original pour aborder un sujet captivant par une méthode rigoureusement psychologique. Mais, cet hommage rendu à l'ouvrier, force est de reconnaître que l'œuvre appelle les critiques les plus graves. Le style est alambiqué, chargé d'allusions, d'incises, de néologismes abstraits, laborieux à suivre, bref, presque aussi éloigné qu'il est possible des qualités traditionnelles des lettres françaises.

Les procédés d'information sont d'ailleurs défectueux : l'auteur ignore des documents capitaux comme le *De oratione* d'Origène, celui de Suarez et les ouvrages plus récents des diverses écoles ascétiques ou mystiques. Il ignore presque la prière commune et les auteurs qui en traitent, erreur d'autant plus grave que cette forme de prière, en dehors de toute interprétation *philosophique*, a plus de chance de contenir l'essence même de la prière, puisque *historiquement* c'est elle qui a donné au mot son sens premier, d'où les autres sont dérivés par déviation ou analogie. Il insiste d'une manière qui révèle un antiintellectualisme plus ou moins inconscient sur les phénomènes mystiques et leurs formes les plus passives. La rapidité de son enquête se trahit à plus d'un détail : tel son jugement sommaire sur les « Exercices spirituels » de saint Ignace, emprunté encore au P. Faber, et son interprétation toute mécanique de ses « manières de prier ».

Plus foncier ce vice de méthode : M. Segond vise à exclure de son étude toute intrusion de la philosophie, sans paraître s'apercevoir que le départ entre faits *religieux* et *areligieux*, entre ce qui est et ce qui n'est pas prière, implique déjà une notion philosophique de la religion et de la prière. Pour éviter cet apriorisme ou cette pétition de principe, il fallait s'obliger à laisser aux mots leur sens *historique* exclusif et s'en tenir aux classifications *d'usage*. En manquant à ce principe, l'auteur accusait, dès le début, ses options philosophiques — si le choix était raisonné — ou l'inconsistance de son enquête — si les éléments en étaient rassemblés sans discernement. Des jugements de valeur aussi revisables seraient à relever en plus d'un passage, et M. Segond a révélé lui-même, à la soutenance de sa thèse, en Sorbonne, l'une des raisons qui les expliquent : « Je ne prie pas ».

H. GISORS.

SCIENCES ET ARTS

La Poursuite du bonheur aux États-Unis, par B. Van Vorst. Paris, Hachette, 1913, in-16 de XI-248 p. — Prix : 3 fr. 50.

Écrit avec la compétence d'une Américaine et la spirituelle finesse d'une Parisienne, ce livre se compose d'une série d'études faciles à lire comme des articles de journal vivement enlevés. La vieille Déclaration d'indépendance proclame aux États-Unis le droit à la poursuite du bonheur. On verra ici comment ce droit est exercé par les hommes, généralement voués à une vie très affairée, et aussi par les femmes, qui sont en minorité numérique de deux millions par rapport au sexe fort, ce qui ne diminue d'aucune façon leur influence et leur pouvoir, bien au contraire. On nous les représente, du moins dans les milieux riches, menant une existence fort indépendante, imposant leurs caprices d'enfants gâtés, mais parfois se dévouant aux causes généreuses, hardiment dépensières et vraiment compagnes peu rassurantes pour ceux qui s'aventurent à fonder avec elles une famille. Parmi les chapitres les plus intéressants de cet ouvrage sont ceux qui dépeignent le caractère américain, foncièrement optimiste, avec des violences et des excentricités de jeunesse, d'une confiante et inlassable activité. Bien des détails typiques sont présentés et de bien graves questions sont intelligemment agitées dans ces divers essais rangés sous ces quatre grands thèmes: *La Poursuite du bonheur aux États-Unis* : *l'Or*; *le Caractère*; *l'Ame*.

Baron Angot des Rotours.

Pédagogie. De la théorie à l'action, par Mlle Burret. Paris, Beauchesne, 1913, in-16 de 392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre à la fois très bon et très pratique : très bon, il porte la marque d'une inspiration nettement chrétienne; très pratique, il est l'œuvre d'une ancienne maîtresse d'école normale, pour qui la science pédagogique n'a pas de secrets. Le livre premier traite d'une façon générale de l'Éducation professionnelle des éducateurs, et de l'éducation elle-même. C'est l'introduction nécessaire qui précise la portée et le but du livre. Les deux livres suivants traitent de l'enseignement en général d'abord, puis des divers ordres d'enseignements. L'enseignement en général amène l'auteur à s'occuper d'abord des programmes, des caractères généraux de l'enseignement oral, puis du travail préparatoire des instituteurs, préparation directe et préparation indirecte, et du travail spécial des élèves. C'est la partie théorique; le livre suivant a un caractère plus pratique et plus concret, puisqu'il a pour objet d'initier le maître à la façon dont il doit se comporter

vis-à-vis des enseignements divers qu'il doit donner à l'école : lecture et grammaire, élocution et style, géographie et histoire, mathématiques et sciences physiques et naturelles, travail manuel et dessin, éducation esthétique, enfin morale et enseignement religieux, car on devine que, dans les préoccupations de l'auteur, très bonne chrétienne, la religion et la morale occupent la première place. On le voit, rien n'est oublié ici, et l'on n'y pourrait signaler aucune des lacunes fâcheuses, dont les livres de pédagogie officielle et laïque ne se font pas scrupule. Le troisième livre enfin vise la partie en quelque sorte matérielle de l'éducation, la discipline, les sanctions, et l'éducation physique. Le livre de Mlle Burrel est très complet : j'ajoute qu'il est très pratique et éclairé d'une belle flamme chrétienne. A tous points de vue, c'est un excellent livre, et qui peut rendre de grands services à l'enseignement chrétien, et même à l'autre, si cet autre voulait en tirer parti. Avec l'esprit qui y règne on ne peut guère l'espérer : du moins je souhaite que l'enseignemnet libre l'adopte, puisqu'il a été fait surtout pour lui. A cette école se formeront d'excellents maîtres, qui n'auront rien à envier aux autres au point de vue professionnel, et qui, à d'autres points de vue, et ce sont les principaux, du moins aux yeux de ceux qui ne croient pas que l'éducation soit un simple dressage, leur seront de beaucoup supérieurs. P. TALON.

La Vie de J.-H. Fabre, naturaliste, par le Dr G.-V. LEGROS. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de XII-297 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

La publication de cet ouvrage est un hommage rendu au naturaliste dont la vie entière a été consacrée à la science, malgré des difficultés sans nombre et une existence souvent précaire.

Grâce à un profond amour de l'étude de la nature, à un don d'observation remarquablement développé et à une grande conscience, Fabre a pu dévoiler de nombreuses particularités du plus haut intérêt sur la vie, les mœurs, l'instinct des insectes, jusqu'alors si imparfaitement étudiés.

Le Dr Legros, qui fut son disciple et son ami, donne de cet homme hier méconnu, aujourd'hui célèbre, une biographie instructive, attachante, parce qu'elle fait revivre cette grande figure et donne un exemple du triomphe du labeur désintéressé poursuivi avec volonté et persévérance. D. B.

Le Cuirassé et ses ennemis sous-marins, par GEORGES BLANCHON [MICHEL MÉRYS]. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12 de VIII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant de vaisseau Georges Blanchon, qui signe du pseudo-

nyme de Michel Mérys, a eu l'excellente idée de réunir en un volume — séduisant dès l'extérieur, car il porte sur sa couverture un fort joli dessin de Sébille — les articles publiés au cours des derniers mois dans la *Revue des Deux Mondes*. L'érudit officier, qu'un cruel accident dû à un explosif a écarté de la carrière active, sert encore son ancienne profession, en même temps que la France, en essayant d'intéresser le public aux transformations aujourd'hui si rapides et si profondes, qui modifient sans cesse notre matériel de guerre maritime. Avec une parfaite compétence, l'auteur expose les progrès si complexes de nos bâtiments, des armes, des munitions, des machines, des torpilles et, en même temps, soulevant le voile de l'avenir, il pose, en en indiquant parfois la solution la plus probable, les problèmes si importants pour notre pays, que provoque la mise en service des engins nouveaux. Tous les efforts tendant à intéresser le public aux questions maritimes, vraiment vitales pour nous, ne sauraient être trop encouragés et on ne peut que féliciter M. Blanchon de les avoir tentés et aussi d'avoir réussi dans une si large mesure. Il est vraiment navrant et incompréhensible que la Ligue maritime française ne compte que quelques dizaines de milliers d'adhérents, alors que la Ligue allemande en comprend plus d'un million. C'est en lisant des ouvrages semblables à celui-ci que le public, s'intéressant à la marine, finira par l'aimer et, enfin convaincu que, pour nous aussi, notre avenir est sur mer, sera prêt à accepter avec enthousiasme tous les sacrifices qui lui seront demandés pour la sécurité et la grandeur de notre pays.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. *Essais d'histoire morale et littéraire*, par VICTOR GIRAUD. Paris, Hachette, 1912, in-16 de x-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Essais* de M. V. Giraud — il tient à appeler de ce nom souple et modeste ses leçons de professeur et ses articles de revue — continuent d'être savants, intéressants et graves. Un peu trop graves même à mon goût, comme j'ai déjà dit. Non que je ne le loue très fort de ses hautes préoccupations morales et religieuses et de soulever presque toujours à propos des écrivains qu'il étudie la question « d'où dépendent toutes les autres ». C'est cela qui donne à sa critique unité et portée, et lui fera à lui-même une figure propre, de plus en plus attachante, en dépit de l'élégance trop impersonnelle de ce style normalien et académique que j'appellerais le style *blanc*. Seulement Pascal, Chateaubriand, Brunetière, avec lesquels il fut familier, ont déteint sur son esprit; outre que je présume, sans que je sache si

c'est du foie ou de l'estomac qu'il souffre, qu'il doit avoir le tempérament triste. Aussi a-t-il du christianisme, lui catholique, une conception que je trouve pas aliénne et bien romantique, sinon janséniste et huguenote.

Son article sur *les Époques de la pensée de Montaigne*, à propos des ingénieux travaux de M. Villey, est excellent; et je ne dis pas précisément qu'il ait tort de voir dans Montaigne, Gascon bavard, épicurien goutteux, lettré farci de l'antiquité païenne, un « honnête homme », d'esprit un peu bien libre, et dont le discours sent le libertinage; c'est une image qu'on peut préférer à l'autre, celle du Montaigne croyant, pratiquant, dévotieux, et dormant en son tombeau les mains jointes... Mais je n'aime pas qu'on lui conteste « une âme religieuse » sous le prétexte qu'il n'a connu ni le désespoir métaphysique, ni le sens et l'effroi du mystère, ni le tourment de l'infini, et qu'il lui manque « ce sentiment tragique de l'existence sans lequel il n'y a ni très grand poète, ni profond penseur, ni véritable croyant. » Romantisme que cela ! Mais non, mais non : on peut être croyant dans la sérénité, dans la gaîté, dans la bonne humeur, et même avec de singulières libertés de rire et de pied de nez (voyez le moyen âge). Et il n'est pas vrai non plus que la vertu soit « toujours le prix d'un effort et l'effort toujours chose douloureuse ». Allons donc ! Ce n'est vrai que pour les époques qui ont le sang malade et un régime malsain. Et Montaigne qui avait la moelle saine, malgré sa colique, a dit leur fait à ces moralistes qui nous peignent cette « sotte image » de la vertu « triste, despite, mineuse, etc... fantôme à étonner les gens. » Il traita la vie à peu près comme elle le mérite, comme un jeu, *ludus, ludus pro cœlo,* bien entendu; et il mourut très saintement, ce qui est le grand point, et qui, comme il disait, « montre le fond du pot ».

Au contraire, sans méconnaître ni les qualités éminentes, ni les services de Brunetière, et en accordant un grand prix au très haut témoignage apporté en sa faveur par M. Giraud, qui l'a connu de très près et beaucoup aimé, j'ai toujours trouvé trouble et inquiétant, le christianisme oratoire, ostentatoire et, on le sait, agressif, de ce petit homme « au teint verdâtre », au masque, « tourmenté, dédaigneux et amer, au geste autoritaire », « disciple farouche de Schopenhauer, de Darwin, d'Auguste Comte », « d'esprit essentiellement mobile et inquiet, ayant en lui un fond de pessimisme âcre, violent, tragique même » et qui, suivant le fin mot de Léon XIII, se dressait en Père de l'Église avant de s'en montrer le fils soumis et pénitent... Or, « au maître jour, juge de tous les autres », et quoique de toutes façons averti depuis longtemps, pressé de conclure et de se réconcilier avec Dieu, il a fini (le ciel ait son âme quand même !) ainsi qu'un incroyant.

Cependant, et en partie à cause même de cette « pensée à la Pascal », et des scorpions qui le rongeaient, M. Giraud admire en lui un grand chrétien, un héros, et lui adjuge le repos éternel sans demander pour lui des messes... Ces romantiques, ces sentimentaux, passent de la terreur à la confiance avec une mobilité bien ... significative.

De même, ce qu'aime le plus M. Giraud en Sully-Prudhomme, c'est cette « angoisse philosophique » ce sentiment du « gouffre intérieur » qui en ont fait « une des âmes les plus *pascaliennes* de notre temps. » Plus froid devant Taine, parce que Taine, et malgré toute son admiration pour le catholicisme, resté un fervent de l'idée, de la science, se raidissant à nier le mystère, il a écrit sur sa personne et son œuvre d'après sa correspondance 60 pages tout à fait bonnes, très clairvoyantes et très justes. Et très intéressants aussi, très pleins, parce que ce sont des sujets qu'il possède à fond, l'essai sur *Sainte-Beuve*, et les articles où il festonne de son commentaire, de ses observations et réserves, le livre récent de M. Cassagne et les causeries narquoises de M. J. Lemaître sur Chateaubriand. M. Victor Giraud devient tout doucement et sans fracas un des maîtres de la critique.

GABRIEL AUDIAT.

Lettres choisies de GŒTHE; trad. par Mlle A. FANTA. Paris, Hachette, 1912, in-16 de XXXIV-415 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il nous reste de Gœthe près de treize mille cinq cents lettres, qu'on a recueillies en cinquante volumes. C'eût été un travail goethéen que de traduire ces 50 volumes et une vie humaine y aurait à peine suffi. Mlle Fanta, qui pratique Goethe et son œuvre depuis et même avant les années lointaines d'agrégation, vient de nous donner un choix admirablement fait dans cette œuvre si touffue et si variée, et qui va depuis les premières lettres de Leipzig, en 1765, jusqu'à la dernière écrite à Humboldt, le 17 mars 1832, cinq jours seulement avant sa mort.

Le choix était assurément difficile. Il ne fallait prendre que les lettres les plus représentatives, comme dirait Bacon, c'est-à-dire celles qui traduisent de la manière la plus expressive la nature de Gœthe à un moment déterminé de son existence. Et quelle existence multiple! *ein vielsetiges Wesen*! sous le Gœthe jeune, exubérant, un peu fou, amoureux d'Annette Schönkopf, de Frédérique Brion, de Lili Schönemann sous le Gœthe des bals et des salons, le Goethe de carnaval, comme il s'appelle lui-même dans une lettre à Augusta de Sotlberg, germe et commence à vivre un Gœthe sérieux, « le Gœthe en habit de castor gris avec un foulard de soie brune..., qui toujours vivant en lui-même et travaillant, essaie tour à tour d'exprimer ce qu'il sent, qui ne demande ni à droite ni à gauche ce qu'on pense de

ce qu'il fait, parce qu'en travaillant, il monte toujours d'un degré de plus... » Ce double aspect de la nature de Gœthe apparaît à toute les périodes de sa vie : à Lepzig et à Strasbourg, au temps de sa jeunesse étincelante, de jeune Apollon, comme disait sa mère; à Weimar, dans les années mûrissantes, quand le poète qui est en lui se double d'un ministre et presque d'un homme d'État; ce n'est que vers la fin et dans sa correspondance littéraire et philosophique, surtout avec Schiller et Humboldt, que se révèle la gravité sereine de l'homme qui a vécu et qui condense dans ses lettres le fruit d'une longue expérience et d'une sage méditation.

Que de fois Gœthe a répété que ses œuvres littéraires n'étaient que les fragments d'une grande confession ! Ici ce ne sont pas des fragments, c'est une confession continue que nous trouvons dans ces lettres. Aussi M. Chuquet, dans l'éloquente préface qu'il a mise en tête de cette traduction, se plaît-il à féliciter Mlle Fanta de nous avoir donné dans ses *Lettres choisies* comme une contre-épreuve des mémoires de Gœthe, de son autobiographie, *Poésie et vérité*. Nous ajoutons cependant que si, dans son autobiographie, la vérité est souvent noyée dans la poésie, dans la correspondance, au contraire, la poésie est noyée dans la vérité. Ici, en effet, encore plus que dans ses œuvres littéraires proprement dites, c'est l'homme qui se révèle et qui réussit à se faire aimer, malgré sa sérénité olympienne et quelque peu distante. Quant à la traduction, nous ne pouvons que répéter les éloges mérités qu'en ont faits et M. Mézières et M. Chuquet : « Gœthe eût été satisfait de la version de Mlle Fanta, il en eût goûté l'élégante fidélité».

L. Mensch.

Essai sur la littérature chinoise, par Georges Soulié. Paris, Mercure de France, 1912, in-18 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces pages écrites d'une plume alerte et dépouillée de toute lourdeur scientifique, l'auteur aborde successivement « la Chine avant la civilisation, l'écriture chinoise, l'antiquité [chinoise] au VIe siècle avant J.-C., la philosophie, l'histoire, les premiers contes, la poésie, la renaissance de la philosophie, le théâtre et le roman, les compilateurs, le journalisme. »

Il va sans dire que des sujets aussi variés qu'étendus ne peuvent guère être qu'effleurés dans un si petit nombre de pages. Du moins l'auteur, tout en se limitant ainsi, a-t-il su remplir ce cadre d'une façon intéressante, grâce à sa parfaite connaissance de la Chine et des Chinois qui lui a permis de résumer en peu de pages tout ce qu'il importe au grand public de savoir, sur ce pays demeuré si fermé jusqu'à nos jours.

A. R.

HISTOIRE

Le Cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins, par Dom Paul Denis. Paris, Champion, 1913, in-8 de xv-511 p. — Prix : 10 fr.

Richelieu est à la mode. On disait, malgré tant de travaux déjà publiés, qu'on commence seulement à écrire son histoire. M. Hanotaux l'a entreprise magnifiquement; mais elle est depuis longtemps interrompue. La *Société de l'histoire de France* poursuit avec zèle la réédition très complète de ses *Mémoires*. Un patient érudit, M. Deloche, a consacré tout un volume à l'organisation matérielle, en quelque sorte, de sa « Maison ». M. Faguet, M. le vicomte d'Avenel l'ont étudié sous des aspects divers. Sa politique extérieure est singulièrement contestée; et, au fond, il n'a fait sous ce rapport que continuer sans y rien changer les errements, bons et mauvais, de ses prédécesseurs. Son œuvre capitale est encore la réorganisation intérieure de la France. Le cardinal n'était pas ce qu'on peut appeler un dévot; mais il avait pour principe que seul le catholicisme, largement pratiqué, pouvait donner au pays la sécurité morale. De là, ses luttes non seulement militaires, mais religieuses, surtout contre le protestantisme. Dans son petit évêché de Luçon, il prêche et il écrit dans un but purement apologétique. C'est dans le même esprit qu'il entreprit plus tard la réforme des monastères et particulièrement des couvents bénédictins. Il avait été très frappé des désordres moraux et financiers qui s'étalaient sans vergogne dans les couvents. Il s'opposa, comme premier ministre, à la fondation d'ordres nouveaux; et il voulut rendre les anciens dignes de la pensée qui les avait fait naître.

Pour obtenir ce résultat, il se heurta à toutes les oppositions; et si son succès ne fut pas complet, du moins ses efforts eurent souvent une très heureuse influence. En tous cas, il est étonnant de voir comment, au milieu de tant d'autres affaires, il put encore s'occuper des moindres détails et donner une impulsion persévérante. Un moine bénédictin a voulu, par reconnaissance, autant que par amour de la vérité historique, retracer sous ce seul aspect la carrière du grand ministre. Dom Paul Denis a traité son sujet avec une conscience très éclairée et une méthode critique parfaite. Le détail en est trop multiple pour être rapporté en quelques lignes. Un court sommaire suffira.

Comme dans toute l'œuvre de Richelieu, la souveraineté du but ne s'embarrasse pas des irrégularités et des scrupules. Le pouvoir absolu est le seul moyen qu'il connaisse; et il brise les obstacles beaucoup plus qu'il ne les tourne. Après avoir flétri hautement les abus des « commendes » et le cumul des bénéfices lucratifs, il assume pour

lui seul les charges et les profits, quitte à en faire bon usage. Quand il est décidé à reconstituer l'ordre de Saint-Benoît, il se fait donner par le Roi toutes les premières places. Abbé commendataire de Saint-Benoît-sur-Loire depuis 1621, ainsi que de Moureilles et de Saint-Sauveur de Redon, et de Pontlevoy, il prend en outre quatre ou cinq prieurés; il devient coadjuteur, puis abbé de Cluny, qu'il administra de près pendant dix ans; il est abbé général de Citeaux et de Prémontré, abbé encore de Marmoutier de 1629 à 1642. Son rêve était de rétablir une unité complète en imposant à tous une règle invariable. Les résistances acharnées vinrent des religieux eux-mêmes, de Rome ensuite; et sans réussir dans son entreprise générale, il redonna aux grands couvents de l'ordre une discipline et un lustre qui se prolongèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et leur permirent d'accomplir des travaux admirables et de rendre à l'Église de France les plus signalés services.

Tout cela est esquissé avec preuves à l'appui dans le livre de Dom Denis, imprimé avec le soin coutumier du regretté éditeur, M. Honoré Champion, dont l'œuvre méritoire trouvera, nous le savons, de dignes continuateurs. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

La Révolution dans ses causes. Qui a fait la France? L'Ancien Régime, l'ancienne société en France avant 1789, par EM. CLAVEQUIN-ROSSELOT. Paris, Amat, s. d., in-8 de VI-425 p. — Prix : 4 fr.

La Révolution dans ses causes. Le Clergé, les sectes et la France, par le même. Paris, Amat, s. d., in-8 de 404 p., avec 11 grav. — Prix : 4 fr.

Qui a fait la France? demande M. Clavequin. Et il répond : la Royauté, surtout la troisième race des Capétiens qui a trouvé le pays divisé et subdivisé par la féodalité, débilité par la faiblesse des derniers Carlovingiens, et qui a trouvé le moyen, à force d'habileté et de vigueur, de faire une nation une, bien plus complètement une qu'aucune autre des nations européennes. La Royauté a abattu les grands seigneurs, encouragé la création des communes, le développement de la bourgeoisie, donné à la France tout entière un essor et un état qui l'ont placée à la tête des nations. Cette évolution magnifique, l'auteur la raconte dans tous ses détails, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI, peignant les divers états politiques qui se sont succédé, à l'aide de ses travaux personnels et de ceux, très nombreux, de ses devanciers les plus réputés : *des faits, pas de phrases*, suivant l'épigraphe de ses livres. Ce qu'il a dû dépouiller pour cela de documents est énorme. Mais à la Royauté il associe naturellement la noblesse, qui a assuré la sécurité et l'intégrité de la patrie,

la bourgeoisie qui l'a administrée et surtout le premier ordre, le clergé. Les évêques ont fait la France, comme les abeilles ont fait leur ruche, a dit un grand historien anglais : M. Clavequin reprend la formule et la justifie. C'est l'Église qui, au temps des invasions barbares, a été la seule sauvegarde du pays. C'est elle qui a aboli l'esclavage, émancipé les serfs, établi au milieu des guerres incessantes et ruineuses la trêve de Dieu, défriché les terres, sauvé les lettres et la civilisation, fondé les hôpitaux, créé les premières écoles. C'est une grosse erreur de croire que le moyen âge a été un siècle d'ignorance et que l'instruction n'existait pas sous l'ancien régime. Alcuin et Théodulphe déjà avaient établi des écoles; le concile de Trente avait ordonné qu'il y en eût au moins une par paroisse. Au XVIIIe siècle, il y avait peut-être plus d'écoles en France qu'au milieu du XIXe siècle. Nous connaissons une petite commune rurale qui possédait en 1789 deux écoles, une de garçons et une de filles, fondée par le curé. La Révolution a détruit l'école de filles; il a fallu attendre plus de soixante ans avant d'en avoir une autre. Des congrégations, et surtout cet admirable institut des Frères qu'on a bannis par sectarisme, et peut-être parce qu'on désespérait de les égaler, assuraient partout cette instruction. Là ne se bornaient pas les services de l'Église; les évêques, dans bien des provinces, prenaient part à l'administration et même au XVIIIe siècle, où leur ferveur s'était attiédie, ils contribuaient à une foule d'améliorations et de progrès, avec les intendants, beaucoup trop décriés, mais auxquels aujourd'hui on commence à rendre justice.

Cette ancienne France, si belle, qui l'a défaite? Bien des causes y ont concouru. Les légistes ont exagéré le pouvoir royal et ont transformé la monarchie tempérée en absolutisme. La noblesse a quitté ses terres où elle exerçait une influence salutaire pour se perdre à la Cour où les rois l'attiraient; elle s'y est ruinée et les grosses pensions qu'on lui accordait et qui étaient souvent justifiées — elle avait bien des fois compromis sa fortune en servant à l'armée ou en représentant le pays à l'étranger — faisaient murmurer le peuple; la noblesse de province était souvent besogneuse. La commende avait fait passer les revenus ecclésiastiques dans des mains laïques et souvent indignes; le clergé des provinces, réduit à la portion congrue, jalousait l'opulence du haut clergé; les évêques abandonnaient leur résidence pour vivre à la cour et négligeaient leur diocèse; pas tous pourtant : heureusement il y en avait d'exemplaires, et en 1791 il n'y eut que quatre apostats. Puis le jansénisme avait infecté les hautes classes, la noblesse de robe surtout. Les querelles des Parlements avec les évêques, les administrations forcées de sacrements, la suppression inique des jésuites, avaient jeté

un certain discrédit sur la religion; les orgies de la Régence et les scandales de Louis XV avaient tué dans le peuple le respect pour les dirigeants. Enfin les systèmes philosophiques, les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Diderot de d'Holbach, d'Helvétius avaient répandu dans les esprits des doctrines dissolvantes auxquelles les hautes classes s'étaient laissé trop facilement gagner. Et, pour couronner le tout, la franc-maçonnerie, dont l'action, longtemps niée apparaît clairement aujourd'hui grâce aux travaux de MM. Gustave Bord, Dasté et de bien d'autres, la franc-maçonnerie qui avait envahi presque toutes les classes, le Parlement, l'armée et même la Cour, la franc-maçonnerie, avec ses différentes sectes, les illuminés surtout, vint coordonner les efforts et diriger le dernier assaut. Voilà comment la vieille France s'est faite et défaite. Voilà ce que raconte M. Clavequin en deux volumes, un peu confus peut-être, mais bourrés de faits et fort intéressants. Qu'il nous permette pourtant une critique : il nous semble bien dur, même injuste, pour Choiseul, qui n'avait pas conçu le projet perfide de détruire le catholicisme, que lui prête un auteur; qu'il nous permette aussi de lui dire que la lettre de Marie-Antoinette à Marie-Christine, dont il cite un passage, est apocryphe, et d'émettre un vœu : c'est qu'un index alphabétique vienne compléter ces volumes et y faciliter les recherches.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Figures du passé. Mirabeau, par LOUIS BARTHOU. Paris, Hachette, 1913, in-8 de 324 p., avec 8 planches. — Prix : 7 fr. 50.

La maison Hachette vient sous ce titre : *Figures du passé*, de commencer une collection d'études sur les politiques, grands seigneurs, princesses, femmes célèbres, hommes d'Église, généraux, hommes d'État des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Elle ne pouvait mieux l'inaugurer que par le volume que nous annonçons aujourd'hui : notoriété du héros, talent de l'historien, tout est à l'unisson.

Mirabeau est sans contredit la plus grande figure et le plus éloquent orateur de la Révolution : il est l'éloquence même, a-t-on dit. On a raconté que ses discours n'étaient pas de lui, qu'ils étaient, suivant les circonstances et les sujets, de Reybaz, Clavière, Duroveray, Pellenc, d'autres encore. Et c'est vrai; ces divers écrivains ébauchaient le sujet, préparaient la matière, mais c'est lui qui donnait la dernière forme, qui surtout donnait l'inspiration, qui donnait l'éloquence. Dans une belle statue, est-ce celui qui a simplement dégrossi le marbre, ou celui qui l'a définitivement ciselé qui a le mérite du chef-d'œuvre? D'ailleurs à côté de ces discours étudiés, il y avait

les improvisations qui jaillissaient des circonstances et qui transportaient les auditeurs. De celles-là aussi les exemples abondent.

Mirabeau voulait la Révolution; mais il voulait non moins fermement la Monarchie. Il voulait la réforme des abus, l'abolition des privilèges, l'égalité devant la loi, la monarchie tempérée, mais il voulait le maintien de la Royauté et il voulait un pouvoir fort. Plusieurs des notes, qu'il envoyait à la Cour par l'intermédiaire d'un ami. La Marck, sont merveilleuses. Malheureusement il avait affaire à un roi qui ne savait pas vouloir, à une reine qui, elle, aurait su vouloir, mais que rien n'avait préparée à un rôle politique. M. Barthou nous paraît sévère pour Marie-Antoinette; il lui jette à la tête l'épithète qu'avaient inventée de vieilles tantes jalouses, mais que l'histoire n'accepte plus aujourd'hui, celle d'Autrichienne. Et les tout récents travaux du savant M. de Heidenstam sur la correspondance de l'infortunee Souveraine avec Barnave prouvent que l'expérience l'avait mûrie et qu'en plus d'une circonstance elle avait vu plus juste que ses conseillers politiques. Mirabeau eut surtout la mauvaise fortune de n'avoir pas été à même d'appliquer ses doctrines et d'exécuter son plan : l'inexpérience de l'Assemblée ou l'ingénieuse prévoyance de ses ennemis lui en en avait ôté le pouvoir lorsque le 7 novembre on avait interdit à tout député d'être ministre. L'éloquent tribun n'avait pas perdu l'espoir de faire réformer cette malencontreuse décision; mais alors c'est la mort qui survint: le 2 avril 1791 Mirabeau était emporté après quelques jours seulement de maladie, n'ayant pu réaliser aucun de ses projets. « Il a laissé un grand nom, que la légende auréole, écrit en terminant son éminent historien, mais son destin fut inférieur à son génie ». Et il ajoute avec non moins de justesse : « Les scandales de sa jeunesse et les défaillances de son âge mûr lui avaient interdit de donner son entière mesure. »

Les scandales de la jeunesse de Mirabeau, M. Barthou les raconte avec leurs instructifs détails, dans la première partie de son œuvre, il les a fait précéder d'une courte notice sur la famille Riquetti où il montre bien les influences ataviques dans la formation du caractère du grand et fougueux orateur.

Tel est résumé, en quelques lignes trop rapides, ce remarquable volume que décorent huit jolies gravures et dont la presse entière, à juste titre, a déjà signalé le succès. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Notes et souvenirs inédits de Prieur de la Marne, publiés, avec une Introduction et des notes, par GUSTAVE LAURENT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de XII-169 p., avec 2 portraits. — Prix : 7 fr.

Un jésuite, le P. Bliard, a publié en 1906 une étude sur les missions

de Prieur de la Marne dans l'ouest, où il met en relief, d'après les documents d'archives, la part que ce conventionnel a prise à l'établissement du régime terroriste. Voici un autre ouvrage, rédigé d'après d'autres documents et dans un esprit tout différent. M. Gustave Laurent est greffier d'un tribunal correctionnel et, comme tel, expert dans l'art d'ordonner des dossiers. Celui des papiers personnels de Prieur, conservé à la bibliothèque de Reims, est tombé sous sa main; il nous le donne, avec un soin exaspérant à force d'être méticuleux. Voulant présenter aux lecteurs les « poésies » parfaitement plates et souvent incorrectes de son héros, il ne lui épargne pas, en note, les variantes et les ratures qu'il a constatées sur le manuscrit, comme s'il eût eu affaire à des vers de Racine ou d'Hugo. En prose ainsi qu'en vers, Prieur n'a laissé que des fragments informes analogues à ceux laissés par Choudieu ou Baudot. Les uns sont relatifs à sa conduite comme homme public de 1789 à 1815 et constituent des essais d'apologie; d'autres éclairent quelques circonstances de son exil en Belgique. A signaler parmi ceux-ci l'éloge funèbre qu'il fit de son collègue et frère à la loge des Amis philanthropes de Bruxelles, Rouyer. Dans une note de ce *morceau* d'éloquence, le commentateur parle d'une importante étude manuscrite de Prieur sur la franc-maçonnerie, à laquelle il renvoie le lecteur. Celui qui voudra profiter de cet avis sera fort embarrassé, car ce travail n'a pas été imprimé dans le volume.

Une notice biographique de 40 pages précède l'édition *ne varietur* des papiers de Prieur. Elle est présentée comme l'ébauche d'une étude détaillée à venir sur ce comparse relativement obscur du parti robespierriste. L'auteur paraît viser à l'exactitude rigoureuse, absolue, même dans les moindres faits. On se permettra donc de rappeler ici que Charles Delacroix ne fut pas « ambassadeur et préfet sous l'Empire », mais seulement préfet (p. 23); que Ramel n'appartint pas à la noblesse impériale (p. 27); que Boufflers n'était point marquis, mais simplement chevalier, quand il fut élu à l'Assemblée constituante (p. 31).

L. Pingaud.

Correspondance du duc d'Enghien (**1801-1804**) **et documents sur son enlèvement et sa mort,** publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le comte Boulay de la Meurthe. T. IV. Supplément, suivi du *Récit de la Campagne de 1796 par le duc d'Enghien.* Paris, A. Picard et fils, 1913, in-8 de xxvi-296 p., avec un fac-similé. — Prix : 6 fr.

M. le comte Boulay de la Meurthe vient d'ajouter un quatrième volume aux trois qu'il a déjà publiés sur la correspondance et l'enlèvement du duc d'Enghien. Ce Supplément contient un certain nombre de lettres nouvelles, empruntées aux riches archives de Chantilly; il

rectifie ou complète plusieurs documents déjà parus. Il confirme l'abstention absolue du prince dans les complots contre le Premier Consul: le duc voulait bien combattre celui qu'il regardait comme un usurpateur, mais ouvertement, à la tête d'une armée, s'il le pouvait, car il aimait la guerre; il était soldat dans l'âme. Si, après le licenciement de l'armée de Condé, il se refusa à suivre son aïeul et son père en Angleterre, malgré les instances pressantes qui lui furent faites, c'est qu'il espérait trouver un rôle militaire à jouer sur le continent, probablement dans les armées de l'Autriche. Il y était bien poussé aussi par son amour pour la princesse de Rohan, ce roman d'exil, si bien raconté par J. de la Faye; mais, comme le remarque très judicieusement M. le comte Boulay de la Meurthe, la princesse Charlotte l'eût bien suivi en Angleterre comme elle l'avait suivi en Russie. Le prince avait d'ailleurs un autre motif encore pour rester sur le continent : il était en dissentiment aigu avec son grand-père dont il ne pouvait supporter l'autoritarisme intransigeant et brutal; plusieurs lettres publiées dans ce Supplément, notamment celles du 17 février et du 27 mars 1801, du 30 avril et du 30 mai 1802 sont la preuve indiscutable de cette incompatibilité d'humeur entre le grand-père et le petit fils. Le prince se fixa donc à Ettenheim, tout près des domaines du cardinal de Rohan, dont la princesse Charlotte était l'héritière, tout près aussi de la frontière française, et ce fut pour son malheur, puisque c'est grâce à cette proximité que Bonaparte eut la facilité de le faire enlever.

Quelques détails nouveaux sur le jugement et l'exécution de Vincennes, sur la liquidation de la succession de l'infortuné prince, le classement de ses papiers, son exhumation sous la Restauration, et l'érection d'un mausolée en son honneur, mausolée détruit sous le second Empire, complètent ce volume. L'auteur y a joint une intéressante relation de la campagne de 1796 par le duc d'Enghien, relation où éclatent sa bravoure et son coup d'œil militaire. et où nous relevons cet épisode touchant : pendant un très court armistice, plusieurs officiers « patriotes » demandèrent à faire leur cour au jeune duc et l'un d'eux déclara qu'ils avaient été « bien contents de voir un prince qu'ils aimaient et estimaient beaucoup ». Venu d'adversaires politiques, un pareil hommage n'est-il pas bien précieux?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs lieux de département et district en Normandie pendant l'époque révolutionnaire (1787-1801), par Émile Sevestre. Paris, A. Picard et fils, 1912, gr. in-8 de 201 p. — Prix : 10 fr.

On ne saurait trop remercier M. l'abbé Sevestre d'avoir mis à la disposition des érudits un répertoire aussi précieux. Les documents inventoriés fourniront à l'historien de la Normandie des renseignements qui n'avaient été jusqu'ici que très peu utilisés. L'importance des pièces sur lesquelles M. l'abbé Sevestre appelle notre attention est pourtant considérable. Jamais peut-être la vie politique ne fut plus intense dans les communes normandes que pendant la période révolutionnaire. Les municipalités se réunissaient à peu près tous les jours. Les greffiers qui tenaient la plume ne donnaient point à leurs procès-verbaux une allure monotone. Le style n'est ni plat ni terne. On délibère et on écrit dans la fumée du combat. Une fièvre intense anime ces notes rédigées par des bourgeois ou des paysans qu'enflamment les espérances les plus chimériques.

La même sensation ne se dégage pas des documents auxquels mirent la main les autorités supérieures. Dans ces paperasses domine le style administratif des tabellions. Si l'on veut avoir le journal détaillé, vivant, mouvementé, de ce qui s'est passé dans une ville pendant la Révolution, il faut recourir avant tout aux archives municipales. A cette époque, le greffier n'est point un fonctionnaire servile, mais un homme de loi, un avocat ou un procureur du bailliage, qui a volontairement offert son concours à la municipalité pour traduire ses décisions et raconter ses prouesses. A Rouen, l'avocat Havard prête, dès 1789, son ministère et sa plume gracieuse au maire, M. d'Estouteville, son cousin. A Caen, un autre avocat, Denis-Augustin de la Rocque, reste, pendant toute la Révolution, le secrétaire du conseil général de la commune.

Si les archives municipales constituent une des meilleures sources d'information pour l'histoire du parti qui gouvernait la France, les archives judiciaires nous tiennent au courant des faits et gestes de la contre-Révolution. A Coutances, par exemple, le greffe possède les dossiers de la chouannerie du Cotentin et de l'Avranchin. Émeutes, complots, expéditions nocturnes ou batailles au grand jour, toutes les équipées, toutes les aventures des héros de la contre-Révolution revivent dans ces liasses poudreuses non encore classées. Il fallait un courage peu ordinaire et un flair rare pour entreprendre le dépouillement de ces archives et mener à bien un si laborieux inventaire. Remercions M. l'abbé Sevestre du service qu'il a rendu à l'histoire

en portant le flambeau d'une classification méthodique dans les ténébreuses hypogées où sont enfouis tant de trésors.

OSCAR HAVARD.

Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870). Volume IV. *Per la storia dell'alleanza e della campagna di Crimea*, da MARIO DEGLI ALBERTI. — *Il Carteggio di un rivoluzionario piemontese*, da L.-C. BOLLEA. — *Una proposta di rappresaglia contro la Svizzera (1850)*. Torino, Bocca, gr. in-8 de XXVIII-417 p., avec portrait.

Les intellectuels italiens ne jugent pas que le patriotisme soit au-dessous d'eux : ils ont constitué des groupements provinciaux réunis en une sorte de fédération nationale qui publie des travaux où la meilleure méthode historique est associée à un chauvinisme de bon aloi.

Le présent volume, quatrième de la série piémontaise, est consacré dans sa presque totalité à l'histoire de la participation du royaume sarde à la guerre de Crimée. Les ministres de Victor-Emmanuel avaient offert leur concours aux puissances alliées; ils pensaient que le petit royaume subalpin pourrait tirer honneur et profit de cette coopération et ils espéraient que lorsqu'un congrès européen aurait à régler les conditions de la paix, le Piémont serait admis à faire figurer ses plénipotentiaires autour du solennel tapis vert.

Un corps expéditionnaire de quinze mille hommes partit donc de Gênes au printemps de 1855, sous les ordres du général Alphonse de la Marmora. Les Italiens ne furent pas sans éprouver quelques déboires avec leurs alliés et, dans cette assemblée de famille, ils durent se résigner à jouer le rôle de « parents pauvres ». Le choléra, méconnaissant les distinctions, les frappa avec sévérité; un millier de Piémontais succomba au fléau, parmi lesquels le propre frère du général La Marmora, qui commandait une division.

Le recueil, composé d'environ deux cents pièces, se divise en deux parties : dans la première sont reproduites les lettres d'un officier, le capitaine Govone, envoyé sur le théâtre de la guerre pour en suivre les opérations dès l'année 1854; dans la seconde, c'est le général La Marmora qui prend la parole et qui raconte au jour le jour les faits d'armes auxquels participent ses soldats.

Indépendamment de l'intérêt anecdotique, ce volume fournit une contribution importante à l'histoire diplomatique du second Empire et jette un jour assez nouveau sur les difficultés que rencontra Cavour à Paris et à Londres pour faire agréer ses offres de concours.

L'ouvrage est complété par une excellente Introduction et une table des noms propres cités au cours du récit. P. PISANI.

Petits Mémoires du temps de la Ligue (1898-1901), par Henry de Bruchard. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Bruchard était au printemps de la vie lorsqu'éclata l'agitation en faveur de Dreyfus. D'idées fort avancées, il se trouva tout naturellement au centre de ce mouvement d'allures révolutionnaires. Ce qu'il y vit fut loin de l'édifier. Il finit par soupçonner une imposture, en acquit la preuve, et alors, en toute bonne foi, brûlant ce qu'il avait adoré, il fit comme bien d'autres et se rallia à l'*Action française*. Les *Petits Mémoires* qu'il publie ont trait à cet épisode tumultueux de notre histoire contemporaine. On y trouve de menus détails sur les cénacles de jeunes littérateurs qui pullulèrent pendant la dernière décade du XIXe siècle et auxquels s'offrirent comme un débouché à l'activité de leurs membres les publications fondées pour plaider l'innocence du condamné de 1894. On y lit avec intérêt quantité d'anecdotes curieuses sur les meneurs de l' « Affaire ». Le chapitre consacré au procès de Rennes est l'un des plus curieux du livre. L'opposition entre le calme de la vieille cité bretonne, la tenue paisible des témoins militaires de l'accusation et la vie dissipée des partisans de Dreyfus forme en effet un bien joli tableau. Le dernier chapitre vibre d'un amour ardent pour la terre de France, que M. de Bruchard a eu maintes occasions de parcourir, comme conférencier, pour y défendre ses idées, avant et après sa conversion au nationalisme intégral.

H. Rubat du Mérac.

Le Beau Jardin, par Paul Acker. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de III-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand Louis XIV, ayant de nouveau réuni l'Alsace au vieux royaume des Gaules, vint visiter sa conquête, il s'extasia, du haut de la côte de Saverne, en apercevant ce « beau jardin ». C'est l'exclamation que M. Paul Acker a donné comme titre à son nouveau livre. L'auteur des *Exilés* a voulu peindre, dans cet ouvrage, les différents aspects de sa terre natale. Dans un premier chapitre il décrit *la Terre d'Alsace*, ses habitants, leurs mœurs, leur esprit et il les décrit avec impartialité et vérité. Puis il expose *la Question d'Alsace*, nous peint l'esprit des nouvelles générations, la lutte pour le patrimoine français et trace à la France son devoir en face de cette question douloureuse. Dans un chapitre suivant il nous fait assister à la naissance du théâtre alsacien, expression concrète du désir ardent d'un petit peuple qui sent en lui-même une âme indépendante et veut conserver sa littérature, sa tradition et sa nationalité propre.

Les Colmariens sauront gré à M. Paul Acker d'avoir consacré un grand chapitre à leur ville trop oubliée ou seulement effleurée par

les auteurs qui ont précédemment écrit sur l'Alsace. Comme il a bien compris l'âme de cette ville, son caractère si particulier, comme il en décrit avec amour les perspectives si pleines de charmes, si séduisantes et si artistiques, comme il en retrace l'histoire en quelques lignes largement esquissées, puis décrit son musée qui n'est pas semblable aux autres musées mais qui renferme toute la gloire religieuse de Colmar, toute sa gloire artistique, tout son passé de ville autonome.

Après Colmar, c'est Mulhouse dont l'histoire l'emporte peut-être en intérêt sur celle des autres villes d'Alsace, si diverses dans la politique; ville libre impériale, puis république alliée à la Confédération suisse, puis rattachée sur sa demande à la France; d'abord ville agricole, ne venant à l'industrie que très tard, mais s'élevant tout de suite au premier rang des centres industriels et proposée très vite comme modèle; enfin ville si particulière par la fondation et le rayonnement de ses grandes familles.

Un des derniers chapitres est consacré à Erckmann et Chatrian, les deux auteurs qui, sous une forme romanesque, ont si bien décrit le peuple alsacien; M. Acker cherche à les réhabiliter contre les calomnies dont ils ont été les victimes et cette tentative généreuse n'est pas sans mérite. Enfin l'ouvrage se termine par deux tableautins consacrés aux deux illustres villes lorraines, Metz et Bitche.

Dans ce livre, rien de didactique, nul vain étalage de science, mais des impressions, des sensations, ce que de longs et constants séjours ont permis à l'auteur de voir et de savoir, avec tout ce qu'a pu déposer dans son cœur une longue hérédité alsacienne. Ce livre se recommande à tous les Français qui désireront connaître bien l'Alsace et se faire un jugement sérieux sur ce beau pays. A. G.

Aux écoutes de la France qui vient, par GASTON RIOU. Paris, Grasset, 1913, in-16 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est l'œuvre d'un protestant qui ne voit d'avenir pour la France que dans notre conversion à la Réforme. Bien qu'il se range parmi les jeunes, M. Gaston Riou croit à toutes les vieilleries romantiques et révolutionnaires dont se sont leurrées, depuis cent ans, les factions libérales. Jean-Jacques Rousseau, Edgar Quinet, voilà les maîtres de M. Riou. Le foyer intellectuel et moral de ce Breton, c'est Genève ! Rien ne change. Au XVIe siècle, la Suisse inonda la France de libelles, qui poussèrent un certain nombre de nos ancêtres à la révolte contre l'Église. A la fin du XVIIIe siècle, nous reçûmes de la même république un lot de publicistes et d'hommes d'État qui conspirèrent également contre notre charte nationale; tels les

Duroveray, les Reybaz, les Clavière, etc. Sous les efforts des perturbateurs qu'ils ameutèrent, la Monarchie sombra. Cent ans se sont écoulés depuis ce drame. Au moment même où la France commence à se ressaisir et à répudier Genève, voici qu'on nous supplie de réciter le *Credo* helvétique. Eh bien ! non ! la « marche à l'étoile » des générations nouvelles ne saurait être un acheminement vers la Suisse, mais un retour vers Rome, notre mère ! O. H.

Les États-Unis de 1789 à 1912, par Louis Cons. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-16 de xxv-242 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au lendemain de l'élection du 5 novembre, qui avait mis les États-Unis au premier plan de l actualité, on demandait partout une définition claire du programme démocratique. Il fallait bien répondre que les partis ont donné des sens très différents, selon les époques historiques, aux dénominations primitives de républicain et de démocrate. Si l'on veut avoir une explication complète de leur sens actuel, que l'on consulte ou plutôt que l'on prenne le temps de lire le petit volume de M. Cons. L'auteur a pris, par un séjour prolongé, un contact familier avec la société américaine, et bien compris, mieux compris que par les livres, les mœurs et l histoire du pays.

Son livre, écrit avec esprit, surtout avec précision, contient des réponses à toutes les actualités. M. Cons n'a pas eu la prétention de rappeler, même sous une forme sommaire, les faits de l'histoire: il a préféré en caractériser les étapes en nous donnant la biographie politique des personnages influents. Vient ensuite un chapitre sur l'esclavage qui nous explique la sécession, puis un autre très documenté sur l'organisation du travail qui a permis d'acquérir la fortune; et enfin une conclusion, conclusion logique de l'unité rétablie et de la richesse merveilleusement accrue, qui nous fait comprendre l'impérialisme.

Ce n'est pas tout. Un Français ne peut écarter de l'étude d'une civilisation l'œuvre idéaliste de la culture intellectuelle. Il y a donc un chapitre sur les poètes et un autre sur l'école de philosophie qui a produit le pragmatisme, et enfin de rapides évocations des noms de ceux que l on peut appeler les transformateurs de la vie moderne par leurs étonnantes inventions,

Nous constatons que, dans ce livre destiné à nous préciser les époques et les progrès de la vie historique, on a oublié de nous parler des historiens. M. Cons nous répondra qu'il a indiqué dans un aperçu bibliographique les principales œuvres et caractérisé quelques historiens. Un chapitre commence ainsi : « Un des plus fins et des plus profonds historiens des États-Unis.., M. Woodrow

Wilson... » L'ouvrage du président de l'Union est une œuvre étendue qui porte pour titre : *Epochs of American History*, publiée en 1900. »

L. Didier.

Manuel de la sigillographie française par J. Roman. Paris, A. Picard et fils, 1912, in-8 de VII-401 p., avec 45 fig. et 30 pl. — Prix : 15 fr.

De tout temps les sceaux fixés aux actes anciens ont attiré l'attention des érudits et de ceux qui s'intéressaient à l'histoire. Les hommes d'étude devaient connaître ces monuments créés en vue d'authentiquer les documents objets de leurs études, et les simples amateurs ne pouvaient se désintéresser d'objets qui sont parfois parmi les plus belles manifestations de l'art médiéval. Cependant leur étude était toujours restée le monopole d'un très petit nombre d'initiés, faute d'ouvrages pratiques la rendant accessible. M. Roman vient de combler cette lacune de la plus heureuse façon. Il fait connaître l'histoire du sceau, son mode d'emploi, ses diverses classes, les moyens de les reproduire. Une série de bonnes planches renferme des spécimens bien choisis des types principaux et quelques pièces célèbres qu'il est nécessaire de connaître si on veut s'occuper de cette étude.

F. de Villenoisy.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 8 Août 1913.

Monsieur,

Le *Polybiblion* de juillet renferme, en moins de 7 lignes, une exécution sommaire de deux ouvrages de mon père : *Le Clergé du diocèse de Poitiers au XIXe siècle (1801-1901)*, et *Les Laïques chrétiens en Poitou*. Pour rétablir la vérité aux yeux de vos lecteurs, voici le plan suivi pour ces deux volumes.

Le Clergé comprend 7 chapitres : I. Les Évêques. — II. Les Évêques originaires du diocèse. — III. Les dignitaires ecclésiastiques. — IV. Les Séminaires. — V. Les Congrégations. — VI. Les Missionnaires — VII. Les prêtres honorés de distinctions. — *Les Laïques* se divise en deux parties : 1° Les femmes et les jeunes filles. — 2° Les hommes et les jeunes gens. Dans chacune des deux parties elles suivent l'ordre chronologique. Une table alphabétique des noms, avec renvoi aux pages, est placée en tête du livre. Ce sont des notices nécrologiques qui ont surtout pour but l'édification.

L'auteur de ces travaux vient de recevoir la plus haute approbation qu'il ait pu espérer sous forme d'une lettre de S. S. Pie X, dont je vous envoie le texte imprimé. Vous en pèserez les termes. Je joins à ce document des extraits de : 1° La *Semaine religieuse* de Poitiers ; 2° du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* ; 3° du *Courrier de la Vienne*.

A travers l'éloge unanime et chaleureux, vous y verrez que le *Clergé* est jugé par la *Semaine* comme l'œuvre d'un « bénédictin laïque », elle déclare qu'il est disposé avec « **ordre et clarté** ». — Cet article est du chanoine

Bleau, aumônier du lycée depuis 40 ans. — Le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, sous la signature d'un professeur à la Faculté des lettres, loue et *admire* ce travail dans lequel, dit-il, l'auteur a mis « plus que son temps » mais encore « toute sa foi et un peu de son âme ». Ce professeur, M. Boissonnade, n'est, dit-on, pas catholique. — Le *Courrier de la Vienne*, après avoir publié la lettre de Rome, dit qu'elle est le « couronnement d'une belle vie de travail, d'honneur et de dévouement aux causes que nous servons ». Il en félicite le destinataire qu'il appelle le « sympathique vétéran de la presse poitevine ».

J'espère que le *Polybiblion* voudra bien rectifier par l'insertion de cette lettre son premier article, et je vous en remercie par avance.

P. BÉDUCHAUD, *Éditeur*,
Membre de la Société Bibliographique.

BULLETIN

Défendons-nous, par l'abbé CHARLES GRIMAUD. Paris, Téqui, 1913, in-12 de 261 p. — Prix : 2 fr.

On ne saurait trop recommander ce petit livre pour la propagande ; à tous points de vue, il est excellent. C'est un recueil de petites histoires, très alertes, bien enlevées, tour à tour amusantes ou émouvantes, et de chacune desquelles se dégage, sans trace de pédantisme, une très bonne leçon. L'auteur y montre, ou plutôt, car cela n'a jamais la forme d'une démonstration, il y suggère comment il faut nous défendre contre l'impiété, contre la mauvaise presse, contre l'école laïque, contre la déchristianisation de la famille, contre les entraînements du jour, contre les préjugés, contre l'apathie sociale, contre le socialisme, enfin contre la désertion des campagnes. De tous ces dangers qui nous menacent, l'auteur fait très bien voir, non par des raisonnements, mais par des exemples saisissants, comment et pourquoi il faut nous garer, si nous voulons sauvegarder toutes nos vertus françaises. L'abîme est là, béant : à nous de nous en détourner et d'en détourner nos frères, si nous ne voulons pas y périr. Je ne fais là que dégager la leçon de ce petit livre, mais je ne puis montrer le charme et l'intérêt, ne pouvant ici résumer toutes ces histoires. Ce que je puis dire seulement, c'est que je les ai lues toutes, qu'elles m'ont beaucoup intéressé, et qu'en leur faisant passer d'agréables moments, elles feront du bien aux âmes chrétiennes et françaises. Je leur souhaite bon accueil et bon succès.

P. TALON.

Légendes de la vieille France, par MAURICE TEISSIER. Paris, Bloud, 1913, in-16 de VIII-220 p. — Prix : 3 fr.

Ce titre, un peu vague et général, ne dit pas d'une façon suffisamment précise le contenu de l'ouvrage. Les trois premiers quarts sont occupés par une sorte d'anthologie en prose des plus beaux et plus touchants épisodes de nos chansons de geste, relatifs à Charlemagne, Roland, Huon, Renaud, Vivien, etc., littérature qui paraît bien naïve au goût de notre temps. Le dernier quart du volume est donné à des fabliaux et à des légendes pieuses sur la sainte Vierge que M. Teissier publie sous le simple titre de « Contes » ; ce titre nous paraît impropre, surtout s'il n'est pas complété et corrigé par quelque épithète comme « pieux » ; car ce sont plutôt des « légendes » au sens moderne du mot. Le choix est fait avec

goût et critique, et l'indication des sources, et le tout est raconté dans une bonne langue, légèrement archaïque mais toujours intelligible (sauf, pour nous, le mot *branc*, p. 150 et *argon* p. 139). Dans une prochaine édition, il faudra remplacer saint Paul par saint Pierre à l'avant-dernière ligne de la page 193, et page 129, écrire *celliers*. H. GAIDOZ.

Les Femmelins, par P.-J. PROUDHON, avec une Introduction par Henri Lagrange. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-16 de 107 p. — Prix : 1 fr.

Je ne connaissais pas du tout ce petit ouvrage de Proudhon, dont le premier chapitre traite de *l'Influence de l'élément féminin sur les mœurs et la littérature française*, et dont les suivants sont d'âpres « éreintements » de trois femmes de lettres lâcheuses, Mme de Staël, Mme de Necker-Saussure, George Sand ; de deux fausses héroïnes « repues de romans », Mme Roland, Charlotte Corday; et de ces romantiques, morbides ou bêtas, qu'il appelle des « esprits femelles » ou des « femmelins » : J.-J. Rousseau, Bérenger, Lamartine, quand il y a deux ans je commençais à l'Institut catholique une série de conférences pour les jeunes filles, où, étudiant à neuf les ouvrages écrits par ou pour des femmes, et leur rôle dans l'histoire de la sensibilité et de la moralité française, j'étais amené à cette constatation que partout où l'élément féminin prend le dessus, c'est le sentiment, la passion, voire l'érotisme, qui remplace la pensée, la raison, l'ordre ; c'est la littérature et l'âme des générations en proie à toutes sortes de névroses qui les pervertissent et les dissolvent. Je suis donc charmé de voir que le vieux sanglier socialiste vait eu, en regardant le romantisme, la même vue très nette ; et qu'il avait posé cet axiome excellent : « Si, dans une société, dans une littérature, l'élément féminin vient à dominer ou seulement à balancer l'élément masculin, il y aura arrêt dans cette société et cette littérature, et bientôt décadence. » Si ces portraits appellent des retouches, s'il est mal informé sur les désordres, alors cachés, de Mme Roland, si je le trouve bien dur pour Bernardin de Saint-Pierre, et si son langage est vraiment un peu vert, en son fond, sa thèse est très juste ; et M. Henri Lagrange a bien eu raison, par cette publication amusante et la fine Introduction qui l'accompagne, de mettre en lumière le violent mais clairvoyant critique littéraire qu'est Proudhon. GABRIEL AUDIAT.

Billets à ma filleule, par BERTHEM-BONTOUX. Paris, Bloud, 1912, in-16 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre comme en tricotent à la va-vite — Cours, cours, mon aiguille... Vole, ma plume, vole... — toutes nos honnêtes dames du monde où l'on noircit du papier. Les autres, les faunesses, pour se faire lire et agiter ce qu'on appelle par politesse les cœurs, ont le poison de sensualité et de libertinage dont est pleine leur vésicule... ou leur écritoire. Mais pour faire pénétrer dans les âmes des jeunes filles de la sagesse, de la vérité, du bon sens et de la force, comme il faudrait plus d'effort, plus de méthode, plus de précision, et plus de trait ! On leur prêche le sérieux de la vie, la gravité de l'amour unique, la vraie bonté, la vraie piété, l'esprit de résignation et de sacrifice, toutes les plus belles vertus ; et par ce que ces billets, écrits d'une plume trop facile, ont de superficiel, de vague, de mou, de flou, on leur donne l'exemple du frivole et du négligé. C'est pourtant un dur métier que de faire un livre, n'importe lequel. Comment pour-

rait-ce être l'effet d'un bavardage ou d'un jeu de plume, de façonner et *élever* l'âme d'une jeune fille?..— Mais on est femme, on fait donc d'un esprit léger cet ouvrage qui devrait être sacré. Et parce qu'on est femme et d'un esprit un peu étourdi, on ne s'aperçoit pas que dans cet éloge en menus morceaux de la vie simple et selon le cœur de Dieu, on a saupoudré encore, pour faire joli, de tout ce qui brille et est vain : les five-o'clock, les saisons à Chamonix et à Trouville, les noms élégants, les colliers de perles, les parfums et les fards dont on ne condamne que l'abus, le piano et les arts d'agrément qu'on recommande pour augmenter le « charme » de la jeune personne ; les chevaux de selle que se donne la marraine, les automobiles où se plaît la filleule, les dentelles qu'on éclabousse en faisant la cuisine ; et des plaisanteries, inoffensives mais maladroites, sur les bigotes ou les mijaurées des grands salons, pour faire voir qu'on est un esprit large — et trahir qu'on n'est point tant que cela du grand monde ; et des citations, beaucoup de citations, signees ou non, surtout du Stendhal et du Joubert ; et ce sentimentalisme, fade et faux, des bras enlacés, des « yeux mi-clos », des agenouillements ; voire, pour finir dans l'artificiel et le clinquant où on a été tout le temps, des bénédictions onctueuses données à l'amour en coup de foudre de la jeune Mad pour un bel officier de marine, riche, brillant, etc., etc... enfin le fiancé exquis, le mari idéal, le prince Charmant, sur lequel on avait sagement dit au cours du livre qu'il ne fallait pas compter...

G. A.

La Syrie, par K. J. Khaïrallah. Paris, Leroux, 1912, in-8 de 146 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Khaïrallah, correspondant occasionnel de plusieurs journaux parisiens, notamment du *Temps*, était qualifié pour rédiger un opuscule sur la géographie et l'histoire de la Syrie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et pour décrire la vie sociale, politique et littéraire de ce pays, dont il est originaire. La partie historique est sommaire et médiocre ; l'auteur n'était guère outillé pour la traiter à fond. Mais, en revanche, on consultera avec beaucoup de profit l'autre section de l'ouvrage. Il y a là, sur l'action de la presse et sur l'évolution intellectuelle et morale de la Syrie, des notes fort intéressantes, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Tout le monde parle des aspirations syriennes vers une autonomie à peu près complète, au sein de l'empire turc, déjà si diminué par ses défaites en Europe. Mais ces aspirations sont généralement très superficiellement connues ; M. Khaïrallah dissipera bien des ignorances et aussi bien des illusions. Ajoutons que, malgré la sérénité apparente de ses appréciations, M. Khaïrallah est sympathique, au fond, au mouvement « laïque » et maçonnique qui préoccupe si justement les prélats orientaux éclairés.

J. L.

Les Papes à travers les âges. *De saint Pierre à saint Télesphore*, par E. Lacoste. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1912, gr. in-8 de xvi-104 p., illustré. — Prix : 1 fr.

Cette histoire des papes — et de bien d'autres choses, car les digressions n'y manquent pas — est un récit populaire, de lecture facile, sans aucune prétention scientifique ; l'auteur semble comme hésiter entre la légende et la critique, soupçonnant les résultats de celle-ci sans vouloir renoncer à celle-là. L'illustration est abondante, et sans avoir en général de valeur documentaire, fait connaître bien des monuments intéressants.

E. Jordan.

Manuel d'épigraphie chrétienne, par René Aigrain. Paris, Bloud, 1912-1913, 2 vol. in-16 de 126 p. chacun. — Prix : 2 fr. 40.

Ces deux petits volumes font partie de la collection de *Textes* pour servir à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Ce n'est donc pas un traité d'épigraphie qu'a prétendu nous donner l'auteur, mais un recueil de textes, les uns pouvant servir de type pour une catégorie, les autres intéressants par leur importance propre. Un commentaire accompagne chacun de ces textes, une traduction les inscriptions grecques. Une table alphabétique facilite les recherches. Ce travail, fait avec beaucoup de soin, sera certainement utile pour initier les étudiants à une étude toute nouvelle pour eux. Il pourra rendre service également aux travailleurs qui n'ont pas sous la main les recueils spéciaux et qui trouveront là un certain nombre d'inscriptions célèbres avec toutes les références qu'elles comportent.

André Baudrillart.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Henri Rochefort est mort presque subitement le 30 juin, à l'âge de 83 ans, dans la villa qu'il possédait à Aix-les-Bains. C'est un des plus brillants représentants du journalisme français et en même temps un personnage historique qui disparaît. Longtemps il fut un ennemi acharné de l'Église catholique, de ses prêtres, de ses religieux ; mais nous ne devons pas oublier qu'il fut un patriote et qu'il n'a pas cessé, tant qu'il a pu tenir une plume, de lutter avec une verve intarissable et un talent de polémiste, contre tous ceux qui, soit en France, soit à l'étranger, sont les ennemis du génie de notre race. Victor-Henri marquis de Rochefort-Luçay naquit à Paris le 30 janvier 1830. Après avoir terminé ses études au lycée Saint-Louis, il suivit quelque temps les cours de médecine, donna des leçons de latin et collabora à la seconde édition du *Dictionnaire de la conversation*, lorsqu'il se tourna vers le journalisme. En 1858, il fonda, avec Jules Vallès, la *Chronique parisienne*, qui n'eut qu'une durée éphemère, et devint enfin un des rédacteurs du *Charivari*. En 1863, Aurélien Scholl l'attacha au *Nain jaune*, puis il écrivit au *Figaro* hebdomadaire et, depuis un an, il était le chroniqueur régulier du *Soleil*, lorsque Villemessant l'appela à *l'Événement*, puis au *Figaro* quotidien. C'est alors que, changeant totalement de manière, il abandonna les questions d'art et de littérature pour la satire politique et se révéla un ardent adversaire du régime impérial, ce qui, tout en augmentant la célebrité du *Figaro*, lui attira les rigueurs administratives. Pour continuer la lutte avec plus d'indépendance, Henri Rochefort fonda en 1868 un journal hebdomadaire, la *Lanterne*, dont les témérités ne devaient retomber que sur lui seul et, chaque semaine, il cribla de traits acérés l'Empereur et la Cour. Il a des duels, il est condamné à de fortes amendes, à la prison, il se réfugie en Belgique. *La Lanterne* continue à paraître à Bruxelles et si elle ne peut pénétrer désormais en France qu'en trompant une surveillance rigoureuse, elle est lue dans toute l'Europe soit dans le texte original, soit dans les nombreuses traductions qui en sont faites. Porté en 1863 au Corps législatif par la faveur populaire, il devint le rédacteur en chef du nouveau journal *la Marseillaise*, où il eut comme collaborateurs les plus violents orateurs des réunions populaires. Le meurtre d'un de ces derniers, Victor Noir, par le prince Pierre Bonaparte, fut le point de départ d'une agitation extraordinaire dans laquelle

Henri Rochefort joua le premier rôle, ce qui le fit poursuivre, condamner et enfermer à Sainte-Pélagie. Rendu à la liberté par le 4 septembre et nommé membre du gouvernement de la Défense nationale, il dut bientôt donner sa démission et fonda, le 1er février 1871, le *Mot d'ordre* en vue des élections pour l'Assemblée nationale. Élu membre de cette Assemblée, il démissionna encore pour venir à Paris soutenir la Commune à la tête de toute la rédaction du *Mot d'ordre*. Quand le mouvement insurrectionnel fut vaincu, il partit pour la Belgique, mais fut arrêté à Meaux. Conduit à Versailles, il subit une longue détention préventive et, condamné à la déportation, arriva à la fin de 1873 dans la Nouvelle-Calédonie. Au commencement de 1874 il s'évada avec Paschal Grousset, Jourde, Pain et Baillière, vint à Londres, puis alla se fixer à Genève, d'où il envoya, sous divers pseudonymes, des articles à plusieurs journaux parisiens d'extrême-gauche. L'amnistie générale du 11 juillet 1880 lui permit de rentrer à Paris où il prit la direction d'un nouveau journal, *l'Intransigeant*, dans lequel il recommença une nouvelle et violente campagne contre les hommes au pouvoir, Gambetta, Jules Ferry, Constans, etc. La période du boulangisme, dont il se fit un des plus ardents défenseurs, marque l'apogée de la popularité dont il jouissait depuis si longtemps. Le temps était venu cependant où le polémiste allait perdre beaucoup de sa puissance. Il dut quitter *l'Intransigeant* et fut accueilli à *la Patrie*, à laquelle il donna son dernier article le 27 mai 1913. En dehors de ses innombrables articles de journaux (on dit qu'on pourrait en compter une vingtaine de mille), Henri Rochefort, avant de se lancer à corps perdu dans la politique, avait écrit de nombreux vaudevilles et romans, auxquels il faut ajouter quelques ouvrages dans lesquels il a raconté les multiples aventures de sa vie agitée. Nous citerons seulement les suivants : *Le Petit Cousin*, opérette en un acte (Paris, 1860, in-4), avec Ch. Deulin ; — *Un Homme du Sud*, à-propos burlesque (Paris, 1862, in-12), avec Albert Wolff ; — *Les Bienfaits de Champavert*, comédie (Paris, 1862, in-1) ; — *Les Mystères de l'hôtel des ventes*, comédie en 3 actes (Paris, 1863, n-12), avec Albert Wolff ; — *La Foire aux grotesques* (Paris, 1866, in-12) ; — *La Confession d'un enfant du siècle*, comédie (Paris, 1866, in-12), avec P. Véron ; — *Les Français de la décadence* (Paris, 1866-1867, 2 sér. in-12); — *Mes treize premières Lanternes* (Paris, 1868, in-12) ; — *Les Dépravés*, roman (Paris, 1875, in-12) ; — *L'Aurore boréale, roman de mœurs contemporaines* (Paris, 1878, in-12) ; — *Mademoiselle Bismarck* (Paris, 1880, in-12) ; — *Le Paletrenier* (Paris, 1880, in-12) ; — *Les Naufrageurs* (Paris, 1881, in-12) ; — *L'Évadé, roman canaque* (Paris, 1880, in-12) ; — *De Nouméa en Europe ; Retour de la Nouvelle-Calédonie* (Paris, 1881, in-12) ; — *Napoléon dernier ; Les Lanternes de l'Empire* (Paris, 1884, 3 vol. in-8) ; — *50 pour 100, roman d'aujourd'hui* (Paris, 1885, in-12) ; — *Farces amères* (Paris, 1886, in-12) ; — *La Mal'aria, étude sociale* (Paris, 1887, in-12) ; — *Fantasia* (Paris, 1888, in-12) ; — *Les Aventures de ma vie* (Paris, 1896, 5 vol. in-12).

— M. Edmond Lepelletier de Bouhélier, journaliste, romancier et dramaturge, est mort à Vittel, au milieu de juillet, à 67 ans. Né à Paris, en 1846, M. Edmond Lepelletier se fit surtout connaître comme journaliste. Après avoir suivi les cours de droit et obtenu le diplôme de la licence, il entra au *Nain jaune* à 22 ans, en 1868. Après la guerre de 1870 à laquelle il prit part brillamment, il collabora au *Bien public*, aux *Droits de l'homme*, au *Rappel*, au *Mot d'ordre*, à l'*Estafette*, à la *Marseillaise*, au *Paris*, au *Radical* et surtout à *l'Écho de Paris*. Son ardent anticléricalisme lui permit de devenir un des hauts dignitaires de la franc-maçonnerie ; mais il fut rayé

par le conseil de l'ordre lorsqu'il se fut jeté avec sa vivacité habituelle dans le mouvement nationaliste. Nommé député en 1902 pour une circonscription du XVIIe arrondissement de Paris, il échoua aux élections de 1906. M. Lepelletier a publié quelques pièces de théâtre, ainsi que des romans, entre autres : *Le Supplice d'une mère* (Paris, 1884, in-12); — *L'Amant de cœur* (Paris, 1884, in-12); — *La-ï-tou* (Paris, 1885, in-32); — *Les Morts heureuses* (Paris, 1885, in-12); — *Claire Evcrard* (Paris, 1898, in-12); — *Les Trahisons de Marie-Louise. Épisode complémentaire de Madame Sans-Gêne* (Paris, 1894-1896, 3 vol. in-12); — *Patria! grand récit historique* (Paris, 1894, in-4); — *Fanfan la Tulipe* (Paris, 1897-1898, 3 vol. in-12); — *Martyr des Anglais* (Paris, 1898, in-12); — *Le Fils de Napoléon* (Paris, 1898, in-12); — *Les Amours de Don Juan* (Paris, 1898, in-12); — *Le Serment d'Orsini* (Paris, 1900, 2 vol. in-12); — *Les Deux Impératrices* (Paris, 1901, 2 vol. in-12); — *Le Dernier des Napoléons* (Paris, 1902, 2 vol. in-12); — *Au Pays conquis* (Paris, 1904, in-16); — *Madame Sans-Gêne* (Paris, 1907, 2 vol. in-12); — *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre* (Paris, 1907, in-8); — *Émile Zola, sa vie, son œuvre* (Paris, 1908, in-8).

— M. Jean-Paul-Hippolyte-Emmanuel-Adhémar Esmein, l'éminent jurisconsulte, est mort à Paris, à l'âge de 65 ans. Né à Tonnérac (Charente), le 1er février 1848, il devint docteur en droit en 1878. Après avoir professé divers cours de droit industriel, il fut reçu agrégé de la Faculté de droit de Paris. Chargé, à cette Faculté, en 1881, du cours de droit international privé, il obtint plus tard la chaire du premier cours d'histoire du droit. M. Esmein, qui était membre de l'Institut, a publié de nombreux ouvrages dont quelques-uns ont eu plusieurs éditions, notamment : *Le Délit d'adultère à Rome et la « loi Julia de adulteriis coercendis », étude de droit pénal romain* (Paris, 1878, in-8); — *Histoire de la procédure criminelle en France et spécialement de la procédure inquisitoire* (Paris, 1881, in-8); — *Étude sur les contrats dans le très ancien droit français* (Paris, 1883, in-8); — *Sur l'histoire de l'usucapion* (Paris, 1885, in-8); — *Sur quelques lettres de Sidoine Apollinaire* (Paris, 1886, in-8); — *Mélanges d'histoire, de droit et de critique* (Paris, 1886, in-8); — *L'Acceptation de l'enquête dans la procédure criminelle au moyen âge* (Paris, 1888, in-8); — *Le Serment promissoire dans le droit canonique* (Paris, 1888, in-8); — *Études sur l'histoire du droit canonique privé. Le Mariage en droit canonique* (Paris, 1891, in-8); — *Cours élémentaire d'histoire du droit français* (Paris, 1892, in-8, plusieurs fois réimprimé); — *Éléments de droit constitutionnel français et comparé* (Paris, 1896, in-8, reimprimé quatre fois); — *Gouverneur Morris. Un témoin américain de la Révolution française* (Paris, 1906, in-12); — *Saint Cybard, patron d'Angoulême. Histoire et légende* (Paris, 1906, in-8); — *Précis élémentaire d'histoire, du droit. Révolution, Consulat et Empire* (Paris, 1908, in-8).

— L'Église de France a fait une grande perte en la personne de Mgr Delamaire, archevêque de Cambrai, mort à Cancale (Ille-et-Vilaine), le 20 juillet, à l'âge de 65 ans. Né à Paris, il était curé de l'église Notre-Dame-des-Champs, lorsque, en 1901, il fut nommé au siège de Périgueux par Léon XIII. Les remarquables qualités dont il fit preuve décidèrent Pie X à l'envoyer à Cambrai comme coadjuteur de Mgr Sonnois, qu'il devait remplacer il n'y a pas longtemps. Dans les divers postes qu'il a occupés, Mgr Delamaire a déployé une activité inlassable et au milieu des difficultés qui ne faisaient qu'exciter son courage, au lieu de l'abattre, il a combattu pour la justice et lutté contre l'erreur avec une merveilleuse intelligence des hommes et des choses et une indomptable énergie. En 1903, il publia sa belle lettre sur les congrégations qui lui attira l'hostilité du gouvernement

et, depuis lors, aucune des graves questions qui doivent préoccuper les évêques de France ne le laissa indifférent ; nombreuses en effet sont les lettres pastorales, pleines de vigueur et de clairvoyance, qu'il écrivit à propos du divorce, des manuels scolaires, etc. On n'a pas oublié celle qu'il adressa si opportunément au chef du Sillon et qui a été publiée en brochure sous ce titre : *Simple Avertissement* (*Le Sillon dans le diocèse de Cambrai*) (Paris, 1907, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : ALOYSE-RUDLER, professeur honoraire de l'Université, directeur de l'institution Sainte-Marie, mort dernièrement à Paris, à 75 ans ; — Auguste AUMAÎTRE, qui, ayant collaboré à la *Revue indépendante*, aux *Marches de Provence*, à *la Vie des lettres*, à *la Renaissance contemporaine*, etc., a publié un recueil de vers : *Rustica*, et un roman : *Eros mourant*, mort le 25 juin, à l'âge de 30 ans ; — BROUAZIN, journaliste, mort à Paris au milieu de juillet ; — Camille-Albert CHAVANON, professeur à l'École Massillon, mort dernièrement à Paris, à 50 ans ; — Séraphin CORDIER, secrétaire du syndicat des mineurs du Pas-de-Calais, secrétaire général de rédaction à la *Voix du mineur*, mort à Lens, au commencement de juillet ; — COULON DE LAGRANDVAL, professeur honoraire de l'Université, qui occupa pendant de longues années la chaire de mathématiques spéciales du lycée de Bordeaux, mort en cette dernière ville, au milieu de juillet, à 85 ans ; — le Dr Paul-Louis COYNE, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Bordeaux, mort dernièrement à la Roche-Calais (Dordogne), à 71 ans ; — Louis DELZONS, avocat à la cour d'appel de Paris, rédacteur au *Journal des Débats*, où il traitait les questions de législation, mort à Paris, au milieu de juillet, à 48 ans, lequel laisse des romans parus d'abord sous le pseudonyme de Louis Estang, dans la *Revue des Deux Mondes*, entre autres : *Vainqueurs et vaincus* (Paris, 1906, in-12), *L'Affaire Nell* (Paris, 1908, in-12) et *le Cœur se trompe* (Paris, 1911, in-12) ; — Paul-Louis DREYFUS-BING, dit Pierre DAUZE, journaliste et surtout bibliophile très connu, mort au milieu de juillet à Vichy, à 61 ans, lequel collaborait à l'*Avenir national*, rédigeait la partie commerciale de l'*Économiste français*, dirigeait quelques feuilles commerciales lancées par lui, entre autres la *Revue des vins et liqueurs*, mais s'était surtout fait connaître dans le monde des bibliophiles par la fondation de la *Revue biblio-iconographique*, plus tard de la *Bibliographie mensuelle*, ainsi que par la part active qu'il avait prise à la fondation de la société de bibliophiles, les XX, et de la Société du livre contemporain, enfin à qui on doit les deux ouvrages : *Répertoire des ventes publiques cataloguées, de livres, autographies, estampes, vignettes et tableaux* (Paris, 1894-1897, 4 vol. in-4) et *Répertoire des ventes publiques cataloguées. Index biblio-iconographique* (Paris, 1894-1901, gr. in-8). — Édouard GRANGE, directeur du *Journal de Saint Denis*, mort près de Brunoy, le 7 juillet ; — Armand GRÉBAUVAL, conseiller municipal de Paris, auteur de divers romans et récits de voyages, notamment : *Le Gabelou* (Paris, 1898, in-16), *Voyages en tous pays. Au Pays latin* (Paris, 1899, in-8), *Le Flot qui passe, étude de mœurs* (Paris, 1901, in-12), *Tour de Corse* (Paris, 1902, gr. in-8), mort à Paris, le 23 juillet, à 49 ans ; — Charles KELLER, ancien membre très actif de la Commune, mort dernièrement, lequel s'était retiré à Nancy, où il avait composé diverses chansons populaires et écrit deux volumes de vers qui furent publiés chez Lemerre ; — Edgar LANDESQUE, directeur de la clicherie de la Presse, mort à Suresne (Seine), au commencement de juillet, à 65 ans. — le C. F. LANGE, des Écoles chrétiennes, lequel avait été successivement directeur des écoles de Carcassonne, puis directeur du pension-

nat de Béziers et enfin visiteur des écoles de la province de Catalogne en Espagne, mort le 9 juillet au collège de Notre-Dame de Bonanova, à Barcelone, à l'âge de 85 ans ; — Louis LAROSE, directeur de la grande maison d'édition des livres de droit et de jurisprudence de la rue Soufflot, à Paris, mort à Agen, au commencement de juillet, à 72 ans ;— Mgr Charles LAVIGNE, de la Compagnie de Jésus, évêque de Trincomali (île de Ceylan), ancien secrétaire particulier du T. R. P. Beckx, général des Jésuites, ancien professeur de mathématiques spéciales pour le cours de Saint-Cyr, au Caousou, à Toulouse, mort à Montpellier au commencement de juillet ; — le Dr Ernest MOTAIS, professeur d'ophtalmologie à l'école de médecine d'Angers, président de la Société de géographie commerciale de cette ville, membre correspondant de l'Académie de médecine depuis 1901, mort dernièrement à Paris, lequel laisse entre autres importants ouvrages, une *Anatomie de l'appareil moteur de l'œil de l'homme et des vertébrés* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — Gustave PAULOWSKI, ancien professeur au lycée Saint-Louis à Paris, ancien examinateur à l'École centrale, collaborateur de la maison d'éditions Firmin-Didot, mort dernièrement à Clermont (Oise), à l'âge de 72 ans, lequel était un bibliographe distingué et avait été le rapporteur du premier congrès bibliographique ; — PRUVOST, ancien inspecteur général de l'enseignement supérieur, qui avait été professeur de mathématiques spéciales aux lycées de Nancy, de Strasbourg et de Louis-le-Grand, et avait formé à son école la plupart de nos grands mathématiciens contemporains, mort à Paris, au milieu de juillet, à 78 ans; — Joseph-Martin SAINT-LÉON, rédacteur parlementaire à la *Libre Parole*, mort à Paris, à la fin de juillet ; — Gilbert STENGER, romancier et historien, mort à Paris, au commencement de juillet, dont nous citerons : *Maître Duchesnois* (Paris, 1905, in-12), *Le Sacrifice* (Paris, 1906, in-12), *La Société française pendant le Consulat* (Paris, 1903-1908, 6 vol. in-8) ; *Le Retour des Bourbons. D'Hartwell à Gand. Le Règne des émigrés, 1814-1818* (Paris, 1908, in-8), etc. : — l'abbé VIGNERON, vicaire général honoraire de Cambrai, ancien vicaire de Saint-Honoré-d'Eylau, mort dernièrement à Paris, à 65 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le Dr BOURGET, spécialiste pour le traitement des maladies des organes digestifs, professeur à l'Université de Lausanne (Suisse), mort dernièrement en cette ville ; — Dr Georg ERLER, professeur d'histoire à l'Université allemande de Munster (Allemagne), mort en cette ville, le 30 juin, à 64 ans ; — Henry-Ernest FANSHAWE, professeur au « Corpus College » de Cambridge (Angleterre), mort au milieu de juillet ; — le chanoine FLEURBAY, directeur de l'Institut Notre-Dame, à Ixelles-Bruxelles, mort au commencement de juillet, à l'âge de 50 ans ; — le Dr Karel DE GHELDERE, membre de l'Académie flamande, qui a publié notamment des volumes de poésies en flamand, mort à Couckelaere (Belgique), le 17 juillet, à l'âge de 74 ans ; — Sir Jonathan HUTCHINSON, médecin anglais, connu pour ses recherches sur les maladies de la peau, mort à la fin de juin, à Haslemeere, à 85 ans, dont nous citerons : *A Clinical Memoir on certain Diseases of the Eye and Ear consequent on inherited Syphilis* (Londres, 1863, in-8), *Lectures on clinical Surgery* (Londres, 1878-1879, in-8) et *The Pedigree of Disease* (Londres, 1884, in-4) ; — Dr Max KASSOWITZ, professeur de thérapeutique pour les maladies des enfants à l'Université de Vienne, mort en cette ville, au commencement de juillet, à 71 ans ; — Arno KLEFFEL, musicologue allemand, mort à Berlin, le 16 juillet, à 70 ans ; — Dr. Karl KROMAYER, pedagogue allemand, ancien directeur du gymnase de Wissembourg (Alsace), mort à Strasbourg, au com-

mencement de juillet, à 84 ans ; — Dr. Julius von Leemann, ancien professeur d'agriculture et de technologie agricole à l'Université allemande de Tubingue, mort à Stuttgart, au milieu de juillet, à 73 ans ; — Dr. Robert Landlmayr von Lendenfeld, professeur de géologie et recteur de l'Université allemande de Prague, mort en cette ville, le 3 juillet, à 56 ans ; — Dr. Julius Mayer, historien allemand, mort à la fin de juin, à Anspach, à 70 ans ; — le Fr. Méthode, directeur de l'établissement de Carlsbourg qu'il avait rendu très prospère et dont il avait considérablement multiplié les cours, mort le 22 juillet ;— Miss Honnor Morten, femme de lettres anglaise, membre du « London School Board », morte à Londres, au milieu de juillet, laquelle s'occupait beaucoup de réformes sociales et qui laisse quelques ouvrages, entre autres *The Nurses' Dictionary* (Londres, 1891) ; — Dr. Fritz Pfunn, professeur de botanique à l'Académie royale de Posen, mort à Misdroy, le 16 juillet, à 61 ans ; — l'abbé Radome, professeur à l'Institut Saint-Louis, à Namur, puis au petit séminaire de Floreffe (Belgique), mort à Floreffe le 3 juillet, à l'âge de 63 ans ; — Arturo Reyes, écrivain et poète andalous, mort à la fin de juin, à Malaga, à 56 ans ; — Francis Hansard Rivington, éditeur anglais, dont l'établissement bien connu avait été fondé en 1711 par son arrière-grand-père, Charles Rivington, et a passé entre les mains de MM. Longmans, mort le 2 juillet, à Londres, à 80 ans ; — Dr. Franz Samuely, professeur de médecine interne à l'Université allemande de Fribourg-en-Brisgau, mort en cette ville, le 4 juillet, à 33 ans ; — Dr. Maximilian Sdralek, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie catholique de Breslau, mort en cette ville, à la fin de juillet, à 58 ans ; — le chanoine de Sitter, inspecteur en chef des établissements catholiques d'enseignement primaire du diocèse de Gand, mort à Gand, le 10 juillet, à l'âge de 67 ans ; — Dr. J. Thiriar, professeur de chirurgie belge, mort le 25 juin à Bruxelles, à 67 ans ; — l'abbé H. Vander Schueren, curé-doyen de Loochristy (Belgique), ancien professeur au collège de Renaix et ancien directeur de l'institut Saint-Martin, à Alost, mort à Loochristy, le 30 juin, à l'âge de 63 ans ; — August Wagener, directeur de l'Ecole technique supérieure de Dantzig, mort en cette ville, le 30 juin, à 48 ans ; — Liudomir Yovanovitch, journaliste serbe, directeur du journal *le Piémont*, dans lequel, pendant de longues années, il avait ardemment défendu la cause de l'union fraternelle des peuples de la Slavie méridionale, mort au commencement de juillet, à Krivolak, dans un combat contre les Bulgares.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 19 juillet, M. le comte d'Haussonville entretient l'Academie des observations qu'il vient de faire en Angleterre sur la situation respective des libéraux et des unionistes, tous pénétrés de l'idée de la réussite de l'Entente cordiale.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 juillet, M. Léon Dorez entretient l'Académie d'une correspondance contenue dans deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque de Brescia, l'autre du Musée britannique, entre deux humanistes italiens, Félix Feliciano et Calisto Mantagna. — Le 11 juillet, M. Héron de Villefosse lit une communication de M. Masson, relative à la découverte, à Villefranche-de-Rouerge, d'une inscription romaine, où l'on retrouve le non du flâmine Quintus. — M. Collignon donne lecture d'un travail sur Jean Giraud, consul de France à Athènes lorsque le marquis de Nointel visita cette ville. — M. Dieulafoy parle de la cathédrale de Lund en Suède, et des détails d'ornementation

remontant au XIIe siècle, qui paraissent issus d'une origine orientale; sa communication est faite à propos d'un travail de M. Wrangel, historien suédois. — Le 18 juillet, M. le comte Paul Durrieu parle à l'Académie de la découverte qu'il vient de faire dans un manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, du portrait de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. — M. René Pichon commentant le texte du 8e livre de l'Enéide, exprime l'opinion que le poète latin a voulu consacrer la légende qui faisait remonter au roi Evandre l'organisation des processions triomphales. — M. Dieulafoy signale cette particularité que les mesures du temple de Salomon, conservées par la Bible, appartiennent au même rythme modulaire que le Mausolée d'Halicarnasse, et le temple de Bâl Mardouk à Babylone. — Le 25 juillet, M. Fournier lit en seconde lecture un travail sur un groupe de collections canoniques italiennes des Xe et XIe siècles. — M. Collignon relit aussi son travail sur Jean et sa relation de l'Attique au seizième siècle. — M. Salomon Reinach parle d'un prétendu miracle païen raconté par les historiens au VIe siècle, et à ce propos signale la confiance que certains chrétiens avaient dans l'intervention de saint Thomas pour sauver l'empire romain.

Paris. — La livraison de juillet 1913 de *la Cité, bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du* IVe *arrondissement de Paris* (Paris, Champion, in-8 paginé 265-368, avec grav.) est tout particulièrement intéressante. On trouve là d'abord un travail de M. A. Callet sur *le Berceau de l'Académie française et la maison de Conrart* (p. 265-284, avec un portrait, un plan et 3 grav.). — Viennent ensuite quelques extraits du tome Ier des *Souvenirs et impressions d'un bourgeois du quartier latin* parus en 1899 avec la signature d'un avocat parisien, M. Henry Dabot. Tiré à petit nombre et non mis dans le commerce, cet ouvrage, dans son tome Ier, renferme un certain nombre de choses concernant le IVe arrondissement, lesquelles sont ici reproduites, avec des illustrations du temps (1855-1869). *Sous Napoléon III*, voilà le titre qu'un sociétaire, M. M.-H. F., a donné à ses extraits éclairés de quelques notes (p. 285-300, avec 8 grav.). — M. A. L'Esprit, à son tour, nous offre une petite étude : *Les Artistes de l'île Saint-Louis. Les Frères A. et G. Chanteau* (p. 301-307, avec une grav.). L'auteur raconte de façon humoristique l'histoire de ces deux frères jumeaux, qui épousèrent deux sœurs jumelles et dont le talent d'illustrateurs et de peintres de paysages maritimes est sensiblement égal. — Deux conférences sont à signaler : l'une de M. Funck-Brentano sur *Rétif de la Bretonne* (p. 310-327, avec 3 grav.); l'autre de M. Lemarchand sur *les Égouts de Paris* (p. 327-331, avec plan). — A mentionner aussi : *Une Confiserie dans une chapelle, à l'église Saint-Gervais*, par M. Émile Deflin (p. 332-333) et une notice sur *l'Exposition des artistes du* IVe, signée P. H. (p. 335-338) avec une reproduction d'eau forte de J.-J. Dufour (l'hôtel de Sens et une vignette). — Et, pour finir, quantité d'indications historiques, littéraires et artistiques, relatives aux IVe et IIIe arrondissements (p. 339-358, avec 3 grav. et un portrait).

— Le 3 février dernier, M. l'abbé Pierre Vignot ayant, en la cathédrale de Besançon, prononcé *l'Éloge d'Ozanam*, l'a fait ensuite imprimer en brochure (Paris, J. de Gigord, 1913, in-12 de 61 p.). L'œuvre considérable d'Ozanam et sa trop courte existence sont ici rappelées et appréciées comme il convient. M. Vignot examine le professeur, l'écrivain et aussi le fondateur de ces Conférences de Saint-Vincent-de-Paul qui, répandues aujourd'hui dans le monde entier, remplissent un rôle charitable de tout premier ordre. Les membres de cette Société de Saint-Vincent-de-Paul

n'attendent pas, en effet, que les pauvres se fassent connaître, appellent au secours, mais, deux par deux, ils vont eux-mêmes les chercher en leurs réduits afin de leur apporter l'aide matérielle et morale que réclame leur situation. Impossible de mieux louer Ozanam, avec plus de cœur et plus de jugement. Ajoutez que le style de M. Vignot est sobre, précis, imagé parfois et toujours d'une chaleur communicative.

— C'est la première fois que nous avons à signaler l'*Annuaire du Parlement* dirigé par MM. René Samuel et Géo Bonét Maury (10e année, 1911-1912. Paris, Roustan, juin 1913, in-16 de 994 p. — Prix : 8 fr.). Ce volume, qui peut rendre de réels services, debute (chapitre Ier) par une courte « étude parlementaire » sur *la Chambre des pairs de la Restauration*, par M. Ch.-M. Couyba, sénateur de la Haute-Saône (p. 1-8). Le chapitre II (p. 9-421), dû à M. Claude-Louis : *L'Année parlementaire et politique* rappelle tout ce qui a trait aux questions économiques et sociales, religieuses, militaires, budgétaires et fiscales, administratives, juridiques, ainsi que celles concernant la politique intérieure et la politique extérieure. Dans le chapitre III, M. Henri Gallien résume les faits de *l'Année politique étrangère* (p. 422-499), groupés chronologiquement par nations placées dans l'ordre alphabétique. Les chapitres IV et V sont relatifs au *Travail parlementaire* (p. 501-619) et à *Nos Parlementaires* (p. 621-892) : ici sont expliqués les votes des sénateurs et des députés et données un certain nombre de notices biographiques. Le dernier chapitre (VI, p. 893-968) fournit diverses *Informations parlementaires*. L'Annuaire se clôt par une table alphabétique des noms fort utile pour les recherches.

— A signaler un choix de *Contes arabes*, tirés des *Mille et une Nuits* et traduits par Galland (Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 292 p., avec 10 grav. — Prix : 1 fr. 50). Édition pour la jeunesse. Des dix contes ayant trouvé place ici, nous mentionnerons seulement les plus connus : *Histoire du petit bossu ; les Aventures du calife Haroun al Raschid* et *Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave.*

Bretagne. — En 1878, on décida d'établir dans les landes de Coëtquidan un champ de tir considérablement agrandi depuis. En 1908, on exproprie trois mille hectares de terrains cultivés ou bâtis et l'on voua à la destruction tout ce qui s'y trouvait : châteaux, villages, métairies et bois, monuments druidiques ou gallo-romains, chapelles et croix. C'est l'histoire de toutes ces victimes de « la barbarie », suivant son expression, que M. le marquis de Bellevüe raconte dans une série de notices brèves et précises que liront avec intérêt, sans doute, mais non sans une arrière-pensée d'amertume, tous ceux qui sont épris du passé et de ses souvenirs. Les regrets seront avivés à la vue des reproductions d'un certain nombre de ces monuments qui rappellent des traditions tant de fois séculaires d'une Bretagne croyante et chevaleresque, en train elle-même de s'effacer devant le flot montant des idées du jour (*Le Camp de Coëtquidan, monuments et seigneuries qui existaient sur son territoire.* Paris, Champion, 1913, gr. in-8 de 87 p., avec grav. — Prix : 3 fr.).

Champagne. — Dans le tome XLIX de la troisième série, tome LXXVI de la collection des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Année 1912. Troyes, imp. Paton, in-8 de 568 p., avec planches et figures), nous remarquons : *Généalogies féodales. Les Sires de Villehardouin*, par M. Ernest Petit (p. 11-79), avec 3 pl., 2 vignettes et un grand tableau généalogique hors texte) ; — *Jacques Dorey, chanoine de Troyes, 1448-1493, notice biographique, testament, inventaire après*

décès, par M. l'abbé Auguste Pétel (p. 81-338, avec deux tables onomastiques : table de la notice, table de l'inventaire, noms de personnes, de lieux et de choses) ; — *Les Volontaires de l'Aube en Vendée (4e et 6e bataillons de l'Aube), 1793-1795. Correspondance du citoyen Benoit Chaperon, commandant le 4e bataillon de l'Aube*, par le lieutenant Émile Hennequin (p. 339-400) ; — *La Légende de Prométhée*, poème, par M. A. Lagoguey (p. 447-456) ; — *La Locomotion aérienne, son utilisation probable dans l'avenir*, par M. Albert Caquot (p. 457-463) ; — *Une Ascension au Cervin*, par M. Léon Bonnefoi (p. 464-485).

Franche-Comté. — Dans la collection des *Grands Hommes* publiée par MM. Albert Keim et Louis Lumet, a paru tout dernièrement une biographie de *Pasteur*, qui mérite une mention particulière (Paris, Lafitte, s. d., in-16 carré de 127 p., avec portrait en couleurs, 6 grav. hors texte et un facsimilé. — Prix, cartonné : 1 fr. 95). Divisé en onze chapitres succincts, ce joli volume a été composé surtout d'après l'ouvrage capital (*la Vie de Pasteur*) que M. Vallery-Radot a écrit sur le grand homme dont il a épousé la fille, et aussi d'après le livre de M. Duclaux : *Pasteur. Histoire d'un esprit.* D'autres, moindres, ont été également mis à contribution. Ce volume renferme un *Petit Index* des principaux noms cités : chaque nom est accompagné d'une très courte notice sur 36 personnages plus ou moins célèbres ; de plus, les pages 115 à 125 sont remplies par l'indication des principales communications de Louis Pasteur (1848-1889). Une faute d'impression, sans grande importance du reste, a rectifier dans les éditions ultérieures : p. 10 et 11, il est question de la pension Darbet : comme à la p. 14, c'est Barbet qu'il eût fallu écrire. Bon livre de vulgarisation, bien imprimé, agréablement illustré et qui se présente sous un cartonnage artistique.

— Le comité d'initiative de Poligny (section du *Jura français*) a tout dernièrement fait paraître un gracieux petit guide local et même quelque peu régional : *Poligny, monuments, curiosités, beaux sites*, par M. François Vuillermet (Poligny, imp. Jacquin et Birou, 20 juin 1913, petit in-8 de 32 p., avec 20 grav. — Prix : 0 fr. 40). Histoire brève et description de la ville et des environs, avec des renseignements variés, précis et pratiques. Recommandé aux touristes qui passent ou séjournent dans cette partie du Jura comtois.

— Sous forme de lettre à un neveu, magistrat comme lui-même l'a été, M. Charles Thuriet publie une plaquette intitulée : *Un Souvenir de famille. Lettre à l'un des miens* (Giaveno, Italie, tip. Tommaseo, 1913, in-32 de 21 p.), dans laquelle il raconte la dramatique aventure arrivée à son grand-père en 1814. Maire de son village (Lomont, dans le département du Doubs), Jean-Baptiste Thuriet fut pris par les Autrichiens et allait être fusillé parce que l'un de ses administrés, que nul ne voulait dénoncer, avait tiré sur des soldats envoyés en reconnaissance, lorsqu'il fut rendu à la liberté grâce à une femme du pays, Alsacienne d'origine, qui s'expliqua en allemand avec le chef autrichien. Les cinq dernières pages de cette brochurette ont trait aux origines légendaires de la famille Thuriet. L'auteur, qui a 80 ans révolus, doit avoir le sac aux « Souvenirs » bien garni : il aurait tort de ne pas le mettre souvent à contribution pour l'instruction ou l'amusement des amateurs.

Ile de France. — Notre collaborateur M. Georges Gibault vient de publier une luxueuse plaquette : *Les Anciens Jardins de Fontainebleau, étude historique et archéologique* (Paris, Librairie horticole, 1913, in-4 de 11 p. à 2 colonnes, avec 13 grav. — Prix : 0 fr. 75). Remontant aux origines les plus

certaines de Fontainebleau (XIIe siècle), l'auteur retrace l'histoire du palais et surtout des jardins créés ou développés et perfectionnés par saint Louis, François Ier, Henri IV et Louis XIV. Après des considérations générales, nous trouvons ici la description à diverses époques du grand parterre, du jardin de Diane et du jardin anglais, enfin du parc commencé sous François Ier, agrandi par plusieurs de ses successeurs, mais qui, aujourd'hui, « a perdu la plus grande partie de ses agréments ; les cascades, les bassins et les jets d'eau ont disparu. » « Le grand parc, conclut M. Gibault, retourne lentement à l'état sauvage. Mélancolique et solitaire, il semble contempler sa propre décadence... » Ce très intéressant travail est orné de reproductions d'anciennes estampes et de gravures contemporaines des mieux choisies.

LANGUEDOC. — Le dernier fascicule du tome XII du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (année 1913, 2e semestre. Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé LXXXVII-CXIV-483-636, avec 5 planches et un plan) vient d'être distribué. Il se compose ainsi : *Bibliographie de l'Aude*, par M. A. Sabarthès (suite : n°s 2646-3496) (p. 483-586) ; — *Une Excursion sur la voie domitienne*, par M. H. Rouzaud (p. 595-596) ; — *Les Anciennes Faïences fabriquées à Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 557-609) : — *Notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Hilaire*, par M. P. Clercy (p. 610-634, avec 5 planches et 1 plan).

ALLEMAGNE — Les 13 et 14 octobre prochain aura lieu, à Leipzig, la vente de l'importante collection H. Buhrig relative à *Napoléon Ier et son temps*, laquelle se compose de livres, autographes, suites de costumes, portraits, estampes historiques, affiches, caricatures, plaquettes, bustes, statuettes, médailles, monnaies, bijoux en fer, montres, pendules, tabatières, pipes, curiosités, bibelots, objets en porcelaine et faïence, coiffures militaires et armes. Le catalogue (in-8 de 93 p., illustré) est en distribution chez Karl W. Hiersemann, libraire et antiquaire, Königstrasse, 29, à Leipzig.

BELGIQUE. — L'Association des archivistes et des bibliothécaires belges ayant décidé la publication d'un *Annuaire des Archives de Belgique*, en a confié la rédaction à l'un de ses membres, M. Léo Verriest (Roulers, imp. Deraedt-Verhoye, 1er juin 1913, in-8 de 167-CXXII p., et 5 p. de tables). Dans une brève Introduction, l'auteur déclare qu'il a voulu faire de cet annuaire « un instrument de travail, un *corpus* de tous les renseignements, d'ordre scientifique et pratique, qui puisse faciliter les recherches historiques. » Le plan proposé par lui a été adopté par la Commission spéciale de l'Association, qui a décidé : « 1° Que dans le premier Annuaire (première partie) figureraient exclusivement les notices concernant les dépôts de l'État, des provinces, des villes, des évêchés et des abbayes ; 2° Que ces notices seraient classées dans l'ordre alphabétique des localités. » Cette première partie, une fois exécutée, M. L. Verriest n'a plus eu qu'à classer alphabétiquement (2e partie) les *Notices bio-bibliographiques* concernant les archivistes belges, lesquelles, établies par les intéressés eux-mêmes et donnant, avec l'état-civil de chaque archiviste, les fonctions remplies, les distinctions obtenues et la liste des publications, offrent toutes les assurances désirables d'exactitude.

ITALIE. — Publié d'abord dans la *Rivista ligure* de septembre 1912, puis traduit en allemand et inséré dans l'*Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie* (vol. VI, liv. 1), le travail de M. Giorgio del Vecchio : *Sui caratteri fondamentali della filosofia politica del Rousseau* (Genova, tip. Carlini, in-8 de

15 p.) est la reproduction d'un discours prononcé par l'auteur à l'inauguration du quatrième congrès de la Société philosophique italienne. Il a donc tous les caractères d'une conférence, moins peut-être la clarté de la langue, trop chargée d'expressions abstraites ou empruntées à la phraséologie allemande. M. del Vecchio s'est proposé essentiellement de concilier et d'accorder les opinions opposées de ceux qui ont vu successivement en Rousseau, soit le théoricien de l'omnipotence de l'État, soit le père de l'individualisme et le défenseur des droits imprescriptibles du citoyen. Il arrive à résoudre cette contradiction par une analyse pénetrante de la doctrine du *Contrat social*, dont il montre en quelques lignes la différence profonde avec celle de Hobbes et des autres partisans de la suprématie de l'État.

PORTUGAL. — M. le général C.-R. du Bocage, dans une *Étude préliminaire sur la prise de Ceuta par les Portugais* (Lisbonne, typ. militar, in-8 de 23 p.), retrace les péripéties qui précédèrent la mémorable expédition qui donna aux Portugais l'une des clés du détroit de Gibraltar. Le roi Jean Ier, tout en ne voulant pas declarer la guerre à ses voisins, redoutait pour son peuple l'inaction de la paix ; aussi se rendant aux instances de ses fils, princes jeunes et valeureux, il consentit à les laisser aller combattre les musulmans et tenter la conquête de Ceuta. Le 21 août 1415, le Portugal, au nom de la civilisation chrétienne, prenait possession de l'antique cité de la Mauritanie occidentale, ouvrant ainsi une ère de conquêtes et de découvertes si importantes. En ces quelques pages se trouve résumé, avec autant de précision historique que de clarté, un fait des plus intéressants.

ARMÉNIE. — En quelques pages émues : *Au Pays des massacres, saignée arménienne de 1909* (Paris, Bloud, in-8 de 38 p. — Prix : 1 fr.), M. Jean d'Annezay décrit les massacres des Arméniens en Cilicie (1909). Il a visité Mersina et Adana, et a recueilli, sur le théâtre de ces atrocités, des renseignements de première valeur. Lecture à conseiller à ceux qui se lamentent sur les echecs de l'ottomanisme.

CHINE. — *Le Calendrier-Annuaire pour 1913 de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei* (Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, 1913, in-18 de 128 p., avec 28 planches dont 12 cartes astronomiques et un appendice de 71 p.) est un peu moins volumineux que son similaire de 1912, dont il a été rendu compte l'an dernier (t. CXXV, mai 1912, p. 476-477). N'y figurent pas : le calendrier des deux premiers mois de l'année suivante ; les crues du Yang-tse Kiang ; la description avec calendrier botanique du Jardin de Zi-Ka-wei; la nouvelle division administrative de la Mandchourie ; les variations annuelle et diurne de l'insolation au même lieu ; les observations de la visibilité à Zô-Sê (l'Observatoire) de 1903 à 1910 ; la note sur le climat de N.-D. des Pins de 1900 à 1910. D'autre part, on y a donné, en plus de l'année précédente, la liste des jours chômes dans l'année à Chang-Haï, celle des « Fêtes nationales » des pays qui ont un consul en cette ville, la constitution du parlement chinois, les conditions électorales des sénateurs et des deputés, et enfin une addition au code des signaux de l'observatoire. Ces diverses suppressions et additions intéressent seulement la première partie de l'annuaire, celle qui précède les tableaux lunaires et planétaires, les cartes astronomiques et l'Appendice. En dehors d'eux, nous n'avons guère relevé d'autres modifications que celles-là mêmes que nécessite le changement d'année.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Œuvres choisies oratoires et pastorales*, par

Mgr Touchet. T. VII (in-12, Lethielleux). — *Le Déplacement administratif des curés, commentaire du décret « Maxima cura »* (*20 août 1910*), par l'abbé A. Villien (in-12, Lethielleux). — *La Légion étrangère et le droit international*, par C. Poimiro (gr. in-8, Berger-Levrault). — *La Loi d'universelle relation*, par E. Ladevèze (in-16, Alcan). — *Esquisse d'une interprétation du monde*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *A travers l'œuvre de M. Ch. Maurras*, par P. Descoqs. 3e éd. entièrement refondue (in-18, Beauchesne). — *Monophorisme et Action française*, par P. Descoqs (in-18, Beauchesne). — *Mon filleul au « Jardin d'enfants ». Comment il s'élève*, par F. Klein (in-18, Colin). — *Problèmes pédagogiques, notes et documents*, par V.-H. Friedel (in-16, Roustan). — *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, avec biographie et notes, par G. Schelle. T. 1er (in-8, Alcan). — *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par P. Janet. 4e ed. revue par G. Picot (2 vol. in-8, Alcan). — *Les Fondements de l'économie politique*, par A. Wagner; trad. par K. L. T. IV (in-8, Giard et Brière). — *Le Régime financier des chemins de fer de l'État*, par R. Ribès-Méry (in-8, Toulouse, imp. Clémence-Isaure). — *Le Rythme du progrès, étude sociologique*, par L. Weber (in-8, Alcan). — *Les Auxiliaires, récits sur les animaux utiles à l'agriculture*, par J.-H. Fabre (in-18, Delagrave). — *Ce que j'ai vu chez les bêtes*, par P. Noël (in-18, Colin). — *Le Docteur Bordes-Pagès. Le Travail d'un homme et la marche de quelques idées*, par J. Ageorges (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Les Propriétés optiques des solutions*, par C. Chéneveau (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Mémoires scientifiques*, par P. Tannery, publiés par J.-L. Heiberg et H.-G. Zeuthen. T. II. *Sciences exactes dans l'antiquité*, 1883-1898. II (in-8 carré, Gauthier-Villars). — *Où allons-nous*, par l'abbé T. Moreux (in-8, Bonne Presse). — *L'Esthétique du paysage*, par F. Paulhan (in-16, Alcan). — *Les Origines mystiques de la science « allemande »*, par R. Lote (in-8, Alcan). — *A Welsh Grammar, historical and comparative*, by J. M. Jones (in-8 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Grammatica italo-araba con i rapporti e le differenze tra l'arabo letterario e il dialetto libico*, de G. Scialhub (in-16 cartonné, Milano, Hoepli). — *Morfologia de la conjugación vasca sintética*, por L. de Eleizalde. T. I (in-8, Bilbao, imp. Eléapuru). — *Les Réalités et les rêves*, par C. Castor (in-16, Lemerre). — *Le Collier des heures*, par L. Payen (in-16, Mercure de France). — *Heure de silence*, par J. Fériès (in 18, Figuière). — *La Nuit tombe...*, par H. Ardel (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Harpes éoliennes*, par G. Grimaux (in-16, Perrin). — *Le Flot qui monte!* par C. Duffart (in-16, Stock). — *Le Roman de la vie. Éliane*, par L. Decharme (in-12, Messein). — *Amour stérile*, par L. Texier (in-12, Messein). — *L'Enfant au renard*, par M.-G. Ferron (in-18, Figuière). — *Joe Trimborn*, par G. Le Roy (in-16, Figuière). — *Corsica de Piétrasanta*, par J.-D. Pinelli (in-16, Figuière). — *Les Foudroyés*, par L. Lamapet, in-16, Ficker). — *Les Vacances de Suzette pour 1913* (in-8 cartonné, H. Gautier). — *Le Steppe blanc*, par Mariech (in-16, Bonne Presse). — *Sur mon chemin*, par R. La Houlette (in-16, Téqui). — *L'Esthétique de Chateaubriand*, par G. Méra (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Bon an, mal an*, par H. Lavedan. 6e série (in-16, Perrin). — *Aux confins de l'Europe et de l'Asie*, par M. Rondet-Saint (in-16, Plon Nourrit). — *La Société française à travers les siècles. Ses Transformations politiques et sociales, ses mœurs et ses coutumes*, par J. Assanis (in-18, Roustan). — *Historia de la Compañía de Jesús en la asistencia de España*, por el P. A. Astrain. T. IV. *Aquaviva* (segunda parte), *1581-1615* (in-8, Madrid, Razón y Fe). — *Misiones del Paraguay. Organización social de las doctrinas guaranís de la Compañía de Jesús*, por el P. P. Hernández (2 vol. gr. in-8, Barcelona, Gili). — *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato, 1660-1830*, par A. C. Stourdza

(gr. in-8, Plon-Nourrit). — *The Free Negro in Virginia, 1619-1865*, by J. H. Russel (in-8, Washington, Government printing office). — *Un Initié des sociétés secrètes supérieures. Franciscus, eques a capite galeato, 1753-1814*, par B. Fabre (in-8, la Renaissance française). — *Les Beaux Jours de Marie-Antoinette*, par Imbert de Saint-Amand (in-12, Lethielleux). — *Le Frère de Diderot. Didier-Pierre Diderot, chanoine, fondateur des écoles chrétiennes de Langres*, par le chanoine Marcel (in-8, Champion). — *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine*, par Imbert de Saint-Amand (in-12, Lethielleux). — *La Citoyenne Bonaparte*, par Imbert de Saint-Amand (in-12, Lethielleux). — *Relaciones entre España é Inglaterra durante la guerra de la independencia*, por W. R. de Villa-Urrutia (2 vol. in-8, Madrid, Beltrán). — *L'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816*, par R. Perrin (in-8, Berger-Levrault). — *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, par W. Stubbs ; trad. de l'anglais, par G. Lefebvre. T. II (in-8, Giard et Brière). — *La Conférence de Constantinople et la question égyptienne en 1882*, par Sayed Kamel (in-8, Alcan). — *Chez François Coppée*, par C. Couturier (in-18, Stock). — *L'État et les fonctionnaires*, par A. Lefas (in-8, Giard et Brière). — *Serbes, Croates et Bulgares, études historiques, politiques et littéraires*, par L. Léger (gr. in-8, Maisonneuve). — *La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911)*, par J. Rodes (in-16, Alcan). — *Épopées africaines*, par le colonel Baratier (in-16, Perrin). — *Pour l'action catholique*, par Mgr Gouraud (in-18, Beauchesne) — *La Politique et la classe laborieuse du pays*, par H. Desprez (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Faites un Roi, sinon faites la paix*, par M. Sembat (in-16, Figuière). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *International Catalogue of scientific literature.* Tenth annual issue. J. *Geography.* Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-8 de VIII-430 p., 20 fr. 55. — 2. *Nord-Sud. Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg,* par René Bazin. Paris, Calmann-Lévy. 1913, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 3. *Au Pays hollandais,* par L. et Ch. de Fouchier. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 228 p., avec 44 grav. hors texte et une carte, 4 fr. — 4. *L'Archipel de la Manche,* par Camille Vallaux. Paris, Hachette, 1913, in-16 de VIII-256 p., avec 52 grav. et une carte, 4 fr. — 5. *Nice capitale d'hiver,* par Robert de Souza. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de XV-518 p., avec 106 illustrations, vues, cartes et plans, 7 fr. 50. — 6. *Atlas géographique, économique, historique de la Suisse.* Neuchâtel et Paris, Attinger, in-4 de 48 pl. en couleurs, 7 fr. 50. — 7. *L'Alpe enchanteresse : Salzbourg, le Salzkammergut, les Hauts Tauern,* par le comte J. du Plessis. Paris, Hachette, 1913, in-16 de VI-232 p., avec 51 grav. hors texte et 2 cartes, 4 fr. — 8. *Vedi Napoli . . .,* par E.-A. de Molina. Paris, Fischbacher; Bruxelles, Lebègue, 1913, in-12 de XI-167 p., 2 fr. — 9. *Aux Confins de l'Europe et de l'Asie,* par Maurice Rondet-Saint. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de VI-334 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 10. *A Constantinople,* par Gaston Deschamps. Paris, Calmann-Lévy, s. d., 1913, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 11. *La Vivante Roumanie,* par Paul Labbé. Paris, Hachette, 1913, in-16 de IX-208 p., avec 55 grav. et une carte, 4 fr. — 12. *Dans la Jungle. A travers l'Indo-Chine anglaise et les Indes néerlandaises,* par Erique Guilloteaux. Paris, Perrin, 1913, gr. in-8 de 297 p., illustré de 67 grav., 7 fr. 50. — 13. *Au Cœur du Maroc,* par Louis Botte. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 227 p., avec 61 grav. et 3 cartes, 4 fr. — 14. *Un Voyage au Maroc,* par Albert Navarre. Paris, Delagrave, s. d. (1913), in-18 de 215 p., avec cartes et 32 planches, 3 fr. 50. — 15. *Le Monde polaire,* par Otto Nordenskjöld; traduit du suédois par Georges Parmentier et Maurice Zimmermann. Paris, Colin, 1913, in-18 de XII-324 p., avec 30 planches de cartes et de gravures hors texte, 5 fr. — 16. *Mon Limousin; mœurs, coutumes, légendes,* par G. Michel Coissac. Paris, Delagrave, 1913, in-8 de XVI-438 p., avec plus de 200 grav. et cartes, 8 fr.

Aucun atlas général, si élémentaire soit-il, n'ayant paru dans le cours de ces derniers mois, c'est seulement de livres que cet article s'occupera, et, — fait digne de remarque, — de livres ayant surtout trait à l'Europe. Il convient de s'en féliciter. Sans doute les pays exotiques ont-ils un charme indéniable, et présentent-ils de grands attraits; mais des contrées toutes proches de la nôtre ne sont ni moins attrayantes ni plus inconnues. Aussi est-il bon que de consciencieux voyageurs nous renseignent sur elles, nous fassent part de leurs découvertes et nous incitent à les imiter. Voilà précisément ce que n'ont négligé de faire aucun des écrivains dont nous allons brièvement passer en revue les ouvrages.

1. — Deux mots auparavant de cet *International Catalogue of scientific literature,* dont a été distribué, il y a quelques mois, le 10e fascicule annuel relatif à la géographie. C'est surtout la production géographique de l'année 1910 qui est relevée dans ce fort volume, où se trouvent d'ailleurs signalés également certains tra-

vaux antérieurs, et aussi quelques articles de l'année 1911. Réunis entre le mois de mai 1910 et le mois de juin 1911, les matériaux à l'aide desquels a été constitué ce volume ont été distribués par M. F. Allen, comme l'avaient été ceux des volumes antérieurs, en deux répertoires, dont l'un est une table par noms d'auteurs et l'autre une table systématique par ordre de matières. On consultera avec fruit ce catalogue bibliographique, bien que, cette année encore, les transcriptions n'en soient pas toujours absolument irréprochables; que d'études ignorées, — ou oubliées, — en révèle l'examen! Par cette énumération, qui n'a rien de critique, est complétée la bibliographie de choix des *Annales de géographie* et facilité, à celui qui s'occupe de géographie physique, un travail d'investigation et de recherche préalable à toute étude sérieuse sur n'importe quel point du globe.

2. — C'est au spécialiste, et à lui seul, que s'adresse l'*International Catalogue of scientific literature*; à tout lecteur épris d'observations précises, de fines remarques et de beau langage convient le *Nord-Sud* de M. René Bazin. Le septentrion en est assez éloigné; c'est cet admirable Spitzberg où naguère, sur « l'Ile de France », l'auteur des *Oberlé* fit une excursion pleinement réussie, à laquelle ne manqua même pas un échouement. Avec quelle intensité d'expression, M. Bazin a décrit la nature si extraordinaire des terres arctiques rapidement entrevues par lui, comme aussi le charme des mers polaires sur lesquelles il navigua pendant plusieurs jours, et, comme il a su mêler à l'étude de l'aspect physique du monde glacial, en manière de contraste, des traits d'observation, des propos aussi nous rappelant que les passagers de « l'Ile de France » étaient des Français, et parfois même des Parisiens de Paris! On ne se lasse pas de lire le récit de ce voyage au Spitzberg, non plus que celui des promenades de M. René Bazin en Corse, ou encore que les pages intitulées « Paysages d'Amérique », où, avec tant d'émotion, est évoqué le souvenir des héros de la bataille de Carillon, et est montrée immuablement fidèle au souvenir de la métropole la colonie qui porta autrefois le nom de « Nouvelle-France». Mais le chef-d'œuvre du volume, c'est peut-être ces « visites en Angleterre » dans lesquelles l'auteur de *Nord-Sud* a groupé tant d'observations pénétrantes et jeté un tel jour sur le monde où il a été reçu. Il y a là de maîtresses pages, à rapprocher d'autres où, naguère, dans un de ses plus beaux romans (*la Barrière*), M. René Bazin s'est plu à dépeindre le même monde, la même existence, peut-être aussi les mêmes châteaux. Faut-il s'en étonner? Non certes, mais se réjouir au contraire de constater combien les récits de voyage de M. René Bazin permettent de mieux apprécier ses romans et d'en plus complètement com-

prendre les éminentes qualités d'observation psychologique et morale, comme aussi les éminentes qualités descriptives.

3. — Après avoir, en compagnie de M. René Bazin, séjourné dans certains coins du Norfolk, du Yorkshire et de l'ouest de l'Angleterre, franchissons la mer du Nord et gagnons un port quelconque du royaume des Pays-Bas; deux aimables cicerones, MM. L. et Ch. de Fouchier nous y attendent pour nous servir de guides à travers toute la contrée. Ils la connaissent fort bien en effet, abstraction faite de la bordure insulaire du nord et de la région marécageuse limitrophe du Hanovre dont le nom même, croyons-nous, n'est pas prononcé par eux; mais ce sont là, pour des raisons différentes, des points que ne visite pas le touriste et auxquels le géographe s'intéresse seul. N'en veuillons donc pas à MM. L. et Ch. de Fouchier de les avoir négligés et considérons leur nouveau volume comme un intermédiaire entre le guide et le livre de géographie, un de ces ouvrages que, avant de se mettre en route, les hommes du monde liront pour se donner une légère et exacte teinture du pays qu'ils vont visiter, et pour préparer leur voyage. *Au Pays hollandais* répond parfaitement à ce double but; à côté des renseignements pratiques absolument indispensables, il signale ce qu'il faut voir, il en indique l'intérêt historique, archéologique, artistique ou pittoresque, il initie aux mœurs du pays. Tout cela avec beaucoup de simplicité, d'exactitude et de belle humeur. Ajoutons que MM. L. et Ch. de Fouchier savent voir et bien voir, et qu'ils aident les autres à voir, qu'ils définissent exactement et heureusement les différences existant entre les diverses provinces des Pays-Bas, de simples nuances le plus souvent, mais ayant néanmoins leur importance et leur intérêt. De fort belles gravures illustrent cet aimable livre, qui ne dispensera pas de lire les volumes plus développés d'Henri Havard, mais qui préparera à leur lecture et qui mérite d'être soigneusement étudié. Ses auteurs — éloge moins banal qu'on pourrait le penser d'abord, — connaissent bien le pays dont ils parlent, et les conseils de tout genre dont est plein *Au Pays hollandais* sont excellents.

4. — Des bords de la mer du Nord, il nous faut maintenant atteindre les côtes de la Manche et ces terres britanniques qui sont des îles françaises soumises à une domination étrangère : l'archipel anglo-normand, Jersey, Guernesey et leurs satellites. M. Camille Vallaux, avant de les décrire, les a soigneusement étudiées; il y a fait trois séjours prolongés au cours desquels il a multiplié observations et recherches, apprécié et aimé chaque jour davantage ces lambeaux insulaires du vieux duché de Normandie, estimé de plus en plus leurs habitants. Tout cela se retrouve dans le livre où M. Vallaux vient de résumer le long et minutieux travail patiemment poursuivi

par lui durant ses voyages d'investigations et d'études; c'est avec amour, en effet, que l'*Archipel de la Manche* décrit les paysages si pittoresques et si variés de Jersey, « l'île du Soleil », de Guernesey « terre d'hospitalité et de liberté », de la sévère et triste Aurigny, de la verdoyante oasis marine qu'est Sercq, « survivance de la vieille féodalité où l'usure a estompé les angles rudes des anciens droits du seigneur », enfin de la seigneurie moderne de Herm. Avec un très vif plaisir, on lira les descriptions de M. Camille Vallaux; mais on s'attachera plus encore aux côtés sérieux de son ouvrage, à l'étude si sûre et si précise faite par l'auteur de la géographie physique et aussi de la géographie humaine des îles anglo-normandes, des superbes falaises, de la végétation riche et vigoureuse, des coquets cottages, enfin des villes actives dont les illustrations insérées dans *l'Archipel de la Manche* montrent tant d'exemples ou tant de coins. On ne s'intéressera pas moins à ces habitants, ouvriers ou colons, qui concentrent les qualités des races anglaise et française, à leurs travaux si ingénieux et si variés; mais ce qui retiendra surtout l'attention, c'est sans doute les pages consacrées par l'auteur à la formation même de l'archipel. M. Vallaux est un grand destructeur de légendes; il l'avait naguère prouvé dans son *Penmarck aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*, et il le prouve encore aujourd'hui dans des pages dont nous aimerions pouvoir lire, un peu plus tard, le développement complet dans un mémoire scientifique détaillé. Puisse M. Vallaux nous donner un jour ce travail, dont *l'Archipel de la Manche* permet déjà de pressentir la nouveauté, la méthode critique et l'intérêt!

5. — Dans aucune des îles anglo-normandes nous ne sommes en France; nous y sommes au contraire à Nice, dont M. Robert de Souza vient, dans un curieux ouvrage de géographie urbaine, de raconter les déplorables transformations et les erreurs municipales. C'est un véritable amoureux de la « cité victorieuse » que M. Robert de Souza, un amoureux de son site admirable et de son antique simplicité, et son cœur de poète a saigné à chacun des enlaidissements et des outrages qu'a subis la beauté de la vieille capitale du Comté; en spectateur impuissant, mais non désintéressé, il a été le témoin des méfaits des Vandales, et, en penseur, il en a prévu les conséquences, non pas seulement lointaines, mais presque immédiates. Celles-ci se sont produites très rapidement, et la conséquence en a été la déroute, aux dernières élections municipales, de l'ancien conseil et l'arrivée aux affaires d'une nouvelle édilité, d'hommes désireux de bien faire et d'agir au mieux des intérêts dont ils ont la charge... Comment ces élus d'hier devront-ils se comporter? Voilà précisément ce qu'indique M. Robert de Souza dans sa *Nice capitale d'hiver*, en s'inspirant du site même de Nice, donc de la topographie, et

aussi des plus larges principes d'utilité, d'hygiène et d'esthétique, enfin des excellents exemples donnés par les étrangers. En Allemagne, en Angleterre, en Autriche, aux États-Unis, ailleurs encore, en effet, administrations municipales et gouvernementales rivalisent avec les sociétés privées pour assainir, embellir, développer les villes suivant des conceptions rationnelles et vivantes très supérieures à celles sur lesquelles nous vivons en France; pourquoi ne pas imiter de tels exemples, ne pas abandonner des errements surannés ni leur substituer cette science édilitaire nouvelle qui, à l'étranger, a déjà été si largement appliquée? La chose est d'autant plus faisable qu'elle n'exige aucun sacrifice d'amour-propre ; ne voit-on pas, en effet, les architectes français en tête du mouvement, et les nouveaux plans de tant de cités anciennes ou récentes, de Barcelone, de Buenos-Aires et de Guayaquil, par exemple, ne sont-ils pas leur œuvre? Pourqui ne transporteraient-ils pas en France même les idées dont ils s'inspirent et qu'ils font triompher au-delà de nos frontières? Telles sont, succinctement résumées, les idées générales énoncées par M. Robert de Souza avec cartes, plans et vues à l'appui; rien de plus instructif ni de plus intéressant que le développemnt de ces idées par l'auteur de *Nice capitale d'hiver*, que leur application à la plus belle des « perles de la Côte d'azur » célébrées naguère par le général Bourelly. Le nouveau conseil municipal de Nice serait décidé à s'en inspirer; espérons que ses électeurs ne lui demanderont pas tout à la fois et lui laisseront le temps nécessaire pour réaliser sans hâte ses projets! Souhaitons aussi autre chose : puisse, parmi les conseillers municipaux des grandes et des moyennes villes de France, l'ouvrage de M. Robert de Souza trouver de très nombreux lecteurs, et puisse ensuite chacun de ses lecteurs, dans les délibérations de l'assemblée à laquelle il appartient, s'inspirer avant tout du rôle particulier des aspirations et aussi des traditions et de l'esthétique véritable de la cité quand il examinera et discutera les améliorations projetées! Que de sacrilèges, de barbarismes, de vandalismes, eussent été ainsi évités à Versailles, par exemple! Passons l'éponge sur les irréparables méfaits du passé; mais ne les renouvelons plus, ni à Paris, ni à Versailles, ni à Évian, ni à Nice; la beauté, le renom artistique de nos villes en dépendent!

6. — La méditerranéenne Nice aurait, à en croire M. Robert de Souza, vraiment besoin de recevoir des leçons de nombre d'autres villes, plus soucieuses qu'elle de leur admirable situation, de leur beauté naturelle ou artistique, du bien-être des hôtes qui leur apportent la richesse, sinon la vie. Que d'exemples à tirer de ce qui se passe en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse! Dans ce dernier pays, qui vit particulièrement de l'industrie hôtelière, rien n'est

épargné pour plaire aux hôtes de passage, pour les engager à revenir, pour les amener à séjourner le plus longtemps possible, et jusque dans les meilleurs atlas figure une carte des « principales régions du tourisme » dans ce pays. Ouvrez, pour vous en convaincre, *l'Atlas géographique, économique, historique de la Suisse* publié par la maison Attinger; sur un fond physique établi d'après le beau relief de Perron, les lignes des grands express et les lignes de montagnes, les routes alpestres et les emplacements des stations d'hiver, des hôtels, des bains, se détachent nettement et montrent avec éloquence quel admirable parti les Suisses ont su tirer des expositions favorables pour les faibles et pour les malades ici, pour les excursionnistes et les alpinistes là. Cette carte fait le plus grand honneur aux cartographes de la maison Borel, comme aussi, d'ailleurs, toutes les autres planches de cet excellent atlas, que chaque ami de la Suisse devrait toujours avoir à sa portée. Que de renseignements de toute nature et du plus vif intérêt on y rencontre! Un bref exposé du plan de l'atlas suffira pour le faire comprendre. En 46 cartes, dont quelques-unes occupent une double planche, on a voulu donner une idée précise des détails de la géographie physique de la Suisse et grouper les données démographiques, économiques et historiques essentielles, montrer les rapports unissant ces dernières au sol lui même. De là, pour débuter, une longue série de cartes générales relatives à la géographie physique de la contrée, à la nature des terrains, à l'orographie, à l'hydrographie, aux pluies, à la flore; une planche double de profils géologiques établis par le Dr H. Schardt à travers toute la Suisse; des cartes de détail du Jura et du Plateau, une carte (très intéressante) des principales chaînes du Jura dues au Dr L. Rollier, une série de cartes bathymétriques des principaux lacs du pays (au nombre de 10, y compris les lacs internationaux de Genève, de Constance et de Lugano, mais, non pas le lac Majeur, — en partie suisse cependant), une carte des limites de la contrée, une enfin qui montre la répartition d'essences forestières aussi importantes que le hêtre, le mélèze, le châtaignier, le pin sylvestre, etc., complètent sur certains points et précisent bien des données que ne peuvent pas fournir ou qu'indiquent de manière très sommaire les cartes d'ensemble. — A cette série physique succède une série démographique précieuse : densité et mouvement de la population, langues, religions, répartition de l'armée active à laquelle a été ajoutée, de la « Suisse catholique », une carte tout à fait neuve et très instructive, malgré qu'une teinte, celle qui recouvre les territoires du monastère du Saint-Bernard, de Salvan, de Choex, eût eu besoin d'un bref commentaire. — Vient ensuite le petit groupe des cartes économiques; à côté de la carte des régions du tourisme dont il a été question plus haut, voici son complément, c'est-à-dire une

carte de l'extension successive du réseau des chemins de fer. Aux mines et aux carrières, à la chasse et à la pêche, aux industries textiles et à l'industrie horlogère sont consacrées les autres planches de la série, qui contient encore une remarquable carte des stations centrales d'électricité, dressée par l'ingénieur H. Vaterlaus. — Dix cartes historiques complètent cet excellent *Atlas géographique, économique, historique de la Suisse*, auquel aurait dû être adjoint, pensons-nous, un petit commentaire de quelques pages qui en eût singulièrement accru l'intérêt, tout au moins pour les profanes, c'est-à-dire pour les étrangers. Mais ce regret ne peut que témoigner davantage de la grande estime en laquelle nous tenons l'atlas publié par la maison Attinger, atlas dont on ne sait trop, au total, ce qu'il faut louer le plus : le plan très logique et l'ordonnance excellente, l'exécution scientifique et matérielle remarquable, ou enfin le prix si modique et si accessible à tous.

7. — Dans un atlas de la Suisse, les Alpes tiennent naturellement une place des plus importantes, sinon même la place prépondérante; mais est-ce bien, aujourd'hui, en Helvétie qu'il faut aller chercher la véritable nature et qu'il est possible de trouver ce que le comte J. du Plessis appelle, de manière fort heureuse, « l'Alpe enchanteresse » ? Non, sans doute. L'industrie hôtelière a fait perdre à la nature tout ou presque tout son ancien charme; chemins de fer de montagne, funiculaires, ascenseurs, lumières électriques et feux de bengale n'ont rien épargné : tout est truqué, machiné pour la grande joie des badauds, pour le désespoir des amoureux du calme, de la vérité, de la montagne, si bien que c'est à l'ouest ou bien à l'est de la Suisse qu'il faut aller se faire aujourd'hui, à peu près exclusivement, loin du monde, du bruit et des hôtels, une idée exacte des Alpes. Le comte J. du Plessis a choisi l'est, la partie montagneuse des confins de la Bavière et de l'Autriche, Salzbourg et le Salzkammergut et les Hohe Tauern, et ces admirables vallées supérieures du Pinzgau dont le Gross Glockner, le Gross Venediger, le pic des Trois Seigneurs, marquent la fin vers le sud, et il y a vraiment trouvé « l'Alpe enchanteresse ». Pas toujours absolument pure; ce sont de faux brillants que les villes d'eaux d'Ischl et de Gastein; mais le plus souvent, quels spectacles imposants, quels montagnards vraiment simples, quelles mœurs et quelles traditions charmantes, quelles délicieuses légendes ! Le livre du comte J. du Plessis en est presque complètement rempli, si bien que, en même temps qu'un ouvrage descriptif, *l'Alpe enchanteresse* est un précieux ouvrage de folklore; mais c'est autre chose encore. Grâce à ses superbes illustrations photographiques, c'est un un volume de documentation; grâce à ses multiples enseignegnements de toute espèce, c'est enfin l'un de ces livres de peu de

poids et de format maniable que l'on aime prendre avec soi en partant en voyage, que, en cours de route, on consulte assez souvent, avec profit, et qui, au retour, permettent de coordonner et de grouper les impressions du chemin, de les préciser aussi. Pour tous ces motifs, *l'Alpe enchanteresse* retient l'attention du lecteur; c'est un bon livre, et c'est en même temps un joli livre.

8. — C'est également un livre intéressant, très intéressant même par sa sincérité, que celui de M. E. A. de Molina : *Vedi Napoli*... « Voir Naples, et puis ne pas mourir », disait naguère un jeune poète dont nous avons oublié le nom; « voir Naples, mais n'y pas retourner », écrit aujourd'hui M. de Molina, dont l'ouvrage raconte surtout les désillusions et les déceptions. Rien, en réalité, ou à peu près rien, ne reste de Naples quand on ferme ce volume; du beau ciel, si vanté, l'auteur n'a pas joui, si bien qu'il ne le connaît pas, et tandis que M. de Souza exalte quelque part, dans le livre dont nous parlions plus haut, Naples aux dépens de Nice, voici que maintenant M. de Molina célèbre la Côte d'azur aux dépens de la baie de Naples; quant aux habitants, mieux vaut n'en pas parler, ou du moins des « faquins », des cochers, du populaire et des hôteliers ... Est-ce à dire que *Vedi Napoli* soit un réquisitoire? Nullement, puisque les musées, Pompéi et quelques obligeants Napolitains ont trouvé grâce devant l'auteur, qui « éreinte » la Marseille des jours de mistral et ne trouve pas irréprochable absolument tout à bord du paquebot *allemand* qu'il a pris pour se rendre de Marseille à Naples (mais aussi pourquoi prendre un paquebot étranger? lisez donc le dernier livre de M. Rondet-Saint, M. de Molina !) En réalité, ces notes sont neuves par leur absolue franchise; comme l'a voulu l'auteur, *Vedi Napoli* « est une étude artistique de Naples et de son golfe pris dans son ensemble, une sorte de monographie critique et impartiale, patiemment fouillée ... de la personnalité de ce coin de terre » (p. 122); de là et de sa tenue littéraire, de ses pages aussi sur les ravages causés aux alentours de Naples par la dernière éruption du Vésuve (M. de Molina a vu Naples immédiatement avant, ou immédiatement après, ce qui explique peut-être en partie certaines de ses déconvenues), de là son très vif intérêt.

9. — Naples n'a pas été une des escales de M. Maurice Rondet-Saint au cours de son voyage dans les mers de la Méditerranée orientale; partons-en néanmoins pour rejoindre un des navires qui desservent les ports de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la Mer Noire, puis dès l'arrivée à Salonique, plaçons-nous sous la direction de l'auteur d'*Aux Confins de l'Europe et de l'Asie*. C'est un excellent compagnon, qui sait voir et comparer, que les questions maritimes passionnent; impossible de ne pas, en sa compagnie, tirer parti d'un voyage ; impossible de ne pas observer et comparer sans cesse, tout en

admirant la beauté des paysages ou des monuments, la variété des types et des costumes, etc.; avec lui, les traversées les plus longues deviennent attrayantes, parce que les événements, même les plus ordinaires, fournissent matière à des développements sur les services que peut rendre le yachting, sur la politique maritime de la France, sur l'absurde réglementation des constructions navales, etc. Ainsi passent vite les heures de mer, soit sur les navires des Messageries maritimes, soit sur les paquebots russes. Et quant aux promenades dans des ports de commerce comme Odessa ou Smyrne, dans des villes de plaisance comme certains points de la Russie méridionale, dans l'industrielle Bakou ou la pittoresque Tiflis, quant aux randonnées en automobile à travers le Caucase, elles passent plus vite encore. Un appendice consacré à des notes économiques sur quelques ports de la Méditerranée et de la Mer Noire et sur le Caucase complète cet agréable volume, dont certaines idées sont sans doute discutables, mais dont la plupart sont fort justes. Vous y trouverez encore l'indication d'une conséquence toute naturelle, et cependant inattendue de la crise du français (p. 106-107) et, sur la gravité de la révolution intérieure pendant la guerre russo-japonaise (p.144 et suiv.), des informations utiles, qui expliquent la hâtive signature du traité de Portsmouth.

10. — Sur sa route, M. Rondet-Saint s'est arrêté deux fois à Constantinople; mais il n'a pas eu le temps d'y séjourner, et ce sont de banales impressions de touristes que les pages de son livre relatives à la reine du Bosphore. Trouverons-nous davantage dans le volume de M. Gaston Deschamps : *A Constantinople*? L'ancien élève de l'École d'Athènes, l'observateur des « bons laboureurs d'Anatolie » connaît déjà « assez bien » les Turcs d'Asie et d'Europe; de lui nous sommes en droit d'attendre plus et mieux que d'un voyageur de passage, et son carnet de voyage et son recueil de souvenirs récents ne peuvent pas ne pas être pleins de choses très intéressantes. Hélas! nous n'y avons guère trouvé, en fin de compte, qu'une réunion, très adroitement faite d'ailleurs, d'articles déjà publiés dans le *Temps* et inspirés, pour la plupart, par de plus ou moins récentes publications : l'ouvrage du regretté Vandal sur Nointel, le journal d'Antoine Galland, d'autres encore. Nous voilà loin du livre que nous attendions, et seules quelques pages, ici ou là,—celles intitulées « Chez le patriarche » entre autres,— nous ont donné vraiment satisfaction. Il y avait autre chose à écrire sur Constantinople; M. Gaston Deschamps était dans son droit en ne le faisant pas, comme nous sommes dans le nôtre en regrettant qu'il ne se soit point donné la peine de le faire. Les transformations récentes de la capitale ottomane, une même mentalité persistant toujours sous des apparences différentes, un plaquage de civilisation

dissimulant plus ou moins la barbarie qui n'est pas parvenue à supprimer tout vestige de l'antique civilisation byzantine, voilà ce sur quoi M. Deschamps a fourni seulement quelques indications éparses; en groupant systématiquement tous les traits que contient *A Constantinople*, en les complétant, en se gardant de prophéties que les événements ont démenties parfois (car l'homme conserve toujours un fond latent de sauvagerie qui se manifeste impérieusement de temps à autre), quel beau livre, et neuf, et instructif, — sinon facile, — eût pu écrire M. Gaston Deschamps !

11. — De Constantinople, M. Rondet-Saint a dû gagner les ports de la Russie méridionale sans se rendre compte des progrès réalisés par les États balkaniques riverains de la Mer Noire; par avance, dans son excellente *Bulgarie d'hier et de demain*, M. de Launay avait rempli naguère une partie de cette lacune, dont *la Vivante Roumanie* comble aujourd'hui le reste. C'est à la suite d'un voyage («voyage» est-il bien le terme propre pour un pays tel que celui-là?) ou plutôt d'une récente excursion en Roumanie que M. Paul Labbé a publié ce livre, dans lequel il résume ses observations et ses impressions. Les unes et les autres sont très variées, comme les aspects mêmes de la contrée; sans paraître y prendre garde, l'excellent secrétaire général de la Société de géographie commerciale a su donner des unes et des autres une idée exacte et précise, de telle sorte qu'en fermant son livre le lecteur se rend nettement compte des différences qui existent entre les parties de la Roumanie, des contrastes si variés, — physiques, sociaux, économiques, — que l'on y peut observer, des multiples et abondantes ressources de son sol et de son sous-sol, enfin de l'harmonieux ensemble dans lequel une volonté patiente et tenace a su fondre des régions au premier abord très disparates. Dans un excellent chapitre de conclusion, qu'a préparé une série d'études de détails, M. Paul Labbé insiste avec raison sur « l'énergie intelligente de ce peuple qui, toujours fidèle à ses origines, a su, à travers les siècles, rester latin malgré tous et malgré tout ». Les événements auxquels nous venons d'assister ne démentiront pas cette conclusion, bien au contraire; ils confirmeront également une autre des conclusions de l'auteur qui déplore de voir « les étrangers connaître mieux que nous la Roumanie ». Il y a quelques années, M. André Bellessort, dans un ouvrage dont on n'a pas perdu le souvenir, l'avait également regretté; puisse M. Paul Labbé, que sa situation met plus à même de se faire écouter des industriels et des commerçants, avoir la joie de voir suivis ses conseils; ainsi sa *Vivante Roumanie* aura été mieux qu'un récit de voyage, un ouvrage de géographie pratique.

12. — Des rivages de la Mer Noire à ceux du détroit de Malacca, il y a loin; c'est toute la distance de l'Orient à l'Extrême-Orient.

des pays de la zone tempérée à ceux des tropiques. Aussi serait-on tout dépaysé en lisant le livre de Mlle Erique Guilloteaux intitulé : *Dans la Jungle* si cet aimable auteur ne débutait par ménager la transition en nous entretenant d'Aden et de Colombo avant de narrer ses pérégrinations à travers les états malais de l'Indo-Chine méridionale et les Indes néerlandaises. Multiples furent les allées et venues qui lui permirent de voir partiellement, — ou d'entrevoir, — Java et Singapour, les États fédérés malais et Sumatra, Billiton et Bornéo, que sais-je encore? Malheureusement Mlle Guilloteaux cultive une littérature trop personnelle pour notre goût; elle nous narre ses aventures, ses préoccupations, sa vie, mais nous parle beaucoup trop peu de ses observations sur les pays visités par elle, de leurs transformations et de leurs habitants. Sans doute décrit-elle, ici et là, par la plume et par le crayon, certains paysages qui l'ont particulièrement frappée; mais, d'ordinaire, elle passe beaucoup trop vite, si bien que son livre ne nous donne pas assez idée de la richesse et de l'incomparable beauté des États malais et des Indes néerlandaises, ni du piquant contraste de la nature asiatique avec la civilisation hollandaise installée à Java depuis plusieurs siècles. Ce sont là des omissions fâcheuses, mais faciles à combler. Que Mlle Guilloteaux,—qui a beaucoup voyagé, donc beaucoup retenu, — les répare en composant un nouveau volume d'observations vécues et de comparaisons avec d'autres pays, un volume moins impressionniste et moins fantaisiste, mais plus documenté au double point de vue physique et économique; nous aurons tôt fait de le lire.

13 et 14. — De la Birmanie au Maroc, quel bond formidable ! C'est cependant celui qu'il nous faut faire pour suivre avec MM. Botte et Navarre les progrès de l'œuvre française au Maroc et pour pénétrer avec eux sinon absolument jusqu'au cœur du pays, du moins jusqu'à ses villes capitales. Là, en effet, se bornent à peu près, et pour cause, les itinéraires des deux visiteurs; et si l'un d'eux, M. Albert Navarre, l'auteur d'*Un Voyage au Maroc*, a quitté pendant quelque temps le pays placé sous la protection de nos colonnes, ç'a été pour aller jeter un coup d'œil sur la partie espagnole de la contrée. Mais ce qui a naturellement retenu l'attention de M. Navarre, et aussi celle de M. Louis Botte, le signataire d'*Au Cœur du Maroc*, c'est le progrès réel qu'attestent déjà tous les documents, c'est la visite des Chaouïa, c'est le contrôle des récits antérieurs. Par les constatations précises faites par eux, par les documents photographiques qu'ils ont recueillis au cours de leurs pérégrinations, MM. Navarre et Botte ont réalisé leur programme et atteint leur but. Leurs relations, toutefois, ne seront vraisemblablement pas tant consultées au point de vue géographique qu'au point de vue historique; elles renseignent en effet, et admira-

blement, sur les premiers débuts de cette précieuse et magnifique possession que deviendra très vite pour nous le pays de l'Occident lointain, le Maghreb el Aksa.

15. — Au moment où, en 1875, Clements R. Markham publiait ces *Abords de la région inconnue*, dont notre très distingué collaborateur M. H. Gaidoz donnait bientôt après une traduction française, personne, pour ainsi dire, ne s'occupait du Maroc; déjà on s'intéressait par contre aux régions polaires ou du moins aux régions arctiques, et c'est pour répondre à un besoin que l'auteur anglais avait composé son volume. Mais il y traçait beaucoup moins un tableau d'ensemble des régions qui entourent le pôle nord qu'une histoire de l'exploration de ces mêmes régions; pas d'histoire, au contraire, dans *le Monde polaire* du Dr Otto Nordenskjöld, que viennent de traduire avec fidélité et élégance MM. Georges Parmentier et Maurice Zimmermann. C'est ici une esquisse générale de la géographie des deux parties, sises aux extrémités de la planète, du monde polaire, c'est-à-dire des régions boréales et des régions australes, arctiques et antarctiques de notre géoïde. En quelques traits, ou, pour mieux dire, en quelques pages, le Dr Nordenskjöld caractérise chacune des régions dont l'ensemble constitue ce qu'il appelle « le monde polaire », — un monde qui comprend le Groënland, l'Islande, le Spitzberg et ses abords, — les terres antarctiques et les terres subantarctiques, — puis, à cheval sur le cercle polaire boréal, l'Amérique arctique, la Sibérie et l'Europe du nord-ouest; en quelques pages, très simplement et très clairement, il en résume l'histoire géomorphogénique, telle qu'on la connaît jusqu'ici. Rien de plus instructif qu'une telle étude, faite par un homme tel que le Dr Otto Nordenskjöld, c'est-à-dire ayant visité, exploré ou scientifiquement examiné presque toutes les régions dont il parle. On lira son *Monde polaire* avec profit, et, avec profit également, on en étudiera minutieusement les excellentes illustrations documentaires et même les trop petites cartes. Ainsi se fera-t-on une bonne idée d'ensemble des régions polaires de notre globe, c'est-à-dire des régions où les phénomènes glaciaires présentent le plus d'intensité; pour les géographes, et aussi pour les alpinistes, ce sera une lecture très profitable.

16. — P.-S. Voici encore un ouvrage très digne d'attention et d'intérêt, celui de M. G.-Michel Coissac intitulé : *Mon Limousin*, et nous avons vraiment plaisir à le signaler comme tout à fait méritoire. Poussé par un vif sentiment d'amour et de reconnaissance envers sa province natale, l'auteur a voulu la faire connaître, c'est-à-dire la faire apprécier et aimer comme elle le mérite, lui gagner des visiteurs et même inciter quelques audacieux à y fixer leur villégiature et à y vivre pendant leur vacances. Or, comment remplir ces buts si légitimes et si

divers, sinon en envisageant le Limousin sous ses différents aspects, en parlant successivement de la contrée, de ses habitants, de ses sites pittoresques ou historiques, ... que sais-je encore? Voilà précisément ce qu'a réalisé M. Coissac dans *Mon Limousin*, ce beau livre et ce bon livre bien imprimé, très agréablement illustré, dont les cinq parties traitent de « la terre limousine », du Limousin pittoresque, de l'homme, de la mise en valeur de la contrée (tel est exactement le sujet des pages intitulées « Pour la terre limousine »), enfin du folklore. Pour réaliser ce plan excellent, pour être exact et précis, M. Coissac ne s'est pas contenté de dépouiller les travaux plus ou moins développés d'érudits et de savants aussi estimés que MM. A. Demangeon, Alfred Leroux, Antoine Thomas, Louis Guibert, M. Boulle, etc., il a également recouru à ses correspondants locaux et obtenu d'eux des informations complémentaires et des précisions De là l'importance de cet ouvrage, où nous ne savons trop ce que nous devons le plus louer : la précision et l'étendue des recherches, la sûreté de la distribution des matériaux, l'habileté de la mise en œuvre, l'agrément du style, le choix des illustrations... Signalons cependant comme particulièrement dignes d'attention et particulièrement curieux, les nombreux chapitres relatifs au folk-lore; rien de plus intéressant à lire que ces chapitres, — dont nombre de détails évoquent le souvenir de « la bonne Dame de Nohant » et de ses délicieux romans champêtres, — sinon les pages de M. Coissac sur l'histoire du Limousin. Excellent livre, au total, et bonne action en même temps : voilà comment nous n'hésitons pas à qualifier *Mon Limousin*. HENRI FROIDEVAUX.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Le Docteur Bordes-Pagès; le travail d'un homme et la marche de quelques idées*, par JOSEPH AGEORGES. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1913, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Hypnotisme et la suggestion*, par HENRI JOLY. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 3. *Les Préjugés en diététique et dans les maladies des voies digestives*, par le Dr A. MOLLIÈRE. Paris, Maloine, 1913, in-16 de 178 p., 3 fr. — 4. *Ce que doit être l'alimentation des malades à Berck*, par le Dr G. RIEU-VILLENEUVE. Paris, Maloine, 1912, in-16 de 134 p., 2 fr. 50. — 5. *La Tuberculose pulmonaire, maladie évitable, maladie curable*, par le Dr prof. R BRUNON. Paris, Steinheil, 1913, in-8 de 549 p., cart., 10 fr. — 6. *L'Action directe sur les centres nerveux; centrothérapie*, par le Dr P. BONNIER. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 304 p., avec fig., 5 fr. — 7. *Etat de médecin préventif*, par le Dr P. LONDE Paris, Alcan, s. d., in-16 de II 348 p., cartonné, 4 fr. — 8. *Manuel pratique de kinésithérapie*. Fasc. Ier. *Le Rôle thérapeutique du mouvement; notions générales*, par F. WETTERWALD; *Maladies de la circulation*, par E. ZANDER. Paris, Alcan, 1912, in-8 de II-188 p., avec 75 fig. 3 fr. — 9. *Ma Leçon-type d'entraînement complet et utilitaire*, par G. HÉBERT. Paris, Vuibert, 1913, in-18 de 209 p., avec 216 fig., 1 fr. 75. — 10. *Comment j'entretiens ma santé. Ma méthode de culture physique, hygiène, ablutions, gymnastique, sports*, par le lieut GELLY. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de 133 p., avec 71 fig. et schémas, 2 fr. — 11. *Ce que j'ai vu en Allemagne; notes et impressions d'un voyage d'études aux stations thermales*, par le Dr LOUIS

LAVIELLE. Paris, Maloine, 1913, petit in-8 de 115 p., avec 8 grav., 1 fr. 50. — 12. *Le Médecin divisionnaire, ses attributions, son rôle*, par le Dr DOMMARTIN. Paris, Chapelot, 1913, in-8 de 51 p., 1 fr. — 13. *Le Sécrétion pancréatique*, par Émile F TERROINE. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de 133 p., avec planches, cartonné, 5 fr. — 14. *Évolution individuelle et hérédité*, par FÉLIX LE DANTEC. 2e éd. Paris, Alcan, 1913, in-8 de XII-276 p., cartonné, 6 fr. — 15. *Contre le vieillissement des gens du monde. Rôle de l'arthritisme*, par le Dr AUMONT. Paris, Lafitte, s. d. (1913), in-16 de 223 p., 5 fr.

1. — Le nom du défunt sénateur Ariégeois auquel M. J. Ageorges vient de consacrer une assez ample monographie : *Le Docteur Bordes Pagès; le travail d'un homme et la marche de quelques idées*, n'évoquera sans doute aucun souvenir parmi les générations nouvelles, sauf dans le département de l'Ariège. Et, pourtant, à parcourir les pages de M. Ageorges, on n'est pas longtemps à apprécier le rôle considérable qu'a joué, sans se départir d'une grande modestie, le Dr Bordes-Pagès, non seulement comme médecin, mais en tant qu'homme public. L'on comprend que l'auteur se soit laissé séduire par la philosophie sereine et la noblesse de caractère de son personnage qui fut, dans toute l'acception du terme, un homme de bien. Même les événements auxquels se trouva mêlé ce dernier et le milieu dont il sortait ont entraîné M. Ageorges au delà des limites dans lesquelles il aurait voulu se restreindre, et son ouvrage est partiellement l'histoire d'une famille et d'un groupe, en même temps qu'il retrace la fin d'une doctrine et d'un parti. Auteur d'un ouvrage plein de sagacité, *la Démocratie et l'Église*, le Dr Bordes-Pagès s'attacha à y montrer que le catholicisme n'est pas l'ennemi des principes démocratiques, que la religion et les lois civiles devaient en toutes circonstances se prêter un mutuel appui. Inutile de dire que cette étude suscita à son auteur des hostilités féroces. Tout en faisant des réserves sur les idées professées par son sujet, M. Ageorges n'a pas cru devoir insister, attendu que, « en matière politique, les incendies s'allument vite (du moins encore dans le midi) et il n'a pas voulu battre le briquet après l'amadou; » et, sans négliger, le *curriculum vitae* du défunt sénateur, il a jugé bon de se tenir sur une prudente réserve. L'œuvre médical du Dr Bordes-Pagès, qui eût pu être considérable, si la politique n'était intervenue, pour restreint qu'il soit, n'est pas sans valeur, et M. Ageorges n'a pas manqué d'y consacrer quelques pages.

2. — La collection *Science et Religion* vient de s'enrichir d'une nouvelle étude due à la plume si autorisée de M. Henri Joly, membre de l'Institut : *L'Hypnotisme et la suggestion*. Dans ce court, mais très substanciel opuscule, rédigé dans une forme accessible au grand public, l'auteur entre dans le vif de son sujet, sans s'arrêter aux origines, tout au moins en n'y consacrant que quelques lignes indispensables. On voit successivement retracées, selon l'ordre chronologique, les différentes hypothèses émises au cours du siècle dernier,

de manière à fournir une explication aussi satisfaisante que possible de ces phénomènes obscurs. Le fait de la suggession sous ses diverses formes, (immédiate, à échéance mentale), étant d'abord établi, M. Joly expose d'abord les théories de l'école de la Salpêtrière, et celles de l'école adverse de Nancy, et passe, après avoir mentionné les expériences dangereuses auxquelles se sont livrés plus particulièrement des médecins sous prétexte d'étude de la suggestion, aux rapports de cette dernière avec la liberté individuelle et la criminalité. Enfin il résume, sous forme de conclusion, les résultats acquis de nos connaissances en matière d'hypnotisme et de suggestion, et laisse entendre, non sans raison, qu'il « deviendra peut-être nécessaire de réglementer l'usage de l hypnotisme, comme on a réglementé en beaucoup de pays la vente de l'opium, du hachisch, de la morphine et de l'alcool ». L'étude de M. Joly, rédigée avec toute la rigueur scientifique désirable, sera d'une lecture très profitable à ceux qui, sans loisirs suffisants pour recourir à des ouvrages étendus, voudront se faire une idée à la fois saine et nette de l hypnotisme et de la suggestion.

3. — Les préjugés qui ont cours dans le public en matière d'alimentation, et aussi en matière de soins quand on souffre ou que l'on croit souffrir du tube digestif, sont infiniment plus répandus et plus tenaces qu'on ne croit. Si les gens de la campagne s'en tiennent aux théories plus ou moins déformées de la médecine du dix-huitième siècle, et de la première moitié du siècle suivant, les lettrés non professionnels en ont aussi de même ordre, mais dérivées de théories plus modernes, toutes récentes même, mal comprises ou exagérées comme à plaisir. Et, il faut l'avouer, les médecins eux-mêmes n'en seraient pas exempts : à preuve, le bouillon, cet excellent consommé de nos pères, qui a failli être proscrit à tout jamais, depuis qu'un théoricien éloquent a prétendu qu'il n'était qu'une solution de poisons et un milieu favorable au développement de toutes sortes de microbes. C'est à peindre ces travers du public, et aussi de ses confrères, que le Dr Mollière a consacré quelques loisirs. Il en est résulté un petit livre plein d'humour et d'une verve que l'on eût souhaitée, çà et là, encore plus caustique et plus malicieuse : *Les Préjugés en diététique et dans les maladies des voies digestives.* On purge Bébé; le rhumatisme s'est porté dans les entrailles; la fringale et le five o'clock-Pain; l'estomac qui se décroche; surtout pas de drogues; les dangers de la suralimentation; les phobies alimentaires; je ne vais pas sans ça; et pourtant je ne bois que de l'eau; une indigestion, etc.; voilà autant de chapitres qui distrairont le médecin dans ses heures de loisirs, et aussi le bon public qui, lui, ne comprendra pas, ou, tout au moins, ne se corrigera pas. J'ai omis de citer

la Consultation-préface, le meilleur morceau peut-être de tout le volume. On ne peut que souhaiter de voir l'auteur ne pas s'obstiner par trop longtemps à être incomplet, et nous donner un second volume dans le même goût. Il est assuré d'avance de ne point ennuyer ses confrères.

4. — *Ce que doit être l'alimentation des malades à Berck*, tel est le titre de l'ouvrage que le Dr Rieu-Villeneuve a eu la bonne pensée de consacrer à la question sur laquelle les divergences se sont le plus accentuées parmi les médecins, même lorsqu'il ne s'agit pas de tuberculose. La question de l'alimentation est, dit l'auteur, primordiale dans la cure des tuberculoses osseuses, et il paraît tout surpris qu'on ait pu l'oublier. Et, en effet, comme il le dit plus loin, une alimentation défectueuse aggrave la tuberculose, tandis qu'une alimentation raisonnée et appropriée aide singulièrement à la guérir. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, au point de vue de l'historique de la question, c'est de ne pas remonter au delà de M. le prof. Robin, à propos des troubles digestifs liés à l'évolution tuberculeuse. D'illustres maîtres, les premiers, eux, qui aient démontré la curabilité de la tuberculose, je veux dire les prof. Jaccoud et Peter, ont tout particulièrement insisté sur ce point, et ceux qui ont traité de cette question après eux, y compris M. Robin, n'ont pas ajouté grand'chose à leurs leçons. Quoi qu'il en soit, le petit livre de M. Rieu-Villeneuve vient à son heure, et il fixera les médecins sur la diététique à imposer aux tuberculeux (osseux ou pulmonaires). On doit surtout lui savoir gré de combattre le prétendu dogme de la suralimentation chez ces malades. Je ne sais quel est l'auteur de cette trouvaille, mais il peut se flatter d'avoir facilité à nombre de tuberculeux le passage de vie à trépas. Notons en passant quelques idées très saines sur la déminéralisation chez les tuberculeux et le nouveau dogme de la récalcification qu'on cherche à imposer. Récalcifiez-vous, crie-t-on d'un côté. Plût à Dieu que la guérison s'obtînt par un procédé aussi simple ! Aussi M. Rieu-Villeneuve n'a-t-il pas de peine à démontrer que ce régime, pas plus que les autres régimes systématiques, n'est propre à amener la guérison de la tuberculose. Et il montre que ces succès, dont peuvent se vanter les auteurs et promoteurs de la nouvelle méthode, n'ont eu lieu qu'avec des tuberculeux encore en état de résistance et travaillant pour la plupart, et qu'ils paraissent uniquement attribuables à la saturation des acides gastriques par les sels absorbants prescrits. Le Dr Rieu-Villeneuve fait le procès de la viande crue si prônée naguère par les médecins et, même aujourd'hui, par les lettrés qui prétendent s'y connaître en médecine. Enfin, l'auteur, après une étude sur la valeur alibile d'un grand nombre de substances animales et végétales, donne un schéma

(variable assurément) des repas qu'il faut faire faire aux malades atteints de tuberculoses osseuses et qui ne peuvent donner que de bons résultats chez les tuberculeux pulmonaires apyrétiques.

5. — C'est une étude tout à fait originale que le livre du professeur R. Brunon : *La Tuberculose pulmonaire, maladie évitable, maladie curable*, et qui pourra être d'une grande portée sociale s'il obtient le succès qu'il mérite. Dans la première partie, consacrée à l'étiologie du mal, au rôle de la contagion et de l'hérédité, M. Brunon accorde une importance toute particulière aux causes secondes, alcoolisme, surmenage, air confiné, insalubrité des habitations, insuffisance alimentaire, et très peu à la contagion. A preuve, dit-il, c'est que dans l'armée, les cas de tuberculose sont de plus en plus nombreux, et semblent en rapport avec le surmenage et les risques de l'acclimatement, tandis que pourtant les mesures d'antisepsie sont devenues de plus en plus rigoureuses et que la lutte contre la contagion est aussi soutenue et aussi méthodique que possible. Aussi conclut-il, dans la deuxième partie, que, pour éviter la tuberculose, c'est surtout contre l'insalubrité de l'habitation qu'il faut lutter, contre l'alcoolisme, contre le surmenage sous toutes ses formes, surmenage, comme il le démontre fort bien, qui commence, pour les jeunes gens, dès la vie de collège. La troisième partie traite de la curabilité de la tuberculose à toutes ses périodes, ce qui avait déjà été démontré par les prof. Jaccoud, Peter et Ferrand, entre autres, mais avec quelques aperçus nouveaux sur les causes de réveil des foyers tuberculeux en apparence éteints. Les dernières parties du volume sont consacrées au diagnostic tant précoce que différentiel du mal, à la thérapeutique qu'il convient d'y appliquer, enfin à la prophylaxie, envisagée tout spécialement par rapport à la tuberculose des animaux. La conclusion de l'ouvrage paraîtra sans doute un peu pessimiste au lecteur, car le Dr Brunon, après avoir rappelé ce qui se fait à l'étranger contre la tuberculose, en est réduit à dire pour la France : Et nous, que faisons-nous? Hélas! on ne peut que reconnaître une chose, c'est que nos dirigeants ne font rien contre la cause la plus claire de la tuberculose, l'alcoolisme, et semblent même se donner la tâche, désastreuse pour les générations futures, de favoriser de plus en plus la propagation des débits de boisson.

6.— *L'Action directe sur les centres nerveux*; *centrothérapie*, de M. P. Bonnier, a la prétention d'établir tout un systmèe nouveau de cure de nombre de maladies, sinon toutes, par des cautérisations sur tel ou tel point, suivant l'affection à combattre, de la muqueuse nasale. L'auteur fait un tableau schématique des points où devra se porter le cautère pour donner — la communication téléphonique, avec le

centre bubaire à solliciter, — et par conséquent avec l'affection à guérir. M. Bonnier prétend avoir obtenu une foule de guérisons — qu'il juge même miraculeuses parfois — par ce procédé; de fait, il énumère dans son livre, par ordre alphabétique, nombre d'affections guéries, avec observations à l'appui. C'est assurément très beau, mais les autres médecins obtiendront-ils d'aussi bons résultats? Il est permis d'en douter.

7. — Si M. Bonnier prétend guérir toutes les maladies, ou à peu près, par des cautérisations nasales, M. Londe lui, se contente d'incursionner sur le terrain de l'étiologie, afin d'aboutir pourtant à des conclusions thérapeutiques. Pour l'auteur des *Essais de médecine préventive*, le grand coupable dans l'organisme humain, c'est le tube digestif, ce laboratoire de poisons, comme l'a dit le prof. Bouchard. La plupart des maladies, au dire de M. Londe, auraient leur origine dans l'intestin. Aussi le régime doit-il être la partie essentielle du traitement, quelle que soit la localisation morbide, et est-il facile par une diététique préventive, et instituée à temps, d'éviter la maladie. Médecin et malade sont avertis de l'imminence morbide par des troubles digestifs apparents; soit par le ralentissement nerveux des troubles digestifs latents. C'est donc de ce côté que le médecin devra porter ses investigations surtout lorsqu'il se trouvera en présence d'asthéniques constitutionnels. Il importera au médecin de porter un diagnostic précoce des altérations de la santé, afin d'appliquer sans retard une thérapeutique réellement efficace, trop souvent délaissée pour une médication accessoire, qui ne fait que retarder l'échéance morbide. Telle est l'économie du livre de M. Londe.

8. — Le *Manuel pratique de kinésithérapie*, dont le premier fascicule, seul publié, renferme : *Le Rôle thérapeutique du mouvement, notions générales*, de M. Wetterwald, et les *Maladies de la circulation*, de M. Zander, a pour but d'initier les médecins français à une méthode de diagnostic et de traitement qui n'a pas encore d'enseignement officiel dans notre pays, mais n'y est pourtant pas inconnue. Dans ce premier volume, M. Wetterwald, après un historique de la question, décrit les formes et les effets du mouvement thérapeutique, les indications et contre-indications de la kinésithérapie et la technique générale des positions et des mouvements. M. Zander, de son côté, donne un formulaire clair et pratique, illustré de nombreuses figures explicatives. Le massage et les mouvements actifs et passifs constituant les agents de la kynésithérapie, l'ordonnance de la cure des troubles de la circulation est établie suivant des programmes mécaniques de force progressive, appropriés aux différents degrés de pouvoir de réaction cardiaque.

9 et 10. — Il a été rendu compte ici même, naguère, des ouvrages

originaux de M. le lieutenant de vaisseau Hébert sur l'éducation physique et l'entraînement. Il nous donne aujourd'hui, sous la forme condensée d'un manuel, un résumé de sa méthode qui compte des partisans de plus en plus nombreux : *Ma Leçon-type d'entraînement complet et utilitaire*. Livre essentiellement pratique, agrémenté de nombreuses figures explicatives, il est destiné à montrer à chacun de nous, et avec tous les détails voulus, comment il convient de procéder pour devenir un homme fort, au sens physique du mot. C'est à atteindre le même but, tout en rendant l'organisme le plus réfractaire possible aux maladies, que vise le travail du lieutenant Gelly: *Comment j'entretiens ma santé. Ma méthode de culture physique, hygiène, ablutions, gymnastique, sports*. Partant de ce principe qu'il n'est pas de bonne culture physique sans méthode, il enseigne comment, pour développer le système musculaire, sans détriment d'ailleurs pour la santé, il faut se livrer à des exercices physiques réglés de manière à éviter la fatigue, ce qui serait contraire au but poursuivi : car une bonne culture physique ne doit demander que le strict effort minimum pour amener un résultat appréciable. Le livre de M. Gelly est plus complet que celui de M. Hébert en ce sens qu'il ne se limite pas aux seuls exercices physiques : il renferme un chapitre concernant l'hygiène et la propreté corporelle, où il y aurait pour le grand public d'excellentes notions à prendre, et surtout pour ceux qui ont la charge d'instruire la jeunesse. La partie consacrée à la gymnastique proprement dite est accompagnée de figures schématiques qui facilitent la compréhension d'un texte d'ailleurs suffisamment clair par lui-même. Notons enfin le chapitre concernant l'alimentation. On sera tenté d'y trouver quelque exagération en ce qui concerne l'alimentation des tuberculeux : il en est de ceux-ci comme de tous : une alimentation abondante et de choix n'est pas toujours possible, et peut parfois même être nocive. Même le régime populaire type dont on voit la formule n'est pas non plus exempt d'exagération, quoiqu'il puisse très bien convenir à ceux qui se livrent à des travaux exigeant une dépense copieuse de force physique. En résumé, et à part cette petite réserve, excellent petit livre dont on ne saurait trop recommander la lecture non seulement à ceux qui ont la charge d'instruire la jeunesse et auxquels il paraît plus spécialement destiné, mais encore à tous ceux qui ont le souci de s'entretenir en bonne forme physique et en santé.

11. — Un proverbe dit qu'il est bon pour celui qui veut s'instruire de voir ce qui se fait chez les autres. Il y a quelque trois ou quatre ans à peine, le Dr Bardet, après un voyage d'études chez nos voisins d'Outre-Rhin, frappé de la prospérité qu'il avait été à même de constater dans les villes d'eaux, grandes ou petites, poussa un cri d'alarme

qui fut entendu. Les villes d'eaux françaises commencèrent à s'organiser. De nouvelles missions d'études furent décidées et des délégués envoyés dans les stations les mieux aménagées. De l'une de ces missions auxquelles il a été convié à se joindre, le Dr Lavielle a rapporté quelques impressions qu'il a consignées dans sa brochure : *Ce que j'ai vu en Allemagne*; *notes et impressions d'un voyage d'études aux stations thermales.* Il s'en faut que l'avantage soit aux villes d'eaux françaises. Tout au contraire. Pas plus au point de vue de l'organisation en général, que de l'outillage et des installations balnéothérapiques, nous n'avons guère qu'une seule station qui puisse sans trop de désavantage y être comparée, et c'est bien peu. Aussi le Dr Lavielle s'excuse-t-il si ses impressions de voyage doivent se ressentir un peu de la stupéfaction et de l'admiration qu'il a éprouvées au cours de ses visites, sans pouvoir les réprimer tant elles étaient naturelles et imposées par la vue de merveilles dont le public français n'a aucune idée. Puisse la lecture de son livre encourager les fédérations thermales diverses dans l'œuvre de réorganisation qu'elles ont entreprises, et les inciter à faire aussi bien que nos voisins.

12. — On sait que le règlement nouveau (26 avril 1910) du service de santé en campagne a créé, pour le temps de guerre, le médecin divisionnaire, chargé de diriger dans son ensemble le service de santé de la division. La présence à l'état-major de la division, de cette autorité, est d'ailleurs justifiée par l'importance qu'a prise le service de santé dans les armées modernes. La conception actelle du fonctionnement de ce service est tout autre que naguère; il a été allégé de toutes les difficultés qui l'entravaient dès son entrée en action, et harmonisé avec les règles de la tactique nouvelle, conformément aux enseignements des guerres récentes. L'organisation actuelle a donc prévu pour le temps de guerre un médecin divisionnaire chargé d'assurer, sous l'autorité du général de division et suivant ses instructions particulières, l'exécution intégrale des mesures prévues par le règlement. Dans son opuscule : *Le Médecin divisionnaire, ses attributions, son rôle*, le Dr Dommartin s'est donné la tâche de fixer, comme il l'indique par son titre, les fonctions délicates qu'auront à remplir éventuellement les médecins appelés à assurer le bon fonctionnement du service de santé dans les grandes unités de combat. Pour qu'il soit à même de remplir ce rôle avec fruit, il faudra au médecin divisionnaire un ensemble de connaissances que seules une préparation spéciale dès le temps de paix et la pratique sur le terrain au contact de l'état-major lui permettront d'acquérir. Il devra, en effet, non seulement être au courant du matériel, de la mise en action et de l'installation de toutes les formations sanitaires, mais encore être à même de comprendre les ordres du commandement, de les provoquer au besoin,

et de les adapter sans délai aux exigences des situations tactiques. Le règlement se contente de donner une direction générale; mais il n'apprend pas tous ces détails dont la connaissance sera si nécessaire au médecin divisionnaire. L'étude du Dr Dommartin, simple adaptation du règlement à la réalité, fait ressortir, dans la mesure du possible, l'importance d'une méthode et la nécessité de son emploi pour la cohésion d'efforts communs dont le but doit être d'assurer aux blessés de prompts secours avec le maximum possible de soins et de bien-être.

13.—La collection des « Questions biologiques » actuelles, entreprise l'an passé sous l'inspiration et la direction de M. Dastre, en est à son troisième volume dû à la plume de M. E. F. Terroine : *La Sécrétion pancréatique.* Le sujet pourrait, à première vue, paraître d'importance assez minime; mais il en a acquis une de premier ordre ces dernières années pour le physiologiste et le médecin, et la connaissance de son rôle en biologie, jusqu'à présent hypothétique, a pu se préciser grâce à des faits bien constatés. Car l'étude de la sécrétion pancréatique a définitivement introduit en biologie le réflexe chimique à côté du réflexe nerveux, seul admis jusqu'à présent. Mais cette notion nouvelle n'a pas été sans susciter quelque controverse. L'auteur de l'ouvrage, après un exposé des diverses opinions émises sur la question, n'hésite pas à dire que telle opinion lui paraît fondée, telle autre inadmissible, tout en groupant les preuves à l'appui des opinions pour lesquelles il penche. En somme excellente mise au point de ce que l'on sait sur la sécrétion pancréatique.

14. — L'*Évolution individuelle et hérédité,* de M. Le Dantec, qui en est à sa seconde édition, n'est pas un recueil de faits nouveaux comme le reconnaît lui-même l'auteur. Ce dernier n'y a mis de personnel que la méthode avec laquelle son étude est conduite, en quoi elle se différencie des travaux similaires; pour lui, la présence ou l'absence de la propriété d'assimilation, seule différence, dit-il, entre les corps vivants ou plastiques et les corps bruts, doit être la base de toute étude biologique. Seulement il a limité à ce qui concerne la question de l'hérédité la discussion de « l'équation de la vie élémentaire », sur laquelle il s'est amplement étendu dans un précédent ouvrage sur la théorie nouvelle de la vie. Il a également évité de s'étendre sur toutes les questions étrangères, comme celle de la formation des espèces, se contentant petit à petit de restreindre la discussion, très générale au début, à celle de l'hérédité des caractères acquis; je n'insiste pas sur les idées philosophiques bien connues de l'auteur.

15. — Nous recevons au dernier moment l'ouvrage du Dr Aumont dont la couverture porte le titre : *L'Arthritisme des gens du monde,* tandis qu'à l'intérieur on lit : *Contre le vieillissement des gens du monde*;

rôle de l'arthritisme. L'état morbide que l'on a qualifié de ce nom serait, au dire de l'auteur, sinon ignoré, du moins méconnu et dédaigné. Et pourtant tout le monde, ou à peu près, aujourd'hui se dit arthritique; ce doit même être bien porté. Quoi qu'il en soit, et en cela le Dr Aumont est dans le vrai, l'arthritisme conduit à la sénilité précoce. Cet état des gens qui ont mal équilibré leur budget organique, si je puis ainsi parler, en ayant, au contraire du budget de l'État, un excédent régulier de recettes, peut se combattre efficacement par l'exercice; seul, l'exercice permet à l'organisme, non seulement de résister aux maladies, mais de prolonger sa jeunesse et sa vigueur. Telle est l'idée dominante du livre de M. Aumont, d'ailleurs rempli d'excellentes choses, et mettant en garde contre toute exagération ceux qui, venant sur le tard, seraient tentés de demander à la culture physique ce qu'elle ne peut donner. En somme excellent livre et qui vient à son heure à un moment où les sports sont de plus en plus en honneur.

Dr L. de Sainte Marie.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

1. *La Défense de la langue française*, par Albert Dauzat. Paris, Colin, 1912, in-18 de xii-311 p., 3 fr. 50. — 2. *Dictionnaire alphabétique et logique de la langue, de la géographie et de l'histoire à l'usage des écoles*, par Élie Blanc. Lyon et Paris, Vitte, 1912, in-16 de 1184 p., avec figures et cartes, cartonné, 3 fr. — 3. *L'Isochronisme dans le vers français*, par Paul Verrier. Paris, Alcan, 1912, in-8 de 52 p., 2 fr. (*Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des Lettres* XXX). — 4. *Les Disciplines. Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique*, par Henri Clouard. Paris, Rivière, 1913, in-16 de 261 p., 3 fr. 50. — 5. *Anthologie du moyen âge. ixe-xve siècles*, par A. Rochette. Paris, de Gigord, 1912, in-18 de vii-383 p., 3 fr. 50. — 6. *Mélanges de philologie romane*, par Gaston Raynaud. Paris, Champion, 1913, gr. in-8 de xx-358 p., avec portrait, 10 fr. — 7. *Chansons inédites de Gauthier d'Argies, trouvère picard du xiiie siècle*, par Eugène Vaillant. Paris, Messein, 1913, in-8 de 137 p., 3 fr. 50. — 8. *Aucassin et Nicolette*, texte critique accompagné de paradigmes et d'un lexique, par Hermann Suchier. 8e éd. Paderborn, Schœningh; Paris, Gamber, 1913, in-8 de xx-136 p., avec fac-similé et notation musicale, 3 fr. 25. — 9. *Les Sources d'idées au xvie siècle*, textes choisis et commentés par Pierre Villey. (*Bibliothèque française* dirigée par Fortunat Strowski). Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de ii-278 p., 1 fr. 50. — 10. *Montaigne*, textes choisis et commentés par Pierre Villey (Même collection). Même librairie, 1912, in-16 de ii-281 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 11. *Saint Vincent de Paul*, par J. Calvet (Même collection). Même librairie, 1913, in-16 de ii-336 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 12. *La Fontaine*, par Edmond Pilon (Même collection). Même librairie, 1912, in-16 de ii-334 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 13. *Racine*, par Charles Le Goffic (Même collection). Même librairie, 1913, 2 vol. in-16 de ii-305 et 326 p., avec un portrait, 3 fr. — 14. *Fontenelle*, par Émile Faguet (Même collection). Même librairie, 1912, in-16 de ii-334 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 15. *Montesquieu*, par Fortunat Strowski (Même collection). Même librairie, 1912, in-16 de ii-308 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 16. *Jean-Jacques Rousseau*, par Albert Bazaillas (Même collection). Même librairie, 1913, 2 vol. in-16 de ii-333 et 313 p., avec un portrait, 3 fr. — 17. *André Chénier*, par Firmin Roz (Même collection). Même librairie, 1913, in-16 de ii-344 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 18. *Napoléon*, par F. Guillon (Même collection). Même librairie, 1912, in-16 de ii-316 p., avec un portrait, 1 fr. 50. — 19. *Chateaubriand*, par André Beaunier (Même

collection). Même librairie, 1912, 2 vol. in-16 de II-321 et 343 p., avec un portrait, 3 fr. — 20. *Lamartine. Œuvres choisies*, publiées avec une Introduction, des notices et des notes par René Waltz. *Prose*. Paris, Hachette, 1912, in-16 de XLVIII-300 p., 3 fr. 50. — 21. *Prosateurs français. Deuxième Anthologie de la Renaissance contemporaine*, avec une Introduction : *Les Tendances nouvelles de la littérature*, par Alphonse Roux. Paris, « la Renaissance contemporaine », 1912, gr. in-8 de 407 p., 3 fr. 50.

1. — M. Albert Dauzat, dont nous avons déjà signalé le mérite à nos lecteurs, en a donné une nouvelle preuve dans son volume intitulé : *La Défense de la langue française* et où, après une *Introduction*, destinée à justifier le titre du livre et à en relier ensemble les parties un peu divergentes, l'auteur examine les sujets suivants : Première partie : *La Crise de la culture française*. Chapitre I. Pour la défense des humanités. Une nouvelle querelle des anciens et des modernes. II. La Campagne contre la Sorbonne. III. Les Leçons de la crise du français. IV. La Réforme de l'enseignement grammatical. — Deuxième partie : *Aux deux pôles de la langue*. Chapitre I. L'Argot des malfaiteurs; son influence; ses procédés de formation. II. La Politesse dans la langue française. — Troisième partie. *La Langue internationale et le français*. Chapitre I. Le Problème de la langue internationale. L'Espéranto et l'ido. II. Les Écueils des langues artificielles. Une menace pour la langue française. III. Le Français, langue internationale. IV. Un consortium linguistique. — Les Systèmes en présence. — M. Dauzat a la double qualité nécessaire à un bon vulgarisateur : une instruction étendue et solide; le don de la clarté et de l'agrément dans l'exposition. Son volume est utile à lire à titre d'information; mais il n'y a pas lieu d'adopter toutes ses vues, car il n'est pas exempt de certains partis pris. Son plaidoyer pour la Sorbonne actuelle serait, sur plusieurs points, justement contredit, et son désir de création de nouvelles chaires, bien spéciales, sent un peu l'*orfèvre*. Il y aurait fort à rabattre de son engouement pour certaines méthodes de pédagogie ultra-linguistique et néo-grammaticale et il s'exagère beaucoup l'effet des réformes qu'il préconise quand il croit y trouver en bonne partie la solution de la « crise du français ». Son étude sur l'*argot* est plus intéressante en elle-même que par rapport à cette crise, et il en est de même des excellentes pages, pleines de bon sens et de patriotisme, qu'il a écrites sur les « langues artificielles » et sur le caractère de « langue internationale » que nous devons nous attacher de toutes nos forces à maintenir à notre vieux et cher français.

2. — Le *Dictionnaire alphabétique et logique de la langue, de la géographie et de l'histoire*, à l'usage des écoles, de Mgr Élie Blanc, dont nous signalons et recommandons à nos lecteurs l'édition nouvelle « revue en entier, perfectionnée et mise à jour », est l'œuvre d'un

penseur et d'un érudit de la plus haute valeur, et l'un des degrés du futur édifice de la coordination, si nécessaire, des connaissances humaines sous la lumière de la philosophie orthodoxe, la seule exacte et la seule sensée. « Le Dictionnaire, nous dit l'auteur dans sa Préface, est composé de deux parties principales : l'une *alphabétique* et l'autre *logique* ou raisonnée. Celle-ci est une nouveauté : elle donne à cet ouvrage son caractère et son utilité propres. — Dans la partie *alphabétique*, on trouvera *tous les mots du Dictionnaire de l'Académie*, dont plusieurs, inusités aujourd'hui et éliminés injustement de certains dictionnaires présentés comme complets, contribuent cependant à donner l'intelligence de notre langue et de notre passé national. Cette partie contient, en outre, un grand nombre de mots nouveaux, mais tous marqués d'un astérisque. Le même signe distingue les *sens* qui ne sont pas reçus par l'Académie. Les divers sens de chaque mot sont énumérés dans leur ordre naturel et historique et expliqués par des exemples choisis. Les étymologies, d'ordinaire si instructives et qui éclairent si bien la signification des mots, sont indiquées avec soin; de même aussi la prononciation, lorsqu'elle peut faire l'objet d'un doute. La géographie et l'histoire sont assez développées et conduites jusqu'à l'année présente. — La partie *logique* ou raisonnée comprend des *notes philosophiques*, claires et précises, avec des notions morales et religieuses, et des *notes sur les synonymes*, qu'encadrent ensemble les *tables des mots*. Ces *Tables* ramènent sous les yeux, par groupes et avec ordre, tous les mots de la langue, tous les noms géographiques et historiques. Au moyen d'un simple numéro d'ordre, qui accompagne chaque mot, et s'il y a lieu, chacune de ses significations, dans la partie alphabétique, le lecteur peut se reporter à l'endroit précis de la partie logique où le mot qu'il étudie se retrouve dans son cadre naturel, avec ses synonymes, ses contraires, ses analogues. Si les recherches portent sur la partie géographique, on retrouvera les noms dans le même ordre où peut les présenter le meilleur atlas. Si les recherches portent sur la partie historique, on lira le nom de chaque personnage parmi ceux de ses contemporains. — Ces deux parties (*alphabétique* et *logique*) sont séparées par un recueil de *Proverbes* (plus de 800). Ils sont expliqués d'abord dans l'ordre alphabétique, puis disposés dans un ordre logique, de manière à former un véritable traité de *Morale et sagesse pratique*. — En dernier lieu, cent vingt-cinq pages d'illustrations et de cartes (celles-ci en couleur) expliquent des milliers de mots. Groupées dans l'ordre même des objets représentés : corps humain, signes et symboles, habitations, meubles, instruments, animaux, végétaux, etc., ces illustrations ne satisfont pas seulement à la juste curiosité de l'élève, elles sont, en outre, de vraies *leçons de*

choses, qui s'adressent aux yeux, comme les définitions s'adressent à l'esprit. » — Parmi les avantages de son système, le docte prélat n'a eu garde de négliger celui-ci : « c'est de mieux permettre à l'élève de prendre possession de la langue française et des ressources précieuses qu'elle fournit à qui sait l'entendre. Qu'il cherche dans ce Dictionnaire n'importe quel mot ou quelle notion il les trouvera dans leur cadre naturel : le mot appellera les idées, et l'idée appellera les mots qui doivent l'exprimer; toujours la parole l'aidera à mieux analyser sa pensée, et la pensée l'aidera à mieux se servir de la parole. Par ce moyen, la grammaire, avec les belles-lettres, sera toujours ce qu'elle doit être : l'auxiliaire du bon sens et de la logique, la formatrice indispensable de l'esprit. Avec la philologie, qui lui fait suite, elle échappera au formalisme, qui les discrédite et leur fait préférer souvent un enseignement purement pratique et scientifique. Remises en contact avec la logique, et, d'autre part, avec les sciences réelles, les lettres garderont dans les études leur rôle, qui doit être prépondérant. L'étude de la langue restera ainsi l'objet capital de l'enseignement, et la *crise du français* sera conjurée. » — Cet ouvrage vraiment encyclopédique est destiné par son auteur aux écoliers. Mais, selon nous, il ne sera pas moins utile aux hommes de lettres et, pour tout dire, à tout le monde.

3. — A côté des questions de langue et de grammaire, on a posé, de nos jours, et l'on discute divers problèmes relatifs à notre versification, qui passe, elle aussi, par une crise, et semble même menacée d'une fâcheuse dissolution par des innovateurs mal instruits et souvent admirés à la légère. Nous ne pouvons donc, en principe, qu'applaudir à des études techniques comme celle de M. Paul Verrier : *L'Isochronisme dans le vers français*. Ce travail repose en grande partie sur une comparaison avec la musique, et, par conséquent, étant donnée notre incompétence sur ce point, nous n'en pouvons apprécier en toute connaissance de cause les arguments et les conclusions. Mais, pour ce qui est du rythme poétique proprement dit dans le vers français, nous ne croyons pas, à vrai dire, que l'auteur en ait saisi la vraie nature et les vraies lois. Ses *scansions* nous paraissent inexactes et nous nous rangerions plus volontiers, sous réserves, à l'avis, combattu ici, de M. Landry. Le caractère essentiellement *ascendant*, à la fois *iambique* et *anapestique*, du vers français, et le rôle capital qui tient l'*accent secondaire*, ne sont pas mis en lumière dans l'étude de M. Paul Verrier, qui contient d'ailleurs de bonnes observations partielles et n'est assurément pas à négliger.

4. — Partisan du retour, sensible aujourd'hui dans la jeunesse instruite, vers l'idéal et la littérature classiques, M. Henri Clouard y rattache nombre de vues et d'espérances diverses, d'ordre social

aussi bien qu'historique et littéraire, et il nous les expose sous ce titre : *Les Disciplines. Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique.* Ce volume est un recueil de six études intitulées : I. Les Lettres dans la nation. — II. Une leçon de réalisme. — III. L'Erreur des traditionalistes. — IV. Esquisse d'une théorie de la France. — V. Du dilettantisme à la barbarie. — VI. Les Marches du classicisme. Ces titres ne sont pas parfaitement nets et malheureusement les développements qui s'y rapportent ont aussi beaucoup d'obscurité. Nous les avons lus avec intérêt, mais non sans peine. L'auteur a les dons d'un penseur et d'un critique et nous avons goûté dans ses exposés et ses controverses quantité de justes et fines observations et quelques pages remarquables. Mais, outre certaines réserves sur le fond, nous ne saurions approuver la façon d'écrire de M. Clouard. D'abord, ce qui n'est pas clair n'est pas français. En outre, c'est une idée singulière et contradictoire de mettre au service de la cause classique la prétentieuse recherche de l'effet à tout prix, le raffinement contourné, l'extravagant enlacement de métaphores qui rendent si insupportable ce qu'on appelle *l'écriture artiste.* M. Clouard nous parle d'une « civilisation » qui « *décante* et *spiritualise* » (p. 127). Sommes-nous chez un marchand de vin? Il nous dit que telle « œuvre critique est comme *tramée d'antinomies* » (p. 140). Pour lui « la poésie de Charles Le Goffic... est une *tige de spiritualité* qui *fleurit* en *tourments voluptueux* » (p. 223). Bref, il cherche midi à quatorze heures. Rien de moins classique et, encore une fois, rien de moins français.

5. — Si le maniement de notre langue, en prose et en vers, paraît aujourd'hui fort maladroit, ce n'est pas faute de moyens d'en connaître les origines, les destinées, les vicissitudes, soit en elle même, soit dans les monuments de notre littérature. Ainsi les productions de l'esprit français au moyen âge, longtemps oubliées, sont à présent non seulement étudiées, mais vulgarisées. Elles ont même obtenu leur place dans l'enseignement secondaire. Voici pour cet objet un très bon livre : *Anthologie du moyen âge,* dû au zèle éclairé de M. A. Rochette, professeur aux Facultés catholiques de Lyon. Les textes choisis par l'auteur et accompagnés d'une traduction, autant du moins qu'il l'a jugé nécessaire, sont précédés d'une *Introduction phonétique,* éclaircis par des notes appropriées, et suivis d'un ample *Lexique.* Sur l'utilité de cette étude, M. Rochette s'explique en ces termes modérés et sentis : « Pour recommander ce trop modeste ouvrage faut-il plaider la cause de notre vieille langue et de la littérature médiévale? Sans revendiquer pour elles une place exagérée dans l'encombrement des études classiques, nous ferons seulement observer qu'il est malaisé d'entrer dans les secrets de notre langue, de ses locutions et même de son génie,

sans avoir quelques lumières sur la syntaxe et le vocabulaire des anciens jours; et l'on avouera sans peine que dans les œuvres du moyen âge, d'inspiration candide, généreuse et si purement nationale, toute âme chrétienne et française aime à entendre un écho des voix chères qui se sont tues. » — En feuilletant l'*Anthologie*, nous avons relevé dans les extraits cités du *Trésor* de Brunetto Latino cet excellent conseil, à signaler aux enlumineurs enragés du style : « Garde toi dou trop paindre, car aucune fois est color à eschiver la color. » (p. 288). Ce qui revient à dire : « L'abus de la couleur gâte le coloris. »

6. — La famille et les amis du regretté Gaston Raynaud ont eu l'heureuse idée, pour honorer sa mémoire, de réunir sous ce titre : *Mélanges de philologie romane*, un certain nombre de ses travaux, si justement estimés, sur notre ancienne littérature. « L'activité scientifique de G. Raynaud (ainsi s'exprime l'*Avant-Propos*) s'est exercée en des sens très divers; mais, à considérer son œuvre de romaniste, elle a été dirigée principalement vers l'histoire de deux grands genres, les contes et romans, la poésie lyrique. Le présent recueil comprend trois parties : la première contient des dissertations et textes divers; les deux suivantes, formées aussi d'études et de textes, et consacrées l'une à la littérature narrative (dits, contes, fableaux, romans), l'autre à la poésie lyrique, groupent une série d'opuscules, qui serviront de complément aux grandes publications de Raynaud relatives à ce double domaine... On trouvera, en tête de chaque article, un renvoi à la Bibliographie qui est placée au début du volume, et, au numéro correspondant de cette Bibliographie, l'indication, quand il y a lieu, des principaux travaux consacrés par la critique à l'article en question. Une note succincte, mise à la fin du livre, contient les quelques indications bibliographiques complémentaires que l'on a cru indispensable de donner. »

7. — Une marque de l'extension de la connaissance et du goût de la poésie française du moyen âge hors du cercle restreint des érudits spéciaux, ce sont des publications telles que celle de M. Eugène Vaillant, homme de lettres tout à fait contemporain : *Chansons inédites de Gauthier d'Argies, trouvère picard du* XIIIe *siècle*. Le texte en est accompagné d'une traduction. Nous ne pouvons dissimuler que la notice qui le précède est, au point de vue de la philologie et de l'histoire littéraire, d'une information très arriérée.

8. — Rien, au contraire, de plus au courant des dernières notions et des plus récents travaux de l'érudition linguistique et littéraire, que la huitième édition (nous avons naguère signalé la précédente) du *texte critique*, établi par M. Hermann Suchier, de la gracieuse *chante-fable* du début du XIIIe siècle : *Aucassin et Nicolette*. Les consciencieuses améliorations apportées à cette édition nouvelle aug-

mentent encore la valeur de cette publication, justement estimée de tous les hommes compétents. C'est pour l'étude de notre ancienne langue et de notre ancienne littérature un excellent instrument de travail. Le fait qu'il est daté de Halle et que l'auteur en est un professeur allemand devrait nous piquer d'honneur.

9 à 19. — Quels que soient le mérite et l'intérêt, non seulement français, mais européens, de notre littérature au moyen âge, c'est seulement à partir de la Renaissance qu'elle prend vraiment une valeur d'art et nous offre des modèles de goût et de style en continuant à nous présenter une vivante image de l'esprit national et de la société française. C'est pour la faire mieux ressortir et goûter à ce double point de vue que la librairie Plon-Nourrit a conçu le plan d'une collection intitulée : *Bibliothèque française*, dont elle a confié la direction, par un choix très judicieux, à M. Fortunat Strowski, et qui se distinguera des séries analogues par les traits suivants : « Il nous a semblé qu'en introduisant une méthode plus rigoureuse dans le choix des extraits et des œuvres, — en éclairant le sens des extraits et des « œuvres choisies » par de rapides analyses, — en encadrant ces analyses, comme aussi les textes, dans le courant d'un récit biographique et dans l'évocation du moment où chaque page a été écrite, — et enfin en choisissant, groupant et classant les volumes de façon qu'ils se complètent, se soutiennent les uns les autres, nous donnerions par là même l'image complète de l'activité littéraire de chaque époque, et nous ferions revivre, en même temps que les hommes, les chefs-d'œuvre eux-mêmes avec le mouvement et la nouveauté qu'ils avaient en leur temps ... La *Bibliothèque française* ne comprend qu'un nombre restreint de volumes, arrêté et déterminé à l'avance. Ainsi elle ne forme pas une série indéfinie et indéfiniment ouverte : elle constitue un tout, dont les différents éléments ont été ramenés à l'unité d'un plan central. Chaque volume aura cependant par lui-même son sens complet et son unité propre. Mais, pour que les grands hommes soient réellement présentés dans l'atmosphère intellectuelle où ils ont vécu, les volumes qui leur sont consacrés seront comme encadrés entre des volumes plus généraux qui rappelleront les œuvres de second plan oubliées aujourd'hui et mortes, mais que tout le monde lisait en leur temps et dont tous les esprits subissaient l'influence. » — Ces indications sont complétées par la déclaration suivante, d'où il résulte pour nous que tous les volumes de cette collection ne sauraient être placés indifféremment dans toutes les mains : « Il est superflu d'indiquer que nous ne cachons aucune étroite préoccupation de doctrine ou d'école. Nous avons le seul souci de la vie et de la vérité. Mais il est bien entendu que nous n'oublierons jamais le point de vue supérieur de la conscience morale.

Ce qui ne veut pas dire que nous soyons prêts à éteindre la verve d'un Rabelais, à cacher la hardiesse de pensées et de propos d'un Diderot et d'un Voltaire. Nous saurons concilier le respect du lecteur avec le respect absolu de la vérité historique. »

Voici les ouvrages de la *Bibliothèque française* qui ont jusqu'ici passé sous nos yeux : XVIe siècle. *Les Sources d'idées*, par Pierre Villey. La plus grande partie du volume est occupée par des traducteurs et des traductions, souvent sans mérite et sans intérêt. Très compétent pour le XVIe siècle, l'auteur a le défaut de mal connaître et de mal juger le moyen âge, ce qui fausse, sur des points importants, son jugement sur la Renaissance et la prétendue Réforme. Nous avons remarqué de très bonnes pages sur la littérature espagnole de l'époque (p. 200 et suiv.) — *Montaigne*, par Pierre Villey. Volume remarquable, très supérieur au précédent. Notice instructive sur le *Journal de voyage* de Montaigne (p. 36 et suiv.). Bonne analyse et définition du style de Montaigne et de ses défauts de composition (p. 178-179, 183, 188 et suiv.). Mais l'auteur a une idée fort inexacte de la vraie philosophie chrétienne (p. 174). — XVIIe siècle. *Saint Vincent de Paul*, par J. Calvet. L'introduction de ce grand saint et de ce grand Français dans la *Bibliothèque française* fait honneur à M. Strowski, ainsi que le choix de M. Calvet pour l'y présenter. Les extraits groupés ici des écrits divers de cet apôtre de la renaissance catholique en France sont pleins d'intérêt à plusieurs points de vue : religieux, historique, social, littéraire. On remarquera ceux qui ont trait à la lutte résolue et vaillante de saint Vincent de Paul contre le jansénisme, et notamment la lettre si ferme et si spirituelle (au double sens du mot) contre le livre d'Arnauld : *La Fréquente Communion* (p. 130 et suiv.) On souhaiterait que la lecture de ces pages décisives servît à guérir certains esprits d'un préjugé très puissant encore dans les milieux universitaires et dont la trace se retrouve et se retrouvera sans doute en d'autres volumes de la collection. — *La Fontaine*, par Edmond Pilon. L'auteur connaît bien son sujet et le volume est intéressant, mais pas édifiant. Les aptitudes spéciales de M. Pilon en fait d'art lui ont suggéré des rapprochements ingénieux (p. 170). Mais son style, précieux et obscur, laisse beaucoup à désirer et présente une fâcheuse dissonance avec l'art délicat de La Fontaine. La phrase est souvent lourde, empêtrée, même incorrecte : « Nous avons vu déjà, écrira t il, de la *manière qu'il* sut » (p. 57) pour « de quelle manière il sut. » Qu'est-ce que « des *expressions d'écrire* » (p. 104)? Il nous dira encore : « C'est pour éprouver les véritables sentiments de la jeune fille *à la fois que pour lui* offrir le mariage » (p. 286). Ce n'est pas là du français. Malgré tout, ce travail ne laisse pas d'avoir une réelle valeur, historique et littéraire. — *Racine*, par Charles Le

Goffic. Bon travail, qui augmentera la renommée de son auteur, déjà bien connu et estimé dans les lettres. Il y a fait preuve de sens historique et psychologique et de goût littéraire. La prétendue origine allemande de la famille maternelle de Racine ne méritait pas une si longue discussion. La supposition qu'un nom de famille, celui des Sconin, pourrait remonter jusqu'à l'époque des invasions barbares en Gaule, est une hypothèse extravagante et qui se réfutait assez d'elle-même (t. I, p. 7). M. Le Goffic a tort de nous présenter les « dévots » et notamment l'évêque de Chartres, Godet des Marais, comme « ligués » contre Racine, à l'occasion des représentations solennelles d'*Esther* à Saint-Cyr (t. II, p. 226). Les inconvénients de ces représentations sautèrent aux yeux de toutes les personnes sensées et M. Le Goffic les reconnaît lui-même. Il a raison de s'incliner, dans son Avant-Propos et dans sa Conclusion, devant la renaissance du goût classique, mais il a encore à faire pour s'y conformer dans sa façon d'écrire, qui a contracté quelques mauvaises habitudes et est quelquefois trop différente de la « langue si dégagée » de Racine (t.I, p. 33). Jamais Racine ne nous aurait parlé d'une « existence ..... *tramée* de loisirs glorieux » (t. I, p. 56), ni ne nous aurait dit que « Boileau *prisait* (pour *pensait*) que Pellisson n'avait pas le style de l'histoire » (t. II, p. 164). — XVIIIe siècle. *Fontenelle*, par Émile Faguet. L'un des volumes les plus neufs de la collection, mais pas à l'usage de tout le monde. Sauf quelques réserves çà et là sur le fond et sur la forme, on doit dire que cet ouvrage est du bon Faguet et, selon nous, ce n'est pas peu dire. — *Montesquieu*, par F. Strowski. C'est là, sauf certaines nuances, un très bon ouvrage d'information et d'appréciation générale, digne de l'auteur du sujet mais un peu trop favorable à Montesquieu. — *Jean-Jacques Rousseau*, par Albert-Bazaillas. Livre très étudié, bien informé, mais bizarre, obscur, systématique, apologétique, s'inspirant d'une philosophie brumeuse et peu orthodoxe et d'une morale trop facile. Les extraits des diverses œuvres de Rousseau le font bien connaître, mais ne sont naturellement pas une lecture à recommander. — *André Chénier*, par Firmin Roz. Cet ouvrage est de ceux qui font honneur à la collection par leur composition à la fois solide et originale. L'auteur possède parfaitement son sujet et l'expose avec clarté et avec finesse sous tous ses aspects. Il ne lui était pas possible de le rendre édifiant, mais, pour le public lettré, par les textes reproduits, dont plusieurs sont de découverte récente, et par le commentaire qui les accompagne, il offre un tableau de littérature et d'histoire mis en bonne lumière. — XIXe siècle. *Napoléon*, par E. Guillon. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée d'avoir donné place dans la *Bibliothèque française* à ce recueil d'écrits napoléoniens qui sera goûté des littérateurs et utile aux historiens.

Les textes ici sont naturellement plus à considérer que le commentaire, dont la sobriété est le principal mérite. Ils sont répartis en onze chapitres: I. Écrits et papiers de jeunesse. II. Proclamations et récits militaires : Italie. III. Égypte. IV. De Marengo à Tilsitt. V. De Tilsitt à Fontainebleau. VI. 1815. VII. L Éloquence politique. VIII. La *Correspondance* et ce qu'on y trouve. IX. La *Correspondance* (suite). X. Les Écrits de Sainte-Hélène. XI. Aphorismes, Jugements et Réflexions. — *Chateaubriand*, par André Beaunier. Cet ouvrage mérite de prendre et de conserver une place distinguée parmi les livres importants auxquels le sujet a donné lieu, et notamment à côté des recueils analogues, récemment publiés par M. Victor Giraud. L'auteur connaît bien et fait bien connaître Chateaubriand, mais le juge peut-être avec une sévérité un peu malveillante. On regrette de trouver çà et là dans ses réflexions, souvent judicieuses et perspicaces, quelques traces de légèreté sceptique et prétentieuse. Il y a des taches de mauvais goût dans son style, d'ailleurs pittoresque, mais qui parfois vise trop à l'être. Telle, par exemple, cette conclusion du chapitre VIII (t. I, p. 273): « A la première page d'une anthologie de la littérature moderne, je voudrais qu'on mît une vignette surannée et du genre de celle-ci, en souvenir de *René*. On y verrait un ange de Dieu, mais qui aurait les attributs de l'Amour; et son carquois serait tout plein de flèches empoisonnées; pour qu'on le sût, cet ange d'Amour aurait à la bouche une banderole, où le dessinateur inscrirait ces mots : « Mes flèches sont empoisonnées et vous feront mourir en odeur de volupté. » C'est trop pommadé, comme dit Gorgibus dans les *Précieuses*. Un écrivain d'autant de talent qu'en a M. Beaunier devrait se priver de ces fleurs artificielles.

20. — Dans une autre collection, celle où M. Victor Giraud a fait paraître ses *Pages choisies* de Chateaubriand et de Taine, M. René Waltz publie les *Œuvres choisies* de Lamartine. Le volume que nous avons sous les yeux est consacré à la *Prose*. Les extraits sont pris dans les écrits suivants du poète devenu prosateur : *Sur la politique rationnelle. — Les Destinées de la poésie. — Voyage en Orient. — Histoire des Girondins. — La France parlementaire. — Histoire de la révolution de* 1848. — *Les Confidences. — Raphaël. — Lettre à M. d'Esgrigny. — Nouvelles Confidences. — Geneviève. — Le Tailleur de pierre de Saint-Point. — Histoire de la Restauration. — Nouveau Voyage en Orient. — Histoire des Constituants. — Histoire de la Turquie. — Histoire de la Russie. — Vie des grands hommes. — Cours familier de littérature. — Mémoires politiques. — Mémoires inédits. — Correspondance.* — La part de M. Waltz dans ce volume, c'est-à-dire l'Introduction, les notices et les notes, montrent un beau talent, un remarquable sens historique et littéraire. Nous avons particu-

lièrement goûté la comparaison entre l'*Itinéraire* de Chateaubriand et le *Voyage* de Lamartine (p. VI et suiv.). Il y a lieu pourtant de ne pas souscrire à certaines nuances de jugement politique ou exégétique. M. Waltz aurait bien fait, par exemple, de s'abstenir de qualifier de *légendaire* tel ou tel texte de la Bible (p. 44, note 1; Cf. 46, note 4). Sa compétence en herméneutique ne s'impose pas.

21. — Les *Prosateurs français*, dont le groupe formé autour de la revue *la Renaissance contemporaine*, nous présente aujourd'hui les noms et les œuvres sous l'aspect et dans les dimensions d'une *Anthologie*, d'ailleurs assez volumineuse, sont des écrivains de notre époque immédiate. Parmi ces noms, il en est de connus, d'autres qui le sont moins, d'autres enfin qui ne le sont pas encore. « Quarante-six philosophes, dramaturges, romanciers et critiques ont voulu, nous dit-on, collaborer à notre utile entreprise. » Ce gros volume est certainement curieux à feuilleter. Nous avons lu avec intérêt l'Introduction, où M. Alphonse Roux s'est attaché à faire ressortir « les tendances nouvelles de la littérature », parmi lesquelles il signale en particulier le mouvement de retour vers la tradition nationale et vers l'idéal classique. MARIUS SEPET.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

(*Suite.*)

32. *Les Débats sur l'armée en France*, 1867-70, *et en Prusse*, 1860-66, par LÉON DE MONTESQUIEU. Paris, *l'Action française*, 1913, in-8 de II-50 p., 0 fr. 15. — 33. *Comment on prépare la défaite* (1867-1870), par le capitaine A. DE TARLÉ. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 32 p., 0 fr. 50. — 34. *La Réorganisation de notre armée*, par le lieut-colonel E. MANCEAU. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 23 p., 0 fr. 50.— 35. *Nos frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense*. Nouvelle édition revue, mise à jour et augmentée, par le général MAITROT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de XIV-265 p., avec 9 cartes et 8 croquis, 3 fr. 50. — 36. *Considérations sur la défense de la frontière du nord*, par le général HERMENT. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 121 p., avec 6 croquis, 2 fr. 50. — 37. *Vaincre. Esquisse d'une doctrine de la guerre basée sur la connaissance de l'homme et sur la morale*. I. *Préparation à l'étude de la guerre*. II. *Étude de la guerre*. III. *La Guerre*, par le lieut-colonel MONTAIGNE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, 3 vol. in-8 de XIII-253, XIV-254, XIVI-187 p., 16 fr.— 38. *L'Évolution de la guerre*, par le lieut-colel LE MARCHAND. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 100 p., 2 fr. — 39. *Le la Préparation à la guerre. Manœuvre et armements*, par le capitaine GAUTHEY. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 41 p., 1 fr. — 40. *La Baïonnette à pied d'œuvre*, par le capitaine LEFEBVRE. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 26 p., 0 fr. 50. — 41. *L'Indiscipline de la cavalerie française*, par A. P. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 24 p., 0 fr. 50.— 42. *Les Compagnies montées du Sud-Oranais*, par le capitaine MAUREL. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 48 p., 1 fr. 25. — 43. *Une Erreur militaire, une faute politique. Le Service obligatoire pour les musulmans d'Algérie*, par le capitaine LE FRANÇAIS. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8 de VIII-137 p., 3 fr. — 44. *L'Instruction des sous-officiers dans l'infanterie*, par F. R. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 36 p., 0 fr. 75. — 45. *L'Avancement dans le corps des officiers allemands*, par A. H. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 18 p., 0 fr. 60. — 46.

Officiers mal instruits et mal payés, d'après de récentes publications anglaises, par S. R. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 22 p., 0 fr. 60. — 47. *Quelques observations sur la stratégie des Allemands dans leur guerre contre les Herreros*, par le capitaine A. Kerremans. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 66 p., 1 fr. 50. — 48. *De l'Organisation de l'armée coloniale*, par le lieut-colonel Debon. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 34 p., 0 fr. 60. — 49. *La Manœuvre napoléonienne dans le combat de cavalerie*, par le colonel Camon. Paris, Chapelot, 1912, in-8 de 19 p. avec carte, 0 fr. 50. — 50. *Les Missions à la guerre d'un commandant de compagnie*, par le capitaine A. Massacrier. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-16 de 63 p., 0 fr. 75. — 51. *L'Artillerie aux manœuvres de la 26e division en 1912*, par le lieutenant-colonel de Cissey. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 55 p., 1 fr. 25. — 52. *L'Armée suisse et ses manœuvres en 1912*, par le capitaine A. de Tarlé. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 52 p., 0 fr. 75. — 53. *Une Étude sur l'efficacité du tir*, par le command^t Tréguier. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 35 p., avec 6 fig., 0 fr. 75. — 54. *Les Armes automatiques. Etude du fonctionnement mécanique*, par le capitaine Cordier. Paris et Nancy, Chapelot, 1912, in-8 de 140 p., avec fig., 2 fr. 50. — 55. *Les Armées des principales puissances au printemps de 1913*. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, petit in-8 cartonné de 465 p., 4 fr. — 56. *La Vie militaire en France et à l'étranger*. 1re année, 1911-1912. Paris, Alcan, 1913, in-16 de IV-447 p., 3 fr. 50. — 57. *Les Archives militaires* nos 4 et 5 (octobre-décembre 1912-janvier-mars 1913). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-4, n° 4, p. 413 à 540; n° 5 p. 1 à 128. — 58. *Lexique militaire à l'usage des administrations préfectorales et municipales et des autorités militaires*, par E. Chaulet. Paris et Nancy, Chapelot, 1913, in-8 de 368 p., 6 fr.

32 et 33. — M. Léon de Montesquiou dans sa brochure : *Les Débats sur l'armée en France* (1867-70) *et en Prusse* (1860-66) et M. le capitaine de Tarlé dans son travail : *Comment on prépare la défaite* (1867-70) étudient la même question, tout à fait d'actualité au moment des interminables débats auxquels ont donné lieu la nouvelle loi de trois ans, à savoir comment des gens qui mettent leur intérêt électoral au-dessus des intérêts de la patrie peuvent entraver la défense d'une nation et, sous prétexte d'idées philosophiques, conduire directement leur pays à la ruine. Ce qui s'est passé à cet égard en 1867, au moment où, après Sadowa, le maréchal Niel, à cette époque ministre de la guerre, voulut organiser chez nous des réserves calquées sur la Landwehr et le Landsturm prussiens, n'est cependant pas si loin que nous puissions l'avoir totalement oublié. On a vu, néanmoins, hier encore, que la leçon était perdue et, devant un péril plus imminent que celui dont était menacée la France en 1867, nous avons entendu développer à une tribune française les mêmes arguments, les mêmes utopies. Cependant, ce à quoi on ne fait pas attention, dit M. de Montesquiou, c'est qu'en 1867, en dépit de l'opposition, la loi du maréchal Niel fut votée et si la loi ne donna pas le résultat attendu, c'est autant à l'opposition qu'au gouvernement qui ne sut pas appliquer, qui ne voulut pas appliquer intégralement l'instrument législatif qu'il avait obtenu de la Chambre des députés. Ici, M. de Montesquiou exagère évidemment; il aurait pu ajouter que la loi votée fut très loin d'être celle qu'avait préparée le ministre et que les

amendements qui y furent introduits changeaient presque du tout au tout sa teneur et sa portée primitives. Quoi qu'il en soit, à cet égard, au même moment où l'Empire témoignait de la faiblesse dont parle avec quelque exagération l'écrivain, de l'autre côté du Rhin le gouvernement prussien avait, lui aussi, à lutter contre une opinion publique qui demandait le désarmement. Mais quelle différence de conduite entre les dirigeants de ce côté-ci et de l'autre de la frontière ! En dépit de ces aspirations populaires, le roi Guillaume, soutenu par Bismarck et de Moltke, sut, pour réorganiser l'armée et assurer la sécurité du pays, tenir tête aux démagogues et, après une lutte de quatre années, il arrivait à ses fins, préférant à une popularité malsaine l'avenir et la grandeur de la Prusse. — Le capitaine de Tarlé nous dit à peu près, presque en mêmes termes et avec un patriotisme aussi éclairé, la faute commise par l'Empire en 1867. Cependant, il montre mieux que M. de Montesquiou, qu'en somme Napoléon III voyait plus clair que son entourage, et sentait que la loi de 1867 établirait le minimum de forces que la France devait entretenir sur pied pour supporter la lutte qu'on prévoyait imminente à notre frontière de l'est. Quand il apprit que son ministre de la guerre avait accepté des amendements qui annulaient pour ainsi dire cette loi, il se « montra très affligé de cette attitude »; quand on vint lui apprendre les concessions faites à l'opposition « il laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura quelques instants accablé ». Si la leçon a été perdue pour la Chambre actuelle, la faute de l'Empire en 1867-70 ne devra pas être imitée par le gouvernement de 1913. Celui-ci a en mains une loi qui, sans être parfaite, doit donner de bons résultats, à condition d'être rigoureusement appliquée. Toute faiblesse dans cette application nous ramènerait aux périls d'il y a cinquante ans.

34. — Le retour au service de trois ans a fait éclore quantité de projets dont certains sont dignes d'être retenus, tout au moins d'être examinés comme susceptibles de permettre un meilleur fractionnement de notre armée en vue d'une guerre possible. M. le lieutenant-colonel Manceau, dans sa brochure : *La Réorganisation de notre armée*, demande le groupement aux frontières d'un certain nombre de corps d'armée maintenus en tout temps à l'effectif complet de guerre et ne comptant que des hommes dont l'instruction militaire serait achevée. Par contre, les corps d'armée de l'intérieur, dont il serait d'ailleurs possible de réduire le nombre, sans inconvénient, se composeraient uniquement de recrues confiées à des cadres d'instruction spéciaux.

35. — Nous avons longuement parlé en février dernier de l'excellent livre du général Maitrot : *Nos frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense.* Ce travail méritait d'être

vulgarisé, répandu un peu partout dans le public et il l'a été comme nous le désirions, puisqu'une nouvelle édition a été nécessaire. Encore que le général Maitrot ait obtenu gain de cause puisque nous sommes revenus à ce service de trois ans qu'il proclamait indispensable à la sécurité du pays, il sera bon de conseiller encore la lecture de *Nos frontières de l'est et du nord*. Le danger existe toujours, tel que le voit et le signale l'éminent officier, et si nous y avons paré dans une certaine mesure, il est bon néanmoins que nous l'ayons toujours sous les yeux.

36. — Dans le travail du général Maitrot, c'est la défense des frontières du nord et de l'est qui est envisagée. M. le général Herment, dans ses *Considérations sur la défense de la frontière du nord*, examine surtout un côté de la question et il le traite avec une compétence éclairée. Le point de départ de cette étude est la proposition faite par M. Messimy, lors de son passage au ministère de la guerre, de raser les fortifications de Lille, ainsi que les forts d'Hirson, de Maulde et de Flines. Le général Herment jette à ce propos un cri d'alarme, montrant combien sont indispensables à notre sécurité, sur le front septentrional, la place de Lille et ses annexes, en particulier, devant l'hypothèse d'une attaque par la Belgique, de cette attaque dont le général Maitrot nous parle comme d'une conjecture tout à fait vraisemblable.

37. — Les trois volumes du lieutenant-colonel Montaigne publiés récemment sous le titre : *Vaincre. Esquisse d'une doctrine de la guerre* sont un travail d'une lecture captivante, en dépit de son allure plus philosophique que militaire. Dans le tome premier, l'éminent écrivain étudie l'homme, les foules, les races, la peur, c'est-à-dire l'instrument agissant, les circonstances physiques et morales dans lesquelles agit cet instrument. Dans le deuxième volume, M. Montaigne nous parle en premier lieu des armes et de leur valeur technique, en second lieu des doctrines tactiques française et allemande. Enfin, dans le tome troisième, nous voyons étudier la lutte proprement dite, la bataille avec tous ses ressorts moraux, le droit et le devoir de la guerre, le caractère moral des actes de la guerre, la volonté de vaincre, la préparation de l'homme au devoir et au sacrifice. Au cours de son exposition, M. Montaigne discute et souvent juge sévèrement la plupart des idées actuellement admises sur la théorie de la guerre, notamment cette unité de doctrine que certains maîtres, Bonnal, Langlois, etc., admettent comme une panacée universelle. L'action, la volonté de vaincre, le mépris de la mort sont, pense l'écrivain, des facteurs de succès qui priment et de très haut tous les autres. L'unité de doctrine, dit très justement le lieutenant-colonel Mon-

taigne, qui l'a jamais possédé mieux que les adversaires de la Révolution française, de Napoléon Ier? Ils l'avaient dans le sang. Et ils y persistèrent pendant toute la première période des guerres de l'Empire, jusqu'à ce que l'âme populaire se prît à tressaillir et les obligeât à quitter les sentiers de la science pour se jeter dans la voie de l'action, s'incarnant dans Wellington qui veut et dans Blücher qui hait. Il nous faudrait un espace dont nous ne disposons pas ici pour analyser comme elle le mérite cette publication remarquable qui fait le plus grand honneur à son auteur. Elle fourmille de pensées neuves et revêt d'une forme nouvelle et très frappante quantité d'idées anciennnes qu'on tend aujourd'hui à trop oublier. A cet égard, *Vaincre* est un livre digne non pas seulement d'être lu mais d'être étudié à fond.

38. — Sur le même sujet: *L'Évolution de la guerre,* M. le colonel Le Marchand formule des appréciations très différentes de celles de M. le colonel Montaigne. Critiquant la célèbre définition de la guerre de Joseph de Maistre : « La guerre est divine puisqu'elle est une loi du monde... » etc., M. Le Marchand voit, au contraire, dans la guerre, une institution très humaine, puisqu'elle n'est, en somme, que la lutte pour la vie, le moyen dont le fort écrase le faible, l'application de la maxime que la force prime le droit, ce qui n'est peut-être pas très moral, mais ce qui est humain et ce qui *est.* Quarante chapitres, dont la seule énumération nous entraînerait beaucoup trop loin, constituent ce petit livre d'une ingéniosité de pensées très fine. A signaler spécialement les chapitres qui traitent de la conquête coloniale. Quant à la conclusion : « que les peuples barbares disparaîtront sous l'effort des peuples civilisés et qu'entre ces peuples civilisés une fois débarrassés des peuples barbares, la guerre militaire se trouvera totalement remplacée par la lutte économique » c'est un apophtegme que nous souhaitons voir se réaliser, mais dont la vérité paraîtra sans doute à quelques-uns problématique.

39. — Dans *la Préparation à la guerre. Manœuvre et armements,* M. le capitaine Gauthey estime que, quel que soit l'armement, quelle que soit la valeur des règlements tactiques, il faut chercher ailleurs le secret de la victoire. Il nous souvient qu'il y a quelque vingt ans, le général Dragomiroff nous disait : « Vous avez, depuis 1870, changé trois ou quatre fois de règlements de manœuvre. Croyez-vous que ce sera à ces changements que vous devrez vos succès futurs? J'en doute. Nous autres Russes, nous avons toujours, ou peu s'en faut, le même règlement, et ce n'est pas à lui que nous imputons nos victoires ou nos revers. Avec un mauvais règlement, le soldat qui veut réellement se battre est toujours victorieux; avec les meilleurs règlements du monde, l'armée qui ne s'engage pas à fond et qui n'a pas le mépris de

la mort est une armée f... » M. Gauthey estime de même que le secret de la victoire réside dans une offensive hardie, audacieuse, téméraire; c'est, comme on le voit, la théorie Montaigne.

40. — Pour les attaques à corps perdu, pour cette offensive téméraire, la baïonnette sera toujours, dans l'infanterie, le moyen d'action principal. A cet égard, le maniement de cet instrument de combat ne devra donc jamais être négligé dans nos corps de troupe, et l'intéressante brochure de M. le capitaine Lefebvre : *La Baïonnette à pied d'œuvre*, sera lue avec un réel profit par quiconque voudra se rendre compte de la façon dont doit être utilisée, sur le champ de bataille, l'arme chère au grand Souvoroff.

41. — Depuis quelques années, un fort courant d'idées s'est fait jour, en particulier dans les milieux cavaliers, en faveur de l'endivisionnement de toute ou presque toute la cavalerie française; une loi a récemment consacré ce principe. M. A. P., auteur de la brochure : *L'Endivisionnement de la cavalerie française*, estime que cette mesure est funeste, que l'emploi de la cavalerie en masses est, à l'heure actuelle, une erreur grave, dont nous pourrions avoir à nous repentir de la façon la plus fâcheuse dans la prochaine guerre. Des exemples tirés des guerres du premier Empire et de la campagne de 1870 corroborent très nettement cette thèse qui fera peut-être pousser les hauts cris à bien des officiers de cavalerie.

42. — *Les Compagnies montées du Sud-Oranais* dont nous parle le capitaine Maurel sont peu connues en France. Créées en 1881 à la Légion étrangère, en 1882 aux Zouaves et aux Tirailleurs, maintenues seulement à la Légion après la répression de la révolte du Sud-Oranais, créées à nouveau au 2e Tirailleurs, puis à nouveau supprimées, elles n'existent actuellement qu'à la Légion, au nombre de quatre. La monture utilisée dans ces unités est le mulet, à raison d'un animal pour deux hommes. La charge en vivres et munitions est de 95 kilogrammes, plus le poids d'un homme avec la selle et ses 120 cartouches, au total 190 à 200 kilogrammes. C'est, paraît-il, le poids moyen pouvant être porté par un mulet. Les compagnies montées ont rendu naguère de grands services, et la liste de ses pertes au feu est déjà longue (capitaine Barbier au Chott-Tigri, lieutenant Jaegié à Beni-Ouzien, etc.) : M. le capitaine Maurel nous prédit « que cette liste s'allongera pour la gloire de la Légion et de la France ». Souhaitons pour nos braves troupiers qu'elle ne s'allonge pas démesurément.

43. — L'obligation du service militaire a été, comme on sait, imposée l'année dernière aux musulmans d'Algérie. Les décrets de 1912, une première année d'application, différents rapports sur les résultats obtenus permettent aujourd'hui de se rendre compte de

l'opportunité, du bien fondé de la mesure. Or, M. le capitaine Le Français déclare cette mesure inutile et même dangereuse dans une brochure intitulée : *Une Erreur militaire, une faute politique. Le Service obligatoire pour les musulmans d'Algérie.* Au moment où une discussion sur le problème algérien est imminente, le livre de M. Le Français sera fort utile pour suivre cette grave question, mal connue en France, sinon d'un petit nombre d'initiés.

44. — Dans *l'Instruction des sous officiers dans l'infanterie*, M. R. F. demande la création d'écoles régionales où ces gradés iraient apprendre leur métier. Bonnes idées, surtout en ce qui concerne le retour à l'instruction des cadres par bataillon.

45. — *L'Avancement dans le corps des officiers allemands* étudié dans la brochure qui porte ce titre, est un travail intéressant qui nous fait voir la situation assez peu satisfaisante, tant au point de recrutement qu'avancement du corps d'officiers chez nos voisins. Détails généralement peu connus et qui méritent cependant de n'être pas ignorés.

46. — Il paraît d'ailleurs que le recrutement des officiers anglais présente encore plus de points noirs que ceux aperçus par l'auteur de la brochure dont nous parlions tout à l'heure dans le corps des officiers allemands; c'est au moins ce que nous apprend l'écrivain anonyme S. R. dans la plaquette intitulée : *Officiers mal instruits et mal payés.* Espérons que John Bull modifiera le plus tôt possible une situation préjudiciable aux forces de l'Entente cordiale.

47. — La brochure de M. le capitaine A. Kerremans, de l'artillerie indo-néerlandaise : *Quelques observations sur la stratégie des Allemands dans leur guerre contre les Herreros* nous apprend que nos voisins d'Outre-Rhin firent preuve, dans cette campagne, d'une inexpérience étrange en fait de guerre coloniale. On lira avec intérêt cette relation d'événements peu connus, ainsi que les judicieuses critiques auxquelles se livre l'auteur.

48. — Le lieutenant-colonel Debon émet dans son *Organisation de l'armée coloniale* quelques idées très personnelles, dont certaines paraissent dignes d'une sérieuse attention. L'écrivain demande en particulier la formation : 1° d'une division blanche constituée avec les troupes coloniales françaises et stationnée dans l'Afrique du nord (Algérie, Tunisie, Maroc); 2° d'une division de troupes noires qu'on établirait au Sénégal. M. Debon estime que la création de ces deux divisions toujours prêtes et au complet suffirait à parer à tous les cas d'alerte et nous éviterait bien des écoles (Tunisie, Madagascar, Maroc, etc.).

49. — La manœuvre préconisée récemment par le général Durand

pour le combat de cavalerie, est, nous assure le colonel Camon dans sa *Manœuvre napoléonienne dans le combat de cavalerie,* exactement l'application au combat de cavalerie de la « manœuvre sur les derrières » si souvent employée par Napoléon.

50. — *Les Missions à la guerre d'un commandant de compagnie* résolvent quantité de cas pouvant se présenter en campagne. Excellent manuel, bourré de précieux renseignements, qu'on n'a pas la plupart du temps à la mémoire et qu'on trouvera là judicieusement groupés.

51. — Les manœuvres d'automne sont généralement insignifiantes au point de vue des enseignements qu'on en peut tirer pour le combat. Sous le rapport manœuvres elles peuvent au contraire fournir d'utiles leçons et c'est ce qui s'est produit particulièrement en 1912 dans les journées des 9 et 10 septembre pour l'artillerie. M. le lieutenant-colonel de Cissey a judicieusement enregistré ces leçons dans sa brochure : *L'Artillerie aux manœuvres de la* 26e *division en* 1912.

52. — Quant aux manœuvres suisses exécutées la même année, elles ont eu lieu, comme on sait, en présence de l'empereur d'Allemagne et ont mis surtout en lumière le rigoureux esprit de méthode selon lequel travaille l'armée helvétique. Nos excellents voisins ont reçu toutes sortes d'éloges de leur impérial visiteur et n'ont pas été fâchés de montrer à cet hôte illustre qu'au cas où il songerait à violer la neutralité suisse il trouverait devant lui une force dont il ne soupçonnait peut-être pas la valeur. C'est la remarque qu'on ne peut manquer de faire en lisant l'intéressante brochure du capitaine A. de Tarlé : *L'Armée suisse et les manœuvres en* 1912.

53. — *Une Étude sur l'efficacité du tir,* de M. le commandant Fréguier, est un travail technique que nous signalons aux officiers qu'intéressent particulièrement les questions balistiques. Malgré l'aridité du sujet, l'écrivain est parvenu à rendre facile la lecture de cette petite brochure très substantielle.

54. — L'auteur des *Armes automatiques* suppose connus des lecteurs tous les détails du fonctionnement des armes en service en France et étudie spécialement les armes automatiques, c'est-à-dire celles dont le fonctionnement est dû à l'action d'agents inanimés, l'intervention de l'homme étant réduite au minimum.

55 et 56. — La maison Chapelot poursuit régulièrement la publication de son excellent agenda, sur les forces militaires mondiales et ses *Armées des principales puissances au printemps de* 1913 ont été exactement tenues au courant des modifications survenues dans l'état militaire de différentes puissances au cours de l'année dernière. Ce manuel est, comme nous l'avons dit à diverses reprises, un utile memento, nous dirions presque un guide indispensable pour

quiconque tient à être constamment au courant de la situation militaire internationale. *La Vie militaire en France et à l'étranger*, 1re année, publiée par Alcan et qui s'annonce également comme une publication périodique, est conçu sur un autre plan. Une première partie contient une série de travaux où sont traitées avec certains développements différentes questions militaires généralement d'actualité; la deuxième partie étudie plus spécialement et d'une façon plus documentaire les armées de diverses puissances d'Europe et d'Asie (Chine et Japon). L'une et l'autre de ces publications rendront de grands services aux travailleurs et même au simple curieux qui, sans creuser spécialement les questions militaires, tient à être renseigné sur les armées de différentes contrées du globe. A un moment où le *si vis pacem* est pratiqué d'une façon si redoutable, de tels livres ont plus d'intérêt que jamais.

57. — Nous avons parlé déjà, dans plusieurs numéros de la Revue, des *Archives militaires*, publication périodique éditée par la maison Berger-Levrault comme supplément permanent à son grand dictionnaire militaire. Le fascicule 4 de 1912 et le fascicule 1 de 1913 ont paru il y a peu de temps et nous tiennent largement au courant des progrès réalisés, des modifications survenues dans toutes les armées du monde sous le rapport de l'organisation, de l'armement, de l'outillage, de l'instruction, de la tactique, enfin des événements de guerre contemporaine. Comme nous l'avons remarqué déjà, un index méthodique des articles, un autre index par pays étranger, un troisième index général des ouvrages publiés en France et à l'étranger pendant le semestre rendent faciles et rapides les différentes recherches. Excellente publication à tous égards, que quantité de gens, militaires ou non, ont intérêt à consulter.

58. — Nous terminerons cette revue critique des livres militaires parus dans le semestre par quelques mots consacrés au *Lexique militaire* publié chez Chapelot par M. E. Chaulet, officier d'administration du service d'état-major. Ce lexique, à l'usage des administrations préfectorales et municipales comme aussi des autorités militaires, rendra de grands services à ceux pour lesquels il a été composé. La collaboration constante, plus intime aujourd'hui que jamais, qui unit dans un labeur presque quotidien les autorités civiles et militaires, sera singulièrement aidée par le travail très complet de M. Chaulet. Le classement alphabétique adopté par l'auteur était sans doute le meilleur pour faciliter des recherches souvent longues et arides. Grâce au nouveau recueil de la maison Chapelot, le même travail pourra être fourni avec infiniment moins de peine et dans un temps certainement beaucoup plus court.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

La Liturgie catholique. *Essai de synthèse*, par Dom M. Festugière. Maredsous (Belgique), 1913, in-8 de 200 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lors de son enquête sur l'expérience religieuse dans le catholicisme la *Revue de philosophie* avait demandé à Dom Festugière d'étudier la nature de la prière rituelle et des fonctions liturgiques, leur rôle, leurs effets psychologiques dans les assemblées des fidèles catholiques, chez les moines, et chez les contemplatifs parvenus aux degrés supérieurs de l'oraison mystique. Élargissant ce programme déjà très vaste, le savant bénédictin a été amené à envisager toutes les questions et tous les problèmes que soulève la liturgie. Il a exposé le résultat de ses réflexions et de ses recherches dans des articles qui parurent en mai, juin et juillet 1913, et le présent volume est formé de la réunion de ces articles.

Après une Introduction, qui insiste surtout sur les conditions psychologiquement et scientifiquement requises pour toute investigation, fût-elle d'ordre religieux, l'auteur retrace dans une première partie l'histoire de la liturgie depuis ses origines. On prêtera une attention spéciale aux chapitres qui montrent ce que fut la liturgie dans la vie chrétienne jusqu'au XVIe siècle, et ce qu'elle est devenue depuis dans l'opinion commune et en fait, non seulement chez les hétérodoxes, mais jusque parmi les catholiques. Il y a là un contraste douloureux, dont les conséquences ne peuvent manquer d'être graves, et l'on comprend que l'auteur, comparant « l'énormité des efforts accomplis du côté de l'Église » dans les temps modernes, et « la faiblesse relative des résultats obtenus, se demande avec mélancolie si une grande force de vitalité catholique n'a pas été négligée ».

On est bien près de répondre lorsqu'on a lu la seconde partie, qui est plus particulièrement philosophique. La liturgie, source et cause de vie religieuse — forme de vie religieuse sociale — forme de vie religieuse individuelle — inspiratrice de liberté et instigatrice d'effort — agent de conversion, méthode d'ascèse et aliment de la vie mystique, ainsi que l'auteur l'établit, ne saurait être oubliée ou méconnue sans que des désordres s'ensuivent. On aura grand profit à s'en convaincre, en se mettant à l'école d'un maître aussi érudit que perspicace. Dom Festugière, familier avec les vieux chroniqueurs, ne connaît pas moins bien les auteurs d'aujourd'hui et jamais il ne les perd de vue. Il s'adresse tout particulièrement aux esprits qui auraient été influencés par les dédaigneuses constructions des A. Sabatier, W. James ou E. Durkheim. On regrettera que son ouvrage se présente comme un simple sommaire, dont un seul chapitre est développé. Tel qu'il est, il abonde en réflexions salutaires, d'autant

plus pertinentes qu'elles proviennent d'un homme qui a été gravement atteint — il en fait l'aveu — du mal de l'individualisme, qui pendant longtemps a eu horreur des grand'messes et n'a cru qu'à la méditation privée, et à qui il a fallu pour guérir une persévérante médication. Vit-on jamais expériences plus authentiques et plus concluantes?

CH. LANDRY.

Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain. Traduction sur les originaux des psaumes et des cantiques avec les principales variantes des Septante, de la Vulgate et de la version de saint Jérôme, par le chanoine E. PANNIER. Lille, Giard; Paris, Lethielleux, 1913, in-8 de XXV-359 p. — Prix : 4 fr.

De tous les ouvrages qu'a suscités en France la promulgation de la bulle pontificale *Divino afflatu*, modifiant la disposition du Psautier du Bréviaire, celui de M. le chanoine Pannier est le plus scientifique. Il reproduit la traduction du texte hébreu, publiée déjà en 1908, mais sans les textes latins adjacents. C'est pourquoi l'auteur a signalé dans les notes les principales divergences de l'hébreu avec le texte grec des Septante et le *Psalterium hebraicum* de saint Jérôme. Les psaumes sont disposés dans l'ordre du nouveau Psautier liturgique, et les cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont insérés à leur place dans les offices de la semaine. Un sommaire, placé en tête de chaque morceau, indique le cadre historique, le plan logique et la division strophique. Les passages les plus obscurs sont éclaircis dans des notes courtes et substantielles. Une Introduction renseigne le lecteur sur les auteurs, le texte et les versions des psaumes; elle compare leur ancienne distribution au Bréviaire à la nouvelle et elle montre que l'étude de ces hymnes est nécessaire à leur récitation fructueuse au saint office. Des tables numérique et alphabétique des psaumes, analytique des matières, permettent d'utiliser le volume et d'y recourir aisément. Le mérite spécial de cet ouvrage de vulgarisation, c'est qu'il initie les prêtres à l'état réel du texte hébreu des psaumes. Il fait ressortir ses lacunes, ses altérations de détail, ses obscurités, en les expliquant par la transmisson séculaire d'un texte défiguré par des copistes ou des traducteurs malhabiles. Néanmoins, sans recourir à des corrections conjecturales, nécessairement subjectives, l'auteur a réussi à présenter ces hymnes sacrés dans leur unité et leur beauté naturelles. Avec un tel guide, le Psautier est intelligible et capable d'alimenter la piété des bréviaristes.

E. MANGENOT.

El Progreso en la revelación cristiana. Contribución à la historia de los dogmas sobre todo en el periodo anteniceno, da E. Murillo. Roma, Pontificio Instituto biblico, 1913, in-8 de 371 p.

En soumettant à une étude dogmatique et critique la question toujours actuelle de l'évolution du dogme, le P. Murillo aborde un sujet qui lui est de longue date familier et dont le développement sera particulièrement apprécié des esprits méthodiques, amis des exposés sobres et vigoureux, des solutions nettes. Le subordinatianisme anténicéen tient une large place dans cette étude. A ce propos, l'auteur défend, du point de vue traditionnel, son interprétation des textes de saint Justin et de Tertullien contre celle, plus minutieusement critique, qu'ont donnée de ces mêmes textes le P. Feder et M. d'Alès. La discussion reste ouverte; mais les arguments du P. Murillo, qui s'attache aux ensembles, qui aime à jeter sur la pénombre des détails le grand jour des doctrines, impressionnera très favorablement les esprits philosophiques. P. Bernard.

La Valeur éducative de la morale catholique, par le R. P. Gillet. Paris, Lecoffre, Gabalda, s. d., in 12 de p. XII-379 p.— Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est la reproduction de dix leçons d'apologétique données à l'Institut catholique de Paris en 1910-1911. Le choix du sujet et la pénétration de l'auteur en font une étude à la fois très opportune et de réelle valeur. A l'encontre des systèmes récents qui dissocient le composé humain, le P. Gillet s'attache à montrer l'ensemble des besoins auxquels doit répondre une morale vraiment éducative (exigence du vrai pour l'intelligence, d'un bien universel et concret pour la volonté, d'une satisfaction appropriée pour les facultés appétitives). Il en fait voir l'apaisement exclusif dans la morale catholique, appuyée sur un dogme absolu, dont le mystère ne supprime pas l'intelligibilité (au moins inadéquate), soutenue par le désir et sanctionnée par la promesse d'un bien infini (et c'est, dans l'ordre surnaturel actuel une participation spécifique à la vie divine), commensurée à notre nature par une expérience réelle, si déficiente qu'elle demeure' des réalités supérieures vers lesquelles elle nous ordonne et par la valeur à la fois représentative et émotionnelle des notions dogmatiques ou des symboles rituels qu'elle met à notre disposition. Après ces analyses vigoureusement menées, l'auteur a quelque droit de rejeter les « fausses méthodes d'éducation religieuse », rationalisme, volontarisme, sensisme, exagérant toutes l'une ou l'autre tendance de notre nature, et de leur opposer la méthode « intégrale » de la morale catholique, qui met en valeur toutes et chacune des facultés humaines.

On observera avec curiosité, chez un théologien thomiste, sur les rapports de la grâce et de la liberté, certaines formules d'un dualisme si accusé, que des molinistes hésiteraient sans doute à les employer (p. 164). On s'étonnera davantage et de l'assurance avec laquelle l'auteur répète que « l'intelligence est la faculté de l'être », que son objet est l'être, et du minimisme auquel il réduit, malgré ces principes, notre science de Dieu (p. 99 sq.). Le problème de la connaissance ne semble ni compris dans sa vraie nature, ni résolu de manière à satisfaire des esprits prévenus des difficultés modernes, plus positifs qu'intuitifs. H. Gisors.

JURISPRUDENCE

La Guerre sainte en pays chrétien. *Essai sur l'origine et le développement des théories canoniques*, par H. Pissard. Paris, A. Picard et fils, 1912, in-12 de v-194 p. — Prix : 3 fr.

« La pure guerre sainte, dit l'auteur, est celle qui est déchaînée et organisée par le Chef de l'Église, en sa qualité de souverain spirituel s'adressant aux fidèles, abstraction faite de leur nationalité. » Cette définition s'applique tout d'abord aux croisades d'outre-mer, dont l'auteur ne s'occupe pas directement, mais qui serviront de type aux expéditions guerrières entreprises en pays chrétien pour une fin religieuse. En pays chrétien, la seule guerre sainte qui réponde pleinement à cette définition est la croisade contre les Albigeois, et encore dans sa première période. Dans les autres guerres saintes, l'Église réclame l'action du bras séculier, ou encore décrète « l'exposition en proie », prodigue ses faveurs spirituelles aux soldats armés pour sa cause, porte les peines ecclésiastiques contre les adversaires; elle ne prend pas directement la conduite de la guerre. Ce sont pourtant les croisades, tant d'outre-mer qu'en pays chrétien, qui ont servi de base à la théorie canonique de la guerre sainte. Voilà pourquoi cette théorie ne cadre pleinement qu'avec les rapports de l'Église et de l'État tels qu'on les concevait au XIIIe siècle, tandis que plus tard elle ne cadre plus exactement avec les faits. « Les autres croisades en pays chrétien (après la guerre des Albigeois) ne sont que des opérations de police intérieure, ou des guerres entreprises par des princes isolés à l'instigation plus ou moins pressante de la Papauté, ou des guerres politiques du Pape ». L'auteur suit l'évolution de la doctrine à travers toutes ces guerres, depuis le XIIe siècle jusqu'aux guerres de religion et à la Réforme.

C'est donc une thèse de droit public ecclésiastique autant qu'une étude historique. L'ouvrage est très documenté, l'exposé parfaitement

impartial, le ton très correct et respectueux; en résumé, c'est un excellent travail, qui figurera en bonne place dans la *Bibliothèque d'histoire religieuse.* A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Essais politiques et sociaux, de R. W. Emerson; trad. de M. Dugard. Paris, Colin, 1912, in-18 de VI-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les nombreux essais et discours d'Emerson, plusieurs exposent de façon plus ou moins directe les idées du philosophe en matière politique ou sociale. De ces morceaux, épars en maints volumes, Mlle Dugard a réuni et traduit une douzaine, où l'on trouvera, pense-t-elle, « avec d'antiques vérités trop oubliées, des aperçus nouveaux et des directions utiles à l'heure présente ». Les écrits d'Emerson présentent tous entre eux un tel air de famille, et, dans la variété des sujets, la doctrine essentielle, l'esprit général, les procédés de composition demeurent si pareils qu'il est inutile de répéter à propos de ce volume ce qui a été plusieurs fois dit ici même au sujet d'autres ouvrages du même auteur. Dans ces essais « politiques et sociaux » on trouvera, comme ailleurs, vues originales et fréquemment profondes, traits frappants, constante noblesse d'âme et générosité, éloquence souvent entraînante; on y trouvera aussi les mêmes défauts de pensée et de forme, imprécision, inconsistance apparente, décousu, diffusion, ton vaticinant. Dans les essais qui ont pour titre « le Prédicateur » et « la Souveraineté de l'éthique » s'exprime bien le mysticisme religieux et moral d'Emerson, aussi éloigné, comme on le sait, du dogme chrétien et de tout dogme qu'il l'est par ailleurs du rationalisme courant. La traduction de Mlle Dugard est satisfaisante, malgré des anglicismes faciles à éviter, en particulier l'emploi de mots français dans le sens qu'ont en anglais des mots de forme analogue (*apologie* pour *excuse,* p. 2; *ferme* et *fermier* pour *culture* et *cultivateur,* p. 12, etc.). A. Barbeau.

Les Forces éternelles et autres essais, par Emerson; trad. de l'anglais par K. Johnston. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de 245 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Le choix des pages ... dans le cas d'un écrivain comme Emerson, importe peu... Incapable lui-même d'une suite ordonnée de pensées, Emerson se souciait peu de l'ordre dans lequel ses essais seraient lus ». Ainsi parle, dans la Préface de cette traduction, M. Bliss Perry, professeur à l'Université de Harvard. C'est pour cette raison sans doute que, voulant, après Mlle Dugard, faire connaître chez nous

le « sage » de Concord, Mlle Johnston a pris dans la vaste collection de ses œuvres et sans même les ranger par ordre de date (le second, par exemple, est antérieur de trente six ans au premier) une demi-douzaine d'essais ou discours qui lui ont paru particulièrement importants et caractéristiques. Ce sont les essais sur les forces éternelles, sur la méthode dans la nature, sur les cercles, sur le tragique, sur l'amitié, sur la femme (il est assez bizarre que Mlle Johnston en fasse précéder la plupart d'épigraphes empruntes à Mæterlinck). Au sujet d'Emerson, il n'y a pas lieu de répéter ce qui a été dit déjà à l'occasion d'autres traductions. Mentionnons seulement ici une courte mais bonne Préface de M. Bliss Perry et une Introduction où est brièvement résumée la vie d'Emerson. Le nom de la traductrice semble indiquer une origine étrangère, et c'est cette origine sans doute qui explique quelques incorrections bizarres (*jusqu'à l'éducation et les possibilités*. p. 215); *elles*, se rapportant au mot *cotes* (p. 236, etc.), ainsi qu'au moins une phrase inintelligible (*il doit y avoir*, etc., p. 195). *A Virginia* (p. 101) veut sans doute dire *en Virginie*; le mot *étampe* (p. 158) est bizarre et impropre. Signalons également, sans les relever, un certain nombre d'anglicismes. Ces défauts n'empêchent pas, tout compte fait, la traduction d'être convenable.

A. Barbeau.

The early paleozoic bryozoa of the Baltic provinces. by Ray S. Bassler (*Smithsonian Institution. United states national Museum. Bulletin* 77). Washington, Government printing office, 1911, in-8 de xxi-382 p. avec 226 fig., 4 cartes et 13 planches.

La fin de l'année 1911 a vu l'achèvement d'un de ces bulletins admirables publiés à différents intervalles par le Muséum national des États-Unis. Ce n° 77 est dû à la plume savante de M. Ray S. Bassler et il est consacré à l'étude des bryozoaires paléozoïques anciens des provinces baltiques. Par paléozoïque ancien, le conservateur du Muséum national désigne les débuts du paléozoïque, depuis la première apparition connue des bryozoaires (*Heteronema priscum*, n. sp.) au cambrien tout à fait supérieur, jusqu'au silurien, c'est-à-dire l'ordovicien. Par provinces baltiques, M. Bassler entend cette partie du geosynclinal ancien qui baignait l'est de la Suède, recouvrait l'île d'Œland, longeait l'île Gothland, traversait en écharpe la mer Baltique pour recouvrir la moitié nord de l'île Dago et s'étendre sur l'Esthonie.

L'intérêt général de cette étude approfondie d'une partie de la faune ordovicienne réside dans la comparaison entre les bryozoaires baltiques et ceux de l'Amérique du nord. Cette comparaison fait voir qu'il y avait un assez grand nombre d'espèces communes aux deux

régions, soit 35 °/₀, et montre qu'il y a lieu de chercher le centre de peuplement commun à ces deux pays, dans une région plus boréale. De plus, l'étude détaillée des couches ordoviciennes en Amérique et dans la mer Baltique, facilitée par la présence des nombreux bryozoaires communs, tend à prouver qu'elles sont beaucoup plus développées aux États-Unis et au Canada, dès lors la continuité généralement admise des dépôts cambriens et siluriens dans le nord de l'Europe deviendrait légèrement sujette à caution.

Les bryozoaires baltiques sont répartis en quatre ordres différents (ou même en cinq, si l'on tient compte que le dernier et le plus important est divisé à bon droit en deux) : le 1er ordre, celui des *Ctenostomata*, ne comprend que deux espèces, dont une nouvelle; le 2e, celui des *Cyclostomata* en contient 33, dont 13 seulement étaient décrites auparavant; le 3e, celui des *Cryptostomata*, en renferme 32 anciennes et 8 nouvelles; le 4e, celui des *Trepostomata*, compte 86 espèces sur lesquelles 44 sont décrites pour la première fois. On se rend compte facilement de la somme de travail et de la science qu'a nécessité un pareil ouvrage où près de la moitié des descriptions s'applique à des fossiles nouveaux; il est vrai de dire que M. Bassler est un spécialiste des bryozoaires et que sa situation au Museum lui a permis d'avoir d'excellents et de nombreux matériaux; mais néanmoins il n'est que juste d'admirer et de louer cette magistrale contribution à l'étude de la faune ordovicienne : elle est écrite dans un langage clair et de plus abondamment illustrée. Chaque espèce a sa figure, et chaque figure comprend des coupes à divers grossissements (9, 18, 35) qui sont essentielles pour la détermination de fossiles aussi délicats que les bryozoaires.

J. B. Martin.

Elevage des bêtes bovines, par H. de Lapparent. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1913, in-16 de 168 p., avec 20 fig. — Prix : 1 fr. 50.

L'élevage des bovidés, en France, a pris un très grand développement. D'après l'auteur, le poids vif total des animaux de l'espèce bovine se serait accru de 880.000 à 900.000 tonnes en cinquante ans.

Malgré cette augmentation, dit-il, la production est encore insuffisante, car non seulement la consommation de la viande s'est accrue parallèlement dans de très grandes proportions, mais encore parce que nos exportateurs d'animaux de boucherie ont pris un développement assez marqué. La production du lait et des produits de l'industrie laitière s'est elle-même accrue parallèlement.

Or, la France est dans des conditions très favorables pour augmenter son bétail et ses 6.742.460 hectares de cultures fourragères (y com-

pris racines et tubercules) pourraient être étendues de plus de moitié, sans diminuer les autres productions.

Mais, pour cela, il faut instruire les agriculteurs pour les amener à la culture intensive et à la bonne utilisation des plantes fourragères ainsi qu'à l'élevage et à l'entretien judicieux des animaux domestiques. Il faut aussi arriver à persuader aux propriétaires qu'ils ont le plus grand intérêt à faire les sacrifices nécessaires pour augmenter la production fourragère, agrandir les étables et les améliorer.

On doit déplorer, avec M. H. de Lapparent, que près de trois cent mille bêtes bovines meurent annuellement de maladies dues au défaut d'hygiène, à de mauvais soins, à l'imprévoyance, à l'aveuglement des éleveurs. Souhaitons que son livre éclaire les intéressés.

Dans un premier chapitre, l'auteur examine l'état actuel de l'élevage des bovidés en France. Les institutions visant à l'amélioration de l'élevage : concours, tabelles d'appréciation des animaux, mensuration, livres généalogiques, syndicats d'élevage, sont étudiées tour à tour. Puis vient la description, accompagnée de figures, des races et variétés des animaux de l'espèce bovine en France. D'autres chapitres traitent de la constitution du troupeau, de l'élevage, de l'alimentation, du logement des animaux, de la police sanitaire, de l'hygiène, etc.

Des annexes font connaître les caractères des principales races, donnent la table de composition moyenne des principaux aliments et de leur teneur en matières digestibles, un modèle de statuts pour un syndicat d'élevage, enfin la technique des mensurations.

D. B.

Les Poudres de la guerre et de la marine en France et à l'étranger, par Maurice Cabart-Danneville. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8 de VII-391 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Cabart-Danneville, depuis de longues années, s'est consacré à l'étude des questions maritimes et a fait partie de nombreuses commissions extra-parlementaires. Il a été, en particulier, membre de la commission d'enquête concernant la catastrophe de l' « Iéna ». Il était donc, à bien des titres, qualifié pour présenter au public un exposé aussi complet que possible de la question des poudres de la guerre et de la marine. Il l'a fait dans un volume d'un très grand intérêt, écrit d'une plume alerte, dans un langage clair et précis, sans se départir d'une scrupuleuse impartialité, envisageant, dans l'analyse des causes des accidents, les diverses hypothèses présentées, sans craindre d'écarter parfois celles qui sont généralement admises. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de l'explosion de la « Liberté », il a cru devoir retenir la possiblité de la malveillance que,

pour des raisons où la politique avait peut-être plus de part que la vérité, la commission n'avait pas admise.

Cette étude du sénateur de la Manche a également le mérite d'être conduite avec la plus grande méthode, la plus parfaite logique. Après avoir exposé l'organisation des poudres et salpêtres en France, l'auteur décrit les diverses poudres en usage en France et à l'étranger, puis passe en revue les accidents survenus depuis une vingtaine d'années, tant sur terre que sur mer et qui peuvent être attribués aux poudres. Il tire de là des conclusions pratiques dont l'application permettrait de diminuer le nombre de ces accidents dont la répétition trop fréquente non seulement diminue notre puissance effective, mais encore pourrait altérer un moral moins bien trempé que celui de nos matelots et de nos soldats. J. C. T.

LITTÉRATURE

Le Réalisme du romantisme, par Georges Pellissier. Paris, Hachette, 1912, in-16 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Émile Deschanel avait écrit *le Romantisme des classiques* et Brunetière *le Naturalisme du* XVIIe *siècle*. Évidemment tout est dans tout. Et le jeu est facile de relever à travers la littérature romantique ce goût du paysage, du pittoresque, de la couleur locale, de la mise en scène qui, au théâtre, dans la poésie, dans le roman, même dans la critique, réagit contre l'idéalisme du grand siècle et prépara le matérialisme littéraire de 1850. Mais ce n'est pas le fond du romantisme, ni son monopole... Et puis, M. G. Pellissier, qui est depuis quarante ans professeur, écoule là — c'est trop visible — de banales leçons de baccalauréat sur de vieux sujets scolaires : les principes classiques et les règles de l'*Art poétique*; — le lyrisme et le sentiment de la nature au XVIIe siècle; — l'histoire au XVIIe et au XVIIIe siècle; — comment le XIXe siècle a renouvelé la critique; — les caractères principaux du romantisme, etc..... Alors il faut bien qu'il parle, selon la moyenne des opinions courantes, du subjectivisme et du lyrisme des écrivains de 1830, d'autant qu'il n'aime guère Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Musset, et qu'il est bien content de les prendre en flagrant délit d'exagération et de rhétorique. Mais il s'en tire, quand il peut ramener de temps en temps son *leit motiv*, par des à-peu près comme celui-ci : que « la déformation même de la nature est quelque chose de naturel, tout comme les sentiments sous l'influence desquels l'artiste la déforme ... » Cela fait un assez joli gâchis. D'ailleurs, le parti pris d'accuser l'époque classique de manquer de vérité et de couleur lui fait presque escamoter Pascal, La Fontaine, Mme de Sévigné, Saint-Simon, et torturer La Bruyère, si gênant !

tandis que à parler du XVIIIe siècle devant ses lycéens il a si bien pris l'habitude d'omettre la plupart des écrivains qui ne sont pas du programme que, cherchant (sans désirer en trouver) du réalisme au XVIIIe siècle, il ne nomme même pas l'abbé Prévost, Restif de la Bretonne ou Mercier! Enfin il n'aime pas le XVIIe siècle, il exècre Brunetière, et il est très protestant. Aussi se montre-t-il dur à Bossuet, éperdu d'admiration pour Mme de Staël et Benjamin Constant; et s'il donne sept pages à Michelet, il exécute Taine en 25 lignes, jugeant que l'un (Michelet) est essentiellement réaliste » (!), l'autre (Taine) un orateur plutôt qu'un historien ... Tout le livre, à la fois banal et partial, contradictoire et confus, donne l'impression d'un barbouillage.

M. T.

Les Sources du merveilleux chez E. T. A. Hoffmann, par Paul Sucher. Paris, Alcan, 1912, in-8 de IX-232 p. — Prix : 5 fr.

M. Sucher est érudit autant qu'homme du monde; il a tout lu, et il appartient à cette nouvelle école de critique qui sévit en ce moment en Sorbonne et a pris pour devise : la science d'abord, l'art après, s'il y a place pour l'art. C'est la manière allemande, et l'on sait de quoi elle est capable, et sous quel aspect rébarbatif elle réussit à présenter l'érudition. Il y a bien des sujets qui ne se prêtent pas à ce genre d'analyse scientifique, et le lecteur fatigué a le sentiment qu'on abuse de sa complaisance ou de sa bonne volonté. Vouloir chercher chez Hoffmann les sources du merveilleux ailleurs que dans sa mentalité de névropathe, — c'est s'égarer de propos délibéré. N'a-t-il pas attribué lui-même son imagination excentrique à une maladie nerveuse de sa mère? Hoffmann est un génie d'une espèce particulière; il a senti qu'il était à part et n'a pas voulu le moins du monde donner à son œuvre une portée philosophique. Il avoue, à propos de sa *Princesse Brambilla*, et il aurait pu le dire de toute son œuvre « ceci n'est pas un livre pour les gens qui prennent tout au sérieux et donnent de l'importance à tout. » M. Sucher n'a pas voulu voir dans Hoffmann un simple cas de littérature pathologique, et il a pris au sérieux les élucubrations d'un malade

..... cujus, velus aegri somnia, vanae
fingentur species (Hor. ad Pisanos, v. 7 et 8.

Il a voulu donner à ces rêves une portée philosophique et il se répand en amples dissertations sur le mesmérisme, le noctambulisme, le magnétisme, les troubles, la suppression et le dédoublement de la personnalité, la magie, la cabale, les automates. On se croirait chez le Monsieur d'Astarac de la reine Pédauque, entouré de sylphes et de salamandres. M. d'Astarac est mort fou et Hoffmann serait mort fou, lui aussi, si la paralysie ne l'avait enlevé pré-

maturément. Il appartient, comme Edgar Poë, à la classe des équilibristes de la corde raide, qui se tiennent sur la ligne étroite qui sépare le génie de la folie, et qui sont tantôt en deçà, tantôt au-delà de cette ligne.

Ces sortes d'écrivains peuvent-ils avoir des *théories philosophiques*? Ne dépendent-ils pas trop de leurs nerfs pour avoir une théorie quelconque? J'aime mieux M. Sucher quand il se demande où Hoffmann a puisé la matière de tant de contes fantastiques. On sait qu'il a lu énormément, et les livres les plus disparates. La plupart du temps, il suffisait d'une incitation minime pour déclancher dans un cerveau comme celui d'Hoffmann, tout le mécanisme nécessaire à la confection d'un conte, et il est bien difficile de déterminer ce qui chez lui a été le point de départ. Nous signalons avec plaisir l'interprétation ingénieuse que M. Sucher donne de certains mythes, comme ceux du *Vase d'or*, de *Meister Floh* et de *la Princesse Brambilla*. Le lecteur lira aussi avec grand intérêt la conclusion de l'étude : c'est la seule partie où l'appareil scientifique disparaisse devant la tentative artistique. Elle aboutit d'ailleurs à affirmer que « Hoffmann n'apporta point d'idées nouvelles et ne créa pas de nouvelles formes ».

C'était l'opinion qu'avait jusqu'à présent le monde lettré; mais par son travail si documenté, M. Sucher a réussi à l'asseoir sur une base plus scientifique. L. Mensch.

Correspondance de Carlyle **et** Emerson **(1834-1872)**, trad. de E.-L. Lepointe. Paris, Colin, 1912, in-12 de x-317 p.— Prix : 3 fr. 50.

« Je ne serais nullement surpris, écrivait Matthew Arnold, que Carlyle survive à la longue, non par ses œuvres, mais par l'inappréciable document qu'est sa correspondance avec Emerson ». C'est vraiment beaucoup dire, mais il est vrai qu'entre les correspondances d'écrivains celle ci a droit de prendre rang non loin de celle qu'échangèrent Gœthe et Schiller. Monument d'une des amitiés les plus longues et les plus constantes qu'on puisse citer entre gens de lettres, ce recueil éclaire deux caractères singuliers, et, en les éclairant, les fait assurément estimer. Assez dissemblables, en somme, de tempérament et d'idées, le « voyant de Chelsea » et le « sage de Concord » ne se dissimulent pas leurs différences, qui ne se tournent jamais en différends; ils demeurent unis par leur accord spontané sur beaucoup de questions fondamentales, par leur attitude vis-à-vis du monde où ils vivent, par la prédication ardente d'un idéal moral qu'ils prétendent trouver hors à la fois du rationalisme philosophique et de la révélation chrétienne. Ils ont en somme agi beaucoup l'un sur l'autre, et Carlyle, en particulier, a reçu d'Emerson des encouragements et une assistance

sans lesquels il eût peut-être difficilement poursuivi sa carrière. La traduction de M. Lepointe, qui est bonne dans l'ensemble, n'est cependant pas exempte des anglicismes trop connus, comme *audience* pour *auditoire* (p. 9), *catholicité* pour *largeur d'esprit* (p. 27) et autres pareils. « J'essaie ma main à écrire » (p. 143) n'a pas de sens en français, et ce sont de simples barbarismes que les mots suivants transportés tout vifs d'anglais en français (*eulogie*, pour *éloge* (p. 188); *bénévolence* (p. 208), *procrastination* (p. 304), *vernaculaire* (p. 248). Ces fautes fâcheuses ne sont pourtant pas très fréquentes. A. Barbeau.

Ames modernes, par Henry Bordeaux. Nouvelle édition. Paris. Perrin, 1912, in-16 de xxxii-449 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Bordeaux n'avait pas, je crois, vingt-cinq ans lorsqu'il réunit en son premier volume : *Ames modernes*, six études sur Ibsen, Loti, Lemaître, Rod, Hérédia et Villiers de l'Isle-Adam, qu'avait publiées (sauf *Ibsen*) la *Revue générale* de Bruxelles. C'était un débutant et à Paris, au moins, un inconnu. En signalant son livre dans le *Polybiblion* de juin 1896 (t. LXXVI, p. 495-497), je cherchai, comme c'est le devoir d'un critique sérieux, à deviner ce nouveau venu et à l'aider à voir clair dans son propre talent. Je fus d'emblée sévère à tout ce qu'il y avait de flottant dans sa pensée, de complaisant dans sa sensibilité pour toutes les formes, les moins sûres, les plus dangereuses, de l'esprit et de l'art modernes : cosmopolitisme, symbolisme nuageux, paganisme, dilettantisme, mélancolies, curiosités, névroses. « C'est un jeune homme, disais-je, encore trop dominé par ses lectures; et son style même a des reflets, des chatoiements, qu'on aimait hier, qui seront demain démodés. » Cependant, à quelque intelligence, qui perçait çà et là, de la nécessité et de la fécondité de la foi religieuse, à son « désir de pénétrer avant dans les âmes », à sa « tendance naturelle à l'élévation », je croyais pouvoir diagnostiquer, sans même savoir son âge ni d'où il venait, « *un jeune écrivain de talent à tendances chrétiennes, qui dans l'avenir pourrait bien être quelqu'un.* »

Je laisse à nos lecteurs qui savent aussi bien que moi, maintenant, où en est M. Bordeaux, et peuvent juger dans quelle mesure s'est dégagée sa personnalité, de reconnaître s'ils furent exactement renseignés. Mais j'ai sans doute le droit de tirer avantage de l'intéressante Préface, où l'auteur lui-même, en rééditant ce livre de ses débuts sans le retoucher et en le complétant au contraire de trois articles sur Vogüé, An. France et Bourget qui sont de la même époque et procèdent du même esprit, confesse tout ce qu'il y avait alors en lui de « bouillonnant et de désordonné », répudie ses tendresses de jadis pour

l'exotisme, l'individualisme, le scepticisme, le pessimisme, pour tous les sophismes et tous « les sentiments anarchiques qui détruisent les pays et les races ». « Je n'avais pas encore découvert l'emplacement où j'ai bâti ma maison ». Mais les leçons de la vie, celles de la mort surtout — il l'indique — et l'exemple aussi d'un Paul Bourget, d'un Jules Lemaître, d'un Barrès, d'un Maurras, entraînant par « le grand chemin de l'ordre français » le mouvement du nouveau siècle, tout cela l'a ramené vers la « réalité française et catholique », et la « chère autorité de la terre natale ». Sa confession et mon ancien verdict se trouvent donc tout à fait d'accord. GABRIEL AUDIAT.

Quelques Écrivains de ce temps, par ÉMILE POITEAU. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trente-cinq notices crayonnées sans façon — pour les journaux — notes biographiques incomplètes et hâtives, opinions un peu convenues, et beaucoup plus d'encens que de sel. L'encens d'ailleurs envoie sa fumée du bon côté, du côté des écrivains catholiques ou aimés des catholiques, René Bazin, Barrès, Doumic, J. Lemaître, Drumont, Déroulède, Léon Daudet, Henry Bordeaux, François Fabié, le commandant Driant, et des écrivains académiques Faguet, Jean Aicard, Loti, Claretie, Henri de Régnier, Adolphe Brisson, Dorchain, Jacques Normand, qui sont encore glorifiés sans mesure, voire Richepin, les frères Margueritte, Henri Maret, Mme Judith Gautier, à l'éloge desquels on peut dire qu'il y a seulement des réserves. En somme, de la littérature de partisan, de la critique de droite, plutôt que de la vraie justice indépendante, basée sur une esthétique personnelle, ou courageusement chrétienne. La preuve en est encore la façon fort peu nuancée dont sont « passés à tabac », quelques hommes devenus bêtes noires aux « conservateurs », Clemenceau, Jaurès, Henry Bernstein, Mirbeau, Marc Sangnier et Mgr Duchesne ... Une dizaine d'écrivains catholiques moins célèbres doivent aux sympathies morales de M. Poiteau ou à son amitié d'avoir part au gâteau de ses louanges. Jean Lionnet, Amédée Prouvost, Achille Paysant, le bon poète, l'abbé Lecigne, Léon Bocquet, Jean Saint-Yves. Et il est plus utile, n'est-ce pas, de mettre ceux-ci en valeur que de grossir la musique des épithètes autour du char de ceux qui ont la vogue, sans toujours la mériter. G. AUDIAT.

Pierre Rosegger : L'Homme et l'œuvre, par A. VULLIOD. Paris Alcan, 1912, in-8 de XII-520 p. — Prix : 10 fr.

Pierre Rosegger n'est pas un inconnu chez nous, et nos élèves de seconde et de première sont familiarisés avec son nom, et même un peu avec son œuvre, du moins avec cette partie de son œuvre qui a

trait à son enfance pastorale, vécue dans les chalets d'Alpel et sur les hauts pacages du pays styrien. Doué d'un esprit sagace d'observation et d'une âme poétique, toute vibrante aux beautés de la nature alpestre, Rosegger passe sa vie à décrire l'existence, les mœurs et les coutumes de son pays natal « à exploiter — comme dit M. Vulliod, dans une phrase lourde et en un style pénible — à exploiter, au profit du peuple styrien, pour le faire connaître, et s'il se pouvait, pour améliorer son sort en le récréant et en l'instruisant, les trésors absolument inépuisables, qu'il devait à la fortune unique qu'il avait eue en partage, de vivre de sa vie, et pourtant de la dominer par l'intelligence, de la juger et de s'en affranchir. » Cette citation est un peu longue, et je m'empresse de reconnaître qu'elle donnerait une idée inexacte du style de M. Vulliod, qui est d'habitude plus dégagé et plus alerte.

La thèse de M. Vulliod se divise en deux grandes parties : 1° Étude de l'homme que fut, qu'est encore Rosegger; 2° Étude de son œuvre multiple depuis les plus anciennes rimes recueillies dans *Cithare et tympanon* jusqu'aux plus récentes notations du *Journal*, à travers les cinquante volumes que le conteur styrien a publiés depuis juin 1869 jusqu'à l'automne de 1910.

Quelques critiques ont reproché à M. Vulliod d'avoir voulu porter un jugement sur un auteur vivant encore, et qui n'a pas dit son dernier mot. « Il lui manque, disent-ils, le recul qui garantit la sérénité du jugement, et qui d'autre part permet de situer selon les lois d'une perspective exacte les divers plans dont se constitue l'ensemble envisagé. » Cette objection n'est peut-être pas très valable, comme le fait observer M. Vulliod, quand il s'agit d'un écrivain étranger. la différence de langue et de milieu correspond en effet jusqu'à un certain point à l'éloignement dans le temps. D'autres lui ont reproché d'avoir traité avec une abondance complaisante de détails les années d'enfance et de jeunesse, dans la partie biographique de son livre. C'est un reproche qui n'en est pas un, surtout lorsqu'il s'agit de Rosegger, auquel on peut appliquer justement le proverbe anglais : *The child is father of the man.*

La première partie, qui contient une biographie détaillée de Rosegger, présente tout l'intérêt d'un roman, mais d'un roman conçu dans la manière de Dickens ou de Daudet, où la réalité banale est sans cesse transfigurée par un rayon d'idéal : la vie humaine n'est pas tout entière absorbée par les réalités matérielles : « au-dessus du sol que le pied foule, dit élégamment M. Vulliod, resplendit l'infini du ciel. » Quelle variété dans cette vie ! Les années d'enfance à Alpel-Krieglach, l'adolescence et les années d'apprentissage, l'institution scolaire à Graz, la guerre franco-allemande et le concile du Vatican, la

période viennoise et l'amitié de Ludwig Anzengruber, le séjour à Kriegloch et la vie de famille forment tour à tour des tableaux tristes ou gais, toujours intéressants à regarder.

La seconde partie analyse l'œuvre et met en lumière les idées maîtresses qui éclairent la route du conteur populaire, depuis le sentiment de la nature jusqu'aux idées morales et sociales, en passant par le sentiment religieux. Nous recommandons au lecteur le chapitre intitulé « le christianisme de Rosegger », dans lequel M. Vulliod s'applique à analyser objectivement les idées religieuses et l'orthodoxie de son auteur. J'ai peur que les rapprochements qu'il fait entre Rosegger, d'une part, et Renan, Schleiermacher et Tolstoï, d'autre part, ne soient un peu forcés. Rosegger est né catholique; qu'est-il devenu aujourd'hui? On ne le voit pas clairement dans l'étude de M. Vulliod. Sans être du parti de la rupture avec Rome, *los von Rom*! il semble s'être rapproché d'un protestantisme vaguement libéral qui aspire à favoriser « le ralliement des Églises chrétiennes dans l'amour ». C'est du moins la conclusion à laquelle semble aboutir l'auteur de cette thèse.

L. Mensch.

HISTOIRE

Études sur l'histoire byzantine, par Alfred Rambaud. Paris, Colin, 1912, in-18 de XXIII-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, recueil d'articles publié par des mains pieuses, vient heureusement rappeler que dans l'œuvre historique d'Alfred Rambaud les études byzantines occupent une place, sinon considérable, par comparaison, du moins des plus distinguées. Ce sont elles en effet qui attirèrent tout d'abord la curiosité si éveillée du jeune historien, et le *Constantin Porphyrogénète*, paru en 1870, livre hardi, nouveau, car l'histoire byzantine n'était guère en faveur alors, demeure, dans son ensemble, au jugement du maître dont nul ne conteste la compétence, M. Charles Diehl, « d'une justesse et d'une vérité absolues. »

Ces études, s'il cessa d'y consacrer son principal effort, il ne les perdit jamais de vue, et lorsque paraissait quelque ouvrage important sur des sujets byzantins, ce lui était une occasion d'y revenir. Très varié est ce recueil qui présente un tableau presque complet de la vie byzantine, les factions du cirque et les partis politiques, les personnages de l'empereur et de l'impératrice de Byzance, la vie de cour, les intrigues intérieures, puis la politique extérieure, les luttes passionnées pour l'hégémonie entre Grecs et Bulgares. L'une des figures les plus curieuses ainsi mises en lumière est assurément celle de Michel Psellos, philosophe, homme d'État byzantin du xe siècle, grande

intelligence, âme médiocre. Avec un intérêt non moins soutenu on lira le chapitre intitulé : *Une Épopée byzantine au* x^e *siècle*, où sont relatées les merveilleuses aventures et les exploits de Digénis Akritas. Pour beaucoup de lecteurs, peu familiers avec l'histoire d'un empire aussi illustre que mal connu et méconnu, ce livre sera une attrayante initiation. André Baudrillart.

Grégoire de Tours. *Histoire des Francs, texte des manuscrits de Corbie et de Bruxelles*, publié par Henri Omont et Gaston Collon. Nouvelle édition par René Poupardin. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, 47.) Paris, A. Picard et fils, 1913, in-8 de xxxi-505 p. — Prix : 12 fr.

Il y a juste vingt ans que M. Gaston Collon complétait par la publication des livres VII à X, d'après le manuscrit de Bruxelles, l'édition de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours pour la *Collection de textes* de chez Picard, dont les six premiers livres avaient été publiées en 1886 par M. Henri Omont d'après le manuscrit de Corbie, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. C'est la seule édition usuelle, d'un format commode et pratique, que nous possédions de saint Grégoire de Tours, en France et même à l'étranger. Aussi, aujourd'hui que cette édition est épuisée, saura-t-on gré à MM. Picard d'avoir songé à la réimprimer et à M. Poupardin d'avoir assumé la charge de remettre cette édition au point.

Il nous explique lui-même, dans son Avertissement, en quoi a consisté son travail personnel : « Le texte diplomatiquement établi par M. Omont et M. Collon a été reproduit sans nouvelle collation des manuscrits, sauf pour quelques passages douteux. Mais on a cherché à rapprocher la ponctuation de celle qui est généralement adoptée en France pour les textes latins ... A la différence de ce qui a été fait en 1886 et 1893, quelques notes ont été jointes au texte, mais elles ont été réduites à leur strict minimum. Elles n'ont pour objet que de permettre l'intelligence de certains passages trop corrompus dans l'un ou l'autre des manuscrits pour pouvoir être rétablis ... de rectifier quelques erreurs matérielles des scribes, de donner les noms de personnages insuffisamment mentionnés dans le texte ou de fixer des dates ».

Ces améliorations, qui rendent plus maniable ce volume, seront vivement appréciées des lecteurs. Une excellente table alphabétique termine ce volume qui recevra certainement l'excellent accueil qu'il mérite à tous égards. E.-G. L.

Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme, publiées par F.-M. Graves. Paris, Champion, 1913, in-8 de XII-313 p., 2 tableaux généalogiques (*Bibliothèque du* XVe *siècle.* XIX).

Des 144 documents qui entrent dans la composition de ce volume, les plus importants au point de vue politique ont déjà été publiés antérieurement. Mais l'on saura bon gré à M. Graves de les avoir groupés ici en les encadrant dans un ensemble de pièces intéressantes soit pour des détails de la politique soit pour la vie privée du duc, l'administration de ses domaines et de sa fortune, ses relations avec son entourage.

Aux documents proprement dits qui, la plupart, sont reproduits intégralement, M. Graves a ajouté l'indication de sept pièces dont les inventaires de Joursanvault (et non pas Jursanvault) nous ont conservé les analyses et de quinze autres signalées dans le registre III d'Aubron.

Pour les pièces déjà publiées, M. Graves s'est borné à reproduire le texte de l'édition à laquelle il les emprunte; pour les autres, il nous donne ce qu'il appelle une édition diplomatique, c'est-à-dire dans laquelle la ponctuation (ou le manque de ponctuation) et les capitales de l'original sont rigoureusement respectées.

Les pièces sont classées dans l'ordre chronologique; mais on regrettera que M. Graves n'ait pas jugé à propos de faire ressortir la date en tête de chaque document, et qu'il n'ait pas mis en vedette l'indication sommaire du contenu de chacune, que l'on trouvera d'ailleurs à la table des pièces.

Chaque document est accompagné de la cote qu'il porte dans le dépôt où il est conservé; il eût été plus simple d'indiquer dans la préface à quels dépôts se rapportent ces cotes, au lieu de l'indiquer en note du premier document emprunté aux différents fonds.

Nous avons relevé plus d'une faute typographique, dont l'une ou l'autre est peut être même une faute de lecture : p. 2, l. 4, *comitis virtutem,* pour *virtutum*; p. 2, l. 17, *Ludovicem* pour *Ludovicum*; p. 17, l. 1, *peut apparor* pour *apparoir*; p. 119, *pignolret,* sans doute pour *pignolat,* etc. P. 109 et 110, notes, M. Graves appelle *devise* un *emblême.*

L'annotation est d'ailleurs extrêmement sobre, peut être trop; par contre, l'index alphabétique qui termine l'ouvrage nous a paru commode et bien fait en dépit de quelques petites bizarreries : il semblerait plus commode de grouper sous des rubriques générales — sauf à faire des rappels, — des articles qui se trouvent dispersés dans la table : *aide de cuisine. enfants de cuisine, hâteurs, potagiers,* etc.

E.-G.-L.

La Vie d'un héros. Agrippa d'Aubigné, par S. Rocheblave. Paris, Hachette, 1912, in-16 de VI-253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir consacré à d'Aubigné un volume dans la collection des *Grands Écrivains français*, M. Rocheblave en publie un second, plus enthousiaste, sur celui qu'il appelle « un héros ». Il prétend l'étudier ainsi mieux à l'aise « présenté dans quelques-unes des faces saillantes de sa riche personnalité. » C'est beaucoup d'honneur qu'il fait à Agrippa d'Aubigné, dont l'unité de vie est moins parfaite qu'on ne se le figure, de même que son génie littéraire, très grand à coup sûr, est aussi très inégal. Sa jeunesse est d'un étudiant en lettres anciennes; il trouve dans sa famille les traditions huguenotes; mais, sauf le fameux serment d'Amboise et les périls qu'il court très jeune à Orléans, il n'apparaît pas d'abord comme un fanatique. Il s'échappe par hasard de Paris à la veille de la Saint-Barthélemy et il se réfugie chez un grand seigneur catholique, un parent de Catherine de Médicis, Jean Salviati. Là, à ce château de Talcy, dont les ruines existent encore près Beaugency, il devient éperdûment amoureux de la fille de son hôte, au point « d'oublier le ciel auprès de sa beauté ». Mais la jeune Italienne demeure insensible à tous ses transports, et il ne reste de cette passion que de beaux vers dans lesquels d'Aubigné essayait sa verve poétique.

C'est alors qu'il s'attacha au roi de Navarre, dont il fut, à la cour des Valois, le fidèle compagnon, ne pensant plus à ses convictions protestantes, à tel point qu'en 1575, à Dormans, nous le voyons combattre sous la bannière du duc de Guise. Il accompagne son maître dans le midi et prend part à tous ses exploits; il est au siège de Calais, il est à Coutras, et devient. sous la Ligue, le conseiller, le diplomate, le négociateur du Béarnais. C'est la période héroïque. Mais quand le triomphe arrive, d'Aubigné aurait voulu que l'avènement de Henri IV fût en même temps l'arrivée au pouvoir du parti protestant. Il est très curieux de constater que jusqu'à la fin du règne de Louis XIII ce que demandent les huguenots, ce qu'ils défendent les armes à la main, ce n'est point la liberté de conscience, la libre pratique de leur religion, garantie par les édits de 1577 et de 1598, c'est la suprématie politique. Leurs synodes sont presque une organisation militaire; leurs places de sûreté sont des forteresses.

Ce n'était point l'affaire du Béarnais devenu roi de France. Aussi les perpétuelles récriminations de d'Aubigné contre sa conversion et ses faveurs accordées aux catholiques finissaient par l'impatienter; et l'ami des mauvais jours mécontent accusait son maître d'ingratitude. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne songea pas un instant à reprendre par une conversion opportune l'influence qu'il

avait eue sur le Roi. Retiré dans son petit gouvernement de Maillezais, il travaillait à sa grande histoire, avant de s'exiler dans les premières années du règne de Louis XIII, et il passa le reste de sa vie dans la capitale du protestantisme, la fanatique Genève, où il était vraiment à sa place. Sa vieillesse fut attristée par la conduite de son fils Constant, qu'il déshérita, portant son affection sur un bâtard qu'il avait reconnu et qui fut la tige d'une autre branche de la famille d'Aubigné.

M. Rocheblave a raconté avec amour les péripéties de cette longue vie et peint en vives couleurs le caractère très martial et très soucieux du point d'honneur de ce vétéran des guerres civiles. Le volume précédent avait célébré les qualités littéraires du poète et de l'historien et ces belles tirades de prose française que d'Aubigné inaugura un des premiers. L'auteur de l'*Histoire universelle* et des *Tragiques* ne pouvait rencontrer un meilleur juge. Peut-être y aurait-il quelque restriction à faire au sujet de la passion peu impartiale avec laquelle, dans ses vers comme dans sa prose, l'auteur de la *Confession de Sancy* a traité ceux de ses contemporains qui ne pensaient pas comme lui. G. Baguenault de Puchesse.

Énigmes du grand siècle. Le Masque de fer. Jacques Stuart de la Cloche. L'Abbé Prignani. Roux de Marcilly, par E. Laloy. Paris, Le Soudier, 1913, in-16 de 312 p. — Prix : 4 fr.

Le Masque de fer ! Est-il sujet plus romanesque, plus romantique, plus propre à frapper les imaginations? Pour les innombrables amateurs d'anecdotes, d'énigmes rétrospectives, pour les passionnés des « curiosités de l'histoire », quelle incomparable matière à discussion ! Et, de fait, dès le début du XVIIIe siècle, les hypothèses naissaient, les raisonnements s'échafaudaient : aujourd'hui encore, le débat n'est pas clos. Mais, du moins, on commence de voir clair au milieu des multiples conjectures. L'intéressant ouvrage de M. Laloy n'aura pas peu contribué à ce résultat. Il résume les conclusions des divers auteurs qui se sont occupés de la question. L'hypothèse d'un frère jumeau de Louis XIV, celles du duc de Beaufort, de Monmouth, du comte de Vermandois sont jugées inacceptables. Celle, plus plausible, appuyée par des arguments plus sérieux et qui consiste à voir dans le mystérieux prisonnier Mathioli, le ministre du duc de Mantoue, ne résiste pas davantage à l'examen de M. Laloy. Aussi bien, l'auteur avait primitivement écrit son livre pour exposer au public français les résultats obtenus par Mgr Barnes (*The Man of the Mask*, 1908). Celui-ci voulait voir dans le Masque de fer un certain abbé Prignani, dont la personnalité paraît s'être confondue avec celle

de Jacques Stuart de la Cloche, qui se faisait passer pour un fils naturel du roi Charles II. En fait, des coïncidences troublantes donnaient de quasi certitudes, dans ce sens. Prignani, négociant entre les deux Cours de France et d'Angleterre, était au courant d'un secret de première importance, la conversion de Charles II au catholicisme; il était à Dunkerque en juillet 1669, moment auquel eut probablement lieu, dans cette ville, l'arrestation du Masque de fer; enfin Prignani était prêtre, comme le prisonnier. Mais tout ce raisonnement s'écroula par la découverte des documents permettant d'affirmer que Prignani était mort à Rome en 1678 ou 1679; or, le Masque de fer mourut en 1703.

M. Laloy dut donc modifier en grande partie son volume. Les conclusions auxquelles il arrive de son côté sont extrêmement intéressantes et si elles ne permettent pas d'identifier exactement le malheureux qui vécut vingt ans dans la plus dure des captivités, elles nous renseignent du moins sur la vie du prisonnier. Qui était-il? on l'ignore encore. Il fut toujours connu sous le nom d'Eustache Dauger et il était prêtre, possesseur probablement d'un secret important. Enfermé d'abord à Pignerol, où il servit de valet à Fouquet, il fut transféré à Exiles en 1681, puis, en 1687, aux îles Sainte-Marguerite. Il fut envoyé à la Bastille en 1698, suivant ainsi de forteresse en forteresse le gouverneur, Saint-Mars. C'est pendant le voyage vers Paris qu'apparaît pour la première fois le fameux masque à ressorts d'acier que portait le prisonnier dans sa litière et durant les haltes. Dauger mourut en novembre 1703 et fut inhumé au cimetière Saint-Paul. M. Laloy, en outre des raisons graves qu'il présume sans pouvoir les préciser, pour justifier une si sévère incarcération, explique aussi les précautions prises par le désir de cacher « la violation scandaleuse des règles de la justice, des droits de l'innocence et des privilèges ecclésiastiques ». Quoi qu'il en soit, le mystère subsiste en partie.

A la suite de son récit, M. Laloy étudie l'histoire de Roux de Marcilly, protestant exécuté à Paris en 1669, dont l'histoire ne saurait être séparée de celle de Prignani. Un nommé Martin, valet du condamné, passa aux yeux de certains historiens pour le Masque de fer; M. Laloy n'a pas voulu laisser dans l'ombre ce point de la question. On lira son livre avec grand intérêt. Il pourra paraître par moments un peu touffu, mais on se rendra vite compte qu'il n'en pouvait guère être autrement, l'auteur étant tenu, pour étayer son raisonnement, de recourir à des citations nombreuses, à un rapprochement constant de petits détails. On ne peut que féliciter M. Laloy d'avoir résumé de si parfaite façon une question qui passe, à juste titre, pour l'une des plus obscures qui soient. ROBERT BURNAND.

La Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. Deux Mystiques normands au XVIIe siècle, par MAURICE SOURIAU. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de 411 p. — Prix : 5 fr.

Voilà un travail bien étudié, non seulement appuyé sur une forte documentation mais mûrement réfléchi, que nous devons à l'un des plus distingués professeurs de l'Université de Caen. Son objet présente un large intérêt puisque avec MM. de Renty et de Bernières, on nous fait connaître l'un des rameaux les plus vivaces de cette *Compagnie du Saint-Sacrement*, que nos curiosités historiques tirent de l'ombre qu'elle avait cherchée et nous montrent très agissante pendant le second tiers du XVIIe siècle. Elle fut introduite dans l'Athènes normande par l'ami et le collaborateur de saint Vincent de Paul et du bienheureux Jean Eudes, par M. de Renty (1611-1648), ce gentilhomme apôtre, d'une piété si ardente, d'une si charitable activité. Après lui, le trésorier de France, Jean de Bernières de Louvigny (1602-1659) en fut le directeur et l'âme. Il lui donna un logis, dont le nom prit une certaine célébrité et servit généralement à la désigner, cette maison de l'*Ermitage*, qu'il avait fait bâtir près du couvent des ursulines, qui venait d'être fondé rue Guilbert par sa sœur Jourdaine de Bernières (1596-1670). De celle-ci nous admirons, dans une attachante esquisse, la fière et belle figure. L'auteur nous fait entrevoir en effet tout le groupe de saintes gens dont la ferveur fut allumée ou réchauffée au foyer de l'*Ermitage*. Et en une sorte d'épilogue, qui n'est pas du tout un hors-d'œuvre, il montre son bienfaisant et certain rayonnement au Canada dans l'héroïque apostolat du premier évêque de Laval, Mgr de Laval. Il n'a dissimulé d'ailleurs, mais il réduit à leur importance vraie et minime dans l'œuvre générale, ni les folles équipées de quelques disciples désemparés, ni les quelques écarts de doctrine ou peut-être seulement les maladresses de langage, les quelques excès de zèle, imputables à l'auteur du *Chrétien intérieur*, dont les adversaires du quiétisme firent condamner par Rome la traduction italienne. M. Maurice Souriau, avec un tact et une mesure nécessaires mais rares en ces délicates matières, a écrit manifestement un livre de bonne foi. Il indique non seulement les sources qu'il a utilisées, dont la principale me semble être les *Annales des ursulines de Caen*, mais encore celles qu'il a recherchées sans les découvrir, les manuscrits de M. de Bernières et le registre des procès-verbaux de la Compagnie du Saint-Sacrement de Caen. Souhaitons que ces pièces se trouvent. Pourtant, je ne crois pas qu'elle modifieraient bien sensiblement la physionomie des pieux personnages dont cet ouvrage a fixé les traits.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse. Notes et documents, par l'abbé ALPHONSE AUGUSTE. Paris, A. Picard fils ; Toulouse, Privat, 1913, in-8 carré de 139 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Le présent volume répond au souhait formulé par tous ceux qui ont étudié l'histoire de la *Compagnie du Saint-Sacrement* au XVIIe siècle : rechercher dans chaque province de France les traces plus ou moins effacées de cette réunion de piété, (jadis secrète, aujourd'hui célèbre) qui rêvait généreusement « d'empêcher tout le mal et de procurer tout le bien. » Voici des documents nouveaux, de haute importance, concernant la ville de Toulouse, où, dès 1641, des catholiques zélés jetèrent les bases de la société qui paraît avoir été là très active. Ces pièces originales, inédites, curieuses et topiques ont été patiemment recueillies par M. l'abbé Auguste aux archives de la Haute-Garonne, et, pour fragmentaires qu'elles soient, elles forment la plus intéressante contribution qui nous ait été offerte depuis quelques années sur la mystérieuse compagnie. L'écrivain nous les présente avec une érudition avertie et une impartialité digne d'éloges. Sa discrétion rehausse la valeur de sa narration. Les mêmes qualités distinguent la courte Introduction mise en tête de ces pages par M. le comte Begouen. Le volume se présente ainsi sous une forme charmante dans sa belle impression typographique, et avec l'ornement d'une très bonne photogravure : le portrait de Messire Arnaud Baric (1607-1668), prêtre admirable, fondateur de l'hôpital général de Toulouse.

Les chapitres montrent successivement le rôle des membres de la compagnie dans la répression des abus du compagnonnage, l'installation du « bouillon des pauvres », la fondation de l'hôpital général, l'Œuvre des nouvelles converties, le développement de la Confrérie du *Corpus Christi*. Tous ces efforts manifestent une fois encore la loyauté et l'ardeur de la compagnie, sa charité inépuisable, son zèle apostolique, ses inventions ingénieuses et cachées pour servir Dieu, l'Église, la morale et les pauvres. Un document de plus, une preuve de plus de l'importance de la compagnie dans l'histoire religieuse d'autrefois, une démonstration nouvelle que, si *secrète* qu'elle fût volontairement, elle n'avait rien à dissimuler, sauf par discrétion et réserve chrétiennes.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Ninon de Lanclos, par ÉMILE MAGNE. *Portraits et documents inédits*, Paris, Nilsson, 1912, in-16 de 239 p. — Prix : 3 fr.

M. Émile Magne affectionne les sujets dans lesquels la morale est assez mal traitée et personne ne connaît aussi bien que lui la littérature grivoise du XVIIe siècle. Les chroniqueurs lui sont non moins familiers; et c'est aux portraits de femmes compromises

qu'il s'attache particulièrement. Nous avons aujourd'hui, non pas l'histoire de Ninon de Lanclos; il paraît que tout n'est pas encore en état d'être dit sur cette « femme éminente »; mais l'auteur la « situe dans son milieu social », résumant en quatre lignes son apologie : « avec justice, la sympathie et l'admiration accompagnent sa mémoire; image même de la politesse, de la simplicité et de la clarté, Ninon est, en effet, entrée dans le groupe de ces héroïnes que la multitude révère et, volontiers, béatifie... ».

On pourrait s'en tenir là. L'auteur cependant va plus loin. Il dit que le grand mérite de Ninon est de s'être libérée de la férule, ainsi qu'un homme, d'avoir répudié la pruderie, ou même la pudeur, de son sexe et d'avoir rétabli l'égalité des devoirs et des droits, en ne rougissant nullement de son indépendance de mœurs.

Élevée par une mère très dévote et appartenant à une honnête famille de petite noblesse, elle commence par quelques aventures où la curiosité a plus de part que la passion; puis elle élargit son horizon et prend et reprend tour à tour des amants de très belle qualité dont elle ne peut plus compter le nombre. En même temps, elle est très bien avec quelques femmes, entre autres Mme Scarron, celle d'avant Louis XIV. Cela n'est pas très rassurant au sujet de la vertu de Mme de Maintenon; il est vrai qu'elle s'occupait aussi des enfants de Mme de Montespan. M. Magne prétend (p. 175) que « le bon billet de la Châtre » lui a été donné par Ninon au moment où, partant pour la guerre comme mestre de cavalerie, il voulait s'assurer par écrit de la fidélité de celle qui vivait depuis quelque temps sous sa loi. L'inconstante aurait pu lui montrer des promesses de mariage nombreuses qu'elle gardait pour en faire des papillotes. Elle vécut ainsi jusqu'à 85 ans et mourut en 1705, s'étant réconciliée avec Dieu par une sorte de résignation philosophique, qui n'excluait pas la sincérité :

> Je suis en âge de mourir,
> Que ferai-je ici davantage ?

Ayant toujours été très économe et s'étant constitué une petite fortune, elle fit un testament très raisonnable, voulant, comme elle le disait, plaire à tout le monde. Au fond, elle avait plus d'esprit que de vertu, et c'est peut-être ce que M. Magne a voulu constater.

G. Baguenault de Puchesse.

La Société française au dix-huitième siècle, d'après les Mémoires, par ALEXANDRE SAMOUILLAN. Paris, J. de Gigord, 1913, in-18 de 767 p. — Prix : 5 fr.

Est-il possible d'écrire une histoire à l'aide des seuls Mémoires du temps? M. Samouillan en doute et nous croyons qu'il a raison, les Mémoires étant la plupart du temps « œuvre de passion et de parti pris ». Mais en revanche il est possible, en les utilisant, de tracer le tableau d'un siècle et d'une société, dont ils reflètent les mœurs et la physionomie. Et c'est ce que le distingué professeur à la Faculté catholique de Toulouse vient de tenter pour le XVIIIe siècle, comme il l'avait déjà fait avec succès pour le XVIIe. Les Mémoires qu'il cite n'ont plus la même valeur littéraire et classique que ceux du siècle précédent; mais, par cela même, déjà ils sont le reflet de l'époque où ils ont été écrits. L'ouvrage est divisé en plusieurs chapitres, de sujets différents : les portraits, les mœurs, les événements, la situation, les institutions. Et chacun de ces chapitres se subdivise lui-même en un assez grand nombre de paragraphes. Prenons, par exemple, les *Mœurs.* Voici les Présentations à la Cour, l'Éducation, le Sentiment religieux, les Sciences occultes, les Sciences expérimentales, les Assassinats, les Émeutes, l'Esprit, les Usages, les Modes, l'Opinion publique, les Philosophes, le Théâtre, les Arts, les Cafés, les Salons, qui ont joué un grand rôle au XVIIIe siècle. Et dans les *Portraits,* que de variété ! Tous les personnages qui ont joué un rôle au XVIIIe siècle dans notre pays y figurent : le Régent, Louis XV, Louis XVI, Marie-Antoinette, la duchesse d'Orléans, la marquise de Pompadour, Mesdames filles du Roi, le cardinal Dubois, le cardinal de Fleury, le duc de Choiseul, le maréchal de Richelieu, Maurepas, Turgot, Necker, Mirabeau, et les littérateurs et les philosophes : Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot, Helvétius, l'abbé Raynal, Marmontel, La Harpe, Fontenelle, l'abbé d'Olivet, Franklin, etc.

Quant aux auteurs des Mémoires auxquels sont empruntées toutes ces pages, ils s'appellent Saint-Simon, Besenval, le duc de Lévis, Marmontel, Duclos, Sénac de Meilhan, le marquis d'Argenson, Mathieu Marais, Barbier, Diderot, Mme de Genlis, Mme du Hausset, Mme Campan, la baronne d'Oberkirch, Mme de Staal Delaunay. L'auteur a même emprunté, pour clore le siècle et compléter son étude, quelques fragments des cahiers de doléances des États généraux. Et il achève en citant un très curieux passage de Marmontel dont l'actualité semble bien dépasser les limites du XVIIIe siècle : « Comment la démocratie peut devenir le pire des despotismes. » Un index alphabétique, donnant sur chacun des auteurs cités une courte notice biographique, termine et couronne très heureusement cet intéressant volume.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et documents relatifs aux XVIIIe et XIXe siècles. « Mes Loisirs », par S.-P. Hardy. **Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1764-1789)**, publié d'après le manuscrit autographe et inédit de la Bibliothèque nationale, par Maurice Tourneux et Maurice Vitrac. T. I (*1764-1773*). Paris, A. Picard et fils, 1912, in-8 de XXI-445 p. — Prix : 7 fr. 50.

Siméon-Prosper Hardy était un libraire parisien qui s'était mis en tête de consigner sur un registre spécial tous les événements, plus ou moins importants, qui venaient à sa connaissance. Son volumineux manuscrit, qui embrasse un quart de siècle — et quel quart de siècle ! — a été recueilli à la Bibliothèque nationale, où tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de la fin du XVIIIe siècle sont allés le consulter, comme ils consultaient la Correspondance de Grimm, Bachaumont et le Journal de Barbier. Et tous gémissaient de le voir rester inédit. Mais, qui voulait entreprendre l'œuvre colossale de colliger et annoter ces huit gros volumes in-folio ? Plusieurs en avaient eu la pensée et avaient reculé devant la besogne. MM. Maurice Tourneux et Maurice Vitrac ont eu le courage de l'entreprendre et ils commencent aujourd'hui cette grande et méritoire publication, à laquelle les avaient si bien préparés leurs études antérieures. Ils l'ont un peu allégée en supprimant ou plutôt en se contentant d'indiquer certains faits de minime importance, crimes vulgaires ou simples accidents, « tels qu'en présente la chronique quotidienne d'une grande ville et dont l'intérêt ne survit pas le plus souvent à la date où ils se sont produits ». Mais pour les autres, ils les ont donnés *in-extenso*, tels que les a rapportés l'auteur. Et ceux-là ont conservé tout leur intérêt. Hardy est un bourgeois de Paris, très dévoué à la Royauté, comme on l'était alors, mais toujours aussi un peu frondeur. Il n'est pas moins ami des Parlements, et, comme eux, il est janséniste, très opposé à ceux qu'il appelle dédaigneusement les « ci-devant soi-disant jésuites » et à ceux qu'il soupçonne de les soutenir, comme l'archevêque de Paris et Madame Louise de France. Son loyalisme est mis à rude épreuve quand le Roi entre en conflit avec les Parlements et surtout lorsqu'il les supprime. Mais il rejette la responsabilité du conflit sur les conseillers de Louis XV, le duc d'Aiguillon et surtout le chancelier Maupeou ; celui-là il l'abomine. Tous les incidents de cette longue querelle, entre le Parlement et les anciens jésuites d'abord, entre le Parlement et le Roi ensuite, tous les refus de sacrements, sont longuement racontés dans *Mes Loisirs*. Une question aussi préoccupe justement Hardy, le prix du pain qui devient de plus en plus élevé, et pèse lourdement sur la population indigente ; tout bourgeois qu'il est, il aime le peuple et il en partage sur certains points les préjugés ; il n'est pas loin de croire au Pacte de famine. Les récits de crimes, d'assassinats, d'exécutions de brigands abondent également dans ce livre et ces

exécutions, atroces à cette époque, avec la torture et la roue, le laissent sans émotion. Mais il n'oublie pas non plus les fêtes et les cérémonies qui intéressent la famille de ses bien aimés Bourbons, les revues des Sablons, les services pour le Roi, les fêtes de Versailles et de Paris, les mariages du Dauphin et de ses frères. Il a un faible pour la jeune Dauphine et, en racontant l'accident d'Achères, il célèbre avec émotion cette « jeune princesse devenue l'amour de la nation. »

Ce premier volume s'arrête à la fin de 1773. Il y en aura trois autres encore; nous les attendons avec impatience et nous remercions les savants éditeurs d'avoir ainsi rendu, grâce à leur labeur acharné, un éminent service à tous les travailleurs et à tous les amis de l'histoire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Lettres de Mgr JEAN DE FONTANGES, **évêque de Lavaur, 1749-1764**, publiées avec notice, notes et index par le baron DE BLAY DE GAÏX. Paris, Champion, 1912, petit in-8 de VIII-261 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup médit des évêques de l'ancien régime. M. l'abbé Sicard, dans ses magistrales études sur l'ancien clergé de France, les a vengés de bien des attaques injustes : les Talleyrand et les Jarante étaient rares. Mais l'évêque, sous la vieille monarchie, occupait dans le pays une place tout autre que de notre temps, même avant la séparation. Il faisait partie d'un des ordres de l'État; il était intimement mêlé à la vie politique et administrative de la province. C'est ce qui apparaît clairement dans les Lettres de l'évêque de Lavaur que M. le baron de Blay de Gaïx publie aujourd'hui et qui ont été adressées à son aïeul. Mgr Jean de Fontanges appartenait à une vieille famille d'Auvergne; à trente ans il avait été nommé à l'évêché de Lavaur, un de ces petits sièges qui pullulaient avant la Révolution, mais qui avaient néanmoins encore une assez grande importance. Très dévoué aux intérêts spirituels de son diocèse, il observait scrupuleusement la résidence, ne quittait Lavaur que pour se rendre à Paris, appelé par les assemblées générales du clergé, ou à Toulouse pour les sessions des états du Languedoc; rarement pour rendre visite à ses parents ou à quelques bons amis, comme le baron de Gaïx, auquel sont adressées ces lettres. Il aimait, non pas le monde, mais la société, tenait à avoir une maison bien ordonnée, à embellir sa résidence, à orner ses jardins, à recevoir ses amis. Mais ces occupations agréables ne le distrayaient pas des occupations plus sérieuses que lui imposait sa situation politique. « Si vous saviez ma besogne, écrivait-il à M. de Gaïx qui lui reprochait son silence, vous me plaindriez et vous ne me blâmeriez pas. Depuis que je suis ici, je n'ai eu à faire qu'un compliment à M. l'Intendant, deux rapports

sur toute ma députation, et à assister au bureau des comptes depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, excepté le temps de dîner, car je n'ai pas le temps de digérer ». Il avait fondé à Lavaur une fabrique de drap; il y avait appelé d'habiles ouvriers d'Avignon et avait même fait venir pour l'inspecter le célèbre Vaucanson. Il voulait faire creuser un canal reliant le canal du Midi à la rivière du Tarn. Il ne s'occupait pas moins des intérêts intellectuels et religieux de ses diocésains. Il avait relevé l'antique collège de Sorèze et était venu présider l'ouverture solennelle de la nouvelle école. Il accomplissait régulièrement la visite de son diocèse, faisait célébrer le jubilé et prêcher des missions, tantôt par un religieux doctrinaire de la maison de Toulouse, le Père Perpéson, tantôt par « douze capucins du premier mérite », ce qui rendait « toute la bonne ville confite en dévotion ». Il avait pris très chaudement le parti des jésuites; sa correspondance est sans cesse pleine des détails sur la lutte violente qui se poursuivait entre la célèbre Compagnie et les Parlements — celui de Toulouse n'était pas moins ardent que celui de Paris — et quand les enfants de saint Ignace furent supprimés, il les recueillit chez lui et les défendit si chaleureusement dans une lettre pastorale, que le Parlement condamna cette lettre à être brûlée.

Ajoutons que sa charité n'était pas moindre que son zèle, et qu'une année où la disette avait sévi dans le Languedoc, il avait voulu affermer ses revenus pour un temps assez long afin d'avoir une somme plus considérable à distribuer aux malheureux.

Tel est l'homme dont on vient de publier la correspondance. Remercions M. le baron de Blay de Gaïx d'avoir extrait cette correspondance de ses riches archives de famille et d'avoir ainsi mis en pleine lumière cette belle figure d'évêque du vieux temps.

Qu'il nous permette de lui signaler une légère erreur. La famille de Bodin de Boisrenard, que dans une note il donne comme éteinte, existe encore en Orléanais et en Bretagne.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Origines de la Déclaration des droits de l'homme de 1789, par V. MARCAGGI. 2e éd. Paris, Fontemoing, 1912, in-8 de VI-253 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre a été tout d'abord une thèse de doctorat. L'auteur l'a reprise, revue, complétée et la publie aujourd'hui en volume. On a attribué bien des origines différentes à la Déclaration des droits de l'homme. On y a vu une émanation des déclarations anglaises et américaines. Sans nier absolument que ces déclarations, les américaines surtout, toutes récentes, y aient une certaine part, l'auteur

remarque justement qu'elles étaient tout à fait traditionalistes et ne stipulaient que pour leur pays tandis que la Déclaration française rompt avec les antiques traditions et prétend « formuler des droits communs à tous les habitants du globe ». Rousseau, au *Contrat social* duquel on a voulu l'assimiler, Rousseau traite des droits du peuple, et non de ceux de l'individu qui est au contraire visé avant tout par la Déclaration. A-t-elle une origine religieuse et procède-t-elle de la Réforme? Pas davantage. Le protestantisme s'occupe peu de la liberté politique. Quant aux États généraux, ils étaient depuis trop longtemps tombés en désuétude et les Parlements, qui s'étaient arrogé leur pouvoir de contrôle, se montraient trop peu favorables aux réformes pour qu'on puisse trouver chez eux l'origine de la Déclaration. L'école du droit de la nature, fondée par Grotius et Puffendorf, a plus d'analogies avec elle. Mais ses vrais pères, suivant M. Marcaggi, ce sont les physiocrates, le docteur Quesnel, l'abbé Baudeau, Dupont de Nemours, Mercier de la Rivière, qui, dans leurs réunions, dans le *Journal de l'agriculture*, dans les *Éphémérides du citoyen*, ont établi les droits de l'individu et édicté la triple formule : *la liberté, la propriété, la sûreté*. Telle est la thèse que l'auteur établit par des citations nombreuses et des arguments très spécieux. Une objection cependant se pose, elle a été indiquée par Tocqueville qui reproche à Quesnay de s'être prononcé pour une autorité *absolue* et d'avoir donné le gouvernement despotique de la Chine « comme l'idéal des gouvernements », ce qui ne cadre guère avec les théories de la déclaration des droits. Nous y ajouterons une simple observation. L'auteur nous semble exagérer les excès de la féodalité et la misère des campagnes à la fin du règne de Louis XVI. La féodalité n'existait plus depuis longtemps et quant aux doléances des paysans il ne faut les accepter que sous bénéfice d'inventaire; quand elles ne leur étaient pas envoyées toutes faites par une agence politique, elles étaient rédigées non par eux, mais par quelque homme de loi de bas étage, procureur fiscal, bailli, tabellion, huissier, jaloux du seigneur dont la situation honorifique lui faisait ombrage, et souvent plus riche que lui.

L'appendice contient naturellement le texte officiel de la célèbre *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Une partie de l'Assemblée aurait voulu y joindre une Déclaration des devoirs; mais une majorité de 70 voix repoussa cette addition.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Petites Victimes de la Terreur par PAUL GAULOT. Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-16 de v-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les historiens de la Terreur et du tribunal révolutionnaire se sont occupés surtout des victimes illustres : personnages royaux ou princiers, membres de la noblesse ou de la magistrature, généraux, financiers, prélats. A côté de ces grandes victimes, il y en a de plus humbles et bien plus nombreuses; c'est à celles-là que s'est attaché M. Paul Gaulot et ce ne sont pas les moins intéressantes. Nous dirons plus : ce sont peut-être ces exécutions-là qui peignent le mieux le régime et le misérable état où était tombé le pays. La délation est à l'ordre du jour; tout le monde est suspect; un mot mal compris, un geste mal interprété, une dénonciation haineuse et souvent inepte, suffisent pour faire jeter en prison; de la prison au tribunal révolutionnaire, du tribunal révolutionnaire à l'échafaud, il n'y a qu'un pas. On nomme quelquefois un défenseur, mais la plupart du temps ce défenseur ne paraît pas. On interroge, mais on ne tient aucun compte des réponses ou on les dénature. Les malheureux accusés sont déclarés convaincus d'avoir été affiliés à la « grande conspiration contre la République une et indivisible ». C'est la formule, et c'est la formule qui tue. Tantôt c'est une malheureuse servante qui paie de sa tête quelques mots incohérents échappés dans un moment d'ivresse tantôt la directrice de la filature de chanvre des jacobins, la veuve Neuvéglise, qui est accusée d'être « en correspondance avec Cologne » et qui, malgré la pétition de presque toutes les ouvrières de la filature, malgré son vieux père malade et ses cinq enfants dont elle est l'unique soutien, est condamnée à mort. C'est encore sa sœur, Marie-Madeleine Coutelet, qu'elle entraîne dans sa chute ou plutôt qui la précède, sous le prétexte le plus futile. Ce sont de malheureux fous, dont l'aliénation est manifeste, et que cette aliénation ne sauve pas de la guillotine. Mais parmi tant d'épisodes touchants et terribles racontés par M. Paul Gaulot nous croyons devoir en signaler deux plus émouvants peut-être encore que les autres. C'est l histoire d'une simple fille de ferme, Marie Langlois, dénoncée par le curé constitutionnel de sa paroisse et qui, mise en arrestation et conduite au comité de sûreté générale de Versailles, répond avec une fermeté, une présence d'esprit, un accent chrétien vraiment admirables. C'est encore l'ancien jésuite Dervillé dont l interrogatoire, reproduit presque en entier, semble une page détachée des Actes des martyrs. Cela élève l'âme et cela console de toutes les turpitudes et de toutes les atrocités de ce temps.

M. Paul Gaulot nous permettra bien d'exprimer un vœu : c'est qu'il continue ses fructueuses recherches dans les archives du tribunal révolutionnaire et qu'il donne une suite à cet instructif et attachant

volume; la matière assurément ne lui fera pas défaut et les lecteurs lui manqueront encore moins. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Procès du Neuf Thermidor, par ANDRÉ GODARD. Paris, Bloud, 1912, in-16 de XXXII-327 p. — Prix : 3 fr 50.

M. André Godard a pris pour épigraphe à son livre cette réponse de Cambacérès à Napoléon, qui l'interrogeait sur le 9 Thermidor : « Sire, cela a été un procès jugé, mais non plaidé ». Et il le juge à son tour, et pour le juger, il le plaide. L'avocat et le juge étant ici une même personne, il y a bien quelque lieu de se méfier du jugement. Aux yeux de M. Godard, c'est du 9 Thermidor que procèdent la dégradation morale, la veulerie, l'amour des jouissances dont nous souffrons. Robespierre voulait organiser la République, la rendre à la fois clémente et forte, spiritualiser la France par la proclamation de l'existence de l'Être suprême. Il est un précurseur de Brunetière. Sa popularité « faite d'idées, est de qualité très supérieure au prestige de Napoléon. » L'auteur convient bien cependant que cette popularité est bâtie « d'éléments inconciliables ». Mais les bons éléments l'emportent et les outrages prodigués au dictateur mourant « n'évoquent-ils pas ce mot de saint Augustin que tout disciple du Christ reproduit quelque trait de sa vie? »

Franchement, un jugement basé sur de telles exagérations, a-t-il bien des chances d'être accepté? Mais M. Godard a la haine de la vieille monarchie. « Un seul des atroces supplices de l'ancien régime enferme plus d'horreur que toutes les guillotinades de 1793. » S'appuyant sur quelques passages d'Arthur Young, il déclare que le peuple était plongé dans la plus atroce misère et mourait de faim dans un pays désert. Il n'a donc jamais lu le *Voyage du docteur Rigby*, qui, lui, est émerveillé de la richesse des provinces qu'il traverse, ni les travaux décisifs de M. Babeau sur l'ancienne France, ni le livre magistral de M. Ardascheff sur *les Intendants de Louis XVI?* Assurément il y avait des abus sous l'ancienne monarchie et ce sont ces abus qui ont amené la Révolution; mais il fallait réformer et non détruire, et en somme la France alors faisait assez belle figure dans le monde. L'auteur d'ailleurs rend justice à certains rois, notamment à Louis XI et à Louis XIII.

Nous ne nions pas non plus que Robespierre ait eu des qualités qui manquaient à ses adversaires, l'honnêteté entre autres, et qu'en faisant décréter le culte de l'Être suprême, il ait réagi contre le matérialisme d'Hébert. Mais qu'il ait été victime de « la secte antichrétienne », que la « démocratie religieuse, rêvée par Robespierre et Saint-Just » soit « la sœur cadette de la catholique Vendée », voilà ce que nous ne saurions admettre. Ce n'est pas le déiste que Billaud Va-

renne et Collot d'Herbois ont voulu renverser au 9 Thermidor, c'est le dictateur qui songeait à les supprimer comme il avait supprimé Chaumette et Danton; ils ont tué pour n'être pas tués. Et la vérité est bien plutôt dans le jugement de Joseph de Maistre que cite M. Godard : « L'histoire du 9 Thermidor est bien simple : quelques scélérats mirent à mort quelques scélérats. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la Révolution dans les ports de guerre, par OSCAR HAVARD. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-8 de 639 p. — Prix : 7 fr 50.

Un des plus grands crimes de la Révolution a été certainement la ruine de la marine française. Louis XVI l'avait relevée de son abaissement; sous les ordres des d'Estaing, des de Grasse, des Suffren surtout, nos flottes avaient fait merveille pendant la guerre d'Amérique; elles avaient conquis l'empire des mers. Quelques années après, il n'y avait plus rien : pendant la Convention, le Directoire et l'Empire, malgré les efforts de Napoléon pour la reconstituer, notre marine fut impuissante et il fallut attendre la Restauration pour qu'elle recommençât à faire figure dans le monde. Navarin effaça Aboukir et Trafalgar. Que l'or de l'Angleterre ait été pour beaucoup dans cette décadence, c'est probable ; mais les passions et le gouvernement révolutionnaire y furent pour beaucoup plus. M. Oscar Havard l'a montré déjà pour Toulon dans un premier volume ; il le montre aujourd'hui dans un second volume pour Brest et pour Rochefort. Comme la marine était une force puissante et un corps bien résistant, il semble que, dès le début, on se soit attaché spécialement à la désorganiser. L'indiscipline s'y répand partout, aussi bien sur les navires restés au port que sur ceux affectés aux colonies, à Saint-Domingue surtout, colonie splendide dont la prospérité offusquait nos ennemis. En même temps, un certain nombre de chefs demeurent faibles et indécis. Le comte d'Hector, entre autres, qui commandait à Brest, obéit à toutes les injonctions de la Société des amis de la Constitution, autrement dit des jacobins. Le ministre lui-même, par crainte d'être suspect aux patriotes, laisse faire. Après le 10 août, c'est bien pis : des émeutes éclatent, on assassine des officiers, on en menace d'autres. Beaucoup, ne pouvant plus remplir leur mission, et sentant non seulement leur autorité, mais leur vie compromise, émigrent; ceux qui restent sont arrêtés, traduits devant le tribunal révolutionnaire, exécutés ; plusieurs qui avaient exposé glorieusement leur vie dans vingt combats la perdent sur l'échafaud : MM. du Plessis de Grénedan, de Coetnempren et cent autres. C'est un jeu pour les

représentants en mission, pour Prieur de la Marne et surtout Jean Bon Saint-André, qui a pourtant trouvé de nos jours des apologistes. M. Havard établit clairement sa sinistre responsabilité; il l'accuse même nettement d'avoir été un agent de l'Angleterre; il est sûr qu'il s'est conduit absolument comme s'il l'était, décapitant la flotte et la réduisant à l'impuissance. A Rochefort cela ne se passa par autrement qu'à Brest; ce fut peut-être même plus sanglant. L'auteur le montre à l'aide de longues recherches dans les archives et de nombreux dossiers qui n'avaient encore été qu'incomplètement dépouillés. Ce n'est peut-être pas à l'honneur des « grands ancêtres. » Mais l'histoire a ses droits et M. Havard n'est pas homme à les laisser protester.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Bleus, blancs et rouges, *récits d'histoire révolutionnaire d'après des documents inédits*, par G. LENOTRE. Paris, Perrin, 1912, petit in-8 de XXII-370 p., avec un portrait et 7 dessins. — Prix : 5 fr.

Ce volume contient six nouveaux épisodes de l'histoire révolutionnaire, de ceux que M. Lenotre aime à conter, et conter comme il sait le faire, avec un grand luxe de détails, et des descriptions minutieuses des lieux, si bien qu'on pourrait dire avec le fabuliste : « Vous y croirez être vous-même ». De ces épisodes, les uns sont touchants, comme celui de cette jeune Angélique des Melliers, arrachée aux brutalités des soldats par Marceau et guillotinée, malgré le sauf conduit du brillant et généreux général. Les autres sont mystérieux, comme l'aventure du jeune Auguste, échappé aux massacres de la Gaubertière, reconnu par sa tante comme le fils de Mme de Voyneau, renié par celle-ci et finalement déclaré par la justice un simple Grégoire Pasty. D'autres sont odieux et répugnants, comme l'histoire de l'abbé Jumel qui, après avoir prêté le serment constitutionnel, devient vicaire épiscopal de la Corrèze, jette la soutane aux orties, rédige une contrefaçon ordurière du *Père Duchesne*, épouse une déesse Raison, brûle le calvaire du cimetière, en dansant la carmagnole, et après s'être livré à tous les vices, affiche sous l'Empire un certain repentir, est même pourvu d'une cure et finit par mourir interdit. Il y en a aussi de drôles et d'un peu grotesques, comme l'aventure de ce pauvre M. de Binenard qui, confiné par peur, dans son château du Morvan, n'émigre point par peur, et par peur encore, car on le menace de la guillotine, épouse dans les vingt-quatre heures sa cuisinière; le mariage forcé d'ailleurs ne fut point heureux. Mais les deux épisodes principaux, les plus significatifs et les plus tragiques, ce sont les deux récits intitulés : *Taupin* et *Mademoiselle de la Chauvinière*. C'est là surtout qu'on peut contempler dans toute son horreur

l'abominable régime sous lequel fut courbée la France pendant deux ans : les honnêtes gens tremblant devant la canaille, quelques misérables sans scrupules terrorisant des villes et des contrées entières, disposant de la vie et de la fortune de leurs concitoyens. A Tréguier, c'est l'ancien procureur fiscal de l'évêché, Le Roux Cheffdubois, qui fait conduire à l'échafaud, avec des raffinements de tortures abominables, de pauvres prêtres réfractaires et la vaillante femme qui leur a donné asile, Mme Taupin, femme de l'ancien maître d'hôtel de l'évêque de Tréguier, Mgr Le Mintier. Mais lui du moins n'échappe pas à la punition due à sa férocité. Taupin revient de Jersey, tue Cheffdubois, se met à la tête d'une bande de chouans et à son tour fait trembler ceux devant lequel le pays avait tremblé. A Ernée, c'est le chirurgien Coutard de la Chauvinière et le notaire Clément qui remplissent les prisons et approvisionnent la guillotine. Le prince de Talmont est exécuté devant son château; le président Enjubault et l'avocat Jourdan sont décapités à leur tour et leurs trois têtes, vidées et bourrées de tan, sont plantées au bout d'une pique sur le grand portail. Quelles gens et quel temps ! Mais la justice vient, quoique à pas lent : vingt ans après, c'est la fille de Coutard, qui convaincue d'avoir empoisonné sa propre mère pour en hériter, monte à son tour sur l'échafaud.

Ces quelques lignes ne sauraient donner l'idée de l'intérêt et du charme de ce nouveau volume de M. Lenotre : il faut le lire. Ajoutons que de nombreuses notes, renvoyant aux documents qu'il a consultés, attestent l'authenticité de ses récits. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815, par la marquise DE LA TOUR DU PIN, publié par son arrière petit-fils, le colonel comte AYMAR DE LIEDEKERKE-BEAUFORT. Paris, Chapelot, 1913, 2 vol. in-8 de XXXII-405 et 391 p., avec 2 eaux-fortes. — Prix : 12 fr.

Il est très heureux que « l'éditeur » de ces Souvenirs de Mme de la Tour du Pin soit son parent, son arrière-petit-fils, parce qu'on ne pourra pas l'accuser, du moins on pourra l'excuser, d'indiscrétion excessive pour avoir donné au public des détails de famille fort intimes et d'une sincérité sans détour. Ceci dit, il convient de louer la franchise, d'admirer le piquant esprit, la sérénité d'âme, la belle endurance et la vigoureuse mentalité de cette grande dame; elle a traversé, en des temps difficiles, les fortunes les plus diverses sous des cieux différents, toujours égale à elle-même, femme de caractère, de décision et d'énergie. Il faut résumer les vicissitudes de sa longue vie pour la comprendre : dame d'honneur de Marie-Antoinette, belle-fille d'un ministre de Louis XVI, femme d'un gentilhomme, qui, colonel de Royal-Vaisseaux, devint plus tard préfet de Napoléon, ambassadeur de Louis XVIII, et pair de France, elle a connu les

splendeurs de Versailles, les dangers de la Terreur, l'émigration en Angleterre, l'exil en Amérique, la vie rurale dans le Nouveau Monde, le gouvernement impérial, les Cours étrangères, les Tuileries de la Restauration, l'hostilité du gouvernement de Juillet et, Française d'origine irlandaise, s'en est allée mourir en Italie.

Partout distinguée, estimée, recherchée, partout adroite, intelligente et « débrouillée ».

Les remarques de sa plume sont fines. Son style simple, clair, ses réflexions sincères, loyales donnent à sa pensée un agrément véritable. Dix, vingt, cent passages seraient à noter : un portrait peu flatté de Louis XVI, un autre fort mordant de Mme de Staël, un autre encore très piquant de La Fayette, la surprise causée par le 14 Juillet, le « Grande Peur » de l'été de 1789, les États généraux, les dîners parlementaires, la Révolution à Bordeaux, Tallien, l'embarquement pour les États-Unis, les rencontres de Talleyrand, la vie de « fermière », le retour en France, des audiences bien curieuses de Napoléon, la société bruxelloise, la rentrée de Louis XVIII.

Là s'arrêtent les réminiscences (1815) d'une femme qui mourut le 2 avril 1853; et l'on regrettera qu'elle n'ait pas poussé plus loin la rédaction de ces pages agréables et instructives. — Il eût été heureux qu'en les publiant on ait su les accompagner de notes biographiques, d'éclaircissements, de précisions; ces avantages leur manquent totalement; même ainsi imparfaites, elles offrent un document historique de grande valeur qui jette de vives lumières sur l'époque contemporaine la plus curieuse à connaître. G. DE G.

Le Frère de Diderot. Didier-Pierre Diderot, chanoine de la cathédrale et grand archidiacre du diocèse, fondateur des écoles chrétiennes de Langres, par le chanoine MARCEL. Paris, Champion, 1913, in-8 de XIII-213 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Diderot était né à Langres d'une honorable famille d'artisans; c'était une tradition dans l'ancienne France que toute famille mettrait l'un des siens au service des autels. C'est ainsi que Denis Diderot, le futur encyclopédiste, entra dans la cléricature à l'âge de treize ans; M. Marcel a retrouvé et publié pour la première fois le texte de ses lettres de tonsure. Il montre que peut s'en fallut que celui qui devait être un ennemi impitoyable de l'Église devînt chanoine de Langres.

Ce fut son frère, Didier-Pierre, qui recueillit, pour l'honneur de son nom, l'héritage de l'appel divin. Tour à tour secrétaire de l'évêché, chanoine et archidiacre, l'abbé Diderot fut, de plus, le fondateur des écoles chrétiennes de sa ville natale, comme s'il se fût cru tenu de réparer ainsi le mal dont l'impiété de son malheureux frère avait été la cause.

M. le chanoine Marcel, supérieur honoraire du petit séminaire de Langres, a consacré à son vénerable devancier un court essai biographique dans lequel il a su tirer un excellent parti de tout ce que les archives langroises ont livré à ses patientes investigations. L'auteur paraît avoir trouvé le point exact où il convenait d'arrêter les développements accessoires, tout fait, tout personnage, tout monument, fût ce une chaumière, qui passe dans le récit, se présente avec sa documentation propre, sobre et précise; mais la fâcheuse digression qui alourdit tant d'œuvres érudites a été évitée avec un soin dont on ne peut dire s'il est le fruit d'une intuition naturelle ou celui d'une longue expérience de la plume.

D'intéressantes gravures replacent sous les yeux du lecteur les lieux où s'est déroulée la vie laborieuse du chanoine Diderot. P. Pisani.

Carteggio del conte Federico Confalonieri... Pubblicato con annotazioni storiche a cura di Giuseppe Gallavresi. Milano, Ripalta, 1913, in-8 de 1276 p. (en deux tomes). (Collection de la *Società per la storia del risorgimento italiano*). — Prix de chaque tome : 10 fr.

J'ai rendu compte il y a bientôt trois ans (*Polybiblion* de septembre 1910, t. CXIX, p. 255) du premier volume de cette précieuse correspondance; en voici la fin. L'éditeur n'a pas publié moins de onze cent-deux lettres écrites ou reçues par le comte Confalonieri et, quand on pense que ces pièces étaient dispersées dans des collections imprimées ou conservées dans d'innombrables archives particulières, on peut se figurer ce qu'il a fallu de patientes recherches pour réunir une telle somme de matériaux et de savoir pour y ajouter de brèves mais substantielles annotations.

Le premier volume s'arrêtait aux premières années de la domination autrichienne en Lombardie; la seconde période se divise en quatre actes, car c'est un vrai drame.

Tout d'abord, Frédéric, appartenant à une famille patricienne qui s'était ralliée à Napoléon, était un suspect, et cependant, avec la belle insouciance de la jeunesse, il ne cesse d'exciter par son opposition frondeuse la plus ombrageuse des autorités.

Le 31 décembre 1821, coup de théâtre ! Il est impliqué, à tort où à raison, dans une conspiration ; après un procès qui dure près de deux ans, et pendant lequel il ne cesse d'être sollicité à trahir ses amis, il est condamné à mort, puis gracié et enfermé dans un horrible cachot du Spielberg, où il partage la captivité de Silvio Pellico. Pendant douze ans, il sera au secret le plus absolu (1824-1836). Malgré ses geôliers, il arrive pourtant à communiquer avec le dehors, soutenu par l'admirable dévouement de sa jeune femme. Il y a là 300 pages tragiques ! L'héroïque comtesse Confalonieri succombe à sa douleur

et à l'effort soutenu de la lutte ; les circonstances dans lesquelles son mari apprend ce nouveau malheur font voir entre les mains de quels tortionnaires il était tombé.

La délivrance arrive, mais à condition que le prisonnier quittera l'ancien monde; pendant plusieurs mois, il est retenu dans la prison plus humaine de Gradisca, afin d'y recevoir les soins que réclame la santé ruinée par le régime impitoyable du Spielberg, puis on l'embarque pour New York. Il ne fait que passer en Amérique et, au bout de peu de mois, il revient en Europe, mais pour y subir les persécutions de la police de Metternich. On lui marchande la sécurité, on exerce sur lui un véritable chantage. Autant pour échapper à ces vexations que pour éviter de compromettre ses amis, il fait taire ses rancunes, renonce à ses espérances et s'humilie devant le vainqueur. En échange de sa soumission, il obtient la permission de voir ses parents en Suisse pendant quelques semaines, et l'année suivante, on l'autorise à aller passer trois mois à Milan auprès de son vieux père, à qui il peut fermer les yeux.

Au quatrième acte, Confalonieri est rentré en possession de son immense fortune, et il se remarie, en 1841; il se console de ses malheurs et meurt en 1846, au cours d'un voyage dans les Alpes.

Malgré ce dénouement de comédie, la figure du comte Confalonieri reste très noble et très attachante; sa fidélité à ses aims, notamment à Gino Camponi et à Silvio Pellico, apparaît dans la correspondance qu'il entretient avec eux jusqu'à la fin.

Il est bon de noter que, d'abord franc-maçon et incrédule, Confalonieri a retrouvé la foi pendant sa captivité; plusieurs des lettres qu'il reçoit ou écrit sont inspirées par une pensée religieuse très élevée et contribuent à nous faire aimer ce martyr de la liberté italienne.

P. Pisani.

Villemain (1790-1870). *Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*, par J. Vauthier. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des trois fameux professeurs de la Sorbonne qui, pendant la Restauration, eurent tant de vogue, moins encore pour leur très réel talent que pour le plaisir que trouvait leur auditoire « libéral » à faire de l'opposition au gouvernement royal : Guizot, Cousin, Villemain, le dernier est certainement le moins important et celui, paraît-il, dont la carrière n'a pas été encore l'objet d'un « livre ». L'auteur de celui dont nous rendons compte s'appuie très heureusement sur de nombreux documents inédits, tous les papiers conservés par la famille de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française. Malgré cette richesse, rien de bien saillant, dans le fond ou la forme, n'apparaît ici. Villemain était sans doute un esprit fin, doué d'une grande

puissance de mémoire, mais un caractère assez médiocre, d'une valeur morale discutable, sans idée religieuse. Critique habile, instruit, parleur fécond, à la « voix d'or », dont le *Cours de littérature française* se lit toujours avec beaucoup d'agrément; historien très contestable non seulement dans son étude sur *Grégoire VII*, mais aussi dans son essai, cependant très joli, sur M. de Narbonne, où les anecdotes sont embellies, brodées; homme politique assez ridicule, devenu un moment fou, à la lettre, par peur des jésuites ! Comblé d'honneurs et de places (académicien, ministre, conseiller d'État, pair de France) où d'ailleurs il parut toujours désintéressé et intègre. Cette figure essentiellement « juste milieu », venue à son époque au moment de la monarchie de Juillet, est crayonnée d'une façon grise, en des chapitres sans relief, dans une sincérité loyale et un peu froide. En « appendices » des lettres insignifiantes et des poésies plus banales encore. C. H.

Grands Procès oubliés. L'Assassinat de Paul-Louis Courier, par Louis André. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'un talent très vif, d'une érudition très sûre, armé d'une plume incisive et doué d'une verve mordante, Paul-Louis Courier avait autant de qualités intellectuelles que de défauts et même de vices d'ordre moral. Ce très vilain personnage, insulteur de toutes les choses respectables, mourut misérablement dans le rôle le plus ridicule : celui de mari trompé, assassiné par un valet de ferme, amant de sa femme. Cette fin tragique qui, pour le fond et pour la forme, ne sort pas des plus basses aventures de la pire canaille, dans un monde de petits paysans, ne prit de l'intérêt qu'à cause du « mort ». *Requiescat in pace* ! C'est à conter ce feuilleton de cour d'assises que l'auteur s'est appliqué, suivant pas à pas les débats, les dépositions, les plaidoiries, analysant les témoignages, même les plus crus, portraiturant les témoins, même les plus vulgaires, scrutant les mobiles, même les plus secrets. Après l'avoir lu, on peut dire : la cause est entendue et clos le dossier du pamphlétaire célèbre et... oublié. G.

Ozanam, par l'abbé C. Calippe. Paris, Tralin, 1913, in-16 de v-206 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ouvrage de modeste format, mais de belle allure, qui a sa place parmi les publications du centenaire, et dont Ozanam aurait bien volontiers accepté l'hommage, car c'est à « l'action sociale » qu'il a donné le meilleur de sa vie. Chateaubriand dans son *Génie* avait retracé de sa plume éloquente ce qu'il appelait « les immenses bienfaits du christianisme ». Aux heures les plus troublées comme aux

époques les plus glorieuses de son évolution, l'Église n'avait pas cessé d'être « la grande aumônière du genre humain ».

Au début du XIXe siècle, les problèmes sociaux que les passions révolutionnaires s'étaient montrées impuissantes à résoudre se posaient de nouveau, plus aigus, plus redoutables qu'auparavant. Qu'exige la justice dans les rapports contre patrons et ouvriers? Voilà ce que se demandait un étudiant de vingt ans, catholique d'esprit et de cœur, tandis qu'il s'efforçait de multiplier tout autour de lui les effusions d'amour de la charité.

Plus tard, dans sa chaire de Sorbonne, il suivit pas à pas l'histoire intellectuelle, morale et religieuse de notre Occident depuis les invasions jusqu'à l'apogée du moyen âge ; mais sa pensée, suivant une ingénieuse expression de M. Calippe, allait et venait sans cesse des « barbares » d'autrefois aux « barbares » de son temps. Ne s'est il pas exagéré la grandeur des événements de 1848? A-t-il défini avec assez de précision les droits et les devoirs de cette « démocratie chrétienne » sur laquelle il fondait tant d'espérances? Si une excuse paraissait ici nécessaire, songeons que, pour s'éclairer sur ces questions délicates, le collaborateur de *l'Ère nouvelle* n'avait pas comme nous l'admirable enseignement de l'encyclique *Rerum novarum*.

C'est Ozanam qui nous parle presque à chaque page de ce petit volume ; mais ces citations sont intelligemment choisies, habilement encadrées, amicalement commentées : autant de mérites dont il convient de féliciter l'auteur. C. HUIT.

Madame Pasteur, par RENÉ VALLERY-RADOT. Besançon, Marion, 1913, in-12 de 114-XXIV p., avec 2 portraits de Mme Pasteur, un autre de Pasteur et une vignette. — Prix : 2 fr.

Combien d'épouses de grands hommes restent ignorées, insignifiantes trop souvent, écrasées en quelque sorte sous la gloire des maris ! Tel n'a point été le cas de Mme Pasteur. Dès l'origine, il est vrai, non seulement son cœur battit à l'unisson du jeune maître, mais son esprit et sa tête ne firent qu'un avec la tête et l'esprit de Pasteur.

Dans cette conférence, faite au palais Granvelle, à Besançon, le 14 avril 1913, sous le patronage de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, M. Vallery-Radot, en quelques pages, nous présente tout d'abord les ascendants de la noble femme dont il a voulu esquisser la vie : le tableau est reposant. Puis, avec autant de charme que de simplicité, il conte l'arrivée de Louis Pasteur à Strasbourg et sa rencontre avec Mlle Marie Laurent, fille de son chef, recteur de l'Académie. Le jeune professeur, si timide qu'il fût, n'hésita pas un instant : à peine installé, il écrivit à M. Laurent pour se poser en

prétendant, sans oublier de lui donner des détails précis sur sa situation de famille et de fortune. Et cela avec une franchise. une simplicité, pourrait-on dire, qui commande l'estime et la sympathie. C'était en 1849.

Or, le mariage eut lieu le 29 mai de cette même année. Tout de suite la jeune femme s'appliqua à bien comprendre les travaux de son mari, afin de le seconder plus utilement. Elle réussit dans la difficile tâche ainsi entreprise, tenant lieu de secrétaire au savant, sans rien négliger toutefois de ses devoirs de mère et de ses obligations de maîtresse de maison. Jusqu'au dernier jour, à travers les joies et les épreuves, qui sont le lot de toute existence, Mme Pasteur ne cessa de se montrer semblable à elle-même, « discrète, attentive, la main toujours prête à écrire, son cœur toujours prêt à se dévouer. »

Nul ne s'étonnera de voir le grand homme occuper ici, malgré et quand même, le premier plan. Et comment voulez-vous qu'il en fût autrement? Mais cela n'empêche pas sa digne compagne de garder auprès de lui une place bien en vue : elle aussi, ayant été au travail et à la peine, avait droit à l'honneur...

Louis Pasteur est mort le 28 septembre 1895; Mme Pasteur s'est éteinte quinze ans plus tard, le 23 septembre 1910, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans cette petite cité d'Arbois, si chère au cœur de son mari.

Cette conférence-biographie est écrite avec une rare élégance et égayée de quelques anecdotes dont l'une, entre autres, est désopilante; à n'en pas douter, elle a dû, en plein, toucher l'âme des privilégiés bisontins qui l'ont entendue. Il en sera de même pour les lecteurs du présent volume, qui ne manqueront pas de le placer à côté de la magistrale *Vie de Pasteur*, du même M. Vallery-Radot.

E.-A. Chapuis.

En pensant au pays, par Cornélis de Witt. Paris, Hachette, 1912, in-16 de xii-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un émouvant chapitre d'histoire contemporaine, une tranche de vie nationale et sociale que M. Cornélis de Witt a écrit « en pensant au pays ! » Justement préoccupé de l'avenir de la patrie et de celui de la race, il dénonce les maladies de la France et celles de notre société cherchant chez les jeunes surtout des caractères et des enthousiasmes, n'y trouvant trop souvent que des blasés ou des snobs, dont il trace (pages 58 et suivantes) un portrait digne de La Bruyère.

L'auteur nous conduit en pleins champs, sur cette terre source de notre richesse et gardienne de nos énergies. Il parle des paysans en homme qui les connaît et qui les aime, mettant en relief la beauté des familles

terriennes et de la vie au village menacée, elle aussi, hélas! par la politique, les comités, l'exode vers la ville.

Cultivateurs, instituteurs, officiers défilent devant nous en des pages aussi finement senties que joliment écrites, et le livre se ferme sur une pensée réconfortante, par un vibrant appel à la jeunesse, l'adjurant de se réveiller enfin « en pensant au pays ».

Cette enquête, menée par un esprit averti, est extrêmement intéressante; cependant le chapitre « Un Prêtre » eût mérité un supplément d'information.

M. Cornélis de Witt n'admet pas que « l'inflexible obéissance au dogme, sans laquelle il n'y a plus de religion, puisse, dans l'examen de la pensée d'autrui, devenir une sorte d'orgueil méprisant, égoïste et aveuglant. » Plus clairement, il est tolérant, et nous l'assurons que telle est aussi notre façon de voir. En conséquence, ne nous arrêtons pas aux objections que présente un Anglais à un bon curé de campagne sur le célibat des prêtres et sur les prières en latin « incompréhensibles pour la masse »; mais vraiment ce bon curé paraît exagérer quand il dit : « Lorsque la qualité de séminariste dispensait du service militaire, cette dispense contribuait certainement à grossir nos rangs. On aspirait au sacerdoce pour n'être pas soldat... »

Le cas sans doute a pu se présenter, mais il ne faudrait cependant pas généraliser et nous voulons croire que la plume de l'auteur a outrepassé sa pensée par ailleurs si impartiale! R. Gobillot.

Faites un roi, sinon faites la paix, par Marcel Sembat. Paris, Figuière, 1913, in-16 de xiv-278 p. — Prix : 3 fr. 50.

On n'a pas souvent l'occasion d'ouvrir un livre aussi imprévu, aussi curieux, j'ajoute, un livre aussi vivant et écrit d'une plume aussi alerte que celui de M. Sembat. Supposez un socialiste révolutionnaire qui, ayant lu les ouvrages de MM. Ch. Maurras et Léon Daudet, se trouve amené à dire ce qu'il en pense. Que pourra-t-il faire, sinon contester la plupart de leurs conclusions?

Bien loin de là, M. Sembat est porté à les trouver trop modérées et à renchérir sur elles. « Le royaliste Charles Maurras est, déclare-t-il (p. 9), mal placé pour juger la République : il ne la voit que du dehors. Nous sommes, nous, de la boîte! N'en croyons que nos expériences parlementaires. » Et alors, s'appuyant sur l'affaire de la N'Goko-Sangha, puis sur celle d'Agadir, M. Sembat démontre, de façon d'ailleurs péremptoire, que la république, étant par essence la discontinuité, est radicalement incapable de mener à bien la préparation militaire et la préparation diplomatique, que suppose une guerre moderne. Parvenu à ce point de son raisonnement, M. Sembat, n'a,

semble-t-il d'autre parti à prendre que d'opter pour la première alternative, de son dilemme.

Détrompez-vous. La Royauté a été utile, lorsqu'il fallait unir es provinces et les fondre en corps de nations. Maintenant que les nationalités sont constituées, une nouvelle tâche s'impose : fondre à leur tour ces dernières en une confédération, de manière à former les États-Unis d'Europe. Telle est la besogne des temps futurs. En s'obstinant à préparer la guerre, la république est infidèle à sa mission; elle s'efforce vainement d'atteindre un but qui est en dehors de ses prises. Elle doit s'entendre sincèrement avec l'Allemagne, en vue de parvenir à la limitation des armements et de former un embryon fédératif, auquel s'adjoindraient successivement les diverses puissances de l'Europe occidentale. Ces États-Unis d'Europe verront-ils jamais le jour? Victor Hugo le croyait, et avec lui tout républicain intégral de son époque. Ce n'est évidemment pas impossible; ce n'est nullement sûr non plus. Quel homme donc oserait se flatter de percer les ténèbres de l'avenir? Un Romain, quelle qu'eût été sa perspicacité, n'aurait pu prévoir le régime féodal, pas plus qu'il n'eût été loisible à un contemporain de saint Louis d'imaginer l'Europe actuelle. Mais il y a une chose, du moins, dont il est facile de se rendre compte, c'est que si la portion occidentale du continent européen se groupait aujourd'hui en une confédération, ce ne pourrait être qu'au profit de l'Allemagne, si bien que le dilemme en face duquel les Français se trouvent placés par M. Marcel Sembat me paraît se ramener essentiellement à un choix entre le roi de France et le roi de Prusse. Je veux croire qu'ils ne choisiront pas celui-ci.

H. Rubat du Mérac.

BULLETIN

Felicianus Souarn. **De Confessariis religiosarum**, *opusculum canonico-morale*. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1912, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

Au moment où la S. C. des Religieux vient de réunir en un seul décret les dispositions du droit canonique sur les confesseurs des religieuses, ce nous est un plaisir d'attirer l'attention sur cet excellent petit traité du P. Souarn. L'auteur y traite, en trois chapitres : de l'approbation spéciale exigée pour les confesseurs des religieuses, du confesseur ordinaire, enfin des diverses sortes de confesseurs extraordinaires; un copieux appendice reproduit les documents qui établissent la jurisprudence sur ce sujet, d'une application pratique quotidienne. Disons encore que le récent décret ne diminue pas l'utilité de ce petit volume auquel il sera facile d'ajouter les quelques précisions opportunes.

A. Boudinhon.

La Muerte real y la muerte aparente con relación á los santos sacramentos. *Estudio fisiológico-teológico*, por R. P. JUAN B. FERRERES. 4e edición corregida y aumentada. Madrid, *Razón y Fe*, s. d., in-12 de 224 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre a été présenté au Souverain Pontife Pie X, qui a daigné féliciter l'auteur et approuver ses conclusions. Malgré les progrès de la science médicale, on n'est pas encore arrivé à déterminer d'une façon précise les signes certains de la mort réelle en bien des cas, qu'il s'agisse de mort accidentelle ou de mort à la suite de maladie chronique. Peut-on, doit-on, dans ces différents cas, administrer les sacrements à la personne que l'on juge morte, mais qui, en réalité, pourrait bien être encore en vie? Naturellement il ne peut être question ici que de cas scientifiquement discutables. L'Académie de S. Cosme et S. Damien à Barcelone a longuement étudié le problème de la mort apparente. En dehors de la putréfaction et (peut-être) de la rigidité cadavérique, il n'y a pas de signe absolument certain de la mort réelle. L'auteur passe en revue tous les moyens actuellement en usage pour rappeler à la vie ceux que l'on croit vulgairement trépassés. Il en conclut que pour toute sûreté, il ne faut pas hésiter, dans toutes ces circonstances, à donner les sacrements, même sous condition, aux personnes mortes apparemment, mais chez qui la vie peut rester latente pendant de longues heures encore. Il répond aux objections de ses adversaires, en particulier à celles du docteur Berardi, indique ensuite les précautions à prendre pour éviter les inhumations prématurées, ainsi que les soins à donner à ceux qui on été foudroyés.

Une table alphabétique des matières permet au lecteur de recourir sans peine à chaque article traité dans le volume. G. BERNARD.

Etudes Intuitives. Le Plan divin. Dieu. L'Homme, par JEANNE BEAUCHAMP. Paris, Daragon, 1913, in-8 de 52 p.

Ceci est le catéchisme de l'A. S. ,c'est à-dire de l'*Alliance spiritualiste*. Il eût été utile de le faire précéder d'un vocabulaire donnant le sens attribué aux mots employés. Ainsi, par *Plan divin*, il faut entendre ici un lieu de l'espace, divisé en trois degrés, un peu comme une étagère le serait par des tablettes. « Le plan divin est habité, au premier degré, par Dieu le Père, au deuxième, par Dieu le Fils, ou le Verbe, et au troisième degré par Dieu le Saint-Esprit » (p. 11). Veut-on savoir où trouver le *Plan divin?* Voici la réponse : « Notre système planétaire n'est qu'une division de l'Absolu; le plan divin existe dans tous les systèmes planétaires plus ou moins analogues au nôtre; ils (sic) gravitent autour de leur étoile, le Soleil » (ibid). Indépendamment de ce que l'auteur emprunte ou se figure emprunter au christianisme, nous rencontrons dans sa synthèse les affirmations les plus étranges et les plus contradictoires; quant aux preuves, il n'en faut pas demander la moindre là où tout relève de l'Intuition. Pour les non-initiés, cela représente du galimatias double. P. PISANI.

Galeria moral de obras escénicas, por el P. FR. MANUEL SANCHO. Barcelona, Subirana, 1912, 6 br. in-16 de 32 à 40 p. — Prix de chaque brochure : 0 fr. 75.

Six comédies ont paru dans cette collection, dont trois pour jeunes gens et trois pour jeunes filles. Nous les signalons volontiers aux directeurs de patronages et aux directrices de réunions dominicales, qui désirent enri-

chir leur répertoire en vue des séances dramatiques qu'il est aujourd'hui d'usage de donner à certaines époques, non seulement pour occuper utilement la jeunesse, mais aussi pour intéresser les amis et bienfaiteurs des œuvres. L'adaptation française de ces petites comédies espagnoles est facile, dont le but est toujours moral et où il n'y a rien absolument à élaguer. Il nous semble toutefois que *les Recrues* (los Reclutas), *les Élections* (Elecciones et *la Manie littéraire* (la Mania literaria), qui sont pour jeunes gens, l'emportent de beaucoup en valeur sur les trois autres comédies de la collection, et tout spécialement la dernière, où l'auteur semble s'être inspiré de la *Comedia nueva*, de Moratin. G. Bernar .

Sites et personnages, par Edmond Pilon. Paris, Grasset, 1912, in-16 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est fait d'une vingtaine d'articles, dont la plupart sont de ces évocations aimables et rapides de figures du passé dans le « site », paysage, vieux logis, chambre mortuaire, qui met la mémoire en rêve et l'imagination en fête. Un joli divertissement que cette « critique de plein air », comme l'appelle M. Hallays, qui, après avoir donné des modèles du genre dans ses livres, en trace les règles — et les limites — dans une Préface charmante. Il y faut, dit-il, un grand fonds de lectures, et se défier de sa fantaisie afin de ne pas risquer la moindre inexactitude. Il y faut de la mesure, et ne pas vouloir expliquer tout un homme par le décor où un moment de sa vie s'est passé. M. Pilon est certes un esprit cultivé, un voyageur curieux et intelligent; il a du goût, une plume élégante. On le suit avec plaisir en ces pèlerinages littéraires à Chantilly et à la maison des Sylvies, où tour à tour ont laissé flotter d'elles quelque chose la duchesse de Montmorency, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Mlle de Clermont et la petite dentellière de Gérard de Nerval; au jardin du Luxembourg où il rencontre les ombres de Jean-Jacques, de Diderot, de Renan, de Taine, de Michelet et de Paul Arène; à la Haye, où il retrace le piquant amour de jeunesse de Voltaire avec Pimpette Dunoyer; à Montmorency et à Ermenonville où le souvenir de Rousseau l'émeut jusqu'au yrisme; à Vérone, où il sait retrouver Pisanello, Dante, Scaliger, Colonna; aux jardins de Weimar, où il converse avec Gœthe des mauvais drames de *Werther* qu'on joue à Paris; à la Vallée-aux-Loups, pour s'y attendrir, après M. de la Morinerie, sur l'amie dévouée d'Henri de Latouche, Pauline de Flaugergues; aux Andelys à cause de Poussin; à Dieppe et au Bouchet, pour Duquesne; à Magny-les-Hameaux, parce que Samain y est mort; à Lunéville, parce que Charles Guérin y rêve dans le médaillon de marbre de son monument. Et il y a encore d'agréables chroniques sur *le Capitaine Cook autour du monde. Jules Laborgue et Constantin Christomanos*, les lecteurs-poètes des impératrices Augusta d'Allemagne et Elisabeth d'Autriche, et sur cette *Bruges-la-Morte française* qu'est la vieille ville de Bergues... En tout cela, rien de nouveau, trop peu d'histoire précise; mais c'est d'aimable journalisme, et vraiment distingué. Gabriel Audiat.

La Bataille d'Issus. *Analyse critique d'un travail manuscrit du commandant Bourgeois*, par Marcel Dieulafoy. Paris, C. Klincksieck, 1912, in-4 de 36 p., avec pl. — Prix : 2 fr.

M. le commandant Bourgeois a consacré de nombreuses années à l'étude de l'œuvre militaire d'Alexandre le Grand. Rien n'a échappé à sa critique mi-

nutieuse et compétente, ni auteurs anciens ni historiens modernes. M. Dieulafoy témoigne de la haute valeur et de la méthode originale et rigoureuse et des résultats qu'elle a obtenus. Malheureusement l'étendue même des travaux du commandant Bourgeois est un obstacle à leur publication. Le savant auteur a donc pris le sage parti, en attendant qu'une occasion favorable se présentât, de déposer à la bibliothèque de l'Institut le manuscrit relatif à la bataille d'Issus qui comporte entre autres un plan du golfe d'Issus de trois mètres de long et de un mètre quatre-vingts de haut. Peut-être ses autres manuscrits prendront-ils le même chemin. Avis donc aux futurs historiens. Ils trouveront à l'Institut les plus précieux, les plus complets renseignements et enseignements. C'est pour donner au public studieux un exemple de la méthode employée et montrer combien elle est féconde en résultats d'une certitude pour ainsi dire mathematique, que M. Dieulafoy a cru devoir résumer dans ce mémoire ce qui concerne l'emplacement du champ de bataille. Notre tâche doit se borner à signaler son exposé lumineux qui mettra en goût ceux qui s'intéressent particulièrement à la question d'Issus, de consulter le travail original.

ANDRÉ BAUDRILLART.

Histoire de l'Angleterre depuis 1815 jusqu'à l'avènement de Georges V (1910), par A. REGNARD. 2e édit. Paris, Alcan, s. d. petit in-16 de 192 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit livre est la seconde édition complétée, mais insuffisamment revue, d'un ouvrage écrit voici une bonne trentaine d'années. Car on y déclare vieux à peine de soixante ans, un état de choses antérieur à 1820 (p. 25). On nous parle de la reine Victoria (p. 25), de Garibaldi (p. 129), de Gladstone (p. 137), comme de personnages actuellement vivants. Par ailleurs les récits de M. Regnard m'ont paru exacts et ses appréciations le plus souvent judicieuses. Je ne pourrais donc que recommander ce volume, s'il ne témoignait en toute occasion d'une grossière hostilité envers la religion catholique.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Les Petites Sœurs de l'Assomption, gardes-malades des pauvres à domicile, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, J. de Gigord, 1913, in-16 de 30 p. (*Publications de la Société bibliographique.*) — Prix : 0 fr. 25.

Cette brochure, la onzième de la série, doit être présentée simplement et sans phrases comme elle a été écrite. Mais elle est bien éloquente dans sa sobriété voulue. Pour expliquer son titre un peu long, mais qui dit tout et qui ne dit rien d'inutile, pour montrer comment l'œuvre fut commencée, pauvrement et hardiment, en 1865, et puis développée par le Père Pernot (1824-1899) et par Antoinette Fage, devenue Mère Marie de Jésus, dont les restes à tous deux reposent maintenant dans la chapelle basse de la rue Violet, pour laisser entrevoir quelle est la puissance d'expansion et de rayonnement de ce foyer de pure charité, quelle est sa divine vertu pour révéler le Christ aux âmes et refaire les foyers, rien n manque en ces pages attachantes et brèves, mais qui donnent beaucoup à réfléchir. Et cela ne surprendra aucun des lecteurs qui feront attention au nom de celui qui les a signées.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Au travail (2e série). *Par la Presse*, par l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE. Tourcoing, Duvivier; Paris, Amat, 1912, in-16 de II-233 p. — Prix : 2 fr.

Le plus grand service à rendre à la France c'est de lui restituer sa foi

chrétienne. Il faut donc l'évangéliser. M. l'abbé Thellier de Poncheville s'applique assidûment à cette tâche. Par la parole et par la plume, il exerce un ministère que la Providence bénit. Plusieurs chapitres de ce livre seront lus avec un vif plaisir. Notons particulièrement « les Feuillets de route d'un propagandiste », feuillets où débordent la verve et l'humour. L'auteur nous raconte ses visites aux succursales de la Bonne Presse, ses tournées en province, les banquets, les discours, les quêtes, etc. Campagne fatigante, mais consolante aussi ! Le missionnaire ne rallie-t-il pas, chemin faisant, de précieux et salutaires concours ? Sans lui, sans son verbe enflammé, combien de dévouements resteraient sans emploi ! Combien de héros obscurs s'ignoreraient ! Écoles et patronages en ruines il faut tout relever. Or, si une presse vigilante ne harcelait pas chaque matin les fidèles, quelle œuvre fonctionnerait ? Il nous est si doux de nous enfermer dans la tour d'ivoire de notre égoïsme ! Mais le journal n'autorise pas ce *dolce farniente*. Félicitons donc les apôtres qui, fidèles propagateurs de la vraie doctrine, vont, de ville en ville, réveiller les âmes somnolentes et les convier au travail, au dévouement et au sacrifice. X.

Le Devoir présent des catholiques, par Henri Brun. Orléans, Marron, s. d., in-18 de VIII-153 p. — Prix : 2 fr.

Recueil de quelques discours prononcés dans le diocèse d'Orléans, en faveur des groupements paroissiaux, par le rédacteur en chef du journal catholique de Briare, *Paris-Centre*. Abandonnant le dimanche venu, la plume pour la parole, sans cesser de mener le même combat, M. Henri Brun a, pour se rendre à l'appel du clergé de sa région, entamé une véritable campagne de conférences Sathèse, c'est qu'en l'état de la persécution qui sévit contre l'Église, les catholiques doivent former des associations, en dehors de toute opinion politique, afin d'organiser la défense des intérêts religieux. Cette attitude, de tout point conforme aux conseils du Souverain Pontife, a obtenu les encouragement épiscopaux, et les efforts tentés ont trouvé leur récompense dans les résultats fort appréciables dont ils ont été couronnés. H. Rubat du Mérac.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Olivier-Émile Ollivier est mort le 19 août, à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), à l'âge de 88 ans. Né à Marseille, le 2 juillet 1825, il vint faire ses études à Paris, au collège Sainte-Barbe, puis suivit les cours de l'École de droit. Inscrit au barreau parisien en 1847, il débutait comme avocat, lorsque Ledru-Rollin, ami de son père, le nomma en 1848, commissaire général des Bouches-du-Rhône, tandis que, peu après, le général Cavaignac lui confiait la préfecture de la Haute-Marne. Rentré à Paris en janvier 1849, il reprit sa vie d'avocat, plaida éloquemment plusieurs procès et acquit ainsi une grande notoriété, grâce à laquelle il put aborder, en 1857, la carrière politique. Envoyé au Corps législatif par la 3e circonscription de la Seine, il fut un des membres les plus écoutés du petit groupe d'opposition qu'on appelait « les Cinq ». Mais peu à peu il se rapprocha de l'Empire et, en 1869, après avoir été élu député du Var, il constitua sur l'invitation de Napoléon III, ce ministère libéral qui, entré en fonction le 2 janvier 1870, est resté célèbre à divers titres. Les difficultés contre lesquelles le nouveau gouvernement avait à lutter

tant à l'intérieur qu'à l'extérieur étaient énormes. Mais le grand fait qui signala l'arrivée de M. Émile Ollivier aux affaires fut le nouveau projet de constitution destiné à transformer l'Empire autoritaire en gouvernement parlementaire et libéral. Toutefois, c'est à l'extérieur que se déroulèrent les événements qui devaient mettre fin non seulement au ministère mais encore à l'Empire lui-même. Il est inutile de rappeler par le détail le conflit soulevé entre la France et la Prusse au sujet de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne. On se souvient de l'attitude prise alors par M. Émile Ollivier et de la fameuse phrase par laquelle il déclarait accepter « d'un cœur léger » les responsabilités de la guerre qui éclatait entre les deux pays. Ces mots ont pesé sur toute sa vie et la falsification de la dépêche d'Ems, avouée plus tard par Bismarck, n'en a pas amoindri la portée. A la suite des premiers revers, M. Émile Ollivier, renversé du pouvoir, se retira d'abord à Fontainebleau, puis en Italie, et ne rentra en France qu'en 1873. C'est à la fin de cette année seulement qu'il put prononcer son discours de réception à l'Académie française qui, le 7 avril 1870, lui avait donné le fauteuil de Lamartine. Désormais, sans mandat législatif, car il échouera aux élections de 1876 et de 1877, il renoncera définitivement à la politique et consacrera son temps à essayer de dégager sa responsabilité dans les événements qui ont amené la chute de l'Empire. Il est trop tôt du reste pour porter un jugement définitif sur cet homme d'État. Ce n'est que plus tard que l'histoire impartiale dira quelle est la part exacte qui lui revient dans les malheurs qui ont accablé la France. L'œuvre littéraire de M. Émile Ollivier est considérable, mais les plus intéressants de ses écrits sont naturellement ceux où, ardent à l'attaque et prudent dans la défense, il s'efforça de justifier sa conduite, particulièrement son vaste plaidoyer-réquisitoire : *L'Empire libéral*. Voici la liste des volumes qu'il a publiés : *Commentaire de la loi portant modification des articles* 692, 696, 717, 749 *à* 779 *et* 838 *du code de procédure civile sur les saisies immobilières et sur les ordres* (Paris 1859, in-8, avec F. Mourlon : — *Commentaire de la loi du* 25 *mai* 1864 *sur les coalitions* (Paris, 1864, in-8); — *Démocratie et liberté* (Paris, 1867, in-8); — *Le* 19 *janvier. Compte rendu aux électeurs de la* 3e *circonscription de la Seine* (Paris, 1869, in-8); — *Une Visite à la chapelle des Médicis*; *Dialogue sur Michel-Ange et Raphaël* (Paris, 1872, in-18); — *Lamartine* (Paris, 1874, in-12); — *Le Ministère du* 2 *janvier. Mes discours* (Paris, 1875, in-12); — *Principes et conduite* (Paris, 1875), in-12); — *Thiers à l'Académie et dans l'histoire* (Paris, 1879, in-12); — *L'Église et l'État au concile du Vatican* (Paris, 1879, 2 vol. in-12); — *Le Pape est-il libre à Rome?* (Paris, 1882, in-12); — *Nouveau Manuel du droit ecclésiastique français, textes et commentaires* (Paris, 1885, in-12); — *Le Concordat et le Gallicanisme, discours* (Paris, 1885, in-12); — *Le Concordat est-il respecté?* (Paris, 1883, in-12); — 1789 *et* 1889 (Paris, 1889, in-12); — *Michel-Ange* (Paris, 1891, in-12); — *Solutions politiques et sociales* (Paris, 1893, in-12); — *Marie-Magdeleine, récits de jeunesse* (Paris, 1896, in-12); — *L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs* (Paris, 1894-1911, 15 vol., in-18); — *Le Féminisme. Conférence* (Paris, 1902, in-12); — *Philosophie d'une guerre*, 1870 (Paris, 1910, in-18).

— Nous avons appris avec regret la disparition du baron Charles-Jean-Marie de Tourtoulon, philologue, héraldiste et historien de grand talent, mort dans un oubli injustifiable, au milieu d'août, à Aix-en-Provence, à 77 ans. Il était né le 12 octobre 1836, à Montpellier et appartenait à une famille d'origine auvergnate devenue languedocienne. Doué des plus heureuses dispositions pour les recherches historiques, il avait à peine

vingt-cinq ans lorsqu'il publia ses premiers ouvrages sur la noblesse. Mais son principal titre de gloire est la fondation et l'organisation de divers groupements destinés à étudier l'histoire ou la langue des pays d'oc. C'est lui qui, en 1868, constituait cette Société des langues romanes dont la *Revue* deviendra le principal organe des romanisants. Chargé en 1873 par l gouvernement d'établir la carte linguistique de la France, il s'acquittait cette mission avec une merveilleuse compétence. C'est de lui également que datent ces efforts considérables qui ont été faits pour accroître l'union entre les nations de culture latine. On lui doit, dans cet ordre d'idées, la création de la *Revue du monde latin*. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Notes pour servir aux nobiliaires de Montpellier* (Montpellier, 1836, in-8); — *De la Noblesse dans ses rapports avec nos mœurs et nos institutions* (Paris, 1857, in-12); — *L'Hérédité de la noblesse* (Paris, 1862, in-12); — *Études sur la maison de Barcelone. Jacques Ier le Conquérant, roi d'Aragon, comte de Barcelone, d'après les chroniques et des documents inédits* (Montpellier, 1863, in-8); — *Du Droit, de l'usage et de l'abus* (Paris, 1865-1867, 2 vol. in-8); — *Les Français aux expéditions de Majorque et de Valence sous Jacques le Conquérant, roi d'Aragon*, 122 -1238 (Paris, 1866, in-8); — *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oil* (Paris, 1876, in-8); — *Des Dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique* (Montpellier, 1891, in-8). On doit en outre à M. Charles de Tourtoulon la publication de quelques textes d'opéra-comique donnés sous le pseudonyme de Charles Rochenat.

— M. Ferdinand-Auguste Bebel, le chef du parti socialiste allemand, est mort le 13 août à Passug, en Suisse, à 73 ans. Né à Cologne, le 22 février 1840, il reçut l'instruction primaire dans une école de village, puis, son apprentissage terminé, s'établit comme maître tourneur à Leipzig. Dès 1862, il était déjà un des chefs les plus écoutés du mouvement populaire allemand. C'est en 1867 qu'il entra dans la vie politique comme député d'un district saxon à l'Assemblée constituante de l'Allemagne du nord et en 1871, il faisait partie du premier Reichstag de l'empire. Dès lors son existence se confondra avec l'histoire du socialisme. C'est à lui que la social-démocratie devra son prodigieux développement et elle le lui devra grâce au caractère de rigoureuse discipline qu'il saura lui imprimer. M. Bebel était avant tout un orateur redoutable pour ses adversaires et avait le don d'entraîner les masses à sa suite. Aussi les livres assez nombreux qu'il a publiés représentent-ils la partie la moins importante de son œuvre. C'est moins par ses écrits que par ses discours au Reichstag et dans les réunions populaires qu'il arriva à exercer une influence extraordinaire sur les ouvriers d'outre-Rhin. Voici la liste des volumes les plus connus dus à sa plume : *Die Sonntag-Arbeit* (Stuttgart, 1888, in-8); — *Charles Fourier. Sein Leben und eine Theorien* (Stuttgart, 1888, in-8); — *Gesetzbetr. Invaliditaets und altersversicherung* (Stuttgart, 1889, in-8); — *Die mohamedanisch-arabsiche Kulturperiode* (Stuttgart, 1889, in-8); — *Zur Lage der Arbeiter in den Backereien* (Stuttgart, 1890, in-8); — *Zu den Landtagswahlen in Sachsen* (Berlin, 1891, in-8); — *Glossen zu Yves Guyot's und Sigismond Lacroix's « Die wahre Gestalt de Christenthums »* (Berlin, 1892, in-8); — *Die Frau und er Socialismus* (Stuttgart, 1894, in-8); — *Gegen den, Militarismus und gegen die neuen Steuern* (Berlin, 1893, in-8); — *Zukunftsstaat und Democratie* (Berlin, 1893, in-8); — *Unzere Ziele* (Berlin, 18 , in-8); — *Unsere wirthschaftliche und politische Lage* (Zurich, 1893, in-8); — *Sozialdemocratie und Antisemitismus* (Berlin, 1894, in-8); — *Klassenpolitik und Sozialreform* (Berlin, 1898, in-8); — *Die Handhabung des Vereins und*

Versammlungesrechtz im Koenigreich Sachsen (Berlin, 1897, in-8); — *Akademiker und Sozialismus* (Berlin, 1898, in-8); — *Attentate und Sozialdemocratie* (Berlin, 1898, in-8); — *Nicht chendes ' eer, soudern Volkswehr* (Stuttgart, 1898, in-8); — *Sozialdemocratie und Centrum* (Berlin, 19 3, in-8); — *Die Sozialdemocratie im deutschen Reichstag* (Berlin, 19 9, in-8); — *Aus meinem Leben* (Stuttgart, 1910, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : le chanoine Paul Bonvarlet, vicaire général et doyen du chapitre d'Arras, ancien supérieur du grand séminaire, mort dernièrement, à Arras, à 71 ans ; — Carlo Bourlet, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers et professeur de mathématiques à l'École des beaux-arts, auteur de nombreux travaux de mathématiques, lequel s'était beaucoup occupé du côté technique du cyclisme et de l'aviation et avait donné une théorie mathématique de la bicyclette qui fut couronnée par l'Académie des sciences, mort accidentellement à Annecy, au milieu d'août; — Louis-Joseph Clotet, professeur à la Faculté libre de droit de Paris, mort en cette ville, au commencement d'août, à 61 ans, lequel est l'auteur de : *Droit romain : des Pactes en droit civil. Droit français : de la Condition des étrangers dans l'ancien droit et d'après le code civil* (Paris, 1881, in-8), hèse pour le doctorat, et *le Droit commercial français et étranger par Numa Salzedo* (Paris, 1894, in-8); — Victor Corniglion, rédacteur à *'Écho de Paris*, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à Paris, au milieu d'août, à 35 ans; — Alfred Cremnitz, compositeur de musique, mort dernièrement, à Méricourt (Seine-et-Oise), à 70 ans; — Falaiseau, professeur au lycée Charlemagne, à Paris, mort à la Plaine (Loire-Inférieure), au commencement d'août; — Mlle Faure, femme de lettres, qui a publié dans la *Revue des Deux Mondes* plusieurs romans sous le pseudonyme de Pierre de Coulevain, morte à Paris, à la fin d'août; — J. Firmery, inspecteur général de l'instruction publique, ancien professeur de langue et de littérature allemande à la Faculté des lettres de Rennes, puis à celle de Lyon, auteur de travaux estimés sur Jean Paul et sur Gœthe, connu surtout par l'activité qu'il déploya pour faire adopter la méthode directe grâce à laquelle on apprend les langues étrangères par la conversation plutôt que par l'étude de la grammaire, mort au milieu d'août, à Nice, à 60 ans; — Théodore de Grave, un des doyens de la presse parisienne, et le doyen des collaborateurs du *Figaro*, journal où il a passé toute sa carrière, étant entré au *Figaro* hebdomadaire avec M. de Villemessant en 1857, mort dernièrement à Paris, à 84 ans; — Henry Jouin, secrétaire honoraire de l'École nationale des beaux-arts, fondateur et directeur de la revue *Jeanne d'Arc*, un des premiers initiateurs de l'école sociale et un des fondateurs de la *Revue des questions ouvrières*, mort le 11 août, à Hermanville-sur-Mer (Calvados), à 73 ans;— l'abbé Maximilien Laclavère, vicaire général d'Auch, ancien professeur au grand séminaire de cette ville, président de la Société historique de Gascogne, rédacteur à la *Revue de Gascogne*, mort le 19 juin, à l'âge de 55 ans; — Georges Lesfr, collaborateur de la *Revue alpine*, de Lyon, qui a obtenu le titre de docteur ès-sciences avec une thèse sur *la Méthylheptènone naturelle et ses dérivés* (1889), mort à Vassieux, le 26 juin, à l'âge de 53 ans; — Jacques Mayer, attaché à la conservation de la Bibliothèque d'art et d'archéologie fondé par M. Doucet, et chroniqueur d'art au *Gil Blas*, où il s'était spécialisé dans l'étude des arts anciens, mort dernièrement à Paris, à 30 ans; — Pierre Meller, collaborateur de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, auteur d'un important *Armorial du Bordelais*, mort récemment; — Jules Michel, directeur du *Petit Monégasque*, qui avait appartenu

longtemps à la presse parisienne et avait été notamment secrétaire de la rédaction du *Grand Journal*, mort dernièrement à Monte-Carlo; — le général Oscar DE NÉGRIER, fort connu depuis sa belle campagne au Tonkin en 1884-1885, mort subitement, à la fin d'août, à 74 ans, sur le navire « le Roi Harold », au cours d'un voyage en Norvège, lequel, depuis qu'il était à la retraite, avait écrit, dans un style tout militaire, des articles sur la guerre du Transvaal, parus dans la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que des études sur la guerre sino-japonaise et sur divers sujets relatifs à l'armée tels que : *Séditions militaires* (Paris, 1907, in-12) et *La Cavalerie du service de deux ans* (Paris, 1908, in-12); — Mme DE NITTIS, veuve du peintre paysagiste Joseph de Nittis, morte à Paris, au milieu d'août, laquelle a publié en dehors des *Souvenirs du peintre de Nittis*, à la mémoire de son mari, les deux romans suivants, parus sous le pseudonyme d'Olivier Chantal : *La Vie d'artiste*, *le bel Orlando* (Paris, 1889, in-18) et *l'Argent et l'Amour* (Paris, 1900, in-18); — Eugène VAVASSEUR, homme de lettres et journaliste, directeur de la *Silhouette* et de l'*Éclipse*, qui signait ses articles du pseudonyme de Maurice Lagarde, mort à la fin d'août, à Neuilly, à 8[illegible] ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : ASSER, le célèbre juriste hollandais, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui fut ministre dans son pays, mort au commencement d'août, à 75 ans; — — Dr. Bernhard BARDENHEUER, professeur de chirurgie à l'École de médecine pratique et directeur de l'hôpital municipal de Cologne, mort à Duten, le 14 août, à 73 ans; — Dr. Kurt BECK, géologue belge, mort au commencement d'août à Elisabethville (Congo belge), à 25 ans; — Dr. Jakob BERNOUILLI, professeur de mythologie et d'archéologie classique à l'Université de Bâle, mort en cette ville en juillet, à 82 ans; — Dr. Louis BOURGET, professeur de thérapeutique, de pharmacologie et de physiologie chimique à l'Université de Lausanne, mort à la fin de juillet, à 57 ans; — M. le chanoine DE BRABANDER, directeur de l'institution Saint-Joseph, à Saint-Nicolas (Belgique), mort le 3 août, à l'âge de 84 ans; — Dr. Hermann CREDNER, professeur de géologie à l'Université de Leipzig, mort en cette ville, le 22 juillet, à 72 ans, lequel a publié : *Elemente der Geologie* (Leipzig, 88[illegible], in-8), plusieurs fois réimprimé: *Stegocephalen der Rothliegenden* (Leipzig, 1887, in-8), etc.; — Dr. Otto EGGELING, professeur allemand, bien connu par ses travaux sur l'histoire de l'art, mort dernièrement à Weymar; — Dr. Edwin GOLDMANN, professeur de chirurgie à l'Université allemande de Fribourg en Brisgau, mort en cette ville, le 2 août; — Mme Frida GOLDSTEIN, femme de lettres allemande, morte au commencement d'août à Berlin, à 50 ans, laquelle écrivait sous le pseudonyme de Friedrichstein; — Dr. Francis GOTCH, professeur de physiologie à l'Université anglaise d'Oxford, mort dernièrement à 60 ans, à Kensington, auquel on doit : *Electromotive Properties in Torpedo Marmorata* (Londres, 1888, in-4) et *Électromotive Properties of the Electrical Organs of Torpedo Marmorata* Londres, 1888, in-4); — Mgr HAMEL, grand vicaire du diocèse de Québec, ancien supérieur du séminaire, où il avait enseigné autrefois les sciences avec un grand talent, ancien recteur de l'Université Laval, mort à Québec, le 23 juillet, à 82 ans; — Mme Emma HEIN, femme de lettres allemande, morte à Munich, à la fin de juillet, laquelle a écrit divers ouvrages à l'usage des femmes, tels que : *Von der Frau für die Frau* (Berlin, 1899, in-8), *Frauenschatz, ein unentbehrlicher Ratgeber für Ehefrauen* (Berlin, 19[illegible]1, in-8), souvent réimprimé, etc.; — Dr. Franz HUBER, syndic de la Chambre de commerce de Munich, professeur à l'École de commerce de cette ville, mort au commencement d'août; — Dr. Georg Friedrich KINKELIN, professeur

de géologie à l'Institut des sciences naturelles de Francfort-sur-le-Mein, mort en cette ville, au milieu d'août à 78 ans; — Dr. Jakob KIRSCHKAMP, professeur de théologie morale catholique de l'Université allemande de Bonn, mort dernièrement en cette ville, à 65 ans, lequel est l'auteur de : *Der Geis des Katholicismus in der Lehre zum Glauben und von der Liebe* (Paderborn, 1895, in-8), et *Ein Beitrag zur Geschichte von Burgwaldniel* (Paderborn, 1896, in-8); — Dr. Hugo LASPEYRES, professeur de géologie et de minéralogie à l'Université allemande de Bonn, mort en cette ville, le 22 juillet, à 77 ans; — Edward LAW, historien et archéologue anglais, connu par ses recherches sur les monuments préhistoriques du comté de Pembroke et par son ouvrage *History of Little England beyond Wales and the Non-Kymric Colony settled in Pembrokeshire* (Londres, 1888, in-8), mort à Tenby, à la fin de juillet, à 77 ans; — l'abbé Louis LEJEUNE, ancien professeur aux collèges de Leuze et de Chimay (Belgique), mort le 13 août à Gilly-Haies, à l'âge de 57 ans; — Edward LE SAGE, un des plus brillants rédacteurs du journal anglais le *Daily Telegraph*, dont il avait été le correspondant pendant plusieurs années à Paris, puis à New York, mort au milieu d'août, au sanatorium de Dartmor; — le chanoine LESQUOY, ancien professeur au grand séminaire de Namur, mort le 21 août, à Marche (Belgique), où il était curé doyen; — le frère MÉTROBE, directeur de l'établissement du Carlsbourg (Belgique), qui, entre autres améliorations, a grandement développé la partie intellectuelle et scientifique des sections professionnelles, agricoles, commerciales et normales de cet établissement, mort subitement à Carlsbourg à la fin de juillet; — le professeur MINE, auteur de remarquables travaux de sismographie, mort à la fin de juillet, à Newport (île de Wight) à 63 ans; — Dr. Wilhelm MUTHMANN, professeur de chimie inorganique à l'École technique supérieure de Munich, mort en cette ville, au commencement d'août, à 52 ans; — Alfred NOTERMANS, professeur à l'école spéciale de commerce annexée à l'Université de Liège, mort à Hony-Esneux (Belgique), le 9 août, à l'âge de 45 ans; — David POPPER, musicien connu, professeur au Conservatoire de Budapest, mort au commencement d'août; — l'abbé RICHARDSON, professeur à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, mort subitement en août, à Boffey, près de Genève; — le R. P. franciscain Pierre H. DE SARRIONANDIA, bien connu dans le monde des philologues espagnols, mort le 5 août, à 48 ans, au couvent des PP. Carmes d'Amorabieta (Biscaye), lequel a publié d'excellents ouvrages de linguistique, tels que : *La Langue parlée dans le Rif, langue aborigène de toute l'Afrique du nord et Grammaire rifaine*, imprimée en 1905 à la mission catholique de Tanger, et préparait depuis longtemps un *Dictionnaire rifain-espagnol*; — Dr. Josef SCHOENFELDER, professeur de théologie à l'Université de Munich, mort en juillet, à 75 ans, lequel est l'auteur de : *Die Klagelieder des Jeremias. I. Abraham Ibn Ezra's Commentar in deutscher Uebertragg, II. Commentar in Cod. Hebr. 5 der K. Hof- und Stadtsbibliothek in Munchen* (Munich, 1887, in-8), etc.; — Dr. Friedrich SEILER, professeur de chimie pharmaceutique et de bactériologie, à l'Université suisse de Lausanne, mort en cette ville, au milieu d'août, à 50 ans; — Albertus Willem SIJTHOFF, éditeur allemand, mort le 29 juillet, à Feldafing, à 84 ans; — Francis Fox TUCKETT, alpiniste distingué, qui a donné à l'*Alpine Journal* un certain nombre de relations de ses explorations, mort à Frenchay, près de Bristol, le 20 juin, dans sa 80e année; — Ernest DE VESTEL, bibliothécaire au Conservatoire royal de Gand, musicien de talent à qui l'on doit notamment quantité d'arrangements et de transcriptions, mort à Gand, le 16 août, à l'âge de 38 ans; — Joseph WASTEELS, professeur à

l'Athénée et à l'École normale de Gand, mort le 7 août, à l'âge de 52 ans; — Joseph Watson, journaliste écossais, fixé à Paris où il faisait partie de la rédaction de l'Agence Reuter et était le président de l'association de la presse anglo-américaine, mort à Paris, au commencement d'août, à 56 ans; — Dr. Gustav Westphal, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université allemande de Marbourg, mort en cette ville, au commencement d'août, à 39 ans, dont nous citerons : *Jahwes Wohnsttäten nach den Anschauungen der alten Hebraeer* (Giessen, 1908, in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er août, M. Valois prononce l'éloge de M. Reinhold Dezeimeris, correspondant de l'Institut à Bordeaux.—M. Mispoulet, à propos du diplôme militaire d'Adony (Hongrie), combat l'opinion de Mommsen, qui prétend que le service militaire était héréditaire à la frontière.— M. Monceaux explique une inscription chrétienne très mutilée découverte récemment à Timgad. — M. Préchat lit un travail sur la date de la composition du traité *De Clementia*, de Sénèque. — Le 8 août, M. Léon Dorez parle d'un article de compte de la trésorerie secrète du pape Paul III, relatif, croit-il, à saint Ignace et à ses compagnons partant pour le Saint-Sépulcre. — M. F. Précha expose une hypothèse au sujet du nom du maître de philosophie du jurisconsulte Trebatius. — M. Bouché-Leclercq exprime une opinion contraire. — Le 13, M. S. Reinach présente une explication hypothétique sur le mythe du sacrifice de Tyndare, père de Castor et Pollux, à propos d'entente de Pausanias. — M. Paul Monceaux explique une inscription biblique trouvée en Algérie à Djemila. — Le 22 août, M. Paul Girard, à propos du Gué du Scamaudre » exprime l'opinion que l'*Iliade* semble avoir été rédigée par deux auteurs. — M. René Cagnat lit une note de M. Alfred Bel, ayant trait à la découverte à Agadir d'un ancien atelier de céramique arabe remontant au xe siècle av. J.-C. — Le 29, M. Héron de Villefosse présente le récit des voyages d'un marbre antique, nommé le « Torse Médicis », qui venu de la villa Médicis à Paris, sous la monarchie de Juillet, est maintenant au Louvre. — M. Franz Cumont décrit une statue magique en plomb remontant à l'époque alexandrine et découverte à Athènes. — M. de Pachtère explique une inscription, trouvée à Aïn Temouchent près d'Oran, relative à la construction d'un fort sur les limites de la Mauritanie césarienne.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 août, M. Fagniez prononce l'éloge funèbre de M. Louis Passy. — Le 9 août, M. Fagniez présente l'éloge funèbre de M. Ch. Asser, associé étranger de l'Académie, professeur à l'Université de la Haye. — Le 23, M. Georges de Nouvion lit un mémoire sur le salaire et les actions de travail. — Le 30, M. Arthur Chuquet raconte le voyage de Napoléon Ier de Smorgoni à Paris, après la campagne de Russie.

Paris. — Le petit volume de M. L. Pascault : *Est-il raisonnable d'avoir une religion, et laquelle?* (Paris, Boud, 1913, in-16 de 72 p. collection *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60) offre un résumé de l'apologétique ordinaire. Œuvre de vulgarisation, le travail s'alimente, pour se documenter, aux manuels courants. Qu'on n'y cherche en conséquence rien de nouveau ni d'original : ce qu'on y trouvera c'est une exposition claire et rapide des preuves qui établissent la nécessité de professer une religion, la nécessité de préférer le christianisme à toutes les religions qui l'entourent, enfin la nécessité d'embrasser le catholicisme qui garde seul les caractères de l'Église fondée par Jésus-Christ, au milieu des communions chrétiennes. Ces pages peuvent

être utiles à ceux qui, sans être en mesure d'entreprendre des études prolongées, voudraient loyalement trouver des raisons de croire.

— *Le Concile de Constance*, par M. Gabriel Pérouse (Paris, Bloud, 1913 in-16 de 63 p. (collection *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60), est un bon résumé de l'histoire du concile, sans aucun appareil scientifique. L'auteur s'écarte de l'ordre chronologique pour étudier successivement l'affaire de Jean Huss, l'extinction du schisme, les projets de réforme; il résulte de ce plan une clarté plus apparente peut-être que réelle. On notera de bonnes pages sur les motifs qui conseillaient de faire passer l'élection du nouveau pape avant la discussion des réformes.

— Dans son « étude historique » sur *Catherine de Médicis et Coligny* (Paris, Champion, 1913, in-8 de 72 p. — Prix : 3 fr.), M. Alphonse Boulé semble vouloir démontrer que Coligny, à la tête des protestants, « ayant suscité trois guerres civiles et n'ayant pas craint d'entraîner le Roi dans une guerre antinationale, par laquelle ce dernier aurait protégé aux Pays-Bas une croyance qu'il combattait en France, » était un vrai révolté dangereux pour le pouvoir établi, et que Catherine de Médicis, après avoir essayé de concilier les catholiques et les protestants, les Guises et les Bourbons, avait fini par consentir au meurtre de l'amiral dans l'intérêt de la Royauté. Sa thèse est juste; mais M. Boulé aurait pu l'appuyer d'arguments nouveaux, et, en racontant les premières guerres de religion, consulter des histoires de France plus sérieuses que celle bien démodée d'Henri Martin. Les travaux récents ne manquent pas sur ce sujet. Néanmoins le résumé est clair et présenté avec intérêt, bien que n'offrant aucun document nouveau.

— Voici le fascicule II de la *Revue des livres anciens* dont nous avons annoncé le premier numéro dans notre livraison d'avril dernier (*Polybiblion*, t. CXXVII, p. 377-378). Il est largement à la hauteur du précédent par la variété et l'intérêt (Paris, Fontemoing, in-8, paginé 129-232 (avec 7 reproductions de gravures ou de pièces anciennes). Les études que l'on trouve dans ce fascicule sont les suivantes : *Les Libertins du* XVIIe *siècle. Claude Le Petit; complément à sa bio-bibliographie*, par M. F. Lachèvre (p. 129-139); — *Antonius de Arena et les Danses au* XVIe *siècle*, par M. Jean Plattard (p. 140-144); — *Des Reliures de Trautz-Bauzonnet, à propos d'une vente récente*, par M. Édouard Rahir (p. 145-152); — *L'Amant desconforté* (1529), par M. Louis Loviot (p. 153-165, avec 2 reproductions); — *Raphaël du Petit-Val imprimeur de Rabelais*, par M. Pierre Louÿs (p. 166-170); — *Un Mémoire inédit de Piron contre le libraire N.-B. Duchesne*, par M. Paul Chaponnière (p. 171-179); — *Antiperistase ou contraires différences d'amour*, par M. Pierre Louÿs (p. 180-186, avec une reprod.); — *La Gazette de* 160', par M. Louis Loviot (p. 187-197, avec une grav.). Suivent un certain nombre de notices et quelques variétés que nous ne pouvons mentionner spécialement faute de place.

— L'Œuvre des orphelins-apprentis d'Auteuil nous adresse un *Album de la vie rustique. Récits de bergers*, par M. Jean Frinot (Gr. in-4 de 103 p. avec 43 gravures), qui conviendra surtout, mais non point exclusivement, à la jeunesse. Ce volume comprend cinq nouvelles : *La Vipère*; *Les Oies*; *La Brebis qui « happit le loup »*; *La Récompense*; *L'Ivrogne*. Pleines de cœur, de mouvement et de vie, ces nouvelles se font aussi remarquer par leurs sentiments excellents sous tous les rapports. La première — *La Vipère* — est un drame champêtre et intime du plus poignant intérêt. Elle nous a particulièrement frappé. Et maintenant les gravures ont-elles été faites

pour le texte ou le texte pour les gravures? Nous ne serions point surpris que l'illustration ait inspiré le texte ... Dans tous les cas, l'ensemble cadre à merveille et plaira à tout le monde.

Anjou. — Signalons le tome XV de la 5e série des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (*ancienne Académie d'Angers* (Angers, Grassin, 1912, in-8 de 590 p.). Sous ce titre : *La Jeunesse de Joachim du Bellay*, M. A. Bourdault étudie, d'après des documents authentiques, la famille du poète de Liré (p. 5-225); — M. Ch. Sémery donne une notice sur le premier président *Jac*, mort en 1911 (p. 227-245); — M. Ad Mauvif de Montergon célèbre, en prose et en vers, *Une Messe au Vignemal* , p. 246-256); — M. A.-J. Verrier donne *Trois Scènes de S. Maurice et ses compagnons martyrs*, drame lyrique avec musique de l'abbé Jaudouin, (p. 257-272); — *Les Clochers de l'Anjou* sont *étudiés dans l'ensemble*, par M. L. de Farcy (p. 273-287). — Joachim du Bellay a laissé une *Défense et illustration de la langue français* : M.-J. Verrier estime qu'il lui pardonnerait de prendre son titre pour défendre et « illustrer le » patois angevin, d'après le remarquable *Glossaire étymologique et historique* qu'il a lui-même publié avec M. Onillon, l'un des meilleurs travaux de ce genre, ainsi que le *Polybiblion* l'a remarqué, après l'Académie française p. 290 334. A noter aussi : *L'Hôtel de Campagnole à Angers*, par M E. Bordeau, (p. 335-352). — M. L. Calendini publie *Quelques lettres de Mgr de Grasse, évêque d'Angers à l'abbé Brossier, vicaire général* (1768-1782) (p. 353-388,) et une courte notice sur *Un Prêtre angevin assassiné au Maine en* 1793, l'abbé Gabriel Guérif (p. 431-436); ces deux publications tirées à part (in-8 de 36 et 6 p.). — M. René de la Perraudière apporte ses observations sur les mœurs de province, dans *la Vie municipale à Lué, de* 1806 *à* 1873 (p. 389-416); — M. l'abbé F. Uzureau s'occupe des *Bâtiments occupés par la Cour d'appel et l'hôtel de ville d'Angers, de* 1800 *à* 1885 (p. 417-430); — De M. L. de Farcy mentionnons *La Société des Amis des Cathédrales à N.-D. de Chartres* (p. 437-446); — M. M. Saché, archiviste de Maine-et-Loire, publie d'intéressants documents du XVe siècle *A propos du privilège de sauvegarde de l'Université d'Angers* (p. 447-454) et M. L. Uzureau sur *Les Fédéraliste angevins* (p. 455-466).

— Sous le titre : *Un Ami angevin d'Hippolyte et Paul Flandrin. Correspondance de Victor Bodinier avec Hipp. et P. Flandrin*, un artiste doublé d'un lettré, M. le sénateur Guillaume Bodinier, vient de donner (Angers, Grassin, 1912, in-8 de 131 p.) un recueil de lettres intimes qui complètent heureusement les *Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin*, publiées en 1865 par le vicomte H. Delaborde. Ces lettres furent écrites pendant le séjour à Rome d'Hippolyte, comme pensionnaire à l'Académie de France : il avait 23 ans, son frère Paul, 21. Victor Bodinier, frère du peintre Guillaume, dont le musée d'Angers conserve de fort belles toiles, avait à peine 30 ans. L'échange de pensée de ces trois artistes apporte une curieuse contribution à la psychologie de l'art et des artistes à l'époque romantique. M. Guillaume Bodinier a eu une pieuse pensée et une heureuse idée en nous mettant à même de lire les lettres échangées par son père avec les deux Flandrin.

Dauphiné. — Les nos 3 et 4, réunis en un seul fascicule portant les dates juillet et décembre 1912, du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* nous arrivent (Grenoble, imp. Allier frères, 1913, in-8, paginé 53 à 73, avec gravures). A noter : l'important et curieux travail

scientifique, appuyé de nombreux faits et d'anecdotes extraordinaire auquel M. Albert de Rochas a donné pour titre : *La Suspension de la vie* (p. 73-160, avec grav,); — *La Grotte sépulcrale de Roche-Rousse*, par MM. P. Plat et H. Müller (p. 161-165, avec fig.); — *Les Tombes gallo-romaines de Vallouise* (*Hautes-Alpes*), par M. H. Müller (p. 166-171, avec fig.).

Franche-Comté. — Les volumes, brochures, articles de revues et de journaux, voire d'almanachs publiés sur le miracle de Faverney, qui se produisit le 25 mai 1608, sont déjà si nombreux que l'on en pourrait faire une bibliographie de certaine importance. On sait ce que fut ce miracle. Un ostensoir, renfermant deux hosties consacrées et placé sur un reposoir dressé dans l'église des bénédictins, à la hauteur d'un peu moins de deux mètres, ayant échappé à l'incendie de ce reposoir, resta suspendu dans l'espace, aux yeux de toute une population. M. l'abbé Tournier, outre l'article qu'il a donné au volume édité à l'occasion du congrès eucharistique tenu à Faverney même en 1908, contribuera à cette bibliographie par une étude récemment parue : *Le Miracle de Faverney vu et raconté par un protestant de Montbéliard* (Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1913, in-8 de 67 p., avec 3 planches). Parallèlement, l'auteur résume l'histoire du miracle et celle d'un protestant montbéliardais, Frédéric Vuillard, qui, par simple curiosité d'abord, accourut à Faverney pour contempler la merveille de l'église abbatiale. Après avoir, à réitérées fois, constaté le prodige, il se convertit au catholicisme et, comme témoin, il en écrivit la relation dans une lettre au magistrat de la ville de Dole, alors capitale de la province, le 26 juin 1619. Un commentaire théologique du miracle de Faverney termine cette intéressante et édifiante brochure.

— Des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, M. Charles Léger a extrait une curieuse communication faite par lui à cette société : *Charles Nodier jugé par Jules Barbey d'Aurevilly. Lettre inédite*. Le célèbre Normand, dans une lettre, de style bien entortillé parfois, écrite à son ami Georges Landry, en septembre 1875, apprécie notre Franc-Comtois en des termes plutôt sévères. « C'est, affirme-t-il, un esprit fait de nuances fines et pâles. Il est sur le point d'être poète, et il ne l'est pas. Il est sur le point d'être un grand romancier et il ne l'est pas; un grand historien, et il ne l'est pas; un grand linguiste et il ne l'est pas. Il est enfin sur le point d'être tout, et il n'est que Charles Nodier, une jolie imagination qui a passé, comme tout passe, quand ce n'est pas le beau absolu. »

— M. Pierre Roland consacre au *Docteur Pierre-Simon Roland* (1773-1859), dont probablement il est l'un des fils, une biographie qui ne manque pas d'originalité (Paris, éditions « Presse française », 1913, gr. in-8 de 19 p., avec portrait). Né à Lons-le-Saunier, vingt ans avant la grande tourmente révolutionnaire, il est mort sous le second Empire, ayant traversé ainsi trois révolutions et assisté à maints changements politiques. Ce « médecin d'autrefois » était appelé à Lons « le médecin des pauvres ». Descendant d'un lieutenant du célèbre chef de partisans comtois Jean-Claude-Prost dit Lacuzon, ce personnage avait soutenu en septembre 1805, à Strasbourg, une thèse de doctorat devenue aujourd'hui un document précieux pour les travailleurs : *Essai d'un tableau physique et moral du Jura, ou Considérations médico-philosophiques sur ce département.*

— La récente inauguration d'un monument élevé dans sa ville natale (Vesoul, Haute-Saône) au grand artiste que fut Gérôme a inspiré à M. Louis Gillet une étude succincte, mais aussi vivante que pittoresque, insérée dans les *Lectures pour tous*, de la maison Hachette, du 1er août dernier (p. 1313-

(1321, avec 6 reproductions de l'œuvre du maître et son portrait en buste). Titre : *En l'honneur de J.-L. Gérome, peintre et sculpteur.* L'auteur suit Gérôme à travers les lignes les plus saillantes de sa carrière, mettant en évidence les œuvres qui ont assis sa réputation; il termine par ce jugement bref et net : « Dans un temps de spécialistes, il a touché à tout, et partout s'est montré un maître. Il a fait de sa vie une gageure contre les routiniers, et il a eu le bonheur et le mérite de la gagner. C'est un noble exemplaire d'homme, un beau spécimen d'énergie; il nous prouve ce que peuvent l'effort, la volonté toujours tendue, l'intelligence sans cesse aiguisée, si nous ne la laissons pas s'émousser dans la torpeur de nos habitudes. »

Lorraine. — De 1805 à 1810 et même plus tard, il y eut à Verdun près de mille officiers étrangers prisonniers, lesquels n'étaient pas toujours très disciplinés. Napoléon, pour faire des exemples, avait prescrit que tout évadé repris serait fusillé comme ayant violé sa parole. Mais cela n'empêchait rien. Or, le général commandant le dépôt de Verdun, en présence des évasions fréquentes qui lui étaient signalées, n'hésita pas, une fois les preuves entre ses mains, à dénoncer, par une lettre à Fouché, en date du 9 juillet 1808, les agissements coupables de la franc-maçonnerie de la ville à l'égard des prisonniers anglais surtout qui, une fois affiliés à la loge locale, ne tardaient pas à être mis à même de fuir et de regagner leur pays. A Besançon, il en allait de même, avec cette aggravation morale que les francs-maçons appartenaient au 5e régiment d'artillerie à cheval. Ces faits criminels sont établis de la façon la plus indiscutable par des documents authentiques trouvés aux Archives nationales par M. Léonce Grasilier, qui en a fait l'objet d'un travail publié d'abord dans la *Revue internationale des sociétés secrètes* puis tiré à part sous ce titre : *Évasions de prisonniers de guerre favorisées par les francs-maçons sous Napoléon Ier* (Paris, Laragon, 1913, in-8 de 15 p. — Prix : 1 fr. 50). L'auteur conclut ainsi : « Sans esprit de parti, il est bien permis de se demander comment les habitants de Verdun comprenaient leur devoir envers la patrie, en dehors de toute forme de gouvernement et surtout comment les officiers du 5e régiment d'artillerie à cheval de Besançon conciliaient, eux aussi, leur acte de prétendue philanthropie avec leur devoir, leur honneur, la gloire de leur chef, l'Empereur, et celle de la France, la patrie. »

Angleterre. — *L'International Catalogue of scientific literatur*, rédigé par une Commission internationale, sous la direction du Dr H. Forster Morley, comprend chaque année 17 volumes qui font connaître tous les travaux publiés sur les sciences : mathématiques, mécanique, physique, chimie, astronomie, etc. Le volume portant la date de 1911 consacré à la Botanique (London, Harrison, Paris, Gauthier-Villars, in-8 de VIII-859 p. — Prix : 46 fr. 90), est divisé en deux parties. Dans la première, les écrits sont classés dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs. Dans la seconde ils sont au contraire groupés, par ordre de sujets, dans un certain nombre de chapitres : Botanique générale; morphologie, embryologie et cystologie; physiologie; pathologie; évolution; taxonomie; distribution géographique; chaque chapitre se subdivisant lui-même en sous-chapitres, ce qui permet de trouver facilement tout ce qui se rapporte à une question donnée. C'est ainsi que, dans la partie relative à la taxonomie, on indique d'abord les travaux généraux sur les dicotylédones, puis les études spéciales sur les familles et les genres dont les noms sont classés dans l'ordre alphabétique, et enfin l'énumération des genres et espèces nouveaux dans l'ordre alphabétique des genres, avec nos d'ordre renvoyant aux publications des chapitres

précédents qui contiennent les descriptions originales. Des listes semblables sont données pour les monocotylédones, les gymnospermes, les cryptogames vasculaires, les cryptogames cellulaires. Ce simple exposé de l'ordre des matières permet de se rendre compte de l'importance et de la grande utilité de cet ouvrage.

Publications nouvelles. — *L'Athéisme et l'existence de Dieu, conférences apologétiques*, par l'abbé E. Catteau (in-16, Téqui). — *La Veille de l'éternité, ou un Jour de retraite*, par le R. P. A. Martin (petit in-12, Téqui). — *La Femme chrétienne et la souffrance*, par l'abbé H. Morice (in-16, Téqui). — *Le Droit constitutionnel de l'Alsace-Lorraine*, par P. Heitz (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Etude de droit comparé sur le délai congé. Traité théorique et pratique*, par E. Lamy (in-8, Giard et Brière). — *L'Etat, ses origines, son évolution et son avenir*, par F. Oppenheimer; trad. de l'allemand par W. Horn (in-16, Giard et Brière). — *La Conception sociologique de la peine*, par M. Szerer; trad. du polonais par M. Duval (in-8, Giard et Brière). — *La Coutume ouvrière. Syndicats, bourses du travail, fédérations professionnelles, coopératives, doctrines et institutions*, par M. Leroy (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *L'Action directe sur les centres nerveux. Centrothérapie*, par le Dr P. Bonnier (in-8, Alcan). — *Le Froid industriel*, par L. Marchis (in-16, Alcan). — *Essai de linéométrie*, par J. Ser. Ire partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Pour l'armée*, par le général Cherfils (in-12, Berger-Levrault). — *Esquisse d'une histoire du goût musical en France au* XVIIIe *siècle* par L. Striffling (in-12, Delagrave). — *Décentralisation musicale*, par H. Auriol (in-16, Figuière). — *Le Langage et la vie*, par C. Bally (in-16, Fischbacher). — *Les Choses voient*, par E. Estaunié (in-16, Perrin). — *Amour stérile*, par L. Texier (in-16, Messein). — *Porté par la vague*, par J. Thiéry (in-12, Henri Gautier). — *Jean-Louis, vie d'un orphelin*, par J. Berthier (in-16, Eymard). — *L'Ouvrier de paix*, par N. Chrestien (in-16, Tourcoing, Duvivier). — *Lydvina du castellum de Comines*, roman chrétien de l'aurore du christianisme en Flandre, par les P. P. Denys et C. Barbier (in-8, Lethielleux). — *Une Maison mystérieuse à Stamboul*, par K. May (in-12, cartonné, Mame). — *Les Amis de Matutinaud*, par l'abbé Duplessy (in-8, Téqui). — *Histoire des Arabes*, par C. Huart. T. II (in-8, Geuthner). — *Les Français au Canada*, par l'abbé H.-R. Casgrain (in-12, cartonné, Mame). — *L'Origine de Poniatowski*, par S. Mnémon (in-8, Varsoire, Wende). — *Les Sociétés populaires et l'armée* (1791-1794), par P. Dufay (in-16, Daragon). — *Avec Napoléon en Russie. Souvenirs de la campagne de* 1812, par H. de Roos; trad. de l'allemand par le lieut-colel Buat (in-8, Chapelot). — 1812. *Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée*, par H. Roos; trad. de l'allemand, par Mme Lamotte (in-16, Perrin). — *Une Ame séraphique. Vie du frère Jacques de Lanthenay, par* le P. Jean-Baptiste (in-12, Librairie de S. François). — *La Conquête du Maroc*, par R. Millet (in-16, Perrin). — *Sur le théâtre de la guerre des Balkans. Mon journal de route* (17 *novembre*-15 *décembre* 1912), par le général Herr (in-16, Berger-Levrault). — *Avec les vaincus. La Campagne en Thrace* (*octobre* 1912-*mai* 1913), par G. Rémond (in-18, Berger-Levrault). — *Journal du siège d'Andrinople* (*Impressions d'un assiégé*, par G. Cirilli (in-16, Chapelot). — *L'Irrédentisme hellénique*, par C. Vellay (in-16, Perrin).

Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *Ce temps-ci. Les Anges gardiens*, par MARCEL PRÉVOST. Paris, Lemerre, 1913, in-16 de 439 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Sources vives*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 328 p., 3 fr. 50.— 3. *Laure*, par ÉMILE CLERMONT. Paris, Grasset, 1913, in-16 de 417 p., 3 fr. 50. — 4. *Ma Tante Vincentine*, par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1913, in-16 de III-371 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Homme de désir*, par ROBERT VALLERY-RADOT. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 251 p., 3 fr. 50. — 6. *La Nuit tombe...*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 310 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Homme sur la cime*, par OCTAVE AUBRY. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 288 p., 3 fr. 50. — 8. *Micheline Quinette*, par ETIENNE BRICON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 314 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Beau Couchant*, par GEORGES DELAQUYS. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 10. *Souvenirs d'un attaché de cabinet. Originaux et mœurs d'une préfecture sous la troisième République*, par MARIUS CHAILLOU DU CŒURJOLY. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Inexorable*, par MAURICE DUPLAY. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 326 p., 3 fr. 50. — 12. *Toute la vie*, par M.-C. POINSOT. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Mal de la gloire*, par HENRI ALLORGE. Paris, Sansot, 1913, in-16 de 306 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Gédéon*, par ANTOINE YVAN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 288 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Manches de lustrine*, par MAURICE DES OMBIAUX. Paris, Figuière, s. d., in-16 de 327 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Flot qui monte!* par CHARLES DUFART. Paris, Stock, 1913, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Enfant au renard*, par MARIE-GEORGES FERRON. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 225 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Crime du bouif*, par G. DE LA FOUCHARDIÈRE. Paris, Librairie des lettres, 1913, in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Harpes éoliennes*, par GEORGES GRIMAUX. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 289 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Blasés*, par MARCEL ROGNIAT. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 260 p., 3 fr. 50. — 21. *La Transplantée*, par ALPHONSE GEORGET. Paris, Lemerre, 1913, in-16 de III-322 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Foudroyés*, par LOUIS LAMALET. Paris, Ficker, 1913, in-16 de 463 p., 3 fr. 50. — 23. *La Villa Sans-Souci*, par FENFI MIRABEL. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 214 p., 3 fr. 50. — 24. *Corsica de Piétrasanta*, par J.-D. PINELLI. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 367 p., 3 fr. 50.

ROMANS FÉMININS. — 25. *Le Masque doré*, par CLAUDE NISSON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 26. *Claudette*, par CLÉMENCE SOUILLART-DESMONS. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 305 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Autre Miracle*, par AIMÉE BLECH. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 266 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Menhir*, par la comtesse DE PESQUIDOUX. Paris, Sansot, 1913, in-16 de 243 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Jeux de l'ombre*, par EUGÉNIE PRADEZ. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 275 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Songe d'Attis*, par REYNÈS-MONLAUR. Paris, Grasset, 1913, in-16 de VIII-264 p., 3 fr. 50.— 31. *Venusberg*, par CHILOSA; trad. de l'anglais. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 240 p., 3 fr. 50. — 32. *P'tite Mère*, par KARIN MICHAËLIS STANGELAND; trad. par N. VALENTI et M. KLÜM. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 290 p., 3 fr. 50.

CONTES ET NOUVELLES. — 33. *Au Soleil couchant*, par MATHILDE ALANIC. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 295 p., 3 fr. 50. — 34. *Sous d'humbles toits*, par HENRI BACHELIN. Paris, éd. de l'*Effort libre*, 1913, in-16 de 221 p., 3 fr. 50. — 35. *Contes et légendes de Bretagne*, par [illegible] CAROFF. Paris, Messein, 1913, in-16 de 211 p., 3 fr. 50. — 36. *Sur mon chemin*, par [illegible]NÉ LA HOULETTE. Paris, Téqui, s. d., in-16 de 233 p., 3 fr. — 37. *Sourires et grimaces*, par ALFRED JOUBERT. Paris, Figuière, 1913, in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 38. *La Boutique d'Arlequin*, par PAUL LECLERQ. Paris, Fontemoing, 1913, in-16 de 288 p., 3 fr. 50.— 39. *Jenny s'en ça t'en guerre*, par PHILIPPE MILLET. Paris, Grasset, 1913, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 40. *Jcë*

Trimborn, par Grégoire Le Roy. Paris, Figuière, 1913, in-18 de 195 p., 3 fr. 50. — 41. *Contes* de l'abbé Prévost. Paris, Glomeau, s. d., in-16 de 195 p., 3 fr. 50.

Litterature espagnole. — 42. *Tu eres la paz*, por G. Martinez Sierra. Madrid, Renacimiento, Sociedad anónima editorial, 1912, in-16 de 348 p., 3 fr. 50. — 43. *Guzman de Alfarache* (Primera parte), por Mateo Aleman, édition revue et corrigée par Julio Cejador. Madrid, même éditeur, 1912, in-16 de 310 p., 2 fr. 50.

Romans divers. — 1. — Le sujet du dernier roman de M. Marcel Prévost, *les Anges gardiens*, est ainsi résumé dans une conversation entre le sous-secrétaire d'État Croze et le préfet de police Lehoux, actualité déjà disparue. Il s'agit des institutrices étrangères : « Une fille de dix-huit à vingt ans, une fille d'une certaine culture, d'une certaine éducation, quitte sa famille et sa patrie pour venir gagner son pain à Paris : c'est anormal. Oui, c'est anormal, parce que l'expatriation à cet âge est pleine de dangers pour elle, et que toute honnête famille ne s'y résoudra qu'à la dernière extrémité. Sur dix cas, il y en aura un où d'honnêtes parents auront délibérément envoyé à l'étranger leur fille sage et courageuse, et neuf autres cas où la fille aura quitté ses parents par coup de tête, soit que la famille fût inhabitable (mariage du père, inconduite de la mère, scandale), soit qu'une aventure galante l'eût entraînée. Dans ces neuf derniers cas, la demoiselle accumulera les obscurités et les mensonges pour que nul ne puisse remonter jusqu'à sa famille : faux nom, faux lieu de naissance, faux certificats...Les étrangers sont obligés de déclarer leur identité? Mais combien de pères ou de mères de famille, embauchant une institutrice,se donnent la peine de vérifier la déclaration d'étrangère?... Et voilà pourquoi je dis que vous êtes coupables, vous, les bourgeois riches, vous, les mondains. Cette catégorie de filles, où, certes, il y a des types de parfaite honnêteté, mais où la majorité étant, par sa fonction, arrachée de son groupe social et familial, ne participe plus à la morale de *sa* famille, de *son* groupe, cette catégorie de filles est, de plus, celle sur laquelle il est le plus malaisé d'avoir des renseignements précis et sincères. Et,vous autres, vous y portez votre choix avec une insouciance absolue ... Si la tête de l'étrangère vous revient, si le premier abord est favorable,et surtout si vous commencez à vous impatienter de vos recherches, vous évitez de prendre des renseignements,de peur qu'ils vous induisent à de nouvelles recherches ! Et quand vous avez fait votre choix, avec cette légèreté, dans ce milieu essentiellement suspect et presque impossible à contrôler, qu'est-ce que vous confiez à la personne choisie? Précisément ce que vous avez de plus précieux et de plus fragile, — votre fille ! ... — Alors, fit Croze en se levant, il faut renoncer à ce que nos enfants apprennent les langues étrangères? — Le mal ne serait pas énorme, dit le préfet en se levant à son tour. Quelle langue étrangère parlez-

vous? — Aucune. Mais ... — Moi non plus. Nous avons tout de même fait notre chemin, vous et moi. Et Marcadieux a dans son bureau, pour cent francs par mois, une dactylographe qui parle avec une égale facilité l'anglais, l'allemand et le français. » Cette longue citation donne une idée très nette de la forme et du fond du roman de M. Prévost, de son style souple et mou, vivant et lâché, brillant et baveux, et aussi de sa thèse. Je n'éprouve aucun embarras à reconnaître qu'elle est parfaitement juste. Elle combat d'abord ce préjugé stupide de l'utilité des langues étrangères, dont on commence à se détacher : ne serait-il pas, en effet, cent fois plus important pour nos femmes françaises d'apprendre le latin, source de notre culture, clef de nos liturgies catholiques, que de baragouiner plus ou moins bien des dialectes dont, les trois-quarts du temps, elles n'auront jamais à se servir? On peut développer même la théorie de M. Marcel Prévost, et aller plus loin qu'il ne l'a dit; on peut combattre, au moins dans ses exagérations, la mode des institutrices en général. Aujourd'hui, en effet, grâce aux progrès d'une sentimentalité déplorable, on renonce pour les enfants à l'internat et au couvent qui nous ont donné longtemps de si vigoureuses générations; on élève les enfants auprès de soi, ce qui engendre toutes sortes de maux, car l'éducation dans la famille, *excellente en principe*, est à peu près inapplicable dans les foyers désorganisés de l'heure actuelle. Très peu de parents aujourd'hui ont la possibilité d'être de sérieux éducateurs; ils sont bien obligés dès lors de s'en remettre à des institutrices, et, même, fussent-elles Françaises, on ne peut pas en attendre beaucoup. Mais M. Prévost ne s'occupe que des étrangères, et il les présente dans une affabulation fort intéressante. Elles sont quatre, chacune de type très caractérisé : Mag, l'Allemande, une franche canaille qui favorise des rendez-vous de son élève Juliette Croze, et qui, à la fin, disparait avec le Russe Bolski, après avoir volé des documents militaires au sous-secrétaire d'État, son patron; Sandra, l'Italienne, une passionnée, qui pour se venger de n'avoir pas été épousée par le fils de la maison, livre un paquet de lettres compromettantes appartenant à sa maitresse; Fanny Smith, l'Anglaise, une dominatrice, qui enlève les enfants à leurs parents et tyrannise toute la maison; enfin, Rosalie Boisset, la Luxembourgeoise, une sentimentale, qui s'abandonne à son maître et part avec lui; ceci est, d'ailleurs, le calque bien déplaisant d'une aventure qui a fait grand bruit. Toutes ces diverses intrigues sont menées et reliées ensemble avec une maëstria de composition peu ordinaire; M. Marcel Prévost excelle à varier ses tableaux, à mettre en relief les scènes et les personnages principaux. Il a su, dans ce roman si compliqué, éviter toute confusion et soutenir l'intérêt sur toute la ligne; et en voilà plus qu'il n'en faut pour expli-

quer son succès. Cependant, comme tout cela est plein de détails ignobles, se déroule au milieu de personnages répugnants, étalés, exposés avec complaisance ! Deux belles figures de femmes dans ce cloaque : celle de Mme Croze et de la baronne Ropart d'Anay, les deux sœurs, mais combien effacées ! Et jusqu'à la petite héroïne, Juliette Croze, qui finit sinistrement dans le suicide, exprimant des idées d'une religiosité fausse à frémir ! On sort de ce livre avec beaucoup de dégoût. Ce n'est pas à dire qu'il faille écarter certains sujets et ne présenter que des études psychologiques pour « Bibliothèque rose »... Non, certes, mais, en ceci également, il y a la manière, celle de M. Bourget, par exemple. Celle-là, il est bien sûr que M. Prévost ne l'a pas.

2. — La première partie des *Sources vives*, de M. Paul Margueritte, se déroule un peu dans le même cadre que *les Anges gardiens*. La famille du banquier Flabel serait tout à fait complète si l'on y trouvait une institutrice du genre de Meg et de Sandra : heureusement, il n'en est rien, et c'est ce qui explique sans doute que les deux enfants de la maison, Jean et Léa, soient si bien élevés. En effet, la ruine s'étant abattue subitement sur le luxe absurde et tapageur des Flabel — le père, banquier malheureux, se jette sous un train — Jean et Léa se mettent courageusement à l'œuvre pour refaire leur vie; et ils la refont, d'une manière très méritoire et très délicate, se refusant à toutes les compromissions qui guettent la misère, même à celles qui ne comporteraient rien de déshonorant : ainsi, Jean refuse avec opiniâtreté d'épouser une milliardaire américaine qui s'offre carrément à lui, et préfère courir Paris comme livreur d'un grand magasin plutôt que de devenir le prince consort d'une femme qu'il n'aime pas; je souhaite que ce genre d'héroïsme soit très répandu, mais je n'ose trop y croire. Pour le propager sans doute, M. Paul Margueritte nous montre tant de vertu récompensée. Jean finit par arriver à une bonne position et peut convoler avec une cousine sans fortune, tandis que sa sœur trouve à s'établir dans le commerce. Tout cela est d'un optimisme qui me donne envie de donner aux *Sources vives* ce sous titre : *Roman de deux jeunes gens pauvres*. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que le livre de M. Paul Margueritte ne soit intéressant, bien observé, spirituel, agréablement écrit, plein de silhouettes curieuses, et d'une forte moralité — du moins de cette moralité sans religion qui me déconcerte toujours ... Car enfin, ce Jean et cette Léa qui ne prient pas, qui ne se préoccupent pas d'une autre vie, où trouvent-ils la force d'être si héroïquement irréprochables?

3. — Il y a, au contraire, de la religion dans le livre de M. Émile Clermont, cette *Laure*, qui a fait quelque bruit au concours du grand prix de littérature : mais cette religion est-elle bien éclairée? Nous

allons voir. — Laure et Louise sont les deux filles de M. Charles-Armand Engérand, avec lequel elles vivent dans un château isolé du Bourbonnais. Lorsque le roman s'est ouvert, M. Marc Vindré vient habiter dans les environs, et aussitôt M. Engérand se met en tête de lui faire épouser sa fille aînée. Or, celle-ci, Laure, est une mystique, une idéologue éperdue qui rêve d'un amour à part, d'un absolu inaccessible ici-bas; on devine ce qu'une cour est facile à faire à des personnes de ce genre : aussi, au bout de quelques longs entretiens, Marc arrive, avec quelque raison, à considérer Laure comme une enfant malade, il la laisse vagabonder dans les abstractions, et s'aperçoit que Louise lui convient beaucoup mieux. Vous pensez bien que la délaissée, avec la logique habituelle de ses pareilles, est désolée; elle renonce à l'amour, ce qui est parfait : la suite le prouvera. Elle va même plus loin : son père étant tombé très malade et ne voulant pas recevoir les derniers sacrements, elle fait vœu d'entrer au cloître s'il meurt en chrétien. En des pages admirables, de forte émotion, nous voyons se dérouler ces événements, et voilà Laure religieuse. Malheureusement, cette chercheuse d'absolu ne réussit pas mieux au couvent que dans le monde; et après sept ans de luttes et de difficultés, elle revient dans sa famille, c'est-à-dire dans le ménage de Louise, qu'elle trouve, avec une immense déception, pareil aux autres, loin, comme toujours, de ce qu'elle avait rêvé. Hé quoi! C'est à ce résultat médiocre qu'a abouti son sacrifice, d'ailleurs, assez raté? Il s'ensuit une crise très pénible entre les trois personnages; Marc se fâche, et il y a de quoi. Il ne peut plus supporter Laure. Je le comprends. Et comme sa femme ne veut pas congédier sa sœur, il prend son enfant et quitte le foyer conjugal; mais alors, c'est encore la terrible Laure qui va le rejoindre, l'admonester, le prêcher. On espère qu'il rentrera au bercail. C'est tout. Cela fait 417 pages, ce qui est un peu long. Toutefois ce livre peut plaire aux psychologuues et aux artistes; aux seconds par de gros fragments, notamment au début, qui rappellent le lyrisme concentré de M. Barrès; aux premiers, par une étude minutieuse qui fait penser quelquefois à Bourget et même à Balzac, mais, hélas! sans le réalisme puissant et minutieux qui les rend si attachants. Le grand défaut de cet ouvrage, correctement et vigoureusement écrit, c'est l'obscurité, ce qui est tout naturel, puisqu'il a pour sujet l'étude de la psychologie féminine. Chacun sait à quel point les femmes vivent dans l'inconscient; il y a là, sur leur illogisme, leur sensibilité maladive, leur susceptibilité, leurs exigences en amour, leur versatilité, leurs élans et leurs reculs, des pages tout à fait curieuses; mais on ne peut pas dire que ce soit amusant. Je notais en débutant que *Laure* était imprégné de religion; il y a, en effet, de belles scènes religieuses, quoique, en passant, je noterai (p. 168) que si le mot *Resurrexit* revient

dans les textes des offices de Pâques, il ne revient pas dans les *hymnes* de ce jour, par la bonne raison qu'un des caractères de la liturgie de cette fête est de ne pas avoir d'*hymne*. Mais, au fond, l'ouvrage est-il vraiment religieux? Ce qui choque, c'est que, auprès de cette Louise, et surtout de cette Laure, si tourmentées par l'infini, par la soif de Dieu, par l'angoisse du devoir à connaître, nous ne trouvons pas un prêtre, pas un confesseur, pas un directeur ! Ces âmes, nobles et hautes, sont la proie de leur sens propre, de leur orgueil, de leur individualisme, de cette atroce plaie, toujours la même, qui ravage les consciences. Serait-ce, par hasard, la moralité de cette triste et longue histoire?

4. — Quelle sera celle de *Ma Tante Vincentine*, le nouveau livre de M. Teodor de Wyzewa? A coup sûr l'humilité. Voici comment. Dans cet ouvrage, qui est une simple biographie, rigoureusement authentique, plutôt qu'un roman, l'auteur a voulu retracer la vie admirable de sa tante, Vincentine Bobrowicz, qui a été l'appui le plus dévoué pour sa famille et pour lui dans les plus mauvais jours. Cette tante Vincentine est une sainte: mais le malheur consiste en ceci que l'exposé de sa sainteté ne peut se faire sans celui des défauts de son entourage et du narrateur lui-même; c'est une espèce de confession publique, un peu déconcertante pour le goût français. Qu'on en juge : Vincentine Bobrowicz appartenait à un excellent milieu; elle avait été l'amie de princesses polonaises; elle avait aimé le monde, on lui avait fait la cour; mais, de bonne heure, l'infortune s'abat sur elle, et, disons-le franchement, l'égoïsme de ses proches : elle aurait pu hériter de deux oncles prêtres chez lesquels elle avait vécu, ses cousins ou frères la dépouillent. Alors, elle revient dans la famille de son frère, se dévouer entièrement à son fils, le petit Todor (M. Teodor de Wyzewa) et l'on admire que la mère de cet enfant supporte ses soins. Ce n'est rien : bientôt il faut émigrer en France, et alors la tante devient la servante, disons mieux, l'esclave de la famille. Or, malgré toutes les précautions littéraires prodiguées par le grand talent de M. de Wyzewa, cette famille est, en somme, peu sympathique : le père nous apparaît comme un maniaque tyrannique, impie et anticlérical, médecin sans clientèle qui se rattrape en appliquant à sa famille ses extravagantes idées d'hygiène; la mère, « ayant pour le travail manuel une répugnance profonde », laisse trimer sa belle-sœur comme une négresse; et le fils — il nous l'avoue lui-même — fait de cette malheureuse son souffre-douleur, et multiplie à son adresse les sarcasmes et les vexations ! Quand, après beaucoup de pérégrinations, on le met au collège de Beauvais, il y souffre atrocement, mais cela ne le rend pas meilleur, et lorsque sa pauvre tante fait 24 kilomètres à pied pour venir le voir, il accepte tout natu-

rellement qu'elle lui donne les dix sous qu'on lui a octroyés généreusement pour son déjeuner. Ce n'est rien encore : cette victime est en butte aux calomnies « d'une personne » que l'auteur ne nomme pas, et qui vient vivre quelque temps aux côtés de sa famille; ces calomnies réussissent et, un beau jour, on laisse s'éloigner tante Vincentine, avec dix francs dans sa poche, dix francs qui lui serviront à atteindre le village prochain et à s'y placer comme femme de ménage. Que l'on ne croie pas que j'exagère : « Ma tante avait sacrifié jadis sa tranquille et charmante vie de Pologne pour se vouer tout entière au service de mes parents. Demandée en mariage par le capitaine de Zwaniec, invitée par notre bon vieux Président à diriger sa maison, elle avait renoncé à tout cela pour se constituer notre femme de charge, acceptant avec une joie héroïque les humiliations les plus dures et les plus mortelles fatigues, moyennant la seule espérance de rester toujours avec nous; et sans cesse ensuite, depuis dix ans, elle avait mené de son plein gré cette vie de servante et de bête de somme dans un pays étranger dont la langue même lui était inconnue. Or, voici qu'une persécution de l'iniquité la plus monstrueuse, non contente de l'avoir torturée pendant de longs mois, d'année en année, finissait par la contraindre à s'en aller quasi honteusement de cette unique maison au monde, où, dans un coin de cuisine, il y avait un peu de place habitable pour elle ! » (p. 279). Je m'empresse d'ajouter que cet exil odieux ne fut pas de longue durée; tante Vincentine fut bientôt admise à revenir se sacrifier pour les siens, et plus particulièrement pour son neveu. Quand il vient à Paris, elle l'accompagne aux Batignolles, comme sa servante : et il nous avoue qu'il la laissait passer pour telle ! Elle le soigne, attend ses rentrées nocturnes, reçoit gracieusement ses petites amies, et de temps en temps abandonne son lit aux camarades qu'il aimait à avoir auprès de lui « comme confidents pour échanger des idées plus ou moins nouvelles sur les hommes ou sur les choses »; il nous le déclare très simplement : « Ma tante m'apparaissait comme une créature n'ayant d'existence que dans la mesure où elle me servait ». (p. 295). Cette opinion persiste chez le jeune Todor quand il se marie : Vincentine continue à se dévouer; elle s'exténue à préparer au nouveau ménage un appartement délicieux, et elle s'éclipse, sans que personne songe à la retenir. Cependant, cette dernière partie de sa vie fut plus reposante; retirée auprès de sa belle-sœur devenue veuve, elle vint habiter Paris, pas trop loin du jeune ménage; peu à peu, quand Mme de Wyzewa tomba malade, que sa fillette eut besoin d'être entourée, elles se rapprochèrent; elles entourèrent Todor devenu veuf et lui rendirent un foyer ... Ah ! famille moderne ! Jadis, c'étaient les enfants qui soignaient les vieux parents; aujourd'hui,

les vieux parents ne sont tolérés que quand ils sont capables, jusqu'au dernier soupir, de soigner leurs enfants et petits-enfants ! — Tel est ce livre extrêmement attachant, et même poignant, écrit de main de maître, mais qui m'apparait, plutôt qu'une vie de sainte, comme la confession d'un long péché d'égoïsme et d'ingratitude. C'est pourquoi en débutant j'y ai découvert une leçon d'humilité.

5. — Par contraste, l'humilité ne semble pas être la vertu dominante de *l'Homme de désir*, de M. Robert Vallery-Radot. Ce beau livre lyrique est l'étude psychologique d'un certain Augustin, atteint d'une sorte de mysticisme aigu, passionné, frémissant, qui lui vient à la fois de ses lectures, de ses nerfs et de sa vie encore concentrée. Il s'élance vers Dieu avec une ardeur presque sensuelle. Un jour qu'il communie : « De grandes lumières jaillirent. Une joie étrange et terrible m'emporta. Il s'éleva comme une danse sacrée, une sainte exultation qui m'arracha à mon néant. Entraîné par le torrent de la grâce, je ne savais plus si je souffrais : j'aimais, et Celui que j'aimais habitait en moi; il s'appuyait à mon cœur,doux comme une fleur; il me possédait. » (p. 146). On pense bien qu'un chrétien de cette espèce est facilement accessible à d'autres tentations; les femmes ne le laissent pas indifférent : il désire d'abord une voisine, mère de famille, puis sa cousine Sabine; celle-ci le trouble beaucoup plus profondément qu'il ne pense; il s'émeut en l'entendant, à travers la cloison, faire sa toilette, se peigner, et il ajoute avec quelque ingénuité : « Ce qui me rassurait, c'est que ma passion restait absolument spirituelle. » Eh bien, je suis persuadé que malgré toute cette spiritualité, le moins avisé des directeurs de conscience dirait au jeune Augustin : « Mariez-vous ! » Il n'en est pas ainsi, car un autre démon tourmente l'homme de désir, le vice le plus opposé à la vraie vie chrétienne, l'orgueil. Augustin se croit un être d'exception, favorisé de visions et d'extases; à propos de lui, il évoque facilement Jérôme, Antoine, François d'Assise, Benoit, Bernard, Dominique, Grégoire, Dante, Michel-Ange, Pascal, tandis qu'il dédaigne les siens qui s'élèveraient difficilement aux mêmes hauteurs. Aussi ne fait-il pas difficulté pour trancher lui-même le problème de sa vie : « Tu sais bien qu'au secret de toi-même, tu es choisi. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père; celle qui t'est réservée n'est pas celle où sourit l'Épouse » (p. 207). Pour sortir de là, son ami Bernard, qui est infiniment plus raisonnable, lui donne le conseil de se faire prêtre; il l'envoie faire une retraite d'un an à Sainte-Sabine, où un Père dominicain se charge de l'éclairer. Nous retrouvons Augustin vicaire dans une humble paroisse de faubourg, et il faut louer M. Robert Vallery-Radot d'avoir bien montré la grandeur de pareilles vocations séculières. Mais, malgré toute ma confiance en le Père dominicain de Sainte-Sabine, cette

vocation d'Augustin est-elle bien sérieuse? Je suis un peu inquiet de le voir noter sur son journal : « Joie du sacrifice. Joie de se donner à vous tout entier. Qu'il se hâte, le jour où je revêtirai votre livrée d'ignominie que les enfants des faubourgs insulteront et que les femmes railleront, la robe noire qui sépare du monde ... » Et, plus tard : « Je te possède, ô Éternel, que rien ne limite! La souffrance n'est plus, la luxure n'est plus, la mort n'est plus. Affranchi des apparences, je vis dans l'éternel » ... Il dénombre avec plaisir ses travaux et ses peines; sa vie au confessionnal, quand il est « épuisé par les heures de jeûne », ou dans la cour du patronage, quand il joue comme un enfant, ou bien encore quand il se recueille « en cette misérable chambre de vicaire au papier défraîchi ». Ce vicaire me fait penser irrésistiblement à l'abbé Daniel, du *Duel* de M. Lavedan, et à son admirable dialogue avec Mgr Bolène : « Je soignerai les lépreux! J'aimerai leurs ulcères! — L'Évêque : Sybarite! épicurien! — Je me sens capable d'endurer le martyre, le supplice du confesseur! ... Oh! par un jour de triomphant soleil voir jaillir de partout mon sang sous le fil des couteaux! — Artiste! — ... En chantant le *Magnificat*! — Musicien! » Oui, l'abbé Augustin de M. Vallery-Radot ressemble beaucoup à cet abbé Daniel; il n'y a qu'à lui souhaiter de ne pas rencontrer une duchesse de Chailles. Mieux encore : qu'il médite sérieusement ces paroles admirables qu'il a entendues un jour, après une communion fervente : « Mon fils, ne me cherche pas au-delà de la tâche qui t'est assignée chaque jour, car c'est en elle que tu me retrouveras et non dans le désordre raffiné de tes sens et de ton esprit. Ne te précipite pas vers moi avec une insupportable présomption comme vers une chose due, mais attends-moi dans une crainte amoureuse, un effacement de tout le corps, comme ces femmes obscures que tu vois près de moi et qui, m'ayant reçu comme toi, vont vaquer à leurs affaires, vendre leur lait ou leurs légumes, ordonner leurs chambres, soigner leurs fleurs, et me possèdent ainsi plus profondément que tu ne le feras jamais dans les étranges fantasmagories dont tu t'enorgueillis... Ne va pas t'isoler dans tes vaines curiosités, mais descends près des tiens; ne les considère pas comme des étrangers, mais comme des créatures que j'ai rachetées de mon sang... Et, pour ne pas me perdre, car tu ne me possèderas vraiment qu'après la mort, tu viendras souvent ici me recevoir, non dans un sentiment de délectation, mais par besoin, parce que tu es malade et que je suis le seul qui te puisse guérir » (p. 97 et s.). Cette belle page contient la véritable conclusion du livre de M. Robert Vallery-Radot, livre de poète ,de chrétien, de psychologue, et qui marquera dans la littérature religieuse de notre temps.

6. — Impossible d'en dire autant du dernier volume de H. Henri.

Ardel : *La Nuit tombe...* Henri Ardel (est-ce un Monsieur? Est-ce une Dame?) est un auteur à succès. Je ne me l'explique pas très bien. Voici le sujet qu'il ou elle a traité cette fois : Geneviève Doraines, femme du célèbre compositeur, a été délaissée par son mari; leur union est purement officielle. Un jour, elle rencontre Jacques de Meillane et il s'ensuit un long flirt, favorisé par le départ du mari pour une tournée en Amérique. Mais voici que Geneviève se découvre un commencement de cancer; il faudrait l'opérer tout de suite, mais elle préfère goûter le bonheur d'être aimée chastement, avant le retour de son mari, car elle ne veut pas de scandale ni de divorce; aussi, quand elle va trouver le chirurgien, il est trop tard. Elle meurt. Vous devinez la sentimentalité romanesque qui forme le fond de ce récit. Il est sans doute des personnes qui la goûteront; mais je n'en suis pas.

7. — Gardons la même attitude vis-à-vis de *l'Homme sur la cîme*, de M. Octave Aubry : cet « homme sur la cîme, » un Danois nommé Harald, est un grand sculpteur qui cherche à s'apparenter au *Moïse* d'Alfred de Vigny; en réalité, c'est un personnage fort peu recommandable qui abuse de sa nièce, une certaine Géra, aimée de son élève Dario. Il prend enfin le parti de mourir et c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Voilà le thème de ce livre sibyllin, auquel se mêlent les idées religieuses déplorables d'un certain Christophe Wassin, moderniste extravagant, ou les opinions esthétiques de l'auteur exprimées sans ambages cette fois : « Injalbert, un faiseur; Marqueste, un maçon; Saint-Marceaux, un gâcheur de plâtre; Denys Puech, un boutiquier... » (p. 49).

8. — Nous rentrons dans une sphère plus normale avec *Micheline Quinette*, où M. Étienne Bricon a voulu prouver que la dot est la cause des mauvais mariages : théorie qui enchantera certainement les pères qui ont des filles à marier. Il est cependant bien évident qu'avec les habitudes d'élégance et de luxe de la plupart des jeunes filles, il est absolument impossible à un honnête homme qui n'est pas déjà très riche de se charger d'une femme sans fortune; et puis, n'avons-nous pas le régime dotal, et le régime de la séparation de biens, beaucoup trop dédaigné, qui permettent de parer aux dangers que signale M. Bricon? Il ne paraît pas y songer; son héroïne épouse un prétendu marquis de Roquebrune, en réalité un Juif, Arsène Jacob, ce dont elle ne se doute jamais, ce qui est un peu naïf; Roquebrune-Jacob ruine tout le monde et sa femme, et meurt dans une fête scandaleuse; Micheline a d'abord la tentation de se tuer, puis elle se ravise heureusement, entre au cloître et meurt. Cette dernière partie est faible, et dans l'ensemble le style de cet ouvrage est un peu lâché, mais il est composé avec brio et ne manque pas d'intérêt.

9. — L'intérêt est aussi très bien ménagé dans *le Beau Couchant*, de M. Georges Delaquys. C'est un récit charmant, qui rappelle parfois le *Sylvestre Bonnard* de M. Anatole France. M. Gérard Landrillon, préhistorien renommé, entre en relations épistolaires avec Mlle Madeleine Javard, d'Avignon; peu à peu, la correspondance tourne à l'idylle; M. Landrillon, quoique barbon, est fort troublé, et Mlle Javard, quoique vieille fille, ne l'est pas moins; chacun d'eux a peur de connaître l'âge de l'autre, et cependant, la vie les pousse, ils se rencontrent. Attendrissement, et tout finit par un mariage un peu bien ridicule et périlleux, car c'est là que devrait commencer ce délicieux roman : en outre de la méfiance profonde qu'on doit avoir à l'égard des mariages littéraires, l'exemple illustre de Balzac et de Mme Hanska est là pour nous faire réfléchir encore davantage. Oui, *le Beau Couchant*, c'est très poétique et doucement émouvant, mais la réunion de ces deux exquis maniaques de la préhistoire m'inquiète. Nous repasserons dans un an.

10. — Les *Souvenirs d'un attaché de cabinet* auraient pu être fort curieux; M. Marius Chaillou du Cœurjoly — ce doit être un pseudonyme — s'est amusé à noter sa vie dans une préfecture de nos jours, et il aurait pu ainsi livrer au public les dessous malpropres et instructifs de la politique. Il n'en est rien, et ce gros livre est plein de puérilités. La question religieuse, si grave, est à peine effleurée. Il rappelle la Séparation, et, à propos des inventaires, il note : « Il ne fallait pas de martyrs. Il n'y en eut pas. » (p. 202). M. Chaillou oublie les morts de la Flandre et de la Haute-Loire. Mais tout est aussi léger : ainsi, il raconte les incidents qui ont marqué une procession de la Fête-Dieu et paraît ignorer qu'en cette circonstance on porte le Saint-Sacrement; à un reposoir « l'évêque, un instant penché sur la Vierge (!) dans l'attitude de la prière, se tourna vers les fidèles, et traça dans l'air le signe de la croix » (p. 245). On lira ce volume avec curiosité dans la ville où il fut calqué sur la réalité, mais il aurait dû mériter mieux.

11. — Après la vie politique, nous voici dans la vie littéraire avec *l'Inexorable*. M. Maurice Duplay y révèle les misères, grandes ou petites, du métier d'écrivain : collaboration obligée avec de riches idiots, recherche du scandale, emploi de tous les événements ou incidents les plus intimes pour faire de la copie, etc. Tout cela est vigoureusement observé. Toutefois, il doit y avoir des exceptions, et le Villefort que nous présente M. Duplay n'est nullement un « grand écrivain », comme il le dit (p. 171). C'est un Catulle Mendès, et il ne faut pas confondre. — Ah ! il est indiqué qu'un auteur doit faire dîner les critiques pour qu'ils parlent de son œuvre (p. 71). Je tiens à déclarer que M. Duplay ne m'a nullement invité, et cependant son livre, un peu cru, me paraît vraiment intéressant.

12. — Même sujet, avec plus d'outrance, dans *Toute la vie*, de M. M.-C. Poinsot, où se déroule l'affreuse et l'ignoble odyssée des malheureux qui viennent à Paris chercher la gloire littéraire et la fortune. Je ne déteste pas la violence de l'auteur, mais pourquoi mêle-t-il aux choses les plus répugnantes des images religieuses? Ceci dit, si ce livre pouvait persuader à de nombreux jeunes gens de demeurer chez eux, de travailler paisiblement et médiocrement dans leur province, de se contenter du métier de leur père et de sa simple vie!... Mais ce serait trop espérer, sans doute.

13. — M. Henri Allorge prend le parti de le dire carrément, cependant, dans *le Mal de la gloire*, et il faut lui en savoir beaucoup de gré. Son héros, Pierre Roques, est un musicien, torturé par l'arrivisme; aussi abandonne-t-il sa petite amie Angèle Dumont, dactylographe, pour la belle Hélène de Libéria, qui veut le « lancer » sérieusement; ils partent ensemble pour l'Italie; à Venise, un remords le prend : il s'en va retrouver Angèle, l'emmène dans son pays natal et l'épouse. Toutefois, M. Allorge n'a pas osé aller jusqu'au bout, et condamner son Pierre Roques à vivre à Pont-de-l'Arche; il lui permet d'aller à Versailles, où il sera organiste et professeur, ce qui, comme renoncement et décentralisation, n'aura rien d'exagéré. Mais enfin, c'est un commencement, et il faut remercier M. Allorge qui s'est montré dans ce roman aussi bon romancier que bon poète.

14. — Par exemple, voici des gens qui ne renoncent pas : ce sont *Les Gédéon*, dont M. Antoine Yvan nous raconte l'histoire souvent scabreuse. Ces Gédéon sont des juifs venus de Francfort, qui, peu à peu, font leur chemin dans notre société française et y prennent les meilleures places. Ils constituent une série de types inoubliables : le vieux Blum, pilleur d'églises, qui déclare : « Le Pentateuque commande aux fils du vrai Dieu de piller les richesses des temples des faux dieux » (p. 54); l'aïeule, fidèle à son patois allemand, et qui a gardé dans son exode une dent de Moïse; le rabbin Bérézina surtout, qui tire la moralité des événements : « L'intérêt de notre race est que la France vive et demeure sur la carte d'Europe. Là seulement règne un esprit de conciliation et de tolérance, là est pour nous enfin une patrie. Partout on nous opprime, ici on nous accueille... » (p. 81). Il y a aussi le juif qui devient amateur d'art et se fait une mentalité vieille France (p. 136) et le jeune Marcel qui devient un des leaders de la droite à la Chambre : « Nous avons besoin qu'il y ait des nôtres chez les Gentils, comme les grandes nations ont besoin que les meilleurs de leurs enfants aillent vivre parmi les barbares habitants des colonies » (p. 99). Le centre du roman, c'est l'histoire du jeune Joseph Gédéon, qui est un type admirablement représentatif. Tout enfant, pour remercier un de ses petits camarades qui s'est battu pour lui,

il lui donne deux sous : « Je te les donne, lui dit-il. C'est toi qui achèteras le chocolat pour nous deux » (p. 9). Plus tard, devenu marchand de tableaux, il a une maîtresse qui plaît au peintre Henri de Belleyme; il les surprend, mais comme les scrupules ne l'embarrassent guère, il n'hésite pas beaucoup à la reprendre. Belleyme, désespéré, fait de l'aviation, et il meurt dans une randonnée qu'il exécute avec le président du Conseil. Aussitôt, il est célèbre; on lui élève un monument et Gédéon organise une vente de ses tableaux sur les avis du vieux rabbin : « Tu vas connaître la meilleure des vengeances. Il est mort par toi et tu vas t'enrichir par lui. » Cela, c'est le vrai fond intime du juif; mais voici maintenant l'embellissement pour le public : « Petit Gédéon, c'est très bien; par toi, de Belleyme connaîtra l'immortalité qu'il a méritée, tu as ajouté un fleuron de plus à la couronne artistique de la France, tu as rendu le bien pour le mal, tu as su pardonner, et tu n'y as rien perdu » (p. 280). On n'invente pas ces choses-là; elles sont d'une large vérité qui leur donne une valeur de symbole. Quel dommage que M. Antoine Yvan n'ait pas su dominer son sale sujet et se soit laissé aller à tant de crudités ! On aimerait que son ouvrage fût très répandu,pour révéler à tous la véritable qualité de la lèpre qui ronge notre patrie.

15. — *Paulo minora. Les Manches de lustrine*, de M. Maurice des Ombiaux, sont les fameux *Ronds de cuir*, de Courteline, racontés par un Belge. C'est moins acide et moins brillant. A noter toutefois quelques bonnes histoires, entre autres celle d'un mari obligé de louer une garçonnière pour se dérober à la tendresse exagérée de sa femme.

16. — Après la Flandre, la Gascogne. *Le Flot qui monte*, de M. Charles Duffart, rappelle beaucoup les romans du regretté Emmanuel Delbousquet. C'est l'histoire des revendications et des grèves des résiniers en 1906. Josué Cazade est le chef de ces résiniers; Léoncia Darracq, nièce du propriétaire Lesca, avare, paillard et voleur, vient à lui; il l'a sauvée pendant une émeute, et pour elle, il abandonne sa belle-sœur, Marthe, une traînée, qui finit par où elle avait commencé, par Lesca. Josué et Léoncia, mariés civilement, poursuivent la lutte; à la fin, Josué est vaincu; il est accusé d'incendie de pins et condamné à sept ans de travaux forcés; mais ses ennemis, Lesca en tête, poursuivis par les paysans, se jettent du haut d'une falaise dans la mer. Il est bien dommage que ce livre vivant et coloré soit écrit sous l'inspiration la plus fâcheuse, une inspiration de primaire. Il est plein d'idées socialistes, anarchistes, antimilitaristes, antireligieuses, qui souvent se heurtent et se contredisent. M. Duffart écrit sans se relire. Par exemple, il montre le curé, l'abbé Chaigneau, à la veille de la fête de la Liberté, prêchant contre la « République sectaire, athée, persécutrice » (p. 4), et le lendemain (p. 25) c'est

lui qui dirige, à la même fête, les chœurs chantant sur l'air de la *Marseillaise* un hymne patois de l'an II; plus loin, alors qu'il disserte gravement sur l'Evangile et la morale catholique, on s'aperçoit qu'il croit qu'une partie de la messe s'appelle l'*O Salutaris Hostia* ... Que M. Duffart laisse de côté les discussions politiques et religieuses, et qu'il se contente de nous narrer de belles histoires de son pittoresque pays.

17. — M. Marie-Georges Ferron, dans *l'Enfant au renard*, nous conte, sous ce titre symbolique, une cruelle histoire d'amour caché. Jean Lizeul aime, toute enfant, la petite Suzanne, qui naturellement en épouse un autre; elle se marie au notaire Désormeaux. Lorsque Jean la retrouve, il sent qu'il n'a pas cessé de l'aimer, et alors se déroule toute l'histoire d'un long adultère. Suzanne, malgré tout, n'a pas cessé d'aimer son mari ; alors, Jean songe à tuer ce dernier, puis à tuer l'enfant né du mariage; finalement, il se tue, après s'être ruiné pour fournir un prétexte à son suicide. Vous voyez facilement à quel livre baudelairien nous avons affaire ici. Il serait simplement banal et pervers, si M. Marie-Georges Ferron n'y avait fait preuve d'un véritable talent d'écrivain : espérons qu'à l'avenir il l'emploiera pour des sujets plus dignes de lui et des lecteurs qu'il mérite.

18. — *Le Crime du bouif* appartient à un genre tout opposé : M. G. de la Fouchardière y a essayé une caricature de Xavier de Montépin rajeuni par Conan Doyle. Malheureusement, l'erreur de ce livre gai, c'est qu'il repose sur un crime horrible, et qu'il arrive un moment où les facéties tournent au tragique. Pour que ce fût tout à fait réussi, il aurait fallu, non seulement que son inénarrable bouif fût innocent, mais surtout qu'il n'y eût pas de victime. Sans cela, malgré toute la verve de l'auteur, nous ne rions plus.

19. — Nous ne rions pas du tout en lisant *les Harpes éoliennes*, de M. Georges Grimaux (alias Paul Tany). C'est l'histoire, qui n'a rien de neuf, d'une dame mal mariée qui prend un amant, et qui explique ainsi, *in fine*, le titre du roman : « Lorsque je me promenais avec ma nourrice, je m'arrêtais parfois pour écouter le murmure des fils télégraphiques dans le silence de la campagne. J'ai fait de beaux rêves alors que chantait la lyre; aujourd'hui les cordes en sont brisées. »

20. — Ce qu'il y a de nouveau dans *les Blasés*, de M. Marcel Rogniat, c'est que ce livre qui commence comme du Huysmans première manière et se continue comme du Jean Lorrain, se termine de façon morale. Mais quels singuliers chemins nous avons suivis pour en arriver là, à travers les pires milieux cosmopolites !

21. — Milieux cosmopolites encore que ceux où se déroule *la Transplantée* de M. Alphonse Georget ; cela intéressera les amateurs de ces mœurs particulières.

22.— *Les Foudroyés*, de M. Louis Lamapet, se dressent plus près de nous : c'est l'histoire de deux braves gens, Emmanuelle Durban et Henri Chantelin, sur lesquels fondent tous les cataclysmes. « Nous sommes des foudroyés, Madame, de ceux que le malheur a frappés, comme le feu du ciel fait des arbres qu'il laisse agonisants au bord du chemin. Leur silhouette ravagée inspire de la peur... Ainsi en va-t-il parmi les hommes, où les peines, les afflictions modérées de la vie bénéficient de l'étroitesse obtuse des sensibilités, mais où l'infortune, la grande infortune, échappe à la médiocrité des intelligences et des sympathies, ne suscite que sarcasmes et divagations, où l'officielle pitié même des lois et des religions ne concède, en général, aux malheureux que le droit de se taire, de s'abandonner, de disparaître le plus vite possible. » (p. 432-433). Ai-je besoin de dire que les « foudroyés » essaient de se consoler en se mariant? En tout cas, la brève citation que je viens de faire permettra d'apprécier à la fois le style et les idées de M. Lamapet.

23. — H. Henri Mirabel, lui, a une philosophie plus douce. Dans *la Villa Sans-Souci*, il consigne une série d'anecdotes et de dialogues paisibles; mais tout le monde n'est pas Jacques Tournebroche et tous les interlocuteurs ne valent pas l'abbé Jérôme Coignard.

24. — Nous retombons dans le drame avec *Corsica de Piétrasanta*, de M. J.-D. Pinelli : élections en Corse, fraudes, émeutes, amours, assassinats, vendettas... M. Pinelli ne me paraît pas destiné à remplacer Mérimée.

Romans féminins. — 25.— Après tous les ouvrages que je viens d'analyser, *le Masque doré*, de Mme Claude Nisson, a tout au moins l'incontestable mérite de l'originalité. C'est un roman bâti sur un fait-divers qui émut naguère l'opinion publique : le sort réservé à la fillette de l'anarchiste Vaillant. Ici, l'auteur suppose que l'enfant d'un criminel de la même espèce a été recueillie, élevée par une vieille fille humanitaire, un type à la Séverine, Mlle Irène de Sarlon. Violette grandit, ignorant, comme le lecteur, d'ailleurs, sa véritable origine, mais unissant facilement à son éducation sans Dieu les aspirations fougueuses qui lui viennent de son hérédité. Un jour, un beau gentilhomme, dont le nom, Alban de Meyvirieu, rappelle presque celui du célèbre ami de Lamartine, s'éprend d'elle, et tout irait pour le mieux, car la fortune de Mlle de Sarlon faciliterait ce mariage, mais, hélas ! il faut arracher le « masque doré ». C'est le premier coup de théâtre; Mme de Meyvirieu, désespérée, fait partir son fils à la hâte, l'éloigne du château où elle a reçu la fille de l'anarchiste. Second coup de théâtre : le soir même, au cours de ses rêveries affolées, Violette allume un incendie; elle se dévoue pour sauver ses hôtes; elle est traquée par les flammes et se réfugie dans la chapelle où enfin

elle tend ses bras vers le Dieu qu'on lui a laissé ignorer. Alban arrive, l'arrache à sa prison de feu ; mais il est trop tard... Elle meurt dans ses bras. Toute cette dernière partie, très dramatique, plaira beaucoup au grand public, particulièrement au public féminin. J'avoue préférer la première, qui se déroule à travers des paysages alpestres, très profondément sentis, très poétiquement évoqués, et où l'idylle mystérieusement menacée d'Alban et de Violette est racontée avec un charme très personnel. Je n'en veux pour preuve que la scène, où les deux amoureux se comprennent pour la première fois, à travers le brouillard opaque qui les isole momentanément de la vie, et la scène de muette promenade sur le lac si exactement observée et décrite. Mme Claude Nisson, dans la production romanesque contemporaine, me semble avoir, une des premières, résolu le très difficile problème d'accorder le réalisme et la poésie. A ce point de vue, elle se rapprocherait de M. Henry Bordeaux.

26. — Le livre de Mme Clémence Souillart-Desmons, *Claudette*, nous rapproche de M. André Lafon, et donne un agréable pendant à *l'Élève Gilles*. Il est à regretter toutefois que cette histoire de fillette contienne quelques gravelures et ne fasse pas à la religion la part de sérieux qu'elle doit avoir. Quelle nécessité y a-t-il à composer un cantique idiot où « la Salette » rime avec « Bernadette »? (p. 139). Mais Bernadette était à Lourdes, Madame ! A la Salette, c'était Mélanie !

27. — Encore une pensée religieuse bien mal éclairée, dans *l'Autre Miracle*, où Mme Aimée Blech propose comme remède aux époux que leurs croyances séparent le remède théosophique. L'auteur descend, d'ailleurs, de ces hauteurs pour railler les catholiques pratiquants ou pour décrire les vertus laxatives de la station de Castelnauguy.

28. — Nous sortons heureusement de tout cela avec *le Menhir* de Mme la comtesse de Pesquidoux. Ce beau livre, construit sur une idylle des plus poétiques, a l'avantage d'évoquer devant nous toute la Bretagne, celle d'autrefois avec ses poétiques et grandioses légendes, celle d'aujourd'hui, avec ses coutumes conservées et son effort de résurrection provinciale. Grâce au touchant amour de Gwenola et de Meriadek, que protège le vieux menhir fatidique, nous connaissons, nous pénétrons, nous aimons l'une des plus glorieuses et des plus attachantes provinces de France. Mme de Pesquidoux nous en dit les usages, les chants, les poètes, les bardes, les belles cérémonies druidiques, dans un style mouvementé, pittoresque, extrêmement nourri de lectures et d'images. Ce qui fait que ce livre, d'une hauteur morale peu commune, est aussi une œuvre d'art. Pas au point de vue typographique toutefois... Que de coquilles !

29. — J'aurais bien voulu m'intéresser aussi aux *Jeux de l'ombre*,

de Mme Eugénie Pradez; mais ce récit est tellement ombreux que je n'y ai rien su distinguer.

30. — Nous revenons à la clarté, à la pure lumière grecque, avec *le Songe d'Attis* de Reynès-Monlaur (*alias* Mlle Marthe Reynès). Depuis le jour déjà lointain où j'eus l'honneur de lui être présenté dans le salon des Jeux-Floraux qui, les premiers encore, avaient découvert son pur talent, j'ai suivi avec la plus grande attention tous ses ouvrages, où elle a toujours cherché à se renouveler. Ici, elle a essayé de montrer l'âme grecque allant vers la vérité, avec Attis, la jeune païenne malade, son mari Stephanos, le poète, saint Denys l'Aréopagite, et enfin le grand saint Paul, qui demeure à la cantonade. On sent, à travers ces pages, combien profonde est la culture de Mlle Reynès : elle ne nous livre que la fleur d'une riche et minutieuse documentation : « Ce conte grec, nous dit-elle, s'est glissé au milieu des études préparatoires d'un travail plus important. Il s'est imposé à moi. Et, comme le berger antique, pour avoir écouté l'appel de la Sirène, j'ai délaissé les horizons familiers, et j'ai suivi, jusqu'à des plages étrangères, le chant harmonieux. » Ces simples mots de préface nous donnent le ton du livre : belle reconstitution d'une Grèce plus belle que nature. J'ai idée que la véritable devait être moins harmonieuse, moins austère et plus remuante; mais, celle-là, Mlle Reynès-Monlaur n'aurait pu la célébrer.

31 et 32. — Excusons-nous de citer, même en passant, les radotages qu'une Anglaise qui signe Chilosa consacre à la Côte d'azur, qu'elle nomme *Vénusberg*, et venons vite au curieux et poignant livre de Mme Karin Michaëlis Stangeland, *P'tite Mère*. En voici le sujet : Mme Boggild est une femme odieuse que son mari abandonne en lui laissant trois filles : Ulla l'aînée, Nina et Bentha. Ulla, que ses sœurs appellent *P'tite Mère*, est donnée en mariage au docteur Gaspard Fangel, veuf, âgé d'une cinquantaine d'années, qui l'emmène en pleine lande, dans une vieille maison remplie d'insectes et de rats, où il demeure avec une bonne sourde-muette. La pauvre petite a deux enfants qui meurent en naissant. Elle est tellement malheureuse qu'elle va se jeter dans le puits. On le voit, c'est un livre horrible, tout imprégné de la mélancolie cruelle, réaliste et presque inconsciente, du Nord. Cela rappelle un peu les scènes de Cosette chez les Thénardier dans *les Misérables*, mais transposées au bord de la Baltique. Nous avons peine à concevoir une pareille tristesse et nous en sortons bouleversés. Le volume se complète par *Pourquoi?* drame du subconscient et de la jalousie. Un pasteur a une femme qui l'adore; une jeune fille qui va épouser un de ses amis, un autre pasteur, le prend pour confident et lui avoue qu'elle a eu un amant. Attiré vers elle, il s'efforce de la relever; mais elle revient à son péché, et déses-

pérée, se tue. Alors la femme, qui a suivi toutes les phases de cette histoire, meurt d'une maladie de cœur : elles sont enterrées le même jour. C'est assez impressionnant, mais cela ne prouve pas grand'chose, — sinon que le mariage des prêtres est une des grandes folies du protestantisme.

Contes et nouvelles. — 33. — *Au Soleil couchant* constitue une série de nouvelle agréables, dues à la plume alerte de Mme Mathilde Alanic.

34. — M. Henri Bachelin nous retiendra plus longtemps, pas assez à mon gré. Héritier des Jules Renard, Charles-Louis Philippe, Lucien Jean, il a tout ce qu'il faut pour être un conteur de premier ordre. Son petit recueil, intitulé : *Sous d'humbles toits,* en est une preuve irréfutable. M. Bachelin a su y faire vivre de façon merveilleuse un petit coin de province, avec ses types, Chuchot, le Père Lunettes, les Degoit, et Saintard « homme pacifique, mais qui n'avait jamais essayé de perdre l'habitude de blasphémer, ni de prendre celle d'aller à la messe le dimanche. » On voit dans ce petit livre les ressources que peut offrir à l'art l'étude patiente de l'humanité dédaignée de nos petites villes : « Une petite ville? Mais non, dit M. Bachelin. C'est une ville plus grande que Paris, puisque au dessus d'elle le ciel est immensément étendu, que ses bois sont vastes et profonds ses étangs, ses routes plus nombreuses que vos boulevards et ses chemins que vos rues. Elle est riche de passé. Si ses murs ne montent pas très haut, ils descendent bas dans la terre avec leurs fondations. Elle n'est pas à la merci des souffles de folie qui auraient beau venir jusqu'à elle; elle sait où finit sa force, où commence sa faiblesse. » Comme tout cela est vrai! Si nos écrivains savaient le comprendre et se détourner des milieux cosmopolites de la capitale, ils trouveraient là comme un subit rajeunissement.

35. — Mlle M. Caroëf, elle aussi, est attachée à sa province; après Mme Le Fur dans ses *Ames errantes,* elle nous rapporte les *Contes et légendes de Bretagne.* M. Paul Berret, dans la Préface de ce livre, critique un peu vivement un excellent éditeur d'avoir présenté les légendes avec leur appareil scientifique : on ne saurait cependant traiter le folklore avec assez de respect et j'ai bien peur que le petit volume de Mlle Caroëf ne soit guère pris au sérieux.

36, 37, 38. — Saluons en passant: *Sur mon chemin,* par M. René La Houlette, charmants contes et poèmes en prose vendus au profit de l'œuvre admirable des écoles apostoliques; *Sourires et grimaces,* recueil de chroniques qui n'ont rien d'édifiant, de feu M. Alfred Joubert, et *la Boutique d'Arlequin,* où M. Paul Leclèrcq imite gentiment Jules Renard.

39. — M. Philippe Millet, dans *Jenny s'en va-t'en guerre,* nous donne une série de scènes anglaises extrêmement drôles : ce sont,

là, propos de journaliste en verve, et qui se dédommage à sa manière des ennuis du reportage. Mais il y a là-dedans beaucoup d'irrévérences. Évidemment, les illuminés protestants sont ridicules : convient-il toutefois d'en rire si fort?

40. — J'aime mieux la gaîté qui se dégage de *Joë Trimborn*, la première grande nouvelle du volume de M. Grégoire Le Roy. C'est le développement du fameux poème de Banville sur le malheur de Rothschild, qui a reçu ces temps-ci de curieuses confirmations; on y voit un milliardaire guéri de sa neurasthénie en allant jouer de l'orgue de Barbarie dans les villages. « Quel malheur, s'écriait récemment Mme Rachilde, qu'on ne puisse pas appliquer le traitement inverse à tous les joueurs d'orgue de Barbarie ! » — A part cette nouvelle initiale, et un beau conte grec intitulé *Tircis*, il y a de grosses réserves à faire sur le reste du livre, car *l'Étrange aventure de l'abbé Levrai* pue étrangement le mauvais Voltaire, et *la Malédiction du Soleil*, malgré un style somptueux, empoisonne le Rousseau.

41. — Nous ne sortons pas du tout du XVIIIe siècle avec la réédition nouvelle des *Contes* de l'abbé Prévost; les aventures d'une belle musulmane, et l'histoire de Molly-Siblis pourraient fournir des thèmes de drames ou d'opéras... Mais je doute fort que jamais ils détrônent *Manon*, dont ils n'ont point la vie passionnée.

Littérature espagnole. — 42. — M. Martinez Sierra mérite d'être connu du public français, non seulement parce qu'il est un des meilleurs romanciers de l'Espagne contemporaine, mais encore parce qu'il a fait d'excellentes adaptations des meilleures pièces de nos auteurs. Son œuvre dramatique personnelle est, d'ailleurs, considérable. Cependant, quels qu'en soient les mérites, il demeure l'auteur de *la Casa de la Primavera*, le romancier pour femmes, poètes et amoureux. Tel il apparaît une fois de plus dans *Tu éres la paz*, un de ces livres comme chez nous on n'en écrit plus : histoire d'amour très simple et très près de la vie, parée de toute la poésie, de toute la pureté des plus nobles sentiments, où est exaltée cette force que donne à une femme l'honnêteté absolue. L'éditeur affirme avec satisfaction que ce volume peut traîner au fond de toutes les corbeilles à ouvrage, et que toutes les femmes honnêtes, mariées ou non, gagneront à le lire; les autres aussi.

43. — L'édition nouvelle que la Bibliothèque Renacimiento donne de la première partie du *Guzman de Alfarache*, de Mateo Alemán, compagnon de captivité de l'illustre Cervantès, est à recommander pour la correction parfaite du texte et la netteté de l'impression. Elle est ornée d'une reproduction du portrait gravé de Mateo Alemân qui figure dans l'exemplaire de l'*Orthographe castillane* de 1609.

Armand Praviel.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

1. *Liber usualis pro dominicis et festis. I. vel II. Classis cum cantu gregoriano*, par les bénédictins de Solesmes. Rome et Tournai, Desclée, 1913, in-18 de XVI-790 p., 3 fr. — 2. *Chant grégorien. Lecture. Les Quatre Règles d'exécution*, par l'abbé DURU. Soissons, Nougarède, 1913, in-8 de 35 p. — 3. *Les Maîtres de la musique. Schütz*, par ANDRÉ PIRRO. Paris, Alcan, 1913, petit in-8 de 243 p. et portrait, 3 fr. 50. — 4. *Les Maîtres de la musique. Meyerbeer*, par LIONEL DAURIAC. Paris, Alcan, 1913, petit in-8 de 219 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 5. *Le Mysticisme musical espagnol au* XVIe *siècle*, par HENRI COLLET. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 535 p., 10 fr. — 6. *L'Année musicale*. 2e année, 1912, publiée par MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, L. DE LA LAURENCIE. Paris, Alcan, 1913, gr. in-8 de 313 p., 10 fr. — 7. *Écrits de musiciens* (XVIe-XVIIIe *siècles*), par J.-G. PROD'HOMME. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de 455 p., 3 fr. 50. — 8. *Histoire de la musique des origines à la mort de Beethoven*. T. I. *Des Origines à la fin du* XVIe *siècle*, par J. COMBARIEU. Paris, Colin, 1913, in-8 de X-651 p., 8 fr. — 9. *Esquisse d'une histoire du goût musical en France au* XVIIIe *siècle*, par LOUIS STRIFFLING. Paris, Delagrave, 1913, in-12 de 287 p., 3 fr. 50. — 10. *École buissonnière, notes et souvenirs*, par C. SAINT-SAËNS. Paris, Lafitte, 1913, in-16 de VIII-366 p., avec portrait 3 fr. 50. — 11. *Musikalische. Formenlehre*, von HUGO LEICHTENTRITT. Leipzig, Preitkopf und Härtel, s. d., in-8 de X-238 p., 7 fr. 50. — 12. *Décentralisation musicale*, par HENRI AURIOL. Paris, Figuière, 1913, in-16 de XIV-256 p., 3 fr. 50. — 13. *Voice Training for choirs and Schools*, by C. B. ROOTHAM. Cambridge, University Press, in-8 de XLVI-110 p.

1. — Ceux qui ont adopté le *Liber usualis Missae* pour le chant des mélodies de la messe accueilleront avec plaisir le volume qui lui correspond pour l'office du soir. Le *Liber usualis Officii* contient en principe les vêpres et les complies des dimanches et de toutes les fêtes pouvant se célébrer le dimanche. Mais pratiquement, grâce aux utiles suppléments ou appendices qui l'accompagnent, l'ouvrage peut servir à solenniser en semaine toutes les fêtes, même celles qui ne comportent pas les psaumes du dimanche. Un recueil très intéressant de morceaux pour les saluts du Saint-Sacrement, et un petit Psautier noté terminent le volume. Malgré son format réduit, qui ne nuit en rien à la clarté ni à la beauté de l'impression typographique, le *Liber usualis Officii* est incontestablement ce qui a été publié de plus complet dans ce genre, depuis l'apparition de l'édition typique de l'Antiphonaire romain. Et ce qui n'enlève rien à l'intérêt de ce petit vespéral, le prix en est extrêmement modéré.

2. — De la pratique du chant nous passons à sa théorie avec M. l'abbé Duru, dont l'opuscule : *Chant grégorien. Lecture. Les Quatre Règles d'exécution* est un exposé succinct, qui s'adresse spécialement aux chantres des campagnes et aux jeunes gens des Œuvres catholiques. Tout en louant l'auteur pour son zèle réel à l'égard du chant ecclésiastique, dont il donne ici une nouvelle preuve, comme aussi pour la simplicité de son plan et la clarté de son exposition, nous

sommes obligés de reconnaître que sa théorie est bien un peu vieillotte et ne sort guère du domaine des lieux communs : elle gagnerait à être rajeunie et précisée. Par exemple, l'auteur s'en tient encore à la « loi des espaces » entre les groupes de neumes pour indiquer la *mora vocis*. Pensez-vous qu'il ne serait pas plus expédient et plus pratique, surtout lorsqu'on s'adresse à des chantres peu expérimentés ou à des enfants distraits, d'attacher à la note voulue un signe positif de longueur, comme le faisaient si souvent les anciens dans leurs manuscrits? Remarquons aussi qu'il était bien difficile à l'auteur de traiter de la respiration et de la pose de la voix en une demi-page! Cette concision entraîne presque nécessairement des inexactitudes.

3 et 4. — La collection des *Maîtres de la musique*, publiée sous la direction de M. Jean Chantavoine, vient de s'enrichir de deux nouveaux ouvrages intitulés respectivement : *Schütz* et *Meyerbeer*. Le *Schütz*, dû à la plume de M. André Pirro, est le premier qui ait jamais été, en Allemagne comme en France, consacré spécialement au précurseur de Bach. L'auteur, dans une étude bien documentée, retrace la vie de Schütz, partagée entre l'Allemagne, l'Italie et le Danemark; elle apporte un tableau varié de la vie musicale de cette époque à Cassel, à Venise, à Dresde, à Copenhague. Analysant ensuite l'œuvre considérable de Schütz, M. A. Pirro nous fait admirer ses *Madrigaux* qui joignent l'agrément italien à la profondeur allemande, ses *Hymnes*, ses *Psaumes*, si nouveaux par la liberté de leur style récitatif, ses *Symphonies*, enfin ses *Oratorios* où s'annoncent déjà les chefs-d'œuvre de J.-S. Bach. Le volume se termine par une bibliographie très variée. — Dans le second ouvrage, *Meyerbeer*, M. Lionel Dauriac suit évidemment le même plan, qui est celui de tous les volumes de la collection : Vie, Œuvres, Bibliographie. Cet ouvrage offre un intérêt d'autant plus particulier que le caractère et l'œuvre de Meyerbeer sont plus discutés à notre époque. Durant sa vie (1791-1864), Meyerbeer eut toujours raison : sa longue carrière ne connut point de véritable échec, elle ne fut qu'un triomphe ininterrompu. Aujourd'hui, les juges dont on estime le goût le poursuivent d'une haine implacable et refusent à ses admirateurs— il en existe encore et en grand nombre — le bénéfice des circonstances atténuantes. Au milieu de ces jugements opposés, comment faire la part de l'équité? Telle est la principale question sur laquelle M. L. Dauriac s'essaie de prononcer; il a su le faire avec impartialité. Le lecteur s'en convaincra sans peine; nous recommandons tout particulièrement à son attention le chapitre des *Conclusions* qui termine l'ouvrage.

5. — Le livre que publie M. Henri Collet sur *le Mysticisme musical espagnol au* XVIe *siècle* n'est autre que la principale des deux thèses

soutenues par lui devant la Faculté des lettres de Paris pour l'obtention du diplôme de docteur. Cette importante étude a pour objet de dépeindre le grand mouvement musicologique qui, en Espagne, a su concilier le sentiment si profondément religieux de l'art gothique avec la perfection artistique nouvelle de la Renaissance. Si en Espagne les arts plastiques furent envahis, comme partout en Europe, par un italianisme universel, du moins ses musiciens et ses compositeurs, animés de l'esprit du concile de Trente, surent résister à l'envahissement général et créèrent, selon l'expression de M. Pedrell, ce « *summum* artistique qui fait vivre et chanter, à l'aide des sons, le *sursum* dans tous les cœurs qui croient, aiment et espèrent ». Et tout ce magnifique mouvement est venu comme se résumer et s'épanouir dans la personnalité si traditionaliste de Victoria. Telle est la thèse grandiose que M. Collet a entrepris de démontrer avec une rare compétence et une conviction qu'on ne saurait trop louer. L'auteur définit d'abord le mysticisme musical et expose le système correspondant. Après avoir montré dans un tableau succinct les principales écoles européennes du XVIe siècle, il nous fait voir comment l'Espagne, grâce à l'activité féconde de ses artistes, à leur foi sublime, à leur abnégation, souvent même à leur ascétisme, fut seule à connaître cette voix mystique « virile, énergique et robuste qui semble n'être que la paraphrase sonore des plus beaux poèmes de Jean de la Croix. » Cette floraison d'artistes se partage en diverses écoles offrant entre elles une gradation très nette que l'auteur décrit et analyse d'une façon fort attachante. École andalouse, caractérisée par une sobre austérité; école valencienne et catalane, par une ardeur exultante; école castillane enfin, plus grave, plus profonde, représentée par Victoria, l'aboutissant des tendances artistiques et religieuses de l'Espagne au XVIe siècle. Tout cela n'est pas à louer dans l'œuvre de M. Collet et on y remarque certaines conclusions difficiles à accepter *a priori*. On lui a reproché — avec une âpreté plus que sévère — des inexactitudes historiques regrettables. Nous ne doutons pas qu'il en tiendra compte dans sa seconde édition; ces taches doivent disparaître d'une œuvre aussi importante et aussi remarquable.

6. — L'an dernier, nous avons salué le premier volume de l'*Année musicale*, publiée par MM. Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy et L. de la Laurencie, comme un témoignage précieux des progrès accomplis à notre époque dans la science musicologique française. Le second volume confirme cette impression grâce à l'importance des travaux qu'il renferme. Voici les titres : *Contribution à l'étude des théoriciens espagnols de la musique au* XVIe *siècle* dans laquelle M. H. Collet complète son importante étude sur *le Mysticisme musical*

espagnol dont nous venons de parler. M. L. de la Laurencie évoque, avec force documents, *Deux Imitateurs français des Bouffons : Blavet et Dauvergne*, le premier qui fut compositeur et excellent flûtiste; le second qui nous donna *les Troqueurs*, le premier opéra-comique français, en 1753. M. G. Cucuel, dans un travail intitulé : *La Critique musicale dans les « revues » du* XVIIIe *siècle*, étudie la manière dont les pièces satiriques de l'époque ont parlé de la musique et des musiciens de leur temps. Enfin, M. H. Prunières apporte des documents inédits sur *Jean de Cambefort*, prédécesseur de Lully à la charge de « surintendant de la musique du Roy. » Le volume se termine par une courte revue de la musique française en 1912 et une abondante bibliographie des principaux ouvrages de musique parus en Europe au cours des deux dernières années.

7. — Les documents réunis par M. J.-G. Prod'homme sous le titre : *Écrits de musiciens* (XVe-XVIIIe *siècles*), forment une anthologie littéraire qui s'étend depuis Guillaume Dufay (1400?-1474) jusqu'à Gasparo Sacchini (1734-1786). Cette collection comprend des lettres, souvenirs, manifestes, dédicaces, testaments, extraits divers, émanés de la plume de quarante artistes, les uns célèbres, les autres peu connus, tous très intéressants. L'auteur a pris soin de classer ces documents selon l'ordre chronologique après les avoir soigneusement collationnés ou traduits soit sur les textes originaux, soit sur les publications de première main qui les ont reproduits. Faisant abstraction des théoriciens purs, on n'a fait figurer dans cette collection que des artistes ayant exercé leurs talents, soit comme compositeurs, soit comme exécutants. La plupart de ces extraits sont très instructifs au point de vue de l'art musical, et montrent en même temps quelle fut pendant des siècles la condition sociale des musiciens. Aussi, bien qu'à la vérité ce recueil ne contienne aucune pièce inédite, il faut savoir gré à M. Prod'homme d'avoir réuni en un volume ces monuments épars jusqu'ici difficiles à consulter, comme aussi d'avoir consacré à chaque auteur une notice bio-bibliographique rédigée d'après les travaux les plus sérieux et les plus récents.

8. — L'*Histoire de la musique des origines à la mort de Beethoven* comble une lacune. Personne en France, avant M. J. Combarieu, n'a entrepris un sujet aussi vaste pour le traiter avec une telle richesse de documentation. Ce premier volume, des *Origines à la fin du* XVIe *siècle*, le seul qui soit encore paru, représente déjà des années de recherches et un travail considérable. L'auteur l'a divisé en quatre parties : 1° L'incantation magique chez les primitifs; 2° le lyrisme religieux de l'antiquité; 3° le lyrisme religieux et profane du moyen âge; 4° la Renaissance. M. Combarieu s'attache d'abord à débrouiller la question des origines et explique comment la mu-

sique, tout comme la poésie, est sortie de l'incantation. Nous reconnaissons là les idées que l'auteur a exposées, il y a quelques années, dans son livre : *La Musique et la Magie*. Dans la seconde partie, on nous transporte chez les Grecs et nous y passons en revue les divers types de leur chant religieux, sans oublier leur théorie musicale, leurs idées sur le rythme, les modes, etc. Nous y voyons aussi ce qu'ont pensé les grands philosophes du rôle moral et politique de la musique. Avec la troisième partie, nous sommes en plein moyen âge. L'Église, héritière de la synagogue, qui elle-même était pénétrée de l'art grec, donne au monde la musique liturgique. L'auteur examine la théorie du plain-chant, étudie sa notation, ses modes, nous fait admirer sa beauté originale. Il expose ensuite les commencements de la musique mesurée, consacre d'importants chapitres au théâtre religieux, aux chants profanes, aux troubadours et aux trouvères, et arrive enfin à la grande conquête du moyen âge musical, le contrepoint, dont il nous montre les résultats aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Mais voici la Renaissance : l'expression musicale vient s'adjoindre au contre-point et l'enrichir, transformation due surtout aux chansonniers français et aux madrigalistes italiens qui pénètre jusqu'à la musique religieuse elle-même. Qu'on nous pardonne cette sèche énumération. Il faut lire les 31 chapitres qui composent ce premier volume si l'on veut vraiment se rendre compte des trésors d'érudition amassés par l'auteur. Le second volume, qui doit paraître en novembre, comprendra, avec les tables d'ensemble, un index très étendu, par noms propres et par matières, qui rendra l'ouvrage doublement précieux pour l'amateur ou l'érudit.

9. — L'*Esquisse d'une histoire du goût musical en France au XVIIIe siècle* est l'abrégé d'un cours libre fait à la Faculté des lettres de Dijon pendant l'hiver 1911-1912, par M. Louis Striffling. L'auteur se propose de répondre à cette question : Comment les Français du XVIIIe siècle ont-ils compris et senti la musique? L'ont-ils beaucoup goûtée? Comment l'ont-ils goûtée? Il ne s'agit donc pas de juger catégoriquement la valeur actuelle d'un Rameau, d'un Couperin ou autres musiciens de l'époque, suivant notre goût à nous, hommes du XXe siècle, mais bien de savoir quel fut le goût musical de leurs contemporains. Or, comme il y a deux manières, — l'une et l'autre indispensable — d'apprécier les chefs-d'œuvre du passé : l'étude des œuvres et l'examen de la critique contemporaine, M. Striffling, dédaignant avec raison le côté purement anecdotique ou historique, nous fait pénétrer les caractères de l'opéra français au début du siècle, étudier le développement de la critique et de l'esthétique musicale jusqu'à Rameau, auquel il consacre ensuite un chapitre intéressant. Associant toujours l'examen des œuvres et celui

de la critique, nous passons en revue l'époque des concerts et de la musique de chambre, la fameuse querelle des Bouffons, nous assistons à la formation de l'Opéra comique et de la symphonie, etc. Ce livre est une œuvre de synthèse et de vulgarisation dans lequel l'auteur a su allier d'une façon très heureuse la méthode chronologique à la méthode logique, suivant tout à la fois l'ordre des faits et celui des différents genres.

10. — Comment dire en quelques lignes tout l'intérêt, tout le plaisir qu'il y a, à faire l'*École buissonnière* en compagnie de M. Saint-Saëns? Il vous en fait voir du pays, et lever des lièvres, et connaître des musiciens! Et à quelle allure il vous entraîne! C'est bien celui qui disait naguère à des contradicteurs qui voulaient le reléguer aux antiques : « Lorsqu'il est question de musique, Messieurs, j'ai quinze ans! » Souvenirs, voyages, questions artistiques, portraits, fantaisies scientifiques, tout est enlevé. Mais ce sont les portraits qu'on préfère. On aime à voir ces grands noms de la musique jugés avec cette compétence, appréciés avec cette sympathie par un de leurs pairs. Si le plain-chant et le latin en *ous* sont trop lestement traités et maltraités, que de perles dans ce chapitre des questions artistiques. Je veux absolument vous en faire admirer une : « La recherche de l'originalité est mortelle pour l'art. On est original, malgré soi, de par sa nature; on ne devient pas original par la volonté, par la recherche; on arrive alors à la bizarrerie, à l'incohérence, à la folie » (p. 146). Avis à tous nos « originaux » cubistes, futuristes et fumistes de tout poil et de toute profession!

11. — Passons à la pédagogie! Relever en Allemagne le professorat musical, apprendre la musique à ceux qui font profession de l'enseigner, tel est le but de la collection *Handbücher der Musiklehre* dont le *Musikalische Formenlehre* de Hugo Leichtentritt, qui vient de paraître, forme le 8e volume. C'est un ouvrage dans le genre du *Katechismus* de Hugo Riemann; la théorie rythmique exposée dans les premiers chapitres semble s'inspirer des enseignements du célèbre professeur. Pour l'auteur, en effet, le motif musical se réduit en dernière analyse à deux notes : un temps levé ou *arsis* et un temps baissé ou *thesis*. Il y a mouvement de la première vers la seconde tout comme dans la marche le pied s'élève pour s'abaisser ensuite. On reconnaît ici une doctrine chère à Dom Mocquereau, le directeur de la *Paléographie musicale*. M. Leichtentritt passe successivement en revue les principales formes musicales qu'il analyse avec une parfaite connaissance de la matière, mais avec une concision regrettable. Pourquoi aussi ses allusions à la musique française sont-elles si rares et si écourtées. Signalons au passage une erreur typographique : lorsqu'il parle du plain-chant (p. 190) l'auteur célèbre

l'œuvre de Grégoire II qu'il fait mourir en l'an 604 (!); évidemment il a voulu parler de saint Grégoire le Grand.

12. — « Apoplexie au centre, paralysie aux extrémités, » c'est ainsi que Lamennais dénonçait, en 1848, les dangers de la centralisation. S'il est vrai que la centralisation administrative est devenue l'une des plaies de la France, dont, suivant l'expression de M. Barrès, elle a fait un peuple vendu à son gouvernement devant lequel s'efface l'initiative de l'effort personnel, la centralisation musicale offre aussi ses dangers pour le progrès et le développement artistique de la nation. La *Décentralisation musicale* de M. H. Auriol, député de la Haute-Garonne, a pour but de lutter contre ce danger et de décongestionner les théâtres de Paris pour rendre un peu plus d'éclat à la vie musicale de la province. On sait avec quelle opiniâtreté M. Auriol a poursuivi ce projet devant le Parlement qui a accordé des crédits en faveur de la décentralisation musicale. Son livre, basé sur des documents nombreux et des statistiques précises, offre un tableau vraiment saisissant de notre état lyrique actuel qui ne peut manquer d'intéresser tous les vrais amis de la musique française.

13. — A tous ceux qui s'occupent de la formation de la voix des enfants nous recommandons le *Voice Training for choirs and Schools*, de M. C. B. Rootham, organiste et chef de chœur à St. John's College, Cambridge. Il se divise en deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. Dans la première, M. Rootham passe en revue les difficultés que rencontrent d'ordinaire en un sujet aussi délicat les maîtres peu expérimentés et la manière la plus sûre et la plus pratique de les résoudre. La seconde partie, qui comprend 110 pages, est tout entière consacrée à des exercices vocaux soigneusement gradués et très intéressants.

O. M. B.

RÉCENTES PUBLICATIONS SUR BALZAC

1. *Les Grands Écrivains français. Balzac*, par Émile Faguet. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 203 p., avec portrait hors texte, 2 fr. — 2. *Les Grands Hommes. Balzac*, par Albert Keim et Louis Lumet. Paris, Laffite, s. d. (1913), petit in-8 carré de 127 p., avec 6 gravures hors texte et un fac-similé, cartonné, 1 fr. 95. — 3. *Honoré de Balzac* (1799-1850), par Jeanne Morin (Musée pédagogique. Service des projections lumineuses. Notices sur les vues). Melun, Imp. administrative, 1912, petit in-8 de 58 p. — 4. *Honoré de Balzac. Morceaux choisis*, avec une Introduction et des notes par Joachim Merlant. Paris, Henri Didier, 1912, in-16 avec 36 gravures, cartonné : 3 fr. — 5 *Honoré de Balzac, critique littéraire*. Introduction de Louis Lumet. Paris, Messein, 1912, in-8 de 297 p., avec des illustrations hors texte de Daumier, Grandville, Bertall, fac-similés documentaires, 7 fr. 50. — 6. *Études et recherches*, par Albert de Bersaucourt. Paris, Mercure de France, 1913, in-18 de 447 p., 3 fr. 50.

1. — Parmi les livres de M. Faguet, le *Balzac* dernièrement paru dans la collection des *Grands Écrivains français*, de la maison Ha-

chette, a droit à une estime particulière. Peut-être certains balzaciens ne seront-ils pas toujours satisfaits de la façon dont l'auteur parle du maître; mais l'astre a des ombres, et le mieux, assurément, est d'en convenir. Cela, d'ailleurs, ne diminuera guère le génial créateur de *la Comédie humaine.*

M. Faguet résume d'abord la vie de Balzac. Et fort bien, en vérité. Je crois même n'avoir vu nulle part aussi nettement esquissée la physionomie morale du grand romancier. Tout en reconnaissant sa bonté, sa générosité, sa franchise, l'auteur n'hésite pas à déclarer que son caractère manquait de délicatesse et qu'il n'avait aucune « susceptibilité de conscience. » Et il conclut : « Le sans-gêne avec lequel il accepta l'argent de Mme de Berny est contestable et l'on peut supposer que sa fidélité à Mme Hanska visait presque autant la fortune de cette dame que sa personne, quelque digne, du reste, qu'elle en pût être. » On n'accusera pas le biographe de « chercher midi à quatorze heures » : aussi, dussent mes amis balzaciens me le reprocher, je pense absolument, ici, comme M. Faguet.

M. Faguet expose ensuite les idées générales du maître, et nous convie à jeter, d'après Balzac lui-même, un regard d'ensemble sur l'humanité ou mieux sur la société de son temps, qui ressemblait singulièrement à celle de nos jours. Puis il discute sur l'art de l'écrivain et la façon dont il composait; mais c'est sur les caractères des personnages de *la Comédie humaine* que M. Faguet s'arrête le plus volontiers et le plus longtemps. S'agit-il du goût et du style de Balzac, alors M. Faguet devient tranchant : Balzac manquait de goût; il écrivait mal. De fait, cet « aristocrate » notoire se démocratisait parfois outre mesure, inconsciemment sans doute, dans sa manière; d'autre part, son style est souvent bizarre : M. Faguet nous en sert des exemples probants. Le dernier chapitre de ce livre substantiel, intitulé : *Balzac après sa mort,* passe en revue tous les écrivains — combien nombreux ! — qui, plus ou moins, procèdent de l'illustre Honoré : tableau critique fort intéressant.

« En somme, ce grand créateur d'êtres vivants qui n'a pas de style ou qui en a un généralement fâcheux » n'en est pas moins admiré par son juge, qui l'apostrophe curieusement ainsi : « Malgré tous vos défauts et quoique vous soyez très souvent insupportable, il y avait en vous une force de la nature qui a dû l'étonner un peu elle-même. »

Tant y a — pour me servir d'une peu académique expression que M. Faguet paraît cependant affectionner — *tant y a* que Balzac, sera toujours lu, médité, commenté par de nombreuses générations encore. Je n'entends pas approuver ainsi, car l'œuvre de Balzac, mal comprise, risque fort de déprimer les caractères insuffisamment

trempés et de troubler les cervelles peu solides : on y voit, en effet, le mal conduire au succès, au triomphe, plus fréquemment que le bien...

2. — Autre volume sur *Balzac* dans la collection *Les Grands Hommes*, éditée par la librairie Lafitte. C'est à MM. Albert Keim et Louis Lumet que nous devons la présente étude, plus biographique que littéraire et critique : tout le contraire du livre de M. Faguet. Moins savantes, plus familières, ces pages se lisent avec agrément. Les auteurs semblent être des balzaciens enthousiastes; ils voient tout en beau. Rappelant ce qu'a dit leur héros : « Quatre hommes [*trois* eût été plus correct, à mon avis] auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell; je voudrais être le quatrième, » ils ajoutent, tel un jugement sans appel : « Plus heureux que le jeune sous-lieutenant corse, Balzac a produit une œuvre de durée, que ne peut pas avoir celle de l'autre. » — Le livre de M. Faguet ne comporte qu'une reproduction du beau portrait d'Honoré de Balzac par Boulanger; celui de MM. Keim et Lumet en renferme une demi-douzaine, dont un en couleurs, plus ceux de son père, de sa mère, de sa sœur Laure, de Mme Hanska, des caricatures, etc., le tout en huit planches très artistiques.

3. — Sur *Honoré de Balzac* (1799-1850), Mme Jeanne Morin publie une brochure, née d'une conférence brève mais précise dont l'homme et son œuvre ont été l'objet. Faite au Musée pédagogique, cette conférence était appuyée de projections lumineuses, décrites en des notices que l'on trouve ici. Divers romans de Balzac, choisis parmi les plus importants, ont été analysés sommairement ou présentés par de courts extraits. Mme Jeanne Morin a dû remporter là un joli succès.

4. — De son côté, M. Joachim Merlant, professeur adjoint de littérature française à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, nous offre d'*Honoré de Balzac* des *Morceaux choisis*, accompagnés d'une notice biographique et littéraire remarquable, divisée en deux parties : *La Vie* et *Questions sur l'œuvre*, où l'homme et sa psychologie, l'écrivain, ses idées, la valeur historique et la signification de *la Comédie humaine* sont montrés, disséqués ou discutés avec autant de netteté que de précision. Quant aux « morceaux choisis, » très nombreux, s'ils comportent le plus souvent des extraits d'étendue variable, ils sont aussi précédés d'une explication et d'une analyse du roman. Ajoutez à cela quantité de notes de toutes sortes, fort intéressantes. Et, pour finir, mentionnons trente-six portraits, caricatures, vues, fac-similés de manuscrits, etc., qui donnent à ce livre très attachant un surcroît de lumière et de vie.

5. — Le volume intitulé : *Honoré de Balzac critique littéraire*, dont

M. Louis Lumet a enrichi la littérature balzacienne, renferme, avec quelques jolies planches, des choses rares ou peu connues et qui s'ajouteront utilement à l'œuvre générale du maître. M. Lumet a retrouvé à la Bibliothèque nationale un exemplaire incomplet du *Feuilleton des journaux politiques*, publié par Balzac, en 1830, avec Émile de Girardin, Hippolyte Auger, etc., et il donne ici (p. 27-131), les divers articles critiques signés du romancier et insérés dans ce *Feuilleton*. De même, il emprunte à *la Caricature* (1831) quelques notices bibliographiques (p. 135-143); mais c'est la *Chronique de Paris*, dont le premier numéro parut le 3 janvier 1836 et dura neuf mois, et surtout la *Revue parisienne* qui, fondée le 25 juillet 1840 et rédigée en entier par Balzac, succomba avec son troisième fascicule, qui ont été le plus mis à contribution (p. 147 à 296). Très judicieusement, dans son Introduction, M. L. Lumet s'exprime ainsi : « La critique de Balzac ne se circonscrit pas dans les œuvres littéraires, poésie et roman, elle s'étend à la science, à l'histoire, aux théories économiques, à la philosophie, et elle reste également clairvoyante, nourrie, et marquée d'une forte individualité. Elle est en même temps érudite, car si elle s'inspire d'idées générales, elle ne méconnaît ni les faits, ni les détails qui lui servent en quelque sorte d'armature. »

6. — Les *Études et recherches* de M. Albert de Bersaucourt ne visent pas le seul Balzac. Les plus attachants des dix sujets traités ici sont : *Lamartine et l'Académie*; — *Les Ennemis de Voltaire*; — *Renduel et ses auteurs*; — *La Bibliothèque d'un homme de goût au* XVIIIe *siècle* et *Un Procès de Victor Hugo* au sujet d'un opéra (paroles d'Étienne Monnier, musique de Donizetti) intitulé *Lucrèce Borgia*, comme le drame du panthéonisé. Mais, tout de même, du moins il nous paraît, c'est le travail concernant Balzac qui l'emporte sur le reste. Il a pour titre : *Balzac et sa « Revue parisienne »* et occupe les pages 5 à 113 du volume. L'auteur a voulu écrire l'histoire de ce périodique éphémère et il a réussi. « Mieux que partout ailleurs, conclut M. de Bersaucourt, les qualités éminentes de son esprit apparaissent dans cette *Revue parisienne* où se sont révélées sa puissance créatrice, sa divination en matière politique et littéraire, sa clairvoyance universelle des êtres et des choses, sa probité d'écrivain. Et je crois que si après avoir lu ses romans l'on est désireux de connaître celui qui fut capable de les écrire, le meilleur moyen est encore de feuilleter ce petit recueil. Balzac s'y trouve tout entier. »

« Tout entier, » c'est beaucoup dire, peut-être; mais il est certain que Balzac s'y montre sous des aspects multiples, qui ne manqueront pas de surprendre quelque peu ceux qui n'ont lu que *la Comédie humaine*.

E.-A. Chapuis.

THÉOLOGIE

Essai pour replacer dans leur cadre historique les seize premières années de la Sainte Vierge, par Mélanie Marnas. Lyon et Paris, Vitte, 1913, in-8 de xxxv-556 p.— Prix : 6 fr.

L'Évangile est presque muet et les traditions authentiques sont rares sur les seize premières années de la Sainte Vierge. Pour les replacer dans leur cadre historique, Mlle Mélanie Marnas est partie de deux données. Elle a d'abord adopté une des dates, discutées entre savants, de la naissance de Jésus, qu'elle place en 749 de Rome, cinq ans avant l'ère chrétienne, au 25 décembre. Elle a ensuite établi les coïncidences des événements racontés dans les Évangiles, avec les fêtes juives de l'année liturgique et, frappée de leur accord, elle a dressé une concordance du calendrier hébreu avec le calendrier julien pour les années comprises entre 21 et 3 avant notre ère. Cette concordance repose sur les dates de la Pâque juive, telles qu'elles ont été calculées par l'abbé Mémain. Ce calcul, fait d'après les données de l'astronomie, ne coïncide peut-être pas avec la réalité, car les Juifs n'avaient que des moyens empiriques pour fixer la Pâque et la succession de leurs fêtes. L'auteur a ensuite fait le récit des seize premières années de la Sainte Vierge, en les replaçant au milieu des événements politiques du règne d'Hérode, racontés par l'historien juif Josèphe, et en décrivant la vie juive telle qu'elle devait être si elle était réglée par les ordonnances de la Mischna et les explications rabbiniques du Talmud de Jérusalem. Ce récit se divise en trois parties. La première retrace le règne d'Hérode jusqu'en 734 et décrit la famille de Miriam, sa naissance et ses premières années. La seconde comprend les onze années du séjour de l'enfant au temple de Jérusalem; elle décrit sa vie et les événements politiques qui se sont produits dans cet espace de temps. La troisième s'étend de l'incarnation du Verbe au retour de la sainte Famille à Nazareth après le séjour en Égypte. En tête de chaque partie, une Introduction expose les raisons des dates adoptées; la discussion y est peu approfondie et ne présente aucun caractère scientifique. Toute l'exposition n'est donc que la déduction des conséquences des hypothèses posées. Elle n'a dès lors que la valeur de ces hypothèses, qui est très discutable et me paraît peu fondée. J'admire néanmoins le grand travail auquel s'est livrée, avec une patience méritoire, Mlle Marnas. Non seulement elle a lu Josèphe et les historiens romains pour replacer le règne de ce prince dans le cadre de l'histoire romaine, mais encore elle a parcouru la Mischna et le Talmud de Jérusalem, voire même celui de Babylone, pour en extraire tous les détails de la vie juive. Elle l'a fait avec tant de soin que je n'ai remarqué qu'une seule inexactitude

relative au Schéma (p. 24). Que penser de toute cette reconstitution? Si l'histoire politique de la Palestine est exacte, la peinture de la vie juive d'après le Talmud est moins sûre, car il n'est pas certain que toutes les dispositions pharisiennes du Talmud étaient déjà en usage au temps de la Sainte Vierge, surtout dans les familles qui ne faisaient pas partie de la secte des pharisiens. La distinction entre la loi, obligatoire pour tous les Juifs, et la coutume, introduite par les scribes, n'est pas suffisamment faite, notamment à la page 29. Quant aux détails de la vie elle-même de Marie, ils sont empruntés aux traditions, introduites dans l'Église par les apocryphes. Mlle Marnas a fait un choix parmi elles et a interprété à sa façon celles qu'elle a adoptées : ainsi pour le séjour de l'enfant au Temple; ainsi pour l'âge de saint Joseph à l'époque de son mariage; ainsi encore pour le premier mariage de sainte Anne et pour la parenté de Miriam avec Marie de Clopas, issue de cette première union. L'auteur a laissé aux exégètes et aux théologiens le soin d'expliquer les récits évangéliques : ce qui accroît le caractère hypothétique de ses déductions. Au fond, l'essai, entrepris avec tant d'ardeur, me semble manqué, et je crains que les hypothèses qu'il contient ne soient mises par quelques lecteurs imprudents sur la même ligne que l'Évangile et que la tradition, les seuls guides authentiques du catholique en pareille matière. E. Mangenot.

La Contemplation, ou Principes de théologie mystique, par le R. P. E. Lamballe. Paris, Téqui, 1912, in-16 de xi-204 p. — Prix : 2 fr.

Le P. Lamballe voudrait jeter quelques lumières sur des questions fort délicates, toujours intéressantes et parfois compliquées outre mesure. L'intention est excellente, mais je crains bien que le résultat ne soit pas tel qu'il le désire.

Il a raison de protester contre les auteurs, s'il en est, qui auraient appelé les grâces mystiques des grâces « gratuitement données. » Le mot, en effet, est réservé par les théologiens pour désigner les faveurs faites par Dieu moins pour la sanctification de celui qui les reçoit que pour l'avantage surnaturel des autres. Et telle n'est pas la grâce mystique. En général, c'est bien tout d'abord pour le profit spirituel de celui qui en est gratifié qu'elle est accordée. Bossuet a employé le mot, mais il a eu bien soin de l'accompagner du correctif nécessaire. Parlant du don de la contemplation, « il ressemble, dit-il, à cette sorte de grâce qu'on nomme gratuitement donnée, *gratis data.* » Nous n'approuvons pas moins l'auteur quand il condamne ces directeurs qui, ignorants des voies de Dieu et faisant obstacle à l'action de la grâce, s'obstinent à maintenir les âmes dans les exercices de

l'oraison discursive, quand l'Esprit saint les invite à monter plus haut. Mais où nous avons le regret de ne pouvoir le suivre, c'est quand il condamne la distinction entre la contemplation acquise et la contemplation infuse; c'est quand il prétend prouver que « l'état d'oraison d'une âme correspond à son degré de vertu » (p. 202).

Bossuet a tout dit contre cette prétention dont il saisissait les conséquences. « Les plus grands saints de l'antiquité, écrivait-il, où l'on ne voit ni trait ni virgule qui tende à l'état passif... seraient les plus imparfaits de tous les saints, et des « femmelettes chargées de péchés, menées par divers désirs » les surpasseraient en amour et par conséquent en sainteté et en grâce, ce qui n'est rien moins que dégrader les saints. » *Instruction sur les états d'oraison,* l. VII, n. 29.

Si c'était ici le lieu d'entrer en discussion, on pourrait à ce témoignage de Bossuet ajouter celui de Benoit XIV et de saint Alphonse de Liguori; on pourrait montrer combien sont peu concluants les textes allégués de saint Thomas et de sainte Thérèse; opposer un texte formel de saint François de Sales à une interprétation plus ou moins juste de son *Traité de l'amour de Dieu.*

Quant à saint Jean de la Croix, il écrit : « Dieu ne mène pas à la contemplation parfaite tous ceux qui s'adonnent délibérément à la vie intérieure. Pourquoi cela? Lui seul le sait. » *Nuit obscure,* l. I, ch. IV.

En somme, il semble bien qu'il faut s'en tenir au jugement d'un des maîtres les plus sages et les plus incontestés de la théologie mystique, le vénérable P. Louis Du Pont : « C'est Dieu qui appelle à cette communication qui il veut, quand il veut et comme il veut, sans qu'il y ait pour cela ni lieu, ni année, ni temps déterminé. Sa seule règle est sa très sainte volonté... Tous n'y sont pas appelés, tous n'y sont pas aptes, et il serait présomptueux et téméraire d'y prétendre. » *Vie du P. Balthasar Alvarez,* ch. XV. CHRISTOPHE SIMON.

Cas de conscience à l'usage des gens du monde, par L. DESBRUS. Paris, Téqui, 1913, in-12 de VI-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont les cas de conscience qui se posent le plus fréquemment dans la vie ordinaire que l'auteur a rassemblés, et qu'il a résolus, sans étalage de science, d'une façon claire et précise.

Ainsi conçu, l'ouvrage est un complément assez naturel aux divers manuels catéchistiques. Il peut être fort utile non seulement à ceux qui font des cours de religion, mais aux familles chrétiennes. La doctrine en est très sage, à égale distance du rigorisme et du laxisme : l'auteur s'est inspiré manifestement des théologiens les plus recommandables.

Par une de ces bizarreries qui échappent aux plus avertis, l'auteur qui consacre ces pages à enseigner les lois de la morale et de la discipline catholique, se met lui-même en faute dès la première contre la loi qui l'obligeait d'y faire imprimer le *Nihil obstat* du censeur chargé d'examiner officiellement son livre. C. S.

L'Évolution divine du Sphinx au Christ, par Édouard Schuré. Paris, Perrin 1912, in-16 de xv-444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis dix mille ans l'énigme se pose : « Homme éphémère, voyageur obscur, ombre qui passe, qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? » Les mythologies, les religions, les philosophies ont répondu dans l'histoire sous mille formes plus obscures que les oracles sybillins : l'énigme reste, et le vieux Sphinx, qui s'effrite au désert, se tait toujours ... Cependant, doué d'une merveilleuse acuité des sens et d'une haute culture ésotérique, M. Édouard Schuré a cru entendre, dans les profondeurs de sa conscience, une voix lointaine qui venait de Gisèh, subtile comme une onde aérienne, harmonieuse « comme le murmure qui sort de la statue de Memnon, au premier rayon du soleil » et les grands mystères de la création lui ont livré successivement leurs secrets. C'est un plaisir d'être initié par M. Édouard Schuré aux avatars du monde, de parcourir avec ce guide aimable et lumineux les sphères des Assouras et des Divas de l'Inde, des Élohim de Moïse et des Férouer de la Perse, pour arriver, en dépouillant son corps physique, puis son corps astral, puis son corps éthérique, jusqu'à « l'espace à six dimensions, sphère de l'Influx de l'Infini » dont le Saint-Esprit est la forme. Seulement, les fulgurances du glaive de feu aveuglent parfois le regard. Il reste bien quelques points obscurs sur les harmonies du macrocosme et du microcosme, sur l'aspir et le respir de l'énorme nébuleuse saturnienne, sur la mémoire flottante et sur le moi non réfléchi de l'Atlante primitif, sur la lutte de la magie blanche et de la magie noire, sur la transformation de la croix noire en croix blanche, sur la synthèse du principe chrétien et du principe luciférien, et sur quelques autres choses encore. Il arrive même que la Voyance de M. Édouard Schuré l'égare en de positives erreurs, lorsqu'il affirme, par exemple, que le Christ, dans la croyance traditionnelle de l'Église catholique, est la *troisième* personne de la Sainte Trinité (p. 349). Mais le « Soleil primitif » lui-même, éthéré, limpide et transparent, n'avait-il pas son aspir ténébreux qui rendait plus intense le rayonnement de sa roue de lumière? Et toute la sagesse astrale condensée par un Henri Kunrath dans son pentacle *Theatrum sapientiae aeternae*, par un Jakob Boehme, dans son *Aurore* et même par le maître allemand Rudolf Steiner dans son *Urweltweisheit — la*

Sagesse du Monde primitif — vous semblera fumée opaque auprès de cette fort brillante exposition de l'ésotérisme occidental. Cependant bien que le livre ait une sérieuse valeur documentaire, nombre de graves lecteurs — trop graves peut-être — regretteront que le beau talent de M. Édouard Schuré n'ait pas un objet plus digne de lui que la recherche de la pierre théosophale. P. BERNARD.

JURISPRUDENCE

La Amoción administrativa de los parrocos, *exposición y comentarios al decreto « Maxima cura »*, precedido de un estudio sobre los principios fundamentales del derecho penal canonico, por A. AMOR RUIBAL. Santiago, imp. y Enc. del Seminario C. Central, 1912, in-12 de 475 p.

Le décret *Maxima cura* a introduit dans la pratique canonique une procédure administrative presque entièrement nouvelle en vue du déplacement des curés de tout genre, inamovibles et amovibles, curés en titre et desservants. Bien que pouvant être motivée, en plus d'un cas, par des manquements ou délits, cette procédure tend exclusivement à assurer le ministère curial utile aux âmes; elle n'est pas directement pénale. Le Dr Amor Ruibal publie le commentaire de cet important décret, article par article; son livre sera un guide utile pour les curies épiscopales auxquelles il incombera de l'appliquer. Le commentaire est abondant et exact, peut-être un peu prolixe. Sur un point seulement il exige des réserves : l'auteur affirme à plusieurs reprises que le procès fait contre les curés par application du décret a un caractère pénal lorsque le motif du déplacement est un délit. Le décret dit formellement le contraire. Peut-être D. Ruibal a-t-il voulu justifier par là sa longue Introduction de 135 pages sur les principes fondamentaux du droit pénal canonique : le traité est bon en lui-même et mérite des éloges; mais il est ici hors de place.

A. BOUDINHON.

SCIENCES ET ARTS

Les Origines humaines, par JEAN-PIERRE BRISSET. 2e édition de *la Science de Dieu*, entièrement nouvelle. Angers, chez l'auteur, 1913, in-12 de 244 p.

Livre étrange. L'auteur commence par s'y annoncer « comme le septième ange de l'Apocalypse et l'archange de la résurrection, montrant et achevant l'accomplissement des prophéties bibliques ». Il annonce ensuite qu'il a « crié d'une voix de tonnerre », dans ses ouvrages précédents, ce qui fait l'objet de celui-ci, à savoir : « La grammaire logique faisant connaître la formation des langues et celle du genre humain. »

Malheureusement, l'Académie française, à laquelle il avait présenté, dans un concours, un mémoire sur ce sujet, l'a rejeté. Et, d'autre part, n'ayant pu trouver d'éditeur, il s'est décidé à publier ses ouvrages lui-même et à ses frais.

L'auteur nous apprend, à la fin de son Introduction, qu'il écrit sous la dictée de « l' Esprit créateur lui-même... C'est lui qui nous a formé, les hommes ne nous ont rien enseigné; et comme nous sommes un homme simple et sans considération, le monde des prêtres et des savants, des Scribes et des Pharisiens, déteste en nous celui que Pilate leur livra : l'Homme. »

La suite de l'ouvrage est un mélange d'interprétations fantasques de divers textes de la Bible avec un système de philologie propre à l'auteur et qui repose sur des jeux de syllabes et des calembours. Prenant, par exemple, les dents et la bouche, il y trouve : « Les dents la bouchent » — « l'aidant la bouche » — l'aide en la bouche » — laid dans la bouche » — « lait dans la bouche », etc.

Sous la rubrique : « *L'Esprit de vérité*, on lit, p. 21, des non-sens bizarres, comme ceci : « La parole de Dieu ou le langage de nos dieux, celui du peuple, ne connaît ni le bien ni le mal. C'est le Saint-Esprit, l'esprit sain de l'homme sain d'esprit, qui distingue les mots et les *frases* (*sic*) en langage convenable ou malséant. »

Tout le livre est rempli d'excentricités analogues. Les dernières pages en contiennent de plus extraordinaires encore et révèlent une aigreur d'esprit s'en prenant à tout le monde : « nobles, prêtres, laïques, décorés, pères en Dieu, mères spirituelles et tout ce qui prend un caractère religieux... »

Cet ouvrage, comme sans doute ceux qui l'on précédé, paraît être l'œuvre d'une sorte d'halluciné prenant pour des inspirations divines les fantaisies d'une imagination déréglée. C. DE KIRWAN.

Pages scientifiques et morales, par FERNAND LÉVY-WOGUE. Paris, Hachette, 1913, in-16 de XI-516 p. — Prix : 4 fr.

Il y a beaucoup d'excellentes choses dans ce gros volume, bien qu'il ne soit guère composé que de compilation; mais compilation extrêmement variée et judicieusement discernée, encore que passablement éclectique. L'auteur, parlant de la « Crise du français » dans la discussion de laquelle d'ailleurs il n'a pas l'intention d'entrer, a voulu donner aux jeunes gens voués de bonne heure à l'étude exclusive des connaissances scientifiques, des modèles de composition littéraire puisés chez les bons écrivains de toutes écoles et de toutes professions. On y rencontre Buffon et M. Boutroux; Pascal, Descartes, Malebranche, en même temps que Pasteur, Arago, Auguste Comte;

Bossuet et Renan; Cuvier, Lamarck, M. Edm. Perrier, et d'autre part Condorcet, d'Alembert, Voltaire, Taine et Jules Simon.— Bourdaloue, Fénelon, Paul Janet voisinent avec d'Holbach, Caro et M. Renouvier. Le côté de la poésie est représenté par André Chénier, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Sully-Prudhomme.

Sans chercher à compléter cette liste dont ce qui précède suffit à montrer l'éclectisme, hâtons-nous d'ajouter que le choix des morceaux cités nous a toujours paru fait de manière à ne froisser aucune conviction sincère, aucun sentiment honorable; la tendance du compilateur incline du reste sensiblement vers le spiritualisme.

Les divisions du livre se répartissent entre : « La Science proprement dite », les « Sciences mathématiques » (vues générales), les « Sciences de la nature » (sorte de cosmologie), les « Sciences morales » (principalement historiques), « Science et poésie, » « Fondement de la morale » puis « l'Individu, la Famille, la Société, l'État et la Patrie. »

Étudié par des élèves sous la direction d'un professeur sérieux et animé d'un bon esprit, ce livre peut donner de bons résultats. S'il s'agissait de le mettre, sans avis préalables, entre les mains de tout jeunes gens, je serais moins affirmatif. C. DE KIRWAN.

Éloges, Notices et Souvenirs de LOUIS PASSY. Paris, Alcan, 1912-1913, 2 vol. in-8 de XII-484 et 450 p. — Prix : 15 fr.

C'est une délicate pensée qu'a eue M. Louis Passy d'offrir à ses collègues de la Société nationale d'agriculture ces deux beaux volumes d'éloges, notices et souvenirs, consacrés à l'histoire et à la louange des principaux membres de cette académie d'agriculteurs. C'est en même temps une pensée utile, car le regretté secrétaire perpétuel a composé de telle façon son recueil que l'on y trouve les renseignements les plus précis et les plus intéressants sur l'histoire de l'agriculture au XIXe siècle. Évidemment, ces renseignements sont épars, mais c'est un plaisir de les chercher et de les découvrir en apprenant à mieux connaître les grands artisans de notre prospérité agricole dans des notices écrites d'une main sûre, avec une émotion qui transparaît souvent sous les formules académiques.

Rien n'échappe à la compétence de l'auteur dans ce vaste domaine de l'agriculture si bien défini dans Roscher « la théorie de l'agriculture ». Qu'il s'agisse de météorologie avec les Teisserenc de Bort, de géologie avec Parandier et de Lapparent, de botanique avec Duchartre et Maxime Cornu, de zoologie avec les Milne-Edwards, de physique avec Henri et Alfred Tresca et les Becquerel, de chimie avec Chevreul, Barral, Émile Girard, Risler, Berthelot, les Thénard,

Péligot et Pasteur, d'art vétérinaire avec Magne, Armand Goubaux et Bouley; de sylviculture avec Armand Viellard et le comte des Cars, d'enseignement avec Édouard Lecouteux, Victor Borie et Léonce de Lavergne, d'économie rurale avec Wolowski, Baudrillart et Schatzmann, de pratique agricole avec Muret, Bignon, Heuzé, Eugène Gareau, Alberto Levi, Jean-Joseph Mechi, Félix Villeroy et Jules Robert, de droit avec Albert Desjardins, d'administration avec Amédée Boitel et Antoine Passy, d'hygiène avec Bouchardat, on se trouve en face d'un auteur possédant des connaissances assez étendues pour parler de matières si diverses d'une manière claire et instructive, même pour un public très cultivé.

Quelques sujets privilégiés ont eu la bonne fortune de retenir plus longtemps l'attention du vénéré secrétaire de la Société d'agriculture. L'ouvrage débute par un discours prononcé à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de cette société; il résume d'une façon magistrale l'histoire de cette académie des agriculteurs français et en décrit les vicissitudes tant sous l'ancien régime que pendant la Révolution et les différents gouvernements de la France. Partout on saisit sur le vif l'action de la Société d'agriculture sur la prospérité nationale ; l'on voit en même temps combien l'auteur aimait profondément cette compagnie d'élite.

M. Louis Passy aimait passionnément la Société d'agriculture et l'on peut dire qu'il aimait de la même façon chacun de ses membres. Aimer quelqu'un n'est-ce pas se réjouir du bien qui lui arrive, des honneurs et des succès qui lui échoient? Dans chacune de ses notices, surtout dans celles qui sont les plus longues et les mieux fouillées, comme lorsqu'il s'agit de Chevreul le président d'honneur, de Barral son prédécesseur dans les fonctions de secrétaire perpétuel, de Wolowski le fondateur du Crédit foncier, de Bouchardat et de ses luttes pour sauver le vignoble français, de Duchartre et de la fondation de la Société botanique de France, de Boitel et de ses efforts pour la mise en valeur des terrains insalubres des Landes et de la Corse, de Lapparent et des éminents services rendus à la géographie physique et à la géologie, de Berthelot et de ses merveilleuses découvertes chimiques, de Pasteur et de son génie, on sent la sympathie la plus profonde, l'amitié respectueuse et sincère, l'admiration.

Il ne faudrait pas croire pour cela que la lecture de ces deux volumes soit fatigante. Chose remarquable ! on ne se lasse pas d'entendre cet homme de cœur parler sur le même ton, celui de la louange continue. C'est que l'attention est attirée et retenue par la diversité des sujets; puis le style de M. Passy est sobre, élégant, parfaitement adapté à la métamorphose du jargon scientifique en un français limpide qui, loin d'offenser les oreilles, sait les charmer. Enfin la pensée

est noble sans affectation, empreinte de cette philosophie à la fois distante et sereine qui convient à un homme libéral et religieux. Le libéralisme de l'auteur est connu; son esprit religieux se manifeste à plusieurs reprises par le respect avec lequel il sait quand il faut parler de Dieu et de l'autre vie.

L'exécution typographique est due à la maison Renouard; les portraits sont très bien venus; çà et là quelques fautes d'impression faciles à corriger, telles qu'à la dernière page du tome premier où il faut évidemment lire p. 419 au lieu de p. 519. L'impression est très nette, facile à lire malgré la longueur de quelques alinéas. En résumé, un excellent ouvrage de bibliothèque. J.-B. MARTIN.

Défendons nos cultures. I. *Jardin d'agrément et serre*, par CÉLESTIN DUVAL. Paris, Hachette, 1913, in-16 de VIII-360 p., avec 136 fig. — Prix : 5 fr.

La défense des plantes contre les insectes et les maladies qui les attaquent est l'une des questions qui préoccupent le plus l'horticulteur et l'amateur; aussi le livre de M. Duval, conçu dans un esprit très pratique, sera-t-il accueilli avec faveur.

L'auteur commence par donner une liste des principaux genres de plantes d'ornement en indiquant, pour chacun d'eux, les ennemis qui s'attaquent : à la racine, à la tige, aux pousses nouvelles, aux feuilles, aux boutons floraux, aux fleurs, aux fruits. Une courte description des dégâts causés permet de reconnaître l'auteur du mal et renvoie à la deuxième partie où les ennemis des plantes : insectes, petits animaux, maladies cryptogamiques, altérations diverses, sont passés en revue, souvent figurés, les traitements pour les détruire ou les éloigner étant indiqués dans chaque cas.

Un troisième chapitre est consacré aux modes de préparation des divers insecticides et anticryptogamiques.

Enfin, quelques pages font connaître les protecteurs naturels des plantes : insectes et petits animaux utiles, auxiliaires de l'homme.

D. B.

Les Œuvres péri-scolaires, leçons professées à l'École des hautes études sociales, recueillies et annotées par LOUIS BOUGIER. Paris, Alcan, 1913, in-8 cartonné de IV-285 p. — Prix : 6 fr.

On connaît l'esprit de la collection à laquelle appartient ce nouveau recueil de conférences : c'est un arsenal pour la défense de la laïque, à laquelle il se trouve quelques braves gens, des catholiques parfois, assez naïfs pour apporter leur collaboration et fournir des armes. Cette fois, il ne s'agit que de défense hygiénique et sanitaire, mais ordonnée au but général qui est, suivant le mot de M. Paul

Strauss, patron de ce nouveau recueil, de faire de « l'école moderne le foyer le plus rayonnant de la démocratie française. » Ce qui peut se traduire sans trahison : Armons l'école laïque pour qu'elle forme non de bons Français et de bons chrétiens, mais de robustes défenseurs du Bloc et de bons électeurs radicaux-socialistes.

Et voici maintenant la part de chaque collaborateur du nouveau recueil. Le docteur Calmette traite de l'hygiène intellectuelle, morale et physique des écoliers; le docteur de Pradel, de la collaboration des médecins et des éducateurs dans les écoles; M. Bertier, directeur de l'école des Roches, de l'internat rural et familial; M. Ed. Petit, de son nom Moïse Klein, des écoles en plein air; M. le pasteur Coudirolle, des colonies de vacances; M. le docteur Regnier, de la nécessité de réduire les heures consacrées aux études et de la modification des programmes d'enseignement; M. le docteur Cayla, des promenades et excursions scolaires; M. Bougier, des terrains de jeu; M. le docteur Doleris, des sports pour la femme et la jeune fille; le docteur Paul Legendre, de l'alimentation des écoliers; enfin le docteur Boulloche, du rôle de l'école dans la lutte contre la tuberculose.

Ces sujets, d'ordre spécial et technique, ne pouvaient donner occasion à ces attaques plus ou moins sournoises contre la religion et la liberté que nous avons relevées dans d'autres livres de la même collection : je puis donc signaler ce recueil aux maîtres chrétiens et aux pères de famille; ils y trouveront d'utiles indications qu'ils pourront utiliser mieux que personne, car ils ont pour eux ce que les subventions du budget ne donnent pas : le dévouement et l'amour désintéressé du bien. P. Talon.

Abrégé sur l'hélice et la résistance de l'air, par Maurice Gandillot. Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-4 de iv-188 p. — Prix : 10 fr.

Le titre de la brillante étude que vient de publier M. Gandillot est, en réalité, trop modeste. Cet « abrégé » renferme en effet une théorie très neuve, presque complète et on ne peut plus séduisante de l'hélice se mouvant dans l'air, fluide élastique et non solide invariable, comme, peut-être par simple paresse d'esprit, on est trop souvent amené à envisager le milieu dans lequel nous vivons. De plus, ce titre est incomplet, car le but de cette étude est d'établir une nouvelle formule, qui paraît définitive, de la traction. L'auteur est un mathématicien distingué qui n'imagine pas avoir tout dit après avoir aligné de longues formules; il sait, dans une langue bien française, d'un style alerte, vif, presque enjoué, commenter les formules et en tirer des conclusions pratiques. Ce n'est pas sans appréhension que, pour notre part, nous avions abordé la lecture de cette étude que nous

craignions de trouver un peu abstraite, mais, à notre grande satisfaction, nous avons été rapidement séduit, et, l'intérêt grandissant de page en page, c'est sans effort que nous avons atteint la dernière ligne. Nous souhaiterions vivement que notre exemple fût suivi et que les inventeurs, les ingénieurs, les aviateurs eux-mêmes, en un mot tous ceux qui, s'occupant d'aviation ont, plus ou moins directement, charge de vies humaines, ne manquassent pas d'étudier avec soin le remarquable « Abrégé » de M. Gandillot. Ils y puiseraient de précieux enseignements, y trouveraient l'explication d'accidents attribués à des remous, des trous d'air, ce qui fait songer au célèbre « Voilà pourquoi votre fille est muette, » et, chose bien plus intéressante, y apprendraient les moyens de réduire dans une juste mesure le nombre des catastrophes. C'est le but que s'est proposé M. Gandillot et il n'a rien négligé pour qu'il soit rempli. J. C. T.

LITTÉRATURE

A Welsh Grammar historical and comparative, by J. Morris Jones. Oxford, Clarendon Press, 1913, in-8 de xxviii-477 p. — Prix, cartonné : 17 fr.

The Life of saint David *and other Tracts in medieval Welsh...*, by J. Morris Jones. Oxford, Clarendon Press, 1912, petit in-8 cartonné de 92 p. — Prix : 4 fr. 50.

La publication de cette « Grammaire galloise » était attendue avec quelque impatience par le public lettré du pays de Galles; car on savait que M. Morris Jones, connu comme lettré et philologue et professeur au Collège universitaire de Bangor, s'était consacré à cette œuvre depuis plusieurs années. La grammaire galloise, en effet, n'avait pas encore été présentée outre-Manche d'après les résultats acquis par la *Grammatica Celtica* de Zeuss et les découvertes de la grammaire comparée.

L'œuvre de M. M. Jones a donc un double mérite : offrir aux celtistes et aux linguistes en général un tableau scientifique d'une des plus importantes langues celtiques; et, en même temps, donner aux Gallois lettrés, la conscience de la formation et de l'histoire de leur langue. M. M. Jones était mieux que personne préparé à cette tâche, car, on le voit, dès la bibliographie de son livre, parfaitement au courant des travaux linguistiques de l'Allemagne, sans parler de la France.

Ce volume est consacré à la phonétique et à la morphologie (qu'on appelle en anglais *Accidence*): la syntaxe, s'il y a lieu, viendra plus tard, c'est du reste bien secondaire dans l'étude d'une langue, du moins en dehors de ses traits généraux.

La phonétique occupe ici deux cents pages, et cela parce que M. M. Jones ramène la langue galloise à ses origines et ses parentés

indo-européennes, et détermine, à ce point de vue, la formation de ses voyelles et de ses consonnes ; il suit en même temps le développement des unes et des autres depuis le moment où la langue galloise a été fixée par l'écriture, c'est-à-dire depuis la fin du huitième siècle. La morphologie occupe environ deux cent cinquante pages ; les différentes parties du langage sont traitées dans leur développement historique ; l'origine des diverses formes et flexions est recherchée avec critique; l'auteur discute les théories offertes pour les questions obscures, et en propose plusieurs fois de nouvelles : ce sont des questions à discuter par les linguistes, ne fût-ce que pour montrer leur talent et leur faculté de *combinazione*.

Mais la grammaire de M. M. Jones n'est pas d'une lecture aisée comme une grammaire ordinaire : elle s'adresse aux linguistes de profession. Elle est singulièrement condensée et touffue, et l'auteur n'a pas seulement pris leur science aux philologues allemands; il leur a pris aussi leur manie de pousser l'usage des abréviations jusqu'à des formules presque algébriques. Pour lire avec intérêt et profit la grammaire de M. Jones, il faut avoir dans la mémoire la concordance de certains signes avec tel ou tel ouvrage. Les abréviations familières à un auteur pour son travail personnel doivent, ce nous semble, être, à l'impression, remplacées par quelque chose de plus concret, par politesse pour le lecteur. Je sais bien que le système d'abréviations à outrance fait gagner des pages à un livre, par économie d'espace (et d'écriture pour l'auteur !). Mais, ici, le lecteur de M. M. Jones est en présence de quatorze pages d'abréviations, et non pas une liste unique par ordre alphabétique, mais ces abréviations sont réparties en six divisions, et avec des sous-divisions ! Un scribe irlandais, il y a plus de mille ans, avait écrit en marge d'un texte difficile : *sudet qui leget* !

— Le titre qui suit celui de la grammaire : *The Life of saint David and other Tracts in medieval Welsh*, n'est pas, à proprement parler, un ouvrage d'hagiographie, comme on pourrait le croire au premier abord. C'est simplement la réimpression, sous une forme maniable et moins chère, de textes que M. M. Jones avait publiés et traduits dans les *Anecdota Oxoniensia* en 1894, sous le titre de *Welsh Elucidarium*. Ce petit volume est destiné à servir de texte d'explication pour l'étude du gallois dans les collèges de Galles, et il pourra rendre le même service dans les Universités du continent. H. Gaidoz.

Le Folk-lore, *littérature orale et ethnographie traditionnelle*, par Paul Sébillot. Paris, Doin, 1913, in-16 cartonné de xxiii-393 p. — Prix : 5 fr.

M. Paul Sébillot a eu l'idée, très louable, de publier sous ce titre une sorte de manuel qui renseignât notre grand public sur ces études

relativement nouvelles chez nous, nouvelles au moins sous ce nom anglais qui les résume aujourd'hui. Le public, même lettré, ne pouvait guère encore se renseigner là-dessus que dans l'article « Folk-lore » de M. Jeanroy dans la *Grande Encyclopédie*, t. XVII. Il existe aussi, quoique écrits plutôt pour les lecteurs érudits, des aperçus généraux de ces questions, et que M. Sébillot, ce nous semble, aurait bien dû citer, ou mentionner comme l'ayant précédé, notamment le mémoire de M. Sainéan : « L'État présent des études de folk-lore », dans la *Revue de synthèse historique* en 1902. Je mentionne aussi, au moins pour rendre hommage à des recherches désintéressées, qu'il y a déjà sept ou huit ans plusieurs sociétés savantes du sud-ouest se sont associées pour entreprendre une « enquête sur le folk-lore des Pyrénées centrales » et ont publié un « questionnaire ethnographique » à cet effet; il n'a encore paru que deux minces fascicules de proverbes. M. Sébillot n'en dit rien; ne prend-il pas soin de se tenir au courant de ce qui se fait dans nos provinces? ou bien a-t-il jugé inutile et hors de son cadre de rendre hommage à ces efforts vers un but commun...

Ce volume comprend d'abord 70 pages pour expliquer ce qu'est le folk-lore, puis la littérature orale ou populaire, contes, chansons, devinettes, proverbes, formulettes. A propos du mot, M. Sébillot traduit le programme par lequel la Société anglaise de folk-lore a inauguré ses publications, et, à quelques faux-sens près, sa traduction est exacte; les chapitres suivants sur les différentes variétés de la littérature orale sont de bons résumés sur ces questions.

La seconde partie « ethnographie traditionnelle » (p. 69-271) passe de la théorie aux faits et traite du monde extérieur, des animaux et de l'homme, grand et vaste sujet quand on suit l'homme dé la naissance jusqu'à la mort. Ici, M. Sébillot a résumé (en donnant, en plus, des comparaisons ethnographiques) les quatre gros volumes de son *Folk-lore de France*, dont nous avons quatre fois parlé ici-même.

La troisième partie, consacrée à ce que M. Sébillot appelle la « Sociologie ethnographique, » traite des sujets suivants : l'alimentation et les mœurs épulaires (terme bien savant et bien raffiné pour des mœurs populaires !), la construction et l'industrie, les rapports des hommes entre eux, l'esthétique et les divertissements.

Une bibliographie étendue des ouvrages cités et une table détaillée terminent ce volume , il se recommande à des lecteurs curieux de se rendre compte de ce qu'il faut entendre par folk-lore, traditions populaires et littérature orale. H. Gaidoz.

Les Vingt-cinq Récits du Mauvais Génie, traduits de l'hùidi, par MATHILDE DEROMPS. Paris, Geuthner, 1912, in-16 de 236 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce travail, sans doute la seule femme diplômée de l'École des langues orientales pour l'étude de l'hindoustani, a fait passer en français une des nombreuses séries de contes que l'Inde ancienne a transmises à l'Inde moderne et dont plusieurs, telles que le célèbre Pantchatantra, sont parvenues très tôt jusqu'en Occident par l'entremise des littératures orientales, arabe et persane surtout.

Il s'agit ici de la forme hindie du Vêtâla-Pâncavimçati sanscrit, les *Vingt-cinq contes du Vampire*, partie lui-même du Kathârnava ou *Océan des Contes* de Civadâsa, aujourd'hui très mutilé. Comme les *Soixante-dix Contes du Perroquet*, les *Trente-deux Contes du Trône*, les *Trente-deux Contes du Moine mendiant*, comme les *Mille et une Nuits* elles-mêmes, c'est un ensemble de récits enfermés dans un cadre général.

Un esprit malfaisant logé dans le cadavre qu'un Yôgi ou religieux a ordonné au roi Bikram (Vikrâmarditya) d'aller chercher dans un cimetière, ne consent à suivre le prince que s'il garde pendant le trajet un silence absolu. Mais le rusé vampire raconte une histoire attachante et pose à son sujet une question à laquelle le roi répond. Il retourne alors à son domicile et la scène recommence jusqu'au moment où une question plus embarrassante que les autres fait rester coi l'auditeur.

Cette affabulation fantastique est un prétexte à récits où, comme le dit très justement la savante traductrice dans son Introduction (p. 46), « l'imagination exubérante des Hindous se donne carrière souvent aux dépens de la logique. » Le merveilleux s'y présente tout naturellement mêlé à la vie ordinaire, comme, aujourd'hui encore, dans les contes populaires de la vieille Armorique. Il n'y faut pas chercher plus de morale que de vraisemblance. Dans l'Inde, comme chez tous les peuples orientaux et aussi dans l'antiquité classique, on ne regarde pas comme inconvenant ce qui est naturel.

Mlle Mathilde Deromps a, du reste, parfaitement compris et fait comprendre le véritable intérêt de ces curieux récits, en nous montrant ce qu'ils nous apprennent des brahmanes, des rois et des guerriers, des marchands, de la condition de la femme, du mariage, de la mort, de l'hospitalité, des doctrines religieuses et philosophiques !

Nous la féliciterons donc d'avoir apporté sa contribution à la connaissance de ce monde de l'Inde si loin de nous, malgré certaines affinités ethniques.

H. GUÉRIN.

La Divine Comédie de DANTE ALLIGHIERI. Traduction en vers français accompagnée du texte italien, d'une Introduction historique et de notices explicatives en tête de chaque chant, par AMÉDÉE DE MARGERIE. 2e éd. Paris, Téqui, 1913, 2 vol. in-8 de LXXXVIII-382 et 507 p.— Prix : 15 fr.

La Divine Comédie de DANTE ALIGHIERI. *L'Enfer*. Traduction nouvelle accompagnée du texte italien, avec une Introduction et des notes, par ERNEST DE LAMINNE. Paris, Perrin, 1913, in-8 de XLII-428 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Divine Comédie de DANTE ALIGHIERI. *L'Enfer*. Traduction nouvelle et notes de L. ESPINASSE-MONGENET. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, petit in-8 carré de XLV-451 p. — Prix : 5 fr.

Le compte rendu que M. Ledos a consacré ici-même (*Polybiblion* d'avril 1901, t. XCI, p. 342-343) à la traduction de M. de Margerie, et dans lequel il en faisait ressortir les rares mérites, sans en dissimuler les quelques défauts, dispense d'y revenir aujourd'hui autrement que par un simple rappel; mais on a plaisir à signaler le succès si justifié de cette belle œuvre, succès largement attesté par la nouvelle édition qui vient de paraître.

— M. de Laminne n'est pas tendre pour ses devanciers; il englobe toutes les traductions françaises de Dante qui ont précédé la sienne dans un dédain général, qu'il est permis de ne pas partager. Encore conviendrait-il de distinguer; et l'on pourrait rappeler ici quel grand cas faisait De Sanctis de la traduction de Lamennais, bien qu'on ait pu lui reprocher d'être trop libre. Cette extrême sévérité serait peu faite pour incliner le lecteur à l'indulgence. Rendons à M. de Laminne cette justice que sa traduction vaut beaucoup mieux que cette fâcheuse entrée en matière. Elle est généralement fidèle, et souvent ingénieuse; elle suit l'original « pas à pas », sans être pour cela trop littérale. M. de Laminne traduit, si je puis dire, ligne pour vers; et son texte est disposé de telle façon, qu'il donne, à première vue, l'impression d'un poème écrit en vers de toutes longueurs. Ce qui manque trop souvent ici, c'est le relief et la propriété de l'expression. Ainsi, *ce que je dis maintenant* rend bien faiblement le *quel ch'or si scocca* du poète (XXV, 96); de même, *le feu qui est produit* est un peu plat en regard de *il foco che saetta* (XVI, 16); ailleurs, *instrument à vent* est beaucoup trop général et vague pour le terme si précis de *canamella* (XXII, 10). Çà et là se rencontrent des expressions peu françaises telles que *faire volte* (I, 36), *l'un après l'un* (*ad uno ad uno*, XXXIII, 71), ou *avait le nom* (*avea voce*, XXXIII, 85). Dans un autre ordre d'idées, traduire en français le premier vers du chant XXXIV, pour lequel Dante n'a pas sans intention employé le latin, c'est dénaturer la physionomie de l'original. Cette nouvelle traduction pourrait donner lieu à une foule d'observations du même genre; ce n'en est pas moins une œuvre très estimable; et si l'auteur n'a pas eu d'autre ambition que de permettre « aux lettrés, à ceux du

moins qui connaissent le latin, la lecture du texte italien lui-même », on peut dire qu'il a pleinement atteint son but et l'a même de beaucoup dépassé.

Le bas des pages est occupé par une utile série de notes, empruntées pour une bonne part à M. Casini, et quelques-unes à d'autres commentateurs, à Scartazzini, par exemple; d'autres sont personnelles à l'auteur. On trouvera de ce commentaire, comme aussi des sommaires imprimés en tête de chaque chant, un double texte, l'un français, au-dessous de la traduction française, l'autre italien, au-dessous du texte de Dante. On ne voit pas bien de quelle utilité peut être pour le lecteur cette traduction italienne des notes françaises.

— Comme celle de M. de Laminne, la traduction de Mme Espinasse-Mongenet suit l'original ligne pour vers. L'auteur a visiblement la préoccupation de conserver dans sa prose le mouvement et, autant que possible, l'ordre des mots du vers dantesque; préoccupation très louable assurément, mais qui, poussée à l'excès, conduit parfois à des inversions que notre langue ne comporte guère (par exemple XVI, 59-60, XXXIII, 40). Tout en étant plus littérale que celle de M. de Laminne, cette traduction est aussi, par endroits, plus interprétative. Il arrive que, par besoin de clarté, Madame Espinasse-Mongenet développe, je dirai presque paraphrase, remplaçant par exemple telle épithète unique de Dante par deux épithètes explicatives fournies par un commentaire (XVII, 21).

Ce par quoi cette traduction me paraît surtout se recommander, c'est la recherche du mot expressif, pittoresque, qui sera archaïque ou réaliste à l'occasion. Madame Espinasse-Mongenet écrira non *blanchir*, mais *blanchoyer* (XXIV, 9); non le *trou d'une aiguille*, mais *le chas d'une aiguille* (XV, 21); *non la prison*, mais *la mue* (XXXIII, 22). On s'étonne, par contre, qu'elle donne de *il mirò* la pâle traducduction *il le vit* (XXV, 88). Elle rompt, d'ailleurs, volontiers avec la tradition; *Tolomea* devient sous sa plume *Ptolemaïde*, et *Giudecca*, *Judaïe*. Ces innovations ne sont pas toutes, à vrai dire, des plus heureuses; ainsi, il eût mieux valu laisser aux noms des diables des chants XXI et XXII, la forme que Dante leur a donnée, sans essayer d'en donner une traduction qui ne pouvait être qu'approximative, sinon même infidèle.— Mais quelques imperfections n'empêchent pas que la traduction de Mme Espinasse-Mongenet, très étudiée et vraiment intéressante, ne se distingue par d'incontestables qualités littéraires. Le commentaire joint à cette traduction est plus développé que celui de M. de Laminne; les éléments paraissent en avoir été tirés en partie, mais non certes exclusivement, de celui de Scartazzini (édition Vandelli). Il est bien compris, de bonnes proportions, et fait à la

symbolique une juste part. Il y a peut-être abus de citations latines, soit des classiques de l'antiquité, soit des anciens commentateurs de Dante. En revanche, on regrette l'absence de plus d'une note qui n'eût pas été inutile; par exemple le mot *Commedia* (XVI, 128; XXI, 2) n'est pas expliqué. Ici et ailleurs, le commentaire de M. Torraca aurait pu être mis à profit.

M. Charles Maurras a écrit pour cette traduction une Préface enthousiaste. On trouvera dans cette préface des idées assez personnelles, parfois plus originales que justes, et aussi des affirmations singulières; celle-ci, par exemple : « Il est fou de prétendre que Béatrice fut mariée. » Je me permets, sur ce point, de renvoyer M. Maurras au récent volume de M. H. Hauvette sur Dante.

L. AUVRAY.

La Mer et les poètes anglais, par JULES DOUADY. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 387 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sur un vaste et beau sujet, que l'auteur élargit et enrichit encore par sa façon de le comprendre, voici un ouvrage très nouveau de conception, un livre de libre allure où s'allient de façon imprévue et heureuse l'érudition et la fantaisie, la critique littéraire et la spéculation ou même la rêverie. Par un accord aussi rare assurément qu'il est fortuné, la connaissance de la mer et de toutes les choses de la mer paraît, chez M. J. Douady, égaler précisément la connaissance et l'amour qu'il a des poètes anglais. Il a lu et goûté Wordsworth et Coleridge, Byron et Tennyson, mais il a vécu aussi au bord de l'Océan; il a fait des traversées; du rivage ou du bâtiment, il n'a cessé d'observer tous les aspects des grandes eaux, aspects qu'il sait retracer à l'occasion d'un pinceau singulièrement pittoresque et sûr; l'art de la navigation ne lui est pas non plus étranger, et il sait, pour les avoir coudoyés, ce que sont les gens de la mer. C'est avec toute cette science, avec ces impressions vives et directes que M. J. Douady aborde ce qu'il appelle la poésie maritime anglaise, c'est-à-dire les conceptions et les représentations de la mer et des choses marines que nous trouvons chez les poètes de l'Angleterre. Il en passe une longue revue, qui commence aux temps anglo-saxons (où nous sommes bien fâchés que M. Douady s'en soit tenu au seul *Beowulf* et ait négligé des poèmes et des fragments bien intéressants) et qui va par Spenser, Shakespeare, Milton, Coleridge, Wordsworth, Byron, Shelley et bien d'autres jusqu'à nos contemporains, Tennyson, Kipling, Stevenson, Swinburne. Plutôt qu'il ne passe une revue, l'auteur se promène et nous promène de l'un à l'autre, tournant tout autour par des chemins sinueux, s'arrêtant ici à loisir, passant plus vite ailleurs, faisant au passage mille réflexions judicieuses et pi-

quantes. Rien de moins didactique assurément que cette série d'études, mais il ne faut pas croire qu'elles soient pour cela moins solides et moins instructives; les remarques ingénieuses et personnelles y sont à tous les pas; l'émotion n'y manque pas, non plus que la malice ou même, çà et là, une pointe, une pointe seulement de paradoxe. Tous, sans en excepter les familiers des lettres anglaises, trouveront à apprendre beaucoup, et avec agrément, dans ce livre original, varié, délicat, charmant. A. Barbeau.

Pages choisies d'Alexandre Herzen. Notice biographique et annotations par Michel Delines. Paris, Mercure de France, 1912, in-16 de xxx-429 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mon Dieu, qu'elles sont longues ces pages en texte serré des œuvres choisies de Herzen!... Je veux croire qu'elles donnent une idée exacte de sa physionomie, mais quelle tâche ardue que celle de faire connaître un écrivain étranger par un choix de morceaux... traduits dans son œuvre! Nous devinons par quelque trait puissant, par un mot profond, amer, un cri du cœur çà et là, par une jolie remarque psychologique, l'originalité d'esprit du célèbre éditeur de *la Cloche*. Nous goûtons l'artiste dans ses impressions françaises en contraste si instructif avec ses impressions russes; nous le goûtons surtout dans ses peintures de la Russie du passé à laquelle il prête du charme quoiqu'il en ait, et qui, avec plus de recul déjà, et, je l'accorde, quelque dilettantisme historique, nous paraît moins odieuse qu'elle ne lui semblait. La valeur de l'écrivain éclate dans telle ou telle nouvelle, par exemple : *Une Représentation de la pie voleuse*, qui peint de façon si poignante la vie des acteurs serfs et fait songer à un récit de Leskov de même note : *L'Artiste en toupet*. La langue de ces *Pages choisies* est meilleure que celle des traducteurs attitrés d'origine russe. C'est peccadille d'y relever des mots comme « collecter », « instiguer », etc., ou d'y noter des transcriptions singulières de noms français telles que « Mme Provo » ou « M. Dreyacque » (de Reillac?), etc. Il est aussi un peu fâcheux d'y trouver des transcriptions irréfléchies des noms russes comme le « Tversky » boulevard, « la Sainte Vierge d'Iverskaya », « la Iaouze », etc. Denis Roche.

Poètes et critiques, par Ernest Dupuy. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Esthétique et littérature, par Louis Humblet. Bruxelles, Vromant, 1912, in-12 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ames d'aujourd'hui, par Francis Vincent. Paris, Beauchesne, 1912, petit In-8 de vii-389 p., avec portraits. — Prix : 5 fr.

On lira avec un vif plaisir, et le seul regret qu'il soit un peu court,

le volume où M. Ernest Dupuy vient de réunir quelques-unes de ses « oisivetés, » entendez : quelques articles ou études littéraires dont il s'offrit le divertissement au travers des trente années de son « ministère » de professeur et d'inspecteur général de l'instruction publique. Les trois premiers sont datés de 1884-86 : ils tressent à la *Chanson des Gueux* et à *la Mer* du camarade d'école Jean Richepin les délicats compliments d'un humaniste qui sait, sous l'invention personnelle et l'accent moderne, retrouver de l'anthologie grecque et du Rabelais, du Théocrite et du Shakespeare, du Coleridge et de l'Eschyle. Et ce savoir très étendu, très sûr et très aimable, donne tout de suite à la critique de M. E. Dupuy une originalité et un agrément rares. *Maurice Bouchor* et ses *Lectures populaires*; un petit discours pour l'inauguration du monument d'*Hégésippe Moreau*, qui n'est pas, heureusement, un discours, mais le pastel net et charmant du demi-poète que fut l'auteur du *Myosotis*; un médaillon du même genre, également précis de dessin et d'un tact parfait, accroché en Vaucluse au buste d'un jeune professeur et poète *Michel Jouffret*; trois bons articles où sont mis en valeur les souples et souriants essais de critique de M. André Beaunier, le beau talent avec lequel M. André Bellessort sait lire et peindre les paysages et les visages étrangers, la gravité à la Vinet, la noblesse morale et le sérieux des livres de M. Victor Giraud sur Pascal, Taine, Chateaubriand et les écrivains *Maîtres de l'heure* (avec les mêmes réserves que j'ai eu moi-même à faire sur la force d'admiration qui anime toutes ces études, mais qui « n'est pas incapable d'excès » et qui prend çà et là « une couleur de partialité ») offrent le double intérêt du sujet et de l'exécution.

Mais les 80 pages où le génie et l'art de Verlaine jusqu'à *Sagesse* (le reste est un crépuscule louche et affligeant sur lequel il vaut mieux ne pas se pencher) sont expliqués, éclairés, du dehors et du dedans, par la notation exacte des faits intéressants de la vie, par ces rapprochements auxquels M. Dupuy excelle avec tous les auteurs qui ont planté leurs idées, leurs vers, leurs mots dans la mémoire du jeune homme (et c'est Glatigny, Banville, Mendès, Leconte de Lisle, Baudelaire, Th. Gautier et beaucoup Shakespeare), par une très précieuse exégèse du manuscrit même de la prison des « Petits Carmes » et du « Château » de Mons, qui donne le secret de la résurrection morale du pauvre Lelian et illumine le sens de pièces publiées et éparpillées plus tard; il faut dire aussi, par une sympathie et une sensibilité de vrai poète, sont morceau de maître ouvrier. On ne lira rien qui fasse mieux comprendre, aimer aux bons endroits, et plaindre aux autres, Verlaine : c'est d'une information très sûre, d'une pénétration très fine, d'un goût exquis, et écrit par un artiste.

— Sous ce titre, abstrait, vieillot et peu attirant, *Esthétique et*

littérature, le P. Humblet, qui est un jésuite belge, un professeur, et aussi, paraît-il, un poète (je serais curieux de ses *Carillonnages*), et un artiste certainement, un dilettante au moins, fort au courant des choses de la peinture, de la sculpture, de la musique, comme des belles-lettres, un humaniste qui a beaucoup de lectures, qui en use sans en abuser et pour en faire le miel de sa pensée très personnelle, un esprit très distingué, souple et subtil, autant que ferme et bien équilibré, une bonne, une très bonne tête enfin, et telle que je n'en vois pas de meilleure en France dans ce genre de critique, a établi sept leçons, fruits savoureux d'un long enseignement, riches de faits historiques, d'exemples, et de fines analyses, pour débrouiller les idées si confuses de nos contemporains sur la littérature, la poésie, l'art (*Toile et cliché*, ou : qu'est-ce au juste que l'art, ses éléments et ses moyens?) ;— sur le style descriptif et la « peinture à la plume, » ses conquêtes et ses faiblesses (*Plume et pinceau*); — sur les ressources comparées d'*expression* et de *suggestion* des arts plastiques, de la musique et de l'écriture; — sur la poésie, chose si vague, dont après tant de déformations et d'alliages il retrouve l'âme au creuset; — sur l'éternelle question du maître pour qui doit travailler l'écrivain : foule, connaisseurs, postérité, gens de goût? — sur la distinction des genres littéraires, qui n'est point si commode; — sur celle de la prose et des vers qui ne l'est plus du tout. Tout cela, qui le croirait? est d'une précision, d'une clarté, d'une sûreté admirable. Et comme c'est écrit d'une plume fort agile, avec un vocabulaire très nuancé, on n'en saurait trop recommander la lecture à tant de professeurs qui enseignent souvent ces choses sans y être allés jamais regarder de près, et à la moderne, c'est à dire, au petit bonheur, sans méthode et sans principes.

— *Ames d'aujourd'hui*, c'est de la bonne critique catholique et apologétique, présentée d'ailleurs d'une façon agréable et vivante. Critique des livres du jour, plutôt qu'études d'ensemble, sauf le chapitre sur Brunetière. Mais les livres sont bien choisis et s'imposent à l'attention quand ils sont signés Barrès, Bordeaux, Bourget, Bazin, Doumic, Faguet, Lavedan, Lemaître, Loti, voire Paul Adam ou Marcelle Tinayre, ou la méritant quand ils sont l'œuvre du savant P. Petitot (*Pascal*), du hardi romancier mystique Émile Baumann, ou de la bonne conteuse chrétienne Victor Favet. Et si M. Vincent ne cherche pas l'aperçu nouveau, et suit un peu trop, selon moi, les courants de l'admiration ou de la vogue, son catholicisme ferme et franc fait à sa critique une originalité, une unité, une force. En toute œuvre il ausculte le son religieux de l'âme, note chez nos contemporains illustres les mouvements de la pensée et du sentiment qui les rapprochent de la vérité ou les en éloignent; et, tout en ouvrant

largement les bras aux retours des enfants prodigues, ne manque pas de s'attrister de ce qu'il reste du « vieil homme » en M. Bourget, du dilettantisme, du renanisme en M. Lavedan ou M. Barrès, du scepticisme en M. Faguet, du romantisme en M. Pierre Loti. Et cela est bien, et serait très bien, si le diagnostic était toujours sûr, et si le parti pris ne me paraissait fausser souvent la valeur des symptômes recueillis. Que M. Vincent pardonne, en effet, à M. Lavedan, certaines choses un peu troubles et certaines complaisances, en raison de tout ce qu'il y a de bon sens solide et fin, et de nobles sentiments « de chez-nous » dans ses délicieuses causeries de *Bon an mal an*, je le trouve juste, moi qui fais comme lui. Qu'il tende les mains à M. Barrès, malgré ses résistances à voir dans le catholicisme autre chose qu'une tradition française aimable et bienfaisante; qu'il soit moins sensible à tout ce que charrie de morbide la sensibilité de Loti qu'à sa hantise de l'idée religieuse et qu'il voie « dans ses cris de négation exaspérée comme un appel à la foi perdue »; que, pour quelques variations sur les cloches de Noël de son enfance, il sourit à Mme Marcelle Tinayre; qu'il espère toujours, et malgré certaines épreuves inquiétantes, en M. Faguet; qu'il adopte pour Brunetière le mot — aventureux — de Mgr Mathieu annonçant en lui un « Père de l'Église, » et cela après qu'on sait ou doit savoir qu'il s'est refusé jusqu'à la fin au geste essentiel et est mort sans sacrements : cela peut s'expliquer par le libéralisme, l'optimisme et le goût d'illusions en cours chez les catholiques d'à-présent. Mais alors, pourquoi cette sévérité à l'égard de M. Bourget, chrétien authentique et qui s'applique à ramener le siècle au christianisme intégral par les mêmes chemins qui l'y ont lui-même conduit? Pourquoi cette défiance hargneuse à l'égard de M. Jules Lemaître, que son traditionalisme politique n'éloigne pas plus de l'Église que son traditionalisme esthétique ne fait M. Barrès? Il n'est pas jusqu'à M. Bazin à qui ne soit glissé dans sa dragée quelque amande amère pour n'avoir pas peint ses prêtres assez « intellectuels » et assez « sociaux »... Cela est un peu singulier.

Et ce qui l'est aussi, c'est que dans le livre d'un professeur qui a pensé en écrivant à « ses chers rhétoriciens, » et qui fait profession de n'aimer que « les écrivains qui parlent encore Vaugelas », on trouve si souvent un vocabulaire de journaliste, très riche de néologismes, de mots suspects, même d'affreux barbarismes (*désespéramment, prodigalement, lesté* pour *libéré, son férule, torpides, des lèvres pourprines, l'improvisade, poigner, expliciter, silhouetter, vibrance, homéliser, un style qui frénétise, poncives, une pensée qui s'opalise, un nationalisme décisionnaire, un mort auréolé d'idéalité*, etc., etc., etc...) Ah ! la crise du français !... et même du latin

(*vulgum pecus...*) ! Mais ce sont péchés de jeunesse qu'il faut signaler à un critique consciencieux, estimable, et aux lecteurs, qu'on souhaite nombreux, d'un livre intéressant et qui valait d'être publié.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Histoire de l'Antiquité, par EUGÈNE CAVAIGNAC. II. *Athènes (480-330).* Paris, Fontemoing, 1913. in-8 de XV-512 p., avec carte. — Prix : 12 fr.

Histoire de l'Antiquité, par EDUARD MEYER; trad. par MAXIME DAVID. Paris, Geuthner, 1912, gr. in-8 de VIII-284 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ne pas confondre avec *Histoire ancienne*. Ce n'est pas un récit que s'est proposé M. Cavaignac, mais une œuvre de synthèse qui suppose connues la suite des faits, la littérature et l'histoire de l'art. Faire revivre le milieu social où les uns se sont déroulés, où se sont produits les autres, tel est son objet. Les étudiants de langue française auront ainsi à leur disposition, comme le dit l'auteur, un manuel *français* équivalent de ce que sont en allemand les manuels de MM. Ed. Meyer et Beloch, en anglais celui de M. Bury.

Abordant ici une période nouvelle, il cherchera donc tout d'abord à établir les ressources en population, en céréales, en richesses diverses, des différents groupes en présence, leur zone d'influence, l'esprit de leurs gouvernements et, s'il y a lieu, leur degré de développement intellectuel, et cela successivement pour l'empire perse, la Grèce orientale, continentale et occidentale, l'Occident barbare. C'est le *chapitre préliminaire*. Puis viennent trois parties : l'empire athénien, la fin de la cité grecque, les puissances nouvelles, c'est-à-dire la Macédoine à son apogée, Carthage en pleine puissance, Rome déjà conquérante.

On lira avec un intérêt tout particulier les chapitres consacrés à la cité grecque et à la démocratie athénienne. L'étude de cette dernière semble avoir procuré de particulières jouissances à l'auteur, peu ami des démocraties. Dêmos passe avec lui un mauvais quart d'heure. Peu s'en faut qu'il n'aille jusqu'aux gros mots ! Et l'on sent que la gravité de l'historien a peine à tenir en bride la verve du satirique. Quoi que l'on pense du fond de la question, il y a là des pages pénétrantes — et d'un certain courage.

La première difficulté, dans une si vaste entreprise, c'est d'être au courant sur tous les points. Inutile de dire que M. Cavaignac est parfaitement documenté. La seconde, qui n'est pas la moindre, est de se mouvoir dans la complexité des faits et des idées. Esprit clair et délié, M. Cavaignac s'en tire à son honneur. Il est vrai qu'il a commencé par la période la moins compliquée. En effet, que le lecteur ne s'y trompe pas et ne cherche pas le tome premier. Il viendra

plus tard. Là il faudra bien traiter des origines, de toutes les origines. Assurément, c'est la partie la plus épineuse du sujet, si l'on veut, pour varier les images, la plus mouvante, où les faits se dérobent le plus, où les théories se fixent le moins... Soubaitons à M. Cavaignac courage et loisir. La partie de son travail qu'il nous offre aujourd'hui fait bien augurer pour la suite.

— Et précisément, en même temps que l'ouvrage de M. Cavaignac, nous recevons le tome premier de l'*Histoire de l'Antiquité*, de M. Eduard Meyer, traduit en français par M. Maxime David. Grande entreprise aussi, car cette vaste publication, sous la forme française, ne comptera pas moins de quatorze volumes. La troisième édition allemande de ce *manuel* (!), très répandu en Allemagne et consulté partout, est en cours de publication. C'est au fur et à mesure de la parution de cette édition que seront établies les traductions françaises. Sage précaution en un temps où les systèmes se succèdent et disparaissent avec rapidité en même temps que le trésor de nos connaissances — et de nos expériences — s'accroît sans cesse.

On pourra se rendre compte par la comparaison entre la première édition du présent volume et la troisième, qui est une véritable refonte, combien l'auteur a tenu compte des découvertes et des travaux postérieurs. La critique de M. E. Meyer est, comme on le sait, plutôt conservatrice et prudente. Il en explique lui-même la raison dans la courte Introduction qui précède l'édition nouvelle. En ce qui concerne les questions qui touchent au christianisme, les lecteurs du *Polybiblion* qui liront cet ouvrage feront d'eux-mêmes les incessantes réserves qu'il comporte. Cette observation faite, on ne saurait trop louer l'intelligence ferme et la compétence de l'auteur. Le premier volume est une sorte d'introduction anthropologique qui porte sur l'évolution politique et sociale des sociétés anciennes, l'évolution intellectuelle, et sur la science historique. André Baudrillart.

Vies des frères de l'ordre des frères prêcheurs, traduites des chroniques du XIIIe siècle, par le R. P. Lecocq. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 carré de II-472 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre ne dit pas avec une clarté suffisante qu'il s'agit des *Vitae Fratrum* de Gérard de Frachet, lesquelles ne sont pas en réalité un recueil de biographies dominicaines, mais un recueil de miracles et d'anecdotes pieuses. La traduction a été faite dans une pensée d'édification. Il est donc tout naturel qu'on n'y trouve pas de recherches érudites. C'est tout de même une distraction un peu forte (dont n'est pas responsable le P. Lecocq, mais son « préfacier », M. Joergensen), que de faire de Gérard de Frachet le « presque con-

temporain » de Fra Angelico. D'autre part, justement parce que l'ouvrage s'adresse à des personnes qui ont le droit de n'être pas très au courant de l'histoire du XIIIe siècle, quelques notes n'auraient pas été déplacées. L'Introduction aurait gagné à être écrite d'un style plus naturel. Et il ne faudrait pas, même dans un ouvrage d'édification, invoquer « le vieil axiome de saine critique, qui fait au possesseur une condition plus avantageuse. » Combien de temps persistera-t-on à confondre une présomption légale, imposée par les nécessités de la pratique, avec une règle de logique? La traduction du P. Lecocq est fidèle et se lit avec agrément. (Les noms propres malheureusement sont souvent estropiés.) Quant au fond du livre, tout n'y est pas d'égale valeur, du point de vue religieux et moral. A côté d'une foule de traits charmants, gracieux et d'une haute piété, il y a des puérilités et des bizarreries, il y a aussi (en petit nombre) certains passages un peu crus qui pourraient empêcher de mettre le livre absolument entre toutes les mains. Il nous semble que le P. Lecocq, en vue même de l'objet qu'il poursuivait, aurait été mieux inspiré en tentant une œuvre plus personnelle : de larges extraits de Gérard de Frachet (et d'autres œuvres dominicaines) encadrées dans un exposé qui en aurait mis en lumière la valeur originale. Qui donc nous donnera, pour l'ordre des Frères prêcheurs, le pendant des *Poètes franciscains* d'Ozanam? E. Jordan.

Les Prisons du Mont-Saint-Michel (1425-1864), d'après des documents originaux inédits, par Étienne Dupont. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de x-355 p. — Prix : 5 fr.

Les prisons du Mont-Saint-Michel ont été supprimées il y a cinquante ans. Leur histoire, abondante et variée, n'a jamais été écrite dans son ensemble; elle est éparse dans les libelles des détenus politiques, les registres paroissiaux, les minutes des notaires et des tabellions, les archives départementales. S'aidant de cette documentation, M. Étienne Dupont nous offre une histoire anecdotique du Mont considéré comme lieu de détention, depuis les incarcérations des prisonniers de guerre anglais ou écossais (XVe et XVIe siècles), jusqu'aux détenus politiques du XIXe siècle. Barbès, Martin Bernard, Blanqui et vingt autres tiennent une large place dans ces récits. L'auteur traite également la question des cages de fer, nous montre Louis XI au Mont-Saint-Michel et réduit à de justes proportions la fameuse incarcération de Dubourg, soi-disant dévoré par les rats, et celle d'Avedick, patriarche des Arméniens. Trois chapitres sont consacrés aux « Exilés », c'est-à-dire aux nobles, jeunes et vieux, détenus, à cause de leurs dérèglements, en vertu de lettres de cachet, par ordre du Roi. La vie du conventionnel Le Carpentier et de

Mathurin Bruneau au Mont-Saint-Michel y sont rapportées. Une étude sur les occupations, sur la littérature pénitentiaire des détenus montois clôt ce volume, où toutes les sources d'information sont rigoureusement indiquées. M. Étienne Dupont a également tiré parti des papiers de famille laissés par un littérateur distingué de l'Avranchin, Fulgence Girard. Libéral ardent, Fulgence Girard joignait à des convictions presque révolutionnaires une âme compatissante. Grâce à lui, les prisonniers politiques reçurent des subsides et des secours qui ne contribuèrent pas médiocrement à tempérer les rigueurs de la captivité. Une lacune à signaler dans ce livre, d'ailleurs bien fait. L'auteur néglige presque complètement les combattants royalistes que l'équipée de 1832 fit tomber entre les mains de la police. Je me plais à penser qu'une prochaine édition sera moins discrète.

O. H.

Vitteaux (Côte d'Or), monographie par F. Hutinel et J.-B. Mathey. Paris, Champion, 1912, in-8 de XII-538 p. et pl. — Prix : 10 fr.

Vitteaux est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Semur. Les nombreux vestiges d'un passé remontant aux temps les plus reculés que l'on trouve tant dans cette ville qu'aux environs devaient certainement mettre en éveil la curiosité d'érudits locaux. MM. Hutinel et Mathey, deux Vitelliens, l'un professeur au lycée de Lyon, l'autre, professeur à l'École centrale lyonnaise, ont tenté, dans le volume que nous signalons, de nous donner une monographie aussi complète que possible de cette bourgade. On peut dire qu'ils n'ont laissé de côté aucun point de vue de l'histoire de Vitteaux. Le sol, la flore, la faune, les usages, tout a été examiné par les deux auteurs; ils l'ont fait avec un très grand luxe de détails et certains chapitres auraient pu facilement être allégés de remarques et de considérations trop générales.

Ce volume est divisé en deux parties à peu près d'égale longueur. La première partie, qui est l'œuvre de M. Hutinel, comprend ce qui se rapporte surtout au sol, à la préhistoire et aux coutumes. Successivement l'auteur étudie la composition des terrains, le régime des eaux, les modes de culture en usage dans cette localité, les principales productions, l'hygiène, le mouvement de la population, le commerce. Profitant des travaux de l'abbé Collon, prêtre de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle qui laissa de nombreux manuscrits sur Vitteaux, il consacre de bons chapitres aux époques les plus reculées et aux anciennes coutumes de cette région.

Dans la seconde partie, œuvre de M. Mathey, on a l'histoire proprement dite de Vitteaux. Suivant l'ordre chronologique, il passe en revue les divers événements qui agitèrent cette ville au cours

des siècles, pendant les périodes troublées de la féodalité, puis à partir du moment où Vitteaux obtint sa charte de commune, en 1250, du duc de Bourgogne Hugues IV. En 1299, Vitteaux passa à la maison de Chalon qui conserva cette seigneurie jusqu'en 1548. Glissant très rapidement sur les siècles les plus reculés, M. Mathey s'étend davantage sur les deux derniers siècles et en particulier sur la Révolution. A la fin du volume, une courte bibliographie fait connaître les principales sources auxquelles les auteurs puisèrent pour donner sur leur ville natale un travail bien complet et souvent intéressant.

JULES VIARD.

La Société française au dix-septième siècle, d'après les Mémoires, par l'abbé A. SAMOUILLAN. Paris, J. de Gigord, s. d., in-18 de 616 p. — Prix : 4 fr.

Voici un petit livre excellent. M. l'abbé Samouillan a pensé avec raison que l'histoire ne s'enseigne pas seulement par le récit des batailles ou l'exposé des traités, qu'il ne suffit pas aux élèves de connaître des dates et des faits, mais qu'il importe qu'ils voient, devant leurs yeux, se mouvoir les personnages dont on leur parle, qu'ils puissent évoquer le milieu, le cadre, le décor. Pour cela, il ne pouvait mieux faire que de s'adresser aux contemporains. L'ensemble qu'il nous présente aujourd'hui est remarquable par le choix des citations, pour la plupart empruntées à Saint-Simon et à Mme de Motteville, par l'ingéniosité des rapprochements, en général très significatifs, et l'appareil critique.

L'ouvrage est divisé méthodiquement, d'après le plan suivant : *Institutions* — *Portraits* (l'auteur groupe sous ce titre, non seulement les « portraits » d'une seule venue, mais une foule de citations de détail qui permettent de pénétrer la psychologie du personnage). — *Mœurs* — *Événements*. C'est la partie la plus sacrifiée de l'ouvrage : elle se réduit en effet à quelques citations sur la Fronde, l'Académie française et le jansénisme. Le volume se termine par un chapitre assez singulièrement appelé *Situations et résultats* et un autre où sont fort ingénieusement groupés quelques *Croquis et paysages de province*. Un semblable plan, on l'imagine, est souvent un peu factice et tel extrait de Mémoires, rangé sous une rubrique déterminée, aurait aussi bien sa place dans un autre chapitre : c'est le danger des cloisons étanches.

Malgré cette légère critique, nous ne pouvons que recommander chaleureusement le livre de M. l'abbé Samouillan. Nous sommes convaincu qu'en le composant, il a fait œuvre utile.

ROBERT BURNAND.

Un drame d'amour à la Cour de Suède (1784-1795), par Ernest Daudet. Paris, Hachette, 1913, in-16 de IX-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gustave-Maurice d'Armfelt, favori du roi Gustave III, épouse Hedwige de la Gardie, qu'il aime; mais il aime aussi Madeleine de Rudenschold, demoiselle d'honneur de la princesse Louise-Albertine, sœur du Roi, qui se donne joyeusement à lui, après l'avoir même provoqué. Gustave III est assassiné sous la régence du duc de Sudermaine, Armfelt est disgracié, et ce prince le tient d'autant plus résolument éloigné de la Cour qu'il est, pour sa part, tombé amoureux de la belle Rudenschold; il est dépouillé des plus hauts emplois et réduit aux fonctions peu importantes de ministre de Suède près les Cours italiennes. Il cherche à nouer une intrigue contre la politique francophile du régent et de son « grand vizir » jacobin, Reuterholm. Ses papiers sont saisis, sa tête est mise à prix : le roi, la reine de Naples et le général Acton refusent de le livrer, et il se réfugie en Russie avec sa femme et ses enfants. Son amante était son intermédiaire à Stockholm : le régent, dont elle a refusé d'être la maîtresse, la fait arrêter; condamnée à mort, il se contente de la faire passer par le pilori, et elle demeure prisonnière pendant deux ans. Elle fut graciée et réhabilitée en 1795.

Gustave IV, arrivé à sa majorité, accorde une grande faveur à Mme d'Armfelt; mais il tient son mari à l'écart. Armfelt se console en voyageant et en courtisant nombre de jolies femmes, la princesse de Rohan, sœur de la duchesse de Dino, entre autres, dont il eut une fille. Il est enfin nommé ministre à Vienne, d'où il passe au service de la Russie après la révolution suédoise de 1809. Il meurt à Pétersbourg en 1814, et sa femme à Stockholm, en 1832.

Quant à Mlle de Rudenschold, elle avait commis la dernière folie d'épouser un homme de bas étage, qui la maltraita et la ruina. Brouillée avec sa famille, elle fut secourue par l'ancien régent, devenu le roi Charles XIII, et aussi par M. d'Armfelt, à qui son épouse, universellement respectée, s'unit avec une noble magnanimité dans cette œuvre de charité.

On trouvera, au commencement du volume, d'intéressants détails sur la cour de Suède, au temps de Gustave III; et, pour ce qui est de ce *drame d'amour*, il fait vivement souvenir de la parole de M. Guizot : « On cherche des sujets de roman : que ne regarde-t-on de près à l'histoire ! »

H. de L.

Les Panégyristes de Louis XVI et de Marie-Antoinette (1793-1912), *essai de bibliographie raisonnée*, par Pierre Ladoué. Paris, A. Picard et fils, 1912, in-8 de XXVII-214 p. — Prix : 5 fr.

C'est une tâche longue et délicate qu'a entreprise M. Pierre Ladoué;

faire le relevé de tous les panégyristes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, en donner le nom, la date, le format du volume, parfois un court résumé, de 1793 à 1912 pendant cent vingt ans; le nombre en est grand et le mérite variable; il y en a d'illustres, il y en a d'inconnus et cela depuis 1793, l'année même de la mort des royales victimes. Pendant la Révolution, pendant l'Empire, il y en a un certain nombre; mais alors ils sont plus timides, ils se cachent en France; c'est la plupart du temps à l'étranger que les œuvres s'impriment. En revanche, en 1814 et pendant toute la Restauration, ils sont légion, ils s'affichent bien haut, parfois d'autant plus haut que le mérite est plus suspect. Ce sont des éloges funèbres, ce sont des poèmes, ce sont des pièces de théâtre. « La valeur artistique de toutes ces productions est à peu près uniformément faible, dit M. Ladoué. C'est que la sincérité manque souvent. La littérature expiatoire de la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette est une littérature *utilitaire* en bonne partie. La plupart des auteurs qui ont pleuré et célébré Louis XVI, à partir de 1814, ne l'ont fait que par désir de plaire à Louis XVIII. » Après la révolution de 1830, sous le second Empire, le nombre des panégyristes diminue, mais le zèle est plus sincère. Nous sortons de l'apologie pour entrer dans l'histoire. Mais alors se présentent pour l'auteur certaines difficultés : où finit le panégyrique et où commence l'histoire? Quels ouvrages parmi les panégyriques, quels autres parmi les histoires? Pourquoi, par exemple, citer la *Vie de Louis XVI* par M. de Falloux, et ne pas parler de l'*Histoire de Louis XVI* par M. Droz? Il y a là un écueil que l'auteur n'a pas toujours évité. De là certaines omissions que nous avons eu déjà l'occasion de lui signaler.

Pour dresser cette liste, fruit de très longues investigations, M. Pierre Ladoué a adopté le classement par ordre chronologique comme le plus rationnel. Il l'est en effet et il est aussi le plus facile pour les recherches, car ce volume rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution et de l'histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette; il leur fournira des indications précieuses et leur évitera de fastidieuses recherches. Souhaitons qu'une nouvelle édition paraisse bientôt, plus complète encore, s'il est possible, et où la liste des historiens s'ajoutera à celle des panégyristes.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy pour les États généraux de 1789. 1re série. *Département de Meurthe-et-Moselle*. T. II. *Cahiers du bailliage de Dieuze*, publiés par CHARLES ÉTIENNE. Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de VIII-443 p.

Ce second volume concerne le bailliage de Dieuze; il contient

73 cahiers, un du Clergé, un de la Noblesse, un du Tiers État, 70 émanant des villes et communautés rurales. Deux seulement, celui du Clergé et celui du Tiers État, avaient été publiés, tous les autres sont inédits et empruntés aux archives de Meurthe-et-Moselle. On y a ajouté l'état des impositions ordinaires et des vingtièmes; celui des biens ecclésiastiques pour 1790 et des extraits des réponses des curés et décimateurs des paroisses sur les produits et revenus des terres.

Quant aux doléances et aux vœux, ils varient naturellement suivant les paroisses; mais il en est qu'on retrouve dans toutes ou presque toutes : la demande de l'égalité devant l'impôt, de la réunion périodique des États généraux, du vote de l'impôt par ces mêmes États généraux, l'établissement des États provinciaux de Lorraine et Barrois, la suppression des fermiers généraux, des salines, du monopole du sel et du tabac, etc., etc. Quelques cahiers demandent le partage des biens communaux, l'interdiction de la culture de la garance, ou des exploitations d'une étendue trop considérable, la réforme du code, etc. A Dieuze, on réclame l'admission des juifs aux droits de citoyens, mais à la condition que sur leurs répétitions de créances par billets il sera fait une retenue d'un quart au profit du Roi, etc., etc. A la fin de cet instructif volume, le savant éditeur, M. Étienne, a joint la reproduction du très curieux *Plan à consulter d'instructions et de pouvoirs à donner aux députés de la province de Lorraine et des Trois-Évêchés aux États généraux*, par le comte de Custine, dont un exemplaire est conservé à la Bibliothèque de Nancy.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Département de la Gironde. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, publiés par M. MARION, J. BENZACAR et CAUDRILLIER. T. II. *Districts de Bazas, Cadellac, La Réole, Lesparre et Libourne.* Bordeaux, imp. Cadoret, 1913, in-8 de 645 p.

MM. Marion, Benzacar, et Caudrillier viennent de publier le second volume de leurs curieux documents relatifs à la vente des biens nationaux dans la Gironde. C'est la liste un peu sèche, mais néanmoins intéressante, de tous les biens nationaux vendus dans les districts de Bazas, Cadillac, la Réole, Lesparre et Libourne. Pour chaque vente il y a l'origine des biens, sa nature, son étendue, le nom du propriétaire sur lequel il a été confisqué, l'estimation du prix auquel il a été adjugé, le nom des divers enchérisseurs et celui de l'acquéreur définitif.

Parmi les propriétés vendues il y a un certain nombre de biens d'émigrés, mais il y a plus encore de biens ecclésiastiques : biens de fabriques d'églises, biens de couvents et de chapitres, biens

d'hospices, de collèges et de séminaires, quelques rares portions du domaine public. Prenons par exemple la commune bien connue de Saint-Estèphe. Il y a 18 lots vendus : 2 proviennent de la cure, 3 de la fabrique, 3 du chapitre de Saint-André, 4 de l'ordre de Malte, 1 de l'abbé de Verteuil, 1 des feuillants de Bordeaux; 3 d'un émigré, un seul du Domaine.

Les acquéreurs sont des bourgeois, des cultivateurs déjà propriétaires de terres voisines, des marchands, des magistrats, parfois le fermier du bien vendu; quelquefois, au début de 1791, le curé rachète la terre qu'on lui a prise. Plus tard, en pleine Révolution, en l'an III par exemple, l'acquéreur a soin de faire ajouter à son nom, même si c'est une femme, la qualification de *sans-culotte*.

En somme, ces documents, tout dépourvus de commentaires qu'ils sont, confirment pleinement les conclusions du beau livre de M. Marion sur la vente des biens nationaux.

Ajoutons que des tables alphabétiques très bien faites, dues à M. Bencazar, complètent ce volume et facilitent les recherches.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire, par F.-A. AULARD. T. XXII (*12 avril 1795-9 mai 1795 — 22 germinal an* III-*20 floréal an* III. Paris, Leroux, 1912, gr. in-8 de 868 p. — Prix : 14 fr.

Ce vingt-deuxième volume est consacré à une période de vingt-sept jours seulement. Il ne renferme pas de documents particulièrement intéressants. Le Comité de salut public est de plus en plus occupé de questions militaires et d'approvisionnements; la misère et la disette sont grandes à Paris, autour de Paris et dans les départements; Amiens se plaint de la famine et du prix du sel qui monte à vingt-sept sols la livre (p. 394 et 599-600). Le Comité fait répandre une brochure sur la culture de la pomme de terre (p. 467-468). Il publie un arrêté sur l'École centrale des travaux publics (p. 295-297 et 394).

A l'intérieur, la question vendéenne est réglée par un traité (p. 284-285, 320-322 et 380-381), mais les représentants n'ont confiance ni dans les chefs vendéens ni dans le général Hoche et ils envoient des plaintes contre ce dernier (p. 59-62 et 166-167). La ville de Lyon est encore agitée par des ennemis de la République (p. 402-403, 617 et 712-174).

A l'extérieur, les représentants à l'armée du Nord et à l'armée de Sambre-et-Meuse envoient des communications ou reçoivent des instructions sur l'organisation de la Belgique et de la Hollande. Il y a quelques pièces curieuses sur l'état d'esprit des Belges et des Hollandais.

G. P.

De Bergerac à Quiberon (1789-1795). Souvenirs d'Edme de la Chapelle de Béarnès. Introduction et notes par le Vte G. Gérard Du Barry. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de XLIII-255 p. — Prix : 3 fr. 50

Le titre de Souvenirs, qui en général fait mal augurer de l'exactitude d'un auteur, couvre ici un témoignage historique d'une réelle valeur. Edme de la Chapelle, officier de l'ancienne armée, n'est pas un émigré de la première heure; bien que, dès 1789, il ait songé à fuir à l'étranger, il a essayé de servir la cause royale à l'intérieur; il n'a renoncé à la guerre sur le sol français que sous le coup de la nécessité, et il l'a reprise dès qu'il l'a pu pour venir mourir à Quiberon. Il a assisté à Paris aux premières scènes de la Révolution et a lutté de son mieux, pour sa petite part, contre ce qu'il appelle « l'anarchie raisonnée » (p. 100). La partie la plus neuve de sa relation est celle qui concerne le siège de Lyon. Du tableau de ses misères personnelles dans cette ville, La Chapelle fait sortir sans s'en apercevoir un tableau complet et très instructif des épreuves et des divisions de la population lyonnaise soulevée contre la Convention. Un moment réfugié en Suisse, il y suit par écrit la série de ses impressions sur les événements tragiques auxquels il assistait depuis quatre ans. Nous n'avons pas le récit de ses dernières aventures et de ses derniers instants. On trouve du moins, dans l'Introduction, les lettres qu'il écrivit aux siens avant d'être fusillé. Elles donnent la meilleure idée de ses sentiments et de son caractère, comme père de famille, comme soldat et comme chrétien.

L'éditeur de cette relation l'a publiée avec soin; il a respecté jusqu'à l'orthographe vieillie, ou involontairement inexacte, en ce qui concerne les noms de lieux et les noms propres, de l'auteur. Ses notes sont non seulement explicatives, mais à l'occasion rectificatives. Il est rare qu'elles aient besoin d'être rectifiées elles-mêmes. La note 1 de la p. 10 est incompréhensible, car elle doit se rapporter au prince de Condé et elle vise le duc de Bourbon, et encore transpose-t-elle les titres successivement portés par ce dernier. P. 217 et 19, il est question d'une dame vaudoise appelée Mme de *Serély*. C'est évidemment Mme de *Sévery* qu'il faut lire. L. Pingaud.

La Vérité sur Louis XVII. Souvenirs inédits de la comtesse d'Apchier, précédés d'une Introduction sur Louis XVII, par Jean de Bonnefon. Paris, Dorbon, s. d., gr. in-8 de 344 p., avec de nombr. grav. — Prix : 7 fr. 50.

Louis XVII n'est pas mort au Temple. Grâce à la complicité de la femme Simon qu'il avait achetée, un agent du prince de Condé, nommé Ojardias, réussit à l'en tirer, en le cachant dans un cheval de carton et en lui substituant un enfant scrofuleux et muet. De là, on

fit sortir le Dauphin de Paris en le cachant dans un autre cheval, de grandeur naturelle, attelé entre plusieurs chevaux vivants. Puis le comte de Frotté auquel Ojardias l'avait remis, le conduisit en Vendée à Charette, puis un peu plus tard, au prince de Condé à Steinstadt. Le prince reconnut son roi, mais redoutant pour lui l'hostilité du comte de Provence, l envoya à ses tantes, Mmes Adélaïde et Victoire, qui le reconnurent aussi et le présentèrent à Pie VI. Les victoires de Bonaparte en Italie forcèrent le malheureux à reprendre sa vie errante. Accueilli par la duchesse d'Orléans à Barcelone, puis par le régent de Portugal, il voulut rentrer en France, y fut arrêté, et, malgré la protection de Fouché et de Joséphine, condamné sous le nom d'Hervagault, puis compromis dans la conspiration de Pichegru en 1806 (*sic*); il fut incorporé dans un régiment, emprisonné de nouveau, mais réussit à s'évader et à gagner l'Amérique et le Brésil, où Jean IV le prit sous sa protection. A la Restauration, il rentra en France, se fit reconnaître de nouveau par le prince de Condé, la duchesse d'Orléans et le duc de Berry, mais ne put convaincre la duchesse d'Angoulême. Traqué par le duc Decazes et la police de Louis XVIII, il se réfugia en Italie, mais là fut arrêté par le gouvernement autrichien et emprisonné à Sainte-Marguerite, avec Silvio Pellico. Rendu à la liberté lors de la mort de Louis XVIII, il s'adressa à Charles X qui était très disposé à le reconnaître, mais en fut détourné par le cardinal de Latil. A la révolution de Juillet, il protesta contre l'avènement de Louis-Philippe, mais peu de temps après fut arrêté, écroué à Sainte-Pélagie et condamné sous le nom de baron de Richemont. Ajoutons que, s'il faut l'en croire, l'infortuné prince portait malheur à ceux qui s'intéressaient à lui. Le docteur Desault qui avait refusé de le reconnaître dans l'enfant qu'on lui avait substitué, était empoisonné; Fualdès, auquel il avait confié des papiers importants, était assassiné dans des circonstances qui firent sensation; assassiné aussi le duc de Berry, qui le traitait en roi légitime. On conviendra qu'un tel récit, que nous résumons d'après M. de Bonnefon, est éminemment dramatique et l'on n'est point étonné qu'il ait séduit une noble dame de l'ancienne cour, d'une fidélité absolue à ses maîtres, la comtesse d'Apchier, qui mit à sa disposition son château, sa fortune, son dévouement tout entier. C'était le digne couronnement d'un édifice si ingénieusement élevé, et l'on ne peut que répéter ici la phrase connue : Il y a peu de romans aussi romanesques que cette histoire vraie.

Le mal est que l'histoire n'est pas plus vraie qu'elle n'est vraisemblable. Les travaux les plus sérieux, et tout récemment ceux de M. G. Bord, ont démontré d'une façon irréfutable que l'évasion du Temple, à travers tant de gardiens, de postes, de grilles, de verrous,

de surveillance, était impossible, et que l'enfant qui y mourut le 8 juin 1795 était bien le fils de Louis XVI. Celui-là même dont on invoque ici le témoignage, et qui aurait été le sauveur, Frotté, a démenti la légende ; il a déclaré, dans une lettre à Mme d'Atkyns, du 28 décembre 1795, que l' « infortuné qui était né pour nous gouverner, » n'avait « *point été sauvé* ». A ce démenti formel nous ne voyons rien à ajouter.

Si; nous avons quelque chose à ajouter cependant, c'est que les *Souvenirs inédits de la comtesse d'Apchier*, sont apocryphes et formellement désavoués par sa famille. Que reste-t-il alors de la thèse de M. de Bonnefon? R. M.

Campagnes du capitaine Marcel, du 69e de ligne, en Espagne et en Portugal (1808-1814), mises en ordre, annotées et publiées par le commandant Var. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de XI-265 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Le 69e d'infanterie où le capitaine Marcel fut soldat, sergent, officier, était réputé pour sa bravoure. Tous les récits qui nous sont faits ici prouvent et justifient cette renommée. Ils semblent exacts et apportent des détails certainement intéressants à diverses actions de guerre : les combats de Tamamès, d'Alba de Tormès, le siège de Ciudad Rodrigo, l'explosion d'Almeida, le sac de Salamanque, etc. Les campagnes du maréchal Ney, nos dernières luttes contre les Anglo-Espagnols en 1814, aux bords de l'Adour, présentent des épisodes dramatiques simplement et agréablement contés. La « mentalité » du narrateur est très curieuse; il semble ne faire la guerre que pour « la gloire et les amours ». Il ne nous fait grâce d'aucun récit de ses prouesses galantes; à l'en croire, les femmes espagnoles sont toutes des libertines et des effrontées; même dans les familles les plus aristocratiques, ce troupier en bonnes fortunes quotidiennes n'aurait jamais trouvé de cruelles. C'est évidemment fort exagéré. Certains autres détails de mœurs offrent de l'intérêt et sont caractéristiques sans suspicion. — Le commandant Var a édité avec soin ce manuscrit, qu'il a sans doute quelque peu accommodé; il fournit des notes utiles, il cite des *Mémoires* antérieurs; il ne paraît pas au courant toutefois des plus récents travaux historiques sur la guerre d'Espagne et toutes ses références sont de seconde main; l'orthographe des noms propres espagnols et des lieux géographiques ne lui est pas assez familière pour lui éviter des erreurs en les écrivant. Une notice biographique plus étendue sur le capitaine Marcel eût été utile et l'on regrette l'absence d'une table alphabétique.

G. G.

Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850). Journal du comte Rodolphe Apponyi, **attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris**, publié par Ernest Daudet. I. (**1826-1830**). II. (**1831-1834**). Paris, Plon-Nourrit, 1913, 2 vol. in-8 de xxxiv-439 et 527 p. — Prix : 15 fr.

Le comte Antoine Apponyi, qui fut ambassadeur d'Autriche en France dans la seconde moitié du xixe siècle, avait un neveu, attaché à son ambassade. C'est de ce comte Rodolphe Apponyi que nous est, aujourd'hui, donné le *Journal*. Il est curieux, intéressant, amusant. Celui qui l'écrit régulièrement jour par jour est un jeune homme fort occupé de choses mondaines par naissance, par goût, par carrière; ses réflexions « mûrissent » en même temps que se déroulent les vingt-cinq années de son séjour à Paris; au début, ses remarques sont parfois étourdies, ainsi lorsqu'il déclare, en 1829, huit ans après la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, que « s'il avait épousé une princesse de Russie, il serait encore empereur aujourd'hui. » La réflexion vaut l'amusante caricature de Joseph Prudhomme : « Je maintiens mon dire : si Bonaparte était resté lieutenant d'artillerie, il n'aurait pas perdu sa couronne. » De 1825 à 1830, le comte Antoine est le boute en train des salons parisiens, il conduit tous les cotillons de la Cour, de la duchesse de Berry, des ambassades; il apparaît à peu près comme l'André de Fouquière de ce temps-là, séduisant et élégant dans son brillant costume de hussard hongrois. Cent anecdotes viennent au bout de sa plume, et il les conte avec facilité, bonne humeur, toujours beaucoup de courtoisie; on peut citer la façon dont il remet à sa place Rothschild, consul d'Autriche, qui se permettait des plaisanteries de mauvais goût sur le Saint-Père. La description des bals aux Tuileries, l'hôtel de Mlle Mars, les bains de mer de Dieppe, la fête du duc d'Orléans au Palais-Royal (mai 1830), l'intérieur de Mme de Genlis, le soufflet de Maubreuil donné à Talleyrand. Le ton devient plus grave avec les événements : l'enthousiasme pour l'expédition d'Alger (p. 242), des détails sur les émeutes de 1827 et la révolution de 1830. Des tableaux de Paris vraiment pris sur le vif aux débuts de Louis-Philippe, sont de véritables pages d'histoire : les caractères de Marie-Amélie, de Madame Adélaïde, du jeune duc d'Orléans (Chartres), compagnon de plaisir du comte Rodolphe, sont rendus avec une simplicité saisissante par deux ou trois coups de crayon.

Un résumé des complots des *carbonari* en Europe (p. 348) manifeste bien que le jeune diplomate autrichien, à l'école de son oncle, se trouvait renseigné de première main par le cabinet de Vienne où Metternich, en effet, suivait de près les manœuvres de la franc-maçonnerie. Le comte Rodolphe l'était beaucoup moins sur la « Congrégation » dont il parle deux fois avec les préjugés du moment, et

ses erreurs matérielles se trouvent précisément soulignées parce que au lieu de demeurer dans le vague, il avance des noms et des faits que les documents authentiques nous ont prouvé erronés. Il est fâcheux que M. Ernest Daudet n'ait pas rectifié par des notes ces inexactitudes, aussi bien là qu'en beaucoup d'autres endroits, où il eût été opportun de fournir des éclaircissements, des précisions, en un mot de mettre au point les souvenirs du *Journal*; c'eût été leur donner toute leur valeur historique et ils méritaient ce travail d'érudition facile. Par erreur, le titre indique comme date extrême de ce premier volume : 1830; en réalité il s'arrête au mois de mars 1831. — On consultera utilement le tome V des *Mémoires* de Metternich pour corroborer les relations officielles des cabinets de Paris et de Vienne après que Louis-Philippe a pris la couronne; le *Journal* du comte Rodolphe fournit les détails anecdotiques intimes de ces jours malheureux.

Ces renseignements se poursuivent avec le même agrément, la même franchise, la même utilité dans le second volume qui embrasse les années 1831, 1832, 1833, 1834. Malgré certains aperçus de politique générale, c'est par le petit côté des choses, par le piquant des anecdotes mondaines que le « comte Rodolphe » (ainsi est-il toujours familièrement connu et appelé dans les salons et jusqu'aux Tuileries) nous dépeint la société parisienne. La scission est profonde entre la Cour de la monarchie de Juillet et les « carlistes »; la position du jeune duc d'Orléans, très ami des plaisirs, en est particulièrement gênée et délicate; et ses propres difficultés avec son père sont exposées sans ambages. La pénible et dramatique aventure de la duchesse de Berry forme la contre-partie de ces divisions familiales. Les meilleures pages de ce *Journal*, de fort amusante lecture, nous sont fournies par des portraits dessinés non sans quelque malice : les fantaisies hétérodoxes de l'abbé Chatel (p. 18) et les réunions de templiers (p. 355), la vanité républicaine de La Fayette (p. 38), Balzac et Émile de Girardin (p. 368), Armand Carrel (p. 229), et les bureaux du *Temps* (p. 232), Chateaubriand et les *Mémoires d'outre-tombe* (p. 399), les premières prédications de Lacordaire (p. 407), le premier pamphlet antiromain de La Mennais (p. 425), la duchesse de Broglie, Albertine de Staël (p. 266), la cour bourgeoise de la nouvelle reine des Belges (p. 251), l'indifférence générale à la mort du duc de Reichstadt (p. 242); une pittoresque description de l'abbaye de Royaumont (p. 460) et un séjour chez les princes à Fontainebleau qui fait penser aux fameuses « séries » de Compiègne sous le second Empire. Chacun de ces témoignages a sa valeur et présente un réel intérêt.

G. DE G.

Ozanam et ses continuateurs, par Henri Joly. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1913, in-12 de IX-237 p — Prix : 3 fr.

Volume qu'on lira avec édification en raison des modèles de vertu qu'il renferme, avec curiosité pour les traits et les anecdotes dont il est plein, avec agrément à cause de la plume magistrale d'où il est parti.

Ozanam a eu de très nombreux « continuateurs »; mais puisqu'il était impossible de leur ménager dans cette unique publication une place à tous, l'auteur était naturellement autorisé à choisir de préférence ceux dans la familiarité desquels il avait le plus intimement vécu.

A propos des grands chrétiens dont le nom brille en tête de cette vaillante phalange, je transcris volontiers ici ce passage où ses mérites sont si habilement résumés : « Tout en étant dévoué par dessus tout aux intérêts de Dieu et de son Église, il aimait franchement pour eux-mêmes tous les genres de beauté, qu'il les contemplât dans la nature au cours de ses voyages ou bien qu'il les retrouvât dans l'art qui s'inspire de cette même nature, dans la science qui l'explique, dans la littérature qui y ajoute une analyse plus intellectuelle et plus pénétrante des sentiments humains » (p. 4).

Tandis qu'Ozanam servait « la cause des causes » en évoquant les témoignages de l'histoire en faveur de l'Église, sauvegarde de la science dans les siècles de décadence, plus tard centre et foyer de rayonnement artistique et dialectique du moyen âge,— Ollé Laprune combattait sous le même drapeau « en réalisant l'alliance du catholicisme et de la philosophie, apportant à l'âme humaine, par leur union même, élargissement, paix et réconfort » (p. 64).

Un autre ferme croyant, Petit de Julleville, professeur de Sorbonne comme Ozanam, comme lui aussi a été l'honneur tout ensemble de son enseignement et de sa foi. Il aimait à s'entendre gratifier de libéral, mais sous ce mot que voyait-il? « C'était l'hommage rendu aux initiatives courageuses, c'était la charité envers l'adversaire, c'était la résistance à l'arbitraire orgueilleux des dépositaires passagers d'un pouvoir tout humain » (p. 141). Aujourd'hui la liberté ne semble plus être sacrée que lorsqu'elle décrie et sape les plus respectables autorités.

Il y a une dizaine d'années, la Providence avait fait de l'abbé Huvelin mon voisin au milieu des splendeurs d'une villégiature alpestre; je retrouve tous mes souvenirs personnels dans les pages consacrées à ce pieux ami de la jeunesse, prodiguant, avec autant et plus de bonheur dans ses conversations privées que dans ses brillantes conférences parisiennes de Saint-Augustin, les remarques

fines et pénétrantes, les aperçus féconds, où les grâces de l'esprit étaient inséparables des élans du sentiment.

Enfin, c'est une courte mais décisive oraison funèbre qui finit ces lignes par lesquelles s'ouvre la notice où ressuscitent la belle intelligence et le noble caractère de Léon Lefébure, fondateur de l'*Office central des Œuvres de Bienfaisance* : « A toute l'élite d'hommes de cœur qui revivait en sa personne, il a assuré à son tour des continuateurs dignes d'elle et de lui. Ce fut un de ces Français qu'on n'apprécie à tout leur prix que le jour où ils ont disparu. On s'aperçoit alors que, dans le siècle qu'ils ont traversé, le pays n'a peut-être rien de mieux à montrer en exemple à la jeunesse et en témoignage à l'étranger. »

Pour le salut de notre patrie, souhaitons qu'à l'occasion de ce petit volume si actuel de M. Joly se vérifie l'adage antique : *Breve et efficax iter per exempla.* C. Huit.

La Famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution, par Christian Maréchal. Paris, Perrin, 1913, in-8 de 345 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Jeunesse de La Mennais, *contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au* XIXe *siècle*, d'après des documents nouveaux et inédits, par Christian Maréchal. Paris, Perrin, 1913, in-8 de 719 p. — Prix : 7 fr. 50.

Déjà M. Christian Maréchal a attiré l'attention des lettrés par de pénétrantes études sur La Mennais et son école. Il s'est appliqué principalement à scruter ses relations avec ses jeunes amis au temps de la Restauration : Sainte-Beuve, Victor Hugo, Lamartine. Ses révélations sur l'influence réciproque de ces personnages ont été curieuses entre toutes. Aujourd'hui il « remonte » le cours des âges et cherche dans l'atavisme du célèbre écrivain catholique des explications sur sa formation personnelle et ses origines intellectuelles. Études graves, dont il convient de tenir compte avant l'heure où nos contemporains se lasseront peut-être un peu de tant d'analyses et de synthèses touchant le groupe menaisien.

Ce sont des précisions curieuses, tirées le plus souvent des archives locales, qui sont apportées sur la famille de La Mennais, les emplois et charges de ses ancêtres à Saint-Malo, l'anoblissement dont leurs services les rendirent dignes sous Louis XVI, leur conduite et leur sort pendant la Révolution. Les figures du père Robert de La Mennais et de l'oncle Robert des Saudrais sont particulièrement dessinées et heureusement placées dans leur cadre.

Mais le volume qui traite de la *Jeunesse* présente une valeur plus scientifique que celui qui concerne la *Famille*; il nous fait entrer dans les replis de « cette âme que le ciel a longtemps disputée à la

terre » et qui poursuivit sans succès le recherche toujours inquiète, souvent décevante, du bonheur. M. Maréchal parvient à établir un parallélisme rigoureux entre les sentiments intimes et les écrits publics de La Mennais; chaque crise de sa pensée et de son cœur se traduit successivement dans un livre. Esprit essentiellement impressionnable. La Mennais subit l'influence des auteurs qu'il fréquente; il a donc ainsi des « précurseurs, » chez qui il convient de rechercher la « genèse » de ses convictions. La plume à la main, M. Ch. Maréchal lit, dépouille, annote les maîtres qui ont inspiré les premiers travaux de l'élève qui les allait dépasser. Malebranche, M. de Bonald, l'abbé Frayssinous, les Sulpiciens, Feller (avec son *Catéchisme philosophique*), Bergier (avec son *Traité de la vraie religion*). Ces rapprochements, manifestés à des degrés divers, sont fort curieux et en vérité explicatifs des phases les plus obscures de la vie intime de l'abbé Féli. De toutes ces conclusions, la plus inattendue, et qui ne semble cependant pas un paradoxe, c'est que Rousseau a exercé une influence secrète mais victorieuse sur La Mennais qui allait en effet évoluer du catholicisme ultramontain au catholicisme royaliste, puis au catholicisme libéral et enfin révolutionnaire.

Les déductions de M. Maréchal se présentent fortes, suggestives, convaincantes. Elles s'appuient sur un appareil scientifique considérable; l'étude d'archives importantes (notamment celles des Frères de l'instruction chrétienne, actuellement à Jersey); une lecture assidue et persévérante; un soin extrême à indiquer les documents. De grands éloges sont dus à un labeur si intelligent qui consacre le talent de celui qui a mené cette vaste enquête intellectuelle et morale. On peut regretter qu'il ait été prendre pour guide « historique » dans l'histoire religieuse contemporaine le lourd et vulgaire pamphlet de M. Debidour. Sans doute il montre bien ne pas s'en être laissé impressionner, et c'est peut-être par une malice raffinée qu'il déploie cette politesse inutile vis-à-vis d'un auteur à qui la passion sectaire enlève toute autorité scientifique, mais c'est trop d'encombrer le bas des pages de ces références déplaisantes. Le lecteur « averti » en est choqué et celui qui ne sait pas peut en revenir trompé.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Louis Veuillot, par C. LECIGNE. Paris, Lethielieux, s. d., 1913, in-12 de 442 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas, je pense, amoindrir la valeur du *Louis Veuillot* de M. l'abbé Lecigne, que de dire que c'est moins une étude critique qu'une étude nettement apologétique de la personne et de l'œuvre de Louis Veuillot. Je me hâte d'ajouter que je pense en tout, au sujet de Louis Veuillot, comme pense l'auteur lui-même, et que je ne puis

donc que l'approuver et le féliciter d'avoir, en cette année du centenaire de Louis Veuillot, rendu ce bel hommage enthousiaste à la mémoire de cette grande figure de chrétien et d'écrivain, qui jette un incomparable éclat sur l'histoire littéraire et religieuse de la France.

Désireux de faire revivre en son entier et dans tous ses détails la physionomie de Louis Veuillot, M. l'abbé Lecigne lui a consacré dix chapitres, je pourrais dire dix discours, car le livre a pour origine dix conférences qui ont porté de ville en ville la gloire de l'illustre rédacteur en chef de l'*Univers*. Chaque chapitre est le portrait de Louis Veuillot, en sorte que nous avons comme dix portraits du même personnage, mais chacun pris sous un angle différent, qui permettent de recomposer d'ensemble cette haute figure en une sorte de mémorial grandiose de sa gloire, de ses talents, de ses services, de ses qualités diverses, et, je puis bien dire (car c'est le chrétien qui fait vraiment l'unité de cette physionomie) de ses rares et hautes vertus. Il ne m'appartient pas, certes, de canoniser Louis Veuillot, mais je pense qu'on l'a défini exactement quand on a dit qu'il fut un écrivain de premier ordre et un admirable chrétien.

Donc, après un premier chapitre consacré naturellement aux *Origines* de Louis Veuillot, M. l'abbé Lecigne nous montre ce que fut *l'Ame chrétienne, l'Esprit, le Cœur* de Louis Veuillot, puis il fait revivre en lui le *catholique intégral*, le *gentilhomme*, et par le caractère ce fils de tonnelier et ce descendant de bergers bourguignons fut vraiment un gentilhomme, puis il nous montre ce que fut le *Français*, et c'est une occasion de s'expliquer sur la ligne politique de Veuillot. Tout cela c'est le journaliste, et L. Veuillot qui, malgré lui et contre son gré et ses goûts, passa sa vie dans les polémiques et les luttes du journal, trouva le temps d'être autre chose, car il fut poète à ses heures, et aussi romancier, et il a laissé quelques œuvres qui peuvent à bon droit passer pour les chefs-d'œuvre du roman chrétien. Le dernier chapitre, l'*Opportunité de Louis Veuillot*, met le grand journaliste en face des difficultés présentes et montre combien, si changées que soient les circonstances, son œuvre, vieille de quarante ans, garde encore d'actualité et d'opportunité.

Je regrette que M. Lecigne n'ait pas consacré un chapitre à Louis Veuillot *épistolier*, car il me semble que c'est par sa correspondance que Louis Veuillot s'est fait le mieux connaître à nous et que nous avons pu pénétrer plus à fond dans l'intimité de sa belle âme; n'est-ce pas aussi sur sa correspondance que se fonde maintenant sa meilleure gloire d'écrivain? Sans doute, M. Lecigne la cite souvent au cours de ses belles études, notamment dans le chapitre sur *le Cœur*, mais je crois qu'une étude spéciale sur cette partie de son œuvre en eût mieux fait ressortir la valeur et l'intérêt.

Quoi qu'il en soit de cette réserve, le livre de M. Lecigne est extrêmement remarquable, brillant, vivant, plein d'une verve de bon aloi, et je ne crois pas qu'on ait jamais fait de l'œuvre et de la personne de Louis Veuillot une étude aussi complète. Il en a exploré tous les sommets et en a bien fait valoir tous les charmes. Et de tous ces traits qui peuvent paraître un peu dispersés, se dégage une figure d'une rare unité et d'une vivante ressemblance. Ce sont bien dix portraits, si l'on veut et si l'on s'en tient à la forme matérielle du livre, mais dix portraits qui convergent sur un seul sommet, pour y dresser, dans sa gloire, le monument du centenaire.

Je ne ferai qu'un reproche au livre de M. Lecigne, c'est d'en avoir obstinément et systématiquement écarté toutes les références : on aimerait à trouver l'indication de toutes ses sources pour pouvoir retrouver, en leur lieu d'origine, tous les fragments, d'ailleurs bien choisis, qu'il a cités. Ce contrôle est nécessaire pour assurer la valeur du livre et faire d'une œuvre de circonstance une œuvre solide et ferme, bien gardée pour l'avenir. A se tenir toujours en contact avec les œuvres où il a puisé, l'auteur se fût d'ailleurs préservé lui-même de certaines erreurs inévitables à qui ne travaille pas directement sur les textes de première main et s'en fie trop à sa mémoire ou à des notes hâtives qui ne suffisent pas à fonder solidement un livre.

Je me permets donc, en vue des éditions prochaines, de lui signaler quelques corrections à faire. A la page 17, l'auteur place Scribe parmi les employés de l'avoué Delavigne : c'est certainement une erreur. Scribe avait vingt-deux ans de plus que Louis Veuillot, il a pu être le client de l'avoué Delavigne, il n'a jamais été son employé, ni par conséquent le camarade de Louis Veuillot, d'abord sauteruisseau puis clerc de l'étude.

A la page 101, M. Lecigne cite un vers de Louis Veuillot à propos de Victor Hugo et lui fait dire :

Nul n'a fait tant de vers ni si beaux, ni si bêtes.

La citation n'est pas exacte : Louis Veuillot a écrit, c'est dans *les Couleuvres* (p. 115) :

Nul n'a fait tant de vers ni si beaux, ni si drôles.

A la page 176, l'auteur parle d'une lettre de Montalembert au P. Gratry, écrite huit jours avant de mourir, et les paroles qu'il cite sont extraites de la lettre écrite à un jeune avocat de Paris, M. Léon Lallemand, c'est la fameuse lettre sur *l'idole du Vatican.*

Je ne veux pas pousser plus loin ce petit examen critique, d'autant que l'absence de références rend les vérifications difficiles. Mon dernier mot sera pour féliciter M. l'abbé Lecigne d'avoir publié

ce bel ouvrage et pour recommander à nos lecteurs de lui faire bon accueil. Il en est digne à tous points de vue. P. Talon.

Histoire des communes annexées à Paris en 1859, publiée sous les auspices du Conseil général. **Vaugirard**, par Lucien Lambeau. Paris, Leroux, 1912, in-4 de 538 p., avec 9 grav. et 3 plans. — Prix : 12 fr. 50.

Quand a paru le premier volume de cette collection (il était consacré à Bercy), nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensions des travaux de M. Lambeau. La monographie de Vaugirard ne le cède en rien à celle qui l'avait précédée : même érudition, même connaissance des sources originales, même conscience d'historien, même précision; toutes ces qualités se retrouvent dans ce volume, et c'est un plaisir de le constater.

Les documents anciens concernant Vaugirard ne remontent guère au-delà du XIIIe siècle et ils sont encore bien peu nombreux pour les siècles suivants. La paroisse ne prit quelque importance que vers le milieu du règne de Louis XIV et l'on peut presque dire que, jusqu'à cette époque, elle n'était que purement rurale. Au dix-huitième siècle le village prend forme : les plans du temps indiquent un certain nombre de constructions, mais aussi d'immenses terrains de culture; la population, qui atteignait à peine 800 habitants vers 1710, avait triplé au moment de la Révolution : Vaugirard était devenu un grand village, et il comprenait plus de 30.000 âmes quand il fut annexé à Paris, en 1859.

Aujourd'hui, c'est à peine si l'on trouve encore quelques parties d'anciens jardins, quelques vestiges d'anciennes habitations qui rappellent les humbles origines de cette localité : c'est dans l'intéressant volume de M. Lambeau qu'il faudra en rechercher la trace.

P. Lbe.

La Fusion monarchique (1848-1873), d'après des sources inédites, par Claude-Noël Desjoyeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de III-482 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pendant tout le cours du XIXe siècle, au lendemain de chacune de ses crises, la France, — curieux phénomène ! — confia son sort à des Assemblées politiques où dominaient les représentants des familles traditionnellement dévouées à la cause catholique et monarchique. Telles furent les Assemblées de 1815, de 1848 et de 1871. Épuisé par les commotions, à bout d'épreuves et de malheurs, le pays divorce, chaque fois, avec les agités et les factieux et appelle à son secours l'élite sociale et croyante de la nation. Comment se fait-il que les élus s'acquittent si défectueusement de leur tâche? Quelle fatalité

veut que le succès réponde si mal à l'élan du pays, comme à la bonne volonté de ses mandataires? En 1871, de même qu'en 1848 les représentants de la France avaient reçu la mission de rétablir la Royauté. Pourquoi cette campagne échoua-t-elle? M. Desjoyeaux nous raconte, dans un livre merveilleusement documenté, les vicissitudes d'une entreprise qui devait tromper les plus nobles espérances. D'après les renseignements recueillis par l'historien il semble que la menace d'une coalition italo-prussienne contre la monarchie restaurée dicta l'étrange *non possumus* du comte de Chambord. Je dis « il semble »! Les certitudes, en effet, nous manquent. Avec une loyauté digne d'éloge, M. Desjoyeaux convient lui-même que, malgré ses recherches, le problème reste insoluble. Si le *veto* de Bismarck avait empêché le prince d'obéir aux vœux de l'Assemblée nationale, comment expliquer le voyage de Versailles? Il ne faut pas oublier, en effet, qu'après avoir écrit la lettre du 27 octobre 1873, qui mettait à néant tous les projets, le prince, moins de quinze jours après cette épître, le 9 novembre, vint, dans la ville du grand Roi, tenter de renouer les fils d'une négociation définitivement rompue. Pour le dire en passant, peut être M. Claude-Noël Desjoyeaux aurait-il dû consacrer un chapitre spécial à cette déconcertante démarche sur laquelle planent encore aujourd'hui tant de ténèbres.

Singulière contradiction! Qui nous révèlera pourquoi le même prince, naguère si prévenu contre tout accord, à Salzbourg, se portait, dès le lendemain, à Versailles, au devant des pourparlers qu'il avait déclinés la veille et qui, maintenant, le fuyaient? L'histoire contemporaine est ainsi pleine de fourrés où ne pénètre qu'un parcimonieux rais de soleil. Malgré ces obscurités, que dissiperont peu à peu les travaux des chercheurs, le livre de M. Claude-Noël Desjoyaux nous donne, sur la tenttaive de restauration monarchique, avec les informations les plus complètes et les plus sûres, les appréciations les mieux motivées et les plus impartiales sur le rôle des hommes et des groupes qui prirent part à cette campagne. OSCAR HAVARD.

Le Cardinal Lavigerie et son action politique (1863-1892), par l'abbé J. TOURNIER. Paris, Perrin, 1913, in-8 de x-415 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume a été présenté en Sorbonne comme thèse pour le doctorat ès lettres; il a valu à son auteur les félicitations d'un jury où figuraient quelques membres de la Faculté peu suspects de partialité pour un prêtre écrivant la vie d'un cardinal.

On a déjà maintes fois essayé de raconter la carrière politique du cardinal Lavigerie, mais M. Tournier a pu utiliser d'importants documents qui étaient restés inconnus de certains de ses devan-

ciers et dont la communication avait été refusée à d'autres. Neveu de Mgr Tournier, évêque d'Hippone et exécuteur testamentaire du cardinal, l'auteur a puisé à pleines mains dans de précieuses archives et écrit en ayant sous les yeux les pièces les plus confidentielles. On en vient même à se demander s'il n'était pas quelque peu prématuré de livrer à la publicité des correspondances d'une date aussi récente et de formuler des jugements qui voudraient être définitifs, sur des incidents que le recul des temps ne permet pas, selon moi, d'apprécier avec l'entière impassibilité qui est la condition absolue de tout travail historique.

Je donnerai pour exemple quelques lettres adressées au cardinal par Mgr d'Hulst : j'ai de bonnes raisons de les connaître car c'est moi, alors secrétaire du recteur de l'Institut catholique, qui les ai écrites sous sa dictée. J'en ai bien reconnu le texte matériel, mais je ne crois pas que l'interprétation en soit exacte en tout point. Mgr d'Hulst me permettait de ne pas partager toutes ses manières de voir; il écoutait mes objections, sauf à ne pas en tenir grand compte, mais, au cours de ces amicales discussions, il m'a été donné de connaître le fond de sa pensée sur bien des questions; je savais non seulement ce qu'il voulait écrire, mais aussi ce qu'il n'écrivait pas et pourquoi il ne l'écrivait pas. Il me confiait ou me laissait deviner les sentiments et les impressions qui conduisaient sa plume et quand je retrouve ces lettres isolées du cadre de préoccupations qui les avaient inspirées, je ne puis dire que toute sa pensée soit là. Une plante a été aplatie dans un herbier, et qu'a-t-elle conservé de ses fraîches couleurs ou de son parfum caractéristique? N'en est-il pas de même de la plupart des documents à l'aide desquels on cherche à écrire l'histoire?

Je serais désolé si de ces remarques on prétendait déduire que je ne fais pas cas du livre de M. Tournier : j'ai pris un très grand plaisir à le lire et il m'a beaucoup appris. Mais c'est une illusion de penser que le récit le plus habile puisse donner autre chose qu'un reflet lointain des événements dont nous avons été spectateurs et une image confuse des hommes à la vie desquels nous avons été associés.

P. Pisani.

France et Rome, par Louis Madelin. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de 401 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on est, comme M. Madelin, un écrivain fécond et charmant, rien n'est plus aisé que de faire un volume : il suffit de choisir dans les articles parus ici et là, de relier le tout par le fil d'une pensée directrice et le public fera fête au nouveau-né.

Les relations de l'Église et de l'État en France ont traversé bien

des vicissitudes depuis saint Louis jusqu'à nos jours : Pragmatique Sanction, concordats de Léon X et de Pie VII, prétentions abusives de la Couronne ou des représentants de la nation, violences, ruses et malentendus forment les étapes d'une longue route qu'on aime à suivre sous la direction d'un savant qui sait revêtir d'un style élégant dans son sans-façon, une érudition d'une sûreté à peu près irréprochable.

Ce procédé de composition a sans doute quelque chose d'artificiel; il est impossible d'éviter quelques redites et de ne pas laisser des lacunes, mais ce n'est pas un traité adéquat de la matière qu'on demande à l'auteur; il sait plaire et cela suffit.

Je crois que M. Madelin pense que la loi votée par la Constituante pour bouleverser l'organisation ecclésiastique fut *sanctionnée* par le Roi; il en tire même quelques considérations des plus sensées (p. 325-326). Il a perdu de vue que les lois constitutionnelles étaient exécutoires dès qu'elles étaient votées et sans qu'il y eût à demander la sanction royale; or la constitution civile du clergé était l'une de ces lois constitutionnelles. Le roi Louis XVI fit savoir qu'il acceptait et approuvait cette loi, mais une telle loi n'avait pas plus besoin de son approbation que de sa sanction et n'eût-elle pas été approuvée qu'elle n'en eût pas moins suivi son effet. P. Pisani.

L'État et les fonctionnaires, par Alexandre Lefas. (*Études économiques et sociales publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales* xvii.) Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de lxix-397 p. — Prix : 10 fr.

Il y a en France une crise du fonctionnarisme, et cette crise ne date pas d'hier. M. Lefas rappelle les pages curieuses et qui demeurent « d'une actualité cruelle » dans lesquelles Balzac en a analysé les causes et les effets en plein règne de Louis-Philippe. Le mécontentement des fonctionnaires qui se plaignent de la modicité des traitements, de l'insécurité de leur situation, des difficultés de l'avancement, du favoritisme, de l'intrusion de la politique dans des questions où elle n'a rien à voir, ce mécontentement s'est trouvé accru par l'impuissance ou le mauvais vouloir des gouvernements à leur accorder les garanties qu'ils réclament et le statut qu'ils demandent. Ce mécontentement a contribué à accélérer la poussée du syndicalisme, mouvement dangereux qui va directement, M. Lefas nous semble le démontrer, à la négation de l'État et à la substitution à l'organisation politique actuelle d'une organisation anarchique qui nous ramènerait au moyen âge; mouvement d'autant plus dangereux que le nombre des fonctionnaires est plus considérable. Il est vrai que la définition du fonctionnaire a prêté matière à des hésitations; M. Lefas nous montre le même ministère faisant tour à tour rentrer sous cette

rubrique ou en supprimant les mêmes agents. Il ne semble pas néanmoins que les calculs de l'auteur soient exagérés quand il évalue à plus d'un million le nombre de ceux que l'on peut légitimement considérer comme fonctionnaires; un million, c'est-à-dire le quarantième de la population de la France, le dixième des électeurs votants; et le nombre des fonctionnaires a plutôt tendance à augmenter qu'à diminuer. Leur mécontentement n'est donc pas de ceux avec lesquels on puisse ne pas compter; s'ils dépendent du gouvernement qui les nomme et les salarie, ils sont en mesure d'exercer sur lui une singulière pression.

On voit par là même l'intérêt qui s'attache à l'étude de M. Lefas. Il y apporte la double compétence d'un juriste et d'un homme politique.

Son livre comprend deux parties. La première étudie en six chapitres *les Revendications des fonctionnaires* : (I. La Crise du fonctionnarisme. II . La Crise du fonctionnarisme (suite). Le budget des fonctionnaires. III. Chapitre des abus du gouvernement. IV. Les Revendications de statut. V. Associations et syndicats de fonctionnaires. VI. La Grève des services publics.

Son exposé est tout à la fois historique et critique. En nous montrant le mouvement d'opinion qui s'est produit parmi les fonctionnaires et en dehors d'eux au sujet des abus dont ils se plaignent et des revendications qu'ils ont cru devoir formuler, en nous faisant assister à leurs efforts pour obtenir par le groupement (associations ou syndicats) et par des moyens violents (grèves) les garanties qu'il demandent, il nous donne avec franchise et netteté son opinion sur les questions à débattre.

Si le sympathique député d'Ille-et-Vilaine ne fait pas difficulté de reconnaître que les griefs des fonctionnaires sont justes au moins en partie, s'il reconnaît que la conception de l État s'est modifiée singulièrement et que, par suite, les relations entre l'État et les fonctionnaires ne peuvent plus être les mêmes qu'autrefois, il montre aussi, nous l'avons indiqué déjà ci-dessus, ce que le syndicalisme offre de dangereux et de contradictoire à la conception même du fonctionnarisme, il condamne la grève des services publics.

Dans la seconde partie, M. Lefas passe tour à tour en revue les Projets de statuts : I. de 1830 à 1870; II. de 1870 à 1906 (les huit premières législatures républicaines); III. A l'étranger. Les pays anglo-saxons; IV. A l'étranger. Les législations allemandes et celles du continent; V. La neuvième Législature; VI. Le Projet actuel. On conçoit combien l'étude des projets antérieurs et surtout celle des législations qui ont déjà fait leurs preuves à l'étranger est utile pour l'examen du projet déposé par le gouvernement et qui doit venir

en discussion devant les Chambres. M. Lefas insiste pour que les mauvaises volontés qui, à diverses reprises, ont fait échouer les tentatives antérieures, ne retardent pas l'établissement de ce statut légal, devenu indispensable pour les fonctionnaires. Le statut devra, tout en accordant aux fonctionnaires les garanties légitimes, tenir compte des intérêts du public (ce que ne fait pas suffisamment le projet en discussion), puisqu'en définitive c'est l'intérêt public qui est la raison d'être du fonctionnarisme. La réforme, telle que la conçoit M. Lefas, doit faire cesser la confusion entre l'élément fonctionnaire et l'élément élu, le premier, comme le dit justement l'auteur, représentant « un côté permanent de la chose publique, des besoins durables, une organisation stable, basée sur l'expérience acquise et fille de la tradition, » le second, représentant « la variation, la mobilité incessante nécessaire au progrès, en un mot l'évolution. »

L'Introduction, que M. Lefas a mise en tête de son livre, comprend des considérations d'ordre général sur le fonctionnaire et l'État, les transformations de l'État, les doctrines syndicalistes. Il s'efforce notamment d'établir que la notion de la souveraineté de l'État ne correspond pas à la condition actuelle de la puissance publique. Les idées qu'il expose surprendront et peut-être heurteront plus d'un lecteur. Elles sont fort suggestives et la lecture, tant de cette Introduction que du livre tout entier, s'impose à l'attention des esprits réfléchis, en même temps que le grand nombre de documents utilisés, cités et analysés par l'auteur font de *l'État et des fonctionnaires* un instrument de travail précieux pour tous ceux qu'intéresse la question de la réforme administrative. E.-G. Ledos.

La République américaine, par James Bryce. 2e édition française complétée par l'auteur. T. II. *Le Gouvernement des États.* Paris, Giard et Brière, 1912, in-8 de 572 p. — Prix : 12 fr. 50.

La vie des États qui fait l'objet de ce tome II provoque les mêmes observations que l'organisation de l'État fédéral; la loi qui les régit, les organes qui assurent leur existence politique donnent lieu à des observations sévères; mais en conclusion il faut convenir que malgré l'imperfection de ces organes l'œuvre a réussi : les États sont bien gouvernés.

Voilà, en deux mots, ce que nous explique ce gros volume, dont le détail est très intéressant. Le ton général est plus familier, plus aisé, l'analyse plus pénétrante et plus vivante : le traducteur lui-même a su reproduire la pensée originale avec plus de souplesse. Il en résulte que la lecture en est plus facile.

L'auteur n'a pas songé à nous présenter les 127 constitutions que se sont données les États de 1776 à 1909. Il se contente de faire des

observations d'ensemble, puis il nous montre à l'œuvre le mécanisme du gouvernement local. Ce qui le déroute, — et c'est l'objet de ses observations les moins aimables — c'est l'insuffisance des législatures. Elles sont composées de représentants sans talent, les débats n'offrent pas d'intérêt, rien dans cette vie législative ne rappelle la tenue d'un parlement anglais. M. Bryce ne comprend pas et ne comprendra jamais que les États-Unis ont tout répudié du régime parlementaire, son esprit comme ses méthodes; la pensée la plus nouvelle et la plus décisive de leur séparation a été la condamnation de ce système politique où la souveraineté anonyme s'exerce sans responsabilité individuelle. Les Américains comprennent autrement le devoir qui oblige chacun à répondre de ses actes et dans leur régime l'autorité indépendante de chacun s'exerce sous l'empire de cette responsabilité. On peut discuter la valeur du système, l'expérience n'en est peut-être pas encore assez concluante pour permettre de le préférer à d'autres, mais il explique toute l'histoire, et le choix des institutions, et leur fonctionnement.

Une autre originalité plus surprenante a arraché de véritables cris d'étonnement à M. Bryce : les agents qui remplissent les fonctions administratives ne forment pas un corps d'agents viagers; ils sont élus, n'obéissent à personne et ne sont responsables que devant le peuple. Des fonctionnaires qui ne dépendent de personne, qui exercent pendant quelques années, puis disparaissent, voilà de quoi dérouter toutes nos idées du vieux monde où la fonction donne la stabilité, la garantie d'une vie calme et assurée par une succession savante de petits avantages qui viennent avec l'âge. Le régime américain fonctionne cependant à la satisfaction générale, il a le mérite de supprimer les routines; l'agent élu exerce sa fonction avec l'intensité d'application qui lui permet d'en comprendre très vite le mécanisme et la raison d'être. Quels que soient les inconvénients théoriques que nous entrevoyons avec nos idées dominées par d'autres traditions, nous pouvons croire M. Bryce quand il apporte son témoignage non suspect en faveur du gouvernement des États-Unis.

Il n'en va pas de même dans les cités, et ici M. Bryce trouve des faits indiscutables pour justifier ses critiques. Les villes sont formées d'agglomérations plus cosmopolites, et, en l'absence d'un contrôle venu de l'État, la corruption sévit et déshonore. Nous suivrons M. Bryce dans l'exposé des faits qui ont produit de durables scandales à New York et à Philadelphie : ils sont au tome IV de son livre.

Au début de l'historique de la République, une question divisa les hommes politiques et donna naissance à deux écoles : les démocrates voulurent assurer par des précautions pleines de défiance

l'indépendance et la souveraineté des États contre le pouvoir fédéral. Qu'est-il arrivé du conflit qui a duré et qui a abouti à une guerrre tragique de sécession? Il est arrivé que les États, après un siècle, doivent se considérer comme subordonnés à la direction fédérale. La vie locale ne s'est pas développée; il ne s'est pas formé de partis politiques locaux, les États n'ont pas eu d'histoire distincte, et le fait s'explique par leur dépendance initiale. A part les treize colonies, tous les autres ont dû leur existence à un vote du Congrès; ils se sont donné des constitutions, mais elles n'ont été valables qu'après l'approbation du Congrès. Sans devenir des provinces, les États ont tout de même une apparence de divisions territoriales. Le triomphe du gouvernement fédéral de Washington, résultat logique des circonstances et des volontés, domine l'ensemble des observations et des faits.

L. Didier.

Le Gouvernement représentatif fédéral dans la République Argentine, par José Nicolás Matienzo. Paris, Hachette, 1912, in-8 de 380 p.

M. Matienzo a voulu nous expliquer la constitution de l'Argentine. Il l'a fait en historien, et son livre nous explique l'état politique dans une langue très surveillée de juriste à la Montesquieu. Pas d'exclamations lyriques, pas de hors-d'œuvre sur l'indépendance, et ce qui est encore plus louable, pas un mot contre le régime de l'ancienne métropole. L'auteur est un observateur calme qui a vu de près les hommes ayant joué un rôle dans les événements récents, et qui paraît un peu découragé.

L'imitation des États-Unis est une des causes principales de ses déceptions; l'exemple s'est imposé, mais on a eu le grand tort de copier les institutions. Le fédéralisme entre les treize colonies fut une nécessité dans le nord, parce que chacune d'elles avait des assemblées, des traditions, on peu dire un gouvernement, et surtout l'habitude avait été prise par les colons d'intervenir dans les affaires publiques. Il fallut donc, pour soutenir ces treize États, créer une forme nouvelle de régime politique, puisque l'union était une nécessité en face de l'ennemi anglais. En Argentine et dans toutes les colonies de l'Espagne, rien de semblable. Les sujets du Roi n'avaient aucune part au gouvernement exercé par des agents de la métropole; les provinces étaient de simples divisions administratives. Quels motifs pouvaient inspirer l'idée de leur donner une autonomie qu'elles n'étaient pas capables de comprendre. Le régime qui devait répondre à cette situation tout autre ne pouvait être qu'un régime unitaire. Le fédéralisme imposé par l'exemple des Anglo-Saxons ne se justifiait par aucune tradition historique dans les républiques latines.

M. Matienzo paraît embarrassé pour se prononcer. Il cite avec complaisance cette réflexion d'Albendi : « Pour désagréger l'unité nationale de la République Argentine il suffirait d'appliquer au pied de la lettre la constitution des États-Unis, et de transformer en États distincts des régions qui ne sont et n'ont jamais été que les provinces d'un seul et même État. » Il nous fait comprendre qu'il envie cette franche et noble conviction sur laquelle peut se fonder une politique nationale, qui semble d'ailleurs prévaloir; on a fait beaucoup pour arriver à la forme unitaire en admettant comme capitale de la fédération actuelle la ville de Buenos-Aires. Son choix définitif en 1880 a été une sérieuse défaite des fédéralistes. En le constatant, notre auteur, toujours impartial, fait remarquer que malgré tout ce parti reste puissant. Il s'appuie sur les instincts naturels des groupements locaux; la province est devenue une sorte de gouvernement assez étendu, dont le modèle a été fourni par le *Cabildo* des colonies espagnoles. M. Matienzo s'efforce alors de distinguer les nuances qui établissent des différences entre les diverses applications de la forme fédéraliste et cherche une transaction pour corriger le régime actuel. Il est manifeste que ce régime ne lui donne pas satisfaction. En les expliquant il donne une critique sévère et calme des mœurs électorales, dont la corruption lui apparaît comme un mal inévitable. La république est dirigée par une oligarchie qui domine les électeurs par l'influence des gouverneurs; ce sont ces derniers qui choisissent et désignent les candidats, et dans le fond de la scène nous apercevons le *boss* américain; ici on le désigne sous le nom de *caudillo*, ou *cacique*.

Nous ne pouvons dissimuler la surprise que nous a causée la volonté de l'auteur de vouloir paraître ignorer l'influence de la race indienne. Elle fournirait pourtant une explication partielle de ces fâcheuses méthodes électorales. L. Didier.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Marseille, 70, boulevard Notre-Dame,
2 octobre 1913.

Monsieur le Directeur,

On me communique un compte rendu de mon livre sur *la Prière*, signé H. Gisors, et paru dans le *Polybiblion* d'août 1913. Il va sans dire que je n'ai aucunement l'intention de mettre en cause les « jugements de valeur » portés sur mon étude. Mais il y a deux points de fait que je ne puis laisser affirmer sans rectification. Il est si peu exact

que j'aie porté un « jugement sommaire » sur les exercices de saint Ignace et que j'aie donné de ses *manières de prier* une « interprétation toute mécanique », que quatorze pages de mon étude sont consacrées à établir, par delà le mécanisme apparent, le caractère spirituel et effectif de la prière telle que saint Ignace la décrit (p. 257-268). M. Gisors n'a lu que six lignes des p. 71-72, lesquelles ne pouvaient, à leur place dans l'ouvrage, exprimer précisément qu'une première apparence; il les a même lues si distraitement qu'il a cru ce jugement provisoire emprunté au P. Faber, alors que la référence au P. Faber porte sur tout autre chose. — Je dois protester aussi contre une légende d'après laquelle j'aurais déclaré en Sorbonne « que je ne priais pas »; cette légende a été créée de toutes pièces par M. Roure, dans les *Études* du 20 août 1912; et les *Études* elles-mêmes ont été obligées de la rectifier dans leur numéro du 20 octobre suivant. — Ces deux « détails » sembleraient attester non « la rapidité de mon enquête » mais la « légèreté d'information » de M. Gisors.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments très distingués. J. Segond.

Voici la réponse de M. Gisors :

M. Segond me paraît avoir étendu à toute son interprétation de « la prière telle que saint Ignace la décrit » ce qui visait seulement son interprétation des « manières de prier ». Les « *tres modi orandi* » des Exercices sont, à côté des autres méthodes (des trois puissances, de contemplation, d'application des sens), des procédés distincts et subsidiaires.

Toutefois, il est exact que plusieurs observations des pages 260 et 261 rendent trop sévère le jugement que j'ai porté à ce sujet.

La mention que je faisais du P. Faber, par contre, ne s'appuyait en rien sur la référence indiquée. M. Segond le cite volontiers. Puisque cet auteur est fréquemment invoqué dans l'espèce, je tiens à observer que son intelligence des Exercices est contestable.

Les *Études*, enfin, dans une note de huit lignes, qui malheureusement m'a échappé, portent en effet : « M. Segond nous écrit que le sens de sa réponse n'a pas été exactement saisi par notre collaborateur et que les mots « Je ne prie pas » vont à l'encontre de ce qu'il pense et a dit ». Comme cette revue et dans ces limites, je me fais un plaisir d'enregistrer cette rectification. Elle me donne l'espoir qu'en d'autres circonstances je pourrai me trouver plus complètement d'accord avec M. Segond. H. G.

BULLETIN

Les Cloches, par Dom JULES BAUDOT. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La nouvelle monographie que publie D. Baudot est très complète.

L'étude historique, qui constitue la première partie, pleine d'érudition, met bien au point l'état actuel de ce que l'on sait de l'histoire des cloches.

La deuxième partie, liturgique et symbolique, fait doctement et pieusement connaître le développement des rites par lesquels les cloches sont mises au service du culte, les usages auxquels on les emploie et les significations qui leur ont été attribuées. On lira cette étude avec intérêt et profit.

Il serait bon, dans une édition nouvelle, de corriger une erreur de pure distraction : A la page 48, il est dit que Jésus expira sur la croix à *midi*. C'est l'heure où il fut mis en croix. La faute en est à l'inscription citée en cet endroit. A. V.

Lettres à mes amis, sur quelques points de durable actualité. I. *Le Retour, ou Mes Raisons*, par CHARLES MORICE. Paris, Messein, 1913, in-12 de 104 p. — Prix : 2 fr.

C'est pour bien marquer l'opposition entre ses convictions présentes et ses opinions antérieures que M. Charles Morice dédie ces essais, sous la forme de lettres, à des amis nominativement désignés. Partant de ce principe que « tout est dit depuis six mille ans », l'auteur déclare que, pour nous communiquer ses certitudes, il a préféré les lumières qui jaillissent de lui-même à celles qu'il aurait pu trouver dans les livres. « Devant le conflit terrible de l'affirmation et de la négation, je pris, dit-il, l'attitude du peintre devant les grands jeux du jour et de l'ombre. .» On ne saurait qu'applaudir à ce choix. N'est-il pas bon de montrer que les voies naturelles et logiques mènent l'homme, sinon à Dieu même et au dogme, du moins à cette évidence que, hors Dieu et le dogme il n'est pour l'homme qu'incertitude, misère et désespoir? X.

La Culture de l'écrevisse, par P. ZIPCY. Paris, Librairie agricole de *la Maison rustique*, s. d., in-16 de 84 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume est un manuel sérieux de l'élevage de l'écrevisse. Après avoir situé ce crustacé dans l'échelle des animaux, l'auteur dans le second chapitre décrit minutieusement sa conformation, ses mœurs et sa nourriture; puis il consacre le troisième aux maladies et aux causes de destruction; enfin il aborde la question de l'élevage et du repeuplement. Six pages suffisent pour dire l'essentiel à ce sujet. Le reste de l'ouvrage est consacré à la pêche de l'écrevisse et aux questions qui s'y rapportent : telles que la loi, le transport, la conservation et le commerce. Ce dernier point est particulièrement intéressant. C'est un livre à recommander. J.-B. MARTIN.

Emploi des engrais chimiques en horticulture, par J. FRITSCH. Paris, Laveur, s. d., in-8 de VI-178 p., avec 22 fig. — Prix : 4 fr. 50.

Cet ouvrage est conçu dans un esprit pratique, dans le but de faire comprendre aux cultivateurs de jardin les avantages de l'emploi judicieux des engrais chimiques.

Après avoir indiqué, dans un premier chapitre, comment la plante vit et se nourrit, l'auteur étudie les propriétés du sol, qui lui fournit ses aliments et montre la nécessité où l'on se trouve de restituer à ce sol, sous forme d'engrais, les éléments de fertilité que les récoltes font disparaître.

Il montre ensuite que les plantes ne se nourrissent pas toutes de la même manière et qu'il est nécessaire de connaître leurs exigences pour leur donner exactement ce qui leur convient. Se basant sur les résultats d'expériences bien établies, il fait ressortir, à l'aide de tableaux clairs et précis l'efficacité des principaux engrais chimiques dans la culture des plantes potagères, des arbres fruitiers, des fleurs. D. B.

Aide-Mémoire du photographe, par G. MÉNÉTRAT. Paris, Mendel, s. d., 8 fascicules in-12 de 54 à 70 p. — Prix : 6 fr.; chaque fascicule : 0 fr. 75.

Le titre de cet ouvrage est trop modeste. Ce nouveau compendium photographique est mieux qu'un aide-mémoire, c'est une véritable encyclopédie résumée, mais en même temps complète. C'est une mine de renseignements, de formules, de tableaux, de documents de tous genres restés jusqu'à présent épars dans de volumineux traités. C'est dire l'intérêt et l'utilité que peut présenter cet ouvrage si pratique, pour l'amateur, le professionnel et aussi le simple curieux. Donner une analyse d'un travail de ce genre est difficile et oiseux; il sera plus utile et suffisant d'indiquer rapidement le contenu des huit fascicules dont l'ensemble constitue l'ouvrage : Fasc. I.— Documents mathématiques, documents physiques, documents chimiques; Fasc. II. — Objectifs; Fasc. III. — Chambres noires; Fasc. IV. — Procédés négatifs; Fasc. V. — Procédés positifs; Fasc. VI. — Diapositives, procédés positifs spéciaux, photographie des couleurs; Fasc. VII. — Application de la Photographie; Fasc. VIII. — Photographie industrielle, petites recettes. J. C. T.

Ossian, l' « Homère du nord » en France, par A. TEDESCHI. Milano, tipografia sociale; Paris, Champion, s. d., in-8 de 124 p. — Prix : 5 fr.

Ce n'est pas une mauvaise idée d'avoir rappelé ce que nos histoires littéraires négligent trop, que dans la France, envahie au XVIIIe siècle par les « barbares,» Anglais, Suisses, Allemands, etc... les poèmes du mystificateur Macpherson ont soulevé un enthousiasme fou, provoqué des imitations à n'en plus finir, poèmes, drames, opéras, cantates, créé des modes, semé le romantisme dans les jeunes esprits, Chateaubriand, Nodier, Lamartine, Musset lui-même, et fourni à cette pauvre toquée de Mme de Staël — une étrangère aussi — un type de poésie du nord à opposer triomphalement aux vieilleries démodées de la littérature classique. Seulement le travail avait été déjà fait sobrement, fortement, par Joseph Texte dans son excellent ouvrage sur *J.-J. Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire.* M. Tedeschi n'a guère fait que mettre en morceaux et en désordre le chapitre qu'il avait consacré à Ossian. Il est vrai qu'il a analysé telle tragédie d'Arnault ou tel poème de Parnyque Texte avait seulement nommés, et qu'il a aussi ajouté à sa compilation quelques traits qui appartiennent au XIXe siècle, quelques citations de Nodier, de Lamartine, voire de Leconte de Lisle et de Lacaussade. Mais Mme Arvède Barine a aussi fourni à cela sa contribution. Tout à fait un mémoire d'étudiant ou une contrefaçon d'étranger. G. A.

Les Principaux Aspects du globe. La France, par M. ALLAIN et H. HAUSER. Paris, Alcan, 1912, in-16 de IV-407 p., avec 305 grav. et cartes dans le texte. — Prix, cartonné : 2 fr. 25.

A côté du cours de géographie de MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser, à l'usage de l'enseignement secondaire des garçons et du cours que les deux derniers de ces auteurs et Mlle B. Landreaux ont établi à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles, voici que prend place aujourd'hui un nouveau cours, destiné aux élèves des écoles primaires supérieures. MM. H. Hauser et M. Allain sont les signataires du premier volume de cette série, rédigée conformément aux programmes du 26 juillet 1909. Ce volume, d'un aspect très séduisant, nous a paru, par ses qualités de logique dans l'enchaînement des faits, de clarté dans l'exposition, de simplicité dans la rédaction, parfaitement approprié aux élèves de première année, à qui, de par les matières traitées, il s'adresse; il est, d'autre part, admirablement illustré de gravures vraiment parlantes par elles-mêmes, rendues plus instructives encore par leur distribution en petites séries (sur la végétation, par exemple, ou sur la ville de Vienne que commente et explique une brève notice. Ainsi se trouve constitué un volume très bien compris; il séduira l'élève et l'instruira tout à la fois; il lui fera aimer non seulement son pays, mais aussi l'ensemble du globe, dont les 150 premières pages lui exposent brièvement la variété, la complexité, les aspects absolument naturels et ceux qui le sont moins, enfin les transformations profondes que, sous l'action du génie humain, a subies le sol de notre planète. H. F.

Notes sur le voyage de Fr. Jean de Plan-Carpin (1245-1247), par H. MATROD. Couvin et Paris, Librairie de Saint-François d'Assise, 1912, in-8 de 80 p.

Il y a quelques années, dans les *Études franciscaines* (t. XIX), M. Henri Matrod avait publié un très intéressant travail sur le voyage que Fr. Guillaume de Rubrouck exécuta en plein cœur de l'Asie centrale, au temps de saint Louis, jusqu'auprès du célèbre empereur tartare Mangou. Continuant ses études sur les missions politiques et religieuses qui eurent, au XIIIe siècle, les mêmes pays pour but, le savant auteur fait aujourd'hui paraître d'excellentes *Notes sur le voyage de Frère Jean de Plan-Carpin* jusqu'à la « horde » du prédécesseur de Mangou, Kouyouk. On sait que le pape Innocent IV est l'instigateur de ce célèbre voyage, exécuté de 1245 à 1247, dont la relation est (dit très justement le P. Matrod) « l'eau-mère où flottent en germe et comme en suspension toutes les études postérieures de l'Occident sur l'Orient tartare » ; en se servant du texte donné naguère par d'Avezac du récit de Fr. Jean, en l'éclairant à l'aide des notes de cet érudit et de celles que le voyageur anglais Rockhill a ajoutées à sa traduction du récit de Guillaume de Rubrouck, le P. Matrod a écrit une étude qu'on lira avec plaisir et avec fruit. Espérons que l'excellent auteur ne s'arrêtera pas là ; nous attendons de lui maintenant un complément de cette étude, je veux dire un travail complet sur le compagnon de Plan-Carpin, le Fr. François de Pologne. Les deux pages que lui a consacrées le P. Matrod (p. 21-23) ne suffisent pas en effet ; le Fr. François mérite davantage et nul ne peut mieux en fournir la preuve que l'auteur des *Notes sur le voyage de Frère Jean de Plan-Carpin*. HENRI FROIDEVAUX.

Les Logis, par MADELEINE DE CHANSAC. Paris, Émile-Paul, 1912, in-16 de 264 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans *Les Logis* vibrent les souvenirs et les impressions d'une pensée toujours en voyage. Des bords de la Creuse nous allons sur les rives du Rhin, et des grottes de Morgat, nous montons au nid d'aigles de Saint-Martin du Canigou. En passant, nous visitons la cité minuscule de Cordes et nous nous arrêtons un instant chez la pâtissière qui vend des parapluies rouges et des gaufres enveloppées dans des papiers roses. Manoirs de Bretagne, monastères espagnols, couvents russes nous captivent tour à tour et, de cime en cime de val en val, l'aérienne prose de l'auteur nous entraîne à sa suite, dans ses poétiques randonnées. O. H.

Le Mausolée d'Halicarnasse et le Trophée d'Auguste, par MARCEL DIEULAFOY. Paris, C. Klincksieck, s. d., in-4 de 52 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il faudrait pour rendre compte du travail de M. Dieulafoy une compétence en mathématiques qui nous manque. D'ailleurs un exposé de ce genre ne se résume pas. Le savant membre de l'Institut étudie la base mathématique des monuments antiques de l'Orient, qui consiste essentiellement en l'usage des systèmes sexagésimal et décimal, dont le nombre 7 est le lien naturel. Et, par suite, il démontre que là est précisément l'origine de la fortune de ce nombre qui, par conséquent, n'est dû ni au hasard ni à l'astronomie. Des raisons analogues influèrent sur le choix des nombres 3, 12, 10, appliqués aux divisions du temps, puis de beaucoup d'autres objets, tels que les Grâces, les Parques, les plaies d'Égypte, les travaux d'Hercule, les commandements de Dieu, etc., etc...

Le relevé minutieux des cotes du Mausolée d'Halicarnasse montre que les bases mathématiques orientales furent appliquées au célèbre tombeau, et que le Trophée d'Auguste, tant pas ses dimensions que par ses lignes, dérive directement du premier. Un certain nombre d'autres monuments, minarets et tombeaux, églises arméniennes de l'Orient sont dérivés soit de prototype chaldéen du Mausolée, soit de celui-ci même. La Perse moderne a gardé dans ses constructions monumentales les mêmes principes géométriques et arithmétiques. A. B.

Essai historique sur Tréguier, par Un Trécorrois (ADOLPHE GUILLOU). Paris, Champion, 1913, in-8 de VIII-199 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette monographie, que précède une Lettre-préface de M. Le Braz, est très intéressante. L'auteur, Trécorrois, comme il l'écrit au titre de son ouvrage, connaît tous les coins et recoins de sa ville natale qu'il nous raconte, depuis son origine jusqu'à la Révolution inclusivement, non sans faire une incursion dans les temps contemporains, puisqu'il y parle de Renan, d'ailleurs avec tact et discrétion. Naturellement saint Yves a la meilleure part et c'est de toute justice, car il est incontestablement la gloire la plus pure de Tréguier. Longtemps les pèlerins affluèrent de tous les côtés au tombeau de cet avocat des pauvres qui mérita le beau surnom de *saint Yves de vérité*. Cette ville perdit beaucoup par la suppression de son évêché; il ne semble pas qu'elle en ait gardé rancune à la Révolution. Le volume se termine par la liste de ses évêques, depuis saint Tudual (VIe siècle), jusqu'à Mgr Le Mintier qui émigra et mourut à Londres en 1801. ROUSSEL.

Quand Paris voudra! par VALERAN D'ESPIC. Paris, Jouve. 1912, in-18 de 196 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure, confinant par divers côtés au pamphlet, n'est pas sans présenter un certain intérêt. M. Valeran d'Espic prend à partie la majorité du conseil municipal de Paris et l'accuse d'avoir fait le jeu de la minorité radicale et de l'administration préfectorale. L'assemblée communale de la grande cité fut presque toute-puissante quand elle voulut agir pour le mal; elle ne compte plus pour rien comme facteur politique alors qu'elle pourrait être un utile instrument de réaction contre la franc-maçonnerie et exercer une influence considérable sur les destinées du pays.

Ce qui rend spécieuse et erronée la thèse soutenue avec fougue par l'auteur de *Quand Paris voudra* ! c'est qu'il se fait — ainsi que beaucoup de Parisiens d'ailleurs — des illusions sur la majorité actuelle du conseil municipa . La majorité dite « nationaliste » ne correspond pas à des réalités politiques; c'est une simple apparence d'opposition.

Au moment des élections du bureau, des groupes s'entendent pour choisir comme président, vice-présidents et secrétaires des conseillers ne paraissant pas acquis au gouvernement sectaire qui nous régit, mais leur effort en reste là, et toutes les fois qu'il s'agit de voter sur une proposition intéressant l'enseignement, l'assistance publique, c'est le vieil esprit maçonnique et radical qui triomphe. Faut-il s'en étonner, quand un élément important de cette majorité composite est formé par des radicaux dissidents et d'anciens élus nationalistes ayant partie liée avec eux.

Il me semble inutile de faire des personnalités,mais puisque M. Valeran d'Espic en a fait une en prenant à partie un ancien édile qui me touche de fort près, il me permettra de lui dire que si cet édile n'a pas fait de politique à l'hôtel de ville — en dehors de certaines déclarations et protestations qui lui ont paru nécessaires — c'est que, étant donnée la composition du conseil, il était persuadé qu'on n'en pouvait faire que de mauvaise. Par ailleurs, il y a de fort justes réflexions dans ce petit livre et je m'associe au regret exprimé que les conservateurs et les monarchistes n'aient pas mieux compris l'intérêt qu'il y aurait à lutter énergiquement lors, des élections générales, pour faire entrer leurs représentants à l'hôtel de ville de Paris.

ROGER LAMBELIN.

Maurice Barrès et le Problème de l'ordre, par JEAN HERLUISON. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 67 p. — Prix : 0 fr. 75.

« Dans l'œuvre de Maurice Barrès, où s'expriment, balancés dans un rythme harmonieux, les sentiments les plus délicats et les plus rares, il est possible, dit M. Herluison, de discerner, sous l'idée ardente et qui enfièvre la recherche d'une pensée, une idée directrice. Un problème se présente presque à chaque page : le problème de l'ordre. » Discipline, raison de vivre, telle est l'énigme dont M. Barrès poursuit la solution à travers une série d'ouvrages déjà longue. L'enseignement philosophique qu'il avait reçu au lycée du kantien Burdeau l'avait laissé sans boussole. Rentrant en lui-même par un effort renouvelé de Descartes, il y avait trouvé un Lorrain français,très sensible au danger de se voir transformer par la force brutale en Lorrain allemand. De là sa doctrine du nationalisme. Comme Français, il se sent le continuateur d une longue série d'ancêtres : cette simple réflexion le mène au régionalisme et au traditionalisme. Enfin il trouve une règle de conduite, au point de vue intellectuel, dans le classicisme, et, au point

de vue moral, dans la religion catholique, « double tradition, double ordre, que les mêmes hommes nous ont transmis pour garder notre cœur et nos pensées. » Les derniers chapitres expriment le vœu que M. Maurice Barrès ajoute un jour à l'édifice nationaliste qu'il a construit « le couronnement royal que semble bien postuler toute l'histoire de France ».

L'auteur de cette belle synthèse l'a signée du pseudonyme de Jean Herluison. Il s'appelle en réalité Jean Longnon C'est le fils de l'éminent historien, bien condu des lecteurs du *Polybiblion*, chez qui la noblesse des sentiments était au niveau du savoir, et qui est mort après avoir honoré un nom pour lequel cette brochure et d'autres œuvres encore sont le présage d'un nouveau lustre. H. Rubat du Mérac.

Éclaireurs. Un Programme civique, par Baden-Powell. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé; Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de vi-384 p., avec 165 fig. — Prix : 3 fr.

Ce livre est une traduction, en langue française, du Manuel des Boys Scout, dû à la plume du colonel Baden-Powell. Tout le monde connaît l'œuvre qu'a fondée l'officier anglais et personne n'ignore qu'elle fonctionne chez nous sous le nom d' « Éclaireurs de France ». Plusieurs de nos évêques et la presse catholique ont tenu à mettre la jeunesse française en garde contre une institution oblique qui a moins pour objet d'assujettir les éclaireurs à une forte discipline que de les soustruire à l'ascendant de l'Église catholique. Cest une œuvre neutre et par conséquent maçonnique. Il suffit de lire les commandements de l'éclaireur. En Angleterre, si le sentiment religieux est respecté dans quelques compagnies de Boys Scout, il n'en est pas de même en France où domine exclusivement l'esprit laïque, c'est-à-dire l'esprit le plus indépendant de toutes idées religieuses. Dans un des chapitres de son livre, le colonel Baden-Powell nous donne un code de la chevalerie qui n'a pour ainsi dire rien de commun avec celui dont notre ami Léon Gautier a dégagé le texte dans la *Chevalerie*. Voici les dix commandements :

« I. Tu croiras à tout ce qu'enseigne l'Église et tu observeras tous ses commandements. — II. Tu protégeras l'Église. — III. Tu auras le respect de toutes les faiblesses et t'en constitueras le défenseur. — IV. Tu aimeras le pays où tu es né. — V. Tu ne reculeras pas devant l'ennemi. — VI. Tu feras aux infidèles une guerre sans trève et sans merci. — VII. Tu t'acquitteras exactement de tes devoirs féodaux, s'ils ne sont pas contraires à la loi de Dieu. — VIII. Tu ne mentiras point et seras fidèle à la parole donnée. — IX. Tu seras libéral, et feras largesse à tous. — X. Tu seras partout et toujours le champion du droit et du bien contre l'injustice et le mal. »

Le jour où les Boys Scout adopteront ce code nous ne les chicanerons plus. Le colonel Baden-Powell recommande aux éclaireurs d'assister, le dimanche matin, au service du culte. Ailleurs, il fait consister les devoirs envers Dieu dans ces deux préceptes : « 1° Avoir confiance en Dieu; 2° Faire du bien aux autres ». Cette discipline religieuse n'est guère compliquée. Les « éclaireurs français » ne la pratiquent même pas. O. H.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Louis-Charles-Paulin Passy, doyen d'âge de la Chambre des députés, est mort subitement, le 30 juillet, dans sa propriété de Gisors (Eure), à l'âge de 83 ans. Il était né à Paris le 4 décembre 1830. A sa sortie de l'École des chartes, où il était entré en 1850, il fit son droit et fut reçu docteur en 1857. Élu représentant de l'Eure à l'Assemblée nationale en 1871, puis réélu aux élections générales de 1876, il n'a cessé, depuis lors, d'être le député de ce département, où il jouissait d'une situation politique inattaquable. Devenu doyen d'âge de la Chambre depuis quelques années, il prononçait au début de chaque législature un discours qui était un modèle d'invitation à la concorde. Membre de la Société des antiquaires de France, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture de France depuis 1883, élu en 1897 membre de l'Académie des sciences morales et politiques comme académicien libre, en remplacement de M. Albert Desjardins, M. Louis Passy n'était pas absorbé uniquement par la politique. Tous les loisirs que celle-ci lui laissait il les consacrait à des études historiques, économiques et littéraires. En dehors des très nombreux articles qu'il a donnés au *Journal des économistes*, au *Journal des Débats*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à la *Revue des Deux Mondes*, etc., il a publié plusieurs ouvrages qui font autorité dans le monde de l'érudition, entre autres : *De l'Organisation du travail public dans les Gaules et après la chute de l'empire romain* (Paris, 1852, in-8), thèse d'élève de l'École des chartes; — *Étude sur la vie et les œuvres de Thomas Corneille*, excellent travail couronné par l'Académie de Rouen; — *Frochot, préfet de la Seine, histoire administrative* (1780 à 1815) (Paris, 1867, in-8); — *Mémoires et notes d'Aug. Le Prévost* (Paris, 1862-1864, 2 vol. in-8), avec M. Léopold Delisle; — *Le Marquis de Blosseville. Souvenirs* (Évreux, 1898, in-8); — *Mélanges scientifiques et littéraires* (Paris, 1891-1907, 3 vol., in-8); — *Le Livre des métiers de Gisors au* XXI *siècle* (Pontoise, 1907, in-4); — *L'Approvisionnement de Paris et la question des subsistances sous le Consulat et l'Empire*; — *Histoire de la Société nationale d'agriculture de France*. T. I (1761-1795) (Paris, 1912, in-8); — *Éloges, notices et souvenirs* (Paris, 1913, 2 vol. (in-8). La mort de M. Louis Passy éveillera de vifs regrets chez les lecteurs du *Polybiblion*, quand ils se rappelleront qu'il fut un des premiers membres de la Société bibliographique et que M. le marquis de Beaucourt le compta au nombre de ses plus zélés collaborateurs.

— M. Max de Nansouty, le distingué collaborateur du *Temps*, ancien directeur du *Génie civil*, membre de l'Association des journalistes parisiens, est mort le 8 septembre, à Wimereux (Pas-de-Calais), à 59 ans. Max-Charles-Emmanuel Champion de Nansouty était né à Dijon le 27 août 1854. Ancien élève du lycée de Versailles et de l'École centrale, il se consacra à l'étude et à la vulgarisation des inventions modernes, et prit de bonne heure une place très en vue parmi les chroniqueurs scientifiques de notre temps. M. Max de Nansouty, en dehors des nombreux articles qu'il a donnés à des périodiques, a publié les volumes suivants : *La Crémation : sa raison d'être, son historique, les appareils actuellement mis en usage pour la réaliser.* (Paris, 1881, gr. in-8), avec le Dr Pietra-Santa; — *La Télégraphie optique* (Paris, 1885, in-8); — *La Tour Eiffel de* 300 *mètres à l'Exposition universelle de* 1889. *Historique et description* (Paris, 1889, in-18); — *Le Chemin de fer glissant de Girard et Barre* (Paris, 1890, in-16); — *Le Guide de l'Exposition de* 1900 (Paris, 1900, in-18), avec H. Lapauze, A. da Cunha, etc.; — *Pre-*

mières Visites à l'Exposition de 1900 (Paris, 1900, in-12); — *Les Petites Industries du sol. Paille et osier* (Paris, 1906, in-16); — *Les Poissons voyageurs : saumons, truites, aloses, anguilles* (Paris, 1906, in-16); — *Les Produits de la cueillette : truffes et champignons* (Paris, 1906, in-16); — *Quelques fruits : châtaignes, prunes et pruneaux* (Paris, 1906, in-16); — *La Tabletterie : os, écaille, nacre, celluloïd* (Paris, 1906, in-16); — *Au feu! Chaleur, lumière, chauffage, éclairage* (Paris, 1906, in-16); — *Fantasias* (Paris, 1907, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Le Machinisme dans la vie quotidienne* (Paris, 1908, in-12); — *Les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire* (Paris, 1909, in-8). En outre, M. de Nansouty a fait paraître *l'Année industrielle, revue des progrès industriels et scientifiques* (Paris, 1890-1909, in-12) et avec M. Conque il a continué les *Merveilles de la nature* de M. Louis Figuier.

— Le professeur Antonin Poncet, un des plus remarquables représentants de la chirurgie française, est mort subitement à Culoz (Ain), au milieu de septembre, à 67 ans. Né en 1846, à Trivier-sur-Moignans (Ain), il fit ses études médicales à Paris, devint agrégé en 1879 et fut nommé professeur de médecine opératoire, puis, en 1890, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Lyon. Il faisait partie de l'Académie de médecine, dans laquelle il était entré en 1895. Depuis quelque temps il était venu se fixer à Paris et ne se rendait plus à Lyon que pour ses cours. C'est lui qui, dans cette dernière ville, assista et tenta vainement de sauver le président Carnot, lorsqu'il fut assassiné. L'œuvre scientifique du docteur Poncet est considérable. Elle comprend des ouvrages techniques estimés et des ouvrages historiques des plus intéressants, entre autres : *De l'Ictère hématique traumatique* (Paris, 1874, in-8), thèse pour le doctorat; — *De l'Hématocèle péri-utérine* (Paris, 1878, in-8), thèse pour l'agrégation; — *Traité clinique de l'actinomycose humaine* (Paris, 1898, gr. in-8), avec L. Bérard; — *Traité de la cystostomie sus-pubienne chez les prostatiques. Création d'un urèthre hypogastrique* (Paris, 1899, in-8), avec Xavier Delore; — *Traité de l'uréthrostomie périnéale dans les rétrécissements incurables de l'urèthre. Création au périnée d'un méat contre nature* (Paris, 1900, in-8), avec X. Delore; — *Rhumatisme tuberculeux* (Paris, 1903, in-8), avec M. Mailland; — *Scarron et Couthon atteints de rhumatisme* (Paris, 1905, in-8), avec le Dr Leriche; — *La Maladie de J.-J. Rousseau* (Paris, 1908, in-8), avec le Dr Leriche.

— La Hongrie vient de perdre le savant orientaliste Arminius Vámbéry, que toute l'Europe appréciait. Né à Dunaszerdahely, le 19 mars 1832, il est mort, à Budapest, le 14 septembre. Orphelin dès le berceau, il ne suivit que pendant trois ans les cours d'une école primaire. Placé en apprentissage, il s'efforçait d'étudier et, sans maître, apprenait plusieurs langues. Enseignant, écrivant, il put enfin obtenir de l'Académie hongroise une subvention de 1000 florins pour aller à Constantinople rechercher les origines de la langue magyare. Il traduisit en hongrois plusieurs ouvrages turcs sur l'histoire de la Hongrie et publia un dictionnaire *Türkisch-deutsches Wörterbuch* (Constantinople, 1858) renfermant 4000 mots : c'était le premier ouvrage de ce genre. Se faisant passer pour un derviche, au péril de sa vie il parcourut, pour y continuer ses recherches, plusieurs régions de l'Asie fermées aux Européens. Le récit de ce voyage a été traduit dans presque toutes les langues. Les principaux ouvrages d'Arminius Vámbéry sont : *Abaska* (Pest, 1862); — *Középázsiai utazás* ((Pest, 1865); — *Vandorlásaim s éleményeim Perzsiában* (Pest, 1864); — *Cagataische Sprachstudien* (*Leipzig*, 1867); — *Vázlataim Középázsiából* (Pest, 1868); — *A. Keletitörök-*

nyelvről (Pest, 1869); — *Indiai tündermesék* (Pest, 1870); — *Uigurische Sprachmonumente und das Kudaiku-Bilik* (Leipzig, 1870); — *Oroszország hatalmi állása Azsiában* (Pest, 1871); — *Geschichte Bokharas von der fáhesten Zeiten bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1873);— *Central-Asien und die englisch-russische Grenzfrage* (Leipzig, 1873); — *Der Islam im* XIX *Jahrhundert* (Leipzig, 1875); — *Keleti életképek* (Budapest, 1876); — *La Turquie d'aujourd'hui et avant 40 ans* (Paris, 1876); — *A török-tatár nyelvek etymologiai szotár* (Budapest, 1877); — *La Turquie est-elle susceptible de réformes* (Paris, 1878); — *Die primitive Kultur des turko-tartarischen Volkes* (1879); — *Küzdelmeim* (Budapest, 1882); — *A magyarok eredete* (Budapest, 1882); — *A török fáj etnologiai és etnografiai tekintetben* (1885); — *La Lutte future pour la possession de l'Inde* (Paris, 1886);— *Hungary in ancient, mediæval and modern times* (Londres, 1887);— *A magyarok keletkezése és gyaropodása* (Budapest, 1895); — *Sittenbilder aus dem Morgenlande* (Berlin, 1896); — *The travels of Sidi Ali Reis* (Londres, 1899); — *Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei* (Helsingfors, 1899); — *Oroszország a sziberiai vasutak befejezése után* (1899), etc., etc. M. A.Vámbéry était membre de l'Académie hongroise et appartenait à de nombreuses sociétés savantes.Il collaborait à des revues hongroises,françaises, anglaises et allemandes.

— M. Joseph Szinnyei est mort à Budapest, le 9 août, après avoir terminé son œuvre de prédilection : *Magyar irók élete és munkai* (*Biographie et bibliographie des écrivains hongrois*) renfermant, en 18 volumes,la biographie d'environ 20.000 écrivains hongrois. Joseph Szinnyei naquit le 18 mars 1830, à Rév-Komárom, il y fit ses études de droit et apprit en même temps le français,l'anglais et l'allemand.Il prit les armes au cours de la guerre pour l'Indépendance, et, pendant le siège de Komárom, nota, au jour le jour, les événements qui se produisaient; il fit de même sous le régime de Bach et publia plus tard ce *Journal* intéressant. Nommé bibliothécaire à l'Université de Budapest, il y réunit les journaux et en dressa le répertoire; il passa au Musée national où il créa la Bibliothèque de la presse, devenue l'une des plus importantes collections de journaux. Il publia, en 1876, *Hazai és külföldi folyóiratok magyar tudományos repertoriuma* (2 vol.). En collaboration avec son fils, il publia *Magyarország természettudományi és mathematikai könyveszétet*, 1472-1875 (Budapest, 1878); à l'âge où d'autres songent au repos, il entreprit le *Dictionnaire des écrivains* et put mener cette œuvre à bien; il a tiré de l'oubli bien des auteurs et a rendu à tous ceux qui s'occupent de recherches littéraires un grand service. Il publia des œuvres de moindre envergure et collabora à de nombreux journaux. Membre de l'Aeadémie hongroise, il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes.

— On annonce encore la mort de MM. : le R. P. Henry d'Arras, de la Compagnie de Jésus, ancien recteur du collège Notre-Dame de Boulogne, mort dernièrement à la mission de Batticaola (Ceylan), à 53 ans ; — Mgr Hugues-Madelain Bottero ,des Missions étrangères de Paris, évêque de Kumbakonam (Indes orientales), qui a traduit la Bible en langue tamoule, mort à Kumbakonam, le 21 avril dernier, à l'âge de 76 ans; — Alfred Firmin Didot, chef de la célèbre maison d'édition parisienne fondée depuis plus de deux siècles, mort au milieu de septembre, en son château d'Escorpain, près de Laons (Eure-et-Loire), à 85 ans; — Hubert Grandjacquet, professeur agrégé au lycée de Nancy, mort à Pont-à Mousson, au milieu de septembre, à 43 ans; — Lafitte de Canson, homme de lettres, ancien chef du mouvement du chemin de fer de l'Indo-Chine, mort à Paris

au commencement de septembre, à 43 ans; — Armand Lévy, chroniqueur financier du *Figaro*, mort au commencement de septembre, au Croissy Seine-et-Oise); — Jean Lévy, élève de l'École normale supérieure, qui, sous le nom de Jean Daluze, collaborait à plusieurs journaux et revues littéraires, mort accidentellement à Saint-Just (Eure), au milieu d'août; — Alexandre Martin, inspecteur d'académie honoraire, ancien chargé de cours à Nancy, ancien professeur au lycée de Bar-le-Duc, auteur de divers ouvrages d'archéologie relatifs au Barrois et à la Lorraine, mort à la fin d'août; — le marquis de Panat, poète distingué, membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, mort en septembre; — Germain-Léon Quantin, collaborateur de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, où il signait des pseudonymes de Du Clos des Érables, Paillot le Jeune et Picaillon, mort à Dijon, le 4 septembre, à l'âge de 56 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Erwin von Baelz, ancien professeur de médecine interne à l'Université japonaise de Tokio, mort le 1er septembre, à Stuttgart, à 64 ans; — Dr. Lüdwig von Bar, professeur de droit criminel à l'Université allemande de Goettingue, mort le 20 août à Oxford, à 77 ans, dont nous citerons : *Theorie und Praxis des internationalen Privatrechts* (Hanovre, 1889, in-8) et *Das deutsche Civilprocessrecht nach den Justizgesetzen des deutschen Rechts in den Grundzügen systematisch dargestellt* (Leipzig, 1890, in-8); — Dr. Ferdinand Braunroth, musicologue allemand, mort le 25 août, à Dresde, à 59 ans; — Dr. Kurd Bürkner, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à l'Université allemande de Goettingue, mort à la fin d'août, à Ehrwald (Tyrol), à 61 ans; — José Canovas del Castillo y Vallejo, ancien député espagnol et écrivain connu, mort en septembre, à Madrid; — Duquesne, professeur pendant de longues années au Conservatoire de Gand, mort en septembre, en cette ville; — Patrick Ford, Irlandais émigré en Amérique, d'abord typographe, puis journaliste et pamphlétaire violent, qui fonda à Boston, en 1870, l'*Irish World*, mort à New York en septembre, à l'âge de 78 ans; — Otto Eggeling, professeur d'histoire de l'art à l'école technique supérieure du grand-duché de Weimar, mort le 26 août, à Weimar; — Dr. Hippolyte Haas, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université de Munich, mort en cette ville, le 2 septembre, à 58 ans; — William Carew Hazlitt, l'éditeur anglais bien connu, mort à Richmond, au commencement de septembre; — Dr. Konrad Helwig, professeur de droit civil à l'Université de Berlin, mort le 7 septembre, à 57 ans; — Dr. Adalbert Hortzschansky, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de Berlin et l'un des éditeurs du *Jahrbuch der deutschen Bibliotheken*, mort le 23 août, à Berlin, à 56 ans; — Gerhard Ouckama Knoop, écrivain allemand, mort au commencement de septembre, à Innsbruck, à 52 ans, après avoir publié diverses nouvelles, entre autres : *Der gelueste Ketten* (Berlin, 1907, in-8) et *Aus den Papieren des Freiheern von Skarpl* (Berlin, 1909, in-8); — Dr. Hermann Kron, savant allemand connu par ses recherches dans le domaine de l'électrochimie, mort à la fin d'août, à Hambourg, à 68 ans; — Dr. August Lutjens, privat-docent de philologie allemande à l'Université de Munich, mort au milieu d'août à Sellajoch (Tyrol), à 27 ans; — Michael Maybrick, compositeur anglais de grand talent, qui laisse de nombreux chants parus sous le nom de Stephen Adams et à qui on doit la fondation d'un prix pour le chant des ballades à l'Académie royale de musique, mort dernièrement à Newport (île de Wight), à 69 ans; — Melleno, un des membres les plus en vue du parti libéral et du journalisme espagnols, mort à la fin d'août, à Biarritz; — Dr. Robert Nieder-Pascha, professeur de chirurgie à l'Uni-

versité allemande de Bonn, mort en cette ville le 24 août, à 51 ans; — Dr. James Obr, professeur de théologie et d'apologétique au Collège de l'Église libre de Glasgow, mort en cette ville, au commencement de septembre, à 65 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages, entre autres : *The Authenticity of St. John's Gospel from internal Evidence* (Londres, 1870, in-8): — Dr. Friedrich Pockels, professeur de physique théorique à l'Université allemande de Heidelberg, mort en cette ville, le 29 août, à 48 ans; — B. A. Quaritch, le plus connu des libraires antiquaires de Londres, mort le 27 août, à Brighton, à 42 ans; — Dr. Arnold Rossel, ancien professeur de chimie à l'Université suisse de Berne, mort à Saignelier, le 18 août; — Dr. Georges Roth, professeur de mathématiques à l'Université de Strasbourg, mort à la fin d'août à Badenviller, à 69 ans; — Auguste Sassen, président de la Société royale de numismatique néerlandaise, qui a dirigé le périodique connu *Tijdschrift voor Noord-Brabantsche Geschiedenis* et a publié dans le *Tijdschrift voor Penningkunde* plusieurs travaux sur les systèmes monétaires en usage aux Pays-Bas à l'époque du moyen âge, mort à La Haye, le 22 juin, à l'âge de 60 ans;— Dr. Karl Schoch, professeur des sciences techniques de la construction à l'École technique supérieure de Grunewald, mort en cette ville, le 29 août; — Dr. Viktor Schumann, professeur de physique à Leipzig, mort le 1er septembre; — Alexandre Spink Beaumont, capitaine anglais retraité, qui était un compositeur de musique distingué, mort le 4 septembre, à Londres; — Dr. Karl Thumser, répétiteur de rhétorique à l'Université allemande de Prague, mort en cette ville le 1er septembre, à 29 ans; — S. E. le cardinal espagnol Joseph Vivès y Tuto, mort à Monteporzio (Italie), au commencement de septembre, à 59 ans, lequel avait vécu en France pendant quelques années et dirigé l'École séraphique fondée à Perpignan.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 13 septembre, M. Héron de Villefosse présente le commentaire d'une inscription latine découverte par M. Fleury du Sert, à Tébourba (Tunisie) relative à la colonie romaine de Thuburbo. — M. Thomas explique les mots *devener* (dévider) et *cuter* (cacher), employés dans quelques provinces. — M. Pottier parle d'une amphore qui, ayant été l'objet de truquages anciens, avait été reléguée dans un placard du Louvre et que l'on vient de retrouver. — M. Chavannes termine l'étude à laquelle il s'est livré sur les inscriptions chinoises du défilé de Long-Men. — Le 19, M. Cordier rend compte d'une lettre reçue de M. Robert Gauthiot, au sujet de la mission que ce dernier a reçue pour l'exploration de la vallée du Yaguob.— M. Babelon lit un mémoire très détaillé sur la politique monétaire de la république d'Athènes et l'influence de la prospérité de cette cité sur la circulation des tétradrachmes à la chouette, que les Athéniens imposaient et partout où ils étaient vainqueurs.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 septembre, M. Chuquet étudie la jeunesse et les débuts de Camille Desmoulins dans la vie politique. — Le 13, M. Chuquet continue la lecture de son travail sur Camille Desmoulins.

Congrès. — Le Congrès des jurisconsultes catholiques tiendra sa 37e session à Lyon les 27, 28 et 29 octobre, sous la présidence de Mgr Sevin, archevêque de Lyon, et de M. de Lamarzelle. L'on a choisi cette année, comme objet des discussions du congrès : « Les Collectivités religieuses en face de l'État ». C'est au Secrétariat de *la Revue catholique des institutions et du droit* (2, avenue de la Bibliothèque, à Lyon) qu'il faut adresser les adhésions et demandes de renseignements.

Concours. — Le prix Lair de 2.000 francs sera attribué en 1915 (délai : 30 juin 1915) au meilleur mémoire manuscrit (anonyme et pourvu d'une devise, à adresser à M. Henri Prentout, 46, rue Basse, à Caen) sur l'histoire d'une ville normande pendant la Révolution (1789-1799). Les concurrents devront étudier l'histoire aussi bien religieuse, économique et sociale que politique et administrative.

Paris. — Pendant quelques années encore la question soulevée par les récents décrets du Saint-Siège sur la communion des enfants aura un véritable intérêt. Dans *la Communion des enfants arrivés à l'âge de discrétion* (Paris, Bloud, 1913, in-16 de 80 p. Collection *Science et Religion.* — Prix : 0 fr. 60), Mgr Douais expose, à la lumière de l'histoire, le sentiment et la pratique de l'Église. Après avoir montré que la législation récente ne fait que nous ramener à des habitudes que nous n'aurions pas dû abandonner, le savant auteur indique leur devoir, en cette matière, à tous ceux qui, à un titre ou à un autre, ont à s'occuper des enfants : parents, confesseurs, curés, instituteurs. C'est aux prêtres du diocèse de Beauvais que ces pages ont été d'abord adressées. Mais elles ont une portée générale et elles peuvent avec avantage franchir les limites d'un diocèse.

— En des pages fortement pensées et abondamment fournies d'exemples et de faits, Mgr Douais, évêque de Beauvais, expose la notion de *l'Apologétique* (Paris, Bloud, s. d., in-16 de 64 p. Collection *Science et Religion.* — Prix : 0 fr. 60), en montre la raison d'être, en précise l'objet, en dégage la méthode propre, en décrit le rôle immense et complexe, en indique les avantages et la nécessité. Si quelqu'un doutait encore de la valeur de cette « forte discipline », il trouverait là sans doute de quoi changer d'avis. Les autres y puiseront des informations utiles et de sûrs enseignements.

— Après un aperçu de la vie de *Thomassin* (1619-1695), et une bibliographie très complète de ses œuvres, nous trouvons dans cette brochure de M. J. Martin (Paris, Bloud, in-16 de 120 p. Collection *Science et Religion.* — Prix : 1 fr. 20) un exposé de ce que le grand oratorien extrait des Pères, et de ce qu'il enseigne lui-même — parfois aussi de ce qu'il oublie — au sujet des diverses questions théologiques, de la foi, de l'Écriture, des rapports de la révélation avec la raison, de Dieu, de la Trinité, de l'Incarnation, de la grâce, de la pénitence, de la hiérarchie. Le tout dit en quelques mots précis, dans un ordre lucide, avec des références nettes et nombreuses. Il est difficile d'être plus complet en restant aussi succinct, et il n'existe guère de brochure aussi riche en renseignements contrôlés.

— L'opuscule de M. Constantin Stareschkine (*Armistice temporaire des Etats européens.* Paris, Figuière, 1913, in-8 de 31 p. — Prix : 1 franc) appartient au cycle de la propagande pacifiste. Pour écarter les menaces de conflits amoncelées sur l'Europe, l'auteur ne compte pas sur la diplomatie, mais déclare s'en remettre à un congrès interparlementaire. Il propose comme but à l'activité de cette assemblée la conclusion d'un armistice, par lequel la France et l'Allemagne, d'une part, l'Allemagne et l'Angleterre, d'autre part, c'est-à-dire les trois puissances entre lesquelles l'antagonisme des intérêts s'accuse davantage, s'engageraient à ne pas se déclarer la guerre pendant cinq ans. Le traité se trouverait de plein droit valable pour une nouvelle période de même durée s'il n était pas dénoncé au cours de la cinquième année. Ah ! le bon billet...

— La collection des *Petits Manuels des syndicats agricoles* nous donne deux nouveaux numéros, au prix de 0 fr. 35 chacun (nos 3 et 4). — Le no 3 traite de *la Vinification*, par M. L. Mathieu (Paris. Librairie agricole de la

Maison rustique, et Villefranche, Rhône, lib. du *Progrès agricole et viticole*, petit in-16 de 47 p., avec 6 fig.). L'auteur parle d'abord de la propreté et de l'asepsie du matériel vinaire et se préoccupe du choix des locaux de vinification, de l'époque de la vendange. Dans les chapitres II et III, il fournit les renseignements indispensables pour bien vinifier en blanc ou en rouge. Le chapitre IV est consacré à la cuvaison, aux résidus de la vinification et à leur emploi. — Le n° 4 concerne *le Mildiou et son traitement*, par M. V. Vermorel (Paris et Villefranche, mêmes librairies, petit in-16 de 44 p., avec 6 fig.). Les viticulteurs trouveront ici toutes les indications utiles sur le mildiou, sur l'époque et la nature des traitements, sur le meilleur mode de préparation de bouillies anticryptogamiques, etc. Ces deux plaquettes méritent le meilleur accueil de la part des personnes qui s'intéressent aux choses de la vigne.

— Nous signalons avec plaisir un charmant petit volume de la collection *Pour tous* : *Les Trois Disparus du « Sirius »*, par M. Georges Price (Tours, Mame, s. d., in-12 de 312 p., illustr. de Ed. Gier. — Prix, cartonné, : 1 fr. 50). Quand ce roman, qui, avec le sentiment religieux en plus, rappelle la manière de Jules Verne, a paru dans l'édition de luxe à 5 francs, le *Polybiblion* en a rendu compte (décembre 1895, t. LXXIV, p. 513). En renvoyant nos lecteurs à cet article, nous n'hésitons pas à recommander *les Trois Disparus du « Sirius »* comme récompense scolaire; il conviendra très bien aussi aux bibliothèques populaires.

Artois. — M. le chanoine P. Chevallot nous donne sur *la Sainte Chandelle d'Arras et le concile de Noyon* (*MCCXLIV*) une petite dissertation (Arras, Imp. de la presse populaire, 1913, in-8 de 48 p., avec 6 grav. hors texte) destinée à prouver qu'un canon de ce concile dans lequel la sainte chandelle n'est pas nommée est une preuve que le concile a discuté et admis l'authenticité de cette relique. En témoignant chez son auteur de beaucoup de zèle, cette brochure montre que son sens historique et critique n'est pas proportionné à ce zèle.

Bretagne. — Nous recevons le tome L des *Bulletins et Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord* (Saint-Brieuc, F. Guyon, 1912, in-8 de 290 p., avec deux plans, une carte et une vue). — Le volume débute par une dissertation curieuse de M. F. Le Bihan sur *le Pot aux roses ou Pot au rose* (p. 1-7). Il se continue par l'*Histoire du monastère royal de Saint-Jacut de-l'Isle-de-la-Mer depuis sa fondation à l'année* 1649, communication (d'après Fr. Noël Mars, religieux bénédictin de la Congrégation de Sainct-Maur) de M. l'abbé Lemasson (p. 9-89, avec 1 plan et 1 carte). — Viennent ensuite : *L'Abbé Augustin Clech*, drame de la Révolution, raconté par M. F. Le Bihan (p. 91-110); — *Tréguier*, par un Trécorrois (M. Guillou), étude dont nous n'avons ici qu'une première partie (p. 111-194, avec plan); — *Inventaire des découvertes archéologiques du département des Côtes-du-Nord* (p. 195-272). — Les dernières pages (273-287) sont occupées par des allocutions prononcées par M. le comte Harscouët à l'occasion de la mort de MM. Charles Carmejeanne, le comte de Geslin de Bourgogne et Maurice Gourdet, présidents et vice-président de la Société.

Champagne. — Sous le titre : *Le Fait d'armes de Pavant* (1563) (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, année 1912. Château-Thierry, Imp. moderne, 1913, in-8 de 50 p. et pl.), M. Lucien Briet a surtout donné, en les faisant précéder de longs récits de la première guerre de religion, quelques renseignements généalogiques sur la famille de Coutes, qui possédait la seigneurie de Pavant. A la suite de ces aperçus généalogiques l'auteur retrace en quelques pages l'histoir

du château de Pavant et termine sa notice par le récit de la légende de saint Bald.

Franche-Comté. — La jeunesse de Proudhon est connue dans ses grandes lignes. M. Arthur Desjardins, notamment, pour ne citer que cet écrivain, avait consacré le livre Ier du tome I de son important ouvrage sur *P.-J. Proudhon* (1896) à raconter de façon solide, serrée, les trente premières années du célèbre socialiste. Mais M. Daniel Halévy, qui a pu consulter les archives familiales de Mme Henneguy, fille de Proudhon, a repris le sujet et l'a traité plus amplement, en marquant assez fréquemment pour son héros une sympathie qu'il explique et entend justifier : *La Jeunesse de Proudhon* (Moulins, 16, boul. Chambonnet; Paris, Figuière, in-16 carré de 151 p.). *Les Cahiers du Centre*, février-mars, 1913. — Prix : 3 fr.). L'auteur nous présente d'abord la famille et donne des détails sur la vie de l'enfant jusqu'à sa seizième année : déjà celui-ci trahit son intraitable orgueil et ses sentiments de rancune. M. Halévy nous le montre ensuite gagnant sa vie comme ouvrier typographe, puis comme correcteur à Besançon et continuant ses études. Son premier séjour à Paris est curieusement décrit, ainsi que son voyage en Provence et son retour en Franche-Comté, où nous le voyons agir à Besançon et à Arbois. En janvier 1838, il retourne à Paris, mais pour très peu de temps, car, en avril de la même année, il revient à Besançon, où, le 23 août, il obtient de l'Académie de cette ville la pension Suard qui va lui permettre, trois années durant, de compléter son instruction à Paris. Pierre-Joseph était alors dans sa trentième année.

Lorraine. — A propos d'une succession ouverte en Franche-Comté, en 1530, dans la famille de Laubespin-La Palud, des actions judiciaires furent intentées par certains prétendants non seulement contre l'héritier principal, mais aussi contre la simple usufruitière d'une seigneurie dépendant de cette succession, dame prébendée de Remiremont en Lorraine. Celle-ci, d'après les opposants, devait être considérée comme religieuse professe, « morte au monde » et par conséquent incapable de recueillir un héritage. L'enquête judiciaire qui eut lieu à ce sujet a permis à M. Max Prinet d'écrire une étude curieuse sur *la Condition juridique des dames de Remiremont, d'après une enquête de* 1538 (Nancy, imp. Crépin-Leblond, in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine* de juillet 1913) et aussi sur la vie religieuse et mondaine de ces dames et sur leur costume. On remarquera notamment qu'elles pouvaient se marier et « succéder à leurs parens comme font toutes femmes et dames séculières qui ne sont de religions ny professes. »

Nivernais. — Le quatrième fascicule du XXIVe volume du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Gremion; Paris, Champion, 1913, in-8 paginé 451-672, avec 2 pl.) marque la fin de ce tome XXIV, dont les pages 451 à 641 renferment les « Pièces justificatives et documents inédits » de l'étude de M. H. de Flamart sur *le Nivernais pendant la guerre de Cent Ans* (xve *siècle*), publié dans le précédent fascicule. Ces pièces, au nombre de cent-dix, vont du 13 avril 1410 à décembre 1430. — M. René de Lespinasse donne ensuite les *Aveux et dénombrements de la noblesse morvandelle au duc d'Athènes pour Château-Chinon, Lormes et Huban en l'année* 1351 (p. 643-666). — A noter aussi les deux belles planches représentant la petite chapelle du château de la Pointe, propriété de M. Paul Levasseur et dont l'historique a été fait précédemment.

Normandie. — Malgré sa modeste apparence, le volume XIX des *Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg* (Cherbourg, imp.

Le Maout, 1912, in-8 de 207 p.) offre un intérêt réel. Il se compose des travaux suivants : *A propos d'une famille de gentil hommes bas-normands aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles. Les Castel de Saint-Pierre-Église*, par M. Joseph Drouet (p. 1-42); — *La Conspiration et le supplice du maréchal de Biron*, par M. F.-V. Picquenot (p. 43-56). A signaler spécialement ici une complainte curieuse sur Biron, que l'auteur tient d'une vieille demoiselle et qui fera la joie des amis du folk-lore; — *La Détention du « baron de Cormatin » au fort national de l'île pelée* (1795-1800), par M. A. Galland (p. 65-88); — *Les Volontaires nationaux de* 1792 *dans le district de Cherbourg. Organisation des compagnies destinées à former le* 3e *bataillon de volontaires de la Manche*, par M. Charles Jean (p. 89-110); — *Notice sur une forme de vœux usitée en Normandie au moyen âge*, par M. Léopold Delisle (p. 111-120). Ces pages avaient été envoyées à la Société par leur auteur, en 1848, c'est-à-dire un an après son admission comme membre correspondant; — *Rosières*, par M. Adrien Le Grin (p. 121-130); — *Conflits entre les religieux de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et les juges du bailliage d'Avranches*, pièces extraites des registres du bailliage d'Avranches, publiées par M. Albert Le Grin (p. 131-143); — *États-généraux de Blois* (1588). *Procès-verbal de l'assemblée des députés de la vicomté de Valognes* (19 *juillet*), publié par M. P. Blaisot (p. 145-150); — *Une Visite mobilière à Cherbourg en* 1601, document publié par M. P. Blaisot (p. 151-160); — *Aux Ruines de Timgad*, par M. L. Favier (p. 161-186); — *Quelques locutions, expressions, dictons et proverbes normands. Nord de la Manche*, par M. Lucien Toullec (p. 187-200). Le volume renferme aussi quelques pièces de poésie : *Les Mois*, sonnets par M. Louis Sallé (p. 57-63), *les Chemins creux*, par le même (p. 64) et *Hommage à Boileau*, sonnet, par M. A. Le Brun (p. 144).

Belgique. — Il n'est pas inutile de signaler ici la semaine d'ethnologie religieuse qui s'est tenue à Louvain du 27 août au 3 septembre. Le succès obtenu l'an dernier par cette institution nouvelle — un beau volume a conservé le souvenir et résumé les conclusions des conférences de l'an dernier — semble avoir encore été dépassé cette année. La semaine d'ethnologie religieuse, qui comprend des cours doctrinaux et des conférences pratiques et pendant laquelle des hommes d'étude se rencontrent avec des missionnaires, échangeant réciproquement leurs idées et se faisant réciproquement profiter de leurs connaissances, a pour objet de former les missionnaires et aussi un public choisi à l'étude scientifique des religions non chrétiennes. L'année dernière, un examen sérieux du totémisme avait occupé plusieurs leçons. Cette année l'islamisme a été une des principales questions à l'ordre du jour.

États-Unis. — La Smithsonian Institution poursuit en 1913 la publication des *Contributions from the United States national Herbarium* qui paraissent par fascicules. — Le vol. 16, Part 4 (Washington, Government printing office, in-8, paginé 105-196) contient les *Descriptions of new plants preliminary to a report upon the Flora of New Mexico*, by E. O. Wooton and Paul C. Standley. — Le vol. 16, Part 5 renferme : *Miscellaneous papers* (in-8, paginé 197-224, 2 pl.), by Charles V. Piper, J.N. Rose, Paul C. Standley, W. E. Safford and E. S. Steele, est formé de diverses notes botaniques de ces auteurs. — Le vol. 16, Part. 9 (in-8, paginé 255-263 avec 7 photogr.) contient : *The genus Epiphyllum and its allies*, by N. L. Britton and J. N. Rose, intéressante étude d'un genre de cactées. — Enfin le Bulletin n° 81 : *Synopsis of the rotatoria* (Washington, Government printing office, 1913, in-8 de 226 p.), by Harry K. Harring, renferme une consciencieuse monographie de ces curieux petits animaux appelés rotifères.

Publications nouvelles. — *L'Eucharistie, la présence réelle et la transsubstantiation*, par P. Batiffol (in-16, Lecoffre, Gabalda). — *Le Mystère de l'Incarnation*, par le R. P. E. Hugon (in-12, Téqui). — *Morale surnaturelle. Les Commandements*, par J. C. Broussolle (in-12, Téqui). — *Œuvres choisies oratoires et pastorales*, par Mgr Touchet. T. IX (in-12, Lethielleux). — *Œuvres oratoires de Mgr Louis-François Laflèche, évêque des Trois-Rivières*, publiées par A. Savaète (in-8, Savaète). — *Ite ad Oves. Le Grand Devoir pastoral des temps actuels*, par l'abbé Guéret (in-12, Lethielleux). — *Pour les jeunes prêtres*, par M.-J. Moisan (in-32, Bonne Presse). — *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, par Mlle de la Vallière (in-32, Bonne Presse). — *L'Idéal du véritable chrétien. Faire connaître Dieu et le faire aimer* (in-32, Avignon, Aubanel). — *Fleurs des cieux*, par F. Bonnard (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Il Concetto del diritto*, da G. del Vecchio (gr. in-8, Bologna, Zanichelli). — *Philosophia moralis et socialis*, par L. Lehu (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Lucidité et intuition, étude expérimentale*, par le Dr E. Osty (in-8, Alcan). — *Bouquet d'orties*, par L. Landron (in-16, Figuière). — *Nos Lycéens, études documentaires*, par J. Fontaine (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Suffrage des femmes*, par T. Joran (in-12, Savaète). — *Théorie de la valeur*, par C. Cornélissen (in-8, Giard et Brière). — *La Maisonnette et son jardin*, par J. Curé et M. Maraval (in-12, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Le Châtaignier, culture et utilisation*, par P. Tricaud (in-16, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Les Plantes industrielles, oléagineuses, textiles aromatiques, diverses*, par L. Brétignière (in-18, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Le Cassis, culture, utilisation, débouchés*, par J. Vercier (in-12, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Leçons sur la dynamique des systèmes matériels, par* E. Delassus (in-8, Hermann). — *Essai de linéométrie*, par J. Ser (in-8, Gauthier-Villars). — *Exercices d'arithmétique. Énoncés et solutions*, par J. Fitz-Patrick (2 vol. in-8, Hermann). — *Théorie des nombres*, par E. Cahen. T. I. Le Premier Degré (in-8. Hermann). — *Les Principes de l'analyse mathématique, exposé historique et critique*, par P. Boutroux T. I (in-8, Hermann). — *Obusiers de campagne et artillerie lourde*, par le capitaine Glück (in-8, Chapelot). — *L'Armée italienne dans la guerre italo-turque* (1911-1912); trad. de la relation officielle italienne par le lieutenant-colonel Morier (in-8, Chapelot). — *Vade-mecum des écoles et patronages. Saynètes, dialogues, monologues, etc., sujets divers*, par l'abbé L. Duranthon (in-8, Avignon, Aubanel). — *Le Jardin des fleurs, essais sur la poésie arabe et morceaux choisis*, par W. B. Ghali (in-18, Mercure de France). — *L'Aile captive*, par D. Vieux (d'Haïti) (in-16, Messein). — *Bethsabée* par J. de Foville (in-16 Plon-Nourrit). — *Entre deux âmes*, par M. Delly (in-16, Plon-Nourrit). — *Mifanwy (la chanteuse galloise)*, par A. Raine; adapté de l'anglais par E. Philippi (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Oiseau de France*, par L. de Kerguy (in-18, Grasset). — *Sur les chemins de la mort et de l'aventure*, par J. Stradiot et M. Branca (in-18, Grasset). — *La Voix du sang*, par Edgy (in-18, Figuière). — *Miss Bretherton*, par H. Ward; adapté de l'anglais par R. Frémy (in-8, Jouve). — *Les Kadourques*, par F. Maratuech (in-16, Sansot). — *Les Chanoinesses de la Cour-aux-Dames*, par M. Maryan (in-18, Firmin-Didot). — *La Vraie Lumière*, par H. Carrère, (gr. in-8, Bonne Presse). — *Fleurs des Landes*, par M. du Hoirs (in-16, Bonne Presse). — *Choix de lettres de Mme de Sévigné* (in-16 cartonné, Mame). — *Essais de critique dramatique*, par E. Franchetti (in-16, Figuière). — *Mystifications littéraires et théâtrales*, par A. Cim (in-16, Fontemoing). — *Le Roman réaliste sous le second Empire*, par P. Martino (in-16, Hachette). —

La République romaine, conflits politiques et sociaux, par G. Bloch (in-18, Flammarion). — *Les Esclaves chrétiens, depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident*, par P. Allard, in-16, Lecoffre, Gabalda). — *Bullaire de l'Inquisition française au* XIVe *siècle et jusqu'à la fin du grand schisme*, par J.-M. Vidal (gr. in-8, Letouzey et Ané). — *Catherine de Bourgogne et la féodalité de l'Alsace autrichienne, ou Un Essai des ducs de Bourgogne pour constituer la seigneurie bourguignonne en Alsace* (1411-1426), par L. Stouff (gr. in-8, Larose et Tenin). — *Loreto. Eine geschichtskritische Untersuchung der Frage des heiligen Hauses*, von professor Dr. G. Hüffer (in-8, Münster in Westfalen, Aschendorff). — *Mœurs intimes du passé*, par le Dr Cabanès (4e série). — *La Vie d'étudiant* (in-16 carré, Albin Michel). — *Une Gloire napolitaine. Saint Janvier et le miracle de son sang*, par L. Cavène (gr. in-8, Bonne Presse). — *Saint Pierre Fourier*, par F. Bonnard (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Le Roman d'une reine sans couronne, Sophie Dorothée de Zell*, par. W. H. Wilkins; trad. de l'anglais par Mlle L. B (in-16, Hachette). — *Gustave III et la Rentrée du catholicisme en Suède*, par P. Fiel et A. Serrière (in-16, Plon-Nourrit). — XVIIIe *siècle* et *Directoire* (*suite d'histoires sur l'histoire*), par Saint-Helme, suivi de *Léonard et la Joconde*, par M. Vieuille (in-16, Éditions Presse française). — *Les Grandes Journées de la Constituante*, 1789-1791, par A. Mathiez (in-16, Hachette). — *Les Conventionnels régicides*, par P. Bliard (petit in-8, Perrin). — *Lettres de Mme Roland*, publiées par C. Perroud. Nouvelle série, 1767-1780. T. I (in-4, Leroux). — *Le Département de la Drôme de* 1800 *à* 1802, par C. Faure (in-8, Valence, Céas). — *Journal d'un voyage à Paris au mois d'août* 1802, par Sir J. Dean Paul; trad. et annoté pour la Société d'histoire contemporaine par P. Lacombe (in-8, Auguste Picard). — *Inédits napoléoniens*, par A. Chuquet (gr. in-8, Fontemoing). — *L'Occupation de Lunéville par les Allemands*, par J. Cathal (in-18, Berger-Levrault). — *En flânant. A travers la France. Paris*, par A. Hallays (petit in-8, Perrin). — *Voyages autour de ma vie, notes et souvenirs d'un vieux Parisien*, par A. Duquesne. T. Ier (in-8, imp. Capiomont). — *Origines et bases de l'alliance franco-russe*, par V. de Gorlof (in-8, Grasset). — *A propos d'un Centenaire. Louis Veuillot*, 1813-1913, par M. Vallet (petit in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Paul Bourget*, by E. Dimnet (in-16 cartonné, London, Constable). — *Ragione e libertà, nuovi saggi di filosofia sociale e giuridica*, da G. Cimbali (in-8, Torino, Unione tipografico editrice torinese). — *Mon Commandement au cours de la campagne des Balkans de* 1912, par Mahmoud Moucktar Pacha (in-8, Berger-Levrault). — *Carnet de campagne d'un officier turc* (*octobre-décembre* 1912). *De Sul-Ouglou à Tchataldja*, par le lieutenant Selim bey (in-12, Berger-Levrault). — *Voix canadiennes. Vers l'abîme*, par A. Savaète. T. VIII. *Écoles du Nord-Ouest canadien* (suite) (1880-1913) (in-8, Savaète). — *Études contemporaines*, par C. Daniélou (in-16, Figuière). — *Manuel d'histoire locale. Guide pratique pour la rédaction des monographies historiques*, par l'abbé C. Allibert (in-8, Avignon, Aubanel). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. — 1. *Sociologie de la paix, introduction à la philosophie du droit international*, par André de Maday. Paris, Giard et Brière, 1913, in-12 de viii-136 p., 1 fr. 50. — 2. *La Femme, sa situation réelle, sa situation idéale*; trad. de l'anglais par Adrienne Terrier, Paris, Alcan, 1913, in-16 de xvi-263 p., 3 fr. 50.

Histoire du droit. — 3. *Le Droit ecclésiastique matrimonial des calvinistes français*, par Joseph Faurey. Paris, Larose et Tenin, 1912, in-8 de 153 p. — 4. *Molière et le droit*, par Ferdinand Sanlaville. Paris, Fontemoing. 1913, in-16 de 226 p., 3 fr. 50. — 5. *La Législation civile et sociale de l'Empire*, par M. de Roux. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, in-8 de 31 p., 0 fr. 50.

Droit civil. — 6. *Les Droits réels dans le code civil suisse*, par C. Wieland; trad. de l'allemand par Henri Bovay. T. I. Paris, Giard et Brière; Lausanne, Sack-Reymond, 1913, in-8 de xvii-815 p., 25 fr. (les deux tomes). — 7. *Étude de droit comparé sur le délai-congé*, par Ernest Lamy. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de 249 p., 5 fr.

Droit commercial et maritime. — 8. *Traité général théorique et pratique de droit commercial*, publié sous la direction de Edmond Thaller. *Des Faillites et banqueroutes et des liquidations judiciaires*, par J. Percerou. Paris, Rousseau, 1909-1913, 2 vol. in-8 de 886 et 776 p., 24 fr. — 9. *La Vente et le nantissement des fonds de commerce*, par J. Bouchet. Paris, Giard et Brière, 1913, in-16 de 264 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Conflits de juridiction entre les tribunaux civils et les tribunaux de commerce*, par J. Champcommunal. Paris, Rousseau, 1913, gr. in-8 de 112 p., 4 fr. — 11. *Traité de droit maritime*, par Daniel Danjon. T. III. *Affrètement, passage, avaries*. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1913, in-8 de 742 p., 9 fr. — 12. *Les Lois commerciales de l'univers*, par Ch. Lyon-Caen, P. Carpentier et F. Daguin. T. II. *Colombie*, par José Uribe; trad. par Paul Carpentier, Fernand Daguin, Stanislas Hacquin, Henri Prudhomme. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1913, gr. in-8 de 250 + 250 p., 43 fr.

Droit public. — 13. *Les Transformations du droit public*, par Léon Duguit. Paris, Colin, 1913, in-18 de xix-285 p., 3 fr. 50. — 14. *Étude sur les droits politiques des femmes aux Pays-Bas, en Finlande, en Islande, au Danemark, en Norvège et en Suède*, par Paul W. Bottenheim. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1913, gr. in-8 de 54 p., 2 fr. 50. — 15. *La Conscience professionnelle. Le Barreau*, par Bourdillon. Paris, Cès, s. d., gr. in-8 de 29 p.

Législation cultuelle. — 16. *Les Églises et leur mobilier devant la loi civile*, par l'abbé F. Fanton. Paris, Amat, s. d., in-16 de xii-467 p., 3 fr. 50. — 17. *Immeubles et ressources des œuvres catholiques*, par Auguste Rivet. Paris, éditions de la « Revue d'organisation et de défense religieuse », 1913, in-16 de 210 p., 3 fr.

Ouvrages divers. — 18. *Traité de la science des finances*, par A. Wagner; trad. de l'allemand par Paul Hallier. T. III. *Le Crédit public*. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de 163 p., 8 fr. — 19. *The Doctrine of non-suability of the State in the United States*, by Karl Singeweld. Baltimore, John Hopkins University, s. d., gr. in-8 de 117 p. — 20. *Library of Congress. List of References on Reciprocity*, compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, s. d., in-8 de 137 p., — 21. *Library of Congress. List of References on international Arbitration*, by Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing office, s. d., gr. in-8 de de 151 p. — 22. *Table générale des références de jurisprudence aux recueils Sirey, Dalloz, Gazette du Palais, Gazette des tribunaux et Pandectes françaises*, par Joseph Jouglar. Paris, Giard et Brière, 1912-1913, 2 vol. in-4 de 379 p. et 448 p., 60 fr.

Philosophie du droit. — 1. — Dans un petit traité intitulé : *Sociologie de la paix*, M. André de Maday, professeur à l'Université de Neuchâtel, étudie les causes de la guerre et de la paix dans l'humanité. Suivant lui, c'est toujours l'intérêt, le désir de se procurer quelque bien, qui pousse les hommes à entrer en lutte ou à conclure des accords. La guerre fut une institution utile dans le passé ; elle eut du moins sa raison d'être. Mais la paix s'est imposée partout où elle a su procurer plus de valeurs aux hommes que la guerre. La paix internationale est-elle arrivée au moment où son évaluation dépasse les valeurs que la guerre peut donner? Si oui, répond M. de Maday, alors il n'est pas douteux que la paix remportera la victoire. Le raisonnement est juste, observerons-nous; mais, pour qu'il nous rassure, il faudrait que la logique eût toujours le dernier mot dans les choses humaines. Or, les hommes se laissent plus souvent conduire par leurs passions que par la logique. Changeront-ils? S'amélioreront-ils? Il faut beaucoup d'optimisme pour conclure comme le fait M. de Maday : « L'homme, qui à travers des centaines de siècles s'est plié sous le joug de l'animalité, arrive enfin, grâce à une évaluation plus juste des choses, à chercher son salut dans l'union, au lieu de le voir dans la division. » Si M. de Maday est optimiste, nous remarquons aussi qu'il se contente parfois d'une documentation un peu trop suspecte. Il accepte la fable du concile de Mâcon posant la question de savoir si la femme a une âme, et il cite à l'appui.... Mme Avril de Sainte-Croix. Voilà une autorité ! Il a l'air aussi de prendre au sérieux le discours de Lapoule, qui, le 4 août 1789, assurait que tel seigneur pour se délasser, au retour de la chasse, faisait ouvrir le ventre à deux de ses serfs (*sic*, et non pas cerfs) et plongeait ses pieds dans le corps sanglant de ces malheureux !

2. — *La Femme, sa situation réelle, sa situation idéale* : c'est le titre d'un recueil de conférences qui furent faites en 1910, à Édimbourg, sous la présidence de Sir Oliver Lodge, professeur à l'Université de cette ville. Ce livre, traduit par Mme Adrienne Terrier, bien qu'il nous vienne du pays des suffragettes, est, dans son ensemble, sage et plein de bonnes idées. Dans la première conférence, M. Arthur Thomson, professeur d'histoire naturelle à Aberdeen, et Mme Arthur Thomson établissent fortement le principe de la distinction organique des sexes et de leurs différences d'aptitudes. Les autres conférences qui, toutes, sauf une seule, furent faites par des femmes, sont généralement d'accord avec cette observation primordiale. En étudiant la situation de la femme dans l'histoire, Miss Lumsden accepte trop volontiers l'hypothèse sans preuve de la préexistence d'un âge matriarcal; mais elle expose fort bien les avantages que les femmes trouvèrent dans l'avènement du christianisme, dans les institutions

monastiques et dans l'esprit chevaleresque du moyen âge. Elle avoue que la Réforme, tout en revendiquant pour l'individu toute liberté dans le domaine religieux, fut préjudiciable aux femmes, de plusieurs manières, et notamment par un retour aux principes de l'Ancien Testament, par le caractère brutal des principaux réformateurs et enfin par la suppression des couvents où s'était faite jusqu'alors l'éducation féminine. On trouvera également de judicieuses remarques et des pensées heureusement exprimées dans la conférence de Mistres Lendrum sur la femme et la famille, et dans celle de Miss Sheavyn sur les professions féminines. Le docteur Clouston s'est appliqué à faire ressortir les dangers du mouvement social moderne pour les femmes. Le principal de ces dangers qu'il redoute, c'est l'affaiblissement de l'instinct maternel. « L'idéal qui placerait la culture scientifique au-dessus de la maternité est un idéal de suicide ; il faut l'abandonner ». Il faut aussi que les femmes évitent de prendre modèle sur les hommes ; « Il y a surtout une imitation dont la femme doit se garder : c'est celle qui porte l'étudiante à marcher, à se vêtir, à parler et à fumer comme un jeune homme ». En traitant de l'éducation de la femme, Miss Melville insiste sur cette idée que l'éducation qui tend à la fois à la vie domestique et à l'exercice d'une profession impose à la jeune fille un double labeur. Une formation professionnelle est néanmoins souvent nécessaire aujourd'hui. Mais il ne faut pas que les jeunes filles se persuadent qu'il y a plus de mérite à être hors de la maison qu'à rester dans la maison. Dans sa conférence sur « la maternité spirituelle », Miss Pearson envisage dans toute son ampleur la mission de la femme. Elle va jusqu'à dire : « Ce sont les femmes qui donnent le ton à la vie publique et à la société ; si elles exigeaient que tous autour d'elles fussent tels qu'elles souhaitent leurs fils et leurs filles, l'état de la société serait bien meilleur et plus noble qu'il ne l'est à présent ». Dans une causerie finale, M. le professeur Lodge résume les idées principales des conférences précédentes. Il conclut que l'affaire essentielle de la femme, c'est l'intérieur ; qu'on doit cependant encourager les femmes à se vouer aux occupations où leurs aptitudes spéciales leur assureront virtuellement une sorte de monopole, mais qu'il faut, au contraire, les détourner des occupations où elles ont à soutenir contre les hommes une concurrence inégale qui les épuise.

Histoire du droit. — 3. — Dans une thèse de doctorat sur *le Droit ecclésiastique matrimonial des calvinistes français*, M. Faurey a voulu exposer les doctrines de Calvin et de ses premiers sectateurs sur le mariage. La Réforme, qui abolissait le célibat des prêtres, aurait dû, ce semble, exalter davantage le mariage, accepter à la lettre la parole de saint Paul : « Ce sacrement est sublime, dans le Christ et dans l'Église ». Mais, au contraire, Luther et Calvin soutinrent que

le mariage n'était pas un sacrement. De fait, le protestantisme, peut-être parce qu'il manquait d'un pouvoir législatif généralement reconnu, a soustrait le mariage à l'autorité de l'Église pour le soumettre à la puissance séculière. Le droit matrimonial des réformés français est contenu dans les actes des synodes nationaux. C'est aux magistrats civils que les synodes renvoient les questions de validité des promesses de mariage, de l'âge auquel le mariage est permis, des causes autorisant la séparation de corps. C'est le Roi qui, à défaut du Pape, peut accorder les dispenses de consanguinité et d'affinité. C'est la justice qui peut dispenser du consentement des père et mère. Le synode de 1559, tout en autorisant le divorce en cas d'adultère, déclara cependant que le mariage, même dans ce cas, ne pouvait être dissous que par « l'autorité du magistrat », ce qui, en fait, rendait le divorce impossible en France. Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants continuèrent à se marier devant les pasteurs qui avaient été autorisés à rester dans le royaume ou ils allèrent se marier à l'étranger. Quelques Parlements annulèrent ces mariages, en se fondant sur la fiction qui voulait qu'il n'y eût plus de protestants dans le royaume. Mais la jurisprudence était devenue plus tolérante dès avant l'édit de Louis XVI qui permit aux protestants de déclarer leur mariage, soit au curé, soit au juge royal. De leur côté, les protestants ont aussi fait preuve d'intolérance en interdisant d'une manière absolue les mariages entre réformés et catholiques. L'ouvrage de M. Faurey, sans aller au fond des controverses, explique clairement et exactement sur quels points les Calvinistes français se sont mis en opposition avec le droit canonique.

4. — Molière a-t-il fait son droit? Bien des passages de ses œuvres témoignent qu'il était très au courant des choses juridiques et savait fort bien, au besoin, parler le langage de la chicane. En recueillant et commentant tous ces passages dans son volume : *Molière et le droit*, M. Sanlaville nous renseigne sur l'état du droit et des mœurs familiales au temps de Louis XIV. Pour bien comprendre les intrigues dont le grand comique a formé la plupart de ses pièces, il est bon de savoir ce qui distinguait alors les diverses classes de la société, en quoi un gentilhomme différait d'un bourgeois, comment s'opéraient les anoblissements, quels étaient les droits des parents sur leurs enfants, comment se faisaient les contrats de mariage, etc. Molière n'avait rien d'un révolutionnaire; il ne s'attaque pas aux lois, mais plutôt aux abus et aux ridicules de son siècle. Mais souvent ces abus et ces ridicules se lient intimement aux institutions du temps. L'intéressant ouvrage de M. Sanlaville a le mérite de rendre l'œuvre moliéresque plus intelligible et en même temps de faire mieux connaître les lois et les mœurs du grand siècle au moyen des comédies de Molière.

5. — Dans une brochure intitulée : *La Législation civile et sociale de l'Empire*, M. le marquis de Roux démontre sans peine que, tout en flattant le peuple, le césarisme napoléonien a fort mal servi les intérêts populaires. Sous le premier Empire, on s'était bien aperçu déjà que le régime successoral du code civil contribuait à la ruine des familles; Napoléon Ier n'en écrivait pas moins à son frère Joseph : « Établissez le code civil à Naples; tout ce qui ne vous sera pas attaché va se détruire en peu d'années ». Napoléon III, qui rêva toute sa vie aux moyens d'améliorer le sort des ouvriers, ne sut qu'autoriser les grèves, mais les libertés syndicales, les mutualités professionnelles, il n'en voulait pas. Tous les gouvernements issus de la Révolution se sont accordés en ce point qu'ils n'ont pu supporter aucune liberté d'association, aucun groupement professionnel indépendant.

Droit civil. — 6. — Si attachée que fût la Suisse à ses lois et coutumes cantonales, elle a dû en venir, elle aussi, à l'unité de la législation civile. A notre époque de vie intense et de circulation rapide ce résultat peut être considéré comme un progrès. Le nouveau code civil suisse, en vigueur depuis 1912, a pu d'ailleurs profiter de tout le mouvement scientifique qui s'est opéré en Europe pour la réforme des lois civiles. Il s'est inspiré surtout du code allemand, mais il s'en distingue par une rédaction beaucoup plus claire et beaucoup plus concise. C'est aussi du point de vue allemand qu'un savant professeur de l'Université de Bâle, M. le docteur Wieland, a commenté le livre IV de ce code. Son ouvrage : *Les Droits réels dans le code civil suisse*, traduit par M. Henri Bovay, formera deux volumes, dont le premier seul a paru. On y trouve le commentaire des dispositions relatives à la propriété mobilière et immobilière, aux servitudes et charges foncières, à l'hypothèque et aux autres formes de gage immobilier. M. Wieland ne cite guère que des auteurs suisses ou allemands et ne se réfère jamais au code civil français. Son livre n'en sera pas moins lu et consulté avec intérêt en France, à raison surtout des innovations introduites par le code suisse dans l'organisation de la propriété. La principale est l'établissement des registres fonciers suivant la méthode de l'*Act Torrens*. L'inscription au registre est désormais nécessaire à la naissance, à la transmission et à l'extinction des droits réels sur les immeubles. Cette inscription fait foi à l'égard des tiers. La tenue des registres est remise à des fonctionnaires cantonaux et l'État cantonal est responsable des erreurs. Outre les servitudes, qui doivent, en tant que démembrements de la propriété, être inscrites sur les feuillets du registre affectés aux immeubles qu'elles concernent, le code permet la constitution de « charges foncières ». Il entend par là des obligations que doit remplir le propriétaire d'un fonds en tant que propriétaire, quelque chose qui n'est pas sans ana-

logie avec les services dus autrefois pour la possession des fiefs. Mais ces charges sont rachetables, au moins après un délai de trente ans. Il y a lieu de noter aussi l'institution des « cédules hypothécaires » et des « lettres de rente », qui faciliteront grandement le crédit immobilier.

7. — Le louage de services, le plus commun de tous les contrats, n'est réglementé en France que par un seul article du code civil, l'article 1780. Il est vrai que cet article est reproduit littéralement dans le nouveau code du travail; il a ce privilège unique de figurer deux fois dans nos codes. Cela ne compense pas son insuffisance. Quels délais doivent être observés, soit par le maître ou le patron, soit par le domestique, l'ouvrier ou l'employé, dans la dénonciation du contrat? Cette question est abandonnée par le législateur français aux usages locaux et à l'appréciation des tribunaux. Au contraire, dans beaucoup de pays étrangers, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Bulgarie, Serbie, Autriche, Russie, Norvège, Suisse, la loi a fixé les délais applicables en cas de congédiement; souvent aussi les causes de rupture sont énumérées, et, dans certains codes, les dommages-intérêts dus en cas de renvoi abusif sont estimés d'avance. On doit reconnaître toutefois que, s'il y a des avantages à ce que ces matières soient réglées législativement, il n'est pas possible d'imposer à tous les travailleurs une loi uniforme, et il convient que chaque corps de métier établisse ses coutumes d'après les besoins de la région et de la profession. Dans son *Étude de droit comparé sur le délai-congé*, M. Ernest Lamy, député, traite, d'après la jurisprudence française, de tout ce qui se rattache à la cessation ou à la rupture du louage de services, non seulement en ce qui concerne les ouvriers, les domestiques, les employés, mais encore à l'égard des marins, des fonctionnaires, des instituteurs publics ou libres. Son ouvrage contient aussi le résumé des règles établies en cette matière par la plupart des législations étrangères.

Droit commercial et maritime. — 8. — Le traité des *Faillites et banqueroutes* de M. Percerou, qui fait partie du *Traité général théorique et pratique de droit commercial* publié sous la direction de M. E. Thaller, n'est pas, comme beaucoup de livres de droit, un travail de compilation plus ou moins bien ordonné; c'est l'œuvre d'un véritable jurisconsulte. Le premier volume est précédé d'une intéressante Introduction, qui contient un exposé historique des procédures analogues à la faillite depuis le droit romain jusqu'à nos jours, puis une étude des faillites en droit comparé, un résumé des statistiques sur la matière, enfin un aperçu général de la procédure de faillite et des principes qui la dominent dans notre droit français. M. Percerou se demande si le régime de la faillite ne devrait pas être étendu à tous les insolvables; dans les pays latins, il ne s'applique

qu'aux commerçants, mais cette tradition, fort ancienne, semble devoir disparaître, et l'examen des lois étrangères démontre qu'il existe un courant continu et puissant en faveur de l'extension de la faillite aux non-commerçants. Le traité de M. Percerou est divisé en neuf parties dans lesquelles il étudie successivement : 1° les conditions requises pour qu'un commerçant soit mis en faillite ou en liquidation judiciaire; 2° les effets de la faillite et de la liquidation; 3° le personnel qui concourt à la procédure; 4° les actes préparatoires de la solution; 5° les diverses solutions pouvant intervenir; 6° les banqueroutes et autres infractions punies par la loi; 7° la réhabilitation commerciale; 8° les règles spéciales à la faillite des sociétés; 9° les lois fiscales applicables à la matière. Il n'est pas de sujet plus complexe que celui des faillites, car il s'agit, en définitive, de déterminer quel sera l'effet de l'insolvabilité du commerçant sur tous les contrats qu'il a passés, sur tous les engagements qu'il a pris et sur tous ceux qu'on a pris envers lui. De là une infinité de questions qui exigent pour être élucidées une science approfondie du droit civil et du droit commercial. Outre cette science, M. Percerou possède aussi une connaissance très étendue des législations étrangères. Il en tire un excellent parti pour marquer les différences existant, sur chaque question, entre le droit français et le droit allemand, anglais ou autre. Au commencement de chaque chapitre ou section de chapitre, il consacre un premier paragraphe à l'examen du point du vue législatif et du droit comparé; il expose ensuite le droit positif français. Ce nouveau traité des faillites est sans contredit le plus complet et le plus scientifique qui ait paru jusqu'ici sur cette difficile matière; il ajoutera encore à l'autorité dont jouissent déjà les autres volumes du traité général de M. Thaller devant les tribunaux.

9. — Les hommes d'affaires et les commerçants sauront gré à M. J. Bouchet, avoué à la cour de Lyon, d'avoir résumé à leur intention les règles de la loi et de la jurisprudence sur *la Vente et le nantissement des fonds de commerce*. La loi du 17 mars 1909 a, comme on le sait, institué un système de publicité pour la transmission des fonds de commerce et leur affectation en garantie par voie de nantissement. C'est tout un régime hypothécaire nouveau, presque aussi compliqué que celui qui s'applique aux immeubles. Quelque soin que nos législateurs aient apporté à la rédaction de cette loi, depuis longtemps réclamée par le commerce, elle a déjà soulevé bien des difficultés, et M. J. Bouchet, dans l'étude minutieuse qu'il en fait, y signale d'assez graves lacunes. Il s'est moins inquiété cependant d'en préparer la réforme que de fournir aux praticiens chargés de l'appliquer, aux notaires, avoués, avocats, greffiers des tribunaux de commerce, un guide sûr, clair et facile à consulter. Le volume contient les formules

d'actes et d'inscriptions les plus communément employées dans la pratique.

10. — L'étude de M. Champcommunal sur *les Conflits de juridiction entre les tribunaux civils et les tribunaux de commerce*, se recommande, elle aussi, aux hommes d'affaires et principalement aux juges consulaires. La compétence des tribunaux de commerce a subi, en France, dans ces dernières années, quelques modifications en sens divers. Ils ont cessé notamment d'être juges d'appel des sentences rendues par les conseils de prud'hommes; ils ont perdu, dans plusieurs cas, la connaissance des litiges entre patrons et employés. En revanche, la loi du 17 mars 1909 a fait entrer dans leurs attributions tout ce qui concerne la vente, le nantissement et la réalisation des fonds de commerce. Ainsi ont surgi de nouveaux litiges sur leur compétence, et il faut bien avouer, comme le remarque M. Champcommunal, que l'imperfection des textes provoque, facilite, encourage l'esprit de chicane. Pour la solution de ces difficultés nouvelles, aussi bien que pour l'examen des controverses anciennes, M. Champcommunal s'est efforcé de remonter aux principes qui ont présidé à l'organisation des juridictions de droit commun et d'exception. Son ouvrage unit à l'utilité pratique une valeur juridique qui mérite d'attirer l'attention de ceux qui ont souci de la réforme de nos lois civiles et commerciales.

11. — Du nouveau et très remarquable *Traité de droit maritime* de M. Daniel Danjon, voici maintenant le troisième volume. Il traite de l'affrètement, du contrat de passage, du remorquage et des avaries. Ces matières fourmillent de questions délicates que le savant professeur de Caen a le don de rendre claires, même pour les personnes peu familières avec les us et coutumes de la mer. Beaucoup de ces questions ont suscité des controverses qui n'auraient pas eu de raison d'être si l'on avait toujours distingué avec soin les situations diverses qui se produisent dans la pratique. Ainsi, sur la question de savoir si le fréteur a un privilège sur les marchandises garnissant le navire, M. Danjon rappelle la distinction essentielle qu'il faut faire entre le cas où l'affrètement consiste dans le louage du navire et le cas où il constitue un contrat de transport. Dans le premier cas, la créance du fréteur est purement chirographaire; c'est dans la seconde hypothèse seule qu'il a un privilège analogue à celui du voiturier. De même, la question tant débattue de savoir si la grève des dockers est un cas de force majeure, de nature à suspendre le cours des délais de chargement et de déchargement des navires, cette question, disons-nous, doit aussi être résolue par une distinction. Une grève générale, englobant la grande majorité des ouvriers d'un port, constituera d'ordinaire un cas de force majeure, si elle est postérieure au contrat et ne pouvait

être prévue; mais la seule grève des ouvriers du chargeur ou du destinataire ne suffira pas pour interrompre les délais. D'autres questions importantes et controversées sont encore élucidées et judicieusement résolues par M. Danjon, notamment sur la responsabilité de l'armateur et du capitaine à l'égard des bagages non enregistrés ou en ce qui concerne les accidents de personnes. L'étude des avaries et de l'importante distinction entre les avaries particulières et les avaries communes remplit toute la seconde moitié du volume. M. Danjon combat ici la jurisprudence de la Cour de cassation qui, pour qu'une avarie soit réputée commune, se montre plus exigeante que la plupart des codes modernes.

12. — Le tome II des *Lois commerciales de l'univers* est consacré tout entier à la Colombie. On sait qu'il a été devancé par les tomes IV, VI, XII, XXIII, XXIV, XXV, XXVIII, XXXV, XXXIX. Pour les conditions de publication de ce vaste recueil, le lecteur est prié de se reporter aux notices que nous avons déjà données précédemment (V. *Polybiblion* de juin 1912, tome CXXIV, p. 487, et de juin 1913, tome CXXVII, p. 486). De même que toutes les anciennes colonies espagnoles, la Colombie ou Nouvelle-Grenade fut d'abord régie par les ordonnances de la métropole. Sous le rapport commercial, les lois dites de la Compilation des Indes, les Ordonnances de Bilbao, les Siete Partidas furent maintenues en vigueur, même après la domination espagnole, par la constitution colombienne de 1821. Plus tard, la Colombie ayant été organisée en république fédérative, il y eut une certaine diversité entre les États colombiens; la législation du commerce maritime resta seule la même pour tous. Depuis 1886, date du rétablissement de la république unitaire, les codes en vigueur sont le code de commerce de l'ancien État de Panama, promulgué en 1869, devenu code national, et le code du commerce maritime, dont la dernière édition est de 1874. Ce sont ces deux codes, suivis de nombreuses lois complémentaires, dont le tome II des *Lois commerciales* nous offre le texte espagnol et la traduction française en regard. Ils sont précédés d'une Introduction historique par M. José Uribe, ancien ministre, professeur à la Faculté de droit de Bogota.

Droit public. — 13.— En rendant compte des précédents ouvrages de M. Léon Duguit, professeur à l'Université de Bordeaux, nous avons déjà résumé sa théorie du droit. Elle consiste à nier les droits de l'homme, qu'il appelle des droits subjectifs, à substituer à la métaphysique ancienne, qui considère la société comme faite pour les individus, une métaphysique nouvelle dans laquelle les individus ne sont rien et la société est tout. Nous retrouvons cette théorie dans son nouveau livre : *Les Transformations du droit public*. Elle conduit le savant professeur à d'étranges assertions, comme celle-ci, par

exemple : « L'homme individuel est une pure création de l'esprit ». Tout en niant les droits de l'individu, M. Duguit nie aussi les droits de l'État; il écrit encore : « L'État n'est plus une puissance souveraine, qui commande ». Qu'est-ce donc que l'État? — « Un groupe d'individus détenant une force qu'ils doivent employer à créer et à gerer les services publics. La notion de service public devient la notion fondamentale du droit public moderne ». Il y a là certes une idée juste : l'idée que l'État n'a de raison d'être que par les services qu'il rend. Cette notion que M. Duguit met en relief dans tout le cours de son livre, n'est pas aussi nouvelle qu'il le suppose peut-être. Les anciens scolastiques soutenaient déjà que toute autorité n'est légitime qu'autant qu'elle est ordonnée en vue du bien commun, *ad bonum commune ordinata*. Il convient de remettre ce principe en honneur, sans toutefois se faire trop d'illusions sur son efficacité. M. Duguit est optimiste. Étudiant successivement la loi, l'administration, le contentieux administratif, la responsabilité de l'État, il signale dans la législation et dans la jurisprudence une évolution qui aboutit à procurer plus de bien-être aux citoyens et à diminuer le pouvoir discrétionnaire des gouvernants. Ainsi, dit-il, « la loi était l'ordre par voie générale, émané de la volonté souveraine; elle est devenue la règle établie pour l'organisation et le fonctionnement d'un service public. L'acte administratif était la manifestation individuelle d'un agent du pouvoir exécutif et par là un acte de la puissance publique; il est devenu l'acte individuel fait en vue d'un service public. » Soit ! Mais les lois sont-elles plus justes? L'administration est-elle plus équitable? Comme preuve de l'amélioration du droit public, M. Duguet se plait à constater les tendances libérales de la jurisprudence du Conseil d'État. Tout cela est fort beau en théorie. Mais le Conseil d'État est bien loin des justiciables; pour la généralité des citoyens, un peu plus d'indépendance des juges, un peu moins d'omnipotence des préfets, une décentralisation plus effective, une responsabilité plus réelle des fonctionnaires, seraient des garanties meilleures. Et le système de M. Duguit, qui nie les droits naturels des gouvernés, n'est pas fait pour assurer le respect de la justice par les gouvernants.

14. — Parmi les transformations qui se préparent dans le droit public, il semble bien que l'on doive compter le suffrage des femmes. Les États du nord de l'Europe ont pris les devants sous ce rapport. M. Paul Bottenheim nous le montre dans son *Étude sur les droits politiques des femmes* dans les pays scandinaves. En Hollande, où pourtant la couronne est sur une tête féminine, le droit de suffrage n'est encore exercé que par les hommes. Mais en Finlande, en Irlande, en Danemark, en Norvège et en Suède, les femmes, au moins les veuves

et les célibataires, qui remplissent certaines conditions de cens et de domicile, participent à l'élection des administrations communales. En Finlande, elles votent pour la Diète et y sont éligibles. Les Norvégiennes ont obtenu en 1907 le droit de voter pour le Storthing. On trouve aussi dans la brochure de M. Bottenheim l'indication des fonctions publiques qui sont accessibles aux femmes dans ces mêmes pays du nord.

15. — En France, les femmes ont été dotées du droit de se faire avocat, et c'est un pauvre cadeau qu'on leur a fait, car cette profession ne leur convient guère. C'est l'avis qu'exprimait très formellement M. le bâtonnier Bourdillon dans une conférence sur *la Conscience professionnelle au barreau.* S'adressant au groupement d'étudiants de l' « Alliance nouvelle », M. Bourdillon s'est appliqué à justifier devant eux les règles et les traditions de l'ordre des avocats. Il démontre que ces règles ont été dictées par l'intérêt social aussi bien que par l'intérêt des avocats et qu'elles se résument en un mot : la délicatesse. Il établit aussi que, même au barreau, quoi qu'on en puisse dire, la conscience professionnelle n'admet pas de conflit avec la conscience morale.

Législation cultuelle. — 17. — Deux mots suffisent à résumer aujourd'hui toute la législation française sur les cultes : 1° Le culte est libre; 2° il peut continuer à s'exercer dans les églises. C'est tout. Nos législateurs, sous l'inspiration de la secte qui les domine, ont bien pu faire table rase du Concordat et de toutes les lois qui garantissaient l'exercice de la religion catholique. Mais la crainte de l'électeur, qui est leur seule sagesse, les a empêchés de fermer les églises. De là résulte une situation étrange, absurde, inextricable pour tout le monde, pour l'État et les communes, en tant que propriétaires des édifices religieux, aussi bien que pour les catholiques, et dont pourtant on est bien obligé de s'accommoder, car elle dure déjà depuis sept ans et rien n'annonce encore qu'elle soit près de finir. C'est à cette situation, considérée surtout dans ses effets et ses conséquences pratiques, qu'est consacré l'ouvrage de M. l'abbé Fanton : *Les Églises et leur mobilier devant la loi civile.* L'auteur, comme il l'indique lui-même, a écrit surtout pour ses confrères du clergé : « Je me suis appliqué, dit-il, à exposer clairement, méthodiquement, aussi complètement que je l'ai pu, les difficultés journalières auxquelles nous nous heurtons en face des pouvoirs publics, qui croiraient se déshonorer s'ils ne nous témoignaient, au lieu de la justice à laquelle nous avons droit, une hostilité systématique. J'ai cherché la solution de ces difficultés non seulement dans les lois rares, incomplètes, imprécises et injustes que nous a faites la Séparation, mais dans de très nombreuses décisions judiciaires. Je n'ai pas dit ce qui *devait être,* mais ce qui est, car je ne

voulais pas lancer mes confrères dans des procès aléatoires et ruineux. » Dans toutes les questions douteuses, et elles ne manquent pas, M. l'abbé Fanton se montre circonspect et conseille la prudence. Son livre, complété par une bonne table alphabétique, est un manuel qui mérite d'être recommandé aux ecclésiastiques.

17. — Et voici un autre petit livre qui peut être bien utile à toutes les personnes qui s'intéressent aux bonnes œuvres, à toutes celles qui veulent faire quelque bien après leur mort, et même aussi aux notaires et aux avocats qui sont appelés à donner des conseils sur l'organisation des institutions charitables et sur les actes de dernière volonté : *Immeubles et ressources des œuvres catholiques*, par M. Auguste Rivet. Ce petit ouvrage, dû à l'éminent avocat de Lyon, qui a déjà rendu tant de services à la cause du droit et de la justice, est divisé en trois parties. La première traite de la propriété des immeubles affectés au culte ou aux œuvres. A mesure que les anciennes églises tomberont en ruine, il faudra bien que les catholiques en construisent de nouvelles. Par quels moyens, légaux ou plutôt extra légaux, pourront-ils s'en assurer la propriété? La même question se pose pour les écoles libres et pour toutes les œuvres qui ont besoin d'un abri stable. Et puis, quand on a l'immeuble, il faut des ressources, des revenus; de quelle manière pourra-t-on se les procurer? Comment sauvegarder le patrimoine mobilier des œuvres? C'est le sujet de la seconde partie. La troisième est consacrée au régime fiscal des sociétés et des associations. Le fisc, en France, ne ménage rien, les bonnes œuvres moins que tout le reste. Dans tout ce qu'on tente, il faut compter avec lui, et trop souvent les droits exorbitants qu'il exige découragent les meilleures volontés. Un appendice donne des modèles de statuts pour sociétés civiles ou anonymes et pour les divers genres d'associations.

Ouvrages divers. — 18. — La Bibliothèque internationale de science et de législation financière, que dirige M. Gaston Jèze, a déjà donné la traduction des deux premiers volumes du *Traité de la science des finances* de M. Adolf Wagner (Voir *Polybiblion* de juin 1910, tome CXVIII, p. 491). Afin de rendre plus accessible aux lecteurs français les idées du célèbre professeur de Berlin, M. Gaston Jèze a cru devoir emprunter au *Dictionnaire d'économie politique* de Schönberg les travaux de Wagner sur le crédit public. Avec l'assentiment de l'auteur, ces études, traduites par M. Paul Hallier, forment le troisième volume de l'édition française du *Traité de la science des finances*. Il y est question principalement des conditions dans lesquelles les États peuvent emprunter, des diverses formes de leurs dettes, des taux d'émission et de l'amortissement. Puis vient l'étude des divers genres de papiers monnaie, émis soit par l'État, soit par les

banques. Un dernier chapitre est consacré à la statistique des dettes d'État. Toutes ces matières sont traitées d'une manière un peu sommaire, mais le livre est riche en indications bibliographiques. Il est toutefois notablement en retard sur l'état présent du mouvement financier. Là où l'auteur dit « actuellement », il faut se reporter au moins à quinze ans en arrière. Or, quinze ans, dans l'histoire du crédit public des États modernes, c'est une longue étape.

19. — Sous le titre de : *The Doctrine of non-suability of the State in the United States*, M. Karl Singeweld traite en deux parties distinctes des procès contre l'État et des procès contre les fonctionnaires. L'idée qu'on ne peut intenter un procès à l'État sans son consentement a prévalu aux États-Unis. Un amendement à la constitution a interdit aux cours fédérales de juger des litiges où un État est partie, ce droit étant réservé à la Cour suprême. Cette doctrine s'étend en général à toutes les actions *in rem* et *in personam*. Mais si l'on ne peut poursuivre l'État pour les dommages causés par ses fonctionnaires, ceux-ci peuvent être assignés directement, aussi bien qu'en Angleterre. Lorsqu'un fonctionnaire refuse d'accomplir un acte de ses attributions, la personne lésée par son refus peut obtenir un jugement l'obligeant à l'accomplir. Un recours est donné aussi contre les actes injustes et dommageables, bien que le fonctionnaire agisse au nom de l'État. Toutefois, lorsque l'acte a été autorisé par l'État, la Cour suprême seule est juge. En somme, toute cette théorie protège à la fois l'État et les citoyens contre les fautes dont les fonctionnaires publics peuvent se rendre coupables.

20 et 21. — Des États-Unis nous sont venus aussi deux volumes de bibliographie, dus à M. Appleton Prentiss Clark Griffin, premier bibliothécaire du Congrès de Washington. L'un est un catalogue des ouvrages et articles de périodiques américains ou étrangers qui ont paru sur les rapports des États-Unis avec les puissances étrangères et sur les rapports du Congrès et du chef de l'État. L'autre est le catalogue des travaux relatifs à l'arbitrage international. Ces deux volumes sortent des presses de l'imprimerie officielle de Washington.

23. — M. Jouglar, avoué à Briançon, s'est condamné à un travail minutieux et fastidieux en dressant une *Table générale des références de jurisprudence aux recueils Sirey, Dalloz, Gazette du Palais, Gazette des tribunaux* et *Pandectes françaises*. Mais que de services cette sorte de « concordance » rendra aux magistrats, aux avocats, à tous ceux qui ont à faire des recherches de jurisprudence ! Généralement les auteurs ou les répertoires, en citant un arrêt, ne renvoient qu'à un seul recueil, et si ce n'est pas celui qu'on possède, il faut consulter les tables de plusieurs volumes pour trouver cet arrêt ou pour reconnaître que le recueil qu'on a ne l'a pas reproduit. Avec la *Table générale* de

M. Jouglar, la recherche deviendra facile. Tous les arrêts publiés y sont énumérés à leur date, et en face se trouve l'indication de tous les périodiques qui les ont insérés. Cette table remonte à 1845; une liste des arrêts plus anciens aurait considérablement augmenté l'ouvrage sans beaucoup d'utilité. Le premier volume, divisé en deux fascicules, comprend les arrêts de 1845 à 1880; le second, en cours de publication, comprendra toute la jurisprudence de la période 1880-1910, et l'on annonce que l'ouvrage sera continué par un fascicule qui paraîtra tous les cinq ans. MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

LOGIQUE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. *Essai d'une logique systématique et simplifiée*, par G.-H. LUQUET. Paris, Alcan, 1913, in-8 de VIII-192 p., 2 fr. 75. — 2. *Précis de philosophie*. III. *Métaphysique*, par l'abbé LEVESQUE. Paris, de Gigord, 1913, in-8 de 221 p., 2 fr. — 3. *Questions d'enseignement de philosophie scolastique*, par le P. PAUL GENY. Paris, Beauchesne, 1913, in-16 de 235 p., 3 fr. — 4. *L'Idée de vérité*, par WILLIAM JAMES; trad. de l'anglais par Mme I. VEIL et MAXIME DAVID. Paris, Alcan, 1913, in-8 de XV-259 p., 5 fr.

PSYCHOLOGIE. — MORALE. — PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 5. *Les Dessins d'un enfant, étude psychologique*, par G.-H. LUQUET. Paris, Alcan, 1913, in-8 de XXVI-262 p., avec 150 planches contenant 1687 dessins, 7 fr. 50. — 6. *La Psychologie objective*, par W. BECHTEREW; trad. du russe par N. KOSTYLEFF. Paris, Alcan, 1913, in-8 de III-478 p. 7 fr. 50. — 7. *La Personne humaine*, par l'abbé C. PIAT. 2e édition revue et augmentée. Paris, Alcan, 1913, in-12 de XV-404 p., 7 fr. 50. — 8. *De l'Animal à l'enfant*, par P. HACHET-SOUPLET. Paris, Alcan, 1913, in-16 de 176 p., 2 fr. 50. — 9. *Psychologie de la volonté*, par EUGÈNE MARTIN. Paris, Alcan, 1913, in-16 de IV-176 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Sentiment religieux, base logique de la morale*, par le comte PEROVSKY-PETROVO-SOLOVOVO. Paris, Marcel Rivière, 1913, in-8 de 172 p., 3 fr. — 11. *Me connaître, me discipliner*, par B. W. MATURIN; trad. de l'anglais. Paris, Amat, 1913, in-12 de 206 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE. — 12. *Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies méd évales* par FRANÇOIS PICAVET. Paris, Alcan, 1913, gr. in-8 de VIII-415 p. 7 fr. 50. — 13. *François Bacon*, par PAUL LEMAIRE. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 64 p. Collection *Science et Religion*, 0 fr. 60. — 14. *Les Grands Philosophes. Descartes*, par DENYS COCHIN. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 281 p., 5 fr. — 15. *Les Grands Philosophes. Montesquieu*, par JOSEPH DEDIEU. Paris, Alcan, 1913, in-8 de VIII-358 p., 7 fr. 50. — 16. *J.-J. Rousseau*, par GEORGE FONSEGRIVE. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *La Philosophie de Jean-Baptiste Vico*, par BENEDETTO CROCE; trad. de l'italien par H. BURIOT-DARSILES et GEORGES BOURGIN. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8 de IX-358 p., 7 fr. — 18. *Les Fragments philosophiques de Royer-Collard*, réunis et publiés pour la première fois à part avec une Introduction sur la *Philosophie écossaise et spiritualiste au XIXe siècle*, par ANDRÉ SCHIMBERG. Paris, Alcan, 1913, in-8 de CXLVIII-325 p., 6 fr. — 19. *La Philosophie et la sociologie d'Alfred Fouillée*, par AUGUSTIN GUYAU. Paris, Alcan, 1913, in-8 de XIX-340 p., avec portrait et fac-similé, 3 fr. 75. — 20. *Une Révolution dans la philosophie, la doctrine de M. Henri Bergson*, par FRANK GRANDJEAN. Paris, Alcan, 1913, in-16 de 169 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. 23e année (1912). Paris, Alcan, 1913, in-8 de 296 p., 5 fr.

LOGIQUE. — MÉTAPHYSIQUE. — Il n'y a pas encore très longtemps que les professeurs universitaires décochaient contre Aristote et

Port-Royal leurs ironies acérées, pour avoir édicté les règles du syllogisme : une réaction heureuse s'est opérée, dont nous trouvons des indices dans le livre de M. Luquet : *Essai d'une logique systématique et simplifiée*. Il s'agit de munir la raison d'un formulaire qui permette l'établissement et la justification des connaissances, la stabilité et le progrès de la science. Pour cela, on prolongera la logique scolastique dans le sens de l'exhaustivité et de la simplification. La déduction reprendra sa valeur et l'induction trouvera son fondement dans la permanence et l'immutabilité des connexions dérivant elles-mêmes du principe d'identité. Le point de vue de M. Luquet est bien choisi, ses aperçus suggestifs, son raisonnement rigoureux. Nous ne nous séparerons de lui, très résolument, qu'au dernier chapitre : *les Principes logiques*, où il fait de la vie « la raison d'être de la pensée ».

2. — M. l'abbé Levesque complète son *Précis de philosophie* par la publication d'un important fascicule destiné à *la Métaphysique*. En 221 pages, il fait tenir l'ontologie, la critériologie, la cosmologie et la théodicée. Lisez les leçons consacrées à l'Existence du monde et au Transformisme, vous les trouverez substantielles et nettes, informées et judicieuses. A ceux qui se plaindraient de la place restreinte accordée à la métaphysique, il faut rappeler le programme universitaire si ridiculement insuffisant; on reconnaîtra que M. l'abbé Levesque ne s'est pas borné aux questions qu'il formule et on lui en saura gré.

3. — *Questions d'enseignement de philosophie scolastique*, par le P. Paul Geny. Le savant professeur de l'Université grégorienne a réuni, sous ce titre, des études naturellement groupées autour d'un même objet. Il expose le rôle des sciences dans la formation philosophique et ses réflexions justes et lucides sont présentées avec force; il met en pleine lumière la valeur pédagogique de l'argumentation; il montre le caractère actuel des doctrines si légèrement dédaignées bien qu'elles s'accordent seules avec les exigences de la pensée et de l'action, de la science et de la croyance, de la morale et de la société. L'auteur de ces pages est à la fois érudit et pénétrant; il a sérieusement réfléchi sur les problèmes qu'il aborde et les résoud avec sagesse et clarté. Cependant, nous ne pouvons adopter ses vues sur l'enseignement de la Métaphysique scolastique : nous persistons à adopter l'ancienne division : Logique, Métaphysique, Morale. La logique comprend la Dialectique, la Méthodologie, la Critériologie (car la valeur de nos connaissances doit précéder l'étude de leur objet). La métaphysique générale ou ontologie définit les notions abstraites qui conviennent à tous les êtres : la cosmologie, la psychologie, la théodicée appliquent ces notions aux êtres concrets : le monde, l'âme, Dieu. La morale déduit des principes généraux de la nature et de la relation des êtres, la règle et la fin de nos actions; elle formule les devoirs de l'homme

individuel et social. Ainsi se réalise la définition classique : *Cognitio rerum per causas*; cette classification nous semble seule logique et ordonnée.

4. — A diverses reprises, par des arguments variés et ingénieux, en des conférences et des articles nombreux, M. James s'est efforcé de justifier le pragmatisme qu'il soutint, avec Dewey et Schiller, contre ceux qu'il nommait les intellectualistes. Il avait lui-même recueilli les fragments les plus importants de ses plaidoyers sous ce titre : *L'Idée de vérité*. Mme Veil et M. Maxime David nous ont présenté cette apologie. Le psychologue américain ne désavoue pas sa proposition : « Les idées vraies sont celles que nous pouvons assimiler, valider, corroborer et vivifier. Les idées fausses sont celles qui ne se prêtent pas à cette opération. » Il se plaint d'avoir été incompris et calomnié; il essaie de maintenir l'objectivité de la connaissance tout en réduisant la vérité aux effets avantageux de la réalité : est vrai, ce qui sert. Tout en admirant sa souplesse merveilleuse, sa subtile ironie, ses images expressives et pittoresques, on constate, avec lui, « la somme effrayante de redites » qui se trouve dans ses développements et explications, et surtout on se convainc que son erreur découle de l'étroitesse de son empirisme. L'expérience est nécessaire et essentielle, mais grâce à elle et par elle, la raison s'élève au-dessus d'elle. Telle est la vérité fondamentale qu'il a méconnue.

Psychologie. — Morale. — Philosophie religieuse. — 5. — *Les Dessins d'un enfant, étude psychologique*. Parmi 1700 reproductions d'objets, dues à une gracieuse fillette de trois à neuf ans, Mlle Simonne Luquet, son père en a choisi environ 600, dont l'interprétation permet de suivre le développement et l'activité de l'esprit; à cet égard, une monographie est plus efficace qu'une statistique, puisqu'elle permet de suivre le même sujet durant son évolution. L'enfant « prend pour motifs de ses dessins tout ce qui a fait partie de son expérience, tout ce qui s'est offert à sa perception ». L'imitation automatique précède les représentations intentionnelles, caractérisées d'abord par l'incohérence; l'absence de systématisation, l'impuissance d'ordonner les détails, de synthétiser. La faculté de généraliser engendre un réalisme logique, une modification de l'objet, provoquée par le désir de le rendre semblable au type conçu par l'apprenti dessinateur; par exemple, même présenté de profil, un visage montrera deux yeux vus de face. La soumission à l'objet, le souci inconscient, mais réel, de la perspective n'apparaissent qu'en dernier lieu, dans la phase du réalisme visuel; les dessins de cet âge ne diffèrent de ceux des adultes que par leur gaucherie, leur insuffisance d'exécution, leur inhabileté technique. On comprend tout ce que les théories des associations, de l'imagination, de l'abstraction, et aussi les analogies avec les périodes

de l'histoire de l'art, et enfin la formation de l'attention, de la précision et du goût peuvent emprunter à ces exemples commentés. Conscience, soin scrupuleux, discussion bien conduite, analyse exacte, telles sont les qualités de ce travail intéressant — et un peu long.

6. — *La Psychologie objective*, par M. W. Bechterew. « La psychologie est la science de la vie neuro-psychique en général et non pas seulement de ses manifestations conscientes... (p. 4). L'activité psychique, où qu'elle se manifeste, ne peut jamais être jugée d'un point de vue purement subjectif. Née des impulsions externes et aboutissant à des modifications objectives dans le milieu ambiant, elle doit être considérée comme un facteur du monde objectif... (p. 5). A notre avis, la psychologie objective ne doit s'occuper en aucune mesure des données de l'introspection. Elle a pour but d'étudier et d'expliquer l'activité neuro-psychique de l'individu, comme une résultante des processus matériels du cerveau et coniquement comme telle (p. 7) ». D'où des considérations savantes et originales sur le courant nerveux, les processus anatomo-physiologiques, les réactions externes et internes, les réflexes simples, instinctifs, mimiques, symboliques, personnels, qui déterminent les conditions, antécédents, phénomènes concomitants, conséquences, etc., de l'activité psychique, mais qui sont radicalement incapables d'expliquer la pensée, la volition libre, la personnalité et même la sensation. Le Dr Marie nous affirme que « ce livre est le manuel de la psychologie de demain ». N'en croyez rien; tous les efforts du professeur à l'Académie impériale de médecine de Saint-Pétersbourg n'aboutiront pas à réduire à l'acte ou à l'arc réflexe la science, l'art et la morale humains, ni l'instinct des abeilles et des oiseaux.

7. — M. l'abbé C. Piat nous donne une deuxième édition de son remarquable ouvrage : *La Personne humaine*. C'est une réfutation décisive du phénoménisme, de l'évolutionnisme athée, du déterminisme immoral. De plus en plus, l'homme nous apparaît comme une « réalité vivante, indivisible et permanente » occupant dans l'univers une place spéciale, un rang distinct et supérieur, seul capable de pensée et de vertu parmi les êtres visibles. Les récentes découvertes scientifiques, les théories nouvelles, les progrès de la science et les directions contemporaines de la philosophie confirment les arguments si nettement exposés et si fermement enchaînés par l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris qui réalise si bien le programme tracé par la phrase qu'il pourrait prendre pour devise : *Vetera novis augere.* Il faut encore le louer de ne point obscurcir sa pensée sous les voiles d'une terminologie prétentieuse, mais, au contraire, de l'exprimer dans une langue d'une agréable clarté et d'une élégante précision.

8. — *De l'Animal à l'enfant.* M. Hachet-Souplet, auquel nous

devons un livre instructif et ingénieux sur le dressage des animaux, estime que l'on peut appliquer à l'éducation de l'enfant un grand nombre des procédés que l'on emploie pour apprivoiser et perfectionner les instincts. Les impressions agréables, excitant et récompense de l action, peuvent être, en effet, utilisées avec fruit; les jeux des bêtes et des enfants, l'expansion de vie qui se manifeste et s'exalte dans la gaîté, établissent entre eux des analogies, mais il faut se garder de conclure à la parfaite ressemblance et bien moins encore à l identité. Il y a entre eux toute la différence de l'instinct et de la raison, toute la distance qui sépare l'impulsion du devoir. De très bonne heure l'être humain perçoit des lueurs et développe des germes qui n'apparaîtront jamais chez le cheval ou le chien. Les descriptions exactes et les justes remarques de M. Hachet-Souplet doivent être subordonnées à cette essentielle distinction, que la pédagogie n'a pas le droit de négliger et qui doit éclairer ses préceptes et diriger ses tentatives et son action.

9. — Le petit livre de M. Martin : *La Psychologie de la volonté*, est orienté vers la morale et rappelle l'ouvrage de M. Payot. Après avoir décrit l'activité volontaire, l'auteur essaie de définir la nature de la volonté avant d'examiner ses rapports avec les fonctions intellectuelles, les tendances, les émotions et les volitions elles-mêmes. La conclusion réduit la volonté à un complexus qui groupe tous les phénomènes de notre vie psychique. Les bonnes observations et réflexions qu'on se plaît à relever dans ces pages, sobrement écrites, ne suppléent point à l'absence de métaphysique. Il est assurément très légitime de se borner à l'étude des faits, mais alors il est interdit d'aborder la question de la « nature » de la volonté; les faits eux-mêmes nous mettent sur la voie et nous empêchent de confondre la volonté avec la sensibilité ou l'intelligence, bien qu'elle ressente l influence des émotions et soit toute pénétrée de pensée. Ajoutons que « la récompense au-delà de la vie » est, du moins en fait, la sanction nécessaire de la morale, qu'elle doit orienter la volonté vers sa fin et fournir des motifs à ses décisions et que la certitude chrétienne et les effets bienfaisants qu'elle engendre ne sera jamais efficacement remplacée par « une sorte de pari, par un pari de Pascal laïcisé ». Je conviens du reste que le « Pascal laïcisé » est d'un comique très savoureux.

10. — Le comte Perovsky nous déclare qu'il n'est pas un « anticlérical farouche et intolérant »; il consent même à reconnaître les effets salutaires et consolants de la religion, mais il affirme que les morales religieuses sont très inférieures à la morale rationnelle. Il se rallierait volontiers au « Pascal laïcisé » de M. Martin Sa longue dissertation : *Le Sentiment religieux, base logique de la morale*? est une critique de tous les dogmatismes au profit de l'éthique émancipée.

Comment fonder une conception du monde et une règle de conduite sur ces deux « probabilités » : Dieu existe et il a créé tout ce qui est ? Je demanderai à mon tour, comment on peut obliger la volonté libre à quoi que ce soit, si l'existence du Dieu créateur n'est pas certaine? Ni la morale scientifique, ni l'utilitarisme, ni la solidarité n'ont réussi à formuler la loi morale; il ne restera plus à l'homme que l'hédonisme et on sait où il le mène. Je me plais à constater que cet écrivain russe écrit fort bien dans notre langue et je regrette que ses phrases n'expriment souvent que des préjugés.

11. — *Me connaître, me discipliner*, par M. B. W. Maturin. — Neuf méditations composent la trame de ce traité : 1. Me connaître; 2. Me discipliner; 3. Où a lieu le conflit; 4. La Maîtrise de la volonté; 5. La Discipline de l'esprit; 6. La Discipline des affections; 7. La Discipline du corps; 8. La Mortification et la vie surnaturelle; 9. Préparation à la révélation de l'amour. — Quelle impression de lumière, de paix, de fraîcheur et d'espérance lorsque, après avoir entendu des accents de révolte obstinée, des négations déraisonnées, des déclamations puériles et malsaines, on s'engage en ces régions sereines avec un guide tel que ce prêtre anglais qui fait songer aux Faber et aux Newman! C'est une âme large et haute, connaissant le cœur et la vie, très épris de mesure et d'harmonie, faisant dériver nos devoirs des principes souverains qui les dominent et les embellissent par l'idéal qu'ils réalisent, à la fois simple et profond, abondant en formules compréhensives qui condensent des vérités morales et préparent les esprits à la réflexion et à la vie intérieure. La traduction est nette et de lecture facile; puisse-t-elle accréditer cet excellent livre.

Histoire de la philosophie. — Critique philosophique. — 12. — *Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales.* — Les dix-neuf chapitres de ce recueil préparent, développent, complètent l'exposition de quelque système phylosophique édifié au moyen âge. Le volume débute par le résumé des travaux accomplis à l'École des hautes études ou à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, par le professeur et les étudiants. Nous pouvons nous rendre compte de l'activité et du labeur déployés, de la variété des sujets traités, des sources, documents, méthodes ayant servi aux découvertes, aux monographies, aux rapprochements et comparaisons, qui serviront à constituer un ensemble cohérent, une suite logique et chronologique. Nous avons remarqué spécialement, parmi les études personnelles du savant professeur, les chapitres consacrés à Roger Bacon, à son maître Pierre de Maricourt, à son disciple Jean. D'après M. Picavet, les tendances qui dirigèrent l'auteur de l'*Opus majus* sont directement contraires à celles qui se révélèrent dans les théories des maîtres de la scolastique : Alexandre de Halès,

Albert le Grand, saint Thomas. Le savant franciscain s'y montra bizarre, violent pour ses adversaires, mais fécond en vues ingénieuses, clairvoyant et personnel. L'érudition, le sens critique sont les indéniables qualités du maître de la Sorbonne qui mérite l'autorité qu'il a acquise. Il aide souvent à éclaircir un point obscur, à interpréter un texte difficile, à suivre les diverses ramifications d'un sytème; on ne peut méconnaître les services qu'il rend à tous ceux qu'intéressent l'histoire et l'évolution de la pensée humaine au moyen âge; il a contribué largement à dissiper les préjugés, à favoriser la diffusion des doctrines et à répandre la connaissance des auteurs qui exercèrent une influence ou réalisèrent un progrès. Pourquoi faut-il que dans un chapitre intitulé : *Thomisme et modernisme* il semble affirmer que le christianisme renonce « à ce qui fait la vie des sociétés »? La vie sociale dépend de la vie morale, la vie morale découle de la vie intellectuelle et celle-ci n'est vraie et vivante que si elle est ordonnée, précise, organisée suivant une structure solide et harmonieuse. Le modernisme est un chaos d'erreurs et de contradictions; il n'est pas seulement hétérodoxe mais absolument anti scientifique.

13. — « On est souvent injuste à l'égard de Bacon »; cette phrase, rythmée comme un vers, résume l'appréciation par laquelle M. Paul Lemaire termine son opuscule intitulé : *François Bacon*. Après avoir résumé la vie du chancelier d'Angleterre, il nous présente son œuvre scientifique puis ses idées morales. Empiriste et utilitaire, telles sont, je crois, les deux épithètes qui conviennent le mieux à l'auteur du *Novum organum*. Vues intéressantes, pressentiments, observations exactes, souci de la méthode, indications précieuses, on ne peut refuser ces mérites au penseur attentif qui voulut renouveler la méthodologie scientifique. Cependant, la critique acérée de Joseph de Maistre demeure presque tout entière; il ne faut lui reprocher que d'avoir énuméré les défauts sans y joindre les qualités. Ce qui impatiente le plus les lecteurs de l'*Instauratio magna* c'est la « sotte confiance » qu'il accorde à ses recettes; il y a du charlatan dans ce novateur. Peut être serions-nous plus sévère que M. Lemaire, mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître qu'il a su condenser, en quelques pages claires et pleines, d'une manière très objective, les éléments essentiels d'un système qui occupe une place importante dans l'histoire de la philosophie.

14. — Il est certainement question de *Descartes* dans le volume faisant partie de la collection *les Grands Philosophes*, que vient de publier M. Denys Cochin; un chapitre (le huitième) est, sinon exclusivement, du moins spécialement réservé à l'auteur du *Discours sur la méthode*. Pourtant, à ceux qui ignoreraient sa doctrine et la voudraient connaitre, il faudrait conseiller plutôt les ouvrages de Fouillée, Adam

ou Hamelin, et même quelque simple manuel d'histoire de la philosophie. Ce n'est pas qu'il soit impossible de savoir ce que pensait notre philosophe national sur l'être, l'homme, la société, Dieu et de se rendre compte de son attitude en face des problèmes épistémologiques et cosmologiques abordés et discutés dans le livre de M. Denys Cochin mais cela est mêlé à des réflexions, considérations et comparaisons qu, surchargent, si elles ne les altèrent, les lignes rigides qui devraient dessiner les contours de sa pensée. Ne vous méprenez point sur mon sentiment : cet ouvrage n'est pas négligeable; l'auteur est très attrayant; il envisage de façon très personnelle les questions qui s'imposent à notre inquiétude; de ses innombrables lectures, il a retiré un riche butin dont il nous fait part avec largesse; il excelle à montrer les inévitables relations que soutiennent les spéculations philosophiques avec l'ordre et la direction de la conduite humaine; peut-être essaie-t-il parfois sans succès de concilier des tendances divergentes et d'assembler des éléments disparates, mais il fait penser; il est vivant, brillant; son style a du mouvement et de la couleur. J'ai à peine le courage de lui reprocher cette affirmation trop péremptoire : « La grande originalité de Descartes consiste dans l'affirmation de l'être »; « Originalité? » mais il lui suffisait de relire ses cahiers de la Flèche. De cette affirmation toute la scolastique est imprégnée, et aussi tout le christianisme. Descartes ne pouvait s'y soustraire sans rompre avec toute son éducation philosophique et religieuse.

15. — *Montesquieu.* — M. Joseph Dedieu procède tout autrement que M. Denys Cochin. Son étude comprend six chapitres : I. La formation de l'esprit. (Esquisse biographique; tendances, influences subies; l'ouvrage de jeunesse, les impertinentes et provocantes *Lettres persanes,* les lectures et les voyages.) II. Les origines de sa méthode sociologique. (Montesquieu remonte aux causes physiques et morales qui forment le caractère général d'une nation.) III. Les idées politiques et morales. (Théories sur les formes de gouvernement; qualités et défauts qui leur sont propres; emprunts aux théoriciens anglais.) IV. Les idées sociales. (Opinions du philosophe de la Brède sur l'esclavage, la guerre, la législation, le féminisme, la propriété, etc.) V. Les idées économiques. (Luxe, commerce, finances, impôts, considérations démographiques.) VI. Les idées religieuses. (Tendances rationalistes, anticléricalisme, progrès dans le sens conservateur, retour respectueux vers le christianisme.) Conclusion : « La pensée de Montesquieu est l'une des plus riches, des plus vastes, des plus fécondes qui aient honoré, non pas seulement la littérature française, mais l'esprit humain. » — « Riche », mais cette richesse est faite en grande partie d'emprunts; « vaste » mais n'ayant souvent qu'une apparente et artificielle précision; « féconde » mais s'épanouissant en directions si

opposées qu'elle manque parfois de cohérence. La cohérence, la juste proportion, la mesure, l'harmonie sont, au contraire, les qualités distinctives de M. Dedieu. Préparé par des recherches et mûri par la réflexion, son ouvrage révèle la science et le talent. Il est composé suivant la bonne tradition classique et parfaitement écrit, dans une langue simple et nette. Une question pour garantir la sincérité de mon jugement : « Loin de régénérer les peuples qui se mouraient, l'institution du divorce a accompagné et peut-être accéléré leur décadence. » Pourquoi ce « peut-être »? Destructeur de la famille, le divorce est le ferment le plus actif de la dissolution sociale.

16. — Même après MM. Jules Lemaître, Émile Faguet et C. Hoffding, M. Georges Fonsegrive sera lu avec intérêt, car il nous donne dans sa brochure sur *J.-J. Rousseau*, un lucide et substantiel résumé de la vie et des ouvrages du penseur genévois qui a corrompu les âmes et bouleversé la société française. On remarquera très spécialement le dernier chapitre : « Le subjectivisme de l'œuvre ». Il renferme cette phrase qu'il faut méditer : « Toute la philosophie de Rousseau ne fait que reproduire sa propre psychologie, comme sa sociologie ne fait que traduire son histoire. » Il est difficile de trouver une formule plus vraie et plus suggestive; elle n'est point la seule qui provoque et fixe notre attention, en cet opuscule où l'on retrouve la pensée pénétrante, le sens critique, l'expression lucide et vive qui caractérisent l'auteur de l'*Essai sur le libre arbitre*.

17. — Il n'est point nécessaire d'être familiarisé avec l'œuvre de Vico pour savoir que ce philosophe napolitain est considéré, avec notre Bossuet et l'Allemand Herder, comme l'un des fondateurs de la philosophie de l'histoire. On sait aussi que Balmès lui reprochait de confondre *verum* avec *factum*, comme si causalité et science étaient synonymes, l'esprit ne pouvant (d'après lui) connaître que les vérités dont il est la cause. On est aussi plus ou moins informé de sa loi des *recours*, très différente des idées de Condorcet sur le progrès, et annonçant plutôt le « cycle éternel » de Guyau et de Nietzsche. Enfin on a entendu parler des trois âges divin, héroïque, humain qui font songer vaguement à la loi des trois états imaginée par Auguste Comte. De tous ces matériaux divers, on ne saurait reconstruire l'édifice élevé par Vico : ils en font partie mais ne le constituent pas. Désormais nous aurons une vue d'ensemble sur les conceptions philosophiques de cet écrivain, qui fut, durant toute sa vie, pauvre, malade, malheureux, mais qui a laissé une trace dans l'histoire littéraire de sa patrie. Son activité s'exerça du reste en divers domaines : sciences juridiques et philosologie, histoire et esthétique, éthique et critériologie. Il fit profession de christianisme et il est demeuré sans doute catholique par l'intention, quoiqu'il semble bien avoir été, sur certaines questions, moderniste

avant la lettre. Esprit confus, mais cultivé et vigoureux, il a émis quantité d'idées dignes d'examen. *La Philosophie de Jean-Baptiste Vico* est un exposé qui suppose un contact direct avec les textes. Benedetto Croce s'est efforcé de reproduire fidèlement les spéculations fertiles et aventureuses de la *Scienza nuova*. Il faut d'autant plus lui en savoir gré que son propre hégélianisme l'éloigne des croyances de Vico. Remercions aussi MM. Buriot d'Arsilles et Bourgin d'avoir mis à la portée des lecteurs français cette importante étude critique.

18. — « Royer-Collard, lié par le sens commun, par l'amour de l'ordre, par le christianisme, passa trois ans, défaisant l'ouvrage des autres et creusant, de toute sa force, au milieu de la route, un mauvais trou. » C'est ainsi que le fringant et méprisant critique des philosophes classiques au XVIIIe siècle, traitait le disciple de Reid et des Écossais. La notice dédaigneuse que Taine lui a consacrée ne suffit pas à faire connaître la philosophie de cet honnête homme. Nous serons désormais mieux fixés. *Les Fragments philosophiques de Royer-Collard*, réunis et publiés par M. André Schimberg, nous permettront de l'apprécier plus judicieusement et plus équitablement. Ce recueil des fragments théoriques et historiques reproduisent, en partie, les leçons données à la Sorbonne de 1812 à 1814. Le professeur traita de la sensation et de la perception, des qualités premières et des qualités secondes de la matière, du principe de causalité et du principe d'induction, de la substance, de l'espace et de la durée; il examina ensuite certaines opinions de Descartes, Malebranche, Locke, Berkeley, Leibniz. On ne lira pas sans profit ces pages qui forment une apologie du bon sens; apologie imparfaite et incomplète sans doute, car l'école écossaise, à laquelle se ralliait le maître de la Sorbonne, s'était trop peu préoccupé d'appuyer sa courte psychologie sur une métaphysique ample et consistante; d'excellentes observations, une analyse déliée, des vues justes et ingénieuses ne compensaient point cette lacune et ce défaut. Du moins, cet enseignement était hostile au sensualisme, à l'idéalisme, au criticisme, au scepticisme, et il convient de lui en savoir gré. Les extraits du philosophe sont précédées d'une Introduction développée, écrite dans un excellent esprit. M. Schimberg se montre impartial et justifie ses jugements par des preuves et sur des raisons. Publiée à part, cette Introduction formerait un livre aussi épais que celui de M. Spuller paru dans la collection des « Grands Écrivains » et autrement compréhensif. Nous n'en serons pas réduits, dorénavant, à de vagues aperçus et, surtout, nous saurons comment rattacher les spéculations d'un spiritualiste convaincu à la *Philosophia perennis*, et comment le corriger en redressant ses erreurs et ses idées incomplètes. L'essai de M. Schimberg est consciencieux et dénote une investigation sagace parmi les écoles et les systèmes, en même temps qu'un critique informé et très averti.

19. — *La Philosophie et la sociologie d Alfred Fouillée*, par M. Augustin Guyau. — Après une Introduction servant de notice biographique, le petit-fils de Mme Fouillée expose la doctrine du philosophe des idées-forces. « Montrer comment la réalité aboutit chez l'homme à concevoir des idéaux qui le dépassent, puis comment ces idéaux, une fois conçus et désirés, deviennent des forces dans la réalité et la font ainsi se dépasser elle-même », telle fut la « grande et neuve idée qui germa dans son esprit et à laquelle il devait consacrer sa vie. » En ses premiers ouvrages, Fouillée développe la psychologie et l'évolution de ces idées qui lui servirent ensuite à constituer une morale et une sociologie et d'où il déduisit une conception universelle, appliquée au monde physique, au monde spirituel et au monde divin. Nous devons louer la lucidité dont a fait preuve M. Augustin Guyau; il s'est attaché à lier les parties éparses de cette construction philosophique et il a réussi à nous en révéler l'accord. L'émotion dont certains passages de ce livre sont imprégnés est l'hommage d'une gratitude affectueuse. S'il fallait apprécier la doctrine elle-même, notre langage serait très différent; monisme spirituel, panpsychisme, évolution sans principe et sans terme, liberté équivoque naissant du déterminisme, tout nous semble fragile dans ce palais d'idées qui ne saurait fournir un abri pour penser ou pour vivre. Et, cependant, on trouve des matériaux solides et même des fragments précieux dans cet édifice. Doué d'un admirable talent, Alfred Fouillée était remarquable et parfois incomparable pour démêler et réfuter les erreurs des autres. Muni d'une vaste et riche érudition, il saisissait promptement les rapports des systèmes entre eux, leurs attaches, leurs conséquences. Contre le criticisme et le pragmatisme, par exemple, il a livré des combats intrépides et remporté des victoires décisives; sa critique est pressante et perçante, son style vif et propre à mettre en relief sa pensée. Valétudinaire, accablé de maux, il fut un travailleur courageux et infatigable, et il a donné à cet égard un exemple très beau et très salutaire. Son seul et grand malheur c'est qu'il fut un libre penseur résolu, hostile au christianisme dont il n'examina jamais les titres, et dont toute sa philosophie est la négation.

20.— Cette fois c'est en Suisse, à l'Université de Genève, qu'on examine et qu'on définit le bergsonisme. *Une Révolution dans la philosophie, la doctrine de M. Bergson* : ce titre suffirait à nous convaincre de l'importance que son auteur attribue à la philosophie nouvelle. Disons tout de suite que cet ouvrage est composé avec méthode. M. Franck Grandjean essaie de dégager les idées maîtresses développées dans les « trois grandes œuvres » du renommé philosophe : *Les Données immédiates de la conscience. Matière et Mémoire. L'Évolution créatrice.* Il est parvenu à rendre accessible aux esprits cultivés

les assertions principales du subtil et ondoyant penseur. Elles n'en deviennent pas, pour cela, plus admissibles. Je doute, à vrai dire, que M. Bergson soit très flatté de la dédicace : « au maître de l'anti-intellectualisme contemporain ». C'est réduire sa tentative au niveau du pragmatisme de M. W. James. J'espère qu'il a conçu des ambitions plus hautes. Philosopher c'est comprendre; ou, sinon, il faut donner raison à Pascal : « La philosophie ne vaut pas une heure de peine. »

21. — *L'Année philosophique* (1912) contient, comme à l'ordinaire, des articles originaux et une partie bibliographique. Cette dernière est rédigée par MM. Pillon et Dauriac, l'un avec sa gravité un peu austère, l'autre avec une allure détachée et désinvolte; tous deux bien informés et s'efforçant d'être impartiaux. Les sujets plus longuement traités sont : *La Doctrine spinosiste des attributs de Dieu*; M. Delbos connaît à fond le spinosisme et sa pénétration s'exerce et s'emploie à définir en quel sens les attributs, tels que les conçoit le philosophe panthéiste, sont identiques à Dieu; il suit et rapproche les textes d'une manière lumineuse qui justifie son exégèse. — Il faut être mathématicien pour apprécier la valeur des objections opposées par M. Lechalas à M. Langevin sur *le Nouveau Temps*. — J'ai lu, avec un réel chagrin, la conférence de M. Dauriac : *Religion et laïcité*; il appuie lourdement sur quantité de questions délicates sur lesquelles il ne semble avoir que des notions très confuses. — C'est à l'examen de *la Quatrième Antinomie de Kant* que M. F. Pillon applique son esprit très délié, son aptitude à discuter les problème métaphysiques... et son déplorable phénoménisme. — Enfin M. H. Bois essaie de nous initier à *l'Idéalisme personnel d'Oxford*, par lequel M. Rashdall prétend résoudre le problème du bien et du mal à l'aide d'un inflexible et universel déterminisme. Comment on peut construire une morale sur ces données, il faut le demander à MM. Durkheim et Lévy-Brühl. Ces tentatives font douter, à bon droit, de la raison de ceux qui les ont conçues. Il est vrai que l'histoire de la philosophie devrait nous y avoir accoutumés.

LOUIS MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Leçons sur la thermodynamique*, par le Dr MAX PLANCK; trad. de l'allemand par R. CHEVASSUS. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de 311 p., 12 fr. — 2. *Traité de physique*, par O. D. CHWOLSON; trad. sur les éditions russe et allemande, par E. DAVAUX. T. IV. Fasc. II. *Champ magnétique constant*. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 paginé 431-1162 et 281 fig., 22 fr. — 3. *Les Propriétés optiques des solutions*, par C. CHÉNEVEAU. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de VII-240 p. et 34 fig., 10 fr. — 4. *Les Applications de la télégraphie sans fil*, par E. ROTHÉ. Paris, Berger-Levrault, 1913, in-12 de XIII-199 p. et 57 fig., cartonné, 4 fr. — 5. *Le Froid industriel*, par L. MARCHIS. Paris, Alcan, 1913, in-16 de

328 p. et 104 fig., 3 fr. 50. — 6. *Initiation à la physique*, par F. Carré. Paris, Hachette, 1913, in-16 de ix-187 p. et 75 fig., 2 fr.

Chimie. — 7. *Traité de chimie minérale*, par H. Erdmann; trad. de l'allemand par A. Corvisy. Paris, Hermann, 1913-1914. T. I. *Métalloïdes*, gr. in-8 de iv-559 p. et 243 fig., 12 fr. T. II. *Métaux*, gr. in-8 331 p., avec 75 fig. et 3 pl. spectrales, 10 fr. — 8. *Les Progrès de la chimie en* 1912; trad. de l'anglais sur l'initiative du Service des recherches du laboratoire municipal de Paris. Paris, Hermann, 1913, in-8 de xiv-411 p., 7 fr. 50. — 9. *La Matière, sa vie et ses tranformations*, par L. Houllevigue. Paris, Colin, 1913, in-18 de xxxii-320 p., 3 fr. 50.

Mathématiques. — 10. *Théorie des nombres*, par E. Cahen. T. I. *Le Premier Degré*. Paris, Hermann, 1914, gr. in-8 de xii-408 p., 14 fr. — 11. *Les Principes de l'analyse mathématique, exposé historique et critique*, par Pierre Boutroux. T. I. Paris, Hermann, 1914, gr. in-8 de xi-547 p. et 221 fig., 14 fr. — 12. *Leçons sur la dynamique des systèmes matériels*, par E. Delassus. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de xii-421 p., 14 fr. — 13. *Problèmes de mécanique et cours de cinématique*, conférences de C. Guichard, rédigées par Dautrey et Deschamps. Paris, Hermann, 1913, gr. in-8 de 156 p. et 116 fig., 6 fr. — 14. *Essai de linéométrie*, par J. Ser. Paris, Gauthier-Villars, 1913, in-8 de 79 p., 2 fr. 75. — 15. *Exercices d'arithmétique*, par Fitz-Patrick. 3e éd. Paris, Hermann, 1913, 2 fasc. ensemble de vii-709 p., 12 fr.

Histoire. — 16. *Mémoires scientifiques* de Paul Tannery, publiés par J.-L. Heiberg et H.-G. Zeuthen. T. II. *Sciences exactes dans l'Antiquité* (1883-1898). Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-8 carré de xii-555 p., 15 fr. — 17. *Savants du jour. Gaston Darboux. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par Ernest Lebon. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de 96 p. et portrait, 7 fr.

Physique. — 1. — Les travaux personnels de M. Planck sur la thermodynamique sont universellement connus et font autorité en la matière. Ses *Leçons sur la thermodynamique* nous révèlent des qualités professorales hors ligne. Son ouvrage peut se diviser en deux parties : la thermodynamique classique et l'exposé des grandes questions actuelles. Dans la première, l'auteur rappelle les expériences fondamentales qui ont donné naissance à la thermodynamique, puis il expose les deux principes de la théorie de la chaleur sous une forme simple, précise, mais cependant suffisamment approfondie pour rendre les plus grands services à tous les étudiants en physique. Dans la seconde, la plus étendue de l'ouvrage, intitulée modestement : «Application à des états spéciaux d'équilibre», M. Planck expose l'état actuel des grandes questions dépendant de la thermodynamique; ses nombreuses recherches originales sont fondues avec les travaux des savants contemporains. Ne pouvant tout citer, nous signalerons seulement le théorème de Nernst qui permet de fixer la valeur absolue de l'entropie, tandis que toutes les autres conséquences de la thermodynamique dépendent d'une constante additive arbitraire. La lecture de ce seul chapitre montrera toute la précision apportée par M. Planck à l'exposé de questions très délicates. R. Chevassus, le traducteur de cet ouvrage, a eu le talent de reproduire en un français clair, élégant, toute la valeur de l'ouvrage original.

2. — Le tome IV du remarquable *Traité de physique*, de M. O. D. Chwolson, se compose de deux fascicules : l'un est consacré au *Champ*

électrique constant (Cf. *Polybiblion* de mai 1910, t. CXVIII, p. 399-400), l'autre, dont nous parlons dans cet article, au *Champ magnétique constant*. Ses propriétés fondamentales, ses sources : aimants et courants; les phénomènes thermiques, mécaniques, chimiques et thermoélectriques forment une suite de chapitres sur les grandes qualités didactiques et scientifiques desquels nous n'insisterons pas, les ayant maintes fois hautement louées dans les comptes rendus des divers fascicules de cet ouvrage. Les actions pondéromotrices, exposées à part, rendent l'étude de l'induction plus homogène. Les méthodes de mesure des résistances électriques, de l'intensité d'un courant, de la force électromotrice et de l'intensité du champ magnétique s'étendent à l'ensemble des connaissances actuellement acquises sur ces divers points. Les étudiants de nos facultés se servent couramment de l'ouvrage de O. D. Chwolson pour compléter leurs cours, les physiciens l'utilisent fréquemment, les ingénieurs électriciens auraient grand intérêt à l'adopter. Ces derniers ont trop l'habitude de se servir uniquement d'ouvrages écrits spécialement à leur usage; après une comparaison attentive, nous sommes amené à conclure : les électriciens ont mieux qu'à glaner en utilisant le tome IV de O. D. Chwolson.

3. — Pour ses travaux personnels, M. C. Chéneveau a fait une étude approfondie des *Propriétés optiques des solutions* en se limitant toutefois à la réfraction et à la dispersion. Comme ces sujets sont loin d'être épuisés, bon nombre de physiciens les prendront pour objet de leurs recherches. M. Chéneveau, par un travail considérable, a, en fondant ses travaux avec ceux de ses devanciers, établi l'état actuel de nos connaissances sur cette partie de la physique et sur son importance pour la chimie organique. Les lois théoriques de la réfraction et de la dispersion des solutions occupent les deux premiers chapitres, les suivants, consacrés aux lois expérimentales, envisagent les solutions sous trois formes : solutions aqueuses de corps minéraux; solutions non uniquement aqueuses; solutions des corps organiques. Nous attirons tout particulièrement l'attention sur les paragraphes où M. Chéneveau discute l'accord entre les lois théoriques et pratiques ou compare les formules de Gladstone et de Lorenz. Les physiciens trouveront certainement là de nouveaux sujets d'étude. Les chimistes ne peuvent ignorer le résumé de la théorie de Drude donnée par l'auteur. Les appareils et les méthodes de mesure forment un dernier chapitre donnant tous les renseignements souhaités par les expérimentateurs. En ajoutant que cet ouvrage, rédigé avec une clarté absolue, est en outre muni d'une copieuse bibliographie, nous espérons avoir mis en évidence les grands services qu'il rendra aux chercheurs et aux érudits.

4. — Les oscillations électriques, les phénomènes de résonnance, le rôle du détecteur sont les trois grands faits dominant la théorie et *les Applications de la télégraphie sans fil.* M. E. Rothé voulant faire comprendre leur nature, sans toutefois se servir de théories inaccessibles au public, caractérise chacun d'eux par une expérience typique. Pour la télégraphie sans fil, le droit d'émission est réservé à l'État, aussi M. E. Rothé se contente de décrire l'installation de la tour Eiffel; mais il précise quand et comment sont envoyées les dépêches météorologiques et les signaux horaires. Le droit de réception, malgré le règlement inapplicable et inappliqué de M. Chaumet, est libre : chacun peut, sans autorisation, installer un récepteur. M. E. Rothé nous décrit les meilleurs dispositifs à employer suivant la distance où l'on se trouve de la tour Eiffel; la netteté de ses explications et des figures permettent de procéder soi-même à l'installation d'un poste récepteur. Quelques pages sont consacrées à la télégraphie et à l'aéronautique. Un appendice explique la mesure des principaux phénomènes électriques mis en œuvre dans la télégraphie sans fil. Ce petit volume est un ouvrage de première main : M. E. Rothé s'est servi lui-même des appareils décrits; il est à la fois un savant et un expérimentateur distingué : c'est donc en toute confiance que l'on peut suivre ses conseils.

5. — Pour utiliser *le Froid industriel,* certaines règles fondamentales doivent être scrupuleusement observées. Dans l'Introduction de son livre, M. Marchis les énumère, se réservant de préciser dans les trois parties de son ouvrage : Production, conservation, utilisation du froid, quels sont les moyens pratiques de s'assurer le succès. Les machines productrices du froid sont à compression ou à absorption. Pour les premières, la théorie comporte une connaissance préalable du théorème de Carnot; d'ailleurs il peut être laissé de côté sans nuire à la compréhension de l'industrie du froid industriel. Les divers types de machines sont étudiés, non seulement dans leur marche générale, mais encore et surtout dans les détails spéciaux qui ont une grosse influence sur le rendement en frigories. Les machines à absorption, actuellement moins employées, sont aussi un sujet sérieux d'études. Tous les nombres utiles pour calculer le rendement sont donnés, celui-ci s'obtient par de simples multiplications ou divisions. Après avoir produit le froid, il faut le conserver en évitant autant que possible les déperditions; le savant professeur nous dit la préparation des divers isolants thermiques, leurs avantages ou leurs inconvénients, les cas où chacun d'eux peut être utilisé ou rejeté. Nous arrivons ainsi à l'étude complète et détaillée de la construction et de l'aménagement frigorifique. Tout a été prévu, un simple architecte peut, avec les données de ce livre, entreprendre ce travail et l'industrie

s'assurer si toutes les minutieuses précautions sont observées. L'auteur termine par la monographie des principales installations frigorifiques; nous ne pouvons citer les 64 cas particuliers décrits. M. Marchis rend fréquemment hommage à Tellier, le « père du froid », mort chargé d'ans et de gloire, sans avoir profité de ses inventions. Écrit d'une façon très claire, renfermant toutes les données numériques pratiques, à la portée de tous, ce remarquable ouvrage doit imprimer une grande impulsion à l'industrie du froid. Il a sa place marquée dans les bibliothèques de tous les établissements d'instruction; nous ne saurions trop le recommander à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à cette industrie.

6. — Si un enfant révèle une certaine curiosité des faits physiques, on peut procéder à son *Initiation à la physique*. Son père, s'il est assez instruit, ou, à son défaut, un précepteur, peuvent s'adonner à ce délicat travail. Mais comment doit-il s'y prendre? M. F. Carré, dans son livre, lui prodigue de bons et judicieux conseils; ils se résument en ceci : une loi physique doit naturellement surgir de l'esprit de l'enfant, lorsque par des expériences nombreuses, variées, intéressantes, on a mis en évidence toutes les conséquences de cette loi. M. F. Carré traite un certain nombre de faits physiques d'après cette méthode, mais à titre de simples indications : car il juge mauvais d'initier les enfants sur un point déterminé d'avance. Se servir de cet ouvrage comme d'un manuel serait une faute. M. F. Carré a voulu initier les parents ou professeurs à leur rôle d'initiateur, il s'est fort bien acquitté de sa tâche.

Chimie. — 7. — Le premier volume du *Traité de chimie minérale* de M. H. Erdmann présente des défauts de rédaction pouvant lui nuire auprès des étudiants. Il ressemble fort à un cours oral; il en résulte des longueurs, de fréquentes répétitions, surtout à propos de la préparation des corps. En France, nous aimons les formes didactiques parfaites; si nous faisons, en première ligne, cette légère critique, c'est que nous ne voulons pas qu'une simple question de forme nuise au succès de l'ouvrage. Ce traité s'occupe uniquement de la chimie descriptive, celle que l'on doit connaître avant de se lancer dans la chimie physique, cette dernière science est donc, de façon délibérée, totalement écartée (sauf quelques mots sur la règle des phases). L'Introduction contient, en dehors de généralités indispensables, l'exposé des lois purement quantitatives. Pour l'étude des différents *Métalloïdes* ou de leurs composés, l'auteur suit une marche à peu près régulière : état naturel, formules de préparation, propriétés physiques et chimiques, technique des préparations et expériences. Pour ces dernières, M. H. Erdmann a fait un choix judicieux, il a conservé les procédés qui ont servi à découvrir

les corps principaux, en y joignant soit immédiatement, soit en une autre partie de la monographie, une courte notice historique; pour les expériences de laboratoire, il a conservé celles actuellement employées. il en fait même connaître de nouvelles fort intéressantes; pour les préparations industrielles, des indications suffisantes peuvent orienter des études ultérieures. Sur tous les points, cet ouvrage relate les derniers progrès de la science. — Le second volume est consacré à l'*Étude des métaux*. Sa rédaction, tout à fait conforme aux habitudes françaises, est une suite de monographies concises, fortement documentées. La métallurgie est suffisamment indiquée dans ses grandes lignes; il en est de même des composés ou alliages industriels. Nous ne voyons pas l'utilité des données statistiques concernant la production des métaux; par contre, nous apprécions les tables de densité pour les dissolutions salines d'usage industriel. Ce livre n'est pas destiné à la préparation d'un examen déterminé, il est un excellent exposé de la chimie descriptive pouvant servir d'ouvrage de fond aux étudiants de nos facultés et de nos diverses écoles d'enseignement supérieur. Les élèves de mathématiques spéciales et les bons élèves des classes supérieures de l'enseignement secondaire trouveront là des compléments aux cours ordinaires leur permettant de briller à leurs examens.

8. — M. André Kling, directeur du laboratoire municipal de Paris, avait projeté de faire enregistrer par des savants français *les Progrès de la chimie en* 1912. Le concours des chimistes spécialistes ne lui a pas fait défaut; des difficultés matérielles ont entravé la réalisation de cet utile projet; il s'est donc contenté, pour cette année, de demander à la Société chimique de Londres l'autorisation, gracieusement accordée, de traduire les rapports annuels sur la chimie présentés à cette société. Ces rapports, rédigés par des savants de premier ordre, sont universellement appréciés : naturellement ceux-ci font une sélection parmi les différents travaux parus dans l'année. C'est une bonne fortune, pour les chimistes français ignorant l'anglais, d'avoir cette traduction à leur disposition. Ce volume contient : Chimie générale et chimie physique, par G. Senter, trad. par M. Drecq et J. Saphores; Chimie minérale, par E. C. C. Baly, trad. par E. Gélin; Chimie organique, I. série aliphatique, par H. R. Le Sueur, trad. par D. Florentin, II. Série homocyclique par K. J. P. Orton, trad. D. Florentin et P. Huchet, III. Série hétérocyclique et stéréochimie, par A. W. Stewart, trad. par P. Huchet; Chimie analytique, par Cecil Jones, trad. par E. Gélin; Chimie physiologique, par W. D. Halliburton, trad. par P. Pourquery; Chimie agricole et Physiologie végétale, par A. D. Hall, trad. par E. Gélin; Chimie minéralogique, par A. Hutchinson, trad. par D. Florentin et E. Gélin;

Radioactivité, par F. Soddy, trad. par J. Saphores. Les traducteurs ont travaillé par amour de la science et de leurs collègues; ils sont prêts à continuer si leur dévouement est récompensé par le succès auquel ils ont tous les droits.

9. — Quel vaste sujet : *La Matière, sa vie et ses transformations* ! M. Houllevigue n'a pas eu la prétention de le traiter; il a choisi parmi les faits nouveaux ceux qu'un expert vulgarisateur peut exposer avec la certitude d'être compris : l'ultramicroscope augmentant le pouvoir séparateur (ne pas confondre avec le grossissement) du microscope, avait sa place marquée au début de ce livre; les mouvements browniens nous démontrent que la molécule chimique est animée d'un mouvement; l'état colloïdal nous révèle l'état d'être de certains corps dans l'organisme. Nous recommandons spécialement à ceux qui voudraient faire des conférences populaires le chapitre du radium. La mort, par empoisonnement, des catalyseurs est un sujet lié intimement au titre de l'ouvrage. Les terres rares, le cycle de l'azote, les explosifs, le froid conservateur, l'aliment chimique sont faits récents et très intéressants; les lecteurs seront heureux de les trouver réunis dans ce volume supérieurement écrit.

Mathématiques. — 10. — M. E. Cahen publiait en 1900 des *Éléments de la théorie des nombres* (Cf. *Polybiblion* de septembre 1900, t. LXXXIX, p. 238) et manifestait le désir de donner un jour un ouvrage plus étendu. Cette espérance est devenue une réalité par l'apparition du tome I de sa *Théorie des nombres*. Les propriétés des nombres entiers suffisant à édifier toutes les mathématiques, l'auteur pour limiter son sujet donne cette définition : la théorie des nombres est la science des calculs dans lesquels la division n'est possible que dans des cas particuliers, par opposition à l'algèbre, qui est au contraire la science des calculs dans lesquels la division n'est impossible que dans des cas particuliers. Il établit ainsi entre ces deux sciences une séparation spéciale lui permettant d'exposer méthodiquement la théorie des nombres; il déduit des théories générales de l'algèbre les propriétés particulières du nombre. La plupart des personnes s'adonnant à la théorie des nombres ne sont pas des professionnels de la mathématique; aussi M. E. Cahen a-t-il écrit son livre de façon qu'il se suffise à lui-même. Il reproduit pour cela les théories élémentaires de l'arithmétique d'une part; d'autre part, les parties de l'algèbre qu'il utilisera sont exposées, sauf les premières notions du calcul algébrique. Ce volume a pour sous-titre : *le Premier Degré*, parce que, en dehors de ce que nous venons de rappeler, il traite surtout des équations diophantiennes du premier degré : équations à une ou plusieurs inconnues, à coefficients entiers, admettant des solutions entières. Aux équations du premier degré

se relie naturellement la théorie des substitutions linéaires homogènes qui conduit à la théorie des formes linéaires. La théorie des congruences apparaît comme une suite naturelle aux équations diaphantiennes. Autrefois la théorie des nombres apparaissait comme une suite de propositions, certes fort intéressantes, mais réunies par le fait du hasard; ce manque d'ordre méthodique détournait de cette étude bien des personnes que le sujet tentait. Avec le traité de M. E. Cahen il n'en est plus de même. L'auteur ne s'est pas astreint à suivre d'une façon absolue l'ordre logique ou l'ordre historique; l'un ou l'autre est adopté suivant qu'il est mieux à la portée du lecteur. M. E. Cahen, par son livre, contribuera fortement à accélérer la rénovation, qui se dessine depuis quelques années dans l'étude de cette science des nombres.

11. — Dans ces dernières années la méthode intuitive a essayé de s'imposer dans l'enseignement mathématique; cette tentative a presque totalement échoué, la méthode logique refleurit. Pour être strictement logique, le mathématicien doit beaucoup réfléchir; pour l'aider dans cette tâche M. P. Boutroux a écrit : *Les Principes de l'analyse mathématique, exposé historique et critique.* Le sujet étant trop vaste, l'auteur s'est vu obligé de limiter son travail. Il a pris pour base le programme des mathématiques générales étendu un peu au-delà sur quelques points spéciaux; il y a joint les notions premières sur les nombres, l'algèbre et la géométrie. Ces trois derniers points et le calcul des fonctions (y compris les équations différentielles) constitutent le premier volume du travail de M. P. Boutroux. Il s'est surtout appliqué à bien préciser : le but poursuivi par les différentes branches de la mathématique; les difficultés de donner des définitions complètes et précises; les théorèmes dont le rôle est capital pour l'ensemble d'une théorie. Sur ce point, l'auteur aurait pu être plus bref : il répète d'honnêtes démonstrations que l'on trouve partout; une simple référence aurait suffi. Dans sa partie historique, disséminée en bonne place au cours de l'ouvrage, M. P. Boutroux n'a pas fait un résumé de l'histoire des mathématiques, il a signalé, ce qui donne un intérêt particulier à son livre, les savants ayant particulièrement participé à la fondation d'une branche de la mathématique et l'époque où celle-ci ayant pris corps a été le sujet à la fois d'un enseignement et d'un développement régulier.

12. — La mécanique rationnelle, telle qu'on l'enseigne communément, est suffisante pour aborder l'étude de la mécanique appliquée ou de la physique générale; mais il faut avoir recours à la mécanique analytique pour faire progresser les théories de la physique, ou pour faire profiter la mécanique elle-même des développements

de l'analyse. Contrairement à la tendance courante qui porte l'enseignement supérieur du côté pratique et, suivant une expression significative, tend à démocratiser la science, M. E. Delassus s'est préoccupé du développement de la mécanique en tant que science pure. Ce savant professeur avait d'abord à résoudre cette question : la mécanique analytique et la mécanique rationnelle sont-elles deux sciences distinctes dont l'une permettrait la solution de problèmes inaccessibles à l'autre? M. Delassus a résolu la question en rédigeant ses *Leçons sur la dynamique des systèmes matériels.* Partant du théorème de d'Alembert, base unique de la mécanique analytique, il en déduit par des raisonnements suffisamment simples tous les groupes d'équations que l'on rencontre dans les deux mécaniques. Pour citer un seul exemple, nous signalerons les équations d'Euler. La mécanique rationnelle est donc une partie de la mécanique analytique, comme le dit l'auteur, une mécanique entravée; il l'a libérée de cette entrave. Cette fusion des deux mécaniques présente-t-elle des avantages mathématiques? Oui. Les diverses formes des équations de la mécanique ont un seul but : former des types permettant d'obtenir des intégrales premières ou générales. L'auteur est donc amené à classifier, à étudier les formes intégrales. Nous trouvons dans ce remarquable ouvrage, d'une part, le groupement de toutes les formes d'équations applicables à un problème déterminé, d'autre part, une classification des formes intégrales; donc, au lieu de chercher un peu au hasard, comme autrefois, les équations convenant à un problème, maintenant on est guidé vers ce but d'une façon presque absolue. Ce mode d'enseigner la mécanique est un progrès certain pour les élèves poursuivant des études supérieures; l'est-il pour l'immense majorité? M. E. Delassus affirme l'avoir expérimenté avec succès pendant douze ans avec ses étudiants. Nous n'avons pas de raison de douter de sa parole : quoique réformateur, il s'est toujours montré très modéré dans ses appréciations; l'étude sérieuse que nous avons faite de cet ouvrage nous porte à partager son opinion. Nous souhaitons vivement la diffusion de la méthode suivie par M. E. Delassus.

13. — MM. Dautry et Deschamps ont publié, avec l'autorisation de leur professeur M. Guichard, les *Problèmes de mécanique et le Cours de cinématique* faisant partie de l'enseignement de leur maître, donné en 1912 à la Sorbonne. Pour les problèmes, ils ont recueilli les conférences telles qu'elles ont été faites : tantôt un problème est traité à fond, tantôt les grandes lignes sont indiquées ou même seulement les points de première importance sont signalés. Le tout est parfait lorsqu'on tient son auditoire sous la main; on voit, en observant les étudiants, le point sur lequel il faut particulièrement

insister; M. Guichard pratique cet art avec maëstria. Sous la forme imprimée, le meilleur disparaît : le livre ne rendra pas les services de l'enseignement oral. Le cours de cinématique, bien ordonné, correspond à un but précis : donner aux étudiants, munis seulement des mathématiques générales, les connaissances suffisantes pour préparer le certificat de mécanique rationnelle. La méthode analytique prédomine, la géométrie n'est pas oubliée. M. Guichard s'est préoccupé de faire ressortir les formes directement utilisables; il y parfaitement réussi.

14. — La première conception de la longueur d'un arc repose sur celle d'un polygone quelconque inscrit ou circonscrit. Reprenant cette idée, M. J. Ser, dans son *Essai de linéométrie*, considère un élément spécial infiniment petit d'une courbe : le fil positif, engendré par le point d'intersection d'une droite mobile et de la courbe lorsque cet arc est réel, le fil négatif correspondant à un arc purement imaginaire; la défilante positive est l'enveloppe de la droite dans le premier cas, la défilante négative dans le second. Les définitions des médianes et fils abscissiaux, trop longue à donner, constituent les éléments qui permettent à l'auteur d'établir des théorèmes généraux sur des sommes particulières d'arcs pour les courbes algébriques. Ces théories sont appliquées aux coniques et l'auteur retrouve les résultats antérieurement connus. L'introduction des imaginaires pour définir la droite mobile par des points imaginaires conjugués de la courbe peut être féconde, nous espérons que des travaux ultérieurs de l'auteur confirmeront cette idée un peu vague dans notre esprit.

15. — La troisième édition des *Exercices d'arithmétique* de M. Fitz-Patrick diffère notamment de la précédente. L'auteur a fait une sélection judicieuse des différentes questions posées aux divers examens dont le programme comporte un problème d'arithmétique; il les a soigneusement classées dans la première partie de son ouvrage, tandis que dans la seconde il donne les solutions. Pour celles-ci, il a cherché avant tout à être simple, au sens donné à ce mot par les candidats : il préfère une solution un peu longue découlant naturellement de l'enseignement théorique et pratique à une autre plus brève, plus élégante, se basant sur quelque artifice de raisonnement. Les résumés théoriques qui précédaient chaque chapitre ont disparu, leur utilité était d'ailleurs contestable. Les notions sur la théorie des nombres ont subi le même sort, ainsi que quelques problèmes anciens dits amusants et parfaitement inutiles pour les candidats aux examens. Ce livre, devenu purement classique, est appelé à rendre les plus grands services aux élèves de nos lycées, collèges et écoles.

Histoire. — 16. — Nous avons dit (Cf. *Polybiblion* de novembre

1912, t. CXXV, p. 404-405), comment serait répartie en dix volumes environ la publication des *Mémoires scientifiques de Paul Tannery*. Le tome II, consacré aux sciences exactes dans l'antiquité, contient 36 mémoires publiés de 1883 à 1898; presque tous se rapportent aux géomètres grecs. Ils ont pour objet : soit de préciser des questions importantes, telles sont, par exemple, la langue mathématique de Platon, l'arithmétique pythagoricienne, la grande année d'Aristarque de Samos; soit d'élucider des points particuliers controversés. Dans l'un et l'autre cas, Paul Tannery ne se contente pas de confronter les divers manuscrits, il poursuit les fautes matérielles qu'ils contiennent, il montre comment les mots sont altérés, au point de changer de sens, par des copistes illettrés, il discute toutes les opinions émises sur la question en étude. Après une analyse complète de tous les documents faite avec une impartialité et une science parfaite, Paul Tannery conclut quelquefois d'une manière ferme, mais souvent, par une trop grande modestie, il se contente d'émettre une opinion; nous estimons qu'elle doit, presque toujours, être considérée comme définitive tant que de nouveaux documents authentiques n'interviendront pas. Deux mémoires : « Pour l'histoire des lignes et surfaces courbes dans l'antiquité » et « Géométrie » pourraient figurer dignement dans une histoire générale des mathématiques; le titre du premier indique suffisamment son but, le second est une large esquisse des connaissances géométriques des Grecs. Nous souhaitons la prompte publication des prochains volumes qui faciliteront singulièrement la lecture des si beaux travaux de Paul Tannery.

17.—Des extraits des discours prononcés lors du cinquantenaire scientifique de M. G. Darboux, les travaux effectués par cet illustre géomètre au cours de ces trois dernières années, quelques nouvelles analyses de mémoires importants rendent la deuxième édition du volume des *Savants du jour* consacré par M. E. Lebon à *Gaston Darboux* encore plus intéressante que la première. Les matières nouvelles n'ont pas été seulement ajoutées, mais le texte général a été remanié pour pouvoir mettre les nouveaux documents à la place logique indiquée par le plan général de l'ouvrage.

E. Chailan.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Les Chanoinesses de la Cour-aux-Dames*, par M. Maryan. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 317 p., 2 fr. 50. — 2. *A l'échelle*, par Jean Thiéry. Paris, Colin, 1913, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 3. *Porté par la vague*, par Jean Thiéry. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 4. *Le Chemin de ronde*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 326 p., 3 fr. — 5. *Terre interdite*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri

Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 6. *Au vieux pays*, par Pierre Gourdon. Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 303 p., illustrations de Plauzeau, 1 fr. 50. — 7. *Le Droit d'aimer*, par Pierre Villetard. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 258 p., illustr. d'après Casimacker, 3 fr. 50. — 8. *Matutinaud lit la Bible*, par l'abbé E. Duplessy. Paris, Téqui, 1913, petit in-8 de vii-273 p., avec grav., 2 fr. 50. — 9. *Les Amis de Matutinaud*, par l'abbé E. Duplessy. Paris, Téqui, 1913, petit in-8 de 272 p., avec grav., 2 fr. 50. — 10. *L'Ile envahie*, par Georges du Lys. Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 286 p., illustr. de L. Couturier, 1 fr. 50. — 11. *La Prisonnière de la Sierra*, par Pierre Luguet. Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 291 p., illustr. de Ed. Zier, 1 fr. 50. — 12. *Le Jouet*, par Jacqueline Rivière. Paris, Henri Gautier, s. d. in-12 de 306 p., 3 fr. — 13. *Le Vertige*, par Jeanne de Lacrousille. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 14. *Marie de Magdala*, par Auguste Lefranc. Laris, Lethielleux, s. d., in-12 de 291 p., 3 fr. 50. — 15. *Un Père*, par Henry Gaillard de Champris. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 337 p., 3 fr. 50. — 16. *La Vraie Lumière*, par Henri Carrère. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 127 p., illustrations de J. Basté, 1 fr. — 17. *L'Ouvrier de paix*, par Noël Chrestien. Tourcoing, Duvivier, 1913, in-12 de 171 p., 1 fr. 50. — 18. *Le Steppe blanc*, par Mariech. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 350 p., 0 fr. 60. — 19. *Les Vacances de Suzette pour* 1913. Paris, Henri Gautier, s. d., in-8 cartonné, de 192 p., illustré, 1 fr. 50. — 20. *Lydvina du castellum de Comines*, par P. P. Denys et Ch. Barbier. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de xii-200 p., avec 3 planches, 3 fr. 50. — 21. *Une Maison mystérieuse à Stamboul*, par Karl May; trad. par J. de Rochay. Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 328 p., illustré, 1 fr. 50. — 22. *Perdus dans l'Arctique*, par Eijnar Mikkelsen; trad. par Charles Laroche. Tours, Mame, s. d., 2 vol. in-12 cartonné de 288 et 256 p., illustrés, 3 fr. — 23. *Fleurs des landes*, par Maxime du Hoirs. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de vii-337 p., avec grav., 0 fr. 60.

Pièces de théâtre. — 1. *On frappe les trois coups*, saynètes et monologues, par Roger Dombre. Paris, Colin, 1913, in-18 de 263 p., 3 fr. 50. — 2. *Vade Mecum des écoles et patronages*, saynètes, dialogues, monologues, etc., par l'abbé L. Duranthon. Avignon, Aubanel, 1913, in-8 de viii-311 p., 3 fr. 50.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — *Les Chanoinesses de la Cour-aux-Dames*, par Mme Maryan, est un joli récit où l'auteur, dans le style harmonieux et délicat qui la distingue, nous présente deux vieilles filles, aimables visionnaires perdues dans des rêves impossibles. De ces rêves, l'héroïne du roman, Anne de Schaumbach, est un peu la victime, puisque sa tante la déshérite afin de consacrer sa fortune à l'entreprise chimérique qui a absorbé toutes ses pensées : rétablir à la « Cour-des-Dames » un chapitre de chanoinesses nobles. Malgré sa pauvreté et sa déception, Anne trouve le bonheur dans un mariage avec un officier qui ne lui apporte pas des millions, mais les convictions et les traditions qui sont les siennes et un amour profond et désintéressé. Sa vie sera peut-être difficile et austère, mais on devine qu'elle sera heureuse. Les descriptions de la « Cour-aux-Dames » sont charmantes; l'auteur, comme toujours, s'inspire d'un sentiment religieux très juste, sans tomber jamais dans le sermon.

2. — *A l'échelle* nous transporte dans un milieu moins calme. M. Jean Thiéry nous y montre comment le baron de Chambellois, ayant épousé uniquement pour sa fortune, la fille d'un chemineau devenu millionnaire, est la première victime d'une situation qu'il a

librement acceptée. Tyrannisé par sa femme, qui l'aime en l'opprimant, il oublie trop facilement que cette millionnaire, qu'il déteste, a payé ses dettes et qu'il lui doit par conséquent certains égards. L'auteur nous décrit, dans un style vif et alerte, les misères de cet intérieur; son récit est émaillé de réflexions pleines de bon sens, et le personnage grotesque de M. Buchenoir, père de la baronne, met une note comique dans ce roman qui tourne parfois au drame.

3. — *Porté par la vague*, du même auteur, touche aussi aux abus de notre époque. D'une plume vigoureuse, M. Jean Thiéry trace le portrait odieux, mais très naturel, d'un arriviste de la pire espèce, Jean Thibaut, qui, d'obscur médecin de campagne, devient ministre. Il présente un exemple désastreux de ce que peut faire l'instruction sans éducation, l'ambition sans principes moraux. Aucun des personnages du volume n'est bien sympathique : Jean Thibaut est très vivant, mais odieux et redoutable; son beau-père, le marquis socialiste, est un fou, sa femme est intéressante surtout par son infortune. Ce récit, écrit avec verve, est, à certains points de vue, une satire piquante des mœurs gouvernementales actuelles, sous la forme d'un roman.

4. — Dans *le Chemin de ronde*, Mme Jeanne de Coulomb nous raconte comment l'enseigne de vaisseau Yves d'Arbellec, connu dans le monde littéraire sous le nom de Yann Armor, loue pour une saison un pavillon du vieux château de Canteloube. Il y est attiré par le souvenir de son frère Christian, mort héroïquement en Afrique, mais dont la fin se rattache mystérieusement à un séjour fait à Canteloube, auprès de son ami le marquis Lodoïs. Non sans peine, Yann Armor, qui, pour mener à bien son enquête, dissimule son nom véritable, découvre la vérité : il se rend compte que son frère n'est pas, ainsi que le croit encore la marquise de Canteloube murée dans sa douleur, un assassin, mais un héros méconnu. Comme tout roman qui se respecte, celui-ci finit par un mariage; mais, avant d'en arriver là, l'auteur conduit son lecteur à travers des scènes diverses, les unes dramatiques, les autres amusantes. Le style est facile, les descriptions sont jolies, la note religieuse excellente; certains passages sur le pardon des injures en particulier, dénotent un sens chrétien élevé. Le « mystère » du chemin de ronde est-il très vraisemblable? Nous n'osons l'affirmer. Mais l'intérêt se soutient et, pour le lecteur, c'est le principal.

5. — *Terre interdite*, du même auteur, a les mêmes qualités que le récit qui précède : un style agréable, des sentiments excellents, des descriptions pittoresques, et, supériorité à nos yeux, une donnée plus simple. Henriette de Bruzailles, descendante d'une famille illustre, dont son père, simple médecin de campagne, est le dernier représentant, est fiancée à Claude Germillac, fils du richissime propriétaire du

vieux château de Bruzailles; c'est un pur mariage d'amour, et Claude n'a rien du parvenu enrichi. Henriette est subitement réveillée de son rêve de bonheur en découvrant que son futur beau-père est le propriétaire anonyme de la « Grande Feuillante », liqueur fabriquée jadis par des religieuses, qu'on a volées et expulsées. Elle et son père rompent, sans hésiter, un engagement qui ferait d'Henriette la complice d'un crime, mais Mme Germillac, qui ignore le rôle joué par son mari dans cette affaire, meurt, de chagrin, en exigeant de celui-ci la restitution du bien volé. Comme on le devine, Henriette finira par épouser Claude, mais un Claude moins riche; au lieu de régner à Bruzailles, elle suivra son mari au Canada. Ce joli roman est agrémenté par des peintures de la pittoresque petite ville, où, en vue du donjon de ses grands ancêtres, leur dernier descendant mène sa vie laborieuse.

6. — *Au vieux pays* est écrit pour les enfants; mais plus d'un lecteur d'âge mûr lira avec plaisir la promenade à travers la France de deux petits Canadiens, si agréablement contée par M. Pierre Gourdon. Cette captivante randonnée fait défiler sous les yeux charmés des petits voyageurs, les églises, les paysages, les châteaux, les villes et les villages du « vieux pays »; les petits lecteurs de France y apprendront à mieux connaître leur patrie et à l'aimer en connaissance de cause. C'est avec beaucoup de charme, sans pédanterie aucune, dans un style à la fois élevé et limpide, que M. Pierre Gourdon leur raconte les traditions et les légendes qui donnent aux lieux une âme; il est inutile de dire qu'une note religieuse excellente inspire toujours l'auteur, mais il est peut-être bon d'ajouter, dans l'intérêt des jeunes, que ce joli livre n'est pas un simple guide. Le voyage des petits Canadiens est le résultat d'un drame, qui se dénoue heureusement à la dernière page du volume.

7. — Thérèse de Chantreuil, l'héroïne du *Droit d'aimer*, par M. Pierre Villetard, est une jolie enfant, un peu capricieuse, un peu changeante, mais si vraie qu'on lui pardonne ses flottements. Fiancée à un voisin de campagne, Paul Blavet, elle se laisse influencer par une amie mondaine, et, pendant un séjour à Paris, elle est sur le point de rompre son engagement. Elle se ressaisit à temps, repart pour la campagne et reprend la vie saine et les devoirs simples qui, pour elle, renferment le secret du bonheur. La donnée est, on le voit, peu de chose, mais le style de l'auteur est agréable, le caractère de Thérèse est joliment esquissé, celui de sa grand'mère a le mérite de n'être pas banal et les paysages normands, au milieu desquels vivent tous les personnages, ont un vrai charme. Ajoutons que la note religieuse est suffisante, mais que le suicide manqué de Paul Blavet, quand il croit perdre Thérèse, nous gâte un peu ce garçon qu'on nous avait représenté comme si excellent et si bien équilibré.

8. — Dans *Matutinaud lit la Bible*, M. l'abbé Duplessy continue à battre en brèche les acusations portées contre l'Église, celles surtout qui sont tirées de la Bible, que les demi-savants croient volontiers mettre en désaccord avec la science. S'adressant de préférence à des lecteurs peu instruits, l'auteur vise à être clair, simple, précis; sa controverse est agrémentée d'une pointe de bonne humeur qui la rend amusante à lire. Excellent livre à répandre dans les milieux populaires.

9. — Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux *Amis de Matutinaud*, du même auteur, où un grand nombre d'objections qui courent les rues, sont relevées avec esprit, gaîté et logique.

10. — *L'Ile envahie*, dont M. Georges du Lys nous raconte les périls, est la Corse où les Italiens ont effectué une descente. Un ancien zouave pontifical, Mazza di Porto, sa fille Benedetta et un officier français, Hervé Le Penven, organisent la défense. Les péripéties dramatiques ne manquent pas et Benedetta, prise les armes à la main, serait fusillée sans l'intervention d'un aéronaute, Roland Salbris, qui enlève la condamnée sur son aéroplane perfectionné et fauche avec sa mitrailleuse, les Italiens épouvantés. Ce récit mouvementé et moral, sinon très vraisemblable, convient aux enfants.

11. — *La Prisonnière de la Sierra*, encore plus invraisemblable, est aussi moral, et les petits lecteurs, moins sévères que leurs aînés, seront peut-être intéressés par les aventures de l'innocente captive, qui épouse, à la dernière page du volume, le brave Anglais qui l'a délivrée. Ajoutons que l'action se passe au Mexique, le pays par excellence des péripéties dramatiques.

12. — *Le Jouet*, qui donne son titre au volume, est la poupée mondaine que certains hommes épousent de préférence, afin de la dominer. Tout autre est Nicole de Pierpont, une belle jeune fille, instruite et grave, qui fait un lamentable mariage avec un littérateur raté, nature basse et jalouse, qui tyrannise sa femme dont la supériorité l'humilie. La vie conjugale de Nicole est un martyre, qu'elle subit avec une rare grandeur d'âme. Elle se consacre tout entière à son foyer et à son fils, et fait de celui-ci un homme sérieux et chrétien; sa dernière épreuve est de le voir épouser une poupée, qu'il a l'ambition de « former ». Cette épreuve, après tant d'autres, est supportée par Nicole avec une philosophie indulgente, ennoblie par un profond sentiment de résignation chrétienne : « Dieu ne paie pas chaque soir, dit-elle en citant un proverbe basque, mais Il met à tout nuage sa doublure d'argent ». L'auteur possède un style alerte et agréable, mais ses idées sur les jeunes filles sont trop généralisées pour être absolument justes. Ajoutons aussi que l'abbé Galin, l'instrument involontaire du malheur de Nicole, est d'une naïveté qui frise la sottise.

13. — *Le Vertige* est un récit mouvementé, moral et animé d'un esprit religieux, mais trop heurté et par trop invraisemblable. Comment un homme qu'on nous représente comme adorant sa femme la croit-il si vite coupable d'espionnage, sans chercher une explication aux prétendues preuves qu'on lui apporte. Comment, de plus, abandonne-t-il son fils unique, bien innocent du crime supposé de sa mère? Après des aventures variées, tout s'arrange; les vrais coupables sont découverts et le colonel de Rocheray, qui ne mérite pas tant de bonheur, retrouve la femme à qui sa violence avait fait perdre la raison et le fils qu'il ne connaît pas.

14. — Encore un roman évangélique! L'héroïne en est, comme le titre l'indique, *Marie de Magdala*, enlevée par des brigands pendant son enfance, vendue comme esclave à Corinthe, épousée par un riche Grec et qui, restée veuve, serait retournée en Judée, où le regard du Christ la convertit. L'auteur a consciencieusement étudié les mœurs et coutumes de l'époque, il écrit avec respect et dévotion; néanmoins ce roman, qui chevauche sur l'Évangile, est d'un genre très difficile et très délicat à aborder, dont on a plus d'une fois signalé les inconvénients. Il est destiné plutôt aux grandes personnes qu'aux très jeunes filles.

15. — Ce n'est pas non plus aux très jeunes qu'est destiné *Un Père*, livre douloureux, inspiré par la question du divorce. Malgré l'unique erreur de sa vie, celle qui a permis le divorce, la sympathie du lecteur s'en va plutôt au brillant officier Pierre Leuert, qu'à sa femme, nature sèche et haineuse. Celle-ci, du reste, se remarie et la fille unique de son premier mariage est ballotée entre le père, qui l'aime et se prive pour elle, et la mère, plus riche, qui la gâte. Après de longs flottements, la petite âme faible de Jacqueline est reprise tout entière par sa mère, mais l'âme du « père », s'est élevée par le repentir et par l'épreuve; elle se réfugie dans la foi chrétienne, asile suprême des vaincus de la vie.

16. — *La Vraie Lumière* apparaît au jeune médecin Pierre Baudran à travers ses conversations avec un excellent prêtre, l'abbé Armieux, et aussi à travers l'influence discrète de Catherine de Calliabère. Le roman est bien écrit, le caractère loyal du médecin est sympathique et les sots commérages, comme les propos haineux, de la petite ville qu'il habite sont brossés d'une plume humoristique et vigoureuse. Pour les besoins de la cause, les conversations philosophiques et théologiques sont quelquefois un peu trop longues; elles pourront cependant être utiles à ceux qui, à l'exemple de Pierre Baudran, cherchent la vérité.

17. — Le même inconvénient ou le même avantage, selon le point de vue où l'on se place, existe dans *l'Ouvrier de paix*. C'est l'histoire

d'un curé qui est un saint, mais qui, après avoir travaillé et souffert, obtient plus par sa mort héroïque que par ses efforts, souvent infructueux. Quant aux théories sociales du curé de la Briole, elles seraient évidemment parfaites si elles étaient praticables. Le sont-elles? Nous ne saurions nous prononcer sur une question aussi complexe. Disons cependant que l'idée du jeune industriel Antoine Servois, d'épouser une ouvrière ne paraît pas heureuse : Antoine est un beau caractère et un vaillant chrétien, mais une mésalliance l'aidera-t-elle à résoudre la question sociale? L'auteur est rempli d'intentions excellentes, il est plein de foi, de charité et d'esprit apostolique, mais son style est plutôt ordinaire.

18. — *Le Steppe blanc* n'aborde pas d'aussi graves problèmes; c'est un roman qui repose sur une substitution de personnes, et le lecteur a le sentiment qu'un rien suffirait pour dissiper les malentendus qui en résultent. De là quelque chose d'artificiel et de convenu dans la trame du récit. Cela dit, cette histoire est contée avec une certaine habileté, dans un bon esprit.

19. — *Les Vacances de Suzette pour* 1913, un joli volume, avec de charmantes illustrations. Il s'y trouve un peu d'histoire, un peu de science, quelques recettes de cuisine, des monologues, des vers et des jeux, le tout à l'usage des petites filles de huit à quatorze ans.

20. — Avec *Lydvina du castellum de Comines* nous retrouvons le roman non pas évangélique, mais des premiers siècles de l'Église, roman dont *Fabiola* et *Quo Vadis*? offrent des exemples qui font tort à leurs imitateurs. *Lydvina, roman chrétien de l'aurore du christianisme dans les Flandres*, est l'œuvre de deux associés, membres tous deux du comité flamand de France, lesquels, en s'entourant de données historiques sérieuses, ont fait revivre, sous la forme d'un récit fictif, le souvenir de saint Chrysole, premier apôtre du pays où s'élève Comines. Cet effort, qui a pour but de préserver les traditions religieuses et historiques de la « petite patrie », est une manifestation de « régionalisme » très digne d'éloges.

21. — Dans *Une Maison mystérieuse à Stamboul*, M. Karl May continue l'histoire de ses aventures, dont nous avons eu occasion de signaler ici les premiers volumes. Comme ses devanciers, la *Maison mystérieuse à Stamboul* est un récit mouvementé bon à donner aux petits lecteurs, qu'il intéressera certainement.

22. — *Perdus dans l'Arctique* est encore plus dramatique. En 1906 une expédition danoise partit pour explorer la côte du Groënland, dont certaines parties étaient encore inconnues. Deux ans plus tard, en 1908, les survivants de l'expédition revinrent, mais l'on crut utile, dans l'intérêt de la science, d'aller rechercher certains documents importants, où les deux explorateurs, morts à la peine, avaient consi-

gné leurs observations. Une nouvelle mission dirigée par Eijnar Mikkelsen partit donc et ces deux volumes nous racontent les risques, les souffrances et aussi la persévérance et la vaillance de ces braves, dont la simplicité égale le courage. Bonne lecture pour les jeunes, qui y apprendront, sous une forme dramatique, combien l'amour de la science et de la patrie est un puissant mobile pour stimuler l'endurance.

23. — *Fleurs des landes* est une collection de légendes, de traditions historiques, d'anecdotes tirées de la vie des saints; il y en a de pittoresques, d'autres sont plus ordinaires, toutes ont été écrites dans le but, non seulement de distraire le lecteur, mais, comme nous le dit la Préface, afin de laisser dans sa mémoire « un bon exemple ou une utile leçon ».

Pièces de théâtre. — 1. — *On frappe les trois coups* est une collection de saynètes et de monologues destinés aux familles. L'esprit en est gai, la note comique y domine; certaines des pièces conviennent aux jeunes femmes plutôt qu'aux jeunes filles. Tout en étant absolument convenable, ce recueil est fait pour les familles plus que pour les patronages ou œuvres religieuses de la jeunesse.

2. — M. l'abbé Duranthon, au contraire, a publié en vue de ces dernières un *Vade-mecum*, volume considérable, où il a réuni une cinquantaine de pièces, comédies saynètes, dialogues, etc., dont le langage, qu'il soit en prose ou en vers, est assez simple pour être compris par les petits et les humbles, à qui est destiné ce recueil.

Comtesse de Courson.

OUVRAGES SUR LES PEUPLES ET LES RÉCENTS ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

1. *Exposé simple et clair de la question d'Orient*, par Paul Haury. Paris, Vuibert, 1913, in-8 de 47 p., avec un graphique et 2 cartes, 1 fr.— 2. *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*, par André Chéradame. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-16 de viii-406 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Réformes en Turquie d'Asie. La Question arménienne, la question syrienne*, par Ludovic de Contenson. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8 de vii-135 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Déclin du Croissant*, par Sam. Lévy. Paris, Grasset, 1913, in-18 de 232 p, 3 fr. 50. — 5. *La Mort de Stamboul*, par Victor Bérard. Paris, Colin, 1913, in 16 de xiii-419 p., 4 fr. — 6. *Impressions et souvenirs d'un diplomate. Turquie, Autriche, États-Unis, Balkans, Brésil*, par Maurice Trubert. Paris, Perrin, 1913, in-16 de 292 p., 3 fr. 50. — 7. *Serbes, Croates et Bulgares, études historiques, politiques et littéraires*, par Louis Léger. Paris, Maisonneuve, 1913, in-8 de vi-223 p., 7 fr. 50. — 8. *Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos jours* (485-1913), par le R. P. Guérin-Songeon. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1913, in-16 de viii-480 p., 5 fr.

1. — Les volumes ci-dessus appartiennent à cette série d'ouvrages relatifs aux affaires d'Orient dont le nombre va croître rapidement. Le premier qui doive être consulté par toute personne peu au courant des motifs qui guident les relations entre la Turquie et les autres

puissances est évidemment celui de M. Haury : *Exposé simple et clair de la question d'Orient.* En lisant cette brochure substantielle, on comprend aisément en quoi cette question d'Orient consiste et comment elle est rendue insoluble depuis si longtemps par la rivalité de presque toutes les nations de l'Europe, chacune d'elles voulant que la solution en soit faite en sa faveur.

2. — Parmi les diverses façons d'envisager les conséquences de l'avènement des peuples balkaniques et des Slaves de l'Autriche-Hongrie à une complète indépendance politique, le point de vue français est naturellement celui qui doit le plus nous intéresser. Celui-ci a été surtout étudié et mis en relief par M. André Chéradame dans son ouvrage : *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*, lequel est formé de la réunion de nombreux articles parus dans divers journaux. Avec une perspicacité à laquelle les faits ont très souvent donné raison, cet écrivain a démontré avec précision que la France a tout avantage à soutenir la cause du slavisme balkanique, dont le triomphe doit être un échec pour le germanisme de l'Allemagne et de l'Autriche.

3. — D'un autre côté, si l'affaiblissement de la Turquie doit entraver les prétentions de l'Allemagne sur l'Asie-Mineure, il ne faut pas oublier que, poussé à l'extrême, il peut être désastreux pour notre pays. En effet, la moitié des 4 ou 5 milliards qui sont dus par la Turquie à l'Europe ont été fournis par la France et, par conséquent, celle-ci aurait énormément à souffrir d'une catastrophe financière dans l'empire ottoman. Or, si rien ne vient s'y opposer, la dissolution de cet empire, grâce à la révolution qui se prépare dans les provinces de Syrie et d'Arménie, si durement maltraitées, n'est qu'une affaire de temps. Que ces régions soient soustraites un jour à la domination de la Turquie, aussitôt celle-ci, réduite à quelques lambeaux de territoire, sera incapable de payer les intérêts de son énorme dette. Que si, au contraire, de sages réformes sérieusement appliquées décidaient les Arméniens et les Syriens à mettre en valeur le sol ottoman, au lieu d'émigrer en masse, la Turquie s'acquitterait sans peine de ses obligations vis-à-vis de ses créanciers et même on pourrait lui consentir de nouveaux avantages financiers. C'est l'exposé de l'urgente nécessité de ces réformes que plaide énergiquement M. Ludovic de Contenson dans son livre : *Les Réformes en Turquie d'Asie.*

4. — Mais ces réformes, si impatiemment attendues et toujours remises à plus tard, qui les concédera et qui les fera appliquer? Les Vieux-Turcs que personnifiait Abd-ul-Hamid, le sultan détrôné? Ceux-ci, hélas! ont amplement donné la mesure de leurs intentions à cet égard. Quand une nation chrétienne, grecque, arménienne,

ou autre, demandait un peu trop bruyamment une administration meilleure, ils se hâtaient d'étouffer ces réclamations dans le sang. Ceci explique pourquoi la révolution qui renversa le régime absolutiste et rétablit la constitution de Midhat Pacha fut le signal d'une joie universelle dans tout l'empire. L'heure de la libération avait enfin sonné, tous les chrétiens allaient devenir les égaux des musulmans; aussi les éloges et les acclamations à l'adresse des Jeunes-Turcs, auteurs de ce grand mouvement, formèrent-ils un concert immense. Mais bientôt cet enthousiasme se glaça, lorsqu'on s'aperçut que le comité « Union et Progrès », qui possédait l'autorité de fait, sinon légale, au lieu de tirer parti de ce merveilleux faisceau de sympathies, se mettait à forger peu à peu toute une série de lois ayant pour but l'écrasement des nationalités et le triomphe, non pas même de l'ensemble des sujets musulmans de l'empire, mais seulement d'une petite minorité de Turcs de race. Au lieu des réformes attendues, le système du désarmement et de la bastonnade dans les milieux non turcs était maintenu comme auparavant. Si l'on ajoute à cela l'inconcevable désorganisation introduite dans l'armée turque par les membres du comité, désorganisation qui a été pour beaucoup dans les succès des alliés balkaniques, on comprendra sans peine qu'après avoir suscité un enthousiasme indescriptible, ce fameux comité Union et Progrès soit devenu l'objet d'une aversion générale. C'est à démontrer les terribles responsabilités encourues par ses membres que se sont attachés MM. Sam Lévy et Victor Bérard. Le premier de ces écrivains, ancien secrétaire de la mairie de Salonique, dans son volume : *Le Déclin du Croissant*, nous raconte, dans un style de journaliste et avec la vivacité d'un témoin oculaire, les méfaits de gens qui, contre toute attente, ont ainsi remplacé la constitution par la tyrannie et la concorde par la haine. Les lecteurs qui connaissent les origines maçonniques du comité seront bien obligés d'admettre la grandeur de ces méfaits, quand ils les verront stigmatisés aussi violemment par une plume israélite.

5. — L'ouvrage intitulé : *La Mort de Stamboul* a une tout autre allure. M. Victor Bérard, qui s'est fait une spécialité de l'étude de la question d'Orient, y expose également les effets désastreux qu'a eus le gouvernement des Jeunes-Turcs, mais il l'a fait avec une richesse de documentation et une minutie d'analyse merveilleuses. Aussi ce long réquisitoire contre un régime qui a perdu la Turquie, doit-il être lu lentement et à tête reposée, tant les faits y sont accumulés et leurs conséquences examinées méticuleusement.

6. — Après une lecture qui exige une si grande attention, celle que nous offre le volume de M. Maurice Trubert : *Impressions et Souvenirs d'un diplomate*, est heureusement un véritable repos pour

l'esprit fatigué. C'est avec un plaisir extrême qu'on lit, sans en omettre une ligne, ces pages charmantes, et qu'on visite, en compagnie d'un guide qui est à la fois un penseur et un artiste, diverses régions curieuses à tant de titres. Ce sont naturellement les chapitres consacrés à la péninsule balkanique qui sont les plus « actuels » et les plus intéressants. Quand on lit, par exemple, celui où l'auteur nous fait admirer l'extraordinaire beauté du Bosphore, on comprend sans peine pourquoi les Turcs tiennent tant à rester sur ses rives, et pourquoi les Russes, les Grecs et les Bulgares sont si désireux de s'y installer à leur place, et ainsi on a une vue très nette de l'une des faces de la question d'Orient.

7. — Les ouvrages publiés récemment à l'occasion de la guerre des Balkans ont à peu près tous pour objet l'étude des causes et des conséquences probables de cette grande lutte. Peu nombreux sont encore ceux qui contiennent l'histoire des nations slaves coalisées contre les Turcs. Nous n'en avons que deux à signaler aujourd'hui, mais l'un et l'autre sont excellents. Le premier : *Serbes, Croates et Bulgares*, par M. Louis Léger, le distingué slaviste, n'est pas à proprement parler une histoire de ces peuples. Il est formé d'une série, d'études politiques et surtout littéraires sans lien direct entre elles mais toutes des plus instructives. De leur lecture se dégage une notion très nette du rôle si peu connu que les Jougo-Slaves ont joué dans l'histoire de la civilisation et de celui beaucoup plus grand qu'ils sont appelés à jouer désormais. Certains chapitres, tels que « Molière à Raguse » et « La Guzla de Mérimée », nous offrent, à nous autres Français, un intérêt spécial. Dans d'autres on trouve des portraits bien vivants, tels que ceux de Mgr Strossmayer et du tsar Ferdinand.

8. — L'autre volume que nous avons sous les yeux : *Histoire de la Bulgarie depuis ses origines jusqu'à nos jours*, est un véritable traité historique embrassant l'existence entière du peuple bulgare. Le P. Guérin-Songeon, avec une modestie exagérée, dit que son livre n'est pas un travail d'érudition. Sans doute il n'est qu'une esquisse politique et militaire; mais quelle masse énorme de documents y sont condensés avec ordre et clarté ! S'il n'est pas encombré de références à l'allemande, on s'aperçoit vite, en le feuilletant, que son auteur a dû s'assimiler tous les renseignements sur les Bulgares fournis par une multitude d'écrivains modernes et par de nombreux chroniqueurs byzantins et, lorsqu'on arrive aux chapitres contenant le récit des derniers événements, on sent immédiatement qu'on écoute un témoin oculaire ayant vécu de longues années au milieu des Balkans. Il n'existait jusqu'à ce jour en France aucune histoire de la Bulgarie : le savant religieux a comblé cette lacune

et la lecture attentive de son livre sera désormais le point de départ obligatoire de toute étude ayant la notion bulgare pour objet.

LÉON CLUGNET.

THÉOLOGIE

Bible et protestantisme, par V. FRANQUE, 2e édit. revue et augmentée des *Réflexions d'un pasteur*. Paris, Bloud, 1913, in-16 de XXI-162 p.— Prix : 2 fr.

M. l'abbé Franque réédite les lettres à une amie protestante sur les principaux points discutés (véritable Église, Papauté, eucharistie, rémission des péchés, purgatoire, Marie et Joseph, culte des saints, pouvoir sacerdotal) entre catholiques et protestants. La discussion s'appuie exclusivement sur la Bible, seule autorité de foi reconnue par les protestants. La seconde édition contient dans les lettres elles-mêmes ou à la fin « les réflexions » qu'un pasteur a adressées à la correspondante de l'auteur. Leur insertion ne me paraît pas heureuse, car elle rompt l'unité du plan primitif, en introduisant des objections historiques sans rapport avec la *Bible seule*, terrain de la controverse. Dans l'ensemble, ces lettres représentent une apologie populaire, sans aucun caractère scientifique; les textes bibliques sont cités sans aucune sorte de critique; aussi plusieurs ne prouvent pas la thèse, par exemple, celle de la confession. Par suite, il faut aux lecteurs l'*oculus simplex*, dont parle M. Snell dans sa lettre-préface. Ajoutez-y l'imprécision de la doctrine sur quelques points : ainsi l'exposé de la nature du péché originel manque d'exactitude. L'auteur admet l'authenticité de la lettre de saint Clément à saint Jacques, qui fait partie des *Clémentines* (p. 72). Pour expliquer la parenté des frères de Jésus, il se fonde sur l'autorité du *Dictionnaire Larousse* (p. 99). Par suite il admet que la mère de Jacques était la sœur de la Sainte Vierge. Hégésippe, recueillant au IIe siècle la tradition palestinienne, dit que Clopas ou Alphée, le père de saint Jacques, était le frère de saint Joseph. Le *Catéchisme du concile de Trente* n'est pas, comme il est dit (p. 120), « règle de la foi catholique ».

E. MANGENOT.

Le Mystère de la Très Sainte Trinité, par le R. P. ÉDOUARD HUGON. Paris, Téqui, 1913, in-12 de VIII-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

En publiant, comme premier essai, *le Mystère de la Rédemption*, le R. P. Hugon se proposait d'offrir aux gens du monde, à ceux du moins que l'étude des grandes questions religieuses intéresse et qui sont en mesure d'en profiter, un exposé aussi clair que substantiel des dogmes fondamentaux de notre foi. L'essai a dépassé les espérances conçues, et voici, succédant rapidement au traité de la Ré

demption, une étude plus étoffée encore sur le mystère de la Sainte-Trinité. L'auteur reste fidèle à sa méthode, qui est d'ailleurs excellente : d'abord, la base positive, les données de l'Écriture et de la Tradition, témoignages des Pères et des Docteurs, définitions de l'Église; puis la construction spéculative, raisons de convenance, analogies, preuves théologiques, toute l'architecture concordante de la synthèse sur les fondements puissamment cimentés du dogme. Le R. P. Hugon est un solide constructeur de l'école de saint Thomas; il aime les larges assises sur lesquelles il fera monter ensuite très haut sa pensée. Je doute que les gens du monde, si cet ouvrage leur est destiné, puissent se reconnaître dans ce vaste ensemble dont bien des parties resteront pour eux d'obscurs et de muets symboles. Si clairement exposée soit-elle, la théorie des processions divines et des relations suppose, pour être entendue dans ses termes essentiels, une initiation métaphysique qui ne se donne plus aujourd'hui que dans les séminaires et dans les cloîtres. En revanche, le clergé français, ami des idées claires et des doctrines fécondes, saura gré à l'auteur de lui avoir présenté sous une forme accueillante la matière de ses instructions catéchétiques et de ses méditations. P. Bernard.

Az Igehirdetés (*L'Évangélisation*), par le Dr A. Mihályfi. Budapest, Stephaneum, 1913, in-8 de 466 p. — Prix : 6 fr. 30.

Nul, peut-être, n'était plus indiqué que l'éminent professeur à l'Université de Budapest, le Dr. A. Mihályfi, pour examiner cette importante question. Ses précédents travaux, ses prédications l'avaient préparé à traiter ce sujet en connaissance de cause; il y déploie une psychologie rare, et, en tenant le plus grand compte des encycliques récentes, il ouvre de nouvelles perspectives à ceux qui sont chargés du ministère pastoral. Il leur indique, non seulement leurs devoirs, mais il en explique les raisons en s'appuyant sur leur origine; dans les conseils qu'il donne au sujet de l'homilétique, il insiste sur les exigences du temps présent. Il attache une grande importance à l'enseignement du catéchisme et exige des prêtres chargés de cette mission des qualités toutes particulières; il insiste sur l'effet et les conséquences de cet enseignement dans l'âme des tout petits dont l'avenir spirituel sera le résultat de ces premières leçons. Un chapitre fort intéressant est consacré à l'évangélisation des foules; l'auteur comprend sous cette dénomination l'évangélisation par la presse, par les livres, les assemblées, les pèlerinages, les congrès, les missions, les retraites, etc. Publiciste, en même temps que directeur de la plus importante Revue catholique hongroise, le Dr. Mihályfi sait quelle valeur il faut attacher à la bonne presse dont il recommande la

diffusion. Les Œuvres tiennent aussi leur place, et non une des moindres, parmi les moyens préconisés pour l'évangélisation du peuple, et l'auteur donne, sur ce point, quelques conseils pratiques. L'ouvrage, divisé en trois livres, comprenant chacun plusieurs chapitres, est pourvu d'un Index. Pour les sujets traités, l'auteur indique les ouvrages à consulter en latin, en hongrois, en français, en allemand ou en italien. Cet ouvrage, concis et fort clair, est appelé à rendre de grands services au clergé hongrois. E. H

SCIENCES ET ARTS

Science et philosophie, par A. de Lapparent. Paris, Bloud, 1913, in-16 de 256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis la mort du très regretté Albert de Lapparent, c'est au moins le troisième recueil d'articles, conférences ou discours de l'illustre géologue, juqu'alors épars dans les recueils les plus divers, qui ait été publié. Et la collection n'en est pas encore complète, tant était grande la puissance de travail de ce savant qui produisait comme des hors-d'œuvre ses travaux de vulgarisation scientifique parallèlement à son professorat à l'Université catholique, à ses mémoires techniques de la Société géologique de France, à sa collaboration à l'Académie des sciences, et enfin à la composition de son magistral *Traité de géologie*, parvenu à sa cinquième édition et déjà devenu classique, sans parler d'autres ouvrages moins importants.

Le présent volume comprend dix morceaux échelonnés de 1866 à 1904, portant tous sur des vues d'ensemble des sciences de la nature, et rendant évident, non seulement leur parfait accord avec la notion du Dieu personnel et créateur, mais encore la démonstration qu'une saine philosophie en tire de son existence et de ses attributs. Le géologue, le savant de première marque qu'était Albert de Lapparent, était en même temps un philosophe, mieux encore un philosophe chrétien, un catholique fervent.

A signaler particulièrement l'un de ces dix morceaux (le seul dont ni la provenance, ni la date ne sont indiquées; serait-ce une œuvre inédite?). Il est intitulé : *La Notion de la Providence* et comprend quatre parties se rapportant respectivement : 1° à l'ordonnance générale, c'est-à-dire à la physique du globe; 2° à l'évolution géogonique de la surface terrestre; 3° au rôle de l'énergie interne du globe dans cette évolution; 4° à la constitution des réserves d'énergie, représentées par la formation des houillères. Le tout faisant ressortir l'admirable finalité qui s'observe à chaque pas dans une étude sans parti pris.

Un autre morceau, intitulé : *Des Enseignements philosophiques de*

la science, est le discours prononcé par l'illustre savant à la séance de clôture du Congrès bibliographique international, le 4 juillet 1878.

Est-il besoin de signaler une fois de plus la clarté d'exposition et le charme de style qui font, de ce professionnel des plus hauts sommets de la science que fut A. de Lapparent, le plus limpide et le plus aimable des vulgarisateurs?

Ce livre a sa place marquée chez quiconque se plaît à contempler le tableau des œuvres de la nature, c'est-à-dire, pour parler sans ambages, le tableau des œuvres de Dieu. C. DE KIRWAN.

L'Italie économique et sociale (1861-1912), par ERNEST LÉMONON. Paris, Alcan, 1913, in-8 de II-432 p. — Prix : 7 fr.

Par l'étude et la comparaison d'un certain nombre d'indices (commerce extérieur, situation budgétaire, production agricole et industrielle, mouvement des transports et des correspondances, des escomptes et des avances de banques, cours de la rente, mouvement de la population, de l'instruction, de la criminalité), M. Lémonon a d'abord retracé l'histoire économique de l'Italie de 1861 ou plutôt de 1866 à 1912. Les faits économiques résultent de causes si diverses et si complexes que, pour les interpréter avec certitude, il faudrait quelquefois des développements plus considérables que n'en comportait l'ouvrage. L'appréciation des chiffres eux-mêmes, d'autre part, est, plus souvent qu'on ne le pense, arbitraire; il arrive à M. Lémonon, suivant les cas, de considérer comme élevés ou comme faibles des taux de variation à peu près semblables. Dans l'ensemble, on acceptera ses conclusions générales : alternance de crises (en 1873, en 1887, en 1907), et de périodes de prospérité. Un défaut tout extérieur, mais assez grave, de cette première partie, est la disposition typographique. Les chiffres, dont l'ouvrage est naturellement bourré, sont noyés au milieu du texte. Si l'on ne voulait ou si l'on ne pouvait recourir au seul procédé qui parle aux yeux, c'est-à-dire aux graphiques, il fallait du moins disposer les chiffres en colonnes. La deuxième partie du livre étudie l'histoire sociale. On y notera de préférence des pages intéressantes sur certains problèmes et certaines solutions qui sont propres à l'Italie: ainsi la question de la *bonification* des terres et de la colonisation intérieure; et le grand développement du crédit populaire. On lira aussi avec grand intérêt les chapitres sur le parti socialiste italien. Au total, bon instrument d'orientation dans les questions italiennes. J.

Méthode pour obtenir de forts rendements en céréales, par N. et B. Démtchinski. Paris, Chapelot; Laveur, 1913, in-8 de 183 p. avec 72 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Les auteurs préconisent des procédés de culture, le buttage et le repiquage, dont l'influence sur le rendement des céréales est indiscutable. Ces procédés ne sont pas nouveaux, car ils sont appliqués en Chine depuis 3000 ans, comme le disent d'ailleurs MM. N. et B. Démtchinsky.

Des expériences ont été faites dans la Manche par Mlle de Philosophoff et le rapport du comice agricole de Granville, en 1909, déclare qu'elles ont été des plus intéressantes. On a obtenu au minimum trente épis et au maximum soixante et onze épis d'un seul grain.

Malheureusement, il ne semble pas qu'une telle méthode, qui exige une main d'œuvre considérable, puisse donner en France un supplément de récolte rémunérateur à ceux qui seraient tentés de l'appliquer en grand. D. B.

Notes d'horticulture expérimentale, par A. Petit. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, s. d., in-16 de 236 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il existe en horticulture, comme en agriculture, des pratiques culturales traditionnelles dont l'utilité est discutée parce qu'elles ne sont pas toujours appliquées en connaissance de cause. La science expérimentale permet de se rendre exactement compte de leur rôle; aussi les recherches entreprises par M. A. Petit sont-elles du plus haut intérêt. Elles légitiment ces pratiques en les expliquant, en les éclairant pour en rendre l'application judicieusement adaptée aux circonstances. C'est ainsi que sont étudiés successivement : l'Influence de quelques opérations culturales sur le refroidissement nocturne des végétaux : coloration du sol, arrosage et ameublissement du sol, fumure du sol, couverture du sol; le rôle des abris vitrés; l'influence des abris vitrés sur la production végétale; l'influence de la couverture du sol sur sa productivité. Les recherches de l'auteur sur l'arrosage, sur son opportunité, sur les causes qui peuvent le rendre nuisible, etc.; sa définition du rôle et de l'opportunité des fumures organiques : rôle du fumier et de l'humus; ses travaux sur la nitrification et sur l'emploi des engrais minéraux en horticulture; ses observations sur l'influence du repiquage et de la transplantation sur le développement des plantes constituent des chapitres d'une lecture des plus instructives.

D. B.

LITTÉRATURE

Commodien, recherches sur la doctrine, la langue et le vocabulaire du poète par Joachim Durel. Paris, Leroux, 1913, gr. in-8 de 219 p. — Prix : 6 fr.

Les Instructions de Commodien ; traduction et commentaire par le même. Paris, Leroux, 1913, gr. in-8 de xxi-209 p. — Prix : 5 fr.

La thèse de M. Durel nous paraît importante surtout au point de vue philologique La biographie du poète ne fournissait rien à l'auteur : son nom, à ce nom une addition difficile à qualifier, davantage à interpréter, une date controversée, et c'est tout. Matière infertile et petite. Cette date, M. Durel, se ralliant à l'hypothèse d'Ébert, la fixe entre les années 250 et 260, entre la persécution de Dèce et celle de Valérien. La théologie, d'ailleurs peu sûre de Commodien, n'est pas originale. Démonologique, catastrophique, millénariste, elle reflète les croyances de son temps, s'inspire plus d'une fois littéralement de saint Cyprien. Je crois qu'un théologien trouverait beaucoup à reprendre dans l'exposé que fait M. Durel du christianisme primitif. Il le réduit trop, cela me semble peu douteux, aux trois termes précédents. De même, en morale sociale, il oublie les correctifs apportés par l'Évangile même à la condamnation du monde et la doctrine de l'imprévoyance. La parole : « Rendez à César ce qui est à César » implique la reconnaissance des droits de la société humaine. « Le reste vous sera donné par surcroît » atténue la partie du Discours sur la montagne dont ces mots sont la conclusion et autorisent une interprétation plus large : détachement n'est pas imprévoyance.

Quoi qu'il en soit, reste un poète singulièrement vigoureux et qui, même lorsque l'expression est empruntée, donne une impression d'originalité, et cela parce qu'il a repensé, revécu ses emprunts avec toute l'ardeur d'une âme violente où l'âpreté de la satire n'est peut-être que le vêtement d'une charité passionnée. De ces satires, des conseils si hauts qui les accompagnent, des tableaux si saisissants de ce qui est et de ce qui devrait être, M. Durel aurait pu, semble-t-il, nourrir plus abondamment la partie littéraire et morale de sa thèse. Ce poète est en outre un Africain, et les caractères qui le distinguent comme tel, l'auteur s'est efforcé de les mettre en lumière, tant au point de vue de la pensée qu'à celui de la langue et du style.

L'étude philologique occupe près des deux tiers du volume. Elle se divise en étude de la syntaxe et étude du vocabulaire. Les deux caractères du latin d'Afrique, hellénisme et analytisme y sont soigneusement recherchés, et c'est un curieux défilé de tours, de locutions, de mots, qui attestent l'évolution rapide d'une langue en pleine corruption.

La seconde thèse de M. Durel se compose d'une traduction vers

par vers, remarquablement exacte et rigoureuse de l'œuvre de Commodien, et d'un commentaire perpétuel qui sera d'une grande utilité à qui voudra désormais se documenter chez ce poète barbare mais infiniment curieux. Le nombre des fautes d'impression est vraiment excessif.

ANDRÉ BAUDRILLART.

Le Surnaturel dans le théâtre de Shakespeare, par ALBERT DE BERZEVICZY ; traduit du hongrois. Paris. Fontemoing, s. d., in-12 de 177 p. — Prix : 3 fr.

Dans un chapitre d'Introduction l'auteur de cet ouvrage justifie par la pratique constante des poètes ainsi que par des raisons de théorie l'usage du surnaturel dans le drame. Il montre ensuite de quelles sources nombreuses et diverses, chez Shakespeare comme chez ses contemporains, peut découler et découle en fait le merveilleux : mythologie classique, vestiges du paganisme germanique et celtique, superstitions et croyances populaires. Ce merveilleux d'origine complexe, se manifeste sous des formes très diverses qui sont groupées ici sous quatre chefs : 1° le monde des fées (*Songe d'une nuit d'été*, *Tempête*, etc.); 2° astrologie, présages, divination, magie; 3° diablerie et sorcellerie; 4° songes et apparitions de spectres. Ces groupes sont étudiés tour à tour, et l'analyse très complète de M. de Berzeviczy n'omet aucun des cas où Shakespeare fait intervenir des forces supérieures ou étrangères à ce monde. Une tâche est plus malaisée : c'est celle de rechercher « quelle est, dans le surnaturel de Shakespeare, la part de ses croyances, de ses idées à lui, celle de son imagination de poète ou des concessions qu'il a dû faire au sentiment et aux préjugés de son temps ». Dans cette enquête, plusieurs points nous paraîtraient peut-être un peu moins assurés qu'à l'auteur, par exemple les trois phases des idées religieuses de Shakespeare (p. 166); il reste bien douteux, quoi qu'on ait dit, que « les Saintes Écritures et les apocryphes soient le livre dont il a tiré le plus de citations » (p. 167) : combien y a-t-il de ces citations qui ne soient proverbiales ou du domaine commun?; est-il enfin certain « que *Hamlet* fut son ouvrage de prédilection » et que « nous sommes fondés à voir dans *Hamlet*, plus que dans toute autre de ses œuvres, l'expression des idées personnelles du poète sur la conception de la vie » ? Admettons cependant, mais seulement dans une certaine mesure, ce dernier point de vue, et imaginons, avec quelque vraisemblance, que dans les paroles du prince de Danemark, nous entendons quelque écho de la pensée de Shakespeare : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie ». — L'ouvrage de M. de Berzeviczy n'approfondit pas également tous les points qu'il traite et les opinions diverses des critiques y prennent sou-

vent une place qu'on voudrait voir plus étroitement réservée à l'opinion personnelle de l'auteur, mais c'est un travail consciencieux et alerte sur un sujet assurément très vaste et très intéressant.

A. Barbeau.

Ronsard par J.-J. Jusserand. Paris, Hachette, 1913, in-16 de 215 p. (*Collection des Grands Écrivains français*). — Prix : 2 fr.

C'est M. Jusserand, diplomate et fin lettré, qui a fondé, il y a environ vingt-cinq ans, cette collection, séduisante par les proportions discrètes, l'uniformité du plan, et les noms illustres des collaborateurs. Elle compte aujourd'hui pas mal de numéros excellents; elle est dans son ensemble d'une tenue fort élégante; et si je l'ai, dès le début, trouvée un peu trop académique, c'est que les biographies et portraits annoncés ont souvent pris l'allure d'« éloges » à la vieille manière, nobles de ton, mais trop distants de la bonne et savoureuse réalité, parfois même superficiels et assez vagues. Et puis c'est le tort de commander de tels livres à de trop gros messieurs de la littérature : à moins qu'ils ne soient particulièrement familiers avec leur « sujet », comme Gaston Pâris pour Villon, par exemple, ou que ce ne soient des « professionnels » comme M. Faguet ou M. Lanson, ils le traitent de haut, un peu vite, d'après des ouvrages de seconde main : et même, quand ils ont l'esprit aussi léger et aussi peu sûr qu'Arvède Barine, ce sont ouvriers auxquels on ne fait guère recommencer leur travail... J'aime mieux, pour ma part, quand il s'agit de vulgarisation élégante, en fait de biographies, les bons volumes pleins de détails, d'anecdotes, de traits de mœurs et de couleur locale, et, pour connaître les œuvres, les œuvres elles-mêmes largement citées, triées, analysées, expliquées comme le fait M. Strowski dans la collection nouvelle de la maison Plon.

Le « Ronsard » présent n'a pas tous les défauts du genre, mais il en a quelques-uns. C'est le livre d'un amateur très distingué, qui connaît, lui, bien son auteur, qui possède ou a tenu dans ses mains plusieurs des éditions originales de ses poésies, qui a tout lu de lui ou presque, qui est allé à la Poissonnière, à Montoire, à Croixval, à Saint-Côme, par probité et piété, qui s'est tenu au courant des travaux, publications, études dont le prince de la Pléïade a été l'objet, et qui, de ces travaux et surtout des derniers en date, ceux de M. Laumonier et M. Longnon, prenant la fleur, nous déroule du matin au soir, amour par amour, et volume par volume, l'histoire exacte de sa vie et de sa pensée. Et c'est clair, agréable, précis et plein : de fort bon ouvrage en somme. L'amateur se trahit pourtant, soit par des généralités, qui sont un peu « de manuel », sur la Renaissance, la Pléïade, la Réforme et les guerres civiles, soit par le soin qu'il a mis çà et là, par

crainte de paraître un amateur, à citer assez sèchement de vieux noms de poètes ou d'érudits; et puis surtout, parce que, sachant si bien son sujet, et l'œuvre, et le décor même, il ne tire pas, au moins selon moi, de tous ses documents un marbre d'un assez haut relief. Son histoire n'est pas assez une « résurrection ». Taine, sans doute, eût été plus pittoresque; Sainte-Beuve eût pénétré plus au vif de ce caractère et de ce génie. Et, sans être Taine ou Sainte-Beuve, quelqu'un de mieux rompu au métier de parler de littérature devant cet ignorant qu'est le « grand public », n'eût pas, il me semble, laissé échapper, qu'ils soient trop connus ou qu'ils le soient trop peu, tant de traits charmants ou forts, et *qui portent*. Mais si je dis mon regret, peut-être un peu personnel, de n'avoir pas retrouvé là tout ce que j'aime le mieux de Ronsard, je n'en déclare pas moins le livre solide, intéressant, distingué : un des très bons morceaux de la galerie.

GABRIEL AUDIAT.

Le Sentiment de la nature chez les romantiques français, par GUSTAVE CHARLIER. Paris, Fontemoing, s. d., gr. in-8 de 419 p. — Prix : 7 fr. 50.

Publié dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, cet essai, ainsi que l'appelle l'auteur, qui se montre partout consciencieux et modeste, est une compilation comme en font en France, pour la Sorbonne, beaucoup de candidats au doctorat. Ces thèses et mémoires ne trouvent guère de public pour les lire : ils servent à faire des livres du même genre — inépuisablement.

Pour celui-ci la matière était surabondante, puisque le sujet a déjà été souvent traité, d'ensemble ou par morceaux, en France, Angleterre et Allemagne, dans des ouvrages, études, articles dont la bibliographie nous donne la liste, et qu'il est de règle depuis longtemps que la monographie de tout poète ou romancier moderne contienne un chapitre où est étudié son « amour de la nature », son talent dans les descriptions et les paysages. Le difficile était d'ordonner tout cela et d'y voir clair, de montrer par une chronologie très exacte comment cette tradition littéraire s'est créée — car M. Charlier ne s'en est pas tenu, comme le ferait croire son titre, à l'époque romantique, mais il a embrassé toute la littérature française; — comment elle s'est développée, élargie, diversifiée, pliée à toutes sortes de tempéraments, de goûts, de doctrines esthétiques, de philosophies morales et religieuses, et de tirer de là, seule chose qui puisse vraiment intéresser une vue une peu pénétrante de l'esprit, de l'âme, de la vie, enfin des générations auxquelles appartiennent les grands romantiques du XVIIIe ou du XIXe siècles. Mais c'est ce que l'auteur n'a pas su faire, n'a pas même essayé de faire, se défendant, et pour cause, de « ramener

la complexité des faits à un système », se résignant à présenter « au lieu de conclusions précises », « quelques remarques modestes et fragmentaires ». Ces remarques d'ailleurs, idées générales ou observations particulières sur le caractère, l'évolution du génie ou l'art des écrivains, étant prises ordinairement à des livres sérieusement faits, ou aux ouvrages des maîtres Brunetière, Faguet, Lanson, etc., ne sont pas toujours justes (elles se sentent des préventions, ignorances et injustices trop répandues dans le monde universitaire); mais elles sont, le plus souvent, intéressantes.

Donc, après une Introduction de 60 pages où le moyen âge, la Renaissance et le XVIIe siècle sont passés en revue de façon hâtive, superficielle, même erronée (La Fontaine et Mme de Sévigné sont très sommairement traités, le *Télémaque* n'est même pas nommé !), sautant à pieds joints sur un demi-siècle (1700-1750) qui fut pourtant, au point de vue descriptif, très fécond et qui a tout préparé, M. Charlier consacre tout un chapitre à Jean-Jacques Rousseau, pour revenir à Thomson qui est bien antérieur, à l'influence anglaise qui méritait une étude à part (mais Gray ne sera pas cité, Young le sera à peine. Wordsworth et Burns le seront seulement *in-extremis*) et, par Saint-Lambert et Delille, aux descriptifs et à la querelle des jardins. Gessner, Léonard et Florian mènent par la pastorale à Bernardin de Saint-Pierre, à qui, selon la tradition classique, bonne justice n'est pas faite. Puis défilent, dans un désordre évident, des romanciers et surtout des romancières, Mme Cottin, Mme de Genlis (trop ignorée), Mme de Souza, Mme de Staël, Mme de Krudener, avec des voyageurs : Ramond, Dusaulx, Azaïs, les uns et les autres plutôt contemporains de Chateaubriand que ses prédécesseurs; — un bon chapitre sur *Chateaubriand*, suivi d'un autre trop court sur Nodier et Senancour. — Lamartine motive un retour sur Ossian, André Chénier, Millevoye, Chênedollé et remorque, comme en appendice, *dix ans de poésie romantique*, dans lequels on trouve quelque chose sur Vigny et Sainte-Beuve, presque rien sur Hugo, rien sur Musset, et une brochette de *poetæ minores*, de Rességuier, de Guiraud, de Turquety et de Labinsky dont on pourrait se passer. Le dernier chapitre : *Le Paysage dans le roman historique*, encadre Walter Scott entre Marchangy et le vicomte d'Arlincourt, d'une part, et de l'autre, un certain nombre de romanciers « régionalistes » qui, pour avoir rendu au roman la curiosité des mœurs locales et le pittoresque des paysages français, méritaient bien cette petite résurrection : un Kératry pour la Bretagne, un Barginet pour le Dauphiné, un Rey-Dusseuil pour la Provence, une Mme de Bradi pour la Corse... Chacun peut entrevoir, d'après cela, ce que dans ce livre, muni loyalement de toutes les références, il trouvera de matériaux et d'indications pour lui utilisables.

GABRIEL AUDIAT.

Robert Browning, par Pierre Berger. Paris, Bloud, s. d., in-16 de VII-253 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Browning, dont la gloire balance en Angleterre celle de son contemporain Tennyson, est peu connu en France, où il a été négligé non seulement par le public lettré, mais aussi par les critiques. On a été trop vite rebuté chez nous par une œuvre volumineuse, par une pensée souvent complexe et subtile, par une forme heurtée et disparate, par d'apparentes et de réelles obscurités. Pour parvenir à l'oasis de poésie, il est vrai qu'il y a des sables à traverser, mais l'oasis est là, luxuriante et riche. Qu'on suive seulement pour s'y rendre sans s'égarer un bon guide; en M. Berger, qui est le premier guide français, on trouvera un conducteur sûr. Écartant de son livre les recherches d'érudition, mesurant même sa part à la critique littéraire, M. Berger a voulu avant tout donner à ses lecteurs une idée d'ensemble d'un poète et d'une poésie assez ignorés d'eux. Un chapitre de biographie présente l'homme et raconte sa vie, une vie simple et unie dont l'unique événement, d'ailleurs capital, est un romanesque et parfaitement heureux mariage. La difficulté était ensuite de passer en revue une œuvre extraordinairement diverse. Il a fallu pour cela établir, moitié d'après les genres, moitié d'après les dates, quelques grandes divisions, et, dans chacune, choisir pour les étudier spécialement quelques types représentatifs. Particulièrement intéressant ici est le chapitre consacré aux poèmes que M. Berger, faute d'un terme approprié, qualifie de lyriques, et particulièrement aux poèmes de passion, où l'on trouve « à peu près toutes les nuances, tous les moments du développement ou du déclin de l'amour; non seulement l'amour en soi, mais toutes les émotions auxquelles il peut donner naissance, toutes les répercussions qu'il peut avoir dans une âme. » *Veille de Noël et Jour de Pâques* ainsi que *le Livre et l'Anneau*, sont, en raison de leur importance, l'objet d'un examen détaillé; le premier expose, comme l'on sait, les conceptions religieuses de Browning, son ardent spiritualisme et son christianisme quelque peu flottant; les vingt mille vers de l'autre constituent son œuvre la plus originale et la plus puissante. Des citations nombreuses et variées mettent le lecteur en contact avec le poète et surprendront parfois ceux qui ne le connaissent que par la célèbre boutade (où, parmi beaucoup d'exagération, il y a bien pourtant un peu de vérité) : « Les philosophes tiennent Browning pour un poète, et les poètes pour un philosophe ». Les appréciations de M. Berger, souvent esquissées plutôt que développées, sont fines autant que justes. Si, comme le dit modestement l'auteur, l'œuvre définitive sur Browning reste encore à écrire, bien des grandes lignes de cette œuvre future se trouvent déjà tracées dans cet excellent précis. A. Barbeau.

Discours, 1910-1913, par Marc Sangnier. Paris, Bloud, 1913, in-8 de 461 p. — Prix : 5 fr.

Les sujets traités dans les quatorze discours recueillis dans ce volume, sont les suivants : 1. La Démocratie. 2. Un Parti nouveau est-il possible en France? 3. La Quatrième République. 4. L'École devant l'Église et devant l'État. 5. Les Catholiques et l'Action sociale. 6. Le Syndicalisme et l'Opinion. 7. Pour la France par la République. 8. Les Deux Voix de haine. 9. La Crise de l'idée républicaine. 10. Contre l'alcoolisme. 11. La Ligue de la Jeune-République. 12. L'Armée et la République. 13. Ce que nous voulons. 14. Notre confiance. — « On trouvera ici, dit un bref avertissement placé en tête du volume, quelques-uns des discours prononcés par Marc Sangnier. La plupart ont été reproduits tels qu'ils ont été recueillis par la sténographie, c'est-à-dire très imparfaitement parfois et toujours avec d'inévitables inexactitudes de détail. » Là-dessus on peut remarquer que, puisqu'on réimprimait ces discours en un recueil, une revision attentive n'aurait pas été de trop. Cette diligence n'aurait pas été moins méritoire que celle qui a consisté à noter avec grand soin les *applaudissements* de l'auditoire, les *ovations* faites à l'orateur et même cette circonstance qu'il a été « porté en triomphe » (p. 83, 197). Quoi qu'il en soit, nous avons lu ce recueil avec un vif intérêt, comme un curieux document sur le mouvement actuel des idées en France. Nous y avons été aidé par le mérite de la forme. M. Sangnier est doué d'un remarquable talent oratoire, qui va jusqu'à l'éloquence, et, en outre, il parle une fort bonne langue, qualité d'autant plus sensible qu'elle devient plus rare. Quant au fond, il faut distinguer dans ces discours la partie critique et polémique et la partie positive et constructive. La première contient beaucoup d'observations justes et frappantes et même de bonnes et belles pages, notamment en ce qui concerne la persécution odieusement absurde exercée depuis trop d'années contre l'Église catholique. La foi religieuse, ardente et sincère, de l'orateur s'y manifeste d'une façon très expressive et très utile. La seconde, la partie positive et constructive, n'est pas sans quelque valeur. Mais elle porte les caractères évidents de l'utopie. La « démocratie républicaine » y apparaît comme une seconde religion ou, pour mieux dire, comme une idole, objet d'un culte enthousiaste, peu compatible avec les enseignements de la vraie philosophie et de l'histoire impartiale. Il est permis de demeurer sceptique au sujet des futurs bienfaits de cette « quatrième République » que l'orateur nous promet en remplacement et dédommagement de la troisième, qu'il tient en petite estime (p. 264). M. Sangnier a de fervents séides et des adversaires passionnés. Nous ne sommes, quant à nous, ni des uns ni des autres. Son talent nous est sympathique,

mais nous en voudrions un meilleur emploi. Nous prenons donc la liberté d'exprimer le vœu que les beaux dons qu'il a reçus, que ses incontestables qualités d'esprit et de cœur soient mises par lui au service d'une doctrine plus exacte et d'une politique moins illusoire.

MARIUS SEPET.

HISTOIRE

Histoire d'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par le Dr F. KAYZER et ERNEST M. ROLOFF; traduit de l'allemand, et augmenté d'une Préface par ALBERT LE BOULICAUT et JEAN D'ALLEMAGNE. Paris, Nilsson, 1913, in-8 de 256 p. — Prix : 5 fr.

Nul pays de l'antiquité n'a été l'objet d'autant de travaux que l'Égypte, et cependant il manquait en France un ouvrage élémentaire permettant à ceux qui ne sont pas des spécialistes de voir sommairement ce que fut ce peuple prodigieux, plus sage que les Hébreux et les philosophes grecs, et qui comptait les phases de son histoire par millénaires. Ce volume, fort bien composé, répond à un véritable besoin. Il commence avec la formation du sol égyptien, ce présent du ciel, comme disait Diodore de Sicile, puis les races qui l'ont peuplé, la religion, l'histoire, la littérature et les arts. Mais une seconde partie va d'Alexandre-le-Grand au Khédive régnant. Abbas II. Un dernier chapitre est consacré au christianisme. On peut dire que, par leur conception de la vie future, les Égyptiens étaient chrétiens avant le Christ : aussi nul peuple n'accueillit la religion nouvelle avec plus d'ardeur et ne fut un plus beau fleuron de l'Église. Les persécutions ne le firent jamais disparaître; il reprend, au contraire, avec la décadence de l'islam et sera peut-être l'agent régénérateur du pays.

F. DE VILLENOISY.

Romanisation de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Maroc, par le P. J. MESNAGE. Paris, Beauchesne, 1913, in-8 de 216 p., avec 2 cartes. — Prix : 4 fr.

L'*étendue* et l'*intensité* de la colonisation romaine en Afrique, tel est le double objet que le P. Mesnage s'est proposé d'étudier dans ce travail. Mettant à profit, outre son expérience personnelle, qui est grande, les nombreux travaux de ses devanciers, les relevés topographiques de nos officiers, surtout l'*Atlas archéologique* de M. Gsell, c'est sur une étude infiniment précise et minutieuse des régions et des localités qu'il a édifié sa méthode : relevé des ruines et des inscriptions romaines, des ruines, et surtout des inscriptions puniques ou berbères, conclusions tirées de l'abondance plus ou moins grande et du groupement des unes et des autres.

La Tunisie est le foyer de l'occupation romaine : celle-ci est de moins

en moins compacte, à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. Cette conclusion n'est pas nouvelle, mais se trouve précisée ici. Ce qui est moins connu, bien que les spécialistes arrivent tous à la même constatation, c'est que la colonisation romaine a été beaucoup plus clairsemée qu'on ne se figure généralement, que surtout vers le *limes*, beaucoup de ruines qui subsistent ne rappellent que des points fortifiés, destinés uniquement à la protection des régions habitées et cultivées, sans qu'ils soient en aucune façon devenus le centre de nouveaux établissements. L'état de guerre a été presque permanent, l'assimilation des indigènes nulle. Le P. Mesnage l'avoue: avant d'avoir procédé à une enquête personnelle il était porté à croire à quelque exagération dans l'appréciation des africanistes. Il reconnaît aujourd'hui la complète faillite de la romanisation de l'Afrique. Ainsi s'explique la disparition rapide de la civilisation romaine dans ce pays.

Comment donc atteindre le fond de la race indigène? On le tente principalement par la propagation de la langue, et il ne semble pas que ce moyen soit bien efficace. C'est par la religion seule, croit le P. Mesnage, que l'on y parviendrait, vérité méconnue d'où provient l'échec de nos tentatives. Mais n'est-ce pas là une vue utopique? Si telle est la solution envisagée par l'auteur, et théoriquement, on ne saurait nier qu'elle soit séduisante, quels moyens pratiques propose t-il pour l'obtenir? Voilà ce que l'on aimerait à le voir exposer. Il nous promet une *Évangélisation de l'Afrique romaine*. Sans doute il nous dira pourquoi l'Évangile n'a pas laissé plus de traces en Afrique que la civilisation romaine. Indiquera-t-il les méthodes qui permettraient au christianisme moderne, en face d'un adversaire autrement irréductible que le paganisme ancien, d'être plus heureux?

André Baudrillart.

Histoire des conciles d'après les documents originaux, par Charles-Joseph Hefele; nouvelle traduction française par Dom H. Leclercq. T.V, 2e partie. Paris, Letouzey et Ané, 1913, in-8, p. 849-1778. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume comprend la période qui va de 1152 à 1245. Trois conciles œcuméniques la signalent : le troisième et le quatrième de Latran et le premier de Lyon. Ils offrent les mêmes caractères qui distinguent les deux premiers de Latran de ceux de l'antiquité chrétienne. L'Église latine seule y est représentée; l'assemblée, convoquée, dirigée par le Pape, n'est plus guère pour lui qu'un moyen solennel de promulguer ses décisions. Par ailleurs, l'activité conciliaire se ralentit, surtout au centre. Le contraste est grand avec la période des conciles romains de la fin du XIe siècle; à présent que le Sacré Col-

lège s'est nettement dégagé et constitué, c'est le consistoire qui remplace le concile comme conseil du Pape. L'activité, tant des conciles généraux que des conciles particuliers, n'a guère pour objet, désormais, que la discipline, le droit, la politique, non le dogme; et cela est encore une grande différence avec les anciens conciles. Sans doute cette période est celle de la lutte contre l'albigéisme. Mais aucun doute ne se manifeste sur le caractère nettement hérétique de cette doctrine; on se préoccupe de la combattre, non de la discuter.

Il faut louer sans réserve l'activité de Dom Leclercq. A mesure que l'œuvre avance, l'annotation se fait plus sobre. Ceci n'est pas un reproche, au contraire. On souhaiterait encore un peu plus de critique dans la bibliographie: c'est une des adjonctions les plus précieuses dont le traducteur enrichisse l'ouvrage; mais il vaudrait mieux choisir que tout citer (nous regrettons toutefois, p. 897, à propos de la correspondance apocryphe entre Frédéric Barberousse et Hillin de Trèves, l'oubli de Werminghoff, *Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter*). Les réflexions dont Dom Leclercq émaille ses notes sont souvent personnelles et intéressantes. Nous lui savons gré d'avoir ramené à une juste mesure les hyperboles ordinaires sur le génie politique et la toute-puissance d'Innocent III, un pape qui a partout échoué. Mais bien des formules sont trop tranchantes et des rapprochements imprévus. J'avoue ne découvrir aucune ressemblance entre saint Thomas Becket et Walpole (p. 1000); Barberousse, Henri VI, Simon de Montfort peuvent n'être pas sympathiques; c'est un jugement trop peu nuancé que de les qualifier respectivement de bravache, de bête furieuse (p. 1177, n.) et de forban, un des plus méprisables du moyen âge (p. 1438, n.). Au lieu de s'amuser à laisser ainsi courir sa plume, il aurait mieux valu, par une revision plus sévère, éliminer quelques inadvertances (imputables à l'auteur ou au traducteur, je l'ignore, n'ayant pas l'édition allemande sous la main). C'est un anachronisme que de parler, pour le XIIe siècle, de royaume des Deux-Siciles ou de florins d'or (p. 884). Et que veut dire cette remarque (p. 1191), qu'entre l'élection et le sacre d'Innocent III un des côtés de sa bulle portait l'image des princes des apôtres; mais que de l'autre on ne voyait pas *encore* celle du Pape? Les papes avaient-ils donc coutume de mettre leur image sur leurs bulles? Enfin (ici, c'est bien Dom Leclercq que vise notre remarque), il nous paraît fort discutable qu'au XIIe siècle, en Italie, la question de nationalité fût capitale. Barberousse a eu presque toujours pour lui une grande partie des villes lombardes.

Signalons un appendice intéressant sur la *Salutation angélique*.

JORDAN.

Regeste dauphinois, *ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1349*, par le chanoine Ulysse Chevalier. T. I, 2e fascicule. Valence, imp. valentinoise, 1912, in-4, col. 321-640.

Ce nous est une vraie satisfaction de constater avec quelle persévérante régularité M. le chanoine Ulysse Chevalier poursuit l'édification du monument grandiose qu'il élève à sa patrie dauphinoise. Le deuxième fascicule de son précieux *Regeste*, paru il y a déjà quelques mois, n'embrasse pas moins de 1928 actes (nº 1895-3822) pour l'espace de moins d'un siècle, qui s'étend du 14 avril 1051 à la fin de l'année 1148. Ce simple chiffre dit avec éloquence quelle a été l'immensité des recherches, l'étendue des dépouillements auxquels s'est livré le savant académicien pour réunir cette masse considérable de renseignements.

Les analyses qu'il nous donne ne se recommmandent pas seulement par leur précision, mais aussi par le soin qu'il a pris d'y faire rentrer, sans craindre de leur donner quelque ampleur, toutes les indications utiles soit pour la topographie ou l'onomastique, soit pour l'histoire des lieux ou des personnes, soit pour celle des faits économiques ou des mœurs. Il n'a pas hésité à introduire dans ses analyses les expressions mêmes des textes dès qu'elles offraient quelque intérêt pour l'onomastique des lieux (par ex. nº 2087 (Oulx = *de Plebe Martyrum*, Abriès = *Drabias*, Freynet = *Fraisinets*) ou des personnes (nº 2505 : Guigues = *Vuigo*; nº 2508 : Landuin = *Laindovinus*), soit pour la connaissance du vocabulaire (nº 2093 : saisies = *captiones*, détournements = *excussiones*, corvées = *coacta servitia*; nº 2791 : métairie = *cabannaria*; nº 3330 : réserve = *decessum*).

Il est bon de rappeler que l'histoire particulière du Dauphiné ne sera pas seule à tirer profit de ce précieux répertoire; l'histoire d'autres provinces, l'histoire générale même y trouvera aussi son compte. En voici un exemple entre plusieurs : Hugues, évêque de Die, élu en octobre 1073, devint presque aussitôt après sa consécration par Grégoire VII légat de ce pontife; les actes de sa légation ont été recueillis avec soin par M. le chanoine Chevalier; on trouvera donc dans le *Registre* la mention des conciles qu'il a tenus à Dijon, à Clermont, etc., ses lettres à l'archevêque de Tours, ses rapports avec le roi et le clergé de France.

Indispensable à quiconque s'occupe du Dauphiné, le *Regeste dauphinois* sera encore un instrument de travail tout à fait utile à tous les médiévistes. Il ajoute un nouveau service à tous ceux — mais ils ne se comptent plus — que le savant acdémicien a rendus aux études médiévales.

E.-G. Ledos.

Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie, par Émile Horn. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1913, in-12 de 125 p. — Prix : 2 fr.

Notre distingué collaborateur M. Horn a déjà publié une vie de sainte Élisabeth, couronnée par l'Académie française. Il restreint ici son sujet, avec les mêmes remarquables qualités d'historien, à l'*Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie*. Le zèle que protestants et catholiques déployèrent, en 1907, pour célébrer le septième centenaire de la sainte hongroise démontre quelle influence pacificatrice elle eut dans le domaine idéal de la pensée. Bien que les recherches historiques aient pu détruire quelques légendes populaires, elles n'ont pas nui à la figure si attachante de sainte Élisabeth et l'austère vérité historique n'a servi qu'à la glorifier davantage. C'est en étudiant quelques-unes de ces dernières sortes de publications, en examinant ce que fut Élisabeth pour ses contemporains, en constatant ce qu'elle est aujourd'hui pour nous, que l'auteur conclut avec toute raison à l'influence sociale incontestable qu'elle exerça et exerce encore.

En ce volume, quelques aspects seulement sont retenus, M. Horn se réservant de traiter, avec les développements nécessaires, son rôle dans les arts et son influence dans divers pays. Quoique d'origine magyare, l'Allemagne revendique comme sienne la duchesse de Thuringe. Ce qui justifie cette revendication c'est que sainte Élisabeth vécut dans ce pays et plus qu'ailleurs y régna son influence morale et religieuse. Elle y est, de la part des protestants qui lisent son histoire, l'objet d'une affectueuse admiration. Wegele, qui ne croit pas au miracle, assure que le plus éclatant miracle dû à sainte Élisabeth, fut la victoire qu'elle remporta, elle, l'héroïne de l'humilité et du renoncement, sur tous ses adversaires : le landgrave Philippe, qui, au moment de la Réforme (1539), avait fait disperser les reliques de la sainte, fit placer, trois ans plus tard, dans l'hôpital de Haïna, un monument en pierre représentant sainte Élisabeth donnant ses soins généreux à un pauvre malade. Aujourd'hui c'est son nom que les réformés donnent aux œuvres dont le but est la charité et c'est par son nom qu'ils distinguent les femmes dévouées qui suivent son exemple en se consacrant au soin des malades (*Elisabetherinnen*). Livre très intéressant à lire et à méditer, à notre époque d'individualisme et de matérialisme à outrance.

L. Robert.

Dictionnaire topographique du département de l'Aude comprenant les noms de lieux anciens et modernes, par l'abbé Sabarthès. Paris, Leroux, 1912, in-4 de LXXIX-595 p. — Prix : 22 fr.

La publication du *Dictionnaire topographique de la France* se poursuit lentement. Le premier volume parut en 1861. Celui que M. l'abbé

Sabarthès vient d'ajouter à la collection est seulement le vingt-septième. Il est inutile d'insister sur l'économie de ce volume, qui est celle des volumes antérieurement parus, des plus récents du moins, non plus que sur l'intérêt d'un tel livre et les services qu'il est appelé à rendre, unanimement reconnus.

Celui qui entreprend de préparer le dictionnaire topographique d'un de nos départements du Midi rencontre un grand nombre de noms de lieux à la fois sous une forme française et sous une forme languedocienne. Bien entendu, la première seule est officielle et reconnue par nos administrations. L'autre doit-elle pour cela être tenue pour négligeable? M. l'abbé Sabarthès ne l'a point admis, et on ne saurait trop le louer de nous avoir donné les deux formes chaque fois qu'un tel cas s'est rencontré.

Malgré le soin avec lequel ce dictionnaire a été exécuté, quelques imperfections de détails s'y sont glissées. Ainsi, dans les renvois aux documents des Archives nationales, le numéro du carton où est enfermée la pièce citée, est parfois donné seul, sans le numéro affecté à la pièce elle-même (p. 27, art. *Belcastel* et *Belflou*). Le registre JJ 24 [D] a été édité par Molinier (*Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*); il aurait dû être cité d'après cette édition. En outre, on m'a signalé quelques omissions dans les dépouillements de M. l abbé Sabarthès : les *Documents pour servir à l'histoire de l'Inquisition*, publiés par Mgr Douais, le terrier de Philippe le Hardi (Arch. nat., JJ 25), le registre des lettres patentes d'Alfonse de Poitiers (*ib.*, JJ 24 [B] ne figurent pas dans la liste des sources. Le dernier registre (f. 32 v°) aurait, par exemple, fourni la mention en 1270 de la chapellenie de Saint-Étienne, à Laurac, que le *Dictionnaire* ne cite pas avant 1495. L'Histoire de Pierre des Vaux de Cernay figure bien à la liste, mais, mieux dépouillée, elle aurait fourni quelques mentions intéressantes qui ont échappé à l'auteur : Bellegarde, 1210 (*Hist. de Fr.*, XIX, 31), Le Bézu, 1211 (*Ib.*, 57); Castelnaudary, 1210 (*Ib.*, 35); Montmaur, 1212 (*Ib.*, 61); Montréal, 1207 (*Ib.*, 8). P. Fournier.

Paimpont, par le marquis de Bellevüe. Paris, Champion, 1913, gr. in-8 de 278 p., avec grav. — Prix : 5 fr.

Cinq chapitres composent ce beau travail; l'auteur étudie dans la forêt de Paimpont, la forêt druidique, enchantée, chrétienne, féodale et historique. J'aurais autant voulu une autre division, car, en réalité, la forêt druidique est passablement enchantée; d'autre part, la forêt chrétienne et la forêt féodale sont suffisamment historiques. Mais au lieu de faire à l'auteur une chicane qui pourrait bien être une chicane de pédant, laissons-nous aller au charme de ses récits.

Je me contenterai d'observer que les druides ont pu être de grands philosophes, mais rien ne nous le prouve. Le résumé que donne l'auteur de la légende du saint Graal et de Joseph d'Arimathie, ainsi que de celle de Merlin et d'Arthur, est très intéressant. La forêt de Brocéliande, dont celle de Paimpont n'est qu'un reste, fut célèbre, entre toutes, dans les romans de chevalerie. Les sites les plus renommés se retrouvent heureusement encore. Le Val sans retour, où Merlin dort, sous une aubépine, dans le cercle enchanté où l'enferma Viviane; le château de Pontus, Folle-Pensée, la fontaine de Baranton sont toujours là. J'ai encore vu le perron de Merlin à sa place avant qu'on ne l'eût utilisé comme une vulgaire pierre de foyer.

A l'occasion de la forêt religieuse et féodale, l'auteur nous raconte succinctement l'histoire des églises et des monastères, ainsi que des châteaux et des familles qui se partageaient autrefois ce pays.

Le dernier chapitre se subdivise en trois articles qui traitent des principaux événements dont Paimpont et les environs furent le théâtre, depuis l'origine jusqu'à nos jours. La période de la Ligue et celle de la Révolution retiendront surtout l'attention du lecteur.

De très belles vues lithogravées illustrent ce volume d'ailleurs fort bien édité. A. Roussel.

Les Bienheureuses dominicaines (1190-1577), *d'après des documents inédits*, par M.-C. de Ganay. Paris, Perrin, 1913, in-8 de 353 p., avec 4 planches. — Prix : 5 fr.

Ces *Bienheureuses dominicaines*, au nombre de vingt-deux, méritaient d'être connues du grand public. Mlle M.-C. de Ganay a pris très heureusement ce soin et c'est la première fois que ces bienheureuses nous édifieront en nous instruisant, grâce aux lettres qu'elles ont écrites et aux prières qu'elles ont composées. Princesses ou paysannes, mères de famille ou religieuses, elles sont toutes semblables par l'idéal qui inspire leur vie, toutes différentes par les conditions dans lesquelles cet idéal s'est réalisé. A peu près inconnues en France, la plupart d'entre elles ont cependant rempli un rôle politique important et sont intervenues par leur médiation dans les querelles sanglantes des factions ou ont porté aux papes et aux grands capitaines des avertissements de la part de Dieu. Ainsi Colombe de Rieti pacifia Pérouse et tint tête à Lucrèce Borgia; Osanna fut l'amie d'Este et gouverna Mantoue, pendant que Lucie de Narni conseillait le duc de Ferrare. Un peu plus tard, Catherine dei Mattei s'entremet en vain pour faire rentrer le connétable de Bourbon dans le devoir et s'offre en victime à la justice divine pour souffrir de la fièvre, tous les jours pendant trente-deux ans, afin d'obtenir le salut éternel des soldats tués à la bataille de Marignan. L'auteur, à qui l'Italie, sa langue et

son histoire sont familières, a pu fouiller les archives et les bibliothèques, pénétrer jusque derrière les grilles des monastères, pour voir les lieux où vécurent ses héroïnes, y tenir dans sa main, plus d'une fois, les objets qui furent à leur usage journalier, prendre copie de leurs lettres ou des chroniques contemporaines.

Ce volume, illustré de portraits authentiques, de vues des sites les plus caractéristiques, intéressera fortement ceux qu'attire l'histoire des saints écrite avec les documents originaux, aussi bien que ceux qui cherchent dans la foi chrétienne la solution des problèmes surnaturels que nous révèlent ces âmes célestes. Il mérite d'occuper une place de choix dans l'histoire dominicaine. L. Robert.

Un Humaniste toulousain, Jehan de Boysson (1505-1559), par R. de Boysson. Paris, A. Picard, 1913, in-8 de XIII-244 p. — Prix : 5 fr.

C'est un très curieux ouvrage que celui que vient de publier M. le chevalier de Boysson, — comme on disait autrefois, — sur son illustre, mais trop peu connu ancêtre, Jehan de Boysson. Pour qui veut étudier dans le détail l'histoire de l'humanisme au commencement du XVIe siècle, aucun document n'est plus précieux.

Le mouvement intellectuel de cette époque fut vraiment extraordinaire, étant donné la difficulté des relations; car il s'étendit dans toute la France. Cette lutte de la civilisation contre la « barbarie » est caractérisée par la revanche du latinisme qui pendant huit cents ans avait été presque oublié. Son esprit surtout se trouvait faussé par la scholastique; et comme la scholastique tenait de près à l'enseignement de l'Église, rien d'étonnant à ce que la Renaissance et la Réforme se soient un instant tendu la main, en dépit de l'attachement très sincère au catholicisme que conservèrent la plupart des humanistes. Jehan de Boysson avait fait ses études à l'Université de Toulouse en compagnie de Michel de l'Hôpital, d'Arnaud du Ferrier, de Jacques du Faur, de Jean Daffis, sous la protection du cardinal de Gramont et de Marguerite de Valois. Tous ces jeunes gens étaient curieux de choses nouvelles et, partant, des idées de réforme qui circulaient déjà bien avant l'éclat de Luther. Professeur à vingt-deux ans dans une chaire de famille, Boysson se livra-t-il à quelques écarts, ou l'inquisiteur de la foi lui reprochait-il seulement ses relations avec Mélanchton et Marot? Toujours est-il qu'en 1528 il fut condamné, comme clerc, à faire sur la place Saint-Étienne une abjuration publique. Un peu dégoûté, mais plus humaniste que jamais, il partit avec quelques amis pour l'Italie, séjourna à Venise et à Padoue et se mit en rapports avec tous les « novateurs. » Ses choix étaient vraiment fort éclectiques, puisque nous le voyons

correspondre, toujours en latin bien entendu, avec Étienne Dolet et Simon de Villeneuve, Rabelais et de Scève, L'Hôpital et Bertrand. Revenu à Toulouse, il eut encore d'autres aventures et fut de nouveau poursuivi et condamné sur la dénonciation d'un certain Tabouet. Rentré en grâce auprès du Roi, qui ne cessait d'être indulgent pour les humanistes, il est nommé conseiller au Parlement de Chambéry, où il fait enfin figure de fonctionnaire assagi. Lorsque la Savoie est restituée aux ducs par Henri II, Boysson arrive à Paris, il obtient condamnation contre ses accusateurs, est solennellement réhabilité par un arrêt du Parlement de 1555, et il meurt en 1559, non sans être retourné à Toulouse et avoir réglé ses affaires à Chambéry.

Mais ce résumé ne donne qu'une idée très imparfaite de l'activité intellectuelle, des relations savantes, des essais en prose et en vers de cet esprit curieux et hardi pour lequel l'humanisme était un apostolat. Le livre est précédé d'une très agréable et même très éloquente Préface de M. Prévot-Seygonie, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, qui explique ingénieusement le latinisme du XVIe siècle comme un retour vers l'idiome national et vers cette civilisation classique qui est le caractère propre de notre supériorité française en littérature du moins. G. Baguenault de Puchesse.

Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'Orléans (1763-1791), par le baron André de Maricourt. Paris, Émile-Paul, 1913, petit in-8 de XIV-329 p., avec un portrait. — Prix : 5 fr.

Être la fille du « vertueux » duc de Penthièvre, la femme de « Philippe-Égalité », la mère de Louis-Philippe, voilà bien des titres pour offrir à l'histoire un personnage intéressant. Adélaïde de Bourbon, duchesse d'Orléans n'eut pas à jouer un grand rôle cependant dans les événements de son temps, mais elle reste agréable à connaître, curieuse à étudier. M. de Maricourt a donné d'elle tout ce qu'il est possible de savoir et de retenir, il l'a fait avec un charme pénétrant, pour en avoir le premier ressenti l'attrait, dans une langue claire, avisée, fine, délicate, prompte aux remarques judicieuses, aux rapprochements ingénieux, ne se dérobant pas aux sous-entendus d'une élégante malice. Il est un des meilleurs représentants de cette lignée de gens du monde qui étudient l'histoire, comme on le remarque dans *l'Habit vert*, et qui y apportent avec la courtoisie des formes ce savoir-faire inné de bon ton qui ne s'apprend pas et se copie mal; il parle avec aisance de la société du XVIIIe siècle, il en comprend l'éclat, il en saisit la légèreté et s'il n'en condamne pas toujours les défauts c'est par un raffinement de politesse. Les anecdotes du temps lui sont familières, il les conte bien, il prend plaisir à les conter et son récit en garde un ton vif et pimpant.

Cette première partie de la vie de la duchesse d'Orléans comprend les années heureuses, sa jeunesse au couvent de Montmartre, chez son père, puis au Palais Royal, son mariage d'inclination, suivi des chagrins conjugaux que lui réserve son fâcheux époux.

Épouse fidèle, elle souffre avec une patience un peu naïve les infidélités du duc d'Orléans et découvre bien tard le scandale dû à l'autorité accordée dans sa propre maison à Mme de Genlis. Les circonstances politiques en font, à son insu, malgré elle, l'adversaire de la Reine; et elle encourt l'animadversion de Marie-Antoinette. Enfin les différends de son mariage devenu odieux par les brutalités du duc d'Orléans mènent à la séparation, à la rupture en 1791, au moment où la conduite du prince va le jeter tout à fait hors de ses devoirs sociaux comme il s'est mis hors de ses devoirs de famille.

Ces divers épisodes fournissent à M. de Maricourt l'occasion de portraits faciles et de descriptions agréables : du duc de Penthièvre ou du chevalier de Florian, des châteaux d'Anet ou de Rambouillet il nous donne des croquis véritablement très heureux et très captivants à lire. De Mme de Genlis et de Mme de Buffon, de Philippe-Égalité lui-même il parle avec une réserve qu'on lui aurait pardonné de rendre plus sévère. Mais il sait l'art des nuances, les réflexions sagaces lui viennent naturellement. Son souci de tout dire le conduit parfois en quelques longueurs; les pages généalogiques ne paraissent pas toujours assez courtes, mais c'est le défaut du sujet plus que de l'écrivain et à celui-ci il faut reconnaître le mérite d'avoir beaucoup lu, étudié et retenu comme en témoignent les notes nombreuses et précises qui accompagnent ce volume, illustré d'un portrait de la duchesse par Mme Vigée-Lebrun : celui qui est au musée de Versailles.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Études d'histoire révolutionnaire, *d'après des documents inédits*. **Sous la rafale**, par RAOUL ARNAUD. Paris, Perrin, 1913, petit in-8 de 391 p., avec portraits et grav. — Prix : 5 fr.

M. Raoul Arnaud a réuni dans ce volume trois episodes singulièrement émouvants de l'histoire révolutionnaire. Le premier concerne Mme de la Fayette, une véritable « héroïne de l'amour conjugal », comme la désigne le titre même du récit. Mariée à quinze ans au futur « héros des deux mondes », Adrienne de Noailles avait pour son mari un amour ardent. Dès qu'il eut été arrêté à sa sortie de France après le 10 août, livré par la Prusse à l'Autriche, et enfermé dans la citadelle d'Ollmutz, elle ne songea plus qu'à le rejoindre. Mais la femme de La Fayette était suspecte; gardée à vue d'abord dans son château de Chavaniac, puis transférée à Paris, malgré l'affection de ses paysans, enfermée au Plessis avec sa cousine la duchesse de Duras, elle ne dut

son salut qu'au 9 thermidor. Les instantes démarches de Gouverneur Morris lui obtinrent, sa mise en liberté d'abord, puis l'autorisation de partir avec ses filles pour l'Allemagne où l'empereur François lui permit d'aller retrouver son mari ou plutôt d'aller s'enfermer avec lui; car à cela se réduisit la faveur qu'on lui accorda et le ministre Thugut s'ingénia en quelque sorte à rendre sa captivité la plus rigoureuse possible, au point de compromettre sa santé. Pendant la période révolutionnaire, le gouvernement autrichien n'a guère brillé par sa générosité; mais, avec l'abandon de Marie-Antoinette, la dureté de l'emprisonnement de Mme de la Fayette est un des actes que l'histoire est le plus en droit de lui reprocher. Il fallut les victoires de Bonaparte et le traité de Campo-Formio pour faire remettre en liberté les captifs d'Olmutz, et encore Thugut mit-il toute la mauvaise grâce possible à y consentir. Les La Fayette, une fois libérés, se retirèrent pendant quelque temps en Danemark, chez la tante d'Adrienne de Noailles, la comtesse de Tessé, puis ils purent rentrer en France où Mme de la Fayette mourut le 25 décembre 1807, des suites des maladies qu'elle avait contractées dans sa prison.

C'est encore une victime de l'amour conjugal que Mme de Bellescize, mais moins pure que Mme de la Fayette; car au début de son roman il y a une faute : pour échapper à un mariage auquel son père, émigré, le comte de Troussebois, voulait la contraindre, elle s'était fait enlever par un autre émigré, Charles de Bellescize. Mais cette faute elle l'a payée rudement. Chassée par son père, et rentrée en France, mais sans fortune, elle mène à Paris où elle s'est réfugiée, l'existence la plus misérable. Le tableau qu'en trace l'auteur est singulièrement émouvant : dénoncée, et dénoncée par son père, traquée de toutes parts, elle erre à l'aventure dans la capitale. Son mari, traqué comme elle, est arrêté et guillotiné et, quand elle l'apprend, malgré les soins des personnes charitables qui l'ont recueillie, elle va se livrer elle-même et monte à son tour sur l'échafaud : « fin tragique d'un roman d'amour ».

La troisième victime est une héroïne de l'amour fraternel. Mlle Suzanne Chabaud de la Tour se dévoue pour sauver son frère incarcéré pendant la Terreur de Nîmes. Il faut lire, dans le récit très documenté de M. Arnaud, les mille moyens ingénieux qu'elle emploie et les sacrifices qu'elle s'impose. Mais, plus heureuse que Mme de Bellescize, elle réussit dans son entreprise : Antoine Chabaud de la Tour, grâce à sa sœur, peut s'évader de prison et gagner la Suisse, d'où la chute de Robespierre et du comité révolutionnaire de Nîmes lui permet de revenir.

Ce n'est qu'un très pâle résumé de ces trois attachants épisodes, admirablement mis en scène par M. Arnaud : il est peu de romans plus passionnants que ces histoires vraies.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

THÉODORE DE LAMETH. **Mémoires**, publiés avec Introduction et notes par EUGÈNE WELVERT. Paris, Fontemoing, 1913, in-8 de XXIII-329 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Les quatre frères Lameth jouèrent un rôle assez important, plus bruyant encore au début de la Révolution. L'un demeure loyalement royaliste, les trois autres, aussi intelligents que La Fayette l'était peu, adoptèrent la même politique que « Gilles-César » et manifestèrent vis-à-vis de la Cour une ingratitude d'autant plus remarquée qu'ils avaient été mêlés intimement au cercle de la Reine, pleine de bontés pour eux. Tous officiers de valeur, ils virent leur carrière militaire arrêtée par les événements que leur imprudence avait favorisés. Le moins heureux des trois, Théodore, n'était pas le moins bien doué; il mourut presque dans l'indigence, à 98 ans en 1854.

Il a laissé des papiers, des recueils de notes rédigées « sans ordre ni suite » pour divertir, instruire ses petites nièces. De mains en mains, les documents amassés par ce « vieillard poli et de bonne mine » sont arrivés aux manuscrits de la Bibliothèque nationale (*Fonds français*, 1387, 1388, 1389). M. Welvert en tire aujourd'hui des fragments et les édite avec une compétence érudite, ajoutant une Introduction, des éclaircissements précieux, des titres précis, un Index des noms cités. Il a rendu ainsi très profitable à l'histoire de ces temps troublés une collection de papiers un peu mal en ordre. — Les témoignages de Théodore de Lameth, mêlé aux événements dont il parle, sont curieux. Sans doute, assez volontiers, il tombe dans la phraséologie et en partie les « conversations » qu'il rapporte (où, naturellement, il a toujours raison vis-à-vis de ses interlocuteurs) semblent terriblement amplifiées, mais elles sont indicatrices des idées. Plus d'un passage du récit est infiniment plus recevable; à côté de réflexions autorisées sur l'armée de l'ancien régime, on rencontre des « portraits » (flattés) de Barnave et même de Danton, des remarques pleines de faits sur le 10 août et ses « suites »; mais surtout des pages émouvantes, vécues (c'est le cas de le dire), sur la façon dont Théodore de Lameth, proscrit, parvint à sortir de France en 1793, et à échapper, errant d'asile en asile, aux bandes terroristes. Ces pages à elles seules méritaient cette publication, intéressante encore à plus d'un autre titre. G. DE G.

Histoire de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, par LÉON CORNUDET. Paris, Champion, 1913, in-8 de 291 p., avec 25 planches. — Prix : 10 fr.

Dans un temps où, de tout côté, on s'occupe à rédiger des monographies paroissiales, je suis heureux d'en pouvoir indiquer une qui est bien près d'être parfaite.

L'auteur a su n'être ni sec ni diffus : il a renvoyé en appendice les documents encombrants; le récit est vivant, semé de charmantes anecdotes; il est en tout point digne des plus complets éloges et sera lu avec autant de profit que d'intérêt par les catholiques désireux de s'initier à l'histoire des luttes et des progrès de la religion au XIXe siècle.

L'origine de cette paroisse ne se perd pas, il est vrai, dans la nuit des temps : c'est en 1631 que fut fondé le noviciat des dominicains dont l'église est devenue paroissiale en 1791, sous le vocable de Saint-Thomas-d'Aquin. Cependant M. Cornudet a pensé fort judicieusement qu'il était bon de résumer en un court chapitre l'histoire du faubourg Saint-Germain, dont sa paroisse ne comprend qu'une portion assez restreinte.

Depuis 1791, Saint-Thomas a eu sept curés, sans parler de deux ou trois constitutionnels. A chacun d'eux M. Cornudet consacre un chapitre où il fait revivre de grandes figures de prêtres, qui tous ont honoré l'Église de Paris. Je signalerai particulièrement ce qui concerne la conduite véritablement héroïque de l'abbé Ravailhe pendant la Commune.

Le livre est luxueusement édité — la correction des épreuves laisse cependant un peu à désirer. — De belles gravures, vraies œuvres d'art, illustrent un ouvrage qui, je le répète, peut servir de modèle à tous ceux qui préparent des travaux analogues. P. Pisani.

Estudios históricos y críticos, por el marqués de Lema. Primera serie. Madrid, Beltrán, 1913, in-8 de 253 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.

Ces études historiques traitent de divers temps, mais la période contemporaine en forme le plus souvent le cadre. En tête du volume on admire une bonne reproduction en héliogravure du « Cardinal Infant » Don Fernando, le troisième fils de Philippe III; cette toile, attribuée à Vélasquez, appartient au marquis de Lema; il y trouve l'occasion d'une savante et spirituelle dissertation sur ce prince peu connu, abordant tout à la fois le côté historique et la biographie du sujet.

Un chapitre sur le dernier grand maître (Espagnol) des chevaliers de Malte (Don Francisco Jimenez de Tejada) nous conduit au XVIIIe siècle (1703-1774). Mais les autres articles appartiennent à notre temps; deux sont particulièrement fouillés, bien appuyés de recherches documentaires et conduits avec sagacité; ils concernent un projet de mariage entre le Premier Consul et l'infante Marie-Isabelle de Bourbon fille de Charles IV; l'aventure se passe en 1801, à l'époque où Lucien Bonaparte était ambassadeur à Madrid. M. de Lema croit en découvrir une sorte de confirmation jusque dans la correspondance de Napoléon et il montre bien que, sur ce point, Godoy a menti dans ses *Mémoires*. Sur ce point et sur d'autres, et il le prouve avec habi-

leté, nommant courtoisement un « oubli » les erreurs volontaires du prince de la Paix. En ceci, avec une grande largeur d'esprit, M. le marquis de Lema, se sépare nettement d'un de ses compatriotes, un « illustre écrivain », dit-il, qui s'est avisé récemment de vouloir réhabiliter les talents politiques et la valeur de Godoy. « L'illustre écrivain » avait tenté l'entreprise avec plus d'aigreur que de succès, prétendant faire la leçon aux historiens français. Il ne nous déplaît pas de voir un érudit espagnol remettre au point les choses avec loyauté et prudence. — « Un projet » de testament, trouvé dans les papiers de Colomarde, le ministre d'État, prouve que, dès 1830, Ferdinand VII (qui ne mourut que le 29 septembre 1833) avait l'intention de laisser sa couronne à ses descendants (fille ou fils) et d'éloigner en ce cas de la succession son frère Don Carlos. M. de Lema accompagne ce document curieux de commentaires personnels et autorisés. — Il trace ensuite, à larges traits, la biographie d'un jurisconsulte, Don Joaquin Aguirre, et d'un soldat, le général O'Lawlor. — Toutes ces études sont agréables à lire; elles manifestent chez leur auteur le sens, le goût, le talent de l'histoire; elles lui font honneur et ses lecteurs y trouvent intérêt et profit.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Histoire politique du XIXe siècle, par PAUL FEYEL. Paris, Bloud, 1913, petit in-8 cartonné de VIII-579 p., illustré. — Prix : 6 fr.

Ce manuel d'histoire raconte, sous une forme concise, les évolutions politiques des peuples que le congrès de Vienne s'était flatté d'immobiliser dans des cadres parfois artificiels. L'auteur s'inspire des principes libéraux et se montre par conséquent sévère à l'égard des gouvernements, qui, comme la Restauration, essayèrent de réagir contre les maximes de 89. Nous aurions aimé que M. Paul Feyel rompît avec les thèses accréditées dans l'Université par les manuels de Duruy et tînt un peu plus compte des conclusions qu'a fait triompher la nouvelle philosophie de l'histoire. Il serait grand temps, par exemple, de sortir de l'ornière et d'apprécier avec plus d'équité les talents diplomatiques du prince de Polignac. Serait-ce aussi trop exiger que de demander de sérieuses corrections au chapitre où il est question de la prétendue « Terreur blanche »? Quand nous trouvons cette expression chez des écrivains qui, comme Vaulabelle, avaient lutté sous le même drapeau que les Lafayette, les Benjamin Constant, les Manuel, etc., nous l'excusons. Les passions du temps les asservissaient au vocabulaire des libellistes. Mais aujourd'hui que l'histoire a fait justice de ces violences, on ne saurait amnistier la docilité des publicistes qui maintiennent les formules que la bonne foi et la vérité condamnent.

OSCAR HAVARD.

Au Pays des lys noirs. *Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr*, par Adolphe Retté. Paris, Téqui, 1913, in-12 de VIII-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet du nouveau livre de M. Retté est si bien exposé dans une page de sa Préface, que je ne puis mieux faire que de la reproduire d'abord : le lecteur y verra, mieux que dans ce que j'en pourrais dire moi-même, ce qu'a voulu faire l'auteur, et qui se résume en ces quelques mots : esquisser quelques aspects de notre société troublée et peindre quelques prototypes de ses aberrations : « J'ai montré des révolutionnaires à l'œuvre, soit comme théoriciens, soit comme émeutiers, soit comme assassins. J'ai dénoncé les efforts de la Gnose pour fausser le sentiment religieux dans les âmes en désarroi. J'ai analysé le désordre et la corruption du goût produits par l'invasion des juifs de Pologne et d'Allemagne dans notre littérature. J'ai exposé certains méfaits résultant du triomphe de la démocratie, par exemple le fonctionnement de cette néfaste mécanique : le suffrage universel. J'ai constaté l'avortement de cette chimère : l'instruction versée dans des cervelles qui n'étaient point faites pour se l'assimiler. J'ai rappelé l'aventure boulangiste et cet engouement du pays pour un médiocre en qui l'instinct d'éliminer les poisons du parlementarisme nous conduisit à chercher un sauveur. »

Et tel est bien en effet le résumé de l'enseignement qui se dégage de ce recueil de souvenirs, où revivent, avec une singulière intensité de vie, qui montre bien que l'auteur a vécu ce qu'il raconte, les aberrations des occultistes et des gnostiques, les « lys noirs », comme on les a nommés; les théories sauvages de l'anarchie, aboutissant aux bombes de Vaillant et d'Henry, puis aux crimes de Bonnot et de Garnier; les niaiseries de l'école obligatoire et laïque; l'écœurante comédie des élections, l'aventure du boulangisme, toutes choses qui ne sont guère édifiantes, mais d'où il est aisé de faire jaillir d'excellentes et profitables leçons, et l'auteur n'y manque pas, et il le fait avec une verve charmante. à la fois poétique et pittoresque, qui montrent une fois de plus que la conversion et le retour sincères à l'Église n'ont fait que renouveler et perfectionner le beau talent du poète symboliste et du polémiste panthéiste et anarchiste d'autrefois. Deux chapitres donnent au livre une conclusion toute chrétienne : celui consacré à la sainte Pauline Jaricot, et la belle effusion lyrique d'une inspiration si virilement pieuse qui en remplit les dernières pages. De tous les livres écrits par M. Retté depuis sa conversion, je ne sais pas si aucun m'a autant intéressé que ce dernier-né, qui fait tant d'honneur à son talent et à son cœur. Sans doute, il y a, sur les gnostiques, quelques détails un peu raides, qui peuvent effaroucher quelques lecteurs timorés : mais ne fallait-il pas préciser ces extravagances pour en inspirer l'horreur? Je note d'ailleurs que l'auteur

les a laissées dans le texte latin où ces aberrations se sont exprimées. Pour conclure, le livre est charmant et pittoresque, très vivant aussi et très instructif, et, pour toutes ces raisons, amusant et utile à lire. M. Retté a beaucoup de talent et il s'acquitte fort bien de sa tâche de converti et d'apôtre de la vérité reconquise. Ayant appris tardivement à aimer l'Église, il la sert avec allégresse, et il la servira, comme il le dit, jusqu'à son dernier souffle.

Une petite rectification pour finir : la définition de Victor Hugo « Jocrisse à Pathmos » n'est pas de Louis Veuillot mais d'Armand de Pontmartin. *Cuique suum.* P. TALON.

Waldeck-Rousseau, par PAUL RAYNAUD. Paris, Grasset, 1913, in-18 carré de 231 p. — Prix : 3 fr. 50.

Premier secrétaire de la conférence des avocats pour l'année 1910-1911, M. Paul Raynaud devait, à ce titre, prononcer un discours de rentrée. Il avait fait agréer par le conseil de l'ordre un *Éloge de Waldeck-Rousseau*, lorsqu'une courageuse protestation de Me Challamel, interprète en la circonstance d'une portion considérable du barreau, vint y mettre le holà. M. Paul Raynaud, fidèle à son idée première, a voulu la réaliser dans la mesure du possible; il a écrit le discours qu'il aurait prononcé, s'il avait eu le champ libre; c'est cette étude qu'il offre au public.

Ne se fût-il agi que de célébrer le mérite de l'avocat, personne sans aucun doute n'y eût fait obstacle, car nul ne conteste que Waldeck-Rousseau n'ait été un maître dans l'art de la parole. Non qu'il ait eu tous les dons de l'orateur. Il lui manqua même le principal, s'il est vrai, comme le pensait Démosthène, que l'essentiel de l'éloquence réside dans l'action. Froid jusqu'à être glacial, il était de ceux dont on peut dire que leur seule présence suffit à frapper le champagne. Le profane qui serait entré dans une salle d'audience pour l'entendre plaider, peu séduit par sa voix morne et sourde, n'aurait probablement pas résisté plus de dix minutes à l'envie de s'en aller; mais un connaisseur n'aurait point éprouvé cette tentation. Waldeck-Rousseau, en effet, partagea avec un de ses contemporains, qui avait voué sa vie à la défense d'idées bien différentes, Mgr d'Hulst, l'enviable privilège de parler une langue impeccable. Les plus renommés des orateurs parlementaires passent la nuit à corriger les épreuves de l'*Officiel* qui reproduit leurs discours. Pareil souci n'a jamais effleuré Waldeck-Rousseau et, à la stupéfaction des sténographes, ses paroles ont toujours figuré au compte rendu telles qu'elles sont tombées de ses lèvres. Si l'on ajoute que chez lui l'élégance était égale à la correction de la phrase, et l'argumentation d'une adresse incomparable, on admettra sans peine que ses œuvres soient

parfaitement dignes d'être proposées en exemple aux méditations des stagiaires. Les passages où M. Paul Raynaud développe en excellents termes les qualités de son héros auraient recueilli des applaudissements unanimes, qui eussent salué à la fois le talent du maître défunt et celui de son jeune biographe.

Mais Waldeck-Rousseau avocat est inséparable de Waldeck-Rousseau homme politique; et là, les dissidences se fussent certainement manifestées sous une forme aiguë. Homme d'État, grand homme d'État, dit M. Paul Raynaud. Voilà un bien beau mot! Sous la monarchie, on le réservait pour honorer les ministres qui, ayant eu de l'intérêt national une claire conception, avaient poursuivi la réalisation de profonds desseins et procuré un accroissement durable à la grandeur française : un Richelieu, un Mazarin, un Colbert, un Torcy, un Choiseul, un Villèle. Il n'a guère l'occasion de s'appliquer sous notre république où les préoccupations des gouvernants dépassent rarement le résultat des prochaines élections, à tel point que la langue moderne a dû inventer un mot nouveau, celui de « politicien, » pour désigner les détenteurs éphémères de la puissance publique. Waldeck-Rousseau fut une première fois ministre de l'intérieur dans le second cabinet Ferry, de 1883 à 1885, puis président du Conseil de 1899 à 1902. Il faut, dans son œuvre, mettre à part la loi de 1884 sur les syndicats professionnels. Encore ne semble-t-il pas en avoir aperçu les énormes conséquences; selon toute probabilité, il l'envisagea comme un simple remerciement aux masses ouvrières, pour le concours dévoué donné à son parti dans la lutte contre le maréchal de Mac Mahon et le gouvernement des conservateurs. Que l'on lise la lettre écrite sur le même sujet vingt ans plus tôt, en 1865, par le comte de Chambord, et l'on jugera si c'est le prétendant ou le ministre républicain qui eut de la question la vue la plus large et la plus précise. Pour tout le reste, Waldeck-Rousseau semble s'être spécialisé, par un goût qui est médiocrement à sa louange, dans les besognes de proscription. Il se fit connaître, à son entrée dans la vie publique, en enlevant le vote de la loi d'épuration, qui arracha de leurs sièges 614 magistrats coupables de mettre leur conscience au-dessus d'une consigne gouvernementale. Redevenu ministre, son premier acte fut de livrer à la Haute-Cour André Buffet, le comte de Lur-Saluces, Jules Guérin, Marcel Habert, auxquels il eut le front, lui, l'officier d'habillement de 1870, d'ajouter Paul Déroulède, le glorieux blessé de Champigny, républicain comme lui, mais pas selon la formule jacobine. Puis il abandonna l'armée aux fantaisies désorganisatrices de M. André. Après quoi, il acheva sa carrière en préparant la dispersion des congrégations et le pillage de leurs biens, s'abaissant jusqu'à offrir aux cupidités de la

plèbe le milliard que représentait, croyait-il, leur fortune collective. On a dit qu'il est revenu à une autre opinion sur Déroulède, qu'il a blâmé les fiches du général André, qu'il n'a pas prévu l'application que ferait de sa loi le ministère Combes. Mais depuis quand se tromper à tout coup sur la portée de ses actes, est-il la marque d'un homme d'État? En réalité, Waldeck-Rousseau fut un simple politicien, semblable à tous ceux que nous voyons depuis trente-cinq ans défiler au pouvoir, différent seulement des autres par une incontestable supériorité dans l'art de la parole, et par un degré de plus dans la malfaisance. H. Rubat du Mérac.

Gróf Zichy Nándor élet és jellemrajz (*Vie et caractère du comte Ferdinand Zichy*), par François Bonitz. Budapest, Stephaneum, 1913, in-8 de 595 p.

Ce fort volume, où est retracée la vie d'un homme de bien qui vient de disparaître, se lit avec intérêt; on y voit se dérouler la longue carrière d'un magnat hongrois consacrant son intelligence, sa force, sa fortune au bien de son pays; du commencement à la fin, une pensée la guide et la domine : le sentiment chrétien, et lui donne cette belle unité qui en fait le charme. Le comte Ferdinand Zichy, descendant d'une des plus anciennes familles magyares dont le nom se retrouve à travers les pages de l'histoire, naquit en 1829, à Presbourg, et fit des études de droit. Malgré les propositions du gouvernement absolutiste, il se tint, pendant de longues années, à l'écart de la vie politique; cela ne l'empêcha pas d'être, un jour, impliqué dans un procès de presse et condamné, non seulement à la prison, mais encore à la perte de ses titres. Pendant son internement, il demanda une faveur qui lui fut d'abord refusée, celle d'aller tous les matins à la messe. Le directeur de la prison la lui accorda plus tard, de son propre chef, mais en le faisant accompagner à l'église par un surveillant. Après le Compromis de 1867, ses titres lui furent rendus. Il devint député et fut un des partisans de F. Deák; plus tard, il appartint au parti conservateur et consacra, en même temps, ses efforts au développement de la presse catholique.

Président de la « Szent István Társulat », il conduisit cette société à la prospérité : elle est devenue la plus puissante organisation catholique pour la diffusion des journaux et des revues ainsi que des bons livres. M. François Bonitz a bien fait de publier sans retard la *Vie du comte Zichy*: elle mérite d'être donnée en exemple et d'être lue par tous. E. H.

Quatre ans à la Cour de Saxe, par Guy Balignac. Paris, Perrin, 1913, in-16 de IV-363 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'éprouve un véritable regret d'être obligé de critiquer la composition ou plutôt l'absence de composition de ce volume. L'auteur s'en excuse lui-même dans sa Préface en disant : « J'ai adopté une facture anecdotique et décousue pour m'éviter de forcer la vérité en faveur d'une régularité d'ensemble ». Facture anecdotique ! à merveille, mais décousue ! pourquoi ? Et en quoi une régularité d'ensemble peut-elle amener à forcer la vérité ? Admettons, par manière d'excuse (et le sympathique auteur sera peut-être le premier à sourire de la circonstance atténuante dont nous lui offrons le bénéfice) qu'on ne passe pas quatre ans en Allemagne sans ressentir quelque atteinte de la maladie de la confusion et de la complication. — Cette réserve faite, j'ai hâte de faire l'éloge du livre. Sous sa forme anecdotique, il est peut-être un des plus vrais et des plus utiles qui aient été écrits depuis longtemps sur l'état psychologique de l'Allemagne à l'heure actuelle : orgueil, mégalomanie, hypocrisie, brutalité et bêtise incommensurable, voilà ce que les peuples germaniques réussissent à développer en eux depuis qu'ils ont tourné le dos à la civilisation latine et repoussé le magistère intellectuel de la France. Ce n'est pas, certes, qu'ils soient dépourvus de qualités, mais ces qualités, pour se développer, auraient besoin d'une direction précisément contraire à celle qu'ils subissent. On aurait d'ailleurs grand tort à se borner à les plaisanter d'un malheur dans lequel ils se complaisent naïvement. Il importe de savoir que leur orgueil, joint à une force matérielle qui n'est que trop réelle, les pousse à étendre leur domination et qu'il menace notre civilisation elle-même. A nous de la défendre en n'acceptant pas la situation de vaincus et en opposant la force à la force. C'est là la conclusion qu'on tire du livre dans lequel un jeune Français, précepteur des fils du roi de Saxe, raconte les quatre années qu'il a passées à la Cour de Dresde. On demeure vraiment confondu à la pensée de la somme de patience qui a été nécessaire à un Français pour passer si longtemps dans un pareil séjour ! Eugène Godefroy.

L'Espagne au XXe siècle, étude politique et économique, par Angel Marvaud. Paris, Colin, 1913, in-18 de XIV-515 p., avec une carte en couleur. — Prix : 5 fr.

En un style un peu froid, avec une composition claire et une connaissance heureuse des choses, l'auteur trace un tableau de l'Espagne actuelle sous l'aspect extérieur qu'elle présente (son gouvernement) et dans la réalité de son avenir (sa vie économique). La sympathie de l'écrivain pour nos voisins ne lui interdit pas les critiques; il les formule discrètement et avec quelque regret. Historiquement il

ne peut s'empêcher de noter les causes de sa décadence, politiquement d'en faire connaître les effets. Il est trop vrai que ce peuple intéressant fait plus que de traverser une crise; on peut prononcer le mot de décomposition, quand on examine les vices de son administration publique, les injustices de ses tribunaux, les tares de ses fonctionnaires, les scandales de ses élections et la nullité de ses parlementaires. Il y a là une curée des places et des « mares stagnantes » qui nous consoleraient de nos mœurs politiciennes françaises si le malheur des uns pouvait contribuer au bonheur des autres. M. Marvaud expose aussi l'émiettement des forces sociales de nos voisins par la division (et l'incapacité réciproque) des partis : les carlistes, les mieux organisés et d'une valeur morale très supérieure; les républicains, morcelés et jaloux, mais très actifs; les royalistes gouvernementaux, qui forment une majorité mais dont l'influence se diminue par l'alternance même de leur passage au pouvoir. Autre cause de faiblesse : un régionalisme à outrance dont les exemples les plus puissants de particularisme sont fournis par la Catalogne et la Navarre. Évidemment ce sont les principes religieux, encore si vivaces dans la péninsule, bien que pas toujours éclairés, qui pourraient donner une force morale à ces éléments mélangés, les épurer et les coordonner heureusement. Même impression attristée à connaître la situation économique de l'époque : finances, agriculture, mines, industrie, marine, armée. Également exagération dangereuse dans la politique extérieure (en particulier la question marocaine). On se prend à souhaiter aux Espagnols une politique digne de leur race chevaleresque, de leurs traditions catholiques, de leurs qualités, de leurs vertus familiales; et l'on demeure effrayé, anxieux, en songeant aux dangers que leur font certainement courir les « idées modernes » pour lesquelles ils sont mal préparés. Au dessus de ces teintes sombres, le lecteur, tout comme l'auteur, gardera une réelle sympathie pour ce peuple sur lequel le présent livre porte une lumière discrète. G.

BULLETIN

Le Dogme, par P. Charles. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Intéressante brochure qui établit en quelques pages substantielles la véritable notion du dogme telle que l'Eglise l'a toujours entendue, et montre à quelles contradictions foncières se heurtent les esprits qui, sous prétexte de progrès, n'y veulent reconnaître, comme M. A. Le Roy, que la réglementation de nos attitudes extérieures, ou comme M. A. Loisy, que la formule provisoire d'un état momentané de la pensée. On constate une fois de plus, en lisant ces démonstrations, que la doctrine traditionnelle est autrement cohérente, autrement pleine, autrement favorable aux

spéculations les plus hautes que toutes les contrefaçons successivement tentées pour la supplanter ou même la dépasser. C. L.

Les Merveilles de la vie végétale, par A. ACLOQUE. Paris, Bonne Presse, s. d., in-8 de 103 p., avec 100 illustrations. — Prix : 1 fr.

L'étude des plantes intéresse au plus haut point l'humanité qui doit au règne végétal non seulement les aliments et les matières premières indispensables à la vie, mais ce qui en fait par dessus tout le charme : la verdure, les fleurs. Elle révèle dans leur structure interne, leur mode d'existence, leurs relations avec tout ce qui les entoure, de merveilleuses aptitudes physiologiques qui leur permettent d'utiliser ce qui peut leur être profitable et de se défendre contre les choses nuisibles. La lecture du livre de M. Acloque permettra de se rendre compte de l'infinie diversité et des beautés de la création. D. B.

La Culture du cresson, par FÉLICIEN LESOURD. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, s. d., petit in-16 de VIII-120 p., avec 6 fig. et 2 planches. — Prix : 1 fr. 25.

Les vertus dépuratives du cresson de fontaine lui ont valu le surnom populaire de « santé du corps », mais on l'a accusé, dans ces dernières années, en raison des conditions défectueuses dans lesquelles il est parfois cultivé, de transmettre certaines maladies, particulièrement la fièvre typhoïde.

Si cette accusation est fondée lorsque la plante a été obtenue dans des fosses à cresson contenant des eaux contaminées, fumées avec du fumier d'étable et surtout avec de l'engrais humain, il n'en est heureusement pas de même lorsque les fosses sont alimentées par de l'eau de source, fumées avec des engrais minéraux et lorsque le cresson a été récolté proprement et bien lavé. Il peut alors être consommé cru en toute sécurité. Les instructions de M. Diénert, dans son rapport au conseil supérieur d'hygiène, concernant la réglementation de la culture du cresson, peuvent donner toute confiance au consommateur à ce sujet.

Dans son livre, très intéressant, M. Lesourd fait l'historique de la culture du cresson, en France. Il étudie les diverses plantes désignées sous le nom de cressons et tout particulièrement le cresson de fontaine (*nasturtium officinale*), dont il décrit et figure les principales variétés. Après avoir examiné les conditions qui favorisent le développement de cette plante : climat, sol, eau, installation des fosses, multiplication du cresson, récolte, entretien des cressonnières et leur renouvellement, il consacre un chapitre à l'établissement d'une petite cressonnière artificielle pour les besoins d'une famille. Quelques pages sont consacrées aux ennemis du cresson, plantes et insectes; enfin, l'auteur fait connaître le rôle du cresson dans l'alimentation et dans la médecine. D. B.

Quelques Caractéristiques de l'architecture maya dans le Yucatan ancien, par le Dr CAPITAN. Paris, C. Klincksieck, 1913, in-4 de 32 p. — Prix : 3 fr.

Dans tous les pays possédant une civilisation ancienne, la construction réellement architecturale en bois a précédé celle en pierre, et celle-ci, à

ses débuts, affecte des formes qui ne se justifient que par le souvenir du mode de construction antérieur. Ce sont des indices de ce genre, qui permettent de prouver que l'architecture maya a suivi le même processus qu'en Asie qui ont été relevés par le Dr Capitan. Il a utilisé l'examen direct des édifices en ruines et les figures des manuscrits. Tous les édifices importants, palais et temples, étaient construits sur des buttes artificielles. Les manuscrits nous les montrent sur des piles de madriers, et la sculpture en pierre simule partout où leur présence pouvait logiquement s'admettre, des poutres ou d'autres pièces de charpente ou de menuiserie.

F. DE VILLENOISY.

Menéndez y Pelayo, historiador de la literatura española, por C. PARPAL Y MARQUÈS. Barcelona, imp. de la Casa provincial de Caridad, s. d., in-12 de 119 p., avec portrait. — Prix : 1 fr.

Cet hommage rendu au plus grand critique, au plus érudit littérateur que l'Espagne ait produit et dont il synthétisait en quelque sorte toutes les gloires, est une exposition simple, mais éloquente, des nombreux écrits de Don Marcelino Menéndez y Pelayo. On ne saurait, en effet, donner à personne, mieux qu'à cet éminent écrivain, le titre de *restaurateur de la science espagnole.* Il a étudié à fond et nous a fait comprendre les origines de la langue romane d'où sont sortis le catalan et le castillan; il a découvert l'existence d'une philosophie espagnole antérieure à celle des philosophes modernes; il a montré comment les théâtres français et italien se sont inspirés du théâtre de la Péninsule; enfin, par des recherches sérieuses et parfaitement documentées, il a mis en relief la valeur des traditions, du génie national, des œuvres, parfois oubliées ou méconnues, de la patrie. Il n'est pas une branche de l'érudition où il ne se soit montré profond connaisseur et sagace historien. C'est pourquoi l'opuscule de M. Parpal y Marqués sera bien accueilli de tous les littérateurs, d'autant qu'il n'est que le prologue d'un travail plus complet et plus approfondi.

G. BERNARD.

La Révolution préparée par la franc-maçonnerie, par DE LANNOY. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de IX-125 p. — Prix : 1 fr.

On s'occupe beaucoup aujourd'hui, et avec raison, de la franc-maçonnerie; on étudie ses dogmes; on scrute ses actes. Est-elle l'auteur de la Révolution française : c'est la thèse que soutient M. de Lannoy après Barruel, après M. Gustave Bord, dont il résume les savants travaux. La franc-maçonnerie est fille des templiers; elle poursuit la vengeance de leur supplice contre la Papauté et la Royauté qui les ont condamnés, et pour cela, elle a préparé la Révolution française. M. de Lannoy cite plusieurs francs-maçons notoires, Cagliostro, le comte de Saint-Germain, Weishaupt, les illuminés; c'est dans l'assemblée de Willemsbad qu'a été décrétée la mort de Louis XVI et de Gustave III; c'est par les philosophes et les encyclopédistes qu'a été réalisée la déchristianisation de la France. Les pouvoirs publics et l'aristocratie ne s'en sont pas préoccupés; les grandes dames se faisaient un jeu de leur admission dans les loges. Leurs yeux s'ouvrirent trop tard et Marie-Antoinette, dans ses dernières lettres, cherchait à prémunir son frère contre les francs-maçons; mais elle et son mari payèrent de leur tête leur aveuglement. Le petit volume de M. de Lan-

noy et la Préface du chanoine Coubé résument bien tout ce long complot et son exécution. Quant au remède ils l'indiquent nettement, c'est le retour de la France au catholicisme, et ce retour, ils l'espèrent, malgré les défaillances de l'heure présente. « La France a une mission providentielle et elle n'y saurait faillir. »

Nous nous permettrons une légère critique : peut-être l'auteur exagère-t-il un peu le rôle de la franc-maçonnerie; elle n'est pas la seule cause de la Révolution française et elle n'est pas l'auteur de tous les crimes commis; il y a nous semble-t-il, des causes plus naturelles que l'*aqua tofana* à la mort de Léopold II; il y a aussi une raison plus simple à la dénomination de jacobin que de l'attribuer au souvenir de Jacques-*Jacobin* Molay. Enfin, pourquoi porter contre Necker l'accusation infamante d'avoir payé et « enivré » les massacreurs de septembre? La vie tout entière du contrôleur général et les dates elles-mêmes protestent contre une pareille imputation.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Œuvre de la Révolution, aperçus historiques et philosophiques, par FINART D'ALLONVILLE. Paris, Roland, s. d., in-8 de 77 p. — Prix : 2 fr.

M. Finart d'Allonville était le fils adoptif du général d'Allonville, l'un des familiers de Napoléon III. Il fit la guerre de 1870, fut prisonnier à Metz, et, après avoir donné sa démission en 1875, il se consacra à l'étude des sciences et de l'histoire et mourut en 1908. Sa veuve a publié le manuscrit inédit que nous annonçons aujourd'hui. C'est un coup d'œil naturellement très rapide, puisqu'il n'a guère plus de 70 pages, sur l'histoire de France et spécialement sur l'histoire de la Révolution. L'auteur trouve les principes de la Révolution justes et généreux, mais reconnaît que, grâce aux passions humaines, le but n'a pas été atteint. Nous aurions bien des réserves à faire sur certains de ces jugements, sur son admiration pour Danton, sur ses préjugés contre les Bourbons de la Restauration, qui « ne pouvaient avoir ni estime si sympathie ni affection » et qui livraient le pays à « l'insupportable domination cléricale. » Nous aimons mieux nous associer à sa flétrissure de Robespierre et de la Terreur, à son espoir que l'œuvre accomplie par Bismarck en 1870 ne sera qu'éphémère, et à la question qu'il pose à la dernière page de son œuvre : « Il faut demander à ceux qui se disent républicains, arrivés à leur tour au pouvoir, ce qu'ils ont fait de la devise si séduisante de la Révolution : « *Liberté, Egalité, Fraternité.* »

R. M.

En Marge de la vie politique, religieuse et sociale de notre pays. par HENRI BRUN. Paris, Bloud, 1913, in-16 de XI-345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Rédacteur en chef de l'un de nos grands quotidiens régionaux, M. Henri Brun a réuni dans ce volume quelques-uns des articles que lui ont inspirés les événements récents. Les sujets les plus divers y sont donc abordés d'une plume alerte, élégante et châtiée, avec un esprit de droiture et de franchise qui sait s'affranchir des préjugés les plus répandus du courant de la mode si difficile à vaincre et du convenu des opinions toutes faites. En toute indépendance, M. Brun s'applique à dégager les parcelles de vérités contenues dans les menus faits quotidiens et, dans cette consciencieuse recherche, ne se laisse guider que par les lumières du bon sens, de la raison

et de l'expérience. Nulle trace de parti pris dans les pages de cette loyale enquête qui formera un chapitre aussi intéressant qu'utile à l'histoire contemporaine du mouvement des idées. O. H.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le monde médical, si durement frappé depuis quelque temps, vient encore de perdre plusieurs de ses plus remarquables représentants. Tout d'abord nous avons à signaler la mort de l'illustre chirurgien Lucas-Championnière, subitement terrassé par une embolie à l'issue de la séance des cinq Académies, le 21 octobre, à 73 ans, et cela au moment où il venait de lire une étude sur la « Trépanation préhistorique». M. Just Lucas-Championnière naquit le 15 août 1843, à Saint-Léonard (Oise). Interne des hôpitaux en 1865, docteur en 1870, agrégé en 1872, il fut nommé chirurgien des hôpitaux en 1874, et dirigea successivement les services chirurgicaux de l'hôpital Cochin, de l'hôpital Tenon, de l'hôpital Saint-Louis, de l'hôpital Beaujon et, enfin, de l'Hôtel-Dieu, où il prit sa retraite en 1906. C'est lui qui, n'étant encore qu'interne, introduisit en France, en 1868, la méthode antiseptique qu'il venait de voir pratiquer à Édimbourg par Lister. Cela seul lui mérite d'être placé à côté des bienfaiteurs de l'humanité tels que Pasteur. Grâce à lui des milliers de vies sont sauvées journellement. D'un autre côté l'influence de ce savant sur le développement des études médicales a été considérable. C'est ainsi que, par son *Journal de médecine et de chirurgie pratique*, il a été le guide de plusieurs générations d'étudiants, et c'est à lui qu'on doit la fondation de l'Association d'enseignement médical des hôpitaux. Membre, depuis de longues années, de l'Académie de médecine, il avait remplacé l'année dernière, à l'Académie des sciences, le docteur Lannelongue. Enfin il était syndic de l'Association de la presse médicale. Le Dr Lucas-Championnière, en outre des très nombreux articles qu'il a donnés à diverses revues spéciales, a publié des ouvrages qui font autorité, entre autres : *Lymphatiques utérins et lymphangite utérine* (Paris, 1870, in-8); — *De la fièvre traumatique*, thèse d'agrégation (Paris, 1870, in-8); — *Les Lymphatiques utérins et leur rôle dans la pathologie utérine* (Paris, 1875, in-8); — *La Trépanation guidée par les localisations cérébrales* (Paris, 1878, in-8); — *Chirurgie antiseptique. Principes, modes d'application et résultats du pansement de Lister* (Paris, 1880, in-12); — *Cure radicale des hernies* (Paris, 1886, in-8); — *Le Massage et la mobilisation dans le traitement des fractures. Théorie et pratique* (Paris, 1890, in-8); — *Chirurgie opératoire. Cure des hernies avec une étude statistique* (Paris, 1892, in-8); — *La Bicyclette* (Paris, 1895, in-12); — *Traitement des fractures par le massage et la mobilisation* (Paris, 1895, gr. in-8); — *La Hernie ombilicale. Thérapeutique et cure radicale* (Paris, 1896, in-8); — *Hernies. Hygiène et thérapeutique* (Paris, 1904, in-12); — *La Cure radicale de la hernie inguinale* (Paris, 1909, in-8); — *Pratique de la chirurgie antiseptique* (Paris, 1909, in-8); — *Précis du traitement des fractures par le massage et la mobilisation* (Paris, 1911, in-16).

— Le Dr Ogier, l'éminent chimiste, est mort subitement le 30 septembre, à Paris, à l'âge de 61 ans. Né à Paris, en 1853, il était devenu, après de solides études classiques, préparateur de chimie à l'École de pharmacie, puis avait été attaché au laboratoire de M. Berthelot, au Collège de France. En 1883, lorsque fut créé le laboratoire de toxicologie, il fut choisi comme

sous-chef de ce service par M. Brouardel, qui en avait la direction. Grâce à ces fonctions, le Dr Ogier a eu à s'occuper de toutes les importantes affaires judiciaires qui se sont déroulées en ces dernières années. C'est, en quelque sorte, le créateur de la toxicologie moderne qui disparaît avec lui. L'hygiène publique lui doit en même temps l'étude de nombreux projets dont l'application a rendu les plus grands services. En dehors d'une excellente thèse sur les hydrures de phosphore, d'arsenic et de silicium, ce remarquable toxicologue a publié divers ouvrages très importants, notamment : *Analyse des gaz*, dans le volume IV de l'*Encyclopédie chimique* publiée par Ch. Frémy (Paris, 1885, gr. in-8); — *Projet de loi sur l'assainissement de la Seine et l'utilisation agricole des eaux d'égout sur le sol. Système du tout à l'égout* (Paris, 1885, in-8); — *Le Laboratoire de toxicologie. Méthodes d'expertises toxicologiques. Travaux de laboratoire* (Paris, 1891, gr. in-8), avec le Dr P. Brouardel; — *Étude médico-légale sur les causes de la mort du baron de Reinach* (Paris, 1893, in-8), avec H. Richardière, P. Brouardel, etc.; — *Traité de chimie toxicologique* (Paris, 1899, gr. in-8).

—Victime d'une asphyxie, le Dr Anatole-Félix Le Double est mort à Tours, le 22 octobre, à 65 ans : très grande perte pour la science médicale. Né à Rocroy le 14 août 1848, interne des hôpitaux de Paris, en 1873, il fut nommé chirurgien de l'hôpital général de Tours en 1878, puis professeur d'anatomie à l'école de médecine de la même ville. En 1898, il fut élu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris. En dehors de fort intéressants ouvrages sur la médecine et la chirurgie préhistoriques, sur Rabelais anatomiste et physiologiste, etc., le Dr Le Double a publié d'excellents travaux d'anatomie et de chirurgie techniques, parmi lesquels nous citerons : *Leçons cliniques sur les fractures de jambe, faites à l'Hôtel-Dieu, au mois de janvier* 1875 *par A. Richet* (Paris, 1875, in-8); — *Du Kystis génital et principalement de l'occlusion vaginale et vulvaire dans les fistules uro-génitales* (Paris, 1876, in-8); — *Essai sur la pathogénie et le traitement des hémorrhagies de la paume de la main* (Paris, 1878, in-8).

— L'Espagne vient de perdre un de ses hommes d'État les plus en vue du temps du roi Alphonse XII et un de ses écrivains les plus distingués en la personne du marquis Alejandro Pidal y Món, mort à Madrid le 19 octobre à 67 ans. Né à Madrid en 1846, il avait 25 ans lorsqu'il entra aux Cortès dont il ne tarda pas à devenir un des meilleurs orateurs et se fit remarquer par son attachement à la monarchie et à la cause catholique. En 1884 il fit partie du cabinet Canovas et, depuis lors, il fut plusieurs fois président des Cortès. Très lettré, il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, de l'Académie de science et de législation et de plusieurs autres sociétés savantes. On lui doit divers ouvrages philosophiques et littéraires très appréciés, dont l'un était consacré à saint Thomas d'Aquin. Fondateur de la *Union Católica* il avait collaboré activement à la *Ilustración española*, à la *Crujada* et à la *España política*.

— On annonce encore la mort de MM. : Henri Adam, membre de l'Université, qui professa les mathématiques successivement aux lycées de Vendôme, de Rochefort, de Besançon, puis à Paris, aux lycées Condorcet et Janson de Sailly, mort à Paris, au milieu d'octobre, à 53 ans; — le Dr Charles Belling, ancien précepteur du prince Thomas de Savoie, ancien professeur agrégé au collège Rollin et à l'École polytechnique, collaborateur du *Journal des Débats*, mort dernièrement à Vienne (Autriche); — Léonard Berthaud, journaliste parisien, mort à la fin d'octobre; — Figard, le libraire de Toulon bien connu, mort au milieu d'octobre; —

le Dr Léon Jagot, directeur de l'École de médecine et de pharmacie, professeur de clinique médicale et médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Angers, membre de la commission supérieure de la réorganisation des études médicales, mort à Angers, au commencement d'octobre; — l'abbé Janot, professeur d'apologétique au petit séminaire de Toulouse, mort à Toulouse, au milieu d'octobre, à 41 ans; — Dominique Joucla, directeur et rédacteur en chef de *l'Avenir de la Dordogne*, mort à la fin d'octobre, à Périgueux, à 65 ans; — Édouard Lepage, chroniqueur judicaire du journal *l'Éclair*, mort subitement à Paris, au commencement d'octobre, à 40 ans lequel est l'auteur de plusieurs romans, tels que : *Amédée Lobuse, pion* (Paris, 1906, in-12) et *l'Age d'or. Avortée* (Paris, 1907, in-12); — l'abbé Léveillé, ancien supérieur du petit-séminaire de la Ferté-Macé (Orne), mort au milieu d'octobre; — Pierre-Simon Magnien, professeur honoraire à l'Université, mort à Clermont, au commencement d'octobre, à 73 ans; — Pol Marchal, professeur de rhétorique honoraire au lycée de Bar-le-Duc, mort à la fin de septembre, à 62 ans; — Louis Monnier, professeur honoraire agrégé de l'Université, inspecteur diocésain des écoles libres, mort à Vesoul au commencement d'octobre, à 68 ans; — le lieutenant-colonel Ernest Picard, récemment encore chef de la section historique de l'état-major de l'armée, qui laisse un certain nombre d'ouvrages d'histoire militaire, parmi lesquels il convient de rappeler : *Bonaparte et Moreau* (Paris, 1905, in-8); 1870. *La Perte de l'Alsace* (Paris, 1907, in-16); *Hohenlinden* (Paris, 1909, in-8); *La Guerre en Lorraine* (Paris, 1911, in-16), et 1870. *Sedan* (Paris, 1912, 2 vol. in-16), mort à Paris le 20 octobre, à l'âge de 50 ans; — Ernest Pontzen, ingénieur des constructions civiles, ancien élève de l'École des ponts et chaussées, membre du conseil de cette école, mort à Paris, au milieu d'octobre, à 76 ans, lequel est l'auteur de nombreux ouvrages bien connus dans le monde des ingénieurs, tels que : *Voies navigables et chemins de fer* (Paris, 1887, in-8); *Note sur l'application des chemins de fer économiques à l'achèvement du réseau des chemins de fer français* (Paris, 1883, in-8), etc.; — Charles Sauerwein, ancien officier de marine, devenu journaliste, chef des services d'informations du journal *le Matin*, mort à Paris, au milieu d'octobre, à 37 ans; — le Dr Schuhl, médecin réputé, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Nancy, mort en celle ville, au milieu d'octobre; — Espérance Tournier, ancien rédacteur parlementaire de *la Croix*, membre de l'Association des journalistes parisiens et de l'Association des journalistes parlementaires, lequel a rendu de grands services à la presse catholique, mort à Saint-Mandé, le 24 octobre, à 53 ans; — le Dr. Louis Wicham, médecin de Saint-Lazare, ancien bibliothécaire de l'hôpital Saint-Louis, ancien conservateur du musée Henri Foulard, auteur de : *Leçons sur l'urethrite chronique du Dr. Paul Horteloup* (Paris, 1892, in-8), mort à Paris, au milieu d'octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Théodore Brutsaert, en religion le R. P. Paul, de l'ordre des frères mineurs, ancien principal du collège de Furnes (Belgique), mort inopinément le 20 octobre; — Louis Cousin, ancien professeur de génie civil à l'Université de Louvain, ancien directeur de l'Institut polytechnique annexé à l'Université de Santiago du Chili, mort à Bruxelles, au milieu d'octobre; — Dr. Paul Daude, juge de l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 29 septembre, à 62 ans; — Dr. Ernst Durr, professeur de pédagogie et de psychologie expérimentale à Berne, mort en cette ville, le 27 septembre, à 35 ans; — Robinson Ellis, professeur de langue et de littérature latines à l'Université anglaise

d'Oxford, un des plus remarquables latinistes de notre temps, mort le 16 octobre à 79 ans, lequel laisse entre autres ouvrages des plus estimés : *Catulli, Veronensis liber* (Londres, 1866, in-8); *The Poems and Fragments of Catullus in the Metres of the Original* (Londres, 1871, in-8); *A Commentary on Catullus* (Oxford, 1876, in-8) et *P. Ovidii Nasonis Ibis, ex novis codicibus* (Oxford, 1881, in-8); — Cheikh Fazzani, professeur à l'Université d'Al Azhar du Caire, assassiné au commencement d'octobre par un étudiant — Dr. Max Fischer, rédacteur en chef de l'*Illustrierte Landwirtschaftliche Zeitung*, mort à Berlin, au milieu de septembre, à 56 ans; — le professeur Carlos Grethe, directeur de l'Académie de Stuttgart, mort à Nieuport, à l'âge de 49 ans, vers la fin d'octobre; — Hippolyte Haas, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université allemande de Kiel, mort au commencement de septembre à Munich, lequel a publié : *Unterirdische Gluten. Die Natur und das Wesen der Feuerberge im Lichte der neuesten Anschauungen* (*Berlin*, 1911, in-8), etc.; — William Carew Hazlitt, littérateur anglais, mort à Richemond, au milieu d'octobre, à 78 ans, lequel laisse un grand nombre d'ouvrages, pour la plupart très estimés, particulièrement sur l'ancienne littérature anglaise, notamment : *Old English Jest-Books* (Londres, 1864, 3 vol. in-8); *Hand-Book of the Popular Poetical and Dramatic Literature of Great Britain, from the Invention of Printing to the Restoration* (Londres, 1867, in-8), etc.; — Dr. Sigmund Herzberg-Fraenkel, professeur d'histoire à Tchernowitz, mort au milieu de septembre; — Dr. Wilhelm Holz, professeur de physique à l'Université allemande de Greifswald, mort en cette ville, le 27 septembre, à 76 ans; — Gustave Janson, écrivain suédois, mort au milieu de septembre, à Stockholm, à 47 ans; — Heinrich Kaiser, professeur à l'école vétérinaire supérieure de Hanovre, mort en cette ville, le 1er octobre, à 75 ans; — Dr. Friedrich Wilhelm Gustav Krueger, philologue allemand, mort le 19 septembre à Dessau, à 76 ans, dont nous citerons : *Die Uebertragen im sprachlichen Leben* (Bonn, 1900, in-8) et *Systematical English-German Vocabulary. Englisch-Deutscher Woerterbuch* (Dresde, 1900, in-8); — Dr. Richard Loening, professeur de droit pénal et de droit civil à l'Université d'Iéna, mort en cette ville, le 19 septembre, à 59 ans; — Dr. Anton Malecki, professeur à l'Université de Lamberg (Galicie), mort en cette ville, au commencement d'octobre, à 53 ans; — Dr. Fr. Muller, médecin allemand, auteur de travaux sur les maladies mentales, mort à Wolfratshausen, près de Munich, au milieu de septembre, à 53 ans; — Dr. Martin von Nathusius, professeur d'agriculture à l'Université allemande de Halle-sur-la Saale, mort en cette ville le 25 septembre, à 48 ans; — Dr. Julius Preuss, médecin allemand, mort le 23 septembre, à Berlin, à 52 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages estimés; — Dr. Paul Sakolowski, écrivain allemand qui laisse, entre autres ouvrages, de nombreux guides géographiques et artistiques, tels que *Bonn und das Siebengebirge* (Leipzig, 1910, in-32), *Bayreuth und seine Festspiele* (Leipzig, 1910, in-32), etc., mort le 15 septembre, à Leipzig, à 41 ans; — Dr. Eduard Schaer, professeur de pharmacognosie et de chimie pharmaceutique à l'Université de Strasbourg, mort en cette ville au commencement d'octobre, à 71 ans; — Dr. Friedrich Michael Schiele, ancien privat-docent à l'Université de Tubingue, ministre protestant à Berlin, mort le 12 août, à Lippspringe, à 46 ans, à qui on doit : *Deutsche Dichter von Luther bis Klopstock* (Leipzig, 1908, in-8); *Geschichte der Erziehung* (Leipzig, 1909, in-8); *Minnesang und Volkslied* (Leipzig, 1909, in-8), etc.; — Giuseppe Schmidt-Ferrari, pédagogue et professeur

de langue italienne, mort à Munich, au milieu se septembre, à 71 ans; — Toinitzki, sénateur russe, ancien professeur de droit pénal à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville au commencement d'octobre; — le chanoine Van Wichelen, ancien professeur au collège d'Ecloo, ancien directeur de l'Institut Saint-Henri, à Deynze (Belgique), mort en cette ville dans les premiers jours d'octobre, à l'âge de 72 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 octobre, M. Th. Reinach lit une lettre de M. Blinkenberg, archéologue danois, proposant une explication nouvelle d'un groupe en bois de lotus représentant Pallas et Héraclès étouffant le lion. — M. Antoine Thomas propose une explicatiom du mot « Bernage », appliqué à une montagne dite des Trois-Cornes, située dans la Creuse. — M. Frantz Cumont présente une plaquette de terre cuite provenant de Damas et qui prouve, selon lui, que le chameau était consacré aux dieux par les Arabes syriens. — M. Merlin décrit plusieurs des objets retirés des fouilles sous-marines de Mahdia, entre autres un fort bel Hermès en bronze. — Le 10 octobre, M. Héron de Villefosse entretient l'Académie d'un diplôme militaire en bronze trouvé dans les fouilles pratiquées à Fourvières (Lyon), diplôme qui remonte à la fin du IIe siècle. — M. Maspéro expose les mesures prises par le gouvernement égyptien pour la réglementation des fouilles, qui ont été, jusqu'à présent, la proie des commerçants, et l'organisation des musées locaux. — Le 17 octobre, M. H. Cordier lit une lettre de M. le commandant Tilho, dans laquelle cet officier annonce qu'il a découvert, aux environs du Bahr el Ghazal, dans une région désertique, les traces d'une occupation humaine. — M. Besnier expose les détails d'un incident relatif à l'édition par Mommsen du « Testament d'Auguste » à sa reconnaissance envers la mission Perrot, qui avait déchiffré ce texte, et le refus du savant allemand de dédier son édition à l'empereur Napoléon III. — M. Wiet fait connaître à l'Académie qu'il a relevé dans sa mission en Égypte quatre cents inscriptions arabes, notamment deux inscriptions qui remontent à l'époque des mameluks (XIIIe et XIVe siècles). — M. L. Romier expose une thèse sur la Saint-Barthélemy, qu'il prétend avoir été annoncée par le cardinal de Lorraine en juin 1572. — M. Valois fait à ce sujet les plus expresses réserves. — Le 24, M. Mispoulet, revenant sur le diplôme en bronze retrouvé à Fourvières, prétend démontrer que ce diplôme est postérieur à sa date ostensible, et, en tout cas, à la mort de Commode. — M. Romier met sous les yeux de l'Académie les textes desquels il prétend déduire que le cardinal de Lorraine avait annoncé à Rome le massacre de la Saint-Barthélemy trois mois à l'avance et n'avait pas provoqué de réprobation de la part du pape Grégoire VIII. — MM. Noël Valois et Émile Picot contestent l'interprétation de M. Romier. — M. Omont expose les vicissitudes qu'ont subies certains manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale, provenant de la collection réunie par le chapitre de Beauvais.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 octobre, M. Marion expose à l'Académie les conditions dans lesquelles furent frappés d'imposition les ci-devant privilégiés en 1789. — Le 11 octobre, M. Sayous fait connaître son opinion motivée sur la situation financière et monétaire de l'Allemagne en temps de guerre.

Almanachs pour 1914. — La Société bibliographique a lancé son *Almanach du Bon Français* qui, depuis 25 ans, s'en va, patriotiquement, creuser son sillon dans toute la France et même à l'étranger (Paris, Société

bibliographique, 5, rue de Saint-Simon, VIIe arr., in-12 de 72 p., illustré de jolies grav. — Prix : l'exemplaire : 0 fr. 15; franco, 0 fr. 20; la douzaine 1 fr. 60; franco, 2 francs; le cent, 12 fr., franco, 13 fr. 50; le mille, port en sus, 100 fr.). Aucune analyse ne vaut, pour ces sortes de publications, la simple indication des principaux articles; en conséquence, en insistant vivement auprès des lecteurs du *Polybiblion* pour qu'ils le répandent autour d'eux le plus possible et pour qu'ils le lisent eux-mêmes, — car les grands articles d'actualité sont tous *originaux*, — nous donnons ci-après les titres des sujets les plus importants : *Les Deux Guerres balkaniques* (2 grav.). — *Les 600 prêtres martyrs* (extrait de la brochure de M. Gabriel Aubray sur sur l'un des épisodes les plus horribles de la Révolution). — *Les Armements de l'Allemagne et la nouvelle Loi militaire française.* — Le *Dernier Omnibus* et *le Premier Aviateur.* — *Progression des dépenses militaires de l'empire allemand* pendant ces dix dernières années. — *Deux Anecdotes sur Pie IX.* — *La France au Maroc* (1 grav.). — *Comment s'imprime un journal.* — *Les Malheurs des « Zeppelin » allemands* (1 grav.). — *Le Raid aéronautique fabuleux de Brindejonc des Moulinais* (1 grav.). — *Au Pôle Sud. La Mort du capitaine Scott et de ses compagnons* (1 portrait). — *Le Centenaire d'Ozanam* (1 portrait).

— Pour la 21e fois les amateurs de l'*Almanach Hachette* ne manqueront pas de se procurer cette petite *Encyclopédie populaire de la vie pratique* » (in-12 de 432-96 p., amplement illustré de gravures, portraits et cartes. — Prix : Broché, 1 fr. 50; cartonné : 2 fr.). — Parmi les nombreux articles dont se compose cet almanach, nous nous bornerons à mentionner : *Petite Encyclopédie de la marine* (véritable étude, avec quantité de figures explicatives, qui remplit les pages 4 à 32). — *Peut-on communiquer avec Mars?* — *Le Froid.* — *Les Oiseaux de mer.* — Divers articles à lire attentivement sur la médecine et l'hygiène. — *Origines d'expressions populaires.* — Un résumé intéressant de l'histoire des Grecs et des Turcs. — Une brève relation de *la Guerre turco-balkanique.* — *Histoire illustrée de l'année* aux points de vue politique, diplomatique, religieux, agricole, économique, géographique, colonial, militaire, maritime, industriel, etc., etc

Et voici quelques almanachs que nous signalons volontiers : *Almanach des patronages*, couronné par la Société nationale d'encouragement au bien (15e année. Paris, Laschett, 24, rue Saint-Sulpice, gr. in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 50; le texte de cet almanach est également utilisé pour l'*Almanach de la Jeunesse de France* (13e année. Même dépositaire, gr. in-8 de 62 p., illustré, 0 fr. 50). — *Almanach franciscain* (14e année. Paris, Librairie Saint-François, et Couvin, Belgique, maison Saint-Roch, gr. in-8 de 80 p., illustré avec beaucoup de goût, 0 fr. 50.) — De la Société Saint-Vincent de Paul nous recevons les cinq almanachs que tous les catholiques connaissent : *Le Coin du feu* (in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); *Le Soldat* (in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); *Almanach du laboureur et du vigneron* (petit in-16 de 112 p., illustré, 0 fr. 20); *Almanach de l'Atelier* (petit in-16 de 112 p., illustré, 0 fr. 20); *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 61 p., illustré, 0 fr. 05).

Paris. — M. Félix Aubert a reconstitué avec soin la vie et la carrière d'*Un grand magistrat du* XIVe *siècle, Simon de Bucy* (129?-7 mai 1369) (Extrait de la *Revue des études historiques*, septembre-octobre 1913. Paris, Picard et fils, 1913, in-8, paginé 550-571). Les historiens ont été sévères pour lui et se sont laissé influencer par les soupçons jetés contre lui par les États généraux de 1356. M. Félix Aubert ne croit pas que cette sévérité soit justifiée. Il montre que l'avancement de Simon de Bucy n'eut rien d'anormal; il est un magistrat de carrière, qui fut un bon et fidèle serviteur

de la monarchie; et c'est précisément parce que l'on redoutait son influence et son intelligence que l'on s'acharna contre lui. D'ailleurs il ne tarda pas à être rétabli dans ses honneurs et mourut entouré du respect de tous. Son souvenir est conservé par une rue de Paris.

— Il n'y a pas en histoire de vérités absolues et tous les grands hommes sont vulnérables par quelques points. M. le comte R. de Coligny n'admet pas qu'on puisse attaquer la mémoire de son grand ancêtre protestant et il s'en prend à M. Guiraud qui, dans le tome II de son *Histoire partiale. Histoire vraie*, a fait une vive critique du personnage. La réponse aurait été plus pertinente si l'apologie (*Gaspard II de Coligny*, par le comte R. de Coligny. Paris, Chapelot, 1913, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50.) n'avait pas prétendu tout approuver dans la vie politique de l'amiral. Qu'il ait été bon soldat, patriote à sa manière, héroïque à ses heures, cela n'est guère contestable. Mais que, chef du parti protestant, il n'ait pas favorisé, indirectement si l'on veut, l'assassinat du duc de Guise, et qu'il ne se soit pas uni intimement aux Anglais et aux Allemands pour avoir des subsides et des troupes, ne livrant pas le Havre, mais le laissant entre les mains d'Élisabeth : cela est difficilement niable. De même que, sans les approuver, il a laissé commettre bien des excès par ses amis huguenots. L'originalité du petit travail de M. R. de Coligny est qu'il s'appuie exclusivement sur des historiens catholiques et sur Bossuet en particulier; mais il ne donne naturellement que les passages favorables à sa cause.

— M. Eugène Griselle avait donné l'année dernière (Cf. *Polybiblion* d'octobre 1912, t. CXXV, p. 343) un gros volume de noms propres comprenant *l'État de la maison du roi Louis XIII*, de sa mère, de sa femme et du dauphin (Louis XIV), de 1601 à 1665. Il y joint aujourd'hui trois opuscules sur la même matière intitulés : *Supplément à la maison du roi Louis XIII* (Paris, éditions de Documents d'histoire, in-8 de VIII-123 p.); — *Écurie, vènerie et louveterie du roi Louis XIII* (mêmes éditions, in-8 de IX-67 p.);—*Maisons de la Grande Mademoiselle et de Gaston d'Orléans, son père* (mêmes éditions, in-8 de VIII-45 p.). Toutes ces listes sont extraites de manuscrits de la Bibliothèque nationale, dont quelques fragments avaient été autrefois publiés, et M. Griselle y joint des observations très judicieuses et des règlements curieux sur tous ces « États de maison ». Ce qui étonne, c'est le nombre de personnes attachées et payé s par les princes pour de véritables sinécures et l'importance qu'on donnait à l'étiquette. Beaucoup de ces gentilhommes auraient eu un rôle bien plus utile en restant dans leurs terres à administrer leurs domaines et à élever leurs enfants. Peut-être leurs noms ne seraient-ils pas passés à la postérité; et c'est une des curiosités de ces volumes de retrouver dans les tables une quantité de personnages qui peut aller jusqu'à sept et huit mille.

— M. Jacques Bonzon publie, dans la *Liberté d'opinion* (2e trim. 1913), le dossier de l'enquête qu'il a entreprise sur la question : *Faut-il un nouveau Concordat?* Les catholiques ne paraissent pas s'être beaucoup souciés de donner leur avis; ils savent ce qu'ils ont à penser, à dire et à faire. Les réponses viennent d'ailleurs : quelques-unes sont des tartines quelque peu prudhommesques ; d'autres contiennent des idées neuves ou généreuses : il en est enfin qui, totalement dépourvues d'intérêt, ne sont que des récriminations d'individus aigris par les déceptions.

— Par un regrettable oubli, nous n'avons pas signalé ici la mort, survenue le 24 juin 1913, de M. Henri de la Tour, conservateur adjoint du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, érudit aussi modeste que distingué, bibliothécaire dont l'obligeance égalait la science, chrétien éclairé et ferme

qui fut un ami de la Société bibliographique et qui donna notamment, dans notre Congrès bibliographique international de 1888 un rapport solide sur la bibliographie artistique. En réparant notre omission, nous sommes heureux de signaler la plaquette élégante qui vient d'être consacrée à sa mémoire : *Henri de la Tour*, 1855-1913. *Notice biographique* (par M. Ernest Babelon, le savant académicien, conservateur du Cabinet des médailles), *bibliographie, discours prononcés aux funérailles* (à Antony, par MM. Th. Homolle, administrateur de la Bibliothèque nationale; E. Babelon et A. Blanchet, président de la Société nationale des antiquaires de France; à Saint-Vincent (Cantal), par Mgr Raymond, le baron H. d'Auzers et le maire M. A. Lafarge. Mâcon, imp. Protat frères, 1913, in-8 de 70 p., avec un beau portrait en héliogravure).

—La brochure que Mme Jeanne Morin a publiée sur *Anatole France* (Melun, imp. administrative; Paris, Musée pédagogique, in-18 de 31 p.) contient, avec une biographie, les notices et citations expliquant les projections lumineuses destinées à illustrer une conférence sur Anatole France : portrait, gravures tirées des éditions illustrées de *Nos enfants*, *Sylvestre Bonnard*, *l'Étui de nacre*, *Thaïs*, etc. C'est volontairement objectif, impartial, décent, pouvant à peu près servir *omnibus*, encore qu'un mot sur les « sublimes folies » du christianisme et le risqué d'une scène ou deux avertissent qu'on doit se servir de cette collection avec prudence. Mais il est utile de savoir que le Musée pédagogique tient à l'usage des conférenciers, un très riche service de vues sur tous sujets avec des notices accompagnant chaque série et contenant en somme toute la conférence.

— Avec le fascicule d'octobre 1913, se termine le tome VIII du bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement de Paris *la Cité* (Paris, Champion, gr. in-8 paginé 369-478, avec grav. et planches). M. P.-M. Émard nous entretient d'abord de *la Maison du Chasteau Frilleux*, aujourd'hui dernière maison de la rue Charlemagne et, depuis le XVe siècle, propriété de l'hôpital des Quinze-Vingts, à qui, de nos jours, elle rapporte annuellement 8.550 francs (p. 369-385, avec 3 plans et une vue).— M. Charles Fegdal évoque le souvenir des *Cabarets et cafés célèbres de la Cité et de ses alentours* (la Pomme de Pin, la Tête noire, le Mouton blanc, le Chat blanc, le Cochon fidèle, le Lapin blanc, la Croix, etc.) (p. 386-399, avec une grav. et 3 vignettes). Notons ensuite : *Conférence faite le 23 mai 1913 à l'Exposition des artistes du IVe arrondissement, en l'Hôtel de Sens, sur la Prééminence nécessaire de l'art dans la civilisation contemporaine*, par M. Philippe Dufour (p. 400-415);— *A propos de l'île Louvier*, par M. Lucien Lambeau (p. 416-418, avec une vue, XVIe siècle): — *L'Hôtel Lambert*, par M. G. H. (p. 426-429, avec 2 grav.); — *La Maison de Conrart*, par M. C. Y (p. 430-432); — *Le Dernier des Harlay*, par M. Paul d'Estrée (p. 433-462, avec un portrait, une vue et un plan).

— M. Gustave Tillié publie une nouvelle édition revue et corrigée, de son *Guide pratique d'édition à l'usage des auteurs* (Paris, éditions Presse française, s. d. (1913), in-16 de 112 p. — Prix : 2 fr.). Après quelques considérations sur le manuscrit et l'œuvre d'art, l'auteur fournit des indications diverses sur les éditeurs, le choix qu'il convient de faire parmi eux, les formules de traités, etc. Il examine aussi ce qui peut faire le succès d'une œuvre, la critique et la publicité, le service de presse et mentionne quels sont les prix académiques que l'on peut obtenir. Une notable partie de ce « guide » est occupée par des textes de lois que tous ceux qui écrivent ont intérêt à connaître (p. 69-108).

— L'agriculteur moderne a sans cesse besoin de renseignements qui se traduisent par des chiffres : aussi lui faut-il un aide-mémoire qui lui apporte instantanément les indications qu'il cherche. Or, ce petit livre doit lui être présenté sous la forme d'agenda « de poche » ; car c'est parfois sur son champ même que le cultivateur aura à le consulter. L'auteur, M. G. Wery, sous-directeur de l'Institut agronomique, prouve qu'il a bien compris la chose en publiant, œuvre de précision scientifique et de solide pratique culturale tout à la fois, son *Agenda aide-mémoire agricole pour* 1914 (Paris, J.-B. Baillière, in-18 de 424 p. Broché. 1 fr. 50).

— L'*Agenda agricole et viticole* 1914, de M. V. Vermorel, vient de paraître (Paris, Béranger; Montpellier et Villefranche-du-Rhône, aux bureaux du *Progrès agricole et viticole*, petit in-16 de 333 p. Édition ordinaire, cartonnage toile, tr. rouges, 1 fr. 25; édition de luxe, reliure basane pleine, tr. dorées, 2 fr. 50). Ce très utile recueil est bourré de renseignements et de chiffres, qui parent immédiatement aux défaillances de la mémoire ou à l'insuffisance des connaissances. Tenant très peu de place dans la poche, l'Agenda de M. Vermorel, revu et complété avec soin depuis 29 ans, rendra les plus grands services aux agriculteurs et aux viticulteurs.

— Le volume : *Cicéron. Le Songe de Scipion, fragment de la « République » conservé par Macrobe, suivi de chapitres choisis des « Saturnales »* de Macrobe (Paris, Glomeau, 1913, in-18 de 120 p. — Prix : 3 fr. 50), est une bonne addition faite à la collection d'ouvrages classiques dont la librairie Glomeau a entrepris la publication. Ces ouvrages, traduits en français, mais ne contenant pas le texte original, s'adressent aux personnes qui, ne sachant pas ou ayant oublié le grec et le latin, ne sont pas fâchées de faire connaissance avec des œuvres de second ordre, dont la traduction est moins répandue que celle des grands auteurs. La lecture des *Saturnales* de Macrobe est des plus intéressantes, car elles donnent sur les mœurs et la vie privée des Romains une grande quantité de détails curieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

— M. L. Laurand, professeur de philologie classique à Cantorbery, met en souscription à la librairie Auguste Picard un *Manuel des études grecques et latines* qui donnera, dans un volume in-8 d'environ 800 pages, tous les renseignements nécessaires à la connaissance de l'antiquité classique et à la lecture des auteurs grecs et latins. Ce manuel paraîtra en 8 fascicules du prix de 1 fr. 50 broché et de 2 fr. cartonné. Pour les souscripteurs, le prix de l'ouvrage complet sera réduit à 8 fr. broché et 13 fr. cartonné.

Cambrésis. — Le tome LXVII des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* comprend deux parties ou fascicules distincts (Cambrai, imp. H. Lefebvre, 1913, 2 vol. in-8 de cxxxi et 500 p., avec 14 planches). Le premier de ces fascicules renferme le discours d'ouverture de la séance du 15 décembre 1912, prononcé par le président de la Société, M. Léon Morand, divers rapports sur des concours, les procès-verbaux, enfin tout ce qui a trait à la vie intime de la société. Quant aux mémoires proprement dits, leur réunion a formé le deuxième volume. Six études, une pièce de poésie et une notice à mentionner : *Les Restes de Fénelon*, par M. le Dr Dailliez (p. 3-36, avec un portrait et 3 planches); — *Des Crustacés amphipodes des eaux douces de la région du nord de la France*, par M. J. Godon (p. 39-53, avec 1 planche); — *De l'Ignorance des causes morbides et de ses conséquences*, par le Dr Coulon (p. 57-89, avec 1 pl.); — *Le Noël de la folle, mystère*, par M. Auguste Dorchain (p. 93-113); — *Terre et seigneurie de l'abbaye de Saint-Sépulcre à Saint-Hilaire en Cambrésis*, par M. l'abbé Thel-

liez (p. 115-449, avec 7 plans ou planches) : importante monographie qui, à elle seule, offre la matière d'un ouvrage;—*Les Œuvres de poésie française du cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai*, par M. le chanoine L. Salembier (p. 453-481); — *A propos de la chapelle du grand séminaire*, par M. Nicq-Doutreligne (p. 485-487); — enfin une notice biographique sur *Augustin Lallemand*, président honoraire de la Société, mort en 1912, par M. Fernand Garet (p. 491-498, avec portrait).

Franche-Comté. — Pour mener à bien le travail qu'il a consacré à *Jean Boyvin, président du Parlement de Dole, d'après ses lettres aux Chifflet* (1625-1650) (Besançon, imp. Dodivers, 1913, in-8 de 147 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), M. Émile Longin, patiemment, a compulsé 657 lettres de ce parlementaire réunies en quatre volumes, déposées à la Bibliothèque de Besançon. L'auteur, tout en reconnaissant que ces lettres « se réclament moins de leur mérite littéraire que de leur valeur historique » (p. 10) déclare hautement qu'il a pris grand plaisir à leur lecture; car « nulle part, on ne trouve de renseignements plus précis sur les événements dont la Franche-Comté fut le théâtre de 1636 à 1643 » (p. 16). Et ce ne sont pas seulement les faits politiques et militaires, si nombreux et si importants pendant cette période agitée qui sont examinés à travers cette correspondance de Boyvin avec Philippe, Jean-Jacques et Jules Chiffet, mais aussi les agissements et le caractère de divers personnages de marque, rivaux, amis ou adversaires du célèbre président : curieuse lanterne magique, si l'on peut dire. « En définitive, conclut M. Longin, Boyvin n'a pas été le personnage extraordinaire, le « géant » qu'ont voulu voir certains panégyristes : de l'humanité, il a connu mainte faiblesse; en politique son coup d'œil n'a pas toujours été juste, mais qu'importe ce qui lui manque? Par sa foi, par son courage, par son profond sentiment du devoir, il mérite d'être proposé à l'admiration de tous » (p. 122). Ainsi esquissée, cette physionomie est complétée comme suit : « Type incomparable de magistrat chrétien, Boyvin, on l'a dit, est de la famille des Achille de Harlay et des Mathieu Molé : jamais il n'a transigé avec ses principes; aucun soupçon n'a effleuré son indépendance et son intégrité; malgré la pension que Philippe IV lui avait accordée en 1647, il mourut aussi pauvre qu'il était entré en charge » (p. 124.) Le présent « essai biographique », auquel manque un portrait, est excellent; l'auteur l'a appuyé de notes qui tiennent ici presque autant de place que le texte qu'elles éclairent: les érudits, à coup sûr, ne s'en plaindront pas.

— L'étude que le capitaine Francis Borrey a extraite du *Journal des sciences militaires* du 15 août dernier et intitulée : *Le Général Lecourbe et son système de défense du Jura en* 1815 (*d'après des documents inédits*) (Paris, Imhaus et Chapelot, 1913, in-8 de 35 p.) est relative à la stratégie et à la tactique de Lecourbe dans le Jura en 1815. Ce général avait pour mission de défendre cette frontière et de surveiller les mouvements de l'ennemi du côté de Bâle et des débouchés de la Suisse. L'auteur met bien en lumière l'énergie et l'activité dont Lecourbe fit preuve au cours de cette campagne. Cela dit, M. Borrey nous permettra une observation. Au début de sa brochure, il rectifie, avec juste raison, le lieu de naissance du général: Lecourbe n'est pas venu au monde à Ruffey (Jura), mais à Besançon, et dans des conditions très spéciales. Mais M. Borrey se trompe lorsqu'il assure que les archives de la guerre ne renseignent pas exactement les travailleurs, car, à côté des documents anciens, erronés en effet, le dossier Lecourbe renferme, *depuis l'année* 1907, un article extrait de la *Revue des questions historiques*

et une lettre d'un compatriote de M. Borrey, qui donnent tous les détails rappelés ici, à peu près dans les mêmes termes et d'après les mêmes sources.

— M. Gilbert Roux a publié l'an dernier dans le *Bulletin de la Société grayloise d'émulation* un travail sur *l'Occupation allemande en* 1870-1871 *à Gray et les environs*, que nous avons simplement enregistré dans notre livraison de juillet 1913 (t. CXXVIII, p. 91). Mais, depuis, l'auteur, non seulement a tiré à part son premier texte, mais il l'a complété à ce point que l'ensemble est presque doublé et pourvu d'une table des noms cités et d'une table des matières. Le titre a été à peine modifié: 1870-1871. *L'Occupation allemande à Gray et les environs, avec reproduction d'affiches et documents* (Gray, imp. de Gilbert Roux, 1913, in-8 de 234 p., avec planches et figures. — Prix : 2 fr. 50). « Nous n'avons pas déclaré l'auteur, la prétention de mettre sous les yeux de nos lecteurs un travail savant; nous voulons très simplement leur exposer des faits vécus, accompagnés de documents aujourd'hui disparus, qui feront revivre, chez ceux qui en ont été témoins, les mauvaises heures de cette malheureuse époque et initieront à son histoire ceux qui sont venus après ». Amplement documenté, le volume de M. G. Roux devra être consulté par tous ceux qui s'occuperont de la guerre franco-allemande et spécialement par ceux qui tiendront à être renseignés exactement sur certaines opérations dans l'est. On trouvera là également quantité de menus faits, dont plusieurs, assez psychologiques, sont de nature à expliquer la conduite des Allemands pendant l'invasion.

— L'*Annuaire du Doubs, de la Franch-Comté et du territoire de Belfort* pour 1913, qui nous arrive tardivement (100e année. Besançon, imp. Jacques et Demontrond, in-8 de 608 p.), s'ouvre par une notice signée M. P. (Maurice Pigallet) qui retrace en quatre pages l'historique de l'annuaire : 1812-1913. — Pages 562-571, l'on trouve la suite des *Arrêtés des représentants du peuple en mission*. Dus à Pelletier, ces documents vont du 15 décembre 1794 au 6 janvier 1795. Mais ce qui donne à ce volume un intérêt tout particulier, c'est la *Table générale et sommaire des cent premiers volumes des annuaires du Doubs*, dressée par M. A. Kirchner (p. 592 à 601, texte très fin, imprimé sur deux colonnes). Voilà qui facilitera singulièrement les recherches dans la collection.

Picardie. — Très joli volume, vraiment, que ce tome LIX des *Mémoires de l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens* que nous venons de recevoir (Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1913, in-8 de 342 p., avec 4 planches). Les travaux qui ont trouvé place ici ne se rapportent pas tous au pays picard, ainsi qu'on va le voir. Enregistrons : *Dépouillement de papiers concernant l'Académie d'Amiens et provenant de Natalis Delamorlière*, par M. Octave Thorel (p. 1-21, avec portrait); — *Quelques Sonnets, d'après Michel-Ange*, par M. Henri Michel (p. 23-42); — *Hordeum* (importante étude sur les différentes espèces d'orge), par M. le Dr J. Zawodny (p. 43-100, avec 3 pl.); — *Les Codes comparés de l'Annam, du Tonkin et du Laos*, par M. Charles Lemire (p. 101-122); — *Oreste, récit tiré de la tragédie d'Euripide*, par M. Blanchard (p. 123-145); — *La Revue des images*, discours de réception de M. Gaucher (p. 147-174); — *Réponse au discours de M. Gaucher*, par M. Pinson (p. 175-195); — *La Légende picarde de sainte Ulphe et de saint Domice*, par M. Maurice Garet (p. 197-228); — *La Thiérache. Quelques monographies. Charles Graux* (1852-1882), par M. l'abbé G. Méra (p. 231-250); — *Shakespeare et la musique*, par M. F. Lamy (p. 251-293); — *Il y a des morts qui vivent, récit d'un bourgeois*, par M. le Dr C. Fournier (p. 295-305.)

Allemagne. — Pendant sa longue carrière de professeur de philologie

classique à l'Université allemande de Prague, M. O. Keller s'est beaucoup occupé des animaux de l'antiquité, c'est-à dire de ce que l'on en sait par les écrivains classiques, et sa première publication à cet égard est un livre qui date déjà de 1887. Il emploie maintenant les années de sa studieuse retraite à une œuvre analogue, mais plus compréhensive, parce qu'il y fait entrer les monuments figurés, tâche délicate, puisque les animaux (symboles ou simples figurants) n'y sont pas toujours gravés ou dessinés avec grande précision. C'est donc de la zoologie rétrospective en même temps que de la philologie et de l'archéologie. Il y a quatre ans, M. Keller publiait sous ce titre : *Die antike Tierwelt*, un gros volume, qui était le premier tome de cet ouvrage, et consacré aux mammifères. Le second vient de paraître (Leipzig, Engelmann, in-8 de xv-617 p., avec 161 grav. dans le texte et 2 planches représentant des monnaies et des gemmes. — Prix : 21 fr. 25). Suivant l'ordre de l'histoire naturelle, avec les noms scientifiques des espèces et même des variétés, M. Keller traite successivement des oiseaux, reptiles, poissons, insectes et autres espèces encore, complétant le cycle immense de la création. C'est en quelque sorte le « bestiaire » de l'antiquité et d'une antiquité plus que classique, car l'auteur y fait également entrer l'Égypte et l'Assyrie. M. Keller ne parle pas seulement des rapports des animaux avec l'homme, mais aussi de leur rôle dans les légendes mythologiques et dans les cultes. C'est un livre auquel on ne pourrait rendre justice que par une longue analyse : il suffit ici d'annoncer son apparition comme répertoire précieux pour l'étude réaliste de l'antiquité.

Angleterre. — *L'International Catalogue of scientific Literature*. Tenth annual issue, M. *Botany* (Londres, Harrisson; Paris, Gauthier-Villars, 1913, gr. in-8 de VIII-840 p. — Prix : 48 fr. 75) est un répertoire général de la littérature botanique classée par noms d'auteurs puis par ordre de matières : morphologie, physiologie, pathologie, évolution, taxonomie, géographie botanique avec de nombreuses subdivisions. Dans la partie consacrée à la botanique systématique, une liste des familles et des genres traités figure avec l'indication des espèces nouvelles. Des chiffres renvoient à la première partie du livre pour les renseignements bibliographiques. Une explication de la classification et de la table jointe au volume, est publiée en allemand, en anglais, en français, en italien. Ces langues, ainsi que le latin, sont les seules employées dans les traductions, mais, dans le catalogue par noms d'auteurs le titre de chaque publication est donné dans la langue originale. Les ouvrages répertoriés sont principalement ceux de 1910 et ceux de 1901-1909 omis dans les précédents volumes. On y trouve aussi une partie des publications de 1911.

Hongrie. — A l'occasion du 40e anniversaire de l'enseignement de M. V. de Concha, à l'Université, ses anciens élèves lui ont offert un recueil composé de leurs travaux, voulant honorer ainsi l'un des plus éminents maîtres de l'Université de Budapest. Si ces travaux traitent de sujets bien différents, c'est que V. de Concha a traité dans son enseignement des sujets très divers, mais un lien les rapproche : ils sont inspirés par cet esprit critique et historique, par ces vues libérales que le maître apporte dans son enseignement comme dans ses œuvres. Les sujets formant ce recueil (*Ünnepi dolgozatok*, gr. in-8 de 345 p.) sont fort intéressants et nous regrettons de ne pouvoir que les énumérer : *Les Réformes du droit pénal et la liberté individuelle*, par M. P. Angyal; — *Le Baron Joseph Eötvös et les libéraux français*, par M. Kun Barabás; — *Études préliminaires sur la théorie des partis politiques*, par M. G. Christian; — *Le Vote plural en Angleterre*,

par M. E. Erekzy; — *Projet de loi international d'Émile Arnaud*, par M. G. Haendel, — *L'Origine des Comitats*, par M. J. Illés; — *L'Organisation primitive de l'Église*, par M. Z. Kerészy; — *La Nationalité hongroise exclusive de toute autre nationalité* par M. A. Kiralyfi; — *Le Matérialisme historique*, par M. Réz; — *Principes de droit personnel dans le droit administratif*, par M. Tomcsanyi; — *Les Rapports sociologiques avec les sciences politiques*, par M. P. G. Tomcsanyi, — *La Base juridique de l'union de la Hongrie avec l'Autriche*, par M. Ed. Polner; — *La Limite du gouvernement personnel*, par M. F. Harrer; — *L'Harmonie de la vie entre l'État et la Société* par M. F. Bernolak. — Ces travaux, d'une incontestable valeur, forment un ensemble très intéressant et font honneur à leurs auteurs et à leur maître.

— Dans un pays dont la vie politique est presque millénaire, mais dont la vie sociale ne s'est formée que beaucoup plus tard, la question de la « gentry » n'est pas sans importance. Pour nous faire connaître ce qu'elle représente (*La Gentry, sa genèse et son rôle en Hongrie*. Budapest, Atheneum, 1913, in-8 de 73 p.), M. Victor de Concha trace d'abord un tableau du rôle que la noblesse magyare a rempli dans l'histoire et de la place qu'elle occupe dans la vie politique. Les réformes de 1848 modifièrent sa situation en restreignant ses privilèges; cependant cette situation, au point de vue économique et par certains intérêts particuliers, diffère quelque peu de celle des autres citoyens. « La gentry, dit l'auteur, c'est la forme moderne de la chevalerie qui fut une des plus belles créations de l'esprit chrétien. » M. de Concha a étudié le rôle de la gentry dans différents pays et surtout en Angleterre, ce qui lui permet de faire de très intéressants rapprochements, et il conclut que tous les Hongrois sont d'accord pour désirer la durée d'un groupement dans lequel le culte des aspirations morales les plus élevées soit vivace sous forme de dévouement à la chose publique et dont les membres constituent le meilleur modèle de l'humanité dans la vie privée et dans celle des collectivités. »

Italie. — Un des « clous » de l'Exposition de Turin en 1911 était assurément la reconstitution d'une officine typographique du xve siècle. L'on a pensé avec raison qu'il y avait intérêt à ne pas la laisser disparaître. La municipalité de Turin a accepté de la conserver et d'en faire un Musée du livre, dont le premier fonds est constitué par les six cents fac-similés d'incunables recueillis pour l'Exposition et qui mettaient sous les yeux des visiteurs des spécimens de l'art typographique dans les diverses villes d'Italie. Ceux qui s'intéressent à l'histoire du livre ne dédaigneront pas de se procurer, même s'ils ne peuvent aller à Turin, la *Guida del Museo del libro, con indice bibliografico dei fac-simili* (Torino, R. Scuola tipografica e di arti affini, 1913, in-8 de xvi-163 p.), que vient de publier la Commission d'organisation. Ils y trouveront, avec une description fort claire de la fabrique de papier et de l'officine typographique, une liste des fac-similés d'incunables qui a demandé bien des soins à M. Cosentini et qui rendra des services aux amateurs. Les fac-similés y sont classés dans l'ordre des auteurs des ouvrages reproduits; la description sommaire des ouvrages est suivie de l'indication des répertoires (Hain, Pellechet, Proctor, etc.), où on en trouvera une description plus ample, puis de la mention de la ou des bibliothèques italiennes qui les possèdent; M. Cosentini ne se fait pas faute de rectifier le cas échéant, les indications erronées données par les bibliographes et cela même ajoutera quelque prix à son travail. Un index typographique nous indique les villes et pour chaque ville les imprimeries dont le Musée possède des fac-similés. Un autre index, avec renvois au premier, nous donne les imprimeurs par ordre alphabétique.

États-Unis. — Nous avons à signaler aujourd'hui trois nouvelles bibliographies dressées par la Bibliothèque du Congrès à Washington. C'est d'abord un supplément à la liste d'ouvrages sur le prix de la vie, publiée en 1910 : *Library of Congress. Additionnal references on the co t of living and prices* (Washington, Government printing office, 1912, in-4, de VI-120 p. 0 fr. 75). M. Hermann H. B. Meyer a été aidé dans ce travail par Miss M. A. Matthews et par M. H. J. Harris. Partout l'on se plaint du renchérissement de la vie et ce qui montre bien toute l'actualité de la question, c'est que ce supplément, gros de plus de 600 articles (ils sont chiffrés de 1 à 515, mais un grand nombre sont doubles, triples, etc.), comprend surtout des publications postérieures à 1910. Les ouvrages sont groupés d'abord systématiquement (généralités, États-Unis, etc.) et, dans chaque section, alphabétiquement par noms d'auteurs. Le travail se termine avant les tables des auteurs et des sujets, par deux listes qui rendront des services : l'une des publications où l'on peut trouver des renseignements sur le prix courant des denrées, l'autre des principaux ouvrages qui fournissent pour chaque pays des tableaux d'ensemble.

— C'est encore M. Hermann H. B. Meyer qui nous donne une troisième édition, revue et augmentée, d'un travail publié pour la première fois en 1903 par M. Appleton Prentiss Clark Griffin : *Library of Congress. List of references on federal control of commerce and corporations* (Ibid., 1913, in-4 de 164 p., 0 fr. 75). Les 1240 (sans compter les numéros bis) ouvrages ou articles répertoriés sont pour la plupart américains, ce qui est naturel puisqu'il s'agit ici d'une question américaine. On y glanera cependant des indications sur les pays européens, notamment sur la législation des chemins de fer en France, en Allemagne, etc.

— C'est aussi aux États-Unis seuls qu'est consacrée la troisième liste que nous avons à annoncer ici : *Library of Congress. Select list of references on commission government for cities* (Washington, Government printing office 1913, in-4 de 70 p., 0 fr. 50). Elle a été dressée par M. H. B. Meyer, avec le concours des bibliothèques de plusieurs des États de l'Union. Après la bibliographie et les généralités on trouvera les livres et articles répartis en deux séries, selon qu'ils sont favorables ou hostiles à ce mode de gouvernement.

Publications nouvelles. — *La Révélation primitive et les données actuelles de la science*, par le R. P. A. Lemonnyer, d'après l'ouvrage allemand du R. P. P. Schmidt (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Pages doctrinales. Jésus-Christ et l'Église*, par l'abbé L. Cristiani (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Édit de Calliste. Étude sur les origines de la pénitence chrétienne*, par A. d'Alès (in-8, Beauchesne). — *Esclavage d'amour du cœur immaculé de Marie*, d'après le B. J. Eudes et le B. de Montfort, par l'auteur de la *Religieuse de Notre-Dame de Charité en solitude* (in-12, Besançon, imp. catholique de l'Est). — *Pensées et conseils de Mgr d'Hulst*, par l'abbé A.-J. Corbierre (in-32, de Gigord). — *Par la famille*, par E. Roupain (in-12, Reims, Action populaire; Lecoffre, Gabalda). — *La Religion et le temps présent*, par le chanoine M. Cagnac (in-12, J. de Gigord). — *Manuel du conseiller général*, par G. Bonneau (in-8, Chapelot). — *Études sur la philosophie de Duns Scot. I. Dieu. Existence et cognoscibilité*, par S. Belmond (in-8, Beauchesne). — *La Philosophie bergsonienne, études critiques*, par J. Maritain (in-8, Marcel Rivière). — *Le Relativisme philosophique chez Georg Simmel*, par A. Mamelet (in-8, Alcan). — *La Psychologie des phénomènes religieux*, par J.-H. Leuba; trad. de l'anglais par L. Cons (in-8, Alcan). — *Le Langage*

graphique de l'enfant, par G. Rouma (gr. in-8, Alcan). — *L'École et l'enfant*, par J. Dewey; trad. par L. S. Pidoux (in-12, Fischbacher). — *L'Année pédagogique*, publiée par L. Cellérier et L. Dugas. 2e année, 1912 (in-8, Alcan). — *Les Fondements de l'économie politique*, par A. Wagner; trad. par L. Polack (in-8, Giard et Brière). — *Les Grands Magasins à Paris, à Berlin et en Amérique. Leur organisation commerciale* (in-8, Berger-Levrault). — *Les Bons Remèdes*, par A. Fleury de la Roche (in-16, cartonné, Henri Gautier). — *Leçons sur les principes de l'analyse*, par R. d'Adhémar. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les fonctions des lignes professées à la Sorbonne en* 1912, par V. Volterra, recueillies et rédigées par J. Pérès (in-8, Gauthier-Villars).— *La Guerre*, par le général Kessler (in-8, Berger-Levrault.) — *La Guerre d'aujourd'hui*, par le général von Bernhardi; trad. de l'allemand par M. Etard, sous la direction du lieut.-colel J. Colin (2 vol. in-8, Chapelot). — *L'Exercice du commandement*, par le colonel Gory (in-8, Chapelot). — *Les Responsabilités de l'artillerie française en* 1870, par le comt C. Romain (in-8, Berger-Levrault). — *Remarques sur la défense de Port-Arthur*, par le général C. de Grandprey (in-8, Berger-Levrault). — *Les Manœuvres françaises du Sud-Ouest en* 1913. *Les Opérations, la leçon des manœuvres*, par le général Maîtrot (in-8, Berger-Levrault). — *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au* XIXe *siècle*, par S. Lami. T. I. A.-C. (gr. in-8, Champion). — *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, par G. Vasari; trad. par C. Weiss (2 vol. in-8, Dorbon aîné). — *Traité du paysage*, par L. de Vinci; trad. en français avec un commentaire par Péladan (in-8, Delagrave). — *Sensations d'art*, par G Denoinville. 8e série (in-12, Jouve). — *Les Musiciens célèbres. La Musique grégorienne*, par D. A. Gatard (in-8, Laurens). — *L'Apprentissage de l'art d'écrire*, par J. Payot (in-18, Colin). — *Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, par M. Grammont (gr. in-8, Champion). — *Les Chants des Grecs et le philhellénisme de Wilhelm Müller*, par G. Caminade (in-8, Alcan).— *Poèmes d'amour*, par A. Génin (in-18, Lemerre). — *Les Cloches d'avril*, par L. Huot-Sordot (petit in-8, Jouve). — *Pour planer*, par Sacy Sadon (petit-in-8, Jouve). — *Le Plectre*, par H. Beslais (in-18, Jouve). — *Hélène de Tournon*, drame en vers, par L. Lautrey (in-18, Lemerre). — *Vivre la vie*, par J. des Gachons (in-16, Plon-Nourrit). — *Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui*, par M. Thelen (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Roman de la forêt*, par J. Nesmy (in-16, Grasset). — *Léon Chatry, instituteur*, par J. Leroux (in-18, Figuière). — *Contes du pays d'Oc*, par L. G. Mayniel (in-16, Figuière). — *Devant soi*, par R. Manuel (in-16, Figuière). — *L'Entrave* (suite de *la Vagabonde*), par Colette (Colette Willy) (in-16, Librairie des lettres). — *Une Idylle au pays khmer*, par M. Thouvenot (in-16, Jouve). — *Le Chemin de ronde*, par J. de Coulomb (in-16, H. Gautier). — *Terre interdite*, par J. de Coulomb (in-16, H. Gautier). — *Perdus dans l'Arctique*. I. *En route vers le pôle*, par E. Mikkelsen; trad. de C. Laroche (in-16 cartonné, Mame). — *En lisant Corneille. L'Homme et son temps, l'écrivain et son œuvre* par E. Faguet (in-16, Hachette). — *Le Théâtre sous la Terreur* (*Théâtre de la peur* (1794-1794), par P. d'Estrée (in-8, Émile-Paul). — *Un Essai de rénovation théâtrale « Die Makkabäer » d'Otto Ludwig*, par l'abbé L. Falconnet (in-8, Champion). — *Leopardi et la France, essai de littérature comparée*, par N. Serban (gr. in-8, Champion). — *Correspondance de Bossuet*, nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française par C. Urbain et E. Levesque T. VII. (*Janvier* 1695-*juin* 1696) (in-8, Hachette). — *Lettres inédites relatives à Giacomo Leopardi*, publiées

avec Introduction, notes et appendices, par N. Serban (gr. in-8, Champion). — *Avril en Espagne, de Saint-Sébastien à Barcelone, par Malaga*, par D. Leroux (in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Rome du cœur*, par A. E. de Subercaseaux; trad. de la comtesse de Loppinot (petit in-8, Perrin). — *L'Italie et ses beautés*, par Mlle A. Hure (in-16, Fischbacher). — *Soirs d'épopée. Chypre et Rhodes*, par le comte J. de Kergorlay (in-16, Plon-Nourrit). — *Dix mille kilomètres à travers le Mexique* (1909-1910), par V. de Szyszlo (in-16, Plon-Nourrit). — *Petite Histoire universelle depuis les origines jusqu'à nos jours*, par E. Granger (in-16, Hachette). — *Les Prêtres danseurs de Rome. Etude sur la corporation sacerdotale des Saliens*, par R. Cirilli (in-8, Geuthner). — *Histoire de l'Église*, par l'abbé L. Saltet (in-8, cartonné, de Gigord). — *La Réforme et les guerres civiles en Vivarais* (1544-1632), par V. Chareton (in-8, Éditions et documents d'histoire). — *L'Affaire du bonnet et les Mémoires de Saint-Simon*, par A. Grellet-Dumazeau (in-8, Plon-Nourrit). — *Vie du capitaine La Cuzon* (1607-1681) par Louis Lautrey (in-8, Champion). — *L'Académie de Sedan, centre d'influence française, à propos d'un manuscrit du* XVIIe *siècle*, par P. Mellon (gr. in-8, Fischbacher). — *Les Seigneurs de Francières*, par le comte de Saint-Pol (in-8, Abbeville, Paillart). — *L'Église d'Eu et la chapelle du collège*, par l'abbé A. Legris (petit in-8, Champion). — *Suisses hors de Suisse. Au service des Rois et de la Révolution*, par F. Barbey (petit in-8, Perrin). — *Recueil des actes du Directoire exécutif*, publiés et annotés par A. Debidour. T. II (gr. in-8, Leroux). — *Quelques remarques sur la vente des biens nationaux*, par J. Loutchisky (petit in-8, Champion). — *Napoléon et la Vendée*, par É. Gabory (petit in-8, Perrin). — *La Campagne de France. Napoléon et les alliés sur le Rhin*, par le commt Lefebvre de Béhaine (in-8, Perrin). — *Le Général Dumouriez* (1739-1823), par Pouget de Saint-André, petit in-8, Perrin). — *Duroc duc de Frioul, grand maréchal du palais impérial* (1772-1813), par le commt J. de la Tour (in-16, Chapelot). — *Le Diocèse et le séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française* (1811-1814), par le chanoine F. Claeys Boúúaert (gr. in-8, Champion). — *Madame Lafarge. Correspondance publiée et annotée par Boyer d'Agen* (2 vol. in-12, Mercure de France). — *Mes Souvenirs maritimes* (1837-1863), par E. Souville (in-8, Perrin). — *L'Esclave des nègres. Saint Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus*, par J. Charruau (in-16, Téqui). — *Une lourde Tâche*, par G. Bonvalot (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Puissances méditerranéennes. Italie*, par J. Lenormand et Z. Khanzadian (in-8, Berger-Levrault). — *La Chine en révolution*, par E. Rottach (in-16, Perrin). — *La République américaine*, par J. Bryce. T. V. *Les Institutions sociales* (in-8, Giard et Brière). — *La Bolivie et ses mines*, par P. Walle (in-8, Guilmoto).

VISENOT.

Le Gerant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. **Mélanges.** — 1. *Le Parthénon, l'histoire et la sculpture*, par MAXIME COLLIGNON. Paris, Hachette, 1914, in-4 de 213 p., illustré de 22 planches hors texte et de gravures dans le texte. Broché, 20 fr.; relié, 30 fr. — 2. *Les Monuments de Rome après la chute de l'Empire*, par E. RODOCANACHI. Paris, Hachette, 1914, gr. in-4 de 209 p., illustré de 116 grav. hors texte. Broché, 20 fr.; relié toile, fers spéciaux, 25 fr. — 3. *Le Style Louis XVI, mobilier et décoration*, par SEYMOUR DE RICCI. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 de XVII-260 p., illustré de 456 reproductions. Cartonné, toile pleine, 25 fr. — 4. *James McNeill Whistler, sa vie et son œuvre*; trad. et adapté de l'ouvrage original de E. et J. PENNELL. Paris, Hachette, 1913, gr. in-8 de XVI-439 p., illustré de 2 planches en couleurs, 12 pl. en héliograv. et 84 pl. en noir. Cartonné, toile pleine, 25 fr. — 5. *Murillo. L'Œuvre du maître*. Paris, Hachette, 1913, gr. in-8 paginé XX-300 p., y compris, 287 gravures. Relié toile, 15 fr. — 6. *L'Epopée vendéenne* (1789-1796), par GUSTAVE GAUTHEROT. Tours, Mame, s. d., in-4 de 559 p., illustré de 125 grav. et une carte en couleurs d'après des documents de l'époque. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 20 fr.; demi-reliure amateur, dos et coins cuirs fauve, dos fantaisie, 25 fr. — 7. *Les Merveilles de la France, le pays, les monuments, les habitants*, par ERNEST GRANGER. Paris, Hachette, s. d., in-4 de 442 p., illustré de 400 photogr. en couleurs et en noir. Broché, 20 fr.; cart. toile pleine, fers spéciaux, 25 fr. — 8. *La Suisse illustrée*, par A. DAUZAT. Paris, Larousse, s. d., gr. in-4 de VII-283 p., illustré de 14 planches, 21 cartes et plans en noir et en couleurs et 635 reproductions photographiques. Broché, 19 fr.; reliure artistique demi-chagrin, tr. brunes, 25 fr. — 9. *La Mer. La Mer dans la nature; la mer et l'homme*, par G. CLERC-RAMPAL, s. d., gr. in-4 de VIII-303 p., illustré de 636 reproductions photographiques, 10 grav. hors texte en couleurs, 16 en noir et 316 cartes en noir ou dessins. Broché, 20 fr.; reliure artistique demi-chagrin, tr. brunes, 26 fr. — 10. *Nord-Sud. Amérique. Angleterre. Corse. Spitzberg*, par RENÉ BAZIN. Tours, Mame, s. d., in-4 de 280 p., illustré de 90 grav. dont 16 hors texte. Relié bradel fantaisie, tr. dorées, 12 fr.; reliure demi-chagrin, 17 et 22 fr. — 11. *La Douce France*, par RENÉ BAZIN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 de II-290 p., avec 32 illustrations et des documents photographiques. Broché, 8 fr.; relié, 12 et 15 fr. — 12. *Alfred de Vigny. Œuvre poétique. Cinq-Mars. Servitude et grandeur militaires. Stello. Théâtre. Journal d'un poète.* Paris, Larousse, s. d., 7 vol. petit in-8 de 200, 197, 203, 174, 184, 213 et 211 p., illustrés de 27 grav. hors texte. Reliés toile ivoirine, tête bleue, dans un élégant étui, 17 fr. 50. — 13. *Le Buffon de* BENJAMIN RABIER. Paris, Garnier, s. d., gr. in-4 de 459 p., avec 35 planches et 250 gravures en couleurs. Relié toile, plaques spéciales, tr. dorées, 15 fr.; demi-chagrin, tête dorée 18 fr. — 14. *Histoire des zouaves pontificaux*, par H.-M. DE MATHUISIEULX. Tours Mame, s. d., in-4 de 320 p., avec 50 illustr. d'après des documents de l'époque. Relié, percaline plaque riche, tr. dorées, 9 fr. — 15. *Les Merveilles de la science, Petit outillage*, par MAX DE NANSOUTY et JOSEPH CONQUES. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8 de 362 p., illustré de 528 grav. Broché, 8 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 16. *Les Dompteurs de l'or*, par PAUL D'IVOI. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8 de 452 p., illustré de 80 grav. dans le texte et de 20 grandes compositions hors texte. Broché, 10 fr.; relié, toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 17. *Les Songeries d'Adeline à treize ans*, illustrées par l'auteur. Paris, Colin, 1913, petit in-4 de 179 p., avec 8 aquarelles. Broché, 10 fr. — 18. *Contes roses de ma Mère-Grand*, par CH. ROBERT-DUMAS. Paris, Boivin, s. d., in-4 carré de 154 p., illustré de 45 compositions de Maurice Lalau, dont 9 hors texte en couleurs. Broché, 6 fr.; relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 9 fr. — 19. *Légendes de Noël*, contes historiques, par G. LENOTRE. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8

de 245 p., illustrations de Paul Thiriat. Relié toile, tr. dorées, 9 fr. — 20. *Le Pompon vert*, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8 de 244 p., illustré par G. Jeanniot. Relié toile, tr. dorées, 9 fr. — 21. *La Vie des Indiens dans le Chaco (Amérique du sud)*, par ERLAND NORDENSKIOLD; trad. par H. BEUCHAT. Paris, Delagrave, s. d., petit in-4 de 278 p., avec nombr. illustrations. Broché, 7 fr. 50. — 22. *La Vie de collège dans tous les pays. Autour de la Méditerranée*, par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 429 p., avec 80 illustr. par Atalaya et George Roux. Broché, 7 fr.; cartonné toile, tr. dorées, 10 fr. — 23. *Contes merveilleux*, par TÉRÉSAH; adaptés de l'italien par Mme Mathilde P. CRÉMIEUX. Paris, Hachette, s. d., petit in-4 de 163 p., illustré de planches en couleurs et de nombr. grav. dans le texte. Broché, 7 fr. 50; cartonné toile, fers spéciaux, 10 fr. — 24. *Perdus dans l'Arctique, récit de l'expédition de l'« Alabama »*, 1909 à 1912, par le capitaine danois EJNAR MIKKELSEN; trad. de CHARLES LAROCHE. Tours, Mame, s. d., in-4 de 389 p., orné de 73 illustr. et d'une carte. Relié percaline, plaque riche, tr. dorées, 8 fr. 50. — 25. *L'Alsace gourmande, poème gastronomique, suivi de cent quarante recettes alsaciennes*, par GEORGES SPETZ. Strasbourg, *Revue alsacienne*, 2, rue Brûlée, 1914, in-8 de 181 p., avec 20 encadrements et 40 vignettes par Mlle Jeanne Riss. Broché, 7 fr. 50. — 26. *Un Grognard de douze ans*, par MARC JANIN. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8 de 283 p., illustré par Louis Bombled. Relié toile, plaque or et à froid, tr. dorées, 7 fr. 50. — 27. *Fables d'*ESOPE; trad. nouvelle. Paris, Hachette, 1913, petit in-4 de XII-121 p., illustré de planches en couleurs et en noir et de grav. dans le texte par Arthur Rackham. Cartonnage toile pleine, 6 fr. 50. — 28. *Les Contes de Shakespeare*, par CHARLES LAMB; trad. par T. DE WYZEWA. Paris, Laurens, s. d., in-4 de IV-136 p., avec 60 illustr. en noir et en couleurs de Henry Morin. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 29. *Les Débuts de Jean-Louis*, par NOEL DASPRONI. Paris, Hetzel, in-8 de 314 p., illustr. de George Roux. Broché, 5 fr. 25; cartonné toile, tr. dorées, 7 fr. 60. — 30. *Maroussia, d'après une légende de Marko Wovczog*, par P.-J. STAHL. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 227 p., avec 78 illustr. de Th. Schuler. Broché, 4 fr. 50; cartonné toile, tr. dorées, 6 fr. — 31. *En Egypte*, choses vues, par E.-L. BUTCHER; trad. de l'anglais par LUGNÉ-PHILIPON. Paris, Vuibert, 1913, gr. in-8 de 253 p., avec 48 planches. Broché, 4 fr.; relié, 6 et 10 fr. — 32. *Les Miettes du passé*, par ÉMILE GENEST. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de VII-339 p., avec grav. Broché, 3 fr.; cartonné toile, 3 fr. 80. — 33. *Une Razzia au Maroc*, par M. DE GRANDMAISON. Tours, Mame, s. d., gr. in-8 de 303 p., illustré. Relié percaline, tr. dorées, 3 fr. 50. — 34. *Le Tour du Monde de Philibert*. Paris, Laurens, s. d., gr. in-8 de 100 p., texte et illustrations de HENRI AVELOT. Broché, 2 fr. 50; relié, 3 fr. 50. — 35. *Nos Amis ailés, joies et souffrances des oiseaux*, par JOH. UL. RAMSEYER. Paris, Fischbacher, s. d., petit in-8 carré de 100 p., avec 16 planches coloriées et 60 en noir par Rod. Münger et Mathilde Potterat. Cartonné, 3 fr. — 36. *Peterkin*, par M. L. MOLESWORTH. Adaptation de M. DE CHATEAU-VERDUN. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de 127 p., illustr. de George Roux. Cartonné, tr. dorées, 2 fr. 25. — 37. *Contes* transcrits par MAURICE BOUCHOR, d'après la tradition orientale et africaine. Paris, Colin, 1913, petit in-16 de XXIV-272 p., illustré. Broché, 1 fr. 75; relié toile, 2 fr. 25. — 38. *Les Éclaireurs de France et le rôle social du scoutisme français*, par le capitaine ROYET. Paris, Larousse, s. d., in-18 de 112 p., avec 28 grav. hors texte. Relié toile souple, 2 fr. — 39. *Une Galante Aventure*, par ALBERT CIM. Paris, A. Michel, s. d., in-8 127 p. à 2 col., illustré par P. Kauffmann. Broché, 0 fr. 95. — 40. *Le Roi des jongleurs*, par A. ROBIDA. Paris, Colin, 1913, in-18 de 268 p., illustré par l'auteur. Broché, 2 fr.; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 41. *Les Petits Naufragés du « Titanic »*, par J. JACQUIN et A. PABRE. Paris, Hachette, 1913, in-8 de 205 p., illustré de 65 grav. par G. Dutriac. Broché, 2 fr.; cart. tr. dorées, 3 fr.

II. Périodiques illustrés. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs.* Année 1913. Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XIV-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr., relié, 32 fr. 50. — 2. *La Revue française*. 8e année. Paris, 17, rue Cassette; Tours, maison Mame (octobre 1912-septembre 1913, 2 vol. gr. in-4 de 728 et 768 p., avec de très nombreuses grav. France, Bel-

gique, 10 fr.; autres pays, 13 fr. 50. — 3. *Mon Journal* (1912-1913), *recueil hebdomadaire*, illustré de grav. en couleurs et en noir, pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1913, gr. in-8 de 827 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; abonnement : France, 8 fr.; étranger, 10 fr. — 4. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*. 52e année. Paris, Henri Gautier, 1912-1913, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cartonné toile, 7 fr. 50; abonnement : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 7 fr. — 5. *Les Veillées des chaumières*, journal bi-hebdomadaire illustré. 36e année. Paris, Henri Gautier, 1912-1913, in-4 de 836 p., avec de nombr. grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 6. *La Semaine de Suzette*. 8e année, 2e semestre, et 9e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (5 août 1912-28 juillet 1913), 2 vol. in-4 de chacun 418 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 7. *La Poupée modèle, revue des petites filles*. 50e année. Paris; Hachette, gr. in-8 de 290 p., avec de nombr. grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; départements, 9 fr.; Union postale, 11 fr.

III. Albums. — 1. *L'Album des enfants*, par Adolphe Menzel. Paris, Laurens, s. d., album in-folio de IV p. et 25 planches en couleurs. Relié, 20 fr. — 2. *A la gloire des bêtes*, texte par A. Fabre. Tours, Mame, s. d., album gr. in-4 de 91 p., illustré de 50 grav. d'après Job, dont 34 dans le texte, tirées en noir et en teinte et 16 hors texte aquarellés à la main. Relié percaline, plaque en couleurs, tr. rouges, 12 fr. — 3. *Les Bêtes à bon Dieu*, par Jehan des Mauges. Tours, Mame, s. d., album in-4 de 15 p., illustr. en couleurs de Hérouard. Cartonnage en couleurs, 1 fr. 20. — 4. *La Légende du point d'Argentan*, par Jehan des Mauges Tours, Mame, s. d., album gr. in-8 de 15 p., illustr. en couleurs de R. de la Nézière. Cartonnage en couleurs, 1 fr. — 5. *Les Cloches de Pâques*, par Jehan des Mauges. Tours, Mame, s. d., album petit in-4 de 16 p., illustr. en couleurs de Léonce Burret. Cartonnage en couleurs, 0 fr. 80. — 6. *Scènes enfantines, tableaux et chansons*, texte adapté du hollandais par Dominique La Bonnardière, musique de Nelly Van der Linden van Snelrewaard. Paris, Plon-Nourrit, s. d., album petit in-4, aquarelles de Rie Cramer. Cartonné, 6 fr. — 7. *L'Enfance de Bécassine*. Paris, Henri Gautier, s. d., album in-4 de 62 p., nombreuses illustrations en couleurs de J. Pinchon. Cartonné, couvertures en couleurs, 5 fr. — 8. *Messieurs les animaux s'amusent*, par J. Jacquin. Paris, Hachette, s. d., album in-4 oblong illustré de planches en couleurs et de grav. en noir, par G.-H. Thompson. Cartonné, couverture en couleurs, 3 fr. — 9. *Chiens, chats et leurs amis*, par Jacques Freneuse. Paris, Hachette, s. d., album in-4, avec planches en couleurs et grav. en noir par Cecil Aldin. Cartonnage en couleurs, 3 fr. — 10. *Histoire d'un chien, d'une poupée et d'une petite fille*. Paris, Hachette, s. d., album in-4 avec planches en couleurs de Mad Hermet. Cartonnage en couleurs, 1 fr. 50. — 11. *Chansons et rondes de l'enfance*, adaptation par F. de Gramont, notation et accompagnement, par P. Lacome. Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 48 p., avec 63 dessins de L. Fœlich. Bradel, 2 fr. — 12. *Les Leçons de choses du petit coloriste. Les Enfants*. Paris, Laurens, s. d., album in-4 de 16 p., compositions en couleurs et en noir de J. Geffroy. Cartonné, 1 fr. 25.

IV. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, s. d. (1913). Vol. reliés percaline fantaisie, tr. dorées, 7 fr. — 1. *L'Ile envahie*, par Georges de Lys, illustr. de L. Couturier, 284 p. — 2. *Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*, 1847-1889, par René Bazin, avec portrait et grav., 287 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, s. d. (1913). Vol. reliés percaline, tr. dorées, 5 fr. — 1. *La Prisonnière de la Sierra*, par Pierre Luguet, illustr. de Éd. Zier, 219 p. — 2. *Ceux qui espèrent*, par Jules Imbert, illustr. de Jordic, 222 p.

VI. — Les Grandes Œuvres. Pages célèbres illustrées, publiées par la maison Laurens, 1913. Vol. in-4. Brochés, 3 fr. 50; reliés, 4 fr. 50. — 1. *Bucoliques et géorgiques*, de Virgile, suivies d'un choix d'*Idylles* de Théocrite, illustré de 24 planches en couleurs de F.-M. Rogoneau, XII-52 p. — 2. *Faust*, de

Gœthe; trad. de T. de Wyzewa, illustré de 24 planches en couleurs de Robert Pougheon, XI-52 p.

VII. — Bibliothèque des écoles et des familles, publiée par la maison Hachette, 1913. Vol. gr. in-8 à 3 fr. brochés et à 4 fr. 50 cartonnés, tr. dorées. — 1. *Le Gros Lot*, par Albert Cim, illustré de 50 grav. d'après les dessins de L. Beuzon, 231 p. — 2. *Une Mystérieuse Affaire* (1803), par Georges-Gustave Toudouze, illustré de 54 grav. d'après Maurice Leloir, 277 p.— 3. *Les Pirates de l'air*, par Pierre Vernou, illustré de 45 grav. par G. Dutriac et H. Lanos, 238 p.

VIII. — Bibliothèque rose illustrée, publiée par la maison Hachette, 1914. Vol. in-16 à 2 fr. brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Autour de Jeanne*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 59 grav. par Éd. Zier, 275 p. — 2. *Pas de chance !* par Mlle Hortense Giraldon, illustré de 52 grav. par G. Dutriac, 287 p.

IX. — La Petite Bibliothèque, publiée par la maison Colin, 1913. Vol. petit in-8. Brochés, 1 fr. 50; cartonnés, 2 fr. 10.— 1. *Comment on collectionne les fleurs, les bêtes, les pierres*, par Henri Coupin, avec 100 grav., 156 p. — 2. *Promenades historiques*, par Baguenier-Desormeaux, avec 24 grav., 151 p.

I. — Mélanges. — 1. — La librairie Hachette est prodigue, cette année, comme les précédentes, de bons et beaux livres; nous lui devons une monographie superbe, et, peut-on dire, vraiment définitive, du chef-d'œuvre du génie grec, *le Parthénon*, dont le savant membre de l'Institut, M. Maxime Collignon, l'auteur célèbre de l'Histoire de la sculpture grecque, nous présente *l'Histoire, l'architecture et la sculpture* en des pages d'un austère mais passionnant intérêt. Nul monument de l'antiquité n'est plus fameux que la ruine auguste du temple de Minerve, dont l'harmonieuse perfection couronne la colline de l'Acropole, baignant dans la lumière du ciel attique la chaleur blonde de ses marbres. Ces pages d'un érudit qui est en même temps un artiste, ont, dans une première rédaction, servi de préface à un magnifique album de planches in-folio où M. Frédéric Boissonnas, le grand photographe de Genève, avait reproduit tous les aspects du monument et tous les détails de sa décoration. Les plus caractéristiques de ces planches, dont plusieurs sont de vraies œuvres d'art, colorées comme des peintures, ont été réunies pour orner ce volume, d'un format et d'un prix beaucoup plus abordables. Le lecteur y est conduit par le plus aimable et le mieux informé des guides parmi les détours d'une érudition dont tout pédantisme germanique est absent, et dont la limpidité s'éclaire encore mieux de tant de graves et attrayantes images.

2. — Sur une blanche couverture de vélin, un arc de triomphe doré, où s'enlace le lierre, nous montre un César acclamé par ses troupes: au dessous, un linteau de marbre qui s'effrite porte cette inscription saisissante dans sa majesté : *Les Monuments de Rome après la chute de l'Empire.* L'auteur du livre est M. Rodocanachi, l'un des quelques érudits modernes auxquels il semble que l'antiquité romaine ait révélé tous ses secrets. Déjà, dans un volume abon-

damment illustré, il avait célébré la gloire du Capitole. Ici, chapitre par chapitre, nous voyons se succéder le Colisée, le Panthéon, le Mausolée d'Auguste, la Basilique de Constantin, les théâtres, les arènes, les temples, les obélisques. Histoire douloureuse entre toutes, d'invasions, de saccages, de ruines; les barbares, Goths d'Alaric, Vandales de Genséric, Germains de Ricimer, et Vitigès et Totila et Astolphe, pillent, abattent, détruisent; les Normands et les Sarrasins continuent le ravage, et, durant tout le moyen âge et au temps même de la Renaissance, ce sont les Romains et les papes eux-mêmes qui recourent à cette inépuisable mine de marbres et de bronzes. Et ces ruines vivent encore; elles sont encore la merveille du monde. Le livre de M. Rodocanachi, splendidement illustré, commente cette histoire tragique par des photographies éloquentes et la reproduction de précieuses gravures des XVIe et XVIIe siècles; la science austère s'y fleurit de mille anecdotes, et le document figuré y a l'attrait de la beauté la plus noble.

3. — Le grand album de M. Seymour de Ricci, *le Style Louis XVI, mobilier et décoration*, s'adresse, en même temps qu'aux amateurs, aux nombreux ouvriers d'art dont la patiente ingéniosité renouvelle pour nous les miracles du XVIIIe siècle. Une savante Préface définit et situe à sa date ce style qui unit la noblesse de Louis XIV à la grâce de Louis XV, nous laissant les types les plus parfaits du décor intime, le style français par excellence, pur et fleuri tout à la fois comme la poésie d'un André Chénier. D'excellentes reproductions photographiques, au nombre de 456, réunissent, auprès des chefs-d'œuvre illustres de l'ébénisterie parisienne, conservés au Louvre ou en Angleterre, ou, hélas ! en de lointaines et somptueuses collections américaines, des modèles qui se prêtent plus familièrement à l'imitation ou à l'inspiration d'un artiste moderne. Revêtements de salons et de chambres, portes, cheminées, trumeaux de glaces, armoires, secrétaires, commodes et bureaux, tables de toute sorte, chaises, fauteuils et canapés, voici le mobilier de luxe le plus varié et le plus séduisant dans ces gravures qui mettent à notre portée des images dont il fallait jusqu'ici rechercher la plupart en des recueils extrêmements coûteux, ou dans l'infinie multitude des catalogues de vente. Souhaitons que le succès immanquable de ce beau livre encourage la librairie Hachette à nous faire connaître ainsi, par séries successives, la surprenante diversité des styles français.

4. — *Whistler, sa vie, son œuvre et son temps*, tel est le sujet d'une des plus attachantes et amusantes biographies d'artiste qu'il soit possible de rencontrer. Artiste, Whistler le fut partout et toujours, artiste non seulement dans ses œuvres, mais dans ses attitudes, et jusqu'au bout des ongles, qu'il avait fort acérés. Méconnu, raillé,

persécuté, il se vengeait à force de traits d'esprit et de petits chefs-d'œuvre. Car l'auteur du merveilleux « Portrait de ma mère, » que possède notre Luxembourg, et du non moins étonnant « Portrait de Carlyle », que possède la National Portrait Gallery de Londres, ce Versailles anglais, s'il n'a pas obtenu de la postérité toute la gloire qu'exigeait sa vanité impossible à satisfaire, mérite cependant de faire bonne figure auprès des plus grands maîtres. Le magnifique volume que voici, dont les auteurs, Élisabeth et Joseph Pennell, ont vécu de longues années dans son intimité, nous raconte par le menu, de la façon la plus captivante, l'existence romanesque du peintre qui fut un vrai fils adoptif de Paris. Les anecdotes foisonnent sur ses camaraderies, ses inimitiés, ses procès, et surtout rien n'est oublié, dans l'illustration, de ce qui peut nous aider à comprendre les nuances les plus délicates de son génie. Le peintre de la Tamise et de la mer, qui fixe avec un raffinement prodigieux les teintes que l'on croirait insaisissables de l'atmosphère, le magicien qui dans ses nocturnes tantôt fait luire sur le sombre azur la clarté tremblotante d'une lanterne, tantôt éparpille la féerie d'or, d'argent et de pierreries d'un feu d'artifice, le portraitiste enfin si gracieux, si subtil et si hautain à la fois, nous est donné ici tout entier. Quelques lithographies en couleur ajoutent leur note délicate à la douce symphonie de ces nombreuses images musicales, dont le modernisme n'a pas vieilli. Ce sont étrennes d'artiste, mais étrennes durables, à classer au bon coin des bibliothèques d'amateurs.

5. — Moins grand que Velasquez, moins robuste que Ribera, *Murillo* demeure le plus séduisant des peintres espagnols. Sa personnalité, au milieu d'innombrables emprunts, consiste dans une grâce tendre et une souplesse infiniment adroite. Le peintre mystique des Immaculées-Conceptions, des Extases et des Visions saintes est en même temps l'interprète réaliste de la vie sévillane, et le portraitiste le plus attachant. C'est faire un voyage à Séville et à Madrid que feuilleter le très bel album qui continue heureusement, dans la Nouvelle Collection des classiques de l'art, ceux qui ont déjà réuni pour notre joie et notre profit l'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, de Dürer et de Holbein, de Fra Angelico et de Mantegna, de Titien, de Rubens, de Watteau: ces 287 photographies si fidèles (où sont même rassemblés, sous une rubrique spéciale, les tableaux d'attribution douteuse) constituent réellement l'*Œuvre du Maître*. Toute l'Espagne pieuse est là, avec ces tendres images de la Vierge, jeune fille ou jeune mère, infiniment chaste, délicate et souriante (la *Purissima*), apparaissant aux saints qui l'invoquent, ou montant au ciel dans le joyeux concert des petits anges, et c'est encore toute l'Espagne pittoresque, celle des gueux, des pouilleux,

des bohémiennes qui nous apparaît dans la lumière brûlante du soleil d'été.

6.— La Maison Mame consacre une grande et belle publication à l'un des épisodes les plus intéressants et les plus significatifs de notre histoire nationale : *L'Épopée vendéenne* (1789-1796). Le récit est l'œuvre de M. Gustave Gautherot, qui a eu l'heureuse idée, en tête de son Avant-Propos, de le placer, pour ainsi dire, sous le patronage du regretté Léon Gautier, auteur de *la Chevalerie*. Il est divisé en quatre parties : I. Le Pays conquis. II. L'Exode et l'anéantissement de la grande armée. III. Le Martyre de la Vendée. IV. La Pacification et les derniers combats. Le caractère et l'esprit du livre sont déterminés par l'auteur en ces termes : « Ce livre n'est pas un livre d'érudition. Nous n'avons point prétendu, par les sommaires recherches d'archives auxquelles nous nous sommes livré, enrichir de documents nouveaux l'histoire des guerres de Vendée. Nous avons surtout voulu dégager de la littérature, si vaste, du sujet, une synthèse destinée à tenir lieu d'interminables lectures à ceux qui veulent se former une idée d'ensemble... Le présent ouvrage mettra en pleine lumière l'inanité de certaines légendes, montrera qu'en face des usurpateurs jacobins, c'étaient bien les Vendéens qui étaient les champions de la France et tenaient le flambeau de sa civilisation; prouvera que s'ils furent acculés à la guerre civile, la plus atroce de toutes, ils n'en furent point les auteurs responsables, et que l'histoire doit définitivement laisser à la charge du gouvernement de la Terreur le système d'extermination en masse. Ce criminel système suscita sans doute de cruelles représailles; mais aucun parallèle ne saurait s'établir entre les massacreurs officiels des colonnes infernales et les enfants perdus qui, du côté des victimes, faillirent à leurs principes et désobéirent à leurs chefs en se laissant déborder par la vengeance. En face d'un Turreau et d'un Carrier, c'est bien Bonchamps, le libérateur des cinq mille prisonniers de Saint-Florent, qui incarna le mieux l'âme vendéenne. » — L'illustration, abondante et variée, a le double caractère artistique et documentaire. Elle a été puisée, non seulement dans nos établissements publics, mais dans de riches et précieuses collections particulières. Nous devons ici une mention et un éloge à la Table des noms propres qui termine l'ouvrage et en accroît l'utilité.

7 — Une fois de plus, la maison Hachette a justifié sa vieille réputation géographique en donnant aux amateurs de voyages plus ou moins lointains de belles étrennes. Quoi, en effet, de plus séduisant que *les Merveilles de la France* de M. Ernest Granger? Ce magnifique volume, illustré de près de 400 photographies en noir et en couleurs, en constitue une revue, non pas complète (combien de tomes faudrait-il pour

y suffire?), mais partielle et choisie? S'il étudie successivement toutes les parties de la France, ses grandes régions, et s'il indique les traits généraux des habitants de chacune d'elles, il ne saurait en dénombrer tous les paysages remarquables, non plus que les multiples variétés de costumes ou que les différents monuments dignes d'attention. Cela, dans l'infini détail, c'est affaire au géographe soucieux de la diversité des régions, à l'ethnographe et à l'archéologue qui, chacun dans son champ particulier d'études minutieuses, ne doivent rien négliger. Le but de M. Granger est autre; s'adressant au grand public, à ceux qui n'ont pas le temps d'approfondir ni même d'étudier, s'adressant aussi aux jeunes gens, il veut leur prouver, pièces en main, — les pièces, ce sont les magnifiques illustrations qui accompagnent son texte, — combien la France est belle, admirable même, pourquoi elle ne le cède à aucun pays qui soit au monde. Visitons-la donc, et dans toutes ses parties; car partout nous trouverons des sites attachants, des habitants dignes d'intérêt et d'admirables reliques du passé, des clartés pour mieux comprendre notre patrie, et partant pour l'aimer. C'est, en réalité, une continuelle invitation à parcourir la France que l'ouvrage de M. Granger, et c'est, en même temps, pour ceux qui doivent temporairement demeurer au logis, un moyen de se transporter ici ou là, de s'instruire, d'évoquer de vieux souvenirs ou de préparer de futurs déplacements; c'est aussi un moyen de comprendre quels liens étroits rattachent dans « le plus beau royaume qui soit sous le ciel », le présent au passé même le plus lointain, au passé religieux, comme au civil ou au militaire. Que de raisons pour lire *les Merveilles de la France*, pour en admirer les planches, et, après avoir fermé ce volume, pour le rouvrir et le regarder inlassablement !

8. — On ne se lassera pas davantage de feuilleter le livre de M. Albert Dauzat sur *la Suisse illustrée*, un des deux volumes-albums quel autre nom leur donner?) mis en vente par la librairie Larousse à la fin de cette année. La Suisse n'est-elle pas, en partie du moins, une continuation de la France? et ne trouvera-t-on, dans certains chapitres de l'ouvrage de M. Dauzat, dans un certain nombre de ses superbes gravures, une véritable suite du texte de M. Granger et des planches qui l'accompagnent? Mais on y rencontrera autre chose encore, beaucoup plus que dans le volume de la même série précédemment consacré à la Belgique; c'est en effet, un tout petit pays que la Suisse, mais combien varié, combien divers ! « Tant de vallées, de gorges, de précipices, de chaînes, de sommets; tant de mœurs et de modes; tant d'idiomes et de gens ! » Faut-il s'en étonner? et la Suisse n'est-elle pas le donjon de l'Europe, le réduit où les populations incapables de résister aux envahisseurs ont été chercher un dernier asile et ont tâché de se survivre à elles-mêmes en quelque sorte, blotties à l'ori-

gine de quelque torrent sauvage, au fond de quelque ravin à peu près inaccessible? M. Dauzat a eu le grand mérite de le bien faire comprendre; mais ce n'est pas, si intéressant soit-il, ce côté qui, dans la Suisse, a surtout sollicité son attention, et, dans ce beau pays, notre auteur a vu surtout « le rendez-vous pacifique de l'Europe et du monde civilisé, la terre neutre où s'oublient les rivalités et où se fait la trêve des peuples, où le Français, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien fraternisent à table d'hôte et ne montent plus qu'à l'assaut pacifique de la montagne ». C'est également cet aspect de la Suisse que met surtout en relief la splendide illustration du volume; sans doute y trouvera-t-on des reproductions de vieilles estampes, des gravures relatives aux mœurs des populations suisses, à leur essor littéraire et artistique, etc., de même que l'on relèvera dans le texte de M. Dauzat des renseignements intéressants sur les institutions, les coutumes et le caractère des populations, l'histoire et la civilisation; toutefois, et même avant la remarquable évolution économique de la Suisse contemporaine, avant ses industries nationales (y compris l'industrie hôtelière), c'est la nature qui préoccupe M. Dauzat et, dans la nature, surtout la montagne. Pour les fervents de la montagne, la Suisse est une terre bénie, vraiment sacrée; pour eux, grâce à ses merveilleuses illustrations en noir et en couleurs, si classiques et cependant si inattendues parfois, mais toujours si prenantes, grâce aussi à son texte, *la Suisse illustrée* deviendra bientôt une façon de bréviaire.

9. — Comme la montagne, la mer a ses admirateurs, nous dirions volontiers ses fanatiques. A eux s'adresse le magnifique ouvrage de M. Clerc-Rampal intitulé *la Mer*; ils contempleront avec ravissement les admirables gravures de ce bel ouvrage, rédigé avec le plus grand soin par un spécialiste pour leur instruction autant que pour leur plaisir. Que de notions utiles systématiquement groupées, en effet, dans les deux parties de ce livre au plan méthodique et rationnel! La « Mer dans la nature » met le lecteur en présence de l'élément liquide, et lui en fait successivement comprendre les phénomènes essentiels, en même temps qu'elle l'entretient des multiples problèmes scientifiques, d'importance souvent capitale, soulevés par les récents progrès de la science océanographique; elle l'initie aux secrets de la vie marine, aux mystères de cette faune abyssale où se rencontrent les êtres les plus étranges, les survivances de lointains âges géologiques. Cette étude très intéressante, très sommaire encore que déjà développée, n'est en réalité qu'une Introduction, mais essentielle; sans elle, comment comprendre la seconde partie : « la Mer et l'homme »? Là, ce n'est pas seulement l'histoire du navire qu'esquisse M. Clerc-Rampal, et la vie à bord du bâtiment qu'il décrit; il parle aussi de la science de la navigation et en fait comprendre l'intérêt et les difficultés; il

montre les merveilles réalisées dans la construction navale actuelle, et non seulement dans la construction des vaisseaux, mais dans l'aménagement des rades et des ports, dans le percement des canaux maritimes, dans les communications entre les navires et la terre ferme, etc. Ainsi *la Mer* de M. Clerc-Rampal constitue une véritable encyclopédie maritime, solide de fond et de forme très accessible, voire même très attrayante. Fidèle aux règles qui président à l'établissement de ses Dictionnaires, la maison Larousse a eu soin, en effet, de placer partout l'image à côté du texte, et de faciliter la compréhension du premier par l'examen de la seconde. Et quelle superbe série d'illustrations dans le texte et hors texte, de gravures en noir et de planches en couleurs ! Jamais on n'avait réuni sur la mer une aussi merveilleuse collection de photographies : effets de vagues, trombes, falaises, animaux et végétaux marins, bateaux de tous temps et de toutes formes, scènes de la vie du bord, etc. *La Mer* est, pour tout dire, une fête pour les yeux et pour l'intelligence à la fois,

10. — Est-il besoin de faire ici l'éloge du *Nord-Sud* de M. René Bazin? Et le nom seul de l'auteur n'est-il pas garant à la fois de la solidité du fond et du charme du style de ce nouvel ouvrage? Aussi bien avez-vous sans doute déjà lu sous une de ses formes antérieures, ces délicieux récits de voyages faits par l'auteur des *Oberlé* en Corse, en Angleterre, aux États-Unis et au Canada, enfin au Spitzberg et avez-vous pris plaisir à en savourer les exquises descriptions, les anecdotes si joliment contées, les traits fins et délicats, les trouvailles de style. Mais ce sont là, — pour reprendre les termes d'une lettre de Henri IV que l'on déclare aujourd'hui apocryphe, — relations qui « nous sourient toujours d'une fraîche nouveauté »; vous aurez donc plaisir à les relire sous la nouvelle forme que leur a donnée la maison Mame, c'est-à-dire dans un beau volume in-4, admirablement illustré; vous aimerez, après avoir à nouveau savouré *Nord-Sud*, à regarder les belles gravures qui précisent le texte s'il est possible. Elles me semblent cependant empêcher un peu l'esprit de rêver et d'ajouter quelque chose à la prose poétique, et toute imprégnée du charme de la nature, de M. René Bazin; mais, par ailleurs, que de superbes demeures, que de belles villes, que d'admirables paysages elles nous montrent !

11. — Comme le *Nord-Sud, la Douce France*, du même auteur, se présente aujourd'hui à nous sous une nouvelle forme. Ce n'est plus le volume d'apparence simple et modeste, destiné à pénétrer partout, que nous avons connu jusqu'ici c'est un vrai volume de luxe, imprimé dans le format in-8 carré, sur beau papier, rehaussé d'ornements décoratifs, têtes de chapitres et culs-de-lampes par Ad. Giraldon, orné d'illustrations photographiques dont les unes

sont documentaires, tandis que d'autres reproduisent des œuvres d'art justement réputées, parfois même des chefs-d'œuvre. Ces somptueux atours ajoutent sans doute au plaisir de celui qui manie le volume; mais le texte même de M. René Bazin n'y gagne pas beaucoup. Tel un de ces êtres privilégiés qui portent avec la même distinction de riches vêtements ou le costume le plus modeste, mais que ses qualités imposent, *la Douce France* de M. René Bazin n'a pas besoin d'une belle toilette pour se faire apprécier; écrit avec âme, sous la forme la plus séduisante, la plus souple, la plus accessible, cet hymne patriotique qui exalte la France sous tous ses aspects, la France justicière, la France guerrière, la France conquérante, et aussi, avant tout, la France chrétienne, qui montre en elle la « douce France » de nos chansons de geste et « le plus beau royaume sous le ciel », c'est-à-dire après le ciel, ce chant patriotique va droit au cœur, des grands aussi bien que des petits. Mais c'est surtout aux enfants que M. René Bazin a songé en écrivant *la Douce France*; c'est donc bien, à cette époque d'étrennes qu'il convient de signaler l'apparition de la nouvelle édition de ce beau livre. Elle contribuera encore à le divulguer, et à en faire le bréviaire de tous les enfants de France.

12. — Alfred de Vigny est mort le 17 septembre 1863 : il y a donc cinquante ans bien révolus; de sorte que ses œuvres sont tombées dans ce que l'on appelle le domaine public. En conséquence, de divers côtés, l'on a donné des éditions des principaux romans de Vigny, de *Servitude et grandeur militaires* surtout; mais nous devons actuellement nous borner à signaler les sept volumes que la librairie Larousse vient de publier et qui contiennent l'essentiel de l'œuvre du grand écrivain, c'est-à-dire : l'*Œuvre poétique*, précédée d'une notice biographique, courte mais très claire, sur Alfred de Vigny (1797-1863), par M. Gauthier-Ferrières; *Cinq-Mars* (2 vol.); *Stello*; *Servitude et grandeur militaires*; *Théâtre*; enfin *Journal d'un poète*, qui est, en quelque sorte, le commentaire des autres ouvrages de l'auteur. Chaque volume est précédé d'une notice très intéressante due à M. Gauthier-Ferrières. Enfin cette édition est illustrée de vingt-sept gravures hors texte fort soignées, parmi lesquelles on remarque un certain nombre de portraits d'Alfred de Vigny à des époques diverses. Ces sept volumes, gracieusement cartonnés et présentés dans un étui élégant, constituent un cadeau d'étrennes des plus appréciables.

13. — Ouvrez *le Buffon* de M. Benjamin Rabier, appelé aussi, à la première page, « le Buffon des familles ». L'illustration est si brillante, si riche, si abondante, on peut dire également si originale, que vous aurez tout de suite l'impression d'avoir en main un album luxueux. Mais si, une fois la vue satisfaite, vous lisez le texte, alors

vous pensez que vous êtes en possession d'un véritable livre. Du coup, deux catégories d'amateurs vont se trouver satisfaites. En guise d'Introduction, les deux premières pages de ce fort volume sont consacrées à l'*Homme* et à *Sa Supériorité sur les animaux*. Cette supériorité est établie d'une manière positive; rappelons à ce propos les phrases de la fin : « Il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal, preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux; car si l'homme était de l'ordre des animaux, il y aurait dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendrait insensiblement et par nuances de l'homme au singe; mais cela n'est pas, on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit. En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer l'excellence de notre nature, et la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme et la bête. L'homme est un être raisonnable, l'animal est un être sans raison. » On passe ensuite à la description des animaux, du moins à la description de bon nombre d'entre eux que nous connaissons ou dont nous avons entendu parler; puis nous sont donnés de curieux détails sur leurs mœurs, sur les services qu'ils nous rendent, l'utilité qu'on en peut tirer, etc. Tout à tour il est question, de façon très attrayante, des animaux domestiques, des animaux sauvages, des oiseaux, enfin des reptiles et des poissons. Ce beau volume est pourvu d'une reliure superbe : le premier plat représente quantité de bêtes en couleurs, d'un effet prestigieux. Enviable cadeau d'étrennes pour les enfants de dix à quinze ans.

14. — Quelle épopée admirable que l'*Histoire des zouaves pontificaux* ! L'endurance, l'entrain, le courage, l'enthousiasme, la foi de ces héroïques soldats dont plusieurs sortaient à peine de l'adolescence et qui venaient s'exposer sans compter et sans murmurer aux privations et aux dangers de la guerre pour assurer la défense de leur Sainte Mère l'Église sont des exemples réconfortants et renferment de hautes leçons. Un cœur français sent une juste fierté de voir la part glorieuse prise par nos compatriotes à ces luttes suprêmes autour du drapeau de saint Pierre, à ces journées glorieuses où la *furia francese*, au service de Pie IX, de sainte et illustre mémoire, ne regardant ni le nombre des ennemis, ni la force de leur position, ni les moyens dont ils disposaient, se ruait à travers tous les obstacles dans les entreprises les plus audacieuses. Il existait déjà des histoires des zouaves pontificaux; plusieurs des membres de ce

corps ont laissé de précieux souvenirs. Mais M. H.-M. de Mathuisieulx observe que les souvenirs de témoins, si précieux qu'ils soient, sont toujours partiels et incomplets; d'autre part, les ouvrages d'ensemble qui ont été tentés jusqu'ici manquent trop de couleur locale. On ne fera pas le même reproche à son livre : c'est un récit d'autant plus vivant que l'auteur y laisse le plus souvent possible la parole aux acteurs mêmes des scènes qu'il déroule sous nos yeux, sans que ces morceaux habilement enchassés dans son texte nuisent à l'unité du livre. Ce ne sont pas seulement les exploits des zouaves et leurs faits militaires qui nous sont contés ici, mais nous sommes initiés à leur organisation et aux menus détails de leur vie. Le livre se lit d'une haleine et sans fatigue, et quand on le ferme, on n'a qu'un regret, c'est de le trouver si court. M. de Mathuisieulx nous fait espérer une suite, dans laquelle il nous racontera la vie des zouaves pontificaux pendant l'Année terrible sous le nom de volontaires de l'Ouest. Tout en attendant cette suite avec impatience, nous recommandons dès à présent la lecture du présent volume dont l'illustration (cartes et figures) est toute documentaire et fort intéressante, non seulement aux jeunes gens qui y trouveront de nobles exemples, mais à tous les chrétiens soucieux de connaître les gloires de l'histoire chrétienne.

15. — Le très regretté Max de Nansouty a laissé inachevée la rédaction du *Petit Outillage*, sixième volume de la collection *les Merveilles de la science*. Un ingénieur, M. J. Conques, a terminé l'œuvre du renommé vulgarisateur dans le même esprit et dans le même forme; cet ouvrage a donc une rédaction bien homogène. Quelques pages rappellent d'abord les premiers outils qui ont servi à l'homme. La métallurgie, limitée à celle des métaux habituellement employés dans l'industrie, est d'une lecture attrayante, mais ne se rapporte que d'une façon bien indirecte au titre de l'ouvrage. Il n'en est pas de même des opérations : cémentation, recuit, trempe, revenu, qui sont d'un usage courant dans les ateliers grands ou petits pour modifier les outils ou en fabriquer un spécial. La seconde moitié de ce volume est entièrement consacrée au « petit outillage ». Depuis quelques années ce dernier s'est complètement modifié : les auteurs, avec raison se sont limités aux outils modernes, ils ont fait une large sélection parmi les différents types d'un même instrument en s'attachant à décrire ceux ayant fait leurs preuves. Des gravures, d'une netteté remarquable, permettent de se rendre compte des moindres détails de chaque outil. Par suite, cet excellent volume sera lu fructueusement par les simples curieux désireux de connaître les progrès faits dans cette branche de l'industrie ; par les mécaniciens amateurs pour monter ou compléter leur outillage; par les professionnels qui, loin des grandes villes, ne peuvent voir les nouveaux outils.

16. — Il semble que M. Paul d'Ivoi ait ramassé la plume tombée des mains de Jules Verne mourant pour écrire *les Dompteurs de l'or*. Jamais l'illustre conteur picard n'a composé récit où le romanesque se mêle de façon plus pathétique au maniement des forces naturelles que la science mettra demain... ou après demain au service de l'homme. Donc Tom Slane, un Américain originaire de San Francisco, ayant appris que le fils d'un défunt compatriote milliardaire était élevé secrètement à l'Université de Cambridge, forme le projet de l'immoler avec sa mère et ses jeunes frère et sœur, afin de lui substituer son propre fils, qui, élevé aussi en Europe, est physiquement inconnu dans son pays d'origine. Il commence par assassiner sa femme qui refusait de s'associer à de si noirs desseins. Cependant deux petits vagabonds, un garçon et une fille, recueillis à son insu par la malheureuse victime, ont assisté à la scène du crime, et s'attachent aux pas du meurtrier. Ils ne peuvent l'empêcher de poursuivre son plan. Il le réalise en faisant périr tout l'équipage et les passagers d'un paquebot à bord duquel avaient pris place les milliardaires, en maniant du haut d'un aéroplane un appareil qui crée une température de 200 degrés de froid autour du bâtiment, qu'il fait ensuite exploser. Par un hasard providentiel, celui qu'il cherchait à atteindre échappe presque seul avec son frère, sa sœur et les deux petits vagabonds. Ceux-ci réussissent même à mettre dans leur jeu deux complices de Tom Slane, qui avaient jusqu'à présent servi d'instruments à tous ses forfaits. Ils courent après le scélérat jusqu'au fond de l'Asie, où il trouve moyen de jouer un rôle important dans la révolution chinoise. Pourvu d'un aéroplane perfectionné, muni d'un secret qui lui permet d'empoisonner par l'odorat les gens dont il veut se défaire, Tom Slane échappe longtemps à tous les pièges dressés contre lui. A la fin, il est dompté par une jeune Anglaise, munie d'un diplôme d'ingénieur, qui, mêlée au drame depuis son origine, invente une cotte électrique, grâce à laquelle celui qui en est revêtu peut à volonté se rendre invisible. Elle parvient à s'introduire dans l'aéroplane de Tom Slane, détraque sa boussole, l'entraîne malgré lui à San Francisco et réussit à lui faire avouer ses crimes en pleine cour d'assises. Décidément les inventeurs vont prendre dans les récits modernes la place qu'avait assignée aux dieux de l'Olympe la brillante imagination de l'antiquité grecque et romaine.

17. — *Les Songeries d'Adeline* nous sont présentées dans une préface de M. Maeterlinck. Elles sont l'œuvre, nous dit l'éminent écrivain, d'une petite fille de treize ans, qui habite avec sa famille le délicieux pays de Grasse. Seul le ciel éclatant de la Provence pouvait voir éclore un si précoce talent. Car c'est une plume habile à mettre en œuvre toutes les ressources de la langue française qui a tracé ces pages, dont la philosophie décèle par ailleurs une expé-

rience de la vie bien supérieure à celle qu'on peut attendre d'un si jeune âge. On trouve dans ce recueil des contes de fées, des récits de promenades champêtres, des dialogues avec des fleurs ou des animaux domestiques, même une pièce de théâtre. Le deuxième acte de *Roséandre et Sylla* met en scène des villageois qui échangent des propos saisissants de naturel et de vérité. Éprise d'art autant que de littérature, Adeline a illustré son propre ouvrage de dessins, qui ne témoignent pas de la même maîtrise que le texte, encore qu'ils soient fort originaux.

18. — M. Ch. Robert-Dumas, — qui continue brillamment, au xxe siècle, la lignée des Perrault et autres dont les contes de fées ont assuré l'immortalité, — donnait l'an dernier (voir *Polybiblion* de décembre, t. CXXV, p. 489) des *Contes bleus de ma Mère-Grand* qui ont bénéficié d'un succès très mérité. Nous ne doutons aucunement que ses *Contes roses de ma Mère-Grand*, qui viennent de paraître, ne soient aussi chaleureusement accueillis du public enfantin pour lequel ils ont été écrits, ce qui ne veut pas dire que les parents ne s'en amuseront pas autant, pour le moins, que leurs fillettes ou leurs garçonnets. Ces contes sont au nombre de trois. Avec le premier : *Jean l'Ours*, nous assistons à des aventures absolument fantastiques. Jean l'Ours, dont la force est herculéenne, quitte sa famille de pauvres bûcherons pour « voir le monde ». Chemin faisant, il rencontre et s'associe avec trois autres particuliers ayant chacun sa spécialité : l'un jouit de la faculté, qu'il déplore et combat, de s'élever dans les airs; l'autre possède une scie magique qui entame comme du bois tendre les montagnes et les monuments; enfin, le troisième peut déraciner, comme s'il s'agissait d'un simple épi de blé, les arbres les plus gros. Vous comprenez que de tels compagnons, loyalement alliés, sont capables d'exploits peu banals. De fait, sous la conduite de Jean l'Ours, ils en accomplissent de tels qu'ils finissent par épouser des princesses qu'ils délivrent de captivité et qui les font rois tous quatre... — *Le Petit Homme de la meule* est un enchanteur, nain horrible, qui s'empare de la fille d'un roi qu'il veut donner pour femme à son fils. Mais le frère de la victime se met en campagne, triomphe de tous les obstacles, rend la liberté à sa sœur, et, après l'avoir rendue à sa famille éplorée, se marie avec la fille d'un roi voisin guérie par lui d'une tristesse invétérée. — Pour n'être pas aussi merveilleux que les précédents, le dernier conte, intitulé : *Histoire de trois fils de roi et d'un homme qui croyait savoir mentir*, n'en est pas moins amusant. L'illustration est très soignée; les neuf compositions en couleurs sont des tableaux qui font grand honneur à M. Maurice Lalau, un artiste de valeur.

19. — *Les Légendes de Noël, contes historiques*, de M. G. Lenôtre,

nous promènent à travers les temps si mouvementés de la Révolution et de l'Empire et s'arrêtent à l'époque plus calme de la Restauration. Dans ces quatorze récits, le comique, parfois, se mêle au tragique, nos gloires les plus éclatantes brillent à côté des pires scélératesses qui ont déshonoré la France; ajoutons que la générosité et les élans du cœur sont les caractéristiques les plus saillantes de ces « légendes », de ces « contes » où l'histoire n'est qu'un vêtement parant des fictions tout à fait empoignantes. Du milieu de cet ensemble surgit un conte philosophico-psychologico-comique fort reposant : *La Carrière de Monsieur Colleret*, lequel débute sous Napoléon Ier et se clôt sous Napoléon III : nous n'en dirons rien de plus. Tout, d'ailleurs, dans ce charmant recueil, est parfait et fréquemment animé des meilleurs, des plus touchants sentiments religieux et chrétiens. Quoi de plus naturel, au surplus ! *Les Légendes de Noël* sont dédiées par leur auteur à « Geneviève et à Thérèse », ses jeunes parentes, assurément, ses filles peut-être, dans les termes que voici : « Pour vous, mes chères petites, ont été écrits ces contes, qui ne sont que des contes. Si parfois les éclaire quelque reflet de l'épopée française, je l'ai voulu ainsi dans l'espoir que la lecture de ces anecdotes vous donnerait, à l'âge où l'on ne s'amuse encore que des fables, la curiosité et le goût de notre histoire, plus belle que toutes les légendes et plus miraculeuse que toutes les fictions. » Ce volume est admirablement illustré par M. Paul Thiriat; sa reliure vert et or est de bon goût.

20. — *Le Pompon vert* n'est pas, comme la plupart des œuvres de M. Gustave Toudouze, un récit purement fictif; c'est une série d'esquisses tracées par lui sur son carnet de notes quand il faisait son service militaire au 6e bataillon des Mobiles de la Seine, pendant le siège de Paris. Ce « livre du Souvenir », comme l'appelle l'auteur, a un intérêt infiniment plus émouvant qu'un conte, quelque dramatique qu'on le suppose. Ce sont des « tranches de vie », observées avec finesse, rendues avec émotion et entrain. Le style de l'auteur, qui avait alors vingt-trois ans, est d'une jolie allure; malgré les tristesses de ce lugubre hiver, sa jeunesse ne perd pas ses droits et va au feu comme à une fête. Excellent livre à donner aux jeunes lecteurs qui y apprendront de belles leçons de patriotisme.

21. — Ce n'est pas à proprement parler un ouvrage d'étrennes que celui de M. Erland Nordenskiold, intitulé : *La Vie des Indiens dans le Chaco*. Nous n'hésitons pas cependant à en parler à cette place parce que ce savant mémoire, parfaitement traduit par M. H. Beuchat, est admirablement illustré et que ses nombreuses gravures constituent un très intéressant album de l'existence de certaines tribus sauvages de l'Amérique méridionale. On trouvera, de ces belles gravures ethnographiques, un remarquable commentaire, précis,

technique, et néanmoins très agréable dans le texte même du savant voyageur suédois; il a vécu de la vie des Chorotis et des Ashluslays du Pilcomayo, comme aussi de celle des Chanés et des Chiriguanos, il a participé à leurs cérémonies de toutes natures, à leurs fêtes comme à leurs deuils, il s'est fait aimer d'eux et a conquis leur confiance, et lui-même il les aime et il en parle avec une véritable complaisance, qui, d'ailleurs, ne nuit nullement à la perspicacité de son observation. De là le puissant intérêt de cette monographie vécue, parfaitement ordonnée, pleine de faits de très haute portée; on la lira avec autant de plaisir que de profit. Mais que l'on ne s'y trompe pas ; c'est là une monographie qui ne convient pas à tout le monde et qui ne saurait être mise sans inconvénient entre les mains des enfants, ni même des jeunes gens. M. Nordenskiold est un savant et parle pour des savants; de là, dans son bel ouvrage, des chapitres et aussi des gravures qui ne sauraient en être retranchés sans inconvénient, mais qui en font un livre dont aucune mère ne pourra permettre la lecture à sa fille, ni même à son fils. Ce n'est pas à eux qu'ont songé l'auteur, ni le traducteur, ni l'éditeur de *la Vie des Indiens dans le Chaco.*

22. — La librairie Hetzel a réuni en un seul volume très gracieusement relié, trois récits de feu André Laurie sur *la Vie de collège dans tous les pays,* que le *Polybiblion* a signalés déjà séparément, à des dates diverses et lointaines. C'est *Autour de la Méditerranée* que nous promène M. Laurie. Tout d'abord, *l'Écolier d'Athènes* nous ramène à l'époque antique, après la bataille de Chéronée, c'est-à-dire au IVe siècle avant l'ère chrétienne. Les collégiens de nos jours apprendront là comment s'instruisait et s'amusait un jeune homme au temps d'Alexandre-le-Grand. Dans *Tito le Florentin,* l'on suivra l'histoire dramatique d'un Français, professeur fixé en Italie, accusé d'avoir soustrait un fragment de manuscrit à la Bibliothèque Palatine à Rome, alors que le criminel n'est autre qu'un Allemand. Enfin, *Le Bachelier de Salamanque* est un épisode des guerres civiles contemporaines dont nos amis et voisins d'outre-Pyrénées ont tant souffert. L'illustration est parfaite.

23. — Les douze *Contes merveilleux* de Térésah offrent un mélange original de choses fantastiques et de faits réels. Des enfants d'abord, puis des souris, des oiseaux, des insectes, des fleurs sont mis en scène de façon gracieuse ou pittoresque, agissant ou parlant chacun avec ses qualités et avec ses défauts. Il y en a pour tous les goûts; en ce qui nous concerne, nos préférences vont au *Génie des montagnes* qui annonce à ses sujets les grands oiseaux de proie, s'élevant très haut dans l'espace, qu'il vient de leur adjoindre une légion d'autres oiseaux plus grands et plus puissants qu'eux tous et que les hommes appellent ...

des aéroplanes. *Le Concours de chant des oiseaux* organisé par le Bon Dieu est tout rempli de poésie; *le Secret des anges* attendrira plus d'un lecteur, car il enseigne la bonté, la pitié pour les animaux, même les plus infimes; enfin *la Reine des grillons* montre qu' « il ne reste jamais autre chose, dans la vie, qu'un vilain rêve, à ceux qui furent trop ambitieux ». Luxueusement illustré de planches en couleurs et aussi de jolies gravures en noir dans le texte, ce volume, à l'occasion des étrennes, sera accueilli avec joie par nos enfants et nos petits amis, à qui il donnera de douces leçons de morale, tout en les divertissant.

24. — La mort tragique du capitaine Scott, qui a ému l Europe, donne une note d'actualité au beau volume que vient d'éditer la maison Mame, sous le titre : *Perdus dans l'Arctique.* Il s'agit, cette fois, du pôle arctique et non du pôle antarctique, mais les difficultés à vaincre sont les mêmes. L'auteur du livre est le capitaine danois Ejnar Mikkelsen qui, en 1909, organisa une expédition dont le but était de retrouver les corps d'Erichsen et de Hagen, partis en 1906 pour explorer la côte nord-est du Groënland, et aussi de recueillir les documents dans lesquels ils avaient consigné leurs observations. Le récit de Mikkelsen est écrit avec une simplicité qui inspire la confiance. Les souffrances qu'il endura furent atroces; pendant trois ans, les explorateurs, perdus dans les glaces, affrontèrent, avec une extraordinaire vaillance, la faim, le froid, la fatigue, l'isolement le plus complet. Cet ouvrage, plus dramatique que beaucoup de romans d'aventures, a l avantage d'être vécu; il donnera, aux jeunes lecteurs, tout en les intéressant, des leçons d'endurance et de patriotisme, qui sont toujours utiles. Les illustrations qui accompagnent le dramatique récit et le portrait de l énergique capitaine Mikkelsen ajoutent encore à l intérêt d'un livre d'étrennes qui sort de la banalité, et que, pour cette raison, on est heureux de recommander.

25. — *L'Alsace gourmande,* tel est le titre d'un poème gastronomique qui nous arrive de Strasbourg tout droit. Si l auteur, M. Georges Spetz, est aussi fin gourmet que bon poète, en vérité l'on ne doit pas s ennuyer à sa table en sa compagnie ! Il n'appelle pas « chants » les divisions de son poème, mais simplement « chapitres », et il y en a quatorze qui célèbrent tour à tour — et avec quelle conviction ! — depuis la choucroute jusqu'aux liqueurs et aux vins, en passant par les célèbres pâtés de foie gras, les viandes de toutes sortes, les gibiers poil et plumes, les volailles, les poissons, les pâtisseries, les légumes et les fruits : toute la lyre, quoi ! comme eût dit Olympio. L'auteur, qui semble avoir dédaigné la bière, puisqu'il n'en parle pas, a dédié son charmant livre à « Madame Pierre Bucher ». Il lui adresse ainsi la parole :

Mettre en vers les menus de nos vaillants aïeux
Et parler de cuisine en langage des dieux,

Glorifier les mets de notre vieille Alsace
Dans le mode lyrique où se plaisait Horace :
Madame, j'y consens, si c'est votre désir.
Et j'espère moi-même y trouver grand plaisir.

Oh ! oui, il y trouve du plaisir, à telles enseignes qu'après avoir décrit quantité de succulences, qu'après avoir disserté sur leurs mérites variés, il termine par ces quatre vers bien sentis :

Madame, pratiquez cet art de bien manger
Que l'Alsace maintient contre tout étranger,
Et vous triompherez, en suivant la synthèse
D'une seule cuisine alsacienne et française.

Les 35 dernières pages de ce volume ne sont plus que de la prose, mais quelle prose ! De nombreuses recettes culinaires dont plus d'une fait venir l'eau à la bouche. En guise de conclusion, nous conseillerons aux maris que les plaisirs de la table ne laissent pas indifférents, de ne pas manquer d'offrir à leurs moitiés, à l'occasion du nouvel an, ce poème gastronomique, rehaussé de recettes culinaires, illustré de vignettes et d'encadrements délicats dus à Mlle Jeanne Riss.

26. — C'est dans l'immortelle campagne de 1805, où, d'Ulm à Austerlitz, la victoire ne cessa de marcher au pas de charge, que M. Marc Janin fait évoluer les héros d'*Un Grognard de douze ans*, Jeannot Tapin, sa petite amie Riquette, son chien Marengo, et son merveilleux cheval Rivoli, enlevé, en plein camp ennemi, à la barbe d'un archiduc. Pour dépeindre le milieu de bravoure, où les batailles alternent avec les scènes d'attendrissement, si l'auteur a su trouver le style martial qui convenait à cette « Iliade », il faut aussi féliciter l'illustrateur Bombled, plein de brio, et l'éditeur Boivin qui a su donner à cette œuvre une étincelante parure.

27. — Nul n'ignore les *Fables d'Esope*, du moins les plus saillantes d'entre elles; mais l'on ne connaît pas autant le talent, très réel cependant, du remarquable artiste qui s'appelle Arthur Rackham, Or, l'occasion s'offre aujourd'hui, sans grands frais, de l'apprécier comme il convient en feuilletant le gracieux volume que la maison Hachette a consacré aux *Fables d'Esope* en les faisant commenter par Rackham de la façon la plus originale et la plus pittoresque. Assurément les gravures en noir, nombreuses, sont bien curieuses, mais les planches en couleurs, examinées attentivement, révèlent une ingéniosité rare, une maîtrise indiscutable.

28. — La librairie Laurens nous donne une très artistique édition des *Contes de Shakespeare*, de Charles Lamb, que M. Henry Morin a illustrée avec un réel talent. La Préface mise en tête de ce beau volume, signée de M. T. de Wyzewa, débute ainsi : « Il y a plus de cent ans que le poète Charles Lamb a eu l'idée d'offrir aux enfants an-

glais un recueil de contes dont chacun se trouvât être le fidèle résumé d'un drame ou d'une comédie de Shakespeare; et sans arrêt depuis lors, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays de langue anglaise aux quatre coins du monde, les générations successives de petits garçons et de petites filles se sont nourries de ces simples et charmants récits, à tel point que ni chez nous les *Contes* de Perrault, ni peut-être en Allemagne ceux des frères Grimm ne sauraient se flatter d'une aussi merveilleuse fortune littéraire. » Les contes traduits par M. de Wyzewa sont intitulés : *Le Songe d'une nuit d'été*; *Le Marchand de Venise*; *Hamlet, prince de Danemark*; *Macbeth*; *Le Roi Lear*; *La Mégère apprivoisée*; *Roméo et Juliette* et *Othello*. Tout le monde ne peut lire l'œuvre dramatique de Shakespeare : les *Contes* « adaptés » par Lamb en donneront une idée agréable.

29. — Très mouvementés, *les Débuts de Jean-Louis*. C'était un pauvre gamin de Rouen. Il menait dans sa ville natale une triste existence, délaissé par un père alcoolique, maltraité par la seconde femme de ce père remarié. A la fin, n'y tenant plus, il s'engage comme mousse à bord d'un navire norvégien qui retournait à Christiania, après avoir déposé un chargement de bois sur les quais de la grande ville normande. Une tempête surprit l'expédition dans les dangereux parages du Skager Rack et une partie seulement de l'équipage fut sauvée à grand'peine. Jean-Louis était au nombre des « rescapés », mais de nouveau sans ressources. Heureusement, sa vaillance et son activité avaient attiré l'attention de l'unique passager du bâtiment norvégien, un compatriote qui partait pour les régions polaires, chasser les fourrures. M. Lachèze l'enrôle dans la petite troupe qui doit l'accompagner. Alors commence une série d'épreuves émouvantes. Capturé un jour par des bandits, aux prises une autre fois avec un ours blanc, menacé, au retour de la saison chaude, par la débâcle des glaces, Jean-Louis sort sain et sauf de toutes ces périlleuses conjonctures, grâce à son sang-froid et à son esprit d'initiative. Il revoit la Normandie, et lorsque se ferme le livre, on devine que, dans un avenir prochain, les galons de capitaine au long cours viendront récompenser le courage et l'énergie du pauvre mousse.

30. — La *Maroussia* de M. P.-J. Stahl a déjà paru dans une autre édition : récit de l'Ukraine à l'époque où ce pays luttait pour son indépendance contre les Polonais et surtout contre les Russes. La petite Maroussia, fille d'un patriote, accompagne, pour le guider, un envoyé du Zaporogié auprès du grand ataman de Tchiguirine afin d'obtenir la subordination de celui-ci à un rival moins digne, mais plus puissant : le salut de l'Ukraine est en jeu. Cet envoyé, l'énergique et vaillant Tchetchevich, remplit avec succès sa mission, et, sans se séparer de l'enfant, qui l'a sauvé en certaine circonstance,

il continue ses démarches, puis prend une part des plus actives à la guerre contre les conquérants moscovites. D'abord victorieux, les gens de l'Ukraine finissent par succomber sous le nombre. Heureux alors ceux qui, tels que Tchetchevich, meurent les armes à la main, car ils ne voient pas l'asservissement de leurs frères ! C'est en vain que le héros zaporog cherche à sauver Maroussia : elle tombe, comme « une perdrix arrêtée dans son vol », sous les coups d'une brute tartare. Cette légende pittoresque, toute vibrante de patriotisme et de foi en Dieu, a été justement couronnée par l'Académie française. La présente édition est brillamment illustrée par T. Schuler; elle s'offre sous une reliure élégante.

31. — La jolie collection des *Choses vues* vient de s'augmenter d'un nouveau volume qui traite, celui-là, non plus du Japon ni de la Chine, mais de l'Égypte. Il est, comme les ouvrages qui l'ont précédé, accompagné de magnifiques photographies, que l'on ne se lasse pas de regarder; les paysages contemporains y voisinent avec les œuvres monumentales des Pharaons, si bien que la terre « présent du Nil » s'y montre à nous sous ses deux aspects actuel et historique à la fois. Mais ce n'est là qu'un des mérites d'*En Egypte*; en voici un autre : les belles gravures dont nous venons de parler sont accompagnées d'un texte excellent, dû à Mme E.-L. Butcher, une Anglaise qui vit dans le pays depuis trente ans et qui n'a cessé durant tout ce temps d'observer patiemment, avec une curiosité perspicace et prudente. On s'en apercevra très vite en lisant les chapitres consacrés à la « terre lumineuse » qu'est l'Égypte, à la vie de famille et à la vie provinciale, aux fêtes égyptiennes et aux cinq cités du Caire, c'est-à-dire à la ville des Pharaons et à celles des premiers chrétiens, des Arabes, du moyen âge, enfin à la cité moderne; rien, croyons-nous, ne fera aussi rapidement ni exactement connaître l'Égypte contemporaine. C'est pourquoi nous recommandons chaudement *En Egypte*; la traduction qu'en a donnée M. Eugène Philipon se lit très facilement et les 48 planches photographiques qui l'accompagnent en font un superbe livre d'étrennes.

32. — D'apparence modeste, le petit livre de M. Émile Genest : *Les Miettes du passé*, sera pour beaucoup, jeunes et vieux, un ami sérieux, quoique nullement pédant. « Par cela seul, lisons-nous dans la Préface, que les proverbes énoncent des vérités de chaque jour, de chaque instant, leur alliance avec la morale est toute naturelle; ils tendent au même but : instruire l'homme et l'améliorer ». C'est bien le cas des *Miettes du passé* formées de « cent dictons populaires français » en prose et en vers, répartis ici en seize rubriques : la vue, le goût, l'ouïe, le sommeil, le temps, le travail, la richesse, la propriété, le jeu, l'orgueil, la fierté, la modestie, l'expérience, la charité, l'espérance, la prudence.

33. — Avec *Une Razzia au Maroc*, nous voici dans un pays exotique. Les aventures presque invraisemblables de Georges Messimer, de Lolla Mayor et de Noiricaud, si nombreuses qu'elles ne laissent pour ainsi dire pas le temps de respirer, ne sont en réalité, pour Mme Marie de Grandmaison, qu'un prétexte; autour d'une histoire qui séduira à la fois petits garçons et petites filles, dont les épisodes militaires raviront les uns, dont les parties touchantes feront verser des larmes aux autres, l'auteur s'est plu à grouper les paroles chrétiennes, les enseignements moraux, les exemples de patriotisme, de courage et de charité; elle raconte certains épisodes de la conquête du Maroc par nos soldats (autour de Casablanca surtout), évoque le souvenir du général Daumesnil et retrace brièvement son histoire, montre à l'œuvre les infirmières de la Croix-Rouge, et conclut en indiquant en quelques mots ce que font maintenant les pionniers de la colonisation française au Maroc. Livre agréable et instructif, amusant et intéressant, conçu dans un excellent esprit, bien imprimé et joliment illustré, voilà ce qu'est *Une Razzia au Maroc*.

34. — *Le Tour du Monde de Philibert* est une amusante fantaisie, joliment illustrée par l'auteur. Les petits lecteurs, tout en suivant le héros et son institutrice, Miss Cake, dans leur course invraisemblable à la recherche d'un oncle d'Amérique, archi-millionnaire, recueilleront, au passage, des notions sur les quatre parties du monde, leurs habitants, leurs aspects, leurs mœurs et coutumes. L'auteur a le coup de crayon amusant aussi bien que la plume alerte et ce livre d'étrennes pour les petits aura un vrai succès.

35. — M. Ramseyer a écrit, sous le titre : *Nos Amis ailés, joies et souffrances des oiseaux*, un aimable volume au moyen duquel il a voulu éveiller l'intérêt et susciter l'affection des enfants pour les petits oiseaux. « L'ouvrage, déclare l'auteur, paraît pour cette raison sous forme narrative. Les descriptions et observations scientifiques sur les oiseaux sont présentées aux enfants comme des récits vécus, et tous les enfants aiment les récits ». Parfait; ceux que l'on trouve ici sont fort intéressants et abondamment illustrés : ils ne peuvent donc manquer de faire aimer « nos amis ailés » par les enfants qui, au lieu de leur faire une guerre stupide les protègeront au contraire du mieux qu'ils pourront. C'est du moins ce qu'il convient d'espérer.

36. — *Peterkin* était un jeune garçon qui habitait avec sa famille une petite ville du sud-est de l'Angleterre. La lecture trop assidue des contes de fées lui avait quelque peu tourné la tête. Sur la foi d'un perroquet, dont il interprétait à sa manière les menus propos, il s'imagina qu'une petite fille du voisinage, confiée aux soins d'une

vieille « nurse », en l'absence de ses parents installés aux Indes pour leurs affaires, était une princesse retenue captive par de méchants esprits. De concert avec un grand frère, à peine plus âgé que lui, il s'avisa de soustraire la petite fille à ces influences funestes, en la conduisant près d'une ancienne « nurse », dont elle avait conservé un excellent souvenir, qui habitait une autre ville, à une faible distance de là. Une erreur dans le choix d'un train les amena à Londres. Le sort des trois enfants, égarés sans ressources dans l immense capitale, allait devenir tragique, quand tout s'arrangea de la façon la plus simple, grâce à un heureux concours de circonstances, dont chacun voudra lire dans l'original les péripéties et le dénouement.

37. — En dehors des *Mille et une Nuits*, le trésor des fables populaires recueillies soit en Asie, soit en Afrique, renferme des récits non moins attachants et non moins merveilleux. Empruntés aux collections les plus estimées, les *Contes transcrits* par M. Maurice Bouchor, *d'après la tradition orientale*, font défiler sous nos regards tout un personnel de héros populaires qui nous aident à connaître un peu les tribus africaines et les grandes civilisations de l'Asie. Ce coquet petit volume est constellé, presque à chaque page, de jolis croquis.

38. — Dans ces derniers temps, on a beaucoup parlé du « scoutisme ». Voici un nouveau volume, *Les Éclaireurs de France* dû à la plume du capitaine Royet. L'année dernière, sur l'initiative, de S. Em. le cardinal Amette, le Comité diocésain de Paris émettait le vœu « que les jeunes gens s'abstinssent d'adhérer aux groupements appelés Boy-Scouts ». Commentant cette décision, la *Correspondance hebdomadaire du Comité catholique de la défense religieuse de Paris*, après avoir reconnu la loyauté des directions données aux Éclaireurs de France, n'en tirait pas moins la conclusion que voici : « Cette loyauté ne fait pas tomber la critique de fond contre l'organisation même. Le plus large libéralisme des dirigeants n'empêchera pas que, par nature, les principes du scoutisme français ne soient tout au moins neutres et que les sociétés de boy-scouts ne fassent concurrence à des œuvres franchement catholiques. » Nous nous rallions à cette conclusion.

39. — *Une Galante Aventure* : ce titre dit assez mal ce qu'est le volume de M. Albert Cim. Toutes les scènes, amusantes ou poignantes du récit, se passent à Bar-le-Duc, où l'auteur nous a déjà plusieurs fois conduits avec des ouvrages antérieurs. Les personnages sont visiblement pris sur le vif : il en est de bons tels que le commis libraire Amédée Savournin, le héros principal du roman, le brave abbé Vignot et les membres de la famille Harmel; mais d'autres aussi leur servent de repoussoir. Bref, à travers des péripéties mouve-

mentées, nous assistons à trois mariages : un bizarre, celui du commis-voyageur Pomadour avec une jeune fille noble, mais sans fortune; un autre absurde, celui d'un vieux bonhomme de libraire, mal sympathique, avec une négresse qui le vole et disparaît; enfin un troisième, tout à fait assorti, celui-là, entre Amédée Savournin, devenu le premier libraire de Bar-le-Duc, s'il vous plaît, et la fille du docteur Harmel. La dernière page de ce petit livre renferme des conseils parfaitement chrétiens : ils sont donnés par l'abbé Vignot à Amédée; mais il est d'autres passages moins bons et qui nous empêchent, malgré tout le talent original de l'auteur, de le recommander pour les jeunes gens et surtout pour les jeunes filles. L'illustration, par M. P. Kauffmann, est particulièrement soignée.

40. — On sait avec quelle verve, quelle couleur et quelle science historique aussi, M. Robida, à la fois virtuose de la plume et du crayon, évoque et fait revivre à nos yeux la France d'autrefois. Dans *le Roi des jongleurs*, nous trouvons le tableau fidèle du Paris de Charles VI, alors que le pauvre roi, tombé en démence, était incapable de lutter contre les factions qui mettaient aux prises Jean-sans-Peur et le duc Louis d'Orléans. Au cours de ces pages, que le crayon du dessinateur a parsemées d'amusants dessins, la plume du conteur nous divertit avec les aventures des ménestrels, les farces des étudiants, les misères de la famille Courtejoye et les tracas du maître-queux de la reine Isabeau.

41. — Mme Vinet, son fils Lucien, dix ans, et sa fille Louloutte, sept ans, se sont embarqués sur le *Titanic*, pour se rendre au Canada. A l'heure du naufrage, Mme Vinet succombe, et ses deux enfants, avec un marmiton du bord, le gai et courageux Graindorge, abordent au Labrador, où les aventures ne leur manquent pas. Ayant pu rentrer en France, *les Petits Naufragés du Titanic* se trouvent en face d'un scélérat qu'ils ont rencontré en Amérique et qui cherche à s'approprier leur fortune. Mais le drôle est démasqué et Lucien et Louloutte, quoique orphelins, connaîtront des jours heureux. Drame et comédie mêlés qui plairont au jeune âge.

II. — Périodiques illustrés. — 1. — Pourra-t-on jamais se lasser du *Tour du monde*? Non, répondent avec énergie ses fidèles, ceux qui depuis plus de cinquante années maintenant, en suivent avec assiduité les relations de voyages si fidèles et si intéressantes, si géographiques et si vécues, et ne se lassent pas d'en regarder les admirables illustrations documentaires. Et comme l'examen des deux beaux volumes semestriels de l'année 1913 permet de comprendre une telle réponse ! Rien de plus varié comme récit d'excursions, de voyages ou de grande exploration que l'ensemble des 52 numéros dont la réunion constitue ces deux volumes. Mettons hors de pair, comme de

juste, le récit de l'admirable voyage de Roald-Amundsen jusqu'au pôle sud, le seul de ce genre contenu dans les livraisons de l'année 1913 et constatons en passant que ni les grandes terres ni les petites îles de la Mer du Sud ne sont représentées parmi elles ou à peine; mais ces lacunes seront sans doute comblées, et largement, dans le courant de la prochaine année. Quant aux pays du vieux monde, ils sont par contre étudiés sous leurs aspects les plus divers, sous toutes les latitudes, et chez des peuples de toutes couleurs, dans des terres françaises de nature, sinon de domination, par M. Camille Vallaux (aux îles de Manche), en avant du continent européen par M. Philippe Henriot (Voyage en Écosse), en plein cœur du monde méditerranéen, parmi les chrétiens et les musulmans des Balkans par MM. Paul Labbé et L. de Launay, parmi les populations siciliotes par Mme Louise Caico, enfin aux îles Baléares par le Dr F. Borel. Et ce n'est pas tout encore, puisque M. Émile Deschamps nous sert de cicerone au Caire et M. Louis Botte à Rabat, puisqu'un chasseur d'Afrique nous raconte « Un mois de campagne sur la Moulouya », que le capitaine L. Marc-Schrader se plaît à évoquer le souvenir du temps où il était maire de Tombouctou et que Mlle Ethel Mather Bagg expose à grands traits les observations qu'elle a pu faire au cours de son voyage dans l'Afrique du sud. Signalons encore, comme représentant l'Asie, les récits dus à Mlle Thérèse Roussel (Souvenirs d'une Française en Arménie), et à un ancien aumônier militaire, M. Louis de Saint-André, qui vécut pendant un temps sur la frontière tonkinoise, la description faite par M. Raymond Bel de la vie fluviale dans la région de Canton, enfin les « Japoneries de printemps » de M. Louis Doynel, dont le souvenir des descriptions de Loti n'empêche mullement d'apprécier l'agrément. Une étude de la situation actuelle de l'isthme de Panama par M. Louis Baudin de la Valette et quelques pages sur l'Équateur, voilà les derniers articles contenus dans la partie documentaire, si l'on peut dire, du *Tour du monde*. Joignez-y pour être complètement renseigné sur les richesses de ce « Journal des voyages » une masse d'articles de mise au point, d'informations précises, de renseignements contrôlés, sur les voyages en cours, les localités dont il est question au jour le jour, les modifications politiques ou économiques; ajoutez à cette énorme masse d'études de toutes dimensions et de formes variées une foule de gravures documentaires, où l'humanité plus ou moins vêtue suivant les latitudes, les paysages, les œuvres de Dieu et des hommes sont exactement représentées; n'oubliez pas non plus des cartes, des croquis... Ainsi vous expliquerez-vous l'attrait irrésistible du *Tour du monde* et y verrez-vous vraiment un recueil indispensable aux géographes, aux voyageurs et aux touristes.

2. — Du 6 octobre 1912 au 28 septembre 1913, *la Revue fran-*

çaise a accompli sa huitième année, divisée en deux volumes comptant chacun plus de 700 pages. Et quelle variété dans ce périodique abondamment illustré ! Les cinq romans publiés au cours de cette huitième année représentent à eux seuls le prix de l abonnement. Citons : *Les Ombres,* par M. Delly; *La Montée du Calvaire,* par M. Guy Henriot; *Marthe et Lucie,* par M. Paul Acker; *On tue dans l'ombre,* par M. Charles Foley; *Dans l'Ombre de mes jours,* par M. Jacques des Gachons. A côté de ces romans, il convient de noter un certain nombre de contes et de nouvelles dont les auteurs s'appellent MM. René Bazin, Joseph Lhôpital, Jean Nesmy, Ch. Foley, J. des Gachons, Henri Lavedan, etc. On trouve de même ici des conférences du plus haut intérêt, telles que : *L'Encyclopédie et d'Alembert,* par M. le duc de Broglie; *Mirabeau avant la Révolution* et *Mirabeau après la Révolution,* par M. Henri Welschinger; *Vercingétorix et César,* par M. Camille Jullian; *Constantinople byzantine* et *Constantinople d Islam,* par M. Charles Diehl; *Le Serf, le donjon, la ville et la commune au moyen âge,* par M. Funck-Brentano; *Saint Paul à Athènes,* par Mgr P. Batiffol; *Saint Thomas d'Aquin,* par M. l'abbé Sertillanges; *Carthage romaine,* par M. Louis Bertrand; *Robespierre,* par M. Funck-Brentano; *Danton,* par M. H. Welschinger; *La Réaction. Bonaparte,* par M. Louis Madelin; *Jeanne d'Arc et l'unité française,* par M. Germain Lefèvre-Pontalis. Nous pourrions citer beaucoup d'autres conférences également intéressantes; mais alors il ne nous resterait plus de place pour dire que *la Revue française,* indépendamment d'un courrier de Paris et d'un article d'actualités et de souvenirs, l'un et l'autre hebdomadaires, très fournis et fort intéressants, donne une quantité considérable de travaux et d'études sur les questions les plus variées en matière d'art, d'histoire, de littérature, de science. Elle offre aussi des pages de musique, une chronique théâtrale, une revue de la mode et des choses militaires les plus actuelles, etc. Excellente publication qui amusera et instruira les lecteurs de tout âge et de toutes conditions.

3. — *Mon Journal,* pour la période 1912-1913, reste absolument à la hauteur des précédentes années. La note religieuse y est rare; nous l'y avons rencontrée toutefois, si faible soit-elle, particulièrement dans *le Rêve de Noël,* poésie de M. R. Pradel mise en musique par M. R. Delaunay. *Mon Journal* est un recueil de lectures variées, abondamment illustré de gravures en noir et en couleurs. Rien ne saurait, ici, froisser l'enfance, qui trouvera fréquemment dans ces pages, et sans qu'il y paraisse, des leçons de morale, de bonté, de courage. Comme ayant retenu plus spécialement notre attention, nous mentionnerons le très intéressant roman de M. A.-B. Jeanroy : *La Marraine de Carlino*; *Le Petit Roi d' Ys,* autre roman où M. Geor-

ges-G. Toudouze nous raconte des aventures sous-marines on ne peut plus émouvantes; *Herbelin contre Plock*, par M. Raphaël Lightone, tableau très dramatique de la lutte d'un policier ingénieux contre des malfaiteurs aussi intrépides qu'avisés. Nous pouvons signaler encore : *Ce vieux Misère*, par M. Couallier, touchant récit dont le héros principal est un pauvre chat recueilli, soigné et adopté par un homme qui l avait blessé; ensuite un épisode aéronautique : *Le Champion de l'Air*, par M. A. Massanès; *La Légende du marronnier du 20 mars*, par M. L. Sonolet. *Mon Journal*, qui vise surtout à distraire honnêtement les petits, leur offre aussi, de temps à autre, des choses sérieuses ou à peu près, mais juste assez pour ne pas fatiguer ses lecteurs de huit à douze ans.

4 et 5.— *L'Ouvrier* et les *Veillées des chaumières* nous arrivent de la librairie Henri Gautier. Malgré ses cinquante-deux ans bien sonnés, le premier se présente à nous « plus jeune, plus séduisant que jamais ». Ayant à parler de *l'Ouvrier*, M. de Prémartin, s'adresse ainsi aux lecteurs (p. 836) : « Bismarck savait bien qu'il ne peut exister de sentiment du devoir sans support religieux; qu'ainsi la Patrie et la Foi sont indissolublement liées, et que, qui attaque celle-ci attente à l'autre. De toute notre ardeur de chrétiens et de toute notre ardeur de Français, nous opposerons campagne à campagne, propagande à propagande [campagne antireligieuse, propagande antimaçonnique]. Et parce que ce journal, sans une minute de défaillance en sa longue existence, lutta toujours pour les causes sacrées qui vous sont chères, nous vous demandons de lui rester fidèles et de le soutenir avec plus de zèle et plus d'énergie que jamais ». Nous nous associons complètement à ce vœu. De même nous appuierons auprès de nos amis *les Veillées des chaumières*, qui comptent déjà trente-six années de bons et loyaux services. Un écrivain, qui signe des initiales J. R., estime (p. 821) qu' « il ne faut pas exiger du lecteur qu'il lise ce qui l'ennuie, ce qui reste au-dessous de sa culture littéraire, mais, au contraire, lui présenter des thèses, des récits, des images répondant à son instruction, à son éducation, au milieu social où il évolue. » Or, le public que recherche *les Veillées* est celui « que les hérédités, la culture religieuse, l'éducation parfaite et l'instruction étendue ont rendu particulièrement exigeants et délicats. » Ceci dit, nous rappellerons que l'un et l'autre de ces périodiques, agréablement illustrés, publient des actualités et des variétés de toutes sortes, des contes, des nouvelles, des poésies, des causeries fort amusantes, des articles de polémique et des études scientifiques nullement rébarbatives, etc. Quant aux romans importants que l'on trouve soit dans *l'Ouvrier*, soit dans *les Veillées*, il convient de les rappeler ici. Donc, *l'Ouvrier* nous donne, à travers son cinquante-deuxième

volume; *Le Secret du Juif-Errant*, par M. Jean Drault; *L'Ile enchantée*, par Mme Jeanne de Coulomb; *L'Heure de Dieu*, par M. Jean Thiéry; *A cœur vaillant...*, par M. Henri de Brisay; *De la Coupe aux lèvres*, par Mme la baronne de Boüard et Mme B. Roblot; *L'Inoubliable Vision*, par M. La Bruyère; *Le Jardin du philosophe*, par M. André Bruyère; *La Sonneuse du Val-Sauvage*, par M. Gaspard de Weede; *L'Usurpateur*, par le même, et *le Souterrain de Fulfford*, par M. Garret Swift. — De leur côté, *les Veillées* ont publié : *Les Pierres du Chemin*, par Mme la baronne S. de Boüard et Mme Berthe Roblot; *Le Jouet*, par Mme Jacqueline Rivière; *Le Tribut de César*, par M. André Bruyère; *Porté par la vague*, par M. Jean Thiéry; *Les Petites Ignorées*, par M. Pierre Besbre; *Le Curé d'Arlem*, par M. Jean de Nayes; *Jacques Rude*, par M. Jacques de Bellivière; *Cœur en sommeil*, par M. Emmanuel Soy; *Un Prix de vertu*, par Mlle B. de Puybusque; *Avant l'automne*, par Mme Henriette Bezançon; *Le Colombier*, par M. Jean Holp; *L'Étrange Histoire de Leuzin*, par M. Emmanuel Soy; *La Prison de glace*, par M. Michel Auvray; *Quand le bonheur passe*, par M. Jean Guy; *Le Sort de Lazarine*, par M. Jacques Farmel; *La Source*, par M. Beudant.

6. — Sur la deuxième couverture de la *Semaine de Suzette*, on peut lire, entre autres, ces lignes prometteuses et point du tout trompeuses : « *La Semaine de Suzette* évite avec soin la trivialité du dessin, l'enluminure violente, la déformation caricaturale, les histoires aux péripéties macabres où se complaisent les jeunes garçons. Tout au contraire, elle s'applique à ne présenter à ses lectrices que des images et des récits d'une gaieté de bon goût, ou empreints de cette émotion et de cette grâce qui vont droit au cœur... Tout cela orné de nombreuses images drôles ou pimpantes, artistement crayonnées ou gaiment mises en couleur. » Nous ajouterons que ce gracieux périodique enfantin, qui amusera les personnes sérieuses presque autant que leurs fillettes, ou leurs nièces, ou leurs cousines, a gagné sensiblement en 1912-1913 au point de vue de l'illustration, qui est d'une netteté et d'une perfection remarquables. Les deux volumes que nous avons sous les yeux (2e semestre de la 8e année et 1er semestre de la 9e) offrent, comme leurs ainés, une variété de sujets qui ne laisse rien à désirer. Ainsi les historiettes illustrées en couleurs, très nombreuses, comportent toutes des leçons où la morale, le cœur et l'esprit ont tour à tour satisfaction; les monologues, saynètes et « vers à dire » enchanteront nos fillettes, qui, avec patience, étudieront les règles posées par « Tante Jacqueline » pour habiller « Bleuette » ! Impossible de tout indiquer; notons cependant spécialement une série de petites notices sur « l'Origine des noms de quelques rues de Paris ». Enfin, mentionnons divers romans publiés par *la Semaine de Suzette* :

L'Étoile de Mouvantes, par Mme Myriam Catalany; *Le Trésor du diable*, par M. L. Lambry; *Les Épreuves d'une petite Reine*, par Mad; *Nix le fou*, par M. Jean Poujoulat; *Les Captives de la Tour Carrée*, par M. Saint-Ogan; *L'Héritage du bohémien*, par Mme Roger Dombre; *Les Six Demoiselles Petitbonnet*, par M. Ch. Peronnet; *Le Vaillant Écuyer de la princesse Olympe*, par M. A. Desfougères. C'est tout ce que nous pouvons enregistrer des romans, contes et nouvelles, répartis au nombre de trente-sept, dans les deux derniers volumes parus de cette charmante *Semaine de Suzette*.

7. — Qui donc ne voudrait prendre de l'âge à la façon de *la Poupée modèle*, ce joli périodique dont le *Polybiblion* rappelle chaque année l'existence aux parents ayant des petites filles ? *La Poupée modèle* compte juste aujourd'hui un demi-siècle et elle reste pimpante comme si elle avait vingt ans ! Son but, au fond, est de faire exécuter par des fillettes certains petits travaux qui leur permettront plus tard de se passer, dans une certaine mesure, de couturière, de modiste et, sans vouloir tout de suite faire concurrence à la cuisinière, puisqu'il ne s'agit que de goûters et de dinettes, initier de loin les jeunes lectrices au grand art de Brillat-Savarin. Bien entendu ces enseignements misérieux sont doublés de choses exigeant moins d'effort pour être comprises : c'est alors une suite de contes, de nouvelles, d'historiettes et même de comédies appropriées à l'âge des mignonnes actrices. Celles-ci auront aussi à chercher la signification de tableaux parlants, ce qui exercera leur sagacité. Les parents ont le choix entre l'abonnement ou le cadeau de la revue élégamment cartonnée en toile pleine et rose et d'un portefeuille où sont assemblés tous les patrons en papier ou en étoffes, les morceaux de musique, enfin les gravures et planches de toutes sortes publiées au cours de l'année. Dans l'un comme dans l'autre cas, on peut être sûr de faire des heureuses autour de soi.

III. — Albums. — 1. — *L'Album des enfants* (*Kinderalbum*) d'Adolphe Menzel est une de ces choses exquises faites pour réjouir les grands enfants autant ou plus que les petits. On y trouvera, reproduites en perfection par les procédés surprenants de la gravure en couleurs, les aquarelles, conservées à la Galerie nationale de Berlin, qu'Adolphe Menzel, l'illustre dessinateur allemand, composa pour ses neveux. Ce sont surtout des images d'animaux et d'oiseaux, étudiés au jardin zoologique dans toute la sincérité de leurs mouvements et de leurs expressions. La démarche saccadée du coq, la noblesse royale du paon blanc auprès de la sottise du dindon, le chatoiement des perroquets multicolores en cage et leurs jeux dans la lumière des appartements ou parmi les fleurs de serre, la stupeur de la petite chèvre blanche qui voit passer un cheval de bois, l'allure triste et bonasse des ours pesamment accroupis, l'ondulation des cygnes qui

se hâtent vers la rive et, dans le mystère des buissons et des souches envahies par la mousse au ras du sol, le petit rouge-gorge qui rêve, le papillon qui pompe un calice de fleur, le limaçon qui allonge toutes ses cornes, que de trésors pour nos méditations quelle observation, quel esprit, quelle simplicité et quelle sûreté de travail! Ces chefs-d'œuvre méritent d'être longuement étudiés par les amateurs et par les artistes, et, sur la table de famille, ils apporteront à tous le sentiment et la fraîcheur de la nature.

2. — La maison Mame nous donne, cette année, un très bel album. L'illustration est l'œuvre du merveilleux artiste, bien connu des lecteurs du *Polybiblion*, qui signe Job. Titre : *A la gloire des bêtes*; auteur du texte : M. A. Fabre. Chacune des seize aquarelles qui ornent ce magnifique volume forme un véritable tableau et les trente-quatre gravures jetées dans le texte, quoique moins brillantes, ne leur sont aucunement inférieures. Les anecdotes visant des faits vrais ou légendaires sont réparties sous quatre divisions : *Les Héros sans le savoir*; *Les Gloires militaires*; *Les Amis de l'homme*; *Les Malices d'animaux*. Le champ est varié, abondant aussi; et donc l'auteur n'avait qu'à bien choisir afin de permettre à l'artiste de donner des compositions de haut goût : c'est ce qui a eu lieu. Nous pouvons ainsi admirer : l'Assaut de Rome par les Gaulois et les Oies du Capitole; Saint Pacôme et les crocodiles; le Caniche Mitraille; l'Éléphant de Porus; l'oie d'Esslingen; le Lévrier Mustapha à Fontenoy; Moustache présenté à l'Empereur; la Mule la Zarra; le Cheval du grenadier (retraite de Russie); le Barbet Dagobert; le Lion de Florence; le Dindon de Saint-Paul d'Uzier (à l'enterrement de son maître); l'Araignée de Pellisson; le Chien de Montargis; le Chien du duc d'Enghien (au moment de l'exécution de son maître); l'Orang-outang de Fitz-Gerald. Il s'en faut que cette nomenclature soit complète. La reliure avec titre en or et bêtes en couleurs est digne de l'album.

3, 4 et 5. — De la maison Mame, encore trois albums, plus modestes ceux-ci, mais gracieusement ornés d'images en couleurs par MM. Hérouard, R. de la Nézière et Léonce Burret. Dans le premier : *Les Bêtes à bon Dieu*, M. Jehan des Mauges raconte comment, grâce à une bête à bon Dieu, infime moyen de la divine Providence, fut reconnue l'innocence du jeune page d'un seigneur, mal et méchamment accusé d'assassinat par l'intendant du château, le vrai coupable aussitôt châtié. — Le même auteur, dans un autre album, rappelle *la Légende du Point d'Argentan*. Les images nous font voir, aussi bien que le texte, la Sainte Vierge achevant, certaine nuit, la dentelle de la bonne et pieuse jeune fille, qui, succombant à la fatigue, l'a invoquée et appelée à son secours. — Le troisième album,

Les Cloches de Pâques, encore de M. J. des Mauges, est un épisode de la Révolution en Vendée, qui prouve que « les Chouans furent chrétiens avant tout, qu'ils devinrent des héros, bien souvent des martyrs, et qu'ils surent pardonner. »

6. — M. Rie Cromer a égayé de fines et spirituelles aquarelles les chansonnettes mises en musique par Mlle Nelly Van der Linden Van Snelrewaard, que M. Dominique La Bonnardière vient d'adapter du hollandais pour la plus grande joie des bambins et bambines de France. Paroles simples et musique facile, très appropriée au texte, retracent en douze *Scènes enfantines* les occupations, les jeux, les joies et les petites tristesses de l'enfance. Et qui sait si la maman, tandis que les doigts de sa fillette s'exerceront à reproduire ces notes sur le piano et que de jeunes voix se formeront à chanter ces paroles, ne retrouvera pas ici tel ou tel souvenir de son enfance?

7. — Plus haut (p. 508), nous avons parlé de *la Semaine de Suzette*. Or, la librairie Henri Gautier a eu l'excellente idée d'en extraire la matière d'un album ultra-comique dont les enfants s'égaieront beaucoup : *L'Enfance de Bécassine*. Les 61 pages de cet album donnent approximativement la valeur de 400 images en couleurs dues à un artiste qui a le sens de la saine gaîté, M. J. Pinchon. Ces images, tirées sur papier fort, racontent l'histoire d'une petite Bretonne qui, ayant plus de cœur que d'intelligence, est perpétuellement victime de sa naïveté, ce qui, d'ailleurs, ne lui ouvre pas plus le jugement et n'altère en rien sa parfaite sérénité. L'effet est désopilant. A recommander spécialement pour les enfants tristes, s'il y en a, et pour les petits malades : on n'en compte que trop.

8. — De la maison Hachette nous recevons trois albums. Le premier : *Messieurs les animaux s'amusent*, continue une série très appréciée, due à la collaboration à de M. J. Jacquin pour le texte et de M. G.-H. Thompson pour l'illustration. Sans doute le texte est amusant, mais les images en couleurs et en noir sont désopilantes. Nous retrouvons là nos anciennes connaissances d'Acclimatation-ville : M. Lion, M. Tigre, M. Latrompe (l'éléphant), M. Croco (le crocodile), M. Hippo (l'hippopotame), M. Lourson, etc., qui passent leur temps, comme de simples humains, à jouer — et avec quel entrain, avec quelles poses ! — au golf, au criket, lawn-tennis, baseball, boxe, pugilat, régates, etc. Les scènes qui se déroulent au long de cet album sont d'une drôlerie achevée; elles feront la joie des petits et des grands.

9. — Des bêtes, encore des bêtes nous sont montrées par M. Ceci Aldin et présentées, en vers, s'il vous plaît, par M. Jacques Freneusel dans le deuxième album Hachette, intitulé : *Chiens, chats et leurs amis*. Ne croyez pas que ces « amis » soient des enfants ou leurs

parents : ce sont tout bonnement un cheval, des coqs, des poules, des canards, des canetons, qui conversent entre eux assez plaisamment. Les images de Cecil Aldin sont à la fois artistiques et humoristiques.

10. — Le troisième album Hachette nous raconte l'*Histoire d'un chien, d'une poupée et d'une petite fille*. A l'occasion de sa sixième année, on a donné à Margot une belle poupée dont le chien Pipo, unique favori jusqu'alors, se montre jaloux tout de suite. Et il traduit son hostilité par des méchancetés de sa façon, que les images de Mad Hermet reproduisent avec un naturel parfait.

11. — Les *Chansons et rondes de l'enfance* réunies dans le nouvel album de la maison Hetzel, sont les suivantes : *Malbroug s'en va-t-en guerre, la Mère Michel, Au Clair de la lune, Compère Guilleri, Monsieur La Palisse, la Tour prends garde, le Bon Roi Dagobert*. Les illustrations de M. L. Frœlich sont charmantes. Adaptées des anciens textes par M. F. de Gramont, ces chansons et rondes sont pourvues de « notation et accompagnement » par M. P. Lacome. Voilà un album qui ne manquera pas de plaire aux petits.

12. — La librairie Laurens continue la série de ses albums connue sous le titre de : *Les Leçons de choses du petit coloriste*. Celui qui nous arrive, intitulé : *Les Enfants*, offre huit sujets en double : l'un est en couleurs, l'autre reste à colorier d'après le modèle. C'est en quelque sorte le tableau de la journée enfantine : le lever, la toilette, le déjeuner, la classe, le jeu, la promenade, guignol, la mise en couleurs de dessins. Les compositions de M. J. Geffroy sont jolies et les textes différents mis sous les deux sujets coloriés et à colorier sont réussis.

IV. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, de la maison Mame. — 1. — Les troupes italiennes ont effectué une descente en Corse et M. G. de Lys nous raconte les péripéties de la défense de *l'Ile envahie*. Un ancien zouave pontifical, natif de l'île, un commandant d'artillerie breton et un officier de marine français prennent la tête des opérations. A côté d'eux, est une jeune fille, Benedetta Mazza di Porto, fille de l'ancien zouave pontifical, qui porte les messages et rend aux défenseurs de l'île de signalés services. L'épisode le plus dramatique d'un volume qui n'en manque pas, est la prise de Benedetta et sa condamnation à être fusillée. Un aéronaute français, Roland Salbris, paraît à point pour la délivrer et cette note d'actualité ne déplaira pas aux petits lecteurs auxquels convient ce récit mouvementé, écrit dans un esprit irréprochable, avec une note religieuse qu'il importe de signaler.

2. — Il y a près d'un quart de siècle qu'Hervé Bazin est mort et sa mémoire demeure chère à tous ceux qui l'ont connu; sa vie reste un exemple et une leçon pour tous les catholiques. Quelle vie

en effet, pleine — non de jours, puisqu'il est mort à quarante-deux ans, — mais d'œuvres généreuses, inspirées par la foi catholique la plus ardente et la plus ferme. Orphelin de père dès son enfance, de mère dans son adolescence, obligé de défendre sa foi et sa chasteté neuf ans durant contre les brimades de collégiens impies, il acquit de bonne heure une maturité d'esprit qu'il sut allier avec une fraîcheur d'âme et une gaîté parfois naïve qui ne le quittèrent pas jusqu'à sa mort et qui sont la marque d'un esprit détaché de soi et qui a trouvé en Dieu son fondement. Il était tertiaire de Saint François et le récit qui nous est donné de son existence révèle bien une âme franciscaine. La pensée de Dieu l'occupait tout entier et était la règle de ses actions. Aussi combien sa vie a été féconde en œuvres! Et combien son dévouement, servi par une grande activité, a su se dépenser sans compter au service des nobles causes! Professeur, dès sa fondation, à l'Université catholique d'Angers, journaliste, conférencier, écrivain, homme d'œuvres, partout il a laissé une trace profonde et ineffaçable. Trois grands dévouements ont occupé sa vie : dévouement à la monarchie légitime, dévouement à la sainte Église catholique, dévouement aux œuvres ouvrières. Quelles leçons ressortent de cette noble existence! Et quel plus beau livre d'étrennes pourrait-on recommander à la jeunesse que le livre que M. René Bazin a consacré dès 1891, sous le voile de l'anonyme, à son beau-frère : *Un Homme d'œuvres : Ferdinand-Jacques-Hervé Bazin* (1847-1891) et qu'il nous redonne aujourd'hui sous sa signature et avec la parure d'une illustration sobre, mais bien choisie et d'une exécution excellente. C'est à coup sûr l'un des livres les plus éloquents qu'ait écrits l'illustre académicien; il y a mis son cœur et sa foi. La jeunesse y apprendra les nobles ambitions, l'amour du devoir accompli simplement, du sacrifice accepté sans calcul, de tout ce qui est bien et beau. Nous souhaiterions de le voir entre les mains de tous les catholiques; ils y trouveraient un réconfort contre les tristesses de l'heure présente, ils y trouveraient aussi une invitation à faire leur examen de conscience et à rechercher s'ils comprennent et pratiquent leur devoir avec la même générosité.

V. — Bibliothèque illustrée format in-4, 3e série, de la maison Mame. — 1. — Béatrice Posa, *la Prisonnière de la Sierra*, persécutée et retenue en captivité pour des motifs d'intérêt, par ses demi-frères, est délivrée, après maintes aventures, par Philip Canfield, un Américain qui, le dénouement s'impose, l'épouse à la dernière page du volume. Mais avant d'en arriver là, le lecteur traversera, à la suite de son héros, des péripéties dramatiques, dont le cadre grandiose sont les sierras mexicaines. Il verra défiler une foule de personnages, entre autres : Maxime Tudero, le voleur de bestiaux,

qui est le mauvais génie du récit, et le Padre Miguel, qui est, au contraire, le protecteur avisé et énergique de l'héroïne. En somme, récit mouvementé, tragique, parfaitement moral, sinon très vraisemblable; mais les petits lecteurs, pour lesquels il est écrit, n'y regarderont sans doute pas de si près.

2. — Dans *Ceux qui espèrent*, on trouve la note profondément chrétienne et, en même temps, infiniment humaine. C'est l'histoire, toute simple, d'un groupe de pauvres gens sur lesquels un prêtre admirable, l'abbé Arsène, exerce une influence rayonnante, qui met dans leurs existences difficiles une lumière et un réconfort. Dans une langue familière, souvent émue, l'auteur raconte les scènes journalières de la vie chrétienne d'une petite ville; il touche, en passant, aux œuvres qui sont l'honneur de notre époque : à celles des Cheminots catholiques entre autres; il effleure, au cours du récit, les questions de l'apostolat des pauvres, des catéchismes, de la vocation, et cela dans un esprit juste, qui n'est ni sermonneur ni poncif. Bon livre à donner aux jeunes, qui y apprendront à connaître certains aspects émouvants de la vie des humbles.

VI. — Les Grandes Œuvres. Pages célèbres illustrées, de la maison Laurens. — 1. — Le *Virgile* de la librairie Laurens contient une élégante traduction des plus célèbres passages des *Géorgiques*, au nombre d'une douzaine environ. Elle est précédée d'une traduction non moins heureuse de cinq églogues de Virgile et suivie d'un choix d'églogues de Théocrite. C'est une inspiration méritoire que celle d'avoir fait ce rapprochement. Chacun sait que le poète de Syracuse a fourni au maître de la littérature latine le modèle qui l'a guidé pour la composition des *Bucoliques*. Mais le grand public n'a guère la facilité de consulter ses œuvres. C'est lui rendre service que d'en mettre sous ses yeux quelques échantillons. Le livre est accompagné de belles gravures en couleurs où revivent avec éclat le paysage et la civilisation antiques.

2.— Le chef-d'œuvre de Gœthe : *Faust*, nous est offert par la même librairie Laurens sous forme d'extraits reliés par des analyses qui suffisent amplement pour donner de l'ensemble une idée juste. Le traducteur, M. de Wyzewa, remarque, dans son *Introduction*, que « le sujet de *Faust*, comme nous nous le figurons, n'est pas l'aventure d'un vieil alchimiste qui vend son âme au diable en échange d'une nouvelle jeunesse, sauf pour lui à ne se servir de celle-ci que pour séduire une pauvre enfant innocente et rêveuse. » En réalité, ce que le vieux Faust achète au prix de son salut, c'est « le droit de connaître les modes les plus divers de l'existence et du plaisir humains... « Laisse-moi goûter successivement à tout ce que la vie peut offrir de jouissances, déclare en somme le vieux philosophe, méfiant et

désabusé, au représentant de l'Esprit du mal, et puis, si jamais l'une quelconque de ces jouissances réussit à me satisfaire, tiens-moi pour vaincu, et reçois mon âme dans ta nuit éternelle ». Or, rien ne satisfait le malheureux, si ce n'est, à un moment donné, le fait d'avoir construit une digue dont va dépendre le salut d'innombrables créatures humaines. Méphistophélès croit alors son heure venue : erreur ! « la noblesse de l'inspiration suprême de Faust » le sauve de l'étreinte infernale. Ce qui rend ce volume particulièrement séduisant, ce sont les vingt-quatre planches en couleurs, curieuses, originales, de M. Robert Pougheon.

VII. — Bibliothèque des écoles et des familles, de la maison Hachette. — 1. — M. Polydore Grangeneuve, sous-chef de bureau au ministère du commerce, et son neveu Lionel Grangeneuve ont acheté en commun un billet de la « Loterie de l'Œuvre des Enfants-Assistés » (n° 12150, série 5e). Au tirage, ce numéro gagne le gros lot : un million, simplement. Du coup, l'oncle et le neveu sont riches : ils n'ont plus qu'à encaisser... Sans doute, sans doute; mais le bienheureux billet est entre les mains de Lionel, et l'oncle Polydore, pour toucher, doit d'abord retrouver son neveu qui a quitté Paris pour Marseille. Le sous-chef et sa digne moitié se hâtent, se précipitent, se culbutent dans la direction de la cité célèbre par sa Canebière et sa bouillabaisse. Hélas ! l'oiseau s'est envolé en Italie, mais en quelle ville? On l'ignore. Il est parti avec un Américain original, si original que notre demi-millionnaire sans le savoir l'abandonne pour aller faire de l'agriculture et de l'élevage au Canada, laissant sa malle, qui contient le fameux billet, en gage dans un hôtel de Milan, parce qu'il n'a pu payer son écot. En Amérique, le jeune Grangeneuve a plus d'une aventure; il s'en tire avec honneur, et, à la veille d'épouser une aimable compatriote, celle-ci le fait rentrer en possession de sa malle de Milan et du million qu'elle renferme. Alors, l'oncle qui, de Paris, inonde la presse d'Italie et d'Amérique d'avis urgents à son insaisissable neveu, est enfin mis au courant de tout ce qui s'est passé et se passe, prochain mariage compris. Et tout le monde est heureux : le billet est payé, les ayants-droit en partagent le montant, l'oncle Polydore et sa femme traversent l'Océan, assistent au mariage de Lucien, devenu gros propriétaire et reviennent ensuite à Paris où ils attendront la visite des jeunes époux. Tel est, brièvement esquissé, le nouveau livre amusant, dramatique, spirituel et rempli des plus beaux sentiments que nous devons au délicat écrivain qui s'appelle Albert Cim et qui a pour titre suggestif : *Le Gros Lot.*

2. — Un bijoutier, émule sans génie du policier Fouché, poursuit de sa rancune toute une famille et la fait emprisonner sous l'accusation d'un attentat à la vie du Premier Consul. Par quels moyens le

traître parvient-il à échafauder son accusation? C'est sur ses perfides roueries que M. Gustave Toudouze fait pivoter le passionnant roman d'*Une Mystérieuse Affaire* (1803). Les victimes innocentes sont réhabilitées et leur persécuteur est justement frappé. De pittoresques illustrations de M. Maurice Leloir reproduisent avec fidélité les costumes et la physionomie de l'époque et contribuent à faire de cet ouvrage le type achevé du roman historique.

3. — L'Amérique est sinon plus que l'Europe, du moins plus exclusivement, le pays des inventions. Il était très naturel d'y situer un récit où joue son rôle capital la mise en œuvre des engins les plus récemment créés par les progrès de la science. *Les Pirates de l'air* accomplissent leurs exploits dans le Nouveau Monde. M. Vaudreuil, honorable ingénieur français installé à Québec, était depuis des années victime d'attentats perpétuels dirigés contre sa personne, sa famille et ses serviteurs. Pour y échapper, il n'imagina d'autre expédient que de se réfugier dans un coin perdu des Montagnes Rocheuses. Il faisait construire à son domicile deux aéroplanes perfectionnés sous la direction de son futur gendre. La veille du jour où ces appareils devaient être prêts à prendre leur vol, son ennemi réussit à s'emparer du plus grand d'entre eux, et du même coup à enlever sa fille. M Vaudreuil put heureusement utiliser l'autre pour gagner la retraite qu'il s'était choisie. Alors commence entre les deux vaisseaux aériens une lutte sans merci. Après les péripéties les plus émouvantes, elle se termine par la victoire de M. Vaudreuil, qui finit même par capturer son persécuteur, en qui il reconnut avec stupéfaction un frère, jadis condamné comme bandit aux travaux forcés, et qu'on avait les meilleures raisons de croire mort, puisqu'on avait dressé son acte de décès.

VIII. — Bibliothèque rose. — Jeanne, la petite paysanne tyrannisée par sa belle-mère, est prise en affection par Mme Dermont et sa fille Éliane. *Autour de Jeanne* et de ses amies se meuvent une foule d'autres personnages, sur lesquels le docteur Trémadec, sorte de bourru bienfaisant, exerce une influence heureuse. De nombreux épisodes, comiques ou émouvants, donnent de la variété au récit, qui convient aux petits lecteurs de six à huit ans. Il y règne, comme dans tous les livres de Mme Chéron de la Bruyère, un excellent esprit, et d'utiles leçons y sont données sous une forme amusante.

2. — Baptiste Catastrophe, nom symbolique de sa destinée, dit volontiers qu'il n'a *Pas de chance*, quand il ferait mieux de dire qu'il n'a pas de courage. Indolent, menteur, ingrat, il repousse les occasions qui lui sont offertes de gagner honnêtement sa vie et, encore plus ignorant et paresseux que pervers, il finit par échouer sur le pavé de Paris sans argent et sans amis. Une religieuse hospi-

talière et une dame charitable sont les instruments dont la divine Providence se sert pour orienter le propre-à-rien vers une vie meilleure; elles semblent y être arrivées, car, à la dernière page du volume, Baptiste comprendra qu'avoir « de la chance » signifie, le plus souvent, savoir saisir le fil conducteur de la vie, que la Providence met à la portée de chacun. Agréablement écrit par Mlle Henriette Giraldon, ce nouveau volume de la *Bibliothèque rose* est assez mouvementé pour amuser les petits lecteurs; il a, de plus, une note morale suffisante pour les instruire sur les inconvénients de la paresse.

IX. — La Petite Bibliothèque de la maison Colin. — 1. — Bien des personnes s'intéresseraient davantage à l'étude si attrayante des différentes branches de l'histoire naturelle si elles ne se trouvaient arrêtées, dès le début, par l'insuffisance de renseignements, sur la façon de s'y prendre pour se procurer et pour conserver les plantes ou les animaux qu'elles désireraient collectionner. Le livre de M. Coupin : *Comment on collectionne les fleurs, les bêtes, les pierres*, vient donc combler une lacune, car, comme le dit très justement l'auteur, il nous donne, avec le minimum de détails, et le maximum de clarté, tous les renseignements indispensables pour former une collection. Il nous renseigne sur les époques les plus favorables pour récolter telles plantes ou tels animaux, il nous indique les lieux où se trouvent les différentes espèces, leur façon d'y vivre et la manière de les découvrir; il mentionne les divers objets nécessaires à leur récolte et à leur capture et précise la manière de nous en servir. Grâce à lui, rien de plus simple que de composer un herbier, de se procurer et d'étaler les algues, de préparer les papillons et autres insectes, enfin de mettre en peau ou d'empailler poissons, oiseaux ou mammifères. Aussi, ce livre indispensable à tout commençant, rendra encore de grands services aux personnes déjà initiées aux études de l'histoire naturelle.

2. — Les *Promenades historiques* de M. Baguenier-Desormeaux, qui viennent de prendre place dans la série B « Histoire anecdotique » de la « Petite Bibliothèque » publiée par la maison Colin, sont ainsi caractérisées par leur auteur : « Il existe une quantité de localités, de maisons, qui méritent qu'on s'y arrête et qu'on y recherche avec soin les souvenirs des grands hommes qu'elles ont abrités ou des faits historiques dont elles furent le théâtre. C'est à une préoccupation de cet ordre que j'ai cédé, en écrivant ce petit livre où j'ai eu plaisir à noter, pour mes futurs lecteurs, quelques-uns des souvenirs historiques ressuscités en moi par la vue des lieux où ils se déroulèrent. » Les récits contenus dans ce volume, où il y a de l'agrément pittoresque et une érudition variée, sont les suivants : I. La Fontaine de Vaucluse. On

n'y lit pas sans étonnement à propos de la célèbre Laure : « Était-elle la femme de Hugues de Sade, l'un des ancêtres du *divin* marquis? » (p 8). — II. Domrémy. L'enfance de Jeanne d'Arc y est représentée sous des couleurs trop légendaires et en même temps avec un excès de scepticisme. — III. Le Petit Lyré et Joachim du Bellay. — IV. Les Charmettes. V. La Maison natale de Beethoven. VI. Le Berceau et la tombre de Chateaubriand. — VII. La Malmaison. — VIII. La Maison natale de Victor Hugo. — IX. Waterloo. — X. Les Séjours de Lamartine en Bourgogne. VISENOT.

NOTA. — Nous avons reçu trop tardivement quelques ouvrages qui auraient dû figurer dans cette revue générale des nouveautés pour étrennes; en attendant qu'il en soit question dans notre prochaine livraison. nous les indiquons plus loin, à la fin de la *Chronique*.

BEAUX-ARTS

1. *Ars una, Species mille. Histoire générale de l'art. Espagne et Portugal*, par MARCEL DIEULAFOY. Paris.Hachette, 1913, in-16 de XVI-415 p., avec 745 fig. et 4 pl. en couleurs, cartonné, 7 fr. 50. — 2. *Ars una. Species mille. Histoire générale de l'art. Flandre*, par MAX ROOSES. Paris. Hachette, 1913, in-16 de VIII-349 p., avec 656 fig. et 4 pl. en couleurs, cartonné, 7 fr. 50. — 3. *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au dix-neuvième siècle*, par STANISLAS LAMI. Paris, Champion, 1914, in-8 de I-471 p., 15 fr. — 4. *Manuels d'histoire de l'art. La Peinture* ,XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par LOUIS GILLET. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 508 p., avec 174 grav., 10 fr.— 5. GIORGO VASARI. *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*; trad. par CHARLES WEISS. 3e éd. Paris, Dorbon aîné, s. d., in-8 de XI-944 p., en deux tomes, avec 2 fac-similés et un plan, 15 fr.— 6. LÉONARD DE VINCI. *Traité du paysage*; trad. par PÉLADAN. Paris, Delagrave, s. d. in-8 de XI-174 p., avec 140 fig. démonstratives et 24 pl. hors texte, 7 fr. 50.— 7. *La Peinture bolonaise à la fin du* XVIe *siècle* (1575-1619); *les Carrache*, par GABRIEL ROUCHÈS. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 307 p., avec 16 pl. hors texte, 7 fr. 50. — 8. *Art et esthétique. Velasquez*, par AMAN-JEAN. Paris, Alcan, 1913, in-8 de 148 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 9. *Les Grands Artistes. Jacques Callot*, par EDMOND BRUWAERT. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 10. *Les Grands Artistes. Hubert Robert et les paysagistes français du* XVIIIe *siècle*, par TRISTAN LECLÈRE. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Corot*, par ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 12. *L'Enseigne de Gersaint, étude sur le tableau de Watteau, son histoire, les controverses, solution du problème*, par ANDRÉ MAUREL. Paris. Hachette, 1913, in-8 de 117 p., avec 10 pl. hors texte, 5 fr. — 13. *Les Villes d'art célèbres. Nevers et Moulins*, par JEAN LOCQUIN. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 180 p., avec 128 grav., 4 fr. — 14. *Les Villes d'art célèbres. Amsterdam et Harlem*, par L. DUMONT-WILDEN. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 156 p., avec 125 grav., 4 fr. — 15. *Les Villes d'art célèbres. Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, par G. DESDEVISES DU DEZERT. Paris, Laurens, 1913, in-8 de 172 p., avec 144 grav., 4 fr. — 16. *Les Villes d'art célèbres. Pérouse*, par RENÉ SCHNEIDER. Paris, Laurens, 1914, in-8 de 140 p., avec 115 grav., 4 fr. — 17. *Paysages d'Italie*. II. *De Milan à Rome*, par ANDRÉ MAUREL. Paris, Hachette. 1913, in-12 de I-285 p., 3 fr. 50. — 18. *En flânant. A travers la France. Paris*, par ANDRÉ HALLAYS. Paris, Perrin, 1913, in-8 de 362 p., avec 31 grav., 5 fr.— 19. *Nos Églises artistiques et historiques*, par PÉLADAN. Paris, Fontemoing, 1913, in-16 de XV-292 p., 3 fr. 50.

1. — L'illustre explorateur de la Perse, M. Marcel Dieulafoy, pour nous expliquer l'histoire des arts en *Espagne* et en *Portugal*, n'hésite pas à nous entraîner tout d'abord dans les lointaines contrées orientales où il découvre l'inspiration de l'architecture musulmane et la première élaboration des thèmes d'art religieux qui se développèrent dans les Asturies, la Castille et la Catalogne, après le départ des envahisseurs arabes. Cette étude des origines de l'architecture espagnole est poussée avec les scrupules archéologiques les plus minutieux, et l'on sent bien qu'elle a toute la prédilection de l'auteur dans le manuel d'art si intéressant, si vaste, sous une forme réduite, et si nouveau qui vient se joindre, dans la jolie collection *Ars una*, à ceux qui ont déjà paru sur l'Égypte, l'Italie du nord, l'Angleterre, la France. L'illustration de ce livre-ci est extraordinaire d'abondance et de précision, allant de sculptures et peintures préhistoriques jusqu'aux compositions les plus modernes, parmi lesquelles nous rencontrons avec plaisir les œuvres d'un Sorolla, d'un Zuloaga ou d'un Daniel Vierge.

2. — C'est à M. Max Rooses, l'éminent conservateur du Musée Plantin à Anvers, le biographe de Rubens, qu'est échu l'enviable honneur de parler de la *Flandre* dans cette même collection *Ars una*. Tout l'art flamand, avec ses débuts si graves, si délicats, si pieux, sa merveilleuse floraison dans les tableaux incomparables des Van Eyck, de Van der Weyden, de Van der Goes, de Memlinc, puis l'exubérance, le suprême triomphe de la couleur et de la vie dans les portraits et les compositions païennes ou chrétiennes tour à tour d'un Rubens, d'un Van Dyck ou d'un Jordaens, et, après le déclin du XVIIIe siècle, la belle et ardente renaissance qui commence au XIXe siècle et se continue de nos jours, quel plus noble sujet pour un écrivain passionnément épris des gloires de sa patrie? M. Max Rooses se montre dans ce livre l'érudit que nous connaissons et apprécions depuis longtemps, mais il s'y révèle aussi comme l'amateur le plus éclairé de l'art moderne; et ses pages si remplies de faits et d'opinions sont merveilleusement animées par tout un peuple de menues et admirables images.

3. — M. Stanislas Lami termine la série de ses précieuses publications sur la sculpture par un *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au dix-neuvième siècle*, dont le premier volume, allant de la lettre A à la lettre C, vient de paraître. Les précédents Dictionnaires nous avaient conduits de l'antiquité jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; ce dernier répertoire sera, comme il convient, le plus abondant, et comprendra plusieurs volumes. Rien qu'à feuilleter ce volume-ci, que de noms connus et célèbres nous rencontrons! Aizelin, Barrias, Bartholdi, Barye, Bonnassieux, Bosio, Bra, Cabuchet, Cain,

Carpeaux, Carrier-Belleuse, Carriès, Cavelier, Chaplain, Chapu, Charpentier, Clésinger, Cordier, Cortot, Crauk, Henri Cros, voici dans les trois lettres de début, les principaux; mais que d'oubliés auprès d'eux, qui ressuscitent! Tous ont leur biographie précise, souvent relevée d'anecdotes, que suit le catalogue aussi complet que possible, et par ordre chronologique, des œuvres, ainsi qu'une bibliographie détaillée. Ouvrage indispensable à toutes les bibliothèques de travail, en France et à l'étranger. Je n'ai qu'une critique, ou plutôt un regret, à exprimer, c'est que les noms des artistes étudiés ne figurent pas au titre courant de chaque page, au lieu du titre général du livre.

4. — M. Louis Gillet, lorsqu'il publiait sa belle *Histoire artistique des ordres mendiants*, avait déjà montré ces éminentes qualités, beaucoup plus rares qu'on ne le croit en général, du savant vulgarisateur, qui consistent à effacer le plus possible sous les couleurs et le mouvement de la vie, les recherches patientes et infinies de l'érudition; il vient de nous les découvrir, plus heureuses encore et plus brillantes, dans un livre considérable sur *la Peinture aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, le meilleur sans doute de cette série de manuels d'histoire de l'art, dirigée par M. Henry Marcel, qui en contient déjà d'excellents. Il continue, avec des analyses plus nettement enchaînées et une plus grande abondance de renseignements précis, l'éloquent manuel de M. Hourticq sur *la Peinture, des origines au* XVIe *siècle*. Il se joue, si l'on peut dire, sur le noble terrain des deux siècles classiques, appréciant comme il convient l'œuvre créatrice des grands décorateurs italiens, le génie lumineux d'un Poussin et d'un Claude, sensible surtout à la fécondité inlassable et à la fougue de Rubens, indulgent à la poésie sensuelle de Fragonard. Il n'en oublie aucun, et, pour nous aider à voir clair avec lui, il dresse, à la fin de son livre, de précieuses tables chronologiques des principales œuvres de peinture; les rapprochements les plus instructifs en doivent sortir. Et je vais même lui en signaler un auquel il aurait pensé sûrement, s'il avait pu insérer dans sa première colonne la Descente de Croix du Baroche, avant d'inscrire dans la quatrième celle de Rubens : il n'aurait pas repris, en s'y complaisant si amoureusement, un thème lyrique déjà traité par Fromentin sur les raffinements de sensibilité de Rubens. Non, Rubens prenait son bien où il le trouvait; et cette fois il l'a trouvé chez Baroche.

5. — Personne n'ignore quelle est l'importance pour l'histoire de l'art italien du grand ouvrage de Vasari : *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*; c'est la source parfois unique de tout ce que nous pouvons savoir de la biographie d'artistes qui nous sont chers entre tous. Il n'en existait qu'une traduction fran-

çaise, faite au siècle dernier, par Léclanché, publiée en dix volumes, et depuis longtemps épuisée et recherchée; celle de M. Charles Weiss, dont voici la troisième édition, mérite de trouver place dans les bibliothèques. Elle diffère de la traduction Léclanché en ceci d'abord qu'elle est moins encombrante, ne comprenant que deux volumes (paginés l'un à la suite de l'autre), grâce à l'élimination d'un bon nombre de biographies d'artistes secondaires, contemporains pour la plupart de Vasari, grâce aussi à des coupures dans la description d'œuvres qui n'existent plus. Ces suppressions ne peuvent être regrettées que des érudits; mais il faut bien dire qu'il leur est loisible de recourir au texte italien. D'autre part, M. Weiss a eu l'heureuse idée de traduire (ce que n'avait point fait son prédécesseur) les prologues et l'Introduction aux trois arts du dessin, qui est le traité technique le plus complet que nous ayons de la main d'un contemporain de Michel-Ange et de Titien; c'est en dire tout l'intérêt et toute la valeur.

6. — Le succès de la traduction jadis publiée par M. Péladan du *Traité de la peinture* de *Léonard de Vinci* l'a encouragé à nous donner une suite de cet utile volume. C'est le *Traité du paysage*, encore inédit en français, sorte de manuel technique et pratique, dont le texte, compilé par François Melzi, l'élève fidèle et l'héritier du grand peintre, est conservé dans le manuscrit du Vatican et reproduit dans les récentes éditions des œuvres littéraires de Léonard. Ceux qui s'attendront à trouver ici l'explication des mystérieux paysages dont le maître a enrichi ses chefs-d'œuvre, la Vierge aux Rochers, la Sainte Anne, la Joconde, seront désappointés devant la sécheresse de ces théories d'optique et de perspective (heureusement complétées par des figures schématiques); cependant, rien ne doit paraître négligeable de ce qui nous vient de Léonard. De belles planches hors texte illustrent cette publication; il est assez singulier que nous y rencontrions de tout, hormis du paysage, alors qu'il eût été si intéressant de grouper et les fonds de tableaux, et les compositions à la plume et à la sanguine où Léonard a exprimé son sentiment propre de la nature, et surtout ses merveilleuses études d'arbres et de fleurs, précieuses à l'égal de ses anatomies humaines: une seule planche, sur vingt-quatre, nous en fait soupçonner la délicatesse; c'est vraiment trop peu.

7. — J'ai trop largement usé, dans un travail récent, de l'excellente thèse de doctorat de M. Gabriel Rouchès sur *la Peinture bolonaise à la fin du* XVIe *siècle*, pour n'en pas connaître tous les mérites, dont le premier, et non des moindres, sera de contribuer à rétablir dans notre estime, sinon à remettre à la mode, ces grands maîtres de décor que furent *les Carrache*. Comment se prépare leur

enseignement et leur domination, comment ces professeurs incomparables réussissent à imposer à l'Italie et à l'Europe entière une façon de sentir et d'exprimer personnelle, bien qu'un éclectisme savant et méthodique y résume l'apport de leurs prédécesseurs, quelles forces vives il y a, malgré tout, dans une tradition dont s'alimentent, aujourd'hui encore, les leçons de notre École des beaux-arts, voilà ce qu'on trouvera dans ce sage et patient travail, que corroborent des index, un long catalogue et une bibliographie raisonnée, sans parler d'un bon choix d'illustrations.

8. — Rien n'est plus attrayant et instructif que de voir juger un grand peintre par un de ses pairs, par un homme de métier et de sentiment. Aucun écrivain, si intelligent soit-il, mais seulement écrivain, n'égalera les pages d'un Fromentin sur Rembrandt et Rubens. Aussi bien est-ce avec joie et reconnaissance que nous devons accueillir le petit volume de M. Aman-Jean sur *Velasquez*. Il ne prétend nullement à nous donner une étude savante et chronologique sur le maître souverain de la couleur; il fait mieux, il nous l'explique, tout en nous racontant ses impressions espagnoles; et les digressions même les plus lointaines en apparence nous ramènent toujours au peintre des Ménines, des Fileuses et des Lances.

9, 10, 11. — La jolie collection des « Grands Artistes » s'est enrichie de trois monographies consacrées à trois maîtres français du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle. Le nouveau biographe de *Jacques Callot* est M. Edmond Bruwaert, dont les recherches ont profondément modifié et complété le peu que nous savions de la vie de l'illustre graveur lorrain. Son petit livre dépasse de beaucoup, par l'importance historique, la portée habituelle de ces sortes de publications; il remplace de façon définitive tout ce qui l'avait précédé. — M. Tristan Leclère, qui est, sous le nom de Tristan Klingsor, un de nos excellents confrères en critique d'art, nous donne, sur *Hubert Robert et les paysagistes français du* XVIIIe *siècle*, des pages toutes pleines d'érudition, de goût et de charme. Comme de juste, Robert est le maître du chœur dans cette histoire si attachante, qui commence au grand Watteau, et se continue par Oudry et Joseph Vernet pour se terminer avec le délicat et spirituel Louis-Gabriel Moreau; l'on y fait mieux par moments que prévoir tout le sentiment et la grâce qui vont bientôt éclore dans l'art des maîtres du XIXe siècle. — Et c'est *Corot* enfin, dont M. Moreau-Nélaton nous raconte la vie et les œuvres avec l'autorité d'un historien qui est lui-même un artiste, et qui a consacré une bonne part de sa vie à élever généreusement au plus délicieux des peintres un monument digne de sa gloire. Il a ingénieusement divisé son étude en autant de chapitres qu'il y a dans le volume de reproductions des œuvres capitales du

maître, et l'analyse de ces tableaux, encadrée de vives et charmantes anecdotes, se trouve nous donner, d'époque en époque, le plus ressemblant portrait du peintre des lacs et des nymphes.

12. — Peu de tableaux ont une histoire plus compliquée et plus mystérieuse que cette fameuse *Enseigne de Gersaint*, peinte par Watteau presque mourant chez son ami, et dont il reste aujourd'hui deux exemplaires, l'un, qui n'est qu'un fragment, chez un amateur parisien, l'autre, coupé en deux, mais donnant toute la composition, chez l'empereur d'Allemagne. En 1900, on a vu à Paris le fragment; en 1910, l'empereur a montré à Berlin les deux morceaux. Où est l'œuvre originale, où faut-il retrouver la main du maître? Les articles, les brochures ont abondé. M. André Maurel, par une série de déductions et de comparaisons photographiques, arrive à la conviction que l'original de Watteau est la peinture de Paris; et certes, pour qui n'aurait point vu les deux œuvres, ses raisonnements, et les admirables photographies qu'il nous apporte sembleront imposer l'évidence. J'avoue, même aujourd'hui, n'être point persuadé; j'en appelle au témoignage de mes yeux, et, malgré la force des arguments de son avocat, je persiste à condamner l'Enseigne parisienne. Mais je n'en aime pas moins le beau livre qui m'a longuement et amoureusement guidé à travers un mystère troublant, non pas celui de l'Enseigne, mais celui même du génie de Watteau.

13, 14, 15, 16. — Dans la collection des « Villes d'art célèbres », voici quatre nouveaux volumes. Le premier nous conduit en deux villes de France un peu négligées des touristes, et bien à tort, *Nevers et Moulins*. Nevers, debout sur sa colline au bord de la Loire déjà majestueuse, a gardé de nombreux et saisissants souvenirs de ses richesses anciennes. M. Jean Locquin nous fait connaître les églises et les abbayes des époques romane et gothique, les restes encore très intéressants d'architecture militaire et civile, les monuments de la Renaissance; il nous fait visiter les musées, et nous initie à l'histoire des si curieuses faïences nivernaises. Il n'a pas moins à nous dire de Moulins, où l'on sait qu'il y a des trésors, entre autres la délicieuse, l'incomparable Vierge du « peintre des Bourbons », et il a joint à la description de ces deux cités jadis puissantes et riches en œuvre d'art, celle de quatre petites villes qui les encadrent et les complètent, La Charité-sur-Loire, Saint-Pierre-le-Moutier, Souvigny et Bourbon-l'Archambault. — M. Dumont-Wilden nous introduit chez Rembrandt et chez Frans Hals, à *Amsterdam* et à *Harlem*. Son livre, solidement étayé de science historique et de critique d'art, est en même temps un des plus agréables que l'on puisse rencontrer par le goût littéraire et le sentiment de la vie qui

l'animent; il fait voir, comprendre, aimer la Hollande. — On trouvera dans les pages de M. Desdevises du Dezert sur *Barcelone et les grands sanctuaires catalans* un pareil goût de la vie et des éléments pittoresques de l'art. Les audaces, les bizarreries même de l'architecture si moderne qui a déjà transformé l'aspect de cette ville commerçante et en voie de croissance rapide, sont analysées avec une sympathique indulgence; et certes il y a dans le monde religieux peu de monuments plus extraordinaires que cette basilique de la Sainte Famille encore inachevée, dont nous avons pu voir à Paris, il y a quelques années, les plans et une partie du décor; c'est tout un monde. Les sanctuaires catalans, Girone, Saint-Jean-des-Abbesses, Vich, Montserrat, Manresa, Lerida, Poblet, Tarragone, d'autres encore, comptent, on le sait, parmi les principales richesses archéologiques de l'Espagne. — M. René Schneider est un critique d'art délicat, dont nous avons déjà de fort gracieuses et pénétrantes impressions sur Rome et l'Ombrie: son raffinement s'exerce avec joie parmi les églises, les palais et les musées de l'aérienne et lumineuse *Pérouse*, belvédère et forteresse qui domine la sainte vallée d'Assise. Il y a ici, selon le titre d'un livre célèbre, « du sang, de la volupté et de la mort » mêlés à la dévotion la plus tendre: que de nuances où peut se jouer heureusement une âme d'historien sensible! C'est, je pense, par un lapsus que l'auteur nous parle (p. 8) de la légende de saint François *et* des trois compagnons. — Bien entendu, l'illustration de ces quatre volumes est, comme toujours, abondante et charmante; quelques photographies, surtout parmi les italiennes, paraîtront un peu noires.

17. — Heureux M. André Maurel, d'avoir pu mener à bonne fin, avec patience et liesse, l'œuvre entreprise depuis bien des années! Le second volume, qu'il vient de nous donner, de ses *Paysages d'Italie*, est, nous annonce-t-il, le dernier de cette série de promenades savantes et pittoresques dont nous avons parlé ici à diverses reprises, et auxquelles il en faut ajouter d'autres, à Rome, Naples, Florence et Venise (ce livre-là prêt à paraître bientôt). Sa bonne humeur, la vivacité fort amusante de son érudition, ne se sont pas lassées ni démenties un instant; et dans les pages où il nous guide de la Lombardie au Tibre, en passant par Crémone, Sabbioneta, Imola, Faenza, Forli, les petites villes de la Romagne, des Marches et de l'Ombrie, et les vieilles cités étrusques de la province romaine, ces qualités de vaillante endurance sont plus que jamais remarquables. Le séjour à Caprarola est peut-être ce qu'il y a de plus achevé et agréable dans tout le livre; il faut bien dire aussi que la plupart de ces voyages sont de très rapides randonnées en automobile. Nous autres, vieux Romains, visitions jadis ces divines contrées dans le

voiturin classique ou la calèche vénérable. Vous allez si vite, mon cher confrère, que la couverture de votre livre porte déjà — vérifiez — le millésime de 1915 ! Quelle hâte de vivre ! à nos âges !

18. — M. André Hallays, ayant commencé de nous conduire *En flânant, à travers la France*, après les délicieuses promenades en Touraine, en Provence, en Alsace, dont nous gardons le fidèle souvenir nous ramène pour un temps à *Paris*. Il y est chez lui, et toutes les vieilles pierres lui parlent, et il voudrait à toutes épargner les plus cruelles mutilations, celles que font les savants et magnifiques architectes, celles que l'on ne peut guérir, car elles vont jusqu'à l'âme. Il nous fait vivre dans les demeures charmantes du passé, avec les Miramionnes du quai de la Tournelle et les Visitandines du faubourg Saint-Jacques, chez Scarron et chez Boileau, il nous décrit ce qu'on pouvait voir encore en 1900, du Carmel où se réfugia Louise de La Vallière, il évoque Notre-Dame de Paris au temps de Louis XIV, il dépeint l'hôtel Le Brun et l'hôtel de Biron, la maison où Voltaire est mort, puis, nous tranportant au dix-neuvième siècle, il dirige notre pèlerinage parmi les logis successifs de Victor Hugo; et que d'autres visites attrayantes au cours de ces pages où l'érudition n'est qu'une grâce et une finesse de plus, et quel émouvant et chaleureux plaidoyer, toujours, pour ce que nous devons aimer, vénérer et défendre !

19. — On sait avec quelle patiente et inlassable ténacité, depuis deux ans, M. Péladan s'est astreint à publier dans les colonnes du *Figaro* la liste des églises de France, antérieures au XVIIe siècle, qui restent à classer ; il y en a dix mille ! Ce travail doit nous être donné en volume; en attendant, et comme préface éloquente à ce long inventaire, voici toute une série d'articles et de lettres, qui forment les chapitres d'un livre à lire et à répandre, *Nos Églises artistiques et historiques*. M. Péladan s'arrête au seuil du XVIIe siècle; je crois qu'il a tort; bien plus sagement, M. Maurice Barrès a plaidé la cause de toutes les églises antérieures à 1800; après cette date, les architectes n'ont su construire que des monuments hybrides, ou des copies. Mais lisons ce livre, et faisons-lui la propagande que mérite toute œuvre charitable et généreuse; et quelle œuvre plus généreuse et plus charitable que de tenter, par tous moyens, de sauver ce qui fait la douce et auguste figure de notre pays, de faire entrer dans tous les cœurs ce que Barrès appelle sous l'invocation de Jeanne d'Arc, « la grande pitié des églises de France ! »

(A suivre.) ANDRÉ PÉRATÉ.

THÉOLOGIE

Apologie du catholicisme par les incrédules. Exposé du dogme, de la morale et du culte catholiques, par l'abbé Ernest Augier. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-309 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est un long travail de patience et d'érudition que vient d'accomplir M. l'abbé Augier. Il a relevé dans les écrivains et orateurs incrédules les aveux qu'ils ont laissé échapper en faveur de la religion catholique. Ces citations, rassemblées sous un certain nombre de titres, constituent une sorte d'exposé apologétique, d'une forme piquante et originale. Le recueil sera surtout utile aux conférenciers, qui auront ainsi sous la main un arsenal où ils trouveront des preuves ou des confirmatur assez inattendus.

Peut-être aurait-on pu apporter plus de soin dans le choix de ces pensées puisées à toutes les sources. Ainsi, quelques auteurs, s'ils étaient encore de ce monde, rougiraient de se voir accolés aux pires des incroyants : le vicomte Walsh, Armand de Pontmartin, Alfred Tonnellé — qu'on a tort d'écrire Tonnelli, — sont plutôt célèbres par leur foi et leurs sentiments religieux. C. S.

SCIENCES ET ARTS

Vers un ordre social chrétien. Jalons de route, 1882-1907, par le marquis de La Tour du Pin-La Charce. 3e éd. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-8 de XI-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre même de ce volume, qui fait contraste avec le dogmatisme trop assuré et l'agaçante suffisance qu'étalent ceux de certains ouvrages, plaît tout d'abord pour son intelligente modestie. Ce ne sont que des orientations, des jalons de route, et non pas vers l'ordre social chrétien, mais vers *un* ordre social chrétien. Ce n'est nullement à dire que l'auteur manque de fermeté dans ses convictions ni de hardiesse à les affirmer. Ce sont des notes d'un militant et d'un combattant d'avant-garde, des notes prises en campagne, et qui parfois se ressentent de l'âpreté de la lutte. Celle-ci est menée ardemment, tout le long de ce gros volume, contre l'individualisme, auquel on reproche de conduire d'une part au libéralisme et au capitalisme, d'autre part à l'étatisme révolutionnaire et au socialisme. Après une sorte de préambule sur les origines d'un programme, qui sont aussi celles de cette grande œuvre des Cercles catholiques, pour laquelle le comte de Mun n'a guère trouvé de collaborateur comparable au marquis de la Tour du Pin, suivent quatres séries d'études, ainsi intitulées : *Économie sociale*, dans laquelle sont esquissés les linéaments du régime corporatif à élaborer, et condamnés, un peu bien sévèrement,

les prêts à intérêt; — *Politique sociale*, où l'on remarquera de vives études sur le mouvement syndical, sur les institutions représentatives, sur la démocratie et la ploutocratie, présentées comme deux maux qui ne s'annulent pas en se combattant: — *Au contre-pied de la Révolution*, où sont émises des idées qui ont fait leur chemin sur le bien de famille, sur la représentation professionnelle, sur les provinces françaises, où l'on propose hardiment une sorte de reconstitution de la noblesse rurale par voie de sélection naturelle; — *La Restauration française*, qui n'est présentée comme possible que si, renouant sa vieille tradition et se libérant des gouvernements de parti, le pays rétablit la monarchie représentative, c'est-à-dire le gouvernement direct du Roi en ses conseils, tempéré par la représentation du peuple en ses états. — Ce résumé trop rapide donne cependant une idée de la multiplicité et de la complexité des questions qu'agite le marquis de la Tour du Pin. Le vaste et généreux programme qu'il expose avec une belle franchise et une verve volontiers caustique, intéressera ceux mêmes qui ne souscriraient pas à tous ses articles, ceux qui croient, comme moi, que la liberté du travail peut être sainement entendue, opportune à défendre, et qu'il faudrait chercher à la concilier, non la présenter comme incompatible, avec l'organisation de la profession.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

LITTÉRATURE

Grammatica italo-araba, *con i rapporti e le differenze tra l'arabo letterario e il dialetto libico.* Guida degli studiosi nella lingua degli Arabi redatta dal Cav. GIUSEPPE SCIALHUB. Milano, Hoepli, 1913, in-16 cartonné, XVII-396 p. — Prix : 5 fr. 50.

Les manuels Hœpli, qui comptaient déjà deux travaux très estimables sur les dialectes arabes, l'un de E. Griffini sur l'arabe parlé de Libye, l'autre de A. Nallino sur celui d'Égypte, viennent de s'enrichir d'un troisième dont l'auteur, un Syrien né à Damas et jadis professeur au Collège patriarcal de Beyrouth, habite Livourne sans interruption depuis 1888. Cette dernière œuvre a pour but de permettre aux Italiens une assimilation plus complète des indigènes de leurs nouvelles conquêtes de Tripolitaine et de Cyrénaïque.

Dans une première partie, les règles de l'arabe littéral sont méthodiquement et clairement exposées. Leur application est ensuite réalisée dans des exercices qu'on voudrait peut-être un peu plus nombreux. Une seconde partie est spécialement consacrée aux rapports et différences qui existent entre la langue littéraire et le dialecte libyque. C'est évidemment la plus intéressante pour nous qui, depuis plus de quatre-vingts ans, sommes en contact journalier avec les populations musulmanes de l'Afrique du nord.

L'exposé grammatical est ici assez sommaire, quoique suffisant. D'ailleurs, il est suivi d'un vocabulaire comparatif assez copieux (p. 232-396) où la traduction des mots arabes est constamment accompagnée d'une transcription italienne.

Le travail de M. Scialhub est, en somme, éminemment pratique. Est-il cependant capable de donner aux étudiants une connaissance approfondie d'un idiome difficile? L'auteur n'en a sans doute pas eu l'ambition. Pourquoi n'a t-il pas, au moins, ajouté une Chrestomathie?

H. Guérin.

Anatole France, par G. Michaut. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de xxxv-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ayant pendant de longues années travaillé sur le « prince des dilettantes », ayant lu, plume et fiches en mains, son œuvre entière et autant que possible dans l'ordre chronologique depuis ses articles du *Chasseur bibliographe* et du *Bibliophile français*, l'ayant suivi à travers tous les journaux où ce jongleur a exécuté et répété mille et mille fois les jeux et cabrioles dont ses livres sont faits, ayant aussi analysé tout ce qui a été écrit sur son compte et les enquêtes déjà faites sur les sources de tel ou tel de ses livres, M. Michaut non seulement lui a eu vite arraché le triste et facile secret : de son intelligence qui n'a point de fond, qui est toute réceptive comme le miroir mobile d'une eau courante; — de son imagination, impuissante à créer, même à construire, appliquée et habile à copier, à traduire, à transposer en cent manières d'un art à un autre, d'un siècle et d'un milieu à un autre, de ses propres écrits de la veille à ceux du jour, les choses vues, lues, retenues par une mémoire tyrannique; — de son goût esthétique et de sa sensibilité, qui ne sont, en leurs variations et contradictions, que l'expression d'un tempérament surtout sensuel, donc égoïste, capable de violence et de haine autant que d'impudeur souriante et cynique; mais il a constitué un dossier formidable : de ses « idées » qui se trouvent être celles de tout le monde, pillées dans la boutique de bouquiniste de son père d'abord, puis dans le monceau des livres de tout genre que son métier de critique lui a fait « dépouiller » pour ses comptes rendus de la *Vie littéraire* au *Temps* (on les suit par tous ses volumes); — de ses descriptions, peintures, scènes et portraits, épisodes, toujours répliques d'une gravure ou d'une page d'histoire, contrefaçons, inconscientes ou non, des gestes des autres; — et de ses souvenirs personnels qui le dominent et le feraient, si l'on osait dire, rabâcheur; — et des morceaux, propos, anecdotes, traits d'esprit, gentillesses et grivoiseries, que ce virtuose de l'escamotage a pris à tous et s'est repris souvent à lui-même, en les faisant passer et repasser sous nos yeux abusés.

Or, l'on pourra trouver que M. Michaut à son tour se répète, et entasse jusqu'à l'excès preuves sur preuves et documents sur documents; mais c'est la nature même de son opération et celle du sujet auquel il ouvre le ventre, qui a voulu ce déballage interminable. Il fallait bien montrer qu'il ne s'agit pas là de quelques rencontres fortuites, d'accidents de mémoire plus ou moins clairsemés dans l'œuvre; mais que c'est le tout de l'œuvre, véritable centon seulement mis en œuvre avec un style délicieux, que ce ventre est un capharnaüm inépuisable : plus on en sort d'objets hétéroclites, plus on en trouve, et partout, et jusqu'au bout. Et voilà dans un seul conte de l'Horace et du Louis Ménard, du Marc-Aurèle et du Bréviaire romain, du Callimaque et la religieuse Hroswitha, du Chateaubriand et du Flaubert, du Renan, du Maupassant et du Dion Chrysostome, etc., etc... C'est cette accumulation même qui est amusante et instructive... Ailleurs, ce sera à la fois M. Bourget, M. Gaston Paris, M. Dieulafoy, M. Jules Case, M. Psichari qui auront des droits d'auteur à réclamer. Et il faut bien, pour que vous n'accusiez pas d'exagération, qu'on vous donne, dût la liste paraître interminable, les dates des numéros du *Temps*, où avaient paru déjà et même deux fois plutôt qu'une, *tous* les articles entiers ou fragments à peine retouchés, tous les « passe-volants » qui, publiés avec de nouveaux titres dans *l'Écho de Paris*, ont composé ensuite *Pierre Nozière* ou *le Jardin d'Épicure*...

Ceux qui n'auraient pas la patience de compulser tout ce répertoire pourront en recueillir les conclusions, la fleur, dans l'excellente étude-préface qui est en tête du volume. Mais il était nécessaire que les pièces à conviction fussent entassées là sous les yeux de tous, et que les plus obstinés admirateurs du grand clown Anatole France, dit Sylvestre Bonnard, dit Servien, dit Nozière, dit Jérôme Coignard, dit Tournebroche, dit Crainquebille, pussent venir manier eux-mêmes et compter ses os sur la table ...

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Juridiction de la municipalité parisienne, de saint Louis a Charles VII, par GEORGES HUISMAN. Paris, Leroux, s. d. in-8 de XIII-261 p. — Prix : 7 fr.

La municipalité parisienne n'apparaît normalement constituée que dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Jusque vers 1260, les *marchands de l'eau*, qui constituaient la Hanse parisienne, administraient la ville comme prévôts de Paris, surveillaient la levée des impôts et la répartition de la taille; puis, par une évolution insensible, le *prévôt des marchands de l'eau* devint le *prévôt des marchands*, personnifiant ainsi l'ensemble de la bourgeoisie parisienne et réalisant un groupe-

ment qui devait devenir la *municipalité*, jouissant de droits particuliers et d'une juridiction spéciale. C'est l'historique de ces origines que M. G. Huisman s'est attaché à retracer, en recherchant jusqu'à quel point les divers privilèges concédés à la bourgeoisie parisienne ont pu favoriser le développement des attributions judiciaires municipales.

Ayant posé ces prémisses dans une intéressante *Introduction*, qui ne compte pas moins de 40 pages, l'auteur a développé son sujet dans neuf chapitres dont la division éclaire fort bien la matière qu'ils renferment. En voici l'énumération : I. L'Organisation générale du Parloir aux bourgeois. — II. Le Parloir aux bourgeois, tribunal de la Hanse. — III-IV. La Juridiction de la municipalité sur la Seine et ses affluents, ainsi que sur le commerce en général. — V. Le Parloir aux bourgeois, tribunal de commerce. — VI. La Juridicition de la municipalité en matière financière. — VII. La Juridiction du domaine de la ville. —VIII. Le Parloir aux bourgeois et la Coutume de Paris. — IX. Les Adversaires de la juridiction municipale (le Parlement et le Châtelet). — Ces neuf chapitres, dont je regrette de ne pouvoir donner ici qu'un aperçu bien sommaire, sont suivis de quelques pages consacrées à la *Conclusion*, dans lesquelles M. Huisman montre que, tandis que l'extrême confusion des événements donne à l'histoire politique de la municipalité parisienne, pendant les premiers siècles de son existence, un caractère varié et complexe, la juridiction du Parloir aux bourgeois, soumise toujours aux mêmes principes, demeure empreinte de simplicité et d'unité. Il me reste enfin à signaler un *Essai de reconstitution d'un répertoire de jurisprudence municipale* (XIVe-XVe siècles) que l'auteur a placé en *Appendice*, et qui est conçu sur le plan de celui que M. G. Fagniez a publié jadis dans le XVIIe volume des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, et j'aurai donné un résumé de cette histoire partielle de la juridiction de la municipalité parisienne. Si ce résumé s'est trouvé plus succinct que je l'aurais souhaité, j'aurai du moins eu le plaisir d'attirer l'attention des travailleurs sur un volume qui ne dépare pas la *Bibliothèque d'histoire de Paris*, dont il fait partie. P. Lbe.

Figures du passé. La Duchesse de Chevreuse. Une Vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII, par Louis Batiffol. Paris, Hachette, 1913, in-8 de VII-311 p., avec 8 planches. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était pas une entreprise facile que de tracer à nouveau l'histoire de Mme de Chevreuse après le souvenir de l'éclatant succès que valut, il y a un demi-siècle, à M. Cousin vieillissant la vie de l'héroïne de la Fronde écrite par lui avec tant d'enthousiasme. M. Batiffol, qui

connaît si bien l'époque de Louis XIII, a pris son sujet d'une façon plus large; et, sans dédaigner les documents inédits, il a fait un moindre usage des fameux carnets de Mazarin. C'est dans l'histoire générale, dans les Mémoires du temps qu'il a puisé sa documentation, en ayant bien soin d'indiquer à la fin du volume les sources de chaque chapitre. Et sa méthode même le conduit à être plus sévère pour cette « vie d'aventures et d'intrigues », qui a eu plus d'une fois tant de répercussion sur les affaires publiques. Le connétable de Luynes n'était plus jeune quand, dans tout l'éclat de sa fortune, il épousa Marie de Rohan. Favori de Louis XIII, qu'il avait débarrassé de Concini, sa femme devait prendre la première place près de la Reine; mais dès le début ce n'est pas par la vertu qu'elle prétendit exercer son influence. Aussi belle que coquette, aussi intelligente qu'audacieuse, elle entraîna Anne d'Autriche dans des aventures, que la timidité et aussi la religion de la princesse empêchèrent de tourner mal. Quant à celle qui allait devenir Mme de Chevreuse, elle avait commencé, du temps de son premier mari, à mener une existence irrégulière dans laquelle elle mêla jusqu'au bout l'amour et la politique : deux passions qui lui valurent bien des traverses, mais dont il semble qu'elle ne pouvait se passer. C'est dans les rangs de l'« opposition », comme nous dirions aujourd'hui, qu'elle combattit sans cesse, ne redoutant ni les dangers ni l'exil, toujours sur la brèche, aussi redoutable à Richelieu tout-puissant qu'à Mazarin, que sa nationalité rendait peu populaire.

Au reste, si elle créa des difficultés au pouvoir, elle ne porta pas bonheur à ceux qu'elle poussa à la révolte. Elle est la principale responsable de la mort ou de la disgrâce de Chalais, de Montaigu, de Châteauneuf. Trahissant successivement tout le monde, Louis XIII l'avait prise en une véritable aversion : aussi fit-elle prudemment, à la majorité de Louis XIV, de se retirer définitivement du monde, car après la Fronde, elle ne serait jamais rentrée en grâce. Par une juste conséquence de ses désordres, la fin de sa vie fut très malheureuse : elle se débattit contre la ruine et la misère, soutenant des procès avec toute sa famille, si bien que sa mort en 1679 fut une véritable délivrance. Son nouveau biographe a complété sous ce rapport tout ce que le philosophe-admirateur avait à peu près passé sous silence.

M. Batiffol semble avoir pleinement raison contre M. Cousin dans son jugement sur l'« héroïne », peu sympathique après tout, qu'il a fait revivre avec moins d'indulgence. Il ne s'accorde pas plus avec son devancier dans les portraits qu'il trace accessoirement des personnages du temps. Très sévère pour Buckingham, il est non moins défavorable à Luynes et à Châteauneuf, dont M. Cousin s'était montré très partisan, et il défend Richelieu contre les attaques indirectes que les amis de Mme de Chevreuse ne lui avaient pas ménagées. Chaque époque a

sa manière d'écrire l'histoire; et c'est le côté piquant de ces études rétrospectives de comparer des appréciations différentes sur les mêmes faits et les mêmes hommes. En tout cas, M. Batiffol a le talent de charmer et de convaincre son lecteur : son joli volume, qui n'est alourdi par aucune dissertation ni aucun étalage inutile d'érudition, a tout l'intérêt d'un roman. Le sujet était, d'ailleurs, romanesque.

G. Baguenault de Puchesse.

Figures du passé. Lauzun, un courtisan du grand Roi, par le duc de la Force. Paris, Hachette, 1913, in-8 de VIII-255 p., avec 8 planches. — Prix : 7 fr. 50.

M. le duc de la Force, dans un livre excellent, vient de retracer l'histoire de son aïeul Lauzun. Je n'en sais pas de plus romanesque. Dans ce XVIIe siècle qui vit s'élever et crouler les plus éclatantes fortunes, qui tira de l'ombre des inconnus pour les y rejeter plus durement, son aventure demeure singulière, exceptionnelle, quasi miraculeuse. Chose étrange : la vie, avec ses cahots, ses brusques alternatives de grandeur et de misère, le trouva continuellement égal à lui-même, avec le même caractère acharné, la même nature ironique, le même calme presque indifférent devant les succès et les disgrâces. Et cependant, il traverse des tempêtes, où des âmes moins fortement trempées eussent été balayées. Est-il besoin de rappeler en détail la carrière de Lauzun? On retrouve son nom à chaque page dans l'histoire de Louis XIV, non certes à la première place — cette place qu'il faillit occuper — mais un peu en retrait, bien en vue pourtant et toujours présent.

Arrivé à Paris comme tant d'autres gentilshommes de province, pour y tenter la fortune, protégé par son cousin, le maréchal de Grammont, le jeune marquis de Puyguilhem débuta brillamment dans la carrière des armes : il servit avec honneur, accompagna le Roi dans le triomphal voyage de 1659 aux Pyrénées et, lors de la fameuse entrée de 1660 qui déroula rue Saint-Antoine, devant les hautes fenêtres de l'hôtel de Beauvais, les pompes du cortège royal, il figurait comme « capitaine des bees de corbin ». Depuis, il fut de tous les voyages, de toutes les fêtes; son crédit était immense, sa fortune assurée. Il se croyait tout permis, jusqu'aux pires éclats : on sait avec quelle cruauté brutale, il se vengea sur l'adorable princesse de Monaco d'une infidélité supposée. On le mit à la Bastille, mais il n'y resta guère. Il y devait revenir à la suite d'une dispute d'une violence extrême, avec Mme de Montespan. Il sortit de prison, capitaine des gardes, et prenait en même temps le nom de comte de Lauzun. Il semblait qu'il fût au faîte de sa fortune : l'aventure amoureuse la plus surprenante devait tenter de le hisser plus haut encore.

On connait cette extraordinaire intrigue : la passion de la Grande Mademoiselle, d'abord dissimulée, puis avouée officiellement, la rumeur soulevée à la Cour, la foule des courtisans se ruant au Luxembourg, la sourde colère de la Reine, l'opposition de la favorite, l'autorisation royale donnée, puis reprise et enfin, le coup de tonnerre éclatant dans le ciel sans nuages, le brusque réveil du rêve le plus étourdissant, l'arrestation de Lauzun et son incarcération à Pignerol. Il devait y rester dix ans, jusqu'en 1681. On lira, avec un intérêt qui ne se dément pas, dans le livre de M. le duc de la Force, les détails les plus pittoresques sur cette aventure, sur les réticences, les mignardises, les petits manèges sentimentaux de Mademoiselle, les aveux soupirés à voix basse, les billets doux échangés à l'église. Lauzun, jusqu'au dernier moment, garda l'attitude la plus correcte, mais la plus énigmatique. Une fois sorti de prison, et son mariage célébré secrètement, il se montrera plus aigri, plus amer de tout le bonheur entrevu et disparu. Après la mort de sa femme, rentré en grâce, vieilli et désabusé, il se remariera cependant avec la jolie Mademoiselle de Quintin, Geneviève de Durfort-Lorge. Il finira au couvent des Petits-Augustins une vie prodigieusement mouvementée.

Fut-il un simple ambitieux que la fortune servit à miracle ou mérita-t-il vraiment tant d'honneurs et une si brûlante passion? M. le duc de la Force ne se prononce pas. Il se contente de camper pour nous son héros auquel nous ne saurions refuser notre sympathie, dans son cadre et dans son milieu. On ne sait ce qu'il faut le plus louer de ce captivant ouvrage : la solidité de la documentation, l'agrément du style, l'élégance de la présentation matérielle. Ce volume fait grand honneur à l'auteur et à la collection déjà si estimée des « Figures du passé ».

ROBERT BURNAND.

Figures franc-comtoises, par CHARLES LÉGER. Paris, C. Boutet, 1913, in-8 de 115 p., avec portraits, — Prix : 3 fr. 50.

Il y a maintenant deux sortes de Franc-Comtois, deux sortes de Bretons, deux sortes de Lorrains,... deux sortes de provinciaux, en un mot, les provinciaux de province et les provinciaux de Paris. Et ceux-ci ne sont pas moins que les premiers amoureux de la petite patrie. Les uns et les autres souvent s'ignorent. De là vient qu'un livre comme les *Figures franc-comtoises* de M. Charles Léger peut être une révélation pour la plupart de ceux qui le liront. En Franche-Comté, plus d'un lecteur apprendra avec quelque surprise que M. Albert Callet, l'un des hommes qui connaissent le mieux le vieux Paris, M. Fernand Clerget, le chroniqueur montmartrois, l'ami de Verlaine, M. Louis Pergaud, l'auteur du livre *De Goupil à Margot,* couronné en 1910 par l'Académie des Goncourt, M. Léon Cathlin, le romancier dont le

dernier volume, *Leur Petit Garçon*, vient d'être couronné par l'Académie française, sont des Franc-Comtois. Et réciproquement les lecteurs de Paris n'auront peut-être guère entendu parler de M. Charles Thuriet, le laborieux folkloriste, qui a passé sa vie à colliger et un peu aussi à versifier les traditions populaires du pays comtois; de M. Léon Sahler, l'historien montbéliardais; de M. Émile Fourquet, le magistrat avisé qui découvrit les crimes de Vacher, et qui, après avoir déposé sa toge, est resté, comme écrivain, un justicier redouté des blocards et des arrivistes; de M. Georges Max-Claudet, sculpteur et céramiste qui, comme son père, reste attaché à son vieux Salins. Seul peut-être des neuf Franc-Comtois dont M. Charles Léger s'est plu à crayonner les portraits; M. Ernest Chapuis peut se flatter de compter presque autant d'amis en Franche-Comté qu'à Paris, et ce n'est pas au *Polybiblion* qu'on s'en étonnera. Bref, ce petit volume, écrit d'une plume alerte et spirituelle, a sans doute un intérêt surtout local; il n'en témoigne pas moins d'un retour heureux, qu'on a pu constater depuis quelques années, vers le régionalisme, vers les bonnes traditions provinciales. M. L.

BULLETIN

La Vocation ecclésiastique, par l'abbé Henri Le Camus. Paris, Téqui, 1913, in-12 de 132 p. — Prix : 1 fr.

Écrit après la décision romaine qui a définitivement tranché la question de la vocation sacerdotale, cet opuscule donne la vraie note. Ce n'est pas à dire qu'il faille y chercher l'exposition doctrinale qu'on aimerait à trouver sur ce sujet délicat. L'auteur s'est montré par trop sobre sur les principes. Il appuie un peu plus sur la pratique. Ceux qui ont à s'occuper de la culture des vocations liront ces pages avec profit. Moins soucieux de chercher dans un attrait intérieur le signe nécessaire de la vocation, ils porteront surtout leur attention sur les qualités intellectuelles et morales, que doit offrir tout candidat au sacerdoce, ils s'efforceront de les développer et ils prépareront ainsi à l'Église les prêtres dont elle a besoin pour l'apostolat et pour les luttes de l'heure actuelle. C. S.

Conférences sur la photographie, par Cyrille Ménard. I. *Les Origines, les progrès, les conquêtes de la photographie.* — II. *L'Outillage et le Matériel photographiques.* — III. *L'Image négative, préparation, développement et toilette du cliché.* — IV. *L'Image positive ; tirage, agrandissement, montage.* — V. *Les Tirages artistiques ; charbon, gomme, ozobrome, huile.* Paris, Mendel, s. d., 5 br. in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 60 chacune.

Utilisation rationnelle des petits clichés, par J. Carteron. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 39 p., avec 4 fig. — Prix : 0 fr. 60.

La Photographie en ballon, par G.-A. Guyer. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 31 p., avec 4 fig. — Prix : 0 fr. 60.

La Bibliothèque de la *Photo-Revue* vient de s'enrichir de cinq nouvelles brochures qui constituent un cours complet et pratique de photo-

graphie. L'auteur, non content de réunir dans ces quelques pages tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour obtenir une excellente épreuve, a passé en revue les procédés les plus divers, ne retenant toutefois que ceux réellement utilisables par un amateur, relatifs soit au développement des négatifs, soit au tirage des positifs et a même abordé le chapitre si intéressant des agrandissements et des projections. Il a de plus, dans la première brochure, esquissé d'une plume alerte l'histoire de la photographie.

— Le style des conférences a été conservé à cet ouvrage, ce qui permet de le consulter avec commodité pour y trouver facilement la matière d'intéressantes causeries, dans les réunions photographiques, pendant les soirs d'hiver.

— L'auteur de l'*Utilisation rationnelle des petits clichés* avait, dans une précédente brochure, étudié l'obtention de ces petits clichés. Nous sommes ainsi en possession d'un petit ouvrage complet destiné à rendre des services précieux à l'amateur, car il est rare que celui-ci fasse usage, tout au moins en voyage, de clichés plus grands que le 9 × 12 et ce format rentre encore dans la catégorie des petits clichés. Dans cette nouvelle brochure de la bibliothèque de la *Photo-Revue*, le développement, le tirage et l'agrandissement des petits clichés sont étudiés. Très judicieusement, l'auteur s'est refusé à troubler l'amateur en lui offrant de multiples formules; il s'est borné à faire un choix sévère des procédés les plus employés, et, en particulier, pour le développement, il s'attache principalement au développement lent, qui est bien le plus pratique et le plus agréable de tous. On peut seulement exprimer le regret que l'auteur n'ait pas parlé des pellicules de toutes sortes dont l'usage est aujourd'hui très généralisé.

— Cette nouvelle brochure de la *Photo-Revue*, la *Photographie en ballon*, s'adresse évidemment à un nombre de lecteurs restreint. Il faudrait seulement souhaiter qu'elle pût être utilisée par beaucoup, car il est peu de sports plus attrayants que celui de l'aéronautique, dont la photographie est le complément nécessaire. L'éditeur Mendel a donc été bien inspiré en publiant la traduction faite par M. Potu, de l'article publié par G.-A. Guyer dans le bulletin du « Schweizerischer Aero-Club ». Le choix de l'appareil, le temps de pose, le développement, sont tour à tour étudiés; on ne saurait, en l'espèce, trop attirer l'attention sur l'importance du temps de pose, car les conditions particulières dans lesquelles se trouve l'opérateur rendent fréquents les insuccès dus à une erreur sur la durée d'exposition. D'excellentes reproductions accompagnent cette intéressante brochure. J. C. T.

Au hasard de la vie (*notes et souvenirs*), par ÉDOUARD LOCKROY. Paris, Grasset, 1913, in-18 de XV-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Homme politique, littérateur, grand maître de l'Université, ministre de la marine, M. Édouard Lockroy n'est resté étranger à rien de ce qui pouvait séduire son intelligence si vive et si variée; on pourrait presque dire qu'il a parcouru tous les champs de l'activité et connu tous les hommes de son temps. Ses souvenirs ne manquent ni de piquant, ni de pittoresque. A travers les multiples avatars du personnage, M. Édouard Lockroy est resté surtout un conteur et un amuseur. Il est regrettable que de fâcheux préjugés déparent les récits et les anécdotes. Sans cette tare, que de jolies pages il faudrait louer sans réserve! Je noterai surtout les *Silhouettes d'autrefois*, *Six mois de prison*, *Victor Hugo*, *En Espagne*, etc. O. H.

A propos d'un centenaire. Louis Veuillot, 1813-1913. *Sa vie, ses idées sociales, ses idées politiques, ses idées littéraires*, par MAURICE VALLET. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1913, petit in-8 de 201 p. — Prix : 2 fr. 25.

Le centenaire du grand écrivain justifie toutes les publications qui paraissent sur lui. Ce petit volume sans prétention est fort bon, très clair, simple, dans une langue sobre, éloignée des exagérations, des récriminations et des faiblesses.

Bien averti par une lecture des œuvres de Veuillot, la connaissance des événements où il a été mêlé, le sens respectueux de l'orthodoxie, l'auteur vulgarise très à propos les phases successives d'une vie si pleine de talent, de mérites et de vertus. Des citations bien choisies donnent de l'agrément à ces pages dignes de toute recommandation. G. G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Édouard-Étienne-Antoine SIMON, dit LOCKROY, ancien député, ancien vice-président de la Chambre, ancien ministre, est mort à Paris, le 21 novembre, à 75 ans. Fils d'un auteur dramatique bien connu, il naquit à Paris le 18 juillet 1838. Ses études terminées, comme il se destinait à la peinture, il suivit les cours de l'École des beaux-arts. Il accompagna ensuite comme secrétaire M. Renan dans son voyage archéologique en Phénicie et en Judée, puis il alla rejoindre Garibaldi et prit part à l'expédition de Sicile. Rentré en France, il devint journaliste et écrivit pour le *Diable à quatre*, le *Figaro* et le *Rappel*, des articles pleins d'originalité, mais dont quelques-unes lui valurent une sévère condamnation. C'est en 1871 qu'il commença à s'occuper activement de politique. Rédacteur en chef du *Peuple souverain* et fondateur d'un autre journal républicain, *le Suffrage universel*, il fut encore poursuivi plusieurs fois devant la Cour d'assises pour divers articles d'une extrême violence. Le 8 février 1871 il avait été élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, puis réélu à cette même Assemblée, le 27 avril 1873, dans le département des Bouches-du-Rhône. En 1881, le 11e arrondissement de Paris l'envoya à la Chambre des députés et lui resta désormais fidèle pendant près de trente ans. Il fut ministre du commerce dans les cabinets Freycinet et Goblet, de l'instruction publique dans le cabinet Floquet et enfin, de la marine dans les ministères Léon Bourgeois, Charles Dupuy et Brisson. C'est aux dernières élections de 1910 qu'abandonnant la politique, il résolut de ne pas se présenter à nouveau devant ses électeurs. M. Edouard Lockroy a publié un certain nombre d'ouvrages, dont quelques-uns se composent de ses articles de journaux. Voici ceux qui nous sont connus : *Le Zouave est en bas* ! pochade en un acte (Paris, 1868, in-12), avec P. Parfait; — *La Petite Guerre. Le Sénatus-consulte* (Paris, 1869, in-12); — *Les Aigles du Capitole* (Paris, 1869, in-12); — *A bas le progrès!* (Paris, 1870, in-12); — *La Commune et l'Assemblée* (Paris, 1870, in-12); — *Suzanne*, opéra comique en trois actes (Paris, 1870, in-12); — *Ahmed le Boucher : la Syrie et l'Égypte au* XVIIIe *siècle* (Paris, 1888, in-12); — *La Marine de guerre. Six mois rue Royale* (Paris, in-8, 1896); — *L'Ile révoltée* (Paris, 1891, in-16); — *M. de Moltke, ses mémoires et la guerre future* (Paris, 1891, in-12); — *Une Mission en Vendée*, 1793 (Paris, 1893, in-12); — *La Défense navale* (Paris, 1899, in-12); — *Du Wéser à la Vistule. Lettres sur la marine allemande*

(Paris, 1901, in-12); — *Les Marines française et allemande* (Paris, 1904, in-12).

— M. Alfred Russell Wallace, le savant voyageur et naturaliste anglais que l'opinion publique et même le monde savant avaient un peu oublié, est mort le 7 novembre, à Old-Orchard (Dorsetshire), à 90 ans. Né à Usk (Monmoutshire), le 8 janvier 1822, il travailla d'abord quelque temps chez son frère, qui était architecte, puis, poussé par un goût inné pour les sciences naturelles, il partit pour l'Amérique du sud avec son ami, M. Bates, afin d'explorer l'Amazone et le Rio Negro. Il visita ensuite l'archipel de la Malaisie et en rapporta de riches collections entomologiques et ornithologiques, ce qui lui fit obtenir une médaille d'or de la Société de géographie de Paris. C'est au cours de son voyage en Amérique que, sans connaître les travaux de Darwin, M. Alfred Wallace, par une étrange coïncidence, établit, comme celui-ci, la doctrine de la sélection naturelle, doctrine qui, après une période d'extraordinaire engouement, devait finir par être délaissée dans le monde scientifique. Le mémoire qu'il avait envoyé pour exposer sa découverte et celui qu'avait écrit Darwin sur le même sujet, furent lus ensemble le 1er juillet 1858 dans une séance publique de la Société linnéenne de Londres. M. Alfred Wallace s'est également occupé de spiritualisme ainsi que de morale et d'hygiène publiques et enfin de questions sociales et politiques. De ses nombreuses publications nous citerons seulement les suivantes : *The scientific Aspects of the Supernatural indicating the Desirableness of an experimental inquiry by men of science into the alleged powers of clairvoyants and mediums* (Londres, 1866, in-8); — *Contribution to the theory of natural selection* (Londres, 1870, in-8); — *On miracles and modern spiritualism* (Londres, 1875, in-8); — *The geographical distribution of animals* (Londres, 1876, in-8); — *The tropical nature and other essays* (Londres, 1878, in-8); — *Australasia* (Londres, 1879, in-8); — *Island life, or the phenomena and causes of insular faunas and floras* (Londres, 1880, in-8); — *Islands, as illustrating the laws of the geographical distribution of animals* (Londres, 1880, in-8); — *Land nationalization : its necessity and its aims* (Londres, 1882, in-8); — *Forty five years of registration statistics proving vaccination to be both useless and dangerous* (London, 1885, in-8); — *Bad times : an essay on the present depression of trade* (Londres, 1885, in-8). — M. Alfred Wallace a publié également de nombreux articles dans plusieurs périodiques scientifiques.

— On annonce encore la mort de MM. : Amédée André, ancien économe du collège Stanislas, mort à Paris au milieu d'octobre; — Théodore Aronde, journaliste parisien, attaché à la rédaction de la *Liberté*, mort à Paris, au milieu de novembre; — Paul Chevreux, inspecteur général des bibliothèques et des archives, qui, outre des articles de revues, laisse diverses publications sur l'histoire de la Révolution telles que : *Cahiers de 1789 pour les bailliages d'Épinal* (1889), *de Châtel* (1890), *de Neufchâteau et Lamarche* (1891), mort à Paris, le 26 octobre, à l'âge de 59 ans; — Alexandre Dubois de la Rue, membre de la Corporation des publicistes chrétiens, mort à Paris, au milieu de novembre; — Léon Ducray, ancien officier de marine qui, pendant plusieurs années, fit partie de la rédaction de *l'Écho de Paris*, mort dernièrement à Paris; — Alfred Hugot, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand, à Paris, mort en cette ville, au commencement de novembre, à 71 ans; — Jaboulay, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, qui a péri le 5 novembre, dans la catastrophe de Melun; — Lefèvre-Derode, compositeur de musique distingué, originaire

de Reims, lequel laisse un opéra-comique, *Yvonne*, une symphonie dramatique, *le Prieur de Saint-Baste*, ainsi que diverses œuvres lyriques fort appréciées, mort dernièrement, à 60 ans; — le Dr Gabriel Legué, mort dernièrement à Paris, à 66 ans, lequel laisse, en dehors de divers travaux scientifiques, plusieurs volumes de médecine médico-historiques, particulièrement sur les possédées de Loudun, notamment : *Documents pour servir à l'histoire médicale des possédées de Loudun* (Paris, 1874, in-8); *Urbain Grandier et les possédées de Loudun* (Paris, 1883, in-8), etc.; — Jean Maury, ancien représentant de l'*Agence Havas* à Constantinople, récemment nommé directeur des services de cette agence à Londres, mort dernièrement à 34 ans; — Henri Mazereau, journaliste parisien, qui occupait au *Gaulois*, depuis dix ans, les fonctions de secrétaire de la rédaction, fonctions qu'il avait remplies auparavant au *Figaro*, mort à Paris, au commencement de novembre, à 59 ans; — le chanoine H. Moureau, docteur en philosophie, en théologie et en droit, ancien professeur à l'Université catholique de Lille, mort à la fin d'octobre, à Luxeuil (Haute-Saône), à qui on doit : *La Nouvelle Législation de l'Index* (Lille, 1898, in-8) et *le Médecin chrétien. Leçons pratiques de déontologie médicale* (Paris, 1902, in-12); — le capitaine Piétri, auteur d'un certain nombre d'ouvrages militaires publiés sous le pseudonyme de Pierre Félix, mort à Orléans au commencement de novembre; — Ch. Salembier, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université catholique de Lille, connu pour ses travaux sur le schisme d'Occident, mort au commencement de novembre; — Villetard de Laguérie, ancien professeur au collège de Sainte-Barbe, ancien correspondant de guerre dans les campagnes sino-japonaises et russo-japonaises, auteur d'un remarquable travail publié dans la *Revue des Deux Mondes*, qu'il avait écrit au retour d'une mission en Corée dont le gouvernement français l'avait chargé, mort dernièrement.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Armin Baltzer, professeur de géologie et de minéralogie, à Berne, mort en cette ville, le 5 novembre, à 72 ans; — Dr. Edward Buhle, musicologue allemand, mort à Dresde, à la fin d'octobre, à 38 ans; — Adolphe Busch, industriel américain, à qui on doit la fondation du musée germanique de l'Université Harward, mort à Wiesbaden, le 11 octobre, à 75 ans; — Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, mort dernièrement en cette ville, à 69 ans; — William Prideaux Courtnay, biographe et bibliographe anglais bien connu, mort à Londres au milieu de novembre, lequel, en outre de sa collaboration au *Dictionary of national Biography*, à la *Bibliotheca Cornubiensis* de G. C. Boase, aux *Notes and Querries*, etc., a publié d'excellents ouvrages biographiques et bibliographiques, tels que : *Register of National Bibliography* (3 vol.), *The Secrets of our National Literature*, etc.; — Robinson Ellis, professeur de langue latine à l'Université d'Oxford, mort au milieu d'octobre, à 80 ans; — Dr. Joseph Ensa, directeur du gymnase de Paderborn (Allemagne), mort en cette ville, au milieu d'octobre, à 75 ans; — William Younger Fletcher, ancien conservateur adjoint du département des imprimés au British Museum de Londres, mort en cette ville, au milieu de novembre, à 83 ans, lequel est l'auteur d'excellents ouvrages bibliographiques, ainsi que de divers mémoires sur l'art de la reliure, qui font autorité; — Dr. Oscar Gruelich, bibliothécaire en chef de la ville de Halle-sur-la-Saale (Allemagne), mort le 21 octobre, à 70 ans; — Dr. Franz Hell, directeur de l'École vétérinaire militaire de Berlin, mort en cette ville, le 27 octobre; — Dr. Hankel, professeur au gymnase

de Neustadt (Allemagne), mort à Dresde, le 9 novembre; — Hasselle, ancien rédacteur au *Courrier de Bruxelles* et au *Patriote*, mort à Schaerbeek, près de Bruxelles, dans le courant de novembre, à l'âge de 64 ans; — Dr. Edwin Klebs, ancien professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Bern, mort en cette ville, le 23 octobre, à 80 ans; — Dr. Theodor von Kolde, professeur d'histoire de l'Église à Erlangen (Allemagne), mort en cette ville, le 22 octobre, à 64 ans; — Miss Emily Lawless, fille du troisième baron Cloneurry, femme de lettres irlandaise, morte au milieu d'octobre, à 68 ans, dont nous citerons : *A Millionnaire's Cousin* (Londres, 1885, in-8); *Hurrish : A Study* (Londres, 1886, 2 vol. in-8); — *Major Lawrence, a novel* (Londres, 1887, 3 vol. in-8); *Ireland* (Londres, 1887, in-8); — Dr. Ferdinand Lippich, professeur de physique mathématique à l'Université allemande de Prague (Bohême), mort en cette ville, le 18 octobre, à 75 ans; — Dr. Wilhelm Poetzel, directeur des archives du ministère des cultes d'Autriche, mort à Vienne, au milieu de novembre; — Dr. Emil Ponfiek, professeur d'anatomie pathologique à l'Université allemande de Breslau, mort en cette ville, le 4 novembre, à 69 ans; — Dr. Paul Potonié, professeur de botanique paléologique à l'École des mines de Berlin, mort en cette ville, le 1er novembre, à 56 ans, lequel est l'auteur d'une série d'importants ouvrages, entre autres : *Eine Klassifikation der Kaustobiolithe* (Berlin, 1908, in-8); *Ueber rezente allochthone Humusbildungen* (Berlin, 1908, in-8); *Zur Genesis der Braunkohlenlager der sudlichen Provinz Sachsen* (Berlin, 1908, in-8), etc.; — William Recce, savant anglais, connu par ses recherches sur l'électricité, mort le 6 novembre, à Caernavon (Pays de Galles), à 80 ans; — Charles-François Richardson, écrivain américain, auteur d'ouvrages d'histoire littéraire, mort à la fin d'octobre, à Hanover (New Hampshire), à 63 ans; — Luigi Roux, homme politique et journaliste italien, ancien député et sénateur, ancien imprimeur et éditeur, ancien directeur de la *Gazetta Piemontese* et de la *Stampa*, propriétaire de la *Tribuna*, qu'il dirigeait dans un sens largement libéral, mort à Turin au commencement de novembre, à 68 ans; — Dr. J. S. Sheyer, professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'Université néerlandaise de Leide, mort en cette ville, le 5 novembre; — Dr. Fédor Schuchardt, professeur de psychiatrie et de médecine légale à Rostock (Allemagne), mort en cette ville, le 7 novembre, à 66 ans; — le professeur Scipio Sighele, sociologue et publiciste italien très en vue, docteur en droit, professeur agrégé de droit pénal à l'Université de Pise, professeur de sociologie criminelle à l'Université nouvelle de Bruxelles, auquel on doit, en dehors de nombreux articles insérés dans divers journaux, toute une série d'ouvrages pleins pour la plupart d'idées originales, tels que : *La Folla delinquente* (1891 et 1894); *I Delitti della Folla* (1902), volume qui fut traduit dans plusieurs langues; *La Teorica positiva della complicità* (1894); *La Delinquenza settaria* (1897), etc.; — Friedrich Speiser, professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Fribourg (Suisse), mort en cette ville, le 6 novembre, à 60 ans; — Mgr Frédéric Sweiser, professeur de droit canon. à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), lequel s'était converti au catholicisme en 1887, mort au commencement de novembre; — Mme Caroline Thuez, qui, sous le pseudonyme de Étienne Marcel, a publié un nombre considérable de romans pour les familles et pour la jeunesse, morte à Embourg, près Liège, à l'âge de 81 ans; — Dr. Heino Trautmann, professeur de bactériologie à Hambourg, mort en cette ville, le 5 novembre; — le chanoine Van Steenkiste, ancien professeur

d'Écriture sainte au grand séminaire de Bruges (Belgique), qui a publié des études remarquées sur *l'Évangile de saint Mathieu, les Actes des Apôtres, les Épîtres de saint Paul*, etc., mort le 31 octobre; — Dr. Ladislaus Weinek, professeur d'astronomie à l'Université de Prague, mort en cette ville, le 12 novembre, à 64 ans; — Stanislaus von Yezewski, écrivain allemand, mort à Iéna, à la fin d'octobre, à 60 ans, lequel laisse des nouvelles et des récits à l'usage de la jeunesse parus, sous le pseudonyme de C. Falkenhorst, notamment : *Leonidas Harpya. Eine Geschichte aus Venezuela* (Dresde, 1903, in-8) et *Aus der Zeit der Entdeckung Amerika's. Der reiferen Jugenderzählt* (Stuttgart, 1906, in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles lettres. — Le 31 octobre, M. Ch. Diehl entretient l'Académie de la basilique d'Eski-Djouma, à Salonique, des dégradations que lui ont fait subir les Turcs et des possibilités de restauration qui la concernent. — M. P. Lacau parle de l'Institut français au Caire, des fouilles qu'il a dirigées à Abou-Roack et, non loin de là, dans une pyramide de la quatrième dynastie. — M. Léon Dorez lit une étude sur François de Milan, musicien célèbre du XVIe siècle, familier du cardinal Alexandre Farnèse. — Le 7 novembre, M. Colin croit reconnaître dans les dernières lettres du 2e hymne musical découvert à Delphes, le nom de l'auteur, Limenios, fils de Thoinos, cithariste, le premier musicien connu. — M. Th. Reinach, à ce propos, signale le nom de Thoas, auteur du premier texte musical retrouvé à Delphes. — M. Omont indique ce qui reste de l'ancienne bibliothèque du Chapitre de Beauvais. — M. de Mecquenem lit un rapport sur les fouilles de Suze. — M. Louis Léger entretient l'Académie des usages sociaux et funéraires chez les Slaves préhistoriques. — Le 21 novembre, M. Pillet rend compte du résultat de ses investigations dans le palais de Darius à Suse. — M. Dieulafoy fait remarquer l'intérêt des découvertes de M. Pillet. — M. Claude Cochin a étudié avec M. Max Buscher, une correspondance de Marguerite d'Autriche, et notamment une lettre de Michel Colombe à cette princesse. — M. Joseph Déchelette met en relief l'importance des explorations archéologiques entreprises par S. A. la duchesse de Mecklembourg-Schwerin en Carniole, et celles du professeur Dall'Osso aux environs d'Ancône. — Le 28, M. Héron de Villefosse appelle l'attention de l'Académie sur une inscription trouvée à Narbonne il y a 50 ans, et qui est la seule connue relative à des frontières déifiées (Fènes). — M. B. Haussoulier décrit deux textes grecs trouvés dans le Kourdistan perse, et remontant au Ier siècle av. J.-C. — M. Paul Monceaux décrit une inscription chrétienne relevée en Afrique, sur une mosaïque et remontant au temps de saint Augustin. — M. Viollet résume un travail de M. Cons, professeur américain, sur Jean Quentin, doyen de la Faculté de droit de Paris, qui est le véritable auteur d'une partie du Ve livre du *Pantagruel*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 22 novembre, M. le comte d'Haussonville lit un travail sur le séjour de Madame de Staël à Metz pendant l'automne de 1803. — Le 29, M. Floch lit la première partie d'une étude sur la constitution originaire de la Normandie et prétend que les chefs des grandes régions de la France n'étaient pas des grands vassaux de la Couronne.

Index. — Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, *Per la viccossa cristiana*, d'Antonietto Giacomelli.

Société d'histoire ecclésiastique de la France. — La pensée de grouper en société tous ceux qui s'intéressent au passé ecclésiastique de

notre pays est née assez naturellement chez le directeur de la *Revue d'histoire de l'Église de France* du désir de « donner à cette entreprise une base plus étendue et plus solide ». Par ses comptes rendus d'ouvrages, par ses dépouillements analytiques des périodiques tant généraux que locaux, la *Revue* s'efforce de tenir ses lecteurs au courant de tout le mouvement historique sur le domaine de l'histoire ecclésiastique de la France: elle s'efforce par là d'être un instrument de travail précieux et indispensable à quiconque s'occupe de ces matières. Elle trouvera dans une société, avec les ressources matérielles nécessaires pour assurer son existence, les concours intellectuels qui permettent d'en rendre l'information plus complète. L'utilité qu'il y a à réunir par des liens solides ceux qui s'intéressent aux mêmes études, n'a pas besoin d'être démontrée; les nombreuses sociétés qui existent déjà en sont le témoignage. Les noms que M. Victor Carrière (212, rue de Rivoli, Paris), a su déjà grouper autour de lui et qui ont accepté en principe de faire partie du conseil de la société quand elle sera constituée définitivement — ce sera sans doute au cours du mois de décembre — sont parmi les plus estimés; nous nommerons seulement, en suivant l'ordre alphabétique du prospectus qui vient d'être lancé : Mgr Baudrillart, M. le comte Boulay de la Meurthe, Mgr de Carsalade du Pont, M. le chanoine Ulysse-Chevalier, Mgr Duchesne, M. G. Goyau, M. Imbert de la Tour, M. Joly, M. Jordan, M. de la Gorce, Mgr Péchenard, M. Pisani, M. N. Valois, M. P. Viollet, M. Welschinger. Ces savants, dont plusieurs honorent le *Polybiblion* de leur collaboration, sont trop connus de nos lecteurs pour qu'il soit utile de leur dire qu'en adhérant à la société, ils se trouveront dans la plus honorable des compagnies. C'est à M. Carrière qu'il convient d'écrire pour adhérer (15 francs par an) ou pour avoir des renseignements complémentaires.

Almanachs pour 1914. — Tout en rappelant à nos lecteurs l'*Almanach du Bon Français*, que la Société bibliographique publie depuis un quart de siècle, dont il a été question en détail dans notre précédente livraison (p. 469-470) et qui mérite le plus chaleureux accueil, nous leur signalerons aussi, d'abord et en premier lieu, le beau et très intéressant *Almanach du Pèlerin* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 127 p., illustré à profusion de gravures en noir et en couleurs, 0 fr. 50). De la même maison, mentionnons également : *Mon Almanach* (in-12 de 96 p., illustré, 0 fr. 15) et *Almanach de la Presse* (petit in-8 de 64 p., 0 fr. 10). — N'oublions pas *le Grand Almanach de la lecture*, titre principal qui se complète et s'explique comme suit : *Guide des familles qui veulent être renseignées sur la valeur morale des livres et des journaux les plus répandus* (éditions de « Romans Revue », Lille, 5, rue Saint-Pierre, et Paris, Société Saint-Augustin, in-4 de 72 p., illustré, 0 fr. 50.

Enfin rappelons les almanachs de la Société Saint-Augustin (Paris et Lille; Bruges, Bruxelles, Rome) : *Almanach catholique de France* (34e année, in-4 de 80 p., avec une chromolithographie et des grav., 0 fr. 50); — *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., avec une chromolith. et des grav., 0 fr. 50); — *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., avec une chromolith. et des grav., 0 fr. 50); —*Almanach de la bienheureuse Jeanne d'Arc* (4e année, in-4 de 70 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de la jeune fille chrétienne* (17e année, in-8 de 80 p., avec grav., 0 fr. 50); — *Almanach du Sacré-Cœur* (15e année, in-4 de 80 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de la Sainte-Famille* (in-8 de 80 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach des Enfants de Marie* (in-4 de 78 p., avec grav., 0 fr. 30); — *Almanach du*

Rosaire (in-16 de 93 p., avec grav., 0 fr. 25); — *Almanach pour tous* (petit in-4 de 64 p., avec grav., 0 fr. 25); — *Grand Almanach populaire* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); — *Almanach de la Croix Rouge* (in-16 de 96 p., avec quelques gravures, 0 fr. 25); — *Almanach du nouveau siècle* (petit in-4 de 64 p., avec grav., 0 fr. 20); — *Almanach populaire* (in-18 de 64 p., avec grav., 0 fr. 10).

— Juste au moment où cette chronique prenait le chemin de l'imprimerie, nous arrive le *Grand Almanach catholique* 1914, œuvre à la fois religieuse et artistique (Lille, Paris, Bruxelles, Rome, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, gr. in-8 de 200 p., avec 6 belles chromotypographies, une carte du Canada en couleurs et de très nombreux portraits et gravures en noir dans le texte et hors texte. — Prix, richement cartonné toile pleine, 3 fr.). Outre les indications essentielles placées à la fin et relatives à la *Statistique de la hiérarchie ecclésiastique* (Sacré Collège, Sacrées Congrégations romaines, tribunaux et bureaux apostoliques, charges palatines, nonciatures, délégations apostoliques, corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, épiscopat du monde entier), ce magnifique almanach, qui a droit à une place d'honneur sur la table des salons chrétiens, renferme un certain nombre d'articles importants, remplis d'intérêt, instructifs et édifiants, où la religion, les beaux-arts, la science, la littérature et l'histoire sont tour à tour représentés.

Paris. — Le dimanche 20 novembre 1913 a eu lieu le 16e déjeuner du *Polybiblion*, qui, depuis sa fondation, réunit les rédacteurs de la Revue au Restaurant des Sociétés savantes, rue Danton, 8. Le prochain déjeuner est prévu pour février 1914. La date exacte n'en est pas encore fixée; mais l'indication du mois est donnée dès à présent pour que nos collaborateurs des provinces, de passage à Paris, puissent avertir en temps opportun le Secrétaire de la Rédaction de leur intention de se joindre à leurs confrères parisiens.

— M. Henry Omont nous fait connaître une nouvelle rédaction du *Mystère d'Emmaüs (ordo ad peregrinum) d'après un manuscrit du* XIIe *siècle de la cathédrale de Beauvais* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, 1913, in-8 de 12 p. et 4 pl.). Ce mystère est un de ces drames liturgiques dans lesquels notre cher et éminent collaborateur M. Marius Sepet et la plupart des érudits qui se sont occupés de la question ont vu les origines du théâtre moderne. Le manuscrit beauvaisien qui contient ce mystère et qui est entré récemment à la Bibliothèque nationale est un livre liturgique dont M. Omont nous fait connaître le contenu avec quelque détail. Les litanies solennelles, dont il nous donne le texte, lui permettent de fixer à la première moitié du XIIe siècle la date de composition de ce manuscrit.

— Du *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, notre collaborateur M. Max Prinet a extrait une courte étude consacrée à un *Vitrail de la première moitié du* XVIe *siècle conservé au Musée de Cluny* (Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1913, petit in-8 de 11 p., avec une grav.). Le catalogue du musée identifie le personnage représenté sur ce vitrail avec un duc de Penthièvre. Or, M. Prinet, après examen attentif des armoiries dont la cotte d'armes de ce prétendu Penthièvre est décorée, n'hésite pas, après discussion héraldique et historique, à affirmer que cette effigie est celle de « l'un des comtes de la Roche [en Franche-Comté], de la maison de La Palud, qui ont vécu dans la première moitié du XVIe siècle ». Et sans pouvoir le prouver, il suppose que

le vitrail en question représente « Claude de La Palud, qui fut comte de la Roche depuis 1472 jusqu'à son décès en 1517. »

— Les beaux esprits du XVIe siècle se complaisaient à des tournois poétiques sur des sujets parfois bien futiles et les hommes les plus graves ne dédaignaient pas de prendre part à ces joutes. C'est ainsi qu'Étienne Pasquier fut mêlé à un jeu poétique sur une puce qui s'était posée sur le sein d'une dame. Lui-même fut l'occasion d'un badinage analogue quand, aux grands jours de Troyes de 1583, un peintre eut fait son portrait sans représenter ses mains. Dans ce peintre que Pasquier nomme Douy, M. Henri Stein a su reconnaître Jean de Hoey, petit-fils par sa mère de Lucas de Leyde et peintre de Henri IV. La découverte n'est pas de mince importance puisqu'elle restitue à un artiste dont on ne connaît quasiment rien le portrait d'un homme célèbre : *La Main d'Étienne Pasquier et le peintre Jean de Hoey* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*. Paris: Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1913, in-8 de 12 p., avec planches).

— Lorsque les consuls eurent décidé d'affecter au Conseil d'État la bibliothèque du Directoire exécutif, préalablement écrémée des livres qu'ils désiraient garder pour leur usage personnel, ce fut Barbier, le bibliographe que devait illustrer son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, qui fut chargé par Bonaparte de réorganiser cette bibliothèque. C'est l'histoire de cette bibliothèque, jusqu'au moment où Napoléon Ier la fit transporter à Fontainebleau, que nous retrace M. A. Ch. David dans une notice bien documentée : *La Première Bibliothèque du Conseil d'État* (1800-1806) (Coulommiers, imp. Brodard, s. d., in-8 de 12 p.).

— Parmi les ouvrages de ou sur Louis Veuillot, publiés à l'occasion du centenaire de sa naissance, il faut signaler le *Choix de pensées extraites de ses œuvres* (Paris, Lethielleux, in-32 de 168 p. Prix : 1 fr.). Ce petit livre ne porte pas de signature, mais il est dû au P. Cerceau, auteur de fort belles études sur Louis Veuillot, et, pour cette raison, très familier avec ses œuvres. Il ne s'agit ici que de pensées purement chrétiennes, qui font de ce petit volume presque un livre de méditations. Les *Pensées* sont distribuées sous neuf rubriques, qui indiquent bien le sujet de chaque groupe : I. Dieu; II. Jésus-Christ; III. L'Église; IV. Le Chrétien; V. Vertus chrétiennes; VI. La Croix; VII. La Prière; VIII. Le Bonheur; IX. L'Éternité.

— Dans une brochure intitulée : *Où et comment les Français peuvent se suffire au dehors* (Paris, Fischbacher, 1913, in-8 de 111-63 p.), M. H. Palm a réuni le plus de renseignements précis et bien contrôlés susceptibles de rendre service à ceux qui veulent enseigner le français ou trouver un emploi à l'étranger; il a eu soin d'y insérer également l'adresse des meilleures agences de placement existant dans les pays d'Europe et d'Amérique. C'est surtout, naturellement, à l'étude de contrées les plus rapprochées de la France, des États d'Europe, que s'est attaché M. Palm, mais il a également consacré quelques pages (que nous souhaiterions voir un jour reprises et développées) au Japon, à la Chine et à l'Amérique. Brochure pleine d'excellents conseils, et vraiment utile, atteignant le but que s'est proposé son auteur.

Champagne. — C'est à Bussières-les-Belmont « le seul lieu de mon enfance, disait le P. Lacordaire, dont le souvenir ne m'apparaît jamais sans délices », « le seul lieu, ajoutait-il, où nous soyons rassemblés, » que M. le baron de l'Horme a retrouvé au XVIIe siècle le premier auteur connu de la

famille de l'illustre dominicain. Dans une notice généalogique précise qu'illustrent deux planches d'armoiries et le portrait d'un premier capitaine de l'École militaire de Paris et à laquelle est joint un tableau généalogique fort clair, M. le baron de l'Horme suit à travers l'histoire la descendance directe de ce premier Lacordaire et nous fait connaître les différentes branches de *la Famille du R. P. Lacordaire* (Langres, Imp. champenoise, 1913, in-8 de 37 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*). En remerciant l'auteur de ce travail utile et curieux qui a dû lui coûter bien des recherches, nous exprimerons le souhait qu'il puisse le développer en nous donnant quelques détails sur les familles alliées à celle du restaurateur de l'ordre dominicain.

Franche-Comté. — Nous recevons de la Société d'émulation du Doubs le tome VIIe de la huitième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, 1913, in-8 de L-504 p., avec 2 portraits). Ce volume renferme des études ou des publications de grand intérêt, que nous allons mentionner ou rappeler : *Charles Nodier, jugé par Jules Barbey d'Aurevilly*, lettre inédite communiquée par M. Charles Léger (p. XXVII-XXX); nous avons déjà signalé ce document dans notre livraison de septembre dernier (p. 286); — *Xavier Vendrely, botaniste franc-comtois*, par M. Ant. Magnin (p. XXXI-XXXVIII); — *Le Chanoine Rossignot*, notice biographique, par M. Georges Gazier (p. XXXIX-XLIII, avec portrait); — *Les Premières Études de géologie en Franche-Comté* (1742-1850), par M. le docteur Girardot (p. LIV-L); — *Le Chirurgien anglais Édouard Acton et l'Inoculation à Besançon au XVIIIe siècle*, par M. Georges Gazier (p. 26-48), travail dont le *Polybiblion*, ayant reçu un tirage à part, a parlé en juillet dernier (p. 90-91); — *Un Héros bisontin. Le Capitaine Émile Faure, son œuvre en Afrique centrale*, par M. A. Nickles (p. 55-120); — *Jean Boyvin, président du Parlement de Dole, d'après ses lettres aux Chifflet* (1625-1650), suite et fin par M. Émile Longin (p. 123-125); nous avons analysé cet « essai biographique », très bien présenté et tiré à part, dans notre dernière livraison (p. 474); — *Études sur la cartographie ancienne de la Franche-Comté*, par M. le docteur Roland. Nous n'avons ici que la première partie des ces études, qui examine « les cartes du Comté de Bourgogne publiées au XVIe siècle (p. 189-299). Il n'est pas douteux que, une fois achevé, ce curieux, érudit et important travail ne soit édité en volume; nous renvoyons à ce moment l'examen que nous en ferons. Mais exprimons dès aujourd'hui le désir de voir l'auteur reproduire les cartes les plus rares de son incomparable collection; — *Charles Nodier naturaliste, renseignements complémentaires*, par M. le Dr Ant. Magnin (p. 300-307) (voir l'article que le *Polybiblion* a consacré à l'ouvrage de M. Magnin : *Charles Nodier naturaliste*, t. CXXIV, p. 427, mai 1912); — *Ballanche et Mme d'Hautefeuille*, par M. Rouget (p. 308-321); — *Auguste Custan et la Société littéraire de Besançon en 1856*, par M. L. Pingaud (p. 322-328); — *Claude Gerber, premier théologal du Chapitre de Saint-Jean de Besançon (novembre 1571-17 janvier 1613)*, par M. J. Vendeuvre (p. 329-368); — *Le Général Langlois, membre de l'Académie française*, par M. Pidancet (p. 369-377); — *Un Officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon Ier. Le Général baron Prétet* (1782-1842), par M. André Dayet (p. 378-394, avec portrait); un tirage à part nous permet de nous arrêter un peu plus bas sur cette biographie; — *Études de toponymie franc-comtoise. Les Noms de lieu en Ans, Ange, dans la partie occidentale de la « Maxima Sequanorum », considérés comme anciens établissements burgondes*, par M. Th. Perrenot (p. 395-469).

— M. André Dayet révélera à beaucoup ce que fut la vie d'*Un Officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon Ier. Le Général baron Prétet* (1782-1842). Sous ce titre, il a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, puis tiré à part, une courte étude biographique sur ce général (Besançon, imp. Dodivers, 1913, in-8 de 19 p., avec portrait). Né à Cramans, dans le département actuel du Jura, le 1er novembre 1782, sorti de l'École polytechnique et de l'École d'application, Charles-Marie-Étienne Prétet servit depuis 1806, dans l'arme du génie. Il fit avec distinction les campagnes de Pologne, d'Espagne et de Russie. C'est comme chef de bataillon qu'il vit la fin de la campagne de France et la chute de Napoléon. Très médiocrement noté sous la Restauration, il ne fut nommé lieutenant-colonel qu'en 1828. Cinq ans plus tard, il était promu colonel et général en 1840. Il mourut à Metz le 22 janvier 1842; il commandait alors l'École d'application de cette ville : ses cendres reposent dans une terre devenue étrangère depuis plus de quarante ans.

Picardie. — Le tome XXIIe de la collection des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (tome VII de la IVe série), comporte deux volumes ou parties. La première partie (Abbeville, imp. Paillart, 1911, in-8 de 489 p., avec 8 planches) est entièrement constituée par les *Archives campanaires de Picardie*, de M. Joseph Berthelé, archiviste de l'Hérault, un très érudit spécialiste. L'Introduction placée en tête de ce gros travail expose la méthode adoptée par M. Berthelé pour le mener à bien. « D'une façon générale, dit-il, nous ne nous sommes occupé que des fondeurs de cloches appartenant aux diverses branches des familles Cavillier et Gorlier, et de ceux qui ont succédé aux Cavillier et Gorlier, et de ceux qui ont succédé aux Cavillier et aux Gorlier, à Aumale, à Amiens et à Roise ... Nous avons groupé les renseignements localité par localité, paroisse par paroisse, et dans l'ordre chronologique...» A l'ordre alphabétique des localités, l'auteur a préféré le groupement géographique cataloguant « d'abord les cloches des Cavillier et des Gorlier anciens, ensuite les cloches des Cavillier et des Gorlier modernes, et celles de leurs successeurs, et réparti les unes et les autres par départements, arrondissements et cantons. » Œuvre considérable, beaucoup moins aride qu'elle n'en a l'air et que tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'industrie en France auront le plus grand intérêt à consulter. — La deuxième partie du même tome (Abbeville, imp. Paillart, 1913, in-8 paginé 491-697), se compose des deux mémoires suivants : *Les Brûlements d'archives à Abbeville pendant la Révolution*; *état sommaire des documents disparus*, par M. Marcel Godet (p. 491-646). Cette étude est accompagnée de la publication du registre de dépôt des titres féodaux et de nombreux documents inédits; — *Le Droit de lagan* (ou d'épaves), par M. A. de Floriva (p. 647-666).

Dernières publications illustrées, dont il sera question dans notre prochaine livraison. — *Journal de la Jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1913.* Paris, Hachette. 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broches 20 fr.; reliés 26 fr.; abonnement : France 20 fr.; Etranger 22 fr. — *S. A. I. le Grand-Duc Boris de Russie aux fêtes de Siam pour le couronnement du Roi*, par Ivan de Schaech. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-8 de v-225 p., orné de 91 grav. hors texte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — *Contes d'Alsace et de Lorraine*, par Émile Hinzelin. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 240 p., illustrations de P. Kauffmann avec 4 planches en couleurs. Relié plaque or et couleurs, tr. dorées, 10 fr.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Bible et protestantisme *(V. Franque)* 430
Essai pour replacer dans leur cadre historique les seize premières années de la Sainte Vierge *(Mélanie Marnas)* 318

Liturgie. La Liturgie catholique. Essai de synthèse *(Dom M. Festugière)* 233
La Constitution « Divino afflatu » et les nouvelles rubriques du Bréviaire romain *(Dom Robert Trilhe)* 156
Le Nouveau Psautier du Bréviaire romain. Trad. sur les originaux des psaumes et des cantiques avec les principales variantes des Septante, de la Vulgate et de la version de saint Jérôme, par le *chanoine E. Pannier* 234
Annus liturgicus cum introductione in disciplinam liturgicam *(Michaele Gatterer)* 56
Les Cloches *(Dom Jules Baudot)* 368

Théologie dogmatique. La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne *(S. E. le cardinal Gibbons)*; trad. de l'anglais par l'*abbé Adolphe Saurel* 98
El Progreso en la revelación cristiana. Contribución à la historia de los dogmas sobre todo en el periodo anteniceno *(E. Murillo)* 235
Le Dogme *(P. Charles)* 461
Le Mystère de la Très Sainte Trinité *(le R. P. Edouard Hugon)*. 430
La Muerte real y la muerte aparente con relación à los santos sacramentos. Estudio fisiológico-teológico *(R. P. Juan B. Ferreres)* 274
Cas de conscience à l'usage des gens du monde *(L. Desbrus)*. 320

Théologie morale. Sermons. La Contemplation, ou Principes de théologie mystique *(le R. P. E. Lamballe)* 319
A l'école du Maître. II. La Vie issue du tabernacle *(l'abbé Ch. Cordonnier)* 101
La Vocation ecclésiastique *(l'abbé Henri Le Camus)* 534
Prêtre *(Louis Rouzic)* 104
Direction de conscience. Lettre à une supérieure religieuse au sujet d'un décret pontifical ; trad. de l'italien par l'*abbé A. E. Gautier* 109
Az Igehirdetés (l'évangélisation) *(le Dr A. Mihályfi)* 431
Œuvres de *S. François de Sales*, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église. T. XVIII. Lettres. Vol. VIII 106
Conférences de Notre-Dame de Paris *(le R. P. Lacordaire)*. Nouvelle édition avec notes historiques et critiques de l'*abbé A. Chauvin*. T. I. Années 1835, 1836, 1843. 57
Retraites spirituelles *(Mgr Dadolle)* 108
Œuvres choisies oratoires et pastorales *(Mgr Touchet)* 98

Œuvres oratoires *(l'abbé Stephen Coubé)*. Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge 99
Œuvres oratoires *(l'abbé Stephen Coubé)*. Gloires et bienfaits des saints 99
Un Missionnaire du XXe siècle. Sermons et panégyriques pour le temps actuel *(E. Jarossay)* 100
Manuel de prédication populaire *(H.-C.-A. Juge)* 100

Apologétique. Essai d'apologétique intégrale. La Religion expliquée à un incrédule instruit par plusieurs théologiens. I. L'Incrédulité et les temps prémessianiques *(A. Dutillieux)*. 57
Apologie du catholicisme par les incrédules. Exposé du dogme, de la morale et du culte catholiques *(l'abbé Ernest Augier)*. 596
La Valeur éducative de la morale catholique *(le R. P. Gilet)*. 235

Ascétisme et Piété. Aux pieds du Maître. Méditations eucharistiques destinées à éviter la routine dans l'usage de la communion fréquente *(A.-L. Masson)* 101
La Communion des enfants *(la R. M. Marie Loyola)*; trad. de l'anglais par *Mme Émile Paris)* 102
L'Action de grâces avec le Cœur de Jésus ou l'Art de bien employer le temps qui suit la communion *(le R. P. G. Villefranche)* 103
Ad vos, o sacerdotes! Méditations sacerdotales sur l'Exhortation de S. S. Pie X au clergé catholique *(le R. P. J.-M. Lambert)*. 103
La Victime *(le chanoine Ed. Gibelin)* 104
Práctica y doctrina de la Devoción al sagrado Corazón de Jésus, para uso del Clero y de los fieles *(A. Vermoersch)*; trad. de la cuarta edición francesa por el *S. Antonio Viladevall* 104
Mois du Sacré-Cœur de Jésus, ou l'Amour, les vertus, l'imitation du Cœur de Jésus *(le R. P. Godfroy)* 105
Nouveau mois de Marie, protectrice de l'Église catholique *(l'abbé Derrouch)* 105
Nouveau Mois de Marie, ou Marialogie des âmes pieuses *(le R. P. Pr. Malige)* 106
Le Carquois de saint Augustin, ou Pieux Élans du cœur vers Dieu pour la louange, le repentir, l'humilité, l'action de grâces, l'amour, la prière. Extraits avec soin des Confessions de S. Augustin, par *A. R. T* 107
Étincelles de foi et d'amour *(le P. de Nadaillac)* 107
De la Ciudad de Dios y del Evangelio de la Paz *(José Torras y Bages)*. T. I. Cartas pastorales traducidas al castellano *(el P. Ignacio Casanovas)* 107
Sacrum commercium. Les Noces mystiques du B. François d'Assise avec Madame la Pauvreté; trad. par *le P. Ubald d'Alençon* 108
L'Ame de tout Apostolat *(Dom J.-B. Chautard)* 109
El Secreto de la felicidad *(el P. Ramon Ruiz Amado)* 110
L'Entretien de Jésus avec le jeune homme riche *(l'abbé G. Davot)*. Notes de retraites à des jeunes gens 110
Le Livre du petit séminariste *(l'auteur* des « Paillettes d'or ». 111
La Educación moral *(el P. Ramon Ruiz Amado)* 111
Formación moral y religiosa de las niñas (*el autor* de « la Pratique progressive de la confession et de la direction; trad. de *Luis Casseras* 111
L'Enfant de Marie vertueuse et pratique *(l'abbé J.)* 112
Aux Jeunes Travailleuses. Vos horizons (1re série). Causeries religieuses (l'*auteur* du « Chemin d'ombre ») 112
Aux Jeunes Gens. Chemin de croix et Mystères du Rosaire *(Henri Mazet)* 113

L'Ame franciscaine *(le P. Ubald d'Alençon)* 113
La Parfaite Tertiaire de S. François d'Assise. Recueil de conférences pour l'année du noviciat (*Une Tertiaire maîtresse des novices*). 113

Mélanges. L'Évolution divine du Sphinx au Christ *(Edouard Schuré)*. 321
La Prière, étude de psychologie religieuse *(J. Segond)*..... 157
Lettres à mes amis, sur quelques points de durable actualité. I. Le Retour, ou mes Raisons *(Charles Morice)*. 368

Hétérodoxie. Études intuitives. Le Plan divin. Dieu. L'Homme *(Jeanne Beauchamp)* 274

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. Sociologie de la paix, introduction à la philosophie du droit international *(André de Maday)*. 386
Molière et le droit *(Ferdinand Sanlaville)*..... 388
Le Droit ecclésiastique matrimonial des calvinistes français *(Joseph Faurey)*..... 387
La Législation civile et sociale de l'Empire *(M. de Roux)*.... 389

Droit canonique et ecclésiastique. *Felicianus Souarn.* De Confessariis religiosarum, opusculum canonico-morale. 272
La Guerre sainte en pays chrétien. Essai sur l'origine et le développement des théories canoniques *(H. Pissard)*..... 236
La Amoción administrativa de los parrocos, exposición y comentarios al decreto « Maxima cura » *(A. Amor Ruibal)*..... 322

Législation cultuelle. Les Églises et leur mobilier devant la loi civile *(l'abbé F. Fanton)*..... 395
Immeubles et ressources des œuvres catholiques *(Auguste Rivet)*. 396

Droit public et administratif. Les Transformations du droit public *(Léon Duguit)*..... 393
Étude sur les droits politiques des femmes aux Pays-Bas, en Finlande, en Islande, au Danemark, en Norvège et en Suède *(Paul W. Bottenheim)*..... 394
La Conscience professionnelle. Le Barreau *(Bourdillon)*..... 395
Traité de la science des finances *(A. Wagner)*; trad. de l'allemand par *Paul Hallier*. T. III. Le Crédit public..... 396
The Doctrine of non-suability of the State in the United States *(Karl Singeweld)*..... 397

Droit civil. Les Droits réels dans le code civil suisse. *(C. Wieland)*; trad. de l'allemand par *Henri Bovay*. T. I 389
Étude de droit comparé sur le délai-congé *(Ernest Lamy)*.... 390

Droit commercial Traité général théorique et pratique de droit commercial, publié sous la direction de *Edmond Thaller*. Des faillites et banqueroutes et des liquidations judiciaires *(J. Percerou)*..... 390
La Vente et le nantissement des fonds de commerce *(J. Bouchet)*..... 391
Les Conflits de juridiction entre les tribunaux civils et les tribunaux de commerce *(J. Champcommunal)*..... 392
Les Lois commerciales de l'univers *(Ch. Lyon-Caen, P. Carpentier* et *F. Daguin*. T. II. Colombie *(José Uribe)*; trad. par *Paul Carpentier, Fernand Daguin, Stanislas Hacquin, Henri Prudhomme*..... 392

Droit maritime. Traité de droit maritime *(Daniel Danjon)*. T. III. Affrètement, passage, avaries..... 392

Mélanges. Table générale des références de jurisprudence aux recueils Sirey, Dalloz, Gazette du Palais, Gazette des tribunaux et Pandectes françaises *(Joseph Jouglar)* 397

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. La Philosophie de Jean-Baptiste Vico *(Benedetto Croce)*; trad. de l'italien par *H. Buriot-Darsiles* et *Georges Bourgin* 406
Les Fragments philosophiques de *Royer-Collard*, réunis et publiés par *André Schimberg* 407
La Philosophie et la sociologie d'Alfred Fouillée *(Augustin Guyau)* 408
Une Révolution dans la philosophie, la doctrine de M. Henri Bergson *(Frank Grandjean)* 408
Les Forces éternelles et autres essais *(Emerson)*; trad. de l'anglais par *K. Johnston* 237
Science et philosophie *(A. de Lapparent* 432
L'Année philosophique *(F. Pillon)*. 23e année (1912) 409

Psychologie. La Psychologie objective *(W. Bechterew)*; trad. russe par *N. Kostyleff* 401
Psychologie de la volonté *(Eugène Martin)* 402
Les Dessins d'un enfant, étude psychologique *(G.-H. Luquet)*. 400
De l'Animal à l'enfant *(P. Huchet-Souplet)* 401

Morale. Le Sentiment religieux, base logique de la morale *(le comte Perovsky-Petrovo-Solovovo)* 402
Me connaître, me discipliner *(B. W. Mathurin)*; trad. de l'anglais 403
La Poursuite du bonheur aux États-Unis *(B. Van Vorst)* 158

Logique. Essai d'une logique systématique et simplifiée *(G.-H. Luquet)* 398

Métaphysique. Précis de philosophie. III. Métaphysique *(l'abbé Levesque)* 399
Questions d'enseignement de philosophie scolastique, ... 399
L'Idée de vérité *(William James)*; trad. de l'anglais par *Mme L. Veil* et *Maxime David* 400

Histoire de la philosophie. Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales *(François Picavet)* 403
François Bacon *(Paul Lemaire)* 404
Les Grands Philosophes. Descartes *(Denys Cochin)* 404
Les Grands Philosophes. Montesquieu *(Joseph Dedieu)* 405
J.-J. Rousseau *(George Fonsegrive)* 406

Education. Enseignement. Éclaireurs. Un Programme civique *(Baden-Powel)* 373
Billets à ma filleule *(Berthem-Bontoux)* 172
Pédagogie. De la théorie à l'action *(Mlle Burret)* 158
Les Œuvres périscolaires, leçons professées à l'École des hautes-Études sociales, recueillies et annotées par *Louis Bougier* .. 326

Féminisme. La Femme, sa situation réelle, sa situation idéale; trad. de l'anglais par *Adrienne Terrier* 286

Sciences politiques, économiques et sociales. Les Fondements de l'économie politique *(Adolph Wagner)*; trad. par *K. L.* T. III 27
La Gestion par l'État et les municipalités *(Yves Guyot)* 28
La Question de la population *(Paul Leroy-Beaulieu)* 29

La Classe ouvrière et les niveaux de vie, recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines *(Maurice Halbwachs)* 30
Le Logement dans les villes, la crise parisienne *(Georges Cahen)*. 31
Essai sur le problème de la misère *(Anatole Weber)* 32
Les Caisses de prêts sur l'honneur *(G. Olphe-Galliard)* 33
Le Problème social, éléments de science économique et sociale *(Émile Garnier)* 34
Vers un ordre social chrétien. Jalons de route. 1882-1907 *(le marquis de la Tour du Pin La Charce)* 526
Le Livre du jeune travailleur. Conseils pour la vie chrétienne *(G.-A. Heinrich)* 34
Éléments de sociologie, la science et l'art; lois et hypothèses, systèmes et utopies *(Paul Caullet)* 34
Le Placement public à Paris, situation actuelle et projets de réforme *(Louis Varlez, Ch. Picquenard, Dareis, Georges Alfassa et Max Lazard)* 35
Essais politiques et sociaux *(R. W. Emerson)*; trad. de *M. Dugard)* 237
Pourquoi nous sommes sociaux *(le comte Louis de Clermont-Tonnerre)* 77
Le Salaire féminin *(Marguerite Gemahling)* 37
Monopoles et régies *(Georges Maze-Sencier)* 38
La Grève dans les services publics et les industries nécessaires *(Louis Hoffmann)* 38
L'Évolution actuelle du socialisme en France *(L. Garriguet)*. 36
Le Syndicalisme chrétien en Allemagne *(Maurice Kellersohn)*. 37
L'Italie économique et sociale (1861-1912) *(Ernest Lémonon)*. 433
Admission to American trade-unions *(F. E. Wolfe)* 35

Sciences naturelles. Le Buffon de *Benjamin Rabier* 491
Nos Amis ailés, joies et souffrances des oiseaux *(Joh. Ul. Ramseyer)* 562
La Vie de J.-H. Fabre, naturaliste *(le Dr G.-V. Legros)* 159
Les Merveilles de l'instinct chez les insectes *(J.-H. Fabre)*. Morceaux choisis extraits des « Souvenirs entomologiques » et « Histoires inédites » 59
The early paleozoic bryozoa of the Baltic provinces *(Ray S. Bassler)* 238
Anatomie et physiologie végétales *(L.-J. Dalbis)* 77
Les Merveilles de la vie végétale *(A. Acloque)* 462
Comment on collectionne les fleurs, les bêtes, les pierres *(Henri Coupin)* 517

Médecine. Histoire. Généralités. Le docteur Bordes-Pagès; le travail d'un homme et la marche de quelques idées *(Joseph Ageorges)* 206
Le Médecin divisionnaire, ses attributions, son rôle *(le Dr Dammartin)* 212
Ce que j'ai vu en Allemagne; notes et impressions d'un voyage d'études aux stations thermales *(le Dr Louis Lacielle)* 211

Biologie. Évolution individuelle et hérédité *(Félix Le Dantec)* .. 213
La Sécrétion pancréatique *(Emile F. Terroine)* 213

Hygiène. Les Préjugés en diététique et dans les maladies des voies digestives *(le Dr A. Mollière)* 207
Ce que doit être l'alimentation des malades à Berck *le Dr G. Rieu-Villeneuve)* 208
Comment j'entretiens ma santé. Ma méthode de culture physique, hygiène, ablutions, gymnastique, sports *(le lieut Gelly)*. 210
Ma leçon-type d'entraînement complet et utilitaire *(G. Hébert)*. 210

Pathologie et Thérapeutique. La Tuberculose pulmonaire, maladie évitable, maladie curable *(le Dr prof. R. Brunon)* 209
L'Action directe sur les centres nerveux; centrothérapie *(le Dr P. Bonnier)* 209
Essais de médecine préventive *(le Dr F. Lande)* 210
Manuel pratique de kinesithérapie. Fasc. 1er. Le Rôle thérapeutique du mouvement; notions générales *(F. Wetterwald)*; maladies de la circulation *(E. Zander)* 210
Contre le vieillissement des gens du monde. Rôle de l'arthritisme *(le Dr Aumont)* 213

Sciences psychiques. L'Hypnotisme et la suggestion *(Henri Joly)* 206

Sciences physiques et chimiques. Leçons sur la thermodynamique *(le Dr Max Planck)*; trad. de l'allemand par *R. Chevassus* 410
Traité de physique *(O. D. Chwolson)*; trad. sur les éditions russe et allemande *(E. Davaux)*. T. IV. Fasc. II. Champ magnétique constant 410
Les Propriétés optiques des solutions *(C. Chéneveau)* 411
Les Applications de la télégraphie sans fil *(E. Rothé)* 412
Le Froid industriel *(L. Marchis)* 412
Initiation à la physique *(F. Carré)* 413
Traité de chimie minérale *(H. Erdmann)*; trad. de l'allemand par *A. Corvisy)* 413
Les Progrès de la chimie en 1912: trad. de l'anglais 414
La Matière, sa vie et ses transformations *(L. Houllevigue)* 415

Mécanique. Les Merveilles de la science. Petit Outillage *(Max de Nansouty et Joseph Conques)* 493
Élevage des bêtes bovines *(H. de Lapparent)* 239

Zootechnie. Élevage des bêtes bovines *(H. de Lapparent)* 236

Pisciculture. La Culture de l'écrevisse *(P. Zipcy)* 368

Agriculture, Horticulture. La Mise en valeur du petit domaine *(G. Fleury de la Roche)* 77
Défendons nos cultures. I. Jardin d'agrément et serre *(Célestin Duval)* 326
Méthode pour obtenir de forts rendements en céréales *(N. et B. Démtchinski)* 434
La Culture du cresson *(Félicien Lesourd)* 462
Notes d'horticulture expérimentale *(A. Petit)* 434
Emploi des engrais chimiques en horticulture *(J. Fritsch)* 368

Sciences mathématiques. Théorie des nombres *(E. Cahen)*. T. I. Le Premier Degré 415
Les Principes de l'analyse mathématique, exposé historique et critique T. I. *(Pierre Boutroux)* 416
Leçons sur la dynamique des systèmes matériels *(E. Delassus)*. 416
Problèmes de mécanique et cours de cinématique, conférences de *C. Guichard*, rédigées par *Dautrey* et *Deschamps* 417
Essai de inéométrie *(J. Ser)* 418
Exercices d'arithmétique *(Fitz-Patrick)* 418
Mémoires scientifiques *(Paul Tannery)*, publiés par *J.-L. Heiberg* et *H.-G. Zeuthen*. T. II. Sciences exactes dans l'Antiquité 418

Biographie scientifique. Savants du jour. Gaston Darboux. Biographie, bibliographie analytique des écrits *(Ernest Lebon)* 419

Océanographie. La Mer. La Mer dans la nature; la mer et l'homme *(C. Clerc-Rampal)* 489

Aéronautique. Aviation. Abrégé sur l'hélice et la résistance de l'air *(Maurice Gandillot)* 327

Sciences militaires. Vaincre. Esquisse d'une doctrine de la guerre basée sur la connaissance de l'homme et sur la morale. I. Préparation à l'étude de la guerre. II. Étude de la guerre. III. La Guerre *(le lieut-col Montaigne)* 227
L'Évolution de la guerre *(le lieut-col Le Morchand)* 228
De la préparation à la guerre. Manœuvre et armements *(le capitaine Gauthey)* 228
Nos Forces militaires *(J.-L. de Lanessan)* 146
L'Armée toujours prête *(Joseph Reinach)* 147
France et Allemagne. La Guerre éventuelle *(le lieut-col A. Grouard)* 147
La Réorganisation de notre armée *(le lieut-col E. Manceau)*. 226
Nos frontières de l'est et du nord. Le Service de deux ans et sa répercussion sur leur défense *(le général Maitrot)* 226
Considérations sur la défense de la frontière du nord *(le général Herment)* 227
Les Missions à la guerre d'un commandant de compagnie *(le capitaine A. Massacrier)* 231
L'Instruction des sous-officiers dans l'infanterie *(F. R.)*,.... 230
La Baïonnette à pied d'œuvre *(le capitaine Lefebvre)* 229
L'Artillerie aux manœuvres de la 26e division en 1912 *(le lieut-col de Cissey)* 231
Une Étude sur l'efficacité du tir *(le commt Tréguier)* 231
Les Armes automatiques. Étude du fonctionnement mécanique *(le capitaine Cordier)* 231
La Manœuvre napoléonienne dans le combat de cavalerie *(le colonel Camon)* 230
L'Endiguisonnement de la cavalerie française *(A. P.)* 229
Les Compagnies montées du Sud-Oranais *(le capitaine Maurel)*. 229
Une Erreur militaire, une faute politique. Le Service obligatoire pour les musulmans d'Algérie *(le capitaine Le Français)* 229
La Vie militaire en France et à l'étranger. 1re année 231
L'Armée suisse et ses manœuvres en 1912 *(le capitaine A. de Tarlé)* 231
Les Armées des principales puissances au printemps de 1913..... 231
Officiers mal instruits et mal payés, d'après de récentes publications anglaises *(S. R.)* 230
L'Avancement dans le corps des officiers allemands *(A. H.)* 230
Quelques observations sur la stratégie des Allemands dans leur guerre contre les Herreros *(le capitaine A. Kerremans)* 230
De l'Organisation de l'armée coloniale *(le lieut col Debon)*. 230
Les Poudres de la guerre et de la marine en France et à l'étranger *(Maurice Cabart Danneville)* 240
Les Archives militaires nos 4 et 5 (octobre-décembre 1912-janvier-mars 1913) 232
Lexique militaire à l'usage des administrations préfectorales et municipales et des autorités militaires *(E. Chaulet)* 232

Beaux Arts. Biographies d'artistes. Le Parthénon, l'histoire, l'architecture et la sculpture *(Maxime Collignon)*. 484
Les Monuments de Rome après la chute de l'Empire *(E. Rodocanachi)* 484
Ars una, Species mille. Histoire générale de l'art. Espagne et Portugal *(Marcel Dieulafoy)* 519
Ars una, Species mille. Histoire générale de l'art. Flandre. *(Max Rooses)* 519
Manuels d'histoire de l'art. La Peinture. XVIIe et XVIIIe siècles *(Louis Gillet)* 520

Léonard de Vinci. Traité du paysage; trad. par *Péladan* 521
Le Style Louis XVI, mobilier et décoration *(Seymour de Ricci)* 485
Dictionnaire des sculpteurs de l'École française au dix-neuvième siècle *(Stanislas Lami)* 519
Giorgio Vasari. Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes; trad. par *Charles Weiss* 520
La Peinture bolonaise à la fin du XVIe siècle (1575-1619); les Carrache *(Gabriel Rouchès)* 521
Art et esthétique. Velasquez *(Aman-Jean)* 522
Les Grands Artistes. Jacques Callot *(Edmond Bruwaert)* 522
Murillo. L'Œuvre du Maître 486
Les Grands Artistes. Hubert Robert et les paysagistes français du XVIIIe siècle *(Tristan Leclère)* 522
Les Grands Artistes. Corot *(Etienne Moreau-Nélaton)* 522
L'Enseigne de Gersaint; étude sur le tableau de Watteau, son histoire, les controverses, solution du problème *(André Maurel)* 523
James Mc Neill Whistler, sa vie et son œuvre; trad. et adapté de l'ouvrage original de *E. et J. Pennell* 485
Les Villes d'art célèbres. Nevers et Moulins *(Jean Locquin)* .. 523
Les Villes d'art célèbres. Amsterdam et Harlem *(L. Dumont-Wilden)* 523
Les Villes d'art célèbres. Barcelone et les grands sanctuaires catalans *(G. Desdevises du Dezert)* 524
Les Villes d'art célèbres. Pérouse *(René Schneider)* 524
Paysages d'Italie. II. De Milan à Rome *(André Maurel)* 524
En flânant. A travers la France. Paris *(André Hallays)* 25
Nos Églises artistiques et historiques *(Péladan)* 525

Musique. Biographies de musiciens. Liber usualis pro dominicis et festis. I. vel. II. Classis cum cantu gregoriano *(les Bénédictins de Solesmes)* 308
Chant grégorien. Lecture. Les Quatre Règles d'exécution *(l'abbé Duru)* 308
Les Maîtres de la musique. Schütz *(André Pirro)* 309
Les Maîtres de la musique. Meyerbeer *(Lionel Dauriac)* 309
Le Mysticisme musical espagnol au XVIe siècle *(Henri Collet)*. 309
L'Année musicale. 2e année, 1912 *(Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy, L. de la Laurencie)* 310
Écrits de musiciens (XVIe-XVIIIe siècle *(J.-G. Prod'homme)* ... 311
Histoire de la musique des origines à la mort de Beethoven. T. I. Des Origines à la fin du XVIe siècle *(J. Combarieu)* 311
Esquisse d'une histoire du goût musical en France au XVIIIe siècle *(Louis Striffling)* 312
École buissonnière, notes et souvenirs *(C. Saint-Saëns)* 313
Musikalische. Formenlhere *(Hugo Leichtentritt)* 313
Décentralisation musicale *(Henri Auriol)* 314
Voice Training for choirs and Schools *(C. B. Rootham)* 314

Photographie. Conférences sur la photographie *(Cyrille Ménard)*. I. Les Origines, les progrès, les conquêtes de la photographie. — II. L'Outillage et le matériel photographiques. — III. L'Image négative, préparation, développement et toilette du cliché. — IV. L'Image positive: tirage, agrandissement, montage. — V. Les Tirages artistiques; charbon, gomme, ozobrome, huile 535
Utilisation rationnelle des petits clichés *(J. Carteron)* 535
La Photographie en ballon *(G.-A. Guyer)* 535
Aide-Mémoire du Photographe *(G. Ménétrat)* 369

Mélanges. Les Origines humaines *(Jean-Pierre Brisset)* 322
Le Naturalisme devant la science *(Antonin Eymieu)* 58
Pages scientifiques et morales *(Fernand Lévy-Wogue)* 323

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. Linguae hebraicae grammatica institutio quam in usum discipulorum suorum scripsit *(P. Ferrutius Valente)* 60
Florilegium hebraicum. Locos selectos librorum Veteris Testamenti in usum scholarum et discip inae domesticae adjuncta a appendice quinquepartita edidit *Dr. Hub. Lindemann* 60
Mélanges de philologie romane *(Gaston Raynaud)* 219
La Défense de la langue française *(Albert Dauzat)* 215
L'Isochronisme dans le vers français *(Paul Verrier)* 217
Dictionnaire alphabétique et logique de la langue, de la géographie et de l'histoire à l'usage des écoles *(Elie Blanc)* 215
A Welsh Grammar historical and comparative *(J. Morris Jones)*. 328
The Life of saint David and other Tracts in medieval Welsh... *(J. Morris Jones)* 329
Grammatica italo-araba, con i rapporti e le differenze tra l'arabo letterario et il dialetto libico *(Giuseppe Scialhub)* 527
Folk-Lore. Le Folk-lore, littérature orale et ethnographie traditionnelle *(Paul Sébillot)* 329
Légendes de la vieille France *(Maurice Tessier)* 177
Les Vingt-cinq Récits du Mauvais Génie, traduits de l'hindi *(Mathilde Deromps)* 331
Eloquence. Discours. 1910-1913 *(Marc Sangnier)* 441
Poésie. La Splendeur douloureuse *(Henri Allorge)* 115
Le Village *(M.-J. Le Coq)* 115
Premier Recueil *(Edmond Cameuzat)* 115
Les Oasis *(Charles Clerc)* 116
Les Fleurs de givre *(W. Chapman)* 116
Poèmes de la ville (Sensations, 2e série) *(Paul Costel)* 117
Le Toit qui fume *(Georges David)* 117
Le Cœur qui vibre *(Maurice Fragin)* 117
Présences *(P.-J. Jouve)* 117
Cendres et flammes *(Edmond Laforest)* 117
La Vie intérieure *(René Maran)* 118
Vieil Hypocras au vin de Beaune *(Annibal de Monchanut)* .. 118
Légendes d'Alsace *(George Spetz)* 118
Le Grain de sénevé *(Pierre d'Arcangues)* 119
Sub tegmine fagi *(Jean-Marc Bernard)* 119
Aubes et vesprées *(Maurice Charpentier)* 120
Fleurs éparses *(Lucien Dégut)* 120
L'Angoisse *(André Delacour)* 120
La Flûte alexandrine *(Léonce Depont)* 121
L'Ame du fleuve *(René-Georgin)* 121
Sur la route claire *(Charles Grolleau)* 121
L'Ombre des Fumées *(Albert Jean)* 122
Vibrations *(Théodore Legrand)* 122
Le Pèlerinage amoureux, le Cœur intime *(Ed. Martin-Videau)* ... 122
Les Fleurs de l'arbre de science *(Henry Muchart)* 122
Adam *(Paul de Nay)* 123
Nouvelles Heures chantantes *(Charles d'Ollone)* 123
Le Parfum du passé *(Pierre Paul)* 124
Sonnets et poésies diverses *(René Preslefont)* 124
La Première Sonate *(Paul Rougier)* 124
L'Ame sans miroir *(Sylvain Royé)* 124
Les Clochers de brique à l'horizon *(Louis Théron de Montaugé)*. 125
La Visite du berger *(Paul-Vaillant-Couturier)* 125
Le Cantique des saisons *(Armand Praviel)* 125
L'Alsace gourmande, poème gastronomique, suivi de cent-

quarante recettes alsaciennes *(Georges Spetz)* 498
Consolations *(J. Valeler)* 127
Les Heures intenses *(Marguerite Coleman)* 126
En demi-teintes *(Mathilde Delaporte)* 126
Les Feuilles tombent ! *(Marie-Louise Dromart)* 126
Des Riens... Tout l'Infini *(J. Marcig)* 127
La Forêt enchantée *(Mme de G. Montgomery)* 127
Litanies *(Getta Socor)* 127
Flores y espinas *(Julian Castro Bajo)* 128

Théâtre. Le Confesseur, drame lyrique en trois actes *(Marguerite Allotte de la Fuye)* 128
Le Consentement, comédie bretonne en un acte *(Auguste et Joseph Berthier)* 128
Saynètes et farces à l'usage des théâtres d'amateurs *(Maurice Bouchor)* 129
La Chrétienne, pièce en trois actes *(Paul Janot)* 129
Cæsarion, drame en trois actes *(Michaud d'Humiac)* 129
Les Tragédies de la foi *(Romain Rolland)* 130
Anatole *(Arthur Schnitzler)*; trad. de *Maurice Rémon* et *Maurice Vaucaire* 130
On frappe les trois coups, saynètes et monologues *(Roger Dombre)* 426
Vade Mecum des écoles et patronages, saynètes, dialogues, monologues, etc. *(l'abbé L. Duranthon)* 426
Galeria moral de obras escénicas *(el P. Fr. Manuel Sancho)* .. 274

Romans, contes et nouvelles. La Maison *(Henry Bordeaux)*. 6
Madeleine jeune femme *(René Boylesve)* 8
Dans la grande famille *(Amédée Delorme)* 10
Mme de la Galaisière *(Paul Harel)* 11
Le Duc Rollon *(Léon de Tinseau)* 12
Le Glas des Monarchies *(Henri Barande)* 13
La Dame aux Millions *(Charles Foley)* 13
La Ruée *(Gaston Strarbach)* 13
Les Aveux d'un terroriste *(Ernest Daudet)* 13
Le Secret du Juif-Errant (1786-1815) *(Jean-Drault)* 14
L'Oncle Jules *(Maxime Dubroca)* 14
Mon Maître chéri (Effendijiim) *(Emile Edwards)* 14
Justin Pinard, professeur en Sorbonne *(Abel Faure)* 14
Désiré Beaudru *(Henri Caudel)* 15
La Mère Quenotte *(Harry Hors)* 15
La Chasse au bonheur *(Claude Lorrey)* 15
L'Enfant chargé de chaînes *(François Mauriac)* 15
Un Sabre *(le capitaine Fabien Mougenot)* 16
En plein vol *(Albert Quantin)* 17
L'Héritage de Tippou-Akbar *(Georges Richet)* 17
Saint Paul à Thessalonique, roman de l'époque apostolique *(J. Charles de Saint-Avit)* 18
Le Soleil de pourpre *(Armand Thibaut)* 18
La Guerre des Boutons, roman de ma douzième année *(Louis Pergaud)* 78
Ce temps-ci. Les Anges gardiens. *(Marcel Prévost)* 290
Les Sources vives *(Paul Margueritte)* 292
Laure *(Emile Clermont)* 292
Ma Tante Vincentine *(Teodore de Wyzewa)* 294
L'Homme de désir *(Robert Vallery Radot)* 296
La Nuit tombe... *(Henri Ardel)* 297
L'Homme sur la cîme *(Octave Aubry)* 298
Micheline Quinette *(Etienne Brivon)* 298
Le Beau Couchant *(Georges Delaquys)* 299

Souvenirs d'un attaché de cabinet. Originaux et mœurs d'une préfecture sous la troisième République *(Marius Chaillou du Cœurjoly)* 299
L'Inexorable *(Maurice Duplay)* 299
Toute la vie *(M.-C. Poinsot)* 300
Le Mal de la Gloire *(Henri Allorge)* 300
Les Gédéon *(Antoine Yvan)* 300
Les Manches de lustrine *(Maurice des Ombiaux)* 301
Le Flot qui monte ! *(Charles Duffart)* 301
L'Enfant au renard *(Marie-Georges Ferron)* 302
Le Crime du bouif *(G. de la Fouchardière)* 302
Les Harpes éoliennes *(Georges Grimaux)* 302
Les Blasés *(Marcel Rogniat)* 302
La Transplantée *(Alphonse Georget)* 303
Les Foudroyés *(Louis Lamapet)* 303
La Villa Sans-Souci *(Henri Mirabel)* 303
Corsica (Piétrasanta) *J. D. Pinelli)* 303
Une Galante Aventure *(Albert Cim)* 503
Au Soleil Couchant *(Mathilde Alanic)* 306
Sous d'humbles toits *(Henri Bachelin)* 306
Contes et légendes de Bretagne *(Mlle M. Carnef)* 306
Sur mon chemin *(René La Houlette)* 306
Sourires et grimaces *(Alfred Joubert)* 306
La Boutique d'Arlequin *(Paul Leclerq)* 306
Jenny s'en va t'en guerre *(Philippe Millet)* 306
Joë Trimborn *(Grégoire Le Roy)* 307
Contes *(l'abbé Prévost)* 307
L'Absente *(Henriette Bezançon)* 18
Jacotte et son cousin *(Alice Decaen)* 19
Les Chanteurs florentins, suivis de l'Enfant Septentrion *(Jean Bertheroy)* 19
C'étaient deux petites filles *(Annie de Pène)* 20
La Terre refeurira *(Marie-Anne de Bovet)* 20
Les Derniers Oiseaux *(Maurice Olivaint)* 21
Nouvelles asiatiques *(le comte de Gobineau)* 21
Paraboles et diversions *(Pierre Mille)* 22
Les Abeilles *(Yvonne Durand)* 23
Le Masque doré *(Claude Nisson)* 303
Claudette *(Clémence Souillart-Desmons)* 304
L'Autre Miracle *(Aimée Blech)* 304
Le Menhir *(la comtesse de Pesquidoux)* 304
Les Jeux de l'ombre *(Eugénie Pradez)* 304
Le Songe d'Attis *(Reynès-Monlour)* 305
Vénusberg *(Chilosa)*; trad. de l'anglais 305
P'tite Mère *(Karin Michaëlis Stangeland)*; trad. par *N. Valentin* et *M. Klüm* 305
La Dette de Jettchen Gebert *(Georges Hermann)*: trad. de *T. de Wyzewa* 23
Les Idylles de la mer *(Frank-Th. Bullen)*; texte français d'*Albert Savine* 23
L'Amour et la haine *(Grazzia Deledda)*; trad. de l'italien par *Albert Lécuyer)* 24
L'Enthousiasme *(Marie Gjertz)* 24
Fantômes de Chine *(Lafcadio Hearn)*; trad. de l'anglais par *Marc Logé* 25
Vita vera *(Johannès Jærgensen)*; trad. de *Sirgel-Launoy* et *de la Fabrège* 25
Le Sénateur Sonerva, mœurs finlandaises *(Hilma Pylkkänen)*. 26
Tu éres la paz *(G. Martinez Sierra)* 307

Guzman de Alfarache (primera parte) *(Mateo Aleman)*, édition revue et corrigée par *Julio Cejador* 307

Ouvrages pour la Jeunesse. Les Chanoinesses de la Cour-aux-Dames *(M. Maryan)* 420
A l'échelle *(Jean Thiéry)* 420
Porté par la vague *(Jean Thiéry)* 421
Le Chemin de ronde *(Jeanne de Coulomb)* 421
Terre interdite *(Jeanne de Coulomb)* 421
Au vieux Pays *(Pierre Gourdon)* 422
Le Droit d'aimer *(Pierre Villetard)* 422
Matutinaud lit la Bible *(l'abbé E. Duplessy)* 423
Les Amis de Matutinaud *(l'abbé E. Duplessy)* 423
L'Ile envahie *(Georges de Lys)* ..... 423 et 512
La Prisonnière de la Sierra *(Pierre Luguet)* ..... 423 et 513
Le Jouet *(Jacqueline Rivière)* 423
Le Vertige *(Jeanne de Lacrousille)* 424
Marie de Magdala *(Auguste Lefranc)* 424
Un Père *(Henry Gaillard de Champris)* 424
La Vraie Lumière *(Henri Carrère)* 424
L'Ouvrier de Paix *(Noël Chrestien)* 424
Le Steppe blanc *(Mariech)* 425
Les Vacances de Suzette pour 1913 425
Lydvina du castellum de Comines *(P. P. Denys* et *Ch. Barbier)*. 425
Une Maison mystérieuse à Stamboul *(Karl May)*: trad. par *J. de Rochay* 425
Fleurs des landes *(Maxime du Hoirs)* 426
Les Dompteurs de l'or *(Paul d'Ivoi)* 494
Contes roses de ma Mère-Grand *(Ch. Robert-Dumas)* 495
Légendes de Noë, contes historiques *(G. Lenotre)* 495
Le Pompon vert *(Gustave Toudouze)* 496
La Vie de collège dans tous les pays. Autour de la Méditerranée *(André Laurie)* 497
Contes merveilleux *(Térésah)* adaptés de l'italien par *Mme Mathilde P. Crémieux* 497
Un Grognard de douze ans *(Marc Janin)* 499
Ceux qui espèrent *(Jules Imbert)* 514
Les Débuts de Jean-Louis *(Noël Dasproni)*, ... 500
Maroussia, d'après une légende de Marko Wovzog *(P.-J. Stahl)*. 500
Une Razzia au Maroc *(M. de Grandmaison)* 502
Le Gros Lot *(Albert Cim)*, ... 515
Une Mystérieuse Affaire (1803) *(Georges-Gustave Toudouze)* 515
Les Pirates de l'air *(Pierre Vernou)* 516
Le Tour du monde de Philibert *(Henri Avelot)* 502
Peterkin *(M. L. Molesworth)*; adaptation de *M. de Château-Verdun* 502
Contes transcrits par *Maurice Bouchor*, d'après la tradition africaine 503
Le Roi des Jongleurs *(A. Robida)* 504
Autour de Jeanne *(Mme Chéron de La Bruyère)* 516
Pas de chance! *(Mlle Hortense Giraldon)* 516
Les Petits Naufragés du « Titanic » *(J. Jacquin* et *A. Fabre)* .. 504

Périodiques illustrés. La Revue française 505
Mon Journal 506
L'Ouvrier 507
Les Veillées des Chaumières 507
La Semaine de Suzette 508
La Poupée modèle 509

Albums. L'Album des enfants *(Adolphe Menzel)* 509

A la gloire des bêtes *(J.-A. Fabre* et *Job)* 510
Scènes enfantines, tableaux et chansons; adapté du hollandais *(Dominique La Bonnardière, Nelly Van der Linden van Snelrewaard* et *Rie Cramer)* 511
L'Enfance de Bécassine *(J. Pinchon)* 511
Messieurs les Animaux s'amusent *(J. Jacquin* et *C.-H. Thompson)* 511
Chiens, chats et leurs amis *(Jacques Frenouse* et *Cecil Aldin)* 511
Histoire d'un chien, d'une poupée et d'une petite fille *(Mad Herniet)* 512
Chansons et rondes de l'enfance *(F. de Cramont, P. Lacome* et *L. Frœlich)* 512
Les Leçons de choses du petit coloriste. Les Enfants *(J. Geffroy)* 512
Les Bêtes à Bon Dieu *(Jehan des Manges* et *Hérouard)* 510
La Légende du point d'Argentan *(Jehan des Manges* et *Raoul de la Nézière)* 510
Les Cloches de Pâques *(Jehan des Manges* et *Léonce Burret)* .. 511

Epistoliers. Lettres de *Frédéric Ozanam* (1831-1853), avec notes et plusieurs lettres inédites 62
Lettres choisies de *Gœthe*; trad. par *Mlle A. Fanta* 162
Correspondance de *Carlyle* et *Emerson* (1831-1872), trad. de *E.-L. Lepointe* 243

Polygraphes. *Lamartine*. Œuvres choisies, publiées avec une introduction, des notices et des notes par *René Waltz*. Prose. 223

Littérature grecque et latine. *Alfred de Vigny*. Œuvre poétique. Cinq-Mars. Servitude et grandeur militaires. Stello. Théâtre. Journal d'un poète 491
Fables d'*Esope*; trad. nouvelle 499
Bucoliques et géorgiques, de *Virgile*, suivies d'un choix d'Idylles, de *Théocrite* 514
Histoire de la comédie romaine. I. Sur les tréteaux latins *(G. Michaut)* 39
Commodien, recherches sur la doctrine, la langue et le vocabulaire du poete *(Joachim Durel)* 435
Les Instructions de *Commodien*; traduction et commentaire *(le même)* 435

Littérature française. La Renaissance du théâtre breton et l'Œuvre de l'abbé Le Bayon *(Gustave Cohen)* 4
An Introduction to the french classical Drama *(Eleanor F. Jourdain)* 42
Le Théâtre italien de 1801 à 1913 *(Albert Soubies)* 43
Les Idées sociales dans le théâtre de A. Dumas fils *(Carlos M. Noël)* 44
L'Année dramatique, 1911-1912 *(Henry Bidou)* 45
Spectacles dans un fauteuil. Notes de théâtre *(Marc Sauzay)*. 46
Quelques auteurs et quelques pièces. Essai de critique dramatique *(Carlos M. Noël)* 46
Les Trente-six Situations dramatiques *(Georges Polti)* 47
Les Disciplines. Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique *(Henri Clouard)* 217
Anthologie du moyen âge. IXe-XVe siècles *(A. Rochette)* 218
Chansons inédites de Gauthier d'Argies, trouvère picard du XIIIe siècle *(Eugène Vaillant)* 219
Aucassin et Nicolette, texte critique accompagné de paradigmes et d'un lexique *(Hermann Suchier)* 219
Les Sources d'idées au XVIe siècle, textes choisis et commentés par *Pierre Villey* 224

Ronsard *(J.-J. Jusserand)* 487
Montaigne, textes choisis et commentés par *Pierre Villey* 221
Saint Vincent de Paul (J. Calvet) 221
La Fontaine *(Edmond Pilon)* 221
Racine (Charles Le Goffic) 221
Fontenelle (Emile Faguet) 222
Montesquieu (Fortunat Strowski) 222
Jean-Jacques Rousseau (Albert Bazaillas) 222
André Chénier (Firmin Roz) 222
Napoléon (F. Guillon) 222
Chateaubriand (André Beaunier) 223
Les Grands Écrivains français. Balzac *(Emile Faguet)* 314
Les Grands Hommes. Balzac *(Albert Keim* et *Louis Lumet)* .. 316
Honoré de Balzac (1799-1850) *(Jeanne Morin)* 316
Honoré de Balzac. Morceaux choisis, avec une Introduction et des notes par *Joachim Merlant* 316
Honoré de Balzac, critique littéraire. Introduction de *Louis Lumet* 316
Anatole France *(G. Michaut)* 528
Études et recherches *(Albert de Bersaucourt)* 311
Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. Essais d'histoire morale et littéraire *(Victor Giraud)* 160
Ames modernes *(Henry Bordeaux)* 244
Ames d'aujourd'hui *(Francis Vincent)* 337
La Bataille romantique *(Jules Marsan)* 61
Le Sentiment de la nature chez les romantiques français *(Gustave Charlier)* 438
Le Réalisme du romantisme *(Georges Pellissier)* 241
Esthétique et littérature *(Louis Humblet)* 336
Les Femmelins *(P.-J. Proudhon)*, avec une introduction par *Henri Lagrange* 178
Prosateurs français. Deuxième Anthologie de la Renaissance contemporaine, avec une Introduction : Les Tendances nouvelles de la littérature *(Alphonse Roux)* 224
Poètes et critiques *(Ernest Dupuy)* 335
Quelques Écrivains de ce temps *(Emile Poiteau)* 245
Le Jubilé de Frédéric Mistral (Cinquantenaire de Mireille) *(J. Charles-Roux)* 128

Littératures étrangères. Faust de *Gœthe*; trad. de *T. de Wyzewa* 514
Les Frères Grimm, leur œuvre de jeunesse *(Ernest Tonnelat)* .. 63
Les Contes des frères Grimm. Étude sur la composition et le style des « Kinder-und Hausmärchen » *(Ernest Tonnelat)* 64
Les Sources du merveilleux chez E. T. A. Hoffmann *(Paul Sucher)* 242
Officium Pastorum. A Study of the dramatic developments with in the iturgy of Christmas *(Karl Young)* 40
A New Text of the Officium Stellae *(Karl Young)* 40
Le Surnaturel dans le théâtre de Shakespeare *(Albert de Berzeviczy)*; trad. du hongrois 436
Les Contes de Shakespeare *(Charles Lamb)* 499
Robert Browning *(Pierre Berger)* 440
La Mer et les poètes anglais *(Jules Douady)* 334
Menéndez y Pelayo, historiador de la literatura española *(C. Parpal y Marques)* 463
La Divine Comédie *(Dante Alighieri)*; trad. en vers français accompagnée du texte italien, par *Amédée de Margerie* 332
La Divine Comédie *(Dante Alighieri)*. L'Enfer. Trad. nouvelle accompagnée du texte italien, par *Ernest de Laminne* 332

La Divine Comédie *(Dante Alighieri)*. L'Enfer. Trad. nouvelle et notes de *L. Espinasse-Mongenet* 333
Pages choisies d'*Alexandre Herzen*. Notice biographique et annotations par *Michel Delines* 335
Ossian, l'« Homère du Nord » en France *(A. Tedeschi)* 369
La Femme dans le théâtre d'Ibsen *(Friedericke Boetticher)* 45
Essai sur la littérature chinoise *(Georges Soulié)* 163

Mélanges. Les Miettes du passé *(Emile Genest)* 501
Pour monter et jouer une pièce *(Jean Blaize)* 47
Manuel théâtral des œuvres, patronages et pensionnats *(H. Moriencal)* 48
Les Sougerie d'Adeline à treize ans 494

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas géographique, économique, historique de la Suisse 197
Le Tour du monde. Année 1913 504
Les Principaux Aspects du globe. La France *(M. Allain* et *H. Hauser)* 370
Les Merveilles de la France, le pays, les monuments, les habitants *(Ernest Granger)* 487
La Douce France *(René Bazin)* 490
Les Logis *(Madeleine de Chansac)* 371
L'Archipel de la Manche *(Camille Vallaux)* 195
Au Pays hollandais *(L.* et *Ch. de Fouchier)* 195
L'Alpe enchanteresse : Salzbourg, le Salzkammergut, les Hauts Tauern *(le comte J. du Plessis)* 199
Vedi Napoli... *(E.-A. de Molina)* 200
La Suisse illustrée *(A. Dauzat)* 488
Aux Confins de l'Europe et de l'Asie *(Maurice Rondet-Saint)*. 200
A Constantinople *(Gaston Deschamps)* 201
La Vivante Roumanie *(Paul Labbé)* 202
Notes sur le voyage de Fr. Jean de Plan-Carpin (1245-1247) *(H. Matrod)* 370
Dans la Jungle. A travers l'Indo-Chine anglaise et les Indes néerlandaises *(Frique Guilloteaux)* 202
Au Cœur du Maroc *(Louis Botte)* 203
Un Voyage au Maroc *(Albert Navarre)* 203
En Egypte, choses vues *(E. L. Butcher)*; trad. de l'anglais par *Lugné-Philipon* 501
La Vie des Indiens dans le Chaco (Amérique du Sud) *(Erland Nordenskiold)*; trad. par *H. Beuchat* 496
Nord-Sud. Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg *(René Bazin)* 194, 490
Perdus dans l'Arctique, récit de l'expédition de « l'Alabama », 1909 à 1912 *(Ejenar Mikkelsen)*; trad. de *Charles Laroche*. 425, 498
Le Monde polaire *(Otto Nordenskiold)*; trad. du suédois par *Georges Parmentier* et *Maurice Zimmermann* 204

Histoire ancienne. Histoire de l'Antiquité *(Eugène Cavaignac)*. II. Athènes (480-330) 339
Histoire de l'Antiquité *(Eduard Meyer)*; trad. par *Maxime David*. 340
Histoire d'Egypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours *(le Dr F. Kayser* et *Ernest M. Roloff)*; trad. de l'allemand et augmenté d'une Préface par *Albert Le Boulicaut* et *Jean d'Allemagne* 442
La Bataille d'Issus. Analyse critique d'un travail manuscrit du commandant Bourgeois *(Marcel Dieulafoy)* 275

Le Mausolée d'Halicarnasse et le Trophée d'Auguste (*Marcel Dieulafoy*). 371
Romanisation de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Maroc (*le P. J. Mesnage*)..... 442

Histoire générale. Histoire politique du XIXe siècle (*Paul Feyel*)..... 455

Histoire de l'Église. Les Papes à travers les âges. De saint Pierre à saint Télesphore (*E. Lacoste*)..... 179
Histoire des conciles d'après les documents originaux (*Charles-Joseph Hefele*); nouvelle trad. française par *Dom H. Leclercq*. T. V, 2e partie 443
Histoire des zouaves pontificaux (*H. M. de Mathuisieulx*)... 492

Hagiographie. **Biographie ecclésiastique**. Les Quarante-neuf Vieillards de Scété. Texte copte et traduction française par *Seymour de Ricci* et *Eric O. Winstedt*..... 60
Vies des Frères de l'Ordre des Frères Prêcheurs, traduites des chroniques du XIIIe siècle par le *R. P. Lecocq*..... 340
Les Bienheureuses dominicaines (1190-1577), d'après des documents inédits (*M.-C. de Ganay*)..... 448

Histoire du moyen âge. Études sur l'histoire byzantine (*Alfred Rambaud*)..... 247

Histoire de France. *Grégoire de Tours*. Histoire des Francs, texte des manuscrits de Corbie et de Bruxelles, publié par *Henri Omont* et *Gaston Collon*. Nouvelle édition par *René Poupardin*..... 248
Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme (*F.-M. Graves*)..... 249
Henri IV raconté par lui-même. Choix de lettres et harangues publiées avec une Introduction par *J. Nouaillac*..... 64
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, par *A. de Boislisle*, avec la collaboration de *L. Lecestre* et de *J. de Boislisle*. T. XXIV. 66
Énigmes du grand siècle. Le Masque de fer. Jacques Stuart de la Cloche. L'Abbé Prignani. Roux de Marcilly (*E. Laloy*).. 251
La Révolution préparée par la franc-maçonnerie (*de Lannoy*). 463
Les Origines de la Déclaration des droits de l'homme de 1789 (*V. Marcaggi*). 259
De Bergerac à Quiberon (1789-1795). Souvenirs d'*Edme de la Chapelle de Béarnès*. Introduction et notes par le *vicomte G. Gérard Du Barry*,..... 348
Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire (*F.-A. Aulard*). T. XXII (19 avril 1795-9 mai 1795 — 22 germinal an III-20 floréal an III).. 347
Études d'histoire révolutionnaire, d'après des documents inédits. Sous la rafale (*Raoul Arnaud*)..... 451
Les Petites Victimes de la Terreur (*Paul Gaulot*)..... 261
Théodore de Lameth. Mémoires, publiés avec Introduction et notes par *Eugène Welvert*..... 453
Bleus, blancs et rouges, récits d'histoire révolutionnaire d'après des documents inédits (*G. Lenotre*)..... 264
Le Procès du Neuf Thermidor (*André Godard*)..... 262
L'Œuvre de la Révolution, aperçus historiques et philosophiques (*Finart d'Allonville*) 464

Réflexions sur la Révolution française *(Edmond Burke)*; traduites par *Jacques d'Anglejean* 67
La Vérité sur Louis XVII. Souvenirs inédits de *la comtesse d'Apchier*, précédés d'une Introduction sur Louis XVII, par *Jean de Bonnefon* 348
Correspondance du duc d'*Enghien* (1801-1804) et documents sur son événement et sa mort, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le *comte Boulay de la Meurthe*. T. IV. Supplément suivi du *Récit de la Campagne de 1796 par le duc d'Enghien*. 169
Le duc d'Enghien. L'Événement d'Ettenheim et l'exécution de Vincennes *(Henri Welschinger)* 151
La Jeunesse de Bonaparte *(Jules Mazé)* 150
La Citoyenne Bonaparte *(Imbert de Saint-Amand)* 154
La Jeunesse de l'impératrice Joséphine *(Imbert de Saint-Amand)*. 154
Napoléon Ier. Son œuvre au dedans et au dehors *(J. Dontenville)*. 148
Napoléon Ier en Basse-Normandie *(le baron A. des Hotours)* 152
L'Âme de Napoléon *(Léon Bloy)* 149
La Captivité de Pie VII d'après des documents inédits *(le comte de Mayol de Lupé)* 153
Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat. 1767-1815, publiés par *S. A. le prince Murat*, avec une Introduction et des notes par *Paul Le Brethon*. 154
Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815 *(la marquise de la Tour du Pin)*, publié par son arrière-petit-fils, le *colonel comte Aymar de Ludeckerke-Beaufort* 265
Mémoires de *A.-C. Thibaudeau*, 1799-1815. 154
La Fusion monarchique (1848-1873) *(Claude-Noël Desjoyeaux)*. 358
La République de Bismarck *(le marquis de Foux)*. Correspondance de Gambetta et de Bismarck, traduite par *Jacques Bainville*, ... 79
Le Cardinal Lavigerie et son action politique (1863-1892) *(l'abbé J. Tournier)*. 359

Histoire religieuse. Lobertier, évêque constitutionnel, et le clergé de Rodez *(A.-C. Sabatié)* 69
Histoire de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin *(Léon Cornudet)*. 453
La Jeunesse de La Mennais, contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au XIXe siècle *(Christian Maréchal)* 354
Le Clergé du diocèse de Poitiers au XIXe siècle (1801-1905). Notes et documents recueillis jusqu'à nos jours *(J.-M.-U. Beduchaud)* 78
Les Petites Sœurs de l'Assomption, gardes-malades des pauvres à domicile *(Geoffroy de Grandmaison)* 276

Histoire des Institutions, des mœurs et de la civilisation. La Société française au dix-septième siècle, d'après les Mémoires *(l'abbé A. Samouillan)* 348
La Société française au dix-huitième siècle, d'après les Mémoires *(Alexandre Samouillan)*, ... 256
La Révolution dans ses causes. Qui a fait la France? L'Ancien régime, l'ancienne société en France avant 1789 *(Em. Clavequin-Rosselot)*, ... 165
La Révolution dans ses causes. Le Clergé, les sectes et la France *(le même)* 165
Mémoires et documents relatifs aux XVIIIe et XIXe siècles. « Mes Loisirs » *(S.-P. Hardy)*. Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1764-1789), publié par *Maurice Tourneux* et *Maurice Vitrac*. T. I (1764-1773) 257

Sentiment de Napoléon Ier sur le christianisme *(le Chevalier de Beauterne*, texte remanié par *Bathild Bouniol)*. 14e édition revue par *Ph.-G. Laborie* 150
La Police secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, publiés par *Ernest d'Hauterive*. T. II. 1805-1806 152
Au Pays des lys noirs. Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr. *(Adolphe Retté)* 456
En Marge de la vie politique, religieuse et sociale de notre pays *(Henri Brun)* 464
L'État et les fonctionnaires *(Alexandre Lefas)* 361

Histoire Diplomatique et Militaire. Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850). Journal du *comte Rodolphe Apponyi*, attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris, publié par *Ernest Daudet*. I. (1826-1830). II. (1831-1834) 351
France et Rome. *(Louis Madelon)* 360
Victoires françaises. Bouvines *(Pierre Alain)* 133
Victoires françaises. Lodi *(Jean Ferrature)* 133
La Guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748). Campagne de 1744 dans les Pays-Bas. Opérations sur le Rhin et sur le Main en 1745 *(le Major Z***)* 134
Un Procès militaire sous l'ancien régime. L'Affaire du régiment Royal-Comtois (1775-1791) *(le capitaine Albert Latreille)* 134
La Patrie guerrière *(Henri Houssaye)*, publiée avec une Introduction et des notes par *Louis Soulet* 138
Les Papiers des Comités militaires de la Constituante, de la Législative et de la Convention (1789-an IV) *(Pierre Caron)*. 135
L'Épopée vendéenne (1793-1796) *(Gustave Gautherot)* 487
Zurich. Masséna en Suisse. Messidor an VII-brumaire an VIII (juillet-octobre 1799) *(le capitaine Hennequin)* 132
Souvenirs de l'expédition d'Égypte *(François-Étienne Sanglé-Ferrière)*, publiés par *Jean Mirot* 151
Napoléon en campagne *(le colonel Vachée)* 135
Études d'histoire *(A. Chuquet)*. 6e série 135
Victoires françaises. Iéna *(Noël Annès)* 137
Les Lendemains d'Abensberg et de Landshut *(le lieutenant Flicoc)*. 138
Campagnes du *capitaine Marcel*, du 69e de ligne en Espagne et en Portugal (1808-1814), mises en ordre, annotées et publiées par *le commandant Var* 350
A propos d'un centenaire. Sur la campagne de 1813 *(le commandant d'Osia)* 136
Le Général de division comte de Martimprey *(le général Derécagaix)* 140
Les Débats sur l'armée en France, 1867-70, et en Prusse, 1860-66 *(Léon de Montesquiou)* 225
Comment on prépare la défaite (1867-1870) *(le capitaine A. de Tarlé)* 226
La Promotion des officiers-élèves de Saint-Cyr (Souvenirs de 1870) *(Julien Aigoin)* 142
Le Rôle du Xe corps au 16 août 1870 *(le général Palat [Pierre Lehautcourt]* 140
Historique du 69e régiment d'infanterie *(Jules Vossias)* 138
Causeries militaires *(le général Thoumas)*. 5e série 139

Histoire maritime et coloniale. Histoire de la Révolution dans les ports de guerre *(Oscar Havard)* 263
Le Problème méditerranéen *(Charles Vellay)* 79
Marseille et la Colonisation française. Essai d'histoire coloniale *(Paul Masson)* 49

Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle *(Paul Masson)* 50
État politique de l'Inde en 1777 *(Law de Lauriston)* 53
Notre France d'Extrême-Orient *(le duc de Montpensier)* 54
Le Peuple annamite *(E. Langlet)* 54
L'Europe et la Conquête d'Alger, d'après les documents originaux tirés des Archives de l'État *(E. Le Marchand)* 70
Correspondance du *capitaine Daumas*, consul à Mascara (1837-1839) *(Georges Yver)* 51
Le Coup d'Agadir et la guerre d'Orient *(Jacques Bainville)* 74
Les Journées sanglantes de Fez (7-18-19 avril 1912) *(Hubert-Jacques)* 143
En colonne au Maroc. Rabat, Fez, Méquinez. Impressions d'un témoin 143
Les Deux Congo *(le baron Jehan de Witte)* 53
Traités de délimitation concernant l'Afrique française. Supplément 1910-1913 *(E. Rouard de Card)* 52

Histoire monastique. Le Cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins *(Dom Paul Denis)* 164

Histoire provinciale et locale. La Juridiction de la Municipalité parisienne, de saint Louis à Charles VII *(Georges Huisman)* 529
Paris sous Napoléon. Spectacles et Musées *(L. de Lanzac de Laborie)* 155
Quand Paris voudra! *(Valeran d'Espic)* 372
Histoire des communes annexées à Paris en 1859. Vaugirard *(Lucien Lambeau)* 358
Essai historique sur Tréguier *(Un Trécorrois. Adolphe Guilloü)*. 371
Paimpont *(le marquis de Belleoüe)* 447
Les Prisons du Mont-Saint-Michel (1425-1864) *(Etienne Dupont)*. 341
La Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. Deux Mystiques normands au XVIIe siècle *(Maurice Souriau)* 253
Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs-lieux de département et district en Normandie pendant l'époque révolutionnaire (1787-1801) *(Emile Sevestre)* 171
Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy pour les États généraux de 1789. 1re série. Département de Meurthe-et-Moselle. T. II. Cahiers du bailliage de Dieuze, publiés par *Charles Etienne* 345
Le Beau Jardin *(Paul Acker)* 173
Vitteaux (Côte-d'Or) *(F. Hutinel* et *J.-B. Mathey)* 342
Regeste dauphinois, ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné des origines chrétiennes à l'année 1349 *(le chanoine Ulysse Chevalier)*. T. I, 2e fasc. 445
Mon Limousin; mœurs, coutumes, légendes *(G. Michel Coissac)*. 204
Département de la Gironde. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, publiés par *M. Marion, J. Benzacar* et *Caudrillier*. T. II. Districts de Bazas, Cadillac, La Réole, Lesparre et Libourne 346
Dictionnaire topographique du département de l'Aude, comprenant les noms de lieux anciens et modernes *(l'abbé Sabarthès)* 446
La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse. Notes et documents *(l'abbé Alphonse Auguste)* 254
L'École centrale du département des Bouches-du-Rhône (1798-1802) *(F.-N. Nicollet)* 70
Nice capitale d'hiver *(Robert de Souza)* 196

Questions du jour. Le Devoir présent des catholiques *(Henri Brun)* 277
Défendons-nous *(l'abbé Charles Grimaud)* 177
Petits Mémoires du temps de la Ligue (1896-1901) *(Henry de Bruchard)* 173
Maurice Barrès et le Problème de l'ordre *(Jean Herluison)* 372
Au travail (2e série). Par la Presse *(l'abbé Thellier de Poncheville)*. 276
En pensant au pays *(Cornélis de Witt)* 271
L'Avant-Guerre, études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France, depuis l'affaire Dreyfus *(Léon Daudet)*. 75
Aux écoutes de la France qui vient *(Gaston Riou)* 174
Les Éclaireurs de France et le rôle social du scoutisme français *(capitaine Royet)* 503
Faites un roi, sinon faites la paix *(Marcel Sembat)* 272
Exposé simple et clair de la question d'Orient *(Paul Haury)* 426
Les Réformes en Turquie d'Asie. La Question arménienne, la question syrienne *(Ludovic de Contenson)* 427

Histoire étrangère. Quatre ans à la cour de Saxe *(Guy Balignac)* 460
Histoire de l'Angleterre depuis 1815 jusqu'à l'avènement de Georges V (1910) *(A. Regnard)* 276
Estudios históricos y críticos *(el marqués de Lema)* Primera serie.. 454
L'Espagne au XXe siècle, étude politique et économique *(Angel Marvaud)* 460
Influence sociale de sainte Élisabeth de Hongrie *(Emile Horn)* 446
La Campagne di guerra in Piemonte (1703-1708) e l'assedio di Torino (1706), studi, documenti, illustrazioni. Vol. 7 133
Carteggio del conte Federico Confalonieri... Pubblicato con annotazioni storiche a cura di *Giuseppe Gallavresi*. 267
Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870). Vol. IV. Per la storia dell'alleanza e de la campagna di Crimea *(Mario degli Alberti)*. Il Carteggio di un rivoluzionario piemontese *(L.-C. Bollea)*. Una proposta di rappresaglia contro la Svizzera (1850)... 267 172
Revolución de Portugal de 1910. Proscritos *(el P. L. Gonzaga de Azevedo)*; versión castellana de *P. Constancio Eguía Ruiz*..... 80
Proscrits. Histoire anecdotique de la persécution des jésuites de Portugal en octobre 1910 *(Luiz G. de Azevedo)*; trad. et adapté par *J.-M. Le Thiec*..... 80
Guerre russo-japonaise. 1904-1905 142
Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe. T. IV... 142
Un drame d'amour à la Cour de Suède (1784-1795) *(Ernest Daudet)* 344
Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques *(André Chéradame)* 427
La Guerre turco-balkanique, 1912. Thrace, Macédoine, Albanie, Épire *(le lieutenant-colonel Boucabeille)* 144
Aperçu sur la campagne de Thrace *(le colonel Desbrière)* 144
Feuilles de route bulgares. Journal de marche d'un correspondant de guerre pendant la campagne de Thrace *(Alain de Pennenrun)*. 145
Au feu avec les Turcs. Journal d'opérations (campagne de Thrace, 12 octobre-14 novembre 1912) *(G. von Hochwaechter)*; trad. de l'allemand par *le commandant Minart*..... 146
Vers la victoire avec les armées bulgares *(le lieutenant autrichien H. Wagner)*; trad. de l'allemand par le *commandant Minart*..... 145
Le Déclin du croissant *(Sam Lévy* 427
La Mort de Stambouli *(Victor Bérard)* 428
Croates et bulgares, études historiques, politiques et littéraires *(Louis Léger)* 429

Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos jours (485-1913) *(le R. P. Guérin-Sengeon)* 429
Impressions et souvenirs d'un diplomate. Turquie, Autriche, États-Unis, Balkans, Brésil *(Maurice Trubert)* 428
La Syrie *(K. J. Khaïrallah)* 179
Les États-Unis de 1789 à 1912 *(Louis Cons)* 175
La République américaine *(James Bryce)*. T. II. Le Gouvernement des États 363
Panama, la création, la destruction, la résurrection *(Philippe Bunau-Varilla)* 55
Le Gouvernement représentatif fédéral dans la République Argentine *(José Nicolas Matienzo)* 365

Biographie française. Un Humaniste toulousain, Jehan de Boysson (1505-1559) *(R. de Boysson)* 449
La Vie d'un héros. Agrippa d'Aubigné *(S. Rocheblave)* 250
Figures du passé. La Duchesse de Chevreuse. Une Vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII *(Louis Batiffol)* 530
Figures du passé. Lauzun, un courtisan du grand Roi *(le duc de la Force)* 532
Ninon de Lanclos *(Emile Magne)*. Portraits et documents inédits. 254
Lettres de *Mgr Jean de Fontanges*, évêque de Lavaur, 1749-1764, publiées avec notices, notes et index par *le baron de Blay de Gaix*. 258
Le Frère de Diderot. Didier Pierre Diderot, chanoine de la cathédrale et grand archidiacre du diocèse, fondateur des écoles chrétiennes de Langres *(le chanoine Marcel)* 266
La Famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution *(Christian Maréchal)* 354
Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'Orléans (1763-1791) *(le baron André de Maricourt)* 450
Figures du passé. Mirabeau *(Louis Barthou)* 167
La Conversion d'un sans-culotte. Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel (1739-1810) *(Eugène Defrance)* 68
Notes et souvenirs inédits de Prieur de la Marne, publiés, avec une introduction et des notes, par *Gustave Laurent*. 168
Villemain (1790-1870). Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages *(J. Vauthier)* 268
Grands Procès oubliés. L'Assassinat de Paul-Louis-Courier *(Louis André)* 269
Ozanam *(l'abbé C. Calippe)* 269
Ozanam et ses continuateurs *(Henri Joly)* 353
Louis Veuillot *(C. Leeigne)* 365
Louis Veuillot. L'Homme. Le Lutteur. L'Écrivain *(Eugène Tavernier)* 71
A propos d'un centenaire. Louis Veuillot, 1813-1913. Sa vie, ses idées sociales, ses idées politiques, ses idées littéraires *(Maurice Vallet)* 536
Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin, 1847-1889 *(René Bazin)* 512
Eugénie de Guérin *(J. Maze-Sencier)* 79
Waldeck-Rousseau *(Paul Raynaud)* 457
Madame Pasteur *(René Vallery-Radot)* 270
Au hasard de la vie (notes et souvenirs) *(Edouard Lockroy)* 535
Éloges, Notices et Souvenirs *(Louis Passy)* 324
Figures franc-comtoises *(Charles Léger)* 533
Les Laïques chrétiens en Poitou durant le dernier demi-siècle (de 1861 à 1911). Notices biographiques *(J.-M.-U. Béduchaud)* 78
Sites et personnages *(Edmond Pilon)* 270

Biographie étrangère. Ma Vie *(Richard Wagner)*; trad. de *N. Valentin* et *A. Schenk*. T. III. 1850-1864 73
Gróf Zichy Nándor élet és jellemrajz (Vie et caractère du comte Ferdinand Zichy) *(François Bonitz)* 459

Archéologie. Epigraphie. Quelques Caractéristiques de l'architecture maya dans le Yucatan ancien *(le Dr Capitan)* 462
Manuel d'épigraphie chrétienne *(René Aigrain)* 180

Sigillographie. Manuel de Sigillographie française *(J. Roman)*.. 176

Mélanges. Promenades historiques *(Baguenier-Desormeaux)* 517
Questions de critique militaire et d'actualité *(le général H. Bonnal)* 138

Bibliographie. Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, supplément au De Backer Sommervogel *(Ernest M. Rivière)* 76
Les Panégyristes de Louis XVI et de Marie-Antoinette (1793-1912), essai de bibliographie raisonnée *(Pierre Ladoué)* 344
Library of Congress. List of References on international Arbitration *(Appleton Prentiss Clark Griffin)* 397
International Catalogue of scientific literature. Tenth annual issue. J. Geography 193
Library of Congress. List of References on Reciprocity *(Appleton Prentiss Clark Griffin)* 397

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACKER (Paul) 173
ACLOQUE (A.) 462
AGEORGES (Joseph)..... 206
AIGRAIN (René) 180
AIGOIN (Julien) 142
ALAIN (Pierre)..... 133
ALANIC (Mathilde) 306
ALBERTI (Mario DEGLI)..... 172
ALDIN (Cecil) 511
ALEMAN (Mateo)..... 307
ALENÇON (le P. Ubald D').. 108, 113
ALFASSA (Georges) 35
ALIGHIERI (Dante) 332, 333
ALLAIN (M.)..... 370
ALLEMAGNE (Jean D')..... 442
ALLONVILLE (FINART D')..... 464
ALLORGE (Henri) 115, 300
ALLOTTE DE LA FUYE (Marguerite). 128
AMADO (le P. Ramon Ruiz). 110, 111
AMAN-JEAN..... 522
ANDRÉ (Louis)..... 269
ANGLEJAN (Jacques D')..... 67
APCHIER (la comtesse D')..... 348
APPONYI (le comte Rodolphe).. 351
ARCANGUES (Pierre D')..... 119
ARDEL (Henri)..... 297
ARNAUD (Raoul)..... 451
AUBRY (Octave) 298
AUGIER (l'abbé Ernest)..... 526
AUGUSTE (l'abbé Alphonse).... 254
AULARD (F.-A.) 347
AUMONT (le Dr) 213
AURIOL (Henri) 314
AVELOT (Henri) 502
AYMÈS (Noël) 137
AZEVEDO (el P. L. Gonzaga DE). 80

BACHELIN (Henri) 306
BADEN-POWELL 373
BAGES (José TORRAS Y)..... 107
BAGUENIER-DESORMEAUX..... 517
BAINVILLE (Jacques) 74, 79
BAJO (Julian Castro) 128
BALIGNAC (Guy)..... 460
BARAUDE (Henri)..... 18
BARBIER (Ch.) 425
BARRY (le Vte G. Gérard DU).... 348
BARTHOU (Louis)..... 167
BASSLER (Ray S.)..... 238
BATIFFOL (Louis)..... 530
BAUDOT (Dom Jules)..... 368
BAZAILLAS (Albert)..... 222
BAZIN (René) 194, 490
BEAUCHAMP (Jeanne)..... 274
BEAUNIER (André)..... 223
BEAUTERNE (le chevalier de).... 150
BÉARNÈS (Edme DE LA CHAPELLE DE) 348
BECHTEREW (W.)..... 401
BÉDUCHAUD (J.-M.-U.)..... 78
BELLEVUE (le marquis DE)..... 447
BENZACAR (J.)..... 346
BÉRARD (Victor)..... 428
BERGER (Pierre)..... 440
BERNARD (Jean-Marc) 119
BERSAUCOURT (Albert DE)..... 317
BERTHEM-BONTOUX 178
BERTHEROY (Jean)..... 19
BERTHIER (Auguste) 128
BERTHIER (Joseph)..... 128
BERZEVICZY (Albert DE)..... 436
BEUCHAT (H.)..... 496
BEZANÇON (Henriette) 18
BIDOU (Henry)..... 45
BLAIZE (Jean)..... 47
BLANC (Élie)..... 215
BLANCHON (Georges) [Michel Mérys] 159

BLAY DE GAÏX (le baron DE).... 258
BLECH (Aimée)..... 304
BLOY (Léon)..... 149
BOETTCHER (Friedericke)..... 45
BOISLISLE (A. DE)..... 66
BOISLISLE (J. DE)..... 66
BOLLEA (L. C.)..... 172
BONITZ (François)..... 459
BONNAL (le général H.)..... 138
BONNEFON (Jean DE)..... 348
BONNIER (le Dr P.)..... 209
BORDEAUX (Henry)..... 6, 244
BOTTE (Louis)..... 203
BOTTENHEIM (Paul W.)..... 394
BOUCABEILLE (le lieut.-colonel). 144
BOUCHET (J.)..... 391
BOUCHOR (Maurice)..... 129, 503
BOUGIER (Louis)..... 326
BOULAY DE LA MEURTHE (le comte)..... 169
BOURDILLON..... 395
BOURGIN (Georges)..... 406
BOUTROUX (Pierre)..... 416
BOVAY (Henri)..... 389
BOVET (Marie-Anne DE)..... 20
BOYLESVE (René)..... 8
BOYSSON (R. DE)..... 449
BRENET (Michel)..... 310
BRICON (Etienne)..... 298
BRISSET (Jean-Pierre)..... 322
BRUCHARD (Henry DE)..... 173
BRUN (Henri)..... 277, 464
BRUNON (le Dr prof. R.)..... 209
BRUWAERT (Edmond)..... 522
BRYCE (James)..... 363
BULLEN (Eranck Th.)..... 23
BUNAU-VARILLA (Philippe).... 55
BURIOT-DARSILES (H.)..... 406
BURKE (Edmond)..... 67
BURRET (Léonce)..... 311
BURRET (Mlle)..... 158
BUTCHER (E. L.)..... 501

CABART-DANNEVILLE (Maurice).. 240
CAHEN (E.)..... 415
CALIPPE (l'abbé C.)..... 269
CALVET (J.)..... 221
CAMBUZAT (Edmond)..... 115
CAMON (le colonel)..... 230
CAPITAN (le Dr)..... 462
CARD (E. ROUARD DE)..... 52
CARLYLE..... 243
CAROEF (Mlle M.)..... 306
CARON (Pierre)..... 135
CARPENTIER (P.)..... 393
CARRÉ (F.)..... 413
CARRÈRE (Henri)..... 424
CARTERON (J.)..... 535
CASANOVAS (le P. Jgnacio).... 107
CASSERAS (Luis)..... 111
CAUDEL (Henri)..... 15
CAUDRILLER..... 346
CAULLET (Paul)..... 34
CAVAIGNAC (Eugène)..... 339
CEJADOR (Julio)..... 307
CHAILLOU DU CŒURJOLY (Marius) 299
CHAMPCOMMUNAL (J.)..... 392
CHAMPRIS (Henry GAILLARD DE) 424
CHANSAC (Madeleine DE)..... 37[illegible]
CHANTAVOINE (J.)..... 310
CHAPMAN (W.)..... 116
CHARLES (P.)..... 461
CHARLES-ROUX (J.)..... 128
CHARLIER (Gustave)..... 438
CHARPENTIER (Maurice)..... 120
CHATEAUBRIAND..... 223
CHATEAU-VERDUN (M. DE)..... 502
CHAULET (E.)..... 232
CHAUTARD (Dom J.-B.)..... 109
CHAUVIN (l'abbé A.)..... 57
CHÉNIER (André)..... 222
CHÉNEVEAU (C.)..... 411
CHERADAME (André)..... 427
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). 516
CHEVALIER (le chanoine Ulysse). 445
CHEVASSUS (R.)..... 410
CHILOSA..... 305
CHRESTIEN (Noël)..... 424
CHUQUET (A.)..... 135
CHWOLSON (O. D.)..... 410
CIM (Albert)..... 503, 515
CISSEY (le lieutenant-colonel DE) 231
CLAVEQUIN-ROSSELOT (Em.).... 165
CLERC (Charles)..... 116
CLERC-RAMPAL (G.)..... 489
CLERMONT-TONNERRE (le comte Louis DE)..... 77
CLOUARD (Henri)..... 217
COCHIN (Denys)..... 404
CŒURJOLY (Marius CHAILLOU DU) 299
COHEN (Gustave)..... 41
COISSAC (G.-Michel)..... 204
COLEMAN (Marguerite)..... 126
COLLET (Henri)..... 309
COLLIGNON (Maxime)..... 484
COLLON (Gaston)..... 248

Combarieu (J.) 311
Conques (Joseph) 493
Cons (Louis)..... 175
Contenson (Ludovic de)..... 427
Cordier (le capitaine)..... 231
Cordonnier (l'abbé Ch.)..... 101
Cornudet (Léon) 453
Corvisy (A.)..... 413
Costel (Paul) 117
Coubé (l'abbé Stéphen)..... 99
Coulomb (Jeanne de)..... 421
Coupin (Henri)..... 517
Cramer (Rie)..... 511
Crémieux (Mme Mathilde P.).. 497
Croce (Benedetto) 406

D

Dadolle (Mgr) 108
Daguin (F.)..... 393
Dalbis (L.-J.)..... 77
Danjon (Daniel)..... 392
Dante Alighieri 332, 333
Darcis 35
Dasproni (Noel)..... 500
Daudet (Ernest) 13, 344, 351
Daudet (Léon) 75
Daumas (le capitaine)..... 51
Dauriac (Lionel)..... 309
Dautrey 417
Dauzat (Albert) 215, 488
Davaux (E.) 410
David (Georges) 117
David (Maxime) 340, 400
Davot (l'abbé G.)..... 110
Debon (le lieutenant-colonel).. 230
Decaen (Alice) 19
Dedieu (Joseph)..... 405
Defrance (Eugène) 68
Dégut (Lucien) 120
Delacour (André)..... 120
Delaporte (Mathilde) 126
Delaquys (Georges) 299
Delassus (E.)..... 416
Deledda (Grazzia)..... 24
Delines (Michel)..... 335
Delorme (Amédée)..... 10
Démtchinski (B.) 434
Démtchinski (N.) 434
Denis (Dom Paul)..... 164
Denys (P. P.)..... 425
Depont (Léonce)..... 121
Deromps (Mathilde) 331
Derrécagaix (le général)..... 140
Derrouch (l'abbé)..... 105
Desbrière (le colonel)..... 144
Desbrus (L.)..... 320
Deschamps 417
Deschamps (Gaston)..... 201
Desdevises du Dezert (G.).. 524
Desjoyeaux (Claude-Noël)..... 358
Dezert (G. Desdevises du).... 524
Dieulafoy (Marcel).. 275, 371, 519
Dombre (Roger)..... 426
Dommartin (le Dr)..... 212
Dontenville (J.) 148
Douady (Jules) 334
Drault (Jean)..... 14
Dromart (Marie-Louise) 126
Dubroca (Maxime)..... 14
Duffart (Charles) 301
Duguit (Léon)..... 393
Dumont-Wilden (L.)..... 523
Duplay (Maurice)..... 299
Duplessy (l'abbé E.)..... 423
Dupont (Étienne) 341
Dupuy (Ernest) 335
Durand (Yvonne)..... 23
Duranthon (l'abbé L.)..... 426
Durel (Joachim)..... 435
Duru (l'abbé) 308
Dutilleux (A.)..... 57
Duval (Célestin)..... 326

Edwards (Emile)..... 14
Ejnar Mikkelsen 425, 498
Emerson (R. W.)..... 237, 243
Enghien (le duc d')..... 169
Erdmann (H.)..... 413
Esope..... 499
Espic (Valeran d')..... 372
Espinasse-Mongenet (L.)..... 333
Étienne (Charles)..... 345
Eymieu (Antonin)..... 58

Fabre (A.)..... 504
Fabre (J.-A.)..... 510
Fabre (J.-H.) 59
Faguet (Émile)..... 222, 314
Fanta (Mlle A.)..... 162
Fanton (l'abbé F.)..... 395
Faure (Abel) 14
Faurey (Joseph)..... 387
Ferratier (Jean) 133
Ferreres (el R. P. Juan B.).. 274
Ferron (Marie-Georges) 302
Festugière (Dom M.)..... 233
Feyel (Paul) 465

FINART D'ALLONVILLE 464
FITZ-PATRICK..... 418
FLEURY DE LA ROCHE (G.).... 77
FLIECX (le lieutenant)..... 138
FOLEY (Charles)..... 13
FONSEGRIVE (Georges) 406
FONTANGES (Mgr Jean)..... 258
FONTENELLE..... 222
FOUCHIER (Ch. DE)..... 195
FOUCHIER (L. DE) 195
FRAGIN (Maurice) 117
FRANQUE (V.)..... 430
FRENEUSE (Jacques) 511
FRITSCH (J.)..... 368
FRŒLICH (L.)..... 512

GAILLARD DE CHAMPRIS (Henry) 424
GAIX (le baron DE BLAY DE).... 258
GALLAVRESI (Giuseppe)..... 267
GALLIARD (G. Olphe)..... 33
GANAY (M.-C. DE) 448
GANDILLOT (Maurice)..... 327
GARNIER (Émile)..... 34
GARRIGUET (L.)..... 36
GATTERER (Michaele) 56
GAULOT (Paul)..... 261
GAUTHEROT (Gustave) 487
GAUTHEY (le capitaine)..... 228
GAUTIER (l'abbé A.-E.)..... 109
GEFFROY (J.)..... 512
GELLY (le lieutenant)..... 210
GEMAHLING (Marguerite) 37
GENEST (Émile) 501
GENY (le P. Paul)..... 399
GEOFFROY DE GRANDMAISON.... 276
GEORGES-CAHEN 31
GEORGET (Alphonse) 302
GEORGIN (René)..... 121
GIBBONS (S. E. le cardinal).... 98
GIBELIN (le chanoine Ed.)..... 104
GILLET (Louis)..... 520
GILLET (le R. P.)..... 235
GIRALDON (Mlle Hortense)..... 516
GIRAUD (Victor)..... 160
GJERTZ (Marie)..... 24
GOBINEAU (le comte DE)..... 21
GODARD (André) 262
GODFROY (le R. P.)..... 105
GŒTHE 162, 514
GOURDON (Pierre) 422
GRAMONT (F. DE)..... 512
GRANDJEAN (Frank) 408
GRANDMAISON (M. DE) 502
GRANDMAISON (GEOFFROY DE).. 276
GRANGER Ernest)..... 487
GRAVES (F.-M.) 249
GRÉGOIRE DE TOURS..... 248
GRIFFIN (Appleton PrentissClark) 397
GRIMAUD (l'abbé Charles)..... 177
GRIMAUX (Georges)..... 302
GROLLEAU (Charles) 121
GROUARD (le lieut.-colonel A.).. 147
GUÉRIN-SONGEON (le R. P.).. 429
GUICHARD (C.).. 417
GUILLON (F.) 222
GUILLOTEAUX (Erique)..... 202
GUILLOU (Adolphe)..... 371
GUYAU (Augustin)..... 408
GUYER (G.-A.)..... 535
GUYOT (Yves) 28

HACHET-SOUPLET (P.)..... 401
HACQUIN (Stanislas) 393
HALBWACHS (Maurice) 30
HALLAYS (André)..... 525
HALLIER (Paul) 396
HARDY (S.-P.) 257
HAREL (Paul) 11
HAURY (Paul) 426
HAUSER (H.)..... 370
HAUTERIVE (Ernest D')..... 152
HAVARD (Oscar) 263
HEARN (Lafcadio) 25
HÉBERT (G.)..... 210
HEFELE (Charles-Joseph) 443
HEIBERG (J.-L.) 448
HEINRICH (G.-A.)..... 34
HENNEQUIN (le capitaine)..... 132
HERLUYSON (Jean)..... 372
HERMANN (Georges) 23
HERMENT (le général)..... 227
HERMET (Mad)..... 511
HÉROUARD 510
HERZEN (Alexandre) 335
HOCHWAECHTER (G. von)..... 146
HOFFMANN (Louis) 38
HOIRS (Maxime DU)..... 426
HOPS (Harry) 15
HORN (Émile)..... 446
HOULLEVIGUE (L.)..... 415
HOUSSAYE (Henri)..... 138
HUBERT-JACQUES..... 143
HUGON (le R. P. Édouard).... 430
HUISMAN (Georges)..... 529
HUMBLET (Louis)..... 336
HUMIAC (MICHAUD D') 129

Hutinel (F.) 342

Imbert (Jules)..... 514
Imbert de Saint-Amand..... 154
Ivoi (Paul d')..... 494

Jacquin (J.) 504, 511
James (Villiam) 400
Janin (Marc) 499
Janot (Paul) 129
Jarossay (E.)..... 100
Jean (Albert) 122
Job..... 510
Jœrgensen (Johannès)..... 25
Johnston (K.)..... 237
Joly (Henri)..... 206, 353
Jones (J. Morris)..... 328, 329
Joubert (Alfred)..... 306
Jouglar (Joseph) 397
Jourdain (Eleanor F.)..... 42
Jouve (P.-J.) 117
Juge (H.-C.-A.) 100
Jusserand (J.-J.) 437

Kayser (le Dr F.)..... 442
Keim (Albert)..... 316
Kellersohn (Maurice)..... 37
Kerremans (le capitaine A.).. 230
Khairallah (K. J.) 179
Klum (M.) 305
Kostyleff (N.) 401

Labbé (Paul) 202
La Bonnardière (Dominique). 511
Laborie (Ph.-G.)..... 150
Laborie (L. de Lanzac de).... 155
La Bruyère (Mme Chéron de). 516
La Chapelle de Béarnès (Edme de) 348
Lacome (P.)..... 512
Lacordaire (le R. P.)..... 57
Lacoste (E.) 179
Lacrousille (Jeanne de)..... 424
Ladoué (Pierre) 344
La Fabrège (de)..... 25
La Fontaine 221
La Force (le duc de)..... 532
Laforest (Edmond) 117
La Fouchardière (Ch. de).... 302
La Fuye (Marguerite Allotte de)..... 128
La Houlette (René)..... 306
La Laurencie (L. de)..... 310

Laloy (E.) 251
Laloy (L.) 310
Lamapet (Louis)..... 303
Lamartine..... 223
Lamb (Charles)..... 499
Lamballe (le R. P. E.)..... 349
Lambeau (Lucien)..... 358
Lambert (le R. P. J. H.)..... 103
Lameth (Théodore de)..... 453
Lami (Stanislas) 519
Laminne (Ernest de)..... 332
Lamy (Ernest)..... 390
Lanessan (J.-L. de)..... 146
La Nézière (Raoul de)..... 510
Langlet (E.) 54
Lannoy (de) 463
Lanzac de Laborie (L. de).... 155
Lapparent (A. de)..... 432
Lapparent (H. de)..... 239
Laroche (Charles) 425, 498
La Roche (G. Fleury de).. 77
La Tour du Pin (la marquise de)..... 265
La Tour du Pin La Charce (le marquis de) 526
Latreille (le capitaine Albert). 134
Laurent (Gustave)..... 168
Laurie (André) 497
Lauriston (Law de)..... 53
Lavielle (le Dr Louis)..... 212
Law de Lauriston..... 53
Lazard (Max)..... 35
Lebon (Ernest) 419
Le Boulicaut (Albert)..... 442
Le Brethon (Paul)..... 154
Le Camus (l'abbé Henri)..... 534
Lecestre (L.)..... 66
Lecigne (C.)..... 355
Leclercq (Dom H.)..... 443
Leclère (Tristan) 522
Leclerq (Paul) 306
Le Coq (M.-J.) 115
Lecocq (le R. P.)..... 340
Lécuyer (Albert) 24
Le Dantec (Félix)..... 213
Lefas (Alexandre)..... 361
Lefebvre (le capitaine)..... 229
Lefranc (Auguste)..... 424
Le Français (le capitaine).... 229
Léger (Charles) 533
Léger (Louis)..... 429
Le Goffic (Charles)..... 221
Legrand (Théodore) 122

LEGROS (le Dr G.-V.)..... 159
LEHAUTCOURT (Pierre) [Général PALAT] 140
LEICHTENTRITT (Hugo)..... 313
LEMA (el marquès DE)..... 454
LEMAIRE (Paul) 404
LE MARCHAND (E.) 70
LE MARCHAND (le lieut.-colonel). 228
LÉMONON (Ernest)..... 433
LENOTRE (G.). 264, 495
LÉONARD DE VINCI 521
LEPOINTE (E.-L.)..... 243
LE ROY (Grégoire)..... 307
LEROY-BEAULIEU (Paul)..... 29
LESOURD (Félicien)..... 462
LE THIEC (J.-M.)..... 80
LEVESQUE (l'abbé)..... 399
LÉVY (Sam)..... 427
LÉVY-WOGUE (Fernand)..... 323
LIEDEKERKE-BEAUFORT (le comte Aymar DE)..... 265
LINDEMANN (Dr Hub.)..... 60
LOCKROY (Édouard) 535
LOCQUIN (Jean) 523
LONDE (le Dr P.)..... 210
LORREY (Claude)..... 15
LUGNÉ-PHILIPON..... 501
LUGUET (Pierre)..... 423, 513
LUMET (Louis)..... 316
LUPÉ (le comte DE MAYOL DE). 153
LUQUET (G. H.)..... 398, 400
LYON-CAEN (Ch.)..... 393
LYS (Georges DE)..... 423, 512

MADAY (André DE)..... 386
MADELIN (Louis)..... 360
MAGNE (Émile)..... 254
MAITROT (le général)..... 226
MALIGE (le R. P. Pr.)..... 106
MANCEAU (le lieut.-colonel E.). 226
MARAN (René)..... 118
MARCAGGI (V.)..... 259
MARCEL (le capitaine)..... 350
MARCEL (le chanoine)..... 266
MARCHIS (L.) 412
MARÉCHAL (Christian)..... 354
MARGERIE (Amédée DE)..... 332
MARGUERITTE (Paul)..... 292
MARICOURT (le baron André DE). 450
MARIECH..... 425
MARIE LOYOLA (la R. M.)..... 102
MARION (M.)..... 346
MARNAS (Mélanie) 318
MARQUÈS (C. PARPAL Y)..... 463
MARSAN (Jules) 61
MARTIN (Eugène)..... 402
MARTIN-VIDEAU (Ed.)..... 122
MARVAUD (Angel) 460
MARVIG (J.)..... 127
MARYAN..... 420
MASSACRIER (le capitaine A.).. 231
MASSON (A.-L.) 101
MASSON (Paul) 49, 50
MATHEY (J.-B.) 342
MATHUISIEULX (H.-M. DE)..... 492
MATIENZO (José Nicolas) 365
MATROD (H.) 370
MATURIN (B. W.)..... 403
MAUGES (Jehan DES)..... 510, 511
MAUREL (André) 523, 524
MAUREL (le capitaine)..... 229
MAURIAC (François) 15
MAY (Karl) 425
MAYOL DE LUPÉ (le comte DE). 153
MAZÉ (Jules)..... 150
MAZE-SENCIER (Georges) 38
MAZE-SENCIER (J.)..... 79
MAZET (Henri)..... 113
MÉNARD (Cyrille)..... 535
MÉNÉTRAT (G.)..... 369
MENZEL (Adolphe)..... 509
MERLANT (Joachim) 316
MÉRYS (Michel) [Georges BLANCHON]. ....).. 159
MESNAGE (le P. J.)..... 442
MEYER (Eduard)..... 339
MICHAUD D'HUMIAC 129
MICHAUT (G.) 39, 528
MIHALYFI (le Dr A.)..... 431
MIKKELSEN (Ejnard) 425, 498
MILLE (Pierre) 22
MILLET (Philippe) 306
MINART (le comandant).. 145, 146
MIRABEL (Henri) 303
MIROT (Léon) 151
MOLESWORTH (M. L.)..... 502
MOLINA (E.-A. DE)..... 200
MOLLIÈRE (le Dr A.)..... 207
MONCHANUT (Annibal DE)..... 118
MONTAIGNE 221
MONTAIGNE (le lieut.-colonel) .. 227
MONTAUGÉ (Louis-THÉRON DE). 125
MONTESQUIEU 222
MONTESQUIOU (Léon DE)..... 225
MONTGOMERY (Mme G. DE)..... 127
MONTPENSIER (le duc DE)..... 54

Moreau-Nélaton (Etienne).... 522
Morice (Charles)..... 368
Morienval (H.)..... 48
Morin (Jeanne) 316
Mougenot (le capitaine Fabien). 16
Murat (S. A. le prince)..... 151
Muchart (Henry) 122
Murillo (E.)..... 235

Nadaillac (P. de)..... 107
Nansouty (Max de)..... 493
Napoléon..... 222
Navarre (Albert) 203
Nay (Paul de)..... 123
Nicollet (F.-N.)..... 70
Nisson (Claude) 303
Noel (Carlos-M.) 44, 46
Nordenskiold (Erland), ... 496
Nordenskjold (Otto) 204
Nouaillac (J.) 64

Olivaint (Maurice)..... 21
Ollone (Charles d')..... 123
Olphe-Galliard (G.)..... 33
Ombiaux (Maurice des)..... 301
Omont (Henri)..... 248
Osia (le commandant d')..... 136
Ozanam (Frédéric) 62

Palat (le général) [Pierre Lehautecourt] 140
Pannier (le chanoine E.)..... 234
Paris (Mme Émile)..... 102
Parmentier (Georges) 204
Parpal y Marquès (C.)..... 463
Passy (Louis) 324
Paul (Pierre) 124
Péladan 521, 525
Pellissier (Georges)..... 241
Pène (Annie de)..... 20
Pennell (E.) 485
Pennell (J.) 485
Pennenrun (Alain de)..... 145
Percerou (J.). 390
Peroaud (Louis)..... 78
Perovsky-Petrovo-Solovovo (le comte)..... 402
Pesquidoux (la comtesse de).. 304
Petit (A.)..... 434
Piat (l'abbé C.)..... 401
Picavet (François)..... 403
Picquenard (Ch.) 35
Pillon (F.)..... 409
Pilon (Edmond) 221, 275
Pinchon (J.) 511
Pinelli (J.-D.) 303
Pirro (André)..... 309
Pissard (H.) 236
Planck (le Dr Max)..... 410
Plessis (le comte J. du)..... 199
Poinsot (M.-C.) 300
Poiteau (Émile)..... 245
Polti (Georges) 47
Poncheville (l'abbé Thellier de). 276
Poupardin (René)..... 248
Pradez (Eugénie) 304
Praviel (Armand)..... 125
Preslefont(René)..... 124
Prévost (l'abbé)..... 307
Prévost (Marcel) 290
Prod'homme (J.-G.) 311
Proudhon (P.-J.) 178
Prud'homme (Henri)..... 393
Pylkkanen (Hilma) 26

Quantin (Albert) 17

Rabier (Benjamin)..... 491
Racine 221
Rambaud (Alfred) 247
Ramseyer (John Ul.)..... 502
Raynaud (Gaston)..... 219
Raynaud (Paul)..... 457
Regnard (A.)..... 276
Reinach (Joseph) 117
Rémon (Maurice)..... 130
Retté (Adolphe)..... 156
Reynès-Monlaur 305
Ricci (Seymour de)..... 60, 485
Richet(Georges)..... 17
Rieu-Villeneuve (Dr G.)..... 208
Riou (Gaston)..... 171
Rivet (Auguste)..... 396
Rivière (Ernest-M.) 76
Rivière (Jacqueline)..... 423
Robert-Dumas (Ch.)..... 495
Robida (A.)..... 504
Rochay (J. de)..... 425
Rocheblave (S.)..... 250
Rochette (A.)..... 218
Rodocanachi (E.) 484
Rogniat (Marcel) 302
Rolland (Romain)..... 129
Roloff (Albert-M.)..... 442
Roman (J.) 176
Rondet-Saint (Maurice) 200
Rooses (Max)..... 519
Rootham (C. B.)..... 314

Rothé (E.) 412
Rotours (le baron A. des).... 152
Rouard de Card (E.)..... 52
Rouchès (Gabriel)..... 521
Rougier (Paul) 124
Rousseau (Jean-Jacques)..... 222
Roux (Alphonse)..... 224
Roux (le marquis de).... 79, 389
Rouzic (Louis)..... 104
Royé (Sylvain) 124
Royer-Collard..... 407
Royet (le capitaine)..... 503
Roz (Firmin) 222
Ruibal (A. Amor)..... 322
Ruiz (P. Constancio Eguia).... 80

Sabarthès (l'abbé)..... 146
Sabatié (A.-C.) 69
Saint-Amand (Imbert de)..... 154
Saint-Avit (Charles de) 18
Saint-Saens (C.)..... 313
Saint-Simon (de) 66
Sales (saint François de)..... 106
Samouillan (l'abbé A.).. 256, 343
Sancho (el P. Fr. Manuel).... 274
Sanglé-Ferrière (François-Étienne). .. 151
Sangnier (Marc)..... 441
Sanlaville (Ferdinand) 388
Saurel (l'abbé Adolphe)..... 98
Sauzay (Marc)..... 46
Savine (Albert) 23
Schenk (A.)..... 73
Schimberg (André)..... 407
Schneider (René)..... 524
Schnitzler (Arthur) 130
Schuré (Édouard) 321
Scialhub (Giuseppe) 527
Sébillot (Paul)..... 329
Segond (J.) 157
Sembat (Marcel)..... 272
Ser (J.)..... 418
Sevestre (Émile) 171
Seymour de Ricci 60, 485
Sierra (G. Martinez 307
Singeweird (Karl) 397
Sirgel-Launoy..... 25
Socor (Getta) 127
Sonolet (Louis)..... 138
Souarn (F.)..... 273
Soubies (Albert) 43
Souillart-Desmons (Clémence). 304
Soulié (Georges)..... 163
Souriau (Maurice)..... 253
Souza (Robert de)..... 196

Spetz (Georges) 118, 408
Stahl (P.-J.) 500
Stangeland (Karin Michaelis).. 305
Strarbach (Gaston) 13
Striffling (Louis)..... 312
Strowski (Fortunat)..... 222
Sucher (Paul)..... 242
Suchier (Hermann) 219

Tannery (Paul) 418
Tarlé (le capitaine A. de). 226, 231
Tavernier (Eugène)..... 71
Tedeschi (A.)..... 369
Teissier (Maurice) 177
Térésah..... 497
Terrier (Adrienne) 386
Terroine (Émile F.)..... 213
Thaller (Edmond)..... 390
Thellier de Poncheville (l'abbé)..... 267
Théocrite..... 514
Théron de Montaugé (Louis). 125
Thibaudeau (A.-C.) 154
Thibaut (Armand)..... 18
Thiéry (Jean) 420, 421
Thompson (G.-H.)..... 511
Thoumas (le général)..... 139
Tinseau (Léon de)..... 12
Tonnelat (Ernest) 63, 64
Torras y Bages (José)..... 107
Touchet (Mgr) 98
Toudouze (Geroges-Gustave) .. 515
Toudouze (Gustave)..... 496
Tourneux (Maurice)..... 257
Tournier (l'abbé J.)..... 359
Tréguier (le commandant).... 231
Trilhe (Dom Robert)..... 156
Trubert (Maurice)..... 428

Uribe (José)..... 393

Vachée (le colonel)..... 135
Vaillant (Eugène)..... 219
Vaillant-Couturier (Paul).... 125
Valcler (J.)..... 127
Valente (le P. F.)..... 60
Valenti (N.) 73, 305
Vallaux (Camille)..... 195
Vallery-Radot (René)..... 270
Vallery Radot (Robert)..... 296
Vallet (Maurice) 536
Van der Linden van Snebrewaard (Nelly)..... 511
Van Vorst (B.)..... 158
Var (le commandant)..... 350

VARLEZ (Louis) 35
VASARI (Giorgio)..... 520
VASSIAS (Jules) 138
VAUCAIRE (Maurice) 130
VAUTHIER (J.)..... 268
VEIL (Mme L.)..... 400
VELLAY (Charles)..... 79
VERMOERSCH (A.) 104
VERNOU (Pierre)..... 516
VERRIER (Paul) 217
VIONY (Alfred DE)..... 491
VILADEVALL (S. Antonio)..... 104
VILLEFRANCHE (le R. P. G.).. 103
VILLETARD (Pierre)..... 422
VILLEY (Pierre) 221
VINCENT (Francis) 337
VINCENT DE PAUL (saint)..... 221
VINCI (Léonard DE)..... 521
VIRGILE..... 514
VITEAC (Maurice)..... 257
VULLIOD (A.) 245

WAGNER (A.) 396
WAGNER (Adolph) 27
WAGNER (le lieutenant H.) 145
WAGNER (Richard) 73
WALTZ (Renée)..... 223
WEBER (Anatole)..... 32
WEISS (Charles) 520
WELSCHINGER (Henri) 151
WELVERT (Eugène)..... 453
WIELAND (C.) 389
WINSTEDT (Eric O.)..... 60
WITT (Cornélis DE)..... 271
WITTE (baron Jehan DE)..... 53
WOLFE (F.-E.)..... 35
WYZEWA (Teodor DE).. 23, 294, 514

YOUNG (Karl)..... 40
YVAN (Antoine) 300
YVER (Georges) 51

ZANDER (E.)..... 210
ZEUTHEN (H.-G.)..... 418
ZIMMERMANN (Maurice)..... 204
ZIPCY (P.)..... 368

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUSTIN (Alfred) 82. — AYNARD (Edouard), 80. — BEBEL (Ferdinand-Auguste), 279. — DELAMAIRE (Mgr), 182. — ESMEIN (Jean - Paul - Hippolyte - Emmanuel - Adhémar), 182. — GOYAU (Mme Georges, née Lucie FAURE), 81. — LE DOUBLE (le Dr Anatole-Félix), 466. — LEMONNIER (Antoine-Louis-Camille), 81. — LEPELLETIER DE BOUHÉLIER (Edmond), 181. — LOCKROY (Édouard - Étienne - Antoine SIMON dit), 536. — LUCAS-CHAMPIONNIÈRE (Just), 465. — NANSOUTY (Max-Charles-Emmanuel CHAMPION DE), 374. — OGIER (le Dr), 465. — OLLIVIER (Olivier-Emile), 277. — PASSY (Louis-Charles-Paulin), 374. — PIDAL Y MON (le marquis Alejandro), 466. — PONCET (le professeur Antonin), 375. — ROCHEFORT (Henri) [Victor-Henri marquis DE ROCHEFORT-LUÇAY), 180. — SZINNYEI (Joseph), 376. — TOURTOULON (le baron Charles-Jean-Marie DE), 278. — VAMBÉRY (Arminius), 375. — WALLACE (Alfred-Russell), 537. —

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 185, 283, 378, 469, 540.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 185, 283, 378, 469, 540.

Congrès, 378.

Concours, 85, 379.

Prix, 85.

Correspondance, 176, 366.

Mélanges : Index, 86, 540. — Société d'histoire ecclésiastique de la France, 540. — Mélanges Emile Picot, 86. — Almanachs pour 1914, 469, 541.

Nouvelles : Paris, 88, 186, 283, 379, 470, 542. — Anjou, 285. — Artois, 380. — Aunis, 91. — Bretagne, 187, 380. — Cambrésis, 473. — Champagne, 89, 187, 380, 543. — Dauphiné, 285. — Franche-Comté, 90, 188, 286, 381, 474, 544. — Ile de France, 188. — Languedoc, 189. — Lorraine, 287, 381. — Nivernais, 381. — Normandie, 381. — Picardie, 475, 545. — Saintonge, 91. — Allemagne, 189, 475. — Angleterre, 287, 476. — Belgique, 92, 189, 382, — Hongrie, 476. — Irlande, 92. — Italie, 92, 189, 477. — Portugal, 190. — Arménie, 190. — Chine, 190. — Etats-Unis, 93, 382, 478.

Publications nouvelles, 93, 190, 287, 383, 478.

Dernières Publications Illustrées 545.

Imp. Fr. SIMON, Rennes. *Le Gérant* : CHAPUIS.

Z
1007
P73
t. 127-
128

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY